LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, KING WILLIAM STREET, STRAND

1881

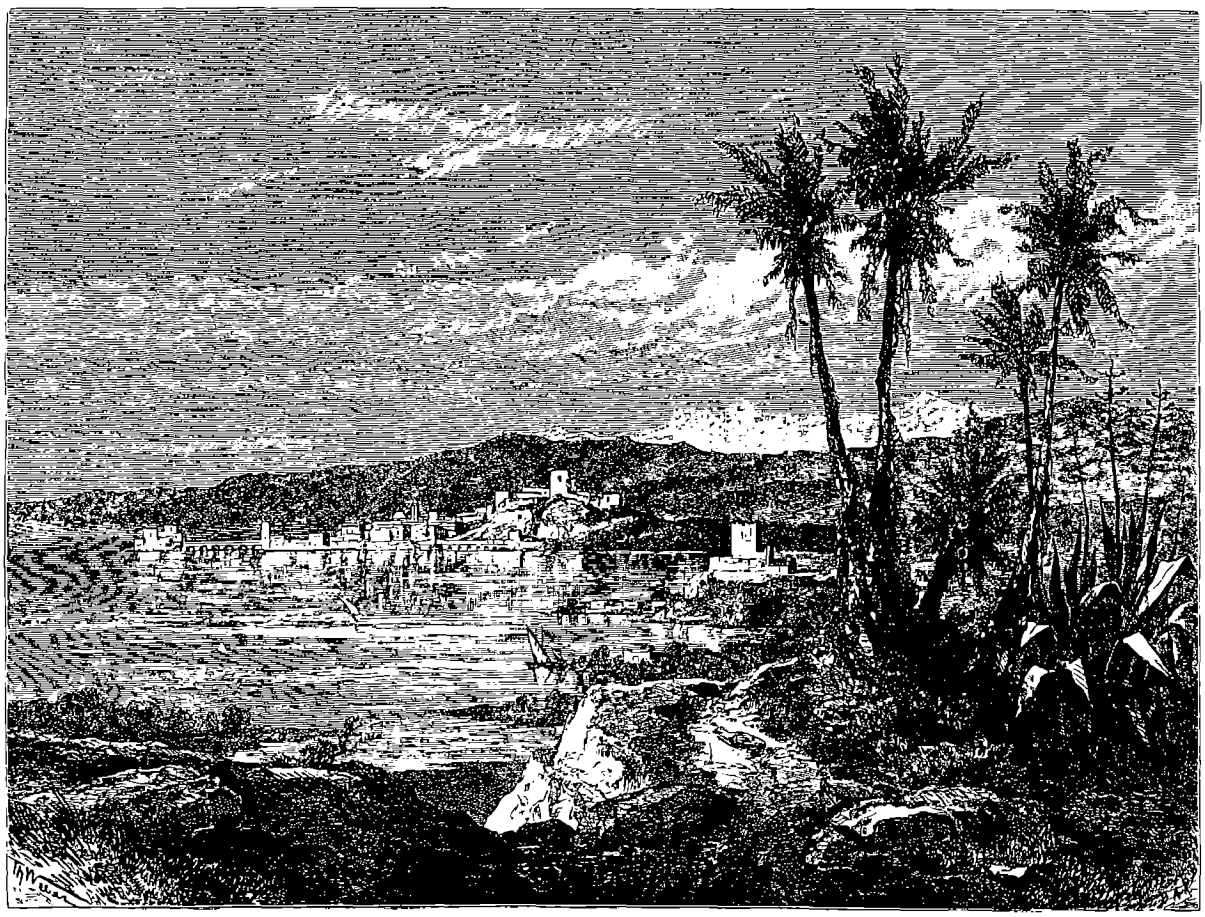
Droits de propriété et de traduction réservés

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

- Fermer -

LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES



Sidon vue du côté du sud (voy. p. 4). — Dessin de Th. Weber, d'après un dessin de l'auteur.

LA SYRIE D'AUJOURD'HUI,

PAR M. LORTET, DOYEN DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE LYON,

CHARGÉ D'UNE MISSION SCIENTIFIQUE PAR M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

A huit heures du matin, après avoir dit adieu à tous nos amis de Beyrouth, nous montons à cheval et sortons de la ville par la route de Damas et de Saïda. Nous traversons de beaux jardins et des plantations nombreuses d'oliviers et de mûriers; mais bientôt le sable remplace la terre arable, et les pins succèdent aux arbres fruitiers. Nous sommes au milieu de la forêt plantée par l'émir Fakhr ed-Dîn. Au bord d'un chemin creux, défendu de chaque côté par des murailles de cactus gigantesques (*Opuntia vulgaris*), dont les troncs énormes sont arborescents et plus gros que le corps d'un homme, nous rencontrons une belle source d'eau limpide et fraîche. La forêt est franchie et nous chevauchons péniblement au milieu des dunes formées par un sable rougeâtre. Plusieurs de ces collines mouvantes ont vingt ou trente mètres

1. Suite. — Voy. t. XXXIX, p. 145, 161 et 177.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

au moins de hauteur et forment une série de vagues immenses, sans cesse poussées en avant par les vents du sud-ouest; elles s'étendent aujourd'hui jusqu'à la ville d'un côté, et de l'autre elles sont précipitées dans la mer au niveau du cap Ras Beyrouth. Dans ces sables fins et mobiles, nous cueillons en grande quantité la coloquinte sauvage (*Citrullus colocynthis*), et de tous côtés, sous les pieds des chevaux, nous voyons courir avec une rapidité incroyable le singulier crabe (*Ocypoda ippeus*), déjà décrit par Pline, qui habite des demeures souterraines creusées profondément dans le sol humide de la côte.

Sur notre droite, entre les vallées formées au milieu des dunes, nous apercevons les flots bleus de la Méditerranée; à gauche s'étagent les terrasses du Liban couvertes de villages, de maisons de campagne, et de couvents toujours admirablement placés sur les hauteurs; nous traversons un ravin desséché à cette époque de l'année, le wady Chuweifat, appelé aussi wady Ghudiry, et un peu plus loin le wady Chahrur. Le chemin se rapproche du rivage, sur lequel se montrent à chaque pas des traces de la grande voie romaine qui reliait la Syrie à l'Égypte. Trois heures après notre départ de Beyrouth, nous arrivons à Khan-Khulda, *Mutatio Heldua* des anciens itinéraires, ombragé d'un sycomore superbe. Un kilomètre environ après avoir dépassé un khan en ruine, on aperçoit sur le flanc de la colline un grand nombre de sarcophages. Tous ont été violés, et leurs couvercles plus ou moins brisés sont disséminés au milieu des champs environnants. Dans quelques années, ces tombes, étudiées par M. de Saulcy et par d'autres archéologues, auront entièrement disparu; elles constituent une véritable carrière pour les habitants des villages voisins qui viennent y chercher des abreuvoirs et des matériaux pour la construction de leurs demeures. Dans le voisinage de cette nécropole, on ne trouve que des amas de ruines informes qui indiquent seules l'emplacement de quelque ancienne bourgade gréco-romaine. Nous ne perdons pas notre temps à l'exploration de cette station assez peu intéressante, et, après avoir traversé trois autres wadys, nous arrivons sur les bords du Nahr el-Damur, qui coule au milieu de roseaux, de saules et de plantations de mûriers formant une véritable forêt jusque sur les berges du fleuve.

Nous traversons à gué et sans aucune difficulté la rivière torrentielle sur laquelle est jeté un pont presque entièrement démoli. Le soubassement des piles date très certainement de l'époque des croisades. Le Nahr el-Damur ou Tamyras est un des anciens fleuves sacrés des Phéniciens, qui aimaient à placer leurs cours d'eau et leurs montagnes sous le patronage de leurs dieux les plus puissants. Demarus ou Tamyras était un des fils d'Uranus; il chercha querelle, sous le nom de Baal-Demarus ou de Jupiter Demarus, à Pontos, le souverain des mers, et fut tué dans la lutte. Ce dieu passait, avec l'Astarté des Sidoniens, pour une des plus grandes divinités du pays. Les tribus nomades l'avaient surtout en grande vénération, et, pour cette raison, il était quelquefois appelé le père des bergers.

C'est tout près de l'embouchure du fleuve qu'eut lieu, en 218 avant J. C., une bataille meurtrière entre Antiochus le Grand et Ptolémée. Le premier, arrivant de Beyrouth, se dirigeait vers Sidon; il attaqua les Égyptiens au passage de la rivière, leur tua beaucoup de monde, fit un grand nombre de prisonniers et força l'armée ennemie à se réfugier dans les murs de Sidon.

De l'autre côté du fleuve, au sommet d'un promontoire, se trouve un khan devant lequel nous nous asseyons pour nous reposer et pour jouir du spectacle splendide qui se déroule à nos regards. Nous nous trouvons à une altitude assez grande, à l'extrémité du cap Ras el-Damur, ce qui nous permet de voir une immense étendue de la côte, depuis le cap Ras Beyrouth au nord jusqu'à Sidon au sud. Près du khan se dressent plusieurs groupes d'énormes caroubiers, dont le feuillage d'un vert intense se détache admirablement sur le bleu de la mer et sur les rochers blancs et crayeux qui nous environnent.

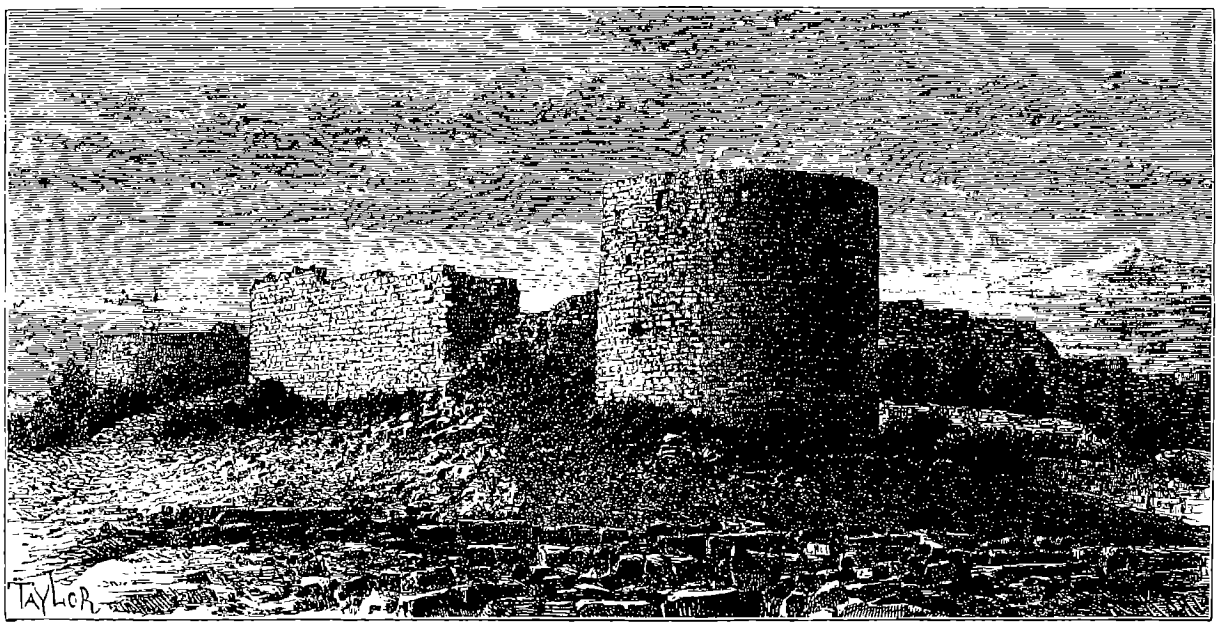
Nous suivons de très près le rivage, tantôt sur des plages sablonneuses, tantôt le long de rochers à pic dans lesquels on aperçoit çà et là des caves sépulcrales. Nous passons devant le khan et le petit village de Nebi-Jounas, que la tradition indique comme étant le lieu où Jonas sortit du ventre du monstre marin, merveilleux, par lequel il avait été englouti. Un grand nombre de chapiteaux, des fragments de colonnes et de sarcophages jonchent le sol. Cette bourgade, qui a dû être assez importante dans l'antiquité, a été assimilée par Robinson à Porphyrion, petit port qui devait sans doute son nom à la pêche des coquilles du genre *Murex*, dont les Phéniciens retiraient la pourpre. Derrière le khan se trouve un de ces petits monuments funéraires appelés welys par les Arabes, recouvert d'une blanche coupole et dédié par les musulmans au prophète Jonas. Non loin de là, sur le sentier même, se dresse une pierre miliaire romaine admirablement conservée.

Le soir, nous plantons nos tentes sur un petit monticule placé non loin du rivage; tout autour s'élèvent de gigantesques tamarix (*Tamarix Syriaca*), dont la délicate verdure se marie admirablement au sable jaune doré des dunes. Non loin de nous, le petit hameau de Nibi-Jounas, ombragé de sycomores superbes et de dattiers élancés, se profile avec élégance sur un ciel d'une pureté et d'une transparence inconnues à nos pays. Le vent souffle avec violence; aussi les vagues écumeuses, qui viennent mourir harmonieusement sur ce beau rivage de Phénicie, nous bercent de leurs mugissements cadencés et réguliers. Au coucher du soleil, la brise tombe et le calme le plus complet ne tarde pas à régner dans l'atmosphère et sur les eaux. Nous en profitons pour nous promener longtemps sur le sable fin de la rive parsemée d'in-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nombrables pierres ponces qui ne peuvent provenir que de l'île de Santorin, éloignée cependant de plus de quatre cents lieues. Nous avons retrouvé ces productions volcaniques jusque dans la baie de Saint-Jean-d'Acre. Nous voyons fuir devant nous les crabes chevaliers, pourvus de longues jambes, qui courent avec une rapidité incroyable pour se précipiter dans leurs galeries souterraines. Après beaucoup d'efforts infructueux, nous parvenons cependant à en saisir un certain nombre en leur lançant sur le corps nos filets de pêche. Pendant que nous nous livrons à cet exercice violent, qui nous fait passer pour avoir l'esprit légèrement dérangé, aux yeux de nos moukres, le crépuscule donne au paysage environnant une coloration qu'on ne peut oublier : la mer prend toutes les teintes entre le saphir et l'émeraude, le ciel s'assombrit brusquement, quelques étoiles se montrent au zénith, tandis que la lune, lumineuse comme elle ne l'est jamais dans notre triste Europe, jette ses rayons argentins sur la cime des montagnes violacées qui s'élèvent derrière nous.

Lorsque nous rentrons dans nos tentes, ma femme est très étonnée de s'entendre saluer dans le français le plus pur, par une dame vêtue très modestement. C'est une petite-fille du célèbre émir Beschir, prince du Liban; elle vient nous inviter à nous reposer dans une ferme qu'elle possède non loin de là dans le village de Giré. Le soir, nous allons visiter Mme Beschir Chehab Rachdé, c'est le nom de notre voisine, qui nous accueille dans la demeure qu'elle habite chaque printemps pour surveiller ses moissons. La salle où nous sommes reçus est très simple, blanchie à la chaux, sans autres meubles qu'un divan recouvert de tapis. Contre les murs absolument nus se tiennent,



Sidon. Château de Saint-Louis (voy. p. 4). — Dessin de Taylor, d'après une photographie

immobiles comme des statues, les enfants de la maîtresse de la maison et des domestiques noirs et blancs. La princesse, élevée à Beyrouth, parle admirablement le français, et sa conversation, des plus intéressantes, nous prouve qu'elle a reçu une instruction plus solide que celle de beaucoup de nos compatriotes cependant mieux favorisées.

Dans la plaine presque inculte, nous apercevons quelques tentes rayées de noir et de blanc; elles sont habitées par des Bédouins nomades qui viennent de la vallée du Jourdain, pour faire paître sur le rivage de la Méditerranée leurs chèvres noires à grandes oreilles pendantes, jaunes et tigrées de blanc. Nous arrivons enfin dans une région plus fertile, plantée surtout de figuiers et de mûriers. Non loin au sud, nous apercevons la ville de Sidon, projetant ses blanches constructions dans la mer, et derrière nous, à l'horizon, les plus hautes sommités du Liban sont encore très nettement visibles. Le chemin nous conduit sur les bords du Nahr el-Auly, l'ancien Bostrenus, dont la masse d'eau est assez considérable. A son embouchure il est fort large, et en quelques endroits sa profondeur atteint trois pieds. Nous le passons à gué sur la barre de sable qu'il a formée sur le rivage même. Dans la vallée, en amont, s'élève un beau pont avec des arches ogivales construit par l'émir Fakhr ed-Dîn. Malheureusement une des piles a été emportée il y a quelque temps, et, le gouvernement turc ne réparant absolument aucun monument public, le pont sera pendant longtemps encore tout à fait inutile; bientôt il tombera en ruine comme tous ceux que nous rencontrons sur les cours d'eau de la Syrie. Cette absence de ponts est une grande gêne pour la circulation, car souvent, au printemps, toutes ces rivières sont gonflées par la fonte des neiges du Liban, et pendant plusieurs jours, ne sont pas franchissables

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pour les caravanes. Le Nahr el-Auly descend des hauteurs situées au nord de Deir el-Kamar et de Bteddîn. Il est formé par des sources abondantes qui jaillissent dans les rochers à quelques heures de marche du village d'el-Barûk ; dans son cours supérieur c'est un torrent sauvage dont la direction est d'abord nord-est-sud-ouest. Dès qu'il sort de la région montagneuse, son eau est dérivée par mille rigoles qui servent à arroser la plaine de Sidon. Cependant, lorsque nous le franchîmes, son lit, large de près de cent mètres, était encore assez rempli pour que nos chevaux eussent de l'eau jusqu'au poitrail; pour ne pas nous mouiller, nous étions obligés d'embrasser l'encolure de nos chevaux et de relever nos jambes sur la croupe. C'est dans cette posture, peu gracieuse, mais pratique, que nous arrivons sur l'autre bord. Ces eaux rapides donnent une singulière illusion d'optique lorsqu'on est à cheval : un véritable vertige semble vous précipiter en avant, tandis que le sol fuit sous les pas de la monture.

Dix minutes après avoir passé l'Auly, nous entrons à Sidon, après avoir admiré les restes du beau château construit dans la mer, sur un récif relié à la terre ferme par un pont en pierre. La ville est adossée à une colline sur laquelle se trouvent deux tours et quelques pans de murailles qui faisaient partie de l'ancien château construit par le roi saint Louis.

Nous traversons rapidement la ville, et allons planter nos tentes au milieu du cimetière des Égyptiens, au sud-est, non loin de la forteresse. C'est le seul endroit, paraît-il, où l'on puisse s'établir convenablement. De la hauteur où nous nous trouvons, la vue est superbe : à l'ouest, la grande mer colorée en émeraude et dorée par les feux du soleil couchant; puis le rivage si découpé et si noble de formes de cette vieille Phénicie, qui se déroule à perte de vue, bordé partout de la blanche écume que la vague vient sans cesse y déposer. Tout près de nous, la colline est couronnée par les murs vénérables qui donnèrent asile pendant si longtemps à ce roi Louis IX dont les aspirations furent généreuses, mais dont la politique fut d'une faiblesse déplorable au point de vue des intérêts de la France. A l'est, dans un violet empourpré, la plaine immense, couverte d'une riche végétation et de jardins luxuriants, ne s'arrête qu'à la ligne sombre du Liban.

Nous inspectons le cimetière autour de nos tentes; la plupart des tombes plus ou moins effondrées laissent échapper des ossements à la surface du sol; elles communiquent toutes à l'extérieur par un conduit en pierre ou en briques qui aboutit à la tête du mort, et, comme les fosses sont peu profondes, on voit, par ces ouvertures, les figures grimaçantes des cadavres. Cette vue ne laisse pas que d'émotionner vivement mes compagnons de route; quant à moi, habitué depuis longtemps à des spectacles pareils, je n'éprouve aucune répugnance à passer la nuit au milieu des morts, sur ce sol antique, depuis tant de milliers d'années saturé de sang et de poussière humaine. Dès que le soleil est couché, les chacals font entendre de tous côtés leurs cris stridents, et dans la plaine, au loin, les hyènes inoffensives poussent leurs glapissements sinistres. A ce concert peu harmonieux, tous les chiens errants, et Dieu sait s'ils sont nombreux dans les villes de la Syrie! répondent par leurs jappements aigus et plaintifs qui ne cessent qu'à l'apparition de l'aube. Ces bruits étranges, si nouveaux pour nous, chassèrent le sommeil pendant cette première nuit passée sous la tente. Mais, malgré la fatigue, nous étions heureux de nous sentir libres, en bonne santé, et de pouvoir fouler sans entraves cette terre des anciens souvenirs.

Le lendemain, nous portons notre campement sur une éminence ravissante qui domine le port égyptien. Nous jouissons d'une vue superbe sur la ville, la plaine si riche et si verdoyante, et au loin sur les montagnes. Nous sommes séparés de la mer par une falaise rocheuse, contre laquelle les vagues viennent se briser, en faisant jaillir de longues traînées d'écume. Près de nos tentes, se trouve un petit wely autour duquel les femmes musulmanes de Sidon se sont rendues en grand nombre pour s'amuser, chanter et jeter leurs péchés de l'année sur une femme chrétienne, si elles en rencontrent une, ou tout simplement dans la mer, si elles ne peuvent trouver une victime. Elles dansent dans la prairie où s'élève le tombeau du saint, et vont ensuite, au milieu des récifs de la côte, se baigner toutes nues dans la mer afin de se purifier convenablement. Cette cérémonie se fait un mercredi, une fois chaque année, et il va sans dire que, ce jour-là, les chrétiennes restent prudemment enfermées chez elles[1].

SIDON.

L'origine de Sidon, aujourd'hui Saïda, se perd dans la nuit des temps; c'est une des plus vieilles cités du monde, et son rôle a été considérable dans l'histoire de la civilisation ancienne. Son nom est fréquemment prononcé dans le Pentateuque, et Homère lui donne les épithètes de Πολύχαλκος, riche en métaux, ou de Πολυδαίδαλος, la conductrice des arts, ce qui indique qu'à cette époque le commerce et l'industrie en avaient fait une ville renommée et puissante. En Syrie elle avait couvert le rivage de ses comptoirs : Aradus, Tripoli, Tyr, l'île de Chypre étaient ses enfants les plus rapprochés. Mais déjà, en 1103 avant J. C., elle créait au loin, sur les côtes de l'Afrique, Utique, et sur la rive espagnole Gadès (Cadix); en 826, elle jetait à l'extrémité de la Méditerranée les fondations de Carthage, qui devait pendant tant d'années tenir en échec la puissance romaine. En 720, Salmanassar s'empara de toutes les côtes de la Phénicie, et Sidon resta longtemps sous la domination des Assyriens et des Perses. Sous Artaxerxès Ochus

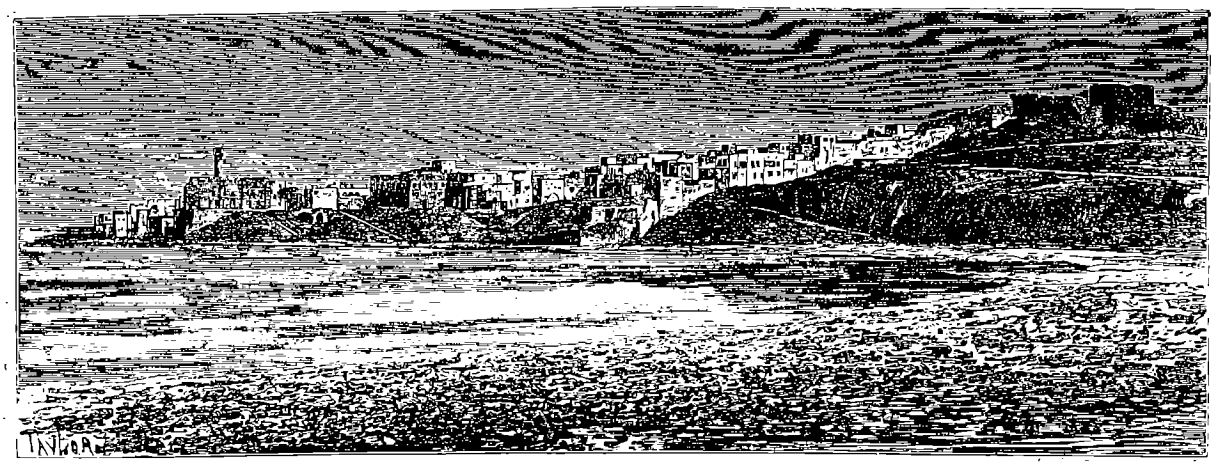
1. Cette singulière pratique date, paraît-il, d'une antiquité très reculée.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

elle essaye de secouer le joug de ces derniers; mais assiégée en 350, prise et entièrement saccagée, elle se relève cependant rapidement de ses ruines, grâce à son puissant commerce, et, en 332, ouvre prudemment ses portes à Alexandre le Grand. Après la mort du héros macédonien, Sidon reste au pouvoir des gouverneurs de la Syrie et de l'Égypte. Sous la domination romaine, c'était encore une ville grande, riche et opulente, car Strabon dit que les Sidoniens sont des hommes très instruits dans la philosophie, l'astronomie, la géométrie, l'arithmétique, la science nautique et les arts d'agrément.

La première armée des croisés qui, en 1099, se rendait d'Antioche à Jérusalem, ne fit que passer sans s'arrêter devant les places fortes de Beyrouth, Sidon, Tyr et Acre. Son objectif était plus spécialement la ville sainte. Ce ne fut que plus tard, seulement en 1107, que le roi Baudoin Ier songea sérieusement à s'emparer de Sidon. Les habitants achetèrent d'abord leur indépendance à prix d'argent. Malgré la parole donnée en 1108, Baudoin tenta un coup de main pour s'emparer de la ville. Il échoua, et ce ne fut qu'en 1111 qu'il en fit régulièrement le siège; six semaines plus tard, le 19 décembre, il eut la joie de voir tomber entre ses mains cette riche et glorieuse cité. Le roi la donna en fief à Eustache Garnier ou Grener, prince de Césarée, l'un des grands seigneurs de la cour, qui devint aussi connétable du royaume de Jérusalem. Les historiens des croisades appellent toujours Sidon : Sagete, Sayete ou Sagitta. Le nouveau seigneur de Sagete avait haute cour, c'est-à-dire qu'il rendait la justice et avait le droit de frapper monnaie.

Sidon resta entre les mains des chrétiens jusqu'en 1187, mais, après la désastreuse bataille de Hattin, Saladin s'en rendit maître. La ville paraît avoir été presque désertée à cette époque, car en 1197, lorsque les chrétiens y rentrèrent, les cavaliers abritaient leurs chevaux non dans les écuries, mais dans les salles des palais lambrissées en bois de cèdre.



Sidon. Port des Égyptiens. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

Les croisés continuèrent leur marche sur Beyrouth, dont ils s'emparèrent, pendant que Malek el-Adel, qui les suivait pas à pas, consomma la ruine de la ville. Un demi-siècle plus tard, pendant le siège de Damiette par saint Louis, en 1249, les Arabes s'y installèrent de nouveau. Quatorze ans après, lorsque la ville était rentrée sous la domination du roi de France et du petit nombre d'hommes qui l'accompagnaient, une puissante armée musulmane vint fondre sur Sidon. Une partie des habitants se réfugia avec les hommes d'armes dans le château maritime, mais la ville, dont on relevait les murailles, fut abandonnée sans défense. Deux mille personnes y furent égorgées et quatre cents emmenées prisonnières à Damas. Quelques semaines après ce nouveau malheur, Louis IX rentra à Sidon, qu'il habita pendant assez longtemps et où lui parvint la nouvelle de la mort de sa mère, la reine Blanche; il fit enfermer la ville dans une enceinte de murailles épaisses, et de tours élevées dont quelques-unes existent encore aujourd'hui. En 1260, le seigneur de Sidon, Julian, vendit ses droits de propriété aux chevaliers du Temple, qui y séjournèrent jusqu'en 1291; à cette époque, après le terrible sac de Saint-Jean-d'Acre par le sultan El-Aschraf, et le départ des chrétiens de Tyr, les Templiers abandonnèrent Sidon à son malheureux sort et se retirèrent d'abord à Tortose, puis à l'île de Chypre. Sidon fut alors de nouveau occupée par les musulmans et entièrement rasée.

Dans le dix-septième siècle, elle est relevée de ses ruines par le génie de l'émir des Druses, Fakhr ed-Dîn. Ce prince bâtit un superbe palais non loin d'un khan immense qui devait servir à renfermer les marchandises des Francs. Les négociants marseillais surtout furent privilégiés, grâce à la grande influence que le consul de France, le célèbre chevalier Darvieux, avait sur l'esprit de l'émir. Le port fut malencontreusement comblé par Fakhr ed-Dîn, qui craignait de le voir devenir un point de ralliement de la flotte turque. Le cruel et sanguinaire Albanais qui terrorisa

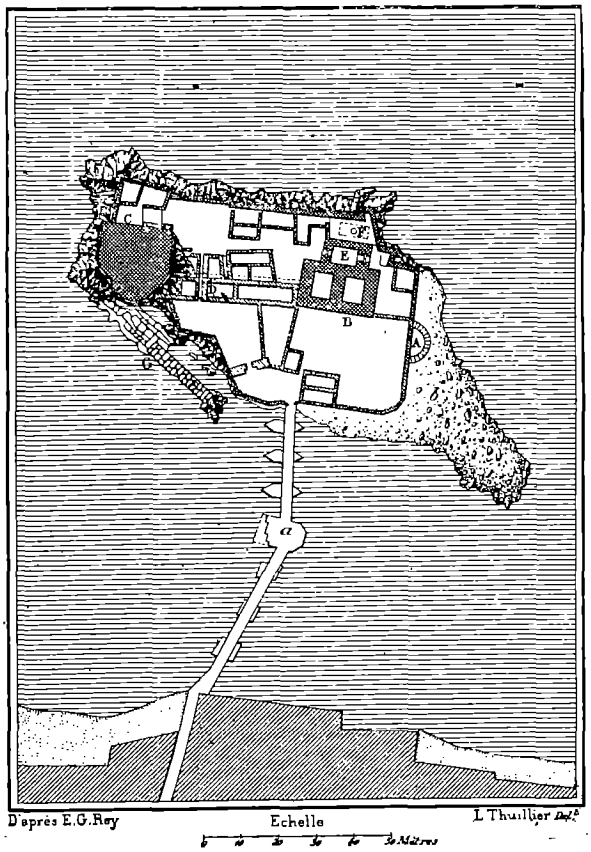
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

une partie de la Syrie sous le nom de Djezzar pacha, expulsa en 1791 les commerçants français, et, en 1840, les flottes alliées anglaise et autrichienne bombardèrent brutalement Sidon pendant six heures, et détruisirent sans aucune nécessité une partie du beau château maritime élevé par saint Louis.

On comprend aisément quel peut être l'aspect que présente aujourd'hui cette antique reine des mers après tant de guerres, de sièges, d'incendies, de tremblements de terre ! Les ruines y sont accumulées sur les ruines, et pourtant ce n'est pas sans une vive émotion qu'on foule ce rocher et ces pierres vénérables qui ont vu s'agiter autour d'elles tant d'armées et tant de races différentes.

La ville actuelle de Saïda s'élève sur l'emplacement de l'ancienne Sidon, mais semble s'être portée un peu plus à l'est; comme toutes les vieilles cités phéniciennes, elle a été construite sur un promontoire, en avant duquel se trouve une île pouvant servir de refuge et abritant le port contre les flots de la haute mer. Elle est entourée de remparts en ruine à certains endroits, un peu mieux conservés dans d'autres parties. La citadelle est défendue par quelques mauvais canons actuellement couchés sur la poussière. Du haut de ces murailles, encore accessibles par un escalier branlant, on jouit d'une vue admirable.

La ville a la forme d'un grand triangle dont la base serait tournée du côté de la terre ferme, tandis que le sommet sépare les deux ports, celui du nord et celui du sud ou port des Égyptiens. Les rues sont très étroites, en partie recouvertes de voûtes ou bien simplement de planches, de nattes ou de toiles; elles sont fort obscures et très fraîches en été. Au milieu de la voie se trouve un espace creux dans lequel piétinent les bêtes de somme; deux petits trottoirs permettent au passant de se garer ou de se préserver de la boue de l'hiver. Ces rues sont très mal entretenues, et, à certains endroits, renferment des monceaux d'ordures. De nombreuses petites boutiques, assez bien pourvues, rendent le bazar très animé. Les maisons sont en général plus élevées que celles des autres villes de la côte, et il n'est même pas rare d'en voir à plusieurs étages. Sur la place de la Mosquée, édifiée elle-même sur les ruines de l'église des Chevaliers de Saint-Jean, se trouvait le splendide palais construit par l'émir Fakhr ed-Dîn. Aujourd'hui il n'en reste plus de vestiges; on y remarque seulement le seraï ou palais de Soliman pacha (ancien colonel Sève), bâtiment ne présentant aucun intérêt. Non loin de là se trouve le khan français organisé par l'ancien émir des Druses; c'est une grande construction de cent cinquante pieds de côté; au milieu de la cour intérieure, un élégant bassin en marbre, alimenté par une source jaillissante, est entouré d'une splendide végétation tropicale. On y admire surtout des bananiers superbes. La cour est dominée par de hautes galeries voûtées. Dans ce monument se trouvent l'agence consulaire de France, les Pères franciscains, une école primaire, une auberge, des magasins, des entrepôts pour les marchandises, des écuries, etc. C'est dans une des grandes salles que, en 1861, M. Renan exposa provisoirement les objets trouvés dans les fouilles qu'exécutaient sous sa direction le docteur Gaillardot et M. Durighello, agent consulaire de France à Saïda.

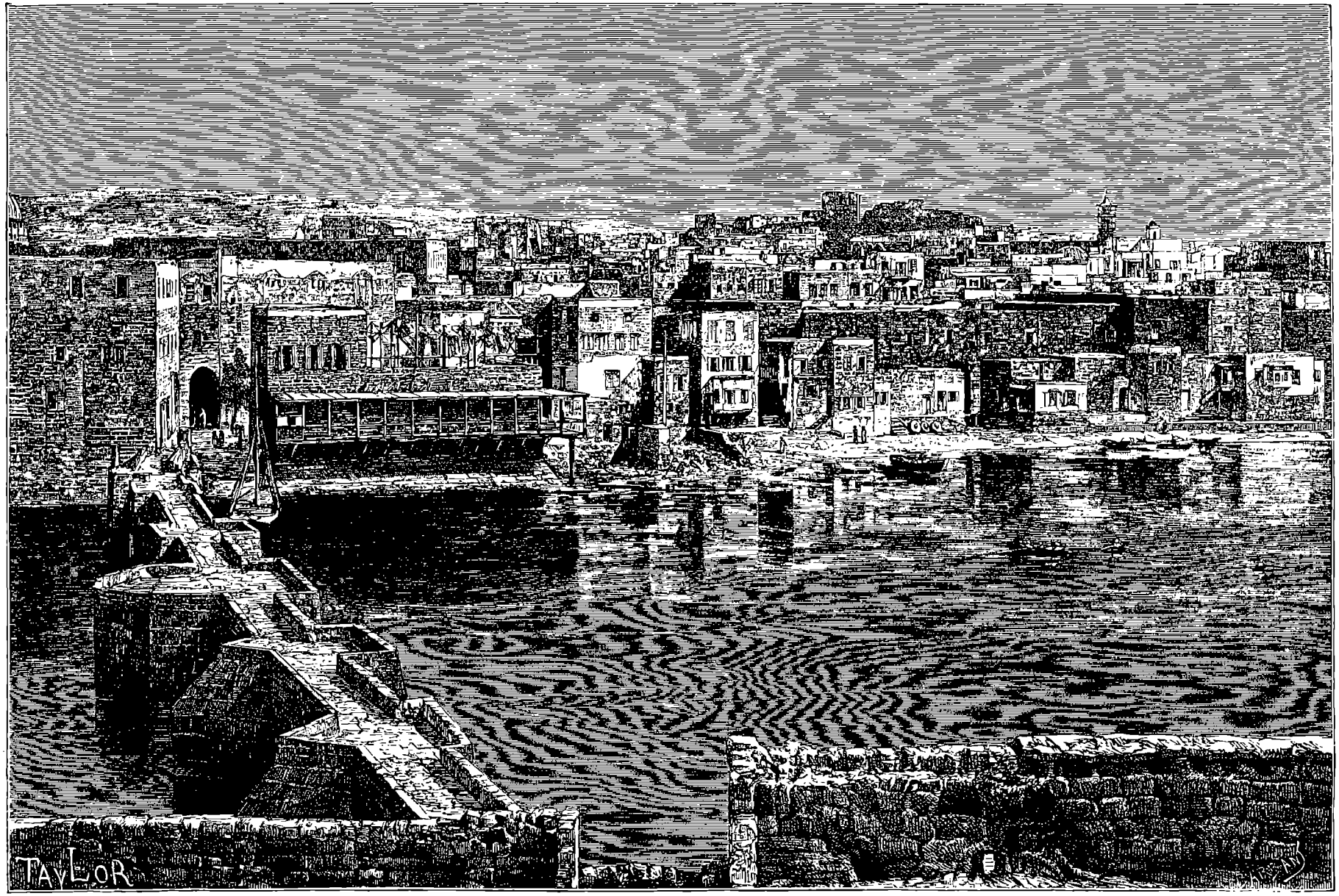


PLAN DU CHATEAU MARITIME DE SIDON.

a, Massif sur lequel se trouvaient la porte du pont et une tour. — A, Saillant d'une des anciennes constructions. — G, Quai antique large de quatre mètres. — B et C, Grandes tours. — Poudrière. — D, Bâtiments modernes. — E, Entrée du réduit. — F, Ancienne construction avec citerne.

Le port du nord forme un quadrilatère allongé, fermé à l'est par le château appelé Kalat el-Bahar, le château de la mer, et par le pont qui relie cette forteresse au rivage; au nord et à l'ouest, par une série de récifs sur lesquels les anciens Phéniciens avaient élevé de puissantes jetées destinées à abriter les navires. Le port avait deux passes : une à l'ouest, appelée el-Fatha, aujourd'hui ensablée et profonde à peine de trois mètres; une autre à l'est, près du château, et qui est la seule actuellement usitée pour les barques du cabotage. Le bassin a été malheureusement en partie comblé, et ne pourrait être réellement utile que si l'on y exécutait des travaux sérieux pour enlever tous les débris qui ont facilité l'ensablement. Que de richesses archéologiques ce curage mettra au

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



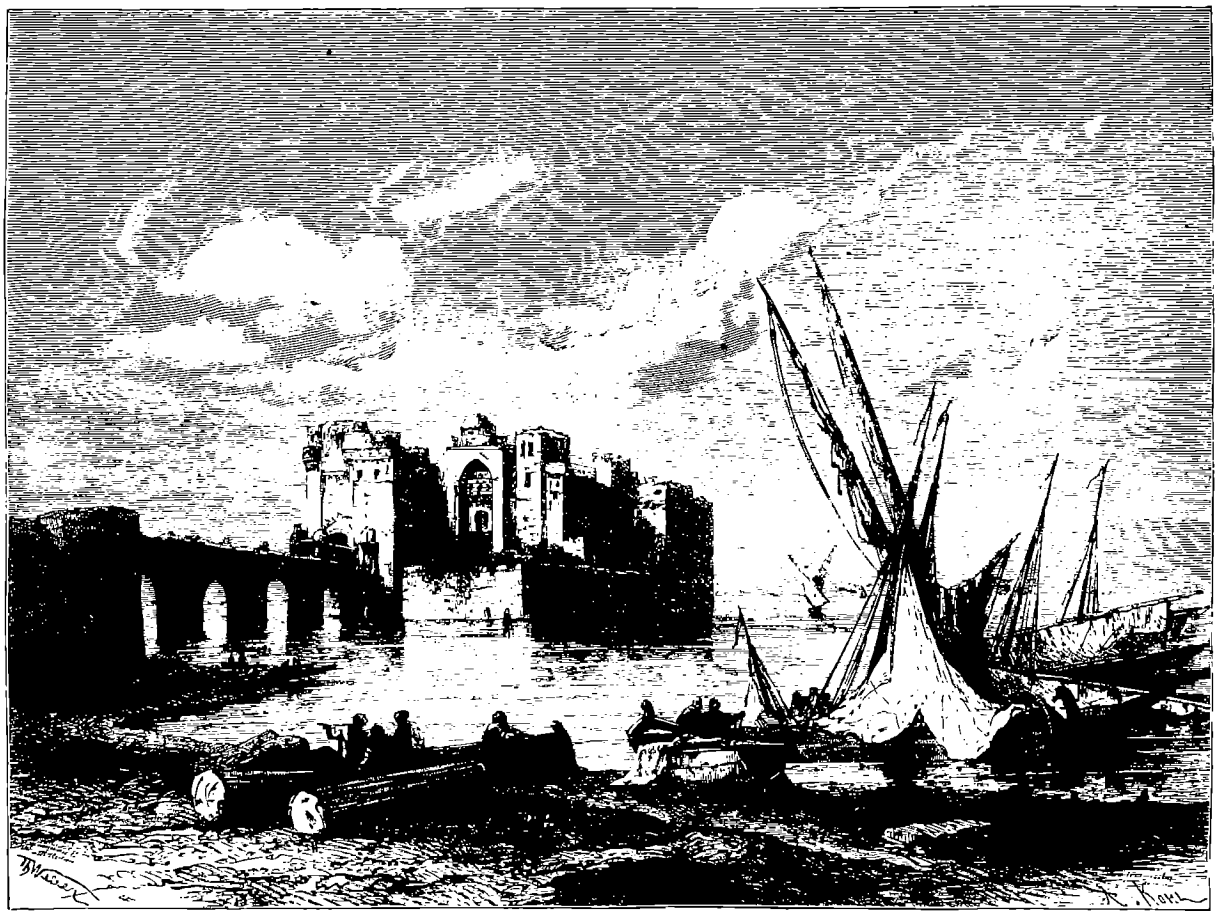
Sidon. Port du nord. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jour lorsqu'il sera entrepris au grand avantage des laborieuses et intelligentes populations de cette côte! Deux petites échancrures creusées au ciseau dans les rochers de l'ouest servaient d'abri aux galères antiques, et ne sont plus aujourd'hui utilisées que par les femmes de Sidon, qui viennent s'y baigner journellement.

Les îlots de l'ouest portent un grand nombre d'excavations rectangulaires taillées dans le roc et destinées certainement à recevoir les substructions des jetées colossales, formées de blocs gigantesques, que les Sidoniens devaient y avoir établies pour protéger leurs flottes contre les vents, les vagues et les ennemis du dehors. Plusieurs de ces pierres, encore en place et d'un volume énorme, sont perforées de tous les côtés par des milliers de phollades.

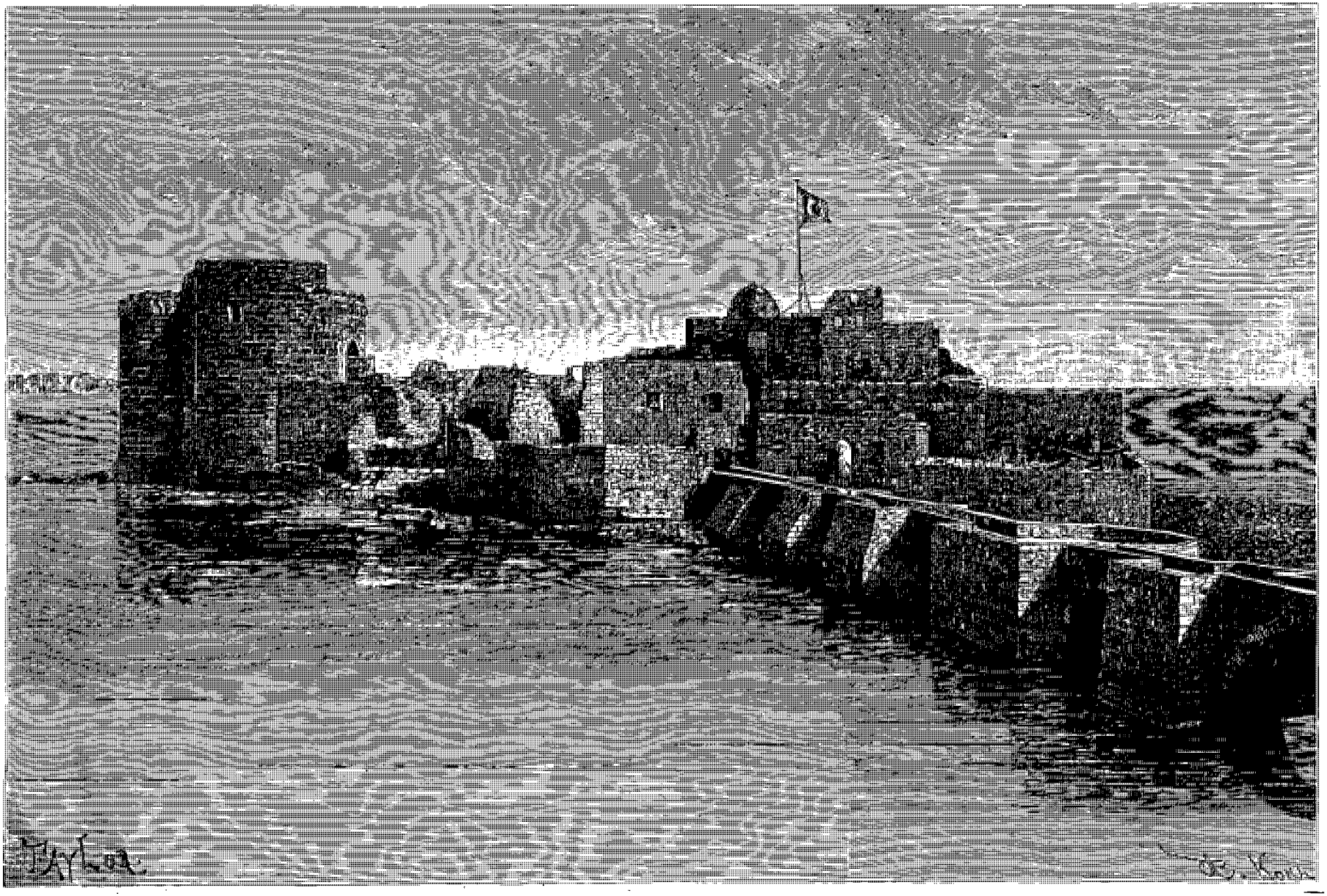
Le château, qui défend à l'est l'entrée du port du nord, est composé d'un grand nombre de tours et de réduits ajoutés irrégulièrement les uns aux autres. C'est très certainement le monument élevé par les croisés dans le cours de l'hiver de 1227 à 1228. Au milieu du pont qui relie l'île à la terre ferme, se voit un massif considérable sur lequel se trouvaient une porte et une tour qui le commandait. Cette ter-



Château maritime de Sidon avant le bombardement de 1840 (voy. p. 10). — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de l'auteur.

rasse est placée à trente-cinq mètres du château et à quarante-deux mètres du rivage. La première partie du pont est formée de quatre arches dont les piles sont munies d'éperons destinés à briser les lames; la seconde moitié, du côté de la ville, est établie sur quatre arches presque semblables aux autres, mais ne présentant point d'éperons et paraissant relativement plus modernes. Il est probable qu'à l'époque des croisades cette seconde partie était tout simplement construite en bois pour pouvoir être détruite plus facilement en cas d'attaque (Rey, *Étude sur les monuments de l'architecture militaire des croisés en Syrie*, p. 155). Ce pont est extrêmement étroit, semblable à celui qui porte, à Avignon, le nom de Saint-Benazet et qui a été construit en 1177, et à celui de Saint-Esprit, commencé en 1265 et terminé en 1309. Les murs anciens du château sont très solidement établis et très épais; les pierres sont réunies par des queues d'aronde en bois. La grande tour de l'est a vingt-sept mètres de long, sur vingt et un de large; l'entrée devait être à une assez grande hauteur, puisque la base est remplie par un épais massif de maçonnerie dans lequel sont creusées deux vastes citernes. La tour de l'ouest, de très grandes dimensions, sert de poudrière : aussi ne nous a-t-il pas été possible de la visiter. Toutes ces constructions étaient garnies de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Sidon. Pont reliant la ville au château maritime. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

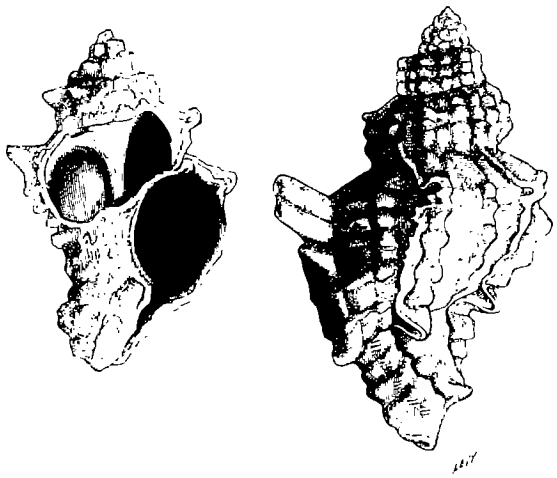
mâchicoulis et présentaient un aspect des plus imposants jusqu'au moment où, en 1840, les Anglais bombardèrent Sidon et détruisirent sans pitié ce superbe monument.

Le port du sud ou des Égyptiens est abandonné aujourd'hui, car il est trop exposé aux vents de l'ouest qui peuvent y faire pénétrer les vagues du large par une vaste ouverture. Il est borné, au nord et au sud, par deux promontoires rocheux; à l'est, la plage est formée par des dépôts de sable fin.

Sur la falaise, élevée de vingt-cinq mètres environ, qui domine ce port, se voient les résidus d'anciennes fabriques de pourpre qui devaient être très importantes. Les Phéniciens tiraient la pourpre, qui leur a valu une si grande réputation, du mollusque marin appelé *Murex trunculus*, espèce très commune sur les rivages des parties chaudes de la Méditerranée. On voit là de très grands amas de ce murex dont les coquilles ont toutes été ouvertes, probablement d'un coup de hachette, afin de faciliter l'extraction de l'animal. Les ouvertures sont toutes disposées du même côté. Ces amoncellements de débris ont plusieurs centaines de mètres de longueur sur plusieurs mètres d'épaisseur.

Le *Murex trunculus* fournissait la pourpre améthyste, tandis que le *Murex brandaris*, dont nous avons en 1873, avec M. Chantre, retrouvé de grands dépôts sur les côtes de l'Attique et de l'île de Salamine, donnait la pourpre rutilante appelée tyrienne par Pline. La liqueur purpurigène extraite du *Murex trunculus* se sépare en deux radicaux : 1° une substance azurée, l'acide cyanique, et une substance d'un rouge ardent, l'oxyde purpurique. Celle du *Murex brandaris* ne donne qu'un seul principe, l'oxyde tyrien (Grimaud de Caux, *Sur la pourpre des anciens*, *Revue de zoologie*, 1856, p. 34). La pourpre était considérée comme la plus précieuse des teintures à cause de son éclat et de sa durée. Un des grands avantages de cette couleur est, en effet, de résister indéfiniment à l'influence de la lumière, qui, au lieu de détruire ou d'affaiblir les principes colorants, leur donne, au contraire, une plus grande intensité. Elle présente de plus, à un très haut degré, ces reflets chatoyants et changeants si appréciés des anciens.

Il est extrêmement facile de teindre la laine avec de la pourpre : de simples frictions sur les parties du corps de l'animal où se trouvent les glandes qui sécrètent la matière colorante, donnent d'abord aux tissus une teinte bleuâtre, qui devient violacée et améthyste sous l'action des rayons lumineux, et qui est absolument indélébile sous l'influence des lavages.



Murex trunculus des anciennes teintureries de Sidon. — Dessin de Clément, d'après un croquis de l'auteur.

La célèbre nécropole phénicienne, si bien étudiée et fouillée en 1861 par M. Renan et par le docteur Gaillardot, occupe une surface considérable, située à un kilomètre environ au sud-est de la ville. Il y a là une muraille de rochers qui domine la plaine de quelques mètres, et dans lesquels sont creusées en tous sens d'innombrables grottes funéraires. Ailleurs, le sol est directement percé de puits profonds, qui conduisent dans de véritables chambres sépulcrales hypogées.

M. Renan range ces caveaux en trois classes :

1° Les caveaux rectangulaires, qui s'ouvrent à la surface du sol par un puits de trois ou quatre mètres, sur un ou deux de large. Au bas du puits se trouvent deux portes latérales ouvrant dans deux chambres rectangulaires où étaient placés les cercueils. Les puits sont armés d'entailles qui permettent d'y descendre.

2° Des caveaux en voûte offrant des niches pour les sarcophages, et dans le haut des soupiraux arrondis, creusés à la tarière. Ces hypogées sont relativement plus modernes.

3° Des caveaux crépis à la chaux et peints, décorés selon le goût de l'époque gréco-romaine avec des inscriptions grecques.

Les tombes cintrées offrent des sarcophages en terre cuite ou des cuves ornées de guirlandes, à couvercles arrondis, ou simplement des trous creusés dans le sol, ou des niches latérales. Les caveaux peints renferment des sarcophages en forme de cuve avec couvercles arrondis, et en général des têtes de lions et de panthères soutiennent aux angles des guirlandes massives.

Les caveaux rectangulaires offrent seuls les grands sarcophages en marbre, à gaines et à têtes sculptées, que M. Renan a appelés anthropoïdes. Ils ressemblent beaucoup à ceux qu'employait l'ancienne Égypte à l'époque d'Apriès (Renan, 1864, *Mission de Phénicie*).

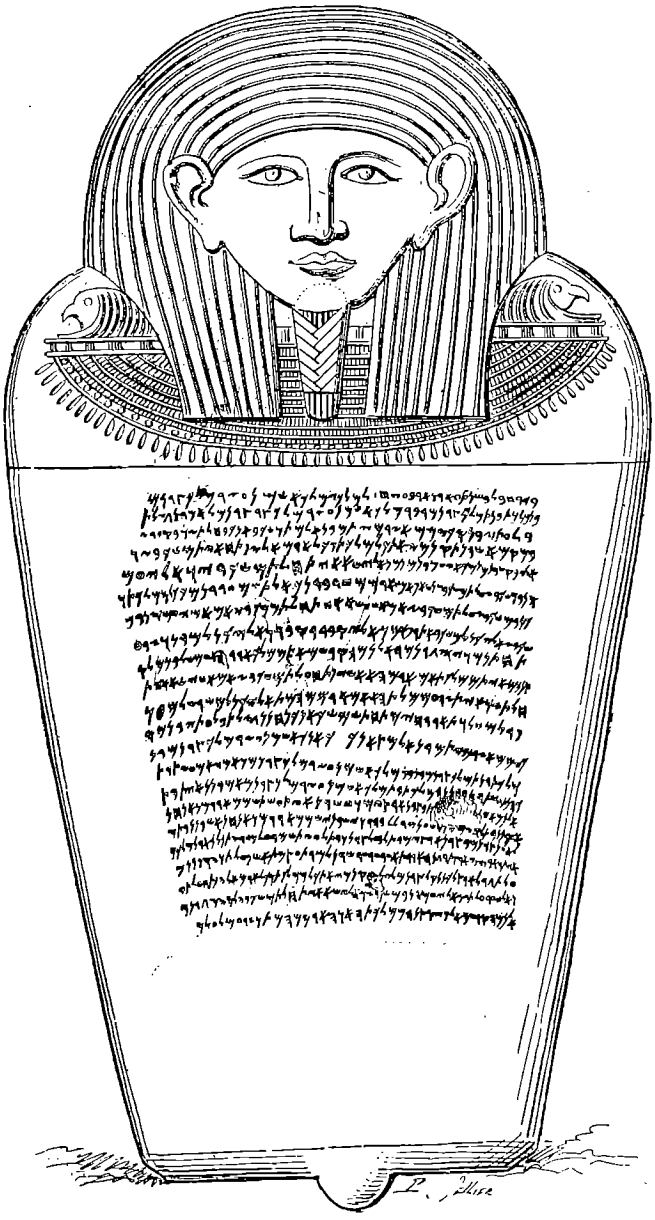
C'est à la base des rochers du nord de la nécropole phénicienne que nous visitons, sous la conduite de M. Durighello, le célèbre tombeau d'Eschmunazar, roi de Sidon, dont le superbe sarcophage, donné à la France par le duc de Luynes, est une des acquisitions les plus précieuses des musées du Louvre.

Ce sarcophage, en amphibolite noire, fut découvert à deux mètres de profondeur. Sa place était creusée dans le roc vif, mais il devait être protégé par un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

caveau voûté dont on retrouve encore quelques pierres. Une dent, un os, et plus tard une mâchoire humaine, furent trouvés dans les déblais.

Le sarcophage est de cette forme égyptienne propre aux caisses des momies, c'est-à-dire oblongue comme un corps enveloppé jusqu'au cou d'épaisses bandelettes, et dont la tête sculptée avec sa large coiffure, sa barbe droite et nattée, reste seule à découvert, portant un riche collier en relief, à chaque extrémité duquel est une tête d'épervier sacré, tel qu'on en voit souvent au cou des momies égyptiennes (de Luynes, *Mémoire sur le sarcophage d'Eschmunazar, roi de Sidon*, Paris, 1856).



Sarcophage d'Eschmunazar. — Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.

Le sarcophage porte dans presque toute sa hauteur une inscription en vingt-deux lignes, écrite en caractères phéniciens gravés en creux, parfaitement conservés. Cette inscription est des plus intéressantes, et nous croyons être utile à nos lecteurs en leur faisant connaître un fragment de la littérature qui avait cours en 572 avant Jésus-Christ, sur les côtes de la Phénicie :

« Au mois de Bul, l'an quatorzième de mon règne à moi, Eschmunazar, roi des Sidoniens, fils du roi Thebunath, roi des Sidoniens, le roi Eschmunazar parla et dit :

« Au milieu de mes festins et de mes vins parfumés, je suis enlevé de l'assemblée des hommes pour prononcer une lamentation et mourir, et rester couché dans un cercueil, dans ce tombeau, dans le lieu de sépulture que j'ai construit.

« Par cette lamentation j'adjure toute race royale et tout homme. Que l'on n'ouvre pas ce lit funèbre, que l'on ne fouille pas l'asile des fidèles, car il y a des images des dieux parmi les fidèles.

« Que l'on n'enlève pas le couvercle de ce cercueil ; que l'on ne construise pas sur le couronnement de ce lit funèbre, le couronnement du lit de mon sommeil, quand même quelque homme dirait : N'écoute pas ceux qui sont humiliés dans la mort. Car toute race royale et tout homme qui ouvrira le monument de ce lit funéraire, soit qu'ils enlèvent le couvercle de ce cercueil, soit qu'ils construisent sur le monument qui le recouvre, puissent-ils ne pas avoir de lit funèbre réservé pour eux chez les Rephaïm (les ombres); qu'ils soient privés de sépulture; qu'ils ne laissent après eux ni fils, ni postérité; que les Alonim (les grands dieux) les tiennent séquestrés dans les enfers.

« Si c'est une race royale, que son crime maudit retombe sur ses enfants jusqu'à l'extinction de leur postérité.

« Si c'est un homme qui ouvre le couronnement de ce lit funèbre ou qui enlève le couvercle de mon cercueil, et les cadavres de la famille royale, cet homme est un profanateur.

« Que sa tige ne pousse pas de racines et ne porte pas de fruits; qu'il soit marqué de réprobation parmi les vivants sous le soleil.

« Parce que, digne de pitié, je suis enlevé au milieu de mes banquets et de mes vins parfumés pour quitter l'assemblée des hommes, prononcer ma lamentation et mourir.

« Je repose ici en vérité, moi Eschmunazar, roi des Sidoniens, fils du roi Thebunath, roi des Sidoniens, fils du fils du roi Eschmunazar, roi des Sidoniens, et avec moi ma mère Amastoreth, qui fut prêtresse d'Astarté dans le palais de la reine fille du roi Eschmunazar, roi des Sidoniens, qui a bâti le temple des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Alonim, le temple d'Astarté, à Sidon, ville maritime; et tous deux ont consacré à la déesse Astarté de magnifiques offrandes. Avec moi reposent encore Onchanna, qui a bâti en l'honneur d'Esmun, le dieu saint, Enedalila dans la montagne, et Onchanna qui a bâti des temples aux Alonim des Sidoniens, à Sidon, ville maritime, le temple de Bâal-Sidon, et le temple d'Astarté, gloire de Bâal; de sorte que, pour récompense de sa piété, le seigneur Adon Milchom nous donna les villes de Dora et de Japhia, avec leurs vastes territoires à froment, qui sont au-dessous de Dan, gage de la possession des places fortes que j'ai fondées et qu'il a terminées, comme les remparts de nos frontières, assurées aux Sidoniens à toujours.

« Par cette lamentation j'adjure toute race royale et tout homme. Qu'ils n'ouvrent pas et qu'ils ne renversent pas le couronnement de mon tombeau; qu'ils ne construisent pas sur l'édifice qui recouvre ce lit funèbre; qu'ils n'enlèvent pas mon cercueil de mon lit funèbre, de peur que les Alonim ne les tiennent séquestrés. Autrement périssent cette race royale, ces hommes profanateurs, et que leur postérité soit détruite à toujours. »

Ce malheureux roi Eschmunazar, lorsqu'il dictait à ses scribes sa triste lamentation, ne semblait-il pas avoir le pressentiment que la nécropole qui renfermait la cendre de ses proches serait un jour bouleversée de fond en comble; que ses propres ossements seraient dispersés, et que le solide cercueil, dont il espérait se faire une demeure paisible et inviolable, serait transporté à l'autre extrémité de cette mer bleue qu'il contemplait des terrasses de son palais, en buvant, avec ses amis, les vins parfumés de Phénicie?

Le sarcophage d'Eschmunazar a été très certainement apporté tout taillé d'Égypte. Il n'est pas en basalte, ainsi qu'on l'a prétendu souvent. L'amphibolite noire, très dure, dont il est fait, ne se trouve point en Syrie : elle provient des carrières de Hammamat, sur la route de Qu'eneh à Kosseir en Égypte. Le couvercle portait primitivement des hiéroglyphes qui ont été effacés pour faire place à l'inscription phénicienne.

Nous errons pendant bien des heures dans cette nécropole extrêmement intéressante, et ce n'est qu'à la chute du jour que nous rentrons sous notre tente, lorsque déjà les chacals font entendre de tous les côtés leurs cris aigus et plaintifs.

La valeur des produits exportés par le port de Sidon est encore assez considérable, eu égard à la petitesse de la ville actuelle : ce sont surtout des raisins cueillis dans les vignobles qui recouvrent les collines des environs de la ville, des grains, du coton, de la soie, des noix de galle et de la soude provenant de l'incinération de plantes de *Salsola* récoltées dans le désert syrien; les Bédouins font souvent sept ou huit jours de marche pour apporter cette matière sur le port de Sidon. Des commissionnaires qui parcourent à certaines époques de l'année les vallées du Liban, vont chercher les noix de galle récoltées dans la montagne. Les plus estimées proviennent des environs d'Alep. Le coton, la soie et les bitumes de l'Hermon sont actuellement les articles d'exportation les plus importants. La culture du cotonnier et le travail auquel ce produit est soumis sont exclusivement réservés aux femmes, qui, deux fois par semaine, viennent vendre à la ville, sur un marché spécial, le produit de leurs labeurs. L'élevage du ver à soie se fait partout dans la campagne et commence au milieu du mois de mai. A cette époque, une grande partie de la population émigre sous les arbres des jardins, et s'abrite dans les huttes de branchage, dont les Européens ne doivent pas s'approcher, car elles sont surtout habitées par les femmes. La soie de Sidon est considérée par les fabricants de Lyon comme la plus inférieure de toutes celles qui proviennent de la côte de Syrie. Les jardins produisent en grande quantité des grenades, des abricots, des figues, des amandes, des oranges, des citrons et des poires.

Le nombre des habitants a notablement augmenté pendant ces dernières années : il est actuellement de dix mille, dont sept mille sont musulmans et métoualis. Les chrétiens sont catholiques grecs et maronites; les israélites sont au nombre de six cents environ. Il y a dans la ville un couvent de franciscains, une école tenue par les jésuites, et un orphelinat dirigé par les sœurs de Saint-Joseph. La mission protestante américaine de Beyrouth a aussi une succursale très prospère depuis quelques années.

Sur les premières croupes du Liban on aperçoit, non loin de Sidon, éblouissant de blancheur, le palais de Mar Elias, qui fut la dernière demeure de la nièce de Pitt, la célèbre lady Hester Stanhope; cette Anglaise illuminée, dont Lamartine nous a laissé un si poétique portrait, a été enterrée dans les jardins ombragés du couvent.

En sortant de la ville, la route de Tyr passe sous une allée d'*Acacia albida*. Cet arbre, qui donne de très belles fleurs, n'est pas spontané à Sidon; il ne se rencontre nulle part ailleurs en Syrie, et a dû très certainement être planté dans l'antiquité; il est originaire de la haute Égypte, et là, s'arrête-t-il encore vers le nord, au vingt-septième degré de latitude septentrionale, près de la ville de Kenèh. Ce fait est des plus intéressants : cette espèce n'aurait-elle pas été apportée à Sidon par les hommes qui sculptaient en Égypte les sarcophages anthropoïdes des anciens Phéniciens, à l'époque du roi Eschmunazar?

Le sentier suit toujours le bord de la mer, et nous cheminons presque constamment sur le sable humide, dont la surface durcie est plus favorable aux chevaux que les galets de la plaine. Les pieds de nos montures sont souvent baignés par la blanche écume des vagues. Rien n'est plus agréable que cette longue promenade, sur ce gracieux rivage, harmonieusement découpé, en face de cette mer si bleue, sous ce

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Femmes musulmane et métouali de Sidon. — Dessin de Pranishnikoff, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

beau ciel sans nuages! Nous sommes heureux de respirer à pleins poumons cet air vivifiant, chargé des âpres senteurs de la Méditerranée. Ce sont toujours des sables fins, des dunes mobiles ou des falaises escarpées, dénudées, dont les roches profondément corrodées sont souvent lavées par les vagues des grosses mers.

Le chemin est parcouru par des groupes de paysannes, vêtues de jupes roses ou bleues, qui viennent vendre le lait des troupeaux aux habitants de la ville. Quelques petits ruisseaux traversent la plaine formée par des alluvions d'un noir rougeâtre terre-de-sienne brûlée. Ce sont des champs de blé sans fin, et entre les hauteurs et le rivage s'étend une zone bien cultivée, qui nourrit de nombreux troupeaux de moutons noirs et blancs pourvus d'une grosse queue, de chèvres aux oreilles pendantes, et de petits bœufs noirs ou rouges (*Bos brachyceros*), dont la race, très ancienne, n'est armée que de cornes tout à fait rudimentaires.

Nous retrouvons partout des vestiges de l'ancienne voie romaine, mais malheureusement ce n'est point avec plaisir, car ces larges pavés hexagonaux, absolument privés du remblais dont les anciens avaient soin de les recouvrir, sont horriblement glissants pour les chevaux et désagréables pour les cavaliers. Nous passons successivement à gué les ruisseaux Nahr el-Barghut, Nahr Sanik, Nahr es-Zaharani, et nous arrivons à Tell el-Borak. Non loin de ce khan s'élève un grand tumulus évidemment artificiel, auprès des vastes réservoirs, jadis alimentés par une belle source, dont les eaux étaient conduites à Sarepta. Les ruines de cette ancienne ville, appelée aussi Zarephtha ou Zarpath, occupent une étendue assez considérable entre la route et la mer, aux alentours des villages modernes de Sarfend et de Saksakièh. Tous les monuments ont été renversés de fond en comble, ce ne sont plus que des amoncellements de pierres. Les Phéniciens fabriquaient beaucoup de verre dans cette ville, et on trouve encore, au milieu des restes informes et sur le rivage, un grand nombre de culots de verre diversement coloriés, provenant des creusets et des fours anciens. A l'époque des croisades, Sarepta était le siège d'un évêché qui dépendait de celui de Tyr.

A onze heures nous arrivons dans une petite plaine fermée à l'est par une muraille de rochers peu élevés, taillés à pic et percés de toute part d'une quantité prodigieuse de caveaux funéraires. Ordinairement ces hypogées présentent une ouverture quadrangulaire, large de plusieurs mètres, et plus ou moins ornée. Dans le fond, à droite et à gauche, s'ouvrent, par de très petits passages quadrangulaires aussi, des niches à cercueils, vides depuis longtemps. Généralement il y a ainsi plusieurs salles communiquant les unes avec les autres par des portes très basses qu'on ne peut franchir qu'en rampant. Cette nécropole, appelée *Adloun* ou *Ad nonum*, était regardée comme très ancienne par quelques archéologues, mais les fouilles de M. Renan ont démontré qu'elle était en grande partie chrétienne et dans tous les cas postérieure à notre ère. Elle dépendait probablement d'une ville dont il ne reste que quelques vestiges et que Strabon appelait Ornithopolis.

Nous consacrons plusieurs heures à parcourir dans tous les sens cette singulière cité des morts; entre les pierres s'élèvent des buissons de lauriers, des myrtes et des chênes épineux (*Quercus infectoria*) sur lesquels vivent les insectes qui produisent les noix de galle. De nombreuses cailles s'échappent de tous les côtés sous nos pieds, et, de l'intérieur des hypogées, nous faisons envoler des nuées d'une jolie chouette minuscule (*Athene persica*) dont je parviens à tuer plusieurs individus. Ce petit oiseau de nuit, très élégant de formes, est d'un gris jaunâtre, orné de taches blanches semi-lunaires. Il n'est nullement sauvage, et dans tous les endroits rocailleux de la Syrie il est facile de l'approcher de très près.

Dans les rochers situés plus au sud se trouve une belle grotte, élevée de douze à quinze mètres à sa partie centrale; une ouverture arrondie l'éclaire par le haut. Elle sert aujourd'hui d'écurie pour les chèvres, mais, anciennement, elle a certainement été agrandie et régularisée par la main de l'homme. On y voit des niches qui devaient très probablement recevoir des *ex-voto* et de petites statuettes. Des *graffiti* lus par M. Renan, et des emblèmes érotiques démontrent avec la dernière évidence qu'elle était consacrée à Astarté, et que là devaient s'accomplir ces mystères qui faisaient partie du culte de la puissante déesse phénicienne.

Une plaine tourbeuse s'étend de chaque côté de la voie romaine que nous suivons. Depuis les tombes d'Adloun jusqu'au Leontès, la plaine est appelée Abou el-Asouad, du nom du ruisseau qui la traverse dans sa partie médiane. Ce nom veut dire le *père du noir;* le sol est, en effet, extrêmement coloré par des oxydes de fer. Un beau pont romain est jeté sur ce petit fleuve. A l'horizon nous apercevons de nombreuses tentes rayées, habitées par les Bédouins nomades qui font paître des troupeaux de moutons blancs et de chèvres noires aux oreilles pendantes. Cette chèvre (*Capra Membrica*) est une espèce bien différente de celle de nos pays. Les bergers viennent s'accroupir au bord du sentier pour nous examiner de plus près; ils ont en général la tournure de vrais brigands.

La plaine à blé qui recommence à perte de vue est fort monotone. Il fait affreusement chaud, et sans la brise de la mer nous souffririons cruellement de la température excessive, cette terre sombre renvoyant au visage une chaleur insupportable. Les fils télégraphiques courent auprès du sentier, à travers les champs; ils sont chargés d'hirondelles à collier doré (*Hirundo rufula*), et de guêpiers aux brillantes couleurs (*Merops apiaster*). Des pinsons éclatants volent devant nous dans les broussailles, des corneilles aux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ailes grises picorent dans les jachères, et de grands éperviers planent dans les airs. Partout des lins à fleurs roses, des scabieuses jaunes, des acanthes et de beaux liserons blancs émaillent les bords du sentier et les dunes sablonneuses.

Nous arrivons au khan el-Kasimiyè, à peu près en ruine, établi dans le voisinage d'une ancienne forteresse nommée Bordj el-Haoua, sur les bords du fleuve Litâni, l'ancien Leontès, appelé aujourd'hui Nahr el-Kasimiyè dans la partie inférieure de son cours. Le fleuve, plein d'une eau bourbeuse et jaunâtre, est évidemment gonflé par la fonte des neiges; mais, même en temps ordinaire, c'est la rivière la plus importante de toute la Syrie, sans en excepter le Jourdain. Le Litâni prend sa source dans le versant est du Liban, à une petite distance au nord de Baâlbek. Il arrose la grande plaine de la Bekâa, l'ancienne Cœlésyrie, et y reçoit un certain nombre d'affluents. Dans cette partie de son cours sa direction est nord-sud; mais arrivé à Kalat es-Schoukif, le Belfort des croisés, il change brusquement de route, coule directement à l'ouest, pour venir se précipiter dans la Méditerranée sous le nom de Nahr el-Kasimiyè, après avoir parcouru une vallée profondément encaissée, produite par une énorme faille qui a brisé transversalement la grande chaîne longitudinale du Liban. Le nom de Kasimiyè veut dire partage, frontière. Le fleuve sert de séparation à deux populations bien différentes au point de vue moral, religieux et anthropologique.

Jusque-là, en effet, nous avons voyagé au milieu des

Nécropole d'Adloun, près de Tyr. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

paisibles et aimables populations du Liban, car les Druses, nonobstant leur mauvaise réputation, sont des hommes d'un commerce aussi agréable que les Maronites. Mais à partir du Leontès, les uns comme les autres disparaissent à peu près entièrement pour faire place aux Métoualis.

La race des Métoualis, ou Metâouileh et Mutaouâly au singulier, est peu civilisée et brutale; elle méprise profondément les étrangers, et surtout les chrétiens. Les Métoualis professent l'islamisme, mais suivent la secte d'Ali : ce sont donc des schiites comme les Persans. Jamais ils ne prennent leurs repas avec des hommes d'une autre religion, et ils brisent toujours avec soin le vase dans lequel a bu un étranger. Ils sont aussi obligés de se purifier pendant plusieurs jours, pour effacer la souillure qu'ils ont commise en touchant un infidèle, ne fût-ce qu'avec le pan de leur robe. On reconnaît là les pratiques de l'ancien judaïsme. Cette peuplade habite surtout le district de Besschârrah, la vallée du Leontès et la plaine de la Bekâa. Ils vivent presque indépendants, reconnaissant à peine le pouvoir des pachas, et gouvernés par des cheiks choisis dans leurs principales familles qui constituent une véritable aristocratie. Les Métoualis sont aujourd'hui au nombre de cinquante ou soixante mille, et peuvent, assurent leurs chefs, mettre près de vingt mille hommes sous les armes. Ils vénèrent Ali et Hosein comme saints et martyrs; ils commencent leurs ablutions par le coude, et non par le bout des doigts comme les autres musulmans. La haine religieuse est si intense chez ces Orientaux, que, dans ces vallées, les habitants de croyances différentes ne

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

se fréquentent pas, ne se connaissent même pas, quoique souvent les villages ne soient éloignés les uns des autres que de quelques kilomètres.

Au point de vue anthropologique, les Métoualis sont bien différents des Druses et des Maronites : la charpente osseuse est plus forte et plus grossière; la taille plus élevée, les épaules plus larges; les pommettes saillantes et la largeur de la mâchoire inférieure rapprochent cette race des Mongols; mais la forme des yeux, le nez court et bien fait, les ra-

Un vieux Métouali de Tyr. — Berger de chèvres. — Dessin de Pranishnikoff, d'après une photographie.

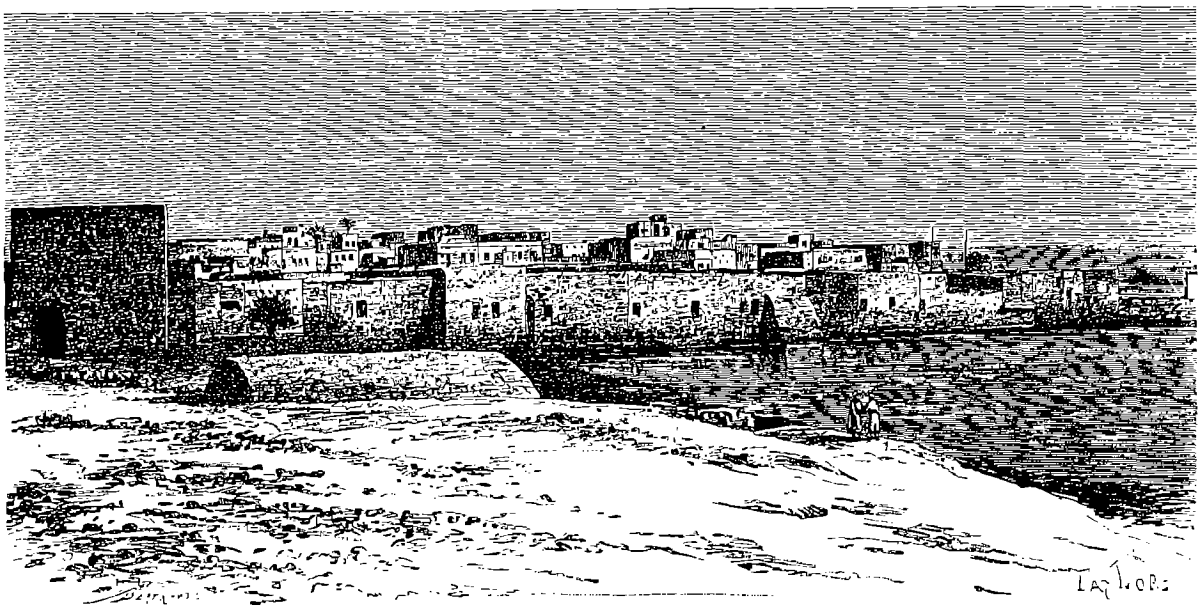
mènent au type persan. La couleur de la peau est d'un bistre assez foncé, bien plus accentué que chez les autres populations de la Phénicie, dont la teinte est souvent aussi pâle que celle des Français du sud. Le costume des Métoualis est à peu près le même que celui des autres Libanais; seulement leur tête, toujours soigneusement rasée, est protégée par un turban assez volumineux. C'est la seule race de la Syrie qui ait conservé cette ancienne coiffure des Turcomans.

M. Renan pense que les Métoualis sont des hommes de race iranienne, peut-être des Kurdes transportés en Syrie à l'époque de Saladin.

Dr LORTET.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Tyr. Porte de la ville. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

LA SYRIE D'AUJOURD'HUI,

PAR M. LORTET, DOYEN DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE LYON,

CHARGÉ D'UNE MISSION SCIENTIFIQUE PAR M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Nous traversons le fleuve sur un très beau pont en pierre nouvellement construit, près d'un vieux khan ruiné. Ce pont n'est formé que d'une seule arche, lancée hardiment à une grande hauteur au-dessus du torrent. Les deux extrémités sont fortement inclinées et ne peuvent être escaladées qu'avec une certaine difficulté par les bêtes de somme. Non loin du sentier, on rencontre une fontaine entourée d'une muraille. Ses eaux jouissent, auprès des habitants de Tyr, d'une grande réputation au point de vue de la guérison des maladies chroniques. Nous atteignons enfin le rivage nord de l'isthme sablonneux qui relie la presqu'île à la terre ferme, et nous entrons dans cette antique et illustre cité par la seule et unique porte qui y donne actuellement accès. Cette porte, probablement placée au même endroit que celle de l'ancienne ville, s'ouvre à la base d'une large tour carrée dont les substructions paraissent dater des croisés. Un peu en avant se trouve une redoute en maçonnerie, élevée par les Turcs, je n'ai pu savoir dans quelle circonstance.

Pendant quelques minutes, nous parcourons des ruelles étroites entre-croisées dans tous les sens, nous suivons le quai de l'ancien port, et nous arrivons à l'extrémité ouest de la ville, du côté de la pleine mer. Entre les rochers du rivage et les constructions qui forment comme une espèce de rempart, se trouve une pelouse remplie de chardons et de décombres de toute nature, au milieu desquels nous avons une assez grande difficulté à trouver un emplacement convenable pour planter nos tentes. Le soir, le vent s'élève et secoue avec violence la toile qui nous protège. Nous craignons à chaque instant de voir notre abri emporté par l'ouragan ; aussi nos moukres roulent-ils de grosses pierres sur les piquets qui assujettissent les cordes. La nuit se passe cependant sans encombre, et, vers le matin, nous nous endormons doucement bercés par le bruit des vagues qui se brisent régulièrement sur la falaise à quelques mètres de notre couche.

La ville de Tyr, appelée aujourd'hui Sour par les Arabes, occupe une presqu'île allongée parallèlement au rivage. Anciennement, cette presqu'île devait être une île séparée de la terre ferme par un bras de mer, large de quelques centaines de mètres; il est même probable que la ville primitive a dû être bâtie sur plusieurs îlots réunis artificiellement les uns aux autres. L'isthme a été créé par les soldats de l'armée

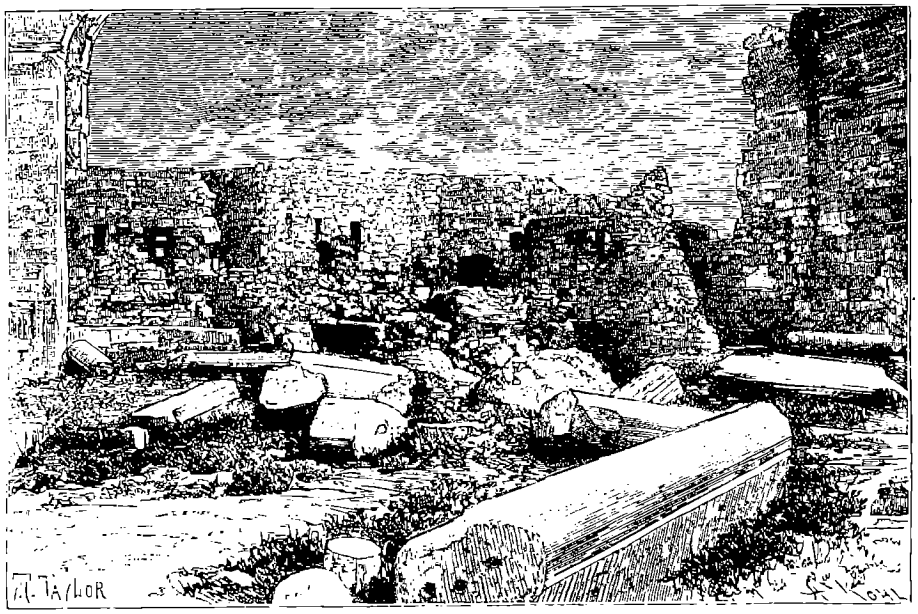
1. Suite. — Voy. t. XXXIX, p. 145, 161 et 177; t. XLI, p. 1.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'Alexandre le Grand, et depuis cette époque les atterrissements de la mer paraissent l'avoir beaucoup élargi au nord et au sud. Aujourd'hui, dans sa partie la plus étroite, il a encore six cents mètres de large, et, à cet endroit, il présente des restes nombreux de constructions datant de l'époque des croisades. Les flottes de Tyr pouvaient se réfugier dans deux ports : l'un, situé au nord, actuellement peu profond, était appelé port des Sidoniens. Il est fermé en partie par un ancien môle; à l'est, il est commandé par une tour carrée dont les substructions doivent être phéniciennes, et qui porte sur l'une de ses faces la trace d'un escalier extérieur. A l'intérieur, cette tour était divisée par une voûte qui s'est effondrée il y a peu d'années. Ce port du nord est actuellement peu profond et ne peut plus donner asile qu'à des embarcations d'un très faible tirant d'eau.

Au sud de la ville se trouvait un autre bassin beaucoup plus considérable que le premier et appelé port des Égyptiens. Il était défendu par une jetée éloignée, qui reliait les différents écueils que l'on aperçoit à la surface des eaux, du côté de la pleine mer.

Plusieurs archéologues ont nié l'existence de ce môle construit à une assez grande distance de la terre, et qui devait défendre le port des Égyptiens contre les vents de l'ouest et les vagues de la pleine mer. Par une exploration très attentive, nous avons pu nous rendre compte de la réalité de cette digue, qui s'étend très loin sous les eaux du côté du cap Ras el-Abiad. Ce ne sont point des rochers corrodés par les flots, ainsi que l'a cru un voyageur illustre, mais ce sont bien d'énormes masses factices, construites en béton et en moellons de grandeur moyenne. A certains endroits, on voit de vastes amoncellements



Colonnes de syénite rose d'Égypte dans les ruines de la cathédrale de Tyr. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

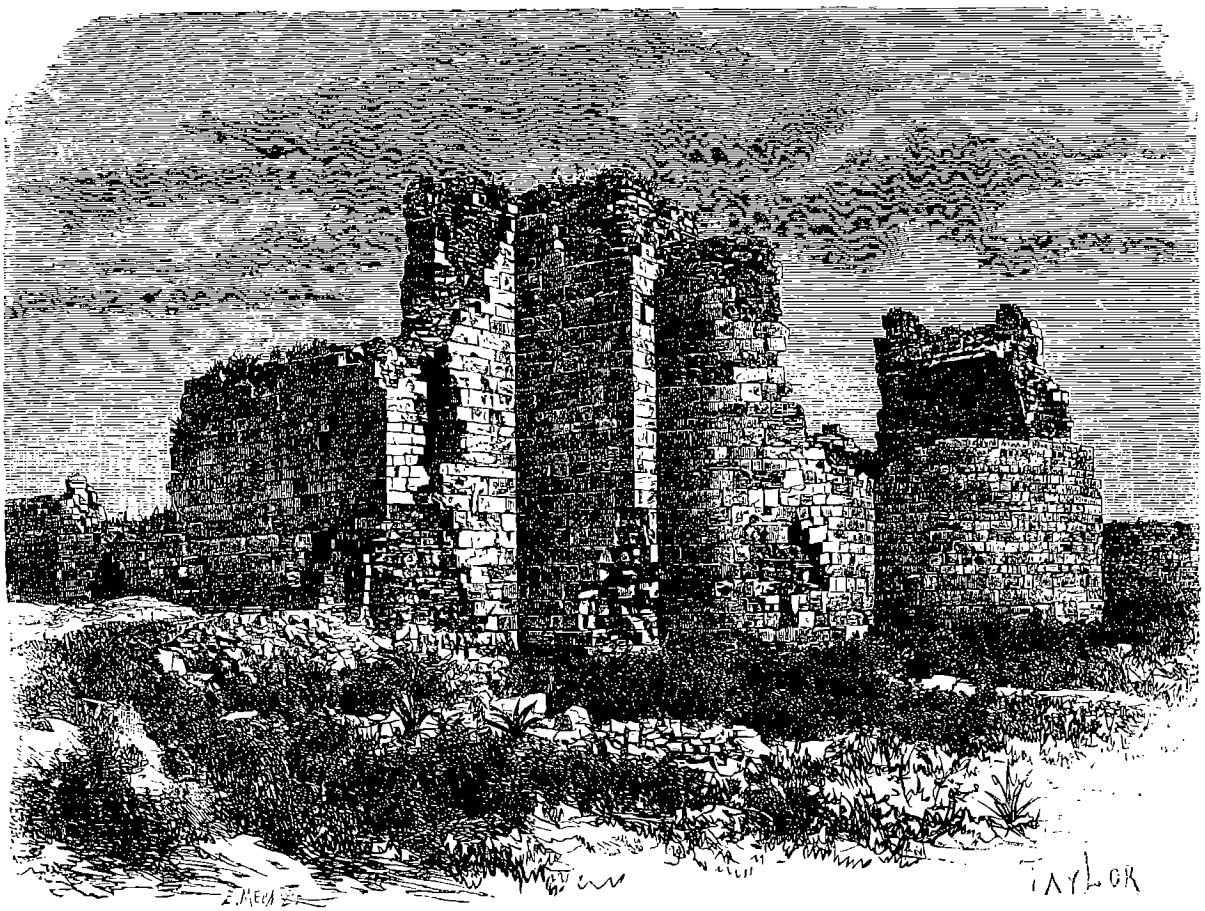
de pierres de taille, et une quantité incroyable de fragments de poteries. Quelquefois les constructions paraissent reposer directement sur le sol, tandis qu'ailleurs elles sont élevées sur des récifs calcaires qui ont singulièrement facilité le travail. Le port des Égyptiens devait donc former un très vaste bassin, fermé à l'ouest par la jetée factice dont nous venons de parler, au nord par l'isthme d'Alexandre et à l'est par le rivage; l'entrée se trouvait du côté du cap Ras el-Abiad, dont les escarpements élevés devaient le protéger très efficacement contre les vents du sud, très violents à certaines époques de l'année. Il est souvent presque impossible d'observer convenablement la disposition de ces travaux sous-marins; dans le golfe de Tyr, très ouvert à l'ouest, la mer est toujours agitée, et de petites vagues suffisent pour empêcher la vision distincte, ou pour dénaturer entièrement la forme des objets placés profondément. Le moment le plus convenable pour se livrer à ces explorations est entre cinq ou six heures du matin. Déjà à sept heures la brise amène des rides à la surface de l'eau, qui, au contraire, est ordinairement *huileuse* avant le lever du soleil.

Le rivage ouest de la presqu'île de Tyr forme une falaise de quinze à vingt pieds, contre laquelle se brisent les vagues du large. Dans l'eau, au milieu des rochers, on peut compter quarante à cinquante colonnes en marbre, en granit, ou en porphyre, couchées sans ordre, au milieu d'innombrables débris de poteries. Ces colonnes étaient très certainement encastrées dans un mur d'enceinte, dont l'éboulement les a précipitées dans la mer; leur forme et leur masse considérable leur ont permis de résister, mieux que les autres matériaux, aux chocs répétés des flots. Entre la falaise et les maisons de la ville se trouve un vaste espace vide où l'on cultive quelques pieds

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de cotonniers, du tabac et de l'orge. Il y a là des décombres de toute nature et des amoncellements prodigieux de plumes provenant des nombreux poulets égorgés journellement pour le service des habitants. Les volailles constituent une des principales bases de la nourriture des Syriens : aussi partout, autour des villes et des villages, voit-on des monceaux de vieilles plumes qui ne peuvent disparaître que bien lentement, à cause du manque de pluies et de la sécheresse de l'atmosphère. Elles résistent ainsi pendant un grand nombre d'années aux influences de la putréfaction.

Au sud de la ville, en partie cachées par une foule de constructions parasites, et englobées dans les remparts de la ville, se voient les intéressantes ruines de la célèbre cathédrale de Tyr. Ce monument, qui devait être splendide, était dédié à saint Marc. Il fut construit par l'évêque Paulin, au commencement du quatrième siècle, avec les fonds envoyés de Venise, et fut consacré par Eusèbe, le célèbre évêque de Césarée. Si Guillaume de Tyr n'en fait point mention dans ses *Chroniques*, c'est que cette église était toujours restée directement sous la dépendance du clergé vénitien. Elle a soixante-dix mètres de long, sur vingt-deux



Ruines de la cathédrale de Tyr, où fut enterré Frédéric Barberousse. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

de large. La voûte s'est écroulée, les colonnes sont renversées et le sol doit être recouvert de plusieurs mètres de débris. L'escalier qui permettait jadis de s'élever jusqu'au sommet des murailles n'existe plus. Au milieu du parvis, on voit plusieurs superbes colonnes accouplées en syénite rose d'Égypte. Elles sont d'une dimension colossale, et M. Renan les considère, avec juste raison, comme faisant partie des blocs de pierre les plus puissants qu'ait remués l'antiquité. Djezzar pacha voulait les faire enlever pour en orner la mosquée de Saint-Jean-d'Acre; mais, heureusement pour l'archéologie, ses ingénieurs turcs n'ont pas seulement pu les remuer sur place. Cette cathédrale est un des plus vénérables monuments du christianisme; un grand nombre d'hommes illustres de l'époque des croisades y ont été ensevelis. Sous les décombres que nous foulons à nos pieds, se trouve la tombe de Conrad de Montferrat, qui défendit glorieusement la ville contre l'immense armée de Saladin, et qui périt assassiné en 1192; celle d'Origène, qui fut torturé à Tyr pendant la persécution de Decius en 249; mort peu de temps après, en 253, il fut enterré dans la cathédrale. Là se trouve aussi la tombe du terrible Barberousse, Frédéric Ier, empereur d'Allemagne, qui se noya le 10 juin 1190 en traversant le Calycadnus, aujourd'hui le Sélef,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

petite rivière de la Cilicie. Son cadavre fut d'abord transporté à Antioche, où les Allemands le firent bouillir pour séparer les chairs des os. Le cerveau et les viscères furent ensevelis dans la cathédrale d'Antioche, devant l'autel de Saint-Pierre, tandis que le squelette fut porté à Tyr. Quelques historiens pensent à tort que Barberousse s'est noyé près de cette dernière ville en passant le Nahr Kasimiyèh. Quoi qu'il en soit, il serait intéressant de déblayer le sol du parvis et de ramener au jour ces tombes illustres. En 1874, MM. Sepp et Prutz ont commencé des fouilles qui n'ont donné aucun résultat sérieux, mais la nef n'a nullement été débarrassée des ruines qui la cachent, et les travaux de ces explorateurs paraissent avoir été faits avec bien peu de méthode. On remarque aussi dans le chœur un certain nombre de colonnes en granit gris.

Ce monument intéressant a été déplorablement maltraité et par les hommes et par le terrible tremblement de terre de 1837.

Le célèbre historien des croisades, Guillaume II, était archevêque de Tyr en 1173. Son histoire conduit les évènements jusqu'en 1184; mais à cette époque, s'étant rendu en Europe pour prêcher une nouvelle croisade, il y mourut en 1193. On pense que Guillaume de Tyr était Anglais, mais cependant le continuateur de son histoire dit positivement qu'il était né à Jérusalem.

Le nombre des habitants de Tyr s'est accru considérablement depuis quelques années. Il est actuellement de plus de cinq mille, et la population augmenterait rapidement si l'on faisait quelques travaux pour donner plus de profondeur au port, et surtout si l'on créait des voies de communication qui font absolument défaut. La moitié des Tyriens actuels sont des Métoualis; les autres des chrétiens grecs orthodoxes. C'est le grand-père du chef actuel des Métoualis, Tamer bey, qui reconstruisit Tyr, il y a moins d'un siècle, et qui attira dans sa capitale un certain nombre de chrétiens du Hauran et de Rascheya.

Depuis cinq ans la ville exporte une assez grande quantité de coton, de soie, de tabac, et des pierres meulières qui lui sont amenées à dos de chameau, du Hauran par la vallée du Kasimiyèh. Les moines franciscains et les sœurs de Saint-Joseph ont des couvents dans l'intérieur de la ville, et la mission anglaise y a fondé des écoles qui sont en pleine prospérité.

Tyr, colonie de Sidon, a été fondée deux cent quarante ans avant la construction du temple de Salomon; à l'époque de Josué, elle passait déjà pour une ville très forte. Tout le monde connaît les rapports amicaux qui eurent lieu entre Salomon et Hiram, roi de Tyr, vers 960 avant J.-C. En 720, Salmanassar, roi des Assyriens, à la tête d'une armée innombrable, ravagea la Phénicie et s'empara de *Palae-Tyr*, c'est-à-dire de l'ancienne Tyr qui était bâtie sur la terre ferme; mais la cité maritime nouvellement construite fut inutilement bloquée pendant cinq ans.

Nabuchodonosor assiégea aussi la ville durant treize années, mais sans plus de succès. En 332, Alexandre le Grand resta sept mois devant Tyr pour diriger le célèbre siège dont tout le monde connaît les émouvantes péripéties. Les Tyriens avaient refusé au héros macédononien l'entrée de leur temple sacré, dédié à Melkarth, l'Héraclès des Grecs. De même que dans le sanctuaire de Jérusalem, aucun étranger ne devait y pénétrer. Cette mesure de rigueur excita la colère d'Alexandre. Ce guerrier prit surtout les matériaux pour sa jetée dans les constructions de *Palae-Tyr*, et la digue qu'il éleva constitue très certainement l'ossature de l'isthme sablonneux actuel. Lorsque Alexandre se rendit maître de la place, il fit égorger huit mille guerriers et vendit trente mille habitants comme esclaves. Après sa mort, Tyr échut en partage aux Séleucides, et Antigone vint de nouveau l'assiéger pendant quatorze mois.

Bien des siècles plus tard, les croisés étaient déjà à Jérusalem depuis près de vingt-cinq ans, lorsqu'ils songèrent à se rendre maîtres de Tyr, qui, à cette époque, était encore une ville très prospère; elle était regardée par toutes les populations musulmanes qui s'y étaient réfugiées à la suite de l'envahissement de la Syrie par les armées chrétiennes comme une place forte imprenable. Du côté du nord, elle était protégée par une double muraille renforcée par des tours nombreuses; l'entrée du port était défendue par deux châteaux très élevés. A l'est, une triple enceinte allait d'un rivage à l'autre, accompagnée d'un fossé profond dans lequel on pouvait faire arriver les eaux de la mer. Le 11 février 1124, l'armée des croisés parut devant les remparts, et le 27 juin de la même année elle se rendit maîtresse de la ville. Les croisés ne pouvaient assez admirer, dit Guillaume de Tyr, la solidité des remparts, l'élévation et la beauté des maisons, la hauteur des tours et la sûreté du port fermé par une passe si bien défendue La ville jouissait à cette époque d'une grande réputation, due à ses verreries et à ses cultures de canne à sucre. Après la bataille de Hattin, qui livra presque toute la Palestine et la Syrie à Saladin, ce sultan vint à son tour assiéger Tyr; mais il fut forcé de se retirer après trois mois d'efforts infructueux. Cependant, en 1291, après les massacres de Saint-Jean-d'Acre par le sultan Melek el-Aschraf, Tyr fut abandonnée d'une façon définitive par les chrétiens, qui avaient reconnu l'impossibilité de la défendre. Ils avaient possédé cette ville pendant cent soixante-sept années.

Au dix-septième siècle, Fakhr ed-Dîn, l'émir des Druses, fit de grands efforts pour lui rendre son ancienne splendeur. Mais, en 1766, les Métoualis s'en emparèrent et construisirent l'enceinte actuelle, que les tremblements de terre ont fortement endommagée.

Que de ruines doivent recouvrir le sol primitif de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

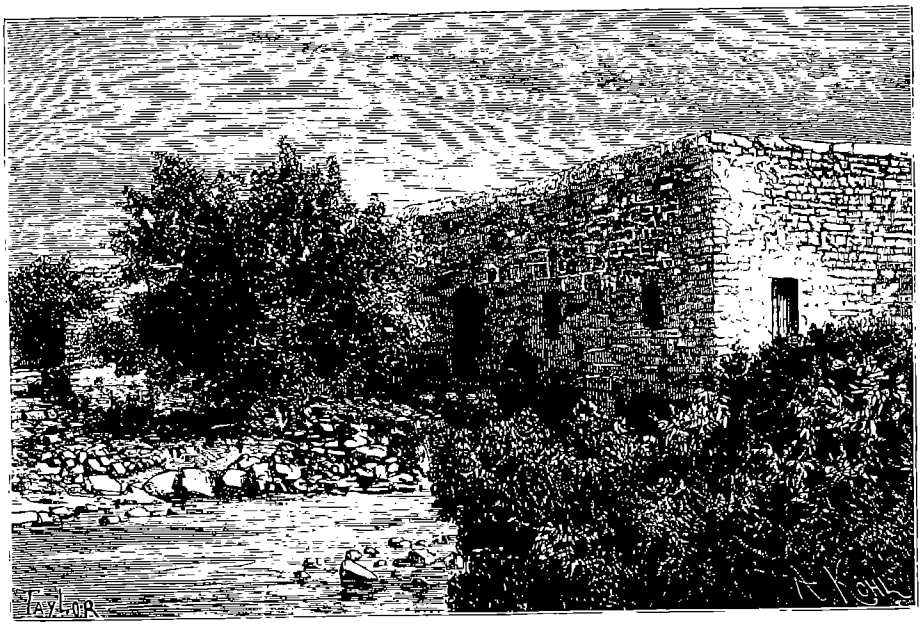
Tyr. Port du nord. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ce rocher! Que de sang humain a inondé les rues de cette cité illustre qui a été une des premières du monde ancien à défendre l'indépendance des municipalités contre le despotisme centralisateur et sanguinaire des vieilles monarchies asiatiques! Honneur à ces petites confédérations de Tyr, de Sidon, d'Aradus et de la Grèce, qui par leur résistance courageuse et opiniâtre ont arrêté ces flots terribles des populations serviles et abruties de la Perse et de la Mésopotamie, et qui ont permis aux races méditerranéennes d'atteindre cette civilisation supérieure pour laquelle elles semblent prédestinées!

Malgré tout ce qu'ont pu en dire les voyageurs récents, Tyr a l'aspect moins misérable qu'on pourrait le croire. Des maisons nouvelles se bâtissent en grand nombre, et les anciennes sont réparées; la campagne circonvoisine est parfaitement cultivée, et pendant notre séjour une douzaine de grosses barques destinées au cabotage étaient ancrées dans le port. Les progrès sont sérieux depuis l'époque où Volney ne comptait que quelques familles dans la ville. Mais la fertilité de son territoire est telle, qu'il serait extrêmement facile à une administration intelligente et surtout intègre d'y ramener la prospérité et la richesse. Les rues sont étroites et mal entretenues; les maisons, de forme cubique, sont recouvertes de terrasses en terre battue. Dans beaucoup de cours se dressent de beaux groupes de palmiers, qui élèvent gracieusement leurs verts panaches au-dessus des blanches constructions de la ville.

La fontaine qui est située près de la porte est appelée puits de Hiram. Ce réservoir, placé dans une vieille tour, n'est profond que de deux à trois pieds. Les eaux, d'une provenance inconnue, lui sont amenées par



Moulins sur le Ras el-Ain. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

des canaux souterrains, peut-être par une dérivation des belles sources de Ras el-Ain? Près de ce puits on voit sans cesse des groupes charmants de femmes et de jeunes filles qui viennent puiser l'eau nécessaire aux besoins de la ville.

Du côté sud de l'isthme, non loin des jardins, se lève encore une ancienne tour bâtie par les croisés. Elle est construite avec soin, et les pierres des murailles, parfaitement assemblées, sont taillées en bossage. Elle s'appelle Bordj el-Mogharbé. Non loin de là, sur le rivage, on trouve des quantités de débris de verres diversement colorés et roulés en galets par les vagues. Il y avait évidemment à cette place des verreries importantes. On trouve aussi dans différents endroits de grands dépôts de *Murex trunculus*, semblables à ceux de Sidon. Ces coquilles, toutes plus ou moins brisées, proviennent très certainement des résidus des teintureries. Les *Murex* à pourpre sont extrêmement communs, non seulement sur toute la côte, mais même dans le port, et nous ne pouvons nous étonner que d'une chose, c'est que certains naturalistes distingués n'aient pas pu les retrouver. Les gamins de Tyr savent encore aujourd'hui parfaitement bien teindre des raies de pourpre sur des chiffons de laine. Ils fixent la couleur avec un peu de carbonate de soude et du jus de citron. Avec ces guenilles colorées, ils se font de petits drapeaux dont ils se servent lorsqu'ils jouent aux soldats comme les enfants de nos pays.

A l'ouest de la ville, à deux kilomètres et demi, une colline rocheuse, appelée Tell el-Maschouk, domine la plaine et les jardins environnants. Le sommet a été taillé en plate-forme et porte un petit wely à deux coupoles, dans lequel on montre le cercueil d'un saint musulman. C'est sur ce tertre que devait très certainement s'élever le temple de la Tyr con-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tinentale, dédié à Melkarth ou Héraclès. Les mots de Tell el-Maschouk veulent en effet dire la colline de la bien aimée. M. Movers, le célèbre historien des Phéniciens, croit qu'il y avait là aussi un sanctuaire consacré à Astarté, à laquelle Héraclès avait offert une tunique teinte pour la première fois avec la pourpre tyrienne. De nos jours encore, à certaines époques de l'année, les enfants de la ville se rendent en procession à Tell el-Maschouk, en portant à l'extrémité de petits bâtons des lambeaux d'étoffes rougis avec le sang des murex.

C'est sur ce monticule qu'aboutissaient les aqueducs qui amenaient à Tyr les eaux des célèbres sources de Ras el-Ain appelées puits de Salomon. Autour de la colline on trouve de nombreux sarcophages, des débris de colonnes et d'énormes stalagmites de tuf. En suivant la ligne du canal, on arrive en une heure, en traversant les champs et les jardins, aux fontaines abondantes qui servaient à abreuver l'ancienne Tyr. Les mots de Ras el-Ain veulent dire la tête de la source ou du canal. Ces fontaines se trouvent dans la plaine, à quelques centaines de mètres du rivage. L'eau, qui est d'une très grande limpidité, jaillit de terre avec violence, et, pour l'élever jusqu'au niveau des aqueducs, les anciens l'ont emprisonnée dans d'épaisses murailles hautes

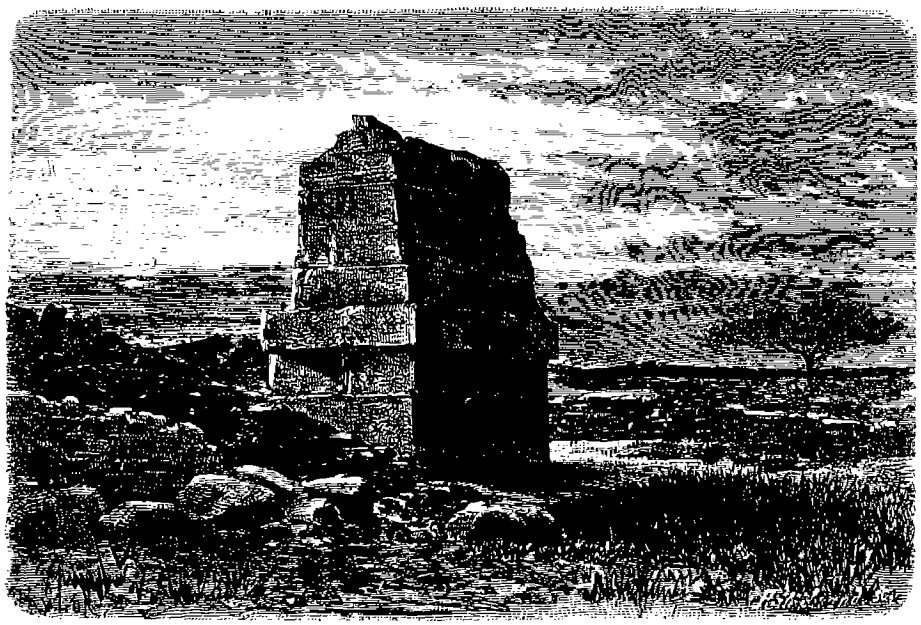
Tyr. Porteur d'eau. — Dessin de Pranishnikoff, d'après une photographie.

de quinze à vingt pieds. Il y a deux de ces puits artésiens très rapprochés l'un de l'autre; le troisième et le plus important, de forme octogonale, est placé à une certaine distance. Il est mis en communication avec le sol par une rampe inclinée sur laquelle on peut faire monter les bêtes de somme. L'eau atteint le bord de la muraille et bouillonne avec force, une partie retombe en faisant tourner les roues d'un moulin, le reste se perd dans la plaine et forme un ruisseau qui se jette bientôt dans la mer. Il y a encore un quatrième réservoir, mais beaucoup moins considérable. La profondeur du plus grand des bassins, que nous avons mesuré avec soin, atteint vingt-huit mètres. Ces fontaines, dont les murailles sont évidemment très anciennes, sont de véritables puits artésiens naturels dont l'eau provient des hauteurs du Liban. La disposition des couches que présentent les montagnes environnantes démontre la chose avec la plus grande évidence. Ces puits ne sont pas factices, ce sont des ouvertures naturelles à travers lesquelles l'eau d'une nappe inférieure, soumise à une forte pression, s'est fait jour avec une grande énergie. Mais les anciens Phéniciens ont très certainement régularisé ces ouvertures, et les ont garnies de ces gaines en maçonnerie destinées à élever les eaux de plusieurs mètres au-dessus de la plaine environnante. Autour de ces sources, il y a une véritable forêt d'arbres et d'arbrisseaux, des figuiers magnifi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ques, de grands sycomores et de gigantesques *Ricinus Palma-Christi* qui atteignent la dimension de véritables arbres. Les aqueducs en ruine, couverts de plantes parasites, laissent échapper de l'eau en quantité, et ces ruisselets déposent partout de magnifiques stalactites recouvertes d'énormes touffes de capillaires (*Adianthum capillus veneris*). La température des bassins est de plus de vingt degrés, et dans ces eaux presque tièdes, on trouve des quantités de petites tortues aquatiques (*Emys caspica*) et de beaux poissons (*Capoëta Damascena*). Ces sources remarquables avaient déjà été parfaitement décrites par Guillaume de Tyr.

Sur les buissons épineux de la plaine, de jolis oiseaux chantent très agréablement en se perchant toujours à l'extrémité de la plus haute branche; c'est l'*Euspiza melanocephala* ou *roi des ortolans*, espèce de passereau de la taille d'un pinson, d'un beau jaune-serin avec les ailes fauves et la tête noire. Cet oiseau, peu sauvage, entonne son refrain dès qu'il nous aperçoit. La femelle, beaucoup moins richement colorée, reste silencieuse et couve sur le nid placé à la base du buisson, au sommet duquel le mâle vient se percher avec tant de grâce. Les œufs, au nombre de huit, sont colorés en bleu de ciel et couverts de taches rougeâtres. Un autre oiseau charmant se montre aussi en grande quantité dans les champs : c'est l'alouette huppée (*Galerita cristata*), qui semble aimer et rechercher le voisinage de l'homme; dès qu'elle nous aperçoit, cheminant à travers les blés, elle arrive en voletant sur les bords du sentier et se place presque sous les pieds des chevaux. Pour nous accompagner, elle est obligée de courir rapidement au devant de nous, tout en répétant son refrain très harmonieux,



Kabr-Hiram ou tombeau de Hiram, près de Tyr. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

et en dressant de la façon la plus comique la huppe élégante qu'elle porte sur la tête. Puis, lorsqu'elle a satisfait sa curiosité et sa coquetterie, elle s'envole un peu plus loin pour recommencer bientôt l'agréable chanson qui nous a si souvent égayés pendant nos longues chevauchées dans les régions désertes de la Palestine.

En revenant à Tyr par Neby-Maschouk, nous jouissons d'une vue des plus intéressantes sur la ville et sur la côte que l'on domine à une très grande distance au nord comme au sud. Le sommet de la colline a été, d'après M. Renan, le site d'un temple consacré à *Hercules Astrochiton*. Il était le centre d'une vaste nécropole de l'ancienne cité phénicienne; on ne voit aux alentours que sarcophages et hypogées.

Dans les environs de Tyr on cultive une grande quantité de tabac; des champs immenses sont ensemencés de cette plante, qui atteint ici des dimensions considérables. La plus grande partie de ce produit est exportée à Damiette.

Le long de la route qui mène à Kabr Hiram, le sarcophage de Hiram, on voit une multitude de tombes, les unes disposées à ciel ouvert, les autres souterraines, probablement placées dans des caveaux dont la plupart, en s'effondrant, ont produit à la surface du sol des crevasses profondes et des entonnoirs d'une forme particulière. Il y aurait là des fouilles très intéressantes à faire, car, à cause de ces éboulements, la plupart des hypogées n'ont pu être violées. Si les circonstances nous le permettent, nous nous promettons de revenir pour explorer cette cité des morts, qui doit encore renfermer d'immenses richesses archéologiques.

Au milieu des champs, à deux heures de Tyr, on rencontre un des monuments les plus curieux de la Syrie : c'est un énorme sarcophage en pierre calcaire,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Tyr. Puits de Hiram (voy. p. 22). — Dessin de E. Ronjat, d'après des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

supporté par un piédestal élevé, formé par plusieurs assises admirablement ajustées. Ce tombeau, visible à une très grande distance, est connu parmi les populations environnantes sous le nom de Kabr Hiram. Le sarcophage a douze pieds de longueur, six de largeur et de hauteur; le couvercle, épais d'un mètre, est encore en place, mais à l'une des extrémités on a pratiqué une ouverture par laquelle la tombe a été violée. Le piédestal est formé de trois rangées de pierres de la même roche que celle qui forme le monument. Ces blocs sont de dimensions considérables, et l'un d'eux mesure près de neuf pieds de longueur. Ce monument présente tous les caractères d'une antiquité reculée, mais il n'y a cependant aucune raison sérieuse de l'attribuer à Hiram, le célèbre roi allié de Salomon. C'est une légende d'origine toute moderne, semblable à tant d'autres qui prennent naissance dans les affirmations souvent intéressées des moines et des drogmans, ou dans l'ignorance des populations musulmanes; les voyageurs ne font du reste aucune mention de ce sarcophage avant l'année 1833. A la base du monument, les fouilles de M. Renan ont mis au jour un escalier taillé obliquement dans le rocher, aboutissant à un caveau placé presque sous le mausolée et recouvert d'un parement en cailloutis qui paraît beaucoup plus moderne. Dans les champs environnants, on trouve une quantité de sarcophages et des débris d'habitations rurales, des auges, des pressoirs, des meules, etc., qui indiquent qu'à cet endroit devait se trouver un village antique important ou du moins des fermes nombreuses.

A trois cents mètres environ de Kabr Hiram, se voient les ruines d'une petite église byzantine, construite très probablement en 574 après J. C., découverte par les travaux de la Mission française en Phénicie. Une très belle mosaïque, qui formait le seuil de ce sanctuaire dédié à saint Christophe, a été envoyée au musée du Louvre.

Des puits de Salomon, nous suivons le ruisseau, et traversons le Nahr Ras el-Ain près d'un pont romain assez bien conservé, appelé par les Arabes Djesr el-Maksour. Cette plaine de Tyr est admirable: à droite, il y a de belles fermes qui appartiennent à un pacha turc; à gauche, les sables du rivage parsemés de bouquets de plantes odoriférantes se confondent dans le lointain avec l'isthme d'Alexandre, tandis que la ville se détache en blanc sur l'azur d'une mer qui, à cette époque de l'année, n'est presque jamais troublée par les vents ou les orages.

Avant de quitter Tyr, nous nous étions promis d'explorer à fond le pays environnant, si intéressant au point de vue archéologique et anthropologique; aussi nous décidons-nous à planter nos tentes en pleines montagnes, près de Hanaouèh. Ce petit village de quatre cents habitants est placé au sommet d'une colline de deux cent quarante-cinq mètres d'altitude, non loin de la route qui mène à Tibnin. En face de Hanaouèh, de l'autre côté du chemin, se trouve un autre monticule, sur lequel on voit des débris de murailles qui sont regardées par M. Renan comme les restes d'une forteresse phénicienne. C'est sur le plateau supérieur de cette élévation que nos tentes sont dressées au milieu des figuiers et des oliviers. A cette hauteur nous jouissons d'une vue très étendue, et la température, beaucoup plus modérée qu'à Tyr, nous permet de respirer à pleins poumons un air plus vivifiant et plus pur.

Les habitants du village, tous Métoualis réputés féroces, ne tardent pas à s'apprivoiser, et le fils du cheik vient bientôt lui-même nous faire ses offres de service pour les fouilles que nous devons entreprendre. Au bout de quelques jours nous sommes les meilleurs amis du monde, et les malades accourent en foule pour me consulter. Leur embarras est cependant considérable lorsqu'il faut me donner la main pour que je puisse leur tâter le pouls. Ils ne le font évidemment qu'avec la plus grande répugnance; ils ont horreur de toucher directement les remèdes que je leur donne, et, pour préserver jusqu'à un certain point leur main de ce contact impur, ils ne les reçoivent que dans un pan de leur robe. La fièvre intermittente et les affections oculaires sont les maladies qui prédominent. Elles sont causées surtout par les mauvaises conditions hygiéniques auxquelles ces pauvres gens sont soumis dans les misérables huttes où l'air est facilement vicié par suite d'une ventilation tout à fait insuffisante. Le fils du cheik, jeune homme superbe, aux yeux bleus d'une douceur extrême, est venu me chercher pour voir une de ses filles atteinte de méningite tuberculeuse. J'ai pu ainsi examiner à loisir l'intérieur de sa demeure: les pièces sont toutes voûtées, blanchies à la chaux, tenues très proprement, mais ne reçoivent l'air et la lumière que par la porte; la terre battue forme le sol, et dans un coin de la pièce principale se trouve un fourneau très primitif, construit en terre glaise et servant à faire cuire les aliments avec du charbon de bois. Contre une des parois, un divan en terre, élevé seulement de quelques pouces et recouvert de nattes, sert de siège d'honneur pour les maîtres de la maison et pour les étrangers de distinction. C'est là que se trouve la petite malade, langée étroitement dans un des berceaux que j'ai décrits et figurés plus haut. La jeune femme, accroupie à côté de son enfant, s'efforce en vain de lui faire prendre le sein. Le mal était évidemment sans remède.... Le lendemain on vint me chercher à la hâte: l'enfant venait de mourir. La pauvre mère, jeune encore et fort belle, avait quitté son voile; ses vêtements étaient entièrement bleus; son front, ses lèvres, le dos de la main et les avant-bras étaient élégamment tatoués avec de l'indigo, les angles et la paume de la main étaient teints en jaune par le henné. Elle restait immobile, accroupie auprès du berceau; muette et sans pleurs, elle ressemblait à la statue vivante de la douleur.

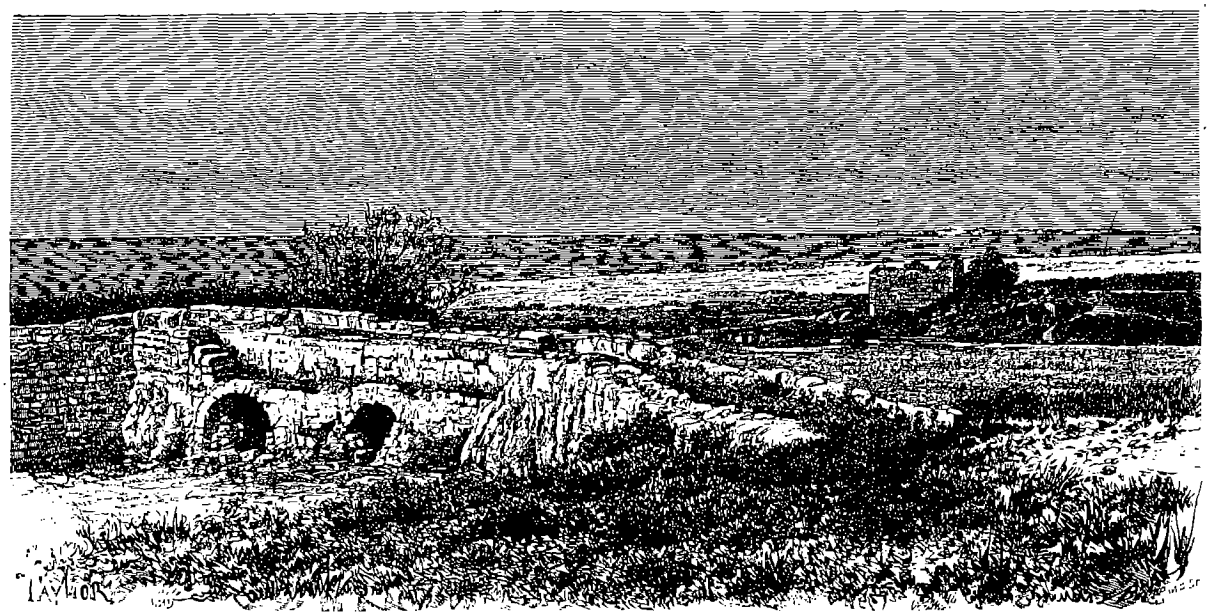
Quelques jours après, je vais visiter le cheik, ma-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gnifique vieillard à grande barbe argentée. Il est entièrement vêtu de blanc, et sa tête superbe est protégée par un riche keffiè en soie d'un jaune doré. Il me fait asseoir à côté de lui sur des nattes recouvertes de tapis. Nous sommes accroupis entre deux fenêtres, dans l'angle d'une vaste salle, contre les murs de laquelle se trouvent une trentaine de jeunes gens auxquels le maître enseigne les doctrines élevées de la religion. Ces disciples, âgés pour la plupart de quinze à seize ans, paraissent fort attentifs et respectueux. Ils ont tous sur les genoux de gros Corans, dont quelques-uns sont des manuscrits d'une grande beauté.

Après les politesses et les compliments d'usage, le vieillard s'excuse auprès de moi de ne pouvoir m'offrir le café. Sa religion, me dit-il, lui défend de prendre des aliments avec un étranger. Je profite de cette conversation pour lui demander des renseignements sur le peuple métouali, sur ses origines, sa religion et ses coutumes. Cet homme, extrêmement intelligent et d'une instruction très supérieure, me répond avec une grande bienveillance ; mais, voyant que mon drogman dénature quelquefois ses explications, il prend son encrier et son roseau, et d'une magnifique écriture, fine et très ferme encore, me transmet ce qui suit sur l'histoire et l'origine des Métoualis :

« En l'année 1297 de l'hégire, le savant docteur Lortet, accompagné de sa femme, a honoré de sa présence notre village, situé dans le pays de Sour en Syrie. Lorsqu'il a visité notre école, j'ai eu avec lui une conversation pendant laquelle il m'a fait plusieurs questions touchant la religion de Schiâ (des Schiites). Il m'a demandé à quelle époque elle a été implantée dans ce pays. Suivant son désir, je lui fais ce court



Pont de Djesr el-Maksour sur le Ras el-Ain. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

résumé de notre histoire pour qu'il puisse l'emporter avec lui.

« Le Schiâ, rite principal de l'Islam, a été fondé par Ali et par son fils. Ali est le cousin de Mahomet le prophète, il a été son ministre et son conseiller pendant sa vie ; après sa mort il a été son exécuteur testamentaire. Il était l'époux de Fathmâ el-Zahara, mère de el-Hassan Ouehoussein. Les descendants du prophète proviennent tous de ce fils de Fathmâ. Le khalifat n'échut à el-Hassan qu'après trois des compagnons du prophète ; il n'est donc par conséquent que le quatrième khalife de l'Islam. La religion de Schiâ n'a commencé dans ce pays qu'à l'arrivée d'Abi Zarr, ami du prophète, à l'époque du règne du troisième khalife Osman Ebn Affan à Médine et de son intendant le Maownia de Damas. Osman s'étant brouillé avec Abi Zarr, l'envoya à Damas auprès de son intendant. Celui-ci le fit habiter dans notre pays, entre Tyr et Sidon, dans le petit port de mer appelé Sarfend (*Sarepta*), où Abi Zarr s'installa. Dans ce village on lui éleva un mausolée qui existe encore aujourd'hui et qui est encore le but de nombreux pèlerinages. Ce monument est situé au nord, sur le point le plus élevé de la ville.

« Abi Zarr, qui était un des amis intimes d'Ali, parvint à faire aimer ce saint par les habitants de la contrée. Lorsque cette propagande religieuse fut connue du Maownia de Damas, Abi Zarr fut renvoyé en Arabie. Osman lui assigna pour demeure le village d'El-Rhabza, situé entre la Mecque et Médine. C'est là qu'il est mort.

« Tels ont été les débuts de la religion de Schiâ dans le pays des Métoualis, douze ans environ après la mort du prophète. Schiâ veut dire propagande : cette religion a été ainsi appelée parce qu'elle a propagé le nom et les doctrines d'Ali. Les Métoualis sont ainsi

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nommés parce qu'ils ont pris Ali pour chef direct. »

Je traduis littéralement cette pièce curieuse à plus d'un titre et qui peut éclaircir jusqu'à un certain point l'origine de ce peuple si différent des autres races qui habitent la Syrie. C'est à l'anthropologie de nous dire à présent si cette population est réellement autochtone, ou bien si elle a été amenée des bords du golfe Persique par quelques-uns des terribles sultans du moyen âge, après l'expulsion des croisés. Avant cette époque il n'en est jamais question. M. Renan pense que les Métoualis ont d'ailleurs un caractère historique si particulier, qu'il est impossible de méconnaître leur provenance des pays où domina l'influence de la Perse.

Ce caractère, c'est le Schiisme, non pas seulement ce profond respect pour Ali qu'on peut trouver dans tous les pays musulmans, mais le Schiisme absolu, tel qu'il existe en Perse, avec la haine contre les Arabes et les Sunnites qui ont tué Ali, haine que les Sunnites leur rendent amplement.

Les Métoualis sont vivement persécutés par les Turcs et sont sous la protection, bien peu efficace, des consuls de Perse en Turquie. Quand on entre dans leurs maisons, on les trouve couvertes d'images, ce qui est aussi opposé que possible à l'esprit sunnite. Ces images sont, avant tout, le portrait du schah de Perse, puis des scènes du roman persan de Joseph et de Zuleïkha, du schah Nameh, etc.; enfin beaucoup se regardent comme des Persans déportés en Syrie (Renan, *in litt.*, 1880).

L'instruction est très répandue chez les Métoualis; à Hanaouèh, petit village de deux cents âmes à peine, il y a non seulement une école primaire où se rendent tous les enfants mâles, mais encore une école supérieure qui est très fréquentée, ainsi que je l'ai dit plus haut.

Les malheureux Métoualis, de même que toutes les autres races voisines, sont absolument ruinés par des impôts écrasants perçus le plus souvent avec une férocité révoltante. Ces populations sont cependant actives et intelligentes, et produiraient des richesses considérables si elles étaient suffisamment protégées contre la rapacité abominable des Turcs. Le cultivateur, en Syrie, doit payer légalement un premier impôt appelé *le vergo*. Le vergo d'aujourd'hui, mais sur le papier seulement, est diminué de moitié. Il constitue une redevance annuelle que les habitants payent au propriétaire du sol, c'est-à-dire au gouvernement. D'après les firmans proclamés solennellement à Constantinople pour être réédités à grand bruit par certains grands journaux français et anglais honteusement soudoyés par la Porte Ottomane, le vergo ne doit être que de cinq piastres par mesure de blé appelée *mud*. Le mud vaut un demi-*keylé* de Constantinople, et équivaut en poids à environ treize kilogrammes. Cette redevance est donc payée pour chaque étendue de terre qui peut prendre treize kilogrammes de semence. Cet espace de terre qu'on appelle un *domon* est de sept mille pics carrés. Le pic équivaut à soixante-quinze centimètres, ce qui met le domon à quatre mille mètres carrés.

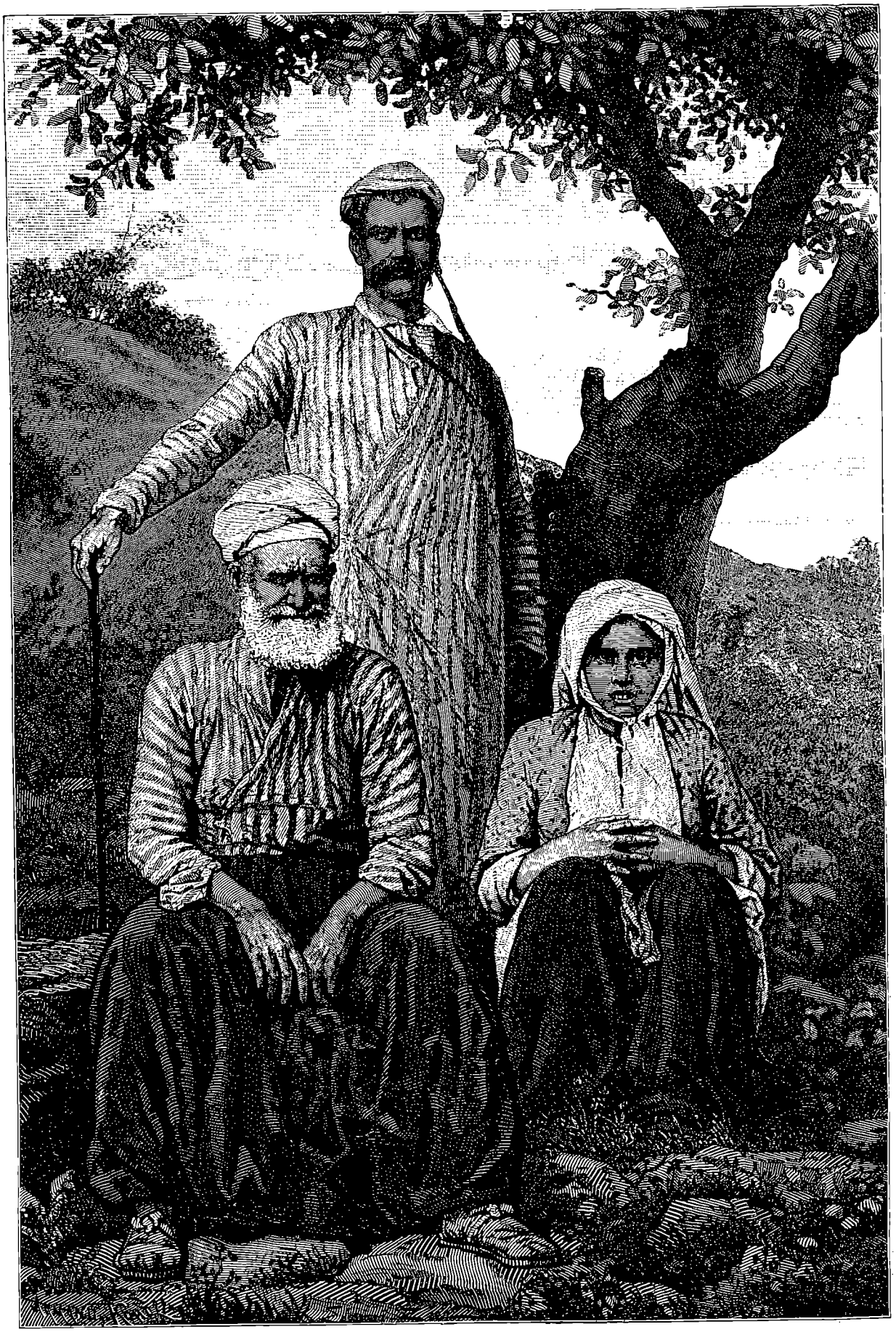
Outre cet impôt, qui, en théorie, ne paraît pas très exagéré, le villageois paye la *dîme*. La dîme doit être acquittée en nature, mais l'habitant des campagnes peut la racheter avec de l'argent si cela lui convient. Le gouvernement turc, depuis qu'il ne peut absolument plus boucler son budget, a cherché à vendre à des particuliers une certaine quantité de terres arables. Mais cette vente n'est, en quelque sorte, que fictive et nullement rassurante pour les acheteurs. L'administration ne donne pas à ces pseudo-acquéreurs un véritable titre de propriété, mais il leur remet seulement un permis de cultiver, ce qui lui laisse toujours la possibilité de reprendre d'une main ce qu'il semble donner de l'autre. Dans ces cas-là, le paysan est obligé de demander une autorisation chaque fois qu'il veut élever une construction ou planter un arbre, car planter ou bâtir serait faire acte d'un droit de propriété qui n'existe pas.

Cette mesure inique est la cause qui fait qu'on ne plante plus d'arbres en Syrie.

Les terrains collectifs qui appartiennent en bloc aux villages se distribuent par parcelles, toutes les années, et pour que certains habitants ne soient pas favorisés au détriment des autres, on a toujours soin, si les champs ne sont pas d'une égale valeur, de donner à chaque cultivateur une étendue de terre fertile et une plus ou moins stérile.

Comme on le voit, les impôts paraissent assez équitablement distribués, du moins en théorie. Mais, en Turquie, il y a loin de l'édit à l'exécution, et c'est à la pratique qu'il faut juger ce peuple, resté absolument sauvage, quoi qu'on veuille bien en dire, et véritable fléau pour tous ceux qui sont soumis à son joug abominable. La plupart du temps, surtout dans les endroits éloignés de la côte, lorsqu'il est sûr de ne pouvoir être observé par un Européen, le dîmeur qui doit rapidement faire fortune et rendre à courte échéance l'énorme somme qu'il a payée au pacha pour entrer en jouissance de sa charge, percevra, au lieu de la dîme, quinze, vingt, quarante, cinquante pour cent. Puis, en plus, il force le paysan à payer les fruits qu'il a pu cultiver, les raisins de sa vigne et les pieds de tabac qu'il rencontre sur sa terre. Le fellah, qui généralement n'a pas d'argent monnayé, est obligé de se libérer de ce nouvel impôt avec une partie de sa récolte, qui se trouve ainsi souvent réduite à presque rien. On ne lui laisse que juste de quoi ne pas mourir de faim, et bien souvent, comme en 1879, lorsque le rendement est médiocre, on ne donne pas même aux malheureux agriculteurs la quantité de blé nécessaire à leur subsistance. Le paysan est alors obligé d'emprunter à un taux exorbitant, deux cents ou trois cents pour cent, afin d'acheter de la semence. Il ne peut rendre cet argent si la nouvelle récolte est mauvaise; si elle est bonne, il est volé

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le drogman Melhem (Maronite) et Metoualis de Hanaouèh. — Dessin de E. Zier, d'après des photographies.

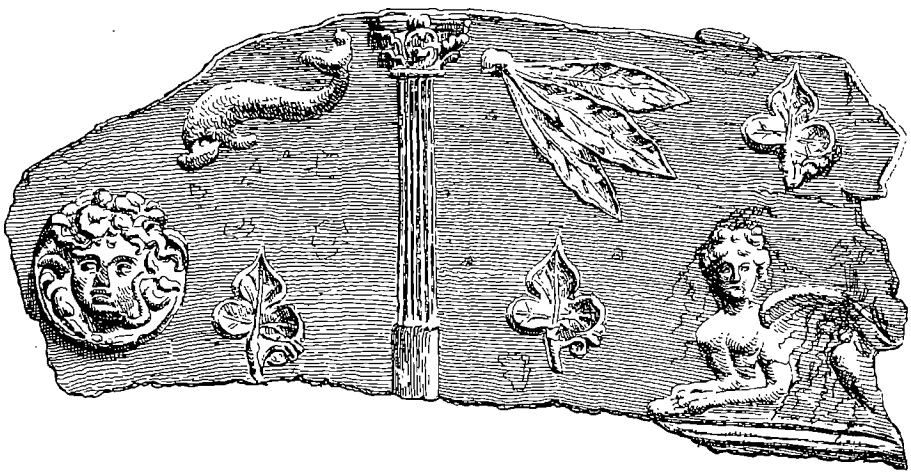
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plus indignement encore par le dîmeur, et les usuriers et les créanciers consomment sa ruine au bout de deux ou trois ans. Les campagnards sont obligés alors pour se nourrir, ainsi que nous l'avons vu en 1880, de manger des racines, des herbes sauvages, et ils périssent de faim par milliers, surtout les femmes et les enfants, dans ce beau pays, un des plus fertiles du monde!

Tel est l'état misérable des cultivateurs en Syrie. Le Turc, dans son agonie, tue ainsi la poule aux œufs d'or, et ne fait qu'un monceau de ruines, qu'une terre sans arbres et sans fruits, d'une contrée qui pourrait être une des plus productives du globe. Il n'est que temps que l'Europe intervienne vigoureusement pour ramener à l'ordre ces tribus de bandits; elle a le droit, et je dirai plus, le devoir de protéger ces paisibles et aimables populations qui seront pour elle, et surtout pour la France, une source sérieuse de richesse et de puissance.

Dans le Hauran, l'ancien pays de Moab, contrée volcanique située sur les rivages orientaux du lac de Galilée et de la mer Morte, les fellahs sont bien fermiers du gouvernement, mais l'autorité des Turcs est plus nominale que réelle; aussi l'impôt ne peut presque jamais être régulièrement perçu.

Nos malheureux amis de Hanaouèh sont dans une misère excessive; aussi les rendons-nous fort heureux lorsque nous leur annonçons que nous allons tenter quelques fouilles dans les environs de la citadelle sur laquelle nous sommes campés. Une trentaine d'hommes font une large et profonde tranchée à la base des murailles, près des rochers dans lesquels nous avons reconnu la présence de plusieurs hypogées. Ces travaux durent plusieurs jours, mais dans cet endroit le succès ne couronne pas nos efforts. Nous ne trouvons que des poteries, des verreries, des fragments de sarcophages en plomb et des crânes. Nous dirigeons alors nos efforts vers les nombreuses grottes funéraires creusées dans les collines au sud et au sud-ouest de Hanaouèh, et là nous avons la bonne fortune



Fragment d'un sarcophage en plomb. Nécropole de Hanaouèh, près de Tyr (voy. p. 32). — Dessin de Ch. Goutzwiller, d'après une photographie.

de rencontrer trois sarcophages en pierre, d'autres en plomb d'un très beau travail, et des lampes funéraires d'un grand intérêt. Malheureusement presque toutes ces tombes ont été fouillées dans l'antiquité, et nous ne pouvons que glaner parmi les restes oubliés par les premiers violateurs.

Non loin de Hanaouèh, sur les flancs du profond et sauvage Wady Akkab, nous avons la joie de faire une découverte des plus intéressantes. Ce ravin est creusé dans un plateau pierreux très singulier. La roche calcaire fortement corrodée par les agents atmosphériques est mise à nu presque partout. Il n'y a pas un seul arbre en vue; les plantes ligneuses, parmi lesquelles on reconnaît le *Poterium spinosum* et plusieurs espèces de *Salvia*, servent seules de nourriture à quelques rares troupeaux de chèvres noires qui viennent en ce lieu aride et désolé chercher une maigre pitance. Partout le rocher a été entaillé pour creuser des hypogées et des fours à cercueils. On trouve de tous les côtés ces trous carrés ou arrondis, pourvus de rigoles latérales, entourés de pierres placées debout, et que M. Renan appelle des pressoirs ou des moulins à huile.

Les oliviers ont-ils jamais pu être cultivés dans ce désert sans terre? Cela est peut-être possible, et leur destruction provient probablement du détestable régime économique des Turcs. Mais ce qu'on ne peut expliquer, ce sont ces vastes cimetières qui occupent une étendue considérable, quoique très éloignés de Tyr, et ces ruines attestant l'existence d'une autre ville plus rapprochée.

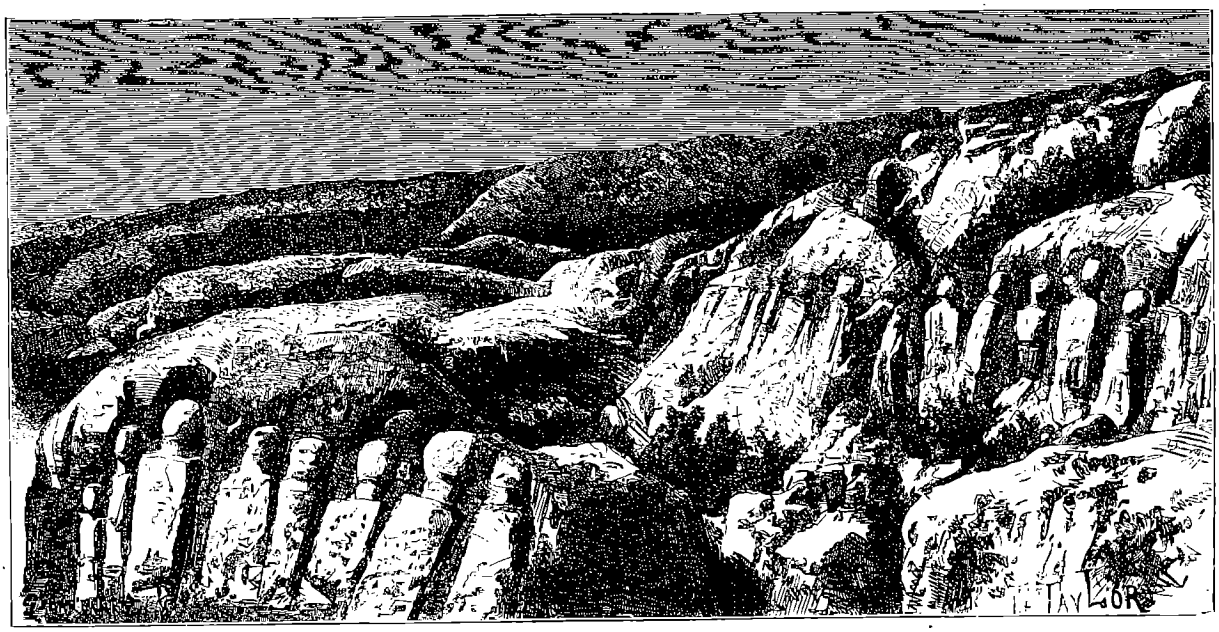
Le ravin dont nous avons parlé est de plus en plus sauvage à mesure qu'on se rapproche de Kana et de Khureibèh. A beaucoup d'endroits les rochers ont été taillés verticalement, et à la surface de ces murs abrupts on trouve un des plus singuliers vestiges de l'art phénicien qu'il nous ait été permis de contempler. Il y a là une longue série de petites statues et de stèles funéraires taillées en ronde bosse dans le calcaire du sol. Ces statuettes ont de quatre-vingts centimètres à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un mètre de hauteur. Elles ont un caractère archaïque des plus prononcés; leur corps est souvent terminé en pilastre quadrangulaire, ou par une large robe assyrienne fermée du côté gauche. Les yeux sont vus de face, tandis que la plupart du temps les figures sont tournées de profil. Dans les angles saillants du rocher on voit plusieurs têtes qui ne manquent pas d'un certain caractère.

Nous pratiquons des fouilles à la base de ces bizarres sculptures, mais nous ne trouvons rien qui puisse en expliquer la destination ou en préciser la date. Dans le voisinage immédiat, à quelques mètres de distance, nous faisons une autre découverte bien autrement intéressante.

Au pied d'une muraille calcaire taillée à pic et haute de quatre mètres environ, nous remarquons d'énormes blocs dépassant le sol de trois mètres, larges de six, épais de cinq, formant une roche rougeâtre, excessivement dure et offrant une résistance presque invincible aux marteaux dont nous disposons. Cette masse est formée d'un conglomérat, ou plutôt d'une brèche, renfermant des myriades de silex taillés et de nombreux fragments d'os et de dents. Autour de nous, le sol est jonché d'une quantité considérable de silex grossièrement travaillés, parmi lesquels nous reconnaissons les pointes et les racloirs du type dit *moustierien*. La brèche, qui paraît s'enfoncer profondément en terre, se montre de nouveau à la surface du sol à quelques mètres plus bas. Ces gros blocs, isolés de toute part du calcaire environnant, sont pétris de silex et d'ossements. Les silex sont jaunes ou noirs et d'un très beau grain; ils sont quelquefois mis à nu par l'ablation qui résulte de l'action des agents atmosphériques, mais il est absolument impossible de les détacher de leur gangue : ils se brisent plutôt que de se séparer du ciment extraordinairement dur qui les environne. Les rares fragments de dents, que nous parvenons à grand'peine à extraire, peuvent se rapporter aux genres *Cervus*, *Capra* ou *Ibex*, *Equus* et *Bos*. Les os brisés en parcelles sont absolument indéterminables.



Rochers sculptés à Hanaouèh, près de Tyr. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

Cette station humaine paraît dater de l'antiquité la plus reculée. Les silex nous présentent une forme très archaïque, bien différente de ceux que nous avons trouvés au Nahr el-Kelb, et une très longue série de siècles a seule pu donner à ces débris de cuisine la dureté du porphyre le plus compact. Nous pensons que ce magma a dû se former dans une caverne dont le toit et les parois auront été enlevés par les anciens Phéniciens, auteurs des grossières figures que j'ai signalées plus haut. La brèche, trop résistante pour être travaillée, aura été respectée par les ouvriers. C'est la seule manière d'expliquer comment elle se trouve ainsi disposée, en énormes rognons, sur les flancs abrupts d'une vallée profonde de cinquante mètres.

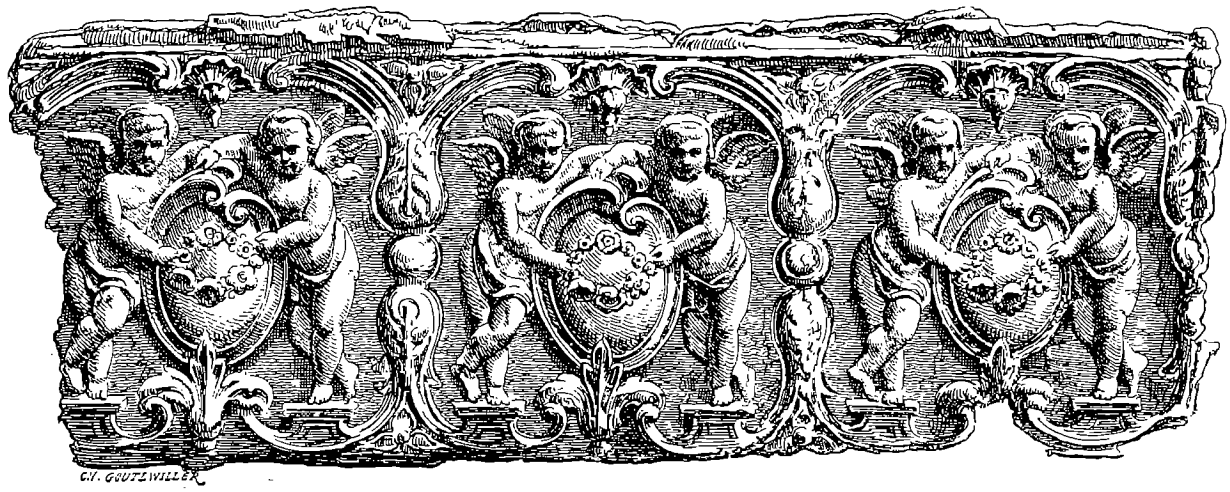
Les fouilles que nous avons exécutées à la base des rochers sculptés ne nous ont rien appris sur leur origine; nous ne pensons cependant pas que ces travaux soient l'œuvre des hommes de l'âge de la pierre, mais nous avons tenu à faire constater que dans cet espace de terrain très limité on peut voir les restes des industries de trois races qui ont successivement habité le pays : 1° les hommes dont nous venons de décrire les instruments et les débris de cuisine; 2° les proto-Phéniciens, qui ont probablement sculpté les bas-reliefs et les figures archaïques; 3° les Phéniciens des époques historiques, qui ont creusé sur tous les rochers environnants les hypogées, les pressoirs et les moulins à huile si savamment décrits par M. Renan.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le type métouali d'Hanaouèh est remarquablement beau et intelligent. Je constate avec étonnement qu'il y a un assez grand nombre d'enfants blonds, dont les cheveux, teints en jaune rougeâtre avec des décoctions de henné, ont exactement la couleur de ceux de la plupart des terres cuites de Tanagra et de l'Asie Mineure.

Les sarcophages en plomb que nous avons trouvés sont extrêmement remarquables. Tous portent en relief des ornements dessinés avec beaucoup de goût : les uns sont de l'art grec le plus pur, les autres retracent des ornements qui sont presque de l'époque de la Renaissance ou même de Louis XV. Ces trouvailles bouleversent toutes les idées acceptées jusqu'à ce jour, et constituent un véritable problème artistique et archéologique.

La plupart portent sur les faces et sur les extrémités de très élégants cordons dessinant des torsades ou des losanges entremêlés de guirlandes ornées de feuilles de vigne et de raisins. D'autres fois, ce sont de longues tresses formées par des rameaux de laurier pourvus de feuilles et de fruits. Au centre des losanges se trouvent en général des groupes de petits amours, et dans les angles des lions superbement dessinés, des têtes de taureaux ou des sphinx féminins au type égyptien le plus pur, tenant à la main une amphore semblable à celles que nous avons retrouvées dans les tombes voisines ; sur les parties centrales des parois, des têtes de Méduse lèvent les yeux au ciel et semblent exprimer une profonde douleur. Ces découvertes nous apprennent combien l'art grec s'était développé en Syrie, puisque même les simples plombiers, à ces époques reculées, savaient composer et exécuter des œuvres si remarquables avec un métal aussi ingrat.



Fragment d'un sarcophage en plomb. Nécropole de Hanaouèh, près de Tyr. — Dessin de Ch. Goutzwiller, d'après une photographie.

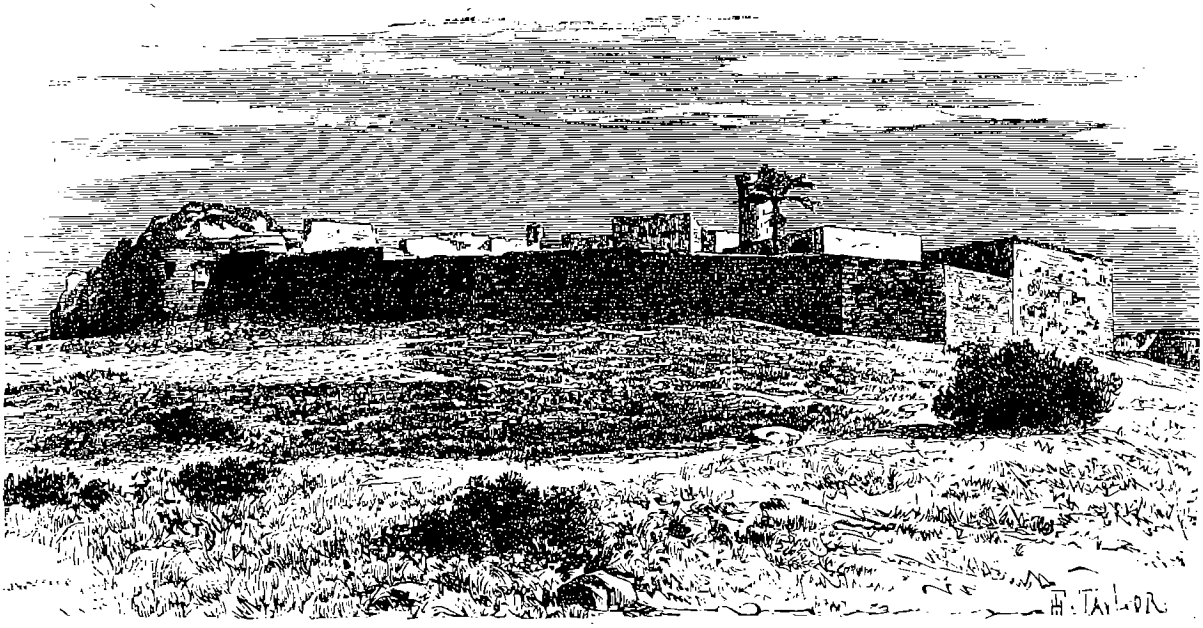
Ces plombs sont en général renfermés dans un sarcophage en pierre, d'autres fois ils sont tout simplement placés dans un four à cercueil au fond d'une hypogée. Autour de ces caisses métalliques, on trouve le plus souvent un certain nombre de ravissantes verreries, aux formes les plus élégantes, et ayant revêtu, par suite de l'action du temps, ces charmantes et délicates teintes irisées que les artistes de nos jours cherchent en vain à imiter. Ce sont des amphores garnies d'ornements en relief, des lacrymatoires à très long col, qui sont en quelque sorte caractéristiques des tombes phéniciennes, de larges plateaux en verre fin et léger comme de la dentelle, des urnes à anses tressées, garnies de filets et de perles comme celles qui sortaient jadis des usines de Venise.

Dans une tombe plus ancienne, nous recueillons des lampes en terre cuite d'un dessin très archaïque : le ventre de la lampe est formé par une tête aplatie, fortement barbue; la bouche, largement ouverte, sert à l'introduction de l'huile, tandis qu'un trou pratiqué sous le menton laisse passer la mèche. A côté se trouvaient une petite Astarté coiffée d'un panier renversé et une statuette très grossière d'un Hercule étouffant le serpent. Dans d'autres hypogées, ce sont des lampes funéraires à très long bec, ou bien moulées en forme de coquilles : ce qui les fait ressembler exactement à celles dont se servent actuellement les habitants de Tyr, et qui se vendent en très grande quantité dans les bazars de la ville. Ces coquilles en terre cuite sont placées dans l'intérieur des habitations sur un pied en bois tourné, de forme évidemment antique, élevé de soixante centimètres et peint d'une façon très originale.

Dr LORTET.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Château de Kalat es-Schemá, près de Tyr (voy. p. 34). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

LA SYRIE D'AUJOURD'HUI,

PAR M. LORTET, DOYEN DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE LYON,

CHARGÉ D'UNE MISSION SCIENTIFIQUE PAR M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Pendant notre séjour à Hanaouèh nous faisons de fréquentes promenades à Tyr. Un matin, en rentrant à nos tentes, nous avons trouvé sur le sable du rivage de l'isthme deux tortues marines gigantesques (*Thalassochelys corticata*). Les chameliers venaient de leur couper la gorge, car les Métoualis et les musulmans regardent ces animaux comme impurs.

Dans les wadys desséchés des environs d'Hanaouèh on trouve encore fréquemment les damans (*Hyrax*), dont on nous a apporté plusieurs dépouilles. A l'extérieur, cet animal ressemble à une marmotte; l'organisation anatomique interne le rapproche beaucoup du rhinocéros. Il vit dans les fentes des rochers, il est fort sauvage, et les chasseurs du pays ne le tuent que de loin avec des balles. Les damans vivent le plus souvent en petites familles, comme les lapins et les marmottes. Ainsi que ces derniers animaux, ils s'asseyent souvent sur le train postérieur pour ronger les racines qu'ils tiennent avec les membres antérieurs. Ils sifflent quelquefois fortement par le nez lorsqu'un danger les menace.

Il y a aussi dans ces rochers de nombreux serpents et d'énormes geckos qui courent sur les pierres et sur les arbres.

Dans les broussailles et les chardons à moitié desséchés par l'ardent soleil, des caméléons d'un vert d'émeraude se tiennent immobiles, ou s'efforcent maladroitement d'échapper à la main qui veut les saisir. Leur longue queue prenante, leurs mains dont les doigts sont divisés en deux groupes séparés, leurs gros yeux arrondis qui peuvent regarder l'un en avant et l'autre en arrière, leur donnent un aspect des plus étranges. Ce sont des animaux absolument inoffensifs, qui se nourrissent d'insectes, et que l'on peut prendre avec la plus grande facilité. Nous en plaçons toujours quelques-uns dans notre tente, sur le faisceau de nos armes. Ils ne cherchent point à fuir, et leur singulière gymnastique nous récrée pendant notre repas du milieu du jour.

Depuis Hanaouèh nous apercevions, lorsque le temps était clair, un superbe château sur une des sommités qui dominent le cap Ras el-Abiad. Nous étions très désireux de visiter cette belle forteresse des croisés, à peine indiquée sur les cartes, et non signalée dans les ouvrages dont nous pouvions disposer. Guidés par un Métouali, nous chevauchons d'abord sur des crêtes montagneuses assez bien cultivées; au milieu des champs nous trouvons dispersés çà et là beaucoup d'anciennes constructions, des fermes antiques ruinées, des moulins, des pressoirs et des citernes. Sur

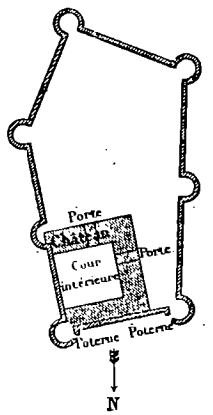
1. Suite. — Voy. t. XXXIX, p. 145, 161 et 177; t. XLI, p. 1 et 17.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un des sommets nous rencontrons un tombeau qui ressemble beaucoup, par la masse énorme des pierres qui le composent, à celui de Kabr Hiram.

Après avoir traversé plusieurs wadys, nous descendons dans une vallée solitaire qui se dirige vers le rivage non loin du petit hameau de Mansourah. A partir de ce point, le sentier, très mauvais et très glissant, remonte dans un taillis de chênes kermès jusqu'à un plateau élevé de trois cents mètres environ. Au sommet se trouvent des champs bien cultivés et un village entouré de beaux oliviers : c'est Kalat Mejdel, ormée de quarante ou cinquante maisons, et dont les habitants, peu accoutumés aux visites des étrangers, se pressent sous nos pas afin de nous contempler de plus près. Après avoir traversé ce hameau, nous le contournons à sa base pour gagner l'autre côté de la ravine profonde, infranchissable, qui nous sépare de Kalat es-Schemá, le château fort, que nous apercevons tout près de nous, mais que nous ne pouvons aborder de ce côté. Après une ascension extrêmement pénible, nous nous trouvons de nouveau sur un plateau au milieu duquel, sur un mamelon élevé, se dressent fièrement les remparts et les tours crénelées.

Nous pénétrons dans le château par une petite poterne d'angle très habilement disposée pour être défendue facilement. Les tours des remparts sont habitées par des cultivateurs dont les femmes et les enfants nous regardent avec un vif intérêt en s'entassant aux brèches et aux fenêtres à meneaux. A l'intérieur du château, certaines parties sont encore très bien conservées; une seconde enceinte forme l'ancien corps de logis habitable. C'est là que demeurait le seigneur inconnu qui possédait ce nid d'aigle. Dans la cour d'honneur, quelques portes construites en marbre blanc et noir sont d'une grande élégance. Actuellement, cette cour sert d'écurie pour les troupeaux de vaches et de chèvres; à l'une des extrémités, de délicates arcades à voûtes ogivales me paraissent d'un travail arabe. Les remparts ayant été rasés à une certaine hauteur, presque tous les mâchicoulis ont disparu à l'enceinte extérieure.



Plan de Kalat es-Schemá.

Nous ne voyons que des femmes à Kalat es-Schemá, les hommes sont tous absents et occupés au travail des champs. Du haut des remparts, on jouit d'une vue très étendue sur la côte depuis Saint-Jean-d'Acre et le mont Carmel jusque bien au delà de Sidon. L'altitude de ces ruines est de quatre cent deux mètres au-dessus de la Méditerranée.

En regagnant nos tentes, nous descendons directement vers la mer du côté du cap Blanc. Dans les taillis de chênes, un peu en avant du château, s'élèvent deux tours de garde construites avec un très grand soin. Elles étaient destinées à surveiller le chemin du rivage qu'on ne peut apercevoir de Kalat es-Schemá à cause de la grande élévation des escarpements du Ras el-Abiad.

Nous n'avons pu trouver nulle part de renseignements sur l'histoire de cette belle forteresse, qui a dû évidemment faire partie de cet ensemble de châteaux fortifiés qui défendaient les possessions des croisés, depuis Tyr et Acre jusqu'à Tibériade, la vallée du Jourdain et Banias. La construction très soignée dénote cependant le douzième siècle, mais aucune inscription latine ou arabe n'est venue confirmer notre hypothèse. Certaines parties paraissent beaucoup plus modernes; aussi M. Renan pense-t-il que cette forteresse ne date que du seizième siècle.

Peu d'étrangers visitent ce nid d'aigle, qui n'est pas visible de la route du cap Blanc, ordinairement suivie par les voyageurs.

Le 8 mai, nous partons de bonne heure et nous cheminons sur un mauvais sentier pierreux et très glissant, qui nous conduit à Kana, gros bourg habité par des chrétiens et par des Métoualis, où se voient quelques restes insignifiants de constructions antiques et sarrasines. Ce village se trouve dans une situation très pittoresque, à deux cent cinquante-quatre mètres d'altitude, sur le sommet d'une colline plantée de figuiers et d'oliviers. Dans le bas, une fontaine fournit en abondance une eau excellente. Plus loin, le chemin s'engage dans un profond vallon sinueux, sans eau, qui serpente en zigzags nombreux entre deux montagnes élevées, boisées de chênes kermès et de chênes à noix de galle (*Quercus coccifera*). Les perdrix chukkar s'appellent de tous côtés et courent devant nous au milieu des rochers. Le ravin, par moments, devient si étroit que le fond est absolument occupé par le sentier que nous suivons; aussi nous faut-il prendre les plus grandes précautions pour éviter le choc des nombreux chameaux que nous rencontrons. Ces bêtes de somme sont chargées de charbon de bois fait dans la montagne et transporté près du cap Blanc sur de grandes barques qui servent au cabotage le long de la côte.

A cette époque de l'année, les chameaux de la Syrie prennent tous une physionomie des plus singulières : ces animaux viennent d'être tondus de leur laine très précieuse pour les Arabes. Pour empêcher les moustiques et les mouches de piquer le corps de l'animal qui n'est plus protégé par sa toison, on l'enduit entièrement d'un mélange de goudron végétal et d'huile d'olives. Les chameaux deviennent alors absolument noirs et répandent à distance une odeur des plus désagréables. Cette longue et solide laine sert surtout à faire des tapis, des tentes et des feutres dont les Arabes font un grand usage pour couvrir le sol de leurs habitations et pour rembourrer les bâts de leurs bêtes de somme.

A dix heures, nous arrivons à un col haut de cinq

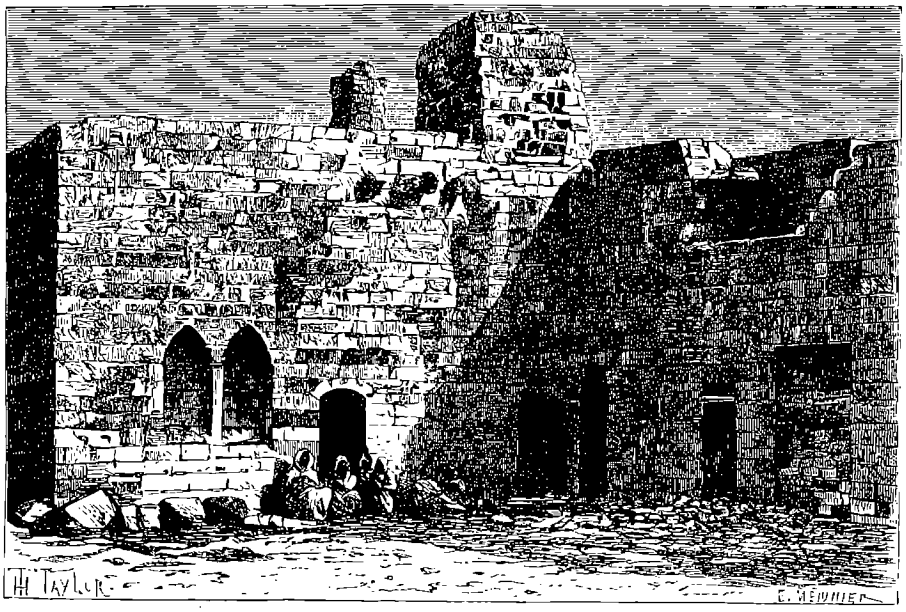
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cent quatre-vingt-trois mètres, d'où la vue est très belle et très étendue sur le massif du Grand Hermon et sur les montagnes volcaniques du Hauran. Nous apercevons, pour la première fois et très près de nous, au milieu d'un grand cirque de sommets dénudés, l'imposante forteresse de Tibnin, le Toron des croisades. En avant de la forteresse se trouve un monticule couronné par un fortin carré, garni aux angles de quatre tours arrondies. Entre le bâtiment principal et cet ouvrage avancé, un vallon assez profond est occupé par le village de Tibnin et par une vaste mare qui sert à abreuver les troupeaux.

Le hameau, encore plus misérable que ceux que nous venons de visiter, est habité par des chrétiens qui se plaignent amèrement auprès de nous de l'administration des Osmanlis. n chemin pavé de larges dalles, formant un gigantesque escalier accessible aux cavaliers, aboutit à une belle porte surmontée de deux lions debout, qui m'ont paru d'un travail arabe. Après avoir passé cette porte, dont les battants et les herses n'existent plus depuis longtemps, on rencontre, comme dans tous les castels de cette époque, des réduits obscurs, des escaliers tournants qui mènent dans les tours, des casemates, etc.

Le sol de la forteresse est à six cent quatorze mètres d'altitude.

La partie ouest du donjon a été surmontée de constructions arabes, entourées de jardins plantés de grands cyprès. C'était la demeure d'Ali el-Sughir, chef d'une riche et aristocratique famille métouali. On peut encore y admirer quelques belles salles; la plus intéressante donne sur un grand balcon suspendu à la muraille, à une très grande hauteur, et d'où la vue s'étend au loin sur les montagnes verdoyantes à cette



Cour de Kalat es-Schemá. — Dessin de Taylor, d'après une photographie

époque de l'année, sur le Grand Hermon, encore couvert de sa parure d'hiver, sur les montagnes coniques du Ledjà, et sur la forteresse de Kalat es Sukif, l'ancien Belfort des croisés, fièrement plantée sur le bord de la profonde vallée du Nahr Kasimyèh ou Leontès. La vaste demeure féodale des Sughir a été saccagée par Djezzar pacha, qui redoutait l'influence de cette puissante famille sur les tribus des Métoualis.

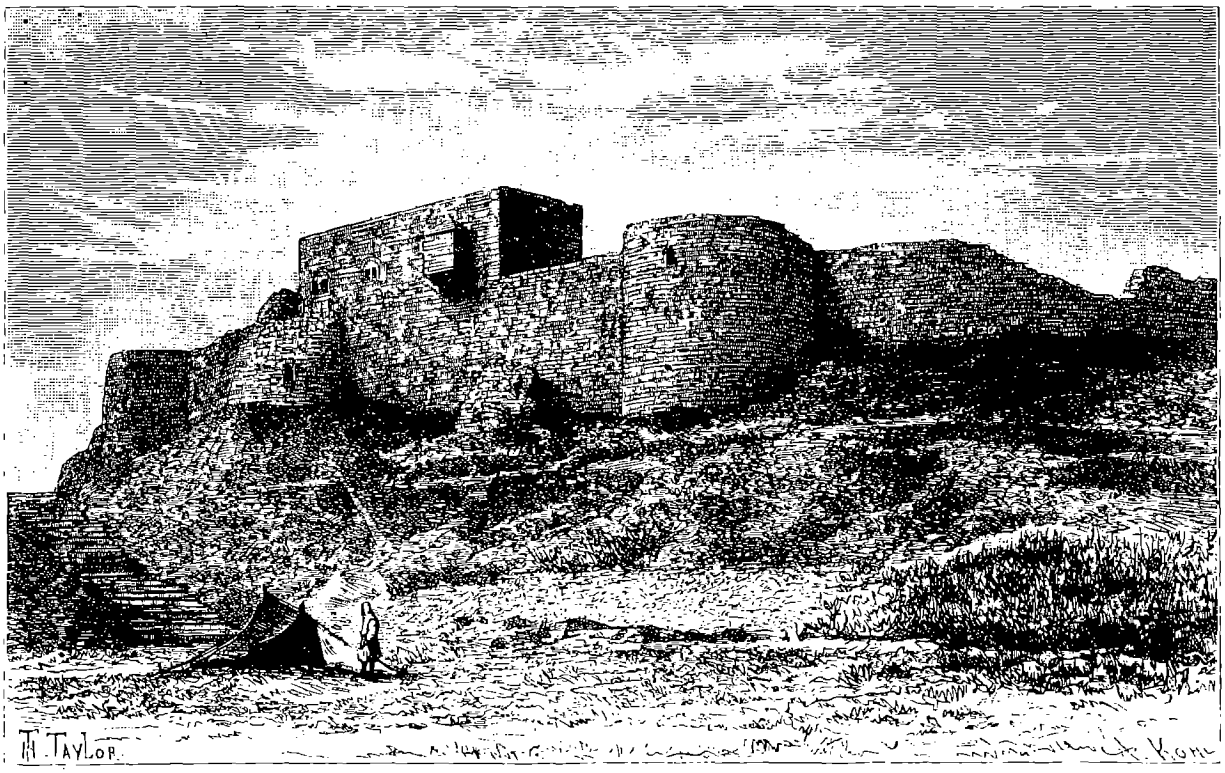
Le château de Tibnin a été élevé en 1107, par Hugo de Saint-Omer, seigneur de Tibériade. A cette époque les historiens contemporains lui donnent souvent le nom de Toron. Il fut enlevé de vive force par les Sarrasins, après la terrible bataille de Hattin, et, de cette place qui leur servait de camp retranché, les musulmans envoyaient des bandes qui venaient souvent ravager le pays chrétien de Tyr. En 1197 et 1198, les Francs l'assiégèrent sans résultat; la division s'était mise dans leur camp; aussi furent-ils obligés de se retirer honteusement. Plus tard, le sultan el-Muazzam démantela la place, qui fut saccagée de nouveau au commencement du siècle par Djezzar pacha.

En quittant Tibnin, nous chevauchons entre des collines couvertes de blés jaunissants, et, à l'extrémité d'un wady escarpé, nous arrivons à un étang profond couvert de renoncules aquatiques à fleurs blanches. Des enfants jouent au bord de l'eau, des femmes lavent du linge, et des juments, qui paissent l'herbe des pâturages voisins, lèvent fièrement la tête en nous regardant passer. Des bandes de beaux guêpiers (*Merops apiaster*) aux ailes vertes et bleues planent légèrement à la surface de l'eau, et boivent gracieusement sans arrêter un seul instant le vol rapide et léger qui les caractérise. Toutes les collines environnantes sont privées d'arbres, un seul térébinthe gigantesque ombrage le bord de la citerne.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les guêpiers se réunissent ordinairement en troupes nombreuses comme les hirondelles; ils volent quelquefois à une très grande hauteur, perdus dans l'azur du ciel, puis tout à coup ils se précipitent vers la terre avec une grande rapidité, en poussant des cris aigus, et rasent la surface des blés pour s'emparer des hyménoptères qui constituent surtout leur nourriture. Leurs nids sont construits dans une chambre souterraine située à l'extrémité d'une galerie, qui souvent a plus d'un mètre de profondeur, et que l'animal creuse avec son bec et ses ongles dans un escarpement d'argile ou de sable.

Nous franchissons de nouvelles collines, nous atteignons un col dénudé à six cent quatre-vingt-neuf mètres, et nous redescendons par un sentier raide et pierreux sur le gros village de Bint-Jebeil, placé au fond d'un cirque bien cultivé, très vert, mais privé de végétation arborescente. Près de ce village, qui compte plus de deux mille habitants métoualis, il y a une grande piscine pour le bétail et une source d'eau très limpide et fraîche. Les habitants, véritables montagnards, ont un air de santé et de vigueur peu commun. Leur caractère est gai et enjoué; ils viennent en grand nombre autour de nos tentes pour nous voir prendre notre repas du soir. Nous sommes absolument réduits au rôle d'animaux d'une ménagerie, et leur attention les rend si immobiles que je puis photographier plusieurs groupes sans qu'ils s'en

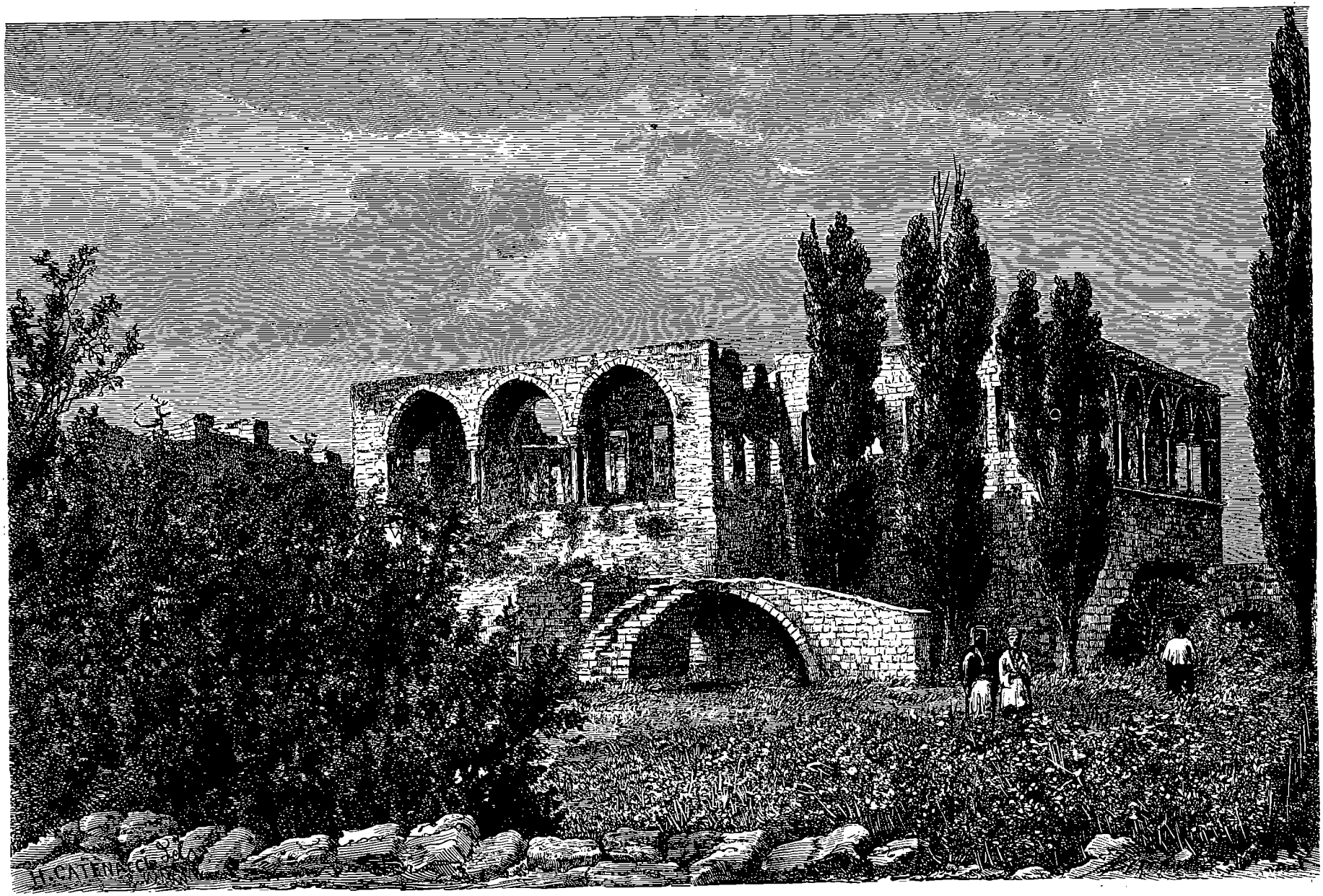


Château de Tibnin, côté ouest des remparts (voy. p. 35). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

aperçoivent. Le soir cependant, nous avons failli avoir une aventure désagréable : un homme a voulu, paraît-il, se glisser auprès de nos tentes. Nos moukres lui ont infligé une correction un peu trop forte, évidemment hors de proportion avec l'importance de la faute. La mère du délinquant, à la tête d'une troupe de mégères, est venue se plaindre au drogman. On entend un concert peu harmonieux de voix criardes, des insultes sont échangées et l'affaire paraît se gâter. Tout à coup un revolver est tiré en l'air, nous pensons que le sang va couler; mais subitement, à la suite de la détonation, le silence se fait, on peut s'expliquer, tout se calme, tout rentre dans l'ordre. Les moukres ont cependant cru devoir veiller, et nous avons pris la précaution de dormir après avoir chargé nos armes. La nuit s'est passée fort paisiblement, et, le matin, nous nous sommes quittés les meilleurs amis du monde.

Les habitants de Bint-Jebeil sont relativement riches, le territoire fournissant abondamment du blé et du tabac. Les vignes sont superbes et sont cultivées, ainsi que cela se pratique presque partout dans la Syrie méridionale, d'une manière fort originale : la souche, longue de trois mètres au moins et très flexible, est laissée couchée à terre, et lorsqu'on veut travailler le vignoble à la charrue, une femme ou un enfant qui marche en avant du laboureur a le soin de prendre la souche, de la relever et de la rejeter du côté du champ où le soc a déjà passé. Ce labour peut ainsi se faire assez rapidement, et il est assez profond pour permettre au cépage de donner de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Palais de Aly el-Sughir, dans le château de Tibnin (voy. p. 35). — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

belles récoltes. Dans cette région on augmente beaucoup les plantations de vignes, dont plusieurs acquièrent déjà une grande valeur. Cette culture prendrait une extension importante si les Turcs ne la frappaient d'impôts écrasants.

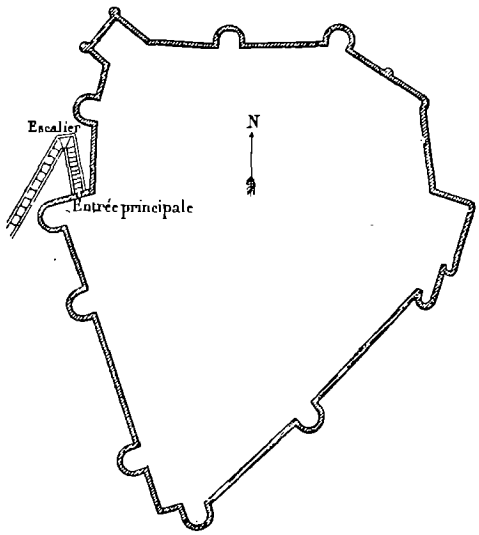
En deux heures de marche à travers un pays très dénudé et assez insignifiant, nous arrivons à Jaroun, le Jereon de Josué, petit village situé sur un sommet volcanique qui perce les terrains calcaires à six cent quatre-vingt-neuf mètres d'altitude. Dans le village, à la porte de l'ancienne mosquée, nous relevons une belle inscription grecque ornée d'un palmier chargé de deux panicules de fruits. La pierre a été malheureusement coupée en deux, et la moitié seule des mots est visible. Près du village, une mare est entourée de colonnes, de chapiteaux, et, sur une petite éminence voisine, on aperçoit des pans de murailles et les piliers d'un temple antique qui plus tard a dû être transformé en église chrétienne; le seuil est jonché de débris de mosaïques. Le village de Jaroun est habité par quatre cents musulmans et quatre cents chrétiens.

En sortant du hameau, nous allons visiter dans une vigne un magnifique sarcophage monolithe près duquel gît un couvercle à rainure. Ses dimensions sont colossales : il a deux mètres soixante de longueur, sur un mètre cinquante de hauteur et de largeur. Le toit est taillé en pyramide tronquée. La grandeur de ces blocs et leurs formes font ressembler ce tombeau à celui de Hiram.

Le chemin redescend un peu plus loin et nous mène au wady Jisch, dans lequel coule un frais ruisseau, large de quelques mètres, qui murmure sur son lit de gravier entre les cressons et les menthes fleuries. C'est pour nous un vrai bonheur, après une journée brûlante, de voir une eau courante et d'en aspirer la délicieuse fraîcheur.

Le wady est presque entièrement privé de végétation arborescente; les flancs des montagnes sont cultivés en blé; dans les endroits où le labour n'est pas possible, on voit des pâturages naturels où paissent des troupeaux de chameaux, de chèvres et de petits bœufs noirs ou rouges. Au bord du ruisseau seulement, il y a quelques saules élevés que je crois appartenir au *Salix Babylonica* à rameaux dressés. Les bœufs que nous voyons partout sur les collines se rapprochent beaucoup, quant aux dimensions, de la race de Bretagne; la robe est toujours noire ou fauve, très rarement tachetée; les cornes sont excessivement courtes. L'animal ne manque pas d'une certaine grâce, mais sa petite taille le rend beaucoup trop faible pour un labourage sérieusement exécuté. Tout au plus peut-il gratter la surface de la terre avec la petite charrue arabe, dépourvue d'oreilles, et qui ne retourne nullement la terre du sillon. M. Rütimeyer, le célèbre paléontologiste de Bâle, appelle cette espèce *Bos brachyceros;* il la croit très ancienne et en ignore la provenance.

Pendant notre repos du milieu du jour, nous recevons la visite d'une dizaine de jeunes filles du village voisin. Quelques-unes d'entre elles sont jolies, elles ont de beaux yeux; leurs figures et leurs mains sont fortement tatouées en bleu. Elles sont gaies et rieuses, et se mettent à chanter une de ces mélopées traînantes dont elles improvisent les paroles en l'honneur de Melhem, notre drogman. Puis, en se tenant par la main, elles se mettent à danser lentement autour de leur héros. Mais tout à coup, du sommet de la colline, un vigoureux appel se fait entendre, et toutes nos aimables visiteuses s'échappent en folâtrant pour regagner le village de Kefr Birim, qui nous est caché par une croupe de la montagne. Ces jeunes filles étaient chrétiennes et se sont laissé photographier facilement.



Tibnin Plan de la forteresse (voy. p. 35).

A trois heures nous repartons, et, après avoir escaladé plusieurs rampes et passé par le village de Jisch, nous arrivons à une plaine élevée entièrement volcanique, au centre de laquelle se voit une dépression profonde, cratère d'un ancien volcan, occupé aujourd'hui par un petit lac d'une eau laiteuse, appelé Birket el-Jisch. Tout autour, le sol est couvert de gros blocs de lave et de basalte, dont les angles sont absolument arrondis comme s'ils avaient été roulés. Des hauteurs sur lesquelles on s'élève, on aperçoit pour la première fois, par l'échancrure d'une vallée profonde, la surface bleue du lac de Tibériade. Puis une dernière rampe très raide conduit sur la montagne conique où se trouve la ville de Safed, dont nous parlerons plus tard.

Nos recherches archéologiques nous rappelaient à Tyr; nous avions à examiner les travaux des ouvriers auxquels nous avions confié certaines fouilles; aussi sommes-nous revenus de Safed, directement et par la même route, à notre campement de Hanaouèh, dans les montagnes de Tyr.

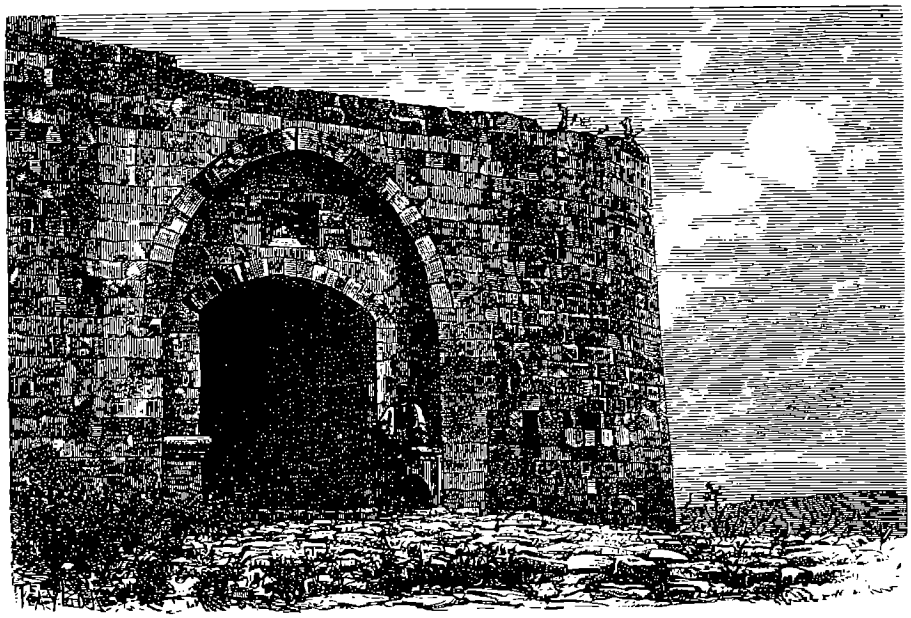
SAINT-JEAN-D'ACRE.

Le vendredi 9 avril, nous partons de cette ville pour nous rendre à Saint-Jean-d'Acre. Nous suivons encore une fois le chemin du rivage, et nous examinons avec un nouvel intérêt et avec un soin minutieux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les puits de Salomon. Après deux heures de route dans les sables, nous traversons, au pied des hauteurs escarpées qui forment le cap Ras el-Abiad, des ruines considérables qui doivent provenir d'une ville importante. Le sol est couvert de pierres amoncelées, de fûts de colonnes, de sarcophages brisés; mais tout est absolument ruiné et aucun monument ne saurait être reconstitué, même par la pensée. Cet endroit, qui ne pourrait jusqu'à ce jour être assimilé avec aucune ville antique connue, est appelé Karbet es-Chebrayèh par les Métoualis du voisinage. A partir de ce point, le sentier monte très rapidement, taillé en corniche dans la roche crétacée blanche qui forme le cap. On s'élève à soixante mètres de hauteur au-dessus des flots de la mer, qui se brisent ordinairement avec fureur contre la base de la montagne. Aujourd'hui la Méditerranée est très calme et très bleue; aussi en nous penchant sur l'abîme nous apercevons dans les petites criques, entre les rochers, de nombreuses tortues marines (*Thalassochelys corticata* Rond.) qui se livrent tranquillement à leurs ébats dans ces eaux transparentes et paisibles. Quelques-unes, très grandes, doivent avoir près de deux mètres de longueur; elles nagent paresseusement en se laissant ballotter par la vague, en frappant alternativement l'eau de leurs quatre membres transformés en rames natatrices. Puis tout à coup, lorsqu'elles sont effrayées, elles plongent et disparaissent avec une grande rapidité. Elles peuvent rester fort longtemps au fond de l'eau sans venir respirer l'air à la surface.

Au sommet du cap se trouve une vieille tour à moitié démolie, appelée Khan el-Hamra. On peut difficilement se faire une idée de la splendeur de la vue dont on jouit de cet endroit : au nord, c'est la plaine



Porte du château de Tibnin (voy. p. 35). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

de la Phénicie tout entière entrecoupée par les sables jaunes des environs de Tyr; c'est l'isthme d'Alexandre, puis la plaine que nous venons de parcourir, verte, bien cultivée, bordée par une frange d'écume argentée; à l'oüest, la mer bleue, immense, se confond avec le ciel par des teintes les plus délicates et les plus tendres. Au sud, d'autres rochers élevés forment le cap Ras el-Nakoura qui nous cache la vue d'Acre. Dans le lointain, le mont Carmel se perd dans les vapeurs de l'horizon. Nulle description ne peut faire comprendre la transparence de cet air de la Syrie et la splendeur des tons que prend la nature tout entière à l'approche de la nuit. Malheureusement ce spectacle magique dure peu; à cette latitude les jours sont courts; le soir, le soleil semble précipiter rapidement sa marche, le crépuscule est presque nul, et l'obscurité arrive brusquement dès que l'astre a disparu à l'horizon.

Le sentier redescend légèrement jusqu'à quelques ruines insignifiantes appelées Skanderouna; c'est évidemment l'*Alexandroschène*, la tente d'Alexandre, des temps historiques. Il est probable qu'après le siège de Tyr, lorsqu'il se rendait à Jérusalem, Alexandre vint planter sa tente à cet endroit sauvage. Aujourd'hui un petit khan, construit en grande partie avec des pierres antiques, s'élève seul auprès d'une belle source qui laisse échapper son eau transparente d'une profonde excavation taillée dans le rocher. Malheureusement cette eau si belle est presque tiède; elle a vingt degrés, tandis que l'air ambiant n'est qu'à dix-sept. Le sentier du cap Blanc est creusé par le pied des chevaux dans une craie tendre qui renferme des oursins fossiles et de nombreux rognons de silex disposés en couches régulières

Près de la source, nous trouvons un Arabe et un nègre; ce sont deux soldats mis de planton dans

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cet endroit désert pour assurer la sécurité de la route et protéger les voyageurs. Ces malheureux, depuis plusieurs mois, n'ont reçu aucune espèce de paye, et jettent sur nos provisions un regard d'envie. Ils dévorent littéralement les restes de notre déjeuner.

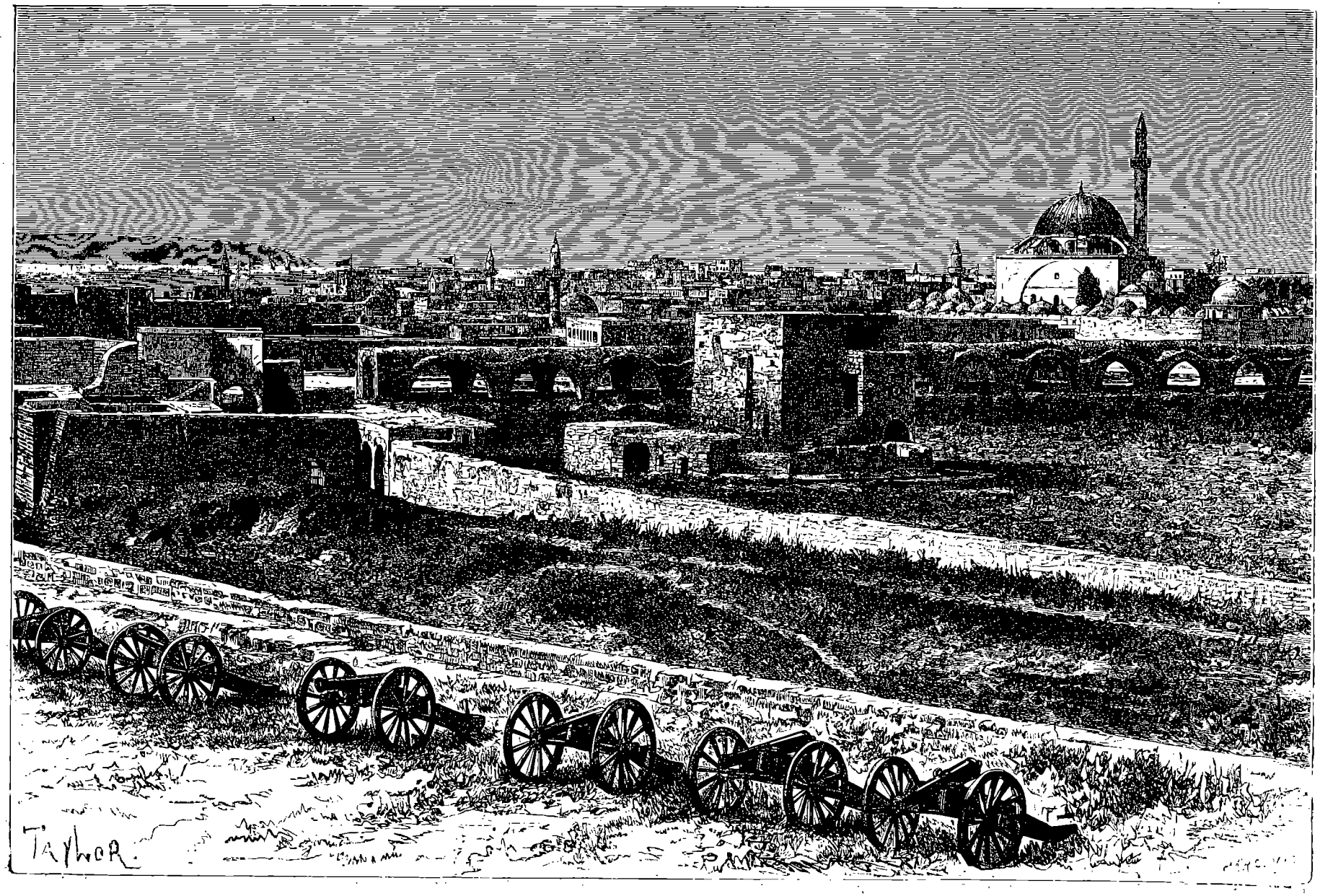
Dans les broussailles environnantes, nous faisons lever d'innombrables cailles; elles partent quelquefois cinq ou six ensemble dans un espace d'un mètre carré. Il y a aussi de grosses bartavelles rouges (*Perdix saxatilis*). Une petite plaine s'étend plus loin entre la mer et les hauteurs placées à l'est. Sur un monticule, à gauche, nous apercevons une belle colonne debout qui domine les arbrisseaux qui l'entourent de toute part. Nous lançons nos chevaux au galop au milieu des champs de blé, et arrivons bientôt sur le mamelon arrondi qui forme comme un petit promontoire sur lequel se trouvent les ruines très intéressantes explorées en 1861 par M. Renan. Cet endroit est appelé Oum el-Aouamid, la mère des colonnes. Ces colonnes, d'après M. Renan, ne reposent plus sur leurs bases. Elles semblent avoir été remaniées, on ne sait trop à quelle époque, peut-être sous la domination persane. Ces ruines sont celles d'une ville phénicienne reconstruite plus tard par les barbares. M. Renan y a découvert de beaux sphinx à coiffures égyptiennes, des lions grossièrement sculptés, d'un travail évidemment très archaïque, et un superbe gnomon formé par un segment de cône creux taillé dans un bloc de marbre. Ce gnomon, actuellement au musée du Louvre, a été savamment étudié par le colonel Laussedat. Les ruines d'Oum el-Aouamid, à partir de l'époque grecque, s'appelèrent Laodicée; aujourd'hui, elles sont connues dans le pays sous le nom de Médinet el-Taharan ou de Médinet el-Touran, quelquefois sous celui de Tuhran es-Châm. Les environs sont à présent absolument déserts, il n'y a là ni ferme, ni village. Au milieu des tas de pierres, et dans l'intérieur des constructions à aspect cyclopéen élevées par des populations barbares, on voit courir de nombreux chacals, et le soir on entend le désagréable glapissement des hyènes.

Jeunes filles du wady Jisch (voy. p. 38).
Dessin de O. Tofani, d'après une photographie.

Le sentier s'élève un peu plus loin contre les flancs rocheux d'un nouveau cap, le Ras el-Nakoura, appelé jadis *Scala Tyriorum* par les historiens des croisades, tandis que le Ras el-Abiad était appelé par eux *cap Passe-Poulain*. Au sommet du Ras el-Nakoura, à soixante-quinze mètres d'altitude, s'étend un plateau rocheux couvert de broussailles, de genêts épineux, de caroubiers et de *Poterium spinosum*. Lorsqu'on a franchi ce promontoire, on domine tout à coup l'immense plaine de Saint-Jean-d'Acre, bornée au sud par le Carmel, et à l'est par les montagnes de la Galilée. Nous descendons dans la plaine par un chemin rapide et pierreux, nouvellement réparé, et, en bas de l'escarpement, nous traversons, sur un pont en pierre, un petit cours d'eau, l'Ain Muscheirafe, qui se jette dans la mer à quelques centaines de mètres de la route. C'est ce ruisseau qui formait la limite entre la Phénicie et le pays de Chanaan.

Au milieu des broussailles, nous apercevons quelques campements de Circassiens. Ces malheureux, transportés en Asie Mineure depuis la conquête du Caucase par les Russes, errent en vagabonds dans l'immense empire turc. Ils ne sont établis nulle part, malgré les territoires fertiles que leur a concédés le gouvernement ottoman; de sédentaires qu'ils étaient en Circassie, ils sont devenus entièrement nomades depuis leur exil. Ils ne se livrent à aucun travail régulier, pas même à l'élève du bétail; ils ne vivent plus que de vol et de rapine et causent de grands ennuis aux gouverneurs de certaines provinces. De plus, leur férocité les fait exécrer des inoffensives populations de la Syrie, et des représailles terribles sont la conséquence des déprédations qu'ils commettent dans les campagnes. Dernièrement des Arabes de la plaine d'Acre, pour venger un assassinat dont ces étrangers étaient responsables, ont cousu dans des peaux d'animaux fraîchement écorchés un certain nombre de Circassiens, et les ont laissés rôtir au bord de la route, en les exposant à un soleil torride. Le racornissement du cuir et la température très élevée causèrent à ces malheureux d'é-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Saint-Jean-d'Acre et mosquée de Djezzar pacha (voy. p. 42-44). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pouvantables souffrances qui ne tardèrent pas à mettre fin à leur existence.

La plaine de Saint-Jean-d'Acre est fertile et bien cultivée ; de toutes parts s'étendent d'immenses champs de blé, de tabac et de coton. Il y a aussi depuis quelques années des vignobles, qui sont entretenus avec soin. Le sol est tantôt argileux, tantôt formé par un terrain noirâtre semblable à celui du Delta du Nil. Le long du sentier, de belles orchidées à fleurs purpurines (*Serapias cordigera*) et de gracieuses tulipes à fleurs rouges (*Tulipa undulatifolia*) émaillent les gazons. Au milieu de la plaine, à notre droite, sur un monticule, se dresse le petit hameau de Es-Zib, l'ancien Achzib de la tribu d'Asser, où le grand prêtre Hircan eut les oreilles coupées. Il y a là de l'eau en abondance et de très beaux jardins plantés d'oliviers, de noyers, de figuiers et de palmiers. Au milieu des arbres volent des nuées de corbeaux gris avec les ailes d'un noir foncé (*Corvus cornix*). Plus loin, la plaine redevient, près du rivage, inculte et sablonneuse. Ce ne sont que des broussailles épineuses et des touffes de *Poterium spinosum*, plante caractéristique des landes de la Méditerranée orientale. Nous arrivons enfin au grand aqueduc qui amène des eaux potables à la ville d'Acre, et, à six heures du soir, nous nous jetons harassés dans nos tentes dressées près d'un jardin, à Câhjèh, dans le voisinage d'une habitation de campagne qui appartenait à Abdallah pacha. Les aqueducs, qui ne sont jamais réparés, laissent tomber de tous les côtés de véritables cascades au milieu des capillaires et des roseaux. De gigantesques tamarix, dont les troncs ont plus de deux mètres de diamètre, poussent dans ce sol humide. Toute la nuit, nous sommes bercés par le bruit des eaux et par un concert peu harmonieux d'innombrables grenouilles.

Le matin, au lever de l'aurore, nous voyons défiler sur le sentier qui passe devant nos tentes de longues bandes de femmes fellahs élégamment vêtues de bleu. Elles se rendent à la ville pour vendre du laitage et des fruits. Presque toutes s'arrêtent un instant vers un déversoir du canal pour renouveler leur provision d'eau et pour se reposer. Nous assistons là à des pastorales dignes du pinceau de Regnault : le soleil se lève à l'horizon comme une meule ardente et colore d'une façon étrange cette plaine verdoyante, ces aqueducs d'où l'eau suinte de toute part, et ces groupes d'hommes et de femmes aux attitudes sculpturales qui viennent, sans s'en douter, former de charmants tableaux d'un merveilleux coloris. Une chose cependant nous frappe, c'est la profonde tristesse qui paraît régner dans le cœur de tous ces pauvres gens. Ils sont graves et sérieux, les jeunes filles et les jeunes gens ne rient pas comme dans les autres pays ; on sent qu'une main de fer, terrible, s'appesantit lourdement sur cette malheureuse contrée, Hélas ! cette main, nous avons pu en voir partout la brutale empreinte depuis notre débarquement en Syrie : c'est celle de l'Osmanli corrompu et sauvage, qui n'a su prendre que des vices à la civilisation de l'Europe ; partout où cette race a passé, elle n'a laissé que des ruines et des déserts, et n'a su que dégrader et abrutir les peuples forcés de vivre sous son joug néfaste.

Nous arrivons bientôt aux fortifications, bâties à la Vauban, qui défendent l'approche de Saint-Jean-d'Acre du côté de la terre ferme. Cette enceinte, qui n'est pas entretenue, s'écroule toute seule. Il faut contourner le rempart pour atteindre l'unique porte de la ville située au sud-ouest. Nous passons au pied du petit monticule appelé *le Toron* dans les historiens des croisades. C'est ici que campait Guy de Lusignan et que Bonaparte avait placé ses petits canons qui battaient en brèche les murs d'Acre pendant sa glorieuse mais folle campagne de Syrie.

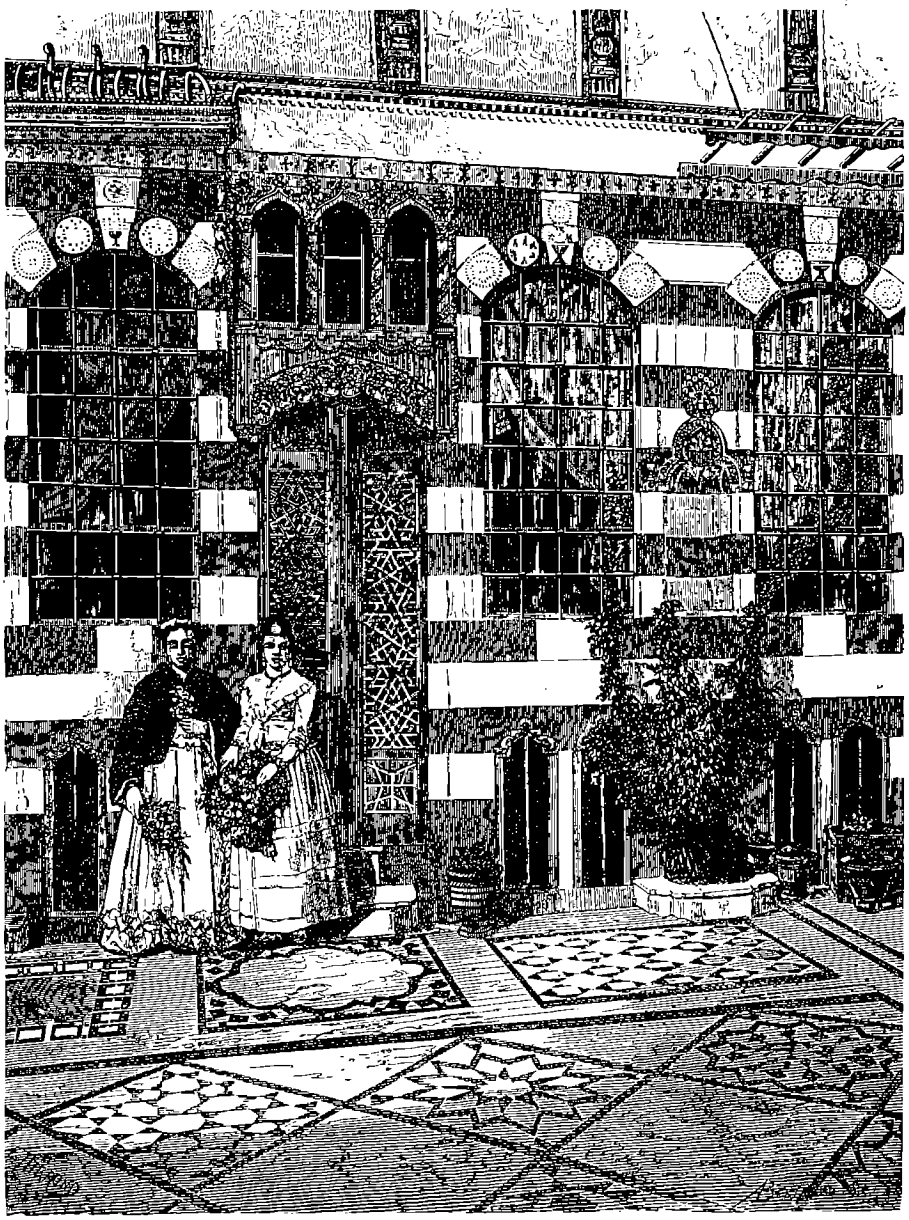
Acre était l'Ako ou l'Akko des Grecs et des Romains ; les croisés l'appelaient Ptolémaïs, Accon, Acre ou Saint-Jean-d'Acre ; l'historien Guillaume de Tyr la nomme Tholémaïs. Dans la haute antiquité, la ville ne paraît pas avoir joué un grand rôle ; elle est cependant citée quelquefois dans l'Ancien Testament, dans le livre des Macchabées et dans l'historien Josèphe ; Paul y entra lorsqu'il se rendait à Jérusalem, et Strabon en parle comme d'une grande ville dans laquelle s'arrêtaient les Perses et les Égyptiens pendant leurs incursions en Syrie et en Palestine. Pline la regarde comme une colonie de l'empereur Claude. A l'époque des croisades, il est peu de coins de terre qui aient été arrosés si souvent par des torrents de sang chrétien et musulman. Acre a été, pendant cette longue période, le centre de cette lutte gigantesque qui s'est terminée par l'expulsion des Francs et la destruction de leur puissance en Orient. Le 5 avril 1291, le sultan Melek el-Aschraf, fils de Kalaoun, vint mettre le siège devant la ville à la tête d'une innombrable armée sarrasine. Après une série de combats extrêmement meurtriers, le 18 mai, la place fut emportée d'assaut. La plupart des chrétiens furent massacrés, et, après le pillage, la ville livrée aux flammes. Les murailles, les églises, les palais bâtis comme des forteresses, furent renversés et démolis de fond en comble.... Ce fut la fin de la domination chrétienne en Syrie. Cinquante ans plus tard, Acre n'était qu'un monceau de ruines recouvert de broussailles et habité par les chacals et les hyènes ; soixante Bédouins seulement vivaient dans de petites huttes dressées sur le rivage.

La ville ne se releva de ce désastre qu'à la fin du dix-huitième siècle, sous l'administration du sauvage et cruel Bosniaque Achmed, plus connu sous le nom de Djezzar pacha, dit le Boucher. En 1785, il était parvenu à se rendre à peu près indépendant à la tête d'une principauté qui s'étendait depuis le Nahr el-Kelb, après Beyrouth, jusqu'à Césarée. Ce fut sous le règne de ce tyran sanguinaire que la petite armée française conduite par Bonaparte se présenta, le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

20 mars 1799, devant les murs de Saint-Jean-d'Acre. Malheureusement l'artillerie de siège arrivant par mer fut capturée par les Anglais, qui soutenaient vigoureusement les Turcs, et, après huit assauts très meurtriers, le premier consul fut obligé de ramener les débris de son armée en Égypte. Il ne pardonna jamais à Sidney Smith de lui avoir fait manquer la destinée brillante qu'il espérait en Orient. Pendant ce siège mémorable de soixante jours, Bonaparte et Kléber avaient anéanti une grande armée turque dans les plaines d'Esdrelon, entre Nazareth et le mont Thabor.

Le 29 novembre 1829, Ibrahim pacha vint à la tête d'une armée égyptienne faire la conquête de la Syrie. Il détruisit Acre en y lançant plus de trente-cinq



Maison à Saint-Jean-d'Acre. — Dessin de É. Thérond, d'après une photographie.

mille bombes, mais les murailles encore intactes permettaient de repousser les efforts des assaillants. Enfin l'artillerie, mieux dirigée par Roset, ingénieur napolitain, put faire une large brèche, et après un siège de six mois, le 27 mai 1832, la ville fut emportée d'assaut et ruinée de nouveau. En 1840, elle se relevait à peine lorsqu'elle eut à subir un nouveau bombardement par les flottes alliées d'Angleterre, d'Autriche et de Turquie, et, le 3 novembre, le magasin aux poudres sautait en broyant plus de deux mille Égyptiens; ce fut la fin de la lutte. Depuis cette époque Saint-Jean-d'Acre est restée entre les mains des Ottomans.

Acre est bâtie sur une langue de terre qui s'avance du nord au sud dans la Méditerranée. Elle est bornée au sud-est par le port, que protégeait jadis un môle

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

demi-circulaire; une seule porte située à l'est donne entrée dans la ville. Les fossés, les murailles et les redoutes sont en très mauvais état. On y voit de nombreux affûts hors de service, de vieux canons rouillés et des boulets épars. Il y a cependant encore sur les remparts de nombreuses pièces anciennes en bronze; plusieurs sont d'origine française, et la date de leur fonte qu'elles portent à la culasse prouve que ce sont les pièces de siège qu'attendait Bonaparte et que Sidney Smith tourna contre l'armée de la république. L'enceinte qui s'étend le long du rivage est en grande partie écroulée et protège à sa base de vastes magasins de guerre aujourd'hui remplis de fumier et d'ordures. Mais il paraît que les fortifications de Saint-Jean-d'Acre vont être relevées d'une manière formidable. Cette année même, en 1880, la Porte vient de décider que la ville serait défendue par des forts construits suivant les principes modernes et armés de pièces du plus gros calibre. Les Turcs ont, en effet, compris l'importance stratégique de cette place, qui commande le sud de la Syrie. Il y a longtemps aussi que les Anglais et les Allemands cherchent des prétextes pour mettre la main sur cette ville, qui est en quelque sorte la clef du canal

Saint-Jean-d'Acre. Jeunes filles arabes puisant de l'eau (voy. p. 46). — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

de Suez. La puissance qui possèdera Saint-Jean-d'Acre et les montagnes de la Judée sera maîtresse de cette grande voie maritime.

Le bazar et le marché sont des plus animés. On y voit une grande quantité de fruits et de légumes qui viennent de la fertile plaine environnante. Les exportations, qui ont beaucoup augmenté depuis quelque temps, consistent surtout en laines, soies, tabacs, sésames et coton. Le port, qu'on a malheureusement laissé s'ensabler, ne peut plus recevoir que des navires d'un très faible tonnage ; mais il serait extrêmement facile de le remettre en état et de lui donner la profondeur d'eau nécessaire aux grands navires à vapeur. Ces travaux devront être très prochainement exécutés, puisque, dans une époque rapprochée, Acre deviendra très certainement tête de ligne d'une voie ferrée destinée à amener à la côte les riches produits de la vallée du Jourdain et des hauts plateaux du Jedour et du Jaulan.

La population de Saint-Jean-d'Acre peut être estimée à douze mille âmes, dont trois mille à peu près sont chrétiens. Elle augmente rapidement depuis quelques années et deviendrait bientôt considérable si le port pouvait servir de relâche aux paquebots des compagnies européennes.

Dans une ville qui a été si souvent ravagée et dé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

truite, on ne peut s'attendre à rencontrer de nombreux monuments dignes d'intérêt. Sur une petite place s'élève la mosquée de Djezzar pacha, surmontée d'un dôme élégant et élancé. Ce bâtiment est presque entièrement construit de matériaux antiques tirés des ruines de Tyr et de Césarée. Les colonnes en vert antique proviennent d'un temple de cette ancienne cité. La cour est entourée d'une galerie dont les compartiments sont recouverts de petites coupoles, et une gracieuse fontaine jaillit au milieu des cyprès, des oliviers et des palmiers. Là s'élève le tombeau de Djezzar pacha, construit en marbre blanc. Il porte une singulière inscription, en élégants caractères arabes, dont voici la traduction : « Il est vivant, il est immortel! C'est ici la tombe de celui qui demande le pardon. Il faut pardonner au hadji Ahmed pacha, le Boucher (*Zezzar*). Que sur lui soit le pardon du Miséricordieux! »

Musulman et musulmane de Saint-Jean-d'Acre. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

Le mirhab et le member de la mosquée sont d'un travail admirable. Malheureusement toutes ces constructions menacent ruine, la coupole seule a été récemment restaurée. Les autres mosquées et les églises chrétiennes d'Acre n'offrent rien d'intéressant. Nous allons cependant visiter au nord de la ville les restes du palais des chevaliers de Saint-Jean, aujourd'hui transformé en hôpital et en caserne. Les parties supérieures du monument datent de l'époque turque, les soubassements seuls sont contemporains des croisades. On peut parcourir de vastes souterrains, en grande partie comblés par des décombres et du fumier.

Le mouvement commercial est très actif à Saint-Jean-d'Acre, malgré l'ensablement du port qui n'a que deux mètres de profondeur et qui ne peut recevoir que des barques de cabotage. Les navires sont forcés de rester dans la rade, qui est très peu abritée et extrêmement

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dangereuse en hiver et au printemps. Les bazars sont assez bien fournis des denrées et des produits de l'Europe. Ici, comme sur toute la côte syrienne, ce sont surtout les manufactures anglaises et américaines qui approvisionnent le commerce local. Nous parcourons avec un vif intérêt les marchés, les places et les ruelles très populeuses : partout nous pouvons prendre sur le fait cette vie orientale si bizarre et si différente de la nôtre. Voici deux popes grecs gravement assis dans la cour de la maison attenant à leur chapelle ; leurs vêtements sont graisseux et malpropres, leurs cheveux longs, leur barbe inculte, mais une grande dignité est empreinte sur leur visage. Pendant que nous les examinons, des pèlerins russes déguenillés et vêtus de fourrures en peau de mouton, les jambes protégées par de grandes bottes, viennent se prosterner devant les images suspendues dans la chapelle. Plus loin, dans la rue bruyante, encombrée de bourgeois et de soldats, un groupe de femmes recouvertes de leurs grands voiles blancs passent gravement devant nous en se cachant soigneusement le bas du visage, pendant que de l'œil resté libre un regard, lancé à la dérobée, nous montre quel intérêt leur inspirent nos costumes européens.

La boutique du coiffeur nous offre un spectacle étrange. Dans une petite échoppe, un Arabe, gravement assis sur un tabouret bas, s'est dépouillé de son keffiè et de son tarbouche; son crâne mis à nu reluit comme le marbre. Le patient tient sous son menton un vaste plat de cuivre pendant que le barbier lui savonne la tête, en l'arrosant par un jet d'eau provenant d'un vase ingénieusement suspendu. Le sol est recouvert de nattes plus ou moins fines, et contre les murs recrépis à la chaux sont suspendus des plats à barbe ornés de peintures éclatantes, et des miroirs à main artistement incrustés de nacre.

Les échoppes des cordonniers sont, en Orient, toujours les mieux fournies et les plus originales. Deux ou trois ouvriers travaillent assis sur des escabeaux peu élevés et se servent à peu près des mêmes instruments que nos savetiers. Ils sont entourés de gargoulettes destinées à rafraîchir l'eau et des inséparables narghilèhs. Pantoufles et chaussures sont pittoresquement suspendues autour de la muraille, d'un jaune clair pour les femmes, rouges, en cuir de Russie pour les hommes. Malheureusement, depuis quelque temps, ces souliers orientaux sont de plus en plus remplacés par d'affreux produits des fabriques autrichiennes ou belges. Le goût se perd, et les extrémités élégamment relevées *à la poulaine* sont transformées en bouts carrés et sans grâce.

Les porteurs d'eau, accompagnés de petits ânes vifs et alertes, chargés de quatre cruches attachées sur le bât par un cercle de bois, courent rapidement dans les rues en offrant leur marchandise de porte en porte.

Près d'une fontaine dont la margelle est formée de pierres brutes pittoresquement agencées, de gracieuses fillettes de huit à dix ans, vêtues d'un pantalon et d'une veste en cotonnade blanche, la tête couverte d'un joli fez à gland d'or, tirent avec peine une cruche qu'elles ont descendue au fond du puits, et vont ensuite en verser le contenu dans une amphore qu'un grand paresseux de jeune Turc maintient en équilibre. Ce petit groupe, vivement éclairé par un soleil splendide, faisait un charmant tableau.

Près de là, un marchand ambulant offre aux passants la délicieuse limonade qu'il transporte dans une outre en peau. Pour appeler l'attention des promeneurs, il frappe très rapidement l'une contre l'autre deux petites coupes en métal, qui remplacent la raquette de certains vendeurs parisiens. Un boulanger passe à côté, portant comme étalage une large corbeille sur laquelle sont disposées les appétissantes galettes qui constituent le pain des Arabes; il les offre en poussant un cri guttural aigu.

La garnison d'Acre est considérable; aussi les cafés sont-ils nombreux, comme dans toutes les villes de guerre. Dans un de ces établissements, installé dans un bouge qui ressemble à une cave, nous voyons un spectacle étrange : un danseur qu'on nous dit être natif de Mésopotamie, vêtu presque comme un montagnard d'Écosse, se livre à une danse très savante au son des castagnettes. Deux jeunes femmes, qui paraissent être plutôt levantines que de race arabe, l'accompagnent en jouant tantôt d'un tambourin, tantôt d'une sorte de guitare. Les consommateurs, parmi lesquels nous reconnaissons quelques Persans, immobiles et attentifs, paraissent ravis de ce spectacle et semblent goûter un plaisir sans pareil. Le beau danseur est admirable de formes; sa figure efféminée est d'une régularité parfaite, ses grands yeux noirs sont pleins de feu, sa tête est couverte par une longue chevelure noire gracieusement bouclée.

Un charmeur de serpents ouvre ensuite une caisse dans laquelle il tient enfermées trois ou quatre grosses couleuvres noires (*Zamenis viridiflavus*, var. *carbonarius*), auxquelles il fait exécuter une singulière danse en sifflant un air particulier et en dirigeant leurs mouvements avec une baguette.

Des chanteurs italiens lui succèdent, et nous sortons.

Après avoir épuisé toutes les curiosités d'Acre nous partons pour Haïfa. Cette petite ville, très prospère depuis quelques années, est bâtie au pied du mont Carmel. Nous contournons le port d'Acre, et, quelques minutes après avoir franchi l'enceinte de la ville, nous passons à gué le petit fleuve Nahr el-Naaman, l'ancien Belus. C'est à l'embouchure de ce ruisseau, large de quelques mètres à peine, que les Phéniciens, au dire de Pline, trouvèrent les procédés de la fabrication du verre. Si la tradition est vraie, nul lieu du monde ne serait plus digne d'intérêt que ce ruisselet qui a vu se produire une des découvertes les plus remarquables, sans laquelle l'industrie moderne et une grande partie des sciences physico-chi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Danseur de Mésopotamie et musiciennes à Saint-Jean-d'Acre. — Dessin de E. Zier, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

miques n'auraient absolument pas pu se développer. Le fleuve Belus prend sa source à quelques kilomètres de son embouchure, dans les marécages appelés par Pline *palus cenderia*. L'été, les marécages sont presque à sec et le fleuve sans eau. Mais après les pluies de l'hiver et du printemps les marais se transforment en un vrai lac, et le Belus devient un torrent furieux qu'on a souvent de la peine à franchir. Nous cheminons sur le sable humide pour épargner une trop grande fatigue à nos montures, car de chemin il n'en est pas de traces. C'est sur ce même rivage que la petite armée de Bonaparte, décimée par la peste, se retirait vers Jaffa, après l'inutile mais épouvantable boucherie de Saint-Jean-d'Acre. A notre gauche, des dunes, formées par un sable très fin, nous cachent la vue de la plaine bornée à l'est par les collines de Cheffa-Amer. En face de nous se dresse la gigantesque croupe du mont Carmel, dominée par le couvent dont les blanches constructions tranchent vivement sur le bleu de la mer et du ciel. A sa base

Haïfa. Vue de la base du mont Carmel. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

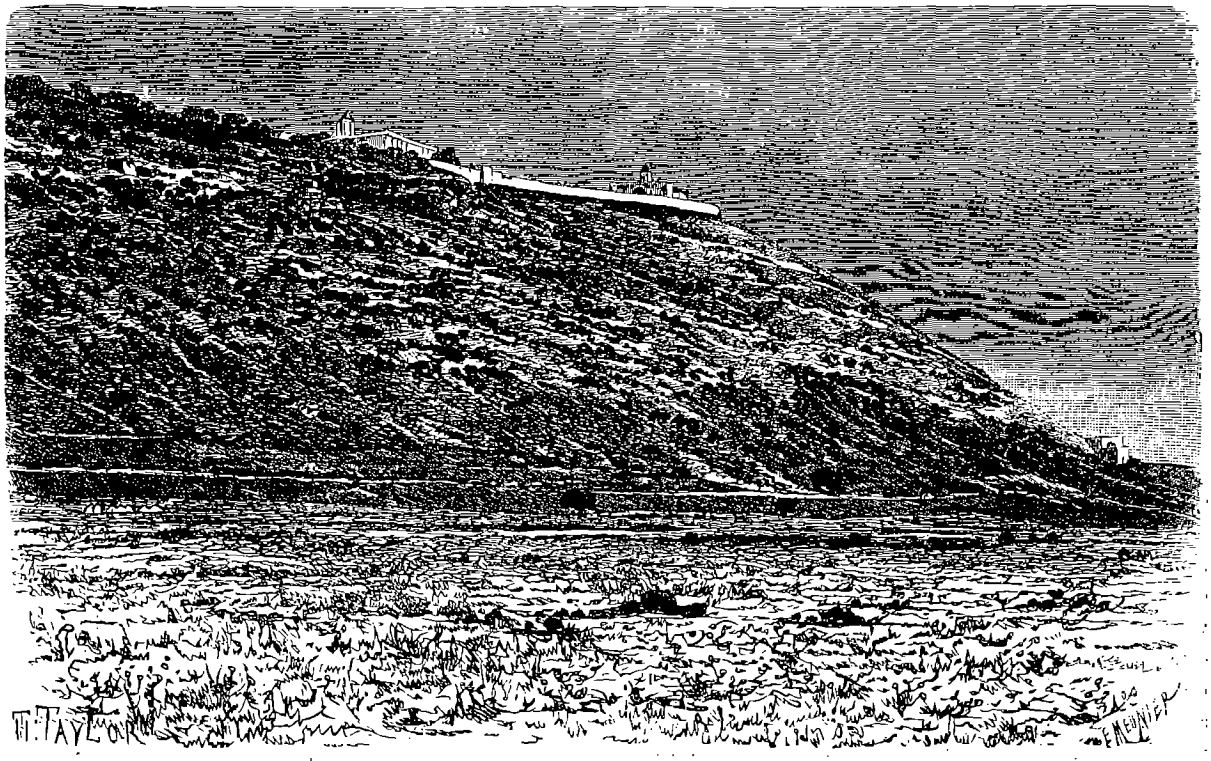
s'élève la ville de Haïfa, entourée d'une forêt de dattiers, et, à notre droite, les flots de la baie d'Acre viennent se briser avec fureur en roulant des bandes d'écume jusque sous les pieds de nos chevaux, qui reculent épouvantés.

La baie d'Acre est très perfide pour les navires à voiles, qui bien souvent ne peuvent s'éloigner à temps, lorsque souffle le vent d'ouest. Il est facile de constater les dangers que présente cette côte inhospitalière: entre Saint-Jean-d'Acre et Haïfa, nous comptons vingt-trois grosses barques ou trois-mâts naufragés, jetés à la côte par une tempête qui avait eu lieu quelques jours avant notre passage. La plupart de ces carcasses sont profondément enfoncées dans le sable, et quelques-unes ont été projetées à trente ou quarante mètres par la violence des vagues et du vent. De nombreux ouvriers sont occupés à démolir ces épaves qu'il est possible de fouler du pied des chevaux.

Dr LORTET.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le mont Carmel vu de Haïfa. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

LA SYRIE D'AUJOURD'HUI,

PAR M. LORTET, DOYEN DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE LYON,

CHARGÉ D'UNE MISSION SCIENTIFIQUE PAR M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

HAÏFA.

La mer, remuée jusque dans ses profondeurs, a rejeté sur le sable un grand nombre de ses habitants; aussi pouvons-nous faire une ample collection de belles éponges et d'animaux inférieurs difficiles à se procurer. Parmi les coquilles se trouvent les *Donax trunculus*, *Pectunculus glycimeris*, *Tellina costæ*, *T. planata*, *Cerithium mediterraneum*. Nous récoltons aussi en grande quantité le singulier et rare oursin appelé *Brissus unicolor* qui ne vit que dans les grands fonds. Des crabes, de gigantesques méduses et des tortues marines sont échoués de tous les côtés.

De nombreux pêcheurs, entièrement nus, entrent dans la mer jusqu'à mi-corps. Ils restent immobiles, l'épervier sur l'épaule, scrutant, de leur regard perçant, la profondeur des eaux. Lorsque la vague arrive et retombe sur elle-même en gracieuses volutes, verdâtres et transparentes, l'Arabe a vu, de son œil d'aigle, le poisson entraîné par les flots. L'épervier est lancé avec rapidité, et dans ses mailles retient captif l'animal que le pêcheur manque bien rarement. Des vautours chauves (*Percnopterus fulvus*) et des aigles (*Aquila fulva*) sont occupés à se repaître de la riche proie que la tempête vient de leur envoyer.

Deux heures après avoir quitté Acre, nous traversons à gué l'embouchure du Nahr el-Mukutta, l'ancien Kishon. Le fleuve est rapide, et ses eaux occasionnent une véritable barre en se jetant dans celles de la Méditerranée. Sa largeur est de trente à quarante pieds, sa profondeur de trois ou quatre; aussi faut-il prendre les plus grandes précautions, à certaines époques de l'année, pour le franchir sur des bancs de sables mouvants qui engloutissent souvent les bêtes de somme. Pendant l'hiver le passage

1. Suite. — Voy. t. XXXIX, p. 145, 161 et 177; t. XLI, p. 1, 17 et 33.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

est souvent absolument impossible. Quelques minutes plus tard, nous entrons dans les jardins de Haïfa, et, après avoir traversé la ville arabe fort pittoresque, nous allons camper sous de magnifiques et gigantesques caroubiers, qui ombragent les champs, à la base du Carmel, au-dessus de la nouvelle ville allemande.

Khaifa, qu'on doit prononcer Haïfa, est l'ancienne *Scaminum* de saint Jérôme et d'Eusèbe. En 1100, Tancrède l'emporta d'assaut. Après la bataille de Hattin, elle tomba entre les mains de Salah ed-Din, et plus tard fit partie du pachalik de Saint-Jean-d'Acre. Cette ville est considérée avec juste raison comme le port de Tibériade dont elle n'est séparée que par deux journées de marche. Évidemment destinée à un grand avenir, elle deviendra dans quelques années probablement tête de ligne de la grande voie de communication qui permettra d'apporter à peu de frais les blés et les riches productions de la plaine d'Esdrelon, de la vallée du Jourdain et d'une partie du plateau du Hauran. La végétation des jardins de Haïfa est presque la même que celle de l'Égypte. Il y a sur les flancs du Carmel de superbes bois de lauriers (*Laurus nobilis*), et autour de la ville même de grandes plantations de palmiers. C'est ici que se trouve la limite nord de la maturité de la datte en Syrie.

Depuis que les navires du Lloyd autrichien font escale à Haïfa, la prospérité de la ville s'est beaucoup accrue. Les quartiers turcs et arabes sont très rapprochés de l'embouchure du Kishon, tandis que la nouvelle ville, peuplée par des Allemands, s'accroît surtout au nord-ouest du côté du Carmel. Le port de Haïfa est peu profond et ne peut recevoir que des barques; aussi les navires sont-ils obligés de rester à l'ancre à une grande distance de la ville, dans une rade aussi dangereuse que celle de Saint-Jean-d'Acre. Le nombre des habitants est aujourd'hui de plus de six mille, dont la moitié sont musulmans; les autres sont chrétiens et israélites.

Du côté de la terre ferme, la ville est entourée d'une mauvaise muraille de construction sarrasine, qui, toute délabrée qu'elle est, a rendu encore en ces derniers temps de grands services, en mettant Haïfa à l'abri des coups de main des nomades pillards. Deux portes donnent accès dans la ville; l'une est située à l'ouest, l'autre à l'est.

Depuis douze à quinze ans les templiers allemands sont venus dans la contrée fonder une colonie qui est fort prospère. Au début, les colons ont été décimés par les fièvres pernicieuses; mais depuis qu'ils ont cultivé et assaini la plaine qui s'étend entre le pied du Carmel et la mer, la mortalité a beaucoup diminué. Les habitations de ces étrangers sont bien construites et tenues avec une grande propreté, aussi tranchent-elles fortement à cet égard avec celles de leurs voisins orientaux. Autour des maisons, de jolis jardins protégés par des murs de clôture sont plantés de légumes et d'arbres fruitiers. On y voit aussi des fleurs cultivées, ce qui est excessivement rare en Syrie. Les rues sont alignées et macadamisées avec soin. La colonie est formée par environ huit cents Wurtembergeois et Saxons; beaucoup sont venus ici pour échapper au service militaire pendant la guerre franco-allemande et pour fuir la rude main de l'*homme de fer*. Ces détails me sont donnés par un brave homme que je rencontre à la porte de son jardinet et qui est tout heureux d'entendre un étranger parler allemand. Il m'avoue qu'il est charmé de la liberté dont on jouit ici. Au début de la colonisation les enfants mouraient presque tous à deux ou trois ans, emportés par les affections intestinales ou les fièvres. Aujourd'hui la plupart résistent et peuvent s'acclimater, quoiqu'il n'y ait point eu de mariages mixtes entre les races allemande et arabe.

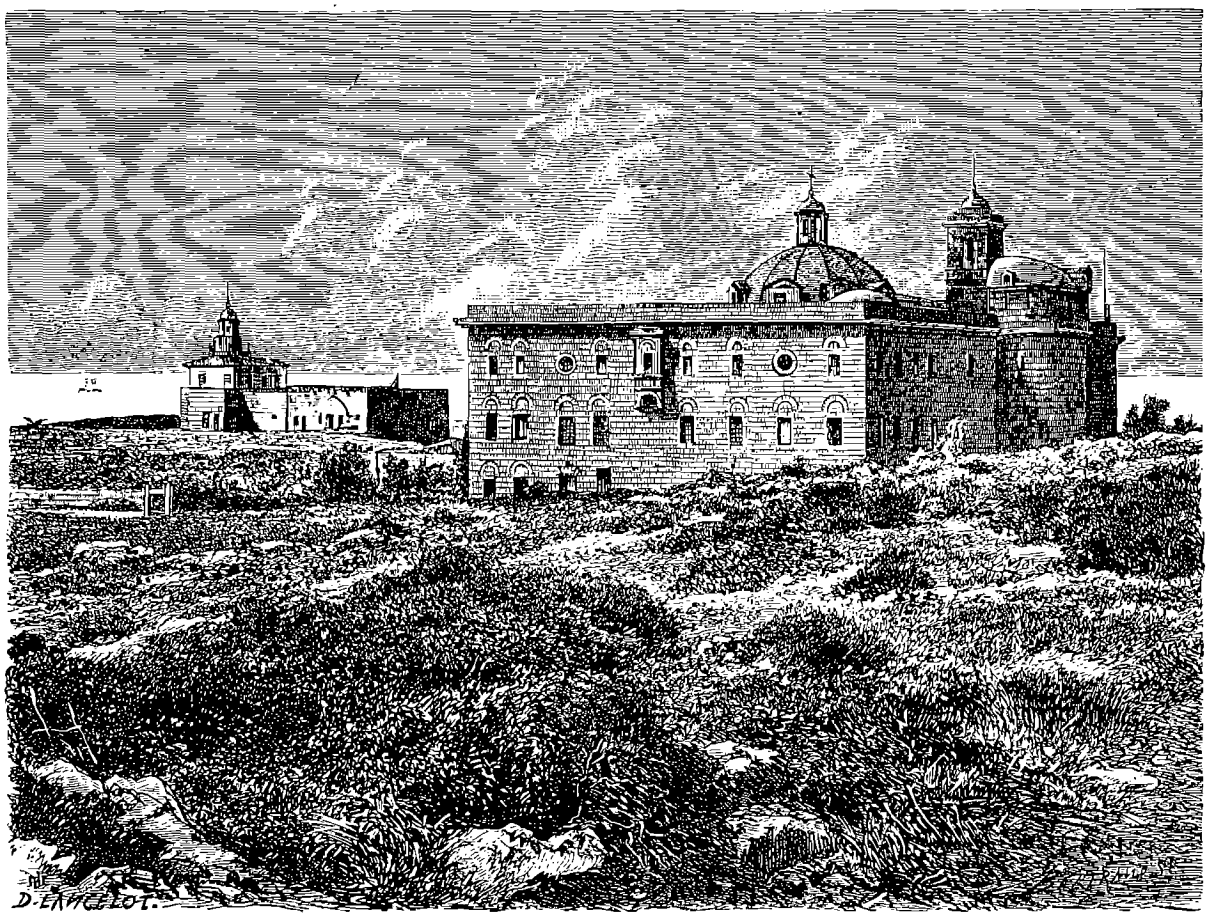
J'ai été heureux d'avoir pu visiter quelques-unes des maisons de ces honnêtes templiers. Elles sont toutes très simples, mais d'une grande propreté; les murs, recrépis à la chaux teintée en bleu ou en vert, portent des gravures religieuses ou des photographies du pays natal. Les meubles sont européens, et dans le modeste salon on trouve toujours une petite bibliothèque composée de livres de piété et des œuvres des poètes nationaux. La colonie de Haïfa, comme celles de Jaffa et de Jérusalem, deviendra certainement un centre de régénération pour les populations corrompues et avachies de l'Orient. Déjà celle de Haïfa a prouvé son énergique vitalité en construisant une route carrossable entre la mer et Nazareth. Ces légitimes succès, auxquels on ne peut qu'applaudir, ont lieu évidemment au détriment de l'influence française, laquelle ne se fait plus sentir aujourd'hui que par l'intermédiaire de moines et de religieux de différents ordres, pour la plupart espagnols et italiens; ces étrangers ne se cachent pas pour manifester tout haut le peu de sympathie qu'ils ont pour la France, qui cependant les protège et les paye. Si notre pays ne veut pas voir le prestige, qu'il avait si légitimement acquis, disparaître en Syrie, il faut qu'il suive l'exemple des Allemands, des Anglais et des Russes; qu'il envoie en Orient, non des franciscains hostiles à notre pays, mais de vrais colons, mariés, chefs de famille, pouvant montrer, non pas seulement par des paroles, mais surtout par l'exemple, comment on arrive à l'indépendance et même à la fortune par une vie morale, par le travail et l'économie. Il y a là pour la France un intérêt de premier ordre; malheureusement, si l'on n'y prend garde, il sera bientôt trop tard pour reconquérir le terrain perdu.

La colonie allemande de Haïfa est entourée de beaux jardins dans lesquels on voit un grand nombre d'arbres fruitiers d'Europe. Les oliviers sont superbes; sur les premières collines du Carmel, les colons ont planté des vignes qui réussissent admirablement. Le vin est bon et ressemble assez à celui de certaines parties du sud de la France.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE CARMEL.

De Haïfa, le chemin qui mène au couvent du Carmel passe d'abord au milieu des oliviers et des cultures, puis il s'élève rapidement au moyen de grands escaliers en pierre jusqu'à la plate-forme terminale, sur laquelle est bâti le couvent, à cent quatre-vingt-quinze mètres d'altitude. La pente de la montagne est extrêmement raide, le chemin à quelques endroits est presque vertigineux lorsqu'on est à cheval. Les flancs de la montagne sont recouverts de lentisques et de chênes kermès. Arrivés au couvent, nous frappons à une porte basse, et un moine vient nous ouvrir pour nous faire parcourir le magnifique établissement édifié par le frère Jean-Baptiste de Frascati. Les murs sont épais comme ceux d'une forteresse, et des terrasses du couvent on jouit d'une vue admirable sur la plaine de Saint-Jean-d'Acre et sur la Méditerranée. La mer se voit de trois côtés à la fois, on croirait être sur la proue d'un gigantesque navire. Au nord, on aperçoit le Ras el-Nakoura bien au delà de Saint-Jean-d'Acre; au sud, Athlit, l'ancien *castellum peregrinorum* des croisés, et un peu plus loin les ruines de Césarée. Le soir, le soleil, qui se couche en pleine eau, dore



Couvent du mont Carmel. — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

glorieusement la surface des vagues. Jamais je n'ai vu une étendue de mer aussi vaste et aussi lumineuse.

La chaîne du Carmel, qui est un prolongement des montagnes de la Samarie, se dirige du sud-ouest au nord-est et se termine à la Méditerranée par le cap remarquable qui porte le couvent. La montagne est exclusivement formée par un calcaire jurassique et crétacé dans lequel on trouve de nombreuses concrétions siliceuses appelées *têtes de chats* par les géologues. C'est ce que les anciens pèlerins rapportaient comme un précieux souvenir sous le nom de *melons d'Élie* ou de *lapides Judaïci*. Quelques paléontologistes ont décrit ces singulières productions sous le nom de *septarium*. On trouve aussi dans quelques parties de la montagne de curieux oursins fossiles. Le Carmel est recouvert presque partout d'une riche végétation arborescente. Les chênes y sont nombreux et fort beaux; dans les clairières il y a de véritables prairies émaillées de fleurs brillantes, surtout au printemps. Cette belle végétation provient de l'abondance des eaux. Du côté de la Méditerranée, le Carmel se termine par un promontoire abrupt ayant la forme d'un cône et visible de très loin en mer. A la base de la montagne s'étend un rivage fort étroit, battu sans cesse par les vents et les flots.

Dès l'antiquité la plus reculée, la situation du Car-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mel et les forêts qui le recouvrent avaient attiré l'attention des populations ambiantes : c'était la montagne sainte, la montagne de Dieu; aussi le prophète Élie y reconstruisit l'autel consacré bien avant lui à Jéhovah. Le Carmel ne semble jamais avoir été très habité, mais c'était un lieu de refuge, et des grottes naturelles permettaient à de nombreux cénobites d'y vivre en paix. Pythagore paraît être venu d'Égypte pour se retirer pendant quelques années dans une de ces cavernes. A l'époque de Tacite il y avait sur la montagne un autel dédié à la divinité du Carmel. Vespasien fit consulter ce dieu par l'intermédiaire des prêtres. Dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, des pèlerins et des ermites se rassemblaient sur le sommet, où l'on trouve encore un certain nombre d'inscriptions grecques. Au douzième siècle, ces cénobites s'associèrent pour former un ordre, qui fut reconnu en 1207 par le pape Honorius III. En 1252, le roi Louis IX visita le Carmel. Plus tard, et à plusieurs reprises, les moines furent massacrés par le pacha d'Acre et l'église chrétienne fut transformée en mosquée. Lorsque Bonaparte, en 1799, assiégea Acre, les bâtiments du couvent servirent d'hôpital pour les blessés et les malades de l'armée française; mais, après la retraite sur Jaffa, les Turcs massacrèrent, après les avoir odieusement mutilés, nos malheureux compatriotes, dont les restes reposent aujourd'hui sous une petite pyramide élevée dans un des jardins du couvent. En 1821, Abdallah pacha détruisit les bâtiments de fond en comble, mais ils furent réédifiés sept années plus tard par le zèle du frère Jean-Baptiste, un moine italien, qui pendant plusieurs années parcourut l'Europe pour recueillir les sommes nécessaires. Ce magnifique établissement est aujourd'hui habité par une vingtaine de carmélites, Italiens ou Espagnols, qui y donnent l'hospitalité comme dans presque tous les couvents de la Syrie. Les bâtiments ne sont remarquables que par leur masse. L'église est ornée dans le style italien, de mauvais goût; sous l'autel se trouve une petite grotte qui, dit-on, fut habitée par Élie. Dans tous les corridors il y a des nids de la gracieuse petite hirondelle de Palestine (*Hirundo rufula*). A l'extrémité de la plate-forme qui porte le couvent, on a construit récemment un phare pour éclairer cette côte inhospitalière et dangereuse.

En une heure et demie, on gagne, en passant à travers les bois, la plus haute sommité du Carmel, située au nord et dominant la vallée d'Esdrelon. On atteint là six cent vingt-deux mètres d'altitude, et l'on jouit d'une vue splendide sur la plaine, au milieu de laquelle le Kishon, dont les eaux brillent comme de l'argent, se déroule en un long serpent sur les terres d'un noir rougeâtre intense.

A l'ouest du Carmel, au bord de la mer, à une journée de marche de Haïfa, près des ruines de Césarée, on rencontre le petit fleuve Zerka qui vient des hauteurs voisines. Entre la montagne et la mer, il forme de vastes marécages rendus presque impénétrables par les roseaux et les cypéracées élancées, au milieu desquels on rencontre le crocodile. C'est le seul cours d'eau de la Syrie avec le Kishon où l'on trouve ce gigantesque reptile dont la présence avait fait donner au Nahr Zerka le nom de fleuve des Crocodiles, *Crocodilion*, par les anciens. Nous n'avons pas eu le plaisir de voir cet animal vivant dans les eaux du Zerka, mais un individu desséché que nous avons pu étudier à Haïfa nous a prouvé que le crocodile de Syrie est d'une autre espèce que celui d'Égypte. Il n'a donc pu, comme on l'a dit, être acclimaté par les Égyptiens désireux de transporter dans leur colonie un de leurs animaux sacrés. Le Nahr Zerka a un cours très limité; il sort d'une source située au pied des montagnes et assez forte pour faire tourner un moulin; un peu plus loin, il se transforme en un marais encombré d'une végétation puissante et qui occupe toute la largeur de la plaine, c'est-à-dire trois à quatre kilomètres. Au sud de Tantoura, le marais redevient un ruisseau qui va se précipiter dans la mer près d'un pont situé non loin d'un moulin. Dans l'antiquité, des aqueducs aujourd'hui en ruine conduisaient ces eaux à Césarée. C'est dans les marécages dont la surface ne dépasse point cinq ou six hectares que l'on trouve les crocodiles, mais ils ne doivent pas habiter là en grand nombre, la place dans laquelle ils peuvent s'abriter étant beaucoup trop restreinte.

En sortant de Haïfa, le chemin de Nazareth se dirige immédiatement à l'est dans la plaine dominée au couchant par les cimes du Carmel; à gauche, on a les nombreux méandres et les marécages du Kishon. Ce petit fleuve, qui est le produit du drainage des eaux de la grande plaine d'Esdrelon et de celle de Zébulon, coule quelquefois dans un lit profondément creusé dans une terre noirâtre; les berges sont alors escarpées, taillées à pic et hautes de plusieurs mètres. D'autres fois, son lit se subdivise et forme de grands marais, recouverts de joncs et de roseaux, parmi lesquels fourmillent des tortues d'eau (*Emys caspica* et *Emys sigris*) et de nombreux oiseaux aquatiques aux brillantes couleurs. Il y a là, comme dans le Nahr Zerka, des crocodiles d'une belle venue. Le fait est aujourd'hui hors de doute, grâce à une exploration d'un Anglais, M. J. Mac-Gregor, qui, en 1868 et en 1869, a parcouru en yole-périssoire les principaux cours d'eau de la Syrie. Sur le Kishon, non loin de Haïfa, il a vu au milieu des roseaux des crocodiles d'une taille assez considérable, qui se sont approchés fort près de son embarcation et qu'il a été obligé de repousser à coups de rame.

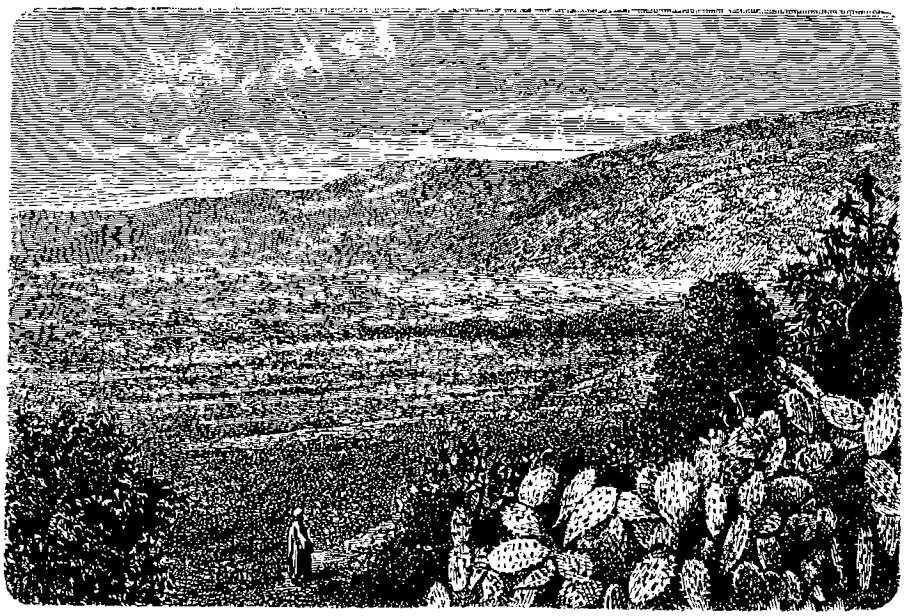
A droite, le sentier est dominé par les flancs du Carmel recouverts de sombres forêts. Des aigles gigantesques (*Aquila chrysaetus*) planent dans les airs ou viennent se percher sur les arbres morts et les rochers voisins.

Près d'une belle source, dont les eaux vives et abondantes se jettent dans le Kishon, s'élève un village placé au milieu d'un bois d'oliviers et de dattiers :

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

c'est Belad es-Cheikh. Sous les arbres, nous faisons voler un grand nombre de petites chouettes très communes en Syrie (*Athene Persica*). Cet oiseau a une physionomie si intéressante et son plumage doré est si gracieux, qu'on en ferait un charmant animal de volière. Un peu plus loin, sur un monticule formé par des décombres, on rencontre le petit hameau de Jajur. Les misérables huttes de boue et de paille hachée sont cachées par l'énorme haie de cactus qui constitue un solide et impénétrable rempart autour du village. Les habitants, de pauvres fellahs qui semblent minés par la faim et la fièvre, s'avancent curieusement pour nous voir passer. Dans le voisinage, sur les collines près desquelles nous chevauchons, nous traversons des buissons chargés de fleurs blanches très élégantes : c'est le *Styrax officinale* dont l'ancienne pharmacopée faisait un fréquent usage.

Arrivés à un point où le chemin paraît praticable, nous nous dirigeons sur les replis de terrain qui séparent la plaine d'Acre de celle d'Esdrelon. Nous éprouvons les plus sérieuses difficultés à franchir les trous et les fondrières qui barrent à chaque instant le passage. De grandes précautions sont absolument nécessaires : souvent un fossé ou une mare ne paraît avoir que quelques pouces d'eau, et les chevaux y enfoncent cependant rapidement jusqu'au ventre. Notre drogman disparaît presque sous nos yeux dans un de ces gouffres, et nous ne parvenons à l'en tirer qu'au prix des plus vigoureux efforts. Nous avons aussi beaucoup de peine à passer le Kishon, profond de quatre ou cinq pieds et dont les berges sont des murailles hautes de plusieurs mètres. Dans ces champs inondés de tous les côtés, nous apercevons de belles fleurs; une asphodèle surtout dépassait de ses gerbes



Plaine d'Esdrelon et le mont Carmel. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

dorées les autres plantes des prairies : c'est l'*Asphodeline lutea*, plante cultivée depuis longtemps dans nos jardins.

Les collines au milieu desquelles nous cheminons bientôt sont couvertes de chênes élevés, et, entre les arbres, les clairières sont tapissées d'une herbe fine et fleurie. Nous voyons là, pour la première fois, dans toute sa vigueur, le beau lin à fleurs roses (*Linum pubescens*) qui doit être notre inséparable compagnon dans la Syrie méridionale, et dont les fleurs admirables font l'ornement de ces gracieux parterres naturels. De tous les côtés, les femmes fellahs sont occupées à arracher ces plantes textiles pour les faire rouir et pour en filer leurs longues chemises bleues. Dans ces grands bois la solitude solennelle nous impressionne vivement; le ciel est splendide, le soleil se joue merveilleusement dans le feuillage où des oiseaux brillamment colorés se livrent à de joyeux ébats. C'est avec peine que nous nous décidons à quitter ces lieux enchanteurs lorsque le soleil baisse déjà à l'horizon; nous reprenons le chemin dans le wady Maloul et nous arrivons à un petit col d'où l'on peut distinguer Seffurièh, l'ancien Séphoris, le mont Thabor et toutes les montagnes des environs. Quelques minutes après, nous sommes sur le bord d'un vaste amphithéâtre au fond duquel nous apercevons la petite ville de Nazareth.

NAZARETH.

Une descente extrêmement rapide nous conduit au centre de la ville, que nous ne faisons que traverser, pour aller camper dans un champ, sous de gros oliviers, près de l'antique fontaine où les superbes femmes du pays viennent remplir leurs cruches élégantes.

La petite ville de Nazareth, appelée Nazirah par les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Arabes, est située dans un vaste cirque orienté sud-sud-ouest, nord-nord-est, et entouré de collines crétacées élevées de quatre à cinq cents mètres au-dessus de la mer. Les maisons, bâties presque toutes en pierres de taille, s'étagent sur le versant ouest d'une montagne dont le sommet domine la ville. Quelques-unes de ces hauteurs sont dénudées, les autres couvertes de broussailles, de plantes aromatiques et de fleurs aux brillantes couleurs. Au printemps, cette partie de la Galilée est un parterre non interrompu, formé surtout par des myriades d'anémones, de renoncules, de tulipes, d'iris et de scabieuses. Des terrasses soutenues par des murs permettent de cultiver de magnifiques figuiers et des oliviers gigantesques; çà et là, quelques rares dattiers dressent leurs têtes gracieuses au-dessus des autres arbres.

La plus haute des collines a cinq cent quarante-cinq mètres d'altitude; elle est située au nord de la ville et porte un petit monument funéraire appelé Neby Sain ou Neby Ismaïl. De cet endroit la vue est admirable : à l'est, c'est le dôme arrondi du Thabor, le petit Hermon ou Djebel Dahi, les montagnes de Gelboa, celles de la Samarie, la ville de Jenin et enfin la croupe allongée du Carmel tombant brusquement à son extrémité nord dans la baie de Saint-Jean-d'Acre, dont les flots éclairés par le soleil couchant ressemblent à de l'or en fusion. La ville d'Acre, cachée par des replis de terrain, n'est point visible. Au nord s'étend la belle plaine de Buttauf dont les eaux viennent alimenter le Kishon. A l'extrémité de ce plateau, on distingue nettement le grand village de Seffurièh, l'ancienne *Diocesarea*, puis les hauteurs qui, s'étageant les unes derrière les autres, se terminent à l'horizon par la montagne de Safed.

Très loin, à l'est, se montre un océan de collines qui se confondent avec les vaporeuses sommités du Hauran situées de l'autre côté du lac de Tibériade. Au sud, on aperçoit les villages d'Endour, de Nain et de Zerin ainsi qu'une grande partie de la plaine d'Esdrelon; enfin, au nord-est, domine le majestueux Grand Hermon couronné de ses neiges immaculées qui persistent jusqu'au mois de juillet. On peut difficilement détourner les yeux de ce panorama qui revêt des teintes magnifiques au coucher du soleil, et on se sent profondément ému en se rappelant que, durant les trente premières années de sa vie, les regards du Libérateur de l'humanité se sont reposés sur cette nature riante, pleine de grâce et de grandeur.

La ville de Nazareth a une histoire fort obscure; elle n'est pas citée une seule fois dans l'Ancien Testament et n'est que très rarement mentionnée par les historiens de l'antiquité. A l'époque des croisades, elle fut donnée en fief à Tancrède avec tout le territoire situé entre Tibériade et Haïfa. En 1187, la ville retomba au pouvoir des musulmans, et plus tard elle fit partie de la principauté druse de Fakhr ed-Dîn. Depuis quelques années elle est en pleine voie de prospérité, grâce à la protection des puissances européennes et à un commerce assez actif avec Haïfa et Saint-Jean-d'Acre. Le transit peut actuellement s'effectuer en voiture sur la nouvelle route construite par les templiers allemands établis au pied du mont Carmel. Au printemps, cette petite bourgade est ravissante lorsque ses maisonnettes blanches se détachent sur le vert tendre des oliviers, sur les sombres haies d'énormes cactus et sur les moissons émaillées d'iris à fleurs bleues et de renoncules écarlates (*Ranunculus asiaticus*) qui remplacent ici les bluets et les coquelicots de nos blés.

Jeune femme musulmane de Nazareth (voy. p. 56). — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

La population chrétienne de la ville s'est beaucoup accrue depuis quelques années. Aujourd'hui il n'y a guère que deux mille musulmans pour dix à onze mille chrétiens appartenant à différentes sectes. On trouve aussi quelques Israélites offrant un type particulier qui les différencie de ceux de Jérusalem : leurs yeux et leurs cheveux noirs, leur teint bronzé, les rapprochent beaucoup des Bédouins des plaines du Thabor.

La plupart des habitants sont occupés au travail des champs; le blé, la vigne, les oliviers, les figuiers et le coton arborescent sont surtout cultivés dans les environs. On exporte aussi annuellement une certaine quantité de tabac très estimé en Palestine.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nazareth. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La race autochtone est superbe, hommes et femmes sont admirables de formes et de traits. Les femmes surtout sont les plus belles de toute la Syrie; aussi rencontre-t-on partout des figures d'une régularité parfaite, pleines de noblesse et de majesté. Le costume des habitantes de Nazareth est des plus élégants et ne se retrouve nulle part ailleurs : les pantalons bouffants sont brodés en soie de couleur dans le bas; une chemisette en cotonnade plissée, très fine, laisse une partie des seins à découvert, et une tunique, soutenue à la taille par une ceinture rayée, leur sert de vêtement de dessus. La tête, toujours petite, portée par un cou délicat, est couverte d'un keffiè de soie dorée, retenu par un long voile en forme de turban, qui ne cache nullement le visage, et dont les extrémités retombent avec grâce sur les épaules. Le front et la poitrine sont ornés de nombreuses pièces de monnaie formant des parures d'une grande richesse.

Après la cérémonie du mariage, la fiancée est toujours emmenée dans sa maison sur un chameau dont le licol et la selle sont ornés de broderies rehaussées de coquilles nacrées. Non loin de nos tentes se célèbrent les fiançailles d'une jeune fille du voisinage. Un grand nombre d'hommes et de femmes, revêtus de leurs plus beaux habits, se tiennent par les mains et forment sous de grands oliviers une immense couronne ondulante. La danse grave et monotone ne consiste qu'en simples mouvements rythmés accompagnés de chants. La foule qui admire ce singulier spectacle bat les mains en cadence afin d'exciter l'enthousiasme, qui arrive à son comble lorsque nous nous mêlons à ces braves gens et que nous déchargeons nos fusils et nos revolvers en l'honneur de la mariée. L'air était tiède et embaumé, l'obscurité succéda brusquement au crépuscule, et bientôt des milliers d'étoiles étincelèrent dans un ciel d'une pureté admirable; en sorte que les danses et les chants se prolongèrent très tard pendant la nuit, et vinrent agréablement bercer nos rêveries et notre sommeil dans nos demeures de toile.

Nazareth est divisée en trois quartiers habités par les Latins, les Grecs et les Musulmans. Ces diverses races vivent ordinairement en paix les unes avec les autres. Dans tous les cas elles s'entendent toutes pour maudire, du fond du cœur, le joug turc, et elles regrettent profondément le gouvernement des Égyptiens qui, sous Ibrahim pacha, leur donnait un semblant de sécurité.

De nombreux établissements religieux élèvent leurs puissantes constructions au-dessus des petites maisons des particuliers. Les Grecs ont à présent un évêque métropolitain et une église consacrée à l'ange Gabriel; les Latins, un couvent de franciscains et un autre érigé par les dames de Sion; les missions protestantes, une école et une église, et tout récemment la Société d'éducation pour les femmes, de Londres, a construit sur une des collines du sud-ouest une superbe maison destinée à recevoir les jeunes filles orphelines ou abandonnées.

Nazareth. — Atelier de charpentier.
Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

Le couvent des franciscains renferme l'église de l'Annonciation, reconstruite en 1730, et dans laquelle les religieux font voir la place où l'ange annonça à Marie la naissance du Messie. Derrière l'autel on descend dans une petite grotte qui servait d'habitation à Marie; on montre même l'endroit qui lui servait d'oratoire et celui où se trouvait sa couche! Pour qui connaît l'immuabilité des choses de l'Orient, il est bien plus probable, au contraire, que Joseph et Marie habitaient une maisonnette semblable à celles que l'on rencontre dans les quartiers pauvres de la ville, et que l'atelier du charpentier était à peu près semblable à ceux que l'on voit encore dans certaines ruelles et dont je donne une photographie fidèle.

L'église est à trois nefs, et de chaque côté se trouvent trois autels. On arrive par des escaliers de marbre au maître-autel dédié à l'ange Gabriel; la crypte se trouve en dessous et on y descend par une rampe de quinze marches qui aboutit dans la chapelle de l'ange. Celle de l'Annonciation est aujourd'hui divisée en deux nefs par un mur de refend. C'est là que se voit au plafond un fragment de colonne suspendu par de fortes barres de fer visibles pour tous, et que la crédulité des pèlerins affirme être retenu par une force mystérieuse.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La fontaine à Nazareth. — Dessin de E. Zier, d'après des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A quelques minutes au sud-ouest de la ville, non loin de nos tentes, se trouve une voûte à moitié ruinée, recouvrant un bassin antique dans lequel s'écoulent les eaux de la seule source qui peut abreuver Nazareth. Le matin et le soir, de longues files de femmes et de jeunes filles viennent remplir leurs grandes urnes à forme antique; elles relèvent leurs jupes, quittent leurs chaussures, et vont pieds nus au milieu du bassin, pour recueillir une eau plus limpide et plus pure. Elles rapportent péniblement la cruche au bord du réservoir, et là, aidées d'une de leurs compagnes, placent la lourde amphore sur leur tête en prenant des poses admirables. Un pan de l'écharpe est enroulé au turban pour former une couronne sur laquelle le vase est posé en équilibre, non debout, mais légèrement incliné sur le côté. La main droite saisit souvent une des anses, tandis que le poing gauche s'appuie sur la hanche afin de faire contrepoids. De toutes jeunes fillettes, âgées de cinq ou six ans à peine, munies de leurs petites amphores, viennent aussi chercher, souvent de très loin, leur provision du précieux liquide. Que d'heures nous avons passées là, couchés sous les arbres près de la fontaine, occupés à contempler ces gracieuses créatures, courbant leurs beaux bras nus pour poser sur leur tête pleine de noblesse ces grandes jarres en terre noire, identiques à celles dont la mère de Jésus devait se servir pour approvisionner d'eau son humble demeure!

C'est autour de cette fontaine que les jeunes gens de la ville viennent faire la cour à leurs belles fiancées. Nazareth est la seule ville de la Syrie où ce mélange des sexes soit toléré dans un lieu public; et quoique ce rapprochement soit fortement blâmé par les puristes turcs, il est évident que la moralité est ici très supérieure à ce qu'elle est chez les populations voisines dont les femmes sont rigoureusement séquestrées. Les musulmans de Nazareth, ainsi que ceux de la plupart des autres villes de la Syrie, ont conservé, sous certains rapports, les apparences de la vertu et de l'honnêteté. Mais ce dehors austère ne peut tromper personne. Lorsqu'on s'informe de ce qui se passe dans ces familles sévèrement fermées, on apprend que la plus grossière immoralité y règne fort souvent; hommes et femmes ont une dépravation de mœurs impossible à décrire, et, quoique l'usage du vin et des liqueurs fermentées soit défendu par la loi religieuse, la plupart des hommes s'enivrent tous les soirs en buvant une grande quantité de raki et d'alcool. Aussi les cas de *delirium tremens* et de ramollissement cérébral sont-ils aujourd'hui très fréquents. Ceci ne s'applique qu'à la population turque des villes, car les Arabes des campagnes ont, au contraire, conservé une sobriété exemplaire, nécessitée du reste par la température très élevée des rayons solaires auxquels les cultivateurs sont journellement exposés.

Pendant la campagne de Bonaparte, en 1799, Nazareth a été occupée par huit cents Français qui envoyèrent des avant-gardes jusqu'à Safed et Tibériade. C'est à deux heures d'ici, près du village de Foulèh, que le général Kléber, avec quinze cents hommes formés en carré, parvint à résister aux vingt-cinq mille soldats de l'armée turque depuis le lever du soleil jusqu'à midi. Bonaparte, averti à temps, put arriver au secours de Kléber avec six cents hommes seulement. Mais les Turcs, croyant avoir affaire à l'avant-garde d'une armée nombreuse, se débandèrent dans le plus grand désordre; beaucoup furent massacrés, et d'autres se noyèrent dans le petit fleuve de Daboury (haut Kishon) qui inondait alors une partie de la plaine. Bonaparte prit son repas du soir à Nazareth et retourna dans la nuit à Saint-Jean-d'Acre. C'est le point le plus au nord qu'il ait atteint en Syrie.

Le village d'Afoulèh est peut-être l'Aphek de la tribu d'Issachar; celui de Foulèh, situé près de là, est dans tous les cas le *Castrum fabæ* des croisés. On y voit encore quelques pans de murailles cachées sous des chardons gigantesques. Cette forteresse fut probablement détruite en 1187 par Saladin. La bataille du mont Thabor, dont nous avons parlé plus haut, a été ainsi appelée parce que du champ de l'action on aperçoit la cime de la montagne célèbre; mais, en réalité, le combat n'eut lieu que très près des villages dont nous avons parlé. Foulèh n'est habité aujourd'hui que par une quinzaine de familles de fellahs fort misérables.

A Nazareth, près de notre campement, se trouve la maisonnette d'un pauvre charbonnier emprisonné cruellement parce qu'il ne peut donner aux agents du fisc turc la somme énorme qui lui est réclamée. Tout a été enlevé dans cette misérable demeure : la terre battue forme le plancher et sert de siège; il ne reste plus que les quatre murs absolument nus. Un petit tas de charbon de bois et une chèvre ont seuls pu échapper à la rapacité des bachi-bouzouks, et permettent à la malheureuse femme et aux jeunes enfants de ne pas mourir de faim. Ce triste spectacle nous navre, et, le cœur serré, nous rentrons dans nos tentes après avoir promis d'intercéder en faveur du chef de famille. Le soir, la mère vient nous remercier accompagnée d'une de ses filles, Fathma, charmante enfant de quatorze ans. Elle a confectionné à notre intention un fromage de chèvre exquis qu'elle nous offre pour nous témoigner sa reconnaissance.

Le lendemain matin, nous allons voir de bonne heure le kaimakan de Nazareth; ce grand personnage demeure tout en haut de la ville. Nous le trouvons entouré d'une dizaine de notables discutant gravement les intérêts de la cité. A notre arrivée, toute l'assistance se lève respectueusement et le maître du logis nous fait asseoir à la place d'honneur.

Par l'intermédiaire de notre drogman, nous faisons valoir l'extrême misère du père de Fathma, qui est pourtant un très honnête homme, puisque, il y a peu de jours, il a rendu à son légitime propriétaire une bourse pleine d'or trouvée sur le sentier. Nous nous portons garants du payement de sa dette pour laquelle

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous donnons même un petit acompte. Le kaimakan, de la façon la plus aimable et la plus courtoise, nous répond qu'il n'a rien à refuser à des Français aussi illustres que nous, et il nous promet que le soleil ne se couchera pas avant que le père de Fathma soit mis en liberté. Les promesses du magistrat étaient accompagnées de force compliments à l'usage des Syriens.

Lorsque nous sortons de la maison, nous trouvons, à la porte, Fathma et son jeune frère. Aucune parole ne saurait dépeindre la joie de ces enfants lorsque nous leur annonçons la bonne nouvelle; ils se jettent à nos genoux, nous embrassent les mains, et, saisissant un de nos étriers, nous accompagnent ainsi plus d'une heure en nous faisant sans cesse ce gracieux salut des Orientaux qui consiste à porter successivement la main au front, aux lèvres et sur le cœur, pour affirmer ainsi, à celui qu'on veut honorer, qu'on lui donne ses pensées, sa parole et son amour.

Pour sortir de l'entonnoir dans lequel se trouve Nazareth, nous nous dirigeons d'abord vers un col assez élevé d'où la vue est très étendue, et nous redescendons directement vers le sud par une vallée aride et desséchée qui débouche dans la plaine. La route est parcourue par de nombreux habitants du pays, les uns montés sur la croupe de tout petits ânes, les autres à pied, les femmes ayant souvent un enfant dans un berceau en osier placé en équilibre sur la tête. Tous se rendent à Jérusalem pour célébrer les fêtes de Pâques. Nous voyons se dérouler sous nos yeux de véritables scènes bibliques, car rien n'est changé depuis dix-huit siècles dans cet immobile Orient. Ainsi cheminaient Jésus et Marie lorsqu'ils se rendaient dans la ville sainte.

Le sentier nous conduit dans la vaste plaine d'Esdrelon, au milieu d'interminables champs de blé dont les épis atteignent, dans ce sol très fertile, une hauteur extraordinaire. Ailleurs ce sont de vastes espaces recouverts de grandes herbes et de chardons géants (*Notobasis syriaca*) qui portent de belles fleurs, d'un bleu violacé, semblables à celles des artichauts et des

Jenin et les monts Gelboa (voy. p. 60). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

cardons. Dans ces champs partent, de tous les côtés, des nuées de cailles qui se réunissent en troupes nombreuses, avant de traverser la Méditerranée pour se rendre en Europe. Au milieu des herbes, dans les parties incultes, des lièvres gris (*Lepus syriacus*), des chacals (*Canis aureus*) et des gazelles (*Gazella dorcas*) s'élancent sous les pas de nos chevaux, tandis que de grands aigles, des vautours fauves et une myriade d'oiseaux de proie planent sur nos têtes en attendant le moment de la curée. Nous faisons là des chasses superbes, et pour plusieurs jours nous pourvoyons toute la caravane d'un gibier excellent. La plaine d'Esdrelon est élevée en moyenne à quatre-vingt-dix mètres au-dessus de la mer; le terrain est noirâtre, formé d'une argile fine, sans cailloux, qui se crevasse profondément sous l'influence des rayons solaires. Les eaux s'écoulent presque toutes dans le fleuve Kishon, qui est à sec pendant plusieurs mois de l'année; mais une partie du plateau incline fortement du côté de Beisan et du Jourdain en donnant naissance au Watâ el-Jâlûd. Dans les blés émaillés de mille fleurs, nous apercevons les tiges gigantesques de l'*Allium Schuberti*, qui élève à plus d'un mètre sa hampe couronnée de fleurs roses, et les thyrses violacés de l'acanthe (*Acanthus Dioscoridis*) s'échappant d'un bouquet de feuilles admirablement découpées.

Dans les endroits en jachère, d'immenses étendues sont entièrement recouvertes des ombelles blanches de la carotte sauvage (*Daucus carota*), au milieu desquelles on aperçoit les innombrables fleurs bleues des orobanches (*Orobanche pruinosa*) qui vivent en parasites sur les racines des autres plantes.

Nous passons aux villages d'El-Afoulèh et d'El-Foulèh, formés de misérables huttes en terre battue et en paille hachée. Ces deux hameaux sont construits sur de petits monticules visibles d'une très grande distance. Il est probable que des fouilles y donneraient des résultats remarquables. C'est autour de ces deux villages que, le 10 avril 1799, Bonaparte écrasa en quelques heures l'innombrable armée d'Abdallah pacha. En chevauchant péniblement, brûlés par l'ardent soleil qui dévore le sol de la plaine absolument

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

privée d'arbres, nous ne pouvions nous lasser de penser avec admiration à ces soldats de la France qui ont pu accomplir de si hauts faits d'armes malgré la chaleur et malgré l'absence d'eau. Ils étaient surchargés par un fourniment d'une pesanteur excessive, couverts de vêtements peu appropriés à ce climat torride, et fort mal préservés des atteintes du soleil par le petit chapeau tricorne. Dans ces conditions déplorables, ils ont fait pourtant, soutenus par une énergie indomptable, depuis le Caire jusqu'à Safed et Tibériade, un chemin qui effraye l'imagination lorsqu'on a parcouru les sables brûlants et les collines arides qu'ils ont dû franchir pendant les époques les plus chaudes de l'année. Que serait-ce donc, s'il nous fallait aller à pied en portant de lourds fardeaux, nous qui sommes accablés sur nos montures et qui nous sentons le crâne brûlé malgré les excellents casques en moelle des Indes et les nombreux foulards qui nous préservent les joues et la nuque!

En parcourant cette plaine, j'ai remarqué combien la chaleur, renvoyée au visage par un terrain argileux rougeâtre ou noir, est plus pénible à supporter que celle qui rayonne d'un sol blanc et crétacé, ou que celle qui provient directement du soleil. Il doit y avoir à la surface de la terre une décomposition de la lumière solaire qui permet aux rayons chimiques et caloriques d'agir avec une grande intensité. Ce fait expliquerait la fréquence des coups de soleil que l'on reçoit de bas en haut, tout en ayant la tête parfaitement préservée de l'action directe. Aussi les Syriens se protègent-ils avec le plus grand soin le bas du visage et les joues; ils ne laissent que les yeux de visibles. Les Touaregs du Sahara portent également un voile noir qui leur cache la bouche, le menton, le nez, et qui ne s'arrête que sous les yeux.

JENIN.

Enfin, après une journée de marche extrêmement pénible, nous arrivons au pied des collines contre lesquelles se trouve adossée la gracieuse petite bourgade de Jenin. Nous faisons planter nos tentes sur la hauteur, en face de la ville, dont nous sépare une belle prairie arrosée par une source abondante et fraîche serpentant sous les oliviers, au milieu des herbes et des fleurs.

Jenin se trouve placée à l'entrée d'une vallée qui vient déboucher dans la grande plaine d'Esdrelon. Les montagnes voisines sont couvertes de plantations d'oliviers et de figuiers et les maisons entourées de jardins, séparés les uns des autres par des haies de cactus. La ville elle-même est protégée par une muraille de ces végétaux dont les tiges sont si énormes et dont les feuilles sont tellement entre-croisées, que tout passage serait absolument impossible si l'on n'avait taillé de véritables portes dans ce rempart vivant. Autour d'une élégante petite mosquée, quelques beaux palmiers, qui s'aperçoivent de très loin à cause de leur élévation, donnent au paysage un aspect des plus gracieux. Les maisons sont en pierre et assez bien construites. Les habitants, au nombre de quatre mille, sont presque tous musulmans; quelques familles seulement sont chrétiennes. Ce qu'il y a de plus remarquable à Jenin, c'est une belle source, véritable torrent, qui jaillit au milieu des oliviers sur les hauteurs dominant le village et qui, divisée en mille petits ruisselets, vient répandre une agréable fraîcheur dans les jardins et les champs. Ces eaux, très limpides, sont amenées à la ville par un aqueduc recouvert et souvent caché par un fouillis de plantes grimpantes. Le ruisseau coule vers le nord et disparaît au milieu des hautes herbes dans les profondes crevasses du sol de la plaine.

Le monticule sur lequel nous campons est couronné par un petit wely, monument funéraire blanchi à la chaux, élevé sur la tombe de quelque saint musulman. Dans le voisinage se trouvent d'autres tombes dont les possesseurs ont tenu à se faire enterrer le plus près possible du santon.

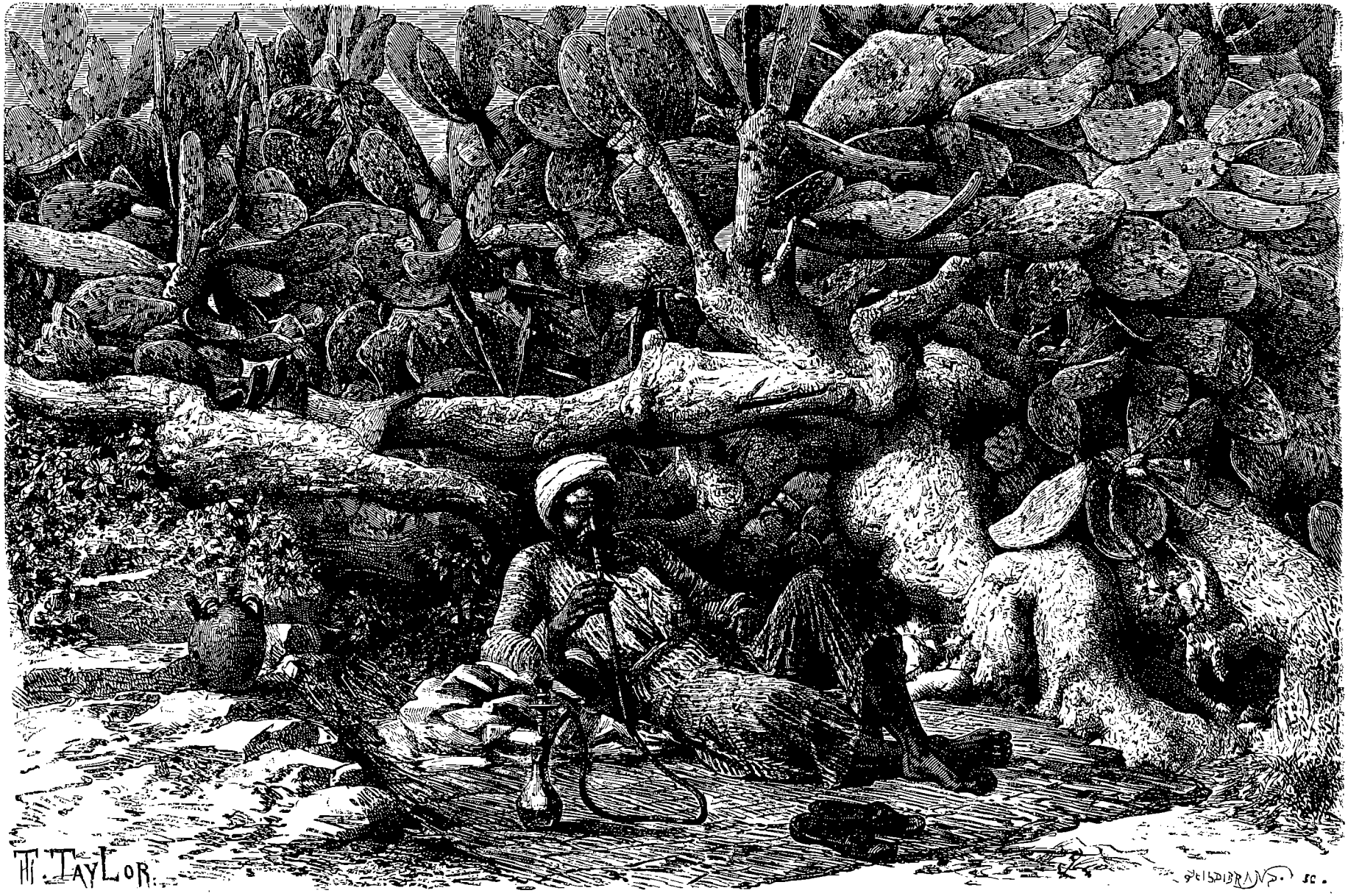
Ainsi que nous l'avons vu partout en Syrie, ce cimetière est rempli de mauvaises herbes et d'iris, plante consacrée aux morts. De nombreuses guenilles, des loques de toute nature, de toute couleur, de toute provenance, sont accrochées au tombeau du saint et aux broussailles voisines. Ces chiffons sont les *ex-voto* des musulmans de la contrée. Souvent aussi on les suspend à des arbres épineux réputés saints (*Zizyphus Spina Christi*) sur lesquels alors on voit plus de lambeaux d'étoffes que de feuilles.

Tout autour de nous, le sol est couvert de plantes aux fleurs éclatantes : ce sont les belles renoncules et les anémones écarlates, la *Scabiosa prolifera*, à grandes fleurs jaunes, répandue par millions dans les champs; les *Chrysanthemum coronarium* et *myconis* à corolles dorées; les immortelles à fleurs rouges, *Helichrysum aureum*, et d'immenses chardons dont les tiges sont souvent aussi grosses que la jambe d'un homme, *Silybum marianum*, et dont les feuilles, très élégamment découpées, sont couronnées par de superbes fleurs violacées.

Les habitants de Jenin ne jouissent pas d'une très bonne réputation; aussi un homme fut placé de garde pour surveiller les chevaux entravés tout près de nos tentes.

Le lendemain, nous partons à sept heures du matin pour Naplouse; seulement, afin d'éviter les marécages de la plaine de Sanour, souvent inondée à cette époque de l'année, nous prenons un chemin plus à l'ouest et infiniment plus pittoresque. Nous remontons un wady désert, aride et sans eau, et, une heure après, nous arrivons à Arrabèh, gros village perché sur une hauteur dominant un petit cirque rocheux. Non loin de là, à l'est, se trouve au milieu des blés un monticule sur lequel on aperçoit quelques huttes et des ruines informes. C'est Tell Dothan, l'ancien Dothain, où l'on montre encore un puits que la tradition dé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Haie de cactus à Jenin. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

signe comme celui près duquel Joseph fut vendu par ses frères.

Dans ces plaines où le blé est cultivé sans interruption, les cailles sont si nombreuses qu'elles partent par volées de dix à quinze sous les pieds de nos chevaux. Elles sont si peu sauvages que je suis quelquefois obligé de les frapper avec ma cravache pour les faire envoler.

Nous arrivons dans une vallée très fertile et plantée de beaux oliviers; sur les hauteurs, à notre gauche, s'élève le village de Jeba dominé par une vieille tour. Dans le ravin coule un clair ruisseau au bord duquel plusieurs femmes fort belles sont occupées à laver du linge. Loin de fuir ou de se cacher à notre vue, elles s'approchent et nous offrent l'eau fraîche de la source. Elles élèvent la cruche jusqu'à nos lèvres, et par un mouvement plein de grâce nous permettent de boire ainsi sans descendre de cheval; pour leur peine, ces gracieuses fellahines ne veulent accepter, chose rare en Syrie, aucune gratification.

SEBASTIÈH (SAMARIE).

Après avoir traversé plusieurs wadys et escaladé

Samarie. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

de nombreuses collines, le chemin, admirablement ombragé par des oliviers séculaires, nous amène au pied de Bourka, gros village construit sur le flanc de la montagne. Un peu plus loin, nous apercevons, de l'autre côté de la vallée, les restes majestueux de Sebastièh, l'ancienne Samarie, qui se profilent admirablement à l'horizon. Avant d'arriver à El-Bourka, sur les hauteurs, la vue est splendide : à droite, la grande Méditerranée s'étend à perte de vue au loin en unissant peu à peu ses eaux bleues à l'azur du ciel; à gauche, une série de collines et de vallées bien cultivées conduisent le regard jusqu'au Jebel Adjloun, de l'autre côté de la vallée du Jourdain, noyée dans des vapeurs violacées d'une légèreté indéfinissable.

Nous redescendons un sentier extrêmement rapide pour gagner un cirque assez profond, et sur notre droite nous apercevons, tout près de nous, les maisons de Sebastièh. Tout autour se dressent d'élégantes collines arrondies, les unes arides, les autres cultivées en terrasses; à l'ouest s'ouvre la large vallée qui conduit à Naplouse. Le village de Sebaste s'élève sur une petite montagne construite presque jusqu'au sommet, et couverte de jardins qui lui donnent l'aspect le plus riant. C'est au milieu de ces cultures que se trouvent les ruines de l'ancienne ville. Le bourg actuel

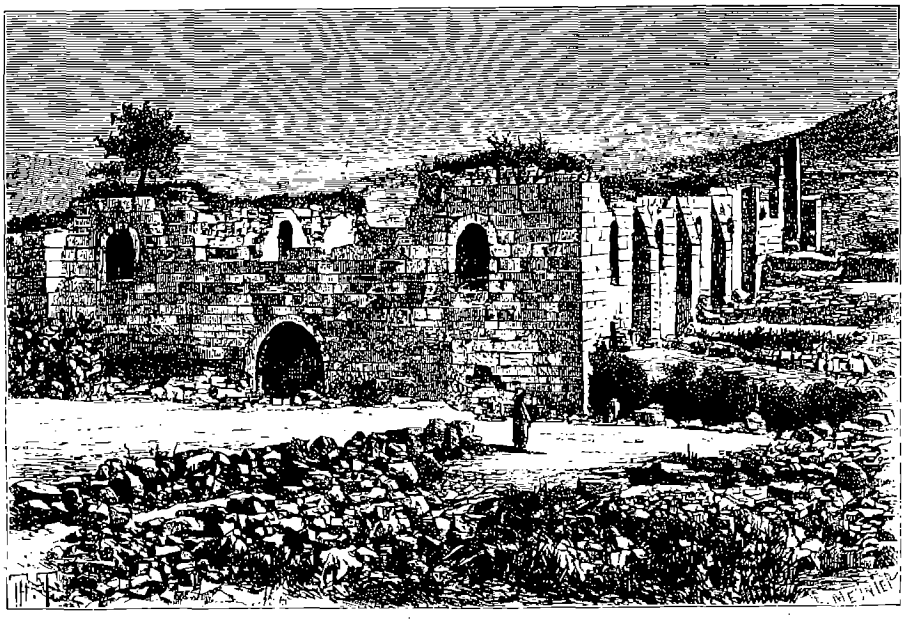
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

est absolument moderne, mais on y voit des quantités de fragments de colonnes, de chapiteaux et de sarcophages ; les maisons elles-mêmes sont presque entièrement construites en débris antiques. Les habitants ne jouissent pas d'une bonne réputation ; cependant ils furent très convenables à notre égard, et nous laissèrent visiter et photographier les ruines sans nous molester en aucune manière.

Le monument le plus intéressant est l'ancienne église dédiée à saint Jean-Baptiste, élevée, dit-on, sur le tombeau du Précurseur. Cette cathédrale fait le plus grand honneur à l'architecte des croisés qui en a conçu le plan ; sa construction a eu lieu probablement de 1150 à 1180 ; son style la rapproche beaucoup de Saint-Anne de Jérusalem ; les proportions en sont considérables : elle a cinquante mètres de longueur sur vingt-trois de largeur, et ces grandes dimensions lui permettaient de posséder un triforium et un chœur entouré de chapelles. La nef centrale était plus haute que les latérales, et recevait le jour par des fenêtres supérieures. A l'extérieur les murs sont nus, mais construits en bel appareil travaillé avec beaucoup de soin. La façade principale est très simple ; elle est percée au centre d'une porte ogivale et d'une fenêtre de chaque côté. Ces ouvertures sont absolument sans ornementation.

Au milieu des ruines s'élève une petite coupole blanchie à la chaux, appelée par les Arabes Neby Yehya, sous laquelle se trouve le tombeau présumé de Jean-Baptiste. On arrive par un escalier de vingt et une marches dans une petite chambre creusée dans le roc.

Ce caveau était primitivement fermé par une porte monolithe qui gît actuellement sur le sol. Cette porte



Église de Saint-Jean-Baptiste à Samarie. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

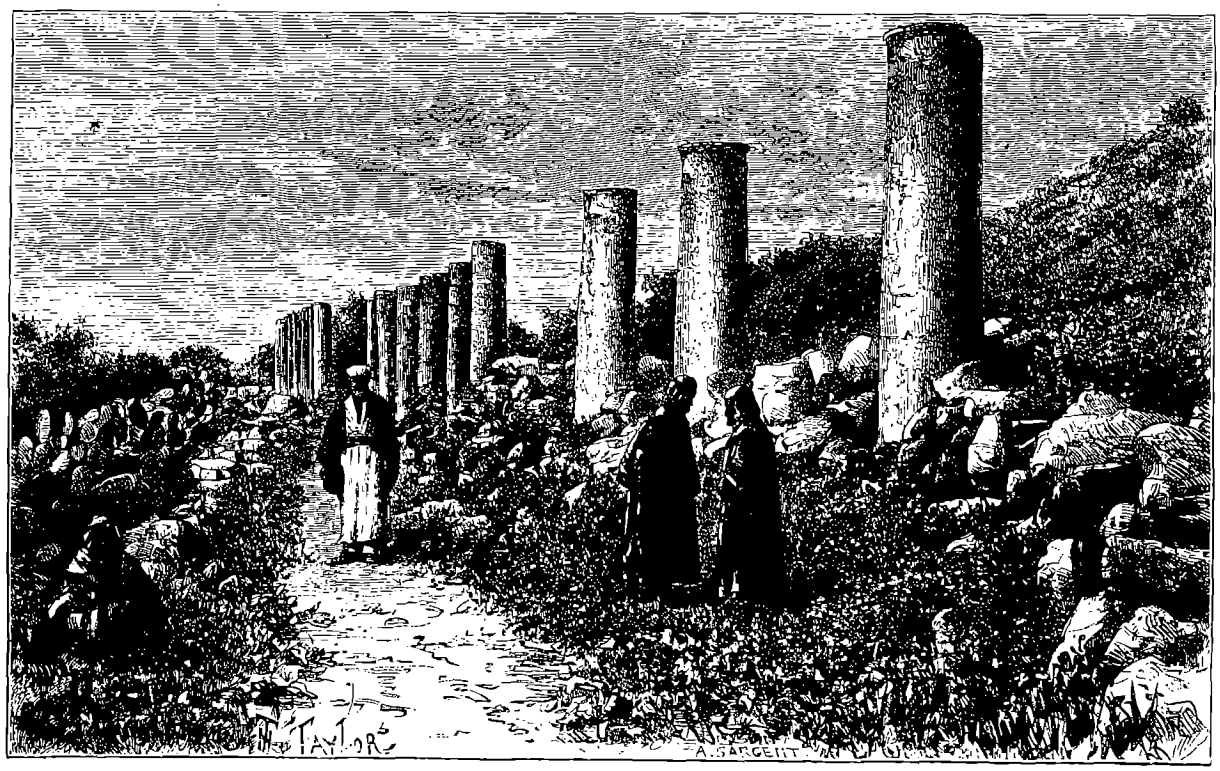
est pourvue de gonds en pierre et de moulures très finement sculptées. C'est dans cette crypte que Jean aurait été enterré par ses disciples après sa décapitation dans la forteresse de Machaerus, située à l'est de la mer Morte. Le village ne possède aucune autre ruine, si ce n'est les restes d'une tour carrée qui semble avoir fait partie du palais des chevaliers de Saint-Jean.

Nous montons au sommet de la colline très fertile, actuellement cultivée jusqu'au sommet et plantée de magnifiques figuiers et oliviers. Au-dessus du village se trouve une terrasse qui sert actuellement d'aire à battre le blé, et qui est encore entourée d'une douzaine de colonnes sans chapiteaux. Il est probable que sur cette place s'élevait le temple consacré à Auguste par Hérode le Grand. De ce forum, nous atteignons très rapidement le point culminant, à quatre cent quatre-vingt-quatre mètres au-dessus de la mer, d'où l'on jouit d'une vue très belle sur une grande partie de la Samarie. A l'ouest, on aperçoit une vaste étendue de la Méditerranée, et de tous les autres côtés une multitude de collines verdoyantes, parsemées de nombreux villages. Sur un replat situé au sud-ouest, on peut encore suivre une grande partie de la colonnade dont Hérode entoura l'Acropole de la ville. Cette voie triomphale est bordée de piliers placés à quinze mètres l'un de l'autre ; ces monolithes de calcaire gris, hauts de cinq mètres, sont actuellement privés de chapiteaux. Cette avenue décorative devait avoir près d'un kilomètre de longueur. Beaucoup de colonnes sont couchées dans les champs et ensevelies sous les broussailles ; on trouve tout autour des fragments de mosaïques et d'innombrables tessons de poteries anciennes.

Sebastièh est la forme arabe de Sebaste, qui est elle-même la texture grecque, au temps d'Hérode, du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nom très archaïque de Samaria. Cette ancienne ville, appelée aussi Schomron par les Israélites, fut bâtie en 925 avant J. C., par Omri, roi d'Israël. Il était impossible de choisir, dans toute la Palestine, un endroit plus favorable au point de vue de la défense, de la richesse du sol et de la beauté du paysage. Elle resta pendant deux cents ans la capitale des dix tribus, jusqu'à sa ruine, à la suite de la terrible invasion de Salmanassar, roi d'Assyrie, sous le règne de Hosea, en 720 avant J. C. Après la captivité d'Israël, ce fut Naplouse (Sichem) qui paraît être devenue la ville principale des juifs de la secte samaritaine. Plus tard, Jean Hyrcan s'empara de Sebaste et la détruisit de fond en comble, après un siège qui dura plus d'une année. Pompée et Gabinius la relevèrent de ses ruines, et Auguste, après la mort d'Antoine et de Cléopatre, la donna à Hérode, qui l'embellit d'un grand nombre de monuments magnifiques et lui rendit le nom de Sebaste en la dédiant à Auguste. Il y transporta une colonie de six mille vétérans romains, agrandit la ville et l'entoura d'une muraille de vingt stades de longueur. Au centre de la cité, il déblaya une grande



Samarie. Grande colonnade (voy. p. 63). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

place au milieu de laquelle s'éleva le superbe temple construit en l'honneur d'Auguste. Cette forteresse devint alors une puissante place de guerre.

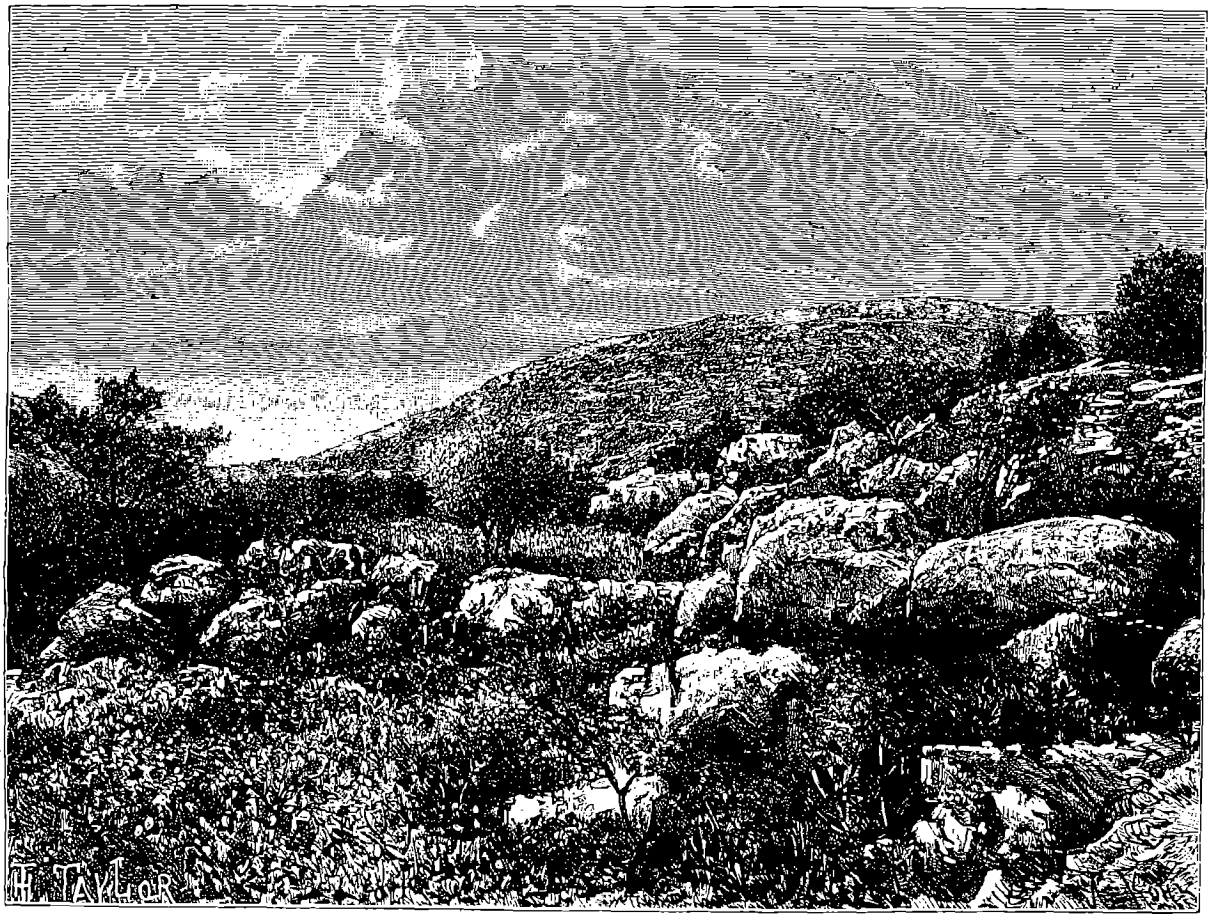
Dans le siècle suivant, l'histoire de Sebaste nous est presque inconnue. Une médaille frappée seule par Néron et Geta, le frère de Caracalla, témoigne de l'existence de cette ville. Septime Sévère semble y avoir fondé une nouvelle colonie romaine; Eusèbe et Jérôme n'en parlent que comme d'une cité à moitié détruite.

Samarie était le siège d'un évêché. L'évêque Marius ou Marinus se rendit en 325 au concile de Nicée. On connaît les noms de six autres prélats de Sebaste, dont le dernier, Pelagius, prit part en 536 aux travaux du synode de Jérusalem. Plus tard, la ville tomba avec Naplouse entre les mains des musulmans, et Saladin s'en empara en 1184 à son retour de Kerak; jusqu'aux croisades il n'en fut plus question, si ce n'est au neuvième siècle, dans l'intéressant récit du voyage de Willibad (Édouard Charton, *Voyageurs anciens et modernes*, vol. II). On ignore à quelle époque précise la cité superbe d'Hérode fut détruite.

Dr Lortet.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le mont Garizim. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

LA SYRIE D'AUJOURD'HUI,

PAR M. LORTET, DOYEN DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE LYON,

CHARGÉ D'UNE MISSION SCIENTIFIQUE PAR M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

NAPLOUSE.

Au milieu de ces collines la chaleur est affreuse; aussi nous hâtons-nous de repartir pour gagner Naplouse le plus rapidement possible. Le sentier contourne les terrasses plantées de vignes, d'oliviers, de grenadiers et de figuiers. Nous laissons à notre gauche le village d'En Nakuràh, à droite celui de Deir Scherât, et, après une descente assez rapide, nous arrivons dans la vallée de Naplouse, où coulent les eaux fraîches et limpides du Schair, petit torrent qui va se jeter dans la Méditerranée, sous le nom de Nahr Falaik, entre Jaffa et Césarée.

Le chemin suit le torrent le long duquel se voient de nombreux barrages et quelques moulins. De l'autre côté nous apercevons les villages de Beith Iba et de Beith Udhen. A la tombée de la nuit seulement, nous entrons à Naplouse, bâtie sur le flanc sud de la vallée, très resserrée en cet endroit, entre le mont Garizim au sud et le mont Hebal au nord. Au-dessus de la porte de la ville se trouve une belle terrasse

1. Suite. — Voy. t. XXXIX, p. 145, 161 et 177; t. XLI, p. 1, 17, 33 et 49.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plantée d'oliviers séculaires; c'est là que je donne l'ordre de dresser nos tentes, loin des émanations empestées du faubourg et des effluves dangereux des eaux stagnantes. C'est jour de fête, et une nombreuse population nous entoure. Les femmes, les enfants, les jeunes filles ont attaché des cordes aux arbres du voisinage et folâtrent gaiement sur ces balançoires improvisées. Ce jeu a du reste un grand attrait pour les femmes et les jeunes filles de la Syrie. Partout dans notre voyage nous avons vu, aux jours de repos, les escarpolettes suspendues dans les jardins.

Un marchand de bonbons appelés *sucre bénit* nous vend toute sa cargaison contenue dans une corbeille, que nous faisons piller par une joyeuse bande de jolis enfants. Cet acte de générosité, qui ne nous coûtait que quelques centimes, nous concilie évidemment l'affection et le respect des mères de famille qui nous entourent; puis, le premier moment d'émotion passé, elles continuent, jeunes ou vieilles, à se livrer à leur plaisir favori. Le peuple passe pour fanatique et turbulent; nous n'avons eu pourtant qu'à nous louer de nos rapports avec les habitants de Naplouse.

Le soir, de notre campement placé sur la hauteur nous assistons à un magnifique coucher de soleil : le ciel prend des teintes d'une douceur infinie, il est absolument sans nuages et dans un azur incomparable. Le mont Ebal (mille vingt-cinq mètres), en face de nous, se colore d'un rouge de pourpre, tandis qu'au-dessus de nos têtes le mont Garizim (neuf cent quarante-neuf mètres) revêt ses pentes rocheuses d'un violet bleuté que lui donnent déjà les voiles de la nuit.

Le capitaine qui commande la ville nous envoie deux soldats pour nous garder. C'est plutôt un honneur qu'une nécessité, et ces pauvres diables amenés ici du fond des régions du haut Nil nous régalent de chansons interminables d'une mélancolie navrante. Les voleurs restent parfaitement tranquilles, mais, dès que les ombres nous environnent, les chacals et les chiens font rage tout près de nos tentes. Afin de pouvoir dormir en paix, nous faisons ce que nous avons fait presque tous les soirs depuis notre départ de Beyrouth : nous commençons par fusiller cinq ou six chiens immédiatement dévorés par leurs confrères et par les chacals, qui, bien repus, se taisent et nous permettent un peu de sommeil.

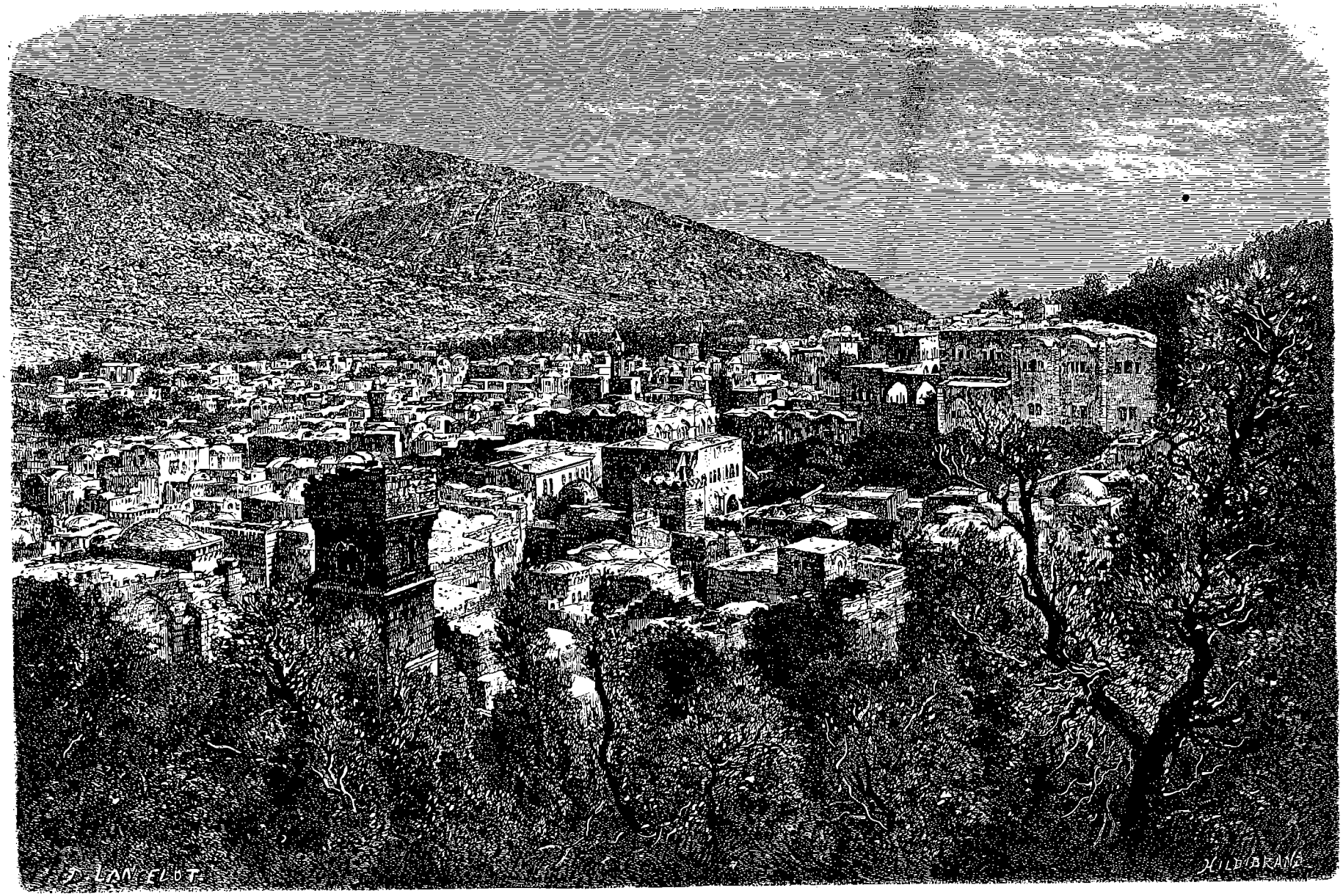
La ville de Naplouse est appelée actuellement Naboulous ou Nablous par les Arabes. C'est l'ancienne Sichem des Israélites et la Neapolis des Romains. Elle est construite au pied du mont Garizim, presque à l'entrée de la plaine de Mouknah, en face du mont Ebal. Elle s'allonge dans le sens de la vallée, large ici seulement de quatre cents mètres. Les maisons sont en pierre de taille et construites avec beaucoup de soin. Quelques-unes portent des terrasses, d'autres sont recouvertes par des voûtes épaisses. Le territoire environnant est très fertile et très bien arrosé : aussi les arbres fruitiers y sont magnifiques. Des sources nombreuses jaillissent de toute part, et dans les principales rues on trouve des fontaines et des ruisselets d'eau courante. La ville me paraît avoir aujourd'hui quinze mille habitants, et sur ce nombre, à l'époque de notre passage, il y avait près de deux cents Samaritains. Cette secte avait beaucoup diminué au commencement du siècle : aussi pensait-on qu'elle ne tarderait point à disparaître. Elle a augmenté au contraire depuis quelques années, grâce à la protection des consuls de France et d'Angleterre. Il y a aussi un petit nombre d'israélites et environ sept cents chrétiens, grecs, catholiques et protestants.

Les rues sont bruyantes, très animées, et le commerce assez important. Cette petite ville sert surtout d'entrepôt aux blés, aux cotons et aux laines qui sont amenés par caravanes de la vallée du Jourdain et du Hauran, pour être transportés à Haïfa ou à Jaffa. Quelques savonneries assez importantes représentent l'industrie du pays. Le savon, moulé en petits pains circulaires ornés de dessins en relief, est préparé avec de l'huile d'olive et jouit d'une grande réputation dans la contrée. Le bazar est très fréquenté par les fellahs et les Bédouins nomades qui viennent à certaines époques de l'année, comme au temps de Jacob, faire paître leurs troupeaux dans la grande plaine de Mouknah.

Nous admirons de beaux ouvrages de sellerie en maroquin rouge, des chaussures élégantes, et des bijoux d'argent qui ne manquent pas d'originalité et de grâce. Les marchands de comestibles très nombreux vendent presque tous du lait caillé (*leben* en arabe), contenu dans de grandes bassines en bronze couvertes d'inscriptions et d'ornements très artistiques.

La ville est traversée dans le sens de sa longueur par deux grandes rues, à droite et à gauche desquelles partent un très grand nombre de ruelles étroites et de passages voûtés des plus pittoresques. Dans les rues, on rencontre çà et là des chapiteaux, des fûts de colonnes et des fragments de sculptures antiques. Quelques maisons fort belles sont à plusieurs étages et ont conservé absolument le caractère des constructions du moyen âge : arceaux gothiques, fenêtres à meneaux, encorbellements en saillie, écussons, etc.; plusieurs doivent évidemment dater de l'époque des croisades. A l'est de la ville, nous allons visiter la grande mosquée Djâmi el-Kebir, église latine jadis dédiée à saint Jean et possédée probablement par les templiers. Le portail principal, très intéressant, ressemble à celui du Saint-Sépulcre. Il est formé par trois arceaux ogivaux en retraite successive et supportés par de très élégantes petites colonnes en marbre d'un blanc jaunâtre. Les sculptures sont du style roman le plus pur. Dans la cour de la mosquée se trouve un joli bassin entouré de colonnes antiques. Nous ne pûmes pénétrer dans l'intérieur de la mosquée, l'iman s'y étant opposé énergiquement.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

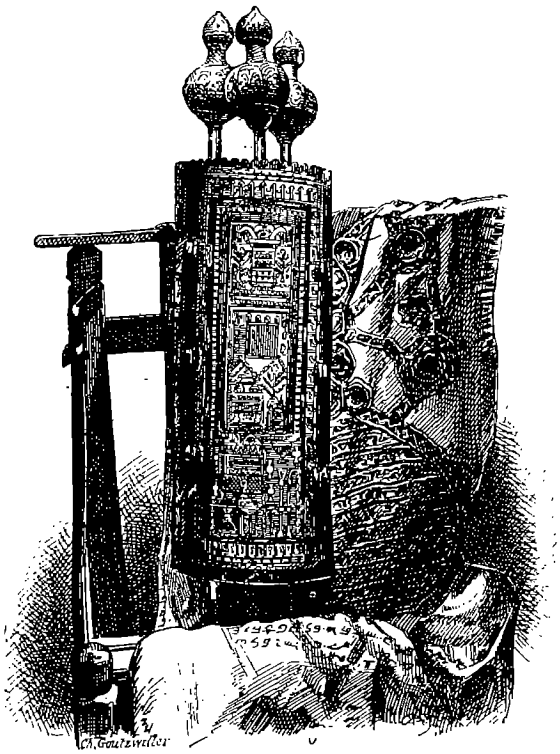


Naplouse. — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Un peu plus au sud-ouest, nous allons visiter les restes d'une ancienne église chrétienne également transformée en mosquée et appelée aujourd'hui Djami el-Ghadra. Elle présente encore intactes trois portes ogivales et une nef à arceaux semblables; mais elle menace ruine, et, comme les Turcs ne restaurent jamais rien, il est probable qu'elle ne tardera pas à s'écrouler. Tout près de cette église, dans un jardin, s'élève une sorte de campanile carré à fenêtres romanes. Une pierre chargée de caractères samaritains, encastrée dans la muraille, indique que cette construction a dû servir de synagogue. Un escalier à moitié démoli ne permet d'arriver que très difficilement au sommet de ce monument. Dans le voisinage, nous nous promenons sur une colline boisée d'où l'on domine la ville tout entière, la plaine de Mouknah, et bien loin à l'est les montagnes du Hauran, qui se colorent le soir en teintes indéfinissables.

Après avoir parcouru, sur un pavé très glissant et très mal entretenu, un nombre infini de ruelles et de passages voûtés entièrement obscurs, nous arrivons à la synagogue des Samaritains appelée Keniset es-Sâmiré; c'est une simple pièce voûtée, blanchie à la chaux, à laquelle on parvient par un petit escalier assez délabré. Le grand prêtre Amran, qui nous reçoit fort poliment, est le petit-fils de Schalmah ben-Tabiah, Selamèh en arabe, qui correspondit, au commencement de ce siècle, avec notre célèbre orientaliste Sylvestre de Sacy. Ce grand prêtre portait un large turban blanc et sa robe était de drap vert, doublée de soie écarlate, tandis que les autres Samaritains se distinguent par un turban rouge. Le fond de la mosquée est séparé de la partie antérieure par une marche assez élevée. Ce sanctuaire de la salle, où les infidèles ne peuvent pénétrer, est caché par un large rideau composé de nombreuses pièces de couleur ajoutées les unes aux autres et formant un dessin très remarquable. Amran estime que cette broderie doit avoir sept cents ans au moins; c'est simplement un ouvrage qui doit dater du seizième siècle à peine. Le grand prêtre tire la draperie, prend dans une niche le tube d'argent s'ouvrant en trois parties, qui renferme les cylindres sur lesquels se roule et se déroule le célèbre manuscrit du Pentateuque auquel les Samaritains attachent, avec juste raison, un très haut prix. Ce manuscrit est sur parchemin haut de quarante centimètres environ et d'une grande longueur, les caractères sont très beaux et très soignés; malheureusement les déchirures que le temps et les hommes lui ont fait subir ont été grossièrement réparées avec du papier. Il est probable que cet important *volumen*, très ancien, est bien antérieur à l'ère chrétienne. Les prêtres l'attribuent à Abishua, fils de Phinéas, fils d'Éléazar, qui lui-même était fils d'Aaron.



Le manuscrit du Pentateuque.
Dessin de Goutzwiller, d'après une photographie.

Les Samaritains ne s'allient jamais à des étrangers; aussi, à présent que leur nombre est très réduit, ils éprouvent les plus grandes difficultés dans l'arrangement de leurs mariages, et ils sont menacés d'une disparition prochaine. Aucune union ne peut se faire sans le consentement du grand prêtre, qui seul a le droit de les célébrer.

Les Samaritains mènent une vie sobre et régulière; aussi rencontre-t-on parmi eux un certain nombre de personnes très âgées; leur simplicité et leur propreté remarquables sont un de leurs caractères distinctifs. Trois fois par an, toute la communauté se rend à la roche sacrée située sur le sommet du mont Garizim, appelé Djebel Tor par les Arabes. Les Samaritains ont perdu, il y a peu d'années, le représentant mâle de la famille d'Aaron, leur grand prêtre, le seul qui pût offrir les sacrifices solennels. Ils sont obligés aujourd'hui de restreindre leurs cérémonies à celles que peut légalement faire Amran, le prêtre actuel, qui est un simple descendant de Lévi. Pendant la fête des pains sans levain, toute la tribu va camper sur le mont Garizim, où se trouvait leur ancien temple. Le quinzième jour du premier mois, le grand prêtre lit l'Exode à toute l'assemblée des fidèles, dont les impurs seulement sont sévèrement exclus. Dans un fossé on allume de grands feux sous d'énormes chaudières en bronze.

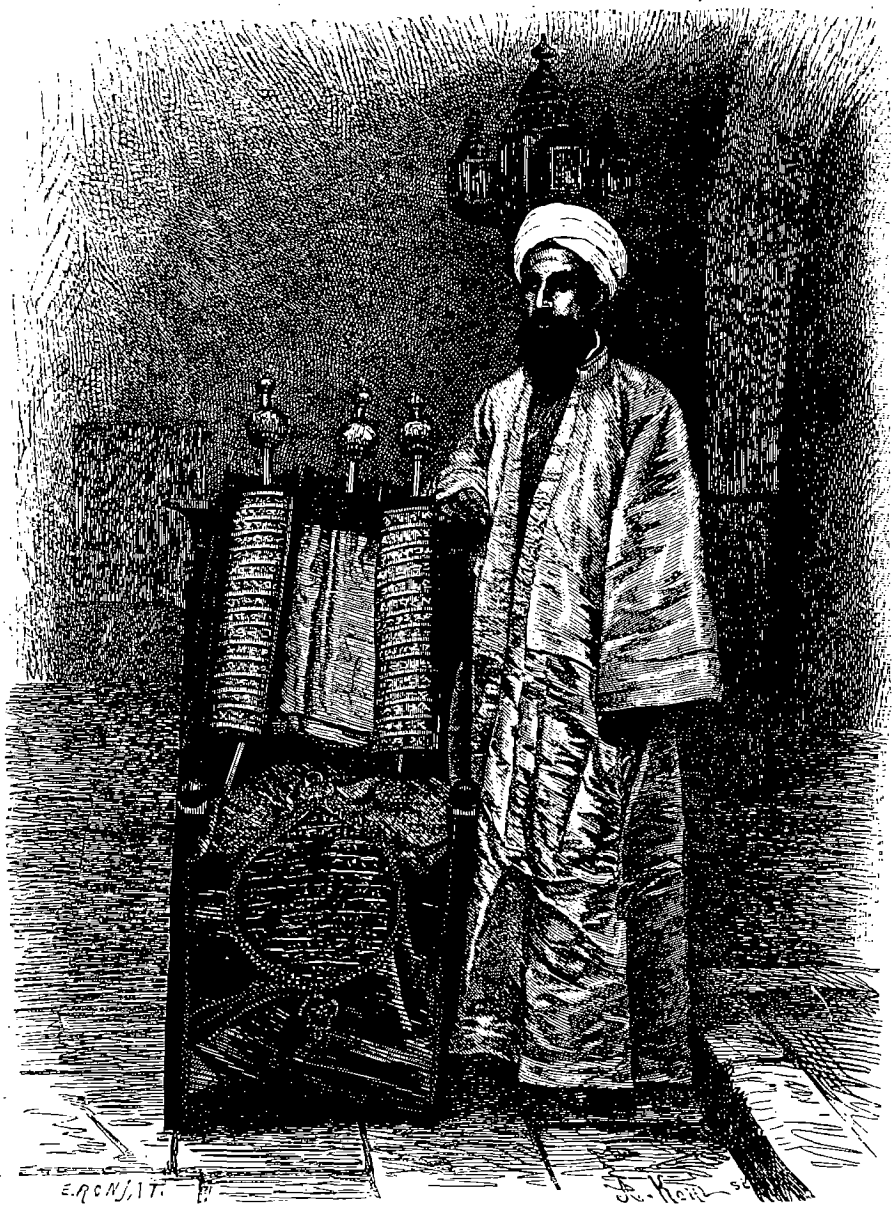
Une autre excavation est creusée non loin de là, et on y brûle une grande quantité de bois pour la chauffer comme un four. On amène sept agneaux, et à un signe du grand prêtre ces animaux sont égorgés. L'assemblée trempe les mains dans le sang des victimes et s'en teint le front, puis les agneaux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sont ébouillantés dans les marmites, et la laine est mise de côté pour être brûlée avec l'épaule droite et les jarrets.

Les corps sont ensuite embrochés et placés dans le four, dont la température a été reconnue suffisante; l'ouverture est fermée avec des branchages et de la terre, et, quelques heures après, les fidèles mangent ces victimes convenablement cuites. Les os et tous les débris sont brûlés avec le plus grand soin.

On a beaucoup écrit pendant ces dernières années sur les Samaritains de Naplouse, et cependant, encore aujourd'hui, on n'est pas très sûr de connaître à fond les principes de leur religion. Ces dogmes paraissent



Le grand prêtre Amran. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

cependant se réduire aux points principaux suivants :

Dieu est un;
Moïse est son prophète;
Le Torah (le Pentateuque) est le livre de la loi;
Garizim est la Kiblah;
Sur le Garizim aura lieu la résurrection.

Le soir, un peu avant le coucher du soleil, nous gravissons la montagne sacrée. Le sentier passe d'abord près d'une très belle source et serpente entre les terrasses cultivées en jardins. En une heure à peine, nous atteignons le sommet, dont la vue est très étendue et très belle sur la vallée, sur la plaine de El-Mouknah et sur toutes les montagnes de la Samarie. Au nord elle est bornée par le mont Ebal, beaucoup

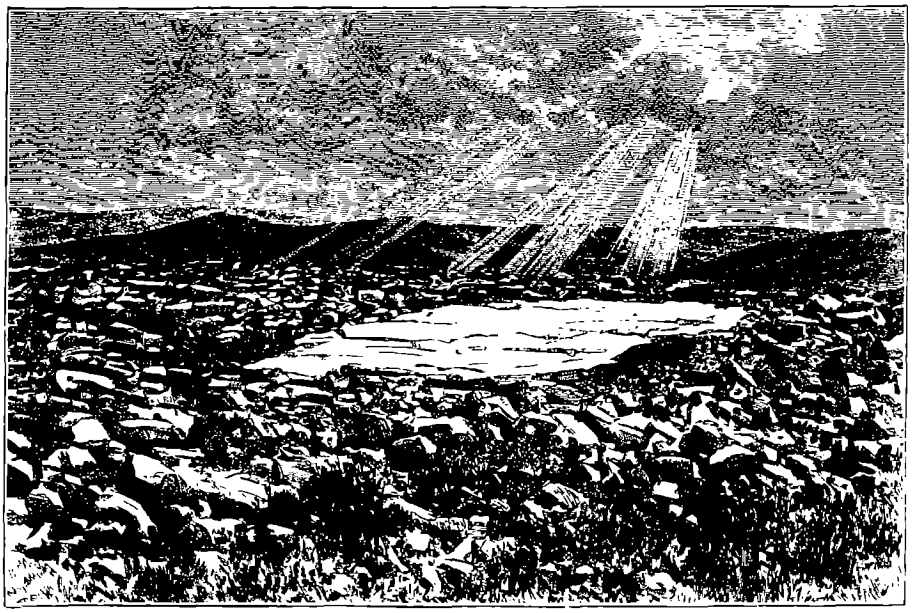
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plus élevé que le Garizim. La montagne, haute de neuf cent quarante-neuf mètres au-dessus de la mer, est entièrement formée de puissantes assises nummulitiques. Le sommet est un plateau sur lequel on reconnaît encore les épaisses murailles de la forteresse que Justinien y fit construire. Cette citadelle devait être carrée et fortifiée aux angles par de très grosses tours. On voit encore les ruines d'une église élevée en 533 par Justinien, et celles de très vastes citernes. Il y a, non loin de là, plusieurs pierres grossières dressées par Josué, disent les Samaritains, mais qui pourraient bien être de simples menhirs préhistoriques. Des fouilles exécutées à leur base pourraient donner les résultats les plus intéressants. Sur le milieu du plateau, les Samaritains montrent un rocher plat sur lequel se trouvait, affirment-ils, l'autel principal de leur grand temple. Les ruines sont très nombreuses sur ce sommet et indiquent évidemment un endroit très habité dans l'antiquité; malheureusement elles sont très mal conservées et ne consistent presque qu'en arrasements au niveau du sol.

Le lendemain, nous faisons l'ascension du mont Ebal, qui est beaucoup plus pénible que celle du Garizim. La montagne est pelée, sans eau, aride et grillée par les feux du soleil couchant.

Chemin faisant, nous passons devant de nombreuses grottes sépulcrales, dont les unes sont naturelles, tandis que d'autres ont été taillées dans le calcaire qui forme le flanc de la montagne. Beaucoup de ces grottes et de ces hypogées mériteraient des fouilles attentives, car quelques-unes doivent avoir été habitées par des vivants ou par des morts dès l'antiquité la plus reculée.

Le sommet de l'Ebal est à mille vingt-cinq mètres au-dessus de la mer et à trois cent cinquante mètres au-dessus de Naplouse. Près du point culminant, se trouve un wely musulman, non loin des ruines d'une église chrétienne. De cet endroit, on voit toute la chaîne des montagnes de la Galilée, du Carmel aux monts Gelboa, et, par-dessus la plaine de Jesreel, le dôme du Thabor, Safed, le Grand Hermon; à l'ouest, la plaine du rivage, et, très loin à l'est, les montagnes du Djaulan.



La roche sacrée au mont Garizim. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

Naplouse est située exactement sur la ligne de partage des eaux entre la Méditerranée et la vallée profonde du Jourdain. C'est l'ancienne Sichem, vieille comme le monde : « Abraham parcourut le pays jusqu'au lieu nommé Sichem », et Jacob, à son retour de Mésopotamie, « dressa son camp devant la ville de Sichem ». Ainsi que le font encore les Bédouins nomades de nos jours, ce patriarche parcourait la grande plaine voisine de Naplouse, et c'est là qu'il acheta le champ dans lequel se trouvent la fontaine qui porte son nom et le tombeau qui renferma les restes de Joseph. C'est à Sichem que Dana fut enlevée par le fils du roi Hémor, le seigneur du pays. A cette époque reculée, la ville ne devait pas être très grande, puisque les deux fils de Jacob en tuèrent tous les habitants mâles.

Après le retour d'Égypte, les Israélites furent forcés, par ordre de Josué, de prendre dans le lit du Jourdain de grandes pierres brutes et de les dresser sur le mont Ebal. Sichem échut à la tribu d'Éphraïm lorsque les conquérants se partagèrent la Palestine. C'est entre le mont Ebal et le mont Garizim que Josué vit pour la dernière fois le peuple assemblé. Pendant la période des Juges, Abimélech s'empara de la ville, et c'est sur la montagne sacrée que le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

prophète Jotham récita sa célèbre fable, une des plus anciennes connues, « sur les arbres qui demandent un roi ». C'est enfin à Sichem qu'Israël proclama roi Roboam, et que Jéroboam se mit à la tête des dix tribus révoltées. Plus tard, Salmanassar emmena en captivité la plus grande partie des habitants et les remplaça par des races idolâtres. Ces peuples mélangés inventèrent une religion nouvelle, mais supplièrent cependant les Juifs de les admettre à contribuer pour leur part à la reconstruction du temple de Jérusalem. Leurs offres furent repoussées avec mépris.

De cette époque date la haine terrible qui n'a cessé d'exister entre les deux sectes, et ce refus força les Samaritains à se construire un temple sur le mont Garizim. Ce sanctuaire servit de lieu d'asile aux juifs apostats, et depuis lors Sichem devint la vraie capitale des Samaritains. Leur temple fut détruit en 129 avant J. C. par Jean Hyrcan.

Sous Vespasien, le lieutenant Cerealis égorgea onze mille six cents hommes réfugiés sur le Garizim, et fit de Sichem une colonie romaine sous le nom de *Flavia Neapolis*, dont les Arabes ont fait Nablous. Les Samaritains se révoltèrent de nouveau sous Justinien, qui en fit un affreux massacre, et qui éleva sur la montagne sainte une église en l'honneur de la Vierge.

Depuis cette époque cessa entièrement la vie politique de la secte; aussi les historiens des croisés n'en font pas même mention. Au douzième siècle, Benjamin de Tudèle trouve encore à Naplouse mille Samaritains; il en rencontra aussi à Ascalon, à Césarée et à Damas. Aujourd'hui, ils sont réduits à quarante ou cinquante familles.

Samaritains de Naplouse. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

Il y a quelques années à peine le territoire samaritain était considéré comme un des plus dangereux de la Syrie. Le peuple de Naplouse est extrêmement remuant et s'est révolté souvent contre les pachas du gouvernement ottoman. De nombreuses troupes de brigands qui se cachaient dans les montagnes contribuaient encore à augmenter le désordre. Aujourd'hui, les voyageurs n'ont rien à redouter de semblable.

Pendant l'expédition de Syrie, en 1799, le général Junot occupa Naplouse avec quinze cents Français, mais il fut forcé de se retirer devant les troupes, bien supérieures en nombre, de Djezzar, pacha d'Acre. En 1834, les Naplousiens s'efforcèrent encore de tenir tête aux troupes d'Ibrahim. Ce fut en vain. A la suite de deux défaites sanglantes à Jeita et à Deir, au nord-ouest de la ville, le territoire de la Samarie tout entier retomba sous la domination des Égyptiens. Depuis cette époque, cette population turbulente a supporté assez paisiblement le joug des Osmanlis. On peut aujourd'hui visiter la ville et la contrée environnante sans courir le moindre danger. La garnison turque est toujours très forte à Naplouse, et de grandes casernes ont été récemment construites à l'est de la ville, au bord du torrent.

La route, qui conduit de Naplouse à Jérusalem, suit la vallée et serpente le long des bords d'un ruisseau ombragé par de gros oliviers, formant de magnifiques bosquets, sous lesquels on peut cheminer très agréablement. Nous passons devant les nouvelles casernes turques, et tournant à gauche, au milieu des champs de blé, nous arrivons au petit wely musulman nommé Neby Jouseph, ou tombeau de Joseph. Les traditions chrétiennes et musulmanes s'accordent

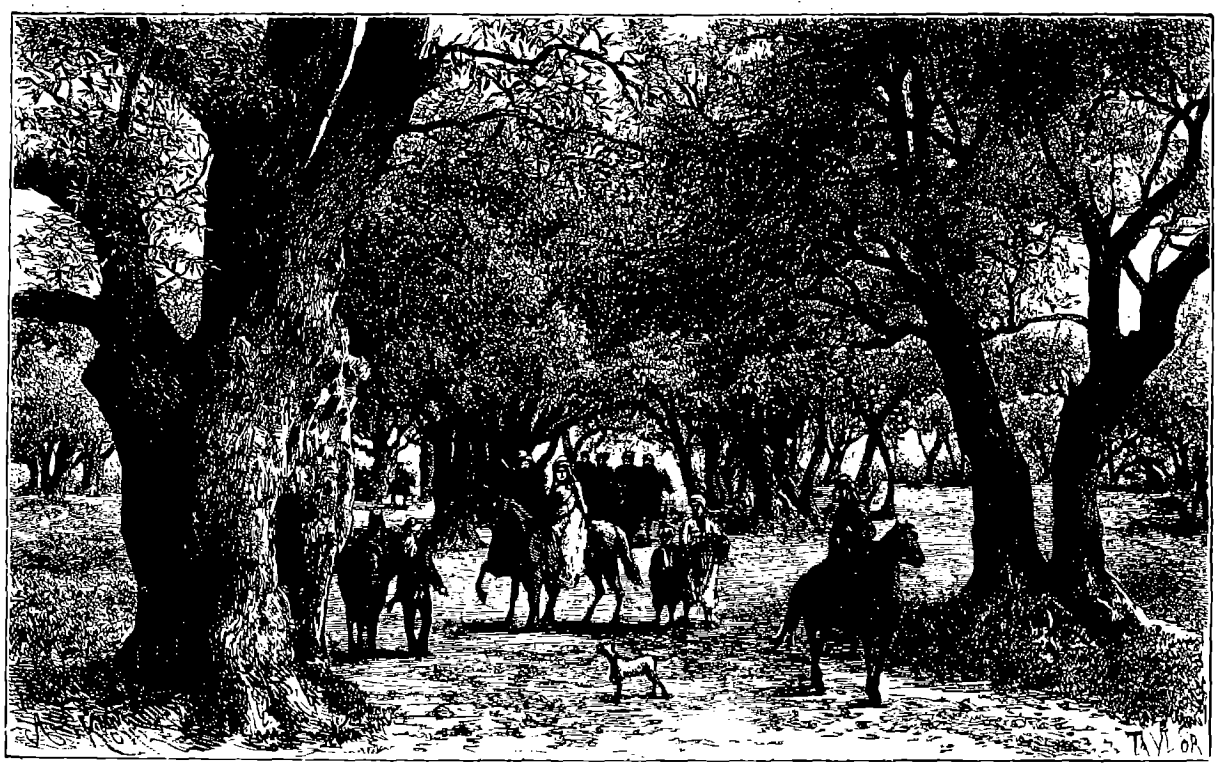
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à dire que c'est à cette place qu'a été enterré le fils de Jacob. Quelques colonnes en granit gris gisent sur le sol, au milieu des herbes, et entourent le petit mausolée entièrement moderne, blanchi à la chaux, et dont la forme, en pyramide tronquée, indique une construction arabe.

Ce monument, qui n'a rien de remarquable, porte à chaque extrémité des piliers creusés à leur sommet et destinés probablement à faire brûler des parfums.

Non loin de là, au sud, sur une petite hauteur rattachée à la base du mont Garizim, se trouve le puits de Jacob ou de la Samaritaine, que les Arabes nomment encore aujourd'hui Bir es-Sâmirîyèh. Ce puits, qui date évidemment d'une antiquité très reculée, est à sec une partie de l'année, lorsque les eaux ne lui arrivent plus des pentes de la montagne.

Au moment de notre passage, la hauteur de l'eau, d'après nos mesures, atteignait près de dix pieds, tandis que la profondeur totale devait être de vingt-six mètres. Mais il est probable que de grandes masses de décombres et les pierres jetées sans cesse par les voyageurs ont comblé une grande partie de ce réservoir. Le revêtement intérieur, quoique en petit appareil, a un caractère d'antiquité indéniable. L'ouverture se trouve dans une petite pièce voûtée, cachée sous les décombres, à moitié écroulée, et qui devait avoir fait partie de l'ancienne église élevée



Oliviers de Naplouse (voy. p. 71). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

en 404 après J. C. par sainte Paule. Tout autour, des pans de murailles et des débris de colonnes indiquent qu'un monument considérable, dont on ne peut cependant pas reconnaître la forme primitive, s'élevait jadis sur ces lieux consacrés par la tradition. En Orient les puits et les sentiers sont des points de repère très sûrs pour les recherches historiques ou géographiques. Les sources, en effet, ne changent point de place, et dans ces pays chauds et desséchés, où l'eau est toujours rare, la direction des chemins est presque constamment déterminée par la possibilité de pouvoir abreuver, à la fin d'une étape, les hommes et les bêtes de transport. Il est donc bien probable que le Christ, fatigué et altéré, est venu se reposer sur la margelle de ce puits, tandis que la Samaritaine venait y puiser l'eau nécessaire aux besoins de sa famille. C'est là qu'il dut avoir, avec cette femme de la race maudite, le sublime entretien que l'Évangile nous a conservé :

« Une femme samaritaine étant venue pour puiser de l'eau, Jésus lui dit : Donne-moi à boire. » (Jean, chapitre IV.)

L'ouverture de la voûte souterraine correspond à l'entrée du puits placée dans la dépendance de l'ancienne chapelle. A l'extérieur, des bouquets de nabq épineux (*Ziziphus Spina Christi*) et des chardons cachent en partie l'orifice béant placé sur le sommet d'un monticule formé par les décombres.

Pendant que nous sommes occupés à mesurer la profondeur du puits, et à retirer de l'eau par le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Berger et femme de Siloh (voy. p. 76). — Dessin de Pranishnikoff, d'après des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

moyen de cruches suspendues à des cordelettes, apparaît tout à coup une jeune fellahine, qui vient d'une grande distance, à travers champs, afin de remplir le vase dont le contenu servira à désaltérer les paysans que nous apercevons au milieu des blés. Elle porte sur la tête une amphore en terre noire, de forme antique; sa robe en cotonnade grossière est teinte en bleu foncé par l'indigo sauvage; un long voile de même couleur lui couvre la tête et retombe gracieusement sur les épaules. Sa figure régulière est presque jolie, mais un air de profonde tristesse, d'accablement indéfinissable, est répandu sur tous ses traits. Après avoir péniblement puisé de l'eau, et s'être reposée quelques instants, elle place l'urne sur sa tête, et reprend, silencieuse et sombre, le sentier par lequel elle était venue. J'avoue que nous avons été profondément émus par la vue de cette jeune paysanne : toute cette mise en scène, dans cet immobile Orient, est la même que celle qui servait de cadre, il y a dix-huit siècles, à l'épisode de la vie du Christ que nous avons rappelé plus haut; comme aujourd'hui, cette belle plaine de la Mouknah étendait à perte de vue ses blés jaunissants au pied des monts Ebal et Garizim; dans les champs, des familles de laboureurs, moins accablés que ceux de nos jours, devaient faire entendre de joyeuses chansons, et le voyageur, les sandales souillées par la poussière du chemin, altéré par un soleil ardent, devait être heureux d'aspirer la délicieuse fraîcheur qui s'échappait du puits profond creusé dans le roc par le vieux patriarche Jacob.

Pendant que nous nous reposons, quelques fellahs viennent s'étendre sur l'herbe. Ils forment ainsi, avec le paysage qui les entoure, un tableau admirable de grandeur et d'harmonie. Leurs robes claires recouvertes d'un manteau rayé de brun, leurs têtes protégées contre le soleil par d'épais keffiès d'un jaune d'or, se détachent merveilleusement sur les moissons en épis, qui ont transformé ces champs immenses en une mer verte et ondoyante. Après avoir traversé plusieurs petites plaines et une série de ravins peu profonds, nous arrivons à un bâtiment carré absolument ruiné, connu sous le nom de Khan el-Lubban. Dans le voisinage coule une source d'eau limpide et fraîche; aussi est-ce ordinairement en cet endroit que stationnent, pendant quelques heures, les caravanes qui se rendent de Naplouse à Jérusalem. En avant s'étend une plaine large de quelques kilomètres, couverte entièrement de blé déjà haut; dans les champs, de nombreux fellahs, armés d'une herse à très long manche, enlèvent adroitement les touffes de mauvaise herbe. A droite et à gauche se dressent des collines rocheuses, à la base desquelles, au nord-ouest, se voit le village de Lubban, tandis qu'à l'ouest une entaille dans la montagne indique l'entrée du wady Lubban, par lequel les eaux de la plaine vont s'écouler dans le Nahr el-Anjèh, qui se jette dans la Méditerranée près de Jaffa.

Les moukres, ces hommes infatigables, toujours gais et dévoués, viennent se grouper auprès de nous. Leurs costumes éclatants, mais toujours harmonieux, font encore ressortir la noble et mâle énergie de leurs visages bronzés.

Pendant que, couchés sur l'herbe qui recouvre une des terrasses ou khan, nous sommes occupés à prendre des notes et à dessiner, nous voyons amener au pied de la muraille un palanquin fermé, servant en Syrie au transport des femmes de qualité. Ce genre de véhicule, appelé *tartarouan*, est ordinairement une affreuse caisse en bois, peinte en rouge sombre, supportée par deux longs brancards auxquels on attelle deux mules, l'une en avant, l'autre en arrière. C'est de cet instrument de supplice que nous voyons descendre deux horribles mégères, l'une négresse déjà sur le retour, et l'autre, vieille à la peau terreuse et aux mâchoires édentées. Quelques soldats se tiennent respectueusement à distance, tandis que deux eunuques armés jusqu'aux dents font asseoir les deux princesses sur un tapis et se mettent en devoir de leur servir la collation. Ces dames, qui se rendent à Jérusalem, sont les femmes du commandant militaire de Naplouse. Lorsque les eunuques se furent éloignés, nous engageons une conversation mimée avec les deux pauvres esclaves, et nous leur jetons des oranges, qu'elles acceptent avec tous les témoignages d'une vive reconnaissance. A ce moment, les gardiens, s'étant approchés, nous firent comprendre par signes qu'ils allaient nous tirer des coups de fusil si nous ne nous retirions immédiatement. Mais voyant que leurs menaces, loin de nous impressionner, ne faisaient qu'exciter notre gaieté, ils firent rentrer précipitamment les deux vieilles dans le palanquin, qui fut bientôt emporté rapidement par les mules lancées au grand trot.

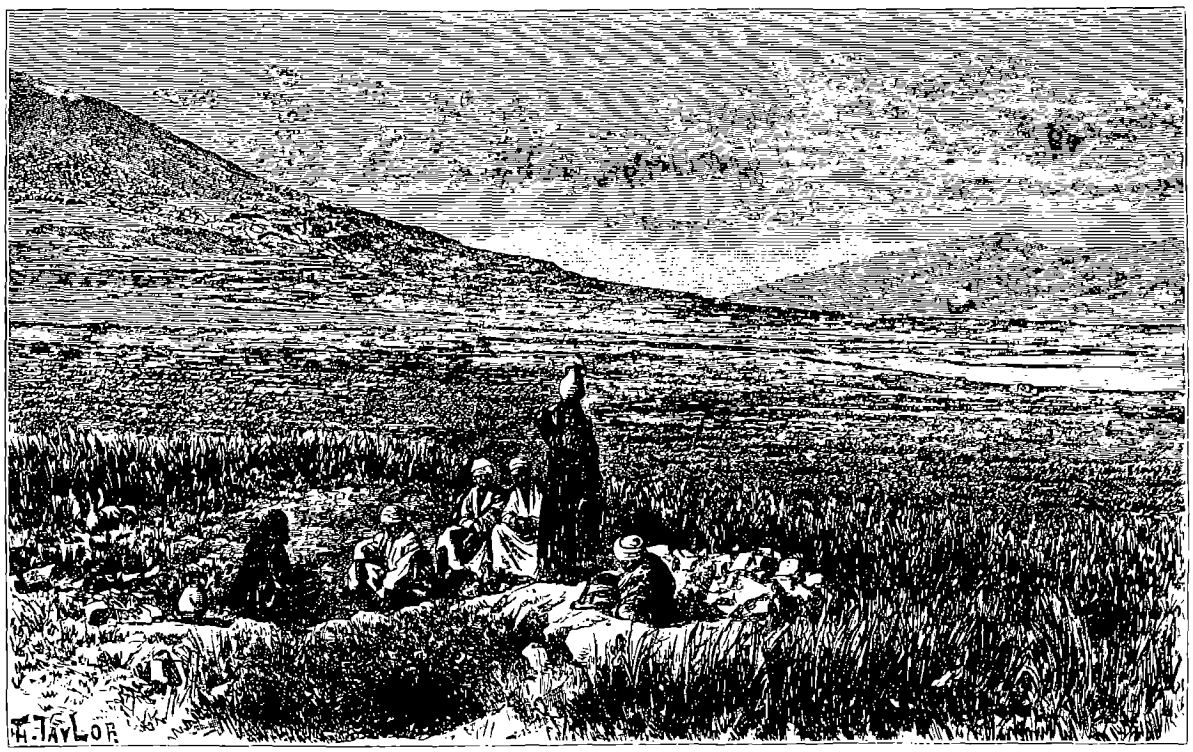
Si je me suis permis de raconter ici cet incident en quelque sorte insignifiant, c'est pour donner un exemple, pris sur le fait, de la misérable et triste existence que mènent les femmes des pays musulmans.

En Syrie, principalement dans les villes, la polygamie existe encore aujourd'hui beaucoup plus fréquemment qu'on ne croit. Il n'y a que les pachas et les grands seigneurs qui peuvent avoir un harem bien organisé, complété par tout un cortège de nombreuses favorites; mais en général le petit bourgeois, celui qui a quelques modestes rentes lui permettant de vivre honorablement, entretient deux ou trois épouses et quelques femmes esclaves. Le négociant, qui est souvent obligé de s'absenter longtemps, à cause de la lenteur des moyens de communication, et qui doit quelquefois séjourner plusieurs mois dans un certain nombre de villes, a presque toujours une femme dans chacun des centres commerciaux où l'appellent ses affaires. Cette polygamie disséminée est presque tolérable; les femmes, éloignées les unes des autres, ne se connaissent le plus souvent même pas de vue;

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lorsque le maître est absent, elles se consacrent entièrement à leurs devoirs de mères de famille, et peuvent ainsi se créer une vie qui est acceptable. Mais lorsque les épouses sont établies dans la même maison, sous le même toit, lorsque le mari n'est point assez riche pour leur donner, à chacune en particulier, une habitation spéciale, ainsi que le recommande le Prophète, le démon de la jalousie travaille d'une façon horrible ces familles si différentes des nôtres, et crée pour tous, père et femmes, une vie qui, de l'aveu unanime, est un véritable enfer. Les mères se détestent et se disputent; les serviteurs, les esclaves prennent fait et cause pour les unes ou pour les autres et se haïssent. Les querelles, les cancans, les intrigues, les plaintes, les accusations constituent le régal journalier du maître de la maison, qui ne peut jouir chez lui d'une minute de paix, et qui n'a que du mépris pour les femmes qui l'entourent. Ces gens-là sont souvent à plaindre, car ordinairement ces unions multiples n'ont pas un but intéressé. Le mariage n'est pas, comme cela se voit trop fréquemment chez nous, seulement une affaire d'argent : il est surtout la conséquence du désir d'avoir beaucoup d'enfants, car une famille nombreuse est considérée en Syrie comme un des plus beaux fleurons de la vieillesse.

Dans les campagnes la multiplicité des femmes est chose rare, car le fellah est généralement trop



Puits de Jacob près de Naplouse. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

pauvre pour se permettre le luxe de plusieurs épouses. Cependant quelquefois, lorsque les champs qu'il possède sont suffisamment étendus pour nécessiter l'emploi de bras nombreux, le campagnard prend plusieurs compagnes qu'il fait travailler comme de véritables bêtes de somme. Il semble n'avoir aucune affection pour les malheureuses qui sont ses humbles servantes, et pour lesquelles il professe le dédain le plus manifeste. Ce sont elles qui ramassent le bois, très loin au milieu des rochers et des montagnes, qui arrachent les souches lorsque les taillis sont épuisés, qui rapportent ces lourds fardeaux sur la tête, courbées et haletantes, sous un soleil torride ; ce sont elles qui vont chercher l'eau souvent à plusieurs kilomètres de distance, qui tournent péniblement les moulins à bras, qui font le pain, qui se livrent à tous les soins du ménage, qui sarclent les champs de blé, qui abattent les olives, qui cueillent les figues, qui font tous les travaux pénibles en un mot, pendant que leur seigneur et maître reste couché sous un arbre, à fumer son narghileh, ou se promène nonchalamment monté sur son âne ou sur son cheval.

Les hommes se réservent ordinairement la garde des troupeaux : ils sont avant tout bergers, ce qui leur donne la facilité de dormir à l'ombre la plus grande partie du jour, sans faire aucune dépense de force en rêvassant tout à leur aise, comme leurs ancêtres les patriarches. Ils consentent aussi à labourer leurs champs; mais dans certains cas, comme nous l'avons vu à Nain, non loin du mont Thabor, souvent

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ils attellent leur femme à côté de leur âne, et se contentent, eux, taillés en hercules, de diriger le manche de leur petite charrue ! Que de fois nous avons vu de ces pauvres fellahines cheminer dans les sentiers, portant une espèce de besace contenant un enfant nouveau-né ; un autre enfant âgé de quatre ou cinq ans, à cheval sur une hanche ou sur une épaule, est maintenu par un bras, et l'autre main retient en équilibre un lourd panier placé sur la tête; d'autres enfants tout nus suivent en se cramponnant à la jupe de la mère, tandis qu'en arrière l'homme, nonchalamment assis sur la croupe d'un petit âne, la pipe aux lèvres, laisse presque balayer le sol à ses jambes longues et nerveuses. Qu'il y a loin de ces silencieuses et tristes pauvresses aux héroïnes chantées dans les poèmes d'Antar! Hélas! c'est que le Turc a passé là et que l'herbe ne fleurit plus, et que le noble amour n'existe plus sur la terre foulée par cette race maudite.

Du khan el-Lubban il nous faut, pendant près d'une heure, remonter un wady desséché pour arriver au village de Turmus-Aya, placé au milieu d'un plateau rocailleux et entouré de champs d'une terre rougeâtre, séparés les uns des autres par des murs de pierres sèches. Le guide s'est trompé de route; nous sommes allés trop loin : aussi faut-il nous engager dans un autre ravin pour arriver à la célèbre localité de Siloh, où l'arche sainte fut déposée par Josué, et où ce prophète assembla le peuple pour faire le partage de la Palestine entre les sept tribus qui n'avaient pas encore reçu leurs lots. La fontaine de Siloh est presque souterraine; l'eau coule dans le fond d'une crevasse de rocher profonde de cinq à six mètres, et, lorsqu'elle est abondante, s'échappe ensuite plus loin, pour se perdre dans les champs. A l'intérieur de cette faille, nous entendons des battements réguliers, et, en nous penchant sur l'ouverture, nous apercevons dans cette cavité naturelle une jeune et jolie femme occupée à laver du linge. Son poupon est couché à ses côtés, et elle a dû évidemment faire des prodiges d'agilité pour descendre saine et sauve avec son enfant en se cramponnant aux saillies des parois du gouffre. Lorsque cette femme nous aperçoit, elle se blottit dans un coin sombre et se met à pousser des cris affreux. Elle nous prend pour des voleurs, et notre drogman Melhem cherche en vain à la rassurer. Quelques pièces de monnaie, adroitement lancées, ont plus de succès que nos paroles, et lui font comprendre qu'elle n'a rien à craindre de nous.

La source est dans un endroit absolument solitaire; tout autour, les rochers couverts de grossières sculptures montrent les ouvertures carrées de nombreux hypogées. En redescendant le wady nous comptons de chaque côté une trentaine de caves funéraires; puis nous arrivons sur une hauteur où se trouve une ancienne ruine, une tour ombragée par un très grand chêne vert ; dans le voisinage, trois colonnes corinthiennes sont couchées dans les herbes et les chardons épineux, non loin d'une petite crypte souterraine, qui paraît avoir fait partie d'une ancienne église.

Sur un replat, une vaste citerne est remplie d'une eau verdâtre donnant asile à un grand nombre de grenouilles.

Les ruines d'un autre édifice bizarre attirent aussi notre attention : il est de forme carrée, et les murs extérieurs sont construits en talus très inclinés. La porte est surmontée d'un linteau monolithe sur lequel se trouvent sculptées deux couronnes, séparées par une amphore; à chaque extrémité se trouve un autel. Ce travail est très élégamment exécuté.

Ces ruines, appelées Seiloun par les Arabes, sont évidemment tout ce qui reste de la célèbre station de Siloh, où l'arche sainte fut déposée durant toute la période des Juges. Chaque année se célébrait une fête religieuse importante, où figuraient les danseuses choisies parmi les plus belles filles des environs. Sous le pontificat du grand prêtre Héli, les Hébreux ayant été vaincus par les Philistins, l'arche sainte fut prise sur le champ de bataille près d'Aphec, et le grand prêtre, vieux et aveugle, tomba à la renverse de son siège et se brisa le crâne en apprenant cette funeste nouvelle. A l'époque de saint Jérôme, Siloh n'était déjà plus qu'un désert.

Nous reprenons notre route près du petit village de El-Tell, où nous rencontrons de nombreuses troupes de pèlerins, qui viennent de toutes les localités de la Samarie pour aller célébrer les pâques à Jérusalem. Le pays autour de nous devient très monotone : c'est un plateau élevé, crayeux, sillonné de wadys sans eau, et dominé par de petites collines rocheuses, desséchées et cependant labourées avec beaucoup de soin.

Nous remontâmes le wady es-Jib, très resserré en certains endroits et très pierreux; le sentier, extrêmement étroit, ne permet que très difficilement de passer lorsqu'on rencontre une bête de somme. A droite et à gauche du vallon, des terrains bien cultivés s'étagent jusqu'au sommet des collines. La terre doit renfermer ici des principes très favorables à la végétation; car, malgré la sécheresse générale, les oliviers, les figuiers et les grenadiers sont d'une belle venue. Au milieu de la vallée, à la base d'une paroi rocheuse taillée en grotte, s'écoule une source peu abondante appelée Ain el-Haramiyè, ou la fontaine des Voleurs. Malgré ce nom peu rassurant, les caravanes viennent fréquemment y planter leurs tentes. Plusieurs hypogées creusés dans le rocher sont à moitié cachés par les fougères et les capillaires.

Plus loin, nous arrivons sur un plateau très monotone : entre le calcaire crétacé blanchâtre qui se montre partout à la surface, un sol ferrugineux rougeâtre est cultivé en blé, en coton et en vignes. Ailleurs, ce sont de petits murs en pierres sèches retenant sur les pentes la terre végétale que les pluies

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

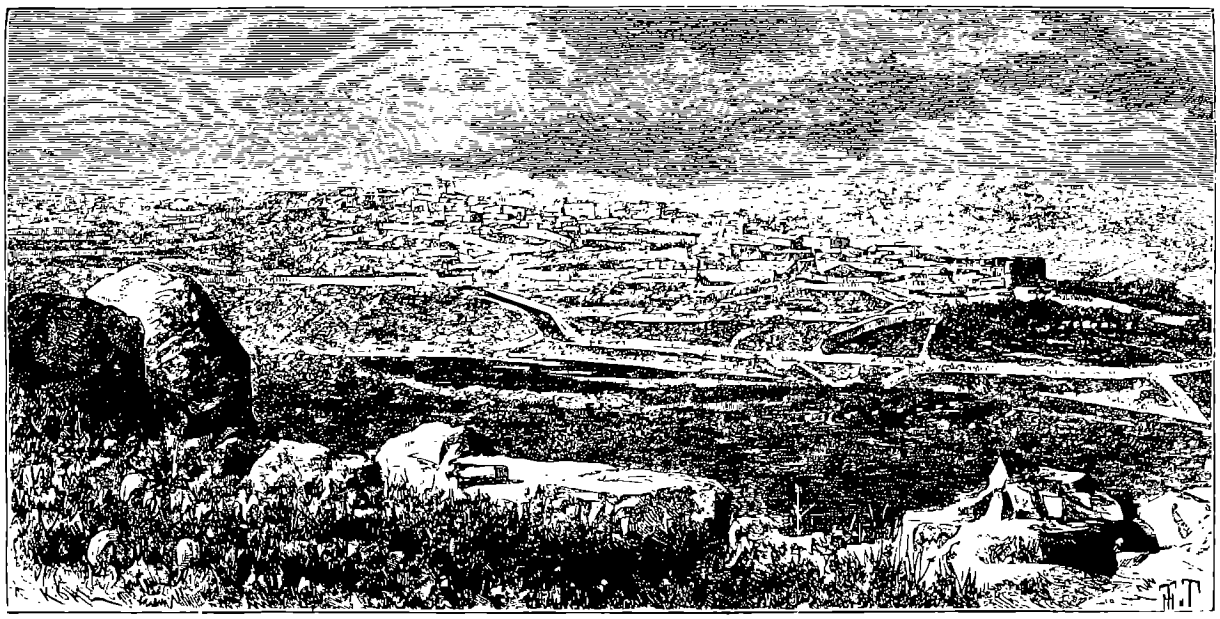
Nos moukres (voy. p. 74). — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

diluviennes de l'hiver menacent sans cesse d'emporter.

La végétation arborescente fait presque entièrement défaut; seulement, de temps en temps, quelque gros chêne vert (*Quercus Ilex* ou *Quercus Ægylops*) ou quelque caroubier vigoureux, respecté par le feu des bergers arabes, élève sa tête isolée au milieu de ce paysage morne et désolé. Telle est actuellement la triste contrée qui environne le petit hameau de Beitin, le Beth-El de la Bible, construit sur un mamelon, et renfermant de nos jours quatre cents habitants à peine. Le seul endroit où l'on puisse camper convenablement est le fond de l'ancienne citerne située en bas du village; mais comme cette dépression est en grande partie remplie de boue et que je redoute le voisinage des eaux croupissantes, surtout en Orient, nous nous décidons à envoyer nos tentes en avant jusqu'à El-Birèh, pendant que nous explorons les ruines fort peu intéressantes qui nous environnent; la base d'une tour carrée placée sur le sommet de la colline, à l'extrémité est du village, les murailles d'une église grecque construite elle-même avec les matériaux et sur l'emplacement d'un monument beaucoup plus ancien, c'est à peu près tout ce qui reste de la cité sainte de Beth-El. La citerne sur le sol de laquelle nous nous reposons est évidemment très antique, car les murs en sont construits avec des blocs d'une très grande taille. Au milieu, un bassin arrondi reçoit les eaux d'une petite source.

Beitin est l'ancienne Beth-El, la maison de Dieu, où Abraham vint dresser sa tente, et où il éleva un autel, sur la plus haute des collines herbeuses, au milieu desquelles, à certaines époques de l'année, il venait faire paître ses nombreux troupeaux. C'est ici



Beitin, l'ancienne Beth-El. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

que Jacob vit en rêve l'échelle qui unissait le ciel à la terre. Samuel se rendait à Beth-El une fois chaque année pour y juger Israël; plus tard Jéroboam y célébra le culte du veau d'or. Pendant quelque temps cette cité fit partie du royaume de Juda. Mais, après l'exil, elle fut occupée de nouveau par les Israélites et fortifiée par les Macchabées. Vespasien s'en empara dans sa marche sur Jérusalem. Eusèbe et saint Jérôme ne la décrivent que comme un très petit village, mais à l'époque des croisades cette localité célèbre passa absolument inaperçue.

La contrée avoisinante est extrêmement rocailleuse et d'un aspect fort triste, quoique ne manquant pas d'une certaine grandeur. Du haut des collines qui dominent le village, on aperçoit au loin les montagnes d'au delà du Jourdain qui se profilent sur la gauche, tandis que, dans les vapeurs de l'horizon, s'étagent les plateaux de la Moabitide et de l'Idumée. Lorsque l'atmosphère est pure, on peut distinguer très nettement la mer Morte à l'est et la Méditerranée à l'ouest. La grande profondeur du bassin du Jourdain est même très sensible de ce point élevé.

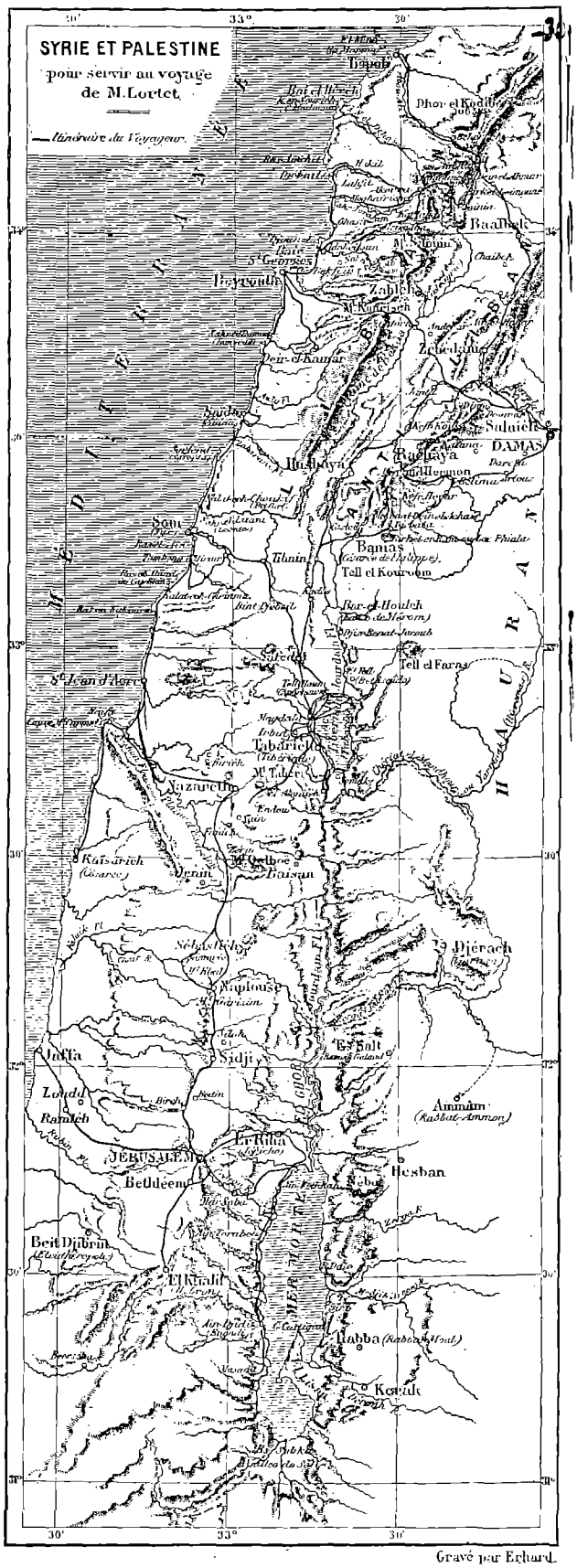
Nous reprenons bientôt le sentier de Birêh, qui serpente au milieu de ce plateau rocheux. Ce sont partout d'énormes blocs d'un calcaire gris, émergeant d'un terrain rougeâtre, argileux, propice à la culture du blé. Les arbres sont très rares; quelques bouquets de brousailles épineuses se montrent de distance en distance. Dans les champs nous faisons lever de grands vols de pigeons sauvages (*Columbus palumba*) qui ne paraissent pas différents de l'espèce que nous voyons, chaque année, nicher sur les grands arbres des jardins du Luxembourg et des Tuileries. Ces oiseaux sont très farouches, et nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avons les plus grandes difficultés à les approcher à portée de fusil. Sur les rochers, nous voyons voleter devant nous un traquet (*Saxicola xanthomelana*) qui nous accompagne souvent pendant plusieurs heures en récitant son petit chant gracieux, mais monotone. Il se perche immobile sur une crête de rocher, s'envole au plus vite si l'on s'approche trop près, pour se poser de nouveau, sur les bords du sentier, à quelques mètres plus loin.

C'est dans ce désert pierreux que nous voyons pour la première fois un magnifique oiseau admiré par tous ceux qui peuvent le contempler vivant. C'est le martin rose (*Pastor roseus*), appelé samarmar par les Arabes. Il a la taille d'un merle; la tête, le cou, la partie supérieure de la poitrine sont d'un bleu noir, métallique, à reflets pourprés; les ailes et la queue d'un brun noir à reflets bleutés, tandis que tout le reste du corps est d'un rose très pur et très tendre. Ce superbe oiseau vole comme l'étourneau en troupes nombreuses; il se précipite, en poussant des cris aigus, sur les champs dévastés par les sauterelles, et fait un ravage terrible dans les bandes de cet insecte destructeur. Il digère avec une rapidité incroyable; aussi sa faculté d'absorber les sauterelles paraît en quelque sorte n'avoir pas de limites.

Une heure après avoir quitté Beth-El, nous arrivons au petit village d'El-Birèh, construit sur une élévation rocheuse. A l'entrée du hameau, on est obligé de franchir de grandes surfaces inclinées, polies par le passage des caravanes, et très dangereuses pour les chevaux. El-Birèh renferme sept à huit cents habitants; les maisons sont petites et construites à moitié sous terre. Au milieu du village, on trouve de grosses pierres taillées, des débris de bâtiments anciens, et les ruines d'une église qui date de l'époque des croisades, mais qui paraît avoir été élevée par les chevaliers du Temple, un peu avant 1146. Elle dépendait du Saint-Sépulcre, et un hôpital y était annexé.



En bas de la colline, tout près de la route de Jérusalem, coule une source dont l'eau alimente un petit réservoir recouvert d'une coupole musulmane. Dans l'antiquité, elle était recueillie dans deux bassins placés de l'autre côté de la route.

El-Birèh, dont le nom veut dire les Sources, les Citernes, est l'antique Beeroth qui existait déjà bien avant l'arrivée des Hébreux dans la Terre promise. Pendant les croisades cette petite cité était appelée *Mahomeria major;* elle est située à trois heures de marche de Jérusalem.

Nous avons eu beaucoup de difficultés à trouver un emplacement convenable pour établir notre campement, car on ne peut assujettir solidement les cordes des tentes au milieu des terres labourées; les piquets ne tiennent pas, et si les vents, fréquents et violents dans la contrée, s'élèvent pendant la nuit, on a grande chance de voir sa maison emportée et d'être obligé de coucher à la belle étoile. Sur une terrasse située à l'ouest de la ville, nous avons cependant trouvé un coin favorable, où nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

espérons passer une nuit tranquille. Malheureusement nous avons compté sans les nombreux pèlerins arabes qui se rendent à Jérusalem, et qui bivouaquent en plein air, non loin de nous, en bas de la colline, près des sources dont nous avons parlé. Toute la nuit, ils dansent lentement, en se tenant par les mains; ils décrivent de grandes rondes, en chantant de ces airs monotones, formés de deux ou trois notes seulement, qui sont si répandus et si populaires en Syrie. Lorsqu'un couplet est fini, les femmes poussent leur cri de joie habituel, *Iou! iou!* que l'on entend dans tous les pays musulmans, accompagné de force battements de mains réguliers et cadencés.

Le plateau de Birèh ne manque ni de grandeur ni de majesté malgré sa désolante aridité. A la chute du jour, les rochers blanchâtres qui se dressent de tous les côtés autour de nous prennent une teinte cadavérique singulière; le soleil se couche derrière les crêtes qui nous séparent du bassin de la Méditerranée, et dore de ses derniers feux l'immense dôme de la mosquée d'Omar que nous apercevons très distinctement à travers un repli du terrain. Les montagnes de Moab et de l'Idumée, formant une longue ligne légèrement ondulée, revêtent une coloration de plus en plus violacée, puis disparaissent dans l'ombre, tandis que, tout près de nous, de grands feux jettent leur clarté vacillante sur les pèlerins dont les danses et les chants se prolongent très tard pendant la nuit.

Le pays situé entre El-Birèh et Jérusalem est des plus monotones : c'est la Judée affreuse, pierreuse, sans

Femme de Beth-El (voy. p. 78). — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

arbres et sans eau, qui doit ressembler à un désert horrible, lorsque le soleil de l'été a fait disparaître les moissons du printemps qui la couvrent de verdure. Ce sont toujours les mêmes sentiers glissants pour les chevaux, désagréables pour les cavaliers, derniers vestiges d'une grande voie romaine. Impossible d'aller un peu vite sur ces pierres polies, dont les dalles ont souvent plusieurs mètres de superficie. La plaine, légèrement ravinée, forme la ligne de partage des deux grands versants de la Palestine; aussi le sentier coupe-t-il, à chaque instant, l'origine des vallées, dont les unes font écouler leurs eaux dans la Méditerranée, tandis que les autres les dirigent dans la profonde dépression du Jourdain.

Un dernier wady rempli de pierres roulantes est franchi, et nous gravissons une petite élévation d'où, tout à coup, un panorama éblouissant se déroule à nos yeux.

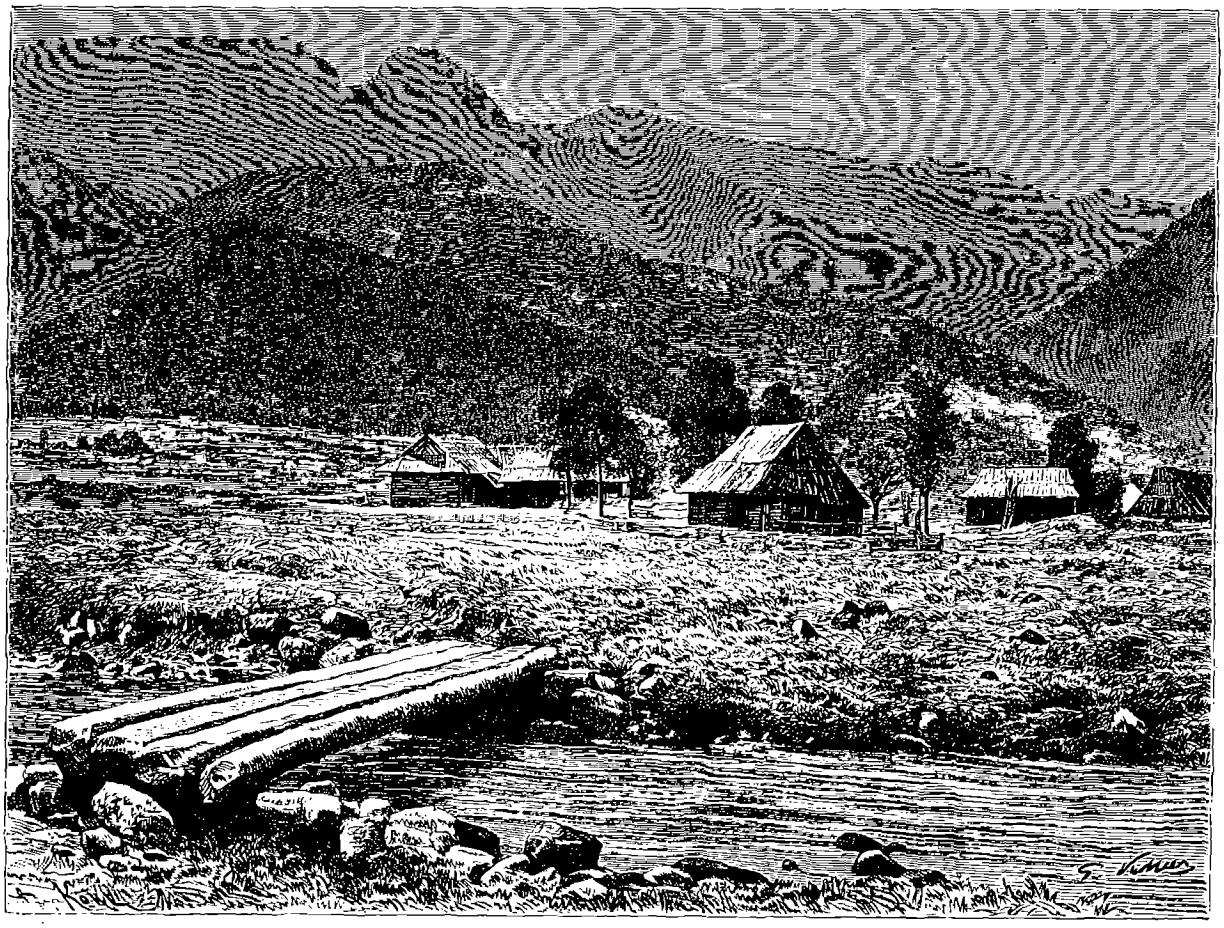
Nous sommes sur le mont Scopus, où Titus avait établi son camp.

Sur un plateau ondulé qui s'incline vers la vallée du Cédron, s'étend la ville entière de Jérusalem, dominée par ses minarets et ses tours. Nous en sommes séparés par la profonde dépression qui se continue avec la vallée de Josaphat. Les remparts crénelés et parfaitement intacts qui entourent la ville lui donnent un aspect des plus imposants, et en arrière s'élèvent les immenses constructions russes : couvents, hôpitaux, églises à coupoles dorées.

Dr Lortet.

(*La suite à une autre livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Cabanes du village de Zakopane (voy. p. 84). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

EXCURSION ANTHROPOLOGIQUE AUX MONTS TATRAS,

PAR LE DOCTEUR GUSTAVE LE BON.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

Situation des Tatras dans la chaîne des Carpathes. — Importance de ces montagnes. — Beauté de cette région. — Petit nombre de voyageurs ayant visité les Tatras. — But de mon voyage. — Arrivée à Nowy-Targ. — Départ pour Zakopane. — Découverte d'un village sans maisons ni habitants. — Rencontre de brigands. — Danse des haches et chants de guerre. — Perspective d'être scalpé. — Heureuse solution.

Les monts Tatras ou, suivant l'orthographe polonaise, les Tatry, sont constitués par une série de pics de granit d'une centaine de kilomètres de longueur, situés au sud-ouest de la Russie, entre la Galicie et la Hongrie. Ils forment la partie culminante de l'immense chaîne des Carpathes.

Peu de contrées de l'Europe, en y comprenant même la Suisse, possèdent des paysages d'une aussi sauvage grandeur. Un des premiers voyageurs qui les aient parcourus, le botaniste suédois Wahlenberg, écrivait en 1813 que « nulle part en Europe, sauf peut-être en Laponie, la nature ne présente un aspect si terrible et si grandiose ». Les parties les plus pittoresques de la Suisse ne possèdent pas, en effet, ces chaos de rochers amoncelés, de torrents et de cascades qu'on rencontre à chaque pas, ces lacs aux rives toujours désertes perdus dans la région des nuages, ces sombres vallées recouvertes d'épaisses forêts dont un être humain trouble rarement la solitude et qu'habitent seuls des ours, des serpents et d'autres animaux sauvages.

Bien qu'il existe au pied des Tatras quelques vil-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lages dont les habitants sont en relation avec des villes civilisées, on pouvait dire il y a peu d'années encore que cette région était assurément une des moins connues de l'Europe. Un des premiers auteurs qui se soient occupés de la géographie physique de ces montagnes, Koristka (de Prague), s'étonnait, en commençant le mémoire qu'il leur a consacré il y a quinze ans, dans les *Mittheilungen* de Petermann, qu'une région qui passe pour la plus importante des Carpathes fût ignorée à ce point, que c'est à peine si dans l'espace d'un siècle il trouvait à citer une demi-douzaine de voyageurs ayant contribué par des observations scientifiques à la faire connaître. A son époque, il n'existait aucune carte des Tatras, et il y a quelques mois seulement que l'État-Major autrichien en a publié une.

Depuis le mémoire de Koristka, il n'a été publié en fait de documents scientifiques nouveaux concernant les Tatras que quelques travaux de détail[1], tels que la mensuration de la profondeur des lacs ou de la hauteur de quelques pics. Tous ces travaux, relatifs, de même que le mémoire de Koristka, à des questions dont nous n'avions pas à nous occuper, ne nous ont fourni que très peu d'indications pour notre travail. C'est uniquement d'après des documents pris sur les lieux mêmes que nous l'avons écrit. Le lecteur verra plus loin par suite de quelles circonstances exceptionnelles nous avons pu réunir en peu de temps un grand nombre de renseignements inédits et précis.

Depuis quelques années, le principal village des Tatras, Zakopane, est devenu pendant les vacances le rendez-vous d'un petit nombre de Polonais de distinction originaires de toutes les parties de la Pologne. Ils y arrivent en amenant avec eux tous les objets de première nécessité, car, bien que le village ait deux mille cinq cents habitants, on n'y trouverait pas une auberge où l'on puisse passer la nuit, et un lit y est un objet de luxe inconnu.

Séduits par la beauté et la variété des paysages, la solitude de la contrée, l'absence à peu près complète d'étrangers, la certitude d'être toujours entre eux sans la présence importune de Russes ou d'Allemands, les Polonais dont je parle commencent à construire quelques chalets et à répandre dans la contrée des éléments de civilisation qui jusqu'ici lui faisaient défaut. Le pays y gagnera peut-être, mais les amateurs de pittoresque y perdront beaucoup. Ce n'est pas en effet un spectacle commun que celui d'une population ne mangeant jamais de viande ni de pain, vivant exclusivement de laitage et d'avoine, ignorant ou dédaignant les conquêtes de notre civilisation, et possédant pourtant une intelligence très vive, une instruction assez étendue et des sentiments esthétiques fort développés.

En dehors des Polonais dont je viens de parler et de quelques Hongrois venus des bains de Schmeks situés au pied du versant sud des Tatras, les visiteurs sont infiniment rares dans ces montagnes. Lorsque j'arrivai en 1879 à Zakopane, j'étais, au dire des vieillards du village, le premier Français qui eût visité le pays.

Lorsque je projetai mon excursion dans les Tatras, mon but était de vérifier dans des contrées un peu vierges de civilisation diverses lois anthropologiques que j'avais précédemment exposées et d'étudier dans des conditions favorables l'action de certains milieux. Me trouvant à ce moment à Moscou, je songeais d'abord à profiter de l'occasion pour me rendre au Caucase par la mer Noire et visiter ensuite la Perse. Quelques renseignements que j'obtins sur les Tatras me décidèrent à diriger de préférence mes investigations dans cette voie.

Je ne pouvais songer à aborder des régions sur lesquelles je n'avais que des renseignements assez vagues sans m'y créer d'abord quelques relations. J'écrivis à mon éminent confrère le docteur Kopernicki, professeur à l'université de Cracovie, qui me répondit « que tout ce qu'on m'avait dit de l'état demi-sauvage du pays et des communications était exagéré »; mais comme correctif désagréable il ajoutait : « Il faut que vous soyez préparé à des obstacles insurmontables aussitôt que vous voudrez aborder les paysans avec n'importe quel appareil anthropométrique. » Mon excellent confrère me promettait en même temps des lettres de recommandation qui me faciliteraient mon voyage. Le lecteur verra plus loin que, grâce à l'obligeance vraiment inépuisable de ce savant éminent, j'ai pu faire un voyage des plus intéressants, et que les relations dues à son intervention ont fait disparaître les obstacles insurmontables dont il m'avait parlé.

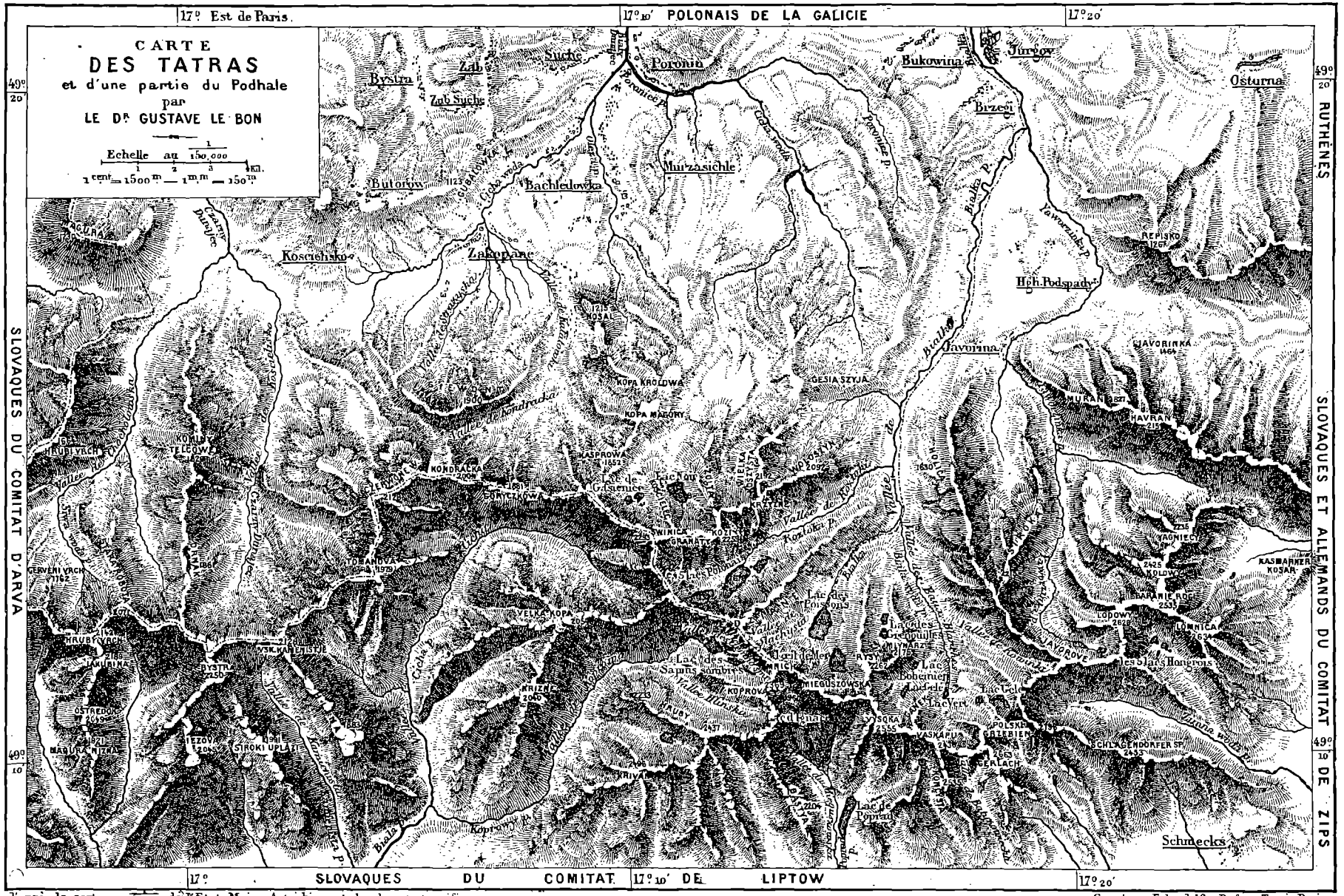
De Cracovie à Zakopane, village situé au pied des Tatras et point de départ de toutes les excursions importantes, il faut dix-huit heures environ de voiture. A partir de Nowy-Targ (Neumark des Allemands), il n'existe aucun moyen régulier de communication. Les quatre à cinq heures de chemin qui séparent le voyageur de Zakopane doivent être faites à pied ou en charrette.

Le jour allait tomber quand nous arrivâmes devant un poteau sur lequel se lisait en gros caractères cette inscription : *Zakopane*. J'entrais dans la terre promise. Je saisis aussitôt ma jumelle pour découvrir le village. Malgré tous mes efforts, il me fut impossible de constater la moindre apparence d'habitations ou d'habitants.

Un village constitué par un simple poteau sans êtres vivants ni demeures était une nouveauté que je n'avais pas encore eu occasion d'observer dans mes voyages. Un tel fait était intéressant, mais à ce mo-

1. Ces travaux, consacrés surtout à la géographie physique, sont publiés par deux sociétés, l'une polonaise, l'autre hongroise, formées récemment dans le but d'explorer les Tatras. Ils sont publiés dans deux intéressants recueils : l'un polonais, l'autre hongrois. Le premier a pour titre : *Pamietnik Towarzystwa Tatrysanskiego* (Cracovie). Le titre du second est : *Magyarországi Kárpátégylet Evkönyve.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



d'après la carte au 75,000 de l'Etat-Major Autrichien et des documents originaux.

Gravé par Erhard, 12, r. Dugay-Trouin, Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ment-là il m'ouvrait des perspectives désagréables. Je me demandais si, par hasard, les naturels vivaient dans des tanières d'où ils ne sortaient que le jour, ou dans des grottes au fond des forêts, et si je n'aurais pour gîte pendant la nuit que l'abri insuffisant de ce poteau solitaire.

La voiture continuait cependant à avancer. Un quart d'heure, une demi-heure s'écoulèrent, et toujours même absence de maisons et d'habitants. Je revins alors à la jumelle et finis par découvrir à l'horizon des cabanes disséminées au hasard de tous côtés par petits groupes, sur une longueur de sept à huit kilomètres et une largeur de cinq à six, c'est-à-dire sur une surface à peu près égale à celle de Paris avant l'annexion de sa banlieue. Nulles traces de rues, du reste, à l'exception du sentier que nous suivions.

Après un long voyage dans ce village sans maisons ni habitants apparents, nous arrivâmes près de l'église, monument constitué par une grange surmontée d'une croix. Autour d'elle se trouvaient groupées quelques cabanes. La voiture tourna brusquement à gauche et, après quelques minutes de course dans les champs, s'arrêta devant une petite cabane d'un aspect moins primitif que la plupart des autres. Mon cocher me fit signe que nous étions arrivés, déposa ma valise sur le sol, reçut son argent, remonta sur son siège et disparut.

Près de la cabane se trouvait un personnage d'aspect un peu sombre, mais assez bien vêtu, sans autre occupation actuelle que de fumer une longue pipe. Je lui demandai s'il pouvait mettre une chambre à ma disposition. Il fit un signe affirmatif, m'introduisit dans une des deux chambres que paraissait renfermer l'habitation et disparut.

Décidément les habitants de ce pays étaient aussi concis que clairsemés. Ne découvrant cependant d'autre être vivant qu'un énorme chien noir qui grognait sourdement en me flairant les mollets avec une insistance désobligeante, je me résignai à m'établir dans mes appartements.

La lune, qui éclairait en plein l'intérieur de la cabane, me permit d'en faire facilement l'inspection. Le luxe n'en avait rien d'excessif. Une paillasse recouverte d'une couverture, une chaise, une table et une cruche d'eau en composaient le mobilier.

Mais si l'ameublement était un peu rustique, le décor extérieur que je voyais de ma fenêtre était splendide. J'avais devant moi une immense plaine garnie d'arbres et de verdure au fond de laquelle se profilaient, argentées par les reflets de la lune, les cimes neigeuses de la chaîne gigantesque des monts Tatras.

Pour remplacer le souper absent, j'allumai une cigarette, m'assis sur mon unique chaise, et, ce merveilleux paysage devant les yeux, je me mis à songer. J'avais du reste matière à rêveries. Il y avait un étrange contraste entre cette pauvre cabane perdue au fond des montagnes et le merveilleux palais que j'habitais quelques jours auparavant. J'étais alors logé au Kremlin, dans cette demeure sacrée des vieux tzars, si pleine de souvenirs et où planent toujours les ombres sanglantes d'Ivan le Terrible et du premier des Napoléon. L'étranger qui a la rare fortune de dormir sous ces vieux murs ne peut s'empêcher d'évoquer dans ses rêves leur noire histoire. Les somptueux appartements du gouverneur du palais, que j'occupais, ne laissaient certes rien à désirer au point de vue du confortable. Moscou et la Moskowa vus la nuit, du haut du Kremlin, sont un de ces spectacles magiques qui ne s'oublient pas. Mais cette petite cabane dans cette sauvage nature éveillait dans l'âme un sentiment de paix et de recueillement que ces grandes villes orientales au passé toujours sombre n'inspirent jamais à l'étranger.

J'étais plongé dans ces vagues rêveries quand une ombre passa rapidement devant ma fenêtre. Un coup d'œil me montra qu'elle était constituée par un vigoureux gaillard, recouvert d'un manteau blanc qui semblait fait de peaux de bêtes, et portant une hache à la main.

La première ombre fut bientôt suivie d'une seconde, d'une troisième, puis d'une douzaine d'autres. Toutes semblaient se concerter à voix basse, en jetant du côté de ma cabane des regards qui me parurent peu pacifiques.

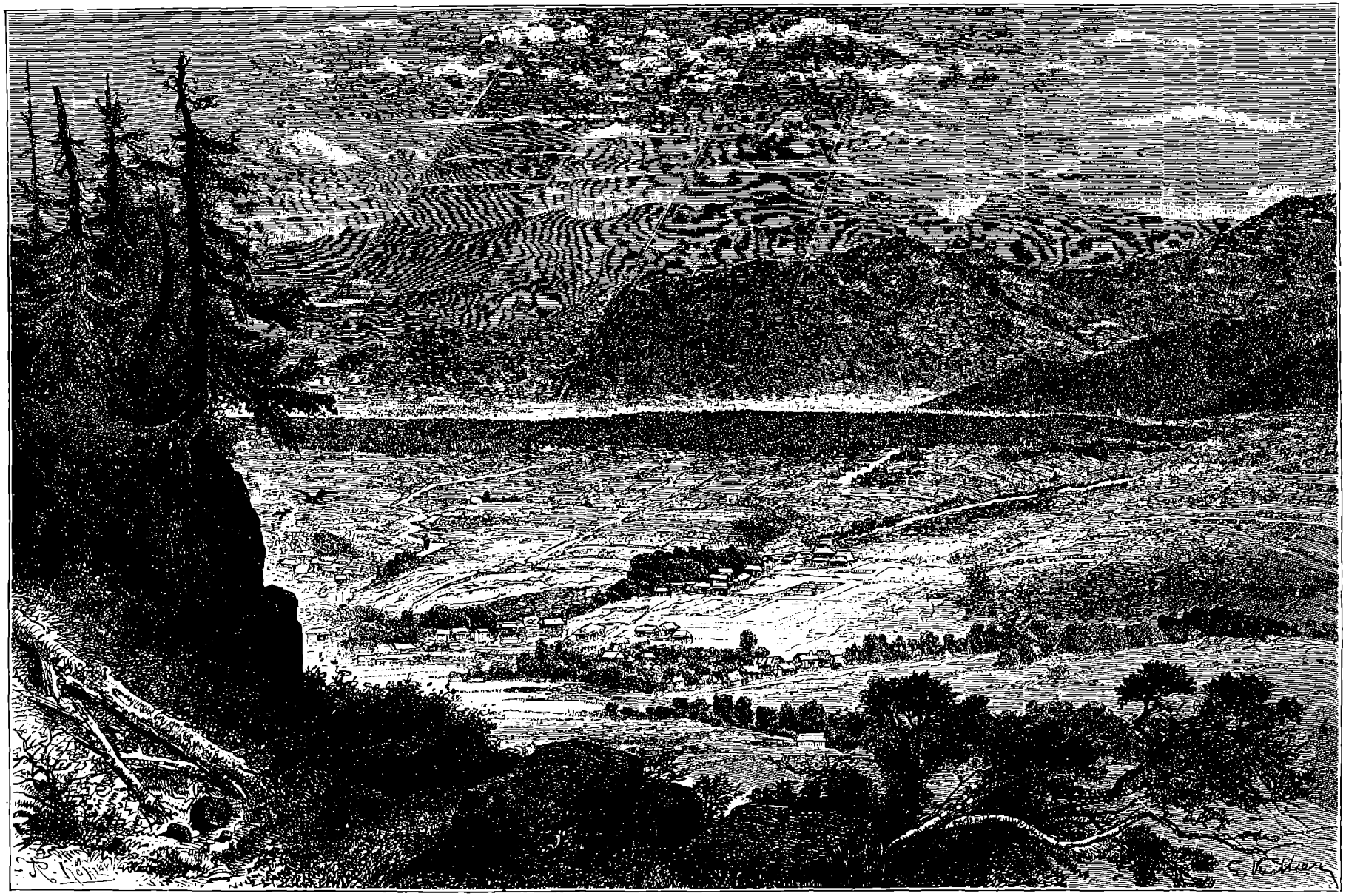
Soudain l'une d'elles fit un geste en brandissant sa hache d'une façon menaçante, et j'entendis éclater un chant de guerre accompagné de cris sauvages et de contorsions frénétiques.

Je contemplais cette scène avec une surprise désagréable. Les histoires de bandits que j'avais entendu raconter me revinrent à l'esprit. J'entrevis que j'étais tout simplement tombé chez ces féroces brigands dont on m'avait tant parlé ; semblables aux Peaux-Rouges, ils entonnaient sans doute leurs chants de guerre et se livraient à leurs danses avant de commencer à attaquer.

Danses et chants ne manquaient pas, du reste, de pittoresque. Cette bande de naturels hurlant et se démenant au clair de la lune, avec d'immenses montagnes au dernier plan, m'eût semblé tout à fait originale, sans la fâcheuse perspective d'être bientôt attaqué et probablement scalpé.

Le caractère de cette danse était tout à fait spécial. Chaque individu, après avoir entonné un chant consacré sans doute à énumérer ses exploits et le nombre de chevelures dont il s'était emparé, se mettait à tourner sur lui-même avec un trépignement rapide des pieds, les bras restant toujours immobiles. Chacun dansait à son tour dans le cercle étroit que formaient les autres autour de lui. Au bout d'un certain temps, il rentrait dans le groupe et un autre le remplaçait. Échauffés sans doute par le récit de leurs combats, tous se mirent finalement à hurler et chanter en cadence et à former une ronde en se suivant l'un derrière l'autre et entre-choquant leurs haches avec fracas.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue du village de Zakopane et d'une partie de la chaîne des Tatras prise des hauteurs de Gubalowka. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie du docteur Gustave Le Bon.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ces chants de guerre et les danses qui devaient vraisemblablement précéder l'attaque de ma cabane ne pouvant pas durer toujours, les manifestations hostiles allaient sans doute leur succéder. Fallait-il les attendre, ou ne serait-il pas préférable de les prévenir? Peut-être ces naturels n'avaient-ils pas d'armes à feu. Quelques balles logées avec art dans la boîte cranienne de quelques-uns d'entre eux inspireraient peut-être une salutaire terreur au reste de la bande?

Avant d'en arriver à ces procédés un peu extrêmes, je résolus d'entamer quelques négociations. Peut-être qu'avec ma montre pour le chef et quelques verroteries pour les hommes j'arriverais à ne pas perdre la propriété de ma chevelure.

Un coup discrètement frappé à ma porte me tira de ces réflexions. J'ouvris et vis apparaître un personnage de haute taille, revêtu d'une veste élégante de cuir rouge doublée de fourrures, la tête couverte d'une toque de feutre et tenant une hache à la main.

A en juger par les apparences, je devais avoir devant moi le chef de la bande. Supposant que lui aussi voulait négocier, je m'apprêtais à lui offrir délicatement ma montre et mon porte-monnaie, quand s'adressant à moi de la façon la plus gracieuse :

« Je viens d'apprendre votre visite, cher confrère, et je m'empresse de me mettre à votre disposition. »

Un confrère? Je me demandai un instant s'il me prenait, moi aussi, pour un chef de bande. Il est vrai qu'avec ma barbe de patriarche et ma tenue de voyage je devais avoir un aspect qu'aucun Anglais n'eût qualifié de respectable. Mais les gens sages assurent que l'habit ne fait pas le moine. Me sentant en ce moment la conscience aussi nette que l'estomac, je me résignai aux suites de cette interprétation fâcheuse et serrai la main du géant avec sympathie. Il y répondit par une compression énergique qui détermina de sourds craquements dans chacune de mes articulations. Je dissimulai une grimace, et, du ton le plus aimable :

« Enchanté de rencontrer un confrère, et surtout un confrère aussi obligeant, cher monsieur!...

— Docteur Wrzeswniowski, professeur d'anatomie comparée à l'université de Varsovie. »

Divinités tutélaires des Tatras! J'avais pris un anatomiste pour un chef de brigands. Je lui contai en riant ma méprise, et il avoua qu'avec son costume de montagnard, sorte d'uniforme national qu'adoptent du reste tous les Polonais qui viennent séjourner dans les Tatras, son bonnet de feutre, ses grandes bottes, il prêtait assez à la méprise, et que l'aspect des montagnards et la danse des haches, qui constitue une de leurs distractions habituelles, y prêtaient davantage encore.

Pour ne pas laisser le lecteur sous une regrettable impression, je dirai dès à présent que mon excellent confrère, malgré ses apparences un peu rébarbatives, est un des hommes les plus aimables et les plus obligeants que j'aie rencontrés. C'est également un homme des plus instruits, et qui s'est acquis dans le monde scientifique une grande notoriété par ses travaux de micrographie. J'ajouterai, pour terminer ce qui le concerne, que c'est grâce surtout à son obligeance qu'il m'a été possible de réunir tous les documents que contient ce mémoire. C'est lui également qui a bien voulu revoir et m'aider à compléter la carte qui accompagne ce travail.

II

Le village de Zakopane. — Premières excursions. — Importance de la photographie en voyage. — Conseils pratiques aux voyageurs. — Description des principaux lacs et montagnes des Tatras. — Légendes sur la profondeur des lacs.

Dès le lendemain matin, je recevais une invitation à déjeuner du seigneur de la contrée, le baron Eichborn, propriétaire de Zakopane. J'y trouvai M. Kantak, député polonais au Parlement prussien pour le grand-duché de Posen, le vigoureux ennemi du prince de Bismarck, M. Martusezwicz, député au Conseil d'État de Vienne; M. Stolarczyk, curé de Zakopane, et plusieurs autres Polonais de distinction.

Le déjeuner fut aussi gai que bien servi. Ces messieurs ne manquèrent pas une occasion de manifester leur sympathie pour la France. Au dessert, le baron Eichborn et le député Kantak portèrent des toasts chaleureux à la prospérité de notre république. C'est en termes émus que je répondis à ces précieux témoignages d'amitié. Il faut être loin de la patrie pour sentir toute la place qu'elle occupe dans le cœur. Tout ce qui porte le nom français est toujours en Pologne, au moins dans les classes instruites, l'objet de la plus vive sympathie.

Après le déjeuner, nous fîmes une excursion dans les montagnes voisines. Ayant rencontré un de ces groupes de bergers aux mœurs si singulières dont je parlerai plus loin, j'en profitai pour le photographier. Je joignis à ce groupe l'ami Wrzeswniowski avec son pittoresque costume de chef de brigands. La reproduction exacte de ce groupe intéressant se trouve parmi nos illustrations.

En retournant à Zakopane, nous visitâmes une école de dessin et de sculpture installée dans le pays depuis deux ans. On y apprend aux jeunes montagnards à dessiner et à sculpter des objets de bois analogues à ceux qu'on rencontre en Suisse. Ils s'instruisent très vite et font preuve d'aptitudes artistiques fort remarquables. Je doute que dans les écoles des beaux-arts de nos grandes villes les progrès soient plus rapides.

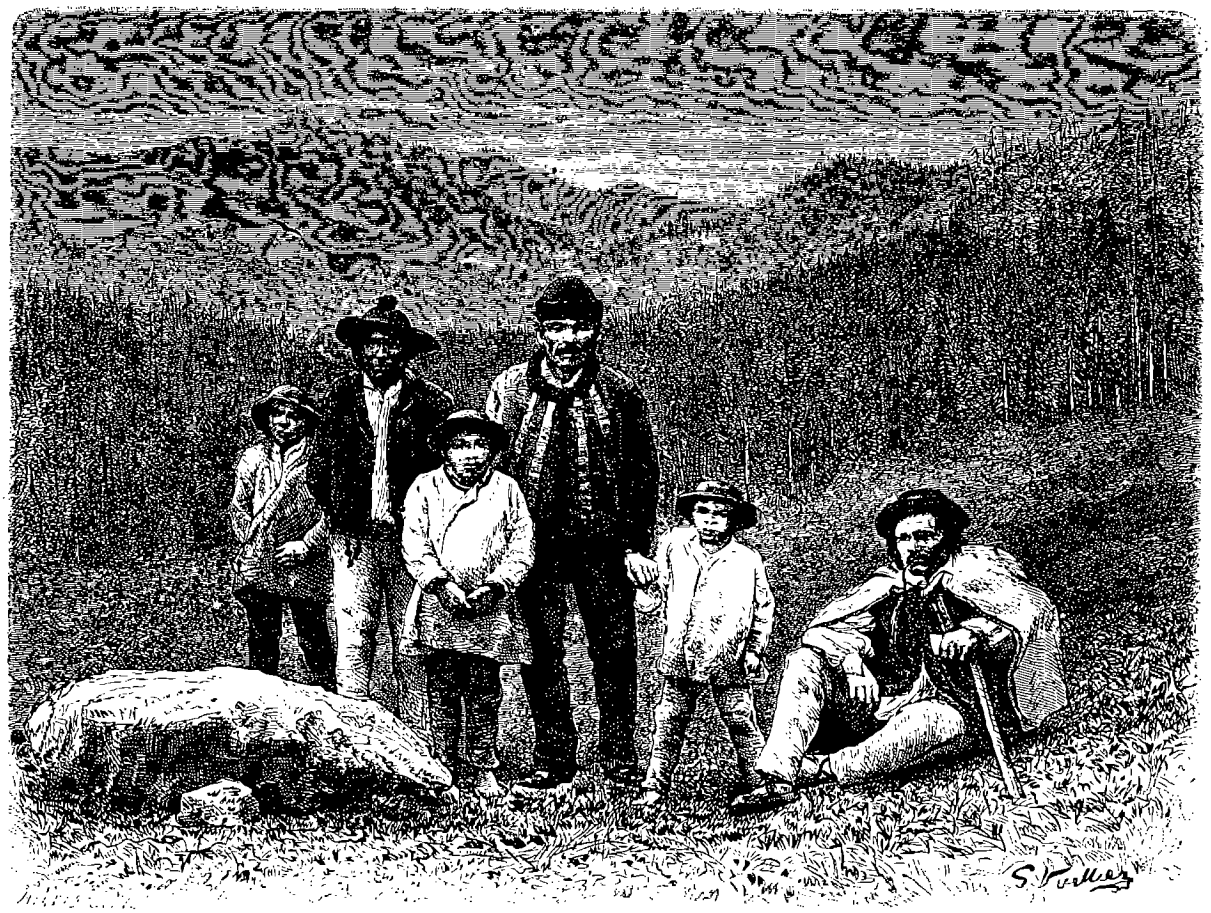
Le village de Zakopane, qui n'était guère habité il y a trente ans que par des montagnards demi-sauvages, s'est surtout transformé sous l'influence de deux hommes, le curé Stolarczyk, que j'ai déjà nommé, et le docteur Chalubinski. L'ascendant que ce der-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nier exerce sur les montagnards est considérable. Ce n'est que grâce à son influence que j'ai pu exécuter sur eux toutes les mensurations anthropologiques dont le docteur Kopernicki m'avait signalé l'excessive difficulté. Je n'oublierai jamais les prévenances de toute nature dont n'a cessé de me combler cet aimable savant.

Le docteur Chalubinski ne vient à Zakopane que pendant les vacances. Ce savant confrère ne devant arriver que dans quelques jours, je commençai mes excursions avec le docteur Wrzeswniowski. Nous visitâmes d'abord la célèbre vallée de Koscielisko, où nous capturâmes une de ces gigantesques vipères qui rendent le séjour dans les forêts assez dangereux. Nous eûmes la chance d'y rencontrer le docteur Baranowski, également professeur à l'université de Varsovie, et savant fort distingué, qui voulut bien m'accompagner le jour suivant dans une excursion lointaine.

J'espère me concilier la gratitude du public en lui épargnant la description technique de mes diverses excursions dans les Tatras et des sites que j'y ai observés. En dehors des descriptions scientifiques, qui ne sauraient prendre place ici, il faudrait me borner



Bergers des montagnes. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie du docteur Gustave Le Bon.

à des peintures littéraires du paysage; et, comme j'ai toujours trouvé les peintures de cette nature particulièrement fastidieuses, je suppose que les miennes produiraient sur le lecteur, en admettant qu'il y ait des lecteurs pour ce genre de littérature, un effet identique. Il m'a toujours semblé que le seul moyen de donner une idée nette et vraie de l'aspect d'un paysage est d'en montrer des dessins exécutés d'après des photographies. Un album de photographies d'un pays à décors changeants comme la Suisse, par exemple, laissera toujours dans l'esprit une impression plus vive que les plus longues descriptions. En matière de paysage, d'architecture, d'anthropologie ou d'histoire naturelle, une photographie bien faite remplace des pages entières de description, et il est vraiment regrettable que la photographie soit un art aussi peu connu des voyageurs. Lorsqu'une expérience, assez coûteuse il est vrai à acquérir, a permis d'éliminer les choses inutiles, on peut avoir un bagage photographique très complet sous un volume fort restreint. L'appareil que j'ai fait construire pour mon usage est fort complet, puisqu'il comprend, outre la chambre noire, le pied, les produits chimiques et les accessoires, six objectifs, cinq châssis doubles et cent glaces pour demi-plaque, et cependant il est contenu dans une petite valise à main de vingt centimètres d'épaisseur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sur trente-deux de largeur et cinquante-cinq de longueur. Après un voyage de près de deux mille lieues en Bohême, en Russie et dans les Tatras, deux glaces sur cent seulement étaient brisées. Je me hâte d'ajouter que je n'ai aucune aptitude spéciale pour la photographie dont je m'occupe fort rarement, et que c'est un art à la portée de quiconque peut trouver quelques mois d'étude à lui consacrer. A défaut d'ouvrages spéciaux qui n'existent pas sur la photographie en voyage, il faut tâcher d'acquérir soi-même l'expérience nécessaire en faisant quelques excursions photographiques autour de l'endroit où l'on demeure. L'instruction acquise dans un atelier pour portraits serait plus nuisible qu'utile. Aucun des appareils et des méthodes qui y sont en usage ne peut être en effet utilisé avec avantage en voyage. Quant aux appareils prétendus portatifs du commerce, ils ont généralement pour auteurs des industriels qui ne se sont servis de leurs instruments que dans leurs ateliers de fabrication.

Le temps ne m'ayant pas toujours favorisé dans les Tatras, je n'ai pu reproduire tous les sites intéressants que j'ai observés. Il m'a été heureusement possible de combler ces lacunes avec des photographies que la Société polonaise des Tatras a fait exécuter par le photographe Schubert de Cracovie. En raison des objectifs employés et des points de vue choisis, ces dernières n'embrassent généralement qu'un angle très faible et par conséquent ne suffiraient pas à donner une idée bien nette des paysages; mais comme les miennes représentent surtout des vues d'ensemble, elles se complètent parfaitement.

Des explications que je rendrai aussi courtes que possible suffiront, je l'espère, pour compléter les renseignements fournis par mes photographies.

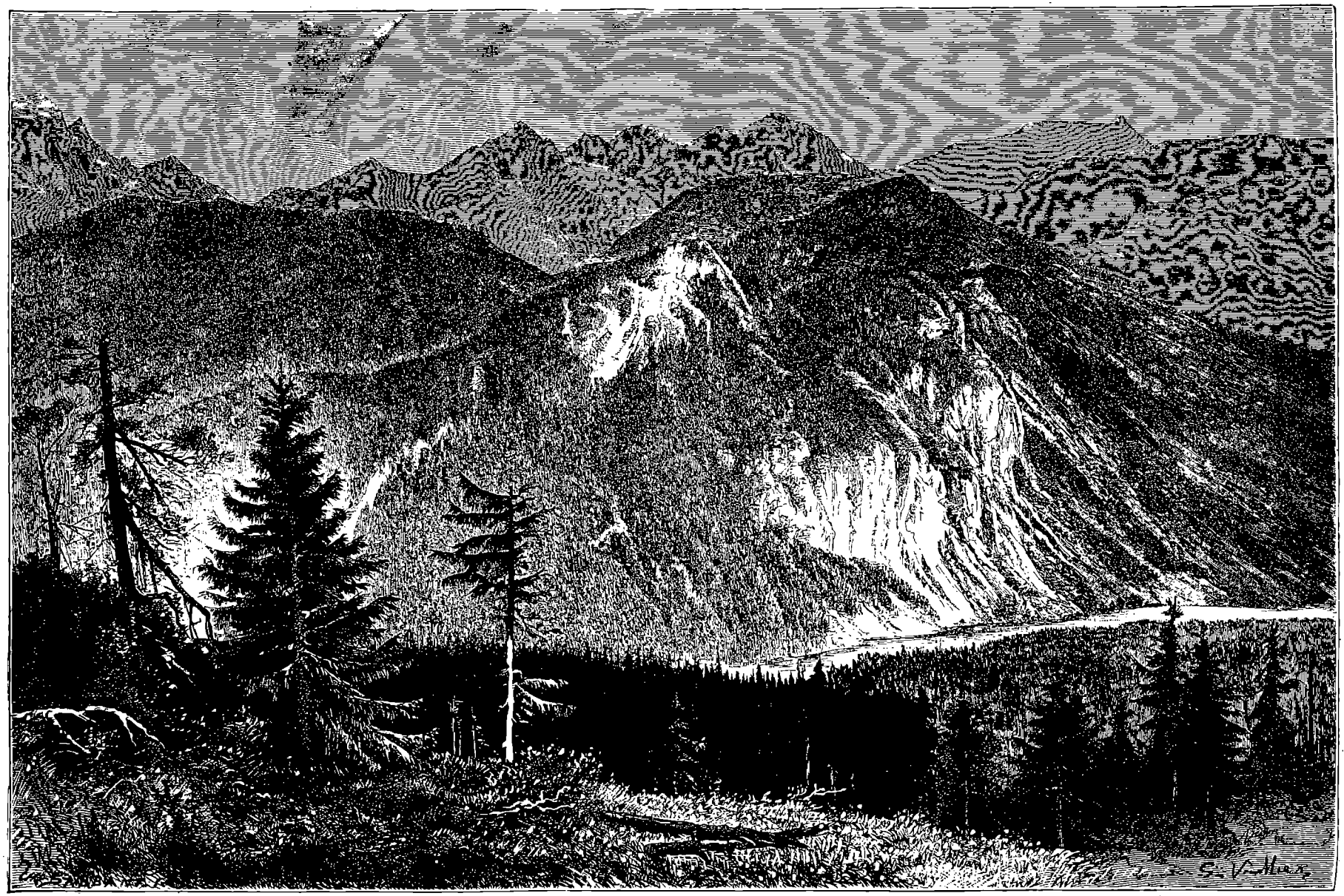
Je ne m'occuperai ici que de ce qui concerne les lacs et les montagnes; les indications relatives aux types d'individus, aux demeures, etc., se trouveront exposées dans le texte d'une façon suffisante.

Les montagnes qui composent le massif des Tatras se présentent, suivant les régions, avec des caractères fort différents. Certains groupes forment des masses arrondies à pentes très douces recouvertes de prairies et d'épaisses forêts jusqu'à une grande hauteur; telles sont quelques-unes de celles représentées page 89. D'autres forment au contraire des masses presque verticales, entièrement dénudées de leur base jusqu'à leur sommet : on en voit un bel exemple dans la photographie de la Mieguszowska. Il en est qui rappellent tout à fait les plus belles vallées de la Suisse et de la Savoie. Telle est celle représentée page suivante, qui donne une vue générale de l'extrémité de la vallée de Bialki, au centre des Tatras : on ne peut la comparer, je crois, qu'à l'imposante et gracieuse vallée de Chamonix.

Le docteur Gustave Le Bon. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

Une des plus pittoresques régions des Tatras est la vallée des Eaux-Blanches (Poduplaski Th.), dont nous donnons plusieurs photographies. Les rochers figurés dans le paysage appartiennent au Mlynarz (le Meunier), montagne recouverte d'une poudre blanche de kaolin, qui lui a fait donner son nom. Un de nos dessins figure l'extrémité de cette vallée avec la cascade venant du lac Vert (Zielony-Staw) qui forme plus loin le torrent des Eaux-Blanches (voy. p. 95), représenté également dans une autre photographie. Dans le fond du paysage, dont l'aspect ravagé contraste avec l'entrée riante de la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de la chaîne des Tatras dans la vallée de Bialki. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie du docteur Gustave Le Bon.

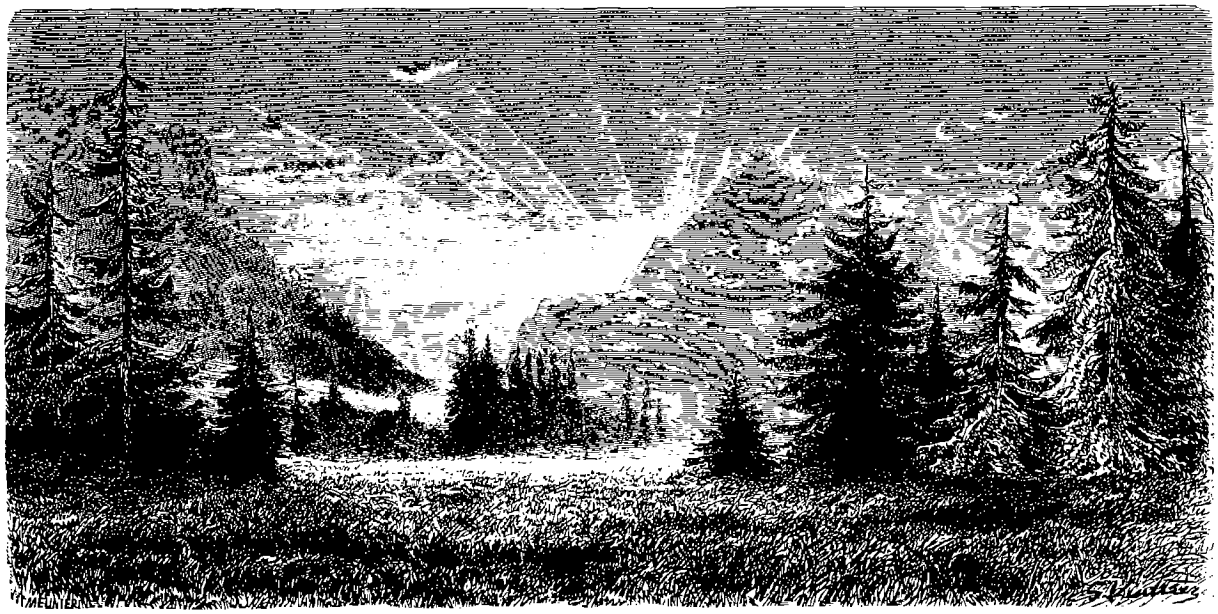
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vallée, se trouve la montagne Zelazne-Wrota ou Eisernes-Thor (la Porte de Fer).

Une bonne vue d'ensemble des parties les plus importantes de la chaîne des Tatras se trouve clairement représentée dans trois vues panoramiques (voy. p. 85 et 89) dont la réunion forme un demi-tour d'horizon, que j'ai prises des deux extrémités d'une base de dix kilomètres environ de longueur. L'une de ces extrémités est constituée par les hauteurs de Gubalowka, et l'autre par celles de Gesia-Szyja. La première représente toutes les montagnes qui se trouvent à gauche de la rivière Bialka; la dernière, les pics qui entourent les sources de cette rivière; la seconde, (voy. p. 89) ceux qui se trouvent sur la droite de cette dernière. Ces trois vues comprennent presque toutes les montagnes les plus importantes des Tatras, notamment le Lodowy, une des plus hautes cimes des Tatras (deux mille six cent vingt-neuf mètres), le Gerlach (deux mille six cent soixante-trois mètres), la Wysoka ou Tatra (deux mille cinq cent cinquante-cinq mètres); les Ryzy (deux mille deux cent soixante-deux mètres), le Polski-Grzebien ou Polnischer-Kamm (deux mille cent quatre-vingt-seize mètres), etc., etc.

Les autres vues représentent des montagnes isolées, notamment la Wysoka, le Ganek et la gigantesque Mieguszowska, où j'ai passé la nuit avec les professeurs Chalubinski et Baranowski. On trouve au pied de cette dernière montagne le Rybie ou lac des Poissons.

Ce lac, qu'on désigne souvent sous le nom de Morskie-oko, ou Œil-de-Mer, qualificatif qui revient, paraît-il, à un lac situé au-dessus et qu'on appelle aussi le Czarny-Staw ou lac Noir, est un des plus grands et des plus profonds des Tatras. Le Rybie est



Entree de la vallée des Eaux-Blanches (voy. p. 88). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

situé à treize cent quatre-vingts mètres au-dessus du niveau de la mer; sa profondeur est de cinquante mètres, sa surface de trente hectares. Seul le Wielki, qui a trente-trois hectares de surface, le dépasse en grandeur. Ce dernier, qui est en même temps le plus profond des lacs des Tatras, a soixante-dix-huit mètres de profondeur. L'altitude de tous ces lacs, ainsi du reste que celle des montagnes, est marquée en mètres sur notre carte.

Les lacs des Tatras sont au nombre d'une centaine, mais quelques-uns sont tellement petits que l'expression de mares leur conviendrait plutôt, si ce n'était leur très grande profondeur. Il résulte de cette profondeur que les moins grands représentent encore une masse d'eau respectable. Quelques-uns contiennent des poissons. On y trouve notamment la truite et le saumon.

La profondeur des lacs des Tatras n'est connue que depuis une époque récente. Leur mensuration est due surtout à M. le professeur Dziewulski. Autrefois les montagnards admettaient que ces lacs allaient jusqu'à la mer. Il existe à ce sujet une légende curieuse d'un marchand qui, ayant fait naufrage dans l'Adriatique, retrouva dans le Rybie une caisse contenant des objets perdus lors de son naufrage.

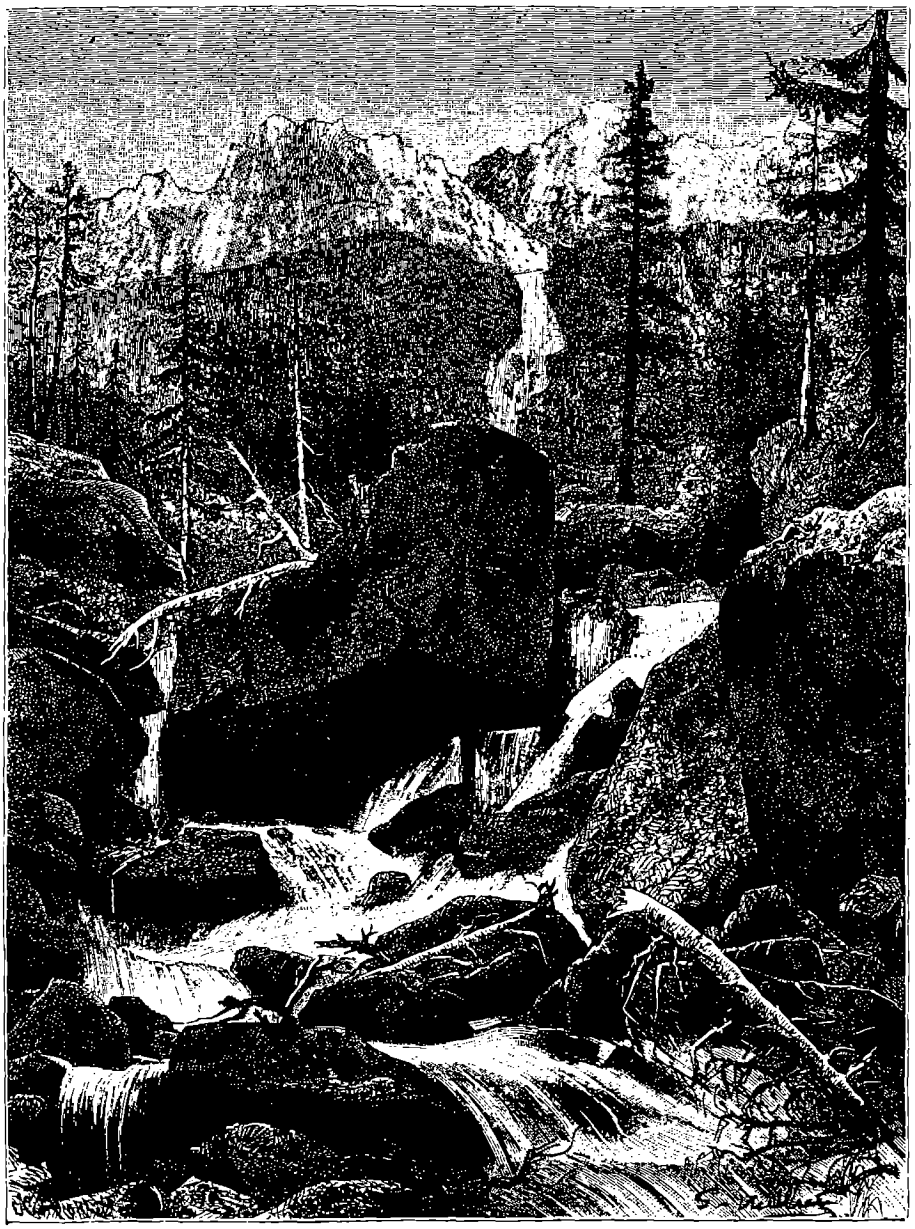
J'ai joint aux photographies des trois lacs dont j'ai parlé plus haut, c'est-à-dire le Rybie ou lac des Poissons, le Wielki-Staw ou le grand lac et le Czarny-Staw ou lac Noir, deux autres lacs importants, le Czeski-Staw ou lac des Bohémiens, situé à seize cent vingt mètres au-dessus du niveau de la mer, et le Czarny-Gasienicowy-Staw ou lac Noir de la vallée de Gasienice, au pied du Koscielec. Ce dernier lac est situé à seize cent vingt-six mètres au-dessus de la mer, c'est-à-dire deux cent quarante-six mètres au-dessus du Rybie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

III

Limites géographiques et ethnographiques des Tatras et du Podhale. — Nationalités diverses entourant les Tatras. — Slovaques, Ruthènes, Allemands, Juifs, Magyars. — Les Podhalains ne se mélangent pas avec les populations voisines. — Variété de langues qui se parlent dans un espace peu étendu. — Superficie et population du Podhale.

Les photographies ne pouvant reproduire que l'aspect extérieur des individus et des choses, il faut bien avoir recours aux descriptions pour donner une idée de leur physionomie intérieure. Nos dessins montrent l'aspect du pays et de ses habitants. Ils ne disent rien des mœurs, du caractère, des croyances de ces derniers, ni des conditions dans lesquelles ils vivent. Ce que notre objectif ne pouvait reproduire, nous devons essayer de le décrire maintenant.



La Porte de Fer et la Cascade du lac Vert (voy. p. 88). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

Les Tatras constituent, comme je l'ai déjà dit en commençant, la partie culminante des monts Carpathes. Ils forment un massif isolé de presque tous côtés de la chaîne dont ils font partie.

Suivant Koristka, les Tatras s'étendraient à l'ouest jusqu'à Kralowan, au confluent de l'Arva et du Waag, et à l'est jusqu'à Muszina, sur le Poprad. Ils auraient pour limites au nord Nowy-Targ et au sud le plateau de Hochwald entre Vazec et Czorba. Mais ce sont là des limites hydrographiques qui comprennent les plaines qui se trouvent au pied des Tatras. Les limites géologiques du haut massif montagneux des Tatras, c'est-à-dire les Tatras proprement dits, sont beaucoup moins étendues. Cette région, qui n'a

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

guère que quarante kilomètres environ de largeur, s'étend à l'ouest jusqu'à la montagne Osobita, à l'est jusqu'au Muran et la cime du Kasmarker (Kosar). Elle commence au nord, un peu au-dessus de Zakopane, et s'étend au sud jusqu'à Schmecks.

Le versant nord des Tatras appartient seul à la Galicie. Le territoire qui s'étend à son pied jusqu'à Nowy-Targ, et qu'on désigne sous le nom de Podhale, est habité uniquement par les montagnards. Il forme un ensemble très nettement séparé au point de vue géographique et ethnographique des régions voisines.

Au point de vue géographique, les limites du Podhale sont : au sud les Tatras, au nord le Dunajec, à l'ouest le Czarny-Dunajec, à l'est la Bialka. Ces rivières étant entourées sur presque tous les points de montagnes escarpées et inhabitées, on peut dire que les habitants du Podhale sont aussi isolés de leurs voisins que s'ils vivaient dans une île. Il suffira pour s'en convaincre d'examiner sur une carte quelconque le trapèze entouré de montagnes qui se détache de la Galicie pour pénétrer en Hongrie. C'est ce trapèze qui constitue précisément le Podhale.

Les limites ethnographiques correspondent à peu près aux limites géographiques. Les Podhalains sont entourés de peuples divers qui diffèrent d'eux entièrement.

Voici du reste d'une façon générale la disposition des nationalités autour du Podhale.

Au nord, à partir de Nowy-Targ et même dans quelques villages de la rive droite du Dunajec, se trouvent des Galiciens des monts Beskides. D'origine polonaise, comme les Podhalains, ils en diffèrent cependant au point d'être distingués à première vue de ces derniers. Leur genre de vie, leurs costumes, leurs occupations sont différents. Leurs allures surtout sont beaucoup plus lourdes. A l'ouest et au sud se trouvent des Slovaques qui forment la population des comitats hongrois d'Arva et de Liptow; les Magyars proprement dits n'y sont représentés que par les grands propriétaires et les fonctionnaires. A l'est se trouvent des agglomérations de Slovaques et d'Allemands du comitat de Zips, lequel rejoint au sud celui de Liptow. Au nord-est, à partir de Szchlachtowa, auprès de Szczawnica, commencent les Ruthènes. Ils s'étendent à l'est le long des Carpathes, jusqu'au delà de la rive gauche du Dniéper, et peuplent la région parfois désignée sous le nom de Russie-Rouge.

Aux diverses races que je viens de nommer, il faut encore ajouter les Juifs, si nombreux en Galicie; on voit ainsi que sur une étendue de quelques lieues se trouvent six peuples différents parlant environ cinq langues. Je ne connais aucun autre pays de l'Europe où l'on puisse rencontrer autant de nationalités diverses accumulées dans un aussi petit espace.

D'après la description précédente, c'est surtout par des Slovaques que sont entourés les Podhalains des Tatras. Bien que les premiers soient infiniment plus nombreux que les derniers, puisqu'ils forment au nord de la Hongrie une population évaluée à plus de deux millions d'habitants, ils n'ont aucune tendance à dépasser leurs frontières; ce sont au contraire les Podhalains qui ont débordé sur eux. Plusieurs villages du versant hongrois des Tatras sont, en effet, peuplés par des Podhalains[1], alors qu'aucun village du versant galicien n'est peuplé par des Slovaques. D'après les renseignements que j'ai pris sur les lieux, on ne connaît pas un seul exemple de Slovaques fixés dans le Podhale.

Slovaques et Podhalains, bien que fort voisins, sont assez différents. Les Slovaques possèdent une haute taille et une large stature. Ils sont vigoureux, mais lourds et indolents. Les Podhalains sont, au contraire, habituellement de taille moyenne, un peu maigres, mais très vifs et très agiles. Leur régime alimentaire est également fort différent; le Slovaque se nourrit surtout de viande, consomme beaucoup de boissons alcooliques et ne boit pas de lait. Le Podhalain se nourrit presque uniquement d'avoine, de laitage et d'eau. Podhalains et Slovaques ne se marient entre eux du reste que fort rarement. M. Kopernicki, qui a fait à ce sujet des recherches spéciales dans les registres de l'état civil de plusieurs paroisses des frontières, m'a dit n'avoir jamais rencontré un acte de mariage entre un montagnard polonais et une Slovaque. Ces deux peuples vivent d'ailleurs en fort mauvaise intelligence, et cela depuis fort longtemps, comme j'aurai occasion de le montrer plus loin par une légende curieuse.

Les Slovaques qui entourent les Tatras et peuplent le nord-ouest de la Hongrie, sont, paraît-il, les représentants de la race primitive qui peuplait le sol avant les grandes invasions venues de l'Orient. Ils ont généralement dix à douze enfants, alors que les autres Hongrois, pour ne pas trop diviser leurs propriétés, n'en ont que deux ou trois : il en résulte que les premiers se multiplient beaucoup plus vite que les derniers.

La langue que parlent les Slovaques n'est pas très différente du polonais, et les montagnards des deux versants des Tatras arrivent rapidement à se comprendre. Le slovaque se rapproche surtout du morave et du tchèque, c'est-à-dire de la langue qui se parle encore dans les anciens royaumes de Moravie et de Bohême. Les langues qui se parlent entre Prague, Pesth et Varsovie sont en réalité très voisines. Elles sont également assez parentes de la plupart des idiomes parlés en Russie, ou du moins elles s'en rapprochent autant que l'italien se rapproche du français. On voit par là que, si, comme on l'a prétendu, très à tort, suivant moi, une race pouvait se définir en disant qu'elle est l'ensemble des populations qui parlent une même langue, la race slave s'étendrait terriblement loin en Europe.

1. Contrairement aux indications données par Czoernig dans sa Carte ethnographique de l'Autriche (*Ethn. Karte der Œsterreiche Monarchie*, 1856).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Types des diverses populations entourant le Podhale (Galiciens des Carpathes Beskides, Slovaques, montagnards des monts Pieniines, Juifs, etc.). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les peuples divers que je viens de mentionner entourent le Podhale et le versant galicien des Tatras, mais n'y pénètrent pas. La seule race étrangère qui ait quelques représentants en nombre un peu notable dans l'intérieur du Podhale est la race juive. Mais leur présence est sans aucune influence anthropologique, car un Galicien se considèrerait comme absolument déshonoré s'il s'unissait avec un fils d'Israël. Tous les descendants d'Abraham sont considérés par les paysans comme des animaux d'une espèce inférieure et malfaisante, qu'il serait méritoire d'exterminer entièrement, si les lois ne professaient pas à leur égard une regrettable tolérance.

Tous les peuples que je viens de mentionner (Polonais, Slovaques, Ruthènes, etc.) appartiennent, à l'exception des Magyars et peut-être des Juifs[1], à la race slave ; mais il ne faut pas oublier que sous cette étiquette de Slaves se trouvent des races parfaitement distinctes. Un Ruthène ou un Slovaque diffère autant d'un Russe d'au delà du bassin du Dniéper que des Bohêmes, Serbes, Polonais ou autres Slaves.

Pour en revenir à la population du Podhale, on voit qu'elle est entourée presque entièrement de races différentes; mais, quelles que soient ces races, les Podhalains ne s'unissent pas plus avec elles qu'ils ne le font avec les Juifs ou les Slovaques, ainsi que nous l'avons dit plus haut. Les Ruthènes, déjà éloignés du reste des frontières des Podhalains, ont une religion et une langue différentes et n'ont au surplus que peu de relations avec eux. Les Allemands du comitat de Zips sont également assez éloignés du Podhale et sans relations avec les Podhalains. Quant aux Magyars, ils ne sont représentés sur les frontières hongroises du Podhale que par de grands propriétaires et des fonctionnaires dont les conditions sociales sont très différentes de celles des montagnards. Il n'y a en réalité qu'avec des Polonais des frontières nord du Podhale que le Podhalain, voisin de ces frontières, s'unit. Il en résulte que dans les villages qui bordent le Dunajec la population possède des caractères mixtes. Mais les véritables Podhalains, c'est-à-dire les habitants des villages situés au pied des Tatras, se considérant avec raison, ainsi que nous le verrons bientôt, comme très supérieurs aux autres montagnards polonais, ne se marient qu'entre eux. Nous montrerons bientôt que cet isolement de la population joint à certaines conditions d'existence et de milieu a eu pour résultat la formation d'une race nouvelle possédant des caractères communs qui la rendent très différente des populations voisines.

La langue parlée par les habitants du Podhale est exclusivement le polonais, un polonais avec des formes un peu vieillies peut-être, mais enfin le polonais. Quelques habitants seulement connaissent l'allemand.

La pluralité des langues qui se parlent autour des Tatras rend leur étude géographique excessivement difficile pour l'étranger. Beaucoup de villages ont au moins deux noms (Stary-Sacz ou Alt-Sandec, Nowy-Targ ou Neumark, etc.). Quant aux montagnes, il est bien rare que chacune d'elles n'en ait pas trois ou quatre; le minimum habituel est trois noms, un allemand, un slovaque, un polonais, et parfois un magyar. Chaque auteur adoptant celui qu'il préfère et les cartes n'en donnant habituellement qu'un, il s'ensuit qu'elles sont totalement incompréhensibles pour l'étranger. J'ai dû me livrer, avec l'aide de M. le professeur Wrzesniowski, à un véritable travail de bénédictin pour arriver à faire une carte possédant les noms tels qu'ils sont employés dans le pays.

La population actuelle de Podhale est d'environ quarante mille quatre cents habitants, répartis dans quarante-deux villages. Parmi eux se trouvent huit cents Juifs environ, proportion beaucoup moins élevée que dans le reste de la Galicie. Ces Juifs sont presque tous fixés dans les deux villages de Nowy-Targ et de Czarny-Dunajec.

La superficie du Podhale étant de cinq cent trente kilomètres carrés environ, un calcul très simple montre que la densité de la population est de soixante-seize habitants par kilomètre carré, chiffre assez élevé puisque en France le chiffre correspondant est de soixante-neuf seulement[1].

IV

La flore et la faune. — Le sol et le climat. — Rigueur du climat. — Mortalité élevée des enfants. — Pauvreté des productions agricoles. — Régime spartiate des Podhalains. — Largeur des vallées. — Qualités de l'eau. — Absence du goitre. — En quoi le milieu des Tatras est différent des milieux voisins.

Le massif des Tatras est composé surtout de granit et de gneiss recouvert, sur plusieurs points, de grès et de roches calcaires à structure semi-cristalline. La formation crétacée apparaît surtout à l'extrémité de la chaîne du côté de Muran.

1. Je dis « peut-être », parce que les travaux de l'anthropologie moderne paraissent avoir prouvé que les Juifs, qui avaient passé pendant si longtemps pour une race pure, sont constitués en Europe par deux races fort distinctes : 1° les Juifs d'origine slave, auxquels se rattachent la plupart des Juifs dits allemands; 2° les Juifs espagnols ou portugais, seuls descendants des Juifs de la Palestine. Les Juifs dits allemands seraient des descendants de Slaves et de Tatars convertis au judaïsme du huitième au neuvième siècle de notre ère, et en particulier de Tatars des bords de la mer Noire. Tous les Juifs Galiciens paraissent originaires de l'Allemagne. Leur première apparition remonte au douzième siècle.

1. Les chiffres relatifs à la population du Podhale et à sa superficie m'ont demandé d'assez laborieuses recherches, d'une part parce que le cadastre ne donne que la superficie des terres cultivées ou couvertes de forêts, et non la superficie totale du territoire, et de l'autre parce que les statistiques de la population ne donnent que la population du district de Nowy-Targ dont le Podhale n'est qu'une partie. En ce qui concerne la superficie du Podhale, j'ai complété les indications du cadastre d'après des calculs effectués sur la carte. Pour obtenir le chiffre de la population, j'ai pris, village par village, le nombre des paroissiens indiqué dans le *Schematismus venerabilis cleri* du diocèse de Tarnou de 1872, après m'être préalablement assuré, par des comparaisons portant sur des villages dont la population m'était donnée par d'autres sources, que ces chiffres étaient assez exacts.

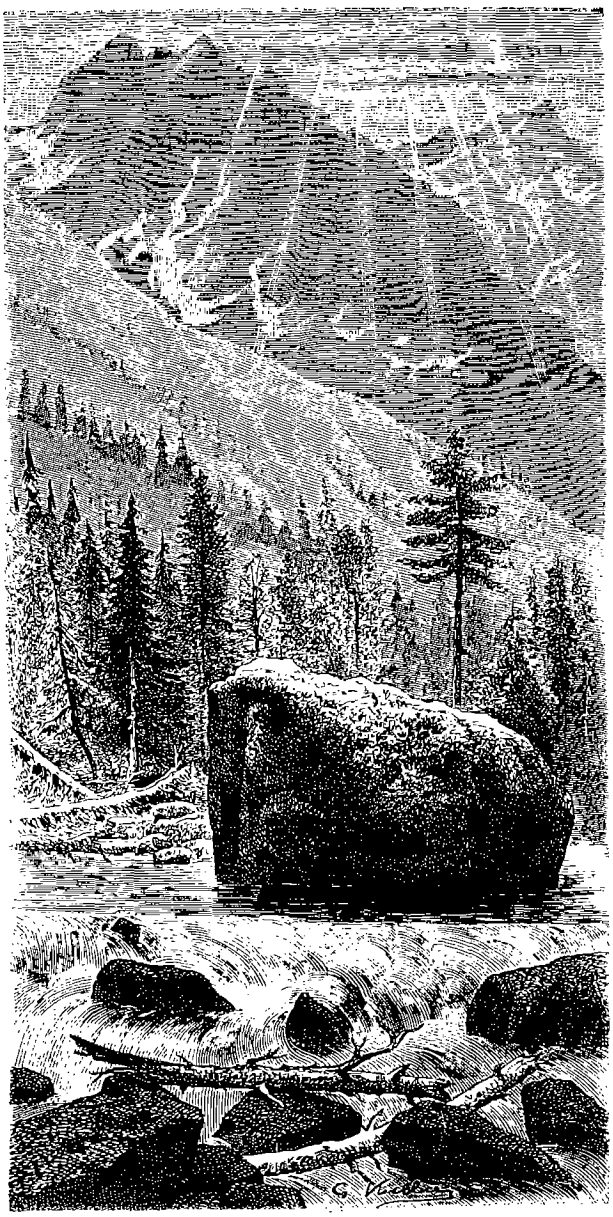
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les productions minéralogiques des Tatras (fer, cuivre, grenat, quartz, etc.) sont peu abondantes et ne sont l'objet d'aucune exploitation.

La faune et la flore ne diffèrent pas sensiblement de ce qu'elles sont dans les autres montagnes de l'Europe. La flore se caractérise surtout par la grande abondance des arbres. Le tiers du Podhale et une partie des montagnes jusqu'à une assez grande hauteur sont couverts d'épaisses forêts. On y rencontre l'orme, l'érable, le chêne, le frêne, le saule, et surtout le pin et le sapin. Les fougères, les lichens et les mousses sont fort abondants. J'ai traversé quelques-unes de ces forêts, qui sont tellement épaisses et obscures, qu'on ne peut les comparer qu'aux forêts vierges du nouveau monde.

Parmi les animaux qui vivent dans les Tatras, je mentionnerai seulement les ours, les marmottes, les chevreuils, les chamois, les aigles et les vipères. Les ours sont des ennemis redoutables des troupeaux. Les aigles les attaquent également, mais les dégâts qu'ils exercent sont bien moindres. Les vipères, qui atteignent parfois une taille gigantesque, pullulent dans les forêts. Quant au chevreuil, il a presque entièrement disparu, et il en sera bientôt probablement de même du chamois et de la marmotte, malgré l'interdiction de les chasser. La marmotte est recherchée uniquement pour sa graisse, qui a chez les Slaves de la Galicie la réputation de constituer un excellent remède contre le rhumatisme.

Malgré les prescriptions légales, les montagnards sont tous de grands chasseurs devant l'Éternel, et les interdictions relatives au braconnage les laissent généralement assez insensibles. Le chamois est le principal objet de leurs poursuites. Comme il se rencontre surtout sur le versant sud des Tatras chez les Slovaques du comitat de Liptow et que ces derniers désirent garder leur gibier pour eux, Podhalains et Liptowiens vivent en assez mauvaise intelligence. Leur hostilité réciproque remonte du reste à une époque fort reculée, s'il faut s'en rapporter à la légende suivant laquelle les Liptowiens, exaspérés du sobriquet de *zli ptacy* (mauvais oiseaux) que leur donnaient leurs voisins, auraient été se plaindre au roi Attila. L'ambassadeur chargé de remettre la plainte au conquérant était porteur d'une corbeille d'œufs comme présent. Un destin jaloux voulut que, arrivé devant le monarque, il trébuchât et tombât au milieu de ses fragiles comestibles. Le roi ayant ri au nez de la victime, le Liptowien exaspéré lui souhaita d'être emporté par le diable. Irrité doublement et par l'injure et par la perte de ses œufs, Attila décida que les Liptowiens s'appelleraient à perpétuité Zli ptacy. La prononciation rapide de ces mots est Liptacy, dont le singulier Liptak diffère peu de Liptow, désignation actuelle du comitat. Le lecteur que l'historique de cette étymologie ingénieuse ne satisfait pas entièrement doit posséder une âme bien sceptique.



Le Mlynarz et le torrent des Eaux-Blanches (voy. p. 88).
Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

En raison surtout de son altitude, comprise entre six cents et onze cents mètres au-dessus du niveau de la mer, Podhale possède un climat très rigoureux. Dès la fin de septembre le pays est habituellement couvert de neige. Il en résulte que la terre est peu productive et ses productions insuffisantes pour entretenir les habitants. Aucune autre région de la Galicie n'est aussi mal douée sous ce rapport.

C'est surtout à la rigueur du climat qu'est due la mortalité très élevée qui sévit sur les enfants. Les Podhalains ont généralement huit à dix enfants, mais ils ne réussissent à en élever qu'un petit nombre. Comme ce sont naturellement les plus vigoureux qui résistent,

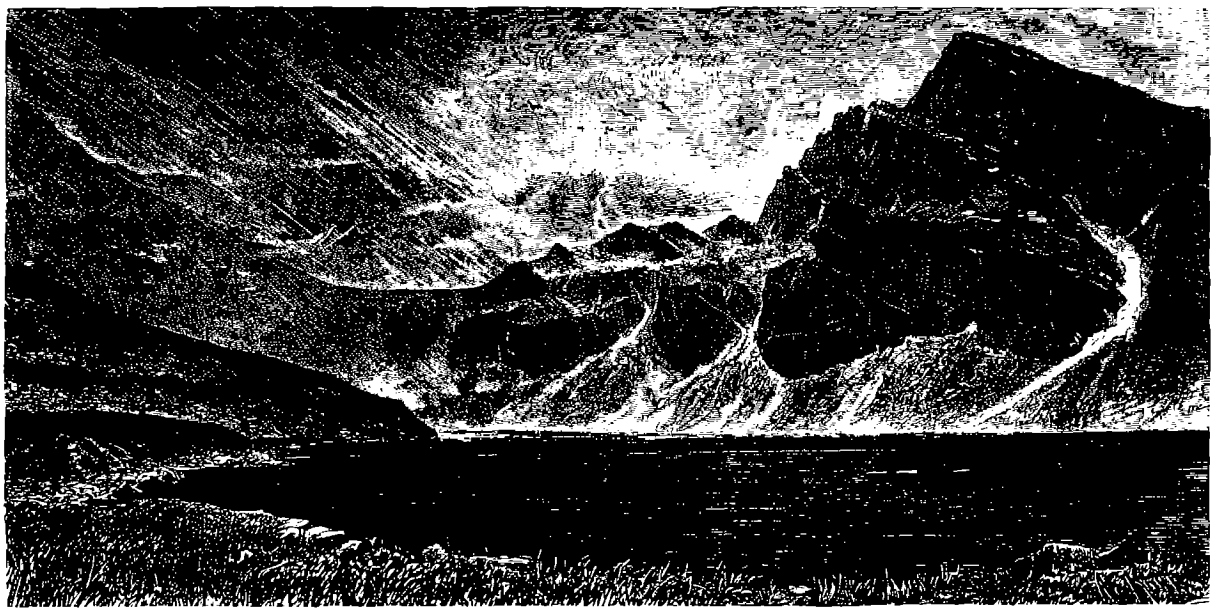
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

il en résulte que cette sélection naturelle a en définitive pour résultat de maintenir la vigueur de la race.

La pauvreté des productions agricoles a de bonne heure habitué le Podhalain à une sobriété excessive. Son alimentation à peu près exclusive est le lait et l'avoine, souvent même le lait *ou* l'avoine. Il consomme le plus souvent cette dernière sous forme de bouillie. Il en fabrique aussi des galettes, qu'il mange avec un peu de fromage, de choucroute et de pommes de terre. Quant à la viande, l'usage en est presque entièrement inconnu. Sur le versant sud des Tatras habité par les Slovaques, elle fait au contraire partie de l'alimentation.

Le régime spartiate des Podhalains n'exerce pas certainement une influence défavorable sur eux, car ils sont vifs, actifs, bien portants, et nous verrons bientôt que par leur intelligence et leurs aptitudes ils sont très supérieurs aux autres habitants de la Galicie.

La seule boisson usuelle des montagnards est l'eau. La bière et les liqueurs fortes, que les Juifs introduisent malheureusement de plus en plus dans le pays, ne sont pas dédaignées des naturels, qui, dans certaines occasions en font usage avec excès; mais ce sont pour eux des objets de luxe. Il est regrettable pour l'avenir du pays qu'on ne puisse pas proscrire leur consommation d'une façon absolue. On n'y arriverait, je crois, qu'en procédant d'abord à une destruction générale des fils d'Israël qui habitent la contrée; mais cette mesure prophylactique, que les montagnards accep-



Le lac Noir de la vallée de Gasienice au pied du Koscielec (voy. p. 90). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

teraient sûrement d'ailleurs avec enthousiasme, serait peut-être un peu radicale.

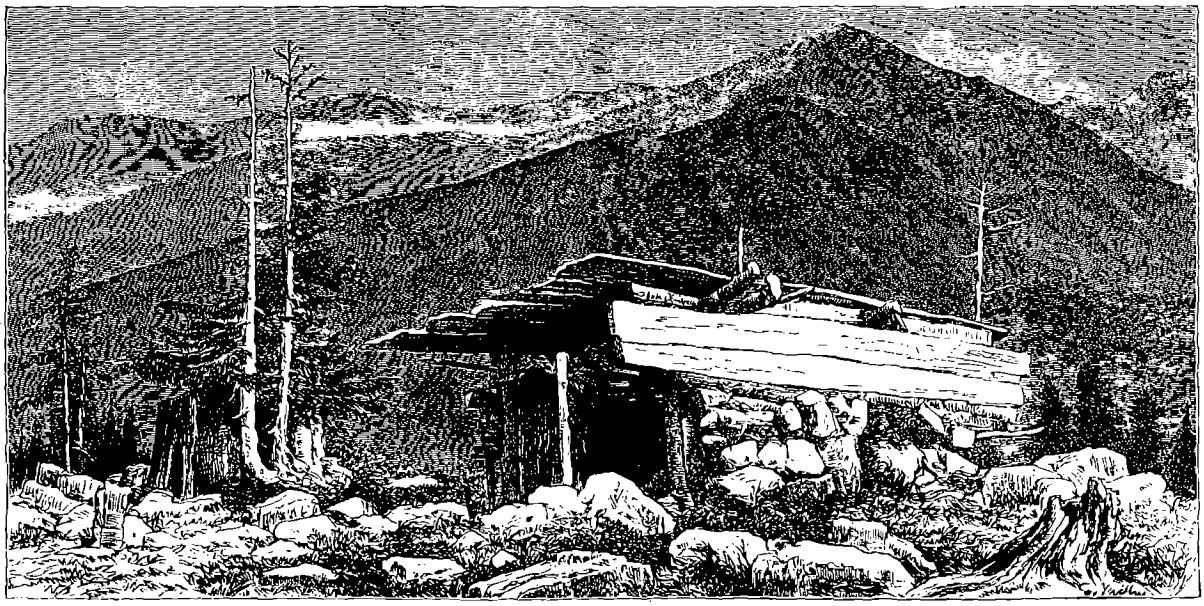
Les vallées du Podhale sont habituellement très larges et bien baignées par la lumière. L'eau, qui n'a guère séjourné que sur des lits de granit, est d'une qualité exceptionnelle. C'est à cette double condition, influence de la lumière et qualité de l'eau, que M. le docteur Chalubinski m'a dit attribuer ce fait très curieux que le goître, qui sévit avec intensité chez les habitants des diverses montagnes voisines, les Carpathes Beskides notamment, est presque entièrement inconnu dans les Tatras. Si ce n'est pas à ces deux causes que peut être attribuée l'immunité des Podhalains à l'égard de cette redoutable infirmité, il faut du moins admettre qu'un milieu qui possède une semblable action préservatrice diffère sensiblement de ceux qui ne la possèdent pas.

Si l'on joint aux différences que nous venons de mentionner celles déjà indiquées plus haut, c'est-à-dire la rigueur du climat, la pauvreté du sol et les conditions d'existence très difficiles qui en résultent, on reconnaîtra que le milieu où vivent les Podhalains diffère sensiblement de celui où se trouvent les habitants des régions voisines, celles de la Galicie notamment. Nous aurons à examiner plus loin quel rôle ont pu exercer sur les habitants les conditions de milieu qui viennent d'être énumérées brièvement.

Dr Gustave Le Bon.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Cabane de bergers dans les Tatras (voy. p. 98). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

EXCURSION ANTHROPOLOGIQUE AUX MONTS TATRAS[1],

PAR LE DOCTEUR GUSTAVE LE BON.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

V

Situation économique et sociale des habitants. — État de la propriété. — Développement de la petite propriété. — Construction des cabanes. — Industries variées des habitants. — Importance de l'élevage des bestiaux. — Mœurs curieuses des bergers. — Leur alimentation exclusive avec la *zentica*. — Leurs luttes avec les ours. — Genre de vie des montagnards. — Ressources et dépenses. — Costumes.

Recherchons actuellement quelles sont les conditions d'existence économique et sociale des montagnards du Podhale.

La propriété a dépassé depuis longtemps dans le Podhale, ainsi du reste que dans toute la Galicie, les formes de communauté primitives que l'on retrouve encore dans une grande partie de la Russie[2]. Elle est aujourd'hui tout à fait individuelle. En remontant aux documents les plus anciens, notamment la *Kronika polska* de Martin Bielski, publiée en 1597 à Cracovie, on voit que, aux époques les plus reculées dont parle l'histoire, la terre avait pour propriétaires le roi de Pologne et un couvent de moines de Cîteaux, fondé en 1234 à Ludzimierz, près de Nowy-Targ, par Théodore Gryf, voïvode de Cracovie, puis transféré en 1245 à Szczyrzyc[1]. Dans les domaines du roi, qui occupaient la plus grande partie du Podhale, et notamment à Zakopane, la terre était abandonnée à des colons en échange d'une redevance insignifiante. Quand l'Autriche s'empara de la Galicie, elle mit en vente les anciens domaines royaux.

D'après le cadastre de 1850, le tiers du territoire du Podhale, c'est-à-dire trente mille morgas d'Autriche environ, serait constitué par des forêts. Un tiers du Podhale appartenait alors à de grands propriétaires. Depuis cette époque, la proportion de la petite propriété s'est très sensiblement accrue. C'est un phénomène analogue à ce qui s'observe en France depuis un siècle.

Les demeures des habitants du Podhale sont des cabanes très simples, mais en même temps très solides et très régulières (voy. p. 81), construites en

1. Suite et fin. — Voy. page 81.

2. Pour la description des formes primitives de la propriété, le lecteur pourra consulter le chapitre que j'ai consacré à son évolution dans le second volume de mon ouvrage : *l'Homme et les sociétés, leurs origines et leur histoire*; Paris, 1881.

1. Ce nom harmonieux se prononce à peu près de la façon suivante : Chtchygyts.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

troncs d'épicéas. Le sol et le toit sont formés de planches. La cheminée s'ouvre dans le grenier, et la fumée s'échappe entre les fentes du bois. Il y a généralement deux chambres dans la cabane, l'une à droite, l'autre à gauche de la porte d'entrée. Des bancs autour de la chambre et une table représentent le mobilier. Le tout est très proprement tenu. Planchers, plafonds et parois sont lavés chaque semaine. Près de la cabane se trouvent habituellement l'écurie, l'étable, la grange et la fosse à fumier. Le tout est presque toujours à l'ombre de quelques frênes.

Malgré la grande sobriété des habitants, les produits de la terre, utilisés le plus souvent du reste pour l'entretien des bestiaux, seraient insuffisants pour les faire vivre. L'aridité du sol et l'incertitude des récoltes, aridité et incertitude telles que les grands propriétaires renoncent souvent à faire cultiver la terre et se bornent à exploiter leurs forêts, leur font au surplus une nécessité de se procurer d'autres ressources. Grâce à son intelligence, sa persévérance et son activité, le Podhalain a su se créer des moyens d'existence très variés. Ses aptitudes sont des plus remarquables. Il est à la fois menuisier, forgeron, serrurier, charpentier, charron, tisserand, tailleur, agriculteur, musicien et poète. Son plus important objet d'exportation est la toile, qu'il fabrique très bien. Elle est généralement vendue aux marchés de Nowy-Targ et de Czarny-Dunajec. Les montagnards y apportent souvent chaque semaine jusqu'à six cents pièces ayant chacune trente-quatre mètres de longueur.

Les travaux des champs sont exécutés dans le Podhale à l'aide de chevaux. Ces animaux, dont le prix varie de cent à trois cents francs, sont souvent, faute de pouvoir être entretenus pendant l'hiver, achetés au printemps et revendus à l'automne. Ce sont des chevaux d'un aspect peu brillant, mais dont le pied est d'une sûreté remarquable. Les montagnards professent du reste à leur égard des sentiments tout paternels et descendent toujours de charrette dans les chemins difficiles pour alléger leur charge.

Les bestiaux sont en partie également achetés et vendus la même année, parce que leur entretien pendant la saison des grands froids serait trop coûteux. Les bêtes à cornes, dont le nombre est d'environ trente mille dans le Podhale, sont des animaux de petite taille appartenant à la race *Bos brachyceros* de Rutimeyer (*Bos longifrons* d'Owen); leur valeur varie de cinquante à cent vingt-cinq francs. On les achète généralement au marché de Nowy-Targ, où elles sont amenées de diverses parties des Carpathes Beskides et de la Hongrie.

Une des principales ressources des Podhalains pendant l'été est l'engraissement des bestiaux dans les pâturages des montagnes et la fabrication du fromage de brebis. Les pâtres qui s'adonnent à cette dernière industrie ont une organisation spéciale. Chaque troupeau est placé sous la direction d'un berger principal nommé *baca*, choisi par les fermiers (*gazdas*) possesseurs de brebis. Chaque baca a sous ses ordres d'autres bergers (*juhas*) choisis par lui et dont il est responsable. Le baca surveille les bergers et dirige la fabrication du fromage, mais ne conduit jamais les brebis au pâturage.

C'est au commencement du mois de mai que les brebis sont conduites dans les montagnes. Si le propriétaire des brebis ne possède pas de pâturages, il en loue un au prix d'environ cinquante centimes par brebis pour la saison. Sur l'endroit choisi on commence par élever une maisonnette en bois d'épicéa (*szalas*), où logeront le baca et les juhas. Cette habitation toute primitive, comme le montre notre gravure (voy. p. 97), n'a ni plancher ni cheminée; la fumée s'échappe par les trous laissés dans les parois.

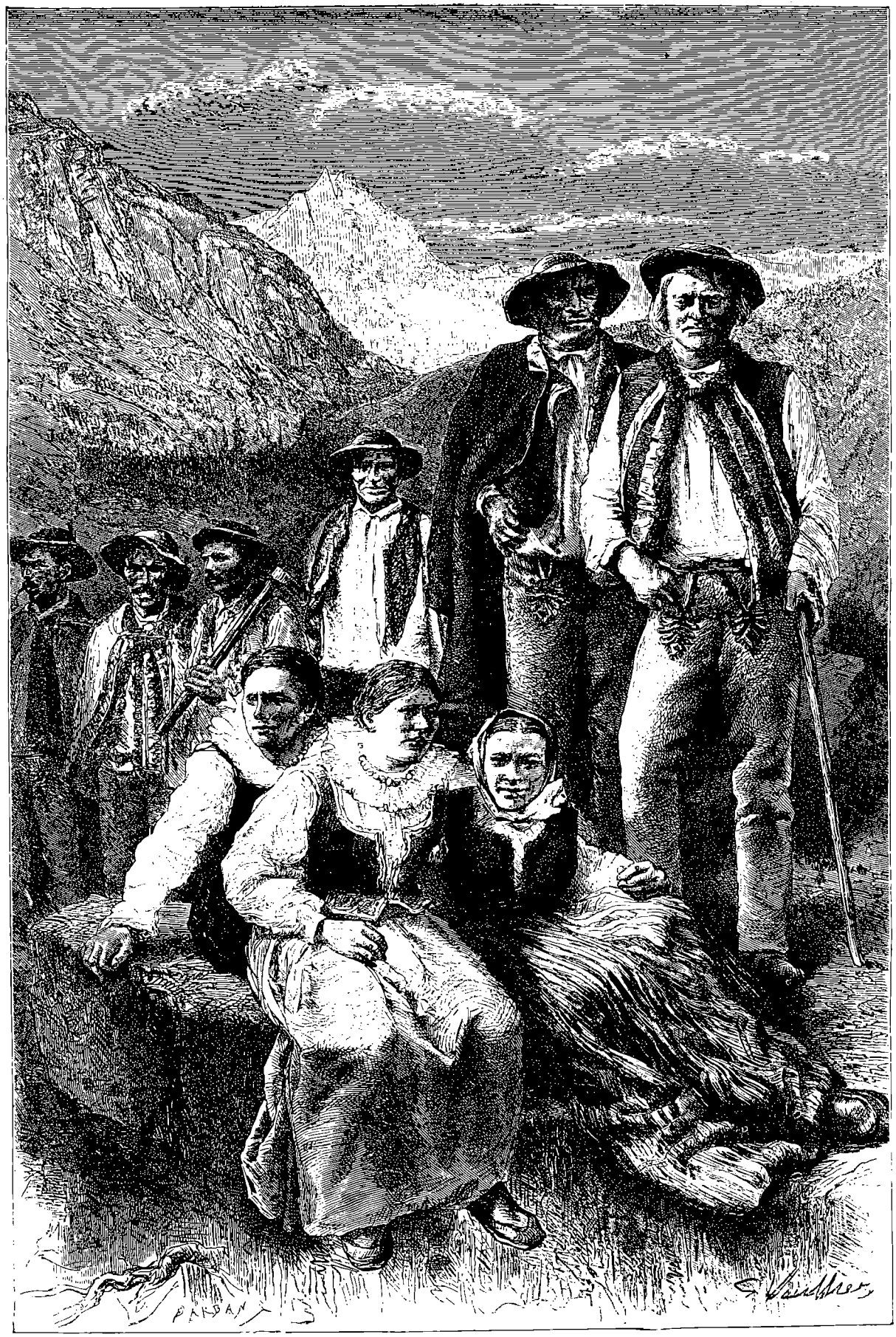
Les brebis passent toujours la nuit à la belle étoile. Elles sont protégées contre les attaques fort dangereuses des ours par d'énormes chiens de couleur blanche, assez semblables aux chiens du mont Saint-Bernard, mais qui sont d'une férocité excessive. Je n'ai jamais pu passer à quelques mètres d'un troupeau sans les voir se précipiter sur moi avec des hurlements épouvantables. C'est en poussant ces hurlements, lorsque les ours viennent rôder la nuit autour des troupeaux, qu'ils préviennent les bergers. Ces derniers sortent alors des cabanes et tirent des coups de fusil en l'air pour effrayer l'animal. Peu sûr de son coup d'œil, le berger préfère essayer de faire peur à l'ours que de tâcher de le tuer, parce que si l'animal n'était que blessé, il deviendrait très redoutable pour le chasseur. Cette conduite sage, mais peu héroïque, a pour résultat que l'ours s'éloigne rarement sans emporter une brebis.

Le nombre des brebis varie de deux cents à six cents par troupeau. Il y a généralement un berger par cinquante brebis; chacun d'eux a pour salaire une quantité de fromage proportionnée à celle qu'il fabrique. En moyenne il reçoit un demi-kilogramme par jour, c'est-à-dire une valeur de soixante à soixante-quinze centimes. Il est responsable des brebis tuées par les ours et paye au propriétaire douze francs par brebis dévorée, à moins de pouvoir représenter la tête de l'animal, auquel cas il ne doit que moitié.

Les brebis sont traites plusieurs fois par jour; chaque opération est précédée d'une prière et d'un signe de croix. Le produit de toutes les traites est versé dans une grande cuve et mélangé de présure. Quand le lait est caillé, le baca pétrit la partie solide entre ses doigts et la met à égoutter dans des sacs. Il l'introduit ensuite par petites portions dans des moules, puis livre les fromages au propriétaire; ceux destinés à être conservés sont plongés dans du petit-lait salé, puis exposés à de la fumée.

Le petit-lait (*zentica*) qui constitue le résidu de l'opération précédente n'est pas, comme le petit-lait obtenu dans la fabrication du fromage de lait de vache, un liquide à peu près incolore ne contenant pres-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Montagnards podhalains des Tatras. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie du docteur Gustave Le Bon.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que pas de matières nutritives. C'est un liquide blanc, épais, d'un goût excellent, tenant encore en suspension une grande quantité de caséine et de matières grasses.

Par suite de la séparation incomplète du lait et du beurre pendant la fermentation, la zentica est très riche en matières nutritives. Il ne faut pas oublier du reste que le lait de brebis contient le double de beurre et vingt-cinq pour cent de caséine de plus que le lait de vache.

On épaissit un peu la zentica en la chauffant à une température qui ne doit jamais atteindre l'ébullition. Ainsi préparée, elle forme un liquide de consistance crémeuse que j'ai trouvé d'un goût excellent.

La zentica constitue la nourriture *absolument exclusive* des bergers et des chiens pendant leur séjour dans les montagnes. Les bergers en consomment quatre litres environ par jour. Il faut croire que ce régime est excellent, car les individus soumis à cette alimentation lactée engraissent rapidement et sont très vigoureux. Ceux que j'ai rencontrés dans mes excursions avaient une santé parfaite. Il y a là un fait d'observation dont la médecine pourrait peut-être tirer parti. Il ne faudrait pas oublier dans ce cas que tout ce que je viens de dire s'applique uniquement au lait de brebis; le petit-lait de vache jouit de propriétés tout à fait différentes.

Ce fait de populations se nourrissant exclusivement pendant plusieurs mois de laitage, sans adjonction de viande, de pain ou d'autres aliments quelconques, est, je crois, unique en Europe. Les bergers des Alpes, fort bien décrits par Tschudi dans son livre : *Das Thierleben der Alpenwelt*, et qui se rapprochent le plus par leur organisation de ceux des Tatras, consomment également beaucoup de lait, mais en l'additionnant de substances farineuses diverses, comme le millet, ce qui change le régime entièrement.

Ce que je viens de dire du genre de vie des bergers des Tatras et de leur alimentation s'applique uniquement aux bergers qui élèvent les brebis. Ceux qui s'adonnent à l'élevage des vaches ont une organisation et une nourriture tout à fait différentes. Au lieu d'être réunis sous les ordres d'un chef, ils vivent séparément. Au lieu de se nourrir de petit-lait, ils se nourrissent d'avoine, de pommes de terre et de lait. La plus grande partie du laitage est transformée en beurre et en fromage. Je ne crois pas du reste qu'on pourrait retirer du lait de vache caillé un produit analogue à la zentica fabriquée avec le lait de brebis.

Pendant l'hiver l'alimentation des bergers est celle des autres montagnards. L'avoine, comme nous l'avons dit déjà, en est la base fondamentale; les accessoires, tels que le fromage et la choucroute, sont peu nombreux et surtout peu abondants.

En raison de son excessive sobriété, le montagnard vit à très peu de frais. Sa dépense journalière ne dépasse pas la valeur de soixante centimes. Le maximum qu'il reçoit quand il s'engage comme ouvrier est d'environ un franc vingt-cinq centimes par jour. Une servante ne reçoit que trente francs par an, plus deux francs cinquante centimes d'étrennes, dix-huit mètres de toile et du cuir pour deux chaussures. Un valet de ferme reçoit cinquante francs pour la même période, plus quelques effets d'habillement. Quant aux fermiers, il est rare que leur dépense annuelle, y compris le salaire de leurs domestiques, dépasse cinq cents francs.

Au point de vue du costume, les exigences des Podhalains ne sont pas beaucoup plus grandes qu'au point de vue alimentaire : le vêtement le plus complet se compose d'un pantalon collant de laine blanche soutaché sur les hanches, d'une très courte chemise ornée d'une fibule de laiton sur la poitrine, d'une veste de cuir (*serdak*) sans manches doublée de peau de mouton, d'un manteau court de laine blanche (*cuha*), de sandales et d'un chapeau de feutre garni de coquillages. Ils font toujours usage quand ils marchent d'un bâton (*ciupaga*) terminé à sa partie supérieure par une hache, à laquelle il sert de manche.

Les femmes portent souvent la veste de cuir sans manches des hommes; mais les mauvaises cotonnades introduites par les Juifs, et dont elles aiment à se couvrir, leur ôtent tout aspect pittoresque. Contrairement à ce qu'on observe dans d'autres parties de la Pologne, elles sont rarement jolies et possèdent souvent ces figures rondes et aplaties aux pommettes saillantes si fréquentes chez les Slaves.

Les montagnards du Podhale se rasent habituellement la figure. Il n'y a guère que ceux ayant été au service militaire qui portent des moustaches. Je n'en ai pas rencontré un seul portant toute sa barbe. Cet appendice est considéré comme un symptôme de mendicité.

Malgré les très modestes ressources que leur procurent la culture fort pénible de leurs champs, l'élève du bétail, l'exploitation des forêts et les industries diverses que j'ai mentionnées, la plupart des montagnards possèdent une petite aisance. Ils sont généralement propriétaires d'une cabane, d'un champ, d'un cheval et d'une charrette. Leur sort ne leur semble du reste nullement à plaindre. Sachant très bien que les résultats obtenus sont dus uniquement à leur activité et à leur intelligence, ils se regardent comme très supérieurs aux autres habitants de la Galicie, dont l'existence, malgré la possession de terres bien plus fertiles que celles du Podhale, est cependant assez misérable.

VI

Les habitants. — Caractère et intelligence. — Développement de l'impressionnabilité et du sentiment de l'indépendance. — Relâchement des mœurs. — Développement très grand du senti-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ment religieux. — Superstitions de la Galicie et de l'Ukraine. — Puissance de l'imagination et des sentiments esthétiques des Podhalains. — Talents poétiques. — Traduction de quelques chants de montagnards.

Ce que j'ai dit précédemment des conditions difficiles d'existence et des industries variées auxquelles sont obligés de se livrer les habitants du Podhale montre la fécondité de leurs ressources et par suite leur intelligence. Leurs facultés intellectuelles sont encore développées par le goût de l'étude très répandu chez eux. La plupart des montagnards savent lire et écrire, connaissances assez rares en Galicie, et aiment beaucoup la lecture. Leur supériorité intellectuelle est généralement reconnue du reste dans le pays.

Le caractère des Podhalains présente un certain nombre de particularités que je vais mentionner.

La plus frappante est une impressionnabilité toute féminine qui suffirait à elle seule pour les différencier des paysans galiciens, généralement fort lourds. Leur susceptibilité très grande et leur naturel assez vindicatif obligent à de grandes précautions quand on traite une affaire avec eux. Ce n'est pas avec de l'argent qu'on réussit à en obtenir quelque chose. Les personnes qui les fréquentent ont habituellement dans leurs poches des provisions de cigares qu'elles commencent toujours par leur offrir quand elles ont un service quelconque à leur demander. Je n'ai jamais pu découvrir par quel mécanisme merveilleux les poches de mon savant confrère le docteur Baranowski pouvaient abriter les provisions considérables de cigares qu'il en extrayait constamment. Ils reconnaissent ces petits cadeaux en vous prenant la main et en l'embrassant d'une façon fort gracieuse. Cette coutume d'embrasser la main existe même chez les femmes.

La Wysoka et le Ganek (voy. p. 96). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

Le sentiment de l'indépendance est poussé chez eux à un degré très grand. Ils ont le service militaire en horreur, et, à l'époque où sa durée était très longue, ils préféraient devenir brigands que de le subir. Habitués dès l'âge le plus tendre à supporter les privations et les dangers, ils ont beaucoup de décision et de bravoure. Ils sont actifs et très laborieux; bienveillants pour leurs amis et les étrangers, mais très sensibles à la moindre injure.

Le sentiment de la famille est assez développé. Les enfants respectent beaucoup leurs parents. Les femmes partagent tous les travaux de leurs maris et sont de très bonnes mères. Elles ont généralement, comme je l'ai dit déjà, une dizaine d'enfants.

De même que chez la plupart des Slaves, les relations entre sexes ne sont pas régies par une morale très sévère. Les jeunes filles ayant des enfants trouvent à se marier sans difficulté, quand elles ne sont pas épousées par le père lui-même. Celles qui se trouvent dans cette situation ne sont nullement du reste l'objet de la déconsidération qui les accompagne dans les parties occidentales de l'Europe.

Le sentiment religieux est très développé chez les montagnards. A ce point de vue, de même qu'au précédent, ils se rapprochent encore des Slaves de la Russie, dont ils diffèrent profondément du reste sous un grand nombre d'autres rapports. Je n'ai jamais vu un Moscovite passer devant une madone sans faire au moins quelques génuflexions, et le plus souvent une prière. Il en est de même chez les montagnards des Tatras : passer devant une de ces croix de pierre qui se trouvent un peu partout sans faire un salut serait s'exposer à les blesser vivement. Le passant est toujours salué par ces paroles : « Jésus-Christ soit loué, » auxquelles il doit répondre par celles-ci : « Pendant tous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les siècles des siècles, *amen*. » Ce salut est très fréquent du reste dans toutes les parties de la Pologne.

Tous les montagnards vont à l'office le dimanche. Les hommes se mettent du côté gauche, les femmes du côté droit. Couvertes d'un voile blanc, ces dernières restent prosternées la face contre terre pendant toute la durée de l'office. Ceux ou celles qui n'ont pu trouver place dans l'intérieur de l'église restent agenouillés au dehors.

Il est facile de deviner par ce qui précède que la considération que les Podhalains professent pour leurs prêtres est très grande. Le curé et le brigand étaient autrefois les deux personnages qui, à des titres bien opposés, possédaient le plus de prestige.

La profession de brigand étant tout à fait démodée est devenue du reste d'un exercice difficile.

Dans le seul diocèse de Tarnow il y avait, en 1875, cent vingt-cinq prêtres dont la première profession avait été, paraît-il, celle de berger.

Il m'a été tout à fait impossible, malgré mes investigations, d'obtenir des renseignements précis sur les superstitions des montagnards des Tatras, notamment sur les fées et les ondines des lacs dont on m'avait parlé. Ces superstitions doivent être assez analogues à celles des autres habitants de la Galicie. En Galicie, comme en Ukraine, le catholicisme populaire est fortement mélangé de restes de paganisme et même de croyances plus inférieures encore. Toutes ces superstitions, très bien étudiées par M. Kopernicki, nous reportent en plein moyen âge. La croyance aux loups-garous, aux fées, aux sorciers y est générale. Les maladies sont produites par des charmes, et les remèdes ne servent qu'à détruire ces sortilèges ou à expulser les êtres malfaisants, mauvais génies de la peste, de la fièvre, etc., qui se sont introduits dans le corps. Certaines plantes sont supposées posséder un pouvoir magique. Aux environs de Cracovie, la campanule est considérée comme possédant la propriété de préserver les accouchées et les nouveau-nés des attaques des ondines. La fleur de la fougère, qui s'épanouit le jour de la Saint-Jean, à minuit, permet à celui qui la possède de voir les trésors cachés dans le sein de la terre et de découvrir les secrets de l'avenir. Lorsqu'on arrache la mandragore qui pousse sur les tombeaux des suppliciés, elle fait entendre un gémissement si terrible, que celui qui l'a arrachée devient fou de terreur. Dans certains villages on considère comme fort dangereux de couper les branches du saule, parce que le diable s'établit souvent dans ses racines.

Je n'ai pu, je le répète, savoir si ces croyances, générales en Galicie et dans l'Ukraine, existent encore dans les Tatras. Le montagnard n'aime pas à s'expliquer sur ce point. Comme il est beaucoup plus instruit que les autres habitants de la Galicie, on doit admettre également qu'il est moins superstitieux; son amour du merveilleux est cependant trop grand pour qu'il ait renoncé à toutes ces croyances.

Les sentiments esthétiques des montagnards des Tatras sont très développés. La plupart sont poètes et musiciens et possèdent un talent d'improvisation remarquable. Après une longue journée d'excursion dans les montagnes, je les voyais se livrer à leurs danses et à leurs chants plutôt que de songer au repos. L'accompagnement est fait généralement par un violon manié sans aucune éducation préalable par l'un d'eux. Leur musique est tout à fait spéciale, mais je l'ai vue très appréciée par des connaisseurs distingués.

J'ai déjà parlé de ces danses étranges dans lesquelles les pieds exécutent une sorte de trépignement rapide, pendant que les bras restent immobiles. Chacun danse à son tour, en tournant sans cesse dans un cercle étroit formé par ses camarades. Quand il est fatigué, il rentre dans le cercle, et un autre prend sa place. Ce n'est que dans quelques danses particulières, comme celle des haches dont j'ai parlé plus haut, que tous dansent à la fois.

Ces danses s'accompagnent toujours de chants exécutés tour à tour par chaque danseur et habituellement improvisés par lui. L'improvisateur se borne le plus souvent à un ou deux couplets. Ce sont de petits poèmes très simples, mais quelques-uns ne manquent pas d'une certaine grâce parfois un peu ironique.

Devant donner plus loin la traduction d'une ballade assez longue, je vais me borner à traduire quelques-unes de leurs chansons, choisies parmi les plus courtes et les plus caractéristiques. Elles sont improvisées, paroles et musique, par les montagnards. A qui voudrait les soumettre à une critique trop sévère, je demanderais si on trouverait dans nos campagnes beaucoup de paysans capables d'en faire autant. Elles perdent naturellement beaucoup du reste à être traduites en prose, mais une traduction en vers serait moins exacte.

Le chant suivant exprime les plaintes d'un amant malheureux :

Fillette, avec le diable as-tu fait quelque pacte
Pour avoir de la sorte ensorcelé Janik?
Serait-ce donc Satan qui peignit ton visage
De carmin et de rose empruntés à la fleur?
Amour! ô mon amour! amour cent fois maudit!
Dans tes chaînes de fer mon pauvre cœur gémit.

L'auteur de celui qui va suivre s'est demandé ce qu'il pouvait bien y avoir au monde de plus misérable qu'un montagnard assez pauvre pour n'avoir rien à donner à manger à son cheval. Voici comment il répond à la question :

Le pauvre Janik est bien à plaindre :
Rien à manger pour son cheval;
Mais plus à plaindre la vieille fille
Qui ne peut pas se marier.

Le refrain suivant s'adresse aux maîtres du pays et est souvent répété par les montagnards :

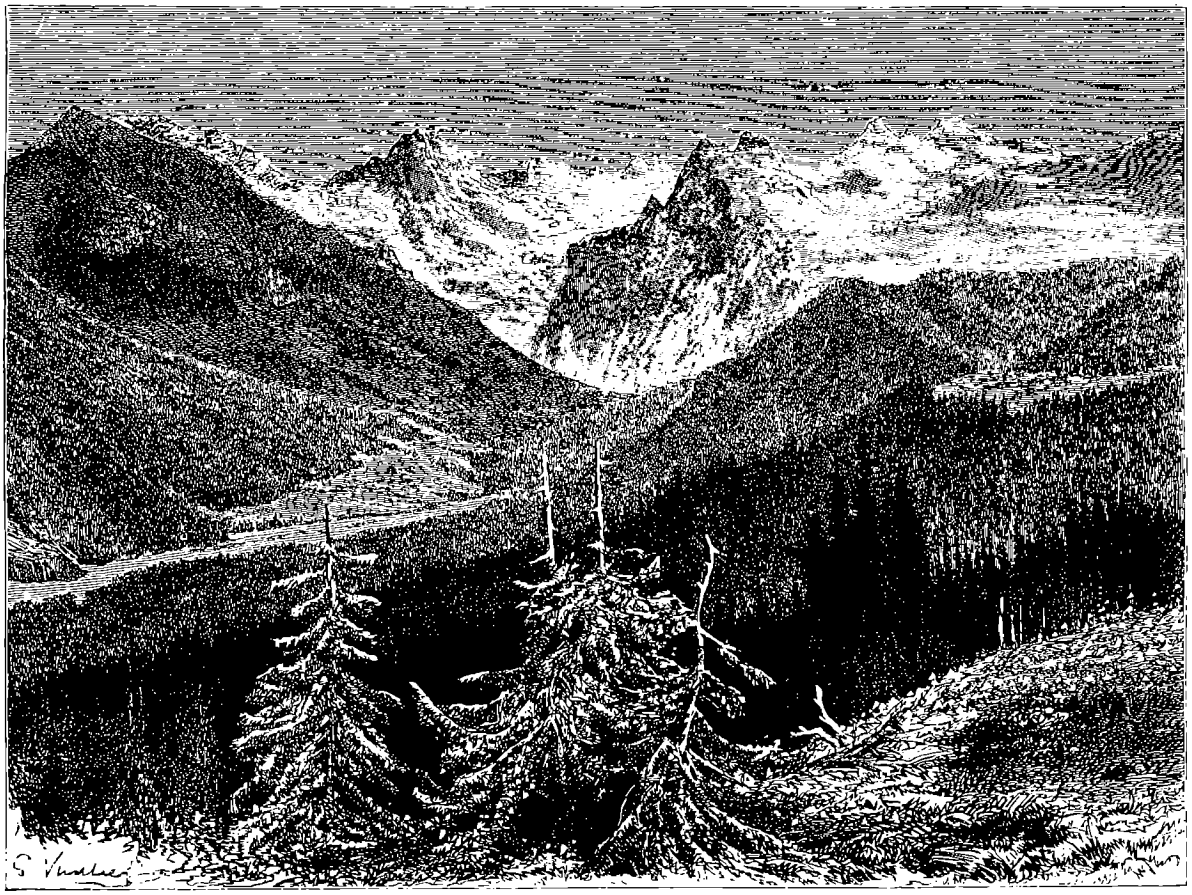
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Seigneurs, puissants seigneurs, vous nous gouvernerez,
Mais, sachez-le, sur nous aucun pouvoir n'aurez.

C'est surtout par l'histoire du brigand Janosik et la ballade de la femme du brigand Janik que le lecteur va pouvoir bientôt juger de l'imagination des montagnards, de leur amour du merveilleux et de leurs aptitudes littéraires et poétiques. Comme tous les peuples primitifs, ils aiment les exploits guerriers, les grandes aventures et les épithètes sonores. Leur style imagé se reflète jusque dans les noms qu'ils ont donnés à leurs montagnes, à leurs vallées et à leurs lacs. Ce sont généralement des qualificatifs rappelant quelques-unes des propriétés ou des analogies de l'objet exprimé. C'est ainsi qu'on trouve dans les Tatras la montagne du Meunier, la vallée des Eaux-Blanches, la vallée des Eaux-Grises, la vallée des Épicéas-Sombres, le torrent des Eaux-Froides, le torrent Pierreux, le lac Vert, le lac Noir, le lac Gelé, le lac des Poissons, le lac des Bohémiens, le Grand Lac, etc.

VII

Le brigandage dans les Tatras. — Influence considérable qu'il a eue autrefois. — Conditions qui lui ont donné naissance et ont favorisé son développement. — Idée que se faisaient les montagnards de la profession de brigand. — Les brigands dans l'imagination populaire. — Légende du brigand Janosik et de sa hache enchantée. — La ballade du brigand Janik. — Les derniers brigands des Tatras.



Vue du massif le plus élevé des Tatras à l'extrémité de la vallée des Eaux-Blanches, d'après une photographie du docteur Gustave Le Bon.

Malgré la solidité de leurs croyances religieuses, les Podhalains se sont adonnés pendant des siècles au brigandage. Ce n'est que depuis un petit nombre d'années qu'il a disparu à peu près des Tatras.

Le brigandage était, il y a peu d'années encore, comme je l'ai dit plus haut, une profession estimée. Le besoin excessif de l'indépendance, la haine du service militaire, le désir d'exercer sa bravoure et de faire parler de soi, la nécessité de fuir les peines encourues par le braconnage, etc., fournissaient de nombreuses recrues aux chefs de bandes qui parcouraient le pays. Le brigand était donc un personnage fort honoré; le peuple avait pour lui cette sorte d'admiration respectueuse que nos études classiques nous ont inculquée pour les grands conquérants et leurs ravages.

Comme le bandit italien, avec lequel il avait d'ailleurs plus d'une ressemblance, le brigand des Tatras était tout à la fois, du moins dans l'imagination populaire, un être beau, brave, bienfaisant et vertueux, craignant Dieu, mais pas les hommes, prenant aux

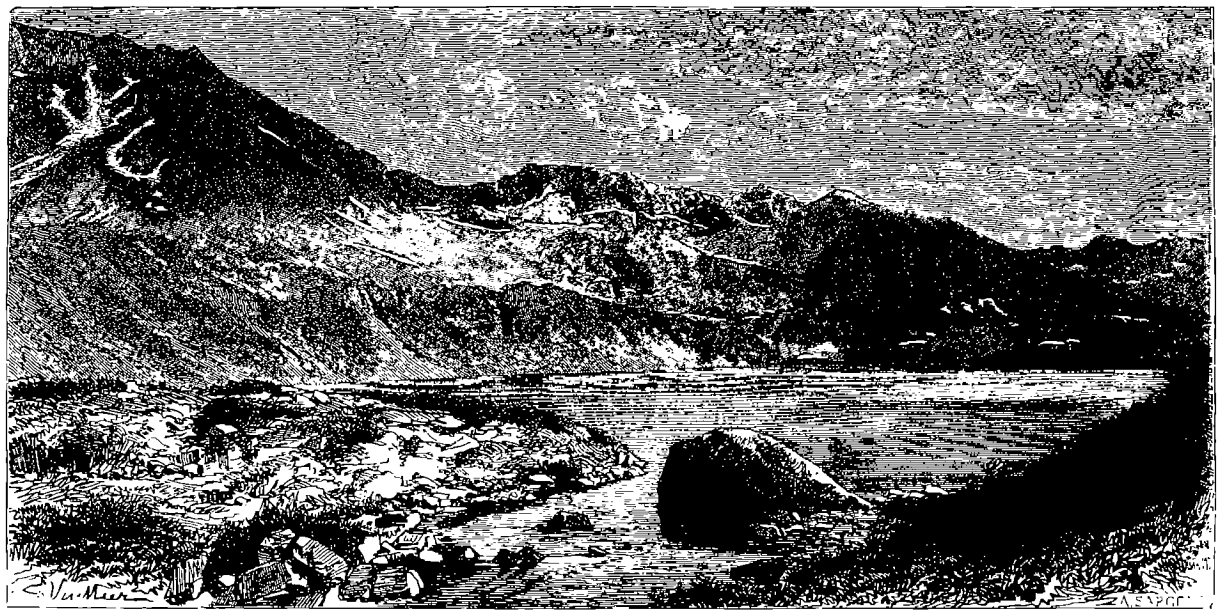
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

riches pour donner aux pauvres, c'est-à-dire un de ces justiciers qu'aiment à se représenter les faibles pendant les âges d'oppression.

Aussi le titre de brigand (*zbójnik*) était-il fort envié. Il impliquait ces qualités d'indépendance, de bravoure et d'agilité qui sont le plus estimées des montagnards. Il n'était pas du reste toujours facile à obtenir. Avant d'admettre un nouveau venu, le chef d'une bande soumettait le candidat à une série d'épreuves très dures, notamment à l'application de charbons ardents sur l'abdomen. Le patient devait les laisser brûler sans sourciller. Il devait également prouver son agilité. Exagérant cette dernière qualité, le peuple disait que les brigands pouvaient sauter par-dessus les hêtres, d'où l'expression « se lancer par-dessus les hêtres », comme synonyme de s'adonner au brigandage.

De même encore que son confrère d'Italie, le brigand des Tatras était très dévot et invoquait toujours Dieu et les saints pour la réussite de ses entreprises. Les histoires de brigands qui courent le pays contiennent des preuves nombreuses de la protection que leur accordait le Ciel. D'après une légende dont j'ai recueilli du reste plusieurs versions assez différentes, l'antique église de Sainte-Anne, à Nowy-Targ, aurait été construite par des brigands reconnaissants de l'appui que les saints leur avaient octroyé. C'est par des monuments semblables que les moindres petits princes manifestaient alors leur reconnaissance quand ils avaient réussi, grâce toujours à l'appui du Ciel, à piller quelque voisin. L'acte de gratitude religieuse des brigands de Nowy-Targ était donc pour la foule chose fort simple.

Tant que les brigands ne s'éloignaient pas trop



Le Wielki-Staw ou grand lac dans la vallée des Cinq-Lacs (voy. p. 103). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

des cavernes à peine accessibles qui leur servaient de refuge dans les Tatras, l'impunité leur était à peu près assurée; mais lorsqu'ils tombaient dans les mains des autorités, celles de la Hongrie notamment, leur sort devenait peu enviable. On commençait par leur insinuer un crochet de fer pointu sous les côtes, on attachait le crochet à une corde, puis la corde à un arbre, et on maintenait le pendu dans cette situation désagréable jusqu'à ce qu'il eût rendu l'âme.

Les histoires de brigands sont fort nombreuses dans les Tatras, et le récit de leurs exploits forme le fond de la conversation des montagnards. Le plus célèbre d'entre eux est le bandit Janosik, qui vivait à la fin du dernier siècle, sous le règne de l'impératrice Marie-Thérèse, et dont la légende a curieusement transformé l'histoire. Le lecteur en lira avec intérêt sans doute un court résumé. Les légendes et les contes populaires nous donnent souvent une idée plus nette de la façon de penser et de sentir d'un peuple que ses institutions et son histoire.

Ce Janosik[1] était d'abord étudiant en théologie. En traversant une forêt, il se perdit et trouva asile chez trois sorcières. Les dignes matrones, qui éprouvaient sans doute le besoin de protéger quelqu'un ce jour-là, résolurent de protéger Janosik. La plus belle des professions alors connues étant celle de brigand, elles déclarèrent qu'il serait brigand. La première lui donna une hache sur laquelle il n'aurait qu'à s'appuyer pour faire des bonds de trois lieues, et il lui suffirait de siffler pour qu'elle accourût à son secours; les deux autres lui octroyèrent une chemise et une ceinture qui

1. Janosik, Janoszyk, Janik, Janiczek, Janko, Janek, noms très communs en Galicie, sont des transformations du nom Jan, c'est-à-dire Jean (*Ja* se prononce toujours comme *ya* dans le mot français yacht, *sz* comme *ch*, *cz* comme *tch*).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La Mieguszowska et le lac des Poissons (voy. p. 103). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie du docteur Gustave Le Bon.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

devaient lui donner une force très supérieure à celle des autres hommes.

Ainsi armé, on comprend que Janosik devint bientôt célèbre. La légende le représente comme un homme redoutable, mais en même temps bienfaisant et dévot. Le ciel ne lui refusait pas du reste l'appui que le diable, sous la forme des sorcières, lui avait déjà accordé, car un individu ayant voulu l'assassiner lui tira à bout portant sans succès trois coups de fusil pendant qu'il faisait sa prière. Janosik continua ses oraisons sans sourciller; puis, les ayant achevées, il extermina l'agresseur.

Janosik, suivant la légende, était très bon pour les pauvres, et n'attaquait jamais que les seigneurs; mais il devenait féroce lorsqu'on ne lui obéissait pas. Ayant rencontré un jour une femme qui se plaignait de ne pas avoir d'argent pour acheter des chaussures, il lui donna de quoi s'acheter des bottes à la foire; mais, préférant garder son argent, elle revint sans les avoir achetées. Janosik lui écorcha habilement la peau des jambes jusqu'aux genoux, et lui dit, en lui remettant la dépouille : « Puisque tu veux des bottes sans dépenser d'argent, en voici. »

Sa force, grâce à son talisman, était invincible. Un jour il envoya dire au seigneur de Mszana qu'il irait dîner chez lui avec ses douze hommes. On se prépara à lui résister, mais il écrasa la moitié de ses ennemis en faisant le moulinet avec un cheval attelé qu'il avait saisi par une jambe.

De pareils exploits devaient assurer une solide réputation à Janosik. Elle arriva, suivant les montagnards, jusqu'à l'empereur d'Autriche, qui l'appela un jour à son secours pour lutter contre ses ennemis, et le renvoya ensuite dans ses foyers avec une honnête récompense.

Janosik, naturellement, avait des ennemis; mais on conçoit qu'il n'était pas facile de s'emparer d'un particulier protégé à la fois par le ciel, l'enfer et les rois. Malheureusement les sorcières qui avaient protégé Janosik contre les hommes avaient oublié de le protéger contre les femmes. L'amour, qui perdit Troie, devait perdre aussi Janosik et triompher de toutes les puissances qui le protégeaient. Il aimait une belle jeune fille de Liptow, qui lui avait juré un amour éternel. Mais le propre des amours éternelles est d'être généralement très éphémères. Celui de la belle Liptowienne ne dura que jusqu'au jour où, à force de présents, on la décida à trahir son amant. Il fallait savoir d'abord d'où venait sa force, afin de lui faire subir au besoin une opération analogue à celle que Dalila pratiqua sur Samson. Plus versé dans le maniement des armes que dans la psychologie du cœur féminin, Janosik commit l'imprudence de révéler à sa maîtresse que c'était dans sa ceinture, sa chemise et sa hache que résidait sa force, et qu'aussitôt qu'il sifflait cette dernière, elle accourait à son secours en détruisant tout sur son passage. Ainsi renseignée, la perfide demoiselle enferma sa hache dans une caisse épaisse entourée elle-même de huit autres caisses, puis prévint les ennemis du brigand. Ils se mirent alors en embuscade, et, se précipitant sur lui à l'improviste, le dépouillèrent de sa chemise et de sa ceinture. Janosik siffla alors la hache; mais, après s'être ouvert un passage à travers les huit premières caisses, elle fut impuissante à briser la dernière, à cause de la puissance magique du nombre neuf. Les Liptowiens qui s'étaient emparés de Janosik s'empressèrent de lui passer sous les côtes le crochet de fer traditionnel, afin que l'empereur ne lui accordât pas sa grâce. Elle n'arriva en effet qu'après l'exécution, alors que Janosik se balançait dans l'espace. Le souverain, pour les punir, les condamna à payer une amende annuelle d'un quart de boisseau de kreutzers, car, dans son opinion, le brigand Janosik valait à lui seul tout un régiment.

Telle est la légende. Si l'on considère qu'elle concerne un individu qui vivait dans la contrée il y a un siècle à peine, on voit avec quelle rapidité l'imagination populaire peut transformer les évènements. Que de choses dont l'histoire enregistre gravement le souvenir et dont l'existence est aussi probable que celle de la hache enchantée de Janosik!

Parmi les aventures de bandits, je mentionnerai encore la ballade de la femme du brigand. C'est l'histoire de la fille d'un montagnard, d'une merveilleuse beauté, ayant épousé sans le savoir un brigand. La façon dont elle découvrit le métier de son mari, et ce qui s'ensuivit, sont racontés dans la ballade[1]. Elle est traduite en prose vulgaire, mais scandée de façon à imiter autant que possible les allures de la ballade polonaise que la traduction rend du reste vers par vers. Je n'en ai changé que quelques-uns dont le sens était incompréhensible. Elle prouve, malgré les quelques naïvetés qu'elle contient, que les montagnards possèdent, comme je le disais plus haut, des talents littéraires assez remarquables.

LA FEMME DU BRIGAND.

Ballade galicienne.

Hanka, Hanka la belle fille,
Dieu sait qui tu pris pour époux!
C'est à Janik qu'on te maria,
Au brigand partout redouté.

Janik, Janik, hardi chasseur,
Tu connais les monts, les forêts,
Tu pars la nuit, reviens le jour,
Et c'est ce qui cause ma peine.

De sueur ton linge est trempé,
Sur tes armes je vois du sang.
Janik, Janik, d'où reviens-tu?
Pourquoi ton sabre est-il sanglant?

1. La traduction fort difficile de cette ballade, et des autres chants galiciens des Tatras, a été préparée pour moi par M. Mien de Cracovie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Je viens d'abattre ce sapin
Qui croissait devant la fenêtre,
Chaque nuit son triste murmure
Troublait la paix de mon sommeil.

Il lui donne alors à laver
Un mouchoir qu'il défend d'ouvrir.
En le lavant, du mouchoir tombe
Une main d'homme, affreux débris!

A cette main étaient cinq doigts;
Au plus petit un anneau d'or;
Sur l'anneau brillent trois chatons:
« De mon frère voilà la main! »

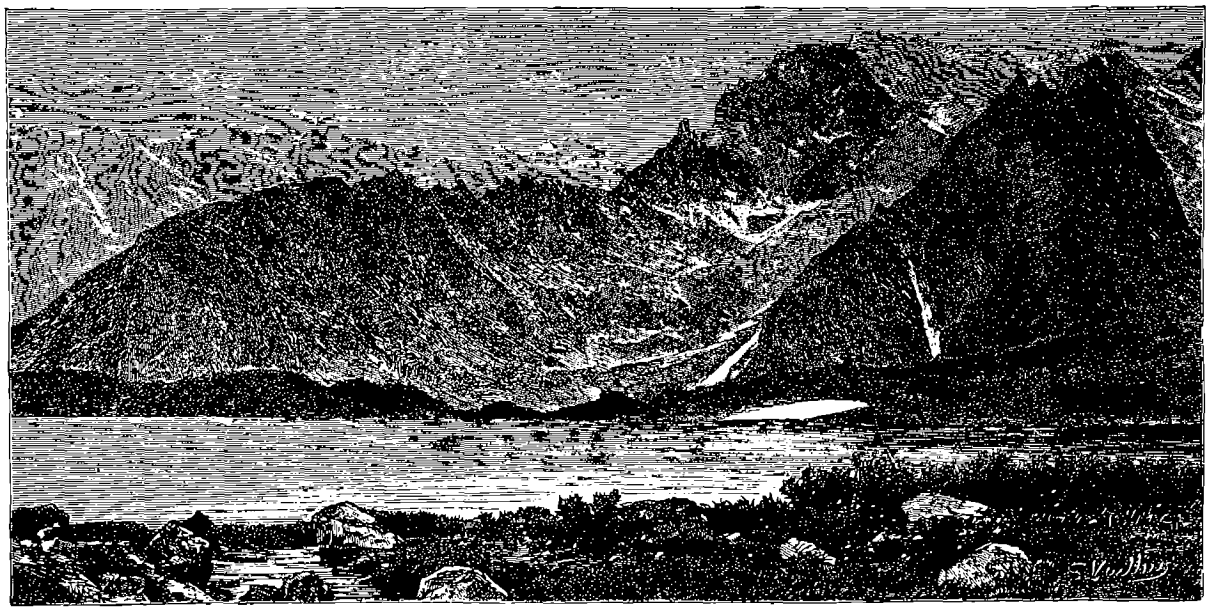
Hanka fait taire sa douleur,
Et court aussitôt chez sa mère:
« Ma mère! ô ma mère chérie,
Mes frères sont-ils tous ici?

— Ma fille, un seul d'eux est absent,
Le plus jeune de mes sept fils. »
Hanka revient versant des larmes
Et prend son enfant dans ses bras.

« Dors, dors, ô mon enfant chéri!
Ne ressemble pas à ton père,
J'aimerais mieux jeter ton corps
Comme pâture aux noirs corbeaux. »

Janik, arrêté sur le seuil,
Écoute et de fureur blêmit.
« Hanka, répète donc encore
Ce que tu chantes à ton enfant.

— Dors, dors, ô mon enfant chéri!
Si tu ressemblais à ton père,
Dans le vin je te baignerais,
Te vêtirais de soie et d'or.



Le Czeski-Staw ou lac des Bohémiens (voy. p. 103). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

— Hanka, mets ta plus belle robe,
Car nous allons nous promener.
— Nous promener? Depuis deux ans
Tu ne me l'as jamais offert. »

Mais lui, la prenant par le bras,
Dans les bois sombres la conduit;
Puis il coupe ses blanches mains
Et lui arrache ses yeux noirs.

En vain sanglote son enfant,
Ses pleurs n'émeuvent pas son père.
« Relève-toi, Hanka, dit-il,
Rentre et console ton enfant. »

Puis seul dans les bois il s'enfuit,
Et depuis nul ne l'a revu.

Les derniers brigands célèbres des Tatras furent un nommé Mateya, de Zakopane, qui mourut en prison à Wisnicz il y a cinq ans, et un nommé Tatar, également de Zakopane, dont le neveu Siméon Tatar, fort brave homme du reste, vit encore, et figure parmi les naturels que nous avons photographiés à Zakopane. Ce Tatar habitait une grotte au pied de la montagne Osobita, la dernière de la chaîne des Tatras. Après une existence aussi curieuse que celle de Cartouche, il revint finir ses jours à Zakopane, où plusieurs des habitants actuels l'ont connu. Jamais il ne se séparait de sa hache, afin de ne pas avoir, disait-il, le sort de Janosik.

On affirme que le brigandage a disparu à peu près des Tatras; cependant, à voir l'estime dans laquelle les montagnards tiennent les brigands, on devine aisément qu'au besoin ils reprendraient volontiers leur ancienne profession. Comme preuve de la considération qu'ils ont encore pour le brigandage, on peut citer le fait rapporté par Goszczynski, que,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

simplement pour acquérir le droit d'être appelés brigands, des montagnards se rendaient, armés jusqu'aux dents, dans des endroits déserts, où ne passait jamais personne, et d'où ils revenaient au bout de quelques jours.

Quoi qu'il en soit, le voyageur n'est pas plus exposé aujourd'hui dans les Tatras que dans les autres parties de l'Europe. Le jour de mon arrivée à Zakopane, on parlait beaucoup, il est vrai, d'une attaque à main armée qui avait eu lieu la veille; mais le fait était tout à fait exceptionnel, et je crois que la précaution que prenaient les bons amis qui m'accompagnaient de toujours se munir de revolvers, et d'avoir une solide escorte, était fort inutile.

VIII

Quelques mots d'anthropologie. — Les montagnards des Tatras constituent une race en voie de formation. — En quoi ils diffèrent des habitants des régions voisines. — Conditions de milieu et de croisement qui ont pu déterminer la formation de cette race.

Les divers caractères psychologiques que nous avons constatés chez les montagnards des Tatras, notamment leur activité, leur énergie, leur impressionnabilité, leur intelligence et leur imagination très vives, leurs aptitudes artistiques et industrielles et leur désir de s'instruire, les différencient profondément des populations qui les entourent. Les Polonais des Carpathes Beskides et les Ruthènes possèdent à un très faible degré les caractères que je viens d'énumérer, et ne se distinguent généralement que par leur lourdeur et leur ignorance. Quant aux Slovaques, qui sont, à la vérité, beaucoup plus grands et plus vigoureux que les Podhalains, ils sont aussi bien moins vifs, actifs et industrieux. L'intelligence des Podhalains a frappé du reste tous les voyageurs qui ont visité le pays.

Mais ce n'est pas seulement par des caractères psychologiques que le Podhalain des Tatras se distingue des populations voisines, il en diffère aussi par des caractères physiques que nos mensurations anthropologiques ont mis en évidence. Je ne veux pas entrer ici dans des détails techniques, que je publierai, au surplus, dans un mémoire scientifique avec les résultats des mesures sur lesquelles ils sont basés; je me bornerai à indiquer, parmi les différences observées, la formation d'un type physionomique particulier, et un développement du crâne beaucoup plus considérable que celui des populations voisines.

En ce qui concerne les différences physionomiques entre les Podhalains et les populations voisines, il résulte de nos photographies et de nos mensurations qu'il existe, dans le Podhale, deux types physionomiques bien nets, dont voici les principaux traits.

Le premier type, qui n'est pas spécial au Podhale, présente les caractères suivants : figure plate et ronde à pommettes souvent saillantes, yeux bleus ou gris, très rarement foncés, cheveux blonds ou châtains, presque jamais noirs, nez fréquemment camus.

Le second type, que je considère comme spécial au Podhale, en ce sens qu'il est fort rare parmi les populations voisines, est caractérisé par une figure généralement allongée, un nez droit ou fréquemment aquilin (cette dernière forme est très rare chez les Polonais et les Ruthènes), des yeux clairs ou foncés, mais le plus souvent clairs, des cheveux présentant toutes les nuances depuis le blond clair jusqu'au noir le plus foncé. Cette dernière couleur est infiniment rare chez les individus appartenant au premier type, tandis qu'on la rencontre chez le tiers des individus appartenant au second.

Les deux types précédents se relient par des transitions insensibles. Les types présentant des caractères intermédiaires ne sont pas cependant encore en majorité. Ce n'est évidemment que lorsque les types extrêmes que j'ai décrits auront disparu pour faire place à un type intermédiaire, qui sera, je crois, beaucoup plus rapproché du second que du premier, que la race actuelle aura atteint une homogénéité qu'elle ne possède pas encore.

Mais quelque différents que puissent être les deux types que je viens de mentionner, ils appartiennent à des individus possédant plusieurs caractères communs qui permettent de les considérer comme une race unique et en même temps de les séparer nettement de toutes les races voisines. Parmi ces caractères je ne mentionnerai ici qu'une brachycéphalie générale très grande et un développement considérable du crâne. Dans un travail récent[1], nous avons prouvé l'étroite relation qui existe entre le volume du crâne et l'intelligence lorsque, laissant de côté les exceptions individuelles, on opère sur des séries nombreuses. Nous avons pu montrer, par exemple, en nous basant uniquement sur des chiffres, qu'on pouvait, au point de vue du volume du crâne, établir en France les classifications suivantes : savants et lettrés, bourgeois parisiens, nobles d'anciennes familles, domestiques, paysans. Les mensurations que nous avons effectuées sur les Podhalains des Tatras et rapprochées de celles effectuées sur les populations voisines par M. Kopernicki, les placent, au point de vue du volume du crâne, au-dessus non seulement des Ruthènes et des Juifs, mais encore des montagnards polonais demeurant auprès des frontières mêmes du Podhale.

Outre les différences fondamentales que je viens de signaler fort brièvement, il existe, entre les Podhalains des Tatras et *toutes les populations voisines*, diverses différences de physionomie qui échappent aux procé-

1 *Recherches anatomiques et mathématiques sur les lois des variations du volume du crâne*, in-8, 1879. Mémoire couronné par l'Institut et par la Société d'Anthropologie. Le lecteur trouvera un résumé de ce travail dans l'ouvrage que je viens de publier : *l'Homme et les sociétés, leurs origines et leur histoire* (2 vol. in-8, chez Rothschild).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dés de mensuration, mais dont l'ensemble permet à un observateur exercé, ainsi que me le confirme le professeur Kopernicki, de distinguer au premier coup d'œil, et uniquement à la physionomie, un Ruthène, un Polonais des Beskides, un Slovaque, un Juif et un Podhalain des Tatras.

Étant admis ce fait, que je ne puis chercher à démontrer ici et que je dois me borner, par conséquent, à énoncer, qu'il existe entre les Podhalains des Tatras et les populations immédiatement voisines, des différences physiques et intellectuelles profondes, nous nous trouvons en présence de la question suivante : A quelles influences de milieu, d'immigration ou de croisement attribuer ces différences?

D'une façon directe ou indirecte le milieu a exercé certainement une influence très grande. Nous avons montré en quoi le milieu où vivent les Podhalains diffère des milieux voisins. Nous avons vu que l'infécondité du sol les oblige à dépenser toutes les ressources de leur activité et de leur intelligence pour se créer des moyens de vivre, que la rigueur du climat et les conditions difficiles d'existence sont cependant si grandes qu'elles condamnent la plupart des enfants à périr, et que les plus vigoureux seuls arrivent à l'é-

Principaux types physionomiques des montagnards podhalains des Tatras. — Dessin de G. Vuillier, d'après les photographies du docteur Gustave Le Bon.

tat adulte. Dans des conditions semblables, tous les êtres faibles, débiles, incapables, que les institutions philanthropiques de nos grandes villes empêchent seules de disparaître, sont fatalement condamnés à périr.

Une sélection semblable, répétée pendant plusieurs générations sur les enfants et sur les adultes, devait aboutir par la lente accumulation héréditaire des qualités acquises par chaque génération, à une race vigoureuse et intelligente analogue à celle que nous observons aujourd'hui. C'est surtout, je crois, par des considérations de cette sorte que l'on peut expliquer la formation de l'Anglo-Américain actuel. Dans cette lutte contre la nature qu'entreprenaient les premiers pionniers américains, il fallait vaincre ou disparaître. Seuls les plus capables pouvaient triompher et léguer à des descendants les qualités qui les avaient fait vaincre.

Mais les influences de milieu que nous avons mentionnées ne peuvent agir que dans certaines conditions spéciales trop souvent méconnues. Si le milieu est un facteur puissant, l'hérédité, qui représente des aptitudes accumulées pendant un passé d'une immense longueur, est un facteur bien plus puissant encore. De nombreux exemples historiques prouvent que quand l'hérédité a fixé depuis longtemps des ca-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ractères dans une race, — et les caractères se fixent vite lorsque la race s'isole, — le milieu n'exerce plus aucune influence transformatrice sur elle. C'est ainsi que sous toutes les latitudes les fils d'Israël conservent leur type invariable. C'est ainsi encore que le ciel brûlant de l'Égypte a été sans influence, malgré son énergie, sur les races trop vieilles qui l'ont envahie, et qui toutes ont péri plutôt que de se transformer. L'hérédité est un facteur si puissant, que l'hérédité seule peut lutter contre elle. Ce n'est que quand des races différentes possédant des aptitudes héréditaires contraires, et susceptibles par conséquent de s'annuler réciproquement, viennent à s'unir, que le milieu, qui n'a plus alors à lutter contre un passé d'un poids invincible, peut exercer sa puissante action.

Pour admettre que le milieu a eu sur les montagnards des Tatras l'influence que nous supposons, il faut donc admettre également que cette influence s'est exercée sur une agglomération constituée par des mélanges d'individus très différents et possédant, par conséquent, des aptitudes héréditaires capables de se neutraliser réciproquement. Or, les Tatras sont précisément entourés de nationalités fort diverses, Magyars, Ruthènes, Slovaques, Allemands, etc. En nous reportant aux époques où furent peuplés des villages aussi peu accessibles que Zakopane, et où les conditions d'existence pendant la plus grande partie de l'année sont si difficiles, nous pouvons admettre, d'une part, qu'ils ont dû servir de refuge à des individus d'origines très diverses qui, pour une raison quelconque, étaient obligés de fuir leur pays, et d'autre part, que ces individus, alors en petit nombre, ont dû nécessairement se croiser pendant longtemps entre eux.

Du mélange de ces éléments divers, de l'influence du milieu, de celle de la sélection et des conditions d'existence, sont résultés les montagnards actuels des Tatras. Leur aspect et nos mesures anthropologiques révèlent, comme je l'ai dit, qu'ils tendent à former une race homogène, mais ne la forment pas encore. On y rencontre, en effet, les deux types bien nets, faciles à distinguer au premier abord, précédemment décrits. Nous avons constaté que le dernier de ces types, celui des individus à face allongée et à nez fréquemment aquilin, ne peut avoir été produit par des croisements avec des populations analogues aux populations actuelles entourant les Tatras. Aucune d'elles ne possède en effet, et nos tableaux comparatifs de mensurations le mettent nettement en évidence, les caractères qui le distinguent. Remonter à son origine serait aujourd'hui impossible, car cette partie de l'Europe a été envahie par des races fort diverses, depuis les primitifs Aryens et depuis les compagnons d'Attila.

En ce qui concerne le type des individus à face ronde, à pommettes fréquemment saillantes, à nez souvent retroussé et à cheveux presque toujours clairs, je serais volontiers disposé à admettre qu'il est dû à l'influence de croisements avec des Slovaques à une époque reculée. Aujourd'hui ces croisements n'ont plus lieu, mais rien ne démontre que dans un passé plus ou moins ancien ils n'aient pas été fréquents. J'en trouverais notamment la preuve dans la présence de sujets à haute taille, assez semblables aux Slovaques, qu'on rencontre quelquefois dans le Podhale et qui contrastent par leur stature avec leurs compatriotes à petite taille. L'influence atavique d'ancêtres éloignés peut seule expliquer l'existence à l'état sporadique de pareils caractères dans la race actuelle[1].

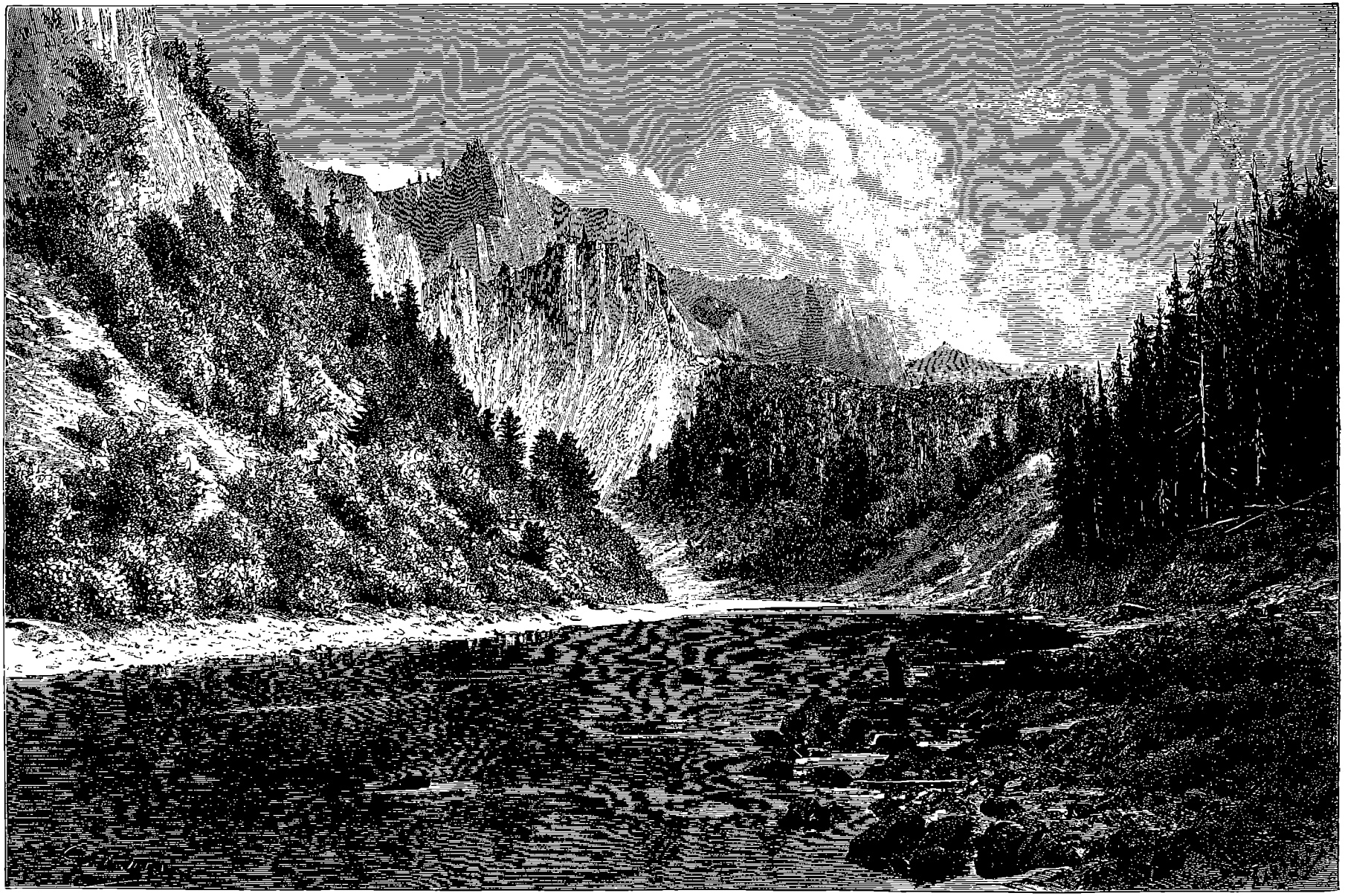
Laissant de côté ces hypothèses et nous bornant à ce que nos recherches ont démontré, nous pouvons considérer comme certain que les Podhalains actuels des Tatras possèdent des caractères qui permettent de les différencier nettement des populations voisines. Nous pouvons considérer comme probable que le mécanisme de la formation de la race actuelle a été celui que nous avons décrit et que nous résumons brièvement : Dans un passé plus ou moins lointain la race actuelle était une simple agglomération d'individus fort différents. En s'isolant graduellement, en ne se mélangeant plus qu'avec elle-même et en subissant toujours l'action des mêmes milieux et d'une même sélection, cette agglomération est devenue de plus en plus homogène et a fini par constituer une race possédant des caractères communs qui la distinguent profondément de toutes les races voisines. Ces faits d'une observation très rare présentent, au point de vue des doctrines qui ont transformé si profondément l'histoire naturelle pendant ces dernières années, une importance très grande. J'ai dû me borner à les résumer très succinctement ici, mais j'insisterai longuement sur eux ailleurs.

Nos mensurations anthropologiques et nos photographies étant terminées, je songeai à visiter la région orientale des Tatras, et notamment Szczawnica, près de la frontière qui sépare les Podhalains des Ruthènes. Quand j'annonçai mon intention de partir, les montagnards vinrent me dire adieu. J'étais vite devenu l'ami de ces braves gens, qui tous se montraient pleins de prévenance pour moi. Ma cabane était un centre où ils venaient souvent le soir me donner le spectacle de leurs danses et de leurs chants.

Je reçus aussi les adieux les plus sympathiques de la petite colonie polonaise qui fréquente Zakopane pendant l'été. La plupart de ses membres, ayant le sympathique député Kantak à leur tête, m'apportèrent un splendide album sur lequel était écrit :

1. M. le professeur Kopernicki, à qui j'ai communiqué les épreuves imprimées de ce travail, m'écrit à ce sujet : « Votre opinion, très juste à mon avis, est également appuyée par des arguments linguistiques. Ce qui caractérise l'idiome des Podhalains, c'est une grande quantité de caractères phonétiques propres à la langue slovaque et beaucoup de mots slovaques : ainsi *h* employé au lieu de *g*; par exemple, *hruby* (gros) au lieu de *gruby*, etc. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La vallée du Dunajec près de Szczawnica, à l'extrémité orientale des Tatras (voy. p. 112). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Offert à M. le docteur Gustave Le Bon par la Société polonaise des Tatras. »

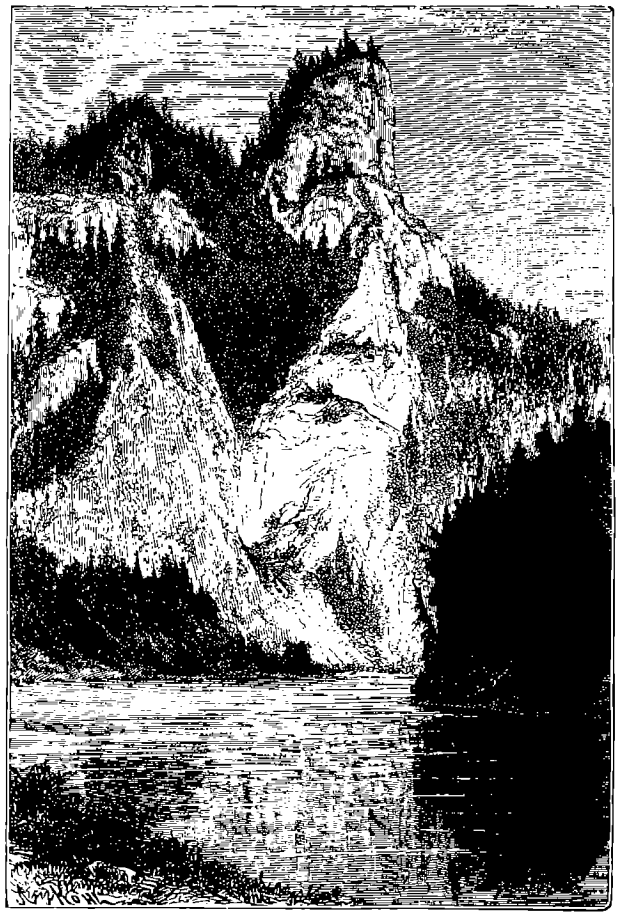
Signé :

Kantak, Polonais du duché de Posen, membre de la Chambre des députés ; *J. Martusiewicz*, député au Conseil d'État de Vienne ; *J. Stolarczyk*, curé de Zakopane ; Dr *A. Wrzesniowski*, professeur à l'université de Varsovie ; Dr *Chalubinski*, professeur à l'université de Varsovie ; Dr *Henri Hoyer*, professeur à l'université de Varsovie ; *Léopold Sviez*, secrétaire de la Société ; *A. Balicki*; *Boleslas Antoniewicz*; *Jan Krzeptowski*, etc.

Ce n'est pas sans de sincères regrets que je quittai cette belle et hospitalière contrée. Le temps passé à Zakopane comptera certainement parmi les moments les plus agréables dont j'aie conservé le souvenir. Certes, l'hospitalité y était d'une simplicité antique, et il me serait difficile de comparer ces repas primitifs au fond des montagnes aux festins somptueux auxquels j'étais convié quelques semaines auparavant en Russie. La cuisine de Zakopane supporte difficilement la comparaison avec celle de l'aimable gouverneur général de Moscou, le prince Dolgoroukow, ou de la gracieuse princesse Schakawskoï, ou encore de la générale Arapow et de sa charmante sœur Nadine Kasakoff, mais l'air vif de ces montagnes a des propriétés stimulantes tout à fait étrangères à l'atmosphère des palais, et qui fait trouver excellents les plus simples repas.

Je quittai Zakopane sur un équipage analogue à celui qui m'y avait conduit. De Zakopane à Szczawnica (prononcez Chtchâvnitsâ), il y avait quatorze heures de charrette, c'est-à-dire quatorze heures de violents cahotages, mais le panorama qui se déroulait sous mes yeux, notamment à partir de Nowy-Targ, était si intéressant, que j'oubliai facilement les fatigues d'un tel voyage. Aux blafardes clartés de la lune, ces paysages, dont des montagnes gigantesques limitent l'horizon, présentent un aspect vraiment fantastique.

Szczawnica est situé un peu au delà de l'extrême limite orientale des Tatras. Les montagnes qui se trouvent sur les bords du Dunajec, aux environs de ce village, ont reçu le nom général de monts Pionines ou montagnes verticales. Le Dunajec, en les traversant, y a creusé entre Czerwony - Klaztor (le couvent rouge) et Szczawnica un défilé très profond et très étroit. Les bords de la rivière sont formés par des rochers très hauts, absolument perpendiculaires pour la plupart. Le paysage, comme on peut s'enconvaincre par les vues que nous avons reproduites, est fort pittoresque. Les montagnes n'ont pas la sauvage grandeur des Tatras, mais elles présentent des sites ravissants.



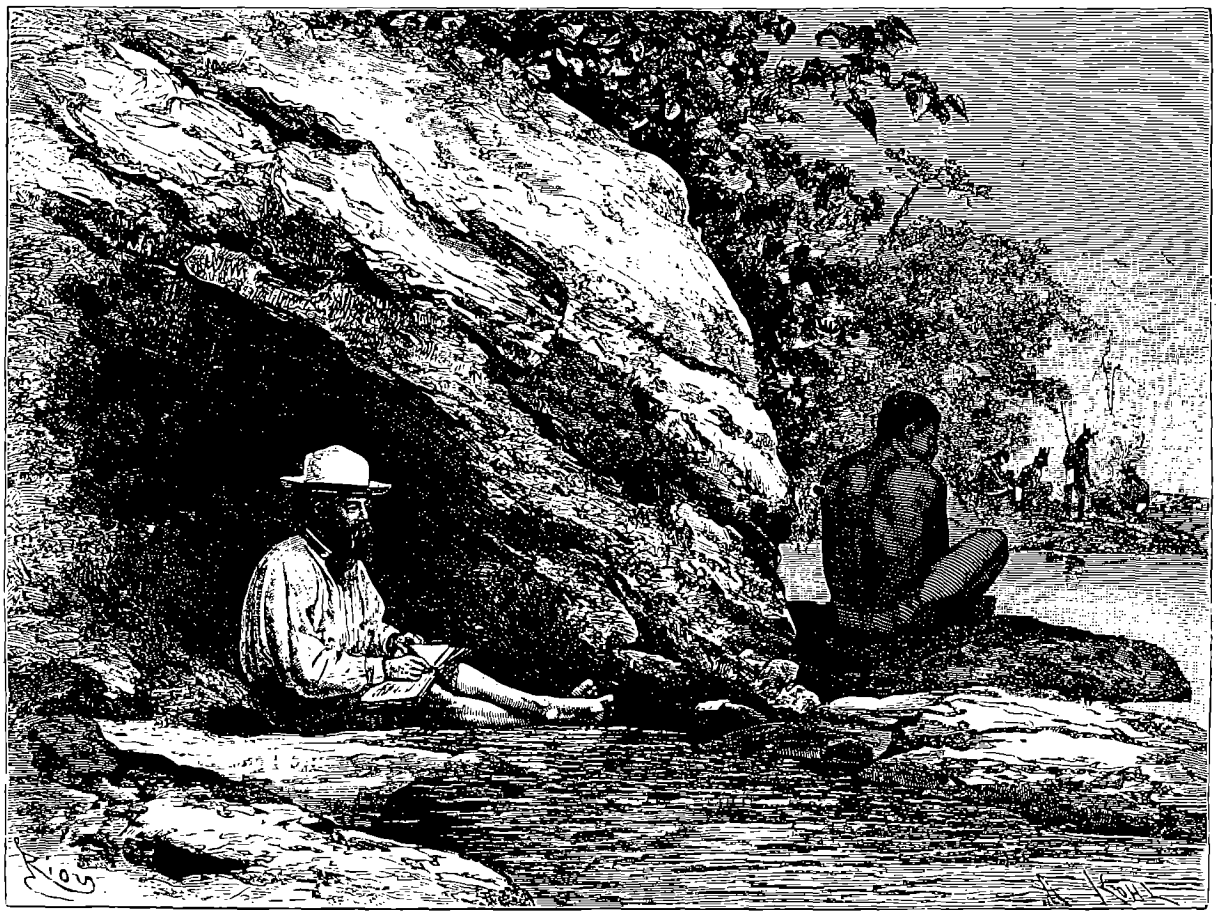
Vue du Falkenfels dans les monts Pionines, à l'extrémité orientale des Tatras. Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

Le mauvais temps et le caractère fort peu hospitalier des naturels m'empêchèrent de prolonger mon séjour à Szczawnica. Ses habitants ont la réputation d'être lourds, ignorants et stupides. Ils me parurent extrêmement inférieurs à la race si vigoureuse et si intelligente que j'avais étudiée dans le Podhale. Le goître, qui exerce de grands ravages, contribue fortement, du reste, à abaisser le niveau physique, intellectuel et moral de cette misérable population.

De Szczawnica à Stary-Sacz, le chemin se fait en voiture en une journée. La route, fort pittoresque, est située, pendant une partie du trajet, sur des hauteurs qui dominent la vallée du Dunajec. Stary-Sacz, où j'arrive le soir, est une station du chemin de fer qui relie la Galicie à la Hongrie à travers les Carpathes. Mon excursion dans les montagnes était terminée. Il ne me reste plus qu'à dire adieu au lecteur.

Dr Gustave Le Bon.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



A l'ombre d'une grosse roche (voy. p. 114). — Dessin de Riou, d'après un croquis du docteur Crevaux.

DE CAYENNE AUX ANDES,

PAR M. JULES CREVAUX, MÉDECIN DE PREMIÈRE CLASSE DE LA MARINE FRANÇAISE[1].

1878-1879. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

PREMIÈRE PARTIE. — EXPLORATION DE L'OYAPOCK ET DU PAROU.

XX

Un équipage timoré. — Caïman bouilli. — De la proximité des sources du Tapanahoni et du Parou. — Deux rivières Parou. Indiens amphibies. — Étymologie du mot *Parou*. — Roches moutonnées. — Saut du grand escalier.

8 novembre 1878 (sixième jour de navigation en remontant le Parou). — A onze heures, nous trouvons la rivière entrecoupée par des roches et des îles absolument identiques aux rapides et aux petites chutes du haut Oyapock. A un détour un Indien me dit qu'il vient de sentir de la fumée. Nous étant arrêtés pour scruter les alentours, nous percevons le timbre d'une voix humaine.

Hopou et Stuart, craignant un combat avec les Indiens Trios, veulent redescendre au plus vite, mais Yacouman les rassure en disant qu'il vient de reconnaître le langage ouayana.

Quelques instants après, nous débarquons dans une petite île rocheuse où six Indiens, avec autant de femmes, s'occupent de la cuisson d'un petit caïman qu'ils viennent de prendre.

Le chef de la bande m'informe qu'il revient d'une excursion au pays des Trios; mais il n'a rencontré

1. Suite. — Voy. t. XL, p. 33, 49, 65, 81 et 97.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

personne dans les villages qu'il a visités. Une épidémie ayant ravagé le pays, les survivants ont quitté la rivière pour se réfugier dans la forêt. Il nous engage vivement à retourner sur nos pas, parce que là-haut nous ne trouverons que la famine et peut-être la guerre.

En attendant le repas auquel nous invitent ces braves Indiens, j'écris quelques notes, les pieds dans l'eau, à l'ombre d'une grosse roche formant une véritable grotte.

Ensuite, je délasse mes jambes en parcourant les nombreuses petites îles, qui offrent un aspect des plus pittoresques.

Dans un endroit reculé, je surprends une petite fille qui, comme l'autruche, se cache le visage dans un trou, laissant son corps complètement à découvert.

A midi, je prends place autour de la marmite des Indiens, qui renferme un gros morceau de caïman bouilli avec force piment. Apatou ne veut pas goûter à ce mets, pourtant très estimé par les Roucouyennes. J'éprouve aussi une certaine répugnance, que je ne tarde pas à surmonter, en reconnaissant que cette chair blanche et tendre ne présente pas un fumet trop prononcé.

La grosse espèce de caïman (*jacarés*) qu'on trouve à l'embouchure des fleuves de la Guyane et sur l'Amazone n'est pas comestible à cause d'une forte odeur de musc.

Après dîner, j'interroge mes hôtes sur les Trios et les indigènes des régions voisines. Entre autres indications intéressantes pour la géographie, j'apprends que les nègres Youcas établis sur le Tapanahoni viennent faire des échanges jusqu'aux sources du Parou. Il y a seulement trois jours de marche par terre pour passer du Tapanahoni à un point où le Parou devient navigable. Les Indiens Trios, qui seraient moins nombreux que les Roucouyennes, occupent le tiers supérieur du Tapanahoni et les sources du Parou[1].

Une question qui m'intéresse vivement, c'est de connaître l'affluent de l'Amazone qui court à l'ouest du Parou. Les Roucouyennes, craignant que je ne pousse mes excursions jusque dans ces parages, ne me racontent que des histoires fantastiques. En marchant quatre jours vers le soleil couchant, on rencontre, disent-ils, des Indiens très méchants qu'il est impossible de surprendre, parce qu'ils passent la nuit plongés dans une rivière qu'ils appellent Parou, comme le cours d'eau que nous parcourons.

Cette légende a la plus grande analogie avec les renseignements qui ont été fournis à Brown dans le haut Essequibo par les Indiens Tarouma. Ils lui ont dit qu'il y avait vers les sources du Trombette des Indiens appelés *Touna-hyannas*, qui se retiraient la nuit dans des étangs entourés de palissades, où ils dorment le corps plongé dans l'eau. Notons en passant que *touna* signifie eau, non seulement chez les Tarouma, mais dans la langue des Trios, des Roucouyennes, des Apalaï, des Carijonas. Les Caraïbes des Antilles désignaient l'eau par le mot *toné*.

Le nom de la rivière Parou n'a pas de sens ; mais il est probable que c'est un diminutif de *parourou*, qui signifie balisier.

En amont de la dernière chute le courant est faible, et les rives sont si basses que nous devons marcher jusqu'à cinq heures vingt minutes pour trouver un endroit propice au campement.

9 novembre. — Les rives ne tardent pas à s'élever et le lit présente un grand nombre de roches à découvert.

A dix heures, nous voyons la rivière entrecoupée par une infinité de blocs granitiques mamelonnés et de couleur grise qui, vus de loin, ont l'aspect d'un troupeau de moutons. Ils sont si rapprochés que mon étroite pirogue a de la peine à trouver un passage.

A midi et demi, nous arrivons à une espèce de couloir au fond duquel on voit un grand escalier, une espèce d'estrade qui semble avoir été élevée par la main de l'homme. Les gradins sont à sec ; c'est que dans cette saison toute l'eau court en serpentant dans une rigole qui n'a pas plus de deux mètres de longueur.

XXI

La rivière des tombeaux. — Les imprécations d'une femme trio. — Malade abandonnée. — Huttes. — Manière d'arrêter la pluie. — Paragua. — Détails sur la composition des flèches. — La tête de la grosse perdrix est amère. — Le *nicou*. — Le langage des Trios a beaucoup de rapport avec le ouayana. — Sobriété de costume. — Coiffure des hommes et des femmes.

Vers quatre heures, nous arrivons à un village situé sur un petit affluent de droite appelé Aracoupina. Toutes les maisons sont désertes et au milieu on remarque un enfoncement dans la terre : ce sont les sépultures d'un grand nombre d'Indiens.

Apatou est parti en éclaireur avec Yacouman pour tâcher de trouver quelques habitants dans les alentours ; ils reviennent bientôt suivis d'un couple d'Indiens. La femme refuse mes présents, et, me montrant trois fosses fraîchement comblées, prononce d'un air sombre les paroles suivantes :

« *Panakiri ouani oua*, blancs besoin pas. *A la pikininialele*, là enfants morts. *Nono poti*, terre trou. *Echimeu ouaca*, vite pars. *Cassava mia oua*, cassave manger pas. »

A ces mots, elle se retire farouche et disparaît dans le bois avec l'Indien qui l'accompagnait.

Nous passons la nuit dans ces lieux sinistres, et le lendemain nous continuons à remonter le Parou. Bientôt nous trouvons le cours de cette rivière si difficile à la navigation, même avec une embarcation

1. En 1843, Schomburg a trouvé un village d'Indiens Trios établi près des sources du fleuve Corentyne, mais les voyageurs qui ont parcouru depuis ces régions ne les ont pas rencontrés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

minuscule, que je me décide à ne pas aller plus loin.

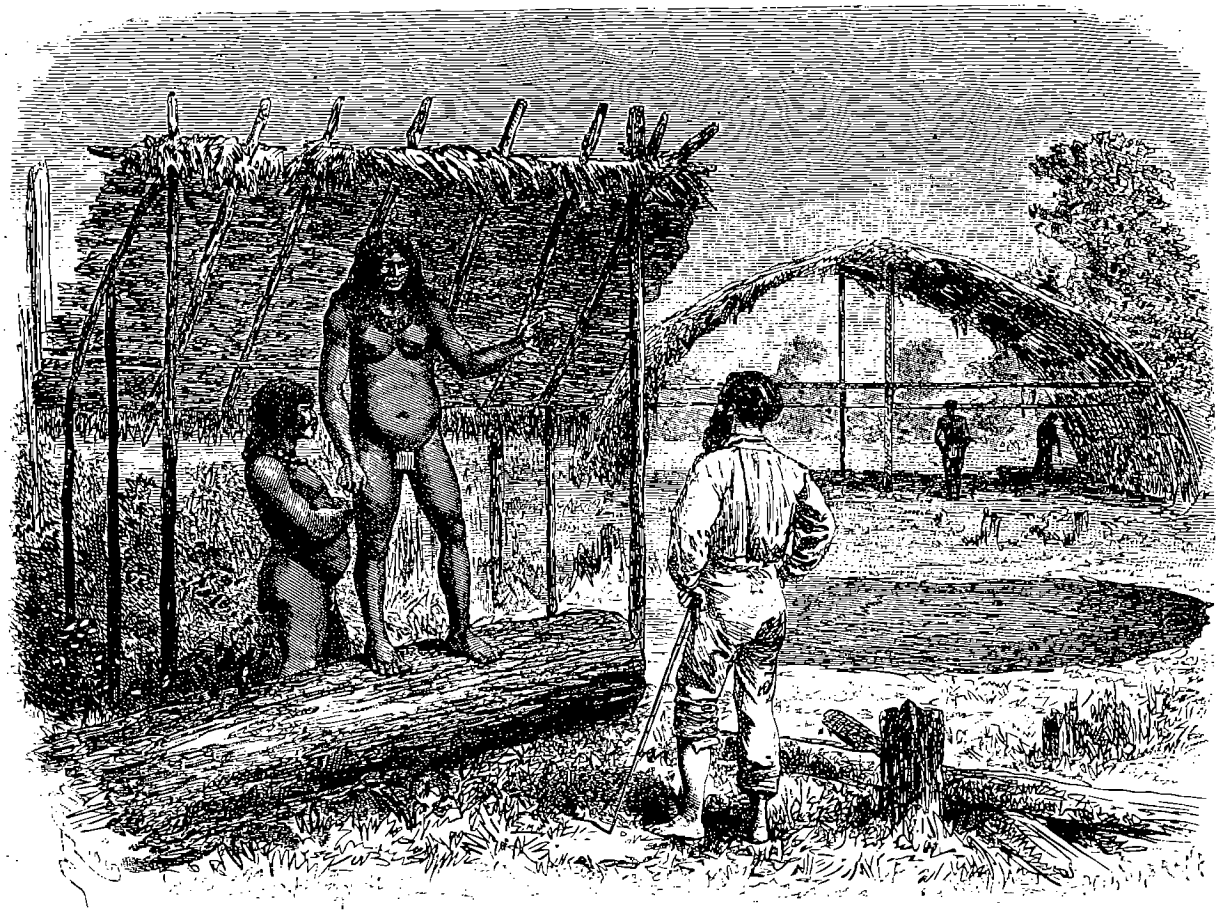
Le succès de ma mission est assuré; je n'ai plus qu'à effectuer mon retour en relevant le tracé de la rivière à la boussole, et en prenant des hauteurs de soleil dans les points principaux.

Apatou ne veut pas quitter ces régions sans laisser une trace de notre passage. Il me demande d'inscrire mes initiales sur un gros arbre qui se trouve sur une pointe, à la rive gauche de la crique *Aracoupina*.

En redescendant, nous avons bien soin de regarder de tous côtés, pour découvrir des habitations. Nous apercevons deux villages, mais ils sont complètement abandonnés, et au milieu des maisons, qui pour la plupart sont brûlées, se trouvent des fosses récemment comblées.

Près d'une de ces habitations, je vois une pauvre femme malade qui n'a plus de vivres. La malheureuse a été abandonnée par ses compagnons, fuyant la maladie.

Le premier mouvement de cette femme est de m'insulter, mais la faim et l'instinct de conservation portent conseil : elle n'hésite plus à prendre passage dans un de mes canots pour gagner un vil-



Aracoupina. — Dessin de Riou, d'après un croquis du docteur Crevaux.

lage roucouyenne où je lui ferai donner l'hospitalité.

Cette femme me dit que le chef du village appelé Pacani et le piay Toutey, qui jouissaient d'une grande réputation parmi les Trios, ont été les premières victimes de cette épidémie, que je suppose être la variole.

Les maisons trios sont moins confortables que celles des Oyampis et des Ouayanas. Non seulement elles n'ont pas d'étage, mais quelques-unes d'entre elles ne sont couvertes que d'un côté; ce sont de simples abris qui ne sont guère plus perfectionnés que les *ajoupas* que l'on fait en voyage.

11 novembre. — A six heures du matin, le temps est couvert et la température ne dépasse pas vingt-deux degrés. Je grelotte comme si j'avais la fièvre. J'éprouve un vif plaisir à me chauffer près du feu qui fait bouillir un petit caïman et une grande perdrix que les Ouayanas appellent *sosorro*, à cause du bruit qu'elle fait en s'envolant.

Il a tombé une averse pendant la nuit. Pour empêcher la pluie, Apatou recommande à Stuart de ne plus laver l'intérieur de la marmite. Cet usage singulier, pratiqué par les nègres marrons de la Guyane, a sans doute été emprunté aux Indiens. En effet, l'Anglais Brown, voyageant dans le Mazaroni, demanda un jour à ses canotiers pourquoi ils ne lavaient pas la marmite qui devait servir à cuire du riz. Ils lui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

répondirent que s'ils plongeaient leur pot dans l'eau, la pluie qui commençait à tomber redoublerait d'intensité.

Nous entendons près du camp un oiseau qui fait *paraqua.... paraqua!...* C'est le paragua, que les Ouayanas appellent *araqua* et considèrent comme l'oiseau de la pluie.

Ouanica cherche à le tromper en imitant son chant, mais il s'envole au moment où le chasseur tend son arc pour lui décocher une flèche.

Disons en passant que les flèches qui servent pour la chasse en l'air portent des plumes près de la grosse extrémité, tandis que celles qui sont employées pour la chasse dans l'eau n'ont pas de garniture. Nous avons vu que ces dernières portent souvent un crochet fait avec un éclat de radius de couata; celles qui sont destinées à la chasse des oiseaux et des singes sont terminées par un bois dur, armé de piquants tournés en arrière, de telle sorte qu'ils ne sortent pas de la plaie sous l'action de la pesanteur.

Les plumes employées pour les flèches proviennent des ailes du hocco, de la maraye, du couioui, de l'ara et du pia.

Pour la chasse des petits oiseaux, les Indiens de la Guyane terminent leurs flèches par une masse assez lourde taillée dans un os ou dans une graine d'aouara. Les hommes s'occupent seuls de la fabrication des arcs et des flèches.

La cuisine est faite : on sort le petit caïman de la marmite et on le dresse sur une spathe de palmier qui constitue un plat très commode. La perdrix est placée dans une écuelle en terre, fabriquée par une femme roucouyenne. Je veux prendre un peu de bouillon, mais je le trouve d'une amertume affreuse; c'est que Stuart, qui ne connaît pas la cuisine des bois, a négligé de rejeter la tête de l'oiseau. Le caïman n'est pas meilleur, parce que nous n'avons plus de piment pour l'assaisonner. Nous sommes arrivés à nous passer de sel depuis plus d'un mois, mais la privation du piment nous paraît insupportable.

Pendant que j'observe le soleil, à midi, Apatou va faire une excursion et trouve une liane plus grosse que la cuisse, que les Roucouyennes appellent *Salisali* (*Robinia nicou* Aublet). Elle est si lourde qu'elle a écrasé l'arbre sur lequel elle s'enlaçait. En sectionnant la tige noire, nous voyons couler un suc semblable à de l'eau de source, qu'Apatou me fait déguster. Quoique provenant d'une plante toxique, elle est absolument inoffensive. Les Indiens, lorsqu'ils traversent des montagnes, en boivent la sève, qui est plus fraîche que l'eau des claires fontaines. On ne doit boire que le premier jet du liquide, car ensuite il s'écoule un suc blanc laiteux qui a des propriétés toxiques.

Yacouman fait une grande provision de la tige du *nicou*, qui pourra nous être très utile pour prendre du poisson. La plante, desséchée, est presque aussi active qu'à l'état frais; on peut la conserver et s'en servir pendant une année.

Les cheveux des femmes tombent à l'abandon sur les épaules, tandis que ceux des hommes sont réunis en une grande mèche qui tombe dans le dos. Ils sont retenus dans une espèce de cornet formé d'une liane enroulée en spirale.

Chez les Trios, ce sont donc les hommes qui portent la queue, tandis que chez les Galibis ce sont les femmes.

XXII

A la recherche des fruits de l'*urari*. — Un hercule indien. — Abatage d'un arbre dans le grand bois. — Je m'étais trompé. — Le cri de la maraye. — Manière de l'appeler. — L'autorité d'un tamouchy. — Manière de reconnaître le meilleur gouvernement. — Princesse héritière. — Privilèges des jeunes tamouchys. — Du rôle de la femme chez les Indiens. — A chacun ses attributions. — Dévoré par les chiques. — L'Indien ne pardonne pas. — Albinos. — Fleurs animées. — Exemple de loyauté. — Industrie des Indiens. — Fabrication des colliers *ouébé* et *shérishéri*.

Nous arrivons à neuf heures chez Alamoïké, qui, pendant mon absence, a récolté des racines d'*urari*. Je pourrais me contenter de mes indications sur l'urari; je possède les éléments d'une description de la plante, puisque j'ai recueilli les racines, la tige, les feuilles et les fleurs; mais je voudrais avoir les fruits.

Alamoïké et son petto, désireux d'avoir quelques hameçons, consentent à venir à la recherche de nouvelles plantes d'urari.

Nous trouvons une de ces lianes à une petite distance de l'habitation, mais elle s'élève si haut, que même avec ma lorgnette je ne puis distinguer les fruits. Il n'y a qu'un moyen de bien voir notre plante, c'est d'abattre le gros arbre sur lequel elle s'appuie. Celui-ci a au moins quarante mètres de haut sur un mètre de diamètre. La tâche sera difficile, mais le vigoureux Indien se charge de l'abattre, et, la hache à la main, il se met aussitôt à l'œuvre.

Cet homme rouge de feu, aux muscles énormes, à la chevelure épaisse flottant sur les épaules, ressemble aux géants de la Fable forgeant les foudres de Jupiter.

Enfin nous entendons un petit craquement qui est suivi d'un grondement épouvantable. Je me prépare à saisir ma proie, mais voilà que l'arbre reste suspendu, béquillé pour ainsi dire par un robuste cèdre qui ne s'est pas laissé entraîner dans la chute. Il faut abattre celui-ci, puis un autre. Deux heures s'écoulent avant que notre liane soit à terre. Je grimpe au milieu du fouillis que forment des plantes parasitaires entremêlées avec l'urari à des branches de plusieurs arbres. Je m'aperçois que les Indiens m'avaient induit en erreur. Les fleurs et les petits fruits que nous trouvons ne ressemblent pas à ceux qui nous avaient été présentés. Nous reconnaissons un *strychnos*, tandis que l'autre plante était étrangère à cette famille.

Malgré les instances d'Apatou pressé par la faim

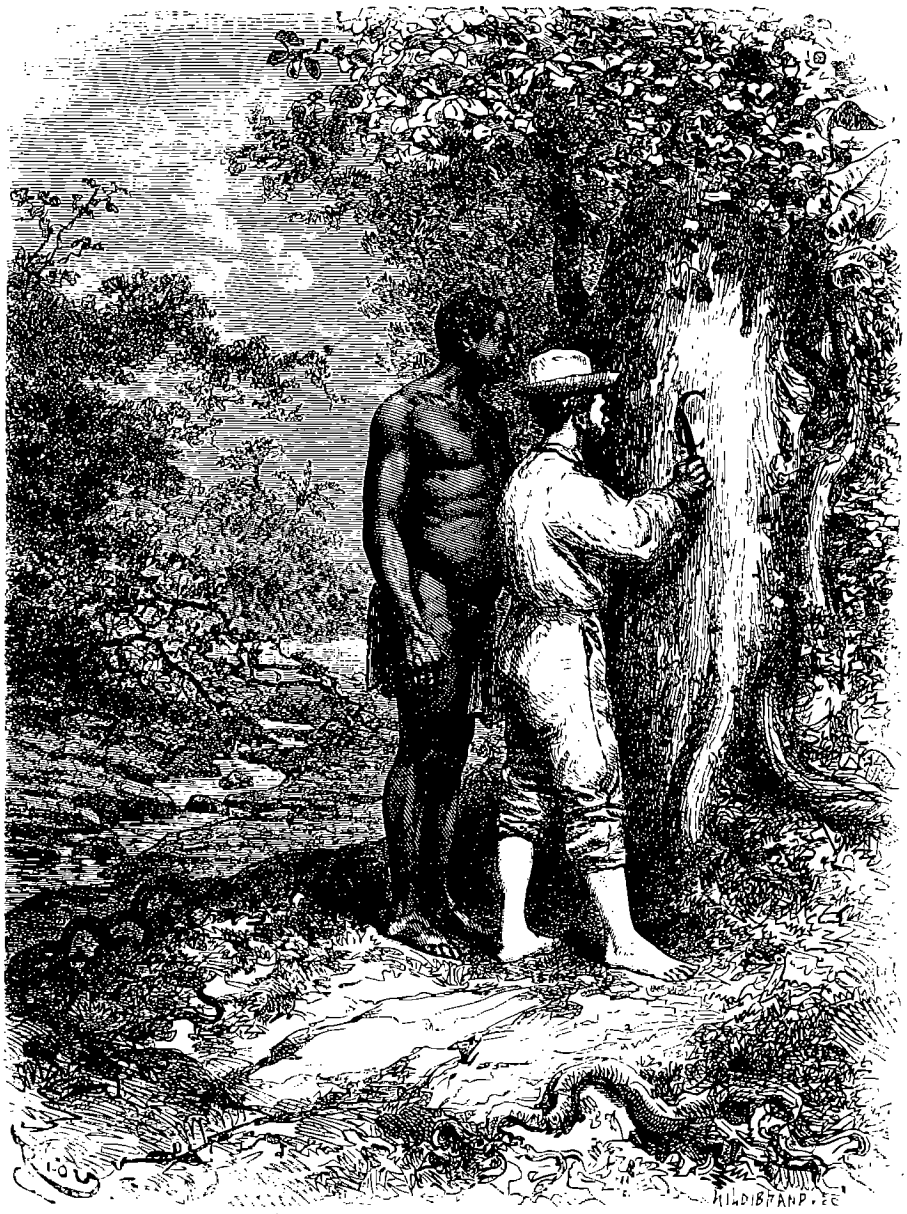
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et encore plus par les moustiques qui nous dévorent, je ne me retire qu'après avoir suivi ma liane depuis les feuilles jusqu'à la racine.

Au retour de cette heureuse excursion nous entendons un oiseau. C'est une excellente maraye qui nous fournirait notre déjeuner.

L'oiseau ayant disparu dans les branches d'un arbre élevé, un Indien se met à siffler comme un serpent en colère. Le gibier affolé voltige au-dessus de la tête d'Apatou, qui pourrait le tuer au moment où il plane, mais qui attend qu'il se repose pour l'abattre à coup sûr.

14 novembre. — En arrivant à Talimapo (village de *Taliman*), je m'aperçois de la disparition d'une



Apatou demande que j'inscrive mes initiales (voy. p. 115). — Dessin de Riou, d'après un croquis du docteur Crevaux.

hache que je suppose avoir été dérobée par Alamoïké. Apatou en informe le vieux tamouchy Taliman. Celui-ci me dit : « Ne crains rien, tu auras ta hache demain. »

Il donne des ordres, et une légère pirogue montée par deux jeunes Indiens se met en route pendant la nuit.

Avant le départ, ces jeunes gens se font faire des scarifications sur les deux bras. On serre le biceps en haut et en bas et on taille légèrement la peau avec une lame de bambou ayant la forme d'un coupe-papier. Les coupures qui se font suivant l'axe du bras sont très rapprochées les unes des autres. Ils prétendent que cette opération leur donnera plus de force pour pagayer.

Ils ne partent jamais pour une grande chasse sans

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

se tirer un peu de sang des bras, ce qui les empêche, disent-ils, de trembler en tirant l'arc.

De même, avant de faire un voyage par terre ils ne manquent jamais de se faire des incisions au niveau des mollets.

Les Roucouyennes ne se tatouent généralement pas, mais les Trios se font quelques marques noires à la partie interne du bras, au niveau du biceps.

A propos du tatouage, Apatou me donne des détails très intéressants sur les cicatrices en relief que lui et tous les gens de sa tribu portent sur toutes les parties du corps.

J'avais signalé la teinte plus foncée des cicatrices. Cela tient à un détail d'opération qu'on m'avait caché. Après l'incision on saupoudre la plaie avec du charbon en poudre impalpable, et on frotte pendant longtemps avec une tendre pousse de bananier. C'est à l'introduction du charbon dans le tissu cellulaire qu'il faut attribuer la belle couleur noire que présentent les tatouages en relief de tous les nègres marrons de la Guyane[1].

Taliman paraît jouir d'une grande autorité. Yacouman, qui est le chef le plus important du Yary, fait le plus grand éloge de ce petit potentat.

« *Sene oua inele peïto capsac?* Ne vois-tu pas, me dit-il, que ses soldats sont tous gras? »

Les qualités d'un chef ne sont pas seulement dans la guerre, il peut les montrer en temps de paix en donnant des ordres intelligents pour la pêche, la chasse et la culture du manioc.

Taliman n'est pas le fils d'un tamouchy; autrement dit, ce n'est pas un prince héritier; il a obtenu le diadème d'écailles de caïman en épousant la fille du chef.

Vous voyez que les femmes ne sont pas seulement considérées là comme des bêtes de somme, puisqu'elles héritent de la couronne, sinon pour elles, du moins pour un peïto de leur choix.

Le défunt avait pourtant laissé des enfants mâles plus âgés que sa fille, mais, ne les ayant pas jugés capables de commander, il a donné la couronne à un de ses sujets en même temps que la main d'un enfant préféré.

Son fils Couloun, étant obligé d'obéir à son beau-frère en qualité de simple peïto, a préféré quitter la tribu pour s'établir dans le Yary, où nous l'avons rencontré.

Les tamouchys héritiers, Ouanica est de ce nombre, ont certains privilèges sur les autres enfants. Lorsqu'ils mangent, ils ont le droit de s'asseoir sur un *cololo* comme le chef régnant, tandis que les sujets sont accroupis sur leurs talons. D'autre part, ils se distinguent des peïtos par les honneurs qu'on leur rend dans les tribus qu'ils traversent. La veille du départ, la jeune femme du chef du village prend le soin de peindre le beau Ouanica des pieds à la tête avec du roucou. Comme nous rencontrons des habitations presque tous les jours, il est continuellement peinturluré de frais.

Les voyageurs américains prétendent à tort que les hommes n'ont d'autres occupations que la pêche et la chasse, tandis que la femme fait tous les travaux.

L'homme a le soin des arbres, coupe l'abatis, plante le manioc, les bananes, etc. Lorsque la famille se rend à l'abatis, ce sont les hommes qui pagayent; les femmes n'interviennent qu'autant que ces derniers ne sont pas en nombre suffisant. Ils arrachent le manioc ensemble; mais c'est toujours l'homme qui coupe les bananes, grimpe sur les arbres pour cueillir les papay, les graines de comou et de ouapou. Les femmes ramassent les fruits et les portent à la maison; quand les hommes reviennent de la chasse, ils apportent leur gibier jusqu'à la lisière de la forêt, où les femmes vont le prendre pour traverser le village. Les femmes font la cassave, le cachiri, enfin s'occupent de tous les détails de la cuisine et tissent les hamacs. En voyage, les femmes portent le catouri comme les hommes, mais il est beaucoup moins chargé; il ne renferme généralement que la marmite et un hamac. Les hommes travaillent seuls à la construction des maisons.

Le rôle de chacun est si bien défini que le voyageur est certain de ne rien obtenir s'il commande aux hommes un travail qui est l'attribut des femmes.

J'aurais besoin moi-même d'un badigeonnage au roucou, car je me sens dévoré par une infinité d'insectes que j'ai ramassés en faisant une excursion botanique; je fais enduire mes pieds d'huile de *carapa* au moment du coucher.

Je pensais dormir comme un bienheureux, sachant que cette huile amère a la propriété de tuer les chiques et les tiques, mais voilà que pendant la nuit j'éprouve des démangeaisons insupportables. Les chiques empoisonnées font dans la peau de mes orteils des ravages diaboliques.

14 novembre. — Je n'ai pas fermé l'œil et au réveil

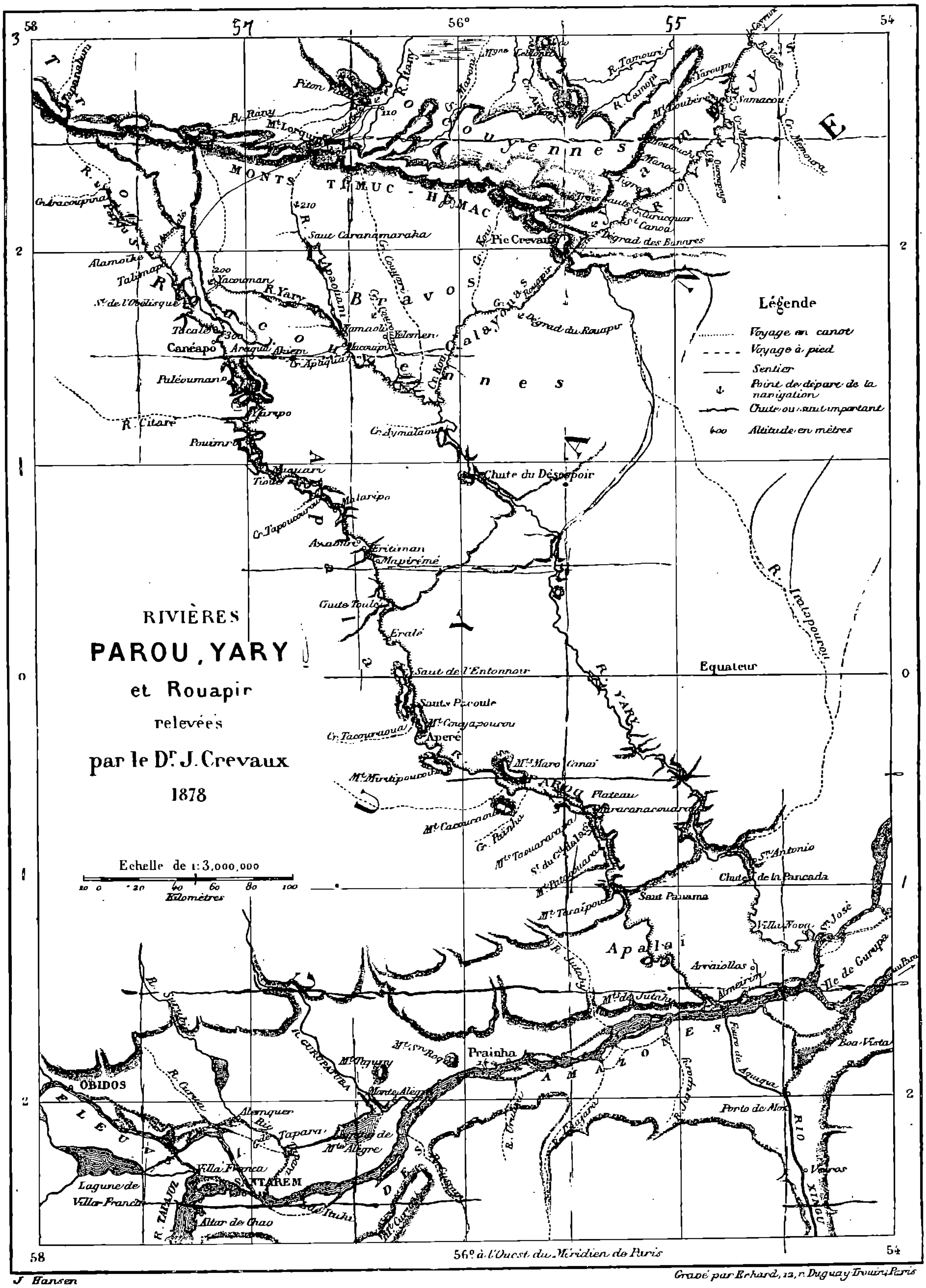
1. Apatou, ayant passé un hiver rigoureux en France, a souffert quelquefois de ces cicatrices qui se gonflaient au moment de la recrudescence du froid. Le même phénomène se produit chaque fois qu'il a la fièvre.

Le Ministère de l'Instruction publique, sous le patronage duquel le docteur J. Crevaux a accompli ses missions dans l'Amérique du Sud, ayant remis à la Société de Géographie les cahiers d'observations et les notes du voyageur, la Société a fait exécuter, d'après ces documents, un tracé détaillé des fleuves que M. Crevaux a été le premier à parcourir. Elle a confié ce travail aussi considérable que délicat à M. J. Hansen, qui s'en est acquitté fort habilement.

Les fleuves dont le dessin est ainsi exécuté sont : l'Oyapock (frontière de la Guyane française et de la Guyane brésilienne), deux feuilles à 1/225 000e; le Rouapir, affluent du Yary, par le Kou (Guyane brésilienne), une feuille à 1/200 000e; le Yary, à son confluent avec l'Amazone (Guyane brésilienne), deux feuilles à 1/225 000e; le Parou (Guyane brésilienne), huit feuilles à 1/125 000e; l'Iça (Brésil), dix feuilles à 1/200 000e; le Yapura (Brésil), douze feuilles à 1/225 000e.

La Société de Géographie va faire graver et publier ces dessins, dont les cartes que nous donnons ici sont des reproductions soigneusement exécutées.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



J. Hansen
Gravé par Erhard, 12, r. Duguay Trouin, Paris

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

je vois sur l'extrémité des orteils de petites vésicules remplies d'eau. Une jeune femme se met à l'œuvre avec un os taillé en pointe et retire onze cadavres de cette affreuse puce pénétrante que les Roucouyennes appellent *chiqué*.

L'opérateur m'offre les premiers parasites qu'elle retire pour les mettre sous ma dent. Je ne puis me résoudre à l'usage des Ouayanas, qui croquent leurs chiques au fur et à mesure de l'extraction.

Je demande à un Indien :

« Pourquoi manges-tu tes chiques? »

Il me répond : « Parce qu'elles m'ont dévoré les pieds. »

Dans la matinée nous passons devant un petit affluent de gauche que les Ouayanas ne remontent jamais, à cause des singuliers habitants qui habiteraient près des sources.

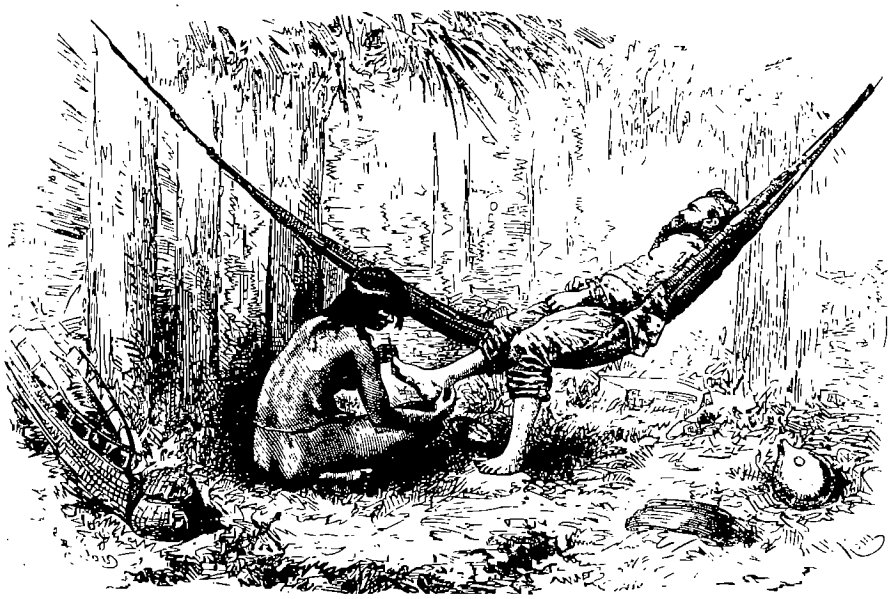
Yacouman raconte sur la foi du piay qu'on y rencontre des Indiens aux cheveux blonds qui dorment le jour et marchent toute la nuit.

Nous rencontrons à chaque pas des bandes de *kinoros* (*ara Canga*) qui mangent des graines. Les oiseaux en repos sur la haute cime des arbres simulent de belles fleurs d'un rouge flamboyant.

Nous en tuons cinq ou six tous les jours, c'est-à-dire autant qu'il en faut pour notre alimentation.

Je remarque que mes cuisiniers rejettent à la rivière les becs d'ara : c'est qu'ils prétendent que les chiens qui les mangeraient pourraient s'empoisonner.

15 novembre. —Nous avons campé sur une île ravissante, où nous sommes réveillés par le bruit d'un canot qui descend la rivière. Ce sont les jeunes peïtos de Taliman qui ont marché toute la nuit pour nous



Une jeune femme se mit à m'extraire les chiques. — Dessin de Riou, d'après un croquis du docteur Crevaux.

apporter la hache qui était restée à l'habitation où nous avions étudié l'*urari*. Je récompense ces braves gens en leur donnant un petit couteau; je fais également un cadeau à leur tamouchy : c'est un collier composé de petits grelots qu'il désirait vivement.

Je les charge également de remettre au grand tamouchy du haut Parou une feuille de papier sur laquelle j'ai signalé cet acte de probité.

Les voyageurs qui suivront mon itinéraire trouveront cette pièce dans le fond d'un petit pagara où il sera conservé comme un fétiche.

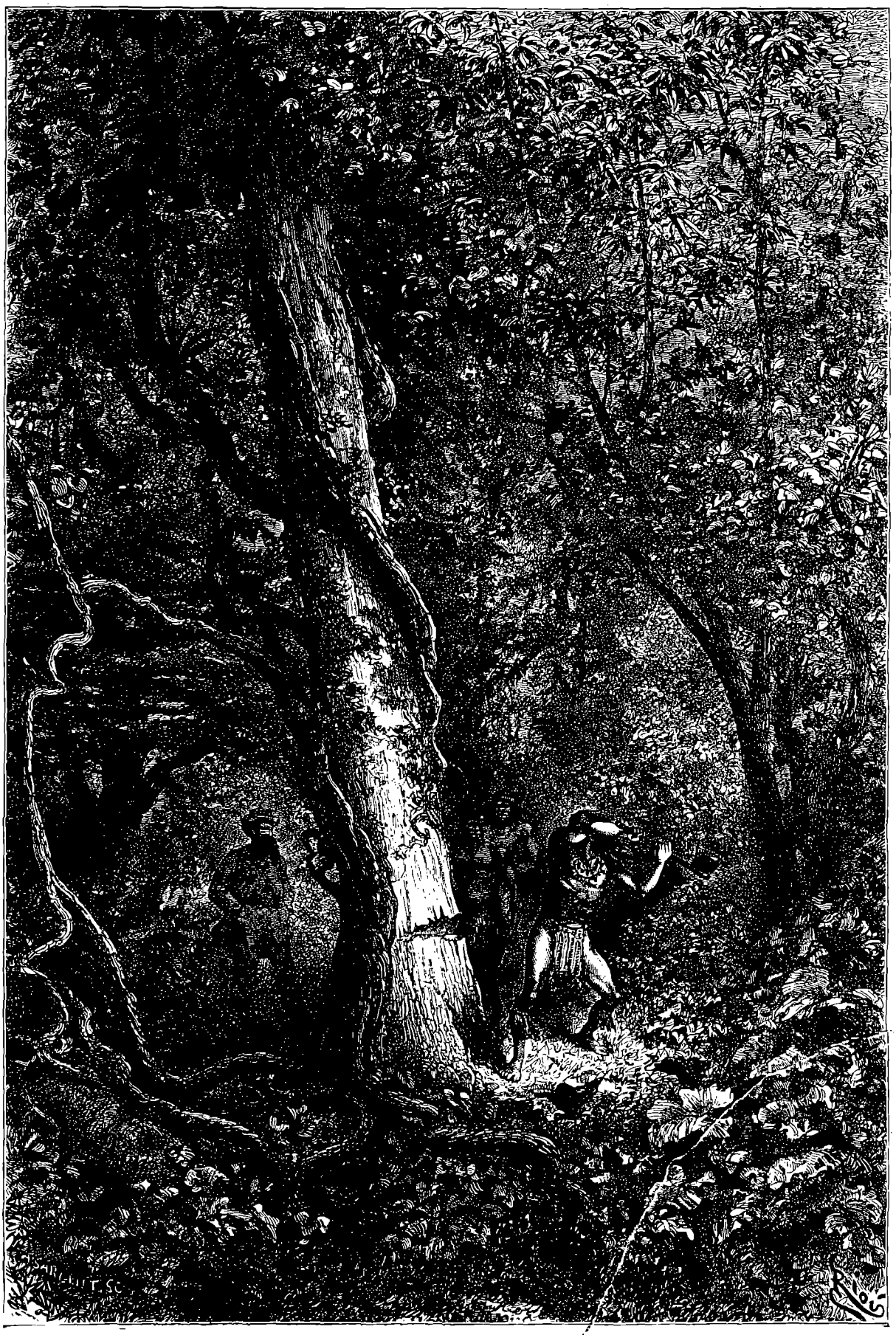
16 novembre. — Nous dormons à l'habitation de Tacalé, où sont les objets que j'ai payés d'avance, c'est-à-dire un petit hamac de nourrice, des animaux en cire, un tapira en terre cuite et de petites courges enfilées en collier sur lesquelles des femmes ont dessiné des hommes, des diables et des animaux. La jeune femme qui me présente le petit hamac fort bien tissé me dit : *Amole oli amolita shiri*. Traduction : Tu le donneras à ta femme.

Nous assistons à la fabrication de colliers composés de petits cylindres juxtaposés que les Roucouyennes appellent *taïrou*, et que nos créoles connaissent sous le nom de *ouabé*.

Ils emploient la coque d'une graine portée par une liane (*Omphalea diandra*) qui s'élève jusqu'à la cime des grands arbres. L'amande, très savoureuse, donne une huile légèrement aromatique employée par les Bonis en cuisine pour faire rôtir les coumarous, et en parfumerie pour lustrer leurs cheveux crépus.

L'Indien casse l'enveloppe avec les dents, et, saisissant un éclat de la main gauche, il le perfore au moyen d'une dent d'*aymara* ou de *sakané* (grands poissons) fixée à l'extrémité d'un petit bâton qu'il roule vivement sur la cuisse droite. Les morceaux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La hache à la main (voy. p. 116). — Dessin de Riou, d'après un croquis du docteur Crevaux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

perforés sont enfilés et polis à la main avec des débris de poteries pulvérisés et mouillés.

Le ouabé que les nègres font dans la basse Guyane à Kourou et à Icacouho est plus fin que celui des Roucouyennes. C'est qu'on se sert d'instruments perfectionnés; on perfore la graine avec une vrille mise en mouvement au moyen d'un archet. Les Trios font des colliers absolument semblables et les appellent *avourou*. Ils emploient une graine ayant la coque beaucoup plus épaisse.

Les Roucouyennes font également devant nous une espèce de collier appelé *ouayary*, que nos créoles désignent sous le nom de *shéri-shéri*. Ce sont des graines coniques que l'on enfile en les appuyant base contre base. Leur fabrication est plus simple que celle du ouabé; on casse en deux une petite graine ovalaire appelée *ouayary;* la grosse extrémité est rejetée, tandis que l'autre est appliquée dans une cavité creusée à l'extrémité d'un petit bâton. La base du cône est usée par le frottement sur une pierre plate.

XXIII

Ma femme. — Mariage précoce. — Hommes à queue. — Couteau servant de mouchoir. — Pêche miraculeuse. — Effets du nicou. — Apatou malade imaginaire. — Géophages. — Le couioui. — Vampires. — Une prison dans le grand bois. — Un coup de tête d'Apatou. — Sentier entre le Yary et le Parou. — Scènes de barbarie. — Une lacune dans le grand bois. — Prairies et forêts de l'Amérique du Sud. — Tortues. — Recherche des œufs d'iguane. — Fabrication de la ficelle. — Danse du *toulé*. — Manière d'offrir un présent.

17 novembre. — Je trouve dans mon hamac une fillette de cinq à six ans qui m'appelle *okiri*.

Ce joli bébé, à qui j'avais fait des caresses en remontant le Parou, est destiné à devenir ma femme. J'avais dit au père : « Quel bel enfant! je voudrais bien l'avoir. » On a réfléchi pendant mon absence, et la pauvre petite, que les Ouayanas ont déjà qualifiée de *parachichi oli*, c'est-à-dire l'épouse du Français, est toute prête à voyager avec moi.

Fabrication d'un collier. — Dessin de Riou, d'après un croquis du docteur Crevaux.

Le vieux Tassalé ne m'impose qu'une condition : il faudra que je revienne dans la tribu, où je lui succéderai comme tamouchy.

18 novembre. — Nous arrivons à deux heures à *Canéapo;* c'est ainsi que l'on désigne l'habitation du tamouchy Canéa.

Celui-ci, voyant que nous apportons du nicou, nous propose une grande pêche pour le lendemain matin.

Pendant que mes hommes se reposent et que je fais des études de mœurs, les petits se mettent à écraser la liane enivrante sur les belles roches qui sont en face du village.

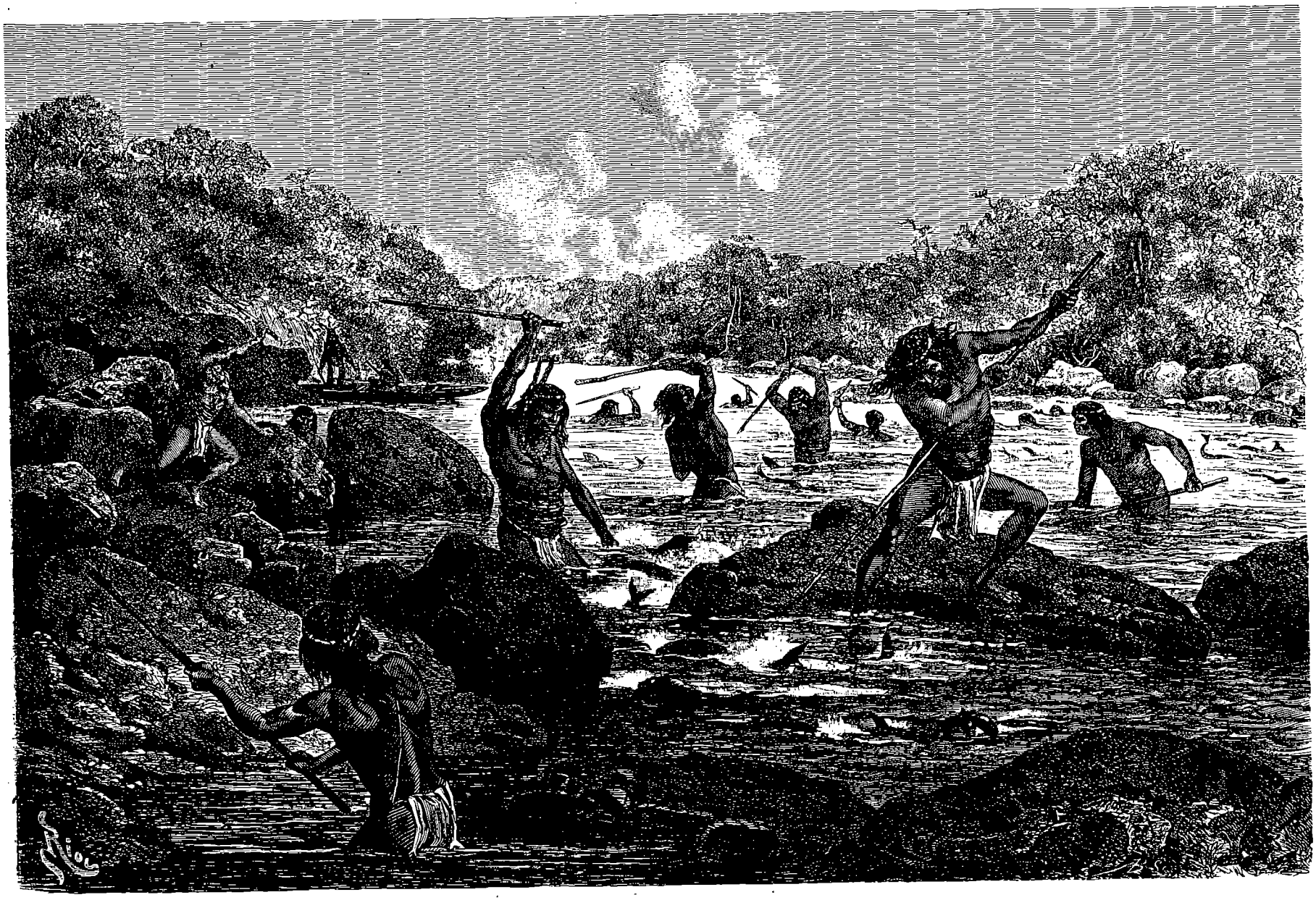
Au lever du soleil, on jette une grande quantité de nicou en amont du petit saut; des coumarous affolés courent avec la rapidité de la flèche et bondissent en faisant jaillir l'eau comme des pierres qu'on jette obliquement pour faire des ricochets.

Ces mouvements désordonnés sont bientôt suivis d'un état de paralysie; le poisson vacille un peu, puis se renverse sur le dos. Armés de bâtons, nous courons entre les roches, tantôt à la nage, tantôt ayant de l'eau jusqu'au cou, et nous ramassons les coumarous, qui ne tarderaient pas à reprendre leurs sens engourdis.

Apatou n'assiste pas à cette pêche sous prétexte de malaise; mais, en l'examinant au retour, je m'aperçois qu'il n'a pas la moindre fièvre; sa maladie n'affecte que le moral.

En attendant la cuisson du poisson, je vois plusieurs Indiens manger de la terre.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Armés de bâtons, nous courons entre les rochers. — Dessin de Riou, d'après un croquis du docteur Crevaux

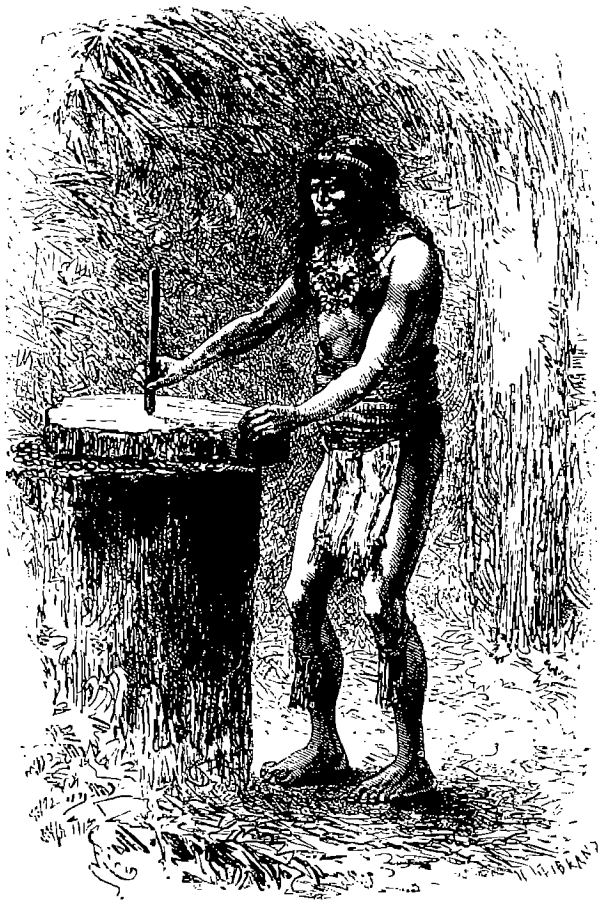
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Tous les Roucouyennes sont géophages. On trouve dans chaque maison, sur le boucan où l'on fume la viande, des boules d'argile qui se dessèchent à la fumée et qu'on mange en poudre.

Dans la journée, à une heure toujours éloignée des repas, ils prennent une de ces boules, enlèvent la couche qui est noircie par la fumée, et raclent l'intérieur avec un couteau. Ils obtiennent une poudre impalpable dont ils avalent cinq ou six grammes en deux prises.

Il m'est impossible de recruter des hommes pour m'accompagner dans la descente du Parou. Les Indiens font tout ce qui leur est possible pour me détourner de mes projets; ils disent que nous trouverons des monstres fantastiques, des chutes insurmontables.

Nous partons quand même le 18 au matin. Mais, deux heures après, nous faisons une petite reconnaissance à l'embouchure d'une crique à la recherche de quelque gibier. Nous ne tardons pas à voir un couioui (*Penelope leucolophia*), qui s'éloigne d'abord, mais qu'Apatou fait retourner en criant *couioui*. Cet oiseau, qui est de la grosseur d'une poule, a le corps noir, la tête blanche et les ailes tachetées de blanc. Quoique très voisin de la maraye, c'est un gibier moins estimé; on le rencontre souvent dans les terrains marécageux avoisinant l'embouchure des petits cours d'eau, parce qu'il y trouve des graines de palmier ouapou (*assaï*).



Fabrication du collier shéri-shéri (voy. p. 122). — Dessin de Riou, d'après un croquis du docteur Crevaux.

Dans le Parou, comme dans les autres rivières de la Guyane, le voyageur rencontre souvent des bandes de petites chauves-souris qui s'envolent en tourbillonnant d'un arbre à l'autre. Cette espèce est inoffensive. Ces oiseaux dorment sous un tronc d'arbre incliné dans la rivière, auquel ils sont suspendus par les pattes. Il y a une espèce de vampire un peu plus grosse qui se tient dans les maisons et qui fait des morsures à l'homme et aux animaux. Dans la plupart des cas il s'attaque au gros orteil; il mord de préférence entre les deux sourcils et au bout du nez. Ces plaies, très légères, guérissent généralement sans laisser de cicatrices et n'ont qu'un inconvénient, c'est de saigner assez abondamment dans un pays où l'on a déjà trop de tendance à l'anémie. Les bœufs, les chevaux et les chiens succombent quelquefois d'épuisement à la suite de piqûres répétées produites par les vampires.

Un fait curieux est que cet animal, qui attaque toujours pendant la nuit, ne réveille jamais sa victime. Ce n'est que le lendemain matin qu'on s'aperçoit de la blessure, non pas par la douleur qu'elle provoque, mais par une assez grande quantité de sang qu'on trouve dans son lit ou dans son hamac.

Vers deux heures nous atteignons une habitation où je retrouve deux personnages de connaissance.

C'est ce couple d'assassins fugitifs de l'Amazone que nous avons rencontrés l'an dernier dans les eaux du Yary. Ces misérables, ayant trompé leurs voisins, sont obligés de vivre dans l'isolement le plus complet. Leur liberté est plus dure que les verrous de la geôle; âgés et malades, ils sont destinés à mourir de faim au milieu de la forêt qui menace d'envahir leur habitation.

Je défends à mes noirs d'avoir aucune relation avec ces malfaiteurs; la vieille femme au nez de vautour, aux yeux de hibou, serait bien capable de nous faire subir le sort de son premier mari, c'est-à-dire de nous empoisonner avec un breuvage de sorcière.

19 novembre. — Apatou ayant enfreint ma consigne pour acheter un hamac, je lui fais quelques reproches sur sa conduite. S'étant fâché, il me dit : « Toi pas content, moi parti. » Je ne réponds pas à cette impertinence.

Bientôt nous arrivons à une chute où il faut passer bagages et canots par terre. Apatou ramasse sa pacotille qu'il charge sur un petit canot et demande à me serrer la main en signe d'adieu. Je veux lui payer, séance tenante, cinq cents francs que je lui dois; mais il refuse, disant que je n'ai pas besoin de le payer puisque je ne suis pas content de ses services.

Une demi-heure après, au moment où je croyais mon patron déjà bien loin, je le vois passer avec une lourde charge sur le dos. Il n'a pas tardé à redescendre et s'est mis au travail sans dire mot.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Reconnaissance à l'embouchure d'une crique. — Dessin de Riou, d'après un croquis du docteur Crevaux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous passons vers dix heures devant la tête d'un sentier suivi par les Indiens qui vont du Parou au Yary. Il faut deux jours et demi pour atteindre le village d'Akiepi, et de là un jour de canotage en descendant la crique *Apaqua*, qui débouche dans le Yary, un peu en aval du village de Macouipi.

Si l'on ne veut pas se servir de canot, il faut quatre jours et demi de marche pour aller à cette habitation.

Des Indiens que nous trouvons campés au débarcadère consentent à nous accompagner jusqu'à leur petit village appelé Paléouman. En route, ils nous racontent une histoire qui s'est passée l'an dernier dans ces parages.

Le tamouchy Akiepi, n'ayant pas planté de manioc en quantité suffisante, alla s'installer chez Macouipi, qui lui fournit de la cassave et du cachiri pendant toute la mauvaise saison. Revenu chez lui, il ne se donna pas la peine de faire un abatis, trouvant plus commode d'aller mendier ou voler le manioc de ses voisins.

Ce paresseux, très rusé, ne se servait pas de sabre d'abatis pour couper les tiges de manioc : il les arrachait de manière à faire croire que les dégâts avaient été produits par des agoutis.

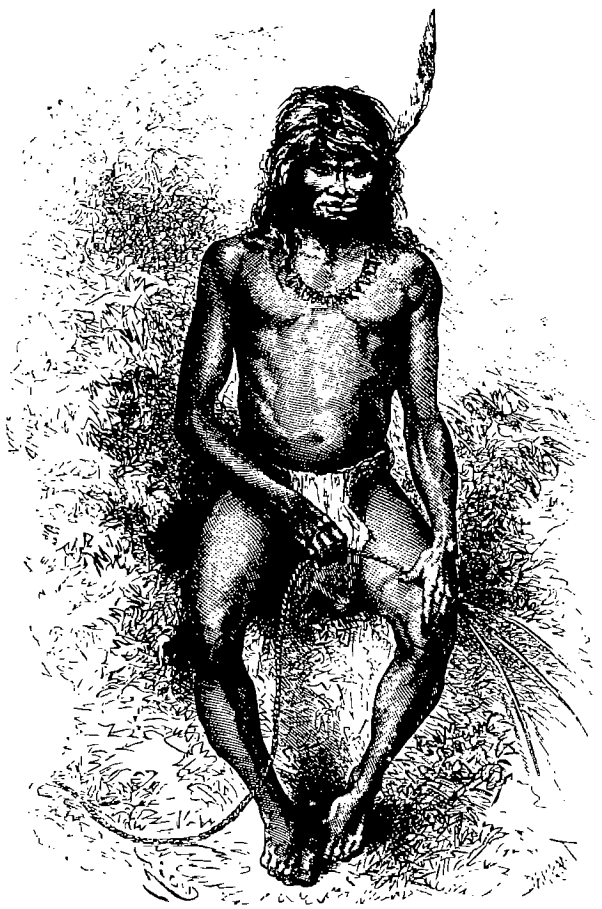
Macouipi, qui se laisse prendre au piège, passe des journées à chercher avec des chiens le gibier qui détruit sa plantation; enfin ce chef habile ne tarde pas à découvrir une piste qui conduit de son abatis au village d'Akiepi. Il part dans la nuit avec deux de ses fils et un peïto et arrive au jour à l'habitation du voleur; il n'y trouve que des femmes et des enfants, qui lui disent que leur tamouchy est allé pêcher avec du nicou dans la crique Apaqua.

Macouipi part aussitôt à la poursuite de son voisin. Arrivé près de la rivière, il aperçoit les deux enfants d'Akiepi occupés à boucaner du poisson. Ces jeunes gens, complices de leur père, reçoivent à l'improviste une grêle de flèches sous lesquelles ils succombent.

Macouipi et ses soldats emportent au loin les cadavres et se cachent près du boucan en attendant le retour d'Akiepi. Celui-ci ne revenant pas, Macouipi descend le long de la rivière Apaqua. Bientôt il aperçoit son ennemi dans une petite pirogue et lui décoche une flèche, mais celui-ci plonge à la rivière et prend la fuite.

Macouipi, qui s'est jeté à l'eau, veut lui donner un coup de sabre en nageant, mais l'instrument lui tombe des mains. Akiepi se retourne, s'élance sur son adversaire qu'il prend par la gorge. Une lutte terrible s'engage au milieu de la rivière et les deux combattants vont s'entraîner au fond de l'eau, lorsqu'une flèche lancée de la rive frappe Akiepi dans le cou.

Les femmes et les enfants de ce malheureux, qui a payé trop cher ses larcins, sont venus se réfugier à l'habitation d'Araqua.



Fabrication de la ficelle (voy. p. 128). — Dessin de Riou, d'après un croquis du docteur Crevaux.

20 novembre. — Le matin je rencontre une lacune dans l'immense forêt qui recouvre les quatre cinquièmes de l'Amérique du Sud. Il y a deux zones bien distinctes dans cette partie du continent américain : ici le grand bois sans horizon, là-bas des prairies sans un arbre, sans un arbuste où la vue se perd sur une masse de graminées.

La richesse de l'Uruguay, de la République Argentine et de la Patagonie est dans les prairies qui alimentent des milliers de bœufs et de chevaux; l'avenir du Vénézuéla, de la Guyane et du Brésil n'est pas dans l'exploitation de l'or et des pierres précieuses, mais dans celle des forêts. Quand la soif de l'or sera apaisée dans la Guyane française, on s'occupera des bois précieux et de construction qui tombent de vétusté sur les bords du Maroni, de l'Oyapock et de tous les affluents de l'Amazone.

Cette savane, qui a plusieurs kilomètres d'étendue, me rappelle l'aspect d'un champ de blé mûr. L'herbe est si sèche qu'elle prend feu à la moindre étincelle.

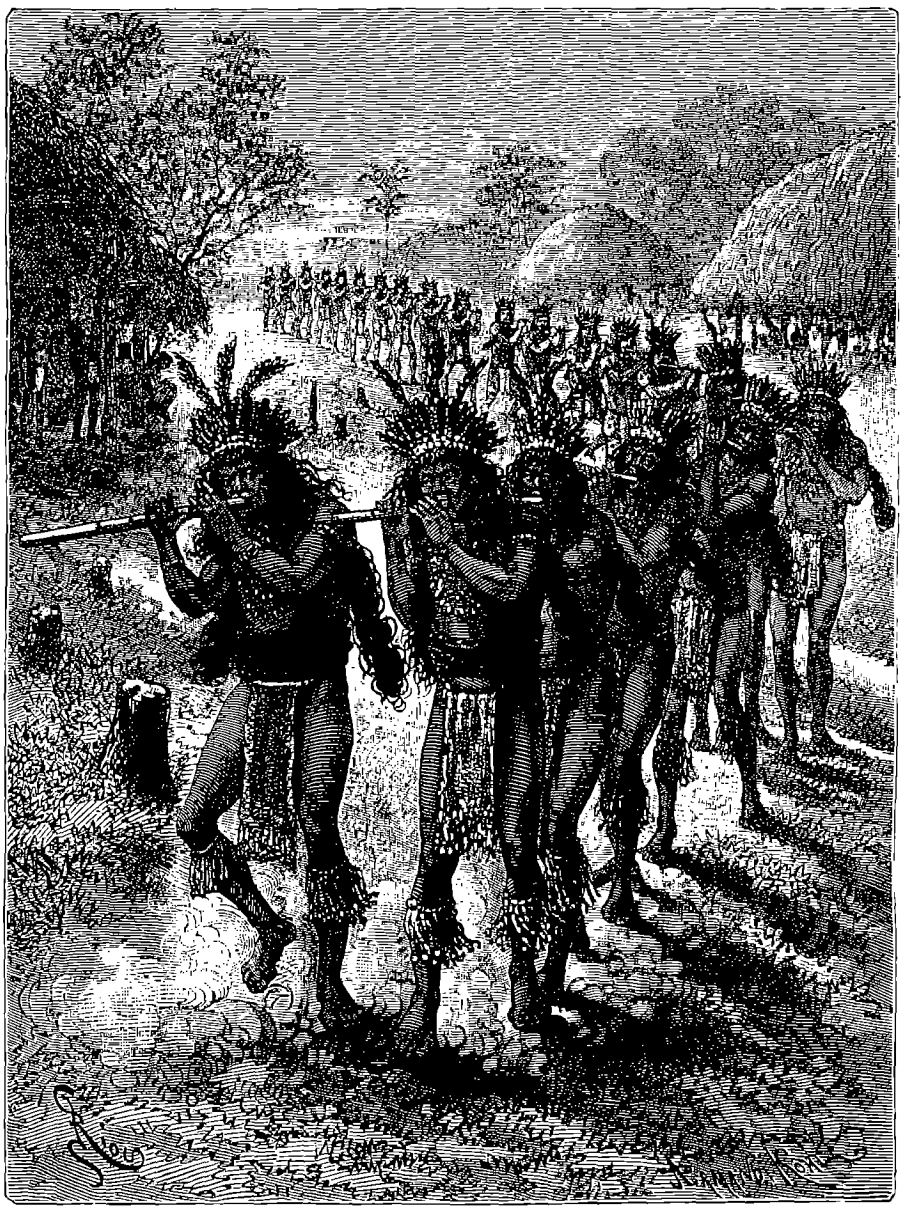
En la traversant avec Apatou, nous faisons lever quelques serpents et tuons un *cariacou*, c'est-à-dire une petite biche qui broutait l'herbe. Nous relevons dans le lointain de jolies montagnes qui paraissent élevées de cent cinquante à deux cents mètres au-dessus de la rivière. Mon compagnon me fait remarquer que l'une d'elles, avec son sommet arrondi re-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

couvert d'arbres touffus au feuillage sombre, a l'aspect d'une tête de nègre.

Le courant est faible et l'eau n'a pas plus d'un mètre de profondeur, bien que la rivière n'ait pas deux cents mètres de largeur. Cette navigation qui dure dix heures par jour est des plus monotones; nous n'avons d'autre distraction que de flécher de petites tortues, qui sont très communes dans cette rivière, tandis que nous n'en avons pas trouvé une seule dans le Yary.

D'autre part, nous rencontrons beaucoup de bancs de sable, où mes hommes ne manquent jamais de s'arrêter. On distingue les traces de pattes terminées par cinq doigts effilés, et au milieu de la piste une traînée produite par le frottement d'une queue. Çà et là on



Danse du toulé (voy. p. 128). — Dessin de Riou, d'après un croquis du docteur Crevaux.

voit de petits monticules semblables à ceux que produisent les taupes dans nos prairies. Nous devons trouver des œufs d'iguane dans ces parages. Un Indien, à genoux près d'un monticule, remue le sable avec un bâton. Rencontrant une galerie qui se dirige horizontalement, il la poursuit jusqu'à ce qu'il arrive sur les œufs, et il en recueille une vingtaine. C'est au commencement de la saison sèche, au moment où les eaux se retirent, que commence la ponte. A cette époque ils renferment quelquefois de petits iguanes, mais ce n'est pas une raison pour les rejeter; l'Indien trouve l'*embryon* plus délicat que le jaune de l'œuf.

J'ai une folle passion pour les œufs d'iguane boucanés; je les trouve beaucoup plus savoureux que les œufs de poule.

Le 22, nous prenons un jour de repos dans une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

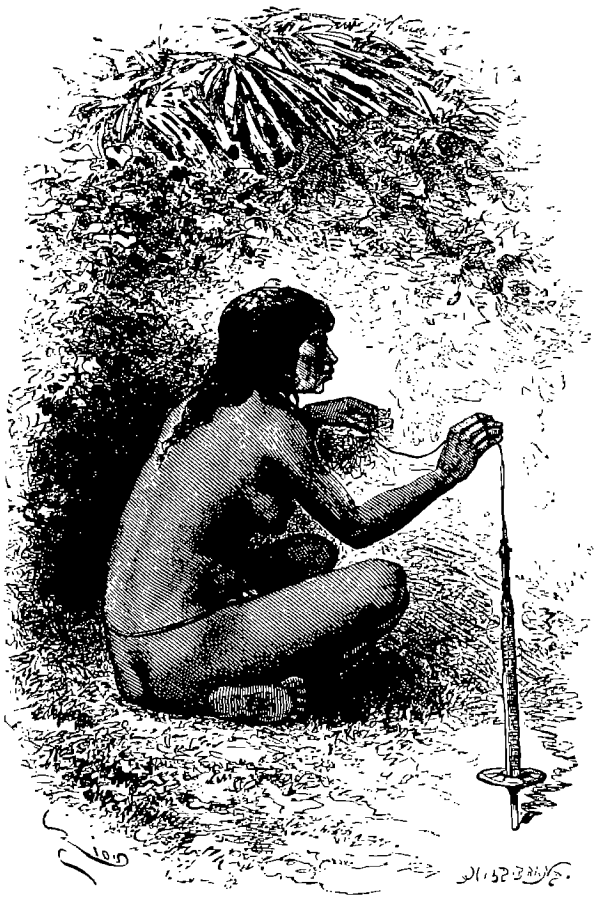
habitation appelée *yaripo*, où j'enrôle des hommes pour nous guider pendant quelques jours.

Entre autres occupations je répare mon unique pantalon, qui présente de sérieuses avaries. Manquant de fil, un Indien m'en fait séance tenante. Voici sa manière de procéder :

Deux Indiens coupent chacun une longue feuille. Ils les entre-croisent et se mettent à faire un mouvement de va-et-vient en tirant avec force chacun de leur côté, et bientôt la matière charnue des feuilles a été enlevée et il ne reste plus que les fibres textiles. J'ai du fil.

Pour faire la ficelle, l'Indien met trois fils de longueur égale sur son genou, et, les fixant solidement avec la main gauche, il les enroule en glissant la main sur la cuisse, d'arrière en avant, puis d'avant en arrière. Avec une seule de ces manœuvres, il opère le cordelage sur une longueur de douze centimètres. En répétant ces mouvements, il arrive à faire des cordes fixes ayant plus de trente mètres de longueur, qu'il enroule en pelotes.

La fabrication des fils de coton destinés à la confection des hamacs est réservée aux femmes. Leurs bobines sont composées d'un bâtonnet dur, passé dans une couronne sculptée dans un os de tapir; elles portent à l'extrémité un crochet taillé dans le bois.



Femme filant. — Dessin de Riou, d'après un croquis du docteur Crevaux.

J'assiste à une fête appelée *toulé*.

Vers quatre heures du soir, vingt hommes alignés sur un seul rang débouchent sur la place du village. Ils n'ont plus leurs grands chapeaux, mais de petites couronnes en plumes (*pomaris*), et ils portent en haut de chaque bras, en guise d'épaulettes, deux queues d'aras rouges (*kinoro ouatiki*), d'un bel effet.

Le chef de bande, qui est à droite, tient à la bouche une grosse flûte de bambou d'où il tire des sons graves et tristes en se balançant sur la jambe droite. Les autres, portant chacun une flûte, également de bambou, mais plus petite, répondent sur un ton plus élevé. Arrivés au milieu du village, ils forment un cercle et se mettent à tourner en jouant toujours le même air et en frappant légèrement le sol en cadence avec le pied droit.

C'est une roue vivante qui reste en mouvement toute la nuit, en sifflant, et m'agace les nerfs à ne pouvoir fermer l'œil. L'axe de cette machine diabolique est formé par un grand pot de cachiri où les danseurs assouvissent leur soif.

Les danseurs, presque tous étrangers à la tribu, se proposant de récompenser les femmes qui leur ont versé des flots de cachiri pendant toute la nuit, montrent, l'un un *catouri* (hotte), l'autre un *manaré* (tamis), un troisième une cuiller (*anicato*) pour remuer la bouillie. Les femmes brûlent d'envie de posséder ces objets qui sont tout neufs et artistement travaillés.

Le possesseur du catouri s'assied au milieu de la place avec un bâton qu'il cache derrière son dos. Une jeune fille s'approche pour saisir l'objet, mais elle reçoit un grand coup sur les doigts, aux rires et applaudissements de l'assistance.

Une seconde, plus habile, se dérobe aux coups et enlève le beau catouri.

Cette distribution de cadeaux et de coups de bâton dure plus d'une heure.

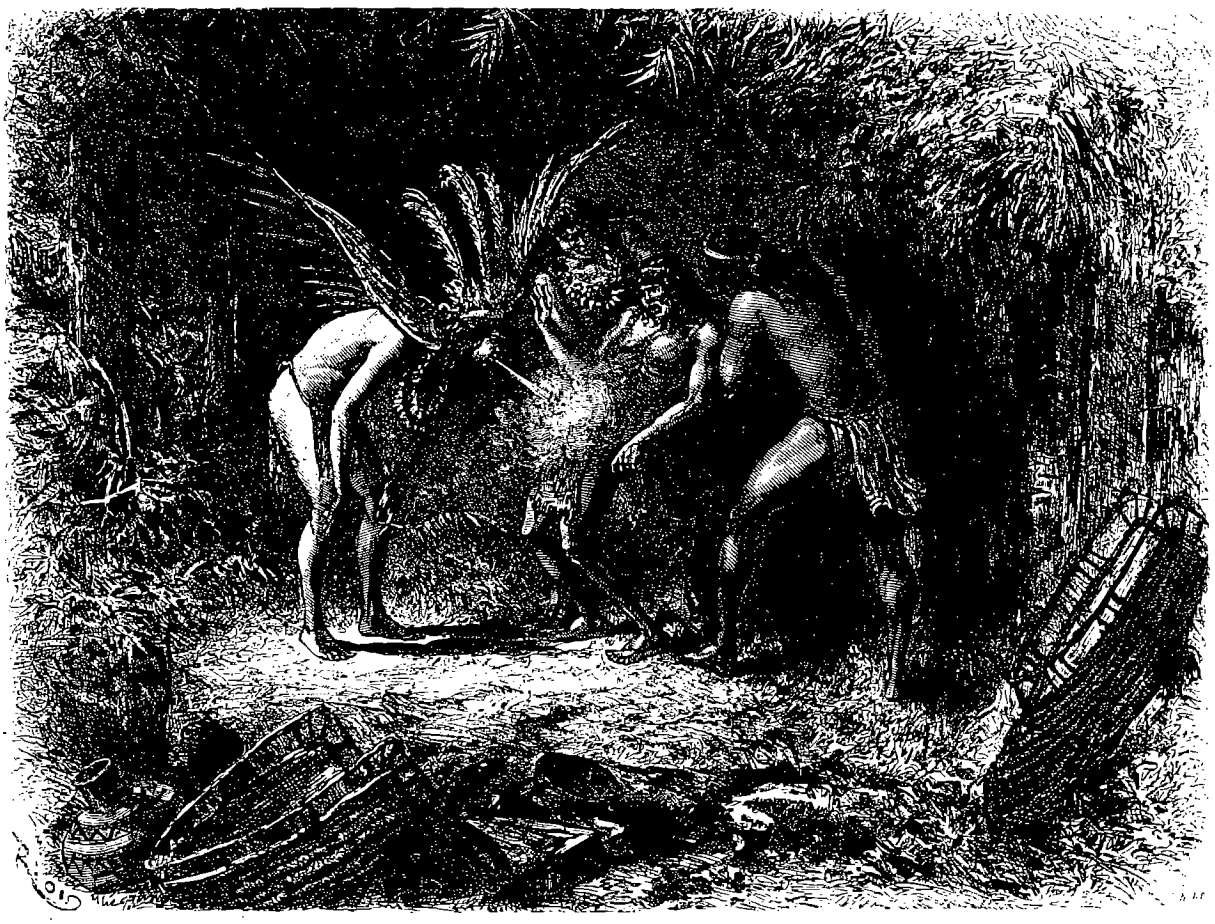
Les femmes répondent à la générosité des convives en apportant trois grandes jarres remplies d'un cachiri qui est encore meilleur que celui de la veille; on boit tant et plus.

Disons en passant que la mort des femmes n'est suivie d'aucune espèce de fête.

Docteur J. Crevaux.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Fumigation à la cigarette (voy. p. 130). — Dessin de Riou, d'après un croquis du docteur Crevaux.

DE CAYENNE AUX ANDES,

PAR M. JULES CREVAUX, MÉDECIN DE PREMIÈRE CLASSE DE LA MARINE FRANÇAISE[1].

1878-1879. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

PREMIÈRE PARTIE. — EXPLORATION DE L'OYAPOCK ET DU PAROU.

XXIV

Manière de grimper. — La vie future. — But de la crémation. — Les piays ne vont pas au ciel. — Manière d'indiquer les distances. — L'art de compter chez les Roucouyennes. — La consultation d'un piay. — Les vétérinaires sont inutiles, puisque les bêtes ont leurs médecins. — Fumigation au tabac, exorcisme, ventouses, diète, honoraires conditionnels. — Un cas désespéré. — Sortilège. — Les Apalaï. — Le voyageur obligé de supplicier ceux qui voient un blanc pour la première fois. — Bonsoir. — L'oiseau fantôme. — On s'asphyxie pour éviter les moustiques. — Promenade nocturne. — Une idole. — Recrutement d'une escorte. — Peintures sur bois. — Crânes de singes servant à faire des cuillers. — Manière simple d'éviter une bande de pécaris. — Un vieux récalcitrant obligé d'être aimable. — Un nouveau caractère qui distingue l'Indien des autres races. — Je deviens imprimeur. — Voleur intimidé.

23 novembre (douzième jour de marche en descendant le Parou). — Nous rencontrons un grand affluent de gauche appelé Citaré, dont le débit est le tiers du Parou.

Pendant que je fais une reconnaissance à l'embouchure, Apatou tue un couati, qui reste suspendu par la queue; un Indien s'empresse d'aller le chercher. Pour cela, il se passe les pieds dans un lien fait avec des feuilles de palmier et monte avec la vélocité d'un macaque. Arrivé aux branches, il dégage ses jambes et se promène à son aise; puis, après avoir décroché le gibier, il se met à des-

[1] Suite. — Voy. t. XL, p. 33, 49, 65, 81, 97; t. XLI, p. 113.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cendre, toujours avec son lieu qui l'empêche de glisser.

Le 23, nous passons à côté d'un village abandonné où un piay a été enterré.

« *Honis lipoc oua* (ne parlez pas), nous dit Yelemeu, *Iteké piay tale yépé* (le piay Iteké est là). »

Il se met à pagayer si doucement qu'on n'entend pas le clapotement de l'eau; c'est à peine s'il respire pour éviter de faire du bruit. Nous avons un moment de frayeur, croyant qu'il y a un grand danger.

Ce n'est que deux heures après, et lorsque nous sommes bien loin, que le patron me donne des explications. Si nous avions eu la témérité de descendre à terre à cet endroit, nous aurions rencontré le *caïcui piay* (le tigre piay), qui garde son frère.

Après la mort, l'esprit des bons et des mauvais s'élève vers le ciel, qu'ils appellent *Kapoun*. Les premiers vont haut, très haut, bien au-dessus des nuages. Ils trouvent là de jolies femmes; on danse toutes les nuits, on boit du cachiri, on chasse, et on ne travaille pas à l'abatis.

Les méchants s'arrêtent au-dessous des nuages, où ils courent toujours, sans espoir d'arriver plus haut.

Si l'on brûle le corps aussitôt après la mort, c'est pour que l'âme s'envole avec la fumée.

Les piays, qui ne sont jamais livrés à la crémation, gardent l'âme attachée au corps. L'esprit et la matière restent dans la fosse, où ils sont visités par les piays, et par des bêtes et des hommes qui viennent les consulter.

24 novembre. — Nous dormons à l'habitation de Puimro. C'est le dernier village des Roucouyennes; nous allons pénétrer dans une nouvelle tribu d'Indiens, les *Apalaï*.

Je rencontre un piay nommé Apipa, qui a la réputation d'avoir beaucoup voyagé; je profite de cette occasion pour lui demander des renseignements sur la route qui nous reste à faire. Voici textuellement les indications qu'il me fournit.

Il lève le bras droit et fait un demi-cercle dirigé de l'est à l'ouest, et, se frappant la poitrine, il dit : *Mou-mou.... itouta tinicksé* (dans le bois dormir). Répétant le même geste, il ajoute : *Moëneu* (demain), *mou-mou.... Apalaï patipo tinicksé* (dormir habitation Apalaï); *moëneu.... mou-mou.... Beymao tinicksé*, etc., etc.

Prenant des notes au fur et à mesure de ce récit qui dure une heure, sans interruption, je vois que nous sommes bien éloignés du terme de notre voyage, puisque mon collègue s'est frappé plus de quarante fois la poitrine de la main gauche.

Les Roucouyennes ne savent exprimer que trois nombres : *aouini*, un; *sakéné*, deux; *hélé-uaü*, trois; après, ils montrent les doigts des mains et les orteils, et, lorsque le chiffre dépasse vingt, ils disent *colepsi*, qui est un diminutif de beaucoup, ou bien *colé, colé*, beaucoup, beaucoup.

Au coucher du soleil, mon collègue se prépare à donner une consultation.

On établit, dans un coin du carbet, une petite cage en feuilles de palmier, où le piay pénètre en rampant.

Le malade qui reste en dehors s'assied sur un *cololo*, au milieu des spectateurs.

Après un moment de silence, nous entendons un bruit de frottement; c'est le piay qui frappe avec les mains les feuilles de *ouapou*. Ensuite, soufflant avec force, il fait : *hi.... hi...*, en imitant le cri du tigre; après, il siffle comme le macaque, chante comme le hocco, la maraye et toutes les bêtes du grand bois. C'est une invocation à tous ses collègues les piays animaux : *caïcouchi piay* (sorcier tigre), *mecou piay* (sorcier macaque), *matapi piay* (sorcier serpent), *achitaü piay* (espèce de paçou), qui doivent l'aider de leurs conseils; ce sont eux qui lui indiqueront des remèdes pour guérir son malade. Pour que ceux-ci viennent sans crainte, on a eu soin d'éteindre tous les feux du village.

Le silence est profond; c'est le moment solennel de la consultation entre le sorcier des hommes et les sorciers des bêtes.

Après, on fait un peu de musique, le piay chante : *Carvilanayo! Carvilanayé!* et s'accompagne en frappant les pieds sur une planchette.

On fait alors entrer le malade, qui tremble de frayeur. Le piay hume la fumée d'une cigarette qu'on lui passe tout allumée et la projette avec force en soufflant comme un cachalot sur la partie malade.

Après, il fait ventouse et souffle avec violence pour chasser le mal qu'il vient d'aspirer.

Cette scène diabolique dure plus de deux heures; elle se termine par une prescription que l'on peut résumer en un mot : diète, diète. Il ne mangera pas de pakiri, de hocco, de gros poisson, ne boira pas de cachiri, etc.

Mon collègue recevra en payement un hamac, mais à une condition, c'est que le malade se rétablira complètement.

Nous assistons à une autre consultation qui n'est pas moins intéressante : il s'agit d'un malade qui est dans une situation absolument désespérée.

Le piay fait les mêmes gestes, les mêmes invocations, mais il termine la scène d'une manière dramatique. Il se fait passer un petit arc et une flèche minuscule, puis, sortant de sa cabane d'un air triomphant, il montre le dard tout ensanglanté.

« *Soueï yépé! couchynatati!* » (Je l'ai fléché, il succombera rapidement.)

Ces gens simples croient que tous leurs maux viennent de sortilèges, c'est-à-dire de piays qui ont été jetés par quelque sorcier. Quand on ne peut enlever la maladie, on se venge en envoyant un mauvais sort à une personne de la tribu voisine.

26 novembre. — Nous arrivons à deux heures à un petit village apalaï, commandé par un jeune tamouchy appelé Tioui. Ces Indiens ont les mêmes caractères

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

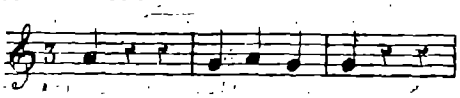
physiques que les Roucouyennes, et leur langue est si peu différente, que nous comprenons un grand nombre de mots.

Ils ont un usage assez singulier que nous n'avons pas trouvé chez les Ouayanas.

Quelques instants après mon arrivée, on m'apporte un treillis en feuilles de palmier où sont fixées par le milieu du corps de grosses fourmis noires aux piqûres douloureuses. Tous les gens de la tribu, sans distinction de sexe ni d'âge, se présentent à moi pour se faire piquer sur la figure, les reins, les cuisses, etc. Quelquefois je suis indulgent dans l'exécution ; on me dit : « Encore ! encore ! » Tous les gens ne sont satisfaits que lorsque la peau est parsemée de petites élevures semblables à celles qu'on produirait en donnant le fouet avec des orties.

Vers huit heures, le tamouchy nous dit : « *Tinikné yepé,* » c'est-à-dire : « Allons nous coucher. » On nous présente à chacun un flambeau (*ouéyou*), composé simplement d'une longue attelle en bois résineux. On l'allume, et, chacun portant son hamac, nous nous engageons dans le petit sentier qui traverse l'abatis.

Arrivés dans la forêt, nous entendons le chant d'un oiseau qui donne distinctement les cinq notes suivantes :



Une panique s'empare de mon escorte, les flambeaux s'éteignent, hommes et femmes se sauvent dans l'obscurité de la nuit. Nous sommes obligés de retourner au village, et ce n'est que longtemps après que nous allons nous coucher.

Quel est donc l'oiseau qui fait tant de peur aux Indiens de la Guyane ?

On connaît son chant, mais personne ne l'a jamais vu. Il y a lieu de croire que c'est une espèce de chouette.

Il m'est impossible de m'endormir : la chaleur m'étouffe ; je me décide à sortir, mais c'est une opération très compliquée. D'abord il me faut rallumer mon flambeau, si je ne veux pas m'exposer, après m'être avancé le corps courbé sous les hamacs, à me casser les jambes en marchant sur les traverses clairsemées qui forment le plancher. J'ai beaucoup de peine à descendre par une petite échelle composée de deux perches, sur lesquelles on a fixé quelques barres transversales au moyen de lianes.

Mon flambeau s'éteint au moment où j'arrive au bas de l'escalier, et il me faut faire le tour de la hutte, à la recherche de la porte, qui n'est autre qu'un treillis en feuilles de palmier qu'on soulève doucement pour le refermer aussitôt, afin d'empêcher les moustiques de pénétrer.

Mais quel bonheur de se trouver en dehors de cet étouffoir ! Ma poitrine se gonfle, c'est avec volupté que mes poumons aspirent l'air frais de la nuit.

Que vois-je au clair de la lune sur des bâtons disposés en croix comme un gibet ? C'est un mannequin empaillé de maïs représentant un guerrier prêt à décocher une flèche.

Le lendemain, ayant demandé ce que signifiait cette image, on me répondit : « *Yolock.* »

J'achète ce diable inoffensif au prix d'un hamac, avec l'intention de le rapporter en France.

Nous ne tarderons pas à gagner les grandes chutes, il nous faut des guides à tout prix. Au moment où j'engage Tioui à m'accompagner chez les Calayouas, je vois arriver un jeune Indien nommé Olori (Iguane qui sait quelques mots de portugais).

Comme il me dit qu'il a visité les blancs, je tâche de l'engager à nous accompagner. Manquant d'objets d'échange, je lui offre mon paletot et de petites pièces d'or pour faire des colliers et des pendants d'oreilles.

On réfléchit la nuit, et le lendemain mes hôtes acceptent mes présents : c'est qu'ils sont décidés à faire le grand voyage. Je paye aussitôt, seulement je demande à garder mon paletot jusqu'en bas de la rivière. Mes hôtes n'y consentent qu'à la condition que je leur donnerai d'avance les quelques boutons qui restent à mon vêtement.

Cuiller faite avec l'occiput d'un singe.

Nous nous mettons en route avec un renfort de trois hommes. Olori s'embarque dans ma légère pirogue avec Apatou.

Nous rencontrons des habitations presque tous les jours ; j'ai l'occasion de causer avec les indigènes et de recueillir des objets ethnographiques. Entre autres choses, j'achète des peintures sur bois analogues à celle que j'ai trouvée chez Macouipi au premier voyage, et des cuillers qui ne manquent pas d'originalité. Elles sont faites d'un occiput de couata qui est adapté avec une ficelle à un manche en bois. Ces instruments sont si commodes, que nous les employons pour notre usage personnel.

29 novembre. — Une demi-heure après le départ, nous courons à terre à la poursuite d'une bande de pécaris qui vient de traverser la rivière.

Olori, voulant les faire retourner, imite l'aboiement du chien. La troupe fait volte-face et s'avance sur nous. Apatou et moi nous nous empressons de grimper sur des arbres, mais l'Indien reste à terre avec un sang-froid qui m'étonne. Il se place derrière un petit arbre recourbé jusqu'au sol, et, couvert par cet arceau qu'il maintient du pied droit, il décoche ses flèches aux premiers arrivants. La bande ne tarde pas à reprendre sa course, mais se ravise et revient une seconde fois : l'Indien fait de nouvelles victimes.

Vers neuf heures, nous apercevons une petite savane sur la rive droite ; cette lacune dans la forêt n'a pas d'autre raison que la pauvreté du sol, qui est incapable d'alimenter des arbres.

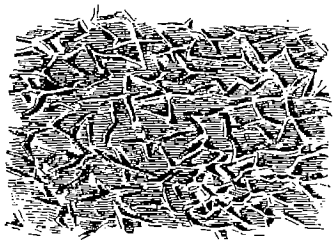
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Un peu en aval, nous rencontrons un petit saut formé par des roches schisteuses, entremêlées de quelques roches granitiques; sur les rives, on remarque de petites montagnes mamelonnées recouvertes d'une végétation puissante.

Le 1er décembre (vingtième jour en descendant), nous voyons une crique assez importante appelée *Tapou-Kourou*, qui signifie textuellement rivière des roches (*tapou*, roches; *kourou*, rivière). Deux petites montagnes s'élèvent près de son embouchure.

Nous arrivons dans l'après-midi à Malaripo, petit village situé au milieu des bois, à deux kilomètres de la rive droite.

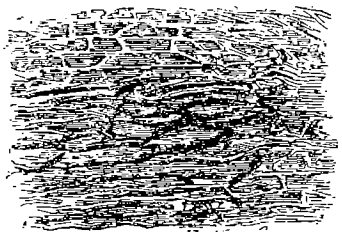
J'y passe deux jours pour faire des provisions de cassave. Malari est un gredin qui nous refuse des vivres sous prétexte que son manioc n'est pas mûr, et cherche à détourner mon équipage. L'ayant surpris pendant la nuit à faire une orgie de cachiri et à gaspiller la cassave que ses femmes m'ont préparée dans la journée, je le fais saisir et le force à rester tout le temps assis au pied de mon hamac.



Peau de genou. — Enfant (13 ans).

Le vieux rusé, se sentant pris, déploie une grande activité, et en l'espace de deux jours j'ai soixante-dix galettes de cassave, que je fais sécher au soleil et emballer dans des catouris bien fermés.

Je profite de mes loisirs pour faire une collection de dessins que les Apalaï crayonnent eux-mêmes sur mon album. En les regardant à l'œuvre, je remarque que les Indiens, comme les Roucouyennes et les Oyampys, ont les plis de la peau beaucoup plus saillants que chez les races blanche et noire. Les plis du genou ressemblent à une peau d'orange.



Peau de genou. — Roucouyenne (20 ans).

Je voudrais représenter exactement ces détails, qui m'intéressent au point de vue anthropologique, mais je trouve la difficulté insurmontable. Il me vient toutefois une idée : je fais barbouiller un Indien avec du roucou des pieds à la tête, et, au moyen d'un papier mince que j'applique avec la main, j'obtiens tous les détails de structure. Le roucou agit comme de l'encre d'imprimerie. Avec un peu d'exercice je recueille les détails anatomiques de toutes les parties du corps, et particulièrement des pieds, des mains, du genou et des coudes. Il est à noter que la peau de l'enfant à la mamelle présente des plis aussi accentués que ceux d'un blanc à l'âge adulte. La peau d'un jeune homme vue à l'œil nu semble grossie trois fois à la loupe.

Je remarque un fait bien étrange. Toutes les femmes du village, qui sont au nombre de sept ou huit, toussent et crachent d'une manière abominable comme des phtisiques, tandis que les hommes sont bien portants.

En retournant au dégrad, Stuart dit qu'on a volé son sabre d'abatis. Le voleur ne saurait être que le jeune Olori, qui a passé quelque temps chez les blancs.

Sachant qu'un acte de violence de ma part provoquerait la désertion des Indiens, je me contente de faire venir Olori et de le regarder en face jusqu'à lui faire baisser les yeux. Après cette inspection silencieuse, je le charge lui-même de faire des recherches sur l'objet volé. Dix minutes après, il revient et dit avoir trouvé le sabre dans la rivière, où il serait tombé par accident.

Tout va bien, en route!

XXV

Salsepareille. — Un harem. — Mariages consanguins. — Mademoiselle Soleil. — La cigarette de l'hospitalité. — Myriade d'îlots. — Mapirémé. — Je renforce mon escorte. — J'empêche Apatou de prendre un bain. — La belle chute de Toulé. — Dévaine. — Roches qui ressemblent à de la houille. — Dans un abîme le dos tourné. — La confiance étouffe la peur. — Apalaï tirant à la cible. — Gens maladroits voués au célibat. — Toujours des chutes; la rivière s'engouffre. — Descente vertigineuse. — Indien piqué par une raie.

Le 5 décembre, nous passons devant un ancien village jadis occupé par des Roucouyennes qui ramassaient de la salsepareille pour l'échanger contre des couteaux et des colliers que leur fournissaient les Apalaï. Ces derniers transportaient cette plante médicinale dans le bas de la rivière pour la vendre aux Calayouas. Les collines qui longent la rive droite sont riches en salsepareille.

Nous arrivons de bonne heure à une habitation également située dans la forêt et qui est occupée par un gros Indien appelé Azaouri. Cet homme paraît d'une force colossale.

Dans l'habitation je remarque quatre jolies femmes, qui me donnent chacune une mèche de leurs jolis cheveux noirs pour ma collection anthropologique.

Leur ayant demandé où sont leurs maris, elles montrent toutes du doigt le tamouchy Azaouri. Ce qu'il y a d'étrange, c'est que la plus belle de toutes, appelée *Popoula* (soleil), qualifie Azaouri tantôt de papa, tantôt d'*okiri*. Les unions entre parents au premier degré ne sont pas très rares chez tous les Indiens des Guyanes.

Mes compagnons de voyage ont mis sur leur canot un gros catouri d'encens, qu'ils ont l'intention de porter jusqu'en bas du fleuve pour l'échanger contre un couteau. Je l'achète séance tenante, non pas avec l'intention de le rapporter, mais pour m'en servir en voyage. Cette matière est très précieuse : on l'emploie pour allumer le feu et s'éclairer. Je lui trouve une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

autre application : en me couchant je me paye le luxe de me faire enfumer avec cette résine, partout ailleurs exclusivement destinée à l'adoration du Dieu des blancs.

Les Apalaï comme les Roucouyennes désignent l'encens sous le nom d'*aroua*. Cette substance se trouve en quantité généralement considérable au pied des arbres. Apatou a trouvé dans la crique Maroni un morceau d'encens si gros, que deux hommes vigoureux ont eu de la peine à le charger sur leur canot. L'arbre à encens (*Icica guianensis* Aubl.) est quelquefois employé pour faire des pirogues ; mais, s'il est facile à travailler, il n'est que d'une qualité médiocre.

Les nègres marrons de la Guyane appellent l'encens *moni* (argent), sans doute parce qu'il leur sert pour acheter près des blancs les objets dont ils ont besoin.

6 décembre. — Azaouri nous accompagne avec sa jeune fille, qu'il surveille avec un double intérêt. A midi, nous arrivons à un dégrad qui conduit à l'habitation d'un vieux chef nommé Eritiman, situé à deux kilomètres dans le bois.

Je voudrais bien éviter cette excursion, car il fait une chaleur torride, mais il faut m'exécuter devant l'autorité de la belle Popoula qui désire faire escale. Les Apalaï ont une manière particulière de complimenter leurs hôtes. Chacun sépare autant de cigarettes qu'il arrive d'étrangers et vient les offrir après les avoir allumées. Je suis obligé de tirer quelques bouffées à chacune des longues cigarettes qui me sont successivement présentées. Elles sont composées d'une feuille de *taouari* entourant une feuille de tabac qui est de bonne odeur bien qu'il n'ait subi aucune préparation.

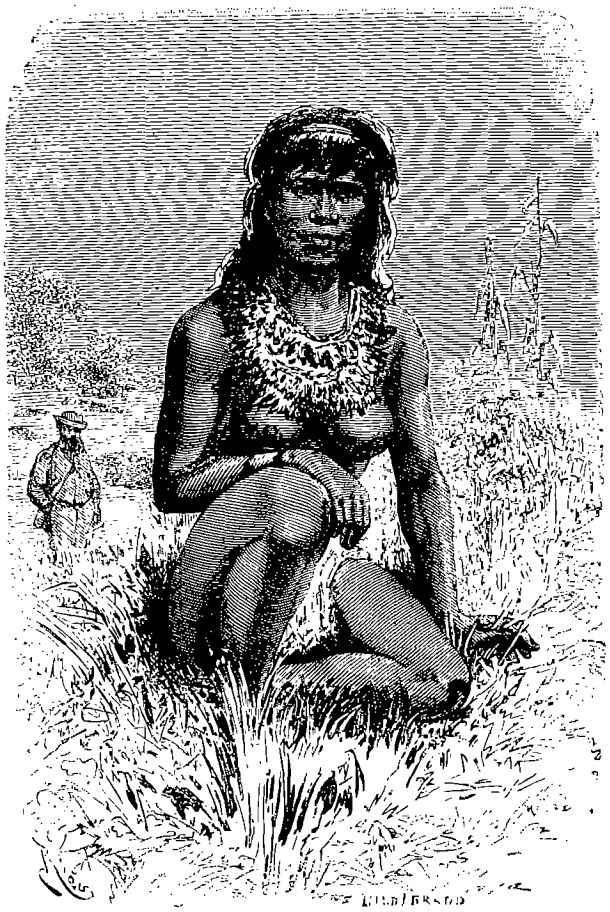
Cette pratique pourrait avoir de graves inconvénients au point de vue de la transmission de certaines maladies.

En route à deux heures : nous voyons la rivière parsemée de nombreuses îles qui indiquent l'approche des chutes. Nous passons la nuit sur de belles roches où nous sommes tourmentés par des nuées de moustiques qui me font changer vingt fois de place pendant la nuit.

7 décembre. — La rivière se divise en un grand nombre de branches : nous nous engageons à gauche, à travers des îles et des roches sans nombre qui forment un dédale où il est très malaisé de tracer la route à la boussole.

Nous rencontrons des barrages si difficiles à franchir, que maintes fois nous sommes obligés de rétrograder et de faire des détours considérables.

En comprenant les îles, la largeur totale du cours d'eau ne mesure pas moins de trois kilomètres.



La belle Popoula. — Dessin de Riou, d'après un croquis du docteur Crevaux.

Enfin, vers deux heures, nous arrivons au dégrad d'un petit village qui se trouve à deux kilomètres de la rive. Il est commandé par le tamouchy Mapirémé, dont le nom désigne un tigre noir très redouté qui n'existe peut-être que dans l'imagination fantastique des indigènes. Pendant que mon hôte fait sa toilette pour me recevoir, je m'assieds dans une hutte où je trouve une hache de pierre que je m'empresse d'échanger contre une aiguille.

Tiuirit me dit ne pas connaître les sauts du Parou. Il serait donc urgent d'engager quelques Indiens de ce village qui doivent avoir l'habitude de les traverser en allant flécher les pacous. Mapirémé consent à m'accompagner avec deux canots au prix d'un fusil et de quelques pièces d'or dont il fait moins de cas que d'un collier en verroterie.

Les Apalaï considèrent le passage des chutes comme une entreprise très périlleuse ; aussi les femmes et les enfants viennent-ils nous accompagner jusqu'au dégrad. Au moment de la séparation, je donne un peu d'entrain à mon escorte en brûlant quelques cartouches.

Vers midi, nous quittons le labyrinthe des îles pour atteindre la grande rivière, qui ne tarde pas à se diviser de nouveau en une myriade d'îles entre lesquelles l'eau tombe en formant des rapides et de petites cascades. Les canots abandonnés se briseraient infailliblement sur les roches, si on ne les retenait avec

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

une corde fixée à l'arrière. Le vigoureux Apatou ne peut résister à la force du courant, et, ne voulant pas lâcher prise, il est sur le point de tomber dans la chute, lorsque j'accours et le retiens par la jambe. Stuart et Hopou, moins prudents, lancent leur pirogue au milieu des chutes avec une audace effrayante. Ils sont d'autant plus hardis qu'ils connaissent moins le danger.

9 décembre. — Nous arrivons à une chute majestueuse, disposée en longs gradins, que les indigènes appellent *Toulé*. Elle mesure dix mètres de hauteur sur une longueur de trois cent cinquante mètres. On est obligé de décharger les bagages pour les transporter à une distance de quatre cents mètres et on hale les canots sur des roches.

Étant obligé d'employer tout mon équipage au transport de chaque embarcation, il nous faut quatre heures pour franchir l'obstacle.

Le transbordement ne se fait pas sans accidents : je casse mon meilleur chronomètre, des poteries recouvertes de dessins, et deux de mes hommes se blessent en tombant sur les roches.

Au pied de la chute on rembarque dans les pirogues, et nous filons avec une rapidité vertigineuse entre des roches noires, luisantes, qui ressemblent à des amas de charbons de terre. C'est de l'*hématite*, c'est-à-dire un minerai de fer presque pur que nous avons déjà trouvé dans le Yary.

Ensuite la rivière se bifurque en mille branches, et grâce à nos guides nous trouvons une habitation dans une île où nous passons la nuit.

Le 10, nous n'avons pas un moment de repos ; partout des roches granitiques et schisteuses qui forment des chutes de cinquante centimètres à un mètre très dangereuses à franchir.

Ma petite pirogue bondit dans l'eau comme un cheval fougueux, et nous passons comme l'éclair devant les roches, que nous effleurons sans jamais les heurter.

Olori, toujours prêt à se sauver à la nage, se lève à chaque instant de son banc.

« Assieds-toi ! » lui crie le patron.

Tout à coup les lames sont si fortes que l'eau embarque de tous côtés. « *Cocouita ! cocouita !* » (pagaye ! pagaye !) dit Apatou, et nous arrivons sans accident au pied de la chute.

Quand le passage est plus difficile, Apatou fait virer le canot, qui marche aussi bien de l'arrière que de l'avant, et, donnant un vigoureux coup de pagaye, il nous lance à travers les roches que nous passons à raser.

Les évolutions sont si rapides, que je n'ai pas le temps de me retourner ; je franchis l'obstacle en lui tournant le dos avec mon cahier sur les genoux et la boussole à la main. J'ai une telle confiance dans mon patron de canot, que je ne vois aucun danger dans cette descente vertigineuse.

Nous passons la nuit à l'habitation d'Eralé, où j'assiste à un exercice de cible par des jeunes gens qui ont subi dernièrement le supplice du *maraké*.

Il faut que, ayant le dos tourné, ils envoient des boulettes de cassave vers un morceau de bois sur lequel on a tracé une circonférence. Ceux qui n'atteignent pas le but trois fois de suite sont soumis à de nouvelles piqûres des fourmis et des guêpes.

Les Apalaï, comme les Roucouyennes, ne doivent pas se marier sans avoir subi ces épreuves, autrement ils seraient exposés à n'engendrer que des enfants chétifs et malingres.

Le 11, dans la matinée, nous perdons la pirogue chargée de cassave. Apprenant qu'il y a un village à une faible distance en aval, je pars en avant pour faire préparer des vivres.

Le soir, nous avons de la peine à manger du poisson sans matière féculente, mais Apatou se souvient qu'il a mis à fermenter des morceaux de cassave pour faire du cachiri. Cette affreuse pâte, qui est recouverte de moisissures, est bouillie sur le feu et savourée avec délices.

Le 12, nous franchissons les sauts *Tapiocaoua* et *Taoka*. Au dernier, la rivière rétrécie s'élargit subitement en formant un entonnoir.

Pendant tout le reste du jour, ce ne sont que des chutes, rien que des chutes, où nous cascadons sans un instant de repos, et, pour comble d'ennui, le soir pas de cassave !

Le 13 décembre, au départ, nous avons une surprise désagréable. La rivière s'engouffre dans des canaux n'ayant pas plus de deux mètres de largeur, et elle s'y précipite avec une violence qui fait peur.

Il n'y a pas à songer à s'engager dans ce défilé, où notre canot se briserait contre les grandes roches noires découpées à jour qui constituent un riche minerai de fer.

Nous devons haler le canot par terre sur un terrain tellement accidenté, qu'il nous faut deux heures pour parcourir une distance de vingt mètres à l'aide de traverses qu'on établit sur son parcours.

Apatou, las de cette manœuvre, prend le parti de descendre dans le courant.

Nous embarquons avec les bagages et nous partons.

« *Caïqué ! caïqué* [1] ! » dit le patron, et nous effleurons les obstacles sans jamais les heurter.

En un quart d'heure nous parcourons une distance de quatre kilomètres.

Cinq minutes d'arrêt seulement pour souffler, et puis bravement en route !

A onze heures et demie, la rivière s'élargit, mais elle est si peu profonde, que nous sommes obligés de descendre et de nous mettre à pied pour pousser le canot à la main.

1. Il est probable que le nom des îles Caïque découvertes par Christophe Colomb à son premier voyage n'a pas d'autre origine que le mot *caïqué*, qui est en usage chez les Roucouyennes. Peut-être des Indiens accostant le navire amiral criaient-ils : *Caïqué caïqué !*...

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous n'avons pas fait cent mètres que notre compagnon Olori jette un cri perçant. Que lui est-il arrivé? On s'empresse autour de lui. Il vient d'être piqué par une raie sur laquelle il a mis le pied.

Toute la jambe s'engourdit, et Olori éprouve par intervalles des crampes excessivement douloureuses.

L'ayant couché dans le canot, nous continuons la marche à pied.

Nous nous hâtons de sortir de ce mauvais pas, car la privation de cassave nous est très pénible. Bien que nous ayons du poisson à discrétion, il semble, à en croire notre estomac, que nous mourons de faim.

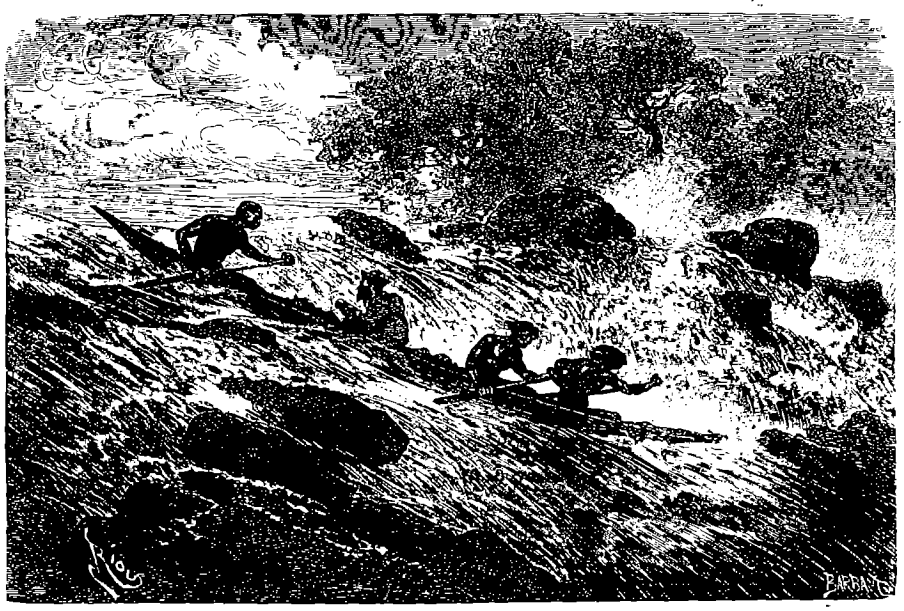
Apatou me recommande, pour éviter les raies, de suivre en marchant dans le lit du canot, l'agitation de l'eau les faisant fuir à droite et à gauche.

La raie se tient sur le fond, où elle est souvent recouverte de sable ou de limon. Quand elle se sauve, elle brouille l'eau, de sorte qu'on est quelques instants avant de l'apercevoir. Après son départ, la place du gîte est indiquée par une dépression ovalaire.

Apatou tue d'un coup de bâton une grosse raie, qui, renversée sur le dos, met bas une vingtaine de petits ayant cinq à six centimètres de longueur.

Les Indiens ne redoutent pas les grosses raies, parce que leurs dards émoussés sont généralement incapables de piquer. Les crochets de ce poisson sont souvent employés pour faire des pointes de flèches destinées à la chasse du couata.

N'ayant rien à manger, nous ne pouvons nous arrêter pour étudier ces poissons plus à l'aise. Nous marchons, marchons toujours pour atteindre une belle



Je ne vois aucun danger dans cette descente vertigineuse. — Dessin de Riou, d'après un croquis du docteur Crevaux.

montagne appelée *Couyapoko*, que nous apercevons depuis le matin.

XXVI

Naufrage d'un canot. — La rivière s'engouffre entre les roches. — En reconnaissance. — Vertige. — Chute dans un précipice. — Canal pittoresque. — Une victime. — Deux canots perdus dans un jour. — Construction de pirogues en écorce. — Sécheresse extrême; pas assez d'eau pour une pirogue. — La dernière chute du Parou. — Signification du mot *Panama*.

Enfin, à trois heures, nous arrivons à un petit village commandé par le tamouchy Apéré.

Le lendemain, je fais faire de la cassave et j'enrôle des hommes pour nous conduire jusque dans le bas de la rivière; mais nous ne pouvons nous mettre en route, car les autres canots n'arrivent pas.

Le 16, nous allions partir au-devant d'eux, lorsque nous entendons un coup de fusil. C'est Hopou et Stuart qui signalent leur arrivée.

Ce retard a eu pour cause le naufrage du grand canot. Tous les bagages sont allés au fond de l'eau, et l'embarcation à moitié brisée a dû subir de grandes réparations pour pouvoir continuer.

La navigation du 17 ne présente aucune difficulté, mais le lendemain les chutes recommencent et nous n'avançons que très lentement.

Le 20, dans la matinée, nous passons devant une montagne taillée à pic appelée *Maracanaï*, qui est tout à fait semblable à celles que nous avons trouvées dans le Yary vers la même hauteur. C'est un grès blanc (pierre de sable) taillé à pic sur une hauteur prodigieuse.

Le courant nous emporte rapidement en passant devant cette montagne, mais nous ne tardons pas à être arrêtés par de grandes roches schisteuses, aux formes bizarres, derrière lesquelles on aperçoit une montagne déchiquetée appelée *Taouaracapa*.

Voilà que subitement l'eau vient à disparaître au

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

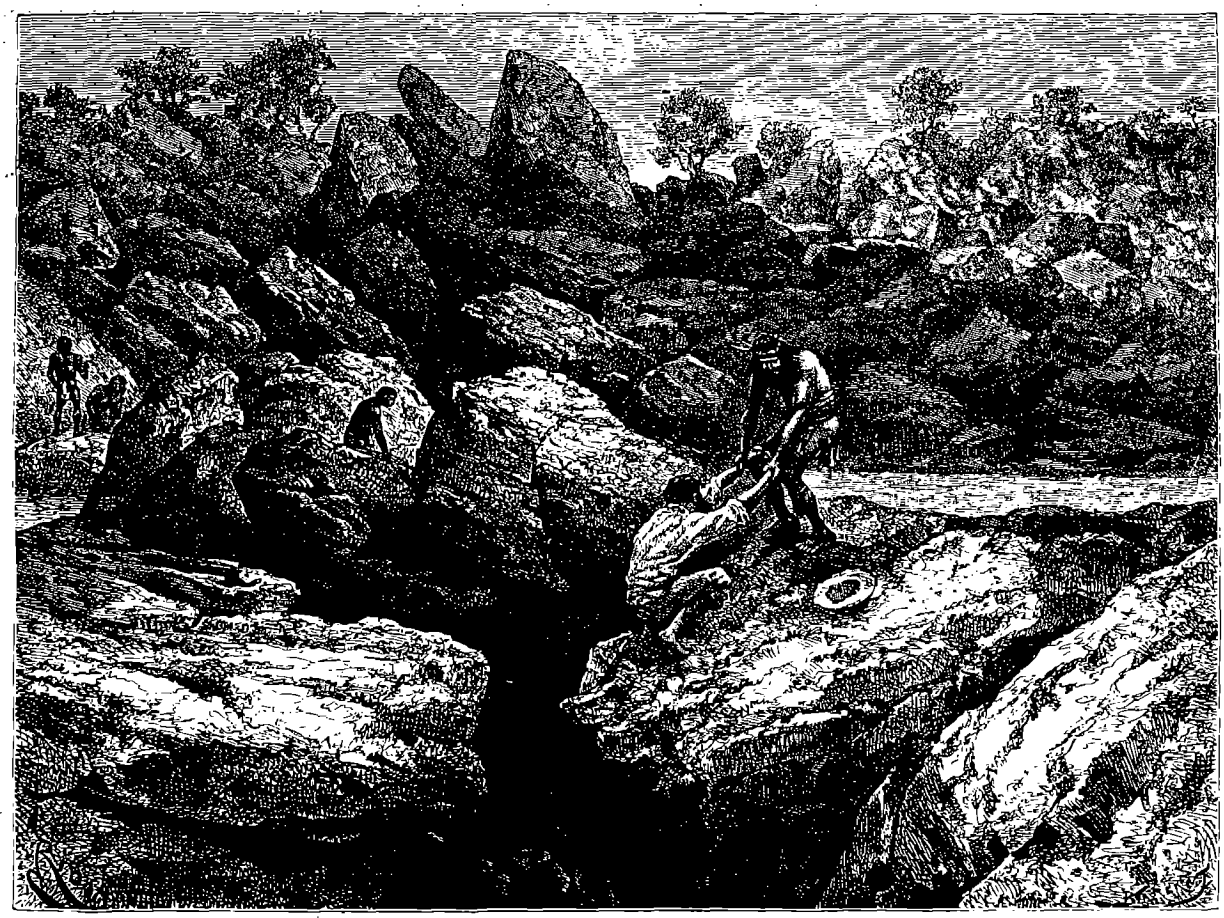
milieu des roches; il faut arrêter les canots et chercher un passage.

Étant parti en éclaireur avec Apatou et quelques Indiens, nous voyons que la rivière est absolument impraticable sur un parcours d'environ quinze cents mètres.

Cette reconnaissance est des plus fatigantes; j'ai bientôt la plante des pieds déchirée en sautant pieds nus sur des roches granitiques. A un moment nous sommes arrêtés par une grande fente au fond de laquelle l'eau tourbillonne en faisant un bruit effroyable. L'Indien qui m'accompagne franchit l'obstacle d'un pas léger. Pour ma part j'hésite un moment à sauter, étant, à vrai dire, un peu sujet au vertige. Comme je n'ai pas pris assez d'élan, je glisse en arrivant sur la rive opposée et je vais disparaître dans l'abîme, quand j'ai la chance de saisir une pierre à laquelle je me cramponne avec la rage d'un noyé; l'Indien retourne sur ses pas et, me donnant la main, me retire du précipice, où je n'aurais pas tardé à me laisser choir.

Je retourne à nos pirogues, clopin-clopant, et j'ai le temps de guérir mes contusions en attendant que l'équipage taille un chemin dans la forêt pour passer les canots.

Le 21, après midi, nos six pirogues traînées à force



Sauvé du précipice. — Dessin de Riou, d'après un croquis du docteur Crevaux.

de bras sont au bas de la chute; nous embarquons les bagages et nous continuons à descendre.

Une demi-heure après, nous retrouvons un nouveau saut qui n'a pas moins de quatre mètres de hauteur; il faut décharger les bagages, haler les canots par terre, ce qui demande deux heures d'un travail pénible sous une pluie torrentielle qui commence à tomber.

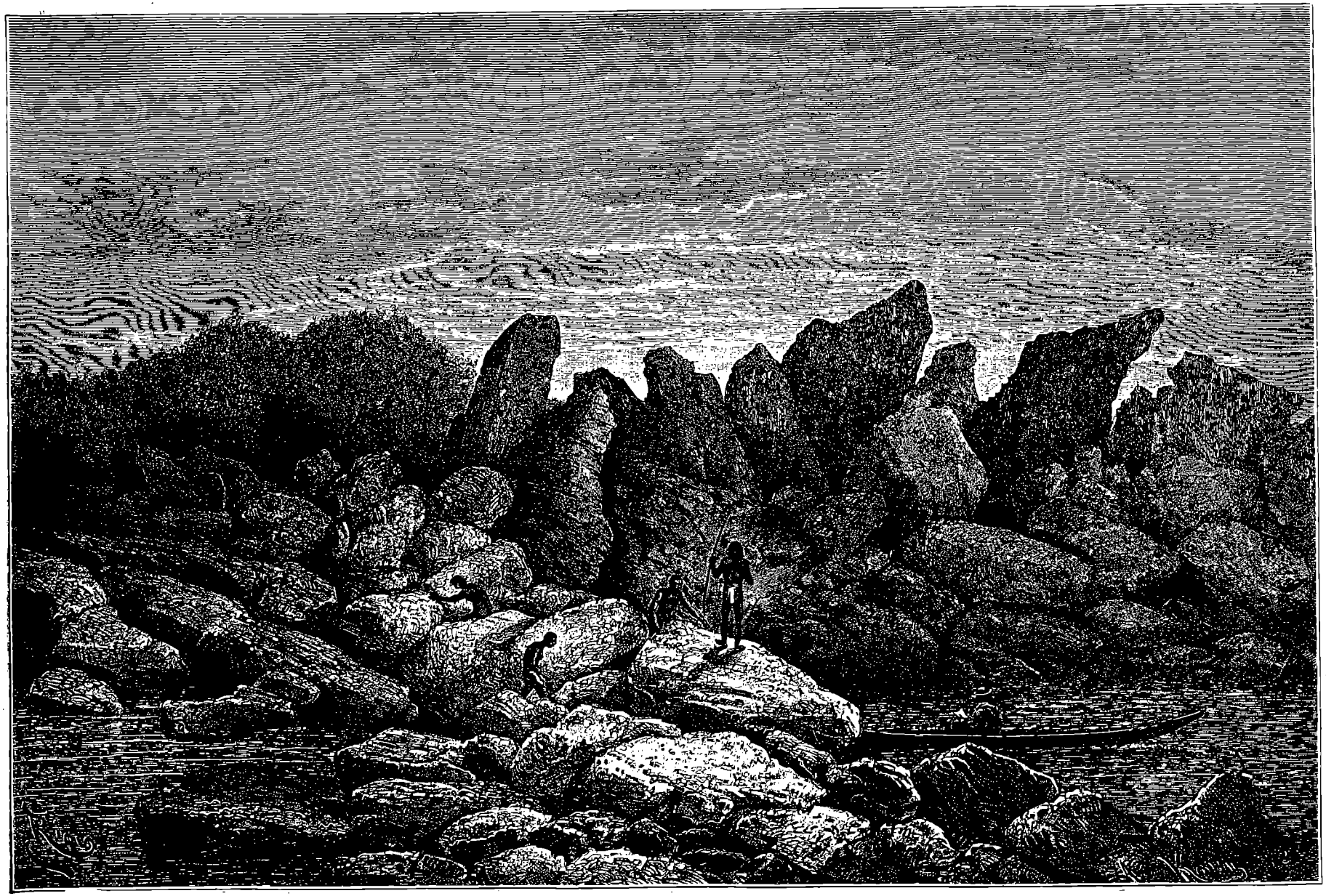
Bientôt la rivière se rétrécit et court en ligne droite vers le sud-est. Nous ne mettons pas une demi-heure pour parcourir une distance de plus de quatre kilomètres dans ce canal, dont les rives sont formées d'un grès blanc, qui s'élève à pic sur la rive gauche, tandis qu'à droite il est rongé par l'eau qui la déchiquète en formant les dessins les plus bizarres.

Je ne puis résister au désir de m'arrêter un instant pour faire le croquis de ces roches, qui ont tantôt l'aspect d'une ruine, tantôt la forme d'un animal fantastique.

Le vieux Mapirémé, qui a fait naufrage dans la journée, est tellement épuisé par cette navigation insensée, qu'il demande à ne pas aller plus loin. Nous l'abandonnons, après avoir réparé son canot qui s'est fendu sur les roches.

Le 23, nous nous engageons à travers des collines que les indigènes désignent sous le nom de *Moraïca*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Barrage du Taouaracapa (voy. p. 135). — Dessin de Riou, d'après un croquis du docteur Crevaux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et de *Tacaïpou*. La rivière, traversant des quartzites analogues à ceux qui constituent la *Pancada* du Yary, fait des bonds effrayants entre des murailles coupées à pic. On décharge tous les bagages et on descend les canots en les retenant depuis la rive avec de grandes lianes en guise de cordes. Une fois l'amarre casse et le canot se brise contre les roches.

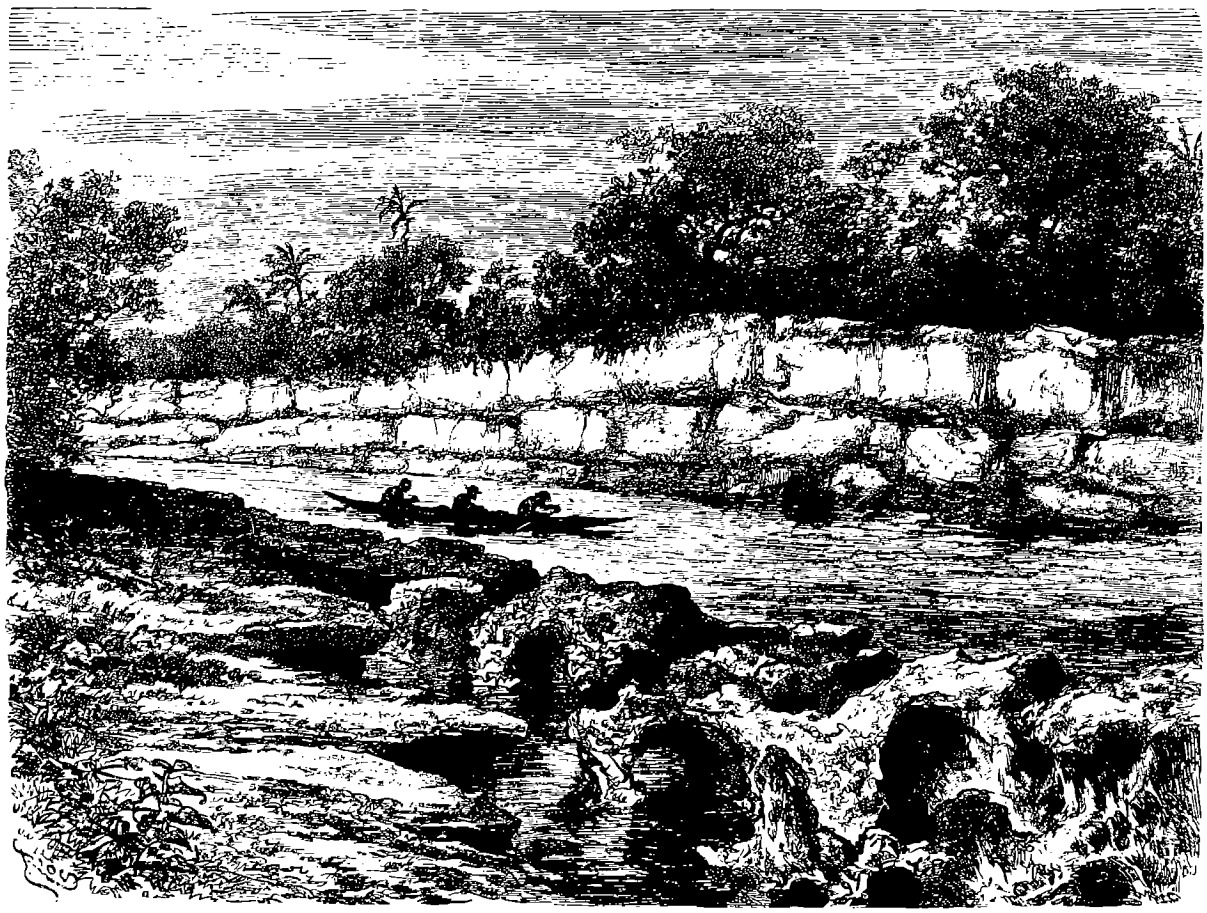
Pour comble de disgrâce, pendant la nuit, un de nos canots mal attaché s'en va à la dérive, et il nous est impossible de le retrouver.

Apatou, portant les bagages à travers les roches situées près de la rive gauche, a vu sur une roche granitique une gravure ayant environ soixante centimètres de longueur sur un demi-centimètre de profondeur.

« Ly semble moun (homme) ou bien grenouille, » dit mon patron, qui m'a informé trop tard pour que j'aie pu prendre l'empreinte de cette image.

N'ayant plus que deux embarcations, dont l'une est avariée, nous sommes obligés de construire deux pirogues avec l'écorce du *courbaril*. Le tégument de cet arbre, qui est très épais, ne se détache qu'à la condition de faire du feu autour lorsqu'on a commencé à le soulever.

Le 24 décembre (trente-huitième jour de canotage),



La rivière se rétrécit (voy. p. 136). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

la rivière, qui mesure sept à huit cents mètres de largeur, se dirige vers l'est presque en ligne droite sur une distance de plus de dix kilomètres. Il y a si peu d'eau que nous sommes non seulement obligés de marcher dans le lit, mais souvent de déplacer des roches pour permettre le passage de notre minuscule embarcation. Le lit de la rivière est parsemé de pierres qui paraissent cassées comme des pavés destinés à l'empierrement d'une chaussée (roches schisteuses).

Après ce long trajet, nous arrivons à une chute à pic ayant vingt mètres d'élévation et qui ressemble aux chutes du *Désespoir* et de la *Pancada* dans le Yary. Elle est désignée par les indigènes sous le nom de *Panama*, ce qui signifie *papillon* dans la langue des Apalaï et des Roucouyennes.

XXVII

Le crayon de nos pères. — Noël. — Nous approchons de la civilisation. — Il faut en être privé pour apprécier ses douceurs. — Chasse au tapir. — Accident terrible. — Résignation. — Pécaris. — Pont pittoresque à Xingu. — Dîner chez Lucullus. — A travers une rivière en fureur. — Arrivée au grand fleuve. — Pas de vapeurs ni même de canots. — Nous trouvons une mauvaise barque. — Des gens qui ont peur de se noyer. — Deux grandes journées pour aller du Parou au Yary. — Je complète le tracé de cette rivière. — Retour au Para.

Pendant que mon équipage transporte les bagages

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et fait glisser les canots sur la rive droite, je fabrique un crayon avec ma dernière balle.

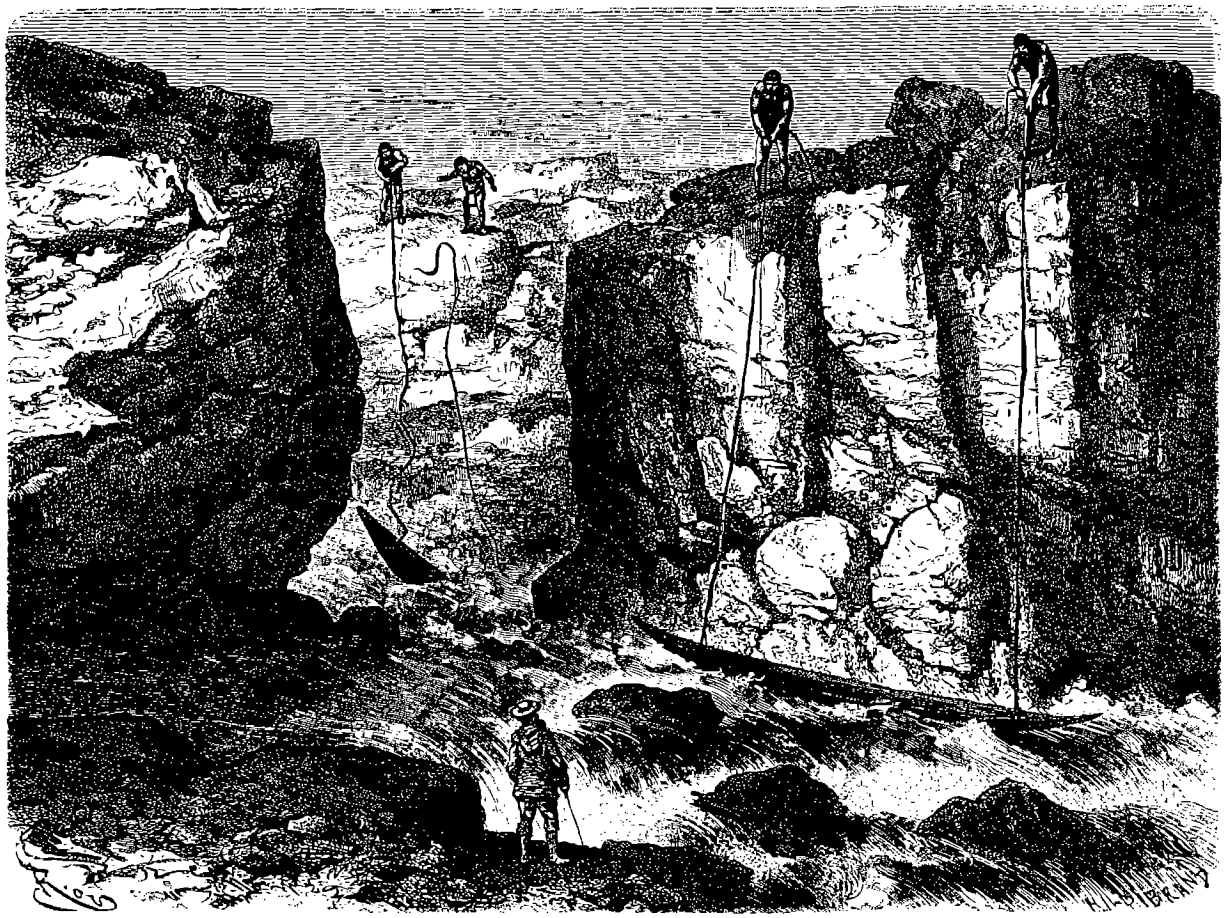
Sachant que Panama est la dernière chute du Parou, nous pagayons au plus vite pour tâcher d'atteindre les avant-postes de la civilisation. Mais le soir arrive et il faut suspendre mon hamac à un arbre fortement incliné sur la rivière.

Au milieu de la nuit, un grain nous surprend sans abri et je ne puis fermer l'œil.

Pendant les mouvements désordonnés que j'exécute, la corde de mon hamac casse et je tombe à l'eau. Je m'en tire comme je puis, mais il me faut attendre le jour, fort peu à mon aise, en faisant sécher mes vêtements auprès du feu.

Tout cela se passe la nuit de Noël. On pense malgré soi, avec envie, aux joies du « réveillon », dont on ne se soucierait peut-être pas si l'on en pouvait prendre sa part.

Mais ici c'est vraiment trop peu de « réveillon », et, n'ayant rien à déjeuner, nous nous embarquons au lever du soleil. Encore un petit coup de collier, et nous atteindrons le terme du voyage. Nos yeux exercés scrutent les rives avec une anxiété fébrile. A huit heures, nous apercevons une colonne de fumée qui



Perte d'un canot. — Dessin de Riou, d'après un croquis du docteur Crevaux.

monte tout droit vers un ciel calme et sans nuage. Nos cœurs palpitent à l'approche de la civilisation ...

Quel bonheur pour un voyageur d'arriver au but après avoir rempli et dépassé son programme sans le moindre accident, sans avoir perdu un seul homme! Si j'ai laissé beaucoup de bagages en route, au moins je rapporte mes instruments et mes cahiers de notes où j'ai pu relever tout mon itinéraire sans la moindre lacune.

Mes hommes pagayent vite, et nous atteignons bientôt le campement que nous avons aperçu. Je trouve là un nègre et un vieil Indien occupés à faire boucaner un *piraracu* qu'ils ont pris la veille. Ces pauvres gens nous offrent une cigarette et nous convient à leur frugal déjeuner. Ils parlent le portugais; combien je suis heureux de m'entretenir avec des gens qui parlent un langage qui se rapporte au mien!

Je leur demande des nouvelles de l'Europe, du Brésil, mais ils ne savent rien des choses politiques; ils se contentent de me montrer un papier qui enveloppait du sel. C'est une grande satisfaction de trouver cet aliment qui nous fait défaut depuis des mois, mais je suis bien plus heureux encore de parcourir un débris de journal.

Depuis plus de cent quarante jours je n'ai lu que dans le livre de la nature; c'était superbe, ravissant,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mais sauvage.... J'ai besoin de civilisation. Je lis et relis le papier imprimé qui m'apprend la mort d'un compatriote illustre, Thiers, dont la gloire s'est étendue jusqu'aux dernières limites des pays explorés.

A neuf heures, en route !...

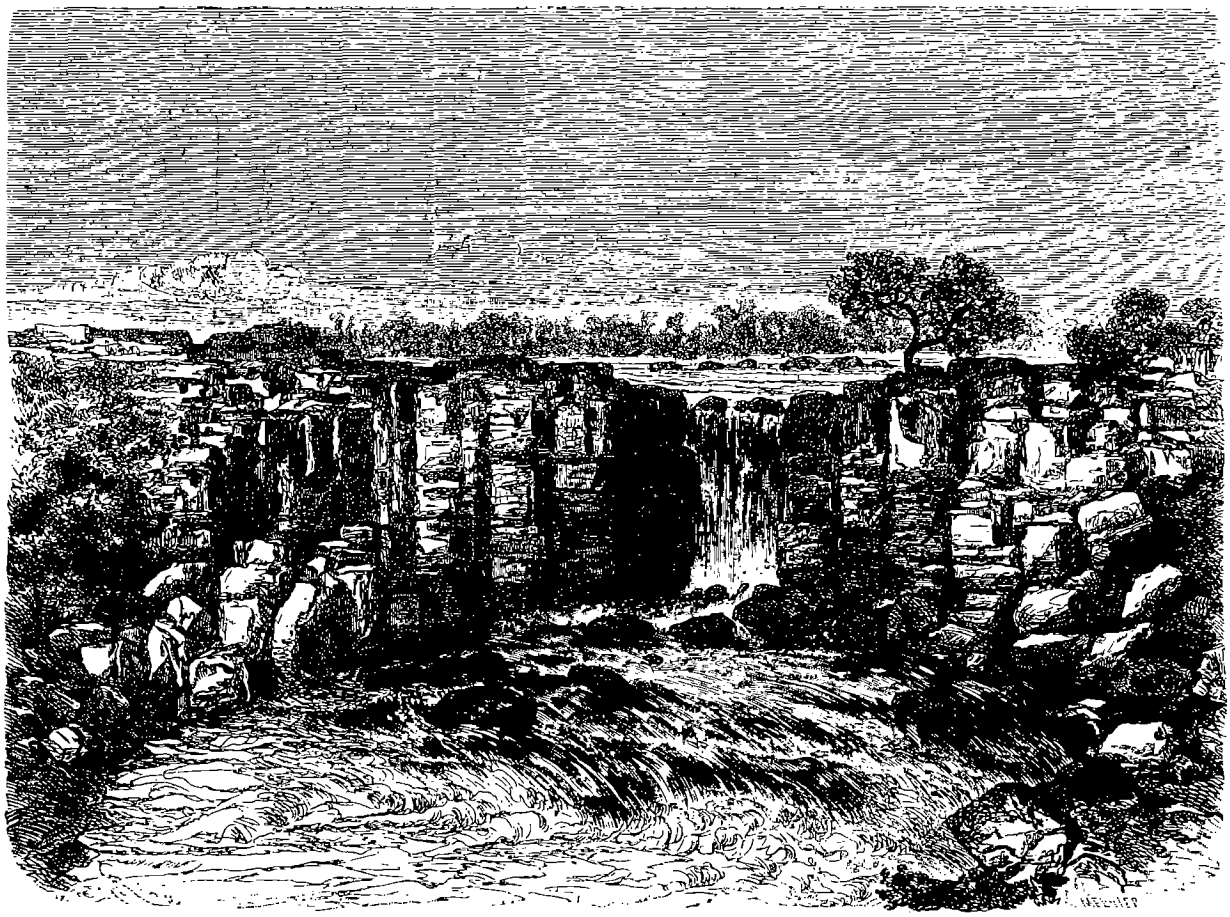
Au moment où nous traversons la rivière pour éviter un banc de sable, nous apercevons un tapir qui bondit comme un cheval fougueux à travers les eaux peu profondes du Parou. Je le frappe à l'épaule d'un coup de fusil chargé de gros plomb, puisque ma dernière balle me sert de crayon.

« *Cocouita! cocouita!* » (pagaye! pagaye!) dit le patron Apatou aux deux Indiens qui se trouvent devant moi.

Nous arrivons près de la rive au moment où le tapir, sortant des eaux, fait un bond pour s'enfuir dans la forêt. Je m'étais dressé et j'avais l'arme en joue depuis une seconde, lorsque Apatou me dit : « Tire !... tire !... »

Olori, qui était devant moi, pousse un cri de douleur : « *Natati!... natati eou!* » (Traduction : Je suis tué !)

Mon pantalon est couvert de sang. Le malheureux a la main gauche fracassée sur la poignée de sa pagaye qu'il tenait devant le canon du fusil. Entraîné par la fureur de la chasse, il s'est levé pour pagayer avec plus de force, et sa main s'est trouvée devant la bouche du canon au moment où je faisais feu.



Le saut de Panama (voy. p. 138). — Dessin de Riou, d'après un croquis du docteur Crevaux.

Pendant que les pêcheurs de *pirarucu* achèvent le tapir à coups de fusil, je m'occupe de mon blessé, qui est tombé en syncope et que les Indiens croient mort.

Je décharge les bagages, que je confie au grand canot, et nous marchons vite pour atteindre une habitation. Le sang s'arrête par la compression et le blessé se ranime.

Je le tiens couché sur mes genoux pendant que je continue, non sans peine, à relever la suite de mon cours d'eau.

Il nous faut quatre heures pour atteindre un petit village habité par quelques noirs et des Indiens à moitié civilisés.

Olori est si faible qu'on est obligé de le porter dans un hamac suspendu à une perche. Plusieurs doigts sont mutilés; je voudrais les enlever séance tenante, mais il refuse toute opération. Je fais tailler une planchette sur laquelle j'immobilise l'avant-bras avec ma chemise dont je fais des bandes.

Olori ne m'en veut pas. Il me dit :

« Ce n'est pas ta faute; mon camarade m'avait dit :

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Olori, blessé, est porté dans un hamac suspendu à une perche, — Dessin de Riou, d'après le texte et une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Prends garde au fusil! » J'aurais dû l'écouter. Je ne pourrai plus flécher, donne-moi le fusil qui m'a fait mal, avec beaucoup de plomb et de la poudre. »

Le malheureux est d'autant plus résigné qu'il voit dans cet accident une punition du vol qu'il avait commis; il a remarqué que la main frappée est précisément celle avec laquelle il avait dérobé le sabre de Stuart.

Pendant que je finis un pansement, une bande de pécaris traverse la rivière, tout le village s'embarque, j'entends des coups de feu répétés.

Les canots reviennent chargés de ces gros gibiers qui fourniraient de la viande pour plus d'une semaine au petit village et à mon équipage.

Dans la soirée, le grand canot revient aussi avec la moitié du tapir; l'autre moitié a été donnée à ceux qui l'ont achevé.

Que sont devenues les autres pirogues?

En entendant des coups de fusil suivis de cris plaintifs : *Natati!... natati!* ils ont cru que les Calayouas nous avaient livré combat et ils ont aussitôt pris la fuite.

Nous partons le 27 au matin, après avoir assuré le sort de ma victime.

Le bas Parou a les rives moins élevées que le Yary au même niveau. Il est entrecoupé de nombreuses îles marécageuses, sur l'une desquelles nous nous arrêtons quelques heures en attendant la marée descendante. Apatou reconnaît des *syringa*, c'est-à-dire des arbres à caoutchouc semblables à ceux qu'on exploite dans le Yary.

Dans l'après-midi, nous nous engageons dans un long canal très étroit (*parana*) qui aboutit à un débarcadère où une goélette fait un chargement de *castañas*. Nous laissons les bagages dans le canot et nous nous dirigeons vers une habitation située à quelques centaines de mètres du dégrad.

Nous remarquons au milieu des palmiers un petit pont de lianes entremêlées qui sont d'un effet ravissant.

Nous étant arrêtés un instant pour contempler cette nature admirable à laquelle nous allons faire nos adieux, nous voyons venir au-devant de nous un vieillard à barbe blanche dont la figure ne nous est pas inconnue. C'est un juif du Maroc que nous avons vu à Gurupa au dernier voyage.

Ce brave homme nous offre du café en attendant la préparation du dîner; nous éprouvons un plaisir infini à savourer cette précieuse liqueur, dont nous sommes privés depuis plusieurs mois.

J'apprends que le *sitio* qui était jadis occupé par une tribu d'Indiens porte le nom de *Xingu*, comme la rivière qui débouche un peu en amont de Gurupa.

28 décembre. — Le grand canot continue sa marche descendante, tandis que nous revenons sur nos pas pour ne point perdre la suite de notre tracé à la boussole; nous n'avons pas la moindre lacune dans le relevé du Parou; encore quelques heures de travail, et nous aurons la carte de cette belle rivière, qui est absolument inconnue des géographes.

Ne pouvant naviguer tout le temps à cause de la marée, nous nous arrêtons quelques heures pour faire bouillir une grande marmite de café. L'abondance est revenue subitement dans notre camp. Nous avons du sel, du biscuit, du tafia (*cachassa*), du sucre. Nous faisons un déjeuner exquis. Ensuite on s'étend dans les hamacs en attendant le reflux.

Nous commençons à dormir lorsque Apatou signale une décroissance de l'eau. Vite aux canots et en route!

Vers trois heures, nous apercevons dans le lointain une petite savane sur la rive gauche; on distingue bientôt une maison, et puis des bœufs dans une prairie. Il faut traverser la rivière pour nous rendre à cette habitation; mais voilà que le vent se déchaîne subitement, des vagues se lèvent, nous embarquons de l'eau à couler bas. Nous revenons à la rive pour bien arrimer les bagages, et puis nous mettons le cap droit au travers de la lame; nous montons, nous descendons avec le morceau de bois rond qui nous sert d'embarcation. Je crains de chavirer, en pensant à mes objets de collection, et surtout à mes cahiers.

Dans la crainte de quelque accident, je porte mes cahiers sur ma poitrine, sous ma chemise boutonnée.

Enfin nous arrivons derrière une pointe où nous sommes à couvert du vent; encore quelques coups de pagaye et nous sautons sur la rive. Quelle n'est pas notre surprise de nous trouver en présence du jeune Raïcilo, le fils du Brésilien qui nous a donné l'hospitalité à Gurupa!

Son habitation est située sur un petit affluent appelé *Ourouma*, parce que les Indiens qui occupaient ces parages y trouvaient l'osier avec lequel ils confectionnent leurs pagaras.

Je ne sais ce qu'est devenu le grand canot; nous l'attendons en vain toute la soirée, et le lendemain matin, ne voyant rien venir, je pars de bonne heure à sa recherche. Supposant qu'il s'est arrêté à l'embouchure de la rivière, nous descendons en suivant la rive gauche.

Deux heures après, nous doublons la dernière pointe du Parou, et nous entrons dans les eaux du grand fleuve de l'Amazone, que nous voyons pour la seconde fois. Nous sommes devant une habitation où j'aperçois mes hommes occupés à faire la cuisine.

Voilà cinquante jours que nous avons quitté le pays des Trios, et nous comptons quarante et un jours de navigation en descendant le Parou.

J'ai fini mon second voyage en Guyane, mais il me reste un travail à compléter; au premier voyage j'étais si fatigué, si malade, que je n'avais pas terminé le tracé du Yary. J'avais la partie la plus intéressante de la rivière, sillonnée par des vapeurs. On m'avait affirmé que ce tracé avait été exécuté, mais, renseignements pris, le Yary était sans carte depuis les sources jusqu'à l'embouchure.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Je sais que deux vapeurs remontent le bas Yary le premier de chaque mois. Si nous voulons en profiter, nous n'avons pas de temps à perdre, car je n'ai que deux jours pour passer du Parou dans le Yary.

Il n'y a pas à songer à faire la route à pied, les terres basses des bords de l'Amazone étant entrecoupées par une infinité de cours d'eau. Il faut naviguer, mais nos pirogues sans quilles ne peuvent résister aux vagues de l'Amazone, qui est un véritable océan d'eau douce.

Les bons canots sont en voyage ; il ne reste qu'une vieille embarcation qui fait de l'eau comme un panier. J'engage le patron à me conduire au Yary, mais il refuse, prétextant, avec assez de raison, le

Nous remarquons un petit pont. — Dessin de Riou, d'après un croquis du docteur Crevaux.

mauvais état de sa barque. Je hausse les épaules, et, sans tenir compte de ses objections, je réponds d'un ton qui n'admet pas de réplique :

« Qu'on calfate cette barque tout de suite, tant bien que mal : il faut partir ce soir à la marée descendante. »

Je règle mes comptes avec les Indiens Apalaï qui m'ont accompagné jusqu'ici. Étant très content de leurs services, je les paye largement et je les charge d'une caisse de sabres et de haches pour Olori et pour les Indiens qui se sont sauvés dans la crainte d'une bataille.

Chose étrange ! Apatou, qui s'est montré d'une bravoure à toute épreuve dans les chutes, semble avoir peur de la large surface de l'Amazone. Ce n'est qu'après un moment d'une lutte intérieure qu'il vient pren-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dre son poste dans mon embarcation. Les noirs de Surinam, qui ont vu son hésitation, sont pris d'une véritable panique :

« Nous ne partirons pas! non, nous ne partirons pas!

Puisque vous ne voulez pas venir, dis-je à ces hommes, eh bien, nous partons sans vous. »

Je leur fais les trois sommations légales et nous levons l'ancre.

Le canot, entraîné par le courant, commençait à descendre, lorsque mes noirs se décident à venir. Nous donnons quelques coups de pagaye pour rejoindre la rive, et ils embarquent en silence.

Vers onze heures, quelques lumières nous annoncent que nous approchons du village d'Almeirim.

« J'ai un frère qui est malade par là, me dit le patron, permettez-moi d'aller le visiter. »

Je ne demande pas mieux que de descendre à terre; je vais visiter le malade et, en même temps, je me procure du sucre, du café et de la cachasse.

Mes noirs de Surinam, ayant pris un grand verre de café additionné d'une forte dose de cachasse, se mettent à pagayer avec beaucoup d'entrain.

Nous marchons jour et nuit, ne nous arrêtant que pendant la marée montante.

Nous dormons dans le canot, entassés sous un *pamacari* tressé en feuilles de palmier qui recouvre l'arrière de l'embarcation.

Nous entrons dans le Yary. — Dessin de Riou, d'après un croquis du docteur Crevaux.

Enfin, le 31 décembre, à deux heures, nous entrons dans le Yary.

C'est un jour de fête. Les femmes sont vêtues de blanc : on se prépare à aller danser au son du tam-tam. Nous ne voulons pas retenir ces braves gens et nous les laissons partir pour passer la soirée chez des voisins. J'engage mes hommes à donner encore quelques coups de pagaye afin d'atteindre l'habitation de M. Torres, qui m'accueille comme au premier voyage. Cet excellent homme vit en paix avec une gentille femme et de jolis petits enfants qui me reconnaissent.

Le soir, on nous fait grande fête, nous buvons du vin.

Le vapeur *Yary* n'arrive que le 2 janvier; il remonte la rivière jusqu'au point où nous avons abandonné notre travail. Comme nous marchions jour et nuit, il m'a bien fallu me résigner à quelques lacunes en montant, mais je les comble au retour.

Le bas de la rivière se peuple rapidement. Le vapeur s'arrête plus de vingt fois pour recevoir des chargements de caoutchouc et de *castañas*.

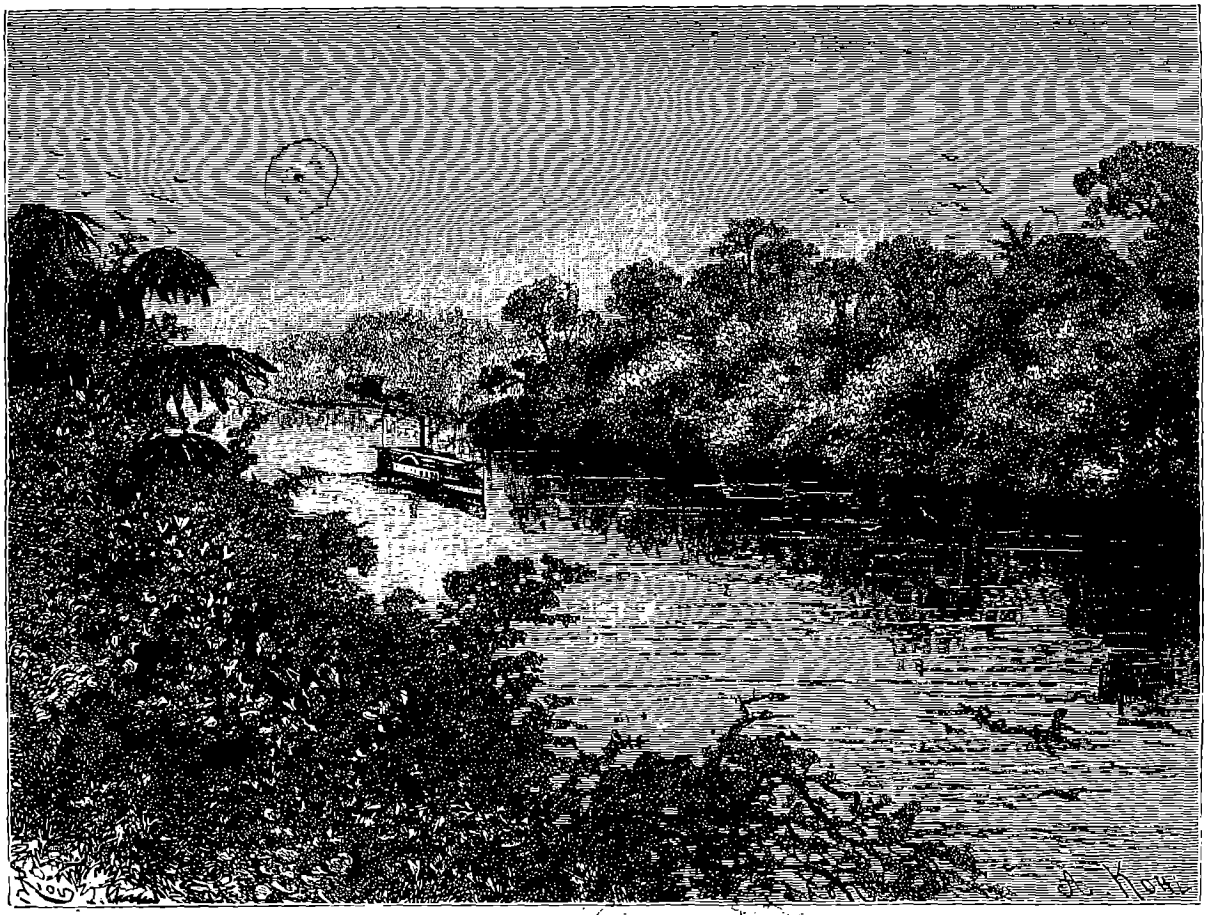
Enfin, nous nous dirigeons vers l'embouchure de l'Amazone, en faisant environ trente escales dans les îles qui forment le delta du grand fleuve. Nous mettons cinq jours pour faire un trajet que les vapeurs directs parcourent en trente heures.

Nous arrivons au Para le 9 janvier 1879.

Docteur J. Crevaux.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Navigation sur l'Iça (voy. p. 148). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

DE CAYENNE AUX ANDES,

PAR M. JULES CREVAUX, MÉDECIN DE PREMIÈRE CLASSE DE LA MARINE FRANÇAISE [1].

1876-1879. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

DEUXIÈME PARTIE. — EXPLORATION DE L'IÇA ET DU YAPURA.

I

Le haut Amazone. — Ses affluents. — Le rio Iça ou Putumayo. — Trois fugitifs de la commune. — Reyes et Simpson remontent l'Iça. — Embouchure de la rivière. — Plante qui fait fuir les tigres. — Lac aux eaux noires. — Frontière du Brésil. — Le capin. — L'île Courouarta. — Le rio Yaguas. — Dix plats de poisson et flèches empoisonnées. — Un passage des Thermopyles. — Les Indiens Orejones. — Iles Pataoua et Cantaro. — Indiens Macaguazes. — Indiens Montepas. — Crique Youminia. — Négresses fugitives. — Arrivée à Cuemby. — Rareté de la population. — Pas une pierre. — Repos.

Je renvoie mon équipage à Surinam et je garde Apatou.

Ne pouvant retourner en Europe au plus fort de l'hiver, j'ai l'intention d'aller rétablir ma santé dans la rivière de la Plata; mais, grâce à l'hospitalité généreuse d'un compatriote, M. Barrau, mes forces se relèvent avant le départ du vapeur. Je pense, alors, qu'une excursion dans l'Amazone doit être plus fructueuse qu'une promenade à Buenos-Ayres.

Je m'embarque donc pour le haut Amazone.

En route, je recueille des informations sur les affluents de ce fleuve. J'apprends que presque tous sont complètement inconnus.

1. Suite. — Voy. t. XL, p. 33, 49, 65, 81, 97; t. XLI, p. 113 et 129.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Un certain nombre d'affluents, beaucoup plus grands que le Rhône, sont complètement inexplorés. Personne n'a remonté la Xingu, le Yutaly, le Jurua, le Javary, le Trombette, les grands affluents du rio Negro et le Yapura.

On parle beaucoup, dans ce moment, d'une rivière sur laquelle un négociant colombien, M. Rafael Reyes, vient d'appeler l'attention : c'est le rio Iça ou Putumayo, qui est navigable en vapeur presque jusqu'aux Andes. Cette rivière n'est connue que par une ébauche tracée à bord d'un vapeur marchant jour et nuit, et par des gens plus occupés d'affaires commerciales que de géographie.

Une exploration de ce cours d'eau, qui n'a pas moins de quatre cents lieues, présente tant d'intérêt que je me décide immédiatement à l'entreprendre.

J'achète des vivres, des objets d'échange à Manaos, et je m'embarque pour Tonantins, vers la bouche du rio Iça.

Au moment d'entrer en campagne, Apatou tombe malade, et les habitants du pays ne consentent pas à m'accompagner.

Cette rivière, disent-ils, est très malsaine, infestée par des insectes qui tourmentent le voyageur jour et nuit; la saison n'est pas propice, les rives sont noyées, le courant est rapide; il faudrait cinq mois pour atteindre les sources.

Je continue mon voyage dans l'Amazone jusqu'à la frontière du Brésil et du Pérou, à Tabatinga, où j'assiste au départ des chercheurs de caoutchouc.

Je fais des excursions dans le Javary, où je trouve en fleur la plante qui sert à la fabrication du curare dans le haut Amazone.

Je constate que le poison des flèches du Pérou n'est pas le même que celui de la Guyane. La base du poison est le *Strychnos Castelneana*, du nom du voyageur français qui l'a trouvé le premier.

De retour au Para, je m'arrange avec le propriétaire d'un vapeur qui doit remonter l'Iça le plus loin possible, pour prendre un chargement de quinquina.

En attendant le départ, je vais à Marajo étudier une maladie de chevaux appelée *quebra brinda*, qui est caractérisée par une paralysie des membres postérieurs.

Je n'ai plus d'argent, mais M. Barrau me fait les avances nécessaires et me donne des lettres de crédit pour l'Amazone.

Je m'embarque, le 29 mars 1879, à bord du *Canuman*, avec l'intention de remonter l'Iça jusqu'à ses sources.

Le rio Iça ou Putumayo est un grand affluent de tête de l'Amazone qui, comme je l'ai dit, ne mesure pas moins de quatre cents lieues, c'est-à-dire seize cents kilomètres depuis les sources jusqu'à l'embouchure. Cette rivière naît du versant oriental des Andes près de Pasto. Elle est connue par les Brésiliens sous le nom de rio Iça; les Espagnols l'appellent Putumayo.

Ce cours d'eau, destiné à un grand avenir, n'était pas tout à fait nouveau pour le monde civilisé. Les conquérants espagnols connaissaient les principales sources du Putumayo. On trouve encore dans le San Miguel, grand affluent de droite, les vestiges d'exploitations aurifères. Des jésuites venant de Pasto ont adouci les mœurs des rares indigènes qu'on rencontre dans le seizième degré supérieur du Putumayo.

Les gens du pays racontent que, il y a une trentaine d'années, un général révolutionnaire, nommé Orando, traqué par les troupes du gouvernement de la Nouvelle-Grenade, a pris la fuite du côté de l'Iça, qu'il a dû descendre en radeau jusqu'à l'Amazone.

A la fin de 1871, trois Français, qui avaient pris part à l'insurrection de la Commune, vinrent chercher fortune jusqu'au milieu des Andes. A la suite d'une querelle, les trois amis se séparèrent dans des directions différentes : l'un vers Napo, l'autre vers l'Iça et le troisième vers le Yapura. Le nommé Jacques, connu dans le pays sous le nom de Santiago, est mort dans le Yapura à la suite d'une piqûre de serpent. Christophe (Chrisbal), qui s'était aventuré dans le Putumayo, a été dévoré par les Indiens Orejones, à vingt jours de canotage en descendant. On n'a pas de nouvelles de l'autre voyageur. D'autre part, des esclaves fugitifs du Brésil avaient fui jusque près des sources pour y chercher un asile.

Ces pérégrinations n'avaient laissé aucune indication géographique sur cette importante rivière. Ce n'est qu'en 1874 qu'un jeune Colombien se mit à chercher une voie pour écouler les quinquinas qu'il avait découverts sur le versant oriental des Andes.

Rafael Reyes lança son canot sur le Guineo, et, marchant jour et nuit, il atteignit l'Amazone en moins d'un mois. Cet homme, aussi intelligent qu'actif, alla droit à Rio de Janeiro, où il obtint le transit libre de ses quinquinas à travers l'empire brésilien.

Quelques mois après, il remontait l'Iça, non plus en canot, mais avec deux petits vapeurs, l'un affrété par lui, l'autre affrété par le gouvernement brésilien.

L'Anglais Simpson, qui venait de descendre le Napo avec notre ami le pianiste hongrois Sarkadi, s'offrit à M. Reyes pour le seconder dans son entreprise. Chargé de la direction du petit vapeur brésilien, il eut pour mission de faire couper le bois qui devait alimenter les chaudières du vapeur colombien.

C'est donc à Rafael Reyes et à Simpson que revient l'honneur de la découverte d'une voie navigable en vapeur depuis l'Amazone jusqu'à une faible distance des Andes.

Simpson n'a laissé sur l'Iça que quelques pages qu'il a communiquées à la Société de Géographie de Londres; mais Rafael Reyes a fait, avec un Portugais nommé Bissau, un tracé à la boussole depuis l'embou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Environs de Tabatinga. Départ des chercheurs de caoutchouc. — Dessin de Rion, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chure jusqu'à Cantinelo, c'est-à-dire jusqu'au point où s'arrête la navigation à vapeur.

Ce travail n'est qu'une ébauche des plus grossières puisqu'il a été pratiqué à bord d'un vapeur marchant jour et nuit. Mais une commission brésilienne, présidée par M. Costa Azevédo, a fait un tracé de la rivière depuis l'embouchure jusqu'à la crique *Mrari*, qui est à une heure et demie de navigation de l'embouchure. Arrivés dans l'Iça après les Colombiens, les Anglais et les Brésiliens, il nous restait encore une tâche importante. Il n'y avait pas de carte de l'Iça en amont de Cantinelo, et le Guamès n'était pas tracé. Nous avons non seulement rempli cette lacune, mais nous avons relevé la moitié supérieure du cours du Putumayo, c'est-à-dire environ deux cents lieues avec toutes les îles et les moindres sinuosités. Le navire ayant éprouvé de nombreux échouages parce que les eaux commençaient à baisser, nous avons enregistré un grand nombre de sondages que le capitaine a fait pratiquer pour trouver un chenal.

Nous arrivons, le 15 avril 1879, à sept heures du soir, devant l'embouchure de l'Iça. Nous apercevons sur une terre haute (*baranca*), recouverte de graminées, cinq cabanes qui constituent le hameau de San Antonio, où se trouvent quelques douaniers brésiliens. Ces gens sont chargés de faire payer des droits d'entrée aux produits qui viennent de Colombie. La Compagnie R. Reyes est seule affranchie des droits d'impôt.

La navigation est si facile que le *Canuman*, qui cale pourtant deux mètres, navigue à toute vapeur aussi librement que dans l'Amazone. Nous marchons avec une vitesse de sept nœuds, mais la distance parcourue ne dépasse pas cinq milles, à cause du courant qui est de deux milles à l'heure.

A cinq heures du matin, nous nous arrêtons pour charger du bois et déposer quelques soldats brésiliens qui ont pour mission de défendre la frontière. L'établissement, composé d'une maison en planches, est situé sur un monticule qui mesure quatre à cinq mètres de hauteur. A ce niveau, la rivière, considérablement rétrécie, coule avec une vitesse de quatre milles à l'heure, et a plus de douze mètres de profondeur.

Pendant que je mesure la largeur de la rivière, Apatou fait une excursion dans le jardin. Il est ravi d'une découverte qu'il vient de faire : il a recueilli une poignée de graines d'une plante de la famille des malvacées, que les Roucouyennes cultivent dans leurs abatis. Ils en font une infusion avec laquelle ils lotionnent leurs chiens avant de partir pour une chasse au jaguar. L'odeur de musc, qui est très développée dans cette graine, oblige le tigre à s'éloigner au moment où il commence à mordre sa proie. J'ai su depuis que cette plante, connue sous le nom d'ambrette (*Hibischus abelmoschus*), est employée en parfumerie. Si l'assertion des Roucouyennes est vraie, et je n'en doute pas, nos demi-mondaines pourraient braver impunément les forêts vierges de l'Amérique du Sud et peut-être du Bengale. Pourquoi donc le *yaouar* a-t-il horreur de ce parfum? C'est que tous ses ennemis sentent le musc; le pécari, qu'il n'ose braver en bande, les serpents, le caïman dégagent une odeur de musc qui le prévient d'un danger.

Départ à huit heures cinquante. — Le cours s'élargit de nouveau; on trouve de grandes îles et des terres basses où l'on remarque beaucoup de miritis. Près de la rive droite, nous apercevons l'embouchure d'un petit lac aux eaux noires appelé Carananca, habité par quelques Indiens Ticunas qui se livrent à la pêche de la tortue et du pirarucu.

A onze heures douze minutes, nous passons devant une petite colline appelée Guarito. A midi, nous faisons route entre deux grandes îles appelées Piranas. Bientôt nous doublons une pointe appelée Taouari, du nom d'une légumineuse dont l'écorce est employée en guise de papier à cigarette par les indigènes de l'Iça, aussi bien que par les Roucouyennes de la Guyane.

A quatre heures et demie, nous signalons les îles Tapiéra. C'est le nom du *Tapirus americanus*.

A cinq heures, nous remarquons, au milieu des terres qui sont complètement noyées, une berge émergeant d'un mètre. C'est un des rares points où les malheureux qui naviguent en canot trouvent un lieu de campement favorable. Il se trouve sur la rive droite, un peu en aval de la crique Keréyou.

A la nuit, nous nous engageons dans un grand parana appelé Kéoué, que nous mettons une heure à parcourir. Ce bras, qui ne mesure pas plus de trente mètres de largeur, est si profond que le pilote ne craint pas de nous y conduire au milieu de la nuit.

26 avril, six heures du matin. — Nous apercevons, un peu en avant de la crique ou caoug, une petite plantation de manioc près de la rive droite. Elle est habitée par un Brésilien qui cultive la terre avec quelques Indiens Ticunas à demi civilisés.

A neuf heures et demie, nous passons devant une petite colline (rive droite) en amont de laquelle on trouve la petite crique Mrari qui sert de limite entre l'empire brésilien et les anciennes possessions espagnoles. C'est là que se trouvait le poste militaire brésilien, mais il a dû être abandonné à cause de l'insalubrité de la localité. Il sera bien difficile de trouver un endroit convenable pour l'établissement d'un poste dans le bas de cette rivière, car, en outre de la fièvre qui sévit avec violence au milieu de ces terres qui émergent à peine de l'eau, il faut lutter jour et nuit contre les piqûres de milliers d'insectes. Dans la journée, c'est une petite mouche noire, appelée pion, qui pique surtout le dos des pieds et des mains pour sucer le sang. La nuit, ce sont des nuées de moustiques qui assaillent gens et bêtes presque toutes les nuits. La frontière brésilienne est à trente-six heures de l'embouchure. En calculant notre vitesse réelle à cinq milles à l'heure, cela fait un parcours de cent quatre-vingts milles à l'heure.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A deux heures cinquante, nous nous arrêtons afin de couper de l'herbe pour de petits bœufs qui doivent servir à l'alimentation de l'équipage. A cette occasion on fait quelques sondages pour trouver un bon poste de mouillage. Nous trouvons sept mètres au milieu de la rivière et quatre mètres près de la rive, qui est pourtant formée par des alluvions récentes. En règle générale la rivière est moins profonde et moins rapide près de la rive convexe. C'est de ce côté que passent les canots qui remontent, tandis que les vapeurs sont obligés, pour éviter les échouages, de suivre la grande courbure, c'est-à-dire la rive concave. Cette dernière, taillée à pic, se laisse dévorer insensiblement par la force des eaux qui dénude les racines des grands arbres et les fait tomber à l'époque des recrudescences. Les débris des berges viennent échouer sur la rive opposée, où ils s'abritent derrière une pointe formée par le sommet de la convexité. C'est sur la vase arrêtée par un arbre que s'est développé le *capin*, c'est-à-dire l'herbe tendre que nous récoltons pour les bœufs.

Bientôt ces chétives graminées feront place à de gros roseaux que les Indiens couperont pour en faire des flèches. Quelques mois après, on verra se développer des arbres à tige fistuleuse qui poussent à vue d'œil (*bois-canon* ou *clibadium*), et à l'ombre de ceux-ci germeront des graines qui se trouvaient au milieu même de ce dépôt limoneux. En quelques années s'élèveront des arbres.

Rives noyées de l'Içá. — Dessin de Riou, d'après un croquis du docteur Crevaux.

Pour nous convaincre de ces faits, regardons une île marécageuse qui s'étend tous les jours par le dépôt de nouvelles alluvions. Nous voyons trois espèces de végétations : au premier plan, des roseaux ; au deuxième, des bois-canon, et au fond, des arbres. Les roseaux ont déjà chassé les petites graminées pour prendre leur place. Les clibadiums qui paraissent rangés en bataille au deuxième plan ont déjà envoyé quelques avant-coureurs qui s'élèvent au milieu des roseaux. D'autre part, nous remarquons au milieu du bois-canon des plantes grimpantes et autres qui semblent lui demander asile et protection. Au milieu de ces herbes modestes, il y a des arbres qui ne sont qu'en miniature ; ils vont grandir et s'emparer de tout le terrain.

A cinq heures, nous voyons près de la rive gauche une île appelée *Courouarta*. Ce mot est employé par les Roucouyennes pour désigner la corde d'un arc et l'espèce d'aloès qui leur fournit des fibres textiles.

A six heures, on nous montre une petite hutte abandonnée. Le toit de chaume est recouvert d'un gazon

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

verdoyant qui fait l'effet d'une véritable prairie suspendue.

Ce *sitio*, qui est indiqué en lettres majuscules sur la carte de Bissau sous le nom de San Christoval, n'est autre que l'habitation de notre compatriote Christophe dont nous avons parlé.

A dix heures du soir, le vapeur mouille devant le rio Yahuas, le premier grand affluent que nous rencontrons. A midi, vient à bord un Péruvien que nous avons déjà rencontré. Il nous apporte dix plats de poisson et des flèches (*urari* ou *curare*). Cet homme, qui fait exclusivement le commerce de salsepareille et de curare, nous fournit des renseignements précieux sur cet agent intéressant pour la thérapeutique, composé d'un grand nombre de plantes dont la plus active est le ramon (*Strychnos Castelneana*). Le principe toxique est retiré de l'écorce de la tige, qui est râpée et exprimée dans l'eau chaude. Parmi les plantes qui sont ajoutées à la préparation, nous en signalons trois espèces : une aristoloche, une aroïdée (*Diffenbachia siguinum*), et une philolacée (*Petiverinalliacea*).

Le *Strychnos Castelneana*, dont nous avons recueilli une grande quantité de racines, de tiges, des feuilles et des fleurs, a été rencontré par nous sur les bords de l'Amazone, un peu en aval de Tabatinga et dans le rio Javary.

Nous apprenons que les sources du Yahuas sont voisines de celles du Pébas; il suffit de deux jours et demi de marche pour passer d'une rivière à l'autre. Ce trajet a été parcouru par notre compatriote Paul Marcoy [1].

De la frontière du Brésil (rio Mrari) au Yahuas il y a douze heures de vapeur, c'est-à-dire soixante milles, et une distance totale de deux cent quarante milles pour aller à l'embouchure.

26 avril. — A neuf heures un quart, nous passons devant la crique Itanga (rive gauche), près de laquelle nous reconnaissons quelques syringas (*Hoevea guyanensis*), c'est-à-dire l'arbre de caoutchouc, qui est exploité dans le bas Amazone. A deux heures, la rivière se rétrécit subitement en traversant une petite colline et court avec une vitesse de plus de quatre milles. Ce défilé remarquable, qui rappelle le passage de l'*Obligado* dans le rio Parana (République Argentine), a été qualifié de passage des Thermopyles. En amont, la rivière devient si large que le commandant, craignant un échouage, fait quelques sondages; nous trouvons une profondeur minimum de trois mètres et la largeur est d'environ mille mètres. Cette eau dormante est appelée Remanso par les Colombiens.

A six heures, nous voyons la rive gauche s'élever subitement. La berge argileuse rongée par les eaux forme une muraille de huit à dix mètres. C'est sur cette petite colline, nous dit le pilote, que les Colombiens avaient établi un poste militaire pour défendre leur frontière.

1. Voy. nos Tables.

Nous arrivons à quatre heures au Remanso Andréas, qui est à dix heures quarante minutes de navigation du Yahuas, soit quatre-vingt-deux milles environ.

27 avril. — Pendant qu'on récolte du bois, nous faisons une excursion à l'habitation d'un Indien civilisé appelé Andréas. Nous trouvons une famille de six personnes établie près de l'embouchure d'une petite crique sur les bords de laquelle nous remarquons une grande quantité de syringas. Cette région est insalubre.

Le 2 mai, je profite de l'arrêt du navire pour faire une excursion chez des Indiens Orejones qui se trouvent à huit kilomètres de la rive droite. Ces gens, qui se servent encore de haches en pierre, n'ont pour vêtement qu'un ruban d'osier. Ils ont des ouvertures non seulement dans les oreilles, mais dans le lobule et les ailes du nez ainsi que dans les lèvres. Trente personnes vivent dans une grande hutte (*maloca*) recouverte de feuilles de palmier. Ils nous reçoivent en criant : *Osou, osou!* qui sans doute veut dire *ami*. Dans l'abatis nous trouvons cinq crânes humains disposés sur des pieux. L'étude de ces objets anthropologiques, qui sont actuellement au Muséum de Paris, nous permet d'affirmer que les Indiens de l'Iça ne diffèrent pas de ceux de la Guyane.

Arrivé à bord, j'ai fort à faire. Pendant mon absence, un Indien qui travaillait au chargement a été écrasé par un gros arbre tombant de vétusté. Quelle chance n'a-t-il pas eue d'avoir la colonne vertébrale fracturée! il en est quitte pour une grande plaie au bas du dos qui ressemble à un coup de sabre. Ayant arrêté l'hémorragie, je rapproche les tissus par quelques sutures.

Nous naviguons jour et nuit pendant dix jours, sans nous arrêter, sinon pour charger du bois qu'on a fait couper à l'avance. A partir des îles Repiniouna, que nous passons le 3 mai à six heures du matin, nous ne marchons plus que dans la journée. Depuis ce moment je n'ai pas la moindre lacune dans mon tracé. Le navire ayant échoué à plusieurs endroits, j'indique tous les sondages qui ont été faits pour trouver un chenal.

C'est le 3 mai au matin que nous franchissons le premier point qui présente quelque danger. Nous l'appelons banc de l'Apihy, du nom d'un vapeur qui s'y est échoué en descendant avec un chargement de quinquina.

Nous sommes à cent soixante heures de navigation de l'embouchure effectuées en dix heures.

5 mai. — Partis un peu avant le lever du soleil, nous sommes enveloppés par une brume intense qui dure jusqu'à sept heures. Nous ne marchons que très lentement, et à six heures vingt minutes on est obligé de mouiller pendant une heure.

7 mai (quatorzième jour). — Départ à six heures. Nous constatons que la rivière a baissé d'un pied pendant la nuit; cela nous inquiète d'autant plus que nous arrivons à des passages difficiles. En effet, le passage de *Cosacunti* demande beaucoup de pru-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

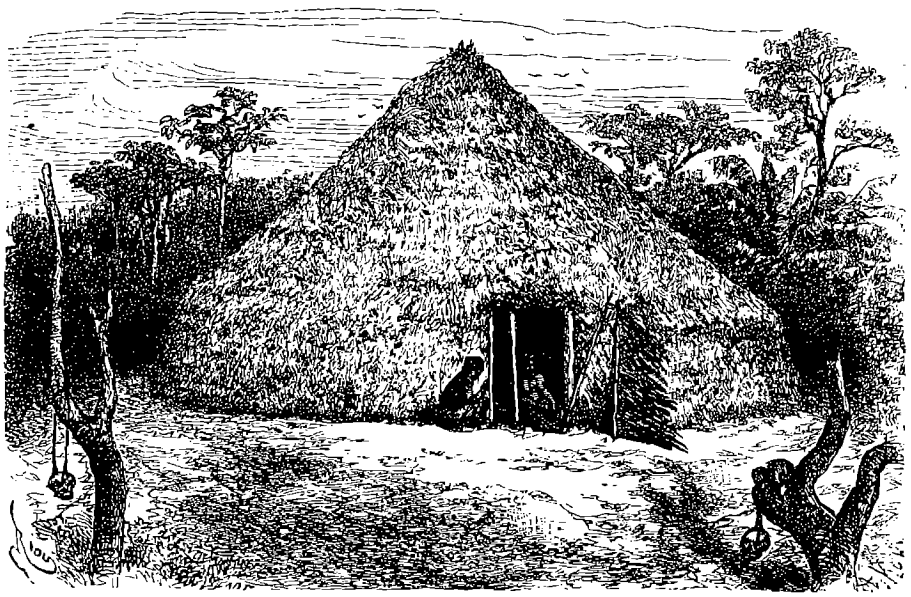
dence; la rivière, qui est très large, n'a que deux et trois mètres de profondeur, il faut trouver le chenal la sonde à la main. Nous touchons plusieurs fois en voulant doubler l'île Pataoua. Obligés de revenir sur nos pas, nous trouvons un passage près de la rive droite. Un peu plus haut, c'est un gros banc de sable qu'il faut éviter. Nouvelles difficultés près des îles Cantaro, ainsi nommées parce qu'on y a trouvé une vieille marmite d'Indiens.

En suivant la rive droite, nous échouons sur un banc où l'*Apihy* est resté huit jours. Une légère crue pendant la nuit nous dégage, et, le 6 au matin, nous revenons en arrière pour suivre la rive gauche. Nous ne tardons pas à échouer de nouveau. On s'empresse de faire machine en arrière et on cherche un autre passage. Nous touchons deux fois un peu en aval d'une petite crique habitée par quelques familles d'Indiens appelés Macaguazes. A quatre kilomètres en amont, nous nous engageons si fortement dans le sable, qu'il nous est impossible d'en sortir. Nous restons en place depuis midi jusqu'au lendemain à deux heures et demie. Tous les efforts tentés pour dégager le navire ont été inutiles, nous n'avons pu sortir de ce mauvais pas que par suite d'une crue de cinquante centimètres.

Le 7, à six heures du matin, la température est de 22°,5, et à midi de vingt-quatre degrés. La moyenne de la pression barométrique est de sept cent trente-six millimètres.

8 mai. — Nous naviguons toute la journée, mais lentement et toujours en sondant. La vitesse du navire égale à peine la marche d'un homme au pas.

Le 9, nous arrivons vers midi au hameau appelé Conception, qui est occupé par une vingtaine d'In-



Cases d'Indiens Orejones de l'Iça. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

diens à demi civilisés. Ces gens vont parfois dans le Yapura en remontant un petit affluent de gauche situé à deux kilomètres en amont. Après trois jours de portage, ils atteignent un affluent du Yapura appelé Mecaya, qu'ils descendent en canot. A huit kilomètres en amont de la crique Aline, nous échouons au milieu de la rivière à la hauteur de l'île Henri. Ayant fait machine en arrière, nous trouvons un passage en longeant la rive gauche de cette île. La nuit nous surprend un peu en aval d'une plantation de bananes, occupée par deux familles d'Indiens dirigées par un Colombien. Nous sommes tout près d'un affluent de droite appelé San Miguel, dont la longueur est à peu près la moitié de la continuation du Putumayo. Ce grand cours d'eau est habité par de vigoureux Indiens d'un caractère très doux. Ils savent laver les sables aurifères pour en retirer de petites quantités du précieux métal qu'ils échangent avec des trafiquants colombiens.

Nous arrivons à deux heures à un hameau d'Indiens appelé Montepa, qui se peignent avec du rocou et du génipa en imitant des dessins analogues à ceux que nous avons recueillis chez les Oyampys de l'Oyapock. Leurs femmes font de très jolies poteries couvertes de dessins dont j'ai rapporté plusieurs échantillons.

A cinq heures dix minutes, me trouvant à l'avant du navire, j'aperçois le premier une grande montagne au nord-nord-ouest. Ce sont les Andes, *los Andes!* comme s'écriaient mes compagnons saisis d'enthousiasme; ayant échoué à ce point, nous passons la nuit en vue de la Cordillère.

11 mai. — Une légère crue nous remet à flot et nous marchons en sondant Nous éprouvons quelques difficultés au niveau de l'île Dionicio, qui est ainsi désignée du nom d'un Indien qui nous sert de pilote. Nous trouvons un chenal en rasant la rive gauche qui

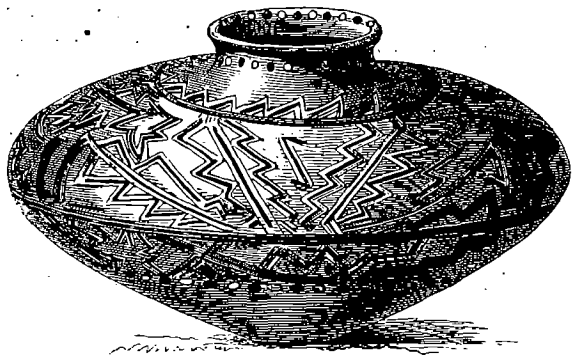
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

forme la grande courbure. Nous naviguons le reste de la journée sans rencontrer le moindre écueil.

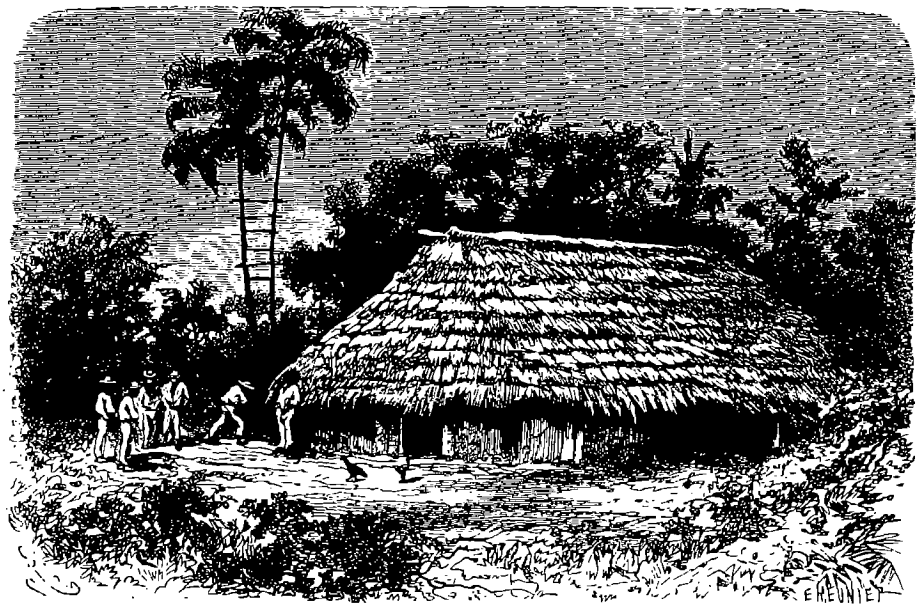
12 mai. — Bien que le volume des eaux diminue considérablement, la navigation est plus facile que les jours précédents, parce que la rivière, traversant des terres plus élevées, se rétrécit de moitié et présente une profondeur double. Comme dans tous les endroits encaissés, on ne trouve pas d'îles.

A huit heures, nous passons devant la crique *Youminia*, près de laquelle on voit les restes d'une hutte occupée par une négresse brésilienne qui a remonté cette grande rivière pour fuir l'esclavage. Un peu plus haut, nous trouvons une autre femme qui est dans le même cas; elle nous raconte qu'elle a fait son voyage en quatre mois C'est ce temps qui a été employé par plusieurs canots en remontant depuis San Antonio jusqu'à Cuemby.

A huit heures quarante-cinq minutes, le capitaine commande de mouiller. Le *Canuman* est arrivé au terme de sa mission. Nous sommes devant Cuemby, petit hameau de trois huttes où la Compagnie Reyes a fait déposer un chargement de quinquina. Le baromètre indique 733mm,5, c'est-à-dire que l'altitude est d'environ deux cent soixante-cinq mètres au-dessus du niveau de la mer. La température est très supportable; à sept heures du matin le thermomètre indique 21°,5, à dix heures vingt-cinq degrés, et à midi vingt-six degrés. L'équipage, qui n'est plus incommodé par les pions et les moustiques, réparerait rapidement ses forces épuisées par un travail pénible sous une température excessive; malheureusement, la culture est insuffisante et le gibier est rare. L'alimentation est réduite à de la vieille farine de manioc, à du *bacallao* (morue) et du pirarucu desséché (grand poisson). Les rares Indiens qui occupent ces parages cultivent un peu de manioc, des bananes et quelques poignées de riz. Ils ont deux espèces de manioc : l'une dont le suc est toxique, et qui sert à fabriquer du *couac* (farine en grumeaux), et l'autre appelée *yuca*, que l'on coupe en tranches et fait bouillir



Poterie des Orejones (voy. p. 151).
Dessin de P. Sellier, d'après nature.

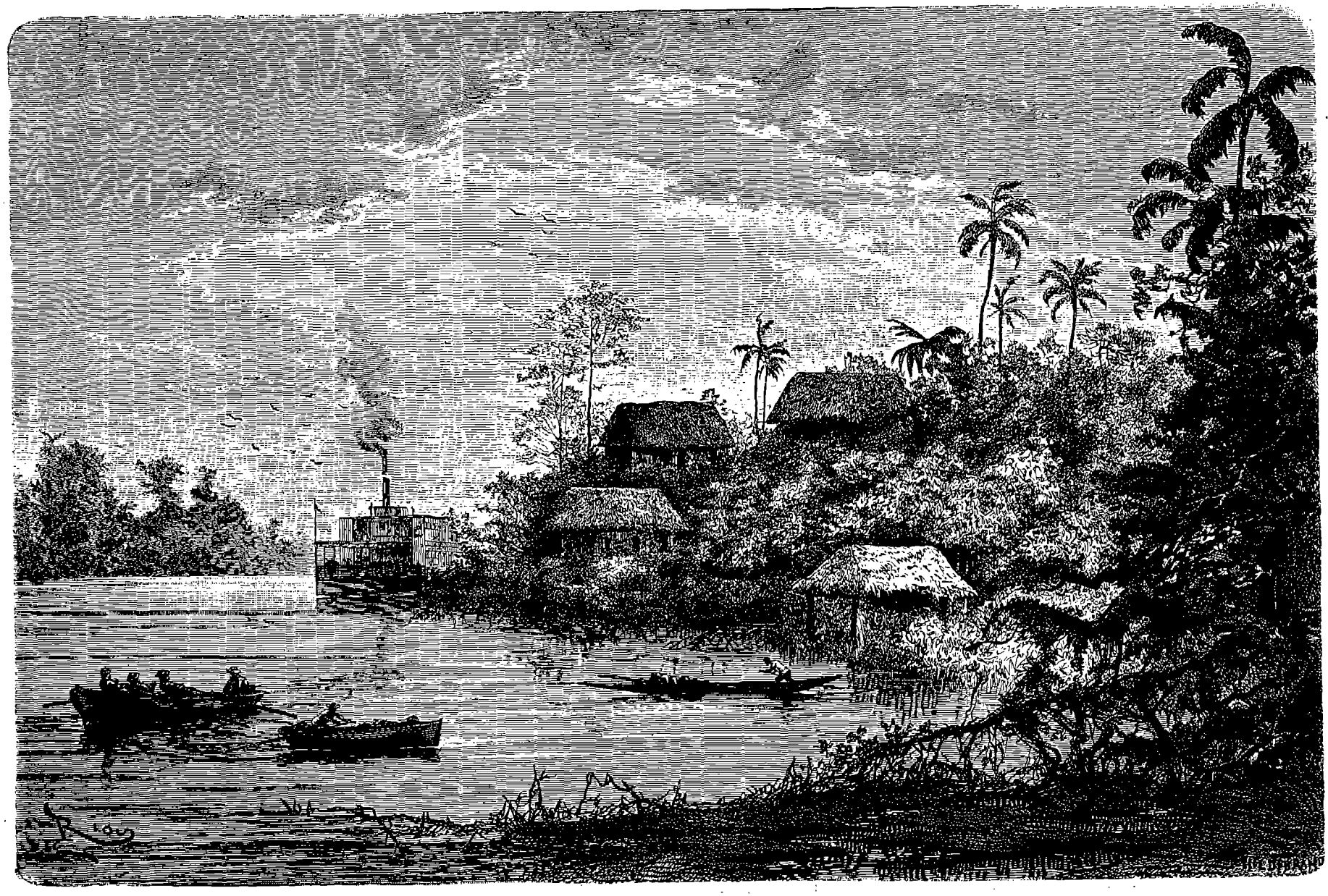


Habitations de sauvages civilisés à Cuemby (rio Iça) (voy. p. 151). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

avec la viande comme des pommes de terre; c'est le *cramanioc* des créoles de la Guyane. La végétation de cette région n'est pas la même que celle du cours inférieur de la rivière, mais la plante qui fournit le poison des flèches (*Strychnos Castelneana*) n'existe pas dans ces parages; les Indiens qui ont absolument besoin du curare pour la chasse sont obligés de descendre à cent lieues pour se le procurer. Cet agent toxique est très estimé dans le haut Iça ou Putumayo; il me sert pour acquérir des objets que je ne puis obtenir avec de l'argent. Un petit pot de curare que j'ai payé une piastre (quatre francs) dans le Yahuas en vaut cinq à Cuemby.

La population établie sur les rives de l'Iça est des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de Cuemby (haut Içá). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plus minimes. Nous n'avons pas compté deux cents personnes dans les huttes que nous avons rencontrées çà et là. L'Indien du haut Amazone, comme celui des Guyanes, fuit la grande rivière pour se réfugier dans les affluents; la pêche et la chasse y sont plus faciles, et il n'est pas tracassé par les blancs qui veulent exploiter son travail et lui ravir sa liberté chérie.

De temps à autre ces enfants de la nature acceptent des relations avec un chercheur de salsepareille ou de cacao, mais elles ne sont pas de longue durée. Une fois qu'il a troqué sa hache de pierre contre un couteau ou un sabre d'abatis, il trouve la société du blanc insupportable et regagne la forêt. La grande difficulté pour la civilisation des indigènes de l'Amérique du Sud est l'absence d'ambition chez les indigènes. Un Indien qui possède un couteau ne donnerait rien, absolument rien, pour en avoir un deuxième.

Le *Canuman* étant parti du Para le 29 mars, nous avons mis quarante-cinq jours pour aller de l'embouchure de l'Amazone jusqu'à une faible distance des Andes.

N'est-il pas extraordinaire de voir un vapeur s'engager dans un continent à une distance de deux mille trois cent trente-six milles, c'est-à-dire environ quatre mille trois cent vingt-six kilomètres? On compte cinq cent trente-six milles du Para à San Antonio à l'embouchure de l'Iça et environ huit cents milles entre ce hameau et Cuemby. Quatre cents kilomètres de plus, et nous aurions passé de l'Atlantique au Pacifique.

Indiens civilisés de Cuemby (voy. p. 151). — Dessin de Riou, d'après des photographies.

Un fait remarquable, c'est que depuis l'Atlantique jusqu'aux premiers contreforts de la Cordillère des Andes on ne trouve pas une pierre; partout les rives sont argileuses et le fond est constitué par de la vase ou du sable fin.

Je suis bien aise de me reposer un peu, car je n'ai jamais fait un travail plus pénible que le relevé de cette rivière. Obligé de sauter de mon hamac à cinq heures et demie du matin, j'ai dû rester chaque jour douze heures sur le pont, exposé à l'ardeur d'un soleil équatorial, occupé constamment à relever des angles et à dessiner les moindres accidents de terrain. Apatou m'a secondé dans ce travail; je lui montrais un grand arbre très commun dans l'Iça que les Roucouyennes et les indigènes du haut Amazone appellent okeima (*Bambax ceiba*). L'ayant relevé à la boussole, Apatou le fixe jusqu'au moment où nous passons devant. De cette façon je ne puis m'égarer dans les points de repère. C'est lui qui m'apporte le plat de pirarucu salé et le riz qui constituent presque tous mes déjeuners. Quelques bœufs ayant succombé et le commandant désirant conserver les survivants pour le retour, nous ne mangeons que rarement de la viande fraîche.

Heureusement que j'ai pris quelques caisses de vin français au Para. Je trouve dans le liquide national un réconfortant que je recommande à tous les voyageurs qui peuvent transporter des bagages. Le vin de Bordeaux est le meilleur agent contre la cachexie intertropicale.

Je lui voue un culte éternel puisque c'est lui qui m'a remis deux fois sur pied après mes traversées dans la Guyane.

II

La rivière Pastassa. — Le *pirate des Andes*. — Alluvions aurifères du rio San Miguel. — Agami bouilli (*sancocho*). — Débordement; orage. — Méfiance. — Cantinelo. — Le rio Guamez. — Transit entre la Colombie et le Brésil par les affluents. — Mauvaise foi d'un agent de la Compagnie Reyes.

Malgré un travail excessif, ma santé reste parfaite, et je ne saurais m'arrêter en si belle voie.

A côté de l'Iça se trouve la rivière la moins connue de tous les affluents de l'Amazone, la plus redoutée à cause des chutes, du climat et des indigènes. Ces obstacles excitent ma curiosité; c'est par là qu'il faut que je revienne.

Le rio Pastassa est cette rivière qu'une intrépide Française a descendue pour rejoindre son mari, l'académicien Godin, qui était dans l'Amazone avec le célèbre de la Condamine.

Je vais être obligé de retourner sur mes pas, quand je rencontre un coureur de grands bois, le nommé Santa Cruz, escorté de deux vigoureux Indiens du rio San Miguel. Ce *pirate des Andes*, c'est ainsi qu'on l'appelle, est le seul qui consente à m'accompagner.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Je l'enrôle séance tenante avec ses deux hommes, nommés Antonio et Gonzalo.

Tout est réglé, lorsque le capitaine Valeriano, ancien officier de la marine brésilienne, me donne sur Santa Cruz des renseignements peu favorables.

« Vous avez entendu parler, me dit-il, d'un Anglais qui vient d'être tué dans le Napo?

— Oui, lui dis-je.

— Eh bien! connaissez-vous l'auteur du crime? C'est votre futur compagnon de voyage. »

Ce matin, le *pirate des Andes* avait bu de la *cachasse* (eau-de-vie de canne) à plein verre, il avait le délire, et parlait tout seul en regardant des papiers contenus dans son pagara. Après m'avoir offert un verre, il s'est endormi, et j'ai parcouru un papier qu'il avait laissé par terre. C'était un acte d'accusation de meurtre contre le nommé Santa Cruz.

« Ne partez pas, me dit Valeriano, vous êtes certain de vous faire assassiner. »

Dans la soirée, je sers quelques bouteilles de vin à mes compagnons de voyage; c'est le coup de l'étrier.

Je suis absolument résolu à me mettre en route dès le lendemain matin.

Le 16, à huit heures du matin, nous serrons la main à nos compagnons et prenons place dans une embarcation. Valeriano nous suit depuis l'arrière du vapeur. M'étant retourné, je vois son chapeau qui s'agite; je crie : *A Dios*, et, une minute après, ayant doublé une pointe, nous cessons d'apercevoir le *Canuman*.

La rivière, bordée d'une petite colline, est très étroite et par conséquent rapide, il faut pagayer vigoureusement pour gagner contre le courant.

Vers midi, nous passons devant un petit affluent de droite appelé *Cuemby*, et, quelques instants après, nous nous arrêtons à une plage appelée *Kouri*.

Santa Cruz. — Dessin de Riou, d'après un croquis du docteur Crevaux.

« Quelle est la signification de ce mot? » demandai-je à Gonzalo.

Sans dire mot, il ramasse une poignée de sable sur sa large pagaye, et, la tenant près de la rivière, il la lave en versant de l'eau avec la main. Les cailloux enlevés, le sable entraîné petit à petit, il reste quelques parcelles jaunes, brillantes au milieu de la pagaye.... « Kouri, dit-il, je reconnais de l'or. »

J'apprends que le rio San Miguel a de riches alluvions aurifères. Santa Cruz a trouvé les vestiges d'un ancien placer occupé par les Espagnols, peu de temps après la conquête. Les Indiens actuels ramassent encore un peu d'or qu'ils vendent à Santa Cruz, en échange des objets les plus indispensables.

17 mai. — Il a plu toute la nuit; obligé de coucher dans le canot, sur les bagages, je me réveille les reins brisés. Gonzalo, qui s'est couché à côté de moi, a été obligé de se lever à chaque instant pour vider l'eau du canot. La rivière, qui a monté d'un mètre cinquante centimètres pendant la nuit, baisse subitement dans la matinée. L'amarre de mon canot étant trop courte, l'avant ne tarde pas à émerger de l'eau, tandis que l'arrière s'enfonce peu à peu.

Nous mangeons à déjeuner un agami bouilli avec des bananes coupées dans l'eau; ce plat additionné de force piment s'appelle *sancocho*.

Avant le départ, on coupe des perches et des crochets pour haler le canot en s'appuyant tantôt sur le fond, tantôt sur les branches des arbres qui bordent la rivière.

Le 18, nous marchons lentement, à cause de la vitesse du courant, et le soir nous avons de la peine à trouver un endroit favorable pour coucher; nous nous arrêtons sur un banc vaseux recouvert de balisiers qui est submergé pendant les grandes eaux. Santa Cruz

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

choisit le point culminant, fauche l'herbe à coups de sabre, et Antonio plante deux branches fourchues en terre sur lesquelles il pose une perche. C'est la charpente d'un édifice auquel il ne manque plus que la toiture. On appuie quelques baguettes sur le bois transversal et on les recouvre avec de larges feuilles de balisier. On étale sur le sol humide quelques feuilles, et par-dessus nous étendons nos couvertures.

Pendant ce temps, Apatou cherche du bois, et Domingo, ayant fait des copeaux avec du bois sec conservé dans le canot, allume son feu sans difficulté. La marmite est installée sur un trépied composé de trois gros pieux en bois vert enfoncés en terre.

N'ayant pas de viande fraîche, nous faisons le sancocho avec une boîte de *corned beef*. Nous ne sommes pas à plaindre puisque nous avons du vin et trois dames-jeannes de cachasse tellement alcoolisée qu'on peut la dédoubler.

Après avoir mieux bu que mangé, nous allumons une cigarette, et nous nous alignons les uns à côté des autres comme des soldats dans un corps de garde. Santa Cruz est au milieu, je me tiens à droite avec mon revolver dans la boîte et la main toujours dessus. Apatou est de l'autre côté et nos Indiens sont sur les flancs.

Vers onze heures, au moment où nous commençons à nous endormir, un Indien crie : *Sagou sake*. Je ne puis traduire ce langage, mais je le comprends. Nous avons les cuisses dans l'eau, il s'agit d'un débordement.

Sauvons-nous bien vite. Nous sommes dans une obscurité totale, et le vent est si fort que nous ne pouvons allumer la bougie.

Chacun ramasse sa couverture et se dirige vers le canot à la lueur de quelques éclairs. C'est un orage, une pluie torrentielle. Quelle nuit!...

Le 19, le courant est moins rapide; nous trouvons de grandes plages formées de cailloux (quartz, granit et roches schisteuses); nous ne manquons jamais de descendre, autant pour nous délasser les jambes que pour tâcher de surprendre des canards ou des aigrettes. Le gibier est si rare que nous ne devons pas compter sur la chasse pour l'alimentation. La rivière se rétrécit peu à peu, déjà on trouve un barrage formé d'arbres sur lesquels l'eau court plus rapidement.

Santa Cruz nous fait arrêter pour coucher sur une belle plage appelée *Cantinelo*. Apatou voudrait aller en face sur une berge taillée à pic. Mon patron, comme tous les indigènes de la Guyane, a tellement l'habitude de coucher en hamac qu'il ne trouve aucun repos à dormir sur le sol; c'est pour cela qu'il voudrait s'installer dans le bois pour établir son hamac à deux arbres. D'autre part, Santa Cruz et les Indiens du San Miguel n'ayant même pas de hamacs préfèrent dormir sur le sable que sur la terre dure.

Apatou maugréant, je lui dis : « Va coucher dans le bois si tu veux. »

Le reste de l'équipage se met à l'œuvre; on cherche du bois, des feuilles; en une demi-heure nous avons une part de couchage convenable. Assis sur le sable, je prenais des notes, lorsque je vois passer Apatou silencieux avec une grande perche sur les épaules. J'ai deviné qu'il s'agissait d'établir le *pataoua* des Oyampys pour suspendre nos hamacs. L'idée est très bonne, j'en profiterai.

Vers six heures, nous voyons monter un grand canot; c'est don Pedro avec son patron Montenegro qui ont quitté le bord quelques heures après notre départ. Ce dernier noir, très vigoureux, est résolu à m'accompagner dès qu'il aura réglé ses comptes avec l'agent de la Compagnie Reyes.

Couchant seul avec Apatou dans le pataoua, je cause un peu avec lui sur nos projets de voyage. Lui ayant fait mes confidences sur Santa Cruz, il se contente de répondre : « Tous les Indiens sont traîtres, je n'en ai pas peur parce que je les connais. » Il me fait remarquer que son sabre est toujours à sa portée; il est debout en terre, non pas à côté de sa tête, mais près des pieds. Se soulevant dans son hamac : « Tu vois, me dit-il, en me soulevant je mets la main sur mon sabre et je lui fends la tête. »

Je ne fais aucun cas de Domingo pour nous défendre. Indien avant tout, il se sauvera ou se mettra du côté le plus fort. Gonzalo, avec sa face aux traits durs, osseux, est un brave garçon qui ne tardera pas à s'attacher à moi autant qu'à son patron. Antonio, avec ses grosses lèvres toujours souriantes, sa face arrondie et charnue, est un grand enfant qui ne connaît pas le mal.

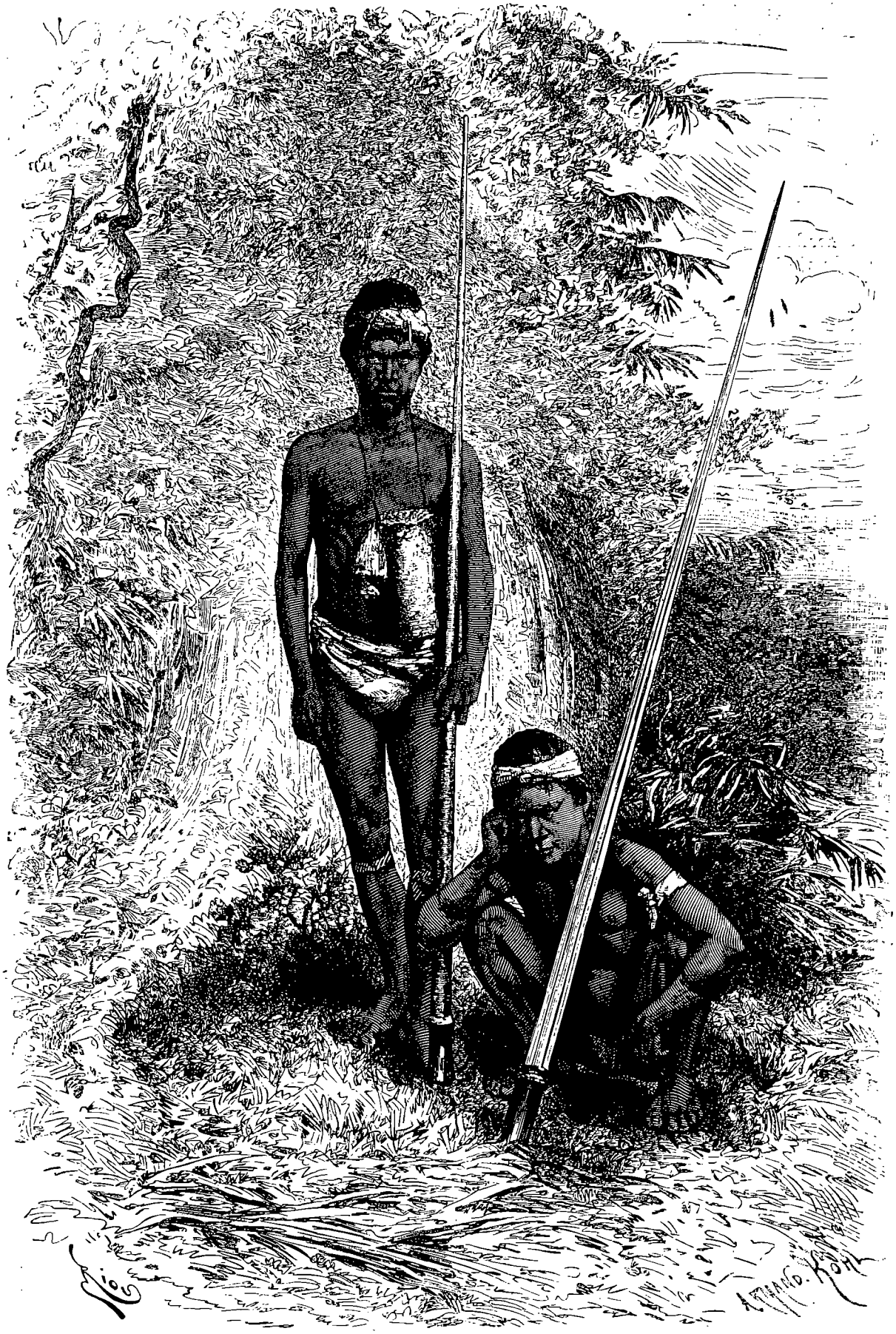
En voyant Cantinelo indiqué sur les cartes par des lettres majuscules, je me demande si je ne suis pas sur les ruines de quelque cité bâtie par les conquérants. Cantinelo vient du nom d'un Indien qui avait une hutte sur le *barranca* situé en face. Cette pauvre maison en chaume a servi de magasin pendant un an à la maison Reyes, qui déposait là ses quinquinas.

Un vapeur affrété par M. Rafael Reyes a remonté la rivière jusqu'à ce point; on m'en montre les vestiges au fond de l'eau. Un soir, la rivière était pleine; le *Tundama*, fixé par un câble à un gros arbre, était accosté à la rive pendant que l'équipage dormait à terre. Le lendemain matin, quelle ne fut pas la surprise du capitaine en voyant son navire au fond de l'eau! C'est que pendant la nuit les eaux avaient baissé subitement, et le vapeur, soulevé par l'avant, avait submergé par l'arrière.

La hutte de Cantinelo se trouvait à une certaine distance de la rivière; aujourd'hui elle est sur le bord de la Carrouca. Peut-être, l'année prochaine, aura-t-elle été entraînée par les eaux, qui mangent cette rive presque à vue d'œil.

Santa Cruz cherche en vain une croix qui indiquait

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Indiens du San Miguel escortant Santa Cruz (voy. p. 154). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la sépulture du mécanicien du *Tundama*. C'est qu'à la dernière crue il s'est produit un grand éboulement, et les restes du malheureux Brésilien ont été jetés à la rivière. Les eaux torrentielles qui s'échappent des Andes ne respectent pas les sépultures. Mon pilote me fait remarquer que Cantinelo était autrefois dans une grande île, tandis qu'elle occupe une véritable presqu'île.

C'est que le bras de rivière qui passait derrière s'est obstrué en amont.

Les nombreuses lagunes qu'on rencontre sur le cours du rio Iça aussi bien que sur l'Amazone sont des restes du vieux cours de la rivière délaissé par les eaux capricieuses.

Aujourd'hui les navires ne dépassent pas Cuemby, parce qu'à partir de ce point la navigation n'est possible que par les grandes eaux.

Nous rencontrons un bel affluent de gauche, le rio Guamès, qui prend sa source dans une *cocha*, c'est-à-dire un lac situé près de Pasto.

« L'exploration de cette rivière serait très intéressante, dit mon collègue André, parce qu'elle pourrait servir à l'établissement d'une voie de communication entre une ville des Andes et l'océan Atlantique. Les

L'orage (voy. p. 156). — Dessin de Riou, d'après un croquis du docteur Crevaux.

quinquinas venant de Pasto sont obligés de faire un long chemin par terre, qui est très onéreux pour gagner le rio Guineo au point où il commence à être navigable. »

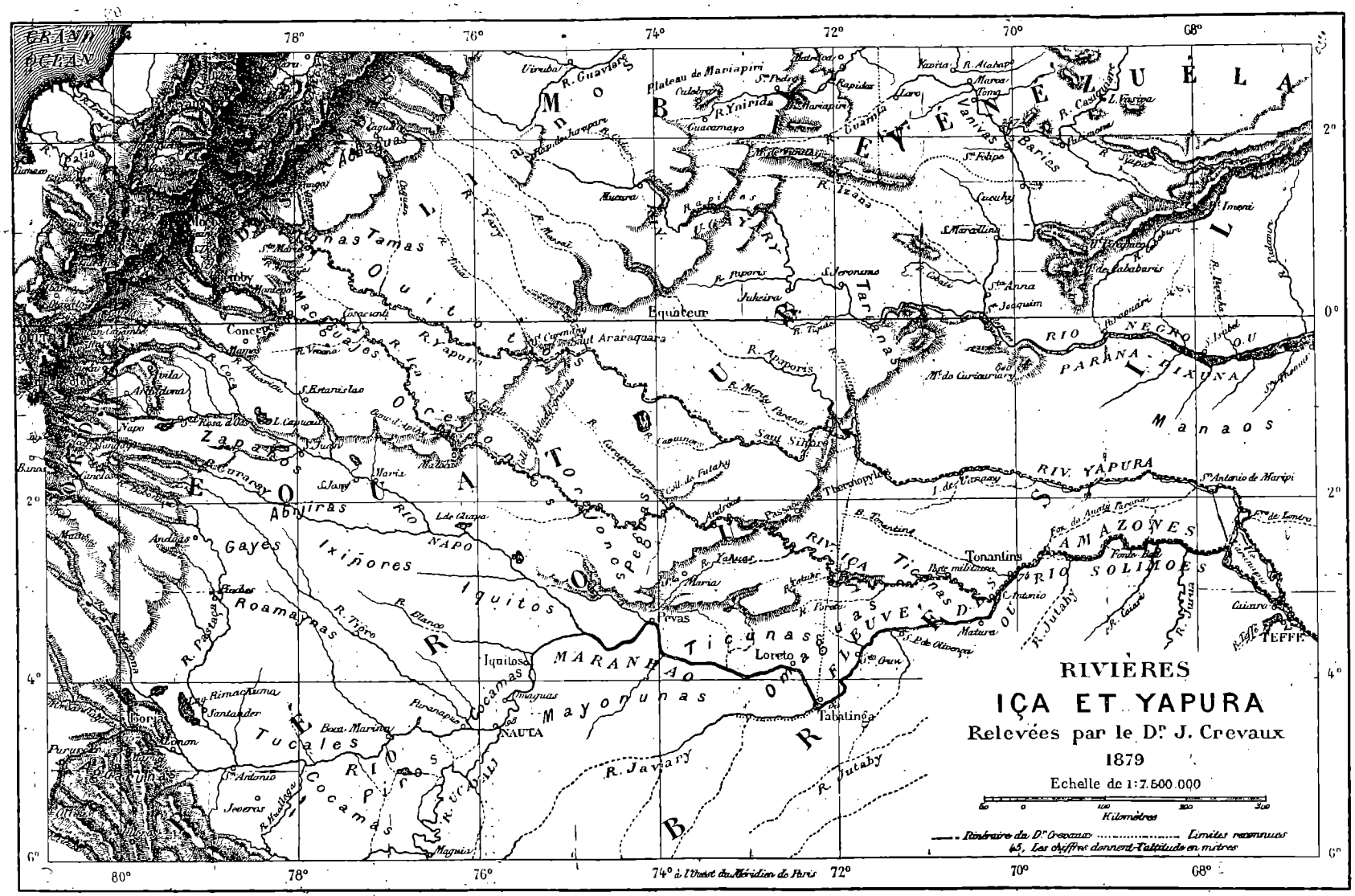
Santa Cruz a remonté plusieurs fois le Guamès jusqu'à trois jours de marche, en un point où l'on trouve une vingtaine d'Indiens. Il prétend qu'en amont la navigation est très difficile à cause des chutes et des rapides.

De ce village indien Santa Cruz a gagné plusieurs fois le rio San Miguel par un sentier qui se dirige généralement vers le sud. On atteint cet autre affluent de l'Iça à un village qui est à huit jours de canotage en remontant depuis l'embouchure. De là on gagne le Napo et on arrive dans l'Amazone un peu en aval d'Iquitos.

Les Colombiens qui ont gagné le Brésil par le rio Iça reviennent toujours par cette route. Un vapeur les conduisant jusqu'à la bouche du Napo, il ne leur faut qu'un mois pour atteindre le Guamès, tandis qu'ils en mettraient quatre pour remonter l'Iça en canot.

J'insiste sur cette route parce qu'elle peut simplifier considérablement le transit entre la Colombie et le Brésil. Je ne vois pas la nécessité des bateaux à vapeur pour le transport du quinquina; un grand radeau n'ayant qu'un homme à bord peut descendre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

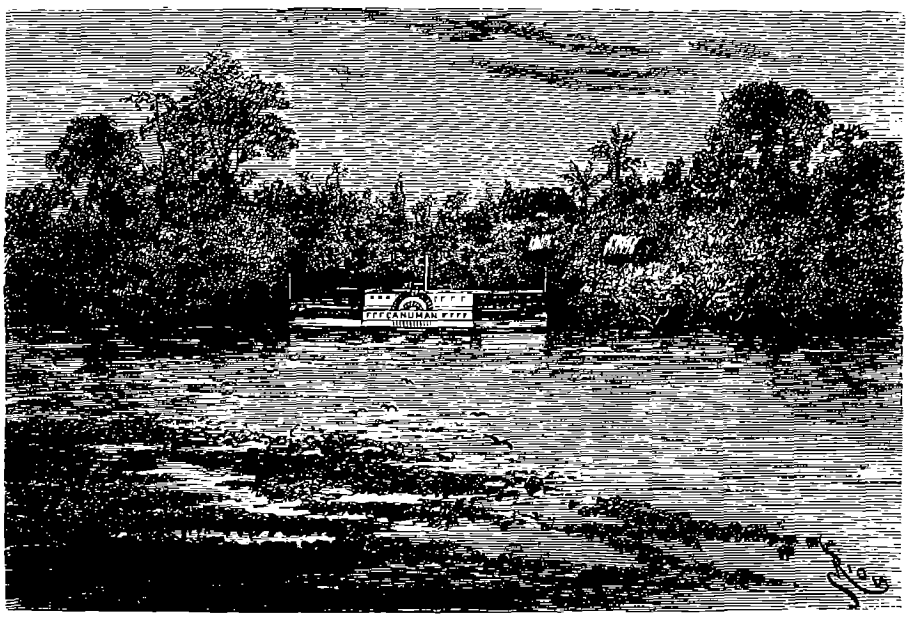
l'Iça sans la moindre difficulté en un mois, s'il navigue jour et nuit, puisqu'il n'y a pas la moindre chute. On décharge le quinquina à l'embouchure de la rivière, où les vapeurs qui sillonnent l'Amazone peuvent le charger.

Les hommes qui n'ont d'autre frêt que quelques objets manufacturiers qu'ils achètent aux Brésiliens prennent le premier vapeur remontant l'Amazone et gagnent rapidement la Colombie, tantôt en canot, tantôt par terre.

Le 20 mai, nous arrivons à un hameau composé de trois maisons qui servent d'abri au quinquina de la Compagnie Reyes. Elles sont élevées sur une petite colline qui surplombe la rive gauche.

Nous sommes bien accueillis par don Fernando et la femme de Montenegro, qui est une cuisinière accomplie. Dans la soirée, don Pedro me dit un mot à l'oreille : « Défiez-vous, me dit-il, des caresses du sieur Fernando; jamais vous ne sortirez des griffes de ce petit potentat, qui, en sa qualité de neveu des frères Reyes, est absolument maître du haut Putumayo. »

En effet, je veux partir le lendemain matin, mais il n'y a pas d'Indiens pour m'accompagner. « Vous



Le vapeur à Cuemby (voy. p. 152). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

partirez demain, me dit Fernando, je vous le promets. »

Je demande une pirogue, mais on assure faussement que toutes les pirogues sont occupées pour la journée.

Le lendemain, à dix heures, Montenegro, qui avait reçu quatre cents francs sur les mille francs que je lui avais promis, me dit qu'il ne peut pas partir parce que Fernando s'y oppose sous prétexte d'une dette. Je paye la somme séance tenante, et alors on me dit : « Montenegro ne partira pas parce que nous ne voulons pas. »

Que faire au milieu de ces coquins qui ont bu mon vin, mangé mes provisions? « A moi, Santa Cruz, Apatou! » Je saisis mon fusil, mon patron me suit l'arme au bras, et nous montons sur notre lourde pirogue, à l'ébahissement de don Fernando.

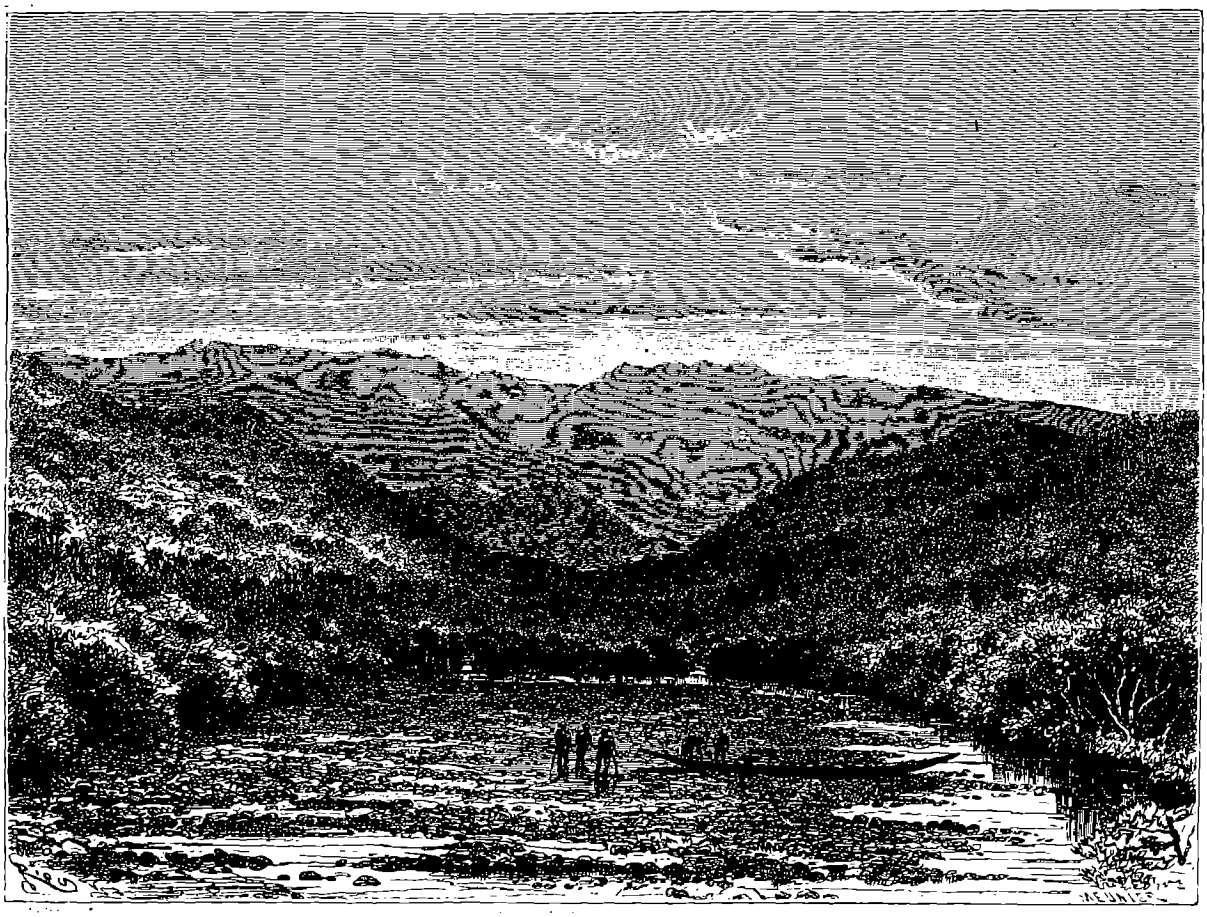
Deux heures après, nous atteignons un petit village où l'on a fait expédier les pirogues qu'on nous a refusées. Santa Cruz parle au vieux touchao chargé de les garder et lui dit : « Prends deux pirogues et viens avec nous par l'ordre de don Fernando. »

Le procédé n'est pas honnête, mais la guerre c'est la guerre.

Docteur J. Crevaux.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue des Andes, près de la plage du rio San Juan. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

DE CAYENNE AUX ANDES,

PAR M. JULES CREVAUX, MÉDECIN DE PREMIÈRE CLASSE DE LA MARINE FRANÇAISE[1].

1878-1879. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

DEUXIÈME PARTIE. — EXPLORATION DE L'IÇA ET DU YAPURA.

III

Une vue des Andes. — Le Guineo. — San José. — Orage. — De l'Iça au Yapura. — Espadrilles. — Rio Guineo. — Rio Picudo. — Un affluent du Yapura. — Le hameau Limon. — La rivière Caquéta. — Le Rémolino, qui ça, ça? — Achat de poules. — Accident déplorable. — Un métis blanc-noir. — Forêts du Yapura. — Deux jeunes Indiennes de la tribu des Tamas. — Renseignements sur le Yapura. — Les Carijonas. — Les sauts Cuemany et Araraquara. — Indiens anthropophages Ouïtotos. — Une tête dans une marmite. — Les pipes. — Trafic d'esclaves supprimé. — L'Amazone. — Départ pour Saint-Nazaire. — Résumé.

22 mai. — Nous laissons notre grosse pirogue et partons au lever du soleil. Inutile de dire que nous regardons de temps à autre derrière nous, non pas dans la crainte d'une attaque, mais de peur de nous voir dépasser par quelque canot qui informerait en amont d'autres agents de M. Reyes.

Nous marchons toute la journée et donnons sur une grande plage de cailloux au confluent du rio San Juan. De ce point on a un spectacle dont je ne pourrais me lasser. Ce sont les Andes avec leurs pentes abruptes. Le brave Apatou, qui n'avait jamais vu que les Tumuc-Humac, est frappé d'admiration devant ces colosses de la nature. Tout noir qu'il est, il me fait à ce sujet une question intelligente :

« Où va donc l'eau qui tombe de l'autre côté de la

1. Suite et fin. — Voy. t. XL, p. 33, 49, 65, 81, 97; t. XLI, p. 113, 129 et 145.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

montagne? n'y a-t-il pas une autre mer pour la recevoir? »

Il est ravi lorsque je lui apprends que nous ne sommes pas à plus de vingt jours de marche de l'océan Pacifique. Quelle tentation n'avons-nous pas de franchir ces montagnes au plus vite pour retourner en Europe à bord des jolis paquebots du Pacifique!

Mais ce n'est pas à nous de voir ces beaux pays qui ont été explorés par les Humboldt, les Boussingault et de nombreux voyageurs modernes. Notre tâche ingrate, aride ne commence qu'au point où les autres ont fini. A eux les grands spectacles de la nature, les belles montagnes, les pays salubres! A nous les terres basses et marécageuses.

Le 23, dans la journée, la rivière se divise en deux branches. Nous nous engageons dans le Guineo, cet affluent qui est le tiers du Putumayo.

La navigation devient difficile à cause de la faible profondeur des eaux. Il serait impossible de naviguer avec un canot à quille : notre embarcation touche à chaque instant sur un banc de sable ou sur des roches.

Nous passons la nuit à la belle étoile, dans nos hamacs suspendus au *pataoua*, tandis que mes Indiens couchent à l'abri de quelques feuilles de palmier enfoncées dans le sable et recourbées en arceau.

Si nous avons l'avantage d'une couchette plus molle dans nos hamacs, nous avons l'inconvénient d'avoir froid. Bien que le baromètre n'indique pas une altitude de plus de trois cents mètres et que nous soyons presque sous l'équateur, la température de l'air s'abaisse en passant au-dessus des montagnes glacées dont nous approchons chaque jour.

Nous marchons presque sans relâche.

Nous campons près d'un affluent appelé San José, sur une plage d'où l'on voit les Andes. Santa Cruz raconte qu'il y avait en face une habitation occupée par un Brésilien et un Colombien, qui se sont tués l'un l'autre à coups de couteau.

Après avoir mangé chacun la moitié d'un petit poisson, nous prenons un coup de cachasse et allumons la cigarette. Notre couche est bien dure : le sable est entremêlé de gros cailloux.

A la fin, mon patron, ne pouvant dormir, va se réfugier au milieu des bagages de la pirogue. A peine nous a-t-il quittés que le vent se lève; il faut nous cramponner aux feuilles de notre abri pour les empêcher de s'envoler. Le ciel devient noir, ce sont des éclairs, des coups de tonnerre incessants.

Le 25, à neuf heures du matin, nous arrivons au hameau de Guineo, qui est occupé par des magasins de quinquina.

« D'où venez-vous? nous demande l'agent de la Compagnie.

— De l'Amazone, répondons-nous.

— Et comment?

— Par un vapeur qui est arrivé depuis plus de dix jours. »

Ils ont vu passer, il y a cinq jours, un exprès qui devait prévenir M. Reyes, à Pasto, mais il s'est bien gardé d'annoncer l'arrivée du vapeur. Don Fernando, craignant les concurrents pour acheter la nombreuse pacotille apportée par les gens du vapeur, en a caché l'arrivée aux gens de Mocoa et de Pasto. C'était une des raisons pour lesquelles on nous empêchait de monter.

Ce garçon, mécontent de la mauvaise foi de son collègue, envoie une dépêche à ceux de Mocoa pour leur annoncer l'arrivée du vapeur.

Malgré ce bon accueil il ne faut pas nous attarder ici, car don Fernando commande en chef et nous avons à craindre l'arrivée d'un exprès de sa part qui empêcherait de nous fournir des porteurs.

Nous arrangeons mes bagages, qui sont assez volumineux, et le lendemain matin nous nous mettons en route pour passer des eaux de l'Iça dans celles du Yapura.

A six heures du matin, je chausse des espadrilles dont on me fait cadeau en me disant que c'est la chaussure adoptée par les gens du pays. Elle est composée d'une semelle en corde tressée que l'on fixe avec des cordons entre-croisés au devant du pied.

Je relève une grande montagne à l'ouest un quart nord, à une distance de deux heures.

A sept heures et demie, nous descendons le *barranca* et traversons les eaux froides du rio Guineo; nous n'avons pas d'eau au-dessus de mi-jambe, la navigation n'est guère possible en amont. Le sentier, qui est à peine indiqué, est encore fangeux; il faut marcher vite pour ne pas avoir le temps d'enfoncer.

Nous traversons plusieurs petites criques, parmi lesquelles nous citerons le rio Picudo, affluent de gauche de l'Iça, qui, d'après Santa Cruz, pourrait être descendu avec une très petite embarcation.

Je croyais trouver des collines au milieu de la route, mais le terrain est toujours plat; plus nous avançons, plus nous enfonçons dans la boue argileuse, et nous avons grand'peine à sortir nos espadrilles. Jamais je n'ai marché avec pareil entrain : je cours, je vole à travers la boue qui m'éclabousse des pieds à la tête; le *pirate des Andes* est obligé d'allonger ses grandes jambes pour me suivre. Nous dépassons tous les porteurs, partis deux heures avant nous.

Après avoir fait vingt mille pas, nous voyons le terrain descendre tout à coup ; la *quebrada* (crique) qui coule à nos pieds n'est plus tributaire de l'Iça, c'est un affluent du Yapura.

Nous nous arrêtons une demi-heure pour prendre un peu de café en attendant les retardataires. Suivant l'habitude des Indiens, je ne mange pas au milieu de la marche, je me contente d'un morceau de biscuit que je trempe dans l'eau d'une claire fontaine. En me lavant les pieds, je m'aperçois de deux fortes écorchures produites par les lacets; je quitte ces

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chaussures inutiles et continue la route pieds nus.

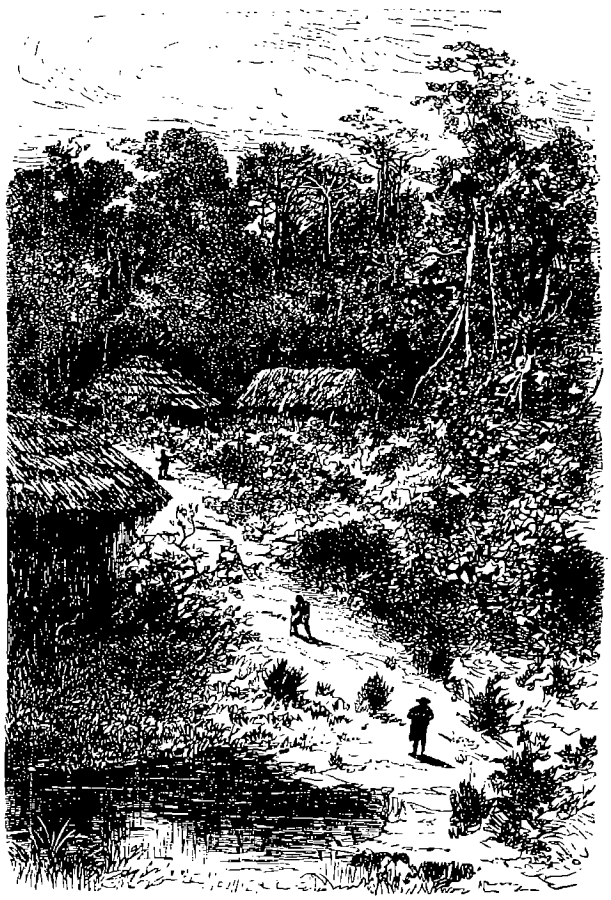
A trois heures, nous débouchons sur la place d'un hameau appelé Limon. Une église en chaume, trois huttes servant de magasins pour le quinquina, telle est cette capitale qu'on trouve indiquée sur beaucoup de cartes de l'Amérique du Sud.

Nous sommes à vingt kilomètres de la ville de Mocoa, un peu plus importante parce qu'elle est au centre d'une grande exploitation de quinquina.

On ne trouve rien à manger à Limon : on ne peut s'y procurer ni poisson, ni gibier, ni viande fraîche. Les travailleurs, qui gagnent cinq francs par jour, sont obligés d'en dépenser quatre pour acheter un peu de tafia et de la *carne seca*. On m'assure qu'à Mocoa le vin le plus ordinaire vaut dix francs la bouteille.

L'employé de la Compagnie nous reçoit bien, mais il déguste avec un peu trop d'avidité la cachasse que nous lui offrons, et la nuit il nous empêche absolument de dormir en faisant du punch avec Santa Cruz. Une querelle qui s'engage entre les deux buveurs pourrait devenir sanglante si nous n'étions là pour maîtriser leur fureur alcoolique.

Nous n'avons d'autres canots à notre disposition que ceux de la Compagnie, commandés par don Fernando. Santa Cruz, audacieux comme un brigand, demande des embarcations de la part de don Fernando lui-même. L'agent consent volontiers à nous conduire jusqu'à une habitation où nous trouverons d'autres embarcations; c'est tout ce que je demande : embarquons vite et partons [1].



Hameau de Guineo. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

Après deux kilomètres parcourus en quelques secondes dans la petite rivière de Churugaco, nous débouchons dans le Caquéta. Cette rivière, qui vient de sortir des Andes, n'est pas profonde, mais elle est si rapide qu'on entend au fond de l'eau un bruissement, des crépitations qui sont produites par de petites pierres qui roulent. La navigation en pirogue n'est pas des plus faciles; il faut toute l'habileté d'Apatou pour se lancer au milieu d'une volute que forment les eaux furieuses arrêtées par des roches du fond.

Après deux heures de canotage, nous atteignons Paca-Yaco, habité par deux familles de bons Indiens qui parlent le quichua, c'est-à-dire la langue des Jucas. A chaque instant ils disent : *Aréca, aréca,* ce qui sans doute veut dire oui. Ce mot nous rappelle *aoca*, qui est employé dans le même sens par les Oyampys.

Ces gens nous fournissent un peu de poisson, que nous savourons bouilli avec des bananes. Voilà deux mois que nous vivons de viande et de poisson salés. Apatou est pressé de quitter ces régions; il brûle d'envie de flécher des coumarous dans les sauts et de tuer des couatas.

Ne trouvant pas de canots, je triple la solde de nos convoyeurs pour qu'ils nous transportent un peu plus loin. Après beaucoup d'instances, je les fais partir le lendemain à midi.

Il a plu toute la nuit, le courant est très rapide; nous continuons à entendre un bruit de grêle ou de sel crépitant, produit par l'entrechoquement des cailloux au fond de la rivière. Je suis ravi de voir nos pirogues voler comme des flèches; deux jours de cette marche vont nous éloigner tellement des sources du Caquéta que mon escorte ne pourra plus songer à nous abandonner. Dans l'impossibilité de battre en retraite, il faudra qu'il aille de l'avant à tout prix; le succès de ma mission n'est pas loin d'être assuré. Morts ou vivants, nous descendrons depuis les sources jusqu'à la Broche, un des plus grands affluents de l'Amazone.

Apatou néglige les dangers du canotage pour gagner en vitesse. De temps à autre il se lève, il cherche l'endroit où la surface de l'eau paraît plus haute. « C'est là, dit-il, qu'est le courant. » Il change sa pagaye de main, et, donnant quelques coups vigoureux, il sort des eaux calmes pour s'engager dans le clapotis des vagues. Mes hommes ont peur; je reste impassible pour une seule raison : c'est que j'ai une con-

1. J'ai reçu à Paris une lettre de M. R. Reyes, regrettant vivement la conduite de son représentant à mon égard. Il profite de cette occasion pour déclarer que, si j'ai la chance d'arriver au terme de mon entreprise, je pourrai dire que je suis le premier blanc qui ait parcouru le Yapura dans toute son étendue.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fiance illimitée dans l'habileté de mon audacieux pilote.

Vers trois heures, le patron de l'autre pirogue nous propose d'arrêter, sous prétexte que l'eau est trop forte pour franchir aujourd'hui le *Rémolino* de Ouassi-Panga. « Qui ça, ça? » demande Apatou. Je lui explique qu'il s'agit d'un tourbillon où l'eau bouillonne et fait des vagues.

Il recommande à l'homme qui est devant de bien s'asseoir et de pagayer fort, puis, enfonçant sa pagaye dans l'eau jusqu'à la poignée, il donne trois coups vigoureux, et nous voilà lancés dans un canal étroit, entre des berges taillées à pic, où l'eau s'engouffre et tressaille en formant des vagues.

L'homme de l'avant fait un faux mouvement, et, bondissant par le travers, remplit la pirogue à moitié. « Pagaye, pagaye! » dit Apatou.... Nous courons comme la flèche, et bientôt nous atteignons une eau calme comme celle d'un lac.

En attendant l'arrivée du deuxième canot pour vider l'eau, une partie s'en va en soulevant légèrement la pirogue; je rejette le reste avec une calebasse. C'est l'affaire de quelques minutes. J'ai vidé tant et tant d'eau au moyen du *couï* traditionnel des créoles de la Guyane, que je vais presque aussi vite qu'avec une pompe. Ce travail machinal que je fais continuellement en voyage ne m'empêche en rien de faire mes relevés à la boussole, et je diminue les charges d'un équipage qui est toujours réduit à la plus simple expression.

Bientôt la grande pirogue arrive; elle a fait comme nous, elle s'est remplie à moitié.

Vers deux heures, nous apercevons un canot accosté à la rive, qui est presque partout submergée; nous voyons sur un petit tertre à fleur d'eau un Indien et sa femme qui allument du feu, tandis que deux poules paissent en liberté dans cet îlot qui n'a pas plus de trois mètres de diamètre.

Où vont ces voyageurs avec leurs poules? Ils m'informent qu'ils sont en marche pour Limon, où ils vont échanger leurs poules contre des couteaux. Nous nous empressons d'acheter cette volaille et nous remontons dans nos embarcations. Bientôt nous trouvons un endroit où la berge s'élève d'un pied au-dessus de l'eau. Nous devons nous y arrêter, car la nuit approche et peut-être irions-nous bien loin pour trouver un autre point favorable.

Il pleut dans la soirée; l'eau monte si rapidement que vers dix heures nous ne sommes plus qu'à cinq centimètres au-dessus du niveau de la rivière. Nous sommes obligés de remettre nos bagages dans les canots et de nous tenir prêts à embarquer.

Après une nuit d'insomnie, non seulement à cause de la pluie, mais encore des moustiques, nous nous endormons tous d'un profond sommeil un peu avant l'aube.

Au réveil, je vois ma pirogue pleine d'eau. Le retrait rapide de la rivière est la cause de cet accident, qui est très grave, plus terrible que tout ce que nous avons jamais éprouvé, car mes trois chronomètres sont complètement avariés.

Partis de bonne heure, nous arrivons avant midi à une habitation appelée Yura-Yaco, du nom d'un bel affluent de gauche qui se trouve un peu en amont. Le Yura-Yaco est, dit-on, navigable à huit jours de canotage en remontant; ses sources sont dans l'État de Tolima (Colombie), où l'on élève du bétail.

Le chef de l'habitation est un métis blanc-noir et Indien. Ce pauvre homme, qui, par une amère dérision, s'appelle Fortunato, est hideux à voir. Sa figure, ses mains et ses pieds sont parsemés de taches blanches et noires qui le font ressembler à un cheval pie. Ici le pigment, c'est-à-dire la matière colorante, a complètement disparu, et la peau, qui est insensible à ce niveau, est blanchâtre comme une vieille cicatrice. A côté la peau présente la teinte noire bleuâtre d'un fourneau de fonte frotté avec de la plombagine.

La femme de Fortunato, qui a trente ans de moins que son mari, est une blanche de race pure, qui serait charmante si elle n'était frappée elle-même de cette affreuse affection cutanée que les indigènes appellent *caraté* et que nous croyons être du *vitiligo*.

Les enfants, qui sont d'ailleurs très gentils, présentent les couleurs de peau les plus variées; deux petites filles sont absolument blanches, tandis qu'un garçon a les cheveux crépus d'un mulâtre. Le père rougit d'orgueil lorsque Santa Cruz lui dit que ses filles lui ressemblent *como un huevo a otro* (comme deux œufs).

Le *caraté* n'existe pas dans le Caquéta seulement; nous l'avons observé chez les Ticunas du Javari, quelques Indiens de l'Iça, et un malheureux blanc, qui, après quatre mois d'excursion dans cette rivière, n'osait plus rentrer en Colombie sous prétexte qu'il ressemblait à un gros poisson, le bagre (*el bagre*) du rio Magdalena.

Je crois qu'une des causes de cette affection réside dans les piqûres des pions, qui ne cessent d'enfoncer leurs dards venimeux dans la peau de la figure et des extrémités. Déjà le dos de mes mains est si noir qu'à une faible distance on pourrait croire que je porte des gants. C'est que les gouttelettes microscopiques de sang qui restent au niveau de chaque piqûre sont si rapprochées qu'elles semblent se confondre.

La bonne femme de Fortunato est une cuisinière qui serait digne d'accompagner un empereur voyageant dans les forêts de l'Amérique du Nord. Elle nous prépare des bananes frites à la graisse de pécari, que je trouve supérieures aux pommes de terre soufflées que savourent les princes de la terre d'Europe. Son mari, qui s'engage à m'accompagner jusqu'à la chute Araraquara, me demande un jour de liberté pour faire ses préparatifs: ce que j'accepte volontiers.

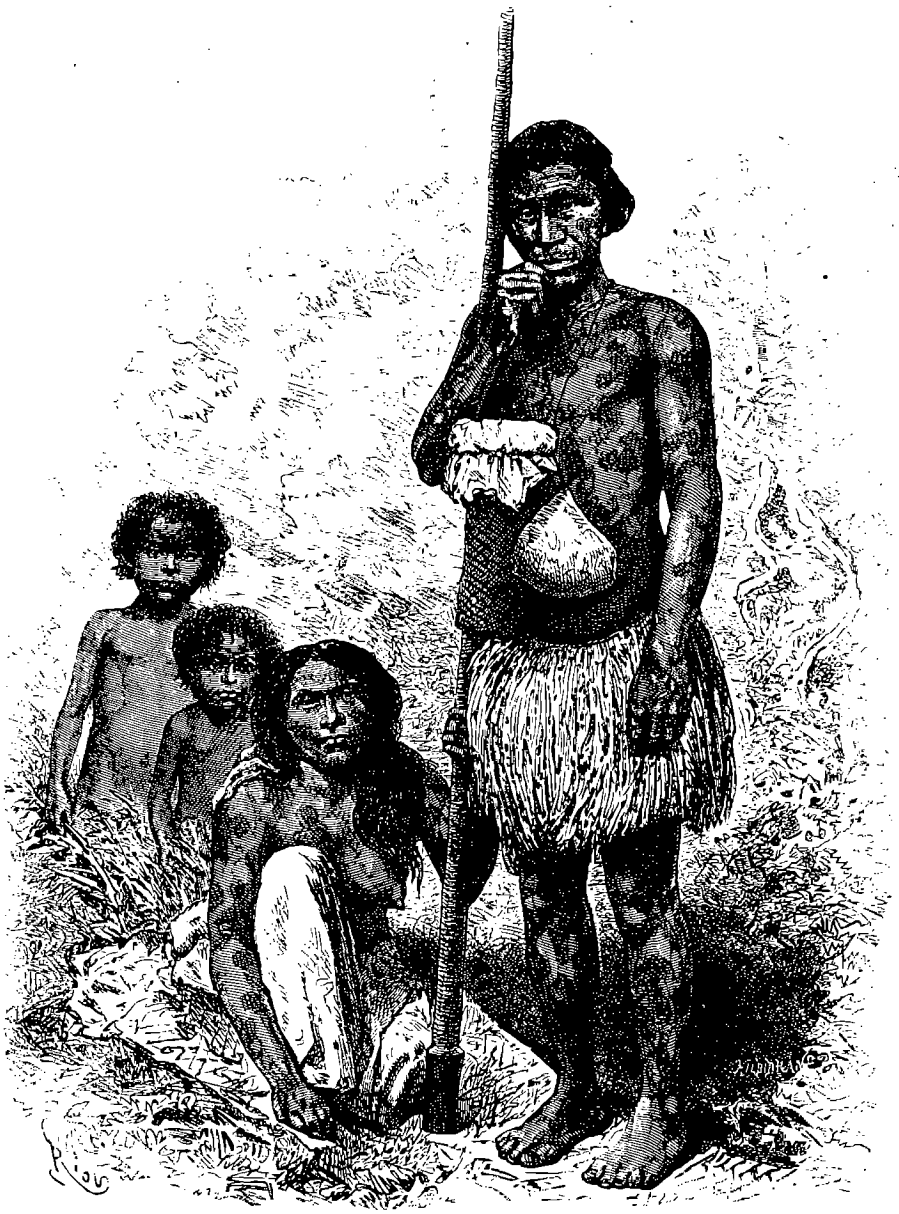
Nous nous mettons en route avec deux canots. Suivant mon habitude je monte le plus petit, avec le fidèle Apatou, deux Indiens Carijonas et le vieux Fortunato. Ce dernier ne pouvant pagayer à cause de l'état déplorable de ses mains, je le place sur un petit

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

banc devant moi en lui indiquant pour travail de vider l'eau et de m'indiquer les noms des îles et des affluents que nous allons rencontrer. J'éprouve quelque peine à m'habituer à cette figure aussi repoussante que celle d'un lépreux, mais cet homme m'est tellement indispensable qu'il faut que je l'envisage de bonne grâce.

Bientôt la rivière, s'élargissant, commence à serpenter en formant de grands arcs dont la corde est représentée par un canal étroit que les gens de l'Amazone appellent *parana* et les Espagnols *brazuelo*.

Les rives basses ne présentent pas d'endroits convenables pour camper. Il va faire nuit; nous devons nous arrêter sur la pointe d'un îlot qui est recouvert



Fortunato et sa famille. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

de balisiers comme tous les terrains marécageux. Apatou fauche ces grandes feuilles avec son sabre et fait une litière sur laquelle nous étendons nos couvertures. Il serait plus salubre de coucher dans un canot, mais mon embarcation est si petite que je ne peux m'y étendre. Mes pieds heurtent à chaque instant un obstacle, et mes petites blessures, ravivées par les moustiques, ne peuvent se guérir. D'ailleurs ma présence au milieu de l'équipage est indispensable: mes gens ne sauraient murmurer en me voyant partager toutes leurs misères.

1er juin. — N'ayant pu faire de feu à cause de l'humidité du sol, nous avons dû nous coucher sans autre aliment que de la cassave et un peu d'alcool dédoublé avec l'eau de la rivière. Santa Cruz, qui montre une énergie admirable, se lève à quatre heures

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et demie et va chercher un terrain propice pour faire bouillir un maigre échassier tué la veille.

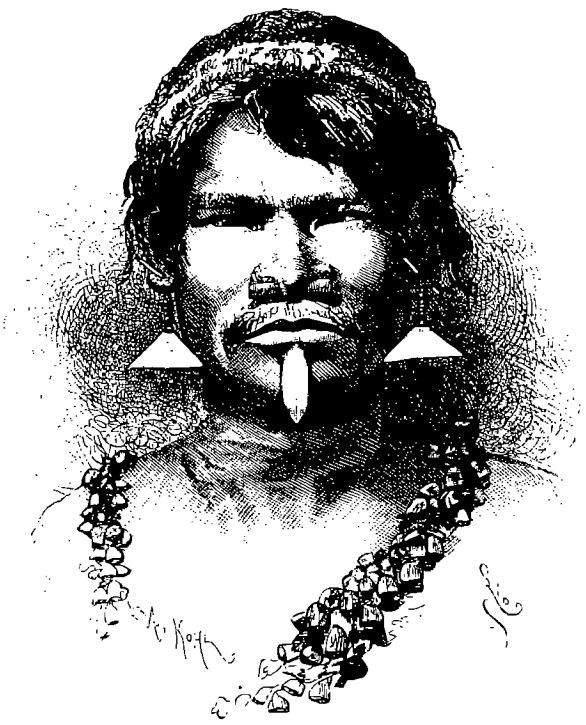
Je voudrais quitter ce poste affreux avant le jour, mais j'ai besoin de clarté pour faire mon tracé à la boussole, que je veux exécuter sans la moindre lacune. A six heures, en faisant une tournée pour voir si nous ne laissons pas quelque bagage à la traîne, j'aperçois un gros serpent boa qui a sans doute passé la nuit à dix pas de nous. Apatou m'avait prévenu qu'il y avait quelque mauvaise bête par là, car il avait perçu une odeur musquée désagréable.

Nous arrivons vers neuf heures à une petite habitation appelée *Kinoro*. Quelle n'est pas notre surprise en voyant autour d'une hutte une vache, deux moutons et de nombreux cochons!

Le nommé Bernarbé Cabreiro, fuyant une révolution, a descendu le Yura-Yaco avec sa femme, ses enfants et ses animaux domestiques. Il avait un bœuf, mais il l'a tué parce qu'il manque de pâturage.

Le Yapura comme l'Iça est partout recouvert d'une forêt sans limite. J'achète un petit cochon au prix de huit francs, et six œufs à raison de cinquante centimes la pièce.

Je vois dans l'habitation deux jeunes Indiennes de la tribu des Tamas qui viennent du rio Caguan. Elles ont un air de famille très frappant avec les femmes de la Guyane. De plus, elles ont des habitudes que nous avons observées chez les Galibis; ainsi elles portent une grosse épine noire dans le lobule du nez et une autre dans la lèvre inférieure. L'une d'elles est occupée à broyer du maïs avec une grosse pierre ayant tout à fait la forme d'un croissant; cet ustensile de ménage est commun dans l'Iça, où je m'en suis procuré un bel échantillon que j'ai expédié par le *Canuman*. J'ai trouvé une même pierre aux environs de la ville de Para, où elle était employée par les anciens indigènes.



Indien Carijona. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

Le nommé Cabreiro me donne sur le Yapura quelques indications qui me sont d'ailleurs confirmées par mon guide. Les pluies commencent au mois de mars et durent jusqu'en août. La crue de la Saint-Jean (21 juin) est réputée pour sa violence. En août et en septembre la navigation en pirogue est parfois gênée par un vent très fort qui soulève des vagues.

Nous arrivons vers midi à un petit hameau composé de trois huttes, où se trouvent des Indiens appelés Carijonas, qui vivent sous la direction d'un agent du gouvernement colombien.

Ce corrégidor, c'est ainsi qu'on l'appelle, est chargé de la direction de tous les habitants du Yapura; mais, n'ayant à administrer que deux petites familles d'Indiens et quelques mulâtres disséminés vers les sources, il s'occupe à récolter du caoutchouc, de l'ivoire végétal et du cacao, qu'il échange contre de petits couteaux et du calicot. Il est atteint d'une tumeur du pied que les créoles de la Guyane appellent *crabe*. Ayant eu l'occasion de guérir un nègre après l'extirpation, je propose le même traitement; mon hôte accepte, et, sortant un bistouri, je l'opère séance tenante. Il y a une forte hémorragie, mais je l'arrête facilement avec une cautérisation au fer rouge.

Le corrégidor, embarrassé pour récompenser mes services, manifeste le regret de ne pouvoir m'escorter à quelques journées de canotage. « Je n'ai pas besoin de vous, lui dis-je, autorisez-moi seulement à recruter deux hommes parmi vos Indiens. » Il me répond : « Faites ce que vous voudrez. »

A ce moment Santa Cruz vient m'informer que le couata qu'il a tué en route est déjà cuit; il est bien gras, bien dodu : nous allons faire un repas exquis. Je descends de la hutte, bâtie sur pilotis comme celles des Indiens de l'Oyapock, et je vais rejoindre mon équipage qui fait bouillir la marmite à l'ombre d'un gros arbre sur le bord de la rivière.

Apatou vient au-devant de moi avec un air radieux; c'est qu'il vient de faire une grande découverte : les Indiens Carijonas appellent le feu *tata* et l'eau *touna*. C'est tout à fait le même langage que dans l'intérieur de la Guyane.

Ces gens, qui ont un air de famille très frappant avec les Roucouyennes, sont ravis de nous entendre parler leur langue; je donne à chacun un sabre, une hache, un couteau et quelques mètres de calicot, et ils s'engagent à me suivre jusqu'à une grande chute appelée Araraquara.

Un de ces hommes porte des ornements absolument semblables à ceux que j'ai vus chez les Indiens Macusis de la Guyane anglaise et les Roucouyennes. Ce sont des pendants d'oreilles en argent en forme de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

triangle, et une languette de même métal fixée à la lèvre inférieure. Ces objets ont été fabriqués avec des pièces de monnaie. Les Roucouyennes font les mêmes parures avec des morceaux de fer-blanc. Les boîtes de sardines que j'ai transportées dans le haut Maroni ont été transformées en pendants d'oreilles qui se sont répandus chez tous les indigènes de la Guyane.

J'ai dit que les Roucouyennes trouvaient l'idéal de l'élégance dans la proéminence du ventre, et qu'ils se recouvraient l'abdomen de nombreuses ceintures pour en augmenter le volume. Les Carijonas remplacent les ceintures en poil de couata par des cercles en bois réunis par des lianes. Cette espèce de cuirasse recouvre l'abdomen jusqu'à la base de la poi-

Indiens Carijonas. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

trine, et à l'avant tombe un petit tablier en écorce. Ce vêtement incommode se porte jour et nuit jusqu'à usure complète.

Je veux m'en procurer un, mais c'est très difficile, parce qu'il est impossible de le sortir sans le couper. Enfin un jeune homme, séduit par une belle ceinture rouge que je lui offre en échange, fait tous ses efforts pour sortir de cette véritable carapace. Après une heure de contorsions qui rappellent la langouste sortant de son enveloppe calcaire, j'obtiens ce vêtement, qui figure aujourd'hui dans ma collection.

Dans la soirée, les femmes font griller des graines de cacao et les écrasent avec une grande pierre en forme de croissant que nous avons déjà mentionnée. En ajoutant un peu de jus de canne à sucre, nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avons du chocolat, que je trouve préférable au meilleur que j'aie dégusté en Europe.

2 juin. — Nous nous mettons en route vers huit heures. J'ai un superbe équipage : sept canotiers, dont trois dans ma pirogue ; avec Santa Cruz et Fortunato nous sommes en tout dix hommes armés de deux fusils, d'un petit revolver, d'arcs pour flécher le poisson, et de sarbacanes pour tuer les singes avec de petites flèches empoisonnées.

J'ai fait embarquer les deux Carijonas dans mon canot pour avoir l'occasion de causer avec eux et de pouvoir établir un parallèle entre leur langage et celui de mes amis les Roucoueynnes.

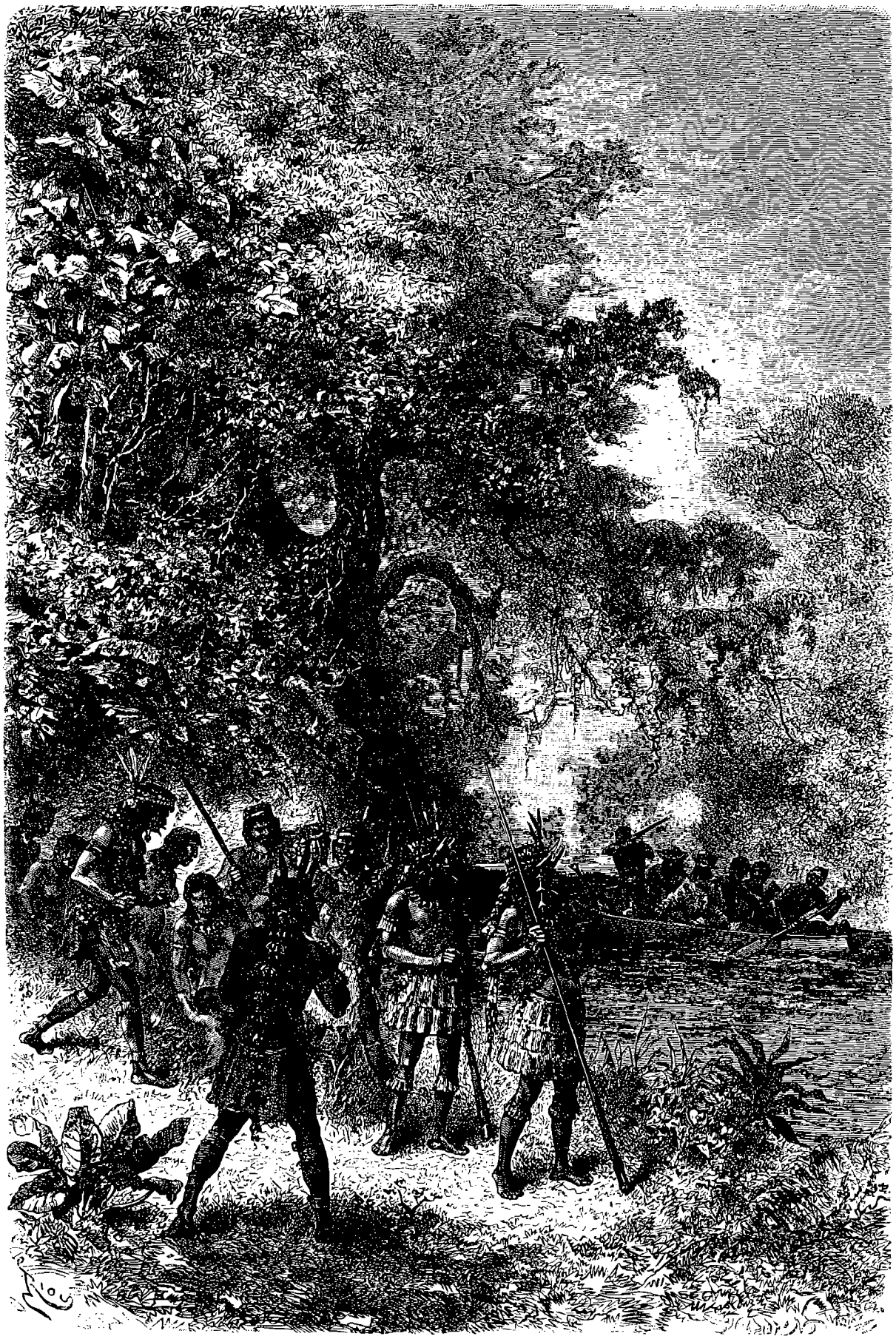
Il pleut dans la matinée, mais cela ne nous em-

Indien Coreguaje (voy. p. 170). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

pêche pas de naviguer ; au plus fort du grain je me mets à couvert sous un *pamacari*, c'est-à-dire sous une natte en feuilles de palmier disposée sur des arceaux. Pour ne pas être mouillé, Apatou quitte sa chemise et me prie de la cacher.

Bientôt nous rencontrons deux canots montés par des Indiens peints au genipa comme les indigènes de la Guyane : ce sont des Carijonas. Mon canot s'approche résolument de l'un d'eux, tandis que l'autre prend la fuite. Dans ce dernier je distingue une pauvre femme absolument nue qui porte un enfant dans un petit hamac ; les Indiens de mon canot causent avec leurs compagnons et je m'aperçois qu'ils se traitent entre eux de *calina*. Nous sommes frappés d'entendre ce mot qui est constamment employé par les Roucouyennes pour désigner leurs compagnons,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Arrivée chez les Coréguajes (voy. p. 170). — Dessin de Riou, d'après le texte et une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

c'est-à-dire tous les individus de race indienne.

Pourquoi donc l'autre canot s'est-il sauvé? C'est que la femme que nous avons aperçue vient d'accoucher. Si le nouveau-né voyait un blanc, il tomberait malade et ne manquerait pas de succomber. Apatou me dit que ce préjugé existe chez tous les Indiens de la Guyane; une femme, récemment accouchée, refuse obstinément de montrer son enfant aux nègres aussi bien qu'aux blancs.

La malheureuse est exposée à la pluie sans vêtement; c'est que, chez les Carijonas comme chez les Roucouyennes, une femme qui vient d'être mère est condamnée à la nudité pendant quelques jours.

Avec des usages pareils qui pourrait s'étonner de la disparition rapide des indigènes de l'Amérique du Sud?

Est-il au monde des gens assez cruels pour faire naviguer une femme une heure après ses couches? Quant aux enfants à la mamelle qu'on entraîne dans de lointaines expéditions, ne sont-ils pas voués à une mort certaine?

A midi, nous passons devant un grand affluent qui ne mesure pas moins de la moitié du haut Caquéta : c'est l'Otéouassa. En remontant cette rivière on trouve deux grandes huttes d'Indiens Coréguajes établis à deux jours de l'embouchure. A une semaine de navigation on rencontre quelques gens civilisés qui exploitent le quinquina.

A une heure et demie, nous passons devant une île appelée Couay; remarquons que ce nom sert à désigner le palmier miritis dans la langue des Carijonas comme chez les Roucouyennes.

A deux heures, nous nous arrêtons quelques instants près des îles Cosacunti, où se voit une hutte abandonnée par les Indiens Carijonas. En parcourant cette masure, je trouve un petit banc excavé absolument semblable aux sièges des Roucouyennes. Des sculptures grossières ont la prétention d'imiter un oiseau de proie, une espèce d'urubu, que les Carijonas aussi bien que les Roucouyennes appellent *atoura*. Cette espèce d'idole n'est pas seule : en regardant dans tous les coins, je trouve un morceau de bois spongieux taillé sous forme d'un homme aux jambes écartées, semblable à des dessins du Yary que j'avais pris pour des grenouilles. J'apprends que ces images grossières ont pour but d'éloigner les mauvais esprits, qui sont seuls redoutés par les indigènes du Yapura et des Guyanes.

Nous arrivons le 3 à l'embouchure de la crique Santa Maria, dans l'intérieur de laquelle se trouve un hameau d'Indiens Coréguajes. Santa Cruz, qui connaît d'autant mieux les Indiens que sa mère était de cette race, me dit qu'il produira un grand effet en partant en avant pour annoncer l'arrivée d'un *grand chef* (c'est moi) dont lui-même est le lieutenant.

Indien Coréguaje. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

A l'arrivée au pied d'une colline, j'aperçois une vingtaine d'Indiens, hommes et femmes, qui nous attendent au débarcadère. C'est le moment de faire une démonstration. Apatou tire une salve de quatre coups de fusil.

Dans la soirée nous assistons à des danses que je vois avec le plus vif intérêt, cherchant un rapport entre les usages de ces Indiens et ceux de la Guyane. Apatou est ravi lorsqu'il reconnaît un air que nous avons entendu chanter dans le Yary et le Parou. « Tout ça mèmes moun, » dit-il. Je suis de son avis; plus je vais, plus je trouve de rapprochements entre les indigènes du Yapura et ceux de la Guyane. Je commence à croire qu'ils appartiennent tous à une même famille.

Le chef, qui a bu le *yahé*, une liqueur enivrante faite avec une écorce macérée dans l'eau, donne une consultation à un de mes hommes qui est malade. Ce médecin-sorcier opère de la même façon que les *piays* de la Guyane; il aspire le mal et le chasse en soufflant comme un cachalot et en criant : *Sho.... sho.... sho!...* Apatou me dit : « Tous Indiens mêmes. »

Ce qui nous a frappé surtout dans cette cérémonie, c'est un chant monotone ou plutôt un récitatif semblable à l'évangile du dimanche des Rameaux, et que nous avons entendu souvent répéter par les piays de la Guyane.

Je fais une collection de très jolies couronnes de

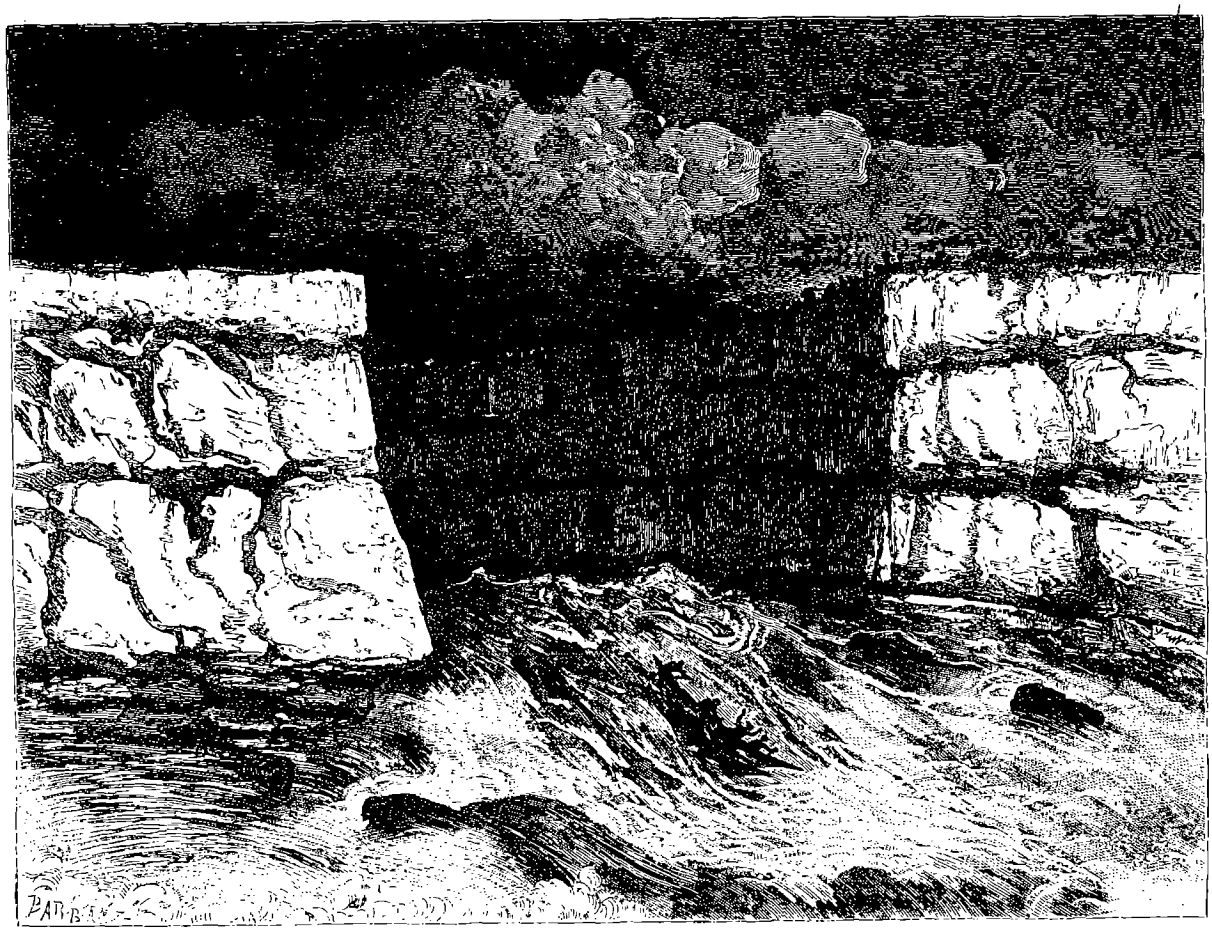
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plumes qui portent à l'arrière une longue traîne composée de queues d'oiseaux.

J'ai fait remplir un album de dessins originaux des Coréguajes et des Carijonas; ils ont la plus grande analogie avec ceux que nous avons recueillis en Guyane.

A l'instar des Roucouyennes, les Carijonas ne partent jamais en voyage sans se peindre au roucou et au genipa. J'obtiens sur ces matières colorantes des indications *de visu* qui m'avaient échappé en Guyane. Pour préparer le roucou, on jette les graines dans un récipient contenant de l'eau et on les écrase avec un pilon. Le liquide est passé sur un tamis et reçu dans une marmite que l'on met sur le feu. On remue avec une cuiller, et au bout de quelques heures on obtient une pâte épaisse, rouge, légèrement huileuse, avec laquelle on forme des pains analogues à ceux que les créoles font avec le *cacao*.

On trouve un petit bâton de roucou dans toutes les pagaras des Indiens Carijonas. Lorsqu'ils veulent s'en servir, ils s'enduisent la paume des mains avec de l'huile de carapa qu'ils frottent sur le bâton de roucou. La couleur se dissout bien vite dans la matière grasse et il suffit de passer la main sur le corps pour devenir rouge comme un crabe ou un soldat anglais.



Le saut Cuemany (voy. p. 172). — Dessin de Riou, d'après un croquis du docteur Crevaux.

Ce sont les femmes qui peignent leurs maris, et, quand elles ont fini, elles se barbouillent tout le corps avec le restant de la couleur.

Ayant demandé à un Indien pourquoi ils se peignaient ainsi, il me dit que c'était pour se tenir chaud.

Le 7 juin, j'aperçois la tête d'un sentier sur la rive droite; nos cœurs palpitent à la seule idée que nous allons rencontrer des êtres humains. Nous ne voyons pas d'abatis dans les environs : c'est que le village est dans l'intérieur de la forêt.

« Allons, Apatou et Santa Cruz, prenez vos fusils et cherchez des habitants. »

Je voudrais les accompagner, mais les blessures de mes pieds, envenimées par les piqûres des pions et des moustiques, m'empêchent absolument de marcher.

« Ne craignez rien avec vos fusils, moi je garderai le canot avec mon revolver. »

Dix minutes après, voilà l'expédition qui revient sans avoir rien vu. Pendant ce temps je suis allé jusqu'à l'autre rive, où j'ai trouvé derrière un îlot un tronc de palmier évidé, qui ressemble à une auge plutôt qu'à une embarcation. Elle doit appartenir à des gens bien arriérés, puisqu'ils n'ont que des haches en pierre pour creuser leurs canots.

La large piste aboutit au rivage, l'habitation ne doit pas être bien éloignée.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Allons, camarades, vous n'avez plus de vivres, il faut en trouver à tout prix. »

Je saute à terre, et en route!

Tout le monde me suit, à l'exception de trois hommes qui gardent les canots.

J'éprouve de la peine à marcher au début, mais bientôt mes blessures s'échauffent, et j'avance d'un pied léger. Nous sommes partis vers deux heures et demie ; il y a peu de temps à perdre, car il faudra retourner au camp pour la nuit.

Vers trois heures, nous entendons un chant sonore du paraqua. Apatou s'arrête pour bien écouter; on entend *paraqua! paraqua!* dans deux directions. Ce sont des oiseaux qui s'appellent.... « Non, me dit Apatou, le deuxième chanteur n'est autre qu'un Indien. »

Marchons toujours, nous ne devons pas être éloignés de l'habitation; mais nous la cherchons en vain.

Le 11, nous rencontrons une petite chute où nous manquons de chavirer, à cause d'une panique de mes hommes qui n'ont pas la pratique de cette navigation.

Le 13, nous arrivons au saut Cuemany, que les indigènes considèrent comme infranchissable. Apatou s'engage, mais il manque de périr avec trois canotiers.

Ils ont couru un danger si sérieux qu'ils ont été forcés de jeter à la rivière les bagages et leurs vêtements. Mon *pirate des Andes* a été saisi d'une telle frayeur qu'il en devient malade.

Le 14 juin, à midi, nous rencontrons le grand saut Araraquara, ainsi nommé parce que les berges de la rivière sont si hautes que les aras y font leurs nids (*arara*, arara; *quara*, nid).

Il faut abandonner ma dernière embarcation et chercher un chemin par terre. Nous atteignons un grand plateau formé par un grès analogue à celui qu'on rencontre dans les Vosges. C'est au milieu de cette montagne que le Yapura a été obligé de se créer un passage; ses berges blanches, formées de roches fendues en long et en travers, ressemblent à des murailles élevées par des géants.

Les eaux mesuraient tout à l'heure une largeur de sept à huit cents mètres. Jugez quelle vitesse elles acquièrent tout à coup, en pénétrant dans un espace qui n'en mesure pas plus de cinquante à soixante.

Après un kilomètre de course vertigineuse, la rivière redevient calme. Je me demande si nous avons trouvé un port. Non, c'est un barrage, une chute au-dessus de laquelle les eaux éprouvent un moment d'arrêt, puis se jettent dans un abîme de trente mètres.

La marche est pénible et dangereuse, à cause des crevasses qui coupent la roche. Un de mes hommes tombe dans l'une d'elles avec une dame-jeanne de farine; il a la chance de ne pas disparaître, parce que le ventre de ce récipient l'arrête dans le précipice.

Parti en éclaireur avec Apatou. Nous marchons six heures sans trouver un sentier.

La nuit approche lorsque nous rencontrons une piste qui nous conduit au pied de la chute. Nous prenons un bain sur une plage de sable où les eaux, sortant du gouffre, forment des vagues comparables à celles d'une mer furieuse.

Nous allions nous coucher sans souper ; mais voici que nos compagnons arrivent successivement et apportent les vivres et les bagages.

N'ayant pas d'embarcation, je fais couper cinq arbres pour construire un radeau.

Nous n'avons pas fait trois heures de marche que j'aperçois un canot monté par trois Indiens appelés Ouïtotos[1]. Je les fais venir et ils offrent de me conduire à leur village.

Apatou, qui m'accompagne, remarque que les bancs de la pirogue sont d'un bois très lourd et portent une corde à l'extrémité. Ce sont de véritables massues avec lesquelles nos hôtes pourraient nous assommer en route. Nous mettons deux heures pour atteindre un village situé sur les bords d'une rivière appelée Arara.

Une grande agitation règne dans la tribu; les hommes font des gestes animés comme s'ils se querellaient, les femmes circulent avec précipitation, les enfants se sauvent dans le bois.

En entrant dans une maison, je remarque un maxillaire inférieur suspendu au-dessus de la porte, et quelques flûtes faites avec des os humains. Dans un coin, j'aperçois un tambour surmonté d'une main desséchée, recouverte de cire d'abeille.

Les hommes ont les bras et les jambes peints en noir bleuâtre avec du genipa, les lèvres et les dents en noir foncé avec la tige du balisier, et le bord des paupières en rouge vif avec du rocou.

Quelques-uns ressemblent à de vrais diables.

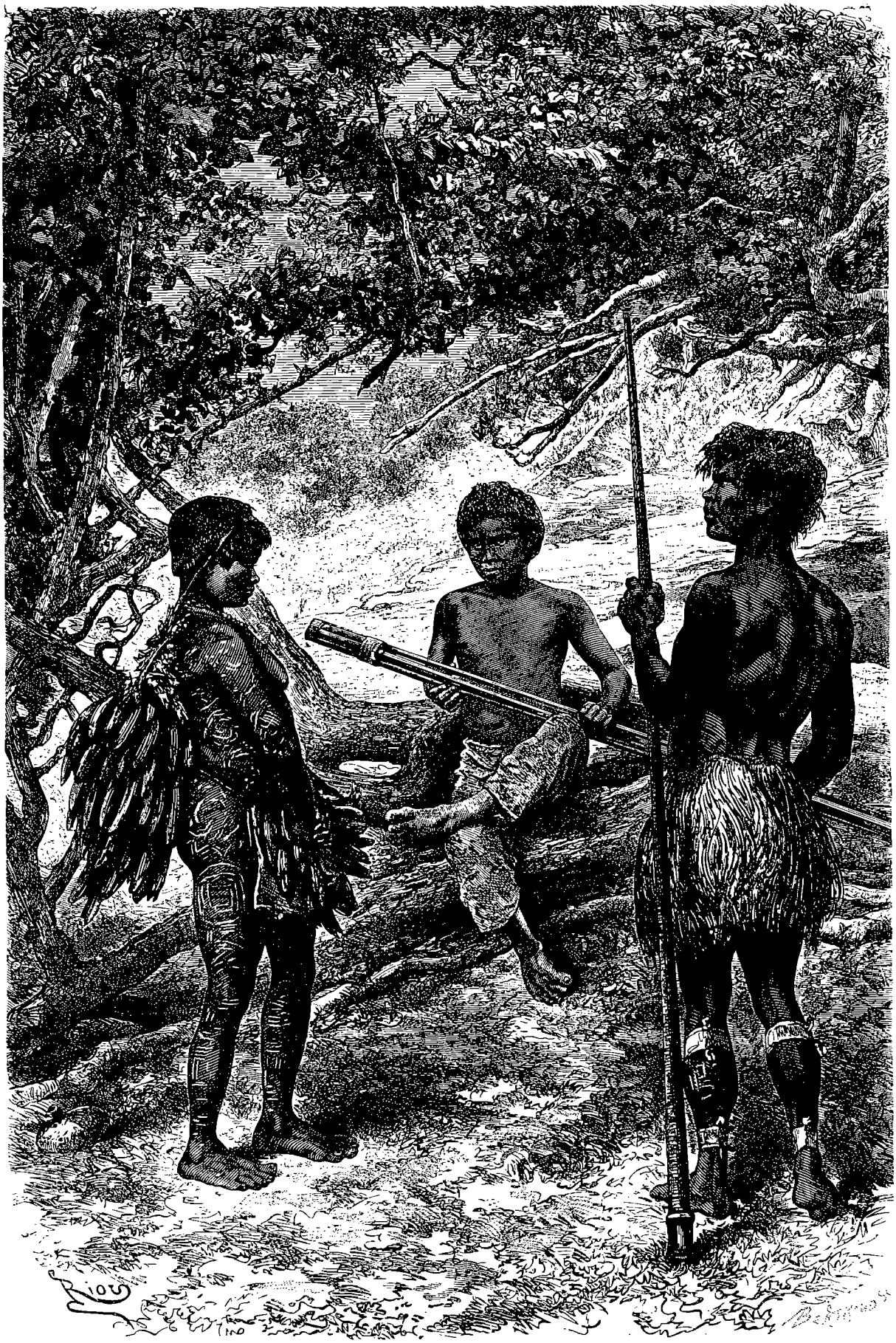
Les femmes ont tout le corps, à l'exception du cou, couvert d'une substance noire sur laquelle sont figurés des dessins blancs et jaunes. C'est une espèce de caoutchouc à la sortie de l'arbre, et qui devient noir au contact de l'air.

Ils l'étendent à l'état liquide et le saupoudrent, pendant qu'il durcit, avec des matières colorantes. Ils emploient pour les dessins blancs une argile semblable au kaolin, et pour les jaunes de l'amadou pulvérisé produit par certaines fourmis.

Les hommes ont une manière étrange de priser; la tabatière est formée d'un gros bulime dont la base est obturée par une aile de chauve-souris fixée avec du *balata* (gutta-percha). L'extrémité du cône porte un os creux par lequel on verse une poudre aromatique dont je ne connais pas la composition. Pour porter la poussière aux narines, ils se servent d'un insufflateur composé de deux os creux d'oiseau soudés avec du balata : une branche étant introduite dans la bouche et l'autre dans une narine, il suffit de souffler pour envoyer la poudre dans les parties les plus reculées de la muqueuse pituitaire. Telle est la manière d'opérer de l'égoïste; les gens sociables ont un autre appareil, ce sont deux os disposés en X. Les

1. Le mot *ouïtoto* signifie ennemi dans la langue des Carijonas et des Roucouyennes. Ces Indiens se désignent entre eux sous le nom de *macouchi, macuchi*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Indiens Ouïlotos (voy. p. 174). — Dessin de Riou, d'après des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

amis s'approchent et soufflent à l'unisson, ils s'envoient réciproquement la prise. Ces Indiens fument des cigares qui n'ont pas moins de quatre centimètres de diamètre et qui renferment un peu de tabac entouré avec des feuilles de bois-canon. Chacun aspire trois bouffées et passe le cigare à son voisin.

Pendant qu'Apatou surveille la maison, je vais faire une ronde dans l'abatis. J'aperçois une poterie contenant de la viande fumante. C'est la tête d'un Indien qu'une femme fait cuire.

Je n'ai guère envie de m'attarder ici; je fais entendre que je veux acheter un canot et rejoindre mon radeau.

Nouvelle agitation à mon départ. Deux chefs se querellent au sujet d'un jeune homme qui paraît étranger à la tribu. L'un veut le faire embarquer et l'autre le retient.

Enfin nous partons avec deux pirogues, et, portés par le courant, nous rejoignons bien vite nos compagnons. J'achète une des embarcations et fais démarer le radeau.

Nous sommes déjà en route, lorsque je vois un Indien blotti au milieu de mes bagages. Je le prie de s'en aller; il débarque, mais en m'adressant un regard singulier, que je ne comprends malheureusement que lorsqu'il est déjà loin, et fait des gestes de désespoir.

Je devine trop tard que ce jeune homme est un prisonnier que ces Indiens voulaient vendre. Il eût été très heureux de sortir des mains de ses ennemis pour venir avec nous.

Le 19, nous arrivons à un petit village de Carijonas.

Pendant la nuit arrive un des leurs qui paraît avoir la tête égarée par les dangers qu'il vient d'encourir.

Il voyageait avec deux hommes dans la rivière Arara, lorsqu'il fut surpris et fait prisonnier par les Ouïtotos. Séance tenante un de ses camarades fut attaché à un arbre par les mains et les pieds, et tué d'une flèche empoisonnée. Pendant le supplice, le malheureux pleurait comme un enfant, en disant : « Pourquoi me tuez-vous? » Les autres de répondre : « Nous voulons te manger, parce que les tiens ont mangé un des nôtres. » Ils passèrent une perche entre les pieds et les mains attachés, et transportèrent le corps à la plage comme un simple pécari.

La chair fut distribuée par le chef, qui envoya des morceaux aux tribus voisines.

Le spectateur de ces scènes horribles parvint à s'échapper pendant la nuit, et descendit la rivière dans un tronc d'arbre, qu'il évida avec une hache de pierre.

Le troisième prisonnier était le jeune homme que les Ouïtotos voulaient vendre. Qu'est-il advenu de ce malheureux?

Il y a tout lieu de croire qu'il n'a pas tardé à être égorgé.

La suite du voyage est des plus dangereuses et des plus pénibles. Le jour, nous avons les pieds dévorés par des mouches qui sucent le sang et laissent dans la plaie un venin qui occasionne de la tuméfaction et des ulcères. La nuit, c'est tantôt la pluie, tantôt les moustiques ou les Indiens qui nous empêchent de dormir.

Plusieurs fois nous sommes assaillis par des menaces et des provocations qui nous mettent hors de nous. J'ai grande peine à empêcher mes hommes de tuer quelques-uns de ces misérables. En maintes circontances j'ai moi-même beaucoup de peine à me contenir.

Le 22, un chef, qui m'a d'abord bien reçu[1], me somme inopinément de lui livrer mes bagages. Une telle audace me révolte, je le pousse contre la muraille.... Un de ses lieutenants me couche en joue, mais son arme s'abaisse rapidement devant le regard d'Apatou, qui se prépare lentement à lui envoyer une balle dans la tête.

Je punis l'arrogance de ces Indiens en les forçant à donner des fêtes en mon honneur. Ils se mettent à danser au coucher du soleil, mais, au lieu d'instruments de musique, ils portent les uns des sabres, les autres des flèches empoisonnées.

Vers dix heures, arrivent deux canots chargés d'Indiens qui viennent sous prétexte de danser.

Nous nous retirons à minuit dans une hutte que j'ai fait construire sur la rive, à portée de nos canots.

Les Indiens s'approchent pour nous attaquer vers quatre heures du matin; ils pensent que nous dormons d'un profond sommeil, mais en un instant nous sommes debout, le fusil en main, prêts à faire feu.

Devant cette attitude, le touchao et son lieutenant cachent leurs armes et font semblant d'aller se laver à la rivière.

Je vais à leur rencontre et les amène malgré eux dans ma hutte. Ayant confié ces deux otages à la garde d'Apatou, je dors paisiblement jusqu'au lever du soleil.

Ce chef, qui veut me traiter en vaincu sans combat, n'a pas moins de dix fusils, et autant de sabres de cavalerie, de véritables lattes de cuirassiers.

Bien que vivant à une distance de deux cents lieues de l'Amazone, il possède quatre coffres remplis de tous les objets qui servent à la vie civilisée.

Pourquoi donc ces sauvages de l'intérieur sont-ils mieux pourvus que les habitants de l'Amazone?

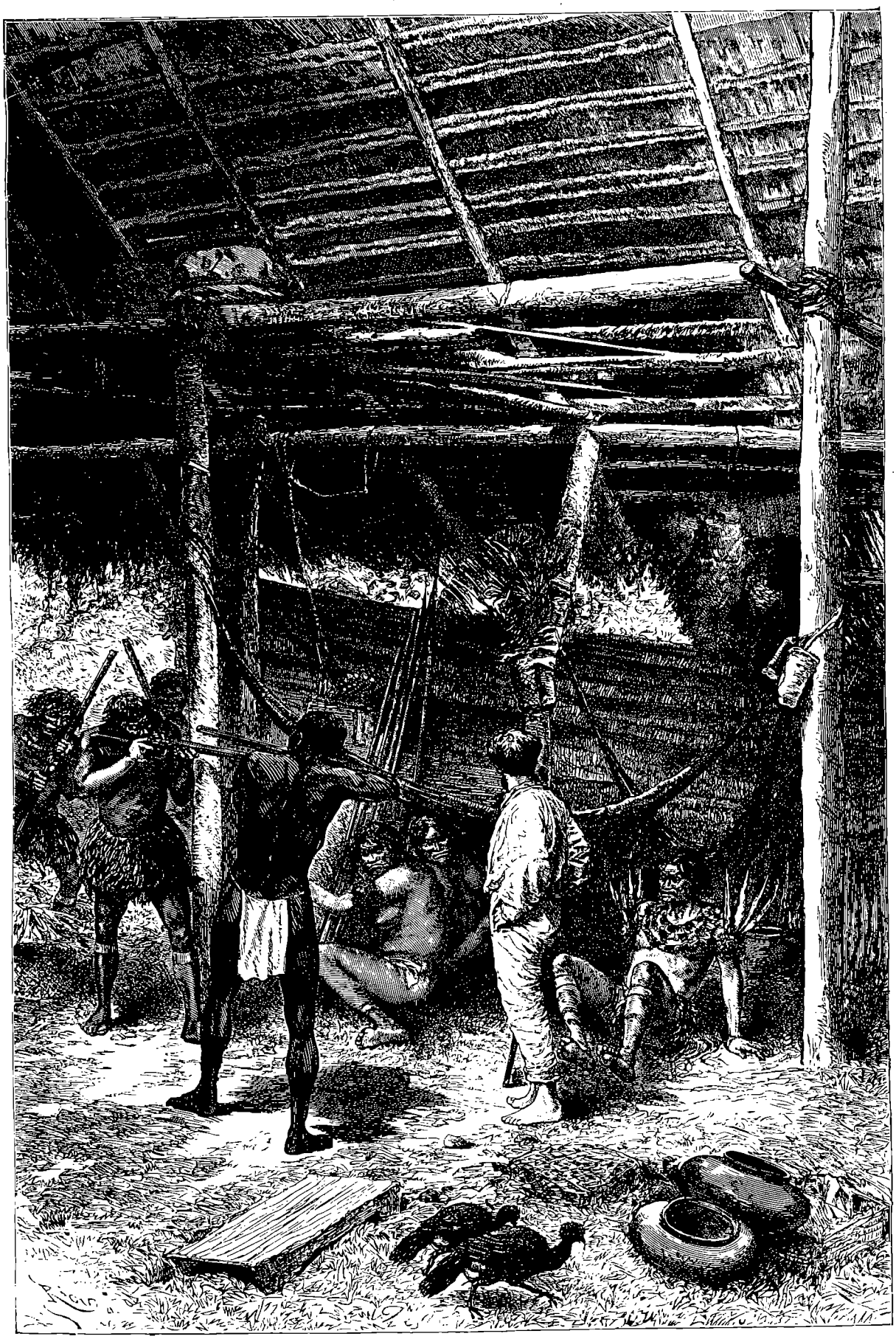
Cela provient d'un trafic d'esclaves que font leurs chefs avec des négociants brésiliens.

Un enfant à la mamelle est coté la valeur d'un couteau américain; une fille de six ans est évaluée un sabre et quelquefois une hache; un homme ou une femme adulte atteint le prix d'un fusil.

Ainsi armés, ces Indiens vont faire des excursions dans les rivières voisines, attaquent des populations armées seulement de flèches, tuent ceux qui résistent, font les autres prisonniers, et descendent les livrer aux marchands de chair humaine.

1. L'ayant trouvé occupé à fabriquer du curare, il m'a montré toutes les plantes dont il se servait. Entre autres j'ai recueilli une espèce nouvelle de strychnos dont l'écorce de la tige a tous les effets du curare (*Strychnos yapurensis* Planchon).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Attaque matinale. — Dessin de Riou, d'après le texte et une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ce commerce n'est pas sans risques : il arrive assez souvent que le négociant est mal reçu lorsqu'il vient réclamer le prix de sa marchandise. Chaque fois que les Indiens voient qu'ils sont plus forts que lui, ils le dévalisent et le massacrent.

Le 26 juin, nous franchissons une quatrième chute qui rendrait impossible la navigation à vapeur, mais qu'on passe facilement en canot.

Ce barrage, formé par une presqu'île très étroite, pourrait être détruit facilement par la dynamite.

Le 27, nous passons devant la bouche de l'Apapuri, que les Brésiliens considèrent comme la limite entre leur empire et la Colombie.

Voilà quarante-trois jours que nous couchons par terre sous des pluies torrentielles, n'ayant pour abri qu'un petit toit que nous faisons chaque soir avec des feuilles. Il n'est pas étonnant que tous mes hommes soient pris par la fièvre.

Nous succomberions tous infailliblement s'il fallait séjourner quelques semaines de plus dans cette affreuse rivière; aussi je fais tous mes efforts pour donner de l'entrain à mon équipage. Chaque jour je suis le premier debout. Nous partons à six heures et demie du matin, et marchons quelquefois jusqu'à six heures du soir. Pour ne pas perdre dix minutes, nous mangeons en canot la nourriture préparée la nuit.

Nous avons toujours deux ou trois malades; il est encore bien heureux que la fièvre ne les saisisse pas tous à la même heure.

Enfin, le 9 juillet, à cinq heures du soir, nous arrivons à l'Amazone.

Manière de priser chez les Ouïtotos (voy. p. 174). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

« Merci, mon Dieu! s'écrie Apatou, Ouïtotos pas mangé nous. »

Nous passons la nuit dans une habitation appelée *Caicara*, et le lendemain nous cherchons à gagner Teffé. Mes hommes sont si fatigués que nous ne pouvons lutter contre le faible courant de la petite rivière sur laquelle est située cette bourgade. Comme en ce moment ils ont tous la fièvre à la fois, je suis obligé de me mettre moi-même aux avirons; les moins malades, excités par l'exemple, font un dernier effort pour arriver au but.

Enfin, à deux heures du soir, à Teffé, nous sommes reçus à bras ouverts par un compatriote, M. de Mathan, qui s'occupe de collections d'histoire naturelle.

Le 15, nous embarquons à bord d'un vapeur qui nous conduit à Manaôs; et le 19, après avoir réglé les comptes de mon équipage et assuré le rapatriement de chacun, je m'embarque avec Apatou pour le Parou.

La mission est complètement terminée; c'est à mon tour de tomber malade.

La fièvre me prend le 22 et dure jusqu'au 30.

Le 31 juillet, je quitte mon hamac pour m'embarquer sur le vapeur anglais *Ambrose*, à destination de Saint-Nazaire.

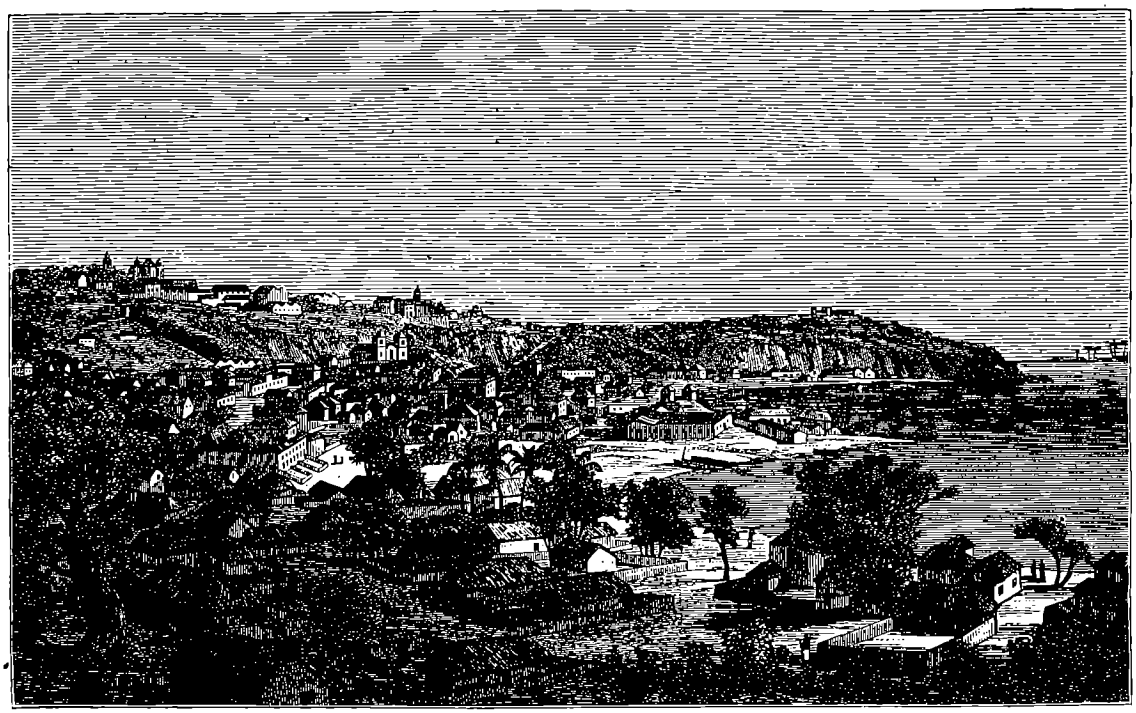
En résumé, j'ai exploré dans mes deux voyages six cours d'eau : deux fleuves de la Guyane, le Maroni et l'Oyapock, et quatre affluents de l'Amazone, le Yary, le Parou, l'Iça et le Yapura.

Si le Màroni, l'Oyapock et l'Iça étaient un peu connus, je puis dire que le Yary et le Parou étaient absolument vierges de toute exploration.

Quant au Yapura, qui mesure cinq cents lieues, il était inconnu dans les quatre cinquièmes de son parcours.

Docteur J. Crevaux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Saint-Paul de Loanda (voy. p. 196). — Gravure empruntée à l'ouvrage de M. J. J. Monteiro, *Angola and the river Congo.*

COMMENT J'AI TRAVERSÉ L'AFRIQUE.

DE L'OCÉAN ATLANTIQUE A L'OCÉAN INDIEN,

PAR LE MAJOR SERPA PINTO.

1877-1878. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

AVANT-PROPOS.

Comment je suis devenu explorateur.

En 1869, j'avais fait partie d'une colonne d'expédition qui eut à livrer un assez grand nombre de combats aux naturels de Massangano [1], vers l'embouchure du Zambèze. Le ministre de la marine, en Portugal, était alors senhor José Maria Latino Coelho [2]. Il envoya au gouverneur de Mozambique l'ordre de me procurer, à la fin des hostilités, tous les moyens possibles de remonter le Zambèze, afin de me faciliter une étude détaillée de cette région.

L'ordre ne fut jamais exécuté. Après des réclamations réitérées, mais inutiles; après avoir rapidement parcouru les possessions portugaises dans l'Afrique orientale, je revins en Europe, animé plus que jamais du désir d'étudier l'intérieur de ce continent.

Officier, j'étais toujours envoyé en garnison dans de petites villes de province; j'y pris l'habitude de convertir mes heures de loisir en heures de travail, et, bien que l'occasion d'explorer une partie de l'Afrique me parût problématique ou fort éloignée, je fis de l'examen des questions qui la concernent mon passe-temps ordinaire; en même temps je ne négligeai pas l'astronomie. De cette façon, ma vie de caserne, une fois mes devoirs militaires accomplis, était partagée entre l'étude du ciel et celle de l'Afrique.

Vers la fin de 1875, j'adressai au gouvernement un mémoire sur l'Afrique. J'y avais dressé le plan d'une inspection partielle des colonies portugaises dans l'Afrique orientale, de façon qu'elle fût la moins dispendieuse possible à l'État. Plus tard, j'ai su que

1. Il y a en Afrique plusieurs endroits appelés Massangano : d'abord une ville de l'Angola, située entre la Coanza et la Lucalla, et chef-lieu du district; ensuite l'endroit où le Pamalombé rejoint le prolongement sud-oriental du Nyassa. Un troisième, petit port situé au sud de Quilimané, est celui dont il est ici question. — J. B.

2. Dans l'orthographe portugaise, la lettre *h* qui suit *n* ou *l* rend nos sons mouillés : senhor pour *ségnor*, Coelho pour *Coeillo*. — J. B.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ce mémoire n'était jamais parvenu au ministre de la marine.

En rentrant à Lisbonne, vers la fin de 1876, j'appris que les questions qui concernaient nos possessions en Afrique excitaient dans la ville un grand intérêt depuis la création d'une commission centrale et permanente de géographie et l'établissement de la Société géographique de Lisbonne. On parlait beaucoup d'une grande expédition qu'on projetait d'envoyer au centre de l'Afrique méridionale.

Je me décidai immédiatement à faire les démarches nécessaires pour voir le ministre des colonies, senhor João[1] d'Andrade Corvo. Son Excellence était chargée des deux portefeuilles de la marine et des affaires étrangères. Après m'être présenté en vain chez lui huit jours successivement, j'étais au moment de me décourager et de quitter Lisbonne lorsque je reçus une lettre d'audience.

Au début, Son Excellence me traita froidement et me demanda :

« Que me voulez-vous ?

— J'ai entendu dire, répondis-je, que Votre Excellence a l'intention d'envoyer en Afrique une expédition géographique : c'est ce qui m'amène ici. »

A ces mots, le ministre, changeant de ton, m'engagea poliment à m'asseoir.

« Avez-vous été en Afrique ? me demanda-t-il.

— Oui, Excellence. Je connais un peu la façon de voyager en ces pays-là et j'ai étudié avec soin toutes les questions qui les concernent.

— Vous sentez-vous disposé à entreprendre un long voyage dans l'Afrique méridionale? »

Je me déclarai prêt à partir.

« C'est bien, répliqua le ministre. J'ai en effet le dessein d'envoyer en Afrique une grande expédition, bien pourvue de tout ce qui pourra lui être nécessaire, et, lorsqu'il sera question d'en organiser la direction, je me rappellerai votre nom. »

Puis, comme je me retirais :

« A propos, continua-t-il, quelles seraient vos conditions pour un service de ce genre ?

— Je n'en ferais aucune, » répondis-je, et je le quittai.

En sortant du ministère des affaires étrangères, je me rendis à la calçada da Gloria, n° 3, chez le docteur Bernardino Antonio Gomès, vice-président de la Commission centrale et permanente de géographie. J'eus avec lui une longue conversation, où ce savant distingué m'apprit qu'en vue de participer à l'expédition projetée il avait déjà choisi un officier de notre marine royale, Hermeningildo Capêlo.

Le lendemain, je partais pour le nord du Portugal.

Le grand air de la campagne et les distractions du chemin calmèrent peu à peu l'enthousiasme fébrile de mon séjour à Lisbonne. Les liens qui m'attachaient à ma femme et à ma fille n'étaient pas aisés à rompre, et, à mesure que l'idée de me priver des caresses de mon enfant se présentait plus vive à mon esprit, je sentais s'éteindre en moi l'ardeur des explorations.

Cependant j'en arrivai à un projet qui me semblait tout concilier. Si, par exemple, pensai-je, on me donnait le gouvernement d'un district? Ne pourrais-je pas alors, emmenant avec moi ma famille, mettre en pratique pour l'intérêt de mon pays mes études africaines?

Je fus nommé à cette époque au 4e chasseurs. Pour me rendre dans les Algarves, je pouvais passer par Lisbonne. J'y restai quelques jours, et je me décidai à aller voir le ministre.

Cette fois, je fus immédiatement reçu et même avec une grande cordialité. « Je viens prier Votre Excellence, dis-je, de me confier le gouvernement de Quilimané, poste actuellement vacant en Afrique. »

Senhor Corvo se mit à sourire.

« J'ai mieux que cela à vous offrir, dit-il. J'ai besoin de vous pour une chose plus importante que l'administration d'un district africain; j'aurai cessé d'être João d'Andrade Corvo, si, au printemps prochain, une expédition conçue sur une base plus large qu'il n'est ordinaire d'en organiser en Europe n'est pas partie de Lisbonne pour le midi de l'Afrique.

— Et vous avez compté sur moi ?

— Sans aucun doute, et vous entendrez parler de moi d'ici à peu de temps. »

En sortant du ministère, j'écrivis au senhor Hermeningildo Carlos de Brito Capêlo, officier de la frégate cuirassée *Vasco de Gama*, pour lui demander un rendez-vous. Mon entrevue avec lui eut lieu au café Martinho. Il me confia que, si on l'envoyait en Afrique, il désirait avoir pour compagnon son camarade et ami Roberto Ivens; mais rien ne s'opposait à ce que je fisse également partie de l'expédition.

Les jours suivants, je rencontrai Capêlo plusieurs fois; puis nous allâmes, chacun de notre côté, là où le devoir nous appelait. Capêlo rejoignit son vaisseau, le *Vasco de Gama*, qui mettait à la voile pour l'Angleterre, et moi je me rendis au 4e chasseurs, dans les Algarves, pour y prendre le commandement de ma compagnie.

Avec les loisirs que me procurait la vie de garnison, je repris mes études.

Quelques mois après, les journaux m'apprirent que le ministre senhor João d'Andrade Corvo venait de présenter au Parlement la demande d'un crédit de trente contos (environ cent soixante-cinq mille francs) pour les frais d'une expédition en Afrique.

Par malheur, le ministère tomba avant que la loi eût été votée, mais un grand pas était fait.

Je résidais alors à Faro. J'y lus un jour que le nouveau ministre, José de Mello Gouvéa, avait rapporté au Parlement le projet de loi présenté par son prédécesseur et avait réussi à faire voter le crédit de trente contos.

Un matin, je reçus un telégramme qui m'enjoignait

1. L'*ã* devant *o*, dans l'orthographe portugaise, donne la prononciation *aon*. *João* se prononce *Joa'on*. — J. B.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de me rendre de suite chez le général qui commandait la division, puis chez le ministre des colonies.

Quatre jours plus tard, dans une grande salle du ministère de la marine, autour d'une large table, une douzaine de personnes éminentes étaient réunies pour discuter d'une manière définitive cette question si souvent agitée de l'Afrique. Elle avait pour président le ministre José de Mello Gouvéa.

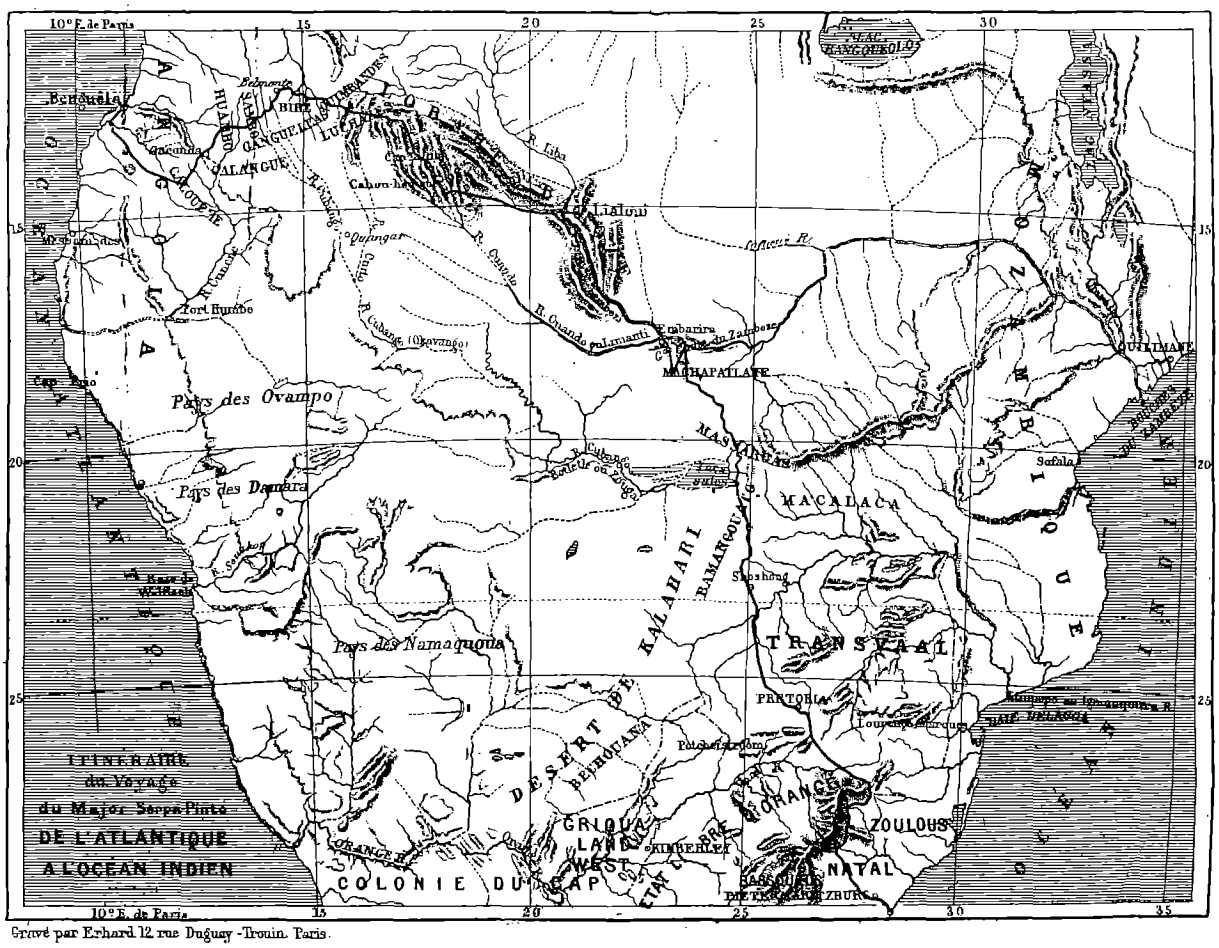
Capèlo était assis près de moi. A la fin de la conférence, qui dura bien deux heures, nous quittâmes ensemble la salle, emportant des instructions précises pour notre voyage. Comme troisième associé nous choisîmes le lieutenant Roberto Ivens, l'ami de Capèlo.

L'assemblée avait eu lieu le 25 mai et nous nous étions engagés à partir le 5 juillet.

Le 28 mai, nous étions, Capèlo et moi, en mesure de partir pour aller faire des acquisitions indispensables à Paris et à Londres Le crédit qu'on avait affecté à cet usage montait à huit contos ou quarante-quatre mille francs.

Préparatifs de l'expédition.

En arrivant à Paris, nous nous rendîmes chez M. d'Abbadie, le grand explorateur de l'Abyssinie, et chez M. Ferdinand de Lesseps. L'un et l'autre



Gravé par Erhard 12 rue Duguay-Trouin. Paris.

nous reçurent avec l'attention la plus polie et nous donnèrent les conseils que nous leur demandions.

Malheureusement nous ne pûmes pas trouver sur la place les instruments, les armes ni les équipements de voyage tels que nous les désirions, et nous fûmes obligés de les faire faire de commande.

Munis d'une recommandation spéciale de M. d'Abbadie, nous nous présentâmes chez les divers fabricants d'instruments, et, durant une douzaine de jours, Lorieux, Baudin et Radiguet furent occupés à travailler pour nous. Walker se chargea de nous fournir tout l'équipement; Lepage (Fauré), les armes; Tissier, les bottes et les souliers; et Ducet jeune, les vêtements.

Laissant nos commandes en bonne voie d'exécution, nous partîmes pour Londres, où nous achetâmes des chronomètres, de la fabrique de Dent, et divers instruments chez Casella; nous fîmes une bonne provision de sulfate de quinine, et Mackintosh nous procura les articles de caoutchouc, entre autres deux bateaux et des baignoires qui se plient.

Mais ce fut en vain que nous cherchâmes à Londres aussi bien qu'à Paris un théodolite réunissant toutes les conditions nécessaires à un voyage comme celui que nous allions entreprendre. Les uns, excellents pour les observations terrestres, manquaient des qualités requises pour les observations astrono-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

miques; les autres, qui convenaient parfaitement à ces deux services, étaient trop lourds ou trop encombrants pour nous. Le temps ne nous permit pas d'en faire faire un exprès à notre usage; en sorte que, quand nous revînmes à Paris, nous fûmes très heureux d'accepter celui que M. d'Abbadie avait bien voulu nous offrir.

Le 1er juillet, nous revenions à Lisbonne, Capelo et moi, tout équipés pour notre voyage et prêts à partir pour Loanda par le paquebot du 5. Nos préparatifs avaient été achevés dans l'espace de dix-neuf jours.

Les instructions de mon gouvernement me permettaient de consacrer trois ans à mon exploration; c'est d'après cette base qu'avaient été faits mes préparatifs.

L'expérience m'avait appris déjà qu'il y a de graves inconvénients à se surcharger de bagage. Aussi, quand je vis à Lisbonne l'énorme entassement des objets que nous avions achetés à Paris et à Londres, j'en fus effrayé. Il n'y avait pas moins de dix-sept malles, toutes d'égales dimensions : $0^m,3 \times 0^m,3 \times 0^m,6$.

L'une contenait un service complet de toilette, miroir, cuvette, pot à l'eau, boîtes à savons et à brosses, etc.; une deuxième, un service de dîner et de thé pour trois personnes; une troisième, les ustensiles de cuisine, etc. Trois autres, de plus grande dimension, devaient contenir quatre bouteilles de quinine, une petite pharmacie, un sextant, un horizon artificiel, un chronomètre, plusieurs tables de logarithmes, quelques éphémérides, un baromètre anéroïde, un hypsomètre, un thermomètre, un compas d'épaisseur, un compas ordinaire, un registre de papier blanc, du papier en feuilles, des crayons, des plumes et de l'encre; cinquante cartouches par arme à feu, un habillement complet, du linge suffisant pour changer trois fois, de l'amadou avec sa pierre et son briquet, et d'autres articles d'usage personnel.

Chacune de ces malles avait dans sa partie supérieure un pupitre et une papeterie. C'était un bagage personnel, en ce sens que chacun de nous trois devait avoir sa caisse à lui.

Dans les dix autres on avait emballé pêle-mêle vêtements, instruments et autres objets de réserve. Les serrures étaient pareilles, de façon qu'une seule clef pût les ouvrir toutes.

Notre tente était de celles qu'on nomme *tentes-marquises*. Elle avait deux mètres quatre-vingt-cinq centimètres de large et un mètre quatre-vingt-dix centimètres de haut. Les lits étaient en fer, solides et commodes; les tables se pliaient; les tabourets et les sièges étaient de toile. Tous ces articles venaient de la maison Walker.

Chacun de nous trois était armé d'une magnifique carabine rayée, du calibre de seize, dont les canons, fabriqués par Léopold Bernard, avaient été montés avec soin par Fauré Lepage. Un fusil de chasse du même calibre, par Devisme, un winchester à huit coups, un revolver et un couteau de chasse complétaient notre armement.

J'avais commandé à la *confeitaria ultramarina* (confiserie d'outremer) de Lisbonne vingt-quatre caisses ayant la dimension de nos malles, remplies de thé, de café, de sucre et de conserves végétales ou farineuses, dans des boîtes soigneusement soudées.

Quant aux instruments que nous emportions, en voici la liste : trois sextants, l'un fait par Casella de Londres, l'autre par Secretan, et le troisième par Lorieux; deux cercles de Pistor fabriqués par Lorieux, avec deux horizons artificiels à glace et leurs niveaux respectifs; un horizon à mercure, de Secretan; trois télescopes astronomiques de grande puissance, dont deux par Bardou et un par Casella; trois petits baromètres anéroïdes, deux de Secretan et un de Casella; quatre podomètres, deux de Secretan et deux de Casella; six compas de proportion; une boussole de Bournier, fournie par Secretan; trois boussoles azimutales, deux venant de Berlin et une vendue par Casella; deux boussoles marines de Duchemin; six hypsomètres de Baudin, un de Casella, trois de Celsius de Berlin, deux autres, fort sensibles, de Baudin; douze thermomètres, fournis par Baudin, Celsius et Casella; un baromètre de Marioti-Casella; un anémomètre de Casella; deux jumelles de Bardou; une boussole d'inclinaison, et un appareil pour mesurer les forces magnétiques, qui nous fut prêté fort obligeamment par le capitaine Evans, grâce à l'intervention de M. d'Abbadie. Enfin le théodolite universel de d'Abbadie, auquel on a donné le nom d'*aba*, et que son inventeur avait mis à notre disposition si généreusement.

Armes, instruments, bagages, en un mot tous les objets que nous emportions, avaient l'inscription suivante : « Expédition portugaise à l'intérieur de l'Afrique méridionale, 1877. »

Le docteur Bocage et le comte de Ficalho nous envoyèrent en outre deux caisses garnies de tout ce qui est nécessaire pour la conservation des échantillons de botanique et de zoologie.

Des outils de plusieurs espèces s'ajoutaient encore à cette énorme masse d'*impedimenta*, avec laquelle nous allions partir de Lisbonne pour nous enfoncer dans les contrées inconnues de l'Afrique méridionale.

PREMIÈRE PARTIE.

I

Arrivée à Loanda. — Le gouverneur Albuquerque. — Pas de portefaix. — Je vais au Zaïre. — Ambriz. — Porto da Lenha. — Esclaves rachetés. — J'apprends l'arrivée de Stanley. — Kabenda. — Je prends Stanley à bord de la *Tamega*. — Officiers de la canonnière. — Stanley est mon hôte. — Notre itinéraire. — Ivens nous rejoint.

Nous arrivions le 6 août 1877 à Loanda, sur le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vapeur *le Zaïre*, commandé par Pedro d'Almeïda Tito.

Le lendemain, nous nous présentions chez Son Excellence senhor Albuquerque, gouverneur général, qui nous reçut de la façon la plus amicale. Après nous avoir dit que nous pouvions compter sur son assistance dans toute l'étendue de son gouvernement, il conclut en assurant qu'il lui était impossible de nous procurer aucun moyen de transport.

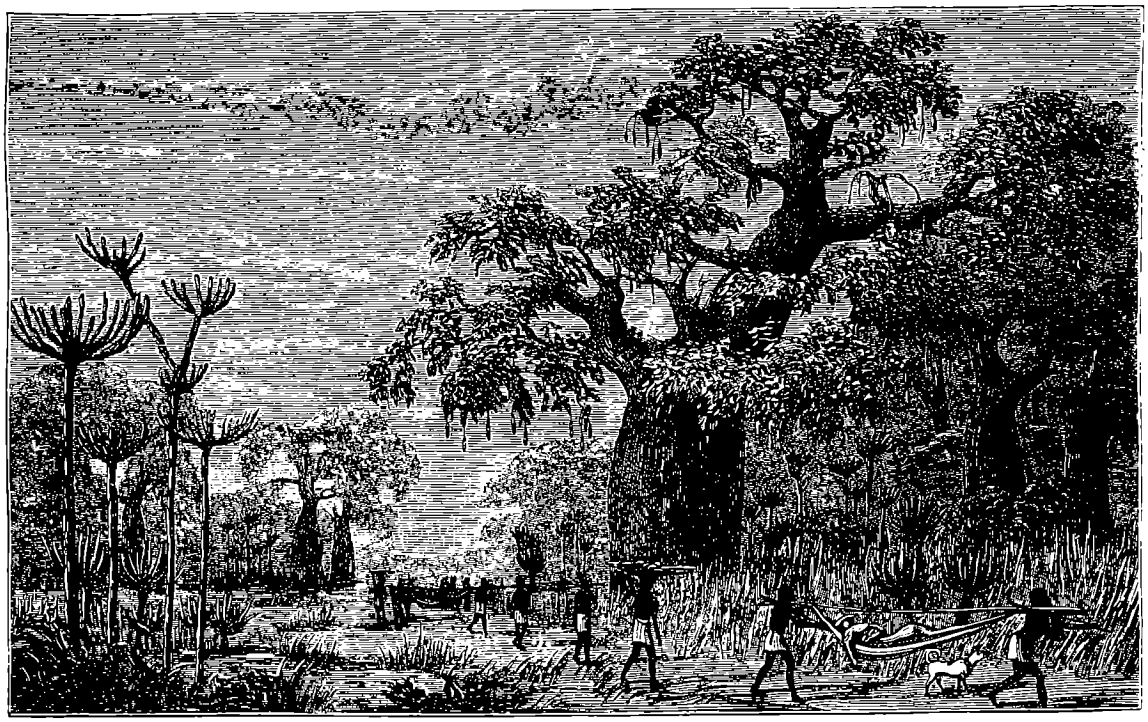
Je pris de suite la résolution de me rendre dans le nord de la province pour faire moi-même les recherches nécessaires.

Le 8, je partis pour l'embouchure du fleuve sur une embarcation du pays que manœuvraient huit nègres.

Faire près de deux cents kilomètres, dans une barque où l'on a à peine la place d'étendre ses jambes, c'est un voyage fort peu agréable. De plus, entre Loanda et Ambriz je n'eus guère d'autre ressource que du biscuit et des sardines, parce que, m'étant mis en route dès que la barque avait été prête, je n'avais pas eu une minute pour y mettre des provisions.

Le 9, à la pointe du jour, j'arrivais à Ambriz, charmante petite ville, assise sur le sommet d'une éminence dont les pentes rapides descendent à l'Océan, qui, vingt-cinq mètres plus bas, en baigne le pied.

J'appris à Ambriz qu'on attendait dans une couple de jours la canonnière *Tamega*, et je me décidai à y rester jusqu'à son arrivée. La traversée en barque



Environs d'Ambriz. — Gravure empruntée à l'ouvrage de M. Monteiro.

depuis Loanda m'avait laissé tant dans l'esprit que sur le corps de trop désagréables souvenirs pour que je songeasse à la continuer vers le nord.

Le 10 fut employé à me promener çà et là dans la ville et les faubourgs : voici quelles impressions j'en ai conservées.

Du plateau où s'est installée la population européenne on descend à la mer par un chemin tortueux, que des forçats étaient en train de réparer. Sur le rivage, entre deux beaux groupes de bâtiments qui servent de magasins à des factoreries françaises et hollandaises, s'élève une construction, dont le temps a fait en partie une ruine et qu'on a l'intention de réparer : c'est la douane; une douane sans négoce, où les marchandises, entassées à la porte, sur le sable, payent un absurde droit d'emmagasinage. Vers le nord-nord-est de la ville, plusieurs ares sont couverts par un marais, qui a plus de deux mètres d'eau lorsqu'il est plein. C'est sur le versant conduisant du plateau à cet étang que sont disséminées les huttes des naturels, dans les plus mauvaises conditions possibles au point de vue hygiénique. Vers le sud de la ville, au milieu de bosquets de clématite, est situé le cimetière, où les hyènes se repaissent la nuit des cadavres qu'on y a enterrés le jour.

L'embarcadère, construit en poutres et en fer, tombe complètement en ruine. La résidence du fonctionnaire principal ne vaut guère mieux qu'une grange, et il y a peu de sécurité à l'habiter. La poudrière est dans un état analogue ou peut s'en faut, et je ne laissai pas que d'en être surpris, car elle contient la poudre des traitants sur laquelle l'État

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

perçoit un impôt qui monte par mois à deux cent mille reis (onze cent dix-huit francs environ).

Il est à souhaiter vivement que l'on s'occupe un peu plus de cette jolie ville, dont l'importance comme centre de commerce est évidente pour l'observateur le plus superficiel.

A une distance d'environ trois cent vingt-deux mètres au nord du débarcadère, est l'embouchure dans l'Atlantique de la rivière Logé. Elle est obstruée par un banc de sable qui en rend l'accès difficile, mais après lequel elle est navigable pendant une trentaine de kilomètres.

Le 11, j'allai à une importante exploitation agricole créée par le célèbre Jacintho do Ambriz et qui maintenant appartient à son fils Nicoláo.

Jacintho do Ambriz était parti pour l'Afrique à la suite d'un grand malheur. Fils du peuple, dénué de toute espèce d'instruction, ne sachant même ni lire ni écrire, mais doué d'une intelligence nette, d'un esprit avisé, d'une heureuse nature, il réussit à faire dans le commerce une grande fortune. Il épousa à Ambriz une femme de sa condition, qu'on appelait la Tia Leonarda (la tante Leonarde) ou plus ordinairement Tia Lina.

Un jour Jacintho résolut de se livrer à l'agriculture. C'était l'instinct de sa première jeunesse qui se réveillait en lui. Il acheta de la terre et parvint à en faire une vaste propriété à laquelle il donna son travail et ses soins jusqu'à la fin de sa vie.

Tout le monde savait l'étrange usage que faisait Jacintho de sa langue, et il courait beaucoup de curieuses histoires sur les plaisantes erreurs où le faisait tomber l'emploi de tel ou tel de ces mots dont il semait ses discours évidemment sans connaître le sens qu'il leur donnait; mais, comme il avait beaucoup d'esprit naturel, les rieurs n'étaient pas toujours contre lui.

Parfois il était facétieux. Quelque temps après qu'il se fut installé dans sa terre de la Logé, il monta à bord d'un navire de guerre portugais qui venait d'arriver à Ambriz pour offrir aux officiers des objets à vendre. Sa bonne humeur le faisait toujours bien recevoir, et il ne tarda pas à être à l'aise avec les officiers et l'équipage. Un jour le commandant, le voyant à son bord, lui demanda un singe. « Combien en voulez-vous? répliqua Jacintho. Demain matin, vous pouvez envoyer à ma maison de la Logé un bateau et en prendre autant qu'il vous plaira. » Le lendemain, une barque montée par une demi-douzaine de marins accosta le mur du jardin de Jacintho. Le bonhomme fit remonter la barque jusqu'au penchant d'une colline que couvraient de gigantesques baobabs dont les branches horizontales fourmillaient de centaines de singes. Alors, se tournant vers les matelots, Jacintho s'écria : « Les voilà ces singes! Ils sont tous à moi. Prenez-en autant que vous en voudrez et portez-les au commandant, avec tous mes compliments. »

Les hommes regardèrent de travers les cimes élevées de ces énormes arbres, dont les troncs étaient de taille à ne pas être embrassés par deux ou trois d'entre eux réunis; puis, quand ils furent las de leurs vaines tentatives pour escalader ces végétaux perpendiculaires, semblables à des colonnes, ils y renoncèrent, et se retirèrent au milieu des jaseries et du baragouinage de la gent simienne qui paraissait fort se gaudir d'eux.

« Eh! s'écria Jacintho, n'allez pas dire que je ne vous les ai pas livrés! Ils sont sur ma propriété. Les voilà! Vous n'avez qu'à les prendre! »

Chacune de ses exclamations était accompagnée d'éclats de rire, qui avaient l'air d'éveiller un écho dans les branches d'en haut.

Sur la rive gauche de la Logé, une autre propriété agricole, qui a aussi de l'importance, appartient au senhor Aogousto Garrido.

Quelques jours après, je m'embarquai sur la canonnière *Taméga*, et nous nous dirigeâmes vers le Zaïre.

Nous remontâmes jusqu'à Porto da Lenha. Immédiatement je me mis à m'enquérir des moyens de faire transporter nos bagages. On me dit que sans doute je pourrais trouver des porteurs si les chefs indigènes consentaient à m'y aider, mais que le mieux serait encore de racheter des esclaves et de les engager; mais je ne suivis pas ce conseil; il me répugnait d'acheter de la chair humaine, même avec le dessein de remettre bientôt les esclaves en liberté.

A la maison où je m'étais arrêté, j'appris que le grand explorateur Stanley venait d'arriver le 9 à Boma, après avoir descendu tout le cours du Zaïre. Quand je serrai la main de Stanley, j'étais sous le coup d'une vive émotion. Je lui offris mes services au nom du gouvernement portugais et lui dis que, s'il désirait se rendre à Loanda, où il trouverait fort aisément des passages pour l'Europe, le marquis de Silva se ferait un plaisir de le transporter lui et ses hommes à bord de la canonnière. Stanley me répondit par une poignée de main chaleureuse.

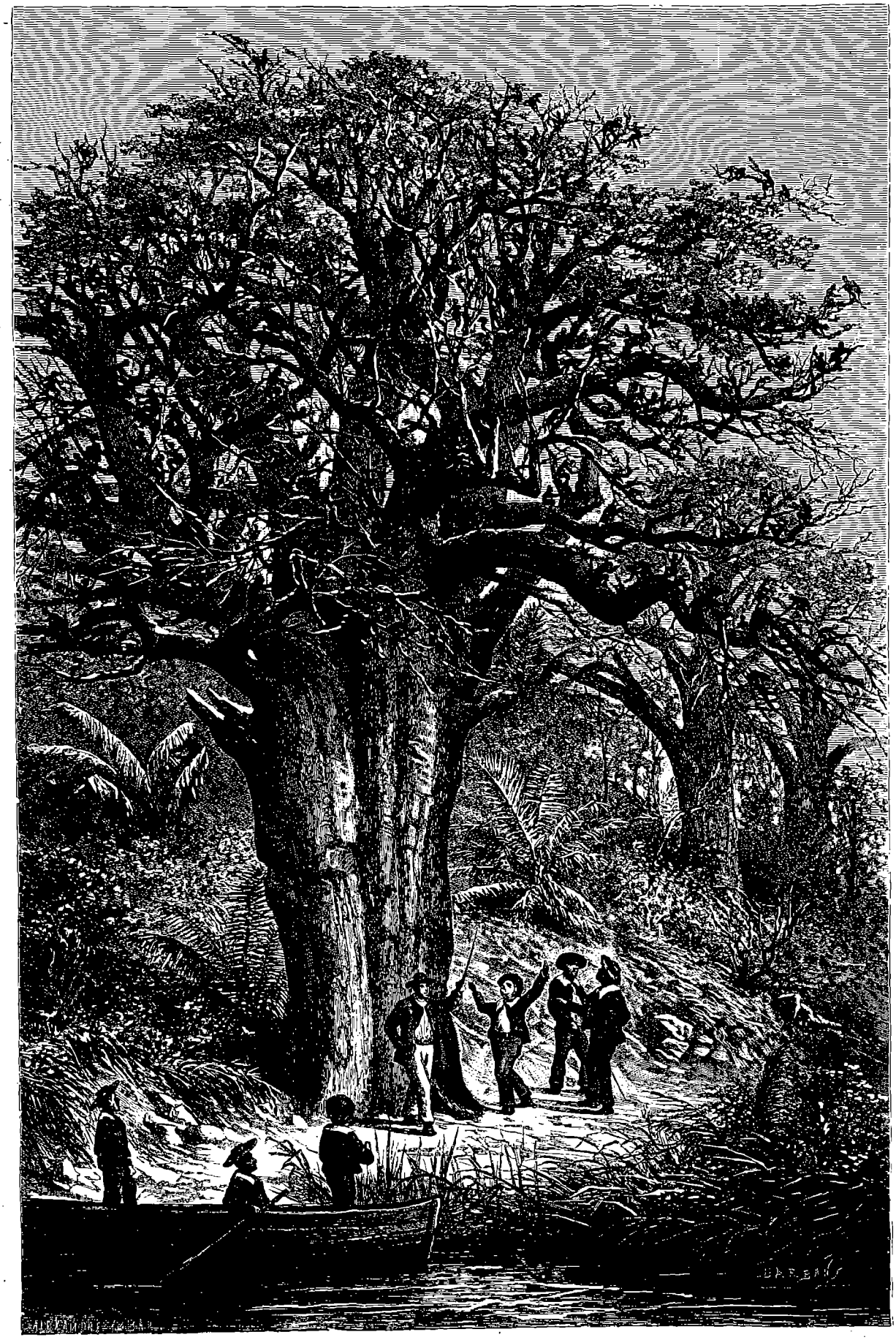
Le 20 eut lieu le départ pour Loanda. Nous emmenions toute la troupe de Stanley, au nombre de cent quatorze personnes, y compris douze femmes et quelques enfants. Stanley, à Loanda, se logea chez moi; c'était une distinction à laquelle je fus très sensible.

Cependant le temps s'écoulait; nous étions parvenus au 23 août et nous n'avions pas encore engagé un seul porteur.

Il faut maintenant que je dise quelques mots de nos projets conformément à la loi et aux instructions du gouvernement.

Nous avons déjà dit que le Parlement avait voté la somme de trente contos de reis (cent soixante-cinq mille francs) pour les frais d'étude des rapports hydrographiques existant entre les bassins du Congo et du Zambèze, ainsi que des régions comprises entre les colonies portugaises sur l'un et l'autre rivage de l'Afrique méridionale.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les singes dans le jardin de Jacintho d'Amoriz. — Dessin de A. de Bar, d'après un croquis du major Serpa Pinto.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

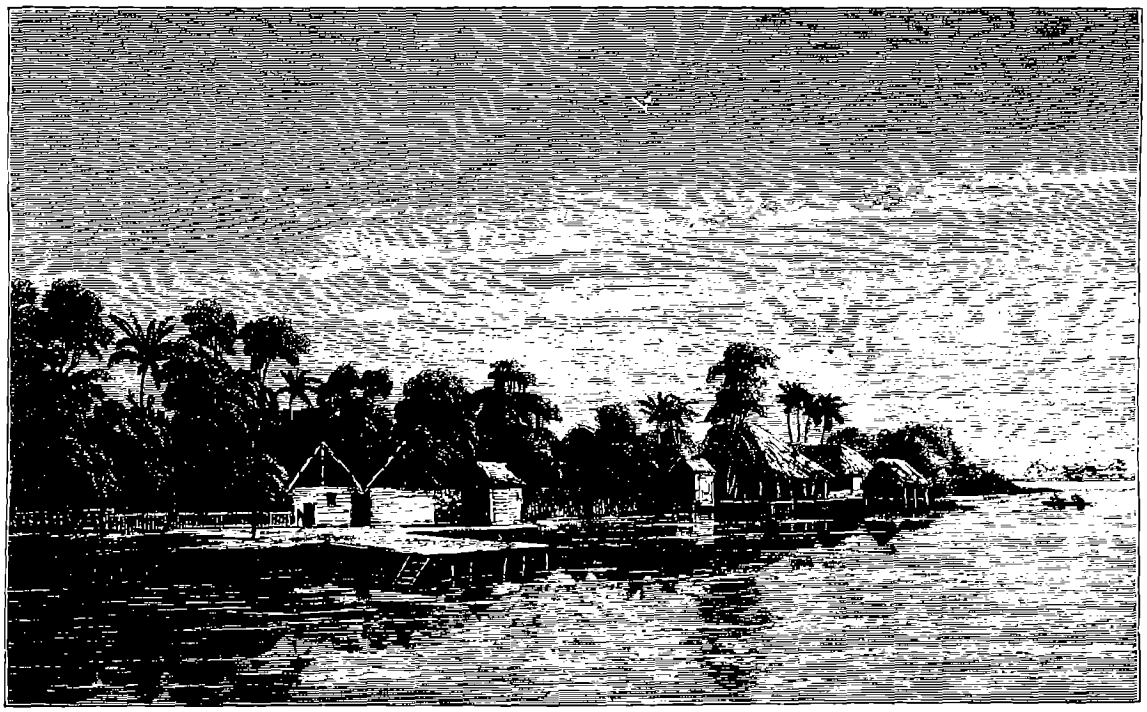
Des instructions subséquentes nous recommandaient particulièrement d'examiner la rivière Couango dans ses relations avec le Zaïre; d'étudier les contrées où prennent leurs sources la Coanza, le Counêné et la Cobango, jusqu'au Zambèze supérieur, et, s'il était possible, de déterminer plus spécialement le cours du Counêné.

Le plan qu'avait esquissé l'acte du Parlement et qui était dû au senhor Corvo doit, à première vue, sembler beaucoup trop vaste pour une seule expédition et pour un vote de trente contos de reis; mais senhor Corvo savait parfaitement qu'un voyageur en Afrique non seulement n'est pas toujours maître de ses actions, mais encore peut rencontrer sur sa route quelque problème imprévu dont la solution serait plus importante à chercher que celui en vue duquel il a été envoyé. Voilà pourquoi on doit laisser aux explorateurs la plus grande latitude.

Capêlo et moi nous avions pensé partir de Loanda, en marchant à l'est jusqu'à la Couango, descendre la rivière pendant deux degrés, puis entrer dans la Cassbi qui nous conduirait au Zaïre, et enfin examiner ce fleuve jusqu'à son embouchure.

L'arrivée de Stanley, qui avait accompli une partie de la tâche que nous nous étions proposée, et surtout l'impossibilité de nous procurer des porteurs à Loanda, nous firent changer nos projets.

Nous nous décidâmes à descendre vers le sud pour chercher des hommes dans le Benguêla; si nous pouvions en trouver, nous entrerions par l'embouchure



Porto da Lenha (voy. p. 198). — Gravure empruntée à l'ouvrage de M. Monteiro.

du Counêné que nous remonterions jusqu'à sa source, puis, descendant vers le sud-est, nous gagnerions le Zambèze.

Toutefois, comme notre confiance dans les hommes que nous louerions était fort bornée, nous crûmes qu'il serait prudent de demander au gouverneur un certain nombre de soldats qui nous accompagneraient à titre d'escorte, ce qui nous fut accordé.

Il fut ensuite décidé que je partirais pour le Benguêla par le vapeur qui arriverait de Lisbonne vers le commencement de septembre.

Ce fut à bord de ce navire que, pour la première fois, je rencontrai notre compagnon Ivens. Son caractère ardent et gai, la facilité de sa parole et l'enthousiasme que lui inspirait notre futur voyage nous eurent bientôt liés étroitement.

Mon départ pour le Benguêla fut fixé définitivement au 6 septembre. Je partis seul, et j'arrivai à la ville de Benguêla le 7 au soir.

II

Benguêla. — Son commerce. — On me vole. — Second larcin. — La Katambêla. — Je trouve des portefaix. — Arrivée de Capêlo et d'Ivens. — Nouveau changement de route. — Autre difficulté. — Silva Porto, le vieux marchand campagnard. — Encore des obstacles. — Capêlo va au Doumbo. — Départ. — Le Doumbo. — Nouvelles difficultés. — Départ définitif.

Benguêla est une ville pittoresque; elle monte du littoral de l'Atlantique au sommet des montagnes mêmes qui sont les premiers degrés du haut plateau de l'Afrique tropicale. Elle est entourée d'une épaisse forêt, la *Matta do Cavaco*, peuplée encore mainte-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le major Serpa Pinto. — Dessin de É. Bayard, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nant d'animaux sauvages. C'est un fait dont il ne faut pas beaucoup s'étonner, attendu que les Portugais, en général, ont peu de goût pour la chasse. Les demeures des Européens couvrent une vaste étendue, toutes les maisons ayant des jardins et des dépendances considérables. Les jardins sont bien soignés et produisent beaucoup de plantes des tropiques, en même temps que tous les végétaux d'Europe.

De larges *patios* ou cours entourées de galeries surplombantes peuvent recevoir les grandes caravanes qui, de l'intérieur, descendent à la côte faire du trafic et restent trois jours dans ces abris.

Une rivière, qui dans l'été ne semble guère être qu'un large ruban de sable blanc, après avoir traversé la forêt *do Cavaco*, vient des monts à l'Océan et est d'une grande utilité pour Benguêla, car les puits qu'on y a creusés donnent une eau excellente et clarifiée par son passage à travers le sable calcaire.

Les rues larges et droites de la ville sont plantées de deux rangées d'arbres, ordinairement des sycomores. Les places ont de grandes dimensions et le jardin public est rempli de belles plantes et des fleurs les plus agréables aux yeux.

Les maisons n'ont qu'un rez-de-chaussée et sont bâties en briques séchées au soleil. Leur plancher est de tuile ou de bois.

La douane est un bon édifice récemment construit et muni de magasins spacieux où l'on serre les marchandises. Cet établissement, le jardin public et d'autres améliorations sont dus à un précédent gouverneur, nommé Leïté Mendès. Je crois que c'est aussi lui qui a fait jeter les fondements d'un magnifique embarcadère, avec des architraves en fer, pourvu de deux grues et de rails au moyen desquels les marchandises seraient transportées des navires dans la douane, si on avait des hommes pour faire la besogne; malheureusement on n'en a pas, de sorte que les marchandises ne sont pas transportées du tout.

Les *senzalas* ou huttes des nègres environnent de tous côtés la population européenne; et même quelques-unes de ces huttes apparaissent de temps à autre au milieu des maisons des blancs.

En somme on peut dire que l'aspect général de Benguêla est agréable et pittoresque. Pourtant sa réputation n'est pas des meilleures parmi les possessions du Portugal en Afrique. Bien des gens considèrent le pays comme infecté et comme exhalant des miasmes qui apportent la peste. Cette opinion me paraît fausse. La Benguêla, celle d'aujourd'hui, n'est ni pire ni meilleure que la plupart des villes de l'Afrique.

Les principales denrées qui alimentent le trafic de Benguêla sont la cire, l'ivoire, le caoutchouc et l'orseille, apportés de l'intérieur à la ville par des caravanes qui sont de deux sortes. Les unes sont conduites par les agents des comptoirs européens et rapportent aux maisons qui les ont formées les produits de leur négoce à l'intérieur; les autres, composées exclusivement de naturels, viennent commercer pour leur propre compte afin d'en retirer un plus gros profit.

Avec les indigènes, le commerce se fait en troquant leurs produits contre des cotonnades blanches, rayées ou imprimées. D'autres denrées européennes font l'objet d'un second troc contre les étoffes déjà reçues. Par conséquent, après le premier échange de l'ivoire ou de la cire pour des cotonnades, celles-ci sont rendues pour des armes, de la poudre, du rhum, etc., selon le désir de l'acheteur. Les cotonnades sont la monnaie courante de ce trafic.

Le commerce est entre les mains des Européens et des créoles.

Il y a aussi quelques déportés pour des délits peu graves, qui font le commerce soit pour leur compte ou pour celui des maisons étrangères.

Les plus grands criminels de la métropole, par exemple les condamnés à la déportation à vie, sont envoyés à Benguêla. Une force militaire tirée d'un régiment est chargée de faire la police.

Le Portugal a deux armées, celle de la métropole et celle des colonies : elles n'ont aucun rapport l'une avec l'autre.

Notre armée d'Europe est bonne, parce que les Portugais font de bons soldats. L'armée coloniale est mauvaise, parce que les noirs qui la composent font de mauvais soldats et que le petit nombre de blancs qui y sont mêlés aux nègres valent moins encore. Transportés pour des délits qui en Europe les privent de leurs droits de citoyens, ils suivent en Afrique la noble carrière des armes; de cette sorte, notre puissance et la sécurité publique et privée en Afrique sont sous la garde de gens qui n'offrent d'autre garantie qu'une existence antérieurement souillée de vices et de crimes.

Le soir de mon arrivée à Benguêla, je fis la connaissance du juge senhor Caldeira; il eut la bonté de s'unir au gouverneur pour m'assurer que toute l'influence dont il disposait tendrait à empêcher que ma visite fût sans utilité. Il a tenu parole.

Le 17 septembre, je me trouvais à la tête des cinquante hommes que j'avais demandés. J'en attendais trente de Novo Redondo : ce qui devait faire en tout quatre-vingts. C'était le nombre qui me semblait indispensable pour aller de l'embouchure du Counêné au Bihé.

Le vieux colon Silva Porto se chargeait de transporter au Bihé la plus lourde portion de nos bagages; c'est là que nous la reprendrions et que nous aurions à nous procurer de nouveaux engagés.

Un matin, un des nègres qui me servaient me déroba soixante-quinze mille reis (environ quatre cent vingt francs) et s'en alla sans laisser de trace derrière lui.

Le 19, la *Tamega* amena mes deux compagnons. Il fut alors résolu, un peu malgré moi, qu'au lieu de nous rendre à l'embouchure du Counêné, nous irions tout droit au Bihé.

Cette nouvelle décision avait un double inconvénient. D'abord elle modifiait les termes des engage-

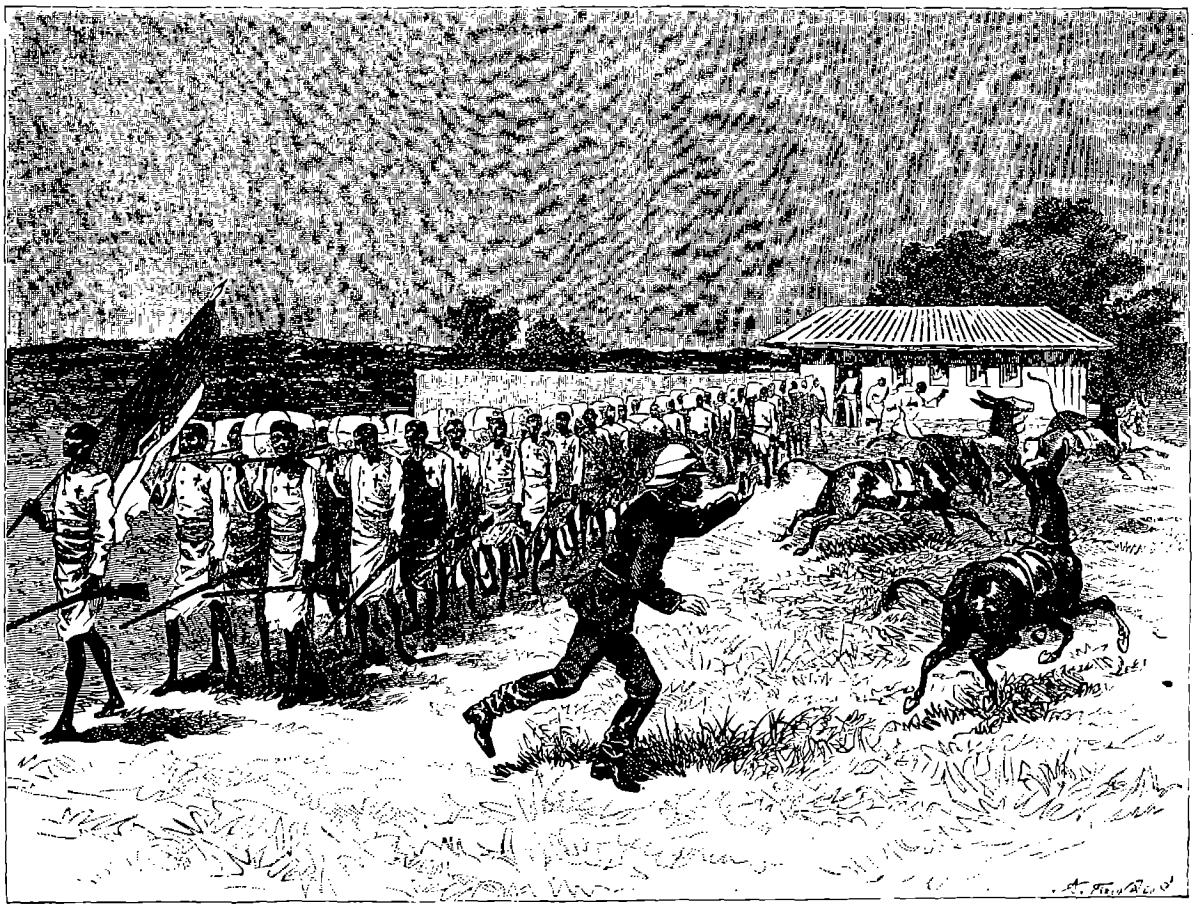
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ments passés avec les portefaix ; ensuite elle nous exposait à la désertion des gens de Benguêla ; en effet, quand on les mène dans un pays éloigné, ils vous suivent ; mais si, au début, ils ont à traverser des terres où les coutumes et la langue sont les mêmes que chez eux, ils peuvent être bien tentés de vous abandonner.

J'allai prendre les conseils de Silva Porto. Il me mit en rapport avec les diverses maisons où nous pouvions espérer rencontrer des caravanes de Baïloundos ; mais nulle part on ne nous fit d'offre pour le transport de notre bagage au Bihé.

Je crois que c'est ici la place de mentionner un fait curieux. Les Bihénos ou hommes du Bihé sont les plus beaux marcheurs de l'Afrique, personne ne les égale en courage pour supporter les fatigues ; mais ils ne voyagent comme engagés que de leur pays vers l'intérieur[1]. Jamais ils n'arrivent au littoral que pour leur compte, et cela est fort rare. Au contraire, les Baïloundos louent leurs services uniquement de la côte au Bihé, refusant de s'avancer dans l'intérieur vers l'est ; quant au nord, ils ne font pas d'objection à pousser jusqu'au Doumbo et à Loanda.

Il ne me restait donc plus qu'à louer des Baïloundos pour venir chercher notre bagage à Benguêla.



Départ de la caravane (voy. p. 204). — Dessin de A. Ferdinandus, d'après un croquis du major Serpa Pinto.

Silva Porto voulut bien essayer de m'en fournir, et, dans ce dessein, envoya immédiatement cinq noirs à Baïloundo. En même temps ce vieux commerçant ne manqua pas de m'avertir, d'après sa propre expérience, qu'un long temps s'écoulerait avant le retour d'une réponse. Par suite nous résolûmes de ne pas perdre à Benguêla un temps dont la valeur était si grande pour nous. Nous remettrions notre lourd bagage à Silva Porto, qui nous le ferait parvenir au moyen des Baïloundos, et nous partirions de suite avec ce qui nous était le plus indispensable, quittes à attendre le reste à Bihé. Mais nous subîmes de nouveaux retards, des désertions, etc., et ce fut seulement en novembre que nous eûmes la possibilité de partir pour Bihé, en suivant le chemin qui passe par Quilenguès et Caconda.

Le gouverneur Pereïra de Mêlo envoya de suite ses ordres au *chêfé*, c'est-à-dire au chef officiel du Doumbo, afin qu'il tînt prêts cinquante portefaix pour nous accompagner jusqu'à Quilenguès, et Silva

1. Ce fait a de nombreuses analogies, non seulement en Afrique, sur la côte du golfe de Guinée et sur l'Ogôoué notamment, mais même dans l'Europe du moyen âge, et par exemple pour la marine parisienne dont les matelots ne faisaient le transport sur la Seine que dans le duché de France. Quant aux Bihénos de l'Afrique occidentale, ils ont pour pendants dans l'Afrique orientale les hommes du pays de Mouési (Ounyamouési). — J. B.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Porto, suivant nos conventions, prit en charge notre bagage afin de le faire parvenir au Bihé. La totalité montait à quatre cents charges.

Son Excellence mit à notre disposition une grande barque pour envoyer par mer au Couio (le Dombé Grande) ce que nous nous proposions de faire porter de là à Quilenguès et quelques-uns des portefaix de Benguêla qui étaient malades.

Le 11 novembre, tout était prêt; nous fixâmes le départ au lendemain. Le 11, quatre des porteurs du Novo Redondo, et le 12, le matin même de notre départ, cinq de ceux de Benguêla, prirent la fuite.

Ce jour-là, nous reçûmes les adieux pleins de cordialité et les souhaits les plus sympathiques de bon voyage de la part de nos amis qui s'étaient rassemblés en nombre, et nous quittâmes enfin Benguêla. Presque au moment de partir, j'étais descendu sur la grève et j'avais promené mes yeux sur la vaste étendue de l'Atlantique, sur cet énorme océan que je contemplais peut-être pour la dernière fois. En fait, deux années allaient s'écouler avant que j'eusse la joie de le revoir, et alors ce serait en France, aux environs de Bordeaux.

Le drapeau national, porté par un de nous, s'éloignait peu à peu de Benguêla, à mesure que notre caravane se déroulait dans l'espace; enfin, après avoir pris à la hâte un dernier adieu, je m'élançai pour le rejoindre.

Le 13, nous étions au Dombé après avoir fait plus de soixante kilomètres. Les soixante-neuf hommes et les six ânes que nous emmenions furent tous logés

Cases moundombés (du pays de Dombé). — Gravure empruntée à l'ouvrage de M. Monteiro.

dans la forteresse. Quant à nous trois, avec nos serviteurs personnels, nous fûmes bien reçus dans la maison de Manouel Antonio de Santos Reïs.

Un ou deux jours après, survint par mer notre bagage. En l'examinant avec attention, j'acquis la certitude qu'il nous faudrait pour le transporter une centaine d'hommes de plus.

La malle arriva le 21, lorsque le nombre de nos gens était encore incomplet. « Tout serait prêt pour le 26, » nous disait le *chêfé;* il en fut bien autrement, car, au lieu de cent dont nous avions besoin, il ne s'en présenta ce jour-là que dix-neuf. Le lendemain matin, nous nous en étions procuré vingt-sept de plus. Par crainte de désertions je mis immédiatement en route tous les porteurs pour Quilenguès, sous la conduite de deux de nos soldats.

Le *chêfé* nous affirmait qu'il lui serait impossible d'engager d'autres hommes. Sur ce, j'invitai à venir à la forteresse pour le 28 les trois *sovas*, princes ou chefs indigènes du Dombé. Je voulais essayer de m'arranger personnellement avec eux. Ils vinrent, et j'eus sous les yeux trois magnifiques échantillons de nègres dont l'aspect était de nature à frapper, sinon de crainte, au moins d'étonnement.

L'un s'appelait Brito; c'était un nom qu'il avait emprunté à un précédent gouverneur de Benguêla, dont l'intervention l'avait remis au pouvoir. Le second se nommait Bahita, et le troisième Batara.

Le sova Brito avait pour vêtements trois jupons faits d'une perse à grandes fleurs, très fripés et crasseux, plus un habit de capitaine d'infanterie, non boutonné et laissant voir sa poitrine par défaut de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les trois chefs ou sovas, princes du Dombé. — Dessin de É. Bayard, d'après un croquis du major Serpa Pinto.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chemise; sur sa tête, par-dessus un bonnet de nuit en laine rouge, il avait crânement posé le tricorne d'un officier d'état-major.

Bahita portait aussi des jupons, mais ils étaient d'une étoffe de laine aux couleurs brillantes; avec cela, un riche uniforme de pair portugais, presque neuf, et, sur l'inévitable bonnet de nuit, un képi du 5e chasseurs.

Quant à Batara, qui n'avait que des haillons, il s'était attaché à la ceinture un sabre énorme.

Ces personnages aussi graves qu'illustres s'étaient fait accompagner des satellites et des hauts dignitaires de leurs cours, qui se mirent à terre au pied des chaises où étaient assis leurs souverains; en même temps, un ménestrel de la suite de Bahita

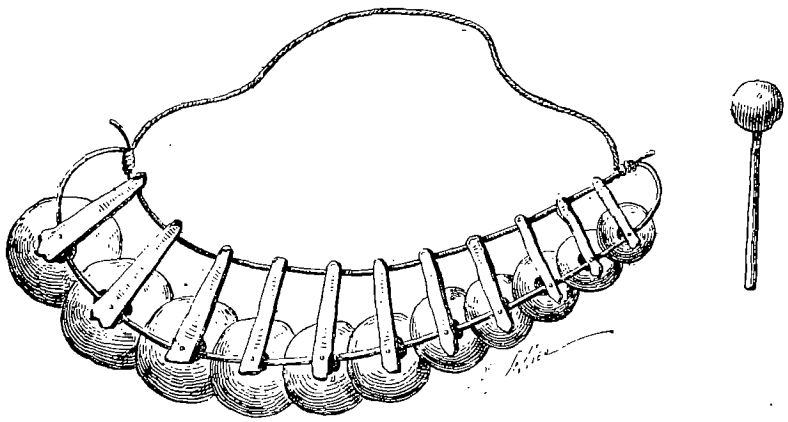
Hommes Moundombés[1].
Gravure tirée de l'édition anglaise.

Femmes Moundombés.
Gravure tirée de l'édition anglaise.

tirait de sa *marimba* les sons les plus lugubres.

La marimba est un instrument fait de deux bâtons qui ont près d'un mètre de long et sont légèrement courbés. D'un bout à l'autre, on y a tendu des cordes à boyau sur lesquelles sont fixés de minces morceaux de bois dont chacun forme une note de la gamme. Une rangée de gourdes est placée à la partie inférieure, de façon qu'une gourde pouvant contenir trois ou quatre litres réponde à la note la plus basse, tandis que la plus haute correspond à une gourde dont la capacité n'est pas de quatorze centilitres. Cet arrangement accroît l'intensité des sons.

L'attitude des sovas était d'une gravité extraordinaire. Après qu'ils m'eurent promis des porteurs, et



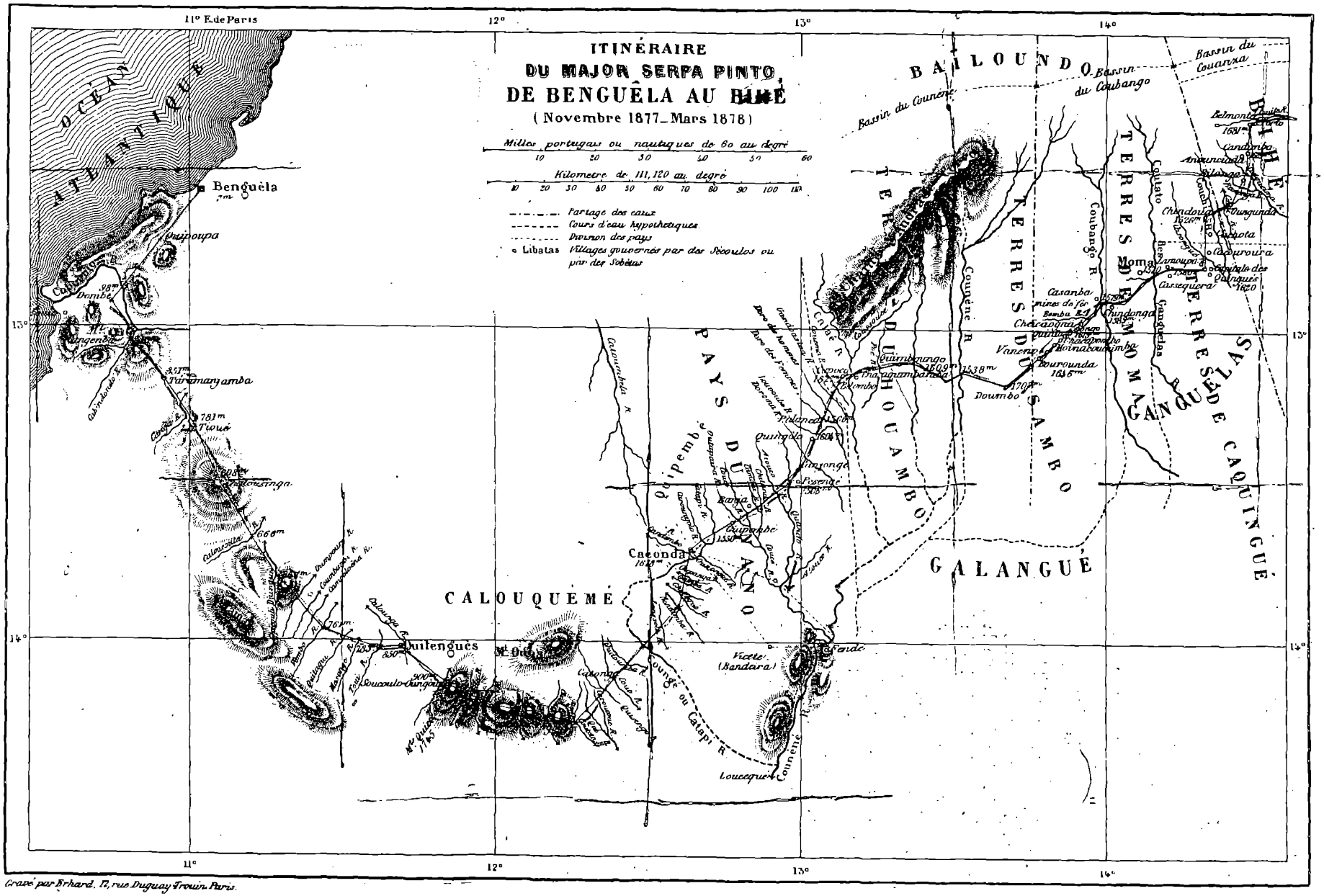
Marimba. — Dessin de P. Sellier.

que j'eus offert à chacun d'eux une bouteille d'*aguardente* (eau-de-vie), ils ordonnèrent à leurs officiers de me faire l'honneur d'une danse, à laquelle se joignirent, sur l'injonction de Bahita, plusieurs jeunes filles qui avaient jusqu'alors été tenues à l'écart.

J'invitai les sovas à danser en personne. Ils me répondirent que leur dignité s'y opposait et qu'un tel procédé était contraire à toutes les règles établies. Cependant, ayant une envie folle de voir Bahita cabrioler avec ses jupons et son uniforme de pair de Portugal, je fis apporter à Leurs Majestés une nouvelle bouteille d'eau-de-vie. L'argument était irrésistible. Lois et règles établies furent jetées par-dessus les moulins. J'eus le plaisir de voir les trois sovas se mêler à une danse grotesque au milieu de leurs gens, qui, enflammés d'enthousiasme à cette vue, se lancè-

1. *Moundombé* signifie : naturel du Dombé.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rent et accomplirent des contorsions si violentes qu'on les eût tous crus atteints d'épilepsie.

Le Dombé Grande forme une vallée très fertile, qui s'étend du sud au nord, et tourne ensuite vers l'ouest, presque à angle droit, jusqu'à l'Océan. Elle a pour ceinture deux chaînes de montagnes, dont l'une, vers l'ouest, longe la côte, et dont l'autre s'élève à l'est. Au milieu de la vallée coule une rivière qui porte quatre noms : Dombé, Coporolo, Quiporolo et Santo Francisco.

Cette rivière, très pleine d'eau en hiver, est généralement desséchée en été, quoique, même aux époques de la plus grande chaleur, on puisse toujours se procurer de l'eau en y creusant des trous. C'est d'ailleurs ce qui a lieu dans toute la vallée, où l'on n'a jamais besoin de dépasser trois mètres pour avoir l'eau qu'on désire.

Près des monts de l'ouest, dans la portion de la vallée qui se dirige du sud au nord, se trouve un petit lac en forme d'S et qui peut avoir cinquante mètres de large sur mille de long. Il est remarquable en ce qu'il n'est pas produit par les eaux de la pluie, mais par celles d'une puissante source souterraine. Le niveau ne change jamais. Le trop-plein s'échappe par des infiltrations qui, moins de seize mètres plus bas, ressortent en sources dont l'on se sert pour l'irrigation des propriétés voisines. Ce lac contient, dit-on, quelques gros poissons et beaucoup de crocodiles.

Femmes Moundombés vendeuses de charbon.
Gravure tirée de l'édition anglaise.

Cependant j'y suis allé souvent sans apercevoir ni poissons ni crocodiles; mais je suis bien forcé de croire qu'ils existent puisque c'est mon aimable hôte qui m'a affirmé leur existence, en assurant qu'ils étaient des plus voraces. De plus, il a corroboré son assertion par le fait que voici : En 1876, son domaine fut attaqué par une bande de maraudeurs venus de Quilenguès. Ses noirs défirent les voleurs, qui, pour échapper à la poursuite, se jetèrent à la nage dans le lac. Aucun d'entre eux n'en sortit; tous avaient été dévorés.

Dans ces mêmes monts de l'ouest, formés de carbonate et de sulfate de chaux (pierre à bâtir, marbre et gypse), on rencontre, fort près du lac, certaines cavernes ou grottes. Jamais, suivant notre hôte, on ne les avait explorées. Capèlo et moi, nous allâmes, en compagnie de notre hôte senhor Reïs, en visiter une; on en avait beaucoup exagéré les dimensions. Elle paraissait servir de tanière aux bêtes fauves.

La vallée du Dombé contient plusieurs domaines agricolés qui ont de l'importance. Les principaux appartiennent à Loaché, à Paola Barbosa et à notre hôte Santos Reïs. Ce dernier domaine, qui date à peine de trois années, produit assez de cannes à sucre pour qu'on en tire plus de trente-six mille litres de rhum, et cela dans une terre qui n'a été défrichée que depuis trois ans et auparavant n'était qu'une forêt.

Les indigènes cultivent le manioc dans toute la vallée, et exportent, par année, plus de huit cents hectolitres de farine. C'est en fait le grenier de Benguêla. Le troc n'est pas usité par les naturels de cette contrée, c'est contre de l'argent qu'ils cèdent leurs produits, et ils se rendent parfaitement compte de la valeur de la monnaie.

L'ordre et la discipline de nos gens furent beaucoup détériorés par le séjour forcé que nous fîmes dans cette vallée.

Chaque jour, c'était de leur part une nouvelle réclamation; chaque jour, ils se querellaient entre eux, et je n'osais pas me montrer trop sévère de peur qu'ils ne m'abandonnassent tous ensemble.

Pour avoir de l'eau-de-vie avec laquelle ils s'abrutissaient, ils vendirent d'abord leurs vêtements, puis même leur ration de nourriture.

C'étaient même les soldats qui se conduisaient le plus mal. Quant aux *sovas*, ils ne nous envoyèrent personne.

Le 1er décembre arrivèrent à Dombé une trentaine d'hommes rapportant au *chéfé* militaire de Quilenguès des marchandises qui lui appartenaient. Je mis immédiatement ces porteurs en réquisition pour notre service, et, d'accord avec mes compagnons, notre départ fut fixé au 4.

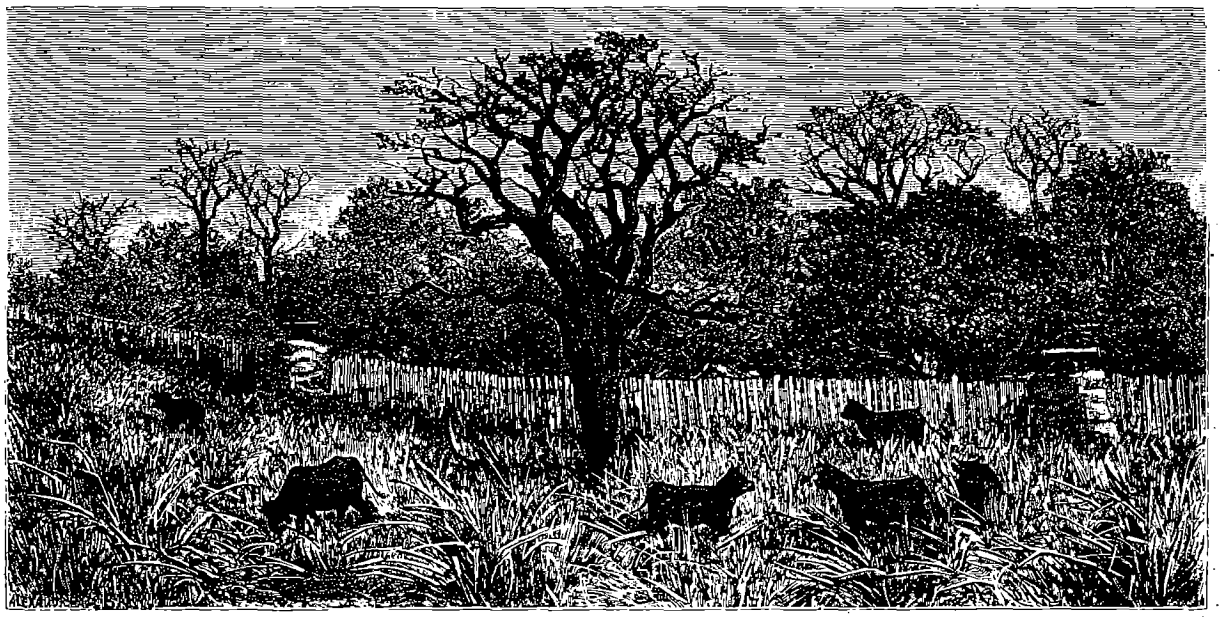
Nous avions eu de nouvelles désertions : celles de deux hommes de Novo Redondo et d'un de Benguêla.

SERPA PINTO.

Traduit par J. BELIN-DE LAUNAY

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Forteresse de Quilenguès (voy. p. 212). — Dessin de A. de Bar, d'après un croquis du major Serpa Pinto.

COMMENT J'AI TRAVERSÉ L'AFRIQUE,

DE L'OCÉAN ATLANTIQUE A L'OCÉAN INDIEN,

PAR LE MAJOR SERPA PINTO [1].

1877-1878. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

III

Histoire de deux moutons. — Capêlo et Ivens. — Rencontre d'une caravane. — Neuf journées au désert. — Manque d'eau. — L'ex-chéfé de Quilenguès. — A la chasse! — Je me perds dans la lande. — Deux antilopes; d'une pierre deux coups. — Arrivée à Quilenguès; ses habitants. — La chèvre Cora. — Triste mort du mouton fidèle.

Le 4 décembre, je sortis du Dombé à huit heures du matin, me dirigeant sur Quilenguès.

Il fut convenu que Capêlo et Ivens resteraient quelque temps en arrière afin de veiller à l'envoi d'une partie du bagage. D'après les conseils des guides, nous prîmes une autre route que celle des caravanes; nous suivîmes un chemin de traverse par lequel nous éviterions les gués ordinaires du Coporolo que l'abondance des eaux rendait déjà difficiles; il nous mènerait à des gués plus courts et plus commodes.

Une marche de deux heures à travers la plaine nous conduisit au pied des monts Cangemba; c'est le nom que porte la chaîne élevée à l'est de la vallée du Dombé. Nous nous y reposâmes. Nous achetâmes une couple de moutons que nous nous proposions de manger en route. L'un d'eux nous suivait assez volontiers, mais l'autre nous tracassait fort par ses refus d'avancer et surtout par son obstination à vouloir retourner d'où il venait.

A onze heures, nous repartions avec le projet de passer la montagne par le lit d'un torrent desséché. Ce ne fut pas aisé. Les fardeaux de nos hommes étaient lourds, car, au paquet ordinaire de l'expédition, dont le poids montait à trente kilos, on avait ajouté les rations de neuf journées, consistant en farine de manioc et en poisson sec.

La différence de niveau était à peine de cinq cents mètres, mais le lit que le torrent s'était creusé dans une roche calcaire opposait à notre marche beaucoup d'obstacles. En bien des endroits nous fûmes obligés de nous servir autant de nos mains que de nos pieds pour avancer. On tirait les ânes; le soleil nous brûlait; nous n'avions aucun abri et nos efforts nous épuisaient. Enfin nous campâmes auprès d'un puits creusé dans le lit sableux d'un ruisseau desséché et que les Moundombés nommaient Cabindondo. L'endroit était aride. L'on n'y voyait çà et là que quelques blanches broussailles, crispées par l'ardeur du soleil et dont les épines à cette époque de l'année étaient perçantes comme des aiguilles. Les sommets des monta-

1. Suite. — Voy. page 193.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gnes qui courent nord et sud bornaient notre horizon.

Vers le soir, Capêlo et Ivens arrivèrent, et nous nous mîmes de suite à manger; ce n'était pas trop tôt pour moi, qui étais encore à jeun.

Le 5, de bon matin, nous reprîmes notre marche vers le sud-est, et au bout de quatre heures, pendant lesquelles nous fîmes dix-neuf kilomètres, nous plantâmes nos tentes dans un lieu que les guides appelaient Taramanjamba. C'était une grande vallée entourée de collines. Nous nous trouvions à cinq cent soixante-dix-sept mètres d'altitude.

La végétation était toujours misérable. Des dépôts de pluie conservée dans les cavités des rochers nous en fournissaient à peine pour boire et pour faire cuire nos aliments. Vers la nuit nous souffrions de la soif.

Chemin faisant, nos jeunes ânes et le mouton récalcitrant dont j'ai déjà parlé rivalisèrent à qui nous donnerait le plus d'embarras. Ce mouton était extraordinairement sauvage et même plus obstiné que les ânes. Je résolus d'en finir avec lui ; mes compagnons y consentirent; je donnai l'ordre aux nègres de le tuer, et j'allai faire un tour dans les environs.

Quand je revins, je vis que ces brutes avaient mal compris mes ordres : au lieu du mouton enragé, c'était le paisible qu'ils avaient sacrifié.

Le lendemain matin, nous partîmes à l'aube. Après une étape de cinq heures, nous campions dans un endroit nommé Tioué. Nos guides assuraient que nous y trouverions de l'eau.

Contre toute attente, le mouton, dont la vie avait été accidentellement sauvée, non seulement renonçait à ses sauvageries, mais encore il s'était résolu à me suivre comme un chien, et il se tenait constamment à mes côtés, soit durant la marche, soit au campement.

Nos gens continuaient à souffrir de la soif. Nous avions eu à suivre, pendant plus d'une heure, le lit desséché de la rivière Canga, à travers les pierres et les trous, et nous nous étions beaucoup fatigués.

Au delà, le sol devint granitique et la végétation des arbres luxuriante.

L'eau, comme le soir précédent, ne se trouvait que dans les creux des rochers, mais elle était plus claire à la vue et plus agréable au goût.

Déjà plusieurs de nos gens avaient leurs pieds malades ou manquaient de courage. Malheureusement, au nombre des traînards de ce jour étaient les porteurs des vivres, en sorte qu'il se fit tard avant que nous pussions manger.

Capêlo, toujours calme et réservé, ne se plaignait jamais. Ivens, plein de verve, nous tenait en bonne humeur par son bavardage et sa gaieté; ses traits d'esprit nous faisaient souvent rire. Son appétit, qui d'ailleurs ne lui fait jamais défaut, était grand ce soir-là. Après l'arrivée des porteurs, Ivens était tout yeux en contemplant un gigot de mouton qu'un nègre faisait tourner devant le feu sur une broche de bois. « Ah! s'écria-t-il enfin, si mon pauvre père pouvait me voir suivre des yeux ce gigot, je suis sûr qu'il en serait ému jusqu'aux larmes! »

Nous faisions à peine un repas chaque jour. Il en était de même de nos gens. Cependant il y avait quelque différence entre eux et nous; du moment qu'ils étaient campés jusqu'à celui où ils s'endormaient, ils mangeaient sans s'arrêter. Cela ne laissait pas de m'inquiéter, car, naturellement, j'avais peur que les provisions qui devaient durer neuf jours ne fussent trop promptement épuisées.

Le lendemain, nous marchâmes durant vingt-cinq kilomètres vers le sud-est, et plantâmes nos tentes dans une forêt nommée Chaloussinga.

C'est dans cette forêt que nous vîmes les premiers baobabs depuis que nous avions quitté la côte.

Vers trois heures de l'après-midi, on nous annonça l'arrivée d'une caravane qui venait de l'intérieur et se dirigeait vers notre campement. Étant sortis à sa rencontre, nous reconnûmes que c'était l'ex-chêfé de Quilenguès, le capitaine Roza, qui retournait malade à Benguêla. Nous l'invitâmes à venir dans notre tente, où il dîna, et lorsqu'il partit nous lui donnâmes quelques médicaments dont il avait besoin.

Les jeunes nègres, après son départ, m'informèrent qu'aux environs du camp on avait vu des traces fraîches de gibier. Je sortis pour les voir et je suivis la piste de plusieurs grandes antilopes; elle me mena si loin que la nuit survint, et avec une obscurité telle que je ne pus pas retrouver le chemin du camp. Une haute montagne s'élevait en sombre relief sur un ciel brumeux où ne brillait pas une seule étoile. Je l'escaladai pour voir si, d'une grande élévation, je ne pourrais pas apercevoir les feux du camp, vers lesquels je dirigerais mes pas. Je crus l'idée bonne; en effet, du haut de la montagne, je distinguai dans le lointain la lueur d'un feu dont je marquai la direction à l'aide de ma boussole de poche et vers laquelle je me mis en marche.

Aucun de ceux qui n'en ont pas fait l'expérience ne saurait s'imaginer ce que c'est que d'errer pendant une nuit sombre à travers les broussailles et la basse végétation d'une forêt vierge et combien de temps on y met pour faire peu de chemin, en laissant par-ci par-là un morceau de ses vêtements ou même de sa peau.

Enfin, guidé pendant la dernière partie de la marche par le son d'une voix humaine, j'arrivai; mais qu'on juge de ma surprise et de mon désappointement! Je m'étais trompé : j'avais pris pour le mien le camp du capitaine Roza, qui en était éloigné d'au moins six kilomètres. Cependant la route, ou plutôt le sentier ouvert par la caravane, allant d'un camp à l'autre, je me résolus à le suivre, et, au bout d'une nouvelle heure de marche, j'eus le plaisir d'entendre les cornes dont sonnaient mes gens et les coups de feu qu'ils tiraient pour m'appeler.

Quand j'entrai dans ma tente, j'étais excédé de fatigue et déchiré par les épines; l'inquiétude d'Ivens et de Capêlo avait été grande. Néanmoins, il ne me fut

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pas permis de prendre le repos qui m'était si nécessaire, car j'appris, ce qui me chagrinait beaucoup, mais ne m'étonnait guère, que nous étions à court de provisions. Les soldats, notamment, avaient, en cinq jours, consommé les rations de neuf.

Le lendemain, il fallut faire une marche forcée de trente kilomètres en six heures, à l'est-sud-est.

Dans les forêts que nous traversions nous admirâmes une suite de baobabs gigantesques. Nous choisîmes pour notre campement un emplacement situé sur sa rive droite, après avoir passé la Caloucoula.

Cette rivière avait peu d'eau ; mais ce qu'elle en contenait était bon et limpide.

Nous continuions à ne faire qu'un repas par jour, entre une et trois heures après midi, suivant les nécessités du voyage. Je me ressentais trop des fatigues de la nuit précédente pour aller à la chasse et je me tins coi dans le camp. Ivens, comme à l'ordinaire, s'occupait à dessiner et Capêlo à former ses collections d'insectes et de reptiles.

Quand les soldats eurent dévoré leurs rations, ils se mirent à crier famine et allèrent jusqu'à proposer de tuer le mouton; mais j'avais pris en affection cette pauvre bête, qui, d'abord si fantasque, s'était brusquement métamorphosée en créature douce et soumise, et me suivait à présent partout, ne me quittant plus des yeux. L'idée de la tuer ne me convenait pas. Ivens réussit à distraire momentanément les soldats en leur distribuant un peu de riz, pris sur notre approvisionnement particulier.

Le 9, nous levions le camp à cinq heures du matin. Nous marchâmes d'une traite jusqu'à une heure, où nous nous arrêtâmes sur le penchant du mont Tama. De huit à neuf heures, nous avions été au sud en longeant la rive gauche de la Chicouli Diengui. Ce cours d'eau va au nord, probablement au Coporolo. La végétation devenait de plus en plus luxuriante, et ce jour-là nous passâmes par une épaisse forêt.

Aussitôt que les tentes furent plantées, les soldats affamés firent entendre leurs plaintes très haut et en revinrent à leur projet de sacrifier mon mouton. Ivens les apaisa encore quelque temps en leur distribuant une autre ration de riz ; mais évidemment ce n'était là qu'un palliatif, bon tout au plus à retarder d'un jour ou deux la mort de la pauvre bête.

Tout fatigué que j'étais, je pris le parti d'essayer de la sauver en allant à la chasse.

Il y avait déjà plus d'une heure que j'errais dans la forêt sans rien trouver, et je revenais vers le camp, lorsque, dans une clairière, j'aperçus deux antilopes qui paissaient.

Je me rapprochai; mais, à une centaine de mètres, je m'aperçus que ma présence était découverte. Le mâle sautait sur un rocher, d'où il scrutait attentivement les environs, et la femelle, l'oreille en alerte, flairait tout autour d'elle.

La distance était grande; cependant il n'y avait pas à hésiter. Je visai au mâle, et j'eus la satisfaction de le voir tomber en bas. L'autre, sur le bruit du coup de fusil, s'élança vers les rochers; je lui tirai mon second coup : d'un bond elle disparut sous bois.

Mon jeune nègre courut chercher l'antilope morte ; mais, au lieu de s'arrêter au rocher où j'avais vu l'animal, il prit de côté et continua sa course. J'arrivai à mon tour et j'avais le cœur assez serré, car je commençais à craindre de m'être trompé en croyant voir tomber la première antilope. Aussi ma joie fut-elle vive lorsque, de l'autre côté de la roche, je découvris tout à fait mort ce gracieux animal (*Cervicapra bohor*). J'avais à peine eu le temps de m'en assurer lorsque mon nègre sortit du bois pliant sous une lourde charge. C'était la seconde antilope. Il l'avait ramassée morte à peu de distance de la clairière. Les deux animaux avaient été frappés à la poitrine ; mais, tandis que le mâle avait été tué sur le coup, la femelle avait pu faire quelques bonds avant sa chute dernière.

Ainsi le mouton était encore une fois sauvé, et, comme nous devions atteindre Quilenguès en deux jours et que nous y trouverions sans doute des provisions, il y avait grande apparence que cette malheureuse bête serait définitivement épargnée.

Le lendemain, une étape de trente-cinq kilomètres, durant laquelle nous passâmes à gué des rivières nommées Oumpouro, Coumbanbi et Comooloéna, nous conduisit à la rive droite de la Vambo. Ces quatre courants vont au nord joindre leurs eaux, quand ils en ont, à celles du Coporolo, qu'on appelle déjà ici, et en remontant jusqu'à la source, la Calounga.

Pour la première fois, cette étape nous fit traverser des herbes énormes, qui remplissaient les clairières des bois. Elles étaient si hautes qu'il était parfaitement impossible de voir par-dessus, et si épaisses qu'on pouvait à peine s'y faire un passage. Pendant cette journée, un de mes jeunes nègres disparut ainsi qu'une négresse qui était la femme de Catraïo, serviteur de Capêlo. J'eus beau envoyer courir partout après eux, on ne les trouva nulle part.

Les vivres devenaient toujours plus rares et les soldats n'étaient plus les seuls à crier famine : toute la bande se plaignait.

Le 12, nous traversâmes deux ruisseaux, le Quitaqui et le Massongé, que les pluies avaient considérablement grossis ; puis nous campâmes sur la rive droite de la Toui, fort près de Quilenguès.

Depuis la veille au soir, un de nos ânes avait disparu. Tandis que nos hommes s'occupaient du campement, je me rendis à la forteresse de Quilenguès, chercher des provisions que je ramenai à huit heures du soir. Décidément le mouton était sauvé.

Durant la nuit, le jeune nègre et la négresse qui s'étaient égarés rentrèrent au camp.

L'emplacement que nous occupions était bas, marécageux, isolé et n'offrait aucune facilité de ravitaillement. Nous décampâmes pour gagner le territoire du *chéfé* de Quilenguès, où nous arrivâmes le 12 décembre, à onze heures du soir.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Aussitôt je renvoyai, après les avoir payés, les porteurs qui s'étaient engagés à Dombé pour nous suivre jusqu'à Quilenguès ; puis je priai le *chéfé*, lieutenant Roza, de m'en procurer d'autres pour aller à Caconda. « Ce ne serait pas difficile, » disait-il ; mais il ajouta que les ruisseaux de Quilenguès à Caconda étaient trop gonflés pour être franchis et que nous serions obligés d'attendre un peu de temps avant de partir.

Ce soir-là nous ne manquâmes de rien et nous fîmes nos deux repas, déjeuner et dîner.

Quelques jours plus tard, un naturel nous ramena l'âne qui s'était perdu dans les bois, et qu'il avait trouvé courant le pays. Je récompensai le nègre afin de l'affermir dans son honnêteté.

Quilenguès est une vallée qu'arrose la Calounga, c'est-à-dire probablement la partie supérieure du Coporolo ; elle est extrêmement fertile et fort peuplée.

L'établissement portugais occupe une surface d'environ cinquante-deux mille mètres carrés, formant un rectangle de deux cent vingt mètres sur cent quatre-vingts. Il a une palissade défendue par quatre bastions de maçonnerie, chacun construit au milieu d'un côté, et il renferme les casernes où logent le *chéfé* militaire et la garnison. Des baobabs et des sycomores donnent l'ombre de leurs branches gigantesques et de leur épais feuillage à la terre que recouvre l'herbe énorme du pays et où paissent les troupeaux du *chéfé*.

Quilenguès a une grande importance comme centre de production et comme lieu facile à coloniser ; sa valeur stratégique est plus considérable encore puisqu'on peut considérer cette place, par rapport à Benguêla, comme une des portes de l'intérieur.

Les petits chefs des environs reconnaissent l'autorité du Portugal ; mais leur caractère de pillards les excite à attaquer sans cesse les tribus voisines et à dérober leur bétail.

Les indigènes sont moins agriculteurs que pasteurs, cependant la terre récompense le peu de travail qu'ils lui donnent par d'abondantes récoltes de maïs, de massambala et de manioc ou mandioca.

Ils ont pour demeures des huttes circulaires d'un diamètre de trois à quatre mètres, construites de troncs d'arbres et plâtrées de boue. Les portes ont assez de hauteur pour qu'on y passe sans se baisser.

La taille des habitants de Quilenguès est haute et robuste ; leur caractère est hardi et batailleur ; leur industrie, peu développée, ne s'élève guère au-dessus de l'art de fabriquer avec le fer des assagaies, des pointes de flèche et des hachettes, qui servent à couper le bois ou à combattre. Ils ne fondent pas le métal, mais le font venir du pays de Dombé ou de Benguêla.

Leurs bercails et leurs villages sont entourés d'une forte palissade que protège en outre à l'extérieur un abatis épineux, ce qui les met à l'abri des attaques nocturnes des bêtes féroces.

Les champs de manioc sont également défendus par des épines, car le pays est plein de petits daims (*Cephalophus mergens*), très friands des feuilles de manioc et qui ravageraient les plantations.

Les gens de Quilenguès ont un goût très prononcé pour l'*aguardente* ou eau-de-vie ; durant trois mois de l'année, c'est-à-dire aussi longtemps qu'ils peuvent extraire du fruit du *gongo* une liqueur fermentée, ils ne cessent pas d'être ivres : cela empêche d'obtenir d'eux aucun service pendant cette période.

Si un homme désire se marier, il envoie au père de la future un présent qui doit être au moins de quatre mètres d'étoffe venue de la côte et accompagnée d'une couple de bouteilles d'eau-de-vie. En échange, la fiancée arrive avec le porteur du cadeau, en société de ses parents. Alors on fait un grand festin où l'on dévore un bœuf, offert par le fiancé.

En cas de mort, le cadavre, enveloppé d'étoffe blanche qu'on recouvre d'une peau de bœuf, est porté à la tombe qu'on a creusée. Les jours qui suivent l'enterrement se passent à festoyer dans la hutte du défunt. Les funérailles des chefs ont lieu avec quelque cérémonial, et leurs corps, revêtus de leurs plus beaux habits, sont transportés au tombeau dans une peau apprêtée. Ce sont les occasions d'un sacrifice énorme de bestiaux ; l'héritier royal est tenu à immoler son troupeau tout entier.

Le 22, un accident désastreux eut lieu dans notre camp.

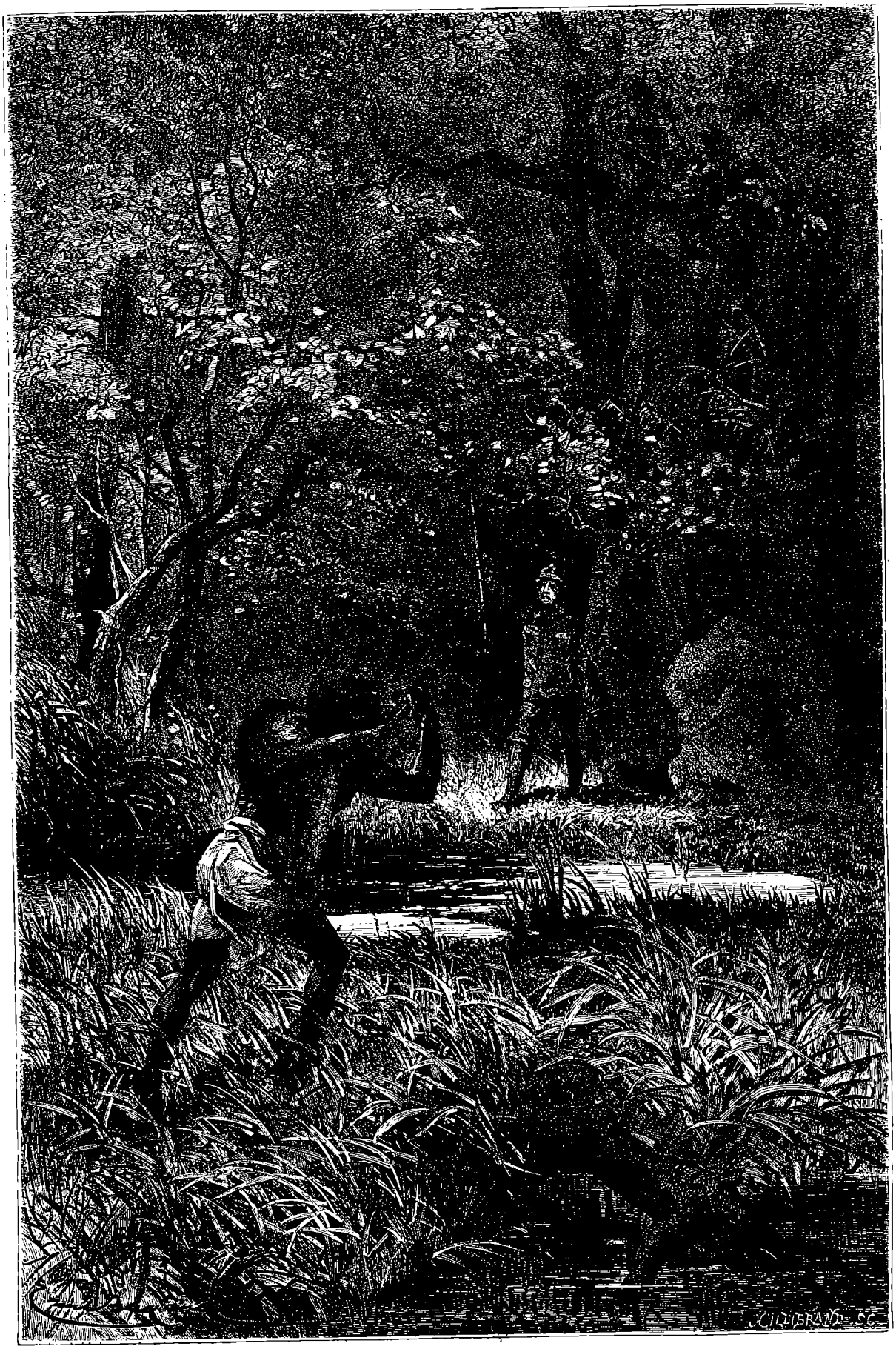
Un de mes négrillons avait volé une balle explosive Pertuisset. Lui et deux de ses compagnons résolurent de la faire partir afin que chacun pût avoir un morceau de son plomb. Il mit donc la balle sur une pierre ; un autre posa dessus un couteau qu'il frappa d'un coup violent dont ses camarades désiraient voir l'effet. La balle fit explosion et tous les trois furent blessés ; le nommé Silva Porto Colomo reçut dans les différentes parties de son corps treize fragments du plomb volé.

Plusieurs de nos gens envoyés en reconnaissance revinrent nous apprendre que les rivières n'étaient pas encore guéables, ce qui n'avait rien de bien surprenant puisqu'il n'avait pas cessé de pleuvoir depuis que nous étions campés. En conséquence, il fut résolu que nous prendrions une autre route beaucoup plus longue, mais où nous ne serions pas arrêtés par les eaux. Nous priâmes donc le *chéfé* de nous procurer des porteurs.

Le lendemain, je distribuai aux hommes leurs paquets ; mais je me sentais si mal à mon aise que, bien que j'eusse fait partir les porteurs en avant, je fus obligé de demeurer au camp ; mes amis m'y tinrent compagnie. Une fièvre violente m'abattit durant trois jours, et je passai le 25, jour de Noël, anniversaire de la naissance de ma fille, dans le délire.

Capêlo et Ivens me donnaient tous leurs soins, ainsi que le *chéfé* Roza et sa femme. Le 28, je pus quitter mon lit et sortir un peu. On convint alors que le départ aurait lieu le 1er janvier 1878, c'est-à-dire trois jours après.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Coup double (voy. p. 211). — Dessin de E. Bayard, d'après un croquis du major Serpa Pinto.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La femme du lieutenant Roza me fit présent de deux choses qui, je ne m'en doutais guère alors, devaient plus tard jouer dans mon voyage un rôle important. C'étaient un service à thé en porcelaine de Sèvres et une chèvre de petite espèce, remarquablement apprivoisée, et que j'appelai Cora.

Un événement vint en ce temps me causer un véritable chagrin. Ce pauvre mouton, que je m'étais donné tant de peine à sauver malgré les murmures de notre troupe famélique, trouva la mort en essayant d'échapper à la poursuite d'un chien couchant que j'avais amené du Portugal et dont j'avais fait cadeau à Capêlo. Pour lui échapper, mon mouton voulut passer à travers un trou de la palissade, s'y brisa une jambe et s'y blessa au point de mourir peu après. Ce fut la première grande peine que j'éprouvai dans ce voyage, déjà si fertile en espérances déçues.

IV

Vérissimo Gonsalvès. — Émotion nocturne. — Voyage à Ngola. — Le roi Chimbarandongo, ami des blancs; sa simplicité, ses enthousiasmes. — Arrivée à Caconda. — José d'Anchiéta, savant explorateur. — Pas de nouvelles. — Arrivée du *chéfé*. — Ivens va à Counéné avec moi. — Retour. — La Qué : un pont improvisé. — Musique des fauves. — Les porteurs nous font défaut. — Mon principe et la carabine rayée du roi.

Nous quittâmes Quilenguès le 1er janvier 1878, après y avoir fait une bonne provision de vivres et l'acquisition de bœufs et de moutons à tuer pendant le voyage. Le *chéfé*, lieutenant Roza, nous fit la conduite quelques kilomètres, puis retourna chez lui, et nous continuâmes notre chemin dans la direction du sud-est jusqu'au pied de la chaîne de Quilenguès, où nous dressâmes notre camp près du village de Secoulou Oungouri.

Un compagnon de route, nommé Vérissimo Gonsalvès, s'était joint à nous pour aller jusqu'au Bihé. Fils d'un commerçant bien connu de Bihé, mort récemment, il avait rempli à Quilenguès, jusque-là, les fonctions de commis chez un serviteur de feu son père. C'était un jeune mulâtre, assez mal élevé, petit de corps, perverti d'esprit, plein des vices propres à sa race; il ne manquait d'ailleurs ni d'un bon naturel, qui n'avait pas été assez cultivé, ni d'intelligence. J'aurai plusieurs occasions de parler de lui dans la suite.

Sans manquer de bravoure, il était ombrageux et timide. Sous une apparence de faiblesse, il cachait la force de sa constitution. Il avait des muscles de fer; il savait à peine lire ou écrire, mais c'était un chasseur rusé et il tirait assez bien.

Pendant mon séjour à Quilenguès, j'étais parvenu à dresser deux de nos ânes qui me furent d'un bon usage pendant cette nouvelle partie du voyage.

Le lendemain, la journée commença par la montée de ce qu'on appelle le mont Quicécoua. Elle fut extrêmement fatigante. Trois longues heures durant nous eûmes à lutter contre les aspérités du penchant de la montagne; après quoi nous nous trouvâmes à dix-sept cent quarante-cinq mètres d'altitude, ou à huit cent quarante plus haut que le plateau qui se termine à Quilenguès.

Dans un défilé, nous passâmes un petit ruisseau que les naturels appellent *Obaba Tenda*, ce qui signifie « eau froide ». Notre camp fut dressé sur la rive d'un autre courant nommé Couverail[1] et qui rejoint la Qué. Ces deux ruisseaux sont permanents et leurs eaux tombent dans le Counéné.

Le sol continuait d'être granitique; mais la végétation avait tout à fait changé d'aspect, sans doute à cause de l'élévation où nous étions parvenus. Le baobab avait disparu et les fougères se cachaient à l'ombre des acacias de toutes sortes qui composaient les bois. La flore était plus riche en plantes herbacées et, dans les places découvertes, avait la plus grande vigueur.

Nous remarquions que les endroits par lesquels nous passions, tantôt étaient absolument dénués d'oiseaux, et tantôt en nourrissaient de si grandes quantités que leurs chants et leurs cris nous assourdissaient. On ne voyait guère de gibier plus gros, mais des traces prouvaient qu'il n'en manquait pas.

Pendant la nuit du lendemain, nous eûmes une aventure assez curieuse. Nous étions campés auprès de la Quicoué, qui courait au sud-est sur son lit de granit pour aller sans doute se mêler aux eaux de la Qué : tout à coup le chien de Capêlo se mit à aboyer avec fureur. En même temps, un bruit voisin, semblable à celui d'un animal qui rumine, nous donna lieu de croire que les ânes étaient dehors et pâturaient dans le camp, entouré de son abatis épineux. Nous fîmes taire le chien et nous nous mîmes au lit. Cependant, au point du jour, un tumulte nous attira dehors, et nous apprîmes que nos nègres venaient de constater qu'un animal étranger s'était introduit dans notre enceinte. En effet, c'était un buffle énorme qui nous avait fait l'honneur, cette nuit-là, de nous rendre visite.

L'occurrence était bizarre et semblait d'abord difficile à expliquer. Cependant, comme on entendait fréquemment les lions rugir aux alentours, on pouvait supposer avec quelque raison que c'était contre eux que le buffle avait cherché un asile chez nous.

Le lendemain, nous allâmes camper auprès du village de Ngola, et je fis immédiatement porter au roi du lieu l'annonce de mon arrivée.

Après déjeuner, je me rendis à son village pour lui faire une visite. Mes deux négrillons m'accompagnaient, portant un siège pour moi et deux parasols.

Le chef se montra immédiatement, muni de deux massues et d'une assagaie. Il était vêtu d'une longue ceinture d'étoffe, ayant par-dessus une peau de léopard. Sa poitrine était nue et de son cou pendaient

1. Dans les noms propres, *ail* doit être prononcé comme l'est *ail* en français. — J. B.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

une foule d'amulettes. Il me reçut sous un soleil brûlant, hors de sa hutte. Je lui offris un des parasols que j'avais apportés et qui était fait d'une épaisse étoffe écarlate. Cette attention parut lui plaire beaucoup.

Je lui expliquai l'objet de mon voyage, ce qui ne l'intéressa que médiocrement ; mais il comprit parfaitement la valeur de mes cadeaux : outre le parasol, je lui donnai un petit baril de poudre à canon, cinquante pierres à fusil et une douzaine de grelots. Ce qui l'étonnait le plus, c'était qu'en échange je ne lui demandasse rien.

Je l'invitai à venir au camp voir mes compagnons. Il y consentit : chose remarquable, vu le caractère méfiant des chefs indigènes.

Quand je lui eus dit qu'il pouvait apporter un vase pour y mettre de l'eau-de-vie, il alla chercher une bouteille de la contenance d'un litre environ. Je lui témoignai l'étonnement que me causait la modération d'un chef de son rang et l'engageai à prendre un vaisseau plus grand. Sur quoi il envoya chercher une gourde qui pouvait bien contenir deux bouteilles. Mais, quand je l'eus invité à en apporter une seconde pareille, il ne put plus me cacher l'admiration que lui causait ma générosité.

Les effets d'une balle explosible volée (voy. p. 212). — Dessin de É. Bayard, d'après un croquis du major Serpa Pinto.

Nous partîmes à pied, suivis de trois de ses femmes, de ses filles et d'une foule de ses sujets, tous désarmés, pour me témoigner sa confiance.

Quand nous arrivâmes au camp, Capêlo s'occupait à faire des observations météorologiques. Nos thermomètres et nos baromètres jetèrent nos hôtes dans une admiration qui devint de la stupéfaction dès que Ivens, après un échange de compliments, leur eut fait voir nos sniders et nos armes de Winchester[1].

1. Les fusils Snider et Winchester, inventés en Amérique, sont construits à double fin : on peut s'en servir comme d'un fusil à *répétition* ou à *magasin*, ou bien comme d'un fusil ordinaire se chargeant par la culasse. — J. B.

Chimbarandongo, c'est le nom du roi de Ngola, ne manque pas d'intelligence et sait parfaitement se rendre la vie agréable au milieu de ses sujets.

Il nous offrit un bœuf, et consentit volontiers à ce qu'on le tuât immédiatement, puisque nous étions à court de provisions, mais à la condition que je le tuerais moi-même.

Cependant le bœuf s'était échappé et courait dans la direction du bois ; déjà il était à quatre-vingts pas de nous, quand je saisis mon fusil rayé. Je dis au chef où mon coup frapperait, je fis feu et la bête s'abattit. Chimbarandongo courut l'examiner, vit, juste entre les deux yeux, à la place que je lui avais an-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

noncée, la blessure d'où le sang coulait; son étonnement se changeant en enthousiasme, il ne put pas s'empêcher de m'embrasser à plusieurs reprises.

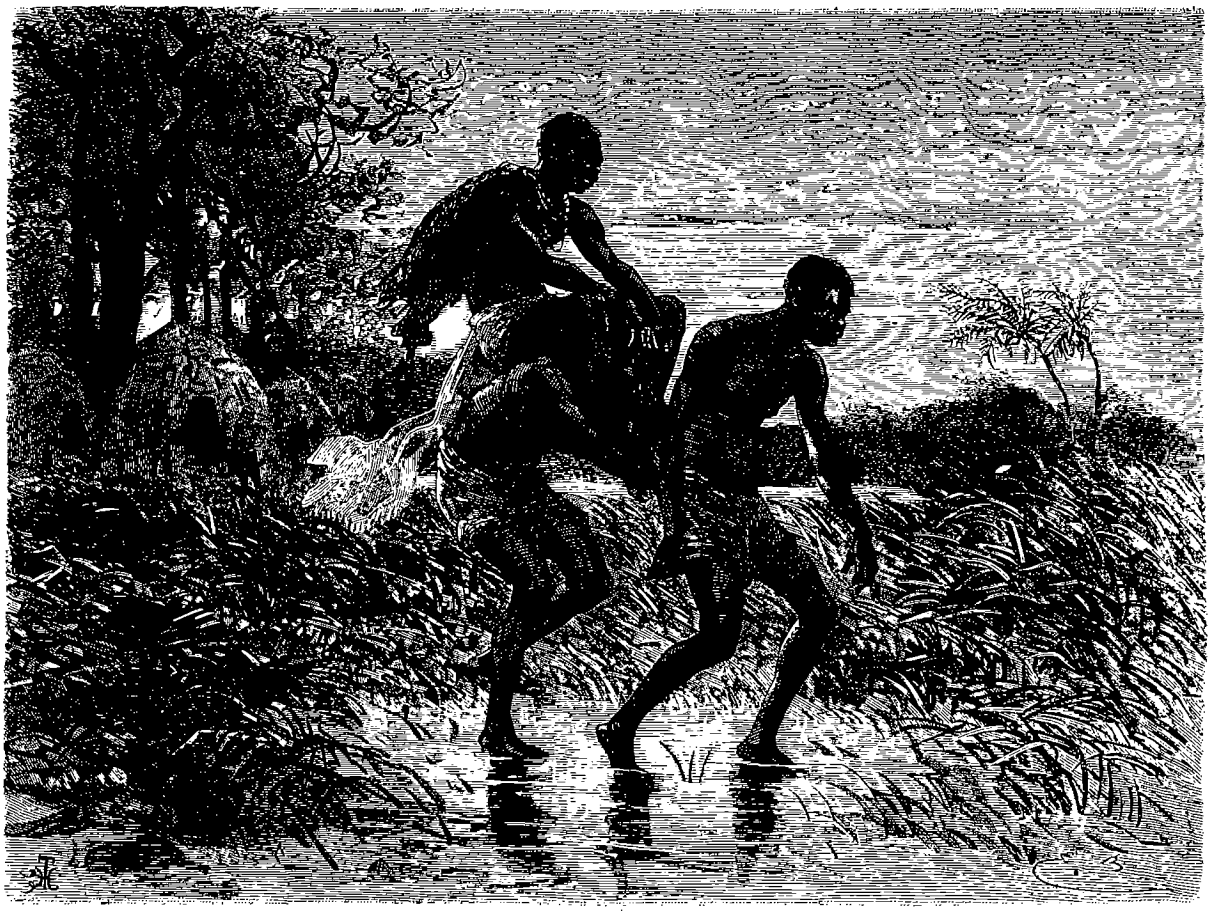
Vers quatre heures, éclata une tempête violente, entremêlée de pluie, de tonnerre et d'éclairs; cela dura deux heures.

Le chef se réfugia dans notre hutte avec ses femmes et plusieurs des principaux de son peuple. Alors il se mit à leur faire un discours.

C'était nous, leur disait-il, qui faisions tomber cette pluie, grand bienfait pour leur pays, où l'on souffrait tant de l'extrême sécheresse de l'été.

Nous entreprîmes de lui expliquer que nous étions loin d'avoir une telle puissance et qu'à Dieu seul appartenait l'influence sur les phénomènes de la nature. Ivens essaya même de lui démontrer comment et pourquoi il pleuvait.

Cette leçon de météorologie était à peine à la moitié, que le roi fit sortir de la hutte ceux qui l'y avaient suivi; puis, à la fin de la démonstration d'Ivens, il les rassembla de nouveau pour déclarer que, s'il cessait de pleuvoir, il se saisirait du malheureux qui en serait la cause et le mettrait à mort sans autre forme de procès.



Sortie du roi Chimbarandongo. — Dessin de É. Bayard, d'après un croquis du major Serpa Pinto.

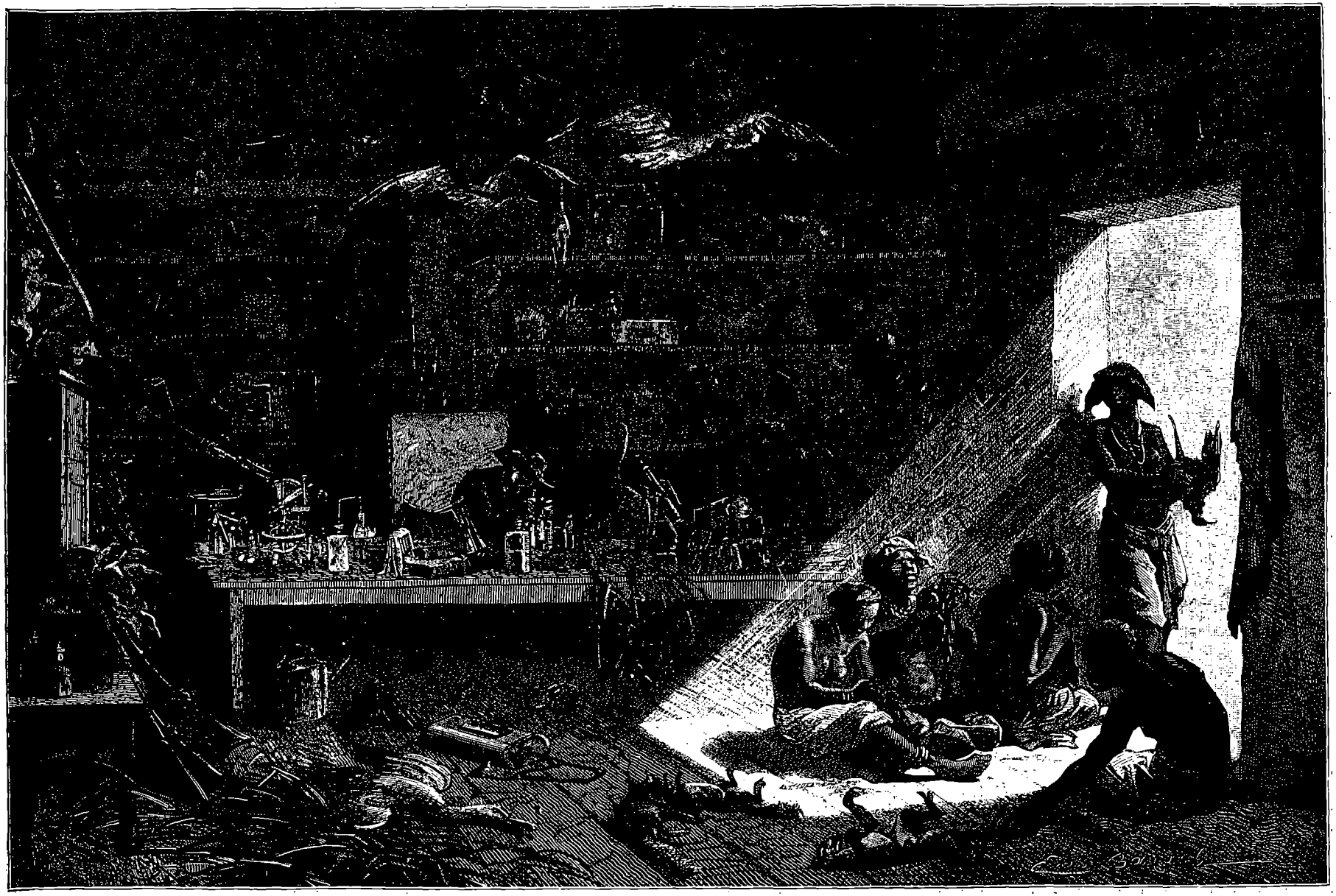
A la tombée de la nuit, Sa Majesté se retira de la manière la plus comique. Il grimpa sur le dos d'un de ses conseillers; celui-ci tenait ses mains sur les hanches d'un autre qui le précédait; et, tous deux étant plus ou moins ivres, ils se mirent à tituber le plus plaisamment du monde, manquant à chaque pas de tomber l'un sur l'autre, au risque de casser la tête sacrée de leur souverain.

Pourtant ce roi Chimbarandongo ne manquait pas de sens ni de jugement. Il ne croyait pas plus à la sorcellerie qu'à notre pouvoir de faire tomber la pluie; mais il lui convenait d'avoir l'air d'y croire afin de ne pas laisser diminuer son prestige aux yeux de son peuple, qui était parfaitement satisfait de la forme de gouvernement qu'on lui imposait.

Le lendemain, en prenant congé de nous, il m'expliqua que sa politique était de rester en bons termes avec les blancs. « Sans les blancs, ajoutait-il, nous sommes plus pauvres que les bêtes, car celles-ci possèdent au moins les peaux dont nous sommes obligés de les dépouiller; ainsi les noirs qui ne recherchent pas l'amitié des visages pâles sont de grands fous. »

Le village ou hameau de Ngola est fortement défendu par une double palissade, construite avec assez d'art pour qu'un de ses côtés permette aux habitants de faire un feu croisé. L'enclos suffit à contenir toute

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Intérieur de la demeure d'Anchiéta (voy. p. 218). — Dessin de É. Bayard, d'après un croquis du major Serpa Pinto.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la population du pays avec ses troupeaux de gros et de petit bétail. C'est donc un refuge pour tous les districts en cas de guerre. Il est arrosé par le Coutota, petit ruisseau qui le traverse, et il peut conséquemment soutenir un long siège sans crainte de manquer d'eau.

A notre départ, nous nous dirigeâmes pendant une couple d'heures vers le nord-est et nous arrivâmes au bord de la Qué, la plus grande des rivières qui coulent entre Quilenguès et Caconda. A cet endroit, elle avait au moins quinze mètres de large sur cinq de profondeur, et la tempête de la veille l'avait tellement grossie qu'elle s'était transformée en torrent impétueux.

Nous construisîmes avec des troncs d'arbres un pont pour nos hommes, encombrés de leur bagage; mais il était impraticable absolument pour nos bœufs et nos ânes, qu'il fallut faire passer à la nage. L'opération fut très pénible et d'autant plus périlleuse que la rivière fourmille de crocodiles.

Ce passage nous occupa plus d'une heure. Ensuite, nous marchâmes vers le nord-est jusqu'au ruisseau Oucerem, d'où nous aperçûmes, courant au nord-nord-ouest, le mont Ouba, autour duquel sont dispersés les hameaux de Calouqueïmé. Nous traversâmes ensuite la rivière Caroucoué, qui va vers le sud-sud-ouest rejoindre la Qué, et, une demi-heure plus tard, la Quisengo coulant au sud-est, aussi vers la Qué. C'est sur le bord de cette dernière que nous tendîmes notre camp à quatre heures de l'après-midi, près du village de Catonga, où un nommé Roqué Teicheira possédait un établissement.

Nous avions, dans la journée, fait trente kilomètres et nous étions tous extrêmement fatigués.

Le 6, nous nous remîmes en route vers le nord-est; peu après le départ, nous traversions la Quitoumba sur un pont bâti par les naturels : elle s'écoulait au sud-est vers la Catapi. Cette rivière-ci porte, plus bas, le nom de Coungé. Nous y étions arrivés à onze heures et demie du matin. Le campement fut établi sur sa rive gauche. L'eau coulait au sud-est vers le Counéné, où elle tombe près de Loucéqué.

Ce jour-là, je tuai une grande gazelle (*Cervicapra bohor*), la plus belle de son espèce que j'aie vue dans tout mon voyage. Il fallut quatre hommes pour la transporter à nos tentes.

Comme la nuit tombait, notre chien se prit à hurler continuellement dans la direction du bois, ce qui prouvait que des hyènes rôdaient autour de nos huttes. Quand elle fut close, nous eûmes une autre symphonie formée par un duo de basse et de contrebasse : c'étaient un lion qui rugissait dans le fourré et un hippopotame qui renaclait dans la rivière.

En poursuivant notre marche vers le nord-est, nous passâmes près du village Casséquéra. Il était fortifié, au milieu d'énormes rochers de granit gigantesque, et entouré de sycomores, ce qui produisait un paysage singulièrement pittoresque. Quand nous eûmes traversé la Loussola, petite rivière qui coule au sud vers la Catapi, nous campâmes au bord de la Nondimba, encore un affluent de la Catapi, mais qui coule au nord.

Le plateau sur lequel nous étions alors est fort élevé; son altitude mesurée est de seize cents mètres.

C'est de là que nous nous rendîmes à Caconda en traversant, chemin faisant, trois ruisseaux, affluents de la Catapi et courant au nord-nord-ouest sous les noms de Chitéqui, Gamba et Oupanga. Plus tard, nous rencontrâmes la Catapi elle-même se dirigeant à l'ouest-sud-ouest; nous l'avions déjà traversée le 6.

Pendant que je surveillais le passage de la rivière, mes compagnons me précédèrent à Caconda.

Je n'y arrivai qu'une ou deux heures après eux. Le *chêfé* provisoire m'attendait à l'entrée de la forteresse. C'était un mulâtre, riche possesseur terrien dans le district et sergent-major des troupes noires. Il m'expliqua que le *chêfé* permanent était parti pour Benguêla, lui laissant, selon ses propres termes, l'embarras de nous recevoir.

Après ces phrases de politesse, senhor Matheos me pria d'entrer dans la forteresse. A peine en avais-je franchi le seuil que j'aperçus mes compagnons en train de causer avec un personnage dont la taille était au-dessus de la moyenne, l'aspect grêle, la tête large et bien conformée et les yeux remuants; il portait une redingote avec une cravate blanche. Capêlo me le présenta. C'était José d'Anchiéta. Je me trouvais donc en présence du premier explorateur zoologique de l'Afrique, d'un homme qui avait passé onze années de sa vie dans les provinces d'Angola, de Benguêla et de Mossamedès, à enrichir des échantillons les plus précieux les rayons du musée de Lisbonne.

L'établissement d'Anchiéta occupait les ruines d'une église située à peu près à deux cents mètres de la forteresse.

L'intérieur de sa demeure avait la forme de la lettre T; tout autour étaient de larges tablettes qui soutenaient un confus amas. Livres, instruments de mathématiques, appareils photographiques, télescopes, cornues, oiseaux empaillés de tous les plumages, flacons de tailles diverses, faïences, pains, bouteilles pleines de liqueurs multicolores, boîtes de chirurgie, bottes de plantes, produits médicinaux, boîtes de cartouches, vêtements, objets indéfinissables : tout y était entassé pêle-mêle. Dans un coin s'élevait un faisceau de mousquets et de carabines de systèmes différents. Le long de la maison, un enclos enfermait des vaches et des cochons. A la porte, des nègres et des négresses s'occupaient à écorcher des oiseaux ou à préparer des mammifères. Au milieu, je trouvais José d'Anchiéta assis dans un vieux fauteuil, dont les services remontaient évidemment à une date ancienne, et devant une table immense.

Il me semble peu utile d'essayer la description des

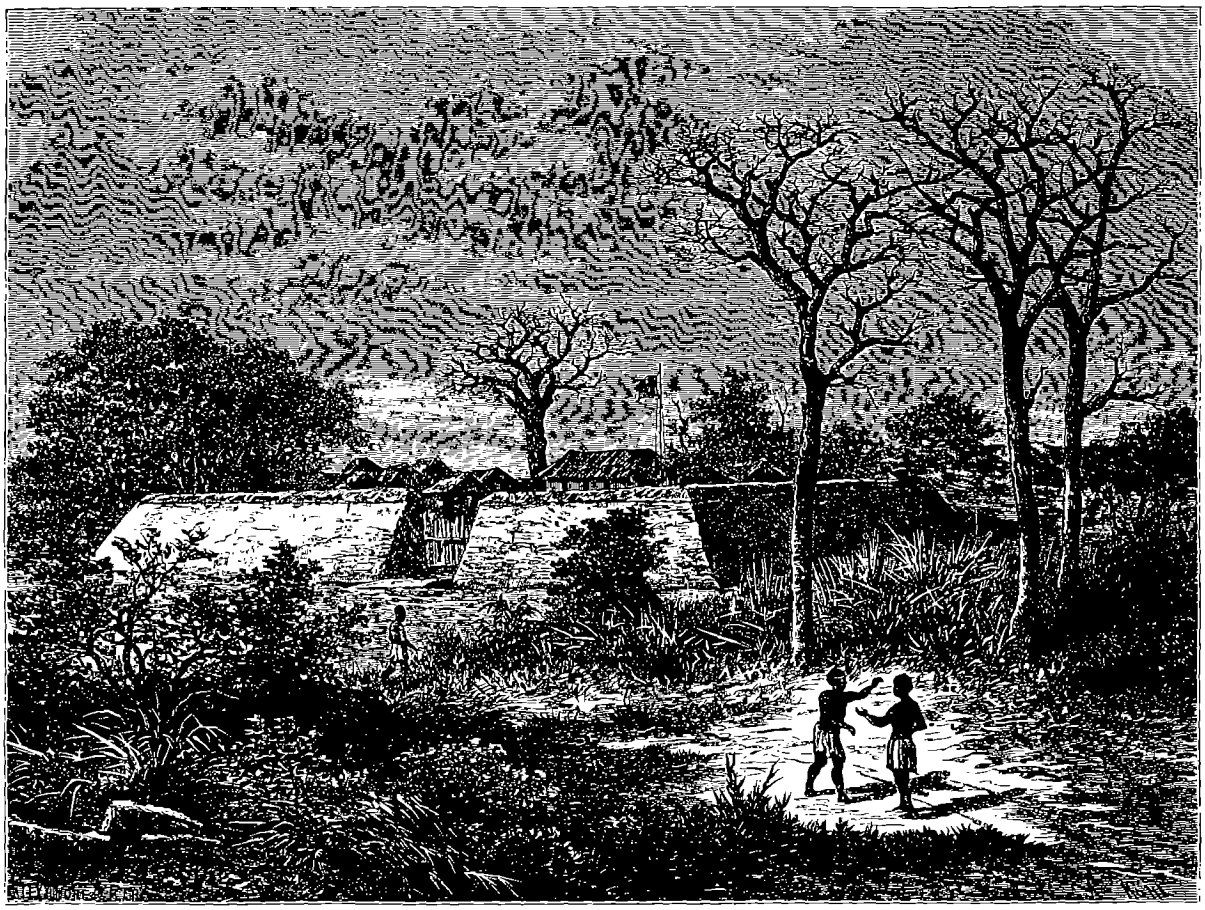
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

objets qu'elle portait, et je me contenterai de dire qu'il n'y manquait pas de pinces, de scalpels, ni de microscopes.

Sur un coin était un amas de fragments d'oiseaux, ce qui indiquait que le savant était en train d'étudier l'anatomie comparée. En face de lui, une fleur soigneusement disséquée montrait qu'il venait de chercher les noms de la famille, du genre et de l'espèce où il fallait la ranger, d'après la disposition des pétales, le nombre des étamines, la forme du calice et l'arrangement des graines et du pistil. Le scalpel à la main et l'œil au microscope, il emploie à ces études les heures qu'il peut dérober à ses travaux de collectionneur.

De temps à autre la plainte d'un malade interrompt ses recherches; alors il donne au patient les soins du médecin ainsi que les remèdes propres à diminuer les souffrances.

Nous apprîmes que le *chéfé* Castro était remplacé et qu'on avait nommé à sa place un autre officier de l'armée d'Afrique. Celui-ci parvint à Caconda deux jours après nous, accompagné de l'enseigne Castro qui apportait le courrier d'Europe. On peut s'imaginer l'avidité que nous mîmes à dévorer nos correspondances.



Caconda. — Dessin de A. de Bar, d'après un croquis du major Serpa Pinto.

Ce fut le matin du 13 que nous partîmes pour Vicété. Ivens se dirigeait sur la résidence de Matheos, où il se proposait d'examiner le Counéné à son confluent avec la Quando. Moi, je devais aussi étudier cette rivière, mais plus bas, vers le sud.

Quant à Capêlo, souffrant d'une légère attaque de fièvre, nous le laissions derrière nous, aux soins d'Anchiéta.

Ma route vers le sud-sud-est me fit bientôt traverser les rivières Secoula-Binza, Catapi et Ousongué, qui coulent à l'ouest-nord-ouest.

A la tombée de la nuit, j'étais à Vicété après avoir parcouru quarante-deux kilomètres au sud-est. C'est un établissement fortifié, au milieu des roches et au sommet d'une hauteur qui domine une vaste plaine.

J'y fus reçu par José Douarte Bandeïra. Après un souper amical, il me conduisit à un excellent lit, dont j'avais grand besoin.

Dès le commencement de la matinée suivante, l'enseigne Castro entama la question des portefaix; Bandeïra s'engagea promptement à en procurer cent vingt, nombre dont nous avions besoin pour aller à Bihé.

J'exprimai mon désir d'aller voir le Counéné, et on convint que nous nous y rendrions le lendemain.

Après une traite d'environ quinze kilomètres vers l'est, nous rencontrâmes le fleuve au Porto do Fendé. Dès mon arrivée, je tuai un grand hippopotame qui avait eu l'imprudence de venir à la surface de l'eau.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Je restai là deux jours. Le Counéné y fait seize cents mètres à l'heure et a une largeur de cent treize mètres sur une profondeur de six.

Il abonde en crocodiles et en hippopotames.

A seize cents mètres environ au-dessous du Porto do Fendé, à un endroit nommé Libata Grande, on rencontre quelques rapides. Huit cents mètres plus bas encore, il y en a d'autres appelés Moupas de Cagnacouto, et, seize kilomètres au-dessous, on trouve les cataractes de Quivéréquéto, les dernières de son cours supérieur, car, à partir de là, le Counéné est navigable jusqu'au Houmbé.

La rive droite, aux points que j'ai visités, est montagneuse et couverte d'une forêt vierge; sur la gauche, se déploie une vaste plaine, large de quatre à cinq kilomètres, jusqu'au pied de montagnes peu élevées, parsemées, sur leurs pentes occidentales, des villages Fendés.

Nous revînmes le 17 vers Caconda, où l'on promettait qu'avant une semaine nous serions rejoints par des porteurs, tandis que nous nous engagions en retour d'envoyer le lendemain un petit baril d'eau-de-vie. Dans cette région de l'Afrique, l'eau-de-vie a le même effet à l'égard des hommes que l'huile à l'égard des machines. Elle les fait marcher.

Le lendemain nous nous mîmes en route les besaces vides, et vers midi nous sentions d'une façon déplorable les atteintes de la faim. Nous fîmes halte au bord d'un bois; là je ne pus abattre qu'une caille, dont nous dûmes, l'enseigne Castro et moi, après l'avoir cuite dans le pot d'un soldat, nous contenter pour le déjeuner et pour le dîner.

Nos noirs, voyant avec quelle avidité je ramassais les os de cette caille, tandis que le chien se léchait les lèvres en suivant avec anxiété tous mes mouvements, nous firent cadeau d'une racine de manioc.

Je rentrai la nuit à Caconda. Ivens n'était pas encore revenu et Capèlo avait commencé sa convalescence.

Ivens fut de retour le 19. Immédiatement nous envoyâmes à Bandeïra le baril d'eau-de-vie promis, en le priant de mettre toute la diligence possible à réunir nos porteurs.

Le 23, quelques articles que nous avions demandés nous arrivèrent de Benguèla, et, entre autres, six caisses de biscuits, présent bien venu d'Antonio Ferreïra Marquès.

Je dépêchai à Vicété un second messager pour presser Bandeïra de nous adresser nos porteurs.

Ces hommes n'arrivant point, je dus prier le *chéfé* d'aller en personne à Vicété.

Le *chéfé* partit. Peu après, il m'écrivit qu'il y avait soixante et un hommes tout prêts et qu'il y en aurait bientôt davantage. Il avait emporté de quoi payer; mais, comme dans ces régions le calicot blanc est la seule monnaie acceptable, il lui en fallait cinquante pièces de plus. Nous ne les avions pas; ce fut Bandeïra qui plus tard nous les avança.

Le lendemain, nous recevions du *chéfé* une autre missive; il y disait que les porteurs allaient être payés et partir immédiatement. Deux jours après, une troisième lettre portait que déjà quatre-vingt-quatorze hommes étaient réunis. Finalement, le 5 février, nous apprenions qu'il n'y avait pas un seul porteur prêt à partir et que, suivant toute vraisemblance, nous n'en aurions aucun. On peut s'imaginer quel fut notre désappointement. J'étais alors à mes débuts; je n'avais pas encore tiré de mon expérience le principe suivant qui devint pour moi un article de foi, et grâce auquel, avec l'aide de la carabine rayée du roi, je suis sorti sain et sauf de mon voyage.

« Dans le cœur de l'Afrique, il ne faut avoir confiance en rien ni en personne, tant que des preuves irréfutables et réitérées ne vous ont pas démontré qu'elle est possible. »

Le *chéfé* revint de Vicété, mais jamais nous ne pûmes obtenir de lui une explication raisonnable de sa conduite ni de celle de Bandeïra.

Il fut convenu que je me rendrais dans le pays de Houambo; j'essayerais d'y obtenir quelques hommes du roi local, d'autant plus que chacun s'accordait, même le *chéfé* et Anchiéta, pour affirmer qu'il était impossible d'en trouver plus près.

Je commençai à soupçonner qu'il existait un parti pris d'empêcher notre voyage. La suite de mon récit fera voir toute la malice qu'on opposa en effet à mes projets.

Mais, avant de continuer à raconter mes aventures, qui, à partir de cette époque, offrent un intérêt plus vif, occupons-nous un instant de Caconda.

Ce poste fortifié, qui dans l'intérieur de la province de Benguèla est le point le plus avancé de ceux sur lesquels flotte le drapeau du Portugal, forme un carré de cent mètres qu'entourent un fossé profond et un parapet. Aux environs, on remarque çà et là des traces assez visibles dénotant une fortification passagère qui n'a pas été construite sans art. Une palissade intérieure constitue une seconde ligne de défense et protège quelques maisons à demi ruinées et servant de résidence au *chéfé*, de caserne et de poudrière. Plusieurs bonnes pièces de canon en bronze, montées en barbette et plus usées par le temps que par le tir, menacent le voyageur qui s'approche de leurs bouches vertes et rouillées.

A deux cents mètres plus ou moins au sud, s'élèvent les ruines d'une église. Vers le nord, un groupe de huttes misérables est habité par les soldats.

Le pays environnant a un agréable aspect; les fièvres, dont il n'est pas exempt comme on l'a dit, sont du moins plus bénignes qu'ailleurs. La population s'y trouve fort clairsemée, parce qu'elle s'est beaucoup éloignée du voisinage du fort.

Le sol est très fertile; beaucoup de plantes européennes y prospèrent et donnent des produits abondants.

Un ruisseau, la Secoula-Binza, offre à tous ses eaux de cristal qui gazouillent dans un lit de granit.

Il reste peu d'arbres auprès de la forteresse. On ne

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

peut pas douter que les habitants n'aient abattu ceux dont ils avaient besoin, car évidemment il y en avait beaucoup jadis, et, à quelque distance, ils forment encore des bosquets et des bois.

La décadence qu'on observe déjà à Quilenguès est bien moins contestable ici; cependant Caconda a autant, sinon plus, d'importance que l'autre établissement; mais il offre moins de sécurité aux opérations mercantiles, la route de Benguèla étant infestée de voleurs.

V

Départ de Caconda. — Le village de Quipembé. — Banja : beauté du paysage. — Quingolo et le chef Caimbo. — Palanca. — Nouvelle monture. — Capoco. — Le Houambo. — Espérances trompeuses.

Je partis de Caconda le 8 février 1878, emmenant six hommes de Benguèla, mon négrillon Pépéca et Vérissimo Gonsalvès. Le *chèfé* de Caconda, lieutenant Aguiar, avait absolument voulu m'accompagner aussi dans cette expédition dont l'unique objet était de nous procurer des porteurs. Suivant toute apparence, il entendait par cette démarche me prouver sa bonne volonté à notre égard et combien il était étranger à tout ce qui s'était passé à Caconda.

Une étape d'environ seize kilomètres vers le nord-est, durant laquelle on traversa, près de Caconda, un ruisseau nommé Caroungolo, puis plus loin la Catapi, coulant au sud-ouest, nous conduisit au village de Quipembé, où le chef Quimboundo me reçut d'une façon hospitalière.

Il m'envoya de suite un petit porc et, de plus, une volaille parce que je n'en pouvais pas acheter.

Pendant la soirée il vint me voir à ma hutte, et, après une longue conversation, il saisit cette occasion

Cobra (voy. p. 222). — Dessin de A. Ferdinandus, d'après un croquis du major Serpa Pinto.

pour m'informer que, bien que ses ancêtres eussent toujours été fidèles vassaux du roi de Portugal, lui ne l'était pas, attendu que les nombreux actes d'arbitraire commis par différents *chèfés* contre sa personne et son peuple avaient réduit à néant tous les engagements anciens; le roi blanc ne lui rendait plus justice; et ce fut dans des termes choisis, même élégants, qu'il me raconta plusieurs des incidents sur lesquels il fondait les accusations portées contre les *chèfés*.

Le lieutenant Aguiar n'eut pas un mot à répondre aux accusations qui atteignaient ses prédécesseurs, tant elles étaient clairement énoncées.

Mon hôte était un homme d'une trempe peu ordinaire et causait de la politique des Portugais de Caconda avec un degré de jugement assez inattendu de la part d'un nègre de province.

Ses plaintes confirmaient d'ailleurs l'opinion que je m'étais faite des malheureuses conséquences que devaient avoir les salaires trop misérables attribués aux *chèfés* des districts de l'intérieur; c'est une des causes principales du déclin de notre influence dans le pays.

Le village de Quipembé est grand, bien fortifié, admirablement situé. Depuis mon arrivée, des bandes de négrillons et de négrillonnes s'attachaient à mes pas, me considérant avec la plus grande surprise et tournant les talons aussitôt que je bougeais. Pour calmer la frayeur que causait évidemment ma présence, j'offris à ces enfants des grelots et des grains de corail; mais il n'y eut que les audacieux qui, tout tremblants, presque malgré eux, s'approchèrent assez pour se saisir des jouets qui les fascinaient. Cela fait, ils prenaient la fuite aussitôt.

Mes lunettes et surtout ma couverture, où sur un fond rouge était représenté un énorme lion, excitaient chez eux la plus grande admiration.

Le 9, je quittai ce village, poussant toujours au

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nord-est. Je traversai l'Outapaïra, et, une heure plus tard, j'arrivai à la Coucé, affluent de la Quando.

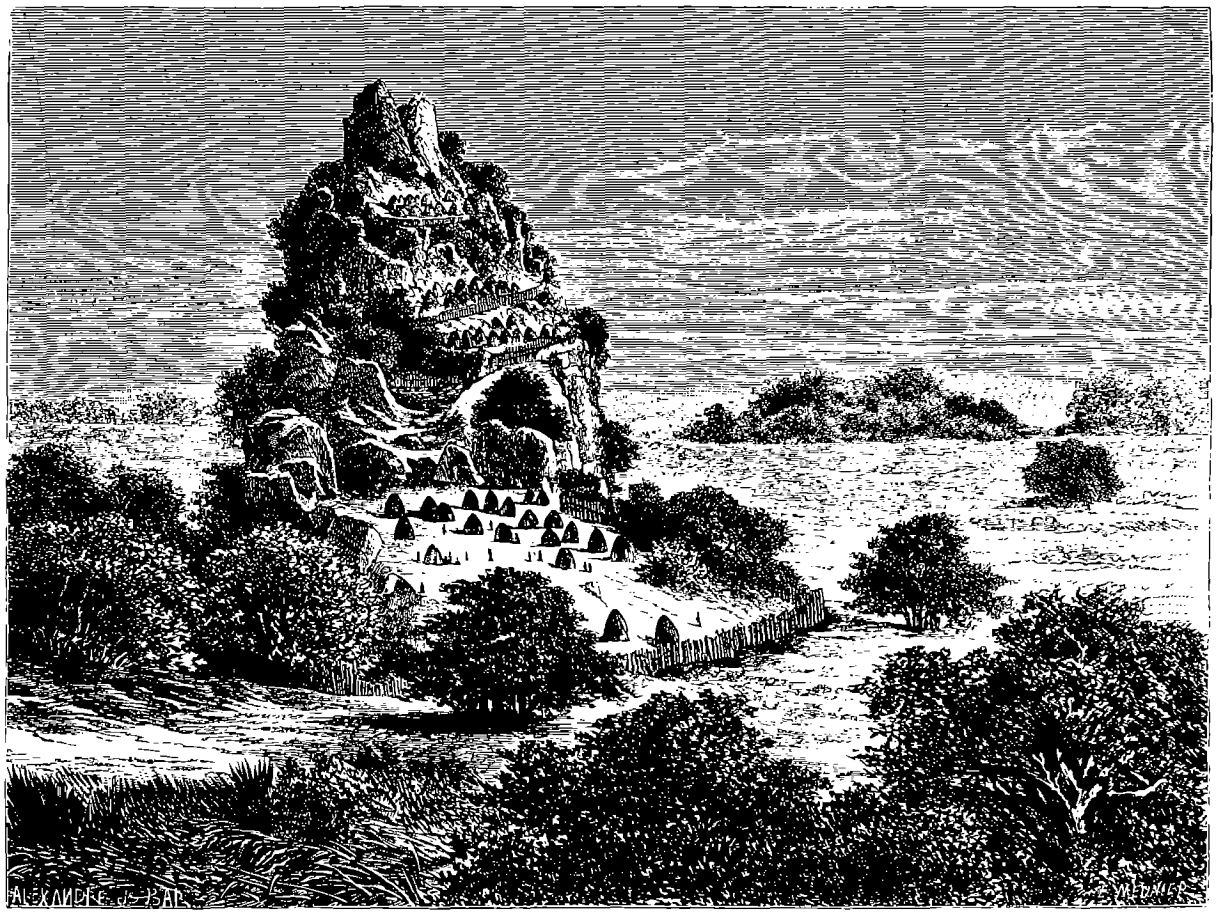
Je marchai au sud du village de Banja, magnifiquement perché au sommet d'une colline, et, après avoir traversé trois ruisseaux, la Canata et la Chitando, affluents de la Coucé, et l'Atouco qui tombe dans la Quando, je me trouvai près de cette rivière, un des grands affluents du Counéné.

Nous campâmes près du village de Pessengé, où la rivière se perd sous d'énormes masses de granit pour reparaître environ seize cents mètres plus bas.

C'est un des paysages les plus charmants que j'aie jamais vus. Les bords de la rivière étaient assez élevés; une luxuriante végétation les recouvrait, et des palmiers élégants s'élançaient, tranchant sur le vert sombre des gigantesques plantes épineuses. Çà et là, du sein des broussailles enchevêtrées émergeaient des roches noirâtres, dont les têtes étaient pâlies par les eaux d'innombrables tempêtes.

Une foule d'oiseaux gazouillaient sur les branches; les ramiers volaient vers les buissons, et de temps à autre s'élevaient, du fond de la rivière, les grognements des hippopotames.

Mais un détail faisait tache sur ces beautés sau-



Quingolo. — Dessin de A. de Bar, d'après un croquis du major Serpa Pinto.

vages : nous rencontrions presque à chaque pas des serpents venimeux. J'en tuai quelques-uns.

Deux ou trois blaireaux que j'entrevis me donnèrent l'idée d'entrer dans les bois de la rive gauche pour les chasser, et tout à coup je me trouvai en face d'un mur de pierres en ruine, mais assez étendu pour avoir jadis été l'enceinte de quelque ville.

Cette nuit fut la première de mon voyage que je passai à la belle étoile, sans aucune protection; je n'en dormis pas moins profondément. Au point du jour, je me réveillai à temps pour assister à la destruction d'une venimeuse cobra, qu'on avait vue se tortiller entre la couche du lieutenant Aguiar et la mienne.

Au départ, nous continuâmes à nous diriger vers le nord-est; bientôt nous atteignîmes un autre village appelé Canjongo et dont le chef nous fournit quelques volailles en échange d'un peu de toile commune. Ensuite nous passâmes la Doroma, affluent de la Calaé. Nous arrivâmes, à cinq heures du soir, au grand village de Quingolo.

Le chef Caïmbo nous envoya de suite des vivres.

Le 11, de bonne heure, il vint me voir et me promit quarante porteurs. Il m'envoya un beau porc, en échange duquel je lui fis cadeau de trois pièces de toile rayée et d'une couple de bouteilles d'eau-de-vie.

Le lieutenant Aguiar m'annonça qu'il comptait re-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Troupe de jeunes filles (voy. p. 224). — Dessin de É. Bayard, d'après un croquis du major Serpa Pinto.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tourner à Caconda; j'en fus très satisfait. A midi, les conducteurs des portefaix qui avaient leur ordre de départ vinrent recevoir la solde.

Le grand village de Quingolo s'élève sur un mont de granit qui domine une plaine énorme. Au milieu des rochers poussent de grands sycomores.

Le 12, malgré une attaque de fièvre, je me décidai à partir, et, après de cordiaux adieux échangés avec le chef local et le lieutenant Aguiar, je repris ma route à huit heures et demie du matin, en compagnie de trois guides que m'avait fournis Caïmbo. Je quittais ce brave homme dans les meilleurs termes.

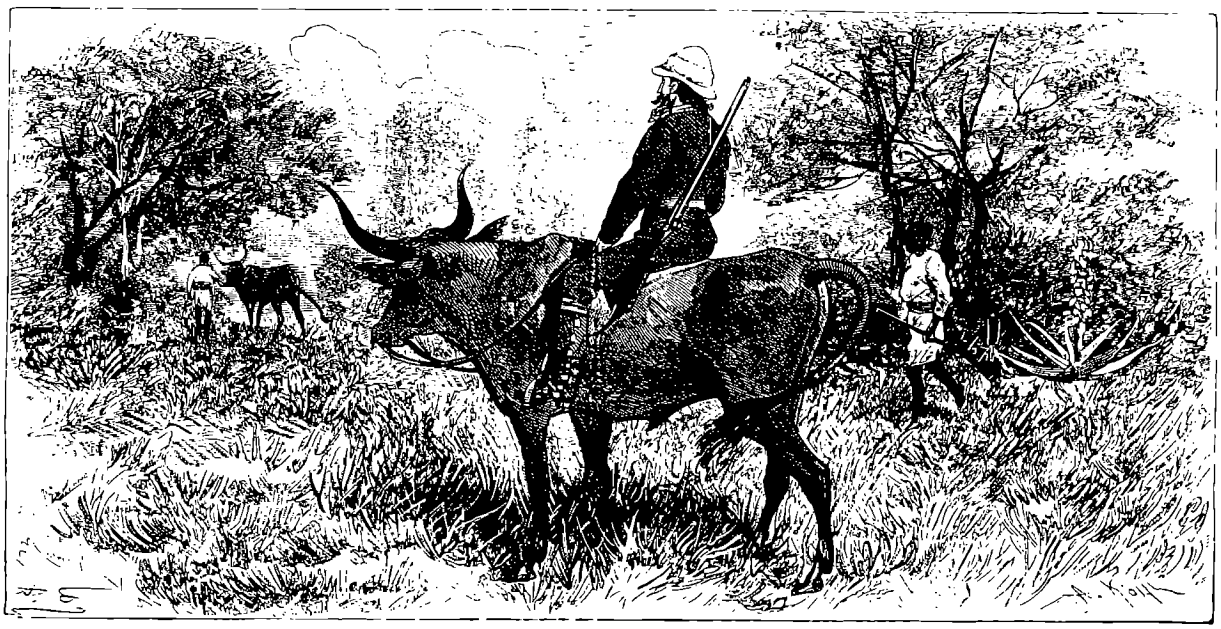
Peu après, nous franchissions la Louvoubo, qui court vers la Calaé. A dix heures, j'arrivais au village de Palanca et lui demandais asile, car il m'était impossible d'aller plus loin à cause de ma fièvre dont l'intensité augmentait à chaque instant.

Je fis cependant quelques observations astronomiques. Ce hameau de Palanca fut le premier point dont je déterminai la position sur la ligne tracée par ma traversée, de l'Atlantique à l'océan Indien.

Le lendemain, je me trouvai en état de continuer mon chemin. Je montai à califourchon un bœuf vigoureux; un autre m'était tenu en réserve. Ces animaux étaient bien dressés et facilitaient mon voyage; je pouvais obtenir d'eux un trot convenable et même un temps de galop.

Je ne tardai pas à traverser le Dôro das Mulheres ou Dôro des Femmes.

L'intensité de la chaleur ajoutant beaucoup à mes



Sur un bœuf. — Dessin de A. Ferdinandus, d'après un croquis du major Serpa Pinto.

souffrances, j'ordonnai une halte pour me reposer un peu. Il n'y avait aucun arbre aux environs et je tombai endormi sur la terre qu'échauffait un brûlant soleil. Mon sommeil fut de courte durée; à mon réveil, j'éprouvai une sensation de fraîcheur et je m'aperçus que j'étais à l'ombre. Je le devais à l'attention de mes gens qui se tenaient debout autour de moi et protégeaient mon corps des rayons ardents d'un soleil vertical. Cette preuve de leur bonté me toucha beaucoup.

Je repartis. Je passai la petite rivière Dôro dos Homens (Dôro des Hommes), puis la rivière Gandoasiva, affluent de la Calaé; elle abonde en petits poissons, dont nous prîmes une assez grande quantité.

Nous traversâmes ensuite la Couéna, qui va se jeter dans la Calaé.

A la nuit tombante, nous atteignîmes le village de Capôco, le puissant fils du chef de la contrée du Houambo.

Capôco me reçut avec une grande politesse, me logea dans sa propre maison, me donna d'abord un gros pourceau, et, dès qu'il sut que j'étais malade, m'envoya une couple de volailles.

Je lui remis en cadeau deux pièces de toile rayée et deux bouteilles d'eau-de-vie. Bientôt une nombreuse troupe de jeunes filles remirent à mes nègres, dans des paniers d'osier, une nourriture abondante. Je pris quelques altitudes lunaires, puis je me couchai d'assez bonne humeur. Je reverrais le lendemain mes compagnons, mes compatriotes, mes amis. Je m'endormis donc en souriant. Aucun mauvais rêve ne troubla mon sommeil. Et cependant j'étais à la veille d'une dure épreuve, d'une vraie torture, que j'aurais à endurer pendant vingt journées.

SERPA PINTO.

Traduit par J. BELIN-DE LAUNAY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Un temple de la conversation (voy. p. 226). — Dessin de A. de Bar, d'après un croquis du major Serpa Pinto.

COMMENT J'AI TRAVERSÉ L'AFRIQUE,

DE L'OCÉAN ATLANTIQUE A L'OCÉAN INDIEN,

PAR LE MAJOR SERPA PINTO[1].

1877-1878. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

V (suite).

Mes amis Capêlo et Ivens renoncent à m'accompagner. — Quel parti prendre? — Dix braves. — Capôco, brigand du Nano. — Les temples de la conversation. — Rencontre d'un buffle furieux. — Chacaquimbamba. — Dix contre deux cents. — Quimboungo. — Le Sambo. — Scène dramatique. — Bouroundoa; souvenir d'un conseil de Stanley. — Tabac : les nègres prisent. — Révolte de porteurs. — Menace d'une pendaison heureusement imaginée. — Le pays de Moma. — Cadeau à six jeunes porteuses. — Nécessité des mesures énergiques. — Chenilles comestibles. — Tombes chez les Ganguêlas. — Quingué. — Touchantes paroles d'un vieillard. — Les Gonzêlos. — Extraction et travail du fer. — Superstitions. — Coutumes singulières.

Le 14, je me transportai à la résidence du père de Capôco, chez Bilombo, chef du territoire de Houambo. Son village est à peu près éloigné de trois kilomètres de celui de son fils, sur la rive gauche de la Calaé.

Bilombo m'attendait. Il me reçut entouré de son peuple, superbement vêtu d'une tunique écarlate, et la tête gracieusement coiffée d'un bonnet de chasseur. Je lui offris mes présents : c'étaient trois pièces de calicot ordinaire rayé et deux bouteilles d'eau-de-vie. Il eut l'air d'en être très satisfait, exprima un vif étonnement à la vue de ma carabine Winchester, et me pria d'en faire usage devant lui. Quand il m'eut vu toucher un but étroit à soixante-dix mètres, il en fut très surpris, mais bien plus encore après que j'eus cassé un œuf à soixante pas.

En rentrant chez Capôco, je renvoyai les trois guides qui m'avaient accompagné depuis Quingolo, en les chargeant pour Capêlo et Ivens d'une lettre où j'avertissais mes amis que j'attendais impatiemment leur arrivée et qu'ils ne devaient point se séparer des bagages, vu que l'état du pays était loin d'être rassurant.

Bilombo m'envoya en présent de la farine de maïs et un beau bœuf : présent très apprécié, car les bœufs étaient rares dans le pays.

Les porteurs s'occupaient activement de rassembler leurs provisions dans le dessein de partir le lendemain pour Caconda; quant à moi, j'écrivais à mes amis, lorsque trois hommes se présentèrent de la part du chef de Quingolo. Ils me remirent, avec des lettres, un petit sac de riz et un panier de sel.

J'ouvris les lettres en toute hâte. Il y en avait trois, toutes signées de Capêlo et d'Ivens. Deux étaient officielles, la troisième confidentielle. J'y étais informé

1. Suite. — Voy. pages 193 et 209.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qu'ils avaient pris le parti de s'en aller seuls de leur côté. Quant aux quarante porteurs que j'avais envoyés de Quingolo, ils me remettraient, sous la direction du guide Barros, quarante de nos paquets, que je pourrais emmener au Bihé.

Cette façon d'agir, si étrange de la part de mes amis, ne pouvait avoir d'excuse que dans l'imperfection de leurs renseignements sur l'intérieur de l'Afrique. Le pays où je me trouvais était hostile. J'avais été respecté jusqu'alors uniquement parce que les naturels nous considéraient, moi et ma petite bande, comme l'avant-garde d'une troupe considérable que commandaient derrière moi mes amis. La rapacité ordinaire aux indigènes avait été contenue par la crainte des représailles. J'étais alors dans la région même où Silva Porto, le vieux commerçant, avait été souvent forcé de s'ouvrir, les armes à la main, un passage à travers des hordes de pillards.

Qu'allais-je devenir si le bruit se répandait que je n'avais plus que dix hommes avec moi?

En considérant ma situation dans sa réalité, elle m'apparaissait pleine de dangers.

Il faut que quelque faux conseiller ait trompé Capêlo et Ivens, me disais-je; car il est hors de doute que leur loyauté ne leur aurait pas permis de m'abandonner sciemment dans une position si périlleuse.

Après tout, que me fallait-il faire? Je pouvais en trois journées atteindre Caconda et retourner ensuite à Benguêla, tandis que je ne pourrais pas aller au Bihé en moins d'une vingtaine de jours, pendant lesquels j'aurais peut-être, à chaque heure, à défendre ma vie et mes bagages.

Je passai cette nuit du 17 février dans un état indescriptible d'agitation fiévreuse.

Devais-je m'obstiner à poursuivre ma route? Avais-je le droit de mettre en danger l'existence de ces dix hommes qui goûtaient un sommeil si tranquille autour de moi? Et même avais-je celui de risquer ma propre vie dans une aventure si inconsidérée? Faudrait-il donc m'en retourner à Benguêla?

La première heure du 18 me trouva irrésolu ; mais il y avait des moments où une pensée se dressait dans ma tête et où je l'exprimais presque mécaniquement :

« La fortune favorise les audacieux » (*Audaces fortuna juvat*). C'était le mot d'ordre des anciens Romains ; c'est la loi qui, de temps immémorial, dirige les actes des explorateurs.

Ma résolution était prise. J'irais en avant. Ce n'était pas simplement pour visiter le pays de Nano, quelque intérêt qu'il pût offrir, surtout à nous autres Portugais, que je m'étais avancé en Afrique.

J'éveillai mes hommes. En quelques mots, je les mis au fait de la situation précaire où nous nous trouvions et de ma résolution d'aller au Bihé. Tous ils m'assurèrent de leur dévouement et de leur parti pris de me rester fidèles jusqu'à la fin.

De ces dix hommes, trois, Vérissimo Gonsalvès, Aogousto et Camoutombo, sont rentrés à Lisbonne après avoir traversé avec moi l'Afrique; quatre, suivant mes ordres, ont accompagné Ivens et Capêlo à partir de Bihé; un, le nègre Cossousso, perdit la tête à la Quanza et fut laissé aux soins de Silva Porto Domingos Chacahanga; les deux derniers, Manouel et Catraïogrande, tombèrent à mes pieds, transpercés par les assagaies des Louinas. Tenant la parole qu'ils m'avaient donnée dans ce jour mémorable, ils périrent en me défendant, tandis que moi-même je défendais le drapeau portugais.

Je me trouvais en ce moment l'hôte de Capôco. Jusqu'alors il n'avait eu pour moi que d'excellents procédés; mais ce Capôco était connu, aussi bien de loin que de près, pour être le brigand du pays de Nano; il y avait à peine un an d'écoulé depuis qu'il avait étendu ses pillages jusqu'à Quilenguès. Quelle conduite allait-il tenir en apprenant toute ma faiblesse?

C'était de lui, en somme, que dépendait le succès de mon entreprise. Il pouvait avoir vingt-quatre ans. Sa personne ne manquait pas de charmes, ses façons étaient agréables; bien doué d'intelligence, il était modéré dans le boire et dans le manger. Au milieu de la barbarie, dans l'absence de principes où il vivait, il ne manquait pas d'une certaine noblesse de sentiments. Je pouvais espérer.

Voici quelques remarques sur les peuples du Nano et du Houambo. Ayant presque les mêmes coutumes que les habitants de Quilenguès, ils parlent tous un même langage. Ils travaillent le fer et en font leurs flèches, leurs assagaies et leurs haches, mais non leurs bêches, qu'ils tirent de pays situés au nord.

Une coutume de ces peuples qui m'a paru fort curieuse est l'institution, dans tous les villages, d'une espèce de « temple de la conversation ». On dirait une cuve immense. Les pièces de bois qui en supportent le toit de chaume sont assez éloignées. Au centre, s'élève la flamme d'un foyer. La plupart des habitants de l'endroit viennent, chacun à son tour, s'y asseoir sur des blocs de bois. C'est une place de réunion générale, surtout quand il pleut : là on se raconte des épisodes émouvants de chasse et de guerre, des histoires d'amour, et il n'y manque pas, plus qu'en Europe, de récits concernant des personnes qui ont mal dirigé leur vie.

C'est dans le Houambo, et jusque vers la côte occidentale, que commence le luxe extraordinaire de la coiffure. Les hommes se font autant remarquer que les femmes par le soin qu'ils prennent de leurs cheveux. J'y ai vu de ces têtes que les plus habiles coiffeurs de l'Europe auraient de la peine à reproduire. On met souvent deux ou trois jours à élever ces édifices triomphants, mais aussi ordinairement ils durent deux ou trois mois.

Des grains de verre, que le commerce de Benguêla appelle du corail blanc ou rouge, ornent avec profusion la chevelure des femmes. Aussi est-ce un article

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

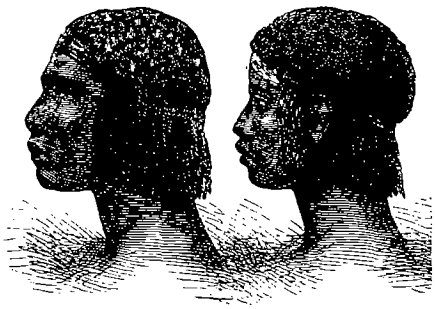
grandement apprécié; par malheur, je n'en avais pas un.

On recherche également beaucoup la poudre, les armes à feu et le sel; mais j'en manquais aussi, je veux dire que je n'en avais pas assez pour les troquer. Ma position n'en devenait que plus embarrassante.

Enfin je me décidai à aller trouver Capôco et à lui dire que mes compagnons avaient pris par Galangué; que je n'allais recevoir que cinquante charges, ce qui réduirait à quarante le nombre des hommes qu'il me faudrait, et que d'ailleurs je n'aurais besoin d'eux que jusqu'au Bihé.

Nous procédâmes ensuite au licenciement des quatre-vingts porteurs qui se trouvaient alors assemblés et prêts à partir; aussi montrèrent-ils un vif mécontentement d'être renvoyés. Capôco me promit les quarante hommes dont j'avais besoin pour aller au Bihé, et ce jour même le nègre Barros m'amena mes quarante charges en me donnant une nouvelle lettre qui confirmait les précédentes.

De plus, elle m'apprenait que mes compagnons étaient partis de Caconda pour Bihé dans la société de l'ex-*chéfé*, l'enseigne Castro, et du banni Domingos. Celui-ci même, à Caconda, m'avait démontré qu'il était impossible de s'y procurer des hommes; mais à peine avais-je quitté la place, qu'il avait fort bien su réunir tous ceux dont on avait besoin.



Homme et femme du Houambo.
Gravure tirée de l'édition anglaise.

Le lendemain matin, Capôco venait me dire que je pouvais avoir les quarante porteurs dont j'avais besoin, mais seulement jusqu'au pays de Sambo, parce qu'ils se refusaient à me suivre plus loin à cause de la façon sommaire dont j'avais renvoyé les quatre-vingts qu'on avait embauchés pour aller de Caconda au Bihé. De plus, ils exigeaient une solde beaucoup plus élevée, car, tandis que les premiers étaient convenus pour leur voyage de dix pièces de toile, ceux-ci en voulaient huit pour se rendre du Houambo au Sambo. Cependant mon désir de m'en aller était si vif que je crus prudent de consentir à leurs conditions.

Le lendemain matin, mes quarante hommes s'étaient bien réunis suivant leur promesse, mais, au moment du départ, ils élevèrent une nouvelle difficulté. A Caconda, lorsque Bandeïra s'était joué de nous, Ivens avait retiré de tous les paquets assortis le calicot blanc, parce que les nègres engagés par Bandeïra n'en voulaient pas d'autre. J'avais oublié cette circonstance jusqu'à l'instant où, défaisant deux des paquets assortis, je vis qu'ils ne contenaient pas un morceau d'étoffe blanche. Les hommes embauchés par Capôco me déclarèrent immédiatement qu'ils n'accepteraient absolument que du calicot blanc, et qu'avant de l'avoir ils ne soulèveraient pas un paquet.

Ils ne voulaient pas entendre parler de la toile rayée et se préparaient à m'abandonner, lorsque Capôco arriva et réussit, non sans difficulté, à les décider à prendre leur payement moitié en toile rayée et moitié en toile bleue.

Ils partirent vers dix heures, tout en maugréant, sous la conduite du guide Barros : je devais les suivre une heure plus tard, mais je fus pris soudain d'une attaque de fièvre violente qui retarda mon départ.

Le lendemain, vers quatre heures de l'après-midi, la fièvre commença à tomber; la pluie venait de cesser. A cinq heures, je me traînai dans la direction d'un bois voisin, en m'appuyant lourdement sur mon bâton.

Javais dit à mon négrillon Pépéca, resté pour me soigner, de ne pas oublier d'emporter une de mes carabines. La précaution me fut utile, car j'étais à peine entré dans le bois qu'un buffle énorme se levait à vingt pas de nous.

Je saisis l'arme que portait Pépéca; mais je fus bien chagrin, bien découragé, quand je vis qu'au lieu d'une carabine rayée il avait apporté un fusil de chasse chargé de plomb! Je crus que c'en était fait de moi, qu'une mort inévitable, ignominieuse me menaçait, car cette bête féroce m'annonçait son attaque en grondant sourdement.

Je m'élevai vers Dieu; je pensai à ma femme et à ma fille. La bête s'avançait par bonds irréguliers, comme font ses semblables dans leurs attaques. Elle n'était plus qu'à huit pas lorsqu'elle reçut ma première charge de plomb. Elle s'arrêta la moitié d'une seconde, puis s'élança avec plus de fureur qu'auparavant. Quand je tirai le second coup, le bout de mon fusil touchait presque à sa tête. Je sautai de côté immédiatement. Le buffle, sans se détourner ni à droite ni à gauche, continua sa course folle et disparut sous bois. Pépéca riait à s'en rompre les flancs. N'ayant pas l'air de se douter du péril que nous venions de courir, il battit des mains dès qu'il eut repris haleine, en s'écriant : « Le taureau s'est enfui! comme nous lui avons fait peur! »

Après cette aventure, je retournai de suite chez Capôco, et ma nuit se passa dans un bien-être relatif. Ayant eu besoin d'écrire, avant de me coucher, je m'étais improvisé une lampe en fixant, en guise de mèche, un peu de coton tordu dans une boîte à sardines qui contenait du lard.

Le matin du 21 février, je fis mes adieux à Capôco, et, malgré ma fièvre, je pris la route du pays de Sambo. Avant d'arriver à la Calaé, une note que je reçus du guide Barros m'informa que, durant la nuit, nos porteurs avaient tous pris la fuite, laissant leurs

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

charges dans le village de Quimboungo, frère du roi Bilombo.

Je revins sur mes pas, demandai à Capôco une entrevue, et le mis au fait de ce qui m'arrivait. Il me conseilla d'aller à l'établissement de son oncle, qui sans doute remédierait à tout. Je partis donc, et peu après je passai la Calaé, coulant du nord au sud vers le Counéné, et ayant, à cet endroit, un courant violent et une largeur de trente mètres sur un de profondeur.

Les plaines qu'elle arrose sont vastes, légèrement ondulées et couvertes de graminées, parmi lesquelles surgit parfois un dragonnier solitaire. On dirait que le sol y est de formation animale, car, en entier, il est couvert d'un véritable monde de fourmis blanches, plutôt qu'il ne le recouvre.

Un pont, grossièrement construit de troncs d'arbres, unit les deux rives. Quatre-vingt-quinze mètres environ plus haut, la Calaé a reçu un affluent important, la Couçoucé, qui lui apporte une quantité d'eau égale à la sienne. Continuant à marcher vers le nord-est, je passai à dix heures près du village du chef Chacaquimbamba. Une foule de gens était réunie à l'entrée. Je m'avançais sans leur adresser la parole; mais je n'avais pas fait trente mètres lorsqu'une grande rumeur s'éleva de leur côté, et Vérissimo accourut en toute hâte m'apprendre que la cause innocente de tout ce tapage était un de nos porteurs.

Je revins en arrière et trouvai le nègre Jamba, auquel était confié le soin de porter ma valise, dans une véritable colère. Les naturels lui avaient dérobé son fusil d'autant plus aisément qu'il ne leur avait opposé qu'une faible résistance, ne voulant pas laisser tomber sa charge, qui se composait, ainsi qu'il le savait, de mes chronomètres et d'autres instruments fragiles.

Outre le fusil, ces voleurs avaient emmené au village une chèvre et un mouton que j'avais reçus de Capôco. Je tentai de leur faire entendre qu'ils devaient restituer ce qu'ils avaient pris, mais je ne reçus d'eux pour réponse que des murmures hostiles. Ma situation devenait embarrassante, car nous n'étions qu'une dizaine d'hommes contre plus de deux cents. Néanmoins, obéissant à une impulsion subite et repoussant tous les conseils de la prudence et du sens commun, je pris le parti d'éprouver le courage de cette poignée d'hommes qui étaient destinés à me seconder dans des dangers plus grands sans doute. Marchant donc sur la porte du village, j'armai mon revolver et j'ordonnai à mes gens d'entrer pour reprendre ce qui nous appartenait. Mon nègre de Benguèla, Manouel, jeune gars dont je n'avais fait aucun cas jusqu'alors, se révéla tout à coup un homme. Armant son fusil, il prit sa course vers le village. Aogousto, Vérissimo et Catraïograndе, toute la troupe en un mot, s'élancèrent sur ses talons, et je restai seul prêt à supporter le poids, et peut-être à devenir la victime de cette populace en furie. Pourtant l'audace même de notre conduite, fort probablement, fut ce qui nous sauva. Lorsque Vérissimo et Aogousto sortirent triomphants de la place, amenant l'un la chèvre et l'autre le mouton, sous l'escorte de leurs compagnons qui se tenaient prêts à faire feu, les naturels se retirèrent à une distance convenable, observant nos mouvements sans s'y opposer.

Il y avait encore le fusil qui nous manquait parce qu'on pouvait plus facilement le cacher que les animaux. Le succès de notre première perquisition nous encouragea à en tenter une seconde, mais notre arme échappa à toutes nos recherches.

L'indécision des naturels donnait du cœur à mes gens. Ils brûlaient de se venger; aussi eus-je besoin de toute mon autorité pour les empêcher d'ouvrir le feu sur les groupes qui nous surveillaient.

Cette aventure nous avait retenus longtemps, en sorte qu'il était plus d'une heure et demie du soir quand nous passâmes la Pöen, affluent de la Calaé.

A trois heures, nous entrions dans le village de Quimboungo, frère du roi du Houambo. Nous y rencontrâmes le nègre Barros, qui gardait mes bagages abandonnés. Quimboungo me reçut fort cordialement et me promit des porteurs pour le Sambo. Lorsqu'il sut ce qui nous était advenu dans la matinée, il me pria de ne pas faire tomber ma colère sur Chacaquimbamba, ajoutant qu'il aurait soin de me faire rendre mon fusil et de m'obtenir toute espèce de satisfaction. Vers six heures survint Capôco. Il m'amenait quelques-uns des porteurs qui avaient rompu leurs engagements, et de plus les marchandises remises aux autres en avancement de solde. En outre, le lendemain matin, on me rapporterait mon fusil et on mettrait à ma merci le chef du village, pour que je pusse lui infliger tel châtiment qu'il me semblerait bon. Enfin, je n'aurais plus, ajouta-t-il, à redouter la fuite d'aucun de mes porteurs, attendu que son oncle, ou lui-même en personne, m'escorterait jusqu'au Sambo.

J'allai me coucher avec une fièvre brûlante et je passai une horrible nuit.

Le lendemain, on avait rassemblé quelques porteurs de plus : le nombre n'en était pas encore suffisant.

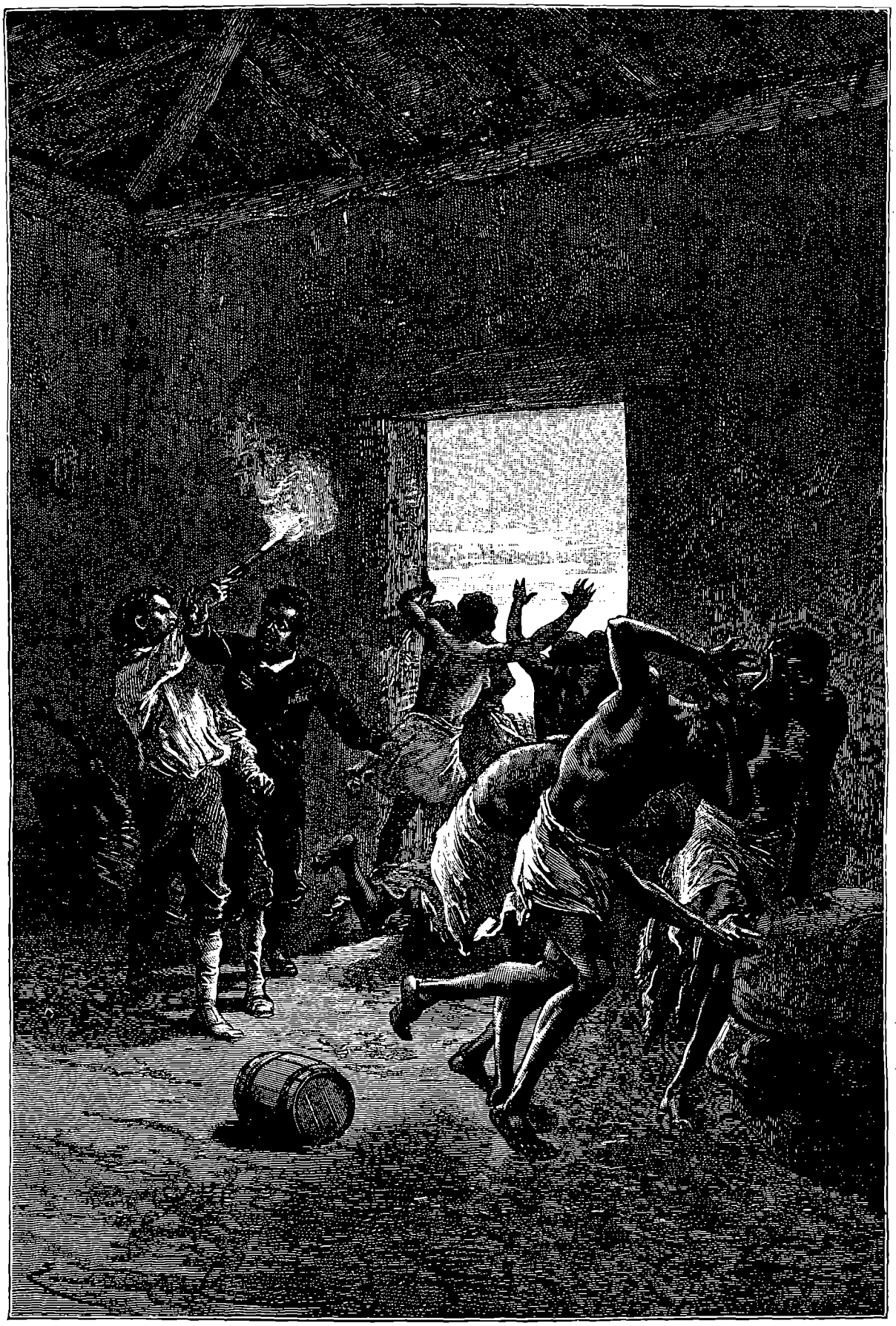
Capôco était, au point du jour, parti pour le village de Chacaquimbamba; à midi, il en revenait ramenant le fusil volé et le chef. Je pardonnai à ce dernier, pour lui et ses gens, l'offense qu'ils m'avaient faite. Il se répandit en actions de grâces, et, ce qui valait mieux dans la circonstance, il me fit cadeau d'un couple de moutons magnifiques.

Cela fait, Capôco prit congé de moi, après m'avoir chaudement recommandé à son oncle, et se retira sans me rien demander.

Dans la soirée, nous essuyâmes une effroyable tempête.

Après le lever du jour, Quimboungo vint m'infor-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le major fait feu sur le chef du Doumbo (voy. p. 230). — Dessin de E. Bayard, d'après un croquis du major Serpa Pinto.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mer que mes porteurs étaient prêts, mais qu'ils entendaient être payés d'avance.

Je m'y refusai positivement. Non seulement j'y étais décidé par l'expérience récente du mauvais résultat de cette pratique, mais parce que Capôco m'avait conseillé de n'y jamais consentir.

De leur côté, les porteurs refusèrent de partir et se dispersèrent. Il est vrai que Quimboungo ordonna à quelques-uns de ses serviteurs de m'accompagner; mais leur nombre était si restreint que, en comptant ceux que m'avait amenés Capôco, il me restait encore vingt-sept charges sans personne pour les prendre. Je fus contraint à les laisser derrière moi, confiées à Barros, Quimboungo s'engageant à me les adresser au Sambo, où j'étais résolu à me rendre sans plus tarder.

J'étais en route vers l'est à dix heures du matin. Une heure après, je franchissais la Cagnoungamoua, large de trente mètres et profonde de trois à quatre; elle coule vers le sud et mêle ses eaux à celles du Counéné.

Un pont récemment construit avec des troncs d'arbres non équarris nous permit de passer aisément sur l'autre rive; nous établîmes notre campement dans une épaisse forêt d'acacias.

Le lendemain, nous levions le camp à six heures du matin. Deux heures après, nous étions au bord du Counéné, que nous passions sur un autre pont. En cet endroit, le Counéné allait au sud et avait deux mètres de profondeur sur vingt de largeur. Les rives en sont légèrement ondulées et portent de grands herbages, mais peu d'arbres. Cependant, il y en avait une double rangée, qu'on aurait pu prendre pour des saules rabougris d'Europe; elle courait en zigzag à une distance considérable, formant une espèce d'allée où la rivière coulait rapidement sur son lit de beau sable blanc.

Femme de Sambo.
Gravure tirée de l'édition anglaise.

Après avoir déterminé l'altitude de l'endroit, je pris un peu de repos, puis nous repartîmes à midi. A deux heures, nous étions au village du chef du Doumbo, territoire du Sambo.

Le chef, vassal du roi, passe pour considérablement riche et gouverne dans ses villages et ses hameaux un nombre considérable d'habitants. Il me reçut avec beaucoup de courtoisie.

Le lendemain, bien que je fusse arrivé, disait-il, dans des conjonctures peu opportunes, beaucoup de ses gens étant absents pour une expédition militaire, j'aurais sûrement des porteurs. Très persuadé que j'allais continuer ma route, je soldai donc et renvoyai ceux que m'avait fournis Quimboungo.

Peu avant mon arrivée, un chef puissant, nommé Cassoma, était entré dans le Doumbo. C'était l'ami de mon hôte; il était venu, de sa résidence située aux bords de la Coubango, pour lui faire une visite. Il m'accablait des expressions les plus affectueuses; il m'offrait même de venir avec moi jusqu'au Bihé, et pourtant il ne m'inspirait aucune espèce de sympathie.

Dans la soirée, je fis parvenir à mon hôte trois bouteilles d'eau-de-vie, en lui rappelant que je comptais sur lui pour me fournir des porteurs le lendemain matin. Contrairement aux habitudes hospitalières qu'on observe dans ces régions de l'Afrique, le chef ne m'avait rien envoyé à manger, et, comme personne ne voulait nous vendre de la farine, nous commencions à mourir de faim.

Il était environ huit heures du soir; je me trouvais l'estomac vide et de fort mauvaise humeur; j'étais près de me coucher lorsqu'on frappa à ma porte. Je vis entrer mon hôte, le chef Cassoma, un nommé Palanca, ami et conseiller principal de mon hôte, et cinq des femmes de celui-ci.

La conversation roulait depuis quelque temps sur mon voyage; tout à coup, Cassoma la rompit en disant qu'on n'était pas venu pour causer, puis, s'adressant à son ami : « Ce qu'il nous faut, ajouta-t-il, c'est de l'eau-de-vie; dites donc au blanc de nous en donner. » Encouragé par l'impudence de ce visiteur, mon hôte me dit que je devais lui donner pour lui et ses femmes un peu de liqueur. Je répliquai que je lui en avais déjà envoyé trois bouteilles, bien qu'il ne m'eût en échange rien donné à mettre sous ma dent; c'était la première fois, dans le cours de mon voyage, qu'un chef, après m'avoir offert l'hospitalité, me laissait aller au lit l'estomac vide; en conséquence, il ne recevrait pas de moi une autre goutte d'eau-de-vie. Cassoma releva le gant et se mit à faire tous ses efforts pour irriter mon hôte contre moi. Il s'ensuivit entre nous une contestation très vive qui dura plus d'une heure et où j'eus besoin pour me contenir de faire appel à tout ce que je pouvais avoir de patience et de prudence.

Pourtant il y a un terme à tout. Lorsque j'eus entendu mes importuns visiteurs me déclarer que, puisque je ne voulais pas leur donner de bon gré la liqueur qu'ils désiraient, ils allaient la prendre eux-mêmes, je poussai d'un coup de pied le baril vers eux, et, saisissant mon revolver, je l'armai en leur demandant quel était le premier qui allait se servir.

Après un moment d'hésitation, Cassoma cria à mon hôte : « Vous êtes roi ici, et votre droit est de boire le premier. » Doumbo, ôtant alors son vêtement supérieur, le remit à Palanca en disant : « Prenez garde que le blanc ne le vole, » puis il s'avança vers le baril.

Je levai mon revolver à la hauteur de sa tête et fis feu. Heureusement Vérissimo Gonsalvès, qui était près de moi, me souleva le bras, de sorte que la balle alla percer avec fracas le mur de ma hutte.

Les trois nègres, tremblants de peur, battirent en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

retraite aussi loin de moi que le permettait la dimension du bâtiment; les cinq femmes poussaient en chœur des cris horribles.

Je perçus alors pour la première fois le son d'autres voix humaines, mêlé à ce rire si particulier aux nègres. Jetant les yeux vers la porte, je vis mes fidèles Aogousto et Manouel. Au bruit de la discussion, ils s'étaient approchés doucement, et le reste de mes hommes se tenait derrière eux. Tous armés de fusils, ils veillaient de la porte, et la scène qui se passait dans la hutte les amusait fort. Vérissimo fit alors à mon hôte et à ses compagnons une confidence. A présent, disait-il, ce qu'ils avaient de mieux à faire c'était de se retirer sans exciter ma colère; car, s'ils me mettaient encore hors de moi, on n'en pourrait pas prévoir les conséquences, peut-être même ne les arracherait-on plus au trépas, comme on venait d'y réussir.

Ce conseil fut agréé, et nos importuns s'éloignèrent l'un après l'autre, immédiatement, dans le plus profond silence.

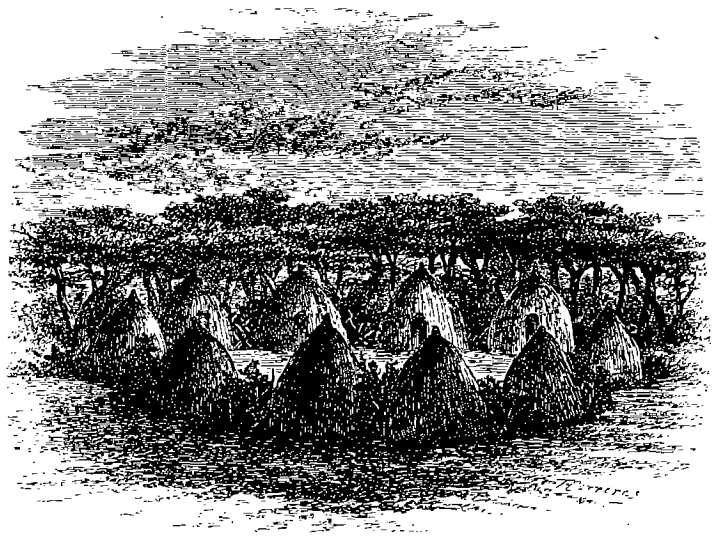
Si Vérissimo ne m'avait pas relevé le bras, je tuais le chef; mais, dans la situation où nous étions alors, il était fort vraisemblable que nous eussions tous été massacrés jusqu'au dernier. Sauver la vie de mon hôte en cette occasion, c'était donc nous sauver tous.

L'excitation causée par une telle aventure accrut l'intensité de ma fièvre au point que, dès que mes visiteurs eurent quitté la place, je tombai dans un état de prostration complète sur les peaux amassées dans un coin de la hutte pour me servir de couche.

Mes fidèles s'étendirent à ma porte, en travers, me disant que je pouvais dormir en paix et qu'ils veilleraient à ma sûreté. Qu'arriverait-il le lendemain matin? Je me trouvais là, avec mes dix hommes, enfermé dans un village fortifié, d'où il n'était pas aisé de sortir

Je me levai, fis tous mes préparatifs de départ, puis je pris le parti hardi d'appeler le chef en ma présence. Il ne se fit pas attendre.

Je lui dis que mon intention était de continuer mon voyage en laissant sous sa garde ce qui m'appartenait jusqu'à ce que je pusse le lui faire reprendre. Du ton le plus humble, il m'engagea à ne pas agir ainsi, car il allait me fournir des porteurs. Quant à ce qui s'était passé la veille, il me fit mille excuses, tout le blâme en retombant, à l'entendre, sur Cassoma.



Mon campement entre le Chambi et le Bihé (voy. p. 232).
Gravure tirée de l'édition anglaise.

A dix heures, apparurent les porteurs engagés. D'un coup d'œil je vis que ce nom ne pouvait pas être donné à tous, car, dans le groupe, je comptais une demi-douzaine de jeunes filles. C'est que le roi avait tant de hâte de se débarrasser de moi qu'il avait mis à ma disposition tout ce qui lui tombait sous la main, et, entre autres, ces jeunes filles esclaves, pour compléter le nombre promis.

Je ne l'en remerciai pas moins de son empressement et lui en exprimai toute ma satisfaction ; j'ajoutai que je n'avais à lui offrir aucun présent digne d'être accepté par lui, mais que j'aurais le plaisir de lui adresser un beau fusil pour peu qu'il envoyât avec moi un homme en qui il aurait confiance pour le recevoir au Bihé; par exemple, je serais heureux qu'il choisît pour ce service son confident, le chef Palanca. Il consentit à ma demande et choisit en effet Palanca pour m'accompagner. Ce principicule doumbo livrait ainsi entre mes mains un précieux otage, qui non seulement serait responsable de ma sécurité, mais aussi de la garde des charges que, deux jours auparavant, j'avais confiées à Barros. J'informai ce dernier des circonstances où je me trouvais par une lettre que je laissai pour lui au Doumbo.

A onze heures du matin, je quittai ce village à la tête de ma bande, étrangement composée de mes dix braves de Benguêla, de dix hommes du Sambo, fort suspects, et de six jeunes vierges, esclaves du chef du Doumbo.

Au bout de quatre heures, ayant toujours marché vers le nord-est, je dressai mon camp auprès du village de Bouroundoa, complètement trempé et tout frissonnant de froid et de fièvre.

Je refusai l'hospitalité que m'offrait le chef de l'endroit. Non seulement j'étais encore sous une trop fraîche impression des événements de la veille, mais aussi je commençais à apprécier la sagesse d'un conseil que m'avait donné Stanley : celui d'éviter en Afrique, autant que possible, de passer la nuit sous les toits des indigènes.

Plusieurs filles vinrent à mon camp offrir à vendre du maïs, en épis et en farine, ainsi que de magnifiques pommes de terre dont la qualité égalait bien celle des meilleures d'Europe.

Cette région produit en abondance d'excellent tabac, et l'on m'en a vendu une grande quantité pour fort

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

peu de chose. Je crois qu'on y voit des nègres qui fument, mais certainement tous prisent le tabac. Ils le préparent d'une façon très primitive : en rôtissant la feuille devant un feu doux et en l'écrasant ensuite dans le tube même ou dans la boîte, d'où ils le tirent à l'aide d'un petit pilon de bois que rattache à la boîte une fine courroie. Le matin suivant, je partis à sept heures quarante, allant au nord-est à travers une contrée bien cultivée et très peuplée.

A huit heures trente, nous passions près du grand hameau de Vanéno; à dix heures, nous faisions une courte halte près du village de Moénacouchimba, d'où nous repartions au bout d'une demi-heure, marchant toujours vers le nord-est. A onze heures, nous arrivions au hameau de Chacapombo, endroit très populeux; à onze heures trente, nous nous arrêtions encore auprès de Quiaïa, le plus important de tous les villages environnants.

Le chef de celui-ci vint me saluer et me faire présent d'un gros porc. Je lui en rendis la valeur en cotonnade rayée, ce qui lui fit tant de plaisir qu'il m'envoya bientôt pour mes gens une provision de courges.

Avançant toujours dans la même direction, nous campâmes au bout de deux heures dans un bois près du hameau du Gongo. De lourdes averses avaient rendu fort ennuyeuse la dernière partie de cette journée de marche; il s'y était joint un vent piquant et froid qui soufflait du sud-ouest.

Dans la soirée, je reçus un message du chef indigène du Sambo, dont la ville était, me dit-on, située vers le nord-ouest, à la distance d'une quinzaine de kilomètres. Il essayait d'obtenir de moi quelque présent et m'informait que, si je pouvais me détourner vers sa résidence royale, je recevrais un bœuf en échange. Je remerciai le messager de la bienveillance de son chef et lui promis un cadeau pour le lendemain; mais le bœuf ne vint pas et mon cadeau fut mince.

Un chef nommé Capouço, qui gouvernait le hameau voisin, me fit l'amitié d'envoyer trois de ses femmes, toutes fort laides, pour m'apporter comme présent une volaille et trois courges. En retour, je lui adressai trois mètres de toile rayée et je donnai quelques verroteries aux femmes. Vers la nuit survinrent d'autres visiteuses, offrant de la farine, du maïs et du manioc en vente. Elles étaient toutes attifées des coiffures les plus extraordinaires; leur chevelure était entrelacée de colliers de perles blanches et reluisait d'une profusion d'huile de ricin, ce qui paraissait un article favori de leur toilette. Les hommes que m'avait procurés le chef du Doumbo formaient un ramassis des gredins les moins disciplinés que j'eusse jamais vus. Leurs querelles entre eux ou avec les porteurs de Benguèla étaient incessantes, au point que la nuit il ne régnait de tranquillité, dans le campement, qu'à la place occupée par les six négresses.

Cette nuit-là fut des plus rudes et on ne pouvait prévoir qui l'emporterait du vent ou de la pluie. Au jour, Capouço vint me remercier de l'étoffe que je lui avais fait remettre, et, pour compenser le peu de valeur de son cadeau précédent, il m'amena un beau pourceau et une poule grasse.

A huit heures du matin, je décampais; à neuf, je passais devant les hameaux de Chacaogna, qu'habite la première population, dans l'Afrique occidentale de la race ganguèla.

Pont de Cassagna sur la rivière Coubango (voy. p. 234).
Gravure tirée de l'édition anglaise.

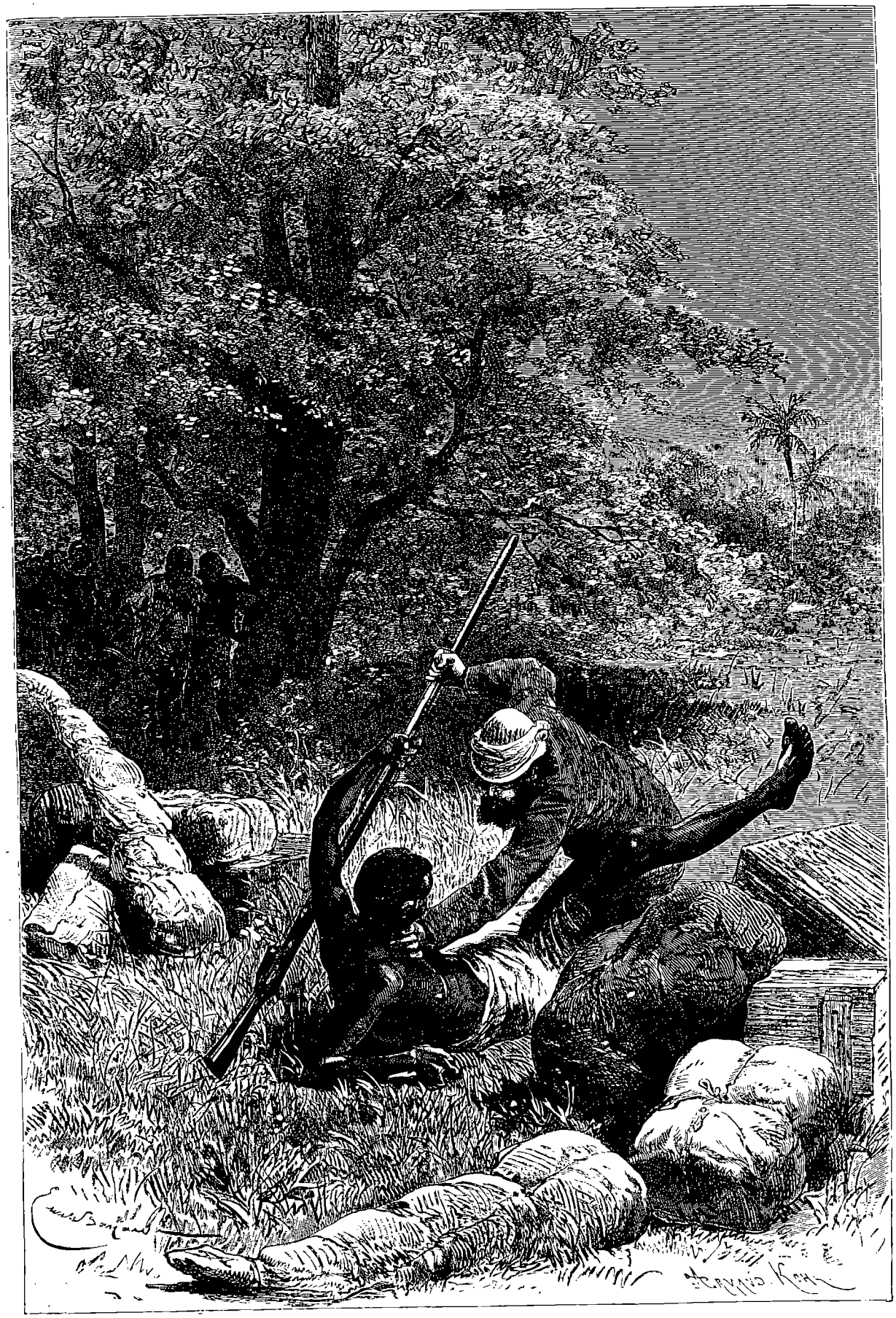
Nous avions passé le ruisseau Bomba et venions de faire près de deux kilomètres sur sa rive gauche, quand tout d'un coup les porteurs déposèrent leurs fardeaux en déclarant qu'ils ne feraient pas un pas de plus et qu'ils entendaient être payés afin de retourner chez eux. Nous étions alors à peine à un kilomètre et demi de la Coubango, et, comme je désirais vivement la traverser, je tâchai de leur persuader d'accomplir au moins cette courte marche. Ce fut en vain. Je refusai alors de leur rien payer s'ils ne transportaient pas leurs paquets de l'autre côté de la rivière. Ils répliquèrent qu'ils préféraient ne rien recevoir du tout et se mirent à appeler nos six vierges et à leur ordonner de s'en aller avec eux.

J'étais à bout d'arguments.

Il était évident pour moi que tout paquet abandonné ici serait perdu, et, avec cette conviction, je ne pouvais regarder qu'avec la plus vive anxiété la désertion de mes porteurs.

Tout à coup une révolution se fit dans mon esprit. Sur l'un des bagages éparpillés à terre, j'aperçus un homme grand et maigre, tenant un long fusil couché sur ses genoux. Cet homme était le chef Palanca, qui m'accompagnait depuis le Doumbo et dont

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le major désarme et renverse Palanca (voy. p. 234). — Dessin de É. Bayard, d'après un croquis du major Serpa Pinto.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

j'avais à peu près oublié l'existence. Voilà, pensai-je, l'instant ou jamais de me le rendre utile. Sautant sur lui, je le désarmai et le renversai ; puis, appelant mes hommes, je leur ordonnai de lui lier les pieds et les mains, et je commandai à haute voix à Manouel et à Aogousto de le pendre à la branche d'un acacia qui paraissait disposée tout exprès pour l'opération.

Lorsque, la corde passée à son cou, Palanca comprit que mes ordres allaient être exécutés sans aucun doute, il s'écria : « Ne me tuez pas, ne me tuez pas! les porteurs passeront la Coubango. » En même temps, il poussa un vigoureux appel qui ramena ses gens en arrière, car ils étaient déjà assez éloignés.

Quand ils se furent rassemblés, Palanca leur commanda de reprendre leurs charges et de le suivre, ce qu'ils se préparèrent à faire sans la moindre hésitation.

J'ordonnai qu'on lui déliât les pieds, en même temps que je le menaçais de lui brûler la cervelle au moindre symptôme de rébellion que manifesteraient ses porteurs. Une demi-heure après, nous avions franchi la Coubango sur un pont bien bâti, et nous campions sur la rive gauche, près des hameaux de Chindonga.

Le chef de Chindonga.
Gravure tirée de l'édition anglaise.

Entre la rivière et mon camp, j'avais vu quelques gisements d'où les naturels extraient abondamment le minerai de fer.

Enfin, je me trouvais donc dans le pays de Moma, hors de ces Nano, Houambo et Sambo dont je me souviendrai longtemps.

Ici la Coubango coule au sud-sud-est; elle a trente-quatre mètres de large sur deux ou quatre de profondeur. Je pris quelques observations pour déterminer l'altitude et la position de l'endroit. Malheureusement un tourbillon de vent et de pluie, accouru du nord-nord-est, me força de me réfugier en toute hâte dans ma hutte.

En payant et en relevant de leur engagement les porteurs du Sambo, je leur distribuai suivant les conventions un mètre de toile rayée par tête, en guise de pourboire.

Puis, ayant fait venir les six jeunes filles, je leur dis que je n'avais rien à leur remettre puisque les femmes sont obligées de travailler sans salaire. Elles baissaient la tête d'un air fort abattu, mais sans m'adresser aucune objection, tant la position des femmes est dégradée dans cette partie du monde.

Déjà elles allaient partir et tournaient leurs têtes vers le Sambo, quand je leur fis dire de revenir ; alors je donnai à chacune d'elles en présent une couple de mètres de la perse la plus éclatante que j'eusse et plusieurs files de perles de différentes couleurs.

La joie de ces pauvres êtres en recevant un cadeau d'une telle splendeur ne peut pas se décrire. Les hommes les regardaient d'un œil envieux. Saisissant cette occasion, je leur dis que, s'ils ne s'étaient pas mutinés sur l'autre rive de la Coubango, ils auraient reçu une récompense pareille.

Durant la soirée, un petit chef de Chindonga vint me faire visite et m'amener pour cadeau un porc.

Il y ajouta la promesse de me fournir le lendemain matin des porteurs, au prix d'un demi-mètre de toile rayée par jour, mais en m'avertissant qu'ils n'iraient que jusqu'au pays de Caquingué, où j'en trouverais aisément d'autres pour le Bihé.

La fièvre avait fini par céder aux formidables doses de quinine que j'avais absorbées ; mais la pluie, dont j'avais été trempé trois journées de suite, me faisait éprouver les premières atteintes d'un rhumatisme qui, plus d'une fois, a menacé de terminer subitement mon voyage.

La nuit fut orageuse et le lendemain humide.

Le chef tint fidèlement sa parole et m'amena des porteurs de bon matin; mais j'étais décidé à me donner quelques heures de repos et je renvoyai les porteurs au jour suivant. C'est alors que le chef m'apprit que, la veille de mon arrivée, mes compagnons, venant du sud, avaient traversé son territoire.

On continuait, tout en le laissant libre, à surveiller le chef Palanca. Il avait trouvé juste et raisonnable un avis que j'avais envoyé la veille à mon hôte du Doumbo pour l'informer que la tête de son ami répondait de la sécurité des paquets que j'avais laissés à la garde de Barros. C'était la loi du pays.

Peut-être quelques-uns de mes lecteurs blâmeront ce procédé, ainsi que d'autres que j'exposerai en toute franchise dans le cours de mon récit ; mais je prie mes lecteurs de vouloir bien un instant prendre en considération la position où je me trouvais, escorté simplement par une poignée d'hommes sur une terre où tout m'était hostile, climat et habitants. Sans doute je ne pose pas en principe que la fin justifie les moyens ; mais l'explorateur en Afrique, cerné qu'il est par des races de sauvages dont les règles de conduite diffèrent essentiellement des siennes, n'ayant que Dieu pour témoin et que sa conscience pour censurer ses actes, a besoin d'une force plus qu'ordinaire pour conserver sa dignité morale et l'honorabilité de ses décisions, au milieu de scènes et de circonstances trop propres à l'entraîner dans l'erreur. Quant à moi, je l'avouerai avec sincérité, toutes les ovations dont m'a comblé le monde civilisé pour avoir réussi à surmon-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ter les obstacles opposés à mon voyage, on les aurait trouvées plus méritées par les victoires que j'ai remportées sur moi-même si les luttes terribles qui se sont livrées dans mon for intérieur eussent pu être exposées aux yeux du public.

Cette journée-là, une foule de nègres vint nous offrir à acheter divers vivres de l'espèce ordinaire, et même un comestible assez singulier : une grande corbeille remplie de chenilles fort semblables, de toutes façons, à celles de l'*Acherontia atropos*. A l'état de larve, ce lépidoptère gigantesque se nourrit d'herbe et se laisse prendre aisément. Les Ganguèlas en sont très friands, mais mes hommes ne voulurent même pas y toucher.

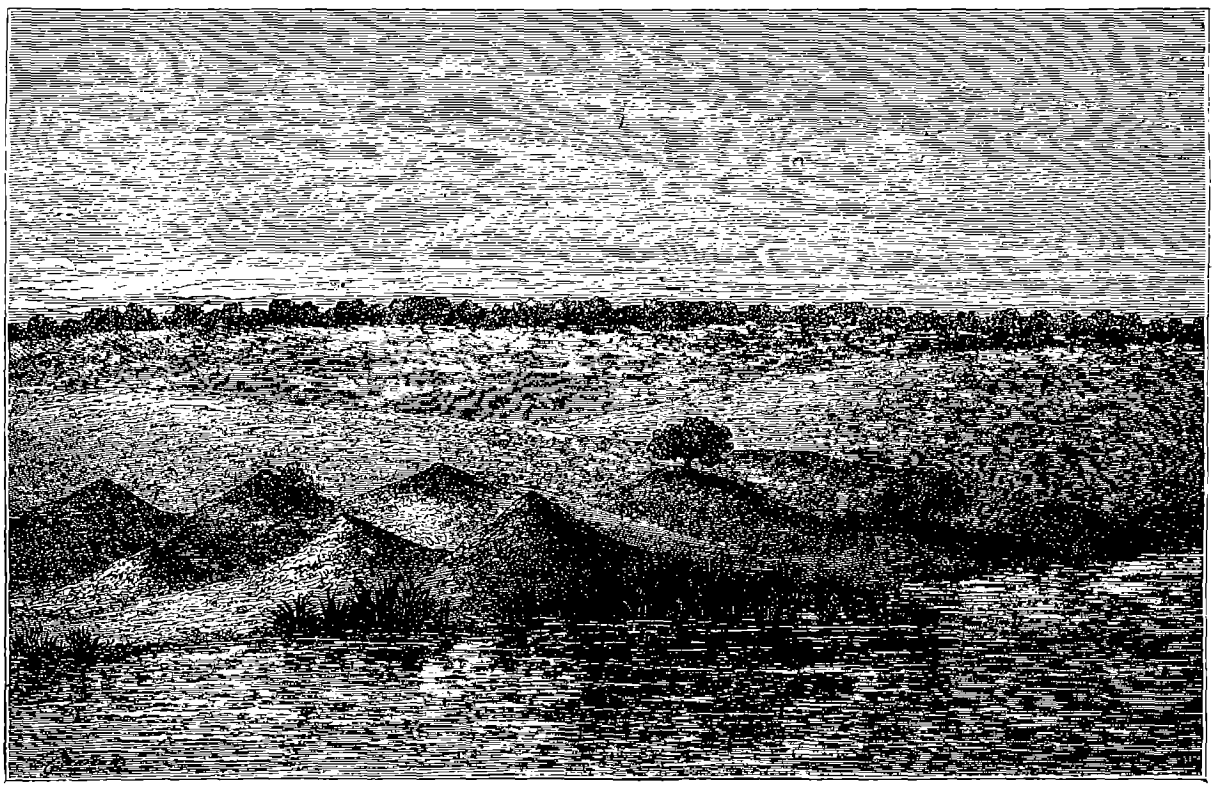
Termitière haute de 4 mètres et couverte de végétation sur les bords de la Coutato des Ganguèlas. — Gravure tirée de l'édition anglaise

Le lendemain matin, le départ eut lieu à dix heures. La pluie venait de cesser; malgré cela, j'étais bien contrarié, car mes lunettes, que j'avais portées depuis mon départ de Lisbonne, s'étaient brisées. Nous continuions à marcher au nord-est. Une étape de cinq heures nous conduisit sur la gauche de la rivière Coutato des Ganguèlas, que nous avions franchie sur des dalles un peu au-dessus d'une petite cataracte. Nous y dressâmes nos tentes.

Chemin faisant, nous avions passé à gué un ruisseau nommé Chimbouicoqué, affluent de la Coutato.

En ces parages, la rivière court à l'est, puis elle tourne au nord et enfin à l'est-sud, formant ainsi un S gigantesque, qui n'est qu'une série de rapides, où l'eau se précipite avec fracas sur les roches granitiques dont son lit est formé.

Les indigènes disent qu'à quinze journées de marche vers le sud elle tombe dans la Coubango.



Termitières sur les bords de la Coutato. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

La rive droite est occupée par les cultures des habitants de Moma. Elles occupent un espace que j'ai estimé à plus de huit cents hectares. Ce sont les plus vastes que j'aie jamais rencontrées en Afrique. Les récoltes consistent surtout en maïs, fèves et pommes de terre; mais les champs de maïs sont ceux qui frappent le plus la vue. Avant d'y arriver, je traversai une forêt d'acacias énormes et d'une beauté surprenante. L'aspect des rives de la Coutato est des plus singuliers. Au point où se termine le granit du lit de la rivière, commence un sol de formation termitique, ondulé en milliers de petites collines, dont les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

unes sont cultivées et les autres couvertes de végétation sylvestre. Comme elles sont jointes l'une à l'autre, elles ont l'air de former un système de chaînes de montagnes en miniature et charment réellement celui qui les regarde.

Les douleurs rhumatismales me menaçaient toujours. Pendant la nuit, il plut à flots, et, comme cela m'arrivait chaque soir, je me couchai dans l'humidité, parce que, à cette époque de l'année, les herbes dont on recouvre les huttes n'ayant pas plus de cinquante centimètres de long ne sont pas suffisantes pour empêcher que l'eau ne s'introduise à l'intérieur.

La pluie dura jusqu'au lendemain à midi. Mon pouls excité par la fièvre battait alors cent quarante-quatre coups par minute ; néanmoins je me remis en route deux heures plus tard.

Je me traînais à pied, car il m'était impossible de me tenir sur le dos de mon bœuf; au bout d'une heure de marche, mes jambes ne pouvaient plus me supporter. On campa donc, et je fus entouré de soins et de sollicitude, non seulement par mes nègres, mais aussi par les porteurs ganguèlas.

Femmes Ganguèlas sur les bords de la Coubango (voy. p. 231-235). Gravure tirée de l'édition anglaise.

L'endroit où nous nous trouvions était voisin du hameau d'une tribu appelée Lamoupas, parce qu'elle demeure derrière les cataractes qui, dans l'idiome du pays, se disent Moupas. Les habitants y sont nombreux et les cultures étendues. C'est une population agricole par goût.

Chemin faisant, je rencontrai plusieurs tombes de chefs indigènes; elles étaient recouvertes d'argile et ressemblaient par la forme à beaucoup de celles qu'on voit en Europe. Une espèce de hangar ouvert, à toit de chaume, les protège contre la pluie, et un grand arbre les défend toujours des ardeurs du soleil.

Sur la plupart, on voit des vases et des plats de terre qui y ont été déposés par les parents du défunt, de même que nous plaçons des guirlandes et des immortelles sur les tombeaux de ceux que nous aimions.

Le lendemain, à midi, je passai près de la résidence du capitaine du Quingué, le premier village du pays de Caquingué.

Je m'établis dans la maison de Joaon Albino, métis de Benguèla et fils d'un vieux négociant portugais, Louiz Albino, qui avait été tué par un buffle dans les déserts du Zambési.

J'allai faire une visite au vieux capitaine du Quinqué en emportant pour la lui offrir une pièce de toile de lin. Il me fit présent d'un bœuf, qu'on tua immédiatement, attendu que, depuis longtemps, nous n'avions eu à manger que de la viande de porc. Ce capitaine était un vieillard infirme. Il m'entretint fort longtemps de mon voyage et des motifs qui me l'avaient fait entreprendre, mais sans pouvoir se faire une idée du but que je me proposais.

Au moment que je le quittais, il dit : « Je vois bien à présent qui vous êtes ; vous êtes un chef du roi blanc, qui vous a envoyé pour visiter ces pays et en étudier la route, car il sait que beaucoup des choses qui s'y passent ne sont pas bonnes et il désire y mettre un terme. Je vous en prie, quand il le fera, n'oubliez pas que je vous ai donné un bœuf et traité comme mon propre frère ; je n'ai plus longtemps à vivre ; mais, dans ce cas, vous pouvez vous souvenir de mes fils et veiller, je l'espère, à ce qu'on ne leur fasse aucun tort. »

Les paroles de ce vieillard me touchèrent. Ses chefs m'accompagnèrent avec respect jusqu'au village de son fils, chez qui je logeais, et généralement ils m'apportèrent dans la journée quelque présent, par exemple une poule ou deux, des œufs et des cannes à sucre. Dans l'enclos du capitaine, j'en avais vu une petite plantation dont l'aspect était encore plus florissant même que sur les bords de la mer, où cependant cette plante atteint des proportions colossales.

J'indique ce fait parce que, jusqu'alors, j'avais cru qu'à une altitude aussi considérable que celle de dix-sept cents mètres la canne à sucre ne pouvait point prospérer.

A mon retour au village, je trouvai Francisco Gonçalvès, surnommé Cariqué, le demi-frère de mon Vérissimo.

Cariqué était, comme celui-ci, le fils du négociant Guillermé, qui l'avait eu d'une autre femme ; et, du côté de sa mère, il doit hériter du trône de Caquingué.

Il vit avec le roi indigène, son oncle, et a épousé une fille du futur souverain du Bihé

Élevé à Benguèla, il possède quelque instruction et surtout de l'intelligence. Il m'avait amené plusieurs nègres, esclaves de son père, et m'offrait de me les donner pour m'accompagner dans les pays situés à l'est du Bihé.

Ainsi, avant même d'avoir atteint ce but désiré, je me trouvai avoir à ma disposition plusieurs porteurs.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Cariqué, Albino, le fils du capitaine, et d'autres, qui font le commerce avec l'intérieur, partent du Bihé pour le Moucousso et le Soulatébélé, descendant le long de la Coubango jusqu'au Ngami, toujours sur la rive droite; ils font aussi des affaires avec le Couagnama, pays situé à l'est du Houmbé, à la gauche du Counéné. Leur commerce consiste principalement en esclaves, qu'on échange en route contre des bœufs; à leur tour, ceux-ci, joints à des balles de marchandises, sont troqués pour de la cire et de l'ivoire.

Je me décidai à demeurer là tout un jour, non seulement pour prendre un long repos et sécher mes effets mouillés, mais encore pour obtenir quelques informations sur cette région, où les mœurs sont différentes de celles des tribus que j'avais rencontrées jusqu'alors. Cariqué et Joaon Albino me tinrent compagnie le soir et me donnèrent des renseignements copieux sur le pays et la population. J'en transcrirai ici la partie la plus notable d'après mon journal.

Le pays de Caquingué, où je me trouvais, est borné au nord par le Bihé, à l'ouest par le Moma, à l'est et au sud par les tribus confédérées des Ganguèlas. Cette race occupe dans cette portion de l'Afrique un vaste territoire et se divise en quatre groupes principaux susceptibles eux-mêmes d'être subdivisés. Elle a partout une langue et des coutumes identiques, mais l'organisation politique présente chez elle des différences. Dans le Caquingué, les Ganguèlas prennent le nom de Gonzèlos, forment un royaume distinct et n'admettent qu'un seul roi.

Dans leurs autres divisions, ils composent ces confédérations, très fréquentes en Afrique, où chaque village ou ville est gouverné par un chef indépendant. Ceux qui habitent au sud-est du Caquingué s'appellent les Gnembas; au sud, ce sont les Massacas; et, à l'est du Bihé, les Boundas. Par la suite, j'aurai l'occasion de parler assez longuement des derniers. Les Gonzèlos, ou les Ganguèlas du Caquingué, cultivent la terre et font le commerce. De tous les peuples du sud de l'Afrique centrale, ce sont eux qui se rapprochent le plus des Bihénos pour les entreprises commerciales.

Une des principales occupations des habitants du Caquingué est de travailler le fer, et cette branche d'industrie établit entre eux et les autres tribus des relations très actives.

Pendant les mois les plus froids, c'est-à-dire juin et juillet, les mineurs gonzèlos abandonnent leurs demeures et vont établir de vastes campements au voisinage des gisements de fer qui abondent dans le pays.

Pour extraire le minerai, ils creusent des trous circulaires ou puits dont le diamètre a trois ou quatre mètres sur deux environ de profondeur; c'est probablement parce qu'ils manquent des moyens mécaniques pour élever davantage le minerai. Tous les puits que j'ai pu examiner aux environs de la Coubango avaient le même caractère.

Aussitôt que la quantité extraite de minerai leur paraît suffire au travail de l'année, ils commencent à séparer le fer. Ils y parviennent au moyen de trous peu profonds, où ils mêlent le minerai au charbon et dont la température est élevée à l'aide de soufflets primitifs.

Forgerons du Caquingué. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Un travail incessant, continué jour et nuit, transforme la quantité entière du métal, par les procédés ordinaires, en bêches, haches, hachettes de guerre, têtes de flèches, assagaies, clous, couteaux, balles de fusil, et même, de temps à autre, en armes à feu, dont le fer est trempé avec de la graisse de bœuf et du sel. J'ai vu bon nombre de ces fusils porter aussi loin que les meilleurs canons faits d'acier fondu.

Pendant toute la durée de ces travaux, on n'admet aux environs du camp des mineurs aucune femme, sous aucun prétexte.

Dès que le métal a été converti en articles de commerce, les mineurs retournent chez eux chargés des outils ou des armes qu'ils ont fabriqués. Ils mettent de côté ce dont ils ont besoin et disposent peu à peu du reste sur le marché.

Aucune de ces populations n'admet que la maladie ou la mort puisse avoir des causes naturelles[1]. Si quelqu'un tombe malade ou meurt, cela vient ou des âmes de l'autre monde, ou d'un esprit spécialement désigné, ou d'un être vivant qui, pour parvenir à ses fins, a employé un sortilège. A la mort d'un indigène, on commence donc par convoquer ses parents,

1. Cette superstition existe en Afrique, au moins depuis le Sénégal jusqu'à l'Orange. — J. B.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

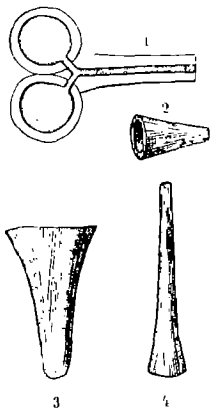
s'il n'y en a pas sur les lieux, et, en les attendant, on suspend le cadavre à une grande perche, plantée à la distance de deux à trois cents mètres de l'entrée du village.

Lorsque les parents se sont rassemblés, on a recours à la divination pour savoir quelle est la cause de la mort du défunt. En conséquence, on attache le cadavre à un long poteau, dont un homme prend chacun des bouts, et qu'on porte à l'endroit désigné pour l'épreuve; là se tient le devin, entouré d'un grand concours de peuple qui reste debout, rangé sur deux rangs.

Le devin prend alors de la main droite un morceau de corail blanc et commence ses opérations. Puis il déclare que la mort a été causée par l'âme d'une personne mâle ou femelle morte, dont il donne le nom, ou bien il affirme que c'est par sortilège que tel ou tel être vivant a tué le défunt.

Dans la première hypothèse, on creuse une tombe en un bois voisin, n'importe où; on y enterre le corps sans plus s'en inquiéter, et on entasse par-dessus des pierres, du bois et de la terre. Mais, dans l'autre cas, la personne désignée par le devin ou sorcier est saisie et doit payer, de sa vie ou d'une indemnité offerte au plus proche parent, la valeur de l'existence qu'on l'accuse d'avoir abrégée. L'accusé a, du reste, le droit de nier le crime qu'on lui impute et de présenter une défense. Dans ce cas, il choisit, en guise d'avocat, l'homme à médecine.

Il peut ne pas être inutile ici d'indiquer l'extrême différence que les populations du sud de l'Afrique centrale mettent entre trois personnages importants, mais assez généralement confondus : je veux dire l'homme à médecine, le devin et le sorcier.



Objets manufacturés.
1. Soufflet. — 2. Embouchure d'argile. — 3. Enclume. — 4. Marteau. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

L'homme à médecine, qu'il ne faut confondre ni avec le devin ni avec le sorcier, prépare les médicaments composés de quelques herbes ou racines, et fait un usage fréquent des ventouses. C'est un personnage d'une grande importance et dont la présence est réclamée pour beaucoup d'actes solennels. La plupart des questions graves sont décidées par lui; son avis l'emporte sur celui du devin (*ditangja*); jamais il ne le donne sans l'avoir fait précéder d'une espèce de parade, et de cérémonies célébrées soit avec des plantes, soit avec du sang d'homme ou d'animal : le tout qualifié de *rites médicinaux*.

Quant au devin, lorsqu'on tombe malade, on l'appelle d'abord pour deviner si l'attaque est due à des esprits de l'autre monde, ou à la sorcellerie; ce n'est qu'après cette opération que l'homme à médecine est demandé.

Ces deux personnages s'entendent toujours parfaitement.

Le devin n'est pas consulté seulement dans des cas de maladie ou de mort : on s'adresse à lui chaque fois qu'il se passe une chose digne d'attention, et rien ne se fait sans qu'il soit appelé d'abord.

Lorsqu'il est consulté, il se place au centre d'un cercle formé par le peuple, qui doit se tenir assis. Il apporte une calebasse et un panier. La calebasse contient de grosses verroteries et du maïs sec; le panier est rempli des objets les plus divers et les plus bizarres : os d'homme, végétaux desséchés, pierres, morceaux de bâton, pierres de fruit, os d'oiseau, arêtes de poisson, etc.

Le devin commence par remuer sa calebasse d'une façon frénétique. Pendant le bruit qu'il fait, il invoque les « esprits malins »; ensuite il remue son panier, et, dans les objets qui viennent par-dessus, il lit ce que son auditoire a besoin d'apprendre du passé, du présent et de l'avenir. Cette cérémonie est en usage à partir du littoral, mais nulle part je ne l'ai trouvée observée aussi complètement qu'ici.

J'ai parlé d'esprits malins et je dois ajouter que, s'ils s'insinuent dans le corps de quelque malheureux, ce n'est pas sans frais considérables qu'on peut les en déloger. Dans d'autres occasions, ils se livrent à de plus grosses escapades, comme de fondre sur un village, d'y faire la nuit un tapage qui empêche tout le monde de dormir, en sorte que l'homme à médecine est forcé de recourir à toute sa puissance pour les exorciser.

Le village où nous nous trouvions avait par hasard un devin; je le fis venir, lui donnai diverses choses, lui témoignai beaucoup de respect et affectai d'accorder à son savoir une entière confiance.

Ensuite je lui demandai s'il pourrait me révéler mon avenir; il y consentit volontiers et invita tous les habitants du village à assister à la divination.

La cérémonie se passa donc devant un auditoire nombreux. Parmi les objets du dessus de son panier, le devin ne manqua point de lire les renseignements les plus flatteurs sur mon compte. J'étais le meilleur des blancs, passés, présents et futurs; mon voyage aurait l'issue la plus triomphante, et le bonheur attendait tous ceux qui y prendraient part.

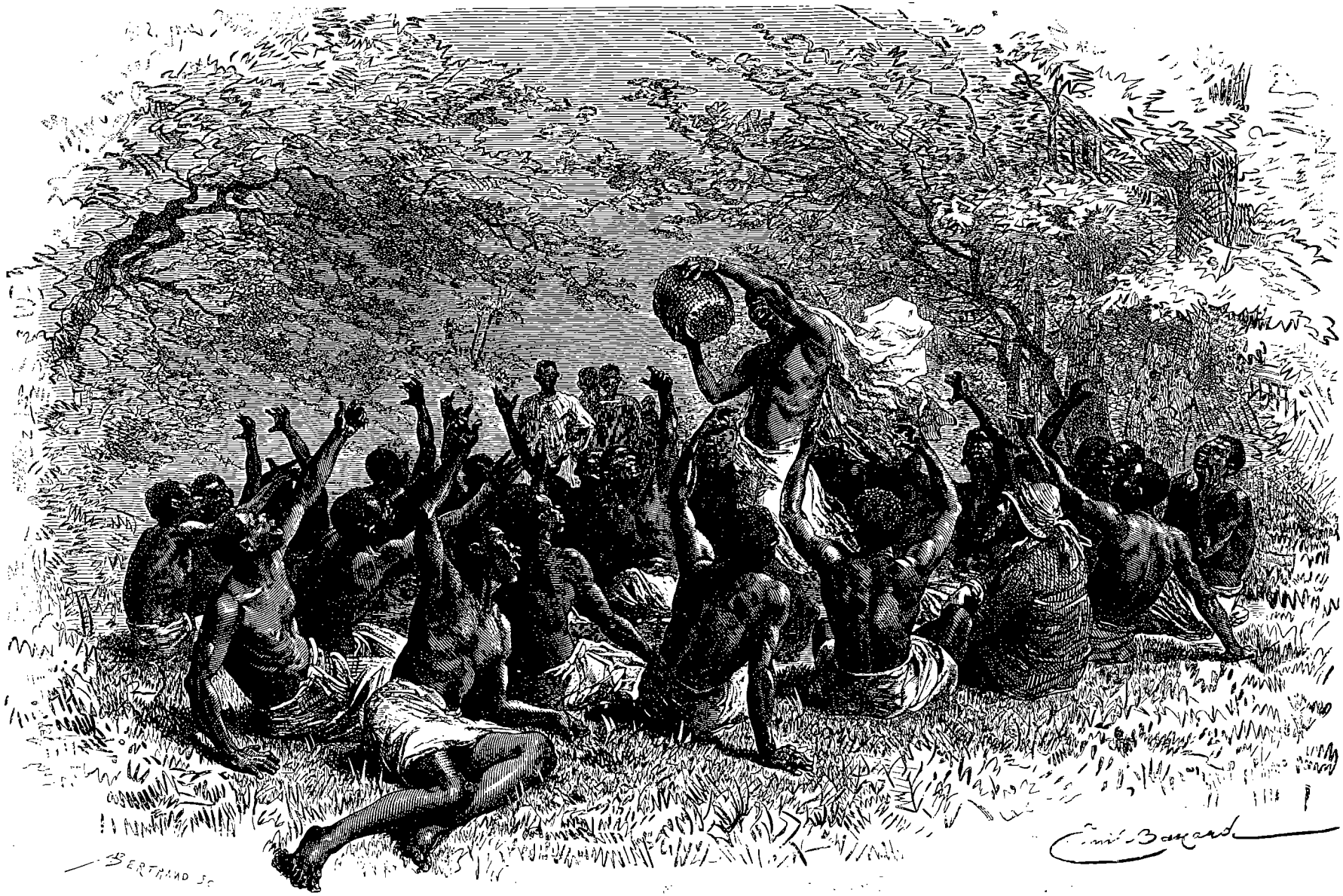
L'effet de cette prophétie fut des meilleurs et exerça, je crois, une réelle influence sur le résultat de mon départ du Bihé.

Le sorcier est plutôt un empoisonneur qu'un homme ayant quelque pouvoir sur les esprits. On ne peut pas dire que ce soit une profession, mais on le consulte et on le craint.

Outre ces trois individualités dont deux sont définies et une indéfinie, il y a encore un autre charlatan qui jouit d'un assez grand crédit chez ces peuples ignorants.

C'est celui qui fait et qui arrête la pluie, et s'ar-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le major et le devin. — Dessin de É. Bayard, d'après un croquis du major Serpa Pinto.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

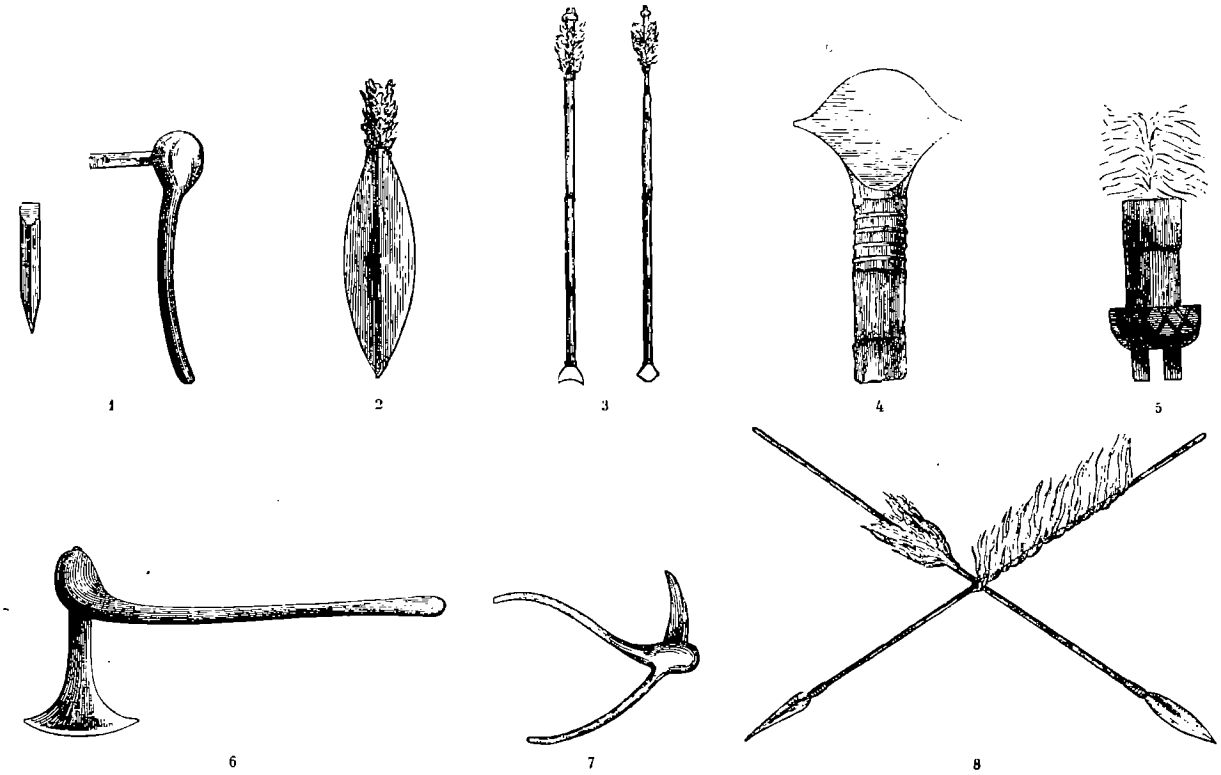
roge la puissance de gouverner les météores aqueux. Possédant l'esprit d'observation, ces hommes ont appris par l'expérience que, sous le souffle de certains vents ou durant de certaines époques de l'année, il pleuvra; mais que, dans d'autres circonstances, le temps sera sec. Ces indications, auxquelles, de toute antiquité et partout, on a eu égard en Europe, sont même recommandées à l'attention par des hommes de science comme Fitzroy et d'autres. Ici les faiseurs de pluie s'en servent pour prédire avec un air de certitude les changements de temps, exploiter l'ignorance de ceux qui les entourent, et réclamer le pouvoir de faire la pluie ou le beau temps puisqu'ils ont pu les annoncer.

Dans cette région, il existe une loi curieuse à l'égard des femmes qui meurent en couches.

Le mari, en pareil cas, est obligé en personne d'enterrer sa femme; il en porte le cadavre sur ses épaules jusqu'à la tombe, où il accomplit, sans l'aide de qui que ce soit, tous les labeurs funéraires.

De plus, il doit payer aux parents de sa femme la valeur de la vie perdue, et, s'il n'en a pas les moyens, il devient leur esclave.

Voici une autre coutume singulière.



Articles forgés par les naturels entre l'Atlantique et le Bihé.

1. Hache de travail. — 2. Tête de flèche pour la guerre. — 3. Flèches. — 4. Tête de flèche pour la chasse. — 5. Gros bout de flèche. 6. Hache de guerre. — 7. Houe. — 8. Assagaies. — Gravures tirées de l'édition anglaise.

Lorsqu'une femme est enceinte, un jeune homme vient trouver le mari et lui demande la main de la fille que sa femme peut mettre au monde. Si l'offre est acceptée, le prétendant se trouve obligé d'entretenir la fille dorénavant, c'est-à-dire de lui fournir ses vêtements ainsi que toutes les nécessités de sa toilette.

On peut bien penser que cette coutume ne prévaut que parmi les riches. A la naissance du bébé, le fiancé futur redouble de cadeaux envers la mère; puis, jusqu'à l'âge où le mariage aura lieu, il aura l'obligation de fournir à la fille ses vêtements. Si c'est un fils qui est né, l'obligation d'habiller la mère aussi bien que l'enfant existe encore, et, quand le fils atteint l'âge d'homme, il devient le *quissongo* de son entreteneur. J'aurai plus tard l'occasion d'expliquer ce que c'est qu'un quissongo.

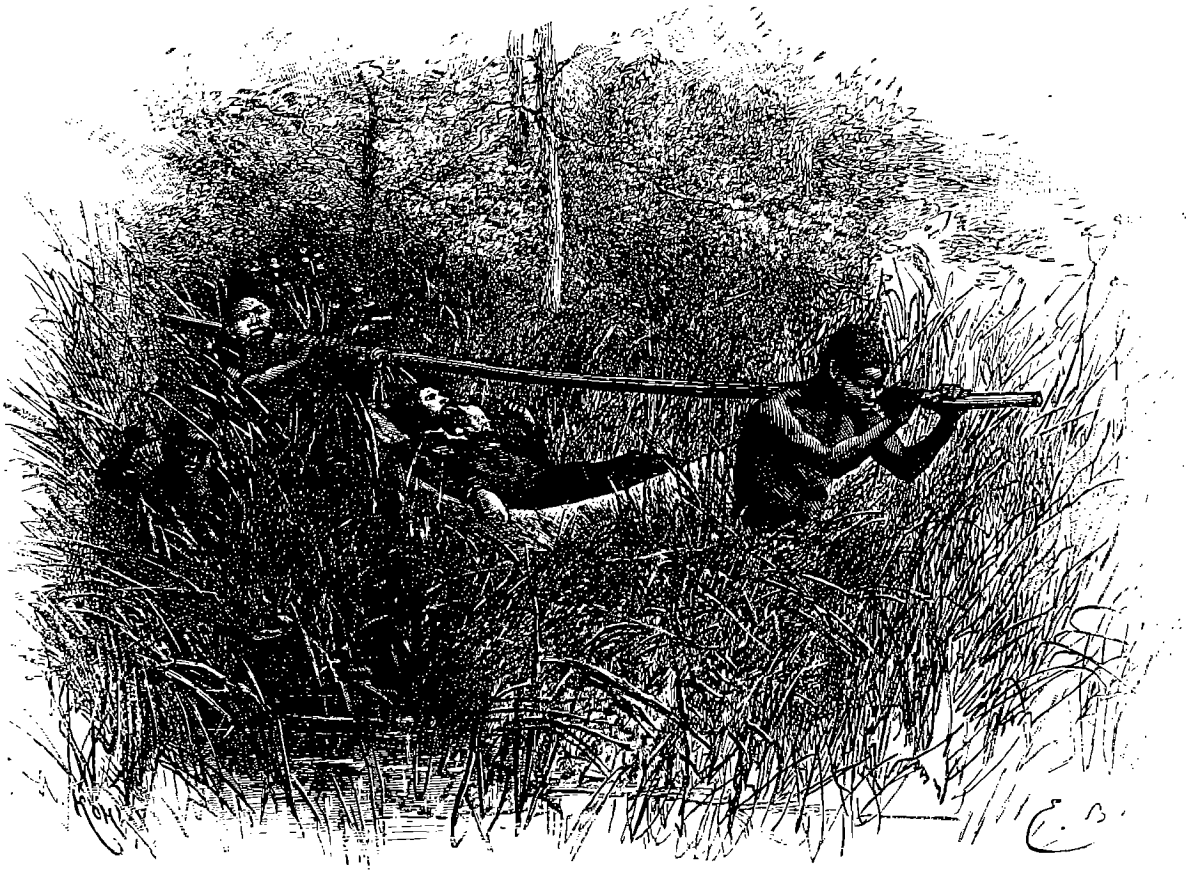
Si étrange qu'une pareille coutume semble à première vue, la réflexion lui fait perdre beaucoup de son caractère extraordinaire. En Afrique, je ne l'ai rencontrée qu'au Caquingué; mais, en Europe, il me semble l'avoir retrouvée assez souvent, dans beaucoup de cas, non sous la forme qui vient d'être décrite, mais dans son essence, et portant le nom de *mariage de convenance*.

SERPA PINTO.

Traduit par J. BELIN-DE LAUNAY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Dans le marécage (voy. p. 242). — Dessin de E. Bayard, d'après un croquis du major Serpa Pinto.

COMMENT J'AI TRAVERSÉ L'AFRIQUE,

DE L'OCÉAN ATLANTIQUE A L'OCÉAN INDIEN,

PAR LE MAJOR SERPA PINTO[1].

1877-1878. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS[2].

V (suite).

La Couchi; sa cataracte. — Horreurs d'une tempête de nuit dans la forêt. — Traversée dramatique d'une rivière. Guéri par le danger, mais retombé sous un coup de soleil. — Belmonté.

Le 5 mars 1878, je louai un hamac et des porteurs. Je passai, au bout d'une heure, la petite rivière Cassongé, qui coule vers le sud-est jusqu'à la Couchi. Mon bœuf Bonito s'embarrassa dans les herbes, perdit la tête et tomba au fond. Ce fut avec beaucoup de difficulté que je le tirai de là.

Après avoir traversé un autre petit cours d'eau, la Govéra, je me trouvai sur le territoire qui obéit au roi du Bihé.

1. Suite. — Voy. pages 193, 209 et 225.

2. Ce récit de voyage du major Serpa Pinto, entièrement inédit en France, est extrait et traduit sur les épreuves du texte anglais, qui sera très prochainement publié en deux volumes, à Londres, par la librairie *Sampson Low, Marston, Searle & Rivington*, sous le titre suivant : *How I crossed Africa : from the Atlantic to the Indian ocean, through unknown countries; Discovery of the great Zambesi affluents*, etc., by major Serpa Pinto. Translated from the author's manuscript by Alfred Elwes. — London, 1881.

C'est un devoir pour nous de remercier ici MM. Sampson Low, Marston, Searle et Rivington, qui nous ont libéralement autorisés à commencer une aussi importante publication avant que leur édition ait paru.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Une pluie torrentielle tomba toute la nuit. A peine faisait-il jour que le propriétaire d'un pont jeté sur la Couchi me fit avertir que je ferais bien de la franchir immédiatement, attendu qu'il s'avançait vers la rive un corps considérable d'indigènes qui me retarderait longtemps s'il passait le premier. Je fis lever immédiatement mon camp, et en une demi-heure j'avais pris possession du pont.

De ce point on aperçoit la magnifique cataracte de la Couchi; bien qu'éloignée de plus de seize cents mètres, elle fait distinctement entendre son fracas.

Après m'être arrêté pour déterminer l'altitude, je me dirigeai vers l'est-nord-est, et je traversai deux cours d'eau, la Liapêra et la Canici; ils marquent la séparation des eaux qui vont se jeter dans la Coubango et dans la Couanza.

Le chef du village d'Oungoundo s'appelle Chaquimbaïa. Il vint m'offrir un porc avec deux volailles. Je lui rendis sa politesse et j'obtins par son entremise des guides pour me conduire le lendemain matin. Durant toute cette journée, je rencontrai des bandes d'hommes armés qui allaient rejoindre les troupes du roi de Caquingué.

A dix heures, après cinq coups de tonnerre presque immédiats, éclata la plus furieuse, la plus horrible tempête qu'il m'ait été donné de voir jamais. Les éclairs se suivaient toutes les trois ou cinq secondes et le roulement du tonnerre était continuel.

C'est une scène émouvante qu'une tempête de nuit, au milieu d'une forêt de l'Afrique centrale. Les réverbérations de la foudre y ont pour accompagnement le fracas des arbres brisés et les innombrables hurlements des fauves, habitants sauvages de la jungle, qui mêlent aux fureurs de l'atmosphère celles de leurs voix discordantes.

Enfin le jour parut. Que de trouées nous vîmes dans la forêt, à la place des arbres magnifiques qui s'y élevaient la veille! La terre était si imbibée d'humidité que chaque pas en faisait jaillir l'eau comme d'une éponge[1].

Les horreurs de cette nuit m'avaient bouleversé. Ce n'était rien pourtant en comparaison des souffrances dont je fus assailli à l'arrivée du jour. Une attaque extraordinaire de rhumatisme envahit toutes mes articulations et m'ôta le pouvoir de m'aider moi-même: il fallut me porter sur un hamac.

A peine avions-nous marché une heure, que nous nous trouvâmes dans un vaste marécage où l'eau montait jusqu'à la poitrine de mes porteurs.

Je n'ai plus souvenir de ce qui se passa ensuite jusqu'au lendemain, où, me réveillant comme d'un évanouissement, je me trouvai couché dans une hutte, ayant près de moi Vérissimo qui me veillait. J'appris de lui que j'étais au village de Vicentès, à Belanga.

La rivière Couqueïma, d'après ce qui m'était dit, coulait à pleins bords et ne permettait point qu'on la franchît; toutefois, quand j'eus appris qu'on pouvait se procurer un petit bateau juste au-dessous d'une cataracte, je me décidai à tenter le passage.

Il fallut d'abord calfater le canot avec de la mousse, car c'était une misérable et vieille embarcation qui pouvait à peine supporter le poids de deux hommes. La rivière, gonflée par les pluies, se précipitait comme un torrent. Les eaux, après avoir sauté du haut des roches qui formaient la cataracte, se divisaient, laissant entre elles un îlot, puis se réunissaient de nouveau pour former un cours large d'une centaine de mètres.

On me descendit au fond du canot avec le plus grand soin, toute secousse m'arrachant un cri de douleur. Un habile batelier maniait la rame et le canot quitta le bord.

L'espace à traverser n'était pas considérable; cependant le péril était grand, à cause de la rapidité du courant, et aussi par suite du clapotage que formait à la surface la proximité des chutes.

Tout marcha assez bien jusqu'à la jonction des eaux sous l'îlot; mais, là, des tourbillons furieux se saisirent du fragile esquif, et ni la vigueur ni l'habileté du batelier ne réussirent plus à le faire avancer. Du fond où j'étais, je voyais les eaux sauter en vagues qui devenaient plus grosses et plus menaçantes à mesure que nous avancions dans le courant. Alors je compris à quel danger je me trouvais exposé.

Un effort que j'essayai pour remuer un de mes bras n'eut d'autre effet que de m'obliger à gémir. C'en était donc fini pour moi, car, si le canot chavirait, je ne pourrais certes pas m'en tirer en nageant. Du reste, il bougeait sans avancer au milieu des remous et de l'eau bouillonnante; bientôt il se mit à tourner sur lui-même. Le nègre eut peur de couler à fond, m'avertit qu'il fallait alléger la barque et se jeta à l'eau.

La barque se releva, il est vrai; mais ma situation n'en était guère meilleure, puisque le canot se trouvait livré à la merci du torrent.

Tout à coup une vague embarqua et me couvrit. Je perdis un instant la tête, et je ne sus guère ce qui m'était advenu qu'en me trouvant en train de nager d'un bras, avec tout ce qui me restait d'énergie; de l'autre main, je m'efforçais de tenir hors de l'eau un de mes chronomètres que j'avais par hasard avec moi.

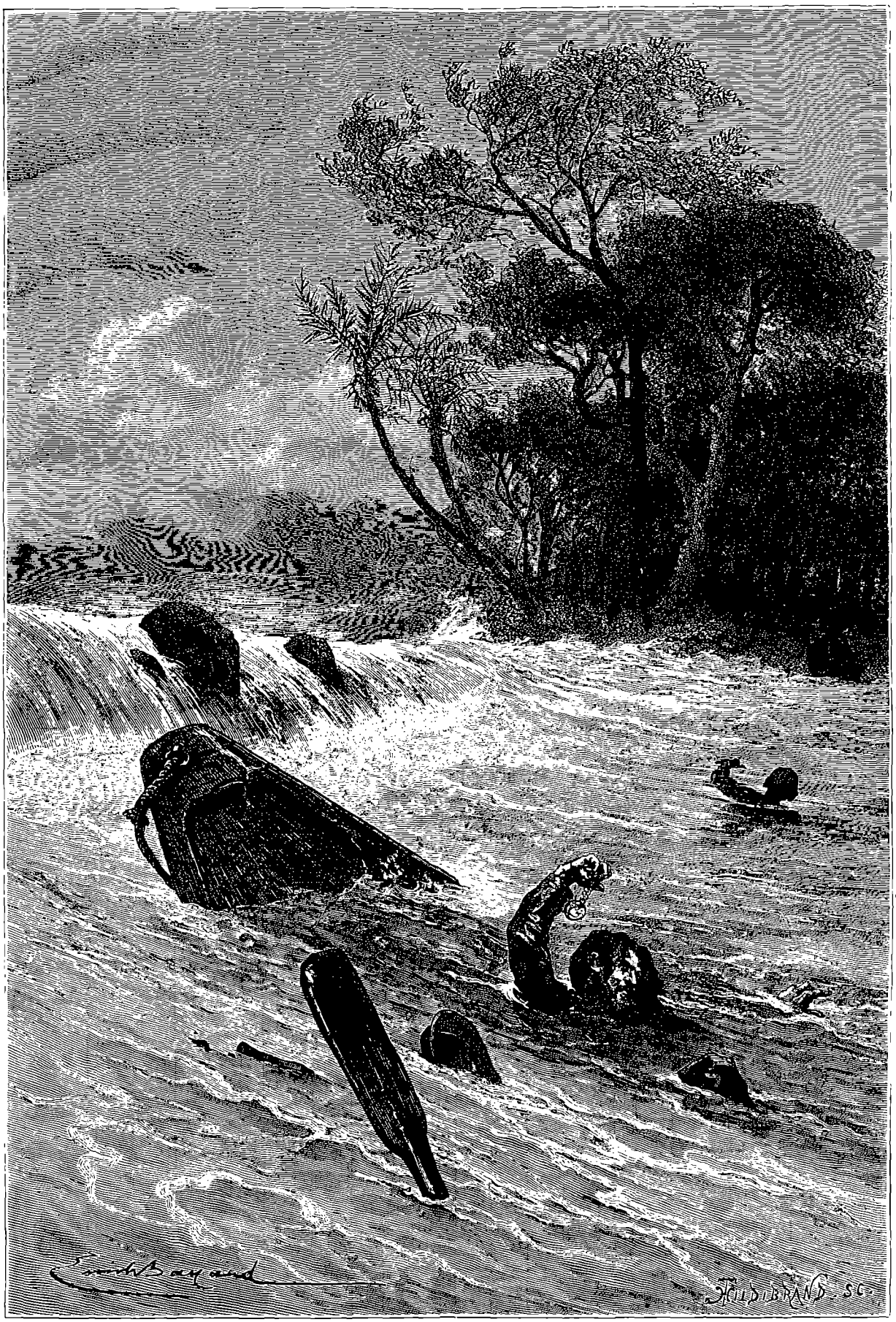
L'action de nager me rappela au sentiment de mes forces. Je me souviens même que j'eus une espèce de fierté à lutter ainsi contre les flots et à les dominer. Dans toute autre circonstance, cette tâche m'aurait offert peu de difficultés, puisque, depuis mon enfance, j'avais été habitué à lutter contre les rapides du Douro.

Les nègres, toujours disposés à admirer les exploits de la force physique, se tenaient sur la rive et m'encourageaient de leurs applaudissements.

Mes douleurs avaient disparu; ma fièvre s'était évanouie comme par magie, et, tant que dura l'excitation du danger, je retrouvai mes forces.

1. Cette expression qu'on rencontrera encore rappelle les *éponges* terreuses du Londa de Cazembé, telles que Livingstone les décrit à la date du 30 août 1868 dans son *Dernier journal*. — J. B.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



A la nage. — Dessin de E. Bayard, d'après un croquis du major Serpa Pinto.

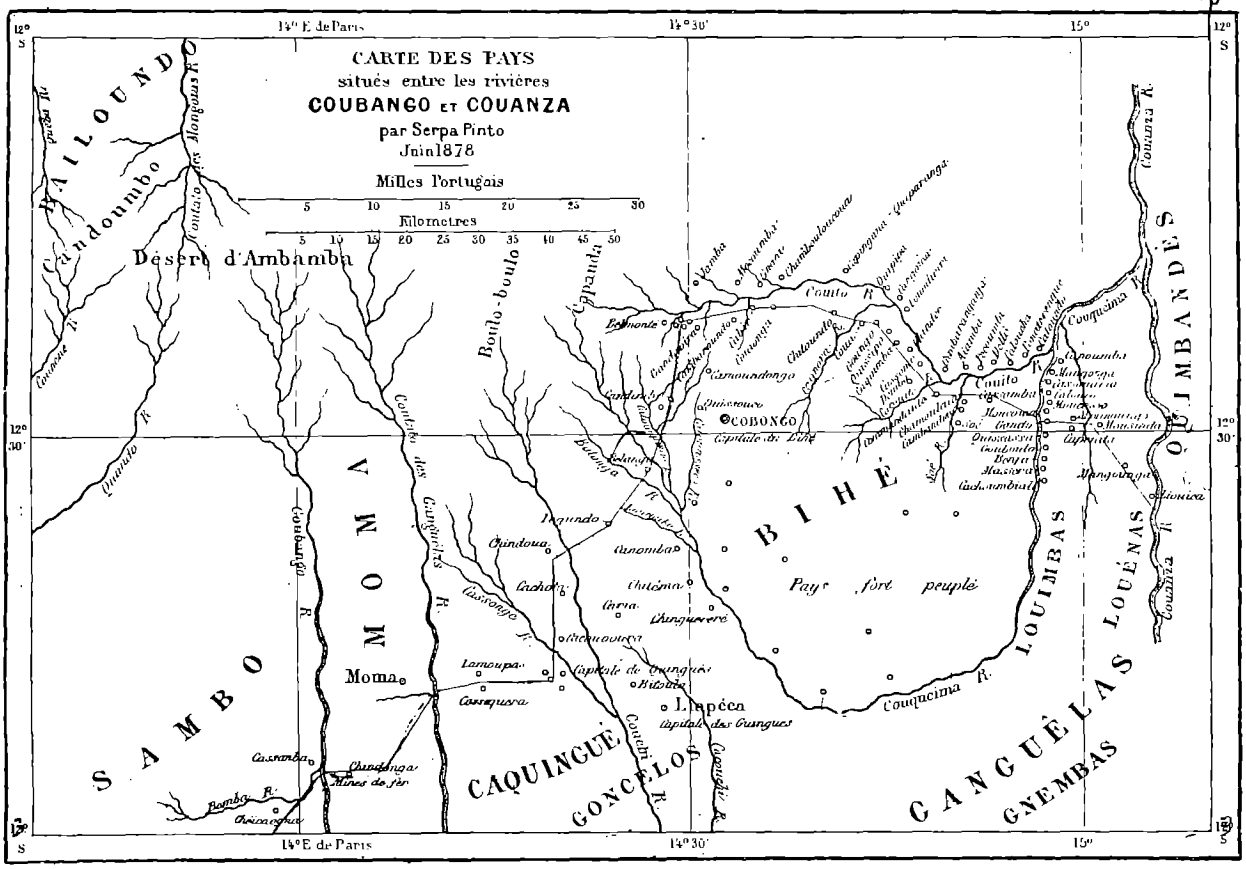
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Lorsque le canot avait coulé, parmi la centaine d'hommes qui assistaient indécis et la bouche ouverte à ce spectacle, il y en eut un seul qui voulut braver le danger et se jeta dans l'eau pour m'assister; mais il ne toucha le bord qu'à ma suite.

En arrivant à terre, je n'avais plus ni fièvre ni douleur. Je me déshabillai de suite; mais, par malheur, je n'avais pas moyen de me changer, puisque tous mes bagages étaient restés sur l'autre rive; en sorte que je fus obligé à demeurer exposé aux ardeurs du soleil tant que mes vêtements ne furent pas complètement séchés. Il en résulta que la fièvre reparut avec plus de violence. Après, je ne me rappelle plus rien, sinon que le matin je me trouvai couché dans l'établissement de l'Annonciade, la dernière demeure du commerçant Guillermé Gonçalvès, père de Vérissimo.

Le lendemain, j'arrivai à une heure de l'après-midi à Belmonté, le village de Silva Porto, et, par un suprême effort, j'atteignis la maison de mes anciens compagnons.

Ils me confirmèrent verbalement ce qu'ils m'avaient écrit. Ils s'étaient déterminés à s'en aller seuls et à m'abandonner un tiers des biens et des provisions, sauf ce qu'on ne pouvait point partager et qu'ils garderaient pour eux. Ivens m'offrit de me ramener à Benguêla si je me décidais à retourner en Europe, vu l'état précaire de ma santé.



Gravé par Erhard

Je ne pus que lui exprimer ma reconnaissance pour cette offre aussi généreuse que désintéressée.

VI

Au Bihé. — Maladie sérieuse. — Encore le chef Palanca. — Sympathie d'une chèvre. — Je me résous à partir pour le haut Zambési. — Lettres au gouvernement. — Organisation de mon expédition dans le Bihé. — Difficultés. — Comment je les surmonte. — Notes historiques et sociales sur le Bihé. — Mes travaux. — Nouvelles difficultés. — Je pars de Belmonté. — Route de la Couanza.

Aussitôt après ma conversation avec mes anciens compagnons, je sortis de Belmonté et me fis porter en hamac au village voisin de Magaillaens. En y arrivant, je tombai sans force et sans mouvement sur ma couche de peaux.

Le lendemain, Capêlo et Ivens vinrent me voir et m'apporter des remèdes; mais je tombai de mal en pis jusqu'à ce que le délire se fût déclaré.

Quand je repris conscience de moi-même, je crus que je faisais un rêve. Je me voyais couché dans un lit magnifique, dépouillé de mes vêtements, étendu entre de fins draps de toile! Le lit était garni d'élégants rideaux de reps rouge avec une frange blanche comme la neige.

C'était, m'apprit-on, Capêlo qui, venu pendant mon délire, m'avait fait apporter ce lit de la maison de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

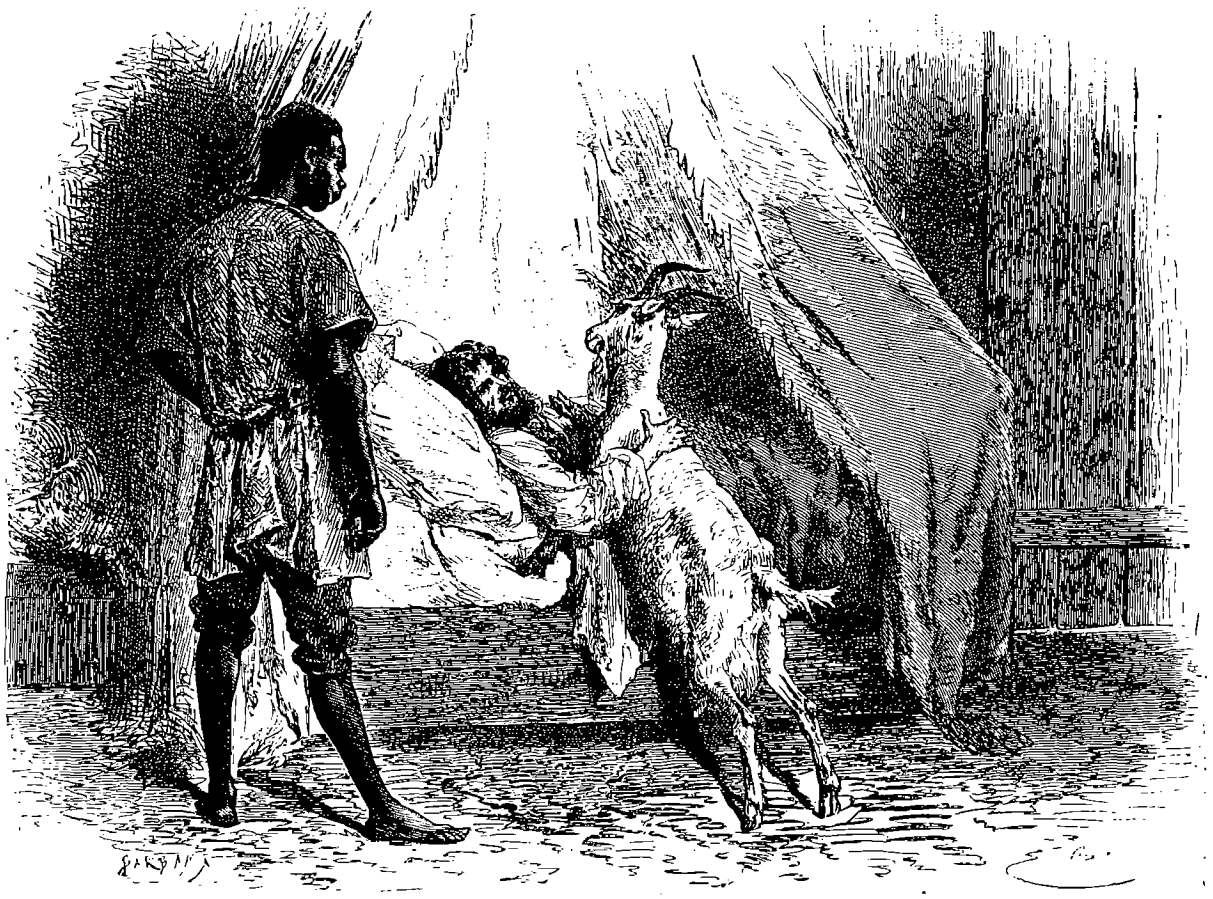
Silva Porto à Belmonté. Comment me serais-je figuré qu'un meuble si luxueux existât au Bihé?

Deux jours plus tard, Ivens vint me trouver et nous causâmes longtemps ensemble. J'étais abîmé des efforts extraordinaires que j'avais faits et j'allais me retourner vers la ruelle pour chercher dans le sommeil un soulagement à mes maux et à mes fatigues, quand je vis se lever, comme une espèce de spectre, un homme grand et maigre au regard froid et impassible. C'était mon prisonnier, le chef Palanca, le conseiller et l'ami du roi du Doumbo dans le pays de Sambo. Je l'avais complètement oublié.

Ses paroles de salut furent celles-ci :

« Tu en as agi avec les tiens suivant ta volonté. Tu as remercié les uns et tu as gardé les autres; mais qu'as-tu résolu par rapport à moi? Quel doit être mon sort?

— Tu vas retourner chez toi, répliquai-je. Tu rapporteras au Doumbo le fusil que j'ai promis au roi, avec un peu de poudre, et tu prendras aussi un présent pour toi. Je te dois bien cette réparation pour la corde qu'on a mise à ton col près de la Coubango, et pour celles dont tu as eu les pieds et les mains liés. »



Cora. — Dessin de É. Bayard, d'après un croquis du major Serpa Pinto.

J'appelai Vérissimo et lui donnai les ordres nécessaires. Palanca, montrant autant d'impassibilité devant la liberté et la récompense qu'il en avait eu en face de la captivité et de la mort, se retira sans dire un mot. La porte, ouverte pour laisser sortir ce chef taciturne du Sambo, donna accès à d'autres visiteurs.

A la fin je me trouvai seul entre mes draps. Je me trompe, je n'étais pas seul. A côté de moi, se tenait la créature qui a été ma plus grande consolation durant mon voyage à travers l'Afrique : je veux dire Cora, ma chèvre favorite. Lorsque Vérissimo revint elle avait ses deux pattes de devant posées sur mon lit, elle bêlait doucement, me léchait les mains et sollicitait mes caresses dont elle avait été si longtemps privée.

Capêlo et Ivens me firent avertir le lendemain qu'ils quittaient la maison de Silva Porto. En conséquence, je m'y fis transporter dans mon hamac. Là, je trouvai sept charges de marchandises, six caisses de provisions, une malle pleine d'instruments et trois *sniders* qu'ils y avaient laissés pour moi.

L'établissement de Silva Porto, ou, pour parler plus correctement, le village de Belmonté, est situé au sommet d'un coteau dont le penchant septentrional s'incline doucement jusqu'à la rivière Couito, qui se rend par l'est à la Couqueïma. La position est char-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

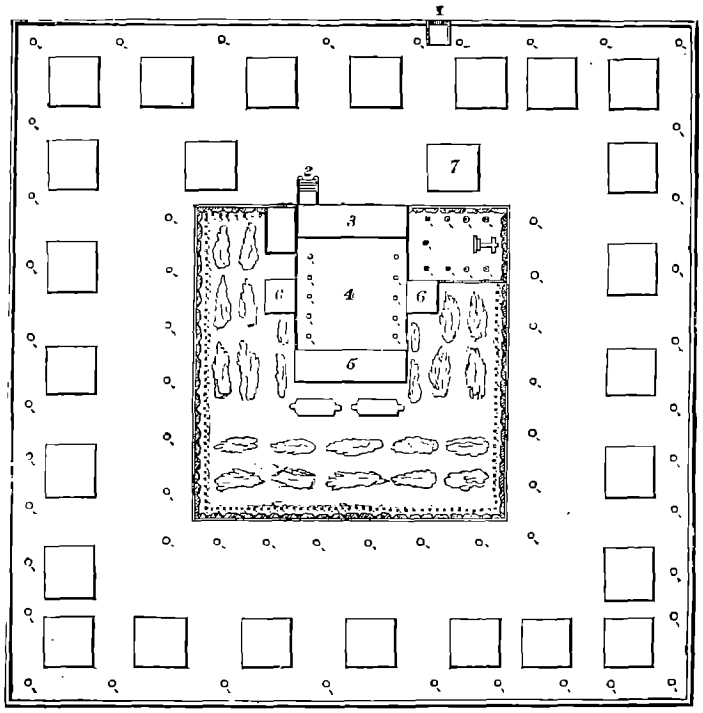
mante, et, au point de vue stratégique, assez forte. Son enclos contient un bois d'orangers dont les arbres sont toujours couverts de fleurs et de fruits, ce qui n'est pas ordinaire au Bihé. Autour de ce bois s'élève une haie de rosiers hauts de deux mètres et toujours fleuris. Des sycomores énormes donnent leur ombre aux rues et entourent le village, dont la défense consiste en une palissade de pieux robustes.

Combien d'heures, ou plutôt combien de jours ai-je passés sous ces orangers, dont l'ombre embaumée me protégeait contre les ardeurs du soleil! C'est là que, toujours brûlant de fièvre et grelottant de douleur, j'ai conçu et arrêté le plan qu'il m'a été donné de réaliser plus tard.

Mon parti une fois pris, je ne perdis pas une minute pour me mettre à l'œuvre. D'abord j'engageai Vérissimo Gonçalvès pour m'accompagner, et je réussis à m'assurer de son aveugle obéissance.

Quand j'eus patiemment étudié la direction que je voulais suivre, je résolus de me rendre tout droit au haut Zambési, en suivant la ligne de faîte où prennent leur source les rivières de cette portion de l'Afrique.

Arrivé au Zambési, je devais continuer vers l'est, relever les affluents de la rive gauche du fleuve, descendre jusqu'à Zoumbo, et de là me rendre à Quilimané par Tété et Senna.



Plan de Belmonté. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Les voyageurs qui avaient le plus d'expérience, en apprenant mon projet, m'assuraient que je ne ferais pas la moitié du chemin jusqu'au Zambési.

Le 27 mars, premier jour où je pus écrire sans peine, j'adressai des dépêches au gouvernement portugais, à Pereïra de Mèlo et à Silva Porto. En leur rendant compte de ce qui m'était arrivé jusqu'alors, je réclamais leur assistance et leurs conseils, et finissais en soumettant mes plans à leur critique.

Au commencement d'avril, je reprenais des forces; soixante porteurs étaient à ma disposition et je n'attendais plus que l'arrivée de mes bagages de Benguêla pour me remettre en route.

Je travaillais alors du matin au soir, et j'employais tous mes instants de loisir à me faire un livre de notes et de renseignements, afin d'avoir sous la main les formules dont j'aurais besoin pour mes calculs.

Avant de continuer le récit de mes aventures, je consignerai ici quelques données sur le Bihé, cette région si importante, si riche, et pourtant si peu connue au Portugal.

Le Bihé est borné au nord par le pays de l'Andoulo; au nord-ouest, par le Baïloundo; à l'ouest, par le Moma; au sud-ouest, par les Gonzêlos de Caquingué; enfin, au sud et à l'est, par les tribus libres des Ganguêlas. Vers l'ouest, le sud et l'est, la rivière Couqueïma forme presque une frontière naturelle; mais, de fait, l'autorité du roi indigène du Bihé s'étend par delà en plusieurs endroits.

Son territoire peut être estimé à six mille cinq cents kilomètres carrés, et la population, moins sûrement, il est vrai, à quatre-vingt-quinze mille habitants, soit quinze à peine par kilomètre carré.

Les Bihénos ne se livrent guère ni à l'agriculture, ni, en général, à aucun autre travail manuel. Ce sont les femmes qui cultivent la terre.

Les hommes ont la passion des voyages. Ils s'enfoncent sans hésitation dans les régions les plus lointaines pour faire le commerce d'ivoire et d'esclaves. C'est en profitant de cette disposition que des esprits aventureux, Silva Porto, Guillermé, Pernamboucano, Ladislas, Magyar et d'autres commerçants, ont commencé à diriger les Bihénos dans leurs excursions; ce que faisant, ils ont rendu un grand service au monde en général, puisqu'en ouvrant de nouveaux marchés ils ouvraient en même temps des pays nouveaux à la civilisation. Cependant ce n'est pas seulement leur esprit de traitants qui peu à peu a augmenté l'activité commerciale de Benguêla, car les naturels des districts lointains, encouragés par l'exemple et dépouillant par degrés la crainte que leur inspiraient les blancs, ont apporté leurs denrées et entrepris des affaires avec les négociants de la ville sans intermédiaire.

Quelques-uns d'abord, puis un plus grand nombre, acquérant du crédit sur la place de Benguêla, se sont rendus au Bihé pour y organiser des expéditions qui,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

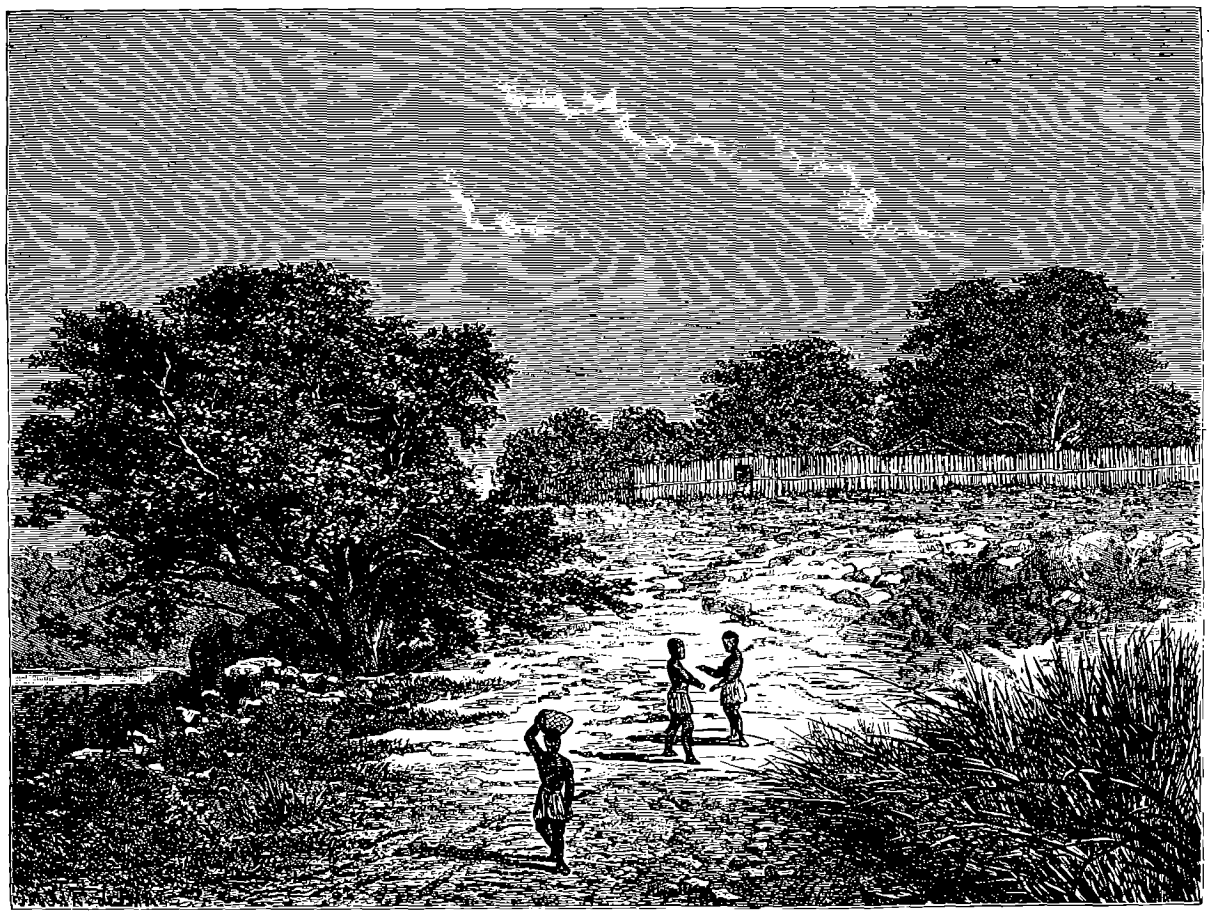
de là, sont parties en quête de la cire et de l'ivoire [1].

J'ai fait la connaissance de nègres qui s'étaient formé un capital de vingt-cinq à trente mille francs ou même davantage. L'un d'eux, qui se nommait Chaquingoundé, jadis esclave de Silva Porto, arriva de l'intérieur au Bihé durant mon séjour; il y avait fait pour son propre compte des affaires montant à quatorze contos de reis ou environ quatre-vingt-sept à quatre-vingt-huit mille francs.

Il n'est pas rare de rencontrer au Bihé un blanc portugais, échappé des prisons du littoral et devenu le secrétaire de quelque riche traitant nègre.

Rarement un Bihéno déserte sa caravane ou se sauve avec sa charge, méfaits trop communs de la part des gens de Zanzibar. Ce n'est pas le seul avantage qu'offrent les Bihénos : bien qu'adonnés à la traite des esclaves, ils se procurent ceux-ci sans exciter des guerres civiles; ils les achètent sans doute à qui veut les vendre, mais ils ne recourent pas à la force pour en avoir. Ce que je dis ici n'a rapport qu'à leur commerce avec l'intérieur; car, dans leurs guerres avec les pays environnants, ils se comportent comme les autres tribus nègres et aussi cruellement.

A quelque tribu qu'ils appartiennent, Bihénos ou



Enclos de Belmonté. — Dessin de A. de Bar, d'après un croquis du major Serpa Pinto.

non, les porteurs se constituent en petites bandes qui choisissent un chef dans leur sein. Depuis la côte jusqu'à Caquingué, ce chef est appelé *quissongo;* dans le Bihé et le Baïloundo, c'est un *pombeïro.*

C'est donc au pombeïro qu'on s'adresse ici pour régler les conditions du service. Il dispose ordinairement d'une dizaine de porteurs.

Jamais on ne paye d'avance ces derniers, et leur solde est très faible dans les excursions dont l'objet réel est le commerce.

1. Ce tableau du commerce du Bihé est bien plus flatteur que ceux qu'en ont faits Livingstone et Cameron; la suite de ce récit montrera qu'il y faut faire des réserves. — J. B.

Les Bihénos ont une notion de l'immortalité de l'âme, ou plutôt croient à son existence dans une espèce de purgatoire jusqu'à ce que les survivants aient été en mesure d'accomplir certains préceptes ou certains actes de vengeance pour le compte de ceux qui sont morts.

Leur gouvernement a la forme d'une monarchie absolue, mélangée de beaucoup d'usages féodaux. Autour du sova ou souverain, un certain nombre de sujets forment une sorte de conseil, que le sova consulte toujours sur ses résolutions, mais dont il suit rarement les avis. Ce sont les *secoulos*, les nobles, leurs fils ou ceux qu'a anoblis le souverain. Beaucoup

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'entre eux, possesseurs de *libatas*, qui sont des résidences fortifiées, jouent au souverain derrière leurs palissades, et, en s'adressant à eux, leurs sujets emploient l'expression de *Ná côco*, qui revient à « Votre Majesté ».

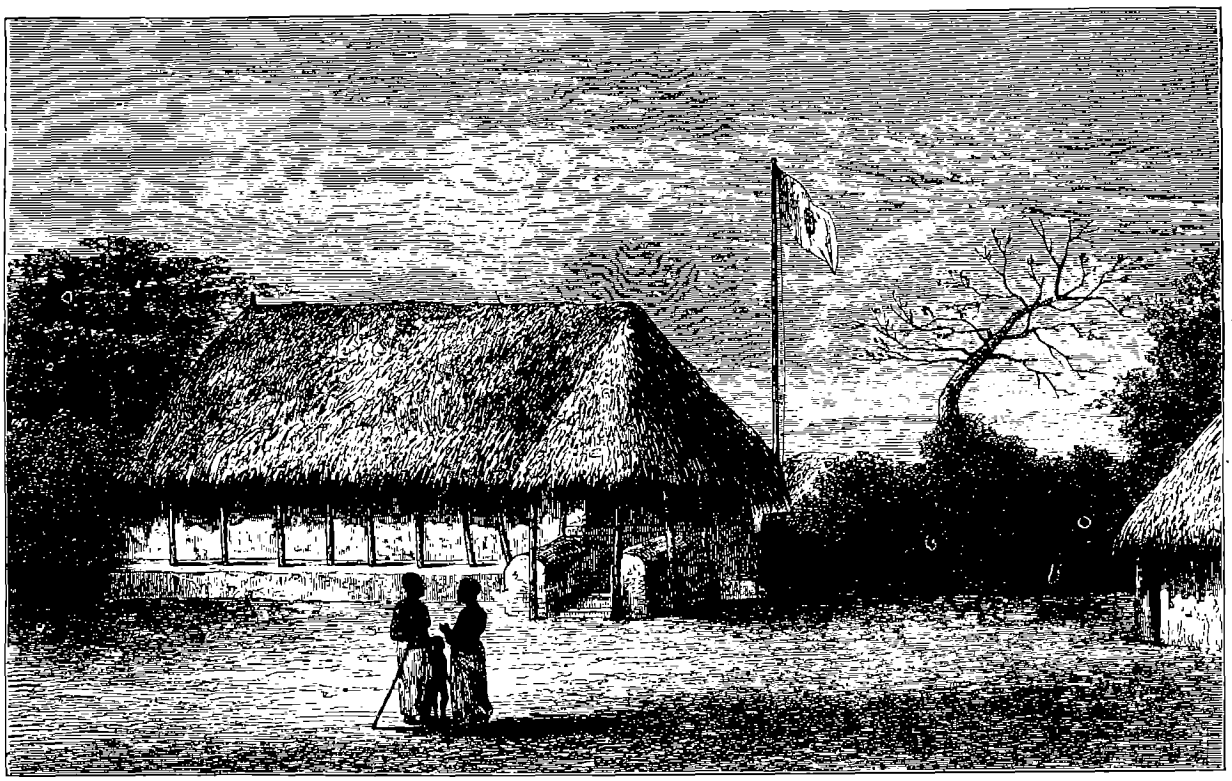
Trois nègres sont de service auprès du sova. Lorsqu'il donne audience, ils s'accroupissent à terre à ses côtés et recueillent respectueusement les crachats royaux pour les jeter au dehors. Un autre porte le siège ou la chaise du roi. De plus, il y a le fou, complément indispensable de la cour de tous les sovas et même de tous les secoulos qui jouissent de quelque richesse ou de quelque puissance. C'est le fou qui doit nettoyer la porte de la demeure du sova ainsi que les alentours.

Les *libatas* sont protégées par une forte palissade en bois, et presque toujours couvertes d'énormes sycomores; à l'intérieur, une seconde palissade entoure et défend la résidence du seigneur. Ce second enclos s'appelle *lombé*.

Ici, les crimes sont toujours, en première instance, poursuivis par les parties intéressées, et c'est seulement dans le cas où le criminel convaincu refuse d'acquitter le payement ou l'amende dite *moucano* que son procès est porté devant le sova. Le mot *moucano* signifie non seulement la perpétration d'un crime, mais aussi le payement de l'amende.

Il n'y a pas de châtiment intermédiaire entre le payement d'une amende et la peine de mort.

Dès qu'un étranger arrive au Bihé avec des marchandises, il se trouve en butte à des tentatives dont



Maison à Belmonté (voy. p. 246). — Gravure tirée de l'édition anglaise.

l'objet principal est de le rendre victime d'innombrables moucanos.

Ce moucano infâme, qui n'est qu'un mode de volerie légalisée et autorisée, devient une peste pour le commerce. Si on le supprimait une bonne fois et si le chemin de Benguêla devenait assez sûr pour que les caravanes de commerce pussent sans danger aller et revenir, on verrait, dans un espace de temps incroyablement court, le commerce de Benguêla tripler, et de nouveaux courants de richesse, que ferme à présent le défaut de sécurité, s'ouvrir et vivifier l'industrie européenne.

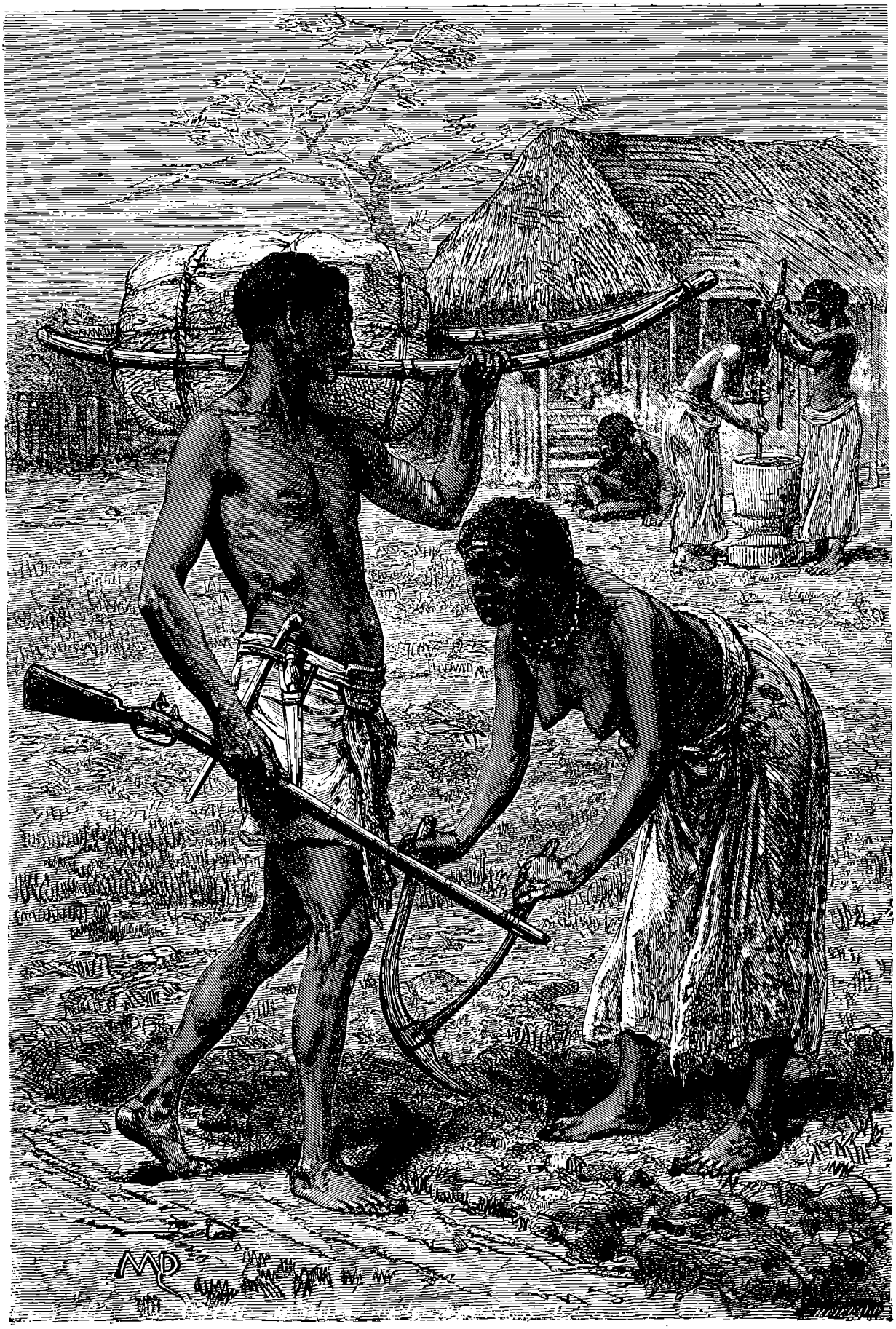
Comme tous les habitants de cette partie de l'Afrique, les Bihénos sont fort adonnés à l'ivrognerie. S'ils manquent d'eau-de-vie, ils boivent de la *capata*.

Capata, *quimbombo* ou *chimbombo* sont trois mots qui désignent une même liqueur, espèce de bière fabriquée avec du blé indien. Celle qu'on appelle *quissangoua* est faite avec des racines nommées *imboundi*.

L'alimentation des Bihénos est presque entièrement végétale. Possédant peu de gros bétail, ils n'en tuent pas pour leur nourriture et passent des mois sans viande, excepté de temps à autre un peu de porc. Les cochons à l'état domestique sont nombreux. C'est, je crois, Silva Porto qui les a introduits ici. Le gibier est rare, parce que le pays est trop peuplé : le peu qu'il y en a consiste surtout en petites antilopes.

Il n'en faut pas conclure, cependant, que les Bihénos n'aiment pas la viande; au contraire, ils dévorent toutes celles qui leur tombent sous la main et les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Hommes et femmes du Bihé. — Composition de D. Maillart, d'après les gravures de l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

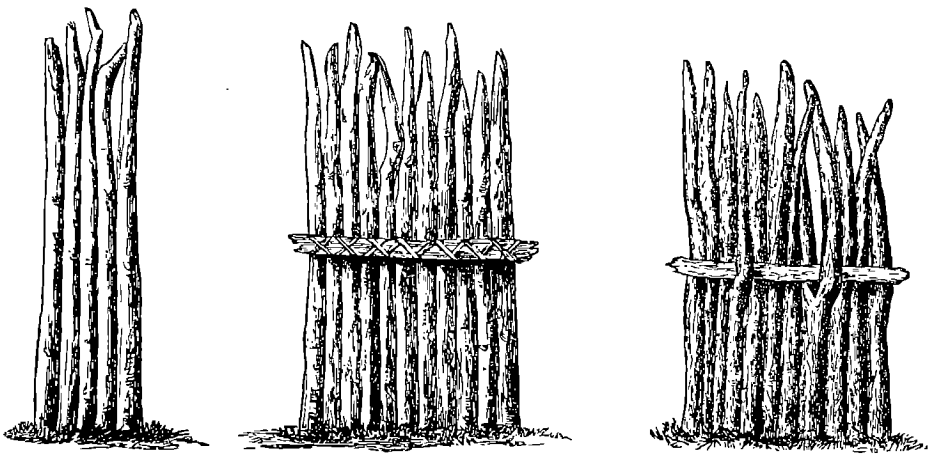
préfèrent pourries. Lions, chacals, crocodiles, tous les carnivores sont consommés par eux avec un égal plaisir; mais ils préfèrent le chien, qu'ils engraissent pour leur cuisine. Si l'anthropophagie n'est pas chez eux un usage habituel, néanmoins on constate qu'ils se régalent parfois d'un voisin après l'avoir fait rôtir. Ils préfèrent, assure-t-on, la viande de vieillard, et un vieux à cheveux blancs forme un mets digne de la table d'un sova ou d'un puissant chef indigène qui doit donner un repas.

Souvent, dans leurs *libatas*, les souverains du Bihé célèbrent ce qu'ils appellent la « Fête du Quissoungé ». On y immole et on y dévore cinq individus, dont un homme et quatre femmes, qui peuvent être rangées ainsi : une potière, une femme qui vient d'être délivrée de son premier enfant, une autre affligée d'un goître, infirmité assez commune, et une fabricante de paniers. L'homme doit avoir été un chasseur de bêtes fauves à cornes. Quand les victimes ont été prises, on les décapite, et leurs têtes sont jetées dans la jungle. Leurs cadavres sont apportés à la *lombé*, c'est-à-dire à l'enclos intérieur de la résidence royale; ils y sont dépecés, puis on tue un bœuf, dont la viande est cuite avec la chair humaine, partie en rôti, partie en bouilli dans de la *capata*. Tout ce qu'on sert à ce banquet est donc mêlé à du sang humain. Dès que ces mets sinistres et répugnants sont prêts, le sova fait publier qu'il va commencer le quissoungé, et tous les habitants de l'endroit se précipitent pour en prendre leur part.

Parmi les goûts étranges des Bihénos, on peut compter la passion qu'ils ont pour les termites, vulgairement dits fourmis blanches. Ils les mangent crus après avoir détruit leurs nids.

Dans les hostilités auxquelles ces peuples prennent part, il n'y a pas un cinquième des combattants qui aient des armes à feu; le reste se sert d'arcs, de flèches et d'assagaies.

Les Bihénos n'emploient pas de balles de plomb; ils les trouvent trop lourdes, disent-ils, et les rem-



Palissade simple. Palissade reliée par de l'osier. Palissade maintenue par des barres entrées dans des fourches.

(Voy. p. 248.)

Gravures tirées de l'édition anglaise.

placent par des balles de fer. Leurs fusils touchent à une centaine de mètres à peine. Leurs flèches ne blessent guère qu'à vingt-cinq ou trente. Les assagaies sont faites entièrement de fer et ornées de poils de mouton; on sait qu'en Afrique le mouton n'a pas de laine[1].

Je reprends mon journal à partir du 14 avril 1878.

J'attendais toujours l'arrivée du gros de mes effets et denrées, qu'au mois de novembre de l'année précédente j'avais laissés derrière moi à Benguêla et dont je n'avais reçu qu'une partie au commencement de mars.

Je réduisis mes dépenses personnelles à leur minimum, et je donnai chaque jour une couple d'heures à la chasse. Sur la rive gauche de la Couito, dans les terrains cultivés qui appartenaient à Silva Porto, je pouvais faire une ample provision de perdrix. J'avais une autre ressource : les pigeons ramiers d'Afrique voltigeaient par centaines sous les bois de la rivière et, matin et soir, venaient tremper leur bec dans le courant. Mes négrillons en prenaient souvent au trébuchet ou au piège; alors ils me servaient, en face de ma perdrix accoutumée, ce bienheureux gibier, flanqué de deux plats de pâte de maïs cuite au four, en guise de pain.

Cependant j'avais toujours présent à la pensée le redoutable moucano, et je sentais que, si l'on m'en imposait un, je ne pourrais plus sortir du Bihé. Je voulus m'assurer les avantages de la force. Mais, pour y parvenir, il me fallait, outre des armes, une bonne provision de munitions de guerre. J'avais dix carabines Snider que m'avaient remises Ivens et Capêlo; je m'en procurai encore onze de celles qu'avait laissées Cameron à la fin de son voyage. Je possédais quatre mille cartouches. J'avais encore une vingtaine de fusils à pierre, dont quelques-uns étaient du dernier modèle en usage dans les armées européennes;

1. Il y a longtemps qu'on a dit : en Afrique, les hommes ont de la laine et les moutons des poils. — J. B.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

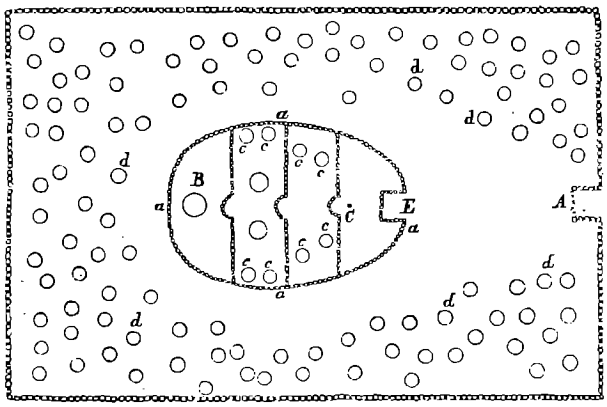
mais, pour m'en servir, je manquais de munitions. Je fis donc publier mon intention d'acquérir les armes à feu de rebut qu'on m'apporterait. Leur réparation ne me présentait guère de difficulté, car je suis un forgeron et un armurier assez habile. J'y avais été formé par mon père, qui, encore aujourd'hui, occupe ses loisirs avec succès, dans son atelier particulier, beaucoup mieux installé, je puis le dire, que la moitié de ceux des armuriers de profession.

Mais les munitions me manquaient toujours. Je découvris chez Silva Porto une collection complète de la *Gazeta de Portugal*; ce fut ma provision de papier pour mes cartouches futures. Les caisses que j'attendais de Benguèla devaient contenir une quantité suffisante de poudre; ainsi je n'avais plus à me procurer que des balles, et, faute de plomb, je me décidai à les forger avec du fer.

Je fis annoncer que je voulais acheter tout le vieux fer qu'on m'apporterait, et je vis en peu de jours s'entasser sous mes yeux les bêches et les pioches usées, et surtout les cercles de barils à eau-de-vie. Je ne cessai d'en acheter qu'après en avoir réuni plus de cent quatre-vingts kilos.

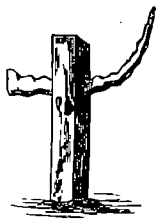
Ensuite j'engageai quatre forgerons indigènes. Au grand scandale de la négresse Rosa qui administrait le village de Belmonté, j'établis dans la cour intérieure deux forges du pays, et, quand mes hommes eurent fait une quantité de charbon en brûlant la palissade en bois de fer d'un enclos abandonné, nous nous mîmes à l'œuvre énergiquement.

Il fallait commencer par réduire toute cette masse de fer en barres cylindriques ayant le diamètre nécessaire pour nos balles. Mes quatre forgerons y réussirent fort adroitement. Avec les cercles, ils firent des lingots ayant vingt centimètres de long sur quatre d'épaisseur; puis, les retirant tout rouges de la fournaise, ils les enfoncèrent dans un monceau d'immondices trempées d'eau. Une fois les lingots refroidis, on les remit dans la fournaise, et, quand ils y eurent acquis la température convenable, on les travailla facilement pour les réduire en une masse solide et homogène.



Plan d'une *libata* ou village fortifié du Bihé.

A. Entrée. — B. Hutte conique où les sovas sont enterrés. — C. Trophée de cornes. — *a*, *a*, *a*. Lombe ou résidence du sova. — E. Entrée de la lombé. — O. Demeure du sova. — *c*, *c*, *c*. Huttes des femmes. — *d*, *d*, *d*. Huttes des nègres.



Poteau élevé devant la porte des villages.

Trophée de chasse, dans la plupart des villages fortifiés.

(Voy. p. 248.) — Gravures tirées de l'édition anglaise.

Le 25, dix mille balles de fusil étaient fabriquées; à dire vrai, c'étaient plutôt des boules de fer grossièrement forgées, affectant la forme sphérique. Mais elles pouvaient suffire à l'usage que j'en attendais et je remerciai mes forgerons. Ce jour-là même, je vis arriver les premiers Baïloundos apportant de Benguèla mes bagages; le lendemain, j'en reçus une autre partie. Je retirai de ces marchandises dix balles d'étoffes, trois barils d'eau-de-vie et deux sacs de caouris.

J'avais tant d'occupations que je me réservais à peine le temps de dîner. Je devais apprêter les charges et surveiller en personne tout ce qui se faisait, car ces noirs, aussi bien ceux de Silva Porto que les miens, ne formaient qu'une bande de vrais fripons.

Il y avait parmi eux une exception, mais une seule. C'était mon nègre Aogousto, qui m'a toujours montré la plus grande fidélité. Je l'avais embauché à Benguèla en même temps que les autres, et je ne faisais alors aucun cas de lui en particulier; il n'avait pas du tout l'air de se distinguer, si ce n'est peut-être qu'il était un peu plus ivrogne que le reste.

A la distribution des armes à feu, les hommes firent des difficultés pour recevoir les sniders, tandis qu'Aogousto en demandait un : cela commença à me le faire remarquer. Un jour que, dans le Dombé, j'exerçais mes hommes au tir à la cible, je vis qu'il tirait assez bien. Plus tard, à Quilenguès, j'appris qu'il avait déclaré à ses compagnons qu'il ne me quitterait jamais. Comme sa force herculéenne et son courage lui avaient conquis beaucoup d'ascendant sur les autres, je le pris pour un de mes gardes.

Au point où en est mon récit, la position d'Ao-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gousto s'était améliorée. De simple porteur, il avait été promu au grade de chef, situation où il me donnait toute satisfaction, parce que ceux des gens qui ne l'aimaient ni le respectaient en avaient peur.

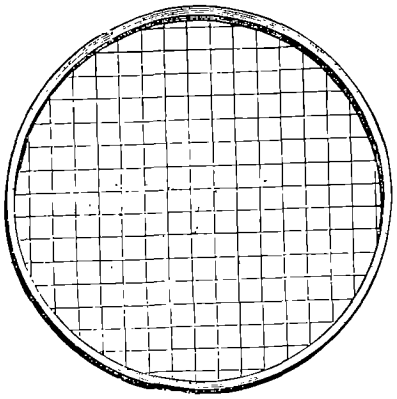
Il était décidément le meilleur des nègres que j'eusse rencontrés en Afrique. Cependant il n'était pas parfait. Il usait avec excès de la légalité de la polygamie.

Marié à Benguêla, il avait pris une seconde femme au Dombé, une troisième à Quilenguès, une quatrième à Caconda, une cinquième au Houambo, et, depuis notre séjour au Bihé, il avait contracté trois ou quatre mariages de plus. Assez obéissant sur tout autre point, il restait sourd aux représentations que je pouvais lui faire à ce sujet. Cependant, un jour que les récriminations de ses nombreuses épouses devenaient bruyantes et ennuyeuses, je le fis venir, le grondai sévèrement et le menaçai de me défaire de lui s'il ne se corrigeait point. Il pleura comme un veau, se jeta à genoux à mes pieds, me fit mille promesses de réforme et finit par me dire que, si seulement je consentais à lui faire remettre une pièce d'étoffe à partager entre ses femmes pour les faire taire, il n'aurait plus rien de commun avec elles. Je lui donnai l'étoffe ; mais, le soir même, je fus tiré de mon repos par un bruit inusité qui retentissait dans une portion éloignée du village ; on y chantait, on y riait, on y célébrait quelque événement joyeux. Curieux de connaître ce qui se passait, j'y envoyai un de mes hommes : il me rapporta que c'était Aogousto qui fêtait sa nouvelle union avec une jeune fille du village de Jamba !

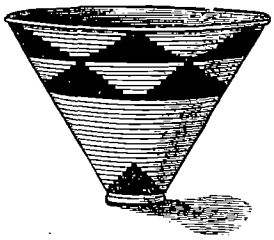
Qu'y faire? Évidemment cette manie de mariages était plus forte que sa volonté. Je pris en moi-même la résolution de ne plus intervenir dans ses affaires conjugales, qui, après tout, ne compromettaient personne, puisque ce diable d'homme avait soin de ne point dépasser les bornes de la loi.

Nous étions au 2 mai ; je n'avais pas encore pu rassembler mes porteurs et j'attendais toujours la poudre et le sel envoyés de Benguêla.

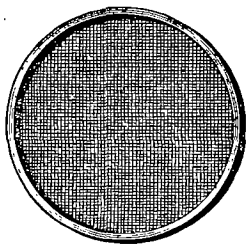
USTENSILES DES BIHÉNOS.



Grand crible à faire sécher le riz ou la farine de maïs.



Corbeille de paille qui tient l'eau.



Tamis.

Grande cuiller pour arroser la capata.

Gravures tirées de l'édition anglaise.

Les jours suivants, quelques nègres vinrent de la station commerciale d'Andoulo à Belmonté ; ils offraient en vente un excellent tabac qu'on cultive beaucoup dans ce district. C'est ce tabac d'Andoulo, acheté par les Bihénos et conduit à Benguêla, qui s'y vend sous le nom de tabac du Bihé.

J'en achetai un lot, qui, d'après mes comptes, me revenait environ à un franc vingt-cinq les quatre cent cinquante-cinq grammes.

Je prends cette occasion d'indiquer, à titre de renseignements curieux, les prix de divers objets au Bihé, en notant toutefois que ce ne sont pas exactement ceux que j'ai été obligé de payer.

Un poulet ou six œufs peuvent valoir un mètre de cotonnade ; un chevreau de deux ans coûte sept à huit mètres ; pour un porc de soixante-quinze à quatre-vingt-dix kilos, on donnerait une pièce d'étoffe blanche et une d'étoffe bleue appelée *zouarté ;* pour quatorze litres de farine de maïs, deux mètres de cotonnade, et trois pour la même quantité de farine de manioc. Les mètres indiqués ici sont ceux du commerce et ne valent jamais au Bihé plus d'un franc.

Dans ce pays, le mètre du commerce s'appelle *pano ;* deux, un *béca ;* quatre, un *lençol,* et huit, un *quirana*[1].

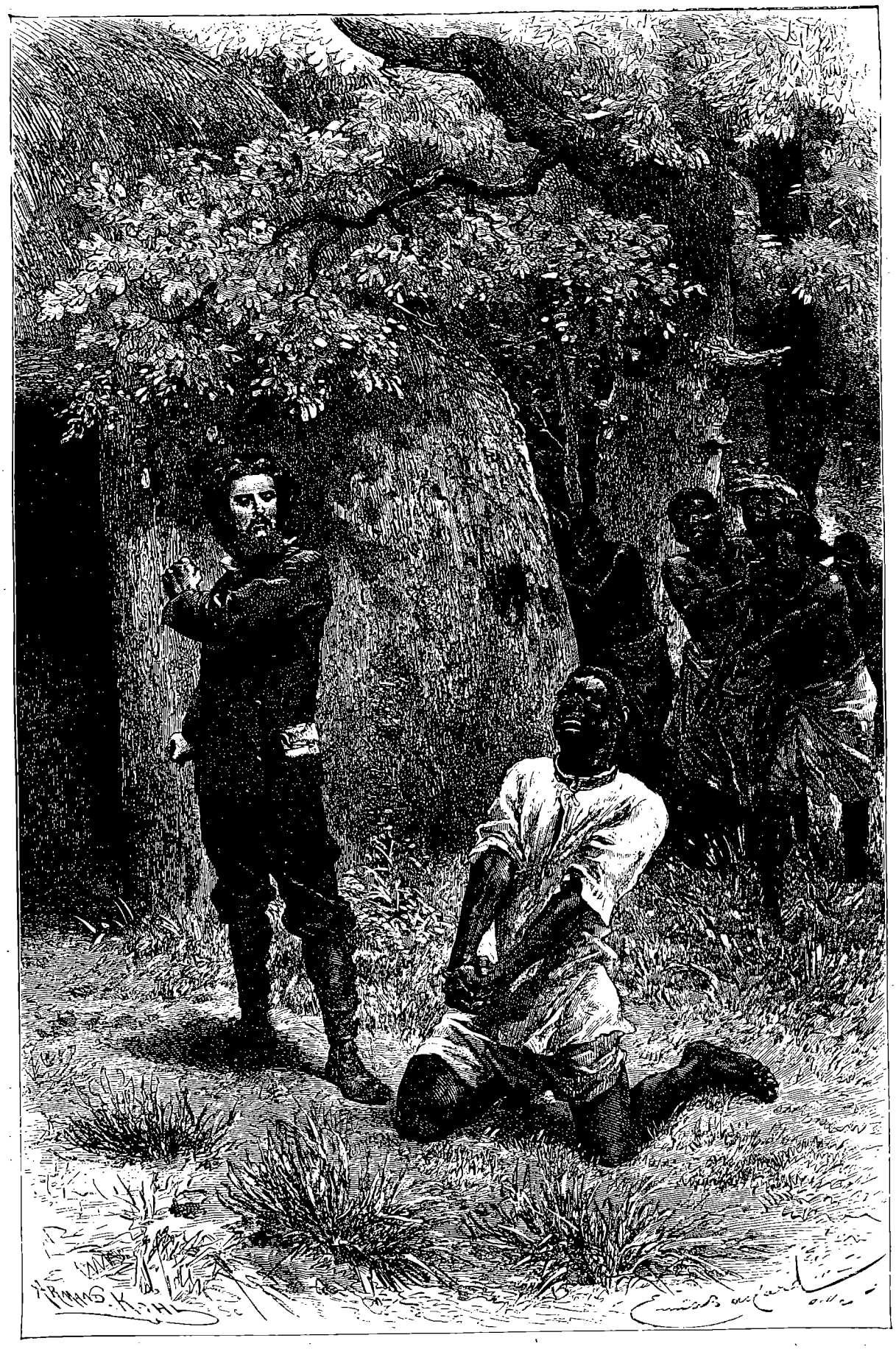
Les marchandises de troc destinées aux Bihénos et à leurs marchés comprennent la cotonnade blanche, la toile bleue de coton de l'Inde ou *zouarté ;* les mouchoirs de zouarté imprimés ; les mouchoirs fins diaprés ; des cotonnades rayées et autres, généralement en qualité commune.

Les pièces de calicot blanc contiennent vingt-cinq mètres soixante d'étoffe ; celles d'espèce supérieure, vingt-sept mètres quarante-trois. La pièce de *zouarté* et d'étoffe rayée a seize mètres quarante-cinq ; de mouchoirs imprimés, sept mètres trente et un ; de mouchoirs diaprés, cinq mètres quarante-huit, et de calicot de troc, dix mètres quatre-vingt-dix-sept.

Le voyageur, dans cette partie de l'Afrique, ne doit

1. Dans ce passage, le mètre du commerce doit être compté pour quatre-vingt-onze de nos centimètres ; deux mètres reviennent à un mètre quatre-vingt-deux ; quatre, à trois mètres soixante-cinq, et huit, à sept mètres trente et un centimètres. — J. B.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Aogousto aux genoux du major Serpa Pinto. — Composition de E. Bayard, d'après le texte et les portraits d'Aogousto et du major Serpa Pinto.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pas prendre des marchandises de bonne qualité, parce qu'elles ne jouissent pas d'une plus grande faveur sur le marché, et qu'elles sont considérablement plus lourdes que les autres.

Par exemple, trois hommes ne porteront que ce qu'en portera un, s'il est chargé[1] de cotonnades inférieures.

La meilleure monnaie qu'un voyageur puisse emporter dans cette partie du monde est donc le calicot blanc commun ainsi que la toile bleue de coton de l'Inde.

Quant aux verroteries, celles qui sont le plus recherchées ici sont à peine regardées ailleurs ; parfois, à la distance d'un petit nombre de kilomètres, par exemple dans le Baïloundo, on estime fort les perles noires ; au Bihé, personne n'en veut à aucun prix. Il y a cependant une classe de verroteries qui est assez généralement reçue dans l'étendue entière de l'Afrique centrale. C'est une petite perle rouge ayant un œil blanc, à laquelle le commerce de Benguéla a donné le nom de *Maria segounda*. Le petit cauri ou caouri a cours depuis l'autre côté de la Couanza jusqu'au Zambési, mais la grande espèce n'y a aucune valeur.

Le fil de laiton et le fil de cuivre, propres à faire des bracelets, sont recherchés, pourvu qu'ils n'excèdent pas trois millimètres d'épaisseur.

Les bonnets écarlates, les sandales, les uniformes militaires, les couvertures de luxe, etc., si appréciés qu'ils soient à titre de cadeaux par les sovas et les secoulos, constituent la pire des monnaies.

On peut faire la même observation à l'égard des orgues de Barbarie, des boîtes à musique et de tous les articles de ce genre. Les tours d'adresse, les phénomènes de physique ou de chimie font une certaine impression sur les indigènes, mais bien moins qu'on ne se le figure en Europe. Comme les naturels ne comprennent rien aux moyens de les produire, ils se contentent de les attribuer à la sorcellerie, ainsi qu'ils font de tout ce qu'ils ne peuvent pas s'expliquer.

Ce qui cause en eux le plus grand effet, l'admiration la plus vive, c'est incontestablement l'habileté à se servir des armes à feu.

Vérissimo (voy. p. 245 et 256). — Dessin de D. Maillart, d'après l'édition anglaise.

Si l'on peut abattre une proie en présence d'une assemblée de nègres, loger six balles dans une petite cible éloignée, couper d'une balle la queue d'un fruit qui pend sur sa tête ou tuer un oiseau au vol, on en obtiendra, sans nul doute, une grande considération, et on deviendra le sujet de toutes les conversations.

Un matin, je vis entrer un homme à médecine du Bihé ; il apportait un *remède* dont l'effet, disait-il, était de garantir des balles : il exhiba un pot de terre qui pouvait bien contenir trente centilitres de ce précieux préservatif, en affirmant que celui qui s'en procurerait deviendrait aussi invulnérable que le vaisseau contenant le liquide. Les meilleurs tireurs du monde, disait-il, l'avaient frappé maintes et maintes fois sans réussir à l'endommager. C'est pourquoi il me défia de briser son vase, qu'il eut bien soin toutefois de placer à quatre-vingts mètres, distance qui, dans son imagination, devait rendre, humainement parlant, impossible que je touchasse un si petit objet.

Je pris ma carabine, l'épaulai au milieu de noirs réunis, que l'attention empêchait de respirer, et je fis feu. Le pot de terre vola en éclats et le précieux liquide fut dispersé au loin de tous côtés.

Bien sûr, aucun mortel n'a jamais été applaudi avec plus d'enthousiasme que je ne le fus ce jour-là. Quant au malheureux homme à médecine, il profita du vacarme pour se faufiler au dehors.

1. Par le mot *chargé*, j'entends le poids qu'un homme peut porter sans inconvénient, c'est-à-dire à peu près trente-quatre kilos. (*L'auteur.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Vérissimo était toujours à la recherche des porteurs; il en ramena quelques-uns le 5 mai.

Ce matin-là, je reçus de Benguèla des lettres et des denrées que m'avaient envoyées Péreïra de Mêlo et Silva Porto. L'envoi et surtout les bonnes paroles qui l'accompagnaient m'émurent profondément.

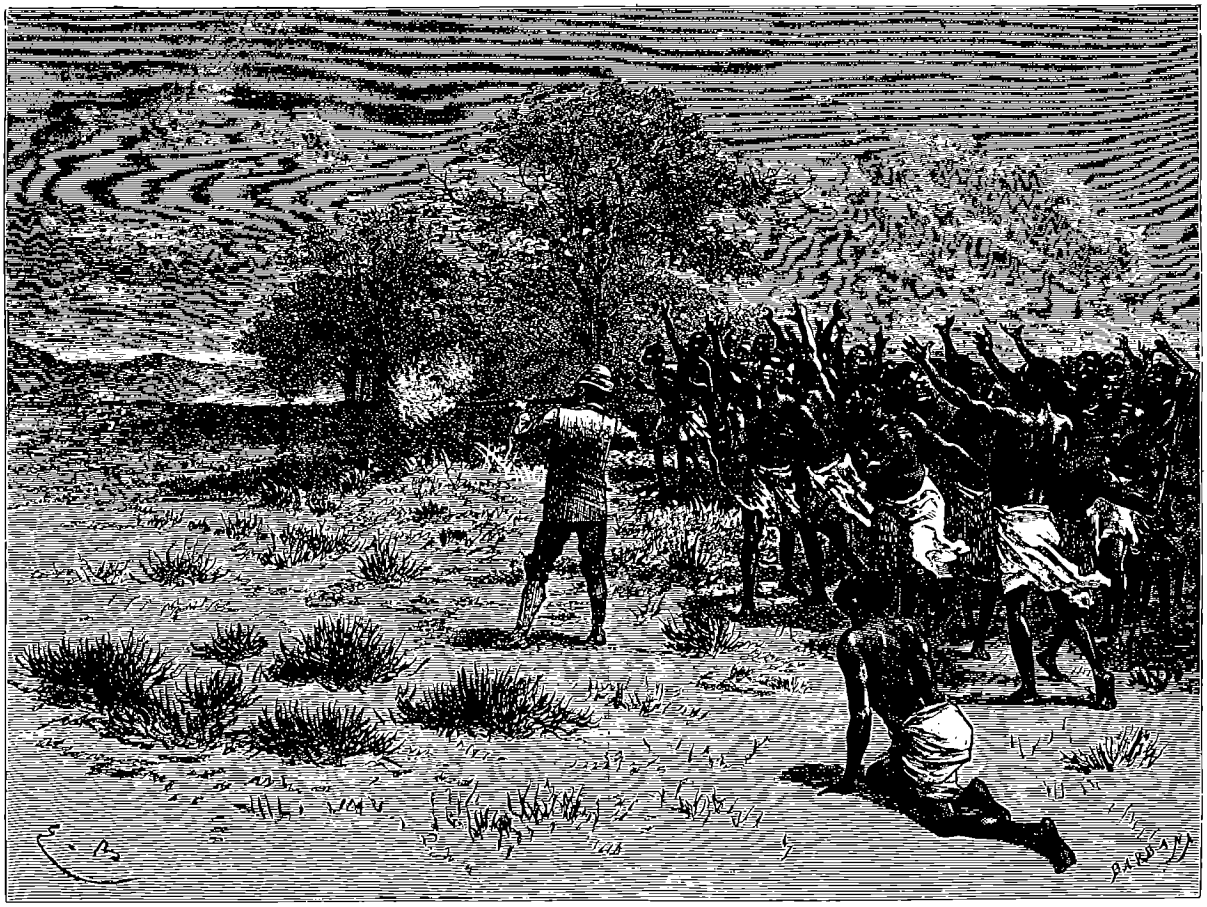
Les paquets de Péreïra de Mêlo renfermaient seize mousquets, soixante livres de savon, une montre et une charge de sel; tous ces articles avaient pour moi la plus grande valeur.

Le 6 mai, la poudre arriva, et je pus me mettre de suite à la tâche de remplir mes cartouches.

Pendant quatre journées entières, j'occupai trente-six ou quarante hommes à ce travail. Tout était terminé le 10, et, le 11, le rassemblement de mes porteurs était complet; je leur distribuai les charges, mais je fus encore abandonné.

Le 22 mai, étant venu à bout d'avoir quelques porteurs, en très petit nombre, je résolus de m'en aller avec eux et mes Quimbarès; je partis pour les bois de Cabir, où j'établis mon campement.

Le lendemain, je reçus la visite du petit chef de Cabir, qui me fit cadeau d'un porc. Il me prêta des



Le talisman brisé. — Composition de É. Bayard, d'après le texte.

pilons et des mortiers, et m'envoya des femmes pour me broyer de la farine de maïs.

Le 27, je m'arrêtai au village de Couionja, qu'habitait Tibério José Coïmbra, et j'y trouvai un déjeuner succulent avec de l'excellent thé; il y avait même des serviettes de table!

Après deux heures agréablement passées, je me dirigeai vers le village de Caquégna. J'y fis une halte pour voir le vieux Domingos Chacahanga, le principal personnage de l'endroit. Chacahanga, après avoir été l'esclave de Silva Porto, avait conduit la célèbre expédition que son maître envoya du Bihé à Mozambique et qui parvint au cap Delgado, sur la côte de l'océan Indien. Il était le seul survivant de cette audacieuse entreprise.

Le vieillard me fit l'accueil le plus bienveillant, me donna un chevreau, mais je n'en pus tirer aucun renseignement utile.

Deux heures après, je campais dans les bois du Commandant, à environ deux kilomètres sud-est de l'enclos de José Alvès, dont Cameron a étendu au loin la renommée.

José Antonio Alvès est un nègre pur sang, natif de Poungo Andongo, et qui, comme beaucoup d'autres commerçants de cet endroit et d'Ambaca, sait lire et écrire. Au Bihé, on le traite de blanc, titre donné

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à tout homme de couleur qui porte culottes, sandales et ombrelle.

Mes engagés désertèrent encore. Le 5 juin, j'étais réduit presque au désespoir. Le docteur Chacaïombé me fit espérer d'obtenir, par l'intermédiaire d'un sova de ses amis, les porteurs qui me manquaient. Je décidai alors qu'on partirait le 6 et qu'on attendrait les porteurs espérés jusqu'au 14 près de la Couanza.

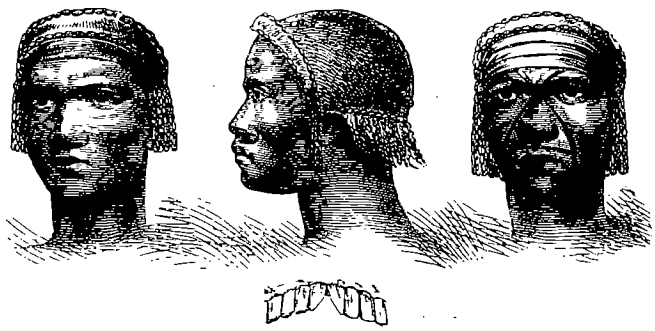
Le 6 juin, je campai près du village de Cassamba. Je ne pus y abattre qu'une pintade.

Au départ du lendemain, 7, je rencontrai le chef de Cassamba, qui venait m'offrir un bœuf.

Je m'excusai de ne pas reconnaître de suite sa civilité sur ce que, mes porteurs étant déjà en route, je ne pouvais le faire qu'à mon prochain campement, s'il m'y envoyait quelqu'un de sa suite pour recevoir mon cadeau.

Je parvins ensuite à la rive gauche de la Couqueïma. Je dressai mon bateau Mackintosh, et, au prix d'une grande peine et de beaucoup de temps, je réussis à déposer en sûreté tous mes hommes et mes bagages sur l'autre bord.

Après la traversée, j'envoyai prier le sova du Gando de m'accorder l'usage de quelques huttes. Il vint en personne me voir et mettre à ma disposition la *lombé* de son village.



Femmes Ganguèla, Louimba et Loéna. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Peu après s'avancèrent plusieurs nègres qu'envoyait le chef de Cassamba pour recevoir le présent que j'avais promis; comme preuve de leur mission, ils m'apportaient l'assagaie que j'avais vue dans la main du chef ce matin même. En effet, parmi ces peuples où l'écriture est inconnue, l'usage est d'envoyer par le porteur d'un message quelque objet matériel bien connu afin d'écarter toute espèce de doute au sujet de la personne qui fait l'envoi[1]. Je n'eus garde naturellement de manquer à ma parole.

Le sova Ioumbi du Gambo me donna un bœuf magnifique, pour lequel il fut heureux d'avoir en retour une pièce d'étoffe rayée et quelques charges de poudre.

Le lendemain, nous nous arrêtâmes à l'ouest du village de Mouzinda. Plusieurs femmes vinrent au camp. Quelques-unes avaient la figure peinte en vert; deux bandes la traversaient d'une oreille à l'autre, deux autres en descendaient, se croisant entre les yeux, et passaient des deux côtés du nez pour en rencontrer une autre tracée au-dessus de la lèvre supérieure.

1. C'est ce que nous avons fait en Europe jusqu'aux temps modernes, ainsi, par exemple, qu'en témoignent les divers symboles d'investiture. — J. B.

Les coiffures de ces femmes ganguèlas, à quelque distance, rappellent le chapeau d'une femme d'Europe.

Tous les hommes que j'ai vus avaient les deux incisives médianes de la mâchoire supérieure taillées en pointe, ce qui formait une ouverture triangulaire dont le sommet était tourné vers la gencive. L'opération se pratique au moyen d'un couteau sur lequel on frappe à petits coups redoublés.

Le 9 juin, je campai sur la gauche de la rivière Couanza, à l'est-nord-est du village de Liouica.

Je devais rester là cinq ou six jours, d'après mes conventions avec le docteur Chacaïombé.

Le premier visiteur que je reçus fut le sova de Quipembé. Il domine tous les chefs inférieurs établis de la Couqueïma à la Couanza, et paye lui-même le tribut au sova du Bihé.

Le petit chef de Liouica vint aussi me faire une visite et me donner un bœuf. Cet homme, à la figure avenante, devint un habitué de mon camp tant que je restai dans son voisinage. Un jour qu'il m'avait regardé tirer à la cible et qu'il avait admiré la précision de mes coups, son grand troupeau de bœufs vint à passer. Je lui proposai en riant de me donner un bœuf si mon négrillon Pépéca le tuait d'une balle. Il y consentit après avoir jeté un coup d'œil sur le jeune garçon.

Pépéca ne tirait pas mal depuis que je l'avais formé. Il prit sa carabine, et, visant un bel animal qui marchait un peu à part, il l'abattit du coup. Les Ganguèlas en avaient l'air pétrifié; mais leur chef tint sa parole, quoique bien évidemment il ne se fût pas figuré que l'affaire tournerait ainsi. Il me livra la bête, après m'avoir seulement prié de lui en envoyer la peau et un morceau de viande.

Ces Ganguèlas, installés entre la Couqueïma et la Couanza, ne sont pas de la race des autres tribus qui, sous le même nom, habitent ailleurs. Près de la Couqueïma, on les appelle Louimbas, et Loénas près de la Couanza.

Le 13 juin était venu; il se passa sans nouvelles du docteur; je fis un tas de tous mes biens et denrées que je vouais à la destruction, abandonnant tout ce qui n'avait d'autre recommandation que de profiter à mon bien-être.

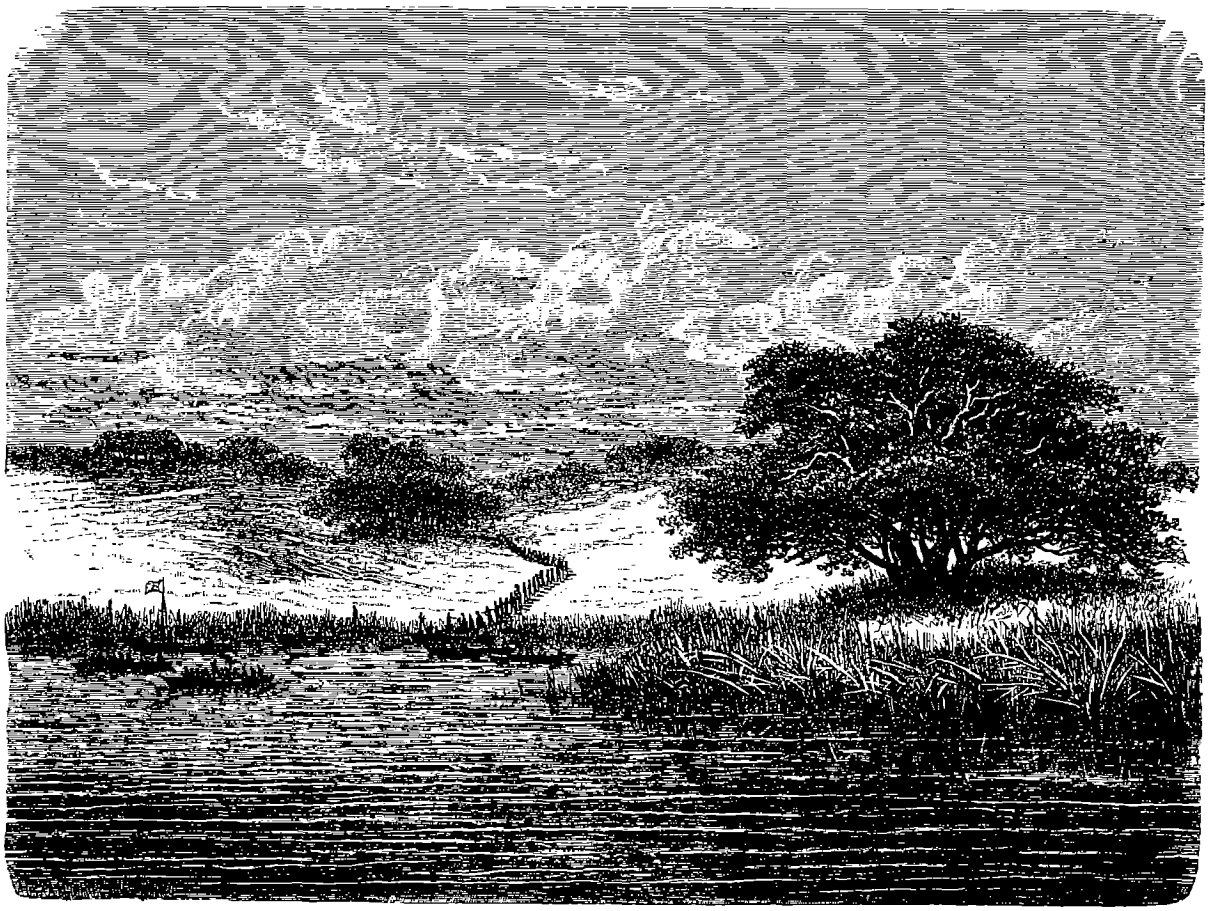
Le 14, je détruisis soixante et onze de mes ballots.

SERPA PINTO.

Traduit de l'anglais par J. BELIN-DE LAUNAY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Passage de la Couanza. — Dessin de A. de Bar, d'après l'édition anglaise.

COMMENT J'AI TRAVERSÉ L'AFRIQUE,

DE L'OCÉAN ATLANTIQUE A L'OCÉAN INDIEN,

PAR LE MAJOR SERPA PINTO[1].

1877-1878. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VII

Passage de la Couanza. — Les Quimbandès; leurs mœurs, leurs vêtements, leur industrie. — Un sova colossal. — Un carnaval. — Je me fais tailleur. — Rencontre d'esclaves qui ne veulent pas être libres. — Fourmis formidables. — Les Louchazès. — Une belle proie. — Talisman brisé. — Émigration des Guiôcos.

Ainsi que je l'avais résolu, je levai le camp le 14 juin; à dix heures, je commençai le passage de la Couanza. Le bateau Mackintosh que j'avais acheté à Londres me fut de la plus grande utilité. J'avais en outre quatre canots que m'avait prêtés le sova de Liouica. La traversée se fit sans le moindre accident, et, à midi environ, je me remis en marche vers l'est en m'avançant dans le pays des Quimbandès.

Après avoir passé en vue des villages de Mouzeo et de Caïaïo, je campai à environ deux heures de distance est-sud-est d'un village et près de la source du ruisseau le Moutanga, qui coule au nord-ouest vers la Couanza. Les villages de ces districts étaient beaucoup moins fortifiés que ceux de l'autre bord de la rivière. Les Quimbandès forment une confédération de petits États distincts, mais qui ne manquent pas

1. Suite. — Voy. pages 193, 209, 225 et 241.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de s'allier ensemble en cas d'un danger commun. Les nombreux villages à l'entour de mon camp reconnaissaient la souveraineté du sova Mavanda, vassal lui-même du sova de Couio ou Moucouzo, dont la résidence est située au bord de la Couanza, plus au nord. Ce qui attira d'abord mes regards en arrivant chez les Quimbandès, ce fut la coiffure des femmes, la plus extraordinaire que j'aie jamais rencontrée. Les unes arrangent leur chevelure de telle façon que, lorsqu'elle a reçu ses ornements de caouris, la coiffure a toute l'apparence du chapeau d'une femme d'Europe; d'autres la frisent, la tortillent et la roulent, de manière qu'elle ressemble à un casque romain.

Les caouris sont dépensés avec profusion pour orner les têtes des femmes; on y emploie aussi les verroteries blanches et rouges, mais pas autant que parmi les populations situées à l'ouest de la Couanza.

Dans ces prodigieuses coiffures, les cheveux sont fixés au moyen d'un cosmétique rouge, nauséabond, qu'on fait avec une substance résineuse réduite en poudre et de l'huile de ricin.

Voici comment on fabrique ici cette huile en quantités considérables. D'abord on extrait les graines du *Ricinus communis*, puis on les sèche et on les réduit en poudre. Quand cette poudre a bouilli plusieurs heures dans l'eau, elle donne l'huile, qu'on laisse refroidir afin de la séparer de l'eau, assez grossièrement, et de la conserver dans de petites calebasses.

Jeunes filles Quimbandès. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Les naturels ne l'emploient pas comme purgatif.

Chez les Quimbandès, le type féminin se rapproche un peu du caucasien, et plusieurs de leurs femmes eussent été jolies, si elles n'avaient pas été des négresses.

Dès que je fus arrivé, j'envoyai un petit présent au sova Mavanda, qui se répandit en remerciements, mais qui me pressa ensuite d'y ajouter une chemise. La même requête m'avait déjà été adressée par d'autres; elle prouve que ces gens ont un penchant à se couvrir le corps.

Les hommes indigènes couvrent leur nudité avec deux petits tabliers de peaux d'antilopes qu'ils suspendent par devant et par derrière à une large ceinture de peau de bœuf. Celles de léopards sont exclusivement réservées à l'usage des sovas. Quant aux femmes, elles vont presque nues.

Le lendemain matin de bonne heure, le chef m'envoya des messagers pour m'annoncer que les porteurs attendus étaient arrivés depuis la veille au soir et campaient sur l'autre côté de la Couanza.

Je dis aux envoyés que, dès qu'ils m'auraient fourni une preuve que le docteur Chacaïombé suivait réellement mes traces, je leur donnerais une récompense honorable.

Le même matin, le sova Mavanda me fit connaître qu'il partait à l'instant pour attaquer un village voisin, où un de ses sujets s'était révolté contre son autorité, et me demanda quelque assistance pour cette expédition. Je ne manquai pas à m'y refuser, mais je le fis de façon que ma neutralité ne l'offensât point.

Vers midi, l'armée de Mavanda défila devant mon camp.

En tête, flottait, au bout d'une longue hampe, un drapeau tricolore, pareil à celui de la France, mais ayant les couleurs en ordre inverse. Après, venaient deux hommes qui portaient une énorme caisse à poudre, soutenue au moyen d'une grosse corde et d'une perche. La façon dont ils la portaient montrait qu'elle était vide. Le sova marchait derrière, entouré de ses officiers, que l'armée suivait en file indienne. Elle pouvait compter, outre six cents hommes ayant des arcs et des flèches, huit armés de mousquets. Quelques pas en avant du drapeau, étaient deux nègres frappant de toutes leurs forces sur des tambours de guerre et en tirant le plus de bruit possible.

L'armée revint un peu avant la nuit; elle n'avait pas été engagée, car l'ennemi s'était rendu à discrétion.

Quand elle eut atteint mon campement, elle me fit l'honneur de me donner le spectacle d'une petite guerre.

Les archers se développèrent sur une ligne, ayant le drapeau au centre; derrière étaient la caisse à poudre et le sova. Cette ligne où chaque homme était isolé enveloppa peu à peu le village imaginaire qu'elle attaquait et se resserra à mesure qu'elle avançait. Alors, à un signal du chef, les soldats s'élancèrent sur le village, courant, bondissant et poussant les hurlements les plus épouvantables afin d'intimider leurs adversaires.

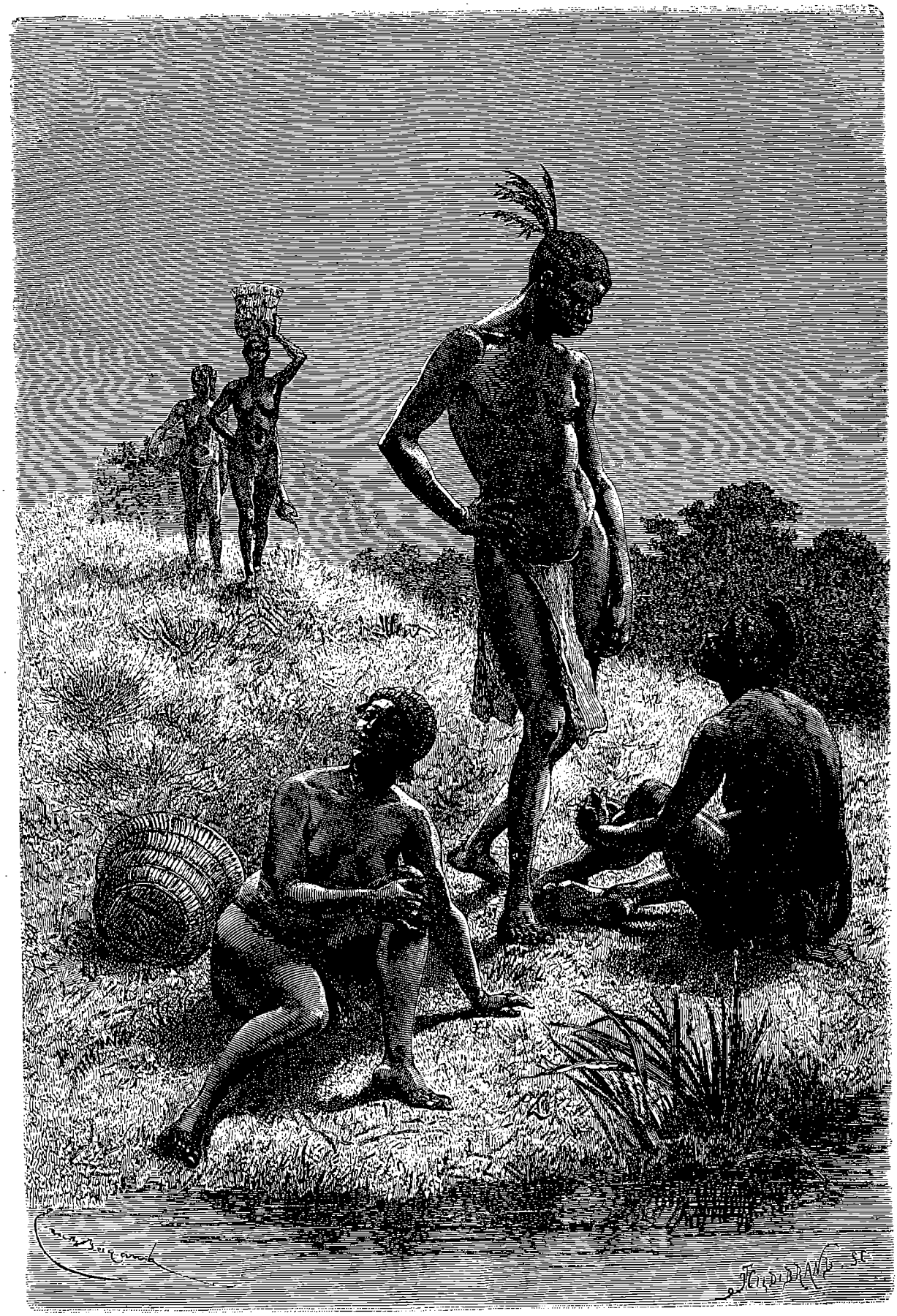
Au moment où je pensais qu'ils allaient rentrer chez eux, ils se rallièrent sur l'ordre du souverain, reprenant leur position première pour revenir au village dans le même ordre qu'ils en étaient sortis.

Ce spectacle venait de finir quand reparurent les messagers du matin; ils prétendaient avoir vu le docteur, mais n'avoir pas pu obtenir de lui un signe à me montrer. Leur rapport me confirma dans mes soupçons, et je restai convaincu qu'ils ne me disaient pas un mot de vérité.

Le sol, depuis la Couqueïma jusqu'à Mavanda et même plus loin, produit avec vigueur la canne à sucre et le cotonnier. Les Quimbandès font avec le coton des fils pour enfiler les caouris et les perles.

Des naturels vinrent encore m'assurer qu'il y avait

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Hommes et femmes Quimbandès. — Composition de É. Bayard, d'après les gravures de l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des porteurs sur l'autre rive de la Couanza et que ceux-ci ne pouvaient point passer la rivière faute de canots.

Cette fois je pris le parti d'y envoyer Aogousto en compagnie d'un guide quimbandè.

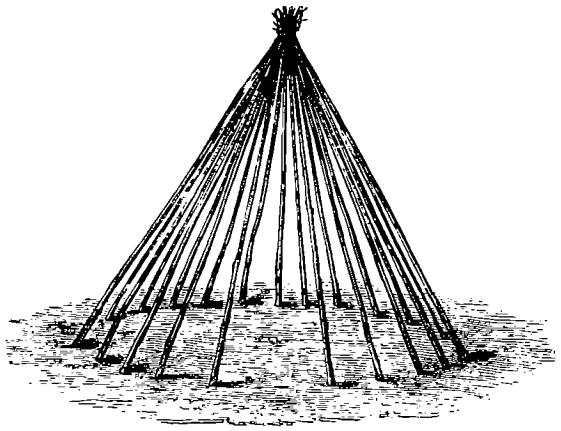
A onze heures, je reçus un envoyé du sova qui me faisait annoncer sa visite.

En effet, Mavanda parut peu après, entouré de sa cour. Sa surprise à ma vue fut égalée par celle que sa personne me causait. C'était certainement l'homme le plus grand que j'eusse jamais rencontré. A son énorme hauteur, il joignait un corps de proportions véritablement phénoménales, extraordinairement gras. Autour de sa ceinture démesurée, il portait entortillée une vieille étoffe d'où pendaient trois peaux de léopards.

Un collier de perles noué autour de sa gorge massive soutenait un certain nombre d'amulettes ballottantes.

Du reste, on aurait dit que, vu sa grosseur, Mavanda aimait les objets considérables, car il me fit présent du plus grand bœuf que j'aie jamais vu en Afrique.

Après que nous eûmes échangé les compliments accoutumés, il me dit à brûle-pourpoint que le motif de sa visite était de me demander une *médecine* pour conserver son gros bétail. Quand on envoyait ses animaux paître, plusieurs s'égaraient et ne retournaient plus à leur abri la nuit; mais, errant dans les bois, ils finissaient par être la proie des bêtes féroces ou par disparaître de quelque autre façon.



Squelette d'une hutte. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

En guise de *remède*, je lui donnai le conseil d'employer des pasteurs qui, loin de permettre au bétail de vaguer au hasard, le conduiraient au pâturage et l'en ramèneraient le soir. L'idée était nouvelle pour lui. Elle ne lui parut pas mauvaise, et, bien qu'elle fût opposée aux coutumes de ce pays où les troupeaux ne sont jamais surveillés, il se promit de la mettre de suite à profit.

Je lui montrai ensuite un orgue de Barbarie et mes carabines. Je tirai plusieurs fois et je m'amusai à voir l'expression de surprise et d'effroi qui se peignait sur ses traits grossiers, mais bienveillants. Il se retira dans la soirée et nous nous séparâmes fort contents l'un de l'autre.

A peine était-il sorti, qu'entrèrent des envoyés du sova Capoco qui me remirent une lettre. Chacaïombé, m'y disait-on, avait envoyé des porteurs, et Capoco me priait de permettre à une de ses caravanes, qu'il désirait dépêcher pour ses affaires jusqu'au Zambési, de voyager de conserve avec moi.

Cette lettre me décida à rester six ou sept jours dans mon camp, pour attendre l'arrivée des porteurs, bien que je n'y crusse guère. C'est dans ce sens que je répondis à Capoco.

En exécution du parti que je venais de prendre, je donnai l'ordre de reconstruire le camp et d'en couvrir les huttes avec des branchages verts pour les protéger contre l'incendie.

Le lendemain matin, il y eut donc un grand branle-bas dans le campement, qui, vers midi, commençait à prendre une jolie tournure.

Les huttes dont il se composait étaient construites de perches et mesuraient en diamètre chacune trois mètres et $2^{m},75$ en hauteur.

La mienne avait été bâtie par les Bihénos avec plus de soin que les autres; elle avait $3^{m},05$ de haut et $4^{m},87$ de diamètre.

Autour du campement, s'élevait un cercle de huttes, jointes par une haie de plantes épineuses.

Ma demeure en occupait le centre; devant elle étaient empilés les bagages. Les huttes de mes serviteurs et de mes gardes l'entouraient à portée de la voix.

Ce travail venait d'être achevé lorsqu'on m'apprit que des messagers arrivaient, demandant à me voir de la part du sova de Gando. Je donnai l'ordre de les introduire. Dans leur nombre je reconnus de suite un grand indigène, que j'avais vu aux côtés du chef lors de mon passage dans ce pays-là. Ils me remirent une lettre avec un paquet qui avaient été confiés au sova, pour moi, par quelque chef inférieur.

La lettre m'était écrite par mon ami Galvaon da Catoumbèla; le paquet qui l'accompagnait contenait un petit présent, qu'il m'avait adressé au Bihé, croyant bien que j'y étais encore.

Cette fidélité, qui me faisait ainsi parvenir de main en main une lettre et un paquet, était la récompense de la bonne impression que j'avais laissée aux tribus chez lesquelles j'avais passé.

Le paquet, entre autres choses, contenait une boîte de raisins de Malaga, cadeau qui fut le très bien venu pour apporter un peu de variété dans la monotonie de mes provisions, déjà trop rares.

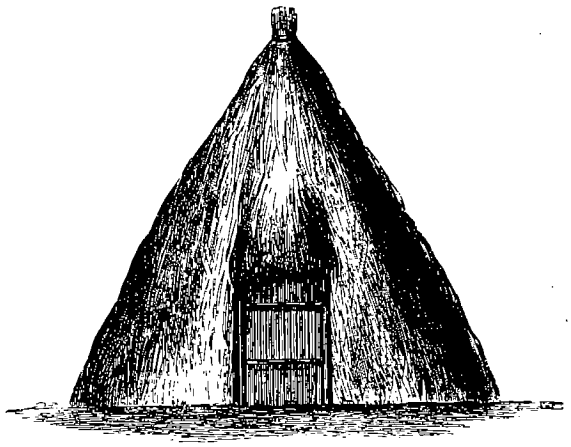
Quant à la lettre, elle me donnait les dernières nouvelles que je dusse recevoir d'Europe jusqu'à mon arrivée à Prétoria. La vue de cette écriture me fendit le cœur, car elle réveilla l'idée désolante du long espace de temps qui allait s'écouler avant que je pusse revoir les êtres qui m'étaient si chers.

Au point du jour, on m'avertit qu'une petite cara-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vane revenant de l'intérieur et se rendant au Bihé passait, chargée de cire, sous la direction d'un noir. Je fis venir le chef pour le prier de me porter une lettre au Bihé, où on la confierait à quelqu'un qui pourrait la faire arriver à Benguêla. Il y consentit, mais à condition que je me dépêcherais, car il voulait aller coucher ce soir-là de l'autre côté de la Couqueïma. Saisissant une plume, je traçai à la hâte quelques lignes adressées au docteur Bocage, et j'y enfermai deux billets, l'un pour ma femme et l'autre pour Louciano Cordeïro.

Le conducteur de la caravane perdait déjà patience, lorsque je lui remis cette correspondance. Il la prit et partit. A présent, je sais qu'elle est parvenue en Europe, et qu'elle a été reçue par ceux auxquels elle était destinée.

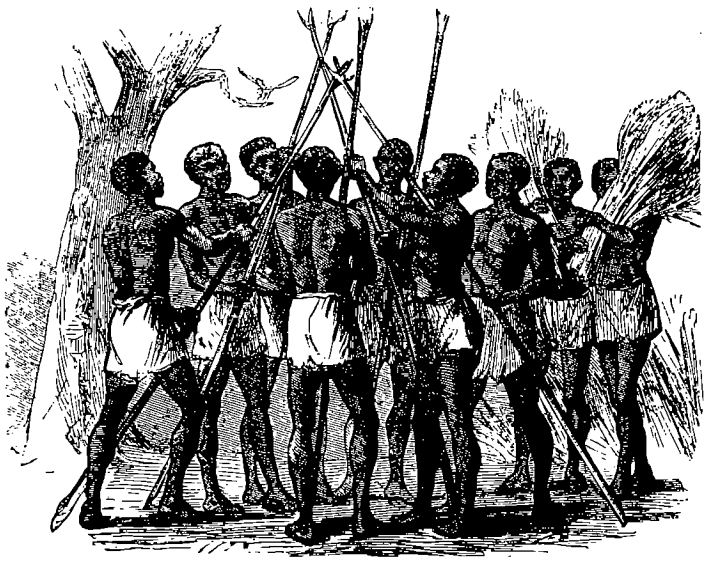


Hutte construite en une heure — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Mavanda passa cette journée à causer avec moi. Je lui donnai divers petits objets et, entre autres, une boîte d'allumettes chimiques qui l'avaient étonné et ravi.

En se retirant, il dit à ses *macotas*, d'un ton et en termes que je me suis toujours rappelés :

« Vous voyez au loin un oiseau qui plane dans les airs se poser sur un arbre; vous vous dites : « C'est un pi-« geon. » Vous marchez jusqu'à ce que vous arriviez tout près; alors vous vous étonnez de sa grandeur, car cet oiseau est un aigle. Il en a été de même pour le manjoro (c'était le nom qu'on me donnait). Lorsqu'il était loin de nous, vous l'avez pris pour un pigeon; et maintenant que nous vivons avec lui et que nous le connaissons, nous nous apercevons qu'il est un aigle ! »



Bihénos construisant une hutte. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Pendant mes excursions dans le voisinage, en quête d'antilopes, que je trouvais rarement, j'ai dressé la carte du pays ou plutôt j'ai pu compléter celle du territoire qui s'étend de la Couqueïma à la Couanza.

Sur ces entrefaites, le sova Mavanda me fit savoir que la plus grande faveur que je pusse lui faire était de lui donner une paire de culottes. Je désirais le contenter, mais je n'avais rien qui pût, à beaucoup de mètres près, contenir ses membres prodigieux. En conséquence, je mandai le vieil Antonio, et, à son grand étonnement, je fis de lui un tailleur. Il alla prendre la mesure de Sa Majesté pour le vêtement qu'elle désirait. Ensuite je taillai le pantalon et mis Antonio à l'ouvrage pour le coudre. Je ne puis pas assurer que la façon en fût merveilleuse; mais ce dont je suis certain c'est qu'il a dû être assez ample, car j'y employai cinq mètres de calicot large. Cet homme était un véritable hippopotame, mais d'une bonne nature.

Dans la matinée du 20, le sova me fit prévenir que ce temps était celui où le peuple célébrait sa grande fête, une espèce de carnaval, et que Sa Majesté, pour me faire honneur, allait se présenter à mon camp, masqué, et danserait devant moi.

A huit heures arrivèrent quelques-uns de ses serviteurs, et la foule ne tarda pas à se rassembler.

Le sova en personne fit son apparition une demi-heure plus tard. Il avait entré sa tête dans une citrouille peinte noir et blanc; son corps immense était rendu plus gros encore par un encadrement d'osier recouvert d'un tissu d'herbe, peint également blanc et noir.

Une sorte de vêtement, fait de poil de cheval et de queues d'animaux, complétait son attirail grotesque.

Aussitôt qu'il fut arrivé, ses hommes se formèrent sur une ligne ayant la suite du roi par derrière, et les femmes et les filles reculées à quelque distance. La suite royale et les hommes se mirent alors, se tenant debout et immobiles, à entonner un chant monotone accompagné de battements de mains.

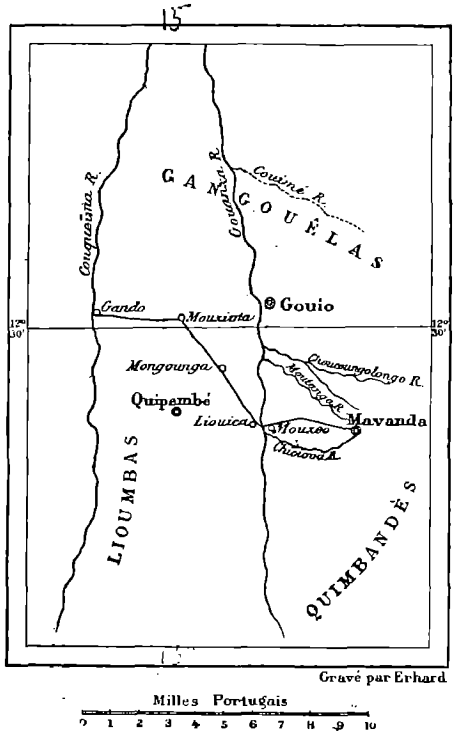
Sa Majesté prit position à trente pas en face de la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ligne et commença une représentation extraordinaire où il jouait le rôle d'une bête féroce en fureur; il sautait et cabriolait au milieu des applaudissements frénétiques de son peuple et du mien. Cela dura bien une demi-heure, après quoi il s'enfuit à toute vitesse, suivi par ses gens. Peu après, il revint dans ses vêtements habituels et passa le reste de la journée avec moi. J'avais réussi, décidément, à gagner ses bonnes grâces.

Tout le temps que me laissaient libre mes travaux avait été employé à disposer mes bagages de façon à diminuer, autant que possible, le nombre des charges. Ce que je possédais était vraiment bien peu de chose, et toutes mes ressources monétaires se composaient d'un sac de caouris et des verroteries que j'avais acquises de José Alvès. Les frais de la nourriture de ma bande étaient considérables et je voyais avec une vive inquiétude diminuer mon mince avoir. Le gibier de ce pays était rare et petit; sauf quelques gazelles (*Cervicapra bohor*), il valait à peine la poudre nécessaire pour le tuer.

Combien de fois n'ai-je pas considéré avec angoisse mon misérable petit tas de denrées et de verroteries! Combien de fois n'ai-je pas senti me courir par tout le corps un frisson de chagrin, de désespoir, à la sombre pensée de l'avenir qui m'était réservé! Combien de fois ai-je laissé sans réponse les affectueuses caresses de ma chèvre et les bavardes attentions de mon perroquet, qui me volait sur l'épaule pour obtenir une parole d'amitié! Et cependant, tout aussi fréquemment, une foi infinie en mon entreprise revenait étendre son baume sur mon cœur endolori et bannissait pour un temps les angoisses de mon esprit.



Carte du pays des Quimbandès.

Les Quimbandès fabriquent, avec le fer et le bois, des objets qu'ils travaillent bien mieux que les populations situées à l'ouest de la Couanza.

Malgré la dépêche que m'avait adressée le sova Capôco, je n'avais qu'une très médiocre confiance dans sa promesse concernant les porteurs ou dans la possibilité du retour de mon docteur Chacaïombé.

Le 22 juin, qui était le jour où j'avais fixé la fin du temps pendant lequel j'attendrais les porteurs de Capôco, se passa comme les autres.

Lorsque mes porteurs s'aperçurent de l'embarras où j'étais, ils m'offrirent de se charger du plus lourd poids sous lequel ils pussent marcher. Ce zèle inattendu ne suffisait pas encore au transport de tous mes bagages, car, malgré toutes les diminutions et les distributions nouvelles, j'avais encore quatre charges sans portefaix.

Deux de ces charges se composaient du bateau Mackintosh; la troisième était un baril d'eau-de-vie, et la quatrième consistait en vingt-trois kilos de poudre.

Je me décidai, bien malgré moi, à laisser en arrière le bateau et à demander au sova Mavanda un couple d'hommes, qui, d'un campement à l'autre, transporteraient la poudre et la liqueur, jusqu'à ce que deux de mes porteurs fussent débarrassés de leur charge. Vu le train dont mes provisions diminuaient, cela ne pouvait guère tarder.

Le sova consentit à garder le bateau et me donna les deux hommes que je lui demandais. Alors je fis tous mes préparatifs pour partir le lendemain.

Mon camp fut donc levé le 23, à huit heures. Une marche de trois heures et demie nous fit atteindre la rive gauche de la Varéa, et nous passâmes cette rivière sur un pont de bois en assez bon état.

Le petit chef de Divindica, hameau situé à la gauche de la Varéa, au confluent du ruisseau Maconco, réclama un péage pour le passage du pont. Je lui donnai environ quatre mètres d'étoffe de troc.

Ici la Varéa coule au nord pour se joindre à la Couimé. Sa largeur est de vingt-cinq mètres; sa profondeur, de un mètre quatre-vingt-deux; le courant est faible. Il n'y a pas de cataractes près de Divindica.

A seize cents mètres environ du côté du sud, je remarquai les villages de Moariro et de Moaringonga.

Je me dirigeai ensuite vers l'est, et campai, à deux heures du soir, sur la gauche de la rivière Onda, en face du grand village de Cabango, capitale des tribus orientales des Quimbandès.

J'avais encore deux bouteilles de porto 1815, reste d'un cadeau que m'avait fait mon ami E. Borgès de Castro. Au moment que nous atteignions l'endroit où nous devions camper, le jeune nègre Moéro, qui en était chargé, fit un faux pas et brisa en tombant une des deux bouteilles. Ce me fut un vrai chagrin que de voir le nectar précieux se répandre à terre, sans que je pusse en recueillir une seule goutte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Entre Mavanda et les sources de la rivière Moconco, dont je suivis le cours jusqu'à son confluent avec la Varéa, les arbres sont vraiment magnifiques et les sommets des hautes collines qui bordent le ruisseau sont boisés richement. Cependant, au delà de la Varéa, la puissance de la végétation est encore supérieure.

Depuis mon départ de la Couanza, j'entendais parler de la Couimé comme du cours d'eau le plus considérable qui se trouve sur le territoire des Quimbandès.

L'importance des affluents qui coulaient vers cette rivière rendait l'assertion vraisemblable et me faisait fort désirer de la contempler de mes propres yeux.

A l'est de la Couanza, le pays offre une apparence qui diffère beaucoup de celle qu'il a de l'autre côté. Les paysages sont plus pittoresques et n'ont pas la monotonie de ceux du Bihé. Les rivières et les ruisseaux se creusent des lits plus profonds et les mouvements de terrain deviennent plus sensibles. Les rives des courants, petits ou grands, se couvrent de beaux arbres au-dessus de la marque des hautes eaux; les buissons et les taillis forment sous bois des barrières presque infranchissables.

La population commence à s'éclaircir dans la partie orientale du territoire des Quimbandès. Le sova de Cabango est aussi vassal de celui du Couïo ou Moucouzo.

Les coutumes de ces peuples ressemblent à celles des Bihénos, excepté à l'égard de l'activité, car les Quimbandès sont honteusement paresseux. Ils vont à peu près nus, ne travaillent pas, ne voyagent point et ne font pas de commerce.

Leurs armes à feu sont en très petit nombre parce qu'ils n'ont pas le moyen d'en acheter. Ils récoltent un peu de cire, que les Baïloundos troquent contre des caouris et des perles; mais ces échanges se font sur la plus petite échelle.

Les femmes cultivent la terre, qui rapporte beaucoup.

La région serait digne d'une attention particulière. Des rivières navigables l'arrosent et vont se rendre au canal également navigable de la Couanza; le climat est magnifique; le sol, extrêmement fertile, produit en abondance et en perfection le coton, la canne à sucre, les céréales et l'herbe propre aux bestiaux; la population qui l'habite est encline à la sujétion. Rien ne serait plus aisé que d'y faire fleurir une colonie.

Le 24, ayant traversé la rivière Onda, je campai sur sa droite, à cinq kilomètres de l'endroit où j'étais auparavant.

A Cabango, l'Onda est large de quatorze mètres soixante-deux, profonde de quatre mètres trente-sept, et coule de l'est au nord-ouest à la rencontre de la Varéa.

Quand j'eus déterminé la situation de mon camp, j'allai faire un tour en remontant la rivière, où je trouvai une assez grande quantité de gibier. En amont de Cabango, l'Onda se rétrécit promptement jusqu'à n'avoir que dix mètres; mais elle prend une profondeur de cinq mètres cinquante et une vitesse de dix mètres à la minute, et, ce qui est remarquable, le courant se fait sentir jusqu'au fond, ainsi que je m'en suis assuré en sondant et en examinant l'inclinaison des plantes qui y poussent, étude que rendaient aisée la transparence cristalline des eaux et la blancheur du sable formant le lit de la rivière.

Je n'y ai vu qu'une espèce de poisson; les naturels l'appellent le *ditassoa*, et il est assez agréable au goût.

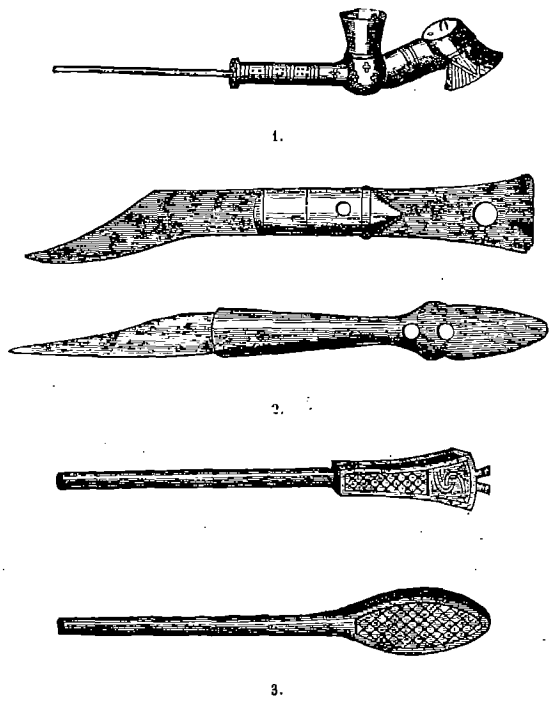
Tout en marchant le long de la rivière, j'aperçus à quelque distance un groupe d'arbres qui ressortaient bien sur le fond du paysage. Je les pris pour des palmiers; mais, m'en étant approché, je vis que c'étaient de magnifiques échantillons de *Fetus arborcos* ou de fougères arborescentes.

Les rives de l'Onda sont tranchées verticalement et contiennent la même quantité d'eau sur les bords qu'au milieu. C'est une rivière navigable comme toutes celles que je viens de nommer, et elle constitue une autre route naturelle pour pénétrer dans cette superbe contrée.

Une surprise agréable m'attendait à mon retour au camp : la première personne que j'y vis en entrant fut le docteur Chacaïombé.

Je me trouvai d'autant plus heureux de sa présence que son absence était un des points noirs qui assom-

OBJETS FABRIQUÉS PAR LES QUIMBANDÈS.



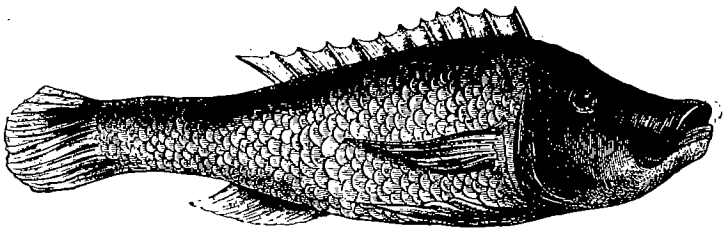
1. Pipe. — 2. Couteaux. — 3. Tomahawks.
Toutes ces gravures sont tirées de l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

brissaient beaucoup cette portion de mon voyage.

Bien que j'aie souvent nommé le docteur Chacaïombé, je n'ai pas encore expliqué qui il était.

C'était le devin qui, on se le rappelle peut-être, m'avait fait sur mon avenir de si agréables prédictions lorsque j'étais l'hôte temporaire du capitaine du fils de Quingué.



Ditassoa, poisson de la rivière Onda (voy. p. 263).
Gravure tirée de l'édition anglaise.

Réunissant dans sa personne les fonctions de l'homme à médecine et de devin, il était venu de son propre mouvement s'attacher à mon état-major lors de notre séjour au Bihé, et il ne m'avait quitté que pour accomplir la mission d'aller demander des porteurs à Capôco. Je n'avais plus espéré le revoir.

Après un grand nombre de compliments, Chacaïombé m'apprit que les portefaix annoncés arriveraient dans une couple de jours. En conséquence je me décidai à les attendre encore.

Aogousto m'apprit ensuite que le sova de Cabango était venu me faire une visite et s'en était allé fort ennuyé de ne m'avoir pas trouvé.

J'envoyai de suite mon pombeïro, Chaquiçondé, à Sa Majesté, afin de la prier de m'adresser un couple d'hommes que je pusse dépêcher à Mavanda pour me rapporter le bateau que j'avais laissé en arrière.

Le lendemain, de bonne heure, je partis en quête de gibier, me dirigeant vers le nord, où le pays était couvert d'une épaisse forêt. Une course d'environ treize kilomètres me conduisit à la rivière Couimé, juste au-dessous de sa grande cataracte. Je ne rentrai au camp qu'un peu avant la nuit et tout brisé de fatigue. La Couimé est certainement un cours d'eau important, et qui, si j'en crois les indigènes, est navigable depuis la grande cataracte jusqu'à la Couanza.

J'explorai de nouveau l'Onda le lendemain, et je fus bien surpris en apercevant à quelque distance de la rive un hameau extraordinaire. Quand je fus plus près, je reconnus que ce que j'avais pris pour des demeures de nègres n'étaient que des constructions de termites assemblées en groupes considérables, ayant des sommets coniques et toute l'apparence, au moins à distance, d'être des huttes d'indigènes.

A mon retour au camp, j'y trouvai le sova de Cabango, qui venait d'arriver avec une suite de soixante hommes et un grand nombre de femmes. Tous étaient dans un état complet de nudité, excepté leur tête, qu'ils avaient extraordinairement ornée. Leurs coiffures étaient variées à l'infini, en somme de véritables œuvres d'art; aussi ont-elles toutes une technologie spéciale.

Fougères arborescentes (voy. p. 263). — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Quand la chevelure des femmes est frisée en forme de casque romain, elle s'appelle *tronda*; si elle tombe en tresses de chaque côté de la tête, c'est une *cahengué*.

De leur côté, les coiffures des hommes portent la désignation de *sanica*.

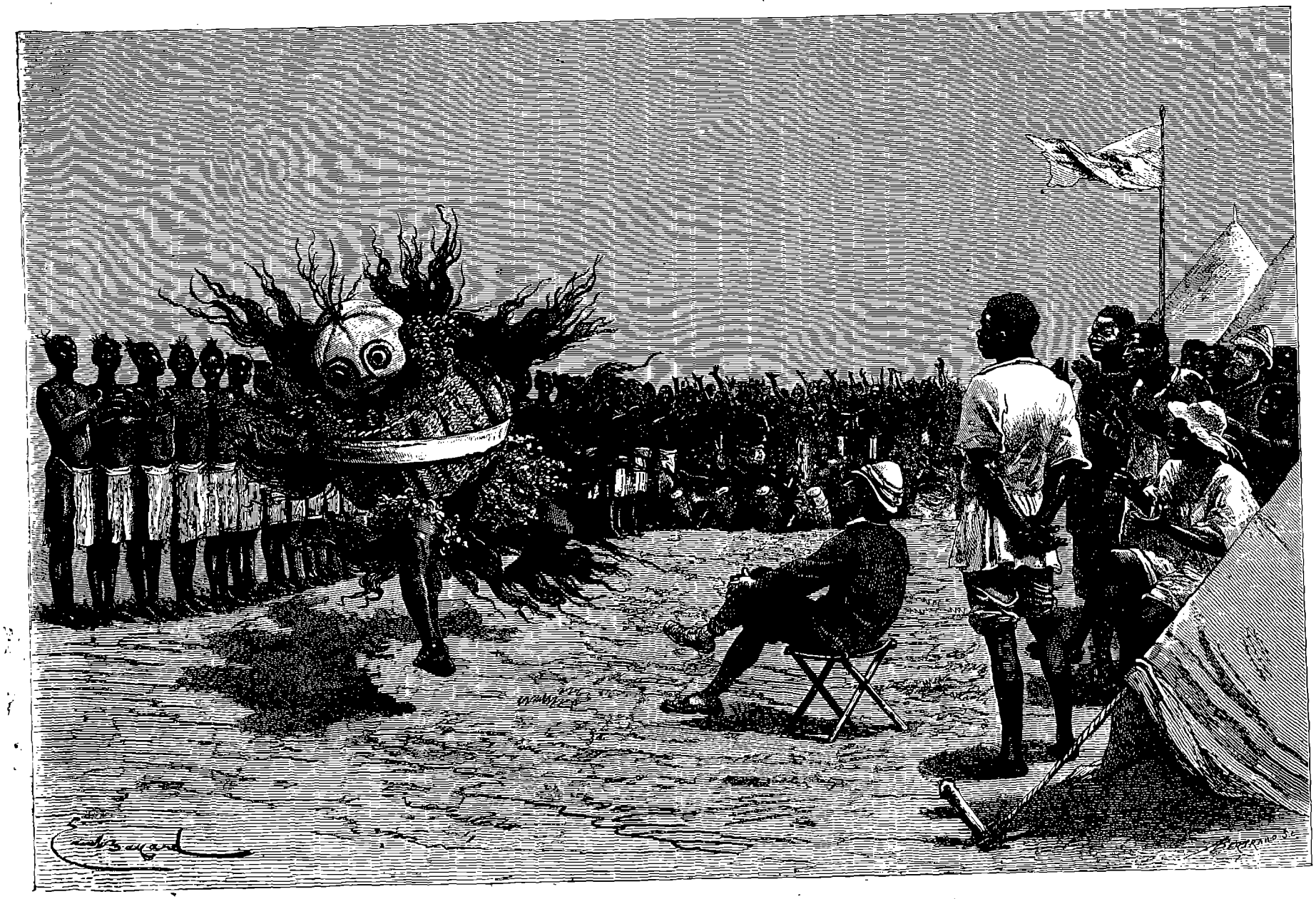
Le sova me donnait un bœuf, dont je lui rendis l'équivalent en un cadeau qui parut être fort de son goût.

Les porteurs arrivèrent de Capôco le jour même. Il n'y en avait que quatre, il est vrai; mais, à présent, ce nombre était suffisant, car deux porteraient le bateau, et les deux autres les fardeaux trop lourds.

Je reçus une autre visite du sova qui me fournit quelques renseignements sur le pays. Il ne reconnaissait pas, me disait-il, la suzeraineté du sova de Couïo ou Moucouzo, et se considérait comme indépendant.

On trouve dans les bois une assez grande quantité de cire que les Baïloundos viennent troquer contre des caouris et des perles. Les indigènes travaillent le fer et en fabriquent des cognées, des balles et des cou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le sova Mavanda dansant (voy. p. 262). — Dessin de É. Bayard, d'après une gravure de l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

teaux; mais ils achètent leurs haches de guerre, les flèches et les assagaies aux Louchazès, et leurs bêches aux Ganguêlas, aux Gnembas et aux Gonzêlos.

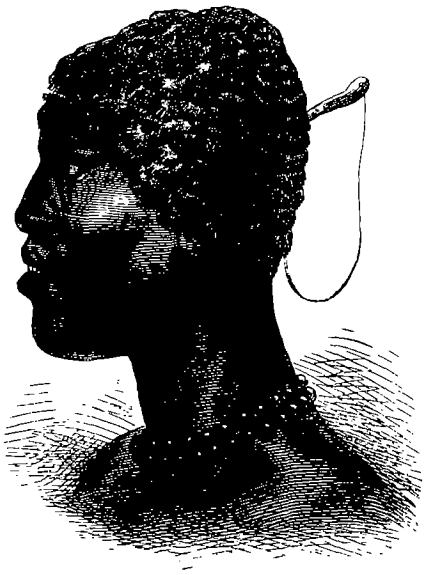
Vers ce temps, les deux Quimbandès avaient rapporté mon bateau, et je pus décider que nous décamperions le lendemain 28.

Nous partîmes en effet. Au bout de trois heures de marche vers le sud-est, nous nous arrêtâmes au bord de l'Onda. Ce qui m'obligeait à faire des étapes si courtes, c'était le poids trop considérable dont mes hommes étaient chargés.

De la Varéa au point où nous arrivions, une couche de sable couvrait la terre; le sous-sol était une argile dure, couleur d'un blanc sale ou de cendre grise.

Près du lit de l'Onda, le terrain paraissait être une couche épaisse de terre végétale reposant sur le même sous-sol d'argile grisâtre. Sur la rive, j'observai quelques termitières d'un bleu de cobalt.

Les endroits découverts étaient habités par une espèce de termites différente de celle qu'on trouvait dans les forêts. La première construisait ses nids avec des sommets arrondis, ayant l'apparence de troncs d'arbres recouverts d'une coupole hémisphérique; ils avaient un diamètre à la base de quatre-vingts centimètres à un mètre et presque autant en hauteur. Dans les forêts, au contraire, la seconde bâtit de véritables cônes dont le diamètre à la base n'est que de cinq à sept centimètres, tandis qu'ils s'élèvent à vingt-cinq ou trente de hauteur. Comme elles sont très proches l'une de l'autre, ces constructions ont l'air d'une enceinte d'épines enfoncée en terre.



Coiffure de femme à Cabango (voy. p. 264).
Gravure tirée de l'édition anglaise.

Il est évident que les termites des forêts emploient pour bâtir leur demeure les premiers matériaux qui sont à leur disposition, car la terre franche de la surface du sol des bois est celle qu'ils ont choisie; malgré le ciment qu'ils y emploient, ces édifices n'ont pas la solidité ni la durée de ceux qu'élèvent les termites des terrains découverts. La matière mise en œuvre par les derniers est l'argile la plus dure et ils en font des habitations qu'on dirait en pierre. De fait, elles sont si fortes que, bien que l'intérieur en soit creux comme celui d'une ruche d'abeilles, cependant c'est à peine si la balle d'un snider y pénètre à plus de dix ou douze centimètres.

J'étais sorti du camp pour me promener le long de la rivière. Pendant un peu plus d'une heure, je trouvai l'espace ouvert, mais ensuite j'entrai dans une belle forêt, qu'arrosaient plusieurs ruisseaux avant de rejoindre l'Onda.

Parfois elle avait l'aspect d'un grand parc anglais et le sol y était tout revêtu d'un doux gazon vert. Je marchais çà et là, quand tout à coup, comme dans un enchantement, je m'arrêtai en face d'un des plus jolis paysages que mes yeux eussent jamais contemplés. Devant moi se développait dans un calme parfait un lac aux eaux de cristal qui laissaient voir à une distance considérable leur lit de sable fin. Il était encadré par des arbres énormes baignant leurs racines sur ses bords, et le vert richement foncé de leur feuillage, réfléchi jusqu'au plus léger accident par la surface paisible des eaux, prêtait à cette vue une beauté plus grande encore. Le gazon n'expirait qu'à la berge du lac, et des centaines d'oiseaux sautillaient ou voletaient dans l'épaisseur du bois, tandis que d'autres fendaient es eaux en nageant.

Les naturels du pays, si peu sensibles qu'on les suppose aux charmes poétiques, ont été cependant frappés des agréments de ce lieu. Ils nomment lac Ligouri cette pièce d'eau et ils m'en avaient fréquemment parlé.

Depuis le Bihé jusqu'ici, j'avais remarqué que, dans tous les endroits où l'eau est stagnante, les sangsues abondent; elles sont plus nombreuses encore dans les petites mares voisines des affluents de l'Onda.

La rivière avait toujours une largeur de dix à douze mètres et une profondeur de quatre à cinq, sans que le courant en fût sensible. Les bords étaient fréquentés par une grande quantité de gibier.

Nous marchâmes le lendemain vers le sud-est, toujours le long de la rive droite de l'Onda, pendant trois heures, en nous ouvrant assez malaisément un chemin à travers la sombre forêt. Le passage à gué du ruisseau Cobongo, dont le fond était très glissant, nous donna encore plus de fatigue. Il avait quatre mètres de large sur un de profondeur. Au bout de trois heures de plus, je me dégoûtai de l'Onda, et, rencontrant un autre petit affluent, le Cangombo, je le suivis quelque temps, puis le traversai, et allai camper à la gauche d'un troisième ruisseau appelé Bitovo.

Le 30 juin, je continuai à m'avancer vers l'est le long du Bitovo; je traversai plusieurs kilomètres de forêt et j'arrivai dans la vallée de la Chicondé; je longeai le ruisseau jusqu'à son confluent avec la Couito, et, là, je campai. Ce ne fut pas sans émotion qu'en rencon-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

trant la Chicondé je vis ses eaux courir rapidement à la Couito. Jusqu'alors, en effet, je n'avais trouvé que des courants qui se dirigeaient vers l'Atlantique : leurs eaux, dont les murmures m'avaient déjà si souvent endormi, étaient, pour ainsi dire, une espèce de lien qui m'attachait encore à ma patrie, puisqu'elles se déchargeaient dans l'océan qui baignait les côtes du Portugal où j'avais vu le jour. Ah ! si ces eaux avaient pu transporter les soupirs et les paroles murmurées à leur surface, de quels tendres messages ne les aurais-je pas chargées pour tous ceux que j'aimais !

Ce fil qui m'unissait encore à la côte occidentale, je le brisais en m'éloignant du Bitovo. Dieu seul savait s'il serait jamais renoué !

Du pays des Quimbandès, que je laissais derrière moi avec le Bitovo, nous allâmes camper dans celui des Louchazès.

Quelques hommes et des femmes en petit nombre vinrent du village situé à la droite de la Couito dans le camp ; mais ils n'apportaient rien à vendre, et la nourriture nous manquait. Ils nous promirent de nous apporter du blé de Canarie[1], car il paraît qu'ils ne cultivent ni maïs ni massambala.

Ce qu'ils récoltent dans leurs champs consiste en ce blé des Canaries ou *massango*, un peu de manioc, des haricots, du ricin et du coton ; le tout en petite quantité, à peine de quoi suffire à leurs besoins.

Dans la forêt, ils enlèvent beaucoup de cire aux ruches placées dans les arbres où essaiment les abeilles. Ils la troquent pour du poisson sec, pêché dans la Couanza et apporté par les Quimbandès, attendu que

Coiffures d'hommes à Cabango (voy. p. 264). — Gravure tirée de l'édition anglaise.

la Couito, qui est leur rivière, est privée de poisson.

Les Louchazès sont peu enclins à voyager et ils ne quittent guère leurs villages que pour chasser les antilopes à cause de leurs peaux. La culture est faite chez eux par les hommes autant que par les femmes.

Le petit chef qui gouverne les hameaux épars sur les bords de la rivière Couito est le Moéna-Calengo, tributaire d'un autre chef, Moéna-Moutemba.

Les Louchazès travaillent le fer qu'ils trouvent dans leur sol et se font tous les instruments dont ils ont besoin.

Une chose qui m'a frappé surtout, c'est l'usage, parmi ces barbares, de l'amadou pour se procurer du feu à l'aide d'un silex et d'un briquet d'acier. Ce sont les Quibôcos ou Quiôcos qui importent les cailloux et les échangent contre de la cire ; mais les Louchazès font eux-mêmes les briquets avec du fer travaillé et trempé dans l'eau froide où on le jette pendant que le métal est encore rouge. Quant à l'amadou, ils le composent de coton mêlé avec la graine bien broyée du noyau d'un fruit qu'ils appellent *micha*.

Les paniers dont se servent les femmes des Louchazès ne sont pas les mêmes que ceux des Quimbandès ; elles les portent aussi d'une autre manière, les suspendant de leur front sur leur dos au moyen d'une bande tissue avec l'écorce d'un arbre. Cela empêche les femmes de porter leurs enfants sur les épaules comme on le fait généralement en Afrique ; elles les tiennent attachés à leurs flancs.

Le lendemain, quelques femmes vinrent nous offrir

1. Le blé de Canarie ou d'oiseau est l'alpiste des Canaries. Il produit un fourrage excellent, et ses graines, qui servent de nourriture aux serins, sont mangées en bouillie par les Espagnols.
J. B.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

du blé des Canaries, mais en si petite quantité qu'il s'en trouvait juste assez pour aiguiser notre appétit, non pour l'apaiser.

La Couito, à l'endroit où je l'ai passée, est large de quatre mètres et profonde de trente centimètres ; son courant est de vingt-cinq mètres à la minute.

Elle tombe dans la Coubango. L'important village de Darico s'élève à son confluent.

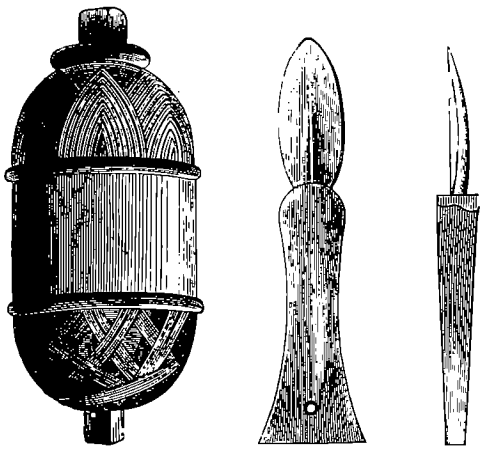
Sa source est dans le plateau de Cangala, assez près de celles de la Couimé et de la Couiba, qui se rendent à la Couanza, et du Loungo-è-oungo, affluent du Zambési.

Puisqu'on ne pouvait pas se procurer de provisions, il fallait bien partir. Au moment où je donnais les ordres nécessaires pour décamper, arriva une bande de femmes esclaves que conduisaient trois nègres.

Je fis saisir ces nègres et mettre en liberté les pauvres négresses. Une fois qu'elles furent rassemblées dans mon camp, je leur fis savoir qu'elles étaient libres et que, s'il leur convenait de se joindre à ma troupe, je les ferais, d'une ou d'autre façon, mener à Benguêla.

N'ayant plus rien à craindre de ceux qui les avaient gardées, elles étaient absolument libres d'en agir à leur guise. Mon étonnement fut grand lorsque je les entendis déclarer d'une voix unanime qu'elles n'avaient que faire de ma protection et qu'elles ne demandaient qu'à continuer leur voyage interrompu par moi.

D'où venaient-elles? Personne ne sut me le dire avec clarté. Que faire en cette circonstance? Je répugnais naturellement à les emmener malgré elles. Tout bien considéré, je me décidai à laisser ces pauvres femmes accomplir leur triste destinée.



Boîte à amadou, silex et briquet; (voy. p. 267).
Gravure tirée de l'édition anglaise.

Maintenant que les vaisseaux de guerre du Portugal et de l'Angleterre croisent dans l'Atlantique et dans l'océan Indien pour empêcher la traite, l'exportation des cargaisons humaines n'a presque plus lieu; mais l'esclavage est encore une matière de troc dans l'intérieur de l'Afrique.

Nous repartîmes dans la direction de l'est. Au bout de deux heures, nous apercevions un village et nous campions au bord du ruisseau qui l'arrosait. Le village et le ruisseau portent le nom de Bembé.

Au moment où l'on se mettait à couper le bois pour le campement, je vis soudain mes nègres fuir de tous les côtés. Je courus de suite voir ce dont il s'agissait. De la place même que j'avais indiquée pour le camp sortaient des millions de cette formidable fourmi que les Bihénos appellent *quissondé*. La vue de ces terribles ennemis avait mis tout le monde en fuite; on ne peut pas les combattre : leur nombre incroyable fait leur sécurité.

La *quissondé* est réellement une des bêtes féroces les plus redoutables de l'Afrique. Elle attaque et même tue l'éléphant, s'introduisant en foule dans ses oreilles et dans sa trompe.

Cet hyménoptère a environ trois millimètres de longueur; sa couleur châtain clair reluit au soleil. Ses mandibules ont une force complètement hors de proportion avec la taille de son corps, et les blessures qu'elles font donnent passage à de petits ruisseaux de sang.

Les chefs de ces belliqueuses phalanges les mènent en colonne serrée à de grandes distances et attaquent tous les animaux qu'ils rencontrent sur leur chemin.

Il m'a fallu plus d'une fois fuir devant eux. En route j'ai vu des centaines de *quissondés* qui paraissaient avoir été écrasées sous les pieds, se relever et recommencer à marcher, d'abord assez lentement, puis bientôt reprendre leur train ordinaire, tant est grande leur vitalité.

C'est ici le lieu de donner quelques renseignements sur d'autres fourmis africaines qui sont plus communes que les quissondés.

L'une est noire, n'ayant en longueur que la moitié des quissondés, mais étant comme elles armée de mandibules puissantes. Les Bihénos la nomment *oloungingé*. Elle est l'ennemie acharnée des termites, leur fait une guerre féroce dont elle sort généralement victorieuse malgré sa petitesse.

Elles sont en vérité les bienfaitrices des naturels à cause du massacre énorme qu'elles opèrent parmi les larves, les nymphes et les œufs des termites.

En de certains endroits, j'ai trouvé en grande quantité, dans les édifices de ces derniers, des fourmis gigantesques de quinze millimètres de long et qui se nourrissent des névroptères si abondants dans le sud de l'Afrique.

Il est vraisemblable que, douées de peu d'aptitude pour se bâtir des maisons, ces fourmis prennent leur logement chez leurs voisins plus industrieux qu'elles.

Aucun de ces insectes n'attaque l'homme, hormis la quissondé qui l'attaque toujours et le réduit à fuir comme mes porteurs y furent contraints sur les bords de la Bembé.

Je me hâtai de chercher un autre emplacement pour mon camp, aussi loin que possible du premier.

A ce moment revinrent des hommes que j'avais envoyés au village de Bembé, me rapportant la fâcheuse

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Lac Ligouri (voy. p. 266). — Dessin de A. de Bar, d'après une gravure de l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nouvelle que le chef de l'endroit avait défendu à son peuple de me vendre aucune nourriture.

Nos entrailles commençaient à nous crier famine. Le gibier faisait défaut.

Personne de nous ne connaissait rien du pays où nous nous trouvions, et comme les indigènes, sans exception, se tenaient fort éloignés, nous n'avions aucun moyen de remédier à notre ignorance.

Je réunis mes pombeïros et leur expliquai dans quelle nécessité absolue nous étions de faire une bonne étape le lendemain avec l'espoir d'arriver dans une contrée plus hospitalière.

Ils en tombèrent d'accord avec moi et convinrent d'y exciter leurs hommes, mais ce n'était pas facile parce que l'insuffisance des vivres les avait affaiblis. Il y avait deux journées déjà que je remarquais des indices d'une population excessive qui avait jadis vécu dans ce pays : les ruines d'anciens villages, dont quelques-unes étaient fort vieilles, se voyaient dispersées de tout côté.

Le lendemain matin, nouveau malheur. Un des porteurs tombait malade. Mon docteur, Chacaïombé, s'il ne put pas le remettre sur pied, nous rendit du moins le service de porter son ballot sur ses épaules.

Comme nous partions, arrivèrent quelques naturels. C'était le chef du Bembé qui les envoyait. Ils venaient de sa part réclamer un présent. Pour toute réponse, je les renvoyai à leurs affaires après leur avoir exprimé ma façon de penser au sujet de leur maître.

Je partis à neuf heures moins vingt. Il fallait passer à gué la Bembé, dont la largeur en cet endroit était de plus de deux mètres et la profondeur d'un mètre. Elle se rendait, par le sud-est, à la Couito.

La rive droite était montueuse; mais la gauche, après une descente verticale d'une dizaine de mètres, se développait sur une largeur de plus d'un kilomètre et demi en une plaine plate et marécageuse.

La marche, au travers de ces marais, nous prit une heure, et fut une rude fatigue pour notre caravane à moitié mourante de faim.

Ensuite le terrain s'élevait en pente douce et se couvrait de mauvaises herbes qui nous donnèrent beaucoup de mal. Au bout d'une heure de fatigue, nous trouvâmes une descente au pied de laquelle s'étendait une plaine dont la grandeur était inappréciable à cause de l'épaisseur des bois. Nous descendîmes une soixantaine de mètres, puis, arrivés au bord de la forêt, il nous fallut changer de direction, car la jungle devenait impénétrable.

Nous tombâmes sur la piste d'un animal. Nous la suivîmes à l'est, au nord-est, puis au sud, et enfin nous nous arrêtâmes net devant un précipice, profond au moins de quatre-vingt-dix mètres, au fond duquel grondait un torrent des montagnes.

Les obstacles de la route, les poids lourds dont mes hommes étaient chargés et l'épuisement de ces pauvres gens, tout m'imposait la nécessité de faire une halte et de camper.

La faim qui nous tourmentait commençait à être insupportable. Je ne conservais qu'une espérance, celle que me donnaient des traces de gibier que j'avais vues.

A peine étions-nous arrivés que nous eûmes la visite d'un cobra; la rencontre était désagréable, mais la vipère fut tuée. Mon docteur affirmait qu'elle était de l'espèce la plus venimeuse, mais ajoutait qu'il avait un antidote contre son venin. Je préférais pourtant voir la bête morte et son venin avec elle. Longue d'un mètre à peu près, elle avait le dos d'un rouge sombre, le ventre d'une teinte moins foncée, les yeux verts et brillants comme l'émeraude et la langue partagée en deux. Sa bouche était armée de quatre dents disposées comme celles d'un chien. Je donne ces indications pour l'utilité de ceux qui auront à suivre la même route que moi.

Il fallait à tout prix trouver du gibier. Je m'éloignai donc dans une direction et j'envoyai dans une autre Aogousto et Migouel.

A peine étais-je hors du camp, que je découvris la piste d'un troupeau de buffles. Je me mis à la suivre, mais sans succès.

Heureusement Aogousto avait eu plus de chance que moi; il accourut la figure rayonnante, et, d'un air triomphant, me fit voir une superbe antilope qu'il venait de tuer. C'était un *Hippotragus equinus* énorme, aussi gros qu'un bœuf.

Sans perdre une minute, je le découpai et le partageai également entre nous tous. Après un jeûne si prolongé, involontaire, il est vrai, et qui, par conséquent, ne pourra pas, je le crains bien, être inscrit comme un acte méritoire sur le compte que j'aurai à rendre un jour, je fis un repas tel qu'il ne peut être apprécié justement que par ceux qui ont subi de semblables épreuves.

La satisfaction que je ressentais dans tout mon être à la suite de ce souper sans pareil fut cependant troublée quand je vis entrer mon digne Migouel, le tueur d'éléphants, avec une mine si longue que je pressentis un sérieux accident à son endroit. Je ne m'en étonnai plus lorsque j'en eus appris le motif, bien qu'en moi-même je le trouvasse assez comique.

C'était Cora, ma chèvre bien-aimée, qui, profitant de son absence, s'était introduite dans sa tente et, d'une dent sacrilège, avait détruit le charme merveilleux que possédait Migouel pour la chasse aux éléphants.

Ce talisman incomparable était une dent humaine tombée de la mâchoire de quelque crâne pourri, enveloppée dans de la paille et des guenilles par un célèbre homme à médecine, qui l'avait arrosée de vertus souveraines, afin que le possesseur d'un tel trésor rencontrât aisément et tuât des éléphants sans être exposé aux dangers.

Migouel fut quelque temps inconsolable; mais je finis par calmer son chagrin en promettant de lui donner un charme bien autrement puissant que celui qu'il avait perdu.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Je n'avais aucune intention de le tromper. Je voulais en effet lui remettre, à notre arrivée au pays des éléphants, une carabine excellente dont la vertu, selon moi, surpasserait de beaucoup celle que pouvaient avoir toutes les dents pourries du monde, même enveloppées de paille et de chiffons.

Après le repas, mes pombeïros se réunirent autour de mon feu. Entre autres choses, ils m'apprirent que les hommes avaient pénétré dans la forêt, où ils avaient recueilli une quantité de miel et beaucoup des fruits que les Bihénos appellent *atoundos*, et qui viennent sur une plante herbacée rabougrie; leur pédoncule sort de la tige si près du sol que le fruit paraît être dessous autant que sur le sol. Le goût en est assez agréable, mais je doute que le fruit ait des qualités fort nutritives.

Le lendemain, en dépit du froid, nous levâmes le camp bien plus tôt qu'à l'ordinaire.

Nous marchions vers le sud-est. Au bout de deux heures, nous atteignîmes une rivière qui nous parut fort difficile à passer. Elle avait quatre mètres de large, autant de profondeur et un courant violent.

J'ordonnai d'abattre quelques grands arbres ; on les laissa tomber en travers du cours d'eau, et on en fit un

Je vis mes nègres fuir en courant (voy. p. 268). — Dessin de A. Ferdinandus, d'après le texte.

pont qui donna un passage sans péril à toute ma caravane. Un peu en aval de cet endroit, un ruisseau venant de l'est se jette dans la rivière. Je suivis le côté droit du ruisseau pendant plus d'une heure et nous fîmes halte près de deux villages.

A peine étions-nous installés là que plusieurs des indigènes s'assemblèrent près de nous. On leur demanda des provisions. Ces gens étaient presque nus. Ils ne tardèrent pas à nous apporter du massango, ce grain des Canaries déjà mentionné; nous en eûmes assez pour la consommation de notre journée.

Des relations amicales furent bientôt établies entre mes gens et les indigènes. Ceux-ci m'apprirent que le ruisseau près duquel nous avions campé la veille au soir s'appelait Licocotoa; celui sur lequel nous avions jeté un pont était la Gnongoaviranda, et celui aux sources duquel nous campions, la Cambinbia.

Les habitants des deux villages bâtis sur sa gauche étaient des Louchazès; mais des Quiôcos ou Quibôcos peuplaient celui qui était au nord-ouest de mon camp. Ces derniers étaient ceux avec lesquels nous étions entrés en communication.

Je consommai plus d'un demi-litre de massango bouilli dans de l'eau, et je ne trouvai pas cet aliment désagréable.

Quand j'eus satisfait mon appétit, je calculai la po-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sition qu'aurait cette nuit la planète Jupiter au moment de l'éclipse du premier satellite, que je désirais observer; mais, autour de mon camp, l'épaisseur de la forêt était trop grande pour que j'y pusse apercevoir les étoiles. Aussitôt donc que les calculs m'eurent fait connaître la place de la planète au moment voulu, je choisis un endroit où je pourrais dresser mon télescope, et j'ordonnai de faire à l'entour un abatis suffisant pour que mes observations ne fussent pas contrariées par les arbres. La jungle emmêlée était difficile à percer, mais nos Bihénos se mirent à l'œuvre la hachette en main et travaillèrent si bien qu'en deux heures ils avaient pratiqué la clairière désirée.

Les femmes Quiôcos ou Quibôcos, venues chez nous en visite, portaient au flanc leurs enfants comme celles des Louchazès, c'est-à-dire suspendus à l'épaule au moyen d'une écharpe fabriquée avec l'écorce d'un arbre.

En outre du massango, elles nous offrirent à acheter certaines racines tuberculeuses, nommées *genamba*, dont mes hommes avaient l'air de se régaler, mais qui ne me parurent rien moins qu'agréables. Ici on ne fait pas de maïs; on se nourrit presque entièrement de massango.

Chez les Quibôcos ou Quiôcos, on ne voit pas les coiffures extravagantes que j'ai plus d'une fois mentionnées, et on s'habille encore plus misérablement que chez les Quimbandès. Comme à l'ordinaire, les femmes y sont moins vêtues que les hommes.

On aura peut-être quelque étonnement à m'entendre parler des Quiôcos quand je me trouve au cœur même du district des Louchazès; ce que je puis répondre, c'est que je fus moi-même très surpris de les y rencontrer. Mais un fait indiscutable est celui de l'émigration constante des Quiôcos et de leur établissement sur le territoire des Louchazès.

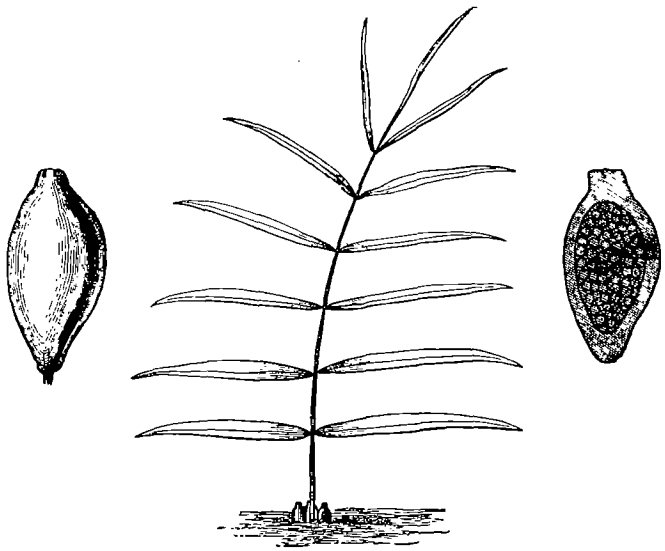
La patrie de ces Quiôcos ou Quibôcos, noms qu'on leur donne indifféremment, est au nord du Lobar, sur le versant oriental de la chaîne de Mozamba. D'après Livingstone, elle est coupée par la onzième parallèle sud et par le dix-septième méridien quarante minutes est de Paris.

Les Quiôcos sont des voyageurs et des chasseurs hardis. Un assez grand nombre d'entre eux, mécontents de leur patrie, ont émigré au sud, passé le Lobar, et se sont installés sur le territoire des Louchazès, à la droite du Loungo-è-oungo.

Comme ils n'y étaient pas inquiétés, ils y furent suivis par d'autres, et aujourd'hui leur émigration est continuelle. Ils ne se sont même pas arrêtés là : beaucoup d'autres ont poussé plus loin vers le sud jusqu'à la Coubango. Ainsi la plupart des habitants de Darico sont des Quiôcos.

Quand je leur demandai les motifs de leur expatriation, ils m'indiquèrent pour causes la maladie et la rareté du gibier.

Les Quiôcos avec lesquels nous avions noué des relations n'étaient que nouvellement arrivés et n'avaient pas de provisions de vivres à vendre; mais, d'après eux, il s'en trouvait en abondance dans des villages louchazès, situés vers l'est, de l'autre côté d'une chaîne de montagnes élevées.



Atoundo, plante et fruit (voy. p. 271). — Gravure tirée de l'édition anglaise.

J'engageai des guides pour nous y mener avec l'intention de partir le lendemain même; mais mon dessein ne put pas être accompli parce que, la nuit, plusieurs de mes hommes tombèrent malades.

Le lendemain matin, mon jeune nègre Pépéca vint me faire voir qu'il lui était survenu une enflure grosse comme un goître énorme, et, de leur côté, presque tous mes hommes souffraient plus ou moins de crampes d'estomac, causées sans doute par le massango, auquel ils n'étaient pas accoutumés comme ils le furent plus tard. Cet aliment n'avait eu aucun inconvénient pour moi.

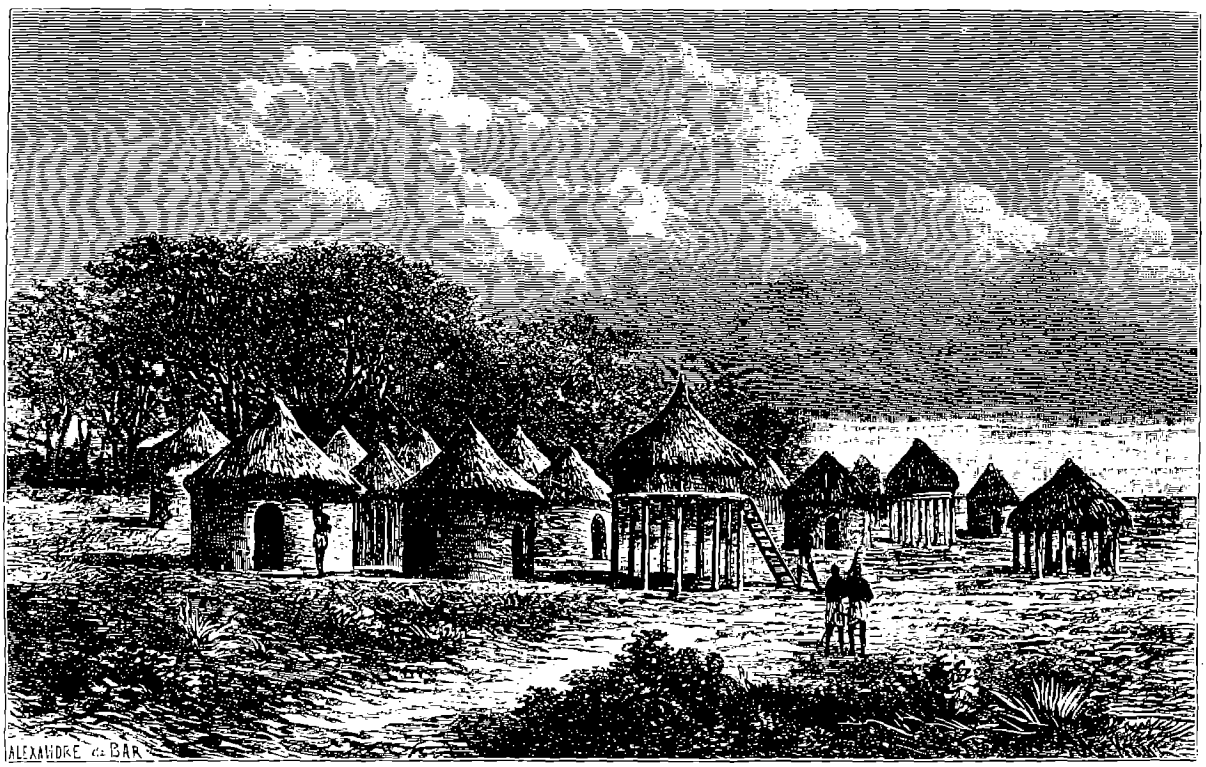
J'envoyai dans les deux villages de la rive gauche de la Cambinbia, mais les messagers en revinrent les mains vides; on y avait refusé de leur vendre quoi que ce fût. C'est encore aux Quiôcos que nous fûmes redevables des vivres pour la nourriture de la journée. Mais il fallait décamper le lendemain, bien que nous eussions encore plusieurs malades, car nos amis nous prouvèrent qu'il leur était impossible de nous fournir rien de plus à manger. Ils me procurèrent quelques hommes pour remplacer mes porteurs.

SERPA PINTO.

Traduit de l'anglais par J. BELIN-DE LAUNAY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le village de Cambouta (voy. p. 274). — Dessin de A. de Bar, d'après l'édition anglaise.

COMMENT J'AI TRAVERSÉ L'AFRIQUE,

DE L'OCÉAN ATLANTIQUE A L'OCÉAN INDIEN,

PAR LE MAJOR SERPA PINTO [1].

1877-1878. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VII (suite)

La Cassara Caïéra. — Culture des indigènes. — Cailloux en guise de balles. — La Couando. — Les Louchazès. — Un village bien construit. — Le *leopardus jubatus*. — On me couvre d'amulettes. — Les arbres couchibi et mapoléqué. — La Coubangui. — Prairie aquatique. — Le quichobo, antilope amphibie. — Je m'égare. — Rentrée au camp.

A neuf heures du matin, nous quittions le camp, nous dirigeant, sous la conduite des guides, vers la haute chaîne de Cassara Caïéra.

L'altitude de cette chaîne est de seize cent quatorze mètres soixante-dix-neuf centimètres au-dessus de l'Océan. Sa hauteur au-dessus de notre camp, sur la Cambioubia, était de cent-trente-sept mètres quatorze centimètres. La Cassara Caïéra forme un plateau à flancs assez raides. Nos hommes, pour alléger leurs peines, entonnèrent un chant monotone dont voici la traduction littérale :

« Le cobra n'a ni bras, ni jambes, ni mains, ni pieds; néanmoins il gravit la montagne. Pourquoi ne monterions-nous pas aussi bien au sommet, nous qui avons bras et jambes, mains et pieds? »

Nous mîmes une heure à traverser le sommet de l'ouest à l'est ; ensuite la descente commença.

De la cime la plus élevée, on jouit d'une vue magnifique.

La végétation arborescente du versant occidental de la chaîne est splendide ; elle est assez médiocre sur le long plateau du sommet, mais la richesse en arbres et en arbustes est merveilleuse sur le penchant oriental. Ce côté s'appelle Bongo Tacongonzélo.

J'installai mon camp à la source de la Carisampoa, petite rivière qui va tomber dans la Couango, affluent de la Loungo-è-oungo. De tout le jour nous n'avions pas rencontré une goutte d'eau.

1. Suite. — Voy. pages 193, 209, 225, 241 et 257.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Tout près du campement, mais de l'autre côté du ruisseau, il y avait cinq hameaux de Louchazès, gouvernés par un petit chef relevant du sova Chicôto, dont le village est au confluent de la Couango et de la Loungo-è-oungo.

Ce vassal de Chicôto, qui jouit du nom de Cassangassanga, vint me faire visite en m'amenant un chevreau comme présent. Il fut très satisfait d'avoir en retour un certain nombre de perles et me promit de m'envoyer du massango avec des guides qui me conduiraient au village de Cambouta, où je trouverais l'abondance. Il tint sa parole.

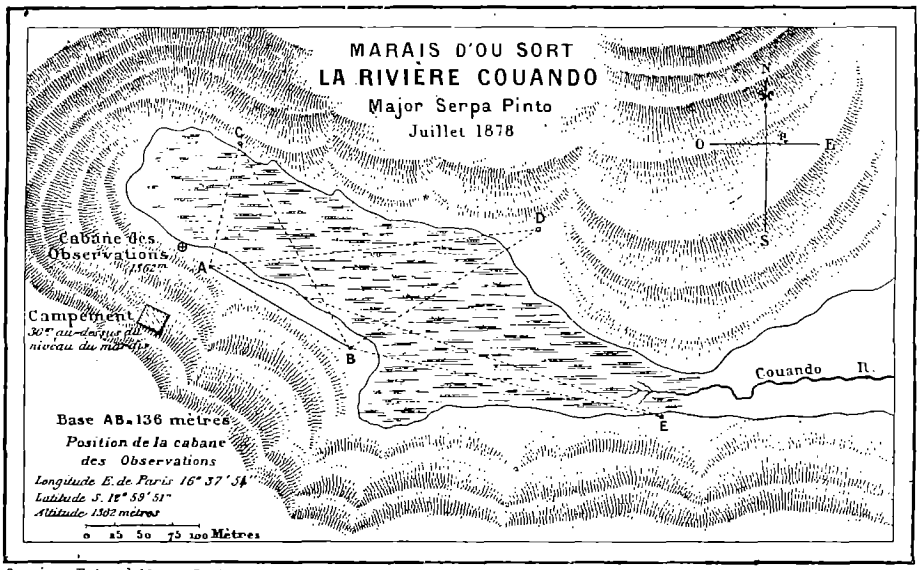
Les Louchazès cultivent le massango, un peu le manioc, les fèves, le ricin et le houblon. Leur adresse à travailler le fer, dont le minerai se ramasse dans le pays, est vraiment remarquable.

Le 6 juillet, je fis route vers l'est. Nous marchâmes trois heures. Pendant la dernière, on longea la rive de la Carisampoa, et le camp fut dressé près de la Bicèqué. C'est une rivière qui coule au nord-est pour unir ses eaux à celles de la Coutangjo, affluent de la Loungo-è-oungo. Le pays est pointillé de hameaux dont les habitants obéissent au sova de Cambouta. Ici, je fus en mesure de me procurer une assez bonne quantité de massango, le seul grain qu'on cultive en grand et qu'on puisse trouver à vendre.

Heureusement, il y avait des vols considérables de ramiers. Je réussis, en chargeant mon fusil avec de petits cailloux pris au lit de la rivière, à en abattre un assez grand nombre.

Mais il advint que plusieurs de mes porteurs tombèrent malades. Les uns souffraient de goîtres, les autres d'une inflammation d'estomac, conséquences d'une alimentation mauvaise et insuffisante.

Plusieurs des jeunes filles qui vinrent au camp apporter du massango se faisaient distinguer par l'élégance de leur forme et de leur allure. Ce n'était pas un effet de l'art, car elles ne portaient



Gravé par Erhard, 12, rue Duguay-Trouin-Paris

d'autre vêtement qu'une petite bande d'écorce d'arbre.

Je remarquai aussi que les hommes et les femmes, tous sans exception, avaient les quatre incisives de devant limées en triangle.

Le froid continua d'être rigoureux pendant la nuit.

Le lendemain, il y avait plus de malades que jamais dans le camp. Ce qui m'étonna beaucoup, ce fut de voir que les Bihénos seuls étaient souffrants, tandis que les nègres de Benguèla, beaucoup moins aguerris aux changements de temps et aux vicissitudes des voyages, ne ressentaient rien.

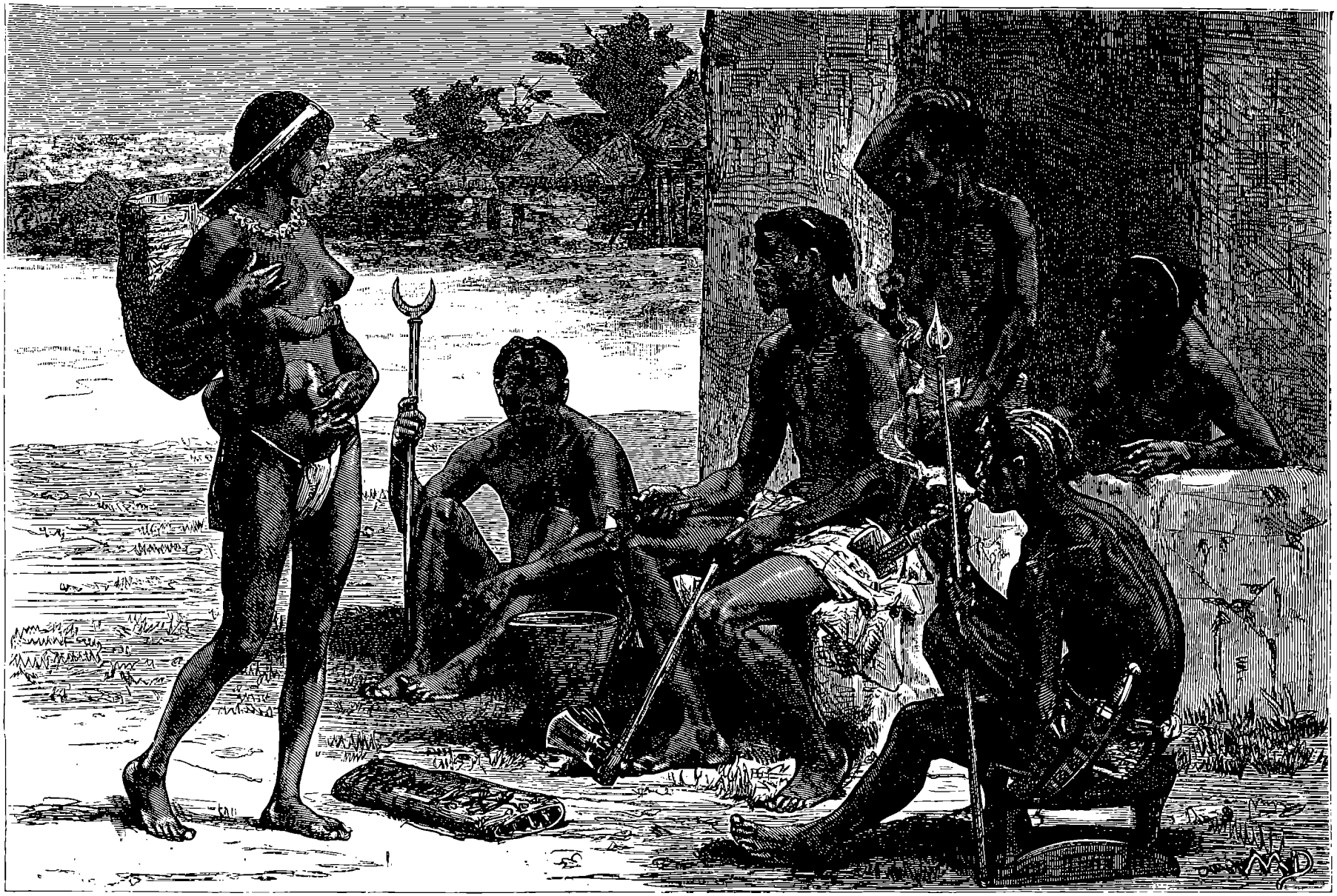
Au matin, on tua, dans les environs du camp, un grand oiseau de proie; ce fut un régal pour mes Bihénos : rien ne les dégoûtait. Depuis la chair de leurs semblables jusqu'à celle du cormoran, en passant par les crocodiles, les léopards et les hyènes, tout leur était bon.

Ce jour-là, comme la veille, j'employai le temps que melaissait libre le soin de mes observations à parcourir les environs et à esquisser la carte du district, y compris cinq kilomètres au sud de la naissance de la Bicèqué. Dans cet espace, je trouvai la source d'une autre rivière, la Couanavaré, grand affluent de la Couito. Près de cet endroit, j'entrai dans le village de Mouénévindé que gouvernait une femme : son mari n'avait aucune part dans le gouvernement.

Je ne puis pas dire que j'aie jamais aimé à la folie les haricots; cependant, à mon retour au camp, ce soir-là, je reçus un petit cadeau de cette friandise, et j'avoue que je la dévorai avec beaucoup d'appétit.

En l'absence du sova de Cambouta qui était à la chasse, les honneurs de sa maison me furent faits par ses femmes. Elles me procurèrent une bonne provision de massango, une douzaine d'hommes pour la porter et deux guides pour me conduire aux sources de la Couando et de son affluent la Coubangui.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Hommes, femmes et ustensiles louchazès. — Composition de D. Maillart, d'après le texte et les gravures de l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La Couando est le plus considérable affluent du Zambési.

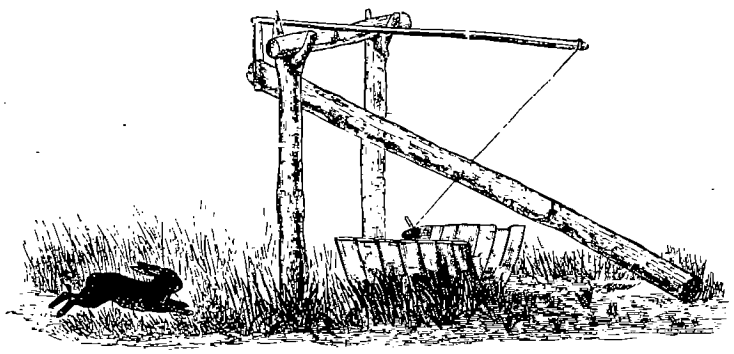
Je me mis en route le 9 juillet, à neuf heures du matin. Trois heures plus tard, je passais la Coutangjo et je campais sur la droite de cette rivière près du village de Chaquissembo. Les cultures que je rencontrai se composaient d'un peu de manioc et surtout de massango, ce terrible massango qui me pourchassait à travers l'Afrique !

Les Louchazès cultivent aussi, en quelque quantité, le coton et le ricin Ils travaillent le fer qu'ils tirent des bords de la Cassongo et sont de très habiles forgerons. Presque tous portent une barbiche sous le menton et de petites moustaches.

Ils tissent avec l'écorce d'arbres divers une grossière étoffe qu'ils appellent *liçondé*.

Les Lobarès troquent contre de la cire le cuivre qu'ils tirent du Lounda et dont les Louchazès fabriquent leurs bracelets.

J'allai visiter le village de Chaquissembo ; je l'ai trouvé très joli et extrêmement propre, comme tous les endroits habités du pays. Les maisons sont construites de troncs d'arbres, hauts de un mètre vingt centimètres. Entre les troncs, l'intervalle est rempli tantôt avec de l'argile et tantôt avec de la paille. Les toits sont en chaume ; la carcasse qui les soutient est faite de baguettes très fines, et celles-ci, pliant en dedans, donnent à ces toits l'aspect de ceux de la Chine. Les greniers sont élevés à une hauteur considérable sur une charpente de bois ; faits de paille, ils ont un couvercle mobile qu'il faut retirer pour aller à l'intérieur prendre des provisions. On y accède au moyen d'une échelle à main. En fait, ce sont de gigantesques corbeilles à l'épreuve de l'eau et recouvertes de couvercles coniques.



L'ourivi (trappe à petit gibier). — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Les poulaillers sont des pyramides quadrangulaires, en branches d'arbres, posées sur quatre pieds élevés, pour que les volailles échappent aux petits carnivores.

Au centre du village, je remarquai, comme dans le Couambo, un kiosque ou temple destiné aux assemblées et à la conversation. Plusieurs hommes accroupis autour du foyer s'occupaient à faire des arcs et des flèches. Ils me reçurent fort poliment et m'offrirent à boire une liqueur composée d'eau, de miel et de poudre de houblon, le tout mêlé dans une calebasse où on le laisse fermenter. C'est ce qu'ils appellent *bingoundo* : cette boisson était la plus alcoolique dont j'eusse encore goûté.

L'engin ou la trappe que font les Louchazès pour prendre les petites antilopes ou les lièvres est d'une construction ingénieuse ; ils l'appellent *ourivi*.

Comme je revenais au camp, après une excursion aux sources de la Coutangjo, je me trouvai escorté par une foule d'indigènes qui ne pouvaient se lasser de me contempler. Un certain nombre d'hommes étaient d'une laideur repoussante.

Ces gens-là récoltent dans la forêt une grande quantité de cire et même encouragent le travail des abeilles en leur fournissant des ruches faites d'écorces et de bandes de bois qu'ils attachent aux branches des arbres.

Le 10 juillet, notre départ eut lieu à huit heures du matin. Au bout d'une demi-heure, et malgré la présence de nos guides, nous étions perdus dans une forêt d'une épaisseur extrême et dont nous ne pûmes sortir qu'au prix de beaucoup de peine, à dix heures. Nous étions arrivés à un espace entièrement dégagé de sous-bois, mais au milieu d'arbres gigantesques dont l'ombrage donnait à nos têtes un abri délicieux contre les ardeurs du soleil. Malheureusement la jouissance fut courte, car une demi-heure plus tard nous retombions dans une jungle épaisse où la marche était malaisée et même douloureuse. Enfin, à onze heures vingt minutes, j'aperçus l'agréable penchant d'une colline au pied de laquelle étincelait l'eau d'un petit lac qu'entourait un verdoyant tapis de gazon.

Je tirai sur un animal qu'on peut, je crois, appeler *leopardus jubatus*. Sa peau fut jointe à celles dont se composait déjà ma couche. J'ai dormi dessus jusqu'à Prétoria, et, par la suite, j'en ai fait cadeau au docteur Bocage.

Ce *leopardus jubatus* doit être rare : je n'en ai vu durant tout le cours de mon voyage que deux, et, lorsque nous nous sommes rencontrés, ils ont tourné vers moi plutôt leurs oreilles que leurs yeux, comme s'ils se fiaient davantage à l'ouïe qu'à la vue.

Quand j'eus déterminé la position de cette pièce d'eau, nous nous éloignâmes pour aller camper à une centaine de mètres plus au sud, sur le penchant du coteau, à une trentaine de mètres au-dessus de la surface du marais. En effet, l'endroit où naît la Couando, ce grand affluent du Zambési, est plutôt un marais qu'un lac.

Au milieu de mes occupations, je fus saisi d'une violente attaque de fièvre qui me jeta à bas tout à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fait durant trois heures. En revenant à moi, j'eus bien de la peine à m'empêcher de rire de la façon dont on m'avait accommodé. On m'avait littéralement couvert d'amulettes. A elle seule, ma poitrine était un vrai buisson de cornes de petites antilopes, remplies des charmes les plus précieux. Autour de mon bras droit, était un bracelet de dents de crocodile, et on avait suspendu à des perches plantées devant la porte de ma tente deux énormes cornes de buffle.

C'étaient mes nègres qui, durant mon accès de fièvre, m'avaient prodigué leurs soins et, d'après les instructions du docteur Chacaïombé, avaient entassé sur moi tous ces talismans. Une forte dose de quinine, que je pris dès que je le pus, m'eut bientôt remis sur pied ; mais ce résultat ne manqua pas d'être attribué à la vertu incontestable des talismans.

Le couchibi. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Le lendemain matin, de bonne heure, j'esquissai la carte du marécage, rectifiai ma position et construisis, dans la hutte où je faisais mes observations, un petit monument de terre, où j'enfouis, après l'avoir enveloppée avec soin, une bouteille qui avait été pleine de quinine. Elle contenait un papier sur lequel j'avais écrit, d'un côté, le nom des membres de la Commission centrale de géographie, avec celui de Sa Majesté le roi de Portugal en tête, et, de l'autre côté, les coordonnées de l'endroit, avec la date.

Dans l'après-midi, les guides louchazès me menèrent voir la source de la rivière Queïmbo, affluent du côté droit de la Couando.

Des milliers de perruches, perchées dans les bois, faisaient un bruit assourdissant.

Pendant une couple d'heures, je suivis la droite de la Couando, puis, sur le conseil des guides, je passai à la gauche au moyen d'un pont qui fut improvisé avec des troncs d'arbres.

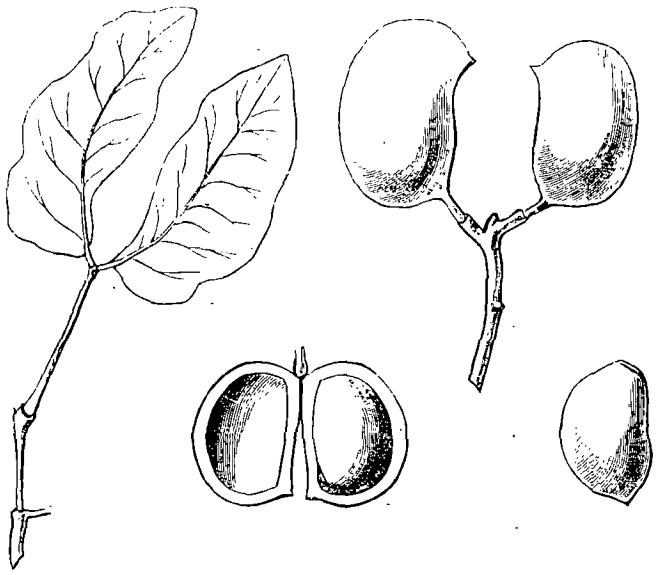
Je campai sur l'autre bord. Les rives de la Couando sont montueuses, et, depuis la source jusqu'à cet endroit, elles sont bordées d'un terrain marécageux.

Je distinguai sur la rive droite de la rivière, tant en cet endroit que dans d'autres, des stratifications verticales, de couleur rouge, blanche ou azurée.

Le lendemain, nous campâmes près d'un ruisseau se rendant à la Couando.

Les sangsues étaient abondantes dans les marais du voisinage, et il me fut aisé d'en prendre un nombre suffisant pour traiter tous nos malades.

Les bois que j'avais traversés, comme celui où je me trouvais campé, étaient presque exclusivement composés d'arbres énormes, auxquels les Bihénos donnent le nom de couchibi. Je pus en tirer le parti le plus avantageux pour ma caravane à moitié affamée. Leur fruit ressemble aux haricots de Soissons; c'est une graine à peau écarlate enfermée dans une gousse gros vert. Après une cuisson prolongée, l'enveloppe écarlate se sépare des graines blanches et forme la partie alimentaire du fruit. Ces semences sont très oléagineuses et fournissent aux Ambouèlas comme aux Louchazès l'huile qui sert d'assaisonnement à leur nourriture. Sans doute ce fruit peut être une véritable ressource pour le voyageur affamé; mais il a peu d'utilité pour celui qui est pressé : la cuisson en demande trop de temps.



Feuilles et fruits du couchibi. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

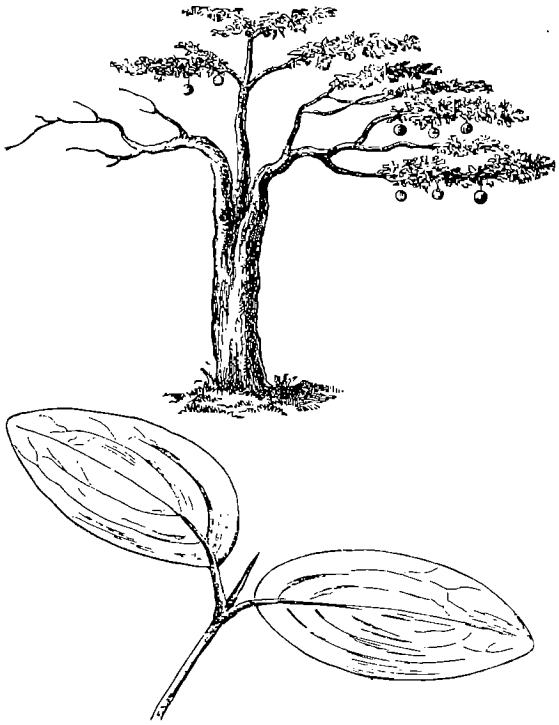
On trouve encore dans ces régions un fruit extrêmement commun. Les Bihénos l'appellent *mapolé*. On le cueille sur un arbre de médiocre stature, le *mapolé-qué;* par la couleur et les dimensions il ressemble à une orange. Il pend verticalement des branches de l'arbre où il est attaché par un pédoncule assez long. L'écorce et son revêtement, adhérant l'un à l'autre, forment une cosse

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'environ trois millimètres d'épaisseur, aussi dure que de la corne. On ne peut la briser qu'à coups d'une forte hachette. On y trouve un liquide épais, coagulé, rempli de semences pareilles en grosseur et en apparence aux noyaux des petites prunes. Cette liqueur, au goût sucré et acidulé, est très purgative; les Bihénos assurent qu'elle est en outre fort nourrissante et capable de soutenir assez bien un homme pendant un jour ou deux. Je n'en ai pas fait sur moi l'expérience.

Le lendemain, je m'éloignai de la Couando à l'endroit où elle commence à tourner déjà vers le sud-sud-est, et, d'après l'indication des guides, je me dirigeai droit à l'est en quête des sources de la Coubangui.

Au bout d'une heure de marche, nous passions un ruisseau coulant vers le sud, à travers un marécage large d'une centaine de mètres. Nous rencontrâmes, à six kilomètres plus loin, un autre grand ruisseau dont le cours était parallèle au premier.

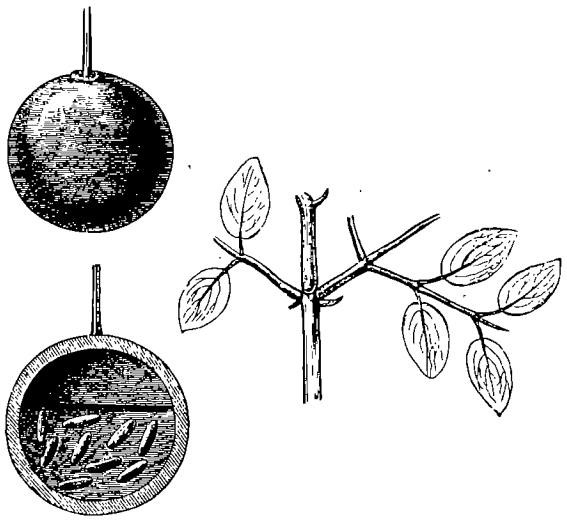


Le mapoléqué : arbre et fruits. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Entre ces ruisseaux, de même qu'entre les affluents de la Couando, sur la rive gauche, s'élève une chaîne de montagnes étendues du sud au nord. Elles font partie d'un système important qui au nord se dirige de l'ouest à l'est, et se termine dans la vallée de la Loungo-è-oungo.

Il était près de onze heures et demie quand j'atteignis le sommet de la chaîne. De ce point les guides m'indiquèrent à l'horizon lointain les sources de la Coubangui. A deux heures je campais tout auprès.

Pendant la nuit entière, autour du camp, les lions nous donnèrent un concert infernal.



Fruits et branche du mapoléqué. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

C'est ici que furent consommées nos dernières rations; nous nous trouvions de nouveau exposés à la famine, et de plus nous avions des malades nombreux.

Le lendemain, je ne pus pas faire marcher ma caravane au delà de quatre heures. Je tuai un gnou, et les nègres ramassèrent dans la forêt un peu de miel.

Le lendemain matin, je continuai à suivre la rive droite de la Coubangui, et par une autre étape de quatre heures je parvins au ruisseau Lindé, en face de trois villages ambouêlas. Je dépêchai des messagers vers ces villages. Tout ce que nous pûmes en obtenir fut une maigre provende de massango.

Il nous fallut marcher six heures le lendemain pour parvenir à Cangamba, où résidait le sova. Immédiatement je fis porter à cet homme puissant, en qualité de cadeau, un vieil uniforme de capitaine d'infanterie. Il en fut enchanté et ordonna promptement à son peuple de me fournir de la nourriture. Pour quelques verroteries, nous eûmes un peu de l'éternel massango.

Je congédiai mes guides et les douze Louchazès qui m'avaient accompagné jusqu'alors. Ils partirent fort satisfaits de ce qu'ils avaient eu de moi.

Je reçus la visite du sova de Cangamba, qui se nommait Moéné Cahenga. Il m'apportait en présent quatre poulets et une grande corbeille de massango. Il avait revêtu l'uniforme que je lui avais envoyé, en y ajoutant une ceinture de peau de léopard. A la main, il tenait, pour chasser les mouches, un instrument fait de queues d'antilopes.

Les travaux agricoles paraissent être faits dans ce pays à la fois par les hommes et par les femmes. On y cultive, en parcelles, le massango, le coton, un peu de manioc et, moins encore, la patate sucrée.

Les naturels travaillent beaucoup le fer. Nous avions passé près des mines qui le produisent, sur la rive droite de la Coubangui, au nord de Cangamba.

Pour armes, les naturels ont des arcs, des flèches et de petites hachettes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ils me dirent que dans la Coubangui il y avait des poissons en abondance; tous ceux que je vis alors dans les environs étaient séchés. Après avoir été si longtemps réduits à l'abominable massango, le manioc et le poisson sec nous parurent de vrais régals.

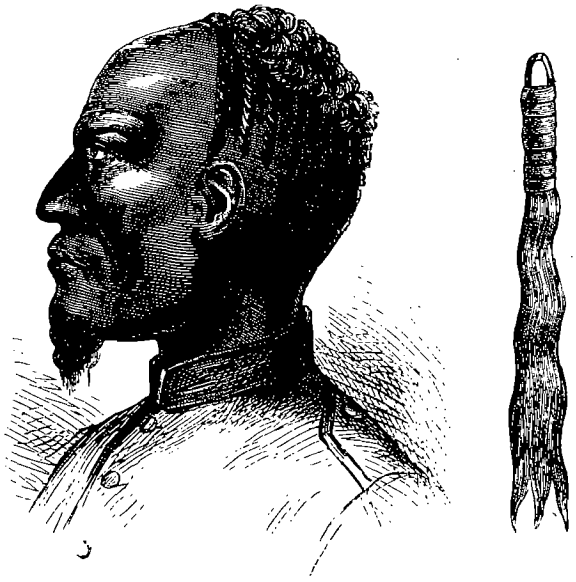
La Coubangui n'est pas exceptée de la loi générale des cours d'eau en Afrique : elle ne manque pas de crocodiles. Ils n'ont pourtant point l'air d'être trop voraces, car, s'il faut en croire les Ambouêlas, on ne connaît pas d'exemple qu'un être humain ait été victime de leurs formidables mâchoires.

Je fis une visite d'adieu au sova, qui, après tout, était un assez brave homme. Comme son peuple ne nous offrait plus à vendre que du massango, je lui demandai, à titre de faveur, un peu de manioc et de patates sucrées. Il y consentit de bonne grâce, mais la quantité en était bien minime; en me la présentant il me donna une excuse à laquelle je n'avais rien à répondre : c'était tout ce qu'il en possédait.

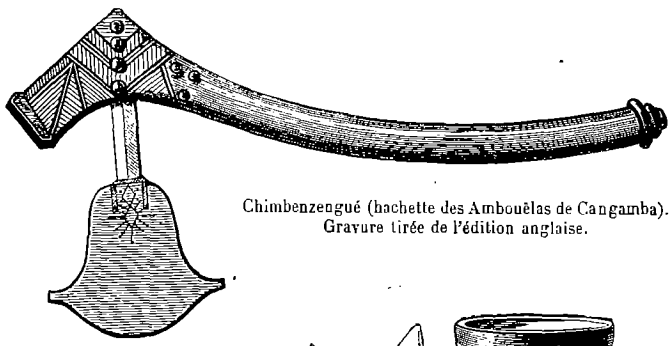
Après avoir obtenu des guides, quelques porteurs et une bonne provision de la denrée si méprisée, je pris le parti de m'en aller de nouveau, le 22 juillet, en me dirigeant vers les villages qui obéissent au sova Cahouhéo-oué, sur la Couchibi, où passe la route qu'avait suivie Silva Porto. Je l'avais abandonnée à la Couanza, pour aller plus vers le nord.

La caravane devait, d'après mes guides, longer la Coubangui une couple de journées. Cela me donna l'idée de descendre le courant dans mon bateau de caoutchouc. Je le fis mettre à l'eau, levai mon camp, confiai le commandement à Vérissimo, et je m'embarquai avec deux jeunes nègres. L'un était mon serviteur Catraïo, et l'autre un garçon d'une douzaine d'années, appelé Sinjamba et fils d'un porteur du Bihé. Je l'avais choisi parce qu'il savait l'idiome ganguêla, et j'en avais fait mon interprète.

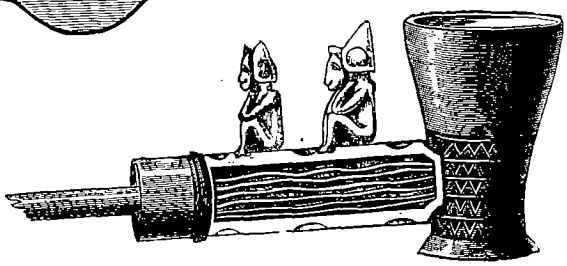
J'avoue que ce ne fut pas sans une certaine émotion que je quittai le bord pour me lancer au milieu d'un courant inconnu, n'ayant avec moi que deux enfants et sous les pieds un fragile bateau de toile.



Moéné Cahenga, sova de Cangamba, et son chasse-mouches.
Gravure tirée de l'édition anglaise.



Chimbenzengué (hachette des Ambouêlas de Cangamba).
Gravure tirée de l'édition anglaise.



Pipe ambouêla.
Gravure tirée de l'édition anglaise.

La rivière, qui prend sa source à une quarantaine de kilomètres vers le nord, s'élargit en aval de Cangamba; sa profondeur varie de trois à six mètres.

Des espèces de joncs et d'autres plantes d'eau très nombreuses prennent racine dans son lit fertile, et, traversant une épaisseur de six mètres, atteignent la surface où elles déploient l'élégance et les couleurs variées de leurs fleurs.

Cette abondante végétation couvre parfois toute la largeur de la rivière. D'abord ce ne fut pas sans hésitation que j'aventurai mon bateau sur cette prairie aquatique, car je croyais qu'elle devait reposer sur un fond trop peu élevé pour la navigation; mais, comme ma sonde ne cessait pas d'indiquer une profondeur de trois mètres soixante-cinq à six mètres, je repris confiance et poussai hardiment ma barque à travers ce jardin flottant.

De nombreux poissons s'élançaient çà et là à travers la masse des eaux, et beaucoup d'entre eux avaient deux pieds de long.

Des troupes d'oies s'envolaient à mon approche. Des milliers d'oiseaux gazouillaient et voltigeaient parmi les joncs et les roseaux qui bordaient les rives. Le poids d'une douzaine d'entre eux suffisait à peine pour faire plier les gigantesques tiges des herbes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

De temps à autre, on voyait le brillant martin-pêcheur planer immobile dans les airs, puis tout à coup tomber comme une flèche dans l'eau d'où il remportait une proie, étincelant aux rayons du soleil.

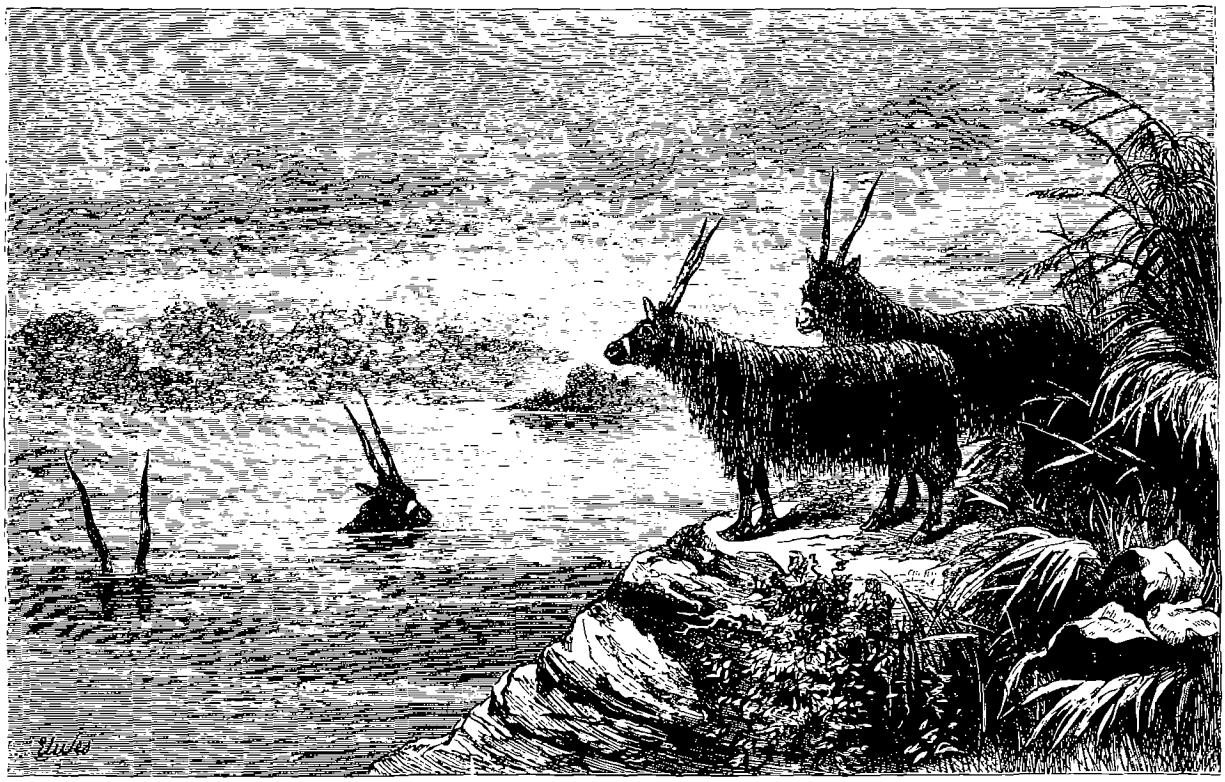
Si une commotion subite attirait mes regards au milieu des tiges verdoyantes, un coup d'œil rapide me faisait entrevoir un crocodile qui disparaissait sous les eaux. L'éclaboussure causée par un corps pesant qui s'élançait dans le courant trahissait la présence d'une loutre. La vie surabondait partout.

Cinq kilomètres à peu près au-dessous de Cangamba, je rencontrai une vingtaine de femmes occupées à pêcher du fretin avec de petits paniers.

A un tournant de la rivière, j'aperçus trois antilopes d'une espèce que je ne connaissais pas; je m'apprêtais à les tirer, quand elles sautèrent à l'eau, où elles disparurent.

Par la suite, j'eus occasion plus d'une fois de rencontrer ces animaux, nageant et plongeant avec rapidité, en maintenant leur tête sous l'eau, de façon à ne laisser plus voir que le sommet de leurs cornes.

Les Bihénos appellent cette bête étrange *quichôbo*, et les Amboûelas, *bouzi*. En pleine croissance, sa taille est celle d'un taureau d'un an. Son pelage est gris foncé, long de six à douze millimètres et extrêmement lisse; sur la tête, il est plus court; une bande blanche croise le haut des narines. Les cornes peuvent avoir soixante centimètres de longueur; la section à la base



Les quichôbos, antilopes amphibies. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

est semi-circulaire, avec une corde à peu près rectiligne. Les cornes maintiennent cette section jusqu'aux trois quarts de leur hauteur, après quoi elles deviennent presque circulaires jusqu'aux pointes. Leur axe moyen est droit et elles forment entre elles un petit angle; elles se tordent autour de l'axe sans dévier de la ligne droite et se terminent par une large spirale.

Les pieds, comme ceux du mouton, sont garnis de longs sabots, mais ils se recourbent en pointe à l'extrémité.

Cette disposition des pieds et les habitudes sédentaires rendent ce remarquable ruminant très impropre à la course. Aussi passe-t-il en grande partie sa vie dans l'eau, dont il ne quitte guère les bords, où il se traîne pour pâturer, surtout pendant la nuit. C'est dans l'eau qu'il se repose et qu'il dort. Il a une faculté de plonger au moins égale à celle de l'hippopotame. En dormant, il se rapproche de la surface des eaux, ne laissant au-dessus que la moitié de ses cornes. Naturellement il est fort timide et plonge à la première alarme jusqu'au fond de la rivière. Le prendre et le tuer n'est pas difficile; les indigènes le chassent avec succès; ils tirent profit de sa peau magnifique et de sa viande, qui cependant n'est guère bonne. C'est quand il sort de l'eau pour pâturer que son peu d'habileté à la course permet aux indigènes de le prendre en vie; il n'est pas dangereux, même aux abois, comme la plupart des antilopes. La femelle est, ainsi que le mâle, pourvue de cornes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

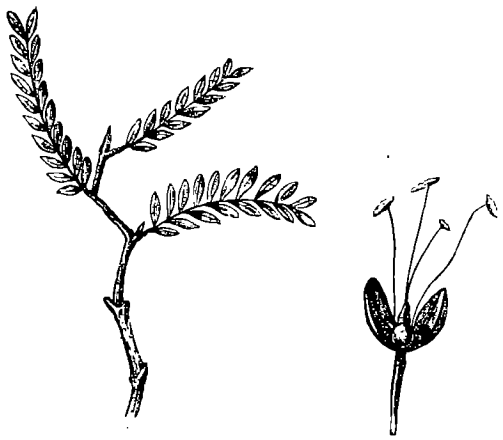
Aogousto et son compagnon portent le major vers un endroit plus sec (voy. p. 282). — Composition de D. Maillart, d'après le texte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Des milliers de quichôbos trouvent leur asile dans les rivières Coubangui, Couchibi et Couando supérieure ; mais on n'en rencontre ni dans la partie inférieure de cette dernière ni dans le Zambési. Ce fait peut s'expliquer par la férocité plus grande des crocodiles de la basse Couando et du Zambési.

A Prétoria, M. Selous, fameux pour ses chasses à l'antilope, m'a dit qu'il avait entendu parler du quichôbo par les naturels de la Cafoucoué supérieure.

Depuis que j'avais quitté Cangamba, je n'avais plus vu mes compagnons. Non seulement je souffrais des crampes que me causait ma posture dans mon bateau, mais j'avais grande faim. Mes jeunes rameurs étaient épuisés de fatigue. Je les fis approcher de la rive gauche et j'ordonnai au petit Sinjamba de grimper au haut d'un arbre pour voir s'il n'apercevrait pas sur l'autre rive la fumée de mon campement. Il crut apercevoir en effet au loin quelque fumée vers le nord-ouest, par conséquent plus haut que l'endroit de la rivière où nous nous trouvions. Nous revînmes donc en arrière. Après avoir surmonté quelques obstacles, je parvins à aborder sur le marais du côté droit, et je dirigeai mes pas vers l'endroit où l'on avait cru voir de la fumée.



La fleur de l'ouco.

Fleur dix fois grande comme nature. Les fleurs forment des grappes de trois centimètres de long, sur quinze millimètres de diamètre. Pétales blancs, ovaire et étamines brun foncé ; odeur suave.

Gravure tirée de l'édition anglaise.

J'avais déjà fait plus d'un kilomètre quand je reconnus les traces de ma caravane marchant vers le sud. Il n'y avait pas à s'y tromper, car, outre les pas de mes hommes, je distinguais les traces de ma chèvre et des chiens.

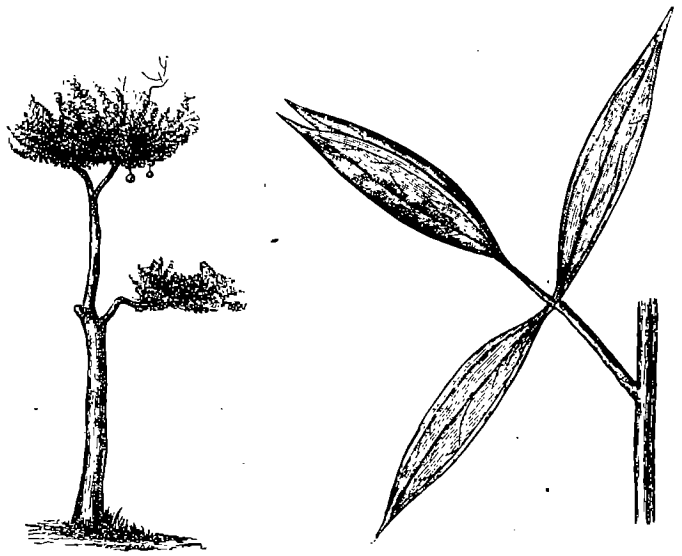
Je revins au bateau et repris le fil de l'eau. De temps à autre nous abordions, et le petit Sinjamba grimpait sur un arbre pour observer l'horizon ; mais c'était vainement.

Avec le soir qui s'approchait, mon anxiété s'accroissait. Nous mourions de faim, il est vrai ; mais, de plus, je ne voulais point passer la nuit hors du camp, où personne ne saurait remonter mes chronomètres.

Enfin le soleil se coucha. Vu l'excessive brièveté du crépuscule sous ces latitudes, je crus que le plus sage était d'aborder sur la rive gauche. Presque aussitôt il me sembla entendre, dans le lointain, au sud-ouest, un coup de fusil. Nous rentrâmes dans le bateau, et, un autre coup ayant retenti, j'y répondis, et nous poussâmes l'embarcation avec vigueur.

Mon signal eut pour réponse immédiate un autre coup de feu, dont je vis l'éclair à la distance d'environ cent quatre-vingts mètres. Je me dirigeai de ce côté. Peu après, je rencontrai mon homme de confiance, Aogousto, enfoncé dans l'eau du marais jusqu'à la ceinture, ainsi qu'un Bihéno qui l'accompagnait. Enchanté de me voir, il ne perdit pas de temps pour me tirer du bateau, avec l'aide de son compagnon, et pour me porter à travers le marais jusqu'à un endroit plus sec et plus élevé.

Quant aux négrillons, ils eurent bientôt fait d'attacher le bateau à des roseaux et de nous rejoindre. J'appris d'Aogousto que le camp était encore assez éloigné et qu'il nous faudrait, avant d'y arriver, traverser une épaisse forêt. Malheureusement on n'y voyait pas plus que dans un four ; l'inégalité du terrain et la résistance du sous-bois contribuaient à augmenter les difficultés. Se heurter ici, tomber là, employer une douzaine de minutes à faire une douzaine de mètres, laisser aux épines et aux broussailles des lambeaux de vêtements ou de peau, tels sont les incidents ordinaires d'un voyage de nuit dans une forêt vierge.



L'opoumbouloumé. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Au bout d'une heure de ces exercices violents, nous eûmes la joie inexprimable d'entendre le son des coups de fusil et le bourdonnement des voix humaines.

Mes gens ne tardèrent pas à se grouper autour de nous.

Vérissimo Gonçalvès était venu à la tête d'une troupe de Bihénos. Ceux-ci voulurent absolument

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

m'emporter au camp dans une litière qu'ils construisirent rapidement avec de fortes perches et des branches d'arbres.

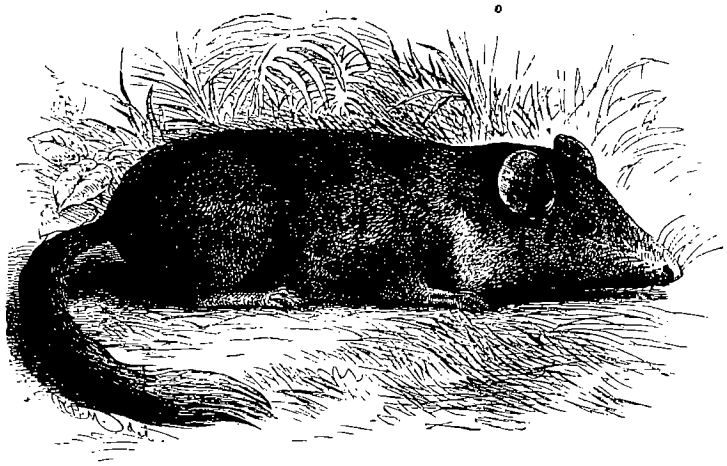
Voilà comment je rentrai dans mon camp. A minuit, auprès d'un feu ronflant, j'y apaisai ma faim; j'avais jeûné trente-six heures.

Le surlendemain, je fis commencer de bon matin le passage de la rivière; ce ne fut pas une petite affaire, mon bateau Mackintosh étant le seul objet flottant dont je pusse disposer. A une heure, je campai près d'un autre ruisseau, affluent comme le précédent de la Coubangui. Là je reçus la visite de deux Ambouêlas. Ils étaient, disaient-ils, des chasseurs de cire et ils annonçaient à mes guides qu'il y aurait une grave imprudence à se rendre maintenant à la Couchibi. Le chef d'un des districts que nous devions traverser venait de mourir, et nous courions le risque d'être maltraités et pillés en conséquence des coutumes qui prévalent en de telles circonstances.

VIII

L'arbre opoumbouloumé. — Porteurs infidèles; châtiment et clémence. — L'antilope songué.

Je campai sur la droite de la Couchibi le 25 juillet. Cette rivière est séparée de la Coubangui par une forêt primitive dont la végétation est des plus riches. Par places, il était fort difficile de s'y ouvrir un passage, et, à chaque instant, il nous fallut retirer les hachettes de leurs fortes ceintures de cuir.



Rat des abeilles. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Je sentis une odeur aussi délicate qu'agréable; elle venait de la fleur d'un arbre qui poussait en abondance autour de moi. On ne connaît peut-être aucune fleur qui exhale un parfum plus exquis que celui de la fleur de l'ouco : c'est ainsi que les indigènes nomment cette plante assez semblable à l'acacia.

Il y avait encore dans la forêt un autre arbre qui avait éveillé mon attention, à cause de l'excellent goût de ses fruits. C'est celui que les indigènes appellent *opoumbouloumé*. Par l'apparence, ce fruit ressemble fort à celui du mapoléqué, mais il en diffère par le goût, et l'arbre qui le produit est tout autre.

L'aspect de la Couchibi n'est pas le même que celui des autres affluents de la Couando, au moins jusqu'au point où j'ai longé cette rivière. Elle coule à travers une vallée longue et enfermée entre les pentes douces de montagnes couvertes de bois épais.

Des herbes vigoureuses couvrent en abondance ses rives, mais elles s'arrêtent aux pentes assez raides qui bordent son lit, où l'eau coule pure comme du cristal en laissant voir distinctement le sable blanc du fond.

Ce jour-là, plusieurs de mes porteurs vinrent se plaindre à moi de tumeurs qui s'étaient rompues aux jointures de leurs jambes et les empêchaient de marcher. Beaucoup d'entre eux étaient blessés aux chevilles, au cou-de-pied et au tendon d'Achille.

A tort ou à raison, j'attribuai ces maladies à deux causes : l'exercice constant de la marche et l'insuffisance ou la qualité malsaine de l'alimentation.

Mes Bihénos dévoraient nos petits chiens morts. Ils ramassaient en courant les termites et se les fourraient à pleines mains dans la bouche. Les rats aussi étaient un mets dont ils étaient ravis, particulièrement une petite espèce qui se terrait dans les trous des abeilles et se nourrissait sans doute de miel.

Le lendemain matin, nous nous remîmes en route, en longeant la rive droite.

Vers midi, je m'aperçus de l'absence d'un grand nombre de mes gens. Ayant fait faire halte, je revins sur mes pas pour voir ce qu'ils étaient devenus. Je trouvai plusieurs de ces garnements dans le bois, occupés à troquer mes cartouches, qu'ils avaient volées, contre de la viande de quichôbo, du poisson et d'autres victuailles, que leur donnaient des Ambouêlas. En se voyant découverts, ils prirent la fuite, excepté deux, le pombeïro Chaquiçondé et le docteur Chacaïombé, pris en flagrant délit. Ce dernier, tombant à genoux, me demanda pardon; mais Chaquiçondé, tirant sa hachette, fit mine de m'attaquer. Je la lui arrachai, et, l'en frappant avec le manche sur la tête, je le jetai à bas, où il resta sans bouger. Je croyais l'avoir tué. Ce malheur me faisait moins de chagrin que sa cause même, car c'était la première fois que j'avais rencontré un cas positif d'insubordination dans ma caravane. Je me tournai vers les hommes qui s'étaient groupés autour de moi et leur ordonnai d'emporter le blessé au camp; ils s'en chargèrent tout de suite; la vue du sang qui découlait d'une assez laide blessure les avait rendus silencieux et obéissants.

Après avoir examiné le coup, je restai convaincu qu'il n'était pas mortel. Quand les blessures à la tête ne tuent pas de suite, elles guérissent bientôt. Je fis en faveur de cet insensé tout ce que mon mince savoir me conseillait, puis je réunis en conseil les

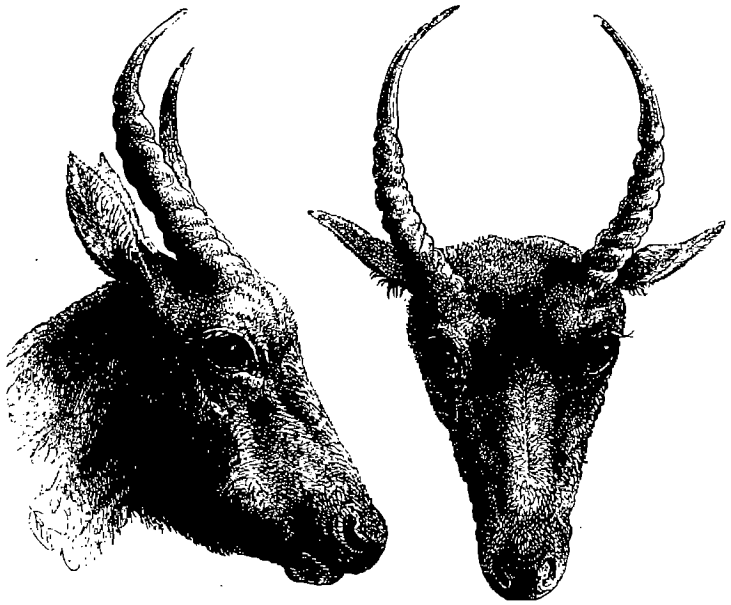
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

autres pombeïros pour décider du châtiment que méritait son double crime. La majorité des voix condamna le coupable à mort, les autres se déclarèrent pour les étrivières jusqu'à la mort exclusivement. L'homme ayant recouvré ses sens, je le fis entrer pour lui prononcer son jugement; je lui représentai la nature odieuse des fautes qu'il avait commises, puis je lui ordonnai de s'en aller en liberté après lui avoir recommandé de ne plus pécher. Ma clémence produisit le plus grand effet sur l'auditoire, bien que, de prime abord, il eût de la peine à croire que mes paroles dussent être prises au sérieux.

Le lendemain, nous fîmes une étape de six heures, toujours en suivant la droite de la rivière.

On aperçut ce jour-là du gibier en quantité; mais il était très farouche et je ne pus tuer qu'une songué.

C'est une élégante créature bien différente de celle à laquelle les Bihénos donnent le même nom entre la côte de l'Atlantique et le Bihé. Celle que je tuai mesurait un mètre trente-huit jusqu'à l'épaule et un mètre trente-trois en longueur, depuis l'épaule jusqu'à la racine de la queue.



La songué. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Son poil était court, de couleur rougeâtre et d'une teinte uniforme. D'un saut elle pouvait parcourir cinq mètres trente-cinq, et j'en ai vu plus d'une en l'air, franchissant les roseaux qui s'élevaient à un mètre quatre-vingts au-dessus du sol. Quand elle est aux abois, elle combat avec beaucoup de courage et même avec férocité. Sa viande est d'assez bon goût, mais fort sèche, comme celle de toutes les antilopes. Elle paît en bandes et toujours hors du bois, posant une sentinelle pendant ce temps. Elle ne gagne la forêt que si elle est poursuivie de près, et, dans ces cas-là, elle n'hésite pas à traverser une rivière. Elle disparaît tout à fait après les portions supérieures de la rivière Ninda.

Le lendemain, je remarquai que, à mesure que nous descendions, la plaine des deux côtés de la rivière allait en s'élargissant, et le nombre des antilopes, surtout des songués, en croissant.

Notre provision de vivres était redevenue bien maigre, au point que, dans cette journée, notre dernière ration de massango fut consommée.

Mais, le 29 juillet, une étape de trois heures nous conduisit jusqu'en face du village de Cahou-héo-oué, résidence du sova de la Couchibi. Nous y dressâmes notre camp.

IX

De ma manière de vivre en Afrique.

Avant de parler de la tribu des Ambouëlas et de la riche contrée qu'arrose la Couchibi, j'ai quelques mots à dire sur ma façon de voyager ou plutôt de vivre en Afrique.

Je me levais à cinq heures. Je me déshabillais, m'étant toujours couché vêtu et armé, et je me baignais dans une eau chauffée à dix-huit degrés centigrades.

L'eau froide est un excellent tonique. Les Anglais ont l'habitude de s'y baigner; mais moi je ne m'en servais que pour les usages de propreté. Je tenais toujours au feu un pot de fer rempli d'eau bouillante pour me procurer la température que je désirais. A ce propos, je dois mentionner ma baignoire en caoutchouc que j'avais achetée à la maison Mackintosh de Londres. C'est un vrai trésor, qui est encore en parfait état après un emploi aussi long que peu ménagé. D'ailleurs il faut accorder un éloge semblable à tous les articles en caoutchouc que fabrique l'Angleterre.

Après le bain, la toilette. Une calebasse large de quarante-cinq centimètres me servait de cuvette, et mes serviettes étaient du linge le plus fin de Guimaraens.

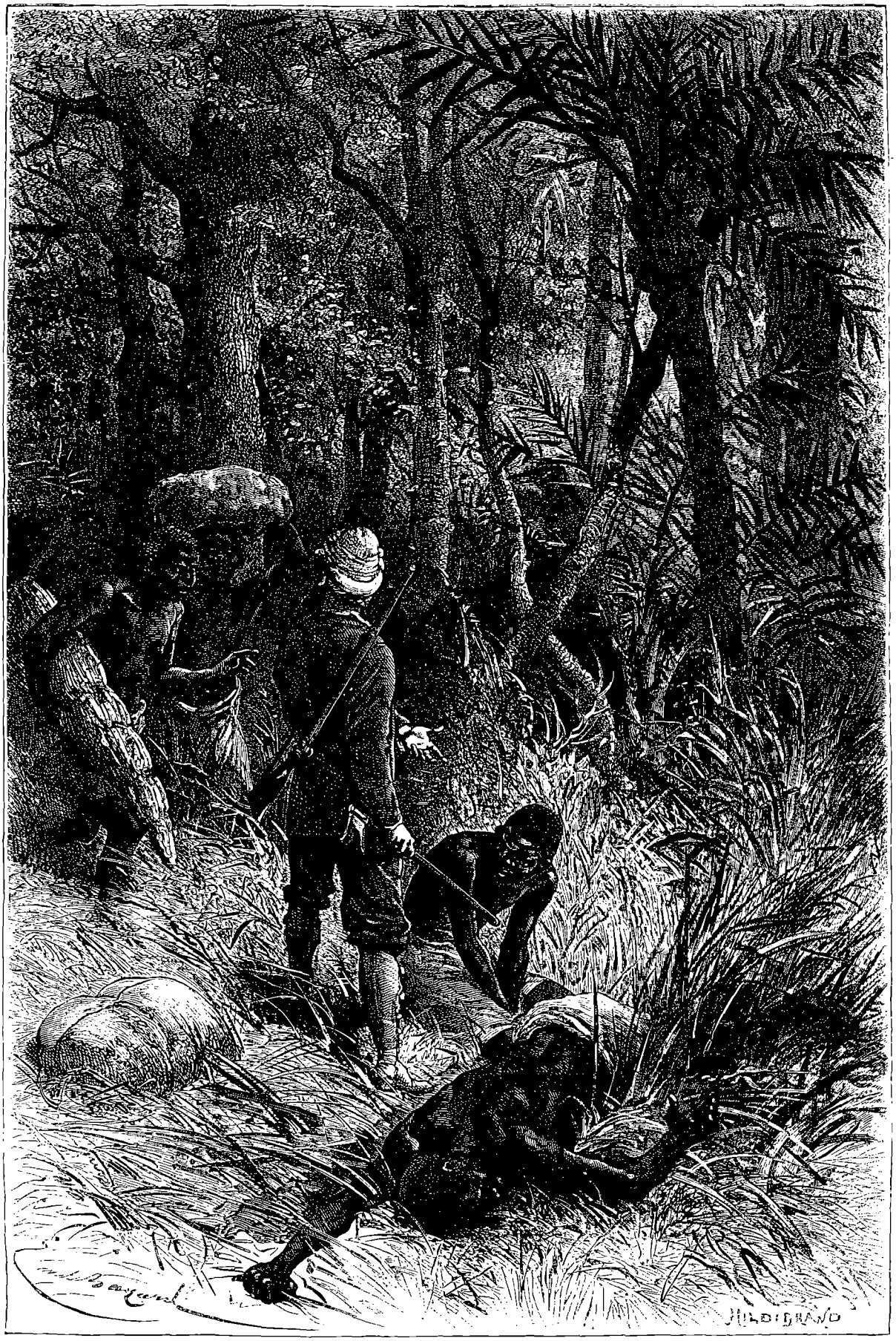
Brosses, éponges, savons et parfums (je m'en suis beaucoup servi en Afrique) étaient d'excellente qualité en leur genre. Pendant ma toilette, j'avais pour valet de chambre Catraïo. Quand elle était finie, il rassemblait et resserrait avec soin tout ce dont je m'étais servi; ensuite il m'apportait les chronomètres, le thermomètre et le baromètre.

Je remontais et comparais les premiers; puis j'enregistrais les indications que me fournissaient les autres instruments.

Pendant ce temps, le jeune Pépéca avait préparé le thé; il me l'apportait.

On le versait dans des vases de porcelaine de Chine, auxquels j'attachais la plus grande valeur, parce qu'ils m'avaient été donnés par la femme du lieutenant Rosa, de Quilenguès.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Châtiment de Chaquiçondé (voy. p. 283). — Composition de E. Bayard, d'après le texte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ce service à thé, fin comme une feuille de papier, d'une pâte transparente et d'une forme élégante, était un de mes bonheurs. Jamais, à mon sens, le breuvage n'avait la même saveur quand je le buvais dans un vase autre que dans une fragile tasse de porcelaine.

Après avoir avalé trois tasses de thé vert sans sucre, puisque je n'en avais plus, et avoir fait empaqueter les pièges, je donnais le signal du départ. Il avait rarement lieu avant huit heures, à cause de la difficulté extrême qu'on avait à retirer les hommes d'auprès des feux, autour desquels le froid les retenait.

Voici quel était l'ordre de notre marche. Cahinga, nègre de Silva Porto, s'avançait le premier, portant le drapeau; immédiatement après lui venaient les caisses de cartouches; puis le bois et les cordes à l'usage du campement. Les autres porteurs, confusément mêlés, suivaient en file indienne; enfin moi, Vérissimo et les pombeïros, nous fermions la marche.

Pendant l'étape, je prenais note du chemin suivi et calculais la longueur de nos marches au moyen de la montre et du podomètre. Ordinairement nous faisions quinze à vingt kilomètres; quelquefois les circonstances exigeaient qu'on poussât plus avant. Ensuite venait le moment de camper, et, durant une heure, tout le monde s'employait à la construction des huttes.

A cette fin, quelques-uns allaient abattre les arbres, d'autres les ébranchaient, d'autres aussi s'occupaient à ramasser de l'herbe.

Ce travail généralement prenait une heure; mais, avant de me retirer chez moi, j'avais l'habitude de relever mes observations pour mon registre météorologique, qui était réglé à quarante-trois minutes de Greenwich.

Je savais l'heure en consultant une montre que Pereïra de Mêlo m'avait envoyée de Benguèla au Bihé. Enfermée dans une boîte de bronze, c'était un pur cylindre, de manufacture suisse, avec huit rubis, etc.; elle marchait admirablement.

Au temps fixé, j'appelais Catraïo, qui m'apportait mes instruments. Je me servais d'un thermomètre horizontal (*ground-thermometer?*), qui avait appartenu à l'infortuné baron de Barth. Chaque fois que je remuais l'instrument, tous mes porteurs du Bihé se tenaient debout à distance, examinant avec surprise ce que je faisais, et, bien que l'opération fût répétée chaque jour, ils formaient toujours le même cercle et exprimaient par leurs figures et leurs gestes le même étonnement.

Quand mes notes avaient été dûment enregistrées, mon négrillon Moéro servait les assiettes et ma ration, je n'ose pas dire mon dîner, car mon repas ne consistait alors qu'en une poignée de massango bouilli dans de l'eau.

Après avoir mangé, si je me trouvais trop fatigué pour aller à la chasse ou parcourir les environs, j'employais mon temps à rédiger mon journal d'après mes notes, à calculer mes observations ou à dessiner. L'encre que j'employais à tous mes travaux m'était fournie par une de ces petites bouteilles qu'on appelle encriers magiques, et dont chacune me durait de deux à trois mois.

Ce système de prendre des notes en marchant et durant le jour, puis de les transcrire au journal, me fournissait un double mémorandum de mes actes. J'avais ainsi la chance, en cas de perte de l'un, de conserver du moins l'autre. J'écrivais au crayon mes notes quotidiennes sur de petits calepins, que je scellais avec la cire quand ils étaient remplis. Outre la relation des faits, j'inscrivais dans ces petits livrets les brouillons de toutes mes observations tant astronomiques que météorologiques. En partant de Durban, je les ai envoyés au Portugal par la voie de l'Angleterre, et ils sont tous arrivés à bon port à Lisbonne. Ils y sont encore, toujours scellés. Quant à la copie que j'en avais faite, elle est demeurée constamment en ma possession et constitue la base du récit que je compose à présent.

Avant d'entreprendre ce voyage, je ne m'étais pas fait une aussi juste idée de la valeur du temps ni de tout le parti qu'on en peut tirer si on l'emploie judicieusement.

A la tombée de la nuit, le bois pétillait sur mon foyer passager et me donnait à la fois chaleur et lumière. Quand je n'avais pas d'observation à faire durant les heures obscures, ou quand, ce qui arrivait souvent, la fatigue m'obligeait à chercher le repos, je m'étendais sur les peaux de léopards qui formaient ma couche et je prenais pour traversin la petite valise où je serrais mes papiers.

Je me réveillais régulièrement à trois heures. Cette habitude acquise pendant le voyage avait sans doute pour première origine le froid qui précédait toujours l'aurore. Je me levais, je garnissais de nouveau mon feu expirant, j'allais à la porte de la hutte où pendait un thermomètre et notais le degré qu'il indiquait, parce qu'à cette heure j'étais sûr d'obtenir un minimum à peu près exact. Malheureusement le thermomètre à minima et à maxima me manquait; par conséquent les valeurs indiquées dans mes registres sous ces rubriques ne sont que des approximations. Le maximum est la température que je notais à une heure trente minutes de mon registre, ou à zéro quarante-trois minutes, temps de Greenwich.

De trois heures du matin à cinq, je passais le temps à fumer près de mon feu. Il m'arrivait souvent de consommer ainsi une douzaine de cigares en rêvant à ma patrie et aux êtres chéris que j'y avais laissés.

X

Mauvaise nouvelle. — Les Ambouêlas. — Piège à gibier. Les Moucasséquérès.

A l'époque que je rappelle, je me trouvais sur la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

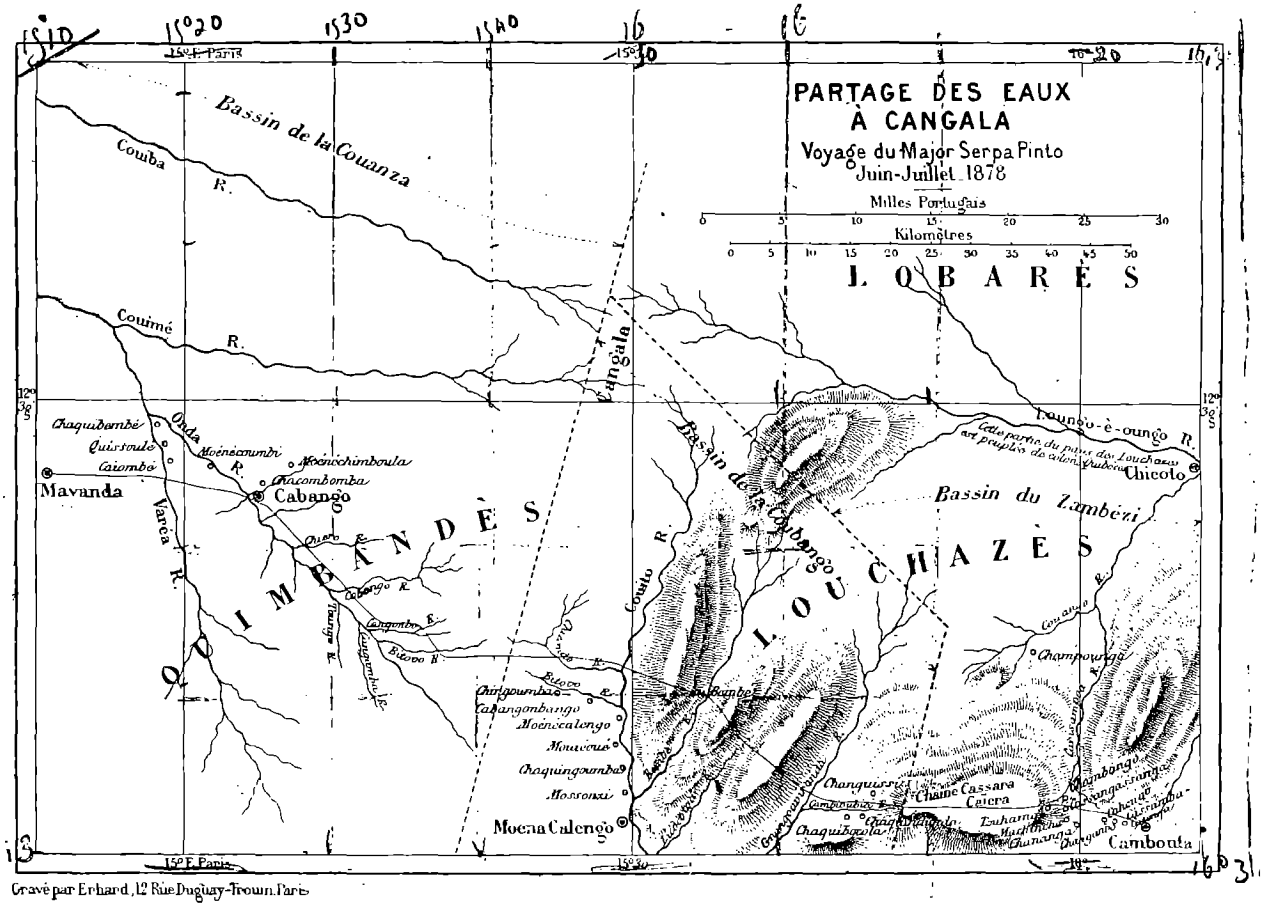
Couchibi, par 17° 60′ est de Paris et 14° 30′ sud de l'équateur, perdu, sans possibilité de recevoir aucune aide, sans savoir où chercher les ressources indispensables à la continuation de mon voyage.

Depuis le Bihé jusqu'à cet endroit, j'avais employé le peu de balles de cotonnades que je possédais; j'en avais sous les yeux les dernières pièces qui composaient toute ma provision de monnaie.

A peine mon campement était-il achevé, qu'un étranger vint me trouver, affirmant qu'il était du Bihé, et que depuis trois ans il avait été abandonné pour cause de maladie par une caravane. Comme plusieurs de mes porteurs le reconnurent, je l'enrôlai à mon service. Ainsi j'étais arrivé sur le chemin des caravanes du Bihé. Ayant résolu de m'arrêter là quelques jours, j'envoyai un petit cadeau au sova par un messager, chargé de lui faire part de mes projets.

Le Bihéno étranger m'apprit qu'on avait reçu des nouvelles d'une révolution dans le pays des Barozés. Le chef indigène Manouaouino avait été expulsé et remplacé par un autre, dont on ne connaissait rien ou que peu de chose. Une telle information était loin de me faire plaisir. En effet, j'avais entendu dire que, malgré sa férocité sanguinaire à l'égard de ses propres sujets, Manouaouino se montrait fort hospitalier envers les étrangers.

Les Ambouêlas parmi lesquels je faisais séjour étaient de race pure, tandis que ceux que j'avais vus



près de la Coubangui étaient fort mélangés de Louchazès.

Ceux qui habitent les bords de la Couchibi sont en hostilité fréquente avec les Ambouêlas occidentaux.

La race ambouêla occupe tout le pays qu'arrose la Couando supérieure; mais elle est rassemblée principalement dans la région où cette rivière reçoit ses affluents, nommés Queïmbo, Coubangui, Couchibi et Chicouloui.

Sur la Coubangui, les villages sont construits soit dans les îles dont la rivière est parsemée, soit sur des pilotis enfoncés dans l'eau courante. Les habitants de ces villages étant seuls à posséder des canots, ils reposent la nuit dans leurs demeures aquatiques, parfaitement sûrs de n'y pas être attaqués.

Le sova de Cahou-héo-oué, sans perdre de temps, m'envoya des provisions et une bonne quantité de maïs. Ce fut un vrai régal que ce plat de blé bouilli; je le saluai avec respect, en pensant que, du moins momentanément, le règne du massango avait pris fin.

Le jour suivant, de bon matin, je voulus aller faire un tour aux environs, mais la promenade y était difficile à cause de la nature épineuse du sous-bois. Cependant je réussis à aller à près de cinq kilomètres du camp. Là je rencontrai un énorme piège à gibier.

Il était formé par une haie haute, qui pouvait bien avoir de quinze cents à trois mille mètres d'étendue,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et qui enveloppait presque un espace circulaire. A chaque vingtaine de mètres, une entrée s'ouvrait dans la haie pour conduire dans des enclos plus étroits, soigneusement couverts par un ourivi ou un engin fort.

Une troupe d'hommes se rassemble et bat le bois tout à l'entour, effrayant par leurs cris les lièvres, les petites antilopes et d'autres animaux. Ceux-ci, faisant tous leurs efforts pour s'échapper, se lancent dans les enclos et sont pris dans l'ourivi.

J'ai reçu la visite du sova. C'était un homme un peu avancé en âge, doué d'une tournure sympathique et d'un profil assez hébreu. Son habillement était complet et consistait, outre une espèce d'uniforme, en un manteau de toile blanche avec un grand et beau mouchoir autour du col. Sa tête était couverte d'un bonnet rouge avec des lisières noires, et à sa main il tenait une concertina dont il tirait les sons les plus douloureux.

Le sova de Cahou-héo-oué.
Gravure tirée de l'édition anglaise.

Il me fit un nouveau cadeau de maïs, de manioc, de fèves et de poulets, que je lui rendis sous la forme d'un petit nombre de charges de poudre, le présent le plus estimé sur les bords de la Couchibi.

Le vieux chef se retira, plein de satisfaction et promettant de revenir sous peu.

En causant avec moi, il m'apprit que les souverains des Barozés avaient pris l'habitude de réclamer de lui un tribut qu'il avait toujours payé afin d'éviter la guerre. Il avait ainsi laissé établir une sorte de vasselage à ses dépens.

Dans l'après-midi, mes nègres firent prisonniers dans le bois deux Moucasséquérès.

Ces pauvres sauvages tremblaient de frayeur et certainement se considéraient comme perdus.

Ils savaient un peu l'idiome des Ambouêlas, ce qui nous permit de nous entendre par l'intermédiaire d'un interprète. Ils se figuraient qu'on allait les condamner à la mort ou, tout au moins, à un esclavage perpétuel.

J'ordonnai qu'on les laissât libres et qu'on leur rendît leurs armes; j'ajoutai qu'ils avaient toute facilité de retourner chez leurs compagnons, et je leur donnai quelques fils de verroteries pour leurs femmes.

C'est à peine s'ils en pouvaient croire leurs oreilles et prendre au sérieux ce que je faisais et ce que je disais. Je leur fis prendre ensuite quelque nourriture.

Les Moucasséquérès occupent, avec les Ambouêlas, le territoire qui va de la Coubango à la Couando; ceux-ci habitent sur la rivière et ceux-là dans les forêts. Ils ont ensemble fort peu de rapports, mais ils ne sont pas ennemis. Quand la faim les presse, les Moucasséquérès viennent trouver les Ambouêlas pour troquer de quoi manger contre de l'ivoire et de la cire.

Les Moucasséquérès doivent être regardés comme les vrais sauvages de l'Afrique tropicale du sud. Ils ne construisent aucune demeure ni rien qui y ressemble. Nés à l'ombre d'un arbre de la forêt, ils mourront volontiers de même. Ils ne s'inquiètent ni des pluies qui inondent la terre, ni du soleil qui la brûle, et ils supportent avec le même stoïcisme que les bêtes sauvages les rigoureuses alternatives des saisons.

A de certains points de vue, on dirait même qu'ils sont inférieurs aux fauves habitants de la jungle : le lion et le tigre se retirent au moins dans une caverne ou dans un repaire; les Moucasséquérès n'en ont point.

Ne cultivant pas la terre, ils n'ont aucun outil agricole. Leur alimentation ne se compose que de racines, de miel et d'animaux pris à la chasse; aussi chaque tribu est-elle toujours en quête de racines, de miel et de gibier.

Il leur arrive rarement de dormir dans l'endroit où ils étaient la veille. Leur arme unique est la flèche; mais ils en usent avec une adresse telle que l'animal qu'ils ont aperçu peut d'avance être considéré comme atteint. L'éléphant lui-même tombe souvent sous leurs coups.

Ces deux races de la contrée se ressemblent aussi peu au physique qu'au moral.

L'Ambouêla est un noir dont le type appartient à la race caucasique; le Moucasséquérè est un blanc qui a le type hideux de la race hottentote.

SERPA PINTO.

Traduit de l'anglais par J. BELIN-DE LAUNAY.

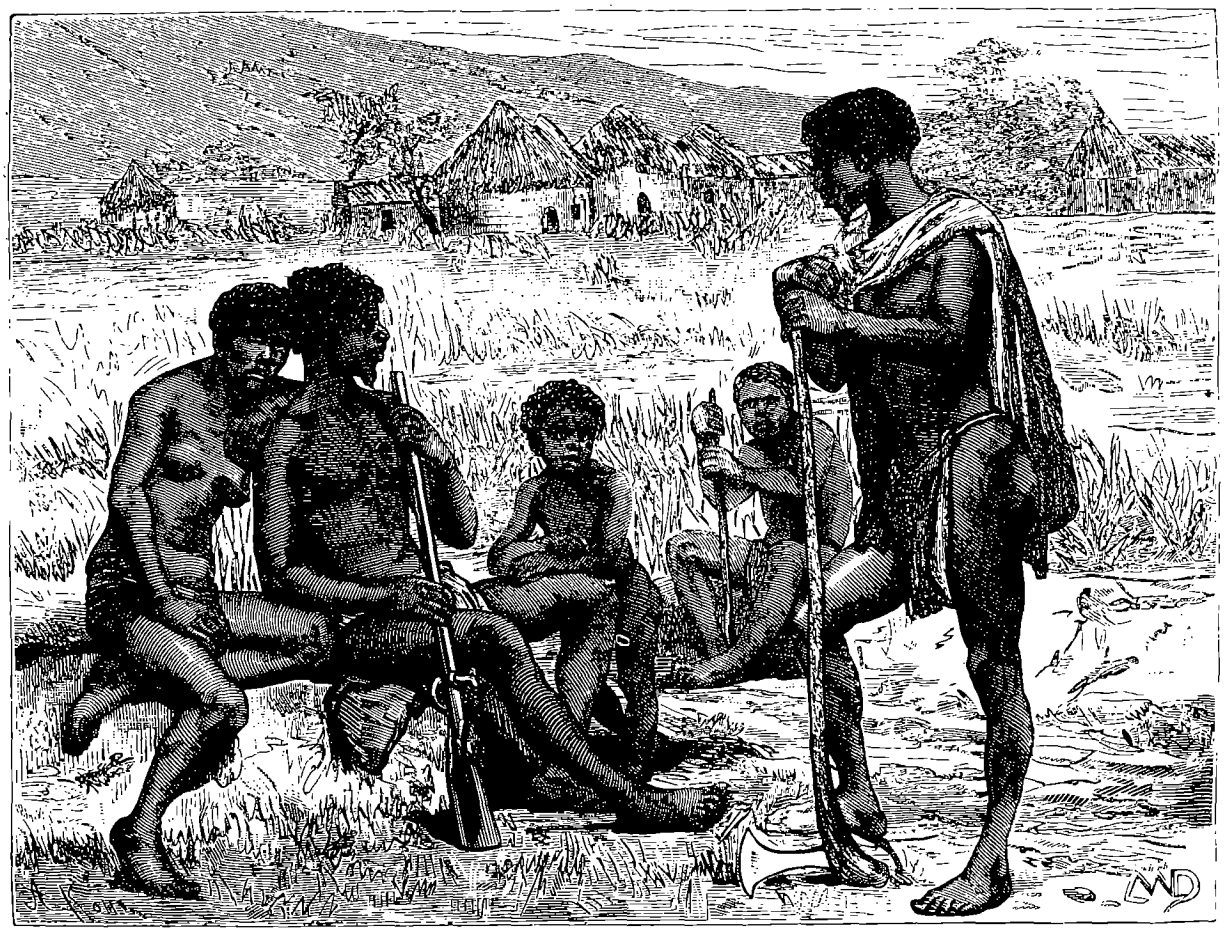
(*La suite à la prochaine livraison.*)

ERRATUM. On a omis de placer sous la gravure de la page 246 la légende suivante :

Plan du village de Belmonté dans le Bihé.

1. Entrée du village. — 2. Entrée de la maison de Silva Porto. — 3. La maison. — 4. *Patio* ou cour intérieure. — 5. Cuisine et office. — 6, 6. Logements des serviteurs. — 7. Grand magasin. — Les carrés indiquent les cases des nègres. Dans l'enclos, une croix marque le cimetière. Au-dessous de la cuisine sont deux jardins. Les arbres, vaguement esquissés, sont des orangers. La palissade de la propriété est bordée de rosiers toujours fleuris. Les arbres plantés autour des cabanes et de l'enclos sont des sycomores.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Chasseur et femme ambouêlas (voy. p. 294-295). — Composition de D. Maillart, d'après les gravures de l'édition anglaise.

COMMENT J'AI TRAVERSÉ L'AFRIQUE,

DE L'OCÉAN ATLANTIQUE A L'OCÉAN INDIEN,

PAR LE MAJOR SERPA PINTO[1].

1877-1878. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS

XI

Opoudo et Capéo. — Abondance. — Bienveillance des naturels. — Peuples et coutumes. — Un gué de la Couchibi. — La rivière Chicouloui. — Gibier. — Bêtes fauves. — La rivière Chalongo. — Jour de terreur. — Les sources de la Ninda. — Tombe de Louis Albino. — Plaine de la Gnengo. — Fatigue et famine. — Le Zambési.

Le soir, l'état vermeil de l'atmosphère où se reflétaient les nombreux feux de mon escorte et le son des voix enjouées donnaient à notre camp un air de fête : mes gens cabriolaient comme des fous au son de la musique barbare des Ambouêlas. Plusieurs filles dansaient avec eux; leurs mouvements étaient accompagnés du tintement des anneaux qu'elles portaient aux bras et aux poignets.

Le type de beaucoup de ces Africaines me frappa comme étant purement européen. Quelques-unes d'entre elles auraient pu rendre jalouses bien de nos dames d'Europe, qu'elles égalaient en beauté et même en grâce.

Il paraît que la coutume de ces Ambouêlas, quand

1. Suite. — Voy. pages 193, 209, 225, 241, 257 et 273.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

une caravane arrive dans leur pays, est d'accourir au campement pour chanter et danser; puis, la nuit s'avançant, les hommes se retirent en laissant leurs compagnes derrière eux. Le lendemain, les visiteuses s'en vont dans leurs villages, d'où généralement elles reviennent apporter des cadeaux.

D'après cet étrange usage, le vieux sova Moéné Cahou-héo-oué m'envoya ses deux filles Opoudo et Capéo.

Opoudo pouvait avoir vingt ans et Capéo seize. L'aînée était assez laide et de façons merveilleusement hautaines; l'autre était une charmante petite créature d'un air souriant des plus agréables.

Capéo ne parlait que le dialecte des Ganguèlas, que je n'entendais point, mais Opoudo s'exprimait couramment dans celui des Hamboundos.

Elles entrèrent dans ma hutte et je les reçus cordialement, mais avec une réserve qui offensa leur amour-propre.

« Pourquoi nous méprisez-vous? me demanda vivement Opoudo d'un ton impérieux. Il ne sera pas dit que les filles du chef des Ambouêlas ont été mises par un homme blanc hors de sa tente. »

Je me trouvai si stupéfait que je ne pus pas répondre un mot.

Les deux filles s'étaient assises sur mes peaux de léopard tandis que je me tenais debout. Le grand feu qui nous séparait jetait dans l'intérieur de la hutte sa lueur rougeâtre un peu adoucie par la verdure du feuillage qui bordait les parois. Sous l'éclat de la flamme, Capéo m'apparaissait comme une gracieuse statue.

Au dehors, les sons étranges de la musique barbare avaient cessé; les voix s'abaissaient, le silence remplaçait par degrés les bruits de la soirée.

« Notre volonté est de rester ici, reprit fièrement la princesse ambouèla; laissez-moi vous dire, homme blanc, que, si vous êtes un des chefs du roi blanc, je suis, moi, la fille d'un sova. »

Je m'efforçai de m'armer d'une dureté de physionomie et de manières tout à fait opposée à mon naturel; mais on doit concevoir que j'éprouvais un réel embarras.

Soudain, la peau qui servait de porte à ma hutte fut levée et quelqu'un entra. C'était la petite servante Mariana. Elle s'approcha du feu, le releva et y ajouta du bois; puis, se tournant vers les filles ambouèlas, elle battit des mains à plusieurs reprises, ce qui est la façon de saluer poliment, usitée dans le pays; ensuite, ayant prononcé les mots *cô-qué-tou*, *cô-qué-tou*, elle ajouta : « L'homme blanc désire être seul. Venez, ma hutte est voisine de celle-ci et vous y serez les bienvenues. »

Les filles du sova Cahou-héo-oué se levèrent de suite et sortirent avec Mariana.

Le lendemain, suivant l'usage local, elles revinrent pour me faire leurs cadeaux. Je leur donnai, pour ma part, quelques verroteries.

La petite Mariana.
Dessin de D. Maillart, d'après un portrait de l'édition anglaise.

Peu après, leur père me faisait annoncer qu'il m'attendrait dans l'après-midi et qu'il m'enverrait un bateau pour m'amener chez lui.

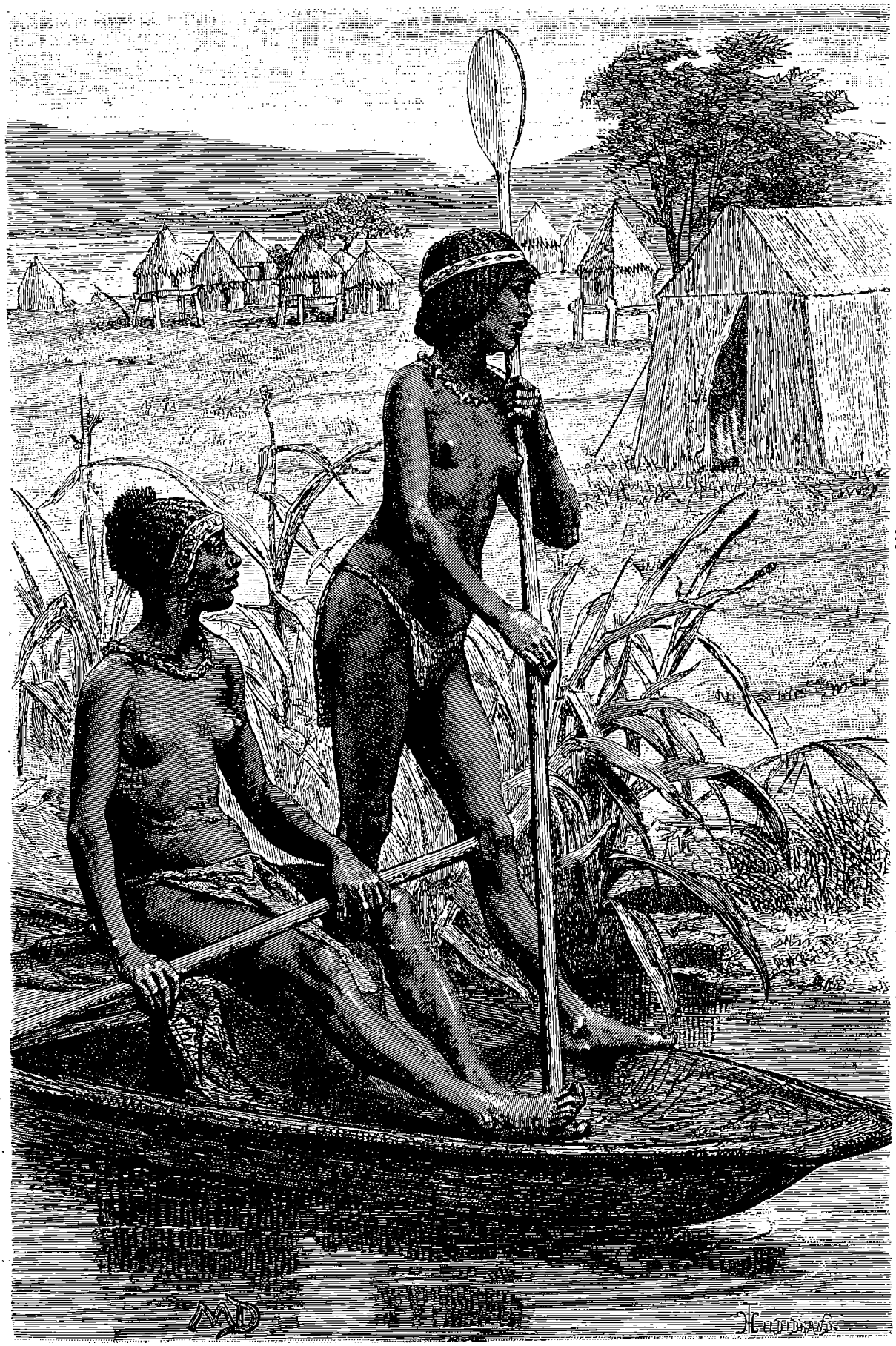
De nouveaux visiteurs fort peu désirés s'étaient introduits dans notre camp : des cobras, que les nègres déclaraient venimeux, et des scorpions noirs, longs de dix à onze centimètres. Un ou deux des hommes furent piqués par ces reptiles dégoûtants; mais le poison n'eut d'autre effet que de les faire beaucoup souffrir aux endroits blessés, qui s'enflèrent momentanément.

Le peuple ambouèla est le premier que j'aie rencontré dont les plantations ne soient pas cachées dans la forêt. Les champs de culture sont en rase campagne, sur les bords de la rivière. C'est peut-être cette coutume qui a valu aux Ambouêlas la réputation de bons agriculteurs.

Les inondations accidentelles couvrent la terre d'un dépôt très riche qui sert aux champs d'engrais naturel. On n'y pratique pas d'irrigation à proprement parler, ce que je n'ai d'ailleurs vu faire par aucune tribu en Afrique; cependant j'ai remarqué qu'on avait la précaution de drainer les terrains en y faisant des tranchées profondes le long des cultures.

Mes occupations m'avaient absorbé tout le jour, au point que, le soir seulement, je me rappelai que le sova m'avait averti qu'un bateau m'attendrait pour me porter à son village.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Opoudo et Capéo. — Composition de D. Maillart, d'apres le texte et les gravures de l'édition anglaise

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

En arrivant à la berge, je fus un peu inquiet de voir que le frêle esquif était monté seulement par les deux filles du chef, Opoudo et Capéo!

Cependant, j'entrai dans le canot, m'y assis et donnai le signal du départ. L'habileté des deux jeunes femmes me rassura promptement : elles eurent bientôt fait de sortir de la petite crique ou du canal qui conduisait à la rivière.

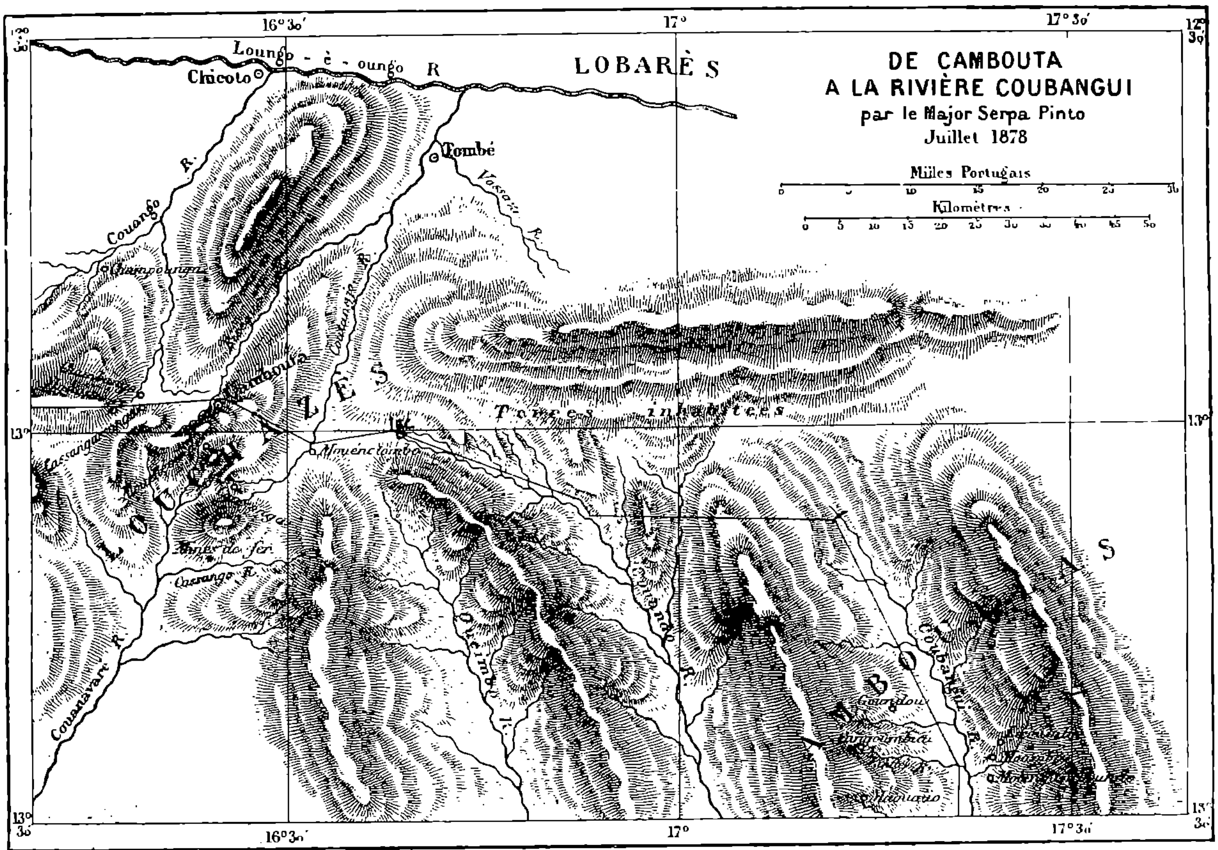
Le soleil s'abaissait rapidement vers l'horizon. Le canot glissait dans les espaces laissés libres par l'opulente végétation aquatique qui prodiguait à la surface des eaux ses trésors de fleurs. Les bouquets de victoria-regia et une foule de nénuphars d'espèces différentes formaient des épaisseurs qui de temps en temps nous retenaient comme dans un filet. Une fois même, nous fûmes si emprisonnés que je m'attendis à chavirer et que je vis, en imagination, ces brunes naïades et moi, au milieu des eaux, luttant contre les crocodiles.

Ce malheur nous fut épargné; une adroite manœuvre des pagaies nous délivra, et Opoudo se mit à parler.

« Il est trop tard aujourd'hui, me dit-elle, pour aller chez mon père; vous vous êtes fait attendre longtemps. »

Peu après, nous abordions à un endroit convenable. Elles m'accompagnèrent jusqu'au camp.

La nuit tomba. Je retrouvai bientôt dans ma hutte



Gravé par Erhard, 12, r. Duguay-Trouin, Paris.

les filles du sova, causant de choses et d'autres, tandis qu'au dehors retentissaient le tambour des fêtes et tous les bruits de la gaieté et des danses. Quand ils eurent cessé, les deux sœurs s'étendirent à l'entrée de la hutte le long d'un feu qui jetait de vives lueurs. Je voulus leur faire reprendre leurs quartiers dans la hutte de la petite Mariana. Opoudo s'y refusa tout net. Elle était une biche de la forêt, disait-elle, et s'inquiétait peu de l'endroit où elle reposait.

Durant cette journée, Aogousto avait battu le bois en quête de gibier. Il y avait trouvé une troupe de petits singes, les premiers que nous eussions rencontrés depuis l'Océan.

Le lendemain matin, je fis ma visite au sova; mais, pour éviter tout accident, je mis à l'eau mon bateau de caoutchouc et le montai pour me rendre au village.

Une hutte est réservée à l'usage personnel du sova; quatre sont assignées à ses quatre femmes; le reste sert de greniers.

Je remarquai, près de l'habitation du chef, une espèce de trophée rustique, composé de crânes et de cornes d'animaux ainsi que d'autres dépouilles de chasse.

Le sova, ayant à ses côtés ses deux favorites, me fit une réception très gracieuse.

A peine étais-je assis, que mon interprète et l'une

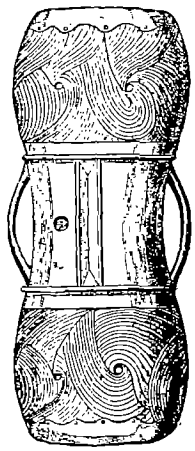
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des favorites se mirent à frapper vigoureusement les paumes de leurs mains l'une contre l'autre; après quoi, ramassant un peu de terre, ils s'en frottèrent la poitrine, en répétant à plusieurs reprises avec rapidité les mots *bamba* et *calounga;* puis ils finirent par se battre encore les mains, mais avec moins de force qu'auparavant. Tel fut le cérémonial d'introduction.

Le chef m'exprima le désir de voir mon bateau et même il s'en servit pour faire une petite promenade sur l'eau.

La manière dont flottait ce canot portatif lui causa un étonnement sans bornes; il me supplia plusieurs fois de n'en pas vendre de pareils aux Ambouêlas de la Coubangui; autrement, disait-il, lui et son peuple seraient perdus.

Je le calmai à cet égard, en lui assurant que les blancs ne désiraient pas la guerre entre les noirs et se garderaient bien de leur en fournir les moyens.



Tambour des fêtes des Ambouêlas. — Gravure de l'édition anglaise.

En rentrant dans son île, le chef envoya chercher une calebasse de *bingoundo,* une coupe d'étain et un pot de marmelade de Lisbonne, qu'un commerçant du Bihé lui avait laissé en passant.

Après avoir rempli la coupe, le chef versa sur le sol quelques gouttes de la liqueur écumeuse, les recouvrit avec de la terre humide, et avala sans reprendre haleine tout le contenu.

Mon interprète lui ayant appris que je ne buvais que de l'eau, le sova tendit à la ronde la calebasse à ses favorites; elles eurent bientôt fait disparaître le reste du liquide.

A midi, je pris congé et retournai au camp.

La fin de la journée se passa à causer avec un petit chef, frère du sova; il avait l'intention de se rendre au Zambési par la Couchibi et la Couando. Il m'eut l'air d'un garçon fort intelligent. Il parlait le portugais assez couramment, ayant appris notre langue lorsqu'il était soldat à Loanda. Du temps où l'horrible trafic florissait, il avait été conduit dans cette ville comme esclave. C'était un grand chasseur qui, durant ses expéditions, avait fréquemment parcouru les bords de la Couando jusqu'à Linianti. Il m'affirma que la Couando était complètement navigable sans rapides, mais, de temps à autre, étendue sur un lit si large qu'elle avait peu de profondeur. Partant, la végétation aquatique y poussait avec surabondance et y acquérait une force telle que, souvent, elle barrait le passage aux bateaux.

Le frère du sova.
Gravure tirée de l'édition anglaise.

De plus il m'assura, et j'eus par la suite occasion de vérifier qu'il avait eu raison, que la Couando porte ce nom jusqu'à Linianti; ensuite on l'appelle tour à tour Couando ou Linianti; mais, nulle part, on ne la nomme Chobé ou Tchobé, ainsi que les cartes l'indiquent.

La race ambouêla a sur la Couando le même mode d'existence que sur la Couchibi, et elle établit toujours ses villages dans les îles de la rivière.

Les coiffures déraisonnables, qui n'existent pas chez les Quimbandès, se retrouvent sur la Couchibi. De même, les caouris y reprennent toute leur valeur, non pour l'ornementation de la tête, mais pour celle des ceintures qui en sont toutes parsemées.

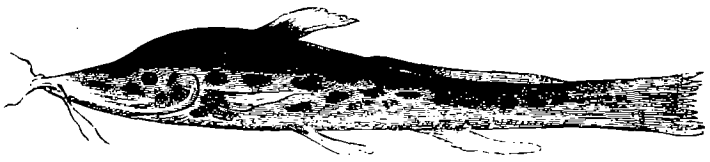
On me montra une invention qui me parut curieuse. Sur deux grosses fourches, s'élevant du sol à environ un mètre, était couchée une sorte de massue, longue d'un mètre à peu près et ayant vingt ou vingt-cinq centimètres de diamètre. Enveloppée de paille, elle avait tout à fait l'air d'un gros rouleau. Cet appareil était l'œuvre d'un homme à médecine fort renommé, qui l'avait doué des vertus les plus extraordinaires.

Mes rapports avec les indigènes continuèrent d'être d'une agréable cordialité. Les filles du sova ne se lassaient point de me témoigner une grande amitié et m'apportaient des cadeaux. De fait, ma nourriture et celle des négrillons attachés à mon service étaient entièrement fournies par elles. Elles me furent aussi très utiles pour me procurer les porteurs et les denrées indispensables à la traversée d'un vaste désert, où il serait absolument impossible de me ravitailler.

Cependant mes ressources pécuniaires étaient presque épuisées. Il ne me restait plus que la poudre de mes cartouches, un peu de perles et un peu de cuivre pour faire des anneaux. Deux de mes porteurs avaient la charge du présent que j'avais destiné au souverain des Barozés; il se composait surtout d'un petit orgue orné de deux poupées automatiques qui dansaient au son de la musique. Cet instrument était une source inépuisable d'amusement pour les indigènes. Aogousto

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sut en tirer du profit; il exhibait les petits danseurs et se faisait donner des œufs en payement par les spectateurs. Je m'amusais à le voir éprouver ses œufs en les plongeant dans l'eau avant de les accepter; il est vrai que, grâce à la popularité dont jouissait ce spectacle, il était arrivé plus d'une fois que d'avides amateurs s'étaient efforcés de faire accepter par Aogousto des œufs furtivement enlevés de la poule qui les couvait.

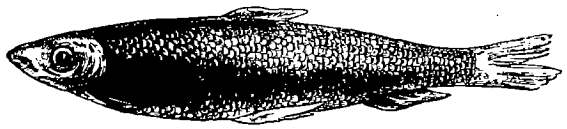


Chinguêné. Un quart de la grandeur naturelle, peau douce sans écailles, le dos brun avec des places plus foncées, forme triangulaire où le sommet est le dos, trois nageoires au ventre, deux sous-dorsales et deux dorsales, sur la bouche deux barbillons, deux à la mâchoire inférieure. Ce poisson fait partie d'une famille très commune en Afrique et qui compte des espèces nombreuses. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Moéné Cahou-héoué, sans doute grâce à la recommandation de ses filles, résolvait toutes les difficultés qui s'élevaient et m'aidait activement dans mes préparatifs de départ.

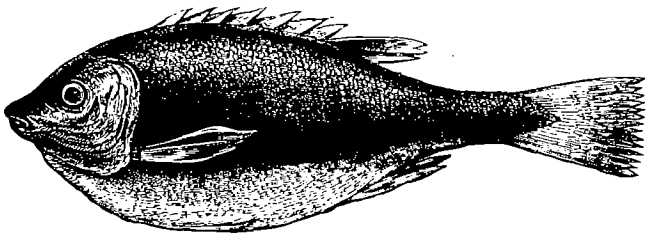
Quant aux deux pauvrettes, elles s'étaient décidées à m'accompagner en personne jusqu'aux limites du territoire de leur père, et ce fut Opoudo qui prit elle-même le commandement de mon escorte.

J'ajouterai ici quelques détails sur les Ambouêlas, qui s'étaient montrés si notablement hospitaliers à mon égard, et sur le pays qu'ils habitent. Leur langue est celle des Ganguêlas, qu'on commence à entendre à l'est de la Couqueïma. Ainsi que le hamboundo, dont il est un dialecte, le ganguèla est d'une pauvreté excessive.



Lincoumba. Grandeur naturelle, écailles larges et dures couleur gris noirâtre, ventre blanc argenté, cinq nageoires ventrales, une lombaire, toutes molles. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

De tous les peuples que j'avais visités jusqu'à eux, les Ambouêlas étaient les plus grands et les plus habiles agriculteurs. Leur sol, du reste, paye vraiment avec une prodigalité merveilleuse leur travail. Fèves, citrouilles, patates douces, arachides, ricin et cotonnier, ces plantes sont cultivées au milieu de champs de maïs d'une qualité excellente. Le manioc est également une culture du pays.



Gnêlé ou chipoulo. Grandeur naturelle, écailles dures et petites, dos gris rougeâtre, ventre blanc rougeâtre, trois nageoires ventrales, deux sous-ventrales (pectorales), une lombaire (dorsale) courant tout le long du dos et épineuse. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Les Ambouêlas n'ont point d'autre animal domestique que la volaille. Constamment troublés par la crainte des incursions de leurs voisins, ils mènent une vie qui les empêche d'élever du bétail gros ou petit; par suite ils laissent à l'abandon de vastes terrains, couverts d'admirables pâturages, qui suffiraient aisément à la nourriture de bêtes à cornes ou à laine en quantités immenses. Le gros bétail disparaît à la sortie du pays des Quimbandès. Chez les Louchazès, on peut, de temps en temps, rencontrer quelques chèvres et quelques porcs, tandis que ceux-ci abondent chez les Bihénos, et du Bihé à l'Atlantique. On a peur de paraître riche en bétail et, partant, de devenir l'objet des attaques et des pilleries.

Le chien ne dément pas son caractère sociable parmi les nègres; c'est un gardien vigilant qu'on trouve dans toutes les tribus de la race ganguèla. Cette partie de l'Afrique ne possède, il est vrai, qu'une variété des barbets et quelques caniches dégénérés. Les Quimbandès et les Bihénos montrent peu d'estime pour le chien vivant; ce n'est à leurs yeux qu'une viande de boucherie.

Les Ambouêlas sont d'assez bons chasseurs, et leur habileté à la pêche est remarquable : il est vrai qu'ils passent leur vie sur une rivière dont la faune aquatique est des plus variées.

La Couchibi est, de toutes les rivières que j'ai traversées, la plus riche en poissons. Les naturels m'en ont, durant mon séjour, fourni dix-huit variétés, et, d'après eux, la collection était loin d'être complète. J'énumère ici ceux que j'ai pu voir et examiner, avec les noms que leur ont donnés les indigènes.

Petits poissons, d'une longueur inférieure à vingt centimètres : 1° Moussozi, 2° Mango, 3° Chinguêné, 4° Chibembé, 5° Limboumbo, poissons sans écailles; 6° Dipa, 7° Chitoungoulo, 8° Lincoumba, 9° Gnêlé ou Chipoulo, 10° Lingoumveno, poissons à écailles.

Grands poissons, de vingt à cinquante centimètres : 11° Cho, poisson sans écailles; 12° Moucounga, 13° Oundo, 14° Chinganja, 15° Nassi, 16° Boula, 17° Ganzi, 18° Boeï-io, poissons à écailles.

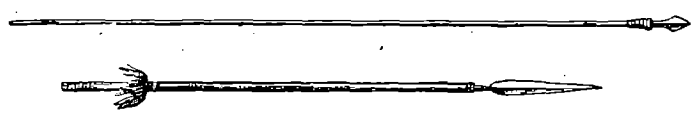
Six grands mammifères habitent la Couchibi : 1° Hippopotame, 2° Quichôbo ou Bouzi (antilope), 3° Gnoundo (loutre commune), 4° Libaon (loutre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

grande, tachetée de blanc), 5° Chitoto (loutre petite, tout à fait noire), 6° Dima (herbivore), ayant à peu près la taille d'une petite chèvre sans cornes, et vivant dans les mêmes conditions que le quichôbo.

Cette rivière contient aussi un grand nombre de reptiles ; mais les crocodiles sont petits et n'ont pas un naturel très vorace ; les cobras ne sont pas tous venimeux.

Les batraciens y ont beaucoup de variétés ; mais les Ambouêlas ne les distinguent pas et leur donnent à tous, en général, le nom de *manjounda*. Les sangsues se multiplient par myriades dans les canaux et les mares, partout où l'eau est stagnante.

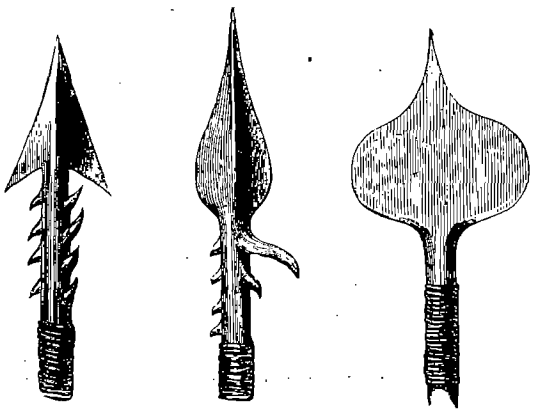


Assagaies des Ambouêlas. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Je m'étais bien approvisionné de maïs et j'avais réuni assez d'hommes pour les porter, sous les ordres des filles du sova. Le 4 août, je partis, après des adieux affectueux, et je continuai à descendre le long de la Couchibi, sur sa rive droite.

Deux heures après avoir quitté Cahou-héo-oué, les guides me signalèrent un gué où l'on pourrait en sûreté traverser la rivière. Ils passèrent eux-mêmes pour me montrer la route, et je remarquai qu'un homme de taille moyenne pouvait marcher pendant une vingtaine de mètres en ayant de l'eau jusqu'à la poitrine.

A cet endroit, la rivière était large de soixante-huit à quatre-vingts mètres. Je me déshabillai pour faire la reconnaissance du gué. C'était une barre étroite, longée de chaque côté par une profondeur de trois mètres à trois mètres soixante-cinq, et ayant un fond de sable très dur. Au-dessus du gué, le courant était au moins de soixante mètres à la minute. Évidemment, une caravane chargée ne pouvait traverser sans difficultés.



Têtes de flèches des Ambouêlas. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

J'ordonnai de commencer le passage ; il dura bien deux heures. Tout ce temps, je restai dans l'eau, ainsi que Vérissimo et Aogousto, les deux seuls de la bande qui sussent nager, nous tenant prêts à assister ceux des hommes qui perdraient pied.

Cette opération nous avait beaucoup fatigués ; aussi je pris le parti de camper peu après avoir passé la rivière, en arrivant au village de Lienzi.

Les naturels accoururent bientôt en foule dans notre camp, apportant ou des présents ou des denrées à vendre ou à échanger. Jamais encore, en Afrique, je n'avais vu une quantité de volailles pareille à celle que nous offrirent ce jour-là les Ambouêlas. Il n'y eut pas un porteur, pas même un négrillon, qui ne fût en mesure de manger son poulet rôti.

La modération et le bon naturel de ces indigènes me frappèrent vivement ; c'était vraiment remarquable chez des Africains. Tous ces hommes étaient armés d'arcs et de flèches ; quelques-uns portaient des assagaies.

Ceux des Ambouêlas qui se servent d'armes à feu tiennent en grande estime les *lazarinas* qu'on fabrique à présent en Belgique. Autour du canon de chaque fusil ils attachent une bande de la peau de la bête frappée à la chasse ; cette précaution permet à tout le monde, par une simple inspection de l'arme, de compter le nombre des victimes abattues. Mais elle n'a guère d'autre résultat que de gâter l'apparence du fusil et de le rendre moins utile en annulant le point de mire ; il est vrai que, ne se risquant à tirer qu'à une dizaine de pas, les Ambouêlas réussissent quelquefois à jeter bas leur gibier. Le chasseur le plus heureux n'avait pas plus de dix bandes de peau à son canon de fusil. Sans les pièges qu'ils tendent dans les bois, ces pauvres gens n'auraient pas beaucoup de peaux de bêtes pour se vêtir un peu.

Parmi ceux qui se présentèrent au camp, je trouvai un Ambouêla doué des manières les plus attrayantes. Il employa tous les moyens de persuasion pour me convaincre que je ferais une excellente affaire en échangeant contre une charge de poudre le beau coq qu'il tenait sous son bras. La grâce qu'il mit à me séduire m'amusa beaucoup, et je finis par lui dire que j'accepterais l'échange s'il réussissait, à cinquante pas de distance, à tuer l'animal d'un coup de flèche. L'engagement accepté, je me mis à mesurer la distance. Le coq fut mis à la place désignée, et l'homme tira huit flèches dont chacune passa fort loin du but. Un groupe de spectateurs se piqua au jeu ; enfin une nuée de flèches fut lancée dans la direction du pauvre coq ; mais, bien que la distance eût été diminuée jusqu'à quarante pas, le meilleur coup frappa encore à cinquante centimètres du but. Alors j'engageai mes Bihénos à tirer, promettant que le coq appartiendrait à quiconque le tuerait. Les meilleurs tireurs d'entre eux se présentèrent. Celui qui approcha le plus fut Jamba, un nègre de Silva Porto, dont la flèche s'en-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fonça à six millimètres de l'oiseau. Pourtant le pauvre animal, qui se voyait en péril, aurait pu se débattre et crier quelque temps encore si je n'avais pas terminé sa vie en lui envoyant une balle de ma carabine Winchester.

Dans le bois, nous rencontrâmes un fort grand nombre d'araignées blanches ayant des corps aussi gros que le haut d'un pouce. Elles mordent âprement et causent un mal violent, mais momentané.

Un nombre considérable de femmes se présentèrent au camp. Elles portaient aux poignets de nombreux anneaux de fer qui étaient d'une forme quadrangulaire et avaient les deux bords extérieurs dentelés avec une épaisseur d'environ trois millimètres. En dansant (ces femmes aiment passionnément la danse), elles faisaient sonner leurs anneaux d'une façon assez musicale.

Pour se complimenter mutuellement, elles frappent à coups réitérés leurs poitrines nues.

Chez tous les Ganguèlas la personne désireuse de parler à un sova ou à un sovèta ne s'adresse pas à lui directement, mais à un des nègres qui se tiennent debout aux côtés du chef. L'intermédiaire répète à un second l'observation ou la demande, et celui-ci la transmet au sova. La réponse fait retour de la même manière. On m'expliqua ce procédé en me disant que la personne qui a parlé la première trouve l'occasion, en entendant ses paroles deux fois répétées,

Passage à gué de la Couchibi. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

de corriger l'interprétation de sa pensée si elle lui paraît erronée, et qu'il en est de même pour celle qui fait la réponse. Quant à moi, je crois que les sovas ont établi une telle coutume afin de se donner, durant la triple répétition d'une phrase, le temps de préparer la réponse qui leur convient.

Je fis une tournée de chasse aux environs de Lienzi, en descendant la Couchibi jusqu'à son confluent dans la Couando. A ce confluent, j'ai vu deux grands villages d'Ambouèlas, Lignonzi et Maramo; entre eux et Lienzi, il y en a un autre appelé Chimbambo.

Le village de Catiba, gouverné par un noir de Cahou-héo-oué, sujet du sova de la Couchibi, est au confluent de la rivière Queïmbo.

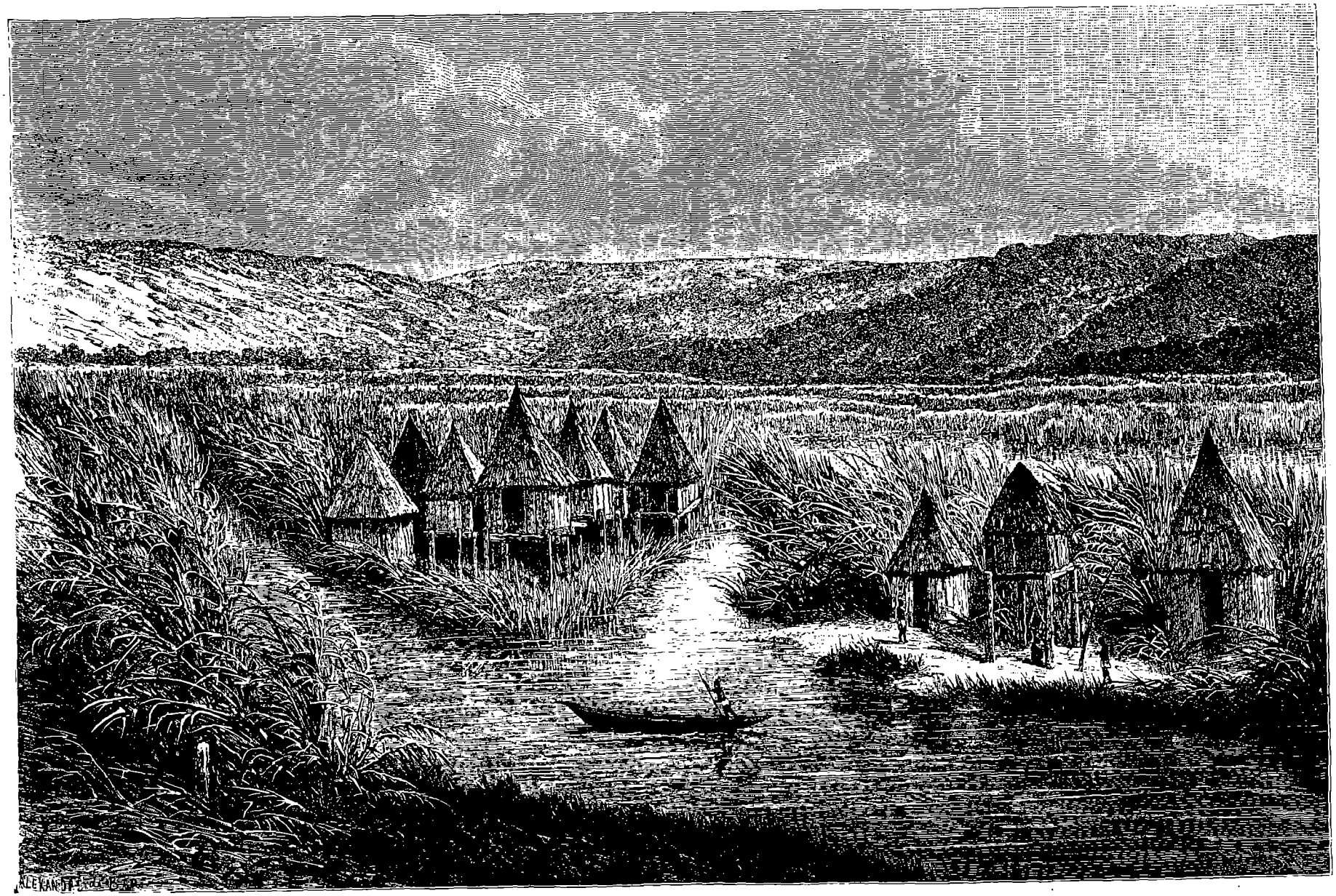
Le sovèta de Lienzi, accompagné d'un Moucassé-quérè, son hôte, vint me faire une visite. J'eus le plaisir d'enrôler ce dernier pour me guider jusqu'aux sources de la Ninda que je désirais voir.

Une étape pénible de six heures à travers les enchevêtrements de la forêt, où nous ne trouvâmes pas une goutte d'eau, nous mena, moitié morts de soif, sur la rive droite de la Chicouloui.

Toute la nuit, les lions et les léopards assemblés autour du campement poussèrent sans relâche leurs épouvantables clameurs.

Le lendemain, au point du jour, je traversai l'eau à un endroit où jadis un pont avait été jeté sur le courant, sans doute par une caravane de Bihénos. Je le reconstruisis et le passage eut lieu assez aisément; mais nous trouvâmes moins facile d'arriver à la forêt,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Village de Canou-héo-oué (voy. p. 289-293). — Dessin de A. de Bar, d'après une gravure de l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

parce que, dans les marais de la plaine, on enfonçait de temps en temps jusqu'au-dessus de la ceinture. Plus d'une fois, mon négrillon Pépéca y disparut, à la tête près, et nous eûmes bien de la peine à l'en retirer.

Quand la traversée fut achevée, j'aperçus, à près de six cents mètres en aval, une horde considérable de songués. Je réussis à leur dérober une marche rapide dans le sous-bois et à en tuer trois.

Cora, ma chèvre favorite, ne m'avait pas quitté d'un pas, et, depuis qu'elle avait entendu le rugissement des lions, n'avait pas cessé d'être dans un état d'excitation nerveuse.

Mes nègres nous approvisionnèrent d'un bon nombre d'oiseaux, parmi lesquels je remarquai une variété de caille et un vanneau blanc à jambes blanches.

Vers une heure de l'après-midi, j'allai pêcher, et, grâce à un très grand filet, je pris beaucoup de poissons, assez semblables aux mulets des rivières du Portugal. Ce filet, que les pêcheurs du Douro ont nommé *barbal*, était un cadeau de mon père ; il fut plusieurs fois notre unique ressource contre les angoisses de la faim.

Un de mes noirs étant tombé sérieusement malade, je me décidai à demeurer là une couple de journées. Ce projet me gênait pourtant à l'excès ; mon escorte d'Ambouêlas était effectivement si nombreuse que les provisions apportées de la Couchibi disparaissaient très vite ; or j'apercevais devant moi une énorme région à traverser avant d'arriver au Zambési, et je n'avais d'autre espérance de me ravitailler que la chasse, ressource presque toujours des plus incertaines en Afrique.

Le 9 août, je fus en mesure de continuer mon voyage. Une étape de trois heures nous fit atteindre un ruisseau qui tombe dans la Chicouloui près de son confluent. On l'appelle Chalongo ; c'est vraisemblablement le même que le Longo de nos cartes, où les dessinateurs, par suite d'informations erronées, en ont fait un affluent du Zambési.

En traversant un étang voisin, nous vîmes des vautours tournoyer, puis descendre à un endroit qui pouvait être à quatre cents mètres de nous. La curiosité me prit d'aller voir quel pouvait être l'objet qui attirait ces rapaces dégoûtants. J'en trouvai une véritable troupe tourbillonnant au-dessus d'une grande charogne, entourée d'hyènes. Je ne pus pas arriver à portée d'un coup de fusil avant leur fuite. Le cadavre était celui d'un énorme malanca (*Hippotragus equinus*) qu'un lion avait tué.

Les griffes du lion avaient déchiré par bandes la peau de cette antilope superbe, et, ce qui me semblait aussi étonnant qu'inexplicable, les sabots de la bête étaient rongés complètement. Les rapaces lui avaient arraché les yeux de leurs orbites.

Mes Quimboundos m'avaient suivi. Ils n'eurent pas plutôt vu le malanca qu'ils se jetèrent dessus, se disputant l'un l'autre les morceaux tenant à cette carcasse toute déchiquetée déjà par les carnassiers de la terre et des airs. Ce spectacle me sembla plus horrible encore que celui que m'avaient donné quelques minutes auparavant les bêtes féroces.

J'avais posé mon camp à la source d'un petit ruisseau appelé Comboulé, et qui n'a guère qu'un cours de seize cents mètres, dirigé à l'ouest ; il tombe dans la Chicouloui. Ses eaux ne feraient pas tourner un moulin.

C'est là que je réussis à persuader aux filles du sova de retourner au toit paternel. Après m'avoir fait des adieux affectueux, elles s'éloignèrent.

Ces jeunes filles fidèles m'avaient donné le seul exemple que j'eusse rencontré en Afrique d'indigènes capables d'une amitié véritable.

Après leur départ, mon guide moucasséquérè vint me parler ainsi : « J'ai passé ma vie sur la route que vous allez suivre d'ici au Liambaï, aussi je connais bien ce pays. Tenez toujours prête à la main votre meilleure carabine ; soyez toujours sur le qui-vive en traversant la jungle, car vous y serez souvent entouré de bêtes féroces. Surtout méfiez-vous des buffles de la Ninda. Vous rencontrerez bien des tombes, dont quelques-unes même recouvrent des blancs, où sont couchées les victimes de leur fureur. Je suis votre ami, car vous ne m'avez jamais fait de mal ; au contraire, vous m'avez donné de la poudre et des perles : c'est pourquoi je vous mets sur vos gardes. »

Le lendemain, nous pénétrions dans une forêt épineuse très étendue, où il nous fallut nous tailler un chemin. Nous y fîmes cinq heures de la marche la plus difficile et la plus douloureuse, laissant une grande partie de nos vêtements aux épines. Nous campâmes à la source de la Ninda. Une demi-heure plus tard j'aurais eu l'air, partout, si ce n'est aux yeux des indigènes, d'un individu bien ridicule, m'étant collé des emplâtres de taffetas d'Angleterre sur tous les endroits où les épines avaient arraché des morceaux de ma chair.

J'avais donc fini par atteindre l'endroit où prend naissance cette Ninda qu'a rendue fameuse la férocité des êtres qui vivent sur ses bords. Ses lions n'avaient pas encore eu l'occasion de me dévorer ; mais je me disais que, s'ils le désiraient, ils feraient bien de se hâter, car ils risquaient autrement de ne plus trouver de ma personne que les misérables restes qu'en auraient laissés les milliers d'insectes dont j'étais la proie.

Dans la soirée, des nuées de moucherons, si petits qu'on ne pouvait pas les mesurer, s'abattirent sur le camp. Tourbillonnant dans leur danse insensée, ils s'introduisaient dans les narines, la bouche, les oreilles et les yeux, et finissaient par nous affoler à force de souffrances et d'irritation.

Nous avions entouré le camp de fortes palissades. Tant qu'il fit noir, les lions rugirent à l'entour ; vers l'aurore, un chœur d'hyènes se joignit à eux, et renforcèrent leur symphonie infernale.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Je me tins où nous étions jusqu'à l'après-midi du lendemain, afin de déterminer la position; ensuite je transférai le campement un kilomètre et demi plus loin vers l'est.

Tout à côté de cet endroit, je vis la tombe d'un compatriote, du négociant Louis Albino, qui avait été tué là par un buffle. J'avais justement dans ma caravane le nègre favori de Louis Albino, le vieux Antonio de Poungo Andongo, celui-là même dont j'avais fait un tailleur pour le sova Mavanda. Louis Albino était parti du Bihé emportant une grande quantité de marchandises avec lesquelles il voulait commercer près du Zambési, et avait campé précisément à l'endroit où je me trouvais à présent. Il sortit pour donner la chasse à un buffle, qu'il blessa à la jambe. Cela prouve qu'il n'était qu'un médiocre chasseur, car on ne tire pas un buffle aux jambes. En le voyant tomber, il revint au camp, appela le vieil Antonio, qui était jeune alors, et lui donna l'ordre de réunir des hommes pour aller prendre le buffle qu'il croyait avoir blessé mortellement.

Malanca. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Les Bihénos, prudents jusqu'à la lâcheté, refusèrent d'y aller. Albino partit accompagné seulement d'Antonio. En arrivant au bois, il vit se dresser et s'élancer sur lui le buffle, qui, comme tous ses congénères blessés, voulait se venger. Rapidement Louis Albino tira, sans pouvoir viser, les deux coups de son fusil; l'animal n'en fut pas arrêté et enfonça ses cornes dans le corps du malheureux homme. Antonio fit feu avec plus de succès, mais trop tard pour sauver son maître, et le cadavre de la bête roula sur celui du blanc.

Une palissade entoure une pièce de terre d'environ quatre mètres cinquante centimètres carrés de superficie et protège une grossière croix de bois qui rappelle au voyageur la nécessité d'avoir la carabine prête et le bras ferme lorsqu'il traverse ces régions.

Dans la matinée du 14, je marchais en avant de ma caravane sans autre compagnie que celle du jeune Pépéca, et j'arrivais à l'endroit fixé pour la halte du jour, quand j'aperçus un buffle énorme qui paissait tranquillement. Caché par le bois, je me glissai vers lui, et, à une trentaine de mètres, comme il se tenait droit par mon travers, je visai à l'omoplate. L'animal tomba comme une masse.

La rivière Ninda arrose une plaine qui s'élève légèrement vers l'est et qui, m'a-t-on assuré, va regagner dans le sud la jonction de la Couando et du Zambési.

L'ouco dont j'ai déjà parlé est ici un grand arbre; il abonde, et sa floraison est si considérable que, pendant plusieurs heures de suite, le voyageur respire dans une atmosphère de parfum presque accablante.

Le lendemain, nous fîmes une marche de six heures en nous éloignant un peu de la rivière, parce que les joncs et les roseaux qui la bordaient obstruaient le passage. Ensuite nous campâmes sur les rives d'un étang d'eau douce, peu éloigné du petit village de Calombéo, poste avancé du souverain des Barozés. Le peuple y refusa de nous rien vendre.

Je ne pus pas me remettre en route le lendemain, parce que plusieurs de mes hommes étaient malades. Je transportai donc mon camp à seize cents mètres plus loin vers l'est.

Je me trouvais alors dans la vaste plaine de la Gnengo. Elle est à onze cent quatre-vingt-huit mètres soixante-cinq d'altitude, s'étend à l'est jusqu'au Zambési et au sud jusqu'au confluent du fleuve avec la Couango.

Direction des cornes du malanca. — Empreintes de malanca.

Gravures tirées de l'édition anglaise.

Le sol, bien qu'il semble sec, n'y est guère qu'une éponge. Il cède lentement au poids du corps, l'eau suinte et finit par remplir le vide.

Pendant les nuits qu'il m'a fallu passer dans ce pays, je me faisais une couche assez sèche, avec des feuilles mortes recouvertes de fourrures, mais je me réveillais toujours dans une mare.

Le 16 août, je fus pris de désespoir; dans toute ma compagnie je ne comptais pas un homme qui eût conservé un peu d'énergie. Vérissimo ne savait pas se faire obéir.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le soir, assis à la porte de ma hutte, je finissais mon maigre repas et je surveillais négligemment mes porteurs, accroupis çà et là et mangeant en silence leur médiocre ration; une profonde tristesse semblait avoir envahi le campement. Tout à coup mes chiens s'élancèrent vers la forêt en aboyant avec fureur.

Un étranger, suivi d'une femme et de deux garçons, sortit du bois. Sans faire attention aux chiens, il entra dans le camp, jeta un rapide coup d'œil autour de lui et vint s'asseoir à mes pieds. C'était un nègre, dont la nudité était à peine couverte par des morceaux de guenilles. Ce qui avait jadis été un manteau pendait à ses épaules nues. Sur la tête, il avait ce qu'on ne pouvait guère appeler un bonnet sans effort d'imagination, et, à la main, il portait un gros bâton.

Les garçons le suivaient en portant ses armes.

Sa physionomie énergique, la vivacité de son regard et la décision de ses manières appelèrent de suite mon attention.

« Qui êtes-vous? demandai-je, et que voulez-vous de moi? »

Il me répondit en hamboundo : « Je suis Caïoumbouca et je suis venu vous chercher. »

En entendant le nom de Caïoumbouca, je ne fus pas maître de mon émotion. Le nom de Caïoumbouca, ce vieux pombeïro de Silva Porto, est connu du Nyangoué au lac Ngami. A Benguêla, Silva Porto m'avait dit : « Cherchez Caïoumbouca; engagez-le à votre service, et vous aurez l'aide le meilleur que vous puissiez rencontrer dans tout le sud de l'Afrique centrale. » Je l'avais cherché partout quand j'étais arrivé au Bihé; personne n'avait pu me donner de ses nouvelles.

Nous eûmes une conversation d'une heure; je lui lus une lettre que Silva Porto m'avait remise à Benguêla pour lui; il accepta mes propositions, et, avant la nuit close, tout était conclu. Je réunis mes hommes et leur présentai Caïoumbouca en qualité de mon second pour le commandement.

Le 17 août, je fis une marche forcée de six heures; nos vivres touchaient à leur fin et il fallait absolument atteindre des villages peuplés.

Le camp fut dressé à la droite de la Gnengo, qui est en réalité la Ninda, après qu'elle a reçu du nord un affluent considérable, la Loati.

La Gnengo est large de quatre-vingts à cent mètres, profonde de moins de trois et n'a qu'un courant presque imperceptible. Parfois elle a l'air d'un large lac où poussent des multitudes de plantes aquatiques. Les deux rives sont couvertes d'arbres si épais que leurs branches vigoureuses peuvent s'entrelacer à travers la rivière.

Cet affluent considérable du Zambési parcourt la plaine immense dont j'ai déjà parlé, cette plaine si humide et si spongieuse qu'on la prendrait vraiment pour un marécage. Là vivent des myriades d'escargots traînant leurs maisons en spirale à travers et sur un gazon court et d'aspect métallique.

On y trouve aussi en grand nombre des tortues (émydes). Mes nègres en ramassèrent une grande quantité et les mangèrent avec avidité, malgré l'odeur répugnante qu'elles répandent.

Quelques palmiers, les seuls que j'eusse rencontrés depuis Benguêla, inclinaient leurs têtes empanachées sous le souffle des vents.

Caïoumbouca m'avertit qu'il y avait, à peu de distance du campement, plusieurs villages; cette nouvelle me décida à rester où je me trouvais un jour de plus afin de renouveler mes provisions, et le lendemain, de bonne heure, j'envoyai à ces villages quelques-uns de mes hommes; mais les indigènes s'enfuirent à leur approche sans vouloir même les écouter.

Nous partîmes le 19, n'ayant rien eu à manger depuis le 17 au matin! La marche se prolongea durant huit heures. A la fin, nous campâmes près d'un lac; pour nous tenir plus près des habitations, nous avions quitté les bords de la rivière.

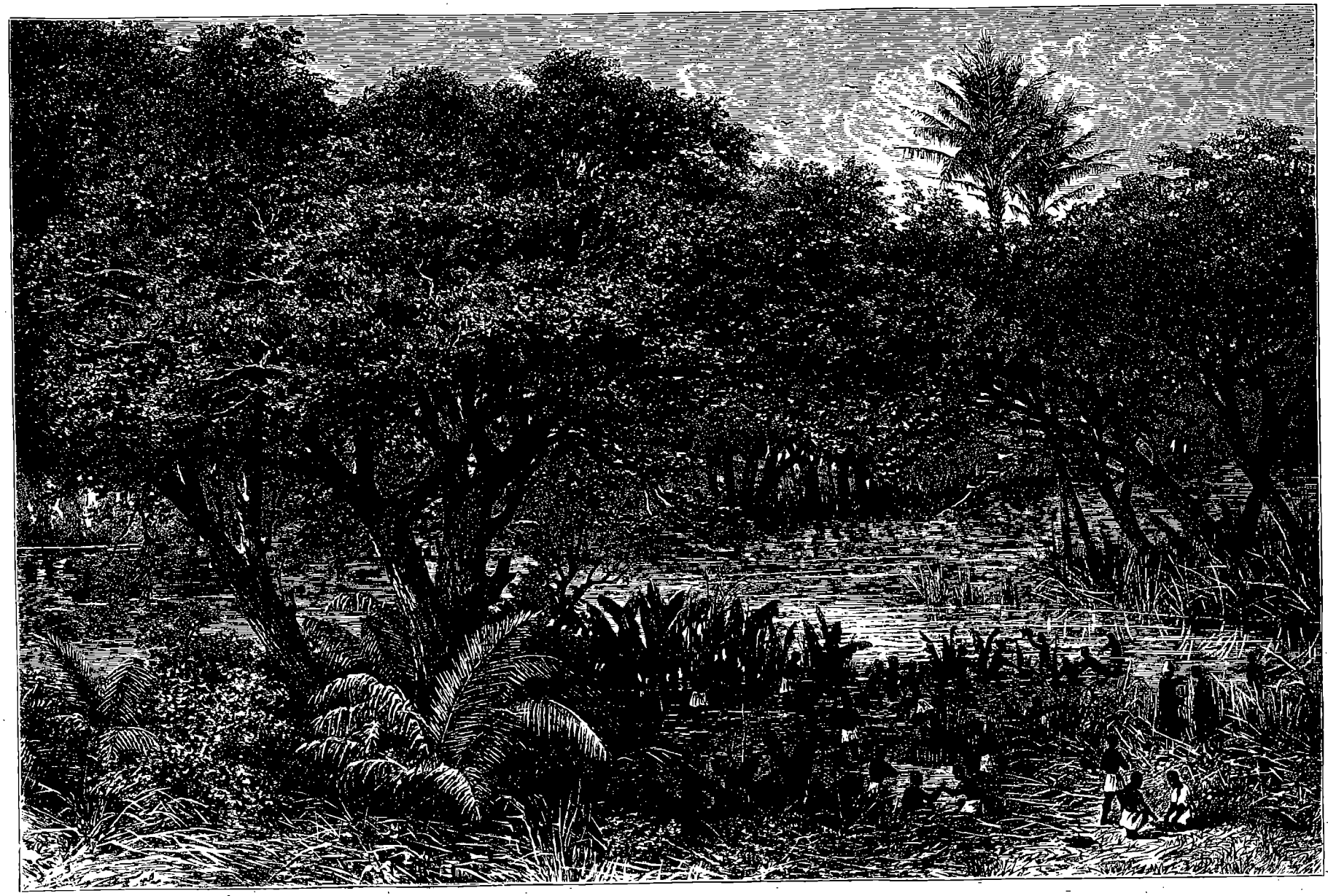
J'envoyai une députation chercher des vivres. Le soir, elle rentra les mains vides. Les indigènes avaient refusé toute espèce de denrées, et même ils s'étaient montrés disposés à combattre.

Qu'y avait-il à faire? Essayer encore une étape? Mais, affaiblis comme nous l'étions, c'était nous exposer à nous évanouir et à mourir en route. Je convoquai les pombeïros et leur exposai les circonstances besogneuses où se trouvait la caravane; ils étaient si découragés qu'aucun d'eux ne put me donner un avis. J'appelai encore quelques-uns de mes nègres qui avaient été aux villages et les questionnai pour savoir si réellement les habitants avaient des provisions de vivres. Ils me l'affirmèrent. Alors je pris mon parti et j'ordonnai aux pombeïros de relever le courage de leurs hommes en leur assurant que, le lendemain matin, on aurait de quoi bien manger.

Quand je fus seul avec Caïoumbouca, je lui appris que j'avais résolu de marcher sur les villages et de me procurer des vivres, même par la force.

Au point du jour, le 20, je renvoyai donc Aogousto avec quelques hommes prier les villageois de me vendre du maïs ou du manioc, et leur expliquer la situation où nous nous trouvions. On ne leur répondit que par des insultes et des menaces. Aussitôt je réunis mon escorte, environ quatre-vingts hommes. Je me mis à leur tête et j'attaquai de suite l'habitation du chef. Ce ne fut qu'une escarmouche, sans blessures, la place s'étant rendue à discrétion. Sans perdre mon temps, je me transportai aux magasins. Je les trouvai pleins de patates douces; j'en pris ce qu'il fallait pour apaiser la faim de mes gens, et je ramenai prisonniers à mon camp le petit chef et quelques-uns de ses sujets. Je leur remis en perles et en poudre la valeur de ce que je leur avais emprunté et les renvoyai en liberté après leur avoir remontré qu'à l'avenir ils feraient bien mieux d'agir avec plus d'hospitalité. Fort étonnés de ma générosité, ils me promirent de me fournir désormais tout ce dont j'aurais besoin, à la première réquisition.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Nègres ramassant des tortues sur les bords de la Gnengo. — Composition de A. de Bar, d'après le texte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A une heure trente de l'après-midi de ce jour, avec un ciel clair, sauf une barre noire à l'horizon, éclata un ouragan qui, venu du nord, tourna ensuite au sud-ouest. Heureusement la trombe passa à douze cents mètres de nous à l'ouest; elle déracinait les arbres et ravageait tout.

Dans notre camp même, le vent était d'une telle violence que, pour en éviter les effets, nous fûmes obligés de nous coucher quelque temps par terre.

Les villages situés de quinze à seize cents mètres vers le sud de notre campement s'appellent Loutoué; mais Caïoumbouca m'apprit que les Bihénos les ont nommés Cacapa à cause de leur richesse en patates douces, que le dialecte hamboundo exprime par le mot *écapa*. Les habitants appartiennent, comme tous les indigènes de la plaine de la Gnengo, à la race des Ganguêlas. Les Louinas ou Barozés se les sont soumis par la force, et ils forment une population dont la misère égale l'indocilité.

Dans la soirée, une troupe de Louinas arriva au camp. Elle était commandée par trois chefs, dont le principal se nommait Cicota : ils furent d'une civilité merveilleuse et m'offrirent leurs services.

Ces Louinas avaient bonne tournure; ils étaient grands et robustes. Une peau d'antilope, bien préparée, s'attachait à la ceinture de cuir par-devant et aux côtés. Un ample manteau de peau complétait leur costume. Les trois chefs avaient des carabines de gros calibre fabriquées en Angleterre. Leurs hommes portaient des boucliers de forme ovale, mesurant un mètre cinquante de haut et cinquante centimètres de largeur; et, comme armes de jet, ils avaient un faisceau d'assagaies. Leur poitrine et leurs bras étaient couverts de talismans. Des bracelets de cuivre, de bronze et d'ivoire ornaient leurs poignets; au-dessous des genoux, ils avaient de trois à cinq fort beaux anneaux de bronze. Leurs têtes se faisaient remarquer, non par la chevelure qui était coupée ras, mais par la façon dont elles étaient ornées.

Cicota, par exemple, avait la tête couverte d'une énorme perruque faite de la crinière d'un lion. Les autres portaient des panaches de plumes multicolores, qui couvraient d'ombre leurs figures.

La nuit, un grand nombre de scorpions vint nous envahir; quelques-uns de mes hommes furent mordus.

Le sol restait toujours humide et spongieux.

Les palmiers devenaient plus nombreux.

Les industrieux termites avaient donné à leur construction une nouvelle forme et un autre aspect.

Le 22 août, je levai le camp, pour le rétablir, cinq heures plus tard, près du village de Cagnété, le premier qu'occupent les Louinas.

Les bois que nous avions traversés se composaient d'arbres énormes, sans ronce ni jungle; de sorte que l'étape avait été aussi facile qu'agréable.

Aussitôt que nos huttes furent assises, Cicota invita un grand nombre de jeunes filles à venir au camp; elles y apportèrent de la volaille, du manioc, du massambâla et des arachides.

Je demandai du sel, du sel dont je n'avais pas goûté depuis plusieurs mois. On me répondit qu'on était désolé de ne pouvoir pas satisfaire à mes désirs, attendu que personne n'avait le droit de vendre ni sel ni tabac sans une permission spéciale donnée à l'acheteur par le roi.

J'allai me promener jusqu'au village de Cagnété. Dans les champs, les plantations de tabac et de cannes à sucre étaient luxuriantes. Les maisons, bâties en roseaux, étaient couvertes de chaume.

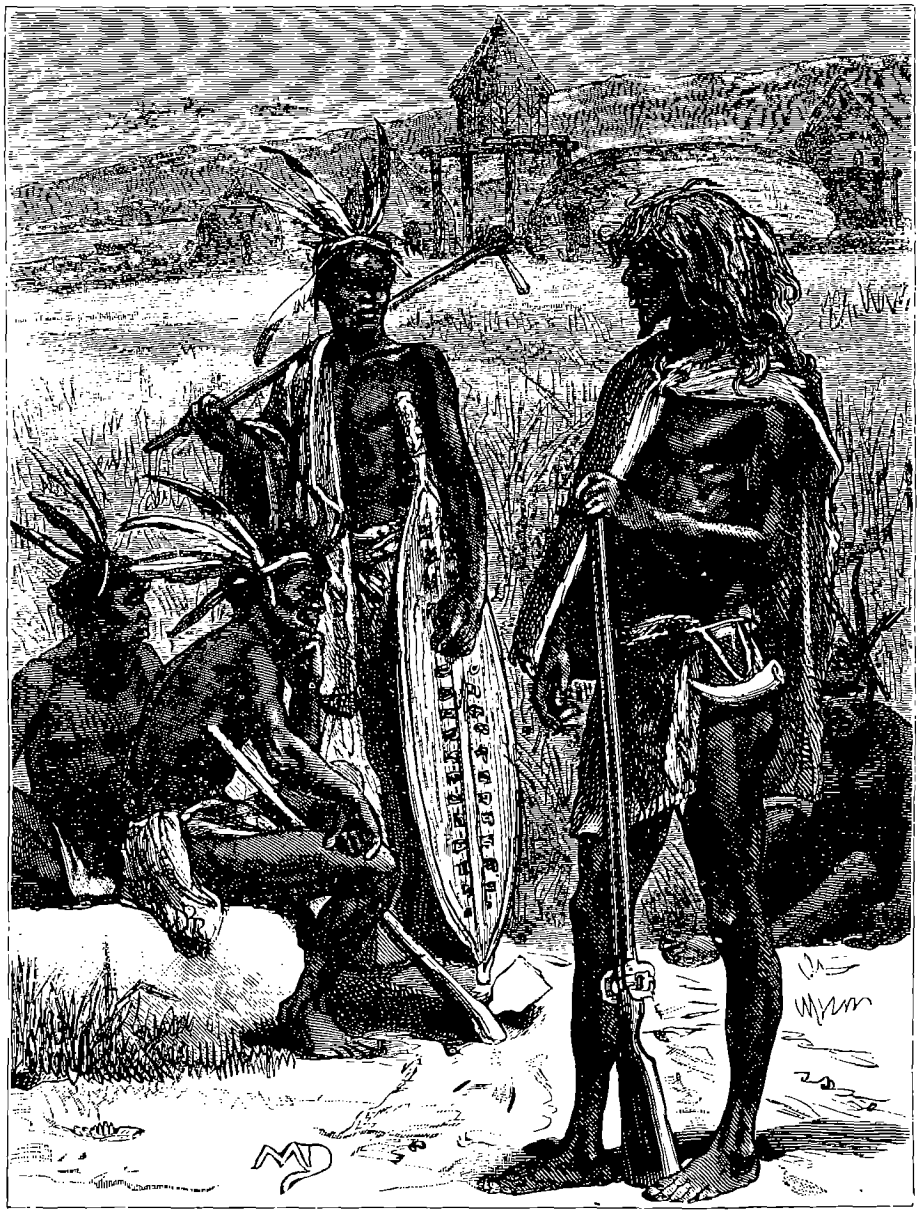
Les Louinas me rendirent ma visite et me donnèrent au camp le spectacle d'une danse de guerre, fort pittoresque, où un masque jouait un rôle de bouffon.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A la nuit, mon nègre Caïnga rentra sans accident; deux jours auparavant, je l'avais dépêché auprès du roi pour l'avertir de mon arrivée dans son pays. Il conduisait plusieurs chefs qui m'amenaient des présents de la part de Sa Majesté, et, entre autres, six bœufs.

J'en pouvais à peine croire mes yeux et j'allais répétant : « Du bœuf! nous aurons du bœuf à manger! »

Caïnga m'apprit que le roi avait l'air enorgueilli de me voir lui faire une visite par l'ordre de Mouénépouto, du roi blanc, et qu'il me réservait une réception splendide. Afin de déployer sa puissance, le roi avait donné l'ordre de rassembler beaucoup de bateaux, pour que toute ma caravane pût passer l'eau d'une seule fois.



Cicota, chef louina, et Louinas. — Composition de D. Maillart, d'après le texte et les gravures de l'édition anglaise.

Caïnga ajouta que le roi était un jeune homme d'une vingtaine d'années, et que, en apprenant que j'étais jeune aussi, il s'était écrié : « Nous serons des amis. »

Comme je levais mon camp, je reçus de nouveaux envoyés royaux, m'apportant un cadeau de sel et de tabac.

A peine avions-nous quitté Cagnété que nous rencontrâmes un horrible marécage. Bien qu'il eût à peine cinq cents mètres de large, nous mîmes une heure à le franchir. Nous marchâmes ensuite vers l'est, et, trois heures après, nous arrivâmes au village de Tapa.

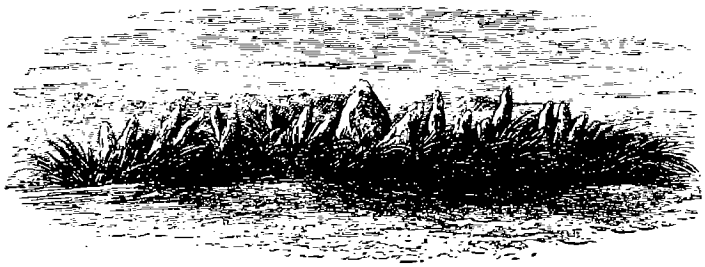
Les maisons y avaient la forme d'un cône tronqué; elles étaient bâties de roseaux, plâtrées de boue en dedans et en dehors. La demeure que j'habitais était entourée par une autre en granit, ayant une forme concentrique et un rayon d'un mètre de plus. Un toit

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

couvrait les deux maisons; il était aussi fait de roseaux recouverts de chaume.

Le chef me fit cadeau d'une paire de poulets et de quelques patates douces.

Le 24 août, nous étions en marche à huit heures du matin. Après un marais semblable à celui de la veille, nous arrivions à la rive droite de la Gnengo vers neuf heures; nous la suivions jusqu'à dix heures et demie, heure à laquelle nous étions au bord du Zambési. Je saluai le fleuve avec enthousiasme



Termitière (voy. p. 302). — Gravure tirée de l'édition anglaise.

A la distance de vingt-sept à vingt-huit mètres, un groupe d'hippopotames y faisaient sortir de l'eau leurs gros museaux. Cette imprudence coûta la vie à deux d'entre eux. Un énorme crocodile, qui se chauffait au soleil sur une île, un peu plus bas, partagea leur sort.

C'est donc en teignant ses eaux du sang de ces féroces habitants que je pris possession du puissant Liambaï ou Zambési.

La satisfaction de mes gens et des nombreux Louinas qui m'accompagnaient fut à son comble, lorsque arrivèrent les canots du roi. A midi, nous étions sur la rive gauche du fleuve.

Continuant d'aller à l'est, nous rencontrâmes à deux heures un second bras du Liambaï qui le rejoint près de Nariéré. Nous passâmes dans une grande île où s'élèvent des hameaux dont le principal est Liondo.

Avançant toujours, j'arrivai à trois heures près du village de Liara, à un grand lac qui fut traversé en bateau. Ce lac, appelé Norôco, est dû au débordement du Zambési pendant la saison pluvieuse.

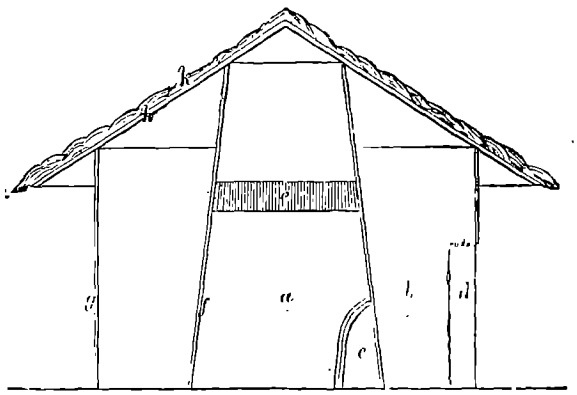
Je continuai à aller vers l'est, à travers un véritable labyrinthe de petits étangs. Enfin, à cinq heures du soir, j'arrivais à Lialoui, la grande capitale des Barozés ou du royaume de la Loui.

Je découvris alors que le roi avait rédigé un programme!

Voilà donc deux grandes surprises que j'éprouvais dans l'espace de deux ou trois jours. N'était-il pas étonnant en effet de voir, au centre de l'Afrique, d'une part le tabac et le sel interdits à la liberté commerciale comme articles de contrebande, et, d'autre part, un roi rédigeant des programmes pour la réception d'un Européen?

Il y avait bien douze cents guerriers formant la haie jusqu'à la demeure que je devais occuper provisoirement, et j'étais escorté par un des grands de la cour accompagné de trente serviteurs.

En arrivant à la maison, on m'introduisit dans un grand *pateo*, ou espèce de vestibule entouré d'une haie de roseaux, et je trouvai là un dais où je fus obligé de m'asseoir pour recevoir les salutations de la cour; puis je vis s'avancer quatre des conseillers du roi, précédés de leur président nommé Gambèla. Ils étaient suivis de tous les grands appartenant à la cour du roi Lobossi. Ils s'assirent; alors nous commençâmes de part et d'autre une série de compliments et de cérémonies. Quand ils furent partis gravement, d'autres envoyés prirent leur place, et les derniers ne sortirent qu'à la fin de la journée.



Section verticale d'une maison des Louinas dans le village de Tapa (voy. p. 333).

a, Maison intérieure. — *b*, Espace entre deux murailles. — *c*, Porte intérieure, dix-huit pouces sur seize. — *d*, Porte intérieure, douze pouces sur six. — *e*, Ventilateur. — *f*, Muraille en canne et en torchis. — *g*, Muraille en canne. — *h*, Charpente en canne. — *k*, Toit couvert de chaume.

Gravure tirée de l'édition anglaise.

Enfin, je pus me reposer dans la maison qu'on m'avait offerte. J'y dormis peu, tourmenté par l'inquiétude que me causait ma situation.

On le sait, mes ressources étaient épuisées. A moins que le roi ne protégeât énergiquement mon voyage, comment le continuerais-je? Sans sa générosité, je n'aurais pas eu, à ce moment même, de quoi apaiser ma faim. Il m'avait fait prévenir que nous nous verrions le lendemain et que nous causerions ensemble. Quelle issue aurait cette conférence?

Le chapitre suivant montrera que ces tristes pressentiments d'une nuit sans sommeil, le 24 août 1878, avaient bien leur raison d'être.

SERPA PINTO.

Traduit de l'anglais par J. BELIN-DE LAUNAY.

(*La suite à une autre livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Bruxelles. — Le Parc du côté de la place Royale. — Dessin de Uytterschaut, d'après nature.

LA BELGIQUE,

PAR M. CAMILLE LEMONNIER.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

Bruxelles. — Aspect de la ville. — Habitudes de vie. — Instincts de la race.

L'étranger qui visiterait la capitale de la Belgique à l'époque de l'une ou l'autre de ses fêtes nationales, avec la transformation de ses rues changées en voies triomphales, la rumeur de ses carrefours emplis d'un vacarme d'orchestres prolongé de l'aube à la nuit, le défilé pompeux de ses cortèges groupés autour d'étendards surchargés de médailles et de plaques, enfin l'espèce de coup de folie d'un peuple naturellement calme et travailleur s'agitant avec frénésie sous le claquement des oriflammes et le rutilement des illuminations, celui-là ne connaîtrait que le Bruxelles des liesses et des jours exceptionnels.

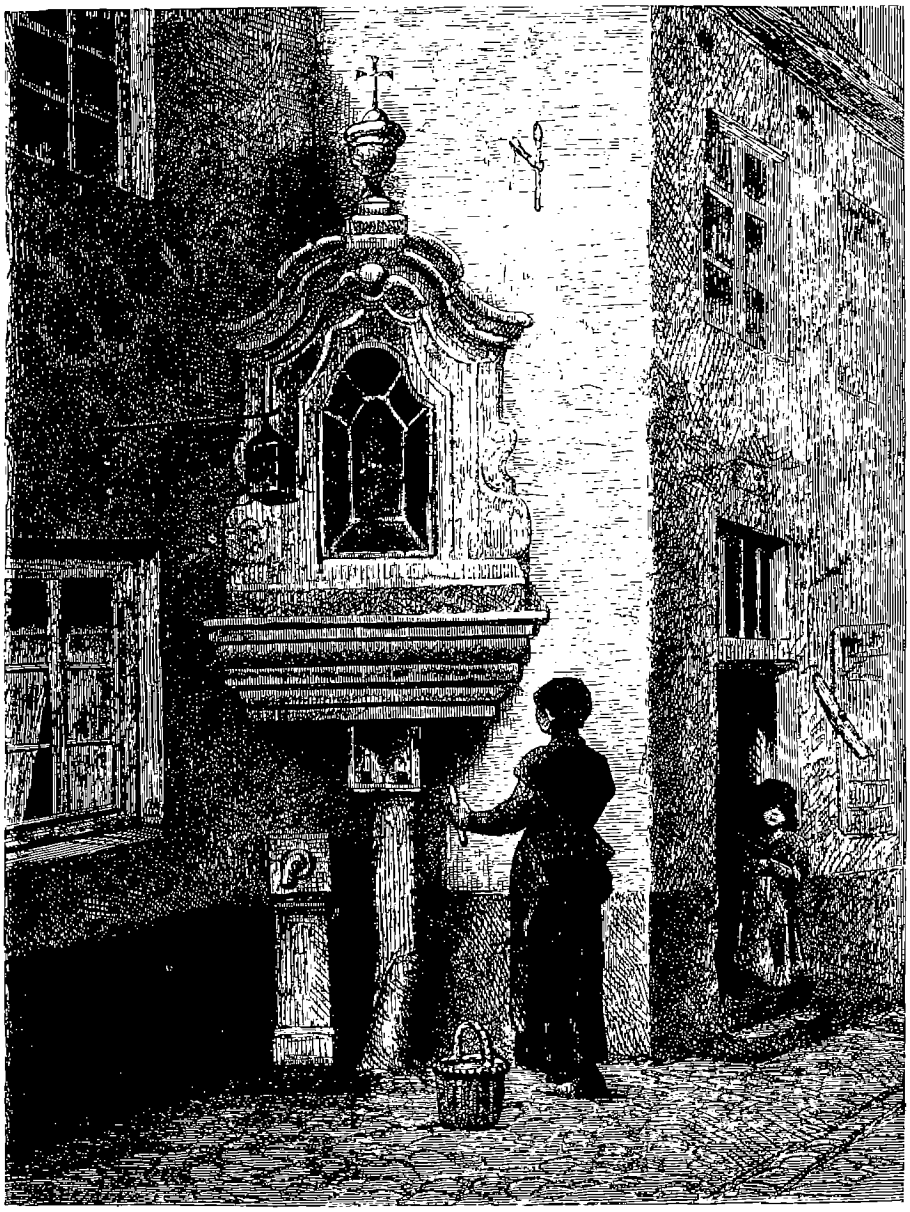
Mais que cet hôte ami, peu pressé de partir, éprouve la curiosité de s'attarder sur le pavé bruxellois déblayé, il verra succéder à l'agitation des boulevards le train mesuré de l'existence routinière. La fourmilière humaine rentrée dans ses mansardes et ses hôtels, la ville a bientôt fait de reprendre un aspect normal de capitale bourgeoise, à la fois casanière et portée au faste, aimant les aises tranquilles de l'habitation et le mouvement des grandes artères.

La monotonie des habitudes quotidiennes se rétablit alors : pour les uns, le théâtre et les devoirs du monde ; pour les autres, les loisirs prolongés du coin du feu et la fréquentation du cabaret; le dimanche, la promenade des bourgeois s'épandant, avec les fem-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mes et les enfants, vers le Parc, les boulevards, les campagnes avoisinantes; le jeudi, le défilé des matrones, escortées de leurs essaims de filles, le long des raidillons de la Montagne de la Cour; le samedi enfin, l'universelle et grave occupation de la toilette de la ville, un bel entrain de gros bras rouges lançant au large les seaux d'eau, maniant les balais, dardant les tuyaux d'arrosage, torchonnant les trottoirs qui, sous les frictions répétées, finissent par reluire comme des miroirs.

Bien que la propreté soit moins excessive à Bruxelles que dans les Flandres, on sent déjà l'approche de ces grandes fermes presque hollandaises d'aspect, où les bahuts, les planchers, les murs et les ustensiles,



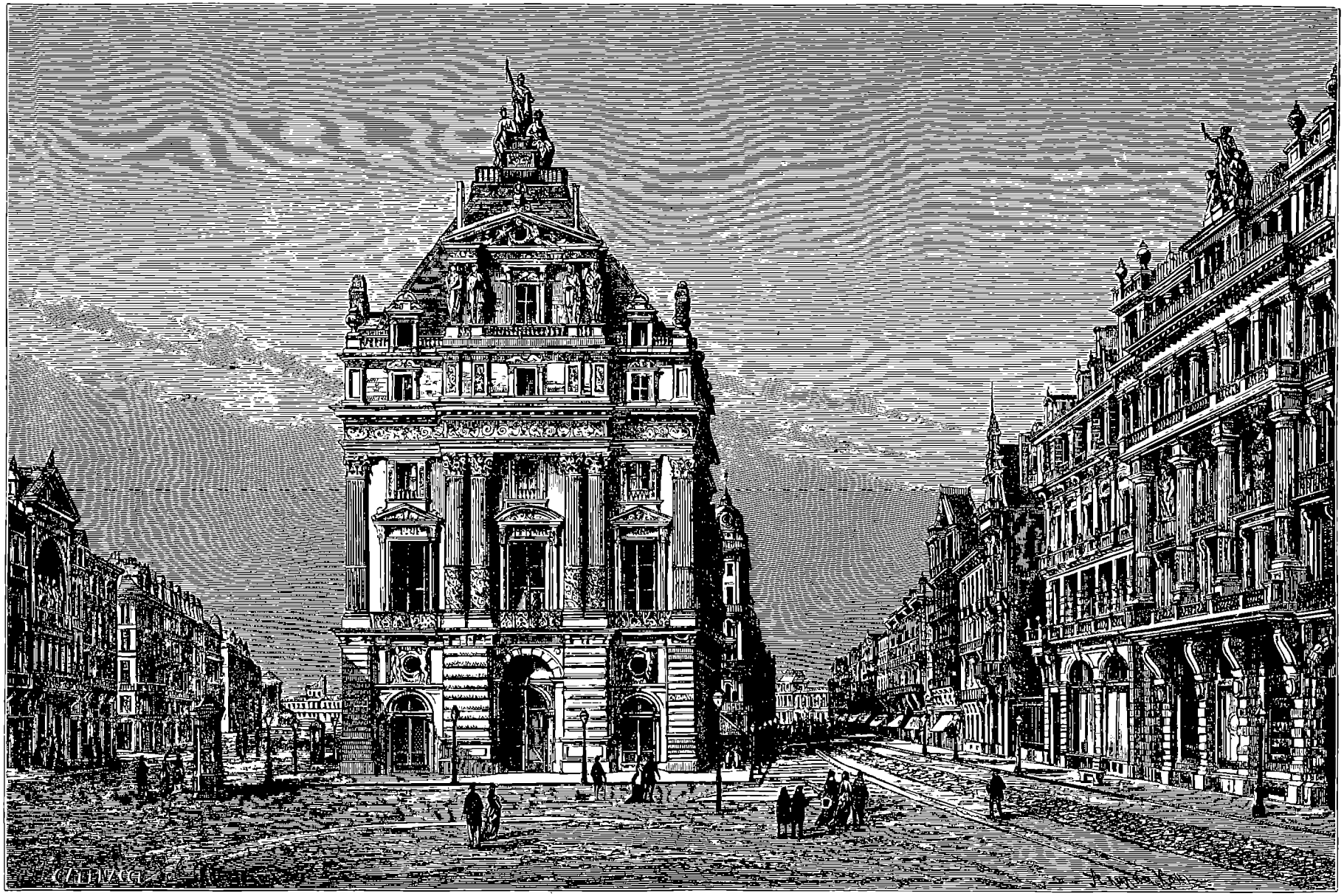
Le vieux Bruxelles. — La rue du Veau-Marin. — Dessin de C. Meunier, d'après nature.

constamment récurés, s'émaillent d'un vernis de porcelaine, avec un rayonnement sourd d'angles et de surfaces dans la pénombre : c'est l'indice d'un pays où l'eau surabonde, et qui oppose à l'envahissement de la boue, montant des pavés sous l'influence des moiteurs de l'air, la salubre opération des lavages largement pratiqués.

Ces particularités locales écartées, l'étranger ne s'apercevrait pas de différences sensibles avec la plupart des grandes villes européennes.

Il faudrait descendre dans la vie du peuple, pénétrer dans les intimités domestiques, gagner surtout les quartiers populaires, ces coins de rue ornés de vieilles chapelles, comme l'anguleuse ruelle du Veau-Marin ici représentée, ailleurs cette rue de l'Étuve, bizarrement décorée d'un grotesque petit homme en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Bruxelles : les nouveaux boulevards (boulevard du Nord et boulevard Anspach) (voy. 308). — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie de J. Lévy.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pierre, baptisé du sobriquet de Mannekenpis en raison de son sans-gêne effronté, ou bien encore cette fourmillante rue Haute avec ses circulations de foules et ses types d'une tournure si particulière, les filles surtout, trapues et hanchées, avec leurs accroche-cœurs aux tempes, leurs résilles où se massent leurs cheveux, leurs larges jupes ballonnées, pour retrouver les traits de caractère qui, à la superficie, dans les manières et l'existence extérieures, tendent chaque jour à s'effacer un peu plus. L'application des principes de l'hygiène publique n'est pas faite, il faut bien le reconnaître, pour entretenir les singularités dans la physionomie des grands centres; les percées uniformes des boulevards et des avenues prolongées sur des terrains plans, l'élévation à peu près égale des maisons bâties d'après un étalon réglementaire, la similitude croissante des conditions de la vie intérieure, amenée par l'accroissement des ressemblances dans l'aménagement de l'habitation, alignent au cordeau les mœurs, font rentrer les aspérités du type, et atténuent sous une sorte de nivellement général la libre floraison des individualités ethniques.

Il y a quelque vingt ans, Bruxelles, qui s'était graduellement élargi par la création de nouveaux quartiers et déjà alors déversait dans ses faubourgs le trop-plein de sa population, au point que les communes suburbaines regorgèrent bientôt à leur tour d'une pléthore d'activité et de vie, Bruxelles fut pris de l'ambition de se réorganiser en se haussant sur les ruines de ses primitives installations.

D'énormes pâtés de maisons furent éventrés; toute la topographie de ce qu'on appelait en ce temps la vieille ville, impitoyablement bouleversée, se transforma, et il y eut, à la place des noires ruelles enchevêtrées de culs-de-sac et coupées par les bras d'une petite rivière pestilente, un développement de vastes artères parallèles, projetées de part en part à travers la circulation, par-dessus un énorme plafond voûté sous lequel alla s'engloutir le flot bourbeux.

Aujourd'hui, les longs boulevards qui relient les stations du Nord et du Midi, aux points opposés de la ville, et se prolongent entre deux rangs d'interminables façades surchargées de balcons, de consoles, de stylobates et de cariatides, donnent l'idée d'un étalage d'aisance plus apparent peut-être que réel.

On est frappé, en effet, du contraste de ces monuments surchargés de sculptures, la Bourse par exemple, et de ces somptueuses casernes, régulièrement alignées et construites d'après des modèles généralement lourds et riches, avec le vide des magasins des rez-de-chaussée, la pauvreté des vitrines mal assorties, la désolation des étages inoccupés aux fenêtres desquels des écriteaux, portant en grosses lettres la mention d'une infinité d'appartements à louer, accrochent leurs carrés de papier jaune canari Tandis que le commerce, le négoce, la circulation de l'argent, les grandes et les petites industries, l'activité matérielle fourmillent partout ailleurs, dans les étroites rues de la Madeleine, du Marché-aux-Herbes, de la Montagne de la Cour et dans leurs ramifications nombreuses, la rue de l'Empereur, la rue Cantersteen, la rue Saint-Jean, la rue de la Putterie, la rue des Éperonniers, la rue au Beurre et bien d'autres, où pourtant les maisons basses, étranglées, bousculées, affectent des profils chétifs et déjetés, la confiance et l'attention publiques semblent se retirer des boulevards nouveaux, arpentés bien moins par le pas pressé de l'homme d'affaires que par la flânerie lente des oisifs en quête de plaisirs et de distractions.

Trois raisons expliqueraient ce délaissement : d'abord l'antipathie réfléchie du Bruxellois pour toute dérogation aux habitudes existantes et conséquemment la transformation tardive des anciennes manières de faire en une condition d'existence nouvelle; puis la disproportion entre les nécessités matérielles et l'extension des voies de circulation nouvelles; enfin la répugnance générale à se parquer dans une promiscuité d'habitations banales, sur des paliers resserrés, où voisinent les ménages.

Sauf les marchands, les boutiquiers, les commerçants que la vente retient derrière leurs comptoirs et qui n'ont pas le loisir de se créer un intérieur confortable, chacun a sa maison, qu'il accommode selon sa fortune et ses goûts, avec une passion réelle pour le bien-être domestique. Le petit détaillant lui-même obéit d'ailleurs à l'idée fixe de se retirer un jour dans une demeure coquette, qu'il fera construire ou qu'il achètera toute bâtie, assez spacieuse pour y remuer à l'aise, les enfants en haut, les parents dans les chambres du premier étage, le bas réservé pour le salon et la salle à manger, avec une fille de la campagne pour le service. Et ce besoin d'aisance dans une vie séparée de celle des autres finit par aboutir à une multitude de ménages vivant chacun chez soi, dans une sorte d'indépendance mutuelle qui fait de chaque famille un petit monde régi par des habitudes particulières.

Presque toujours la maison se compose d'un ou de deux étages, au-dessus d'un rez-de-chaussée divisé en deux pièces, le devant garni de fauteuils, de grandes glaces à bordure d'or, de girandoles en cristal, avec un luxe d'étagères et de décorations en rapport avec le revenu, le derrière moins surchargé, d'une simplicité cossue qui ne distrait pas de la nourriture, une grande table au milieu, sur laquelle s'abaisse le soir une suspension éclairée au gaz, des buffets-dressoirs dans les retours de la cheminée, et contre le mur une alignée de chaises en chêne sculpté de Malines.

C'est une des parties importantes de l'habitation : les vieux vins s'y dégustent; aux jours de gala, les argenteries s'y étalent sur la nappe en pur fil; toute l'année, les dîners y traînent jusqu'à la nuit, dans une béatitude de digestion. Régulièrement, la chambre s'ajoure d'une grande fenêtre sur un large espace d'air, cour ou jardin, mais de préférence un jardin bordé d'allées ensemencées, où se dressent des pyra-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mides, entre des murs chargés d'espaliers dans l'encoignure desquels sont ménagés des cabinets de verdure. Le maître y descend le matin, en bras de chemise, son sécateur à la main, échenille lui-même les feuillages, pince les arbres fruitiers, râtisse les sentiers, souvent s'amuse à construire dans un angle un pigeonnier, une volière, un hangar pour les poules, avec cette préoccupation des bêtes qui se rencontre dans le caractère du Bruxellois. Quantité de particuliers, pensionnaires de l'État, rentiers, petits employés,

Le vieux Bruxelles : les petites industries du pavé (voy. p. 308). — Dessin de A. Slrouy, d'après J. de La Hoëse.

élèvent des pigeons pour leur agrément ou bien en vue des concours, encagent des serins, des alouettes et des pinsons, passent des heures entières à les écouter pialler, les mains sur les hanches, ravis en contemplation, et, le dimanche matin, s'en vont flâner régulièrement au marché de la Grande-Place, encombrée de sept à dix heures d'un pullulement d'oiseleurs.

On se rapproche d'ailleurs de la campagne le plus qu'on peut : à partir des anciennes enceintes de la ville, disparues aujourd'hui sous un envahissement de grands hôtels, c'est une succession de façades peinturlurées à l'huile, claires, luisantes, quelques-unes en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pierres de taille, avec des balcons, des cariatides, une profusion de moulures; et le défilé se prolonge à travers les faubourgs, plus bourgeois à mesure qu'il s'éloigne des boulevards, mais presque partout également riant, les fenêtres étoffées de rideaux blancs, les portes vernissées, les cuivres des sonnettes brillants comme de l'or, jusqu'aux verdures profondes de la banlieue, ici les campagnes maraîchères d'Anderlecht et de Saint-Gilles, là les horizons boisés d'Ixelles, partout la grande plaine verdoyante renflée d'ondulations, creusée en vallées, bosselée de buttes sur lesquelles des villages ont poussé.

Depuis dix ans surtout, la ceinture de la ville s'est déplacée; une poussée prodigieuse s'est faite parmi les maisons, qui, se reculant toujours un peu plus, ont fini par s'éparpiller à travers les champs, dans un rayon à tout instant agrandi, et criblent à présent de leurs cubes blancs, roses, bleus, terminés en pignons ou déchiquetés en toits de chalets, toute la largeur des perspectives. Tel employé, sa journée de bureau finie, fait deux heures de chemin pour regagner son logis. Jette-Saint-Pierre, Boitsfort, Auderghem, le plateau de Koekelberg, après les dernières rangées de maisons des faubourgs, ont une activité ralentie de village; leurs cottages noyés dans les feuilles, au bord des grandes routes, connaissent tout à la fois la paix des solitudes et comme la pulsation lointaine de la ville. La vie y est moins coûteuse, naturellement: grand appât pour les ménages besogneux, surchargés d'enfants; avec trois mille francs, on y vit d'un train suffisant, point écorché par le propriétaire et réconforté par l'air salubre, mangeant les légumes du jardin qu'on a plantés soi-même, se nourrissant d'une viande de boucherie peu dispendieuse, et du surplus habillant la femme et les enfants.

On comprend la nécessité de la modération dans la dépense quand on songe qu'un appointement de chef de bureau, dans un ministère par exemple, ne dépasse pas quatre mille francs, et qu'il faut avec cette somme modique pourvoir à la subsistance de six, huit et souvent dix bouches. Les cas de fécondité abondent, en effet, particulièrement chez l'ouvrier, l'employé, le petit bourgeois, et il n'est pas rare de voir se promener par les rues une mère de famille escortée d'une ribambelle d'enfants, s'échelonnant par rang de taille, avec des différences à peine perceptibles, le dernier encore au maillot quand le second s'essaye seulement à marcher.

A la campagne, du moins, avec beaucoup d'épargne, il est permis de joindre les deux bouts; et de jour en jour la capitale se dépeuple au profit des petites maisons lointaines, voisines des bois, d'un excédent de population peu fortunée, qui là du moins, refaite au lait vivifiant de la nature, se développe avec quiétude, répare les forces perdues dans les lésines forcées et pousse à la vie d'un jet vigoureux.

Ajoutez aux causes de cette circulation dans les petits centres éloignés, le goût de la villégiature très fréquent chez les citadins : non seulement les gens riches, les spéculateurs à la Bourse, les rentiers, mais les fonctionnaires, les industriels, possèdent ou louent à l'année des maisons de campagne où ils passent une partie de l'été, hébergent des amis, donnent des fêtes, aiment à réunir des convives nombreux dans de plantureux dîners, grosses débauches de gourmandises. J'aurai plus d'une fois l'occasion de reparler de la solidité des estomacs, en cette sensuelle Belgique adonnée aux grandes nourritures et aux lampées inépuisables, le ventre à table chaque fois qu'il s'agit d'honorer quelqu'un ou de célébrer quelque chose, riche en bétail, en houblon et en céréales d'ailleurs et pouvant indéfiniment satisfaire les appétits d'un corps toujours en train de se renouveler.

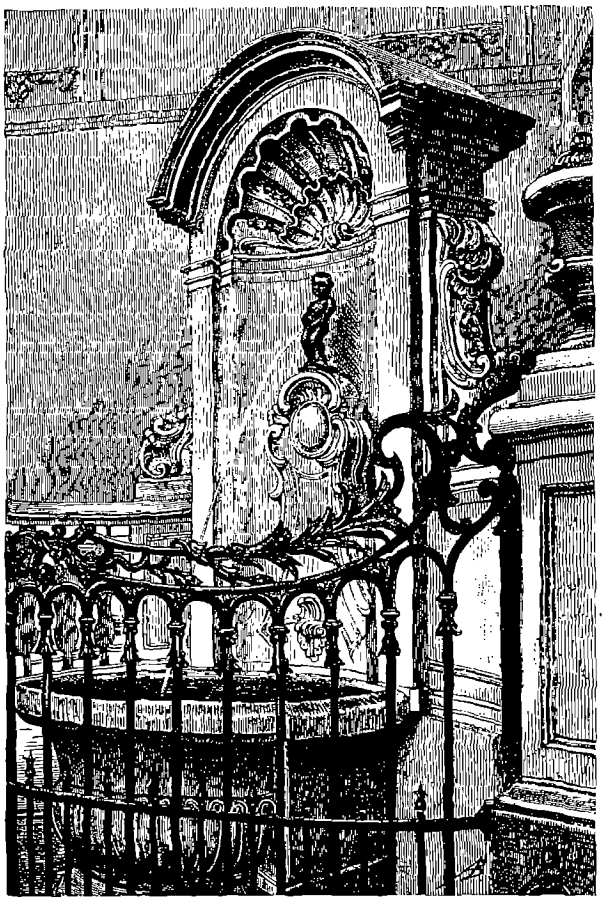
Il n'est pas rare qu'un boutiquier retiré des affaires se fasse construire, à une demi-heure de la ville, un pavillon, quatre murs, avec une porte ouvrant directement sur une petite pièce, peinte à la colle ou tapissée d'un papier modeste, le tout se terminant par un pignon aigu en forme de poivrière ou un toit chinois garni de clochettes pendues à chaque angle : c'est là que, les dimanches, la famille s'en vient, largement approvisionnée de nourriture et de vin, goûter les approches de la campagne; le propriétaire, pour vous témoigner de l'amitié, ne manque pas de vous inviter à son *vide-bouteille*, ainsi qu'il appelle lui-même sa rustique installation. Tout cela fait une vie assez grosse et un peu courte, dont les meilleurs moments sont employés au bien-être animal, les filles et les femmes se nourrissant du reste comme les hommes, avec une jouissance sérieuse et l'activité qu'on apporte à une besogne importante.

Généralement, à table, aux soirées, dans les réunions intimes, les conversations sont insignifiantes, fourmillent de lieux communs, ne sortent pas du terre à terre des préoccupations domestiques : toujours par quelque bout on en revient à la question du boire et du manger; les dames échangent entre elles des réflexions au sujet du prix des denrées; on se lamente, on se renseigne sur les facilités pour se procurer de la bonne marchandise à bon marché, on cherche à s'arracher mutuellement des recettes de cuisine, chose malaisée, car les ménagères, très jalouses de leur science de cordon bleu, demeurent volontiers closes sur ce chapitre. Même les jeunes filles, dès l'âge de seize ans, s'intéressent au détail des triturations culinaires; elles tiennent un recueil des préparations dont on leur a fait la confidence, et ce recueil, chaque jour augmenté, constamment manié, éprouvé par l'expérience, finit par constituer un fonds résistant, qui tente quelquefois l'épouseur.

Encore fillettes, du reste, on les mêle à l'économie du ménage; elles apprennent à tricoter des bas, à ravauder le linge, à lessiver, à repasser; quelquefois même, dans les familles de petits bourgeois, elles récurent les planchers, balayent la rue, font les grosses

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

besognes, et du haut en bas tiennent la maison nette de souillure. La beauté des mains s'en ressent naturellement ; mais un peu de rougeur à la peau, des doigts épatés, des ongles écornés ne rebutent pas un prétendant ; on aime dans la femme l'auxiliaire des besognes domestiques, la travailleuse qui prend sa part du faix commun, l'être robuste, résistant à la fatigue, que le ménage, les affaires, la maternité ne ploient pas. On la veut pour l'usage intérieur, les aises du foyer, la sécurité matérielle bien plutôt que pour la parade de la rue et le faste de ses belles épaules promenées dans les salons. Rien d'étonnant que leur distinction naturelle s'en ressente un peu : la subtile personne féminine, d'instinct encline aux délicatesses de corps et d'esprit, s'émousse à la longue en elles ; le charme vivace des manières, la finesse et la nervosité de l'organisme, même la grâce des traits du visage, faite surtout de sensibilité et de mobilité, se masculisent dans une beauté solide, ample, saine, mieux faite pour les labeurs actifs que pour le rêve et l'amour. Leur éducation positive, bourgeoise, nullement mondaine, assez courte d'ailleurs, avec une part très petite donnée à l'élément poétique, la musique, le dessin, la danse, les prédispose à une vie droite, bornée, sans élévation dans les idées et les aspirations, mais sérieuse, occupée, utile, s'accommodant d'habitudes casanières et monotones, toute faite pour s'emmancher au train pressé d'une maison de commerce, aussi bien qu'aux charges multiples d'un ménage.



Le Mannekenpis (voy. p. 303).
Dessin de Ch. Goutzwiller, d'après une photographie.

Principalement dans les occupations qui demandent plus de routine que d'intelligence, elles apportent une aide précieuse ; pour une qui, femme d'avocat, de médecin, de professeur, d'artiste, participe au travail du mari, il en est cent qui, du matin au soir dans un comptoir, une halle, un magasin, la plume derrière l'oreille ou le crayon à la main, commandent, surveillent, donnent à l'occasion un coup de main, suppléent le chef de famille pour le coup d'œil et la ponctualité. Hors de cela, elles gouvernent la maison, président à la cuisine, élèvent leurs enfants qu'elles nourrissent elles-mêmes, les portant parfois à la mamelle au milieu d'une activité perpétuelle. Tout le temps qu'elles ont à elles s'en va ensuite à la couture ; la pensée des enfants, du mari les tourmente sans cesse ; il y a toujours mille travaux pressants qui les distraient des agréments de l'existence ; et dévouées aux leurs, calmes d'âme, les sens endormis, elles s'habituent à regarder passer sous leurs fenêtres la rue bruyante sans s'y mêler.

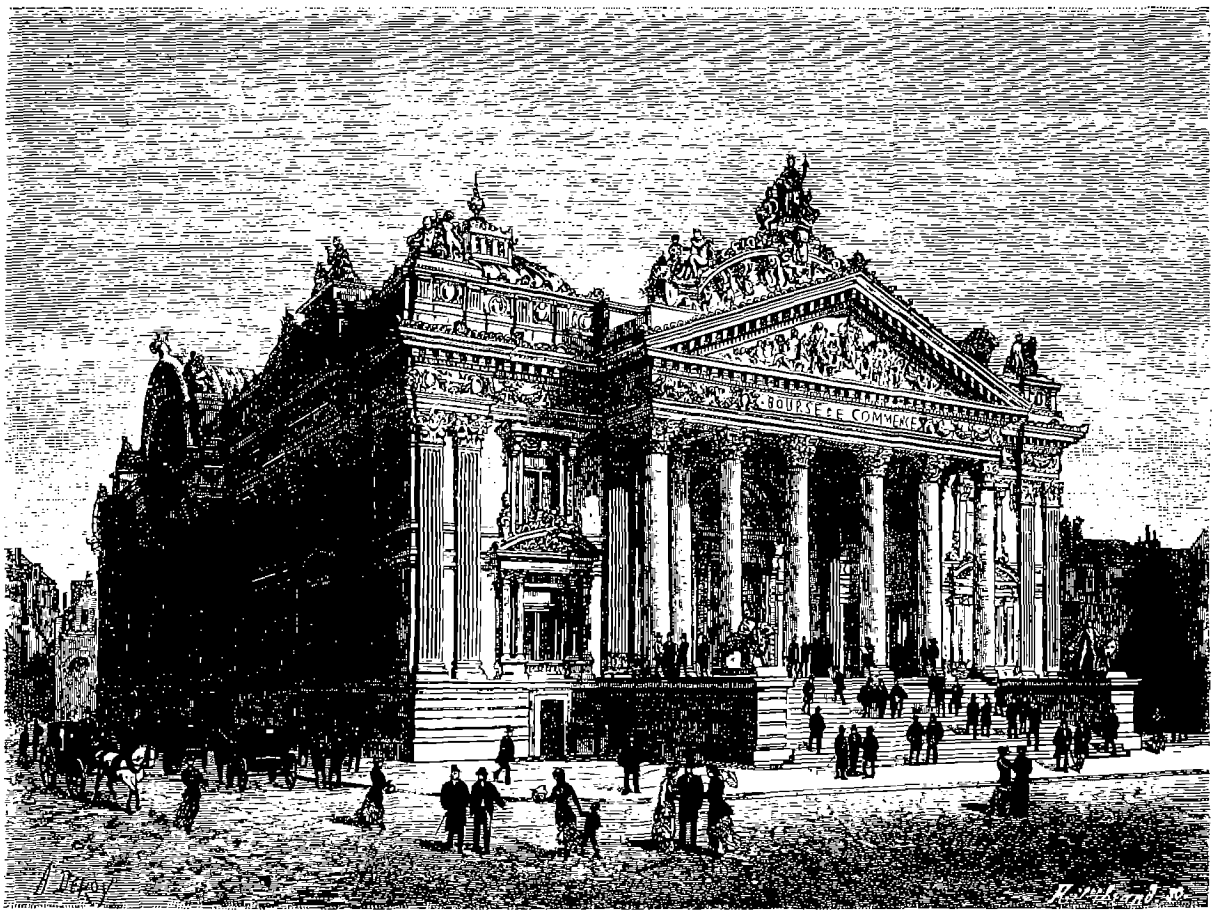
On comprend que la lecture et les plaisirs de l'esprit tiennent une place restreinte dans une journée si largement remplie. Aussi causent-elles peu ; le roman à succès, la comédie en vogue, les salons de peinture ne les passionnent pas, comme ailleurs ; elles se désintéressent du mouvement intellectuel auquel sont mêlés leurs frères et leurs époux. Cette indifférence expliquerait jusqu'à un certain point l'absence des émotions littéraires qui, en Allemagne aussi bien qu'en France, entretiennent l'esprit d'invention et stimulent la production. Ici, en effet, bien que le papier imprimé, sous forme de publication périodique principalement, abonde et serve de pâture à un public spécial, plus sensible à l'utilité qu'au charme de la lecture, il n'y a presque pas de littérature proprement dite ; les auteurs connus vont se faire éditer à Paris, et c'est à peine si des meilleurs romans du cru il se vend sept à huit cents exemplaires. De là une infériorité morale très appréciable, contre-balancée, en partie, il est vrai, par la sollicitude toujours éveillée pour l'œuvre plastique, en belles couleurs hautes et souriant à l'œil.

A tous les rangs de la société, le goût de la chose peinte, de la tache reluisante, du ton solide et chaud se rencontre comme un trait national. Sans culture, on arrive à désirer le tableau ainsi qu'une richesse qui fait valoir toutes les autres, et, même dans les campagnes, les murs sont ornés d'enluminures sous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

verre qui entretiennent au fond des esprits la prédilection originelle. Un petit marchand besogneux, gardant précieusement dans son arrière-boutique une vieille toile craquelée, n'est pas un cas isolé : pour rien au monde il ne s'en défait, et la perte de ce trésor lui serait plus dure que la vente forcée de ses meubles ou d'une argenterie de famille. Quelquefois, une attraction plus forte s'en mêlant, il achète à une de ces fourmillantes criées de la Grande-Place, toujours encombrées de cadres vermoulus et d'antiques barbouillages, un carré de toile peinturlurée pour servir de pendant à celle qu'il possède déjà. Soyez sûr que dès ce moment la tentation ira grandissant : il ne passera plus devant un encan sans hausser sur les enchères, et petit à petit tout ce bric-à-brac raccolé finira par encombrer sa maison d'un art de bas étage, trivial, poncif, hybride, qui fera sa délectation et qu'il montrera avec le même orgueil que s'il s'agissait d'une collection princière.

J'ai connu pour ma part un brave zingueur, incapable d'aucune notion supérieure, qui avait ainsi amassé, morceau par morceau, un peu plus de trois cents peintures, échelonnées de la cave au grenier; et il les divisait lui-même en trois catégories : celles



Bruxelles : les monuments nouveaux. La Bourse (voy. p. 308). — Dessin de A. Deroy, d'après une photographie de J. Lévy.

qui ne valaient rien, celles qui valaient un peu plus, et finalement celles qu'il considérait comme des chefs-d'œuvre. Il fallait en rabattre; mais certainement une sûreté se remarquait progressivement dans les choix; l'œil avait discerné à la longue le mauvais du passable.

Il arrive que la ruine s'ensuit; la préoccupation de s'entourer d'imageries chaque jour plus coûteuses, en raison des exigences croissantes, jette le trouble dans l'économie du ménage; et un beau jour, le tas bigarré s'en va joncher le carreau d'une salle de ventes, avec la mélancolie profonde des choses auxquelles quelqu'un a mis son plaisir et qui brusquement se dispersent. D'autres alors profitent de la déconfiture du trop confiant amateur et recommencent avec les débris laissés sur le chemin l'œuvre lente qu'ils abandonneront peut-être à leur tour.

C'est, je le répète, une des particularités nationales que cet instinct de l'art, allié quelquefois à des considérations mercantiles, mais le plus souvent désintéressé et surnageant au-dessus des matérialités mesquines de l'existence. Le gros rêve du ventre épanoui dans le sommeil de tous les autres instincts prend une aile dans cet attrait mystérieux et ce charme lointain de l'idéal. La pureté des formes, le galbe, la finesse et l'élégance des proportions inquiètent peu,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Un coin du vieux Bruxelles. Le Reinshmolen (voy. p. 308). — Dessin de E. Puttaert, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'ailleurs : nous ne sommes pas sur une terre ensoleillée, où les silhouettes se découpent avec de nobles profils marmoréens, dans une lumière qui allume jusqu'à l'ombre même. Le pays, moite, trempé d'éternelles averses qui, quand elles ne crèvent pas, se balancent dans l'espace en brouillards gris, déchiquetés sur les bords et pantelants de toute leur masse, donne plutôt le désir des contours flottants et indéterminés, avec des rutilements sourds éclaboussant la pénombre et d'amples taches débordées, comme de la moisissure qui s'est étendue. Ainsi s'est développé, au fond des esprits, le sens d'une beauté spéciale, tout de matière, de surface ample et cossue, de santé extérieure, de plénitude animale.

Dans l'air traîne le songe d'une humanité surnourrie, plantureusement exprimée par les tons les plus magnifiques, comme chez Rubens. Il semble que les énergies endormies ont besoin, pour s'affirmer au dehors, de la surexcitation des tons vibrants et superbes; c'est une tendresse générale pour les colorations contrastantes, les outremers brûlants, les verts tirant l'œil, les rouges splendides, et comme un cri de la chair pour tout ce qui peut la tirer de sa torpeur native. Souvent étouffée ailleurs, une sensualité se réveille là, en ce besoin d'une adaptation coloriste aux instincts de race; et, encore une fois, vous la retrouverez chez l'homme des champs aussi bien que chez l'homme des villes, le premier badigeonnant sa maison de teintes vives, la porte et les volets en vert, le mur en bleu, la plinthe en brun sang de bœuf, sous un rouge toit de tuiles; le second s'entourant de tableaux aux nuances harmonieuses et solides.

A mesure que nous nous éloignerons de Bruxelles, sur la route des Flandres, nous verrons d'ailleurs la nature elle-même s'accommoder à ce régime des aspects étalés et nourris; les champs, couleur de café brûlé, se lustrent de moires et s'écaillent de scintillations; ce sont presque les reflets des satins pâles et des vieux velours, avec des flambées de feux se mourant plus loin dans des décroissances et des douceurs de ton, une chaleur vague d'animalité.

A ras du sol, des écharpes de vapeurs irisées tamisent la réverbération solaire et tissent entre ciel et terre une sorte d'étoffe argentée, où les lignes s'estompent et où se décomposent les colorations. Partout des valeurs appuyées; une base de noirs polis, reluisants, donnant aux objets un air moelleux et solide; puis, par là-dessus, des gris ardoisés tirant sur le foncé; et, çà et là, le bleuissement de ce grès des Écaussines, si différent de la pierre française, et qui sous terre, aux laboratoires profonds des carrières, semble réfléchir la gravité des paysages. Le vert des prairies, luisant et sombre, d'une densité merveilleuse, ressemble à une basse continue sur laquelle chantent le rouge des toits, le blanc des murs, l'étincellement verdâtre des étangs; particulièrement dans le pays de Dendre et Waas, ce potager flamand où la glèbe produit à travers une sorte de fermentation perpétuelle, la campagne déroule un tapis épais, comme un aubusson de verdures hautes de plusieurs pieds, constellé par l'or des colzas, l'ambre étincelant des blés, la tache pâle des houblons; et cette mer aux vagues figées s'étend presque sans interruption, chaude, versicolore et diaprée, à travers toute la plaine flamande. L'œil, habitué à se poser sur elle et journellement exposé à recevoir la sensation de ses beaux accords étoffés, finit par se sensibiliser et se complaire aux arcs-en-ciel des tons. Ce qui paraîtrait ailleurs anormal, cette prédestination coloriste de toute une race s'explique ici rationnellement par la prodigalité des couleurs de la terre; cela se respire dans l'air aussi naturellement que les aromes du terroir, et à la longue fait partie de l'organisme.

II

Particularités du caractère national. — Le goût du faste. Ommegancks et kermesses. — La famille des géants.

On sait le goût des Belges pour les étalages fastueux, les cortèges empanachés, les cavalcades composées de personnages brillants, les processions flamboyantes de l'or des chasubles et généralement pour tout ce qui est la poésie des yeux.

Il est resté dans la nation comme une soif des prodigieuses kermesses parmi lesquelles s'égayait la cour de Bourgogne, retentissantes à la fois du bruit des musiques, du roulement des chars, du fracas des tournois et des hilarités d'un populaire gorgé de cervoise.

Une réjouissance publique un peu épicée ne va pas sans l'organisation d'un ommeganck, en costumes de théâtre, hallebardes, pertuisanes, oriflammes et bannières, avec des escortes de grands seigneurs relevant fièrement leurs manteaux sur le bout des rapières, l'estomac chargé de toisons d'or, de grandes dames montées sur des haquenées et attifées comme des châsses, des pages, des manants, des porte-étendards, des chevaux, des chars, toute une friperie étincelante et chamarrée à laquelle de beaux hommes et de belles femmes prêtent leurs larges carrures et leurs ports de tête altiers.

Lille, Douai, Valenciennes, dans la Flandre française, ont conservé ce goût de la pompe et de la représentation : le Gayant et les Incas, là aussi, opèrent des sorties caractéristiques, au son des orchestres et des fanfares. Mais peut-être l'entrain général, la coopération de toutes les classes de la société, la débauche d'oripeaux sont-ils moins grands que dans les villes de Belgique, dans celles du moins qui sont demeurées foncièrement flamandes.

Gand et Malines ont poussé à ses dernières limites la profusion du luxe, dans l'organisation des cortèges historiques : c'était tout un siècle et tout un peuple circulant, avec une splendeur de costumes inouïe, parmi le décor fourmillant des cités modernes, une sorte de vision du passé étalée dans un déroulement

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de pourpres, de cuirasses, de caparaçons, sans anachronismes sensibles, et pour laquelle des artistes en renom avaient fourni des dessins, d'après des indications rigoureuses.

Ajoutez que ces promenades des rues sont des occasions de bombances; nous retrouverons à chaque pas dans la joviale Belgique, sous la lourdeur des corps, cette propension des esprits à la gaieté bruyante, alimentée par les fermentations du boire et du manger. Les kermesses sont des fêtes largement chômées pendant lesquelles les maisons de la ville, aussi bien que les châteaux des campagnes, pratiquent les liesses, avec un gros plaisir débridé qui se porte aux prodigalités de la table, à l'ostentation de la dépense, à

Types de la rue Haute (voy. p. 308 et 316). — Dessin de A. Sirouy, d'après E. Verdyen.

toute sorte de folies et de bravades. Et cette habitude de ripailles et de farces immodérées est si bien dans le caractère national qu'on l'aperçoit dès les temps reculés, particulièrement aux époques d'Ommegancks et de Joyeuses Entrées, où des géants et des monstres circulaient par les places au milieu des quolibets d'une foule naturellement goguenarde.

Il y a loin toutefois des jovialités actuelles aux facéties innombrables du seizième siècle; aujourd'hui, on se contente de promener aux grands jours populaires les carcasses en osier de Jan et Mieke, les survivants de cette lignée de géants qui se composaient encore, en 1785, lors du fameux jubilé en l'honneur du « sacrement de miracle », de petit Jean, de Pierre, de petit Michel, du jeune mariage de Gudule et de Jean de Nivelle, du sultan et de la sultane, de papa et maman,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et finalement de grand-papa et grand'maman; mais, bien que la descendance ait diminué, les visages ne s'en dérident pas moins devant ces grosses poupées souriantes et bonasses, où, sous des bourrelets de bébés, s'immobilisent d'énormes yeux ronds, tandis que les mannequins habillés de costumes surannés oscillent par-dessus les têtes avec des saltations lentes de colosses en belle humeur.

Il existe au South Kensington Muséum une curieuse peinture de Denis Asloot, datée de 1616 et représentant la fête que donnèrent les Jésuites à Bruxelles, en mémoire de la victoire de Pavie par Charles V. C'est un amoncellement d'inventions plus baroques les unes que les autres, dans un cortège qui remplit la largeur de la Grande-Place, s'étale en remous de bêtes et de gens, bat les maisons avec des ondulations qui ne finissent pas, et, comme une prodigieuse ménagerie lâchée dans un flot de peuple, emmêle parmi les chars remplis de musiciens, de guerriers casqués, d'empereurs à dalmatiques, de personnages affublés de robes écarlates, de jeunes vierges tenant des palmes, de grosses femmes étincelantes sous leurs oripeaux paillonnés, la plus grotesque promiscuité humaine et animale : montures bizarrement caparaçonnées, démons dont la tête se dentèle en crête de coq, hommes sauvages prolongés par des coiffures en plumes, dragons ailés, girafes, chameaux, onagres, léopards, tout un monde chimérique qui semble reproduire les imaginations d'une race amoureuse du pittoresque et du bouffon, pour son amusement et sa risée.

A peu près un siècle plus tôt, avait été créée la procession de l'Ommeganck, dont toutes les folies populaires ne font que répéter à satiété les magnificences burlesques. Il faut lire, dans les chroniques du temps, le détail de la procession qui sortit, en 1545, le dimanche d'avant la Pentecôte : c'est le délire d'un peuple qui veut être amusé par les yeux et des gaietés épaisses, des entassements de drôleries, un spectacle interminable.

Le sacré s'y mêle d'ailleurs au profane; les dalmatiques, les chasubles, les ostensoirs, les baldaquins, les croix, les bannières du culte, dans une pompe sacerdotale qui ruisselle à l'infini, s'allient aux diableries grimaçantes, au haut bonnet étoilé des magiciens, à la marotte des fous, dans un empiètement perpétuel qui, aujourd'hui encore, se rencontre dans quelques-unes des fêtes à la fois religieuses et populaires du pays. On vit apparaître là, successivement, des prêtres, des confréries, des théâtres traînés par des chevaux et jouant les mystères de la Vie de Notre-Seigneur et de la Vierge, le diable, sous la forme d'un bœuf monstrueux soufflant du feu et accompagné de deux enfants vêtus en loup; derrière lui, les porte-bannières de Saint-Michel et le saint patron de la ville lui-même, représenté par un cavalier couvert d'une armure étincelante, l'épée et la balance à la main; puis les corps de métiers précédés de leurs étendards; un grand char sur lequel un ours assis touchait un orgue d'une musique particulière, produite, au dire des chroniqueurs, par les miaulements exaspérés de vingt-quatre chats enfermés séparément dans des caisses et dont les queues étaient liées aux touches du clavier, ce qui amena sur le pâle visage soucieux de Philippe, présent à la fête, un de ces rares sourires que l'histoire compta; puis encore des bandes de jeunes garçons, habillés les uns en singes et en cerfs, les autres en pourceaux, ceux-ci étant chargés de représenter au naturel la fable des compagnons d'Ulysse; le cheval Pégase; les quatre fils Aymon montés sur Bayard; un griffon, des chameaux, des autruches, ces dernières chevauchées par des anges; un serpent vomissant le feu; puis toujours des chars au nombre de quatorze ou quinze, dont l'un était occupé par un arbre à chaque branche duquel figurait un enfant, symbolisant chacun un des rois juifs, ancêtres de la Vierge, et, comme pour allonger démesurément cette cavalcade déjà si fourmillante, les patriciens, les serviteurs de la ville, les membres du magistrat, les trois ordres mendiants, le clergé des paroisses avec la châsse de sainte Gudule, etc.

Ce ne s[illegible], en ce règne brillant de Charles-Quint, que tournois, carrousels, tirs à l'arc, concours de rhétorique, défilés pompeux, parades publiques, réceptions solennelles, prétextes à fêter les souverains.

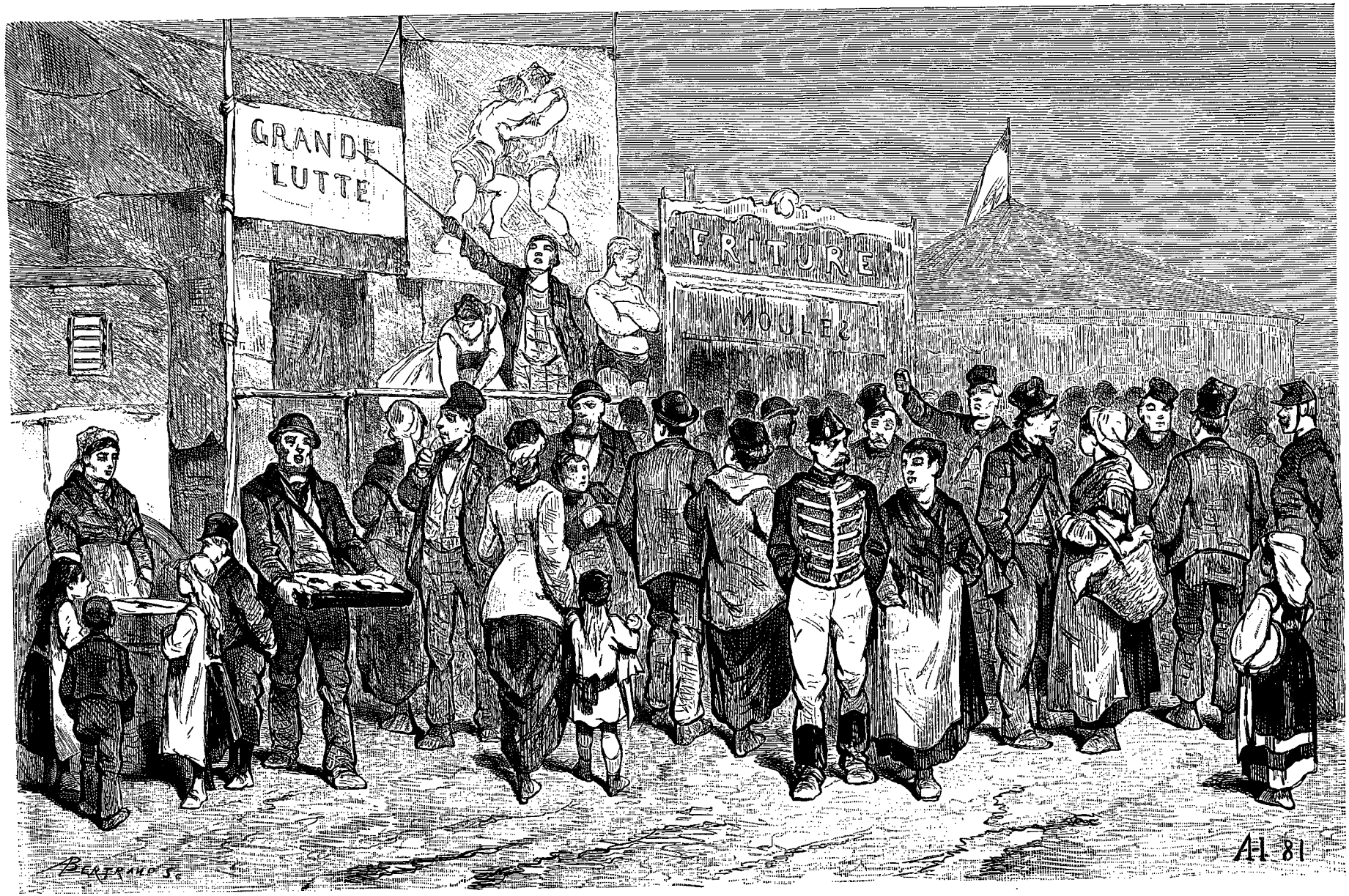
Heureux peuple! serait-on tenté de s'écrier, si l'on n'entrevoyait derrière tout cet apparat la nécessité de complaire au maître tout-puissant, et si à la gaieté des parades en plein vent, confondant dans une large cohue merveilleusement reluisante d'or et de couleurs vives les seigneurs, les bourgeois, les massiers et les serments, ces escrimeurs armés de piques et de hallebardes, tout en blanc et bleu, ces archers en blanc, noir et rouge, ces arbalétriers de Saint-Georges en rouge et blanc, ces hommes d'armes, ces juges, ces porte-bannières, ces jurés en robe de drap rouge, ne correspondait la procession funèbre de ces cent cinquante gentilshommes espagnols et italiens qui, le jeudi saint de la même année 1549, par basse condescendance pour la dévotion de l'héritier de l'empire, se flagellèrent par les rues jusqu'au sang.

III

Une cour des Miracles. — Musiciens du pavé. — Le goût de la musique chez le Belge et pareillement le goût des spectacles. — Le théâtre flamand.

Une vraie cour des Miracles fleurit dans certains quartiers de la ville, principalement dans les cloaques humides et malsains, qui abondent au fond des agglomérations populeuses de la rue Haute, de la rue de Flandre et de la rue d'Anderlecht, ravinées, comme des madrépores, d'une infinité de ruelles boueuses où vit, dans une obscurité perpétuelle, un pâle peuple ravagé par le vice et la misère. Ce parasitisme envahit tout, la rue, le porche des églises, le seuil des théâtres,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Kermesse bruxelloise (voy. p. 315). — Dessin de A. Hubert, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nullement déguisé, comme une lèpre tolérée sur laquelle la police ferme les yeux; c'est par milliers qu'on les voit pulluler, courant de leur grand pas accéléré, les aveugles conduits par des enfants, et les autres allant à leurs affaires tout seuls, avec une activité furieuse de vermines. Et de même que les particuliers, les établissements publics sont grevés la plupart d'un certain nombre de ces calamiteux, qui rançonnent le consommateur, pratiquent là comme ailleurs leur industrie nomade. Celle-ci leur donne quelquefois des aises : on montrait, il n'y a pas bien longtemps, un aveugle, d'une tenue décente, qui, petit à petit, à force d'économiser sur les aumônes journalières, était devenu propriétaire de trois maisons habitées par des mendiants comme lui.

Cette exploitation n'est pas la seule du reste : il y a encore les musiciens ambulants, joueurs de guitare, de violon, de harpe et d'accordéon, les chanteurs et les marchands de complaintes, toute une variété fourmillante d'artistes déclassés dont un ancien quartier, à présent disparu, les Marolles, était autrefois le réceptacle. C'était comme un rendez-vous de toutes les vomissures sociales, amassées là par le progrès d'une végétation constante, et qui lentement s'étaient mêlées à la population primitive, très particulière celle-là, avec des mœurs, des coutumes, des fêtes et même un langage différent du reste de l'agglomération bruxelloise. Tout ce monde occupait des logis étroits et bas, s'ouvrant sur des ruelles transformées en cloaques par le déversement des détritus et la stagnation des lessives; rapetasseurs de souliers et d'habits, chiffonniers, ramasseurs d'escarbilles, ramoneurs, artistes du pavé formaient une vaste famille sur laquelle s'était greffé le ramassis de truands et de sabouleux, qui, les jours de kermesse, se débandaient le long des promenades, avec des étalages d'ulcères et de fractures innombrables.

A cette époque, les Marolles étaient une des singularités bruxelloises; on y allait accompagné des gens de police, comme on va voir certains quartiers de Londres et de Manchester, mais l'horreur, à beaucoup près, n'était pas aussi grande. Il existait bien des bouges suspects et des ruelles mal famées où se faisaient prendre, comme dans un traquenard, les chourineurs et les voleurs de profession attirés par ce grouillement humain dans lequel ils espéraient pouvoir se dissimuler. Toutefois c'était l'exception : une dépravation inconsciente, produite par les promiscuités de l'habitation et le parquement obligé des ménages dans des locaux exigus, remplaçait l'effroyable criminalité des carrefours anglais, prédisposés d'ailleurs par les remous d'une population autrement dense aux débordements de l'animalité. D'honnêtes artisans s'y rencontraient même, qui étaient nés dans ce dédale de petites rues, et continuaient à y demeurer, par suite de l'attachement aux vieilles choses, indéracinable chez le peuple, surtout chez celui-là.

Chaque soir une légion de troubadours s'échappait de là et s'éparpillait dans les cabarets, raclant du violon, pinçant de la harpe, miaulant de la clarinette, devant un auditoire composé de buveurs et de marchandes d'œufs, ces truculentes matrones en jaquette tuyautée et bonnet ruché, qui colportent le long des tables de grands paniers partagés en compartiments, où non seulement le produit des basses-cours, mais les crabes, les bigorneaux, les noisettes, les saucissons s'entassent à côté de petites galettes croustillantes appelées mastelles. Quelques-uns jouissaient d'une célébrité : un Paganini de contrebande avait chaque fois une galerie qu'il étourdissait de sa virtuosité effrénée; un ténor rossignolait du Rossini; et on n'a pas oublié la vieille guitariste, en chapeau à plumes, qui s'interrompait de nasiller un air de Donizetti pour priser une pincée de tabac. Entrez l'été dans cette guinguette des boulevards, le *Petit Paris* : vous y entendrez un vieil aveugle à barbe neptunienne, sa contre-basse entre les jambes, barytonner des chansons composées par lui, aux applaudissements des bandes de commis de rayon et de jeunes modistes abattues sous la tonnelle. Quelquefois, des associations de trois ou quatre instrumentistes forment un orchestre en miniature, avec le violon pour chef, tous graves, les cheveux pommadés, proprement vêtus; l'un d'eux, le morceau joué, passe entre les buveurs et fait la collecte. Cela met une animation dans les silences de l'assemblée; les parties de jeu se ralentissent; il y a alors comme une grosse joie d'avoir pour le prix d'une consommation à bon marché de la chaleur, des songeries et de la musique.

Cette prédilection pour la musique se rencontre, du reste, dans toutes les parties de la Belgique; des villes de quatrième ordre possèdent des salles de concert où se font entendre des artistes en tournée; les villages eux-mêmes, principalement dans le pays de Mons et de Charleroi, organisent des soirées musicales, auxquelles on accourt de plusieurs lieues à la ronde. Il n'est si mince commune qui n'ait une société de chœurs ou de fanfares, tantôt alimentée par l'ensemble de la population, tantôt par une catégorie spéciale de travailleurs, ouvriers de verreries, de mines et de laminoirs; en sorte que chaque industrie à peu près est représentée par un groupe de chanteurs ou d'instrumentistes, lequel, suffisamment exercé, risque à un moment donné la dépense d'un déplacement et va participer aux festivals voisins. C'est alors une circulation de drapeaux et d'accoutrements particuliers convergeant de tous les points vers l'endroit du concours, et les prix sont chaudement disputés. Presque toujours, dans les petites localités du moins, ces sociétés recherchent la présidence d'un chef d'industrie ou d'un des notables, dont la bourse, largement ouverte, les aide dans leur organisation. Quelquefois, des représentations dramatiques remplacent les auditions purement musicales : une grange se transforme en théâtre par le moyen d'un tréteau assujetti sur des futailles; et des acteurs du

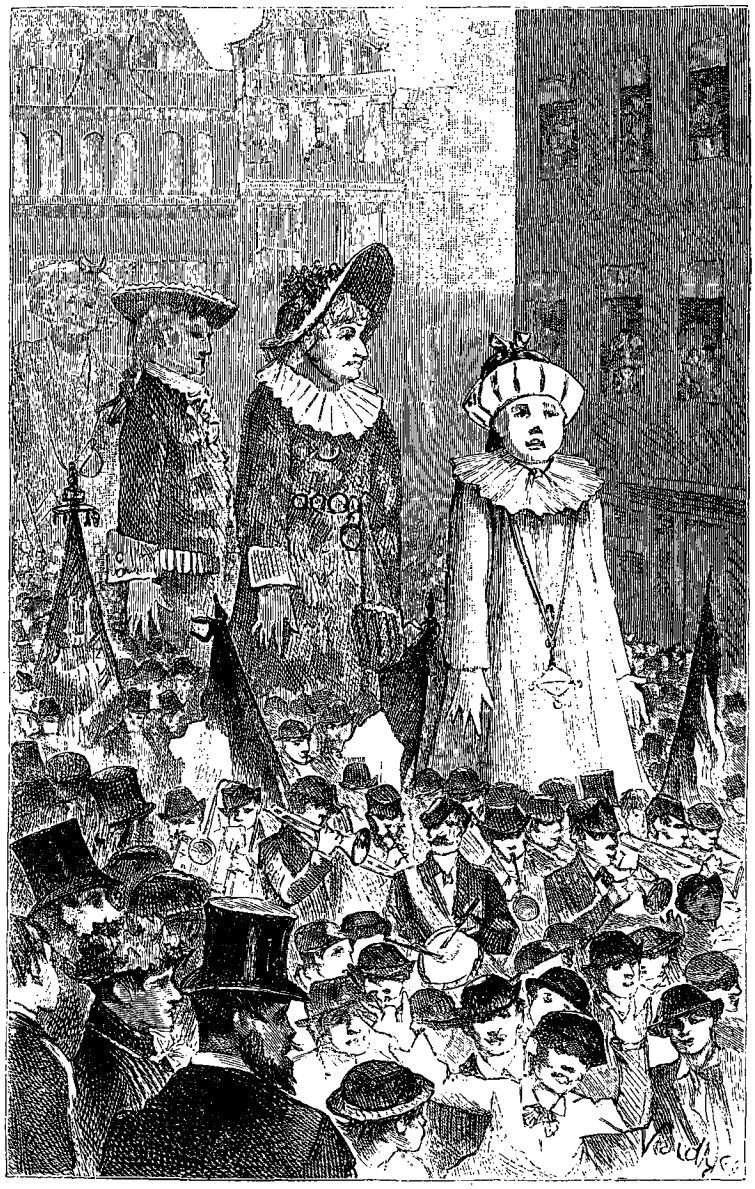
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cru, noircis au bouchon et affublés d'oripeaux grotesques, y jouent des vaudevilles, des saynètes, des pantalonnades devant un public extasié. Un peu du vieil esprit qui rendit les chambres de rhétorique si prospères anime d'un entrain très grand ces parades rudimentaires. Dans les villages riches, une rivalité de costumes chez les interprètes s'ajoute aux frais de la mise en scène. Les villes, de leur côté, renchérissent sur ces prodigalités rustiques par des étalages coûteux, où perce l'attachement à tout ce qui irrite et charme les yeux.

Bruxelles, toutefois, l'emporte dans cette émulation générale; ses cercles d'artistes et de musiciens, dirigés par des maîtres accomplis, jouissent d'un renom européen; il n'y a personne qui n'ait entendu parler de ses musiques militaires, de celle du régiment des Guides surtout; et les amateurs du grand art encombrent régulièrement les salles où l'orchestre du Conservatoire, des Concerts populaires et de la Société de musique détaille tour à tour Haydn, Beethoven, Weber et Wagner. Aucun exclusivisme d'ailleurs dans les prédilections : on exécute la musique française aussi bien que l'allemande et l'italienne; la musique flamande, incarnation d'un compositeur de grande fougue, Pieter Benoit, bien que contestée, trouve elle-même des partisans fervents.

Grande affluence, en outre, à l'Opéra, qui s'appelle ici théâtre de la Monnaie, et aux théâtres secondaires, les Galeries Saint-Hubert et les Fantaisies-Parisiennes, particulièrement alimentés par Offenbach, Hervé et Lecocq. Les premières y sont très courues, quelquefois bruyantes : un acteur est sifflé pour un anicroche léger; la moindre altération des intentions originales suscite des protestations; et, par surcroît, le public réclame des voix sans tares. Ces exigences lui ont fait une réputation de sévérité qui trouble les débutants.

De même qu'il affectionne les spectacles de la rue, le Brabançon aime les exhibitions de la rampe, les décors de la féerie, les belles élégances artificielles de la parade scénique; les kermesses, les réjouissances populaires, les occasions de festoiement public se complètent toujours par des représentations auxquelles les artisans, les petits employés, les bourgeois peu fortunés assistent en foule; et les cercles d'amateurs où l'on joue le drame et la comédie abondent, aussi bien chez le peuple que dans les classes moyennes.



Promenade des Géants (voy. p. 316). — Dessin de E. Verdyen, d'après nature.

J'ai plus d'une fois expérimenté l'intelligence de ces acteurs improvisés, gens d'atelier et de bureau qui, sur les planches, avaient l'intonation ample et rythmée des acteurs de profession et soulignaient avec finesse les moindres nuances, comme s'ils eussent fait de cet art exceptionnel une étude constante. Chez quelques-uns d'entre eux la prononciation souvent vicieuse du belge était même à ce point corrigée qu'on aurait pu se croire dans une vraie salle de spectacle, devant des interprètes habitués à une diction claire et étudiée.

Cependant, la véritable originalité éclate plus particulièrement parmi les cercles flamands, jouant, dans cette langue des Flandres, moelleuse et vibrante, aux cadences pleines et prolongées suivies de consonan-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ces gutturales, les pièces du terroir d'un esprit si différent de celui de la scène française, pantalonnades au gros sel, où le comique se complique de caricature, farces avec accompagnement de grimaces et de coups de pied au derrière, machinations burlesques, reposant, presque toutes, sur une observation très forte du personnage, surtout quand ce personnage se prête à une interprétation satirique.

Il y a là comme une création spéciale, un peu grosse, reflétant avec une jovialité expansive les drôleries et les ridicules d'un certain type bruxellois, vaguement ressemblant par certains côtés au prud'homme français. Naturellement la pure langue littéraire n'a rien de commun avec le jargon qu'on lui prête : c'est un patois singulier, dans lequel les mots français s'achèvent en désinences flamandes et les expressions flamandes se greffent sur des tournures françaises ; mais l'effet en est irrésistible quand à la charge parlée s'ajoutent une mimique expressive et une tête sérieuse, rasée de près, d'une rondeur sotte et bouffie.

Marchande d'œufs (voy. p. 318). — Dessin de A. Hubert, d'après nature.

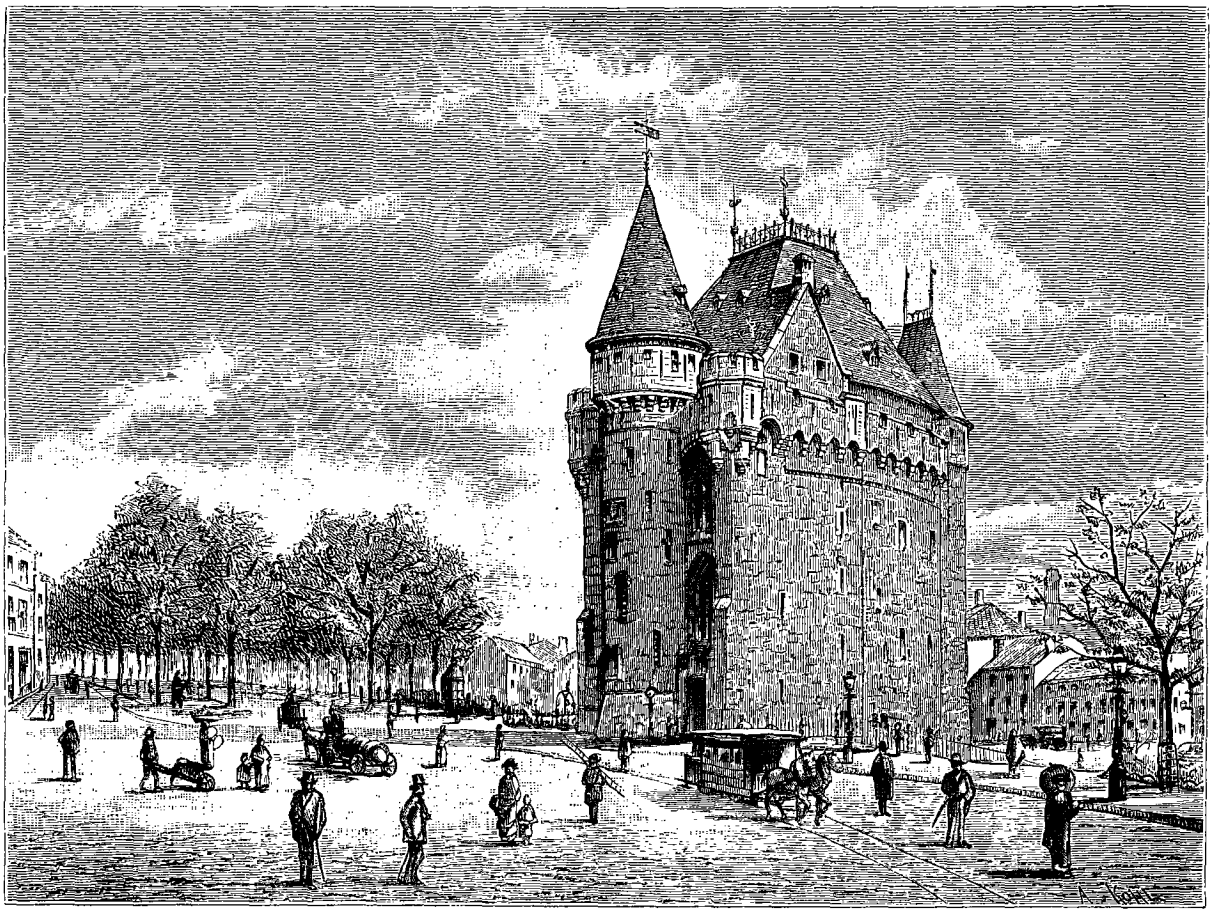
Il existe à Bruxelles un théâtre flamand, supérieur, à mon sens, par la spontanéité du trait et la franchise des moyens comiques, aux autres théâtres où se débitent les pâles comédies de mœurs locales, écrites en français. On y sent la rigueur d'une observation peu soucieuse des visées littéraires et lointaines, mais préoccupée d'effets immédiats et d'irrésistibles intentions bouffonnes. Rien, du reste, chez l'interprète qui sente l'affectation guindée et la pose systématique de l'homme de métier, petit à petit ankylosé dans ses rôles et finissant par leur donner une tournure habituelle et comme un même pli figé. Au contraire, un large renouvellement d'invention et une initiative permanente président à ces créations qui se complètent chaque soir par un trait imprévu et une floraison de détails ajoutés au fur et à mesure dans l'entraînement du jeu.

Ces acteurs, d'ailleurs, ne sont pas, comme sur les autres scènes, des spécialistes faisant du théâtre par état; la plupart s'improvisent comédiens au feu de la rampe et le jour sont employés dans des bureaux ou des comptoirs. Ils ont des mœurs paisibles, une maison convenablement meublée, dont la dépense, régulière et modérée, permet l'épargne en vue des enfants et des maladies, une existence modeste et bien assise de petit rentier à l'abri du besoin et des éventualités, et le soir seulement se transforment en Crispins, en Sganarelles et en Uylenspiegels, dégingandés, grimaçants, tout entiers au démon de la farce.

Camille LEMONNIER.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La porte de Hall. — Dessin de J. Taelemans, d'après nature.

LA BELGIQUE,

PAR M. CAMILLE LEMONNIER[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

IV

Coup d'œil rétrospectif. — Bruxelles historique. — La révolution brabançonne.

Bruxelles, l'humble bourgade obscure du sixième siècle, après avoir connu des fortunes diverses, s'était petit à petit étendu au point de compter, en 1379, deux enceintes, sept portes et soixante-quatorze tours.

Universellement renommée pour son industrie de drap, riche, remuante, en proie à des dissensions intestines où s'épanchait son besoin d'activité violente, la vieille cité étalait, au cœur de la monarchie espagnole, une abondance de palais et d'églises qui donne l'idée d'un fourmillement de peuple et de grands seigneurs, d'une circulation d'équipages et de chevaux, d'un large train de vie entretenu par une dépense incessante.

La ville a en ce temps six mille six cent quatre-vingt-quatre maisons et couvents, environ soixante-quatre mille habitants, près de quatorze cents religieux, trois quartiers et quarante et une sections; les d'Egmont, les Mansfeld, les Taxis, les Culembourg, les de Lannoy, les Lalaing et les Boussu y résident dans des hôtels somptueux; la halle au Pain ou maison du Roi se dresse en regard de son hôtel de ville, et la magnificence de ses églises anciennes va pâlissant devant celles qui s'édifient, Sainte-Gudule entre autres et la chapelle du Saint-Sacrement. Si la vieille

1. Suite. — Voy. page 305.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

réputation de ses industries de drap a déchu, ses laines teintes, ses toiles, ses tapisseries et ses armures figurent en première ligne sur tous les marchés de l'Europe; elle s'enorgueillit de ses collections savantes, montre avec complaisance ses sept écoles latines, dont une supérieure, ses treize écoles flamandes et ses trois écoles wallonnes ou françaises, et, devenue au temps de la cour de Bourgogne comme le jardin des lettres et des arts, continue à fleurir sous l'épanouissement de ces esprits, les poètes Jean Lemaire, Remacle de Florennes et Jean Second, les peintres Franc-Floris, Michel Coxie et Bernard van Orley, les architectes Keldermans, van Pede, van Bodeghem, les savants Corneille Agrippa et Érasme, toute la clarté et la gloire du temps.

Brusquement le profil fauve de Philippe s'embusque derrière cette prospérité; Marguerite de Parme n'est bientôt plus qu'un instrument insuffisant entre ses mains; la gouvernante cède alors la place à ce tigre affolé de sang humain, Alvarès de Tolède, duc d'Albe; et derrière lui la meute innombrable des tourmenteurs prépare les grils et les chevalets. Un premier vide se fait à la nouvelle de cette arrivée terrifiante : cent trente mille citoyens émigrent en Allemagne et en Angleterre; puis la mort à son tour taille des coupes sombres dans la population soupçonnée d'hérésie.

Les deux frères Verdickt, Charles Lamoral, comte d'Egmont, le seigneur de Backerzele, Jean de Casenbrodt, secrétaire de d'Egmont, Philippe, comte de Hornes, dix-huit autres gentilshommes, mourant sur la place publique, à Bruxelles, les uns décapités par le glaive ou écartelés, les autres brûlés vifs après avoir subi l'amputation de la langue et du poing, d'autres encore lentement torturés par ce mécanisme effroyable, l'estrapade, qui consistait à abaisser et à remonter, par le moyen d'une poulie et la tête en avant, par-dessus un brasier flambant, une victime à laquelle préalablement on avait coupé la langue et brûlé le pied et la main entre deux fers rougis à blanc, ne sont que le prélude des hécatombes qui, petit à petit, saignent aux quatre veines le pays. En moins de cinq ans, les grandes villes, ces ruches fourmillantes où s'élaborait la richesse nationale, sont à ce point ruinées qu'un historien, passant à Gand, déclare n'y avoir vu que deux chevaux paissant dans la solitude des rues.

Et l'horreur va grandissant, jusqu'au moment où le sinistre lieutenant du roi-vampire, ayant fait manœuvrer jusqu'à la faire éclater la machine qualifiée par lui « conseil des troubles » et par le peuple « conseil de sang », dont l'application sur l'échine des provinces, semblablement à une prodigieuse ventouse, eut pour effet de les purger du plus clair de leur vitalité, est enfin rappelé par son maître et s'en va, dit l'histoire, expier dans une agonie hideuse, aggravée encore par les visions auxquelles son esprit est en proie, le deuil et la misère des Flandres.

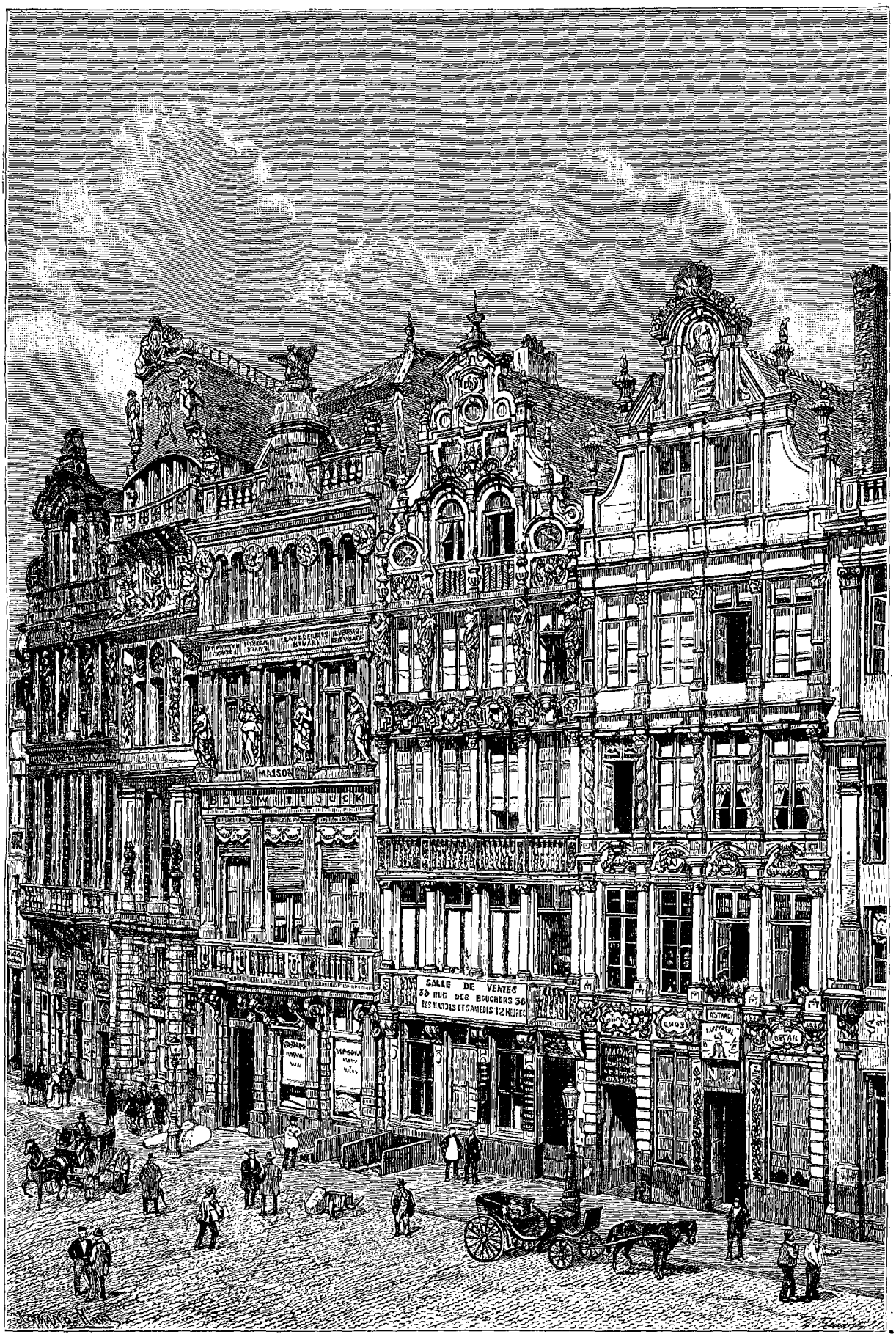
Lui parti, la sève se reprend à parcourir le grand corps moribond de la nation. En 1581, des décrets ayant annoncé à Bruxelles l'abolition du culte catholique, la suppression des couvents et l'expulsion des prêtres, la ville, cernée par l'armée espagnole, subit avec un dédain stoïque les privations d'un blocus douloureux; un péril conjuré, il lui faut faire face à des maux plus grands, et, les affaires interrompues, le commerce partout anéanti, sans communications avec la mer, disputer aux événements une existence menacée par les dissensions intestines autant que par le pillage et les rigueurs de l'autorité. C'est une époque trouble, sans cesse bouleversée par des bourrasques imprévues, où la paix et la fortune publiques ne connaissent un instant la stabilité que pour être mêlées sitôt après à des aventures nouvelles, et qui, éclaircie pendant de courtes accalmies, soudainement se rembrunit sous des orages interminables.

A peine les archiducs Albert et Isabelle ont-ils fait refleurir les lettres, les arts et les sciences, dans cette cour rassérénée où Rubens et Juste Lipse étaient tenus en si grand honneur, que la tourmente recommence : disputes avec les gouverneurs, querelles avec les magistrats, émeutes toujours renaissantes au sujet des vexations de la soldatesque royale. Joignez-y la peste qui éclata en 1667, la reprise de la guerre avec Louis XIV, le bombardement de Bruxelles par le maréchal de Villeroi, pendant lequel, trois jours durant, vingt-cinq mortiers et dix-huit canons vomirent sur la ville trois mille bombes et douze cents boulets rouges, endommageant quatre cent soixante maisons et sept églises et anéantissant littéralement onze églises et trois mille huit cent trente maisons, sans nécessité et pour le bon plaisir du grand roi. Mais presque immédiatement l'énergie de la race se fait jour, de nouveau, dans un bel aspect de ville neuve sortant en moins de quatre ans des décombres de la ville ancienne, avec des palais reconstruits, des richesses redorées, les rutilantes architectures ornementées de cette place de l'Hôtel-de-Ville qui est encore une des curiosités de l'Europe. C'est merveille de voir ce peuple résolu réparer ses désastres presque sous la gueule fumante des canons.

Tour à tour la proie des dominations étrangères, convoité par la France après avoir été garrotté par l'Espagne et martyrisé par les sbires du marquis de Prié après avoir été saigné par les torsionnaires d'Albe, il garde dans l'épreuve son insoumission native, s'accommodant en apparence de tous les régimes, parce qu'au fond ils maintiennent son intégrité, mais en réalité rebelle au joug et d'une secousse d'épaules ébranlant de temps en temps l'autorité, moins par haine du pouvoir, dont il aime la magnificence, que par goût de l'indépendance.

L'État pourtant, dès le milieu du dix-huitième siècle, s'était équilibré, grâce à une répartition plus équitable de l'impôt, à une sécurité plus grande des personnes, à un fonctionnement meilleur des rouages

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vieilles maisons de la place de l'Hôtel-de-Ville, a Bruxelles. — Dessin de Ph. Benoist, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

administratifs. Pendant près de trente ans, Bruxelles put goûter, sous le gouvernement paternel de Charles de Lorraine, une paix non troublée. En même temps, les finances publiques se stabilisaient, le commerce et l'industrie échappaient aux fluctuations qui les avaient si souvent entravés, la prospérité générale se manifestait dans l'accroissement des habitations et l'aisance des ménages, les sciences et les lettres, efficacement protégées, recevaient pour s'y abriter une demeure qui porta le nom d'Académie impériale; et pareillement, une Académie de peinture et de sculpture était fondée.

Il y avait à présent un conseil d'État, un conseil privé, un conseil des finances, un conseil souverain de Brabant, tout un échelonnement d'institutions établies en vue de la marche du mécanisme gouvernemental. Pour loger à l'aise cette extension des pouvoirs publics, la ville elle-même s'était agrandie par l'adjonction d'un quartier bâti sur un plan régulier, dans le style étalé et lourd de la décadence italienne : vaste conception architecturale qui concentrait dans un même endroit les splendeurs du règne et l'outillage politique et transformait un plateau presque exclusivement forestier en un bloc d'hôtels massifs, dont la sévérité cossue et la large ordonnance s'alliaient avec l'idée d'une société solidement assise. Aujourd'hui encore ce quartier garde sa destination : c'est là, à un pas du palais de la dynastie, que s'entretient l'organisme constitutionnel, s'élaborent les législations, se consomment les actes de la vie publique, avec cette vitalité redoublée qui signale un peuple actif et sagement amoureux du progrès.

Cependant Bruxelles, non plus que le reste de la nation, n'était arrivé à une stabilité définitive : les heures difficiles allaient sonner de nouveau; derrière ce long règne tranquille de Marie-Thérèse se lèvent menaçantes les figures de Joseph II, de Napoléon et de Guillaume de Hollande. A peine s'est-on habitué aux douceurs d'une cour ennemie des aventures, que celles-ci recommencent : c'est d'Alton, exécuteur des hautes œuvres de l'empereur rationaliste, s'avançant à travers les provinces révoltées, pour assurer l'accomplissement du décret qui dissout les États généraux du Brabant, coupables d'avoir refusé le vote des subsides; cinq années après, c'est Dumouriez, le vainqueur de Jemmapes, arrachant la Belgique à la domination autrichienne et y implantant la république française, brusquement remplacée l'année suivante par la réintégration de l'Autriche; puis, de nouveau, la bataille de Fleurus rend le pays à la France et balaye les Impériaux.

La Belgique subit l'absorption de la puissante république, à travers un engourdissement de toutes ses énergies, comme un corps immobilisé dans un accès de somnambulisme; et le césarisme omnipotent de celui qui s'appelait le maître du monde acheva de désagréger ce qu'il lui restait de sa forte individualité ancienne.

Traitée en pays conquis, elle qui à travers les régimes les plus rigoureux avait su garder son autonomie, elle devient, aux mains du roi des rois, une machine à produire l'or et le sang nécessaires aux ambitions colossales qui ébranlaient les empires; des fournées humaines, le meilleur de sa chair, s'en vont s'anéantir au gouffre des défaites et des victoires; entrée dans l'engrenage aux dents de fer qui se nomme la conscription, les réquisitions, les impôts, le tribut en argent et en nature, comme un bétail dont le lait et la viande, de tout temps réconfortants pour les despotismes, continuent à nourrir les appétits insatiables du conquérant après avoir alimenté le moloch Philippe II et tous les autres croquemitaines de son histoire, elle finit par n'être plus qu'une marqueterie géographique effacée, sur laquelle se projette l'ombre d'une civilisation de fer et de feu. Elle perd même, dans son indignité, le droit de s'enorgueillir de ses collections d'art; ses chefs-d'œuvre, héritage d'un passé flamboyant, vont s'ajouter dans les musées de Paris, comme un fond de gloire ancienne préparé par les siècles, à l'apothéose du jeune empire, lequel, pour la dédommager du butin spolié, des vexations subies, de sa large collaboration jamais marchandée aux pompes funèbres de la conquête, la gratifie en retour d'une législation régulière, d'écoles et de fondations importantes.

Un instant, la nation incorporée put se croire assurée contre les changements; l'habitude, qui désalourdit les chaînes les plus pesantes, avait mêlé de pâles douceurs à son infortune; et taillée à merci, vidée par les coupes sombres, amputée de ses bras, elle s'était reprise à vivre d'un souffle précaire contre vents et marées.

Tout à coup cette date : 1815, sonne à la grande horloge, et de nouveau la chevauchée des armées recommence. Une prodigieuse avalanche d'Anglais, de Prussiens, de Hollandais s'abat sur la Belgique, obscurcissant de ses lourdes masses noires le soleil d'Austerlitz décliné à l'horizon. L'avalanche se disperse bientôt, il est vrai; mais à peine la poussière des légions en marche s'est-elle dissoute dans le ciel rasséréné, où l'aigle napoléonien a cessé d'agiter ses ailes, que la terre tremble encore une fois, et une nouvelle trombe humaine emplit le pays de ses tourbillonnements affolés, tandis que, rapide comme les boulets de canon qui ont porté le nom français aux quatre vents de l'espace, l'empereur-fantôme, émergeant de l'ombre, pousse en avant ses bataillons pour une partie décisive.

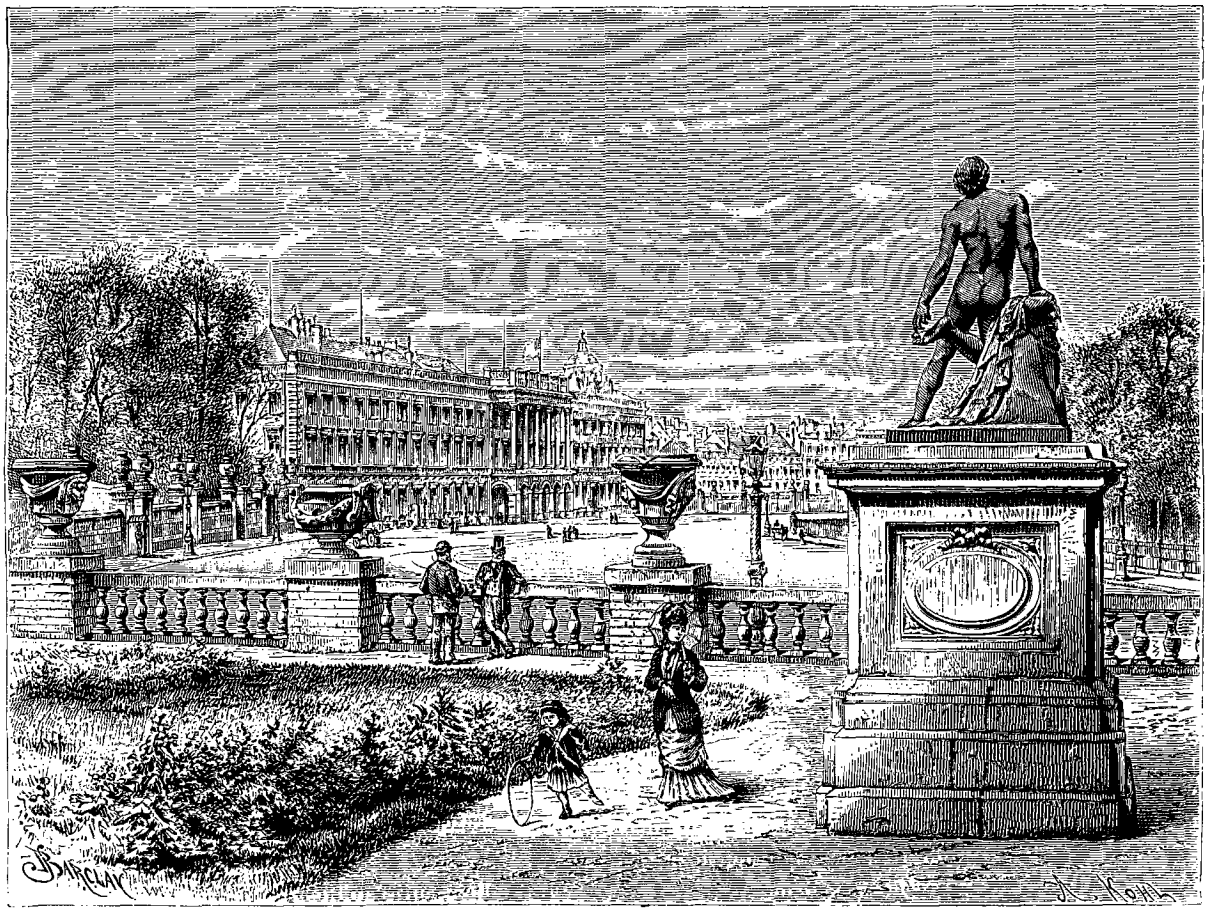
Alors c'est une tourmente plus effroyable que toutes celles qu'on a vues : les artilleries crachent la mitraille dans l'atmosphère changée en fournaise, et les lugubres plaines de Waterloo, pareilles à des charniers, boivent des fleuves de sang. Cette fois, l'homme du destin est bien terrassé. Et comme après l'écoulement d'un torrent, le silence succède aux tonnerres des mêlées dans le pays belge qui cesse d'appartenir

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à la France et s'ajoute à la Hollande sous le sceptre du roi Guillaume.

Cependant l'union n'est qu'à la surface; des germes de mécontentement s'engendrent de la prédilection trop peu dissimulée du prince pour ses villes bataves, et bientôt la contrainte générale éclate sous la pression des impôts, la prédominance officielle de la langue néerlandaise dans l'administration, les privilèges accordés aux Hollandais de préférence à tous autres, l'accaparement par le gouvernement du monopole de l'enseignement, mille vexations grandissantes qui amènent enfin les grandes journées de 1830, desquelles sortit la Belgique indépendante et libre.

Des extrémités du pays, des hameaux aussi bien que des villes, et de la plaine et de la montagne accourent alors des hommes au cœur vaillant et à la tête chaude; sans avoir besoin de se concerter, mais résolus à vaincre ou à mourir, ayant pour arme la plus sûre leur foi dans la patrie, ils marchent, soldats éprouvés qui la veille labouraient la glèbe natale ou maniaient l'outil professionnel, au-devant des bataillons aguerris, et cent contre un, à la baïonnette, à la hache et au sabre, font ployer les lignes ennemies ou payent de leur vie leur héroïsme, der-



Palais du roi des Belges, à Bruxelles. — Dessin de Barclay, d'après une photographie de J. Lévy.

rière les barricades où les grenadiers les exterminent. Rien n'est comparable à cet élan d'un peuple qui rompt ses chaînes, se souvenant des lions qu'il y a partout dans ses trophées : les femmes et les enfants chargeaient les fusils dans les rues; les vieillards épaulaient en chancelant; bourgeois et ouvriers se touchaient fraternellement le coude aux postes périlleux; chaque maison, défendue de la cave au grenier, avec ses volets entre-clos d'où partaient les balles et ses lucarnes béantes d'où les meubles, les ustensiles, les briques arrachées aux murailles croulaient sur l'ennemi qu'ils fracassaient, était un rempart imprenable derrière lequel toute une cité combattait. Et telle était la surexcitation générale que chacun, avec une insouciance absolue du danger, faisait des prodiges de valeur : des citoyens s'en allaient, par petites bandes, combattre les avant-postes, et d'autres organisaient des expéditions nocturnes, isolés ceux-ci et ceux-là en rase campagne, loin des portes de la ville. On partait pour la mort comme pour une partie de plaisir, et unis dans une commune pensée, sans ressouvenance des divisions anciennes, Wallons et Flamands harcelaient, canardaient, décimaient les blonds soldats du roi Guillaume, qui tombaient sous d'invincibles coups, malgré le qui-vive d'une alerte perpétuelle.

Au milieu des caractères tranchés de ces hommes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

venus de toutes les provinces, la gaieté brabançonne particulièrement tranchait sur la gravité un peu pesante des patriotes d'Alost, d'Ostende, de Courtrai, de Bruges et de Gand; elle chantait à travers la mousqueterie ce refrain ailé qui se rencontre à chaque page de l'histoire, ajoutant ses quolibets au défi des balles. Une jovialité enfiévrée de kermesse à la Rubens se mêle, en effet, à ce patriotisme lâché par les rues, avec une débandade de gros instincts ; les ribambelles dépoitraillées qui se ruent à l'assaut ont des bravades féroces de gens sortant de table, et le sang se verse comme les verres se remplissent, entre des rires interminables et des coups de gueule rabelaisiens. C'est le débordement d'une race comprimée par deux régimes successifs et dont la vie oisive, inactive, brusquement éclate dans une révolution qui a l'air d'une émeute et dans des coups de main acharnés comme des batailles.

Pendant que les bras manœuvraient, les cerveaux ne demeuraient pas oisifs : la désorganisation grandissante des lignes hollandaises à l'extérieur avait pour complément l'organisation d'un gouvernement provisoire à l'intérieur. Il s'est trouvé dans cette Belgique trop légèrement qualifiée d'apathique des hommes de conseil supérieur et de décision rapide qui, au bruit des fusillades, sous la pluie des boulets, ont su tout à la fois pourvoir aux mille nécessités de la défense, parer à l'anarchie, édicter des lois et jeter les bases d'un État stable, parmi l'universelle effervescence d'un peuple soustrait à toute espèce de coercition. C'est cette graine première qui, petit à petit germée dans un terreau arrosé de sang, a fini par s'épanouir sous la forme du gouvernement constitutionnel, avec une large ramification de droits faisant le citoyen libre dans l'État libre.

Les événements qui suivirent sont trop voisins de ce temps pour avoir besoin d'être rappelés : on sait que le trône fut offert à Léopold de Saxe-Cobourg, et que ce prince, prévoyant une grande nation en ce petit peuple prodigue de son sang, l'accepta ; on sait aussi que, le nouveau royaume à peine institué, le prince d'Orange et le prince Frédéric, au mépris de l'armistice provoqué par le roi leur père, envahirent le sol une première fois libéré; on sait enfin que la France, amie généreuse et fraternelle, envoya le maréchal Gérard à la tête d'une armée pour aider la Belgique à se débarrasser de cet opiniâtre ennemi. Ce fut la dernière convulsion, après quoi l'État jeune et sain, pareil à un corps vigoureux, prédestiné à se développer indéfiniment, se mit à prospérer sans secousses, accomplissant au grand soleil sa large besogne pacifique avec une activité régulière et mesurée.

De calmes énergies, tournées vers le travail, avaient succédé à la grosse dépense de nature nécessitée comme première mise de fonds, dans la constitution du pays indépendant. En peu d'années, les arts, les sciences, l'industrie, les affaires se développent, s'équilibrent, forment une rapide circulation morale et matérielle ; en même temps l'armée s'organise, l'administration se raffermit, les écoles s'ouvrent, un premier chemin de fer rapproche les distances, et bientôt, la sécurité grandissant, les centres industriels prennent une extension plus vaste, le commerce bénéficie de gains plus assurés, l'épargne amasse sans danger des capitaux : c'est une floraison universelle de toutes les aptitudes qui ont pour objet la richesse, le bien-être, le train normal de la vie plutôt que la gloire et ses aventures.

Toute proportion gardée, la Belgique est, à cette heure, de toutes les nations la mieux nantie de lignes ferrées : elle a des entrepôts, des canaux nombreux, d'excellentes routes, un port de premier ordre, Anvers, et un autre, Ostende; deux fleuves, la Meuse et l'Escaut, coupés de nombreux dérivatifs : le premier superbe, coulant à pleins bords dans l'entonnoir des montagnes, mais de maigre importance comme voie d'eau, le second remué par les houles marines, entre des digues chaque jour immergées par le reflux, vaste, bruyant et formant comme le corridor de la grondeuse mer du Nord; neuf provinces, agricoles et forestières, les unes et les autres inépuisables en richesses naturelles qui les prédisposent merveilleusement à l'action des grandes industries. Et pour achever ce tableau d'une touche de peintre, l'activité humaine s'y déploie à travers un déroulement de paysages variés, où les vallées succèdent aux landes marécageuses et les grandes pétrifications aux renflements légers d'une plaine transformée par la culture en un énorme potager; ici les constructions modernes, les transformations récentes, l'adaptation de la nature aux besoins nouveaux; là les ruines, les vieux souvenirs, les restes d'une tradition demeurée et comme un décor splendide brossé par les âges, sur lequel se détache et se meut la vie contemporaine.

V

Le vieux Bruxelles. — La Senne et les ponts. — Industries locales. Types et coutumes.

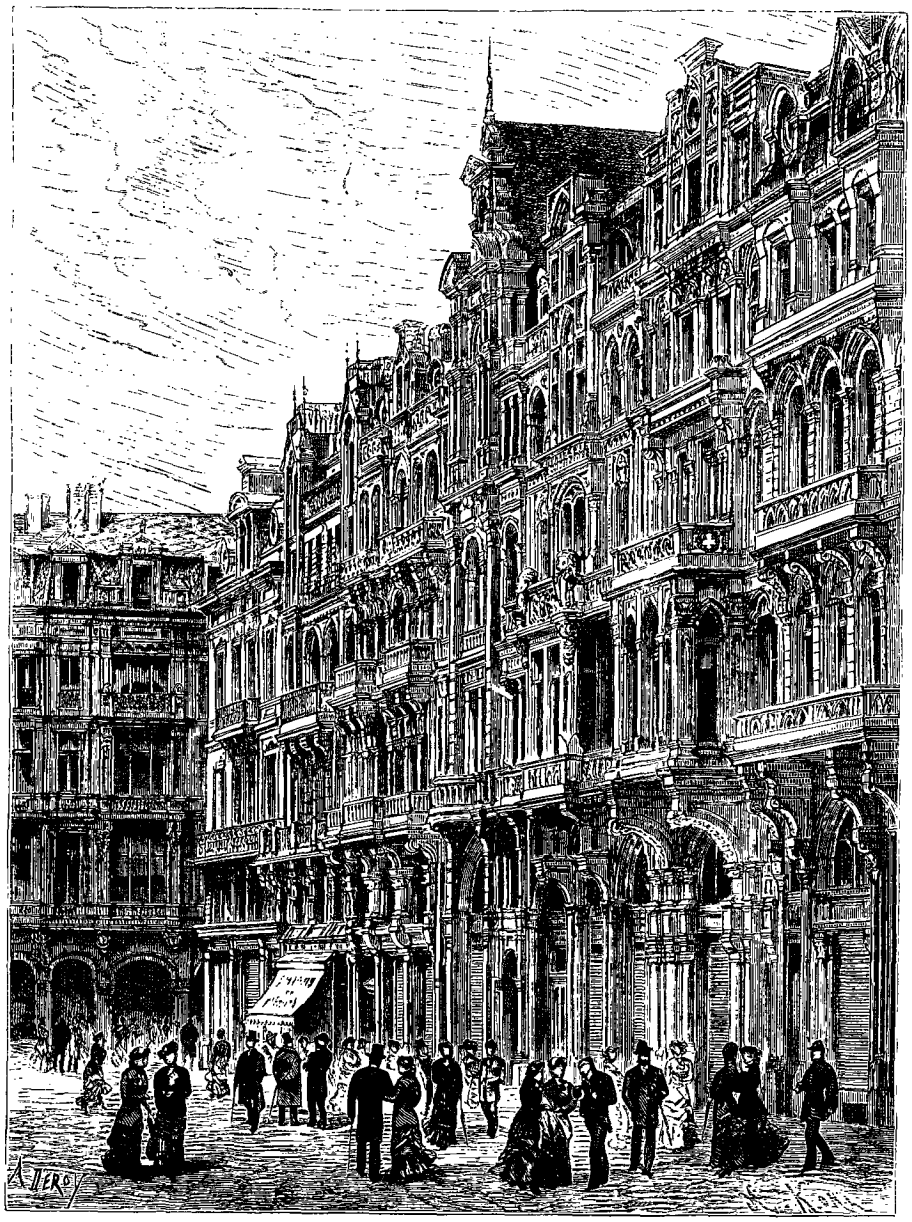
Bruxelles, entre toutes les autres villes, profita largement des bienfaits d'un règne à l'abri des conflagrations qui, presque partout ailleurs, pendant ces cinquante dernières années, précipitèrent les peuples dans des conjonctures périlleuses.

Il ne faudrait pas cependant comparer la petite capitale de 1830, telle que l'avaient faite les régimes successifs sous lesquels le pays éprouva tant de peine à affermir son autonomie, à l'abondante agglomération d'aujourd'hui ; elle ne sortit pas de suite des langes et pendant longtemps offrit le spectacle d'une tranquillité provinciale, où le train d'une cour tenue en suspicion par la noblesse et formée dans le principe d'éléments hétérogènes, ne suffisait pas à activer la circulation du luxe et la dépense. Tel de ses vieux coins solitaires, la rue Terarken, par exemple, avec ses perspectives tronquées et ses projections de bal-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cons par-dessus le pavé bosselé, semble perpétuer la monotonie de ces jours lointains.

Les vieux Bruxellois se souviennent toutefois encore des hôtels de la noblesse, hermétiquement clos comme des forteresses, où, l'espace de quinze ans et plus, aucune figure n'apparut, si ce n'est celle des valets chargés d'entretenir les appartements et les écuries, tandis que les maîtres, réfugiés dans de lointains châteaux, y nourrissaient, en chassant le sanglier et le daim, leurs boudeuses rancunes. En ce temps-là encore, une ceinture de fossés, vestiges des anciens remparts, circonvenait la ville, avec des portes pratiquées de distance en distance (voy. p. 321), par lesquelles les campagnes, à de certains jours, se déver-



Construction moderne (maison primée). — Dessin de Deroy, d'après une photographie de J. Lévy.

saient à l'intérieur, apportant les denrées nécessaires à la consommation, et où, leur mince tige de fer à la main, veillaient les gardes de l'octroi, en tunique bleue agrémentée de boutons d'argent. Mais petit à petit les mécontentements s'étant effacés, soit par suite des séductions grandissantes du règne, soit par suite de la nécessité de s'opposer à l'extension d'une noblesse créée pour suppléer à l'absence de l'ancienne, les maisons aristocratiques se repeuplèrent; la haute ville, ébauchée par le prince de Lorraine, s'étendit; les belles rues et les riches habitations se multiplièrent; et Bruxelles, successivement agrandi, élargi, assaini, livré aux démolitions et, comme ce Paris qui tourmentait ses ambitions, devenu l'enjeu d'une nuée de spéculateurs, prit enfin, un peu prématurément peut-être, l'aspect des grandes capitales.

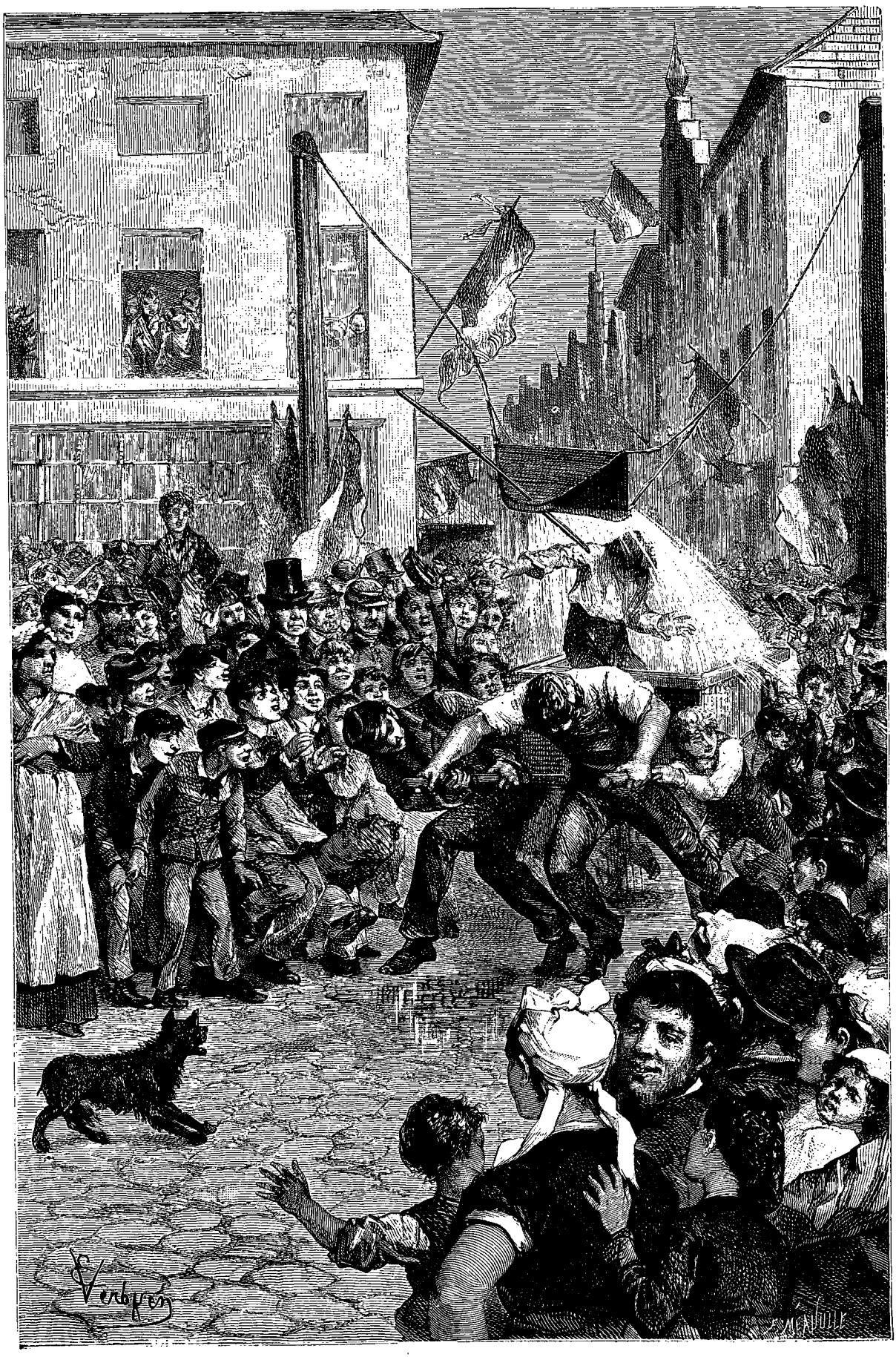
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ce n'est pas sans mélancolie que je me rappelle les pittoresques encoignures, à cette heure remplacées par les équerres symétriques des grands boulevards, que l'on était certain de rencontrer à chaque pas dans la partie basse de la cité, il y a quelque vingt ans. Un délabrement de masures vermoulues, fleuries de mousses veloutées, avec des giroflées sauvages dans les crevasses, mettait tout le long de la Senne ses pans de murs déjetés, surchargés de logettes en bois pendant en surplomb sur les eaux terreuses, et hérissés de déversoirs en pierre par où dégoulinaient les lessives ménagères. Tout un lacis d'impasses s'entre-croisait dans une demi-obscurité chaude, emplie de grises fumées tourbillonnantes que le soleil lamait d'or. Partout le plâtras écaillé coulait avec les pluies, laissant à nu le rouge de la brique, comme une plaie, sous l'auvent penché des toits capuchonnés de lucarnes en saillie. Aux fenêtres, sur des cordes tendues, des haillons séchaient, avec des tons éclatants où se révélait la tendresse nationale pour les tire-l'œil; et quelquefois des pots de capucines, d'œillets pourprés, de pâles résédas brochaient sur cette friperie, faite pour caresser le regard d'un peintre par ses chaudes taches constellées.

La rue Terarken (voy. p. 326). — Dessin de C. Chauvet, d'après nature.

C'est là, dans ces culs-de-sac et ces étroites rues où le passage d'un chariot faisait refluer les groupes sur les trottoirs et contraignait à s'aplatir contre les maisons, qu'habitait un peuple qui avait gardé le relief et la vraie physionomie de la race, indépendant, narquois, fêtant volontiers le lundi, badaud, querelleur, ami des kermesses, des jeux populaires et des réunions où l'on chante et boit. Là aussi vivait l'ouvrier des fabriques, des brasseries et des minoteries qui, en ce temps, pullulaient dans le quartier, comme pour perpétuer la tradition des grandes nations disparues. Les énormes garçons brasseurs, aux carrures démesurées, avec une très petite tête apoplectique et bonasse de colosse heureux, passaient en culottes et vestes de *pilou* reluisant, polissé par les brassins et le frottement des tonnes, leurs grosses mains ballantes au bout de leurs bras où les biceps roulaient comme des haltères. On voyait aussi les meuniers semblables à des pierrots poudrés de farine et les lèvres écarlates dans le blanc des faces; les teinturiers barbouillés de lèches écarlates ou violacées, avec leurs bras secs dont les mixtures chimiques ont lentement consommé la chair; les tonneliers au col massif enfoui dans les épaules et tapant, de leurs lourds maillets de bois, les futailles sonnant le creux. Tout ce grouillement humain emplissait la rue, martelant, chaudronnant, cardant la laine, avec une bonne humeur chantante, des quolibets plein la bouche, et çà et là s'interrompait pour avaler d'un trait la chope de bière écumante ou les poivres d'un genièvre frelaté. Ajoutez le roulement des voitures sur les cailloux pointus, ici les interminables charrettes de brasseurs

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le jeu de la cuvelle (voy. p. 332). — Dessin de Eug. Verdyen, d'apres nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

toutes sonnantes de ferrailles entrechoquées, auxquelles ballottent, suspendus, des rangs entiers de tonnes vides, avec deux et trois superpositions de tonnes remplies, là les véhicules attelés de molosses et colportant la marée, le lait, la boucherie, les tas de pain et les petits monts de sable; puis encore, aux heures matinales de l'approvisionnement, les tombereaux de maraîchers, avec leurs pyramides de légumes et de verdures, et les lourds chariots rustiques, recouverts de bâches ballonnées, où s'amoncellent les beurres, les œufs et les fromages, sur des serviettes à carreaux bleus et blancs. Midi tombait sur ce train de la vie quotidienne, déversant entre les maisons, comme entre des digues resserrées, la fourmilière affamée des usines, qui se bousculait, courait à grandes enjambées, cognait le pavé du galop saccadé de ses sabots.

La rivière serpentait à travers cette agglomération de petites maisons tassées, en bonne ouvrière qui prend sa part du travail général et se multiplie pour être largement serviable; ses bras s'étendaient partout, plongeaient au cœur de cette existence besogneuse, avec des amas de grosses écumes jaunâtres aux barrages, des remous de vapeurs bouillantes le long des usines, des traînements lents de flaques huileuses sur tout son parcours.

Elle avait fini par être le dépotoir, non seulement des industries groupées sur ses bords, mais de toutes les maisons riveraines; il n'était pas rare de voir un ventre ballonné de chien flotter, pêle-mêle avec des mise-bas et des détritus ménagers, à la dérive de ses eaux grasses et lourdes. En automne, des brouillards montaient de ses vases, assombrissant l'air de crêpes opaques à travers lesquels les réverbères, le soir, avaient l'air d'yeux rouges larmoyants; et ses pestilences avaient fini par saturer l'atmosphère d'une odeur particulière, où se confondaient des relents de caoutchouc, de cambouis et de vieille suie mouillée.

Elle était une des curiosités du vieux Bruxelles; on flânait sur ses ponts d'où s'entrevoyait, par échappées brusques, la perspective des toits taillades en dents de scie et aiguisés en pignons, avec des ressemblances vagues de canaux brugeois; la nuit, les fenêtres braséaient sur le noir des fonds, reflétées en un fourmillement de paillettes ignées dans les moires sombres du flot; et celui-ci, en se brisant aux arches, avait un bruissement doux, continu, auquel ne résistaient pas les douleurs solitaires.

Des solives épaisses barricadaient par places le courant, outillées de pièces en fer qui se levaient ou s'abaissaient : c'étaient les écluses; et en d'autres endroits, des constructions se dressaient, des passerelles étendaient une barre mince, d'énormes roues tournaient, fouettant l'eau de leurs palettes. Ici le moulin de Ruyschmolen (voy. p. 313) s'apercevait du pont de la rue Saint-Géry; là l'Eyckmolen, ou moulin de l'Ane, contigu à l'église de Notre-Dame de Bon-Secours; plus loin le moulin de Borgval, non loin de la rue des Pierres, puis encore le Baertmolen, ou moulin de la Barbe, et le Driesmolen, moulin à papier, coupaient les profils d'amas de soupentes, de vastes carcasses démantelées, d'une complication primitive d'installations, et tout le jour ronflaient, bourdonnaient, faisaient une musique assoupissante sur laquelle se détachait le clair ruissellement rythmé des aubes en mouvement.

Des brasseries voisinaient avec ces gros moulins remuants, soufflant par leurs tubes des odeurs chaudes de houblon si pénétrantes qu'elles se sentaient de l'intérieur même des maisons; et les connaisseurs, aussi raffinés, du reste, que les amis des vins de Bourgogne ou du Rhin, savouraient à l'avance le parfum de la bière nationale, l'épais lambic doux comme le sirop, et le limpide faro à la fine saveur acidulée. Toutes ces encombrantes maçonneries s'alignaient dans la reculée, espacées par de vieux murs en briques, bombés dans le milieu et demi-croulants, par delà lesquels s'ébouriffaient les touffes violettes des lilas et retombaient les draperies massives des lierres, avec des mélancolies de paysage urbain poussé au soleil à travers les tessons de bouteilles et les gravats.

La bonasse rivière avait pourtant ses moments d'humeur bourrue; au temps des crues, elle pénétrait dans les sous-sol, montait l'escalier des caves, souvent même envahissait les rez-de chaussée; il ne fallait qu'une nuit pour opérer la transformation des bas quartiers en un vaste lac duquel émergeaient piteusement des tronçons de maisons, et dont les remous, parfois violents, prenaient, au détour des rues, des fureurs que contemplaient, résignés, les bourgeois en bonnet de coton, surpris au saut du lit par l'inondation.

C'était un arrêt momentané dans l'activité de cet enchevêtrement de populeuses ruelles; les conditions de la vie étaient changées; des barques faisaient le service du ravitaillement, allant des habitations à la boucherie et à la boulangerie voisines; çà et là un énorme cheval flamand, si haut que son poitrail était à peine submergé, naviguait, calme et lent, toute une famille pendue à ses crins. Naturellement, ces envahissements de l'eau occasionnaient des désastres : des bicoques mal assurées s'écroulaient, le travail s'interrompait dans les fabriques et les moulins, les ménages obligés de chômer manquaient d'argent et de pain, des complications de misère et de maladie s'ajoutaient à la perte des meubles et des ustensiles; puis, brusquement, le tour joué, la fantasque rivière rentrait dans son lit, laissant par les rues des boues jaunes infectant le marécage et sur les papiers de tenture des maisons d'indécrottables moisissures qui finissaient par monter jusqu'au plafond.

Eh bien! malgré ces frasques, on aimait la Senne d'une affection tenace; il y eut d'énergiques protestations lorsque les ingénieurs se liguèrent contre elle : c'est qu'en la supprimant, on supprimait du même coup une circulation considérable, un mouvement

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'affaires incessant, des habitudes d'existence particulières et un des côtés les plus caractéristiques de la physionomie bruxelloise, celui-là par lequel s'éternisaient la vieille cité, les vieilles coutumes, les mœurs du bon temps, à un pas de cette place Saint-Géry réputée le berceau de l'antique Brucsella.

Le bourbeux et jaunâtre cours d'eau établissait, en effet, une démarcation parmi les gens de la ville ; une race à part, nullement comparable à celle des hauts quartiers, s'était petit à petit formée dans ses atmosphères, grasses du houblon, perpétuant la tradition de ce caractère étalé et rond, primesautier, prompt à l'injure, dépensier, mais au fond bon enfant, que l'histoire prête aux *kiekefretters* ou mangeurs de

Charrette de laitière. — Dessin de A. Hubert, d'après nature.

poulets, sobriquet que leur a valu leur amour des mangers succulents.

C'est dans le voisinage des brasseries et des moulins, entre la place Sainte-Catherine (voy. p. 336) et la rue d'Anderlecht, la place de l'Hôtel-de-Ville et la place Saint-Géry, que se rencontrait le typē le plus pur de la vieille population ; rarement il franchissait les limites de la circonscription où il était né, où il avait pris femme, où il s'était enrichi ; toute son existence se renfermait entre le cabaret, sa boutique et l'église. On le reconnaissait à sa face pâle et rasée, à sa carrure épaisse, aux proéminences de son ventre, à la santé un peu bouffie de sa personne. Toute la journée derrière son comptoir, aunant le drap ou détaillant la mercerie, il ne sortait qu'à l'heure des offices, entre chien et loup, et un peu plus tard allait

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

faire sa partie de cartes à l'estaminet, en fumant sa longue pipe de Hollande, autour d'une table où ses partenaires et lui consommaient de la bière, dans de grands verres à couvercle d'étain. C'était la régularité d'un bien-être monotone, coupé par des repas de société, avec des aises de grosse vie animale; pour lui, la bombance était la satisfaction d'une nature exigeante en même temps qu'une cause d'amusement recherchée. Il était à l'église de toutes les neuvaines et de tous les octaves, étant de toutes les confréries, et à la ville faisait partie d'un de ces nombreux serments, milices bourgeoises jadis exercées pour la bataille et aujourd'hui dégénérées en simples réunions de plaisir.

Il existe au musée de Bruxelles un noir et séculaire tableau où le peintre a représenté l'infante Isabelle abattant le papegeai ; elle savait bien, la rusée princesse, que rien ne devait plus flatter l'amour-propre de son peuple que cette condescendance à se mêler à l'un de ses jeux favoris. Le tir à l'arc et à l'arbalète a toujours eu, en effet, le privilège de passionner le vieux Bruxellois : comme par le passé, il aime à se rendre, le dimanche ou le jeudi, dans les prairies avoisinantes et à y lancer une volée de grosses flèches. Généralement, des pièces d'argenterie constituent le prix des parties et le gagnant est proclamé roi.

Il faut se rappeler la jovialité brabançonne pour se rendre compte de l'animation de ces parties, où les cris, les rires, le cliquetis des verres s'entremêlent, pendant que, obèses et trapus, les membres bandent à la force des poings leurs énormes arcs, où la corde se tend comme un câble, et tout à coup font siffler la flèche qui part droite, rapide comme l'éclair, quelquefois dépasse le triangle, oscille lentement dans l'air, puis retombe, et d'autres fois, mieux projetée, va culbuter d'un coup sec, qui s'entend de loin, l'oiseau affublé de plumes versicolores. Naturellement, l'installation de chaque roi est accompagnée de promenades triomphales, de tournées de bière et de grands banquets où le sacre se consomme au bruit des fourchettes.

Le tir au berceau n'excite pas moins d'enthousiasme; nombre de vieux cabarets de la ville possèdent une allée droite, bordée de planches et recouverte de verdure, comme une tonnelle carrée, où les tireurs l'un après l'autre s'en viennent et manœuvrent l'arme lourde qui doit leur donner la royauté. Autant de locaux d'ailleurs, autant de sociétés; chacune a son bedeau, ses séances, son patron particulier, et, les jours de réjouissances publiques, promène par les rues son étendard où l'or fleurit en arabesques tortillées sur le grenat et l'émeraude des velours. J'ai dit plus haut la pompe de ces étalages, que rehaussent encore des colliers de médailles sonnant dans l'air comme des carillons.

A ces jeux, réputés nobles et qui sont le partage du bourgeois aisé, s'en ajoutent d'autres, plus spécialement réservés au peuple, les quilles et le palet, par exemple; en même temps que la nature du divertissement, celle du prix varie : des victuailles, un quartier de porc, un jambon fumé remplacent ici les massives argenteries orfévrées.

Mais toujours nous voyons reparaître au bout de ces réunions les agapes abondantes et tumultueuses, le coup de dent à travers le rire débridé, une sorte de noce de Gamache interminable qui fait partie des félicités de la vie flamande et doit compter parmi les ravissements de son paradis. Tout est prétexte à boire et à manger, un baptême, un enterrement, une fête de famille, les solennités patronales, — et non seulement les corps constitués, les sociétés, les grands serments ont leurs patrons, mais les professions et les métiers; — de plus, chaque semaine de travail s'abrège du dimanche et du lundi, régulièrement chômés; et comme elle a commencé, l'année s'achève dans une succession de Noël, de saint Thomas et de saint Sylvestre pendant lesquels la gaieté se donne largement carrière.

Un chapitre sur les gaietés bruxelloises serait incomplet si l'on n'y parlait des jeux populaires, ces grotesques divertissements où l'adresse des bras et la sûreté de l'œil sont requis, mais dans un but qui n'est plus du tout celui des jeux signalés plus haut. Il y a d'abord les courses de sacs pour femmes et enfants; enfermés jusqu'aux aisselles dans des bourses hermétiquement closes qui leur enlèvent la liberté des mouvements, on les voit soubresauter, par petits bonds saccadés, les yeux ardemment fixés sur le but, rouges, soufflant, suant, entre deux files de foule tassée et hurlante : à mesure qu'ils approchent, leurs sauts s'accélèrent, leurs déhanchements deviennent plus secs et plus fébriles; souvent leur impatience les perd, et, près d'atteindre la bienheureuse timbale, ils roulent dans la poussière la tête en avant. Ce sont encore les mâts de cocagne; l'un après l'autre, hommes et enfants grimpent le long de la perche enduite de savon, mais la plupart s'arrêtent à mi-chemin ; un plus avisé se hisse enfin jusqu'au cercle où pendent des jambons et des objets de toilette, fait rapidement son choix, et descend aux applaudissements de la rue, en agitant triomphalement son trophée.

Ailleurs, le jeu de la cuvelle (voy. p. 329) passionne la curiosité publique. Figurez-vous, en plein milieu du pavé, un appareil d'escarpolette avec une cuvelle se balançant entre les deux montants; la cuvelle, pleine d'eau, est munie d'un anneau dans lequel un coureur, lancé à fond de train, doit passer une lance. Monté sur une charrette que pousse un de ses camarades, il se ramasse, s'arc-boute, tend sa lance, épiant l'étroite ouverture; tout à coup le signal est donné; alors la charrette se précipite; la cuvelle, la plupart du temps frappée dans son milieu, se répand en cascade, trempant toute l'équipe; et un autre recommence, qui espère être plus heureux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

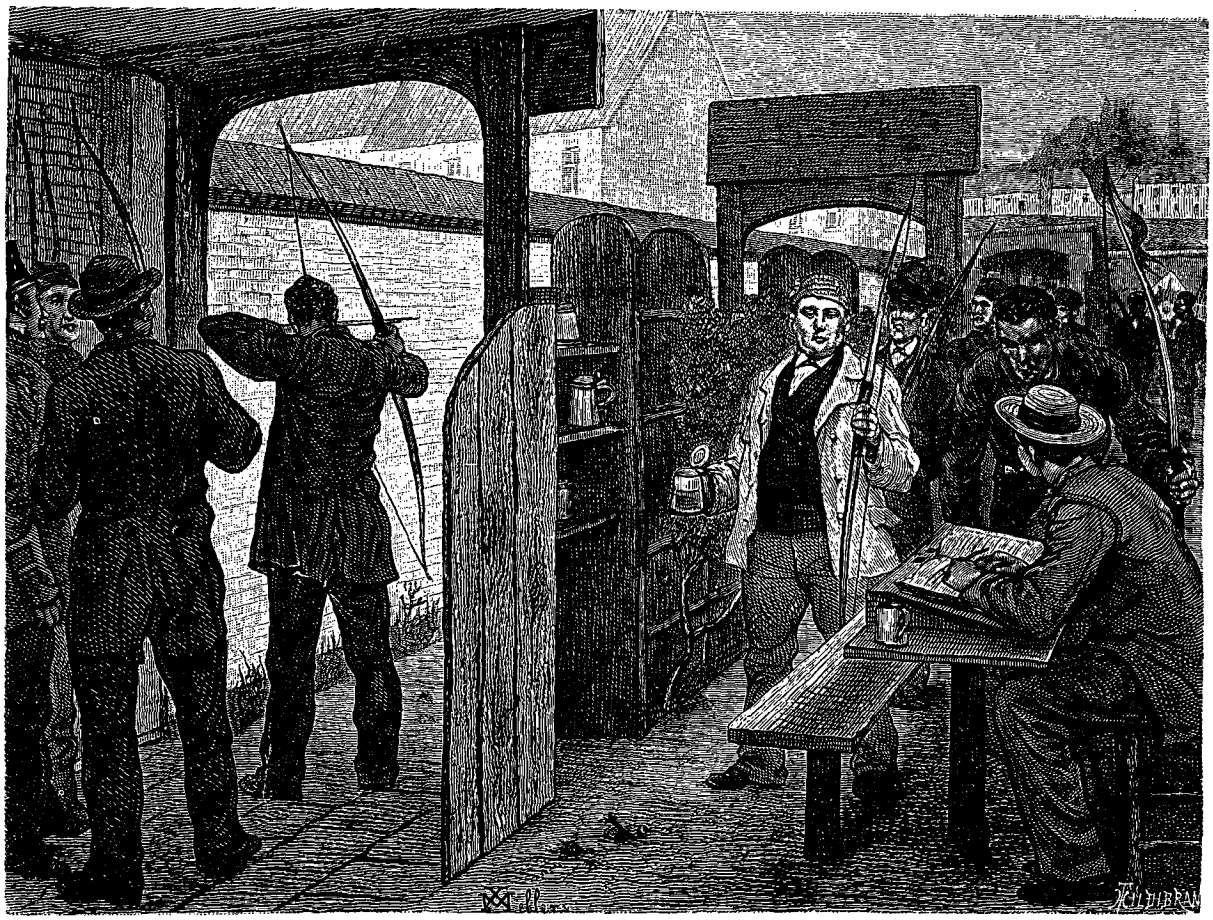
Qu'il cogne au bon endroit, il prend alors des airs de triomphateur romain sur son char.

Quelquefois les bêtes sont associées à ces parties, mais d'une façon barbare. Le jeu de la grenouille, par exemple, consiste à courir avec des brouettes sur lesquelles on a mis quatre ou cinq malheureux batraciens; les cahotements du pavé impriment d'effroyables secousses à ces petits tas noirs; la grosse affaire est de les empêcher de glisser à bas du véhicule; le premier qui arrive avec sa cargaison complète gagne le prix, que souvent les pauvres bestioles, éventrées, écrasées, les entrailles pendantes, payent de leur vie.

VI

La Grand'Place. — L'estomac de Bruxelles. — L'estaminet et sa physiologie. — L'estaminet appliqué au principe de l'association. — Le denier des écoles. — Charité et mendicité.

D'ailleurs, le cœur du vieux Bruxelles n'a pas totalement disparu; il suffit de parcourir le réseau des rues qui avoisinent la Grand'Place pour retrouver en partie l'aspect particulier que présentait l'agglomération de la Senne. Là encore, elles s'entre-croisent à angles brusques, entre de petites façades étranglées, où les vitrines étalent des carreaux quadrillés, quelquefois saillent en avant-corps sur le trottoir.



Le tir à l'arc. — Dessin de Mellery, d'après nature.

Principalement entre la place et le marché aux Poulets, le regard est frappé par la singularité d'un pâté de constructions tellement resserrées qu'une voiture a grand'peine à y passer. A chaque pas qu'on fait là dedans, c'est une invitation à boire et à manger; il n'y a pas une de ces petites habitations basses, dont la plupart n'ont qu'un étage, qui ne sollicite la gourmandise : ici, un amoncellement de volailles grasses, de lièvres et de chevreuils; là, une marée jetée toute perlante sur un étal; et ailleurs, contre des rideaux festonnés laissant entrevoir des tables recouvertes de nappes douteuses, des plats où marinent dans les coulis des viandes roses, parmi les légumes et les fruits.

Plus loin, le spectacle recommence : toute une rue, celle des Bouchers, s'emplit du produit des carnages journaliers; poulets, coqs, dindes, pintades et chapons s'entassent par charretées derrière les vitres, à côté des boutiques de tripiers, regorgeantes de dépouilles, où la chair animale se débite à l'infini; sur les rayons, des têtes de veau, luisantes et blanches, immobilisent leurs rangées mornes.

L'étranger, jeté dans ces appétits sans cesse renaissants, défaille, comme devant la sensation d'une exis-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tence surnourrie; et cependant il est attiré par les matérialités plantureuses qui s'offrent à lui perpétuellement. Aussi ne manque-t-il pas de pousser la porte d'un de ces cabarets tentants devant lesquels les écailles d'huîtres arrondissent des dômes; et bien lui en prend, car il peut voir à l'intérieur la jouissance prodigieuse des gros mangeurs du cru, savourant avec de lentes béatitudes les préparations culinaires qui leur sont servies.

Rien de curieux du reste comme ces gargotes : presque toutes n'ont qu'un étroit boyau sous un plafond bas, verni par les fumées, avec des encoignures où est installé le comptoir, et sont à peine suffisantes pour installer vingt personnes. Il faut attendre, debout, qu'une table soit dégarnie; encore n'est-on pas sûr de l'occuper longtemps seul, car les arrivants l'envahissent par chaque bout. Pas de dégagement au surplus dans ces logis exigus : un escalier, escarpé comme une échelle de meunier, conduit à l'étage, où l'on entre en baissant la tête, pour ne point cogner les solives. L'évier, la cuisine, la salle s'allongent sur le même plan, à travers un brouillard de vapeurs montant des marmites; et l'odeur des fourneaux se répand parmi les consommateurs, par bouffées chaudes et continuelles. Aucune coquetterie de vaisselle ni d'argenterie non plus; les assiettes sont posées devant vous, avec des couverts en étain, sur une serviette râpeuse; le public est considéré par le traiteur comme une machine qui fonctionne, et qu'il n'est pas nécessaire d'allécher par des raffinements. A quoi bon d'ailleurs? ces grosses natures voraces se passent volontiers de parade, habituées qu'elles sont souvent à se satisfaire chez elles sur un coin de table, dans les intimités de la cuisine.

Naturellement, cette profusion d'endroits où l'on se repaît a pour complément une abondance de cabarets. A tout bout de champ, des lanternes peinturlurées, des enseignes barbouillées de tons crus représentant en quantité innombrable des chevaux bleus ou rouges, des coqs d'or et d'argent, des bécasses, des cygnes, des lions, des renards, un véritable muséum d'histoire naturelle, signalent la présence d'un débit de boissons : ordinairement une salle oblongue ou carrée, décorée de rinceaux sur un fond jaunâtre archivernissé, avec des bancs en bois dont les dossiers s'alignent aux murs, des tables massives veinées à l'imitation du chêne, des chaises à fond plein, un grand poêle monumental projetant un tuyau aux angles compliqués, un plafond noirci par les brouillards du tabac, enfin un carrelage rouge pommelé de mottes de sable.

Sous les animaux fabuleux dont la dénomination correspond au nom de l'endroit, vous apercevrez généralement ce mot : Estaminet, qui sert à désigner les maisons où l'on consomme spécialement de la bière. Ce n'est pas le café wallon tapissé de papier à fleurs, d'une gaieté faite pour amuser l'œil, et qui le retient par des coquetteries d'images et de glaces et les bariolures de ses comptoirs reluisants de verres de couleur. Ici règne une simplicité rudimentaire : aux murs, des affiches de ventes notariales jaunes et bleues pour tout ornement, quelquefois des cages où s'égosillent des canaris, un cadran émaillé pareil à un gros œil-de-bœuf, ou une vieille gaine sculptée d'horloge.

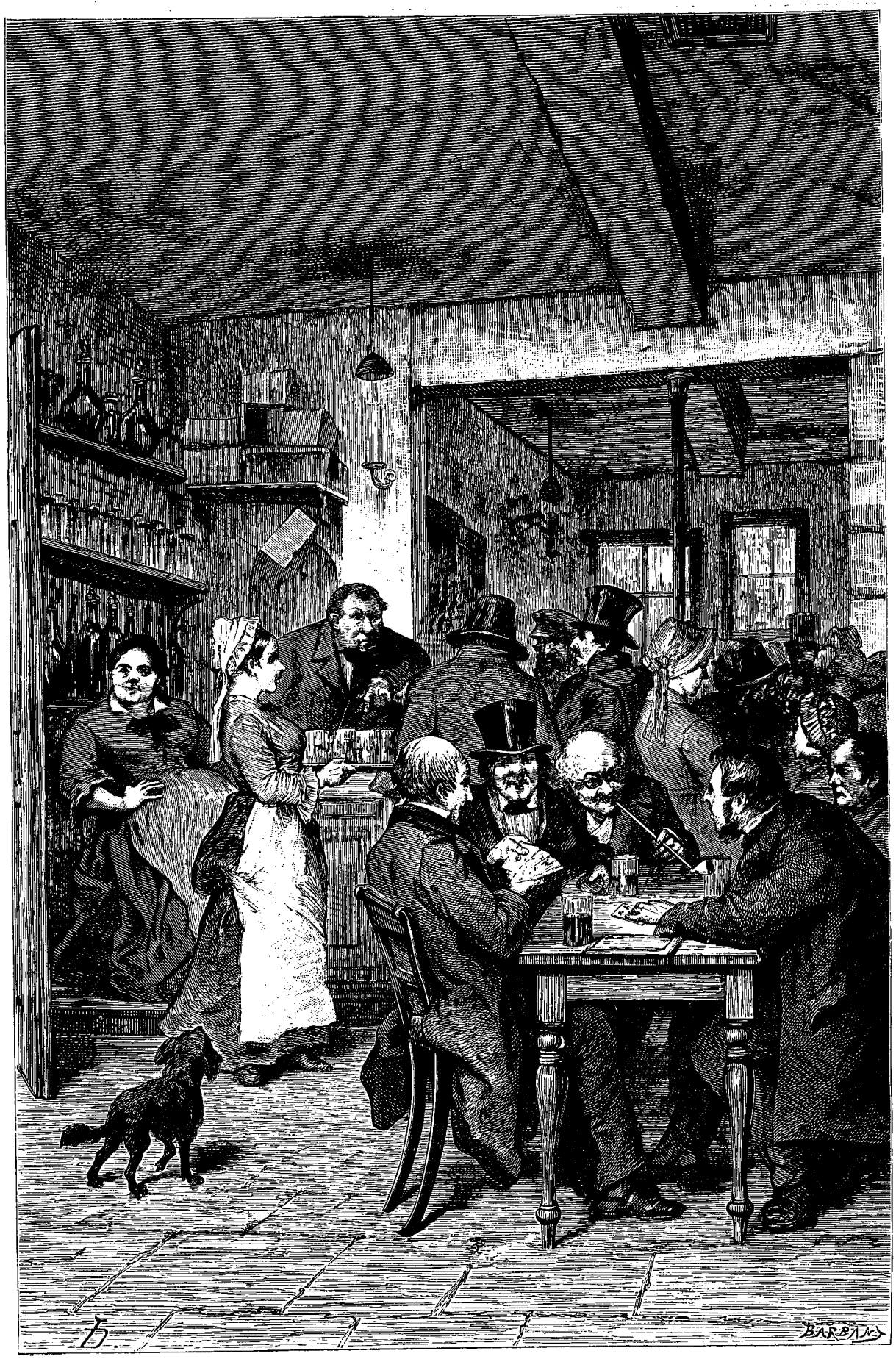
Visiblement, toute distraction qui pourrait troubler le client dans la dégustation du liquide fermenté est écartée comme attentatoire à la gravité de cette occupation; une antichambre officielle n'a pas plus d'austérité, et les gens qui sont assis autour des tables, sérieux, un peu endormis, avec des gestes automatiques, participent de la sérénité qui semble l'atmosphère de ces lieux. Par surcroît, des pancartes accrochées au-dessus des têtes rappellent au respect de l'ordre les buveurs que des libations répétées pousseraient à s'échauffer outre mesure; telle dit très nettement : *het is verbooden te vloekken* (il est défendu de blasphémer); telle autre enjoint de ne point chanter. Aussi n'entend-on s'élever souvent de ces réunions parfois très nombreuses qu'une sorte de ronflement général et comme le bruit assoupissant d'une toupie tournant sur elle-même.

La plupart des estaminets ont d'ailleurs une clientèle spéciale, qui varie peu; il en est où un intrus serait mal venu à s'introduire; chacun, par une coutume tacite, observé par les autres consommateurs, conserve sa place à la table qu'il a choisie dès le premier jour, comme une propriété que personne ne s'avise de lui disputer.

Les soirées passées à boire de la bière en fumant du tabac et en jouant aux cartes ou aux dominos sont une habitude si régulière de la vie bruxelloise qu'aucun événement n'en peut distraire ceux qui l'ont contractée : on rencontre fréquemment autour des tables des pères qui ont marié dans la journée leur fille, des maris qui viennent d'enterrer leur femme, des gens d'affaires sous le coup d'un désastre financier; et le médecin, l'avocat, le juge, le fonctionnaire, les hommes politiques les plus considérables se rassemblent au cabaret aussi bien que le petit rentier, le boutiquier et le maçon devenu propriétaire. C'est un trait de mœurs locales que cette égalité de toutes les classes dans la tabagie enfumée où, pour douze centimes, le pauvre et le riche s'achètent une place chaude, un bien-être engourdissant et la liberté de déblatérer contre les jésuites, les gendarmes et le pouvoir, s'il leur en prend envie. Aussi, par ces côtés, l'estaminet est-il presque une institution : on s'y rapproche, on s'y juge, on s'y connaît, les affaires s'y traitent; les marchés s'y négocient; et les jours de bourse surtout, le nombre des verres vides y suit la proportion des transactions conclues.

Tous d'ailleurs ne ressemblent pas aux silencieuses et graves assemblées où, semblables à des burgraves, les vieux bourgeois se meuvent avec solennité; généralement ceux-ci, commerçants retirés ou bouti-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

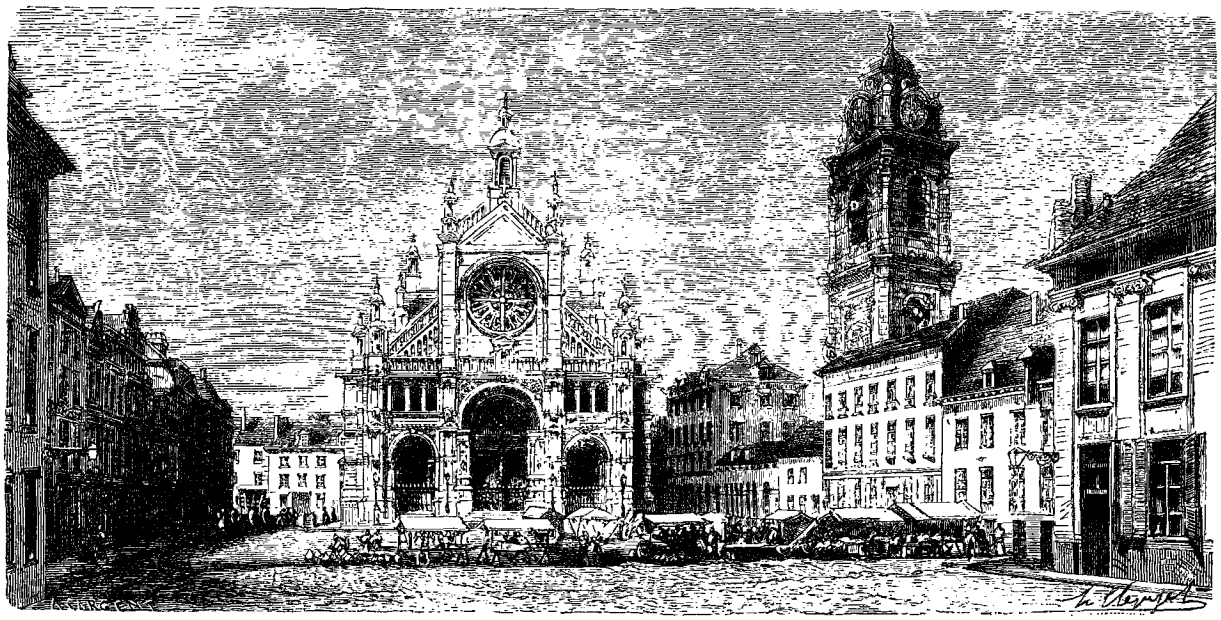


L'estaminet. — Dessin de J. de La Hoëse, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quiers à l'aise, recherchent les petits cabarets solitaires; là le silence n'est troublé que par l'oscillation du pendule, et le *baes*, endormi dans son comptoir, à côté de la *baesine*, la tête ballante sur l'épaule, y semble la personnification de l'ivresse pesante qu'il débite; les bruits du dehors se meurent dans le sourd et le vide de cet air torpide où les heures semblent s'écouler d'un cours ralenti; et les chats, les chiens, les oiseaux, les clients eux-mêmes ne résistent que difficilement à l'influence du sommeil universel. Vous y verrez les pipes retirées des lèvres à temps mesuré, se fumer en de courtes bouffées régulières, comme si ce mouvement était scandé par le tic-tac de l'horloge, les verres se consommer par gorgées lentes et réglées, les cartes s'abattre sur le tapis par gestes insensibles, qui ont l'air de continuer un songe intérieur plutôt qu'ils ne participent de l'action. Quant aux voix, elles ne sortent qu'à de rares intervalles des gosiers, et l'on pense à ces grotesques, crayonnés par un artiste narquois, qui ont un chronomètre dans le ventre.

En regard de ces réunions, vrais sanhédrins de magots, il en est de vivantes, d'une circulation mouvante et rapide, où la sève abonde, où les idées neuves et jeunes prennent leur essor, où s'accélèrent les pulsations de la vie publique et politique. Presque toujours une société, constituée soit pour le plaisir, soit pour la défense d'intérêts définis (et le chiffre des unes et des autres est considérable dans ce pays



La place Sainte-Catherine. La Nouvelle Église (voy. p. 331). — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de J. Lévy.

dont l'association constitue l'un des principes essentiels), choisit un estaminet pour y établir son local et y tenir ses séances; de même les meetings, les conférences, les assemblées pour délibérer sur les actes publics s'installent de préférence dans le voisinage des pompes à bière. C'est là que se complotent la ruine et le triomphe des ministères, que les oracles doctrinaires et socialistes se font entendre, que se façonnent les fortunes politiques : c'était de là que partait en 1830 le signal de la révolution.

Une infinité de petites institutions prospèrent à l'entour : caisses de prévoyance et d'économie, cercles littéraires et dramatiques, clubs politiques, sociétés philanthropiques, etc., toujours mêlés d'une idée de plaisir qui allèche les adhérents, fait abonder les souscriptions, amène la bonne tenue intérieure. Dans peu de pays l'association est aussi étendue et aussi efficace : les ouvriers s'unissent entre eux, ont un local spécial, font des tontines, comme à d'autres degrés les bourgeois, les commerçants, les industriels, les militaires, les artistes; et les sommes réunies servent soit à des excursions, à des banquets, à des parties joyeuses, soit à des œuvres fructueuses et charitables.

Camille LEMONNIER.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le Canal et l'Entrepôt (voy. p. 346). — Dessin de H. Stacquet, d'après nature.

LA BELGIQUE,

PAR M. CAMILLE LEMONNIER[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VI (suite)

La Grand'Place. — L'estomac de Bruxelles. — L'estaminet et sa physiologie. — L'estaminet appliqué au principe de l'association. Le denier des écoles. — Charité, mendicité.

Telle de ces sociétés, tous les ans, au printemps, opère en masse une sortie, se répand dans une kermesse de village voisin et exerce vigoureusement ses jambes et ses mandibules, sous prétexte de chasser le hanneton : un clairon les précède, sonnant une fanfare militaire, et ils suivent au pas, sur des files, en blouse bleue et pantalons blancs, le dos battu par une boîte en fer-blanc. Telle autre, au contraire, amasse des capitaux en vue de la propriété, terre ou maison, bâtissant quelquefois celle-ci à bras communs; et ce capital gagné par l'épargne de tous devient alors un revenu assuré pour chacun. Les jeunes gens organisent des caisses pour fêter gaiement les jours du carnaval, faire un voyage à la Meuse ou au Rhin, jouer la comédie sur un petit théâtre de la banlieue, monter des cavalcades, participer à des réjouissances publiques. L'initiative privée se développe ainsi dans mille occasions où l'action du pouvoir fait défaut : c'est tantôt une représentation ou une fête de nuit au profit des pauvres et des crèches, tantôt un défilé de sociétés de musique (voy. p. 339), ou bien un cortège moyen âge accompagné de collectes

1. Suite. — Voy. pages 305 et 321.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dont le produit se répartit entre des fondations ou des remises de secours; et rien n'égale l'émulation, le dévouement, l'ingéniosité qui se révèlent de toutes parts. Il faut avoir assisté, pour en juger, à une de ces fastueuses promenades de chars et de cavaliers, lâchés par les rues comme une mendicité tolérée, toutes les mains tendues vers la foule, avec des filets, des sacs, des cassettes qui finissent par s'emplir, grâce aux sollicitations répétées des collecteurs : aucune rebuffade ne les rebute, et ils circulent à travers les groupes, souriants, empressés, ayant des mots aimables pour attirer le numéraire parfois résistant.

Chaque agrément, comme chaque nécessité, enrégimente des hommes de bonne volonté, disposés à subir un règlement qui devient la loi organique du fonctionnement général. On compte des sociétés de chasseurs, de pêcheurs, de colombophiles, d'amateurs de pinsons et de canaris, de gymnasiarques, de canotiers, de vélocipédistes, de joueurs de balle, de quilles, de crosse et de palet; il y a l'œuvre des vieux papiers, celle des vieux vêtements, celle du denier des écoles; et toutes possèdent une activité inaltérable qui témoigne des énergies nationales.

L'œuvre du Denier des écoles s'est fait particulièrement une large renommée par sa participation à la laïcité de l'enseignement : quêtant pour la construction d'écoles libres, l'amélioration du professorat et l'extension de l'instruction populaire, dans toutes les circonstances et sans relâche, elle est parvenue, avec l'aide de l'association mère, la Ligue de l'enseignement, à développer la création d'établissements modèles, spacieux et gais, fréquentés aujourd'hui, en nombre à peu près égal, par les garçons et par les filles, sous la direction de professeurs formés d'après les méthodes d'expérimentation. Elles sont vraiment sorties, ces écoles, de la bourse publique, puisque, à part une subvention de la ville et de l'État, elles ont été constituées avec l'accumulation des deniers recueillis par le moyen de collectes dans les cafés et sur la rue. Presque tous les estaminets ont des boîtes cadenassées dont un préposé fait à intervalles réguliers le dépouillement et où s'amassent les oboles; en outre, chaque soir et plusieurs fois par soirée, un des habitués prend la boîte et circule de table en table avec une insistance polie. On comprend la prospérité croissante d'une pareille œuvre, quand, populaire comme celle-ci, elle s'appuie sur un concours de dévouements aussi universel.

D'ailleurs, le public ne regimbe jamais; cette facilité à mettre la main à la poche est même un trait du caractère bruxellois; non seulement il donne pour les écoles, mais il donne pour les pauvres, les vieillards, les victimes des catastrophes, et quelquefois sa charité s'étend aux désastres des autres pays.

Généralement, dans les estaminets du centre de la ville, un collecteur appartenant à l'un des hospices, souvent un septuagénaire, rasé de frais, linge blanc, redingote élimée, mais soigneusement brossée, fait le tour de la salle à petits pas, agitant de ses mains tremblantes une tire-lire sur laquelle est inscrit le nom du refuge pour lequel il quémande; et personne ne se fait faute d'y laisser tomber son offrande. Il existe même à ce sujet une tradition : chacun des collecteurs, installé non loin du comptoir, reçoit par soirée un ou deux verres de bière, qu'il sirote en fumant sa pipe, et, au bout de l'an, une députation des vieillards remet en témoignage de gratitude, au chef des établissements où la collecte a été le plus abondante, une pendule, une glace encadrée d'or, un tableau ou quelque objet analogue, avec la mention du don et des donateurs. Naturellement, la remise est accompagnée d'une régalade qui fait jaser les bons vieux comme une compagnie de pies et leur met aux yeux des clartés mouillées, où flottent les souvenirs du passé.

Il faut ajouter à cette dépense régulière l'habitude des distributions d'aumônes; les vendredis et les samedis surtout sont les jours privilégiés des mendiants, qui sortent alors en bandes pressées de leurs taudis, se répandent à travers la ville, manchots, infirmes, culs-de-jatte, hydropiques, scrofuleux, bancals et aveugles, se poussant à bâtons et à béquilles, étalant leurs plaies, empestant l'air de leurs haillons, et vont de porte en porte prélever la dîme sur la charité avec le même air délibéré que s'ils exerçaient un droit. Et cette mendicité professionnelle, qui finit par s'alimenter comme une rente, est considérable à Bruxelles; j'ai connu des maisons dont les pauvres se chiffraient par centaine, et chacun arrivait à son heure, marmottant des bénédictions dans le couloir, d'une voix bénigne qui finissait par ronfler, exigeante et bourrue, si la distribution tardait.

VII

Les monuments de Bruxelles. — La place de l'Hôtel-de-Ville. Les églises. — Le panorama des toits.

Je me suis un peu attardé à ces particularités, persuadé qu'on ne saurait mieux se faire une idée d'un peuple que par le détail de ses habitudes et de sa physionomie. Du reste, je l'ai montré, Bruxelles a beaucoup perdu de son originalité antérieure : à part quelques recoins échappés à la démolition et l'étonnant décor de la Grand'Place, elle ne possède point les séductions des autres vieilles villes du pays. Tout au plus, parmi les vestiges du passé demeurés debout dans l'envahissement des constructions modernes, pourrait-on signaler cet hôtel d'Arenberg, si riche en œuvres d'art, autrefois la demeure de l'infortuné comte d'Egmont, d'une disposition monotone et princière, les ruelles entre-croisées de la rue de Flandres, où, dans les encoignures, des vierges miraculeuses, protégées par des grillages, rappellent des désastres séculaires (voy. p. 306), les mornes et symétriques alignements du Béguinage, jadis peuplé de retraites de femmes, mais bien moins curieux que les institutions pa-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Un défilé de sociétés (voy. p. 337). — Dessin de E. Verdyen, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

reilles que nous aurons l'occasion de voir à Louvain, enfin les restes des anciens remparts visibles sous les pousses débordées du lierre dans les jardins du Treurenberg, et, près de la place Royale, les façades correctes et sobres du palais des princes-gouverneurs, actuellement aménagé pour les collections de la bibliothèque de Bourgogne et des musées de peinture, ces sanctuaires où se gardent les chefs-d'œuvre de l'art : à la bibliothèque, les gravures, la numismatique, les médailles, les merveilleuses enluminures fraîches comme des bouquets et qui semblent avoir été coloriées avec le sang des fleurs, le livre d'Heures du seizième siècle reproduisant avec des variantes la plupart des miniatures du célèbre bréviaire Grimani de Venise, le Liber evangeliorum du dixième siècle, l'Officium angelorum du onzième, un vrai scintillement de lumière paradisiaque à travers des flambées de vitraux; aux musées, l'Adoration des Mages de Jan Van Eyck, la Descendance apostolique de la Vierge par Memling, le Saint Liévin et le Portement de Croix de Rubens, l'Automne de Jordaens, d'admirables portraits de Rembrandt, Hals et Van Dyck, un choix sévère des plus beaux maîtres, mais surtout des maîtres flamands et hollandais.

La Grand'Place, à elle seule, il est vrai, avec ses architectures surchargées de colonnes, de pilastres, de statues et de bas-reliefs, suffirait à compenser l'absence des monuments historiques qui foisonnent dans les provinces flamandes. Rien de plus pittoresque et de plus amusant pour l'œil que cette succession de maisons dorées, festonnées, tailladées, de haut en bas encombrées comme des étagères. Ici, la maison du Cygne, ancien lieu de réunion de la corporation des bouchers, terminée en galerie ajourée; là, la maison des Brasseurs, surmontée de la statue équestre du prince Charles de Lorraine; ailleurs, la maison du Roi ou *Broodhuys* (maison du pain), d'où les comtes d'Egmont et de Hornes sortirent pour marcher à l'échafaud et qui, après s'être longtemps coiffée d'un lourd toit mansardé, va reprendre enfin son faîte gothique, percé de petites fenêtres; ailleurs encore, la maison des Imprimeurs, ornée de vases et de médaillons à l'effigie des inventeurs de l'imprimerie; plus loin, la maison du Renard, autrefois le siège des merciers, reconnaissable à ses piliers doriques et à ses figures représentant les quatre parties du monde; le Sac, qui appartenait moitié aux tonneliers, moitié aux menuisiers et aux ébénistes, amalgame de dorique et d'ionique, sous une profusion de bas-reliefs et de Termes; la Louve, local primitif du serment des archers, d'une décoration massive et touffue, où se voient des empereurs romains, un groupe de Rémus et de Romulus et quatre statues : la Vérité, le Mensonge, la Paix et la Discorde; enfin le Cornet, propriété des bateliers, bâtie en proue de navire, avec une nuée d'emblèmes, tritons, matelots et chevaux marins, qui mettent sur la pierre comme le mouvement et la gaieté des grands appareillages.

Imaginez ensuite, en plein milieu de cadre, l'hôtel de ville déployé sur une longueur de quatre-vingts mètres, avec son portique de dix-sept arcades ogivales, ses deux étages percés de quarante fenêtres rectangulaires, son toit à balustrade crénelée capuchonné de quatre rangs de lucarnes, et aux angles de la façade ses quatre tourelles octogones terminées en aiguille; de plus, guilloché sur toute son étendue comme une prodigieuse orfèvrerie, une prodigalité de dais, de culs-de-lampe, de niches, de modillons, la pierre animée d'un fourmillement de personnages, partout la vie et la complication turbulente d'un livre d'annales, tout cet étonnant fouillis supportant d'ailleurs un chef-d'œuvre d'élégance et de hardiesse, la tour qui, d'abord carrée jusqu'au faîte des toits, puis polygonale et partagée en étages, s'élance, jaillit, finit en une flèche évidée, lis tout à la fois et fusée, en haut de laquelle rutile le groupe de cuivre doré du saint Michel, patron de la ville, terrassant le dragon : vous aurez une idée de cette place unique au monde. La fantaisie la plus tourmentée s'y allie à des grandeurs de lignes incomparables : c'est une prodigalité de décorations qui éblouit et lasse les yeux.

On ne connaît pas le nom de l'architecte qui, en 1401, commença la construction de l'hôtel de ville; on sait seulement que ce fut Jean Van Ruysbroeck qui conçut l'idée et poursuivit l'édification de la tour.

Comme elle partage inégalement l'édifice, l'imagination populaire eut bientôt fait d'inventer une légende qui montrait le pauvre artiste se pendant pour n'avoir pas su la mettre au milieu.

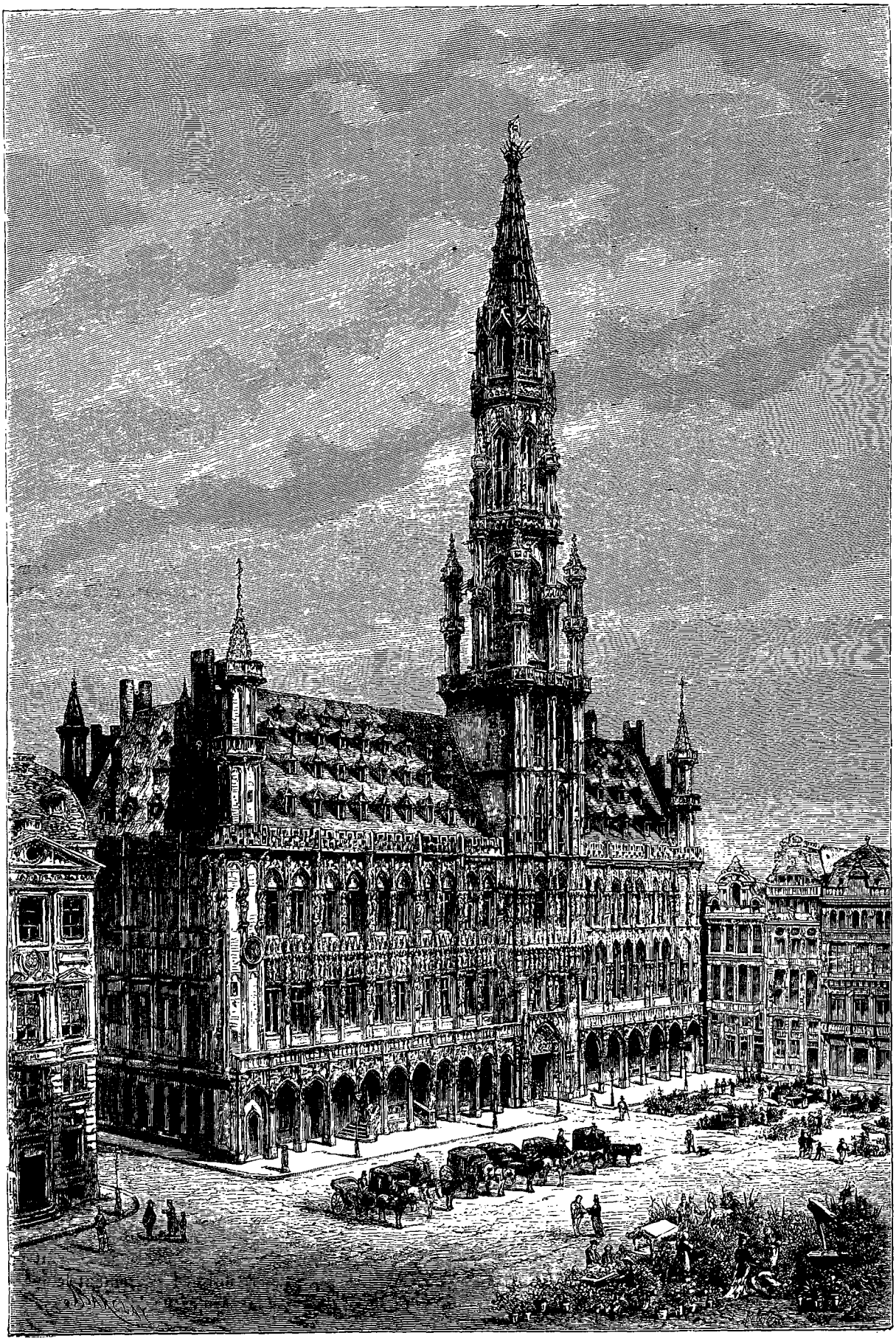
La science a fait justice de cette sotte calomnie. Si Jean Van Ruysbroeck n'a pas mis sa tour au milieu, c'est qu'il n'avait pas à la mettre ailleurs que là où elle est.

Dans les édifices de cette époque, en effet, les tours se plaçaient aux angles; or la partie primitive de l'hôtel de ville est précisément celle qui termine la tour. Très visiblement d'ailleurs, l'aile droite se commença après l'achèvement de l'aile gauche : on peut s'en rendre compte en comparant entre elles les arcades des portiques de l'une et l'autre aile; tandis qu'à gauche la voûte du portique est à nervures croisées et que ses arcades retombent sur des pieds-droits qui ont la forme de contreforts, à droite les arcades portent une voûte surbaissée à compartiments prismatiques, avec des piliers-contreforts alternés de colonnes cylindriques à chapiteaux historiés. C'est l'avis de Schayes, qui fait autorité en matière archéologique.

Et maintenant que vous avez vu le tableau, animez-le d'un passage de monde incessant, d'un va-et-vient perpétuel de charrettes et de voitures, d'une circulation à la fois active et désœuvrée.

Le bourgeois, que sa promenade a conduit jusque-là, ne manque pas de se planter sous le cadran de la tour, et, sa montre à la main, de régler son heure sur celle des grandes aiguilles. Immobile, les mains sur le dos, l'amateur d'oiseaux s'attarde devant le jabote-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'hôtel de ville de Bruxelles. — Dessin de Barclay, d'après une photographie de J. Lévy.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ment des perruches sautillant, grosses lucioles vertes, au seuil du marchand. Le pêcheur à la ligne, lui, est arrêté devant la boutique où s'enchevêtrent cannes et filets, et se livre à des études comparées d'hameçons. Toute une lente flânerie piétine le long des vieilles maisons historiées, dont les rez-de-chaussée, bondés d'engins et d'ustensiles de toute sorte, offrent l'image des encombrements les plus variés, taillandiers, peaussiers, débits de tabac, grainetiers et cordiers, achalandés d'une clientèle qui ne s'interrompt pas.

Ajoutez par surcroît l'animation et le pullulement de ces criées auxquelles j'ai fait allusion dans un précédent chapitre, le carreau jonché d'un amas de mise-bas, de meubles écornés, de vieux luxe frippé que se dispute une nuée de regrattiers, les porte-faix en blouse blanche criant et jouant des coudes pour se livrer un passage, le moutonnement des curieux prolongé quelquefois jusqu'au milieu du pavé et s'attardant avec des convoitises devant cette mélancolie des objets qui ont servi au bonheur domestique. Ajoutez encore la rumeur du marché aux Fleurs, le pavé constellé de floraisons éclatantes, les grands parapluies verts ou blancs sous lesquels les marchandes s'abritent de la pluie et du soleil, la promenade des chalands entre les alignements des étalages; puis, le dimanche matin, un immense frétillement d'ailes, un vol d'oiseaux en cage, un égosillement sans fin auquel répond, du côté de la maison du Sac, l'aboiement sonore ou grêle des chiens exposés en vente en même temps que les pinsons, les loriots, les alouettes, les tarins et les chardonnerets.

Il faudrait parler aussi des étalages d'or, de brocart, de velours passementés et brodés qui, au temps des kermesses, circulent par la place, sous la forme de drapeaux et de bannières; rien n'est plus merveilleux que cette profusion du faste et de la mise en scène dans le cadre ornementé des anciennes demeures des corporations. Et Dieu sait si les Belges s'entendent aux grandes parades!

On a pu le voir, aux fêtes du Cinquantenaire, lors du défilé des sociétés du pays; chacune d'elles arborait au bout des hampes de véritables trésors d'art d'une richesse surprenante, et il était facile de deviner leurs rivalités mutuelles pour la possession des étendards les plus surchargés.

Les Flandres ayant toujours été par excellence le pays des associations d'hommes réunis pour le plaisir, la sécurité personnelle et les affaires, on remarquait là, dans ce déroulement de gildes et de serments faisant reluire au soleil leurs insignes, des gloires vieilles de deux, quatre et même huit siècles, perpétuées par des campagnards, des ouvriers, des bourgeois, les fils et les petits-fils de ceux d'autrefois, tous défilant processionnellement derrière les porteurs d'oriflammes et de pennons changés en vivants reliquaires et des pieds à la tête parés comme des figures de vieux tableaux.

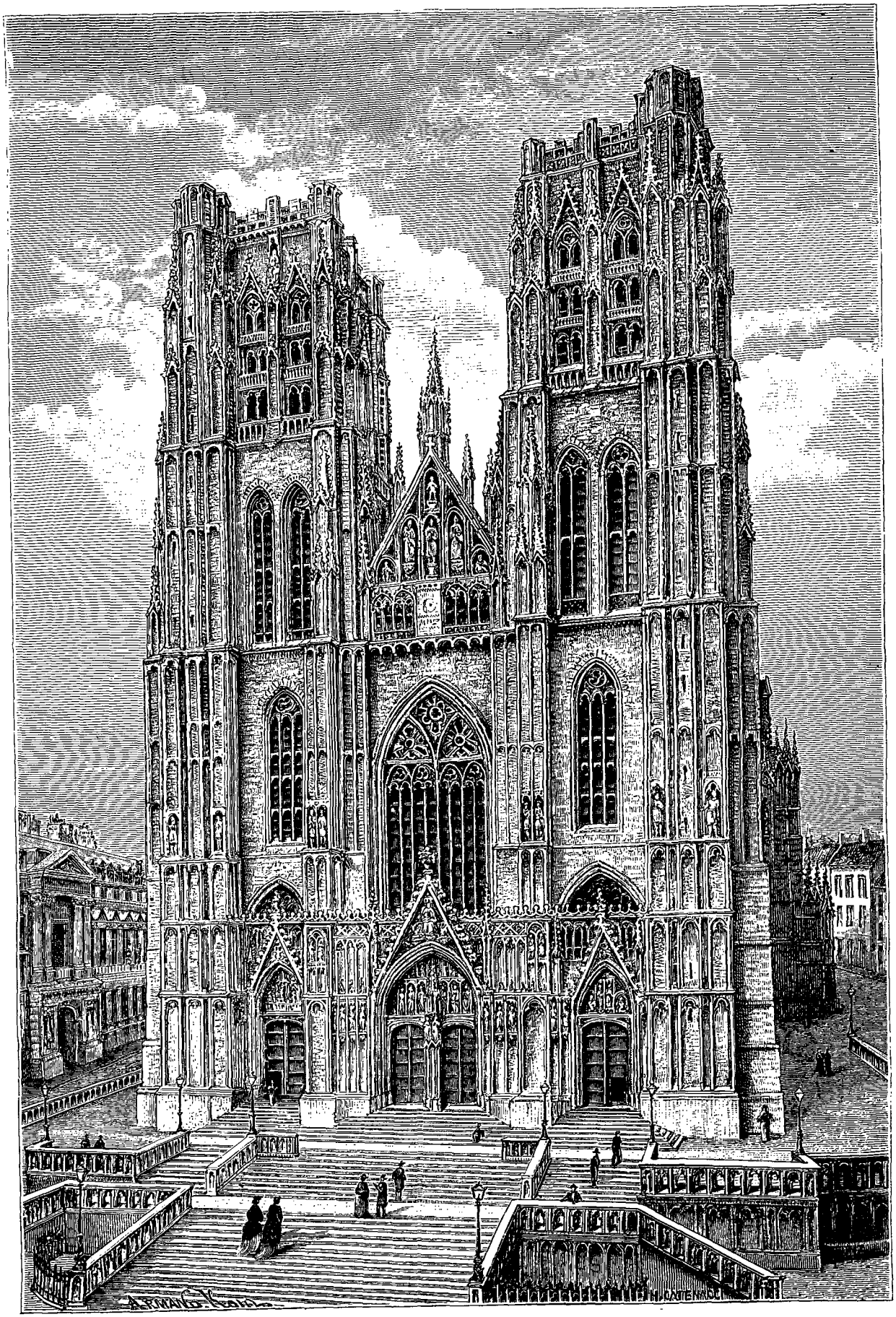
Au premier rang marchaient le royal serment des arbalétriers de Bruxelles, avec son roi et son conseil chargés de lourds colliers d'argent massif; la société des arbalétriers de Thielt, qui fait remonter ses origines à l'an 1100 et dont le drapeau était porté par un quidam en chapeau claque, affublé d'un costume vert à boutons de métal; les archers de Neder-Heembeek, fièrement groupés autour de leur président, celui-ci coiffé d'un *papeguay* ou oiseau de tir à long plumet blanc, et pareil à un chevalier de la Toison d'or, sous le superbe collier ciselé qui lui remplissait la poitrine.

Les archers de Marbaix s'avançaient ensuite derrière un des leurs, plastronné d'une énorme plaque d'argent gravée, sur laquelle se voyait la châsse de Sainte-Marie, avec cette date : 1698, et cette inscription : *Rex, Gregorius de Battu; A Peste, Fame et Bello, Libera nos, Maria.* Puis venaient à la file la gilde de Deynze (1462), la gilde de Saint-Nicolas de Willebroeck (1551), en justaucorps tailladé, chausses, écharpe et toquet de velours; les arquebusiers de Montaigu (1600), ceinturés d'une large écharpe de soie à franges dorées, une mitre en velours rouge sur le chef; la gilde de Saint-Jacques de Louvain, précédée d'un porte-bannière en dalmatique rouge brodée d'or; les arbalétriers d'Evere, la société du comte d'Egmont, celle des Quatre-Saisons, celle de Graaf van Vlanderen, etc., etc.

Et pendant près d'une heure, ce fut un ruissellement ininterrompu d'orfèvreries merveilleuses, d'étoffes festonnées de filigranes, passequillées de perles, soutachées d'or et d'argent, avec un carillonnement de médailles entre-choquées, qui faisait chanter les étendards et mettait sur cette houle d'oripeaux éclatants une palpitation joyeuse de vie.

Bruxelles compte, au surplus, quelques belles églises. Non loin du Parc, au bas du Treurenberg, dont le singulier nom (montagne des pleurs) rappelle qu'une prison existait là au seizième siècle, Sainte-Gudule dresse ses deux immenses tours quadrangulaires inachevées. Chaque grande époque d'art a laissé de son génie à l'édifice; vous y verrez se succéder le gothique primaire au byzantin; et les tours, le portail, les nefs latérales datent du quatorzième et du quinzième siècle. Un jour mystérieux tombe des verrières, illuminant de reflets diaprés les nombreuses chapelles qui garnissent le pourtour. Quelques-unes de ces verrières sont admirables, principalement celles que peignit en 1535 Bernard van Orley et où l'on voit Charles-Quint et sa femme Isabelle de Portugal agenouillés en costume de cérémonie devant Dieu le Père portant la croix, et ailleurs Louis de Hongrie et sa femme Marie, sœur de Charles-Quint, en adoration devant la sainte Trinité. Un autre vitrail, peint en 1528 par Jacques de Vriendt et représentant le jugement dernier, flamboie par-dessus le jubé, au fond de l'église. Nombre de statues, de tableaux, de con-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



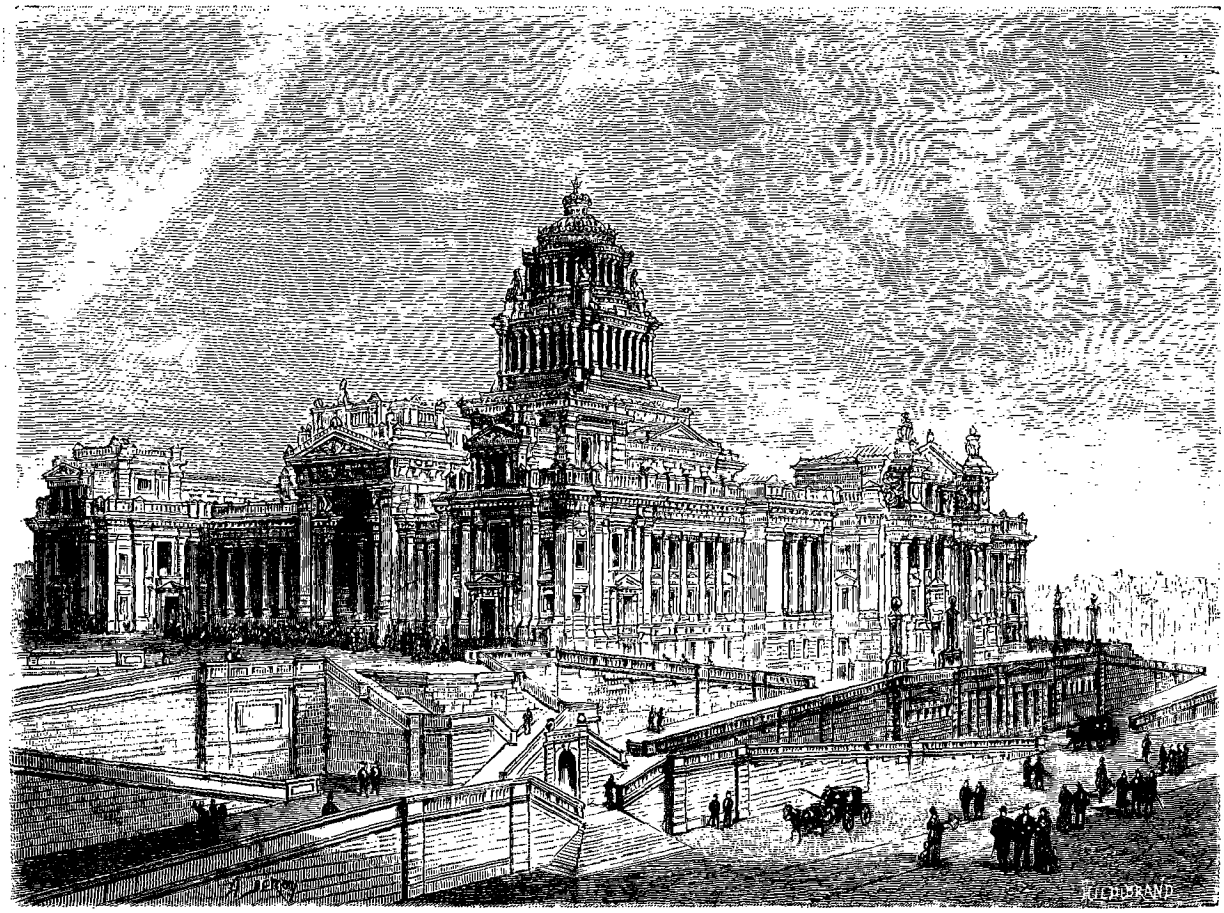
Sainte-Gudule. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fessionnaux sculptés avec figures; mais toute cette décoration pâlit devant la merveilleuse chaire de vérité taillée par Henri Verbruggen, avec ses anges voltigeants, son Adam et Ève poursuivis par la Mort, et, tout en haut, la Vierge et l'enfant Jésus debout sur l'arbre de vie.

Il faut aussi visiter l'église de Notre-Dame des Victoires au Sablon, bel édifice de style gothique tertiaire, peuplé de mausolées et de statues, où les chapelles offrent presque partout un mélange de pompe catholique et mondaine. Dans l'une d'elles, celle de la Tour et Taxis, une femme en marbre blanc, figurant la Vertu, tient à la main une chaîne d'or par laquelle le Temps la tire avec force. Ailleurs, dans la chapelle dédiée à saint Marcou, un mausolée en marbre noir et rouge porte le nom du poète J.-B. Rousseau, mort en exil à Bruxelles le 6 avril 1671.

Sans avoir, au point de vue de la richesse intérieure, la même importance que les églises dont il vient d'être question, Notre-Dame de la Chapelle présente un intérêt archéologique supérieur. On y retrouve, en effet, dans quelques parties, le chœur et les transepts notamment, les éléments de cette période d'art à laquelle on a donné le nom de période de

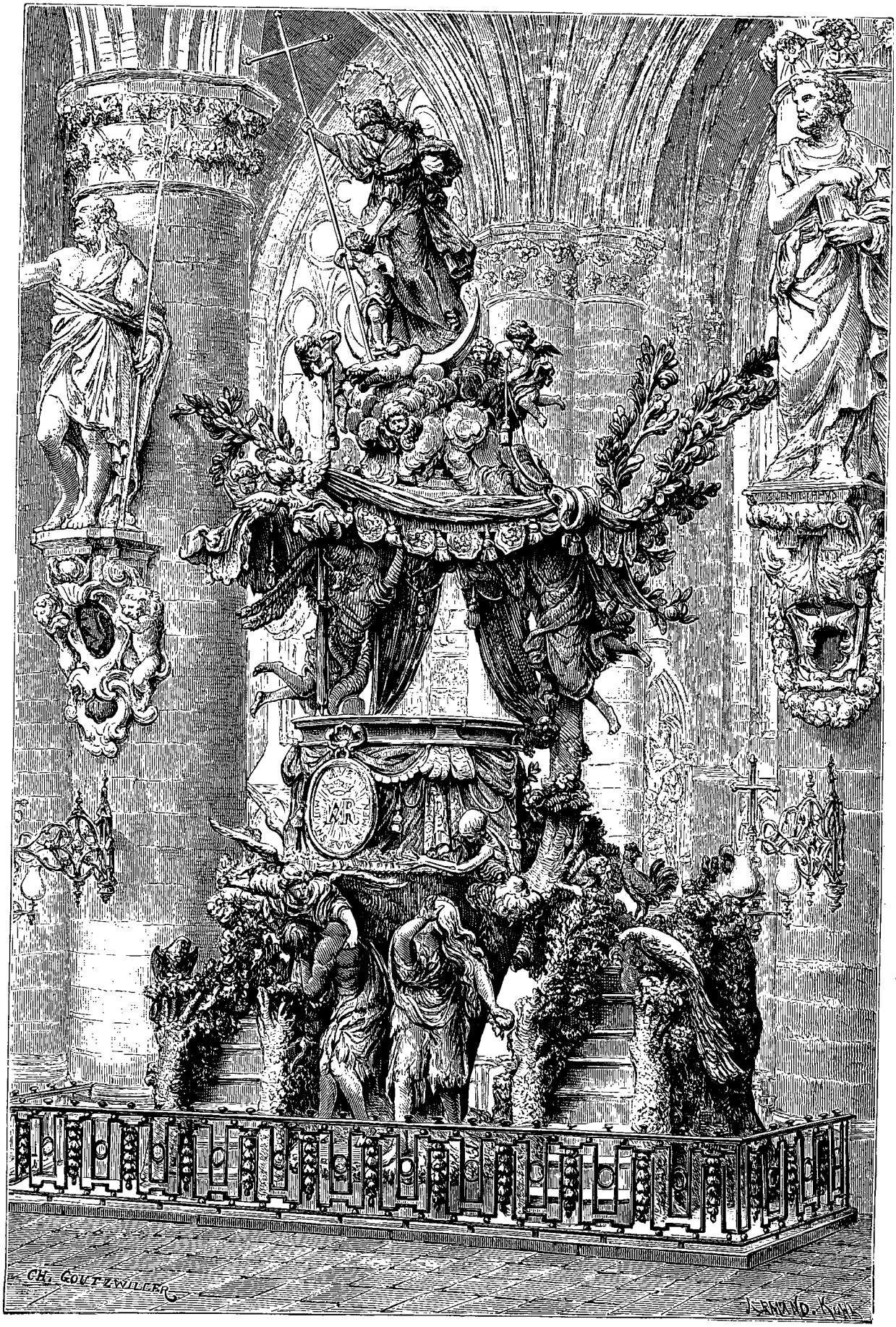


Le nouveau Palais de justice de Bruxelles (voy. p. 346). — Dessin de A. Deroy, d'après une photographie de la maquette.

transition. Ce sont d'abord les piliers, de style byzantin; ensuite les colonnettes en faisceaux alternant avec des colonnettes isolées, sur le pourtour du triforium, qui appartiennent au roman; enfin, par delà le triforium, la frise et la naissance des nervures s'entre-croisant plus loin pour former une voûte en tiers-point, où apparaît le gothique.

L'incendie, le bombardement, les déprédations ont successivement altéré la physionomie de cette grande construction religieuse : en 1405, les trois nefs sont anéanties, et on ne les rebâtit qu'en 1421; la tour romane quadrangulaire qui s'élevait à l'intersection des transepts et du chœur disparaît ensuite en 1695; à peu près vers la même époque, on élargit les fenêtres du chœur, et l'on bouche les niches servant, l'une de reposoir au saint sacrement, l'autre de lavoir pour l'ablution des prêtres, la troisième de presbyterium où s'asseyaient les officiants. Quelque temps auparavant, le maître-autel tombait lui-même sous les coups des sectaires, et on le remplaçait par une de ces riches architectures où Rubens prodiguait la pierre et le marbre. Une toile du maître, l'*Assomption de la Vierge*, s'encadrait dans ce décor fait exprès pour s'accorder au mouvement de son art, mais elle fut vendue par les marguilliers à l'électeur de Bavière.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Chaire de Sainte-Gudule. — Dessin de Ch. Goutzwiller, d'après une photographie de J. Lévy.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

De nombreuses chapelles garnissent les bas-côtés de l'église actuelle. Arrêtez-vous devant celle qui est consacrée au Saint Sacrement : un mausolée y perpétue la mémoire des Spinola, avec un groupe de trois grandes figures d'un goût violent représentant le Temps, la Mort et une Renommée. Tandis que celle-ci proclame les vertus des défunts, le vieillard à la faux dispute au squelette symbolique le souvenir de leur gloire. A l'entrée de la même chapelle, un travail moderne rappelle l'héroïque trépas d'un martyr populaire, François Agneessens : c'est un monument surmonté d'un médaillon en marbre blanc à l'effigie de cette victime du marquis de Prié.

Naturellement, l'extension toujours croissante de la ville a déterminé l'édification d'une quantité d'autres églises qui, ajoutées aux anciennes, à la Chapelle, à Saint-Gobert, au Béguinage, entretiennent le goût de la piété; mais le Bruxelles nouveau ne se fait pas sentir dans les sévérités des monuments religieux; comme toutes les capitales pour qui la prospérité est venue tout d'une fois, il recherche plutôt les étalages surchargés des édifices laïques, les façades richement décorées des hôtels, les somptuosités extérieures qui frappent l'œil et font penser à une grosse dépense d'argent. Le palais de la Bourse (voy. p. 312) dit bien son penchant à l'architecture bruyante : on ne peut imaginer un fouillis plus encombrant de statues et de cariatides, allégories géographiques, attributs, mythologies, lions couchés et debout. En plus d'un endroit, du reste, les nouveaux boulevards s'apparient à cette lourde débauche de carton-pierre. Combien plus charmante la vieille promenade appelée du même nom, avec sa topographie tournante et bosselée, son défilé d'hôtels bordés de jardins, nids de verdure et de fleurs, et ses longues lignes d'arbres mettant sur le ruban jaune des allées leur tache sombre! Une senteur de campagne se dégage de cette rusticité urbaine aux perspectives variées s'ouvrant sur de vastes découverts : ici, le Jardin botanique avec son lac, ses fontaines, ses plates-bandes diaprées de plantes officinales, et découpés d'un trait net sur le ciel, ses toits de verre rattachés à un grand dôme de cuivre; là, dans une large échancrure, le panorama des campagnes, rayé par le grêle profil de la colonne du Congrès; ailleurs, se détachant sur un rideau de vieux arbres, la Porte de Hal, servant aujourd'hui de refuge aux collections d'armures et d'antiquités (voy. p. 321), une masse de pierre dentelée de créneaux et flanquée de tours, avec escalier colimaçonnant, barbacanes, mâchecoulis, grandes salles éclairées de hautes fenêtres ogivales sous la lumière desquelles scintillent les cuirasses, les cimiers, les cottes de mailles, les vitrines remplies d'objets rares, les antiques retables dorés, toute la mise-bas splendide du passé; ailleurs encore, les feuillages touffus du Parc (voy. p. 305), crevant brusquement sur une percée lointaine, au fond de laquelle s'aperçoit la tour de l'hôtel de ville; puis les longues façades de l'Entrepôt, émergeant d'un amas de petites maisons à pignons, parmi l'encombrement des bassins (voy. p. 337); plus loin, le tourbillonnement des fumées des quartiers industriels, Anderlecht, Cureghem et Molembeeck-Saint-Jean; toute une succession d'aspects, dont chacun a leur caractère et leur physionomie.

L'ensemble, vu d'un point élevé, de la lanterne qui couronne le Palais des musées, par exemple, déroule un tableau mouvementé et fourmillant. A l'ouest, une bousculade de toits en escaliers, à pignons tournants, à auvents projetés, imbriqués de tuiles couleur de sang, coiffés de cheminées ventrues, hérissés d'innombrables lucarnes par-dessus des crêtes coupées en dos d'âne, se prolonge jusqu'à l'horizon, comme une sorte d'énorme chevauchée turbulente débridée sur un terrain bossué, dégringolant des pentes, s'enfonçant dans des entonnoirs, brusquement haussée aux raidillons, amas de constructions tassées, partout sillonné de raies entortillées qui sont des rues, ici troué de pointes de clochers et de grêles aiguilles, là barré de lourds chevets d'église, avec des espacements de verdures claires qui tranchent sur l'échiquier des maçonneries grises et brunes, et toujours le cahotement ininterrompu des petits toits penchés, rechignés, emboîtés sous leurs rouges calottes de guingois. Émergeant du tas, Notre-Dame du Sablon, la Chapelle, les Minimes, Notre-Dame de Bon-Secours, les Riches-Claires, Sainte-Catherine, Saint-Nicolas, le Finistère s'asseyent dans leurs robes de pierres au milieu de leurs paroisses respectives; et plus à droite, la cathédrale élance ses deux tours jumelles, comme des bras tendus vers le ciel, parallèlement à cet autre élancement vertigineux, la flèche de l'hôtel de ville. Sur la même ligne, au loin, Sainte-Marie, échouée dans la perspective, comme une autre Sainte-Sophie, arrondit ses dômes. Dans la reculée se découpe la rosace de la nouvelle Sainte-Catherine, toute blanche et à peine dégrossie, en regard de l'ancienne, vieil édifice aux sculptures frustes. Puis encore, s'espaçant dans diverses directions, c'est Saint-Jean-Baptiste du Béguinage, avec sa façade criblée de saints et son ornementation tarabiscotée; Notre-Dame de Laeken, dont les arcs-boutants font sur l'horizon l'effet de gigantesques vertèbres; Saint-Jacques de Caudenberg, dont la coupole en cuivre rutile au-dessus d'un fronton peint à fresque. Non loin des massifs verts du Jardin zoologique, Saint-Joseph dresse la pointe de ses tourelles en pierres bleues; et tout à coup l'œil aperçoit une croupe gigantesque, le Palais de justice, à demi caché encore sous une forêt d'échafaudages, prodigieuse carapace qui, déblayée, laissera à nu une construction babylonienne, plongeant dans les quartiers bas de la ville au moyen d'escaliers géants, avec des porches de cent pieds, des labyrinthes de salles et de préaux à l'in-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fini, des façades qui semblent la réalisation d'un décor d'opéra (voy. p. 344).

Selon la saison, des brouillards pâles et chauds enveloppent cet entassement de maisons et d'édifices, dont les toits et les clochers s'écaillent alors de larges lueurs mouvantes; d'autres fois la masse entière plonge dans les humidités lourdes du ciel. Le plus souvent une atmosphère presque opaque borne l'horizon dans un cercle rétréci. Çà et là toutefois une trouée d'azur s'élargit, comme une déchirure aux rebords déchiquetés, petit à petit refermée sous l'amoncellement des grosses nuées précipitées d'un mouvement éternel; puis à raies pressées la pluie tisse sur les grises perspectives les mailles d'un filet où s'engloutit ce qui reste de lumière; et une tristesse sourde s'abat dans les âmes, les prédisposant à des consolations malsaines.

Il est aisé de s'apercevoir que la créature humaine, appesantie par la condition climatique d'une pareille contrée, traînera une existence matérielle et toute terrestre, ravivée aux heures troublantes par de grosses satisfactions charnelles, contrairement à ces belles latitudes ensoleillées sous lesquelles la vie, équilibrée sur son axe, se déroule avec sérénité; et de même qu'ici l'esprit tend d'une aile déliée vers des

Les toits de Bruxelles. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de J. Lévy.

idées élégantes et spirituelles, là un bon sens un peu court et qui ne dépasse pas les réalités tangibles participe du raccourcissement des horizons et de la pesanteur des ciels. C'est le sens et l'amour des matérialités, quelquefois poussés à l'extrême, que vous rencontrerez dans l'existence du peuple aussi bien que dans les inventions des artistes : le mobilier, l'orfèvrerie, la tapisserie, tous les arts qui concourent aux aises intérieures, étalent des surfaces amples, pour lesquelles le bois, le métal et l'étoffe ne sont point ménagés; mais cette solidité dégénère en lourdeur, et l'on est frappé par la profusion de la matière première, comme par l'idée d'une surabondance de richesses en même temps que d'un goût plus confortable que distingué. Vous verrez pareillement dans la production supérieure, soit la statue, soit le tableau, la sève se porter vers les formes pleines et nourries, plutôt que fines, comme au réservoir des sensations les plus universellement partagées; et par moments même elle déborde dans des étalages somptueux, une représentation de chairs grasses et luisantes, de fourrures ayant gardé l'électricité chaude de la vie animale, de satins et de velours façonnés au rythme de grands corps surnourris.

Maintenant que nous avons esquissé les traits généraux, nous serons plus à l'aise pour aborder le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

détail. Aussi bien Bruxelles nous a livré la clef de la contrée; nous n'avons plus qu'à appliquer à l'étude de l'homme l'observation du riche pays au milieu duquel il se perpétue; et nous les verrons l'un et l'autre, comme déjà nous les avons vus dans les milieux de la vie bruxelloise, se développer en conformité parfaite d'aspect et de caractère, tous deux liés par d'étroites corrélations.

VIII

Les environs de Bruxelles. — Le bois de la Cambre. La forêt de hêtres. — Tervueren. — Waterloo.

A mesure qu'on s'éloigne de Bruxelles, la variété de la contrée brabançonne se fait sentir dans le contraste des paysages et des habitations; toute une partie rappelle les Flandres par le déroulement de ses gras pâturages où, dans les hautes graminées, les bestiaux plongent à pleins fanons; le long de la Senne, en effet, les herbages, fréquemment arrosés par les débordements de la rivière, ont une ampleur riche et saine, qui annonce les laitages abondants et les viandes raffermies par une alimentation inépuisable; du même coup, on perçoit la nature du travail et les directions de l'industrie, celle-ci agricole, avec une large part consacrée à l'élevage des bêtes, et tirant profit des interminables prairies, comme d'un vaste magasin de fourrages où la chair animale constamment s'élabore pour les voracités d'une capitale exigeante entre toutes.

Ailleurs, une succession de terrains sablonneux et nus, emmêlés de broussailles, fait penser aux solitudes de la Campine, avec leur désolation morne de landes emplies du froissement des bruyères; et de nouveau les aspects changent, le grès crève le sol, la plaine se disloque, on voit saillir sous la croûte terrestre les vertèbres de la grande ossature ardennaise.

En même temps, le travail est différent : la maigreur de la terre ne parvenant plus à alimenter les pâturages ni la boucherie, la charrue laboure les flancs pierreux afin d'en faire jaillir les guérets, et l'activité humaine supplée à la production ralentie de la glèbe; puis, quand l'exploitation agricole n'est elle-même plus possible, le pic se taille une voie dans le roc, les carrières ouvrent leurs fissures profondes; ou bien les machines fonctionnent au sous-sol grondant des laboratoires industriels.

Autour de la ville toutefois, la campagne présente plutôt l'aspect d'un grand potager abondamment fourni en légumineuses, où les cultures, pareilles aux cases d'un damier, alternent en carrés réguliers, les céréales tranchant par places sur le vert sombre général, avec une longue ondulation pâle qui, l'été, s'allume de flambées d'or neuf. Schaerbeek, Jette, Evere, Laeken, Vleurgat, Uccle et toutes les communes environnantes, sont le jardin nourricier de l'agglomération bruxelloise; la terre, spongieuse et brune, incessamment fécondée par un travail régulier, qui ne s'interrompt en aucune saison, nourrie d'ailleurs d'engrais puissants, dont les relents se répandent dans les brouillards d'automne, produit sans relâche des espèces touffues et savoureuses, aux robustes verdures étalées.

Chaque matin partent de là les charretées de légumes, bombant entre les ridelles comme des montagnes, que traînent vers les marchés les épais chevaux brabançons, harnachés de sellettes étoilées de clous de cuivre, types superbes de cette race autrefois recherchée pour la guerre et qu'enfourchaient en s'écartelant des cavaliers bardés de fer dont la massive stature, doublée par le poids des armures, pesait à peine sur leur carcasse géante.

Toute la banlieue disparaît sous le développement continu des champs, formant aux maisons une ceinture d'un velours profond sur lequel se détachent les habitations villageoises, disséminées dans ce vert universel, avec le rouge clair de leurs toits de tuiles, semblables à de prodigieux coquelicots. Enfilez le mince sentier bordé de haies derrière lesquelles le paysan, tout le jour trempé de purin fétide, engraisse incessamment son lopin de terre animalisé à force de litières et de déjections de bêtes : les hangars sont remplis par l'attirail agraire, vans, charrues, herses, cylindres, fourches, bêches et râteaux; aux murs, des espaliers tendent leurs ramures compliquées; sous le toit sont rangées des cages en bois où mûrissent les fromages, ces empuantissantes tartes rondes appelées fromages de Bruxelles, dont la pestilence est inoubliable; dans les cours, des charrettes appuyées sur les brançards penchent leurs caisses peintes en vert et bondées de bottes de carottes, de chapelets d'oignons, d'amas de navets qui prendront tout à l'heure le chemin de la ville; et d'autres voitures plus petites sont chargées de cruches en cuivre, reluisant au milieu des pailles. Près de l'étable, un mâtin de taille allonge son museau au bord de sa niche, attendant le moment où on l'attellera. Et par les fenêtres basses vous apercevrez, dans de petites chambres blanchies au lait de chaux, des hommes et des femmes accomplissant des besognes qui toutes ont trait à l'alimentation urbaine. C'est une préoccupation unique de faire suer à la terre un rapport sans trêve qui lentement augmente l'épargne des ménages; et dès l'aube, les routes grondent sous le roulement d'un millier de roues qui, par longs convois, charrient aux citadins une nutrition plantureuse.

Ici, comme toujours d'ailleurs, la couleur est la note essentielle de ce train matinal; elle domine dans les harmonies fondues de la plante et de la bête, dans les jonchées éclatantes qui encombrent les chariots, dans le poitrail bosselé des pesants limoniers, chatoyant comme un caparaçon de moire, dans les joues sanguinolentes des paysannes assises entre les paniers, avec leurs bonnets surchargés de rubans, leurs châles à fond blanc ramagé de fleurs et d'oiseaux, et leurs courtes jupes de tiretaine lie de vin, sur lesquelles la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jaquette vert pistache ou jaune safran retombe à plis raides d'empois.

On dirait une colossale nature morte barbouillée sur un pan d'horizon, où les attelages des laitiers mettent le scintillement des cruches, furtivement éclaboussées d'un jet de lumière rose tombé des hauteurs du ciel. Ajoutez la vapeur diamantée tissant sur les terrains comme une gaze lamée d'argent, la teinte prolongée et forte des verdures, les bitumes assombris du sol, un ensemble d'accords graves, nourris, appuyés, comme une basse sur laquelle le ton détaille ses variations. Partout la ligne se noie dans les moiteurs d'une atmosphère brumeuse qui fond les contours et leur donne une plénitude de colorations vigoureuses, résumant les gammes du prisme.

Cependant le caractère prairial et maraîcher des villages suburbains n'est pas exclusif. A l'extrémité de la longue avenue Louise, séjour préféré de la haute finance et de la grande bourgeoisie, commence le bois de la Cambre, qui n'est lui-même qu'une dépendance de la vieille forêt de Soignes, dont les taillis et les futaies, épars à travers tout le reste du pays, ne formaient autrefois qu'un prodigieux enchevêtrement de sentes où pâturaient les sangliers et les daims. Il n'y a pas trente ans, la partie de cette forêt qui avoisine l'abbaye de la Cambre, aujourd'hui transformée en lycée militaire et qu'on aperçoit de la route, avec ses façades régulièrement alignées, son grand portail d'entrée et sa chapelle isolée au milieu des cours, restes du monastère où l'abbesse Giselle conduisait un troupeau de religieuses, s'enténébrait d'obscurités perpétuellement maintenues par des arbres séculaires dont les racines se nouaient au ras du sol comme

Le Jardin botanique (voy. p. 346). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

des biceps, et dont les cimes, hantées par le chat sauvage, l'écureuil et les corbeaux, mettaient au-dessus des allées encombrées de mousses et de feuilles mortes des épaisseurs sombres de dômes, appuyés sur les troncs rugueux comme sur des piliers de basilique.

Une sauvagerie délicieuse régnait dans cette solitude où les végétations croissaient par touffes folles, obstruant l'espace, et aux bousculades du vent oscillaient comme une mer mugissante. Les dimanches, piétons et cavaliers, par petites troupes, s'engageaient sous les noirs arceaux de la Drève de Lorraine, au bout de laquelle on rencontrait le pavé qui mène à Boisfort, le but des parties d'alors, que dédaignaient les amoureux des marches forcées à travers les bruyères et les futaies plus lointaines de Groenendael, de Waterloo ou de la Hulpe.

A présent, l'ancien bois émondé, redressé, symétriquement coupé de vastes percées sans mystère, avec boulingrins, pièces d'eau, chemins de ronde, mails, laiteries et buffets, ressemble à un jardin aligné au cordeau, où les restes éclaircis des frondaisons primitives servent de toile de fond au défilé des équipages, à l'étalage des toilettes, à la flânerie lente des familles déversées par les tramways (voy. p. 352).

Dépassez cependant la première enceinte : le silence de la forêt recommence brusquement, avec les alignées des grands hêtres, diminuant dans la perspective leurs colonnades hautaines. Çà et là des campements de bûcherons groupent leurs huttes basses, en haut desquelles tirebouchonne un peu de fumée, et des amas de bois coupés s'amoncellent au milieu des coupes éclaircies où le rauquement des corneilles rythme le bruit sourd des cognées. Tandis que vous cheminez, des hardes de chevreuils bondissent sur les pentes, effarouchées, et gagnent l'épaisseur des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

taillis, sveltes silhouettes d'une grâce fuyante, qui sont comme l'incarnation de ces paysages solitaires, perdus dans la profondeur des clairières.

Par moments, une chaussée au pavé houleux, sur lequel cahotent des attelages de rouliers, prolonge entre les files d'arbres sa ligne grise, rendue éclatante par le contraste des verdures. Suivez-les : l'une vous mènera à Tervueren, l'ex-résidence royale à présent ruinée par le feu, où, dans le silence des bois, la femme de Maximilien, pauvre impératrice déchue et frappée dans sa raison, promena longtemps son infortune; jadis, à l'aube de la Saint-Hubert, cavaliers et veneurs se pressaient au seuil de la petite chapelle noyée sous les ombrages du vieux parc, seul vestige demeuré debout au milieu de la dispersion de tout le passé. Une autre route vous conduira aux champs funèbres de Waterloo, dans ces mornes plaines arrosées d'un sang vivace qui, depuis, a fait fructifier abondamment la terre.

A voir le gros village aux maisons trapues que traverse le pavé bosselé, on ne s'imaginerait pas qu'une guerre épouvantable a passé par là, si déjà des monuments douloureux ne se dressaient au milieu de ce bien-être villageois, perpétuant la mémoire des exterminations. Derrière les boutiques industrieuses, les cabarets peinturlurés de teintes vives, les fermes bruyantes et la rumeur active des ménages accomplissant la besogne journalière dans l'oubli profond du cimetière qui les avoisine, une église, toute tapissée intérieurement de plaques tumulaires décorées d'inscriptions anglaises, arrondit son dôme, proche du jardin où lord Uxbridge fit enterrer sa jambe, comme une personne qui lui aurait été chère.

Ce ne sont pourtant que les avant-coureurs de cette procession de lamentables souvenirs éternisés par le bronze et la pierre aux alentours du champ de bataille même, si toutefois la matière brute est capable d'éterniser les désastres plus que la plaie demeurée saignante au cœur des peuples et des familles.

A mesure qu'on avance, il semble que les maisons s'espacent, pour mieux préparer à l'horreur du tableau; et, la dernière borne franchie, cette hôtellerie des Colonnes dont l'hôtesse continue à vous montrer avec un respect simulé ou réel le balcon d'où chaque matin Victor Hugo pouvait contempler les horizons fatidiques sur lesquels, en ce temps, il faisait se dérouler l'iliade intercalée dans ses *Misérables*, une sensation de solitude frissonnante vous envahit comme à l'approche des lieux de repos. Bientôt, en effet, à travers le rideau d'arbres dont la route est bordée, l'énorme ossuaire apparaît, plan sous la rondeur du ciel où se découpe une butte chauve couronnée d'un lion en fonte, d'un profil bonasse que la gueule entr'ouverte ne parvient pas à rendre menaçant. Vous n'avez plus qu'à vous replier en vous-même, enfants de toutes les nations qui s'entrechoquèrent sur cette terre et qui venez ici honorer vos morts : vous êtes entré dans la bataille.

Au pied de la butte, trois habitations isolées, à la fois cabarets et musées, la table toujours prête, les voitures attelées, les guides obséquieux et tournoyants, guettent le passant, comme une proie prédestinée à l'inéluctable rançon. Le lion, la plate-forme de laquelle on croit voir onduler les lignes en marche, la glèbe grasse d'entrailles qui par moments semble bouger sous les pieds, le soleil ruisselant sur les nappes de blé déroulées au loin comme sur l'or et l'acier des cuirasses, les ombres crépusculaires et le tourbillonnement de spectres dont elles peuplent l'étendue assombrie, tout ce frisson, toutes ces visions leur appartiennent, comme le cours d'eau et le vent du ciel appartiennent à la roue et à l'aile des moulins.

Traversons donc l'enclos du gardien et escaladons l'escalier presque à pic qui aboutit à l'entablement de pierre sur lequel est posé le fauve symbolique. De là-haut la plaine se développe dans son immensité rigide, rayée de minces sentiers qui filent entre les cultures, celles-ci déroulées jusqu'à l'horizon, avec une teinte pâle uniforme sur laquelle tranchent, par places, de larges constructions blanches disséminées. A l'est et à l'ouest, des lignes d'arbres, qui vont s'espaçant dans la profondeur, pointent interminablement leurs baliveaux feuillus, évoquant l'idée d'une file de grands soldats coiffés de bonnets à poil : l'une longe la chaussée de Nivelles; l'autre la chaussée de Charleroi. Et au nord, un peu en avant du colosse de fonte et à un pas des musées, une autre rangée de feuillages ondule, à demi émergée d'un large renfoncement de terrain, pareil à un entonnoir où les champs dévalent en pente rapide; c'est en effet la ravine autrefois encaissée entre de hauts talus et bordée de haies vives, qui a gardé dans l'histoire le nom de chemin creux d'Ohain.

L'élévation des talus primitifs, petit à petit diminuée par les éboulements, ne s'apprécie plus guère à présent que par comparaison, au moyen de l'obélisque hanovrien et de la colonne Gordon; de l'excavation que Napoléon ne soupçonna point, et qui pourtant en 1815 creusait si profondément la rase campagne, il ne reste qu'une vaste ornière entre des berges broussailleuses. D'ailleurs, toute cette étendue a été bouleversée pour la construction de l'immense taupinière, comme l'appelle un des historiens belges de la bataille, au point que les notions exactes sont difficilement perceptibles; pendant quatre ans, les botteresses liégeoises, espèces de bêtes de somme à visage de femme, qui s'emploient pour les transports par hottes et qu'on voit, les épaules tendues sous les faix les plus accablants, descendre ou remonter sans ployer les rampes escarpées du Perron dans leur cité d'origine, exhaussèrent constamment la montagne de toutes les terres rapportées des alentours, préparant ainsi de renaissants sujets de conjectures aux analystes et aux voyageurs.

Là-bas, dans les lointains, la France, ouvrière infatigable qui répare ses désastres en croissant d'une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

coudée, fait sa rumeur de ruche en travail : les yeux tournés vers elle, voici ce que nous apercevons.

Le long de la chaussée de Charleroi dont les arbres moutonnent à notre droite, un carré de lourds bâtiments à toitures en ardoises profile ses murs épaulés de contreforts au delà desquels s'allongent des cours bordées d'écuries et d'étables; de hautes haies vives, épaisses comme des maçonneries, clôturent les vergers, encombrés d'une débandade de pommiers déjetés et bossus, pareils à de très vieux invalides.

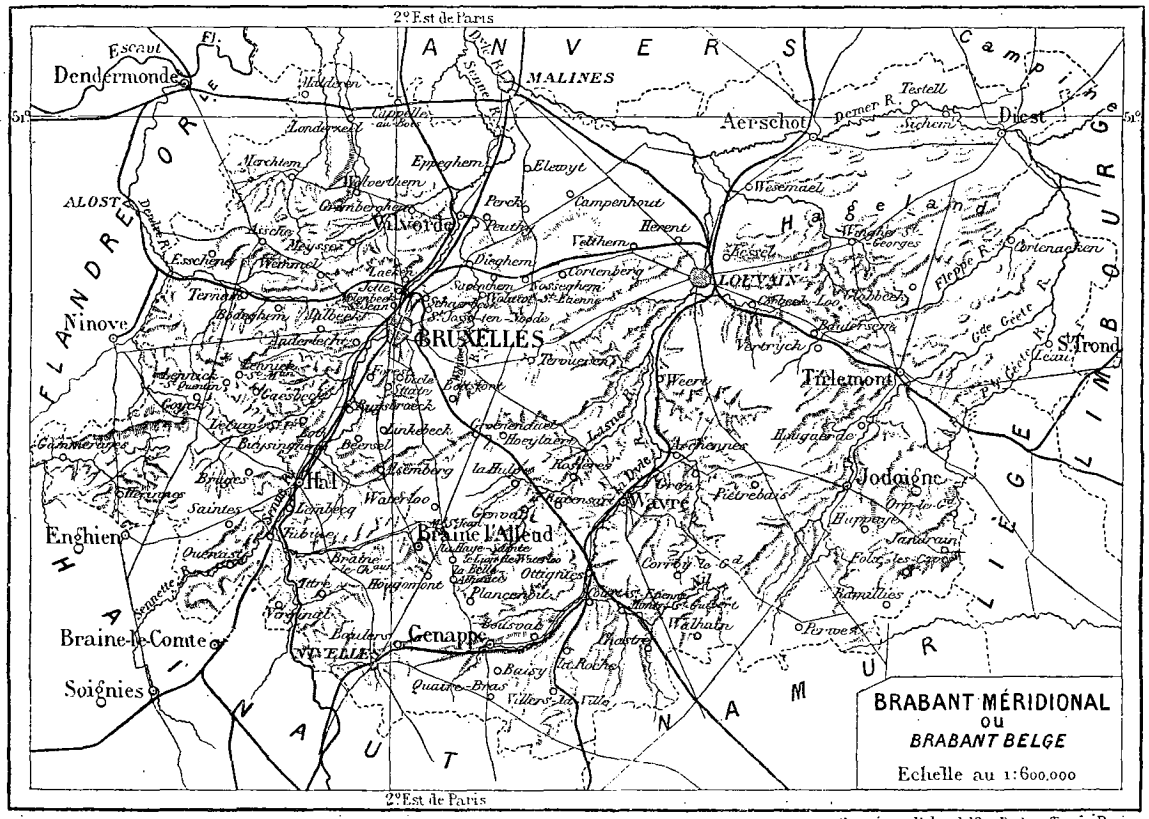
« La Haye-Sainte ! » vous dit le guide, en relevant de ce côté la pointe de son bâton.

La paix des étables, desquelles s'élèvent les mugissements des bœufs et le claironnement grêle des coqs, a depuis longtemps remplacé les tonnerres de la canonnade sur ce théâtre des combats sans merci; et cependant l'isolement continue à donner à ces vieilles pierres blanches et nues, qu'aucune fenêtre n'anime du côté de la route, l'aspect morne des lieux dramatiques.

De nouveau, le bavardage nasillé du cicerone trouble le silence, et désignant sur le prolongement de la chaussée une tache claire, entrevue dans les arbres, il décline un nom :

« Belle-Alliance ! »

Puis, étendant la main d'un geste circulaire, il vous montre au loin Plancenoit, tour à tour redoute des Français et des Prussiens; la ferme de Ros-



Gravé par Erhard, 12, r. Duguay-Trouin, Paris

somme (du nom de ce van Rossum qui l'habitait au siècle dernier), en avant de laquelle l'empereur demeura assis presque toute la journée du 18, étudiant tout à la fois la plaine et la carte du pays; puis le ravin où attendirent les douze bataillons de la vieille garde; la maison du guide flamand de Coster, francisé en Lacoste; et finalement, sur un point plus rapproché de la butte, un massif de feuillages pareil à un bois et qui fut pris pour tel par l'armée impériale, le verger du château de Hougomont.

En même temps, dans un bredouillement chantonné, le Wallon qui, à force de ressasser des mots anglais devant un auditoire britannique, a conservé le sifflement des désinences finales, articule les particularités de chacun de ces lieux mémorables.

« Là, à l'angle de la chaussée et du chemin creux d'Ohain, le duc de Wellington se tint, pendant toute la bataille, appuyé contre un orme qui, depuis, a été scié et vendu au détail en Angleterre.

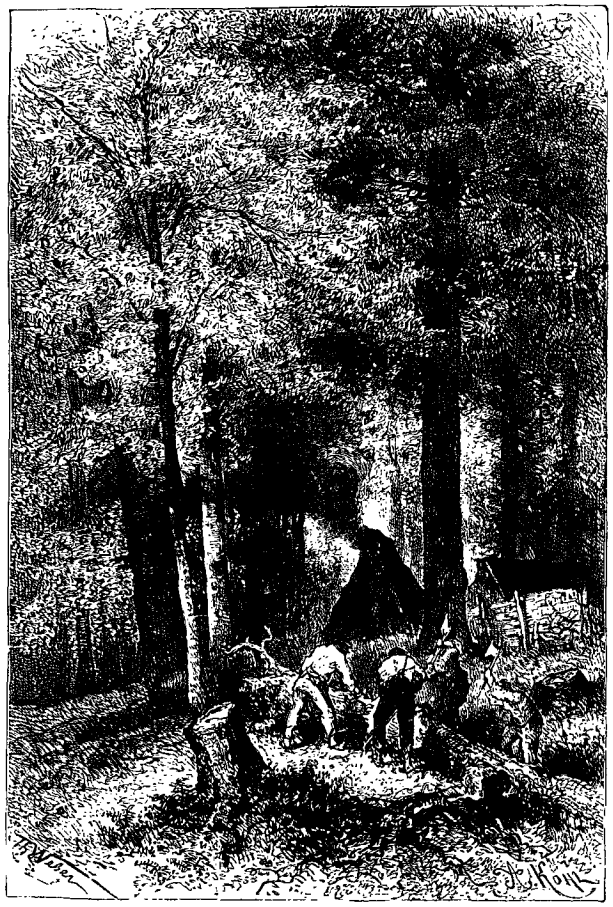
« A côté, regardez le monument hanovrien, élevé par les officiers *de ce régiment* à l'honneur de leurs morts, avec sa forme d'*obélisse* et ses tables de pierre où sont inscrits les noms des braves.... Et en face, la colonne du brave lieutenant général Alexandre Gordon, aide de camp du général Wellington, enlevé à la fleur de son âge....

« Dans la même direction, la Haye-Sainte, prise et reprise plusieurs fois et sur laquelle, du côté

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de la route, une plaque en fer rappelle les évènements.... Voici la Belle-Alliance, reconnaissable aussi à sa plaque en fer.... C'est là que les généraux Wellington et Blucher *se saluèrent mutuellement vainqueurs*, le 18 juin, à neuf heures et demie du soir.... La Belle-Alliance, ainsi nommée à cause du mariage ridicule d'une fermière de l'endroit.... Puis Hougomont, ces arbres noirs, là-bas, où l'action commença.... Et maintenant comprenez bien.... Le 17 juin, les Anglais et les Hollandais, après s'être battus aux Quatre-Bras contre les Français, passent à Genappe; et un peu après eux, l'armée de l'empereur passe à son tour, trempée jusqu'aux os par une pluie abominable.... Les Anglais et les Hollandais viennent se mettre ici, droit dans la direction de mon bâton, au nord-ouest; et les Français bivouaquent là, à la hauteur de la Sainte-Alliance..., à vingt minutes de distance, et comme qui dirait les Français à la tête du Lion et les Anglais à la queue.... Napoléon, lui, pendant ce temps, établissait, dans la soirée du 17, son quartier général à la ferme du Caillou, après avoir reconnu le champ de bataille avec ses généraux.... *Il dormait encore quand on l'éveilla*, le 18 au matin.... Et il alla s'établir au bout de mon bâton, *là où vous ne voyez pas*, mais où je vous ai montré la ferme de Rossomme.... Tout à coup, à midi, il aperçoit des troupes qui s'avancent sur la Chapelle-Saint-Lambert, à six kilomètres de Plancenoit : c'était l'avant-garde prussienne. *Pendant ce temps* Grouchy, qui avait été envoyé à la recherche des Prussiens, était à déjeuner *à la tête de ses trente mille hommes*, chez le notaire Hollaert, d'où il entendait le bruit de la canonnade.... Même que Gérard lui dit : « Marchons, « brave ami! »

« Une supposition : si l'empereur, au lieu d'envoyer promener Grouchy et ses trente mille hommes, les avait eus sous la main, il gagnait la bataille.... *Mais cet homme gênait Dieu*.... Et alors donc, les Français étant au nombre de septante-deux mille, quinze mille chevaux et deux cent quarante canons, les *autres* ayant cent cinquante-neuf canons et treize mille cavaliers, en tout, pour leur part, septante mille hommes, sans compter l'arrière-garde de Blucher, les trente mille Prussiens de Bulow qui attendaient le moment de prendre en flanc l'armée française, à onze heures trente-cinq minutes le signal est donné.... Les lignes se replient sur le château de Hougomont, d'où les Français tirent par des trous faits dans le mur.... A une heure, l'artillerie française commence son attaque sur le centre.... A une heure trente minutes, le général d'Erlon marche sur la Haye-Sainte, occupée par les alliés, mais c'est à trois heures seulement que le maréchal Ney s'en rend maître.



Le bois de la Cambre (voy. p. 349). — Dessin de Th. Weber.

« A quatre heures, les cuirassiers de Milhaud font une charge qui est repoussée; et à cinq, une nouvelle charge dure pendant deux heures.... Jamais on n'avait vu rien de pareil; mais les alliés tenaient bon, et à cinq heures et demie les Français pliaient déjà partout.... Plancenoit est pris alors par les Prussiens, Grouchy n'arrive pas, et tout à coup la garde, commandée par Ney, forme le carré. L'ennemi l'entoure de toutes parts; on *lui* crie de se rendre, mais *elle* refuse, et le maréchal s'écrie : « La garde meurt et « ne se rend pas! » A huit heures, le duc de Wellington, qui était resté tout le temps de la bataille *sous son orme*, s'ébranle enfin.

« Napoléon est perdu : l'armée française fuit dans toutes les directions, repasse par Genappe, bouscule l'empereur qui fuit avec ses soldats. Il en tomba trente et un mille; les alliés, eux, avaient perdu vingt-deux mille hommes. »

Camille LEMONNIER.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La plaine de Waterloo. — Dessin de J. F. Taelemans, d'après nature.

LA BELGIQUE,

PAR M. CAMILLE LEMONNIER[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VIII (suite)

Les environs de Bruxelles. — Le bois de la Cambre. — La forêt de hêtres. — Waterloo.

La lamentable antienne terminée, il ne reste plus qu'à s'isoler dans ses contemplations, en se retraçant à soi-même, dans le silence de la pensée, l'effroyable tableau de la bataille et de la déroute qui s'ensuivit.

La plaine alors se change en un prodigieux cratère rouge où l'amoncellement immobile des fumées est déchiré par les paraboles des boulets et où roulent, désordonnées, des masses humaines inconscientes, qui se ruent les unes contre les autres, avec des mouvements précipités de houles. On revoit les grenadiers, hautes statures lentes, resserrer leur mur entamé sur tous les points par larges brèches béantes, tandis que les cuirassiers, pareils à une trombe, s'enfoncent dans les lignes ennemies, bousculées par le poitrail des chevaux et éventrées par la pointe des sabres. Un tourbillon vertigineux emmêle dans un corps à corps formidable des régiments entiers, qui, hachés, décimés, pantelants, ne forment bientôt plus, sous le vomissement perpétuel des canons, que des tronçons secoués de trépidations furieuses, jusqu'au moment où ces tronçons eux-mêmes, foudroyés par les décharges, disparaissent dans le naufrage de la mêlée. La chair vivante s'abat par rangs compacts, comme de la viande d'abattoir, augmentant à chaque minute l'énorme boucherie; et sur les moribonds râlant, dont le cri rauque s'assourdit sous les fracas de la mitraille et le galop éperdu des escadrons, ceux qui restent, pris de frénésie, passent comme sur un pont, les pieds par moments enlacés dans des entrailles, parmi la mer oscillante des fumées. La Haye-Sainte, Hougomont, Belle-Alliance, Plancenoit ressemblent à des îlots submergés où pourtant le massacre et l'extermination continuent; chaque pierre abrite un fusil qui crépite sans relâche; quand elle s'émiette, fracassée sous la volée des balles, une tête de soldat se vide de ses moelles du même coup.

Il semble que l'humanité entière se détraque dans l'horreur de ce choc qui heurte entre eux des peuples de race et d'âme différentes; cependant, à mesure que l'heure avance, la face désespérée de la défaite se lève par-dessus l'armée impériale fléchissante, que

1. Suite. — Voy. pages 305, 321 et 337.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les prodiges d'héroïsme de ses officiers et de ses soldats ne peuvent bientôt plus arrêter dans le débordement de la déroute.

Alors on vit ceci : les nuées sombres qui, pendant toute la durée de ces combats homériques, avaient enténébré le champ de bataille, crevant par moments en ondées, puis se reformant en lourdes brumes grises, s'écartèrent sur le rouge brasement du soleil plongé dans les gloires du couchant; et cette royauté éternelle eut l'air de saluer l'empire qui s'en allait.

Tous ces souvenirs vous reviennent à la pensée et l'impression est écrasante : elle redouble quand, descendu de la butte, on suit pas à pas, à travers le charnier aujourd'hui bouleversé par le creusement incessant des charrues, les phases de la bataille, comme les stations d'un pèlerinage partout marqué par le sang des hommes.

Je n'ai jamais longé le petit sentier, filant parmi les cultures, qui mène aux terribles ruines de Hougomont, sans me sentir remué dans les profondeurs de mon être; c'est que là le carnage est demeuré inscrit dans les moindres pierres, et tout y porte à jamais les stigmates de la dévastation. Dès que vous avez franchi l'enceinte du verger, l'herbe plus haute en cet endroit, d'une épaisseur tiède qui fait penser à de prodigieux engrais, vous monte aux genoux, comme les floraisons des cimetières, et entre les espacements des pommiers contournés, pareils, les uns à des paralytiques tendant leurs moignons et les autres à de grands soldats ayant gardé l'allure violente du combat, les murailles de l'ancien parc vous apparaissent, en partie recouvertes d'un manteau de lierres et de chèvrefeuilles.

Il n'existe plus, sur toute leur longueur, une trace de crépi large comme la main; la brique partout se disloque, mutilée par la volée des balles, avec çà et là des ouvertures de créneaux. A l'est, particulièrement, les trous se rapprochent au point de percer à jour toute cette partie de la clôture, en une continuité de brèches qui ne finit qu'à la porte charretière de la ferme. La maçonnerie, massive et trapue, a résisté d'ailleurs à ses blessures, moins désastreuses que les incessantes déprédations des vandales qui, sous prétexte de reliques historiques, élargissent les meurtrières originelles et ajoutent aux mutilations glorieuses une irrémédiable et sotte ruine.

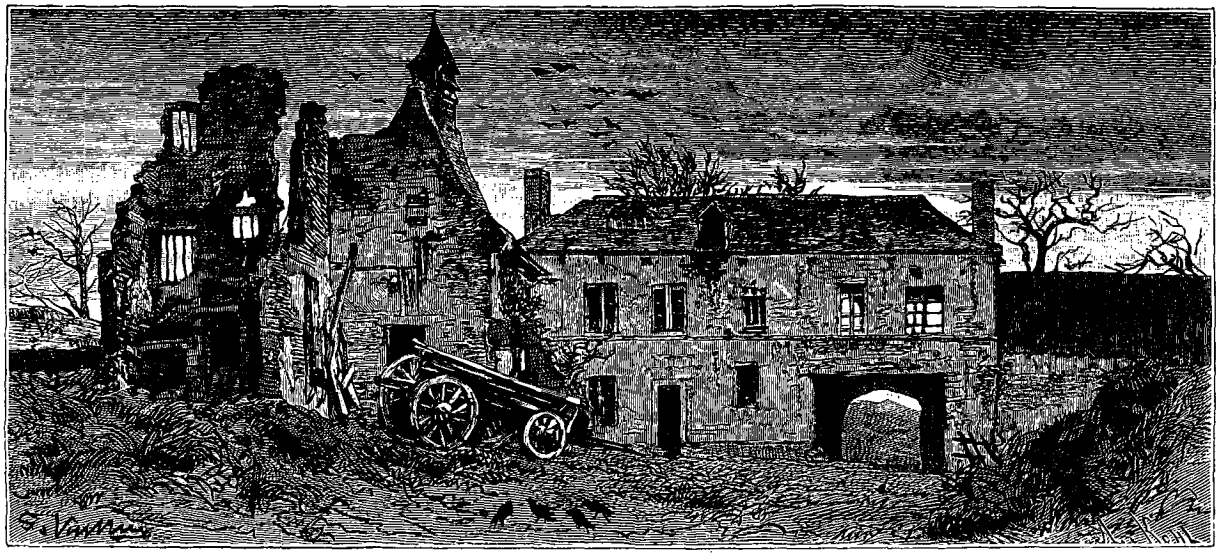
Hougomont, en 1815, était habité par un comte de Neuville et se composait d'une agglomération de bâtiments de ferme et de château appartenant à la femme du comte, la comtesse de Hougomont. Dès l'approche des troupes, tout le monde avait déserté; le comte et la comtesse s'étaient réfugiés en France, et la domesticité avait gagné les villages voisins. Quand les serviteurs revinrent, ils trouvèrent la maison incendiée, à l'exception de l'habitation du jardinier et d'une partie des communs; mais aucun des deux époux ne revit ce funèbre séjour : trois jours après la bataille, le comte mourait à Paris. Un an se passa, puis la propriété fut vendue.

Il semble qu'on se soit gardé, comme d'un sacrilège, de toucher à l'œuvre de dévastation laissée par la guerre; les bâtiments n'ont pas été réédifiés et la cour continue à dérouler ses espaces vides, dans une désolation morne à laquelle ajoutent les pans de mur émergeant des briques éboulées. Des ménages de paysans se sont installés dans les dépendances épargnées; celles-ci alignent sur la gauche une suite de constructions basses, faisant équerre avec une façade plus haute, la demeure de l'ancien jardinier, encore occupée aujourd'hui par son fils. On vous montrera dans les chambres l'œuvre des balles: ici les crépis criblés d'éraflures, là les excavations de la pierre renfoncée, ailleurs une porte en chêne trouée à jour. Dans une petite pièce carrelée de dalles, moisit un petit fond de musée, rongé par la rouille : étriers, baïonnettes, fragments de sabres et de fusils ramassés dans les décombres.

Au milieu de la cour, une margelle de puits dresse une maçonnerie ruinée comme tout le reste; en vous penchant par-dessus l'ouverture, vous apercevrez un amoncellement d'ais pourris et de briques jetés pêle-mêle. Le guide ne manquera pas de vous dire que deux cents cadavres gisent dessous, empilés les uns sur les autres, sans qu'on ait jamais rien fait pour leur donner une sépulture meilleure. C'est une des rencontres lugubres de cette maison hantée que ce trou sombre regorgeant d'épaves humaines, balayées là des hécatombes du verger et qu'on a entassées dans les promiscuités de l'ombre et de la mort, charognes putrides petit à petit désagrégées par les eaux, sur lesquelles ensuite, comme pour mieux les séparer des vivants, on a déversé des gravats et de la volige. Même, s'il faut en croire les récits qui circulent encore dans les fermes d'alentour, tous ceux qu'on y précipita n'étaient pas morts; dans la hâte du désencombrement, des agonisants furent ajoutés à la funèbre fournée; et pendant toute une nuit leurs lamentations s'entendirent au loin, mêlées à des appels, des supplications vagues, qui des profondeurs du puits montaient dans les silences de l'air.

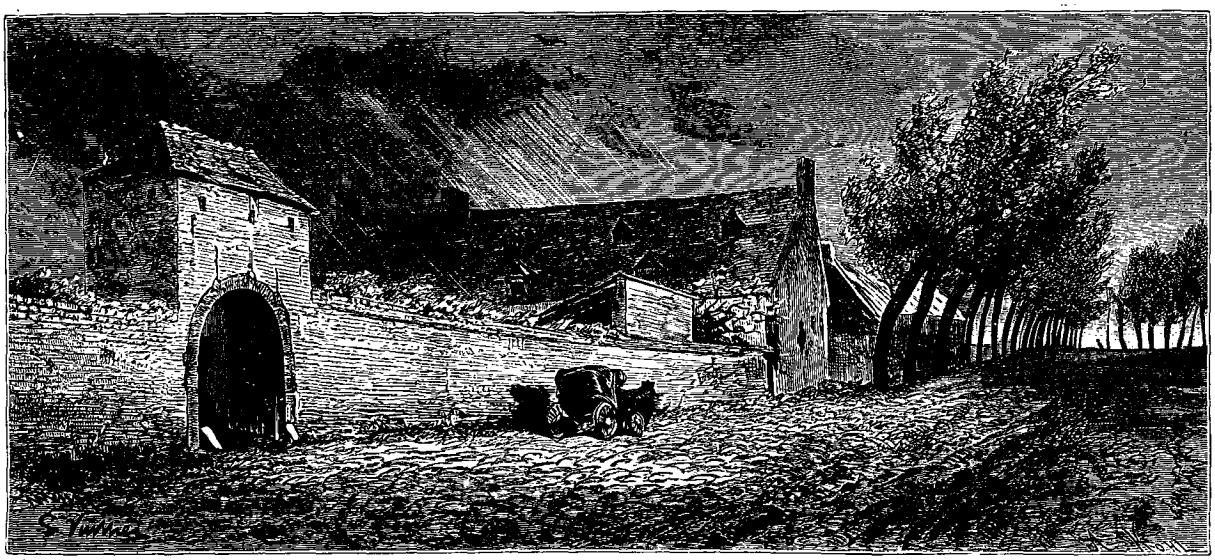
Non loin s'élève la chapelle : quatre murs unis, recouverts d'une lèpre de noms et d'inscriptions, avec une caisse d'autel barbouillée d'un reste de peinture sur laquelle un groupe taillé dans le bois montre la Vierge tenant entre les genoux un petit Jésus décapité. Cette mutilation a pour pendant celle d'un grand christ, également en bois, qui se voit les bras ouverts, au-dessus du seuil, dans une ombre pâle. Pas plus que l'enfant divin, l'homme-dieu ne s'est trouvé à l'abri des colères humaines; et rien n'est farouche comme cette grossière silhouette tatouée de traces de sang, dont les tibias s'achèvent dans des moignons informes, noircis par la fumée de l'incendie et qui, du haut de sa croix, fait le grand geste miséricordieux de pardonner à ceux qui le torturent dans son image après l'avoir

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Waterloo. La ferme de Hougomont (voy. p. 353). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

Waterloo. La Belle-Alliance (voy. p. 353). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.



Waterloo. La Haie-Sainte (voy. p. 353). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

torturé dans sa chair. Beau sujet de méditation pour les esprits contemplatifs.

Un petit exhaussement en pierre sépare la cour des anciens jardins, clôturés par le grand mur d'enceinte; ici comme dans le verger, une herbe touffue monte sous les pommiers espacés en lignes inégales, autour desquels des chevaux paissent en liberté; et tout au bout, un petit bois de peupliers se masse, gémissant sous le vent, comme pour se mettre d'accord avec la désolation des ruines. Tandis que, baigné dans l'obscurité des feuillages, on s'immobilise en des pensées douloureuses, l'homme ou la femme qui vous accompagne étend la main vers la terre et vous dit d'une voix basse et lente, cette voix qu'on prend devant les morts :

« Ils sont là couchés par milliers! »

Vos pieds foulent, en effet, une nécropole immense; Français, Anglais, Prussiens, réconciliés dans la pourriture, ont exhaussé le sol de leurs ossements. Pas une pierre, pas un cippe pour perpétuer le deuil des familles ; seuls les hauts peupliers balancent leurs ombres sur des ombres.

Près de là toutefois, deux tombes, envahies par l'herbe, s'alignent parallèlement, comme des douleurs jumelles; sous l'une repose John Lucie Blackman, général anglais, et l'autre recouvre les restes d'Edwards Cotton, « sergent-major of the 7e hussars who departed the life mont St-Jean the 24 day of june 1849 ». Le soldat a voulu être inhumé près de son supérieur, par déférence ou par dévouement; et la hiérarchie qui les séparait durant la vie les a rapprochés dans la mort. Edwards Cotton, demeuré dans le pays, avait installé au pied du Lion une collection historique que sa veuve, vieille dame grave et pressante sans obséquiosité, continue à exploiter avec une dignité tout anglaise.

Nombre de pèlerins, chaque année, s'en viennent à la grande plaine, la plupart subissant l'attrait de curiosité vague qui s'attache aux contrées célèbres; mais il en est, dans le nombre, qu'un attachement pieux à la mémoire des trépassés ramène avec une affection recueillie autour des enclos particulièrement consacrés aux sépultures, bien que le champ de bataille tout entier ne soit qu'un vaste cimetière. On m'a cité le nom d'une vieille dame française qui ne manquait jamais, à la date du 18 juin, de passer tout un jour à Hougomont, où son père, prétendait-elle, avait reçu la mort; et ses longs voiles noirs traînaient jusqu'à la nuit dans les feuillages du verger.

Pendant tout l'été, chaque matin, un coach anglais, sur le siège duquel un cornet à piston se livre à des fioritures compliquées, fait, au galop de ses quatre chevaux, cinq ou six fois le tour de la statue de Godefroy de Bouillon, dont la fière silhouette s'enlève sur les ordonnances italiennes de la place Royale de Bruxelles; c'est un signal connu auquel accourent, des hôtels environnants, les touristes britanniques, en plaids écossais et chapeaux à larges visières, armés par surcroît d'ombrelles et de longues-vues. Quand la voiture s'est remplie, à l'intérieur et à l'extérieur, un large coup de fouet prend en écharpe les maigres pur-sang, et l'attelage s'ébranle dans la direction de Waterloo, secouant aux cahots du pavé la grappe bariolée des misses accrochées sur les banquettes, tandis que l'éternel cornet, entretenu en salive par des rasades régulières, jette aux fourrés de la forêt ses retentissantes variations sur le thème du Roi Dagobert. Toute cette tassée humaine est ensuite déversée à Mont-Saint-Jean, et décroît dans le verdoiement des cultures, avec de longs déroulements d'écharpes roses et vertes.

J'aime mieux, pour ma part, l'itinéraire de Genappe, qui permet de suivre pas à pas la marche des armées, ou, si l'on se dirige des plaines de Waterloo sur cette petite ville, au lieu de prendre celle-ci pour point de départ, de se confondre en quelque sorte au torrent de la déroute.

Rien cependant, dans la paisible localité traversée de deux uniques rues, où les vaches circulent pour aller au pâturage et dont les petites maisons basses semblent endormies dans une perpétuelle somnolence, n'indique plus la terrifiante apparition de cette cohue de soldats écharpés, courant du pas allongé de la fuite et se bousculant sur l'étroit passage du pont. L'artillerie, fouettant ses montures, précipitait ses affûts encore fumants à travers une marée d'hommes, que labouraient en même temps les escadrons emportés au galop, dans une secouée furieuse de crinières ; on roulait, on s'entassait, des groupes entiers tombaient étouffés, écrasés, piétinés; et, défaillant cette fois, sentant partout autour de lui craquer la fortune, l'homme du destin dut sentir courir sur sa chair froide un frisson, à l'aspect de ces hordes affolées qui ne reconnaissaient plus ni sa face, ni sa voix : peut-être voyait-il se dessiner sur les flots l'escarpement de la cage où, vieux lion abattu, on allait l'étouffer.

IX

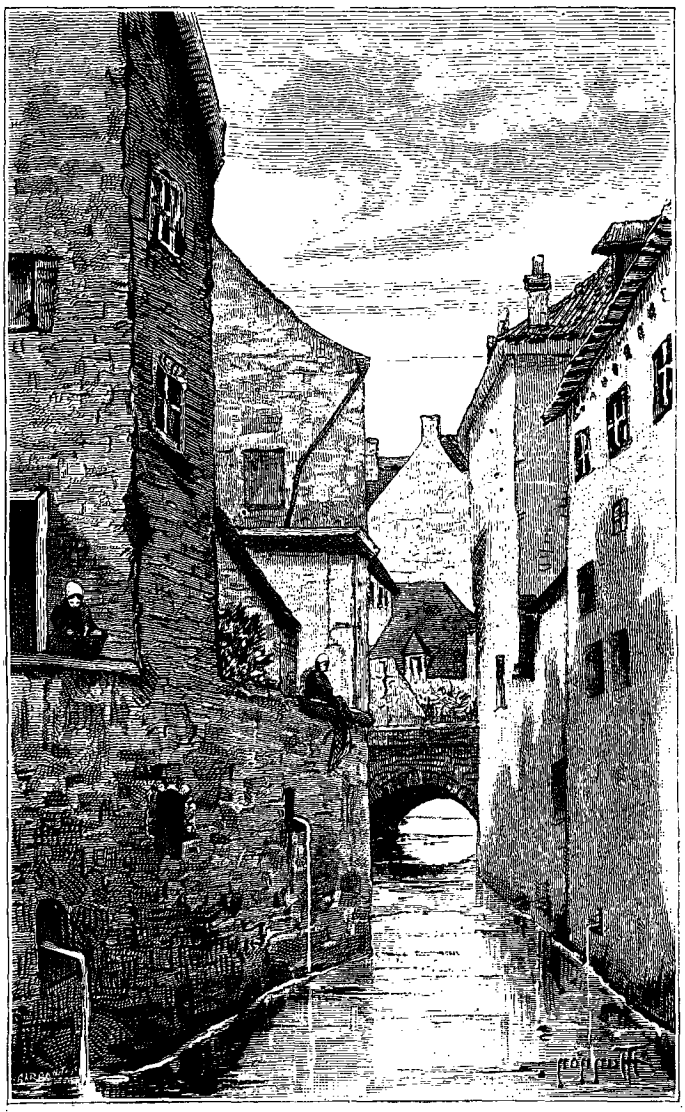
Le pays wallon. — Les aspects changent. — Nivelles. — L'abbaye de Villers. — Une fête dans les ruines.

A Genappe, la contrée wallonne s'annonce par de grandes landes interminables où les hameaux font de distance en distance des agglomérations de maisons brunes, dont la brique sans crépi rougit d'un ton sang de bœuf recuit par le soleil. La blancheur claire des villages flamands s'est brusquement assombrie d'une patine foncée qui par places tourne à la bouse de vache et fait penser à des intérieurs rancis.

Un changement d'humeur et d'esprit, en effet, dérive des conditions différentes de la vie; tandis que le Flamand, essentiellement maraîcher, travaille à son champ, peu distant de la cabane qu'il occupe avec les siens, et n'a que quelques pas à faire pour se retrouver au coin de son poêle, dans la douceur de son ménage, le Wallon, dans les plaines reculées qu'il ensemence,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

défriche ou laboure avec une aptitude particulière pour la grande culture, demeure éloigné du toit familial pendant des journées entières et n'y rentre qu'à la nuit, pour prendre sa part du repas en commun et bientôt après se livrer au sommeil. Son existence passée au dehors, dans la solitude des champs souvent très éloignés de son habitation, le prédispose moins que son copain, le petit cultivateur toujours en train de soigner ses choux et de biner ses pommes de terre presque en vue de sa maison, à s'enfermer dans le bien-être d'une pièce surchauffée, qui petit à petit s'est ornée, sur un fond blanchi de muraille, de miroirs, d'images encadrées, de petites Vierges enguirlandées de paillon, parmi des scintillements de cuivres et de faïences régulièrement bouchonnées. Le Wallon, plus hâbleur, aime d'ailleurs les parlottes de cabaret; le dimanche, il s'y attarde, joue aux quilles, et la grosse gaieté des tablées lui semble préférable aux silences de la chambre où ronronne le chat dans les cendres, avec des intermittences de sonneries de pendule et de sifflements de bouilloire. Chez lui, d'ailleurs, vous ne verrez ni bahuts séculaires, ni vieux cuivres cabossés, ni poteries reluisantes d'émail, mais le neuf et le vulgaire d'un mobilier de noyer acheté à la ville, avec de la vaisselle de fer-blanc, d'un éclat aigre qui exaspère le regard au lieu de l'amuser.



La Thines, à Nivelles (voy. p. 358). — Dessin de Th. Hannon, d'après nature.

J'ai remarqué bien des fois cette déperdition du goût de la couleur, à mesure que je m'écartais des sentiers flamands, et le touriste qui, venant de Genappe, se dirigera sur Nivelles, pour ne citer que cette partie du pays wallon, pourra faire la même constatation.

Au surplus, un bon marcheur abat en moins de deux heures cette route qui n'est pas variée, mais s'impose à l'excursionniste qui a ouï parler de Jean de Nivelles et de son chien légendaire — « le chien de Jean de Nivelles qui fuit quand on l'appelle ».

Cette réputation rébarbative s'est trouvée confirmée par un fait qui ne laisse aucun doute sur les habitudes du singulier quadrupède. Jean de Nivelles, le guerrier hardi du quinzième siècle, qui dresse sa haute silhouette de cuivre doré travaillé au marteau, sur la tour de Sainte-Gertrude, était autrefois flanqué de son compagnon; mais le sentiment de l'indépendance avait des racines si profondes dans le chien, qu'il profita d'une tempête pour se séparer violemment du guerrier; et jugeant à cette obstination que, si on le replaçait, il cèderait de nouveau à son penchant, on laissa le grand Jean tournoyer son épée dans l'air sans lui rendre la bête entêtée.

J'ai eu le singulier privilège de ne voir jamais la bonne ville, célèbre surtout par les aventures de ce chien, qu'à travers des pluies battantes : j'éprouve donc quelque peine à me figurer que le soleil pénètre dans son écheveau de menues ruelles où l'on peut se tendre la main d'une maison à l'autre en se penchant un peu. Elles s'entre-croisent, ces ruelles, biaisent, se cassent à angles aigus, emmêlent à plaisir leurs circuits pour égarer l'étranger qui, sautillant sur le pavé en pointe, croit s'enfoncer dans un entonnoir, et, après avoir entrevu à la dérobée des coins de cours noyés dans les feuilles, des échappées de jardins aux vieux murs treillissés de vignes, des profils de maisons étranglés par les tournants rapides, puis encore çà et là un pignon, une façade à balustres ventrus, des carreaux de fenêtres encadrés de créneaux, un morceau d'architecture dentelée et fleuronnée, finit par apercevoir des ponts, avec un glissement d'eaux lentes où se déversent les gouttières, du bord

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des auvents qui s'avancent en saillies brusques dans la perspective (voy. p. 357). Le gargouillis de la pluie dans la Thines est à peu près le seul bruit que j'aie entendu dans la petite cité silencieuse, aujourd'hui réduite à la vie précaire de chef-lieu d'arrondissement, et autrefois bruissante d'une rumeur de ruche, alors que les ouvriers en batiste et en toile fine n'avaient pas encore, à la suite des troubles de 1647, transporté leurs métiers à Cambrai et Valenciennes.

Les gens de l'endroit vous mènent voir le parc de la Dodaine — dos d'âne? — dont ils tirent grand orgueil, une promenade sous les tilleuls, bien alignée le long d'une nappe d'eau, avec des percées sur les lointains, et la statue de Tinctoris, un assez pauvre grand homme qu'on a mis, en l'absence d'une gloire plus éprouvée, sous les feuillages de la place Saint-Paul. Mais quand Nivelles n'aurait ni la Dodaine ni son moine musicien, elle possèderait encore un attrait puissant, son romantique cloître adossé à la collégiale, avec ses quatre galeries découpées en arcades et prenant jour sur l'ancien préau transformé en jardin. Là reposent, sous les pierres tombales, les « demoiselles au blanc surplis », ces indisciplinées chanoinesses du monastère fondé en 645 par Ide, femme de Pépin de Landen, auxquelles, sous Louis le Débonnaire, le concile d'Aix-la-Chapelle prescrivit vainement la règle de Saint-Benoît. Dès le douzième siècle, on les voit habiter séparément des hôtels ou maisons capitulaires, celles-ci au nombre de dix-sept, qu'elles quittent par intervalles, pour mener au loin une existence mondaine. Antérieurement, il est vrai, le chapitre avait vécu en communauté, largement établi dans un quadrilatère d'habitations et de sanctuaires vaste comme une petite cité, où se groupaient au ponant la maison abbatiale; au levant, les alloirs, l'église Notre-Dame et l'église des Chanoines ou Saint-Paul; au septentrion, le cloître (voy. p. 360); enfin, au midi, l'énorme bloc de Sainte-Gertrude, une des plus belles architectures romanes du pays, dont l'avant-corps superpose sur quatre étages ses massives maçonneries, presque pareilles, avec leurs sévères surfaces dénudées, aux escarpements rigides d'une bastille.

On vous y montrera d'étonnantes orfèvreries, calices, reliquaires du douzième et du treizième siècle, crucifix ornés de miniatures par Memling, deux châsses renfermant, dit-on, les restes de Pépin et de sa femme, puis un prodige de ciselure, la merveilleuse châsse de sainte Gertrude, en or et argent, et cette superbe coupe à pied octogone, avec ses huit niches ogivales, dans laquelle les pèlerins venaient boire les eaux miraculeuses de la fontaine située sous la crypte. A ces richesses s'ajoutent des tableaux, des statues, un bas-relief en pierre de 1553, des stalles sculptées, deux chaires du Nivellois Laurent Delvaux, l'une en marbre, l'autre en bois, d'une exécution large et grasse, imitant les plis sinueux et l'épaisseur ronde de la chair, avec des nus, des draperies et des feuillages comme savaient en faire les vieux tailleurs d'images réalistes. L'église, non plus que le cloître, n'a d'ailleurs échappé à l'abâtardissement des restaurations; et par surcroît, dans le préau primitif, un vicaire de la collégiale s'est amusé à édifier de petites constructions en bois découpé, parmi les floraisons d'un jardin bordé de buis.

A quelques heures de marche de la ville de Pépin se dressent, au milieu des bois, les ruines d'un autre cloître qui, tout aussi bien que celui de Nivelles, évoque la splendeur des ordres religieux dans le passé.

Je n'oublierai jamais le souvenir d'une fête prolongée jusque dans la nuit parmi ces mélancoliques débris. Nous avions escaladé par deux fois des pentes ardues, le long de ces bosses qui boursouflent si étrangement, en de certains endroits, l'échine de la campagne brabançonne. Derrière nous, Bousval était demeuré dans la profondeur, avec ses larges murs de ferme et sa hottée de maisonnettes groupées autour de l'église, sur le versant d'une colline. Doucement le sentier que nous suivions s'enfonça dans les taillis, sous une voûte verte trouée par les bleus étincelants d'un ciel d'été. Nous allions sur Villers dont l'abbaye est une tentation à laquelle ne résistent jamais les amis des solitudes; et par avance, nous escomptions les sensations attirantes des lieux auxquels s'est attachée la vie d'une humanité antérieure. La masse des feuillages bruissait d'un gazouillement ininterrompu, rythmé par le croassement rauque des corneilles.

Tout à coup le glapissement des trompettes, étouffé par la distance, traversa la douceur de ce concert; et à peine avions-nous fait quelques pas, qu'un orchestre, encore caché, nous foudroya d'une décharge de cuivres. Les merles cependant continuaient à siffler, tandis que les palombes roucoulaient, et le bois, même à travers le bruit, gardait son air tranquille.

Le chemin à présent dévalait; nous descendions la pente, écoutant graduellement grossir dans les feuillages cette marée de musique à laquelle se mêlait une rumeur humaine, sourdement ronflante, ainsi que le mugissement d'un troupeau lointain. Et bientôt nous discernâmes des rires, des cris, des chants, les cadences ralenties d'une danse; un villageois qui nous croisa au bas de la butte nous dit qu'il y avait fête aux ruines. Je me souvins alors du retour annuel de cette partie de plaisir à laquelle le pays wallon se rend en foule, le premier dimanche d'août. Nous avions marché plusieurs heures à travers champs pour nous isoler dans la mort et nous tombions dans les grosses sensualités d'une ducasse.

Je pris le seul parti qu'il y avait à prendre, celui de nous chercher quelqu'un qui nous présentât. Le hasard voulut que la première personne sur laquelle nous tombâmes dans la vieille auberge Dumont, dépendance demeurée debout de l'abbaye, avec de vastes salles voûtées et d'interminables corridors glacés où survit l'impression des cloîtres, fût un de nos amis communs, débarqué avec trois dames. La petite porte

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

s'ouvrit sur un mot de passe, qu'il coula à l'oreille des commissaires gantés de blanc et portant au-dessus du coude un brassard frangé d'or, insigne de leurs fonctions; et tout d'une fois nous fûmes enveloppés d'un flot de toilettes claires et de blanches épaules découvertes. On dansait dans la grande cour, celle qu'on appelle encore la cour d'honneur, et qui est bordée par l'étonnant décor des murs du réfertoire, tailladés et chevelus. L'orchestre s'entassait dans un petit kiosque, au milieu de la houle des dos dont le moutonnement se prolongeait jusque sous les arceaux des cours, dans la reculée.

Un soleil caniculaire poudroyait sur les pierres effritées, de là réverbéré sur des visages allumés par la danse et mollement détendus dans une moiteur brillante. A peine un peu d'ombre descendait des maigres arbres plantés dans le terre-plein, rayant d'une pâleur grise les gazons pelés. Au long des constructions, près du logis démantibulé où l'économe rangeait dans ses coffres les piles de monnaies, des voliges avaient été dressées sur des étais et formaient de longues tables prises d'assaut par les danseurs qui s'y abattaient, exténués et suants, après chaque sauterie. Quand les bancs étaient remplis, on s'asseyait sur les tables elles-mêmes, et quelquefois une danseuse se posait en riant sur les genoux de son cavalier. Une gaieté fermentait dans ce coin, de moment en moment moins retenue; les prunelles, avivées par la splendeur du jour, s'égayaient d'éclairs dans la blancheur marbrée des chairs; çà et là, un visage de femme prenait des ardeurs de coquelicot, derrière la palpitation de l'éventail sur lequel un jeune homme bien mis, le lorgnon à l'œil, soufflait des mots brûlants; et ailleurs, une grosse face carrée d'homme s'épaississait dans un commencement d'ivresse. Puis, brusquement, la musique jetait ses appels : les tables se vidaient et le tournoiement des danses reprenait. Pendant ce temps, nous regardions s'ouvrir, béants, les noirs enfoncements des cachots, derrière l'envolement des mousselines.

Les ruines composent un vaste ensemble de pans de murs, les uns à demi écroulés et découpant dans l'espace leurs silhouettes déchiquetées, sous un amas de végétations qui, aux coups de vent, oscillent avec d'interminables rumeurs, les autres presque entiers encore et gardant, en dépit du temps, un air de vie au milieu de la désolation du reste, comme si l'abbé grand seigneur qui, en 1721, fit élever à la droite du monastère la somptueuse demeure où les hôtes de distinction étaient reçus dans des appartements d'une circulation spacieuse et princière, n'avait qu'à paraître pour leur rendre leur splendeur première. Par places, le crépi est demeuré sur la brique, avec des rinceaux d'une ornementation singulièrement précieuse, qui met parmi la majesté des vieilles pierres séculaires on ne sait quelles coquetteries mondaines et comme le signe visible de l'irrémédiable décadence de la discipline originelle. C'est par une série de petites pièces dont les refends continuent à marquer les emplacements primitifs qu'on pénètre dans les restes imposants de cette grande habitation religieuse, qui s'espaçait sur quinze hectares, clôturés d'une enceinte de murailles en dehors de laquelle se groupaient les fermes, les moulins, les métairies, toute l'installation compliquée d'une exploitation, jouissant encore en 1787 d'un revenu de cent trois mille cent dix-sept florins.

A peine est-on entré qu'on aperçoit, le long d'un petit ruisseau obstrué de blocs écroulés contre lesquels bouillonnent les eaux, la façade extérieure de la maison de l'économe, percée à sa base de minces ouvertures garnies de barreaux. L'herbe a poussé là comme partout, sur la terre exhaussée qui a fini par envahir les dallages et maintenant moutonne en petites bosses verdoyantes. On longe ensuite les grands murs du palais abbatial, barbouillés d'ineptes griffonnages, au milieu desquels flamboyait, il y a quelques années, sous un quatrain courroucé, le parafe de Victor Hugo, depuis bêtement gratté au couteau. Puis on aboutit à des salles aux voûtes surbaissées, appuyées sur des piliers massifs; l'une d'elles, la cuisine, a conservé sa monumentale cheminée, entre des colonnes encore garnies de modillons sur lesquels se superposait le manteau. Rien qu'à voir la prise d'air, large comme un corridor et béante comme une gueule, il est aisé de conjecturer les amoncellements de victuailles journellement passées aux flammes de ce brasier : des bœufs entiers y devaient cuire à l'aise, et des rapports s'établissent entre les exigences de cet âtre démesuré et les parcs gorgés de viande animale, qui circonvenaient l'abbaye.

De la cuisine on passe au réfectoire, vaste salle oblongue que cinq colonnes partageaient en deux nefs, et dont les quatre murs, ajourés de hautes ogives géminées et par places colorés d'un reste de peintures, sont seuls demeurés debout. Tout un coin de l'existence monacale se ravive dans cet espace; on revoit l'entrée lente des moines traînant leurs sandales, la circulation silencieuse autour des tables des frocs tombant à plis droits, la ligne brusquée des épaules sur les nappes chargées d'argenterie, avec des blancheurs reluisantes de crâne frappé par la lumière des fenêtres, et, tandis que le service de l'office s'active et que s'allonge le repas, l'empourprement graduel des faces substitué à la pâleur transie du jeûne matinal.

De colons qu'ils étaient à l'époque où saint Bernard les envoya défricher la contrée, les religieux, d'abord au nombre de treize, aidés de cinq frères convers, étaient devenus des seigneurs largement comblés de prérogatives et de donations. Plus tard, au treizième siècle, ils sont quatre cents moines et trois cents frères convers, vivant dans une abondance de biens, espèce de troupeau humain engraissé où les facilités de l'existence et une constante augmentation de bien-être amènent petit à petit des relâchements.

Cependant, au seizième siècle, le pullulement di-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

minue : il n'y a plus, en ce temps, dans l'énorme abbaye, que soixante religieux. Mais les sensualités de la table et de l'existence vont leur train, prédisposant les esprits à des fermentations orgueilleuses qui déterminent par moments des dissensions intestines.

Ce ne sont pas les seules d'ailleurs : le contre-coup des luttes politiques se fait aussi sentir dans cette ruche remuante, qui défend alors ses privilèges avec des énergies accrues par la longueur de la possession. Deux fois le monastère est saccagé; la seconde fois, les paysans s'ajoutent aux Français pour le piller.

Ce fut comme le signal précurseur de la dispersion définitive : le 7 thermidor an V, la puissante communauté, dissoute à l'égal des autres établissements religieux du pays, se vida de sa population, et l'église, le cloître, le palais abbatial, les jardins, les moulins, toute cette opulence et cette source de revenus infinis passa aux mains d'un négociant de Saint-Omer. Une déchéance irrémédiable s'ensuivit : pour payer le prix d'acquisition, le nouveau propriétaire mit à sac les bâtiments, enleva les fers, démolit les charpentes, vendit le marbre des chapelles, le grès des tombes, le plomb des meneaux, comme une mar-

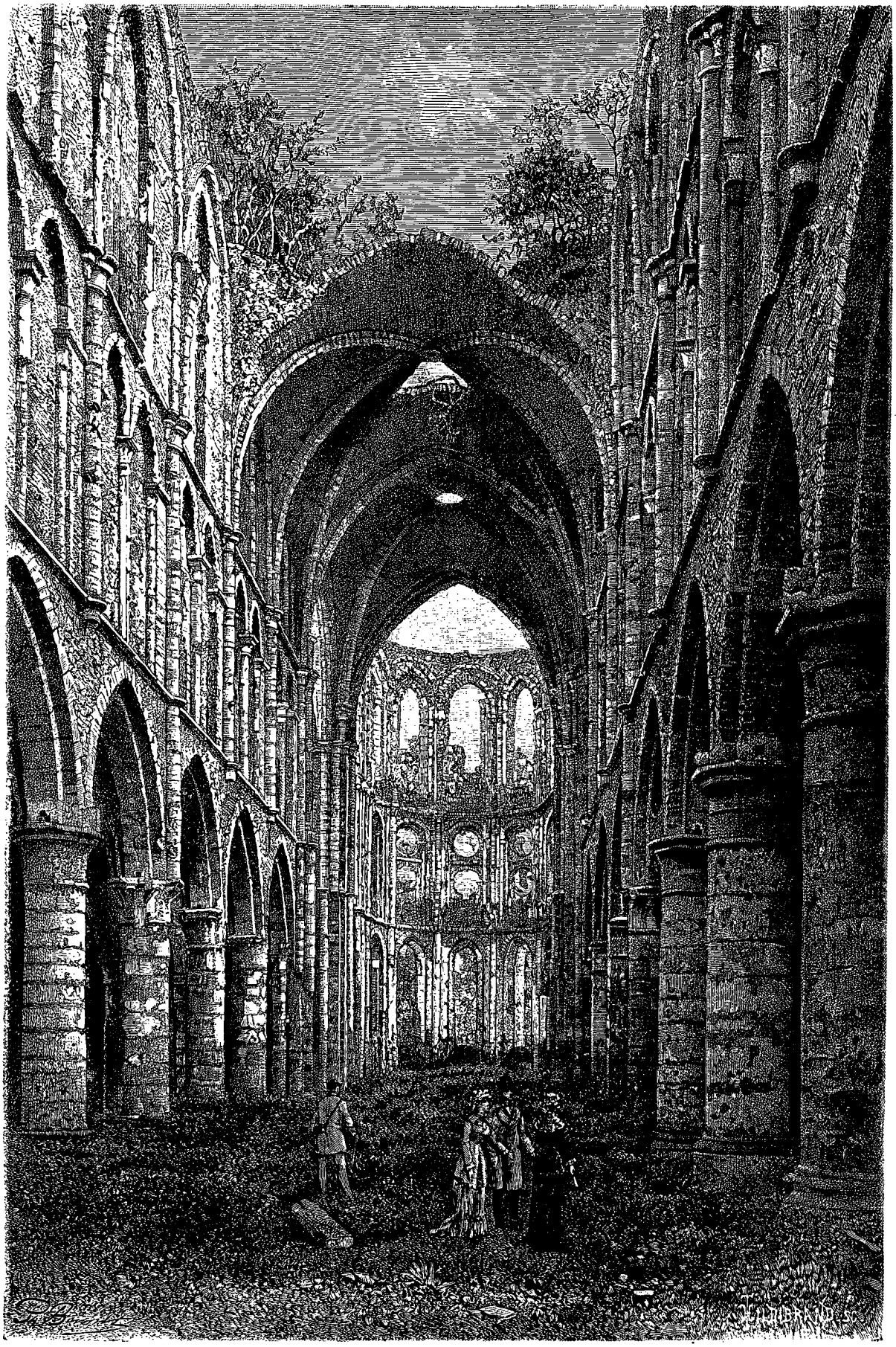
Le vieux cloître de Nivelles (voy. p. 358). — Dessin de J. F. Taelemans, d'après nature.

chandise courante et un fond de magasin. Ce qui resta devint ensuite l'habitation du monstrueux bourgeois ; et on se le figure prélassé dans son œuvre de dévastation, avec des aises nonchalantes et introublées. Après cela, il ne sera plus besoin, pour achever l'abbaye, que d'un dernier ébranlement : en 1815, lors de l'arrivée des alliés, une bande de rustres féroces se rue sur les démolitions, pressurant la ruine et la mort pour lui faire suer un rendement suprême; puis, dans le silence des enceintes rendues à la solitude, commence le persévérant travail du temps, opérant pierre par pierre la désagrégation totale et préparant le morne et superbe tableau qu'on a aujourd'hui sous les yeux, comme la réalisation matérielle d'une lamentation de Bossuet.

Cependant, si effacée que soit la vie dans ce lieu funèbre, empli de pierres tombales roulées par le chemin et où chaque pas qu'on fait dans les floraisons touffues du sol remue une poussière d'humanité persistante à travers les décombres, on peut conjecturer le train de l'existence journalière en cette collectivité fourmillante qu'un peuple de manouvriers aidait dans son exploitation.

Débouchant dans le réfectoire, le chauffoir, où les moines avaient coutume de se rendre après le chant des laudes, à pointe d'aube, pour y étirer à la chaleur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Ruines de l'abbaye de Villers. — Dessin de Ph. Benoist, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des feux leurs membres raidis par l'office de la nuit, table sur de massifs piliers dessinant trois travées, sa lourde voûte arquée, pareille à celle de la cuisine, du lavoir et du garde-manger. Plus loin, le réfectoire des domestiques communique avec une cour découverte, où s'engraissait la volaille, proche des bâtiments de la pharmacie, qu'un petit jardin précédait, avec ses parcs étoilés de plantes médicinales.

Le chauffoir, d'ailleurs, de même que le réfectoire des moines, s'ouvrait sur un préau bordé le long de ses quatre faces de galeries découpées en ogives dont les retombées s'adaptaient à des chapiteaux de colonnes historiés de bêtes symboliques; des quatre galeries deux subsistent seulement : l'une qui date de la fin du dix-septième siècle, avec de maigres applications de pilastres sur le mur du fond, frivole bizarrerie décorative au milieu de la majesté du reste; l'autre, du treizième siècle, solennelle et profonde sous le déroulement de ses arceaux ployés avec les belles élégances du style rayonnant.

Dominant tout de ses amas pantelants, le chevet de l'église élargit ses brèches, pareilles aux jours d'une rosace que le temps aurait percée en regard de l'étoile de pierre ouvrée par l'architecte. Malheureusement les superpositions de style et les démolitions du bourgeois de Saint-Omer ont presque partout dénaturé l'aspect primitif. Toutefois le chœur et le jubé gardent sous leurs transformations gothiques les indices du roman, tandis que la partie moyenne du monument se rattache nettement à la fin du treizième siècle : vraisemblablement une première église romane avec crypte existait là et plus tard s'adapta aux exigences d'un style nouveau; mais l'ogive elle-même fut altérée au siècle dernier dans ses motifs essentiels par l'application à l'extérieur de revêtements en renaissance bâtarde et à l'intérieur d'un grossier badigeonnage ocreux qui empoicra les sévères profils de la pierre.

De toutes ces architectures les murs extérieurs ont seuls survécu avec des fragments de voûtes béantes sur le vide, comme les échancrures largement ajourées d'une coupole, et dans le chœur, les nervures de la grande rose mystique épanouie au milieu du délabrement universel. Une forêt d'arbres a poussé à travers les joints des pierres descellées, balançant ses ombres sur la nudité des nefs; et le tortillement des racines enchevêtre autour de ce qui subsiste des chapiteaux une complication de mouvants reliefs, qui semblent par moments faire bouger l'énorme construction. Ainsi, la nature a repris petit à petit possession de la demeure des hommes, faisant fleurir sur ses ruines des gerbées de ravenelles et de saxifrages et criblant l'obscurité froide des arceaux d'un étoilement de lumières.

J'ai vu les neiges de l'hiver succéder sur la sombre abbaye aux rousseurs chaudes de l'automne; j'ai vu disparaître sous un linceul blanc ses fûts découronnés, où les nuées de corbeaux faisaient un fourmillement noir; et puis je l'ai revue, à travers l'aveuglante clarté des midis d'été, mêlant à l'allégresse des choses comme une effervescence sourde de vie, ses solitudes bourdonnant dans les souffles tièdes de l'atmosphère, son cloître remué d'une palpitation continue d'ailes, l'orée de ses souterrains tremblant sous l'oscillation lente des floraisons, ce néant d'ossements et de débris pris du tressaillement de la germination, tandis que là-haut, de toutes ses fenêtres changées en lyres et de tout son vaisseau transfiguré en orgue, l'église, droite dans ses chapes comme un prêtre officiant devant l'Éternel, semblait entonner un prodigieux hosannah.

Mais je ne sais si le spectacle de la fête wallonne et ce long piétinement affolé sur des tombes n'étaient pas plus extraordinaires encore. Dans le cimetière qui s'adosse au temple, des robes éclatantes tournoyaient, enflammant tout ce coin funèbre d'une ardeur vague, et la ronde continuait dans l'église, le cloître, le réfectoire, les cours, enlaçant de ses grappes bondissantes les tronçons gisants, culbutant les antiques sculptures sacrées, indéfiniment prolongée sous l'évidement des ogives. Nous montâmes à la léproserie, maçonneries informes envahies par les mousses, sur le flanc d'une roche hérissée de broussailles; peut-être trouverions-nous là le silence; mais une bande, échappée du bal, y savourait bruyamment un gigot qu'une jeune femme assez jolie dépeçait à la pointe du couteau.

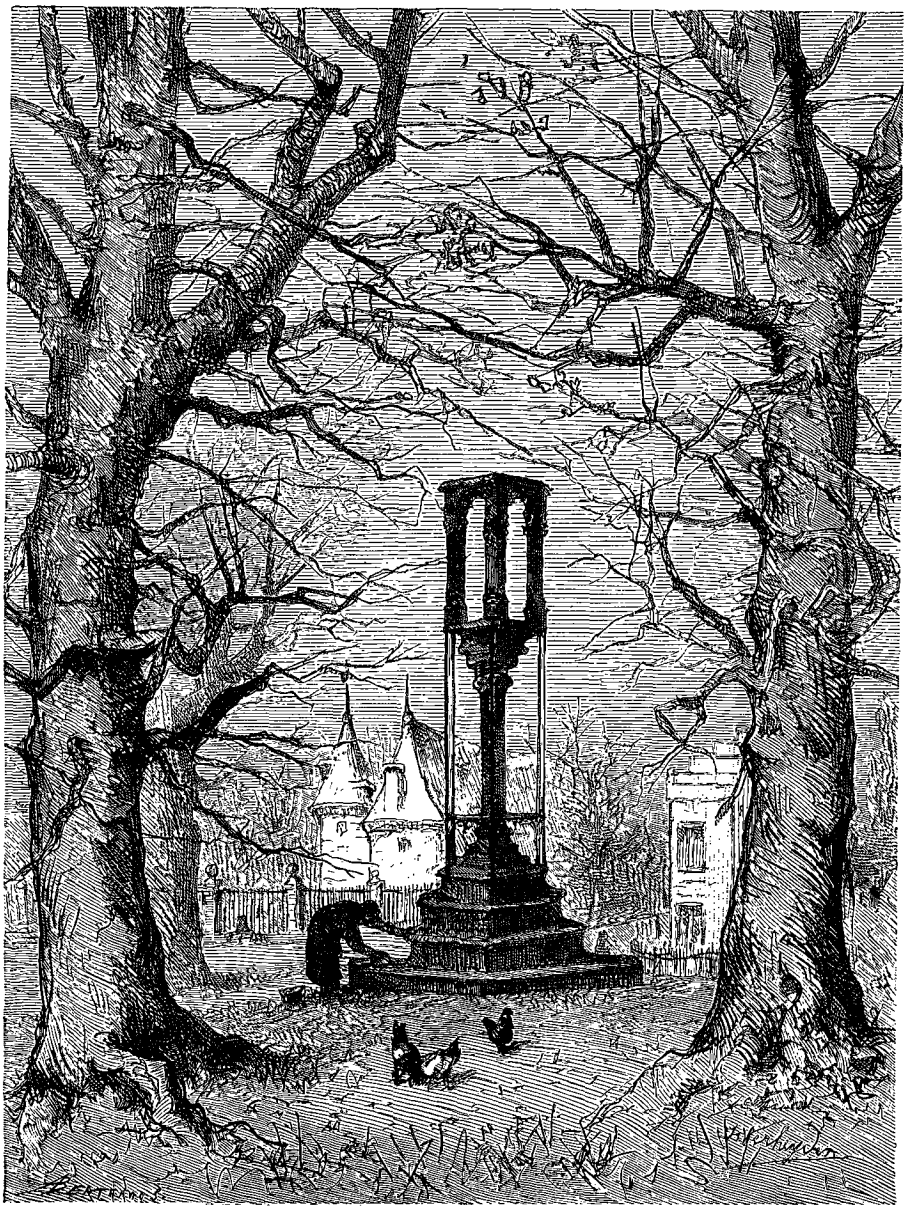
Robermont s'escarpait au-dessus; c'est là, dit la légende, que saint Bernard, avant de quitter l'abbaye, en 1147, planta son bourdon, duquel sortit un chêne. Nous y poussâmes, mais sans parvenir davantage à nous isoler; un amateur de chansonnettes, appuyé contre la petite chapelle élevée en l'honneur du miraculeux bourdon, y dégoisait son répertoire devant un cercle de jeunes gens en bras de chemise et de jeunes filles étendues sur l'herbe, soulignant son débit de gestes grotesques et de mines saugrenues. Partout des poursuites de nymphes froissant les feuillages, des gaietés luronnes crépitant sous les ombrages, une rumeur de mastication traînant parmi les chants et les rires; il n'est pas bien sûr que les souterrains eux-mêmes, les ténébreux cachots et le dédale profond des catacombes où, le long des murs, s'alignent les sépultures des abbés, parmi les éboulements et les filtrations, n'eussent, ce jour-là, des hôtes. C'était la sensualité épaisse d'une kermesse à la Téniers, où les habits noirs et les robes de barège auraient remplacé les grosses étoffes pileuses; et à mesure que l'heure s'avançait, le relâchement grandissait dans cette cohue en fermentation que l'ébriété poussait à des hilarités immodérées.

Lentement le ciel s'estompa dans le gris crépusculaire, et l'ombre s'élargit au bas des piliers de l'église. En ce moment une illumination pailleta de ses flambées de pots à graisse et de ses lueurs sourdes de lanternes vénitiennes les entre-colonnements envahis par la nuit. Sur la pelouse, l'orchestre précipitait ses rythmes, les danseurs tourbillonnaient dans

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des rougeurs de torches qui incendiaient les visages et les mains; et, par intervalles, des fulgurations vertes et roses montaient dans l'air, éclaboussant les grandes architectures sombres, comme le décor d'une féerie gigantesque. Un instant les ruines parurent se transformer en brasier; une pluie d'étoiles s'abattit sur les voûtes, tandis que les fusées décrivaient leurs trajectoires ensanglantées, et tout à coup l'on ne vit plus qu'une vaste nappe immobile de clarté lunaire, où quelquefois passaient des couples silencieux.

Le bal dura jusqu'à l'aube; les premières flammes du soleil tombèrent sur une débandade de figures pâles, et de la colline où nous étions montés nous aperçûmes, sortant de la vapeur nocturne, le haut



Pilori de Braine-le-Château — Dessin de Isid. Verheyden, d'après nature.

des murs déjà enveloppé de lumière rose, sur laquelle se détachait la tache mobile d'un vol de corneilles.

X

Vestiges historiques. — Le pilori de Braine-le-Château. — Retour au pays flamand. — Hal et son pèlerinage.

Les ruines de Villers ne sont pas les seuls restes historiques du Brabant. Non loin de Braine, entre Hal et Nivelles, le touriste ne manque pas d'aller visiter, dans le petit village de Braine-le-Château, un pilori dressé au milieu de la place et faisant face à une rangée de maisons modernes proprement badigeonnées, dont l'une, qui sert de lieu de réunion à la société des fanfares de la localité, s'historie de cette enseigne pacifique : *A Sainte-Cécile*. Le con-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

traste est saisissant entre la monotonie paisible des existences actuelles, gravitant sans trouble autour du funèbre terre-plein, et la machine hideuse où la justice des seigneurs garrottait les misérables paysans d'autrefois ; bien peu, parmi les rustres qui les côtoient incessamment, se doutent du sang des leurs, demeuré sur ces pierres lugubres ; les vertèbres à la torture de leurs devanciers ne font plus passer le frisson dans leur échine, et l'appareil du supplice a fini par devenir pour le village un monument devant lequel il passe insensible.

Il y a un an, poussant de ces côtés, avec ce goût des solitudes agrestes qui prend les travailleurs après les grosses besognes accomplies, je débouchai sur des baraquements forains, installés à un pas du pilori ; les marchands avaient dressé là leurs frêles charpentes recouvertes de toiles, où les pâtisseries sèches alternaient avec les étalages de verroteries ; et un pitre soufflait un boniment dans sa trompe de fer-blanc, un casque en travers de sa face enfarinée. Une chaleur de fin d'été enveloppait les groupes, et les plaisanteries grasses montaient, alimentées par les visites aux cabarets prochains.

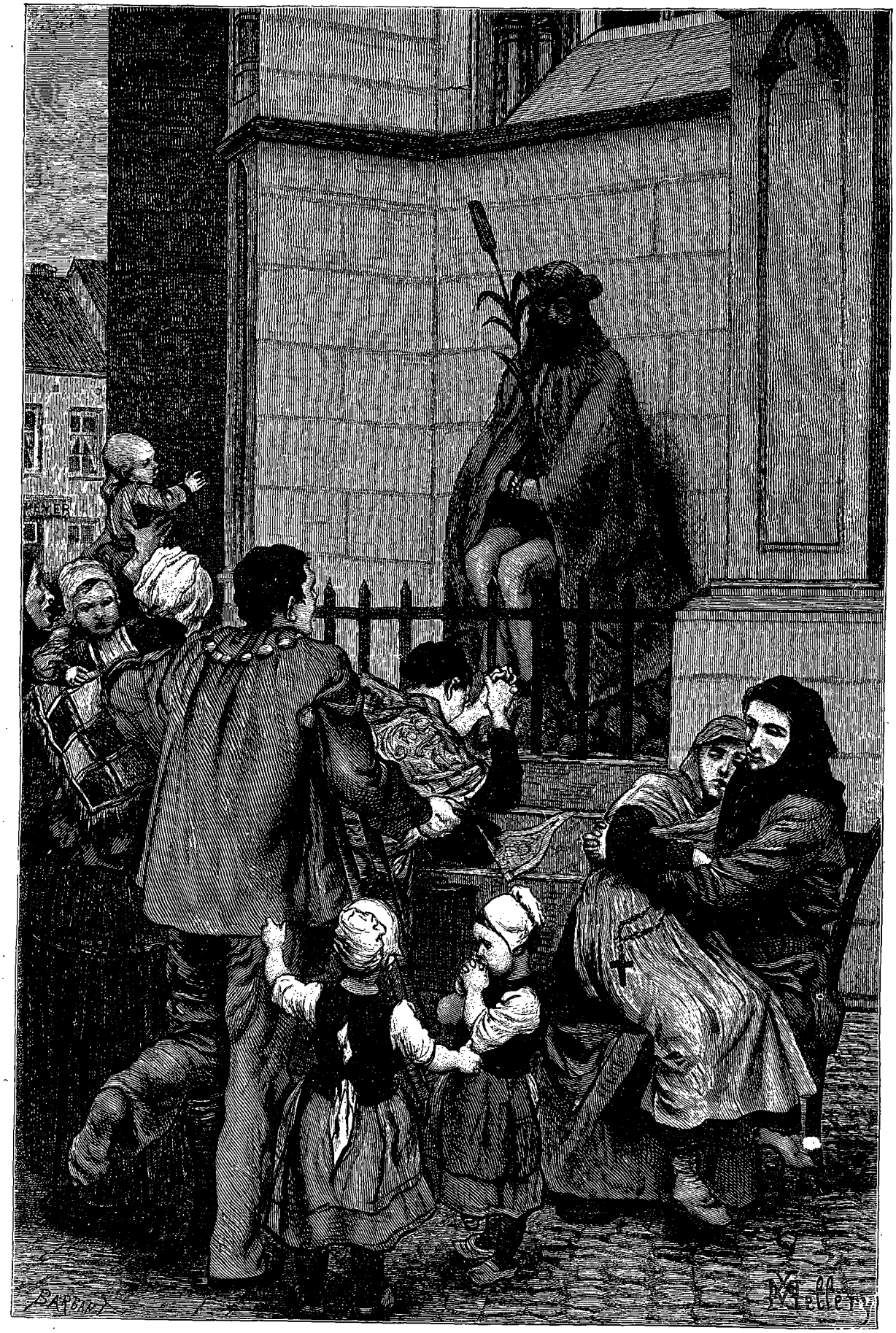
Soudain, au-dessus des tentes grises, des dos moutonnants et des petites figures d'enfants réjouis, j'aperçus cette chose noire, demeurée sombre dans la clarté matinale : la lanterne, comme on l'appelle dans le pays. Ce fut une sensation brusque, comme une échappée sur un monde disparu : je revis les seigneurs au cœur d'airain, les hommes d'armes inexorables, la victime se démenant, blême, ses os craquant à l'avance ; puis je reportai les yeux sur cette tourbe imbécile, jouissant de sa sécurité présente, comme un gros animal, sans une pensée grave pour le passé. Rarement je sentis mieux la mélancolie du long martyre souffert par nos ancêtres, qui nous a fait ce que nous sommes ; et tandis que, immobile, je repeuplais la petite place des processions lamentables qu'elle avait vues défiler, un placide terrassier, sa pipe brasante à la main, me toucha du doigt et me dit : « Joliment conservé, tout de même, môssieu ! »

C'est une colonne entre quatre supports en fer sur lesquels s'appuie une cage de pierre formée de six piliers à chapiteaux reliés par des arcatures cintrées, le tout sur un entablement également en pierre, partagé en trois étages. Par un raffinement cruel, l'art s'ajoute à l'horreur dans cette construction svelte où le patient se tordait sans que l'œil du justicier fût choqué par les aspérités grossières du cadre. Six énormes tilleuls entremêlent leurs branches au-dessus, noyant dans une ombre douce ce lieu tragique ; et le ruissellement continu d'une source sourdant du soubassement se confond avec le bruissement des feuillages. Aujourd'hui, en effet, l'eau coule où coulait le sang : le pilori s'est changé en fontaine. Et qui sait ? Peut-être le châtelain actuel du vieux manoir entouré de fossés dont on aperçoit, en se retournant, au fond d'un parc planté de hêtres et de marronniers, les tourelles effilées en poivrière et la grosse tour dentelée de créneaux, a-t-il aidé de ses deniers à cette transformation utilitaire du menaçant monument auquel les anciens hobereaux, ses prédécesseurs, avaient attaché la marque de leur omnipotence.

Cette station faite en bon pèlerin qui ne veut omettre aucun des lieux où l'humanité a saigné, enfilez aux Quatre-Bras la chaussée tantôt encaissée de talus, tantôt bordée d'étendues prairiales, qui, de bosse en bosse déroulant son pavé cahoteux, mène à cette petite ville de Hal si miraculeusement protégée par la Vierge pendant un siège terrible du quinzième siècle. A mesure que les boulets pleuvaient sur la ville, la bonne Dame les recueillait dans son tablier, consternant l'ennemi qui ne pouvait s'imaginer pourquoi les maisons ne s'écroulaient pas comme les capucins d'un jeu de cartes, et, bien au contraire, semblaient le narguer insolemment de leurs rouges pignons intacts. Les projectiles merveilleux s'entassent à présent en pyramide dans un des angles de l'église, mais la légende veut que nul n'en puisse dénombrer le chiffre exact. J'affirme, pour ma part, n'avoir pas seulement essayé.

Hal est demeuré un lieu de pardon traditionnel. Chaque dimanche, un tas de pauvres diables s'engouffre sous la voûte des chapelles, étalant ses plaies, avec l'impudeur des désespérés, dans les fumées de l'encens et le resplendissement des tabernacles. A peine est-il permis de circuler dans les flots pressés de la foule, les uns agenouillés sur les dalles, les autres épaulés aux piliers, mais tous ployés sous l'attente anxieuse de l'aide céleste et dardant des yeux dévorés de fièvre vers l'étincelante image de la Vierge, habillée de drap d'or, dont la petite face d'ébène s'incruste comme un soleil noir dans la lumière pâle des cierges. Le prêtre va et vient, dans sa chasuble reluisante, élargissant sur l'immense misère grouillante qui déborde jusque par delà le parvis les gestes solennels et supplicateurs par lesquels il attire au-dessus des fronts courbés le bienfait de la régénération ; et sans discontinuer, les sonnettes des enfants de chœur carillonnent, ajoutant leur musique à la basse sourde des lamentations montant des profondeurs du temple. Puis, après que l'officiant une dernière fois a imposé les mains, l'énorme bloc immobile se rompt dans une oscillation lente, comme la surface d'une étendue d'eau gelée qui se briserait brusquement en courants, et la circulation se refait, au bruit des béquillès cognant le pavement, des saccades furieuses des danses de Saint-Gui, de l'interminable glissement de pieds des valétudinaires. A la file, femmes, vieillards, mères chargées de nouveau-nés, traînent alors des maux sans nombre le long des murs flamboyants de croix et de banderoles, où les *ex-voto* font à la brique un revêtement de plaques d'argenteries, saignant de reflets rouges sous l'éclair des candélabres ; et la procession serpente, circonvenant les nefs d'une ceinture ininterrompue de figures rava-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Pèlerinage de Notre-Dame de Hal. — Dessin de X. Mellery, d'après nature

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gées, d'orbites ulcérés, de têtes branlantes dont la trépidation semble continuer dans la pénombre le vacillement des hautes chandelles allumées partout à profusion.

Parfois la cohue devient funèbre, comme un ossuaire debout : d'effroyables consomptions font saillir les vertèbres, des charpentes disloquées s'évident avec des creux de vieux saints gothiques, on croit entendre sortir un râle des poitrines étranglées ; mais la vie s'acharne en ces décombres vivants. Et titubant, choppant, quelquefois même roulant sur le sol dans un accès subit qui les tord comme des haillons, ils continuent leur lugubre promenade, gravissent à la suite des autres les marches du chœur, défilent devant l'autel, les genoux ployés, des bégaiements affolés aux lèvres, toute leur vieille âme martyrisée éclatant brusquement dans des supplications, sur lesquelles les cierges semblent faire couler la douceur pâle d'un sourire de la Vierge, puis s'écoulent et disparaissent dans l'éloignement, recommençant à chaque station et de chapelle en chapelle leurs marmottements monotones qui çà et là s'élèvent comme les litanies de la chair tenaillée.

On n'imagine pas de spectacle plus tragique : toutes les désolations sont réunies, à de certains jours, dans ce vaisseau de pierre qui met en présence les deux grands suppliciés éternels, se tendant mutuellement les bras sans parvenir à s'étreindre; et le Christ, du haut de la croix, semble pleurer sur ses frères mortels les mêmes larmes de sang qui mouillèrent ses paupières au moment des affres suprêmes. Une géhenne terrestre roule à travers les colonnes ses noirs opprobres; les visages sont terrifiants comme le seraient ceux de morts vivants; c'est une clinique de toutes les douleurs qui assaillent le corps humain, de toutes les plaies qui le trouent et le déchiquètent, de toutes les difformités qui le font dévier; et de cet amas de scories, de ce flux de sang vicié, stagnant dans des veines épuisées, s'élève une pestilence vague de charnier.

L'un après l'autre, l'écloppé, le bancroche, l'ophtalmique, le paralytique vont poser une bougie sur le porte-cierges, branché comme un arbre, qu'on aperçoit ardant de centaines de luminaires, derrière le grillage d'un réduit transformé en brasier où les cires coulent de longues larmes blanches par-dessus le résidu figé des vieilles offrandes.

Près de là, un guichet ouvre une baie mystérieuse derrière laquelle un profil immobile d'employé, réalisant le type des rigides comptables à bec de chouette qui découpent dans les intérieurs de Metzys leurs faces glabres et ridées, gratte d'une pointe de plume de volumineux registres au papier jauni, dont le froissement est pareil à celui du parchemin : levez les yeux; au-dessus du trou noir vous lirez ce mot : *Trésorerie*. C'est, en effet, la trésorerie de cette officine de guérison, largement entretenue par l'afflux perpétuel des prix de messes et de cierges et dont les revenus servent à alimenter la richesse de l'église, ruisselante d'or et d'argent du faîte à la base. Édifiée dans la seconde moitié du quatorzième siècle, Notre-Dame a l'élégance et la majesté des temples où règne dans sa pureté le style ogival. Il faut voir le grand retable du maître-autel, datant de 1533, avec son ornementation fouillée, ses motifs ingénieux, ses proportions harmonieuses et régulières marquées de l'influence italienne, les deux porches renaissance en bois sculpté, le tabernacle finissant en arcades ogivales sous lesquelles s'abritent deux scènes de la vie du Christ, et surtout les admirables fonts baptismaux du fondeur tournaisien Guillaume Le Febvre, en forme de calice à pied octogone porté par huit lions accroupis, avec son couvercle entaillé de niches surmontées de dais où les douze apôtres sont représentés debout et couronné d'une galerie finement ajourée laissant apercevoir en retrait trois statuettes, saint Martin, patron de l'église, saint Georges terrassant le dragon, et saint Hubert en contemplation devant le cerf merveilleux, dans des attitudes à la fois fières et naïves.

Cependant les pèlerins se sont petit à petit espacés sous les porches, bousculés à la sortie par des flots nouveaux, qui entrent à leur tour et recommencent les prosternations à chacune des bienheureuses images. Les offices, en effet, se succèdent sans interruption de l'aube à midi, et à peine la célébration d'une messe est-elle terminée que la porte de la sacristie se rouvre et livre passage aux lévites chargés du service suivant.

Généralement la promenade des autels est précédée d'un certain nombre d'arrêts à l'extérieur du temple, devant les portails et les calvaires; les plus fervents, au sortir des messes, tournoient une dernière fois autour de l'enceinte, difficilement résignés à quitter le lieu saint auquel, de si loin la plupart, ils sont venus demander un adoucissement à leurs misères. Un grand christ rouge, la tête ceinte d'épines, pleure de grosses larmes de pierre sur un entassement de rocailles, près du porche d'entrée, et, à la gauche du chevet de l'église, les saintes femmes entourent la croix, dans des proportions presque humaines. D'un peu loin, l'illusion est complète : l'Homme-Dieu, avec ses chairs lie de vin, son front chevelu et sa face douloureusement crispée, met sur le mur des contorsions de corps vivant, et les pleureuses agenouillées tournent vers la rue des visages d'une désolation terrible. Le peuple, prosterné devant ces niches, tend les bras et s'abîme dans les contemplations, ou bien, recueilli en soi-même et les yeux demi-clos dans l'absorbement des prières, ne voit plus que les taches rosées qui semblent continuer dans les inertes statues sa propre humanité.

Vous vous figurez, à ce détail, le tableau qu'offre la place aux grands jours de pèlerinage général. Une queue sans fin de croyants prosternés, tête nue et quelquefois pieds déchaux, tous courbés, affaissés

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sur les genoux, l'échine cassée, dans une promiscuité de saraus bleus et de châles multicolores, s'enfonce à travers la perspective par longues files immobiles et gémissantes, comme des contreforts de chair et d'os prolongeant à ras du pavé l'armature gigantesque de l'édifice. Au-dessus de cette masse de dos pétrifiés, la dentelle des balustrades, la floraison des dais, l'évidement des niches, une profusion merveilleuse de culs-de-lampe, de chapiteaux, de gargouilles, touffus comme des feuillages, fait penser à une forêt de pierre où à la pointe des branches grimacerait une animalité fourmillante, guivres, tarasques, chimères, licornes, bœufs symboliques, marmousets à tête de singe. Fruste, déchiquetée, rongée par la moisissure dans toute la partie qui n'a pas encore été grattée par la restauration, avec de larges lèpres envahissantes, et, comme une vieille orfèvrerie, toute bossuée d'usure, les angles limés, les aiguilles des dais émoussées, les fleurons arrondis, Notre-Dame ajoute encore à la comparaison par la mêlée de ses flèches et de ses dômes, pareils à des tiges flexibles et à des épaisseurs rondes d'arbres. Puis, pour toile de fond, à l'opposé, l'hôtel de ville, en briques rouges, avec ses avant-corps, ses arcades du rez-de-chaussée, ses toitures percées de quatre rangs de lucarnes, ses pignons terminés en bulbes auxquelles commande la bulbe du campanile, son architecture simili-moyen âge du dix-septième siècle, faisant face aux petites maisons basses du reste de la place, boutiques et cabarets, toujours emplis d'allées et venues dont l'illustre violoncelliste hallois, feu Servais, semble du haut de son socle de marbre recueillir la rumeur.

Lentement les pèlerins se dispersent, tandis que, rigide à l'égal des silhouettes de pierre déployées dans les niches, un groupe de mendiantes demeure rivé au chevet de l'église, par la pluie ou le soleil, tendant la main d'un geste éternel et quelquefois poussant, du fond de leurs vertèbres saillantes sous les haillons, une petite toux lointaine qui ne les secoue même pas.

Les rues de la ville, étroites et tournantes, sont d'ailleurs préparées en tous temps comme pour une kermesse qui ne finit jamais. Des chapelets de pâtisseries sèches pendent aux vitrines, parmi les gâteaux et les pains bénits; et sur le pas des portes, barrant les trottoirs, des étalages de fruits, de jouets et de verroteries s'amoncellent sur des nappes quadrillées rouge et blanc. Il est d'usage de remporter d'une visite à Notre-Dame des souvenirs matériels, couques, macarons, trompettes en bois, et particulièrement de petits drapeaux consistant en une banderole de papier grossièrement enluminée et fixée à une mince baguette de coudrier; les pèlerins facétieux ne manquent pas d'attacher ces drapeaux à la ganse de leurs casquettes, et les paysans, venus en cabriolet du fond de la campagne, au chanfrein de leurs chevaux. De même, on se fait avec les gimblettes des colliers et des ceintures.

C'est ici d'ailleurs, comme aux foires de la banlieue bruxelloise, une occasion d'oisiveté et de dissipation : des sociétés se rendent en corps au pèlerinage de Hal pour boire, chanter et s'amuser le long du chemin. Tandis que la misère et la douleur cheminent dans la solitude des campagnes, emportant jalousement leur soulas comme un trésor, et s'en retournent au logis délabré duquel ils sont partis à l'aube, les autres, les faux pèlerins, braillant et la trogne rougeoyante, circulent de comptoir en comptoir, avec une dévotion particulière pour la bière et la bonne chère.

Le coudoiement de cette animation factice de gens bien portants, venus au rendez-vous des désespérés comme à une partie de plaisir, et des groupes douloureux, tout entiers à l'accablement de la peine qui les fait chanceler, prête une physionomie singulièrement variée à la monotonie de la petite cité flamande. Pour ma part, je n'oublierai pas le matin d'hiver où, pourchassant dans les champs environnants le gibier au poil roux moins que les idées au vol bleu, je vis défiler sur les surfaces pelées du sol de longues caravanes humaines qui, insensibles au froid coupant de l'air, le chef nu et les mains entre-croisées, s'avançaient sous les arbres blanchissants de givre, du grand pas régulier des suivants d'un convoi funèbre; et longtemps je les accompagnai des yeux à travers les brumes opaques, écoutant se perdre au loin le bredouillement sourd de leurs oraisons.

XI

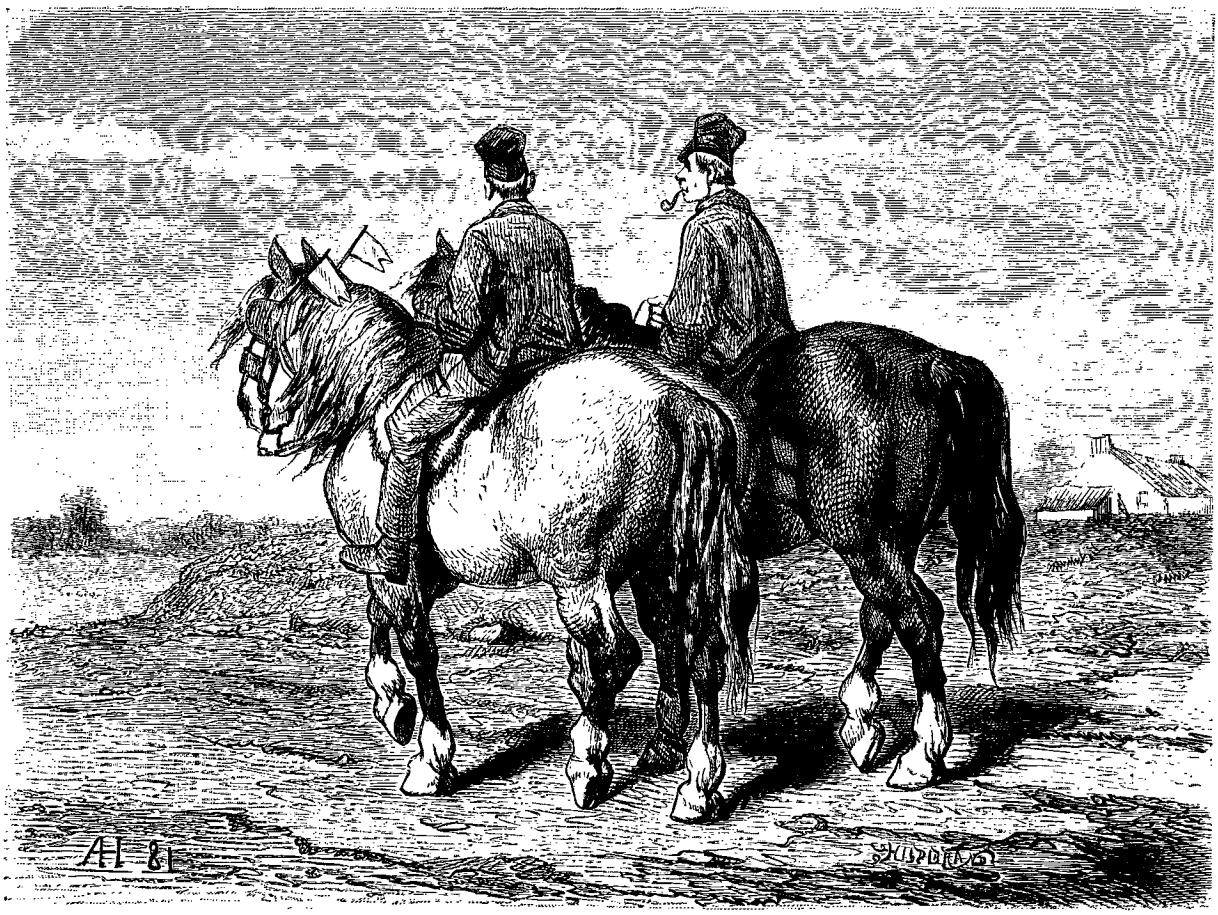
Le pays brabançon. — Les villages. — Les ruines.

On aime les courses pédestres en Belgique; les dimanches sont souvent consacrés à des excursions aux environs de la ville pour lesquelles on se met quelquefois en bande et qui se terminent à la vesprée, dans la gaieté des fins de jours passés au grand air. Au collège, nous avions déjà la passion des explorations; filés matin, nous enjambions le pavé des routes avec la curiosité inquiète des choses inconnues; et tantôt nous partions pour Vilvorde et Louvain, tantôt pour l'un des villages qui se trouvent entre Hal et Bruxelles. J'ai conservé une tendresse pour ce dernier itinéraire, qui m'avait révélé une rusticité aimable dans des paysages naturellement riants. De légères inflexions font onduler le pays, partout couvert de prairies et de cultures, où parfois s'avancent des pointes de bois et que sillonnent en tous sens de hautes lignes de peupliers : c'est la grasse glèbe flamande, incessamment travaillée par le cultivateur dont on voit le toit de chaume ou de tuiles s'élever derrière les renflements de la grande plaine verte, par-dessus la tache blanche ou bleue des murs. Et dans les labours bruns, le long des chemins poudreux, se meut la lourde croupe des bêtes qu'il associe à son travail, les puissants chevaux fla-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mands faisant saillir comme des cordages leurs muscles de fer sous leurs robes lustrées de rouge et de noir.

Pas de vastes installations ni de fermes spacieuses; les habitations étroites et basses se collent les unes aux autres, forment des hameaux, ailleurs s'espacent au milieu des labours, toutes faites à la taille de l'homme qui, une fois l'hiver arrivé avec ses neiges, le verrou tiré et le volet clos, peut se croire isolé dans une carapace, loin du reste du monde. Nombre de ménages ouvriers campent là, cultivant leur lopin après la journée de travail; quelquefois c'est la femme qui bine, herse et retourne la terre, pendant que le mari et ses fils, maçons ou terrassiers, demeurent jusqu'au samedi à la ville; mais la différence n'en est pas moins grande entre ces travailleurs refaits chaque semaine à la sève vivifiante des campagnes et les pâles ouvriers des villes, casematés dans des logements



Chevaux flamands. — Dessin de Alf. Hubert, d'après nature.

puants, dont l'insalubrité finit par leur vicier le sang et les rendre débiles avant le temps.

Par fournées innombrables, la veille du jour dominical, on les voit traverser la ville à grandes arpentées, alertes, leur bissac sur le dos, quelques-uns rapportant, outre le salaire, les provisions de la semaine et surchargés parfois de meubles et d'ustensiles, mais tous se pressant, heureux d'échapper à l'atmosphère enfiévrée de la ville et rappelés là-bas par les mains rouges des petits. Soyez sûr que le cabaret aura beau multiplier, ce soir-là, ses lanternes tentantes sur leur chemin : ils savent que la maison les attend, par delà les bois et les plaines, et à mesure qu'ils se rapprochent, la lune allonge derrière eux l'ombre de leurs jambes plus pressées.

Camille LEMONNIER.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le château de Bouchout (voy. p. 372). — Dessin de E. Puttaert, d'après nature.

LA BELGIQUE,

PAR M. CAMILLE LEMONNIER[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XI (suite)

Le pays brabançon. — Les villages. — Les ruines.

Aux noms sonnant la jovialité wallonne qui décoraient, dans la circonscription nivelloise, les agglomérations villageoises, à tous ces Baisy-Thy, Monstreux, Loupoigne, Sart-Dames-Avelines, Bousval, Cortil-Noirmont, Grand-Rosière, Tourinnes-les-Ourdons, Jandrain-Jandrenouille, Thorembais-les-Béguines, Chastre-Villeroux-Blanmont, Roux-Miroir, Pietrain, Pietrebaix, Beauvechain et Jodoigne, succèdent les désinences alourdies des noms flamands : Buysinghen, Bellinghen, Pepinghen, Huysinghen, Loth, Alsemberg, Ruysbroeck, Droegenbosch, Forest, Anderlecht, les poumons et la santé de la grande machine bruxelloise. C'est un déroulement de paroisses, signalées par des pointes de clochers émergeant des bossellements du sol, dans des coins de nature attrayants, d'une grâce jolie que ne brusquent ni les raides profils ni les rampes rapides, avec des renflements légers, des pentes insensibles, et dans les descentes, des scintillations d'eaux vives sous le couvert profond des verdures : une sorte de bucolique perpétuelle noyée dans les feuillages, où l'on retrouve encore les lourds paysans de Teniers.

A ces particularités de la campagne brabançonne s'ajoute, par places, l'attrait des ruines. A Beersel, au

1. Suite. — Voy. pages 305, 321, 337 et 353.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

milieu de prairies coupées d'ormes, un orgueilleux château du douzième siècle contre lequel marchèrent plus d'une fois les Bruxellois dresse sa massive tour ronde reliée par d'épaisses courtines épaulées de contreforts et criblées de meurtrières aux différents corps de logis espacés sur le pourtour (voy. p. 373). On y pénètre à présent par un petit pont de bois, bâti sur des arches de briques; mais le pont n'enjambe plus le moindre filet d'eau et relie seulement le bastion à la crête des anciens fossés, à demi comblés de hautes herbes qui lentement ont envahi les pierres éboulées. Une clef, remisée chez le fermier voisin, vous ouvre le seuil de la féodalité partout dormante dans l'ancien nid de vautours, et vous circulez dans ce passé plein d'ombres, évoquant, à la manière romantique, le fantôme des châtelaines dont vous croyez apercevoir les pâles silhouettes errantes, ou bien, si vous préférez les investigations positives, vous efforçant de reconstituer d'après des réminiscences d'archéologie l'outillage intérieur et le détail des installations. Salle des gardes, barbacanes, tourelles aux escaliers colimaçonnants, fenêtres allongées par lesquelles coule un jour sombre, restes de chapelle, débris d'âtres, basses-fosses et oubliettes, rien ne manque à ces ruines, malheureusement ravagées par le paysan qui, vengeur inconscient des maux soufferts par ses ancêtres, bâtit avec leurs épaves les assises de sa maison. C'est la demeure d'un carnassier, merveilleusement organisée pour les rapines et l'extermination, dans un pays plat où les hautes constructions offriraient trop de prise.

A moins de deux lieues de là, une autre maison, domaine des sires de Gaesbeek, érige au milieu des bois, dans une solitude admirable, ses longues façades coiffées de toits en poivrière, avec des saillies de pignons irréguliers, accrochés tant bien que mal à un grand donjon. Tout étranglé qu'il soit par les constructions parasites, celui-ci a gardé son air sourcilleux et arbore fièrement ses blocs de maçonneries, découpés en créneaux et percés de longues baies pointues par-dessus l'ouverture d'une fenêtre béante à mi-hauteur, dans l'axe du porche.

Le train furieux des demeures féodales, le piaffement des haquenées, les allées et venues bruyantes des pages, l'aboiement des meutes, le branle-bas des remparts, le démènement des hommes d'armes, l'entrée des chariots gorgés de vivres, tout ce fourmillement des ruches abondamment emplies aboutit aujourd'hui au silence d'une gentilhommière déserte la plus grande partie de l'année, où un concierge vous précède par les longs corridors muets et les escaliers tapissés de portraits d'ancêtres, un trousseau de clefs dans la main. La visite a d'ailleurs son charme : quand on pénètre dans la séculaire salle des gardes, encombrée de panoplies sombrement étincelantes sous la nappe de lumière déversée par la haute fenêtre, il semble qu'une trouée s'est faite sur l'humanité de sac et de corde dont cette chambre-arsenal était comme l'organe essentiel; et tout à coup le spectacle des croupes de bois moutonnant à perte de vue dans le clair miroir des vitres vous ramène à des sensations de nature qui vous font oublier la mélancolie du lieu.

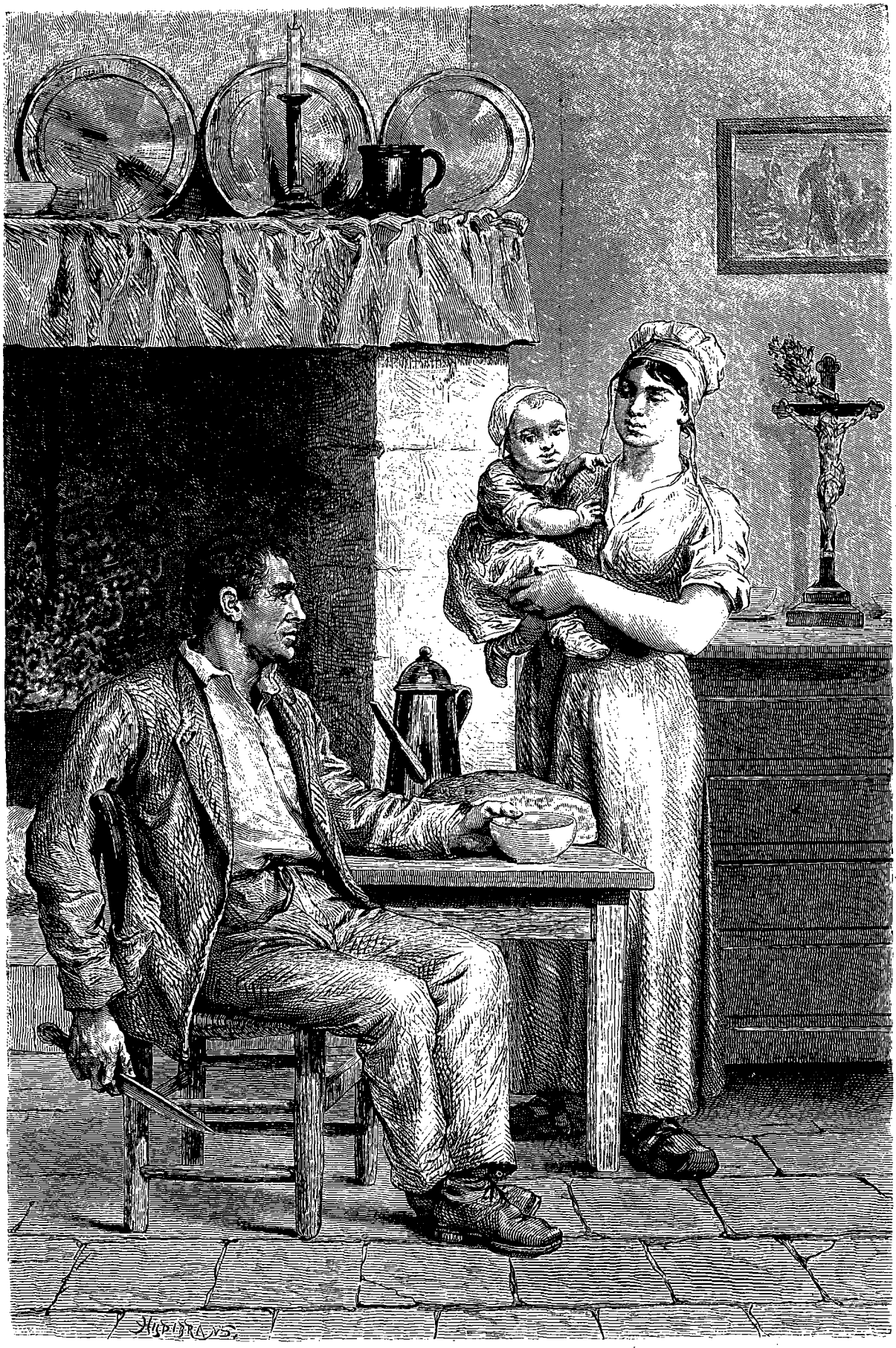
Gagnez alors l'une ou l'autre des vieilles allées feuillues qui rayonnent autour du château : elle vous mènera à une chapelle du dix-septième siècle, perdue au milieu des fourrés, et dont la porte, abritée par un perron en saillie et surexhaussé de trois marches, laisse apercevoir par un guichet la nudité d'un autel dépouillé des ornements qui servaient antérieurement à la célébration de la messe.

Le pays garde à peu près partout, autour de Bruxelles, les mêmes aspects. Quand on a dépassé les installations industrielles de Molembeek-Saint-Jean, le remuant faubourg dont les fumées font au nord de la ville un perpétuel nuage immobile, par-dessus le grondement des usines emplies d'un peuple d'hommes et de femmes, on entre dans une belle campagne unie, divisée en prairies sillonnées par de petits cours d'eau et bordées de longues files d'arbres au milieu desquelles, pressés et se touchant presque, se groupent des villages riants. Ici d'ailleurs, comme dans la partie que nous avons traversée tout à l'heure, et plus abondantes, les voies ferrées rayent de leurs entre-croisements la surface de la plaine. L'homme des champs dont la demeure est la plus reculée n'a besoin que d'une heure de marche pour gagner la plus prochaine station; et une circulation incessante s'est petit à petit établie entre les hameaux et les villes, amenant du même coup l'extension des affaires et le développement du bien-être général.

Toujours l'excursionniste est récompensé par la découverte d'un coin pittoresque, sur lequel s'exerce l'action très particulière de la lumière. Elle est la magicienne, en effet, de ces grandes étendues planes qui n'ont pas la majesté farouche des contrées rocheuses et tirent leur charme de la mobilité et de la succession des impressions lumineuses. Il faut avoir vu l'ascension lente d'une aube de printemps sur le vert humide et sombrement reluisant des pâturages brabançons, l'étincellement de toutes les herbes emperlées de rosée sous les flèches d'or rougeâtre du soleil, les scintillements profonds des canaux encaissés entre les floraisons des berges, pour se faire une idée de la clarté partout réfractée et tissant entre ciel et terre comme une immense dentelle couleur d'arc-en-ciel.

Les dégradations de ton, dans cette mer de verdures prolongée jusqu'aux horizons, s'effectuent par transitions insensibles, à travers des couches d'air moite où les premiers plans se colorent de teintes appuyées et lentement se fondent dans l'irisation des lointains. L'hiver lui-même, avec ses fines blancheurs diamantées et ses congélations transformant les hauts peupliers en orfèvreries, garde ici comme l'enchantement d'une féerie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Intérieur de paysans brabançons. — Dessin de M. Constantin Meunier, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les souvenirs et les particularités abondent d'ailleurs dans cette partie du pays. Chaque lundi de Pâques, vous verrez s'emplir les routes d'une population contrite, les hommes et les femmes chargés de pâles enfants débiles, aux petites têtes oscillant dans le giron paternel ou maternel. Toute cette foule se dirige vers le village de Dieghem, dont la gothique église se coiffe d'une haute tour bizarre à quatre étages décroissant vers le sommet, avec des airs vagues de pagodes. C'est le grand pèlerinage de Saint-Corneille, guérisseur de convulsions, qu'on voit à l'intérieur représenté sur un tableau du peintre Crayer; et l'un après l'autre, les pèlerins apportent des offrandes en nature, chacun selon sa condition, grosses oies charnues, dindes empennées, moutons bêlants, canes trompetantes, qui, à l'issue des offices, sont vendus au bénéfice de l'église, dans une criée bruyante où les voix humaines sont étouffées par la clameur épeurée des bêtes.

Autour de Dieghem, le paysage s'anime d'une succession de petites échappées changeantes, variant selon le caprice et les fuites d'un joli ruisseau jaseur, la Woluwe, sur les bords duquel l'idylle a élu domicile et qui donne son nom à tous les villages au milieu desquels elle circule. Saventhem se rencontre bientôt, évoquant le souvenir du galant cavalier van Dyck et de la belle Anna van Ophem, cette patricienne de laquelle s'éprit le peintre et dont la gracieuse image demeure attachée à un tableau célèbre, le *Saint Martin donnant aux pauvres la moitié de son manteau*. Un jour, dit l'histoire, les fabriciens de l'église, cédant à l'appât du gain, vendirent la glorieuse peinture; mais les paysans, dévotieux gardiens du trésor, s'armèrent pour en empêcher l'enlèvement, et l'acheteur anglais dut renoncer à déposséder le village d'une œuvre à laquelle il tenait plus qu'aux écus. Depuis ce temps, le cheval gris pommelé enfourché par le saint radieux, en qui l'amoureux s'est peint lui-même, tout rayonnant de belle vie souriante, continue à courber sa puissante encolure derrière le voile vert qu'un sacristain tire moyennant l'octroi d'une piécette.

Non loin, Machelen s'enorgueillit d'un château aux vastes tours carrées, construit au dix-septième siècle par le comte de Taxis sur le penchant d'un coteau, dans un décor vraiment champêtre où l'on croit voir se détacher les silhouettes illustres du roi d'Angleterre Guillaume III, qui, en 1693, établit au château son quartier général, et de Marlborough, qui y logea après la bataille de Ramillies. C'est ensuite une ancienne seigneurie brabançonne, l'une des plus vieilles dont il soit fait mention, Steenockerzeel et son église de style ogival, intérieurement revêtue de boiseries sculptées, reliant des confessionnaux ornés de personnages, d'un goût surchargé et fleuri; Peuthy, la rustique résidence de l'endiablé boute-en-train des kermesses flamandes, David Teniers le jeune, qui des fenêtres de son castel, confortablement assis sur l'emplacement de la métairie actuelle, regardait s'ébattre sur les pelouses et par les chemins les ancêtres des paysans boursouflés, à grosses têtes et à jambes grêles, qui aujourd'hui encore dansent au son des violons, les jours de liesse, dans les cabarets couleur de jambon fumé; Elewyt, d'où plus d'une fois, sur une de ces fières montures qui étaient son orgueil, Rubens, alors dans tout l'éclat de la gloire, partit après la besogne du jour pour rendre visite au jovial compère, lequel à son tour se plaisait à resserrer les liens de leur mutuelle amitié par un tour de carrosse jusqu'au Steen de son grand voisin, demeuré debout grâce à une restauration respectueuse; Grimberghen, perpétué à travers les siècles par l'immixtion de ses princes et de ses barons dans toutes les querelles bruxelloises, et renommé en outre dans le passé comme le siège d'une abbaye importante, lointaines splendeurs remplacées aujourd'hui par une mélancolique bastide entourée de fossés herbus et une église du dix-septième siècle.

C'est encore Ham, dont le manoir, épargné par le temps, porte allègrement une énorme charpente compliquée, d'un poids presque aussi grand que le reste de la construction; Wemmel et ses trois tourelles piquant l'air de leur flèche émoussée; Meysse, où s'abritent actuellement, à l'ombre de vastes tours crénelées, dans le majestueux château de Bouchout, environné de pièces d'eau royales, les rêveries douloureuses d'une princesse chère aux Belges (voy. p. 369); Vilvorde enfin, entrevu de loin à travers les bras tournoyants de ses moulins, fourmilière silencieuse sur qui pèse l'approche de la prison cellulaire. Tandis que râlent à l'intérieur, dans les soucis de la captivité, les détenus pleins de noires rancunes, la belle campagne verte prolonge indéfiniment ses collines et ses prairies, où dans les lointains estompés de brumes pointent les clochers de Louvain.

XII

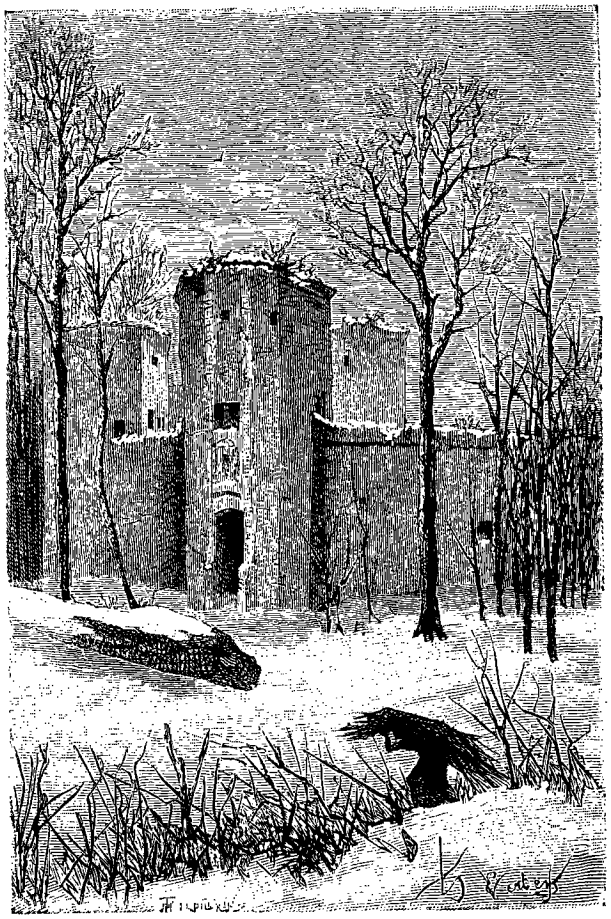
Louvain. — L'aspect de la ville. — L'Université. — L'Hôtel de ville.

Pénétrez à la tombée de la nuit dans la vieille ville universitaire. Une rue spacieuse, bordée d'habitations correctes, s'ouvre devant vous et vous mène à la place carrée où face à face se dressent Saint-Pierre et l'Hôtel de ville. La circulation ralentie espace les groupes le long des trottoirs; la population des fabriques petit à petit s'est écoulée du côté des ruelles; çà et là, un capuchon noir, battant de l'aile sur une tête de femme, frôle les murs, et doucement la ville rentre dans le silence. Il n'y a plus que de rares flâneurs qu'on voit se perdre dans l'allée sombre des petits cabarets ou des étudiants prenant l'air après les études de l'après-midi. Suivez alors la rue qui prolonge à travers la place le large pavé que vous avez enfilé d'abord : les maisons se resserrent, la voie s'étrangle, les toits se projettent en auvent, les pignons se dressent et des coudes violents mettent dans l'ombre des angles imprévus. Une à une se closent les boutiques; vous assistez aux pré-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

paratifs du sommeil qui jusqu'au lendemain va changer en une Thébaïde muette l'agglomération louvaniste; et de grosses faces rondes, aux chairs pâles, lentement oscillent dans la flamme rouge des lampes, derrière les joints des contrevents.

A chaque instant, des trouées sombres s'ouvrent sur la réverbération claire des lanternes; là, tremble de loin en loin un bec de gaz, rendant plus noire la nuit, qui ne s'éclabousse plus que de reflets vagues, et les profils des façades, dans ces demi-ténèbres, ont une mélancolie résignée, avec je ne sais quoi qui sent le regret du passé. Engagez-vous cependant dans ces couloirs étroits : les uns vous conduiront à des quais au bas desquels se meut une eau lourde et que des ponts voûtent par endroits, les autres à des places se terminant en boyau, avec un cadre de vieilles maisonnettes; tout à coup une sensation de fraîcheur plus grande signalera l'approche d'une promenade plantée de grands arbres, qui redoublera la nuit autour de vous. Vous passerez devant des églises, de vastes murs sévères, des cloîtres, des porches chargés de sculptures, des files de bâtiments percés d'innombrables fenêtres : c'est le quartier des écoles.



Ruines du château de Beersel (voy. p. 370). — Dessin de Eug. Verdyen, d'après nature.

De grands christs en pierre, des croix, des niches emplies de vierges accrochent une lumière furtive dans la profondeur des recoins, conviant les âmes chrétiennes au recueillement de la prière et marquant à chaque pas la prédominance de l'idée religieuse. Vous êtes, en effet, dans la cité catholique où règne l'*Alma Mater;* indifférente aux investigations de la science, elle s'isole dans l'enseignement traditionnel et ne veut connaître que les vérités révélées; les découvertes modernes de l'esprit lui échappent volontairement; les yeux tournés vers le Golgotha, elle s'absorbe dans les contemplations rétrospectives. Immanquablement, l'existence de ce grand cerveau pensant à sa manière prédestinait la ville à une physionomie différente de celle des autres villes universitaires; partout des séminaires et des couvents, autour desquels l'activité se ralentit et dont les bâtiments se prolongent dans le vide des rues; le jour y continue la nuit silencieuse, à travers une atmosphère assoupie de travail et d'étude; et seulement à de certaines heures, les squares avoisinants se peuplent d'allées et venues de silhouettes, les unes portant la soutane, les autres l'habit laïque, qui, méditatives, arpentent les allées, s'abordant quelquefois d'un mot bref. La parole des maîtres de la théologie germe dans ces cervelles; c'est ici la pépinière où se recrutent les défenseurs de la doctrine, le giron où s'embrase d'amour évangélique l'âme des prêtres futurs. Et dans ce milieu monotone, d'une animation concentrée à l'intérieur, l'initiation à l'isolement définitif se fait par la désuétude graduelle de la vie.

Poursuivez cependant votre promenade : à mesure que vous vous éloignez de l'artère principale, la solitude redouble; les maisons, par endroits, s'entrecoupent de verdures; on dirait une pointe avancée de la campagne dans la circonscription urbaine; et sous les saules, au détour d'une maçonnerie disjointe, le glissement d'une eau paresseuse s'écaille de scintillations. Au bout de la rue du Souci, une architecture en forme de rotonde découpe de hautes fenêtres par lesquelles la lumière s'épanchait autrefois sur des salles de dissection. Ailleurs, un béguinage s'enclôt de murailles avec un fouillis de toits réguliers que dépasse une pointe de clocher. Et tout d'une fois vous arrive la senteur humide des haies; vous touchez aux limites de la ville.

Orientez-vous ensuite sur l'Hôtel de ville. Dans le silence accru, la maison géante vous apparaît, avec ses élancements de tourelles et ses floraisons de dais et de statuettes, comme une arborescence colossale, accrochée au sol par d'indestructibles racines et se ramifiant en végétations touffues dans l'espace : vous ne verrez qu'au grand jour la prodigieuse complication de ses feuillages, l'enchevêtrement de ses guirlandes, la multiplicité fourmillante de ses petits personnages et de ses motifs décoratifs; mais l'impression d'une grandeur élégante, compliquée d'une sorte d'animalité de la pierre, se fera

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mieux sentir à la faveur de la nuit. Qu'une nappe lunaire inonde le merveilleux édifice, et l'enchantement vous tiendra les yeux grands ouverts, comme devant une féerie; coupée d'ombres brusques, qui dessinent les reliefs sculpturaux, la haute façade a l'air de palpiter sous l'ondulation de toutes les bêtes symboliques et de tous les patriarches légendaires qui habitent ses niches; un brasement de paillettes incendie les vitres, et l'énorme toiture reluit comme une croupe de chimère hérissée d'arêtes griffues.

De l'autre côté de la place, la Collégiale projette ses tours, opposant à l'orgueilleuse ascension des pinacles du palais communal, symbole des fières revendications populaires, l'écrasante masse de ses superpositions de pierre, image des solidités spirituelles de la religion. Et ces deux grands survivants des gloires et des opprobres publics continuent dans la rue leur colloque séculaire, sans paraître s'inquiéter des changements qui ont tout bouleversé autour d'eux. Un champignonnement de petites maisons basses végète au pied de Saint-Pierre, plaquant ses crépits jaunâtres contre les fières assises sculptées, et fait penser à un pullulement de magots tortus sur l'orteil d'un Gulliver.

La ville cependant s'est enfoncée plus avant dans le sommeil; un à un les cafés se sont fermés, et les réverbères eux-mêmes, clignotant au vent de minuit, ressemblent à des yeux qui ne demeurent ouverts qu'à grand'peine. Le lendemain, à votre réveil, vous entendrez le bruit d'une circulation sans hâte et cette rumeur sourde d'un grand corps tranquillement actif.

Longtemps Louvain fut un centre considérable d'exportation; sa dépense alors était en rapport avec sa production. Là se rencontraient, comme à Gand, la surabondance de la vie et les effervescences de la passion. Dès 1340, une révolte éclate parmi les ouvriers drapiers; vingt ans plus tard, ils se soulèvent de nouveau à la voix du tribun Pierre Couterel; mais le moment le plus tragique apparaît en 1379, quand le peuple précipita sur les épées et les pertuisanes tendues d'en bas les patriciens qui s'étaient enfermés dans l'Hôtel de ville. Ce carnage eut des conséquences funestes pour la prospérité des métiers: le duc Wenceslas fit décapiter les chefs du mouvement, et quantité d'artisans passèrent en Angleterre, où ils transplantèrent les perfectionnements du drap. C'est le signal du dépérissement: le travail se ralentit partout, reçoit finalement le coup suprême des mains de Marie et de Maximilien, qui, par représailles de la sédition de 1477, frappent tous les Louvanistes d'impositions mortelles; et la puissante halle aux draps, délaissée, se transforme, avec l'autorisation du duc et du pape, en cette université qui, aujourd'hui encore, est l'âme de la ville. Ainsi l'esprit s'est substitué à la matière, dans la fournaise éteinte; le cadavre s'est galvanisé au souffle de la théologie.

Rien n'indique mieux la force de cette citadelle de la scolastique que l'ampleur et l'étendue de ses installations; c'est l'appareil d'une longue richesse accumulée que les privilèges ont largement fait fleurir et qui la met à même de vivre au milieu des tourmentes les plus cruelles. De grandes cours spacieuses, des bâtiments imposants, une succession de vastes salles, des escaliers monumentaux donnent l'idée d'un palais de prélat luxueusement logé au milieu des aisances de la vie. On sent qu'un maître souverain règne ici sur la pierre et l'intelligence, également asservies à sa volonté; et, en effet, le recteur a conservé la pleine juridiction sur tous les membres de l'université. L'armée entière marche à son commandement: il juge sans appel les infractions et les délits. Il n'y a pas trente ans, une discipline sévère défendait aux étudiants la fréquentation des cafés et des salles de spectacle; et les punitions se graduaient depuis la réprimande jusqu'aux arrêts et l'expulsion définitive.

La bibliothèque est l'arsenal de cette grande institution armée contre le progrès des sociétés; et pour la rendre attrayante en même temps que redoutable, on lui a choisi un emplacement somptueux. Fondée au dix-septième siècle par le chanoine Beyerlinck et continuée par Corneille Jansénius, Pierre Stockmans et Jacques Boonen, archevêque de Malines, elle s'est accrue d'un afflux ininterrompu de legs, d'achats et de donations; aujourd'hui plus de cent mille volumes s'alignent sur ses rayons; elle possède mille manuscrits, une riche collection d'incunables et un certain nombre de livres d'une rareté merveilleuse.

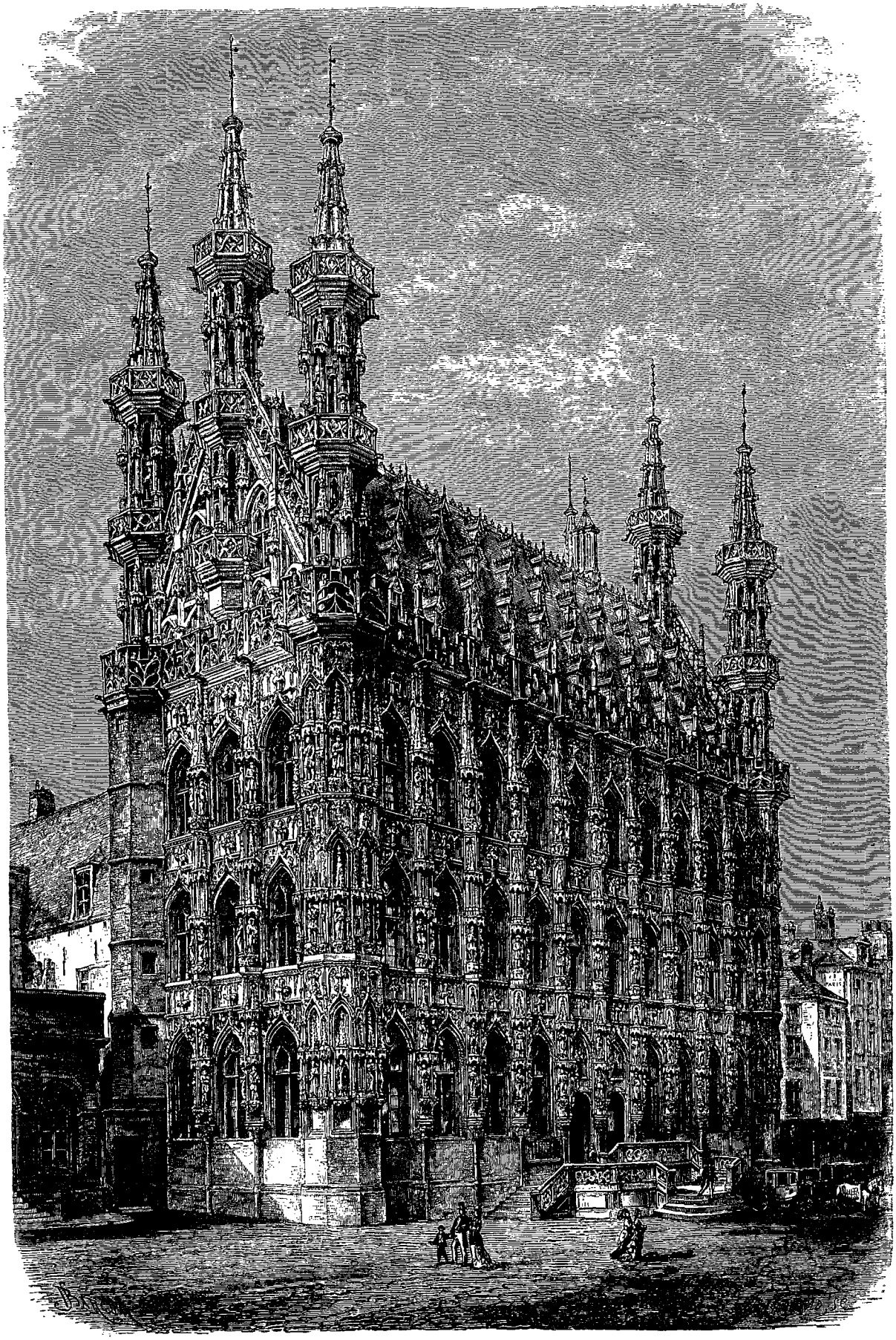
A de certaines heures l'endroit a une solennité particulière: des ombres à longues robes noires circulent avec des ondulations lentes entre les rangées d'armoires; il semble qu'elles aient peur de réveiller le temps sous le linceul des vieux parchemins; le seul bruit qu'on perçoive est le grincement d'une clef dans la serrure, le chuchotement d'une voix dans la profondeur ou le soyeux froissement du papier tourné d'une main lente.

La querelle des religions et de la science se poursuit dans cette solitude, sans violences; les armes, entre ces doigts pacifiques, sont des arguments tirés des textes sacrés, et ils les polissent sur la pierre triangulaire de la foi, jusqu'à ce qu'ils en aient fait des flèches capables de transpercer leurs adversaires.

Le recueillement qui règne dans ces églises n'est que la continuation de cette paix quasi monacale de l'étude. Saint-Pierre et ses prêtres agenouillés devant l'autel incarnent dans une réalité visible au grand jour l'élaboration secrète du grand mystère catholique de l'université. La Somme s'inscrit ici dans le jaillissement des colonnes, l'élancement aigu des fenêtres, l'évidement des trèfles, le découpage merveilleux du jubé, la structure imposante des porches, et l'immense vaisseau se rattache par une ancre idéale au port où s'apprend la conjuration des vents.

Une première église Saint-Pierre avait été bâtie par Lambert le Barbu, et sous son successeur s'accrut d'un chapitre de sept chanoines, augmenté successivement jusqu'à dix-huit; mais les flammes anéan-

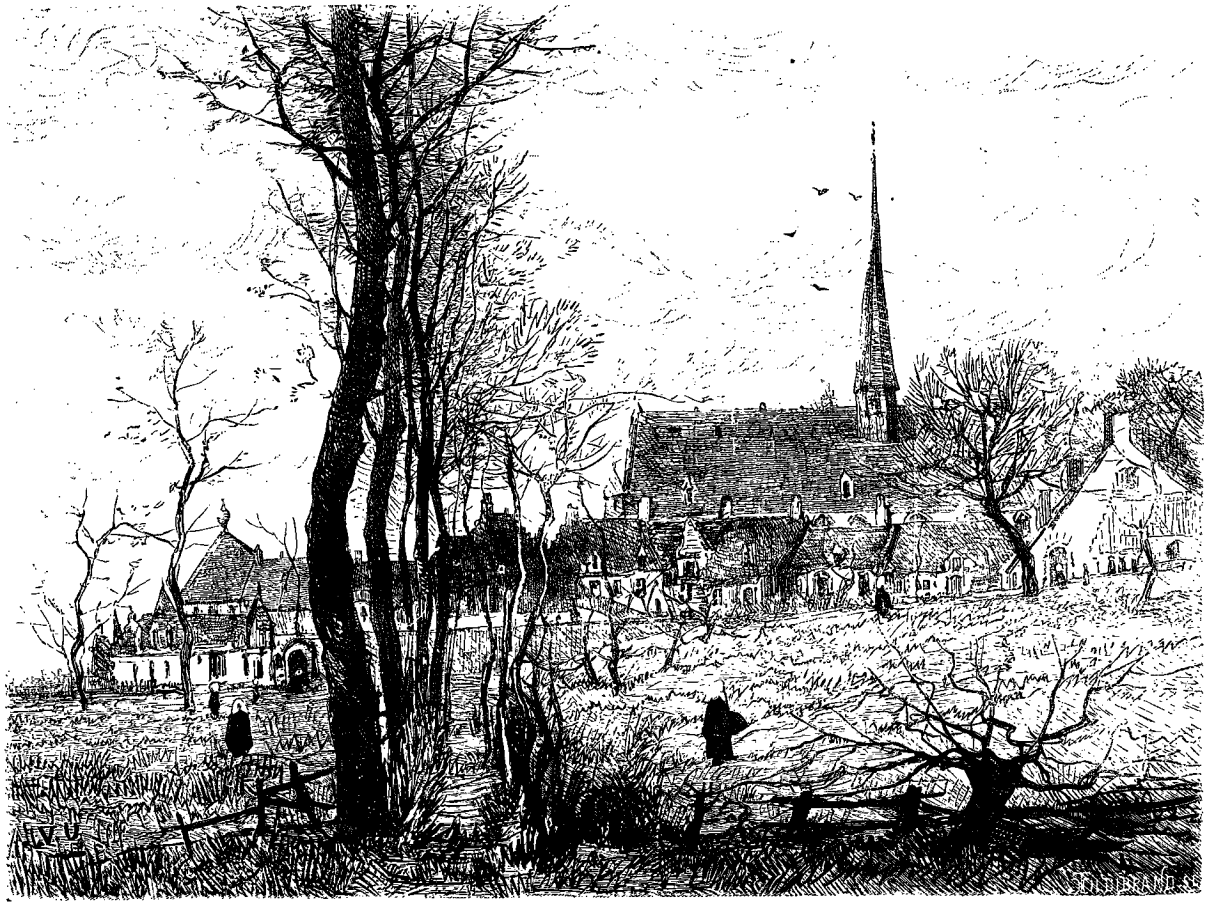
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Hôtel de ville de Louvain. — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tirent par deux fois le temple, et ce ne fut qu'au quinzième siècle que Sulpice van Vorst, originaire de Diest, jeta les fondements de la construction définitive, secondé dans la partie sculpturale de son œuvre par son fils et l'imagier Eustache. L'artiste n'eut pas la joie d'assister à l'achèvement de l'édifice : soixante-treize ans seulement après le début des travaux, on posa la première pierre du porche ouvert sur la grande place et demeuré incomplet. Encore l'ensemble de l'église fut-il loin de réaliser la conception première : d'après le plan du maçon que son talent avait élevé au rang de maître et le modèle en relief qui l'un et l'autre se trouvent à l'Hôtel de ville, la voûte devait être surmontée de cinq flèches, dont la plus grande aurait eu une élévation de cinq cent trente-cinq pieds. Mais les fondements furent jugés insuffisamment solides pour ce faix énorme et les tours s'arrêtèrent à la hauteur du toit. Telle que l'ont laissée les siècles, la Collégiale se prolonge entre ses vingt-huit faisceaux de colonnettes, avec une majestueuse ampleur, rendue plus saisissante encore par le bel accord des proportions et la simplicité du style. Des chapelles en grand nombre garnissent les bas côtés, avec une profusion d'œuvres

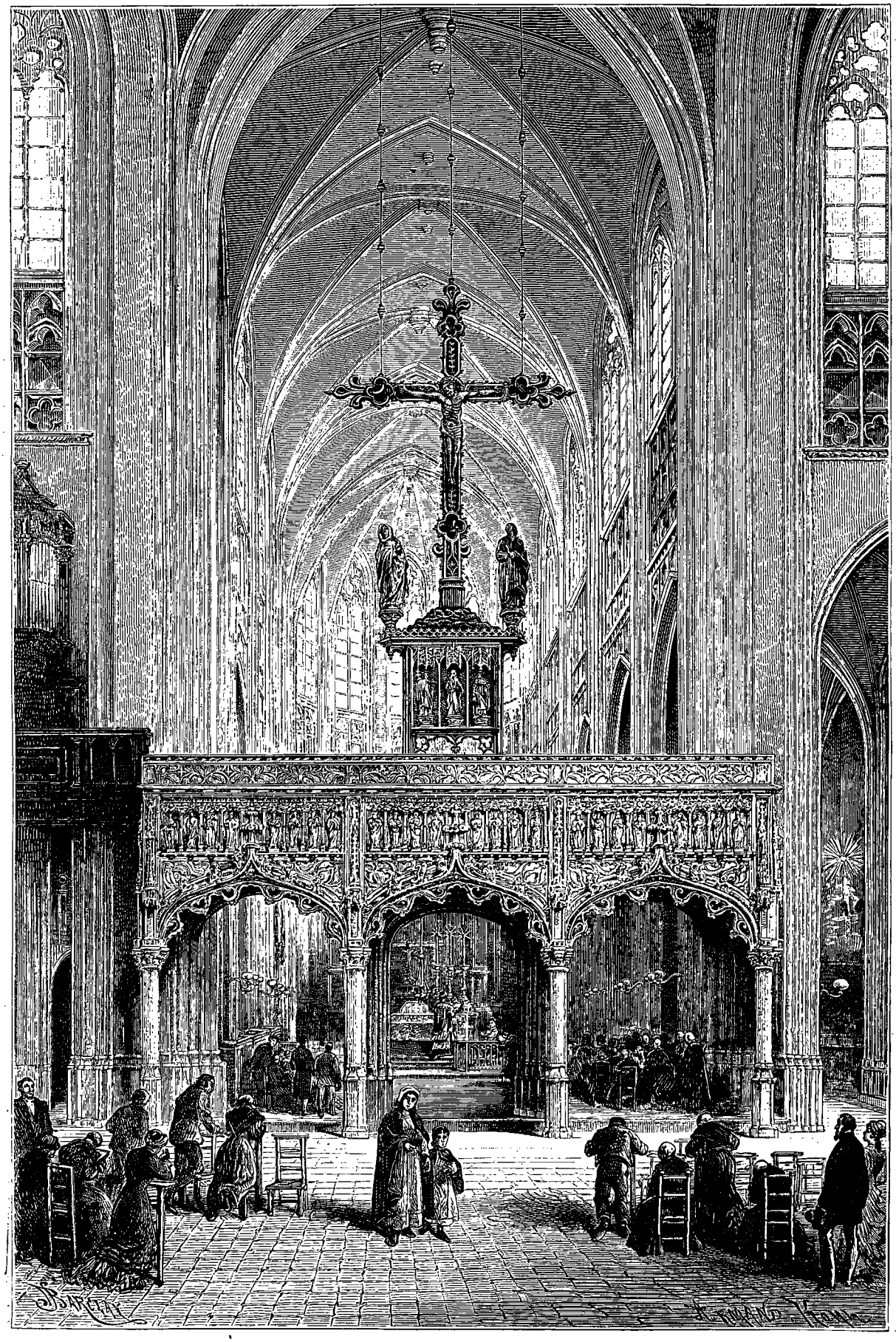


Béguinage de Louvain (voy. p. 378). — Dessin de V. Uytterschaut, d'après nature.

d'art qui préparent aux étalages fastueux des églises d'Anvers : c'était dans une de ces chapelles, celle de la confrérie Sainte-Anne, que plus d'une fois, les yeux fatigués par la lumière diffuse des verrières, je me suis absorbé dans la contemplation du *Paralis* de Quinten Matsys, ce chef-d'œuvre d'émotion familiale que possède actuellement le musée de Bruxelles et qui ouvrait sur le mur une si large trouée lumineuse quand le sacristain tirait la serge verte qui le recouvrait.

Ce n'était qu'un des nombreux trésors de l'église; la descendance apostolique de la Vierge partie, il lui est resté la fourmillante ornementation de ses autels : dans la chapelle des Fripiers, un beau tableau à la manière de Gonzalès Coques; dans celle des Brasseurs, l'admirable *Cène* de Thierry Bouts, longtemps attribuée à Memling; dans celle des Chirurgiens, le *Supplice de saint Érasme*, une horreur superbe où le peintre des supplices se livre à de prodigieuses cruautés d'invention et fait voir le patient tranquillement en contemplation de son ventre béant, duquel dégorgent les entrailles, attirées par le mouvement d'un tourniquet; puis, ailleurs, répandus dans les sacristies, le chœur, les oratoires et toute l'étendue du sanctuaire, des peintures de Roger van der Weyden, de Crayer, de Gérard Zeghers, des fonts baptismaux en cuivre forgé, œuvre de Metzys, un lustre en fer étonnamment

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Intérieur et jubé de l'église Saint-Pierre de Louvain (voy. p. 374). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

travaillé, un tabernacle en pierre de taille haut de trente-cinq pieds et ajouré comme une dentelle, un banc de communion en marbre à rinceaux de Papenhoven, que n'aurait pas répudié Duquesnoi, une quantité d'édicules, d'ex-voto, de pierres tombales, de grands monuments funéraires, une chaire en bois, compliquée et touffue, avec un cheval et son cavalier grands comme nature ; puis encore, dans le transept, les grands autels des sculpteurs Collin et Fayd'herbe, et, au centre de l'église, l'incomparable jubé à trois arcades tout enchevêtré de feuillages et peuplé de statuettes, que l'artiste du quinzième siècle a semé des prodigalités de son caprice.

Saint-Michel, Sainte-Gertrude, l'église du Grand-Béguinage, l'église des Dominicains, Saint-Jacques même, malgré ses reliquaires, son tabernacle et sa célèbre balustrade en cuivre fondu, ne peuvent soutenir la comparaison avec cette richesse; seule la façade de l'Hôtel de ville, fouillée comme la plus arabesquée de ses stalles, ciselée comme le plus orfévré de ses ostensoires, historiée comme le plus étoffé de ses tableaux, espèce de gigantesque châsse où les métaux et les gemmes sont imités par la pierre, rivalise avec les somptuosités religieuses de son sévère vis-à-vis.

En ce temps-là, Philippe le Bon régnant, un Mathieu de Layens fut requis pour dresser les plans de la *Curia publica;* ceux qu'il présenta émerveillèrent les magistrats de Louvain, qui toutefois, se défiant d'eux-mêmes, soumirent le projet à maître Pauwels, architecte de Mgr le duc de Bourgogne, lequel trouva l'invention de Mathieu fort de son goût. On se mit donc à l'œuvre, et d'un travail incessant sortit à la fin le bijou glorieux dont la possession enorgueillit à bon droit les descendants des puissants drapiers du quinzième siècle.

On s'imaginerait difficilement le miraculeux guillochis de cette grande dentelle de pierre; les surfaces se compliquent partout d'une végétation de sculptures; l'entour des fenêtres se festonne d'ourlets taillés; les angles disparaissent sous un amoncellement de pinacles et de dais; c'est dans toute la hauteur une broderie perpétuelle de chape, dont les entrelacs s'emmêlent dans un fouillis de formes et de motifs décoratifs. Toute la Bible s'incarne en ces parois fleuries; vous y pourrez suivre, de niche en niche, les épisodes principaux de l'Ancien Testament, et le naïf imagier, pour les rendre plus compréhensibles, a donné à ses personnages l'aspect des hommes et des femmes de son temps. Les graves visages des patriarches se surchargent de cascades de mentons flamands, les matrones juives ont des chairs lourdes de bourgeoises surnourries. Les vierges laissent crouler à leurs pieds les cassures des grandes robes dont s'habillaient les patriciennes; partout on se délecte les yeux du tableau de la rue au quinzième siècle; et les statues ressemblent à des passants entre-croisant dans un décor d'architecture leurs allées et venues. Naturellement, les sujets d'observation ne manquent pas; tel bonhomme perpétue dans sa structure et son geste le vice pour lequel il était connu dans la ville; l'édifice a l'importance et la malice d'une vaste chronique joyeuse, où maint contemporain a pu se voir sculpté tout vif; et la gaieté à tout bout de champ s'émancipe jusqu'à la licence, dans les culs-de-lampe énigmatiques qui semblent le commentaire rabelaisien de la fourmillante satire.

Rien de plus léger pourtant, sous son revêtement compliqué, que l'étonnante façade ; elle plonge dans l'air d'un jet svelte et hardi, et les six tourelles qui terminent sa toiture donnent à l'édifice entier un mouvement d'ascension. C'est le chef-d'œuvre de la proportion exactement mesurée; et la multiplicité des ornements, qui ailleurs paraîtrait dégénérer en prolixité, s'atténue ici par le prodigieux élancement des grandes lignes verticales prolongées jusqu'au faîte.

L'aménagement intérieur ramène la vue sur des dispositions simples, des suites d'appartements logiquement coordonnés, une superposition d'étages desservis par des escaliers tournants. Le mobilier et les décorations sont d'une richesse modérée, comme pour ne pas détourner des graves préoccupations publiques; dans ce cadre sévère, les fiers magistrats pouvaient travailler avec recueillement sans être déroutés par des sollicitations vaines.

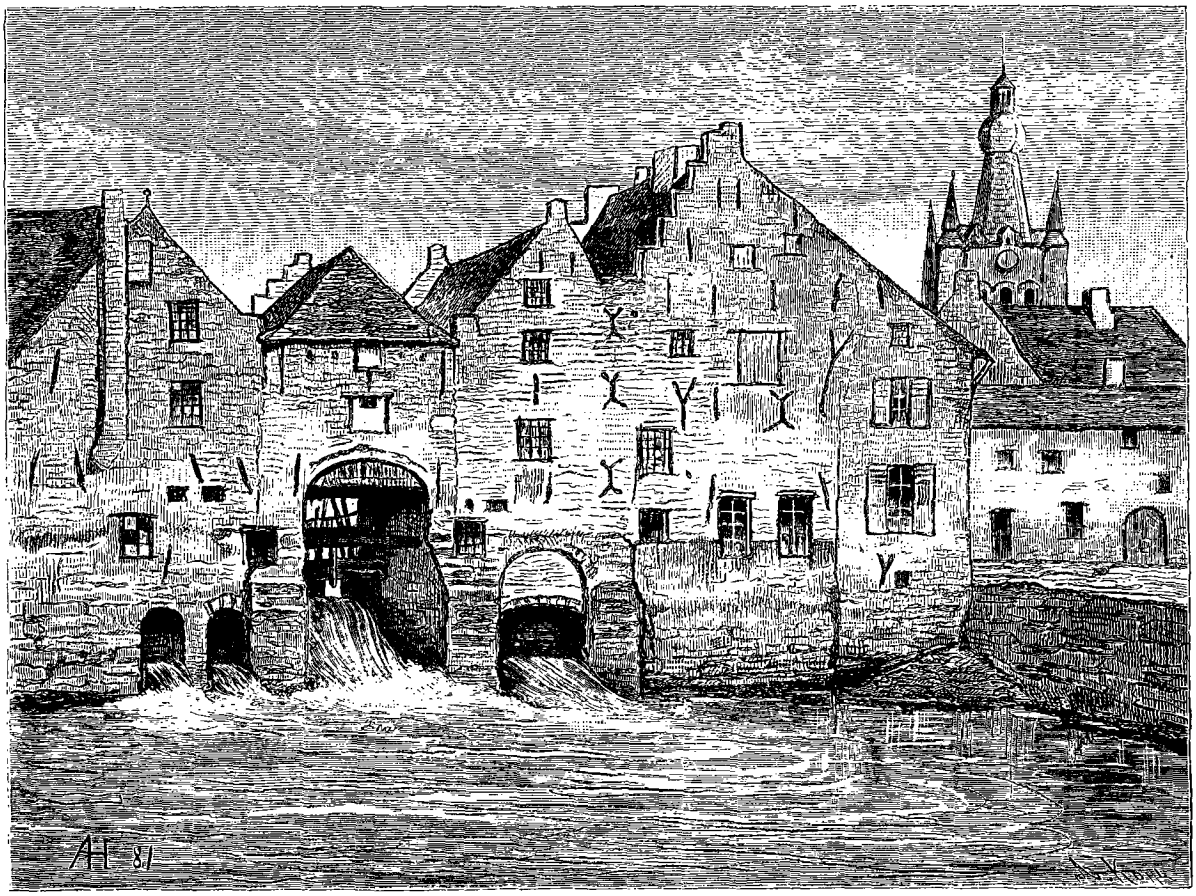
Louvain est plein de coins charmants; j'en connais peu qui aient le charme du Béguinage, un quartier reculé, percé de rues étroites au bord desquelles s'alignent de petites maisons basses en briques, précédées de jardins et décorées de statuettes de saintes et de saints. Quelquefois, par les portes entr'ouvertes on aperçoit des silhouettes féminines dans l'attitude du travail, les unes sarclant les plates-bandes ou râtissant les allées, les autres vaquant aux besognes ménagères; et çà et là d'autres silhouettes s'immobilisent dans la posture sévère de la méditation. C'est un lieu de refuge où les femmes d'âge mûr se retirent, quand, fatiguées du train du monde ou frappées par un grand désastre, elles ont soif de retraite et de calme. Elles y vivent en communauté, sans connaître toutefois la discipline monastique, formant entre elles de petits groupes qui logent sous le même toit et qui se composent de trois, six, huit personnes, selon l'ampleur de l'habitation. Une liberté relative leur permet de sortir dans le jour, aux heures qu'elles veulent; mais, le soir, les rues se closent, et, la dernière des petites ombres rentrée, une tranquillité morne s'abat sur la cité. Il n'y a du reste qu'un peu plus de silence ajouté au silence : même le jour, l'agitation humaine y vient mourir dans l'étouffement d'une atmosphère où traînent des balbutiements de lèvres murmurant des prières; et des formes noires, ces ombres de tantôt, pâles figures cachées sous de longs manteaux, filent entre les clôtures à pas muets, rendus perceptibles seulement par le cliquetis des chapelets. Entrez cependant dans un de ces intérieurs, vous y verrez de bonnes femmes, autrefois des mères

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et des épouses, qui, quelquefois, ont gardé la gaieté et le mouvement de la vie; d'autres, il est vrai, en qui le ressort intérieur a peu à peu subi les usures de la douleur, semblent participer de la rigidité des statues de pierre devant lesquelles elles vont prier. Mais questionnez celles qui sont demeurées vivantes : elles vous diront le mécanisme de leur institution, l'absence des vœux, la tutelle de la mère ou supérieure des Béguines, et vous feront voir leurs ménages de célibataires, reluisant d'ordre et de propreté; vous n'aurez pas de peine à transpercer leur existence limpide, dont une bonne partie est consacrée à des pratiques religieuses et l'autre partie à d'interminables caquets, qui, même dans cette solitude, perpétuent le monde et ses troubles.

Contraste curieux que ce Béguinage placide, où les esprits aussi bien que les sens sont endormis, si on lui oppose les activités intellectuelles des écoles de théologie voisines. Tout le bruit des querelles scolastiques aboutit dans la ville universitaire à cet assoupissement de quelques bonnes âmes naïves ignorantes des luttes modernes.

D'ailleurs, sortez de la ville : vous ne tarderez pas à rencontrer une somptueuse abbaye bien faite pour



Les Grands-Moulins, à Aerschot (voy. p. 380). — Dessin de A. Hubert, d'après nature.

parachever le tableau de ce grand boulevard du catholicisme. Fondée en 1179 par Godefroid le Barbu, l'abbaye de Parc, consacrée à la règle de Saint-Norbert, n'arriva toutefois que par étapes à sa magnificence actuelle. Du monastère primitif il n'est resté que la chapelle, devenue le chœur de l'église; toutes les autres constructions s'espacent entre 1664 et 1752. L'ensemble donne l'idée d'une splendeur à son apogée, et l'on est frappé autant par le grandiose des installations que par la pensée des accumulations de richesses résultant d'une aussi considérable possession. Il faut franchir cinq enceintes successives avant d'arriver à la cour où le bâtiment principal dresse son perron d'honneur, et chacune de ces enceintes s'ouvre par un porche surmonté de deux lions de pierre soutenant des écussons d'armoiries. Là sont les brasseries, les moulins, les fermes, les étables, les écuries, les granges et les blanchisseries; dans la troisième enceinte s'allonge le vivier, proche des murs du cimetière; et le monastère proprement dit, superbe et largement déployé, avec son église décorée de marbres et de sculptures en bois, est en rapport avec la beauté des entrées. Une ceinture de bois l'entourait autrefois, mais des cultures ont remplacé les fourrés sauvages; de l'ancienne forêt charbonnière subsistent seuls aujourd'hui le parc touffu de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Heverlé et les profonds ombrages qui l'avoisinent.

XIII

Aerschot. — Tirlemont. — Diest. — Léau.

De Louvain à Aerschot la voie ferrée traverse une contrée dont les aspects ont progressivement changé; aux riantes perspectives du pays brabançon succèdent des étendues mélancoliques; le sol est partout raviné de fondrières; des buttes chauves mamelonnent çà et là; pour toute végétation, des saules ébouriffés au bord des mares et des bois de sapins dont le noir feuillage troue durement la monotonie de la plaine. La Campine se fait déjà sentir à cette décrépitude; la charrue a beau s'enfoncer dans la terre, elle ne produit qu'une récolte avare, et ce maigre rapport va s'éclaircissant encore, à mesure qu'on s'écarte du potager verdoyant qu'on a laissé derrière soi. Nous sommes dans le Hageland.

Des souvenirs se réveillent à ce nom : on pense aux farouches paysans révoltés qui choisirent cet endroit désolé pour refuge, dans leur lutte contre les soldats de la République française. Avant eux, les drapiers, proscrits par Wenceslas, avaient également habité ces tourbières et de là ravageaient tout le pays voisin.

Arrêtez-vous à Aerschot le temps d'examiner l'église, d'un beau style ogival primaire à sa partie antérieure, et le remarquable jubé archifouillé qu'elle renferme, la fameuse tour d'Aurélien, qui défendait

Brasserie à Diest. — Dessin de Hubert Clerget, d'après une photographie.

autrefois les remparts de la ville, puis encore les restes d'une halle témoignant d'une prospérité ancienne, enfin le pittoresque endroit dit les Grands-Moulins (voy. p. 379) : vous aurez tout vu. C'est l'irrémédiable décadence d'une petite cité que les luttes religieuses du seizième siècle ont dépossédée de ses énergies. Telle autre n'existe plus qu'à l'état d'humble village, Sichem, par exemple, la plus vieille ville du Brabant, selon le dire populaire, et qui n'a plus, pour échapper à l'oubli définitif, que sa vieille tour isolée, vestige de ses anciens remparts, jadis haute de trois étages, avec des salles à chaque étage, desquelles une seule encore visible laisse voir une voûte en ogive ornée, à la retombée des crêtes, de consoles sculptées de figures d'anges.

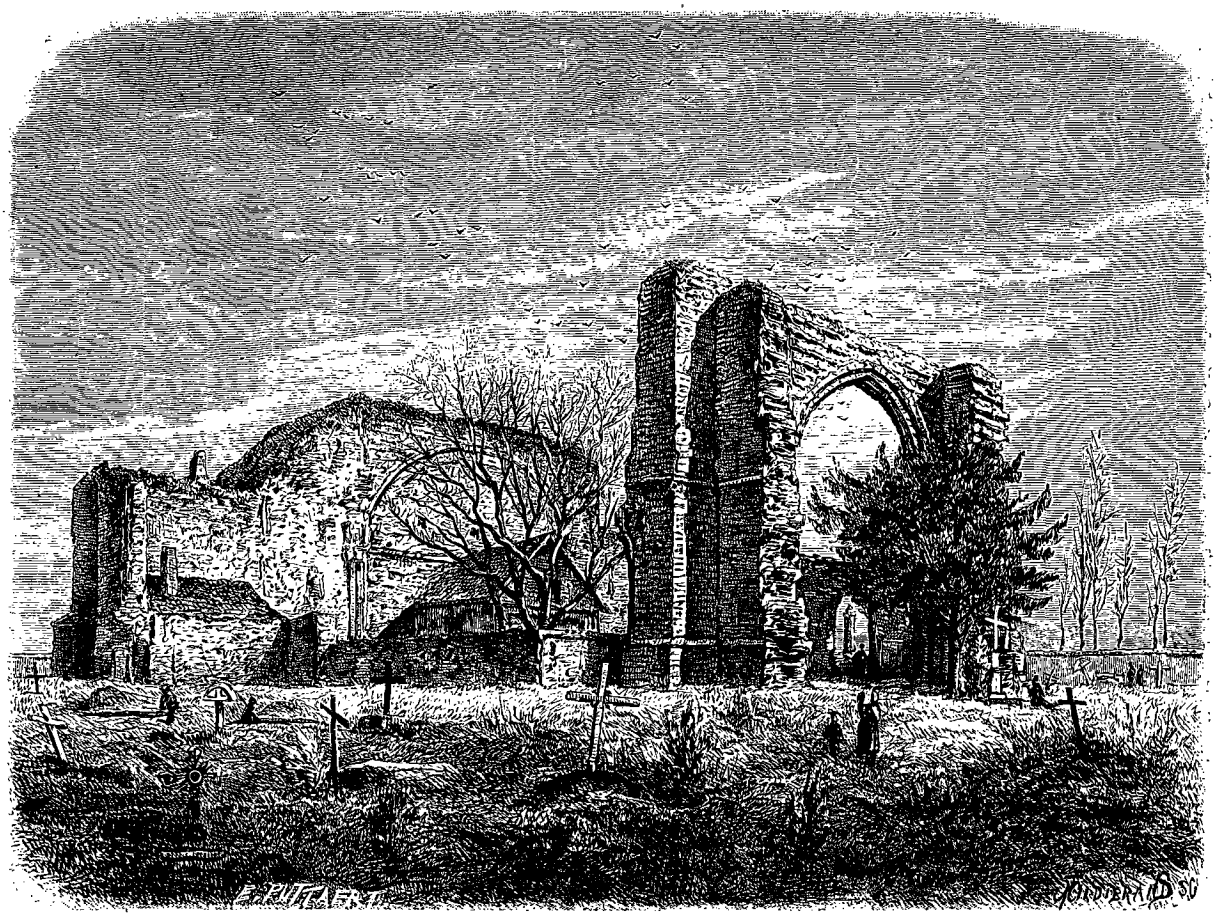
Diest s'offre ensuite à vous. Une entrée mesquine et pauvre, par delà les fortifications; une rue étroite et qui finit par s'étrangler en boyau, avant d'aboutir sur la place; une rivière longeant de hautes cages maçonnées où fonctionnent les brasseries; quelques places spacieuses; deux belles églises, Saint-Sulpice et Notre-Dame; au pied de Saint-Sulpice, la grand'-garde. Si c'est un dimanche, ne soyez pas étonné de voir les ménages installés sur le pas des portes, les étalages avancés jusqu'au milieu du pavé, une grosse fermentation de bière traînant sur la face des passants. Des bandes de militaires battent les trottoirs minuscules, mêlées aux bourgeois qui vont prendre l'air des remparts. Quelquefois une querelle éclate : c'est un ivrogne qui se rebelle contre des camarades.

Il se brasse à Diest une bière mousseuse et pétillante d'un effet certain quand on l'absorbe outre me-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sure; elle porte le nom du pays à l'état de bière jeune; vieille, elle s'appelle *gulden bier*, bière d'or; on la sent dans l'air, comme une perpétuelle vapeur chaude d'ivresse qui, au moment des brassins surtout, grise le cerveau.

L'antiquité de la cité diestoise ne s'apprécie plus que par des vestiges peu nombreux : on sait bien que c'est là qu'il faut chercher le Dispargum de saint Grégoire de Tours; mais rien ne subsiste plus du berceau des rois francs, à part une coutume perpétuée jusqu'à nos jours, le mot *salique* approprié à des parcelles de terre. Même les souvenirs plus rapprochés de nous se sont petit à petit effacés sous l'action du temps et des hommes. La vieille industrie de la laine, florissante au quatorzième siècle, n'a laissé debout qu'une halle délabrée, où se détaille aujourd'hui la boucherie, et qui n'atteste plus que lointainement la prospérité de la ruche autrefois bourdonnante, à présent délaissée par ses abeilles. Toute cette gloire du passé semble dormir à l'ombre d'une abside en ruine, merveilleusement enchevêtrée de lierres touffus comme des lianes, dans l'étonnant cimetière qui, aux limites de la ville, s'ouvre par une massive arcade ogivale, d'un aspect tragique et monumental. Une vieille femme



Cimetière de Diest. — Dessin de E. Puttaert, d'après nature.

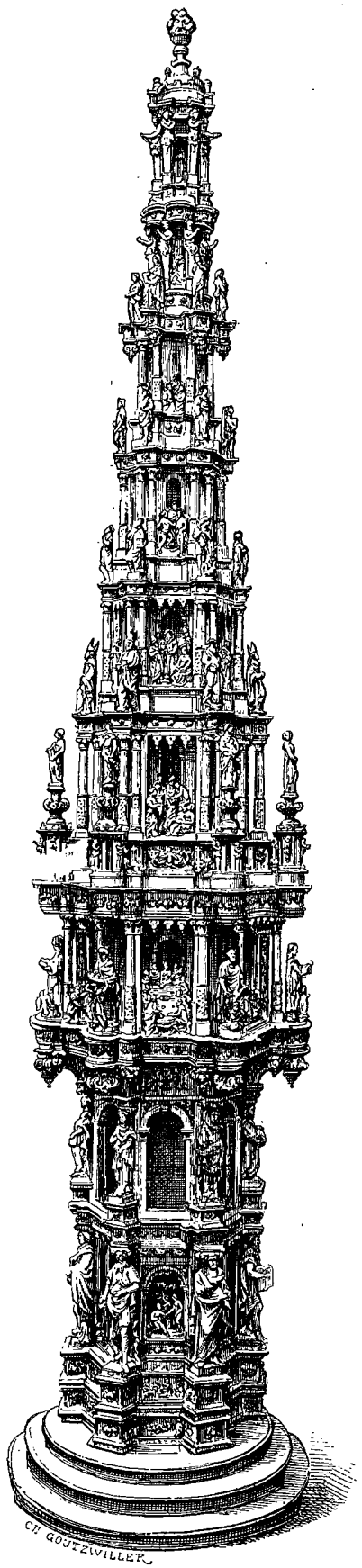
que nous vîmes là, agenouillée devant un calvaire et les bras en croix, ressemblait, dans le silence de cet endroit funèbre, aux figures de marbre qui, sur les sarcophages, incarnent le regret des choses révolues.

Tirlemont, que nous visitâmes à notre retour de Diest, nous laissa des impressions différentes. Nous retombions ici dans la bombance flamande. Positivement, une hôtellerie voisine de la gare nous offrit, ce jour-là, la réalisation de la célèbre image de Breughel : les Gras, sous la figure enluminée et réjouie d'une douzaine de beaux mangeurs, hommes et femmes, demeurèrent attablés quatre heures d'horloge. Encore quittâmes-nous la salle de festin bien avant que les serviettes fussent repliées. On nous affirma, au surplus, que ces repas n'avaient rien d'extraordinaire et que, bien au contraire, durant la semaine, alors que les clients abondent, la mangeaille s'éternisait jusqu'au soir. Ce fut merveille de les voir manœuvrer : les gigots saignants, les poulardes, les bécassines, les cuissots de chevreuil, les râbles de lièvres s'engouffraient dans ces larges mâchoires, d'un mouvement continu qui ne semblait pas les épuiser. Et nous en emportâmes, dans notre promenade à travers la ville, une idée de grosse vie passée à boire et à manger que confirma un coup d'œil jeté en passant dans des intérieurs où le même spectacle d'une table bien gar-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nie nous était offert. Il est vrai que c'était jour dominical, et que, à part le cabaret, Tirlemont ne présente guère d'occasion de plaisir. Il y a bien un théâtre, mais dont les portes s'ouvrent à intervalles irréguliers, lors du passage d'une troupe de comédiens. On comprend donc le bonheur de s'enfermer chez soi, dans l'intimité d'une chambre emplie des fumets de la cuisine.

Ville proprette et endormie, d'ailleurs comme la plupart des villes flamandes, avec des rues accidentées, une place assise sur une bosse, des rangées de vieilles maisons à pignons en gradins, et, quand on s'écarte un peu du centre, des échappées de verdure, un empiètement de la campagne sur le noyau urbain. Une énorme église domine les toits étagés sur les pentes de la butte : c'est Saint-Germain, tour et piliers des nefs romans, les fenêtres et le chœur en gothique primaire. Ailleurs, devant l'Hôtel de ville, l'église de Notre-Dame du Lac, inachevée, dresse une belle tour reposant sur quatre piliers qui primitivement formaient le centre de l'édifice. Et toujours une profusion d'ornements ruisselant le long des murs et dans le fond des chapelles; on n'en finirait pas s'il fallait détailler les richesses de toutes ces églises. La piété publique y a prodigué partout la dorure, le tableau peint, la décoration en couleur, les sculptures pittoresques, et naturellement beaucoup de mauvais goût se mêle aux délicatesses de l'art pur. A Saint-Germain, par exemple, un Christ repose dans une espèce de loge grillée, sous des draps festonnés de dentelle et recouverts d'un velours rouge broché d'argent; non loin, un vaste panneau en bois sculpté représente un paysage d'arbres et de constructions, d'où se projettent trois croix, avec deux gros anges figurés en ronde bosse, l'un faisant un geste de désespoir, l'autre, placide, le bras passé dans une échelle. Juste en face, un autre Christ pend au mur, vêtu d'une longue robe rose fanée, brodée d'argent; et le tout



Tabernacle de Léau (voy. p. 384).
Dessin de Goutzwiller, d'après une photographie.

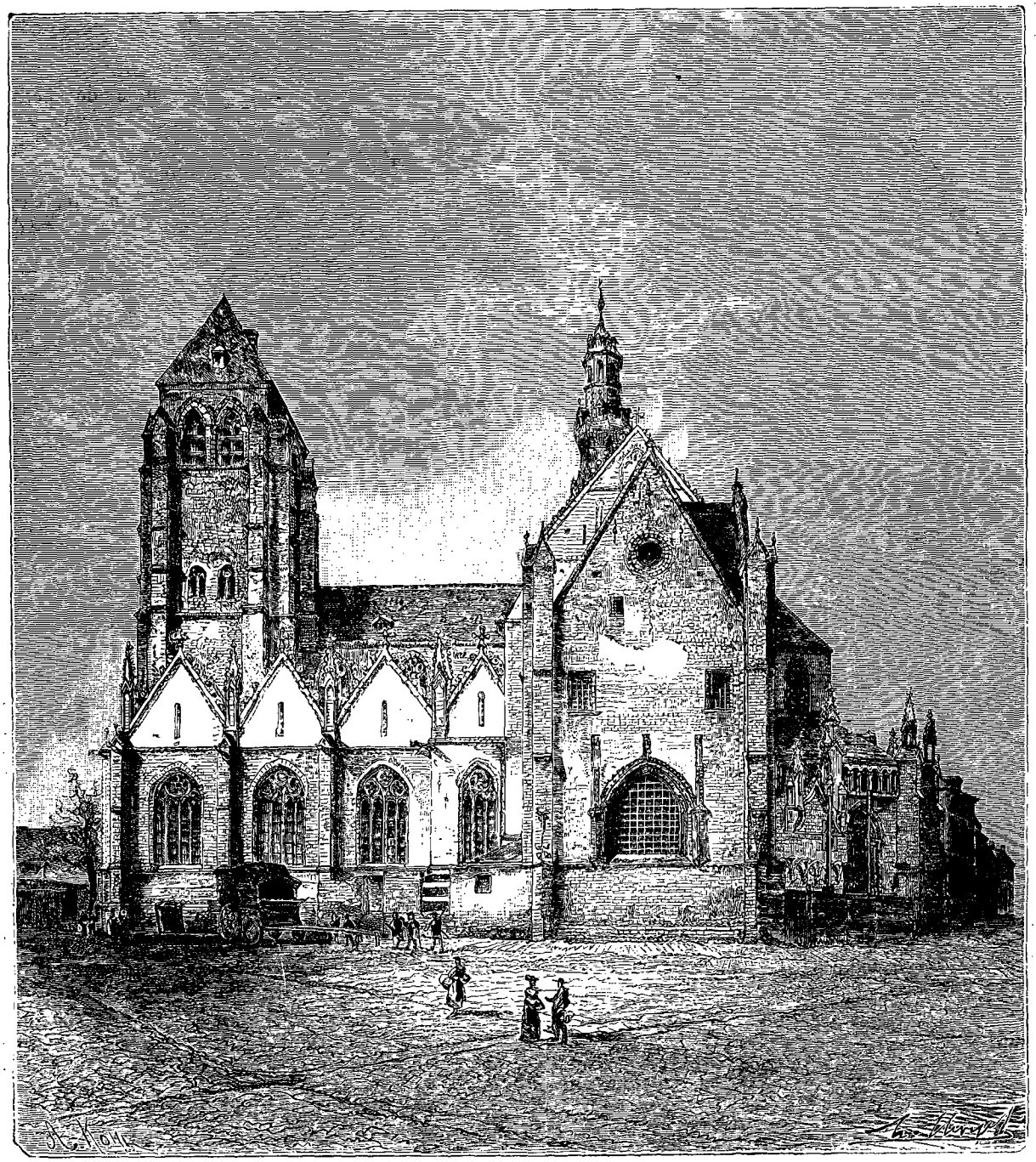
s'aperçoit près d'un autel hérissé de flammes pourpre et or, au-dessus desquelles un Christ rosé prend son vol. A l'heure des offices, une procession de femmes pâles et blondes, aux yeux rêveurs, traîne le long de ces pieuses images, et des soupirs de ferveur se mêlent au murmure des prières. Les adorations, dans le pays flamand, vont de préférence aux expressives effigies matérielles; la religion ici s'enveloppe de réalités tangibles qui semblent provoquer la masse à les palper.

Toute cette fertilité d'imagination n'aboutit pas, il est vrai, à ressusciter la poésie mystique des églises qui, comme celle de Saint-Léonard, à Léau, ont gardé leur ornementation primitive. L'impression est forte de rencontrer, dans ce petit village perdu au milieu des campagnes, un musée littéralement peuplé de reliques archéologiques. L'église de Léau n'est pas autre chose. De loin s'annonce la tour, avec ses fenêtres lancéolées à lancettes accouplées, surmontées d'un trèfle; on passe dans des rues étroites, bordées de maisons rustiques, et tout à coup la voie s'élargit : on a devant les yeux une superbe église du treizième siècle, dont quelques parties, notamment la galerie ouverte en arceaux trilobés autour du chœur, se rattachent à la période de transition.

Dès le seuil, une émotion vous prend : dans la première chapelle de gauche, un retable à volets laisse voir les merveilleuses complications d'une suite de scènes empruntées à la vie du Christ; et la première chapelle de droite vous en montre une autre plus admirable encore, vrai fouillis de personnages et de rinceaux. Du haut en bas une dentelle de bois se prolonge, entrelacée de feuillages et de figures, avec des dais, des lancettes, une ramification prodigieuse de motifs sculptés : à la partie supérieure, la Vierge tenant l'enfant sur ses genoux; sur les panneaux, la Visitation et Marthe embrassant Marie; le long des montants qui séparent les compartiments, des silhouettes et des groupes d'anges, et partout

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des dames en atours, des chevaliers armés de rapières, des prêtres aux longues dalmatiques, tout un coin du Nouveau Testament rendu à travers les costumes et les attitudes de l'époque. A peine avez-vous détourné les regards, vous apercevez, au-dessus d'un obit daté 1604, un haut relief coloré et doré d'une perfection non moins miraculeuse. Mais vous n'êtes pas au bout de vos surprises : la deuxième chapelle à droite vous arrête devant un saint Hubert mitré et la crosse en main, ayant à ses pieds le cerf mira-



Église Saint-Léonard, à Léau. — Dessin de Hubert Clerget, d'après une photographie.

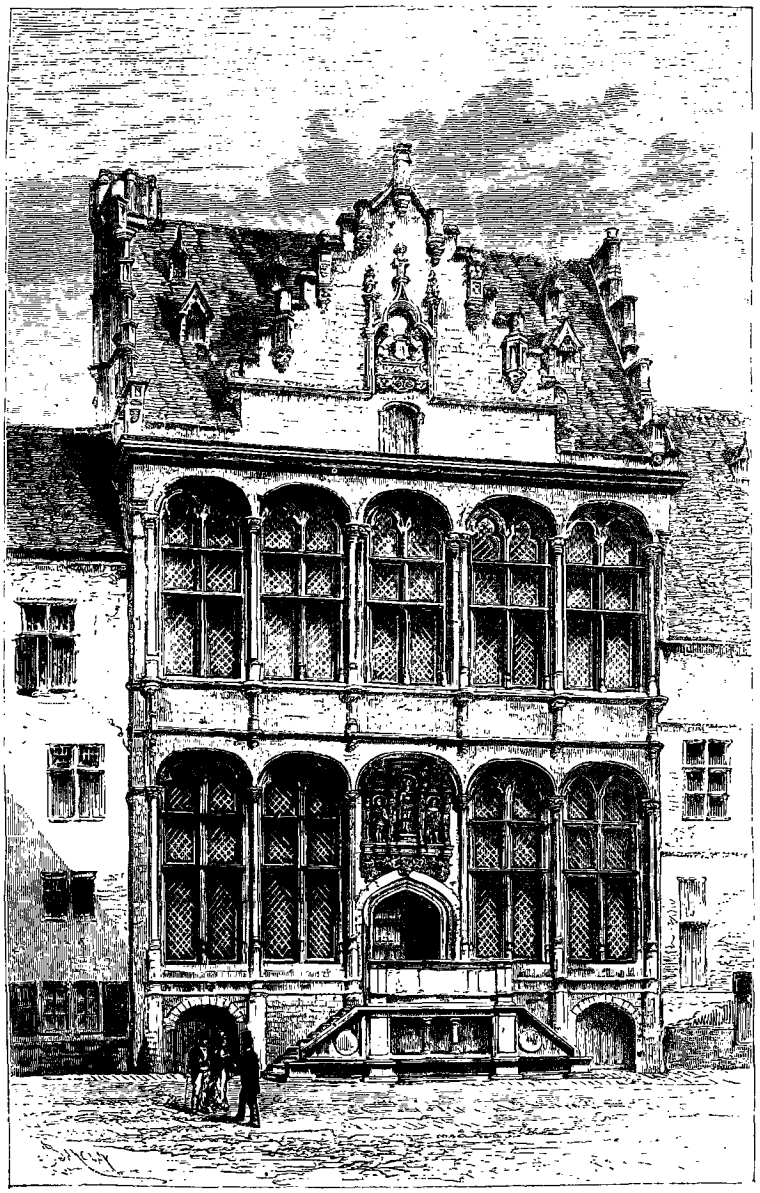
culeux, dans une niche qui surmonte une peinture représentant le saint en costume de chasse mi-parti rouge et jaune, joignant les mains et tourné vers la bête sur les cornes de laquelle pose un Christ dans un nimbe.

Un peu plus loin, par-dessus un triptyque dont le panneau central représente le Christ et les saintes Femmes, un saint Georges terrassant le démon se voit sous un dais en chêne sculpté. Toujours sur le même rang, le saint patron de l'église, crosse d'argent à la main, de gros cabochons à la poitrine et aux genoux, occupe le milieu d'une niche surmontée d'une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

balustrade dentelée de petits édicules, comme d'un jubé en miniature; de chaque côté de la niche se développent des compartiments emplis de personnages dorés et surmontés, comme la niche, d'une profusion de motifs décoratifs.

La même abondance de richesses se remarque dans les bas côtés de gauche. Vous passez successivement devant un retable où trois figures peintes et dorées occupent des niches à fond d'architecture, festonnées sur tout leur pourtour, devant un autre retable couronné d'un étonnant petit baldaquin dentelé sous lequel s'aperçoit la Vierge, puis encore devant des triptyques dont le moins curieux n'est pas celui qui représente le démon sous la forme d'une espèce d'hydre se débattant au milieu des eaux bouillonnantes d'un fleuve. Il faudrait citer aussi les magnifiques dinanderies dont l'église est pleine, le grand candélabre à sept branches, la centrale torsée et finissant en croix, chacune des autres branches terminée par une balustrade découpée et tréflée, d'une hauteur totale de douze pieds, le lutrin supporté par des lions et des chiens alternés, la balustrade à figures qui entoure le tabernacle, une infinité d'autres raretés dont le détail encombrerait ces pages. Elles pâlissent d'ailleurs devant la magnificence du monument dont je viens d'écrire le nom.



Hôtel de ville de Léau. — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

A l'angle du chœur et du transept se dresse, haut de seize mètres, ce merveilleux tabernacle, formé de neuf étages décorés chacun de groupes et de bas-reliefs. Rien ne peut dire la délicatesse de ce chef-d'œuvre de Corneille de Vriendt : il semble jaillir du sol, comme une flèche, sans paraître alourdi du peuple de petits personnages qui s'enroule à l'entour, et, si haut qu'il monte, c'est la même finesse de profil, les mêmes élégances de lignes, la même profusion d'ornements.

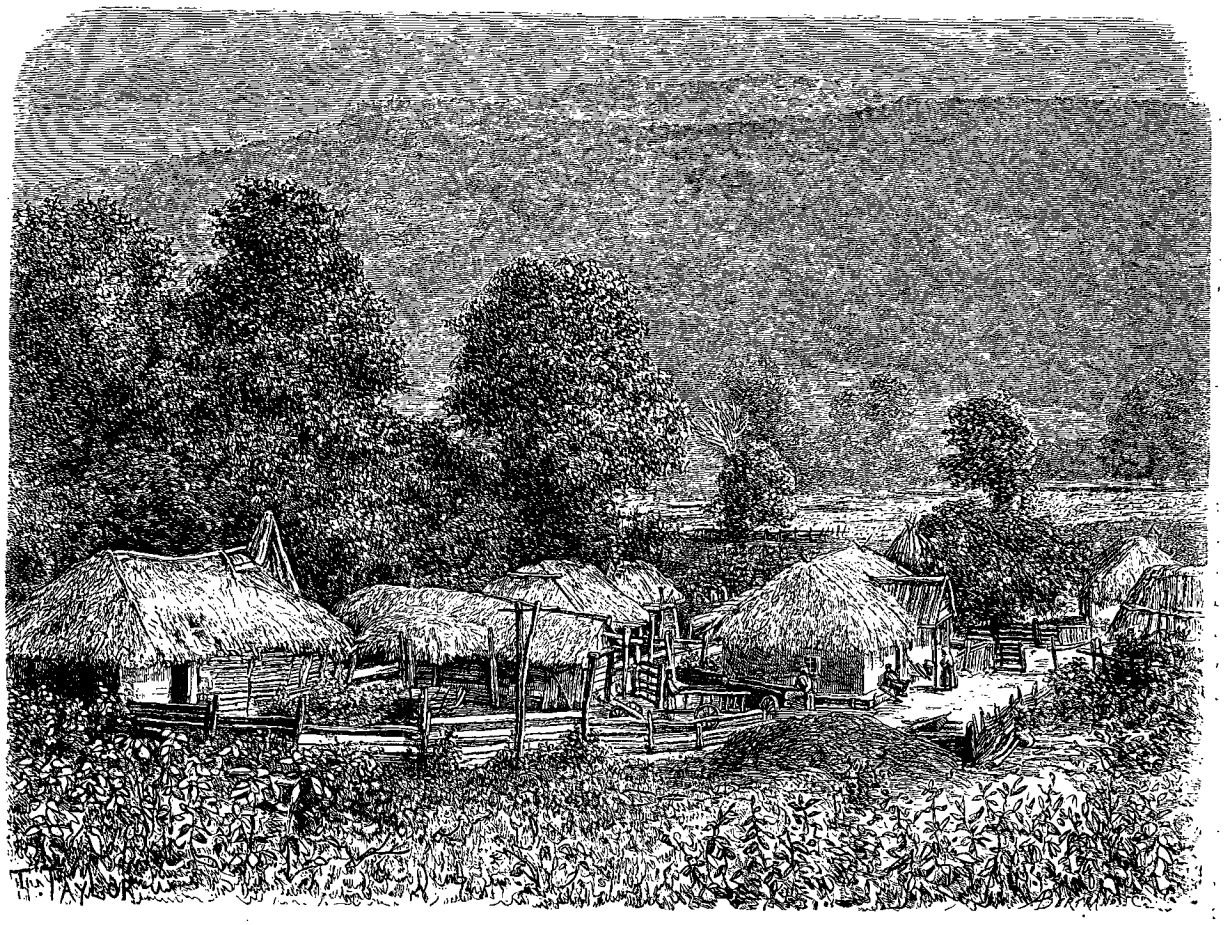
Quand, les yeux éblouis, on quitte enfin l'église et qu'on dirige ses pas vers la place, on a devant soi l'Hôtel de ville, un bijou d'architecture renaissance, d'une coupe charmante et svelte, avec ses deux rangs de fenêtres allongées, son perron bordé de rampes en pierre et garni de lions, ses trois niches taillées dans la façade et occupées par des figures, son grand toit enfin découpé en escaliers et flanqué de tourillons.

Nous rencontrerons souvent dans la suite de cette relation des édifices plus somptueux; nous en verrons peu qui aient au même degré la justesse de la proportion et l'harmonie de l'ensemble.

Camille LEMONNIER.

(La suite à une autre livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Village mingrélien. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

UN TOUR EN MINGRÉLIE,

PAR MADAME CARLA SERENA[1].

1876-1878. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

Mon arrivée en Mingrélie. — Novo-Senaki et son origine. — Deux sanctuaires rivaux. — Comment saint André passa par le Caucase et ce qu'il en advint. — A propos de ruines. — Nouvelles étapes en avant. — Les rivières Abacha et Tekhour; un pont mingrélien. — Nakalakevi et sa source thermale. — La tour de Dadian et la chapelle des Quarante-Saints.

En quittant Koutaïs, je laissai les Iméréthiens tout à leur dévotion. Par une dernière prévenance courtoise, le gouverneur me fit escorter jusqu'à Novo-Senaki, station située sur la ligne de Tiflis à Poti. Il avait préalablement annoncé mon arrivée au chef du district, qui vint à ma rencontre, suivi d'un cortège de porteurs de lanternes, et de plus m'amenant un bon cheval, car, bien que la maison de cet officier russe, où j'allais loger, fût en face de la gare, la neige et la boue étaient d'une telle épaisseur que l'aide d'une monture me fut fort utile. Lui et sa femme, une très jolie Mingrélienne, me firent l'accueil le plus amical et se constituèrent mes cicerones.

Nulle contrée n'offre plus de variété que le Caucase, tant par la nature de son sol que par les types de ses habitants, leurs idiomes et leurs caractères. Il suffit de franchir une rivière, une montagne sise entre deux districts, pour se trouver en présence d'une population nouvelle et entendre un langage nouveau. Ce n'est pas

1. Suite. — Voy. t. XL, p. 289.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qu'entre l'Iméréthie et la Mingrélie il existe, à vrai dire, des dissemblances aussi tranchées que celles qui distinguent certaines provinces caucasiennes également limitrophes l'une de l'autre ; mais la différence est cependant sensible, et le Mingrélien l'emporte en beauté classique sur le peuple qui l'avoisine.

Novo-Senaki, siège administratif du district, remplace au bord de la voie ferrée la petite ville de Staro-Senaki (*vieux Senaki*), qui s'élevait précédemment à sept verstes de là. Exposée à de fréquentes inondations, cause permanente de ruine pour ses habitants, cette dernière ville a dû être abandonnée. On attribue ces fléaux, dont le dernier, en mai 1869, fut terrible, à l'imprudence des déboisements excessifs.

Fondée en 1876, Novo-Senaki n'est qu'une ville en miniature. Pour le moment, elle ne compte pas plus de trois cents âmes. Environnée de vastes marais, elle a fort à souffrir, de même que Staro-Senaki, en été surtout, des miasmes qu'exhale le sol autour d'elle. Sa position est d'ailleurs pittoresque et riante. Le bazar est le centre de la vie locale, le rendez-vous des flâneurs et des désœuvrés, en même temps que le champ d'études où l'étranger peut venir observer à l'aise les mœurs des habitants du Caucase.

Ce coin de l'Asie est riche en légendes.

Il existe en Géorgie un assez grand nombre de temples très anciens, enfouis dans de sombres gorges, ou juchés au sommet des monts. C'est ainsi que, d'après une tradition, deux chapelles furent bâties au cinquième siècle près de Senaki, l'une au haut de la montagne, l'autre au bord de la rivière Torato, qui donnait autrefois son nom au territoire voisin de la bourgade, lequel est appelé actuellement Teclati.

Une fatalité semblait s'attacher à ces deux chapelles, tour à tour détruites et réédifiées : dès que celle du bord de l'eau était restaurée, le sanctuaire d'en haut était dévoré par un incendie. La voix du peuple finit par déclarer que la sainte Vierge voulait que les fidèles n'allassent prier qu'au temple qui lui était dédié. Lorsque Novo-Senaki se forma, les restes de l'ancienne chapelle d'en bas se trouvèrent constituer le centre de la ville nouvelle. A l'instigation d'un habitant de l'endroit, on entreprit de relever l'église de ses ruines.

Cette œuvre de restauration fut un grand événement pour le petit pays ; chacun voulut donner son obole, ou coopérer matériellement au travail. Sans être positivement dévote, la population de ces contrées a du respect pour la religion, et le culte lui plaît. La bâtisse achevée, le prêtre qui desservait le sanctuaire d'en haut offrit d'officier gratuitement dans la chapelle neuve ; de plus, un jeune Mingrélien, du nom de Gabounia, qui n'avait de sa vie tenu crayon ni pinceau, y fit les peintures de l'iconostase. Tout ce zèle, hélas ! ne semblait qu'un défi à la sainte Vierge, la nouvelle église étant dédiée à saint Georges. Or, le temple d'en bas une fois achevé, celui d'en haut brûla aussitôt. Cette coïncidence a fait, on le pense bien, refleurir de plus belle la vieille tradition.

Au nom de Gabounia, l'artiste improvisé dont je viens de parler, se rattache une autre légende qui trouve grande créance dans le pays. Quand saint André vint au Caucase pour y prêcher le christianisme, il s'arrêta en Mingrélie, au village de Bandza, et passa une nuit dans la maison d'un Gabounia. Le lendemain, à son réveil, l'apôtre s'aperçut qu'on lui avait volé une partie de ses vêtements. Peu satisfait de ce larcin, saint André, en quittant le village, déclara que dorénavant il n'aurait plus pour habitants que des voleurs. Et, de fait, la *klephtomanie*, de tout temps fort en vogue chez les Mingréliens, a surtout prospéré, de père en fils, dans la famille des Gabounia, réputés les plus fameux ravisseurs de chevaux de la contrée. C'était là, du reste, un genre de vol estimé à l'égal d'un exploit, et un Mingrélien ne pouvait se présenter décemment à sa fiancée sans avoir au moins à son actif le rapt d'un cheval.

La Mingrélie s'appelait autrefois, et le peuple continue de l'appeler, *Odichy*, par corruption du mot *Otichy*, qui signifie, dans la langue locale, *domaine d'Otia*. *Otia*, nom de baptême très commun dans le pays, dérive, dit-on, d'*Eotia* (Eétès), nom du fameux roi de Colchide père de la magicienne Médée [1]. D'après les indications des auteurs anciens, notamment de Strabon, on prétend pouvoir déterminer l'emplacement de la ville d'*Ea*, capitale de ce prince.

A quinze verstes de Senaki, par une chaussée ouverte depuis une couple d'années, coule la rivière *Tekhour* [2] ; là, sur une haute intumescence rocheuse qui domine le cours d'eau, s'aperçoivent des vestiges d'antiques édifices. Ce seraient ceux de l'ancienne cité. On y a exhumé des monnaies d'or et d'argent présentant d'un côté la tête d'un bélier, et, de l'autre, celle d'un homme où l'on a cru voir l'effigie de Jason. Sans discuter ce problème de numismatique, je dirai que, selon toute vraisemblance, les reliefs d'architecture découverts à cette place proviennent de la ville laze d'Archéopolis, qui fut bâtie sur les ruines d'Ea.

L'endroit se nomme aujourd'hui Nakalakevi, mot géorgien qui veut dire *ex-ville*. Les restes de l'acropole de l'antique cité sont situés sur une colline de mille pieds environ d'altitude ; ils consistent en deux murs d'enceinte formant une chaussée de près de deux verstes de développement ; de chaque côté, dans les murailles, se voient nettement des enfoncements carrés et profonds, tels que ceux où s'encastrent encore de nos jours les échoppes des bazars ; l'endroit était très probablement une artère marchande. Quant aux autres ruines assez nombreuses qu'offre l'intérieur de la ville

1. Dans la Géographie de Wakhoucht, il est dit que la Mingrélie s'appelle *Mégrel* et *Odich*, la première désignation venant du roi de Géorgie *Egros*, fondateur de la ville d'*Egri* ; la seconde de ce que, quand les peuples de cette contrée se soumirent aux Grecs, ils dirent : « Jusqu'à ce jour le pays était à nous, » phrase où se trouve, en géorgien, le mot *Odich*.

2. Ainsi nommée de la violence précipitueuse de ses eaux, qui brisent et emportent tout sur leur passage : *tekha*, dans la langue du pays, signifie « briser ».

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mingréliens. — Dessin de A. Sirouy, d'après des photographies de M. Ermakoff.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

actuelle, ce sont, semble-t-il, des restes de maisons et d'églises. Au point central de la colline se dresse une porte spacieuse, la seule qui donne entrée dans la ville. Les pierres de taille dont elle est construite sont tellement massives, qu'on se demande comment, sans l'aide de machines, on a pu transporter ces blocs gigantesques. La cité était fortifiée d'un côté; de l'autre elle avait pour rempart les rochers; de place en place, à des intervalles inégaux, on aperçoit encore, scellés dans le roc, des anneaux de fer analogues à ceux où s'amarrent à quai les navires. En faut-il conclure qu'il y eut un temps où la mer Noire s'avançait jusque-là, ou que jadis le Tekhour avait assez de profondeur pour permettre aux bateaux de le remonter jusqu'à Archéopolis ou Ea? Un tunnel creusé dans le rocher qui surplombe le fleuve servait autrefois de passage secret et aussi de canal pour amener les eaux d'alimentation, lorsque la ville était assiégée.

La montagne très boisée et très giboyeuse qui domine ces ruines s'appelle le mont Ounagina.

Un excellent déjeuner, arrosé de champagne, me fut offert au pied de ces ruines vénérables : aux visions philosophiques du passé se mariait ainsi agréablement la jouissance légitime du moment présent.

Tant en Imérétie qu'en Mingrélie on trouve des traces du passage des Grecs et des vestiges de leurs colonies; récemment encore, près de Koutaïs, les ouvriers travaillant à l'établissement du chemin de fer ont mis à jour des pièces de monnaie helléniques très anciennes. Il n'est guère d'habitants de la contrée qui ne soient familiarisés avec les traditions de la Toison d'or, avec l'histoire de Jason, de Médée, d'Eotia.

De nos jours encore, la Colchide, riche en fleuves et en rivières charriant du sable aurifère, possède des trésors pareils à celui de la fameuse légende. S'ils ne sont plus gardés par d'horribles dragons et des taureaux à la gueule enflammée, les gens du pays n'y tiennent pas moins qu'Eétès jadis tenait au sien. C'est ainsi que le village de Djwari, situé au bord du fleuve Ingour, dans le district de Zougdidi, là où résident encore les rejetons de l'ancienne famille régnante, abonde en superbes troupeaux de brebis; les paysans du lieu ont coutume de plonger dans les eaux de leur fleuve la peau toute laineuse de leurs bêtes; après un certain temps, quand ces toisons sont bien séchées, on les secoue pour en faire tomber les parcelles d'or que l'immersion y a attachées. Exposées au soleil, ces peaux brutes ont des reflets d'or resplendissants. N'était-ce pas aussi un usage des temps qu'on nomme fabuleux?

Le fleuve Ingour sert de frontière entre le district de Zougdidi et celui de l'Abkhasie, dont les derniers princes régnants furent les Scherwachidzé. Les routes qui se construisent dans l'intérieur du pays sont un bienfait inestimable pour les habitants. Il y a une couple d'années, pour aller de Novo-Senaki à Nakalakevi, il fallait traverser des marécages impraticables aux voitures, et où les chevaux même avaient peine à passer. Aujourd'hui ce trajet de quinze verstes se fait par une chaussée qui se prolonge encore au delà.

Paysan mingrélien. — Dessin de A. Sirouy, d'après une photographie de M. Ermakoff.

Cette route franchit deux rivières, l'Abacha[1] et le Tekhour. La première, peu profonde, se traverse aisément à gué, en voiture ou à cheval, même dans la saison des grosses eaux; la seconde, au contraire, est infranchissable à certaines époques, et surtout lorsqu'il pleut, phénomène fréquent dans ce climat. Il en résulte que, naguère encore, des centaines de paysans de la plaine et les habitants des montagnes voisines se voyaient arrêtés pendant des semaines sur une rive ou sur l'autre, sans pouvoir passer. Il en était ainsi principalement au mois d'août, c'est-à-dire à l'époque des foires, qui coïncide avec celle des pluies,

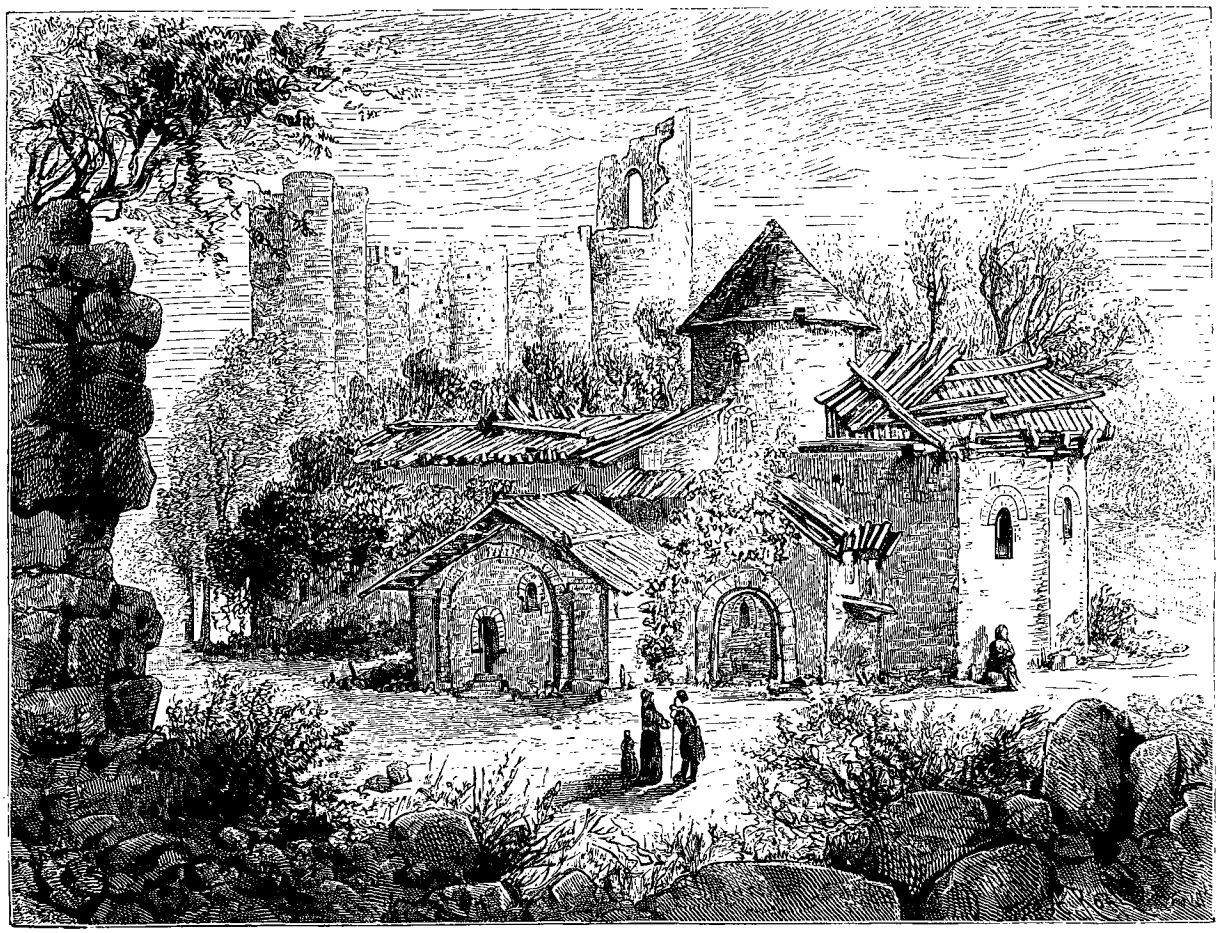
1. L'Abacha, affluent du Rion, s'appelait jadis *Thacwer*, de la montagne où elle prend sa source (*Thaciverie*, mont du pain, à cause de sa forme); sa nouvelle dénomination lui vient de ce que, lors de la guerre du roi de Géorgie Mourvangrou contre les Abaches, quatre-vingt mille hommes de cette peuplade se noyèrent dans ses ondes. Mourvangrou lui-même, en revenant d'Anacoplie, perdit soixante mille chevaux de son armée dans un cours d'eau tributaire de l'Abacha, le *Tzkhénis Tskal*, ou fleuve du Cheval (ancien Hippus).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

alors que les communications sont le plus actives entre les riverains opposés du Tekhour, les uns venant vendre les produits de leur travail, les autres faire leurs provisions pour l'hiver. Heureusement, le chef actuel du district a eu l'idée de faire construire un pont sur le fleuve, entre deux rochers, au pied du mont Ounagina (cent cinquante-quatre pieds de longueur); on l'établissait, lors de mon séjour, sans nulle aide d'ingénieurs ni de machines, comme tout se fait dans ces contrées, où l'homme est l'instrument quasi unique de travail.

Nakalakevi n'est pas seulement bien situé, c'est encore une localité pleine de ressources. Au delà de la montagne se trouve, sur la rive du Tekhour, un rocher d'où jaillit d'une excavation naturelle un courant thermal d'eau sulfureuse, efficace, dit-on, contre un grand nombre de maladies. On la boit et on s'y baigne. L'excavation sert de piscine, et, l'été, les familles des environs viennent passer en ce lieu, où l'air est salubre, la saison des fièvres.

David Dadian, le dernier prince régnant de Mingrélie, eut l'idée d'ériger en une station de bains cette source thermale. A cet effet, il ordonna d'élever une tour où l'on devait amener l'eau, car, lorsque le



Ruines de Nakalakevi. — Dessin de P. Sellier, d'après Dubois de Montpeyreux.

Tekhour grossit, il couvre l'excavation d'où sort l'onde sulfureuse. D'après les lois édictées par le czar Wachtang, le monarque législateur de la Géorgie, toutes les rivières du pays appartenaient au souverain régnant; mais le sol en bordure était un terrain public, que chacun pouvait acheter à sa guise. Qu'arriva-t-il? C'est que les riverains du Tekhour protestèrent contre l'érection de la tour, laquelle ne fut pas achevée, le prince Dadian étant venu à mourir.

La chose ne finit pas là : profitant d'une absence de la régente, les propriétaires de la marge fluviale, d'accord cette fois entre eux, au détriment de l'intérêt public, décidèrent que cette tour, attentatoire à leurs droits privés, devait disparaître. Un beau jour donc, ils y lancèrent un boulet de canon enveloppé d'une *bourka* (manteau de laine du pays), afin d'obstruer le cours de l'eau, qui, effectivement, reprit sa direction primitive, celle qu'elle a encore aujourd'hui.

Vu des rochers le nouveau pont du Tekhour rappelle un souvenir sanglant. Quarante moines, qui s'étaient battus pour la foi chrétienne contre les envahisseurs musulmans, furent pris, décapités et jetés dans le fleuve. Les quarante têtes des martyrs furent inhumées non loin de là, et l'on éleva en mémoire de cet événement une église à laquelle attient une chapelle, dite des *Quarante-Saints*, où l'on voit une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pierre sépulcrale surmontée de reliefs convexes en forme de crânes. Chaque année, le 9 mars, on célèbre l'anniversaire de la mort de ces moines.

A Novo-Senaki, l'Europe et la civilisation ne sont représentées que par quelques familles, petit cercle uni et charmant. Leurs maisons, situées sur la grande route, ouvrent leurs portes hospitalières à tout voyageur qui vient y frapper, et aussitôt, en l'honneur du passant, on organise des parties de plaisir qui rehaussent encore les attraits du site. Nakalakevi surtout tient le sceptre pour les pique-niques.

II

La civilisation moderne en Mingrélie. — Un type de village primitif. — La vieille Souanéthie et ses annales; types et mœurs. — La famille royale des Dadians et l'antique église de Martwily. — Description du sanctuaire. — La légende de l'emmuré volontaire. — Flore et sites mingréliens. — « Kal Ghida! »

Une petite chapelle située près du pont de fer, par lequel le railway franchit le Tekhour, a été érigée en commémoration du *quatre avril*, jour où la vie de Sa Majesté l'empereur Alexandre II fut sauvée par Komissarof. C'est un régiment russe, alors en garnison à Koutaïs, qui a fait les frais de ce petit temple.

Quoique une partie de la Mingrélie soit déjà accessible à la civilisation et que les lois russes y soient en vigueur, il est néanmoins tel district de montagne où le progrès n'a encore nullement pénétré. Prenons par exemple une localité qu'on nomme Napitchkaou. Là, les indigènes n'ont pas cessé de vivre dans les conditions les plus primitives; le linge leur est complètement inconnu; pour costume, ils n'ont qu'une sorte de pardessus, auquel s'ajoutent un pantalon et un bonnet pointu en peau de mouton dont la laine se porte en dedans. De monnaie circulante, on en voit rarement dans ce village, qui appartient au district de Senaki et de Zougdidi; le trafic local se fait par échange; on troque du maïs contre du blé, du *gommi* (sorte de millet fin qui remplace le pain) contre tel ou tel autre produit du terroir. Les habitants ne quittent guère leurs monts et n'ont que peu de rapports avec leurs voisins de la plaine.

Ils s'occupent d'agriculture, de l'élève des moutons, et fabriquent un miel excellent, qu'ils échangent contre les produits de la vallée. Mais un étranger est pour eux un objet d'étonnement. La vue d'une montre les fait fuir; ils croient qu'un esprit est caché dedans. Pour demeures, ils n'ont que d'humbles huttes en clayonnage, sans fenêtres pour la plupart, et n'offrant à l'air et à la lumière que deux ouvertures ménagées en guise de portes, en face l'une de l'autre. Le sol humide forme le parquet. Contre la cloison, quelques planches servent à la fois de lit, de table et de siège. Hommes, femmes, enfants, animaux, tout vit en commun, jour et nuit, été et hiver, dans ces repaires misérables; l'air salubre et pur des montagnes corrige sans doute cette mauvaise hygiène, car, autant que l'avocat, le médecin est inconnu à Napitchkaou.

Un autre coin curieux de la Mingrélie est une région demeurée également à l'état sauvage, et dont une portion, hier encore, formait une sorte de république autonome remontant aux temps les plus reculés : on l'appelle la Souanéthie.

Elle se divisait en trois parties : 1° la Souanéthie des Dadians, appartenant aux princes de Mingrélie; 2° la Souanéthie de Dadiskalian, dont le dernier prince de ce nom, celui qui régnait à l'époque (1867) où la Mingrélie fut annexée à l'empire russe, fut fusillé à Koutaïs pour avoir assassiné le prince Gagarine, gouverneur de cette ville; 3° la Souanéthie libre, qui compte à peu près cinq mille habitants. Cette dernière était régie par un Conseil formé des anciens du pays; s'agissait-il de décider de quelque affaire, toute la population se réunissait en une assemblée plénière, où chacun avait le droit de parler.

Tandis que, dans la Souanéthie russe, le culte orthodoxe s'était implanté, la partie du pays où l'indépendance avait persisté était restée ce qu'elle est encore, c'est-à-dire idolâtre. Les guerres que les habitants s'y font entre eux ont pour cause principale le rapt des filles : s'il n'est payé comme indemnité une certaine somme à la famille lésée, celle-ci se déclare l'ennemie de celle du ravisseur, et il en résulte communément une *vendetta* héréditaire.

C'était, naguère encore, le Conseil des anciens qui rendait la justice. En 1871, des malfaiteurs des autres districts souanèthes s'étant réfugiés sur le territoire de la petite république, l'autorité russe les réclama, et le Conseil dut les livrer. Peu de temps après, eut lieu une expédition militaire, à la suite de laquelle le petit État libre se vit dépouillé de son indépendance.

Une révolte qui éclata dans le pays en 1875 a fait disparaître ses derniers restes d'autonomie.

La position de la Souanéthie entre des montagnes escarpées et de nombreuses rivières que grossissent les neiges en rend l'abord impossible pendant la plus grande partie de l'année. Pour remédier à cet inconvénient, on s'occupe en ce moment de construire une chaussée allant de Zougdidi à Betcho par les hauts défilés que borde l'Ingour.

Malgré tout, ce n'est pas demain que cette peuplade dépouillera son antique sauvagerie[1]. Les Souanèthes, — je parle ici de la province prise en général et non plus de la république libre, — usent d'un patois qui n'a point de langue écrite. Leurs habitations sont autant de petites forteresses, des tours qui s'élèvent à proximité les unes des autres, et d'où l'indigène repousse les attaques de l'ennemi. Lors de la dernière révolte, plusieurs des rebelles, enfermés dans ces tours, lapidaient à l'aise les soldats russes; on ne put les débusquer de là qu'en faisant sauter à l'aide de mines leurs petites citadelles. Leur chef portait le titre de *Gélawan*.

A tous les points de vue, ces Souanèthes diffèrent

1. Strabon parle des Souanèthes comme d'une peuplade renommée pour sa malpropreté, et les appelle « mangeurs de poux », épithète qu'ils n'ont pas encore cessé de mériter.

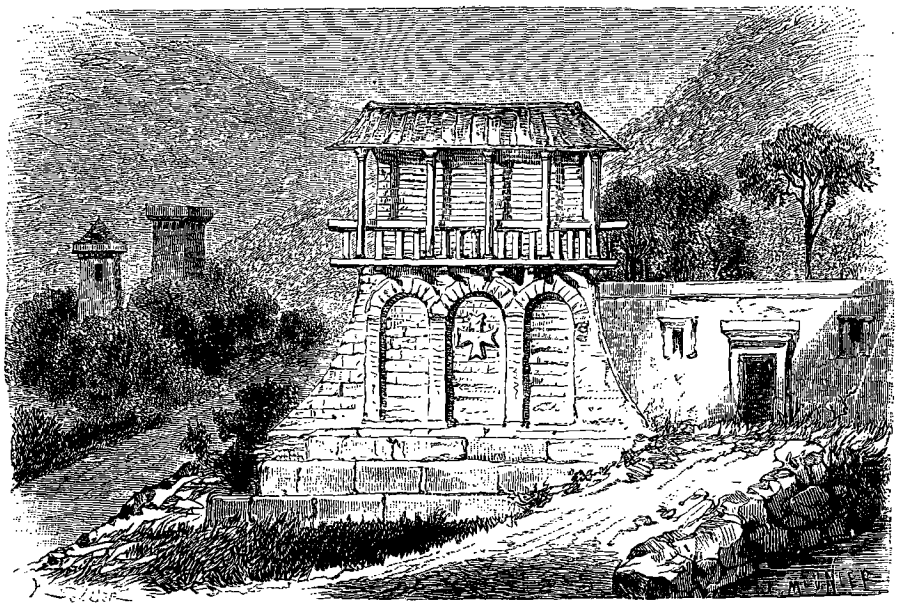
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fort de leurs voisins les Mingréliens, dont ils n'ont ni la beauté de type, ni la distinction innée. Ils tirent, paraît-il, leur nom d'un roi géorgien appelé *Saourmay*, qui vint s'établir dans la contrée pour en contenir la population insurgée contre le gouverneur local (*Djourdzoucech*). Depuis lors le mot est demeuré dans la langue du pays, altéré en celui de *Savané*.

Mais revenons à l'histoire de la Géorgie. Après la dislocation du royaume, chaque province eut son gouverneur à part. Au bout de quelque temps, ces chefs régionaux se déclarèrent indépendants de leurs souverains, et se rendirent maîtres chacun des districts placés sous sa juridiction. Plus puissants que des rois, les héritiers de ces vassaux émancipés continuèrent à régner en vrais monarques, et introduisirent dans leurs domaines le régime de la féodalité. Ceux dont la Mingrélie relevait portaient, je l'ai dit, le titre de *Dadian*, titre qui viendrait de ce que le premier qui régit la province, — de son nom il s'appelait Egrissi, — était revêtu de la dignité d'échanson (en géorgien *Dadian*). Suivant d'autres, le mot *Dadian* dériverait du village de *Dad*, près duquel coule une rivière homonyme, tributaire de l'Ingour. Toujours est-il que, depuis l'an 1300, il y a eu des princes de ce nom en Mingrélie.

Quant au pays même, pendant cette période, son histoire, comme celle de tant d'autres contrées, se résume dans une lutte constante contre de puissants ennemis, qui l'attaquent et font d'elle leur vassale. En 1769, envahi par les Turcs, il appelle la Russie à son aide; cinq ans après (1774), un traité conclu entre le sultan et le czar proclame l'indépendance de la Mingrélie, et l'affranchit du tribut d'esclaves qu'elle payait à la Porte.

En 1804, la contrée reconnaît la suzeraineté de la



Vue prise dans la Souanéthie des Dadians. — Dessin de P. Sellier, d'après M. Bernoville (*la Souanéthie libre*[1]).

Russie, qui lui garantit sa protection en cas d'agression extérieure; en 1857, enfin, elle est annexée à l'empire russe. De toutes les principautés issues des débris de la Géorgie, c'était celle qui avait conservé son indépendance le plus longtemps. Son dernier prince régnant avait été David Dadian, après la mort duquel (1853) la régente Catherine, sa veuve, gouverna le pays quatre années encore, sous le protectorat de la Russie.

On sait que, lors de la guerre contre la Turquie, cette princesse commanda un bataillon à côté des généraux russes. Le monument érigé par elle à la mémoire de David Dadian son époux se trouve dans l'antique cathédrale de Martwily, près du village de Naogalewi, à trente-cinq verstes de Novo-Senaki. C'est un splendide mausolée en marbre de Carrare, ayant la forme d'un dais soutenu par quatre colonnes. Au pied du monument funéraire est une pierre sépulcrale sans inscription : c'est la tombe que la régente, dernière princesse régnante, s'est choisie. Celle-ci vit encore à Zougdidi, résidence des anciens chefs du pays.

L'emplacement de cette église de Martwily paraît avoir été, de longue date, un lieu d'adoration consacré. On prétend que sur la hauteur où est assis le monastère existe un chêne au pied duquel le grand prêtre des idolâtres, le *Tchondidelli* ou *offreur de sacrifices*, comme on l'appelait dans l'idiome local, accomplissait ses rites païens. Aujourd'hui encore, en Mingrélie, le chef de l'église locale, l'évêque, porte ce nom de *Tchondidelli*.

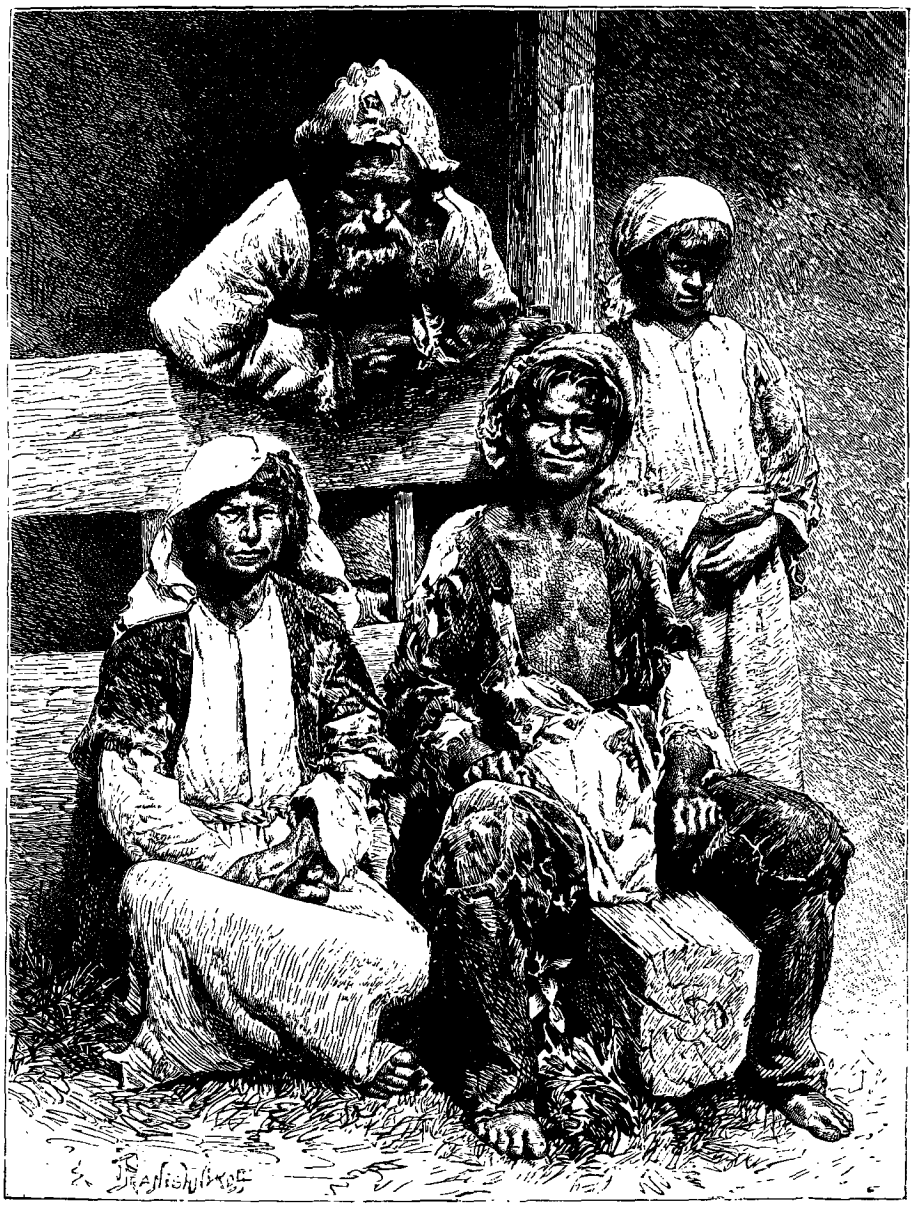
La première chapelle chrétienne érigée en ce lieu date du temps de l'empereur Constantin, qui envoya un architecte en Mingrélie; les portraits de Constantin et de l'impératrice Hélène, peints à fresque sur une

1. Morel, éditeur (1875).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des parois du sanctuaire, et une légende grecque commémorative, rappellent cet événement.

Ce même temple fut le lieu de sépulture des princes de Mingrélie ; sur leurs tombeaux, les épitaphes en géorgien sont pour la plupart effacées par le temps. Le plus récent est celui de la princesse Thérèse Dadian, parente du dernier souverain, et fille du prince Gouriel, morte en 1871. L'église actuelle, fondée, dit-on, par Georges, huitième roi des Abkhases, est en forme de croix, avec voûtes et niches latérales. Les murs ont été fréquemment restaurés; quelques pans toutefois n'ont point reçu de retouches : tel est celui qui est au-dessus de la porte d'entrée, à gauche de l'iconostase, et qui présente les figures des premiers

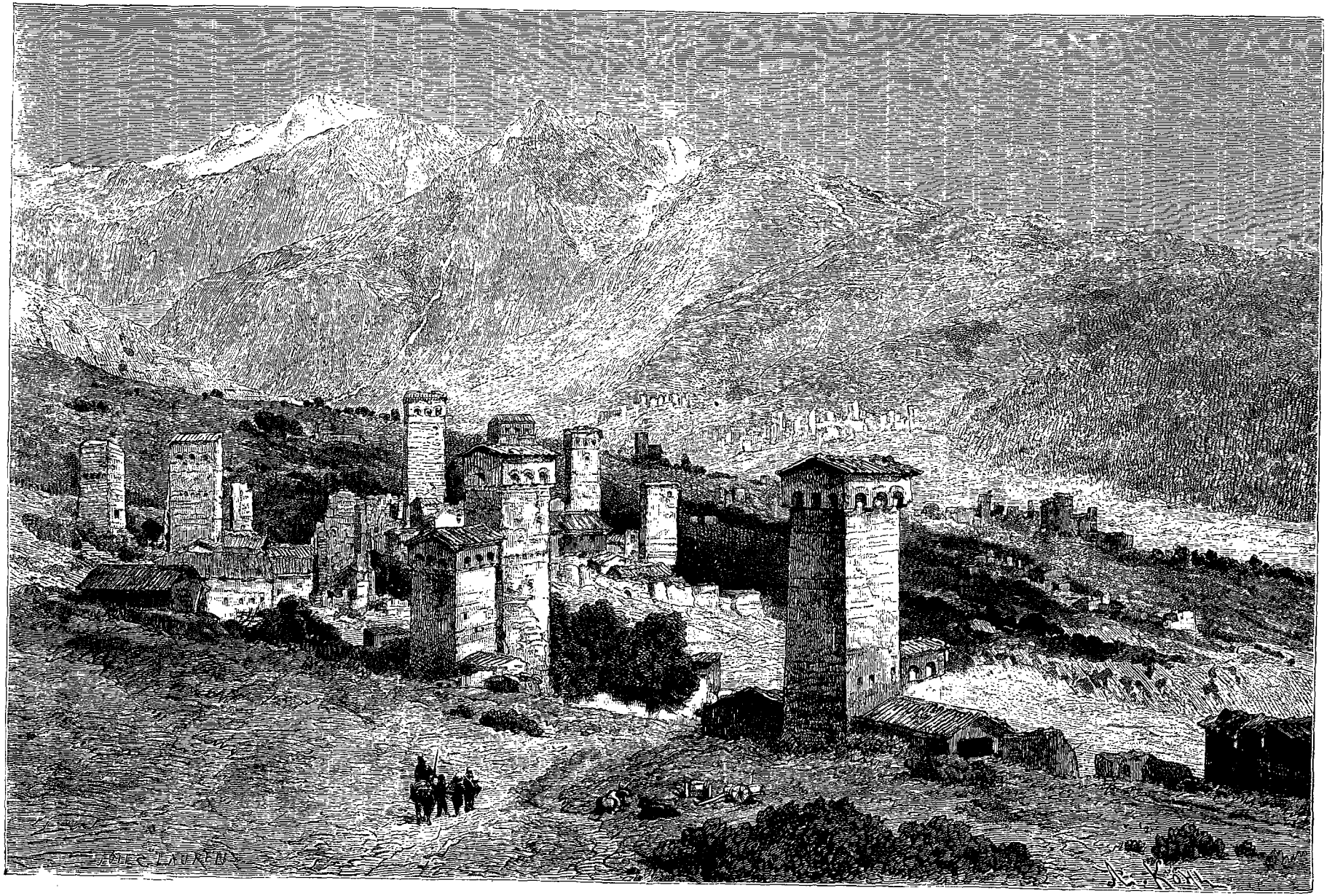


Souanèthes (voy. p. 390). — Dessin de Pranishnikoff, d'après une photographie de M. Ermakoff.

Dadians, Otia Tekikoany et sa femme, dont les tombes sont au pied de ces images. Le temple du reste est riche en reliques, croix antiques et vieux Évangiles. Un de ces évangiles, orné d'enluminures et d'une grande valeur artistique, porte sur la dernière page : « Ce livre a été écrit par moi, le moine Eprème, l'an 6904 après la création du monde. »

En face de l'iconostase, au-dessus de l'entrée principale, est une galerie qui conduit au trésor. Une petite porte, qu'on murait autrefois à l'approche de l'ennemi, donne accès dans une chambre ressemblant assez à un grenier : là sont entassés pêle-mêle habits sacerdotaux de prix, ornements d'église, mitres, croix enrichies de diamants et de pierreries. Comme à Gelathi, l'incurie qui préside à la conservation de ces objets forme un contraste étrange avec leur valeur;

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Tours des Souanèthes (voy. p. 390). — Dessin de J. Laurens, d'après un croquis.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

çà et là même on constate des vides à certaines places où il y avait des brillants.

Autour de cette cathédrale de Martwily s'élèvent plusieurs bâtisses fort délabrées : ce sont, entre autres, l'habitation de l'évêque, la maison mortuaire où se réunissaient, lors des enterrements, les princes et leurs vassaux, puis une ancienne chapelle, reconstruite par un moine qui la surmonta d'une tour carrée, où, reclus volontaire, il se mura de ses propres mains et vécut vingt années, de 1841 à 1861. La nourriture lui était apportée journellement, soit par une échelle placée près de l'unique fenêtre éclairant la tour, soit par un escalier où montaient les fidèles pour recevoir la bénédiction du saint monomane. Ce moine géorgien, nommé Roman Guilava, est enterré dans la cour de l'église, près de la prison de son choix.

Autant les gens sont misérables, autant, je le répète, la contrée est fertile. De Novo-Senaki à Noagalewi (c'est le nom du village que domine l'église de Martwily), on ne voit que champs de maïs, que fourrés épais où chênes et noyers se disputent la possession du terrain, que mûriers croissant côte à côte avec des ceps de vignes qui s'enlacent gracieusement aux troncs de la forêt, treillissés eux-mêmes de jets de lierre touffus. Ces vignes à demi sauvage et qu'on laisse grimper à leur fantaisie produisent un fruit excellent, qu'elles ne donneraient pas, cultivées à plat sur cette terre saturée d'humidité. Aspirant de plus près le soleil, les grains mûrissent vite; ils sont doux : de là le parfum très aromatique des vins de la région.

Du plateau de Martwily on jouit d'une perspective magnifique ; la contrée tout entière apparaît dans ses moindres détails : collines, rivières, villages et champs, c'est comme une tenture aux dessins variés qui se déroule sous les yeux; mais ce qui frappe particulièrement, ce sont les sillons argentés que tracent, entre la verdure des prairies, les cinq grands cours d'eau du pays, le Rion, le Tzkhénis Tskal, l'Abacha, le Tekhour et l'Ingour, avec les rivières vassales qui s'y jettent et les autres menus courants du pays.

Ce qui manque sur cette terre si bien arrosée, ce sont les ponts. Un jour, raconte une antique tradition, plusieurs cavaliers, se trouvant au bord d'un cours d'eau, le franchirent à gué. Parvenus sur la rive opposée, ils entendirent de l'autre côté une jeune fille à pied qui réclamait leur aide pour passer. Loin de se rendre à sa prière, les cavaliers se moquèrent d'elle. Alors elle prit des branches d'arbres, les jeta d'un bord à l'autre, puis traversa intrépidement le cours d'eau. Saisis d'admiration, les cavaliers crièrent : « *Kal Ghida! kal Ghida!* Pont de fille ! pont de fille! » De là ce nom de *Kal-Ghida* qu'a porté depuis lors dans l'idiome populaire le pays de Colchide.

III

Mes courses équestres. — Torrents et passerelles. — Train de voyage. — A Noagalewi. — La montagne de Belzébuth et le soir de la Saint-Dimitri. — Vain héroïsme d'un juge de paix. — La cascade de l'Abacha et les meunières mingréliennes. — Mœurs féodales. — Un problème d'archéologie. — Souvenirs vivants de l'antiquité hellénique. — Une cérémonie funéraire en Mingrélie : le jour des pleurs, l'enterrement.

Pour mes tournées dans l'intérieur de la Mingrélie, force me fut de monter un cheval, l'unique mode de locomotion praticable par ce dédale de monts à pic, entrecoupés de ravins et de torrents.

Mon coursier n'était point, il est vrai, d'une fougue inquiétante ; sa maigreur aussi bien que son allure attestaient le régime exténuant auquel le plus noble des animaux en est, hélas ! réduit dans ce pays.

Au début pourtant, ce ne fut pas sans quelque appréhension que je me vis gravissant ces rochers abrupts, côtoyant des abîmes. A chaque instant il me fallait de nouveau payer de résolution, surtout au passage des rustiques passerelles, dont la mobilité était effrayante. On tresse ensemble quelques sarments, on coupe un arbre longitudinalement, et on jette ce simple appareil d'une rive à l'autre. Un garde-main formé de branchages y constitue seul un point d'appui : ce qui n'empêche pas les indigènes de traverser en courant ces sortes de balançoires vacillantes et craquetantes, qu'emportent souvent à la première crue les rivières torrentueuses du pays.

A ces difficultés de trajet s'ajoute le défaut absolu de gîtes et de lieux de restauration. C'est au voyageur de se munir en partant de tout ce qui lui sera nécessaire ; comme son lit sera fait, il se couchera ; comme sera sa soupe, il la mangera. Il s'agit bien ici de l'élégante mallette en cuir, additionnée d'un nécessaire de toilette, que l'Européen emporte avec lui dans ses excursions ! C'est tout un attirail complet de ménage qu'il faut au voyageur au Caucase.

Voici d'abord, enveloppés dans un *mafrash* (grand sac en tapisserie du pays), une infinité de paquets divers contenant coussin, couverture en forme de chambre à coucher et objets analogues ; en voici d'autres, moins volumineux, destinés à garnir les *kourgins* (sacs de laine), et à pendre de chaque côté de la monture en manière de housse; là, dans des cavités secrètes, s'enfouissent les ustensiles intimes de toilette, tous objets introuvables dans ces régions, où il semble que l'habitant, à voir avec quelle aisance il se passe des engins qui nous sont le plus indispensables, possède, par grâce, mille vertus d'abstention. Il ne faut oublier ni la batterie de cuisine, ni le service de table, ni surtout les provisions de bouche.

Tout d'abord, lorsque j'entrepris ma tournée équestre dans la Mingrélie, je fus un peu étonnée de l'importante cavalcade dont j'étais suivie et de la quantité infinie d'objets dont tout ce monde était chargé ; mais je ne tardai pas à en comprendre la nécessité, lorsque je vis, aux étapes, les huttes vides où nous devions gîter. Le déballage fait, ces taudis prenaient tout de suite un aspect différent; grâce à des tapis sur le sol, à d'autres étalés le long des parois ou transformant les bancs de bois de la cabane en *tachtas* (divans) garnis d'élégants *moutakhis* (coussins-traversins), ces

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

agrestes pièces devenaient des chambres à coucher confortables. Les accessoires de cuisine complétaient cet aménagement improvisé.

Quant à la sécurité du voyage, bien qu'il s'agisse de la contrée même où saint André, au temps jadis, a lancé son anathème, elle est, on le peut dire, parfaite. Aucun des gaillards armés que je rencontrais à chaque instant ne fit mine d'attenter à ma bourse ni à ma vie ; ces bonnes gens me saluaient très simplement à la mode locale, en touchant le *bachlik* enroulé à leur tête, sans déranger un seul de ses plis ; et moi, je ne manquais point de répondre avec déférence à leur salut, frappée que j'étais de l'air distingué de ces paysans à mine aristocratique.

A quelques verstes de la rivière Abacha, j'arrivai au village de Noagalewi.

Au contraire des villages mingréliens, qui s'éparpillent d'ordinaire dans la plaine, Noagalewi forme un groupe compact d'habitations. Ces demeures, aussi bien que celles des simples paysans, attestent par leur dénuement combien peu les indigènes ont de besoins. Le voisinage de l'ancien monastère fait du reste toute l'importance de la localité. Le site est charmant. Blottie entre deux montagnes, celle qui porte la cathédrale, et une autre qu'on nomme Tabakella, la bourgade représente un vrai nid de verdure. Pour superstitieux, ses habitants le sont au suprême degré.

Paysan à mine aristocratique. — Dessin de A. Sirouy, d'après une photographie de M. Ermakoff.

La croyance populaire veut que la luxuriante forêt de châtaigniers, de chênes et autres essences superbes, qui couronne le mont Tabakella, soit hantée par une bande de démons. Le soir de la Saint-Dimitri notamment (26 octobre, style grec), toute la légion de l'empire des ténèbres se réunit sur l'ordre de Belzébuth, dans les profondeurs mystérieuses du fourré, pour s'y livrer à un festin accompagné de chants et d'accords diaboliques. A minuit sonnant, on entend distinctement du village éclater l'infernale musique.

Aussi cette nuit-là est-elle pour le petit pays une nuit de panique. Pour rien au monde, nul n'oserait, à cette date fatale, s'aventurer sur la montagne. En revanche, les pèlerins affluent au couvent d'en face. Nombre d'indigènes, craignant que le diable ne les emporte, vont, par prévision, déposer leur obole dans le vieux sanctuaire et y faire la dépense d'un cierge. Une certaine année, dit-on, le juge de paix du district, désireux d'extirper la superstition, promit une somme assez ronde à tous ceux des gens de la localité qui, le soir de la Saint-Dimitri, consentiraient à se rendre avec lui sur la hauteur où se fait le sabbat. Malgré l'appât du gain, nul des villageois ne put se décider à accompagner l'audacieux fonctionnaire, qui, tenant à son dessein, ne s'en mit pas moins en selle, suivi seulement de son domestique, et s'achemina vers le lieu maudit.

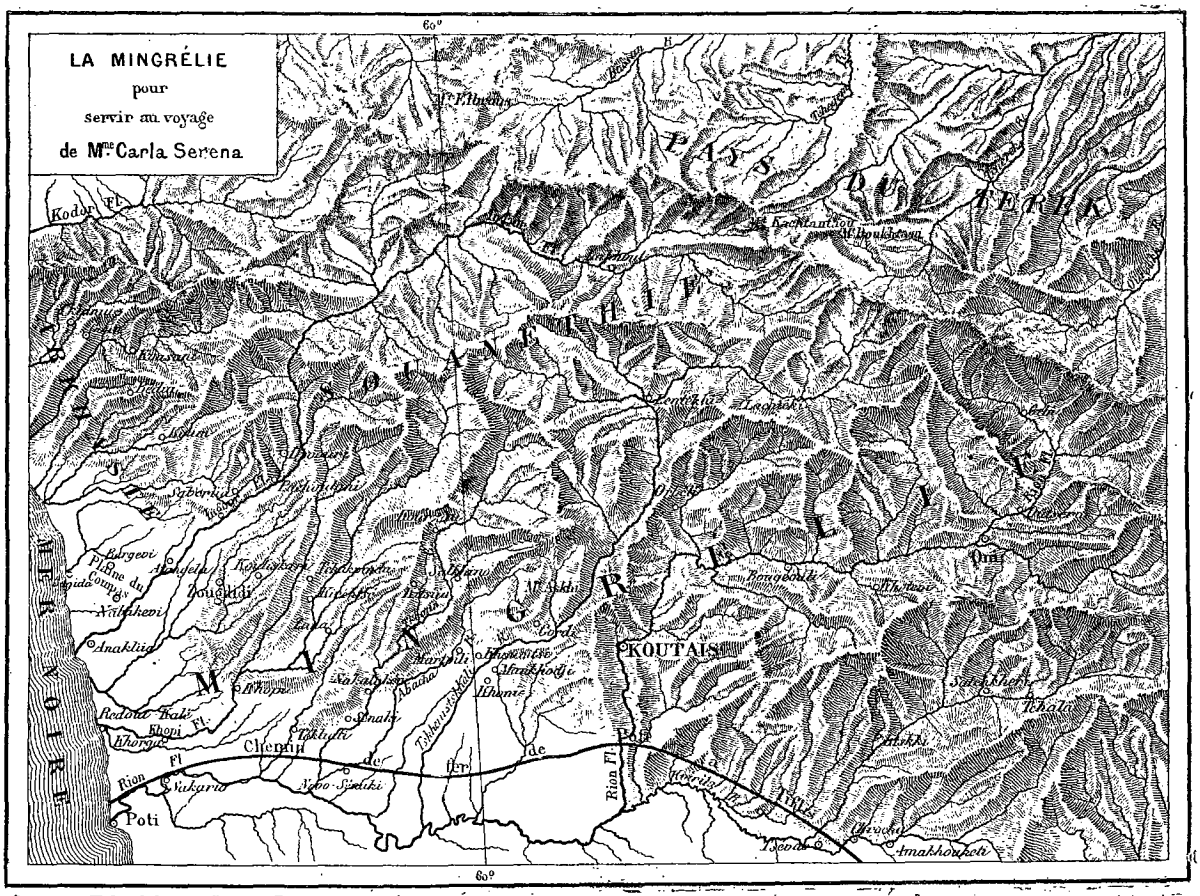
La rampe d'accès, encombrée d'un lacis désordonné de plantes s'enroulant aux arbres de la futaie, n'offrait pas, à vrai dire, un sentier commode. A mi-chemin, les cavaliers virent leurs montures s'arrêter court : l'un des chevaux s'était cabré, l'autre s'était mis à hennir, tous deux donnant des signes d'épouvante. Ces étranges manifestations de leurs bêtes éveillèrent la curiosité du juge et de son acolyte. Ils prêtèrent l'oreille : des sons larmoyants partaient du fourré. Qu'était-ce à dire? Allaient-ils réellement tomber au milieu d'un sabbat de Belzébuth et de ses confrères? Ils se sentaient déjà ébranlés, quand, subitement, le vacarme d'en haut devint plus distinct. Aux lamentations succédèrent des cris, aux cris des hurlements mêlés de plaintes lugubres.... Ce fut le dernier coup pour les chevaux, qui, sans plus s'enquérir des choses, se mirent à redescendre la pente d'un galop effréné, emportant leurs cavaliers ahuris. Ceux-ci toutefois, malgré leur peur, n'avaient pas tardé à s'expliquer la cause toute naturelle de ce bruit infernal. Les exécutants du sinistre orchestre n'étaient autre que les loups et les chacals qui hurlaient en chœur dans les halliers de la forêt. Mais ce fut en vain qu'ils essayèrent de rassurer à cet égard les habitants de Noagalewi : ceux-ci ne voulurent point démordre de leur vieille croyance, et aujourd'hui la montagne est encore pour eux le domaine de Satan.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mes compagnons tentèrent de me faire gravir, à moi aussi, la terrible cime ; malheureusement, l'état déplorable de la route et mille autres difficultés de terrain m'empêchèrent de mener à bien l'ascension ; force me fut de m'incliner devant une puissance supérieure à la mienne et de respecter, coûte que coûte, l'antre du démon.

Par un aimable contraste, à proximité du mont infernal, se trouve un site tout paradisiaque : c'est la cascade de l'Abacha. Rien de plus ravissant que cette chute d'eau. La rivière Abacha sort des montagnes de Souanéthie et traverse, je l'ai dit, le territoire mingrélien. Arrivée au-dessus de Noagalewi, elle rencontre une faille de rochers abrupts d'où son onde précipitueuse tombe en ruisselant dans un bassin en forme de coupe lacustre, où l'on pêche, dit-on, des truites sans rivales au Caucase.

Si limpide est l'eau, dans cette vasque immense, qu'on peut y suivre de l'œil, comme dans l'intérieur d'un aquarium, les évolutions et les ébats du peuple poisson, lequel, ici, est en telle abondance qu'il se laisse volontiers pêcher à la main. L'assise des rochers, hauts d'une centaine de pieds, est ce qu'il y a de plus pittoresque ; une variété infinie de plantes croît dans les interstices des pierres, que tapisse toute une flore sauvage d'une richesse et d'une vigueur

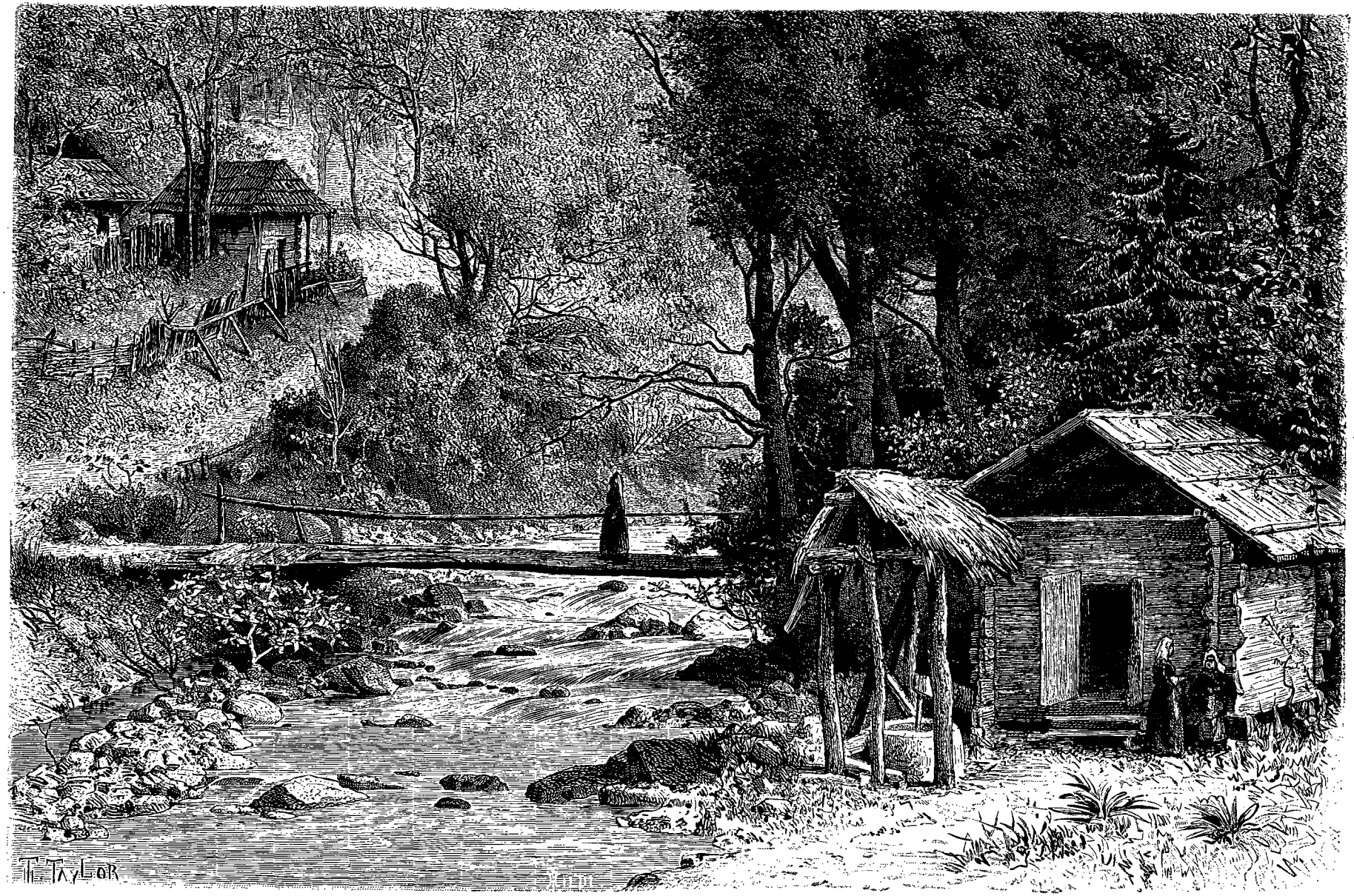


Gravé par Erhard. 12. rue Duguay-Trouin. Paris.

merveilleuses. Le buis, entre autres, y pousse des frondaisons magnifiques. A certaines époques, particulièrement à la fonte des neiges, les ondes grossies de la rivière submergent tous les grands blocs d'alentour : le grondement tonitruant de la cascade s'entend alors à trois verstes de distance, et la vue du courant furieux est d'un effet vraiment imposant.

Le terrain qui borde le lac, acheté par un particulier, a subi certaines transformations artistiques qui, s'ajoutant à l'œuvre de la nature, ont fait de cette rive un lieu de délices. On descend par des escaliers jusqu'au bord du bassin, puis, de là, des sentiers fleuris vous mènent à des sièges rustiques taillés dans le roc; çà et là, en outre, au revers escarpé du redan de rocher, apparaissent de petits chalets. On les prendrait de loin pour des refuges de naïades et autres divinités aquatiques; la vérité est que ces maisonnettes si plaisantes d'aspect sont tout simplement de prosaïques moulins à eau servant à préparer de la farine. Malgré cela, quand on y entre, on ne perd pas tout à fait l'illusion. On trouve céans de jolies Mingréliennes, qui ont charge de surveiller la mouture, tandis que les hommes travaillent dans les champs. Sans cesse filant et besognant de mille façons à la fois, elles s'occupent soigneusement des détails du ménage, pour le plus grand bien de la communauté. La plupart rappellent le type grec par les traits et le galbe de leur visage.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Moulins de la Mingrélie. — Dessin de Taylor, d'après des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Comme costume, elles affectionnent fort les couleurs voyantes; la teinte orange surtout a le don de leur plaire : c'est la nuance préférée pour les jupes, qu'elles portent longues. En toilette, elles s'enveloppent la tête d'un voile; en négligé, elles se coiffent simplement d'un fichu de couleur. A l'aspect de ces belles et majestueuses paysannes, cheminant, le fuseau en main, à travers les humides sentiers qui mènent aux moulins où les attend la tâche quotidienne, on croirait voir les compagnes de Circé filant l'étoffe de lin des sièges qui furent offerts à l'illustre Ulysse et à ses compagnons lors de leur arrivée en Colchide.

La cascade de l'Abacha est un théâtre de prédilection pour les fêtes que donnent, à l'occasion, les autorités de la contrée. Peu de temps avant mon arrivée, toute la pelouse avait été transformée en une salle de bal, où, au son des instruments nationaux, et revêtus du costume du pays, les indigènes avaient exécuté leurs danses rustiques.

Dans la plaine entre Noagalewi et la cascade, on montre à l'étranger trois arbres historiques et déjà géants : ce sont des tilleuls, plantés là en 1830 par les soldats du czar Nicolas, venus en Mingrélie sur la demande même du prince Dadian, qui régnait encore, en qualité de vassal de la Russie, et avait besoin de l'assistance des troupes de son suzerain contre ses sujets révoltés.

A une verste de la chute, à Boumbouaschidy, on rencontre un pont en pierres de taille qui forme un heureux contraste avec les frêles passerelles usitées dans ce pays. Ce pont date de l'époque où le czar Nicolas vint en Mingrélie. Ce fut à cet endroit, sur la frontière de la Mingrélie et de l'Iméréthie, que Dadian conduisit l'empereur et sa suite, après être allé les recevoir au petit port de Redoute-Kalé, sur la mer Noire. On aperçoit encore des débris de l'ancien pont, construit par les Romains, du temps de Pompée, sur le fleuve *Hippus* (ou du cheval), lequel se nomme *Tzkhénis Tskal*. A l'occasion de ce voyage du czar, les routes de la Mingrélie avaient été remises en état par les soins d'ingénieurs russes appelés tout exprès, et qui établirent, notamment à partir du port de Zougdidi, résidence des souverains locaux, une chaussée désignée encore par le nom de « chemin de la haute Mingrélie ».

A huit verstes du pont de Pompée, remplacé par une passerelle en bois, court dans les roches, à une altitude de quatre cent cinquante pieds, une route conduisant au plateau qui se trouve au pied du Tourtchou, grande sommité couverte d'une superbe forêt de pins et de sapins.

Le nouveau pont du Tzkhénis Tskal est jeté sur un point étroit et rapide du cours d'eau; de chaque côté, la montagne limitrophe forme d'immenses murailles de rochers à pic, hautes de sept ou huit mille pieds, et couronnées de reliefs assez bien conservés de forteresses qui ont eu à subir, au cours des siècles, d'innombrables assauts.

Ce sont ces luttes incessantes, jointes aux discordes de ses habitants, qui ont maintenu cette province si riche dans l'état d'atrophie où elle est aujourd'hui.

Ce qui frappe ici, c'est le caractère indivis de la propriété. Chaque terrain relève de plusieurs possesseurs, et chacun veut part de lien au revenu : de là des discussions et des procès continuels. L'industrie de la contrée étant nulle, toutes les fortunes grandes et petites sont consacrées à l'acquisition de domaines fonciers. On se cotise pour l'achat d'un champ de maïs, d'une forêt, et, dans ce cas, il arrive parfois que le paysan cultivateur a son droit sur la glèbe tout comme le *mthawar* et l'*aznaour* (prince et noble). Néanmoins, bien que la loi récente d'émancipation édictée par le czar Alexandre II ait placé sur le pied d'égalité les hommes de toute classe, le système féodal a laissé des traces en Mingrélie. Plus d'un, parmi les nombreux seigneurs du pays, oublie volontiers les maximes du droit, et il n'en résulte que trop souvent des démêlés où le plus faible succombe.

Sur le plateau, au bas de la montagne, est assis le riant village de Gordi, résidence d'été des anciens souverains. Un parc entouré de belles habitations et un château récemment bâti font l'ornement de ce joli village, d'où la vue s'étend jusqu'à la mer Noire et jusqu'aux cimes glacées qui la bordent. Les environs attirent nombre de chasseurs, la montagne de Tourtchou, lice cynégétique de réserve de la famille du dernier Dadian, foisonnant d'ours peu farouches qui s'approchent volontiers à portée de fusil des habitations sises sur la lisière.

De cette partie de la Mingrélie je me rendis à Zougdidi. La route est belle. A mi-chemin à peu près de ma course, je me vis arrêtée par un courant d'eau, le Khopi. Une église qui prend son nom de la rivière est située non loin de là sur une hauteur. Profitant du moment d'attente indispensable, le bac primitif qui transporte les voyageurs de l'une à l'autre rive étant en mouvement à mon arrivée, je me rendis sur cette hauteur d'où la vue est aussi ravissante que variée.

L'ex-capitale de l'ex-principauté, la petite ville de Zougdidi, est peuplée d'un millier d'âmes environ, et composée, comme toutes les localités mingréliennes, d'un semis de maisons éparses qu'entourent des cultures. Située sur une haute plaine, elle a pour décor, outre son parc où croissent toutes sortes de plantes exotiques, un canal bordé d'arbres séculaires qui traverse et égaye la cité. La résidence princière, brûlée par les Turcs en 1855, est remplacée par deux châteaux que l'on construisait lors de mon passage.

A douze verstes de la ville se trouve la vieille forteresse d'Atangela, à laquelle fait face, sur la rive droite de l'Inghour[1], une vaste plaine, qui, grâce à une controverse récente, se voit à la veille de fixer l'attention des archéologues et des savants. Un savant naturaliste de Tiflis, M. Baiern, prétend pou-

1. Nommé ainsi d'après un village voisin.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

voir démontrer que c'est sur l'aire de terrain voisine de cette forteresse que s'élevait l'antique Troie. Il se peut du moins que, sur l'emplacement indiqué par le savant de Tiflis, il y ait eu jadis une ville d'origine et de population helléniques. Les Grecs ont laissé de leur passage dans le pays des traces qui semblent survivre, tant dans le type de beauté physique de ceux qui l'habitent, que dans mainte coutume encore en vigueur.

C'est ainsi que, à l'exemple des Grecs et des Géorgiens du vieux temps, les indigènes continuent aujourd'hui d'ensevelir les morts avec leurs habits et tous leurs atours.

Quelqu'un vient-il à trépasser, on avertit les parents et amis, et l'on fixe le jour des *pleurs* (*tirili*). Les invitations sont faites par des messagers à cheval, vu l'éloignement où se trouvent les uns des autres les villages habités par les différents *mthawars* et *aznaours* (princes et nobles). La distance, jointe aux crues des rivières, est cause que parfois le défunt attend des semaines entières, sans sépulture, l'arrivée de ceux qui doivent lui rendre les derniers devoirs. Au jour dit, chaque prince ou noble se rend à la maison mortuaire, avec sa famille, ses serviteurs et les paysans établis sur ses terres. Il n'est pas rare

Le jour des pleurs. — Dessin de Pranishnikoff, d'après un croquis de l'auteur.

qu'une seule famille forme une cavalcade d'une centaine de personnes.

Au fur et à mesure que les divers clans à cheval pénètrent dans la cour du logis en deuil, la cloche de la chapelle tinte pour l'annonce de leur arrivée. Tout le monde une fois présent, on se range en procession, deux par deux, les chanteurs en tête. Et chacun pleurant, criant, gesticulant, se frappant la poitrine, le convoi lugubre et grotesque fait son entrée dans la chambre où se trouve le cercueil fermé. Là, devant la bière, chaque chef de famille prononce un discours pompeux en l'honneur du trépassé, énumère ses qualités et exprime le regret que sa mort cause à tous ses amis; il s'adresse au défunt lui-même, il le tutoie comme s'il était encore de ce monde. Et toute l'assistance de répondre en chœur à la harangue, hurlant, criant à qui le mieux. Cette ritournelle d'oraisons terminée, on passe aux condoléances dues aux parents de celui qui n'est plus, et l'on reprend alors à peu près le thème du discours adressé au mort, que, derechef, on loue à outrance.

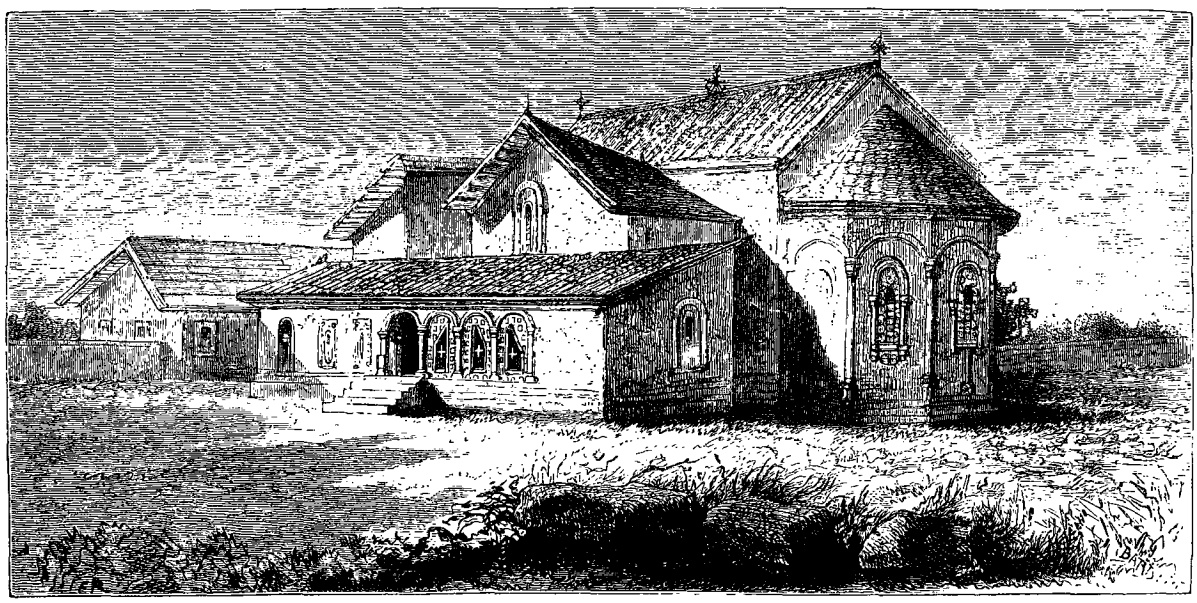
La famille du décédé se tient soit sous un dais tendu de noir, soit assise à terre, en habits de deuil, dans une pièce où règne une obscurité absolue. Aux vociférations et aux pleurs s'entremêlent des prières, des lamentations. Les femmes sont groupées près des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

parents, les cheveux épars, se frappant à nu la poitrine; les hommes sont de l'autre côté. Après la cérémonie, un repas est servi dans la cour de la maison, et, pour la circonstance, on fait un genre de pain à part, qu'on appelle *lavache*, et dont la pâte fine, malléable, se prête à prendre toute forme et toute dimension. Sa préparation est un gros labeur, car, à ces banquets mortuaires, les convives se comptent parfois par milliers. Les frais auxquels donne lieu l'enterrement sont payés en partie par ceux qui y assistent. Il est, en outre, d'usage d'offrir une certaine somme à la famille du défunt; une tente est, à cet effet, dressée dans la cour; un caissier s'y tient, qui reçoit l'argent et enregistre le montant de l'obole avec le nom du donateur, car l'argent ainsi versé n'est qu'un prêt; chaque famille, lorsqu'elle vient à son tour à perdre un de ses membres, se voit restituer à cette occasion la somme exacte déboursée antérieurement par elle-même.

L'enterrement ayant lieu le lendemain du jour des *pleurs*, les parents et amis passent la nuit au logis mortuaire; et comme, en ce pays, le lit, pour lequel d'ailleurs on n'est pas exigeant, fait partie intégrante du bagage, chacun s'installe où il peut, afin de goûter un repos nécessaire après les fatigues du voyage et les hurlements qu'il a fallu proférer.

La même cavalcade accompagne le mort jusqu'à son dernier gîte, tous pleurant et criant, ainsi que la veille. La veuve suit le cortège funèbre, à cheval sur une selle d'homme enrichie d'ornements en argent.



Eglise de Khopi (voy. p. 398). — Dessin de P. Sellier, d'après Dubois de Montpeyreux.

De chaque côté, des femmes lui tiennent les bras, pour l'empêcher de se meurtrir le visage ou de s'arracher les cheveux. Le mort est transporté sur un char couvert d'un dais; autour du cercueil sont assises des pleureuses, tout comme dans les funérailles antiques[1].

La cérémonie de l'enterrement a, en soi, moins d'importance que celle du jour précédent, où se sont faites les lamentations; encore la source des larmes ne se trouve-t-elle pas épuisée en une fois. Quarante jours après le décès, a lieu, dans la maison mortuaire, une seconde réunion larmoyante où assistent tous ceux qui ont été de la première.

On trouve, en cette occurrence, exposés dans plusieurs chambres tendues de noir, tous les objets, armes, coiffures, vêtements, chaussures, qui ont appartenu au défunt ou à la défunte; on adresse à ces reliques les mêmes éloges et les mêmes hommages qu'au cercueil. Ce jour-là encore, aux discours succèdent les cris, les pleurs et les hurlements.

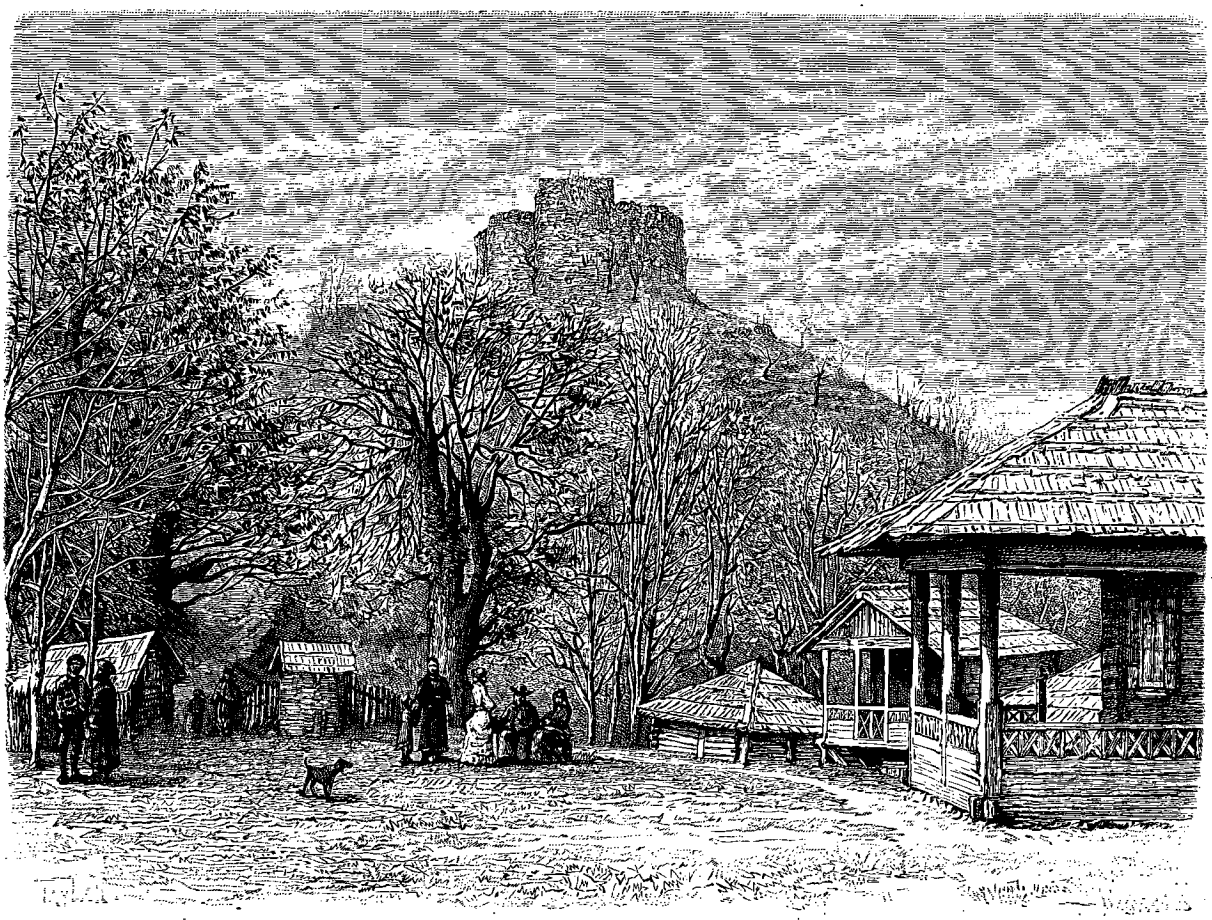
A la porte de l'appartement se tient le cheval du mort, portant sa selle à l'envers; parfois, le noble animal, comme s'il comprenait qu'il a perdu son maître, joint son triste hennissement à ce concert lugubre. Un nouveau repas clôt cette seconde et dernière manifestation de douleur.

CARLA SERENA.

1. Dans quelques localités la bière est portée à bras.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Habitation provisoire de la *Dedopali*, à Zougdidi (voy. p. 404). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Ermakoff.

UN TOUR EN MINGRÉLIE,

PAR MADAME CARLA SERENA[1].

1876-1878. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

IV

Humeur sociable et patriarcale de la population mingrélienne. — Comment se font les mariages dans le pays. L'entrée de l'épouse au logis conjugal : la chevauchée, le repas de noce, la chasse au mari.

Qu'il est doux pour quiconque a quitté sa patrie, et rompu momentanément toutes les attaches les plus chères à son cœur, de rencontrer sous un ciel lointain un accueil hospitalier et à bras ouverts, comme celui que j'ai reçu en Géorgie ! Dans ce milieu aimable et souriant, l'étranger ne se sent point isolé. Partout, excepté à Tiflis, où le cosmopolitisme des capitales a déjà modifié les mœurs primitives, on trouve, dans cette belle région du Caucase, une cordialité patriarcale et un doux parfum de simplicité qui vous mettent immédiatement le cœur à l'aise. Les relations se forment sans qu'on y songe, et, sous le toit où on loge, on se croit un membre de la famille. Et que de scènes d'intérieur, tantôt gaies, tantôt tristes, émouvantes toujours, vous passent sous les yeux !

C'est ainsi que, dans ma tournée en pays mingrélien, un jour ici, le lendemain là-bas, changeant sans cesse d'hôte et d'abri, je vis défiler devant moi tout le train composite de la vie humaine. Telle demeure qu'en arrivant j'avais trouvée dans la joie, était dans

1. Suite et fin. — Voy. t. XL, p. 289; t. XLI, p. 385.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les larmes quand j'en sortis; un être aimé venait d'y mourir, et il me semblait qu'en m'éloignant j'emportais avec moi comme un lambeau de deuil. Mais la vue de visages radieux, par les routes où j'allais cheminant, suffisait, tout regret à part pour les bonnes gens que je venais de quitter, à dissiper ce nuage de tristesse. L'étape nouvelle prenait fin à son tour, et j'approchais d'un nouveau gîte. Dès le seuil de la porte, je devinais cette fois que le bonheur habitait céans; une famille, souriante et riante, arrivait en hâte à ma rencontre, ravie d'avoir un témoin de plus de son allégresse. Un mariage se célébrait au logis.

En Europe, le mariage, d'ordinaire, est chose sérieuse; c'est l'union de deux existences, union qui, pour être réelle et ne pas dissimuler un abîme, a besoin d'être cimentée par une sympathie réciproque et prouvée. En Mingrélie, il n'en va pas de même, en dépit des démonstrations de joie qui accompagnent les cérémonies de l'hyménée. Le mariage y est, le plus souvent, un contrat entre deux familles qui se conviennent par leur nom.

Les Caucasiens d'aujourd'hui, tout comme leurs ancêtres, recherchent les alliances de mthawar à mthawar (de prince à prince), d'aznaour à aznaour (de noble à noble). Quant aux unions mixtes, de Géorgiens à Russes, si l'un des conjoints n'est point titré, ce n'est jamais avec plaisir qu'une famille y consent : ce sont presque, à ses yeux, des mésalliances.

Il n'est pas rare de voir ici une jeune fille mariée à dix ans; l'épouse-enfant reçoit sous le toit paternel les visites de son mari comme celles d'un frère; au reste l'insouciance paraît être, en tout, le dernier mot de la satisfaction en Géorgie, et cette insouciance s'étend au mariage.

La cour est bientôt faite : ni bouquets, ni prévenances, ni aucun de ces soins préalables qui, chez nous, sont le prélude de rigueur. L'affaire se conclut en un clin d'œil : le temps qu'il faut pour confectionner une robe de noces, et le couple est béni par le prêtre. Cette bénédiction néanmoins n'est qu'une sorte de rite de fiançailles. Après cette cérémonie nuptiale, à laquelle, de par l'étiquette, la mère n'a pas le droit d'assister, le jeune homme reconduit sa femme dans sa famille; on sert ensuite un souper (c'est le soir que le mariage se célèbre), auquel prennent seulement part les plus proches parents; puis l'époux se retire solitairement chez lui.

Il y a quelques années, il était d'usage chez les Arméniens que la fiancée parût à l'église, le jour du mariage, la tête enveloppée d'un capuchon cachant sa figure; le fiancé ne pouvait voir les traits de sa future compagne qu'en arrivant au logis paternel; là seulement, en présence de la mère, il avait droit d'ôter le capuchon. Il y a eu, paraît-il, des cas où cet usage a fait des dupes : telle jeune fille censée riche et belle, dont la dot avait alléché un brillant officier ou quelque étranger, n'était plus, au lever du voile, qu'un laideron sans un sou. Il faut dire que la soif de l'or, chez les Arméniens, est poussée souvent au degré extrême, jusqu'à devenir un vrai fanatisme. Arriver à marier une fille sans dot est alors une bonne fortune sans pareille. Or, comme le divorce est rarement permis dans les provinces relevant de la Russie, les dupés du capuche peuvent se dire qu'on leur a réellement donné « chat en poche ». La tromperie va parfois jusqu'à parer la fiancée de bijoux appartenant à des amies complaisantes, qui, le lendemain, viennent reprendre leur bien.

Pendant le temps que la femme est restée au foyer paternel, le mari s'est occupé de lui préparer un logis digne de la recevoir. Les choses une fois prêtes, il envoie ses amis la chercher en procession. Pour le retour, le cortège se grossit des parents et familiers de la jeune femme qui, tous, l'accompagnent à cheval. Chemin faisant, pour l'amuser, tout ce monde chante, fait des tours d'adresse, et même danse en selle; on dirait d'une troupe équestre en voyage.

Chez les paysans, la dot fait partie du cortège : elle est représentée par des caisses confectionnées tout exprès, en bois colorié, avec garnitures de plaques de métal et autres enjolivements, dans lesquelles souvent il n'y a rien ou que bien peu de chose.

Chez les gens de la classe élevée, le trousseau est apporté à l'époux avant l'arrivée de sa femme; ce trousseau, la plupart du temps, est des plus mesquins, particulièrement au point de vue du linge, luxe absolument inconnu. J'oubliais de dire que, lorsque la mariée quitte la maison paternelle, on lui couvre le visage d'un châle qu'elle ne doit ôter qu'en arrivant au logis matrimonial. Ses amies la parent alors de ses atours les plus riches, et la placent à table à côté du mari. Elle doit rester là sans parler ni manger.

Ces repas de noces, qui durent plusieurs jours, se servent dans la cour, où à cet effet sont dressées des tentes parfois très élégantes, garnies de fleurs fraîches, de guirlandes, principalement à l'endroit où siègent les époux. Le menu consiste en une quarantaine de plats, arrosés par une multitude de grandes cruches contenant ces excellents vins de Mingrélie dont plusieurs pourraient faire concurrence au bourgogne. Chaque festin est suivi de chants, de danses et de jeux d'adresse. A la fin du souper, le mari va se cacher soit au haut d'un arbre, soit dans quelque recoin de la maison. Sa disparition est le signal d'une comédie qui se joue entre lui et ses amis; on le cherche de tous côtés, puis, quand on s'est emparé du fuyard, qui feint de se débattre, on le conduit de force au logis nuptial, en le poussant et le bousculant.

A une de ces fêtes j'ai dansé la *lesginka* avec le marié en personne, paysan du terroir mingrélien. On prétend que des convives ont parfois emporté leurs couverts d'argent. Est-ce pour justifier l'anathème du bon saint André?

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Repas de noce. — Dessin de Pranishnikoff, d'après des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

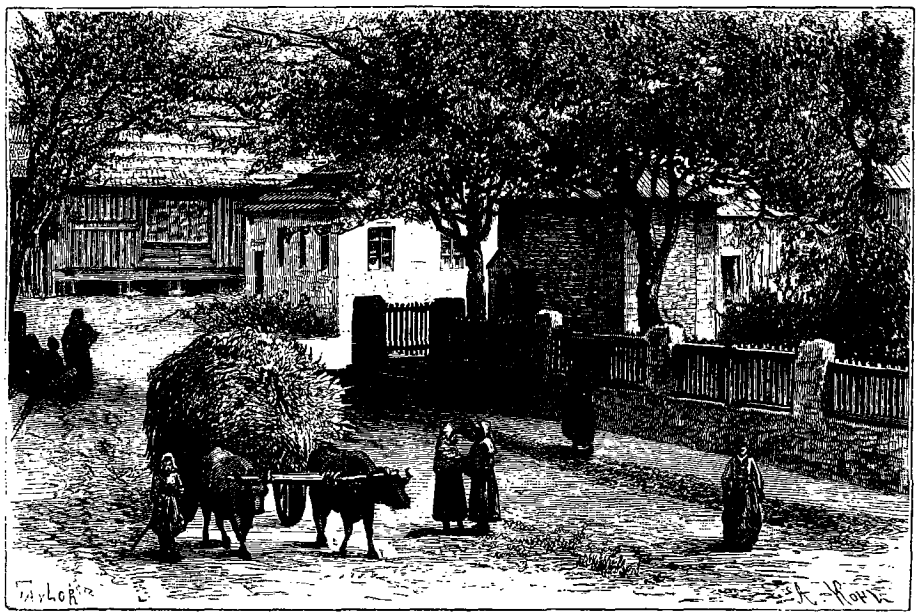
V

De Novo-Senaki à Zougdidi. — Coup d'œil historique. — Le prince David Dadian et la « mère des mères ». — Comment finit l'indépendance de la Mingrélie. — Les fêtes de Pâques à Zougdidi. — Scènes populaires. — Dans la rue; à l'église; au château seigneurial; dans la plaine. — Les trois journées de la Tamasha.

Un des bons souvenirs de mon voyage en Mingrélie est celui de la célébration des fêtes de Pâques à Zougdidi. Cette petite ville est dénuée de tout hôtel; mais le chef du district, la princesse Catherine Dadian, et d'autres familles, m'y avaient offert l'hospitalité. De Novo-Senaki, mon quartier général, à l'ancienne capitale du pays, la distance est de quarante verstes, et la course en *pérékladnaja*, le traditionnel chariot de poste russe, de quatre heures environ. Par bonheur, bien que la neige couvrît encore le sol, l'atmosphère était déjà tiède, et il soufflait une haleine printanière.

Sans chemin de fer ni communication directe avec la mer Noire, Zougdidi, localité tout à fait isolée, est plutôt une bourgade qu'une ville. On parle d'établir une voie ferrée du port de Souchoum-Kalé à Novo-Senaki; si ce projet se réalise, la vieille résidence des Dadians, située sur le parcours de la ligne, pourra devenir en très peu de temps un centre important, et, du même coup, la fertile province qui l'avoisine, celle du Samourzakan, trouvera le débouché de ses produits.

De même que dans toute la basse Mingrélie, les plaines situées entre Novo-Senaki et Zougdidi sont coupées de courants d'eau innombrables. Sur les montagnes, à droite et à gauche, on voit des ruines d'anciennes forteresses, qui servaient tout ensemble



Rue à Zougdidi. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Ermakoff.

et de *burgs* défensifs aux princes du pays, et d'endroits de refuge pour les caravanes transportant les denrées de la Perse et des autres contrées limitrophes. Au-dessus du Khopi, sur une hauteur, se trouve le monastère du même nom, autre lieu de sépulture princier; il renferme notamment le tombeau d'un Georges Dadian qui régna au milieu du quatorzième siècle (1345). Ce monument funéraire lui fut élevé par son fils Wanik avec les fragments de marbre qu'il avait rapportés d'une province ennemie, vaincue par ses armes.

Chemin faisant, on rencontre un second monastère, celui de Tzatchi, dont l'église est bâtie dans le vieux style byzantin. Ses caveaux contiennent les tombes de la plus récente génération des Dadians, c'est-à-dire des fils et des filles des derniers gouvernants de la principauté.

Bien que déchue de son rang de capitale, Zougdidi n'a point oublié le passé, et si l'ex-régente, qui continue d'y faire résidence, n'a plus droit au titre de souveraine, elle a gardé, aux yeux de la plupart des habitants, le prestige moral et le reflet de sa royauté évanouie : elle est toujours la « mère des mères » (*Dedopali*), comme on l'appelait au temps de sa grandeur : nom touchant qui compense pour elle la perte de bien des honneurs.

De toutes ces régions orientales, dont l'histoire a été remplie par de sanglantes luttes entre ceux qui détenaient le pouvoir et ceux qui aspiraient à le saisir, aucune n'offre des annales plus tragiques que la Mingrélie. A partir de Georges, le premier Dadian, dont on fait remonter la mort à 1323, cette province a été le théâtre de guerres et de crimes de tout genre. Pendant ce laps de temps, deux familles régnèrent sur la contrée : la première, depuis 1300 à peu près jusqu'à 1600; la seconde, de 1600 à 1867, époque où

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le dernier descendant et héritier de la lignée des Tchikovani, que l'on croit être d'origine génoise, céda ses droits à la Russie.

Gouvernée féodalement, et d'après le code du roi législateur de la Géorgie, le czar Wachtang, elle avait pour unique loi la volonté du souverain. La justice s'y rendait sur la place publique ; à l'ombre d'un tilleul, les juges prononçaient à leur gré la sentence, ordonnant qu'on crevât les yeux à tel délinquant ou réputé tel, qu'on coupât les bras, les mains, les pieds, les jambes à tel autre ; et ces arrêts s'exécutaient sans délai ni appel.

Cet état de choses, qui n'était guère moralisateur, ne cessa qu'avec le dernier prince régnant, David

Une de mes hôtesses et sa fille, à Zougdidi. — Dessin de A. Sirouy, d'après une photographie.

Dadian, homme instruit et ami du progrès, qui, secondé par sa noble épouse, entreprit de jeter dans le pays les premiers germes de civilisation. Sa mort prématurée (1853) le priva malheureusement de la joie de recueillir le fruit de ses efforts ; mais sa veuve continua vaillamment son œuvre.

Fille du prince Alexandre Tchatchawadzé, un lettré également ami du progrès (il prit part à la campagne de 1814, et, souvenir peu agréable pour les Français, entra dans Paris avec l'armée russe), cette princesse, dès son arrivée en Mingrélie (1840), avait été profondément attristée de l'état presque barbare où se trouvait cette belle région caucasienne. La régénérer et l'humaniser était devenu aussitôt son rêve. Entre autres innovations d'ordre purement matériel, Zougdidi lui doit la création d'un superbe parc, malheu-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

reusement négligé aujourd'hui, où elle fit importer des végétaux de toutes les zones, et qui fut le premier jardin de ce genre au Caucase, où fleurs et plantes croissent de toutes parts à l'état sauvage.

Il y avait six semaines que la princesse douairière gouvernait le pays comme régente, assistée d'un conseil dont les membres étaient ses deux beaux-frères Grégoire et Constantin Dadian, ainsi que l'évêque de Mingrélie, quand la guerre d'Orient vint à éclater. Zougdidi eut fort à en souffrir. Occupée d'abord par les Russes, elle fut ensuite envahie par les soldats d'Omer-Pacha, qui, huit mois durant, brûlèrent et dévastèrent tout. Menacée d'être faite prisonnière, la princesse dut chercher avec ses enfants un refuge dans les défilés des montagnes. Puis eut lieu un retour offensif de l'armée russe. Immédiatement, la vaillante Catherine, sortant de sa retraite, réunit ses milices et se mit à leur tête. C'est la période épique de son existence. On était à la fin de novembre, époque des grandes pluies. L'Inghour était débordé, et nul, depuis quinze jours, n'avait osé en tenter le passage. La régente, la première, franchit intrépidement le torrent. Sept mois encore, les hostilités continuèrent, accumulant les deuils et les ruines. A la fin, il ne restait plus du château des Dadians que des débris fumants : tout avait été saccagé. La Mingrélie demeura trois années entières sur le pied de guerre. Enfin, le 21 mars 1856, la paix fut conclue. Au mois d'août de la même année, la régente, en l'honneur de sa belle conduite, reçut l'invitation officielle d'assister au couronnement de Sa Majesté le czar Alexandre II; puis, en 1857, un rescrit impérial l'appela à Saint-Pétersbourg pour y faire l'éducation de ses fils. Dès lors elle déposa ses pouvoirs, qui, pendant la minorité du jeune prince, passèrent aux mains d'un nouveau Conseil. Dix années après, en 1867, le dernier héritier des Dadians cédait, moyennant un million de roubles, ses droits de souveraineté à la Russie.

Il faut reconnaître que, depuis l'annexion, l'ex-principauté a gagné, au point de vue de l'ordre, de la prospérité et de la civilisation; en revanche, les mœurs y ont quelque peu perdu de leur originalité primitive; pourtant il est des usages auxquels tous les habitants restent fidèlement attachés, et de ce nombre est la solennité du jour de Pâques.

Le prince André Dadian.
Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

Dès le vendredi saint, Zougdidi s'anime; de bon matin, les paysans des villages voisins apportent sur la place du Bazar les produits de leur industrie ou ceux de la campagne; l'allée qui longe les boutiques marchandes s'emplit d'une foule bariolée, où se mêlent tous les types et toutes les classes. Ici, c'est un berger, venu avec son troupeau d'agneaux, victimes engraissées pour le sacrifice; là, c'est une laie et ses petits qui se disputent pour la préséance avec des poules et des dindons destinés, eux aussi, à orner les tables pascales. Ailleurs s'empilent des tas d'œufs, un des articles les plus recherchés du marché. Celle qui les vend est une charmante enfant aux pieds nus, dont la beauté rappelle le type de Mignon; sa mère, non moins belle, est à ses côtés, la tête enveloppée d'un voile blanc qui dissimule la dévastation de sa chevelure; car les tresses superbes qu'elle offre aux chalands ne sont autres que les siennes, qu'elle a coupées pour se procurer en échange ces colifichets dont les femmes du pays font tant de cas. Plus loin, c'est un groupe de jeunes filles étalant des *bachliks* en *tchoka*, capuchons de laine grossière filés et tissés par elles-mêmes. Et c'est à qui, parmi la foule d'acheteurs et d'acheteuses, fera l'emplette d'un nouvel atour, afin de briller, le dimanche suivant, à la danse de la *tamasha*. Hommes, femmes, enfants, tous à l'envi, se préparent à ce divertissement, qui est le premier bal populaire de l'année.

Peu de spectacles m'ont plus intéressée que celui de cette foire pittoresque. Accompagnée de la noble princesse qui me servait de cicerone et de guide, je me mêlais curieusement à tous les groupes; les femmes se prosternaient devant la « mère des mères », lui baisant le sein avec les marques d'un respect profond, tandis que les hommes s'inclinaient unanime-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ment sur son passage. Quel sujet de tableau pour un peintre que cette multitude sur laquelle planait comme un ressouvenir vénéré du passé !

Le lendemain, samedi, la bourgade reprend son calme habituel. Après s'être défaits de leurs denrées, les habitants du Samoursakan et autres ruraux d'alentour retournent dans leurs montagnes pour mettre la main au fameux repas dont l'agneau et le cochon de lait seront les éléments essentiels.

A minuit, une messe solennelle inaugure la fête religieuse. Les églises regorgent de fidèles. A côté des femmes, vêtues pour la plupart de blanc, se presse la foule des Mingréliens, dans leur accoutrement le plus pittoresque, et il faut voir resplendir leurs armes aux feux des cierges innombrables dont le saint lieu est illuminé, car chaque assistant en porte un comme signe de réjouissance pour la résurrection du Sauveur. Après que le prêtre a prononcé la phrase sacramentelle : *Christe agdga* (le Christ est ressuscité), à laquelle l'assemblée répond en chœur: *Tschesmaridad* (en vérité), les compliments et les embrassades commencent; amis et ennemis se tendent la joue : c'est à qui sera le premier à donner à l'autre le baiser de paix et de fraternité.

La princesse Catherine Dadian.
Dessin de E. Ronjat, d'après une lithographie communiquée par Mme Lintz.

Zougdidi, la toute petite ville, ne possède pas moins de trois églises, dont une appartient aux Dadians. Ce fut à celle-ci que, la nuit d'avant Pâques, la princesse me fit conduire dans son carrosse exceptionnel de gala, grande voiture fermée, à quatre places, peinte en jaune bouton-d'or, ainsi que la livrée de la famille, en souvenir de l'antique toison. Le temple présentait un coup d'œil vraiment magnifique. La *Dedopali*, très belle encore, un diadème sur son épaisse chevelure noire, avait une robe de velours rouge, décolletée selon la mode d'Europe. Sur son épaule gauche brillait, en diamants, le chiffre de l'impératrice de Russie, et sur sa poitrine était passé le grand cordon de l'ordre de Catherine la Grande. A côté de l'ancienne régente figurait une nombreuse cour, composée des membres de sa famille. Son fils cadet, le prince André Dadian, portait l'élégant uniforme des hussards de la garde impériale. Parmi les amis et serviteurs, tous en costume national, qui formaient l'entourage de l'ex-reine, plusieurs étaient habillés pour la circonstance du *tschoka*, long vêtement blanc, serré à la taille par une riche ceinture en argent. De leur mise ou de leur type, on n'eût su dire ce qui, chez ces hommes, l'emportait en beauté. Mais le moment le plus émouvant de la scène, ce fut quand toute l'assistance, se pressant autour de la « mère des mères », lui donna le baiser au nom du Christ ressuscité.

Jadis, au sortir de l'église, on se rendait avec pompe et en procession au château seigneurial, où avait lieu, vers trois ou quatre heures du matin, le déjeuner de Pâques. Cet usage n'existe plus aujourd'hui que pour les intimes et familiers de la princesse. Je fus invitée à ce repas solennel, auquel assistent également le chapelain et autres membres du clergé appartenant au temple princier, et où les convives, tour à tour ou en chœur, chantent des hymnes en l'honneur du Dieu sorti du tombeau. De semblables agapes se célèbrent avant l'aurore dans chaque famille mingrélienne, et, toute la journée, la table demeure servie pour les visiteurs; chacun, en apportant ses félicitations, est tenu de prendre, si minime qu'elle soit, sa part du festin. Un échange d'œufs accompagne le salut traditionnel : *Christe agdga! — Tschesmaridad!*

Ensuite commencent les réjouissances populaires. La bourgade entière se donne rendez-vous dans la plaine, pour s'y mêler, sans distinction de rang, les uns comme acteurs, les autres comme spectateurs, au divertissement de la danse nationale. Ici, c'est la gracieuse *lesginka;* là, c'est l'*abkasouri*, au pas plus précipité; de la voix et des mains, les assistants excitent les danseurs, orchestre bizarre qui, d'un refrain monotone, à geste contenu, passe tout à coup à des cris sauvages et à des claquements de paumes effrénés.

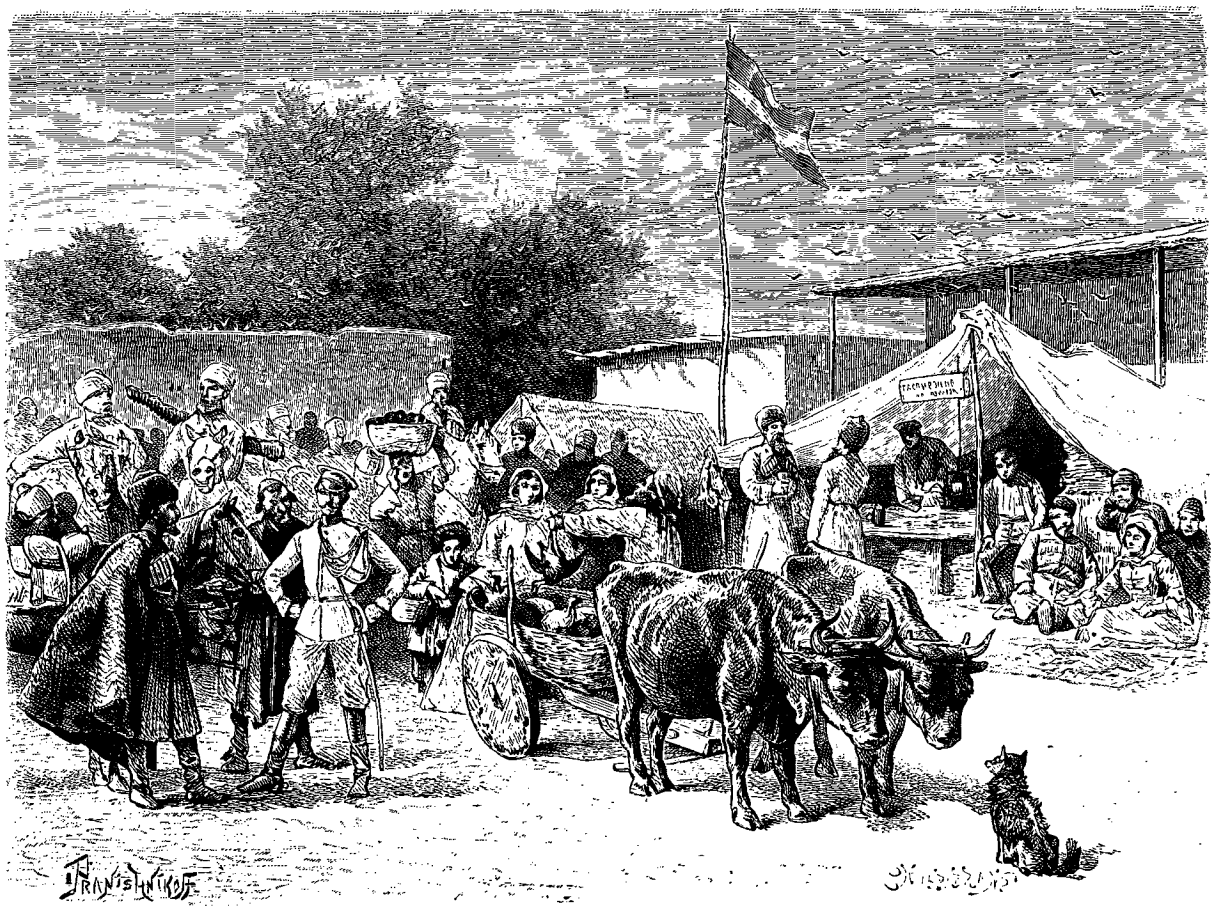
Ici un cavalier seul, une dame seule, ou bien tous deux ensemble, donnent le signal; puis hommes et femmes se disposent en rond; les femmes marchent

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en cadence, silencieuses, tandis que les hommes chantent et sautent. Des dialogues s'établissent entre eux, avec plus ou moins de pétillement et d'esprit, aux acclamations ou aux huées de la foule. Il n'est point rare que chez ce peuple, qui à des manières aristocratiques unit un certain *brio* naturel, il se trouve des parleurs pleins de verve. Ces réunions de la *tamasha*, que le dimanche de Pâques inaugure et qui, pour commencer, durent trois jours, se renouvellent hebdomadairement tout l'été, jusqu'à la récolte de la soie.

Aux danses se mêlent des jeux équestres, dignes de *gentlemen riders* accomplis. Les hommes sont en costume national, avec le *bachlik* élégamment noué ou posé sur la tête; les femmes, au contraire, s'affublent à l'européenne, d'une façon parfois des plus ridicules, et au grand détriment de leur beauté, qui ne s'accommode pas de cette mise exotique.

Parmi les danseurs de la *tamasha*, on remarque quelques Souanèthes, attachés en qualité de gardes à l'ancienne maison princière du pays. Leur pas, tout guerrier, qui s'exécute tantôt à deux, tantôt à plusieurs en rond, a ceci de particulier, qu'il est accompagné de cris plaintifs. Ces montagnards déploient



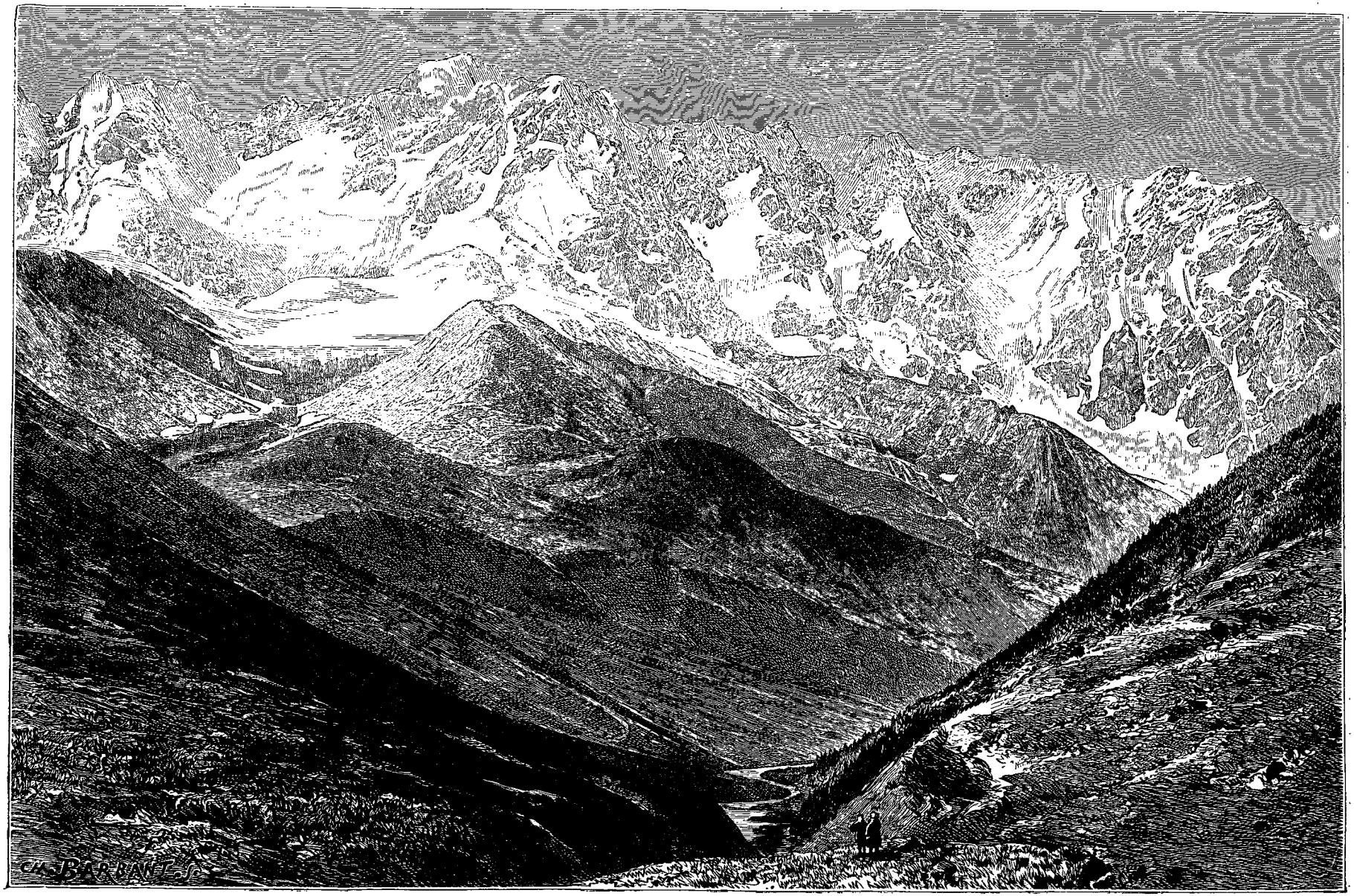
Au bazar de Zougdidi (voy. p. 406). — Composition de Pranishnikoff, d'après des photographies.

une dextérité incroyable; ils dansent sur la pointe de l'orteil, et jamais on ne les voit fatigués.

Leur type diffère de celui des Mingréliens et rappelle celui des Germains, dont ils sont du reste les congénères. Leur costume a aussi son caractère à part. Leur coiffure de feutre ressemble à l'ancien bonnet phrygien. Les femmes portent une longue chemise, avec un pardessus attaché par des crochets d'argent, et des guêtres (*patidji*) au lieu de pantalons. Des chaussures en maroquin rouge et un voile blanc (*tzougeli*) complètent leur accoutrement. Somme toute, l'ensemble du spectacle de la *tamasha*, joint aux particularités de mœurs et de coutumes que présente le peuple, reporte tout à fait l'esprit vers le moyen âge et l'époque féodale.

Pendant les trois jours de la *tamasha*, la *Dedopali* eut la gracieuseté de m'accompagner partout, non plus, cette fois, dans son grand carrosse, mais dans une délicieuse victoria. Son long séjour en Europe l'a initiée à toutes les élégances de la vie moderne, dont elle a toujours eu l'instinct et le goût. Les matinées, durant ces fêtes, sont consacrées aux visites; aussi la demeure provisoire qu'habitait la princesse (sa *baraque*, comme elle disait), en attendant l'achèvement du château qu'elle faisait construire, était-elle remplie d'une foule de gens venus de Zougdidi et des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Défilé de l'Ingour (voy. p. 410). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Ermakoff

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

environs. Nul n'abordait la Dedopali sans lui offrir les cadeaux d'usage, un agneau, du laitage, et autres offrandes primitives, représentant ce que l'habitant de cette contrée a de plus précieux.

VI

Le printemps en Mingrélie. — La forteresse Rouki et la vallée de l'Ingour. — Un poteau télégraphique. — Paysages et tableaux. — Une ferme mingrélienne : le bâtiment principal; l'intérieur; les annexes; la grange et le collier; la remise au bétail; les instruments agricoles.

Après plusieurs semaines passées à Zougdidi, je me disposais à retourner à Tiflis, quand la princesse Catherine me retint, pour me faire faire en sa compagnie différentes excursions qui devaient achever de m'initier au train de vie des paysans mingréliens.

En cette saison du renouveau, où la nature sort de sa longue torpeur, la terre mingrélienne déploie une exubérance de vie admirable. En quelques jours, sous les premiers rayons du soleil, plantes et fleurs s'épanouissent à l'envi; la campagne de Zougdidi se transforme en un jardin ravissant; les grands acacias se parent de grappes délicieuses de fleurs blanches dont les senteurs se répandent de toutes parts; l'azalée sauvage aux corolles jaune foncé s'épanouit en telle profusion dans la plaine, qu'à voir de loin ces champs dorés on dirait d'un semis de ces précieuses toisons qui ont fait jadis la gloire du pays[1].

L'Ingour sépare la Mingrélie du Samourzakan, province autrefois disputée entre les Dadians et les princes d'Abkhasie, et que les Russes se sont adjugée, en renvoyant, comme le juge de la fable, les deux antagonistes dos à dos.

Le Samourzakan, habité par une population remuante, ayant des habitudes invétérées de rapines, est administré militairement et soumis à un état de siège perpétuel. Les Russes ont juré de civiliser, coûte que coûte, ce coin de terre réfractaire au progrès. On voit, sur les bords de l'Ingour, une forteresse nommée Rouki, qui, construite par les Dadians de la première lignée, pour se défendre contre les Abkhases, puis détruite à plusieurs reprises, avait été rebâtie, dit-on, sous le prince Georges Liportiani, souverain de la seconde dynastie qui régna en l'an 1700.

Telle qu'elle est aujourd'hui, cette citadelle n'est plus dans le paysage qu'un décor qui lui donne un charme de plus.

L'Ingour sépare Rouki d'une autre citadelle, celle d'Atangela, un ancien lieu de résidence des Dadians A l'ouest s'étend la grande plaine de *Pargali Etseri*, ou plaine du Compas, ainsi nommée à cause de sa forme, laquelle se prolonge jusqu'à Goudava, échelle maritime du Samourzakan, où se faisait le trafic des esclaves et principalement celui des femmes que l'on enlevait en Mingrélie. On n'y exporte plus présentement que du maïs. Plus loin, à l'est, on aperçoit l'issue du défilé par lequel l'Ingour s'échappe de la Souanéthie des Dadians. Non seulement ce tableau est superbe d'ensemble, mais, de quelque côté que le regard se porte, les détails sont d'un charme saisissant, tant ce pays, négligé par l'homme, est généreusement doué de la nature!

La route qui vient de Zougdidi se bifurque non loin de Rouki. L'embranchement latéral mène en Souanéthie, par le village de Djavari qu'habite encore une branche cadette des Dadians, celle des *Batonichwili* (en géorgien *Fils du maître*).

A trois verstes en deçà de Rouki se trouve le village de Korscheli, qu'en rémission de leurs péchés les princes régnants avaient donné à l'église du Saint-Sépulcre de Jérusalem; un archimandrite grec résidait au monastère dudit lieu, et envoyait régulièrement en terre sainte les revenus perçus par ses soins.

Aujourd'hui c'est à la Russie qu'appartiennent tous les droits de propriété, et, malgré les mœurs à demi primitives, l'accoutrement datant des vieux âges, et les outils tout rudimentaires du paysan qui laboure ce sol, la civilisation, avec ses engins merveilleux et puissants, n'en a pas moins fait ici sa trouée. Le télégraphe indo-britannique, qui traverse la Transcaucasie, franchit la rivière Ingour près de l'ancienne forteresse de Rouki au moyen de deux poteaux, distants l'un de l'autre d'une verste (trois mille cinq cents pieds). Le poteau de la rive gauche du fleuve, celle où se trouve la vieille citadelle, n'a pas moins de cent douze pieds de hauteur, et est peut-être au monde unique en son genre. Il a fallu recourir à cette élévation inusitée pour échapper aux accidents continuels qui renversaient les palis de taille ordinaire, à l'époque des grosses eaux, par suite du choc des arbres flottants, épaves des défilés supérieurs, que charriait le cours impétueux de l'Ingour. L'érection de ce poteau gigantesque, en une contrée où les hommes ignorent l'usage des machines, peut passer pour un véritable prodige; l'honneur de l'idée revient, paraît-il, à un contrôleur du service des télégraphes, M. Jifcovitch. Vu l'altitude et la distance, les fils qui courent d'une rive à l'autre dessinent une courbe très prononcée.

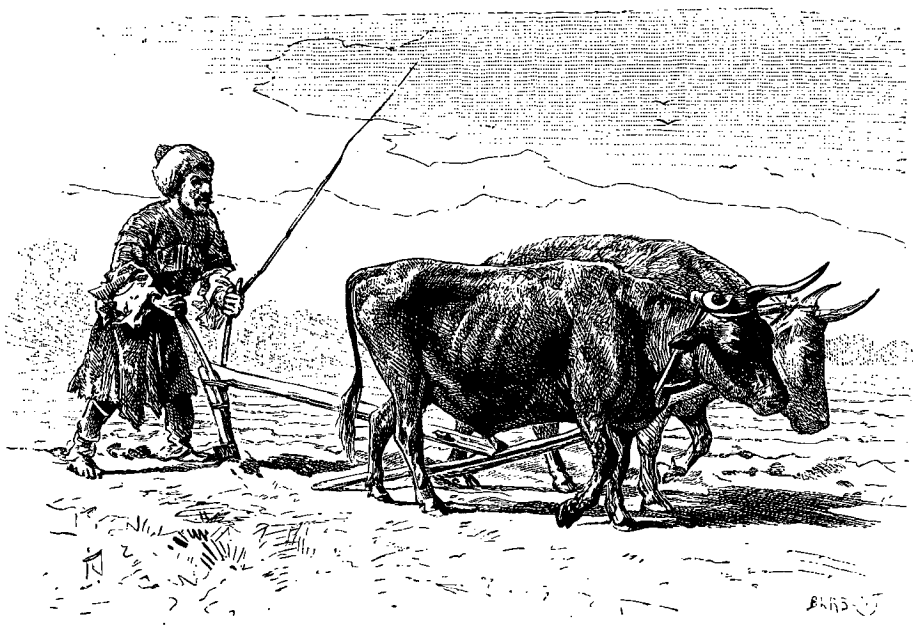
Sur la berge du fleuve, au pied du fort en ruine, se groupent les demeures des villageois. Elles ont un air de bien-être qui contraste avec l'aspect misérable de la plupart des habitations rurales du pays. C'est que la campagne qui avoisine Zougdidi doit un état d'aisance relative à la sage et paternelle administration seigneuriale d'un prince riche, qui ne pressure point le paysan et ne le surcharge point d'impôts. C'est un exemple à suivre pour les petits propriétaires besogneux de la Mingrélie qui spéculent sur le travail des manants et les traitent en gent taillable à merci. Aussi, loin d'inspirer la pitié ou le dégoût, les rustiques maisons de ce district se recommandent-elles exceptionnellement par la propreté et par le confort.

1. L'azalée est un arbuste très abondant en Mingrélie, où, après sa floraison, on l'emploie comme bois de chauffage.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'enclos est enceint d'une palissade de gros troncs, de cinq ou six pieds de long, fendus longitudinalement, et couchés dans le sens horizontal, que soutiennent des pieux entre-croisés de manière à former l'X. Dans cet enclos se trouvent les divers corps de logis et les aménagements pour la récolte et les provisions. Des arbres vigoureux, cerisiers, poiriers et mûriers, garnissent la pelouse bien entretenue qui forme l'aire intérieure, et servent de supports aux ceps de vigne qui vont s'entrelaçant de l'un à l'autre en figurant des tonnelles touffues et charmantes à voir. La maison du maître occupe le milieu de l'enceinte.

Cette maison, d'une superficie de six à sept mètres, est entourée d'une véranda qui lui forme un auvent protecteur et empêche la pluie de fouetter les murailles. Par le beau temps, ce balcon-galerie est le salon préféré de la famille, qui, au moment de la récolte de la soie, quand l'intérieur de l'habitation est tout entier cédé aux cocons, en fait même son séjour exclusif. Les vérandas donnent un aspect fort élégant à ces maisonnettes de bois, dont les parois se composent de rondins aplatis aux deux bouts afin de pouvoir s'ajuster ensemble. Le toit déborde de plus d'un mètre sur les murs : il est couvert en chaumes résistants de carex, que soutiennent des traverses, et qui constituent un revêtement uni, imperméable, et gardant la chaleur. A ces demeures, il n'y a point de fenêtre ; deux portes, placées en face l'une de l'autre, y suppléent. L'intérieur est divisé en deux parties ; celle de derrière, qui a son issue à part et communique avec la première, sert au besoin de lieu de refuge pour le jeune bétail, qu'on y met à l'abri de la rapacité des voleurs d'animaux, spécialité de malappris qui abondent d'autant plus en ce pays, qu'il n'y existe



Charrue mingrélienne (voy. p. 412). — Dessin de Pranishnikoff, d'après une photographie de M. Ermakoff.

point d'étables et que les bêtes y sont, nuit et jour, laissées à elles-mêmes dans les champs, de sorte que, suivant le proverbe, l'occasion ici ne fait que trop le larron.

L'inclinaison du toit au dedans du logis est d'un quart de la largeur de la bâtisse ; au centre, deux poutres transversales réunies par quelques ais soutiennent une crémaillère en fer qui s'allonge à volonté et où s'adapte une marmite de fonte pour la cuisson des aliments. Le foyer est une pierre longue, servant de chenet, où se pose le bois : c'est le « coin du feu » du paysan mingrélien. Pour l'ameublement, il consiste en des bancs de bois placés le long des murs, et que parfois, mais rarement, on garnit de tapis et de coussins (*moutacki*). Dans ces campagnes, le luxe de la ménagère, c'est la literie. La jeune mariée apporte dans son trousseau un assez bon nombre de matelas, de coussins et de couvertures, le tout confectionné par elle-même et avec tant de soin, que ces objets pourraient servir de modèle à mainte princesse du terroir qui ne possède souvent que des guenilles.

Ces richesses du pauvre restent, le jour, empilées dans un coin, couvertes d'un rideau ; puis, la nuit, la chambre commune se transforme en un dortoir où, sans distinction d'âge et de sexe, toutes les personnes de la famille s'installent et se couchent. Armoires et meubles sont inconnus : des coffres en bois, faisant aussi partie du trousseau, en tiennent lieu. Contre les murs sont tendues des cordes qui servent de portemanteaux, et où appendent pêle-mêle les choses les plus disparates, par exemple une guitare (*tschongouri*) à côté d'un énorme jambon : il est vrai que le rapprochement n'est pas aussi étrange qu'on le croirait, car, d'ordinaire, l'un et l'autre objet trouvent simultanément leur emploi : il n'est point ici de fête campa-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gnarde sans accompagnement de *tschongouri*, ni de repas sans régalade de jambon.

Outre le bâtiment principal, l'enclos rustique renferme sept locaux différents.

La *patska* est le logis réservé aux jeunes mariés et aux étrangers : c'est une maisonnette, faite d'un treillage de bois de noisetier que recouvre en manière d'enduit une couche horizontale de fougère.

La *magasa* est la grange où le maïs se conserve en gerbes ; elle s'élève sur quatre poteaux de six pieds de hauteur, et a une toiture de carex (*isli*). Dans une seconde grange (*begheli*), on conserve en grappe le millet (*gommi*). Millet et maïs constituent le fond de l'alimentation, avec les haricots pour les jours maigres, qui sont nombreux, et le cochon pour les repas de gras.

Le *maranni*, c'est-à-dire la cave, où se fait et se garde le vin, est un espace carré, avec toit de carex et clôture de clayonnage. Le long des parois y sont étendus des arbres creux qui jouent le rôle de cuves; au plafond pendent de grands paniers, tressés de main d'artiste, qui servent à transporter le raisin. Le fruit s'écrase sous les pieds dans ces troncs; plusieurs personnes s'y mettent à la fois, trépignant, dansant, chantant et criant. C'est l'usage en Mingrélie que toute besogne qui se fait en commun soit accompagnée de démonstrations bruyantes.

Sur le sol du *maranni* sont pratiquées des ouvertures de différente dimension où sont enfouis des vases de terre cuite, dans lesquels on verse, dès qu'il est extrait, le jus de la grappe. Ces trous sont ensuite recouverts d'une écorce de cerisier et d'une pierre plate adhérant à la baie; pour les boucher hermétiquement, on y ajoute un enduit de terre glaise. Au fur et à mesure des besoins, on ouvre ces pots, qui rappellent assez les amphores antiques, et l'on y puise le vin au moyen d'une courge emmanchée d'un bâton en forme de cuiller à pot (*ghrikha*). Rien de plus primitif que tout l'ensemble de cet arrangement, qui a l'air de remonter au temps de Noé.

Un autre local indispensable de l'enclos est la *maraka*, lieu de refuge élevé pour les chèvres et les brebis : on les y monte à l'aide d'une échelle, afin de les mettre à couvert des bêtes fauves.

Le *sakatnio* est un grand panier fixé au sol, qui est, pendant la nuit, le dortoir soigneusement clos où les poules sommeillent à l'abri de la dent du chacal.

Citons enfin la *giarguali*, sorte de magasin, d'atelier et de salle commune, où se tiennent pêle-mêle, parmi les ustensiles de labeur, hommes, femmes, enfants, animaux, et où chacun s'occupe à sa fantaisie.

La charrue du paysan mingrélien est d'une simplicité toute biblique : elle consiste en un morceau de bois horizontal, recourbé à angle aigu, auquel on adapte un bout de fer large comme la main ; une branche d'arbre torse est le timon où s'attelle la paire de bœufs ou de buffles. Ceux-ci vont sans conducteur. Un homme marche derrière l'engin, le guide, règle avec la main le fer qui doit tracer le sillon. Aussi, la surface du sol étant à peine entamée par le soc, le rendement de la glèbe est-il en raison de ce labourage essentiellement primitif.

VII

Un prince honoraire et sa cour. — Le village de Nicoscia et ses habitants. — Industries locales. — La Mingrélienne et sa culotte. — Un repas d'hospitalité. — Aux sons du *tschongouri*. — De l'influence du berceau sur la race. — Une cavalcade en mon honneur. — Adieu à la Mingrélie.

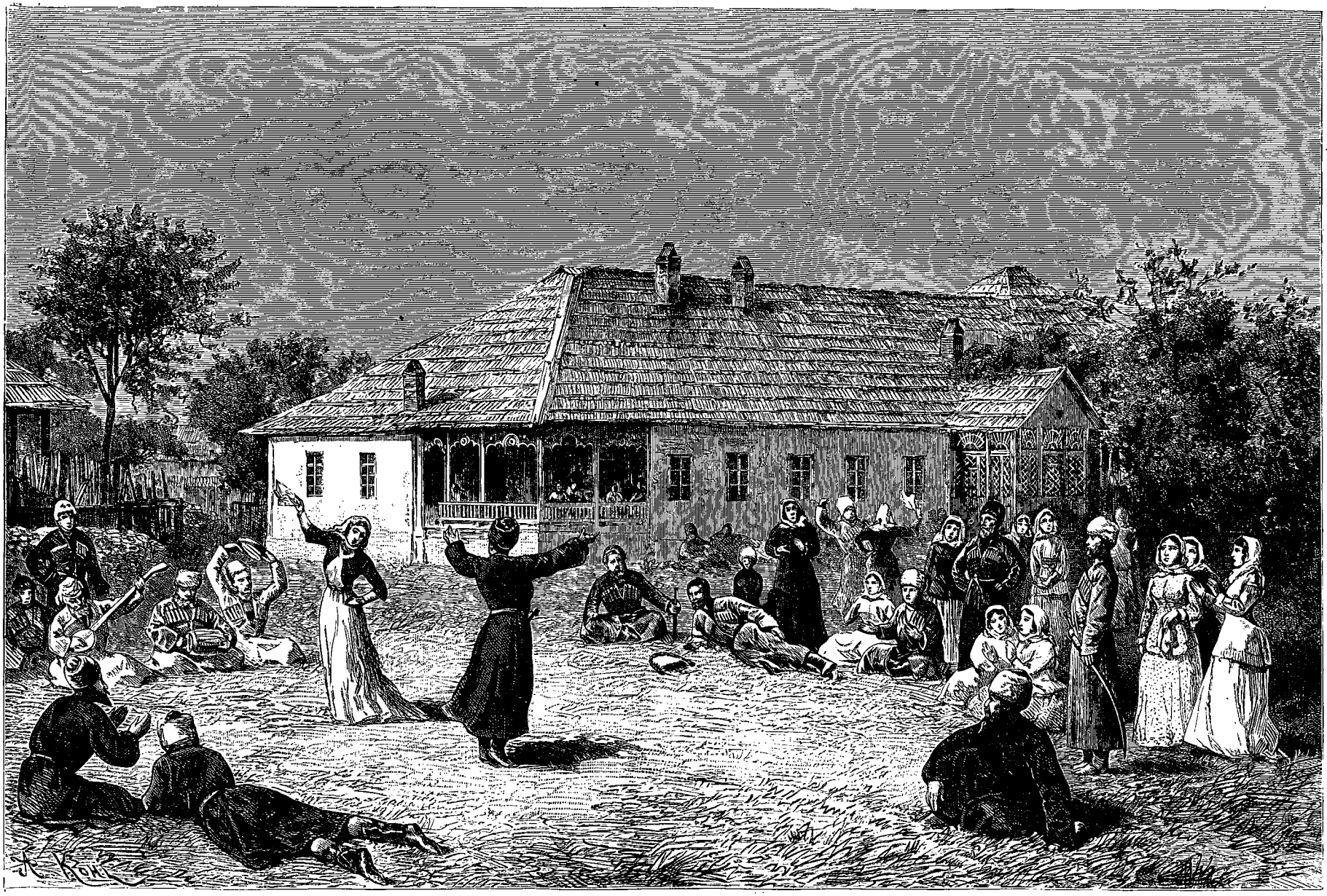
Ces tournées que je faisais, en compagnie de la « mère des mères », me semblaient celles d'antiques châtelains du moyen âge en visite sur leurs terres. Partout, sur nos pas, c'étaient des saluts, des génuflexions, des marques de respect, comme il s'en rend de vassal à suzerain. J'ai dit que les Mingréliens, surtout ceux du district de Zougdidi, ont conservé de l'époque féodale un fond d'allures et de sentiments que l'état politique nouveau aura grand mal à faire disparaître. La vénération pour le seigneur est, des vieilles coutumes, la plus persistante. La même nuance s'observe entre *mthawars* (princes) et *aznaours* (nobles); les premiers reçoivent encore des seconds les témoignages de déférence, dus à la prérogative du titre, et enracinés par l'habitude.

Telle est aussi, au milieu de la contrée, la position du prince Nicolas de Mingrélie. Quoique simple propriétaire et reconnu comme tel par les indigènes, il est néanmoins traité par ceux-ci en descendant des anciens souverains. Ce n'est pas qu'il ait à proprement dire une suite ; mais sa présence dans le pays réunit autour de lui un essaim de *tavadi* et de nobles, qui, tous, ont une charge, un titre rappelant l'état de choses passé. Les uns restent à son service en mémoire de la dignité de ses aïeux; les autres lui font escorte comme compagnons de chasse, de plaisir et de fêtes. Il est vrai que cette sujétion volontaire n'est point, de leur part, entièrement désintéressée. Si, en leur qualité, qui de grand écuyer, qui de grand veneur, ces gentilshommes ne touchent pas d'appointements, leur hommage n'en est pas moins récompensé par des cadeaux d'argent ou autres.

C'est principalement à Gordi, dans les montagnes, là où se trouve la résidence d'été des Dadians, que se réunit autour du prince cette escorte de chasseurs, de chanteurs, de danseurs, d'improvisateurs et même de bouffons ; car le noble mingrélien, qui a en général l'esprit vif et la repartie toujours prête, s'accommode volontiers de tous les rôles qui étaient de mise dans les cours du moyen âge. Le clergé tient aussi sa place dans cet entourage seigneurial, la famille ayant, dans chacun de ses domaines, son personnel ecclésiastique. Il est clair néanmoins qu'avec le temps ces mœurs demi-féodales, épaves d'une époque dont le souvenir est encore chaud dans bien des esprits, ne pourront manquer de s'effacer.

Entre Zougdidi et la forteresse de Rouki se trouve,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Maison mingrélienne à Nicoscia (voy. p. 414). — Dessin de Pranishnikoff, d'après des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

près des terrains forestiers du prince, un village qui mérite une mention spéciale. Créé il y a quelques années, il a pris de son fondateur le nom de *Nicoscia* (Nicolas). La population colonisante y fut transportée de *Salkhino* (Mon plaisir), lieu infertile qui nourrissait à peine ses habitants. Ce village, établi comme barrière contre les incursions des Samourzakaniotes, est le seul de la Mingrélie qui ressemble aux bourgades d'Europe.

Au lieu d'être éparpillées, les maisons y forment agglomération et s'alignent sur le plan des petits centres rustiques. Nicoscia compte déjà cent quarante feux, soit sept cents habitants environ. En fait de redevance, les villageois payent à peu près au propriétaire le quart de la récolte. Leurs demeures, bâties par eux, leur appartiennent; pour l'enclos où elles sont situées, ils acquittent une taxe annuelle de trois roubles. Ces colons cultivent les champs d'alentour, où le maïs et le millet poussent en abondance; mais le jardinage leur est totalement inconnu; dans le pré qui environne leur maison, on n'aperçoit ni fleurs ni légumes; là où buissonnent quelques touffes de corolles, c'est à la nature qu'en revient tout le mérite.

On a vu que, parmi tous les produits du sol mingrélien, figurait le coton. Les indigènes, qui, je le répète, n'ont point de machines, n'en excellent pas moins à se fabriquer pour certains usages des ustensiles souvent ingénieux : tel est, par exemple, l'instrument qui leur sert à égrener le coton. C'est un simple carré de bois où sont assujettis deux cylindres placés en sens inverse l'un de l'autre : vrai jouet d'enfant qui fonctionne à merveille. De ce coton, les paysannes s'entendent à tirer de jolies étoffes, essuie-mains et autres. Elles filent aussi la laine, en font une flanelle grossière (*tchoka*) pour habillements d'homme, de même qu'elles confectionnent une espèce de feutre épais, à long poil d'un côté, qui s'emploie pour les manteaux dits *bourka*.

Ces villageoises mingréliennes, tout en travaillant plus que les hommes, ne s'occupent point de labeurs grossiers, et n'ont en aucune façon l'air rustique. La distinction est innée chez elles. Elles portent leurs longues jupes avec une aisance remarquable, et s'enveloppent fort élégamment la tête de leurs voiles. Presque toutes ont un pantalon de couleur, tombant jusqu'à la cheville : c'est pour elles la pièce d'habillement essentielle et tenue le plus en honneur, à tel point qu'elles appliquent comme injure le nom de *ounipkho* (sans-culottes) aux femmes russes, qui s'en dispensent. Ce vêtement, qu'elles ne quittent pas même de nuit, est aussi leur sac à trésor; elles fixent à sa ceinture les objets auxquels elles attachent le plus de prix.

Pour en revenir à Nicoscia, les habitants, avec cet entrain hospitalier qui caractérise tous les Mingréliens, m'offrirent une fête où rien ne manqua. Le préliminaire obligatoire en fut naturellement un repas, où figurait le majestueux dindon dont le plumage avait fait l'ornement de l'enclos chez le paysan où j'étais descendue. En ce pays, on a vite fait de tuer une volaille : un coup de bâton, et la bête est plumée, flambée, mise au plat. Lorsqu'elle arrive fumante sur la table, c'est au maître de la maison que revient l'honneur de la dépecer. En vue de cette opération, dont ses doigts seuls doivent faire les frais, on lui apporte essuie-main et cruche d'eau, afin qu'il purifie ses phalanges; puis la même cruche et le même essuie-main circulent par toute la société, pour semblables cause et usage.

La table rustique (*soupra*) est dressée sous la véranda du logis. A côté du mets d'honneur, à savoir le dindon, on sert le porc et le *gommi* (millet), dont la graine cuite en bouillie épaisse est ici un remplaçant du pain. La sauce qui assaisonne le tout a des saveurs à nulle autre pareilles. C'est qu'on a mélangé dans le bouillon de la dinde des tiges vertes d'oignon tendre, du persil et des œufs durs hachés menu. On arrose le repas d'un vin du pays qu'on nomme *isabelle*, et dont l'arome ranimerait un mourant. Quant aux verres, les Mingréliens les ignorent : ce sont des buveurs de trop de vaillance pour se servir de ces vases nains; il leur faut des bocaux d'autre taille, qui sont, les uns des *koulah*, grandes bouteilles à longue encolure, les autres des courges à tuyaux, ou des cuillers qu'on appelle *quabi*, ou bien encore des cornes d'animaux. Chacun de ces récipients, de la capacité d'une ou de plusieurs bouteilles, est vidé résolument d'un seul trait. Honte à qui s'y reprend à deux fois !

A ce festin de Nicoscia, il se trouva par hasard un verre, un seul et unique. Il fit le tour de la table. Je ne trouvai pas le vin moins bon pour cela. Je m'étais habituée à boire ce nectar mingrélien par mesure d'hygiène, un médecin de Tiflis m'ayant assuré que le jus des vignes caucasiennes était l'antidote des fièvres locales.

La table enlevée, avant l'offre de la bûchette allumée et du papiros de rigueur, la cruche et l'essuie-main font de nouveau leur apparition; pour savon, on a le *gommi*, pâte d'amande à la mingrélienne dont pourraient parfaitement tirer parti nos parfumeurs européens.

Le jour dont je parle, le repas terminé, l'enclos se peupla de villageois et de villageoises appelés par la maîtresse du logis pour m'offrir le divertissement de la *tamasha*, avec accompagnement de *tschongouri* (guitare). Tous ces paysans, hommes et femmes, dansaient à merveille, avec beaucoup de distinction et de tenue. Quant aux chants, ils étaient tous sur un rythme monotone, et les voix ne brillaient point par l'ensemble.

Ce peuple de beaux danseurs n'est point un peuple de musiciens. Cependant cette plaintive harmonie ne laisse pas que d'inspirer une langueur dont l'étranger même a peine à se défendre. La guitare aux résonances mélodieuses dont s'accompagne la voix du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chanteur sert elle-même d'influx magnétique pour endormir les souffrances des malades. Plus d'un fiévreux, que fuit le sommeil, finit par trouver le repos, au bercement engourdissant de cette cadence. Tantôt c'est une mère qui assoupit par ce moyen son enfant, tantôt c'est une fiancée qui verse doucement la torpeur sur les yeux de son futur époux. Bref, il n'est guère de maisons où l'on ne voie ce poétique instrument, *tschongouri*. Je me souviens que plusieurs paysannes, chantant en chœur un de ces airs narcotiques où les syllabes *ni*, *na*, *ni* se trouvent répétées, et dont les derniers sons s'en vont expirant, me trouvèrent à la fin aux trois quarts endormie.

Puisque je parle de bercement, c'est le moment de décrire la couche d'espèce tout originale où, dans ce pays, on met les enfants. Cette couche, appelée *ankarani*, est formée de deux planches soutenues du côté de la tête par une paroi pleine, et que n'assujettit, dans l'autre partie, qu'une simple traverse horizontale. Elle est garnie d'un coussin, d'un matelas, et d'une couverture ouatée qui présente à la place du cou une échancrure à laisser libres les épaules. Au milieu du matelas est pratiqué un petit trou rond dans lequel on place un roseau de la longueur de vingt-cinq centimètres, et dont la découpure supérieure varie selon le sexe du nourrisson; une autre ouverture dans le matelas en achève l'appropriation hygiénique. Des baguettes attachées des deux côtés au moyen de bandes de toile s'opposent aux « gigotements » du captif, sans contraindre le développement de ses membres. C'est à ce système de berceau que l'on attribue, dans le pays, la belle conformation de la race et l'absence presque absolue d'êtres contrefaits.

Ces paysans, très heureusement doués, savent, au besoin, se montrer éloquents : témoin ce compliment que m'adressa un villageois de Nicoscia :

« Étrangère, je salue en toi la femme; car tout bien nous vient de la femme. C'est à une femme que l'on doit le bonheur du monde; c'est à la Vierge qui enfanta le Christ que nous devons la civilisation et le commencement de l'émancipation de l'humanité. Je m'adresse à toi, étrangère parmi nous, comme à une femme éclairée dont l'esprit brille ainsi qu'un diamant. Le diamant est une pierre qui ne vaut que par ses feux; de même la femme, par son esprit, jette en tous lieux des étincellements. Non civilisée, elle nous laisse dans la nuit; civilisée, elle nous illumine. Étrangère, je reconnais en toi une de celles qui éclairent. »

Le paysan qui m'a complimentée. — Dessin de Pranishnikoff, d'après une photographie de M. Ermakoff.

Ainsi me parla le paysan, et je trouvai que ces phrases, d'une tournure essentiellement orientale, ne manquaient pas de grâce.

La vie que l'on mène en ce coin du Caucase n'a, du reste, rien de maussade ni de triste. A chaque instant, ce sont des cavalcades, ayant pour but de joyeux pique-niques, ou bien des pèlerinages en commun à certains lieux consacrés de la contrée. Tel est le village de Kouliskani, où se trouve, dit-on, la plus ancienne image du pays, celle de saint Georges terrassant le dragon. La fête du saint, qui se célèbre le 23 avril (style grec), attire une énorme affluence de fidèles. La rustique église, bâtie tout en bois, selon le mode architectural des maisons mingréliennes, est entourée d'une galerie à balustrade, avec colonnes supportant la toiture.

Le village est situé à dix verstes seulement de Zougdidi, sur la chaussée qui mène à Nakalakevi (l'ancienne Ea) et se raccorde à la nouvelle route de Novo-Senaki. Cette facilité de communications est même une des causes du bien-être qui se rencontre ici. Les cavalcades comptent parmi les plaisirs de prédilection des habitants de ces belles campagnes. Un seul cortège se compose souvent d'une cinquan-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

taine de personnes des deux sexes, aux équipements les plus élégants et les plus variés. La variété vient surtout de la manière tout originale dont chacun porte les différentes pièces du vêtement national, depuis la *tchoka* circassienne et le long gilet à manches qu'on nomme *aghalouki*, jusqu'au *bachlik* traditionnel; il se produit là, rien que dans la façon de se mettre, des diversités tellement pittoresques, qu'on croirait voir autant de costumes particuliers qu'il y a de chevaucheurs. La chaussure se compose de guêtres de peau qu'on appelle *mesti* et de souliers (*zougha*) sans semelles, sans élastiques ni boutons, recourbés en pointe par devant, et serrant le pied, qu'ils dessinent à son avantage.

Le chef du district (sous-préfet) organisa en mon honneur une cavalcade de cette sorte, et, comme lui-même y figurait de sa personne, tout prit aussitôt, comme bien on pense, une allure officielle. Ce fonctionnaire est comme un petit roi dans le pays; à chaque village qu'il traverse, maires et édiles viennent à sa rencontre et lui font cortège. D'une localité à l'autre jusqu'au terme du voyage, sa suite s'en va ainsi grossissant. Arrivée au lieu désigné, la troupe entière s'attable au festin dressé sous les charmilles d'un enclos. Le repas fini, on s'étale sur l'herbe ou plutôt sur les tapis qui la recouvrent, pour goûter un moment les douceurs de la sieste; puis s'entament, avec l'entrain habituel, les danses de la *tamasha* de

Costume de cheval des Mingréliennes. — Dessin de Pranishnikoff, d'après une photographie de M. Ermakoff.

rigueur. Le retour n'est pas moins charmant que l'aller. Bref, l'absence absolue de gêne et de contrainte est le principal attrait de ces fêtes, qui toutes m'ont laissé les meilleurs souvenirs.

Enfin arriva pour moi le moment de dire adieu à la Mingrélie. Mon intention avait été d'abord de retourner à Tiflis, pour me rendre de là au Daghestan, avec la femme du gouverneur de ce pays; mais mes amis de Zougdidi insistèrent pour me faire changer de dessein et remettre à plus tard mon excursion à la terre des Lesghiens. Ils me dirent que, pour rien au monde, je ne devais quitter le Caucase sans avoir fait un tour en Abkhasie, une de ses provinces les plus dignes d'intérêt. Je me laissai d'autant mieux persuader, que ce que j'avais déjà vu de la contrée avait mis en haleine ma curiosité. Je pris donc congé de mes hôtes, et, franchissant la rivière Ingour, je m'enfonçai dans le Samourzakan.

Ce fut là mon premier pas vers l'Abkhasie. J'espère que mes lecteurs voudront bien m'y suivre.

Je ne fus pas malheureuse au milieu de cette peuplade mi-sauvage qui me témoigna beaucoup d'intérêt, mais je dus y subir une privation bien dure pour une femme. J'ignorais absolument la langue du pays, et je fus obligée, me croira-t-on? de rester trois mois sans parler.

CARLA SERENA.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

REVUE GÉOGRAPHIQUE,

1881

(PREMIER SEMESTRE),

PAR MM. C. MAUNOIR ET H. DUVEYRIER.

TEXTE INÉDIT.

—

I. Pertes de la géographie française : M. E. Cortambert, M. Delesse, l'amiral de La Roncière-Le Noury. — II. Congrès international des Sciences géographiques, à Venise.— III. Dispositions favorables de M. Le Myre de Vilers, gouverneur de la Cochinchine, envers les explorateurs. Recueil des *Excursions et reconnaissances*, publié à Saigon. Voyage de MM. Pérusset, d'Infreville et Ricard. Voyage de M. Aymonier. Les trois voyages du docteur Neïs. Voyage de M. Boulangier. Carte de l'Indo-Chine orientale, par M. Dutreuil de Rhins. — IV. Le docteur Montano et le docteur Rey en Malaisie. M. Montano à Mindanao. — V. M. de la Croix à la presqu'île de Malacca. — VI. Les événements de Tunisie nous vaudront des cartes du pays. — VII. Mission du colonel Flatters. Ses débuts heureux. Levé du haut Igharghar. La Sebkha d'Amadghôn. Massacre de la mission. — VIII. Expédition du capitaine Galliéni à Ségon. Traité conclu avec les chefs des pays Mandingues et avec le sultan Ahmadou. — IX. Mission du colonel Borgnis Desbordes dans le haut Sénégal.— Travaux de la brigade topographique du commandant Derrien. — X. Voyage et mort de M. Lucereau chez les Orma ou Galla.— XI. Le nouveau succès de M. Savorgnan de Brazza. Premier itinéraire entre l'Ogôoué et le Congo. Fondation de la station de Francheville. Fondation de la station de Ntamo-Ncounia, qui s'appellera Brazzaville. Rencontre de MM. de Brazza et Stanley. — XII. Départ du docteur Ballay, de M. Mizon et de M. Stahl. Mort de M. Stahl. — XIII. Les cartes d'Afrique du capitaine de Lannoy et de M. L. Ravenstein. — XIV. Voyage du docteur Lenz du Maroc au Sénégal par Timbouktou. Grands traits physiques. Changements politiques depuis le voyage de Barth. — XV. Mission de M. D. Charnay aux cités ruinées des Toltèques. — XVI. Dernier voyage du docteur Crevaux. Remonte du rio Magdalena. Traversée des Andes. Navigation périlleuse sur le Guayabero. L'Orénoque. Mort du matelot F. Burban. Recherches sur les Guaraunos du delta de l'Orénoque. — XVII. Expédition scientifique américaine au territoire d'Alaska. Observations physiques dans les eaux du détroit de Behring. La montagne de glace de la pointe Barrow. Le glacier mort de la baie Yakoutat. — XVIII. Inquiétudes persistantes sur le sort de la *Jeannette*. Dernières nouvelles du navire. Expéditions envoyées à sa recherche par le gouvernement des États-Unis. — XIX. Nouvelle croisière scientifique du *Travailleur*, commandant Richard.

I

La géographie française a été durement éprouvée, pendant ces six derniers mois, par la perte de plusieurs de ceux qui lui prêtent leur concours à divers titres. Le massacre de la mission du colonel Flatters, l'assassinat de M. Lucereau et la mort de M. Stahl, dont il sera parlé plus bas, auraient dû suffire à un semestre; mais la mort a frappé également au milieu de nous. Elle a emporté d'abord M. Eugène Cortambert, président honoraire du conseil de la Société de Géographie, le savant conservateur des cartes à la Bibliothèque nationale, l'auteur bien connu de nombreux ouvrages pour l'enseignement de la géographie.

M. E. Cortambert a été suivi de près dans la tombe par M. Delesse, membre de l'Institut, inspecteur général des Mines, ancien président du conseil de la Société de Géographie. A côté d'un grand nombre de recherches techniques, M. Delesse avait consacré un travail considérable à l'étude de la nature des fonds sous-marins aux abords des côtes de France.

Enfin la Société de Géographie a perdu son très éminent président, l'amiral de La Roncière-Le Noury, qui, depuis vingt-cinq ans s'intéressait à ses travaux, qui depuis neuf ans dirigeait de haut ses destinées, et qui avait si largement contribué à en faire l'une de nos associations scientifiques les plus florissantes comme les plus actives.

II

Au mois de septembre prochain, la Société italienne de Géographie réunit à Venise le troisième Congrès international des Sciences géographiques[1]. Nous ne saurions engager trop vivement ceux de nos compatriotes qui s'intéressent au mouvement scientifique, à prêter leur concours à cette solennité où il importe que la France tienne dignement sa place à côté des autres pays. L'accueil le plus cordial attend les géographes du monde entier conviés par l'Italie dans la cité de Marco-Polo.

III

Il est du devoir d'un gouverneur de colonie de favoriser l'étude des territoires voisins de celui où s'exerce son autorité, et nous devons hautement reconnaître que le gouverneur actuel de la Cochinchine,

1. Le premier Congrès eut lieu à Anvers, en 1875, et le deuxième fut réuni à Paris en 1875, par les soins de la Société de Géographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

M. Le Myre de Vilers, voue à cette partie de sa tâche plus de sollicitude encore que ses prédécesseurs. Ceux-là qui suivent le mouvement géographique ont pu remarquer combien de fois les événements ont rendu précieuses des informations recueillies par des explorateurs dont les efforts avaient été naguère dédaignés, pour ne rien dire de plus.

Depuis deux ans le gouvernement de notre riche Cochinchine fait procéder à une série d'explorations utiles pour la paix aussi bien que pour la guerre. Les résultats en sont consignés dans une série de notices[1] dont l'une nous apportait, à la fin de l'an dernier, une reconnaissance exécutée[2] dans le but de choisir le terrain le plus favorable pour l'établissement d'un chemin de fer entre Saigon et Phnom-Penh.

D'autre part, un capitaine d'infanterie de marine, M. Aymonier, déjà connu par de bons travaux sur la Cochinchine, s'est dirigé à l'ouest de notre frontière, sur Kompot ; il a traversé la presqu'île qui borde à l'est la baie de Compong-Som, puis, s'avançant dans la province de ce nom, il est revenu à l'est sur Oudong et Phnom-Penh, après avoir été le premier à parcourir cette région qui est accidentée et riche.

De son côté un médecin de la marine, le docteur Neïs, a fait trois voyages, dont le premier l'a conduit chez les Moïs de l'arrondissement de Baria, où il a recueilli de nombreuses informations ethnographiques et anthropologiques.

Un deuxième voyage a conduit le docteur Neïs jusqu'au haut cours du Donnaï, qu'il a remonté et dont il a pour la première fois vu l'un des affluents de tête ; la sauvagerie des indigènes La-Canh-Dong l'a empêché de visiter le bras le plus considérable du fleuve. « Là, dit M. Neïs dans une lettre au docteur Harmand, j'ai trouvé des montagnes fort élevées, formant une double chaîne séparée par un plateau que j'ai mis sept jours à traverser. »

A la suite de ces voyages, une tribu indigène d'un territoire voisin des frontières de notre Cochinchine ayant fait demander le protectorat de la France, le docteur Neïs se mit de nouveau en route, accompagné cette fois de M. Septans, lieutenant d'infanterie de marine. Il retourna sur le haut Donnaï, chargé de s'assurer de la sincérité de ce désir des indigènes. Au cours de cette mission, il réussit à visiter la tribu des Traos, qui ne reçoit d'ordinaire aucune tranger, même les hommes des tribus voisines. M. Neïs a suivi le Donnaï pas à pas, à travers le dédale des montagnes où naît le fleuve, et ce troisième voyage, dont l'itinéraire a été de près de cinq cents kilomètres, complétera de la manière la plus heureuse les deux précédents.

Enfin nous signalerons encore le voyage accompli par M. Boulangier, ingénieur des Ponts et Chaussées, qu'un itinéraire sinueux a conduit des frontières de la Cochinchine au pays de Siam, à travers le Cambodge. Il a étudié le bassin du Tonlé-Sap, ou grand lac, qui, selon lui, fut autrefois le fond du golfe actuel de Siam ; de puissantes alluvions l'ont comblé, reliant ainsi à la terre ferme les massifs montagneux assez élevés situés au sud de Pursat, et qui formaient autrefois une île. Le Tonlé-Sap lui-même, sujet à de grandes crues, se comblerait peu à peu par un colmatage.

Ainsi se précisent peu à peu les lignes encore flottantes du figuré d'une partie de l'Indo-Chine. On peut aisément se rendre compte de ce qui reste à faire, en jetant un coup d'œil sur la grande carte de l'Indo-Chine orientale dressée par M. Dutreuil de Rhins et dont la récente publication fait honneur au Ministère de la Marine. On doit exprimer ici le vœu que ce département, pourvu de si puissantes ressources, complète l'œuvre en publiant ou en aidant à publier la partie encore manuscrite de la carte de M. Dutreuil de Rhins, qui comprend le Bengale oriental et l'Assam avec le Tibet oriental et la Chine méridionale. Consciencieusement élaboré à l'aide des meilleurs matériaux, ce travail serait d'une utilité de premier ordre pour suivre les découvertes et les événements dans une partie de l'Asie également intéressante pour la science et pour la politique.

IV

Nous allons voir revenir, après deux années fructueusement employées à remplir une mission du Ministère de l'Instruction publique, le docteur Montano. Il était parti avec le docteur Paul Rey pour faire aux îles Philippines et en Malaisie des études d'anthropologie et d'histoire naturelle. Après une relâche dans la presqu'île de Malacca et plusieurs voyages aux environs de Manille, ils s'embarquèrent pour visiter l'île de Soulou, tentative fort dangereuse à cause du fanatisme des Malais qui habitent l'île. De Soulou, qu'ils traversèrent pour aller visiter Maïboun, sa capitale, MM. Montano et Rey gagnèrent Davao, au sud-est de l'île de Mindanao. Là M. Montano continua seul ses explorations où la géographie aura également une bonne part, car, après avoir accompli une ascension au volcan Apo, non loin de Davao, le voyageur a parcouru du sud au nord toute la longueur de l'île, dans sa partie orientale. Davao fut son point de départ et Butuan son point d'arrivée ; il compléta cet itinéraire d'un mois de route par une reconnaissance du lac Maïnit, au nord extrême de l'île, et réunit des éléments utiles pour la carte de Mindanao.

Non content de cette traversée, M. Montano se remettait en route, le 11 janvier 1881, pour gagner Davao, en naviguant le long de la côte orientale de l'île. Mais la mer est si mauvaise dans ces parages, que le voyageur, après avoir été menacé plusieurs fois de voir sombrer sa pirogue à balancier, dut revenir à Surigao, son point d'embarquement. Il en repartit à pied, traversa l'île à la hauteur de Bislig, et rejoignit

1. *Excursions et reconnaissances.*

2. *Résultats de la reconnaissance faite sur le terrain en novembre et décembre* 1879, par MM. Peyrusset, capitaine d'état-major, aide de camp du gouverneur, Rozée d'Infreville, capitaine d'infanterie de marine, aide de camp du gouverneur, Ricard, médecin auxiliaire de la marine.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ainsi la côte du Pacifique. Cette fois encore il dut renoncer à longer par mer la côte de l'île, et c'est par terre qu'il accomplit ce trajet, au milieu de grandes difficultés; le 22 février, il revenait à Surigao.

Les lettres de M. Montano permettent de constater que la mission a été des plus intéressantes à tous égards; au point de vue géographique, celui qui nous préoccupe ici, l'itinéraire dont nous avons esquissé les lignes est appuyé sur des déterminations astronomiques qu'on peut considérer comme bonnes en raison des conditions où elles ont été exécutées. Les explorateurs qui s'astreignent à faire des observations de ce genre, sans négliger les autres, sont trop rares pour que nous ne félicitions pas M. Montano des résultats de son voyage, qui aura, de tous points, les caractères d'un voyage scientifique.

V

Nous pouvons espérer aussi d'excellentes informations du voyage accompli par M. de la Croix dans l'intérieur de la presqu'île de Malacca. Après avoir parcouru, avec M. Brau de Saint-Paul Lias, chargé d'une mission du Ministère de l'Instruction publique, la côte du royaume d'Atjeh, M. de la Croix a passé sept mois dans l'intérieur du territoire de Perak, le plus considérable des États indigènes de la presqu'île malaise. Il a suivi le cours moyen de la rivière de Perak, parcouru plusieurs cours d'eau qui pénètrent dans l'intérieur de la presqu'île, visité pour la première fois la tribu des Sakages établis aux têtes de la rivière Plus, et recueilli des données sur la géologie et la richesse minière du pays.

VI

A maintes reprises le territoire de notre province de Constantine avait été violé par des incursions parties de Tunisie, et auxquelles le gouvernement tunisien n'avait ni le sincère désir, ni les moyens de mettre un terme. Une armée française dut en conséquence aller châtier les agresseurs, Arabes nomades dont les tribus vivent en confédération sur la frontière algérienne, dans une partie du rivage méditerranéen que l'ancienne délimitation avait laissée à la Tunisie. Le pays des Khoumîr et de leurs voisins les Nefza et les Mo'qod était absolument inconnu au delà de la zone littorale sur laquelle avaient pu porter les lunettes des hydrographes. Nous n'avons pas ici à nous étendre sur les excellents résultats politiques de la campagne qui a conduit le drapeau français sous les murs mêmes de Tunis, mais les résultats géographiques de ces événements rentrent dans notre cadre.

A ce point de vue, les travaux de la brigade topographique attachée au corps du général Brem auront une importance d'autant plus grande qu'il s'agit ici d'une région, le pays de Khoumîr, qui faisait une tache blanche sur les cartes; contrairement aux renseignements qu'on avait pu recueillir jusque dans les dernières années, et que MM. Fanelly et Caillat avaient utilisés pour donner un croquis de cette contrée[1], le pays des Khoumîr n'est pas le massif montagneux qu'on croyait découpé par des vallées courant du sud au nord. C'est bien, il est vrai, une contrée montagneuse, mais où les chaînes de montagnes se développent parallèlement entre elles et au rivage de la mer. Bientôt, sans doute, la publication des travaux de la brigade topographique, centralisés par le lieutenant-colonel Perrier, permettront de compléter et de rectifier la carte de toute la partie nord de la Tunisie.

VII

La mission du Ministère des Travaux publics, confiée au colonel Flatters, devait, on se le rappelle, continuer d'ouvrir à la science les routes historiques du commerce de l'Algérie et de la Tunisie avec les États Haousa, et y faire les études nécessaires pour l'établissement d'un chemin de fer; cette mission a été anéantie dans un drame qui forme jusqu'à ce jour la page la plus émouvante de l'histoire des explorations françaises en Afrique.

Le colonel Flatters, les capitaines Masson et Dianous, les ingénieurs Béringer, Roche et Santin, et le docteur Guiard, formaient le personnel de cette nouvelle mission qui partit de Warglâ, emmenant avec elle un nombre assez considérable d'Arabes d'Algérie, pris parmi les tirailleurs indigènes ou dans les tribus nomades du Sahara. Au lieu de suivre, dès le début, comme il l'avait fait dans son premier voyage, jusqu'à El-Biod, les traces de l'ancienne route de Warglâ à la Nigritie, le colonel Flatters a appuyé à l'ouest pour éviter la large zone des dunes d'El-'Erg. Il a remonté l'Ouâd Miya jusqu'au puits d'Inîfel, ou Hâssi 'Abd El-Hâkem des Arabes, d'où il a gagné Hâssi El-Mesegguem, sur une des routes de Ghadâmès à In-Çâlah, pour tomber dans l'Ouâdi Igharghar, à l'endroit où cette vallée reçoit de l'ouest l'Ouâd Rharîs. Remontant alors l'Igharghar, M. Flatters et ses compagnons ont été les premiers à apercevoir le haut mont Oudân, où commence le massif du Âhaggar; en longeant alors les flancs du plateau qui lui sert de base, ils parvinrent à la sebkha d'Amadghôr, mine de sel qui alimentait autrefois le commerce des pays des nègres et qui avait déterminé le passage de la route commerciale dans cette direction.

Vers le 16 février dernier, la caravane française n'était plus qu'à environ sept marches dans le nord-ouest du puits d'Asiou, peut-être dans la vallée de l'Ouâdi Tîn-Tarâbîn; le guide feint de se tromper, dépasse le puits fixé pour l'étape et insiste pour que le camp soit établi sur le point où l'on en est. Mais le colonel, voulant aller examiner le puits, part sous la conduite du guide, avec le capitaine Masson, le docteur

1. Voir *Revue de géographie*, août, 1879.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Guiard et MM. Béringer et Roche. C'est à ce puits, dont le nom même, comme toute la dernière partie de la route, est encore inconnu, qu'une insigne trahison amena le massacre des cinq vaillants et méritants explorateurs. Le crime avait été médité par les Oulâd Sîdi Ech-Cheïkh; la complicité de Ahîtarhen, chef suprême du Ahaggar, et celle d'une partie de l'escorte paraît évidente. Le capitaine Dianous, M. Santin et les Arabes restés fidèles n'avaient plus qu'à chercher le salut dans la fuite; ils accomplirent leur retraite avec une célérité sans exemple, refaisant en douze marches forcées les dix-neuf ou vingt dernières marches de la mission. Dans sa fuite le capitaine Dianous rencontra des Tédjéhé-Mellen, tributaires au titre religieux des Oulâd Sîdi Ech-Cheïkh; ils lui offrirent des dattes mêlées des feuilles d'une jusquiame qui a la propriété de produire la folie avant de donner la mort. A la source d'Amdjîd il fallut livrer un combat à des Touâreg qui avaient pris position sur la source; le capitaine Dianous et un soldat français tombèrent frappés à mort, et M. Santin succomba au poison ingéré la veille! Il restait encore un maréchal des logis; l'expédition de secours envoyée de Warglâ a retrouvé son cadavre. La soif et la faim avaient eu raison du dernier survivant de ce groupe de courageux Français!

VIII

Reposons-nous de ce tableau lugubre en nous reportant aux efforts plus heureux de nos explorateurs au Sénégal et sur le haut Dhiôli-Ba, ou Niger. Tandis qu'une mission anglaise chargée de nouer des communications commerciales directes entre Serra Leone et le haut Dhiôli-Ba était retenue à Timbo, capitale du Foûta Dhiallon, le capitaine Galliéni, dont nous avons mentionné le départ à la tête d'une mission française auprès d'Ahmadou, roi de Sêgou, est revenu à Bâkel le 23 avril. Hésitant entre les conseils de la sagesse et des suggestions hostiles à notre influence, le faible sultan Ahmadou avait longtemps retenu le capitaine Galliéni. Il a fini, cependant, par l'autoriser à revenir au Sénégal, et cet officier rapporte des conventions passées avec tous les chefs du pays des Mandingues, entre le Dhiôli-Ba et Mourgoula, chef-lieu du pays de Birgo. Mais la convention peut-être la plus importante est le traité par lequel le roi Ahmadou accepte formellement le protectorat de la France, s'engage à maintenir la sécurité sur la route entre les postes français du Sénégal et sa capitale, où le gouvernement français aura un résident. Nous sommes donc fondés à dire aujourd'hui que l'influence française vient de faire un grand pas dans la partie supérieure du bassin du Dhiôli-Ba, en même temps que dans la Tunisie.

IX

On se rappelle qu'une mission, commandée par le lieutenant-colonel Borgnis-Desbordes, avait été chargée de reconnaître la partie orientale du bassin du Sénégal, en vue de l'établissement de voies ferrées. Cette mission comprenait plusieurs officiers plus spécialement chargés, sous les ordres du commandant Derrien, d'étudier la géographie du pays. De Ba-Foûlabé, où elle trouva un poste français occupé depuis le mois d'août 1880, elle suivit le cours du Ba-Khoï au milieu d'une riche contrée que les guerres d'El-Hâdj (ou Alagui) 'Omar ont dépeuplée, et, le 18 février 1881, elle arrivait à Kita (ou Makan-Diambougou), à cent quatre-vingts kilomètres seulement du Dhiôli-Ba. C'est là que le gouvernement du Sénégal établit un fort dont la construction était déjà avancée à la fin du mois de février, et qui doit appuyer solidement notre influence dans le pays. Le colonel Borgnis-Desbordes ne perdit pas un instant pour châtier les habitants de Goubanko, qui avaient fait cause commune avec ceux de Dio, lors de l'attaque opérée sur la mission Galliéni.

Quant à la brigade topographique, elle a jusqu'à la fin de l'expédition laborieusement exécuté des levés et recueilli des informations. Elle a, en particulier, étudié sur place la question du lac Mandiri qu'on disait envoyer ses eaux, d'une part au Ba-Khoï et de l'autre au Ba-Oulé. Les officiers de cette brigade sont de retour en France. Ils ont été durement éprouvés par les fièvres, mais nous savons qu'ils rapportent des informations aussi nombreuses que précises sur ce pays dont la connaissance est pour nous d'un si haut intérêt.

X

Une triste nouvelle nous arrivait dès le commencement de l'année. M. Lucereau, voyageur français, dont les efforts pour pénétrer dans l'intérieur du pays des Çômâli avaient échoué devant l'opposition d'Aboû Beker, gouverneur de Zela' (ou Zeïla'), avait enfin réussi à partir de cette ville avec une caravane. A la fin de l'été dernier, il arrivait à Adar ou Hèrèr; là notre compatriote M. Bardey lui fit le meilleur accueil et le mit en mesure de s'organiser pour son voyage au Chawâ. Vers le 1er octobre 1880, M. Lucereau, quittant Hèrèr, s'engageait dans le pays des Ittou, tribu des Orma ou Galla, qui entoure la ville. Au bout de six jours de marche, arrivé en un point situé vers 9° 30′ de latitude nord et 38° 30′ de longitude est, ce malheureux explorateur a péri victime de la cruauté des Orma.

XI

Après avoir établi près de Machogo, sur l'Ogowé, en un point qu'il nomma Francheville, une station où va s'établir M. Mizon, envoyé du Comité français de l'Association internationale africaine, M. de Brazza presque seul s'était enfoncé dans le sud-est, résolu à atteindre le cours du Congo. Coupant plusieurs af-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fluents du grand fleuve, il parvint à l'un d'eux, le Lefini (Lawson de M. Stanley), qu'il longea jusqu'à quelque distance de son embouchure. De là il tenta une pointe vers l'est, mais, arrêté par les dispositions des indigènes, il atteignit enfin le Congo non loin de Stanley Pool. Là, sur un point appelé Ntamo-Nkounia[1], fut constituée, le 30 octobre 1880, une nouvelle station de départ pour les explorations futures. Elle fut établie sur un terrain concédé à la France par le roi nègre Makoko, dont M. de Brazza n'eut qu'à se louer. Une descente en pirogue amena le voyageur en amont des plus hautes cataractes du Congo, à partir desquelles il dut reprendre la voie de terre : c'est par la rive droite du fleuve qu'il atteignit Vivi; là il trouva M. Stanley qui continue à appliquer sa persévérante énergie à la construction d'une route pour éviter les rapides du bas Congo.

XII

Le succès de l'expédition hardie de M. de Brazza est un événement considérable au double point de vue de la science et de la civilisation auxquelles il a ouvert de la façon la plus pacifique une rive vers le Congo.

Nous devons d'ailleurs nous attendre à recevoir des nouvelles intéressantes de cette partie de l'Afrique. En effet, avec M. Mizon est parti le docteur Ballay, qui va rejoindre M. de Brazza au Gabon. Reprenant ensemble leur route d'il y a quelques années, ils lanceront, sur l'un des cours d'eau qu'ils ont découverts, de petits vapeurs à l'aide desquels ils atteindront le Congo.

De ce côté-là nous avons encore à déplorer une perte. Avec M. Mizon était parti M. Stahl, qui a malheureusement succombé, dès le début, à des influences de climat qu'il avait trop dédaignées. M. Mizon perd en M. Stahl un auxiliaire plein de capacité et de dévouement.

XIII

Deux cartes de l'Afrique, dressées à une échelle qui dépasse celle de tous les essais antérieurs, viennent d'être achevées. L'une de ces cartes, établie à 1/2,000,000, en une soixantaine de feuilles, est due à un officier français, le capitaine du génie de Lannoy; il a consacré un long travail à cette œuvre qui repose sur les levés et les itinéraires originaux soigneusement comparés et critiqués. Le travail manuscrit de M. de Lannoy a été présenté à notre Société de Géographie, et nous avons été informés qu'il allait être publié par les soins du Ministère de la Guerre. Les travailleurs et le public auront ainsi un précieux instrument pour suivre le mouvement des découvertes et les événements sur l'immense terre d'Afrique.

En même temps que le capitaine de Lannoy, M. Ravenstein dressait pour la Société Royale géographique de Londres une grande carte d'Afrique en une vingtaine de feuilles à 1/1,000,000, destinée à présenter moins l'état de nos connaissances géographiques positives que celui de notre connaissance générale de l'Afrique, en utilisant même les études faites d'après les renseignements des indigènes. La carte anglaise de M. Ravenstein est en cours de publication et rendra également de grands services.

XIV

Les explorations françaises sont maintenant si nombreuses en Afrique, elles ont une telle importance à divers points de vue, qu'il a fallu, sous peine de transformer la présente Revue en un simple catalogue de noms et de faits, réduire, cette fois, l'exposé de la part des voyageurs étrangers dans l'étude de l'Afrique. Aussi, parmi ces travaux, choisirons-nous le plus intéressant au point de vue général et au point de vue français, celui du docteur Oscar Lenz, dont nous annoncions, il y a six mois, l'arrivée à Saint-Louis.

Dans une conférence organisée par la Société de Géographie de Paris, M. Lenz a donné une relation sommaire de son voyage de Tanger à Saint-Louis à travers le Maroc, le Sahara occidental et la partie de la Nigritie qui s'étend de Timbouktou aux derniers postes français du haut Sénégal. La route qu'il a suivie d'abord est la plus courte de celles qui relient Timbouktou au Maroc. Elle court sur une *hamâda* (plateau aride) que coupent deux larges zones de sables mouvants, la zone d'Iguîdi et la zone d'El-Djoûf; le point le plus bas que le docteur Lenz ait visité dans le Sahara, l'Ouâdi Telî, près des mines de sel de Taodenni, et le site d'un ancien établissement des peuples de l'âge de pierre, est encore à cent quarante-huit mètres au-dessus du niveau de l'Océan. Cette observation relègue dans le domaine des rêves l'idée mise en avant par M. Mackenzie, de submerger le Sahara occidental. Au sud de la ville d'Araw̱ân, avant d'arriver à Timbouktou, les caractères du désert changent; on aborde cette ceinture de bois d'acacia qui indiquent, dans l'ouest de l'Afrique comme dans le Kordofân, le passage du Sahara à la Nigritie.

C'est comme musulman que le docteur Lenz, qui se faisait passer pour un médecin turc, est entré à Timbouktou; si la qualité qu'il avait cru devoir prendre a été acceptée par les classes inférieures, elle n'a pas trompé certains personnages parmi les plus intelligents du célèbre marché. Deux faits doivent être retenus parmi ceux que M. Lenz a notés dans son court séjour à Timbouktou; d'une part, le cheïkh Zeïn El-'Abidîn, fils d'Ahmed El-Bakkâï, a bien conservé sa haute influence dans Timbouktou, mais, au lieu de s'appuyer, comme l'a fait son père, sur les

1. La Société de Géographie, sur la proposition de M. Quatrefages, a décidé de donner à cette station le nom de Brazzaville; les géographes et le public ratifieront sans nul doute cette résolution.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tribus des Touâreg Aouélimmiden, Zeïn El-'Abidîn puise aujourd'hui sa force dans une alliance avec les Foûlbé du Masina, qui furent précisément les plus redoutables ennemis de Sîdi-Ahmed El-Bakkâï. Ce renversement de l'ancien équilibre politique n'est pas le seul changement qui ait eu lieu à Timbouktou depuis le séjour qu'y fit Barth en 1854; le nombre des habitants s'est élevé de treize mille à vingt mille, et on y a fondé plusieurs écoles et bibliothèques.

En partant de Timbouktou le docteur Lenz a pris immédiatement la direction de l'ouest, malgré les dangers que font courir aux voyageurs dans le Baguena, les Oulâd 'Alloûch, tribu de Maures sans foi ni loi, qui mérite fort mal le nom qu'elle porte : *enfants de l'agneau*. Il traversa plusieurs grands centres, peuplés en partie par des Maures et en partie par des Bambara. Tels sont : Sokolo (ou Kala), ville de dix mille âmes qui obéit au sultan de Sêgou, et Goumboû, ville arabe de trente mille habitants. A Nioro, le docteur Lenz entrait dans le Kaarta, et, le 2 novembre 1880, il recevait de la part du commandant du poste français de Médine l'accueil hospitalier que tous les voyageurs scientifiques sont assurés de trouver sous le pavillon français.

XV

On a beaucoup parlé du voyage de M. Désiré Charnay, envoyé au Mexique par notre Ministère de l'Instruction publique et par un Américain des États-Unis, M. Lorillard. Cette entreprise avait un caractère archéologique plutôt que géographique; toutefois nous en devons dire quelque chose ici, car les résultats qu'elle a produits ont de l'importance pour la géographie historique du continent américain.

Du septième au quatorzième siècle, les Nahuas, peuplade américaine d'une même race et d'une même langue, envahirent peu à peu le Mexique et s'étendirent même sur une partie de l'Amérique centrale. Leur point de départ avait été les environs du lac Chapala, d'une part, et, de l'autre, une région encore mal identifiée de la Californie.

L'une des fractions de cette race, les Toltèques, a laissé des traces brillantes dont l'étude était l'un des buts de la mission de M. Charnay.

Parti de Mexico, le missionnaire a d'abord dirigé ses recherches sur des contreforts de l'Iztaccihuatl et du Popocatepetl, où, par une altitude de plus de quatre mille mètres, il a mis au jour des nécropoles toltèques d'une importance considérable. A Tula, au nord de Mexico, il a étudié un palais toltèque dont il a retrouvé comme une copie considérablement agrandie à San Juan de Teotihuacan, au nord-est de Mexico. A Comalcalco, dans le Tabasco, il a constaté l'existence d'un centre de population considérable, car il s'étendait sur près de vingt kilomètres; un millier de pyramides d'environ trois cents mètres de base supportaient des palais et des tours immenses. Enfin, M. Charnay a revisité Palenqué et rapporté de son séjour sur ces ruines un nombre considérable de moulages, de dessins et de photographies.

L'entreprenant américaniste retournera sans doute sur son terrain, mais dès maintenant on peut affirmer que sa mission a été couronnée d'un brillant succès et contribuera notablement à dissiper les obscurités qui enveloppent encore l'histoire des anciennes civilisations de l'Amérique.

XVI

Vers le milieu de l'année 1880, le docteur Crevaux, que nos lecteurs connaissent bien, partait de Sabanilla, se disposant à gagner les sources du Rio Negro pour redescendre cet affluent encore inexploré de l'Amazone. Les circonstances l'ont contraint, il est vrai, à modifier son programme primitif, mais l'exploration accomplie n'en a pas moins été fructueuse pour la géographie. Cette fois-ci M. Crevaux avait emmené avec lui, outre le nègre Apatou, dévoué compagnon de ses premières campagnes, M. Lejanne, pharmacien de la marine, et le matelot François Burban. Quinze jours de navigation à vapeur sur le Magdalena conduisirent l'expédition à Honda, où la navigation régulière est brusquement arrêtée par un rapide; mais les explorateurs eurent la bonne fortune qu'un vapeur d'essai eût été lancé en amont du rapide; ils purent ainsi gagner Neiva, sur le haut Magdalena. Là, M. Crevaux rechercha vainement des informations sur le rio Uaupes par lequel il devait gagner le Rio Negro. Faute des renseignements élémentaires sans lesquels il eût été plus que dangereux de se lancer en avant, M. Crevaux prit pour objectif la Guaviare, affluent de l'Orénoque.

Il fallut, pour y arriver, effectuer la traversée des Andes, dont, le 13 octobre, on franchissait la crête orientale, par une altitude de près de deux mille mètres, en face d'un panorama de toute magnificence. C'est sur le Guayabero, dont le haut cours reçut le nom si populaire de M. de Lesseps, que commença la partie la plus difficile du voyage. Montée sur un frêle radeau, l'expédition fut livrée aux caprices de la rivière; plus d'une fois elle faillit se briser contre des parois de rocher ou se perdre, entraînée par des rapides imprévus. Dans ces circonstances, Apatou déploya ses qualités de pilote vigilant, agile et plein de sang-froid [1].

Le *Tour du Monde* racontera quelque jour les péripéties de cette navigation audacieuse à travers l'inconnu, où pendant dix-sept jours nos voyageurs n'aperçurent pas un être humain. Les Indiens qu'ils ren-

1. Nous sommes heureux de pouvoir annoncer qu'Apatou, après avoir reçu, à la suite des premiers voyages du docteur Crevaux, une médaille d'or de M. le Ministre de l'Instruction publique, a reçu cette fois de M. le Ministre de l'Intérieur une médaille d'honneur de première classe. De son côté, la Société de Géographie a offert un fusil de chasse au brave noir qui est reparti pour la Guyane.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

contrèrent plus tard se montrèrent heureusement assez pacifiques.

M. Crevaux atteignait, le 13 décembre, le village de San Fernando de Atahuapo, où le Guaviare débouche dans l'Orénoque. Un douloureux incident marqua la descente de ce dernier fleuve : le matelot Burban mourut, presque au terme du voyage, de la piqûre d'une sorte de raie qui habite les eaux douces. Plus heureux, Apatou avait pu, précédemment, être arraché aux redoutables mâchoires d'un caïman qui entraînait déjà sa proie dans le fleuve.

A Ciudad Bolivar, où elle reçut de quelques Français la plus amicale hospitalité, l'expédition avait à peu près terminé sa tâche. Toutefois, le docteur Crevaux s'arrêta dans l'île de la Trinité, d'où il revint encore au delta de l'Orénoque pour y étudier des Indiens Guaraunos particulièrement intéressants au point de vue ethnographique. Ce dernier effort faillit lui coûter cher, car à son retour à la Trinité il fut pris d'une fièvre qui mit sérieusement sa vie en danger.

XVII

Un éminent hydrographe, attaché au *Coast Survey* des États-Unis, M. W. H. Dall, a fait l'an dernier, une neuvième campagne d'étude scientifique sur le littoral nord-ouest de l'Amérique. L'expédition qu'il commandait s'est partagée en deux sections : l'une a gagné directement Sitka; l'autre, accompagnée de M. Dall, s'est dirigée sur le même point en étudiant les communications hydrographiques intérieures de San Francisco à Sitka, et en pratiquant de nombreuses observations sur les variations de la déclinaison magnétique.

A partir de Sitka, l'expédition a suivi la côte, étudié la profonde baie désignée sous le nom de Cook's Inlet, franchi vers l'île Ounalaska la chaîne des Aléoutiennes et traversé le détroit de Behring, pour s'avancer jusqu'aux îles Seahorse, non loin du cap Barrow, pointe extrême au nord du territoire d'Alaska. Les glaces seules ont arrêté M. Dall.

Pendant cette campagne qui représente un parcours de douze cents milles, des déterminations astronomiques et des observations magnétiques ont été faites sur quarante-deux points convenablement choisis. La décroissance de la variation orientale de la boussole, déjà constatée dans ces parages par M. Dall, a été vérifiée une fois de plus. On a également opéré, à travers la largeur du détroit de Behring, une série de déterminations sur la température de l'eau. On devrait conclure de ces recherches que le courant polaire venant du nord par le détroit n'existe pas, et que les courants dans ce sens résulteraient uniquement de l'effet des marées. Un courant chaud se dirige au contraire vers le nord; produit par les golfes profonds et les cours d'eau du littoral américain, il est à une température plus élevée que celle des eaux situées au sud de l'île Saint-Laurence. L'expédition de M. Dall a constaté que la limite entre les territoires russe et américain passe entre les îles Diomède.

Elle a observé aussi le curieux phénomène de la montagne de glace qui s'étend sur une superficie considérable de pays, entre le chenal Kotzebue et la pointe Barrow. Immobile, préservée de la fonte par des mousses, des débris végétaux et une épaisse couche de terre, cette masse domine tous les sommets rocheux avoisinants. Elle s'élève de deux cents mètres dans l'intérieur, et présente à la mer des falaises glacées de trente mètres. La formation de ce plateau ne saurait être attribuée à l'action glaciaire proprement dite. Un glacier véritable, mais un glacier mort, a été observé également par M. Dall à la côte nord-ouest de la baie Yakoutat, non loin des derniers versants du mont Saint-Élie; il couvre environ cent quatre-vingt-quinze kilomètres carrés. Les circonstances atmosphériques qui l'alimentaient s'étant modifiées, il ne se reconstitue pas et reste maintenant comme un vaste plateau couvert de débris qui le garantissent des effets de la chaleur.

L'ethnographie a eu sa part dans les résultats recueillis au cours de la dernière mission américaine de l'Alaska. Les indigènes de la côte asiatique, dont le vrai nom est Yu-it, corruption du mot Innuit, seraient, d'après M. Dall, des émigrants de l'Amérique, et cette émigration se continue sous l'influence de diverses causes.

XVIII

Les destinées de la *Jeannette* frétée par M. Gordon Bennett, directeur du *New-York Herald*, pour s'avancer dans la direction du Pôle, par le détroit de Behring et la terre de Wrangel, continuent à inspirer de vives inquiétudes. On est, en effet, sans aucune nouvelle du navire depuis la fin de l'année 1879. Il résulte d'une intéressante communication adressée à l'Académie des sciences de San Francisco, par M. C. Wolcott Brooks, que, le 2 septembre de cette année-là, le capitaine Barnes, du baleinier américain *Sea Breeze*, avait en vain essayé de communiquer avec la *Jeannette* dont il n'était distant que de quatre milles; l'état de la glace et les brouillards s'y étaient opposés. Le jour suivant, d'autres baleiniers naviguant par 70° 51′ nord et 174° 30′ ouest, à vingt-cinq milles de l'île Hérald, avaient distinctement aperçu la fumée d'un vapeur qui devait être la *Jeannette;* elle se trouvait alors au sud, un peu est de l'île Hérald. Ce sont là les dernières informations *de visu* qu'on ait eues sur le navire. Voilà plus d'un an et demi qu'on en est réduit aux conjectures, malgré les efforts du *Thomas Corwin*, commandé par le capitaine américain C. L. Hooper qui traversa cinq fois le bassin arctique, entre la côte américaine et les abords de l'île Hérald. Les espérances émises par M. C. Wolcott Brooks sont que la *Jeannette* a dû hiverner paisiblement dans les glaces, au nord de la terre de Wrangel, par environ soixante-dix-huit degrés de latitude nord.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'opinion publique aux États-Unis a exigé mieux que des espérances, si bien fondées qu'elles parussent, et la Société géographique de New-York, par la voix de son éminent président, le *chief-justice* Daly, s'est faite l'interprète de ces vœux. D'autre part, le capitaine Howgate a renouvelé les démarches, qu'il poursuit avec tant de persévérance depuis quelques années, pour faire décider l'envoi d'une expédition polaire américaine. A la date du 14 mars dernier, M. Howgate informait la Société de Géographie que le Congrès des États-Unis venait de décider l'envoi de deux expéditions dans les hautes mers boréales. L'une, placée sous la direction du Département de la Marine, doit aller à la recherche de la *Jeannette* par le détroit de Behring. L'autre, envoyée par le Département de la Guerre, prendra la voie du Smith-Sound. Le capitaine Howgate ajoute que ce même département fera également établir au cap Barrow, à l'extrême pointe septentrionale de l'Alaska, une station météorologique. Ces diverses expéditions doivent se mettre en route au commencement de juillet.

XIX

En attendant que la France s'associe à ces expéditions dans les mers glaciales, ou qu'elle établisse un observatoire météorologique aux régions circompolaires, enregistrons le départ du *Travailleur*, qui, sous les ordres du commandant Richard, va reprendre entre la Provence, la Corse et la Sardaigne les études sous-marines si heureusement poursuivies dans le golfe de Gascogne. Pour cette nouvelle campagne, l'état-major scientifique du *Travailleur* sera le même, à peu de chose près, que pour la campagne précédente, dont mention a été faite dans la Revue géographique du semestre dernier.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

GRAVURES.

	DESSINATEURS.	
LA SYRIE D'AUJOURD'HUI. — Sidon vue du côté du sud.	Th. Weber . . .	1
Sidon. Château de Saint-Louis.	Taylor.	3
Sidon. Port des Égyptiens.	Taylor.	5
Sidon. Port du nord.	Taylor.	7
Château maritime de Sidon avant le bombardement de 1840.	Th. Weber . . .	8
Sidon. Pont reliant la ville au château maritime.	Taylor.	9
Murex trunculus des anciennes teintureries de Sidon.	Clément.	10
Sarcophage d'Eschmunazar.	P. Sellier. . . .	11
Femmes musulmane et métouali de Sidon.	Pranishnikoff .	13
Nécropole d'Adloun, près de Tyr.	Taylor.	15
Un vieux Métouali de Tyr.	Pranishnikoff .	16
Tyr. Porte de la ville.	Taylor.	17
Colonnes de syénite rose d'Égypte dans les ruines de la cathédrale de Tyr.	Taylor.	18
Ruines de la cathédrale de Tyr, où fut enterré Frédéric Barberousse.	Taylor.	19
Tyr. Port du nord.	Taylor.	21
Moulins sur le Ras el-Ain.	Taylor.	22
Tyr. Porteur d'eau.	Pranishnikoff .	23
Kabr-Hiram ou tombeau de Hiram, près de Tyr.	Taylor.	24
Tyr. Puits de Hiram.	E. Ronjat. . . .	25
Pont de Djesr el-Maksour sur le Ras el-Ain.	Taylor.	27
Le drogman Melhem (Maronite) et Métoualis de Hanaouèh.	É. Zier	29
Fragment d'un sarcophage en plomb. Nécropole de Hanaouèh, près de Tyr.	Goutzwiller . .	30
Rochers sculptés à Hanaouèh, près de Tyr.	Taylor.	31
Fragment d'un sarcophage en plomb. Nécropole de Hanaouèh, près de Tyr.	Goutzwiller . .	32
Château de Kalat es-Schemá, près de Tyr.	Taylor.	33
Cour de Kalat es-Schemá.	Taylor.	35
Château de Tibnin, côté ouest des remparts.	Taylor.	36
Palais de Aly el-Sughir, dans le château de Tibnin.	H. Catenacci . .	37
Porte du château de Tibnin.	Taylor.	39
Jeunes filles du wady Jisch.	O. Tofani. . . .	40
Saint-Jean-d'Acre et mosquée de Djezzar pacha.	Taylor.	41
Maison à Saint-Jean-d'Acre.	E. Thérond. . .	43
Saint-Jean-d'Acre. Jeunes filles arabes puisant de l'eau.	E. Ronjat. . . .	44
Musulman et musulmane de Saint-Jean-d'Acre.	E. Ronjat. . . .	45
Danseur de Mésopotamie et musiciennes à Saint-Jean-d'Acre.	É. Zier	47
Haïfa. Vue de la base du mont Carmel.	Taylor.	48
Le mont Carmel vu de Haïfa.	Taylor.	49
Couvent du mont Carmel.	D. Lancelot . .	51
Plaine d'Esdrelon et le mont Carmel.	Taylor.	53
Jeune femme musulmane de Nazareth.	E. Ronjat. . . .	54
Nazareth.	Taylor.	55
Nazareth. Atelier de charpentier.	E. Ronjat. . . .	56

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
La fontaine à Nazareth	É. Zier	57
Jenin et les monts Gelbon	Barclay	59
Haie de cactus à Jenin	Taylor	61
Samarie	Taylor	62
Église de Saint-Jean-Baptiste à Samarie	Taylor	63
Samarie. Grande colonnade	Taylor	64
Le mont Garizim	Taylor	65
Naplouse	D. Lancelot	67
Le manuscrit du Pentateuque	Goutzwiller	68
Le grand prêtre Amran	E. Ronjat	69
La roche sacrée au mont Garizim	Taylor	70
Samaritains de Naplouse	E. Ronjat	71
Oliviers de Naplouse	Taylor	72
Berger et femme de Siloh	Pranishnikoff	73
Puits de Jacob près de Naplouse	Taylor	75
Nos moukres	E. Ronjat	77
Beitin, l'ancienne Beth-El	Taylor	78
Femme de Beth-El	E. Ronjat	80
EXCURSION ANTHROPOLOGIQUE AUX MONTS TATRAS. — Cabane du village de Zakopane	G. Vuillier	81
Vue du village de Zakopane et d'une partie de la chaîne des Tatras prise des hauteurs de Gubalowka	G. Le Bon	85
Bergers des montagnes	G. Vuillier	87
Le docteur Gustave Le Bon	G. Vuillier	88
Vue de la chaîne des Tatras dans la vallée de Bialki	G. Vuillier	89
Entrée de la vallée des Eaux-Blanches	G. Vuillier	90
La Porte de Fer et la Cascade du lac Vert	G. Vuillier	91
Types des diverses populations entourant le Podhale (Galiciens des Carpathes, Beskides, Slovaques, montagnards des monts Pionines, Juifs, etc.)	G. Vuillier	93
Le Mlynarz et le torrent des Eaux-Blanches	G. Vuillier	95
Le lac Noir de la vallée de Gasienice au pied du Koscielec	G. Vuillier	96
Cabane de bergers dans les Tatras	G. Vuillier	97
Montagnards podhalains des Tatras	G. Vuillier	99
La Wysoka et le Ganek	G. Vuillier	101
Vue du massif le plus élevé des Tatras à l'extrémité de la vallée des Eaux-Blanches	G. Vuillier	103
Le Wielki-Staw ou grand lac dans la vallée des Cinq-Lacs	G. Vuillier	104
La Mieguszowska et le lac des Poissons	G. Vuillier	105
Le Czeski-Staw ou lac des Bohémiens	G. Vuillier	107
Principaux types physionomiques des montagnards podhalains des Tatras	G. Vuillier	109
La vallée du Dujanec près de Szczawnica, à l'extrémité orientale des Tatras	G. Vuillier	111
Vue du Falkenfels dans les monts Pionines, à l'extrémité orientale des Tatras	G. Vuillier	112
DE CAYENNE AUX ANDES. — A l'ombre d'une grosse roche	Riou	113
Aracoupina	Riou	115
Apatou demande que j'inscrive mes initiales	Riou	117
Une jeune femme se mit à m'extraire les chiques	Riou	120
La hache à la main	Riou	121
Fabrication d'un collier	Riou	122
Armés de bâtons, nous courons entre les rochers	Riou	123
Fabrication du collier shéri-shéri	Riou	124
Reconnaissance à l'embouchure d'une crique	Riou	125
Fabrication de la ficelle	Riou	126
Danse du toulé	Riou	127
Femme filant	Riou	128

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Fumigation à la cigarette	Riou.	129
Cuiller faite avec l'occiput d'un singe		131
Peau de genou. — Enfant (13 ans)		132
Peau de genou. — Roucouyenne (20 ans)		132
La belle Popoula	Riou.	133
Je ne vois aucun danger dans cette descente vertigineuse	Riou.	135
Sauvé du précipice	Riou.	136
Barrage du Taouaracapa	Riou.	137
La rivière se rétrécit	Riou.	138
Perte d'un canot	Riou.	139
Le saut de Panama	Riou.	140
Olori, blessé, est porté dans un hamac suspendu à une perche	Riou.	141
Nous remarquons un petit pont	Riou.	143
Nous entrons dans le Yary	Riou.	144
Navigation sur l'Iça	Riou.	145
Environs de Tabatinga. Départ des chercheurs de caoutchouc	Riou.	147
Rives noyées de l'Iça	Riou.	149
Cases d'Indiens Orejones de l'Iça	Riou.	151
Poterie des Orejones	Riou.	152
Habitations de sauvages civilisés à Cuemby (rio Iça)	Riou.	152
Vue de Cuemby (haut Iça)	Riou.	153
Indiens civilisés de Cuemby	Riou.	154
Santa Cruz	Riou.	155
Indiens du San Miguel escortant Santa Cruz	Riou.	157
L'orage	Riou.	158
Le vapeur à Cuemby	Riou.	160
Vue des Andes, près de la plage du rio San Juan	Riou.	161
Hameau de Guineo	Riou.	163
Fortunato et sa famille	Riou.	165
Indien Carijona	Riou.	166
Indiens Carijonas	Riou.	167
Indien Coréguaje	Riou.	168
Arrivée chez les Coréguajes	Riou.	169
Indien Coréguaje	Riou.	170
Le saut Cuemany	Riou.	171
Indiens Ouïtotos	Riou.	173
Attaque matinale	Riou.	175
Manière de priser chez les Ouïtotos	Riou.	176
UNE SEMAINE A LISBONNE. — Lisbonne. Place du Commerce et statue de José Ier	Barclay.	177
Casa dos Bicos (la maison des Pointes)	Barclay.	181
Chapelle royale pontificale de Saint-Jean-Baptiste, à l'église San-Roque	Barclay.	183
Basilique de « l'Estrella » (l'Étoile), ou de « Coração de Jesus »	H. Catenacci	184
Le cloître de Belem	E. Thérond.	185
Statue de Camoëns	Barclay.	187
Marchandes de poissons	E. Ronjat.	189
Lisbonne. Arc de triomphe sur la place du Commerce	H. Catenacci	192
COMMENT J'AI TRAVERSÉ L'AFRIQUE, DE L'OCÉAN ATLANTIQUE A L'OCÉAN INDIEN. — Saint-Paul de Loanda		193
Environs d'Ambriz		197
Les singes dans le jardin de Jacintho d'Ambriz	A. de Bar.	199
Porto da Lenha		200
Le major Serpa Pinto	É. Bayard.	201
Départ de la caravane	A. Ferdinandus.	203
Cases moundombés (du pays de Dombé)		204

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Les trois chefs ou sovas, princes du Dombé	É. Bayard	205
Hommes Moundombés		206
Femmes Moundombés		206
Marimba	P. Sellier	206
Femmes Moundombés vendeuses de charbon		208
Forteresse de Quilenguès	A. de Bar	209
Coup double	É. Bayard	213
Les effets d'une balle explosible volée	É. Bayard	215
Sortie du roi Chimbarandongo	É. Bayard	216
Intérieur de la demeure d'Anchiéta	É. Bayard	217
Caconda	A. de Bar	219
Cobra	A. Ferdinandus	221
Quingolo	A. de Bar	222
Troupe de jeunes filles	É. Bayard	223
Sur un bœuf	A. Ferdinandus	224
Un temple de la conversation	A. de Bar	225
Homme et femme du Houambo		227
Le major fait feu sur le chef du Doumbo	É. Bayard	229
Femme de Sambo		230
Mon campement entre le Chambi et le Bihé		231
Pont de Cassagna sur la rivière Coubango		232
Le major désarme et renverse Palanca	É. Bayard	233
Le chef de Chindonga		234
Termitière haute de quatre mètres et couverte de végétation sur les bords de la Coutato des Ganguêlas		235
Termitières sur les bords de la Coutato		235
Femmes Ganguèlas sur les bords de la Coubango		236
Forgerons du Caquingué		237
Objets manufacturés		238
Le major et le devin	É. Bayard	239
Articles forgés par les naturels entre l'Atlantique et le Bihé		240
Dans le marécage	É. Bayard	241
A la nage	É. Bayard	243
Cora	É. Bayard	245
Enclos de Belmonté	A. de Bar	247
Maison à Belmonté		248
Hommes et femmes du Bihé	É. Bayard	249
Palissade simple; palissade reliée par de l'osier; palissade maintenue par des barres entrées dans des fourches		250
Poteau élevé devant la porte des villages		251
Trophée de chasse dans la plupart des villages fortifiés		251
Ustensiles des Bihénos		252
Aogousto aux genoux du major Serpa Pinto	É. Bayard	253
Vérissimo	D. Maillart	254
Le talisman brisé	É. Bayard	255
Femmes Ganguèla, Louimba et Loéna		256
Passage de la Couanza	A. de Bar	257
Jeunes filles Quimbandès		258
Hommes et femmes Quimbandès	É. Bayard	259
Squelette d'une hutte		260
Hutte construite en une heure		261
Bihénos construisant une hutte		261
Objets fabriqués par les Quimbandès : pipe, couteaux, tomahawks		263
Ditassoa, poisson de la rivière Onda		264
Fougères arborescentes		264
Le sova Mavanda dansant	É. Bayard	265
Coiffure de femme à Cabango		266
Coiffures d'hommes à Cabango		267

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Boîte à amadou, silex et briquet	. . . . .	268
Lac Ligouri	A. de Bar. . . .	269
Je vis mes nègres fuir en courant	A. Ferdinandus.	271
Atoundo : plante et fruit	. . . . .	272
Le village de Cambouta	A. de Bar. . . .	273
Hommes, femmes et ustensiles Louchazès	D. Maillart . .	275
L'ourivi (trappe à petit gibier)	. . . . .	276
Le couchibi	. . . . .	277
Feuilles et fruits du couchibi	. . . . .	277
Le mapoléqué : arbre et fruits	. . . . .	278
Fruits et branche du mapoléqué	. . . . .	278
Moéné Cahenga, sova de Cangamba, et son chasse-mouches	. . . . .	279
Chimbenzengué (hachette des Ambouèlas de Cangamba)	. . . . .	279
Pipe ambouêla	. . . . .	279
Les quichôbos, antilopes amphibies	. . . . .	280
Aogousto et son compagnon portent le major vers un endroit plus sec	D. Maillart . .	281
La fleur de l'ouco	. . . . .	282
L'opoumbouloumé	. . . . .	282
Rat des abeilles	. . . . .	283
La songué	. . . . .	284
Châtiment de Chaquiçondé	É. Bayard. . . .	285
Le sova de Cahou-héo-oué	. . . . .	288
Chasseur et femme ambouêlas	D. Maillart . .	289
La petite Mariana	D. Maillart . .	290
Opoudo et Capéo	D. Maillart . .	291
Tambour des fêtes des Ambouêlas	. . . . .	293
Le frère du sova	. . . . .	293
Chinguênè, lincoumba, gnèlé ou chipoulo	. . . . .	294
Assagaies des Ambouêlas	. . . . .	295
Têtes de flèches des Ambouèlas	. . . . .	295
Passage à gué de la Couchibi	. . . . .	296
Village de Cahou-héo-oué	A. de Bar. . . .	297
Malanca	. . . . .	299
Direction des cornes du malanca; empreintes de malanca	. . . . .	299
Nègres ramassant des tortues sur les bords de la Gnengo	A. de Bar. . . .	301
Cicota, chef louina, et Louinas	D. Maillart . .	303
Termitière	. . . . .	304
Section verticale d'une maison des Louinas dans le village de Tapa	. . . . .	304
LA BELGIQUE. — Bruxelles. Le Parc du côté de la place Royale	Uytterschaut. .	305
Le vieux Bruxelles. La rue du Veau-Marin	C. Meunier. . .	306
Bruxelles. Les nouveaux boulevards (boulevard du Nord et boulevard Anspach)	H. Catenacci . .	307
Le vieux Bruxelles. Les petites industries du pavé	A. Sirouy. . . .	309
Le Mannekenpis	Goutzwiller . .	311
Bruxelles. Les monuments nouveaux : la Bourse	A. Deroy	312
Un coin du vieux Bruxelles. Le Reinshmolen	E. Puttaert . .	313
Types de la rue Haute	A. Sirouy. . . .	315
Kermesse bruxelloise	A. Hubert . . .	317
Promenade des Géants	E. Verdyen. . .	319
Marchande d'œufs	A. Hubert . . .	320
La porte de Hall	Taelemans . . .	321
Vieilles maisons de la place de l'Hôtel-de-Ville, à Bruxelles	Ph. Benoist. . .	323
Palais du roi des Belges, à Bruxelles	Barclay.	325
Construction moderne (maison primée)	Deroy	327
La rue Terarken	C. Chauvet . . .	328
Le jeu de la cuvelle	E. Verdyen. . .	329
Charrette de laitière	A. Hubert . . .	331

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Le tir à l'arc	Mellery	333
L'estaminet	J. de la Hoëse	335
La place Sainte-Catherine	H. Clerget	336
Le Canal et l'Entrepôt	H. Stacquet	337
Un défilé de sociétés	E. Verdyen	339
L'hôtel de ville de Bruxelles	Barclay	341
Sainte-Gudule	H. Catenacci	343
Le nouveau Palais de justice de Bruxelles	A. Deroy	344
Chaire de Sainte-Gudule	Goutzwiller	345
Les toits de Bruxelles	H. Clerget	347
Le Jardin botanique	Taylor	349
Le bois de la Cambre	Th. Weber	352
La plaine de Waterloo	Taelemans	353
Waterloo. La ferme de Hougomont	G. Vuillier	355
Waterloo. La Belle-Alliance	G. Vuillier	355
Waterloo. La Haie-Sainte	G. Vuillier	355
La Thines, à Nivelles	Th. Hannon	357
Le vieux cloître de Nivelles	Taelemans	360
Ruines de l'abbaye de Villers	Ph. Benoist	361
Pilori de Braine-le-Château	Verheyden	363
Pèlerinage de Notre-Dame de Hal	X. Mellery	365
Chevaux flamands	A. Hubert	368
Le château de Bouchout	E. Puttaert	369
Intérieur de paysans brabançons	C. Meunier	371
Ruines du château de Beersel	E. Verdyen	373
Hôtel de ville de Louvain	Barclay	375
Béguinage de Louvain	Uytterschaut	376
Intérieur et jubé de l'église Saint-Pierre de Louvain	Barclay	377
Les Grands-Moulins, à Aerschot	A. Hubert	379
Brasserie à Diest	H. Clerget	380
Cimetière de Diest	E. Puttaert	381
Tabernacle de Léau	Goutzwiller	382
Église Saint-Léonard, à Léau	H. Clerget	383
Hôtel de ville de Léau	Barclay	384
UN TOUR EN MINGRÉLIE. — Village mingrélien	Taylor	385
Mingréliens	A. Sirouy	387
Paysan mingrélien	A. Sirouy	388
Ruines de Nakalakevi	P. Sellier	389
Vue prise dans la Souanéthie des Dadians	P. Sellier	391
Souanèthes	Pranishnikoff	392
Tours des Souanèthes	J. Laurens	393
Paysan à mine aristocratique	A. Sirouy	395
Moulins de la Mingrélie	Taylor	397
Le jour des pleurs	Pranishnikoff	399
Église de Khopi	P. Sellier	400
Habitation provisoire de la « Dedopali », à Zougdidi	Taylor	401
Repas de noce	Pranishnikoff	403
Rue à Zougdidi	Taylor	404
Une de mes hôtesses et sa fille, à Zougdidi	A. Sirouy	405
Le prince André Dadian	E. Ronjat	406
La princesse Catherine Dadian	E. Ronjat	407
Au bazar de Zougdidi	Pranishnikoff	408
Défilé de l'Ingour	Taylor	409
Charrue mingrélienne	Pranishnikoff	411
Maison mingrélienne à Nicoscia	Pranishnikoff	413
Le paysan qui m'a complimentée	Pranishnikoff	415
Costume de cheval des Mingréliennes	Pranishnikoff	416

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

CARTES ET PLANS.

Plan du château maritime de Sidon 6
Plan de Kalat es-Schemá 34
Tibnin. Plan de la forteresse 38
Syrie et Palestine 79
Carte des Tatras et d'une partie du Podhale 83
Rivières Parou, Yary et Rouapir 119
Rivières Içá et Yapura 159
Carte des environs de Lisbonne 179
Itinéraire du voyage du major Serpa Pinto de l'Atlantique à l'océan Indien 195
Itinéraire du major Serpa Pinto de Benguèla au Bihé 207
Carte des pays situés entre les rivières Coubango et Couanza 244
Plan de Belmonté 246
Plan d'une « libata » ou village fortifié du Bihé 251
Carte du pays des Quimbandès. 262
Marais d'où sort la rivière Couando 274
Partage des eaux à Cangala 287
De Cambouta à la rivière Coubangui 292
De Cangamba à la Couchibi 302
Brabant méridional ou Brabant belge. 351
La Mingrélie. 396

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

TABLE DES MATIÈRES.

La Syrie d'aujourd'hui, par M. Lortet, doyen de la Faculté de médecine de Lyon. 1

Sidon 4

Saint-Jean-d'Acre 38

Haïfa. 49

Le Carmel. 51

Jenin. 60

Sebastièh (Samarie). 62

Naplouse. 65

Excursion anthropologique aux monts Tatras, par le docteur Gustave Le Bon.

Situation des Tatras dans la chaîne des Carpathes. — Importance de ces montagnes. — Beauté de cette région. — Petit nombre de voyageurs ayant visité les Tatras. — But de mon voyage. — Arrivée à Nowy-Targ. — Départ pour Zakopane. — Découverte d'un village sans maisons ni habitants. — Rencontre de brigands. — Danse des haches et chants de guerre. — Perspective d'être scalpé. — Heureuse solution. . . 81

Le village de Zakopane. — Premières excursions. — Importance de la photographie en voyage. — Conseils pratiques aux voyageurs. — Description des principaux lacs et montagnes des Tatras. — Légendes sur la profondeur des lacs. 86

Limites géographiques et ethnographiques des Tatras et du Podhale. — Nationalités diverses entourant les Tatras. — Slovaques, Ruthènes, Allemands, Juifs, Magyars. — Les Podhalains ne se mélangent pas avec les populations voisines. — Variété de langues qui se parlent dans un espace peu étendu. — Superficie et population du Podhale. 91

La flore et la faune. — Le sol et le climat. — Rigueur du climat. — Mortalité élevée des enfants. — Pauvreté des productions agricoles. — Régime spartiate des Podhalains. — Largeur des vallées. — Qualité de l'eau. — Absence du goître. — En quoi le milieu des Tatras est différent des milieux voisins. 94

Situation économique et sociale des habitants. — État de la propriété. — Développement de la petite propriété. — Construction des cabanes. — Industries variées des habitants. — Importance de l'élevage des bestiaux. — Mœurs curieuses des bergers. — Leur alimentation exclusive avec la *zentica*. — Leurs luttes avec les ours. — Genre de vie des montagnards. — Ressources et dépenses. — Costumes. 97

Les habitants. — Caractère et intelligence. — Développement de l'impressionnabilité et du sentiment de l'indépendance. — Relâchement des mœurs. — Développement très grand du sentiment religieux. — Superstition de la Galicie et de l'Ukraine. — Puissance de l'imagination et des sentiments esthétiques des Podhalains. — Talents poétiques. — Traduction de quelques chants de montagnards. 100

Le brigandage dans les Tatras. — Influence considérable qu'il a eue autrefois. — Conditions qui lui ont donné naissance et ont favorisé son développement. — Idée que se faisaient les montagnards de la profession de brigand. — Les brigands dans l'imagination populaire. — Légende du brigand Janosik et de sa hache enchantée. — La ballade du brigand Janosik. — Les derniers brigands des Tatras. 103

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Quelques mots d'anthropologie. — Les montagnards des Tatras constituent une race en voie de formation. — En quoi ils diffèrent des habitants des régions voisines. — Conditions de milieu et de croisement qui ont pu déterminer la formation de cette race. 108

De Cayenne aux Andes, par M. Jules Crevaux, médecin de première classe de la marine française. — Première partie : Exploration de l'Oyapock et du Parou.

Un équipage timoré. — Caïman bouilli. — De la proximité des sources du Tapanahoni et du Parou. — Deux rivières Parou. — Indiens amphibies. — Étymologie du mot *Parou*. — Roches moutonnées. — Saut du grand escalier 113

La rivière des tombeaux. — Les imprécations d'une femme trio. — Malade abandonnée. — Huttes. — Manière d'arrêter la pluie. — Paragua. — Détails sur la composition des flèches. — La tête de la grosse perdrix est amère. — Le *nicou*. — Le langage des Trios a beaucoup de rapport avec le ouayana. — Sobriété de costume. — Coiffure des hommes et des femmes 114

A la recherche des fruits de l'*urari*. — Un hercule indien. — Abatage d'un arbre dans le grand bois. — Je m'étais trompé. — Le cri de la maraye. — Manière de l'appeler. — L'autorité d'un tamouchy. — Manière de reconnaître le meilleur gouvernement. — Princesse héritière. — Privilèges des jeunes tamouchys. — Du rôle de la femme chez les Indiens. — A chacun ses attributions. — Dévoré par les chiques. — L'Indien ne pardonne pas. — Albinos. — Fleurs animées. — Exemple de loyauté. — Industrie des Indiens. — Fabrication des colliers *ouébé* et *shéri-shéri*. 116

Ma femme, mariage précoce. — Hommes à queue. — Couteau servant de mouchoir. — Pêche miraculeuse. — Effets du nicou. — Apatou malade imaginaire. — Géophages. — Le couioui. — Vampires. — Une prison dans le grand bois. — Un coup de tête d'Apatou. — Sentier entre le Yary et le Parou. — Scènes de barbarie. — Une lacune dans le grand bois. — Prairies et forêts de l'Amérique du Sud. — Tortues. — Recherche des œufs d'iguane. — Fabrication de la ficelle. — Danse du *toulé*. — Manière d'offrir un présent. 122

Manière de grimper. — La vie future. — But de la crémation. — Les piays ne vont pas au ciel. — Manière d'indiquer les distances. — L'art de compter chez les Roucouyennes. — La consultation d'un piay. — Les vétérinaires sont inutiles, puisque les bêtes ont leurs médecins. — Fumigation au tabac, exorcisme, ventouses, diète, honoraires conditionnels. — Un cas désespéré. — Sortilège. — Les Apalaï. — Le voyageur obligé de supplicier ceux qui voient un blanc pour la première fois. — Bonsoir. — L'oiseau fantôme. — On s'asphyxie pour éviter les moustiques. — Promenade nocturne. — Une idole. — Recrutement d'une escorte. — Peintures sur bois. — Crânes de singes servant à faire des cuillers. — Manière simple d'éviter une bande de pécaris. — Un vieux récalcitrant obligé d'être aimable. — Un nouveau caractère qui distingue l'Indien des autres races. — Je deviens imprimeur. — Voleur intimidé. 129

Salsepareille. — Un harem. — Mariages consanguins. — Mademoiselle Soleil. — La cigarette de l'hospitalité. — Myriade d'îlots. — Mapirémé. — Je renforce mon escorte. — J'empêche Apatou de prendre un bain. — La belle chute de Toulé. — Déveine. — Roches qui ressemblent à de la houille. — Dans un abîme le dos tourné. — La confiance étouffe la peur. — Apalaï tirant à la cible. — Gens maladroits voués au célibat. — Toujours des chutes ; la rivière s'engouffre. — Descente vertigineuse. — Indien piqué par une raie. 132

Naufrage d'un canot. — La rivière s'engouffre entre les roches. — En reconnaissance. — Vertige. — Chute dans un précipice. — Canal pittoresque. — Une victime. — Deux canots perdus dans un jour. — Construction de pirogues en écorce. — Sécheresse extrême ; pas assez d'eau pour une pirogue. — La dernière chute du Parou. — Signification du mot *Panama*. 135

Le crayon de nos pères. — Noël. — Nous approchons de la civilisation. — Il faut en être privé pour apprécier ses douceurs. — Chasse au tapir. — Accident terrible. — Résignation. — Pécaris. — Pont pittoresque à Xingu. — Dîner chez Lucullus. — A travers une rivière en fureur. — Arrivée au grand fleuve. — Pas de vapeurs ni même de canots. — Nous trouvons une mauvaise barque. — Des gens qui ont peur de se noyer. — Deux grandes journées pour aller du Parou au Yary. — Je complète le tracé de cette rivière. — Retour au Para. 138

De Cayenne aux Andes. — Deuxième partie : Exploration de l'Içá et du Yapura.

Le haut Amazone. — Ses affluents. — Le rio Içá ou Putumayo. — Trois fugitifs de la Commune. — Reyes et Simpson remontent l'Içá. — Embouchure de la rivière. — Plante qui fait fuir les tigres. — Lac aux eaux noires. — Frontière du Brésil. — Le capin. — L'île Courouarta. — Le rio Yaguas. — Dix plats de poisson et flèches empoisonnées. — Un passage des Thermopyles. — Les Indiens Orejones. — Iles Pataoua et Cantaro. — Indiens Macaguazes. — Indiens Montepas. — Crique Youminia. — Négresses fugitives. — Arrivée à Cuemby. — Rareté de la population. — Pas une pierre. — Repos. 145

La rivière Pastassa. — Le *pirate des Andes*. — Alluvions aurifères du rio San Miguel. — Agami bouilli

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

(*sancocho*). — Débordement; orage. — Méfiance. — Cantinelo. — Le rio Guamez. — Transit entre la Colombie et le Brésil par les affluents. — Mauvaise foi d'un agent de la Compagnie Reyes 154

Une vue des Andes. — Le Guineo. — San José. — Orage. — De l'Iça au Yapura. — Espadrilles. — Rio Guineo. — Rio Picudo. — Un affluent du Yapura. — Le hameau Limon. — La rivière Caquéta. — Le Rémolino, qui ça, ça? — Achat de poules. — Accident déplorable. — Un métis blanc-noir. — Forêts du Yapura. — Deux jeunes Indiennes de la tribu des Tamas. — Renseignements sur le Yapura. — Les Carijonas. — Les sauts Cuemany et Araraquara. — Indiens anthropophages Ouïtotos. — Une tête dans une marmite. — Les pipes. — Trafic d'esclaves supprimé. — L'Amazone. — Départ pour Saint-Nazaire. — Résumé . . . 161

UNE SEMAINE A LISBONNE, par M. JULES LECLERC. 177

COMMENT J'AI TRAVERSÉ L'AFRIQUE, DE L'OCÉAN ATLANTIQUE A L'OCÉAN INDIEN, par le major SERPA PINTO.

Comment je suis devenu explorateur. 193

Préparatifs de l'expédition. 195

Arrivée à Loanda. — Le gouverneur Albuquerque. — Pas de portefaix. — Je vais au Zaïre. — Ambriz. — Porto da Lenha. — Esclaves rachetés. — J'apprends l'arrivée de Stanley. — Kabenda. — Je prends Stanley à bord de la *Tamega*. — Officiers de la canonnière. — Stanley est mon hôte. — Notre itinéraire. — Ivens nous rejoint. 196

Benguêla. — Son commerce. — On me vole. — Second larcin. — La Katambéla. — Je trouve des portefaix. — Arrivée de Capêlo et d'Ivens. — Nouveau changement de route. — Autre difficulté. — Silva Porto, le vieux marchand campagnard. — Encore des obstacles. — Capêlo va au Doumbo. — Départ. — Le Doumbo. — Nouvelles difficultés. — Départ définitif 200

Histoire de deux moutons. — Capêlo et Ivens. — Rencontre d'une caravane. — Neuf journées au désert. — Manque d'eau. — L'ex-chéfé de Quilenguès. — A la chasse! — Je me perds dans la lande. — Deux antilopes; d'une pierre deux coups. — Arrivée à Quilenguès; ses habitants. — La chèvre Cora. — Triste mort du mouton fidèle. 209

Vérissimo Gonsalvès. — Émotion nocturne. — Voyage à Ngola. — Le roi Chimbarandongo, ami des blancs; sa simplicité, ses enthousiasmes. — Arrivée à Caconda. — José d'Anchiéta, savant explorateur. — Pas de nouvelles. — Arrivée du *chéfé*. — Ivens va à Counéné avec moi. — Retour. — La Qué : un pont improvisé. — Musique des fauves. — Les porteurs nous font défaut. — Mon principe et la carabine rayée du roi. . . . 214

Départ de Caconda. — Le village de Quipembé. — Banja : beauté du paysage. — Quingolo et le chef Caïmbo. — Palanca. — Nouvelle monture. — Capôco. — Le Houambo. — Espérances trompeuses 221

Mes amis Capêlo et Ivens renoncent à m'accompagner. — Quel parti prendre? — Dix braves. — Capôco, brigand du Nano. — Les temples de la conversation. — Rencontre d'un buffle furieux. — Chacaquimbamba. — Dix contre deux cents. — Quimboungo. — Le Sambo. — Scène dramatique. — Bouroundoa; souvenir d'un conseil de Stanley. — Tabac : les nègres prisent. — Révolte de porteurs. — Menace d'une pendaison heureusement imaginée. — Le pays de Moma. — Cadeau à six jeunes porteuses. — Nécessité des mesures énergiques. — Chenilles comestibles. — Tombes chez les Ganguêlas. — Quingué. — Touchantes paroles d'un vieillard. — Les Gonzêlos. — Extraction et travail du fer. — Superstitions. — Coutumes singulières. . 225

La Couchi; sa cataracte. — Horreurs d'une tempête de nuit dans la forêt. — Traversée dramatique d'une rivière. — Guéri par le danger, mais retombé sous un coup de soleil. — Belmonté 241

Au Bihé. — Maladie sérieuse. — Encore le chef Palanca. — Sympathie d'une chèvre. — Je me résous à partir pour le haut Zambési. — Lettres au gouvernement. — Organisation de mon expédition dans le Bihé. — Difficultés. — Comment je les surmonte. — Notes historiques et sociales sur le Bihé. — Mes travaux. — Nouvelles difficultés. — Je pars de Belmonté. — Route de la Couanza. 244

Passage de la Couanza. — Les Quimbandès; leurs mœurs, leurs vêtements, leur industrie. — Un sova colossal. — Un carnaval. — Je me fais tailleur. — Rencontre d'esclaves qui ne veulent pas être libres. — Fourmis formidables. — Les Louchazès. — Une belle proie. — Talisman brisé. — Émigration des Guiôcos. . 257

La Cassara Caïéra. — Culture des indigènes. — Cailloux en guise de balles. — La Couando. — Les Louchazès. — Un village bien construit. — Le *leopardus jubatus*. — On me couvre d'amulettes. — Les arbres couchibi et mapoléqué. — La Coubangui. — Prairie aquatique. — Le quichôbo, antilope amphibie. — Je m'égare. — Rentrée au camp 273

L'arbre opoumbouloumé. — Porteurs infidèles; châtiment et clémence. — L'antilope songué. 283

De ma manière de vivre en Afrique 284

Mauvaise nouvelle. — Les Ambouêlas. — Piège à gibier. — Les Moucasséquérès. 286

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Opoudo et Capéo. — Abondance. — Bienveillance des naturels. Peuples et coutumes. — Un gué de la Couchibi. — La rivière Chicouloui. — Gibier. — Bêtes fauves. — La rivière Chalongo. — Jour de terreur. — Les sources de la Ninda. — Tombe de Louis Albino. — Plaine de la Gnengo. — Fatigue et famine — Le Zambési 289

La Belgique, par M. Camille Lemonnier.

Bruxelles. — Aspect de la ville. — Habitudes de vie. — Instincts de la race 305

Particularités du caractère national. — Le goût du faste. — Ommegancks et kermesses. — La famille des géants. 314

Une cour des Miracles. — Musiciens du pavé. — Le goût de la musique chez le Belge et particulièrement le goût des spectacles. — Le théâtre flamand. 316

Coup d'œil rétrospectif. — Bruxelles historique. — La révolution brabançonne 321

Le vieux Bruxelles. — La Senne et les ponts. — Industries locales. — Types et coutumes 326

La Grand'Place. — L'estomac de Bruxelles. — L'estaminet et sa physiologie. — L'estaminet appliqué au principe de l'association. — Le denier des écoles. — Charité et mendicité 333

Les monuments de Bruxelles. — La place de l'Hôtel-de-Ville. — Les églises. — Le panorama des toits. . . . 338

Les environs de Bruxelles. — Le bois de la Cambre. — La forêt de hêtres. — Tervueren. — Waterloo . . . 348

Le pays wallon. — Les aspects changent. — Nivelles. — L'abbaye de Villers. — Une fête dans les ruines. . 356

Vestiges historiques. — Le pilori de Braine-le-Château. — Retour au pays flamand. — Hal et son pèlerinage. 363

Le pays brabançon. — Les villages. — Les ruines 367

Louvain. — L'aspect de la ville. — L'Université. — L'Hôtel de ville 372

Aerschot. — Tirlemont. — Diest. — Léau. 380

Un tour en Mingrélie, par Mme Carla Serena.

Mon arrivée en Mingrélie. — Novo-Senaki et son origine. — Deux sanctuaires rivaux. — Comment saint André passa par le Caucase et ce qu'il en advint. — A propos de ruines. — Nouvelles étapes en avant. — Les rivières Abacha et Tekhour ; un pont mingrélien. — Nakalakevi et sa source thermale. — La tour de Dadian et la chapelle des Quarante-Saints. 385

La civilisation moderne en Mingrélie. — Un type de village primitif. — La vieille Souanéthie et ses annales ; types et mœurs. — La famille royale des Dadians et l'antique église de Martwily. — Description du sanctuaire. — La légende de l'emmuré volontaire. — Flore et sites mingréliens. — « Kal Ghida ! » 390

Mes courses équestres. — Torrents et passerelles. — Train de voyage. — A Noagalewi. — La montagne de Belzebuth et le soir de la Saint-Dimitri. — Vain héroïsme d'un juge de paix. — La cascade de l'Abacha et les meunières mingrélienes. — Mœurs féodales. — Un problème d'archéologie. — Souvenirs vivants de l'antiquité hellénique. — Une cérémonie funéraire en Mingrélie : le jour des pleurs, l'enterrement. 394

Humeur sociable et patriarcale de la population mingrélienne. — Comment se font les mariages dans le pays. — L'entrée de l'épouse au logis conjugal : la chevauchée, le repas de noce, la chasse au mari 401

De Novo-Senaki à Zougdidi. — Coup d'œil historique. — Le prince David Dadian et la « mère des mères ». — Comment finit l'indépendance de la Mingrélie. — Les fêtes de Pâques à Zougdidi. — Scènes populaires. — Dans la rue ; à l'église ; au château seigneurial ; dans la plaine. — Les trois journées de la Tamasha . . 404

Le printemps en Mingrélie. — La forteresse Rouki et la vallée de l'Ingour. — Un poteau télégraphique. — Paysages et tableaux. — Une ferme mingrélienne : le bâtiment principal ; l'intérieur ; les annexes ; la grange et le cellier ; la remise au bétail ; les instruments agricoles 410

Un prince honoraire et sa cour. — Le village de Nicoscia et ses habitants. — Industries locales. — La Mingrélienne et sa culotte. — Un repas d'hospitalité. — Aux sons du *tschongouri*. — De l'influence du berceau sur la race. — Une cavalcade en mon honneur. — Adieu à la Mingrélie 412

Revue géographique. 417

Table des gravures. 425

Cartes et plans. 431

2201. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

1881

DEUXIÈME SEMESTRE

LIBRAIRIE HACHETTE ET CIE

PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, KING WILLIAM STREET, STRAND

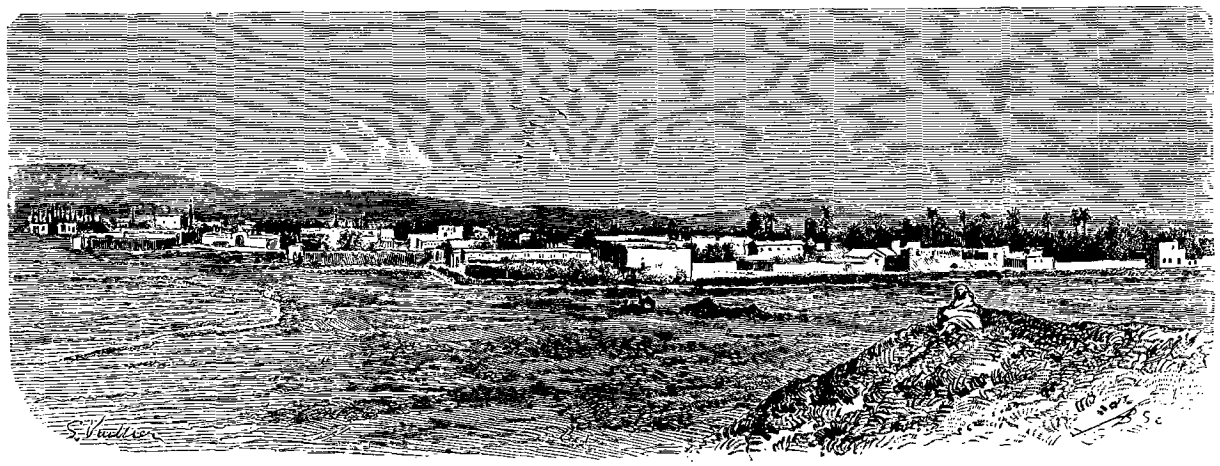
1881

Droits de propriété et de traduction réservés

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES



Vue générale du Nouveau Biskra (voy. p. 3). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

LE SAHARA ALGÉRIEN,

PAR M. V. LARGEAU.

1874-1878. — DESSINS INÉDITS.

BISKRA — TOUGGOURT — RHADAMÈS — LE SOUF — OUARGLA.

I

Biskra, la « Reine des Ziban[1] ».

C'était en 1874.

J'avais formé le projet d'explorer le Sahara au double point de vue commercial et scientifique.

Je voulais d'abord essayer d'attirer vers notre colonie les caravanes du Soudan qui, depuis la conquête, se rendent au Maroc et dans la Tripolitaine, en évitant soigneusement l'Algérie.

Je voulais ensuite, tout en fournissant des preuves palpables de la richesse du Soudan, attirer l'attention sur cette contrée, et enfin rechercher les moyens d'établir, à travers le Grand-Désert, une voie ferrée qui, reliant l'Algérie au Niger, nous mettrait à quelques jours du *Pays des Noirs* et nous donnerait le monopole de son commerce.

Un projet aussi vaste était bien téméraire, car, à cette époque, on enseignait dans les écoles que le Sahara est un désert de sables mouvants, sans eau, inhabitable, inhabité, si ce n'est par les bêtes fauves.

Mais de la lecture attentive des voyageurs qui déjà s'étaient aventurés dans les solitudes sahariennes et de nombreux renseignements recueillis de la bouche des nomades pendant deux séjours en Algérie, j'avais déduit que, tant du versant méridional des monts Aïas que du massif montagneux qui s'élève au centre du Grand-Désert, sortent des eaux abondantes : si elles ne coulent pas à ciel ouvert à cause de la nature spongieuse du sol saharien et de l'encombrement des vallées par les alluvions aériennes dont les sables forment la masse principale, ces eaux doivent suivre, à une faible profondeur sous le sol, les pentes naturelles du terrain ; les oasis qui émaillent certaines parties du Grand-Désert tiennent leur existence de ces eaux souterraines, et, en suivant les vallées, il doit être possible d'établir une route, et même une voie ferrée, entre l'Algérie, le Soudan et le Sénégal, et de

1. Dans les livraisons qu'on va lire, j'ai cru devoir reproduire, par endroits, le texte de l'ouvrage que j'ai publié sous le titre de : *Le Pays de Rirha*.

J'ai écrit ce livre aussitôt après mon exploration, sur les notes de mon carnet de voyage. On retrouvera donc l'expression exacte de mes impressions dans les passages que j'en ai conservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

créer, sur le parcours de cette voie, une succession d'oasis bien arrosées rendant la traversée aussi agréable que facile.

Je dois avouer humblement que cette idée de chemin de fer transsaharien n'avait point germé spontanément dans mon cerveau : elle m'avait été développée à Alger, ainsi qu'à M. Paul Soleillet et à plusieurs autres, par l'honorable M. Juillet-Saint-Lager, officier supérieur en retraite et homme de grand esprit, dont les salons étaient alors ouverts à tous ceux qui commençaient à s'occuper de la question saharienne au point de vue français. M. Juillet-Saint-Lager l'avait lui-même trouvée et recueillie dans la préface de la *Grammaire tamachek'*, de M. le commandant Hanoteau [1], où elle est exposée tout au long à la page x [2].

Il est juste que le mérite de ce projet grandiose soit restitué à ses premiers auteurs, et si, comme il y a lieu de l'espérer, le chemin de fer transsaharien entre avant bien longtemps dans le domaine des faits accomplis, la postérité saura rendre à leur mémoire l'hommage qui leur est légitimement dû.

Les premiers savants que j'entretins de la possibilité d'établir un chemin de fer à travers le Sahara m'ayant tourné le dos en levant les épaules, je crus sage de suivre le conseil de M. Hertz, le savant modeste et dévoué qui venait de fonder la Société de Géographie commerciale. Ce conseil était de réserver la question pour mon retour, lorsqu'un premier succès m'aurait donné quelque autorité morale.

Grâce à M. Gustave Révilliod, de Genève, dont l'appui me fut toujours si précieux, je pus me présenter, à Paris, à plusieurs hommes éminents.

De son côté, M. Hertz me mit en rapport avec toutes les personnes que mes projets pouvaient intéresser. Les encouragements ne me manquèrent pas, mais ce furent, hélas! presque tous des encouragements platoniques. Bref, je recueillis, Dieu sait au prix de quelles peines, une misérable somme de sept mille quatre cent francs, dont la plus grande partie fut forcément dépensée en voyages préliminaires, en achats d'instruments, d'objets d'équipement, de provisions.

C'était dérisoirement peu, au seuil d'un voyage qui pouvait, qui devait être long, dangereux. Néanmoins je partis, confiant en l'adage : *Audaces fortuna juvat*. Hélas! les proverbes sont faux.

Je ne parlerai ni d'Alger, ni de Philippeville, ni de l'aérienne Constantine, ni des tristes et fauves hauts plateaux qui la séparent de la triste Batna.

1. Paris, Challamel. — Alger, Bastide.

2. Voici, du reste, ce qu'écrivait M. Hanoteau en 1860 : « .... Et qui sait si, un jour, reliant Alger à Tombouctou, la vapeur ne mettra pas les tropiques à six journées de Paris?

« Cette idée paraîtra bien folle et bien chimérique, peut-être; et cependant si l'on veut se reporter par la pensée aux premières années de la conquête, si l'on mesure l'étendue des progrès accomplis depuis cette époque, on sera, je pense, conduit à reconnaître que les obstacles vaincus pour obtenir ces progrès étaient plus difficiles à surmonter que ceux qui s'opposent encore au résultat que je viens d'indiquer. »

A quelques kilomètres au sud de Batna, la route, ou plutôt la piste de Biskra, descend le versant saharien de l'Aurès par El-Ksour, Aïn-Touta, colonie d'Alsaciens-Lorrains, les Tamarins, El-Kantara, l'oasis merveilleuse, et El-Outaya; puis on franchit le dernier rameau de l'Aurès par l'échancrure taillée dans le flanc décharné du *djebel Bou-Rhezal* (la Montagne aimée des gazelles), échancrure que les Arabes désignent sous le nom de *Sfa*, c'est-à-dire *fente* ou *crevasse*.

Le djebel Bou-Rhezal est le dernier ressaut du massif connu des indigènes sous l'appellation poétique de *djebel Ahhmar-Khaddhou* (la Montagne à la joue rose) : il en est séparé par la gorge étroite au fond de laquelle la rivière de Biskra charrie péniblement ses eaux magnésiennes à travers les blocs tombés des flancs de la montagne.

Arrivé au point culminant du col, le regard étonné du voyageur embrasse une plaine immense qui se déroule vers le sud jusqu'à l'horizon lointain où elle semble se confondre avec le ciel.

Cette plaine est l'image de l'Océan, et il serait difficile de dire exactement quelles en sont les limites.

Comme l'Océan, certaines de ses parties sont parsemées d'îles arrosées et fertiles, au sein desquelles sont cachées des cités populeuses; et ces îles, points de relâche de caravanes, ou repaires de pirates, sont tantôt isolées et tantôt groupées en archipels.

Comme l'Océan, elle a ses calmes énervants et ses tempêtes horribles pendant lesquelles des flots de sable sont soulevés jusqu'aux nues.

Cette plaine, c'est le *Sahara*, dont le nom signifie *plaine vaste, fauve et nue;* et les îles dont elle est parsemée s'appellent *oasis*, en arabe *ouahhat*, ou bien *rhieb* (sing. *rhaba*), c'est-à-dire *forêts*.

Une longue ligne d'un vert sombre se dessine d'abord à une faible distance du pied de la montagne; puis, de loin en loin, des taches noires apparaissent comme des mouchetures sur la dépouille d'un tigre gigantesque.

La ligne sombre, c'est la belle oasis de Biskra, avec ses deux villes : la ville française, ou Nouveau Biskra, délicieux séjour, garanti du brûlant soleil par les flots de verdure qui jaillissent de ses luxuriants jardins et de ses squares magnifiques, et le Vieux Biskra, dont les sept quartiers, construits en briques d'argile séchées au soleil, sont dispersés dans la forêt de palmiers comme autant de villages distincts.

Les taches noires qui, de loin en loin, rompent l'uniformité de la vaste plaine, sont les différentes oasis qui composent l'archipel des Ziban; la plus célèbre de toutes parmi les musulmans, celle de Sidi-Okba, possède le tombeau du grand conquérant arabe du septième siècle dont elle porte le nom.

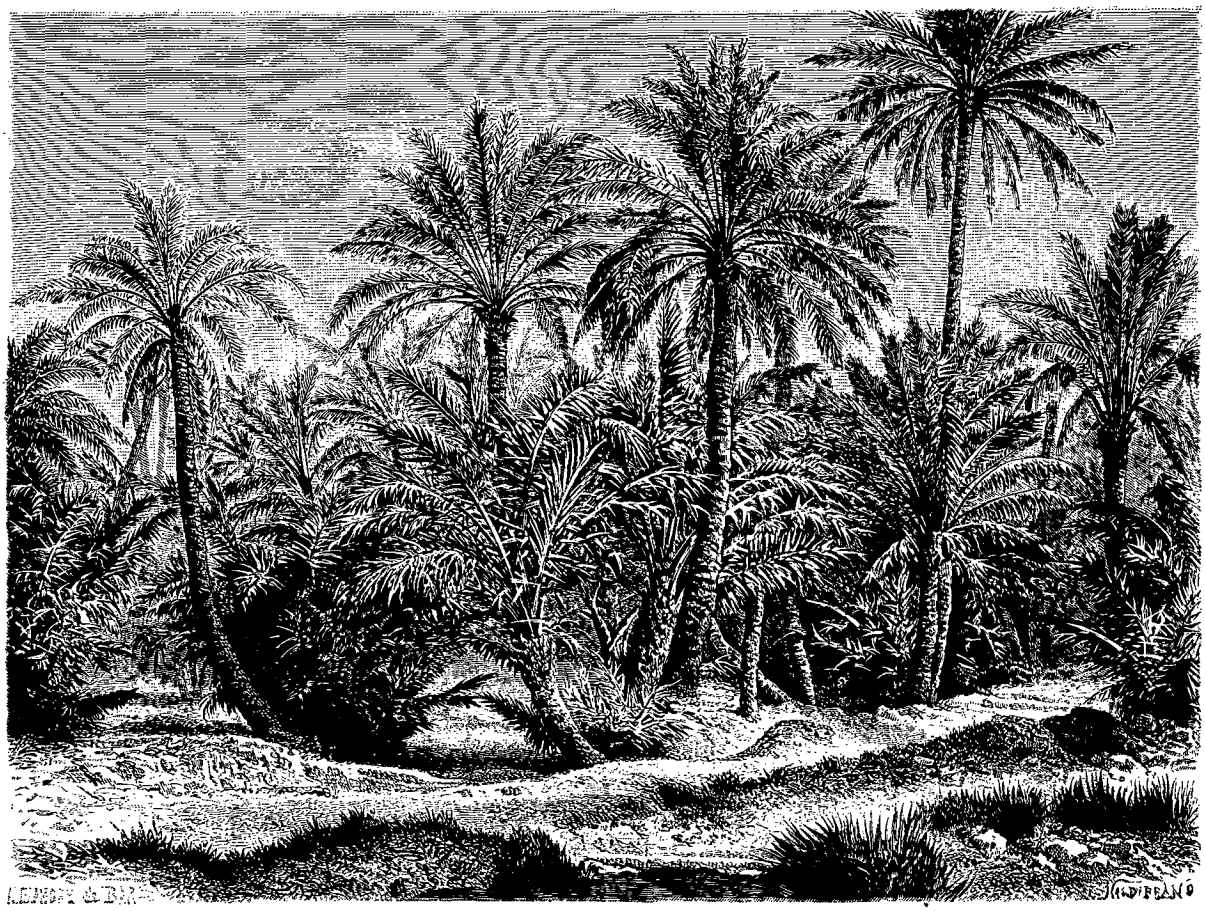
Vue du haut du col de Sfa, l'oasis de Biskra se montre comme une longue ligne noire à l'entrée de la plaine fauve; mais, à mesure que l'on descend les pentes tourmentées de la montagne, on la voit se dérouler et s'étendre à ses pieds comme un immense

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tapis, et l'œil peut suivre ses contours capricieux et les pointes hardies qu'elle pousse dans la plaine aride jusqu'à plus de cinq kilomètres en tous sens.

Bientôt le regard est attiré par des points d'une blancheur éblouissante qui se détachent, au nord, de la masse verdoyante encore confuse : ce sont les premières maisons de la ville française à moitié dissimulées par les arbres des squares et des jardins; puis, l'on distingue les têtes des palmiers s'élevant et s'abaissant comme ces grosses ondes arrondies que forme, sur la mer, la houle après la tempête. De cette surface glauque et ondulée jaillissent, de loin en loin, semblables aux gigantesques mâtures de léviathans engloutis, les sombres silhouettes de cyprès séculaires, dominées par l'arbre colossal des jardins de Msid. Tout autour et partout, suivant les sinuosités de l'oasis, s'étendent les champs d'orge des nomades; leurs épis mûrs, dorés par le soleil, forment à la reine des Ziban comme une brillante auréole dont les rayons affaiblis vont se confondre, au loin, avec la surface fauve du désert.

Après avoir traversé la plaine inclinée qui s'étend, pierreuse, ravinée et brûlante, du pied de la montagne aux premiers palmiers de l'oasis, le voyageur voit s'ou-



Palmiers de l'oasis de Biskra. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

vrir devant lui la principale rue du Nouveau Biskra, la ville française, dont il a déjà vu briller de loin les maisons blanches.

Cette large rue, tirée au cordeau, est bordée, à droite, de belles et solides constructions dont le premier étage repose sur d'élégantes arcades qui abritent le trottoir et protègent les promeneurs contre les rayons du soleil. A gauche sont des squares toujours verts et des quinconces ombreux sous lesquels l'eau coule à flots dans des canaux à ciel ouvert.

Qu'il fait bon respirer, le soir d'une chaude journée d'été, sous cette voûte parfumée, au sein de l'ombre et de la fraîcheur!

Et pourtant, il y a neuf années à peine, tout était nu et brûlé à la place même où s'élève aujourd'hui cette luxuriante végétation; la ville française de Biskra, bâtie au nord et en dehors de l'oasis dans laquelle sont cachés les quartiers épars de la ville indigène, s'élevait alors misérablement sur une plaine d'argile sillonnée de larges crevasses où languissaient çà et là, faute d'irrigation, la tête tristement inclinée vers le sol aride comme pour implorer un peu de fraîcheur, quelques maigres palmiers, sentinelles avancées de la grande forêt.

C'est à cette époque, c'est-à-dire après avoir achevé la pacification du Sud, que M. le général de Lacroix-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Vaubois, jugeant d'un coup d'œil que Biskra, considéré jusque-là uniquement comme poste stratégique avancé, pouvait devenir un centre commercial de premier ordre et une des stations thermales les plus recherchées de l'Algérie, conçut l'admirable projet que sut si bien exécuter M. le commandant Crouzet, nommé par son influence commandant supérieur du cercle.

M. Crouzet se mit immédiatement à l'œuvre : par ses soins un solide barrage en maçonnerie fut établi dans le lit de la rivière qui, formée d'oueds rapides descendus de l'Aurès, coule du nord au sud, à l'ouest de la ville, sous le nom d'oued Biskra, pour aller se perdre dans les sables accumulés au nord du chotth Melrhir. Les eaux, dirigées par de nombreux canaux, s'infiltrèrent partout dans l'argile altérée, et l'on vit surgir, comme par enchantement, ces belles et vigoureuses plantations qui font aujourd'hui les délices des habitants en même temps que l'admiration des touristes qui se rendent, chaque hiver, en nombre toujours croissant, dans ces lointains parages. Biskra est devenue ville de bains et ville d'hiver, à la porte même du Sahara.

Grâce à cette transformation rapide, grâce aussi à l'administration intelligente et bienveillante des successeurs de M. Crouzet, le savant colonel Noëlat et l'intelligent commandant Lefroid qui, de chef du bureau arabe de la ville, est devenu commandant supérieur du cercle, la population de Biskra a presque doublé dans l'espace de quelques années; son commerce avec le Sud a pris une extension extraordinaire; l'agriculture y est devenue florissante, et la puissante vertu de ses eaux thermales, dont il sera question plus loin, commence à être connue et appréciée dans tout le sud de l'Algérie.

Aussi, de simple bourgade qu'il était il y a peu d'années, le Nouveau Biskra [1] est devenu une commune de plein exercice, comptant sept mille habitants environ, parmi lesquels six cents Européens ou Israélites naturalisés et quelques Beni-Mzab.

La nouvelle ville n'est point entourée de remparts, comme la plupart des cités du Tell de nouvelle création, et elle peut s'étendre librement en tous sens; mais elle est protégée par le fort Saint-Germain, vaste et solide construction édifiée en 1849, et qui doit son nom à un commandant du cercle de Biskra, tué à l'ennemi, en cette même année 1849, devant l'oasis de Seriana.

Ce fort, situé au nord sur l'emplacement d'une arête crétacée élevée de quinze mètres au-dessus de la plaine alluviale, entre la rivière et les plantations qui bordent à gauche la principale rue, pourrait au besoin servir de refuge à toute la population européenne. Dans une enceinte bastionnée qui entoure une superficie de huit hectares, il renferme, outre de vastes et élégantes casernes, la maison du commandant supérieur du cercle, un pavillon pour les officiers, la manutention et les magasins à fourrage. D'immenses citernes permettraient d'y emmagasiner de telles quantités d'eau que, de ce côté du moins, la disette ne serait jamais à craindre.

Après le fort, les autres constructions remarquables du Nouveau Biskra sont : le cercle des officiers et l'hôtel très confortable du Sahara, situés dans la principale rue; la prison et la caserne de gendarmerie; un vaste marché couvert, élevé sur des arcades, qui occupe le milieu d'une place autour de laquelle s'ouvrent les magasins de négociants indigènes. La maison d'école est digne d'être mentionnée, surtout à cause du renom justement mérité que lui ont valu la constance inébranlable, le dévouement poussé jusqu'à l'abnégation, la science profonde, la rare modestie et l'urbanité de son vénérable fondateur, M. Colombo, dont le nom est connu et respecté de tous les indigènes, depuis les Ziban jusque chez les nomades qui errent au pays d'Ouargla.

Presque tous les fils des chefs indigènes du pays ont passé par l'école de M. Colombo, et son enseignement est tellement goûté, que même des Arabes adultes ne craignent pas de se faire ses disciples.

« Nous fûmes agréablement surpris, dit M. Paul Bourde, dans le livre fort intéressant qu'il a publié sous le titre de : *A travers l'Algérie*, nous fûmes agréablement surpris en découvrant que les indigènes de la ville nouvelle de Biskra.... parlent peu ou prou le français, et sans accent. Les enfants le parlent même en général fort bien. Beaucoup d'entre eux savent lire et quelques-uns se vantent d'écrire. Comme nous avions promis un sou à tous ceux qui pourraient tracer leur nom sur le mur, ils se mirent à calligraphier avec une grande sûreté de main toutes les appellations musulmanes imaginables : Sraour, Djaballah, Sadâ, Yezid, Mohamed, Daoud, etc.; il fallut arrêter les frais : les murs de l'hôtel n'y auraient pas suffi. Cet étonnant résultat est l'œuvre personnelle d'un excellent homme, M. Colombo, qui, après être venu dans le pays comme soldat, en 1844, s'y est fixé comme instituteur, et s'est donné la peine d'apprendre l'arabe pour enseigner le français aux indigènes. »

Actuellement, l'école mixte de Biskra est fréquentée par quatre-vingt-dix enfants environ, sur lesquels on compte soixante-dix indigènes. Certes, ces chiffres ont leur éloquence.

M. Colombo n'est pas seulement un maître d'école intelligent et dévoué, il est encore, pour le touriste qui veut s'instruire des choses du pays, un mentor éclairé qui considère comme un devoir de consacrer ses rares moments de loisir aux étrangers qui font appel à son érudition, à son obligeance. Honneur à cet homme de bien!

1. En Algérie, les communes de plein exercice sont des communes en grande partie peuplées de Français ou d'Européens et administrées comme les autres communes de France; les communes dites mixtes ont encore trop peu de Français pour être disloquées en communes de plein exercice; les communes indigènes, destinées à se fractionner d'abord en communes mixtes, sont celles où l'élément européen n'a pas encore pris pied.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les Européens et les Beni-Mzab établis à Biskra s'occupent surtout de commerce : les grains qu'ils tirent du Tell pour les revendre aux caravanes qui les transportent sur les marchés du Souf, de l'Oued-Rirh et du pays d'Ouargla; les dattes qu'ils achètent aux marchands du Sud pour les envoyer en Algérie et en France; les tissus, les articles d'épicerie, les conserves pour la troupe, les vins et les liqueurs, sont les principales branches de ce commerce.

Quelques Français ont fondé des établissements horticoles remarquables dont il sera parlé plus loin.

Les indigènes commerçants ne sont généralement que de petits boutiquiers vivant au jour le jour. Quelques-uns vendent aux touristes des couvertures, des tapis, des couteaux, des éventails et autres menus objets fabriqués dans le pays, où du reste l'industrie indigène est à l'état rudimentaire.

Quant aux juifs, si haïs, si méprisés des Arabes, ils sont réellement ici, comme ailleurs en Afrique (je dois le dire pour être vrai), haïssables et méprisables. Quelques-uns ne sauraient avouer publiquement les métiers dont ils vivent; d'autres font le commerce de bimbeloterie et prêtent à usure : ce sont les moins malhonnêtes; d'autres enfin vendent à vil prix, aux soldats de la garnison et à la lie de la population indigène, des liqueurs indéfinissables dont les pernicieux effets ne se font que trop souvent sentir, surtout pendant les mois les plus chauds de l'année.

Il existe aussi à Biskra une population interlope composée de déclassés, de paresseux et de vagabonds de tous les pays circonvoisins qui n'ont que trop souvent maille à partir avec la police.

Oublieux des préceptes du Coran, ces individus s'adonnent aux liqueurs fortes, et surtout à l'absinthe, dont ils sont très avides, et ils boivent à toute heure du jour. L'ivresse que leur procure cette funeste boisson est encore compliquée par la fumée du *kif*, dont ils font un usage immodéré.

L'amour du jeu est arrivé chez un grand nombre à l'état de passion sauvage ; on a vu des joueurs en déveine perdre jusqu'à leurs vêtements et rester ensuite plusieurs jours dans les cafés maures, couchés entre deux nattes, pour cacher leur nudité. L'un d'eux, dont aucun touriste ayant visité Biskra n'ignore le nom, le célèbre Moumi, joua une fois jusqu'à sa femme, réputée comme une des perles de la ville, et qu'il perdit. La malheureuse se garda bien de protester : *soumise à la volonté de Dieu*, elle suivit, le sourire aux lèvres, l'heureux vainqueur de son indigne époux. Après tout, que pouvait-elle y perdre?

Où règne le jeu règne aussi la débauche. Certain quartier de la ville en est une preuve, habité par un petit nombre de femmes de la ville, par quelques femmes des tribus berbères de l'Aurès, et surtout par les « beautés » plus ou moins belles des Oulad-Naïl, tribu dont il convient de dire ici quelques mots.

La grande tribu des Oulad-Naïl n'habite point les environs de Biskra, ni même la province de Constantine ; elle se tient dans la province d'Alger, où elle occupe des hautes plaines, des steppes, des vallées, des montagnes, entre Tell et Sahara, dans un pays de pâtures et d'alfas, avec une certaine étendue de terres arables : contrée qui peut redevenir prospère avec le reboisement, les barrages, l'irrigation. Leurs campements s'étendent de Zenina, bourgade du Djebel-Amour, à Ogla-Selim, puits de la vallée de l'Oued-Bou-Sâada, et de la rive gauche de l'Oued-Djeddi, fleuve saharien, au Zahrez oriental, lagune salée sans écoulement. Djelfa, petite ville française, est le principal centre de population de ce vaste territoire dont les diverses tribus forment la commune indigène de Djelfa, peuplée de près de quarante-cinq mille habitants. Djebel-Amour, Sahari ou Sénalba (quinze cent soixante-dix mètres), Djebel-Sera (quatorze cent quatre-vingt-deux mètres), Seba-Mokrann (quatorze cent quatre-vingt-six mètres), Bou-Kahil (quinze cents mètres), Djebel-Oukeïl (onze cent quatre-vingt-treize mètres), la plupart de leurs montagnes ont plus de bois et de sources que telles régions du Tell proprement dit, et plusieurs de leurs ksours ou villages tendent à devenir des bourgades européennes. Toutefois la plupart de leurs oueds sont vides pendant plusieurs mois de l'année : ces torrents vont, soit à l'Oued-Djeddi, rivière saharienne ; soit au Chéliff, tributaire de la Méditerranée; soit à trois lagunes saumâtres des steppes, le Zahrez occidental, le Zahrez oriental, le Hodna.

Leur soumission nous a coûté beaucoup de peines; ces cavaliers, ces nomades se sont révoltés plusieurs fois. Maintenant que les chemins de fer à alfa, sans parler de la ligne d'Alger à Laghouat, vont pénétrer sur leur territoire, leur sujétion est un fait accompli. D'ailleurs le pays offre assez de ressources pour leur permettre de passer de la vie nomade à la vie sédentaire ; il s'agit seulement de le reboiser, d'y aménager les eaux, d'y arrêter les dunes dont l'action s'étend à mesure que le plateau se dépouille et laisse plus de prise à la dégradation des roches et à la puissance des vents.

Les filles des Oulad-Naïl sacrifient toute pudeur au but de se faire une dot. On les rencontre dans les principaux bourgs du Sahara, notamment à Biskra. Cette coutume, qui n'est point arabe, se retrouve assez fréquemment chez les Berbères.

Plus d'une d'entre elles finit par acquérir une véritable domination sur l'esprit de maint personnage important de la société indigène du Désert; elles ensorcellent des hommes de grande tente.

On a vu le fils d'un grand chef, dont je ne veux pas dire le nom, piller les coffres de son père pour les caprices d'une Oulad-Naïl; puis, ces coffres à vide, frapper, pour lui acheter un collier d'or, les gens de sa tribu d'un impôt extraordinaire de six francs par tête. On a vu, dans une petite ville du Sud, un grossier khalifa livrer au bâton, jeter en prison, accabler d'amendes de pauvres hères qui n'avaient pas l'heur de plaire à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

telle de ces femmes, ou dont le seul crime était de n'avoir point paru tout ébloui de sa beauté. Tel est le pouvoir dont plusieurs disposent !

Mais ces excès, sévices et injures graves deviennent de plus en plus difficiles à commettre. Plus le nombre des Français augmente au Sahara, plus l'autocratie des grands et petits hobereaux du Grand-Désert diminue.

Parmi les talents des Oulad-Naïl, celui de la danse n'est pas le moindre : danse à l'orientale, qui ressemble peu à celle de nos salons, comme on peut s'en convaincre tous les soirs, leur quartier étant, à la nuit, le rendez-vous des désœuvrés de la ville et des environs, tant indigènes que colons, et civils que militaires. Le soldat, le touriste, le blanc, le noir, le Berbère, l'Arabe s'y coudoient fraternellement.

Dès que la nuit arrive, une foule compacte, bruyante et variée se presse dans les rues poudreuses, trop étroites pour la contenir. Quoique le gaz soit ici un luxe inconnu, ces rues sont presque aussi bien éclairées que nos boulevards, grâce à l'obligation imposée à chaque propriétaire présent au logis de placer une lanterne allumée à la porte de sa demeure.

Les cafés maures où les Oulad-Naïl se rendent par groupes pour montrer leurs talents chorégraphiques se remplissent de consommateurs en burnous; bientôt les bancs disposés autour de la vaste salle au fond de laquelle se dresse, comme un autel antique, le fourneau du *qahouadji* (cafetier), ne suffisent plus à la foule des clients.

Sur une table placée dans un angle de la salle monte un orchestre composé de trois musiciens : l'un souffle dans une sorte de clarinette à rondelle, appelée *rhaïta,* dont le son aigre produit sur les nerfs le même effet que le grincement d'une lime portant à faux sur un morceau de fer; un autre est armé d'un *thar* (tambour de basque) ou d'une *derbouka,* instrument plus primitif composé d'une peau tendue sur un pot défoncé et qui résonne sourdement sous les doigts agiles de l'artiste; le troisième disparaît derrière une grosse caisse (*thebel*), sur laquelle il frappe à tour de bras avec un morceau de bois recourbé.

Les artistes préludent ordinairement par une symphonie d'un effet tellement saisissant, que les malheureux chiens, qui, malmenés, foulés aux pieds, écrasés dans la rue par le flot pressé des promeneurs, ont enfin pu se glisser sous les bancs de la salle, oublient un instant leurs douleurs et leurs peines et mêlent lamentablement leurs voix à celles des instruments.

Un silence profond s'établit enfin dans le cercle des auditeurs; le *qahouadji* extasié ne voit plus les signes désespérés que lui font, de loin, les clients qu'il oublie; il semble pétrifié. N'étaient sa barbe, son turban et sa chemise blanche jaspée de marc de café, on dirait, à le voir ainsi immobile au pied de son fourneau, l'Apollon du Belvédère descendu de son socle.

Bientôt à ce concert mélodieux succède un air vif et entraînant : c'est la danse qui commence. Les almées se lèvent pour aller se placer au milieu de la salle, où elles saluent de leurs plus gracieux sourires la foule de leurs admirateurs. De leurs bras garnis de bijoux étincelants et de leurs ceintures de soie chamarrées d'or, elles se font comme des auréoles autour de la tête; elles marchent en se balançant en avant et en arrière, à droite et à gauche, avec des clignements d'yeux et des poses plastiques allant souvent jusqu'à la dernière inconvenance.

Enfin, un spectateur ébloui, éperdu, bondissant soudain de son siège, va déposer à leurs pieds dorés par le henné le tribut de son admiration, un cadeau quelconque, généralement une bourse ayant, comme disait Marot, plus ou moins grosse « apostume ».

Tel est le désopilant spectacle dont, moyennant un sou, prix d'une tasse de café, chacun peut jouir, le soir, dans le quartier des Oulad-Naïl.

Après cette courte description de la ville française, il convient de parler un peu de la ville indigène.

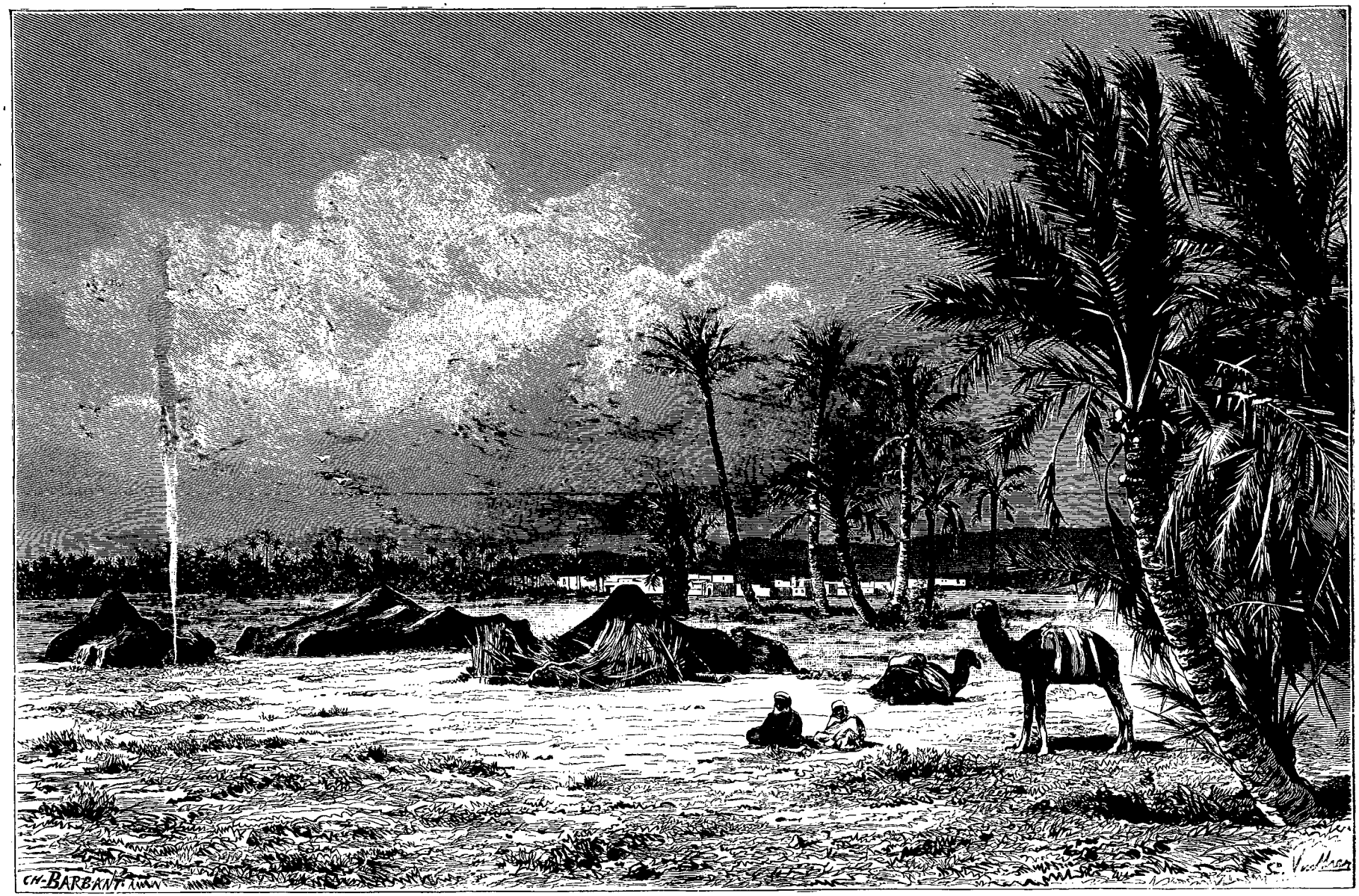
Le Vieux Biskra, comme on l'appelle, se compose de sept quartiers qui sont : *El Msid* (l'École), *Bab Edhrob* (Frappe à la Porte), *Bab Erheleg* (Ferme la Porte), *Gaddecha* (Élève, au féminin ?), *Bab el Khaoukha* (la Porte de la Pêche), *Rass el Gueria* (la Tête de la prise d'eau ou le Réservoir élevé) et *Zgag Sidi Barkat* (la rue de Sidi Barkat).

Ces quartiers, disséminés dans une oasis de cent quarante mille palmiers, où ils forment comme autant de villages distincts, entourés de jardins et de champs d'orge, étaient jadis les faubourgs d'une ville immense aujourd'hui disparue. Chaque quartier a sa mosquée, parmi lesquelles il convient de mentionner celle qui est dédiée à *Sidi Ben Ferdha.* Ce saint homme était, comme son nom l'indique, très versé dans la connaissance des préceptes d'institution divine. On peut signaler également celle de *Sidi Mohhammed Moussa.*

Les maisons, généralement élevées d'un étage sur rez-de-chaussée et construites en *thôb* (briques d'argile et de paille séchées au soleil), sont, vu leurs formes irrégulières et l'état de délabrement qui les fait ressembler à des ruines, d'un effet éminemment pittoresque. Les briques d'argile, à peu près exclusivement employées dans tout le Sahara pour la construction des maisons et des mosquées, présentent l'avantage d'être réfractaires à la chaleur et de procurer, même pendant la canicule, une fraîcheur relative aux habitations. Mais, à moins d'être revêtues d'un épais crépissage, les maisons ainsi construites ne pourraient résister à des pluies prolongées; or, pour ce qui regarde l'entretien et l'aménagement intérieur des maisons, l'insouciance des Sahariens est encore plus grande que celle des Arabes du Tell : il s'ensuit que, malgré l'état de pureté presque constant du ciel sous lequel ils vivent, peut-être même à cause de la clémence de ce ciel, leurs demeures sont généralement en fort mauvaise condition.

Observons aussi que, dans ces contrées favorisées,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

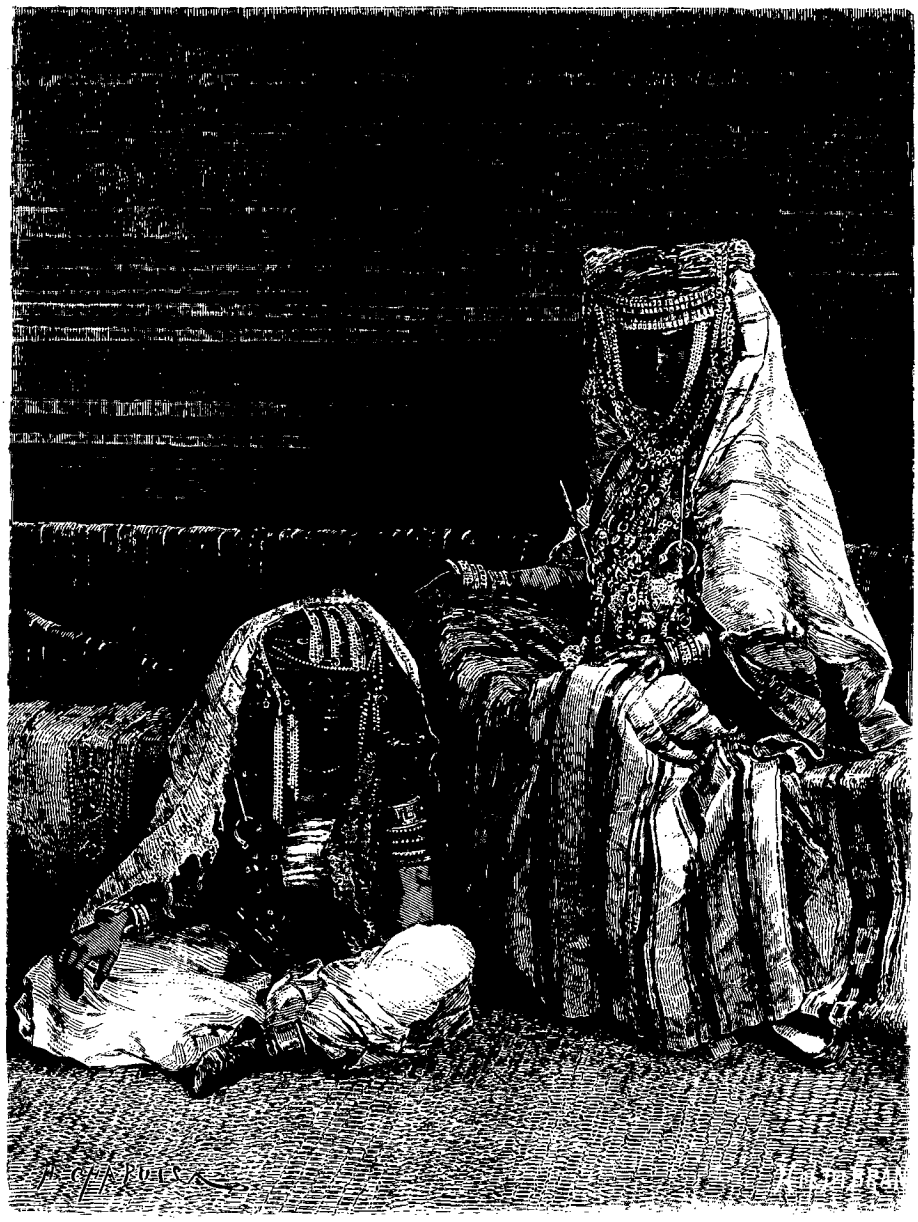


Biskra : village et tentes dans les palmiers. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la maison est loin d'avoir l'importance qu'elle a dans le nord. Chez nous, surtout pendant les rigueurs de nos longs hivers, la vie est tout intérieure. Au Désert, beaucoup mènent la vie nomade et n'ont que des tentes pour s'abriter : ils ne s'en portent pas plus mal. En terre de Sahara, la maison est un luxe recherché seulement par les citadins sybarites, les Beni-Mzab, les Juifs, les nègres agriculteurs et autres *chiens* pour lesquels les maîtres de la plaine professent le plus profond mépris.

Les maisons des Biskris, qui tiennent des uns et des autres, sont surtout des harems, des gynécées où ils enferment leurs femmes et leurs filles ; des étables où ils parquent leurs troupeaux ; des magasins où ils



Femmes des Oulad-Naïl (voy. p. 5 et 6). — Dessin de H. Chapuis, d'après des photographies.

conservent leurs provisions de bouche et leurs objets précieux : encore les femmes dorment-elles, la nuit, sur les terrasses, et les étables sont-elles à ciel ouvert.

Quant aux hommes, ils passent dehors, dans une admirable quiétude d'esprit, les neuf dixièmes de leur temps : faire la sieste sous les palmiers, bavarder sur les places publiques, marmotter quelques prières dans les mosquées, telles sont leurs occupations les plus ordinaires. Le temps consacré à la culture de leurs palmiers est si court, qu'on peut à peine le faire entrer en ligne de compte.

A peu près au centre de l'oasis s'élèvent, sur un tertre d'argile, les ruines de l'ancienne casba, dont l'aspect encore imposant captive l'attention du voyageur.

Cette ancienne citadelle, dont une partie fut certainement l'ouvrage des Romains qui avaient établi là

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mosquée de Sidi Mohhammed (voy. p. 6). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

leur *presidium*, était encore en assez bon état lorsque les Français s'en emparèrent en 1844. D'abord ils la réparèrent et la mirent en meilleur état de défense pour leur sécurité; plus tard, ils la démantelèrent pour s'installer au fort Saint-Germain. Les pluies, quoique rares dans ce pays, continuent peu à peu l'œuvre de destruction, et le jour n'est pas éloigné où, de ce dédale de constructions percées de mille créneaux, il ne restera qu'un monticule de terre au sommet duquel se lèveront, çà et là, bravant longtemps les siècles, quelques pans de murs en pierre de taille de grand appareil, enclavés dans les murailles d'argile. Avec un puits profond de vingt mètres, garni d'un coffrage en maçonnerie, qui s'ouvre au centre de la casba, ces pans de murailles sont les seuls vestiges du séjour à Biskra des anciens maîtres du monde.

Le large fossé qui défendait l'approche de l'antique citadelle, aujourd'hui presque comblé, est encore appelé *el Bahhar* ou la mer de Biskra.

La population indigène sédentaire du Vieux Biskra, évaluée à six mille ou sept mille âmes, est surtout composée de Berbères arabisants dont l'origine est la même que celle des Kabyles du Djurdjura et des montagnes de l'Aurès; mais ces descendants des anciens Numides ont oublié la langue et les traditions de leurs ancêtres au point que ce serait les offenser gravement que de leur rappeler leur origine : tous se croient et se disent descendants des compagnons du Prophète.

A cette population berbère s'ajoutent quelques familles arabes moitié nomades, moitié sédentaires, qui généralement habitent sous des tentes dressées à travers les palmiers ou dans les environs immédiats de l'oasis. Presque toutes ces familles appartiennent à la *dëïra* ou *zmala*, c'est-à-dire à la maison du caïd Si Mohhammed Cerhir ben Gana, ou à celle de son frère Bou el Akhras.

Quelques Kourouglis ou Koulouglis (fils de Turcs) tendent, par suite de croisements multipliés, à perdre peu à peu les caractères ethnologiques qui les distinguent, et jusqu'au souvenir de leur descendance.

Un certain nombre de *Rouarhas* ou nègres aborigènes de l'Oued-Rirh sont également établis dans le pays de Biskra, d'où leurs ancêtres furent chassés lors de l'invasion des Berbères, et où ils cultivent quelques jardins appartenant aux nomades.

Enfin, il convient de mentionner encore une centaine de familles de véritables nègres, celles-là originaires du Soudan, auxquelles les Français ont donné la liberté lorsqu'ils se sont emparés de Biskra. Ces familles sont aujourd'hui réunies dans un petit village situé à quelque cent mètres au sud du Nouveau Biskra. Les hommes, tantôt cultivent quelques jardins entourant leur village, qui leur ont été concédés à l'époque de la conquête, tantôt tressent des corbeilles qu'ils vendent aux marchands de la ville. Quant aux négresses, celles qui ne se mettent pas au service des colons européens fabriquent des tissus ou préparent du couscoussou pour les nomades du Sud.

Ces nègres de Biskra sont très friands des graines d'une espèce de grande mauve, qu'ils récoltent dans leurs jardins et mangent bouillies. Cette malvacée, qu'ils appellent *goumbó*, est connue des Arabes sous le nom de *meloukhia*, et de nos savants sous celui d'*hibiscus esculentus*.

En général, les Biskris s'adonnent à la culture du palmier et de quelques arbres fruitiers dont les produits suffisent à leur subsistance. Les champs d'orge et de luzerne, tant dans les clairières de l'oasis qu'en dehors de la forêt de palmiers, appartiennent presque tous aux Arabes semi-sédentaires de la maison du caïd, qui s'occupent, en outre, de l'élevage des troupeaux.

Les femmes indigènes fabriquent des tapis estimés, des burnous, des haïks, et de gros tissus en laine et en poils de chameau, appelés *felidjs*, pour la confection des tentes.

Dans tout le Sahara, le palmier-dattier est l'arbre par excellence : il est, pour l'habitant de l'oasis, ce que les céréales sont pour le fellah du Tell, ce que les troupeaux sont pour le nomade, c'est-à-dire le soutien de l'existence et la source de la richesse.

Dans l'oasis de Biskra, où l'eau abonde, où la sécurité est parfaite grâce à la garnison française, les jardins ne sont pas entourés de murs, et, à part quelques exceptions, les palmiers ne sont pas plantés en ligne droite, comme dans les oasis du sud. Ils forment, çà et là, des groupes pittoresques, des bosquets touffus, ombreux, avec des clairières émaillées de fleurs brillantes.

Dispersés dans toutes les parties de l'oasis, et se mirant le plus souvent dans les eaux rapides des ruisseaux qui la traversent, des moulins d'un aspect primitif, des maisonnettes en terre, des groupes de tentes capricieusement disposées, complètent l'harmonie de ce paysage saharien.

Grâce à la profusion des eaux et à la fertilité extraordinaire du sol, le palmier n'est pas le seul arbre fruitier cultivé dans l'oasis de Biskra : on y remarque aussi, et en grand nombre, des oliviers d'une taille extraordinaire, dont une espèce, particulière au pays, produit des fruits d'une grosseur énorme connus sous le nom de *zëïtoun teffahh* (olives-pommes). Les indigènes prétendent que ces oliviers ont été plantés par les Romains — vu leur taille, ce n'est pas invraisemblable.

L'abricotier pousse ici spontanément, sans culture; ses fruits, moins gros que ceux du Tell, sont plus savoureux et plus parfumés.

Le figuier, l'oranger, la vigne, la pomme de terre (celle-ci introduite par les Européens), le tabac, le henné, sont aussi cultivés dans les jardins de l'oasis, qui produisent également tous les légumes d'Europe. Enfin, quelques plantations de bananiers et de cotonniers, essayées par les colons français, ont parfaitement réussi. Le cyprès, dont les Européens ont planté de belles avenues, est le seul arbre d'agrément qui se rencontre, de loin en loin, dans les jardins des indigènes; l'un d'eux, planté dans le quartier de Msid, est

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le plus élevé de tous les arbres de l'oasis; aussi est-il célèbre dans le pays : on l'aperçoit de fort loin.

Quoique le sol convienne parfaitement à la culture du blé, l'orge est la seule céréale cultivée dans ce pays. Cela tient à ce que le blé, poussant plus lentement que l'orge, absorbe beaucoup plus d'eau d'irrigation ; sa culture ne pourrait se faire en grand qu'au détriment de celle des palmiers. Mais si l'on mène à bien les projets conçus depuis quelques années pour aménager et conduire dans l'oasis toutes les eaux des sources qui se perdent au nord, au pied de la montagne; si la commune, libre enfin des entraves apportées autrefois à son développement, construit de nouveaux barrages dans le lit de la rivière, qui perd la bonne moitié de ses eaux dans le sol spongieux, la culture du blé se développera beaucoup dans ce pays : elle n'y sera pas exposée, comme en tant d'endroits d'Algérie, à tous les hasards de la pluie et de la sécheresse.

Les environs de Biskra méritent d'être visités.

Au nord-est de la ville française, et dominant de loin le fort Saint-Germain, s'élève une colline pierreuse au sommet de laquelle se voyait encore, en 1877, un

Mosquée de Sidi Ben Ferdha (voy. p. 6). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

ancien fort turc à moitié ruiné. Ce fort est aujourd'hui remplacé par un solide blockhaus défendant les approches du fort et protégeant le barrage et la prise d'eau (*rass el ma*) dans le lit de la rivière. Au-dessous de ce blockhaus, au milieu de la plaine inclinée, se trouve le cimetière européen, enceinte en briques séchées au soleil.

Au nord-ouest et à cinq cents mètres environ des premières maisons de la ville, la petite oasis des Beni-Morra, ancienne pépinière du gouvernement, est aujourd'hui habitée par M. Béchu, maire de Biskra, dont la grande expérience en matière d'horticulture saharienne est universellement reconnue.

Cette charmante petite oasis, avec ses larges avenues bordées de gommiers, de cyprès et de mûriers, ses allées couvertes de bambous, ses plants de bananiers, ses arbres fruitiers et d'agrément, indigènes ou exotiques, était, avant l'occupation française, le lieu de rendez-vous des nombreux pèlerins qui venaient demander la santé aux eaux de la Fontaine-Chaude. Elle est aujourd'hui, pour les étrangers, un but de promenade aussi agréable qu'instructif.

A quatre kilomètres environ de l'oasis des Beni-Morra, dans la direction du nord-nord-ouest, à six cents mètres du pied du Djebel Sfa, à une altitude de cinq à six mètres au-dessus du plateau environnant,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à la base d'un mamelon de travertins du sommet duquel elle a dû s'échapper autrefois, jaillit la source minéro-thermale désignée par les indigènes sous le nom de *Hhammam Çalhhinn* (Bain des Saints), mais plus connue des Européens sous celui de Fontaine-Chaude. Cette source abondante, d'un débit de cinquante litres par seconde, d'une température de quarante-quatre degrés (sur les bords du bassin), sort, avec un bouillonnement gazeux très intense et une forte odeur sulfhydrique, du fond d'un grand bassin carré qu'entourent des constructions où sont disposées des piscines, au nombre de cinq. Un indigène, concessionnaire de la source, perçoit le prix des bains et vend des rafraîchissements aux baigneurs.

Après s'être répandue dans les piscines, l'eau, descendant de la colline, forme un large ruisseau dont le fond disparaît sous un épais dépôt de sulfure de sodium.

Les eaux de la Fontaine-Chaude sont excellentes pour les affections rhumatismales et goutteuses, qu'elles modifient au bout de quelques jours, si invétérées soient-elles, pour les affections cutanées, et aussi pour les engorgements viscéraux.

On se propose, m'a-t-on dit, d'amener ces eaux dans l'oasis des Beni-Morra, presque aux portes de la ville, où elles seront reçues dans un établissement, à l'ombre des palmiers.

A cent mètres environ du mamelon au pied duquel émerge la Fontaine-Chaude, dans une dépression de terrain de forme arrondie, toute blanche de sel et entourée d'un plateau de travertin noir, scoriacé, s'ouvre un gouffre circulaire de trente-cinq mètres de diamètre; ses eaux sans écoulement apparent, d'une température de quatorze degrés (sur les bords), paraissent au goût plus salées que celles de la mer. Il est connu des Arabes sous le nom de *Hhammam-el-Djerab*, c'est-à-dire Bain de la Gale.

A une faible distance au nord-ouest, un autre petit lac circulaire a des eaux moins salées, qui se déversent dans le ruisseau formé par la Fontaine-Chaude.

Du nord de l'oasis il convient maintenant de retourner vers le sud et de descendre, un peu au delà du Village Nègre, sur la rive droite de la rivière de Biskra qui à ce point prend le nom d'*oued Zerzour* (rivière de l'Étourneau).

Là nous admirerons un vrai bijou, titre de gloire pour son créateur, objet d'enthousiasme pour les touristes les plus blasés : c'est la délicieuse villa de M. Landon.

Déjà, une première fois, j'avais visité, en l'absence du propriétaire, les verdoyants jardins entourant la villa, où sont réunis les plus beaux types des flores africaine et exotique; mais, au retour de mon voyage, M. Landon m'honora d'une de ces réceptions qui ne s'effacent plus de la mémoire. Guidé par lui, je marchai d'enchantement en enchantement dans ce paradis terrestre, immense voûte de verdure que les rayons du soleil ne traversent jamais et sous laquelle croissent les fleurs les plus rares et les plus parfumées. L'eau coule partout abondamment sur les bords des allées, sous les bosquets ombreux, et l'heureux père de cette petite oasis vit sous le ciel brûlant du Sahara sans s'apercevoir des torrides chaleurs de l'été.

Mais ce domaine n'est pas seulement une propriété d'agrément; son propriétaire n'est pas, comme on pourrait croire, un sybarite égoïste, engourdi dans la paresse. On aime en M. Landon l'un de ces millionnaires dont le pauvre considère sans envie l'immense fortune; plus qu'un honnête homme, c'est un homme bienfaisant, un ami de l'humanité. Il a fait de son jardin un parterre d'acclimatation, une pépinière consacrée à l'acclimatement de toutes plantes utiles qu'il recueille ou fait recueillir dans tous les pays du monde, et qu'il distribue ensuite lui-même aux colons, et surtout aux indigènes de toutes les oasis environnantes, après leur avoir fait connaître le mode de culture et les avantages qu'ils en peuvent retirer.

A une faible distance de la villa de M. Landon s'élève, but de pèlerinage très fréquenté, la petite mosquée de *Sidi Brahim ben Zerzour*, édifiée jadis au milieu d'un jardin de palmiers, sur la rive droite de la rivière et aujourd'hui isolée au milieu de son lit, dans lequel on remarque également, un peu plus au nord, les restes d'une pile d'un pont romain qui devait relier le *presidium* à la ville de *Ad Piscinam*, bâtie sur la rive gauche. Les Arabes désignent ces restes sous le nom de *Bit-el-Mal* (Maison du Trésor) : d'immenses richesses, disent-ils, y sont sous la garde des génies.

En face de la nouvelle ville, sur la rive gauche de l'oued Biskra, au nord-est de la jolie petite oasis d'*El Alia*, l'emplacement de la cité romaine est indiqué par de longues lignes de moellons et par de nombreux monticules d'argile, restes sans doute d'anciens édifices qui n'ont pas encore été scientifiquement fouillés.

Il est probable que, sous ce ciel brûlant, les Romains, à l'instar des Berbères qu'ils avaient assujettis, et comme du reste de nos jours les colons européens, construisaient leurs maisons et la plupart de leurs édifices en *thôb*, afin de donner plus de fraîcheur à ces habitations.

Plus loin, et dans la partie orientale de la plaine inculte, on distingue encore les restes d'un établissement thermal connu des Arabes sous le nom d'*El Hhammam* (le Bain).

L'altitude du pays, qui est de cent dix-sept mètres au-dessus du niveau de la mer, la pente du sol vers le sud, jusqu'à l'oued Djeddi, qui empêche la stagnation des eaux, et les nombreuses plantations qui entourent Biskra, font du climat de cette ville le plus salubre de toute la région saharienne; mais, à cause de la situation de l'oasis dans un demi-cercle de montagnes, la température y est à peu près aussi élevée en été qu'à Touggourt, ville pourtant située au milieu d'une plaine de sable, à cinquante lieues plus au sud, à cinquante et un mètres seulement d'altitude.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La casba (voy. p. 8). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ces montagnes, qui se dressent du nord-ouest au sud-est comme de hautes falaises à pic dominant la mer saharienne, arrêtent d'une part les vents du Nord, et d'autre part sont, en été, surchauffées par les rayons du soleil et par les vents du Sud, se brisant contre leurs flancs nus.

Pendant les mois de juin et de juillet, malgré les plantations qui entourent aujourd'hui les demeures, il n'est pas rare de voir le thermomètre monter, dans les appartements, jusqu'à quarante-cinq degrés centigrades, tandis que, la nuit, il descend à peine à vingt-cinq degrés. Alors pas un souffle de brise ne vient rafraîchir la poitrine haletante des malheureux colons couchés sur les terrasses de

Si Mohhammed Cerhir ben Gana, caïd actuel du Zab de Biskra (voy. p. 16).
Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

leurs maisons et luttant en vain contre l'insomnie.

Mais aussi l'hiver y est délicieux et des plus favorables aux étrangers poitrinaires, dont la santé s'améliore alors comme par enchantement. La température la plus basse qui ait été observée, la nuit, dans le mois de décembre, a été de trois degrés au-dessus de zéro, le jour donnant de dix à trente degrés, du commencement à la fin de la saison.

Je ne crois pas que, de mémoire d'homme, la gelée ait été jamais observée à Biskra; or la suite de ce récit montrera que j'ai vu de la glace, à plusieurs reprises, à cent lieues plus au sud, dans des contrées où les chaleurs du jour sont bien plus fortes en été qu'au pied méridional de l'Aurès.

J'ai dit que le climat de Biskra était des plus salubres. Je dois ajouter cependant, pour être vrai, que

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les Européens nouvellement établis dans le pays sont exposés à payer à ce climat un tribut assez désagréable.

Ce tribut, c'est le mal désigné vulgairement sous le nom de *clou de Biskra*, et qu'avec M. le docteur Sériziat, qui l'a beaucoup étudié, j'appelle *ulcère saharien*.

Du mois d'août au mois de mars, mais surtout pendant les mois de septembre et d'octobre, la maladie débute par une croûte qui se forme toujours à la suite d'une coupure, d'une égratignure invisible ou d'une piqûre de moustique. Bientôt, ou seulement un mois ou deux après, l'on s'aperçoit du mal à la démangeaison qui s'y manifeste au moindre frottement; puis cette croûte se crevasse pour livrer passage à un liquide incolore d'abord, puis jaunâtre, séreux et fétide. A ce degré, le

Bou Aziz, ancien caïd du Zab de Biskra (voy. p. 16). — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

mal, d'indolent qu'il était, devient parfois douloureux.

Quelques privilégiés voient l'ulcère s'arrêter à cette période; chez d'autres, des croûtes successives s'accumulent sur la première au point de former un gros bouton crevassé, d'un aspect repoussant, d'où s'échappe une odeur nauséabonde. Et cela dure cinq ou six mois en moyenne, sans qu'il soit possible d'y remédier, bien au contraire. Les remèdes essayés jusqu'à ce jour n'ont eu pour effet que d'agrandir les ulcères, de les rendre plus douloureux, d'amener des cicatrices plus profondes.

Cette vilaine maladie paraît avoir sa cause dans la débilitation produite chez certains sujets par les chaleurs de l'été, par la transpiration excessive que provoquent les vêtements incommodes des Européens, par l'eau magnésienne et la diarrhée légère qui résulte de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

son usage. Elle ne respecte aucune partie du corps et se développe aussi bien sur le visage que dans le dos, sur la poitrine, aux bras et aux jambes.

Fait à noter : à Biskra, les fièvres ne s'attaquent guère qu'aux soldats de la garnison. Cela tient évidemment aux mauvaises conditions hygiéniques dans lesquelles ils vivent (car ils sont ici, dans le Sahara, logés, couchés, vêtus et nourris comme en France), et à l'abus qu'ils font des liqueurs fortes. Si les indigènes sont, en général, réfractaires à l'ulcère saharien, aux fièvres pernicieuses et autres maladies qui frappent les Européens intempérants, ils sont, à l'exclusion de ceux-ci, frappés d'un mal qui fait parmi eux chaque année d'épouvantables ravages. Les maux d'yeux, les ophtalmies les plus graves sont leur partage, et, parmi les gens pauvres, il n'est guère de sujet qui ne porte des traces plus ou moins apparentes de cette triste maladie : les borgnes, les aveugles se rencontrent à chaque pas.

Les ophtalmies, chez les indigènes, paraissent avoir pour cause les particules de sable transportées par les vents du Sud, ainsi que la trop grande obscurité qui règne dans les habitations et le passage sans transition de cette obscurité à la lumière éblouissante du dehors. Mais elles sont aggravées par un état de malpropreté révoltante.

Oasis de Biskra. — Moulins sous les palmiers (voy. p. 10). Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

Le grand tort des Européens qui vont s'établir en Afrique, et notamment à Biskra, c'est de transporter sous ces climats torrides les manières d'être que leur impose en France un climat tempéré.

Les soldats de la garnison sont logés, nourris, vêtus comme en France.

Quant aux colons, ils sont loin, sans doute, d'avoir adopté toutes les habitudes hygiéniques des indigènes; mais, insensiblement, sans s'en rendre compte (et il ne faudrait pas le leur dire), ils s'en rapprochent chaque jour davantage : ainsi les murailles de leurs maisons, très épaisses, sont généralement en *thôb;* leurs vêtements, sans trop s'écarter encore de la coupe européenne, sont beaucoup plus amples que ceux des soldats; la répulsion naturelle qu'ils éprouvent pour les viandes les porte à adopter un régime végétal; enfin, la vie de famille et les occupations journalières les éloignent, pour la plupart, des cabarets où le troupier s'empoisonne.

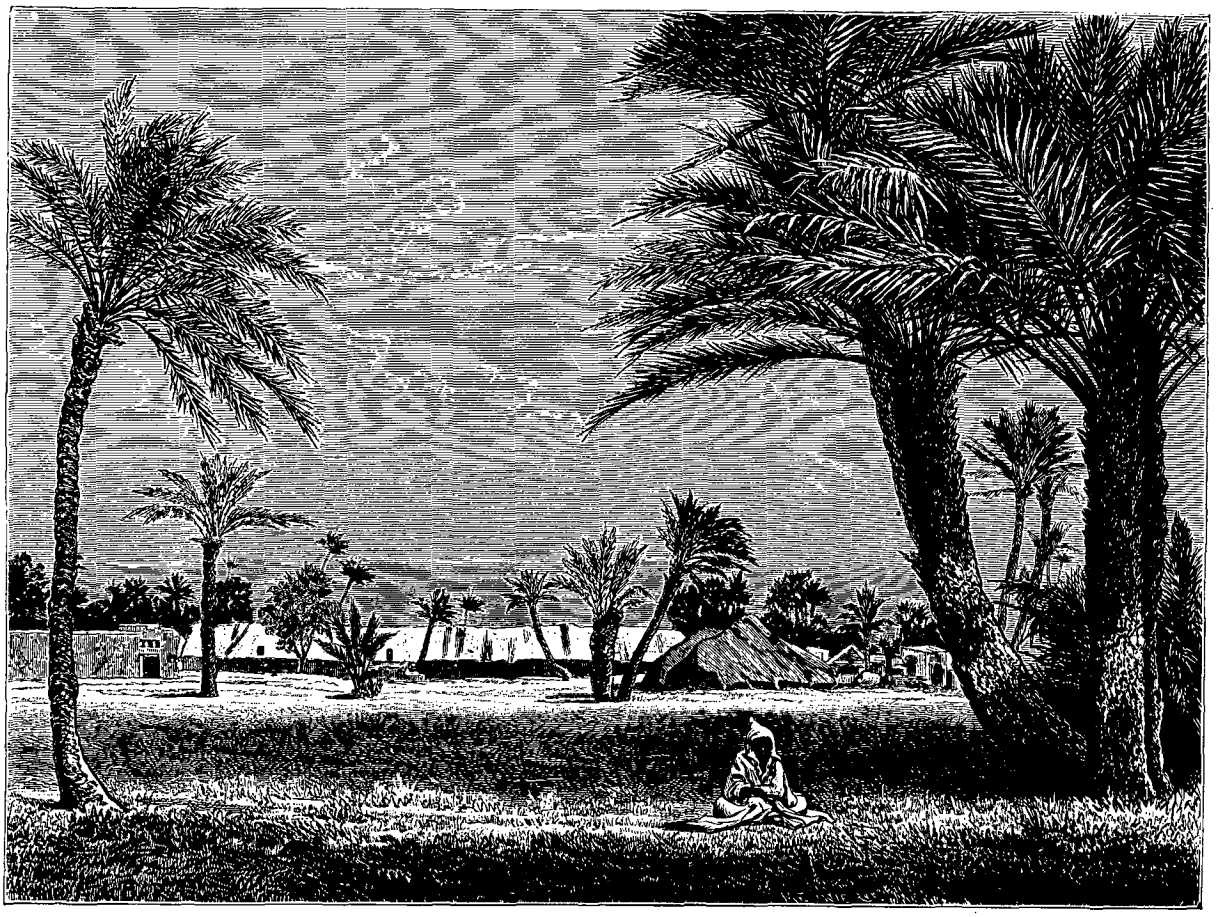
En résumé, l'expérience a appris que, pour se bien porter dans le Sahara algérien, et à Biskra particulièrement, il faut, autant que possible (la question de propreté à part), imiter les indigènes : habitations entourées d'arbres, surtout au midi; murs en terre très épais; ouvertures destinées à donner l'air et la lumière s'ouvrant sur une cour intérieure ombragée par un bouquet de palmiers; ample chemise et large *seroual* (culotte courte) en cotonnade blanche; veste en toile ou gandoura blanche en forme de blouse; burnous en laine à capuchon; épais turban avec tête rasée ou, pour ceux qui tiennent à la chevelure, large chapeau cochinchinois; nourriture surtout végétale et pimentée; usage du café, et enfin, pour éviter la goutte et les calculs, de l'eau pure, et, dans la saison, du petit-lait ou *lagmi* frais pour toute boisson.

Ainsi que je l'ai déjà dit, le Nouveau Biskra, la ville française, forme une commune de plein exercice, la plus méridionale du département de Constantine. Mais la ville indigène fait partie du Zab de Biskra, dont le caïd actuel est Si Mohhammed Cerhir ben Gana, qui a succédé à son oncle, le fameux Bou Aziz, que nos soldats nommèrent, nous ne savons pourquoi, le *Serpent du Désert.*

V. Largeau.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Quartier indigène à Biskra. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

LE SAHARA ALGÉRIEN,

PAR M. V. LARGEAU[1].

1874-1878. — DESSINS INÉDITS.

BISKRA — TOUGGOURT — RHADAMÈS — LE SOUF — OUARGLA.

II

L'Oued-Rirh, les Rouarha.

Le 5 janvier 1875, je fis mes adieux au quartier indigène et à la ville française, et le 6 je quittai Biskra. A Touggourt, je devais trouver le guide que, sur les recommandations de M. le gouverneur général Chanzy, l'agha de cette ville avait choisi pour me conduire à Rhadamès, dans les profondeurs du Désert.

J'emmenais avec moi un jeune mulâtre du Souf, grande oasis algérienne campée dans les sables : il se nommait Mohhammed ou Ali ben Embarek, et n'était pas sans quelques petites connaissances culinaires.

Faisaient partie de ma suite deux chameaux conduits par un Arabe nomade, et une mule efflanquée traînée par un indigène aussi maigre que vorace.

Si Aïssa ben Ahhmed es Smati el Djellali, nommé cadi de l'Oued-Souf, devait me rejoindre à la seconde étape, et, de là, m'accompagner jusqu'à Touggourt.

Le temps était superbe, la marche était facile sur un sol argileux, et cependant il nous fallut près de six heures pour franchir la plaine unie, légèrement inclinée vers le sud et couverte parfois de gras pâturages, qui s'étend du pied de l'Atlas à l'*oued Djedi*, le *Nigris* des Romains. Né dans le Djebel-Amour,

1. Suite. — Voy. page 1.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'oued Djedi passe à Laghouat sous le nom d'oued Mzi, puis se dirige vers la grande dépression franco-tunisienne. Les Arabes nomment cette plaine *Sâada*, c'est-à-dire l'Heureuse.

A cinq heures, nous traversâmes la rivière, dont le lit était alors à sec en cet endroit; puis nous gravîmes les pentes du plateau calcaire qui sépare le bassin du Djedi de celui de l'Oued-Rirh et sur le bord duquel se dresse orgueilleusement, face au nord, le bordj de *Thaerrashou*, avec murs crénelés, angles bastionnés et tour carrée surmontée d'un télégraphe aérien. Vu de loin, dans la plaine, ce bordj a les apparences d'une forteresse solidement édifiée, mais on n'est pas peu étonné de se trouver bientôt en présence d'un pauvre édifice d'argile.

Le cheikh Si Mahhmoud ben Kharfalla, de la famille des Ben Gana de Biskra, me fit le meilleur accueil : il mit trois pièces à ma disposition, pour moi, mes hommes et mes bagages, et il m'envoya, le soir, un plat de couscoussou au sucre et du café que j'aurais trouvé excellent si l'eau saumâtre du pays ne lui avait communiqué son détestable goût.

Le lendemain, nous nous mîmes en marche à sept heures. Les rayons du soleil levant couronnaient d'une longue ligne pourprée l'horizon uni du désert; il soufflait une légère brise du nord, et je me retournai pour aspirer une dernière fois les senteurs parfumées des oasis des Ziban, qui se montraient au loin comme des taches sombres espacées dans la plaine de Sâada jusqu'au pied des montagnes.

A dix heures, nous déjeunâmes au puits *Djefer*, dont le nom signifie fond évasé; puis, après une succession de cuvettes humides où croissent de belles touffes de l'arbrisseau nommé sedra (*zizyphus lotus*), nous arrivâmes, à deux heures, au petit bordj de *Chegga* (la Crevasse). Il y avait là autrefois une petite oasis bien arrosée par les eaux de plusieurs puits artésiens, mais la guerre y a passé : en 1871, le fameux Ali Bey en a fait couper les palmiers et détruire les maisons, ruines d'argile encore debout.

Dans la cour du bordj jaillissent les eaux tièdes et magnésiennes d'un puits artésien foré en 1857. Un autre puits, à une faible distance du bordj, a des eaux abondantes qui, faute d'écoulement, forment un marais puant d'où s'exhalent des miasmes pernicieux.

Le bordj était confié à la garde de trois ou quatre spahis malpropres qui mirent deux pièces à ma disposition.

Le lendemain, je fus rejoint par le cadi Si Aïssa, qui avait marché une partie de la nuit pour être fidèle au rendez-vous. Mon nouveau compagnon de voyage était un homme de trente à trente-cinq ans, à la physionomie franche et ouverte, fertile en bons mots et en histoires joyeuses.

Après avoir laissé à droite la délicieuse petite oasis d'*Oum ett Thiour* (le lieu aimé des oiseaux), nous déjeunâmes près des puits de *Stheïl*, creusés en forme de seaux, ainsi que leur nom l'indique, dans le lit de l'*oued Ithel* (ce mot signifie abondant en eaux, mais ces eaux sont, presque toute l'année, souterraines) : c'est un tributaire du chotth Melrhir.

Nous foulâmes ensuite un sol sablonneux qui nourrit de belles touffes de l'arbrisseau à feuilles aciculaires appelé alennda (*ephedra alata*), et vers les deux heures nous arrivâmes, après une descente rapide, en vue d'une immense dépression parfaitement unie.

C'est le *chotth Melrhir*, l'un des grands anneaux de cette chaîne de lagunes saumâtres qui s'allonge vers l'est jusque près de Gabès. L'ensemble de ces marais plus ou moins secs, plus ou moins salés, chotth Merouânn, chotth Melrhir, chotth Sellem, chotth Touidjinn, chotth el-Asloudj, chotth el-Khela, chotth el-Rharsa, chotth el-Djérid, Sebkha Faraoun, forme la curieuse dépression, par endroits inférieure au niveau de la mer, à laquelle on peut donner le nom de DÉPRESSION FRANCO-TUNISIENNE. Le commandant Roudaire y a fait de beaux travaux géodésiques sur l'avenir desquels il ne nous appartient pas de nous prononcer.

Après une nouvelle descente entre deux murailles d'argile, nous atteignons les bords du chotth.

Le brillant soleil perce de nouveau les nuages : à gauche, à cinquante mètres, un petit monticule se dresse dans le lit du chotth, dont les parois s'éloignent à perte de vue. Au loin, vers le sud, se dessine une longue ligne sombre bordant l'horizon et sur laquelle ondulent des collines qui paraissent boisées : on dirait une belle oasis ombragée de hauts palmiers dont les cimes touchent le ciel. Une presqu'île qui paraît être le prolongement de l'oasis, couverte de beaux arbres touffus, disposés en bouquets, nage sur les ondes éblouissantes d'un lac calme, uni, s'étendant bien loin vers l'orient.

Mais, à notre approche, les bouquets d'arbres plongent dans les flots brillants; leurs troncs disparaissent, puis leur feuillage; tout s'engloutit et le lac lui-même s'évanouit rapidement, aussitôt que des nuages épais cachent les rayons du soleil.

« C'est un fantôme, me dit Ali.

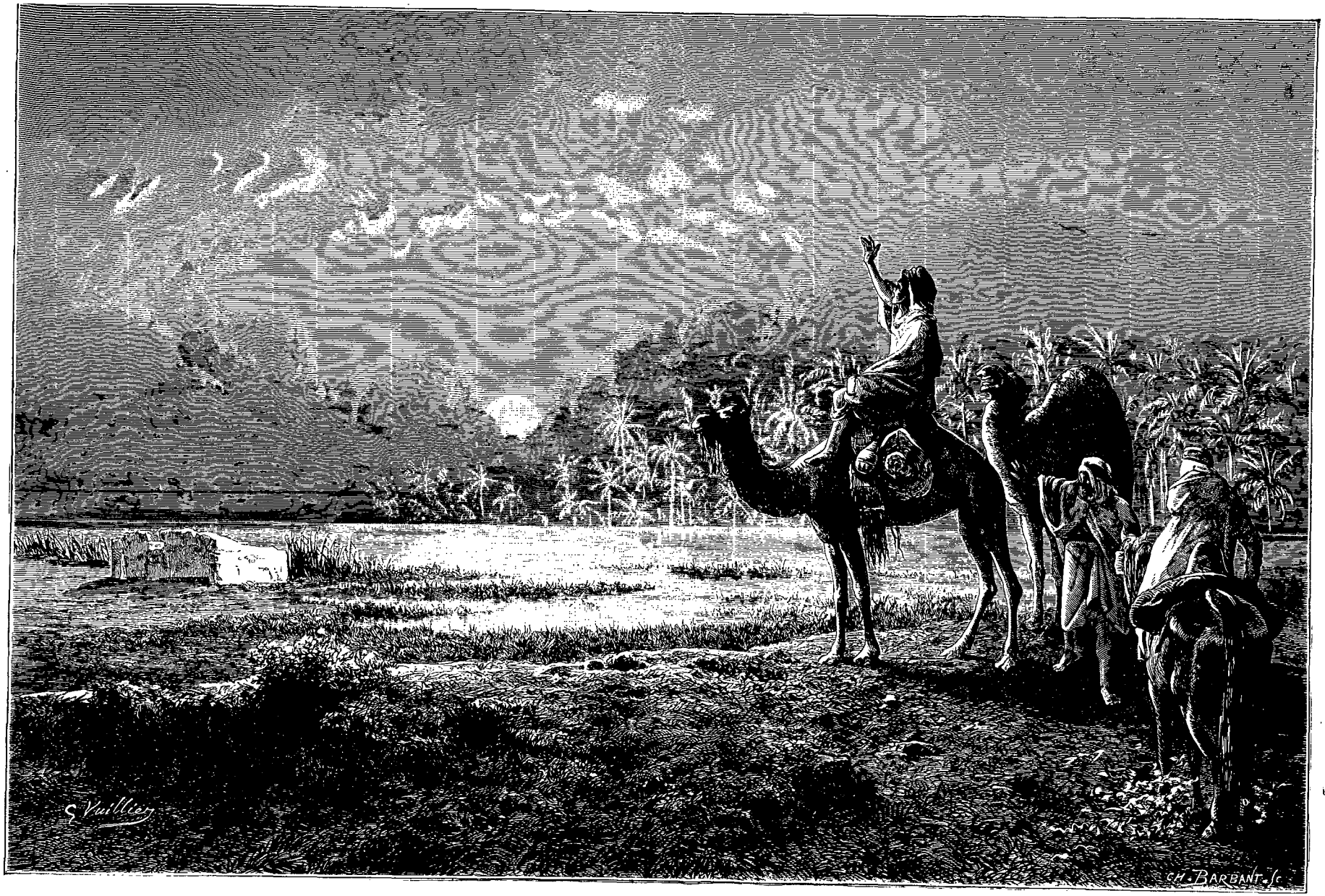
— Oui, lui répondis-je, et un joli fantôme ! »

C'était un mirage !....

A trois heures, nous fîmes halte au puits artésien de *Mahhadalou*, dont le nom signifie creusé en biais, et qui est situé sur le bord du chotth, non loin des pentes appelées *Koudiat ed Dôr* (Collines du Retour).

Ces pentes sont celles du plateau de *Moqrann*, ou des Crevasses, qui s'étend vers l'ouest. Le puits donne une eau à vingt-cinq degrés, magnésienne, purgative, qui va se perdre dans un fourré de grands roseaux. Nous campâmes en ce lieu; nous y dînâmes d'un maître plat de couscoussou couronné de tranches de mouton; puis, comme Mahhadalou reçoit souvent la visite des rôdeurs, nous veillâmes à tour de rôle pendant la nuit : ce qui nous permit de tenir à distance, vers les onze heures, deux hommes d'aspect patibulaire, qui m'eurent tout l'air d'être les éclaireurs d'une bande de pillards du voisinage.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



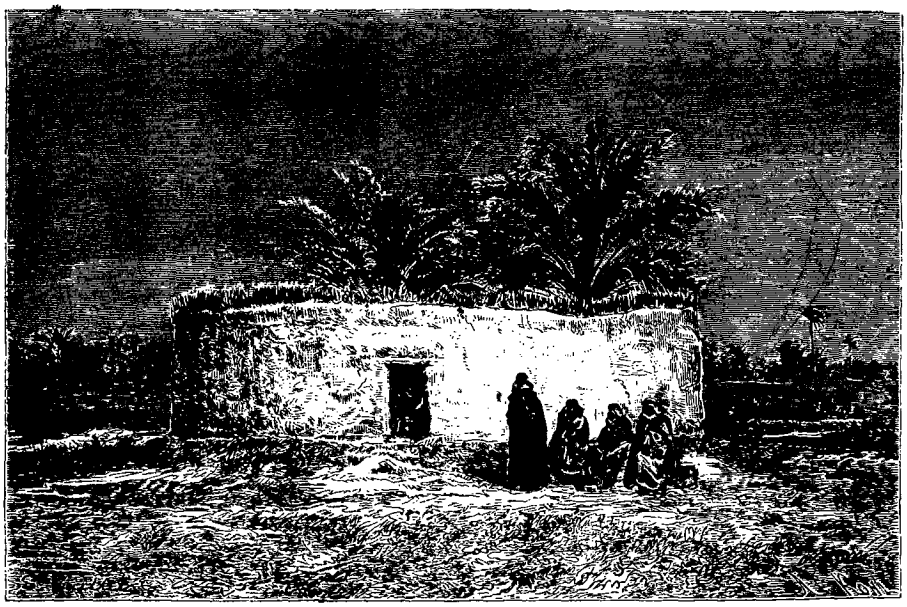
Mirage au chotth Melrhir (voy. p. 18). — Dessin de G. Vuillier.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le 9, au moment de notre départ, nous fûmes encore témoins de merveilleux effets de mirage.

Ce jour-là, nous marchâmes quelques instants dans le lit du chotth, sur une croûte raboteuse formée de sable, d'argile et de sels agglomérés; puis nous gravîmes les pentes du cap élevé qui s'avance dans le Melrhir et sur lequel verdoient les petites oasis d'*El Ourir* (c'est le nom d'un oiseau) et de *Msiéqua* (l'Arrosée), que nous laissâmes à gauche. A droite, nous vîmes plusieurs bouquets de palmiers isolés, arrosés par des sources naturelles, au pied desquels les sables s'amassent en monticules. A midi et demi, nous entrâmes dans la belle oasis d'*El Mrhayer*. Le cheikh, prévenu, nous y attendait sur sa porte. C'était un homme de haute taille, de quarante-cinq ans environ : son visage était couleur de pain d'épice, sa physionomie intelligente. Il nous reçut fort bien, dans une grande salle, sur de riches tapis, et nous traita royalement : café, dattes excellentes et le traditionnel couscoussou flanqué d'un demi-mouton.

L'oasis d'El Mrhayer est la première de l'Oued-Rirh, large vallée abondante en eaux et toute parsemée d'oasis, qui s'étend jusqu'à Touggourt et à Temacinn, à cinquante lieues de Biskra. C'est dans cette vallée que se réunissaient autrefois, avant de se déverser dans le chotth Melrhir, ancien *Palus Tritonis*, les eaux du fleuve Igharghar, venues des monts du Hhoggar, et celles de l'oued Miyâ, venues du djebel Tidikelt. Peu à peu, et sans doute par suite du déboisement, les pluies sont devenues très rares dans le Sahara; les gouttes d'eau que laissent échapper les nuages ne descendent jusqu'au sol que lorsque l'air altéré s'est suffisamment saturé d'humidité, et, dans



Puits artésien d'El Mrhayer (extérieur). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

ce pays, il pleut quelquefois plusieurs jours de suite dans les hautes régions de l'atmosphère sans que les Sahariens s'en aperçoivent autrement que par l'adoucissement de la température.

Aujourd'hui, les eaux qui descendent des monts et plateaux du centre, ainsi que les pluies d'orage, sont absorbées par le sol spongieux; elles filtrent sous terre jusqu'à la couche imperméable et se façonnent des canaux souterrains qui peuvent devenir trop étroits si de grandes averses viennent à tomber, par hasard, sur les plateaux du Sahara central : les eaux sourdent alors à la surface, et il peut en résulter des inondations terribles qui détruisent les oasis et déciment les troupeaux.

C'est ainsi que passent sous terre l'Igharghar et l'oued Miyâ, de même que l'oued Rirh, formé de leurs eaux souterraines réunies, et aussi l'oued Souf, qui nourrit les palmiers du Souf.

Quant à l'oued Djedi, il coule souvent à ciel ouvert.

Ces fleuves et autres cours d'eau secondaires descendus de l'Atlas se réunissaient pour former le chotth (élargissement), auquel les Arabes ont donné le nom de *Melrhir*, c'est-à-dire spongieux.

De temps immémorial les habitants de l'Oued-Rirh savent creuser des puits artésiens pour ramener à la surface du sol les eaux que réclame l'irrigation de leurs oasis; mais, faute de moyens suffisants, ils devaient s'arrêter à la première nappe, qui est la moins abondante.

Ce que voyant, la France entreprit, il y a un certain nombre d'années, de forer des puits artésiens à l'aide de nos appareils perfectionnés. Les résultats ont dépassé toutes les prévisions, et aujourd'hui près de cent puits artésiens français, dont quelques-uns rejettent trois mille cinq cents, quatre mille, quatre mille huit cents, cinq mille litres d'eau par minute,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

permettent aux laborieux aborigènes d'étendre indéfiniment leurs jardins de palmiers.

Les oasis de l'Oued-Rirh sont généralement situées sur les pentes insensibles des plateaux peu élevés qui bordent la vallée. Cette disposition rend l'irrigation commode et facilite l'écoulement des eaux, qui cependant, grâce à l'incurie des habitants, séjournent trop souvent dans les portions déprimées des oasis. Là, elles ne tardent pas à se corrompre et donnent naissance à des miasmes paludéens qui engendrent, dès les premières chaleurs, les fièvres endémiques nommées *tehem* ou fièvres de pourriture.

Les jardins sont entourés de murs en terre de hauteur d'homme, surmontés d'une haie de *djerids*, palmes ou branches de palmier fichées dans l'argile; ces murs laissent entre eux des chemins étroits, tortueux, raboteux, inondés de distance en distance par les eaux qui s'échappent des canaux d'irrigation mal entretenus; ils sont généralement coupés de fossés profonds d'un à deux mètres, qu'on traverse sur des ponceaux en tronc de palmier.

Ces fossés sont destinés à l'écoulement d'une nappe d'eau ascendante qui dort à une faible profondeur sous le sol et qui, vu la grande quantité de sel dont elle est saturée et la forte odeur de chlore qu'elle dégage, porte le nom de *mâ fessed*, c'est-à-dire eau pourrie.

Puits artésien d'El Mrhayer (intérieur). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

Les jardins sont généralement divisés en carrés plus ou moins étendus (cela dépend de la pente), séparés par de petits murs d'argile de deux à trois centimètres de hauteur, dans l'épaisseur desquels coulent, à ciel ouvert, les rigoles d'irrigation où les eaux du puits artésien arrivent par un canal principal. Il n'y a qu'à pratiquer une saignée au canal longeant la partie supérieure du carré pour que les eaux s'y répandent aussitôt.

Les palmiers ne sont pas les seuls arbres plantés dans les oasis de l'Oued-Rirh : les figuiers, les abricotiers, les grenadiers, la vigne en treille y poussent admirablement. On y récolte aussi de l'orge, de la luzerne et des légumes de toutes sortes; mais, dans les oasis où les eaux sont abondantes, on cultive de préférence les céréales et les légumineuses dans des jardins situés en dehors de la forêt de palmiers.

Les villages sont toujours sur une hauteur, quelquefois au centre de l'oasis, mais le plus souvent à l'une de ses extrémités; ils sont entourés d'un mur d'enceinte en terre ou en moellons bruts de calcaire grossier, très mal soigné, percé de petites meurtrières. Au pied de ce mur, un large fossé d'eau corrompue contribue à rendre impossible, en été, le séjour des oasis aux hommes de race blanche.

Les maisons, construites en briques d'argile séchées au soleil ou bien en calcaire grossier, forment toutes un carré plus ou moins parfait autour d'une cour centrale sur laquelle s'ouvrent les appartements et écuries; la porte extérieure donne accès dans la chambre des hôtes, qui est, en quelque sorte, le salon de la maison, et c'est par cette porte qu'hommes et bêtes pénètrent dans la cour, où nul étranger n'est admis : c'est le *hharem*, c'est-à-dire le lieu sacré, interdit.

Ces maisons sont mal construites; la toiture en terrasse est faite de troncs de palmiers très serrés sur lesquels sont étendues des djerids recouvertes d'une couche d'argile. Cette terrasse, qui n'est point entretenue, est souvent à moitié effondrée; mais, pour ma part, je n'ai eu qu'à me féliciter de cette négligence partout où je l'ai constatée : les Sahariens ayant l'habitude d'allumer du feu au beau milieu de leur *salon* pour *délasser* leurs hôtes, la fumée pouvait du moins s'échapper par la toiture, chose impossible dans les maisons bien tenues, où elle n'a d'autre issue que les portes.

A une petite distance de chaque village, dans un site découvert, s'élève ce qu'on nomme le bordj el béïlik ou château du gouvernement, sorte de fortin en terre, bastionné aux angles et percé de meurtrières, dans lequel sont ménagées deux ou trois petites chambres. Ces bordjs, toujours à moitié démantelés, servent à loger les détachements qui voyagent entre Biskra et Touggourt.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La population des oasis de l'Oued-Rirh appartient presque exclusivement à la race nègre saharienne, qui est celle des plus anciens maîtres du sol.

Les nègres sahariens ont la peau couleur pain d'épice, le nez gros sans être épaté, les lèvres épaisses, mais non allongées, la taille moyenne, le buste fort, les épaules larges, les jambes courtes, les bras très longs, à cause de l'habitude de grimper sur les palmiers; leurs cheveux sont plantés par touffes, comme chezles peuples du Soudan, crépus, mais non laineux; ils sont longs chez les femmes.

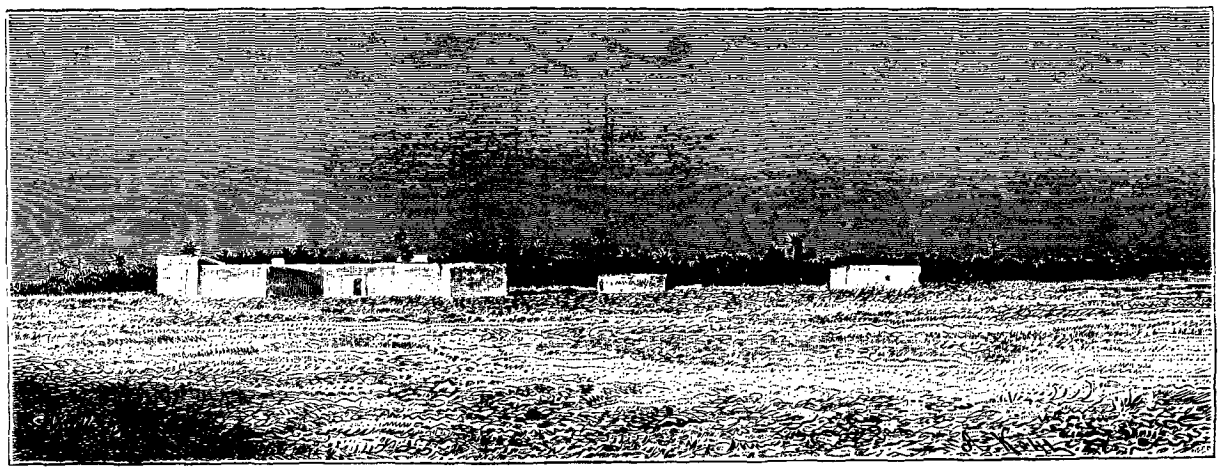
Cette race est, dans le Sahara, la race agricole par excellence : sobres, laborieux et doux, les *Rouarha* (c'est ainsi qu'on les appelle) ne demandent qu'un peu de protection pour redevenir ce qu'ils furent sans doute, un peuple fort et nombreux, capable de transformer le Sahara autant qu'il peut l'être.

A cette population sédentaire et agricole de l'Oued-Rirh, qu'on peut évaluer à une trentaine de mille âmes, il convient d'ajouter quelques *Mehadjeria* ou Juifs musulmans, qui s'occupent surtout d'industrie et dont le surnom signifie séparé, détaché de ses coreligionnaires.

A côté de cette population sédentaire vient s'établir, à l'approche de l'hiver, ce qu'on peut appeler la population volante, peu considérable, et la population nomade, composée de pasteurs arabes hhilaliens.

La population volante consiste en petits boutiquiers arabes et en négociants berbères des Beni-Mzab, qui viennent ici pour acheter des dattes et vendre du blé, mais surtout pour pressurer les malheureux nègres : en somme, leur profession la plus lucrative est celle d'usuriers. Arabes et Beni-Mzab disparaissent dès les premières chaleurs du printemps pour ne reparaître qu'au commencement de l'hiver suivant, quand les fièvres paludéennes ont disparu.

Quant aux Arabes nomades, dont le nombre est de cinquante-cinq mille environ au sud de la province de Constantine, depuis la Tunisie jusqu'au méridien



Le bordj et l'oasis d'El Mrhayer (voy. p. 20). — Dessin de G. Vuiller, d'après une photographie.

d'Ouargla, ils sont errants dans cette contrée depuis le sixième siècle de l'hégire (douzième siècle des chrétiens), époque à laquelle ils furent lancés de l'Orient sur le Maghreb par le calife El Mostancer.

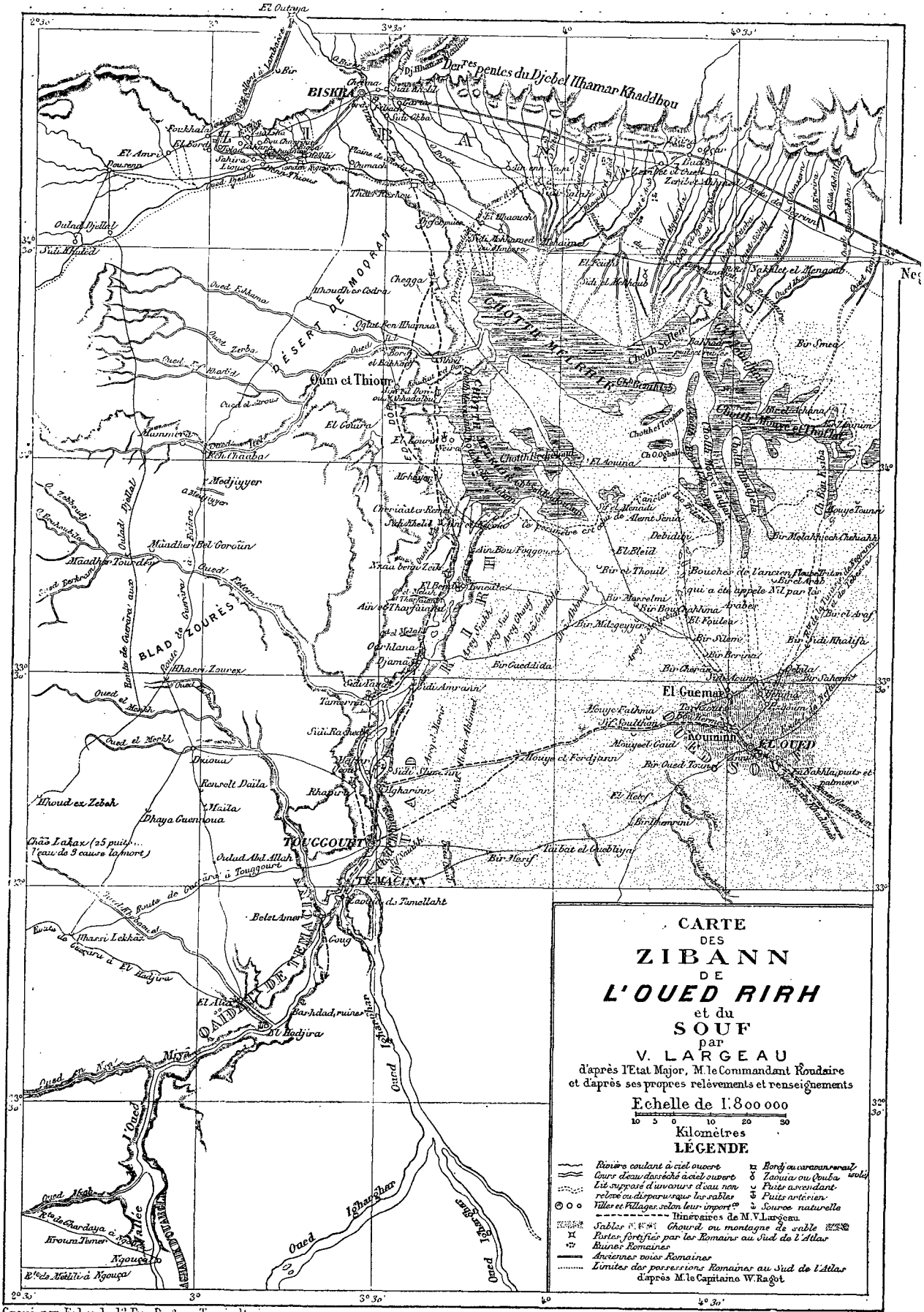
Les nègres et les Berbères de l'Oued-Rirh, qui avaient déjà reçu, six cents ans auparavant, la visite des compagnons d'Okba, fils de Nafé, avaient depuis longtemps embrassé l'islam, mais les Arabes hhilaliens, plus amoureux de pillage que de propagande, ne leur en tinrent aucun compte : leur premier soin fut de piller et de ruiner le pays, puis de condamner les nègres à le cultiver moyennant le cinquième de la récolte : de là le nom de *khamès* (de *khamsa*, cinq).

Aujourd'hui, cet état de choses est bien changé. Depuis la domination française, grâce aux fréquentes révoltes de leurs maîtres, aux amendes écrasantes qui en sont la conséquence, et à la superbe paresse des Arabes, les nègres ont pu racheter la plus grande partie du sol de leurs oasis.

Les Arabes y possèdent encore sans doute des jardins de palmiers, mais en petite quantité; ils font cultiver ces jardins par des nègres sédentaires, moyennant une certaine rétribution, tandis qu'ils vont camper avec leurs grands troupeaux dans les pâturages sahariens.

Après les fortes chaleurs de l'été, lorsque les fièvres décroissent dans les oasis, les nomades, laissant le gros de leurs troupeaux sous la garde de quelques serviteurs, et ne gardant avec eux que des chameaux, des brebis et des chèvres laitières, viennent camper à portée des palmiers de leurs jardins et se préparer à la récolte des dattes, qui a lieu de septembre à octobre, selon les espèces. La récolte faite, ils mettent de côté leur provision et vont aux marchés de Touggourt ou de Biskra vendre le superflu, ainsi que la laine de leurs troupeaux et les burnous, tapis, feldja, etc., que leurs femmes ont tissés dans le Désert. En retour, ils achètent différents objets de première utilité et du blé, qui sera moulu entre deux pierres de grès.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Gravé par Erhard, 12 Rue Dughay-Trouin Paris

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'hiver fini, dès que les premières chaleurs annoncent la saison du tehem, les nomades repartent pour le Désert, leur séjour de prédilection, où ils n'ont à redouter aucune des maladies qui, grâce à l'incurie des nègres, frappent infailliblement toutes les personnes de race blanche que leur mauvaise étoile amène ou retient en été dans les oasis de l'Oued-Rirh.

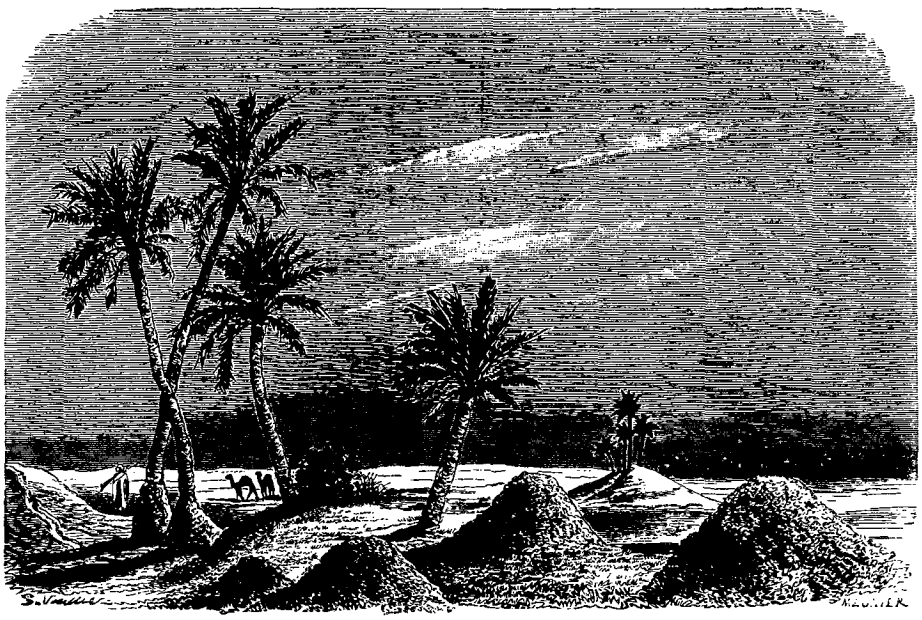
Après avoir copieusement déjeuné chez le cheikh d'El Mrhayer, nous prîmes congé de notre hôte, et nous laissâmes à gauche la petite oasis de *Cheriâa* (Abreuvoir); nous marchions sur une plaine sablonneuse, parsemée de lamelles de gypse, ne nourrissant que quelques maigres arbustes, et dans laquelle se dressent, de loin en loin, des bouquets de palmiers.

Vers quatre heures et demie, nous nous désaltérâmes à la source de *Cheriâet er Remel* (l'Abreuvoir du Sable), ombragée par quatre palmiers. L'eau de cette source (un litre par seconde) est délicieuse.

Nous nous dirigeâmes ensuite obliquement vers la belle oasis de *Sidi Khelil*, où nous arrivâmes après avoir admiré, en passant, une autre source naturelle d'eau excellente, l'*Aïn el Kerma* (Source de la Vigne), qui jaillit du sommet d'un mamelon, entre cinq vigoureux palmiers. Nous fûmes cordialement reçus à Sidi-Khelil par le cheikh Si-Aïssa-ben-Slimann.

Le 10 janvier, après trois heures et demie de marche sur un sol calcaire couvert de lamelles de gypse, nous déjeunâmes à *Nzâa* (passage) *ben Zéik*, petit bordj en terre démantelé, avec puits artésien aux eaux peu abondantes et très amères.

Ayant repris notre marche, nous dégustâmes, vers deux heures, l'eau agréable de la source, à 23°8′, appelée par les uns *Aïn ell Tharfâïann* (Source des Tamarix), et par les autres *Aïn er Refaïann* (Source de la Hauteur). Elle jaillit du sommet d'un mamelon couronné d'un bouquet de palmiers et entouré de grosses touffes de tamarix.



Source de Cheriâet er Remel — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

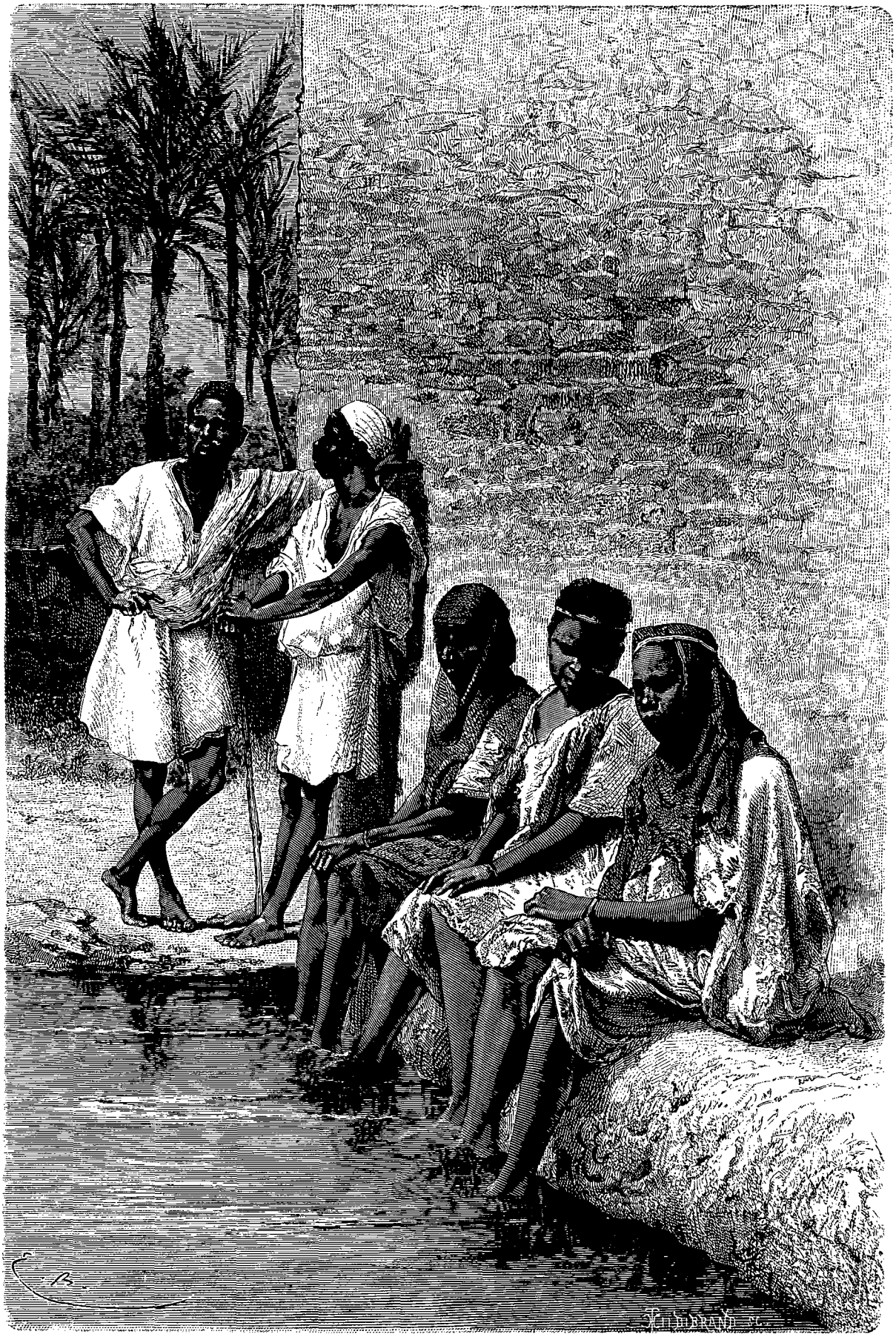
A partir de ce point, l'Oued-Rihr est constellé d'oasis : nous aperçûmes successivement *Cheriâet* (l'Abreuvoir) *bel Kassem ben Thaïeb*, *Zaouïa*, *Bahhar en Nakhlat* (la Mer de palmiers), *Zaouïet er Rehieb*, *Ourhlana* (Notre refuge), avec ses trente-deux mille palmiers. Nous entrâmes enfin, à quatre heures du soir, dans la grande oasis de *Djamâ* (la Mosquée), où nous allâmes demander l'hospitalité au cheikh Si Ahhmed ben Slimann, grand diable de nègre d'une cinquantaine d'années, qui bondit de joie en nous apercevant et mit toute sa maison sens dessus dessous pour nous être agréable.

Si l'hospitalité est considérée comme un devoir sacré par tous les musulmans, nulle part l'étranger, (l'hôte de Dieu), n'est plus affectueusement reçu que chez les nègres et les Arabes sahariens, plus laborieux et plus riches que les gens du Tell.

Donc, nous fûmes cordialement hébergés, et le lendemain matin je remerciai non moins cordialement le cheikh, qui nous fit un bon kilomètre de conduite. Nous admirâmes son village de Djamâ, surpris de la propreté des rues, de l'élégance relative des maisons, et de la bonne figure des habitants, pour la plupart nègres. Les femmes lavaient leur linge dans de petits bassins *ad hoc* ou dans les *seguias* (canaux d'irrigation); assez bien vêtues, d'agréable visage, avec de grands yeux intelligents, elles ont beaucoup de grâce et d'élégance.

Dès sept heures du matin, nous entrions dans la grande oasis de *Sidi Amran*, en décadence depuis le passage des routiers et malandrins du trop célèbre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Nègres et négresses du Sahara (voy. p. 21-24). — Dessin de É. Bayard, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ali-Bey : beaucoup de maisons y tombent de délabrement, beaucoup de gens y sont déguenillés et sales, et l'eau magnésienne s'échappe des canaux d'irrigation mal surveillés.

Nous vîmes ensuite dans la plaine déserte, argileuse et sablonneuse, plusieurs groupes de palmiers isolés, à l'ombre desquels coulent des sources naturelles; puis, du sommet d'un plateau sur lequel nous arrivâmes à une heure, notre vue s'étendit sur le *chotth Mgharrin* (des Trous), où fut livré, en 1854, contre Ben-Djellab, le combat qui fit tomber l'Oued-Rirh sous la domination française.

De là on aperçoit, à droite, l'oasis de *Sidi Rached* et celle d'*El Herihira*, dont le nom signifie eau abondante qui murmure; à gauche, celle de *Sidi Slimann*, et en face, du côté du sud, la grande oasis de *Mgharr* (le Trou), dont la traversée nous prit vingt minutes.

Nous passâmes à cinq heures du soir près de l'oasis des *Qçour* ou des villages fortifiés. Nous longeâmes les deux oasis de *Mgharrin* (les Trous), puis la forêt de palmiers de *Tebesbest*, dont le nom veut dire l'eau qui coule.

A sept heures un quart, nous faisions notre entrée dans la « noble, inclite et céléberrime » ville de Touggourt. L'agha, prévenu de notre arrivée, nous reçut avec ses cavaliers devant les premiers palmiers de l'oasis.

Cet agha est le fameux Mohhammed ben Driss, Arabe superbe, de belle taille, à la tête haute, à la démarche fière, au teint bronzé, aux traits accentués, à la barbe noire, courte, frisée.

Fils de ses œuvres, cet homme de commandement a commencé par être spahis. Blessé au siège de Paris sous la Commune, il rentra en Algérie avec le grade de lieutenant et la croix de la Légion d'honneur, puis fut nommé agha de Ouargla, avant de l'être de l'Oued-Rirh et du Souf, l'aghalik d'Ouargla passant alors à son frère, spahis illettré. Mohhammed ben Driss est lui-même peu instruit : tout ce qu'il sait, il le doit au brave M. Colombo, le digne maître d'école de Biskra.

Le premier ou l'un des premiers de sa race, il s'est marié sous le régime du Code Napoléon. Il est officier de la Légion d'honneur.

Ce sont là les brillants côtés de cet homme dont, personnellement, je n'ai pas eu toujours à me louer.

III

Touggourt.

L'oasis de Touggourt est située à deux cent cinq kilomètres au sud de Biskra; sa plus grande longueur est, du nord au sud, de huit kilomètres; à son extrémité ouest s'élève la ville proprement dite, et, à une faible distance de celle-ci, les villages de Nezla, de Sidi Mohhammed ben Moussa et de Zaouïa Sidi ben Aziz, qui en dépendent. En tout six mille habitants.

A l'est de la ville s'élève la casba, vaste enceinte irrégulière dans laquelle sont comprises l'habitation de l'agha, les casernes des spahis et celle des tirailleurs algériens, récemment construite par le génie militaire. La maison de l'agha comprend le palais des anciens sultans, point remarquable, et quelques constructions nouvelles. La place du marché s'étend, d'une extrémité à l'autre de la ville, entre celle-ci et la casba. Les maisons de Touggourt, tantôt en moellons bruts de calcaire, tantôt en briques d'argile séchées au soleil, ont généralement un étage; mais la plupart de celles qui bordent la place consistent en un simple rez-de-chaussée; leur toiture repose sur des arcades irrégulières. Les rues sont étroites et tortueuses; la principale est couverte et, par conséquent, obscure.

Le seul monument est la Grande Mosquée (Djamâ Kebir), surmontée d'un dôme et flanquée d'un minaret carré. Sa façade est ornée de briques en faïence formant des dessins variés. Il y a deux coupoles à la voûte, qui repose sur des colonnes carrées. La chaire de l'imam, adossée à la muraille, est vraiment belle; ses degrés sont ornés de jolies sculptures à jour ayant pour sujets les principaux versets du Coran.

A côté de la chaire, le *mohharib* (qui indique la direction de la Mecque) est une niche ménagée dans l'épaisseur de la muraille et dont la voûte porte sur deux colonnes de marbre ayant à leurs chapiteaux des feuilles de vigne et des raisins artistement sculptés. Les dix autres mosquées de Touggourt n'ont rien de remarquable. Celle de Sidi Abd-er-Rahhmann, qui appartient à l'ordre religieux des Khouann, est délicieusement située dans un carrefour, au milieu des palmiers.

La population de Touggourt se compose d'individus de race blanche, de noirs du Soudan et de nègres sahariens aborigènes.

Les individus de race blanche, qui forment un quart de la population, sont des Arabes, des Berbères et des Mehadjeria ou Juifs musulmans. Les Arabes sont cheikhs, cadis, tholba (lettrés), marabouts et boutiquiers ; les Berbères sont des Beni-Mzab qui font le commerce en grand des dattes, des grains, des laines, et qui spéculent sur la misère des autres ; les Mehadjeria, peu nombreux aujourd'hui, — ils se sont répandus dans les autres oasis, — exercent différentes industries ; leurs femmes sont belles.

Les noirs du Soudan et les métis qui descendent d'anciens esclaves devenus libres font aussi un quart de la population ; les uns sont domestiques, les autres fabriquent des paniers, des chapeaux de paille, etc.

La moitié de la population appartient donc à la race nègre saharienne, que l'on rencontre sous différents noms dans toutes les parties connues du Sahara, et dont l'origine doit se confondre avec celle des anciens Égyptiens, dont je pense qu'elle est issue.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le palmier-dattier donne deux principales qualités de dattes, les *deglat-en-nour* (couleur de l'aurore), très estimées, et les *rhars* (plant commun), qui le sont beaucoup moins. Les autres produits des jardins oasiens sont l'orge, la luzerne et le béchena, que l'on cultive en toute saison, l'abricotier, la vigne, la carotte, le navet, l'oignon, la pastèque, la citrouille, la tomate et le piment rouge, qui sont très abondants. Le gommier, le ricin, et surtout le cotonnier, y poussent avec une vigueur extraordinaire.

Deux qualités de coton ont été essayées dans les jardins de l'agha : le coton de la province d'Oran, qui y a très bien réussi, et le coton à tige rouge du Soudan, dont les résultats ont dépassé toutes les prévisions.

Femme et enfant d'un grand chef arabe du Sahara algérien. — Dessin de Mlle M. R. Lancelot, d'après une photographie.

Les terrains salés de l'Oued-Rirh conviennent admirablement à cet utile arbuste, qui fut certainement cultivé jadis dans ces contrées, car on le retrouve à l'état sauvage dans plusieurs oasis. Or il existe, au nord et au sud de Touggourt, d'immenses dépressions dont les fonds toujours humides, formés d'un mélange d'argile, de sable et de sel, sont très propres à la culture du coton. Cette culture, faite en grand dans un pays peuplé d'une race laborieuse comme celle des Rouarha, où la main-d'œuvre est peu coûteuse, pourra devenir une source de richesse pour l'Afrique française.

Le palmier est l'arbre par excellence dans le Sahara, et les indigènes en tirent un profit dont on ignore généralement l'importance. Son fruit, la datte, se mange vert ou desséché; après la dessiccation, qui se fait sur l'arbre même, la datte se conserve d'une

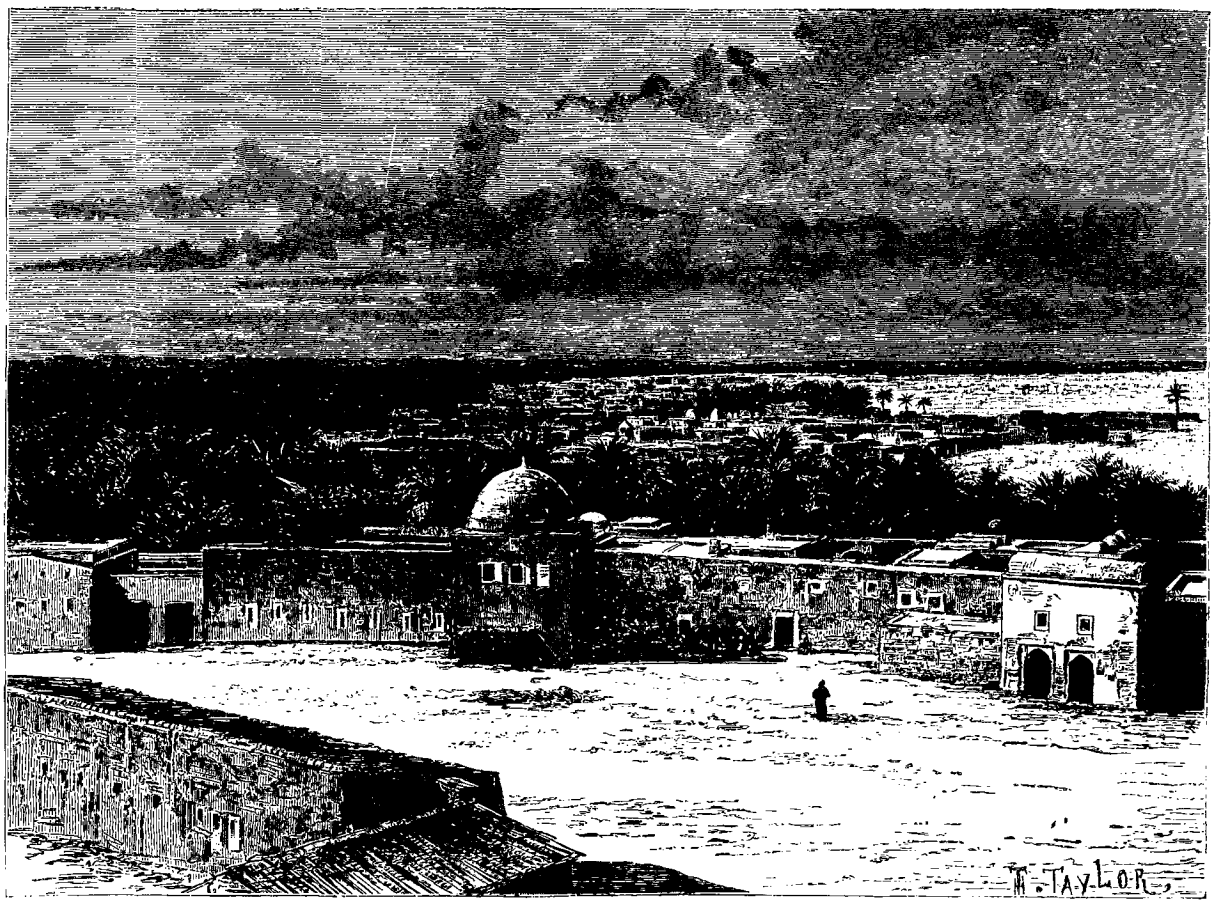
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

année à l'autre. De la datte sèche on extrait un miel qui n'est pas à dédaigner ; avec les débris, que l'on mélange à la farine d'orge, on fait un pain qui se garde longtemps. Du palmier on extrait un vin qui est très agréable à boire ; la tête de l'arbre, dégagée de ses branches et de son écorce, est comestible, avec un goût de noisette ; les folioles servent à faire des corbeilles, des chapeaux, des éventails ; des branches, on fait d'excellentes lattes pour les terrasses ; les filaments qui se montrent sous forme de toile d'emballage autour du tronc, au-dessous des palmes, se transforment en cordes ; enfin, du tronc même, on fait des poutres pour les maisons ou des pièces pour le coffrage des puits.

La principale nourriture des Touggourtins, comme de tous ceux de l'Oued-Rirh, est la datte ; ils mangent aussi de la rouina, sorte de bouillie, et rarement de la viande, celle-ci, de même que le couscoussou, étant un mets de luxe, trop dispendieux pour les gens du commun, qui ne s'en régalent qu'aux jours de fête.

Les gens à l'aise boivent du petit-lait en mangeant des dattes ou du couscoussou : ce qui est très salutaire dans ce pays.

Dans toutes les oasis du Sahara que j'ai visitées,



Vue de la casba et de l'oasis de Touggourt (voy. p. 26). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

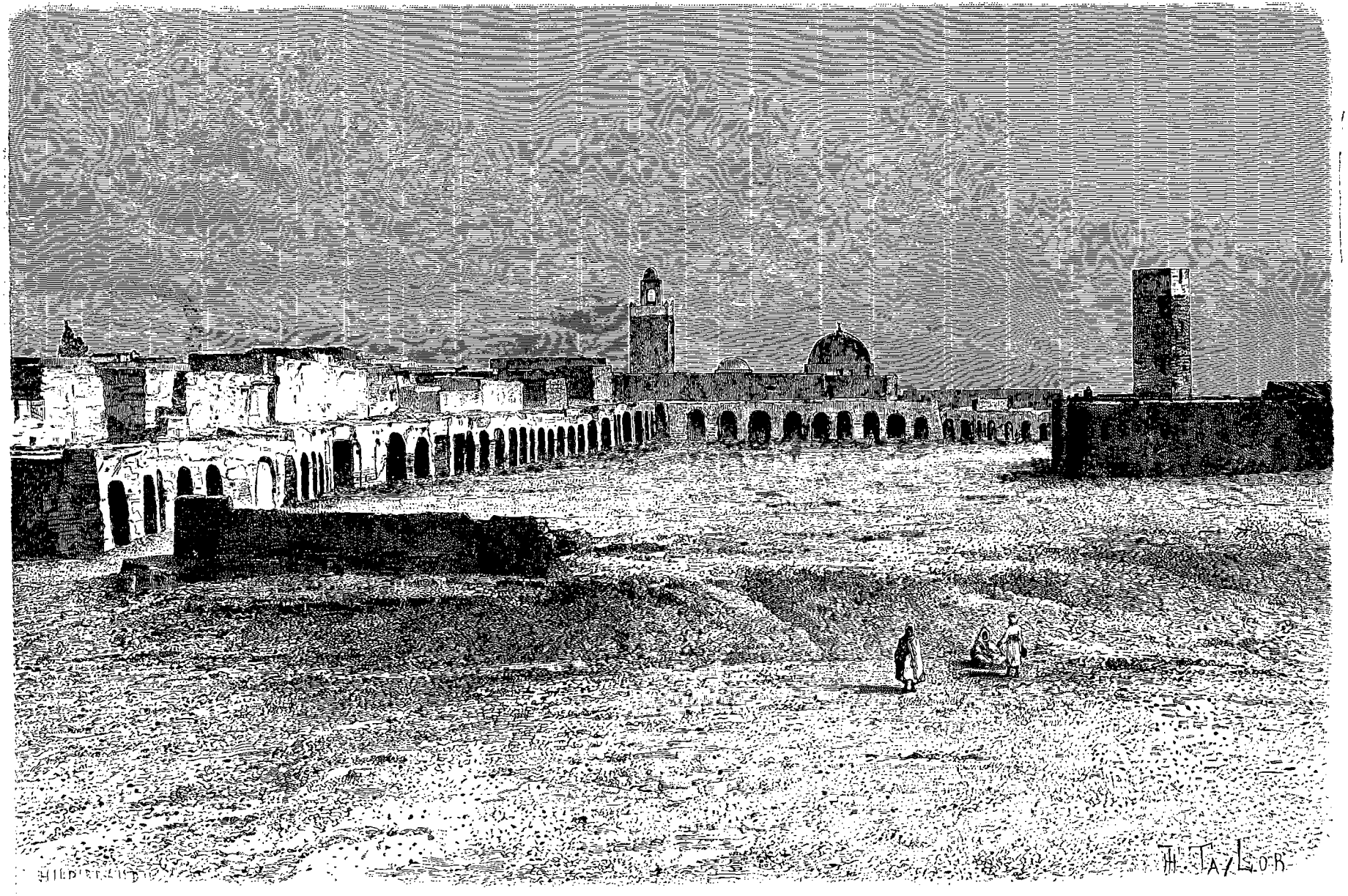
on boit aussi du laqmi (de *laqma*, gorgée) ou sève de palmier, qui s'obtient en coupant radicalement la tête de l'arbre. Le laqmi frais a exactement le goût du moût de raisin, mais il est plus clair, un peu sirupeux ; le laqmi fermenté est plus enivrant que le vin.

Il se tient tous les vendredis sur la place de Touggourt un marché très fréquenté, auquel viennent les gens de l'Oued-Rirh, de l'Ouargla et du Souf. J'y ai remarqué des tissus indigènes ou anglais, des soieries de fabrication tunisienne, des bijoux de Constantine et quelques objets français. Mais la « tête du commerce » consiste en grains arrivés du Tell par Biskra et s'exportant ensuite de Touggourt vers toutes les oasis du Sahara, en dattes et en laines envoyées dans le Tell, et en chameaux de transport.

Voici comment les nègres de Touggourt s'y prennent pour forer les puits artésiens qui font la fécondité de l'oasis.

On commence par creuser, au centre du terrain à irriguer, un trou profond de quatre à cinq mètres, qui se remplit aussitôt de l'eau épaisse appelée *ma fessed* (eau pourrie), provenant de la nappe ascendante que l'on rencontre toujours à cette profondeur. On vide ce trou à l'aide de petits seaux en cuir ou en feuilles de palmier, et au moyen de troncs de palmiers l'on pro-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Place du Marché, à Touggourt (au fond la Grande Mosquée, à droite la tour de la casba). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cède à son coffrage. Ce travail achevé, l'on plante, à droite et à gauche de l'ouverture, deux troncs de palmiers inclinés qui se joignent à leur extrémité supérieure; ces troncs sont en outre reliés, à un mètre cinquante de hauteur, par une forte traverse horizontale en bois dur, à laquelle sont fixées deux cordes : à l'une d'elles pend une *qouffa* (panier) destinée à enlever les déblais ; l'autre sert d'échelle à l'ouvrier.

Ces travaux préliminaires achevés, un puisatier descend dans l'excavation, muni d'un instrument en forme de houe, appelé *fas*, et avec ce faible outil, le même qui sert à remuer la terre des jardins, il entreprend de percer la couche de calcaire gypseux qui gît sous la couche d'argile.

Le puisatier, qui travaille sans lumière au fond du puits, n'est pas sans être exposé à de graves dangers : il arrive qu'on le retire asphyxié par des gaz délétères, ou encore par l'eau, qui, dès qu'il a percé la couche dure sous laquelle dort la nappe jaillissante, se précipite avec une telle violence que le malheureux n'a pas toujours le temps de remonter.

La profondeur moyenne des puits indigènes de l'oasis de Touggourt est de quarante-huit mètres, et, lorsque le travail se fait sans obstacles sérieux, le coût varie de quinze cents à dix-huit cents francs; mais souvent le puisatier rencontre des roches très dures, que son faible instrument ne peut forer : le puits est alors abandonné. Très souvent aussi les sables, chassés violemment par les eaux jaillissantes, se tassent au fond du puits et l'obstruent complètement. Alors interviennent les puisatiers appelés *rheiass* (plongeurs). Ils procèdent de la manière suivante :

Ils commencent par allumer un grand feu près duquel ils se déshabillent, ne conservant qu'une étroite ceinture; ils s'asseyent ensuite près du feu et se bouchent les oreilles avec de la graisse de chèvre.

Cette opération terminée, l'un d'eux va s'asseoir sur le bord du puits, il prend de l'eau dans ses mains, il se mouille lentement la tête et la poitrine, puis il descend peu à peu, ne s'arrêtant que lorsqu'il a de l'eau jusqu'au cou ; alors il se mouille encore la tête, fait une courte prière mentale et souffle en allongeant sa respiration, puis disparaît. Un de ses camarades saisit la corde-échelle qui pend de la traverse et se tient prêt à obéir aux signaux de détresse.

Au bout de trois minutes en moyenne, la corde se raidit avec un léger mouvement d'oscillation; le camarade tire alors vivement le panier rempli de déblais, et l'on ne tarde pas à voir apparaître la tête du plongeur, aussitôt saisie entre les mains de son compagnon. Après avoir respiré fortement pendant une demi-minute, le rhetass se lave encore la tête, replonge jusqu'au cou, et remonte enfin pour aller se sécher près du feu. Au bout de quelques instants, son compagnon descend à son tour.

Mehadjeria (Juif musulman) (voy. p. 26). — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

Les cas d'asphyxie sont rares; ils ne se produisent guère que chez les novices, dont quelques-uns, pris de violents crachements de sang, sont obligés de renoncer à la profession.

Le plongeur que j'ai vu travailler est demeuré sous l'eau, montre en main, deux minutes quarante-cinq secondes; mais ils peuvent y rester trois minutes, et même davantage, lorsque l'eau est claire. Un médecin indigène, Si Mohhammed ben Sayahh, avec qui j'ai fait les observations que je rapporte, m'affirme avoir vu, à Temacinn, un plongeur demeurer sous l'eau trois minutes quarante-cinq secondes.

Ce travail de récurage, toujours assez long, augmente de mille à douze cents francs le prix de revient d'un puits jaillissant, qui coûte finalement de deux mille cinq cents à trois mille francs à ses propriétaires. Les puits français forés dans les oasis de l'Oued-Rirh, au nombre de près de cent, comme je l'ai déjà dit, ne coûtent que cinq mille deux cent quatre-vingt-cinq francs en moyenne, dont la moitié est remboursée par les indigènes : leur débit moyen est de plus de onze cents litres par minute.

Une quantité considérable de petits poissons assez semblables à des vairons jaillissent avec les eaux des puits artésiens; des crabes mêmes sont sortis de quelques sondages faits en ma présence.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Deux ou trois jours après mon arrivée à Touggourt, l'agha avait écrit à son frère Sâïd, qui commandait alors à Ouargla, pour le prier de faire chercher dans le Désert, où il devait être campé avec les siens, un Châambi qu'il connaissait depuis longtemps et qui, ayant parcouru toutes les parties du Sahara septentrional, pourrait me conduire partout sans la moindre hésitation.

En quittant la France, mon but était de remonter l'ancien fleuve Igharghar et de gagner le Soudan par les monts du Hhoggar; mais les Touaregs, qui habitent toute cette partie de l'Afrique, se faisaient précisément alors une guerre acharnée, et c'eût été folie de s'aventurer chez eux. D'autre part, et pour différentes causes qu'il serait trop long d'exposer, Aïn-Çalahh et le Tidikelt m'étaient fermés. Je résolus cependant de reconnaître la voie de l'Igharghar aussi loin que possible; puis de gagner Rhadamès par une route non encore foulée des voyageurs européens.

Mehadjeria (jeune Juive musulmane) (voy. p. 26). — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

Mon guide arriva le 22 janvier : l'agha nous fit faire immédiatement connaissance. Rabahh ben Amera est d'une taille un peu au-dessous de la moyenne, sec comme les contrées au milieu desquelles il vit, mais bien pris et solidement charpenté. Il semble avoir de cinquante à cinquante-cinq ans; les traits de son visage basané sont fortement accentués, ses petits yeux gris brillent à fleur de tête, son nez en bec de faucon, ses lèvres minces, marquent l'audace et l'énergie; il porte le costume des nomades, c'est-à-dire qu'il est vêtu d'une *ganndoura* (chemise courte sans col et sans manches) en laine assez grossière, d'un *hhaïk* (tissu léger) retenu par trois tours de corde autour d'une *chachia* (calotte) si crasseuse qu'il la tient au moins de son grand-père; le burnous n'est pas aussi ancien, mais il doit dater des beaux jours de son adolescence, à en juger par ses raccommodages; la culotte est un luxe à lui inconnu; il porte des souliers jaunes dont l'empeigne, plus usée que la semelle, annonce qu'ils sont ordinairement logés dans ses tellis, — les bissacs dont on charge les *chameaux*, — et qu'il ne les met aux pieds que dans les grandes occasions; il est armé d'un long fusil à pierre dont la crosse, toute rapiécée, est une véritable mosaïque. A côté de lui se tient l'un de ses fils, Ahhmed, âgé d'une douzaine d'années, qui vient à Touggourt pour la première fois de sa vie et ouvre de grands yeux, dans l'admiration des choses extraordinaires qu'il voit autour de lui; cet enfant a la physionomie intelligente. Le fils aîné, âgé de quinze ans, est resté dans le Désert avec sa mère et ses plus jeunes frères.

Rabahh, chasseur réputé parmi les Châamba, passe ordinairement la saison d'hiver au milieu des dunes, à la poursuite de la gazelle et de l'antilope; il va vendre le produit de ses chasses à Ouargla ou à Rhadamès et passe le reste du temps dans le Désert avec sa famille et ses troupeaux : il ne séjourne quelques jours à Ouargla, où il a des palmiers, que pour la récolte des dattes.

La première chose qu'il me demanda fut comment je m'appelais.

« Nacer, lui répondis-je.

— O bouï (mon père) Nacer! me dit-il aussitôt, je vais prier Dieu qu'il nous envoie du froid, car s'il fait chaud dans les dunes, tu auras à souffrir de la soif.

— Dieu est le plus grand, lui répondis-je : ce qu'il veut il le peut. »

Pendant le dîner, auquel il fut invité, l'agha expliqua à Rabahh que j'étais envoyé par le *hhakem* (gouverneur) d'Alger pour engager les négociants de Rhadamès à venir commercer chez nous; et qu'en même temps les marabouts de Temacinn, malades depuis quelque temps, m'avaient chargé de recueillir des plantes pour eux dans le Désert. « Ne t'étonne pas, dit-il, si, de temps en temps, tu vois Nacer examiner l'air et les eaux du Sahara; c'est surtout lorsque le vent souffle du sud-est que les marabouts sont malades, et il s'agit aussi de savoir si ce vent ne traverse pas des contrées empoisonnées : auquel cas, Nacer désinfectera ces contrées. »

L'agha lui disait tout cela par mesure de précaution, car les Châamba sont des gens très superstitieux. En me voyant faire des observations météorologiques

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ou autres, ils auraient pu s'imaginer que je voulais ensorceler leur pays.

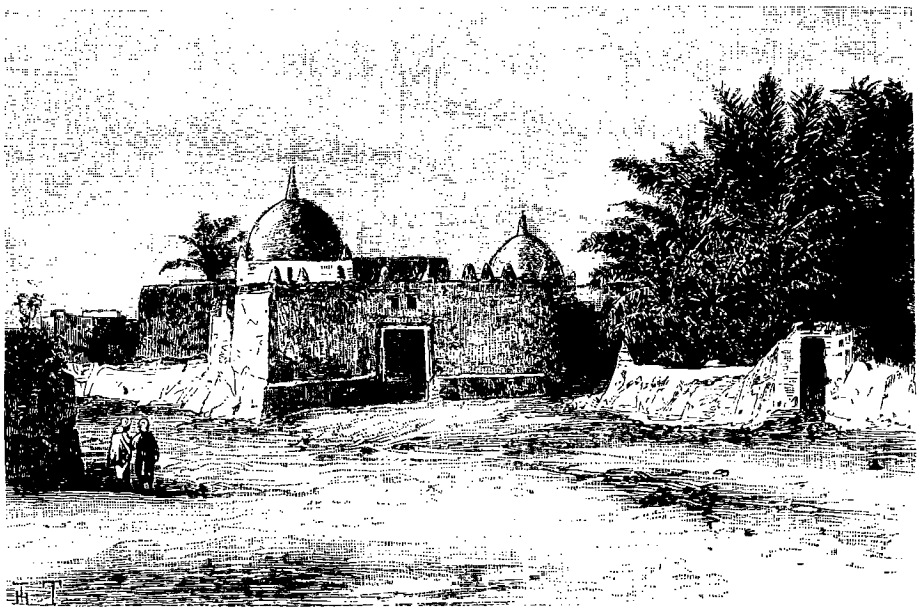
Les marabouts de Temacinn m'avaient fait parvenir six lettres destinées, les unes aux gens de Rhadamès, les autres à différents Touaregs. L'agha, de son côté, m'en donna cinq, qui me recommandaient chaudement à autant de chefs.

Je quittai Touggourt le lundi 25 janvier, à deux heures de l'après-midi, pour aller à la zaouïa de Tamellaht. Nous suivîmes le chemin ombragé de palmiers, qui sépare la casba du quartier de Nezla, puis nous nous dirigeâmes vers le Sud. L'agha, son secrétaire et le médecin Si Mohhammed ben Sayahh m'accompagnèrent jusqu'à l'extrémité du chotth Bou Yrou, où nous rencontrâmes Sidi Mâammar qui venait à ma rencontre avec plusieurs autres marabouts : à partir de ce moment j'étais son hôte.

Dans une des nombreuses cours de la zaouïa de Tamellaht on avait dressé une grande tente; j'y pris place sur une pile de tapis et de coussins.

Au souper, on me présenta d'abord une sauce aux oignons avec une poule entière, puis ce fut un décalitre de couscoussou recouvert d'une couche de jujubes et couronné d'un quartier de mouton; enfin de la galette et des oranges. Dès que j'eus fini, deux serviteurs s'approchèrent, l'un portant une aiguière, l'autre un bassin en cuivre, pour me laver les mains et me rincer la bouche. Après quoi vint le café.

Pendant ce temps, mes gens attaquaient avec courage et succès le décalitre de couscoussou auquel je n'avais



Mosquée de Sidi Abd-er-Rahhmann (voy. p. 26). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

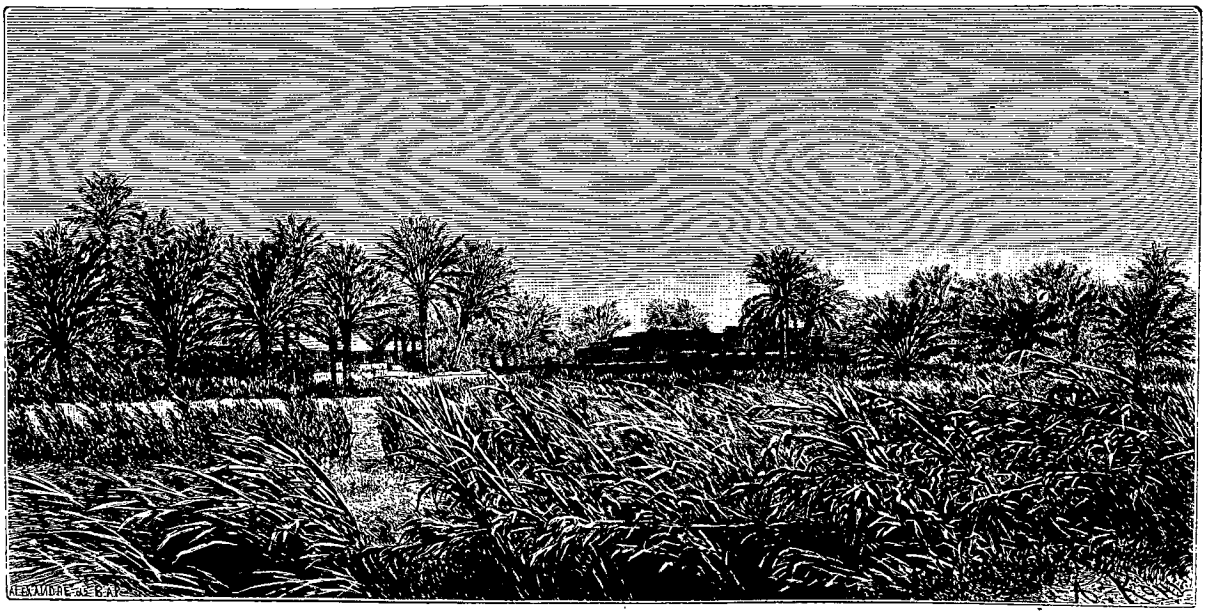
fait qu'une brèche à peine apparente. En homme bien élevé, mon serviteur Ali mangeait avec une cuiller en bois et Ahhmed eut comme une velléité de l'imiter; mais le père Rabahh, philosophe qui rejette avec mépris tout luxe inutile, lui lança un regard tel que le pauvre Ahhmed laissa tomber l'ustensile de la civilisation dont il se disposait à faire usage pour la première fois de sa vie. Satisfait de l'obéissance de son fils et voulant lui montrer sans doute combien il est plus commode de se servir de ce que nous devons à la seule nature, Rabahh prit du couscoussou autant que sa main put en contenir, le pressa et le fit sauter un instant pour en former une boule. Cette boule, il voulait l'introduire dans sa bouche en la coulant avec le pouce; le succès ne couronna pas ses efforts : la boule, trop grosse, se partagea à l'entrée de la bouche et s'émietta en tombant sur la barbe, où elle laissa de nombreuses ruines. Mais le vieux Châambi ne se découragea pas si vite; de sa main droite, il secoua sa barbe dans sa main gauche, récolta les débris sur sa ganndoura crasseuse, y ajouta quelque sauce et refit sa boule, qui, moins grosse, passa sans encombre.

De l'effrayante quantité de couscoussou et de mouton il ne resta pas une miette. J'en suis encore à me demander comment ces gens, qui restent parfois des mois entiers sans manger autre chose que cinq ou six dattes par jour avec une poignée de farine délayée dans de l'eau, peuvent, à un moment donné, absorber de pareilles masses de nourriture.

V. Largeau.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Nezla, à Touggourt (voy. p. 32). — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

LE SAHARA ALGÉRIEN,

PAR M. V. LARGEAU[1].

1874-1878. — DESSINS INÉDITS.

BISKRA — TOUGGOURT — RHADAMÈS — LE SOUF — OUARGLA.

IV

L'Igharghar. — Les Déserts de pierre (*Ilhamed*) et les Déserts de sable (*Eurg*).

Nous quittâmes de bonne heure la zaouïa de Tamellaht, le 26 janvier, pour nous engager dans la sebkha ou lac salé qui s'étend de Temacinn à l'oasis de Belet-Amer. Il nous fallut plus d'une heure pour la traverser. Laissant ensuite à gauche une grande île calcaire où l'on trouve des fragments de poterie et de silex taillé, nous passâmes à côté de la petite zaouïa de Sidi-Mohhammed-Sayahh, puis devant le village de Belet-Amer, enclavé dans une belle oasis.

Nous déjeunâmes près de l'*Aïn Atrous* (la Source du Bouc), qui arrose un délicieux jardin de palmiers; puis nous marchâmes sur une plaine accidentée, sablonneuse, parsemée de lamelles de gypse.

Après avoir franchi une chaîne de petites collines abruptes, appelées *Koudiat-ez-zebar-Tachour* (Collines des Pierres dures dentelées), nous fîmes halte à trois heures cinquante, sur un point élevé de la plaine sablonneuse, au milieu de hautes touffes de hhalfa.

Le 27, nous étions debout à quatre heures, après avoir bien dormi, chacun derrière sa touffe de hhalfa; le thermomètre marquait un degré seulement au-dessus de zéro, par une petite brise du sud-est.

Nous coupons une plaine ondulée, tantôt pierreuse ou graveleuse et presque sans végétation, tantôt sablonneuse et couverte de hautes touffes de hhalfa et d'arbustes, parmi lesquels je distingue la plante tinctoriale appelée soueda ou souid (*suæda vermiculata*).

Au delà d'un enchevêtrement de veines de sable peu élevées qui doivent à leur couleur foncée le nom d'*Areg-ed-Dem* (Veines du Sang), nous rencontrons une nezla ou fraction de tribu de cinq tentes appartenant aux Oulad-Amer de Belet-Amer. Ses troupeaux, chameaux, chèvres et moutons, sont disséminés entre de belles touffes de çfar (*herbe jaune*), petite graminée dont les animaux sont très friands. Après cela nous traversons une sebkha près de laquelle s'élève un mamelon isolé, le *Koudiat-el-Merqeb* (Mamelon

1. Suite. — Voy. pages 1 et 17.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de la Vigie); puis nous franchissons deux chaînes de petites collines parallèles appelées, les premières *Koudiat-el-Hhassi-el-Mâmmar* (Collines du Puits plein), et les autres *Koudiat-en-Neyel*, c'est-à-dire Collines du Cadeau. Ces collines, hautes seulement de quinze à vingt mètres au-dessus de la plaine unie, épaisses de trente mètres environ, abruptes des deux côtés, ressemblent à de gigantesques murailles : elles sont formées d'un tuf d'albâtre siliceux renfermant quelquefois des débris de végétaux dont l'analyse donne du sulfate de chaux, de la silice pure, des silicates de fer et du calcaire en grande quantité.

A trois heures quarante-cinq minutes, nous nous arrêtâmes pour passer la nuit dans un endroit sablonneux, au milieu de hautes touffes de hhalfa, sur le bord d'une dépression circulaire au fond de laquelle est une sorte de puits ou plutôt de source d'un faible débit, appelée *Aïn-Cahhann* (la Source de la Cuvette). L'eau de cette source, à seize degrés, est affreusement corrompue.

Le jeudi, 28 janvier, nous fûmes réveillés par le froid, à quatre heures quarante-cinq minutes du matin; le vent soufflant du nord, le thermomètre était descendu au-dessous de zéro.

Nous cheminâmes toute la matinée à travers une plaine de graviers parfaitement unie, dont nous sortîmes à midi et demi pour entrer dans une grande plaine sablo-argileuse, toute couverte de beaux pâturages de çfar que broutaient avec avidité de nombreux troupeaux répandus dans toutes les directions. A droite, et dissimulées dans un pli de terrain, nous aperçûmes quelques tentes que mon guide reconnut pour appartenir aux nomades Beni-Çour.

Nous allâmes camper à l'extrémité de la plaine, non loin d'une autre chaîne de collines appelées *Koudiat el-Hharchat* ou Collines des Aspérités. Là, ayant creusé un trou dans le sable, je me fis pour la première fois un lit avec les grandes herbes sèches du voisinage; j'y étendis ma couverture pliée en quatre, et j'eus un lit d'une grande élasticité que je n'aurais pas changé contre le meilleur matelas.

Ali ayant ensuite servi le café, je lui dis de me passer un flacon d'excellent cognac que j'avais caché parmi les bouteilles d'huile; je profitai de ce que mon guide avait le dos tourné pour en verser quelques gouttes dans mon café, et j'en offris à Ali, qui accepta sans vergogne; mais je me gardai bien de faire la même offre à Rabahh, musulman austère et fervent, dont les lèvres vierges n'avaient jamais été souillées par la liqueur maudite des chrétiens.

Je suis persuadé que l'usage journalier du vin et de l'eau-de-vie est très pernicieux dans les pays chauds, où, pour se bien porter, il est indispensable d'adopter le costume et, autant que possible, le genre de vie des indigènes; mais l'expérience m'a appris aussi que l'eau-de-vie, et surtout l'alcool de menthe de Ricqlès, pris en petite quantité, le soir, dans du café, outre qu'ils conjurent les effets débilitants de l'eau magnésienne du Sahara, aident puissamment à supporter le brusque passage de la chaleur du jour à la fraîcheur souvent très pénétrante des nuits.

Le vendredi, 29 janvier, à cinq heures quarante minutes du matin, au moment de notre départ, le thermomètre marquait un degré au-dessus de zéro, sous un ciel couvert, par un faible vent d'est.

Ayant franchi les Koudiat el-Hharchat, dont la plus grande altitude ne dépasse pas vingt-cinq mètres, nous arrivâmes au bord d'une immense dépression : je m'arrêtai, saisi d'étonnement.

Le fond de cette dépression était accidenté, tantôt couvert de petits cailloux anguleux de grès saharien et de silex, tantôt sablonneux et nourrissant alors quelques touffes de çfar, de henna et de beaux pieds de retem de deux à trois mètres. Les rives abruptes me paraissaient avoir cent mètres de haut du côté du sud-ouest; à l'est et à l'ouest, je remarquai deux larges ouvertures.

« Comment, dis-je à mon guide, appelez-vous ce que nous voyons là? »

Il me répondit : « *C'est un fleuve mort!* »

Un fleuve mort! L'Igharghar seul pouvait avoir de telles proportions, car la rive opposée était si éloignée, que je pouvais à peine en distinguer les formes : l'Igharghar que Dourneaux-Dupéré, mon infortuné prédécesseur, avait exploré jusqu'au puits d'El-Achiya, où j'allais reprendre la suite de son exploration. Je me disais tout cela en traversant le lit desséché de l'ancien fleuve, au milieu duquel nous vîmes une tombe tout fraîchement fermée, couverte de pierres sur lesquelles séchaient quelques branches plantées par la piété des compagnons du défunt.

Il nous fallut quarante-cinq minutes d'une marche assez rapide pour gagner la rive opposée et déboucher sur un plateau sablonneux, plein d'une belle végétation. A chaque pas, les lièvres partaient devant nous. Le fleuve décrit une courbe vers l'ouest, et ses rives très accidentées sont bordées de gour[1] nombreux. Ce jour-là, nous franchîmes trois fois son lit large et sinueux, et nous marchâmes sur un sol hérissé de petits cailloux de grès anguleux où je coupai ma chaussure et me déchirai douloureusement les pieds.

Ces plaines de pierres sont désignées par les Arabes sous le nom de Hhamed (au singulier Hhamada), c'est-à-dire *Lieux où la chaleur est accablante*. Elles sont en effet terribles en été, lorsque la chaleur y dépasse cinquante-cinq degrés centigrades; mais, en hiver le thermomètre y varie, le jour, entre vingt et trente degrés, tandis que la nuit il descend souvent au-dessous de zéro.

A quatre heures, nous nous arrêtâmes pour passer

1. Au singulier *gara*. Masses rocheuses abruptes et isolées. On donne aussi le nom de *gour* aux anciennes îles de l'Igharghar; mais on peut dire qu'en général ces masses rocheuses indiquent l'ancien niveau d'une plaine déprimée.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

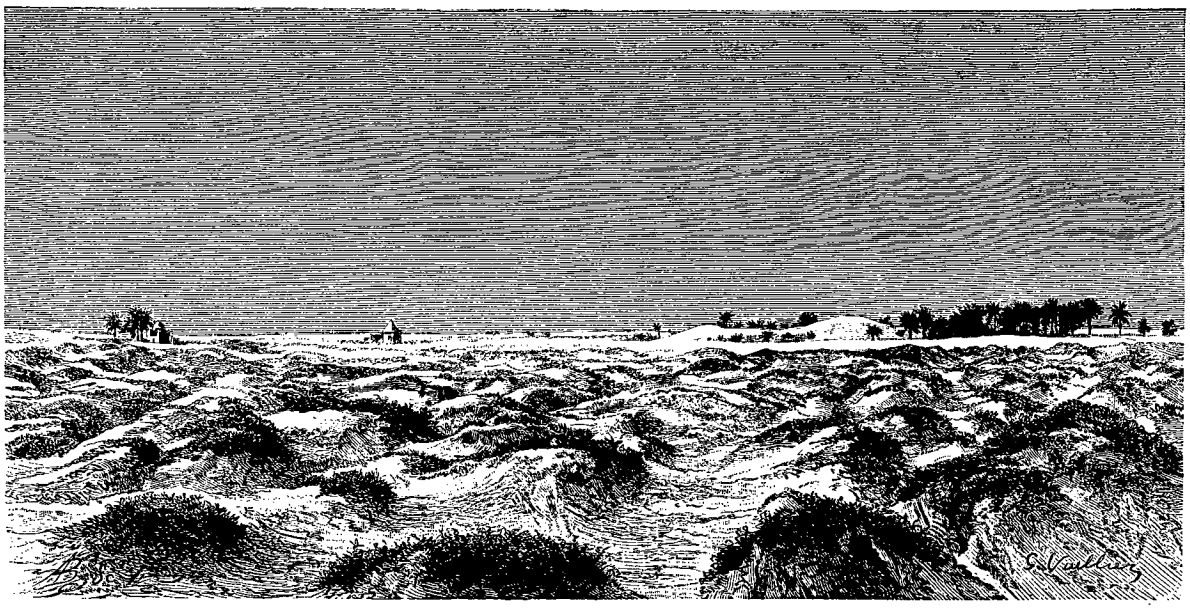
la nuit dans le lit même du fleuve mort, à quelques pas d'une grande île pierreuse. Mes chaussures en lambeaux étaient collées à mes pieds ensanglantés.

Le ciel était noir de nuages, le vent d'est soufflait violemment et lugubrement autour des gour du fleuve desséché; les chameaux erraient avec inquiétude, inclinant çà et là leur long cou pour happer les maigres arbustes qui croissent en ces lieux maudits. Nous espérions un orage, mais l'orage ne vint pas.

Le lendemain matin, nous bûmes au puits d'*El Rhanam* ou Puits des Moutons, creusé dans le lit du fleuve, à huit mètres de profondeur : l'eau, à vingt et un degrés, n'est pas désagréable au goût. Puis nous remontâmes sur l'éternel Désert de pierres, auquel succéda vers le soir une plaine de sable couverte d'arbustes en fleurs. Contrairement aux idées vulgaires, le désert sablonneux est le désert fertile. Le soir et la nuit, nous campons dans le fleuve, qui porte ici le nom d'*Oued-el-Achiya*, ou Rivière du Crépuscule, et que bordent des gour auxquels le clair de lune prête des formes fantastiques.

Le lendemain, 31 janvier, nous quittons définitivement les Hhamed ou Déserts de pierre pour les Erg ou Déserts de sable. Les dunes au pied desquelles nous arrivons, les *Oughroud*[1]*-el-Maguetla*, ou Dunes de la Bataille, n'ont pas moins de cent soixante mètres de hauteur.

Nous traversâmes ces dunes par mille détours, marchant péniblement sur une voie mouvante, et nous arrivâmes dans une grande plaine ayant une



Les dunes au sud de Touggourt. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

riche végétation, au milieu de laquelle paissaient de nombreux troupeaux de chameaux, de chèvres et de moutons. Dans une dépression au pied des dunes, je vis trois tentes, campement de mon guide et des gens de sa nezla.

Une vieille femme, qui faisait sentinelle, nous avait aperçus; elle courut à notre rencontre avec des cris tellement aigus que je les pris d'abord pour des cris de détresse; mais je revins de mon erreur en voyant la vieille femme serrer Ahhmed entre ses bras et l'embrasser plusieurs fois : c'était l'aïeule maternelle du jeune garçon. Puis une troupe d'enfants des deux sexes se montrèrent tout à coup, paraissant sortir de dessous terre; ils nous entourèrent en faisant un vacarme assourdissant. Deux femmes parurent ensuite, et enfin deux hommes.

Je m'assis sur le sable en attendant que, les premiers transports calmés, on déchargeât nos chameaux. Bientôt on m'apporta, dans un vase en feuilles de palmier rendu imperméable par une épaisse couche de crasse, du lait de chamelle que je bus avec plaisir, malgré les corps étrangers qui nageaient à la surface du liquide. On me servit ensuite une grosse boule sirupeuse que je pris d'abord pour du miel : c'étaient des dattes d'Ouargla qu'on venait de tirer d'une peau de bouc dans laquelle elles avaient fermenté; je m'ar-

1. Les dunes prennent différents noms selon la forme qu'elles affectent : le *ghourd* ou *rhourd* (au pluriel *oughroud*) est un amoncellement considérable de sable; le *sif* (pluriel *siouf*) est une dune moins forte et allongée dont le sommet est, par l'effet du vent, taillé en lame de sabre (*sif*); enfin la *veine* (*areg, curg, erg*) est un amoncellement de sable, affectant la forme d'une *veine* ou d'un *sillon*, qui serpente dans une plaine de sable. *Erg* est encore le nom générique appliqué à tous les déserts de sable, quelles que soient les formes des dunes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mai d'un grand courage pour manger de ces dattes, auxquelles se trouvaient mêlés des fragments de paille et de bois, ainsi que des fourmis d'une taille remarquable et du sable en quantité.

Pendant que je mangeais, les femmes dressèrent une tente; ce fut l'affaire de quelques minutes, la forme des tentes arabes étant aussi primitive et aussi simple que les mœurs de ceux qui les habitent. Elles se composent de plusieurs bandes d'un gros tissu en poils de chameau cousues ensemble, bandes appelées *feldja*, c'est-à-dire parties, portions.

Le milieu de la tente repose sur une traverse supportée par deux montants qui ont à peu près la hauteur d'un homme de moyenne taille; on fixe les deux extrémités et l'un des côtés par des piquets enfoncés dans le sol, et l'on relève à l'intérieur les diverses parties de la tente par des bâtons de différentes longueurs.

En hiver, la tente est toujours ouverte du côté opposé au vent; en été, elle est au contraire ouverte du côté du vent lorsqu'il souffle du nord.

Au milieu de la tente et contre les montants, on place les sacs en peaux de bouc qui renferment les provisions de la famille. Ces provisions consistent généralement en dattes, farine, couscoussou, viande de mouton et de gazelle séchée au soleil, etc., etc. Si la famille est riche, nombreuse et les provisions abondantes, on les place dans de grands sacs formés du même tissu que la tente et appelés *tellis*.

A l'entrée de la tente, à droite et à gauche de l'ouverture, sont rangés les ustensiles de cuisine, et, chez ceux qui ont des chevaux (cas très rare en Sahara), les selles, les palanquins des femmes. Les objets de cuisine consistent en une marmite à couscoussou, quelques calebasses pour boire ou pour mettre le lait, et un grand plat en bois qui a jusqu'à quatre-vingts centimètres de diamètre, dans lequel mange la famille.

Devant ou à côté de la tente et sous des abris qui les protègent contre le soleil, sont suspendues les peaux de bouc qui contiennent la provision d'eau ainsi que le lait de chamelle, de chèvre ou de brebis.

La tente est ordinairement divisée en deux parties par une sorte de rideau : d'un côté couchent les hommes, de l'autre les femmes et les enfants.

La tente est le travail de la femme : c'est elle qui en a tissé les feldja, elle qui la monte et la démonte. L'homme s'occupe des troupeaux, des approvisionnements, de la chasse, de la défense de la famille.

La femme est aussi chargée de la provision d'eau; cependant, si le puits est trop éloigné (et il l'est quelquefois de plus d'une journée), un homme va remplir des outres, qu'il charge sur un chameau; la provision d'eau est faite alors pour quatre ou cinq jours.

L'Arabe nomade est presque toujours bel homme : il est grand, sec, nerveux, bien pris, bien proportionné dans sa taille; drapé dans son burnous, sa démarche est lente et grave, son abord froid, glacial; mais pour qui sait trouver son point faible, l'Arabe devient bientôt communicatif, bavard; la glace fondue se change en eau bouillante et l'hostilité apparente en un dévouement sans bornes, qu'il faut mettre aussitôt à profit, car la réaction est prompte.

L'Arabe est par excellence l'homme de la nature; il est capricieux comme un enfant et il agit souvent sans discernement. Il y a en lui un singulier mélange de grandes qualités et de passions mesquines : tel Arabe qui aujourd'hui exposera sa vie pour vous, n'hésitera pas demain à vous voler trente misérables sous.

Il ne faut jamais croire aveuglément aux protestations d'amitié et de dévouement dont ils sont si prodigues lorsqu'ils ont reçu ou qu'ils attendent un cadeau. Si l'on oublie que « les petits présents entretiennent l'amitié », si à un don ne succède pas plus ou moins longtemps après un autre don, les bons sentiments font place à une haine aussi vive, mais aussi sincère que l'étaient les protestations d'amitié.

L'instinct du juste est inné chez l'Arabe, tout comme chez l'enfant, et il aime la vérité; mais comme il est très impressionnable et qu'il manque de jugement, il est à chaque instant trompé par des hypocrites et des scélérats qui, au nom de Dieu et du Prophète, le poussent à des excès qu'il n'est pas dans sa véritable nature de commettre. Et ces excès, on les met sur le compte du fanatisme.

Si l'Arabe est beau, combien plus belle encore est la jeune fille arabe, avec son frais visage d'un blanc mat, ses lèvres vermeilles, ses dents qui sont des perles, ses grands yeux noirs aux sourcils bien arqués, ses longs cheveux qui tombent en boucles sur les épaules. Mais aussi qu'elle se flétrit vite! Mariée trop tôt, accablée de travaux, méprisée ou maltraitée par un mari inconstant, elle vieillit, découragée, presque au sortir de l'enfance.

Décrirai-je par le menu le costume des hommes du Désert? Non; tout le monde le connaît : c'est celui des patriarches, mais écourté, sale, rapiécé.

Comme compensation, je vais donner une idée de la tenue ordinaire des dames nomades du Grand-Désert. Les femmes de la nezla de mon guide étaient vêtues d'une ganndoura (sorte de robe) sans col et sans manches, descendant un peu plus bas que les genoux et ouverte sur les côtés : ce vêtement, moins rapiécé, mais non moins sale que celui des hommes, était serré autour de la taille par une large ceinture rouge. Ces dames portaient, enroulé autour de la tête, une sorte de turban en soie ou en coton noir et rouge; leurs cheveux noirs, épais et frisés, que le peigne n'avait jamais souillés de son contact, tombaient pêle-mêle sur des épaules dont la blancheur pourrait être difficilement comparée à celle de l'albâtre; ces cheveux,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La nezla de mon guide. — Dessin de G. Vuillier, d'après des croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dont nos élégantes sauraient tirer un si bon parti, disparaissaient, de chaque côté du visage, sous des paquets de fausses nattes en poils de chèvre ou de chameau, le tout faisant un assemblage multicolore des plus bizarres qui comprend toutes les nuances intermédiaires entre le fauve clair et le noir jais. De leurs oreilles pendaient de larges et lourdes boucles en cuivre ou en argent, d'un diamètre à peu près égal à la largeur de la main ouverte; d'autres boucles, plus larges et plus massives, étaient passées dans les fausses nattes, au-dessus des oreilles; des morceaux de corail brut et des perles en verre formaient, autour de leur cou, des colliers qui retombaient jusque sur leurs seins; des bracelets en corne, en cuivre et en argent ornaient des bras et des jambes qui, après un bon lessivage, eussent pu faire envie à plus d'une coquette civilisée; enfin, sur leur visage aux traits réguliers et agréables, et autour de leur cou, quelques tatouages rouges et bleus, qui avaient sans doute la prétention de représenter des fleurs et des colliers, donnaient à leur beauté un caractère sauvage tout à fait original.

Parmi les enfants, plusieurs étaient entièrement nus, et si brûlés du soleil qu'on les aurait pris de loin pour des négrillons. Tout ce monde allait nu-pieds.

Je fis, comme de juste, une distribution générale de cadeaux, puis on me demanda des remèdes contre les piqûres de scorpions, qui sont fort dangereuses dans le Désert, et aussi contre telle ou telle maladie, tous les gens de la nezla se plaignant amèrement d'être atteints de ceci ou de cela.

Ma petite pharmacie était perdue si je ne la sauvais par un coup d'audace.

Un neveu de mon guide, grand benêt de dix-huit à vingt ans, se plaignait d'affreuses douleurs dans le ventre et dans la tête.

Je lui fis d'abord avaler un demi-verre de bitter de Hollande, qui lui tira d'horribles grimaces; puis je lui mis sous le nez un flacon d'ammoniaque.

« Aspire légèrement, » lui dis-je. Pour le coup, il se leva d'un bond et trépigna en hurlant.

« Penses-tu, ajoutai-je quand son émotion se fut calmée, qu'il y ait maléfice ou maladie capable de résister à de pareils remèdes? Si tes douleurs reviennent, je te ferai respirer quelque chose de si fort que *Chitânn* lui-même (*Satan*) n'y pourra durer! »

Et mon malade se déclara radicalement guéri, et j'épouvantai à souhait tous les témoins de cette cure merveilleuse.

Vers midi, les femmes me servirent le couscoussou dans un plat monumental en bois, monté sur un pied élevé, antiquité respectable qui avait sans doute servi aux diffas des ancêtres de mon guide. La moitié d'un mouton écrasait la pyramide de couscoussou, des tranches de citrouille étaient méthodiquement rangées sur les bords du plat.

J'appris de mes hôtes que les oughroud, les grandes dunes au pied desquelles nous étions campés, commençaient à peine à se former quand ils étaient enfants. Depuis elles ont grandi peu à peu jusqu'à leur hauteur actuelle. Ils me dirent que ces dunes ne sont point mouvantes et que, à leur connaissance, il n'en existe pas de mobiles dans le Sahara : pour preuve ils me firent remarquer quelques arbustes et des touffes de hhalfa poussant jusque sur le sommet des oughroud. Les vents d'est, et surtout ceux du sud-est, transportent sans doute beaucoup de sable, mais, comme les dunes grossissent très lentement, la végétation se renouvelle au fur et à mesure et ne disparaît jamais en entier. D'après leur dire, il pleut très rarement dans ces contrées : ils sont restés souvent deux années sans voir tomber une goutte d'eau; mais les orages, impatiemment attendus, sont d'une violence extrême.

Le lundi, 1er février, je me levai en même temps que l'aurore. Le ciel était couvert. N'ayant rien à redouter des ardeurs du soleil, je fis l'ascension du ghourd, élevé de cent quatre-vingts mètres environ.

Regardant d'abord vers le nord, je distinguai parfaitement, jusqu'au point où il se bifurque, le lit sinueux de l'Igharghar; puis, tournant mes regards vers le sud, je vis que le fleuve mort va passer au pied d'une chaîne de hautes dunes situées à l'extrémité de la plaine qui s'étend à mes pieds : ces dunes portent le nom d'Oughroud Bethboul, dont le lecteur voudra bien me dispenser de donner ici la traduction. Derrière, j'aperçus d'autres pointes blanches sur le fond gris du ciel nuageux. Tous ces oughroud sont disposés en longues chaînes parallèles.

A une heure, mon thermomètre fronde ne marque pas plus de quinze degrés; la journée est délicieuse jusqu'à quatre heures, où il pleut avec une certaine violence.

•

Le 2 février, nous étions debout à cinq heures du matin; nous partîmes vers les huit heures, sur le sable durci par la pluie. Abd-er-Rahhmann, l'aîné des fils de mon guide, adolescent de quinze ans environ, remplaçait Ahhmed, trop jeune encore pour supporter les fatigues d'un pareil voyage.

Mon guide se mit en route sans embrasser sa femme et ses enfants : un Arabe qui part pour un voyage doit s'en aller sans regarder les siens, car la vue des larmes de sa femme affaiblirait son courage et lui porterait malheur; il ne doit pas non plus se retourner aussi longtemps qu'il peut les apercevoir.

Nous dirigeant vers le sud-est, nous descendîmes bientôt dans le lit de l'Igharghar, que nous traversâmes pendant une heure et demie. Il est obstrué par les sables sur les deux tiers de sa largeur. A l'ouest, et surgissant de son lit desséché, se dresse un ghourd très élevé appelé *Ben-el-Qetta* (le Fils de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la Chatte); il domine un puits où pourrit le cadavre d'un Arabe.

Nous traversâmes ensuite une plaine de graviers fins, puis, de midi à une heure dix, nous passâmes trois bras de l'Igharghar, séparés par deux îles où je ramassai des silex taillés. Le premier bras porte le nom du fleuve lui-même, et le dernier celui d'*oued Dherebia*, c'est-à-dire Rivière agile.

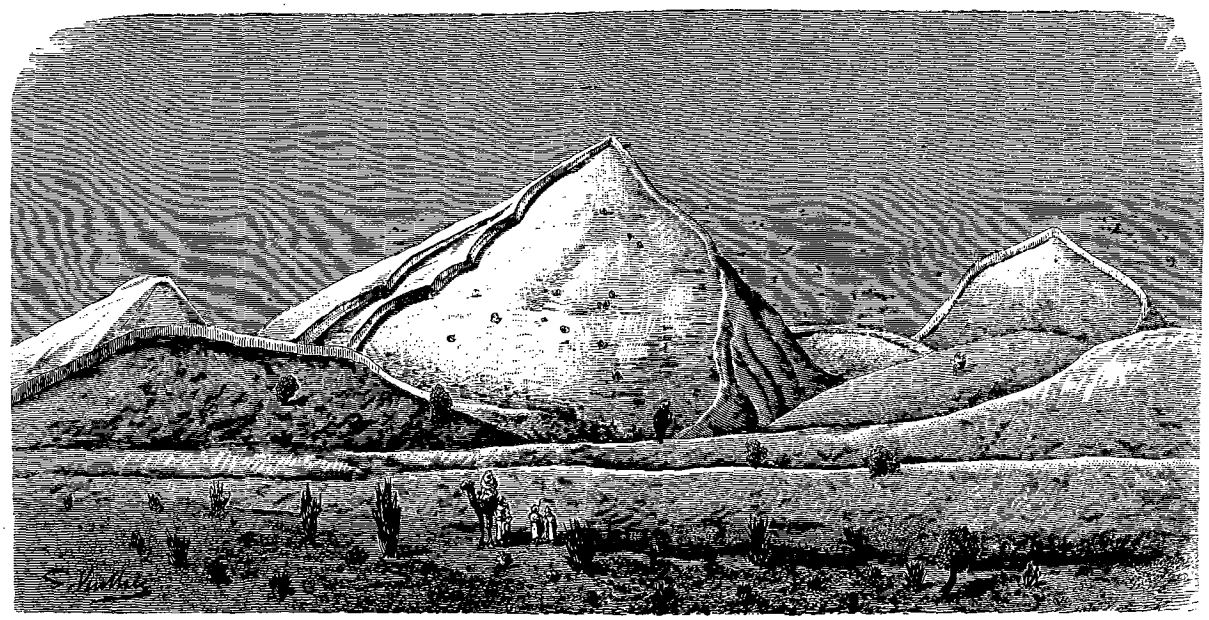
Là, nous quittons définitivement l'Igharghar pour accentuer notre marche vers l'est-sud-est, et nous entrons dans une grande plaine couverte de graviers d'où nous apercevons, de tous côtés, des dunes très élevées; cette plaine est, de distance en distance, encombrée de petites dunes en forme de veines (*erg*).

Nous nous arrêtons, à quatre heures, au pied d'un ghourd élevé, à l'entrée d'une nouvelle plaine de graviers qui porte le nom de *Zerâat-ett-Tharfaïann-Ibrahim*, c'est-à-dire Semis des Tamarix d'Ibrahim, à cause de quelques touffes de cet arbre. Il pleut une partie de la nuit; Ali et moi sommes préservés par nos couvertures, mais nos Chàamba ont leurs burnous transpercés.

Le mercredi, 3 février, nous reprîmes notre marche par un temps superbe, entre deux chaînes de dunes : celle de droite me parut haute de deux cent cinquante mètres environ au-dessus de la plaine.

Il nous fallut, dans l'après-midi, franchir un labyrinthe de petites dunes dont la surface mouvante était incommode et dure à la marche. Nous fîmes donc halte dès trois heures et demie, à l'entrée d'une plaine, entre deux chaînes d'oughroud parallèles, à quelques pas du fameux puits appelé Hhassi Botthinn.

Nous nous installâmes sur un point élevé, entre deux dunes, de façon à nous abriter du vent et à voir la plaine sans être vus, car ce puits est trop souvent le rendez-vous des pillards sahariens : les sables qui l'entourent ont été plus d'une fois rougis par le sang.



Chaîne de dunes de Botthinn. — Dessin de G. Vuillier, d'après un croquis de l'auteur.

Rabahh, allant explorer les alentours, rencontra deux chasseurs d'antilopes, le père et le fils, mangeant tranquillement, près du puits, des côtelettes de gazelle cuites sur la braise. Ces hommes, qui étaient là depuis plusieurs jours, n'avaient rien aperçu de suspect.

A peine installés, mon guide se plaignit de fortes douleurs dans la poitrine et dans les reins : c'était sans doute un refroidissement causé par la pluie de la nuit précédente. Par mesure de prudence, je lui déclarai que nous resterions campés jusqu'à ce que son état lui permît de continuer sans danger le voyage.

Le 4 février, j'étais debout comme l'aurore commençait à poindre à l'orient. Une forte rosée était tombée pendant la nuit et il en était résulté une belle gelée blanche.

A cinq heures, mon thermomètre marquait 3°,8 au-dessous de zéro, la hauteur barométrique étant de 753,7, avec un ciel pur, d'un calme absolu. Je mesurai, dans un seau d'eau, une croûte de glace de huit millimètres d'épaisseur.

Dans la journée, le thermomètre marqua trente et un degrés à dix heures et trente-neuf degrés à midi, sous un ciel limpide, par une petite brise d'est.

Le *Hhassi Botthinn* ou Batinn (Puits des Campements), le dernier que nous devions trouver jusqu'à Rhadamès, dont pourtant dix à douze journées de marche nous séparaient encore, est creusé dans un

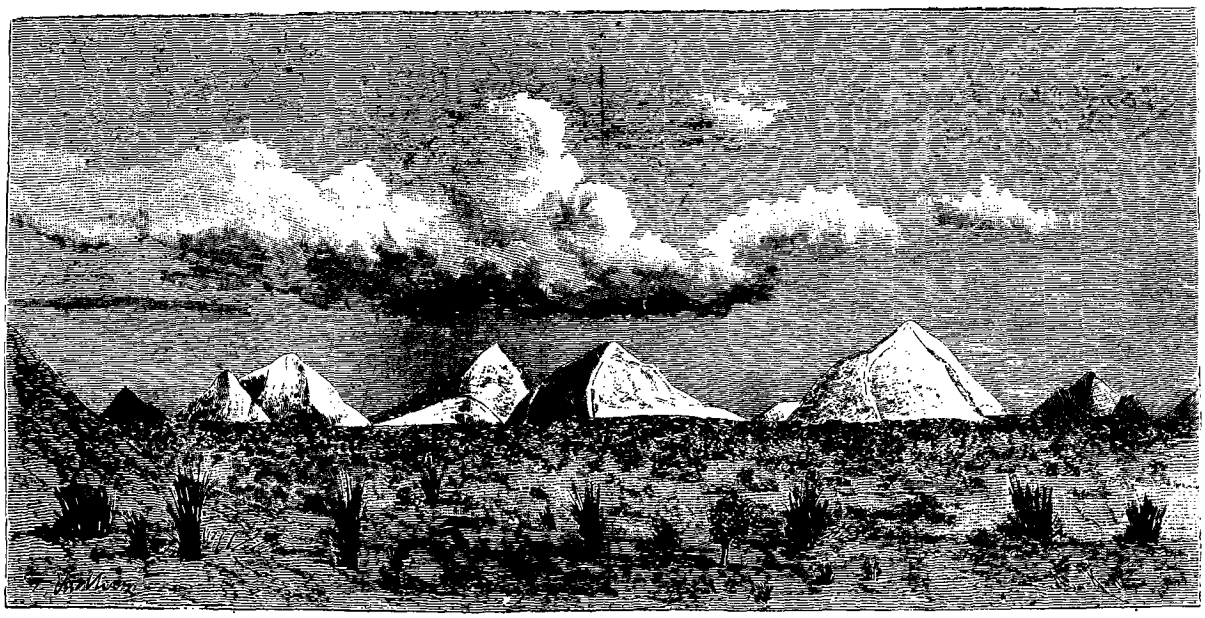
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

espace libre de cent mètres de long sur cinquante mètres de large environ, entre quatre oughroud qui n'ont pas moins de deux cent cinquante mètres d'altitude. Il traverse un banc de grès saharien poreux, dont les blocs ont servi pour le coffrage, puis une couche de calcaire blanc, véritable montagne, d'où l'on a tiré la petite auge qui est à côté du puits, lequel a vingt-deux mètres de profondeur jusqu'à l'eau : celle-ci, d'une température de vingt-trois degrés, est d'un goût saumâtre fort désagréable.

Dans l'après-midi, comme Ali et Abd-er-Rahhmann remplissaient d'eau saumâtre les outres et les tonneaux, je fis l'ascension d'un ghourd élevé d'environ trois cents mètres. Les oughroud que j'aperçus, à perte de vue, sur la route que nous devions parcourir, me parurent disposés en longues chaînes assez régulières dont la direction est du nord-ouest au sud-est. Ces chaînes laissent entre elles des plaines, ou plutôt des vallées larges de mille à quinze cents mètres.

Ces vallées sont quelquefois unies et couvertes de sable ou de graviers, ou encore de blocs de grès saharien en désagrégation; ou bien elles sont barrées par des enchevêtrements de *veines* et de *siouf;* parfois aussi elles sont creusées par le vent du sud-est, le redoutable simoun qui, lorsqu'il s'abat dans ces parages en tourbillons furieux, pulvérise les blocs de grès déjà désagrégés par les influences atmosphériques et transporte le sable ainsi formé jusque sur le sommet des oughroud.

Le vent du sud-est apporte aussi des sables de très loin : en passant sur les immenses plaines de grès tendre au delà de Rhadamès, il soulève des nuages épais qu'il emmène avec lui vers le nord-ouest, où ils



Chaîne d'oughroud. — Dessin de G. Vuillier, d'après une aquarelle de l'auteur.

vont former de nouvelles dunes après avoir accru celles qu'ils rencontrent sur leur parcours.

Les hautes dunes du Hhassi Botthinn n'ont pas encore un grand âge : mon guide prétend les avoir vues à l'état de *siouf*, hautes de dix à quinze mètres, quand il commençait à porter le fusil; sous ses yeux elles ont insensiblement grossi sans que leur forme générale se soit beaucoup modifiée, « puisque, dit-il, les dunes qui me guidaient autrefois dans mes chasses m'aident encore aujourd'hui à reconnaître ma route. »

Au soir, mon guide, qui était allé chasser malgré moi, rentra fourbu. Il se trouva mieux le lendemain matin, mais je crus prudent d'attendre encore un jour pour me remettre en marche.

A cinq heures quarante-cinq, comme le soleil commençait à poindre, j'observai au thermomètre trois degrés au-dessous de zéro; je remarquai sur les arbustes une légère gelée blanche, et je mesurai dans le seau une croûte de glace de deux millimètres. A six heures trente minutes, la température était déjà à 15°,5, et vers onze heures à 31°,8.

Ce jour-là, avant le souper, je vis mon guide et son fils se laver les mains pour la première fois, d'une façon qui mérite d'être rapportée : ils versèrent dans un petit seau en fer environ un demi-litre d'eau, ils y plongèrent avec précaution leurs doigts réunis par les extrémités, puis ils les laissèrent ainsi sécher.

Le samedi, 6 février, belle et fraîche matinée, le thermomètre n'étant descendu qu'à un degré au-dessous de zéro et aucune brise ne se faisant sentir. Mon guide était à peu près bien.

Nous nous mîmes en marche à sept heures, Rabahh

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Chasseur d'antilopes (voy. p. 39). — Dessin de Courboin, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

invoquant le patron des voyageurs : *Rebbi! Rebbi! Ya Sidi Abd-el-Qader moulani!* c'est-à-dire : Mon Dieu! mon Dieu! ô monseigneur Abd-el-Qader, mon maître! et il ajoutait, en se tournant vers moi : « O Bouï Nacer! je prie Dieu qu'il bénisse ton voyage et qu'il te conduise chez toi avec le bien. Tu as été pour moi tout à la fois mon père, ma mère et mon ami, et je t'accompagnerai, s'il le faut, jusqu'au pays des Koufar (*Infidèles*). »

Nous marchâmes toute la journée, et rapidement, dans une plaine bordée d'oughroud, par une chaleur accablante; dans les grandes dunes il faut aller vite : un retard, un accident aux outres, c'est la mort!

A quatre heures du soir, nous nous arrêtâmes entre deux *veines*, au pied d'une grosse touffe d'ârtaya (*Calligonum cornosum*) couronnant un gros mamelon de sable, à l'entrée d'une plaine sablonneuse appelée *Zerâat-es-çbéit*, c'est-à-dire la Semence du çbéit.

Le çbéit est une graminée de un mètre cinquante à deux mètres, qui ressemble à s'y méprendre à l'avoine ; elle pousse par touffes serrées entre les dunes et dans tous les endroits sablonneux et humides ; sa tige est plus fine et plus douce que celle du hhalfa [1], avec lequel il a beaucoup de ressemblance.

Nous soupâmes d'un lièvre (*Lepus isabellinus*) que mon guide avait tué dans la journée.

Le 7 février, nous partîmes à six heures pour nous diriger vers l'est-sud-est, à travers une plaine de sable ondulée, couverte d'une belle végétation de çbéit. Nous aperçûmes un troupeau d'une dizaine d'*antilopes oryx* (petits bœufs à bosse), après lequel mon guide courut vainement.

Le fenec (*Fenecus brucei*), gracieux petit animal à larges oreilles, ayant à peu près la forme du renard,

Le fenec. — Dessin de R. Valette, d'après nature.

pullule dans ces parages, et des fragments d'œufs d'autruche sont partout répandus sur le sable.

A huit heures, nous déjeunâmes au lieu appelé *Ez-Zéiba* (nom d'une plante), où est enterré le frère de mon guide, mort de soif à la chasse. Voici son histoire.

C'était au cœur de l'été, il faisait une chaleur accablante, sans un souffle de brise. Depuis plusieurs jours les chasseurs, renonçant à la chasse, passaient leurs journées sous des gourbis improvisés, dans des trous creusés dans le sable.

Un matin, un troupeau d'antilopes passa tout près du lieu où s'étaient établis les Châamba : Ahhmed-ben-Amera courut à leur poursuite malgré les conseils de ses compagnons, et le soir il ne rentra pas.

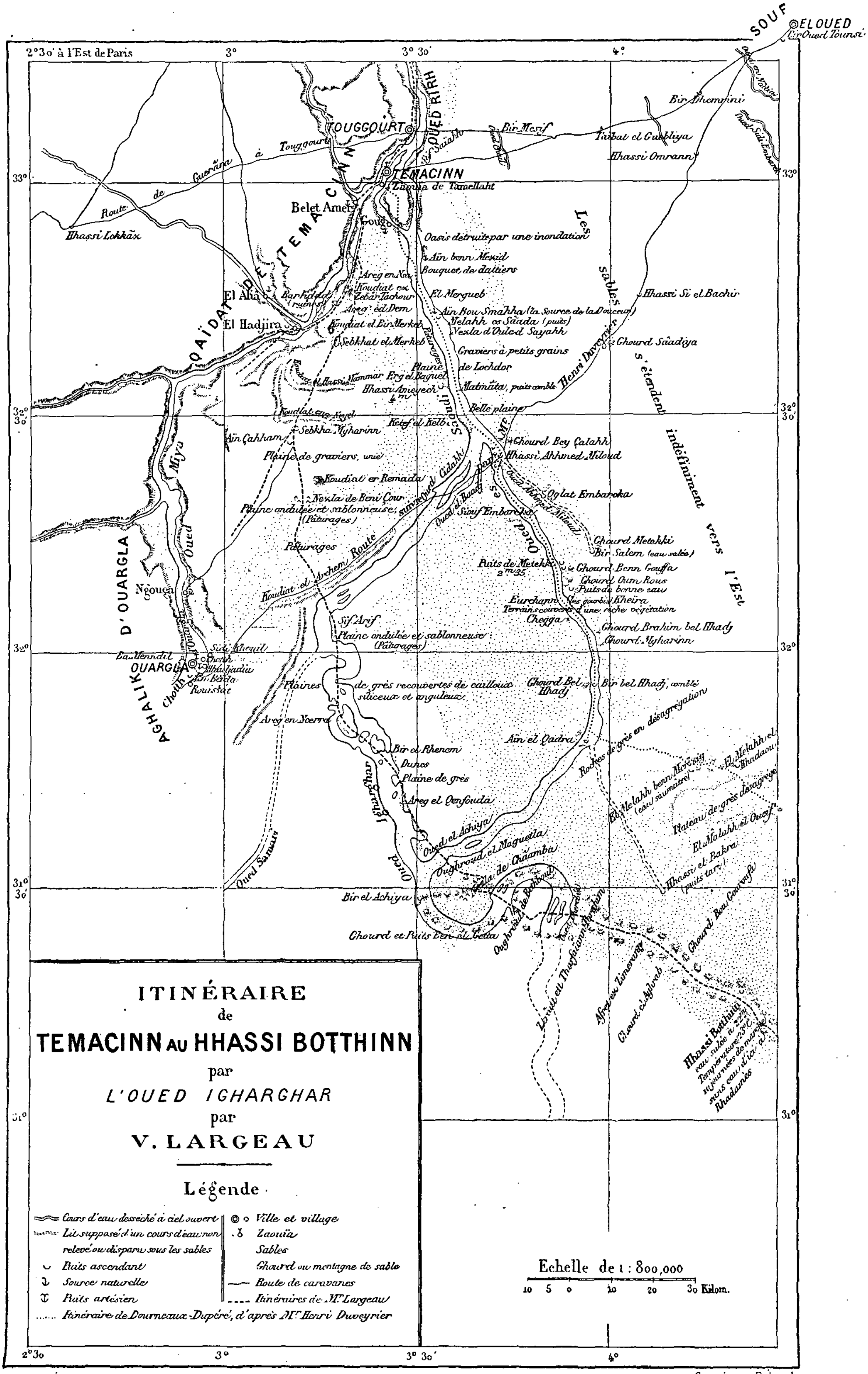
Le lendemain matin, son frère et l'un de ses amis se mirent à sa recherche, mais une faible brise qui s'était élevée pendant la nuit avait effacé ses traces, et les deux chasseurs rentrèrent vers le milieu du jour, à moitié morts de chaleur. Le jour suivant s'annonça tellement redoutable que nul n'osa partir, le matin, pour s'aventurer dans les dunes; cependant, vers les trois heures de l'après-midi, une bonne brise du nord ayant ranimé les pauvres Châamba, trois d'entre eux partirent dans différentes directions. Au crépuscule, ils se trouvèrent réunis au pied d'un ghourd élevé, devant le cadavre momifié du malheureux Ahhmed.

« Il était tellement raide, nous disait Rabahh, qu'on aurait pu le planter dans le sable comme un bâton, et si léger qu'on le porta comme une outre sèche. »

Nous fîmes halte à trois heures trente-cinq.

1. Il ne s'agit pas ici de la plante qu'on récolte sur les hauts plateaux d'Algérie, mais de l'*Arthraterum pungens*. Hhalfa, qui signifie *pointu, affilé*, est un nom générique s'appliquant à plusieurs sortes de plantes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Gravé par Erhard

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le 8 février, la plaine devint plus encombrée ; il nous fallait, à tout instant, franchir ou tourner de hautes *veines*. A partir d'un ghourd énorme, nommé *Drinn-el-Ahharch*, c'est-à-dire le drinn (herbe sèche) est plus rugueux, nous entrâmes dans la région appelée *Ez-Zemoul-el-Akbar*, c'est-à-dire les Dunes les plus grandes. Nous laissâmes derrière nous les chaînes d'oughroud parallèles pour piétiner dans un enchevêtrement de hautes montagnes de sable, entassées pêle-mêle, élevées de cinq cents mètres en moyenne au-dessus de leurs rares vallées. Aussi loin que la vue peut s'étendre, on n'aperçoit que des masses de sable montant et descendant comme les flots d'une mer en furie. Parfois, de la crête d'une de ces vagues, où l'on est arrivé par mille détours, on aperçoit à ses pieds un gouffre profond, aux bords arrondis et polis comme ceux d'un immense entonnoir; l'œil s'épouvante en mesurant la profondeur de ces abîmes, les chameaux eux-mêmes reculent effrayés en poussant des beuglements de détresse.

Cependant ces dunes, ces masses de sable qui s'entre-croisent en tous sens, sont de formation toute récente.

Mon guide me dit que son grand-père a fait dans sa jeunesse le trajet d'Ouargla à Rhadamès en huit jours avec des chameaux peu chargés; c'était alors une plaine de sable raboteuse, avec des puits de distance en distance et une belle végétation ligneuse. Son père avait vu ces dunes à l'état de *siouf :* « Et maintenant, Nacer, lève la tête et regarde, ta chachia (*calotte*) te tombera entre les épaules avant que tu puisses en apercevoir la cime. »

Toutes ces montées et descentes à la surface mouvante des dunes étaient horriblement fatigantes. Heureusement que le vent du sud-ouest maintint le ciel couvert toute la journée.

Épuisés, mais pas tout à fait cuits, comme nous l'aurions été si le soleil avait lui dans son plein, nous fîmes halte à trois heures quarante-cinq minutes, à l'entrée d'une vallée étroite et profonde, à *Ketef-Oudiann-el-Hhelma*, ce qui veut dire Épaule des vallées de hhelma (nom d'une plante).

Pendant qu'Ali préparait le souper, je causai avec Rabahh, qui, tout Châambi qu'il était, paraissait fourbu.

D'après lui, celui qui s'expose au milieu de ces dunes pendant la saison des chaleurs, lorsque les rayons d'un soleil brûlant tombent d'aplomb sur le sable, marche à une mort certaine, et l'on retrouve son corps aussi sec que le bois.

Depuis deux jours nous n'avons vu d'autres traces que celles qu'ont laissées, il y a neuf mois, les chameaux de mon guide, qui a fait alors un voyage à Rhadamès; les caravanes suivent une route plus au nord et les chasseurs eux-mêmes n'oseraient s'aventurer dans ces lieux terribles. Quelques hommes hardis connaissent encore cette voie, et le hasard m'a fait tomber sur l'un de ces hommes. Nous sommes donc bien seuls, et si nous n'avons aucun secours à attendre, nous n'avons non plus rien à redouter.

Comme je parlais avec Rabahh, une dispute s'éleva entre Ali et Abd-er-Rahhmann : celui-ci s'était dépouillé de sa crasseuse ganndoura et, la tenant par son extrémité supérieure, la faisait tourner sur le feu, juste au-dessus de la marmite, pour la débarrasser des poux dont elle était remplie. Ali estimait, avec raison, que nous mangions assez de malpropretés dans ce désert, où, par mesure d'économie, il s'abstenait de laver la marmite, sans qu'Abd-er-Rahhmann vînt y ajouter sa vermine. En cela, je fus de son avis, et, saisissant un bâton, je courus sur le fils de Rabahh pour lui cingler les épaules; mais il n'attendit pas mes coups et s'enfuit avec sa ganndoura, qu'il alla secouer tout à son aise sur un feu qu'il alluma plus loin.

Le 9 février, nous levâmes le camp à cinq heures quarante-cinq minutes, sous un ciel couvert, par un assez fort vent du sud-ouest.

Nous « trimâmes » toute la journée dans le même enchevêtrement de hautes dunes entre lesquelles nous rencontrâmes quelques petites vallées étroites et profondes ; mais la marche était certainement plus difficile dans ces vallées qu'à travers les grandes dunes elles-mêmes, car il nous fallait à tout instant franchir des *veines*, quelquefois hautes de cinq à six mètres.

A trois heures cinquante minutes, après avoir traversé un chaos épouvantable, nous nous arrêtâmes, brisés de fatigue, au bout d'une petite vallée de forme semi-circulaire, appelée *Oued-er-Rabiâ*, du nom d'une plante qui y domine. Je souffrais beaucoup d'une enflure à la cheville gauche.

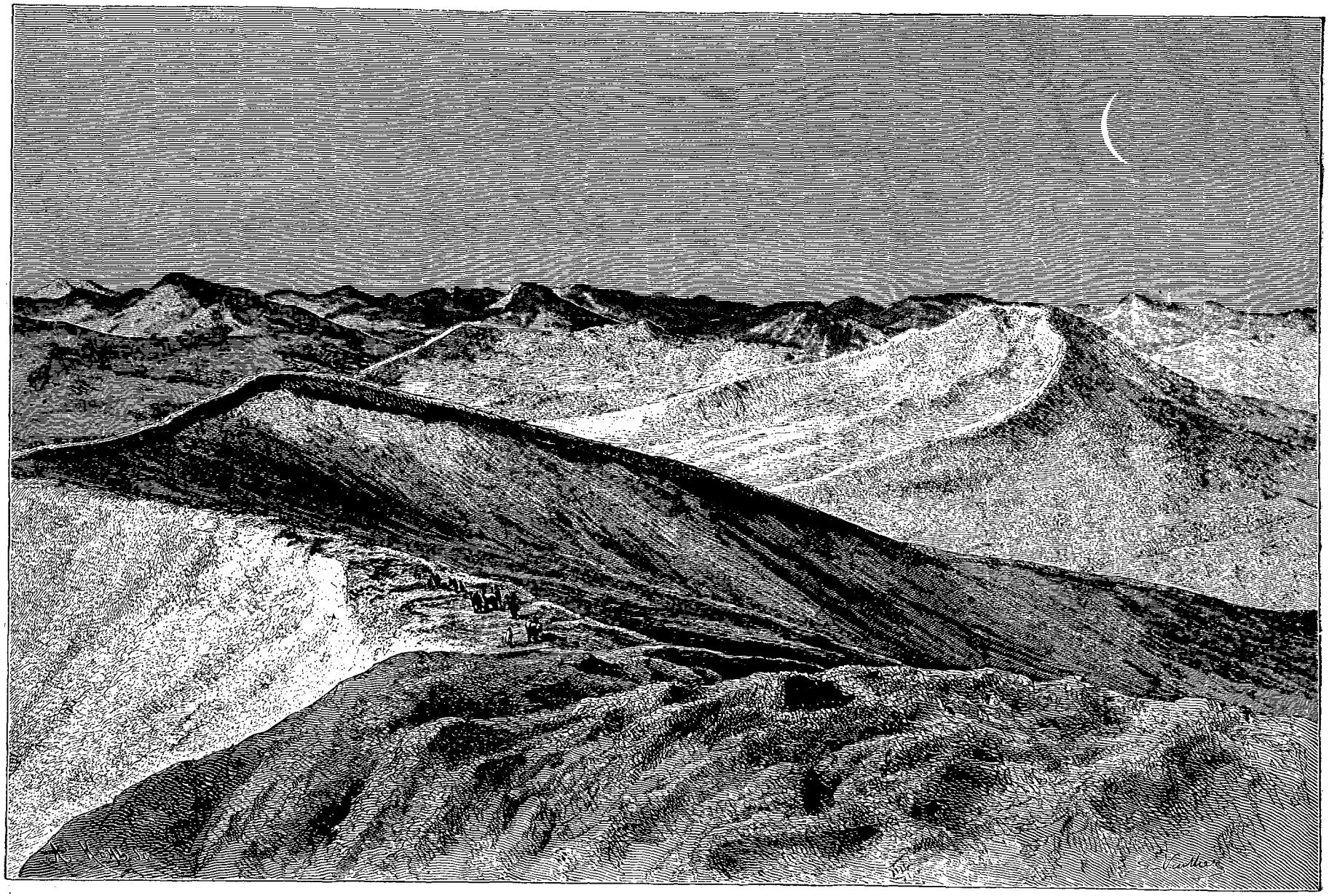
Après le souper, qui, malgré tout, fut gai, je choisis le moment où les Châamba avaient le dos tourné, pour remplir d'eau une petite timbale; puis, sous prétexte de soigner mon pied, j'allai me cacher derrière un arbrisseau, et je me lavai voluptueusement les mains et le visage pour la première fois depuis notre départ du puits. Je me serais bien gardé de faire cette petite opération devant mon guide : il eût trouvé fort mauvais qu'on gaspillât ainsi l'eau dont nous pouvions manquer en route.

Le mercredi, 10 février, nous partîmes à six heures. Mon guide m'ayant dit qu'il pleuvrait certainement dans la journée, je semai, tout en marchant, des graines d'*Acacia gummifera* dont j'avais fait provision à Biskra. Puissent-elles croître et multiplier au point de devenir un épais ombrage!

Dans la matinée, mon guide tua une gazelle. A peine l'animal avait-il roulé dans le sable, que le chasseur s'était précipité sur lui, lui avait tourné la face vers l'orient et lui avait coupé la gorge en invoquant Dieu, selon les prescriptions du Coran.

La gazelle dépouillée, Rabahh l'ouvrit et retira de son corps un faon de demi-croissance qu'il plaça soigneusement sur une branche d'arbuste; puis il enleva l'estomac et les intestins qu'il vida, sans les laver,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Ez-Zemoul-el-Akbar. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bien entendu; il entortilla le tout autour du faon et en fit un gros paquet, qu'il serra dans un sac en cuir. Ensuite, il enveloppa la gazelle dans sa peau, la suspendit par les pattes au bât du chameau et nous continuâmes notre route.

Nous établîmes notre bivouac, à six heures du soir, en un lieu appelé *Oughroud-el-Berkhinn*, c'est-à-dire les Dunes à dos plat, parce que les masses arénacées qui couvrent ce pays et se touchent toutes par la base ont ici une forme carrée avec sommets aplatis.

Ali, par hasard, voulut rincer la marmite, mais Rabahh, qui surveillait l'emploi de l'eau avec un soin jaloux, s'y opposa vivement en traitant mon serviteur de prodigue. Il y eut un moment de violente dispute et j'allais intervenir lorsque le guide, cédant enfin, tira de son baril un quart de litre d'eau qu'il tendit à son adversaire en détournant la tête, tant il lui était pénible de consentir à ce qu'il appelait un gaspillage.

On fit cuire, avec le mouton qui nous restait, un morceau de gazelle, que je trouvai succulent.

Mais Rabahh et son fils sont de bien malpropres personnages : ils tirèrent du sac où ils l'avaient serré l'infect paquet composé du faon, de l'estomac et des intestins non lavés de la gazelle, et le firent cuire dans un trou garni de braise et de cendre chaude; et ils mangèrent ce dégoûtant rôti dont l'odeur me chassa de ma place.

Le 11 février, nous partîmes à six heures du matin; les dunes avaient toujours la même forme et la même altitude, mais avec des vallées plus larges. Nous déjeunâmes, selon notre habitude, d'une galette cuite sous la cendre et de quelques dattes, au pied d'un ghourd plus élevé que les autres et appelé *El-Kherouf* (l'Agneau); puis nous entrâmes dans la partie du Désert appelée *El Kheïtt-ett-Tesseḳra*, ou la Raie du Chardon sucré.

A une heure vingt-cinq minutes, mon thermomètre marquait au soleil cinquante-deux degrés.

A deux heures cinquante minutes, nous étouffions. Des nuages sombres montaient vers nous, chassés par le vent du sud-est. Tout à coup un éclair sillonna la nue et un formidable coup de tonnerre éveilla les échos endormis du Sahara rhadamésien.

A trois heures dix minutes, le vent, sautant brusquement au sud-ouest, poussa sur nous les nuages noirs d'où sortaient les tonnerres et les éclairs, et une pluie torrentielle traversa nos habits.

Au bout de dix minutes, calme absolu, puis vent du sud-est. A trois heures quarante-cinq minutes, nouvelle saute au sud-ouest, nouvel orage plus terrible que le premier et pendant lequel les chameaux, tremblants de peur et poussant des beuglements plaintifs, refusèrent absolument de bouger : nous-mêmes nous nous retenions à la force du poignet à quelques arbrisseaux que nous avions sous la main.

Cet orage, heureusement, fut aussi court que le premier, et le calme revint jusqu'à quatre heures trente minutes. Le vent se fixant alors au sud-ouest et la pluie devenant constante, nous fîmes halte dans la petite vallée d'*El-Hhaïadh*, ainsi nommée d'une plante (*Cornulaca monacantha*) gonflée de suc et très aimée des chameaux.

Nous fîmes un triste souper et nous nous jetâmes pour dormir sur le sable durci par la pluie. Nos couvertures furent bientôt transpercées, et le vent chassa longtemps le sommeil.

Le 12 février, nous nous levâmes en grelottant de nos couches humides. Les oughroud avaient pris une teinte foncée, d'un jaune sombre veiné de noir, et de triste, ce pays de la mort était devenu sinistre. Il pleuvait toujours.

Le vent recommença vers dix heures avec une violence inouïe; malgré la pluie qui tombait par torrents, ses tourbillons détachaient le sable des ravins et des *veines*, et ce sable, en volant éperdument, nous cinglait le visage et les jambes : c'était comme un lardement de milliers d'aiguilles.

Vers midi, je remarquai que la forme des dunes se modifiait sensiblement : les premières grandes dunes que j'avais rencontrées étaient des pics d'abord isolés, puis disposés en chaînes parallèles; j'avais ensuite sué et soufflé dans un chaos de hautes dunes de toute forme; puis j'avais traversé une région couverte de gros oughroud carrés se touchant par la base; et maintenant je ne voyais plus que des masses allongées, longues de douze à quinze cents mètres, montagnes dont les cimes arrondies variaient entre cinq cents et huit cents mètres d'altitude.

La violence de la tempête crût encore dans l'après-midi. Nos chameaux refusant d'avancer et nous-mêmes étant à bout de forces, nous nous arrêtâmes à trois heures, entre deux grosses *veines* qui nous protégèrent mal des tourbillons de vent et de sable. Il nous fallut une heure pour allumer un peu de feu dans un cercle formé par nos couvertures mouillées disposées en paravent, et nous mangeâmes tristement un couscoussou à moitié cuit.

La nuit fut affreuse, au milieu des ténèbres rendues plus profondes encore par le sable soulevé.

Le 13, après avoir déjeuné de quelques dattes, nous quittâmes ce séjour de torture pour continuer vers l'est-sud-est à travers les mêmes dunes que la veille.

La pluie cessa vers neuf heures, et le vent ayant passé au nord-est, le ciel s'éclaircit; mais ce fut seulement vers deux heures que le soleil, dans toute sa force au milieu d'un ciel pur, sécha nos habits et réchauffa nos membres grelottants.

Après avoir marché péniblement toute la journée sur la surface ridée des dunes devenues, après la pluie, aussi dures que l'avaient été, avant leur désagrégation, les roches dont elles sont issues, nous arrivâmes, à quatre heures et demie du soir, au lieu dit *Zemoul-el-Ghardaya*, ou Dunes de Ghardaya, ainsi nommées, me dit mon guide, à cause de leur ressemblance avec celles de Ghardaya, ville des Beni-Mzab.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

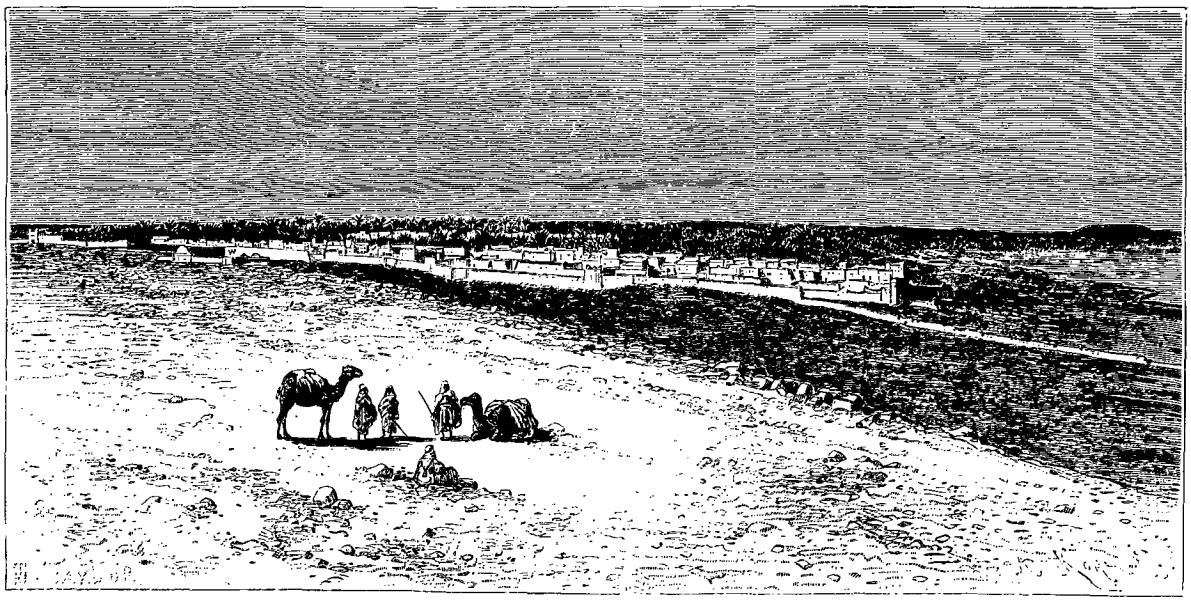
Après le souper, qui a été des plus maigres parce que nous craignions de manquer de vivres, Rabahh m'annonce que nous serons à Rhadamès après-demain à l'heure du déjeuner, *inn châ Allah* (s'il plaît à Dieu). De joie, nous prenons une double tasse de café additionnée d'alcool de menthe : cordial bien nécessaire, car nos couvertures sont toujours mouillées et nous avons eu froid toute la nuit.

Le 14, partis à six heures trente minutes, nous marchâmes jusqu'à onze heures entre les mêmes oughroud. Puis, à partir du lieu dit *Fedjdjat-ez-Zimerann*, c'est-à-dire Écartement, espace libre où croît le zimerann, les dunes furent beaucoup plus espacées, moins élevées, et leur forme changea de nouveau : elles devinrent des espèces de rectangles longs de mille à quinze cents mètres, taillés verticalement au nord et à l'ouest, en pente douce au sud et à l'est, où ils se confondent avec de longues veines : preuve que nous ne sommes plus éloignés des plaines de grès où se forment les sables qui alimentent les Zemoul-el-Akbar.

Bientôt des vallées moins obstruées, plus spacieuses, se creusent entre les oughroud; vers le soir, il n'y a même plus d'oughroud à proprement parler; le pays est seulement couvert de dunes de cinquante à cent mètres de hauteur à formes diverses; puis la végétation disparaît presque complètement des sables, signe que nous approchons d'un lieu habité.

Nous nous arrêtâmes à cinq heures à l'extrémité d'une belle petite plaine très unie appelée *El Hhaméida*, c'est-à-dire la Louée, parce que c'est ici, me dit mon guide, que finissent fatigue et danger.

Nous fîmes un bon dîner, s'il y a de bons repas avec une eau pourrie où grouillent les petites bêtes;



Vue de Rhadamès. — Dessin de Taylor, d'après une photographie et un croquis de l'auteur.

nous dormîmes bien, et le 15, dernier jour de nos peines, nous partîmes dispos, par une belle et fraîche matinée. Après le déjeuner, mon guide me conduisit au sommet d'une dune plus élevée que les autres : il me montra au loin, vers l'est, les palmiers de Rhadamès se détachant sur le sombre horizon formé par la *Hhamadat el Hhomra* (le Plateau Rouge) qui s'étend jusqu'au Fezzan et jusque près de Rhât, sur plus de vingt journées de marche.

Laissant enfin derrière nous les grandes dunes de l'Erg, nous entrâmes dans la Hhamada, couverte de gros blocs de grès ferrugineux à travers lesquels se trouvent çà et là des parties déprimées où se montre le grès pâle ou molasse en désagrégation.

Vers onze heures, nous aperçûmes deux hommes qui faisaient paître un chameau dans une partie de la plaine où poussent quelques chardons.

Mon guide et Ali coururent vers ces hommes pour leur demander si nous pouvions traverser sans danger une sebkha qui nous barrait le passage.

Comme la conversation se prolongeait et que j'étais là, assis la tête entre les mains, il me sembla que nos chameaux (les pauvres bêtes n'avaient pas vu d'eau depuis dix jours) buvaient à quelque source invisible. D'un bond je fus près d'eux. Ils humaient en effet de l'eau limpide, venant de la pluie des jours précédents et qui s'était conservée dans les creux de gros blocs de grès. Je m'allongeai entre deux de ces animaux et je savourai à longs traits cette eau tombée du ciel.

Nous passâmes au pied du gros ghourd de *Menn-frouda*, c'est-à-dire isolé, sentinelle avancée du pays de la mort, et nous arrivâmes à la *Sebkhat-el-Malahh* ou Sebkha salée, qui précède Rhadamès.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Comment décrire le sombre aspect de ces lieux? La paroi nord de cette dépression est formée de roches de grès couleur lie de vin, et celle du sud de blocs noirs comme du charbon; le fond, couvert de fragments de ces roches, a le même aspect que les bords, et l'uniformité de cette couleur n'est interrompue que par une couche de sel brillant au loin sous le soleil.

Cette sebkha n'est pas toujours praticable, et celui qui s'y engagerait aussitôt après les pluies marcherait à la mort. Deux ou trois jours auparavant, un berger et soixante-dix chèvres avaient disparu sous ce sol mouvant; mon guide lui-même s'y était enfoncé une fois jusqu'à mi-corps.

Au delà d'un monceau de roches qui s'élève dans la sebkha, nous aperçûmes tout à coup la jolie petite oasis de *Zaouïa Sidi Mâabet bou Djerida*, avec son gracieux village entouré d'une étroite ceinture de murailles dont la blancheur éclatante se détache mer-

Le caïmakan et la djemâa de Rhadamès. — Dessin de Pranishnikoff, d'après le texte et des croquis de l'auteur.

veilleusement entre les roches noires qui l'encadrent.

Ce village, ainsi que l'oasis, est bien situé dans la sebkha, mais dans une partie plus élevée que le niveau général. Il tire ses eaux de *fogaguir* (singulier, *foggara*), ensemble de puits unis entre eux par des galeries souterraines et rassemblant ainsi toutes les eaux du sous-sol.

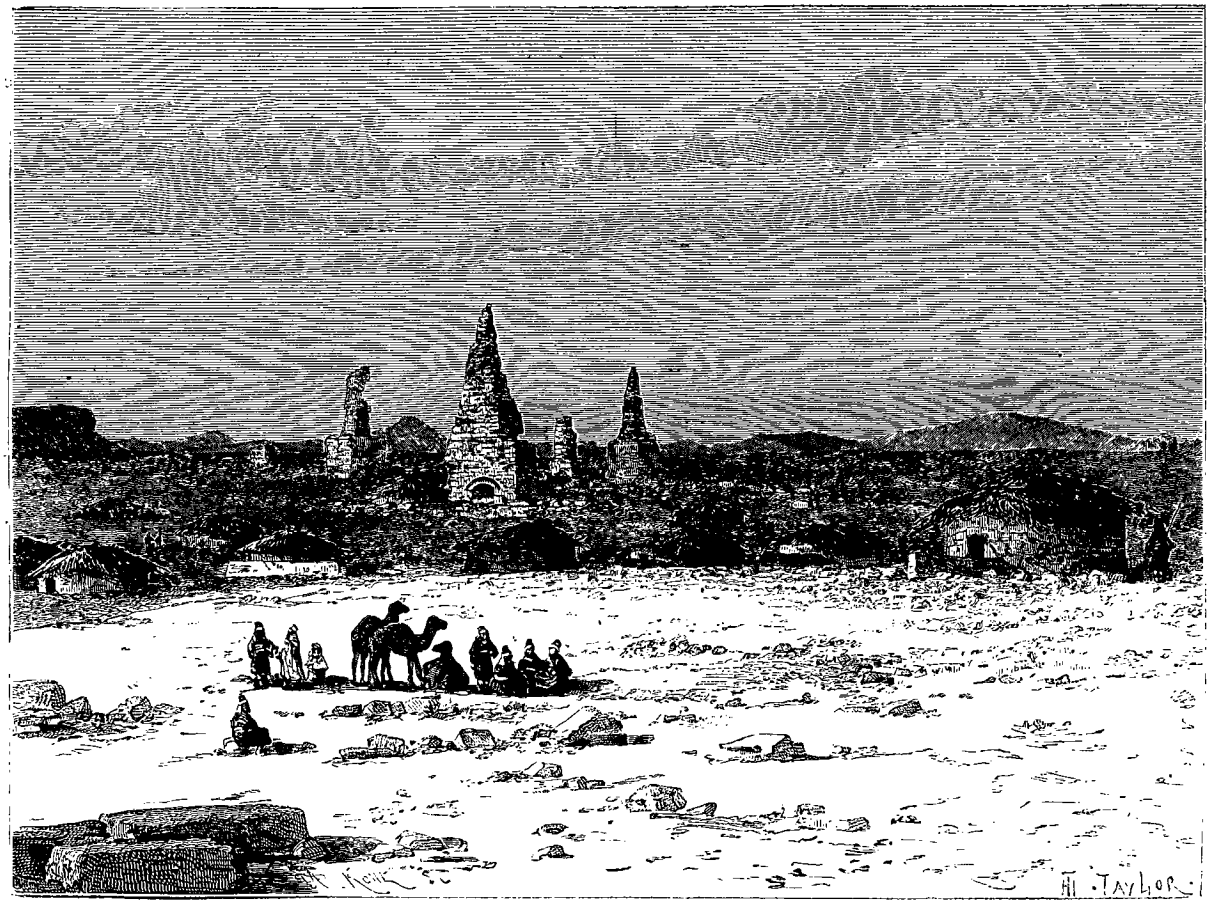
Quelques minutes après, du haut de la paroi orientale de la sebkha, nous avions tout près de nous le spectacle des palmiers où Rhadamès s'abrite.

Le caïmakam de Rhadamès, Si Mohammed bou Aïcha, prévenu par Rabahh, qui m'avait un peu devancé, me reçut à la porte principale, accompagné de la djemâa ou conseil municipal. Il m'emmena chez lui et m'offrit une chambre, en attendant qu'il m'eût trouvé une maison convenable.

V. Largeau.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue d'un village de Touaregs et des tombeaux anciens, près de Rhadamès (voy. p. 53). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

LE SAHARA ALGÉRIEN,

PAR M. V. LARGEAU[1].

1874-1878. — DESSINS INÉDITS.

BISKRA — TOUGGOURT — RHADAMÈS — LE SOUF — OUARGLA.

V

Rhadamès.

Dans la soirée, je reçus les visites des notables de la ville, des membres de la djemâa et des membres du medjelès, espèce de chambre de commerce, puis celles du gouverneur lui-même, Si Mohhammed bou Aïcha, du bach-agha commandant le *rhazou* (garnison turque), et de Si el Hhadj Attiya : à ce dernier et au gouverneur je remis les lettres que j'avais pour eux, lettres qui me recommandaient aux autorités et aux notables de Rhadamès comme un homme ayant pour seul but de créer des relations commerciales entre les Algériens et les Rhadamésiens.

Le lendemain, nouvelle visite du gouverneur, auquel je remis les présents qui lui étaient destinés, savoir : un hhaïk de Touggourt, un fusil de chasse avec des capsules et de la poudre, un carnet doré avec six crayons, une demi-rame de papier, une timbale ciselée en argent avec son écrin, des bijoux pour sa femme et des jouets pour son fils.

Si el Hhadj Attiya eut pour sa part un hhaïk, un pistolet double avec capsules et poudre, une timbale en

1. Suite. — Voy. pages 1, 17 et 33.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

argent, deux gros livres de commerce, un encrier magique dont je lui enseignai plus tard l'usage, une boîte à musique et différents jouets pour son fils.

Vers le soir, Si Mohhammed bou Aïcha vint m'annoncer qu'il s'était entendu avec le propriétaire d'une maison où je pouvais aller m'installer sur l'heure.

Rhadamès, aujourd'hui l'un des principaux entrepôts de commerce entre le littoral méditerranéen et le Soudan par les routes du Grand-Désert, fut à son origine une colonie égyptienne, ainsi que l'attestent les chapiteaux, les fûts de colonnes et les bas-reliefs rassemblés dans un petit cimetière aux portes de la ville. La légende dit qu'elle fut fondée par des gens de l'oasis de Siyoua.

On ne sait quand Rhadamès fut conquise sur les noirs, qui forment encore le fond de sa population, par l'un des peuples de race blanche que les Arabes nous ont appris à désigner sous le nom général de *Berbères* (de la racine *barbara*, bredouiller).

Il faut distinguer, dans le nord de l'Afrique, deux races principales de Berbères : les *blonds*, sans doute venus d'Europe, auteurs des mégalithes si nombreux au Maroc et en Algérie; et les *bruns*, venus d'Asie.

Les conquérants de Rhadamès avaient primitivement habité l'Asie; puis, sous le nom de *Briges*, ils étaient allés se fixer, pour un temps, au pied du mont Bernius, près de Thessalonique, en Grèce; de là ils avaient repassé en Asie, où, par une légère corruption, on les appela *Phryges* ou *Phrygiens*.

Cette origine des blancs de Rhadamès me semble jusqu'à un certain point indiquée : 1° par les antiques tombeaux qui s'élèvent à quelques pas de la ville et dont il sera parlé plus loin; 2° par une inscription bilingue, moitié en caractères grecs et moitié en caractères inconnus, provenant de ces tombeaux, qui fut trouvée par M. Vatone, en 1862; 3° par une lampe en terre cuite de même provenance, au milieu de laquelle est gravé un P grec, et rapportée par moi[1]; 4° par le bonnet phrygien des femmes de Rhadamès.

Les Berbères et leurs sujets nègres furent assujettis par Cornélius Balbus, général romain, en l'an 19 avant Jésus-Christ, comme le prouvent une inscription trouvée par M. Henri Duveyrier et quelques corniches vues par moi dans un cimetière où elles servent de pierres tombales; mais il est probable que l'occupation ne fut que temporaire. Quoi qu'il en soit, Rhadamès tomba, en 646, sous le joug des Arabes.

Après la dislocation du grand empire musulman de l'ouest, la ville saharienne, grâce à sa situation au milieu d'affreux déserts, recouvra son indépendance, qu'elle conserva jusqu'à ces dernières années, où elle accepta la domination des Turcs de la Tripolitaine.

Aujourd'hui Rhadamès est une ville de sept mille habitants, enclavée en partie dans une oasis de vingt-quatre mille palmiers. Un mur d'enceinte l'entoure, mal entretenu, construit tantôt en terre et tantôt en pierres.

Les rues de la ville, étroites, mais propres, sont couvertes par le premier étage des maisons et ne reçoivent l'air et la lumière que par des échappées ménagées de distance en distance; la plus profonde obscurité règne sur une partie de leurs parcours.

Les maisons, solidement construites en briques séchées au soleil, se composent généralement d'un rez-de-chaussée, qui sert de magasin, et d'un premier étage, qui sert d'habitation : elles n'ont d'autre ouverture que la porte d'entrée et d'autre jour que celui qui vient d'une ouverture pratiquée dans la terrasse. Chaque étage est fait d'une grande pièce centrale autour de laquelle sont des *douéras*, petites pièces qu'à première vue on prendrait pour des placards dans le mur.

La cuisine se fait ordinairement sur les terrasses, qui, communiquant toutes entre elles, sont exclusivement réservées aux femmes.

La ville est divisée en deux quartiers principaux, *Beni-Oasit* et *Tescout*, séparés par une muraille et autrefois ennemis : ces deux quartiers se subdivisent eux-mêmes en *chouéras*, au nombre de six.

La population est divisée en deux classes : les *nobles*, qui sont les Berbères, et les *clients*, qui sont les nègres aborigènes ou *âtrias*, auxquels il faut ajouter les descendants d'esclaves affranchis. Il y a aussi les *esclaves*, qui sont bien traités et ont le droit d'acquérir et de posséder : il est rare qu'au bout de dix à quinze ans de service un esclave ne soit pas en mesure d'acheter sa liberté. Il y a fort peu d'Arabes.

Dans la partie occidentale de la ville, jaillit, au milieu d'un grand bassin carré de douze mètres de côté, l'*Aïn el Fers*, ou Source de la Jument, la principale de l'oasis : son eau magnésienne a trente degrés : avant de la boire, on la refroidit à un courant d'air.

Il y a, dans différentes parties de l'oasis, des puits larges et peu profonds, et quelques sources peu abondantes, qui servent à l'irrigation des jardins.

Quoique les femmes de Rhadamès ne sortent que la nuit pour aller à la mosquée, j'ai cependant pu, grâce à ma qualité de thebib ou médecin, en admirer plus d'une; et puis quelques-unes de ces filles d'Ève, poussées par la curiosité, trouvaient parfois moyen de s'échapper en allant à la mosquée et de se glisser jusque chez moi, où, sous prétexte d'un mal quelconque, elles passaient le temps de la prière à me regarder et à faire des commentaires sur mon compte. Je recevais surtout un grand nombre de visites de négresses, de mulâtresses et de femmes d'âtrias : celles-ci venaient de grand matin en allant faire leur provision d'eau.

En somme, les dames rhadamésiennes (celles qui sont de race pure, s'entend) sont généralement belles; leurs traits réguliers rappellent le type grec dans sa perfection. Leur costume de sortie consiste en une longue pièce d'étoffe de couleur vive — le rouge est préféré — qui passe sous le bras droit pour aller s'attacher sur l'épaule gauche; elles se drapent, en outre, dans une autre pièce d'étoffe dont un pan est

1. Cette lampe est au musée de Niort.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Femme de Rhadamès. — Dessin de Pranishnikoff, d'après un croquis de l'auteur.

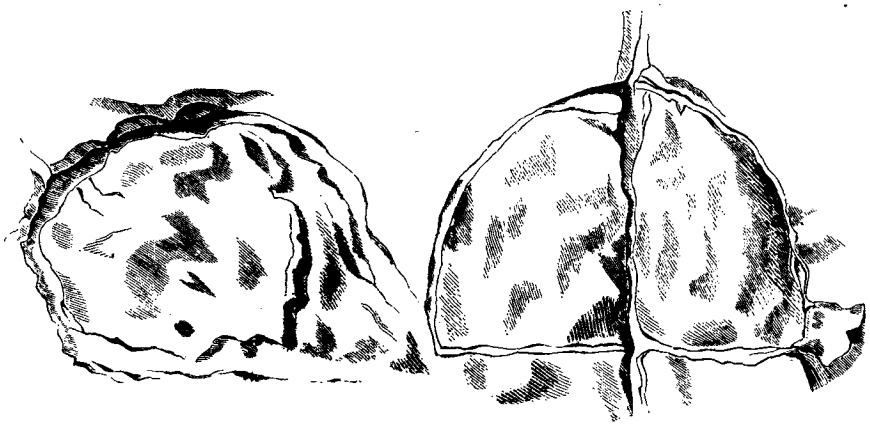
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ramené sur la tête. Ainsi qu'il a été dit plus haut, elles sont coiffées d'un bonnet phrygien qu'entoure un mouchoir en soie à franges d'or; la partie inférieure de cette coiffure est ornée d'une sorte de diadème en or ou en cuivre, selon la fortune ou la générosité des maris; un gros pompon rouge, qu'il est interdit aux esclaves de porter, pend toujours au milieu du front; elles portent au cou des colliers de corail ou de perles rouges; elles sont chaussées de souliers en cuir rouge richement brodés.

Il se tient les vendredis un marché peu fréquenté, où les gens du pays, qui sont peu nombreux, achètent pour leurs besoins, qui sont petits. Rhadamès étant surtout un entrepôt, ce n'est pas en allant à ce marché qu'on peut se faire une idée vraie de son commerce et de sa richesse. Il s'ouvre après la prière d'une heure de l'après-midi et se tient sur une toute petite place où l'on arrive par une large entrée voûtée, sorte de salle entourée de divans où se réunissent pour causer les grands sires du pays. La vente est à la criée, chacun faisant la propagande pour sa propre marchandise, qu'il livre au plus offrant et dernier enchérisseur. On vend là des plumes d'autruche par paquets, des tissus de toutes provenances, des nattes, des tapis, des vêtements fabriqués dans tous les pays, des armes, des cuirs, des farines, de l'orge en grains, des dattes, de l'huile, des chameaux, des moutons, etc.

Un autre marché, qui ne doit pas être le moins curieux des deux, — mais l'accès en est interdit aux hommes, — se tient journellement sur les terrasses : c'est le marché des femmes, tenu exclusivement par des femmes. Là on vend les choses les plus diverses : des boucles d'oreilles, des bagues, des bracelets, des boîtes à talismans en argent ciselé, des boîtes à *kohheul* (noir pour se teindre les cils et les sourcils), des miroirs, des peignes, de la parfumerie, des ustensiles de cuisine, des provisions de bouche de toutes sortes, etc.

Les dames de Rhadamès, rendons-leur cette justice, comprennent la solidarité et pratiquent la charité. La veuve chargée de famille peut se présenter sans crainte



Empreintes des pieds de la jument du Prophète. — Croquis fait par l'auteur.

au marché, elle y fera ses provisions aussi bien que la femme du plus riche négociant. Ainsi, l'une lui portera une mesure de farine en disant : « Tiens, voici une mesure que je te prête; tu me la rendras lorsque Dieu t'aura donné au delà de tes besoins. » Une autre, qui vient d'acheter des figues, aborde la veuve en souriant et lui dit : « O mère! vois les belles figues! Permets que j'en offre la moitié à tes enfants. » Une troisième a acheté du beurre : « Je te dois quelque chose, dit-elle, pour un service que tu m'as rendu l'autre jour; tiens, prends ce beurre en payement. »

Si l'on sort de Rhadamès par la porte du sud, qui est la principale, et que l'on monte sur la colline, à travers les blocs de grès, au pied de laquelle s'étend le cimetière moderne, on domine au loin le pays.

Vers le nord, le sol s'élève jusqu'à une colline dont la crête dentelée indique l'usure; vers l'ouest et le nord-ouest, les grandes dunes de l'Erg montrent leurs pointes fauves; au nord-est, à l'est et au sud-est, s'étend le Plateau Rouge, tout parsemé de gours, qui fuient dans le lointain comme de longues murailles; et vers le sud et le sud-ouest, de profondes ravines se dirigent vers la Sebkhat el-Malahh.

Dans cette direction, on ne remarque pas sans étonnement, sur des blocs de grès plat, des empreintes de pieds d'animaux qui paraissent avoir été laissées par le sabot d'un cheval et que les indigènes attribuent à la jument du Prophète.

Si l'on fait quelques pas vers l'ouest, on arrive aux tombeaux antiques. Les Rhadamésiens les appellent *El Açnam* (les Idoles). Ils sont au nombre de six, dont quatre en bon état, et de trois formes différentes.

Le premier type est un obélisque parfait, élevé de cinq mètres sur un piédestal de trois mètres, ce qui lui donne huit mètres d'élévation; le tout est en moellons bruts de grès soudés par un ciment de dolomie; la face qui regarde le sud-est est très dégradée de la base au sommet, mais les trois autres faces sont assez bien conservées, et l'on distingue parfaitement l'épaisse couche de ciment qui couvre les moellons, les jointures de pierres plates dont le piédestal et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'obélisque étaient encore revêtus à une époque qui certainement n'est pas bien éloignée.

Le second type est une grosse colonne carrée, avec saillie en forme de couronnement sur le sommet.

Deux autres tombeaux sont en forme de croix, mais le bras dirigé vers le sud a complètement disparu : ces deux monuments ressemblent aux croix antérieures au christianisme qu'on rencontre en Irlande.

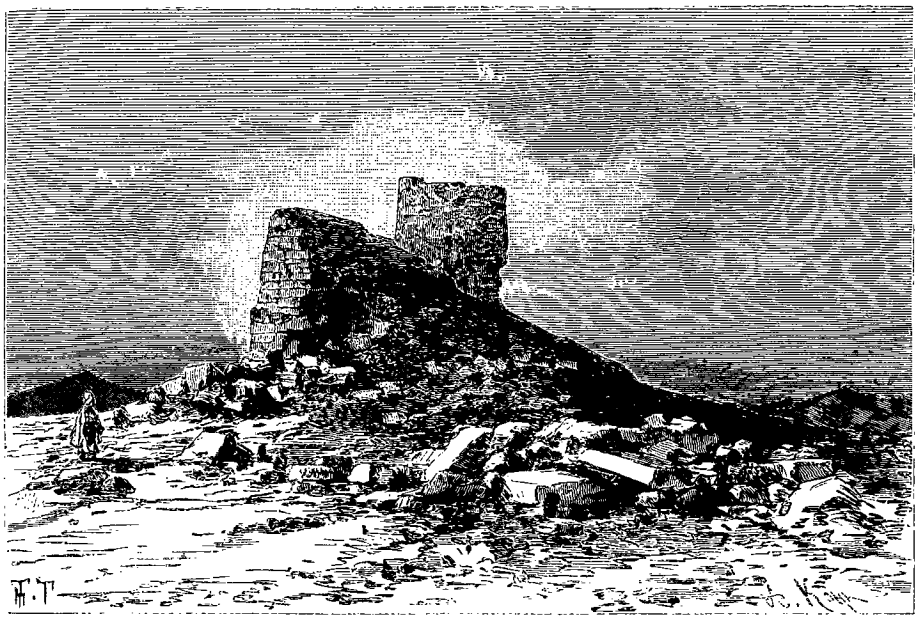
Les deux derniers sont très dégradés.

On a découvert, dans l'intérieur de chaque piédestal, une chambre de forme ovale, bien voûtée, de la longueur d'un homme de grande taille; les chambres, toutes pareilles, renfermaient, m'a-t-on dit, des ossements et de petites lampes en terre cuite semblables à celle que j'ai donnée au musée de Niort.

Un village de Touaregs existait auprès de ces tombeaux lorsque je les visitai.

A l'ouest et à un kilomètre de l'oasis, toujours sur le même plateau, se montre une tour à moitié ruinée, dont il est facile de voir qu'elle était de forme ronde, légèrement conique, haute de cinq mètres environ avec douze pas de diamètre; une plate-forme la couronnait, sur le côté nord de laquelle s'élève une autre petite tour ovale, renfermant une chambre également ovale, longue de deux mètres, qui devait être voûtée, à en juger par l'inclinaison intérieure des murs. La forme de cette petite tour et le soin avec lequel ses parois intérieures avaient été recouvertes d'un enduit de dolomie et de graviers me portent à croire qu'elle servit de sépulture. Un escalier extérieur conduisait sur la plate-forme. Ce monument a quelques rapports avec les *nur-hags* de la Sardaigne et des Baléares.

A douze kilomètres vers l'ouest-nord-ouest, dans une dépression qui ressemble au lit d'un large cours d'eau



Tour ruinée près de Rhadamès. — Dessin de Taylor, d'après un croquis de l'auteur.

desséché creusé dans un plateau pierreux, se dresse une gara de cinquante mètres de hauteur dont la plate-forme circulaire a quarante-six pas de diamètre. Cette plate-forme, où l'on arrive par un étroit sentier en colimaçon, est entourée de deux murs d'enceinte en moellons bruts de grès, sans trace de ciment, d'une élévation de quatre à cinq mètres. En montant, on rencontre presque immédiatement au-dessous de la première enceinte, qui est de cinq mètres à peine en contre-bas de la seconde, l'entrée d'un souterrain taillé dans le roc vif, et communiquant à un puits d'une très grande profondeur qui s'ouvre au sommet de la gara. Dans l'enceinte supérieure et sur la plate-forme on voit une trentaine de petites maisons en pierres brutes, hautes d'un mètre, longues de sept pas et larges de quatre, dont l'intérieur est creusé de cinquante centimètres; il ne leur manque que la toiture, laquelle était à double pente et très inclinée, si l'on en juge par les murs des façades latérales. Au nord-est s'élève une maison bien plus vaste et plus haute que les autres, percée de deux petites fenêtres qui regardent la plaine. Du côté opposé, l'on voit béante au ras du sol, et ayant un mètre de diamètre, l'ouverture du puits auquel communique le souterrain percé dans le flanc de la gara. Les indigènes prétendent que ces ruines, le puits surtout, sont hantées par des génies chargés de la garde d'immenses trésors. Elles sont connues sous le nom de Tekout.

Je m'étais mis en relation avec les membres de la djemâa et du medjelès, ainsi qu'avec les principaux négociants : tous se disaient prêts à commercer avec l'Algérie.

Le 28, le gouverneur vint me prendre au saut, ou plutôt au lever du lit (je couchais sur une peau de guépard étendue sur une natte), et me dire que

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les notables m'attendaient pour m'offrir la diffa.

Nous entrâmes dans une salle assez vaste où se trouvaient réunies vingt-six personnes, y compris quinze esclaves ou serviteurs.

Au milieu de cette salle était une écuelle en terre, si vaste que je n'avais pas encore vu sa pareille : le sommet pointu de son couvercle en feuilles de palmier arrivait à hauteur d'homme.

Nous nous assîmes onze, sur des tapis, autour de l'énorme écuelle, et encore étions-nous à l'aise.

C'est, me dit le gouverneur, le plat de gala du pays; on ne le prépare que lorsqu'un Rhadamésien d'importance revient d'un long voyage.

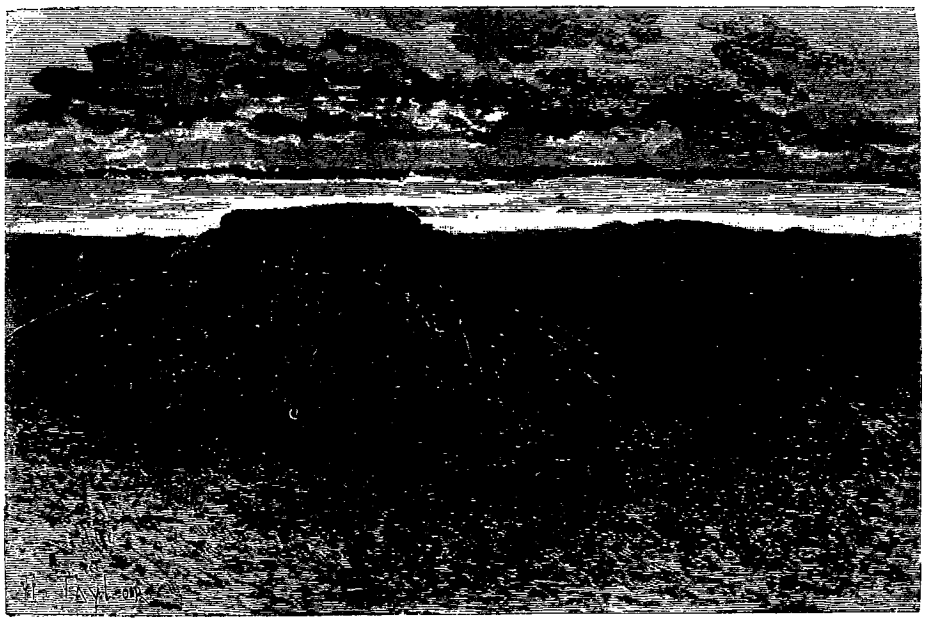
En vertu d'un antique usage on n'y touche qu'avec les mains, sans cuiller ni fourchette.

Trois esclaves, l'un portant un bassin et l'autre une aiguière, firent le tour du cercle pour laver les mains des convives ; après quoi un vieillard donna le signal et chacun s'attaqua de son mieux à ce grand plat de résistance, pâte de farine agréable au goût, cuite avec du lait et du miel.

A ce festin de Balthasar succéda la causerie. Je sus persuader à mes commensaux que la France ne demande qu'à vivre en paix avec les Musulmans.

Plusieurs d'entre eux, tout feu et flamme, se déclarèrent prêts à m'accompagner en France pour visiter nos manufactures et y faire, comme essai, des emplettes.

Malheureusement, trop pauvre pour les hospitaliser en France, comme ils ont l'usage d'hospitaliser chez eux les étrangers, incapable de les défrayer seulement jusqu'à Alger, et d'ailleurs peu sûr d'être soutenu par le gouvernement et les chambres de commerce, je pus tout au plus leur promettre de revenir l'année suivante avec une caravane de négociants fran-



Ruines de Tekout (voy. p. 53). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

çais, qu'ils accompagneraient à son retour en France.

Une lettre que me remit le gouverneur témoignait du ferme propos de la djemâa de Rhadamès de bien accueillir la caravane que je leur ai annoncée, et généralement tous les négociants et savants français.

La saison des chaleurs arrivant à grands pas, je fixai mon départ au 6 mars.

Rabahh et son fils ayant repris le chemin de Ouargla, je louai, non sans peine, d'autres chameliers.

VI

Retour de Rhadamès. — La vallée du Souf.

Je quittai Rhadamès à deux heures de l'après-midi, « avec tous les honneurs de la guerre », accompagné du bach-agha, du caïmacam, de plusieurs membres de la djemâa dans leurs plus beaux habits, et de cinquante cavaliers du *rhazou*, tandis que la foule des Rhadamésiens, sur la colline de grès, faisait parler la poudre pour saluer mon départ.

Nous ne pouvions aller bien loin ce jour-là; aussi, après avoir franchi la sombre Sebkhat el Malahh, nous nous arrêtâmes à cinq heures vingt minutes.

La caravane se composait de neuf personnes : moi et mon serviteur Ali; mes trois chameliers, Bel Kacem ben Bachir, Aoun ben Menacer et Messaoud ben el Bahadi; un jeune homme d'une vingtaine d'années, appelé Bel Kacem ben Amar; une espèce de colosse frisant la quarantaine, appelé El Fehem ben Mohhammed; un nègre du nom de Belel, serviteur de Messaoud, et un vénérable vieillard appelé Nacer ben Rhotaya : celui-ci, ayant perdu femme et enfant, s'est tellement habitué à la vie du Désert qu'il meurt d'ennui au village; aussi ses amis plus jeunes l'amènent-ils toujours avec eux dans les dunes, où il ne chasse guère et fait ce qui lui plaît.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La diffa. — Dessin de Pranishnikoff, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ces gens, tous chasseurs de profession, ont passé l'hiver dans les grandes dunes de l'est et s'en retournent dans le Souf, leur pays, après avoir vendu à Rhadamès les produits de leurs chasses.

Le 7 mars, partis à six heures un quart, et entrés dans les dunes à huit heures trois quarts, nous établîmes notre bivouac à trois heures et demie, à l'extrémité de l'étroite vallée d'*Oued Khaoud el Fethour*, autrement dit la Vallée spongieuse du Déjeuner.

Le 8, jour de fatigue où nous eûmes cinquante-huit degrés au soleil, ce fut une succession chaotique d'oughroud pointus, de ravins profonds à chaque instant barrés par des veines, de dunes bien moins hautes que les Zemoul el Akbar, les plus fières ne dépassant pas cent cinquante mètres. Nous déjeunâmes au pied du ghourd appelé *El Hhaouamed*, du nom d'une tribu qui campe à l'est de Rhadamès, et célèbre par un combat livré, il y a une soixantaine d'années, entre des gens du Souf et une bande d'Hhaouamed.

Nacer ben Rhotaya me raconta ainsi l'affaire :

« Le ghourd, me dit-il, était alors presque aussi gros que tu le vois aujourd'hui. Les Souafa, qui revenaient de Rhadamès, étaient à faire un sentier pour permettre à leurs chameaux de franchir une veine. Tout à coup une détonation retentit; nos hommes, se retournant, virent une troupe serrée qui dirigeait sur eux un feu terrible.

« Quoique surpris, les Souafa ne se hâtèrent pas de faire parler la poudre, mais ils se dispersèrent entre les veines, de façon à former autour de leurs ennemis un demi-cercle de guerriers invisibles et à les adosser au ghourd qui porte leur nom. Alors la poudre parla, pas un Hhaouamed n'échappa. »

On me montra une douzaine de crânes au fond d'un trou assez profond : les Souafa ramènent ces crânes à la surface quand les sables les recouvrent.

Le 9 mars, au réveil, nous nous voyons entourés d'une multitude de petits scorpions jaunes. Les chas-

La Sebkhat el Malahh (voy. p. 54). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

seurs me disent qu'il en est ainsi chaque fois que le vent d'est se lève pendant la nuit.

Avant midi, au *Sif-el-Azel*, qui relie deux oughroud, nous voyons, épars sur le sable, des crânes et des ossements, et deux squelettes entiers, à demi enfouis, dont les têtes, encore garnies de leurs cheveux, semblent faire la grimace aux rarissimes passants du Désert. C'est le reste d'une bataille livrée, en 1870, par les Châamba aux gens de Sinaoun. Toute cette route est jalonnée de tombes : hommes assassinés ou tués dans les combats, esclaves morts d'épuisement entre le Souf et Rhadamès.

Ayant soupé d'une gazelle au bivouac de la Tombe noire (*Mzarat el Kahhla*), nous dormîmes à notre aise, et reprîmes, le 10, notre route par un pays où la flore est assez variée : elle se compose surtout de gros buissons de baéguel, arbrisseau d'un mètre cinquante de hauteur. Nous passâmes par le Creux de la Confusion (*Hhoudh el Belbelel*), la vallée d'*El Hhaouath*, ainsi nommée du hhadh, arbuste qui plaît aux chameaux, et le lieu dangereux appelé Indice de la Tristesse (*Ouraya Terhouma*). Notre bivouac fut installé au pied de petites dunes où croissent de jolis bosquets d'àzel.

Le 11, à cinq heures du matin, le thermomètre ne marquait que quatre degrés; et le 12, à la même heure, cinq degrés. Ce jour-là, nous déjeunâmes près du *Ghourd es Sâïd* (du Lion), où l'on vit jadis les traces d'un lion qui s'était aventuré jusqu'ici dans le pays de la Soif en y poursuivant des gazelles.

Dans l'après-midi, l'une de nos outres fut crevée par les cornes d'une gazelle qu'on avait suspendue par les pattes au bât d'un chameau; déjà un accident nous en avait crevé une autre, il y avait nécessité de se rationner : nous nous rationnâmes.

Le 13, huitième jour de marche, fut une triste journée. Le vent du sud-est, le redouté simoun, ne cessa de soulever des masses de sable formant autour de nous comme un épais brouillard que la vue ne pouvait percer au delà de quelques pas. Malgré notre précaution de nous voiler le visage à la façon des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

M. Largeau dans les dunes. — Dessin de G. Vuillier, d'après des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Touaregs, le sable fin et impalpable nous pénétrait dans les yeux, dans le nez, dans la bouche, dans la poitrine, et nous donnait une soif ardente que nous n'osions satisfaire, vu le prochain manque d'eau.

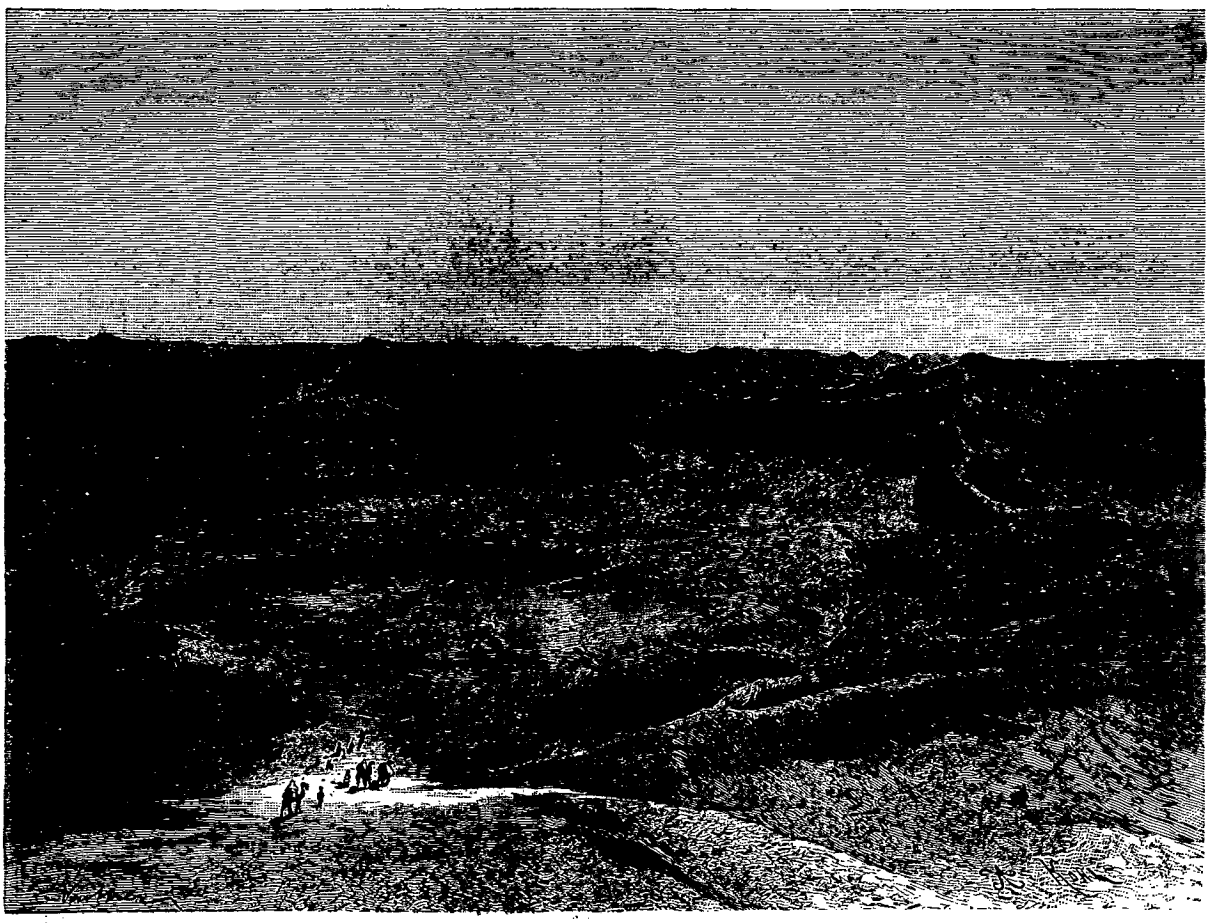
Épuisés, dévorés par la soif, nous nous arrêtâmes, à trois heures, au lieu appelé, comme par une amère dérision, *Meksem el Assel*, c'est-à-dire Défilé du Miel, parce qu'un homme, s'en retournant de Rhadamès au Souf avec une caravane, cassa, en cet endroit, un pot rempli du « don des abeilles ».

Nous nous établîmes de notre mieux entre deux veines, au milieu d'une superbe végétation de merkh (*Genista Saharæ*) dont les touffes, ornées de fleurs jaunes, nous abritèrent un peu contre le vent et le sable.

Dans la nuit, il fallut se lever plusieurs fois pour secouer le sable qui nous couvrait, et encore nous réveillâmes-nous à moitié ensevelis.

Lorsque, le 14 mars au matin, il s'agit de faire les préparatifs du départ, on s'aperçut que trois chameaux et deux chamelles avaient disparu. Notre inquiétude fut grande.

Deux des plus habiles chasseurs disparurent aussitôt dans l'épais brouillard de sable, à la recherche des animaux.



Oughroud sur la route du Souf (voy. p. 56). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

Au bout d'une heure, l'un d'eux ramena les trois chameaux et l'une des chamelles, puis il repartit pour aller rejoindre son compagnon.

Le temps s'améliora vers midi; le vent passa au nord-ouest, le baromètre se releva de sept cent quarante-quatre à sept cent quarante-sept millimètres, le thermomètre ne marqua que 34°6′; il y avait encore assez de sable dans l'air pour intercepter les rayons du soleil, mais la vue pouvait s'étendre assez loin.

A deux heures trente minutes, nos compagnons arrivèrent enfin avec l'autre chamelle. Ces malheureux, qui étaient partis le matin sans rien prendre, n'avaient cessé de courir, et ils étaient fourbus.

Après un frugal repas, nous nous mîmes en marche à deux heures quarante minutes. Il ne nous restait plus que la moitié d'une outre d'eau. Si bien que le lendemain, 15, il fallait se hâter : nous partîmes donc à trois heures et demie du matin, et nous fîmes une marche effective de treize heures et demie.

Au bivouac, installés près d'un enchevêtrement de petites dunes, nous vîmes avec plaisir, en réunissant toutes les ressources de nos outres, qu'après avoir fait cuire le couscoussou, il resterait encore pour chacun la valeur de deux verres d'une eau noire et puante. La moitié de cette eau devait être bue après le repas, l'autre fut réservée pour le café du lendemain matin.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le 16 mars, nous partîmes à quatre heures. A six heures, nous passâmes près d'un puits comblé appelé *Bir bou Khalfa*, c'est-à-dire Puits de la Contradiction, parce que les Souafa le comblèrent pour empêcher les Châamba d'y boire.

A sept heures, nous entrâmes dans une grande plaine graveleuse, fermée à l'horizon par des dunes assez élevées. Au milieu de cette plaine s'élevait une petite éminence toute blanche que mes compagnons me firent remarquer : c'était le *Bir el Djedid*, c'est-à-dire le Puits nouveau, le puits tant désiré, où nous arrivâmes à huit heures vingt minutes. Nous nous désaltérâmes d'abord, puis l'on fit boire les chameaux, qui n'avaient pas vu d'eau depuis onze jours, ainsi que de pauvres bourricots, que mes gens conduisaient dans leur pays et qui, eux, n'avaient bu que trois petites fois depuis Rhadamès.

Malgré son nom, le Bir el Djedid est, au dire des vieillards, le puits le plus ancien de la contrée. Creusé dans le calcaire gypseux, sans seuil ni coffrage, il a douze mètres quatre-vingt-dix centimètres de profondeur; son eau à vingt et un degrés, très agréable, passe pour la meilleure de cette partie du Désert : c'est la plus douce que j'aie bue dans le Sahara.

Un chasseur ramenant les chameaux. — Dessin de G. Vuillier, d'après le texte.

Le 17, nous traversâmes la plaine de *Becebabit*, ce qui veut dire : *avec les souliers*. La raison de ce nom singulier, c'est que les calcaires schisteux lamelliformes dont elle est semée obligent les Arabes à se chausser pour garantir leurs pieds. Après quoi nous parcourûmes les Dunes de farine (*Zemoul ed Deguig*), qui sont en effet blanches, étant formées de calcaire gypseux. La végétation y est superbe, désertiquement parlant : l'alennda y est énorme, ainsi que l'âzel, espèce de genêt à fleurs blanches, et le merkh; le hhalfa et le hhadh y abondent; c'est une région de pâturages. Nous campâmes, après une journée de simoun, au puits nommé Petite eau de la Fuite (*Mouya Hereba*).

Le 18, le sirocco souffla avec encore plus de violence. Au puits d'*El Malahh Si Moussa*, le *Salé* de Si Moussa, nom qu'il doit au goût détestable de ses eaux, je me séparai de la plus grande partie de ma troupe; je ne gardai que trois chameliers, le reste allant rejoindre des confrères établis dans le voisinage, près des tentes d'El Bachir ben Rhedeya, riche Châambi établi dans le Souf et dont la fortune est de cinq cents chameaux et deux mille moutons, sans compter ses parts de palmiers dans les oasis.

Le 19, vers une heure de l'après-midi, nous entrâmes dans le pays que l'on peut par excellence appeler EL ERG, c'est-à-dire les Veines. D'ici à El-Oued

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et au delà, la plaine, naturellement très mouvementée, est toute couverte de veines blanches peu élevées, semblables à de gros sillons parallèles dont la direction est du nord-est au sud-ouest : ce qui suffirait à prouver, quand même on n'aurait pas été témoin du fait, que, dans ce pays comme ailleurs en Sahara, les sables sont surtout chassés du sud-est au nord-ouest.

Le 20, en plein Erg, la route était dure, mais nous allions bon train, sachant que nos maux étaient près de finir, que nous ne tarderions pas à arriver au Souf et à échapper à la chaleur ardente pour entrer sous les frais ombrages, à l'eau pourrie pour savourer l'eau pure et fraîche.

Nous déjeunâmes à *Enn Nakhla* (le Palmier), suite de petits jardins de palmiers disséminés entre de hautes veines de sables dont les crêtes sont plantées de djerids ou palmes, pour empêcher l'ensablement. L'eau, déjà, y est délicieuse. Puis une courte marche sur les hautes veines absolument nues qui dominent, de ce côté, la vallée du Souf nous amena à *Amiech*, qui en est la première oasis. Vers onze heures, comme nous approchions d'*El Oued*, capitale du Souf, je vis venir à ma rencontre, prévenu par un de mes hommes, le brave Si Mehemed ben Touati, khalifa de ce pays : il était accompagné d'une vingtaine de notables. Ce jour-là, je dînai chez lui, et le lendemain chez le cadi.

Le Souf est situé entre le quatrième et le cinquième degré de longitude est, entre le trente-troisième et le trente-quatrième degré de latitude nord. C'est une étroite vallée dont la partie méridionale est occupée par le village et les jardins d'Amiech. Cette vallée se bifurque à partir d'El-Oued : une branche se dirige à gauche vers le nord-ouest, et l'autre à peu près directement au nord; la plus grande longueur de sa partie cultivée ne dépasse pas trente kilomètres.

Cette vallée n'est autre que la partie inférieure du lit de l'ancien fleuve Triton, qui, au dire des anciens, prenait sa source près de la *gorge Garamantique* (Rhât), traversait le *lac Nouba* et se rendait dans le *lac Triton* (chotth Melrhir).

Aussi bien que les autres fleuves du Sahara, l'oued Souf a un cours souterrain : dans l'Oued-Rirh, on amène la nappe à la surface au moyen de puits artésiens; ici on a imaginé un autre moyen de tirer parti des eaux.

Pour établir un jardin, on creuse patiemment dans le sol sablo-gypseux une fosse profonde de quinze mètres en moyenne, c'est-à-dire jusqu'à la nappe souterraine. Dès qu'on a rencontré cette nappe, on élargit la fosse suivant les proportions qu'on veut donner au jardin, et l'on y plante des palmiers, dont les racines plongent constamment dans la nappe liquide, tandis que les têtes se nourrissent d'air et de soleil. Il y a de ces jardins qui ont jusqu'à deux cents palmiers; le propriétaire n'a d'autre souci que de faire enlever, après la récolte, les sables que le vent y a précipités dans le courant de l'année. Les déblais forment, autour de chaque jardin, des monticules élevés, fixés par des haies en branches de palmiers dont on garnit aussi les dunes qui bordent la vallée afin de retenir les sables. Ces haies sont renouvelées à mesure que les déblais augmentent et que les dunes grossissent. Ainsi, dans ce curieux pays, on ne voit que têtes de palmiers émergeant par groupes plus ou moins nombreux au-dessus des hautes veines de sable.

A part les palmiers, on cultive encore dans le Souf la garance, le tabac, le henné, l'oignon, l'orge, l'oranger, le figuier, la vigne, l'abricotier, la carotte, la pastèque, la pomme de terre, importation nouvelle qui a donné les meilleurs résultats, etc. Ces cultures se font, le plus souvent, dans des jardins à part, en dehors des plantations de palmiers, et, comme l'arrosage est indispensable, il y a toujours un puits à proximité d'un ou de plusieurs jardins : on tire l'eau, qui est excellente, au moyen d'une bascule montée sur une fourche faite d'un tronc de palmier.

Le Souf comprend trois villes principales et sept autres villes ou villages. Les villes principales sont : *El Oued* (la Vallée), *Kouininn* (la Cachée), *El Guemar* (la Brillante); viennent ensuite : *Amiech* (les Mélanges), *Bou Hermès* (l'Homme austère), *Ez Zeggoum*[1] (le Mets succulent), *Behima* (l'Anesse), *Tarhzout* (d'où l'on part pour la guerre), *Djebila* (la Grasse) et *Sidi Aoun* (Monseigneur Aoun). Tous ces centres, reliés entre eux par des maisons échelonnées sur les routes, sont situés sur la hauteur, en dehors des jardins de palmiers.

Les maisons du Souf, petites et très légèrement construites, ont cependant, vues de l'extérieur, un air d'élégance et de propreté que l'on ne trouve pas dans l'Oued-Rirh; leur longueur est de sept à huit mètres, leur largeur de un mètre cinquante centimètres à deux mètres, et leur hauteur celle d'un homme de moyenne taille; le sol est souvent creusé à l'intérieur. Elles sont faites de moellons bruts de calcaire enduits de chaux; les murs, déjà peu épais à la base, vont encore en s'amincissant jusqu'à la toiture, laquelle se compose de trois ou quatre petits dômes supportés par des poutres en palmier. La porte, très étroite, peut à peine donner passage à un homme plié en deux; de croisées, point, à moins que l'on ne veuille donner ce nom à un tout petit trou pratiqué à côté de la porte; du reste, ce trou est plutôt un tuyau de cheminée, puisque c'est la seule issue par laquelle la fumée s'échappe. L'ameublement intérieur est des plus simples : à l'une des extrémités, deux ou trois grandes jarres en argile dans lesquelles on conserve les provisions de bouche et quelques piquets enfoncés dans la muraille pour suspendre les hardes et les armes. Le sable remplace le pavage, et une nouvelle couche de sable tient lieu de balayage.

El-Oued a bien un millier de petites maisons semblables à celles que je viens de décrire : aussi n'a-t-on qu'à se lever sur la pointe des pieds pour dominer la

1. Le zeggoum est un mets composé de crème et de dattes pétries ensemble.

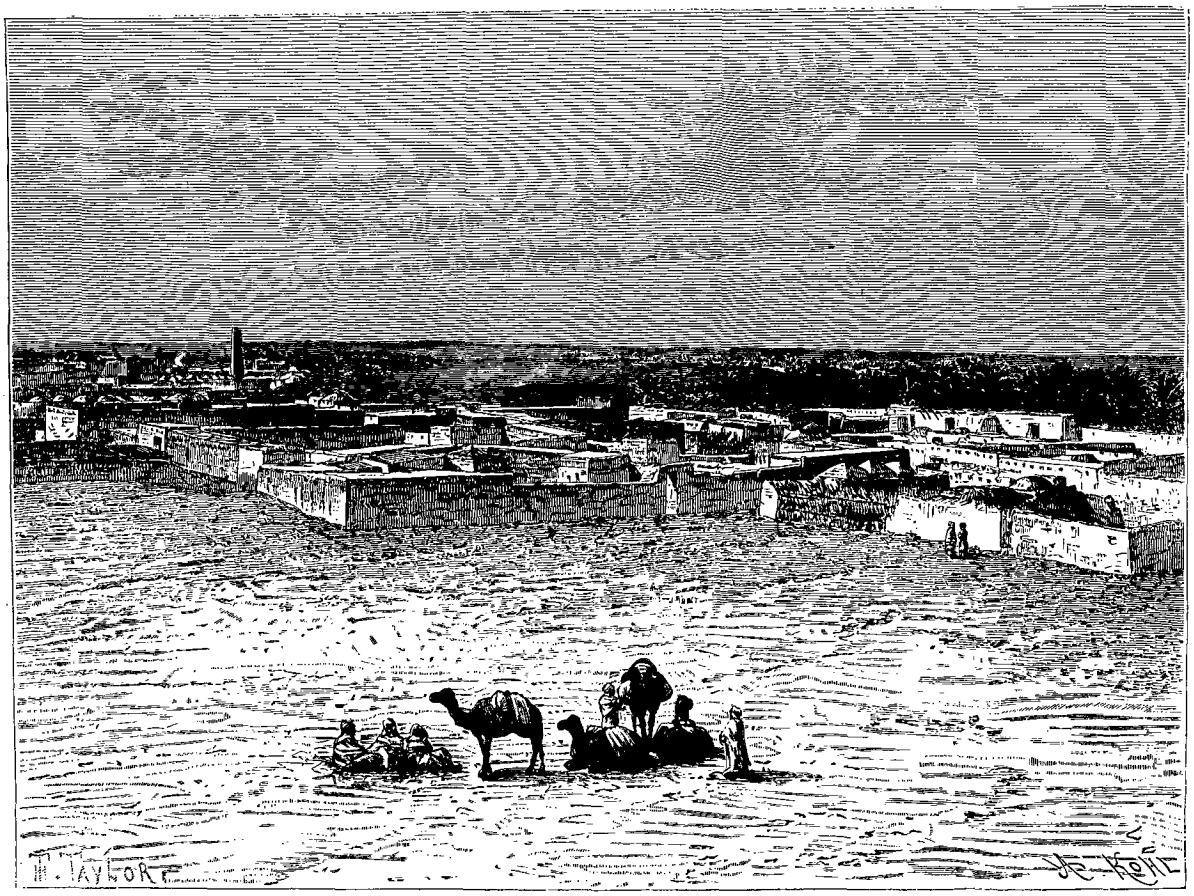
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ville, sauf la casba, édifiée par Ali Bey, et une mosquée dont le minaret s'aperçoit de fort loin. Les rues sont assez larges, mais tortueuses ; le vent se charge de les tenir propres en y apportant du sable qui recouvre les ordures.

Les Souafa n'ont des Arabes que le costume et le langage. Entre eux, ils sont d'une probité à toute épreuve ; tout voleur est impitoyablement chassé du pays après avoir reçu la bastonnade.

Leurs mœurs sont assez relâchées : cela tient aux habitudes vagabondes des hommes, qui s'en vont, les uns dans les villes du Tell pour y exercer différentes industries, les autres, comme les Rebâïa, dans les dunes de l'Erg pour s'y livrer à la chasse. Comme, de leur côté, les nomades vont passer l'été dans le Désert avec famille et troupeau, il s'ensuit que les villes et villages sont à peu près déserts pendant cette saison.

Les Souafa possèdent de nombreux troupeaux : aussi font-ils un grand commerce de laine et fabriquent-ils beaucoup de tissus. Les femmes, auxquelles revient toujours la plus grande partie du travail en pays arabe, font marcher près de cinq mille métiers donnant surtout des burnous, des hhaïks, ainsi que de fort jolis tapis. On comprend que, dans ce pays, un homme ait



Vue d'El Oued. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

intérêt à avoir plusieurs femmes. Ce sont autant d'habiles ouvrières qui lui produisent de beaux bénéfices : pendant que ses *moitiés* travaillent (il serait plus exact de dire ses *cinquièmes*, puisque souvent il a quatre femmes), le mari fume gravement sa pipe en humant sa tasse de café.

D'El-Oued, j'eus bientôt fait de rentrer à Touggourt, et de Touggourt à Biskra.

J'ai trop peu de place pour raconter ici mon second voyage à Rhadamès (1875-1876), en compagnie de trois jeunes gens courageux et instruits : MM. Louis Say, enseigne de vaisseau, Gaston Lemay, alors rédacteur du *Rappel*, et Faucheux, propriétaire. Ce voyage fut dramatique, et notre caravane y fit une petite guerre aux écumeurs du Sahara.

Je ne déduirai pas non plus par le menu les raisons qui me firent chercher la solution de la question « transsaharienne », non plus du côté de Rhadamès, mais du côté d'Ouargla.

Je passe donc, sans exorde, à mon troisième voyage.

VII

De Touggourt à Ouargla.

Muni de lettres de l'empereur du Maroc et du grand

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chérif d'Ouazzann, dues à la sollicitude de M. Tissot, qui représentait alors la France au Maroc, je partis de Marseille le 9 décembre 1876; mais, forcé de perdre trois mois, je ne quittai Biskra que le 24 mars 1877.

Je traversai de nouveau l'Oued-Rirh, où j'admirai d'immenses progrès réalisés à la suite de nouveaux sondages habilement dirigés par M. le lieutenant Bourote, le successeur de M. de Lillo. Pour peu que cela continue, cette large vallée, de Mrhayer à Touggourt et à Temacinn, disparaîtra bientôt sous une immense forêt de palmiers, longue de plus de trente lieues.

A Touggourt, nouvel arrêt d'un mois : soit, en tout, quatre mois de perdus, faute d'argent, hélas! Ayant organisé ma caravane et accepté de Mohhammed-ben-Driss deux guides peu recommandables, — je chassai l'un, et l'autre prouva par la suite qu'il ne valait pas mieux que son confrère, — je quittai Touggourt le 5 mai, quand déjà commençait à sévir le tehem ou fièvre paludéenne. J'avais, outre mes guides et mes chameliers, trois domestiques, qui s'étaient engagés à me suivre « au bout du monde » : Bou Zid, chargé du département de la cuisine; Bel Kacem et un Juif musulman de Touggourt, Ahhmed ben Ett Thaleb Youssouf, nom prétentieux qui veut dire *le Loué, fils de Joseph le lettré*. L'un des guides, El Hhadj, débuta par nous égarer entre Touggourt et Temacinn, tandis que soufflait sur nous l'haleine infernale du simoun. Je note déjà quarante-trois degrés à l'ombre.

Le 6, à Temacinn, je renforce de deux chameaux ma caravane, désormais composée de sept hommes, et de neuf chameaux porteurs chargés de cent cinquante kilogrammes environ chacun.

Le 7, étape très courte, les charges ayant été mal réparties : il fallut s'arrêter avant dix heures du matin près de l'oasis de Belet Amer, dont j'admirai à loisir les belles plantations.

Le 8, le vent du nord-ouest nous fut très incommode; il soulevait des trombes de sable semblables aux trombes d'eau de la mer, pendant que nous cheminions sur une plaine sablonneuse sillonnée de veines de quatre à cinq mètres de hauteur : plaine où abondent le hhalfa et de grosses touffes d'un arbuste en fleurs, le *zeïta*, dont les baies renferment une espèce d'huile (d'où vient son nom). Nous allâmes camper près des ruines de Barhdad, couronnant deux mamelons des abruptes parois rocheuses qui dominent la vallée de l'Oued Miyâ. Et là, près d'un bosquet de grands roseaux et de tamarins, El Hhadj nous dit les légendes qu'on raconte dans le Désert sur l'antique prospérité de Barhdad et les immenses trésors qu'y gardent jalousement des esprits infernaux. Quelques palmiers lèvent leur panache dans cette solitude où rampent la vipère çabann, la vipère à corne et la vipère zorreïg, ainsi nommée de ce qu'elle s'élance comme un javelot.

Le 9, nous marchâmes d'abord sur le plateau qui commande la vallée broussailleuse de l'Oued Miyâ. Ensuite, nous descendîmes dans la vallée, où nous laissâmes auxdites broussailles des lambeaux de nos vêtements, et nous la traversâmes en grimpant et en dégrimpant sans cesse des veines de plus en plus hautes. Entre ces veines dénudées, des espèces de cirque nous laissaient apercevoir des têtes de palmiers, car les gens d'El Hadjira cultivent le palmier, comme les Souafa, dans des trous percés jusqu'à la nappe aquifère. Seulement ces oasiens, qui hier encore étaient nomades et pillards, ne savent pas opposer à la vague envahissante des haies de palmes sans cesse renouvelées, et bientôt ils sont obligés d'abandonner leurs jardins ensablés pour aller en creuser d'autres plus à l'ouest, sur les pentes qui, de ce côté, bordent la vallée.

Les sables, ici comme partout, sont le produit de la trituration du grès tendre des plateaux voisins par les agents atmosphériques. Ils ne s'entassent jamais en grandes masses sur ces plateaux, mais, de préférence, dans les bas-fonds humides et boisés où la végétation les arrête, où l'humidité les soude. Ils y forment, avec l'aide des siècles, des dunes hautes quelquefois de plus de cinq cents mètres, comme celles que j'ai traversées dans les Zemoul el Akbar. Cependant il est certaines vallées, celles du Souf et de l'Oued Miyâ, par exemple, où les sables se disposent naturellement en veines peu élevées; si ces veines atteignent, au côté oriental des oasis, des hauteurs anormales, cela tient justement à ce que les habitants, pour empêcher l'envahissement de leurs jardins, couronnent les veines les plus rapprochées de haies de djerids : en arrêtant les sables chassés par le vent, celles-ci les forcent à s'amonceler à la base.

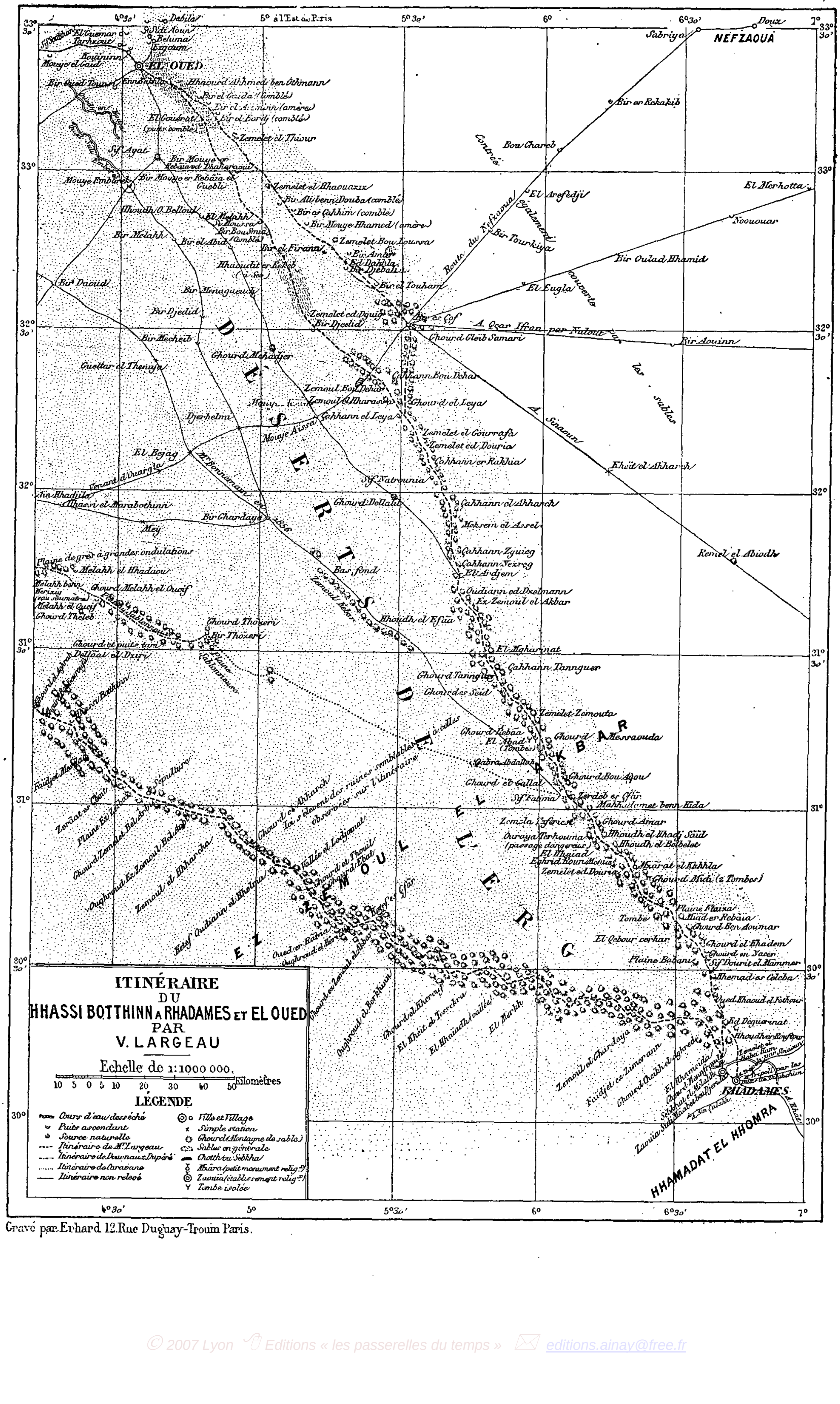
Du reste, la seule barrière efficace et durable qu'on puisse opposer aux sables, c'est le boisement des dunes et des plateaux qui les alimentent à l'aide de l'*Eucalyptus oleosa*, proposé par l'honorable M. Ramel; en Australie, cet arbre couvre d'immenses terrains exactement semblables aux plateaux du Sahara.

El Hadjira, qui cultive aussi des oignons superbes, porte un nom qui signifie fuite, émigration : c'est notre mot *hégire*, si célèbre dans l'histoire du monde musulman. Perché comme un nid d'aigle sur un rocher de cent mètres de hauteur, il domine fièrement la vallée. C'est un tas de masures bâclées à la hâte, il y a soixante ans, par des hommes d'un village voisin trop exposé aux attaques des pillards; les ruines de ce village couvrent, près de là, un mamelon. A cinq ou six kilomètres vers le nord, dans une vallée sèche affluente à celle de l'Oued Miyâ, se trouve la petite oasis de *Thayebinn*, ou les Délices, dans les mêmes conditions qu'El Hadjira. De ces deux oasis, ni l'une ni l'autre n'a de nègres sahariens, les aborigènes ayant disparu entre Belet Amer et Ngouça.

Le 10, nous avançâmes vers le sud-ouest, tantôt sur le plateau de grès, tantôt dans la vallée broussailleuse avec quelques pauvres palmiers de loin en loin : tristes débris des jardins que les nègres plantèrent, que les Arabes hhilaliens détruisirent.

Le 11, guidé par un messager que l'agha de Ouargla,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



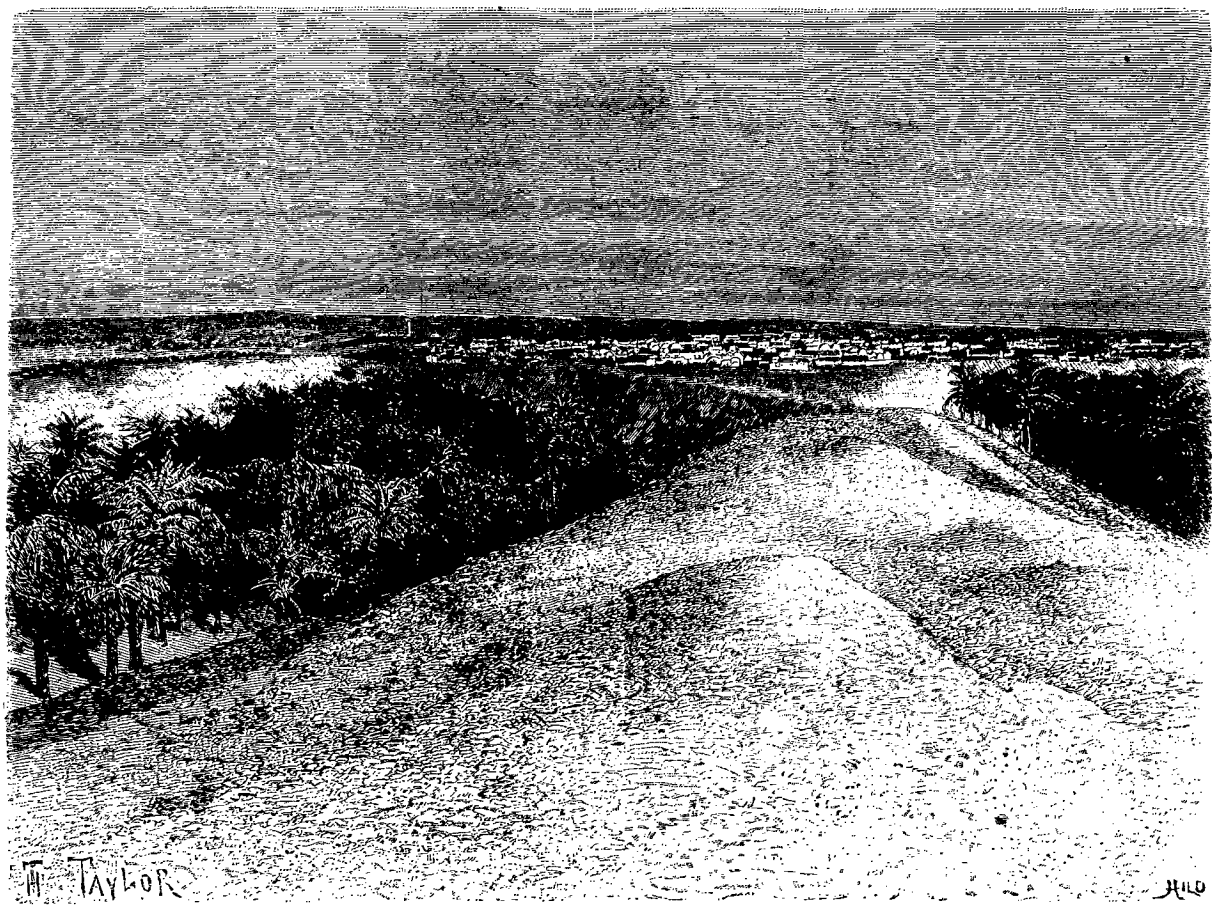
Gravé par Erhard 12 Rue Duguay-Trouin Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

prévenu de ma prochaine arrivée, m'avait dépêché sur un mehari ou chameau coureur, nous arrivâmes de bonne heure à la *sebkha de Safioun*, ou des Écailles, bas-fond marécageux ainsi nommé des rugosités du sol et des efflorescences de sel qui en couvrent la surface. Cette sebkha ou marais salant est abreuvée par les eaux souterraines de l'*oued Nsa* (la Rivière des Femmes) et de l'*oued Mzab*, qui s'unissent dans cette partie déprimée de l'oued Miyâ.

A midi, nous atteignîmes les palmiers de *Bor* ou *Bour*, dont le nom signifie Limite du pays cultivé. Ce sont les sentinelles avancées de *Ngouça*, la délicieuse oasis où je dressai ma tente à une heure un quart, par une température de quarante degrés centigrades.

Ngouça est un qçar de cent cinquante et une maisons, entouré d'un mur d'enceinte en assez bon état, flanqué de hautes tours carrées. Les jardins, cultivés avec soin, sur un sol sablo-argilo-calcaire excellent, portent des palmiers d'une grande vigueur; la plupart viennent sans irrigation, ce qui prouve le peu de profondeur de la nappe aquifère. Les abricotiers, les figuiers, les grenadiers y sont superbes ; dans les endroits découverts, on cultive la luzerne, l'orge, le béchena, le choux, l'oignon, la pastèque, la citrouille, la carotte, le navet, et, sur les bords plus humides des canaux d'irrigation, de magnifiques cotonniers de l'espèce rouge du Soudan.



Vue des jardins du Souf. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

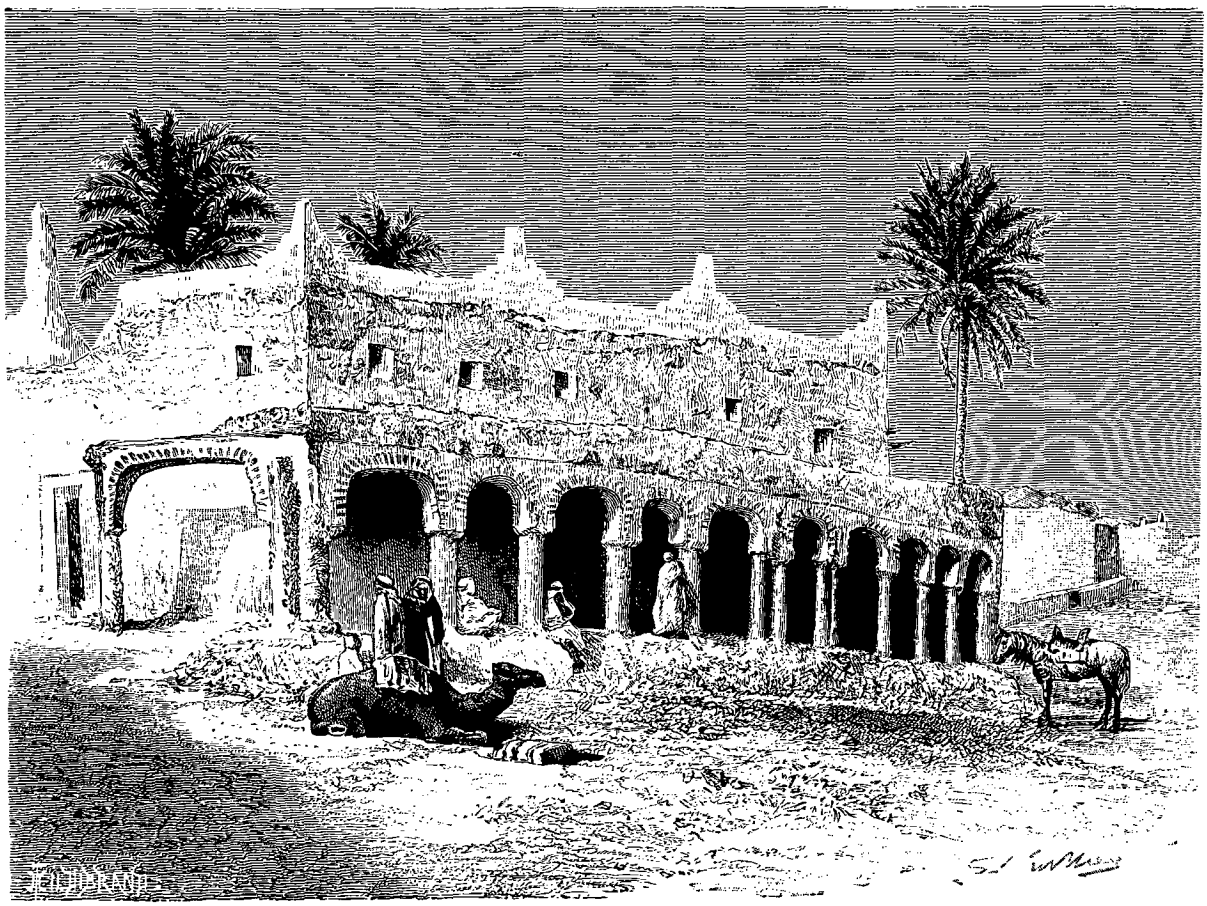
L'admirable entretien des jardins et le bon aspect des maisons, toutes bâties en pierres et souvent élevées d'un étage, me surprirent moins lorsque je sus que ce qçar est habité exclusivement par les nègres sahariens.

Après une nuit délicieuse, nous partîmes, le lendemain 12 mai, dès cinq heures et demie, et nous arrivâmes à neuf heures et demie en face de Ba-Menndil, bordj flanqué de tours carrées.

V. Largeau.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Mosquée de Sidi Salahh, à Ouargla (voy. p. 66). — Dessin de G. Vuillier, d'après un croquis de l'auteur.

LE SAHARA ALGÉRIEN,

PAR M. V. LARGEAU.

1874-1878. — DESSINS INÉDITS.

BISKRA — TOUGGOURT — RHADAMÈS — LE SOUF — OUARGLA.

VIII

Ouargla et ses environs.

Prévenu de mon arrivée, l'agha Si Abd-el-Kader-ben-Amar vint à ma rencontre, accompagné de son beau-frère, et, ensemble, nous montâmes au bordj de Ba-Menndil, où un logement m'était destiné.

L'agha d'Ouargla, ancien spahi qui a loyalement gagné ses grades, sa haute position et la croix d'honneur au service de la France, n'a pas encore la cinquantaine; sec, bronzé, il est grand, avec un nez d'aigle. Comme il est illettré, son beau-frère Si-Mohhammed, qui sort de l'école de Saumur, après avoir passé par le lycée d'Alger, lui sert à la fois de secrétaire et de khalifa.

Je ne raconterai pas ici, faute de place, comment je perdis plusieurs jours à chercher guide et chameliers pour le grand voyage qui m'aurait amené au Touat, d'où j'aurais gagné le Niger, puis Saint-Louis du Sénégal. Qu'il me suffise de dire que j'avais fixé mon départ pour le 23 mai, et que, déçu par de faux renseignements, je pris le parti de rester à Ouargla jusqu'au mois d'octobre. Ce fut un grand malheur. Je sus plus tard que mes aviseurs m'avaient sciemment trompé.

1. Suite et fin. — Voy. pages 1, 17, 33 et 49.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Si l'on monte, au *fedjer*, ou lever de l'aurore, sur l'une des tours carrées qui flanquent, à l'est, le bordj de Ba-Menndil, on aperçoit, s'étendant à ses pieds, le chotth d'Ouargla, ou élargissement de l'oued Miyâ, au fond fauve comme la dépouille d'un lion.

Au milieu du chotth se détache, allant du nord au sud, une grande et belle île d'un vert sombre.

C'est dans cette verdure, au-dessus de laquelle planent des palmiers séculaires, qu'est cachée la ville indiquée par les pointes de deux blancs minarets.

Au loin, à l'est, et dominant la rive droite du chotth, une longue chaîne de hautes dunes d'un jaune clair se détache à peine sur l'horizon.

Ces dunes sont dominées par le ghourd colossal du *Meqcem Othinn* (le Vallon aimé des chameaux).

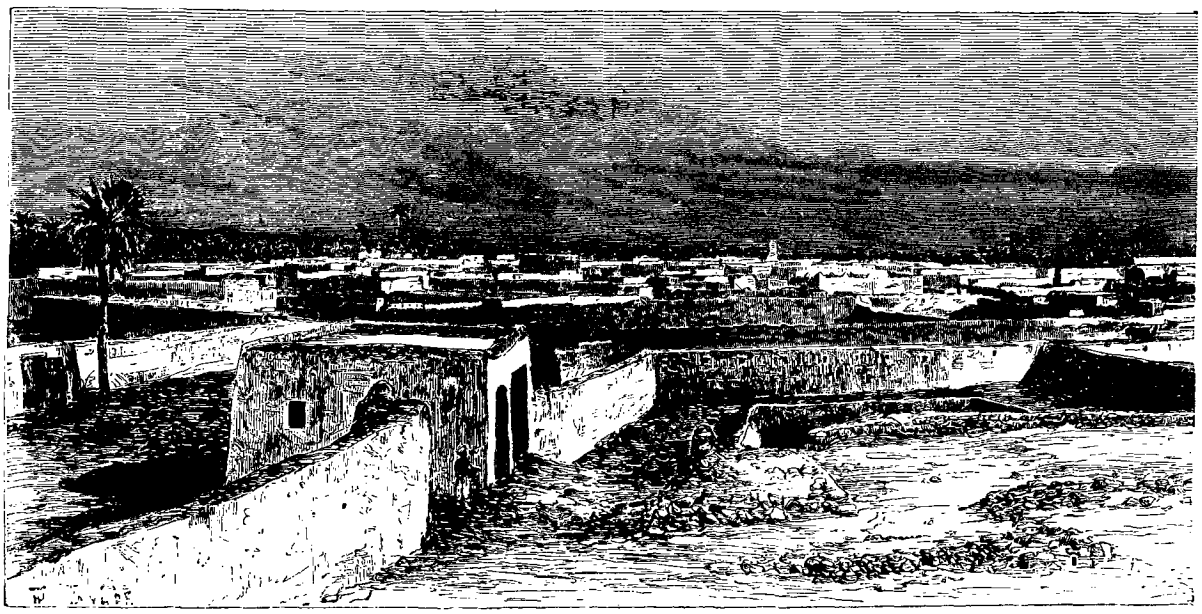
A gauche et à droite s'étendent, sur une ligne allant du nord au sud, les *gour* de Ba-Menndil, masses rocheuses isolées, au pied desquelles végètent quelques maigres palmiers, derniers représentants des fertiles jardins qui entouraient jadis le chotth comme d'une ceinture d'émeraude. Ces *gour* sont les sentinelles avancées du *Châb*, plateau pierreux aux bords profondément ravinés.

Perpendiculairement au Châb, la maigre carcasse de l'*Oqbat* (Montée rapide) forme, vers le sud-ouest, la ligne d'horizon jusqu'à la grande découpure que l'on aperçoit béante, droit au sud, et par laquelle l'oued Miyâ débouche dans le chotth d'Ouargla.

Au milieu de cette découpure s'élève abrupte la légendaire *gara de Qrimâ*.

Du bordj de Ba-Menndil on se rend à Ouargla par un sentier qui serpente dans le chotth.

Au bout de vingt minutes on atteint les premiers palmiers de l'oasis. A droite et à gauche du chemin,



Panorama d'Ouargla, vue prise des terrasses de la Qaçba, côté gauche. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

ce sont d'abord des jardins abandonnés, puis l'on marche entre deux murs en terre, et l'on pénètre enfin dans la ville par une porte flanquée, à droite, d'une tour qui menace ruine; le mur d'enceinte est entouré d'un large fossé (bahhar) rempli d'eau corrompue.

La ville est édifiée sur un tertre plus élevé que le niveau général de l'oasis, comme l'oasis elle-même recouvre une île qui s'élève au-dessus du niveau du chotth et qui fut autrefois entourée d'eaux profondes.

Les rues de la ville sont irrégulières, étroites et sales; quelques-unes sont couvertes dans une partie de leur parcours. Les maisons, bâties en moellons bruts recouverts d'un crépissage, sont d'un aspect misérable; quelques-unes seulement ont un étage.

Sept portes, percées dans le mur d'enceinte, donnent accès dans la ville, qui comprend quatorze cents maisons et autant de familles, et qui est divisée en trois quartiers séparés par des murailles; ces quartiers sont : celui des *Beni-Sissinn* ou descendants des anciens maîtres; celui des *Beni-Ouagguinn* ou fils de caste servile, et celui des *Beni-Brahim* ou descendants de noble race.

Près de la porte de *Bab es Soulthann* (Porte du Sultan) s'élève la casba, avec sa double enceinte aux angles bastionnés. Là se dresse, prétentieuse et de mauvais goût, l'ancienne demeure des sultans du pays, dans le style des maisons mauresques d'Alger.

Il existe à Ouargla dix-huit mosquées, dont deux méritent d'être mentionnées pour l'originalité de leurs minarets : ce sont les mosquées *malékite*, ou orthodoxe, et *mzabiya*, ou des Beni-Mzab, c'est-à-dire schismatique. Celle de Sidi Salahh attire aussi les regards par la singularité de son style.

Qu'on se figure, surgissant au milieu de masures qui composent la ville, deux grandes machines carrées, hautes de vingt mètres, qui vont se rétrécissant de la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

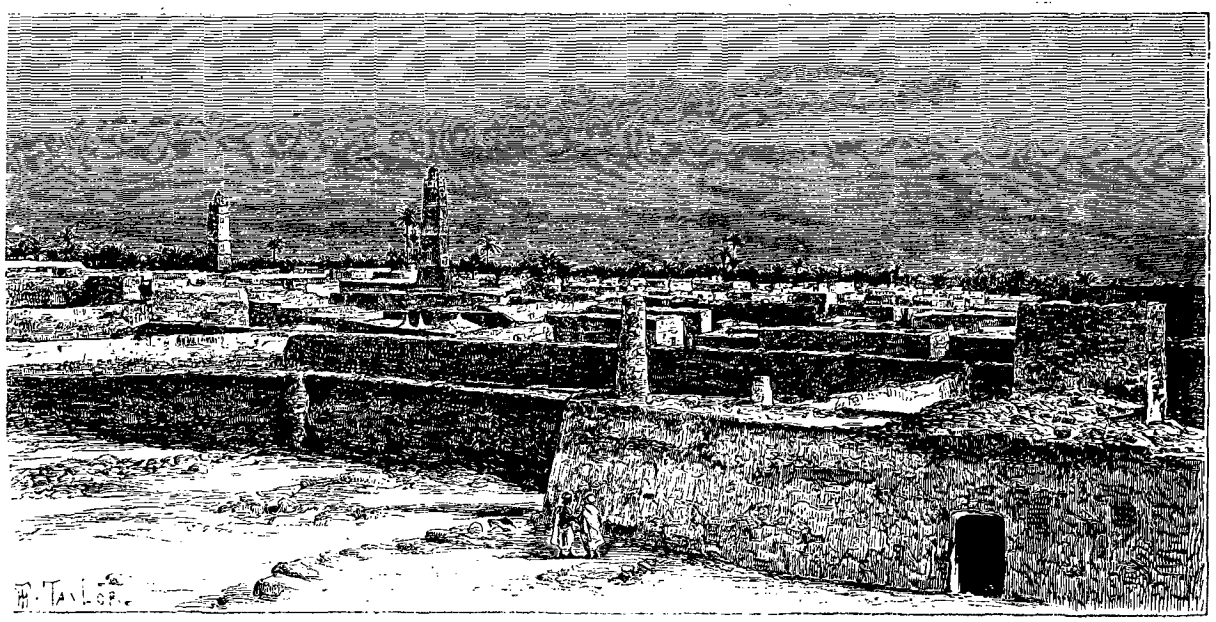
base au sommet, et percées seulement çà et là de quelques petits trous en forme d'étroites meurtrières.

Comme les maçons ouarglis ne connaissent même pas le fil à plomb, les deux pauvres minarets sont tout contrefaits, contournés et s'éloignent fort de la perpendiculaire; car ici plus une tour est haute, moins elle est droite. Telles sont les merveilles architecturales d'Ouargla.

Et cependant Ouargla fut jadis une ville opulente; l'émir Bou Zékéria le Hhafside y fit édifier, en 626 de l'hégire (1228-1229 de J. C.), une belle mosquée, dont il ne reste qu'un pan de mur haut de quinze mètres; on retrouve aussi, à moitié ruinées, quelques anciennes maisons disséminées parmi les masures modernes ou presque ensevelies sous des tas de décombres; elles rappellent les beaux types d'architecture mauresque que l'on admire à Alger.

Sur les quatorze cents familles qui grouillent dans la ville d'Ouargla, douze cent cinquante appartiennent à la race aborigène des nègres sahariens et cent cinquante à la race blanche, dont cent aux seuls Beni-Mzab, douze aux Mehadjeria (juifs musulmans de Touggourt), et trente-huit aux Arabes.

L'oasis d'Ouargla proprement dite s'étend, du nord au sud, sur un parcours de huit kilomètres, avec une aire de soixante-quatre kilomètres carrés, et compte deux cent vingt et un mille trente-cinq palmiers appartenant aux meilleures espèces sahariennes; mais à cause des déprédations des nomades, ce sont à peu près les seuls arbres que l'on cultive ici, et l'on n'y trouve que peu de treilles, de figuiers et d'abricotiers. On récolte beaucoup d'excellente luzerne, des choux, du béchena et un peu d'orge, destinés à nourrir les chèvres laitières et les brebis; il y a peu de légumes.



Panorama d'Ouargla, vue prise des terrasses de la Qaçba, côté droit. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

L'irrigation, là où elle est nécessaire, se fait au moyen de puits artésiens, au nombre de cent quarante environ, creusés par les nègres; leur profondeur moyenne est entre trente-cinq et quarante mètres, la température de leurs eaux, généralement magnésiennes, de vingt-cinq degrés centigrades, et leur débit moyen de six cents litres à la minute. Quant à l'eau ascendante, elle se rencontre, dans les parties basses de l'oasis, à trois ou quatre mètres sous le sol.

Outre la ville de ce nom, l'aghalik d'Ouargla comprend encore :

1° Le qçar de *Ngouça*, dont il a été déjà question, situé à quatre petites heures de marche vers le nord, et qui se compose de cent cinquante et une maisons habitées exclusivement par des nègres. L'oasis a quarante-sept mille deux cent seize palmiers.

2° La zaouïa de *Sidi Khouil*, distante de la ville de quatorze kilomètres vers le nord-est, habitée par une dizaine de marabouts de race blanche et entourée de quatre mille sept cent soixante-trois palmiers.

3° *Chotth*, aussi appelée *Aïn Amer*, qui comprend cent neuf maisons, dont quarante habitées par des blancs, et vingt mille sept cent deux palmiers.

4° *Adjadja*, composé de quatre-vingt-dix maisons, toutes habitées par des noirs qui cultivent seize mille trois cent vingt-neuf palmiers.

5° Enfin *Rouissat*, qui comprend quarante maisons, presque toutes habitées par des Arabes sédentaires de la tribu des Beni-Çour et par quelques Châamba.

Les tribus nomades qui font du pays d'Ouargla leur centre de ralliement sont au nombre de cinq :

1° Les *Châamba Bou Rouba* ou *Hab-er-Rehh*, c'est-à-dire Souffle du vent, qui possèdent quatre cents tentes et six cents fusils et dont les champs de pâturage s'étendent vers l'est et le sud-est.

2° Les *Beni-Çour*, qui comptent deux cent cinquante

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tentes et trois cent soixante-quinze fusils, et dont les troupeaux paissent également dans le sud-est.

3° Les *Mokhadma*, trois cent cinquante tentes et cinq cent vingt-cinq fusils, se répandent dans les pâturages du sud-ouest.

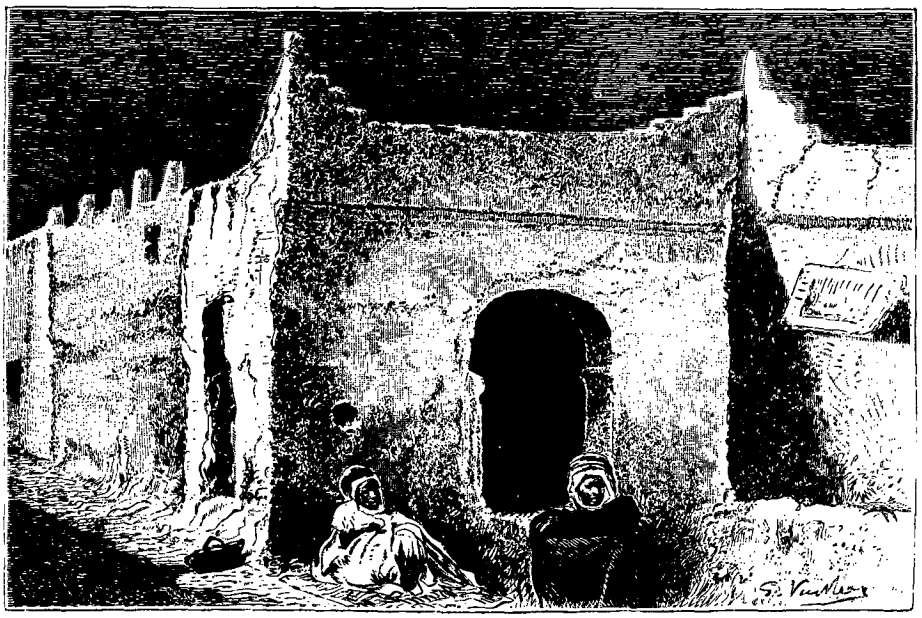
4° Les *Sâïd Othba*, possédant deux cent cinquante tentes et trois cent soixante-quinze fusils, conduisent leurs troupeaux jusqu'aux portes de Tiaret.

5° Enfin les *Fatnassa*, n'ayant que soixante tentes et quatre-vingt-dix fusils.

En résumé, la population totale de l'aghalik d'Ouargla est de vingt-six mille cent quatre-vingt-dix âmes, dont quatorze mille quatre cents pour la portion sédentaire et onze mille sept cent quatre-vingt-dix pour la portion nomade. Mais cette population a dû être bien plus considérable, ainsi que l'attestent les nombreuses ruines de villages éparses aux alentours et les restes de canaux d'irrigation qui sillonnent les parties élevées du chotth.

Le Sahara est peut-être le pays le plus salubre qu'il y ait au monde : les maladies épidémiques et endémiques y sont à peu près inconnues, et, grâce à leur grande sobriété, les nomades n'y meurent guère que de vieillesse ou d'accident.

Les oasis seules et les bas-fonds marécageux des chotths font exception à cette règle générale : là règne, depuis le mois d'avril jusqu'à la fin de l'automne, le redouté *tehem* (fièvre paludéenne) dont les victimes se comptent à peu près exclusivement parmi les individus de race blanche; aussi les nomades s'empressent-ils de gagner le Désert dès que se font sentir les premières chaleurs; il ne reste alors que les nègres, réfractaires aux miasmes paludéens, et quelques petits boutiquiers arabes qui *se résignent à la volonté de Dieu.*



Rue à Ouargla (voy. p. 66). — Dessin de G. Vuillier, d'après un croquis de l'auteur.

Le climat du pays d'Ouargla, comme celui du Sahara en général, est tempéré en hiver; mais en été les chaleurs y sont excessives et les écarts de température entre le jour et la nuit y sont toujours considérables dans l'une et l'autre saison.

Ainsi au mois de janvier, tandis que le thermomètre marque quelquefois dans le jour jusqu'à trente-cinq degrés centigrades à l'ombre, il descend souvent la nuit jusqu'à cinq degrés au-dessous de zéro.

En été, mêmes écarts : dans le courant de juillet, mois le plus chaud, mon thermomètre à maxima marqua dix-neuf fois cinquante degrés centigrades à l'ombre; le 25, il s'éleva même jusqu'à cinquante-cinq degrés, tandis qu'il descendit, la nuit, à 29°,2.

Je ne tardai pas à m'ennuyer sur ma gara de Ba-Menndil : bientôt son immense panorama me devint familier. J'avais besoin de me distraire.

Je me promenai donc plus ou moins loin sur les plateaux et dans les ravins d'alentour; je recueillis, sur les pentes du Châb, des silex taillés, de belles flèches barbelées, dont l'existence m'avait été signalée par divers savants, tels que MM. Mac Carthy, les docteurs Desaivre et Bertherand; je fis ensuite un petit voyage d'exploration autour du chotth.

Cette exploration m'amena, le 8 juin, aux Grottes du Sultan (*Kehef es Soulthann*), qui s'ouvrent à douze kilomètres de Ba-Menndil, dans une énorme et verticale paroi de molasse jaune, au-dessus d'une gorge profonde. Il y a huit de ces grottes, en trois rangs superposés. Les trois grottes d'en bas portent quelques traces de la main de l'homme : l'une d'elles conserve des traces d'inscriptions arabes datant, dit-on, de l'époque de l'invasion.

A cent cinquante mètres du Kehef es Soulthann, je découvris les restes d'une grande station de l'âge de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pierre et un véritable atelier de silex taillés dont la conservation ne laisse rien à désirer; puis, à quatre kilomètres vers le sud-est, je visitai les ruines de Ceddrata, ville berbère détruite par les Arabes Hhilaliens : des restes de jardins, des vestiges sur deux mamelons que sépare un ravin où coulait jadis un ruisseau, comme l'atteste la grande quantité de coquillages d'eau douce (*melania tuberculata*) que l'on y trouve.

Au sud de la ville ruinée sont les restes d'un temple rectangulaire de vingt-trois mètres sur dix-huit : on y voit des traces de pavage ainsi que les restes de petites piscines creusées dans le sol et enduites de ciment.

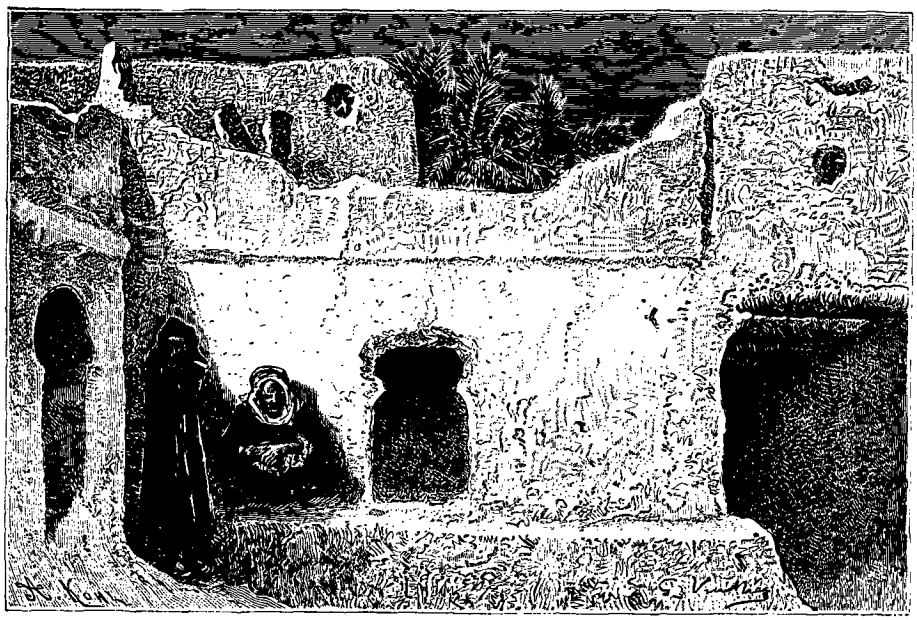
Partout aux alentours on distingue encore très bien, entre les dunes, les fondations des murs qui entouraient les jardins, ainsi que celles de canaux d'irrigation amenant les eaux de sources abondantes aujourd'hui perdues sous les sables.

Ayant ensuite marché directement vers le sud, nous nous trouvâmes, à six kilomètres de là, au pied de la *gara de Qrima*, dont le nom signifie *prison* et qui, après avoir été habitée par les peuplades préhistoriques de ces contrées, servit de refuge aux Berbères chassés de Ceddrata par les Hhilaliens.

Cette gara de quatre-vingts mètres d'altitude, dont le diamètre supérieur est de deux cent vingt et un mètres, se dresse au milieu du lit de l'oued Miyâ, au point où il débouche dans le chotth d'Ouargla.

On trouve, sur son sommet plat, une porte cintrée et les restes assez bien conservés d'une maison, œuvre d'un Châambi du nom de Mohhammed ben Sassi, qui s'y fortifia, il y a soixante-dix ans environ, pour faire la guerre à ses coreligionnaires.

À l'époque berbère appartiennent un puits de trois mètres vingt d'ouverture, profond de quatre-vingt-



Rue couverte à Ouargla (voy. p. 66). — Dessin de G. Vuillier, d'après un croquis de l'auteur.

trois mètres, dont la bouche béante s'ouvre au ras du sol vers le milieu de la gara, ainsi qu'un bassin carré de deux mètres cinquante en tous sens soigneusement enduit de béton, situé sur le côté est. C'était le réservoir commun où les ménagères allaient puiser l'eau que les esclaves noirs tiraient chaque jour à grand'peine du puits.

Les restes de l'époque préhistorique sont une enceinte dont les débris en moellons bruts de silex sont très apparents tout autour de la plate-forme, et les ruines de nombreuses petites cabanes de forme oblongue, longues de quatre à cinq pas et larges de trois; leurs murs, peu élevés, étaient en cailloux bruts de silex.

Les ruines de ce genre, que j'ai déjà désignées sous le nom de *restes des peuples des garas*, se rencontrent assez fréquemment dans le Sahara, ainsi que les anciennes demeures des Troglodytes. Les ateliers de silex y sont aussi très nombreux dans les vallées, comme on le verra plus loin. Quant aux ruines berbères, on en trouve jusque dans les dunes de l'*Erg*.

Cependant, comme l'ennui me gagnait de plus en plus dans ma prison de Ba-Menndil, je résolus de braver le *tehem* et d'aller m'établir en ville. Je louai donc à Ouargla une maison neuve, à peine achevée, située à quelques pas de la casba et adossée d'un côté à la mosquée de Sidi Bou Aqou. Cette maison se composait d'une enceinte autour de laquelle étaient disposées cinq chambres ou plutôt cinq niches très basses, très étroites et très obscures, s'ouvrant sur une cour centrale. Au fond de la cour et appuyé contre le mur, un mauvais escalier conduisait sur la terrasse.

Là je ne tardai pas à recevoir de nombreuses visites de malades des deux sexes, qui, chaque jour, venaient

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

me demander des médicaments et notamment des *tivres de feu* pour se guérir des maladies les plus étranges.

Les chaleurs augmentaient chaque jour d'intensité, un soleil de plomb pesait sur l'oasis et le rayonnement était terrible sur la *hhamada* (plateau pierreux).

Le 23 juin, nous avons 48°,5 à l'ombre, à deux heures de l'après-midi : j'ai comme des sensations de brûlure sur le visage et je respire à peine. Mais, quel bonheur! à six heures et demie un orage éclate, il pleut à torrents; je me mets à nu, et, sur la terrasse de ma bicoque, je prends un bain de pluie et je me sens renaître.

Le 1er juillet, c'est cinquante degrés par un air lourd, stagnant, électrique : le vent du sud-est règne, le terrible simoun (*pestilentiel*). Dans la nuit, le tonnerre annonce un orage, qui passe, hélas! sans nous donner de pluie; mais si Ouargla n'a pas reçu d'ondée, il est tombé, dans le sud, une prodigieuse masse d'eau sur le Tidikelt et la vallée de l'Oued Miyâ : des marabouts venus des environs d'Aïn-Çalahh pour vendre un troupeau d'esclaves m'apprennent qu'ils ont été arrêtés trois jours par la crue des flots.

Le 6 juillet, à deux heures, cinquante-deux degrés, avec le *nuisant*, l'infernal chihili, c'est-à-dire le vent du sud! C'est justement le commencement de la période de quarante jours appelée *sâmma* (mortelle).

Oasis d'Adjadja (voy. p. 67). — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

Pendant ces quarante jours, toute maladie acquiert un caractère exceptionnel de gravité; la moindre coupure demande des soins immédiats, surtout chez les blancs dont l'organisme est atrophié, débilité par les chaleurs humides de l'oasis; la morsure de la vipère tue en quelques instants, et la piqûre d'un scorpion en quelques heures.

Que de malades viennent réclamer mes soins pendant ces quarante jours! Quelques-uns sont des nègres ou des négresses, dont les plus beaux ne sont certes pas mon voisin et ma voisine d'en face : pour la laideur ils n'ont pas de rivaux dans la « Reine du Sahara », sinon peut-être Ben-Nounou, fou et derviche sur lequel je sais de bien singulières histoires.

La chaleur extrême n'est pas le seul fléau de la canicule à Ouargla. Il y a les mouches le jour, les scorpions le soir, les moustiques la nuit.

Grâce à la précaution dont je ne me suis jamais départi de me faire vomir et de me purger au moindre malaise, j'ai pu me préserver du fléau. Comme breuvage, je prenais du petit-lait ou du lagmi frais; mais en faisant bouillir l'eau des puits on obtient également une boisson salubre.

Et à quelques pas de là, sur tous les plateaux environnants, dans le çar de Rouissat même, on respire un air pur; les chaleurs les plus fortes n'y ont d'autre effet sur les blancs que les obliger à une sieste prolongée; les fièvres, les maladies de foie sont inconnues des nomades, qui se tiennent éloignés des bas-fonds pendant les chaleurs de l'été.

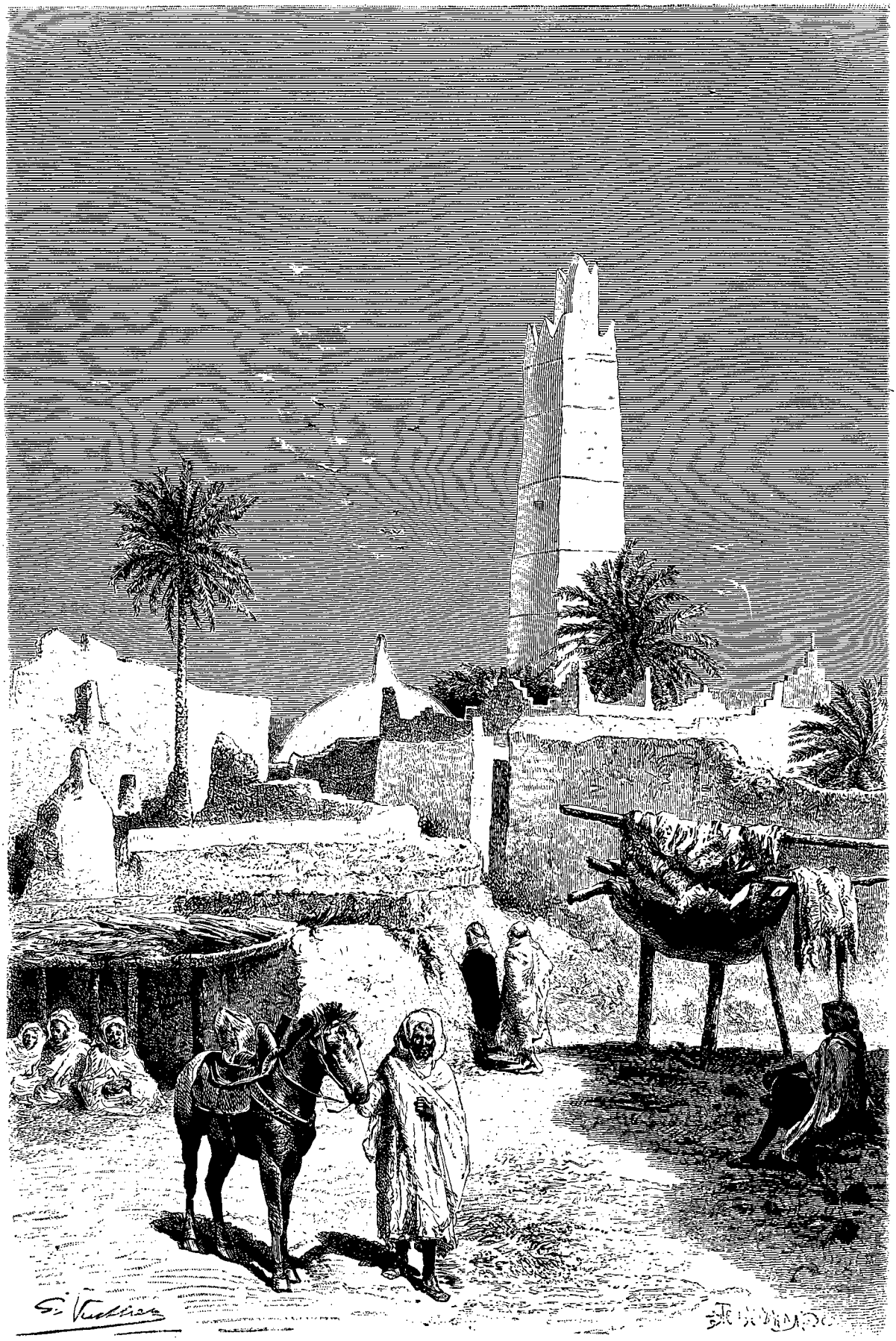
Le dimanche, 8 juillet, nous constatons la belle température de 53°,7; plus de cinquante bilieux viennent me demander des soins. La nuit qui suit est délicieuse, moustiques à part, la température ne dépassant pas vingt-huit degrés. Le lundi, nous n'avons, par un ciel pur, que 50°,5, une bagatelle. Près de l'oasis, trois Arabes, éblouis par le mirage, se sont trompés de chemin et sont morts de soif.

Voici l'histoire de l'un d'eux, revenant, avec une caravane, du pays des Beni-Mzab; il dormait quand se levèrent ses camarades; ils ne le réveillèrent point et partirent sans lui, pensant qu'il gagnerait sans peine Ouargla dont ils n'étaient plus qu'à une faible distance. Ils ne pouvaient prévoir que, ce jour-là, la hhamada pierreuse deviendrait une mer de feu.

La caravane arriva de bonne heure et attendit vainement le retardataire. Le soir des nègres trouvèrent son cadavre à cent cinquante mètres environ des palmiers qui ombragent la première fontaine de l'oasis : il était replié sur lui-même, sec et comme carbonisé; on le reconnut à une cicatrice qu'il avait à la jambe.

En suivant ses traces, on vit que cet infortuné, soutenu encore par la vue des palmiers de l'oa-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Minaret de la mosquée malékite, à Ouargla. — Dessin de G. Vuillier, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sis, avait rampé pendant plus de trois kilomètres.

Son agonie avait dû être terrible, à la vue de ces frais ombrages sous lesquels coulaient des sources abondantes dont quelques gouttes l'eussent rappelé à la vie!

Mardi, 10 juillet, nouvelle baisse de température; le maximum n'a été aujourd'hui que de 49°,8 par un ciel pur et une petite brise du nord-est dont les caresses m'ont été des plus agréables.

Du 11 juillet au 20, la moyenne maxima est de 50°,5 à l'ombre; la journée la plus chaude, le 19, donne 52°,6, par un asphyxiant vent du sud.

C'est justement pendant la canicule que messieurs les nègres d'Ouargla se marient le plus volontiers. Rien donc d'étonnant si, l'un de ces jours passés, par cette chaleur d'enfer, on a célébré du coup quinze unions!

Comment se marient les nègres sahariens, peuplade joyeuse, qu'ils soient nés à Ouargla même, ou qu'ils viennent du lointain Soudan, comme Aafia, jeune négresse native du Bambara, ou Sâaba, qui est de race foulane?

La durée de la fête est de cinq jours en moyenne. Le premier jour, vers les quatre ou cinq heures du soir, les parents et amis des conjoints se rendent processionnellement en dehors des portes de la ville pour se régaler. D'abord viennent les femmes, par files de quatre ou cinq, marchant en cadence, les coudes au corps, l'avant-bras en avant, les mains allongées et battant la mesure en faisant un singulier mouvement de reins en avant et en arrière. Les plus vieilles marchent devant et derrière, encadrant ainsi les jeunes filles qui viennent au centre. Celles-ci battent également la mesure avec leurs mains et leurs reins, mais avec plus de grâce. Viennent ensuite les hommes, dans un ordre moins régulier, puis l'orchestre, composé de trois instruments, une clarinette appelée *rhaïta* et deux grosses caisses sur lesquelles les artistes frappent à tour de bras avec des bâtons crochus.

Entrée de ma maison, vue de la cour intérieure (voy. p. 69).
Dessin de Taylor, d'après une photographie.

De cette foule plus ou moins sale et déguenillée se dégage une insupportable odeur d'huile rance.

Arrivés hors de l'enceinte, les convives allument un grand feu autour duquel les jeunes filles se mettent à danser avec des mouvements désordonnés pendant que les vieilles femmes font cuire les aliments en jacassant. Quant aux hommes, ceux qui ont des fusils font parler la poudre; les autres, accroupis en cercle, se racontent des histoires où apparaissent le diable, les génies, les gazelles blanches.

Bientôt le silence succède au bruit : la foule, accroupie autour des *qeṣâa* (grands plats en bois), se repaît de couscoussou au beurre de chèvre rance, de sauces sans nom et de dégoûtants ragoûts. On boit du lagmi ou du petit-lait de chèvre sur lequel nagent de nombreux cadavres de fourmis.

Après le repas, on cause encore un instant, puis chacun regagne son taudis, où, après avoir fait pendant une heure la chasse aux scorpions, il s'allonge sur la guenille malpropre qu'il appelle son lit.

Le second jour, la promenade en musique recommence, mais le repas a lieu chez le fiancé, qui tue un bouc pour cette solennité. Là, on brûle encore de la poudre; pour faire *parler* les fusils plus fort, on les bourre jusqu'à la gueule; souvent ils éclatent, tuant ou blessant, mais la fête n'est pas interrompue pour si peu.

Le troisième jour, on promène par la ville, afin de les montrer à tout le monde, les cadeaux du jeune homme à sa fiancée. Ces cadeaux, qui consistent en vêtements et en bijoux, sont suspendus à deux cerceaux pliés en arcs et se croisant vers le milieu, que portent deux hommes.

Ce jour-là, on s'arrête devant les bonnes maisons, où les porteurs font sauter à qui mieux mieux les nippes dont ils sont chargés; la foule crasseuse danse autour, excitée par les mélodies de l'orchestre, tandis que deux hommes se détachent pour aller quêter. Le produit de cette quête est destiné aux mosquées, où l'on est censé prier pour le bonheur des époux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Fête de nègres. — Composition de Pranishnikoff, d'après des photographies et le texte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

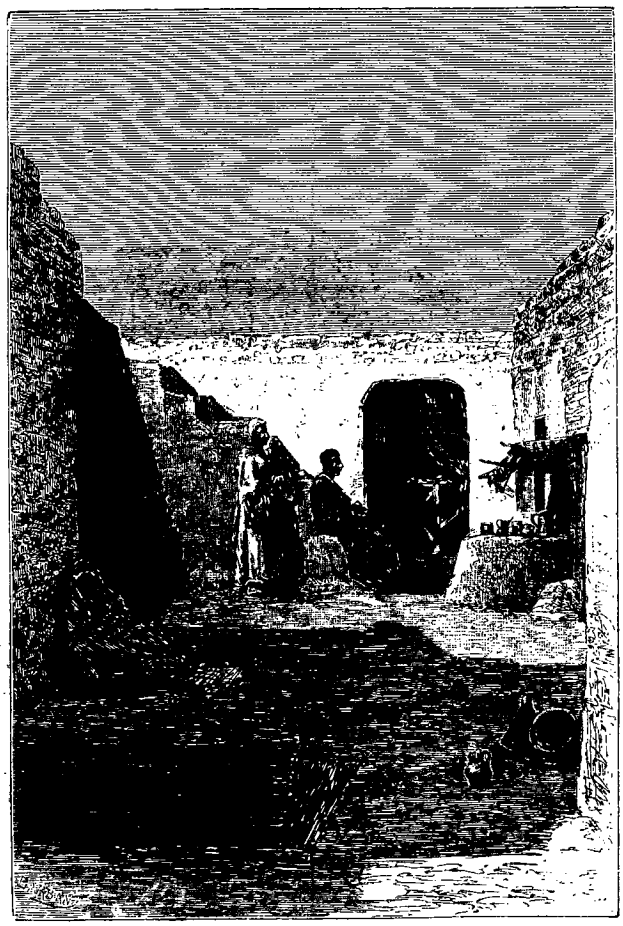
Le quatrième jour, grande fête chez la fiancée, où se réunissent les femmes et les jeunes filles. Les hommes sont exclus du sanctuaire et l'orchestre lui-même se tient à la porte.

Le cinquième et dernier jour doit être absolument un mardi. Ce jour-là on conduit, en grande pompe, la mariée chez son époux, où les deux jeunes gens demeurent sept jours sans sortir.

Après ces sept jours de reclusion, le marié, qui doit avoir besoin de prendre l'air, s'arme d'une hachette et se rend dans un jardin où il coupe la tête à un palmier; il dépouille ensuite cette tête de ses branches et de son écorce et en porte la moelle à sa femme; il la lui présente en lui en donnant un coup sur la tête : celle-ci la fait bouillir avec le couscoussou que les nouveaux époux offrent, le lendemain, à leurs amis, et ainsi finit la noce.

Le 23 juillet, la température monte, à l'ombre, jusqu'à 55°,1! Le ciel est en feu, les nègres mêmes ont quitté leurs jardins, un silence de mort plane sur l'oasis.

Le 24, nous avons encore 53°,3; et le 25, après un minimum nocturne de 30°,1, un maximum diurne de cinquante-deux degrés. On découvre, à trois jours de marche vers le sud-ouest, au puits du Chameau (*Hhassi-Djemel*), six cadavres, deux Arabes et quatre nègres, que lesdits Arabes venaient vendre à Ouargla; ces malheureux sont morts de soif, dans la terrible journée du 23.



Ma maison, à Ouargla (voy. p. 69). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

Le 26, délicieuse journée, avec seulement quarante-deux degrés, et le vent frais du Tell, soufflant du nord-est; j'ai chassé plusieurs heures dans l'oasis. Mais ce beau jour finit par des cris de désespoir : un nuage épais de sauterelles s'abat sur l'oasis, et le maudit insecte dévore, toute la nuit et le lendemain jusqu'à midi, les feuilles de palmier, la luzerne, les pastèques succulentes, dont la fraîcheur est si bienfaisante pendant les chaudes journées du sâmma. Toutefois, pendant que le nègre se désespère, le nomade exulte dans la plaine de sable : il court après les sauterelles; hommes, femmes, enfants, esclaves en bourrent tout ce qu'ils en peuvent bourrer, sacs, tellis, paniers, burnous; puis, bouillies dans l'eau salée, elles seront entassées dans des sacs en peau de bouc, et ensuite croquées à belles dents.

Le 1er août il fait déjà beaucoup plus *frais*, le maximum allant de quarante et un degrés à quarante-quatre degrés, et le minimum nocturne descendant à vingt-trois degrés; aussi l'état sanitaire s'améliore-t-il de plus en plus, sauf le 4 août, jour où le thermomètre remonte à 50°,2, et du 6 au 10, où nous revoyons cinquante-trois degrés : ces chaleurs amènent une forte recrudescence du *tehem*. Le 17, je constate encore cinquante et un degrés.

Le 18, nous montons à 52°,3, mais à partir de ce jour le thermomètre descend.

Le 23, vers dix heures du soir, je suis réveillé par un épouvantable charivari : ce sont des coups de fusil, des bruits de ferraille, de grosses caisses, des cris, des chants, des lamentations à fendre les oreilles, et des lueurs immenses s'élèvent de toutes parts.

Je crus un moment que la ville était en feu.

Tout à coup mon nouveau serviteur Thayeb, car j'avais renvoyé Bouzid, comme ivrogne, Qaddour ben Mouissa et plusieurs Arabes du pays firent irruption dans la cour de ma bicoque.

« Ah! Sidi! s'écria Ben Mouissa, nous ne t'avons pas cru quand tu nous l'annonçais, il y a trois mois; nous nous moquions de toi, et pourtant tu disais vrai! O Sidi Largeau! combien de temps cela durera-t-il? — Reverrons-nous jamais la lune? — Vois, le serpent la mange : ne le chasseras-tu pas, toi qui sais tout? »

Je me rappelai alors que, quelques jours après mon installation au bordj de Ba-Menndil, j'avais annoncé qu'une éclipse de lune aurait lieu le soir du treizième jour de Châbann (23 août).

Je montai aussitôt sur ma terrasse pour me régaler de la terreur des bons Ouarglis. Des feux étaient partout allumés et l'on eût dit qu'un immense incendie embrasait la ville; autour de ces feux des ombres criaient et priaient Allah de sauver le monde; des hommes tiraient des coups de fusil pour effrayer le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

monstre qui dévorait la lune et lui faire lâcher prise; des femmes et des enfants chantaient sur un ton lugubre : *Ia Rassoul Allah! Ia Rassoul Allah! Ia Rassoul Allah!* c'est-à-dire : *ô envoyé de Dieu!* et invoquaient ainsi le Prophète. Un de mes voisins chantait le *Fathha* (premier chapitre du Coran) avec ses femmes et ses enfants. Ce charivari ne finit qu'avec l'éclipse, qui fut totale, de dix heures vingt-huit minutes à minuit quinze minutes.

Le 27, les chaleurs ayant beaucoup diminué, je me décide à faire une visite au camp des nomades Châamba, où je trouverai mon ancien guide Rabahh-ben-Amera, de pantagruélique mémoire. Depuis son retour à Ouargla, ce brave homme n'a cessé de me porter ou de m'envoyer par ses fils du lait de chamelle et des pastèques.

Rentrés du Désert pour la récolte des dattes, les Châamba ont dressé leurs tentes à l'est du chotth, au pied des plateaux qui forment sa rive droite et à portée des eaux de l'*Aïn Beïda* (la Source blanche). Mes deux serviteurs et Qaddour ben Mouissa avec Mohhammed ben Mâthallah m'accompagnent.

Tirant d'abord vers l'est-sud-est, nous traversons une vaste clairière dans laquelle est établi le cimetière des Beni-Mzab, remarquable par la forme de ses tombes dont quelques-unes sont poétiquement ombragées par des bouquets de palmiers.

Nous conformant à l'usage, nous quittons nos chaussures pour traverser le lieu saint.

Nous entrons ensuite dans un long massif de palmiers incultes et sauvages appartenant à des nomades.

A six heures quinze, nous sortons de la forêt et nous nous trouvons dans un espace libre, particulière-

Mon voisin et ma voisine d'en face, à Ouargla (voy. p. 70). — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

ment appelé *le Chotth :* la croûte rugueuse, humide et salée sur laquelle nous marchons n'est pas encore assez épaisse pour porter des plantations.

Au pied du plateau, nous voyons un long cordon de palmiers clairsemés et, pour la plupart, à moitié ensablés, entre lesquels on distingue les fondations d'un ancien village.

C'est sur les pentes de ce plateau, à travers ces palmiers incultes et sur les veines de sable qui les étouffent, qu'est établi le camp des Châamba.

Les tentes sont isolées ou disposées par groupes de deux à quatre, suivant l'importance des familles.

Quelques maigres chameaux, qui semblent regretter leurs pâturages du Désert, ruminent silencieusement, les jambes repliées.

Des hommes, couchés isolément sur les veines de sable, à l'ombre des palmiers, semblent dormir les yeux ouverts, ou fument gravement de mauvais tabac sauvage dans les tibias de mouton qui leur tiennent lieu de pipes; d'autres, par groupes, causent en criant et en gesticulant de toutes leurs forces; des gamins, les plus grands se battent ou grimpent sur les arbres ou sur les chameaux; les plus petits tètent les chèvres, qui se laissent faire patiemment, tandis que des hommes redressent leur tente qu'un chameau a renversée, en cassant les cordes avec ses jambes, sur deux ou trois femmes qui se débattent sous la toile.

Des femmes de tout âge et de toute nuance, de la beauté parfaite à la laideur horrible, de belles jeunes filles aux grands yeux noirs, vont à l'eau ou en reviennent par groupes, courbées en avant, la peau de bouc sur les reins.

Les deux tentes de Rabahh s'élèvent entre les palmiers, sur un monticule de sable, à côté d'un gourbi en broussailles dont la toiture supporte et protège la provision d'herbe sèche destinée aux animaux; au-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dessous de la toiture pendent quelques outres; par terre est déposée la batterie de cuisine, qui est la partie la moins encombrante d'un ménage nomade.

Rabahh nous attend gravement devant sa tente principale, qui est toute neuve.

Les salutations n'en finissent pas; c'est comme si nous ne nous étions jamais vus depuis un siècle.

Mon ancien guide appelle ensuite sa femme, qui arrive suivie de sa sœur et de sa mère. « Les reconnais-tu? » me dit-il d'un air de triomphe. Et les salutations de recommencer.

Rabahh me présente ensuite ses deux plus jeunes enfants; l'aîné, Abd-er-Rahhmann, garde le gros des troupeaux dans le Désert. Paternellement je les bénis, puis nous sommes introduits sous la tente, où nous nous asseyons sur un beau tapis tout flambant neuf.

Une heure après, nous déjeunons : galettes cuites sous la cendre, viande sèche de gazelle à la sauce, couscoussou, café.

Vient ensuite la sieste, par un temps très chaud : à midi, cinquante-neuf degrés au soleil; à deux heures, quarante-sept degrés à l'ombre. Mais à peine ai-je posé ma tête sur une peau de bouc remplie de laine que les malades arrivent, près d'une centaine. C'est une foule que Rabahh, qui prend pitié de moi, finit par cogner et disperser.

Rabahh ne me laisse pas partir sans avoir admiré son petit jardin, qui est fort coquet, avec haie de palmes, puits, pastèques, citrouilles, luzerne plantée dans le sable.

Le moment du départ pour le sud s'approchant à grands pas, je fis rapidement les derniers préparatifs. Ma caravane se composait de dix hommes, moi compris, plus de deux chameliers. Nous avions neuf chameaux de charge, et quatre mahara ou chameaux de course pour éclairer la marche. Des Arabes devaient se joindre à nous pour voyager avec plus de sécurité, marchands que leurs affaires appelaient du côté du Touat.

Nous étions bien armés, bien approvisionnés, mais il ne me restait que peu d'argent, au seuil de l'inconnu.

IX

La vallée de l'Oued Miyâ.

Après une étude sérieuse de l'oasis, de la ville, de ses habitants noirs et blancs, et après avoir constaté que si les Berbères ont ici une certaine tendance à prendre les caractères physiques de la race nègre, leurs femmes se distinguent entre toutes par l'élégance de leurs formes et la beauté de leur visage, je quittai Ouargla le 11 septembre, et ce jour-là je m'arrêtai sous les palmiers de Rouissat.

Le 12, temps propice, ciel couvert, bonne petite brise du nord-ouest; nous nous éloignâmes d'abord quelque peu de l'oued Miyâ, dans une partie de son cours où le lit est encombré de sables alluviaux, puis nous remontâmes l'ample vallée, dans les graviers fins de laquelle croissent, très espacées, de maigres touffes de l'arbuste appelé *âdjeram*, nom qui signifie noueux, entortillé (c'est l'*Anabasis articulata*). La largeur moyenne de la vallée est ici de vingt-six kilomètres.

Jusqu'au puits *Bou Rheniça*, où nous allâmes camper le soir, la vallée porte le nom de *Hharch el Rhenem*, c'est-à-dire la plaine dure où paissent les troupeaux de moutons.

Le *hhassi Bou Rheniça*, ou puits de l'Angoisse, est creusé dans une dépression de la vallée, à six mètres de profondeur; son eau, dont la température est de 24°,5, a un goût soufré très prononcé; elle est très désagréable à boire.

A deux cents mètres environ s'élève une petite qoubba édifiée en l'honneur de Sidi Abd-el-Kader de Barhdad par un riche berger du pays.

Le jeudi, 13 septembre, à cinq heures quarante du matin, nous continuâmes notre marche dans la vallée, devenue sablonneuse, qui porte ici le nom de *Hhadeb el Hhaouela*, c'est-à-dire Éminence d'où la vue s'étend agréablement. A cinq heures quinze, nous campons pour la nuit à l'*hhassi M. hhammed-ben-Hhout*, puits de huit mètres de profondeur dont l'eau, à la température de 25°,5, a le goût de l'œuf pourri. Tout près, nombreux silex taillés.

Le 14, je ramasse de beaux silex taillés, dans la vallée qui s'ensable de plus en plus; des dunes se montrent au loin; nous remplissons nos outres, nous abreuvons nos chameaux au puits des Broussailles inextricables (*Hhassi el Haïcha*), et, traversant les Collines grises (*Koudiat-ech-Cheheb*), nous allons camper, à cinq heures quarante-cinq, dans un site élevé, d'où nous apercevons dans le lointain le lit ensablé de l'oued Miyâ, par derrière les oughroud ou *dunes de Bedjediann*, hautes de cinquante mètres. A midi, je n'ai constaté que 35°,6 : il fait frais, comparativement.

Le 15, nous longeons et tournons la chaîne des oughroud Bedjediann, où croissent des arbrisseaux de trois mètres; puis, au delà d'une partie caillouteuse de la vallée, nous entrons dans un chaos de petites dunes fort pénibles à la marche : j'y découvre une autre station de l'âge de pierre. A neuf heures quinze, nous arrivons au *Hhassi Djemel* (Puits du Chameau), qui n'a ni seuil ni coffrage; profond de quatorze mètres et demi, il donne une eau à vingt-cinq degrés, moins sulfureuse au goût que celle des puits précédents. Comme il n'y a de puits qu'à quatre jours de là, nous y campons pour emplir les outres et abreuver les chameaux. Il y a tout près une station de l'âge de pierre.

Autour du Hhassi Djemel, qui passe pour le plus ancien de la contrée, et qui est très fréquenté des pasteurs comme des caravanes, le Désert est d'une immense désolation : pas un arbrisseau, pas une plante, pas de verdure où l'œil se repose; mais seulement des buissons épineux sur un sol de pierre cachant des reptiles dangereux, la vipère à corne, la vipère zorréïg et le serpent çabann, dont j'ai donné quelques échantillons au musée de Niort.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Femme berbère, à Ouargla. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le 16, nous marchâmes dans une plaine tantôt sablonneuse, tantôt pavée, pour ainsi dire, de larges dalles calcaires; vers trois heures, nous passâmes près de la *Garat-el-Kahhila*, monticule de grès noir, puis nous avançâmes sur des graviers noirs à gros grains, ensuite sur des graviers de quartz très fins, enfin sur des sables. A cinq heures vingt, nous campions près du *Hhassi-ez-Zmaïla* (Puits de la Réunion des voyageurs), profond de vingt-cinq mètres, mais à moitié comblé maintenant et sans une goutte d'eau.

La nuit commençait à s'étendre sur le désert silencieux lorsque, tout à coup, mes sentinelles donnèrent l'alarme; en un clin d'œil nous fûmes debout, prêts à tout. Deux hommes se montrèrent alors sur une dune, à cent pas devant nous.

« *Mèn hou?* (Qui vive?), cria une sentinelle.

— *Nass âafia!* (Gens de paix!), répondirent les deux hommes. Nous sommes des marabouts de la *Zaouïa Kahhila* se rendant à Ouargla pour affaires. »

Ils s'approchèrent, et mes hommes les reconnurent. La caravane qu'ils éclairaient arriva ensuite, composée d'une douzaine d'hommes conduisant quarante bourricots destinés à être vendus à Ouargla et une dizaine de chameaux chargés de diverses marchandises.

Parmi ces individus était un vieux marabout que mes Châamba saluèrent avec les marques du plus profond respect. Il était porteur de deux lettres adressées par le cheikh d'Aïn-Çalahh, l'une à l'agha d'Ouargla, l'autre à la djemâa des Châamba. Comme plusieurs des principaux de cette djemâa se trouvaient avec moi, nous ouvrîmes cette dernière lettre, dont voici quelques extraits :

« .... Ensuite : je vous écris qu'une nouvelle nous est arrivée d'Ouargla; un Roumi demande aux Châamba de le conduire vers nous dans la ville d'Aïn-Çalahh....

« Que le Roumi ne vienne pas chez nous, même qu'il n'approche pas de notre territoire. Tous ceux qui l'amèneraient se repentiraient de leur idée....

« Et toi, ô fils de Mouissa! nous avons entendu dire que c'est toi qui conduis ici le Roumi. Garde la considération et le respect dont tu jouis, car, par Dieu! que le fils de Moulay Thayeb lui-même le conduise ici et nous le tuerons avec lui!... »

Le vieillard nous apprit que j'avais été dénoncé à la *djemâa* comme un espion ayant réussi à se procurer des lettres de recommandation.

Il nous dit aussi que des présents envoyés par moi au cheikh d'Aïn-Çalahh, le messager infidèle n'avait remis qu'un hhaïk ordinaire et qu'il avait gardé le reste. Cet homme avait ensuite publié que je voyageais avec vingt chamelles chargées d'argent.

Cette fable, partout colportée, devait armer contre moi tout ce que la contrée voisine renfermait de brigands, et des bandes s'étaient lancées à ma poursuite.

Le fameux Bou-Sâïd-ben-el-Ghaouti, l'assassin de Dourneaux-Dupéré, qui avait à venger la mort de son frère, tué autrefois sur la route de Rhât par l'un de mes hommes, s'était bien gardé de laisser échapper une aussi belle occasion : à la tête d'une bande, il était allé prier le cheikh d'Aïn-Çalahh de lui laisser la faveur de me tuer et de partager ensuite mes prétendues richesses avec ses bandits : ce qui lui avait été aussitôt accordé.

Et mes ennemis, divisés en plusieurs troupes, s'étaient échelonnés sur tous les puits par où je devais passer. Au *Hhassi Inifel*, le premier où je devais m'arrêter, ils étaient bien une quarantaine, au dire du vieux marabout[1]. Je pensai que, grâce au tir rapide de mes mousquetons Martini, je pouvais les battre en détail et passer outre.

Mes compagnons étaient atterrés; j'essayai en vain de réagir contre leur abattement.

« Un traité nous lie avec les Touaregs, objectèrent mes gens. Si nous rompons ce traité en tirant les premiers sur eux, qui nous protégera contre leurs razzias? Nos troupeaux ne seraient plus en sûreté, et les Français ne se dérangeraient pas pour nous protéger. Et puis, fussions-nous assez forts pour vaincre les bandes, nous échouerions forcément devant Aïn-Çalahh, et au retour il nous faudrait aussi combattre les Oulad Sidi Cheikh qui s'avancent en grand nombre de notre côté. Il nous est impossible de tenir tête à autant d'ennemis! »

J'ignorais cette démonstration des Oulad Sidi Cheikh que mes hommes, mieux renseignés, m'avaient cachée jusque-là; mais à mon retour à Ouargla j'acquis la certitude qu'un millier d'hommes de cette tribu s'étaient avancés du côté du Sahara algérien, entre les Beni-Mzab et Ouargla.

Que faire sans argent, avec si peu d'hommes et des hommes qui voulaient reculer à tout prix? Reculer moi aussi, rentrer à Ouargla. Je le fis, le cœur gros, et je quittai la route du lointain Niger, que j'aurais donné ma vie pour atteindre.

Je ne dirai rien du retour, ou peu de chose.

Partis le 17 septembre, à sept heures quarante-cinq du matin, nous franchîmes, non sans peine, une suite interminable de dunes en forme de *siouf*, et nous campâmes près d'un puits comblé par un éboulement, le puits de *Bou-Rirha*, nom qui nous apprend que là fut l'extrême limite du pays de Rirha. En ce lieu je découvris dans le sable une magnifique lance en fer bronzé ne ressemblant en rien aux armes de ce genre actuellement en usage dans le Sahara.

Le 18, une tempête horrible nous surprit en chemin : nous venions de déjeuner dans un beau cirque naturel, carré, de mille mètres de côté, fond humide avec de belles touffes de tamarix. C'est une future colonie agricole, on peut du moins l'espérer; peu après, nous traversâmes un autre cirque, bien plus grand, un peu moins régulier.

Le 19, nous nous arrêtions, à dix heures, près de la *Gara-el-Ouksér*, masse abrupte, isolée, qui porte des

1. Une lettre du cheikh d'El Goléa, que reçut quelques jours après l'agha d'Ouargla, signalait sur ce point une bande de soixante hommes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ruines du temps préhistorique : parmi des tumuli de pierres brutes, celui que je fis fouiller ne me donna que des fragments d'os tombant en poussière.

Le 20, je débutai par le meurtre d'une belle vipère céraste qui se glissait dans mon lit le long de ma jambe gauche; nous passâmes aux deux puits d'*El Gara*, qui ont neuf mètres de profondeur, et nous allâmes coucher au puits comblé de *Settour* (le Caché), voisin de grosses touffes de tamarix.

Le 21, je dressai ma tente sous les palmiers de Rouissat; le 22, je rentrai à Ouargla; le 29 octobre, j'étais à Touggourt; le 4 novembre, à Biskra.

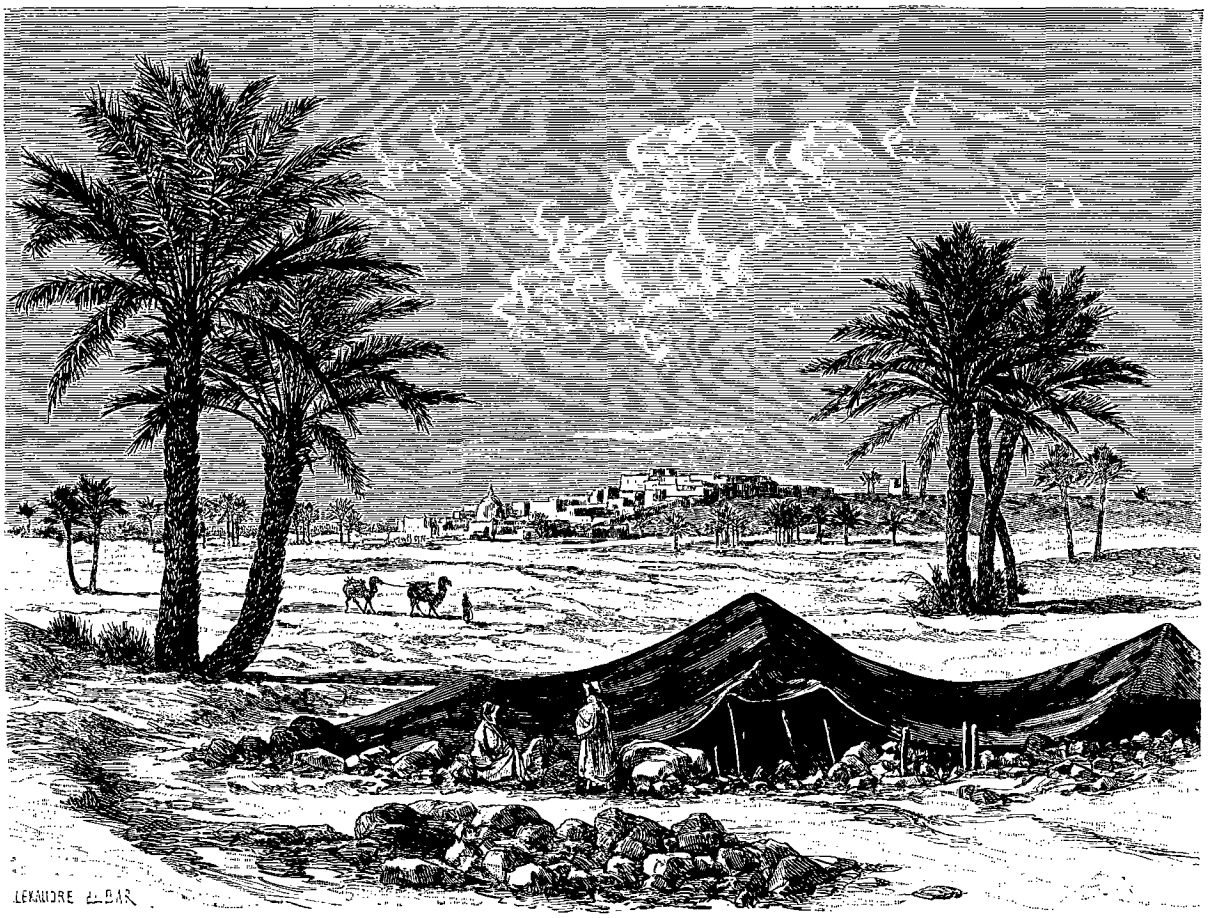
Là je restai un mois pour refaire ma santé qu'avaient altérée les fatigues, et surtout le chagrin d'avoir échoué dans ma vaste entreprise, sans qu'il y eût de ma faute : ceux qui me connaissent m'en rendent témoignage.

Le 10 décembre j'étais à Alger, le 4 janvier à Niort.

X

Conclusions.

Ce que j'ai vu dans mon troisième voyage et les renseignements que j'ai recueillis confirment la possibilité d'établir une voie ferrée entre l'Algérie et le



Qçar de Rouissat (voy. p. 76). — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

Niger, avec la certitude de trouver des eaux abondantes, à condition qu'on ne s'écarte pas des vallées.

Je persiste à croire et je me fais fort de prouver que le tracé le plus favorable serait celui qui aurait Biskra pour tête de ligne, remonterait l'Oued-Rirh et passerait à Touggourt pour aller aboutir à Ouargla.

Ce tracé traverserait d'abord les Zibans, où s'élèvent trente et une villes ou villages entourés de jardins avec abondance d'eau et occupés par une population sédentaire de plus de dix-huit mille âmes.

Il suivrait ensuite jusqu'à Ouargla une large et fertile vallée, toute parsemée de verdoyantes oasis, cultivées par une population agricole de plus de quarante mille âmes occupant trois villes et une trentaine de villages.

Sur ce trajet les ressources en eau sont grandes, des puits artésiens jaillissent à chaque pas et l'on peut en forer à l'infini; en dehors des forêts de palmiers, plus de quarante mille hectares immédiatement irrigables peuvent être plantés en coton, les nègres fournissant une main-d'œuvre assurée et peu coûteuse. Le coton se rencontre à l'état sauvage dans ces contrées et les essais faits dans les jardins de Touggourt et de Ngouça sont très concluants.

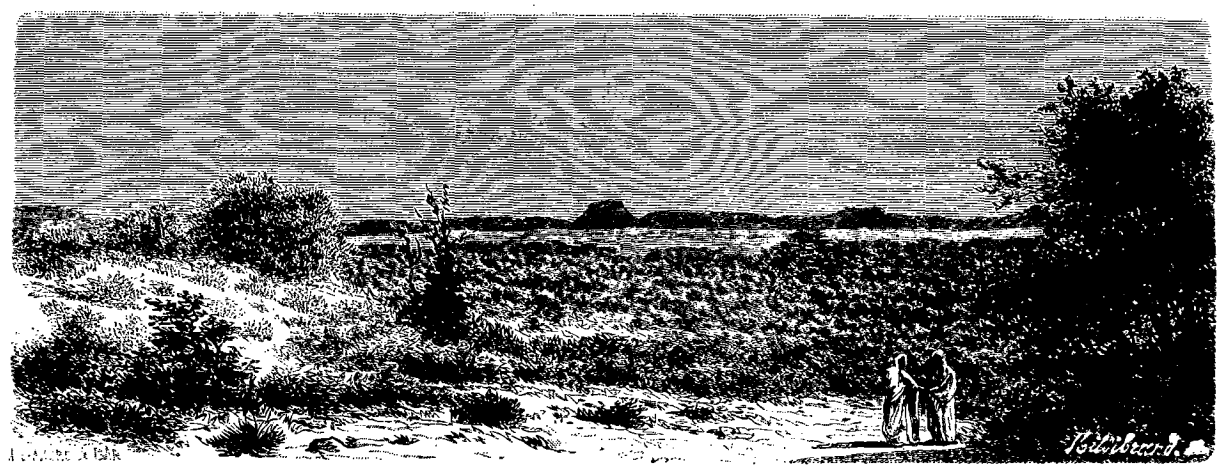
Le tracé par Laghouat et les Beni-Mzab, un peu plus court il est vrai, ne présente aucun de ces avan-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tages : il traverse un plateau rocheux dans les dépressions duquel ont été bâties, par des tribus berbères chassées autrefois du pays d'Ouargla, plusieurs petites villes dont le commerce n'a jamais suffi à faire vivre leur population, puisque les Beni-Mzab sont obligés d'émigrer pour aller chercher dans le Tell les moyens d'existence que leur refuse le sol ingrat sur lequel leurs ancêtres furent cantonnés par leurs implacables persécuteurs, les Arabes Hhilaliens ou nomades.

A partir d'Ouargla, deux routes se présentent : l'une qui remonte la vallée de l'Oued Miyâ pour aboutir à Aïn-Çalahh; de ce côté la voie suivrait le bord des plateaux qui dominent la vallée dans laquelle l'eau abonde à une faible profondeur sous le sol, et son établissement serait peu dispendieux. Mais le Tidikelt, dont Aïn-Çalahh peut être considérée comme le chef-lieu, appartient, nominalement du moins, à l'empire du Maroc, et c'est là une source de difficultés.

L'autre route remonte l'Igharghar pour s'enfoncer dans le massif montagneux qui occupe le Sahara central et que l'on connaît sous le nom de djebel Hoggar. Là sont de vertes vallées arrosées par de nombreux ruisseaux d'eau douce qui descendent, en bruyantes et pittoresques cascades, du sommet des montagnes; là on retrouve, réduite à l'état de servage par leurs maîtres orgueilleux, les Touaregs blancs, la vraie population aborigène du pays, celle des nègres sahariens, sur laquelle nous devons surtout compter pour régénérer ce pays qui fut autrefois le centre d'un vaste et puissant empire; là, au sein de l'atmosphère la plus pure et du climat le plus salubre qui soit au monde, des cen-



Aspect de la vallée de l'Oued Miyâ (voy. p. 76-78). — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

tres de colonisation peuvent être avantageusement établis.

Le dernier tronçon du transsaharien partirait, par conséquent, soit d'Aïn-Çalahh, soit du Hoggar, pour aller aboutir sur les bords du fameux Niger.

Dans le premier cas, il devrait suivre la vallée inférieure de l'oued Messaoud; les eaux souterraines de cette rivière, après avoir formé les lacs, marais ou lagunes d'Ez-Ziza, se déversent très probablement dans le Niger, à l'est de Tombouktou. Dans le second cas, il pourrait descendre du Hoggar par la vallée de l'oued Tarhit, qui lui-même se déverse assurément soit dans l'oued Messaoud, soit directement dans le Niger.

Quant au quatrième tronçon, qui irait du Niger au Sénégal, chacun sait qu'il est à l'étude.

Aujourd'hui l'on peut déjà prévoir que les efforts des modestes pionniers qui n'ont pas craint de sacrifier leur bien-être, leur santé et leur vie à l'exploration du Sahara n'auront pas été stériles, et c'est une grande joie pour ceux que le bien de la France console de toutes les misères de la vie de voyageur.

Le gouvernement lui-même s'est enfin emparé de ce projet gigantesque qui, hier encore, était considéré comme insensé : une commission, dite du *Chemin de fer transsaharien*, a été instituée; de puissantes caravanes d'explorateurs ont été organisées; elles n'ont pas été heureuses, mais le colonel Flatters aura bientôt des émules et des vengeurs.

Ainsi se trouve confirmée la vérité de mes premières affirmations.

Qu'on se hâte, car, on ne saurait trop le répéter, tout l'avenir de la France est en Afrique.

V. Largeau.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Notre campement sous le pin de Godefroy de Bouillon (voy. p. 32). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

LA SYRIE D'AUJOURD'HUI,

PAR M. LORTET, DOYEN DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE LYON,

CHARGÉ D'UNE MISSION SCIENTIFIQUE PAR M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Jérusalem. — Les remparts. — Le cénacle. — Les bazars et les rues.

Nous sommes séparés de Jérusalem par la profonde dépression qui se continue avec la vallée de Josaphat. Les remparts crénelés et parfaitement intacts qui entourent la ville lui donnent un aspect des plus imposants ; en arrière s'élèvent les immenses constructions russes : couvents, hôpitaux, églises à coupoles dorées.

A notre gauche, la montagne des Oliviers, verdoyante et cultivée en terrasses, dépasse le plateau environnant d'une centaine de mètres.

La ville forme un carré presque régulier, dont l'angle du sud est occupé par la grande plate-forme de l'ancien temple de Salomon, aujourd'hui couverte par la magnifique mosquée d'Omar et par les constructions qui en dépendent. En haut de la cité, on aperçoit les formidables créneaux de la tour Hippicus qui a joué un rôle si important pendant le mémorable siège dirigé par Titus. Deux grandes coupoles attirent surtout le regard : celle du Saint-Sépulcre à l'ouest, celle de la mosquée d'Omar à l'est. Cette dernière, en bronze verdâtre, est surmontée d'un gigantesque croissant doré, resplendissant, qui fait briller le symbole de Mahomet sur le berceau du christianisme.

Toute notre attention étant attirée par ce spectacle saisissant, nous n'avons pas pris garde aux voisins silencieux qui se tiennent immobiles à nos côtés. Sept

1. Suite. — Voy. t. XXXIX, p. 145, 161 et 177 ; t. XLI, p. 1, 17, 33, 49 et 65.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ou huit Bédouins du désert, accroupis sur leurs talons, nous contemplent froidement, mais avec intérêt. Leurs longues lances en bambou, couronnées d'une touffe de plumes d'autruche, sont piquées en terre et retiennent de magnifiques chevaux qui piaffent, hennissent, grattent impatiemment le sol de leurs sabots et ombragent leur tête intelligente et fine de leur épaisse et longue crinière. Ces Arabes sont des Adouans qui viennent des bords de la mer Morte, sous la conduite de leur cheik Goblan, nous faire leurs offres de services, pour nous conduire dans le Moab et le Hauran. Le chef a le bas du visage voilé de noir; un de ses yeux a été crevé dans un combat, et l'orbite vide est recouverte par un bandeau, ce qui lui donne un air peu avenant. Ces nomades nous attendent là, paraît-il, depuis plusieurs jours. Il y a longtemps qu'ils ont appris, par la rumeur publique, que notre intention était d'explorer les rives de la mer Morte et les contrées voisines. C'est une preuve de la rapidité, vraiment extraordinaire, avec laquelle les nouvelles circulent dans ces pays de l'Orient privés de nos voies de communication.

Accompagnés de nos nouveaux amis, vrais bandits du désert, nous partons tous au galop du côté de Jérusalem. Dans cette course effrénée, j'admire ces Arabes qui font exécuter à leurs montures, avec une facilité incroyable, les mouvements les plus délicats, en se servant seulement du genou et du licol; la bride n'est mise que pour le combat. Ces chevaux, qui pendant le repos n'ont l'air de rien, sont splendides lorsqu'ils portent des cavaliers pareils; excités par la voix et par le jeu des lances, ils galopent alors, légers comme des gazelles, au milieu des rochers et des broussailles.

Le sentier rempli de rognons de silex veiné, renfermés dans une gangue calcaire, passe sous de gros oliviers et nous conduit au rempart de la ville, près des grottes de Jérémie. Notre campement est établi non loin de là, dans un petit enclos, sous le pin gigantesque (*Pinus aleppensis*) connu sous le nom de Godefroy de Bouillon. C'est sous cet arbre d'une taille extraordinaire que le héros de la première croisade aurait dressé sa tente.

Je n'ai point l'intention de donner ici une description complète de Jérusalem, mais je désire cependant conduire le lecteur dans des lieux les plus remarquables de cette ville, que j'ai visitée à plusieurs reprises, avec un charme toujours nouveau[1].

Depuis nos tentes, nous apercevons les remparts, dont nous ne sommes séparés que par un chemin très pierreux et par un fossé primitivement assez profond, mais aujourd'hui comblé, en beaucoup d'endroits, par des monceaux de décombres. L'enceinte forme un carré assez irrégulier, dont les faces sont à peu près orientées aux quatre points cardinaux. Elle a été reconstruite en 1584 par le sultan Suleiman; mais dans quelques-unes de ses parties, notamment à l'est et au sud, les remparts de l'époque des croisades, d'Hérode le Grand ou même de Salomon sont encore nettement visibles. Ils sont hauts de douze à quinze mètres environ, mais souvent bien plus élevés, et, lorsque la disposition du terrain l'exigeait, ils étaient défendus à leur base par un large fossé taillé dans le roc.

La muraille du nord, que nous examinons la première, présente une ligne ondulée qui suit pittoresquement les couches crétacées sous-jacentes profondément entaillées et très bizarrement contournées. A peu près à son milieu, ce rempart est percé par la belle porte de Damas, qui est évidemment de construction arabe (voy. *Tour du Monde*, 1860, p. 400). Deux avant-corps en défendent l'approche; elle est surmontée d'une série de mâchicoulis couverts, dominés eux-mêmes par de légers créneaux accouplés, de l'aspect le plus élégant. Des deux côtés, de longues meurtrières permettaient aux archers de lancer leurs traits sans s'exposer à découvert. Cette ravissante construction, malheureusement déshonorée par les monceaux d'ordures que les habitants viennent sans cesse déposer contre la muraille, est ainsi ensevelie petit à petit sous des débris de toute nature, mêlés aux plumes de poulet qui caractérisent les immondices des villes de l'Orient.

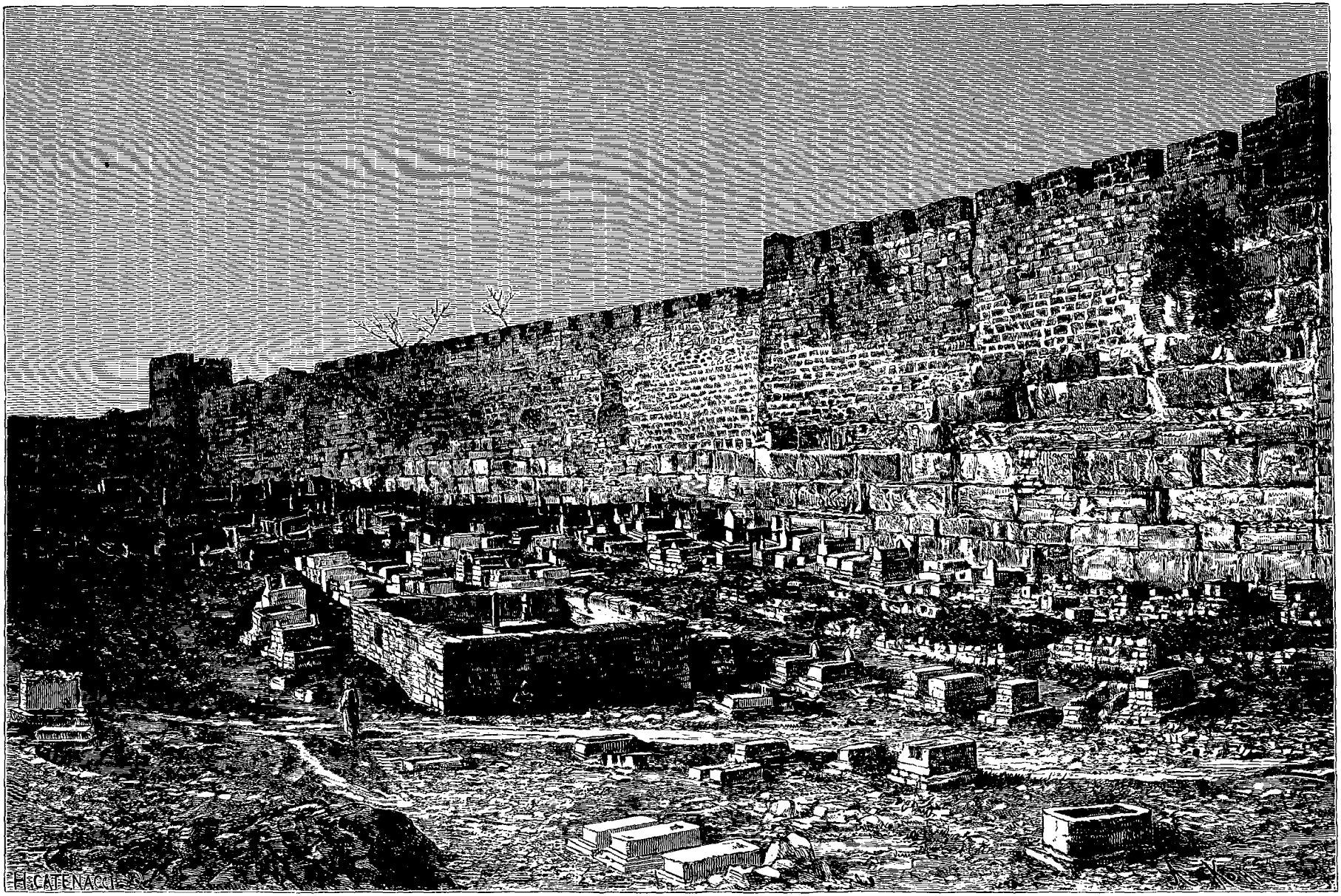
La porte de Damas était appelée dans l'antiquité porte d'Éphraïm. Les Arabes lui donnent le nom de Bab-et-Aamoud, la porte de la Colonne, car jadis il y avait là un pilier surmonté d'une croix en fer. Les tours qui se trouvent à droite et à gauche sont appelées tours des Femmes par l'historien Flavius Josèphe. Les Juifs se précipitèrent de cet endroit pour couper la retraite à Titus lorsqu'il s'avança imprudemment vers la tour Psephina. Il faillit alors être enlevé par les assiégés. Non loin de la porte de Damas, un peu plus à l'est, se trouvait la tour en bois, montée sur des roues, que les croisés faisaient avancer contre les murs de Jérusalem. Godefroy de Bouillon s'élança de cette machine de guerre sur les remparts en refoulant les Turcs dans l'intérieur de la ville.

Plus loin, nous atteignons une poterne appelée porte d'Hérode, nommée aujourd'hui Bab-es-Saheri, la porte des Fleurs. Ouverte par Hérode Agrippa dans un puissant bastion, elle était destinée à abréger le chemin pour les citadins qui se rendaient à Betzetha. Ibrahim-Pacha la fit murer en partie, tout en conservant une petite entrée dans l'épaisseur de la maçonnerie. Tout près de cette porte se trouve, entre le rempart et le chemin, une citerne antique à moitié comblée par la vase et les décombres; elle est connue sous le nom de Piscine de la Pèlerine. Au printemps il y a souvent une certaine quantité d'eau dans ce réservoir, qui ne paraît servir aujourd'hui à personne.

Un escalier, assez large, construit dans l'intérieur des parois, nous mène au sommet d'une tour carrée. De la plate-forme élevée, la vue est magnifique : nous dominons la ville entière, véritable fourmilière de

1. En quelque disposition d'esprit que l'on soit, l'immortelle cité impose le respect : elle émeut toutes les âmes généreuses. Ici c'est un savant qui apporte son témoignage et complète ainsi les relations précédentes. (Voy. t. I, p. 386 et suiv.; t. IV, p. 289; t. V, p. 225 à 240.) — *Note de la Direction.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Ancien mur de Jérusalem (côté est) (voy. p. 84). — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

constructions enchevêtrées, couvertes par d'innombrables petites coupoles que dominent les hautes mosquées et les minarets élancés. Au sud, nos regards s'arrêtent avec admiration sur la vaste esplanade qui supporte la mosquée d'Omar, dont les faïences émaillées, les mosaïques coloriées et les dômes de bronze étincellent au soleil. En redescendant de l'étage supérieur de la tour, nous arrivons au sommet du rempart sur lequel court un chemin de ronde assez étroit, abrité par un simple parapet du côté de la ville et par des créneaux carrés à l'extérieur. Ce genre de défense, absolument semblable à celui que l'on rencontre aux murailles de la petite ville d'Aigues-Mortes en Provence, montre que ces constructions doivent dater probablement de la même époque.

Porte Saint-Étienne. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

Rien n'est plus agréable que cette longue promenade sur cet étroit passage, émaillée par toute une flore printanière poussant vigoureusement au milieu des pierres disjointes qui ne pourraient aujourd'hui résister au moindre des coups de canon. Ce côté de la ville est réellement charmant, il n'a point encore été envahi par l'industrie ou le mouvement moderne; il y règne au contraire la solitude et le silence le plus complet; après le fossé à moitié comblé, serpente un sentier rocailleux sur lequel ne passe presque jamais personne; puis succèdent des champs plantés de grands oliviers. Avec de l'imagination on peut se reporter facilement à quatre ou cinq cents ans en arrière et s'attendre à voir apparaître entre les créneaux les arbalétriers et les hommes d'armes de Tancrède et de Godefroy de Bouillon.

Tout à coup, le terrain s'abaisse vers la vallée de Josaphat, que l'on domine d'une certaine hauteur; la muraille tourne brusquement du nord au sud pour suivre le bord de ce ravin si souvent célébré dans la poésie biblique, quoiqu'il n'ait cependant rien de remarquable. C'est un simple vallon, planté en arbres fruitiers et découpé par des murs de soutènement destinés à empêcher la terre végétale d'être emportée par les pluies diluviennes de l'hiver. Le Cédron, à cette époque, apparaît sous la forme d'un torrent boueux qui ne dure que quelques semaines et que dessèchent bientôt les chaleurs torrides de l'été. Pendant les trois quarts de l'année on n'y rencontre pas une seule goutte d'eau et les pierres roulantes sont seules à se mouvoir dans son lit.

Le vallon du Cédron prend son origine au mont Scopus pour se terminer au sud-est à la mer Morte. Dans sa partie supérieure, il constitue ce que l'on appelle la vallée de Josaphat; plus bas, c'est le Wadi er-Rahib, la vallée des Moines, et enfin, près de la mer Morte, c'est le Wadi en-Nar, la vallée du Feu, ainsi appelée de ce que les rayons du soleil, réfléchis par des rochers rougeâtres et crayeux absolument arides, y produisent une température excessivement élevée. Des sources tout à fait insignifiantes coulent dans ce ravin, qui est presque toujours desséché, sauf en hiver, pendant la saison des pluies. Alors, comme son nom l'indique, il se remplit d'une boue torrentielle et noire, dont la présence intéresse vivement la population de Jérusalem, qui se rend alors en foule pour voir couler ce ruisseau temporaire.

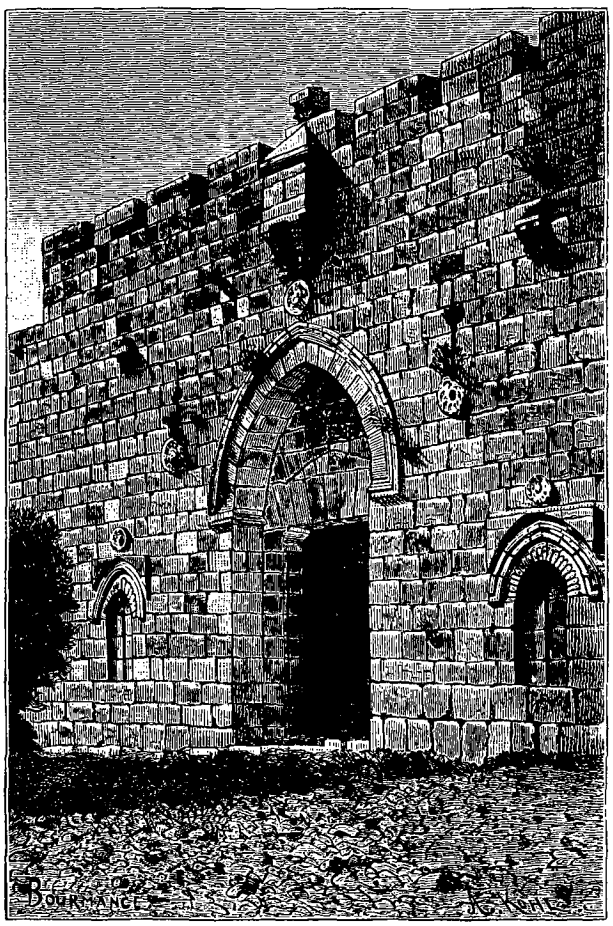
De l'autre côté de la vallée de Josaphat s'élève le mont des Oliviers, que couronne une ancienne petite mosquée construite sur les ruines de l'église de l'Ascension, et qu'entourent quelques fermes et de beaux groupes d'arbres. La partie de l'enceinte qui suit la vallée est des plus intéressantes à étudier. Les soubassements de la muraille sont évidemment d'une antiquité très reculée : ce sont d'énormes pierres, longues de plusieurs mètres, admirablement jointes et taillées en bossage. Les parties supérieures sont plus modernes, et enfin, çà et là, les Turcs ont grossièrement bouché les brèches avec d'affreux moellons placés sans ordre et sans grâce. En bas de cette muraille s'étend un cimetière musulman dont les tombes, très nombreuses et très serrées, sont presque toutes recouvertes par un petit massif en maçonnerie terminé aux deux extrémités par une colonnette ou par un pilier. Entre les tombeaux poussent d'innombrables touffes d'iris et de scilles ma-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ritimes, que l'on rencontre dans tous les champs des morts de la Syrie.

La porte de Saint-Étienne, percée ici dans la muraille, aboutit à une grande voie qui traverse la ville du haut en bas. Elle est appelée aujourd'hui Bab-sitti-Mariam, porte de madame Marie, parce que le chemin qui en part descend dans la vallée du Cédron, à l'entrée de l'église souterraine élevée sur le tombeau présumé de la Vierge. Au nord de la porte, une citerne assez vaste, appelée Birket-sitti-Mariam, ne renferme que très rarement de l'eau. Creusée dans le rocher, entre le rempart et la vallée, elle ne peut recevoir que les eaux pluviales des terrains étroits placés au nord. Elle est entourée d'un cimetière musulman qui sert de promenade, et autour de ces tombes blanches on voit toujours un grand nombre de femmes et d'enfants qui viennent folâtrer et jouir de la belle vue que présentent le mont des Oliviers, la vallée de Josaphat et le chemin de Béthanie.

La porte Saint-Étienne, de dimensions assez restreintes, est dominée par une élégante guérite armée de mâchicoulis, portant de chaque côté deux niches ogivales. A gauche et à droite, des lions qui se regardent mettent une patte sur un écu arrondi. Les Turcs ont badigeonné en blanc les chambranles et les montants de cette belle construction, dont les abords sont souillés par des monceaux de décombres. Entre la porte Saint-Étienne et l'angle du sud s'étend l'enceinte qui servait tout à la fois à protéger la ville et à soutenir les gigantesques terrassements sur lesquels s'élevait le temple d'Hérode le Grand. Là, les assises salomoniennes sont encore visibles même à une très grande hauteur. Il y a des pierres énormes dont les assemblages sont parfaits et dont la taille a bravé les influences du temps et la main des hommes. Au milieu de ce rempart, à la base duquel se voient des myriades de tombes, s'élève la superbe porte Dorée, à doubles arceaux hermétiquement fermés par une solide maçonnerie, et conduisant dans l'intérieur de l'*area* de la mosquée d'Omar. Nous reviendrons plus loin sur ce singulier monument que les Turcs ont fermé avec le plus grand soin, car ils craignent que les chrétiens ne s'emparent pour toujours de la ville sainte, en y pénétrant par cette porte, ainsi que l'affirme une de leurs traditions les plus anciennes. Les détails d'architecture de cette construction sont très élégants et dénotent un travail qui doit être contemporain d'Hérode le Grand. Les remparts, du côté de l'orient, descendent à une énorme profondeur sous terre; leurs fondations ont été établies avec un soin extrême sur le rocher du mont Moriah, caché aujourd'hui par une immense quantité de décombres et de débris. Le capitaine Warren a fait à l'angle sud-est des fouilles très importantes aux frais du *Palestine exploration fund* : un puits profond de vingt-six mètres, terminé par une galerie horizontale, a permis d'explorer la base de cette muraille constituée par d'énormes pierres admirablement assemblées, taillées en bossage et reposant directement sur le roc. Ces travaux, conduits avec beaucoup de méthode et une grande persévérance, ont permis de recueillir une foule d'objets précieux, sceaux en terre cuite, vases en verre, lampes funéraires, inscriptions, etc.



Porte de Sion (voy. p. 86). — Dessin de Bourmancé, d'après une photographie.

Autour de la porte Dorée, la muraille est ébranlée de toute part, les fentes nombreuses et les brèches menacent la solidité des parties modernes, tandis que les puissantes assises salomoniennes sont restées aussi immobiles que le rocher qui leur sert de base. Les plantes murales ont partout pris racine entre les pierres des parties supérieures, et même, à quelques endroits, de gros arbres, des micocouliers aux troncs noueux et aux branches tourmentées, couronnent la muraille de nombreux bouquets de verdure d'un effet élégant et pittoresque.

Vers l'angle du sud, le rempart a une très grande élévation, et la pente de la vallée devient extrêmement raide. On a de la peine à suivre le pied de l'enceinte qui remonte alors, en décrivant une ligne irrégulière, vers l'ouest, où se trouve l'éminence appelée mont de Sion. Là, après avoir cheminé entre de véritables montagnes de débris et d'ordures qui finiront par

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

combler la vallée du Cédron, et sous lesquels les Israélites vont ensevelir leur ville, on arrive sur la hauteur, à la porte de Sion, flanquée de deux niches très élégantes, surmontée de rosaces et d'entrelacs gracieux. Au lieu d'entrer dans la cité, nous la contournons et allons visiter le curieux monument appelé le Cénacle ou tombeau de David. C'est un ensemble de constructions irrégulières, groupées autour d'une vaste cour dans laquelle se voient de nombreuses écuries. Un escalier extérieur, suspendu contre le mur d'une vieille maison, nous mène dans une grande salle datant évidemment de l'époque des croisades. Les voûtes ogivales sont soutenues par des colonnettes d'un beau travail. C'est ce que l'on appelle le Cénacle, quoiqu'il soit évidemment impossible que le repas de la Cène ait eu lieu ici. Au fond de la salle, un petit escalier conduit dans un grenier où, à travers une porte à barreaux, on aperçoit un immense sarcophage en planches, long de quatre mètres au moins, recouvert d'une cotonnade jaune et verte, fort malpropre et en très mauvais état. C'est là, d'après les musulmans, le tombeau du roi David, et il faut avouer qu'ils le soignent bien mal pour être celui d'un de leurs rois-prophètes les plus vénérés. Dans un angle de la salle dite de la Cène, un escalier tournant, orné de légères colonnes, conduit dans une galerie inférieure, semblable à celle que l'on vient de quitter, et dans laquelle il est quelquefois fort difficile de pénétrer, car elle sert souvent de refuge aux dames d'un harem voisin.

Du tombeau de David, les murs, fortifiés de distance en distance par de grosses tours carrées, aboutissent à cet imposant massif de la citadelle formé par la réunion des tours d'Hippicus, ou de David de Phasaël et de Mariamne, qui jouèrent un rôle si important pendant le terrible et mémorable siège de Titus. C'est là que se trouve la porte de Jaffa, Bab-el-Khalil, ou porte d'Hébron, une des plus fréquentées de la ville et qui conduit directement au quartier chrétien. Ici aboutissent les routes de Jaffa et d'Hébron; la première traverse le vaste faubourg russe et juif élevé sur le plateau qui domine l'ancienne ville, tandis que la seconde tourne brusquement au sud-ouest et se dirige du côté de Bethléem en serpentant au milieu des champs cultivés et des terrasses plantées d'oliviers. Un peu en avant de la porte d'Hébron, un carrefour formé par des terrains vagues remplis de décombres sert de remise aux chars à bancs qui font le service de Jaffa, de place de campement aux Bédouins des environs, lorsqu'ils viennent à Jérusalem pour leurs affaires, et aux étameurs, rémouleurs, etc., toujours très nombreux dans les villes de l'Orient. Dès qu'on a franchi le rempart, on arrive sur une petite avenue pavée en pierres très glissantes, bordée au sud par la citadelle, au nord par quelques maisons européennes et un hôtel. Là se tient, une ou deux fois par semaine, un marché où des femmes, belles comme des statues antiques, vêtues de robes bleues, pleines de grâce et de noblesse, viennent vendre les poteries confectionnées dans les environs de la ville et les légumes cultivés dans les jardins de Bethléem et de la vallée d'Ortas.

Du côté extérieur, la citadelle est défendue par des glacis anciens réparés par Ibrahim-Pacha; à l'intérieur, elle ne présente rien de bien remarquable, si ce n'est quelques grandes salles fort délabrées servant aujourd'hui de caserne et d'arsenal. La base antique de la tour de David, construite en magnifiques pierres taillées en bossage, est massive; c'est le rocher lui-même qui en remplit la cavité. Du haut de cette tour, on jouit d'une vue magnifique sur la cité et les environs.

Cette forteresse attire immédiatement le regard de l'étranger qui pénètre dans la ville par la porte de Jaffa, et présente, même pour l'œil le moins exercé, un caractère de haute antiquité. Les parties supérieures seules sont modernes et ont à peu près l'apparence des autres murailles voisines, tandis que les soubassements sont construits en pierres énormes, taillées en bossage à refends, et paraissent avoir conservé leurs positions primitives. La tour principale est appelée par les Francs *tour de David*, tandis que la citadelle tout entière est nommée *château de David*. Cette tour forme un quadrilatère de cinquante et de soixante-dix pieds de côté. La partie antique a quarante pieds de hauteur, mais une grande épaisseur de décombres ne permet pas d'apprécier à quelle profondeur elle plonge sous le sol. Les pierres, qui ont dix à douze pieds de longueur, sur quatre ou cinq de hauteur, sont moins grandes que celles de l'enceinte du temple. L'entrée de la tour est placée à l'ouest, à peu près à la moitié de sa hauteur. Dans la partie antique, on reconnaît les traces d'une ancienne entrée qui n'a été explorée par personne.

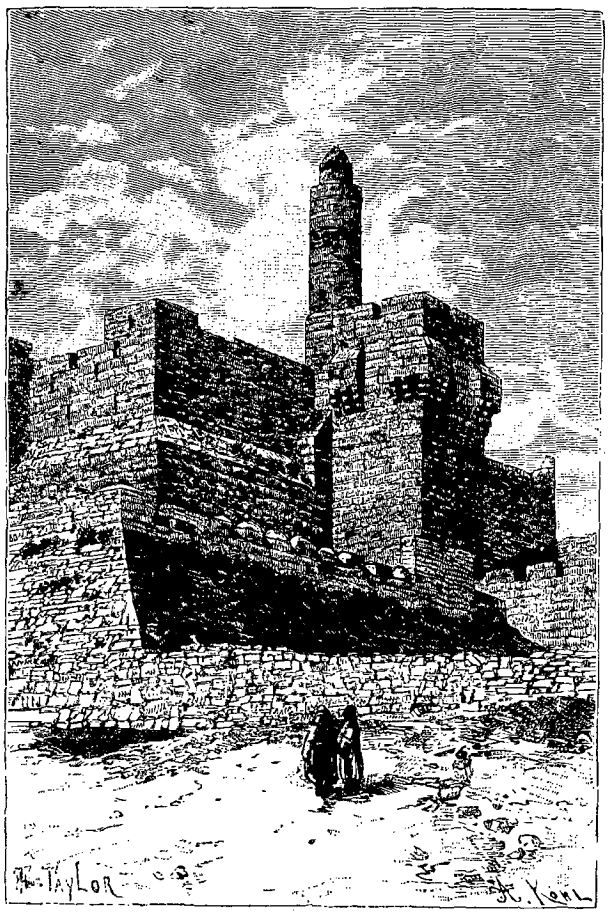
Cette tour, nommée Hippicus par Hérode le Grand, construite à l'angle nord-ouest de la ville, avait reçu ce nom en mémoire d'un des amis du roi frappé mortellement dans un combat. Quadrangulaire, de vingt-cinq coudées de côté, elle était massive sur une hauteur de trente coudées. Au-dessous de cette partie pleine se trouvait une citerne de vingt coudées de profondeur, et, par-dessus, de vastes salles destinées à différents usages. Le couronnement était formé par un parapet surmonté de créneaux de trois coudées. La hauteur totale de la tour était donc de quatre-vingts coudées judaïques. Josèphe raconte que les étages supérieurs étaient construits en marbre.

La citadelle actuelle de la nouvelle Jérusalem forme un assemblage irrégulier de tours carrées, construites très probablement sur l'emplacement des tours antiques. Elles sont entourées d'un mur élevé et de fossés profonds du côté de l'ouest. Les contreforts qui en protègent la base sont inclinés de quarante-cinq degrés environ et paraissent d'origine romaine. Les écrivains de l'époque des croisades appellent cette forteresse *citadelle de David*, et la considèrent comme le point le mieux fortifié de la ville. Lorsque, en 1219, les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

remparts furent renversés par les musulmans, la citadelle respectée conserva son nom jusqu'au seizième siècle. A cette époque, plusieurs historiens la désignent sous le nom de *tours des Pisans*.

Josèphe décrit encore deux autres tours qui furent construites par Hérode : l'une fut dédiée à un de ses amis, Phasaël, et l'autre à l'une de ses femmes bien-aimées, Mariamne, qu'il avait fait périr dans un accès de jalousie. Elles étaient placées dans le voisinage de celle d'Hippicus et bâties sur le même plan. Titus, lors de la démolition des murs, donna l'ordre de les conserver pour y loger la garnison qu'il laissait à Jérusalem, et pour montrer aux générations futures quelles étaient ces forteresses dont les Romains étaient parvenus à s'emparer.



Tour d'Hippicus. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

Les abords de la ville, du côté de la porte de Jaffa, ont été malheureusement entièrement transformés depuis quelques années. De nombreuses constructions modernes élevées de tous les côtés ont donné naissance à un faubourg peu intéressant de grandes maisons-casernes, basses, mais très longues, véritables cités ouvrières, destinées à loger les Israélites qui viennent ici de tous les points du globe. Il y a des écoles, des hôpitaux, le grand établissement des Russes qui renferme dans un immense quadrilatère le consulat, un hôpital, des logements pour les pèlerins, des écoles, une église, etc. Tous ces bâtiments font tache sur les antiques remparts de la ville de David menacés aujourd'hui de très près. Déjà, en plusieurs endroits, ces murs sont presque cachés par les maisons nouvelles, et malheureusement le pacha de Jérusalem vient d'en décider la démolition pour permettre à la population de s'étendre plus à l'aise. Ce serait réellement grand dommage si ce projet barbare était mis à exécution, car cette belle enceinte est un des ornements les plus intéressants de la glorieuse cité.

La vie moderne et le mouvement reprennent leurs droits près de la porte de Jaffa, mais partout ailleurs Jérusalem n'est entourée que de champs cultivés, à peu près inhabités, ou de cimetières silencieux. Quelques rares maisonnettes perdues au milieu de la verdure s'élèvent dans les jardins; on peut se promener, sans crainte d'être dérangé sur ces sentiers qui, depuis tant de siècles, ont été foulés par des populations, par des races si diverses, depuis l'époque où les Israélites s'emparèrent de la contrée, jusqu'au moment où les Égyptiens et les Turcs vinrent planter le croissant victorieux sur le temple de Salomon. Rien ne trouble la solitude, si ce n'est, une ou deux fois par semaine, des groupes de femmes et de jeunes filles qui suspendent leurs balançoires aux arbres des jardins, et font retentir les oliviers séculaires de leurs joyeux ébats.

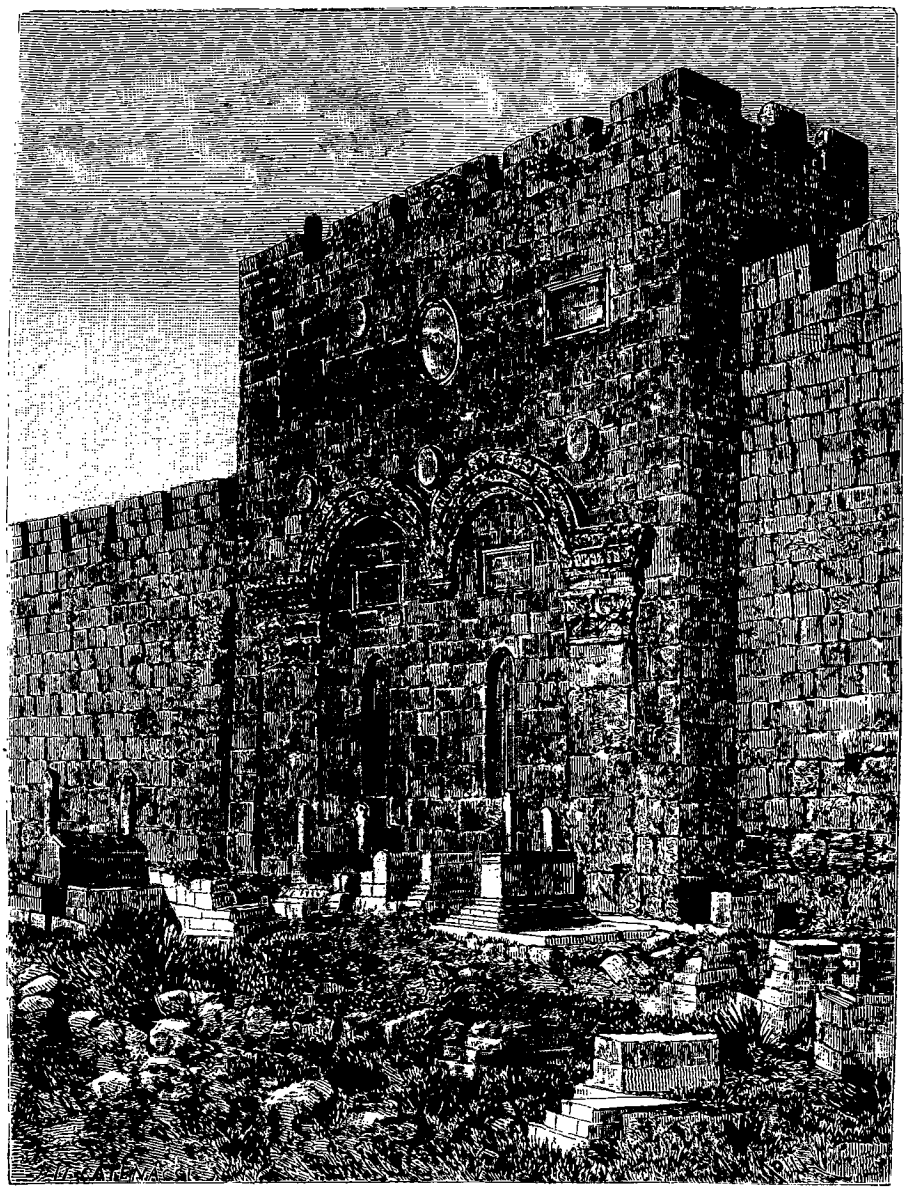
La ville est divisée en un certain nombre de quartiers occupés par les sectateurs de religions différentes. Celui des musulmans, Hareth et-Muslimin, au centre de la ville et sur le mont Acra, donne asile aux cultivateurs des environs et aux petits industriels; il est relativement assez propre et régulièrement construit. La population y est très dense, car les maisons, quoique petites, renferment toujours un nombre assez considérable d'habitants. Les Orientaux ont besoin de si peu de place pour vivre : dans une pièce à peine suffisante pour un Européen, loge à l'aise toute une famille; la cuisine se fait à la porte, dans la cour, sur la terrasse ou dans un petit réduit, lorsque le temps est défavorable. Il n'y a point de lit dans ces demeures; les Arabes couchent sur des tapis déroulés par terre, le long des parois; ceux qui sont plus fortunés étendent le soir contre les cloisons de petits matelas serrés les uns contre les autres et sur lesquels on couche tout habillé. Ces matelas, pendant le jour, sont roulés et renfermés dans une pièce servant de débarras. Mais, aujourd'hui, les Syriens riches apprécient l'agrément d'avoir un vrai lit fixe, construit à l'européenne; aussi depuis quelques années avons-nous trouvé ce meuble dans un grand nombre d'habitations.

Sur le mont Acra s'élevait le superbe palais d'Hélène, reine d'Adiabène, dont le royaume était situé à l'orient de Ninive. La princesse avait été attirée en Judée par la renommée de la cité de David. Elle

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fut ensevelie, ainsi que tous les siens, dans le riche hypogée appelé Qoubbour el-Moulouk ou tombeau des rois. Son fils, nommé Monobaze, avait embrassé le judaïsme avec sa nombreuse famille.

Outre les Arabes originaires de la Syrie, Jérusalem renferme un assez grand nombre de Maugrebins; on appelle de ce nom ceux qui viennent du nord-ouest de l'Afrique, c'est-à-dire de la Tripolitaine, de la Tunisie, de l'Algérie et du Maroc. Ces Arabes sont très facilement reconnaissables à leur teint infiniment plus bronzé et à leurs burnous blancs à capuchon, vêtement qui n'est jamais porté en Syrie. Dans le quartier musulman on rencontre aussi un grand nombre de nègres ou de métis qui proviennent des

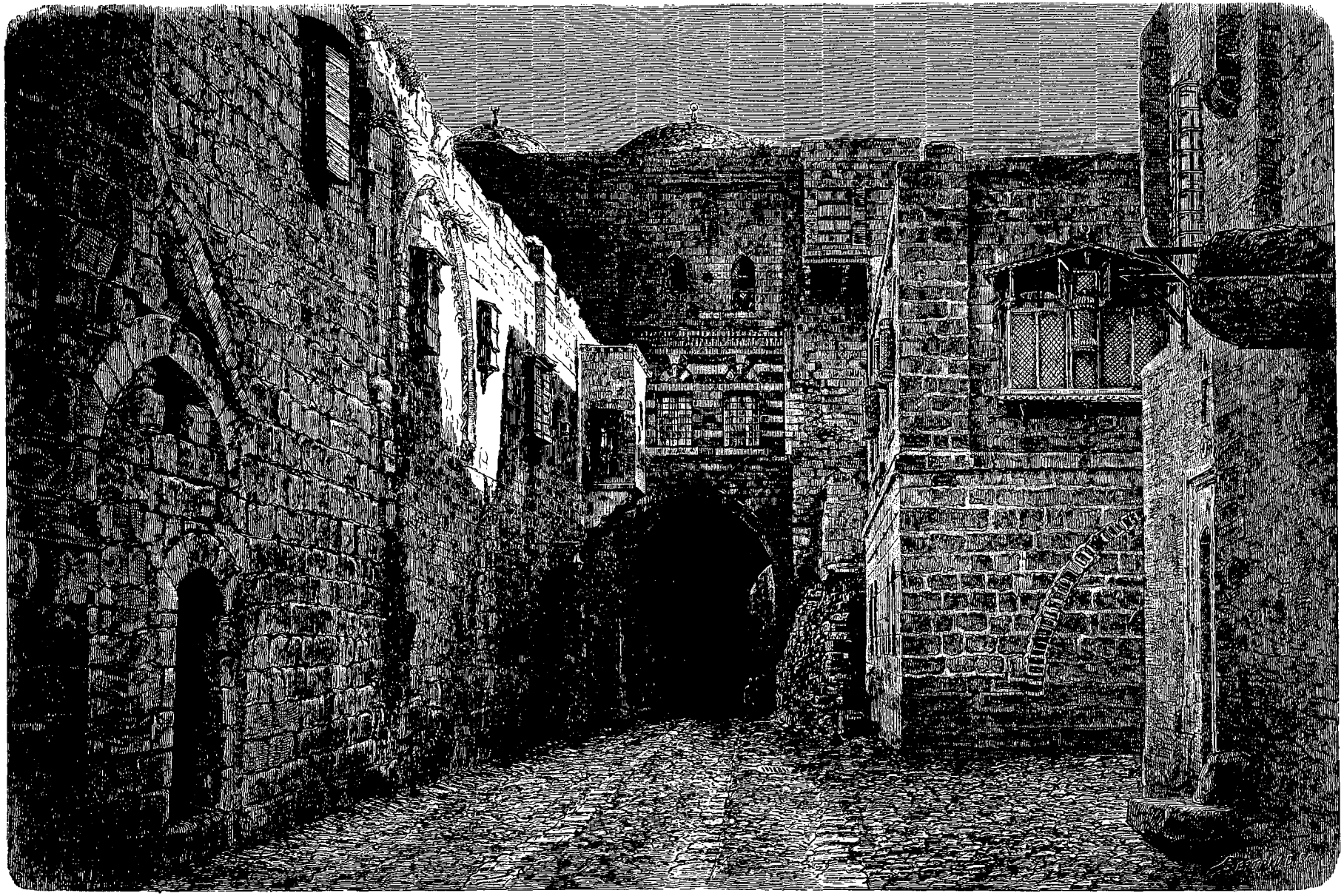


Porte Dorée (vue extérieure) (voy. p. 85). — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

esclaves amenés d'Égypte. Ces serviteurs sont en général traités avec une grande douceur et sont considérés comme faisant partie intégrante de la famille.

Tout près de nos tentes, le propriétaire du terrain sur lequel nous campons habite, avec son harem de trois femmes, une maisonnette d'apparence fort modeste. C'est un Turc, à l'air bonasse, qui se trouve à la tête de sept ou huit enfants blancs ou noirs que lui ont donnés ses femmes syriennes et négresses. Ces dames, lorsqu'elles passent près de nous, se voilent scrupuleusement, mais on peut cependant voir assez de leurs personnes pour affirmer qu'elles sont loin d'être jolies. Elles sont grasses, pesantes, et leurs traits sont vulgaires et communs. La négresse, grande Soudanienne, moins farouche, s'approche quelquefois de nos tentes dans l'espérance de dérober à notre cui-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Maison du mauvais riche (voy. p. 92). — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sinier quelques-uns des secrets de son art. Les enfants, très gracieux, nous amusent beaucoup par leurs espiègleries; ils sont vêtus de vestes brodées, et garçons et fillettes ont des pantalons bouffants en percale blanche à fleurs roses. Une petite fille de six ans est charmante et répond au nom de *Machboum*.

On rencontre aussi fréquemment dans les rues un grand nombre de Bédouins (Bedaoui), qui viennent du côté d'Hébron, de la mer Morte, ou de la vallée du Jourdain. Pour ces nomades, Jérusalem est une grande capitale où ils peuvent s'approvisionner des objets de luxe, de vêtements, d'armes, de poudre, de harnachements pour les chameaux et les chevaux, d'étoffes pour les femmes, de bijoux, d'ornements en verre et en argent, etc. Très foncés en couleur, ils ont en général une stature élevée et des membres grêles, mais forts et nerveux. Pour tout vêtement, ils n'ont qu'une chemise blanche serrée autour du corps par une ceinture rouge en cuir ou en étoffe; sur leurs épaules ils jettent un grand manteau blanc et noir à raies. très larges et tissé en poils de chèvre et de chameau; leurs jambes fines sont nues; leurs pieds sont chaussés de simples babouches s'ils sont pauvres; lorsqu'ils sont plus fortunés, ils ont des demi-bottes en cuir jaune ou rouge, garnies de glands en avant, à extrémité relevée à la poulaine, et doublées au talon d'un fer à cheval pourvu de trois pointes mousses.

La tête n'est pas recouverte par un capuchon, mais seulement protégée par un foulard en coton ou en soie, généralement de couleur sombre, quelquefois d'un beau jaune doré, attaché autour du crâne par une corde en poils de chameau garnie d'un nœud coulant. Les extrémités de ce foulard peuvent être ramenées sur les joues, sur la nuque, sur le visage, suivant la direction des rayons solaires.

Ces Bédouins se voilent toujours la bouche lorsque la température est très élevée, car ils redoutent surtout la chaleur réfléchie par un sol fortement coloré en rouge ou en noir.

Les tours et les casemates de la citadelle sont habitées par quelques centaines de soldats du nizzam qui viennent ordinairement des provinces les plus éloignées de l'empire ottoman. A l'époque de notre séjour, la garnison était composée surtout de recrues prises à Orfa, à Diarbekir et dans la haute Mésopotamie. Ces malheureux, qui sont très mal vêtus et encore plus mal nourris, paraissent plongés dans une profonde misère. Leurs armes, des fusils Remington et des Martini à culasses cuivrées, étaient pourtant tenues avec un très grand soin; ils paraissaient aussi très dociles aux ordres de leurs officiers.

Le quartier des chrétiens est situé au nord-ouest de la ville, dans l'angle compris entre la porte de Damas et celle de Jaffa. On y voit quelques belles constructions : d'abord le couvent latin, qui est très vaste et renferme une grande imprimerie; puis les consulats, les missions protestantes anglaises, américaines, allemandes, les banquiers, les hôtels, car il y a aujourd'hui trois hôtels à Jérusalem! les fournisseurs enfin qui vendent les objets fabriqués en Europe. Les rues sont plus larges et en général mieux tenues, mais le silence est complet dans ces carrefours où l'on ne voit aucune boutique, où il ne passe presque jamais personne. Tout au plus, de temps en temps, un petit grincement à une fenêtre grillée indique qu'une femme placée derrière un moucharabieh regarde le passant, ou bien c'est le sabot d'un âne qui glisse sur la pierre polie, ou un moine qui rentre furtivement par une petite porte basse dans les bâtiments du couvent. Je comprends que les rares Européens qui habitent toute l'année Jérusalem doivent trouver cette ville affreusement triste.

Beaucoup de rues du quartier chrétien sont très pentives; aussi est-il imprudent de les parcourir à cheval. Elles sont mal pavées, remplies de trous, et les pierres sont si polies que les accidents sont fréquents pour les cavaliers.

Les chrétiens catholiques habitent autour du couvent latin. Ce sont pour la plupart des Syriens descendant des anciennes familles converties à l'époque des croisades, ne comprenant que la langue arabe et quelquefois un peu d'italien. Ils sont au nombre de quinze cents environ, et vivent soit des aumônes des établissements religieux, soit de la fabrication et de la vente des objets de piété. Le couvent latin de Jérusalem, de même que ceux de presque toutes les villes de la Palestine, est entre les mains des franciscains ou frères mineurs de l'Observance. Il est situé, depuis 1561, en haut de la ville, près du mont de Sion. Les bâtiments, très considérables, renfermant une belle imprimerie, sont occupés par cinquante frères italiens et espagnols. Ce couvent a la prépondérance sur tous les autres couvents de franciscains de la Syrie, et son supérieur, qui a le rang d'abbé, porte le titre de « gardien de la montagne de Sion et de *custos* de la Terre sainte ». Cet abbé, toujours italien, est nommé à Rome pour trois années seulement, mais peut être prorogé dans ses fonctions. Il est suppléé par un vicaire italien ou espagnol nommé *praeses*, qui le remplace en cas de mort ou pendant ses absences. Le procurateur, nommé à vie, doit toujours être Espagnol, et s'occuper des intérêts matériels de la communauté. Le conseiller nommé *discretorium* est secondé par trois autres moines appelés *patres discreti*.

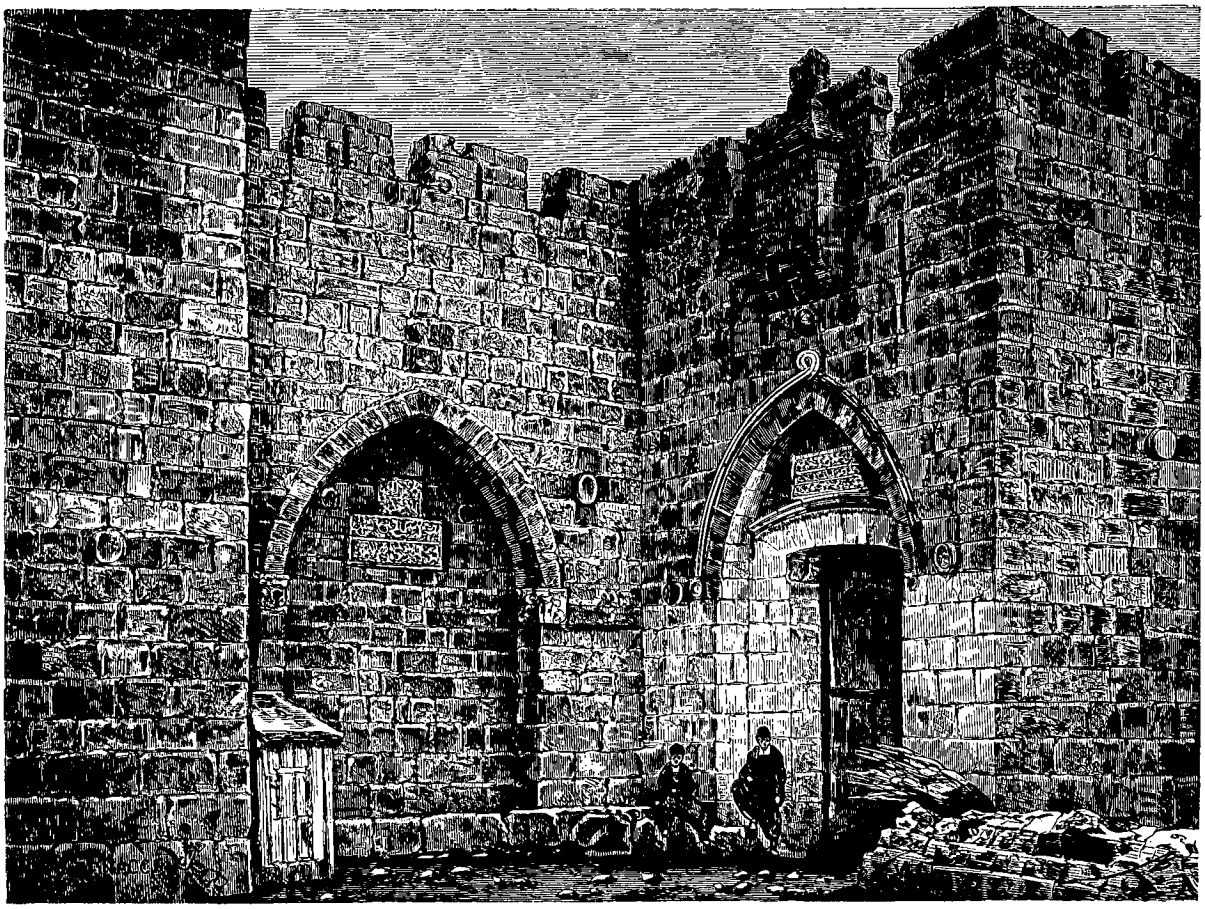
Depuis la conquête égyptienne les couvents des franciscains ne payent plus d'impôts; ils sont seulement tenus d'acquitter la taxe ordinaire pour leurs propriétés foncières. Il est vrai qu'ils achètent chaque année les bonnes grâces des gouverneurs, des pachas et des fonctionnaires ottomans par des cadeaux en argent, qui sont souvent considérables.

Les chrétiens du rite grec, qui ne sont pas moines, sont tous nés Syriens; ils ont des prêtres de leur race, et le privilège de pouvoir célébrer les cérémonies religieuses dans leur propre langue, c'est-à-dire en arabe. Ces chrétiens sont au nombre d'environ trois mille à Jérusalem. Dans les couvents il y a aussi de vrais Grecs

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

provenant surtout des îles de l'Archipel. Ces moines occupent le grand monastère de Constantin près du Saint-Sépulcre, puis ceux des Saints Démétrius, Théodorus, Georg, Michel, Nicolas et Jean dans le quartier juif. La plupart de ces petits établissements servent d'hôtelleries pour les pèlerins et ne sont habités que par deux pères et quelques frères. Il y a de plus cinq communautés de femmes, renfermant environ trente-cinq sœurs, étrangères comme les moines : elles sont dédiées à la Vierge, à Basile, à Catherine, à Euthyme et à Marie. Dans les environs de la ville, les Grecs ont encore les couvents de Sainte-Croix, de Mar-Elyas, de Bethléem et celui de Mar-Saba, fondé au sixième siècle et situé à l'extrémité supérieure de la vallée du Cédron, non loin de la mer Morte. Tous ces établissements se trouvent placés sous l'autorité immédiate des trois vicaires (wakils) du patriarche grec résidant toujours à Constantinople. Ces trois prêtres, qui la plupart du temps habitent Jérusalem, sont ordinairement les évêques de Lydda, de Nazareth et de Kerak.

Tous ces moines, latins et grecs, sont très remuants et militants. Il n'est pas d'intrigues qu'ils n'ourdissent journellement les uns contre les autres à propos de futilités sans nom. L'esprit du bas empire de Constantinople semble toujours régner au milieu d'eux.



Porte de Jaffa. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

Le quartier arménien est placé au sud-ouest, près du Cénacle, sur le mont de Sion; il est encore plus abandonné. Quelques ruelles sont cependant intéressantes à parcourir; au sud de la citadelle, il y a des passages voûtés, des constructions pittoresques pleines de grâce, quoique souvent fort délabrées. La plupart des maisons sont voûtées; quelques-unes cependant sont encore couvertes en terre, et, dans ce cas, on voit toujours sur la terrasse un gros cylindre en pierre, fort lourd, que l'on fait rouler de temps en temps pour tasser le sol. Aujourd'hui, ces toits plats sont, avec juste raison, à peu près abandonnés. L'hiver est très pluvieux à Jérusalem; aussi cette terre durcie n'est-elle point suffisante pour préserver de l'humidité.

Les Arméniens viennent en général des régions voisines du Caucase. La plupart sont établis à Jérusalem depuis plusieurs siècles. Ils possèdent la belle église Saint-Jean et un grand couvent entouré de jardins très vastes. En général ils sont riches et font un commerce important dans le monde entier, depuis Londres jusqu'à Calcutta. Leurs écoles, très bien dirigées, sont tenues avec plus de soin que dans nombre de grandes villes de notre pays.

Quelques Coptes et Abyssins vivent en bon voisinage avec les Arméniens dans leur couvent d'Es-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Sultân. La plupart ne sont que de passage dans la ville sainte, et y séjournent cependant plusieurs années pour y faire un pèlerinage sérieux. Ils viennent de la haute Égypte, de la Nubie et de l'Abyssinie. Ces pauvres gens ne vivent le plus souvent que d'aumônes et de privations, et plusieurs fois, pressés par le besoin, ils ont offert de nous vendre à vil prix des manuscrits d'une grande beauté.

Près de la porte de Jaffa, en dehors de la ville, et dans certaines rues du quartier chrétien, habitent quelques Européens qui tiennent des magasins de denrées alimentaires, de quincaillerie, de vêtements et surtout d'objets travaillés en bois d'olivier achetés en grande quantité par les étrangers à l'époque des pèlerinages. Tous ces ébénistes sont des Allemands qui appartiennent à la congrégation des Templiers établie à Jaffa et à Ramlèh. A part quelques exceptions, les objets qu'ils fabriquent sont de très mauvais goût et bien inférieurs à ceux qui sont vendus à Nice et dans d'autres villes du bassin de la Méditerranée.

Pendant l'été, les Européens et les Arabes aisés vont camper dans les jardins, sur les hauteurs du mont des Oliviers, ou bien sur le plateau que traverse la route de Jaffa du côté des établissements russes. Malgré son altitude de huit cents mètres au-dessus de la mer, Jérusalem n'est pas habitable pendant quelques mois, où la chaleur est suffocante. Les nuits d'été surtout sont intolérables; aussi les personnes qui ne peuvent quitter la ville élèvent sur le toit de leur maison de petites huttes de branchages et de roseaux destinées à servir de retraite pendant le sommeil. La chaleur arrive ordinairement brusquement en juillet et en août; au mois de juin, les journées sont souvent très chaudes et les rayons du soleil brûlants, tandis que les nuits sont fraîches à cause des vents du nord qui règnent régulièrement à cette époque de l'année. Une grande partie des affections intestinales et rhumatismales proviennent de ce refroidissement nocturne intense. En juin 1880, il nous fallait, le soir, nous couvrir d'épais manteaux pour ne pas grelotter après avoir été cuits sur les collines arides des environs.

Quoiqu'il n'y ait aucun marécage, même à une très grande distance de Jérusalem, les fièvres intermittentes sont fort communes aux mois de juillet, août et septembre. Elles sont surtout graves chez les Européens. Les fièvres typhoïdes sont aussi fort nombreuses et atteignent à peu près tous les nouveaux venus pendant les deux ou trois premières années de leur séjour. La mauvaise qualité des eaux et (osons le dire) l'absence de fosses d'aisances doivent évidemment contribuer à répandre cette terrible maladie. Les ulcérations de la conjonctive et de la cornée, qui amènent souvent la fonte purulente de l'œil et la cécité complète, proviennent plutôt des mauvaises conditions hygiéniques que de l'influence des rayons solaires. Ce qui le prouve, c'est que ces ophtalmies sont infiniment plus rares chez les fellahs qui travaillent en plein soleil, dans les champs, que chez les malheureux qui sont condamnés à mener une vie misérable dans leurs tanières de la cité.

Depuis le seizième siècle seulement, ce que les moines et les pèlerins appellent la Voie douloureuse, est formé par une série de ruelles étroites qui se dirigent de la porte Saint-Étienne vers le Saint-Sépulcre. C'est le chemin que Jésus aurait suivi pour aller du prétoire au Golgotha. Non loin du Haram es-Chérif, une caserne occupe, d'après quelques archéologues, une partie de l'emplacement de la forteresse Antonia dont le rôle fut si important pendant le siège de Titus, et qui très probablement renfermait le tribunal et la demeure de Pilate. Dans cette caserne on voit un édicule très original appelé chapelle du Couronnement d'épines. C'est un sanctuaire de forme arabe, à pans coupés et orné dans le style roman.

En continuant à monter on rencontre l'arc de l'*Ecce Homo*, qui domine la rue et supporte quelques masures modernes. C'est évidemment une moitié seulement d'une porte romaine dont les ouvertures latérales disparaissent dans la chapelle des dames de Sion construite en 1859 par le P. Ratisbonne. Les voûtes de cette église sont supportées par des piliers et des colonnes ornés de chapiteaux en bronze. Sous le chœur et sous le couvent on a découvert une piscine et de vastes souterrains qui se dirigent du côté du temple.

Un peu plus loin, au-dessus de la rue en partie voûtée, et à droite et à gauche, se trouve une élégante construction qui doit dater probablement du treizième siècle et que l'on appelle Maison du mauvais riche. Elle est bâtie en pierres rouges, blanches et noires, avec des fenêtres à meneaux et une gracieuse porte garnie de stalactites. Nous y pénétrons et nous la visitons avec soin, ce qui est facile, car elle est transformée aujourd'hui en hôpital militaire.

Avant d'en avoir vu un de près, il est impossible à un Européen de se rendre compte de ce que peut être un hôpital turc : les malades sont entassés les uns à côté des autres; la plupart n'ont pas de lit, mais sont couchés à terre sur des paillasses déguenillées. La malpropreté et la mauvaise odeur sont horribles. Fiévreux et blessés sont confondus dans ces mêmes chambres et paraissent abandonnés sans aucuns soins. Le médecin albanais qui m'accompagne et qui a rang de colonel m'avoue son impuissance. Il est seul pour faire tout le service, et depuis six mois il n'a pas reçu un centime de solde.

Rien n'est plus étourdissant qu'une promenade à travers les quartiers bruyants et populeux de la ville basse. Le matin, les rues sont remplies de fellahines venues des villages environnants et surtout de Bethléem pour vendre leurs denrées aux citadins. Toutes ces paysannes, admirablement modelées, sont vêtues de robes en lin, teintes en gros bleu, et ont sur la poitrine de larges ornements en soie de couleur; une ceinture attache leur taille fine, et leur tête délicate

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Fellahine des environs de Jérusalem. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

porte un gracieux bonnet étincelant de pièces d'argent, recouvert lui-même d'un long voile blanc et brodé sur les bords.

Partout ce ne sont que ruelles tortueuses aux pavés glissants, décombres, immondices, passages voûtés à peine éclairés par une lumière blafarde, murs gluants suintant l'humidité et des odeurs inconnues aux narines de l'Occident; trous obscurs remplis de choses sans nom, vieux harnais, guenilles, vieilles savates, fumiers, loques, fruits pourris, animaux crevés disparaissant dans ces antres qui font horreur. De tout cela se dégagent des effluves que l'on ne peut caractériser, mêlés aux senteurs de l'eau de rose, du musc, du benjoin qui sont si chères à toutes les populations de l'Orient. Plus loin, des marchandes de lait, de fromage, de leben (lait aigri) et de fruits sont accroupies auprès de larges bassines d'airain richement ciselées, ou devant des plateaux tressés en feuilles de palmier et chargés d'oranges, de citrons, de concombres, de poivrons et d'olives.

Nous traversons des halles à moitié ruinées où les Bédouins du Hauran et de la plaine de Jéricho viennent vendre leur blé. Ces nomades aux yeux d'oiseau de proie, au nez aquilin, les jambes nerveuses et nues,

Chrétiennes, marchandes d'huile, à Jérusalem. — Dessin de H. Chapuis, d'après une photographie.

le corps couvert de leur grand manteau rayé noir et blanc, discutent souvent aigrement les prix des denrées avec des négociants turcs ou arabes calmes et indolents. Les sons gutturaux les plus impossibles sortent de ces bouches que l'on croirait à tort animées par la colère. Mais ce verbiage n'est destiné qu'à tromper l'acheteur; après un flux de paroles qui dure souvent une demi-journée, le marché se conclut en se donnant tout simplement la main, et cet acte si simple est plus sacré aux yeux des Arabes que les contrats écrits devant le cadi et chargés des signatures de plusieurs témoins.

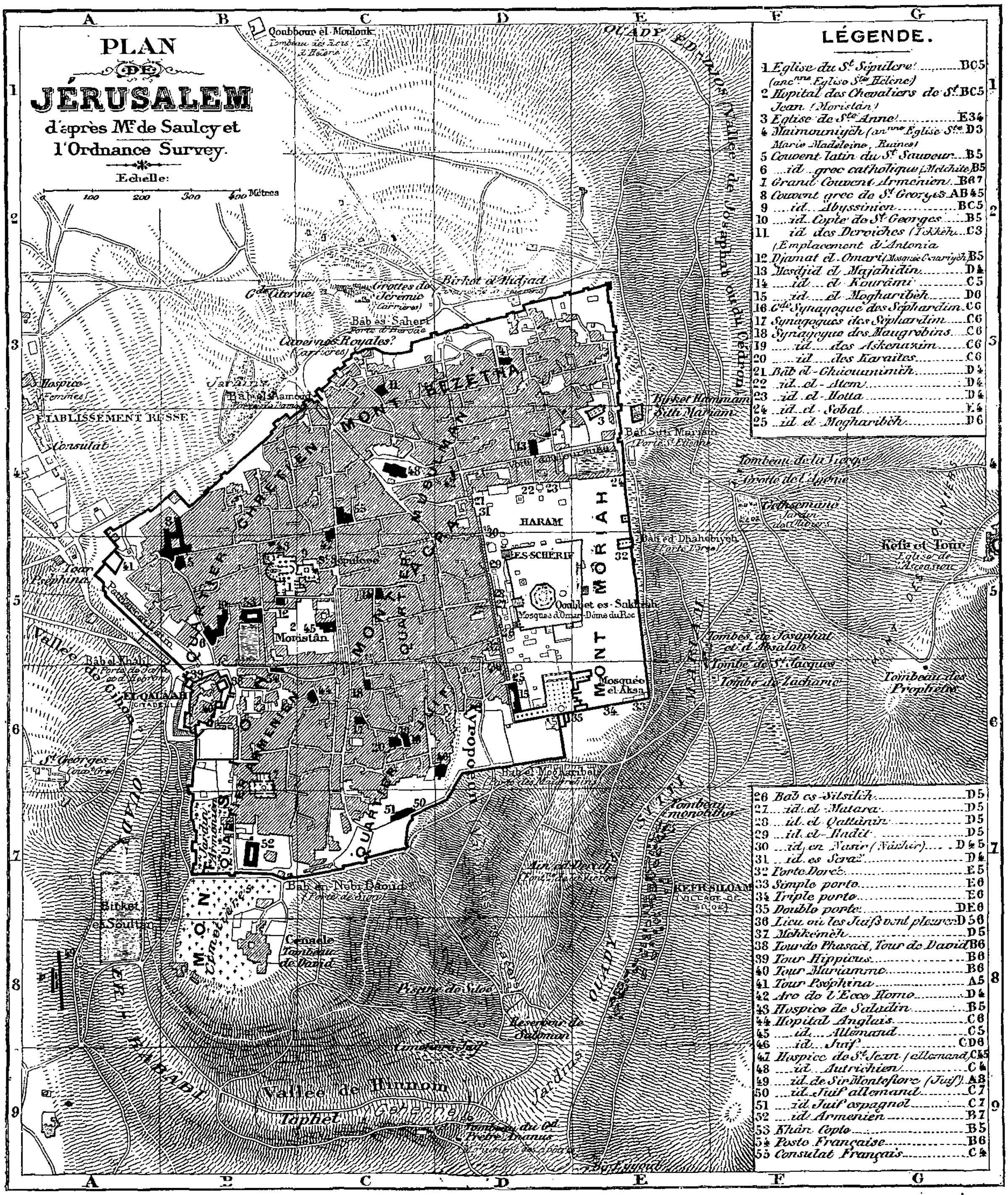
Les boucheries en plein vent sont nombreuses et ne sont pas des plus appétissantes. On y vend des multitudes de fragments informes provenant de moutons, dont les têtes échaudées, pelées et saignantes s'élèvent en pyramides affreusement grimaçantes et montrent leurs gros yeux vitreux et immobiles dont l'aspect est réellement repoussant.

Nous passons devant une école de jeunes garçons. C'est un trou de quelques mètres cubes, sans air et sans lumière; un vieux maître, porteur de lunettes et de mèches latérales grises très longues, transmet son savoir à une trentaine d'écoliers accroupis sur des nattes en lambeaux. Ils récitent tous ensemble et psalmodient je ne sais quelle litanie cadencée et plain-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tive. A la porte se trouve la collection des savates de ces futurs savants.

Plus loin, dans un carrefour écarté, une musique étrange se fait entendre; dans l'arrière-salle d'un petit café, cinq ou six musiciens jouent sur de grossiers violons de forme carrée, et frappent sur des tambourins dont la caisse est en terre cuite. L'un d'eux accompagne avec un flageolet à deux tubes, semblable à ceux dont se servaient certains danseurs dans l'antiquité. Cette musique primitive et sauvage est moins



monotone que celle des Arabes. Les assistants semblent éprouver un grand plaisir et la plupart rient aux éclats tandis que d'autres restent immobiles et semblent plongés dans une véritable extase, dans le *ravissement le plus profond*. C'est la seule fois que nous ayons vu un symptôme de joie chez ce peuple qui nous paraît tombé dans la tristesse et dans le plus morne accablement.

Les petites échoppes des marchandes d'huile sont presque toutes tenues par des femmes chrétiennes, dont

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la plupart sont habillées à l'européenne avec des robes en étoffes de coton chargées de grands ramages et de fleurs éclatantes. De vastes jarres enterrées jusqu'au col contiennent le précieux liquide. Ces amphores sont tenues hermétiquement fermées avec des bouchons en pierre ou en terre cuite.

Les galeries du bazar sont voûtées, à peine éclairées, et les échoppes qui s'y trouvent ne renferment que des objets à bon marché, destinés aux classes pauvres de la ville et aux paysans des régions voisines. Il y a cependant quelques ateliers de selliers et de cordonniers qui ne manquent pas d'un certain intérêt. Nous examinons aussi longtemps les cardeurs armés d'une sorte de longue harpe à une seule corde, qui, frappée par un maillet en forme de pilon, fait sauter en l'air les flocons de coton et de laine. Cet outil, d'une forme très originale et très gracieuse, a été décrit par quelques voyageurs comme un instrument de musique.

En continuant à descendre les ruelles étroites et les passages sombres, nous arrivons au bazar des Israélites. Il est impossible de voir quelque chose de plus attristant : on marche littéralement dans les décombres, les ordures, les plumes, les débris de boucherie. Le sang est répandu partout sur la terre; les têtes d'agneaux et de chevreaux sont empilées devant les boutiques pour attirer les passants; les peaux des victimes sont étendues clouées sur le sol, toutes sanguinolentes, pour être tannées et assouplies par les pieds de la foule. On peut juger par cette description quels sont les effluves qui empestent l'air dans un milieu pareil. La population paraît plongée dans une misère sans espoir. Le teint est blême, anémique, cachectique; les cheveux ordinairement blonds et roux; les yeux, gris ou bleus, sont souvent chassieux. Les femmes, petites, sans grâce, presque toujours lymphatiques, sont la plupart du temps couvertes de vêtements européens sordides. La tête n'est protégée que par un linge en cotonnade blanche qui retombe négligemment sur les épaules et le dos. Les hommes sont vêtus de longues houppelandes teintes en vert pomme, en gris clair ou en bleu de ciel, et coiffés d'un bonnet entouré de fourrures comme ceux des israélites de la Hongrie, de la Pologne et de la Galicie; de chaque côté de leurs joues, tombent une ou deux mèches de cheveux décolorés enroulés en tire-bouchon; cette singulière coiffure leur donne un aspect des plus étranges. Leurs pieds nus et longs flottent dans des babouches en cuir jaune.

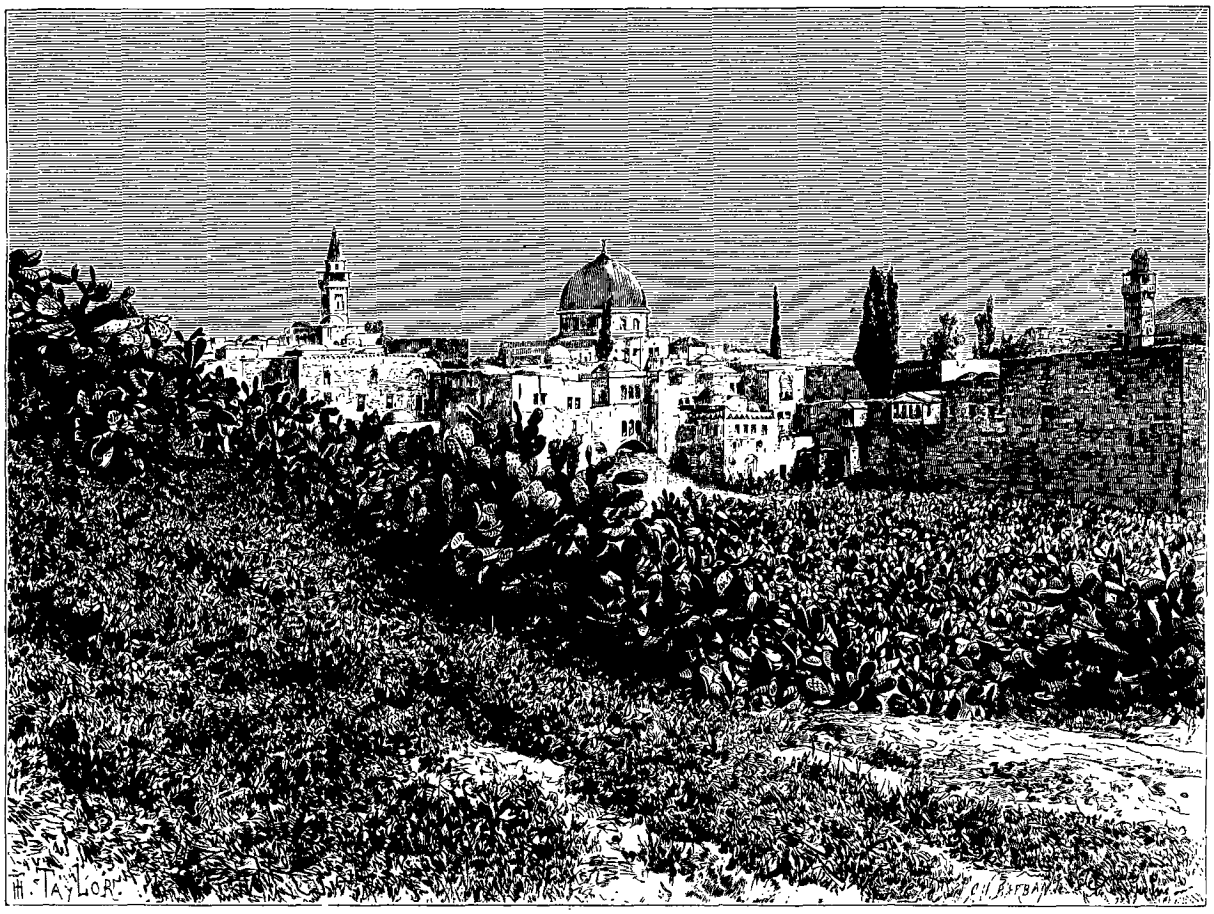
Un musicien dans un café de Jérusalem. — Dessin de A. Ferdinandus, d'après une photographie.

Ces hommes, en général grands, mais maigres, ont les bras et les jambes minces, les clavicules tombantes, le torse peu développé. Le système musculaire presque atrophié ne leur permet que des mouvements lents et pleins de nonchalance. Les mauvaises conditions hygiéniques, une nourriture insuffisante sont très certainement les causes immédiates de la dégénérescence de cette race, qui paraît avoir perdu, en même temps, et sa force physique et son énergie morale. En regardant ces malheureux accablés par la misère et les persécutions séculaires, je ne pouvais m'empêcher de songer que j'avais là, sous les yeux, les descendants, de ces vaillants soldats des Macchabées et des héros qui, pendant de si longs mois, et avec un courage surhumain, défendirent leur indépendance contre les solides légions romaines de Vespasien et de Titus.

Dr LORTET.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Jérusalem vue du mont Sion. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

LA SYRIE D'AUJOURD'HUI,

PAR M. LORTET, DOYEN DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE LYON,

CHARGÉ D'UNE MISSION SCIENTIFIQUE PAR M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE [1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Les Israélites.

Nous traversons de nouveaux groupes de masures et arrivons au sud de la ville dans un vaste carrefour abandonné rempli de décombres et de débris. Une véritable forêt de cactus, aux troncs énormes, recouvre les murailles croulantes. Au milieu de cette végétation luxuriante, traversée par un sentier qui aboutit à la porte des Maugrebins, se trouvent quelques misérables huttes de boue, habitées par de pauvres lépreux, qui s'approchent en pleurant pour nous demander l'aumône. Ces maisons, ou plutôt ces cabanes, n'ont guère que deux mètres de hauteur sur trois mètres de long et de large. Couvertes en branchages et en terre, elles ne forment à l'intérieur qu'une seule pièce, où les lépreux couchent deux ou trois ensemble, sur la terre nue, ou sur quelques guenilles infectes qui leur servent de tapis. Je reviendrai plus loin sur le sort de ces malheureux que le pacha force aujourd'hui à habiter en dehors des remparts.

Le quartier juif, appelé Hareth-el-Jehud, est très peuplé ; il doit renfermer au moins dix mille habitants, peut-être plus, et s'étend entre le Haram et le mont de Sion.

Les Israélites de Jérusalem sont divisés en trois

1. Suite. — Voy. t. XXXIX, p. 145, 161 et 177; t. XLI, p. 1, 17, 33 et 49; t. XLII, p. 81.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sectes : les Aschkenazim, les Séphardim et les Karaïm. Le premier groupe, qui comprend surtout les juifs allemands, russes et polonais, se subdivise de nouveau en Péroschim ou Pharisiens, et Khasidim ou Puritains. La plupart sont nés à Jérusalem, mais leur nombre s'accroît rapidement chaque année, par suite de l'émigration des Israélites dévots, qui arrivent de toutes les parties de l'Europe afin de mourir dans leur ville sainte. La plupart viennent de Pologne et d'Allemagne, quelques-uns seulement d'Angleterre. Presque tous sont fort misérables et ne vivent que d'aumônes recueillies chez leurs coreligionnaires d'Europe. Cependant il y a parmi eux quelques familles riches, qui continuent à vivre très modestement, afin de ne pas attirer l'envie des fonctionnaires turcs; pour plus de précautions, elles ont eu soin de se placer sous la protection des consulats européens.

Les Péroschim ont deux synagogues, qui viennent d'être réparées à la suite de quêtes faites en Occident. Cette secte évalue le nombre de ses adhérents à huit cents.

Les Khasidim sont beaucoup moins nombreux, deux ou trois cents au plus, mais ils ont des ramifications importantes à Tibériade et à Safed. Ils sont très fanatiques, et pendant les cérémonies de leur culte ils font beaucoup de gestes en poussant de grands cris, suivent scrupuleusement toutes les prescriptions de leur secte, et se regardent comme infiniment supérieurs aux autres congrégations. Leur chef, qu'ils appellent Zadik, est considéré par eux comme un saint, directement en rapport avec le ciel. Comme les Indiens, ils croient à la migration des âmes, ils étudient la Cabala, et considèrent le Sohar comme une de leurs plus grandes autorités. Ils ont deux synagogues et une bonne imprimerie qui a publié, il y a quelques années, sous la direction d'un savant israélite bavarois, une géographie et une topographie de la Palestine.

La secte des Séphardim est la plus nombreuse; elle compte plus de huit cents familles. La plupart viennent de différentes provinces de l'empire ottoman, mais beaucoup de ces familles habitent Jérusalem depuis plusieurs générations; d'autres sont venues d'Espagne, à la suite des persécutions de Ferdinand et d'Isabelle à la fin du quinzième siècle. Ils sont à peu près légalement reconnus par la Porte, et leur grand rabbin, qui porte le titre de Hakim-Pacha, ou de Chacham-Pacha, est muni d'une sorte d'autorité civile, ce qui le rend en quelque sorte dépendant du gouvernement et lui donne droit à une garde d'honneur. Sa juridiction s'étend sur les Séphardim de la Palestine entière; il habite une très belle maison installée à la manière turque et arabe.

La secte des Karaïm ou des Karaïtes n'a que peu de représentants à Jérusalem. On les appelle aussi Jérusalémites parce qu'ils pleurent encore la chute de Sion. Il est probable qu'ils sont originaires d'Égypte.

Changeur israélite à Jérusalem. — Dessin de A. Ferdinandus, d'après une photographie.

Les Juifs viennent presque tous en Palestine, poussés seulement par une tendance naturelle de leur esprit qui exagère l'importance des actes matériels de dévotion; ils méprisent les métiers manuels, et vivent le plus souvent sans exercer aucune profession. Beaucoup sont changeurs, comme ils le sont du reste dans toutes les villes de l'Orient; on les voit assis sur un escabeau peu élevé, ayant devant eux une caisse en bois solide bardée de lames de fer assujetties par des clous à grosse tête, et fermée par d'énormes cadenas. Sur leurs genoux, ils tiennent des sébiles dans lesquelles ils font glisser avec adresse et avec une volupté visible des piles de pièces de monnaie dont le cliquetis argentin attire l'attention des passants.

Ceux qui s'occupent d'affaires commerciales le font avec une certaine honnêteté, et, à ce point de vue, les Israélites sont avec les Arabes musulmans infiniment supérieurs à la plupart des chrétiens grecs ou catholiques, réputés à juste titre pour leur rapacité et leur mauvaise foi. Ces derniers sont trop lâches pour chercher à voler à main armée, mais ils savent admirablement profiter de toutes les occasions pour tromper et dérober le bien d'autrui lorsqu'ils peuvent le faire sans exposer leurs personnes. Quelques Juifs cependant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

font le négoce, d'autres sont tailleurs de pierres, mais le plus grand nombre ne s'occupe que de savantes études judaïques. Ils se chargent aussi, pour leurs frères qui habitent au loin les différentes parties du monde, de faire réciter les prières recommandées par le Talmud, car, d'après eux, le monde retournerait à son chaos primitif si, au moins deux fois chaque semaine, ces prières n'étaient point dites dans les quatre villes saintes de la Palestine, Jérusalem, Hébron, Safed et Tibériade.

Pour l'expédition de cette affaire, ces pieux savants reçoivent les collectes faites chez leurs coreligionnaires, par les soins du grand rabbin des Israélites espagnols.

Leurs femmes, qui sont d'habiles ménagères, s'occupent avec amour et intelligence de leurs enfants. Au point de vue intellectuel, elles sont infiniment supérieures aux musulmanes : aussi les Juifs sont-ils fiers de leurs épouses. Une ou deux fois chaque semaine, celles-ci s'habillent avec une grande magnificence pour se faire admirer à leurs familles et à leurs amies.

Depuis quelques années de grands efforts ont été tentés pour améliorer le sort des Israélites de Syrie, et les puissantes associations des banquiers de Lon-

Famille israélite à Jérusalem. — Dessin de H. Chapuis, d'après une photographie.

dres, de Paris et de Vienne paraissent disposées à y consacrer des capitaux considérables. Parmi les projets que M. Goschen, ambassadeur d'Angleterre à Constantinople, vient de recommander au sultan, on signale l'idée de constituer en une colonie juive les pays de Galaad et de Moab, districts d'environ six cent mille hectares, habités aujourd'hui seulement par quelques tribus de Bédouins nomades. Le gouvernement ottoman garderait la haute suzeraineté sur ce territoire qui fut autrefois la partie de la terre promise attribuée aux tribus de Gad, Ruben et Manassé. La Porte recevrait, en retour de cette concession, un nombre respectable de millions qui sont déjà souscrits, paraît-il.

Sir Moses Montefiore et plusieurs autres richissimes Israélites s'intéressent beaucoup à ce projet fortement patronné par feu lord Beaconsfield, et qui ne paraît nullement répugner au sultan. La nouvelle colonie, soumise à l'autorité d'un prince de race et de religion israélite, servirait de noyau et de base à un futur royaume d'Israël. Aussitôt que le gouvernement turc aura donné son consentemnt, deux chemins de fer, l'un allant de Jaffa à Jérusalem, l'autre de Haïfa jusqu'au delà du Jourdain, seront mis en construction, en même temps qu'un canal qui unirait la Méditerranée au golfe d'Akabah. Sir Oliphant, diplomate anglais bien connu, est le fondé de pouvoir de cette société plutôt finan-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cière et politique que religieuse. Le devoir de la France est de ne point perdre de vue ces agissements dans un pays où elle a de très sérieux intérêts.

Les terrains vagues situés au sud du quartier juif sont un vrai repaire de chiens errants semblables à ceux de Constantinople. Ils vivent là au nombre de plusieurs centaines, réunis en petits groupes et par familles. Le jour, ils dorment ou font semblant de dormir; mais, dès que la nuit arrive, ils se répandent dans les rues, les carrefours et sont chargés du service de la voirie. Ils font disparaître, en les dévorant, les détritus, les immondices, les déjections que la population entasse continuellement devant les maisons. La présence de ces chiens, dans les villes d'Orient, est un véritable bienfait de la Providence. On se demande, en effet, ce que deviendrait Jérusalem, si ces animaux n'étaient pas là pour absorber et transformer toutes les matières organiques qui sont jetées sans cesse à la rue et que ne reçoivent aucun égout ni aucune fosse.

Ces chiens, en général d'un brun rougeâtre, ont des mines de loups dégénérés; la queue est épaisse et longue, les membres sont élancés et vigoureux, le museau pointu, les dents aiguës et les oreilles dressées. Pendant la journée on ne s'aperçoit presque pas de leur présence, mais, lorsque le soleil a disparu à l'horizon, ils répondent aux glapissements des chacals par des aboiements furieux qui ne cessent qu'avec le jour. Tous les soirs, afin de pouvoir dormir, nous sommes obligés de tuer cinq ou six de ces voisins bavards et incommodes; les autres se repaissent de leurs cadavres et gardent le silence au moins pendant quelques heures.

La Voie douloureuse. — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

Non loin de ces déserts couverts de ruines, dans une impasse, se dresse une haute muraille qui formait une des terrasses sur laquelle s'élevait le Temple. Les pierres énormes, longues de trois ou quatre mètres, taillées en bossage, admirablement assemblées, forment une paroi de l'aspect le plus imposant. Tous les jours de la semaine, mais surtout le vendredi, les Juifs, que les Arabes ne laissent sous aucun prétexte pénétrer dans l'ancienne enceinte où se trouve aujourd'hui l'admirable mosquée d'Omar, viennent pleurer et gémir au pied de ces murs antiques. Ce spectacle est des plus intéressants et émouvant : dans une cour étroite, dallée, dominée par l'immense construction salomonienne, se rassemblent une soixantaine d'hommes et de femmes de tous les pays, portant tous les costumes de l'Orient et de l'Occident. Les personnes âgées sont en grande majorité; on peut voir là des têtes à cheveux blancs dont l'expression est admirable. Beaucoup lisent à demi-voix leurs livres saints, en balançant légèrement la partie supérieure du corps, puis ils se lèvent et viennent par petits groupes pleurer de vraies larmes, et sangloter, en frappant le front contre ces pierres vénérables, derniers vestiges de leur sanctuaire.

Des vieillards qui peuvent à peine marcher, des vieilles femmes déjà cassées par l'âge, se font traîner ici, pour répandre contre ces murailles leurs dernières lamentations, avant de laisser leurs os dans la vallée de Josaphat, dont les squelettes blanchis se réveilleront aux sons de la trompette du jugement dernier.

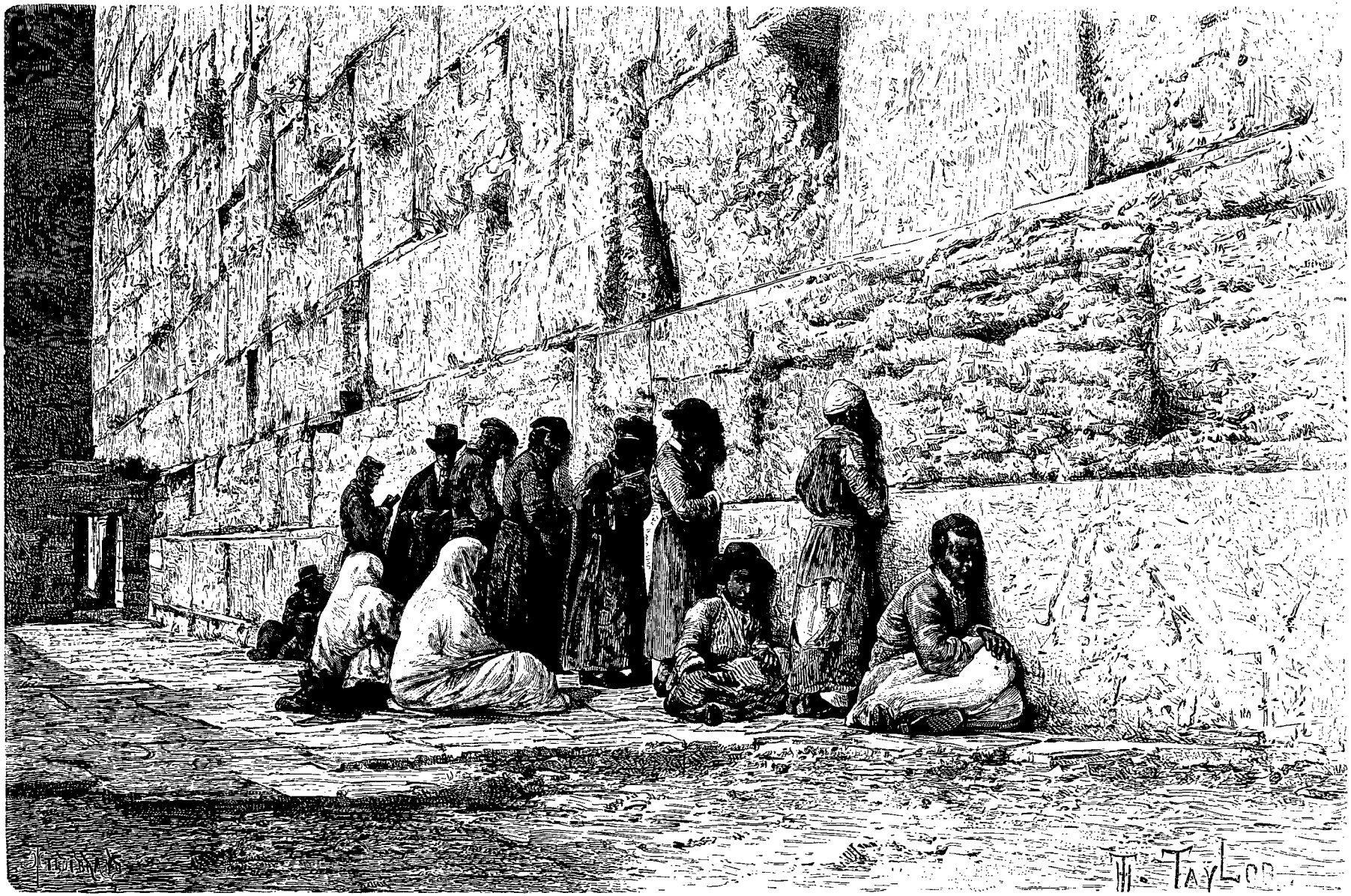
Quelle foi il y a encore dans cette race, si noble, quoi qu'on en dise, pourtant si méprisée encore, si indignement persécutée par nos voisins du Nord! Que ne pourrait-on en faire s'il était possible de la régénérer par la liberté et l'indépendance!

Après le voyage d'Hadrien à Jérusalem, les Juifs furent définitivement expulsés de la ville, mais, sous l'empereur Constantin, on leur permit de se rapprocher de la cité et de la contempler du haut des collines environnantes. Plus tard, une fois chaque année, le jour anniversaire de la destruction de la ville par Titus, il leur fut accordé d'en franchir l'enceinte et de venir pleurer sur les ruines des murailles du Temple. Mais ils devaient toujours acheter cette faveur à prix d'argent, au commandant de la garnison romaine.

En sortant de cette impasse *des larmes*, nous passons devant quelques terrains vagues plantés de cactus énormes, et nous arrivons à l'angle nord-ouest de la terrasse sacrée qui supporte aujourd'hui la grande mosquée d'Omar. Nous remontons vers la Tour de David en suivant la Voie douloureuse, et en étudiant encore une fois, dans leurs moindres détails, les constructions appelées Maison de Pilate et Porte Judiciaire.

Les Israélites sont très généreux lorsqu'il s'agit de secourir leurs pauvres; aussi, depuis quelques années, de riches banquiers de Londres, de Paris ou de Vienne ont établi à Jérusalem de magnifiques hôpitaux, des asiles, des cités pour recevoir les déshérités de leur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Juifs pleurant contre les murs du Temple. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

race, qui chaque année arrivent en foule dans l'espérance de mourir en paix sur la terre sacrée de leurs ancêtres. Le vendredi, les malheureux de Jérusalem vont réclamer, de porte en porte, une aumône chez leurs coreligionnaires plus riches. Ceux-ci ont fait fabriquer ce qu'ils appellent de l'*argent de pauvres* (*bikhour cholim*) ; ce sont de très petites pièces carrées, en laiton, sur lesquelles se trouvent frappés en relief quelques caractères hébraïques. Ces monnaies, qui n'ont aucune valeur intrinsèque, servent à acheter des denrées chez des fournisseurs spéciaux, d'où elles sont ensuite retirées par les membres les plus fortunés de la congrégation.

Les habitations de Jérusalem, en général très petites, sont établies sur un plan tout à fait spécial. A cause de la rareté du bois de construction, elles n'ont ni plancher ni toit, mais le premier étage et la terrasse supérieure sont entièrement en pierre. A cause des pluies abondantes de l'hiver, dans cette région de la Palestine, les terrasses sont recouvertes de coupoles hémisphériques qui présentent un aspect singulier lorsqu'on regarde la ville du haut d'un monument élevé. Comme ces voûtes, si elles avaient une portée trop considérable, n'offriraient pas une solidité suffisante, les chambres sont en général assez petites, presque carrées et à peu près toutes d'égale grandeur. Les escaliers, toujours excessivement étroits, partent d'une cour minuscule et aboutissent à un palier extérieur qui permet de circuler autour de l'habitation. Quelques-unes de ces maisons datent évidemment de l'époque des croisades et présentent encore des entrées voûtées en ogive, des portes sculptées, des écussons armoriés, des fenêtres à meneaux, à accolades garnies de moucharabiehs élégants et finement découpés.

Porte Judiciaire (voy. p. 100). — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

Le sol et les habitations de Jérusalem constituent à peu près un seul *wakouf*, c'est-à-dire que presque toutes les propriétés sont entre les mains des conseils de fabrique, qui les administrent en faveur des différentes mosquées auxquelles elles ont été laissées. Les revenus sont appliqués à l'entretien des sanctuaires, des écoles et des asiles qui y sont souvent annexés. Quelques parcelles seulement du sol de l'intérieur de la ville sont possédées par des particuliers. Mais, comme les habitants sont en général fort pauvres, et que les étrangers ne peuvent régulièrement acquérir la terre en Turquie, il arrive ce fait bizarre, que souvent le moindre des champs ou la plus misérable des bicoques sont possédés par un très grand nombre d'individus.

Cette méthode d'association pour la possession d'immeubles ou même d'autres propriétés est extrêmement commune en Syrie. Ainsi fréquemment une jument appartient, non à celui qui la monte habituellement, mais à cinq ou six de ses associés, qui partagent les bénéfices que l'animal leur donne par le poulinage. D'autres fois, les produits en nature sont affectés directement à chacun des propriétaires : un tel prendra le poulain d'une année, l'autre celui qui naîtra l'année suivante. On nous a montré, dans les environs de Jérusalem, telle jument de prix qui était possédée par douze ou quinze personnes.

Le climat du haut plateau de Jérusalem se caractérise plutôt par une alternance régulière de pluies et de sécheresse, que par une température plus ou moins élevée. En France et dans la plus grande partie de l'Europe il peut y avoir des jours de soleil et des jours nuageux à toutes les époques de l'année ; il n'en est pas de même en Palestine, où ces journées variables ne se rencontrent qu'en automne, très tard, ou en hiver, tandis que pendant un grand nombre de mois le ciel reste toujours d'une pureté incomparable qui n'est jamais altérée par la moindre des vapeurs.

Les pluies de l'automne commencent ordinairement dans la dernière partie d'octobre ou au commencement du mois de novembre. Les semailles se font à ce moment-là, lorsque la terre a été rendue suffisamment humide par ces chutes d'eau ordinairement causées par les vents d'ouest et du nord-ouest qui durent deux ou trois jours de suite avec des redoublements nocturnes. Le vent vient ensuite de l'est et amène quelques beaux jours. Pendant les mois de novembre et de décembre, la pluie tombe en fortes averses ; plus tard ces ondées s'espacent de plus en plus, sans pour cela cesser entièrement dans la saison hivernale. En janvier et février, la neige se montre souvent en quantité considérable et forme sur les maisons de Jérusalem un tapis de près d'un pied d'épaisseur, mais elle persiste rarement plus de quelques heures.

La terre ne se gèle pourtant jamais, quoiqu'il arrive fréquemment que les citernes ouvertes qui se trouvent au centre de la ville se couvrent d'une couche de glace

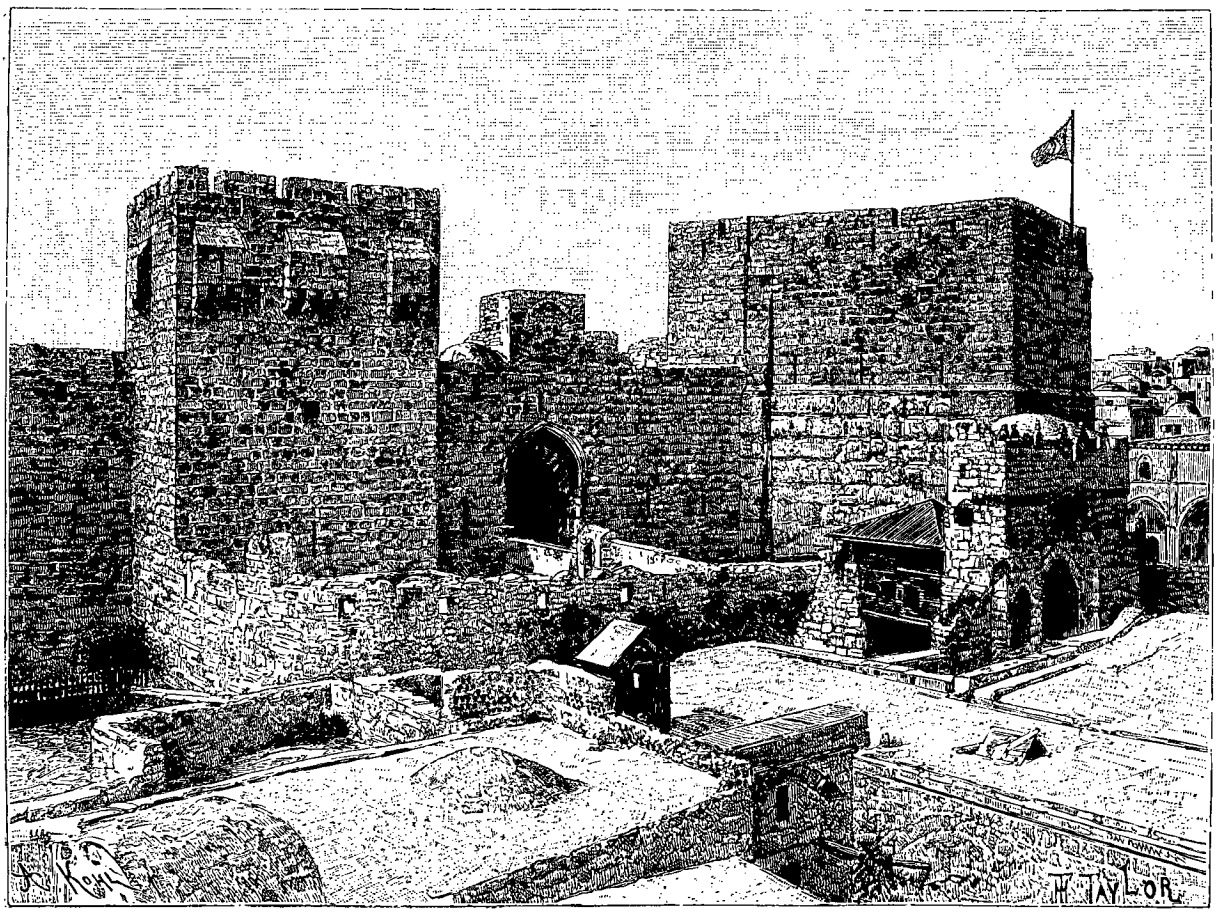
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de plusieurs millimètres. Le mois de mars est encore assez pluvieux, puis les chutes d'eau cessent entièrement.

Dans la saison d'hiver, les chemins de la Palestine deviennent presque tous impraticables ; ce ne sont que fondrières et flaques d'eau qui rendent les voyages, à cette période de l'année, très difficiles, désagréables et même dangereux : on est mouillé sous la tente, on couche dans la boue et on est exposé aux atteintes de la fièvre intermittente et de la dysenterie. En avril et mai, le ciel devient d'une pureté admirable, l'air est embaumé et la terre se recouvre partout d'une brillante verdure émaillée de fleurs innombrables parmi lesquelles dominent les anémones, les iris, les scabieuses, les ombellifères et un grand nombre de chardons.

A part quelques très rares exceptions, le ciel reste d'une limpidité implacable depuis le printemps jusqu'en novembre ou décembre ; et lorsque les pluies attendues avec une vive impatience sont assez abondantes pour remplir les citernes et pour humecter profondément le sol, les fellahs se réjouissent, car ils peuvent compter sur une bonne récolte.

Il tombe à Jérusalem, la nuit surtout, une rosée très pénétrante. Nulle part ailleurs l'hygromètre ne se permet des écarts aussi considérables : l'hiver, l'humidité est très forte, et l'été la sécheresse de l'air est presque absolue. Souvent l'eau coule le long des murailles lorsqu'un vent chaud de l'ouest succède à un temps froid. Les efflorescences de salpêtre et de carbonate de chaux se forment à l'intérieur et à l'extérieur des habitations, et l'été, lorsque l'atmosphère est très sèche, cette poussière blanche tombe sur le sol comme de la neige.



Tour de David (voy. p. 100). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

Église du Saint-Sépulcre.

Je ne me permettrai point de donner ici une description complète de l'église du Saint-Sépulcre. Elle a été faite déjà bien souvent et par des hommes plus compétents que moi. Je l'ai parcourue dans tous les sens, à bien des reprises différentes, et toujours, je me hâte de le dire, avec un nouvel intérêt.

Commencée en 326 par l'empereur Constantin et par Hélène, l'église du Saint-Sépulcre fut entièrement détruite en 614 par Chosroès, roi de Perse. Relevée par le moine Modeste, elle fut de nouveau rasée en 1010 par le calife Hakem. Constantin Monomaque, en 1048, et plus tard les croisés, en 1130, la firent renaître de ses ruines. En 1808, un incendie anéantit une grande partie de l'édifice des croisades, et, à la suite de ce nouveau désastre, elle fut déplorablement

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

restaurée par les Grecs, qui se hâtèrent de profiter de cette circonstance pour briser et pour faire disparaître l'intéressant tombeau de Godefroy de Bouillon et de Baudouin, dont la vue froissait leur amour-propre.

La façade principale de l'église du Saint-Sépulcre est aujourd'hui située au sud, tandis que, primitivement, l'entrée se trouvait à l'est. En avant, un parvis à ciel ouvert paraît dater de l'époque des croisades ; il est pavé en larges dalles d'une pierre jaunâtre et toujours encombré de marchands, de vendeuses d'objets de piété, d'un grand nombre de mendiants et d'estropiés vivant d'aumônes. De la rue voisine, il faut descendre trois marches pour atteindre cette petite place sur laquelle des bases de colonnes indiquent encore qu'il y avait là un portique couvert comme dans beaucoup de basiliques anciennes. Des deux côtés se trouvent un certain nombre de chapelles appartenant à des sectes différentes. A droite, une rampe de dix-huit marches mène au réduit dédié à Abraham, où l'on montre la place sur laquelle le patriarche voulait sacrifier Isaac. Ce sanctuaire paraît déjà avoir existé en l'année 600 après J. C.

En redescendant sur le parvis, on trouve les chapelles arménienne, copte et abyssine, qui n'ont rien

Maison de Pilate (voy. p. 100). — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

de remarquable ; à l'ouest s'élèvent celles des Grecs dédiées à Jacob, Marie-Magdeleine, et plus loin celle des Quarante-Martyrs. Cette dernière paraît établie dans les constructions romanes du Saint-Sépulcre sur lesquelles se dressait un clocher carré dont la base existe seule aujourd'hui.

Des fenêtres gothiques percent les murailles de ce campanile dont le sommet était terminé par une coupole octogonale, construite de 1160 à 1180 par les croisés.

On ne peut dire que la façade de l'église soit imposante ; néanmoins elle charme le regard par la variété et la grâce des détails. Certaines parties ont été fouillées dans tous les sens, et de la manière la plus heureuse, par un ciseau aussi habile qu'original. Les deux belles portes en ogive du rez-de-chaussée sont surmontées de deux larges fenêtres également ogivales, encadrées d'ornements finement exécutés. Les linteaux portent des bas-reliefs représentant des scènes de l'Évangile, traitées avec beaucoup de soin, probablement en France, au douzième siècle. De chaque côté du portail, des colonnes en marbre, surmontées de chapiteaux à feuillage, semblent avoir été prises à un temple de l'époque byzantine. Au-dessus des linteaux se trouvaient anciennement des mosaïques dont on voit encore quelques traces.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

DONNÉ PAR
BIBLIOTHÈQUE

Vendeuse de bracelets sur le parvis de l'église du Saint-Sépulcre (voy. p. 100). — Dessin de A. Sirouy, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les bas-reliefs dont j'ai parlé ne peuvent être examinés qu'avec le secours de la lorgnette, tant leur finesse est extrême : c'est Lazare sortant de son tombeau et montant une rampe d'escalier, tandis que Jésus se tient à l'entrée du sépulcre, ayant Marie assise à ses pieds. Plus loin, quelques spectateurs se pincent le nez de la façon la plus comique, pour ne point sentir la mauvaise odeur que répand Lazare. Puis c'est l'entrée triomphale à Jérusalem : Jésus envoie de jeunes garçons pour lui chercher une monture; à ses pieds se tiennent deux bergers et des moutons. Les enfants reviennent avec un âne sur lequel ils placent leurs vêtements ; dans le lointain se dessine la montagne des Oliviers. Le Christ entre à Jérusalem, et de petites figurines admirablement exécutées étendent des manteaux sur le chemin du Rédempteur ; un homme coupe les feuilles d'un palmier, et une femme porte son enfant sur l'épaule, ainsi que le font encore aujourd'hui les fellahines de la plaine de Saron et de Jaffa; plus loin s'avance un paralytique appuyé sur ses béquilles.

Le dernier bas-relief montre la Cène : saint Jean repose sa tête sur la poitrine de Jésus ; Judas est figuré au moment où il reçoit du Maître la bouchée de pain. Tout cela est vivant, d'un naturel et d'une perfection d'exécution très remarquables.

Le bas-relief qui se trouve au-dessus de la porte de droite n'est formé que par une longue suite de feuillages, de fleurs, de fruits admirablement sculptés, au milieu desquels se voient des figures, des hommes nus, des oiseaux, des êtres fantastiques s'enlaçant aux guirlandes. Au milieu, un centaure tient un arc à la main. Il doit y avoir là toute une légende symbolique que nous ne chercherons pas à expliquer, mais que nous affirmons être ciselée de main de maître.

Le portail de droite est muré depuis longtemps ; à côté, une rampe d'escalier conduit à la chapelle du Calvaire, mais aboutit d'abord à un petit parvis orné très gracieusement dans le style des entrées que nous venons de décrire. Le grand portail de gauche conduit directement dans l'église du Saint-Sépulcre.

Cette vaste construction, très irrégulière, est remplie d'ombre, de mystère, et il faut la visiter souvent pour en bien connaître tous les détours et toutes les retraites. La grande coupole a été malheureusement décorée dans le plus mauvais goût italien et néo-grec. Entre les piliers qui la supportent se trouvent de nombreuses chapelles appartenant à différentes communautés. Au centre s'élève le petit bâtiment qui renferme le sépulcre du Christ. C'est une construction cubique, entourée de colonnes torses en marbre blanc, recouverte du haut en bas de misérables toiles grecques et russes, et chargée sur toutes les faces de lampes et d'ornements métalliques très grossiers. Le rocher primitif du sépulcre n'est plus visible, tout a disparu sous les odieuses applications de marbres modernes et de clinquant.

En face du tombeau, à l'est, s'étend une grande nef allongée possédée par les Grecs. Les murs sont cachés par d'affreuses peintures, et du haut des voûtes une véritable forêt de lampes, pressées les unes contre les autres, empêchent absolument à l'œil de saisir l'ensemble du monument. Tout à fait à l'est, un escalier creusé en partie dans le rocher conduit à l'ancienne église d'Hélène, très sombre, éclairée seulement par quelques meurtrières. La coupole humide, dégradée, est soutenue par quatre grosses colonnes en marbre vert, massives, très basses, couronnées par des chapiteaux corinthiens qui paraissent dater de l'impératrice Hélène. Cette modeste crypte souterraine, presque abandonnée, est certainement la plus intéressante de l'église.

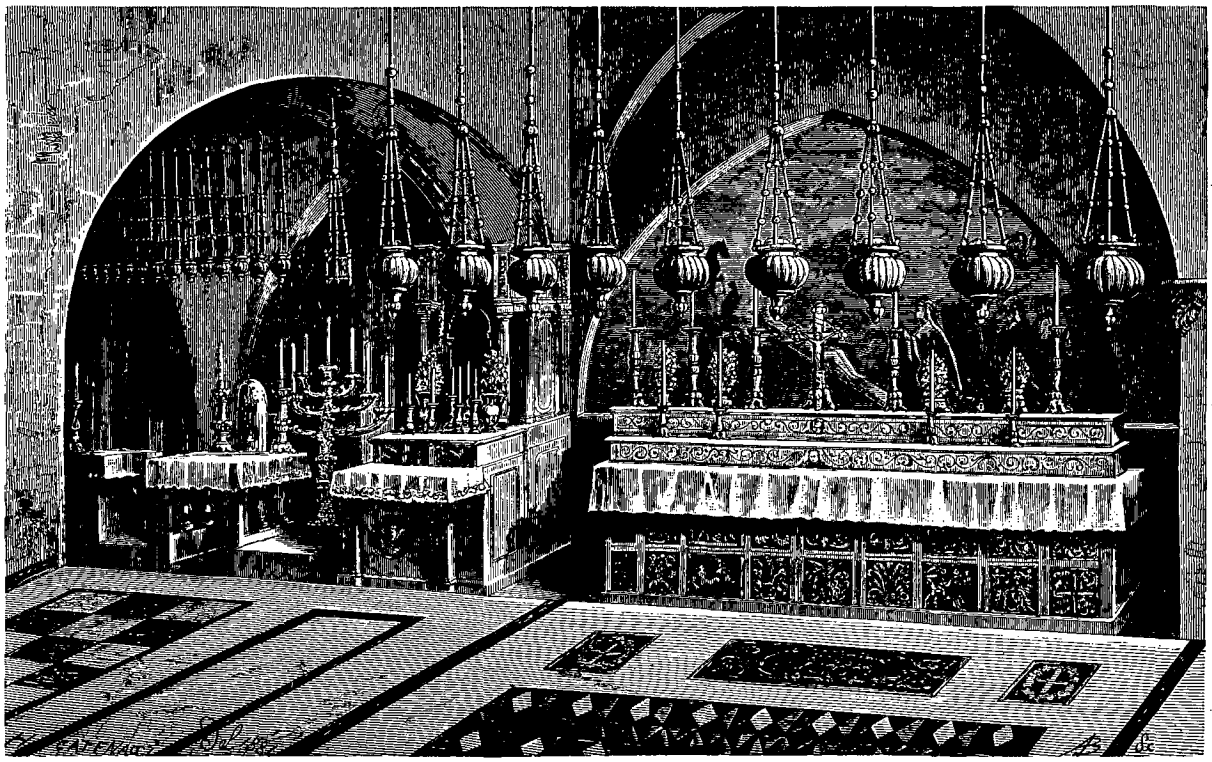
Enfin, au sud, se trouve un bâtiment carré, haut de quelques mètres, sur lequel on arrive par deux escaliers latéraux de dix-huit marches. La plate-forme qui couronne l'édicule est pavée de marbres, recouverte par une voûte très surbaissée, pourvue de plusieurs autels appartenant à des cultes différents. C'est là ce que l'on appelle le Calvaire! Cet édifice en maçonnerie, ces murs, ces dorures, ces marbres et ces autels recouvrent, dit-on, le rocher sur lequel se trouvaient plantées la croix du Christ et celles des malfaiteurs crucifiés avec lui! Tous ces lieux, si ce sont bien ceux-là qui ont été témoins du drame de la passion, ont été, comme à plaisir, tellement dénaturés par les ornements dus à la piété des fidèles grecs et latins, qu'il est aujourd'hui impossible de reconnaître quelque chose qui rappelle même de loin le récit des Évangiles.

Il est du reste très probable, d'après les données topographiques récentes, que le crucifiement n'a pas eu lieu en cet endroit, et que le corps du Christ n'a pas été déposé dans ce sépulcre livré aujourd'hui à la dévotion des fidèles. On sait, en effet, que ce n'est qu'en l'année 326 qu'Hélène reconnut, par une révélation miraculeuse, l'emplacement des saints lieux. Mais dès l'année 70, depuis l'horrible siège de Titus, tout avait été bouleversé à Jérusalem; en dehors et en dedans des murailles tout n'était qu'un monceau de ruines; le petit groupe des chrétiens avait été obligé de fuir au delà du Jourdain, et les Juifs, auxquels l'entrée de la ville sainte était interdite, s'étaient dispersés au loin. On se demande comment, dans des conditions pareilles, la tradition aurait pu, pendant plus de deux cents ans, conserver des données précises et exactes sur l'emplacement du calvaire et du sépulcre.

Les diverses parties de cette vaste église sont possédées en propre par différentes communions chrétiennes, latines, grecques, coptes, abyssines, arméniennes. Quelques-unes seulement sont communes et servent de passages. Autour de l'église, de vastes bâtiments sont destinés aux logements de tous ces moines qui vivent là, enfermés à clef par des portiers musulmans. C'est tout un monde, que les pachas et les consuls français, russe, grec et italien ont les plus grandes difficultés à faire vivre en paix. Cha-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que jour, les querelles les plus violentes naissent à cause d'une lampe qui a été poussée sur une tringle, d'un clou planté à une muraille, d'un siège déplacé, de la présence d'un grec où d'un latin dans telle ou telle partie des sanctuaires où il n'a pas le droit de pénétrer. Alors grand émoi dans l'église et dans tous les couvents de la ville, discussions interminables, aigres, scènes violentes, rapports aux consuls, enquête de la Porte, notes échangées entre les gouvernements latin, russe et Constantinople. C'est ce que l'on appelle dans le monde diplomatique « la question des saints lieux », question irritante au premier chef, qui se renouvelle sans cesse, qui change de forme tous les jours, et à l'étude de laquelle la France occupe tout un personnel consulaire distingué, qui aurait des services bien autrement importants à nous rendre. Les franciscains de Jérusalem, de même que la plupart de ceux qui habitent les couvents de la Syrie, sont Italiens ou Espagnols, et, en fait de sympathie pour la France, n'ont depuis nos désastres de 1870 qu'une dose tout juste suffisante pour accepter les sommes considérables que leur accorde bénévolement le gouvernement français. On pourrait croire ou espérer que cet argent devrait au moins servir à augmenter notre influence en Orient, créer des asiles, des hôpitaux, des écoles où l'on enseignerait notre langue, à faire, en un mot, ce que les Anglais, les Américains, les Allemands qui sont en voie de nous supplanter, font partout en Syrie. Erreur grande! la plupart du temps cet argent ne sert qu'à acheter des terrains ou à



Jérusalem. — Église du Saint-Sépulcre : le Calvaire. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

construire des édifices dans lesquels les franciscains italiens peuvent se reposer en paix après les fatigues des offices. Pour citer des faits très précis, je rappellerai que cette année même, sur les sommes assez rondes votées par les chambres en faveur des religieux de Terre sainte, trente-cinq mille francs ont été employés spécialement à l'acquisition d'un terrain où les jésuites italiens et espagnols de Damas vont faire bâtir un couvent. La France est en droit de se demander à quoi peut bien lui servir l'achat de cette propriété par une congrégation presque entièrement composée de membres étrangers.

La passion des querelles religieuses s'empare immédiatement des étrangers qui séjournent à Jérusalem. Cette maladie morale, contagieuse et épidémique est connue sous le nom de *fièvre hiérosolomytaine*. Impossible de s'en préserver, impossible de ne pas prendre fait et cause avec ses coreligionnaires ou ses concitoyens, pour telle ou telle congrégation, pour les Grecs, les Russes, les Arméniens ou les Latins. Cent fois le jour on a les oreilles rebattues des méfaits, des sacrilèges, des horreurs commis par telle ou telle secte; mais je me hâte de le dire, ces causes de plainte sont le plus souvent grossies à plaisir ou même entièrement imaginaires.

Dans les autres villes de l'Orient d'autres sujets de conversation prédominent quelquefois : à Athènes on parle fouilles et antiquités, marbres, bronzes et terres cuites; à Constantinople, politique, vieilles étoffes, bazar; à Damas, vieux tapis, druses et Hauran; à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Beyrouth, ce sont des cancans innocents qui occupent la population chrétienne et musulmane. Mais ici la maladie dont j'ai parlé se déchaîne avec une violence extraordinaire sur les différentes sectes chrétiennes qui se haïssent, qui se calomnient et qui ne tarderaient pas à se massacrer les unes les autres, si les musulmans, calmes, réfléchis, et au fond beaucoup plus sceptiques, n'étaient point là pour arrêter leur rage insensée.

Cette situation, aggravée encore par les intrigues politiques des agents des puissances occidentales, rend la vie des chrétiens européens de Jérusalem extrêmement pénible et difficile. Au lieu de se réunir, de s'entr'aider, ils vivent égoïstement groupés par sectes et par nationalités, pleins de défiance les uns vis-à-vis des autres.

Notre pays, qui depuis tant de siècles a fait les plus grands sacrifices en Syrie, a le devoir de ne point perdre de vue cette belle province dix fois plus riche et plus productive que l'Algérie. Il ne doit point s'en emparer par la violence, mais la France pourrait y établir un protectorat, s'attacher les populations, non pas, comme on le fait, en nous immisçant dans les querelles absurdes et absolument dénuées d'intérêt des moines et des religieux étrangers, mais en donnant à ces contrées une administration européenne intègre, à l'abri des horribles concussions pratiquées par les Osmanlis, en créant quelques voies ferrées, des routes réelles, et non pas seulement carrossables sur le papier, comme le sont toutes celles entreprises par le gouvernement turc. Ainsi agissent les Anglais en Asie Mineure, tandis que dans certaines parties de la Syrie, notamment à Haïfa, Jaffa, Jérusalem, Beyrouth, les Allemands font les mêmes efforts pour détruire notre influence, qui s'en va de jour en jour, par nos propres fautes, comme on peut le constater à peu près partout.

En 1875, nous avons été témoin, au Saint-Sépulcre, de la cérémonie grecque dite du *feu sacré*, qui nous a laissé la plus triste impression.

Ce jour-là, tous les étrangers présents à Jérusalem et le corps consulaire se rendent dans les galeries hautes de l'église, qui appartiennent en partie aux Latins. La foule énorme des pèlerins venus de toutes les provinces de la Russie, de l'Archipel et de l'empire ottoman, au nombre de cinq ou six mille personnes, encombre le parvis de l'église et toutes les chapelles latérales. Quelques-uns de ces pèlerins attendent là depuis plusieurs jours, et, pour garder leur place, campent sur des tapis et des matelas, entourés de leur batterie de cuisine. On fume, on chante, on crie, on boit du café et des limonades, exactement comme sur un champ de foire. On voit là des représentants de toutes les parties de l'empire ottoman, des Grecs de l'Archipel en fustanelle et à grands bonnets rouges, des femmes voilées de Smyrne et de Constantinople et des paysans du nord de la Russie, chaussés de larges bottes graisseuses et couverts de leurs houppelandes noires doublées en peau de mouton. Tous portent des cierges ou des paquets de fines bougies qui devront être allumés au feu sacré, et qui serviront ensuite de reliques précieuses pour écarter les maléfices et guérir les maladies les plus incurables.

Pour prévenir les malheurs toujours possibles, une compagnie de soldats turcs, l'arme au pied, se tient immobile sur le parvis, ou près des portes, dans la nef même de l'église. L'évêque arménien et celui de Pétra pénètrent dans l'intérieur du sépulcre, où nul n'a le droit de les suivre. Le pacha gouverneur militaire de Jérusalem fait alors son entrée, conduit respectueusement dans la tribune réservée au corps diplomatique, où les grands dignitaires de l'Église grecque se hâtent de lui offrir des pipes, du café et des sorbets.

Tout à coup, à travers une des ouvertures ovalaires qui fait communiquer l'intérieur du sépulcre avec l'église, un des prélats, le grec ordinairement, passe le bras en tenant une torche qu'il vient d'enflammer au feu descendu du ciel. Le tumulte devient alors indescriptible; les pèlerins se précipitent comme des aliénés pour allumer leurs bougies à cette torche sacrée, et celui qui a le bonheur d'y arriver le premier est certain d'aller tout droit en paradis, quels que soient ses péchés et le dévergondage de sa vie!

Au côté nord du sépulcre, par une ouverture également ovalaire, un homme reçoit le feu sacré dans une lanterne, fend la foule avec rapidité, et s'élance sur un cheval qui l'emporte ventre à terre à Bethléem, où la flamme sainte est pieusement recueillie par les moines du couvent de la Nativité.

Les pèlerins, ne pouvant approcher tous à la fois de la torche sacrée, allument mutuellement leurs bougies, et bientôt ces milliers de cierges, agités par une foule en délire, font paraître l'église en feu. Ces fous furieux se passent la flamme sainte sur le visage, sur les jambes, les femmes sous leurs robes, et se font les plus horribles brûlures pour effacer les traces de leurs péchés. Ils se livrent aux contorsions les plus bizarres, aux danses les plus forcenées et poussent des cris qui se transforment peu à peu en véritables rugissements. Les nobles voûtes retentissent alors de chants plus dignes d'un asile d'aliénés que d'une église chrétienne. Puis, finissant par perdre le peu de raison qu'ils possèdent, les pèlerins se prennent par la main et s'entraînent mutuellement dans une ronde infernale qui nous remplit de dégoût et d'horreur : au milieu de cette fumée, de cette poussière, de ce feu et de ces cris, il nous semblait être obsédé par un cauchemar affreux.

Dans les parties latérales de la nef se passent des choses sans nom, car il est admis par ces insensés que tout ce qui reçoit la vie ce jour-là et dans ce lieu saint sera éternellement heureux! C'est ainsi que, du sanctuaire élevé sur la tombe de Celui qui fut le modèle de toutes les puretés, des chrétiens indignes du nom qu'ils portent ont su faire un repaire d'infa-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mies et de saturnales plus grossières que celles du monde païen.

Ces scènes révoltantes se terminent rarement sans épisodes tragiques. Chaque année quelques pèlerins sont brûlés vifs ou écrasés par leurs confrères dans cette sarabande effrénée. En 1835, la fête fut célébrée devant Ibrahim-Pacha avec un éclat extraordinaire. Quinze mille pèlerins se serraient dans le parvis. Au moment de l'apparition du feu sacré, le tumulte devint effroyable, la panique s'empara de la foule, qui se précipita vers l'ouverture unique de l'église pour fuir à l'extérieur. Mais la porte étant trop étroite, ils s'écrasèrent sans pouvoir y parvenir. Les Egyptiens, pour dégager le pacha, firent une charge furieuse au milieu de la foule, et, après les efforts les plus énergiques, parvinrent à sauver la vie à leur général.

Ce jour-là, trois cents cadavres mutilés ou brûlés furent relevés sur le parvis de la grande nef.

Il serait temps que l'Europe réellement chrétienne et raisonnable intervînt sérieusement pour empêcher ces ignobles désordres qui déshonorent également et ceux qui en sont les acteurs et les malheureux qui en sont les victimes.

En sortant de l'église du Saint-Sépulcre, nous nous arrêtons longtemps dans le préau qui forme une cour dallée à laquelle on arrive par un escalier de quelques marches. Là se tiennent toujours un grand nombre d'habitants de Bethléem vendant des objets de piété : chapelets, croix, nacre sculptés, pierres noires de la mer Morte, roses de Jéricho. Des femmes apportent de beaux bracelets en verre fabriqués à Hébron. Quelques-uns de ces anneaux ont conservé la forme et les couleurs de ceux que l'on retrouve encore dans les tombes d'une haute antiquité, car les verreries d'Hébron existent dans cette ville depuis l'époque d'Abraham.

A la nuit tombante, lorsque nous sortons, des centaines de martinets tournoient dans un ciel admirablement pur, et font retentir, de leurs cris aigus et joyeux, les vieilles constructions du moyen âge qui entourent la cour du Saint-Sépulcre.

Le Haram es-Chérif. — La mosquée El-Aksa.

Peu de monuments dans le monde oriental peuvent rivaliser avec la mosquée d'Omar. C'est une des plus splendides conceptions du génie arabe, et tout l'art d'un peuple ornementiste par excellence a été mis en œuvre pour la décorer et l'enrichir; aussi, à elle seule, vaut-elle largement le voyage de Jérusalem. L'emplacement occupé par ce sanctuaire vénéré est le même que celui où s'élevaient les temples bâtis par Salomon et par Hérode; c'est cette immense esplanade qui occupe l'angle sud-est de la ville, séparée de celle-ci par une série de palais en ruine, de masures croulantes, fermée au sud et à l'est par les anciens remparts dont nous avons donné la description. C'est le *sommet du mont Moriah* qui a été aplani d'une façon artificielle, tandis que, au sud, d'immenses remblais et des voûtes supportées par d'innombrables piliers ont contribué à niveler les flancs de la montagne.

Au nord et à l'est, les constructions les plus originales entourent cette vaste place : ce ne sont que minarets élancés, coupoles recouvrant de petites mosquées ou des sanctuaires dédiés à des héros de l'islam, galeries ogivales, tombeaux de saints, débris de constructions antiques, le tout s'entremêlant harmonieusement avec de gros oliviers plus que séculaires, dont les troncs bleuâtres se détachent admirablement sur ces pierres dorées par le soleil. Ailleurs, ce sont des groupes gigantesques de cactus dont les innombrables raquettes sont nuancées du vert émeraude le plus tendre, d'énormes figuiers aux rameaux tortueux, de noirs cyprès et des micocouliers élevés dont le branchage et le feuillage si élégants se marient délicatement aux constructions voisines; ce ne sont que décombres, débris, ruines, fossés à moitié comblés, pierres tumulaires chargées d'inscriptions. Le sol, partout où il n'est pas formé par le rocher taillé de main d'homme, est recouvert d'une riche végétation. Au printemps, après les pluies, s'étend un vert tapis d'herbes fines et fleuries, émaillé d'anémones, de tulipes, d'iris et d'une quantité de chardons qui, à certains endroits, atteignent une hauteur prodigieuse.

L'extrémité sud de la terrasse est bornée par la mosquée El-Aksa, dominant elle-même un vallon peu profond qui va rejoindre celui du Cédron au niveau de l'angle sud-est de la ville. Le côté est se trouve fermé par le rempart sur lequel on peut, en quelques endroits, facilement monter; entre les créneaux la vue est très belle sur la vallée de Josaphat que l'on surplombe d'une très grande hauteur. Des milliers de pierres tombales sont serrées les unes contre les autres sur les deux flancs de la vallée, et à la surface du sol se voient les ouvertures de nombreuses grottes sépulcrales. En face, on a le jardin de Gethsemané et le mont des Oliviers qui s'élève à une centaine de mètres. Au sud, le ravin du Cédron passe au milieu des terrasses et des jardins, au pied du charmant petit village de Siloam, dont les huttes de pierres s'étagent irrégulièrement sur un rocher escarpé.

Cette grande place supporte la mosquée d'Omar; elle a quatre cent soixante-six mètres de long, sur deux cent quatre-vingt-deux de large. Les Arabes l'appellent *Haram es-Chérif*, l'enceinte sacrée, parce qu'ils regardent cet endroit comme le plus saint de la terre après la Mecque et Médine. La célèbre mosquée ne se trouve pas au milieu de ce vaste rectangle, mais sensiblement du côté sud. Cette irrégularité provient de ce que primitivement tout le nord de l'emplacement était occupé par la tour Antonia et par les nombreuses constructions qui en dépendaient. La démolition complète de cette forteresse, par les Romains, a dû forcément augmenter de beaucoup l'étendue située au nord de la mosquée.

Celle-ci se trouve placée au centre d'une seconde

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plate-forme, à peu près carrée, longue de cent soixante-dix mètres environ et élevée de trois à cinq mètres au-dessus de la grande esplanade. Cette terrasse centrale a été obtenue, à certains endroits, en enlevant seulement les aspérités du sommet du mont Moriah, et, ailleurs, par des remblais soutenus par une grossière maçonnerie. Autour, quelques beaux arbres et surtout de magnifiques et sombres cyprès se fondent très heureusement avec les coupoles secondaires qui forment comme une enceinte autour du sanctuaire.

Dans ces grands arbres volent et nichent une quantité prodigieuse d'oiseaux : ce sont de gracieuses tourterelles (*Turtur senegalensis*) qui bâtissent leurs nids au sommet des oliviers et des micocouliers; sur les vieilles murailles couvent de beaux merles-bleus (*Petrocincla cyanea*) qui font entendre un chant gai et harmonieusement modulé; d'innombrables corbeaux, appartenant à plusieurs espèces inconnues à nos pays, font retentir tous les échos d'alentour de leurs croassements répétés. Ce sont les *Corvus corax*, *C. umbrinus*, *C. agricola*, *C. monedula*, et probablement d'autres espèces que nous n'avons pu nous procurer, qui se réunissent, à certaines heures du jour, en nombre immense dans l'enceinte sacrée.

Entre les dômes qui entourent le Haram se trouvent huit escaliers terminés à leur partie supérieure par des arcades élégantes, supportées par de légères colonnes du plus bel effet. Entre ces voûtes ogivales, d'un blanc éclatant, se détache tout à coup la riche ornementation polychrome de la mosquée d'Omar, et, lorsqu'on est sur la plate-forme supérieure, l'œil aperçoit, à travers ces mêmes arceaux, la ville, les minarets, les montagnes des environs, éblouissantes de lumière, au milieu d'un ciel d'un bleu intense qui,

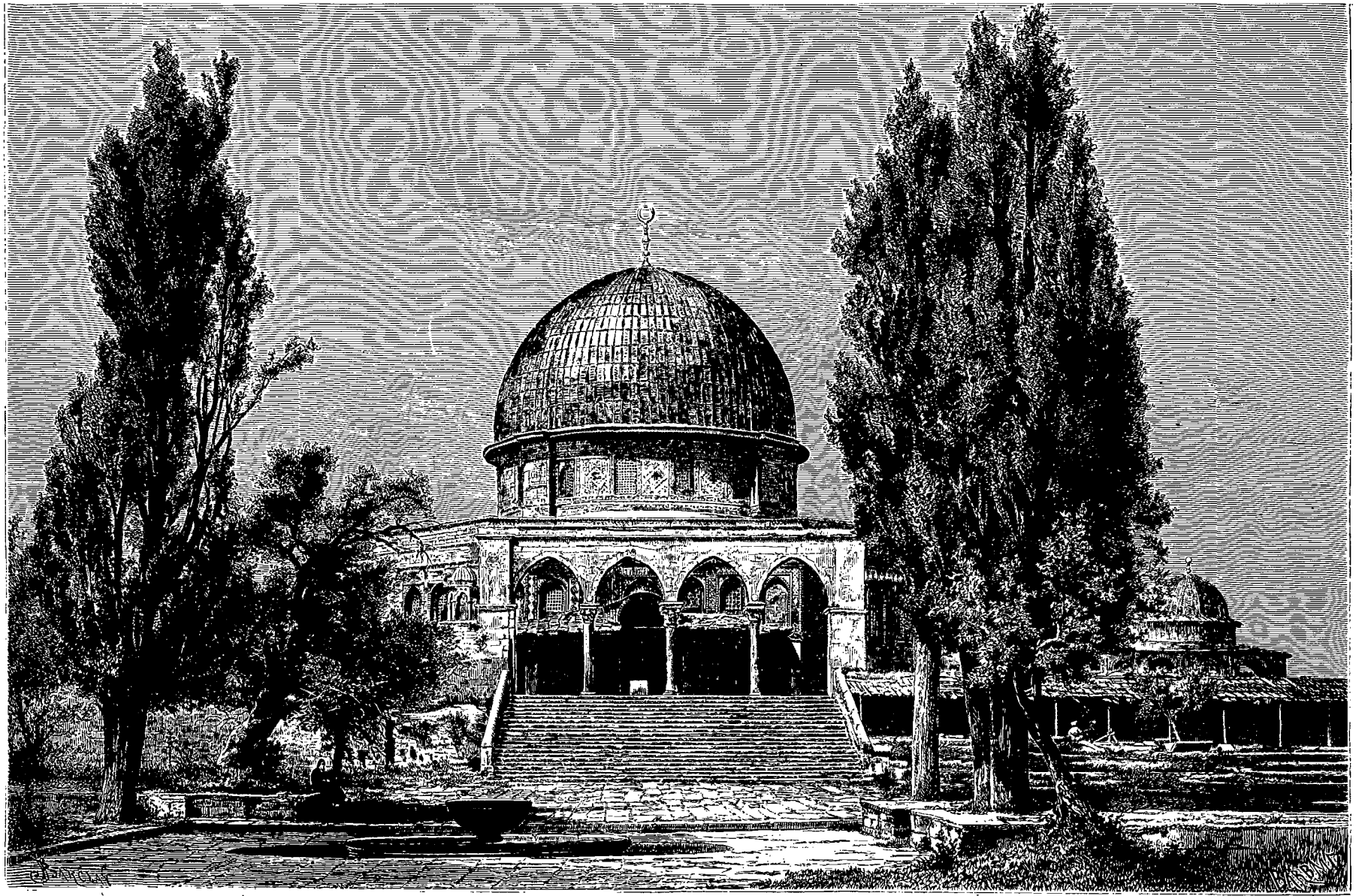
Musulman en prière (voy. p. 112). — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

sauf pendant l'hiver, n'est jamais voilé par la plus légère vapeur. L'effet architectural de ces escaliers et de ces portiques est des plus heureux. A la base des rampes, une vasque circulaire reçoit l'eau des sources de Bethléem destinée aux ablutions.

Ce n'était point sans une certaine appréhension que nous nous préparions à entrer dans la mosquée. Deux jours auparavant avaient eu lieu les fêtes célèbres de Neby-Mousa, au tombeau présumé de Moïse, placé, d'après la tradition musulmane, sur le sommet d'une montagne dans la direction de la mer Morte; des hordes de fanatiques armés jusqu'aux dents, venues de toutes les contrées de l'Islam, sortent en procession du Haram es-Chérif, précédées d'étendards, et, poussant des cris de bêtes fauves, se rendent au lieu du pèlerinage. Les passions religieuses sont alors très surexcitées, et il est dangereux pour les chrétiens de visiter les sanctuaires à ces moments-là. Aussi le pacha, gouverneur de Jérusalem, n'avait d'abord pas voulu nous donner l'autorisation nécessaire, non par mauvaise volonté, mais parce qu'il craignait sincèrement qu'il ne nous arrivât quelque aventure désagréable, car un grand nombre de ces pèlerins de l'Asie et de l'Afrique campent pendant plusieurs jours sur la place du Haram. Grâce aux efforts obligeants de notre consul, M. Patrimonio, le pacha finit cependant par nous envoyer un sauf-conduit, mais en même temps nous intima l'ordre de nous laisser accompagner par deux soldats armés destinés à nous protéger en cas de besoin. C'est donc comme des prisonniers, entourés de nos pauvres diables d'Égyptiens, la baïonnette au bout du fusil, que nous gravissons l'escalier qui nous conduit sur la plate-forme du Haram.

De tous les côtés autour de nous, sur les rochers dénudés, sur l'herbe verte, ou sous les grands arbres, des musulmans venus de toutes les parties de la terre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Mosquée d'Omar. — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sont gravement occupés à réciter leurs prières. Rien n'est plus émotionnant que la vue de ces hommes, absorbés entièrement par leurs actes pieux, le regard fixe, le front baissé, debout, les bras croisés sur la poitrine, puis se prenant la tête à deux mains et se précipitant à plusieurs reprises à genoux, la face contre terre, en baisant la poussière du sol sacré. Les femmes ne font jamais ces sortes de prières, exclusivement réservées aux hommes, car les musulmans considèrent leurs compagnes comme n'ayant pas même une âme immortelle; par conséquent la prière est un acte absolument inutile pour elles, puisque ces êtres inférieurs sont destinés à périr entièrement sur cette terre. Quelquefois cependant, on rencontre des femmes dans l'intérieur des mosquées, mais alors elles s'accroupissent immobiles dans les coins les plus obscurs et ne se livrent à aucun acte de piété extérieure.

Musulman en prière.
Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

Avant d'entrer dans la mosquée, nous admirons, à gauche de la porte principale, ce que les Arabes appellent le tribunal de David, Mehkemed ed-Daoud. C'est une élégante petite coupole supportée par de légères colonnettes en pierre de différente nature. Des dalles de marbre couvrent le sol, tandis que les parois sont ornées de faïences éclatantes du dessin le plus correct. C'est à cet endroit même, au dire des musulmans, que le roi David rendait ses jugements. Après avoir quitté nos chaussures, nous pénétrons dans la magnifique mosquée, la plus belle peut-être de tout l'Islam. Pleine d'ombre et de mystère, sa coupole est admirablement décorée de toutes les variétés de tons que le bleu, le vert, le rouge et l'or de la plus riche des palettes peuvent donner au plus habile des artistes. Ces couleurs forment un enchevêtrement indescriptible, d'une douceur infinie, de figures géométriques, d'entrelacs, de rosaces, de mosaïques, de bronzes, de marbres à défier l'imagination du peintre ornementiste le plus audacieux. Tout autour, en bas de la coupole, s'étend une magnifique inscription arabe en lettres gigantesques, or sur fond bleu, et commençant ainsi : « Au nom de Dieu clément et miséricordieux, a fait renouveler la dorure de ce dôme noble, Notre Maître, le Sultan, le roi vainqueur, le sage, le juste, Salah-Eddin Jousef, etc. »

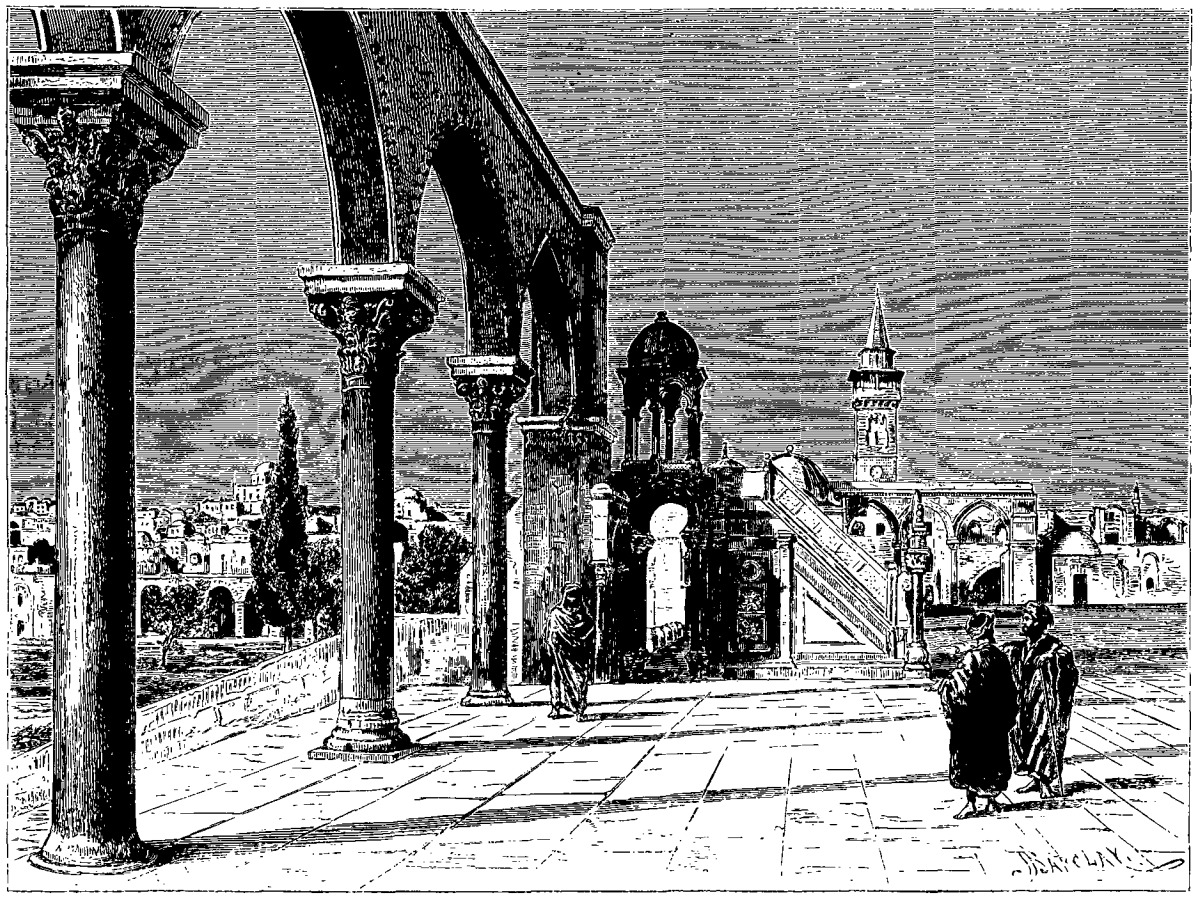
La charpente en bois de cette magnifique coupole est certainement une des plus vieilles du monde, car M. de Vogué a pu lire sur les chevrons une inscription en belles lettres coufiques indiquant que ce travail a été exécuté en 1022, pour remplacer celle qui avait été renversée par le tremblement de terre en 1016. Une élégante galerie à jour, supportée par des colonnes en bois sculpté, règne tout autour à la base. On ne peut y parvenir que par une échelle fixée au dehors contre le mur extérieur.

Le tambour qui soutient le dôme, décoré aussi avec une richesse excessive, est percé d'ouvertures en plein cintre garnies de magnifiques vitraux dont les teintes sont admirablement assorties. Ce sont des rosaces, des fleurons, des entrelacs, où dominent le rouge, le bleu, le violet, le vert intense. Au milieu de chaque fenêtre, une zone horizontale bleue porte en lettres blanches de grandes inscriptions tirées du Coran. L'effet de ces verrières est réellement magique. Il est impossible de voir des tons tout à la fois plus vigoureux, plus suaves et plus fondus. Cette harmonie des couleurs provient en grande partie de la monture du verre qui est encastré dans de l'albâtre et non dans des lamelles de plomb. Il y a, entre les fragments, des effets de transparence, d'ombres légères, chaudes et colorées qui donnent à l'ensemble une douceur indescriptible.

Dr LORTET.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le minber de la mosquée d'Omar (voy. p. 115). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

LA SYRIE D'AUJOURD'HUI,

PAR M. LORTET, DOYEN DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE LYON,

CHARGÉ D'UNE MISSION SCIENTIFIQUE PAR M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Mosquée d'Omar (suite). — El-Aksa. — Tombeau d'Hélène. — Siloé. — Les lépreux. — Le mont des Oliviers. Pèlerinage de Neby-Mousa.

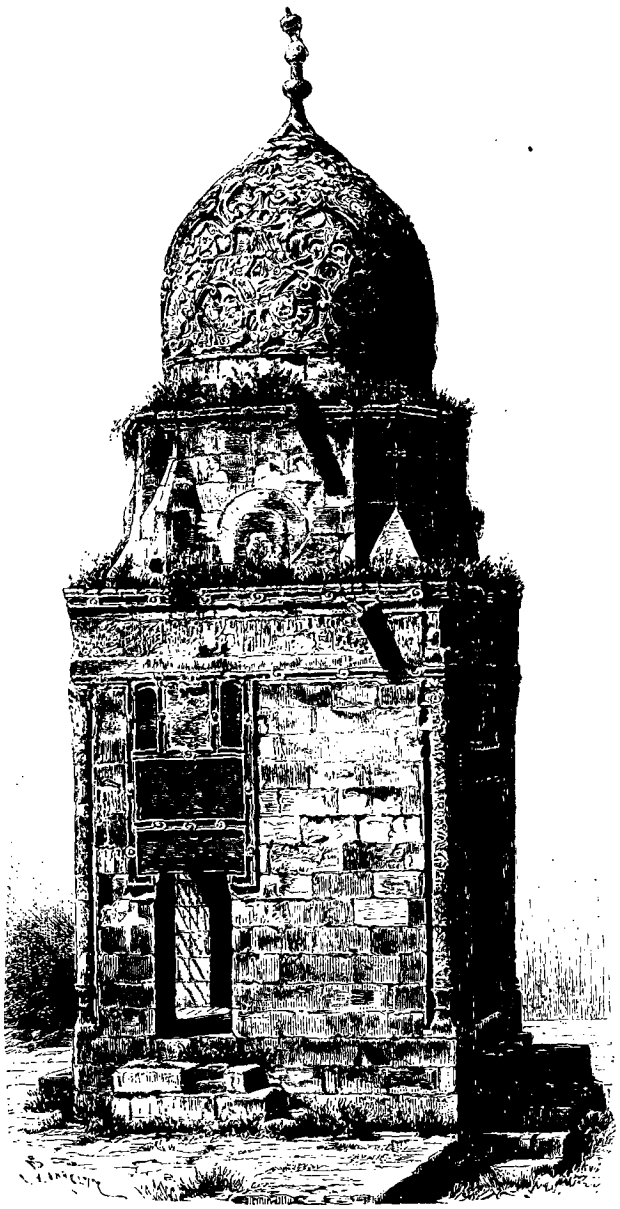
Le tambour de la mosquée d'Omar est supporté par des piliers massifs et par des colonnes surmontées de voûtes en plein cintre, richement décorées de marbres, de mosaïques éclatantes, de dorures, de peintures et de plaques de bronze finement repoussées. En dehors, une galerie circulaire, dont l'ornementation est des plus variées, est séparée de la partie centrale de la mosquée par une élégante grille en fer forgé et en bois artistement peinte et dorée. Quelques parties de ce beau travail datent évidemment de l'époque des croisades. Ce grillage entoure ce que les Arabes appellent El-Sakhrâh, le rocher, c'est-à-dire la partie culminante du mont Moriah, désignée par David pour y élever le temple. Le sommet de la montagne sacrée forme une saillie élevée de deux mètres environ sous la coupole magnifique, et au-dessus de cette roche sainte s'étendent les majestueux replis d'un grand *velum* suspendu aux colonnes environnantes. L'effet est saisissant : l'imagination reste frappée par l'opposition entre ce rocher brut placé au centre du monument et la richesse excessive du sanctuaire.

1. Suite. — Voy. t. XXXIX, p. 145, 161 et 177; t. XLI, p. 1, 17, 33 et 49; t. XLII, p. 81 et 97.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Sur cette pierre s'élevait l'autel des sacrifices, et dans sa masse même on a taillé une petite chambre dont une des dalles, qui sonne creux sous le pied du gardien de la mosquée, correspond à l'orifice d'une cavité profonde appelée par les Arabes le puits des âmes, et qui doit, selon eux, donner accès dans les enfers. C'est tout simplement l'entrée d'un égout qui était primitivement destiné à entraîner le sang des victimes jusque dans la vallée du Cédron. Toutes les traditions israélites et les recherches si habilement entreprises par la Société anglaise du *Palestine exploration fund* démontrent que l'on a bien affaire ici à la base du service des holocaustes, situé en dehors du temple, devant la façade orientale.

A l'extérieur, la coupole repose sur un soubassement octogonal régulier, dont la partie inférieure est garnie de grandes plaques de marbre blanc, tandis qu'au-dessus, de même que sur toute la surface du tambour, des applications de faïences émaillées, datant de l'année 1520 environ et du style le plus pur, donnent à ce beau bâtiment une teinte bleuâtre qui se marie harmonieusement avec le ciel limpide de la Judée. Le dôme est recouvert d'une enveloppe de bronze surmontée d'un immense croissant doré dont les deux branches sont fort rapprochées.



Tombeau d'Élie dans l'enceinte du Haram. — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

En 638, lorsque le calife Omar Ibn-Khattab s'empara de la ville, il se fit conduire au mont Moriah, alors enseveli sous des monceaux de décombres et d'ordures. Il balaya, dit-on, le sol avec un pan de son manteau, et désigna cette place comme devant être celle d'un sanctuaire de premier ordre. Mais Omar ne séjourna que peu de temps à Jérusalem et retourna bientôt dans ses déserts; aussi ce ne fut qu'Abd-el-Melik Ibn-Merwan, dixième calife, qui de 688 à 691 fit construire le magnifique édifice qui porte à tort le nom d'Omar. Ce n'était point une mosquée proprement dite, destinée à l'exercice du culte, mais un véritable sanctuaire réservé seulement aux dévotions et aux pèlerinages. Il fut appelé Qoubbet-es-Sakhrâh, le sanctuaire du rocher. Abd-el-Melik restaura aussi les galeries voûtées qui supportent l'angle sud-est de la terrasse du Haram, et releva la basilique de Justinien en lui donnant sa destination actuelle et le nom de mosquée El-Aksa.

A la suite d'un violent tremblement de terre, en 1016, la coupole presque renversée fut refaite en 1022, ainsi que le démontrent les inscriptions gravées sur les poutres de la charpente.

Le 14 juillet 1099, les croisés prirent Jérusalem après un assaut très sanglant. Le Qoubbet-es-Sakhrâh, sans changer de forme, devint une église chrétienne connue sous le nom de Temple du Seigneur. On lui fit seulement subir, dans le style de l'époque, de légères modifications; un autel fut élevé sur le rocher central, et la basilique de Justinien, ou mosquée El-Aksa, fut transformée en château royal appelé Palais de Salomon. Dans les constructions voisines, des moines-chevaliers fondèrent l'ordre remuant du Temple, qui devait bientôt jouer un rôle important dans les guerres et la politique. Les galeries souterraines du sud-est furent transformées en vastes écuries destinées aux montures des hommes d'armes. La belle grille en fer forgé qui entoure le rocher sacré a été très probablement placée au commencement du douzième siècle. En 1187, Saladin, ayant reconquis le sanctuaire sur les croisés, y effaça toutes les traces de la religion du Christ. Pendant la domination éphémère de Frédéric II, le Haram resta aux mains des musulmans. La dernière restauration importante eut lieu de 1520 à 1566, sous Soliman II le Magnifique. A cette époque on établit le soubassement en marbre

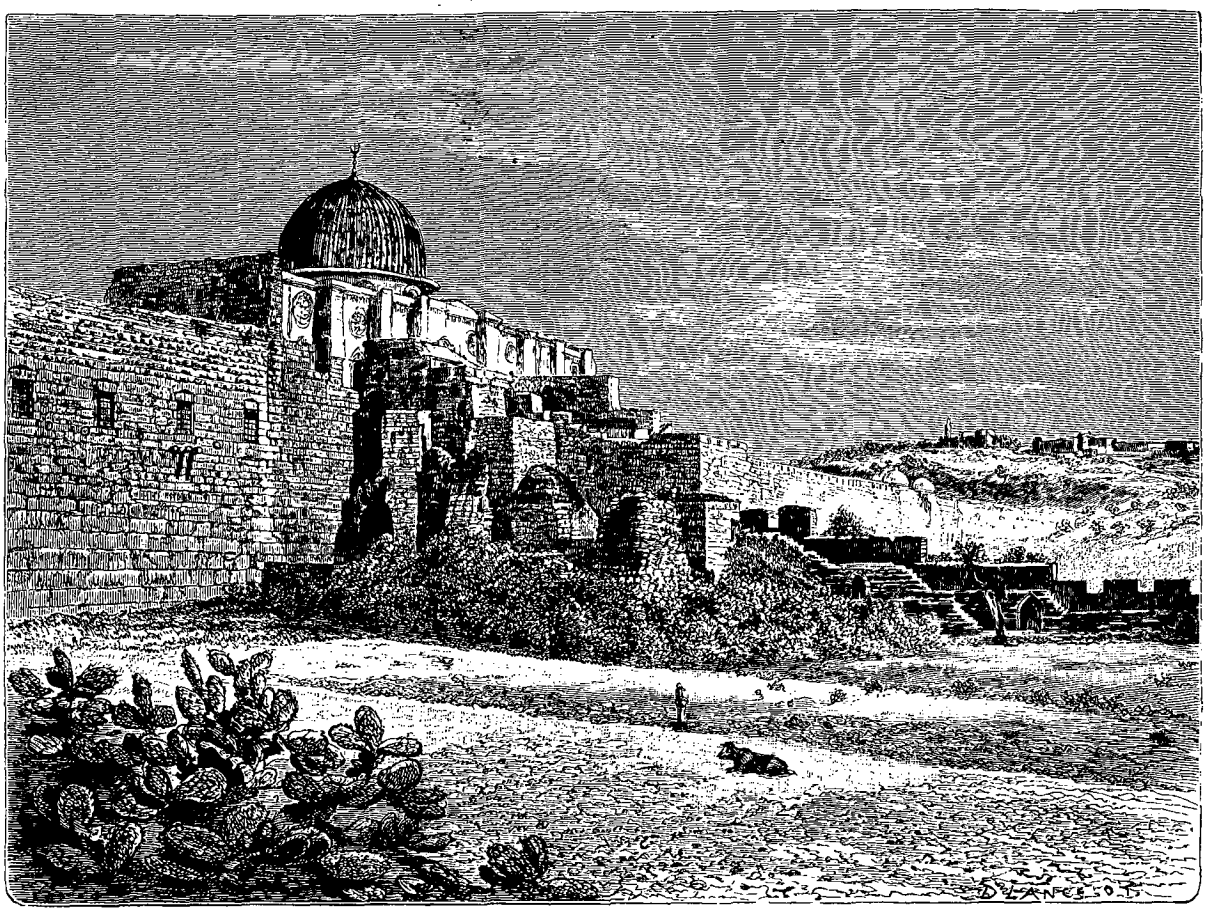
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et on appliqua les faïences émaillées dans les parties supérieures.

Non loin de la mosquée d'Omar se trouvent deux petites constructions qui sont des chefs-d'œuvre d'architecture. C'est le minber, attribué à tort à Omar, ravissante chaire en marbre blanc relevé par des panneaux colorés, supportée par d'élégants arceaux et surmontée d'un petit dôme construit dans le plus pur art arabe. Ce minber, exécuté à Alep, a été transporté ensuite à Jérusalem par Saladin.

A côté, on voit ce que les Arabes appellent le tombeau d'Élie. C'est un petit édicule funéraire, carré, orné de colonnes, de ciselures, d'inscriptions, de grilles entrelacées, portant une coupole légère, présentant en relief les ornements les plus élégants et les plus déliés.

L'extrémité nord de la plate-forme du Haram était jadis bornée par la célèbre tour Antonia, connue au temps de Nehémie sous le nom de Birah. Plus tard cette forteresse fut agrandie par les Asmonéens Judas Macchabée et Simon. Hérode le Grand changea son nom grec de tour de Baris en celui d'Antonia, en l'honneur d'un de ses amis. Il la fortifia de quatre grandes ailes carrées très élevées et y annexa de riches habitations pourvues de salles de bains, de portiques, etc.



Mosquée d'El-Aksa. — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

C'était en quelque sorte la citadelle défensive du Temple. La tour principale avait soixante-dix coudées de hauteur et dominait tous les bâtiments voisins et les sanctuaires.

Lorsque Titus se fut emparé de la première enceinte de la ville, tous les efforts de l'armée romaine se tournèrent contre la tour Antonia, qui était avec le Temple le centre de la vigoureuse résistance dirigée par Jean. La forteresse fut néanmoins prise, et devint pour l'armée assiégeante une base importante d'opérations dans les attaques qu'elle dirigeait contre les enceintes proprement dites et les portiques solides du Temple auxquels se trouvait reliée Antonia.

De cette puissante construction, il ne reste actuellement, dans la Voie douloureuse, qu'un débris de tour et quelques soubassements de murailles bâties en pierres taillées en bossage. Ces ruines, supportées en partie par des voûtes jetées en travers de la rue, et encadrées par d'énormes touffes de cactus qui ont poussé entre les pierres disjointes, font à certains moments du jour, lorsqu'elles sont éclairées convenablement, un effet des plus pittoresques.

L'extrémité sud de la terrasse du Haram est occupée presque entièrement par la mosquée El-Aksa. Cette vaste construction n'est autre que la basilique dédiée à sainte Marie par l'empereur Justinien. A

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la suite des conquêtes successives des Arabes et des Francs, on lui fit subir de profondes modifications dans son style primitif, et sous les princes de Jérusalem elle servait d'habitation royale, avec le nom de Palais de Salomon. Elle est précédée par un porche bâti en 1236 par Melek el-Moazzem-Issa; cet avant-corps est composé de sept arcades très fortement ogivales. L'intérieur de la mosquée, malheureusement badigeonné à la chaux par les musulmans, n'offre rien de bien intéressant, à part quelques colonnes de marbre vert antique. Deux de ces monolithes, presque conjugués, ne laissent entre eux qu'un espace très restreint; c'est ce que l'on appelle les Colonnes d'Épreuve : les hommes menteurs ne sauraient passer entre les deux piliers, tandis que les hommes vertueux peuvent aisément franchir le défilé. Malheur aux visiteurs qui ont trop de corpulence! A l'ouest, El-Aksa se termine par un grand couloir divisé en deux par une série de colonnettes du plus beau travail. Cette galerie servait de salle d'armes aux chevaliers du Temple. Les fenêtres ouvrant à l'extérieur des remparts laissent apercevoir une vue charmante sur la campagne environnante. De magnifiques vitraux portant des sentences du Coran ornent les ouvertures d'El-Aksa, et le minber en bois sculpté, véritable joyau incrusté de nacre et d'ivoire, est un type de l'art oriental le plus parfait au treizième siècle.

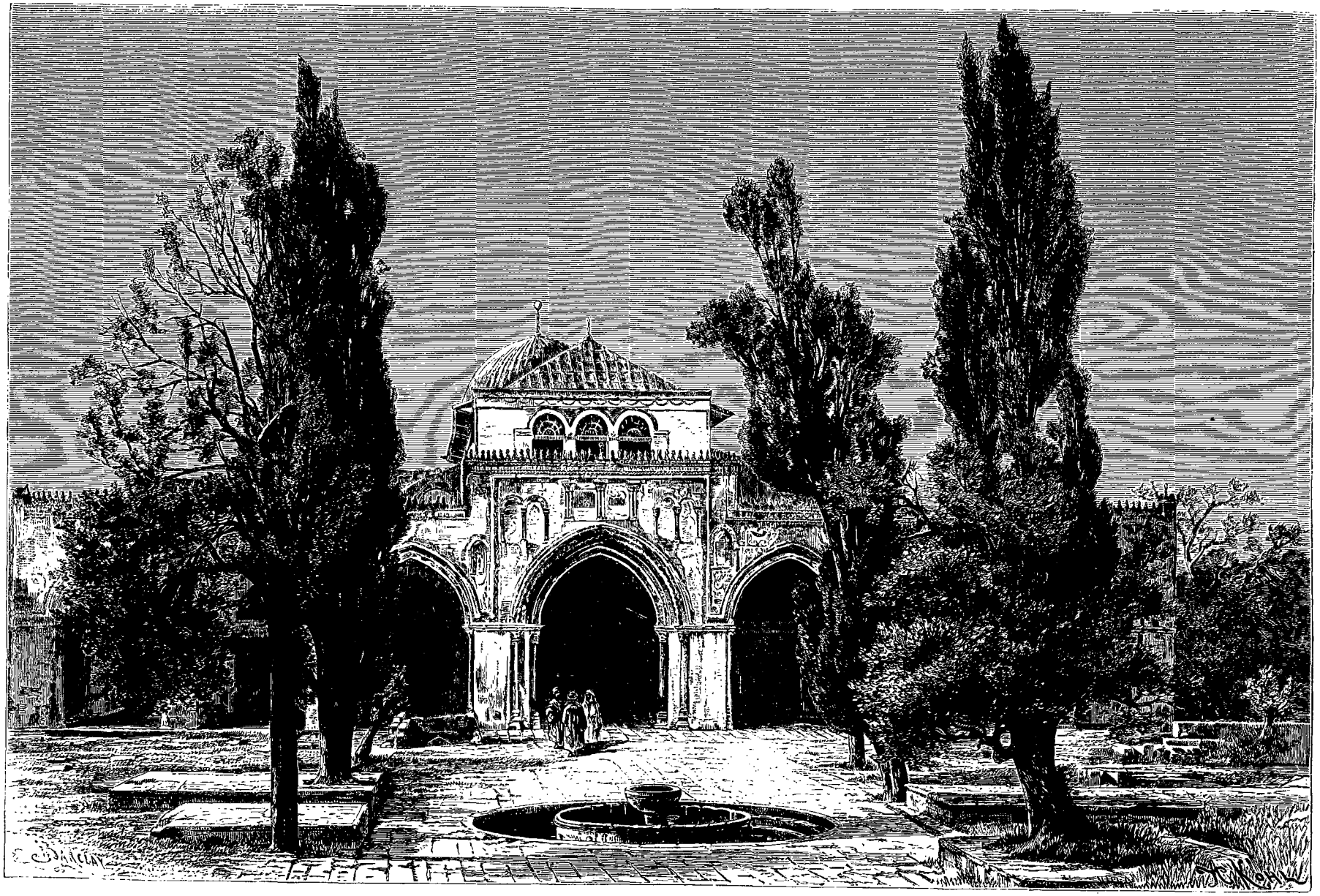
A l'extérieur du Haram, la mosquée El-Aksa est soutenue par des terrassements élevés et par de gros massifs de maçonnerie dont quelques-uns paraissent dater de l'antiquité la plus reculée. Sur les côtés, nous admirons les entrées monumentales aboutissant à des portes doubles et triples qui conduisaient jadis à l'intérieur de l'enceinte sacrée. Les voûtes en plein cintre sont d'une forme remarquable, en superbe appareil, et quelques colonnes monstres semblent dater plutôt de l'époque d'Hérode que de celle de Justinien. Non loin de l'angle sud-est s'étendent les immenses galeries, soutenues par d'innombrables piliers, supportant les remblais destinés à mettre le sol de cette partie de la montagne au même niveau que celui sur lequel s'élevait le temple. On peut errer longtemps dans ces vastes souterrains dont quelques-uns sont aujourd'hui absolument comblés par les débris. C'est dans ces retraites cachées et obscures que les Juifs se sauvèrent devant les soldats de Titus, après le sac de leur sanctuaire; c'est là que les chevaliers du Temple installèrent plus tard leurs écuries; des trous percés dans les angles des piliers indiquent encore les emplacements où les chevaux se trouvaient attachés. Des fouilles donneraient très certainement dans cet endroit les résultats les plus intéressants. Mais ces voûtes sont malheureusement en fort mauvais état, et, dans certaines parties, il ne faut les parcourir qu'avec la plus grande précaution, à cause de la chute des pierres. Les grosses racines des arbres du Haram percent çà et là les murailles et ressemblent à de gros serpents menaçants.

Non loin de la mosquée El-Aksa, un petit escalier très délabré conduit au sommet du rempart, d'où la vue est fort belle sur le mont des Oliviers, la vallée de Josaphat et le village de Siloam. Une colonne horizontalement placée, encastrée dans la muraille, ressemble de loin au tube d'une grosse pièce de canon. C'est sur cette pierre étroite et polie que devront passer les âmes au jour du jugement dernier. Celles des élus seront soutenues par leurs anges gardiens, et franchiront avec la rapidité de l'éclair ce mauvais pas effrayant, tandis que les maudits glisseront et seront précipités aux enfers. Dans la partie médiane du rempart de l'est se voit la porte Dorée, dont nous avons déjà parlé. A l'intérieur du Haram, elle présente une double ouverture fermée soutenue par des piliers et par des colonnes. Une petite poterne permet cependant d'en visiter l'intérieur formé par une double nef, composée d'une série de calottes hémisphériques, s'appuyant sur des piliers et des colonnes surmontés d'une frise décorée avec une grande richesse de sculpture. C'est un travail qui doit très certainement dater d'Hérode le Grand. L'ouverture extérieure de la porte est absolument murée. Un escalier fort délabré conduit sur le faîte du monument, d'où l'on peut jouir d'une vue très étendue sur la campagne et sur l'ensemble du Haram. Cette ascension ne doit se faire qu'avec les plus grandes précautions, car une des voûtes de la porte Dorée est à moitié effondrée, et ce superbe monument ne va pas tarder à s'écrouler entièrement si l'on ne prend des mesures nécessaires à sa conservation.

En parcourant cette vaste esplanade où se sont passés tant d'événements dignes de mémoire, nous ne pouvions oublier que sur ce petit coin de terre s'était terminée l'épouvantable tragédie qui a décidé du sort du peuple israélite et mis fin à son existence politique en 70 après J. C.

Lorsque, à la suite des plus grands efforts, Titus se fut emparé d'une grande partie des remparts de la ville et de la forteresse Antonia, située à l'extrémité nord de la terrasse du Temple, le 10 août, il résolut d'attaquer avec toute son armée l'enceinte sacrée qui servait encore de refuge à une immense multitude de Juifs. Pendant ce furieux assaut, un soldat se hissa sur ses compagnons, et jeta par une fenêtre une pièce de bois enflammée qui retomba dans les bâtiments [illegible]essoires, du côté du nord. Le feu se propagea avec une grande rapidité. On en donna promptement avis à Titus, qui, au retour du combat, prenait un peu de repos dans sa tente. Il partit à l'instant dans l'espérance de se rendre maître du fléau. Il criait de toutes ses forces et faisait des signes aux siens pour les obliger à éteindre l'incendie; mais le bruit, le tumulte ne permirent pas d'exécuter ses ordres, et les soldats, exaspérés de cette résistance longue et acharnée, continuèrent à avancer en brûlant les portiques et en égorgeant la multitude. On ne voyait partout que sang et carnage, et les Romains féroces tuaient un grand nombre de malheureux sans armes et incapables de se défendre.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Porche de la mosquée d'El-Aksa. — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'autel destiné à recevoir le sacrifice et le sang d'autres victimes était enseveli sous le monceau des cadavres de ceux que l'on égorgeait et que l'on venait jeter dans ce lieu saint. Titus, voyant qu'il était impossible d'arrêter la fureur des soldats, et que le feu gagnait de toute part, entra avec ses principaux chefs dans le sanctuaire et déclara avec admiration que la richesse et la magnificence du Temple surpassaient tout ce que la renommée en publiait parmi les nations étrangères. Il fit encore de vains efforts pour conserver les parties centrales, et commanda à un capitaine nommé Liberalis de frapper à coups de bâton ceux qui refuseraient de lui obéir. Mais ni la crainte du châtiment, ni le respect pour le prince ne purent calmer la colère et la haine des Romains pour les Juifs. Un des soldats mit le feu aux portes, les flammes et la fumée remplirent le sanctuaire, et forcèrent Titus et ceux qui l'accompagnaient à se retirer précipitamment.

Ainsi périt dans les flammes le superbe monument élevé par Hérode.

Quand ces patriotes, que l'historien Josèphe appelle servilement des factieux, se furent retirés dans la citadelle et la ville haute, les Romains plantèrent leurs aigles victorieuses devant la porte Dorée, et pendant que le Temple et tous les bâtiments d'alentour brûlaient en lançant vers le ciel des flammes immenses, ils offrirent des sacrifices à leurs dieux, et, avec de grands cris de joie, proclamèrent Titus *imperator*.

Le 8 septembre, les Israélites affolés abandonnèrent les tours imprenables d'Hippicus, de Phasaël et de Mariamne, et les soldats romains se répandirent alors dans la ville entière en la livrant aux flammes. Une multitude de captifs étaient passés au fil de l'épée ou envoyés en esclavage dans les provinces lointaines, ainsi qu'à Rome, pour orner le triomphe du général. Le nombre des prisonniers montait à quatre-vingt-dix-sept mille, et le siège coûta la vie, selon Flavius Josèphe, témoin oculaire de ces scènes de carnage, à onze cent mille Juifs, venus de toutes les parties du monde à Jérusalem pour célébrer les fêtes de Pâques.

Une église intéressante à visiter est celle dédiée à sainte Anne, cédée à la France après la guerre de Crimée, et peut-être, hélas! le seul gain que notre pays ait retiré de ce douloureux sacrifice! Elle a été habilement restaurée par un de nos architectes les plus capables, M. Mauss. A l'extérieur, cette massive construction rappelle l'église de Samarie, mais à l'intérieur on est tout surpris de trouver une vaste nef pleine de grandeur, construite à moitié dans le style ogival, à moitié dans le style roman. Au-dessous de l'abside,une crypte souterraine très obscure, peut-être une ancienne citerne, est taillée dans le rocher. Cette grotte faisait partie, dit-on, de la demeure où naquit Marie, mère de Jésus.

Déjà à partir du septième siècle il existait sur cet emplacement un sanctuaire chrétien destiné à honorer la mémoire de sainte Anne, la mère de Marie. A l'époque de la conquête de Jérusalem par les croisés, une communauté de femmes s'éleva dans le voisinage. Ce couvent, d'abord fort pauvre et habité seulement par quatre religieuses, devint bientôt fort prospère, grâce à l'arrivée d'Arda, femme répudiée du roi Baudouin Ier. En 1104, cette reine vint demander asile au couvent, ainsi que Judith, fille de Baudouin II. Ces deux princesses enrichirent le monastère et le comblèrent de leurs faveurs.

L'église actuelle paraît avoir été construite dans la première moitié du douzième siècle, et, comme elle n'a subi aucune modification sensible dans son plan primitif, on peut la regarder comme un type parfait des nombreuses églises que les croisés élevèrent à cette époque dans toutes les parties de la Palestine. Après la prise de Jérusalem par Saladin, ce prince établit dans l'église Sainte-Anne et dans les bâtiments environnants une célèbre école de théologie ou *médressé*, qu'il dota fort richement et qui prit en son honneur le nom de Salahiyé, connu encore aujourd'hui des Arabes. Dans le tympan de la porte une belle inscription rappelle ces faits en style pompeux : « Au nom de Dieu clément et miséricordieux! Tout ce que vous avez de bien vient de Dieu! Ce médressé béni a été fondé par le roi victorieux, notre maître Salah-ed-Din, le sultan de l'Islam et des Musulmans, etc. L'an cinq cent quatre-vingt-huit (1192 ap. J. C.). » Au quinzième siècle, l'école fut abandonnée, le couvent et les cloîtres s'écroulèrent, tandis que la massive église résista aux attaques du temps et des hommes.

En 1842, Tayar, pacha de Jérusalem, y annexa un minaret qui ne fut jamais terminé, et l'église, alors considérée comme une mosquée, devint très difficilement accessible aux chrétiens.

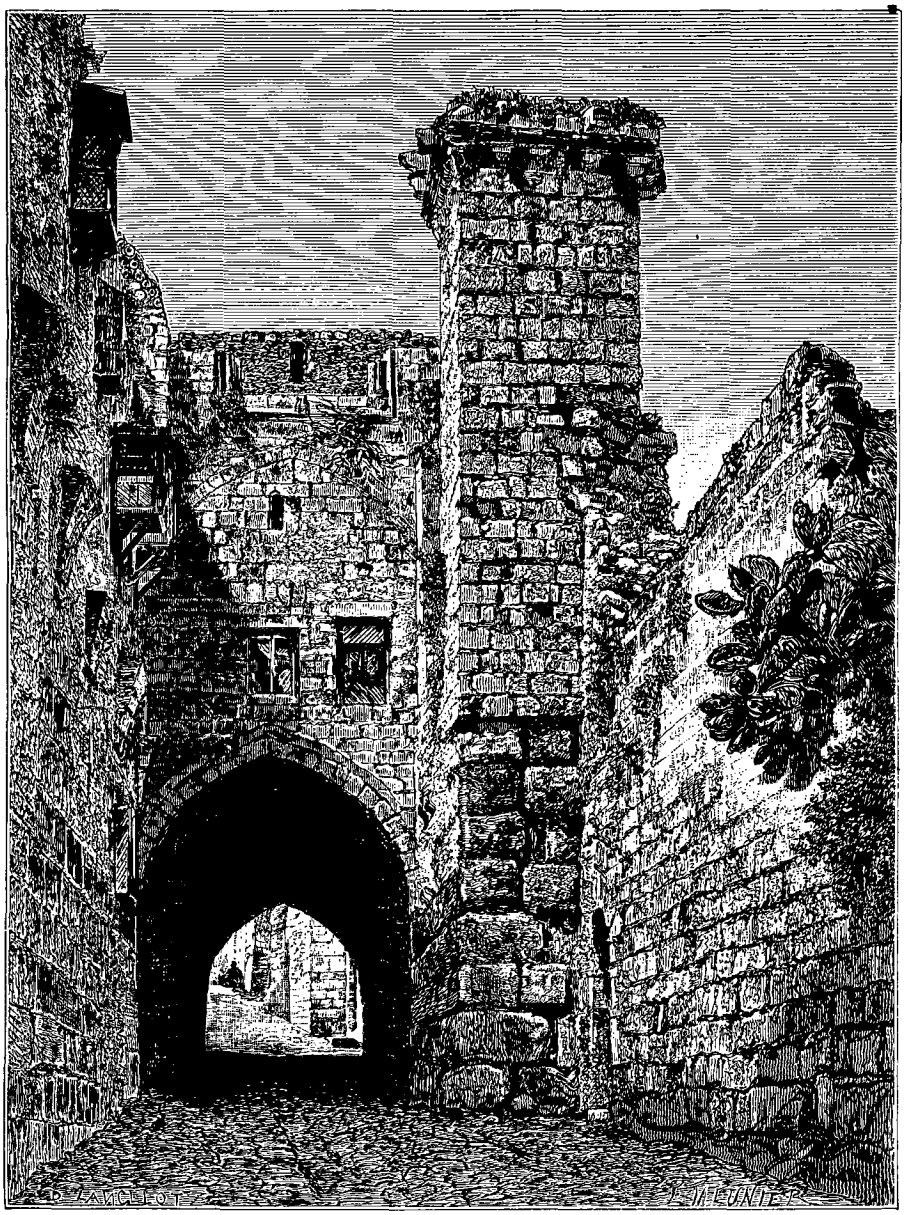
La façade principale, tournée à l'ouest, présente un portail en ogive presque à plein cintre, conduisant dans trois nefs séparées par deux rangées de piliers. L'église n'est point recouverte par un toit pointu, mais seulement par un dôme presque ogival, formant la voûte de la nef principale. Sur le parvis un puits fournit une eau excellente. Tout autour le terrain appartenant à la France a été soigneusement dallé et entouré d'un mur qui vient, sur la rue, rejoindre une charmante petite habitation construite dans le style roman, destinée aux gardiens du monument. Tout cet ensemble fait le plus grand honneur à la France.

Sainte-Anne est située au bas de la ville, non loin de la grande plate-forme qui supporte le Haram es-Chérif. En passant derrière l'église, et en montant sur les rochers couverts de décombres et de ruines, on domine les parties inférieures de la cité, la mosquée d'Omar et celle d'El-Aksa, située dans son voisinage immédiat. Le soir, au coucher du soleil, de cet endroit écarté on jouit d'une vue ravissante : à gauche, le mont des Oliviers couvert de verdure et d'élégantes constructions, le vieux rempart crénelé portant les touffes vigoureuses d'une épaisse végétation parasite, la place de la mosquée d'Omar

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dominée par l'immense coupole de bronze portant le croissant doré de Mahomet, puis des minarets élancés, des dômes secondaires, la façade du palais de Godefroy de Bouillon, aujourd'hui mosquée El-Aksa. A droite s'étage la ville entière, surmontée par la massive tour de David et par les autres constructions de la citadelle, et, dans le lointain, ce tableau magique, coloré, lumineux, étincelant, se termine par les collines de Bethléem, dont le vert tendre et le gris pâle se marient délicatement à un ciel d'une pureté incomparable.

En sortant du Haram, nous rencontrons de belles femmes musulmanes vêtues de bleu, portant sur la tête des cruches d'une forme tout à fait spéciale, que



Restes de la forteresse Antonia (voy. p. 116). — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

je n'ai vues qu'à Jérusalem. Ces amphores sont presque hémisphériques, surbaissées vers l'ouverture centrale, très larges et pourvues aux deux côtés d'une oreille percée d'un trou destiné à passer le pouce. Cette cruche et les ornements qui la décorent me paraissent d'une forme très ancienne. Tandis que nous observons ces porteuses d'eau, qui vont chercher le précieux liquide à la fontaine située entre la mosquée d'Omar et El-Aksa, l'heure de la prière du soir est annoncée par les muezzins. Autour de nous, des Marocains et des Algériens du sud, venus pour les fêtes de Neby-Mousa, nous regardent d'un œil féroce en se prosternant le front contre terre, tandis que le soleil couchant dore de ses plus éblouissants rayons les minarets pointus, les coupoles bronzées et les croissants des deux grandes mosquées. Le crépuscule arrive vite, et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à peine sommes-nous rentrés au campement, que le ciel, d'une limpidité admirable à cause de l'extrême sécheresse de l'air, se constelle d'étoiles étincelantes; la brise du soir, qui siffle étrangement dans les feuilles aiguës du pin immense qui nous protège, nous fait frissonner en secouant fortement la toile des tentes.

Non loin du campement, sur le chemin même qu'il faut suivre lorsque nous entrons dans la ville par la porte de Damas, se trouvent les vastes carrières d'où l'on a extrait les belles pierres qui ont servi pour les remparts et pour le temple. On les connaît aujourd'hui sous le nom de grottes de Jérémie, et un derviche y a établi un petit sanctuaire. D'autres excavations profondes, creusées dans le flanc de la colline, laissent voir encore en place un très grand nombre de blocs séparés par des rainures verticales taillées au ciseau, montrant parfaitement par quels procédés les anciens extrayaient les matériaux énormes destinés à leurs constructions.

Au milieu des plantations d'oliviers et de figuiers qui se trouvent plus au nord, nous allons visiter attentivement ce que les gens du pays appellent le Koubour-el-Moulouk, le tombeau des rois, et que les recherches récentes ont démontré être, non la nécropole des rois de Juda, mais celle d'Hélène, reine d'Adiabène, et des membres de sa famille. Cet intéressant monument, si bien étudié par notre regretté archéologue de Saulcy, a été depuis quelques mois pourvu d'un gardien et entouré d'une muraille protectrice. On y descend par un large escalier antique taillé dans le rocher, d'environ quarante marches très hautes, au milieu desquelles partent deux rigoles qui amènent les eaux pluviales à deux vastes citernes

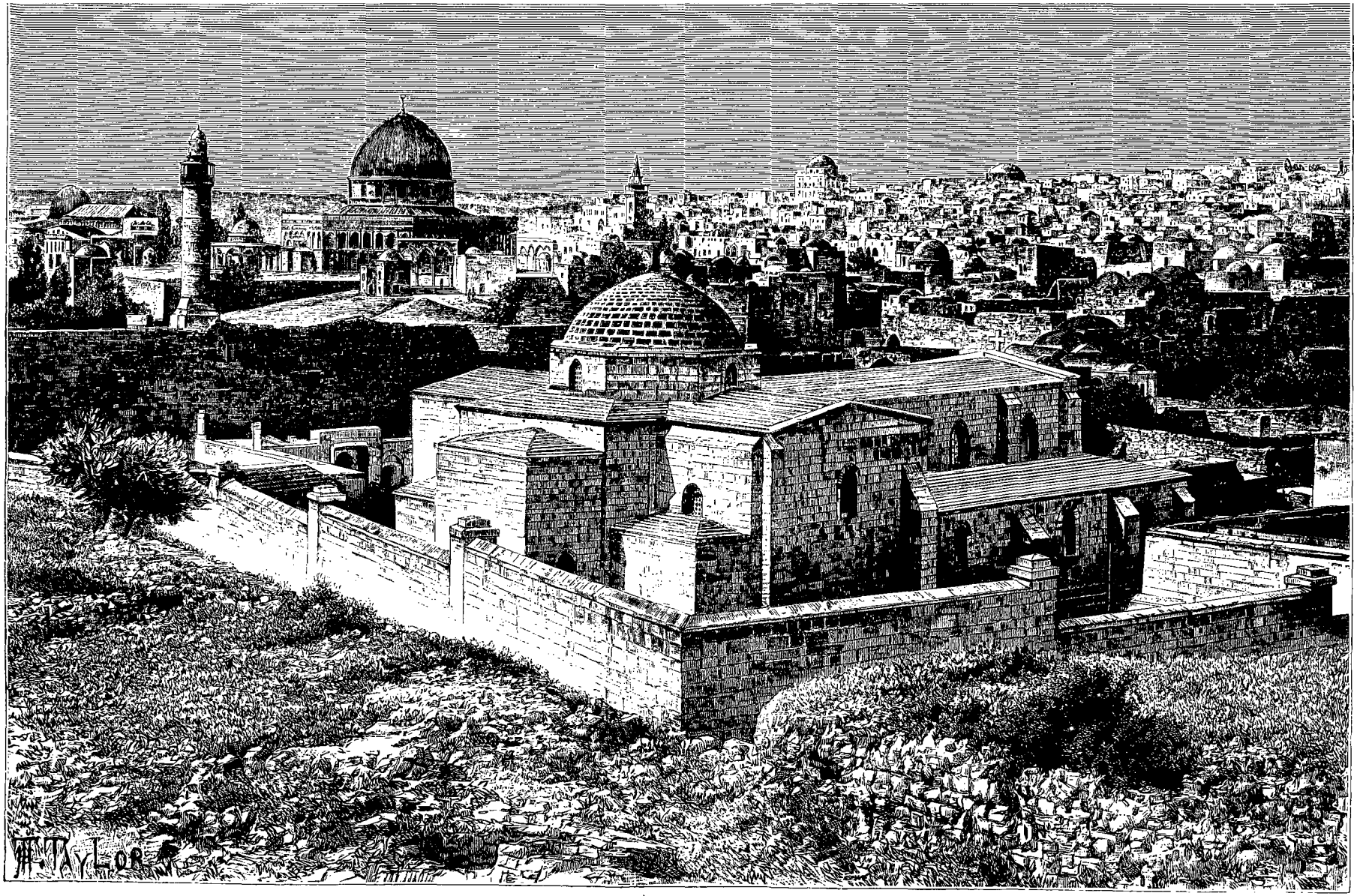
Église du Tombeau de la Vierge — Dessin de Bourmancé, d'après une photographie.

creusées dans la colline. Au moment de notre visite, elles sont remplies d'une eau limpide et pure. Les caveaux que j'avais trouvés, en 1875, encombrés de débris, de terre et d'ordures, sont aujourd'hui déblayés avec beaucoup de soin, et les fragments des portes de pierre et des sarcophages ont été réunis devant l'entrée de la grotte.

Au nord de la ville, en dehors des remparts, on rencontre d'immenses monticules formés par des cendres dont la nature et l'origine ont vivement préoccupé un certain nombre de savants. Les uns ont dit que ces cendres provenaient de l'autel des sacrifices, d'autres ont pensé qu'elles étaient plutôt le résidu des fabriques de savonneries, de tout temps très nombreuses à Jérusalem. Les analyses chimiques et microscopiques, faites avec beaucoup de soin, m'ont en effet prouvé que ces matières, loin d'être le produit de l'incinération des animaux, avaient au contraire une origine purement végétale. Elles ont été *lessivées* et ont évidemment servi à fournir la potasse nécessaire aux savonniers. Le savon de Jérusalem est très réputé en Syrie. Il est moulé en petits pains circulaires, larges comme le creux de la main, et porte en relief des ornements formés par des lettres arabes entrelacées. Ce produit est surtout recherché par les tribus nomades du bassin de la mer Morte et du pays de Moab.

Le sentier qui se déroule devant nos tentes nous conduit, après avoir passé devant la porte de Saint-Étienne, au chemin rapide qui descend dans la vallée du Cédron, auprès de l'église construite sur le tombeau présumé de la Vierge. Cette église, presque entièrement souterraine, et à laquelle on arrive par un escalier de cinquante marches précédé d'une façade datant du douzième siècle, renferme une chambre sépulcrale et une source dont l'eau est en grande vénération chez les Grecs et les Arméniens.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Eglise Sainte-Anne (voy. p. 118). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Lorsque nous entrons dans cette crypte souterraine, nous sommes d'abord saisis par l'air glacial qu'on y respire. Mais, comme c'est un jour de pèlerinage, une foule de lampes et de cierges allumés dans les parties inférieures y élèvent beaucoup la température et permettent à peine de respirer. Ces lumières, vues du haut de l'escalier, font le plus singulier effet dans le fond de la nef. Les chants des prêtres, les murmures de la foule semblent sortir des entrailles mêmes de la terre. En bas de la rampe, un moine est sans cesse occupé à tirer avec un seau en fer attaché à une chaîne l'eau du puits sacré. Les pèlerins se précipitent autour de lui, et le prêtre les fait boire directement au vase, tandis que d'autres se font remplir de petites burettes en fer-blanc, qui, soigneusement soudées, permettront de transporter l'eau miraculeuse jusque dans les contrées les plus éloignées de la Russie. Cette eau, qui n'est point fraîche, a un goût fade et désagréable : elle doit provenir des infiltrations du Cédron.

En face du porche et à quelques mètres plus loin, tout à fait à la base de la montagne, se voit le petit enclos qui renferme, selon la tradition, les oliviers de Gethsemané. Si ce ne sont pas ceux-là mêmes qui ont abrité le Christ au moment de sa douloureuse agonie morale, ce sont certainement leurs rejetons, car il faut reconnaître que la tradition est ici absolument d'accord avec le récit des Évangiles. Les oliviers sont énormes et peuvent bien avoir de six cents à huit cents ans ; je ne puis admettre cependant que leur âge soit plus considérable. Du reste les arbres de l'époque du Christ n'auraient pu être respectés par les armées de Titus et des croisés, car on sait que pendant ces sièges mémorables la campagne environnante a été absolument ravagée. On serait heureux de voir dans son état primitif ce champ qui a été le témoin du commencement du drame chrétien ; malheureusement, ici comme partout ailleurs, les moines italiens sont venus coller d'affreuses images de barbouilleurs dans de petites chapelles, le jardin a été entouré d'une enceinte très élevée, et divisé en petits compartiments séparés par d'ignobles balustrades peintes en vert, et par des murs supportant des pots en terre dans lesquels sont plantés des giroflées et des géraniums, dont les fleurs réunies en petits bouquets se vendent comme reliques aux étrangers.

Le chemin continue à monter rapidement entre deux murailles de pierres sèches et des terrasses cultivées. Le terrain est formé par un calcaire crétacé gris jaunâtre, sillonné par de nombreuses veines de silex noir. En quelques minutes on atteint, à l'altitude de huit cent trente mètres au-dessus de la Méditerranée, le sommet du mont des Oliviers, sur lequel s'élève une mosquée dominée par un minaret.

Une porte se trouve à côté du minaret ; nous y heurtons sans succès pendant longtemps, mais enfin un musulman vient nous ouvrir, et nous pénétrons dans une cour au centre de laquelle s'élève une petite mosquée octogonale. D'après la tradition, elle indique l'endroit d'où le Christ se serait élevé au ciel. Les chapiteaux et les bases des colonnes en marbre blanc paraissent antiques. A l'autre extrémité de la cour se dresse un minaret délabré que l'on peut escalader par des escaliers en fort mauvais état, mais où la vue est magnifique et fort étendue.

Cette construction a remplacé l'église de l'Ascension bâtie par l'impératrice Hélène. Elle est actuellement possédée par les musulmans, qui autorisent cependant les Grecs et les Latins à y dire la messe une ou deux fois chaque année. C'est un acte de tolérance que les chrétiens d'Orient devraient bien prendre comme un exemple bon à suivre entre eux.

Nous traversons le petit village de Zeitoun, et, à l'est du plateau qui couronne la colline, nous gravissons une tour élevée appartenant à des Russes. Du haut de ce bâtiment on a, le soir surtout, une vue incomparable sur cette partie de la Palestine : on domine la vallée du Cédron, la terrasse du Haram, les coupoles de la Sakhrâh et de la mosquée El-Aksa ; au sud-ouest, sur la hauteur du mont de Sion, on aperçoit les élégantes constructions du Cénacle, qui renferment, selon la tradition musulmane, le tombeau de David. Au nord, ce sont les croupes du mont Scopus, la vallée de Josaphat et les champs plantés d'arbres fruitiers qui s'étendent jusqu'à la porte de Damas.

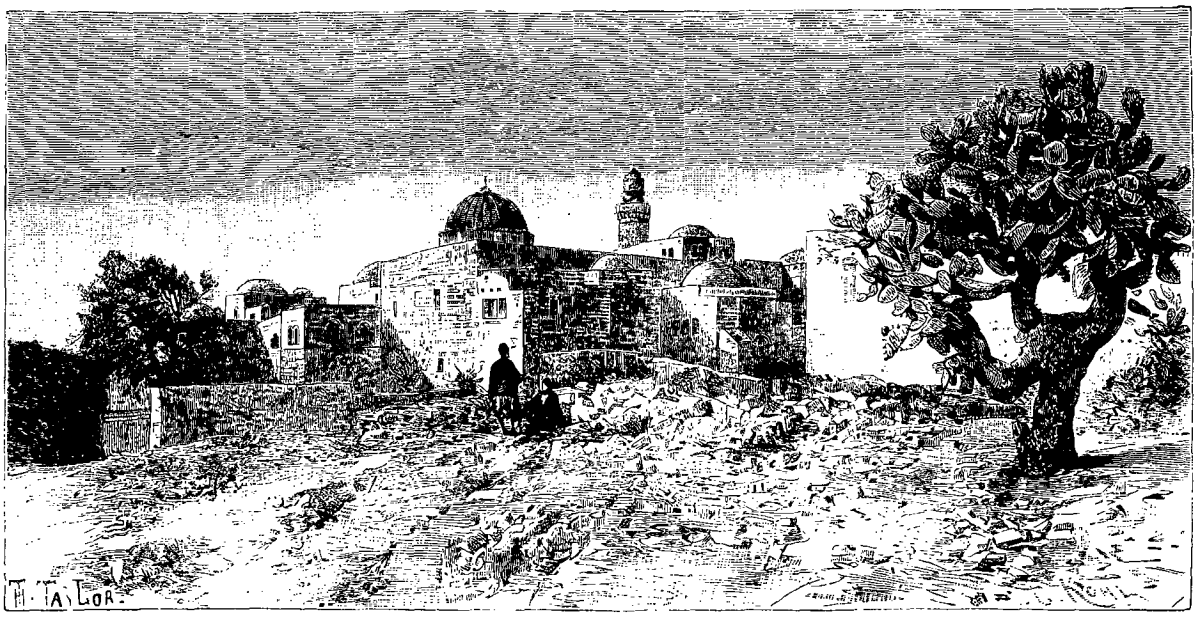
A l'orient, dans un bassin situé à une profondeur de plus de douze cents mètres, on aperçoit les flots bleus de la mer Morte. La pureté de l'air est si grande qu'on croirait cette nappe d'eau située à une très petite distance, tandis qu'il faut à cheval six heures pour en atteindre les bords. Des collines dénudées et arides descendent par étages successifs jusqu'à cet effondrement de la croûte terrestre, le plus marqué peut-être que l'on connaisse. De l'autre côté se dresse l'abrupt du haut plateau du Moab et de l'Idumée, qui apparaît à l'horizon noyé dans les vapeurs violacées, comme une chaîne de montagnes assez élevées. Au sud de cet escarpement, un rocher souvent très visible porte le petit village de Kerak, la célèbre forteresse appelée Krac par les croisés. Deux dépressions indiquent les embouchures des fleuves Arnon et Zerka Máin ; plus au nord, les montagnes de Gilead, et enfin la vallée du Jourdain, qui, depuis Tibériade jusqu'ici, forme ce que l'on appelle le Ghor ; le cours du fleuve est rendu visible de très loin par une épaisse végétation dont la verdure tranche sur la teinte jaunâtre du sol. Au sud-est, la vallée du Cédron, le village d'Abou-Dis ; au sud, le cône de la montagne des Franks ; au sud-ouest, les collines qui bornent la plaine de Rephaïm, le grand couvent grec de Mar-Elyas, près duquel passe le chemin de Bethléem. Dans le voisinage, on distingue seulement le gros village de Beit-Djâla. A l'ouest, lorsque le temps est très clair, on peut apercevoir quelquefois la ligne bleue de la Méditerranée, perdue dans le ciel du côté de Jaffa.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

En redescendant du mont des Oliviers, du côté de Béthanie, à une assez grande élévation sur les flancs de la montagne, nous visitons sur une terrasse plantée d'oliviers ce qu'on appelle le tombeau des Prophètes. Un simple trou très étroit, dans lequel on ne peut s'engager qu'en rampant, conduit à un escalier qui aboutit à une chambre circulaire faiblement éclairée par une ouverture supérieure. Trois couloirs longs de douze à dix-huit mètres sont réunis par un souterrain demi-circulaire. Dans ces galeries courbes sont creusés un grand nombre de fours à cercueils disposés comme les rayons d'une roue.

En haut de la vallée de Josaphat, à une demi-heure de marche de la porte de Damas, sur le chemin qui mène à Neby-Samouil, se trouve l'hypogée que l'on a appelé le tombeau des Juges. Le vestibule est orné extérieurement de gracieuses guirlandes de feuillage entremêlées de fleurs de pavots, avec une torche au centre et une autre à chaque extrémité. Au fond du vestibule, une porte présente à peu près la même ornementation et donne accès dans une chambre carrée, sur les flancs de laquelle se voient des fours à cercueils superposés. A l'angle nord, un escalier descend à une crypte inférieure, qui présente aussi un grand nombre de niches mortuaires. On ne sait quels sont les trépassés illustres qui ont occupé ce vaste et riche tombeau. Tout autour, dans les rochers voisins sont percées un grand nombre d'excavations funéraires.

A la base du mont des Oliviers, nous suivons le sentier qui serpente sur la rive orientale du Cédron. La paroi de la montagne est couverte de milliers de tombes anciennes ou modernes; à quelques endroits, celles des Israélites, signalées par de simples pierres



Cénacle et prétendu tombeau de David. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

horizontales portant une inscription hébraïque, sont si serrées qu'on peut à peine voir entre elles le sol primitif de la montagne. Non loin de là se trouvent les trois tombeaux monolithes attribués, sans aucune espèce de preuve, à Absalon, à saint Jacques et à Zacharie. Malgré les fouilles récentes qu'on y a pratiquées, ces monuments décrits et figurés déjà bien souvent n'ont pas encore livré leur secret. Après avoir franchi les cailloux du Cédron, nous arrivons à la fontaine dite de la Vierge, d'où l'eau s'écoule dans la piscine de Siloé, située à quelques centaines de mètres. La source jaillit au fond d'une excavation profonde dans laquelle on descend par vingt ou trente marches. En bas d'un autre escalier qui mène dans le bassin proprement dit, nous entendons les rires et les cris joyeux poussés par des femmes. Un jeune Israélite se détache d'un groupe d'hommes qui se tient à l'entrée et me prie de ne pas aller plus loin, car, me dit-il, ce sont leurs sœurs et leurs mères qui viennent se baigner à ce jour consacré. Je me retire discrètement en haut de l'escalier, tandis que ma femme descend jusqu'au bord de l'eau, où elle voit une douzaine de Juives dans le costume d'Ève qui font leurs ablutions en se plongeant au milieu des eaux saintes. Pendant ce temps, de nombreuses fellahines vêtues de leurs longues chemises bleues, portant majestueusement sur la tête leurs grandes cruches noires, vont lentement puiser dans le réservoir. La fontaine de la Vierge et celle de Siloé, qui en est une dépendance, offrent des phénomènes d'intermittence très bien caractérisés. La piscine de Siloé, n'est plus qu'un creux rempli d'eau stagnante, entouré par des murs qui croulent de tous les côtés.

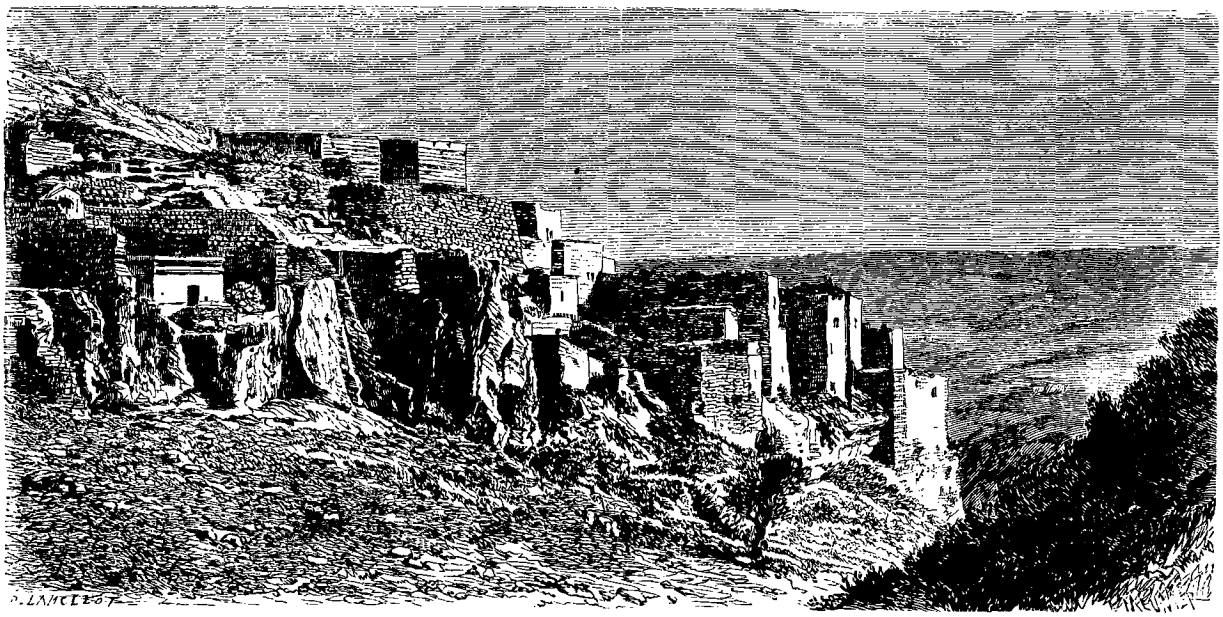
C'est un réservoir long de seize mètres, large de six environ, revêtu d'une maçonnerie en cailloutis dont l'aspect est tout moderne, mais au milieu duquel

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

se trouvent englobées quelques colonnes de granit noir, provenant de la basilique qui s'élevait anciennement en cet endroit et qui était entourée de portiques et de bains. L'eau est légèrement salée et désagréable à boire. Elle est fort recherchée par les blanchisseurs et les tanneurs, qui viennent sans cesse y laver le linge sale de la ville et y faire macérer les cuirs. Aujourd'hui la source ne remplit plus la citerne, mais ne fait que passer dans ce bassin avant de se perdre dans les jardins maraîchers du voisinage. Un peu plus loin, on voit le grand réservoir inférieur de Siloé, à sec depuis plusieurs centaines d'années, planté d'arbres et transformé en jardins dans lesquels on cultive des oignons et des choux. Les Arabes l'appellent Birket el-Hamra, l'étang rouge. Au sud, on admire un gigantesque mûrier dont la base est entourée par une petite muraille, et qui marque la place, dit-on, où le prophète Jésaias fut scié sous les yeux du roi Manassé.

Au-dessus de la fontaine se trouve sur le versant oriental le petit village de Siloam, habité en grande partie par des cultivateurs. C'est un pittoresque hameau, formé par environ quatre-vingts maisons confondues avec les rochers sur lesquels elles sont construites et les grottes funéraires qui les entourent. A l'extrémité nord, on aperçoit le singulier monument monolithe taillé dans le calcaire de la montagne, qui présente des caractères étrangers très prononcés par l'inclinaison de ses faces, et que de Saulcy supposait avoir été une chapelle égyptienne élevée par Salomon pour une de ses nombreuses épouses, fille d'un Pharaon. Il est plus probable que c'est un monument funéraire. L'intérieur est divisé en deux chambres.

La plupart des habitants de Siloam ont pour in-



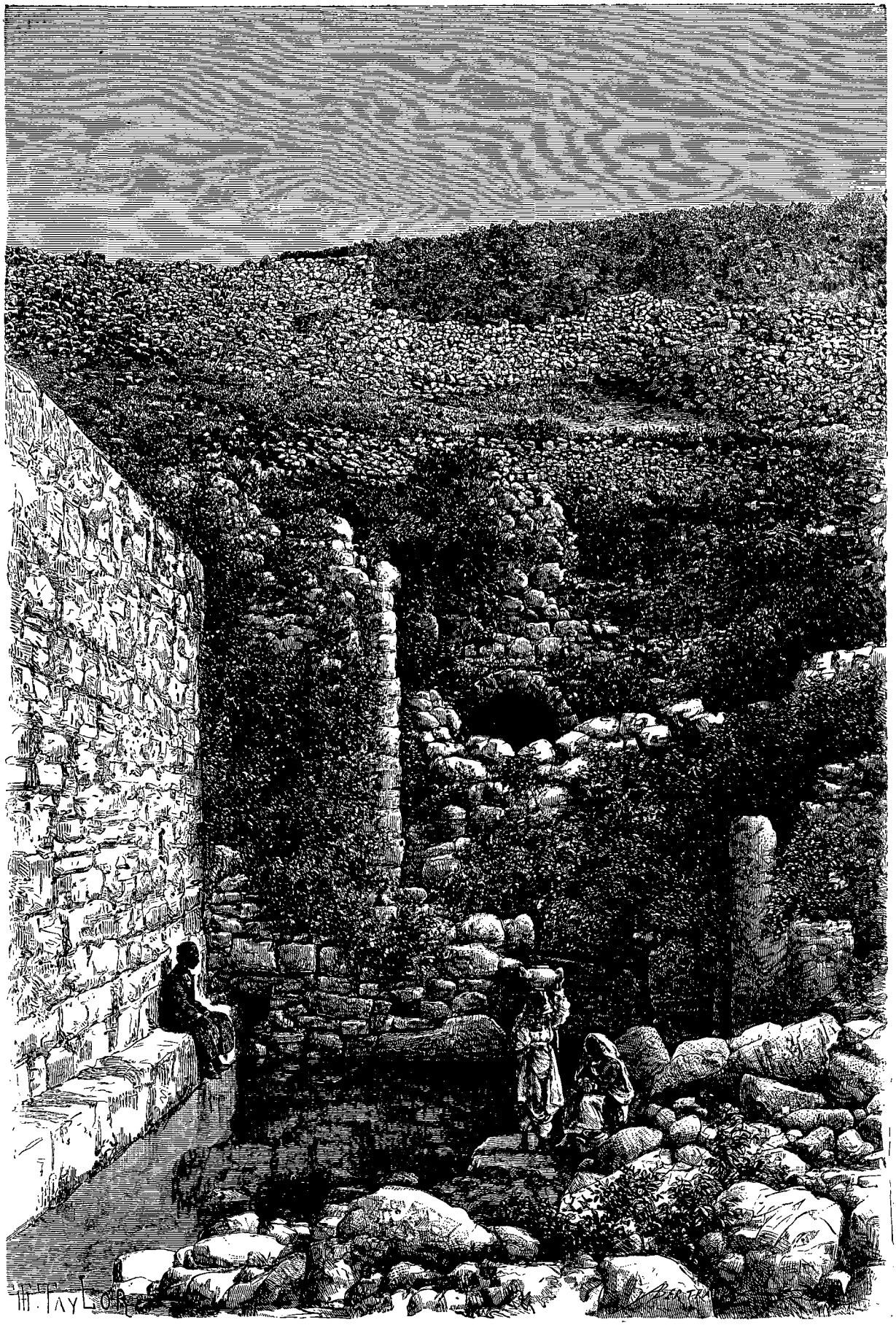
Village de Siloam. — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

dustrie de transporter sur leurs ânes l'eau de la fontaine de la Vierge afin de la vendre aux habitants de Jérusalem.

Lorsqu'on a traversé ce hameau, et que l'on continue pendant quelques minutes à s'avancer sur le sentier qui serpente le long de la vallée, on arrive à la léproserie fondée il y a peu d'années par le gouvernement turc. C'est un bâtiment allongé, situé à mi-hauteur au-dessus du torrent, dans un endroit inculte et désert. Il n'est composé que d'un rez-de-chaussée divisé en un certain nombre de compartiments. La façade, tournée contre l'abrupt de la montagne, laisse voir les entrées des cellules. Chacune de ces chambres, de quatre mètres de large sur sept de longueur, sert d'habitation à un groupe ou à une famille de lépreux s'ils sont mariés. Dans le milieu de chaque pièce il y a deux grands coffres servant à mettre le blé, la farine, les autres aliments et les vêtements. Ces armoires, véritables monuments, construits en terre et en paille hachée, s'appellent *khabièh*. Dans les coins, sur la terre nue qui forme le sol, les malheureux lépreux couverts d'horribles guenilles gisent sur quelques vieux tapis en loques. Presque tous peuvent cependant se lever à mon approche; un seul, qui paraît très gravement atteint, reste étendu sur sa couche de misère et me semble soigné avec beaucoup d'affection par sa femme, lépreuse comme lui. Ce pauvre Job se plaint beaucoup des cruelles souffrances qu'il ressent dans tous les os de ses membres, et désire vivement la mort.

En face de la porte, dans chaque cellule, une petite fenêtre sans vitres donne sur la vallée du Cédron. Il n'y a point de cheminée, le feu se fait à terre entre trois pierres servant de foyer, et la fumée s'échappe par la porte et la fenêtre en bronzant la voûte du plafond et les murailles. Cette fumée intense est un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Fontaine de Siloé. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

désinfectant qui rend service à ces pauvres diables abandonnés ainsi à eux-mêmes, sans soins et sans médecins. La plupart sont atteints de gros tubercules cutanés aux coudes, aux genoux, aux mains, aux pieds et à la face. Quelque temps après, des ulcères affreux se forment aux extrémités; les phalanges des membres, atteintes par l'altération des nerfs, se gangrènent et tombent en formant des plaies qui laissent échapper une suppuration horriblement fétide. La face est attaquée à son tour, et la plupart de ces malades, perdant les os du nez, prennent une physionomie des plus repoussantes. Les douleurs sont toujours atroces, et malheureusement la science est restée absolument impuissante contre cette terrible affection; on peut à peine soulager leurs pénibles souffrances.

Cette espèce d'association est placée sous la direction d'un cheik nommé à l'élection, lépreux lui-même, et pour lequel ces malheureux paraissent avoir beaucoup de respect et de soumission. En quittant la léproserie, après avoir examiné avec soin tous les malades et pris des observations détaillées, lorsque je remis au chef une aumône destinée à être distribuée à la communauté, les lépreux m'accompagnèrent jusqu'à ma monture, en priant Allah de me combler de ses bénédictions. Plusieurs fois, dans la ville, j'ai rencontré différents groupes de mes nouveaux amis qui me saluaient toujours avec affection.

Un autre jour, je suis allé visiter, à l'ouest, non loin de la route de Jaffa, l'hôpital de lépreux fondé par la mission protestante allemande. Il est situé dans un vallon ombragé de beaux arbres et entouré de jardins. Le médecin qui en a la direction est un Anglais très instruit et très dévoué, le docteur Chaplin. L'hôpital est petit, mais très bien tenu, et un infirmier de la Suisse allemande et sa famille s'occupent des soins à donner aux malades. Il y a loin entre ce charmant hospice et l'horrible léproserie turque de Siloam, où cependant, m'a-t-on dit, les malades préfèrent se rendre à cause de la liberté absolue dont ils jouissent. Les salles de l'hôpital sont grandes, bien ventilées et voûtées comme les chambres de toutes les maisons de Jérusalem. Les femmes occupent le premier étage, les hommes le rez-de-chaussée; les lépreux sont soumis à un traitement régulier et à des lavages médicamenteux fréquents; les bains surtout soulagent beaucoup leurs douleurs, mais, jusqu'à ce jour, tous les traitements tentés sont restés sans résultats au point de vue de la guérison radicale de la maladie. J'ai vu là une jeune mère lépreuse qui nourrissait un joli petit enfant, et à côté d'elle se trouvait une gracieuse jeune fille de douze à quatorze ans déjà atteinte très gravement.

D'après les renseignements qui m'ont été donnés par les hommes les plus compétents, les Israélites ne sont jamais affectés de la lèpre. Les lépreux viennent de la campagne, ce sont tous des paysans; les habitants des villes, malgré les déplorables conditions hygiéniques qui les entourent, ne sont jamais frappés par la maladie. L'immunité singulière des Israélites actuels est-elle une affaire de race, ou provient-elle de ce que ce peuple ne se livre jamais aux travaux agricoles?

Quelle peut donc être l'influence du sol ou des rayons solaires qui engendre une affection si profonde, si tenace et si redoutable? En Syrie les lépreux ne peuvent séjourner que dans trois villes : à Jérusalem, où il y en a une centaine à peu près; à Ramlèh, où il y a quarante malades, et à Naplouse, dont la léproserie en renferme cinquante environ. Le gouvernement turc leur interdit le séjour des autres villes et des villages. Au coucher du soleil, tous les malades doivent être rentrés dans les léproseries. Pendant le jour, sauf ceux qui sont soignés dans les asiles européens, les lépreux se rendent par groupes dans les endroits fréquentés, aux portes des villes, près des khans, à l'entrée des mosquées, afin de se livrer à la mendicité. A Siloam, les lépreux sont presque tous mariés, et cependant je n'ai vu qu'un enfant au milieu d'eux; ces pauvres petits êtres ne deviennent malades qu'à huit ou dix ans seulement.

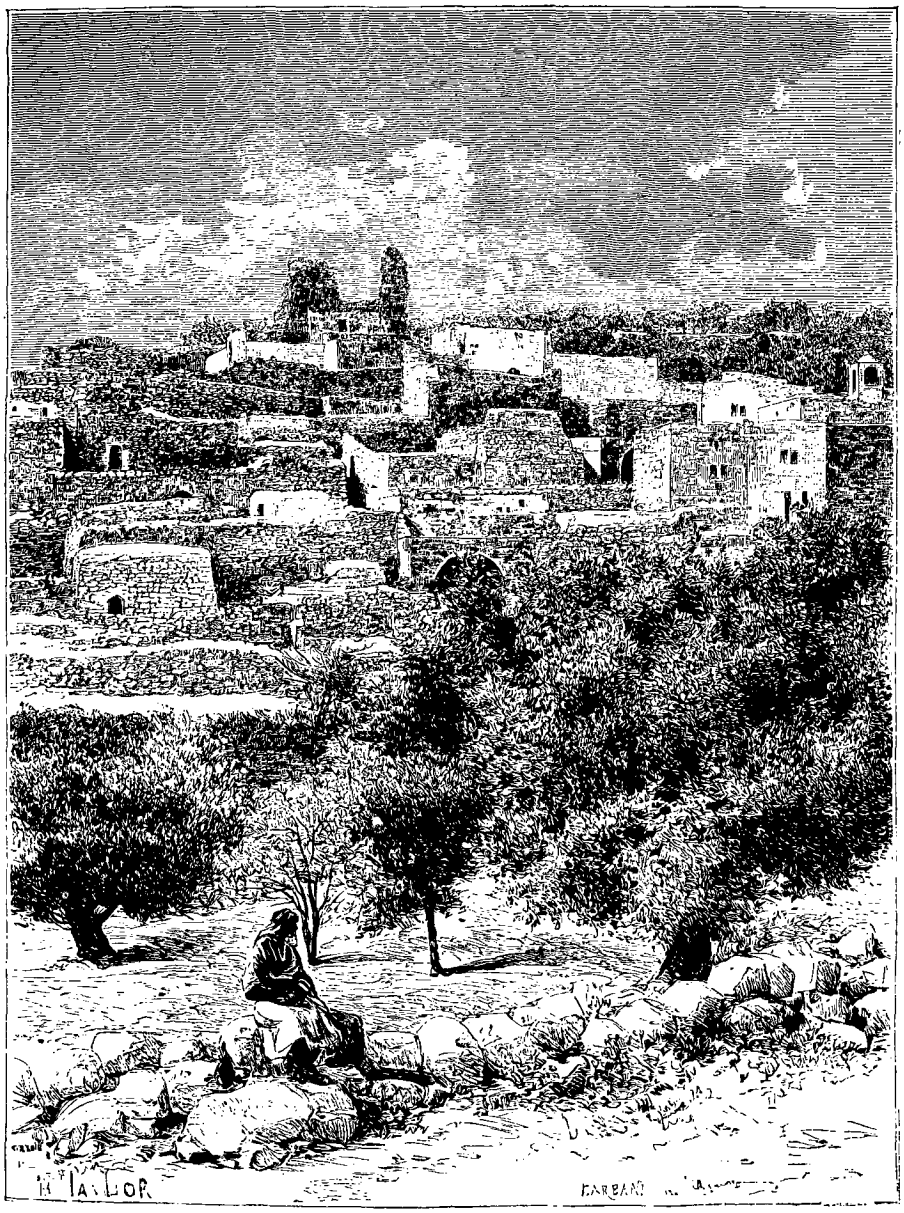
Une des promenades les plus agréables que l'on puisse faire dans les environs de Jérusalem est celle de Béthanie, où se trouvait le tombeau de Lazare. Après avoir contourné la ville, nous descendons dans la vallée de Josaphat; le sentier côtoie le jardin de Gethsemané et remonte au milieu des cimetières, sur le flanc de la montagne des Oliviers, dans la direction de Jéricho. En trois quarts d'heure on arrive au petit hameau de misérables maisonnettes appelé Béthanie dans la Bible, et que les Arabes nomment aujourd'hui el-Azirièh (nom évidemment dérivé de Lazare). Dans un chemin creux situé au nord du village, on nous ouvre une porte, fermant un escalier de quinze marches, qui aboutit dans un premier caveau; là, dix autres marches permettent d'atteindre une seconde cavité au fond de laquelle on trouve un étroit couloir; on ne peut le franchir qu'en rampant, et il se termine par un four à cercueil, que l'on affirme, sans aucune espèce de preuves, être celui de Lazare. De Béthanie on a une belle vue sur les vallées et les hauteurs qui s'étagent les unes derrière les autres jusqu'à la profonde dépression de la mer Morte, fermée à l'est par le rempart d'un bleu violacé des montagnes de Moab. Sur ce versant, la température est toujours très élevée. On sent que l'air monte après avoir été fortement chauffé dans l'immense fournaise du lac Asphaltite; aussi les crêtes de toutes les collines environnantes semblent sans cesse agitées par le mouvement de cet air raréfié.

Les femmes de Béthanie sont remarquablement belles; lorsque nous passons, quelques ravissantes jeunes filles s'approchent avec curiosité, et, fixant sur nous leurs grands yeux noirs, secouent sur leurs robes bleues leur longue chevelure d'ébène.

La population normale de Jérusalem est au moins de vingt-huit mille habitants; sur ce nombre il y a

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quatorze mille juifs. Beaucoup d'israélites sont originaires de l'est de l'Allemagne, du nord de la Pologne et de l'Autriche. Depuis quelques années, des familles allemandes, de la secte des Templiers, venant presque toutes de la Saxe et du Wurtemberg, se fixent à Jérusalem et dans d'autres villes de la Palestine. Au moment des fêtes de Pâques, la population de la ville s'accroît d'une façon considérable; les chrétiens arrivent de toutes les parties de la Syrie, et les Russes quittent en bandes les régions glacées du nord, pour se rendre en Terre sainte. Les bateaux faisant le service de Smyrne et de la mer Noire sont chargés de ces paysans, hommes et femmes, partis des confins de la Sibérie, des bords de la Baltique



Béthanie. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

et de la mer Glaciale pour venir faire un pèlerinage à Jérusalem. Ces malheureux, vêtus de fourrures, de larges houppelandes noires ouatées, chaussés de grandes bottes grasses montant jusqu'au genou, font peine à voir sous ce soleil ardent. Ils se rendent à Jéricho, à Bethléem, à Hébron, se baignent dans le Jourdain, et rapportent précieusement des palmes bénies, et de l'eau sacrée du fleuve renfermée dans des burettes hermétiquement soudées. Quelques-uns de ces pèlerins voyagent pour leur satisfaction personnelle et pour la rémission de leurs propres péchés; mais la plupart font commerce de leurs visites aux lieux saints, et exécutent ces longues et périlleuses étapes, moyennant finances, au nom et au compte de personnes riches qui ne veulent pas se déplacer. On ne peut réellement comprendre comment ces hommes du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nord supportent aussi facilement de longues marches au soleil, des privations de tout genre, en ne se nourrissant, le plus souvent, que de minces tranches d'esturgeons crus, séchés et fumés, qu'ils transportent partout avec eux.

Un grand nombre de ces Russes se font tatouer une croix de Jérusalem sur les bras et les jambes afin d'emporter un souvenir indélébile de leur voyage en Terre sainte. J'ai vu plusieurs fois les artistes exécuter ces singuliers ornements au moyen de cinq ou six aiguilles maintenues dans un bouchon en liège. Ils dessinent la croix à marquer en piquant légèrement l'épiderme avec cette espèce de pinceau d'acier, puis ils repassent une seconde fois ces pointes aiguës en ayant soin de tremper leur instrument dans un mélange de bile de mouton et de poudre très finement pulvérisée. Lorsque l'opération est achevée, ils frottent encore fortement les petites plaies avec le mélange colorant. Les fines particules de charbon, pénétrant les cellules épidermiques, rendent le dessin tout à fait ineffaçable en lui donnant une coloration d'un noir bleuâtre. Cette opération, très peu douloureuse, n'est presque jamais suivie d'accidents; cependant, quelquefois, les vaisseaux lymphatiques s'enflamment et amènent des troubles graves. Le même système de tatouage est employé généralement par les femmes et les jeunes filles de la Syrie, qui, presque toujours, sont marquées au front, aux joues, autour des lèvres, sur les mains et aussi fréquemment entre les deux seins.

Le cheik des lépreux (voy. p. 126). — Dessin de A. Ferdinandus, d'après une photographie.

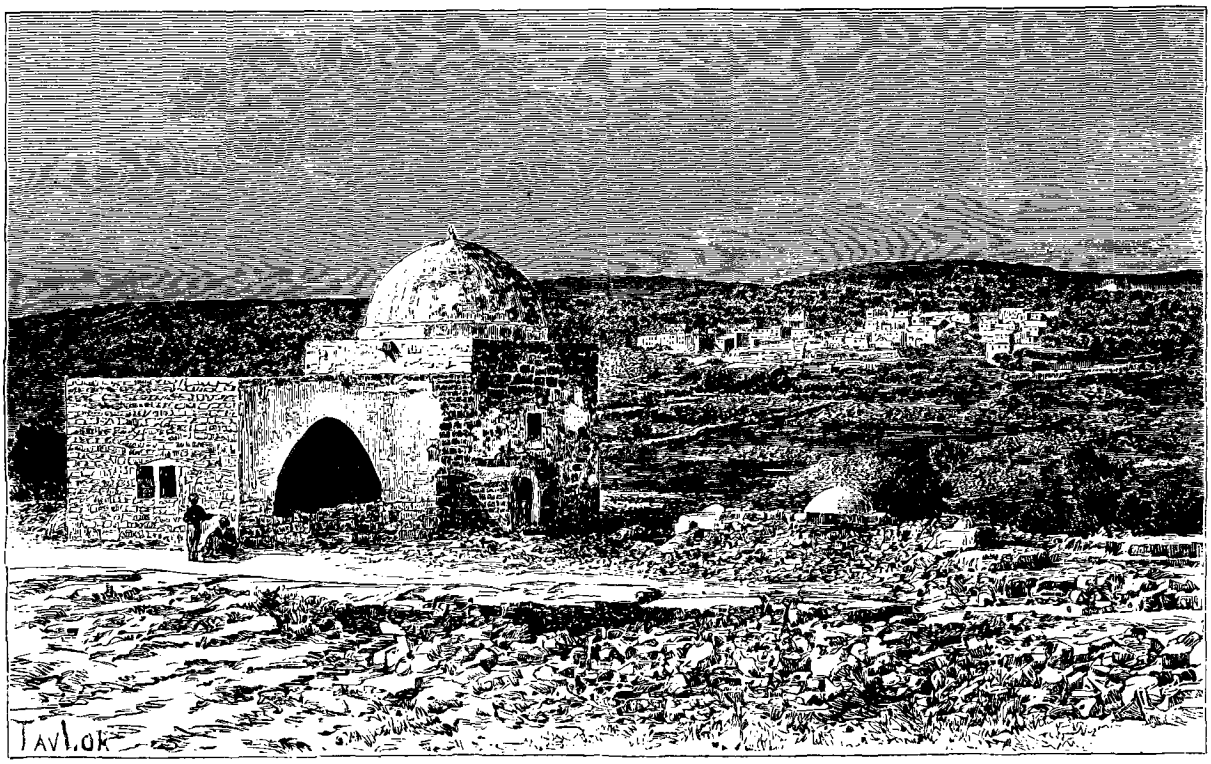
Les femmes de Jérusalem aiment aussi beaucoup à se farder; les plus pauvres fellahines ont toujours grand soin de s'agrandir les yeux avec cette pommade d'un noir bleuâtre appelée *al-cohol*, qu'elles placent avec beaucoup d'art sur le bord des paupières. Elles se mettent aussi souvent du rose et du blanc sur les joues. Toutes teignent leurs ongles et les éminences internes des mains et des pieds avec cette affreuse couleur d'un jaune sale que l'on nomme le henné. On ne peut réellement comprendre quel plaisir elles trouvent à ce changement de coloration qui n'a rien de séduisant, tant s'en faut. Même les petites filles encore à la mamelle subissent déjà cet embellissement, qui est absolument de rigueur. Quelle que soit sa position sociale, la femme syrienne aimerait mieux se passer de pain plutôt que de henné.

Au moment où se célèbrent les Pâques chrétiennes a lieu le pèlerinage de Neby-Mousa, très suivi par les fanatiques populations musulmanes du Maroc, de l'Algérie du sud, de l'Arabie et même de l'Asie centrale. Rien n'est plus curieux que de voir ces troupes de forcenés, poussant des cris féroces, défiler par la porte de Saint-Étienne, au milieu des flots de population rassemblés pour les exciter et les encourager. Les femmes surtout, très nombreuses, se font remarquer par leur enthousiasme, leurs battements de mains et leurs *you you* admiratifs. En avant, des étendards verts, ornés de queues de chevaux, sont portés par des cavaliers admirablement montés; une musique militaire jouant des airs sauvages les précède. De tous les côtés on tire des coups de fusil, de pistolet, et le canon de la citadelle de David, qui tonne, fait retentir les échos de la vallée de Josaphat, pendant que les pèlerins déguenillés se déroulent en un long serpent sur le chemin de Béthanie, pour se rendre au prétendu tombeau de Moïse situé sur une montagne, au nord de la route de Jéricho.

Dr Lortet.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Tombeau de Rachel. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

LA SYRIE D'AUJOURD'HUI,

PAR M. LORTET, DOYEN DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE LYON,

CHARGÉ D'UNE MISSION SCIENTIFIQUE PAR M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Tombeau de Rachel. — Vasques de Salomon. — Hébron. — Bécerseba.

Le 12 juin, nous montons à cheval et partons pour faire une excursion à Bethléem et à Hébron. Le chemin passe d'abord entre les champs de blé et mène directement sur les hauteurs de la plaine de Rephaïm, où se trouve le grand monastère grec de Mar-Elyas. C'est un vaste bâtiment moderne entouré de terrasses portant de très beaux oliviers. Près de la porte du couvent, une petite fontaine jaillissante permet aux passants de se désaltérer. Nous redescendons une colline rocailleuse plantée de vignes, dominée par un bois de pins, et nous nous arrêtons quelques instants à la gracieuse petite tombe, élevée au dix-septième siècle, sur l'emplacement où expira Rachel en donnant le jour et la vie à Benjamin : « et comme elle allait rendre l'âme, car elle était mourante, elle le nomma Ben-Oni (le fils de ma douleur); mais le père l'appela Benjamin (le fils de ma droite). Rachel mourut et fut enterrée sur le chemin d'Ephrata, qui est Bethléem. Jacob éleva un monument sur son sépulcre » (Genèse, XXXV, 16).

C'est un wély couronné d'une coupole blanche attenant à un portique dirigé à l'ouest. Nous ne pouvons pénétrer dans l'intérieur, où se trouve, paraît-il, un cénotaphe à pans inclinés suivant la mode musulmane. La tradition fixe ici, avec une certitude presque complète, le lieu où mourut l'épouse de Jacob. Au temps de Moïse, cet emplacement était déjà consacré, et autour d'une pyramide qui indiquait la tombe se dressaient douze pierres brutes élevées en l'honneur des douze tribus. De ces pierres il ne reste malheureusement aucun vestige. Ce monument, que

1. Suite. — Voy. t. XXXIX, p. 145, 161 et 177; t. XLI, p. 1, 17, 33 et 49; t. XLII, p. 81, 97 et 113.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'on ne peut voir sans émotion, est entouré de beaux oliviers et de figuiers; à l'ouest, de vertes collines bien cultivées portent le gros village de Beith-Jala, tandis qu'au sud on aperçoit sur les flancs d'un monticule la gracieuse petite ville de Bethléem.

Au lieu de prendre cette direction, nous suivons à droite la route qui conduit à Hébron. Le terrain rocailleux devient de plus en plus aride et desséché. Les arbres manquent entièrement ou sont remplacés par des broussailles rabougries; la végétation arborescente a été détruite par les charbonniers, le feu des bergers ou la dent des chèvres. Nous arrivons dans une combe, entourée de collines pierreuses, au fond de laquelle nous apercevons les trois immenses réservoirs de Salomon, à côté desquels s'élève un château arabe à moitié ruiné. Cette ancienne forteresse, appelée Kalat el-Burak, le château des bassins, forme une enceinte quadrangulaire dont les murs crénelés produisent le plus bel effet. A l'une des extrémités se trouve un corps de logis fort délabré, et sur la porte d'entrée on a sculpté en belles lettres du meilleur style l'inscription suivante : « Cette forteresse bénie fut construite par l'ordre du sultan Osman-Khan, fils du sultan Ahmed-Khan, qu'il soit victorieux! En l'an 1227 (1618 après J. C.). » Dans ces bâtiments croulants, nous trouvons deux malheureux soldats chargés de garder les sources et de veiller à la sécurité des voyageurs. Ce sont des irréguliers de l'armée turque qui ont plutôt la tournure de détrousseurs de grands chemins que de braves gendarmes destinés à protéger les personnes et la propriété. Les voleurs et les assassins étant du reste à peu près inconnus dans le pays, ces bachi-bouzouks n'ont d'autre occupation que de fumer d'innombrables cigarettes, de boire du café, qu'ils savent faire très bon, et d'accepter les maigres bachisch des rares voyageurs que leur bonne fortune leur envoie.

Les trois immenses réservoirs sont régulièrement espacés d'environ quarante-neuf mètres. Ils reçoivent, par un canal souterrain, les eaux d'une source appelée Ras el-Ain, qui se trouve sur le flanc de la colline, à l'ouest de la forteresse. Cette source, qui est l'ancienne *fontaine scellée*, jaillit au fond d'une cavité creusée dans le roc. Ce souterrain est construit en pierres appareillées avec beaucoup de soin. Dans une seconde chambre, le rocher laisse échapper, par trois ouvertures, une grande quantité d'eau formant un véritable ruisseau qui se dirige vers la première vasque par une petite galerie souterraine d'abord voûtée, puis ensuite recouverte seulement de dalles placées en forme de toit angulaire. Tout ce travail ne paraît pas très ancien et je doute fort qu'il puisse être antérieur à Hérode.

Une certaine quantité de cette eau est conduite directement à Bethléem par un canal placé à fleur de terre, tandis que le surplus se rend dans les vasques creusées en partie dans le roc ou entourées par une maçonnerie qui doit dater d'une antiquité très reculée. Ces réservoirs, construits sous les rois de Juda, peut-être même sous Salomon, servaient à arroser les jardins royaux situés dans le vallon d'Urtas, dont nous parlerons plus loin. Ils sont de forme quadrilatère et cimentés à l'intérieur. Des escaliers conduisent facilement au niveau de l'eau, qui est toujours fortement tiédie par les rayons solaires.

Le réservoir inférieur, le plus vaste, irrégulier, a cent soixante-dix-sept mètres de long sur quatre-vingt-trois de large à une extrémité, quarante-cinq seulement à l'autre extrémité, et une profondeur de quinze mètres. Il y avait trois mètres d'eau à notre visite. Les murs en sont soutenus par de très gros contreforts intérieurs. Le réservoir moyen a cent vingt-neuf mètres de long, sur soixante-dix de largeur moyenne et douze de profondeur, sur laquelle il y avait quatre mètres d'eau. L'étang supérieur, le plus petit, mesure cent seize mètres de longueur, sur soixante-dix de largeur moyenne et sept mètres soixante de profondeur; il y avait cinq mètres d'eau. D'après nos recherches, nous avons pu nous assurer que ces réservoirs sont beaucoup plus profonds que les sondages ne l'indiquent généralement. Ils n'ont pas été curés depuis plusieurs siècles peut-être; au fond se trouve une couche de vase qui a très probablement plusieurs mètres d'épaisseur et dans laquelle on ferait, à coup sûr, des découvertes archéologiques intéressantes.

Il n'y a point de poissons dans ces étangs, mais beaucoup de sangsues; de grosses couleuvres aquatiques, que nous apercevions nageant entre deux eaux, nous ont fait passer l'envie de nous baigner, malgré la température torride qui nous écrasait entre ces monticules calcinés par un soleil de feu. A certains moments de l'année, les oiseaux d'eau viennent s'abattre en bandes nombreuses à la surface de ces bassins; on a même apporté à M. Tristram un cygne blanc pris dans cette localité.

Les quatre heures et demie de route qui séparent les réservoirs de Salomon de la petite ville d'Hébron sont des plus pénibles à cause de la chaleur et de l'uniformité du paysage. Ce ne sont partout que des collines arides, désolées, incultes, rougeâtres, recouvertes seulement çà et là par de maigres taillis de chêne vert épineux (*Quercus Palæstina*). Dans les creux, on voit cependant quelques champs de blé, de beaux oliviers et des figuiers. Le chemin est des plus mauvais, c'est une ancienne route romaine, pavée de larges dalles en calcaire marmoréen rendues très glissantes par le fer des bêtes de somme; aussi ne pouvons-nous avancer que très lentement et en surveillant sans cesse nos montures. Le pays nous paraît presque désert. Sur le sentier nous rencontrons cependant quelques pauvres pèlerins russes qui s'en vont à Hébron ou qui en reviennent, et quelques fellahs montés sur de petits ânes qui se rendent à Jérusalem pour y vendre leurs denrées.

Les hauteurs sont çà et là dominées par des ruines sans aucun intérêt, et dans le ciel bleu se profile à

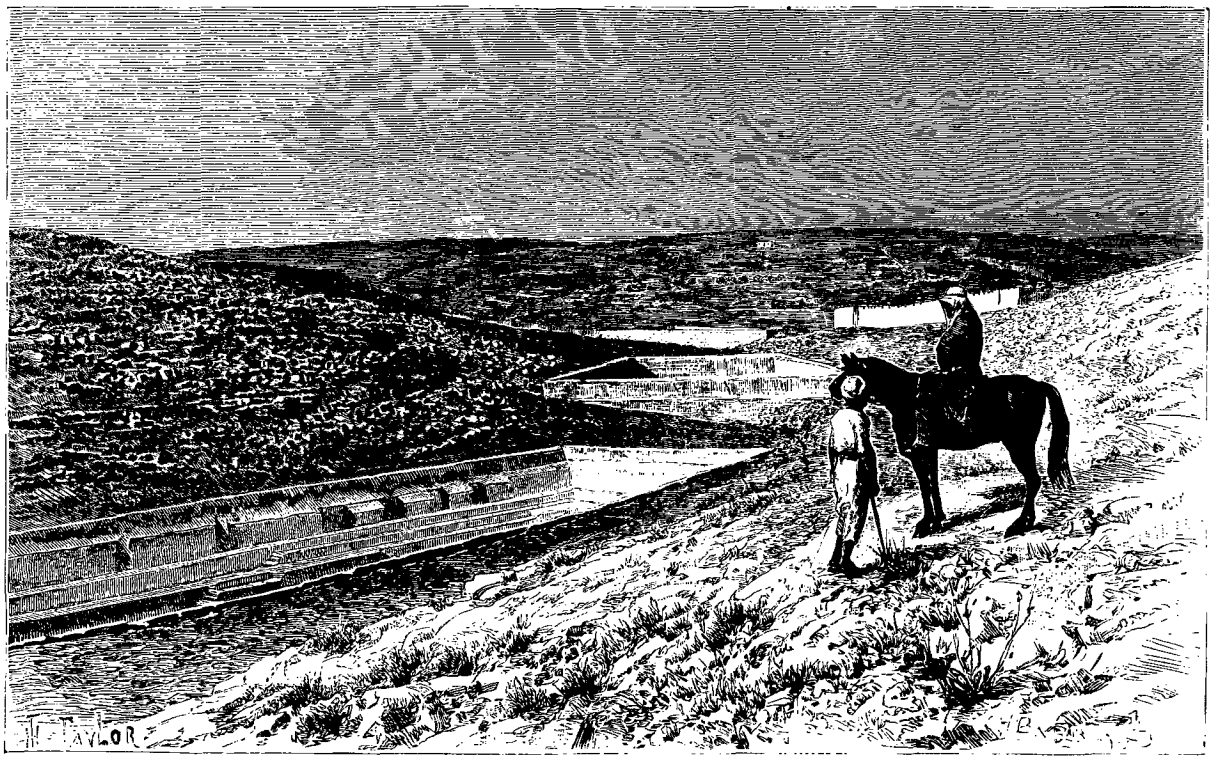
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'horizon quelque Bédouin qui fait pâturer ses chameaux ou des chèvres noires. Ces Arabes de la tribu des Ta'amirâh sont fort peu vêtus : une chemise en coton; par-dessus, un manteau blanc à larges raies noires ou brunes, un foulard en coton noir ou bleu foncé retenu sur la tête par une corde noire en poils de chameau, des savates aux pieds, ou quelquefois des demi-bottes en cuir jaune ou rouge, composent tout leur costume. Pour guider leurs troupeaux, et pour ramasser sans descendre de cheval un objet placé à terre, ils se servent constamment de bâtons recourbés à une de leurs extrémités.

La plupart de ces nomades sont armés en outre d'une massue en bois de chêne très dur, dont la grosse extrémité est recouverte de plusieurs couches de bitume fondu et durci.

Les femmes sont très originalement tatouées au visage, elles ont des anneaux dans les narines et portent leurs jeunes enfants couchés dans des hamacs; plusieurs d'entre elles fument de courtes pipes et viennent nous demander du tabac.

C'est le désert de la Judée dans toute sa tristesse, mais aussi dans toute sa grandeur. On n'entend que les bourdonnements des bousiers sacrés (*Scarabæus sacer*) qui volent en troupes nombreuses autour des déjections des chevaux, le cri du traquet à ailes noires et à tête blanche (*Saxicola leucomela*) qui sautille sur les rochers autour de nous, et la joyeuse



Réservoirs de Salomon. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

chanson de l'alouette huppée, notre compagne fidèle depuis que nous sommes en Syrie. Cet oiseau se rencontre dans les endroits les plus arides, les plus déserts et les plus desséchés. Je ne puis comprendre comment il peut se désaltérer, puisqu'il ne fait pas de longs vols, mais qu'il reste toujours cantonné dans une aire très limitée. Je crois que cette alouette doit souvent se contenter de boire la rosée du matin, toujours très abondante, déposée par l'atmosphère à la surface des feuilles placées près du sol.

Trois heures après avoir quitté les vasques de Salomon, nous arrivons à une colline arrondie qui porte des ruines à son sommet : c'est l'antique Beith-Sour, dont il est déjà fait mention dans le livre de Josué (chap. xv, vers. 58). Une tour, qui devait être assez élevée et dont il ne reste que des pans de murailles, est consolidée à la base par des pierres énormes qui indiquent une antiquité reculée. Les parties supérieures paraissent beaucoup plus modernes et doivent avoir été construites à l'époque des croisades. Les collines environnantes sont couvertes de débris à moitié cachés dans les taillis de térébinthes, de chênes nains et de caroubiers au milieu desquels nous voyons courir un grand nombre de lézards et de magnifiques couleuvres noires d'une taille fort respectable (*Coluber atro-virens*). Ce serpent n'est point venimeux, mais la grosseur de son corps et surtout les dimensions de sa gueule lui permettent de faire des blessures très profondes. Heureusement qu'il est fort craintif comme tous ses congénères, ne songe qu'à fuir la présence de l'homme,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et ne cherche à mordre que lorsqu'on veut s'emparer de lui. Beith-Sour est signalée par l'historien Josèphe comme une des places les plus fortes de la Judée. Elle fut d'abord agrandie par Roboam. Judas Macchabée en sortit pour battre, non loin de là, Lysias dans la guerre contre les Iduméens ; assiégée et prise plus tard par Antiochus Eupator, elle fut fortifiée de nouveau, ce qui ne l'empêcha pas de retomber entre les mains de Simon Macchabée.

Tout près de là, nous descendons dans la vallée auprès de la source appelée Ain ed-Dirouèh, où s'élève une paroi de rochers haute de trois à quatre mètres, taillée en certains endroits, et présentant, à sa base, l'ouverture de plusieurs grottes sépulcrales. La source, peu abondante, jaillit au pied d'un mur et coule dans un bassin en pierres. A l'est de cette fontaine se voient les restes d'une ancienne église.

Plus loin, le pays devient beaucoup plus habité; les maisons, rapprochées les unes des autres, forment un petit village nommé Halhûl. Sur la gauche de la route, on remarque au sommet d'une éminence une jolie petite mosquée appelée Neby Younas par les gens du pays. Ceux-ci se montrent du reste fort peu avenants à notre égard, répondent à peine à nos questions, ou même nous tournent ostensiblement le dos lorsque nous leur parlons. La mosquée est ornée d'un minaret fort original qui ressemble à une tourelle gothique. L'entrée du sanctuaire nous est absolument interdite.

Enfin vers le soir, après une journée rendue très fatigante par la chaleur et le kamsin (vent du sud), nous arrivons dans un vallon nommé Wady-Sebta, couvert partout de vignes, de beaux arbres fruitiers, et, cinquante minutes plus tard, nous franchissons la porte d'Hébron et allons faire dresser nos tentes au bas de la ville, dans les champs ombragés de gros oliviers.

Hébron, la cité des patriarches, Kiriath Arba, El-Khalil, l'amie de Dieu, des Arabes, est vieille comme le monde. La tradition populaire en attribue la fondation à Adam lui-même, et c'est aussi là, dit-on, qu'il mourut. Quoi qu'il en soit, elle paraît avoir été fondée sept années avant Tanis, une des plus anciennes villes de la basse Égypte.

Hébron est bâtie dans le fond et sur les flancs d'une vallée resserrée, plantée d'un grand nombre de vignobles et d'arbres fruitiers. La vue du côté du sud et du nord est une des plus agréables qu'on puisse avoir en Palestine. Les habitations sont construites en belles pierres de taille d'une blancheur éclatante. Quelques-unes sont à terrasses, les autres sont recouvertes de petites coupoles surbaissées comme celles de Jérusalem. Aux étages supérieurs, les chambres sont aérées par des fenêtres nombreuses. Du côté de l'ouest, contre la pente de la montagne, s'élève l'enceinte du Haram renfermant une ancienne église chrétienne transformée aujourd'hui en mosquée. Ce sanctuaire recouvre les grottes sépulcrales où ont été déposés les sarcophages d'Abraham et des autres patriarches; depuis plusieurs siècles, ces tombes sont vénérées par les pèlerins juifs, chrétiens et musulmans.

Au nord du Haram, sur les hauteurs de l'ouest, se voient les restes d'une citadelle ruinée en 1834 et en 1837 par le canon d'Ibrahim-Pacha et par un violent tremblement de terre. Le quartier le plus important s'élève autour de la grande mosquée et renferme la population riche et les bazars. Cette partie de la ville s'appelle Hareth el-Kadim. Plus au nord, une sorte de faubourg a été nommé Hareth el-Arba, le quartier resserré, à cause de l'étroitesse de ses ruelles. A l'ouest de la vallée se trouve la cité proprement dite, dans laquelle on arrive lorsque l'on vient de Jérusalem. Ce quartier, appelé Hareth es-cheikh, renferme la citadelle. Au sud, jusqu'à la grande mosquée, s'étendent des rues qui forment le quartier israélite. La ville n'est point entourée de murailles, cependant des portes s'ouvrent aux deux extrémités et conduisent dans la campagne environnante, qui est un véritable jardin planté de vignes, d'oliviers, de grenadiers, de noyers, de pistachiers, de figuiers et d'abricotiers ; des myriades de fleurs forment un tapis éblouissant. Quelques palmiers élèvent leurs panaches au-dessus des maisons, mais, quoique d'une taille élevée, ils ne peuvent mûrir leurs fruits à cause des brusques variations de la température amenées par l'altitude.

Aucun ruisseau ne coule dans la vallée d'Hébron, mais il y a un grand nombre de sources utilisées pour l'arrosage des cultures. Au sud et au nord, deux grandes piscines, dont la construction est à peu près la même que celles des vasques de Salomon, emmagasinent les eaux pluviales. Celle du sud forme un grand réservoir quadrangulaire de quarante-quatre mètres de côté, soutenu par des murs d'un très bon travail. La profondeur totale est de sept mètres, et celle de l'eau au moment de notre passage était de quatre mètres cinquante centimètres. A chaque angle des escaliers permettent de puiser facilement le liquide.

La plus petite citerne, qui est la plus élevée, n'a seulement que quatre-vingt-cinq pieds de long, sur cinquante-cinq de large et dix-huit de profondeur. Il y a une couche d'eau de six pieds et demi de hauteur. Ces réservoirs se trouvent au milieu de la vallée; mais, en outre de ces masses d'eau, assez considérables pour fournir aux besoins de la ville entière, on voit encore sur les hauteurs de l'ouest une très belle source, à laquelle on arrive par un escalier de quelques marches. Au nord de la ville, une autre fontaine, considérable aussi, sert surtout à désaltérer les bestiaux. Les deux grands bassins paraissent dater d'une antiquité très reculée puisqu'ils étaient déjà connus à l'époque de David, car c'est au bord d'une de ces vasques que furent pendus les meurtriers du roi Isa-Bosceth, fils de Saül.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Bédouines Ta'amirâh (voy. p. 131). — Dessin de A. Sirouy, d'après des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

On nous fait voir aussi dans la cour d'une maison musulmane le prétendu tombeau d'Abner, le général de Saül. Ce monument consiste en une petite coupole qui abrite un sarcophage de douze pieds de long, car, au dire des musulmans, Abner était un géant de première grandeur.

Sur les collines, à l'ouest de la ville, nous allons visiter la tombe d'Isaïe, que l'on appelle Jesse à Hébron. Nous traversons d'abord le cimetière turc, puis celui des Israélites, non loin duquel nous trouvons de magnifiques pistachiers (*Pistacia vera*) déjà signalés par le voyageur Schubert; un peu plus loin, nous arrivons à une superbe source jaillissante appelée *fontaine du père Abraham;* nous y admirons des groupes admirables de femmes qui viennent remplir leurs cruches élégantes, et des âniers qui font abreuver leurs bêtes. Cette source, ombragée par de très grands noyers, très abondante, donne pendant toute l'année à peu près la même quantité d'eau. Elle est regardée comme la meilleure et la plus pure des environs d'Hébron.

Les vignes sont très nombreuses, et pour les protéger contre les déprédations des nomades, presque toujours au milieu des champs, s'élève une tour haute de quelques mètres, du sommet de laquelle les propriétaires peuvent veiller sur la récolte lorsqu'elle approche de la maturité. Il est souvent question de ces tours dans la Bible et les Évangiles. Les souches sont énormes, et on les laisse ramper sur le sol comme en Phénicie. Les raisins, très grands et excellents, mûrissent déjà au commencement de juillet, et, depuis cette époque jusqu'en novembre, ces fruits délicieux sont transportés à Jérusalem. Ceux qui ne sont point vendus à l'état frais sont séchés au soleil, ou bien transformés en sirop appelé *dibs*, lequel remplace le sucre pour un grand nombre d'usages domestiques. Depuis quelques années on fait aussi, malgré les entraves du gouvernement ottoman, une certaine quantité de vin qui ressemble à celui de Chypre et du Liban. Ce vin est fabriqué par les Israélites seulement, qui ne craignent pas de se rappeler que le roi David disait « que le vin d'Hébron était un don de Dieu destiné à réjouir le cœur de l'homme ». Les musulmans aiment mieux ne pas en boire; ce qui ne les empêche point de se griser chez eux, tous les soirs, avec de l'eau-de-vie ou d'autres mauvaises liqueurs qu'on leur expédie d'Europe. Au moment de la maturité des raisins, on relève deux rangées de souches l'une contre l'autre, de telle sorte que ces longues tiges entrelacées forment une voûte sous laquelle on peut passer pour cueillir les fruits.

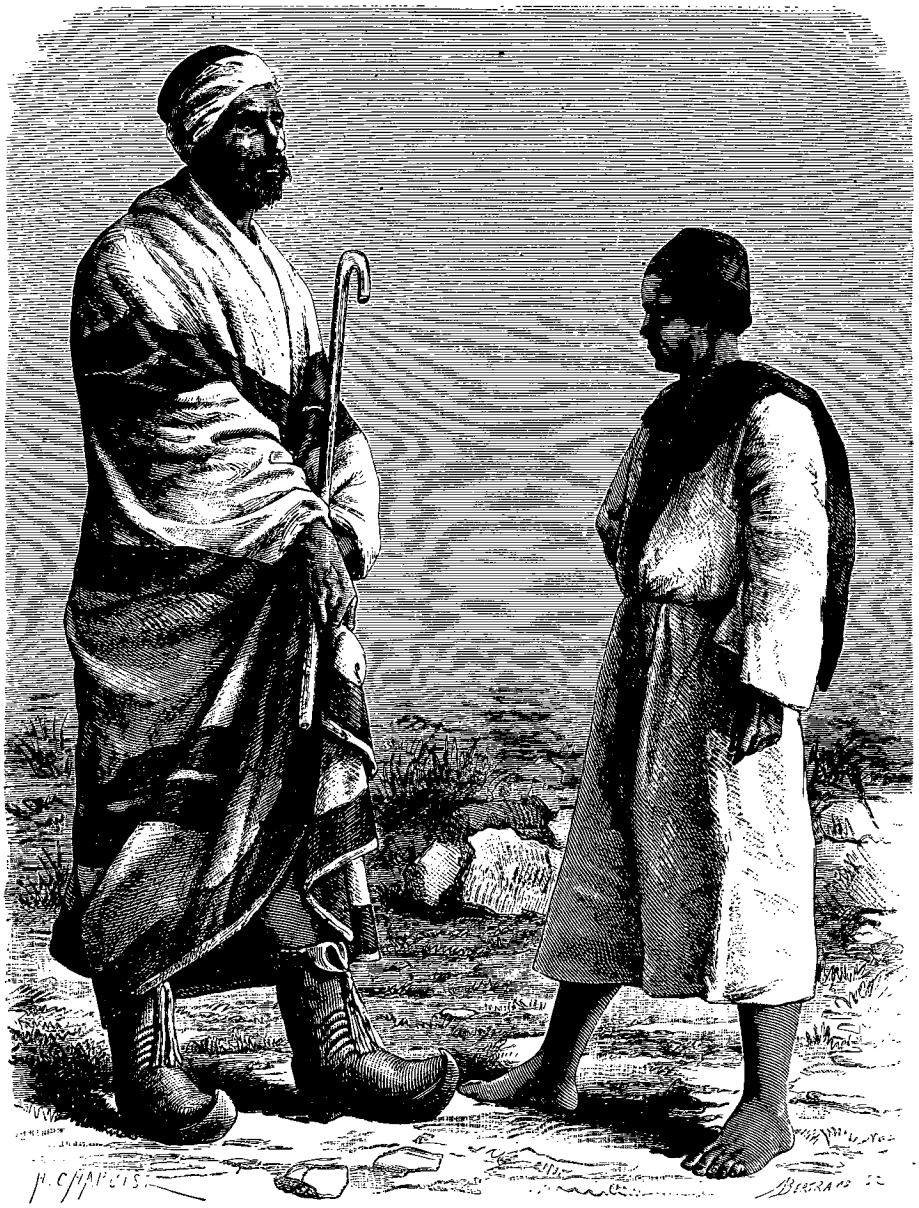
La grande mosquée d'Hébron n'est pas seulement très remarquable parce qu'elle recouvre les tombes des patriarches d'Israël, mais elle est encore un des monuments les plus intéressants de l'histoire primitive de la Palestine. Dans le vingt-troisième chapitre de la Genèse, on trouve racontées tout au long les négociations d'Abraham avec Éphron, prince du pays, pour l'acquisition de la caverne de Macpéla et des champs avoisinants : « Sara mourut à Kirjath-Arba, qui est Hébron, dans le pays de Canaan; et Abraham vint pour mener le deuil de Sara et pour la pleurer. Abraham se leva de devant son mort et parla ainsi aux fils de Heth : « Je suis étranger et habitant parmi vous; « donnez-moi la possession d'un sépulcre parmi vous, « pour enterrer mon mort et l'ôter de devant moi.... » Et Abraham pesa à Éphron l'argent qu'il avait dit, en présence des fils de Heth, quatre cents sicles d'argent ayant cours chez le marchand. Le champ d'Éphron à Macpéla, vis-à-vis de Mamré, le champ et la caverne qui y est, et tous les arbres qui sont dans le champ devinrent ainsi la propriété d'Abraham.... Après cela, Abraham enterra Sara sa femme dans la caverne du champ de Macpéla, vis-à-vis de Mamré, qui est Hébron dans le pays de Canaan. » Abraham mort, « ses fils Isaac et Ismaël l'enterrèrent dans la caverne de Macpéla, dans le champ d'Éphron, fils de Çohar le Héthien, vis-à-vis de Mamré ». C'est dans cette même caverne que Joseph, après l'avoir fait embaumer en Égypte, ensevelit le corps de son père. Toute la famille avec un grand nombre de chars et de bestiaux accompagnaient la momie du chef de la tribu. On ne laissa dans le pays de Gosen que les femmes et les enfants pour garder les troupeaux. Lorsque cette caravane fut arrivée près du Jourdain, au gué appelé l'aire d'Atad, on fit une imposante cérémonie funèbre qui dura sept jours, puis les dépouilles de Jacob furent ensevelies dans la caverne de Macpéla.

L'enceinte qui entoure les grottes et la mosquée actuelle est splendide dans sa simplicité, et produit une impression des plus grandioses quoiqu'il soit impossible de la voir de près à cause du fanatisme musulman. A l'extérieur, ce Haram a la forme d'un grand parallélogramme, s'étendant dans le sens de la vallée, long de deux cents pieds, large de cent quinze, et dont les murs sont hauts de cinquante à soixante. Ces murailles ressemblent à celles d'un château fort. Lorsqu'on s'élève sur le flanc de la montagne qui renferme la double grotte, les regards peuvent pénétrer, mais de loin, dans cette enceinte où quatre Européens seulement ont pu pénétrer depuis l'expulsion des chrétiens de la Palestine : ce sont un renégat nommé Aly Bey, le prince de Galles et sa suite en 1863, le marquis de Bute en 1866, et un architecte au service de la Turquie, M. Pierrotti. Malgré les ordres les plus pressants du gouvernement français, M. Renan n'a pu en obtenir l'entrée. Le pacha de Jérusalem lui a signifié qu'il serait obligé de faire une expédition militaire contre Hébron s'il persistait dans son désir.

Le 25 août 1859, M. Pierrotti put cependant franchir la porte horizontale qui recouvre le passage de la caverne. Il vit d'abord retirer un large tapis placé au milieu du portique, et ouvrir une grille de fer maintenue par de fortes serrures. Le chef des gardiens s'engagea dans un escalier large de soixante-dix centimètres à peu près. Quelques personnes l'accom-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pagnèrent; tandis que l'attention des autres gardiens était attirée par la conversation des amis de M. Pierrotti, celui-ci parvint à descendre cinq marches de l'escalier. Quoiqu'il fût empoigné avec vigueur et frappé violemment, il se courba suffisamment pour voir la caverne dans la direction du nord, et pour remarquer, au sud, une ouverture faisant communiquer la chambre supérieure avec l'inférieure, par le moyen de quelques marches basses taillées dans le rocher. Sur les parois de la grotte il aperçut plusieurs sarcophages de pierre blanche, qui sont certainement ceux des patriarches. Mais quelques instants s'étant à peine écoulés, M. Pierrotti fut entraîné au dehors. Il est très regrettable que le prince de Galles, lors de sa visite à



Bédouins Ta'amirâh (voy. p. 131). — Dessin de H. Chapuis, d'après une photographie.

Hébron, n'ait pas insisté auprès des autorités locales et des imans de la mosquée pour être admis à visiter les tombes de la caverne. Le prince, plus que tout autre, aurait pu faire fléchir le fanatisme musulman.

Aux quatre coins du Haram s'élèvent des tours carrées transformées en minarets, dont deux, s'étant écroulées à la suite d'un tremblement de terre, sont actuellement rasées. Vue des hauteurs, la mosquée qui est renfermée dans l'enceinte sacrée fait l'impression d'une église chrétienne.

Les murs du Haram, construits en pierres gigantesques à la base, à refends et à ciselures admirablement taillées, sont très supérieurs comme travail à ceux des remparts de Jérusalem. Un soin extrême présida évidemment au choix des matériaux; il n'y a pas de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mauvaise pierre; on ne dut admettre que celles dont les bonnes conditions devaient donner des blocs impérissables. Le jointoiement, aussi parfait que dans les monuments de la meilleure époque grecque, ne paraît avoir été obtenu que par le frottage prolongé des pierres les unes contre les autres. M. de Saulcy pense que cette construction date de l'époque salomonienne, tandis que d'autres savants l'attribuent à Hérode le Grand. Cette question, si importante au point de vue de l'histoire de l'art hébraïque, ne pourra être élucidée que lorsque les Européens auront le libre accès de cet intéressant monument. L'aspect de ces murailles, auxquelles le temps a donné une magnifique patine noire, est si extraordinaire que, malgré la perfection du travail, je suis plutôt porté à lui accorder une très haute antiquité. Les œuvres du temps d'Hérode sont plus ornementées que cette belle enceinte, dont l'austère simplicité est d'une grandeur écrasante.

La muraille est fortifiée de distance en distance par des piliers carrés, au nombre de seize sur les grands côtés du parallélogramme, et de huit sur les petits; ils ne sont point couronnés par des chapiteaux, mais seulement reliés entre eux par une corniche uniforme,

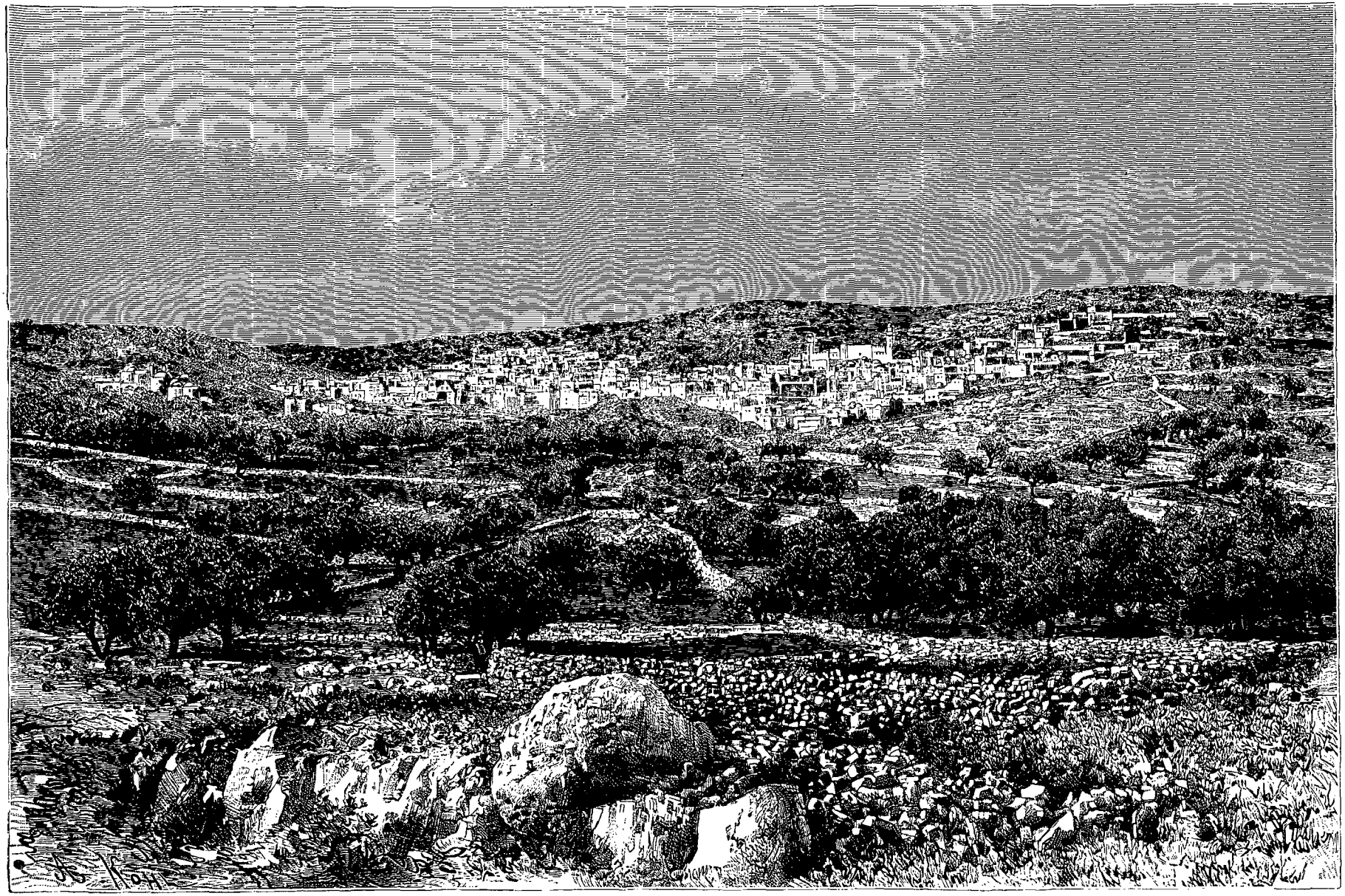
Hébron. Enceinte du Haram de Macpéla (voy. p. 134-135 — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

sans sculptures, dont les lignes majestueuses produisent l'effet le plus imposant.

Ses caractères ne ressemblent en rien à ce que l'on connaît de l'architecture grecque et romaine, et il ne me paraît guère possible qu'on puisse l'attribuer aux princes asmonéens. Au sommet de la construction antique, les Arabes ont élevé une muraille en petit appareil, d'un travail relativement moderne, et portant des créneaux à la partie supérieure. On ignore s'il existait primitivement une ou plusieurs portes monumentales à cette enceinte, ou bien si elle était close de toute part. Les entrées qui servent actuellement sont de l'époque arabe et ne répondent nullement au style de l'ensemble; elles sont placées aux deux extrémités du nord et précédées d'une rampe d'escaliers très élevés et très raides. A gauche de la porte principale, il y a un trou dans le mur, à travers lequel, à certaines époques de l'année, on permet aux Israélites de regarder dans l'intérieur du Haram. A côté se trouve une grosse pierre sur laquelle Juifs et Juives viennent souvent pleurer et se lamenter.

L'église transformée en mosquée, d'après le peu que l'on en sait par quelques descriptions très incomplètes, paraît être du douzième siècle, de l'époque de l'occupation franque en Palestine. Les Européens, jusqu'à ce jour, ne sont pas entrés dans les cryptes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Hébron (voy. p. 132-135). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

souterraines recouvertes par la mosquée. Les musulmans même n'y entrent que rarement, terrifiés qu'ils sont par l'idée que les patriarches sont là bien vivants, étendus sur leur froide couche de pierre, et que la mort sera le résultat d'une visite indiscrète.

Les étrangers qui ont pénétré dans le sanctuaire n'ont pu voir que les cénotaphes construits à la mode musulmane dans la nef même de l'église ou dans des chapelles latérales. Quelles découvertes intéressantes feront les savants qui les premiers pourront fouiller et étudier à loisir ces hypogées d'une race passée ! Ils trouveront peut-être, dans la double caverne de Macpéla, les momies des patriarches conservées intactes par la sécheresse de l'air de la Judée. Il serait très possible que ces tombes n'eussent jamais été violées, car le monument, dans son ensemble, paraît ne pas avoir été reconstruit, ni même remanié dans ses parties essentielles.

Au milieu des rochers calcaires de l'est, derrière la mosquée, on voit beaucoup d'hypogées creusés dans la montagne. En cet endroit se trouvait donc très certainement la nécropole des anciens habitants du temps d'Éphron. Du sommet de la colline, qui est cependant assez élevée, on ne peut apercevoir la mer Méditerranée.

Les habitants d'Hébron nous paraissent infiniment plus gais et plus heureux que ceux de la plupart des autres villes de la Syrie. Je crois que s'ils ne présentent pas cet air d'accablement et de misère que nous avons rencontré presque partout, cela tient à une demi-liberté. Ils ont une indépendance municipale très développée, et, jusqu'à présent, ils ont pu lutter avec avantage contre la centralisation écrasante des Turcs. Ceux-ci tiennent garnison dans la ville, perçoivent les impôts, cela est vrai, mais ils sont obligés de se montrer conciliants sur une foule de questions, car ils savent parfaitement que les Hébronites ne plaisantent pas lorsqu'ils prennent les armes, et qu'ils sont énergiquement soutenus par les Bédouins du désert.

Le soir, dans plusieurs jardins, non loin de nos tentes, nous entendons chanter et danser. Nous nous approchons avec précaution, sans faire de bruit, et, sous les grands oliviers auxquels on a suspendu des lanternes en papier plissé, nous voyons plusieurs familles amies qui se sont réunies pour se réjouir en commun. Les jeunes hommes se tiennent par les mains et, formant un grand cercle, se balancent en cadence à droite et à gauche en marquant la mesure avec le pied. Ils accompagnent cette danse d'un chant rythmé très lent et monotone. A quelques mètres de là, les femmes sont assises sur l'herbe et groupées ensemble; elles restent immobiles et ne chantent point, mais frappent fortement les mains pour accompagner la danse, poussent fréquemment les unes après les autres, et quelquefois toutes ensemble, ces cris qui peuvent se traduire par les syllabes *you you* et que font entendre, lorsqu'elles sont joyeuses, toutes les femmes des pays musulmans.

Non loin des danseurs, deux musiciens sont armés de flûtes en roseau qui émettent des modulations assez agréables, tandis que deux autres virtuoses tiennent serrés entre leurs genoux des cylindres en terre, légèrement ventrus, dont la grande ouverture est fermée par un parchemin très fortement tendu. Les dimensions de ces tambourins ne sont pas les mêmes; celui qui est très large rend un son très bas, tandis que le plus étroit ne donne que des notes hautes. Les musiciens frappent rapidement la membrane vibrante avec de petites baguettes en bois dur, et par le jeu de ces quatre instruments ils obtiennent une musique barbare, qui paraît avoir le don de leur plaire infiniment, quoique fort ennuyeuse et très agaçante pour les oreilles européennes. Dans d'autres groupes nous avons noté la présence d'un violon à une seule corde, semblable à celui que nous avions vu à Jérusalem. Cet instrument est formé par une caisse en bois à la surface supérieure de laquelle on a tendu fortement une peau d'agneau, sur laquelle s'appuie le chevalet qui fait vibrer l'instrument. La corde est tout simplement formée par une touffe de crins de cheval, tandis qu'au contraire l'archet, qui est une branche d'arbre, est sous-tendu par une ficelle enduite de résine.

Pendant que les adultes se livrent ainsi au plaisir de la danse et du chant, les jeunes filles et les jeunes garçons suspendent des hamacs aux branches des arbres et se balancent pendant plusieurs heures de suite. Ces jeux durent très tard dans la soirée, et ce n'est que vers une heure ou deux après minuit que, le sommeil appesantissant les paupières, chacun regagne sa demeure en cheminant à travers les jardins et les ruelles sombres.

La population d'Hébron est très turbulente et souvent fort désagréable pour les étrangers, quoiqu'elle se soit à cet égard très amendée depuis quelques années. Il est difficile de circuler dans la ville sans être insulté, et fréquemment même, si l'on n'est accompagné, on est exposé à recevoir, au coin des rues ou du haut des terrasses, des pierres que les enfants savent lancer avec une grande dextérité. Quoique le gouvernement turc tienne ici une forte garnison, il est loin d'être le maître de ce peuple insoumis. Il y a de plus, dans la ville même et dans les environs, une quantité de Bédouins nomades et indépendants qui ne demandent qu'à s'allier aux habitants d'Hébron, leurs amis, pour jouer quelque mauvais tour au pacha de Jérusalem.

La richesse du sol, la salubrité de l'air, la pureté et l'abondance des eaux, la végétation luxuriante de la vallée, paraissent agir très heureusement sur la race, qui est remarquablement belle de traits et de proportions. Les hommes sont grands, forts, bien découplés; les femmes, élégantes, ont la taille mince, le cou délicat et les extrémités d'une finesse excessive. On reconnaît le sang d'une noble race. Un grand nombre de ces habitants ont contracté des alliances

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avec les Arabes de la grande tribu des Ta'amirâh, qui fait paître ses nombreux troupeaux dans les déserts de Gaza, de Béerseba et du bassin de la mer Morte.

Presque toutes les années, une bande de pèlerins se rendant à la Mecque, escortée par ces Bédouins, va rejoindre, vers la petite ville de Maan, au sud-est de Pétra, la caravane qui part de Damas.

On fabrique actuellement à Hébron une assez grande quantité de cotonnades bleues, qui tendent cependant à disparaître devant l'invasion des produits de l'Amérique et de l'Angleterre. Il y a aussi deux verreries très importantes dans lesquelles on fabrique des bouteilles de différentes formes, des vases de narghilèh, des lampes communes, une immense quantité d'anneaux, des bracelets de jambes et de bras, des bagues, des perles et des colliers pour les parures des femmes et des jeunes filles. Les bracelets sont extrêmement remarquables par la forme, le dessin et le coloris. Il y en a qui ont conservé les caractères d'une haute antiquité; les verts et les bleus sont fort beaux, et les teintes en sont admirablement nuancées. Ces objets sont vendus sur tous les marchés de la Syrie et de l'É-

Musulman d'Hébron. — Dessin de E. Courboin, d'après une photographie.

gypte. Les fellahines surtout font un grand usage de ces bracelets appelés *al-nakachat*, et de loin, dans la campagne, elles signalent leur présence par le cliquetis argentin des anneaux qu'elles portent à la cheville, au poignet et au gras du bras, à la mode antique.

La soude nécessaire à cette industrie est apportée des contrées désertiques situées à l'est du Jourdain. Ces verreries sont peut-être les plus anciennes du monde; elles ont déjà été signalées en 1333 par le rabbin Isaac Chelo, mais il est probable, d'après certaines découvertes archéologiques, qu'elles existaient déjà sous les rois de Juda.

On fait aussi dans ces usines d'innombrables anneaux verts et bleus destinés à orner les licols des chameaux, des chevaux et des ânes. Les perles sont faites très ingénieusement par une lamelle de verre enroulée sur elle-même et d'une teinte d'un bleu saphir admirable. Depuis quelques années, les verriers allemands de la Bohême sont malheureusement venus apprendre leurs procédés à leurs confrères d'Hébron; aussi les formes et les ornements archaïques tendent à disparaître, pour être remplacés par des torsades compliquées, sans caractère, qui montrent l'influence des artistes étrangers.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Dans la première verrerie on ne fabrique que du verre soufflé, des bouteilles, fioles, lampes, etc.; dans l'autre, seulement des bracelets, des bagues, des perles, des anneaux pour les licols des bêtes de somme. Les matières destinées à être fondues sont du sable pris dans la contrée, du carbonate de manganèse qui provient, à ce qu'on nous a affirmé, du mont Tabor, et du carbonate de soude apporté à Hébron par les Arabes des rives de la mer Morte, et qui est dû à l'incinération de différentes plantes du genre *salsola* qui croissent dans ces régions sablonneuses et salées.

Les fourneaux sont en briques et recouverts par un dôme à réverbère. La flamme circule dans le four, vient passer sur les creusets qui renferment les matières vitreuses en fusion, et sort par des ouvertures pratiquées dans la partie moyenne. C'est par ces orifices que les ouvriers assis ou debout autour des fourneaux cueillent le verre liquide au moyen de leurs cannes en fer. Ils soufflent rapidement les pièces qu'ils ont à faire et les réchauffent pendant quelques instants aux flammes qui sortent du four.

La pâte vitreuse qui sert à faire les anneaux, les perles et les bracelets est teintée en vert émeraude foncé. La masse fondue, à peu près opaque, est colorée diversement par le moyen de certains oxydes minéraux dont je n'ai pu connaître les noms. Ce verre est ensuite transformé en longues baguettes qui sont remises au feu, étirées, soudées et enroulées de différentes manières pour faire les ornements très gracieux dont nous avons parlé. Les bracelets les plus beaux sont ceux d'un bleu d'outremer foncé, d'autres sont d'un vert émeraude superbe, d'autres enfin, d'un beau jaune de chrome, portent disposés transversalement des ornements verts et bleus disposés avec beaucoup d'originalité.

Les fours de la verrerie, chauffés avec les fagots coupés dans les forêts de chênes, sont la cause la plus active de la destruction des arbres sur les collines environnantes. Le bois est même à présent devenu si rare, qu'on arrache les racines des broussailles pour s'en servir comme combustible. En descendant vers le bassin de la mer Morte, on rencontre cependant encore quelques forêts assez importantes, qui ne tarderont pas à disparaître, grâce à l'incurie de l'administration turque. Il y a mille ans, à l'époque où voyageait Arculphe, ce pays, aujourd'hui presque dénudé, était couvert d'une épaisse forêt de pins et de chênaies splendides qui s'étendaient jusqu'à Jérusalem.

Il y a aussi à Hébron des ouvriers qui savent teindre très habilement le cuir en rouge ou en jaune, et le coton en bleu. Dans le quartier des Juifs quelques familles tissent de grossières étoffes en soie.

Plusieurs grands ateliers fabriquent des outres en cuir destinées aux caravanes. Ces récipients sont faits avec des peaux entières de bouc et de chèvre que l'on a retournées jusque sur la nuque; les ouvertures laissées par la queue et les jambes sont ensuite cousues avec soin. Ces peaux, d'abord bourrées avec des copeaux et des débris de bois de chêne, après un certain temps, sont remplies de nouveau avec de l'écorce du *Quercus Palæstina* très chargée en tannin, jusqu'à ce que les poils restent solidement fixés et que le cuir soit suffisamment tanné. Lorsqu'elles ont subi toutes les préparations nécessaires, elles se vendent de deux francs quarante à six francs quarante centimes pièce. Ces outres d'Hébron sont très recherchées dans toutes les contrées arides du Sinaï, de Pétra et de l'Arabie.

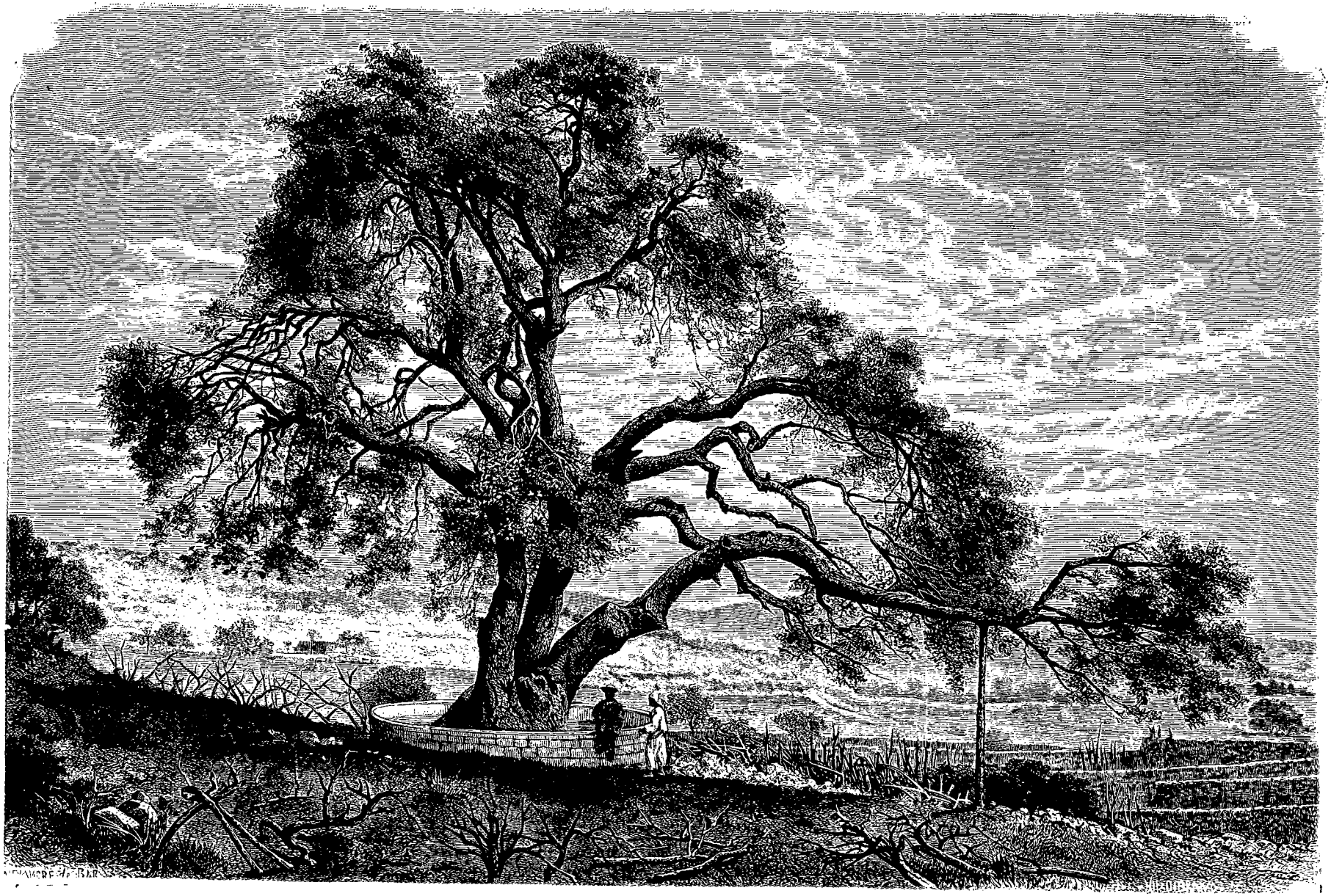
Depuis quelques années les Juifs font beaucoup de raisins secs, de sirop de raisin et de vin. Les beaux vignobles des environs leur appartiennent presque tous. D'après le botaniste Hasselquist, les souches des bords du Rhin auraient été importées d'Hébron en Allemagne au temps des croisades !

Beaucoup de ces Israélites sont allemands, polonais ou espagnols. La langue allemande s'entend fréquemment dans les rues étroites, voûtées et sombres de certains quartiers. Les Juifs sont détestés par les musulmans; aussi sir Moses Montefiore, qui dans ces dernières années s'est beaucoup occupé de l'amélioration matérielle et morale de sa race en Syrie et en Palestine, ne put pénétrer, malgré la bonne volonté du gouverneur, dans l'intérieur du Haram. On craignait une révolte dangereuse de la populace et le massacre des Israélites.

Les Juifs d'Hébron, d'origine espagnole, appartiennent à la secte des Sephardim; les polonais et les allemands sont des Aschkenazim. La première de ces confréries est pauvre; elle compte à peu près quatre cents membres, qui viennent ici pour pleurer sur la tombe de leurs patriarches, et ne s'occupent, en apparence, de rien autre, si ce n'est de cultiver les vignes et les jardins. Ils vivent surtout d'aumônes qui leur sont envoyées par leurs coreligionnaires de l'étranger. Ils ont une école où l'on enseigne aux enfants l'Ancien Testament et le Talmud en langue hébraïque; quelques-uns seulement sont parvenus à comprendre l'arabe. Souvent pressurés et persécutés par les musulmans, ce n'est qu'à prix d'argent qu'ils peuvent jouir de la liberté de leur culte. Les Arabes accusent Abraham d'avoir, en achetant les cavernes de Macpéla, trompé les fils de Heth, en ne leur demandant que l'espace de terrain que pouvait recouvrir une peau de bœuf. Le saint patriarche aurait fait, comme dans la fable carthaginoise, découper la peau en une mince lanière, et aurait obtenu par cette supercherie toute l'étendue du Haram.

Les aschkenazim sont très ignorants de l'histoire de leurs prophètes quoiqu'ils apprennent presque par cœur les livres de Moïse et les Psaumes. Les synagogues des deux communautés sont petites et pauvrement installées; on y dit chaque semaine des prières pour leur bienfaiteur, sir Moses Montefiore, et pour son épouse Judith. Les aschkenazim ont deux écoles et ne sont au plus que cinquante ou soixante familles de Polonais ou de Russes qui viennent ici pour mourir près du tombeau des patriarches.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le chêne d'Abraham, à Mamré (*Quercus Palæstina*) (voy. p. 142). — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Hébron paraît avoir aujourd'hui de douze à quatorze mille âmes. C'est sans contredit une ville très ancienne puisqu'elle existait bien avant Zoan en Égypte et Damas en Syrie. Son ancien nom était Kiriath-Arba, la ville d'Arba, père d'Enak et des Enakim. Selon d'autres, ce nom veut dire la ville des quatre quartiers, arba voulant dire quatre en arabe. Elle a aussi été appelée la ville de Mamré. C'est ici que venaient Abraham, Isaac et Jacob, chefs de tribus vagabondes semblables à celles des Bédouins qui les ont remplacés; c'est là que paissaient leurs immenses troupeaux errants depuis la Mésopotamie jusqu'aux frontières de l'Égypte. C'est d'Hébron que Jacob et ses fils se rendaient chez les Pharaons en passant par Béerseba. Après le retour d'Égypte, Hébron fut proclamée ville libre et donnée en apanage aux lévites et aux prêtres. Elle devint plus tard la résidence royale de David, qui y séjourna sept ans et demi. Après l'exil, les Juifs revinrent de nouveau à Hébron, mais les chroniques n'en font presque plus mention. Elle fut prise et brûlée par Cerealis, lieutenant de Vespasien, et l'historien Josèphe ne la signale que pour affirmer que, de son temps, les tombes des patriarches étaient encore visibles.

Les croisés paraissent s'être emparés d'Hébron peu de temps après la conquête de Jérusalem, car en 1100 elle fut donnée en fief, par Godefroy de Bouillon, à Gerhard d'Avesnes. En 1168, le prince de Jérusalem l'érigea de prieuré en évêché latin, à cause « de la vénération de ce lieu, qui conservait les sacrés dépôts des patriarches Abraham, Isaac et Jacob. » Renaud, neveu du patriarche Foucher, en fut le premier évêque. En 1187, à la suite de la chute du royaume de Jérusalem, Hébron retomba sous le joug musulman, et l'église élevée par les chrétiens, dans l'enceinte du Haram, devint une mosquée célèbre, honorée chaque année par les présents des sultans. De nos jours, des luttes fréquentes éclatent entre les habitants de Bethléem et ceux d'Hébron; ce sont surtout les vols de troupeaux et les droits sur les pâturages qui sont les causes de véritables hostilités durant souvent plusieurs mois. En 1834, les Hébronites révoltés livrèrent bataille aux Égyptiens près des vasques de Salomon et furent complètement battus. Ils s'enfuirent dans la ville, où Ibrahim-Pacha pénétra de vive force après un violent bombardement. Beaucoup de rebelles furent passés par les armes, puis, comme cela est de coutume en Orient, les Juifs payèrent les frais de la lutte et furent rançonnés d'importance. Les Hébronites, réfugiés en partie à Kerak, furent poursuivis par Ibrahim, qui s'empara aussi de cette ville très bien fortifiée. Hébron a eu de la peine à se relever de ce désastre, mais ce châtiment profita à la civilisation, car depuis cette époque les voyageurs européens peuvent pénétrer facilement dans la ville, dont l'accès leur était auparavant très souvent interdit.

Au nord-ouest d'Hébron, à une demi-heure de la ville, se trouve un chêne vert énorme (*Quercus Palæstina*, Kotschy). La tradition dit qu'Abraham venait planter ses tentes sous cet arbre géant. La croissance des chênes verts est extrêmement lente; aussi peut-on bien lui accorder deux mille ans d'existence, mais il ne saurait remonter jusqu'à l'époque des patriarches. Il est connu dans le pays sous le nom de chêne de Mamré. A la base, le tronc a une circonférence de vingt-deux pieds et demi; il se partage d'abord en trois branches, et ensuite chacune d'elles, un peu plus haut, en deux autres qui s'étendent jusqu'à quatre-vingt-trois pieds du tronc; l'une d'elles est si longue qu'elle a dû être soutenue par des pieux pour ne pas se rompre par son propre poids. Sous cet arbre magnifique croît, chose rare en Syrie, une herbe verte et fine; une source coule non loin de là; aussi cet endroit charmant est-il souvent choisi par les habitants d'Hébron pour y faire des parties de plaisir. Un petit couvent russe s'est établi récemment dans le voisinage. Maundeville au quatorzième siècle et Belon au seizième avaient déjà décrit cet arbre, le plus gros peut-être de toute la Palestine, et aujourd'hui encore parfaitement sain et vigoureux. Non seulement les Juifs honorèrent dans le prédécesseur de ce chêne le souvenir de leur ancêtre Abraham et des promesses faites solennellement à leur race, mais encore les Gentils, selon M. le docteur Rosen, les Iduméens, descendus eux aussi du patriarche Abraham, avaient institué des fêtes idolâtres, dressé un autel sous l'arbre de Mamré et célébré des sacrifices analogues à ceux des Grecs. Un marché très suivi par les populations voisines se tenait à l'entour, et cette pratique si hautement réprouvée par Jésus montre à quel point le paganisme avait fait disparaître dans cette vallée sainte de Mamré les traditions et les pratiques judaïques.

A ce même marché, les Juifs rebelles faits prisonniers par Hadrien en 135, après la défaite de Barcochébas, furent vendus par milliers à vil prix (de Luynes, *Voyage*, vol. I). Rien d'aussi cruel n'avait frappé la nation israélite depuis la destruction de Jérusalem par Titus. Par suite de l'implacable sentence rendue contre eux, et brutalement exécutée, les Juifs ayant disparu de cette partie de la Palestine, les anciens idolâtres de la contrée revinrent au culte des arbres, rite aussi ancien que la race primitive de Chanaan. Mais, entre 325 et 327 de notre ère, l'empereur Constantin, rempli d'un zèle ardent et nouveau pour le christianisme et informé des pratiques qui déshonoraient le lieu saint où la divinité elle-même avait parlé au plus grand des patriarches, ordonna la destruction de l'autel, l'interdiction des cérémonies païennes, et le châtiment rigoureux des sectateurs de ce culte défendu. Il voulut que ce lieu consacré fût recouvert d'une grande et vaste basilique où pourraient venir prier les personnes qui voulaient honorer Abraham. Cette basilique est probablement la même église à laquelle fait allusion le voyageur Arculphe, et qu'il place au nord de la plaine de Mamré. Il la décrit comme une superbe construction bâtie en pierres de

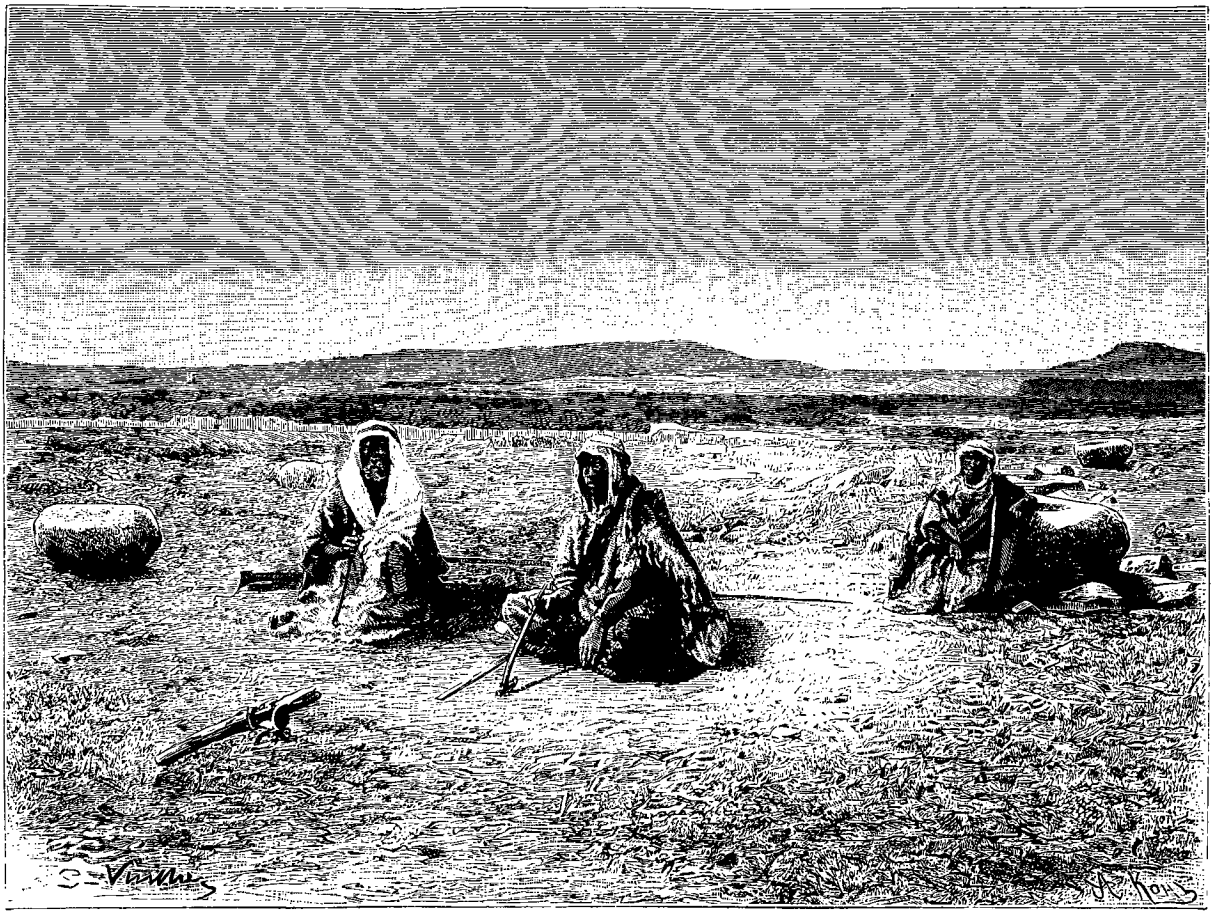
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

taille et de vastes dimensions. A cette époque, le chêne Mamré existait encore dans son enceinte, mais ce n'était plus qu'un arbre misérable, réduit à la hauteur de deux hommes et mutilé à coups de hache par le pieux vandalisme des pèlerins. Autour se trouvaient des cellules habitées par des moines.

A une heure de la ville, sur la route de Bethléem, nous nous arrêtons à Ramet-el-Khalil, grande enceinte sacrée élevée à hauteur d'homme seulement, carrée et de plus de soixante mètres de côté. C'est un simple mur, en belles pierres, qui nous montre ce qu'étaient les sanctuaires primitifs. On dit qu'Abraham avait à cet endroit une maison fixe, et non une tente, ce qui n'est guère admissible.

Quelques personnes ont cru que cette construction était le soubassement d'une église ou d'un sanctuaire. Nous croyons que c'est une erreur. Nous avons affaire ici tout simplement à une enceinte sacrée semblable à celles qui se faisaient dans l'antiquité la plus reculée en simples roches brutes.

Il n'y a que deux rangées de pierres visibles; elles ont trois pieds et demi de hauteur, et quelques-unes d'entre elles ont une longueur de quinze pieds et demi, sur une largeur de trois pieds et demi.



Les puits de Béerseba. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

A l'extrémité nord de cette enceinte se trouve une citerne peu profonde. Autour, aucune ruine, aucun fragment de pierre ne peut faire croire que ces murailles ont été autrefois plus élevées.

Nous allons faire une course de deux jours aux puits célèbres appelés Bir es-Seba (les puits des lions), l'ancien Béerseba dont il est fréquemment question dans la Bible comme marquant les limites sud-est de la Palestine. Quelques heures après notre départ d'Hébron, les vignes, les oliviers, les jardins, les cultures cessent. Le désert commence immédiatement après le village de Dhoheriyèh, non loin duquel on voit quelques restes de fortifications. Tout autour, le pays est très infertile : ce ne sont que des blocs plus ou moins brisés, d'un calcaire crétacé gris jaunâtre, entre lesquels poussent de maigres chênes épineux et des arbousiers (*Arbutus unedo*). On trouve quelques ruines romaines qui indiquent l'emplacement de l'ancienne Beith-Zacharia. Il est en effet probable que c'est ici qu'eut lieu la bataille livrée par le roi Antiochus Eupator contre Judas Macchabée. Le chemin, depuis cette localité, suit presque la crête des hautes montagnes de Juda. La ligne de faîte reste pourtant un peu à l'occident du sentier et n'est coupée que par quelques échancrures et par les Wadys qui se rendent dans la vallée d'Hébron. Cette arête, qui forme

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le pays des Philistins, sépare très nettement les eaux du bassin de la Méditerranée de celles qui se rendent dans la mer Morte.

Les villages disparaissent et l'on ne voit plus que le désert, non pas formé exclusivement par le sable, mais par des plaines ondulées, des graviers et des rocailles, qui se continuent au sud jusqu'au mont Sinaï, par le grand désert de Tiy. La solitude est profonde et complète ; au printemps seulement, on aperçoit de nombreux troupeaux de chèvres noires, de moutons noirs et blancs, et des bandes de chameaux qui viennent pâturer dans ces steppes dont la maigre végétation présente un caractère tout à fait spécial. Ce ne sont que buissons épineux de genêts et d'astragales qui forment des boules hérissées par les pétioles des vieilles feuilles, puis des iris et des anémones. L'alouette huppée vole partout autour de nous, et du matin au soir fait entendre sa joyeuse chanson en se tenant perchée sur les rochers brûlants.

Dans les creux, on aperçoit quelques tentes basses et rayées des Arabes Ta'amirâh, dont les campements sont toujours gardés par de grands chiens noirs, sauvages et féroces.

Orifice de l'un des puits de Béerseba. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

Les deux puits de Béerseba se trouvent à une petite distance l'un de l'autre; ils sont circulaires et revêtus en dedans d'une maçonnerie solide qui paraît très antique. Le plus large a douze pieds et demi de diamètre et quarante-quatre pieds et demi de profondeur jusqu'à la surface de l'eau; au-dessous de l'eau il paraît encore creusé de près de seize pieds dans le rocher. L'autre puits est à trois cents pas à l'ouest-sud-ouest du premier; il a cinq pieds de diamètre et quarante-deux pieds de profondeur. Ils renferment tous les deux une eau claire, limpide et excellente. Les margelles sont striées de centaines de sillons profonds creusés dans la pierre par le frottement répété des cordes. Autour des puits sont disposées circulairement un certain nombre d'auges grossières, en pierre, dans lesquelles les pâtres et les chameliers versent l'eau pour désaltérer les animaux.

Au nord des puits, sur une colline, se voient quelques ruines informes et des quantités de fragments de poteries indiquant la présence du village antique signalé par Eusèbe et Jérôme. C'est donc ici que se trouvaient les habitations près desquelles les patriarches venaient souvent camper; c'est d'ici qu'Abraham partit avec Isaac pour le mont Moriah; que Jacob se sauva à Padan-Arom lorsqu'il eut volé le droit d'aînesse à son frère; ici que Samuel livra son fils aux juges, et qu'Élie, lorsqu'il se dirigeait vers le sud, s'asseyait à l'ombre des genêts retem (*Retama rœtam*, Forskal), comme le font encore les chameliers qui nous accompagnent. Béerseba était la limite du sud de la Palestine, qui s'étendait au nord jusqu'à Dan, près de Banias.

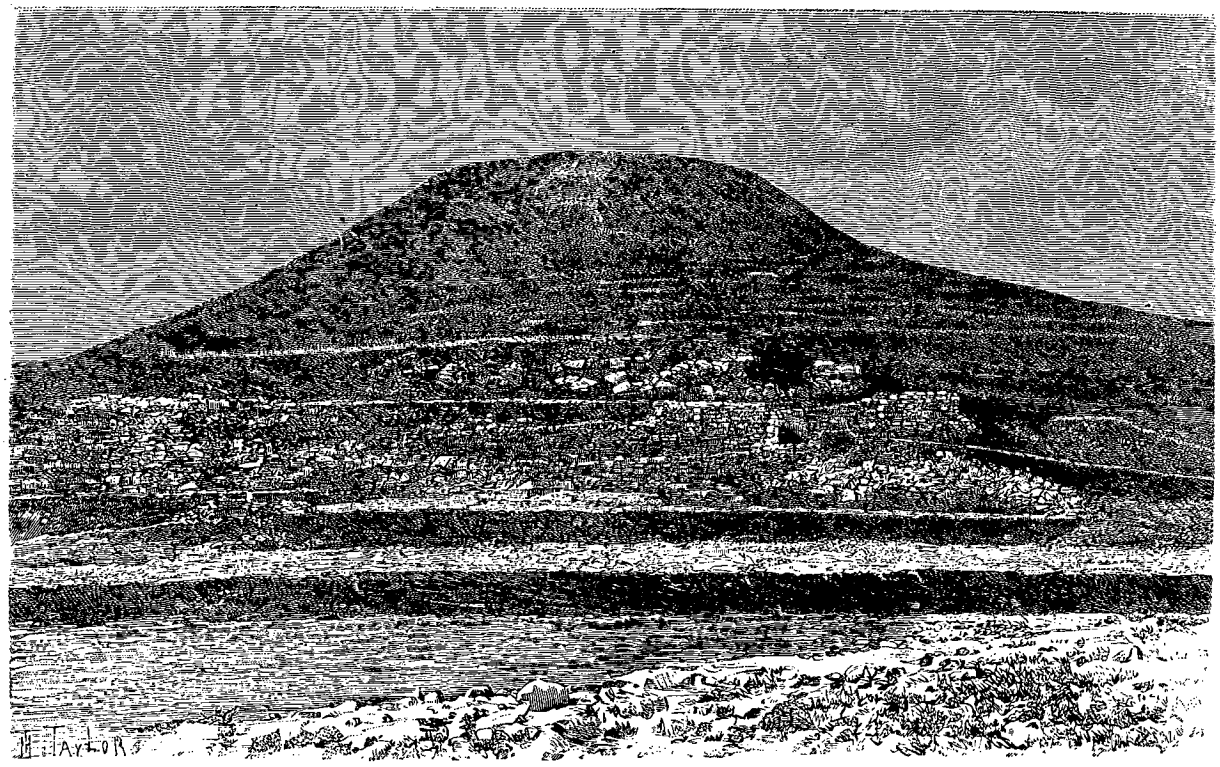
Nous plantons nos tentes sur une petite hauteur non loin des sources. La soirée est admirable; l'air, d'une sécheresse extrême, est d'une transparence dont rien ne peut donner l'idée. Au coucher du soleil, les crêtes des collines environnantes s'empourprent et se colorent en violet intense; puis l'astre disparaît, comme une meule de fer rougie, derrière les ondulations du sol. Les chèvres viennent en bêlant se grouper autour des puits; les bergers tirent de l'eau avec des seaux de cuir suspendus à des cordes qui crient et grincent sur les margelles de pierre, dont les plaintes étranges se mêlent aux bruits confus des troupeaux. Les nomades, malgré leurs guenilles, sont pourtant de braves gens et viennent nous saluer avec politesse. Puis, petit à petit, un silence majestueux envahit le désert, les chèvres s'écartent entre les collines, les chameaux retournent à leurs pâturages, la nuit tombe, le ciel se constelle d'étoiles, plus rien ne vient troubler la solitude qui nous environne, si ce n'est le petit sifflement aigu des gerboises qui sautillent autour de nous, et les cris aigus et lointains de quelque chacal. Pendant la nuit, une brise assez fraîche nous arrive du Sinaï.

Le lendemain, nous étions de retour à Hébron.

Dr Lortet.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le Djebel-Fureidis (voy. p. 146). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

LA SYRIE D'AUJOURD'HUI,

PAR M. LORTET, DOYEN DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE LYON,

CHARGÉ D'UNE MISSION SCIENTIFIQUE PAR M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Grotte de Khareitoun. — Djebel-Fureidis. — Urtas. — Bethléem.

Le lendemain, nous repartons pour Bethléem, mais, arrivés à peu près à une heure de marche des réservoirs de Salomon, en face du petit village de Beith-Zakaria, au lieu de suivre la route habituelle, nous tournons à l'ouest au milieu des ravins et des rochers. Le sentier n'existe absolument plus; aussi, après avoir escaladé avec assez de peine un certain nombre de collines, nous atteignons la partie supérieure du Wady Khareitoun, sauvage ravin de cent cinquante mètres environ de profondeur, rempli de gros blocs brisés et entassés les uns sur les autres de mille manières fantastiques. Sur le sommet du versant sud se trouvent les misérables huttes d'un petit hameau, et, non loin de là, une tour carrée à moitié ruinée.

En descendant le ravin, on arrive avec assez de difficultés, après avoir grimpé des parois vertigineuses et des rochers éboulés, à l'entrée basse et étroite de la célèbre grotte de Khareitoun, l'ancienne caverne d'Adullam, aujourd'hui Moghar-Khareitoun, dans laquelle on prétend que se cacha David pendant ses démêlés avec Saül. Cette excavation est remarquable par son étendue, l'immensité de plusieurs de ses salles et la multiplicité des souterrains; aussi n'avons-nous qu'un regret, c'est de n'avoir pas eu les moyens, ce jour-là, d'en parcourir toutes les galeries, toutes les chambres et tous les couloirs, comme le fit le docteur Titus Tobler en 1847. La longueur de ce labyrinthe naturel est très considérable; de tous les côtés se trouvent des *diverticulum* et des cavités inférieures dans lesquels

1. Suite. — Voy. t. XXXIX, p. 145, 161 et 177; t. XLI, p. 1, 17, 33 et 49; t. XLII, p. 81, 97, 113 et 129.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les guides ordinaires n'osent pas s'aventurer, retenus par une terreur superstitieuse ou par la crainte de s'égarer. A l'intérieur, il fait une chaleur affreuse, et l'exercice violent qu'il faut faire pour franchir des couloirs très bas et très étroits nous met bientôt tout en transpiration.

Le sol, ainsi que cela se voit dans la plupart des grottes analogues, est formé par une terre d'un noir rougeâtre, renfermant des oxydes de fer et un peu de matière organique. Dans certaines cavités il y a de véritables amoncellements de crânes de chameaux, de chevaux, d'ânes, de moutons et de chèvres, ainsi que les os des membres traînés dans ces charniers par les chacals et par d'autres bêtes fauves. Quelques squelettes étaient même presque complets.

Dans plusieurs endroits nous avons vu des coprolithes d'hyène, c'est-à-dire des excréments presque fossilisés de ce carnassier assez commun dans la contrée. Si l'on pouvait exécuter des fouilles complètes et méthodiques, on trouverait très certainement des vestiges de l'homme préhistorique, silex taillés, poteries, crânes, etc., peut-être aussi des ossements d'animaux éteints, ayant vécu dans les périodes géologiques quaternaires. Malheureusement, cette course ayant été improvisée, nous avons été pris au dépourvu; le temps et les instruments nous manquaient pour faire des recherches qui auraient nécessité plusieurs jours d'un pénible travail et le concours d'ouvriers nombreux.

Dans les galeries inférieures, très profondes et d'un accès difficile, M. Tobler a découvert des tombes, de nombreux sarcophages et des inscriptions qui n'ont pas encore pu être déchiffrées.

Comme il est très facile de s'en assurer en relevant le plan de la caverne à la boussole, cette succession de cavités et de couloirs a été primitivement formée par les cassures des couches rocheuses qui ont eu lieu dans le sens de la direction de la vallée, puis toutes ces anfractuosités ont été agrandies et sculptées par des eaux courantes dont on retrouve partout les traces sur les parois. On peut donc affirmer que ce labyrinthe n'est autre chose que l'ancien lit d'une puissante rivière souterraine, qui, après avoir exécuté son travail d'érosion, venait tomber dans le Wady, par l'ouverture actuelle de la grotte, en une magnifique cascade, jaillissant du rocher et semblable à celles que nous présentent fréquemment les montagnes crétacées et jurassiques.

A l'intérieur, la température dépasse vingt-quatre degrés au moment de notre visite, et cependant la respiration est facile : l'air ne semble nullement vicié. Le sol est couvert d'une épaisse couche de poussière qui rend la marche fort pénible et désagréable, puisqu'il faut ramper souvent à plat ventre à cause du peu d'élévation des galeries. A quelques endroits seulement, le sol est humide et glissant. Dans certaines salles, des myriades de chauves-souris (*Vesperugo Kuhlii*, Kuhl.) nous frôlent le visage de leurs ailes visqueuses et finissent par éteindre nos lumières.

Ces chauves-souris dans quelques endroits sont suspendues en grand nombre à la voûte de ces immenses souterrains. Elles s'accrochent par les ongles des membres postérieurs et restent ainsi la tête en bas autant que dure le jour. Dès que la lumière s'affaiblit, bien avant l'arrivée de la nuit, on les voit autour des rochers, dans les ravins, et souvent à une très grande hauteur dans les airs, voler irrégulièrement, en faisant des crochets qui leur permettent d'échapper facilement aux nombreux oiseaux de proie qui habitent dans la contrée. Les déjections forment des couches d'une épaisseur énorme, ce qui prouve que ces animaux habitent les grottes de Kharcitoun depuis bien des siècles. A cette époque de l'année la plupart des femelles viennent de mettre bas. Les petits, qui ne sont point encore couverts de poils, se cramponnent avec leurs pattes et leurs ongles contre le ventre de la mère, de manière à placer leur bouche tout près des mamelles. La mère les soutient avec ses membres antérieurs, et, lorsqu'ils sont très jeunes, les enveloppe et les emmaillotte entièrement et avec tant de soin, de ses ailes, qu'on a souvent beaucoup de peine à les apercevoir.

De l'autre côté du ravin, dans une montagne très aride, se trouvent creusées de nombreuses grottes autrefois habitées par des anachorètes. Aujourd'hui encore, les Bédouins viennent s'y réfugier pendant les mois froids et rigoureux de l'hiver. Le reste de l'année elles servent de retraite aux chacals, aux renards, aux hyènes et aux loups.

Ces loups n'appartiennent point à l'espèce vulgaire de nos pays, mais à celle que les naturalistes appellent le loup d'Egypte (*Canis lupaster*). Cet animal est d'une taille bien inférieure à celle du loup de nos montagnes et des régions du nord de l'Europe. Son museau est plus aigu, ses membres plus grêles, et son poil est d'un jaune doré qui permet de le faire reconnaître très facilement. Son système musculaire peu développé ne lui permet guère de s'attaquer aux gros animaux, il peut à peine enlever les agneaux et les chevreaux; aussi est-ce un animal crépusculaire, qui vit à peu près comme les chacals, et qui se nourrit surtout d'animaux morts dont il traîne les débris dans les grottes et les hypogées. Le soir et la nuit, lorsqu'il est poussé par la faim, il se rapproche des habitations et des troupeaux en faisant entendre un hurlement prolongé et plaintif. Dans les parties de la Palestine où ces carnassiers sont nombreux, les bergers ont soin de faire rentrer pendant la nuit les troupeaux de moutons dans des enceintes circulaires formées par des murailles de branches épineuses du *Zizyphus spina-christi*.

Après avoir traversé le Wady Urtas, nous escaladons en quelques minutes la montagne conique, si singulière de forme, que l'on aperçoit des hauteurs de Jérusalem et que les Arabes appellent Djebel-Furcidis (la montagne du Paradis), tandis que les Européens la connaissent sous le nom de montagne des Francs. Elle a une altitude de cent vingt mètres, et à sa partie

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

blé sont plus nombreux, et quelques vallons suffisamment arrosés sont verts, plantés d'arbres fruitiers ou à demi cachés par d'épais taillis de chênes épineux.

Nous descendons dans le Wady Khareitoun, que nous remontons jusqu'au petit village d'Urtas, l'ancien Etham de l'époque salomonienne. Quelques belles maisons récemment construites sont entourées de misérables huttes habitées par des musulmans; elles appartiennent à une petite colonie d'Arabes chrétiens et de templiers allemands qui est aujourd'hui en pleine prospérité. L'eau est très abondante à Urtas, ce qui permet de cultiver des vergers magnifiques. Dans cette vallée, Salomon avait créé les nombreux et féeriques jardins dont il est souvent question dans l'Ancien Testament; là se trouvaient ses palais d'été et le vaste harem où il avait réuni par milliers les brunes et les blondes de toutes les parties de la terre connues à son époque. Aujourd'hui les Allemands viennent d'y établir une petite auberge où l'on trouve des liqueurs et du pale-ale! Les rochers environnants sont habités par de nombreux animaux sauvages : damans, hyènes, loups, chacals et renards.

Les eaux proviennent en grande partie des réservoirs de Salomon, et, tout en courant dans la vallée, elles arrosent les jardins où sont cultivés poiriers, pommiers, cerisiers, abricotiers, pêchers, citronniers, orangers, grenadiers, figuiers, mûriers et des souches de vignes énormes qui produisent des raisins délicieux. On récolte aussi des concombres, d'excellents melons, des carottes rouges et jaunes et des pommes de terre qui réussissent parfaitement dans cet endroit privilégié.

Nous remontons jusqu'aux réservoirs de Salomon, et, tout en nous maintenant à une certaine hauteur sur le flanc de la vallée, nous suivons le canal qui amène les eaux à Bethléem et à la mosquée d'Omar à Jérusalem. Ce conduit est à fleur de terre, et de distance en distance il présente des *regards* destinés à laisser échapper l'air entraîné par les eaux, qui gênerait la circulation du liquide. On voit souvent les femmes du voisinage laver leur linge dans ces ouvertures, et les Arabes y faire boire leurs chevaux. Le canal, très mal entretenu, fissuré de tous les côtés, laisse échapper une grande quantité du contenu qui, au fond du Wady Urtas, est recueilli dans des réservoirs entourés de capillaires (*Adianthum capillus-veneris*), de grandes fougères, de hautes graminées et de splendides convolvulus (*Convolvulus hirsutus*).

Nous atteignons bientôt les jardins situés au bas de la petite ville de Bethléem, à laquelle nous arrivons en franchissant des rochers excessivement glissants et des terrasses plantées d'oliviers et de figuiers. Nous traversons des ruelles étroites et arrivons à la porte du grand couvent des franciscains, dans lequel nous sommes heureux de trouver l'ombre et la fraîcheur.

Nous sommes reçus dans le réfectoire du couvent par le frère chargé de l'admission des étrangers. Cette vaste pièce est éclairée par deux ou trois fenêtres percées dans l'épaisseur des murailles énormes; une grande table se dresse au milieu, tandis que des divans occupent la base des parois. Contre les murs sont suspendus un certain nombre de portraits plus ou moins bien soignés : c'est Napoléon et Eugénie, l'empereur et l'impératrice d'Autriche, le roi Louis-Philippe, etc., et quelques mauvaises chromolithographies représentant des scènes de piété.

Bethléem (la maison du pain), ou Beithlaham selon les Arabes (la maison de la viande), est l'ancienne Ephrata de la Bible. Les maisons y sont très bien construites en belles pierres de taille. Elles ont presque toutes sur la façade principale une grande voûte qui sert à supporter un escalier et une terrasse extérieurs. Plusieurs de ces constructions sont très élégantes et très pittoresques. Les couvents et l'église, placés sur un point culminant, à l'est de la ville, sont englobés dans de lourdes constructions, dont les murs ont une épaisseur de plusieurs mètres et dont les toits sont formés par des terrasses d'où l'on jouit d'une vue admirable. Les latins possèdent le plus grand couvent habité par quinze franciscains italiens. Les pèlerins y sont hébergés gratuitement pendant trois jours. Deux écoles, l'une pour les garçons, l'autre pour les filles, sont dirigées par ces franciscains et par les sœurs de Saint-Joseph. Les grecs ont aussi un couvent attenant à l'église et deux écoles. Le couvent arménien renferme dix-huit moines. Les trois monastères réunis forment cette espèce de forteresse qui entoure complètement la basilique. Il y a aussi à Bethléem une mission protestante, qui possède deux écoles et un orphelinat.

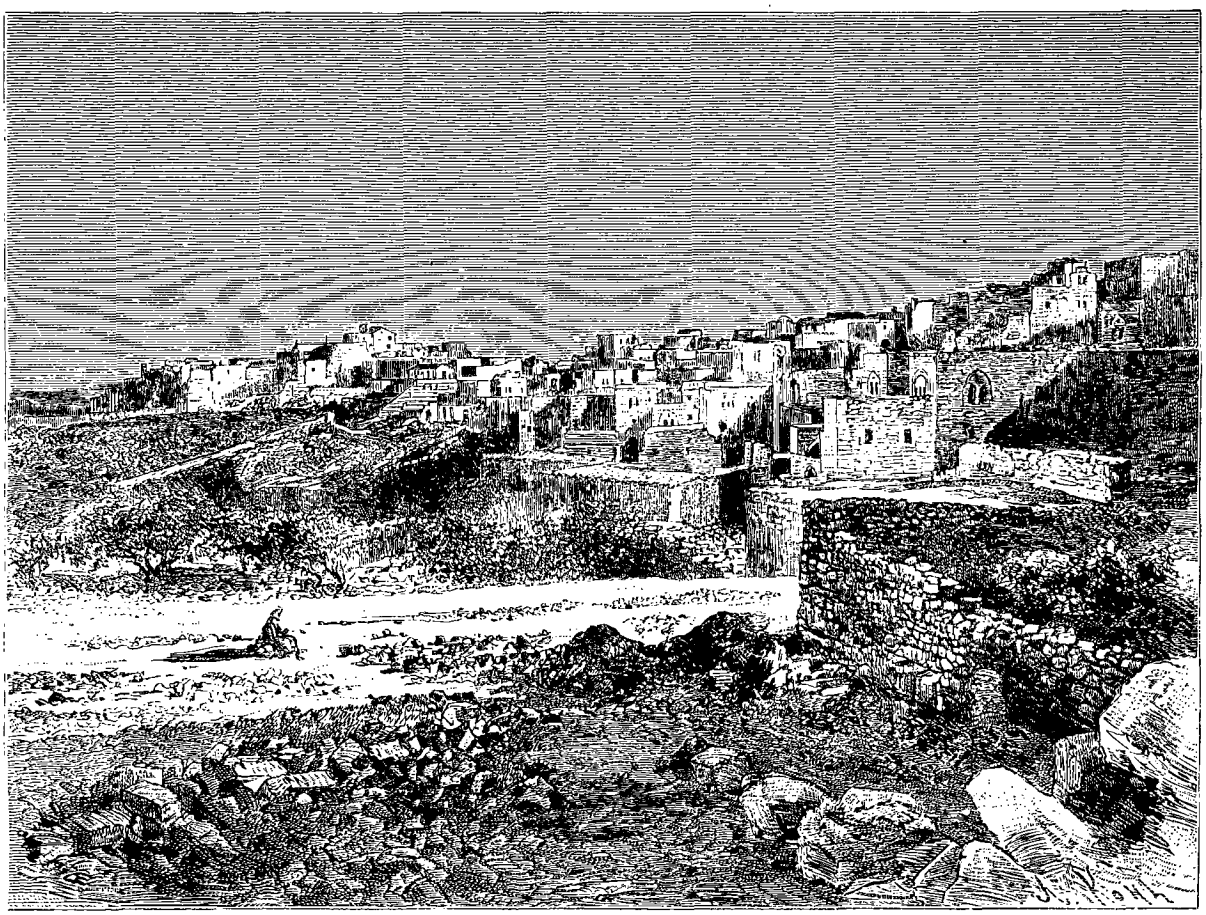
L'église, construite probablement en l'année 330 par Hélène et Constantin, a été décrite déjà bien souvent; elle est des plus intéressantes; elle est à trois nefs : une centrale, très élevée, et deux latérales, plus basses, supportées par de grosses colonnes à chapiteaux corinthiens. La charpente du toit est laissée visible, comme cela se voit souvent dans les anciennes basiliques; les murs qui circonscrivent la nef du milieu présentent encore un grand nombre de fragments de mosaïques et d'inscriptions byzantines. L'une d'elles, bilingue, en lettres grecques, occupe le pourtour du chœur et a été traduite ainsi par M. de Vogué : « Le présent ouvrage fut terminé par la main d'Éphrem, peintre et mosaïste, sous le règne de l'empereur Manuel Porphyrogénète Comnène, et dans les jours du grand roi de Jérusalem, le seigneur Amaury, et du très saint évêque de la sainte Bethléem, monseigneur Raoul, en l'année 6677, indiction II. » Cette année du monde correspond à 1169 de l'ère chrétienne.

Entre les mosaïques, de barbares maçons ont étendu une épaisse couche de chaux en ne respectant même pas le contour de certaines figures. Cette église est du reste laissée dans un état d'abandon réellement pitoyable, les gamins viennent y jouer et s'y battre, les mendiants et les Bédouins y prennent le frais en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

supérieure elle est terminée par un petit plateau circulaire de trois cents mètres de circonférence, artificiellement creusé en cratère à la partie centrale. Sur cette terrasse, on trouve de nombreux débris d'architecture, murailles, tours, citernes, mosaïques, etc. De Saulcy pense que ces ruines indiquent l'emplacement du tombeau d'Hérode, tandis que d'autres archéologues n'y voient qu'une maison de campagne. Il paraît très probable, pourtant, que sur le sommet s'élevait le palais appelé Hérodium, tandis que la ville d'Hérodia s'étendait à la base de la montagne, où l'on trouve encore des monceaux de débris. La colline doit très certainement sa forme régulière au travail de la main des hommes. Hérode y avait fait venir des eaux abondantes par un système d'aqueducs dont on voit de nombreux restes. Ce prince a été enterré dans le château qui, après la prise de Jérusalem, fut occupé sans combat par un lieutenant de Titus, Lucilius Bassus.

De cette hauteur, la vue est surtout très étendue du côté de la mer Morte, dont on aperçoit les golfes, d'un bleu intense, entre les collines rocheuses, tourmentées et stériles. Au sud-ouest, sur une autre élévation, on distingue à une petite distance les ruines de l'ancienne Thekoua, puis le Wely Abou Nedjem, près de Beth-



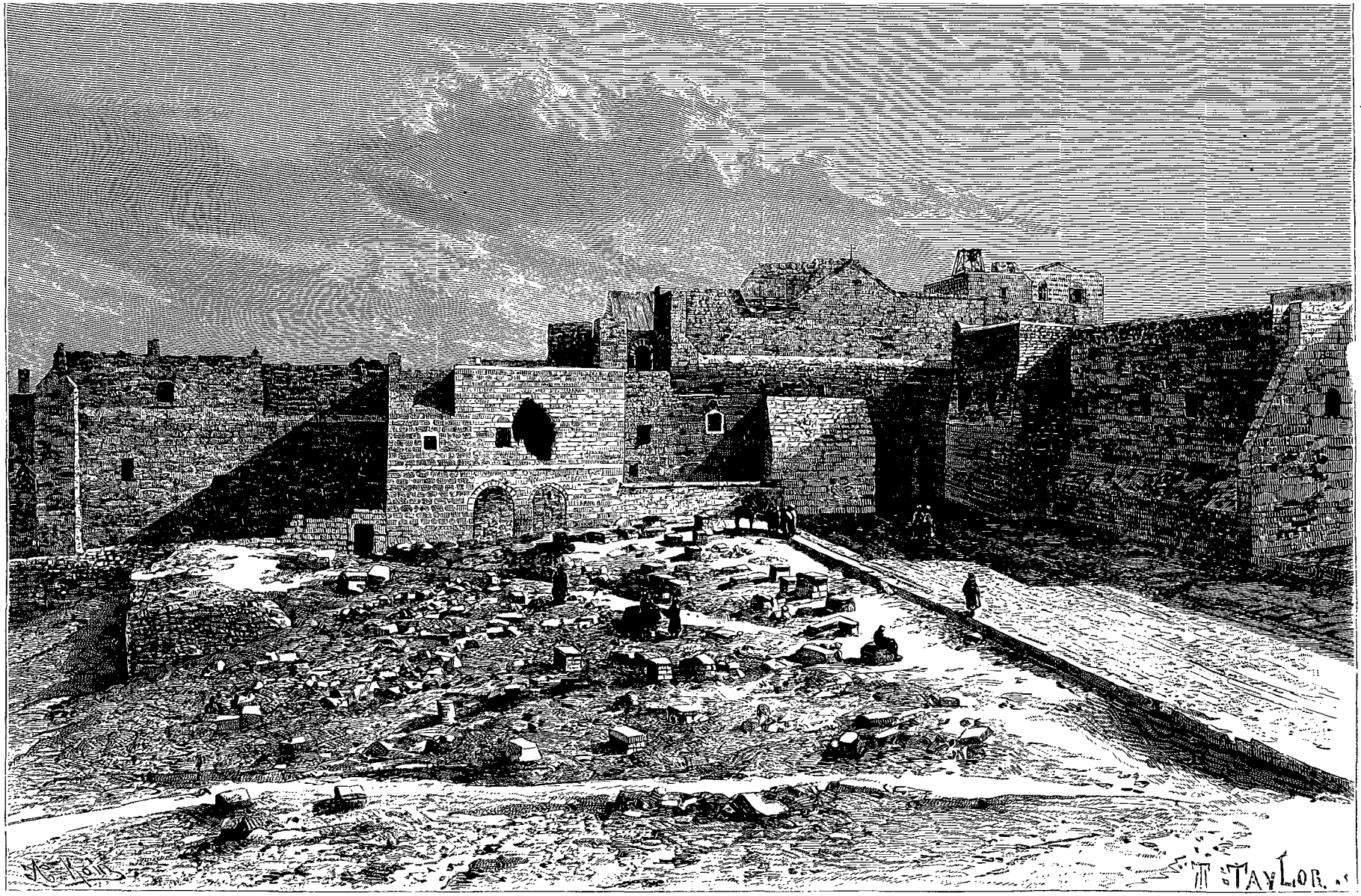
Bethléem. — Le couvent (voy. p. 148). — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

léem, Beith-Tamar, le couvent de Mar-Elyas, le village d'Abou-Dis, et dans le lointain les collines de Jérusalem, au-dessus desquelles se montre très distinctement la montagne des Oliviers. Au sud et à l'est, des sommets déserts et stériles donnent au pays un aspect des plus désolés.

Le mont Fureidis s'appelle montagne des Franks, parce que l'on a prétendu que les croisés s'étaient maintenus dans cette forteresse longtemps après la chute de Jérusalem et la conquête musulmane, ce qui est tout à fait impossible.

En nous dirigeant au sud, nous arrivons rapidement aux ruines de Thekoua, placées au sommet d'une hauteur de laquelle le regard embrasse un horizon très étendu et très imposant par sa sauvage grandeur. De tous les côtés ce ne sont que des montagnes arides, rocheuses, irrégulièrement bouleversées, coupées par de nombreux ravins souvent très profonds. La pente générale du pays semble se précipiter rapidement du côté de la mer Morte, dont on aperçoit quelques parties. Ces eaux bleues d'outremer font un singulier effet, ainsi encadrées par des rochers et des collines pelées, grisâtres et même quelquefois d'un jaune doré. On aperçoit très bien, sur la rive orientale, le rocher abrupt qui porte la forteresse de Kerak. Au nord, la vue est un peu plus riante, les champs de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Bethléem. — Église de la Nativité (extérieur). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fumant sans scrupule leurs narghilèhs et leurs cigarettes. Les grecs ont construit en travers de la basilique un mur très élevé, pour se faire du chœur une chapelle particulière. Ils ont ainsi sacrifié l'harmonie de ce beau monument pour satisfaire leur haineuse dévotion. Sous la nef et sous le chœur se trouvent la grotte de la Nativité et les tombeaux de saint Jérôme, d'Eusèbe et de sainte Paule. On y descend par une rampe d'étroits escaliers, mais là encore les franciscains, tous italiens, et les moines grecs, ignorants et grossiers, ont entièrement dénaturé ce sanctuaire par des broderies, des lampes et des ornements de clinquant du plus mauvais goût. En 1873, tous ces moines, déshonorant la religion du Christ, se sont livré un combat sanglant pendant une procession; plusieurs ont été assommés et sont restés sans vie sur les dalles. Il a fallu réclamer l'intervention du gouvernement turc, et mettre, depuis cette époque, un poste de soldats armés dans l'église, et des sentinelles qui se tiennent, le fusil sur l'épaule, devant les autels et dans la grotte même de la Nativité. C'est un spectacle écœurant!

Cette église, véritable basilique romaine, est peut-être la seule qui, malgré les injures du temps et des hommes, soit parvenue à peu près intacte jusqu'à nous. Les recherches de M. de Vogué ont démontré qu'elle a été construite de 327 à 333 après J. C. En avant, sur la place encombrée de tombes, on retrouve les traces d'un atrium, orné de colonnes, qui précédait les entrées de l'église. La plupart des ouvertures sont à présent solidement murées, sauf quelques petites portes très basses blindées par d'épaisses plaques de fer.

Bethléem était primitivement entourée d'un rempart aujourd'hui presque entièrement démoli, à cause de l'accroissement rapide de la population. Il ne reste plus que quelques pans de murailles et une vieille porte située sur le chemin de Jérusalem. Depuis trois ans la ville s'est considérablement étendue, et nous pouvons voir plusieurs rues nouvelles et un grand nombre de maisons tout récemment construites. Cela indique évidemment un état de bien-être et une augmentation sensible dans la richesse privée et publique. Les Bethléemites sont actifs, laborieux et économes; leurs habitations sont belles et bien tenues, et nous en visitons plusieurs qui sont réellement remarquables par l'élégance et la propreté qui y règnent. Le bas de la maison sert en général d'entrepôt, d'écurie, de sellier et de cuisine, tandis que les pièces supérieures, éclairées et aérées par de grandes fenêtres ogivales, sont réservées comme chambres à coucher. Les étrangers sont reçus dans un grand salon pavé en marbre, et garni d'élégants divans bleus, blancs et rouges, disposés contre les murs. Dans les parois, de petites niches servent à mettre les narghilèhs, le tabac, et malheureusement aussi presque partout des liqueurs dont les Bethléemites paraissent faire un véritable abus.

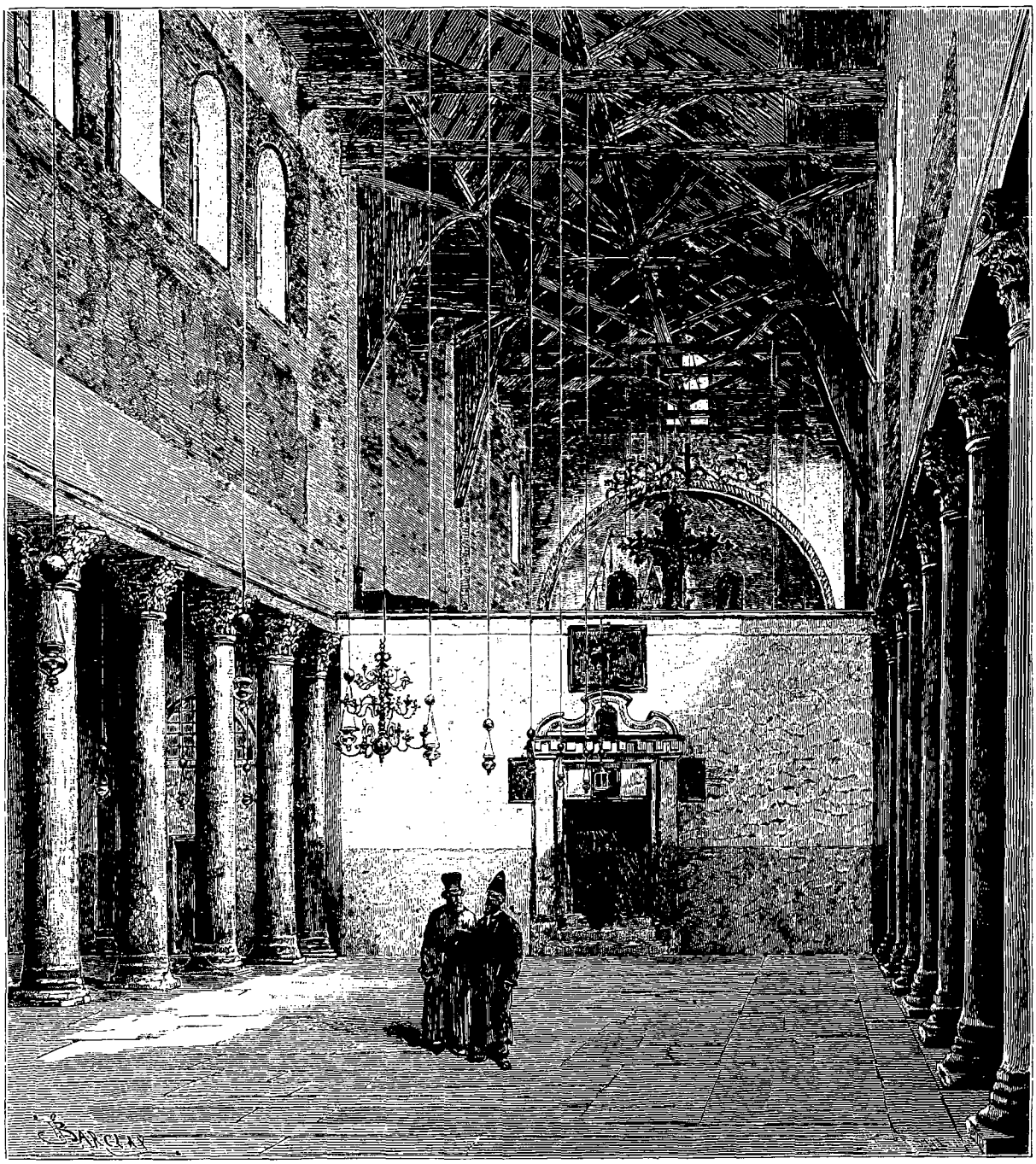
L'habitude de l'ivrognerie, par l'usage de l'eau-de-vie ou même de l'esprit-de-vin, fait depuis quelques années des progrès effrayants en Syrie et en Palestine, chez les populations chrétiennes aussi bien que chez les musulmans. Il n'est point douteux que ce vice funeste ne tardera pas, grâce à la chaleur de ces contrées, à amener un abâtardissement de cette belle race, et la production de certaines maladies extrêmement graves des organes hépatiques. Les Bethléemites pas plus que les musulmans ne se grisent en public; jamais on ne voit un homme ivre dans les rues, les cafés ou les jardins. C'est toujours le soir qu'ils s'adonnent à leur passion favorite; lorsqu'ils sont tranquilles chez eux, sûrs de n'être ni vus ni observés, ils se mettent à boire jusqu'à ce qu'ils tombent dans l'abrutissement le plus complet. On m'a cité des familles qui ont été absolument ruinées par l'ivrognerie de leurs chefs.

Les habitants de Bethléem tissent une quantité d'étoffes très belles et très originales : robes bleues avec ornements rouges, jaunes et verts, abbayes ou manteaux en poil de chèvre artistement rayés de noir et de brun, étoffes pour divans dont les dessins et les couleurs sont très heureusement choisis. Les femmes et les jeunes filles brodent les voiles blancs qui recouvrent leur bonnet, et les pièces de toile bleue qu'elles se cousent comme un plastron sur le devant de la robe. Cette broderie est fendue chez les femmes mariées et laisse les seins à découvert, tandis qu'elle reste fermée chez les jeunes filles. La grande industrie est la fabrication des chapelets et autres objets de piété. Près de cinq cents ouvriers sont occupés à ce genre de travail. Les chapelets se font en noyaux d'olives, en noyaux de la datte du palmier doum, qui croît en Nubie, en perles d'ivoire, de nacre et de bois d'olivier. D'habiles sculpteurs incrustent des croix en ivoire et en nacre, et gravent en relief, quelquefois avec un vrai talent, des scènes de la Passion sur de grandes coquilles de nacre provenant des îles Barhaëin dans le golfe Persique. Ils font de ravissantes coupes en une pierre noire, calcaire et bitumineuse, qui se trouve au bord de la mer Morte. On fabrique aussi des chapelets en grosses perles d'os qui ne servent qu'aux musulmans, et des croix en cuir de rhinocéros destinées aux Coptes et aux Abyssins.

Les femmes, majestueuses, grandes, remarquablement belles de corps et de figure, sont coiffées d'un bonnet très original en drap rouge et bleu, sur lequel on trouve cousues une multitude de monnaies qui le font souvent peser plusieurs kilogrammes. Les filles portent ainsi leur dot entière sur la tête. Deux oreillères pendent de chaque côté et supportent des triangles d'argent garnis de chaînettes variées, tandis qu'une riche gourmette, ornée de grelots en argent, passe sous le menton et retombe sur la poitrine. Des bracelets rigides, en argent, sont fixés aux poignets, et, les jours de gala, des anneaux à chaînettes recouvrent la première phalange du pouce. Le bonnet est surmonté d'un voile blanc dont les élégantes broderies sont re-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jetées sur le front et les épaules. Les vêtements des jours de fête sont en soie et extrêmement riches, mais ne sont portés que dans l'intérieur de l'habitation. Les hommes de Bethléem sont vêtus d'une longue abbaye en poil de chèvre ou de chameau, rayée brun et noir; une chemise en soie crêpée portée sur la peau, un gilet rayé vert, rouge, jaune et bleu, et un épais turban en coton ou en soie blanche rayée de jaune, complètent leur costume. Le type est fin et distingué, il diffère beaucoup de celui de leurs voisins les Bédouins



Bethléem. — Eglise de la Nativité (intérieur). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

nomades; la peau est fort blanche; ils ont une intelligence très active, apprennent facilement : aussi trouve-t-on chez eux un grand nombre d'hommes sachant plusieurs langues, et ayant voyagé souvent en Europe pour leurs affaires commerciales.

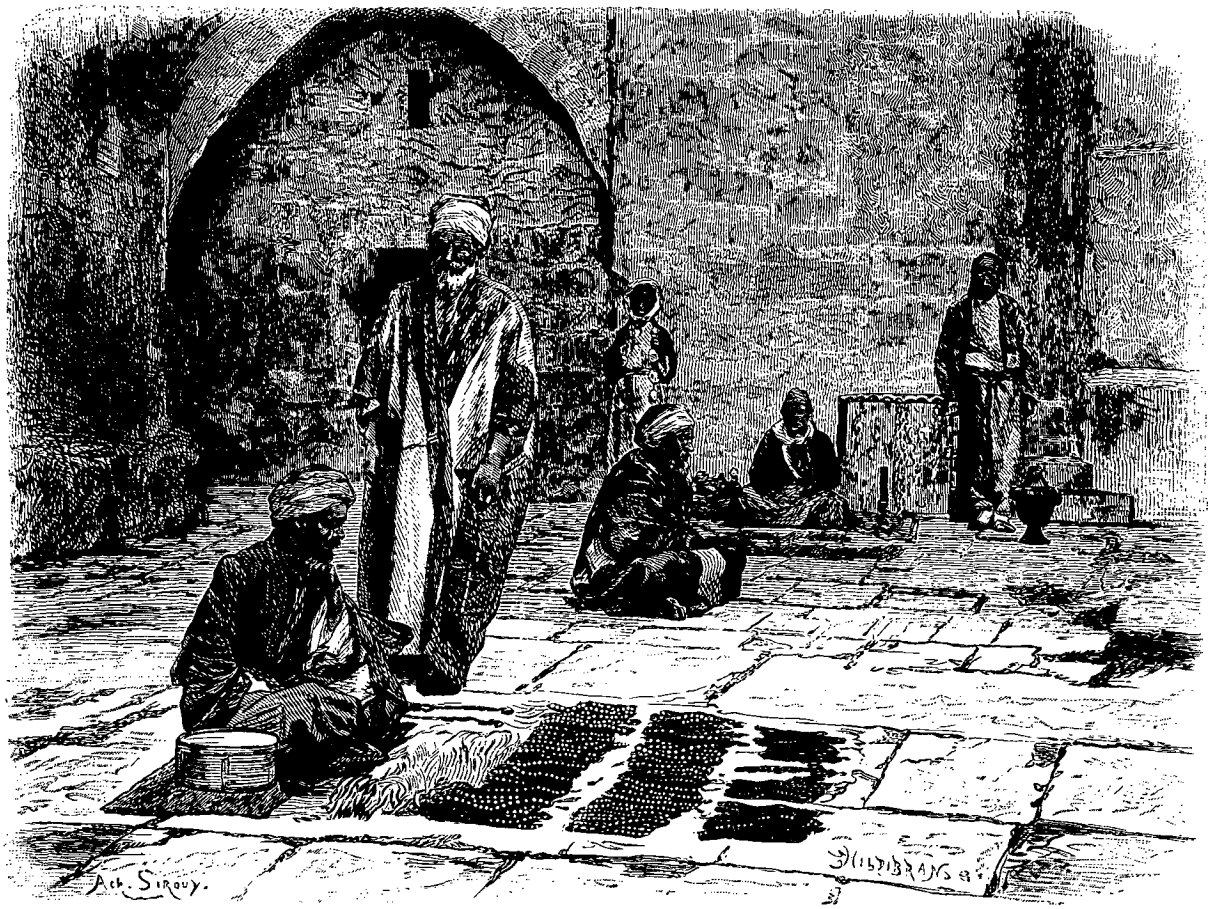
Lorsque les femmes vont à Jérusalem pour y vendre des denrées, elles portent leur nourrisson dans une espèce de hamac en laine de couleurs variées, admirablement tissé, et dont les quatre coins viennent se nouer sur l'épaule ou sur le front de la mère, qui peut ainsi conserver la liberté de ses mouvements.

Lorsqu'elles viennent aux marchés de la ville, elles

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sont la plupart du temps forcées d'emporter leurs poupons. Arrivées au bazar, pour pouvoir vaquer plus facilement à leurs affaires, elles accrochent le hamac à la porte d'une maison ou à la devanture d'une échoppe. Tous les jours, lorsque nous allions errer dans les rues de Jérusalem, nous admirions quelques-uns de ces jolis bébés pleurant, gesticulant dans leurs couches, et abandonnés ainsi tout seuls à la garde du public.

La population de Bethléem est fort turbulente. Elle a eu souvent maille à partir avec celle d'Hébron ou de Jérusalem. En 1834, les musulmans s'étant révoltés contre Ibrahim-Pacha, celui-ci détruisit leur quartier, en fit exécuter un grand nombre et déporta tous ceux qui ne furent pas passés par les armes. Les Bethléemites chrétiens aiment beaucoup l'instruction, qu'ils cherchent à développer d'une façon remarquable. Depuis longtemps ils réclamaient aux franciscains une école où l'on apprît le français, les moines se contentant de faire apprendre l'italien à leurs élèves. Il y a deux ans, après avoir essuyé de nouveaux refus, les habitants se cotisèrent et payèrent alors de leurs propres deniers un maître de français, que les franciscains ont été obligés d'accepter après de sé-

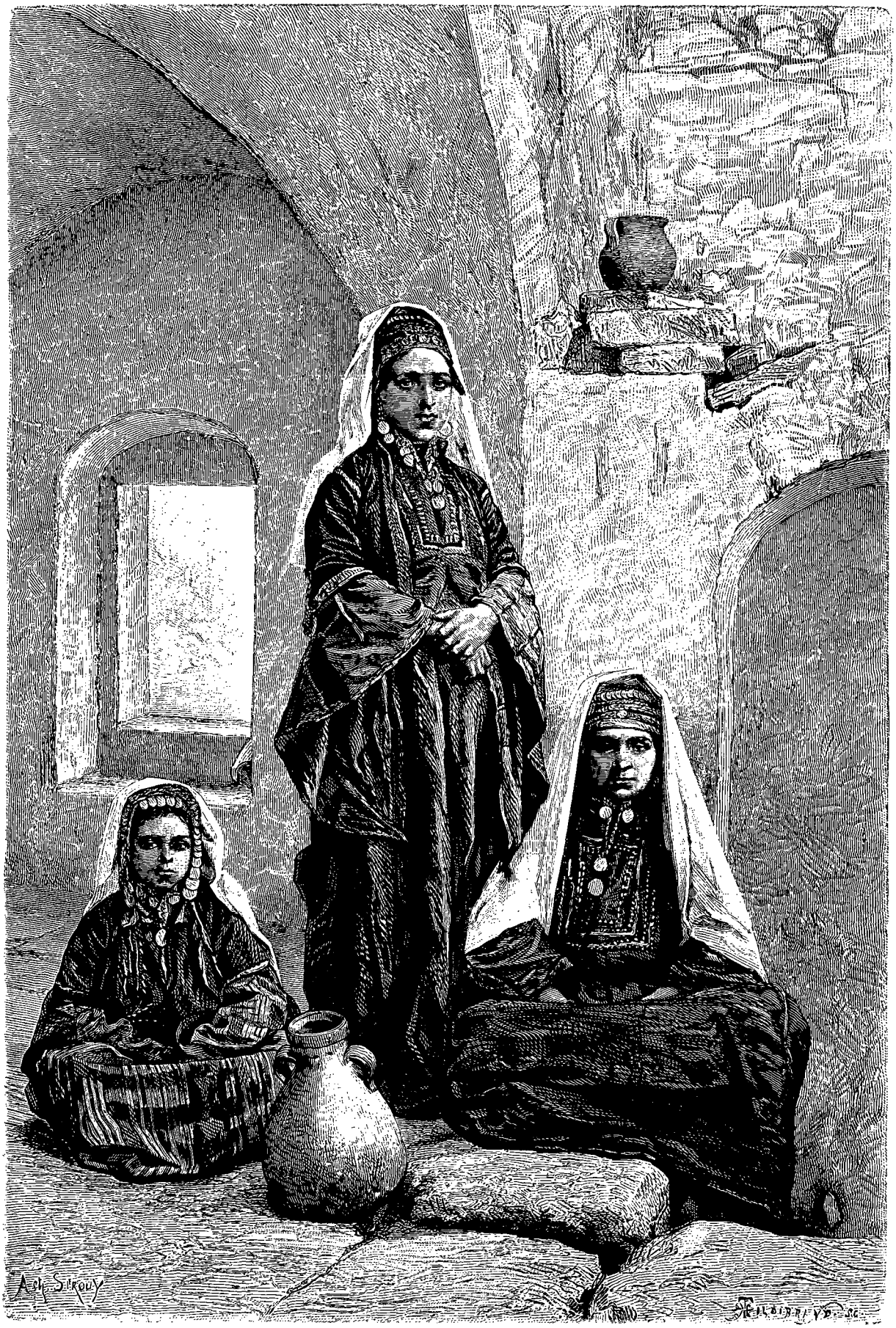


Bethléem. — Marchands de chapelets (voy. p. 150). — Dessin de A. Sirouy, d'après une photographie.

rieuses réclamations de la part du consulat de France à Jérusalem. Ceci est un exemple de plus du rôle singulier que nous jouons en soutenant des étrangers, qui aujourd'hui ne cherchent qu'à détruire notre influence en Orient. Mais il faut bien dire aussi que le clergé de notre pays a beaucoup contribué à établir cet état de choses déplorables en abandonnant ces terres presque françaises, si souvent arrosées de notre sang, aux Italiens et aux Espagnols; les prêtres français viennent ici de moins en moins, l'autorité ecclésiastique de la Palestine s'y opposant par tous les moyens possibles : ce qui n'est point surprenant, puisque la cour papale a solennellement déclaré que la Syrie et la Palestine étaient un champ d'action, un véritable patrimoine réservé aux franciscains italiens.

D'après nos observations barométriques, l'église de la Nativité serait à une altitude de huit cent vingt mètres; aussi, du haut des terrasses qui couronnent les couvents, on a une vue admirable sur le bassin de la mer Morte, les montagnes du Moab, celles d'Hébron; au nord, ce sont les hauteurs qui séparent le bassin du Jourdain de celui de la Méditerranée; à l'est, la série des collines qui s'étendent jusqu'à Jérusalem. Du côté de l'immense fournaise qui forme le bassin de la mer Morte, il s'élève en général des vapeurs qui empêchent la vue d'être très distincte. Cependant le soir, un peu avant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Femmes de Bethléem (voy. p. 150). — Dessin de A. Sirouy, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le coucher du soleil, ces brumes chaudes disparaissent, et alors on assiste à un spectacle réellement magique : les montagnes de la Pérée, de l'Idumée, du Moab se colorent en gammes chromatiques depuis le violet intense jusqu'au bleu le plus délicat; la mer Morte, qu'on aperçoit entre les déchirures des montagnes, se teint en bleu foncé. Les collines crayeuses, jaunâtres, arides qui s'étendent depuis Bethléem jusqu'à la mer deviennent d'un verdâtre violacé cadavérique; le Djebel-Fureidis, dont la forme est si remarquable, projette son cône régulier dans un ciel bleu pâle, pendant qu'à l'occident l'atmosphère, absolument sans nuages et sans vapeurs, s'empourpre des teintes les plus variées et les plus vives. Puis, tout à coup, les ombres des massives constructions semblent fuir au loin jusqu'aux collines de la mer Morte, l'astre disparaît rapidement à l'horizon, un voile transparent et léger s'étend partout, pendant que les hautes crêtes du Moab restent encore quelques instants illuminées par les derniers rayons. L'atmosphère de la Judée est d'une pureté et d'une transparence si remarquables, qu'il semble qu'il y ait autant de différence entre le ciel brumeux de Lyon et celui de Naples, qu'entre ce dernier et celui de la Judée. A notre retour, en entrant dans le détroit de Messine, le long des côtes de l'Italie méridionale, nous ne pouvions nous empêcher de dire en songeant à Bethléem : Que le ciel est ici sombre et froid !

Nous allons visiter un des plus habiles sculpteurs sur nacre, Joseph Abufhèle, et dans son atelier nous voyons travailler plusieurs ouvriers occupés à ciseler au burin les grandes huîtres perlières. Abufhèle nous conduit ensuite dans sa demeure pour nous faire reposer. On nous sert des rafraîchissements dans un vaste salon garni de beaux divans, et, comme nous avons manifesté le désir d'acheter des voiles brodés et des robes, toutes les femmes et les filles de la maison et des familles du voisinage viennent nous proposer leurs plus riches vêtements. Il n'y a pas de magasins d'étoffes à Bethléem, et, pour acquérir ces charmants tissus travaillés avec un art exquis, il faut forcément s'adresser aux jeunes filles qui les brodent pour le jour de leur mariage.

Les environs de Bethléem sont très fertiles; on y cultive d'excellents fruits et surtout des raisins qui donnent un vin très bon. On élève beaucoup de bétail, qui est petit, mais sain et vigoureux. Dans les jardins et les vergers on voit aussi une grande quantité d'abeilles. Le miel est délicieux et la cire est recherchée pour la fabrication des cierges. Les ruches ne sont pas placées verticalement comme chez nous; ici les troncs d'arbres qui donnent asile aux essaims sont très longs, posés horizontalement sur deux pierres, et sont laissés sans abri.

Ces abeilles sont absolument différentes de celles de France. Elles sont d'un noir foncé et se rapprochent des races élevées en Italie. Elles ont un caractère peu sociable et se précipitent avec rage sur l'étranger qui s'approche de trop près de leurs demeures; aussi n'est-il point possible de prendre le miel de la ruche sans étouffer entièrement l'essaim avec de la fumée. Cette pratique déplorable diminue considérablement le rendement, mais, comme il y a toujours des fleurs à Bethléem, surtout des labiées qui fournissent beaucoup de miel, les récoltes sont superbes puisque la température reste toujours assez élevée pour que les abeilles puissent travailler durant toute la saison hivernale.

La plupart des géographes ne donnent que trois mille habitants à Bethléem. Je crois, au contraire, pouvoir affirmer qu'aujourd'hui il y en a de six à sept mille, parmi lesquels on compte très peu d'Israélites, mal vus du reste par la population, même lorsqu'ils ne font que passer. Les musulmans sont en très petit nombre, car, après la destruction de leurs demeures, en 1834, par Ibrahim-Pacha, ils s'enfuirent de la ville pour se retirer à Hébron et dans le pays de Moab. Beaucoup de ces malheureux sont restés nomades et vivent à présent sous la tente comme les Bédouins des environs.

Saint-Jean dans le désert. — Kariet-el-Enab.
Ramléh. — La plaine de Saron.

De Bethléem, au lieu de revenir à Jérusalem par la route ordinaire, nous tournons à l'occident, non loin du village de Beith-Jala, et, après avoir franchi de nombreuses collines très bien cultivées et plusieurs wadys, nous arrivons au charmant petit village d'Ain-Kârim, appelé par les Européens Saint-Jean-du-Désert, d'après la tradition qui place ici la naissance du Précurseur. Ce beau village est bâti sur le flanc ouest d'une colline; il a environ six cents habitants latins et musulmans, qui cultivent les oliviers et les vignes arrosés par une superbe source. A l'ouest s'élève le grand et massif couvent latin de Saint-Jean, dont les portes basses sont toutes bardées de fer pour leur permettre de résister aux attaques des Bédouins. Les moines et les frères sont tous espagnols. Les jardins du couvent, plantés d'un grand nombre d'arbres fruitiers et de magnifiques cyprès, sont entourés d'un mur élevé. L'église, qui jadis servait d'étable pour les vaches, a été rendue au culte catholique sur les instances du marquis de Nointel, ambassadeur du roi Louis XIV auprès du sultan, et restaurée à cette époque par les franciscains. Elle a trois nefs, et l'élégante coupole qui la domine est supportée par quatre piliers. Des mosaïques intéressantes recouvrent le sol. Près des orgues se trouve une belle toile représentant saint Jean dans le désert, attribuée à juste titre, je crois, à Murillo. Un petit escalier conduit dans une crypte souterraine ornée de bas-reliefs en marbre représentant les principaux traits de la vie de saint Jean-Baptiste. Les sœurs de Sion y ont créé il y a peu de temps une école de filles et un orphelinat.

L'air est très pur et très sain dans cette vallée; aussi ce charmant endroit est-il considéré comme un sanitarium par les Européens forcés de séjourner à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Jérusalem; beaucoup viennent ici pour échapper aux chaleurs tropicales de l'été et à leur influence délétère.

Nous revenons de Ain-Kârim à Jérusalem en passant par le grand couvent de la Sainte-Croix, appelé dans le pays Deir-el-Mousallabèh, occupé aujourd'hui par les Russes, qui y ont installé un séminaire avec six professeurs et soixante élèves. Dans l'église, un trou circulaire, entouré de marbre, est censé représenter l'endroit où a poussé l'arbre qui a fourni le bois de la croix du Christ! De là vient le nom du couvent. L'église a trois nefs, la coupole est supportée par quatre piliers, et les murs sont couverts de fresques archaïques représentant saint Pierre, saint Paul, sainte Hélène et l'empereur Constantin. Les mosaïques qui décorent le sol, d'un très beau travail, sont évidemment byzantines.

Les élèves du séminaire apprennent le grec, le latin, le français, l'hébreu, l'arabe et la musique. La bibliothèque, très remarquable, renferme une précieuse et riche collection de tous les ouvrages publiés sur la Palestine. A plusieurs reprises le couvent a beaucoup souffert des déprédations des Arabes nomades; aussi est-il entouré à présent de murs très élevés, tandis que les poternes sont recouvertes d'épaisses plaques de fer comme dans les constructions du moyen âge. Le monastère, qui devait exister bien avant l'arrivée des croisés en Syrie, paraît avoir été fondé par Tatian, roi des Géorgiens.

Joseph Abufhele, sculpteur d'ivoire.
Dessin de A. Ferdinandus, d'après une photographie.

Le 16 juin, nous nous décidons à faire une course à Jaffa. La route qui réunit cette ville à Jérusalem a été un peu améliorée pendant ces dernières années; aussi, à la rigueur, peut-on la parcourir en voiture. Qu'on n'aille pas croire cependant que cette voie ressemble à celles de notre vieille Europe! De même que cela a lieu pour tous les autres chemins ottomans, dès que le travail a été à peu près achevé, personne ne s'en occupe plus, aucun cantonnier n'a été chargé de l'entretenir; aussi n'est-ce plus aujourd'hui que l'ombre d'une route, c'est à peine une piste entourée de trous profonds, de fondrières, de sables où l'on enfonce jusqu'aux moyeux; en hiver, des bourbiers où attelages et voitures menacent de disparaître. La plupart du temps, lorsque la route est infranchissable, lorsqu'elle présente trop d'obstacles, on passe dans le champ voisin. Les Allemands y ont établi une espèce de transit destiné aux marchandises et aux voyageurs, transportés par le moyen de grossiers chars à bancs, lourdes machines sur lesquelles il faut se percher à une hauteur fabuleuse, dont les cahots sont horribles, et qui vous donnent le frisson rien qu'à les voir. Dans ces chemins impossibles, sur ces pentes vertigineuses, ces pesants véhicules versent en effet bien souvent et occasionnent de nombreux accidents. Nous avons pu heureusement trouver une petite voiture découverte, fort basse, qui nous permettra d'éviter ces instruments de supplice et de jouir en paix de la vue du pays.

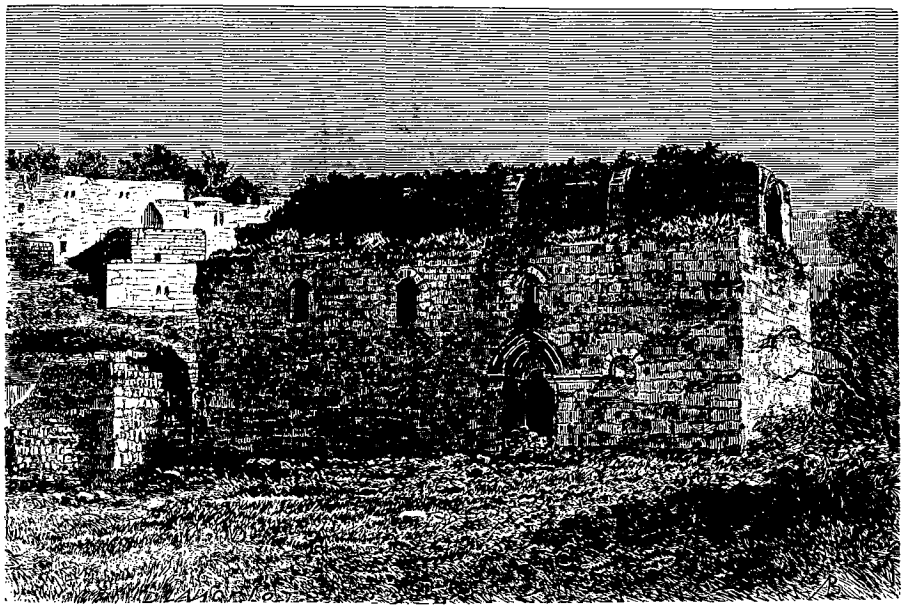
A quatre heures du matin, notre cocher, un Italien établi à Alexandrie, vient nous prendre, ma femme et moi, et, au trot de nos vaillants petits chevaux, nous arrivons rapidement au sommet du plateau incliné qui sépare le bassin de la mer Morte de celui de la Méditerranée. La vue de Jérusalem, peu intéressante de ce côté, est encore gâtée aujourd'hui par une quantité de constructions nouvelles sans caractère et sans goût. Nous redescendons ensuite une côte très raide contre laquelle la route serpente en lacets nombreux réunis par des tournants insensés, et arrivons au petit village de Koulonièh, près duquel coule une belle source. Au bord du chemin il y a un cabaret dans lequel on peut se rafraîchir, et, non loin de là, un soubassement en belles pierres de taille indique une construction antique. Le pays devient absolument désert, ce ne sont que des collines arides, des wadys desséchés dont les flancs sont recouverts par des taillis de chênes verts, maigres et déracinés avec soin par les charbonniers. Ailleurs, ce sont des champs cultivés, des mûriers et des figuiers.

Dans un vallon frais et rempli d'arbres fruitiers, nous arrivons au petit village de Kariet-el-Enab, la ville des raisins, plus connu sous le nom d'Abou-Gosch, du nom d'un chef de brigands qui l'habitait

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et qui jadis y rançonnait les voyageurs. En bas du village, et entièrement isolée dans les vergers plantés de beaux arbres, s'élève l'église probablement dédiée à saint Jérémie, qui sert actuellement d'écurie et de hangar, quoiqu'elle soit certainement une des plus intéressantes de la Palestine, et qu'elle ait été cédée à la France en 1873 par le gouvernement turc. Ce monument forme un rectangle en épaisse maçonnerie terminée par une terrasse supportant un étage en retrait, percé de fenêtres étroites à plein cintre. Elle se compose de trois nefs terminées par trois absides, soutenues par des piliers massifs très simples dans leur construction, paraissant dater du douzième siècle; elle a quelque ressemblance avec l'église de Samarie et avec Sainte-Anne de Jérusalem, quoique ses ornements très rares soient peut-être empruntés à l'art arabe. Les murs portent encore de nombreuses traces de peintures à fresque représentant des évêques et d'autres personnages dont la tournure est byzantine. Une ouverture, pratiquée dans le mur du côté du sud, permet d'arriver à une crypte souterraine à peu près semblable à l'église elle-même et montrant aussi des restes de peintures. La porte d'entrée principale de l'église, qui regarde le nord, est à plein cintre, mais déjà très légèrement ogivale.

Après Kariet-el-Enab la route passe dans un ravin desséché exposé aux ardents rayons d'un soleil de feu. Les rochers sont cependant tapissés d'une belle végétation au milieu de laquelle s'élancent les belles gerbes chargées de fleurs splendides du *Teucrium rosmarinifolium*, puis on atteint deux ou trois huttes appelées Bab-el-Wady-Aly, cabaret entouré d'arbres fruitiers et de dattiers où les conducteurs ont l'habitude de faire rafraîchir les chevaux. A Latroun, où nous arrivons à neuf heures et demie, se trouvent quelques habitations et un petit hôtel bâti par l'Américain Howard. Mais la maison est fermée, personne ne répond, et nous ne pouvons trouver une goutte d'eau pour nous désaltérer. Forcés, pour nous abriter, de rester pendant deux mortelles heures dans une écurie, nous sommes littéralement pris d'assaut par des légions de puces. Tourmentés d'une façon horrible, nous repartons par une température de + 33°, sous un soleil torride. Après avoir dépassé Latroun, nous entrons dans la grande plaine de Saron, qui s'étend jusqu'à Jaffa.

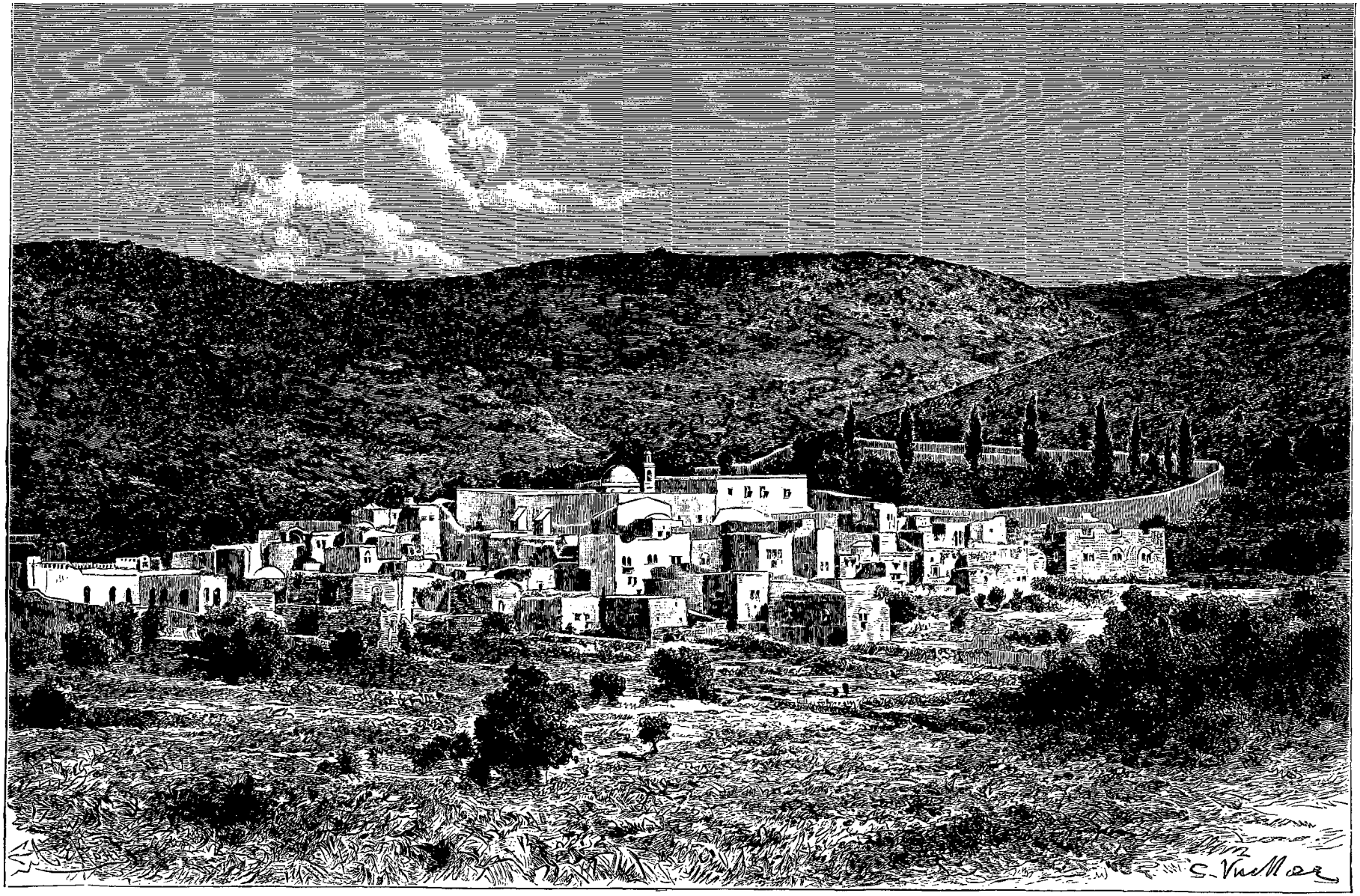


Église de Kariet-el-Enab. — Dessin de Lancelot, d'après une photographie.

Tout autour de nous, à perte de vue, ce sont des blés déjà mûrs, de vastes jachères couvertes de carottes sauvages dont les ombelles blanches ressemblent à de la neige. Les fellahs sont occupés à moissonner ou bien rentrent leurs récoltes chargées sur des chameaux, qui peuvent porter ainsi des masses énormes et qui disparaissent entièrement sous les gerbes dorées. Ailleurs, ce sont des champs immenses de concombres, dont les fruits ont un pouce de diamètre et une longueur de plus d'un pied. Les Arabes des plaines en mangent des quantités prodigieuses, crus avec un peu de sel. Les enfants, le long de la route, viennent nous en offrir, et, lorsqu'ils voient que ce mets ne nous tente point, ils se mettent à les croquer à belles dents. De jeunes nourrissons tout nus, encore portés par leurs mères, tiennent dans leurs petites mains et s'efforcent de mordre ces légumes qui ressemblent à des serpents verdâtres, et qui leur servent tout à la fois de nourriture et de hochet. On ne comprend pas que cette population puisse résister à un pareil régime.

Les fellahs travaillent dans les champs ou marchent sur la route vêtus seulement de leur chemise blanche serrée autour du corps par une ceinture rouge, la tête couverte d'un turban, et les jambes entièrement nues. Les fellahines, majestueusement drapées dans leurs

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Ain-Kârim (voy. p. 154). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

longues robes bleues, tiennent en équilibre de lourds fardeaux placés sur la tête dans de grandes coiffes tressées en feuilles de palmier; le plus souvent elles portent encore sur le bras, ou à cheval sur une épaule, un petit enfant entièrement nu. Ces pauvres femmes, épuisées par la chaleur, s'arrêtent de temps en temps pour respirer, tandis que leurs maris rentrent paisiblement à leurs villages, assis sur de petits ânes vifs et agiles.

A onze heures, nous sommes à Ramlèh, où nous allons nous reposer dans le petit hôtel des Francs tenu par des templiers allemands.

Cette charmante ville couvre le côté ouest d'une colline qui s'élève au milieu d'une plaine sablonneuse, mais très fertile. De belles plantations d'oliviers, de caroubiers au sombre feuillage, et des vergers luxuriants produisent une grande variété de fruits; de grands palmiers dominent les autres arbres, se balancent gracieusement au-dessus des blanches constructions de la ville et lui donnent un aspect des plus gracieux. Pour la première fois nous apercevons de superbes figuiers sycomores (*Ficus sycomorus*), dont les branches si harmonieusement tourmentées sont déjà chargées de fruits qui commencent à mûrir. Ces petites figues, un peu fades, se forment sur les gros rameaux et non le long des jeunes pousses comme chez les figuiers ordinaires. Ramlèh est entourée d'une véritable muraille d'énormes cactus, entrelacés dans tous les sens, et dont les raquettes sont chargées de millions de fleurs du plus beau jaune. La ville est très irrégulièrement construite, il n'y a pour ainsi dire pas de rues, mais seulement une infinité de petits enclos entourant les maisons bâties pour la plupart en belles pierres de taille. Quelques-unes seulement sont en torchis de paille, ou en terre grasse, à la mode égyptienne.

L'une des mosquées, surmontée d'un élégant minaret, semble avoir été une église chrétienne. Le couvent latin, lourd et massif, construit en 1420 par Philippe le Bon, duc de Bourgogne, était primitivement destiné à servir d'hospice pour les pauvres et les pèlerins. Depuis le dix-huitième siècle il a été occupé par les franciscains. Il est habité aujourd'hui par huit moines espagnols qui donnent l'hospitalité aux voyageurs et s'empressent de montrer aux étrangers une chambre où logea Bonaparte en 1799.

Ramlèh a près de six mille habitants, sur lesquels il y a un tiers de chrétiens qui appartiennent aux rites grec et arménien. La grande route des caravanes de Damas en Égypte passait ici, mais, depuis que le transit entre Jérusalem et Jaffa est devenu important, la richesse et la population de Ramlèh se sont beaucoup accrues. La culture du coton, développée par la guerre des Etats-Unis, a été aussi la cause d'une grande prospérité pour le pays, qui, grâce aux agents consulaires de Jérusalem et de Jaffa, est moins exposé aux exactions et aux rapines des pachas turcs.

Sur une hauteur, à dix minutes de la ville, à l'ouest, s'élève la grande tour improprement appelée tour des Quarante-Martyrs; elle est entourée de bâtiments ruinés qui semblent avoir fait partie d'un khan dont on voit encore les cours et les citernes profondes. Elle est quadrangulaire, d'architecture évidemment arabe, et construite en pierres de taille travaillées avec beaucoup de soin. Les fenêtres sont les unes en plein cintre, d'autres en ogives prononcées, d'autres découpées en feuilles de trèfle; les angles sont renforcés par de solides contreforts. Un escalier fort délabré permet cependant d'arriver facilement à cent vingt pieds au-dessus du sol, à la plate-forme supérieure, couronnée d'une lanterne aujourd'hui en partie écroulée. Une inscription récemment lue et encastrée dans une des murailles permet d'affirmer, contrairement à l'opinion d'un grand nombre de voyageurs, que ce monument, d'un caractère égyptien incontestable, a été construit par Kalaoun Salehy, de 1310 à 1318. Cette inscription peut être donnée comme un type du style épigraphique arabe de l'époque : « A commencé à bâtir cette tour le sultan Abul Fetah Mahommed, fils du sultan Saïd Malek-el-Mansour, la gloire des croyants; que Dieu prolonge ses jours et porte ses étendards vainqueurs! Ce minaret fut terminé au milieu du mois schâbân de l'année 718 (1318 après J. C.). » Le soir la vue est admirable du haut de cet édifice, à l'est sur les montagnes de la Judée, à l'ouest sur la grande plaine de Saron qui vient mourir sur le rivage de la Méditerranée, tandis qu'au nord et au sud elle se prolonge aussi loin que le regard peut la suivre, verdoyante et presque partout admirablement cultivée. D'immenses champs de blé colorent en jaune des étendues considérables. Plus près de nous, au nord, ce sont les minarets élancés, les coupoles et les gracieux palmiers du village de Lydda entouré d'une verte forêt d'oliviers et de figuiers sycomores. A l'ouest, la Méditerranée, éloignée d'environ douze kilomètres, brille sous les feux du soleil couchant comme une nappe d'or en fusion; le ciel, à mesure que le soleil s'abaisse, se colore en un vert émeraude intense; l'astre disparu, les montagnes de Juda, élevées de plus de huit cents mètres au-dessus de nous, restent quelques instants éclairées d'une lueur de pourpre, puis les teintes violacées envahissent tout le paysage, et la nuit arrive avec une rapidité extrême. Lorsque nous descendons de la tour, l'obscurité est presque complète, le ciel est admirablement étoilé, et le silence majestueux n'est troublé que par les cris rauques des chameaux que l'on délivre de leurs énormes charges de blé; chaque fois que ces animaux sont forcés de se mettre à genoux pour cette opération, ils font entendre des cris excessivement désagréables qui ressemblent plutôt au rugissement du lion qu'à la plainte d'un ruminant.

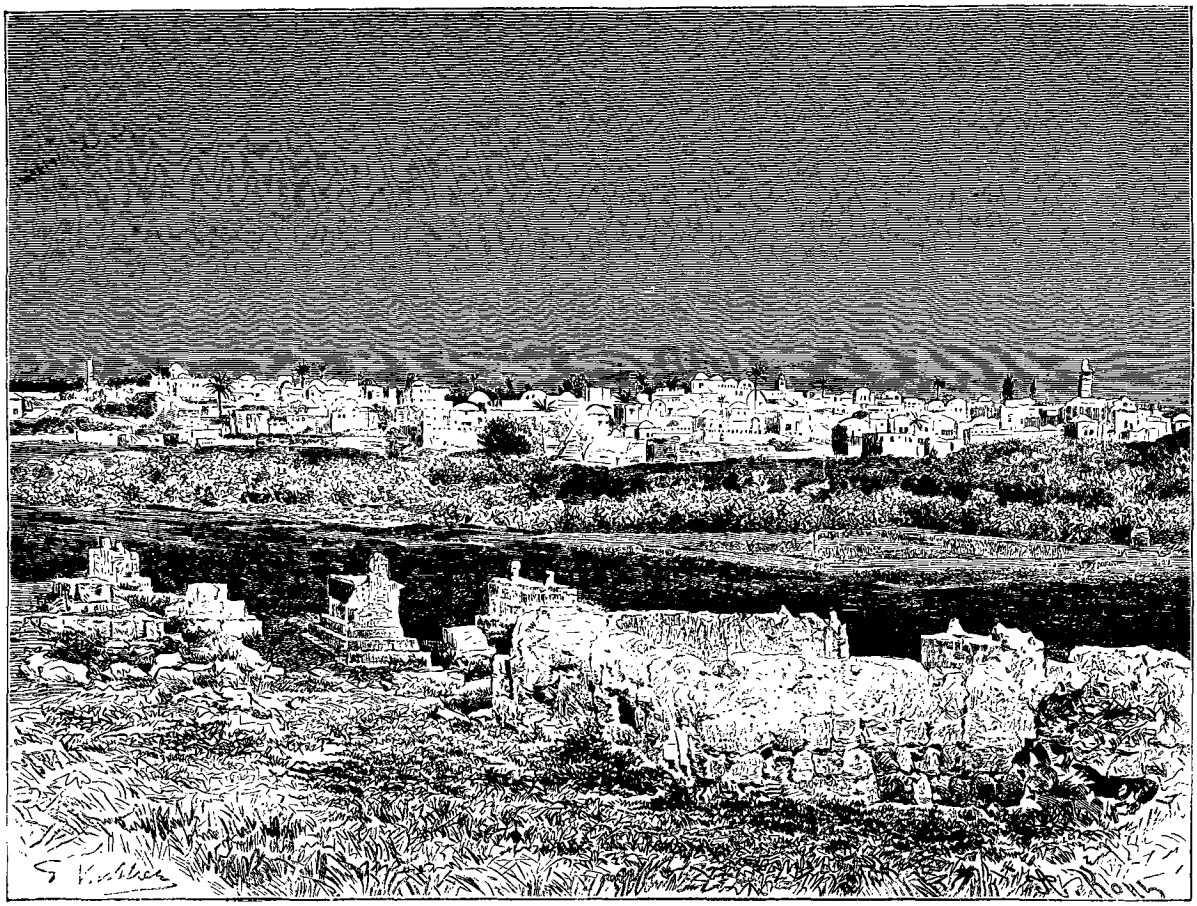
Les bazars sont nombreux et bien fournis; de vastes khans servent à abriter les caravanes qui se rendent à Jérusalem, à Gaza, à Damas. Le trafic entre ces différentes villes est des plus importants; aussi ne

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

comprend-on pas que le gouvernement turc n'ait pas encore fait construire, dans cette vaste plaine de Saron, une bonne route, régulièrement entretenue, qui servirait à établir, ainsi que cela a été fait par les Français entre Beyrouth et Damas, un service de roulage. Les pachas de la Syrie parlent toujours de chemins de fer! Mais avant de créer des voies ferrées ils pourraient bien au moins exécuter les routes dont les crédits sont décrétés par la Porte, mais empochés par eux de la façon la plus éhontée.

A Ramlèh se trouvent un assez grand nombre de lépreux; ces malheureux habitent en dehors de la ville des huttes de boue infectes, où ils mènent la plus misérable des existences. Ils vivent d'aumônes et ne sont nullement soignés; aussi leurs plaies sont horribles. Ils arrivent tous autour de moi, et, comme ils ont su rapidement mon titre de docteur, ils implorent ma pitié et me supplient de soulager leurs douleurs. Hélas! je ne puis rien pour eux!

Le nom de Ramlèh signifie « la sablonneuse » ; on ignore si la ville a été édifiée sur l'emplacement de quelque cité antique. Le moine Bernard, en 870, en fait mention pour la première fois; Edrisi, en 1150, cite Jérusalem et Ramlèh comme les deux villes les



Ramlèh. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

plus importantes de la Palestine. En 1099, les croisés, dans leur marche rapide sur Jérusalem, s'emparèrent de Lydda, et le comte Robert de Flandre fut détaché avec cinq cents chevaliers pour occuper Ramlèh abandonnée par ses habitants. En 1187, Saladin s'en empara de nouveau. Avec Richard Cœur de Lion, Ramlèh et Lydda retombèrent entre les mains des chrétiens pendant quelques années, mais en 1266 elle fut définitivement reprise par le sultan Bibars.

Le lendemain matin, en partant de Ramlèh, nous trouvons toute la population de la ville massée sous les grands arbres qui bordent la route. Les quelques soldats turcs de la garnison sont sous les armes et les zaptiés galopent çà et là très affairés. On va pendre, paraît-il, deux voleurs qui se sont rendus coupables de méfaits graves. Le gibet est tout simplement une solide perche placée sur les branches de deux oliviers rapprochés. Nous nous hâtons de fuir pour ne pas être témoins de cette barbare exécution.

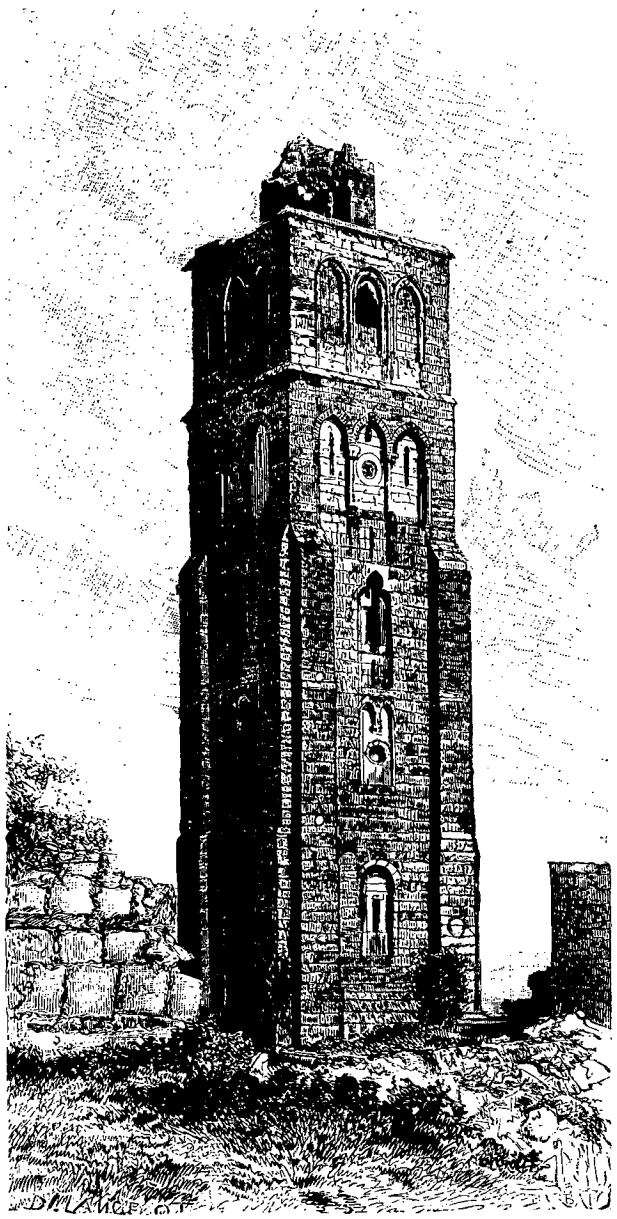
Dans les pays musulmans on n'a pas l'habitude, comme en Angleterre et dans d'autres pays du Nord, de luxer avec le genou la colonne vertébrale cervicale du patient. Un nœud coulant entoure tout simplement le cou du condamné qui est lancé dans le vide et qui exécute souvent pendant plusieurs minutes des mouvements horribles jusqu'à ce que la suffocation amène

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la mort. En Syrie la pendaison est considérée par toutes les populations comme une peine infamante. Les criminels auxquels on veut éviter cette aggravation sont ordinairement décapités avec le sabre.

Entre Ramlèh et Jaffa, c'est toujours la même plaine légèrement ondulée, fertile, sablonneuse, mais admirablement cultivée quoique sans arbres, si ce n'est autour des villages. Ceux-ci sont tous placés sur de petits monticules élevés de trois ou quatre mètres qui ne sont formés que par les débris de poteries et les restes des anciennes habitations écroulées. Ces collines artificielles, qui doivent toutes dater d'une haute antiquité, sont entourées de palmiers élancés, de gros figuiers sycomores et d'impénétrables remparts de cactus. Les murs des maisons sont inclinés comme ceux des pylônes égyptiens, et sur les terrasses les habitants ont élevé des huttes de roseaux pour dormir au frais.

Au bord de la route, sur les hauteurs, se trouvent de distance en distance et régulièrement espacées des maisons de garde composées d'un rez-de-chaussée servant d'écurie, d'une chambre supérieure et d'une terrasse à créneaux. Ces fortins étaient disposés jadis pour loger les gendarmes destinés à assurer la sécurité des voyageurs. Aujourd'hui, voleurs, brigands et gendarmes ont à peu près disparu, et ces édifices sont abandonnés. Les fils télégraphiques suivent la route et à certains endroits sont couverts de guêpiers aux couleurs éclatantes (*Merops apiaster*); ces oiseaux, à notre approche, s'enfuient et planent sur les blés plus légèrement que les hirondelles.



Tour de Ramlèh (voy. p. 158). — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

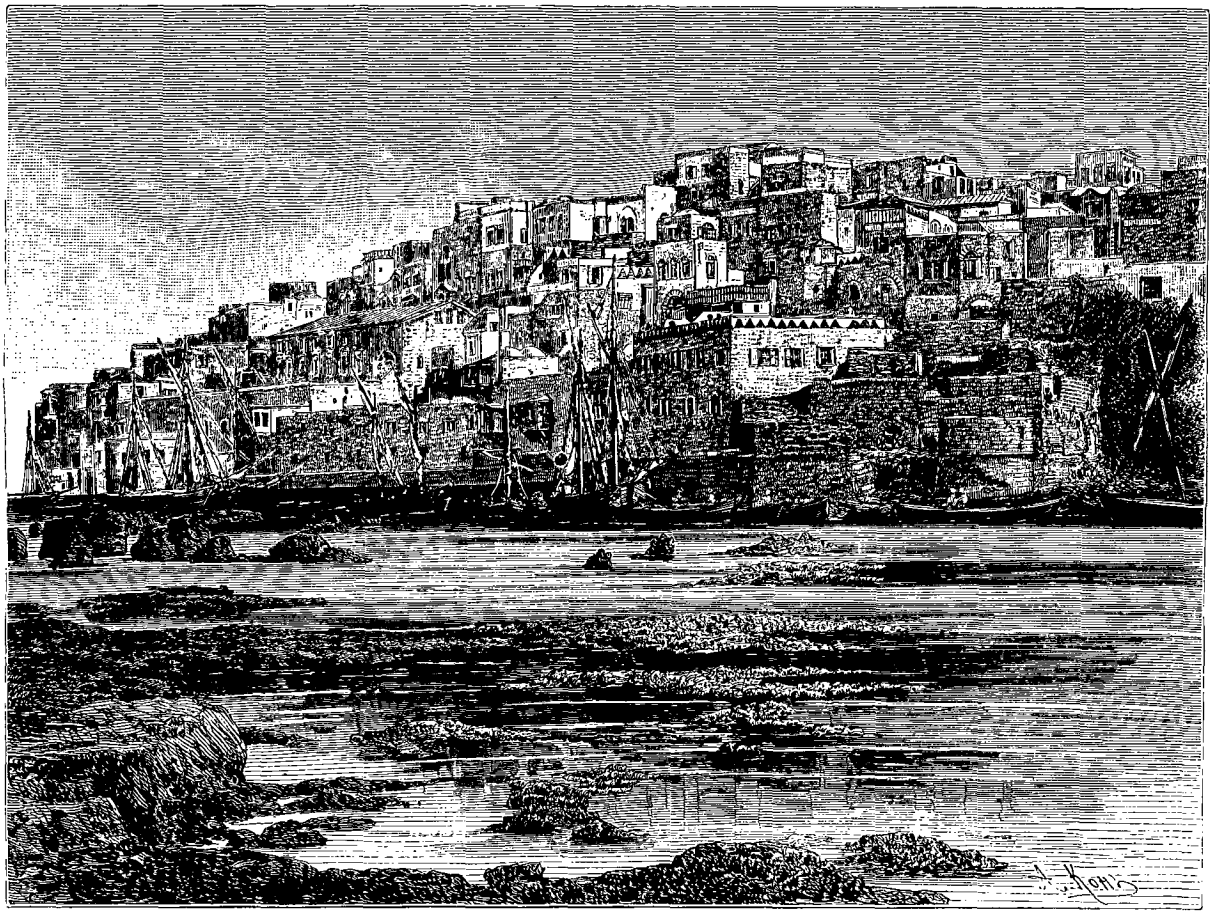
Près de Jaffa, une belle ferme se montre à notre gauche. Elle appartient à une colonie suisse. D'autres grandes exploitations agricoles sont entre les mains des Allemands et de l'Alliance Israélite. La route est bientôt encaissée entre deux haies de cactus destinées à protéger des jardins superbes plantés d'orangers, de citronniers, de vignes, de palmiers et de gigantesques figuiers sycomores dont plusieurs ont malheureusement gelé en partie pendant l'hiver 1879-1880, si désastreux pour toutes les côtes de la Méditerranée. A l'entrée de la ville, nous nous reposons un instant auprès de la gracieuse fontaine en marbre blanc appelée Sebil-Abou-Nabout, ombragée par les plus beaux figuiers sycomores qu'il soit possible de voir. Les norias, dont on entend partout les grincements aigus, font courir dans tous ces vergers des masses d'eau qui, grâce à la fertilité du sol et à la température élevée, font croître avec vigueur une végétation tropicale merveilleuse.

Nous entrons dans la ville et traversons le bazar très animé, très pittoresque, où nous voyons arriver à notre rencontre l'excellent M. de Chevarrier, consul de France, qui nous conduit au couvent latin, dont les terrasses, étagées les unes au-dessus des autres, dominent admirablement le port et la rade.

Dr LORTET.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Jaffa, côté du port. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

LA SYRIE D'AUJOURD'HUI,

PAR M. LORTET, DOYEN DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE LYON,

CHARGÉ D'UNE MISSION SCIENTIFIQUE PAR M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Jaffa. — Lydda.

La petite ville de Jaffa, quoiqu'elle ne possède ni ruines antiques, ni monuments bien remarquables, est cependant une des plus intéressantes de celles qui s'élèvent sur les rives orientales de la Méditerranée. Elle est pittoresquement construite sur une série d'ondulations qui se prolongent avec la grande plaine jusqu'aux montagnes de la Judée, et entourée d'une oasis de verdure formée par des jardins magnifiques, tandis que, au nord et au sud, de grandes dunes d'un sable jaune et fin s'avancent menaçantes vers les maisons et les cultures qu'elles engloutissent même quelquefois. Le port, petit, peu profond, est protégé et entouré par une ligne de brisants et d'écueils laissant une passe excessivement étroite que peuvent franchir à peine les bâtiments d'un faible tonnage. La rade est largement ouverte à tous les vents, qui sont violents sur cette côte basse et sans golfes; aussi les paquebots sont-ils obligés de rester ancrés à une très grande distance, et même fréquemment en hiver le mauvais temps les force à brûler l'escale de Jaffa et à transporter voyageurs et marchandises à Beyrouth ou à Port-Saïd.

Ce va-et-vient a lieu quelquefois cinq ou six fois

1. Suite. — Voy. t. XXXIX, p. 145, 161 et 177; t. XLI, p. 1, 17, 33 et 49; t. XLII, p. 81, 97, 113, 129 et 145.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de suite, au grand préjudice des affaires commerciales. En toute saison le débarquement et l'embarquement sont rendus difficiles par les vents d'ouest qui soulèvent des vagues énormes; en été, ce sont ceux du nord, presque constants dans cette région de la Méditerranée.

Les vagues se brisent alors avec fureur contre les rochers et nécessitent les plus grands efforts pour ceux qui conduisent les barques ou les chalands. Heureusement que ces chaloupes, larges et très solides, sont manœuvrées par des marins arabes d'une habileté remarquable; aussi les accidents sont-ils rares, malgré la force du vent et la hauteur des lames qui effrayent toujours beaucoup les étrangers.

C'est sur les récifs de l'avant-port, d'après Pline, que fut enchaînée Andromède, la fille de Céphée et de Joppé, lorsqu'elle fut exposée au monstre marin et délivrée par Persée. Le même auteur raconte qu'on emporta à Rome et qu'on exposa les ossements de cet animal gigantesque; d'après la description qu'il en donne, il ressort évidemment que ce squelette était tout simplement celui d'une baleine (*Pterobalæna communis*) qui se rencontre encore fréquemment dans quelques parties de la Méditerranée et qui devait être bien plus abondante dans l'antiquité.

Le port de Jaffa pourrait être amélioré à peu de frais et il serait facile d'y créer un véritable bassin fermé et abrité, capable de recevoir les navires à vapeur qui font le service des côtes de Syrie. La régularité du transit ne tarderait pas à amener un grand mouvement d'affaires dans la ville et dans la contrée voisine si riche et si productive. Le commerce de Jaffa vaut bien la peine qu'on exécute ces travaux, puisque, année moyenne, le chiffre des transactions est de vingt millions pour l'exportation et de dix millions pour l'importation. En 1881, à cause des récoltes exceptionnellement bonnes, ces chiffres se sont élevés à soixante millions. La ville est en pleine prospérité, et il serait très important pour la France d'y fonder un établissement de banque sérieux et honnête comme les comptoirs que le Crédit Lyonnais a établis dans un certain nombre de villes de l'Orient, et qui sont rapidement devenus les auxiliaires les plus puissants de l'influence française.

Le port a une profondeur qui atteint huit à dix pieds à peine, et par conséquent ne peut recevoir que des barques destinées au cabotage. Du côté de la ville il est fermé par un mur terminé en parapet, et, à certains endroits, par des escaliers destinés à faciliter le déchargement des navires; ailleurs il est encombré de baraques et de masures des plus pittoresques. Depuis près de dix ans une grande partie de ce quai s'est effondrée dans la mer; mais telle est l'incurie du gouvernement turc qu'on n'a encore entrepris aucun travail pour réparer ces ruines dont les masses énormes sont un grand danger pour les barques ancrées dans le voisinage. Le fond du port, ainsi que toute la côte voisine, s'exhausse sans cesse par la formation d'une roche nouvelle très singulière : c'est une espèce de grès extrêmement dur qui se produit par l'agglutination du sable et d'un grand nombre de coquillages, au moyen d'un ciment siliceux déposé par les eaux de la mer. Une action chimique particulière donne à ces matières une dureté telle qu'on ne peut les briser sans faire les efforts les plus violents.

Cette ligne de récifs se prolonge jusqu'à Port-Saïd; elle est presque toujours placée à quelques centaines de mètres du rivage, presque à fleur d'eau, et rend la côte basse, sans ports et sans golfes, qui s'étend de Jaffa aux frontières de l'Égypte, extrêmement dangereuse lorsque soufflent les vents du nord, du nord-ouest et de l'ouest, souvent très violents dans ces parages. C'est l'interminable étape que les soldats de Bonaparte ont parcourue sous un soleil de feu, depuis Saint-Jean-d'Acre jusqu'à El-Arich et le Caire, en transportant à bras et en traînant après eux les nombreux malades et blessés, victimes de cette brillante, mais folle et malheureuse campagne de Syrie.

Jaffa exporte une grande quantité de blé, de graines oléagineuses, de sésame, de coton, de laine, des cuirs de bœufs, des peaux de moutons, des oranges extrêmement recherchées à cause de leur douceur et de leur grosseur, des figues, des grenades, des raisins secs et des fruits de toute espèce, ainsi que beaucoup de légumes frais qui sont envoyés à Port-Saïd et même à Alexandrie. On fabrique aussi à Jaffa du savon, des cruches et des gargoulettes en terre noire qui se vendent en Palestine.

L'importation consiste surtout en étoffes de coton de provenance anglaise et américaine, en soieries tissées à Lyon, en couvertures de laine faites à Nîmes, en articles de Paris, en parfumerie, en riz provenant de la basse Égypte, surtout de Damiette, et en pétrole d'Amérique.

La côte est plate et sablonneuse, au nord vers Césarée et le mont Carmel, au sud jusqu'à Gaza, El-Arich et l'Égypte; elle est couverte de grandes dunes d'un sable jaunâtre, très fin, déplacé par les vents avec une grande facilité. Lorsqu'on est en mer, en face de la ville, on a une vue qui est peu intéressante, car le pays tout entier, les jardins et la plaine de Saron sont cachés par ces monticules mouvants, hauts de plusieurs mètres, par-dessus lesquels on ne peut apercevoir que les montagnes de Juda.

L'intérieur de Jaffa est très pittoresque; les rues qui descendent vers le port sont étroites, en partie voûtées, garnies d'escaliers très irréguliers. Au sommet de la ville, des voies nouvelles, larges et carrossables, mais non pavées, sont tout simplement remplies de sable dans lequel on a beaucoup de peine à marcher. Il y a là des écoles, des orphelinats, l'hospice Guinet, des habitations pour les consuls, etc. Les maisons de la vieille ville sont très irrégulières avec leurs terrasses étagées les unes au-dessus des autres, surmontées par les hauts mâts des pavillons consulaires et par le gracieux minaret de la grande mosquée.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Une assez large rue continue le quai du port; elle est sans cesse encombrée par des chameaux, des mulets, des ânes, et par de grossières charrettes que l'on charge ou que l'on décharge devant les entrepôts situés dans les maisons voisines. Cette voie aboutit au bazar, qui est très animé; on y trouve des types syriens du nord et de l'est, et beaucoup d'Égyptiens venus du sud. La plupart des femmes ont le costume bleu avec le voile noir supporté par le cylindre de cuivre placé à la racine du nez entre les deux yeux. La foule est des plus bariolées : ce sont des Libanais, des Damasquins arrivés par caravanes du côté de Haifa et de Césarée, des Bédouins du Hauran et des bords de la mer Morte, des Israélites de Jérusalem, des Coptes de l'Égypte, des prêtres grecs schismatiques, aux longs cheveux graisseux, aux vêtements sordides, des fellahs de la plaine de Saron, des Égyptiens très reconnaissables à leur nez droit, court et non busqué comme celui des Syriens, des Égyptiennes au visage de sphinx, aux yeux en amandes, légèrement relevés à l'angle externe, des nègres du Soudan; puis des Allemands, des Russes, des matelots européens; tout cela se coudoie, crie, vocifère au milieu des monceaux d'oranges, de citrons, de concombres, de pastèques, de melons, de bananes, de sacs de laine, de balles de coton, de cuirs de bœufs. L'oreille du nouvel arrivant est étrangement frappée par tous les sons gutturaux de ces dialectes arabes.

Egyptienne de Jaffa. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

Les magasins ont une originalité impossible à décrire : ici ce sont des piles de cotonnades anglaises et américaines aux teintes les plus criardes, aux dessins les plus fantastiques et les plus grossiers, les voiles pour femmes, les keffiés accrochés contre les murs; là des vêtements syriens aux couleurs harmonieuses, aux ornements toujours corrects; des abbayes, des robes pour hommes et pour femmes flottent à la devanture, où dominent le rouge, le jaune, le vert et le bleu. Des femmes syriennes voilées, des Égyptiennes aux yeux brillants, le bas du visage couvert de leur voile noir, sont assises sur des tabourets et marchandent des étoffes. Plus loin, les chaussures en maroquin jaune pour les femmes, en rouge pour les hommes, à bouts aigus, garnis d'un flocon de soie, sont suspendues par milliers et se mêlent aux affreuses bottines vernies, garnies d'élastiques, provenant des usines belges, françaises et autrichiennes. Puis succèdent les magasins de verroterie, de perles de toutes grosseurs et de toutes couleurs, de bracelets, de bagues en verre, de flacons à senteurs, de carafes à narghilèhs, de lampes à pétrole, venant de la verrerie d'Hébron et de celles de la Bohême. Ailleurs ce sont les marchands de lanternes, qui vendent en même temps de la ferblanterie de toute espèce. Ces lanternes sont très belles et très gracieuses de forme. C'est aujourd'hui un des luxes de l'Orient. Comme le soir la police défend de sortir sans lumière, chacun cherche à avoir un majestueux fallot pour éclairer les fondrières de la rue et pour se faire reconnaître comme personne de qualité. Il y a de ces ustensiles à pans coupés, octogonaux ou arrondis en coupoles qui sont de véritables chefs-d'œuvre. Jadis on y plaçait une ou plusieurs bougies; aujourd'hui elles renferment presque toutes des lampes à pétrole. Ces huiles minérales sont ven-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dues en immenses quantités en Syrie; les particuliers et les villes ne s'éclairent plus qu'avec ces produits, qui constituent un des articles les plus recherchés de l'importation américaine. Ces pétroles ne sont point amenés dans des tonneaux, comme en Europe, mais dans de petites caisses cubiques en fer-blanc, de cinquante centimètres à peu près de côté. Ces caisses ont une influence désastreuse sur les arts céramiques de la contrée; comme on ne peut, en effet, s'en débarrasser qu'à vil prix, lorsqu'elles sont vides les habitants des campagnes les achètent pour s'en servir à transporter et à conserver l'eau nécessaire au ménage; petit à petit les belles cruches, aux formes antiques, disparaissent et sont remplacées par ces affreux récipients américains.

Les épiciers vendent toute espèce de produits européens et du pays; les confiseurs ont à leur étalage les confitures de Damas, pâtes d'abricots fines et molles comme du papier, les gloucoum de Syra, de gigantesques nougats cubant près d'un demi-mètre, et d'autres formant des feuilles minces, enroulées en spirales et saupoudrées de graines de lin. Ce qui se mange de nougats en Syrie est inimaginable; c'est un des mets les plus recherchés par les gens du pays qui en prennent à chacun de leurs repas. Ces gâteaux sont malheureusement fades et peu sucrés.

Puis viennent les vendeurs de laitage, débité principalement sous forme de lait caillé (leben), de crème et de beurre. Le lait caillé ressemble à nos fromages blancs frais, et constitue, dans ces pays chauds, une nourriture excellente qui est le meilleur préservatif contre les irritations de l'estomac et des entrailles. Il est contenu dans d'immenses bassines en bronze étamé, ornées de dessins gracieux. Au milieu de cette foule bigarrée et bruyante, de ces étalages étranges, courent les marchands ambulants, vendeurs de galettes, de limonade glacée, de têtes de moutons grillées; les changeurs, dans les carrefours les plus fréquentés, assis sur un tabouret bas, font sans cesse tomber des piles d'écus dans une sébile en bois, afin d'attirer les clients par le son argentin agréable qui s'échappe des pièces de monnaie.

Tout ce menu peuple vit, rit, crie, chante, se dispute, éclairé splendidement par les rayons d'un soleil de feu passant entre les toiles et les nattes étendues sur les galeries du bazar. Il y a sur ces guenilles et ces haillons des effets d'ombre et de lumière d'une intensité à faire pâlir la plus riche des palettes et des groupes d'une beauté sculpturale, dont les misérables populations blêmes, pâles, rachitiques et scrofuleuses des ateliers et des faubourgs de nos grandes villes ne peuvent donner aucune idée. C'est dans ces pays du soleil, où rien n'entrave le développement du corps, que nos artistes devraient surtout chercher leurs modèles et leurs inspirations.

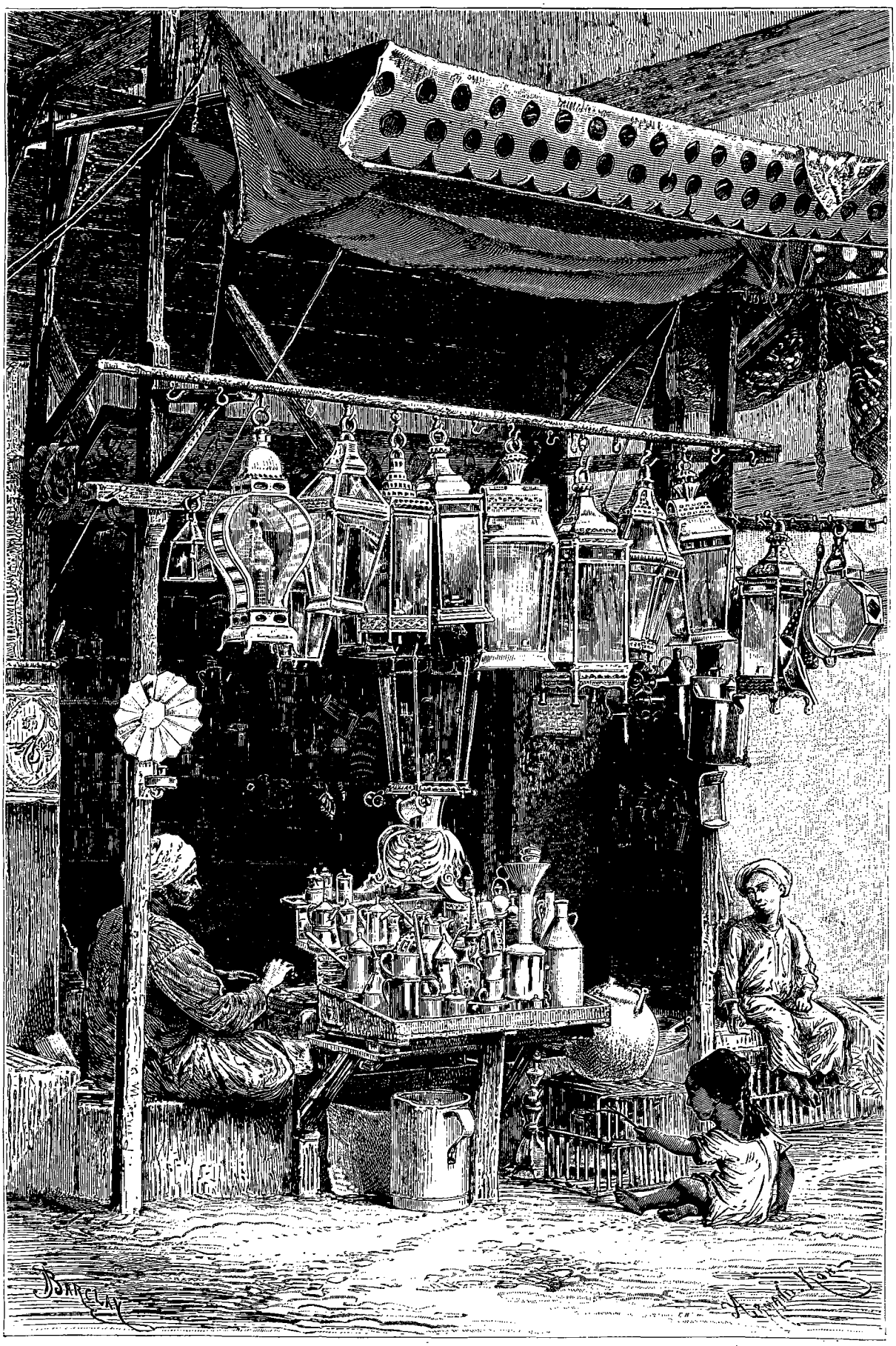
Mais aussi, en Syrie, lorsque la misère sévit, elle est horrible : partout des mendiants, des estropiés, des boiteux, des bancals, des lépreux, des borgnes et des aveugles. Ce sont les épaves de tous les déshérités de la santé. Ceux qui ont une constitution trop délicate ne pouvant résister faute de soins périssent vite; les autres vivent comme ils peuvent, seulement ici la médecine et la chirurgie n'interviennent que peu, malgré la foi naïve de ces populations dans l'art de guérir. Ainsi les aveugles ne sont pas soignés, les borgnes finissent par perdre leur bon œil, et les jambes tordues, les pieds bots ou les tumeurs blanches des articulations ne sont jamais traités. Les affections des os des membres sont très communes. Je ne puis les attribuer qu'à l'insuffisance des vêtements, souvent peu efficaces pour protéger les jambes contre les brusques changements de la température qui ont lieu surtout pendant la période nocturne. Il n'y a du reste aucun hôpital musulman pour tous ces pauvres gens; les mosquées sont leur seul et unique refuge, grâce aux nombreuses fondations pieuses qui sont destinées aux malheureux et aux voyageurs sans ressources.

L'esprit de charité et de solidarité est très largement développé en Syrie; jamais un mendiant ne tendra inutilement la main, on lui donnera toujours et largement; jamais on ne le repoussera avec brutalité. L'instabilité des fortunes et des positions fait comprendre à chacun, quelle que soit sa situation pécuniaire ou sociale, qu'il faut donner aux pauvres parmi lesquels un caprice du moindre des pachas peut vous faire tomber le lendemain même. Le sentiment d'égalité qui règne aussi chez ces populations est extrêmement remarquable : le plus misérable des hommes, le plus déshérité, viendra se présenter et parler à un grand seigneur ou à un haut fonctionnaire, avec le même calme, le même sang-froid et la même bonhomie que s'il avait un égal pour interlocuteur. Chez les Arabes nomades surtout, les Bédouins du désert, cette égalité est absolue, quoiqu'ils attachent cependant une grande importance à la noblesse des ancêtres et à la pureté de leur race.

Au nord de la ville, le bazar se termine par une place très animée et très bruyante, toujours encombrée de véhicules et de marchandises. Tout autour, de petits cafés permettent aux oisifs, assis sur des tabourets bas, de déguster le café et les limonades en fumant force narghilèhs et cigarettes. De chibouks, il n'en est presque plus question; on ne voit plus en Syrie ces longues pipes si majestueuses, sans lesquelles on ne pouvait jamais représenter un Turc ou un Arabe. La cigarette a partout détrôné cet instrument jadis caractéristique. Les femmes sont restées fidèles aux narghilèhs, encore fréquemment fumés dans les cafés et dans l'intérieur des habitations au moment du repos.

Le couvent latin des franciscains se trouve en face du port, dans la rue qui mène au bazar. Il est composé d'un grand nombre de bâtiments adossés à la montagne, superposés les uns aux autres, réunis par des escaliers, des couloirs tortueux, terminés par des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Jaffa. — Marchands de lanternes (voy. p. 163). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

terrasses d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur la rade. Le bas de cette vaste construction sert d'entrepôts et de magasins; le réfectoire, l'église, les cellules des moines sont à mi-hauteur, et dans les parties supérieures les mieux aérées se trouvent les locaux réservés aux étrangers. La plupart des voyageurs qui débarquent en Terre sainte ne tarissent pas d'éloges sur l'hospitalité accordée par les franciscains. Je reconnais comme eux qu'elle est cordiale, mais j'avoue que je ne suis point de leur avis sur la nécessité de conserver une institution qui peut avoir rendu de grands services au moyen âge, lorsque les chrétiens étaient persécutés, lorsque le voyage de Syrie offrait les plus sérieuses difficultés; mais aujourd'hui elle est devenue inutile, l'hospitalité d'une simple auberge étant infiniment préférable à celle que peuvent donner ces moines peu habitués aux soins du ménage, et dont la propreté est plus que douteuse. A Jaffa, nous avons vivement regretté d'avoir ignoré l'existence d'un petit hôtel dans la colonie européenne, et de ne pas y être allé, plutôt que de nous enfermer dans ces horribles cellules dont les murs et les lits suaient la lèpre et les parasites de diverses espèces. Je me souviens encore avec horreur des odeurs que nous avons respirées entre ces parois maculées. Que de fois n'avons-nous pas alors soupiré après notre tente légère baignée par l'atmosphère pure du désert!

Le couvent est habité par trois pères et par six frères, tous Italiens. Ici, comme partout ailleurs en Syrie, on a beaucoup exagéré l'influence civilisatrice de ces moines. Il faut étudier et voir les choses de près, et l'on revient avec des idées tout à fait différentes. Lorsqu'on cherche à connaître cette population catholique, à laquelle se consacrent, dit-on, les franciscains, lorsqu'on veut savoir ce qu'elle est, comment elle vit et quel est son avenir, on est très étonné d'apprendre qu'elle est surtout composée de misérables mendiants, de paresseux, d'oisifs sans religion véritable, qui aiment beaucoup mieux vivre des aumônes des moines que de travailler régulièrement. Ces gens-là se moquent au fond de n'importe quelle religion chrétienne, et, si le couvent ne satisfait pas à toutes leurs exigences, ils sont disposés à se faire, du jour au lendemain, grecs, arméniens ou protestants, suivant les offres qu'on voudra bien leur faire. C'est ainsi que les choses se passent le plus souvent. Pour les personnes qui pourraient conserver quelque doute sur la véracité des faits que j'avance, je les prie d'interroger, non les moines ou les missionnaires, naturellement disposés à exagérer les résultats qu'ils peuvent obtenir, mais les agents de nos consulats, parfaitement au courant de la situation. Ainsi, un mois avant notre passage à Saint-Jean-du-Désert, vingt Arabes catholiques se sont faits grecs dans ces conditions, parce que le prix était plus élevé du côté des schismatiques. La France fait absolument fausse route en ne soutenant que les catholiques. Si elle comprenait bien ses intérêts, elle protégerait également les chrétiens de tous les cultes, car on peut prévoir le cas possible, peut-être très rapproché de nous, où les franciscains, par leurs quêtes dans le monde entier, et par les généreuses subventions de la France, ne récolteront plus les sommes suffisantes aux besoins des mendiants éhontés qui vivent à leurs dépens; ceux-ci deviendront alors grecs ou autre chose, suivant la prime offerte, et la France perdra ses ouailles en Syrie, tandis que l'Angleterre, l'Allemagne et la Russie auront profité de nos erreurs.

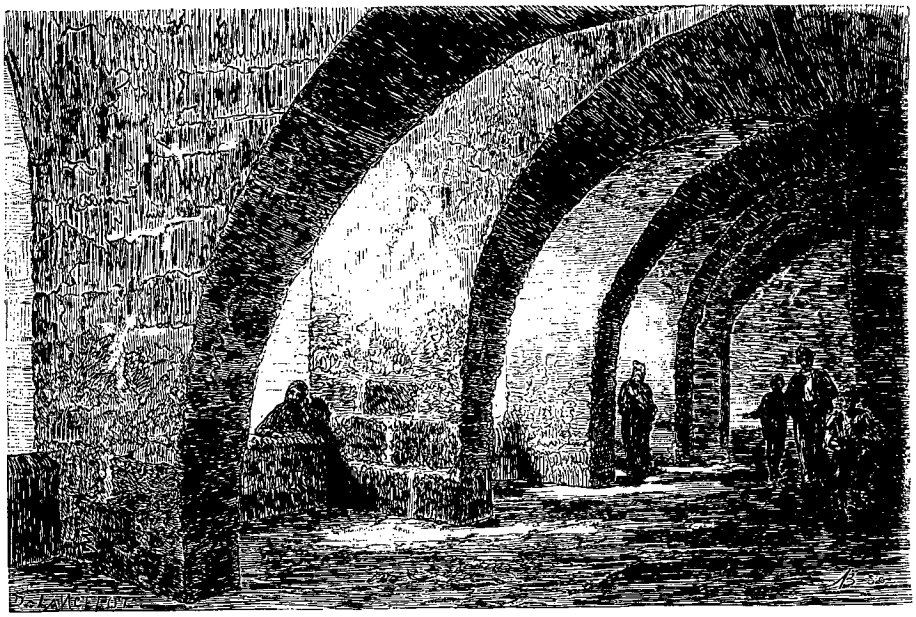
On ne peut songer à modifier la génération actuelle qui s'éteindra à mesure que les ressources des franciscains disparaîtront. Mais l'argent de notre patrie peut être dépensé d'une façon plus intelligente et plus efficace au point de vue de notre crédit et de notre influence. Il est possible de créer, à Jaffa surtout, des écoles primaires, des écoles professionnelles, de petits établissements agricoles qu'il serait très facile de rendre prospères à cause de la fertilité merveilleuse du sol. Ces centres agricoles deviendraient le point de départ de villages riches et intelligents, car la terre est à très bon marché et possédée en grande partie par des fellahs musulmans obérés, criblés de dettes, qui ne demanderaient pas mieux que de vendre, en tout ou en partie, un grand nombre de leurs villages. Ce que j'avance là n'est du reste pas une utopie; les magnifiques établissements agricoles des Allemands, des Russes, des Américains, des Suisses et de l'Alliance Israélite sont une preuve de plus que c'est dans ce sens que la France doit faire les efforts les plus énergiques. Mais, avant tout, il faut soustraire la génération nouvelle, dont nous désirons nous faire une alliée fidèle, à l'influence des moines étrangers, ignorants, inintelligents et hostiles; il faut l'instruire, lui donner des habitudes d'ordre et de travail, lui apprendre à se suffire à elle-même, sans recourir à ces aumônes qui dégradent et ceux qui les reçoivent et ceux qui les font; il faut surtout lui faire comprendre que le labeur et l'économie peuvent lui donner le bien-être que la charité est impuissante à lui procurer.

Le rôle des religieuses françaises, dames de Sion, de Nazareth, sœurs de Saint-Joseph, etc., est autrement plus intelligent que celui rempli par les moines. La raison en est facile à saisir : la plupart de ces femmes sont des Françaises très instruites et ont reçu une excellente éducation. Aussi les résultats qu'elles obtiennent, en Syrie, sont des plus remarquables. Je me permettrai pourtant à leur égard une légère critique dont je suis sûr qu'elles reconnaîtront toute la justesse, elles ne résistent pas assez aux obsessions des familles arabes, qui leur demandent de faire de leurs filles, non de bonnes ménagères, sachant élever une famille, raccommoder le linge du mari, instruire les enfants, mais des demoiselles jouant avec sentiment des valses sur le piano, sachant bien se vêtir à la parisienne et broder d'or, d'argent et de soie des blagues à tabac et des bourses. Cette

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

déplorable tendance fait de plus en plus, des filles syriennes élevées dans les couvents, une foule de déclassées, parfaitement malheureuses et inutiles dans le milieu où elles seront appelées à vivre. De toute leur instruction, le plus souvent, elles ne pourront retenir un jour que les futilités et l'art de la broderie. Je désire surtout que les Françaises qui sont dans ce pays lointain les missionnaires du progrès et de la patrie, comprennent, si elles veulent attirer les cœurs à la France, qu'il faut avant tout faire des mères de famille sérieuses et laborieuses, car ce sont celles-là qui préparent à leur tour les générations nouvelles dignes d'une véritable civilisation.

Non loin des franciscains, plus au sud, se trouvent les grandes constructions du couvent arménien, où habita pendant quelque temps le premier Consul, et où le chirurgien Larrey établit plus tard un hôpital destiné aux pestiférés après le retour de la malheureuse expédition contre Saint-Jean-d'Acre. Le couvent forme une série de grands bâtiments terminés par des terrasses auxquelles on parvient par de vastes escaliers voûtés. Dans une des salles qui sert actuellement de réfectoire, on montre une large colonne contre laquelle, paraît-il, Bonaparte avait l'habitude de s'adosser pendant de longues heures, pour rêver sans doute à son étrange destinée, en regardant les flots bleus se briser contre les rochers du port. Tout en haut du couvent se trouve la fameuse galerie des pestiférés, illustrée par le tableau de Gros. Elle n'a aucun rapport avec celle que le peintre a imaginée. C'est une salle à arcades massives, voûtée, et dont les larges ouvertures donnent sur la mer. C'est là, d'après la légende, que le premier Consul, pour rassurer le moral de l'armée, se serait inoculé la suppuration d'un bubon de pestiféré;



Jaffa. — Galerie des pestiférés dans le couvent arménien. — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

c'est aussi là qu'il aurait fait empoisonner les malades qu'il ne pouvait emmener dans sa retraite sur El-Arich, afin de leur éviter une mort affreuse par la main des Turcs. J'en suis fâché pour la légende, mais ces affirmations sont également fausses : il eût été absurde jusqu'à la folie de s'inoculer la suppuration d'un pestiféré, jamais le médecin en chef Desgenettes n'eût permis un acte pareil, et il eût été atroce de faire empoisonner des malades qu'on a tous emmenés, ainsi que le raconte dans ses mémoires le baron Larrey, chirurgien en chef de l'armée d'Égypte. Le caractère élevé, plein de noblesse et d'humanité de cet homme de bien ne lui aurait jamais permis d'exécuter une mesure pareille ou d'en accepter la responsabilité.

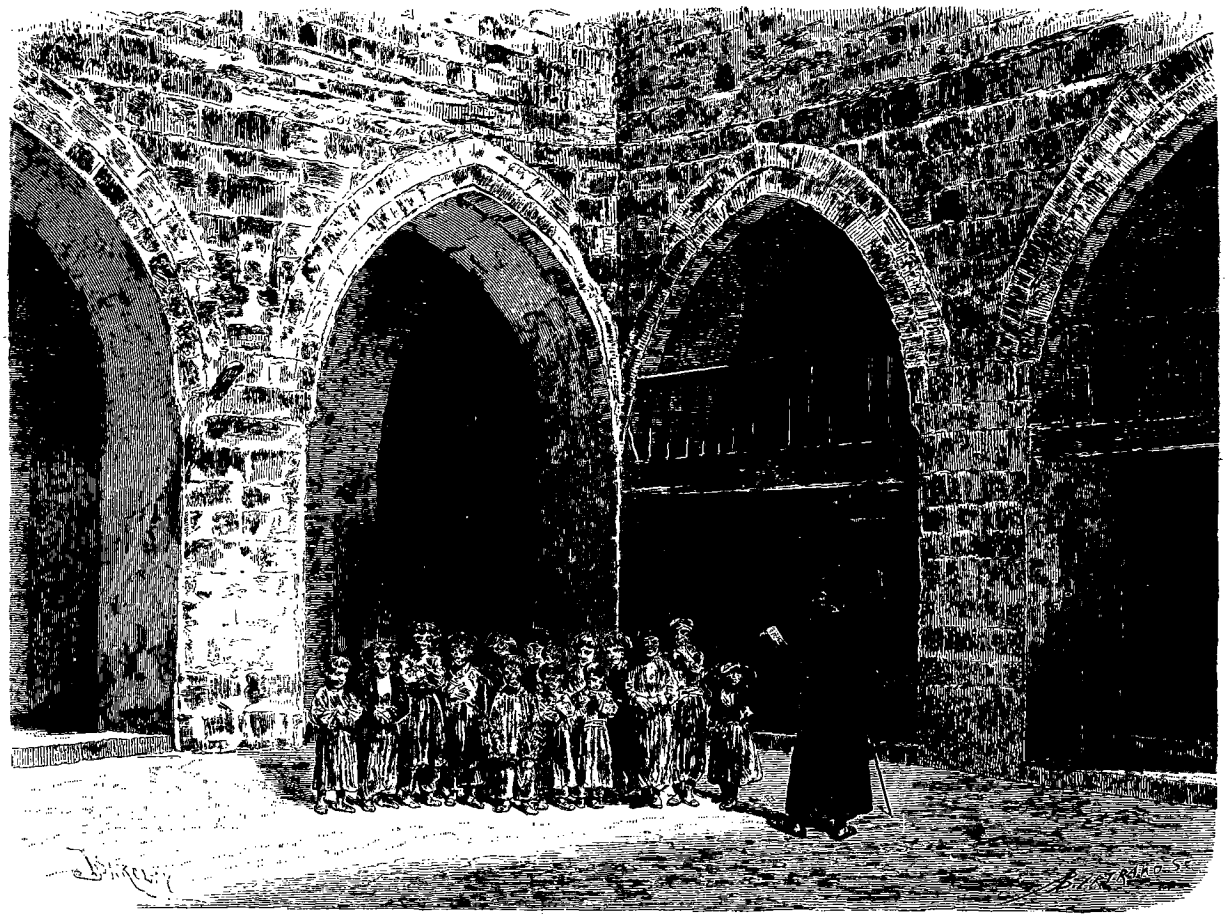
Dans une galerie située à mi-hauteur se trouve une école de petits garçons arméniens gais, vifs, à la mine intelligente, et qui se sont laissé photographier avec un sensible plaisir.

Le commerce d'exportation de Jaffa se faisait, il y a quelques années, presque exclusivement par l'intermédiaire de maisons marseillaises, mais aujourd'hui il semble se déplacer en faveur de l'Angleterre et de l'Italie. Cela vient de ce que les négociants de Marseille, au lieu d'avoir des comptoirs ou des représentants à Jaffa, ont trouvé plus commode de faire tout simplement des avances d'argent aux négociants indigènes, et de se contenter des bénéfices que pouvait leur donner l'intérêt de leur argent, augmentés des commissions pour consignations, ventes, etc. Mais les Arabes, une fois en possession de leurs crédits, se sont mis à spéculer dans des proportions bien supérieures aux sommes dont ils pouvaient disposer. La baisse venue fatalement, ils ont perdu leur argent, c'est-à-dire celui de leurs commanditaires de Marseille, lesquels ont été découragés et ont suspendu leurs opérations. Les Arabes de Jaffa, qui ont, par leurs ancêtres, du vrai sang phéni-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cien dans les veines, ont la manie de ces spéculations à outrance qui leur amènent désastres sur désastres. Cette année encore, en 1880, les récoltes ont été superbes, on s'attendait à une forte reprise des affaires, mais les agiotages des indigènes ont fait monter le prix des grains de telle sorte qu'il n'y a aucun bénéfice à les envoyer en Europe. Aussi pas un seul navire français n'est venu charger à Jaffa. L'importation est presque tout entière entre les mains des Allemands, quoique beaucoup des produits proviennent de notre pays.

Jaffa, Yâfa ou Joppé, est une ancienne colonie phénicienne établie sur les côtes des Philistins. Elle est nommée Japho dans les anciens livres de la Bible, et c'est dans ce port que Hiram, roi de Tyr, envoyait les troncs des cèdres du Liban qu'il avait fait abattre pour la construction du temple de Salomon. Les Macchabées furent les premiers qui soumirent Jaffa aux Israélites. Après la guerre des Juifs, elle fut détruite par Cestius, lieutenant de Titus, puis reconstruite pour être saccagée de nouveau par Vespasien lui-même, qui voulait faire disparaître ce nid de pirates. Les croisés, en 1099, après s'en être emparés sans peine, puisque les habitants l'avaient abandonnée, érigèrent Jaffa en comté, et, en 1126, le pays tout entier fut



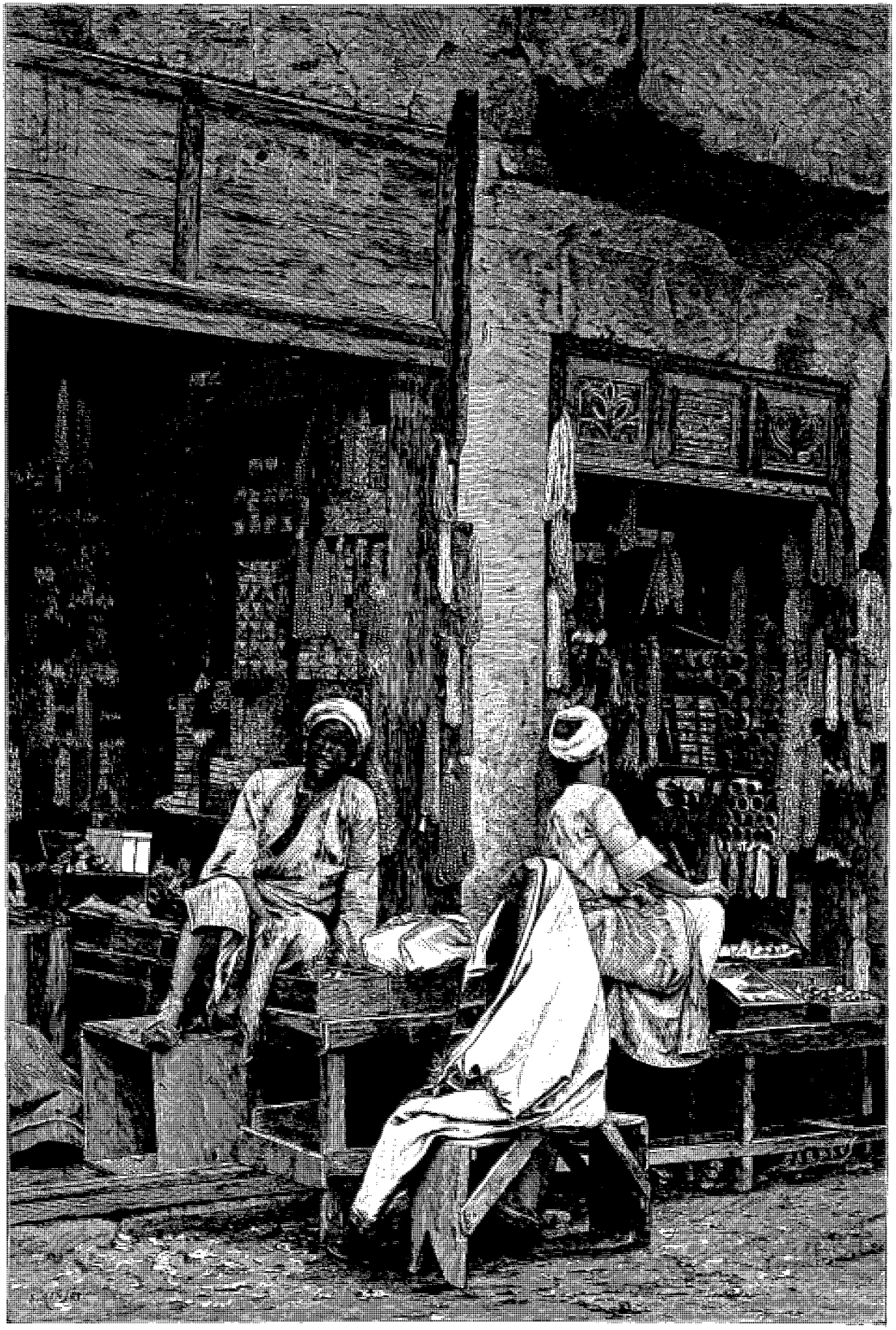
École arménienne à Jaffa (voy. p. 167). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

cédé aux chevaliers de Saint-Jean. Elle fut conquise et renversée par Saladin en 1187, par Saffadin en 1191; réoccupée par Richard Cœur de Lion, puis reconquise de nouveau par Melik-el-Adil en 1196, et entièrement dépeuplée. En 1252, Louis IX, reçu à Jaffa par le comte Jean de Brienne, s'empressa d'en relever les remparts. Au quinzième siècle, elle renfermait à peine quelques masures; à la fin du dix-septième siècle, elle reprend un peu de vie, on construit le quai, et le port se peuple de navires. Au dix-huitième siècle, la ville est entourée de murailles, et le 3 mars 1799, à la suite d'un investissement de trois jours, elle est prise par Bonaparte après un assaut furieux. C'est alors que les prisonniers turcs, qu'on ne pouvait ni garder ni emmener, furent cruellement fusillés dans les jardins derrière la ville. Elle fut fortifiée de nouveau par les Anglais; mais, aujourd'hui, de toute cette enceinte il ne reste que quelques pans de murailles, et, au sud du port, deux petites tours éventrées qui laissent voir par de larges brèches quelques mauvais petits canons.

Dans une ville aussi souvent ravagée, on ne peut s'attendre à trouver des monuments antiques encore debout. Il ne reste rien de la Jaffa ancienne à la surface du sol, mais il est probable que des fouilles donneraient des résultats intéressants.

La ville possède aujourd'hui dix mille habitants, dont

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Jaffa. — Marchands de perles (voy. p. 163). — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les huit dixièmes sont musulmans; les autres sont grecs, catholiques et arméniens. Elle est construite sur le rocher, mais tout autour s'étend un territoire formé par des alluvions, sans cailloux, noirâtre et extrêmement fertile. A la surface, le sol est recouvert par quelques centimètres de sable fin qui cache un humus excellent et très profond. Il y a une nappe liquide presque à la surface du sol, et, en creusant seulement trois ou quatre mètres, on a des puits excellents qui peuvent fournir une énorme quantité d'eau. Ces réservoirs sont ordinairement munis de grandes norias mues par des manèges auxquels on attelle des ânes ou des bœufs. Les jardins sont luxuriants et renferment des arbres magnifiques : figuiers, sycomores, dattiers, orangers, citronniers, oliviers, bananiers et vignes. Les orangers fournissent, en général, un fruit ovale, très gros, à peau épaisse, connu dans le commerce sous le nom d'orange de Jérusalem, quoique la température et l'altitude ne permettent pas de les cultiver dans cette dernière ville.

Nous allons visiter à l'est, sur la hauteur, la charmante villa réservée au consulat de France. La vue est superbe sur la forêt verdoyante que forment ces beaux jardins, sur la plaine de Saron, sur les montagnes de la Judée, puis, au nord et au sud, sur les dunes d'un sable jaunâtre et fin qui s'avancent comme deux armées à la conquête de la ville. Avant d'arriver au consulat, nous passons devant le superbe hôpital, élevé sur le point culminant par un de nos compatriotes, M. Guinet, de Lyon. Ce bâtiment, admirablement bien construit, renferme des salles très vastes, très aérées, ainsi qu'une gracieuse petite chapelle. Il sera entièrement terminé dans quelques mois et pourra recevoir bientôt les malades, dont beaucoup sont aujourd'hui abandonnés sans soins. L'argent employé à cette bonne œuvre fera honneur au nom français. En sortant du consulat, nous nous dirigeons au milieu des jardins pour aller visiter la propriété d'un Russe, M. le baron Ustinow, située au milieu de la colonie allemande. Ce sont de grandes cultures, des jardins arrosés, plantés d'arbres de la plus belle venue. Plusieurs maisons sont dispersées sous ces magnifiques ombrages. La plus grande est celle où habitent M. et Mme Ustinow, qui, n'ayant point d'enfants, se sont généreusement mis au service des pauvres et des malades de la ville. Tout le rez-de-chaussée de cette superbe demeure est transformé en hôpital, dans lequel deux médecins allemands, habiles et dévoués, secondés par des diaconesses instruites et par la charmante Mme Ustinow, soignent les déshérités de la contrée.

Ces malades ont des couchettes proprettes dans de jolies petites salles dont les fenêtres sont envahies par des rosiers chargés de gerbes de fleurs. Les plantes des régions tropicales prospèrent bien sous le climat très chaud et un peu humide de Jaffa. M. Ustinow a aussi de belles collections d'antiquités, de toutes les époques, recueillies à Césarée, à Gaza et dans un grand nombre d'autres localités phéniciennes, judaïques et grecques. Les séries des terres cuites surtout et les bronzes renferment des pièces d'une très grande valeur scientifique.

Dans tous les jardins environnants se trouvent les coquettes habitations de la colonie allemande et américaine. Ce sont les familles venues d'Amérique qui sont arrivées les premières en 1866. Elles ont été malheureusement décimées par les fièvres intermittentes, toujours très graves pour les colons non acclimatés qui commencent les défrichements des terrains restés longtemps sans culture. Deux ans plus tard, ces émigrants étaient presque tous morts. Les Allemands, qui les ont remplacés, paraissent mieux résister, et chez eux les décès sont relativement peu nombreux, car ils sont très bien soignés par les médecins de la colonie. La fièvre typhoïde est fréquente à Jaffa comme dans tous les terrains formés surtout par les alluvions des cours d'eau. La ville a été aussi très souvent ravagée par la peste.

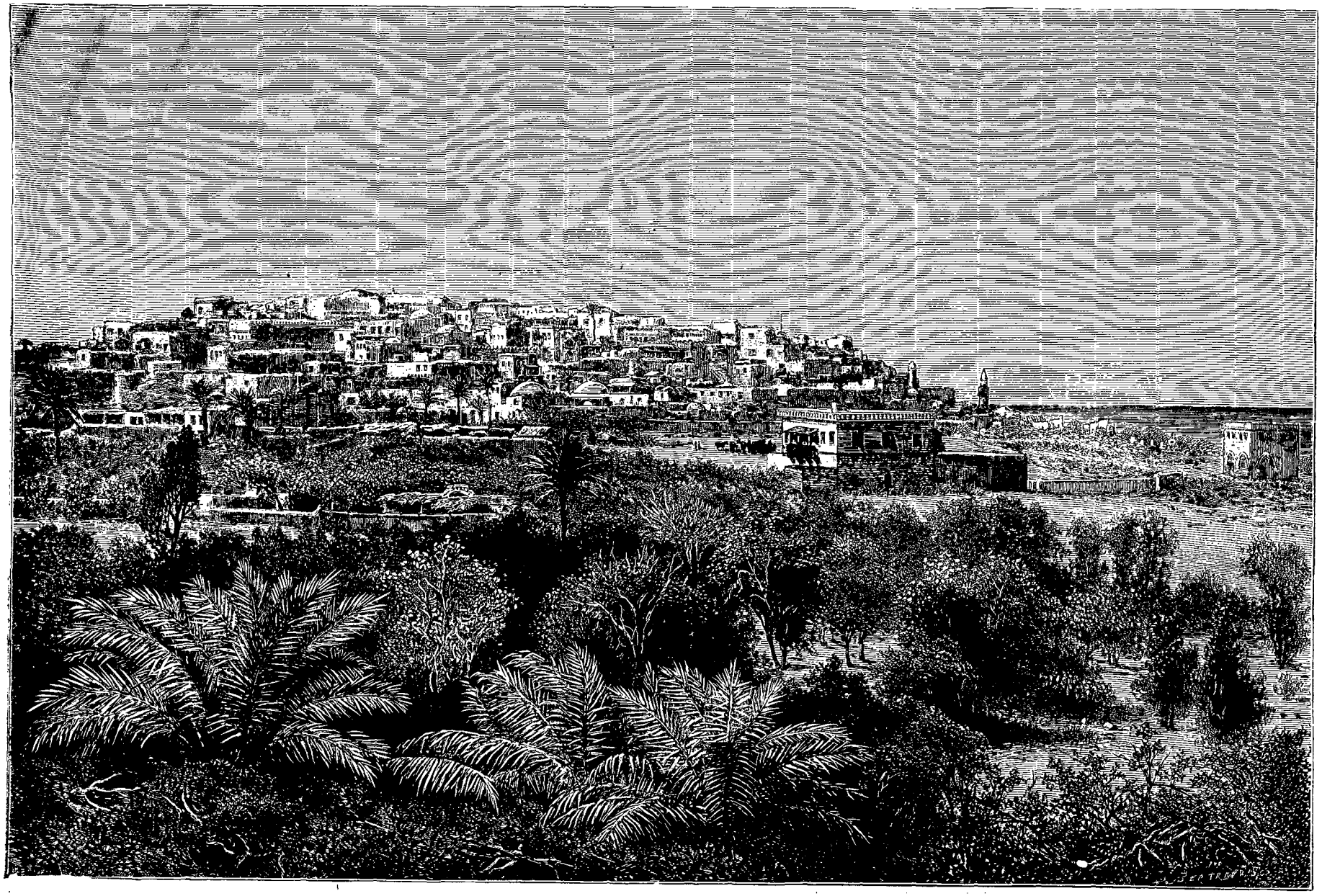
Les Allemands, venus surtout du Wurtemberg, ont construit au milieu de leurs belles exploitations agricoles un village appelé Sarona, qui est en pleine voie de prospérité. Ces templiers ont été amenés par les pasteurs Hoffmann et Hardegg en 1858 et en 1868. En 1872, la colonie se composait d'une centaine d'hommes, de soixante-dix femmes et de trente-cinq enfants. Parmi les émigrants se trouvent deux docteurs en médecine et une vingtaine de mécaniciens; les autres sont tous cultivateurs, et travaillent, avec l'aide de quelques natifs, plus de quatre cents acres de terres à blé, pour lesquelles ils payent les taxes ordinaires au gouvernement turc. Les enfants apprennent l'arabe, l'allemand, le latin et le grec. La nouvelle génération supporte beaucoup mieux l'insalubrité du pays. Il y a eu quelques mariages mixtes avec des femmes arabes, et dans ces cas-là les enfants qui paraissent doués des qualités des deux races sont beaucoup plus résistants et feront probablement souche durable.

Le soir, lorsque la chaleur du jour est tombée, ces honnêtes templiers font entendre les cantiques de David sous les grands arbres qui ombragent leurs demeures. Toutes ces maisons, en forme de chalets, garnies de superbes rosiers grimpants, font un singulier contraste avec les huttes de boue des Arabes.

Au nord de la ville, près de la mer, se trouve un petit village peuplé par des Égyptiens venus à la suite de l'armée d'Ibrahim-Pacha. Ces cultivateurs ont conservé un type tout particulier qui les fait reconnaître au premier coup d'œil.

Les habitants sont occupés à moissonner les champs de blé, et pour ce travail ils ne se servent pas, comme les paysans de nos pays, de grandes faucilles, mais ils emploient tout simplement un couteau légèrement recourbé. Quelques-uns cependant ont adopté la faucille européenne, mais très petite, analogue à celle qui était utilisée par les hommes des cités lacustres de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Jaffa, côté de la terre. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'âge du bronze. Le blé coupé, lié en gerbes est emporté à dos de chameau dans le voisinage des habitations où l'on a préparé tant bien que mal une aire destinée au battage. Quelques jours après, lorsque le blé a achevé sa maturité dans l'épi, il est étendu circulairement sur le sol, et tout simplement foulé par des ânes attachés deux à deux à une longe fixée au centre de l'aire. D'autres fois, ce sont des bœufs que l'on fait piétiner ainsi sur les épis. Seulement, comme ces animaux sont toujours tentés d'enlever d'un coup de langue une partie de la récolte, et comme cette marche forcée sur une courbe d'un petit rayon pourrait les étourdir et les rendre malades, s'ils conservaient la liberté du regard, on a soin de leur placer devant les yeux des moitiés de courges-bouteilles qui leur obstruent entièrement la vision.

Dans d'autres endroits on se sert, pour le dépiquage, d'un instrument dont l'usage remonte à l'antiquité la plus reculée. Il consiste en une planche de deux mètres de longueur environ, large de quatre-vingts centimètres, légèrement recourbée en avant comme le fond d'une barque plate. A la face inférieure de cette planche, qui est ordinairement en bois de pin ou de peuplier, on introduit de vive force et on fixe solidement des fragments irréguliers de lave ou de silex qui forment une saillie de trois centimètres à peu près. A l'extrémité courbe de la planche on attelle des ânes ou des bœufs, tandis que le fellah monte debout sur cette espèce de traîneau qui glisse facilement à la surface du blé, et dont le poids et les dents nombreuses font échapper les grains hors de leurs enveloppes. Cet instrument, qui paraît être originaire d'Égypte, est très employé non seulement dans la plaine de Jaffa, mais encore dans toute la région de Damas et dans le Liban.

Le blé, lorsqu'il est battu, est conservé dans de profonds silos creusés dans un sol sec et sablonneux.

La charrue employée en Palestine est très simple, sans oreilles, et ne fait que fendre légèrement la terre sans la retourner. Un fer aigu protège l'extrémité du soc, le manche est fixé presque à angle droit sur l'axe et maintenu d'une seule main par le laboureur qui dirige l'attelage avec l'aiguillon. La charrue est attachée aux animaux de trait par une longue perche droite fixée en avant au joug. Celui-ci, des plus simples, consiste en une barre horizontale portant à la face inférieure quatre longues chevilles formant entre elles deux angles aigus qui emboîtent le garrot très saillant de l'animal. Le bœuf ne tire donc que par l'échine et conserve sa tête libre.

Dans les environs de Jaffa, les bœufs de race égyptienne sont en général plus grands que ceux de la Judée et de la Syrie; aussi le travail exécuté par ces animaux pourrait-il être considérable, si les fellahs voulaient adopter la charrue européenne au lieu de se contenter de gratter seulement la surface du sol avec leurs instruments de bois.

Dans le village égyptien, nous visitons quelques-unes des maisonnettes des cultivateurs. Elles ne sont hautes que de trois ou quatre mètres, construites en terre battue mêlée à de la paille hachée, ou bien en briques séchées au soleil. Elles n'ont point d'étage supérieur et leurs murs sont toujours fortement inclinés en dedans comme dans les anciens monuments pharaoniques. Une ou deux petites fenêtres éclairent ordinairement l'intérieur de ces pauvres demeures dont la terre forme le plancher. L'ameublement est des plus simples : au fond de la pièce, un divan en terre tassée, haut de vingt centimètres, sert de siège pendant le jour et de lit pendant la nuit. Il est recouvert de nattes en jonc et quelquefois de tapis. Dans un angle, un petit fourneau, aussi en terre glaise, circulaire, construit sur place, et destiné à faire la cuisine, est chauffé au charbon de bois. A côté, un buffet monumental en boue desséchée sert à serrer les provisions, la farine et les vêtements des jours de fête. Quelques rares ustensiles sont placés sur le sol, contre les murs : ce sont des vases en terre, de grandes cruches noires très gracieuses de formes et destinées à contenir l'eau, une ou deux marmites en bronze et une cafetière en cuivre. Dans l'endroit le plus frais de l'habitation, une vaste amphore enterrée presque jusqu'au col sert à conserver l'huile.

Le beurre se fait dans des outres où l'on enferme la crème. Ces récipients, attachés et suspendus à deux piquets, sont ensuite secoués régulièrement, durant de longues heures, par des femmes qui l'agitent comme une balançoire.

Quoiqu'on ait cherché à établir quelques moulins à Jaffa, la plupart du temps les habitants font eux-mêmes leur farine en broyant le grain entre deux petites meules de lave que les femmes tournent l'une sur l'autre au moyen d'une simple cheville de bois. Que de fois n'ai-je pas vu des mères de famille, épuisées de fatigue, manœuvrer ainsi sans relâche, pendant des journées entières, ces machines primitives et grossières, destinées à moudre la farine nécessaire à la nourriture de leur mari et de leurs enfants pour une seule journée seulement! Jusqu'à ce que ces malheureuses puissent se reposer dans la paix de la tombe, elles sont condamnées à ce dur travail.

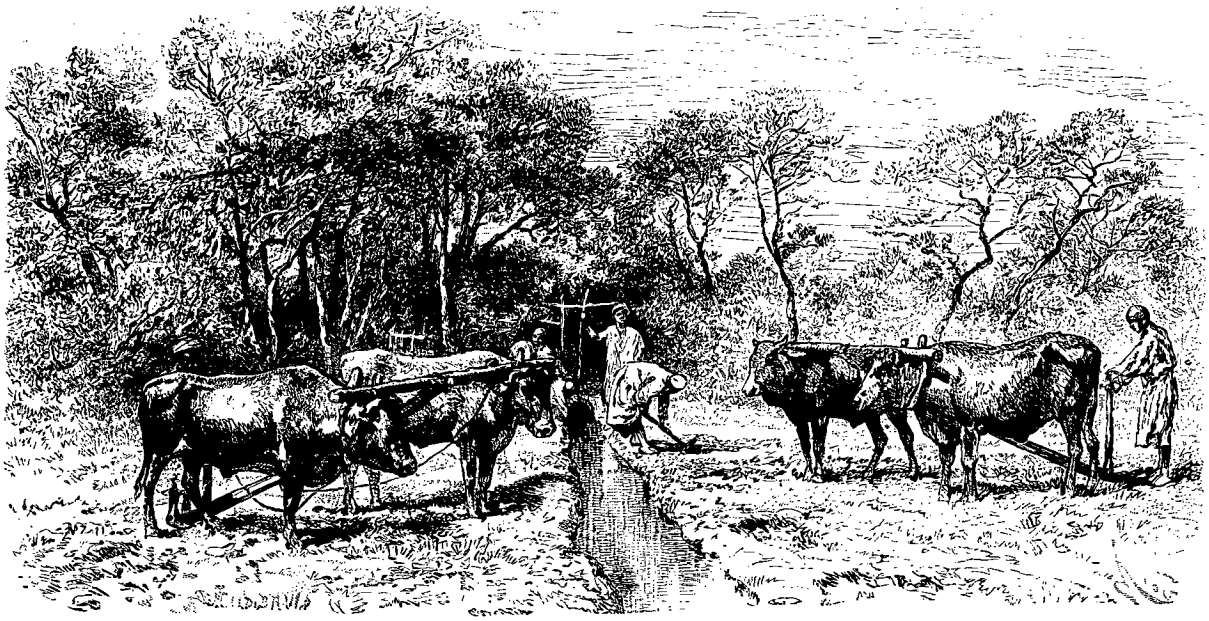
Chez les fellahs les jeunes enfants n'ont point de berceau. Ils sont simplement couverts d'une simple chemise dans des hamacs en laine accrochés contre la muraille. Plus tard, ils dorment étendus dans un panier arrondi, tressé en feuilles de palmier, ressemblant à ce que l'on appelle en France les *paillasses* des boulangers. Lorsque les mères vont dans les champs, elles les emportent ordinairement couchés dans ces corbeilles, ou bien à cheval sur une épaule lorsqu'ils sont plus développés. Les enfants sont allaités pendant trois ans au moins; ceux qui sont sevrés plus tôt périssent infailliblement à la suite d'entérites cholériformes, toujours mortelles en été et en automne. Dès qu'ils peuvent se tenir debout, ils jouent entièrement nus, se roulent dans le sable et la poussière; ils ont les cheveux coupés très ras sans avoir jamais la tête couverte. On voit

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

souvent dans les champs ou dans les rues, exposés en plein soleil, de tout jeunes enfants la tête rendue absolument brûlante par l'action prolongée des rayons solaires, dont la température peut atteindre soixante, soixante-dix et même quatre-vingts degrés ou plus. Je me suis souvent demandé de quelle nature était le cerveau de ces petits êtres pour être capable de résister à une chaleur pareille. C'est probablement l'épaisseur toujours considérable des os du crâne, dans les races du Midi, qui les protège contre l'action dangereuse des rayons solaires.

Ces enfants, en général très bien bâtis, ont une mine vive et éveillée, que rend encore plus agréable la belle expression de leurs grands yeux noirs. Ils sont malheureusement atteints fréquemment d'inflammations aux paupières, occasionnées probablement par le défaut des soins de propreté et par la poussière. Les mouches viennent alors par centaines se poser sur le rebord palpébral pour sucer les liquides qui s'écoulent des yeux. Le système nerveux est si peu sensible dans cette race primitive que ces enfants paraissent ne pas même s'apercevoir de la présence de ces insectes, qu'ils ne cherchent jamais à chasser.

Dans le voisinage immédiat des huttes de fellahs, on voit toujours une petite construction fort originale : c'est une sorte de four en terre, qui a quelquefois plus de deux mètres de hauteur. On le chauffe avec des broussailles, de la paille ou des tiges de chardons; il sert à faire cuire le pain et quelquefois les autres aliments. Les habitants des campagnes ne mangent presque jamais de viande, et c'est de leur régime exclusivement végétal que vient probablement le peu de développement de leur système musculaire. De temps en temps seulement, les jours de gala, ils font bouillir



Jaffa. — Colons égyptiens. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

une poule ou un pigeon avec du riz ou avec une courge. Ces dernières, cultivées en très grande quantité dans la plaine de Saron et appelées *koussa*, ne sont pas mangées à l'état de maturité, mais cueillies vertes lorsque leur taille n'est point encore considérable; elles sont alors remplies de riz et d'oignons, puis bouillies avec le gallinacée. Les fellahs mangent aussi quelquefois du laitage, du beurre et des œufs, mais ce sont surtout les substances végétales, et pendant tout l'été les concombres, qui forment la base essentielle de leur nourriture. Ces concombres, cultivés en champs immenses dans la plaine de Saron, sont très longs et peu épais. C'est une race du *Cucumis sativa* qui se rencontre aussi fréquemment en Égypte.

On cultive partout à Jaffa une autre cucurbitacée originaire de l'Inde et qui est très bizarre, c'est le *Luffa cylindrica*, que les Arabes appellent *louff*. Cette plante, grimpante comme d'autres espèces, recouvre les haies, les broussailles et les tonnelles de ses grandes feuilles d'un beau vert. Son fruit anguleux, long de trente centimètres, est à peu près cylindrique; lorsqu'il est arrivé à maturité, il ressemble presque à un sac en parchemin rempli de filaments coriaces entrelacés, formant un réseau serré, entre les mailles duquel se trouvent les graines noires et luisantes. Ce tissu, lorsqu'il a été battu convenablement, est utilisé comme torchons dans le ménage, et comme éponge dans les bains. Ces fibres devenues souples nettoient en effet admirablement bien et servent à faire mousser le savon sur le corps des baigneurs.

Dans les champs de blé où sont occupés les moissonneurs, nous nous amusons à étudier longuement le travail des fourmis glaneuses, très communes en Syrie. Cette espèce, voisine de celle qui a été nommée *Atta barbara*, a une taille assez considérable et une coloration entièrement noire. Les milliers de travailleuses

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui se trouvent dans une de ces républiques sont activement occupées à chercher les grains de blé tombés sur le sol et à les rentrer dans leurs vastes greniers souterrains. Les mandibules de cet insecte ne sont pas assez puissantes pour entamer l'enveloppe extérieure de la graine; aussi ces fourmis attendent-elles que l'humidité de la terre, en favorisant les phénomènes de la germination, ait ramolli le test, et transformé les matières amylacées intérieures en glucose. Elles connaissent donc l'action d'un travail chimique semblable à celui qui donne lieu à la production de la bière. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que ces fourmis, par des soins particuliers qu'elles savent donner au blé, ou peut-être par certains liquides qu'elles inoculent à la graine, peuvent avancer ou retarder la germination et par conséquent se préparer une nourriture convenable, juste au moment où le besoin se fera sentir.

Les greniers de ces fourmilières, très vastes, très profonds, forment plusieurs étages réunis par des galeries superposées les unes aux autres. Dans ces excavations, on trouve une quantité de blé souvent très considérable; lorsque la moisson n'est pas abondante, les fellahs ont toujours la précaution d'aller reprendre à ces laborieux insectes les provisions qu'ils ont faites pour la saison d'hiver. Il est déjà question de cet usage dans les anciens livres sacrés des Hébreux, dont les législateurs ont affirmé avec soin le droit des pauvres et des veuves qui viennent glaner dans les champs. Lorsqu'on ouvre les greniers d'abondance de ces fourmis au moment de la moisson, le grain qu'ils contiennent appartient au propriétaire du champ; mais, dans les magasins ouverts après le départ des moissonneurs, les couches supérieures doivent appartenir aux pauvres, tandis que les couches

Fontaine d'Ain-Abou-Nabbout, près de Jaffa. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

profondes, glanées par les fourmis lorsque la récolte était encore sur pied, reviennent légalement au maître du champ.

Dans la plaine de Saron on rencontre fréquemment au milieu des cultures ou des dunes couvertes de broussailles et de roseaux le petit carnassier appelé ichneumon (*Herpestes ichneumon*). C'est le *rat de Pharaon* dont parle Hérodote, sacré chez les anciens Égyptiens, qui l'embaumaient pour le placer dans les nécropoles avec les momies des crocodiles et des ibis. Cet animal a la taille d'un gros chat; sa queue est très épaisse et très longue, son museau pointu, ses dents aiguës; ses jambes courtes lui donnent les allures du furet et le font ramper sur le sol. Il est prudent, rusé, féroce, et détruit une grande quantité de lièvres et de petits mammifères. Très redouté des fellahs, il pénètre fréquemment dans l'intérieur des enclos et fait un grand carnage des poules et des pigeons qui ne sont point enfermés et vivent en pleine liberté autour des habitations. Ces ichneumons aiment aussi beaucoup les œufs, dont ils détruisent un grand nombre. Ils sont si sauvages et savent si bien se cacher que nous avons eu beaucoup de peine à en tuer quelques-uns.

L'unique porte de Jaffa se trouve actuellement près des tours écroulées du côté du sud. Les soubassements en sont en grand appareil et paraissent antiques. Dès qu'on l'a dépassée, la plage devient sablonneuse et une haute falaise formée par les dunes la domine. Contre ces escarpements croissent de superbes tamarix (*Tamarix microcarpa*), dont les troncs sont très gros et tortueux. C'est là que, tous les soirs, les dames de la ville viennent en grand nombre se baigner dans le costume le plus simple.... celui d'Ève. La côte reste très basse et sans golfes jusqu'à Askalon, Gaza et les frontières de l'Égypte.

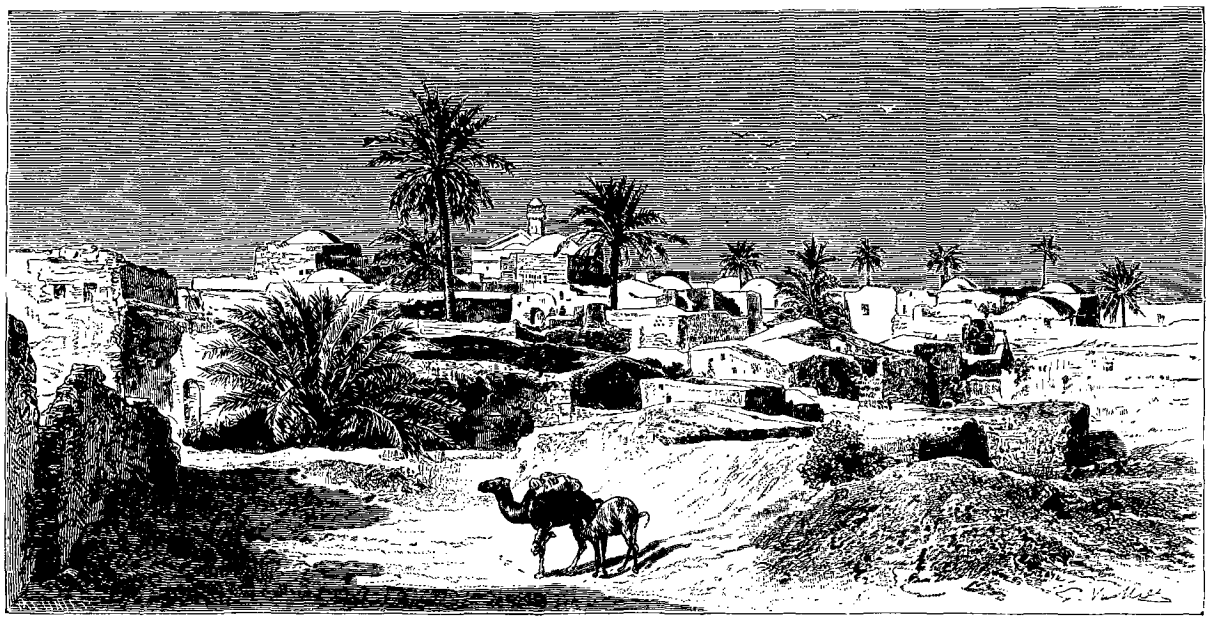
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Après avoir passé quelques jours dans cette charmante petite ville qui nous a laissé les meilleurs souvenirs, nous repartons pour Jérusalem en projetant de faire un léger détour pour visiter Lydda. A la sortie de Jaffa, nous nous arrêtons seulement quelques instants pour examiner à l'aise et pour photographier la gracieuse fontaine appelée Ain-Abou-Nabbout, construite par un ancien gouverneur de la contrée. Elle est en marbre blanc et d'un dessin très original. D'immenses sycomores l'ombragent de toute part, ainsi que les cafés champêtres où les habitants viennent souvent respirer l'air frais en fumant force cigarettes et narghilèhs.

Tous les sycomores sont chargés d'un nombre immense de fruits mûrs. Ce sont de petites figues légèrement rosées, d'un goût assez agréable quoique un peu fade. Ces fruits se développent principalement sur les branches d'un certain diamètre, quelquefois même jusque sur le tronc, et à ce moment de l'année ils servent de nourriture à des milliers de loriots (*Oriolus galbulus*), dont la tête, le dos et le ventre sont d'une couleur dorée superbe. Ces magnifiques oiseaux, très agités, querelleurs et babillards, se poursuivent dans ces arbres gigantesques en poussant des cris rauques qui s'entendent à une grande distance.

Nous suivons le chemin que nous avons déjà parcouru jusqu'au petit village de Safiriyé, l'ancienne Sarifœa, dont un des évêques assista, en 636, au concile de Jérusalem.

A droite, dans le lointain, on aperçoit la haute tour de Ramlèh, et à l'horizon les montagnes de Juda colorées des teintes les plus délicates. Nous suivons à gauche un sentier qui serpente dans l'admirable plaine couverte de moissons jaunissantes, puis au milieu des haies gigantesques de cactus ombragées de grands



Lydda. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

sycomores et de palmiers. Vers le milieu du jour, nous arrivons au gracieux petit village de Loud, anciennement Lydda. Cette petite ville, dont l'origine se perd dans la nuit des temps, fut saccagée et brûlée par Cestius Gallus sous le règne de l'empereur Néron. Relevée bientôt de ses ruines sous le nom de Diospolis, elle devint un peu plus tard le siège d'une célèbre école de rabbins dirigée par Gamaliel II, et reprit alors son nom antique. L'accroissement de Ramlèh porta un préjudice sérieux à Lydda, quoique les croisés y eussent créé un évêché. Le sultan Saladin, et plus tard les Turcs, la détruisirent entièrement en 1191 et 1271. Sa prospérité actuelle tient à la grande fertilité de son territoire et aux passages fréquents des caravanes de Damas et de l'Égypte, qui presque toutes prennent cette direction.

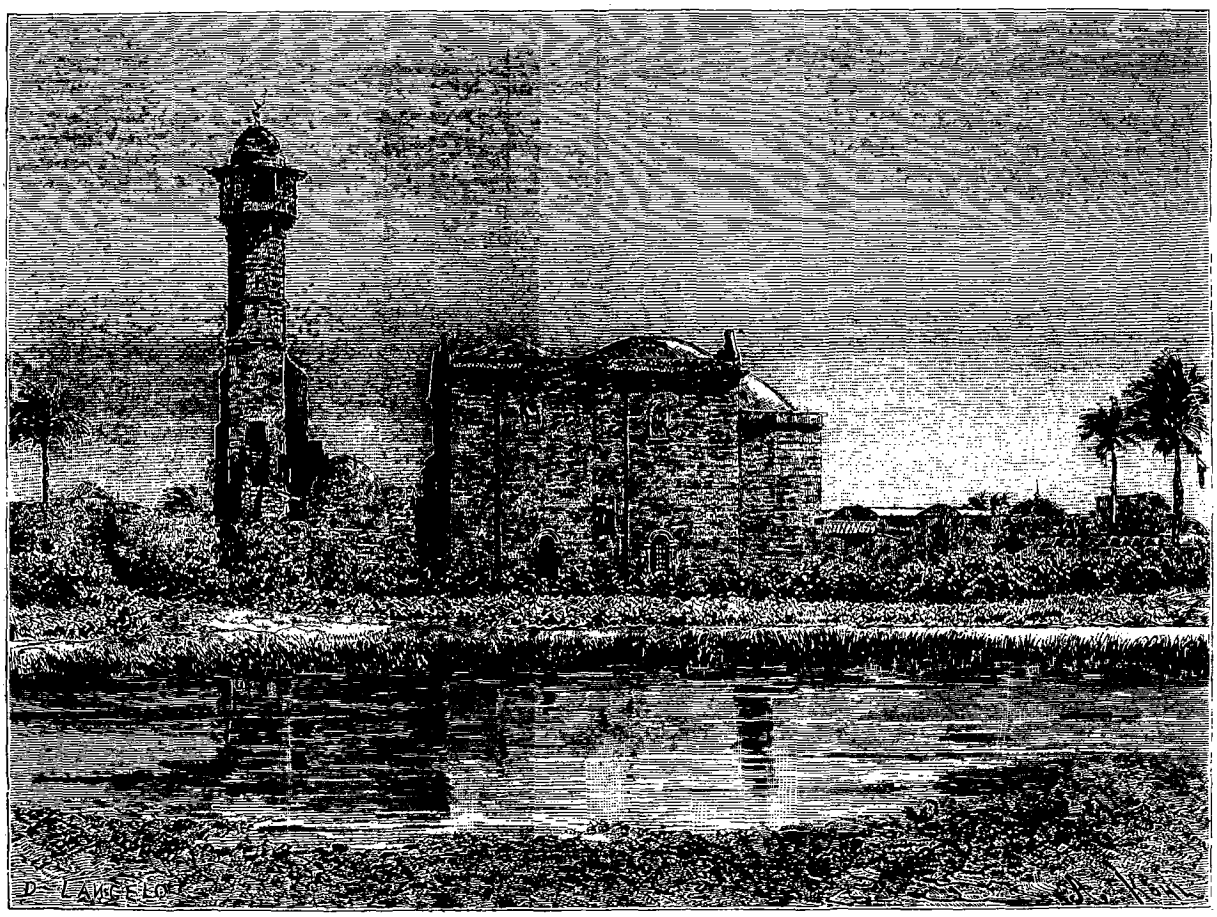
Un seul monument remarquable mérite l'attention du voyageur à Lydda, c'est l'église dédiée à saint Georges, et, d'après une tradition très ancienne, élevée sur sa tombe. Dans les premiers temps du christianisme il y avait déjà une basilique à cet endroit; au milieu du quatorzième siècle une nouvelle église fut édifiée.

Aujourd'hui les Grecs se sont emparés de ces ruines et en ont reconstruit une partie avec le tact et le talent habituel qu'ils mettent à ce genre de travaux; c'est-à-dire qu'ils ont tout gâté par une restauration peu digne d'hommes intelligents. Cette église avait à peu près les dimensions de celle de Sébaste; elle était à trois absides et à trois nefs, celle du milieu étant beaucoup plus élevée que les latérales. Elle ressemble tellement par le plan et l'ornementation à l'église de Saint-Jean à Samarie, que M. de Vogué n'hésite pas à la déclarer de la même époque, c'est-à-dire du douzième siècle. De gracieuses colonnes sont appliquées contre les piliers carrés de la nef, dont les proportions sont des plus heureuses. La crypte, placée sous l'autel,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

également restaurée, renfermait, dit-on, anciennement le tombeau du saint. Les extrémités occidentales de l'église ont été transformées par les Arabes en une mosquée surmontée d'un élégant minaret dont les soubassements paraissent construits en matériaux antiques. Dans ce sanctuaire, très simple à l'intérieur, se trouvent deux belles colonnes en marbre, terminées par des chapiteaux corinthiens, enlevées probablement à la basilique primitive.

Les rues de Lydda sont très étroites et tortueuses; beaucoup sont couvertes, à cette époque de l'année, par des planches, des feuilles de dattier, des nattes ou des toiles, afin de procurer un peu de fraîcheur aux passants. Aussi les effets d'ombre et de lumière sont-ils splendides dans ces pittoresques carrefours, au milieu desquels nous voyons circuler silencieusement les innombrables chameaux d'une caravane damasquine. Les semelles larges et molles des dromadaires ne font aucun bruit sur le sable qui encombre les rues. Dans plusieurs endroits de la ville, des entrepôts sont des-



Église de Saint-Georges à Lydda. — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

tinés à recevoir et à abriter les marchandises transportées par les caravanes.

Ce petit bourg paraît encore aujourd'hui très prospère malgré l'apparence misérable des maisons construites la plupart en boue; il doit avoir un peu plus de huit mille habitants, dont deux mille au moins sont chrétiens grecs. Les palmiers sont nombreux et très élevés; les dattes mûrissent bien presque chaque année et sont aussi bonnes que celles d'Égypte.

Nous partons de Lydda pour Ramlèh lorsque déjà le soleil disparaît sous l'horizon; et après avoir voyagé par un clair de lune éblouissant qui argente les moissons ondulantes sous la brise du soir, et rend plus mystérieux les bosquets d'oliviers du bord de la route, nous arrivons à onze heures à Latroun, où nous pouvons dormir quelques instants dans la petite auberge Howard.

Le lendemain, dans la matinée, nous étions à Jérusalem, où nous retrouvions avec un vrai bonheur nos tentes propres et fraîches.

Dr Lortet.

(La suite à une autre livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Troisième entrevue avec le roi Lobossi (voy. p. 179). — Dessin de Yvan Pranishnikoff.

COMMENT J'AI TRAVERSÉ L'AFRIQUE,

DE L'OCÉAN ATLANTIQUE A L'OCÉAN INDIEN,

PAR LE MAJOR SERPA PINTO[1].

1877-1878. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XII

Dans le Barôzé. — Le haut Zambési. — Le roi Lobossi. — Royaume du Barôzé, Loui ou Oungingé. — Les conseillers du roi. — Grande audience. — Audiences particulières. — Tout semble couleur de rose. — Leçon de géographie faite à Gambéla. — Les choses changent d'aspect. — Intrigues. — Quimboundos et Quimbarès. — Une tentative d'assassinat. — Les Louinas et leurs coutumes. — La jeune négresse Mariana. — Ambassade à Benguéla. — Les Bihénos retournent dans leur pays. — Le camp est attaqué. — Retraite dans les montagnes.

Je me sentais fort mal et j'avais une fièvre brûlante quand je me levai le 25 août. C'était presque sous le quinzième degré de latitude méridionale. Je me trouvais, comme on l'a vu, sur le haut Zambési, dans la cité de Lialoui, capitale que venait de fonder le roi Lobossi pour le royaume du Barôzé, Loui ou Oungingé, trois noms sous lesquels on connaît ce vaste empire situé en Afrique, au sud du tropique du Capricorne.

L'organisation politique du royaume de Loui diffère en beaucoup de points de celle des autres peuples que j'avais visités en Afrique. Elle compte deux ministères bien distincts : celui de la guerre et celui des affaires extérieures. Le dernier est subdivisé en deux sections,

1. Suite. — Voy. t. XLI, p. 193, 209, 225, 241, 257, 273 et 289.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dont chacune a son ministre propre : l'un s'occupe de ce qui se passe à l'ouest et l'autre des choses du sud; donc le premier a des relations avec les Portugais du Benguela et le second avec les Anglais du Cap.

Quand j'arrivai dans ce pays, le roi avait quatre conseillers, dont deux n'étaient pas en fonction. Le ministère des affaires extérieures était confié à un certain Matagja, et Gambêla, le président du conseil royal, avait la double charge de la guerre et des affaires du sud. J'eus soin de me mettre au courant de ces détails afin de pouvoir mieux diriger ma conduite dans les négociations sérieuses que j'allais ouvrir.

Au lever du soleil, je reçus l'avis que le roi Lobossi était prêt à me recevoir.

Je revêtis le seul habillement complet qui fût en ma possession et je me transportai à la Grand'Place, où l'audience devait avoir lieu.

Le roi était assis au milieu de cette place sur un siège à dossier élevé; derrière lui, un nègre tenait au-dessus de sa tête un parasol (voy. p. 181).

Lobossi était un jeune homme d'une vingtaine d'années, haut de taille et fort à proportion.

Il portait un manteau de cachemire sur une chemise de couleur, et, en guise de cravate, une collection d'amulettes qui descendaient sur sa poitrine. Ses pantalons étaient en cachemire coloré, laissant voir des bas de tissu écossais, parfaitement blancs, et une paire d'escarpins vernis. Une grande courte-pointe aux vives couleurs lui tenait lieu de paletot; un chapeau mou gris, qu'ornaient deux grandes et belles plumes d'autruche, complétait le costume de ce potentat.

Il tenait à la main un instrument formé d'un manche de bois sculpté où était insérée une touffe de crins de cheval, dont il se servait pour chasser les mouches et qu'il agitait de tous côtés d'un air très grave en restant assis.

A sa droite, sur un siège plus bas, était assis Gambêla; à sa gauche, les trois conseillers. Un millier d'individus dont le rang se distinguait par la distance qui les séparait du souverain étaient accroupis à terre et formaient un demi-cercle.

Le roi Lobossi se leva quand j'arrivai; après lui se levèrent les conseillers et toute l'assistance. Je serrai la main au roi et à Gambêla, je m'inclinai devant Matagja et les deux autres conseillers; puis je m'assis près de Lobossi et de Gambêla.

On échangea, par interprètes, des compliments et des félicitations polies, comme on aurait pu s'y attendre plutôt dans une cour européenne que chez un peuple barbare. Ensuite j'expliquai au roi que je n'étais pas un négociant : je venais le visiter par ordre du roi de Portugal, et ce que j'avais à lui dire ne pouvait guère être exposé devant une si nombreuse assemblée.

Il répondit qu'il le savait. Il comprenait qu'il en fût ainsi. La réception qu'il m'avait faite la veille au soir et celle qu'il me faisait à présent étaient des preuves qu'il ne me confondait en aucune façon avec un commerçant. J'étais son hôte, et nous ne manquerions pas de temps pour parler d'affaires, puisqu'il espérait avoir le bonheur de me retenir un peu à sa cour. Il me permit de me retirer après m'avoir ainsi aimablement exprimé sa pensée.

En rentrant dans ma demeure, je trouvai trente bœufs, dont le roi me faisait cadeau.

L'esclave favori de Lobossi me donna à entendre que la politesse demandait que je fisse sacrifier de suite les animaux. Je devais ensuite offrir au roi la meilleure des jambes de bœuf et distribuer de la viande à ses courtisans.

Je donnai à Aogousto mes ordres en conséquence. Tout le troupeau fut égorgé et la viande partagée entre mes porteurs et les courtisans. J'eus bien soin d'envoyer au roi et aux quatre conseillers les meilleurs morceaux, sans oublier de donner à Gambêla le premier choix, en ayant soin de le lui faire savoir.

Les peaux, dont on fait grand cas ici, furent adressées à Matagja et à Gambêla.

A une heure, le roi me reçut en audience particulière, dans une case ayant toujours la forme d'un demi-cylindre, mais construite sur une grande échelle : elle avait plus de dix-huit mètres en long et huit en large.

Cette fois, Lobossi avait pour siège un escabeau; ses quatre conseillers étaient assis sur un banc; il y avait de plus quelques personnages, au nombre desquels je remarquai un vieillard encore vert, dont la figure sympathique et pleine d'expression me frappa vivement. C'était Machaouana, l'ancien compagnon de Livingstone durant le voyage du Zambési à Loanda, et dont le célèbre explorateur fait dans ses récits le plus grand éloge.

Au milieu de la chambre était un pot énorme de *quimbombo*. Le roi en but le premier, et tous l'imitèrent en avalant de copieuses rasades; personne ne m'en offrit, parce qu'on savait que je ne buvais que de l'eau.

La conversation roula sur divers sujets indifférents, d'où je conclus que le moment de traiter mes affaires n'était pas encore venu. Par exemple, on parla des langages, et Lobossi me pria de lui dire quelque chose en portugais afin d'entendre quels sons cette langue produisait. Je lui récitai les « Flores d'Alma », passage du poème « Don Jayme ». Les nègres eurent l'air de prendre bien du plaisir à écouter notre langue, dont Thomas Ribeïro, ce grand et charmant poète, sait faire valoir si admirablement l'harmonie.

Comme je me retirais, le roi dit tout bas, de façon à ne pas être entendu, qu'il voudrait bien me revoir plus tard.

A peine étais-je chez moi que Machaouana vint m'y trouver. Nous eûmes ensemble une longue conférence au sujet de Livingstone et nous nous séparâmes sur des protestations d'amitié.

Je me rendis à neuf heures chez le roi. Il était dans une cour intérieure de sa résidence, assis sur un escabeau, près d'un *braseïro* de terre, qui pouvait bien avoir deux mètres de diamètre et où flambait un grand

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

feu. Devant lui étaient rangés en demi-cercle une vingtaine d'hommes, armés de boucliers et d'assagaies, et qui, pendant toute l'entrevue, se tinrent silencieux et immobiles comme des statues.

Peu après, je vis entrer Gambèla, et la conférence commença.

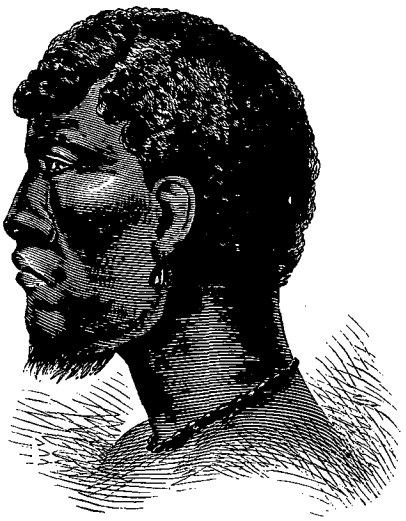
D'abord, j'annonçai que j'avais été forcé d'abandonner en route les riches présents qui étaient destinés au roi; cependant j'étais, après tout, parvenu à sauver quelques bagatelles et principalement un uniforme et un chapeau, que je lui présentai.

L'uniforme était une de ces livrées richement atournées que tout Lisbonne se rappelle avoir vues sur le dos des laquais assis dans les antichambres du marquis de Pénafiel et qu'on a vendues lorsqu'il a plu à ce riche gentilhomme d'échanger sa luxueuse résidence contre la vie plus accidentée de la capitale française.

Lobossi fut enchanté de son uniforme et de son chapeau et m'en remercia chaleureusement; puis, après quelques phrases échangées sur des matières peu intéressantes, nous en vînmes à nos affaires.

Dans le pays des Barôzés on parle trois langues : le ganguèla, le louina et le sesouto. Cette dernière est un dialecte apporté par les Macololos, qui ont assez modifié les coutumes des tribus conquises pour y introduire leur propre langage, resté l'idiome officiel et celui de la cour.

C'est cette langue que parlaient Lobossi et Gambèla : j'avais pour me servir d'interprètes Caïoumbouca et Vérissimo. Je renouvelai au monarque la déclaration que j'étais venu en qualité d'envoyé du roi de Portugal (le *Mouénépouto*, comme tous les peuples de l'Afrique méridionale désignent Sa Très Fidèle Majesté; ce nom est formé de deux mots, *Mouéné* signifiant roi, et *Pouto* Portugal). L'objet principal de mon voyage, ajoutai-je, était de faciliter le commerce entre



Matagja. — Cliché tiré de l'édition anglaise.

Gambèla. — Cliché tiré de l'édition anglaise.

les deux États. Comme le Loui, situé au centre du continent, était déjà en relations avec Benguèla, je désirais lui ouvrir, d'autre part, le chemin de Zoumbo, qui lui fournirait un marché bien plus rapproché, où il pourrait aisément, lui ainsi que ses sujets, s'approvisionner de tous les produits européens qui répondraient le mieux à leurs besoins.

Le roi repartit en se plaignant avec vivacité de la rareté de ces produits pendant les dernières années, vu que les marchands de Benguèla ne venaient plus, et, parmi les articles qui lui manquaient surtout, il signala la poudre.

A cela je répliquai que les marchands arriveraient aussitôt qu'ils verraient une chance de faire de bonnes affaires, et je pouvais affirmer que le Mouénépouto ne demandait pas mieux que de protéger le commerce entre les deux États, pourvu que le roi s'engageât à prohiber dans le sien l'achat et la vente des esclaves.

Je ne lui cachai pas qu'en ce moment j'étais à bout de ressources, et, en même temps que je lui montrais combien serait désirable et avantageuse l'ouverture de la route de Zoumbo, je m'engageais, pour le cas où il voudrait m'y aider, à lui envoyer de Tété, dans le plus court délai possible, toute la poudre et les autres choses dont il avait besoin.

Les nègres ne manquent ni d'intelligence ni de fine diplomatie. Gambèla, qui en était doué, essaya plus d'une fois de me mettre en défaut; mais il parut y renoncer en voyant que je ne voulais pas m'écarter des faits ni de la logique.

On décida, après mainte discussion, que le roi Lobossi enverrait une ambassade à Benguèla; je lui donnerais un homme en qui il pourrait avoir toute confiance, et qui emporterait des lettres de moi pour le gouverneur et pour Silva Porto; d'autre part, il me procurerait les gens dont j'aurais besoin pour aller à Zoumbo.

Je ne les quittai qu'à une heure du matin.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le lendemain, j'envoyai des Quimboundos et des Quimbarès me préparer un campement dans un endroit où le roi avait autorisé à l'établir, à quatre ou cinq cents mètres au sud de Lialoui.

Vers dix heures, j'allai chez Lobossi. Je le trouvai dans une grande maison circulaire, entouré de personnes et ayant devant lui six énormes bassins remplis de *capata*. Ceux qui m'étaient le plus attachés, Aogousto, Vérissimo et Caïoumbouca, ainsi que les serviteurs du roi, se furent bientôt mis dans un état d'ivresse complète ; et comme je ne pouvais pas les en empêcher, je rentrai tranquillement chez moi et vins me coucher avec un accès de fièvre.

Le lendemain matin, il était dix heures quand Lobossi me fit prier de comparaître devant le grand conseil, qu'il avait convoqué expressément pour examiner mes projets.

Gambêla, qui cette fois présidait encore, s'efforça de me mettre en contradiction avec moi-même, mais il n'y réussit pas mieux qu'auparavant.

Je dessinai sur le terrain le cours du Zambési, et, vers l'est, le cours parallèle de la Loengué, qui vient s'y jeter, au-dessous des rapides de Cariba, sous le nom de Caloucoué. Je leur démontrai qu'en une quinzaine de jours je pouvais arriver au village de Caïnco, situé sur une île de la Loengué, et descendre en bateau cette rivière jusqu'au Zambési, qui me conduirait au Zoumbo.

J'affirmai que la Loengué n'avait pas de cataracte et que, de Cariba au Zoumbo, le Zambési était parfaitement navigable.

L'assistance fut très étonnée de mon érudition.

Après une discussion aussi longue qu'animée, l'assemblée décida qu'on enverrait une députation à Benguêla et qu'on me fournirait un assez grand nombre d'hommes pour traverser le Choucouloumbé jusqu'à Caïnco, en laissant sur la route trois ou quatre postes assez forts pour assurer le retour de ceux qui m'auraient accompagné jusqu'au Zoumbo. On se sépara au milieu de démonstrations enthousiastes; de plus, on choisit immédiatement sur place les chefs qui devaient se rendre à Benguèla et ceux qui devaient m'escorter.

Je rentrai avec un tel accès de fièvre que j'en perdis connaissance jusqu'à six heures de la matinée suivante, où je revins un peu à moi.

Visite de Mounoutoumouéno. — Dessin de Yvan Pranishnikoff, d'après le texte.

Dans la soirée on m'annonça la visite de Mounoutoumouéno, fils du roi Chipopa, le premier monarque de la dynastie louina. Je le fis introduire et je vis un jeune homme de seize à dix-sept ans, doué d'une figure aussi belle que sympathique. Il portait une paire de pantalons noirs et un uniforme d'enseigne de la cavalerie légère du Portugal, en fort bon état. La vue de cet uniforme m'émut beaucoup. A qui avait-il appartenu? Comment était-il arrivé au centre de l'Afrique?

Poussé par la curiosité et désireux de mettre un terme à mes conjectures, je demandai à Mounoutoumouéno comment il était entré en possession de cet uniforme; il me répondit qu'un négociant du Bihé lui en avait fait cadeau peu de temps auparavant.

Je lui demandai encore s'il n'avait rien trouvé dans les poches. « Il n'y avait pas de poches, » répliqua-t-il. « Pas de poches! m'écriai-je; quoi! pas de poches dans un vêtement d'officier? C'est impossible! »

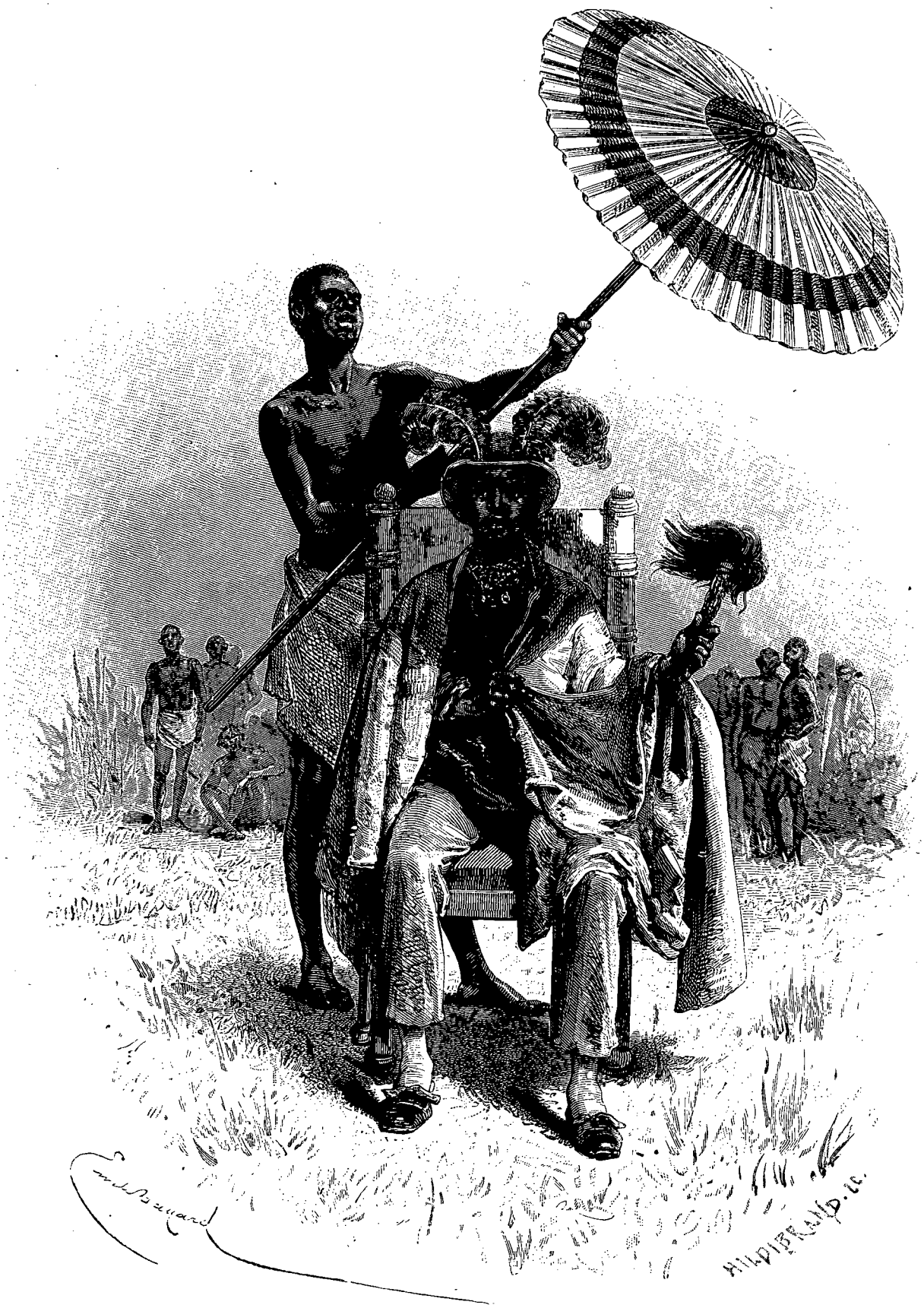
Je le priai de me permettre de l'examiner; il y consentit et déboutonna l'habit. C'était vrai : il n'y avait pas de poches sur la poitrine. Je fis tourner mon homme, et, en examinant les pans, j'y trouvai, à son grand étonnement, ce que je cherchais; et, fouillant dans l'une des poches, j'en retirai un tout petit bout de papier.

Je l'ouvris enfin, assez ému, et j'eus bientôt fait de parcourir les quelques lignes que j'y voyais écrites au crayon. Un éclat de rire m'échappa en les lisant. Le papier contenait ce qui suit : « Si je ne vous suis pas indifférent, ayez la bonté de me faire savoir comment nous pouvons correspondre. » Au-dessous, il y avait un nom et une adresse. Maintenant, je savais à qui l'uniforme avait appartenu.

Le lendemain, ma fièvre avait tellement augmenté que je ne pouvais plus me tenir sur les jambes. Lobossi vint me faire une visite en m'amenant son docteur intime.

C'était un vieillard de taille petite, de corpulence maigre, la chevelure et la barbe blanches. Il tira d'abord de son sein un cordon auquel étaient enfilées des moitiés de noyaux ouverts d'un fruit qui m'était inconnu; puis, avec une extrême gravité, il prononça quelques mots cabalistiques et jeta par terre le collier de noyaux; quelques-uns tombèrent, ayant la partie

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le roi Lobossi (voy. p. 178). — Dessin de É. Bayard, d'après une gravure de l'édition anglaise et le texte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

intérieure en l'air; les autres, en sens inverse. Il examina avec soin les positions qu'ils occupaient et en vint à conclure que j'étais possédé par les âmes de mes parents défunts; je devais en conséquence lui remettre quelque chose afin qu'il pût les exorciser. J'eus le courage de supporter avec patience toutes ces simagrées et de feindre une aveugle confiance dans ses paroles; puis, je pris congé de lui en lui faisant cadeau d'une petite quantité de poudre.

La construction de mon campement venait d'être achevée; je me hâtai de m'y installer.

Le 29 août, la fièvre avait quelque peu cédé à de fortes doses de quinine que j'avais bues, et les forces me revenaient par degrés. Malheureusement ma situation morale rétrogradait du même pas. La dépression de mes esprits devenait parfois absolument inexplicable; la faiblesse s'emparait de moi; l'énergie me faisait défaut et le mal du pays m'écrasait.

Le roi lui-même fit montre d'une véritable inquiétude à mon égard; mais chacun de ses messages au sujet de ma santé était accompagné d'une demande qui dépassait la précédente en exigences ou en impertinence.

Ainsi, il m'envoyait des musiciens jouer et chanter pour me distraire, et me demandait ensuite deux cartouches par homme.

Durant l'après-midi, j'entendis dans la ville un grand bruit de tambours, et le roi me fit prier de tirer quelques volées de coups de fusil sur la Grand'Place. J'y répondis en envoyant une dizaine de mes hommes contenter son envie.

C'était, à ce que j'appris plus tard, une convocation de guerre qui avait eu lieu. Le bruit s'était répandu que le Bengoula, le puissant roi du Matébéli, avait résolu d'attaquer l'empire de Loui.

La cité était sens dessus dessous; chacun avait son expédient favori à proposer, son système plus ou moins raisonnable à exposer. Seuls, deux hommes, Machaouana, général en chef, et Gambèla, ministre de la guerre, paraissaient au milieu de la confusion générale avoir conservé tout leur sang-froid [1].

Ces deux chefs firent passer des ordres rapides et très clairs à des émissaires fidèles, qui partirent sur l'heure pour les porter aux villages éloignés.

Tout cela n'était pas fait pour me rassurer. Qu'allais-je devenir au milieu des événements qui agitaient le pays?

On disait et l'on répétait sans cesse que les *Mouzoungos* avaient détruit une armée envoyée par Lobossi contre Manouanino; mais, si l'on découvrait que moi-même j'étais un Mouzoungo, ma vie ne tiendrait plus qu'à un fil. Heureusement les Louinas n'en savaient rien; ils pensaient que les Portugais de l'est n'étaient pas de la même race que ceux de l'ouest.

Dans ce pays de Loui, les Portugais des colonies occidentales sont appelés les *Chindérès*, c'est un nom qui leur a été donné par les Bihénos; ceux des colonies orientales sont les *Mouzoungos*, et les Anglais du sud sont les *Macouas*. Quant aux nègres qui arrivent des colonies portugaises, on les nomme *Mambarès*, mot évidemment corrompu pour *Quimbarès*, désignation commune à tous les nègres demi-civilisés de Benguèla. C'est là l'origine de l'erreur où est tombé Livingstone quand il a dit qu'un district situé à l'ouest de la chaîne des monts Tala Mougongo était habité par la race des *Mambarès*.

Les *Quimbarès* sont des nègres de races diverses, esclaves ou libres, mais civilisés en partie. Un grand nombre d'entre eux sont sortis des *senzalas* ou prisons d'esclaves de Benguèla, ou de celles que peuvent entretenir certains blancs sur le littoral.

A Benguèla, on nomme *Quimboundos* les naturels sauvages de l'intérieur et surtout ceux du Bihé.

Le 30 août, de bon matin, Lobossi me fit prévenir que son intention était de continuer les hostilités, et que, le Choucouloumbé devant être le théâtre de la guerre future, mon voyage à travers cette région devenait impossible.

Dans l'après-midi, après un nouvel et violent accès de fièvre, j'appris que les pombeïros du Bihé désiraient me parler.

Ils allaient me quitter parce qu'ils voyaient que les choses au Loui prenaient une trop vilaine tournure et qu'ils désiraient retourner au pays.

Migouel le chasseur d'éléphants, Chaquiçongé le pombeïro, deux porteurs, dont Catiba, enfin Chacaïombé le devin, m'assurèrent de leur fidélité, et déclarèrent qu'ils partageraient mon sort. Il en fut de même de tous les Quimbarès.

Je congédiai immédiatement les Bihénos, leur ordonnant de quitter le camp sur l'heure.

Cela fait, je passai mes hommes en revue; il m'en restait cinquante-huit.

Peu après, je reçus une visite de Lobossi; il venait me demander avec instance des choses que je n'avais pas et qu'il semblait décidé à se procurer. Il me répéta que mon voyage au Choucouloumbé n'était plus possible, mais en ajoutant qu'il me fournirait des gardes et quelques hommes pour descendre vers le sud et même jusqu'au Zoumbo.

Puis il se plaignit amèrement du peu de cadeaux que je lui avais faits, ajoutant que, si je n'avais rien de plus à lui donner, je devais au moins lui laisser mes armes et ma poudre, d'autant plus que, si j'allais au Zoumbo avec ses gens, me trouvant protégé par eux, je n'avais aucun besoin d'une nombreuse escorte armée à mes frais.

1. Des nouvelles du Loui, qui me sont parvenues en Europe, en partie envoyées du Bihé, en partie dues au Dr Bradshaw, m'ont appris que les Louinas, après le séjour que j'avais fait chez eux, ont eu à repousser une terrible attaque faite par certaines tribus du nord-est que le Dr Bradshaw désigne sous le nom de Ma-Koupi-Koupi; après cela, Lobossi avait fait exécuter Gambèla, Machaouana et le jeune Mounoutoumouéno, fils du roi Chipopa. On prétendait plus tard, dans le Bihé, que Lobossi lui-même était mort assassiné et qu'un autre souverain avait été proclamé à sa place; ç'aurait été, d'après ces renseignements, dont la source n'est pas des plus dignes de foi, Manouanino qu'on aurait nommé roi.

(*Note de l'auteur.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Je lui offris les armes des Bihénos qui m'avaient déserté ce jour-là, car j'avais eu grand soin de les leur reprendre et de plus sept barils de poudre; mais je me refusai formellement à lui donner un seul des fusils appartenant aux hommes qui m'étaient restés fidèles ou à ceux qui étaient attachés à mon service personnel.

Le 1er septembre, je me trouvai très souffrant en me levant; cependant je fis mes observations, comme c'était mon habitude chaque matin, puis je rentrai pour essayer de dormir encore un peu. Tout à coup Vérissimo se présenta très ému dans ma hutte et me dit que Lobossi, après avoir appelé mes hommes devant lui, leur avait affirmé que je n'étais venu dans ce pays que pour me joindre aux Mouzoungos de la Cafoucoué et m'allier à Manouanino pour le combattre. Ma volonté obstinée d'aller au Choucouloumbé lui avait prouvé que telles étaient mes intentions. Cette nuit même on l'avait informé des projets que j'avais formés. En conséquence il allait m'ordonner de sortir de son territoire par la route du Bihé, la seule qu'il me laisserait ouverte.

Il avait chargé Vérissimo de me faire connaître sa volonté. Ce message ne me surprenait pas beaucoup, depuis la veille je m'y attendais.

Un autre message reçu dans l'après-midi m'informait que les forces réunies pour combattre Manouanino ne se mettraient en marche qu'après que je serais sorti du Loui, en route pour Benguèla.

Je dis au messager que j'engageais le roi Lobossi à dormir avant de se décider, la nuit étant une bonne conseillère.

Le 2 septembre, de grand matin, je reçus la visite de Gambèla. Il venait de la part du roi m'intimer l'ordre de sortir immédiatement de son territoire et de ne prendre aucune autre route que celle du Bihé.

Contre tous les usages en Afrique, Gambèla s'était présenté armé devant moi; je l'imitai en badinant avec un superbe revolver d'Adams Colt, que je gardai toujours à la main en ayant l'air de méditer ma réponse.

« Ami Gambèla, répliquai-je enfin, allez informer Lobossi, et tenez-vous-le pour dit, que je ne veux pas faire un pas d'ici dans la direction de Benguèla. Si nombreuse que puisse être son armée, je saurai, en cas d'attaque, me défendre contre elle. Le Mouénépouto (le roi de Portugal) ne manquera pas de tirer raison de ma mort, si je succombe dans cette lutte. Lobossi n'est pas dans les meilleurs termes avec les Matébélis; il est menacé par la guerre civile que soulève Manouanino; il sera perdu s'il se met encore sur les bras le Mouénépouto. C'est bien entendu; et, quoi que vous en puissiez penser, je ne bougerai d'ici que par la route que je me suis tracée. »

Gambèla sortit de ma hutte, plein de fureur.

Le soir, très tard, Machaouana se glissa secrètement chez moi. Il m'apprit que Gambèla avait conseillé au roi de se débarrasser de moi, mais que Lobossi avait refusé de prendre une pareille mesure. L'avis avait été formulé dans un conseil auquel Machaouana avait assisté.

Une longue conversation que j'eus ensuite avec cet ancien compagnon de Livingstone me fit connaître qu'il existait entre lui et Gambèla une querelle remontant assez loin. Le vieux guerrier, attaché jadis à la personne de Chibitano, puis à celle du roi Chipopa, avait désiré vivement voir élever au trône du Loui le fils de ce dernier, son pupille, son protégé, le jeune Mounoutoumouéno, mon enseigne de cavalerie légère.

La découverte de cette haine et de cette affection dans le cœur du vieillard contribua à me rassurer sur mon propre sort. Je lui exprimai la reconnaissance que ses confidences m'inspiraient, et, comme il partait, j'obtins de lui la promesse de m'avertir à temps si Lobossi en venait à décider ma mort.

Après ces communications, je me couchai et me mis à retourner dans mon imagination certain projet auquel j'avais pensé depuis quelque temps.

Dans le cas où Lobossi aurait résolu de me faire périr, j'avais décidé que je m'entourerais de cinq des hommes sur lesquels je pouvais le plus compter, Aogousto, Camoutombo et d'autres. Je me rendrais avec eux à l'audience royale où personne n'est armé; à un signal, ils sauteraient sur Lobossi, Gambèla, Matagja et les deux autres conseillers privés; pendant ce temps, Machaouana, général en chef, qui pouvait lever dix mille hommes, et moi, nous crierions à tue-tête : « Vive Mounoutoumouéno, roi du Loui! vive le fils de Chipopa! »

La révolution avait toute chance de réussite dans un pays qui les aimait fort; et j'y aurais ainsi fait la première qui n'aurait pas coûté une goutte de sang.

Je tombai endormi en rêvant à ce beau projet, et je ne me réveillai que le lendemain matin, lorsque Catraïo entra pour m'apprendre que Lobossi arrivait avec l'intention de me parler.

L'objet de sa visite était de m'annoncer qu'il avait modifié ses desseins. Toutes les routes m'étaient ouvertes, et il me fournirait des guides jusqu'au Quisséqué; mais, par suite des événements récents, je n'aurais pas d'escorte, et il rejetait toute responsabilité concernant les désastres dont je pourrais être la victime.

Je le remerciai du parti auquel il s'était décidé; quant à la précaution dont il se couvrait, je répondis que mon habitude était de me protéger moi-même et de ne rejeter sur personne la responsabilité de ce qui pouvait m'arriver.

Plus tard, j'appris que la décision dernière de Lobossi lui avait été suggérée par Machaouana, qui ne s'était pas lassé de lui faire observer l'inconvenance de ses propositions antérieures, tendant à me faire sortir de ses États malgré moi.

Le 4 septembre, j'appris que je devais la vie à Machaouana. Au conseil secret, c'était lui qui avait fait une opposition formelle à la proposition de m'assas-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

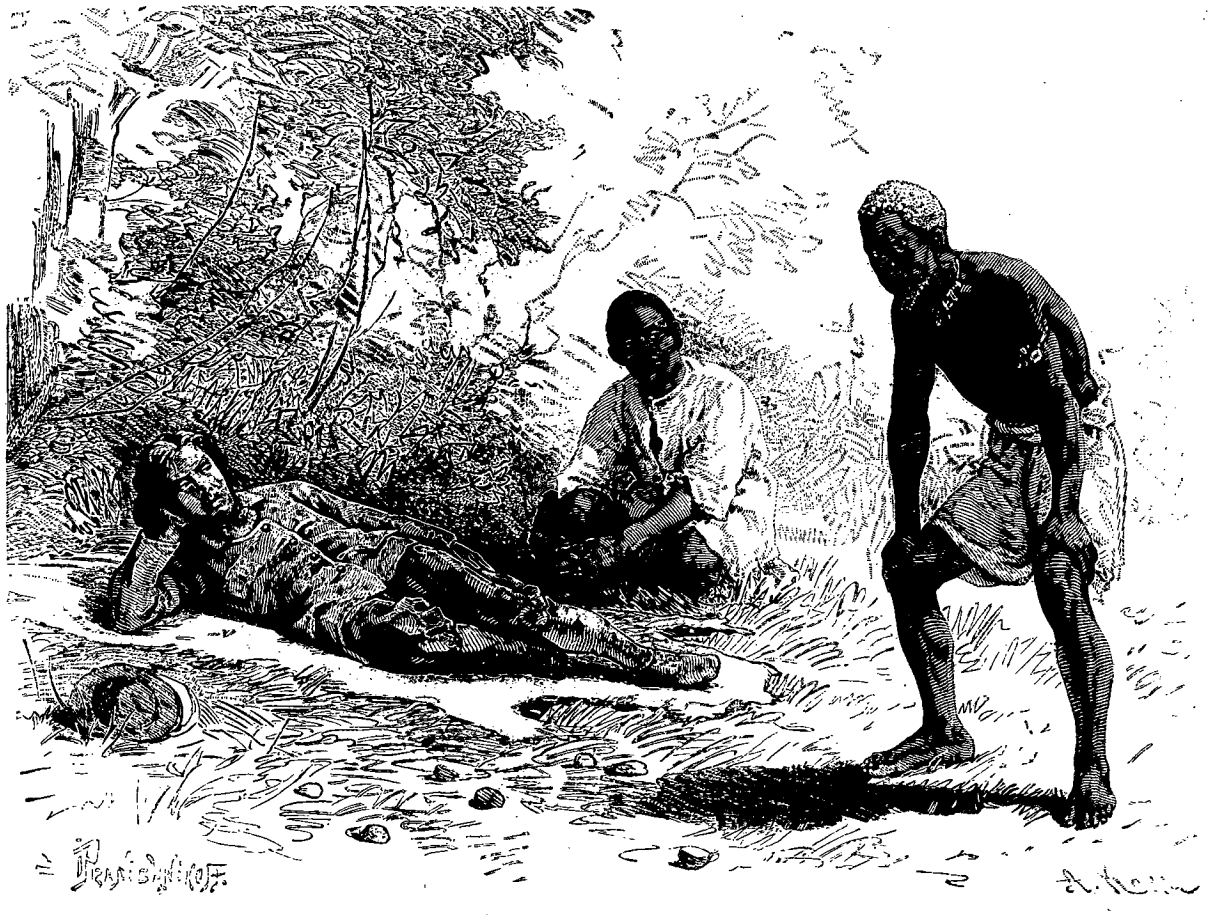
siner. Ayant été avec Livingstone à Loanda, avait-il dit, et y ayant été bien traité par les blancs, ainsi que tous les Louinas qui l'accompagnaient alors, il ne consentirait jamais qu'on maltraitât un blanc de la même race.

Il alla même jusqu'à menacer les autorités constituées : grave affaire ! car, au Loui, quand les ministres tombent, c'est pour mourir.

Cette nuit, comme j'étais sorti de mon camp pour prendre les altitudes de la lune, une assagaie, lancée par une main invisible, passa si près que le fer brilla le long de mon bras gauche. Je jetai un rapide coup d'œil du côté d'où le trait était parti et j'aperçus dans l'obscurité, à vingt pas de distance, un nègre qui se préparait à m'envoyer un second coup. Prendre mon revolver et tirer sur le misérable fut un acte plus instinctif que réfléchi. A la vue du jet de feu, le drôle fit volte-face et s'enfuit vers la ville. Je le poursuivis. En me sentant sur ses talons, il se jeta par terre. Je rappelai toute ma prudence et n'approchai qu'à pas comptés, me tenant prêt à faire feu à la première apparence de perfidie.

Le gros nègre s'était couché sur les bras et ses assagaies étaient tombées à ses côtés.

Je le saisis par un bras, dont je sentis la chair trem-



Visite du docteur (voy. p. 180-183). — Dessin de Yvan Pranishnikoff, d'après le texte.

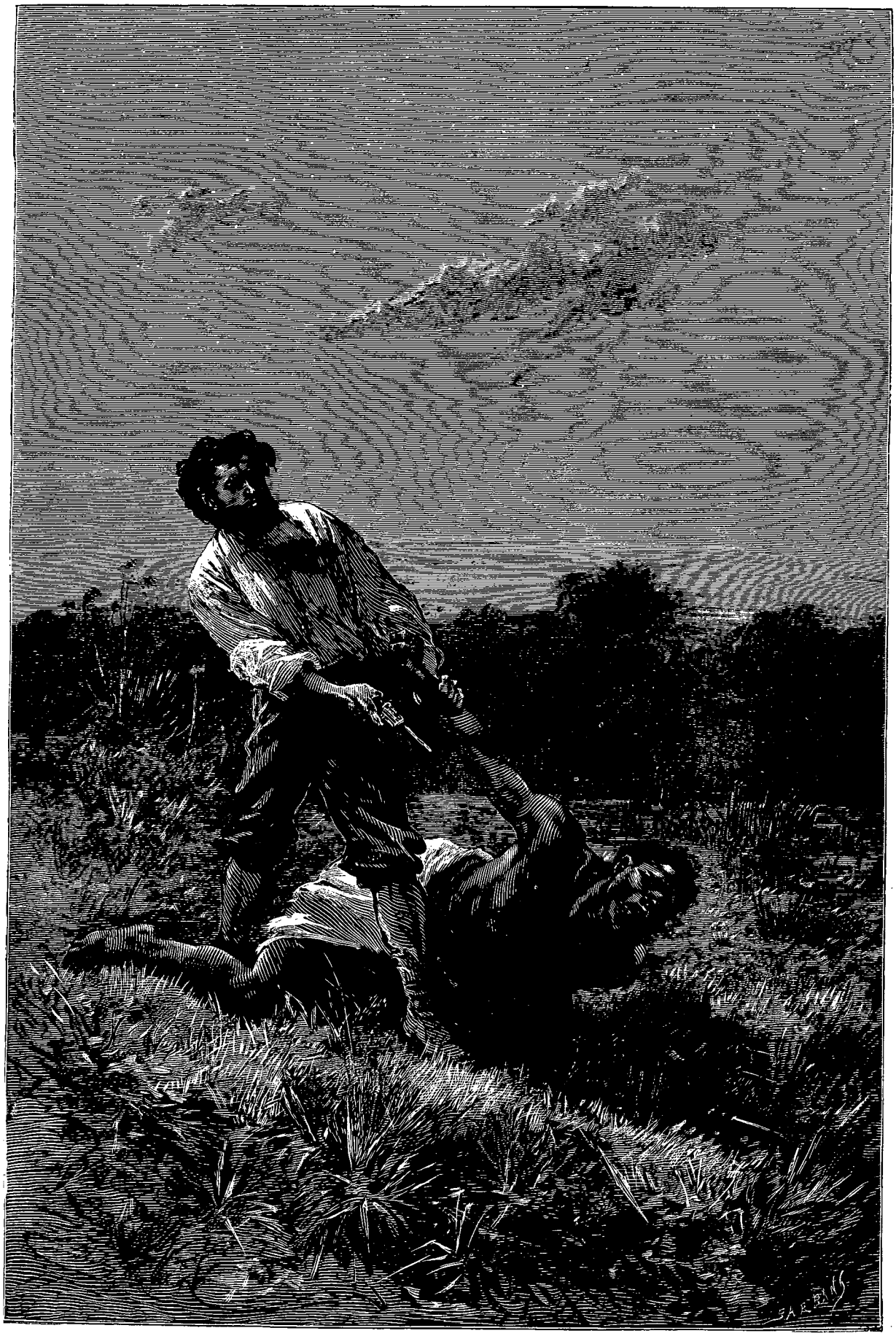
bler au contact de ma main. Un liquide chaud coulait sur mes doigts. L'individu était blessé. Je le fis lever. Tremblant de peur, il laissait échapper des paroles dont je ne comprenais pas le sens. Je le forçai, le pistolet au poing, à marcher devant moi dans la direction de mon camp.

On y avait bien entendu le bruit de mon pistolet, mais sans y faire attention, car il arrivait fréquemment qu'on tirât un ou deux coups de feu dans la soirée. J'appelai deux hommes de confiance et leur remis mon prisonnier.

Quand j'eus bandé la blessure, qui n'était pas mortelle, j'envoyai chercher Caïoumbouca et lui dis de m'accompagner chez le roi, tandis que mes jeunes nègres nous suivraient avec le prisonnier.

Lobossi était rentré du quartier des femmes et causait avec Gambèla avant de se retirer pour dormir. Je lui présentai le blessé en le priant de me dire qui il était et ce qu'il était. Le roi parut avoir autant d'inquiétude que d'horreur à me voir couvert du sang de l'assassin; mais un regard furtivement échangé entre ce dernier et Gambèla me fit connaître quel était le véritable auteur du meurtre prémédité. Lobossi fit de suite enlever le misérable en disant qu'il ne dormirait guère cette nuit en pensant au spectacle que j'avais mis sous ses yeux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Tentative d'assassinat. — Dessin de E. Bayard, d'apres le texte

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Je racontai les circonstances de l'attentat et entendis les louanges que donnait hautement Gambèla à ma façon d'agir. Il n'avait qu'un regret, disait-il, c'est que je n'eusse pas tué l'assassin, dont, au reste, il saurait bien tirer une vengeance terrible.

Ce nègre, ajoutait-on, était étranger à Lialoui; les gardes du corps du roi m'affirmèrent tous ne l'avoir jamais vu. Quant à Lobossi, il me pria de ne pas ébruiter l'événement, assurant que rien de semblable ne se renouvellerait tant que je resterais dans ses États.

Je revins à mon camp, plus persuadé que jamais qu'il fallait ne donner aucune créance aux protestations amicales de Gambèla.

Au milieu de la nuit, comme j'étais couché tout éveillé, j'entendis que quelqu'un cherchait à se glisser sans bruit dans ma hutte. Je fus debout en un moment, tout prêt à recevoir l'intrus.

Quelle qu'elle fût d'ailleurs, cette personne ne pouvait pas être étrangère, car mon chien fidèle, au lieu de gronder, agitait sa queue en tournant son nez du côté où elle s'avançait.

Je ne restai en suspens qu'un instant : la lueur de mon feu me fit reconnaître la jeune négresse Mariana; se tenant moitié en dehors et moitié en dedans, elle me faisait signe d'être calme.

Elle entra, vint tout près de moi et me dit tout bas : « Méfie-toi. Caïoumbouca te trahit. Après être rentré avec toi, il est retourné à la cité parler à Gambèla. En revenant ici, il a réuni les hommes de Silva Porto, qu'il a emmenés dans sa hutte. Je faisais bonne garde et j'écoutais. Je les ai entendus parler de te mettre à mort. Vérissimo en était. Ils ont dit que, comme tu ne sais pas la langue du Loui, ils auraient soin, quand tu parlerais au roi, de lui parler différemment et de transmettre ses réponses de la même façon, jusqu'à exciter la colère du roi, qui alors ordonnerait qu'on te tuât. Fais bien attention : ils sont tous mauvais, très mauvais! »

Je remerciai chaleureusement la jeune fille de son courage et de l'avis qu'elle me donnait; je lui remis le dernier collier de verroteries que j'eusse encore et qui était destiné à une des favorites de Machaouana.

La nouvelle que me donnait Mariana me portait un rude coup. Quoi! les hommes en qui je me confiais le plus étaient les premiers à me trahir! Une foule de pensées plus tristes les unes que les autres s'emparèrent de moi. Elles n'abattirent pas mon courage, mais elles chassèrent le sommeil de mes yeux. L'avis de Mariana me donnait pourtant un immense avantage sur mes ennemis, puisqu'ils ignoraient que je fusse au fait de leur perfidie.

Gambèla vint chez moi de bonne heure. L'amabilité de ses façons, la sympathie et l'attachement qu'exprimaient ses lèvres ne me firent pas oublier que sa présence suffisait à m'indiquer le péril dont j'étais menacé. L'épée de Damoclès restait suspendue sur ma tête.

Quand la journée fut plus avancée, je remis à Gambèla les lettres destinées au gouverneur de Benguèla, et je vis s'éloigner dans la direction du littoral la députation du roi du Loui, commandée par trois chefs louinas et guidée par le vieil Antonio de Poungo Andongo.

En même temps partaient les Bihénos qui, ainsi que je l'ai dit, avaient renoncé à mon service. J'étais heureux d'avoir au moins obtenu ce résultat. Si mes travaux étaient perdus, si je ne faisais rien de plus, mon voyage aurait cependant eu pour conséquence importante d'avoir mis un peuple si puissant en relation directe avec la civilisation européenne de la côte [1].

La révélation que Mariana m'avait faite cette nuit me préoccupait gravement; j'arrêtai un plan que je me décidai à mettre à exécution le jour même.

Mais le récit des graves événements qui me touchaient personnellement ne doit pas me faire négliger de parler des Louinas, de leurs habitudes et coutumes distinctives.

Au lieu de rencontrer ici la race forte et vigoureuse qu'avait créée Chibitano et qui existait dans l'empire des Macololos, j'avais trouvé une population bâtarde, métisse de Calabarès, de Louinas, de Ganguèlas et de Macalacas. L'usage déréglé du *bangué* ou *cangogna* (*cannabis indica*), l'ivrognerie et la débauche ont réduit cette population au degré le plus abject de l'abrutissement moral et de l'affaiblissement physique.

Le premier de ces ennemis mortels de la race nègre a été importé ici, du sud et de l'est, par le Zambési; les deux autres par les Bihénos, qui en ont introduit un quatrième, peut-être aussi terrible, la traite des esclaves.

Il y faut joindre la polygamie. Bien peu de contrées en Afrique l'ont pratiquée au même degré que les Louinas. Gambèla, quand je me trouvais au Barôzé, avait plus de soixante-dix femmes.

Le Loui ou Barôzé propre, c'est-à-dire le pays situé au nord de la première région des cataractes, comprend l'énorme plaine à travers laquelle coule le Zambési; elle a, du nord au sud, entre trois cents et trois cent vingt kilomètres de long, sur une largeur de cinquante à soixante. Son altitude est d'environ mille mètres et s'élève encore davantage à l'est, où de nombreux villages cultivent sans enclore leurs plantations. Il comprend aussi la vallée immense qu'arrosent la

1. Cette expédition louina, provoquée par moi, parvint heureusement à Benguèla et y fut très bien accueillie par le gouverneur Pereïra de Mèlo, par le corps des négociants de la ville et surtout par Silva Porto, qui ne ménagea rien pour décider les commerçants à organiser des voyages d'affaires. A Benguèla, on considéra mon essai comme ayant de l'importance; au Portugal, on n'y fit guère attention. Néanmoins, s'il peut être important que les Européens fassent le commerce avec les contrées de l'intérieur, il l'est encore plus, à mon avis, au double point de vue des affaires et de la civilisation, de s'arranger de façon que les indigènes arrivent jusqu'aux factoreries de la côte et s'y intéressent directement à un négoce légitime. (*Note de l'auteur.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

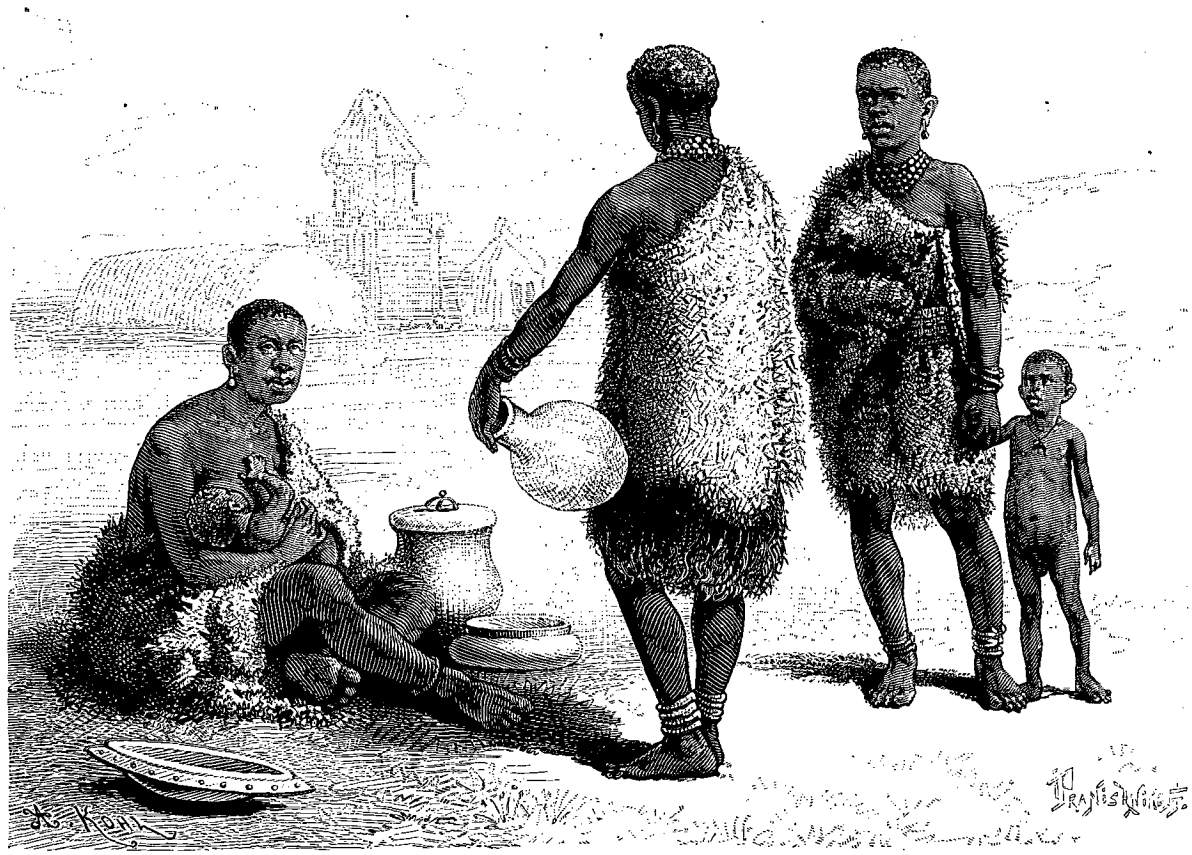
Gnengo et la Ninda. Ce district est séparé du lit du Zambési par un plissement du terrain qui peut avoir une vingtaine de mètres d'élévation, court parallèlement au fleuve et porte une quantité de villages situés au-dessus du niveau des plus hautes eaux.

Durant la saison pluvieuse, la plaine du Zambési est inondée, et, en mesurant sur l'écorce de plusieurs arbres où elle s'était conservée, la trace laissée par les eaux, je constatai que celles-ci s'étaient élevées presque à trois mètres.

Sous le quinzième parallèle, la plaine a une largeur de plus de cinquante-cinq kilomètres; d'où il suit que, lorsqu'elle est remplie, si l'on attribue au courant un minimum de vingt mètres à la minute, on trouve que l'écoulement des eaux est, à l'heure, de deux cent quarante millions de mètres cubes. Voilà ce qui peut donner une idée des pluies qui tombent dans l'Afrique tropicale, surtout si l'on pense qu'il suffit de huit journées à l'inondation pour parvenir à son maximum.

Les Louinas, dont le plus grand nombre réside dans la plaine, se réfugient dans la région montagneuse pendant les inondations.

Quand les eaux se sont retirées, ils reviennent occuper leurs anciennes habitations et couvrir le pays de leurs immenses troupeaux. Cependant, à dire vrai,



Femmes louinas (voy. p. 188). — Dessin de Yvan Pranishnikoff, d'après une gravure de l'édition anglaise.

ceux-ci n'y trouvent, en aucune saison, un pâturage bien-succulent, puisqu'il est généralement composé de joncs et de roseaux dont l'espèce la plus abondante est le roseau des sables (*Calamagrostis arenaria*).

On cultive plus sur la rive droite du Zambési que sur la gauche, et toujours à l'endroit où le sol commence à s'élever.

Sur l'étendue de la plaine, l'inondation laisse après elle une fort grande quantité d'étangs et de marais, lits de végétations aquatiques, sources de miasmes et de fièvres des marais.

Les Louinas aiment peu cultiver les terres. Ce sont surtout les troupeaux qui constituent leur richesse. On peut dire que les biens d'un Louina se composent principalement de vaches et de femmes.

Le lait frais ou caillé forme, avec les patates douces, la base de leur alimentation. Ils se servent de farine de maïs pour faire la *capata*, en la mêlant avec de la farine de massambala, qui est le principal article de culture dans le pays.

Les Louinas travaillent le fer et fabriquent eux-mêmes leurs armes et leurs outils. La façon dont ils découpent le bois est vraiment étonnante, surtout quand on considère que leurs articles sont faits avec des instruments dont l'usage nous semblerait parfaitement impossible. Le gros travail se fait avec la hachette et le fin avec l'assagaie. C'est le fer de la seconde qui leur sert à fabriquer les bancs

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sur lesquels ils s'assoient, les écuelles qu'ils emploient pour manger, les vaisseaux qui contiennent leur lait et toute leur boissellerie.

L'ustensile qu'ils fabriquent avec le plus de soin, c'est la cuiller. Cela s'explique aisément : le Louina vivant de laitage peut se passer du couteau, mais non de la cuiller.

La poterie au Barôzé est bornée à la fabrication de marmites pour la cuisine, de pots pour la *capata*, de grandes jarres pour la conservation des céréales, et de moules à faire des pipes pour fumer le *bangué*.

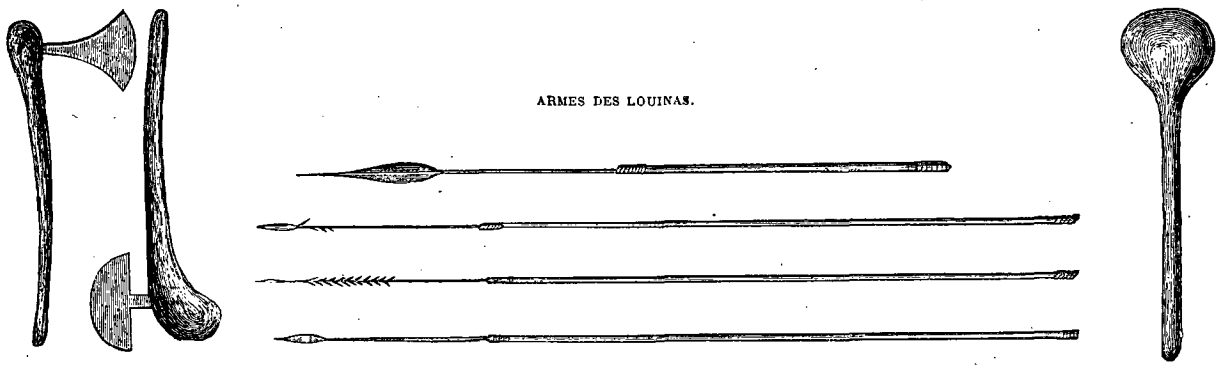
Le Louina ne fume que cette drogue. Il cultive bien et beaucoup le tabac, mais seulement pour le priser : hommes et femmes l'emploient à cet usage.

La population est plus vêtue que les autres que j'avais rencontrées jusque-là. Les hommes portent, comme je l'ai dit, des peaux attachées à un ceinturon et pendant jusqu'aux genoux par devant et par derrière. Un manteau à capuchon, à la mode de Henri III de Portugal, couvre leurs épaules et tombe jusqu'au milieu de la jambe. Un large ceinturon de cuir, indépendamment de celui qui supporte les peaux, complète la toilette.

Les femmes ont un jupon de peau, descendant par devant jusqu'au genou et par derrière jusqu'au mollet. Elles ont aussi autour de la taille un large ceinturon orné de caouries. Un mantelet de fourrure, beaucoup de perles autour du cou, plusieurs anneaux aux poignets et aux chevilles, complètent leur costume ordinaire. Il est vrai qu'on leur voit aussi assez souvent des étoffes européennes au lieu de peaux et des courtes-pointes en guise de surtout; même des hommes et des femmes remplacent le vêtement national par des habillements d'Europe.

Les femmes des classes supérieures, et les riches en général, se graissent le corps avec du suif de bœuf mêlé à de la poudre de laque; ainsi ointes, elles ont une peau lustrée de rouge, mais leur odeur est dégoûtante.

J'ai rencontré chez les Louinas une grande quantité de fusils à percussion, fabriqués en Angleterre et apportés par les commerçants du sud; il y a aussi des



ARMES DES LOUINAS.

Hachettes. Assagaies. Massue.

Gravures tirées de l'édition anglaise.

mousquets à pierre, de fabrique belge, et vendus par les Portugais à Benguêla; mais les vraies armes du pays, ce sont des assagaies, des massues et des hachettes; on ne s'y sert ni d'arc ni de flèche.

Bien qu'elles n'aient pas leur fer empoisonné, les assagaies n'en sont guère moins terribles, parce qu'elles sont barbelées en tous sens.

Pour armes défensives, ils ont de grands boucliers de forme ovale, faits de bois et recouverts de peau de bœuf.

Ils acceptent toutes les marchandises et en savent distinguer toutes les qualités. Le fil de laiton de trois à quatre millimètres de diamètre a de la valeur. Les vêtements confectionnés, les couvre-pieds, les armes à percussion, la poudre, les saumons de plomb et les articles de chasse sont cotés très haut.

Dans toute l'étendue du territoire, le commerce se fait exclusivement pour le compte du roi, qui s'en réserve le monopole. C'est à lui qu'appartient tout l'ivoire qu'on peut se procurer à l'intérieur de ses frontières; quand il en a besoin, il prend à ses sujets tout leur bétail.

Les femmes jouissent d'une grande considération sur ses domaines; les plus nobles d'entre elles ne font littéralement rien et passent leur vie, assises sur des nattes, à boire de la *capata* et à priser.

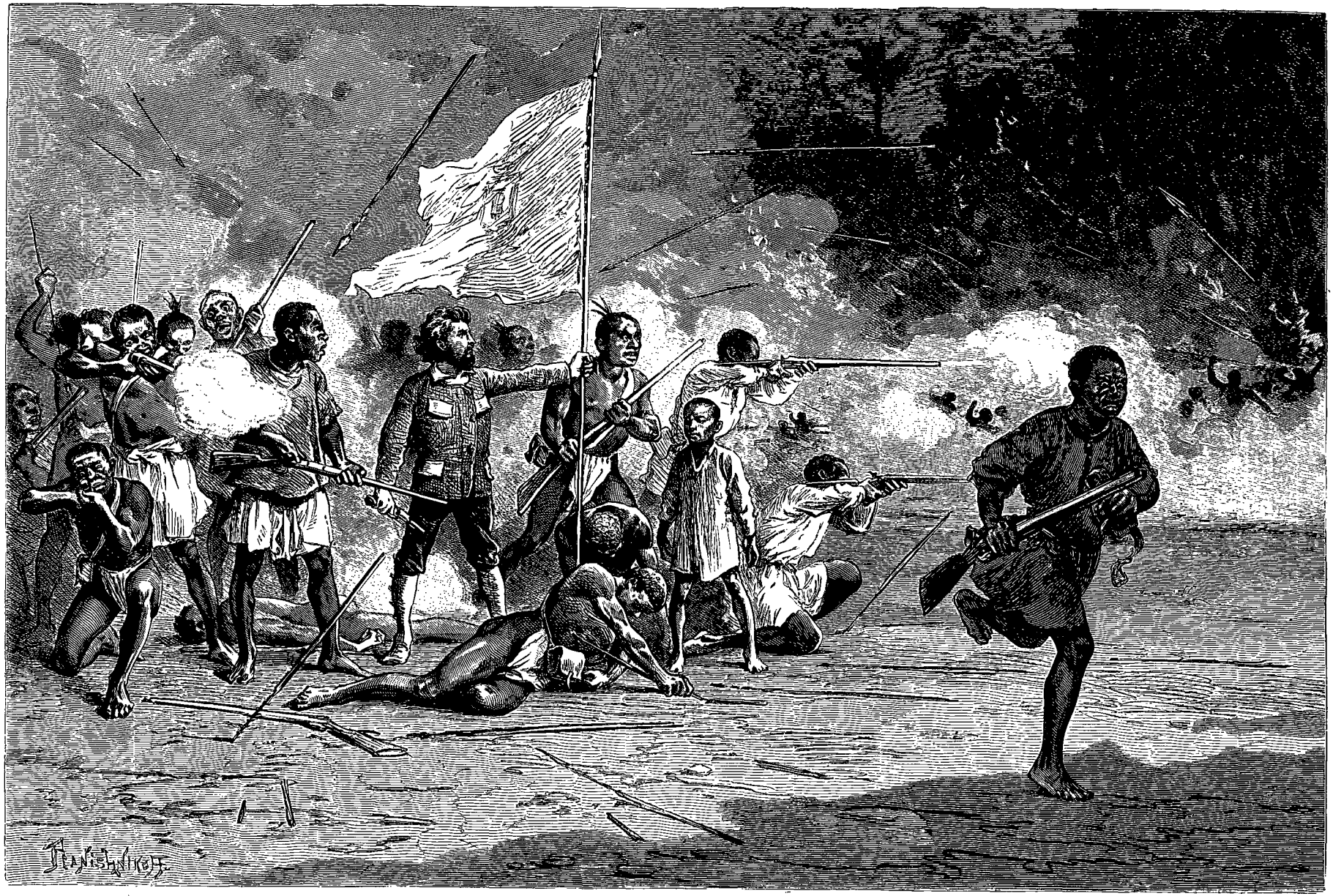
Elles ont un grand nombre d'esclaves, ordinairement des Macalacas.

Les grands troupeaux de bêtes à cornes, chez les Louinas, sont d'une race magnifique; leur volaille même et leurs chiens sont des espèces supérieures à celles que j'avais aperçues auparavant.

Tel est, en bref, le résumé de ce que j'ai vu ou appris dans ce pays intéressant. La première visite qu'on y eût faite, celle du Portugais Silva Porto, était antérieure à l'invasion de Chibitana. David Livingstone y est venu le second pendant la domination des Macololos. J'y suis arrivé le troisième pendant la dynastie louina, en 1878, et dans des circonstances tout à fait différentes.

Je reprends le récit de mes pénibles aventures au 5 septembre, le lendemain de la révélation que je devais à Mariana. J'avais résolu de me faire dire par un des conjurés le récit de la conspiration, et j'avais compté à cet effet sur Vérissimo Gonçalvès. L'ayant fait venir

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'attaque du camp (voy. p. 190). — Dessin de Yvan Pranishnikoff, d'après une gravure de l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chez moi, je lui montrai, avant de lui dire un mot, une prétendue lettre, envoyée à Benguèla. J'y informais le gouverneur que, ne manquant pas de motifs de méfiance à l'égard de Vérissimo, je devais requérir les autorités de s'assurer de sa femme, de son fils et de sa mère, et de les retenir comme otages, afin que, s'il m'arrivait de tomber victime d'un complot, on les expédiât de suite en Portugal, où, d'après ce que j'assurais à Vérissimo, mes parents ne manqueraient pas de les faire brûler tout vifs.

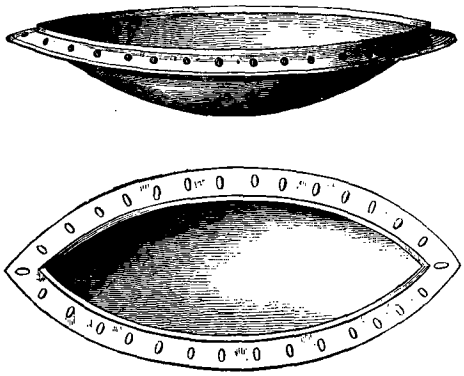
Cette lettre d'ailleurs, ajoutai-je, n'avait été écrite que par mesure de précaution, parce que j'étais parfaitement certain de son dévouement à mon égard; mais cette affection même devait l'obliger à se mettre sur ses gardes, puisque j'avais tout lieu de tenir Caïoumbouca pour suspect. Or, si un malheur m'arrivait, je serais réduit à l'impossibilité de préserver des traitements terribles qui les menaçaient les êtres qui lui étaient le plus chers. Je soupçonnais particulièrement, lui dis-je en confidence, Caïoumbouca de ne pas traduire fidèlement au roi ce que je le priais de lui communiquer et de me défigurer aussi les réponses de Lobossi. En conséquence, je comptais sur lui dorénavant pour ne pas manquer d'être présent à toutes mes rencontres avec Lobossi et de me rendre en portugais (langue que n'entendait point Caïoumbouca) les communications faites par ce dernier au roi.

Vérissimo fut très alarmé; il avoua que je ne me trompais guère et finit par me révéler tout le plan de la conspiration. Je l'engageai à avertir Caïoumbouca de ce qui s'était passé et lui fis comprendre la nécessité de m'informer de toutes les actions de son camarade.

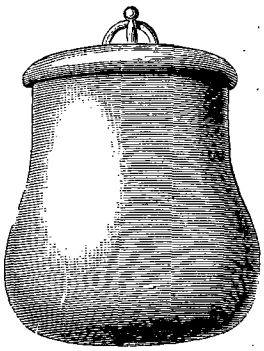
Dans la même soirée, Lobossi me fit savoir que l'escorte était préparée pour m'accompagner jusqu'à la côte de Mozambique, et qu'ainsi rien ne m'empêchait plus de m'en aller aussitôt que je le voudrais.

Nous étions arrivés au 6 septembre. La nuit descendait sereine et fraîche. Assis à la porte de ma hutte, je rêvassais à ma patrie, à mes parents, à mes amis, puis à l'avenir de mon expédition, menacée

USTENSILES DES LOUINAS (voy. p. 188).

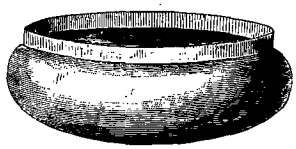


Vaisselle.



Pot au lait.

Cuiller.



Vaisselle.

Clichés tirés de l'édition anglaise.

d'une façon si grave dans le pays où je me trouvais.

Mes Quimbarès, retirés dans leurs huttes, causaient autour de leurs feux; seul dans le campement, j'étais resté en plein air.

Tout à coup mon attention fut éveillée par des lueurs brillantes qui voltigeaient à l'entour.

Je ne pouvais pas m'expliquer le sens de ce spectacle étrange; mais j'en conçus quelque inquiétude, et, m'élançant hors de ma clôture, je jetai un coup d'œil à la ronde.

Ce ne fut pas long. Je compris tout immédiatement et, malgré moi, je poussai un cri d'horreur.

Des centaines d'individus entouraient le camp et jetaient des brandons enflammés sur les huttes, que recouvrait seulement un chaume d'herbe sèche.

En une minute, et sous l'impulsion d'un fort vent de l'est, les flammes s'allumèrent de tous côtés. Les Quimbarès, effrayés, fuyaient leurs huttes en feu et couraient çà et là comme des fous.

Aogousto et les hommes de Benguèla eurent bientôt fait de se rallier autour de moi. Le péril était effrayant; mais, dans de telles circonstances, j'ai toujours retrouvé complètement ma présence d'esprit. J'étais calme, j'avais tout mon sang-froid et je ne pensais qu'à une chose : résister et sortir vainqueur de cette épreuve.

J'appelai à moi mes hommes, qu'affolait la vue de la ceinture de feu dont ils étaient entourés, et je réussis à les rassembler dans l'espace vide qui se trouvait au centre de mon camp.

Avec l'aide d'Aogousto et des hommes de Benguèla, nous eûmes le bonheur de retirer de ma hutte, qui avait aussi pris feu, et de mettre en lieu sûr les caisses contenant mes instruments, mes papiers, mes études des mois précédents et la poudre.

A ce moment, l'incendie s'était étendu sur toutes nos huttes, mais il ne pouvait pas gagner la place où nous étions. Vérissimo se tenait près de moi. Me tournant vers lui, je lui dis : « Il m'est aisé de me défendre ici longtemps. Vous allez sortir, par où et comme vous pourrez, et vous irez en toute hâte à Lialoui. Vous y

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

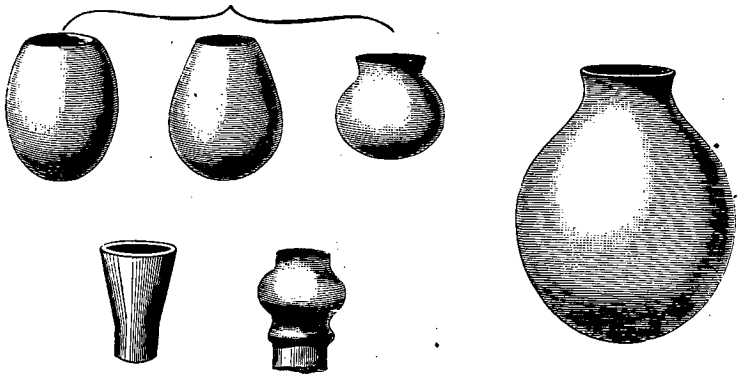
verrez Lobossi et lui direz que son peuple est en train de m'attaquer. Voyez aussi Machaouana et informez-le du danger que je cours. »

Vérissimo s'élança du côté des huttes brûlantes et je le suivis des yeux jusqu'à ce qu'il eût disparu au milieu des ruines. A ce moment, la nuée des assagaies qui tombait à l'entour devenait plus épaisse ; plusieurs de mes hommes étaient déjà sérieusement blessés, particulièrement Gamba, un nègre de Silva Porto, dont le sourcil droit était percé. Mes Quimbarès répondaient par des coups de carabine à ces volées de traits, mais ils n'arrêtaient pas les indigènes qui venaient de pénétrer dans le campement ; les huttes, tombées en cendres, ne pouvaient plus s'opposer à leur approche. Je me tenais au centre, gardant le drapeau portugais, tandis que mes vaillants Quimbarès, revenus maintenant de leur surprise effarée, faisaient feu à l'entour. Tous étaient-ils là ? Non. Un homme manquait à l'appel, un homme qui, plus qu'aucun autre, devait être à mes côtés, mais que personne n'avait vu ; Caïoumbouca, le chef après moi de l'expédition, avait disparu.

A mesure que les feux s'abaissaient, ils me découvraient l'imminence du danger. Nos ennemis étaient cent contre un.

On aurait cru regarder un coin des régions infer-

USTENSILES DES LOUINAS (voy. p. 188).



Marmite, jarre, fourneau.

Pipes. Hachette.

Clichés tirés de l'édition anglaise.

nales, à voir ces nègres robustes s'élancer de toutes parts au milieu des flammes lugubres. Poussant des cris qui n'avaient rien d'humain, ils s'avançaient sans cesse, abrités par leurs boucliers, brandissant dans l'air et lançant leurs assagaies meurtrières. La lutte était terrible, mais le feu soutenu des carabines chargées par la culasse tenait encore à distance la horde des sauvages.

Je réfléchissais cependant qu'un tel combat ne pouvait plus durer bien longtemps, car nos munitions s'épuisaient avec rapidité. Quand il avait commencé, je n'avais que quatre mille cartouches pour les sniders et vingt mille pour les autres carabines ordinaires ; celles-ci même n'auraient pas suffi pour nous sauver, et dès que notre feu se ralentirait, en l'absence des armes rapidement chargées à la culasse, nous serions écrasés par le nombre des sauvages qui avaient soif de notre sang.

Aogousto combattait comme un lion furieux. Enfin je le vis venir, tout inquiet, me montrant son fusil qui venait d'éclater. J'ordonnai à mon négrillon Pépéca de lui remettre ma carabine à éléphant avec sa caisse de cartouches. Ainsi armé, Aogousto s'élança de nouveau au premier rang et tira presque à bout portant sur un endroit où le nombre des ennemis était le plus épais. Cette décharge changea le ton des cris diaboliques de nos assaillants : poussant des hurlements d'effroi, ils prirent la fuite avec précipitation.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le lendemain seulement, et par Lobossi lui-même, j'appris la cause de ce revirement subit dans l'aspect de la lutte. Il n'était dû qu'aux effets inattendus de l'arme d'Aogousto.

Les cartouches qu'on lui avait remises étaient mêlées de balles chargées de nitro-glycérine.

L'explosion de ces épouvantables balles, qui décapitaient ou déchiraient en morceaux tous ceux qu'elles atteignaient, avait produit la terreur panique des sauvages, et nous avait sauvés. Une demi-heure plus tard, Vérissimo arrivait avec une troupe considérable, que commandait Machaouana, envoyé à mon secours par le roi lui-même. Lobossi me faisait assurer qu'il était étranger à toute cette affaire, mais qu'il supposait que ses sujets, s'imaginant que je comptais l'attaquer avec la connivence des Mouzoungos de l'est, alliés de Manouanino, avaient cru devoir prendre les devants et s'étaient jetés sur moi d'un mouvement spontané. Je m'expliquais, quant à moi, les choses un peu différemment, et je n'avais pas l'ombre d'un doute que, sinon le roi, Gambèla n'en fût le promoteur.

Je me débarrassai de mes armes de guerre pour prendre les instruments du chirurgien, et je passai le reste de la nuit à panser mes blessés et à relever les courages, après avoir établi une garde vigilante afin de nous éviter une nouvelle surprise.

Au point du jour, j'étais chez le roi. Je me plaignis amèrement des événements de la nuit. Devant tout son peuple assemblé, je rejetai sur lui la responsabilité de ce qui était arrivé, et lui dis bien haut que ceux

La chasse aux canards. — Dessin de Yvan Pranishnikoff, d'après le texte.

qui avaient à pleurer la perte de leurs parents ou de leurs proches devaient s'en prendre à lui seul.

J'ajoutai que, sans perdre de temps, j'allais me remettre en route et que, d'abord, j'irais dresser mon camp dans les montagnes, où il me serait plus facile de me défendre s'il le fallait encore une fois.

Il essaya de découvrir le secret du sortilège que j'avais employé cette nuit et qui avait jeté les assaillants dans une fuite si précipitée. Pour lui en effet, comme du reste pour tous ses sujets, la sorcellerie seule avait pu produire les épouvantables effets de ces balles explosibles, dont Aogousto s'était servi par hasard.

Malgré le vif désir que j'avais de quitter la plaine et de gagner les montagnes, je ne pus pas me mettre en route, le 7, avant neuf heures, vu l'état de mes blessés.

Nous étions exposés à endurer la faim, car personne n'avait voulu nous vendre des vivres, et le roi avait affirmé qu'il n'en avait pas à nous donner. Par bonheur, les lacs étaient fort poissonneux et nous réussîmes à abattre quelques canards sauvages, mais ils étaient loin d'être gras. Machaouana aussi m'avait envoyé un peu de lait.

Ainsi, le 7, à neuf heures, nous sortions de la plaine. Nous parvînmes aux montagnes près de Catongo, tous, les bien portants comme les blessés; mais nous étions réduits à une faiblesse extrême.

SERPA PINTO.

Traduit de l'anglais par J. BELIN-DE LAUNAY.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Trahis! (voy. p. 194). — Dessin de É. Bayard, d'après le texte.

COMMENT J'AI TRAVERSÉ L'AFRIQUE,

DE L'OCÉAN ATLANTIQUE A L'OCÉAN INDIEN,

PAR LE MAJOR SERPA PINTO[1].

1877-1878. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

X

Encore une trahison. — Tout semble perdu. — L'étui de cuir : la « carabine du roi ». — Il est question d'un missionnaire anglais. — Nouvelles scènes avec Lobossi. — Départ. — Navigation sur le Zambési. — Les maisons d'Itoufa. — Canots. — Chasse au lion : un moment de peur. — Cataracte de Gogna. — Beauté du paysage. — Chasse à l'éléphant — Région des cataractes supérieures. — Cataractes de Câlé et de Bomboué. — Confluent de la rivière Joco. — Les rapides. — Passage vertigineux. — Cascade de Catima-Moriro. — Pygargues. — Quisséqué. — Eliazar. — Rivière Machila. — Mirage singulier. — Embarira.

Après une marche de vingt-quatre kilomètres, nous dressons notre camp dans la forêt qui couvre les flancs des montagnes de Catongo.

Tout près de nous était un hameau où j'envoyai chercher des vivres. Un petit nombre de femmes vinrent nous apporter des denrées insuffisantes, en échange d'enveloppes métalliques des cartouches qu'on avait tirées dans les carabines winchester.

Nous allâmes aux étangs voisins pêcher des poissons; nous en prîmes une bonne quantité, qui fut bouillie et mangée sans être salée.

Nous étions jusqu'alors restés sans nouvelles de Caïoumbouca, et j'étais convaincu qu'il nous avait

1. Suite. — Voy. t. XLI, p. 193, 209, 225, 241, 257, 273 et 289; t. XLII, p. 177.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

abandonnés en suivant la bande qui était partie pour le Bihé. Je fus donc étonné, cette après-midi, quand je le vis arriver. A l'en croire, il revenait d'accompagner la députation qu'envoyait Lobossi sous la direction du nègre Antonio. Il y avait été obligé pour faire savoir aux gens de son établissement au Bihé qu'il s'était décidé à me suivre jusqu'à la côte orientale.

J'avoue que je ne savais d'abord pas comment en agir avec cet individu; mais un moment de réflexion me persuada d'accepter ses excuses et de lui cacher qu'il avait perdu ma confiance, sa trahison m'étant connue. Il me demanda la permission de retourner ce soir-là à Lialoui. Je le chargeai de prier le roi d'ordonner qu'on portât des vivres à mon camp, s'il ne voulait pas nous voir périr de faim dans ses États.

Caïoumbouca s'éloigna sans avoir eu de conversation avec un seul de mes hommes.

Le 10, je fis pêcher du poisson dans les étangs pour apaiser notre faim. Je passai toute la journée à travailler.

Le soir vint sans qu'on entendît parler de Caïoumbouca, ni des gens que Lobossi devait m'envoyer.

J'avais l'intention d'observer, durant la nuit du 10 au 11, une réapparition du satellite de Jupiter, qui se manifesterait vers minuit. Comme je désirais ne point la manquer, parce qu'il y avait à constater une grande différence de longitude dans la position du Zambési, je recommandai à Aogousto de m'appeler aussitôt qu'il verrait la lune à une hauteur que je lui indiquai, ce qui devait avoir lieu à onze heures. Puis, harassé de fatigue, j'allai m'étendre sur mon lit, où je m'endormis profondément, comptant, d'après les injonctions qu'il avait reçues de moi, qu'Aogousto ferait bonne garde. Au milieu de la nuit, il vint me réveiller; je me levai fort tranquillement, persuadé que c'était à l'heure fixée; mais à peine eus-je répondu à l'appel de mon fidèle serviteur, qu'il me dit d'une voix brisée par l'émotion : « Monsieur, nous sommes trahis; nos gens se sont enfuis en volant tout ce qui nous restait. »

Je sautai à bas et m'élançai hors de la hutte.

C'était évident : le camp était vide.

Il n'y avait plus là que Vérissimo, Aogousto, Camoutombo, Catraïo, Moéro et Pépéca; plus, les deux femmes des jeunes nègres; tous les huit se tenaient debout, silencieux, stupéfaits et se regardant l'un l'autre.

Un éclat de rire amer m'échappa.

Ce dont j'étais le plus étonné, dans ces circonstances, c'était qu'Aogousto, Vérissimo et Camoutombo ne m'eussent pas abandonné aussi.

En effet, vivre au sein d'une telle misère, être entouré d'un si grand nombre de périls, cela rendait ma position assez critique pour que je ne pusse pas m'expliquer comment un seul de mes gens avait encore l'idée de rester en ma compagnie et de partager ma fortune, quand des hommes plus robustes, des esprits plus énergiques avaient cru devoir se dérober par la fuite à leurs obligations.

Je m'assis au milieu de mes huit fidèles et me mis à les questionner sur ce qui s'était passé; mais je leur demandai en vain des détails : personne ne m'en pouvait donner. Les hommes s'étaient enfuis sans qu'aucun de ceux qu'ils désertaient en eût été le témoin. Les chiens les connaissaient tous trop pour avoir aboyé quand ils étaient sortis. Pépéca, qui venait de faire une tournée dans les huttes, les avait toutes trouvées vides.

Quelques charges même, qu'on déposait habituellement à l'entrée de ma cabane et qui se composaient de poudre et de cartouches, avaient disparu avec les autres.

C'était là le tort le plus grave qu'ils pussent me causer. Ils ne m'avaient laissé que ce que renfermait mon étroite demeure, c'est-à-dire mes papiers, mes vêtements et mes armes. Mais ces armes, à quoi pouvaient-elles être bonnes à présent qu'on m'avait volé les cartouches sans lesquelles j'étais dans l'impossibilité de m'en servir?

Je me hâtai de faire l'inventaire des misérables restes qui m'étaient laissés : je n'avais plus que trente charges à balles d'acier pour la carabine Lepage et vingt-cinq cartouches à gros plomb pour le mousquet Devimes; ce ne pouvait pas m'être d'une grande utilité.

Il fallait courber la tête sous ce terrible coup. Pour la première fois depuis que j'étais entré en Afrique je me sentis perdu. Au centre du continent, au milieu de la région forestière, sans autres ressources qu'une trentaine de balles quand je ne pouvais plus espérer pour nourriture que du gibier, sans autres auxiliaires que trois hommes, trois jeunes gars et deux femmes, qu'allais-je devenir?

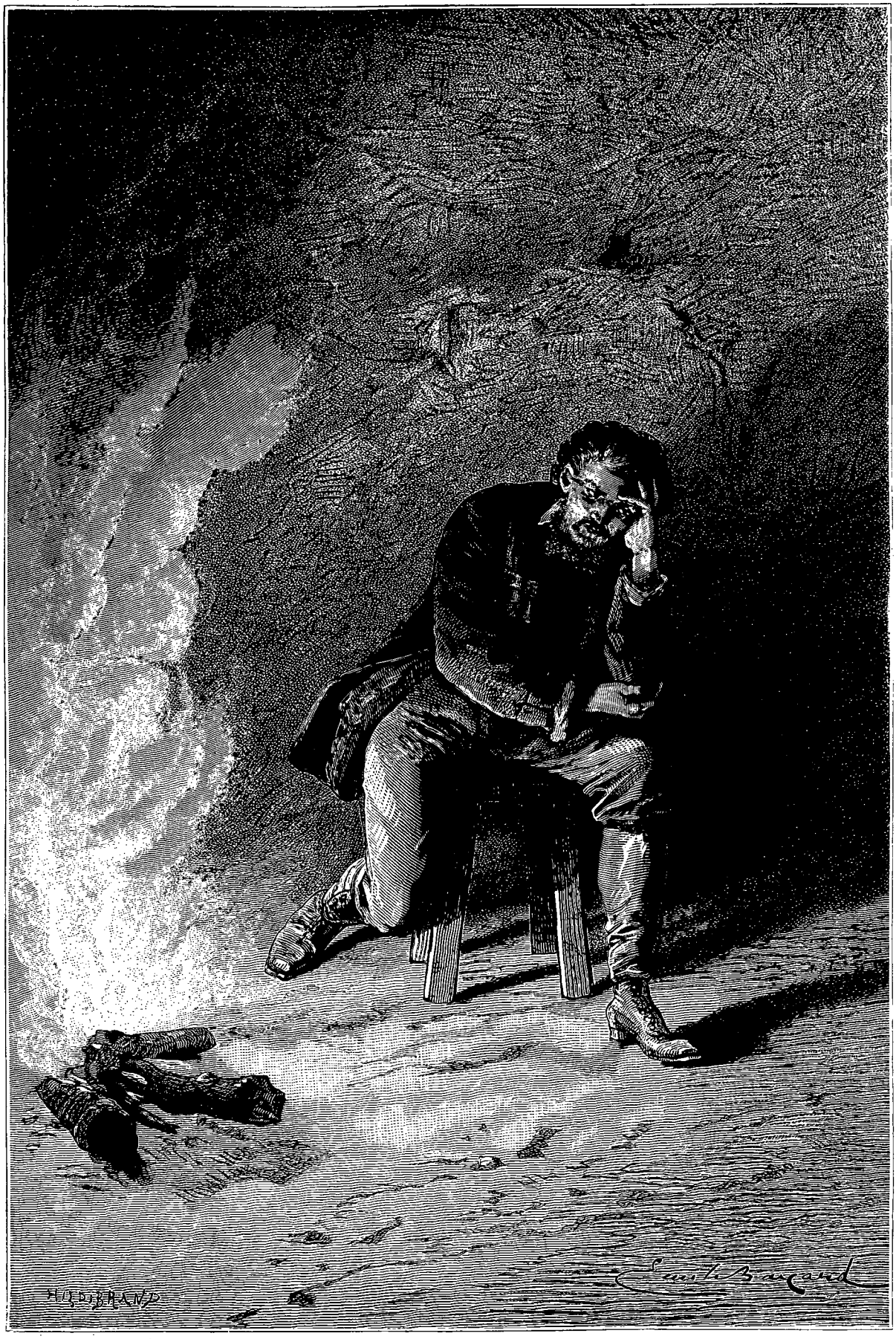
Aogousto se désolait de s'être laissé aller au sommeil après que je lui avais dit de faire bonne garde. Dans sa fureur, si je l'y avais encouragé, il se serait précipité à la poursuite des déserteurs pour essayer de les tuer. J'eus bien du mal à l'en empêcher.

Sachant à peine ce que je leur disais et certainement sans que mes paroles pussent faire entrer quelque conviction dans ma tête, je donnai l'ordre à ces pauvres gens d'aller tous au lit et d'y reposer sans crainte. Quant à moi, je veillerais sur eux.

Lorsqu'ils furent partis, livré à moi-même, je m'assis près de mon feu sans force ni physique ni morale. Mon corps, déjà si ébranlé par la continuité de la fièvre, s'abattait avec ma pensée. Je me tenais les bras appuyés sur les genoux, la tête enfoncée dans les mains, contemplant le feu qui flambait. Pas une pensée, pas une idée ne surgissait dans mon cerveau. Je crois que je n'étais pas loin d'être fou. Cependant l'instinct né de l'habitude me rappela que j'étais sans armes. J'éveillai Pépéca et lui dis de m'apporter mon fusil. Il vint, me donna l'arme, je la mis sur mes genoux, sans trop savoir ce que je faisais, et il se retira.

Cet affaissement physique et moral dura longtemps. Lorsqu'il diminua d'intensité, il fut peu à peu rem-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Désespoir. — Dessin de É. Bayard, d'après le texte.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

placé par le sentiment terrible de ma situation. Il y avait bien des mois que je voyageais dans la pauvreté et le dénûment; bien des fois je n'avais dû compter que sur le produit futur de ma chasse pour alimenter ma caravane; mais alors je savais que j'avais les moyens de poursuivre et de jeter à bas le gibier : c'est ce qui me donnait la force d'avancer et entretenait mes espérances. Maintenant tout s'était abîmé. Avec ma caisse de munitions, on m'avait dérobé mon trésor, mes seules ressources!

Ce doit être dans des situations d'esprit pareilles que les hommes recourent au suicide.

Ainsi, le cœur et la tête déchirés l'un comme l'autre des plus amères sensations, le menton touchant à ma poitrine, je rêvais. Un moment, mes yeux à moitié fermés entrevirent l'éclat du canon de la carabine étendue sur mes genoux. Tandis que je le regardais, je sentis naître je ne sais comment, par de lents degrés, une idée qui devint assez nette pour me réveiller de ma torpeur. Je fis un bond vers ma couche, j'en tirai la petite valise qui me servait d'oreiller, et, du fond, je ramenai à la surface, avec tout le soin possible, un étui de cuir, de forme rectangulaire, basse et longue.

Mes mains fiévreuses ouvrirent cet étui jusqu'alors soigneusement caché à tout regard; mes yeux avides énumérèrent les objets qu'il contenait. Les idées maintenant se pressaient dans ma tête par succession rapide. Déposant l'étui de côté, j'ouvris ma caisse d'instruments où la boîte qui renfermait mon sextant de Casella était maintenue en place par deux boîtes de fer-blanc. J'eus bientôt fait d'examiner ce qui s'y trouvait. Alors, sortant en toute hâte, je courus hors du campement jusqu'au bois où, dans la journée, j'avais étendu mon épervier pour le sécher, après m'en être servi à la pêche. Quelle joie! Il y était encore, tendu dans son développement par le poids des plombs attachés à ses mailles inférieures.

Je soupesai les plombs en tremblant; puis, réunissant mon filet en un tas, je le rapportai au camp, tout plié sous le faix. Quand j'eus atteint mon feu, je déposai mon fardeau à terre, près de moi.

Qui aurait vu cette série d'actions diverses, d'un si violent contraste avec la torpeur où j'étais peu de minutes auparavant, m'eût pris pour un fou. Certainement je n'étais pas loin de l'être; mais, à présent, c'était de joie.

Une arme que j'avais tirée de l'étui, cette arme que je caressais avec la même tendresse que si elle eût été mon enfant bien-aimé, et qui me rendait le pouvoir de suivre ma destinée avec l'espérance de conduire à bonne fin mon expédition à travers le continent africain, c'était la « carabine du roi ».

Dans le même étui, j'avais serré tout l'attirail nécessaire à la fonte des balles et au chargement des cartouches, quand on en avait les enveloppes métalliques, dont chacune, grâce à un certain système de construction, pouvait servir mainte et mainte fois. De plus, quand le roi de Portugal m'avait fait ce don inestimable, on avait ajouté, dans le précieux étui, une boîte de cinq cents capsules à poudre fulminante.

A travers les pensées qui m'avaient si tumultueusement agité la cervelle, je m'étais souvenu que, depuis mon départ de Benguèla, je m'étais servi, à défaut de quelque chose de mieux, pour serrer la boîte contenant le sextant de Casella, de deux caisses en fer-blanc, remplies de poudre de guerre. Il ne me manquait donc plus que le plomb, et c'était ce que me procurait maintenant mon épervier.

Ainsi, je retrouvais à ma disposition quelques centaines de coups de fusil. Avec cet approvisionnement, je pouvais être assuré de ne pas mourir de faim en tout lieu où je rencontrerais du gibier.

Ma pauvre tête si torturée se calma et le reste de ma nuit se passa comme une matinée paisible succédant à plusieurs heures de tempête.

Je me réveillai et je me levai, sans avoir arrêté aucun plan de conduite, mais plein de calme et de confiance.

Le chef du hameau voisin ayant été mandé près de moi, je le décidai à dépêcher à Lialoui deux messagers pour rapporter au roi ce qui s'était passé et l'informer, en même temps, que j'allais rapprocher mon camp du village. Ensuite, Vérissimo, Aogousto, Camoutombo et moi, nous nous mîmes à l'ouvrage pour élever quatre huttes entourées d'une forte palissade, et nous y transportâmes ce que nos pillards nous avaient laissé.

Vers midi, je m'étendis sur ma couche de peaux de léopards, et j'y goûtai un profond sommeil jusqu'au coucher du soleil.

Pendant ce temps, Aogousto avait pêché un peu de poisson et avait attrapé un canard sauvage au piège. Après ce maigre repas, je me recouchai, dormant peu, à vrai dire, et réfléchissant beaucoup. Je finis par chercher à me consoler avec la pensée qu'après tout il serait moins difficile de nourrir neuf personnes que d'alimenter une grande caravane.

Parfaitement résolu à continuer mon voyage, j'avais la conviction qu'il s'achèverait selon mes désirs, uniquement parce que je le voulais. Ma confiance était si visible que mes compagnons retombèrent dans leur vieille habitude d'insouciance et d'apathie. Ils se disaient l'un à l'autre en riant que je savais bien ce qu'il y avait à faire.

Je passai ma journée à fabriquer des cartouches pour la « carabine du roi ». J'avais deux kilos environ de la poudre la plus belle; or il ne m'en fallait pour charger une cartouche que huit grammes et demi; ainsi je pus préparer deux cent trente-cinq coups, qui, joints aux cartouches que je possédais déjà, et sans compter les trente charges à balles d'acier pour la carabine Lepage, dépassaient un total de trois cents cartouches.

Quant au plomb, j'en avais bien plus qu'il ne m'en fallait, car le poids de deux cent trente-cinq balles était de huit mille deux cent vingt-cinq grammes, chacune d'elles en pesant trente-cinq, et les plombs de mon épervier devaient ensemble dépasser trente kilos.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Enfin j'avais deux cents capsules de trop.

Le messager dépêché à Lobossi vint à rentrer alors, rapportant pour réponse que le roi prétendait me faire prendre mes quartiers à Lialoui, jusqu'à ce qu'il eût arrêté une décision à mon égard.

J'envoyai à Lialoui Vérissimo pour informer le roi que j'étais déterminé à rester dans la forêt.

Le lendemain, Vérissimo revint en compagnie de jeunes nègres du roi, qui m'apportaient des vivres, et, de la part de Machaouana, un cadeau de lait caillé.

Lobossi me faisait savoir qu'il entendait que je vinsse vivre chez lui, où, avec le temps, nous déciderions de ce qu'il y aurait à faire. Je lui répondis par ses nègres qu'aussitôt que je me sentirais mieux j'irais causer avec lui.

J'étais impatient de me trouver seul avec Vérissimo.

En arrivant chez Lobossi, Vérissimo avait trouvé le grand conseil assemblé et occupé d'une importante discussion. Des envoyés de Carimouqué, chef de Quisséqué, venaient de se présenter pour demander, de la part d'un missionnaire anglais arrivé à Patamatenga, la permission d'entrer dans le Loui. Matagja, le ministre des affaires extérieures, s'opposait, de toutes les forces de son éloquence, à l'entrée de ce missionnaire; il s'en était suivi une délibération fort vive que Vérissimo était resté à écouter. Elle s'était terminée par la résolution de ne pas permettre à l'Anglais de pénétrer dans les États du roi Lobossi.

L'épervier. — Dessin de Yvan Pranishnikoff, d'après le texte.

Vérissimo se mit ensuite à me répéter tous les propos qu'il avait recueillis au sujet des intrigues attribuées aux hommes de Silva Porto et de Caïoumbouca; mais, en ce moment, mes pensées étaient bien ailleurs; elles n'avaient qu'un seul objet : ce missionnaire anglais que, dans la ville, on appelait Macoua. Au moment où Vérissimo achevait son récit, dont la seconde partie m'avait complètement échappé, j'avais résolu d'aller trouver le missionnaire.

Je me hâtai de déployer une carte d'Afrique, fort mauvaise par parenthèse. En calculant d'une façon approximative la distance qui me séparait de Patamatenga, je trouvai qu'elle devait être d'environ six cents kilomètres. A raison de dix par jour, cela me prendrait environ soixante journées. Déjà je brûlais du désir de me mettre en route; mais la fièvre qui me dévorait me retint au lit jusqu'au 16, jour où je partis dans la matinée pour Lialoui.

Lobossi me fit un bon accueil et me donna l'assurance qu'il n'avait été en aucune façon de connivence avec Caïoumbouca et les nègres de Silva Porto à l'occasion de la fuite de mes Quimbarès. Il mentait incontestablement, puisque, sans son consentement, ces déserteurs n'auraient point pu passer le Zambési.

Je lui demandai son assistance afin que je pusse aller rejoindre un missionnaire qui, à ma connaissance, se trouvait à Patamatenga. Pour toute réponse, il me pria ironiquement de lui dire comment je m'y prendrais pour aller là sans porteurs. Cette question excita les applaudissements de l'auditoire, qui admirait l'adresse avec laquelle le roi éludait ma demande.

Il était vrai, répliquai-je, que je n'avais plus de porteurs, mais il avait des bateaux sur le Liambaï; s'il m'en prêtait, je pourrais me passer des porte-faix, d'autant plus aisément que je n'avais plus de charges à emmener.

Sans doute, répondit-il, le Liambaï coulait de ce côté, mais il y avait à passer plusieurs cataractes, et comment ferais-je pour m'en tirer? Là-dessus, nouvelle salve d'applaudissements.

Je savais parfaitement, repris-je, que je rencontrerais des cataractes, mais rien n'était plus aisé, dans ces endroits, que de transporter par terre nos effets et les bateaux, pour les remettre à flot en aval des chutes et continuer tranquillement le voyage sur l'eau.

Oui; mais, suivant lui, son peuple manquait de force et ne réussirait pas à traîner les bateaux sur la rive. Le public applaudit encore, et le roi certainement s'amusait fort à déployer tout son esprit devant ses courtisans; mais, tout à coup, et sans attendre une nouvelle remarque de ma part, il me demanda pourquoi je ne venais pas vivre avec lui à Lialoui, comme il me l'avait ordonné.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Avec tout le calme possible, je lui répondis que je n'y viendrais pas pour plusieurs raisons, dont les principales étaient sa fourberie et sa coquinerie, puisque, depuis mon arrivée, il n'avait pas cessé d'essayer de me tromper afin de me voler tout ce que j'avais. Après ces paroles, je me levai, en le traitant de voleur et d'assassin, et je me retirai brusquement.

Mon audace frappa l'assemblée d'une stupeur telle que personne n'osa s'opposer à mon départ.

Je m'en allai de suite chez Machaouana. Je le trouvai causant avec Mounoutoumouéno, le fils du roi Chipopa, qui, selon ma prophétie, devait un jour régner sur le Loui[1].

Au moment où je les quittais pour rentrer dans mon camp sur la montagne, un envoyé de Lobossi vint en son nom me prier de retourner le voir; ce que je fis immédiatement.

Le roi m'assura que je n'avais aucun motif de ne pas me fier à lui, car il était mon meilleur ami; il allait me faire préparer des bateaux et le Liambaï me serait ouvert.

Je n'accordai pas la moindre foi à toutes ses paroles et le lui fis connaître. Il me pria d'attendre les événements, au lieu de porter sur lui des jugements mal fondés.

Sans trop pouvoir approfondir les causes de la trahison de Caïoumbouca, je dus supposer que mon hostilité au sujet du trafic des esclaves en avait été une des principales.

C'est à cela que je réfléchissais tout en retournant à mon camp dans les montagnes de Catongo, le 17 septembre, après avoir déjeuné de lait caillé et de patates chez Machaouana.

Il faisait déjà nuit quand j'arrivai à Catongo, et ce fut avec un vif plaisir que j'y appris qu'Aogousto avait réussi à tuer une gazelle.

Nous eûmes aussi, de temps à autre, la chance d'attraper dans nos pièges des oies sauvages et des coqs de bruyère.

Les jours suivants, je m'occupai assidûment de travaux scientifiques; je réussis à prendre la longitude assez exactement, à déterminer la déclinaison de l'aiguille et à faire plusieurs études météorologiques.

Le 19, comme j'étais encore sans nouvelle aucune du roi Lobossi, je me décidai à envoyer Vérissimo à Lialoui pour essayer d'y apprendre si je pouvais encore compter sur les canots qui m'avaient été promis.

Le 21, Vérissimo revint de Lialoui, apportant la nouvelle que les canots étaient prêts.

Le 23 septembre, je me rendis à Lialoui. Je demandai de nouveau à Lobossi des porteurs et son assistance. Je pourrais ainsi me rendre dans le Choucouloumbé jusqu'à Caïouco, d'où je descendrais la Loengué en bateau; j'irais ensuite à Zoumbo par le Zambési. Cela ne se pouvait point, me répondit-il, attendu que mon dessein avait soulevé la plus vive opposition parmi les anciens de son conseil. Au temps de Chicréto, le Mounari (Livingstone) avait fait ce voyage-là avec des hommes du Loui; mais aucun de ceux qui l'avaient suivi dans l'Est n'avait jamais reparu dans le pays. Lorsque Lobossi avait traité ce sujet avec les anciens, ceux-ci l'avaient prié de me demander ce qu'étaient devenus leurs frères, Mbia, Caniata, Scouébou et tant d'autres qui étaient partis pour ne plus revenir. Lorsque Livingstone s'en était allé, avaient-ils ajouté, il avait promis de revenir rendre à leurs parents ceux qu'il emmenait; mais, à présent encore, les femmes et les enfants attendaient vainement leurs époux et leurs pères[1].

Quant aux trois bateaux, ils étaient à mes ordres pour la descente du Zambési; mais c'était tout ce qu'il pouvait faire en ma faveur.

Le 24 septembre, Lobossi vint de bonne heure prendre congé de moi et me présenter ceux de ses esclaves qui devaient faire l'équipage des canots jusqu'à certains villages riverains du fleuve, dont les chefs me fourniraient d'autres mariniers et de nouvelles embarcations. Il me remit une petite défense d'ivoire que je présenterais aux chefs des villages qui devaient me procurer des bateaux, et enfin il me fit cadeau d'un bœuf comme provision de voyage. Je le remerciai chaleureusement et nous nous séparâmes dans les meilleurs termes.

Je me mis en route dans la direction du sud-ouest et, au bout d'une heure, j'arrivai au bas de la rivière qu'on appelle le Petit-Liambaï. Peu après, trois canots quittaient le bord, portant, outre mes bagages, ma personne, Vérissimo et Camoutombo.

Aogousto, Moéro et Pépéca, avec les deux femmes, nous suivaient à pied, en compagnie du chasseur Jassé et du chef, Mouléquétéra; ce dernier, envoyé par Lobossi, était chargé de transmettre ses ordres aux chefs et de pourvoir à la liberté de la route sur mon passage.

Deux autres créatures dont j'ai déjà dit quelque chose complétaient notre petite bande : c'étaient deux êtres dont le dévouement ne m'a jamais fait défaut, dont la fidélité n'a jamais fait l'ombre d'un doute, qui se trouvaient toujours prêts à me suivre quand je partais, à s'arrêter quand je dressais mon camp, à me caresser si j'étais triste, et à me divertir si j'étais de bonne humeur. Je veux parler de Cora, ma chèvre bien-aimée, et de Caloungo, mon perroquet.

Le voyage par eau devait me séparer toute la journée

1. J'étais un faux prophète, puisque Mounoutoumouéno périt sous les coups du roi Lobossi en décembre 1879. (*Note de l'auteur.*)

1. Scouébou, dans un accès de transport au cerveau, s'est jeté à la mer et s'est noyé en vue de l'île Maurice, au mois de juillet 1856. En 1860, Caniata, le seul vrai Cololo resté au service de Livingstone, avait succédé à Scouébou comme chef de caravane. Tous les autres, se trouvant libres et devenus pères d'enfants qu'ils avaient eus à Tété, avaient préféré ne pas retourner à Séchéké. Plus tard, ceux qu'en avait amenés de nouveau le docteur ont refusé de retourner porter des médicaments à Sékélétou et ont formé une petite commune qui fournissait les Anglais de grains et de légumes. Livingstone n'a donc eu aucune responsabilité au sujet de leur absence et les reproches que lui adressaient les anciens de Lialoui tombaient complètement à faux. — J. B.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de Cora, parce que les bateaux étaient trop étroits pour qu'on eût pu l'embarquer. Caloungo s'était bravement perché sur mon épaule.

On nagea vers le sud pendant quatre cents mètres à peu près; après quoi, on quitta le Petit-Liambaï pour s'engager au sud-ouest dans un canal où le bras occidental de la rivière verse un petit courant, d'un lac à l'autre, jusqu'au bras oriental.

Entre les lacs et quelquefois sur des longueurs qui dépassent une centaine de mètres, la navigation devient difficile, par la raison très simple qu'il n'y a plus d'eau. Dans ces endroits, on était obligé de décharger les canots et de les traîner sur un marais boueux.

Après une journée d'un travail terriblement dur, nous fîmes halte à six heures, sur le bord du lac, dans une plaine récemment incendiée et où l'on ne trouvait rien pour construire l'abri le plus chétif[1].

Heureusement j'avais eu la précaution d'emporter un peu de bois, ce qui nous mit en état de faire rôtir de la viande que je dévorai avec avidité, n'ayant encore rien mangé de tout le jour. Ensuite, j'étendis mes peaux sur la terre humide et me couchai sans abri.

Quant aux mariniers, ils passèrent la nuit à faire rôtir et à manger de la viande, si bien qu'ils pratiquèrent un grand trou dans le bœuf que Lobossi m'avait donné.

Nous nous rembarquâmes au point du jour, le 25, et, ramant le long du lac pendant une demi-heure, nous atteignîmes enfin le bras principal du Liambaï. Les rives en étaient peuplées d'une telle quantité de gibier que je fis aborder pour étrenner la « carabine du roi » ; elle m'eut bientôt procuré des vivres suffisants pour une couple de journées, quelle que fût la voracité des Louinas.

Retour à Catongo. — Dessin de Yvan Pranishnikoff, d'après le texte.

A cet endroit, le Liambaï avait une très grande profondeur sur une largeur d'environ deux cents mètres.

Durant la journée, nous avions plusieurs fois couru le plus grand risque de voir nos barques chavirées, car les hippopotames, quand nous essayions de les éviter d'un côté, se montraient de l'autre. N'ayant pas de munitions à perdre, je me gardai bien de tirer sur eux. Il n'y a que les gens qui se sont trouvés à court de poudre au centre de l'Afrique pour apprécier ce que vaut un coup de feu.

Quant aux mariniers, ces esclaves du roi Lobossi, je les trouvai trop portés à l'insolence pour ne pas être obligé de les maintenir dans le bon ordre à coups de bâton, suivant les instructions que m'avait données le roi en personne, parce qu'il prévoyait trop bien que je serais forcé d'en venir à cette extrémité.

Le lendemain, au bout d'une heure de nage, nous nous arrêtâmes près du village de Nalolo, que gouvernait une femme, sœur de Lobossi. Je lui fis savoir le mauvais état de ma santé, la fièvre dont souffrait mon interprète, Vérissimo, et la priai d'agréer mes excuses si je ne lui faisais pas ma visite. Elle les accepta et m'envoya un petit cadeau de massambola.

Bien que je fusse malade, j'allai chasser pour me procurer un supplément de viande fraîche, et je réussis à abattre deux antilopes aux pieds noirs ou pallahs. Leurs peaux, comme toutes les autres que j'avais eues précédemment, furent séchées soigneusement et conservées.

Je me procurai une petite corbeille de haricots en échange d'un cuissot de pallah.

Le lendemain, après six heures de navigation con-

1. On peut suivre ce voyage sur le Zambési en se référant à la carte insérée dans la livraison suivante. — J. B.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

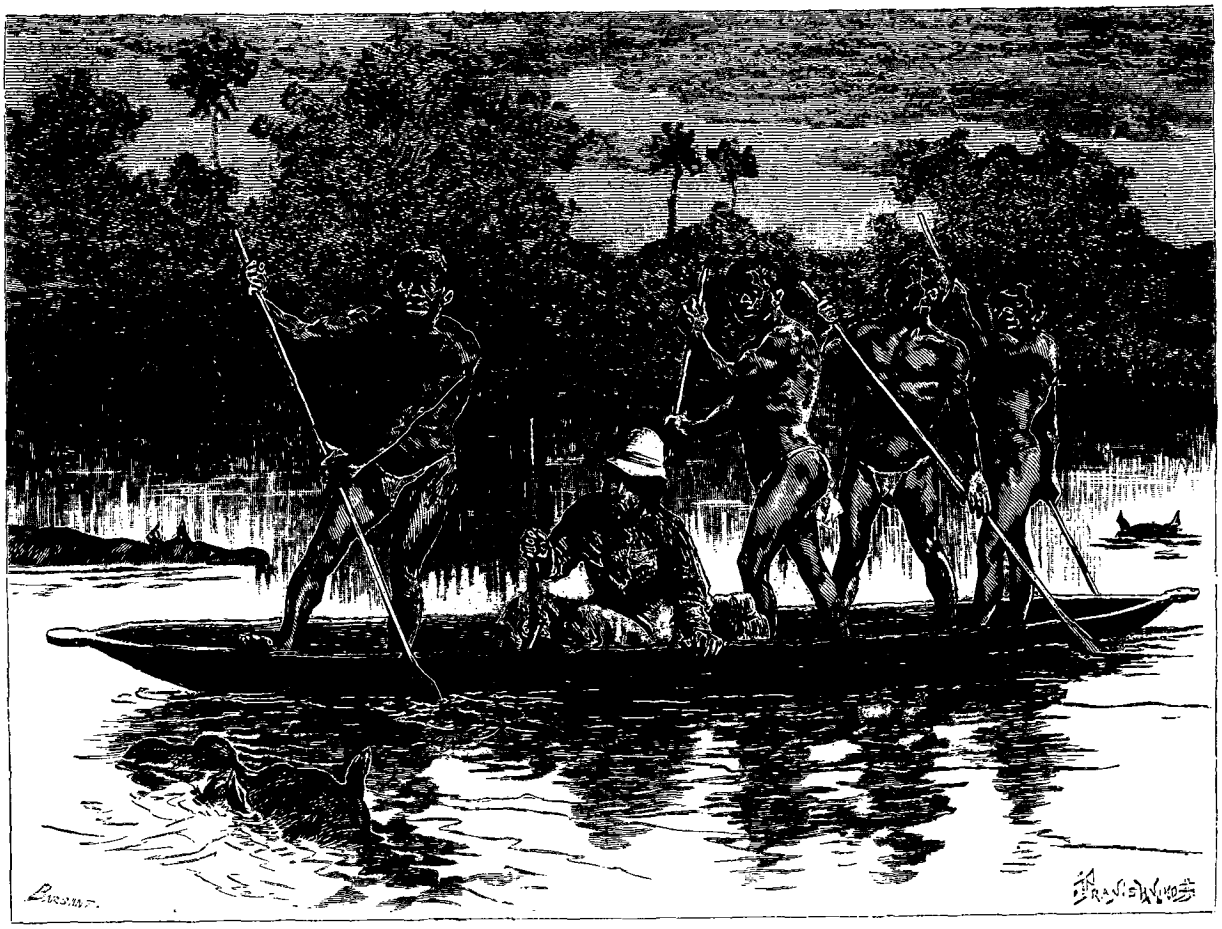
tinue, dirigée au sud-sud-est, je campai de nouveau sur la rive gauche.

Le 28, on rama une heure et demie avant d'atteindre le village de Mouangana, dont le chef devait, suivant les ordres de Lobossi, me fournir un bateau.

Mouangana était un Louina aux cheveux grisonnants, aux manières très respectueuses, et qui me reçut avec la plus grande cordialité.

A Itoufa, grand village construit sur la gauche du courant, je fus aussi bien accueilli par le chef, qui mit une maison à ma disposition et m'offrit, avec une corbeille de farine de maïs, une écuelle de lait caillé; pourtant il prétendit que les informations de Lobossi étaient erronées, car il ne possédait aucun bateau. Mais le chasseur Jassé et le chef Mouléquétéra parvinrent à en dénicher un dans les fourrés de roseaux, sur quoi le chef d'Itoufa se répandit en protestations de son ignorance absolue au sujet de ce bateau.

Les habitations de ce village, comme toutes celles des Louinas, sont de trois formes différentes et ressemblen aux tmaisons des bourgades de Cagnété et de Tapa; cependant celles qui ont la forme d'un cône tronqué sont de très grandes dimensions. L'habitation que m'avait attribuée le chef, et que je puis appeler



Les hippopotames sur le Liambaï (voy. p. 199). — Dessin de Yvan Pranishnikoff, d'après le texte.

la maison aux araignées, avait une chambre intérieure de cinq mètres quatre-vingts de diamètre et une extérieure de dix mètres quatre-vingt-dix-huit.

Ces sortes de bâtiments ne peuvent pas naturellement être construits seulement de roseaux; des pieux très forts soutiennent les toits, dont la carcasse est faite de longues perches de bois.

Cependant j'ai remarqué un autre style de demeure, qui est particulier à Itoufa.

A une hutte ovale, en est adjointe une autre, micylindrique, élevée dans le sens de l'axe et formant avec la première deux compartiments distincts; ces constructions sont très grossières, tandis que les bâtisses à cône tronqué, du genre vraiment propre aux Louinas, sont élevées avec beaucoup de soin.

A Itoufa, pour la première fois depuis que j'avais quitté le Bihé, j'ai vu des chats; ils étaient ici fort nombreux. J'y ai rencontré aussi beaucoup de chiens, d'une race excellente et que les naturels emploient avec succès à la chasse aux antilopes.

Mes équipages étant prêts et mes bateaux parés, il s'éleva un nouvel obstacle à la continuation de mon voyage. Les mariniers annoncèrent qu'ils ne partiraient pas avant que j'eusse déposé quelques mesures de massanga blanc sur les tombes des femmes des anciens chefs d'Itoufa. Si je n'accomplissais pas cette

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le camp à Sioma (voy. p. 203). — Dessin d'Alexandre de Bar, d'après une gravure de l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

formalité, nous nous exposions, disaient-ils, à rencontrer en route des dangers toujours renaissants, car les âmes de ces grandes dames, que nous aurions irritées, nous poursuivraient sans relâche. N'ayant de massanga d'aucune sorte, ni noir ni blanc, je fis venir le chef et lui expliquai qu'il m'était impossible de donner satisfaction, par les moyens qu'on me suggérait, aux âmes de ces honorables défuntes. Il entreprit de persuader à nos équipages d'embarquer, mais il n'y put réussir qu'à grand'peine. Nous ne nous mîmes en route que le 1er octobre.

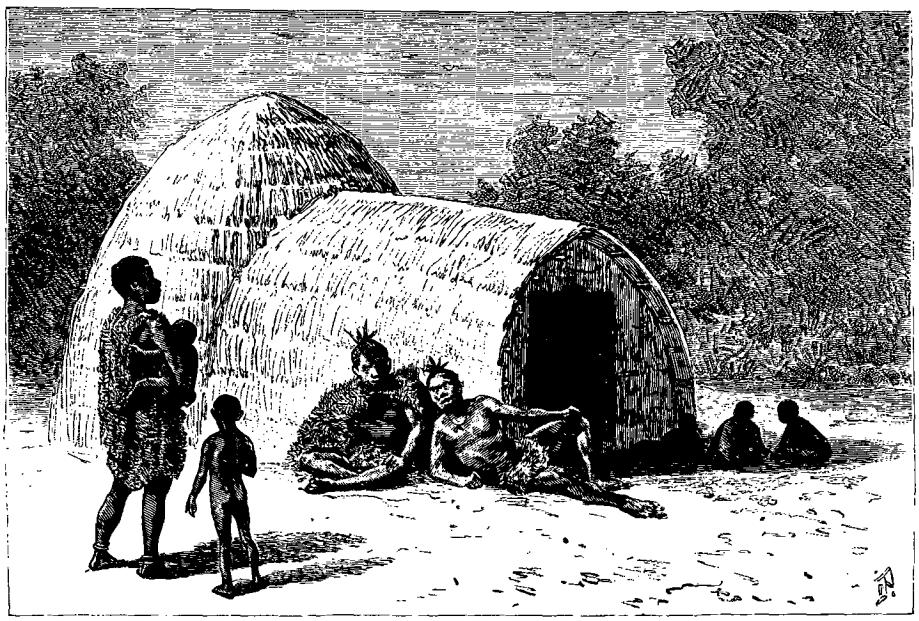
Ma nouvelle barque avait été creusée dans le tronc d'un *moucoussé* et mesurait dix mètres de longueur, quarante-trois centimètres par le travers et quarante en profondeur.

Sur le Zambési supérieur, on se sert, pour construire les canots, de deux arbres : le *couchibi* et le *moucoussé*, vrais géants de la forêt qui poussent dans la région des cataractes. Le bois de ces arbres magnifiques a une dureté excessive et une gravité spécifique dépassant celle de l'eau.

Mon bâtiment était manœuvré par quatre hommes : un à la proue et trois à la poupe.

Je m'asseyais à un tiers à peu près de la distance de la proue, sur la petite valise qui contenait mes travaux, et, dans une ceinture de laine attachée autour de ma taille, je portais un duplicata de mon journal, etc. Mes armes restaient toujours à portée de ma main; enfin les peaux de ma couche complétaient la cargaison.

L'autre canot portait Vérissimo, Camoutombo et Pépéca, avec les malles où étaient serrés les habits et les instruments, ainsi que le gibier lorsque j'en avais tué. Les bateliers pagayent toujours debout afin de balancer le canot, qui, sans cette précaution, chavirerait. De fait, pagayer dans de pareilles embarcations, c'est se livrer à un exercice acrobatique. Un canot du haut Zambési ressemble à un patin gigantesque, où l'indigène doit, pour maintenir solidement sa position, se livrer à tous les balancements du patineur sur la glace.



Maison d'Itoufa (voy. p. 200). — Dessin de Yvan Pranishnikoff, d'après une gravure de l'édition anglaise.

Le 1er octobre, je quittai Itoufa, embarqué avec ma fortune sur une rivière énorme, où des vagues soulevées par une forte brise de l'est menaçaient à chaque instant d'engloutir nos fragiles esquifs.

Après avoir descendu quatre heures, nous fîmes halte sur la rive gauche dans une crique. On ne voyait aucun gibier dans la jungle; mais un vol d'oies sauvages étant descendu sur un lac du voisinage, je revins au bateau prendre mon fusil de chasse, pour lequel j'avais encore vingt-cinq cartouches chargées de gros plomb, et, en cinq ou six coups, j'abattis dix-sept oiseaux.

L'endroit de notre halte était situé à l'extrémité méridionale de la vaste plaine du Loui. Les deux chaînes de montagnes, qui, sous le quinzième parallèle, sont à une cinquantaine de kilomètres l'une de l'autre, se rencontrent ici n'étant plus séparées que par deux kilomètres, juste l'espace nécessaire au lit du Zambési. A la plaine nue et monotone succède un terrain brisé que recouvre une végétation luxuriante; mais le sol lui-même présente un contraste encore plus grand. Les rives, composées jusqu'alors du sable le plus fin et le plus blanc, font place, presque sans transition, à un terrain volcanique, où s'élèvent de gros blocs de basalte.

C'était avec un plaisir inexprimable que mes yeux contemplaient ces masses noires, vomies au milieu de flots enflammés dans les premiers âges du monde. Depuis notre départ du Bihé, je n'avais rien aperçu de pareil à un roc.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

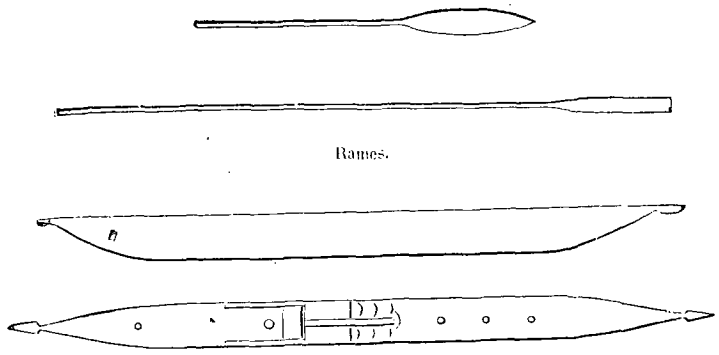
Le lendemain, nous repartîmes, toujours vers le sud-sud-est. Quatre heures après, nous nous trouvions en face d'une grosse couche de basalte qui traversait la rivière.

Dans cette région le fleuve commence à être pointillé d'îlots couverts de végétation. L'après-midi, on découvrit une harde d'ongiris (*Strepsiceros kudu*) qui paissait sur la rive droite. Je fis approcher le canot un peu en amont de l'endroit où elle était et je réussis à tuer une de ces superbes antilopes.

Puis je continuai à marcher le long du fleuve, tandis que la barque descendait lentement.

Des vols entiers de coqs de bruyère, de cailles et de perdrix (*Numida meleagris*) partaient sous mes pas.

Le 3 octobre, je repris ma route, glissant toujours au milieu d'îles enchanteresses et brillantes de végétation. Il y avait environ deux heures que nous nagions quand nous vîmes sur la droite deux lions qui s'abreuvaient à la rivière. Ils m'aperçurent immédiatement et, s'éloignant du fleuve, s'en allèrent à pas lents jusqu'au sommet d'une colline qui pouvait bien avoir cent quatre-vingts mètres d'élévation. Je cédai à la tentation, sautai à terre et me dirigeai vers eux. Après m'avoir laissé approcher à une centaine de pas, ils reprirent leur marche en sens contraire au courant et s'arrêtèrent au bout d'une courte promenade. Cette fois j'étais à une cinquantaine de pas de distance; mais ils repartirent et je les perdis de vue dans un petit fourré d'arbrisseaux.



Rames.

Ma nouvelle barque.

Gravures tirées de l'édition anglaise.

Je me glissai tout près du fourré, dont je scrutai des yeux les profondeurs avec prudence, et j'aperçus la tête d'un de ces animaux majestueux à vingt pas de moi. Je levai ma carabine; mais, comme je mettais en joue, je me sentis tout à coup pris d'un tremblement qui secouait tous mes membres. Je m'étais soudain rappelé combien j'étais faible et miné par la fièvre. Au moment où mon doigt touchait la détente, ma main vacillait. La sensation qui me possédait était étrange, je ne l'avais jamais éprouvée; elle provenait évidemment de la peur. Je rappelai à moi ma volonté, qui la subjugua. Peu à peu je tins plus fermement ma carabine et je lui donnai par degrés la direction nécessaire, comme si je tirais à la cible. Mon propre coup de feu me surprit. Jetant un coup d'œil à l'endroit où j'avais aperçu la tête du superbe animal, je ne vis plus rien. Je rechargeai en hâte le canon vide, et, mes deux coups armés, je contournai les groupes d'arbrisseaux. Du côté du nord, je découvris les traces d'un lion distinctement marquées; mais d'un seul. L'autre était donc resté en arrière. Avec toutes les précautions nécessaires, je m'aventurai à pénétrer dans le fourré, et j'y trouvai, étendu sur une touffe de gazon, le cadavre du roi des forêts africaines. Ma balle pénétrant dans son crâne l'avait tué sur le coup. J'appelai mes gens à moi, et, quelques minutes plus tard, le lion était dépouillé de sa peau et de ses griffes. Quant à la balle, cause de sa mort, on la retrouva dans la masse encéphalique[1].

Peu après être repartis, nous commençâmes à entendre dans l'éloignement un bruit qui rappelait celui d'une mer déferlant sur une côte rocheuse. Je pensai qu'il provenait d'une cataracte.

Nous abordâmes assez tard dans l'après-midi près du hameau de Sioma; on dressa le camp sur la berge et sous un sycomore gigantesque.

La nuit mon sommeil fut interrompu par le fracas de la cataracte de Gogna, qui, en aval des rapides de Sitoumba, interrompt la navigation du Zambési.

Le 4 au matin, de bonne heure, je pris un guide et j'allai voir la cataracte.

Le bras du Liambaï, dont je longeais la rive gauche, coule d'abord au sud-est, tourne à l'ouest, et finit par courir droit de l'est à l'ouest; c'est alors qu'il reçoit deux autres bras de la rivière et forme trois îles couvertes d'une végétation splendide. A l'endroit où le fleuve tourne vers l'ouest, le sol présente sur un développement de cent dix mètres une chute qui en a près de trois, et forme les rapides de Sitoumba. Après le confluent de ses trois bras, le Zambési a une largeur qui ne dépasse point six cents mètres et envoie au sud-ouest un petit bras peu profond et peu volumineux. Le reste des eaux en s'avançant rencontre une coulée transversale de basalte qui forme un brusque saut de quinze mètres; les eaux s'y précipitent avec un rugissement formidable.

La tranchée va nord-nord-ouest et cause trois grandes chutes, une centrale et une de chaque côté. Entre les roches qui séparent les trois grosses masses d'eau et par-dessus, tombent des cascades innombrables et produisant des effets merveilleux. Au nord, un troisième bras de la rivière continue sa course sur le même niveau supérieur que la cataracte et ensuite se décharge dans le lit principal par cinq cascades d'une

1. Cette balle et quelques-unes des griffes de l'énorme bête ont été acceptées par Sa Majesté le roi Don Luis I. (*Note de l'auteur.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

exquise beauté, dont la dernière est à quatre cent deux mètres au-dessous de la grande chute.

Gogna n'a peut-être pas le caractère imposant des grandes cataractes. Tout ce qui l'environne forme un paysage doux, varié, charmant. La végétation de la forêt s'y mêle aux roches et aux jeux d'eau, de telle façon qu'il en résulte un ensemble harmonieux, comme si la main d'un grand artiste avait préparé l'aspect propre à chaque détail. L'accès en est libre de tous les côtés, et l'on dirait que la nature a pris plaisir à permettre qu'une de ses œuvres les plus charmantes puisse être aisément contemplée.

L'espace resserré en aval de la cataracte s'appelle Nangouari et se termine à une chute qui porte le même nom. L'endroit où le fleuve redevient navigable est nommé le Mamoungo.

Le transport des canots par terre fut fait par les indigènes des hameaux de Sioma, qui sont des Calacas ou des esclaves, administrés par un chef louina et installés en cette place par le gouvernement du Loui, exprès pour ce service, qu'ils sont obligés de faire sans exiger la moindre rétribution.

Une navigation à peu près d'une heure et demie nous fit arriver au travers du confluent de la Loumbé. Cette rivière descend du nord.

Le 7, je repartis et j'arrivai au bout d'une heure à la cataracte de Câlé. Nous halâmes le canot par un sentier qui bordait la rive gauche. Après avoir dépassé les chutes, nous rencontrâmes des rapides, puis des écueils ébréchés que recouvre sans cesse la violence du courant.

Le 8, nous arrivâmes aux grands rapides de Bomboué.

Dans l'après-midi, je m'étais couché pour me reposer un peu, lorsque mes nègres me réveillèrent tout à coup en me disant qu'ils venaient de voir fort près plusieurs éléphants. Je saisis ma carabine et me mis à leur poursuite. J'aperçus ces énormes animaux sur les bords de la Joco; ils s'y vautraient dans un marais. Je me mis sous leur vent et me glissai vers eux avec toute espèce de précaution. En approchant, j'en comptai sept.

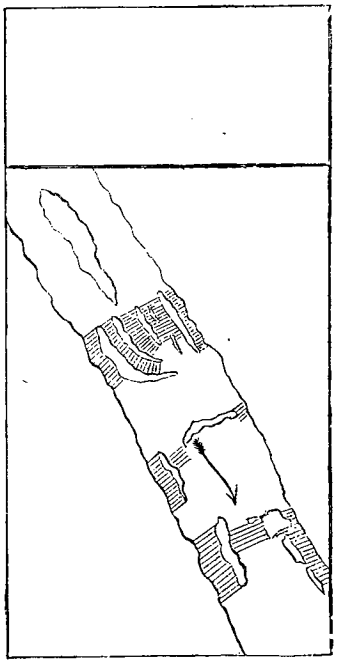
La jungle, dont l'épaisseur allait jusqu'aux bords du marais, me permit d'arriver assez près d'eux sans être découvert. Un moment, je contemplai ces géants de la faune africaine, et j'avoue que j'hésitai un peu à leur nuire. La nécessité finit cependant par l'emporter sur mes hésitations sentimentales et je fis feu sur le plus voisin en le visant à l'os frontal. Quand il reçut le coup, le colosse chancela un instant sans bouger de place; puis il s'agenouilla tout inerte, conserva quelque temps cette position et enfin tomba sur le flanc en faisant trembler par son poids le sol d'alentour.

Les six autres s'enfuirent d'un trot rapide vers le fleuve, le passèrent à la nage et disparurent sous bois.

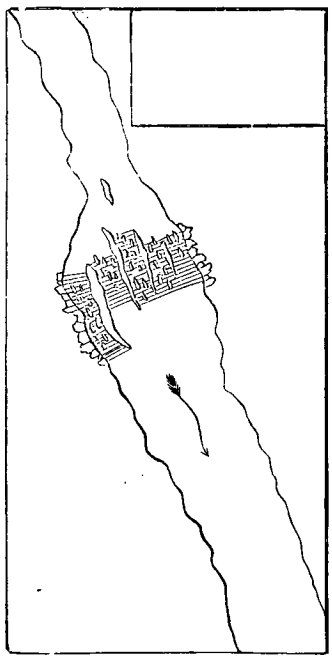
La forêt, dans cette région des cataractes, est composée de couchibis, de mapolés, d'opoumbouloumés et de lorchas, arbres fruitiers qu'on rencontre plus ou moins souvent sur le plateau; en outre, on y trouve deux autres arbres particuliers à cet endroit, le mochamocha et le mouchenché. Ce dernier donne un fruit très sucré avec lequel je fis une boisson fort rafraîchissante.

La région des cataractes est nommée Moutéma. Le gibier forestier y abonde; on y voit par milliers les animaux de toutes les familles, genres et espèces qui peuplent les plateaux de l'Afrique.

Le lendemain, il y avait une heure que nous avions laissé derrière nous le confluent de la Joco quand nous arrivâmes aux rapides de Lousso.



Cataracte de Câlé.



Rapides de Bomboué.

Gravures tirées de l'édition anglaise.

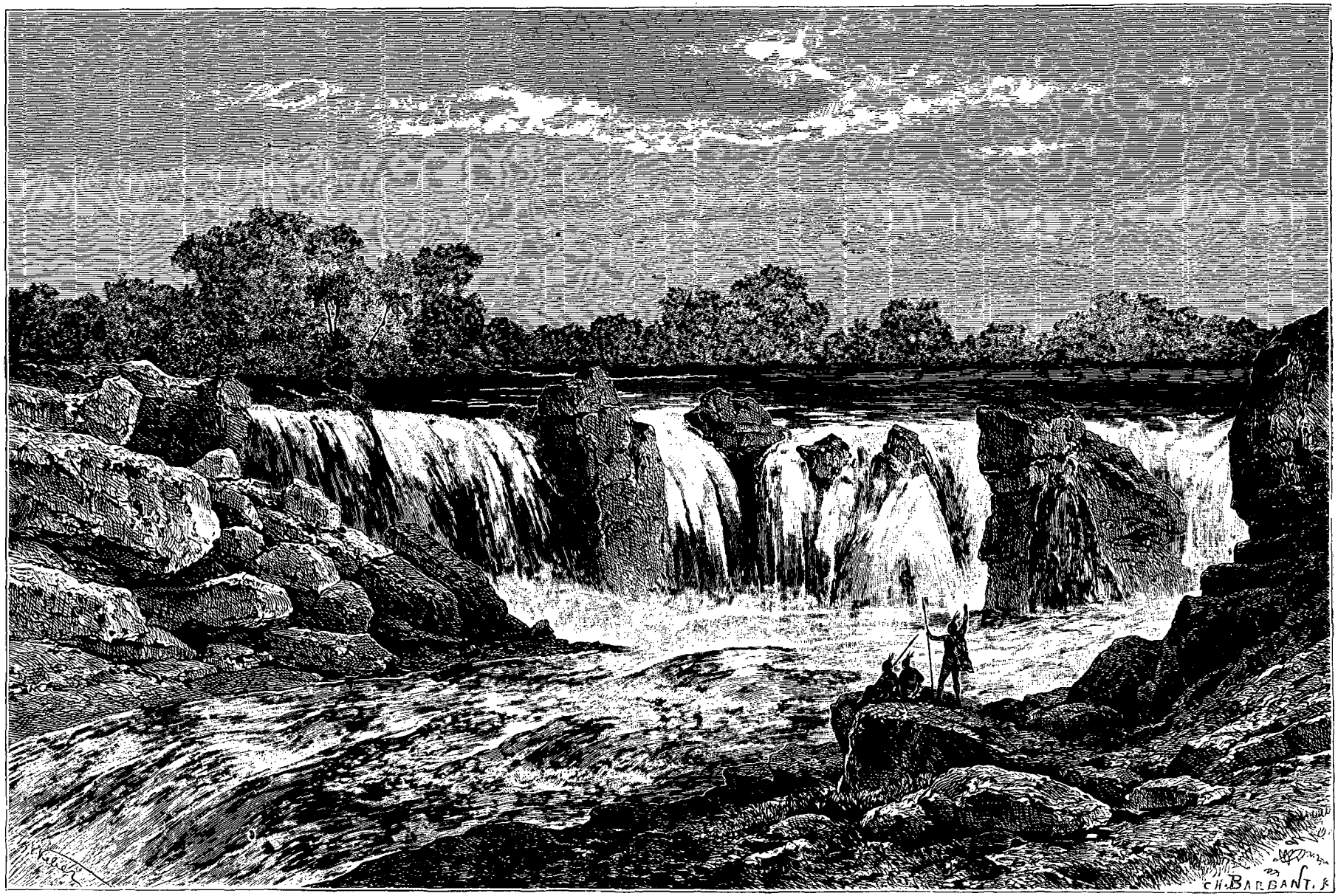
A cette place, le Zambési est fort large et se partage en beaucoup de bras, formant de petites baies couvertes d'une riche végétation.

Après la cataracte splendide de Gogna, je n'ai rien vu de si attrayant que les rapides de Lousso.

Je me rembarquai, et, au bout de deux heures de navigation, je me fis remettre à terre un peu avant la cataracte de Bomboué. Mon projet était de la dépasser avant la nuit, bien que la tâche de traîner nos canots par terre, avec le peu d'hommes dont je disposais, fût très pénible. Nous y employâmes quatre heures; mais je m'étais tenu parole et j'établis mon camp pour la nuit en aval des chutes, qui ont une étendue de trois cent vingt mètres.

Durant la nuit, je pensai mourir. Une fièvre intense dévorait mes forces, et je n'espérais plus guère vivre assez pour voir le 12 octobre, jour de fête pour moi:

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



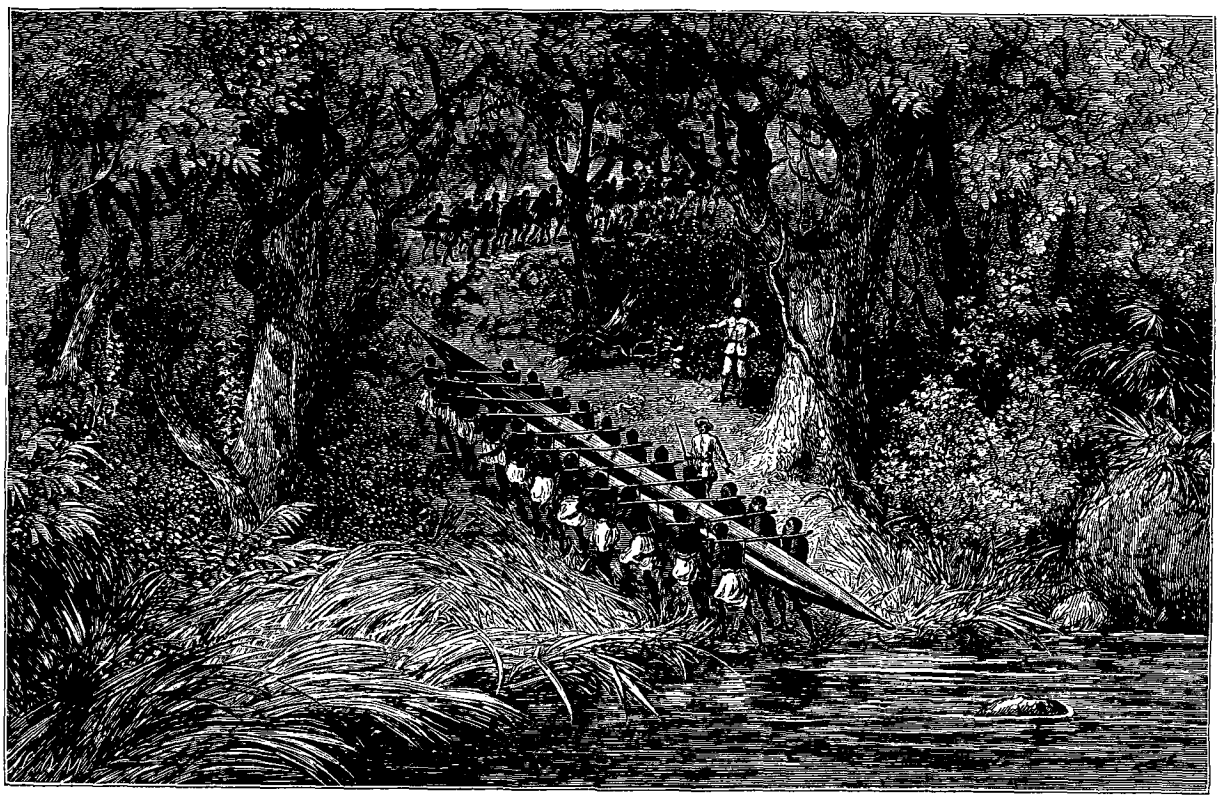
La cataracte de Gogna (voy. p. 203). — Dessin de Th. Weber, d'après une gravure de l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

c'était l'anniversaire de la naissance de ma femme. J'appelai Vérissimo et Aogousto et leur confiai tous mes travaux, avec l'ordre de continuer, en cas de mort, le voyage que j'avais commencé, jusqu'à ce qu'ils trouvassent le missionnaire entre les mains duquel ils remettraient mes livres et mes papiers. Je leur fis comprendre que le Mouénépouto, le roi blanc, les récompenserait avec magnificence s'ils sauvaient mes mémoires et réussissaient à les faire parvenir en toute sécurité au Portugal.

Cependant, et contre toute attente, l'emploi réitéré d'injections sous-cutanées de sulfate de quinine à fortes doses surmonta la fièvre, et dans la matinée du 12, à six heures, je me trouvai soulagé de façon à pouvoir continuer ma route.

Une demi-heure après, nous étions partis. A sept heures un quart, nous rencontrions des rapides assez faibles, mais suivis presque immédiatement de plus dangereux. Nous venions de pénétrer dans le seul bras praticable et commencions à obéir à la force du courant, lorsqu'un hippopotame s'éleva pour souffler juste en avant de nous. Nous n'avions plus qu'à choisir entre le monstre et l'abîme. Nous luttâmes bravement contre le courant et le coupâmes par une manœuvre habile; quant à l'hippopotame menaçant, nous l'évitâmes en passant à l'ombre d'un rocher, presque sur la terre.



Portage des bateaux à Gogna (voy. p. 204). — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Entre huit heures et neuf heures moins vingt, nous avions passé six rapides dont le niveau avait peu de différence; mais nous eûmes à en franchir bien d'autres jusqu'à la cataracte de Catima-Moriro *(qui éteint le feu)*. C'est la dernière en descendant la haute région des cataractes du Zambési supérieur. De là jusqu'aux chutes qui précèdent les grandes cataractes de Mosi-oa-Tounia le fleuve est parfaitement navigable.

Je me rembarquai le 13 et ne m'arrêtai qu'au village de Catongo.

J'y rejoignis mes gens que j'avais laissés à la bouche de la Joco et qui étaient arrivés depuis la veille.

Eux aussi avaient eu leurs aventures, et la veille un grand danger les avait menacés. Attaqués par plusieurs lions, ils n'avaient dû la vie qu'à des arbres au sommet desquels ils s'étaient réfugiés et où ils étaient restés longtemps entourés et assiégés. Ils avaient enlevé vers eux ma pauvre petite chèvre Cora au moyen d'une pièce de toile attachée à ses cornes et ils l'avaient liée à une branche auprès d'Aogousto. Ce brave homme, du haut de son perchoir, avait réussi à tuer un des lions, dont, à Catongo, il troqua la peau contre un bon lot de tabac.

Le 14, je voyageai à l'est, direction que suivait le Zambési. Ce jour-là nous eûmes la chance de rencontrer des êtres qui, sans être à proprement parler des pêcheurs, nous fournirent pourtant une grande quantité de poissons. C'étaient des ouagnis, comme les appellent les Louinas, c'est-à-dire des pygargues, aigles pêcheurs gigantesques, qui habitent les rives du fleuve. Quand on les poursuivait, ils lâchaient pour la plupart

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

leur proie. Ces pygargues du Zambési, que je n'avais pas remarqués dans le voisinage des cataractes, ont la tête, la poitrine et la queue parfaitement blanches, avec des ailes et les flancs noirs comme de l'ébène. Ils rappellent exactement l'espèce américaine qu'on nomme *pygargue à tête blanche;* mais leur corps est moins gros que celui qui sert d'emblème sur la bannière des États-Unis.

Dans la matinée du 15, j'arrivai en face du village de Quisséqué ou Chichéqué et j'allai asseoir mon camp au milieu des roseaux d'une île voisine. Ensuite je fis prévenir le chef de mon arrivée, puis je me couchai brûlant de fièvre.

A peine étais-je au lit, que je reçus la visite d'un homme, au teint café au lait, qui semblait Européen. Il m'apprit en se servant de la langue sesouto, et par l'intermédiaire de Vérissimo, qu'il était le serviteur du missionnaire à la recherche duquel j'étais parti et qu'il attendait ici la réponse que ferait le roi Lobossi à la requête présentée par son maître. Ce ne fut pas sans étonnement et sans plaisir à la fois que je sus que ce missionnaire était Français. Le serviteur se nommait Eliazar.

Il témoigna une grande satisfaction lorsque je lui eus dit que j'étais en route pour aller vers son maître et m'assura que celui-ci devait être compté parmi les meilleurs des hommes.

Pendant ma conversation avec Eliazar, le chef du

Dans les rapides. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

village arriva. Il s'appelait Carimouqué; mais on le nommait au moins aussi souvent Moranziani, nom de guerre des chefs de Quisséqué.

Le 16, dans l'après-midi, revinrent les messagers qu'il avait envoyés au Loui porter la requête du missionnaire au roi.

Lobossi invitait le missionnaire à remettre sa visite à une autre année. En même temps, Carimouqué recevait la défense positive de le mettre en état de continuer par quelque moyen que ce fût son voyage vers le nord. Eliazar fut très découragé par ce message.

Le 17, à neuf heures du matin, nous partions, et avant midi nous atteignîmes le confluent de la Machila.

La rivière traverse une vaste plaine où paissent, par milliers, les buffles, les zèbres et plusieurs espèces d'antilopes. J'y ai été témoin d'un effet surprenant de mirage qui me montrait une masse d'animaux hétérogènes marchant les pieds en l'air.

Je réussis à tirer un zèbre, dont la viande était supérieure à celle de quelque antilope que ce soit.

Après une longue navigation entre des îles que séparaient de petits bras, formant un ensemble compliqué, je m'arrêtai juste au-dessus d'un rapide dont la descente était d'un mètre; c'était le premier anneau de la chaîne des chutes qui se termine par la grande cataracte de Mosi-oa-Tounia.

Avec le basalte reparaissait la forêt toujours belle et où le baobab dominait les autres arbres.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ma navigation sur le Zambési supérieur était finie; depuis ce point, je me proposai de voyager par terre jusqu'à ma rencontre avec le missionnaire.

Le village d'Embarira se trouvait à une dizaine de kilomètres de l'endroit où je reposais. Mes derniers bateliers étaient partis emportant les paquets sur leur tête. Le sommeil m'accabla et je ne me réveillai qu'à la nuit. Vérissimo, Camoutombo et Pépéca étaient seuls restés près de moi. Comme je leur demandais pourquoi nous étions encore là, Vérissimo me répondit qu'il n'avait pas voulu me réveiller. Je me levai pour me mettre en route malgré les ténèbres, et je m'aperçus que nous étions tout à fait désarmés. Vérissimo, qui de temps en temps faisait de véritables niaiseries, avait laissé emporter mes armes avec le reste des bagages à Embarira. Rien n'est moins agréable que de se trouver sans armes au milieu d'une forêt pleine de bêtes féroces. J'ordonnai qu'on fît de suite un grand feu; mais l'obscurité était telle qu'on ne pouvait trouver aucun bois convenable.

En ce moment Pépéca vint à se souvenir d'avoir vu à peu de distance un vieux bateau; on réussit à le retrouver; malheureusement il était fait du bois dur de moucoussé et mon couteau de chasse ne pouvait pas l'entamer.

Je m'imaginai alors d'en frapper comme d'un bélier le tronc d'un baobab, et trois d'entre nous, après l'avoir balancé, le jetèrent de toutes leurs forces contre l'ar-

Nous brisons un vieux bateau. — Dessin de Yvan Pranishnikoff, d'après le texte.

bre. Le vieux canot n'était pas de force à résister à de tels chocs, et bientôt nous eûmes du bois en assez petits morceaux pour en faire du feu.

Comme nous étions presque installés pour passer la nuit en cet endroit, nous vîmes Aogousto qui venait me chercher à la tête de plusieurs hommes.

J'eus du plaisir à partir avec eux, et, vers minuit, j'étais à Embarira, village situé sur la gauche de cette rivière Couando dont j'avais étudié les sources trois mois auparavant.

Je n'étais plus fort éloigné du missionnaire qui, je me l'imaginais, serait en mesure de me donner l'assistance nécessaire pour la continuation de mon voyage; mais je devais passer d'abord par une nouvelle série d'aventures que rien ne pouvait me faire prévoir.

On m'avait dit, à mon arrivée, qu'un *macoua*, un homme blanc, qui n'était ni un missionnaire ni un commerçant, était campé en face de moi, sur l'autre bord de la Couando.

Qui donc allais-je rencontrer dans ces régions?

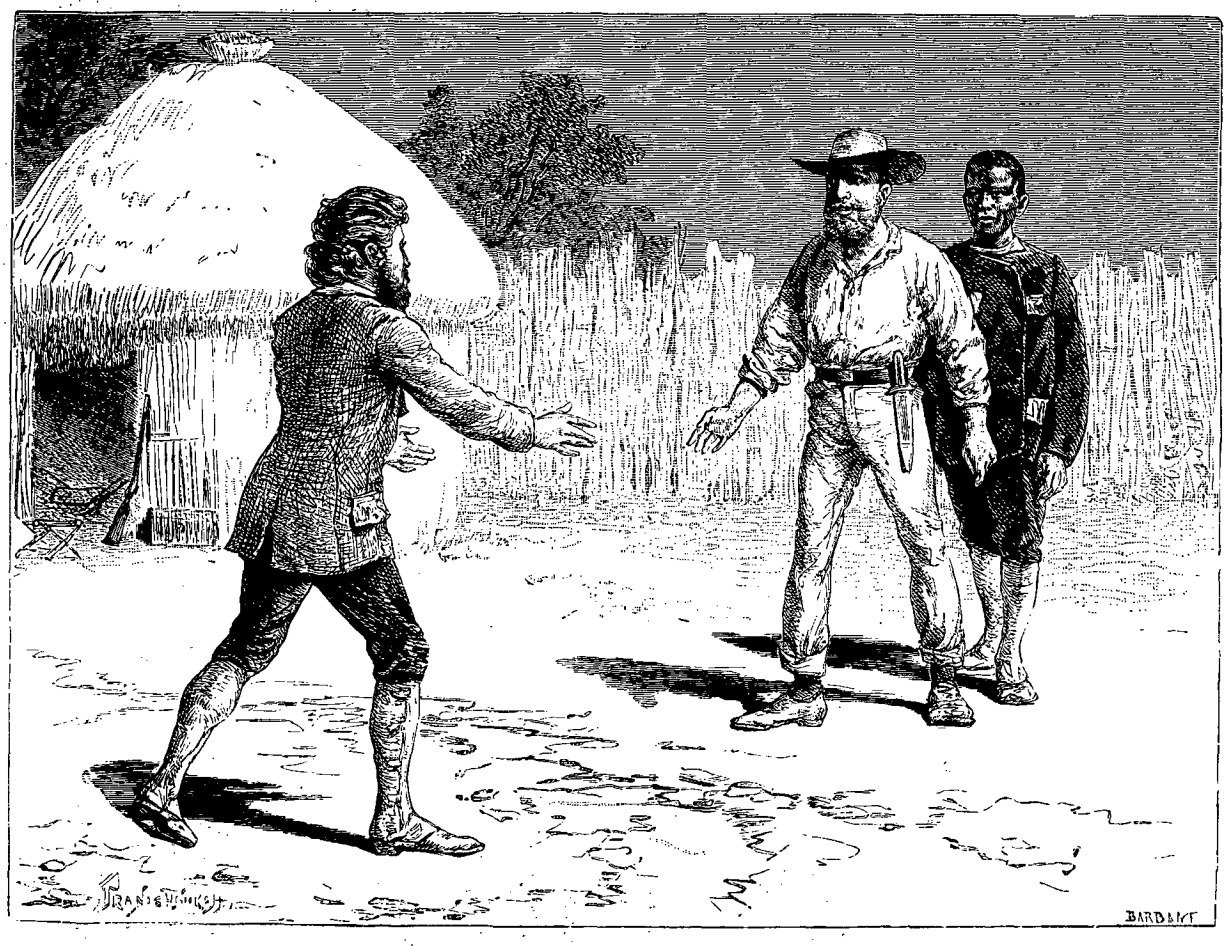
Ma curiosité était surexcitée au dernier point et je me retournais sur ma couche plein d'impatience de voir enfin luire l'aube d'un autre jour.

SERPA PINTO.

Traduit de l'anglais par J. BELIN-DE-LAUNAY.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Rencontre d'un Européen (voy. p. 210). — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après le texte.

COMMENT J'AI TRAVERSÉ L'AFRIQUE,

DE L'OCÉAN ATLANTIQUE A L'OCÉAN INDIEN,

PAR LE MAJOR SERPA PINTO [1].

1877-1878. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

SECONDE PARTIE

I

A LOUCHOUMA

Prisonnier à Embarira. — Le docteur Bradshaw. — Son campement. — Du pain! — Graves embarras. — Catraïo et mes chronomètres. — Arrivée du missionnaire François Coillard. — Sa famille. — Louchouma; Mme Coillard; hospitalité généreuse. — Maladie grave. — Chasse heureuse. — Plan de voyage. — Triste nouvelle. — Départ de Louchouma.

Je passai à Embarira une nuit affreuse. Assailli par des milliers de punaises et des nuées de moustiques, j'avais dû sortir de la demeure que le chef m'avait offerte et m'établir en plein air; mais j'eus peine à dormir, étant préoccupé de la pensée que je rencontrerais le lendemain des Européens.

D'après la première information que j'avais pu me procurer, le missionnaire était à une vingtaine de kilomètres de distance; mais, beaucoup plus près, de

1. Suite. — Voy. t. XLI, p. 193, 209, 225, 241, 257, 273 et 289; t. XLII, p. 177 et 193.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

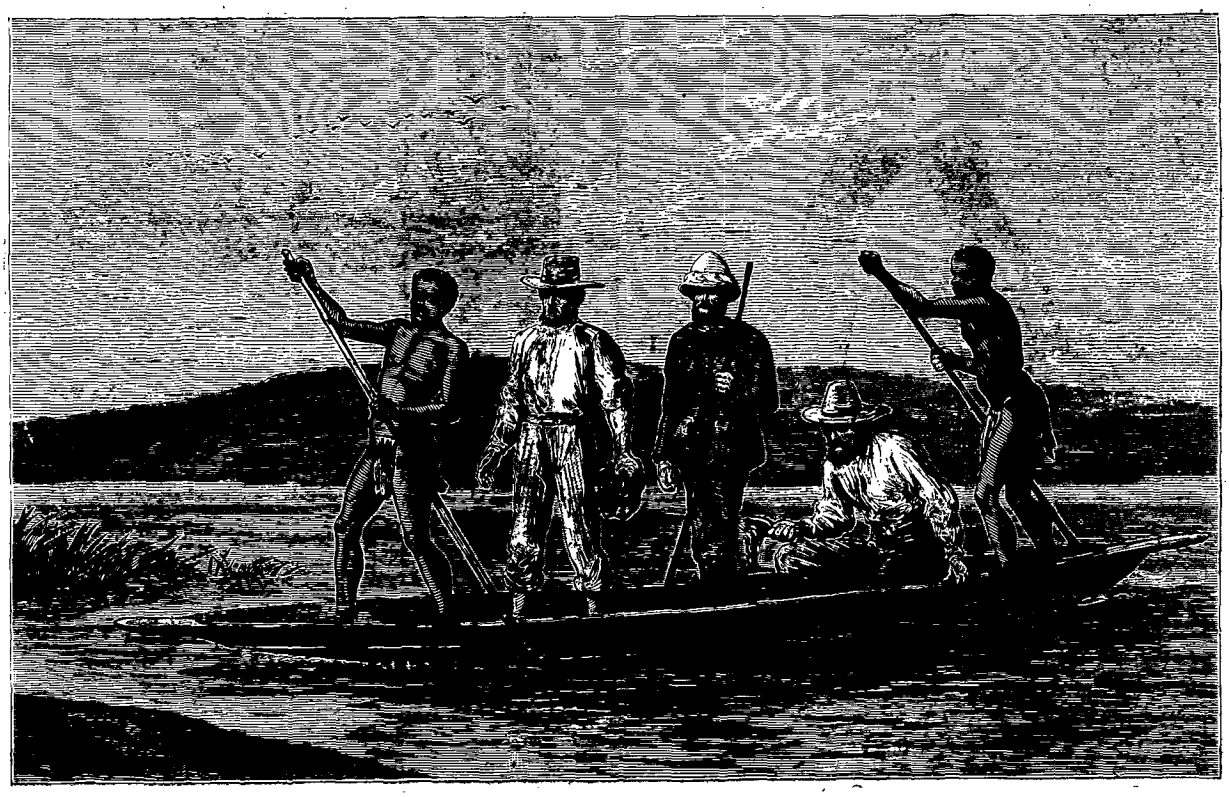
l'autre côté de la Couando, se trouvait le campement d'un Anglais.

Le 19 octobre, je me hâtai de prier le chef de me fournir un canot pour passer la rivière; il me déclara tout net qu'il ne me permettrait de quitter son village qu'après que j'aurais donné à mes bateliers, en payement, une certaine quantité de marchandises.

J'appelai Jassé, le chasseur, et lui expliquai comment il m'était impossible de satisfaire à cette demande avant d'être entré en rapport avec l'Anglais et de m'être procuré par lui les marchandises nécessaires.

Jassé réunit les bateliers et le chef, leur exposa ce que je venais de lui dire, mais sans résultat. Alors je demandai de faire passer à l'Anglais un message et j'écrivis quelques lignes sur une carte de visite que Vérissimo se chargea de remettre.

Une heure après, cet Anglais se présenta devant moi. Il devait avoir de vingt-huit à trente ans. Sa barbe était petite et très blonde; ses yeux, bleus, bien ouverts et brillants; sa chevelure, coupée ras, avait la couleur de sa barbe. Il portait une chemise de grosse toile, dont les manches retroussées montraient des bras musclés et brunis par le soleil de l'Afrique. Ses pantalons d'étoffe ordinaire étaient retenus par une forte ceinture de cuir, d'où pendait, comme un coutelas, un *bowieknife* d'Amérique. Ses pieds étaient protégés par de fortes chaussures, dont la couture faite



Passage de la Couando. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

à l'extérieur paraissait prouver qu'il les avait fabriquées lui-même.

Je lui expliquai qui j'étais, et, en peu de mots, ma situation, en le priant de m'échanger pour des marchandises l'ivoire que je possédais.

Il me répondit qu'il n'avait pas de marchandises : dépourvu lui-même de ressources, il ne voyait pas d'autre moyen que d'en envoyer chercher à Louchouma.

Il se transporta chez le chef et obtint qu'on me laissât le suivre sur l'autre rive, à condition que je reviendrais le soir à Embarira.

Nous traversâmes cette large rivière, cette même Couando dont j'avais découvert, plusieurs mois auparavant, les sources; nous arrivâmes à un petit campement où me reçut un autre blanc.

Celui-ci était un homme à la stature haute, avec une longue barbe et des cheveux blancs; il n'était certainement pas vieux, ainsi que le prouvaient son activité et l'expression de sa figure; mais il avait été vieilli prématurément par le travail et les longues souffrances.

Notre conversation eut pour conclusion que, se trouvant eux-mêmes hors d'état de payer leurs dépenses, ils ne pouvaient rien faire pour moi. Toutefois ils me donnèrent un assez bon dîner.

Lorsque j'eus bien satisfait mon appétit, j'écrivis au missionnaire, le priant de me procurer des marchandises pour solder mes bateliers.

Après avoir dépêché le porteur de cette lettre à Louchouma, je retournai à Embarira.

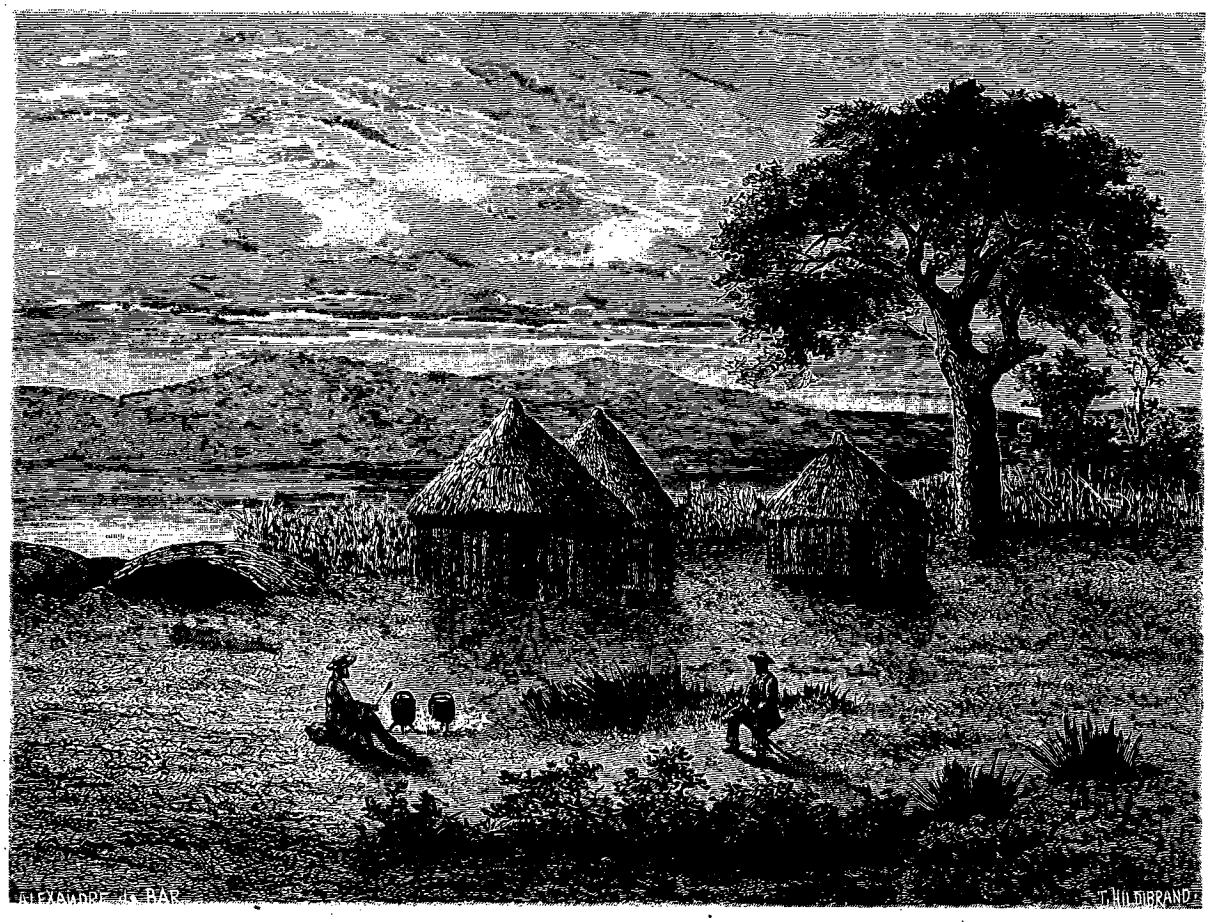
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le 20, au point du jour, je fus réveillé par l'arrivée des marchandises de Louchouma. Je soldai tout le monde, et le chef me fournit des porteurs en nombre suffisant pour conduire à Louchouma l'ivoire et tout ce qui m'appartenait. Je surveillai leur départ et leur donnai pour le missionnaire une nouvelle lettre où je le priais de payer les porteurs à leur arrivée et de m'accorder l'hospitalité.

A midi, un léger canot manœuvré par une paire de nègres partait d'Embarira pour traverser la Couando, ayant à bord trois hommes blancs.

Ce vieil et misérable esquif faisait eau d'une façon inquiétante. Le blanc qui était à la proue ôta donc ses souliers et les tint à la main, exemple qui fut imité par celui qui était à la poupe; et tous deux se mirent à vider l'eau qui menaçait de les couler à fond avant la traversée. Quant au blanc qui se tenait debout au milieu, pourvu de ses magnifiques bottes à l'épreuve de l'eau, il contemplait comme dans un rêve les ébats des crocodiles énormes qu'entraînait le courant et ne s'inquiétait guère des millimètres d'eau embarqués par le canot.

Ces trois hommes réunis ainsi au centre de l'Afrique par les hasards de l'exploration étaient moi-



Huttes de MM. Bradshaw et Walsh. — Dessin d'Alexandre de Bar, d'après une gravure de l'édition anglaise.

même, le docteur Benjamin-Frederic Bradshaw, explorateur zoologique, et Alexander Walsh, zoologue aussi, préparateur d'échantillons et compagnon du docteur.

Ces derniers possédaient sur la rive droite de la Couando trois huttes, dont l'une fut mise à ma disposition aussitôt que nous fûmes débarqués.

Le docteur Bradshaw non seulement est un chasseur fameux, un savant distingué, un médecin habile, mais encore il excelle comme cuisinier. Il se mit de suite à fricasser pour notre déjeuner des perdrix qu'il avait tuées le matin.

Les viandes cuites, nous nous mîmes à table devant un grand bol de maïs tout assaisonné et un magnifique ragoût de perdrix. Nous n'avions pas encore mangé la première bouchée, qu'un nègre entra portant quelque chose qui était enveloppé dans un morceau de toile blanche.

Il arrivait de l'habitation du missionnaire français. Je développai la toile et j'y trouvai un énorme pain blanc. Quelle surprise !

Du pain ! Il y avait plus d'un an que je n'en avais vu. Du pain! ma nourriture favorite, quotidienne, dont l'absence était une privation si dure, dont je ne cessais de rêver durant mes nuits de famine et dont parfois j'avais une envie si violente qu'elle me faisait

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

comprendre que, après en avoir été privé longtemps, on pût se laisser aller au crime pour s'en procurer!

J'avais négligé ma portion de perdrix et m'étais jeté avec voracité sur l'aliment dont la saveur l'emportait sur tous les chefs-d'œuvre de l'art gastronomique.

Le docteur Bradshaw me retint. Ma gourmandise eût pu me devenir fatale. Il me fit avaler une excellente tasse de cacao, et presque aussitôt je tombai dans un sommeil qui me rafraîchit et me rendit des forces.

Mon bagage et tous mes gens étaient allés à Louchouma, excepté Aogousto et Catraïo, chargés de garder la caisse où étaient mes instruments.

Le lendemain matin, je me réveillai le cœur léger, plein d'entrain, heureux de commencer cette journée qui devait être cependant très tourmentée.

Nous venions de déjeuner de perdrix et de chocolat et nous devisions agréablement en fumant le tabac parfumé de Choucouloumbé, lorsque tout à coup les porteurs, partis la veille pour Louchouma, entrèrent en criant qu'ils n'avaient pas été payés là-bas.

J'étais stupéfait d'une pareille histoire, car Vérissimo avait personnellement accompagné ces gens-là et emporté l'ivoire avec lequel je devais acquitter tous les frais possibles.

Quant à nous, nous n'avions rien, et nous ne savions pas comment nous y prendre pour calmer ces sauvages qui semblaient irrités à l'idée d'avoir été volés, puisqu'on leur avait fait porter d'Embarira à Louchouma des ballots et qu'ils n'avaient rien reçu pour leur commission. Bien plus, nous ne tardâmes pas à voir entrer en scène Moucoumba, le chef d'Embarira, et le chasseur Jassé. Ils en vinrent aux gros mots avec moi et avec l'Anglais, au point de nous menacer et de nous insulter d'une façon odieuse.

J'étais peiné outre mesure, j'étais même honteux de voir ces Anglais, qui m'avaient traité avec tant de bonté, mêlés à une affaire qui ne concernait absolument que moi, et injuriés pour mon compte.

Après une vingtaine de demandes, dont pas une ne pouvait avoir de solution, les porteurs, Jassé en tête, annoncèrent qu'ils allaient retourner à Louchouma prendre les bagages et l'ivoire, qu'ils retiendraient jusqu'à parfait payement de leur dû. En effet, ils partirent, nous laissant sous la surveillance du chef Moucoumba entouré d'une forte troupe d'indigènes.

Le docteur Bradshaw nous conseilla de nous réunir dans une des huttes et d'y préparer tout pour une vigoureuse résistance, en cas d'une attaque probable.

A la nuit tombante, Moucoumba et ses hommes se mirent à piller les deux huttes vides, d'où ils enlevèrent ma caisse d'instruments qu'ils transportèrent en bateau sur l'autre rive de la Couando.

Ensuite ils entourèrent la troisième hutte, où nous nous étions réfugiés, en insistant pour que je fisse en leur compagnie mon retour à Embarira. J'avais peur que mes hôtes ne se trouvassent à cause de moi exposés à un péril imminent, et je voulais me livrer aux sauvages pour terminer cette aventure qui menaçait de devenir un combat; mais le docteur Bradshaw me déclara que la seule chose que nous eussions à faire était de nous défendre jusqu'à toute extrémité.

Nous étions là quatre hommes, les trois blancs et Aogousto, bien disposés à vendre chèrement notre vie. Notre attitude fit reculer les sauvages devant une attaque qui eût été sans doute fatale à beaucoup d'entre eux. Aussi, après un palabre assez prolongé entre les meneurs, ils prirent le parti d'abandonner la place et se retirèrent lentement de l'autre côté de l'eau.

Pendant tous ces tracas, je n'avais pas aperçu mon négrillon Catraïo et j'en avais conçu une vive inquiétude. Était-il retenu prisonnier par les sauvages? Mais, quand tout fut calme, Catraïo introduisit sa tête dans notre hutte avec la grimace qui lui était habituelle, et mon gamin s'avançant me remit entre les mains mes chronomètres. Il avait été à la nage les prendre dans ma caisse tandis que les Macalacas étaient occupés à nous surveiller. C'était la seconde fois que Catraïo réussissait à empêcher mes chronomètres de s'arrêter faute d'être montés.

Tout en nous retrouvant seuls, nous n'étions guère rassurés, et le docteur Bradshaw, qui connaissait à fond les naturels de la contrée, assurait qu'ils ne tarderaient pas à revenir à la charge.

Heureusement, vers neuf heures du soir, le missionnaire François Coillard entra dans notre camp. Lorsqu'il eut appris ce qui venait de se passer, il m'assura que les porteurs avaient été payés, et même libéralement, à Louchouma, et que, sans perdre de temps, il ferait entendre raison au chef Moucoumba.

Celui-ci et Jassé, à la tête d'une grosse troupe, passaient la rivière, dès le point du jour, et envahissaient le camp.

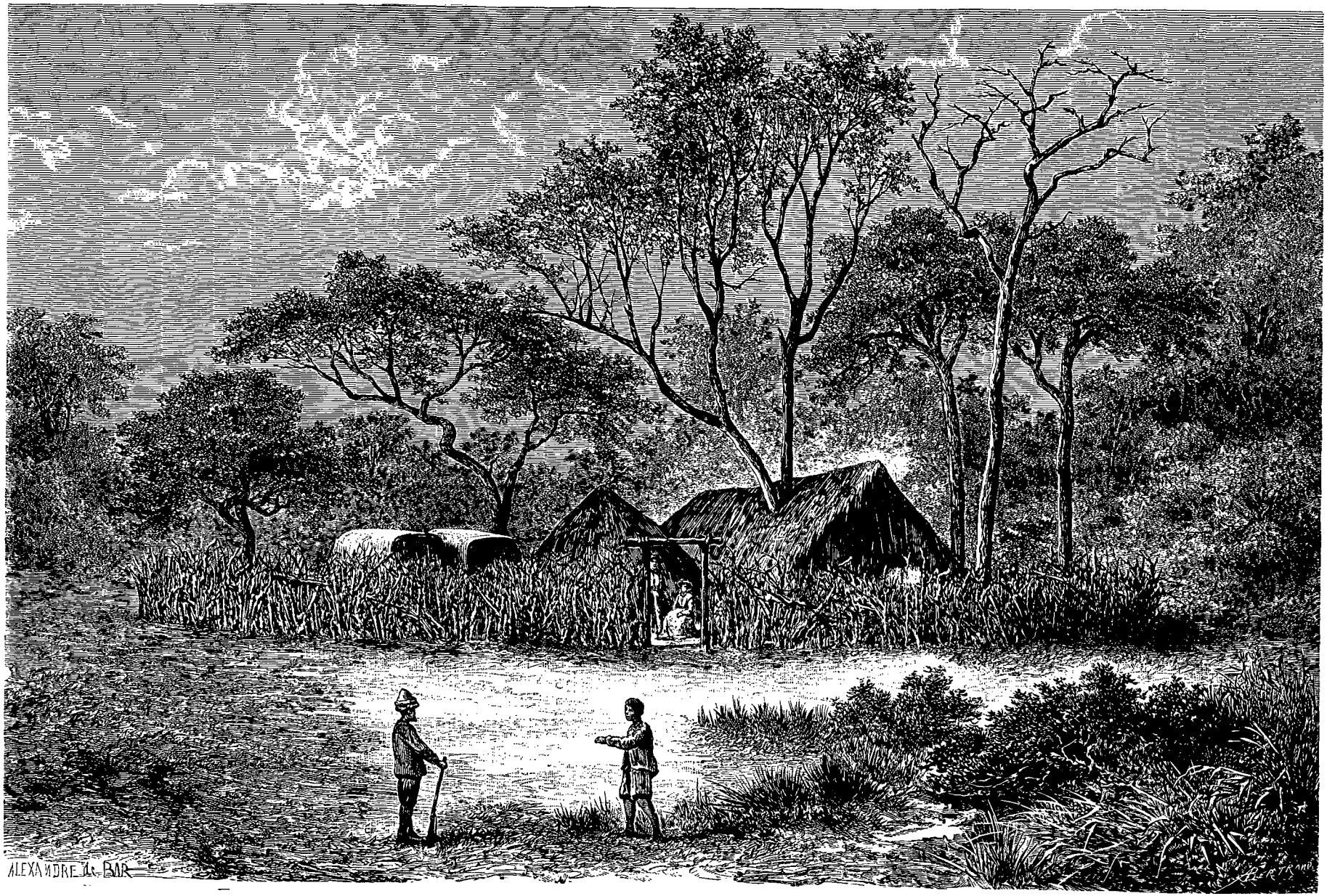
M. Coillard parle la langue du pays aussi aisément que le français et l'anglais. Il put donc faire au chef d'Embarira un long discours où il lui exposa combien la conduite des porteurs avait été honteuse et malhonnête. Ils avaient prétendu n'avoir pas reçu le salaire de leur peine, avoir été victimes d'une escroquerie, tandis qu'en fait on s'était comporté généreusement à leur égard à Louchouma.

A ces mots, Moucoumba donna de suite l'ordre de me rapporter tout ce qu'on m'avait pris la nuit précédente et excusa sa conduite en disant qu'il avait été complètement trompé par ces fripons.

M. Coillard se rendait, me dit-il, à Chichéqué pour recevoir la réponse du roi Lobossi, mais il espérait être de retour chez lui dans une douzaine de jours au plus tard. Il m'engageait à aller l'attendre à Louchouma, où me recevrait Mme Coillard, son épouse; et plus tard nous aurions ensemble une longue conversation pour nous concerter sur nos plans d'avenir.

Le lendemain, dix heures étaient sonnées quand je pus quitter les bords de la Couando. Le docteur et son ami avaient résolu de partir en même temps et d'aller aussi à Louchouma, car les événements de ces derniers

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Louchouma. — Campement de la famille Coillard (voy. p. 214). — Dessin d'Alexandre de Bar, d'après une gravure de l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jours leur avaient révélé les dangers dont pouvait les menacer la perfidie des naturels.

Nous arrivâmes à Louchouma à six heures du soir.

Dans une vallée d'environ quatre-vingts mètres de large, qu'entourent des hauteurs peu élevées, pousse un gazon grossier et plein de mauvaises herbes. Les hauteurs sont richement boisées. Sur le versant oriental s'élève un groupe de huttes qui forment l'établissement d'un commerçant anglais, M. Phillips.

En face, du côté de l'ouest, deux hameaux abandonnés composent la factorerie de M. George Westbeech. J'entrai dans l'enclos entouré par la palissade. Devant moi, à la porte du pavillon, étaient assises deux dames, occupées à broder en couleur quelque étoffe grossière. Ce tableau, au milieu de l'Afrique, me causa une émotion indescriptible.

Mme Coillard me reçut comme elle aurait pu accueillir son fils. Avec un tact consommé, elle me mit tout de suite à mon aise. « On n'avait pas encore dîné, m'assura-t-elle, et l'on m'attendait pour se mettre à table. » Ensuite elle me fit entrer dans la hutte, où, sur une table couverte d'une belle nappe blanche, un service simple offrait à mes yeux un dîner substantiel. Mme Coillard s'assit en face de moi; à mon côté se mit Mlle Élise Coillard, sa nièce. La compagnie de ces dames, le dîner, le service, le thé, le sucre, le pain, des objets tout simples, mais dont j'avais été si longtemps privé, et ce changement subit de situation, me troublèrent le cerveau. Je ne pouvais plus concevoir nettement une pensée, je me sentais impuissant à supporter toutes mes émotions.

J'ignore comment je me comportai pendant ce repas, mais je me rappelle vaguement que, quand je fus seul, une convulsion fébrile me remua tout à coup; l'air me manquait, puis un torrent de larmes jaillit de mes yeux, inondant mes joues desséchées par la fièvre. Ces larmes me sauvèrent : si j'avais voulu les retenir et si j'y avais réussi, je ne fais pas de doute que je n'eusse perdu la raison.

J'ignore le temps que dura cet état d'excitation mentale; je n'en fus tiré que par l'entrée de ces dames qui venaient préparer mon lit pour la nuit.

A mon réveil, quand le jour parut, ce fut mécaniquement, par la seule force de l'habitude, que je remontai et comparai mes chronomètres, relevai mes observations météorologiques et en inscrivis les résultats sur mon journal.

Peu après, Mlle Élise, avec un bonnet et un tablier blancs comme la neige, entra en souriant dans la hutte, où elle s'occupa des apprêts du déjeuner. Mme Coillard la suivit bientôt et ne négligea rien pour me procurer tout le bien-être possible.

Deux journées se passèrent sans me laisser un seul souvenir, puis je succombai. L'accès fut si violent que je fus bientôt en proie au délire. La maladie était grave; mais, plus heureux que précédemment, j'avais alors deux anges gardiens pour me soigner.

Le 30 octobre, le délire cessa. En revenant à moi, je sentis que la vie ne tenait plus que par un fil à mon corps qu'avaient affaibli les fatigues et les privations.

Le docteur Bradshaw employait toute sa science à me soulager.

Cependant la fièvre ne cédait pas et mon estomac refusait d'accepter aucune espèce de médicaments. Je me décidai alors à faire moi-même une dernière tentative, et j'en revins à de fréquentes injections sous-cutanées de doses de quinine.

Le 1er novembre, j'eus quelques symptômes d'amélioration. Le jour suivant, les progrès s'accentuèrent au point que je pus quelque temps me tenir assis.

Je constatai alors que nos provisions baissaient sensiblement. Une partie de la nuit je restai éveillé en pensant aux moyens d'y remédier.

A l'aube, quand tout le monde dormait encore, je me levai sans bruit et j'allai réveiller mes hommes. Mes jambes flageolaient encore; néanmoins je partis avec eux pour la forêt, ce qui eut lieu sans qu'on s'en fût aperçu, à ma grande satisfaction. Quand nous rentrâmes, le soir était venu et mes hommes pliaient sous le poids des animaux que j'avais réussi à tuer.

Il m'était arrivé ce qui avait jusqu'ici toujours eu lieu à la suite des violents accès de fièvre dont j'avais souffert. La convalescence n'existait point pour moi, et, grâce à la vigueur de ma constitution, je passais sans intervalle de la maladie à la santé.

Le retour de mes forces physiques rendant le calme à mon esprit, je pus méditer sérieusement sur la situation où le sort m'avait jeté.

Dans les conversations que j'eus fréquemment avec Mme Coillard, j'appris que les ressources de son mari étaient médiocres. Mon ivoire avait été échangé contre des marchandises auxquelles les agents des maisons Westbeech et Phillips avaient attribué une valeur élevée pour ne pas dire exagérée, de sorte que ce qu'il avait produit était peu de chose. D'après Mme Coillard, le seul moyen de sortir de l'embarras où nous nous trouvions était de ne pas nous séparer.

D'ailleurs il fut convenu que, de toutes façons, nous attendrions que le missionnaire fût revenu de Chichéqué avant d'arrêter une résolution.

Les choses en restèrent là pendant quelques jours. Puis on reçut de mauvaises nouvelles de M. Coillard. Dans une longue lettre, il annonçait que le feu avait détruit tout ce qu'il avait confié à la garde du chef Carimouqué.

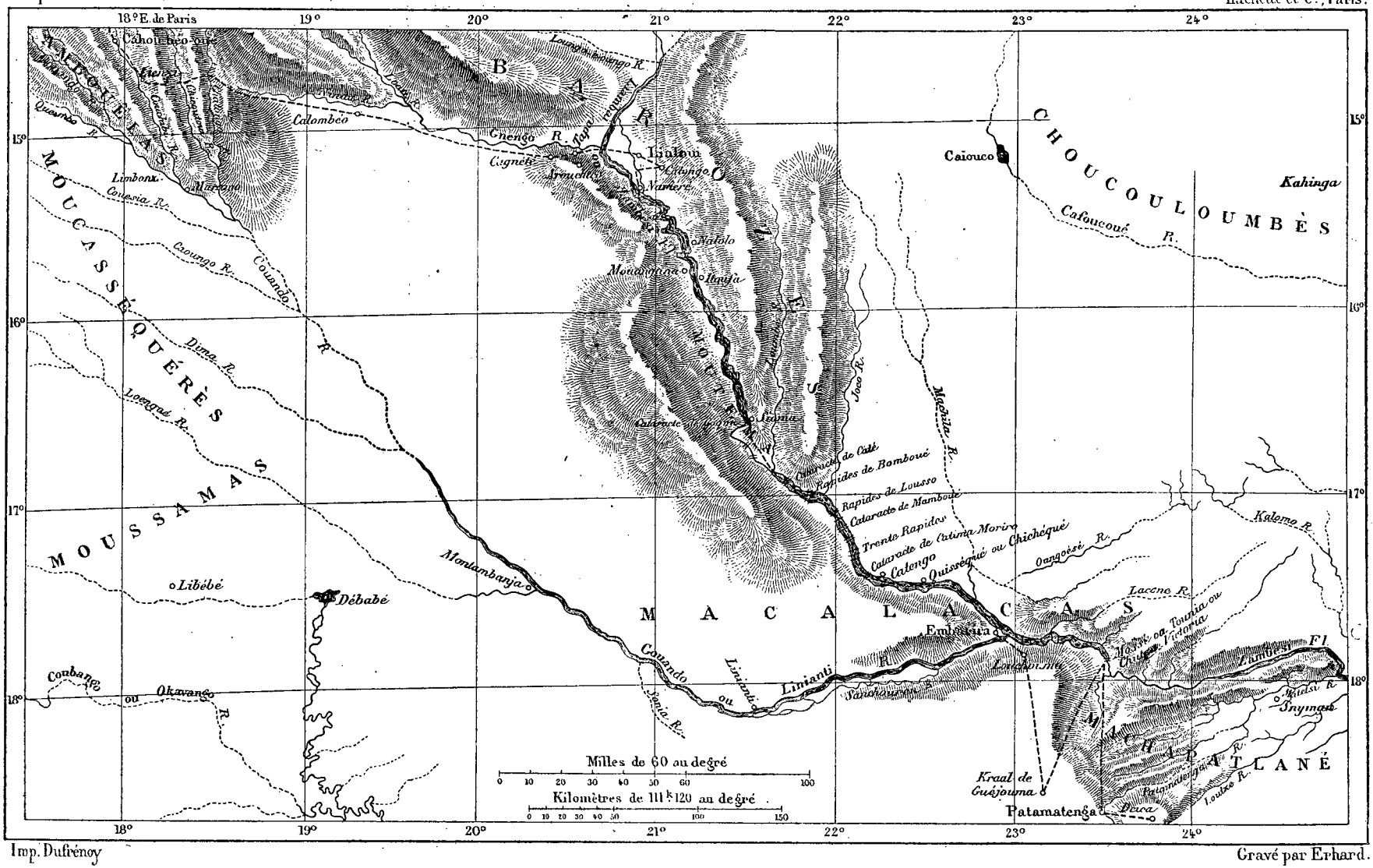
Un autre renseignement attrista plus encore son excellente femme. Eliazar, l'homme que j'avais rencontré à Chichéqué, avait été pris d'une mauvaise fièvre et était en danger. Mme Coillard lui était fort attachée parce qu'elle l'avait eu jadis à son service.

Le 7, j'étais resté assis un peu plus tard qu'à l'ordinaire pour faire des observations astronomiques, et les deux dames m'avaient tenu compagnie en causant des absents et de la maladie du pauvre Eliazar.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Serpa Pinto

Hachette et Cie, Paris.



Imp. Dufrénoy

Gravé par Erhard.

Carte de Cahou-Héo-oué à Patamatenga. — D'après le major Serpa Pinto.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mme Coillard m'ayant dit qu'elle éprouvait vivement le pressentiment que son mari allait arriver, je lui proposai d'aller au-devant de lui ; ma proposition fut acceptée par ces femmes courageuses et nous partîmes de suite sur la route d'Embarira.

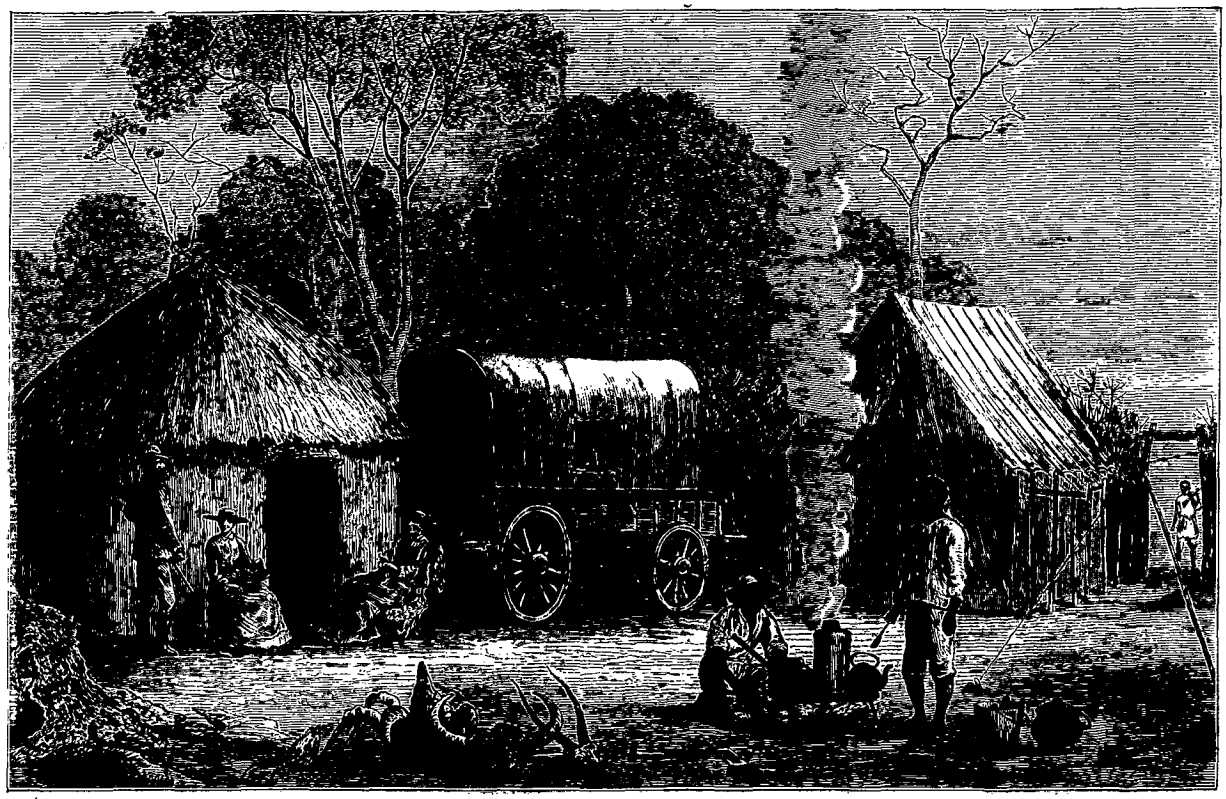
A peine étions-nous à seize cents mètres du camp que, m'étant trouvé un peu en avant, j'annonçai que j'entendais des pas dans la forêt. Ces dames crurent que je m'étais trompé, parce qu'après une marche d'une vingtaine de minutes nous n'avions encore rencontré personne. Mais le bruit que j'avais perçu devint plus distinct, et je dis à mes compagnes que, sans aucun doute, des personnes chaussées comme nous venaient dans notre sentier.

Peu après, des figures sortirent des ténèbres, et le missionnaire, escorté par deux ou trois nègres, parut à nos yeux.

Mme Coillard cherchait à voir un autre homme que son mari. C'était en vain : l'homme était absent. Une nouvelle tombe avait été creusée sur le haut Zambési.

Nous rentrâmes silencieux et tristes au camp de Louchouma.

Le lendemain, j'eus une longue conversation avec M. Coillard. Mes craintes étaient trop fondées. Il n'avait pas assez de ressources pour me fournir le moyen d'aller jusqu'à Zoumbo. Nous n'avions qu'un moyen de nous aider l'un l'autre : c'était de nous rendre en-



Louchouma. — Intérieur du campement de la famille Coillard (voy. p. 214). — Gravure tirée de l'édition anglaise.

semble à Bamangouato, où je pourrais me procurer ce qu'il faudrait pour aller plus loin.

Je ne voulais pourtant pas quitter cette région sans avoir visité la grande cataracte du Zambési.

M. Coillard nous proposa de partir tous le 13 pour le kraal de Guéjouma, d'où je me rendrais au Mosi-oa-Tounia.

La résolution prise, nous levâmes le camp de Louchouma dans la nuit du 13, vers dix heures et demie.

Voyager avec de lourds wagons, à travers la forêt, n'est pas aisé. Tantôt c'est un tronc d'arbre, tantôt un fragment de rocher qui obstrue la route ; il faut que l'arbre soit rasé, que la roche soit enlevée ; dans ces occasions trop fréquentes, la vigueur herculéenne d'Aogousto nous rendit de prodigieux services.

Nous voyagions jour et nuit en nous contentant des intervalles de repos absolument indispensables à nos bœufs comme à nous ; cependant nous n'arrivâmes au kraal de Guéjouma que le 15, à six heures du soir. Cet établissement sert aux commerçants anglais de résidence momentanée et de dépôt pour le bétail, qu'ils ne sauraient garder à Louchouma à cause de la présence de la redoutable mouche tsé-tsé.

La route traverse une plaine sablonneuse et humide, où les wagons s'enfonçaient et où les bœufs avaient beaucoup à souffrir.

En dépit du mauvais état de ma santé, je fixai au lendemain mon départ pour les chutes.

Quant à un guide, je ne pus pas en trouver un ; mais il n'y avait pas là de quoi me retenir.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

M. et Mme Coillard. — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

II

MOSI-OA-TOUNIA

Voyage aux cataractes. — Effroyable tempête. — La grande chute du Zambési. — Suspendu au bord du précipice. — Sottises des Macalacas. — Retour. — Patamatenga. — M. Gabriel Mayer. — Tombes de cinq Européens. — Arrivée à Deica. — La famille Coillard et les missions de l'Afrique méridionale.

Mon excursion devant durer de douze à quinze jours, il fut convenu que la famille Coillard quitterait ses quartiers actuels pour se rendre à Deica, où je les rejoindrais.

Le lendemain de mon départ, nous traversâmes un terrain de formation volcanique, où une convulsion de la nature avait laissé pour traces indélébiles de sa puissance des monuments gigantesques de basalte.

Nous campâmes près d'un ruisseau, et nous nous hâtâmes d'y élever des huttes en vue d'une tempête qui s'approchait.

Le site était charmant. Le ruisselet qui s'en allait en gazouillant vers le nord et dont les eaux semblaient du plus pur cristal, coulait à notre gauche. A notre droite s'élevait doucement un coteau dont l'épais feuillage plaisait aux yeux. Mon campement de quatre huttes, élevées dans un étroit vallon, était ombragé par des arbres énormes.

La scène était des plus calmes; le silence n'en était troublé que par un retentissement éloigné semblable à celui du tonnerre. C'était la voix du Mosi-oa-Tounia.

J'allai me promener avec mon fusil, et je fis partir une foule de perdrix, dont j'eus bientôt une bonne provision. Je tuai aussi un lièvre, plus petit que ceux d'Europe, de couleur différente, mais de forme semblable. Ce qui distinguait cet animal, c'étaient le dos et les oreilles presque noirs, tandis qu'il avait le ventre et la tête d'un jaune d'ocre foncé, avec des points noirs.

Quand je fus rentré au camp, je remarquai comme une singularité des milliers de termites occupés en plein air à leur besogne, montant et descendant les arbres, marchant dans tous les sens et n'essayant d'aucune façon à se dérober aux regards.

Après un souper de perdrix rôties, je passai une bonne nuit.

Le lendemain, nous marchâmes jusqu'au soir à travers une vallée profonde autant qu'aride.

Depuis le matin, les nuages chargés d'électricité s'étaient élevés, et tout à l'entour l'horizon s'enflammait d'éclairs; tout à coup une tempête furieuse se déchaîna, crevant l'amoncellement des nuées qui s'étaient réunies au-dessus de nous. Une pluie torrentielle tomba en nappes d'eau que fouettait un vent du nord-nord-est. Des masses noires de vapeur fondaient sur la terre et y vomissaient à la fois leurs flots et leurs feux.

De gros fragments de rocs attiraient l'éclair, qui s'élançait sur leurs pointes et glissait le long de leurs flancs. A peu de distance de moi, une roche, frappée par le fluide électrique, fut coupée en deux et précipitée.

Le spectacle était terrible et sublime. Ce jour-là je vis, pour la première fois, se diviser la foudre. Elle tombait sous la forme d'une boule de feu; en approchant du sol, elle se partageait parfois en deux, trois, quatre ou cinq parties, qui s'élançaient du centre presque horizontalement pour frapper cinq points différents.

Des zigzags de feu rayaient l'atmosphère dans tous les sens, au point que la couche supérieure en vint à paraître un moment une vaste nappe de flammes.

Mes hommes, couchés à plat ventre, étaient trop terrifiés pour chercher à s'abriter contre l'eau qui coulait sur eux à torrents. J'eus fort à faire pour éveiller leurs facultés et calmer leur effroi. Je n'y réussis qu'en affectant plus de confiance que je n'en avais.

A deux heures et demie, il nous fut enfin possible de nous remettre en marche, et vers cinq heures nous arrivions dans le voisinage de la grande cataracte. Là, juste en amont, nous trouvâmes des huttes abandonnées.

Quelle nuit cruelle! Pendant les ténèbres, un nouvel ouragan déploya sur nous toutes ses fureurs. Beaucoup d'arbres d'alentour furent foudroyés; la pluie inonda nos huttes, éteignit nos feux et nous transperça ainsi que tout ce que nous possédions. Aux répercussions des coups de tonnerre se joignait le fracas incessant de la cataracte; nous avions la tête brisée par ce tumulte. La tempête dura jusqu'à quatre heures du matin.

Au point du jour, la pluie recommença, et nous ne pûmes sortir de nos huttes qu'à neuf heures.

L'eau avait gâté le pain et les autres provisions donnés par Mme Coillard. Il nous restait de quoi manger un jour ou deux, mais pas plus, bien certainement. Nous n'avions que deux chances de nous ravitailler : peut-être nous trouverions du gibier, peut-être les Macalacas de l'autre rive auraient du massango à nous vendre.

Quant au gibier, il y fallut renoncer par un temps pareil, et les Macalacas qui traversèrent la rivière demandèrent pour de médiocres portions de massango des prix vraiment exorbitants.

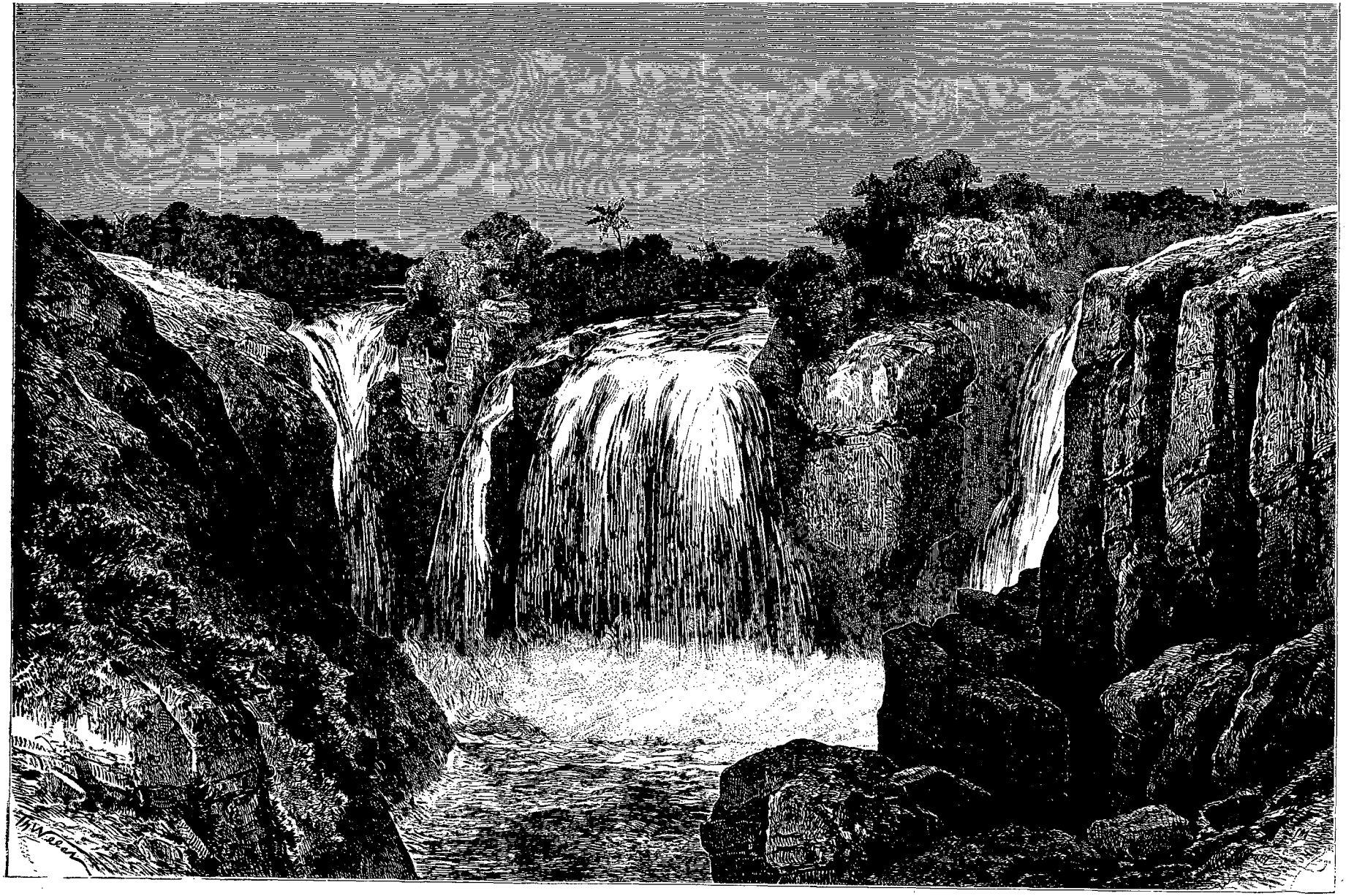
A midi, je me trouvais à l'extrémité occidentale de la grande cataracte.

Mosi-oa-Tounia ou Mési-oa-Touna? Lequel des deux noms est le vrai? Les naturels de la localité se servent des deux indistinctement.

En sésouto, Mési-oa-touna veut dire « la grande eau », tandis que Mosi-oa-tounia est une expression familière et d'usage quotidien dans la langue des Basoutos, ayant un autre sens. Par exemple, quand un mari revenant de la chasse demande à sa femme si le dîner est cuit, celle-ci lui répondra : *Mosi-oa-tounia*, « la fumée s'élève ».

Mosi-oa-Tounia n'est ni plus ni moins qu'une longue auge, une crevasse gigantesque, une espèce de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Mosi-oa-Tounia. — Chutes de l'Ouest (voy. p. 220). — Dessin de Th. Weber, d'après une gravure de l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

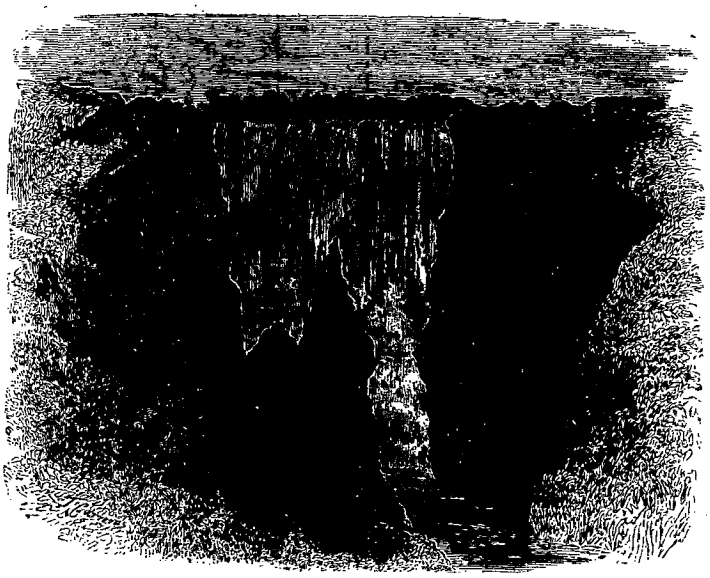
trou, un abîme profond et monstrueux dans lequel le Zambési se précipite sur une longueur de plus de dix-huit cents mètres.

Il est facile de reconnaître, courant de l'est à l'ouest, la fente qui s'est produite dans les rochers de basalte formant le mur septentrional de l'abîme.

Parallèle à ce mur, en est un autre, aussi de basalte, de même niveau, à quatre-vingt-quatorze mètres de distance, et qui forme le côté opposé de la crevasse. Les pieds de ces énormes masses de basalte noir laissent entre eux un canal à travers lequel s'élance le fleuve; au bas de la chute, ce canal est certainement bien plus étroit que l'ouverture supérieure, mais on ne peut pas en mesurer la largeur.

Dans la muraille méridionale et vers les trois cinquièmes de sa longueur, la roche a été encore déchirée en deux, de façon à former une fente gigantesque, perpendiculaire à la première. D'abord elle tourne à l'ouest, puis au sud, enfin à l'est; le fleuve s'y engouffre et précipite ses eaux dans un capricieux zigzag, à travers un dédale de rochers.

Le grand mur septentrional de la cataracte par-dessus lequel l'eau s'écoule est généralement tout à fait vertical; on n'y trouve que peu ou point de ces brisures ou irrégularités qu'on voit ordinairement dans les chutes.



Mosi-oa-Tounia. — Le fleuve après la cataracte. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Ces deux grands escarpements, aujourd'hui séparés l'un de l'autre, ont jadis fait partie d'une même masse.

Le Zambési, qui rencontre sur sa route la crevasse, s'y jette par trois cataractes, à cause de deux îles qui occupent de grands espaces dans le mur du nord et divisent le courant en trois bras.

La première cataracte est formée par un bras passant au sud de la première île qui s'élève dans l'extrémité occidentale de l'angle droit compris dans la partie supérieure de la crevasse.

Ensuite ce bras se précipite dans l'espace restreint qui s'ouvre au côté occidental du rectangle. Il a soixante mètres de large avec une chute perpendiculaire de quatre-vingts mètres.

L'île qui sépare ce bras du fleuve est couverte de la végétation la plus riche; les arbrisseaux y étendent leur feuillage sur l'arête même d'où l'eau se précipite.

Cette chute est la plus petite, mais elle est la plus belle, et même, à dire vrai, elle est la seule qui soit belle, car, pour tout le reste, Mosi-oa-Tounia n'est que d'une horreur sublime.

En face de l'île du Jardin, et grâce à un arc-en-ciel, concentrique à un autre plus pâle, je pouvais parfois, lorsque le brouillard changeait un peu de place, apercevoir une série de pinacles, des espèces de minarets, les clochers d'une cathédrale fantastique, qui surgissaient pour ainsi dire de la masse des eaux bouillonnantes.

Au commencement du mur septentrional, partant de la cascade occidentale, s'étend pendant deux cents mètres l'île qui limite le bras du fleuve dont est formée la première chute. C'est le seul endroit d'où l'ensemble de la chute soit visible, parce que, le long de ces deux cents mètres, la vapeur ne cache pas tout à fait la profondeur.

C'est de là que j'ai pris d'abord des mesures et qu'au moyen de deux triangles j'ai trouvé que la largeur supérieure de la faille était de cent mètres et la hauteur perpendiculaire du mur de cent vingt mètres.

Cette hauteur verticale est même plus grande à mesure qu'on s'avance à l'est, parce que le trou va en se creusant vers le canal à travers lequel la rivière s'échappe dans la direction du sud. C'est aussi en cet endroit que j'ai obtenu les données nécessaires pour mesurer la hauteur.

Dans les premières mesures j'avais pour base le côté des cent mètres que j'avais trouvés à la largeur supérieure de la faille; mais ici il m'était indispensable de voir le pied de la muraille, et, pour y parvenir, il fallait y risquer ma vie.

Catraïo et Aogousto ôtèrent leurs vêtements, faits d'une toile de coton rayée qui avait déjà beaucoup servi et ne présentait pas toute la sécurité désirable; je les liai les uns aux autres et j'attachai ce cordage improvisé autour de mon corps sous les aisselles, afin de laisser mes mains libres, puis, prenant mon sextant, je m'aventurai au-dessus du précipice. Les deux bouts étaient tenus par Aogousto et par un Macalaca qui demeurait au voisinage des chutes. Ils tremblaient de peur pendant toute l'opération et par suite me faisaient trembler, ce qui fut cause que je mis beaucoup plus de temps qu'il n'en eût fallu pour me-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

surer l'angle. Lorsqu'ils m'eurent retiré sur mon ordre et que je me retrouvai sur le roc, il me sembla que je venais de me réveiller d'un horrible cauchemar.

Je lus dans le nonius[1] 50° 10′, et, aussitôt après avoir enregistré ce mesurage, je fus saisis d'horreur à l'idée de ce que je venais de faire. Un excès d'orgueil déréglé, l'envie d'établir avec toute l'exactitude possible la hauteur de la cataracte, m'avait entraîné à la plus grande imprudence dont j'aie été coupable dans tout mon voyage.

Prendre des mesures et des triangles dans une semblable situation est réellement une tâche très difficile, puisque, dès le début, on manque de terrain pour établir une base sur laquelle on puisse compter. C'est à peine si j'ai réussi à mesurer quarante-deux mètres cinquante-cinq centimètres, et cela au prix d'un travail énorme.

En définitive, on ne peut pas exactement peindre ou décrire le Mosi-oa-Tounia. Excepté à l'extrémité occidentale, tout l'ensemble est couvert d'une nuée vaporeuse qui dissimule à moitié l'horreur du spectacle.

Quelle différence entre les cataractes de Gogna et celles de Mosi-oa-Tounia! A Gogna, tout sourit et charme; à Mosi-oa-Tounia, tout repousse et effraye.

Après avoir longuement contemplé cette prodigieuse merveille de la nature en Afrique, je retournai au camp, sous l'impression triste que je venais d'éprouver.

Le lendemain, à l'aube, je retournai à la cataracte pour y compléter mon travail de la veille. J'y demeurai tout le jour. Quand je rentrai, je trouvai des Macalacas qui offraient du massango à vendre; mais ils demandaient jusqu'à près de quatre mètres d'étoffe pour un plat qui contenait un peu plus d'un demi-litre de ce grain[1].

Je ne voulus pas me soumettre à de telles exactions.

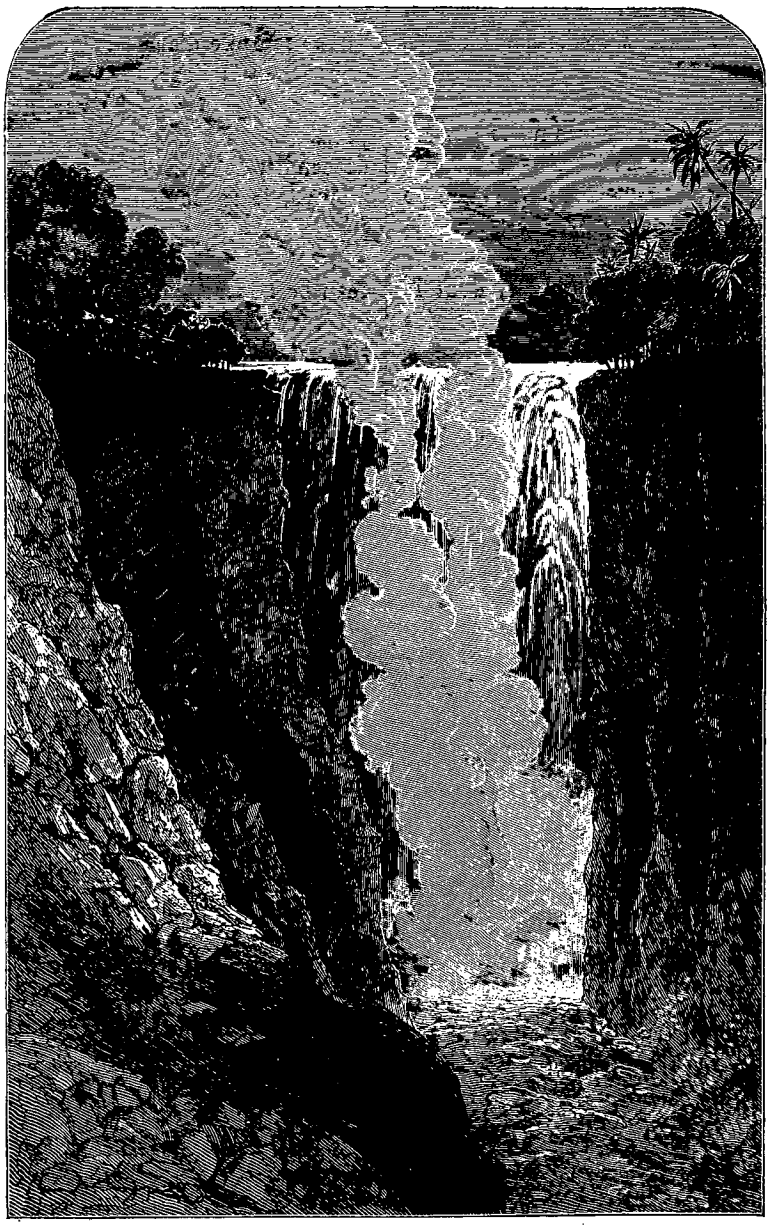
Le Macalaca me répliqua tranquillement que je pouvais garder mon étoffe; mais je ne la mangerais pas et bientôt j'aurais faim; alors je serais heureux de lui offrir ce qu'il demandait et même davantage pour la nourriture que je dédaignais.

Je ne lui répondis que par un coup de pied, qui le fit battre en retraite assez rapidement.

Le 22 novembre, nous avions des provisions pour deux journées à peine et nous ne pouvions pas parvenir à Deica en moins de six jours.

Désespérant de rien obtenir des Macalacas, je m'en allai chasser malgré le mauvais temps.

A peu de distance je réussis à tuer une malanca (antilope), et je retournais aux huttes pour y faire apporter et dépecer mon gibier, quand soudain je me trouvai face à face avec le chef des villages des cata-



Manière incommode de prendre des mesures. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

1. Instrument de mathématiques inventé par le Portugais Nunez et généralement appelé aujourd'hui *vernier*, du nom du Français qui l'a perfectionné. — J. B.

1. Quatre mètres d'étoffe valaient ici huit shillings (dix francs). (*Note de l'auteur.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ractes que je n'avais pas aperçu jusque-là. Il venait me rendre visite.

Il était suivi d'une assez nombreuse escorte de nègres qui nous aidèrent à transporter la malanca. La vue de cette masse de viande fit baisser sensiblement le prix des comestibles. Le chef partit pour son village, d'où il rapporta du grain en quantité ainsi qu'une paire de volailles qu'il m'offrit en échange de ma couverture et de la peau de l'antilope. Le temps pressait, je consentis au marché, et le vieux bonhomme s'en alla ravi.

Voilà comment je me séparai de la couverture qui m'avait protégé pendant les nombreuses nuits passées sans sommeil dans les solitudes de l'Afrique.

Le lendemain matin, je partis, reprenant ma route jusqu'à l'endroit où je l'avais quittée pour aller à la cataracte, puis je me dirigeai vers le sud.

Trouver ces grandes chutes du Zambési, dont la voix résonne au loin, n'avait pas été une entreprise malaisée; mais arriver à un endroit qui n'était marqué sur aucune carte, et sur lequel je n'avais que les renseignements les plus vagues, était une tâche plus difficile.

Après une traite de quatre heures vers le sud, je fis halte dans un endroit des plus stériles. Pas un arbre, pas un buisson! On ne voyait qu'un sol couvert de pierres noires, et le ciel chargé d'épais nuages en rendait l'aspect plus sombre encore.

Le soir, près de l'endroit de notre halte, il n'y avait pas de bois. Aogousto, qui était allé en chercher assez loin, revint pliant sous le faix de grosses branches sèches. En les fendant nous les trouvâmes habitées par d'énormes scorpions. Nous avions déjà rencontré en route plusieurs de ces dégoûtantes bêtes et nous en vîmes beaucoup plus tout autour de nous.

Le 24, nous nous remîmes en chemin, toujours vers le sud et dans un pays difficile et inégal.

Les montagnes se dirigeaient vers le sud-est, ce qui nous obligeait à des descentes ou à des montées continuelles. Le sol était toujours aride et pierreux. Cinq heures de cette marche fatigante nous conduisirent à un petit étang desséché, près duquel nous dressâmes notre campement.

Heureusement l'endroit où nous étions abondait en *moucouri*, et cette plante assure le voyageur contre le danger de mourir de soif. C'est un vrai trésor pour celui qui traverse les déserts arides du sud de l'Afrique centrale. Le moucouri est un arbuste de soixante à quatre-vingts centimètres, produisant à l'extrémité de ses radicelles des tubercules spongieux qui fournissent un liquide insipide, mais propre à désaltérer.

Il n'est pourtant pas toujours aisé de trouver les tubercules quand on a rencontré la plante. Ils poussent au bout des radicelles mêmes, qui, rayonnant des racines principales, s'éloignent considérablement de la tige, pour nourrir et développer leurs excroissances extraordinaires. Le meilleur moyen de les trouver est celui qu'emploient les indigènes et qui consiste à marcher lentement autour de la plante en décrivant des cercles toujours plus grands et en battant la terre d'un bâton tout le temps. Quand le sol rend sous le coup un son creux et sourd, on est à peu près certain qu'il recouvre les tubercules. Ceux-ci ont un diamètre de dix à vingt centimètres et affectent une forme à peu près sphérique. J'en fis une bonne provision le lendemain.

Nous avançâmes pendant sept heures sur une grande plaine remplie d'arbrisseaux et d'herbes hautes, mais qui manquait d'eau.

Enfin, accablés de fatigue, nous nous arrêtions, et j'allais faire camper quand, juste au-dessus de ma tête, descendit, de la branche d'un arbre auquel je m'étais appuyé, le roucoulement de quelques colombes d'Afrique. La rencontre d'une colombe, au soir et au matin, est un sûr indice de la proximité de l'eau; cet oiseau boit invariablement deux fois par jour.

J'envoyai donc en éclaireurs Vérissimo et Aogousto pour reconnaître les environs. Au bout d'une heure, le premier revenait m'annoncer qu'il avait trouvé une petite source à la distance d'environ un kilomètre vers le nord-ouest. Nous nous y rendîmes immédiatement.

D'après mes calculs, nous devions arriver à Patamatenga dans le courant du lendemain; aussi, dès le grand matin du 26, j'étais debout et nous repartions.

Presque aussitôt après avoir décampé, nous eûmes à traverser une jungle épaisse qui nous prit bien vingt minutes. En débouchant, nous arrivâmes à un ruisseau assez considérable, grondant sur son lit pierreux. Auprès s'élevait un kraal admirablement construit, dont la forte enceinte était dominée par les pignons de plusieurs maisons.

J'étais à Patamatenga! Je m'étais donc arrêté tout auprès sans le savoir, et j'avais passé une misérable nuit en plein air quand j'aurais pu dormir à mon aise dans un lit, abrité par une maison bien bâtie!

Un Anglais vint au-devant de moi jusqu'au ruisseau. Il me fit entrer dans son kraal et, sans plus tarder, immédiatement, me servit à manger. A onze heures, il m'avait fait dévorer je ne sais combien de bonnes choses lorsqu'il m'informa qu'il faisait apprêter un second repas. Il avait un excellent cuisinier européen. Quant à me laisser partir pour Deica, il n'en voulut pas entendre parler. Il fit tuer le meilleur de ses moutons et m'invita à faire avec lui un tour dans sa ferme, où il recueillit une demi-douzaine de pommes de terre, seize tomates et une poignée de piments avec plusieurs petits oignons délicieux, qu'il remit triomphalement à son cuisinier pour la confection du dîner.

Ce long et copieux repas terminé, j'accompagnai mon hôte dans une promenade aux environs.

Nous rencontrâmes cinq monceaux de pierres marquant les tombes de cinq Européens. Ils sont là, dormant leur dernier sommeil, côte à côte, à l'ombre des arbres, dans le sol dont les exhalaisons insinuèrent en eux le poison qui coupa leur vie à un âge prématuré.

La première tombe porte le nom de Jolly, mort en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

1875; la seconde, celui de Frank Cowley ; la troisième, de Robert Bairn, décédés également en 1875 ; la quatrième, de Baldwin; et la cinquième, de Walter Carre Lowe, qui ont expiré en 1876. En avril 1878, ont été aussi enterrés à Louchouma les restes du Suédois Oswald Bagger.

Le lendemain, après deux autres repas, je pus me remettre en route à sept heures du matin, pourvu de denrées de toute espèce, car mon hôte, dont le nom était Gabriel Mayer, ne me permit de prendre congé de lui qu'après s'être assuré que mes bissacs étaient bien remplis.

Il ne nous fallut qu'une marche de cinq heures vers l'est pour arriver sains et saufs à Deica, où la famille Coillard me reçut avec toutes les démonstrations d'une vive sympathie.

Contrairement au temps que j'avais eu au Mosi-oa-Tounia, pas une goutte de pluie n'était tombée ici. Le désert devait donc être sec et l'on pouvait craindre de le traverser tant qu'il n'y aurait pas assez de pluie pour remplir les étangs où nous devions trouver l'eau nécessaire au bétail.

En attendant notre départ, n'ayant rien de mieux à faire, je préparai un attirail de pêche avec des lignes

Les cinq tombeaux. — Dessin d'Alexandre de Bar, d'après une gravure de l'édition anglaise.

et des hameçons que j'avais conservés. Les dames consentirent à m'accompagner jusqu'à un petit lac, situé environ à deux cents mètres vers l'ouest du campement. Nous y prîmes une quantité de petits poissons, et je m'amusais fort à voir la joie de mes belles camarades lorsqu'une proie plus grosse qu'à l'ordinaire se piquait à leurs hameçons et que leurs cannes légères pliaient sous le poids de la victime.

Nous résolûmes de partir le 2 décembre. En effet nous étions au nombre de quinze, et nos provisions baissaient considérablement; nous ne pourrions pas nous en procurer d'autres jusqu'à notre arrivée au Bamangouato : Deica n'en avait aucune à nous fournir. Donc il nous fallait nous rendre rapidement à Chochon.

Mais, avant de commencer le récit de notre aventureuse traversée du désert, il me paraît opportun de dire ici quelques mots de mes compagnons de voyage.

Il faut bien que l'on connaisse les noms et les actes de quelques-uns de ces obscurs travailleurs, qui renoncent à tous les délices de la vie civilisée pour se dévouer à la grande œuvre de civiliser le continent noir.

C'est dans le Basoutoland que, il y a une cinquantaine d'années, s'installèrent plusieurs missionnaires français protestants. Le Basoutoland confine par le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sud et par l'est aux colonies du Cap et de Natal, par l'ouest et le nord à la république d'Orange. Le nombre de ces missionnaires s'accrut d'année en année. Ils réussirent à dompter, pour ainsi dire, les hordes de cannibales indigènes, et les élevèrent à un degré de culture et de moralisation que n'avait jamais atteint aucune des tribus de l'Afrique méridionale.

A présent, les écoles chrétiennes des Basoutos comptent leurs élèves par milliers; une grande partie de la population, ayant embrassé le christianisme, a renoncé à la polygamie et aux autres coutumes barbares de leurs ancêtres.

Des missions furent ensuite fondées dans le nord du Transwaal, près du Limpopo.

Plus tard on organisa une expédition qui, sous la direction d'un jeune missionnaire, devait aller au pays des Baniais ou Machonas, entre ceux des Matébélis et de Natouas. Mais elle échoua. Dès son entrée dans le Transwaal, elle fut arrêtée par les Boers, qui l'empêchèrent de passer et l'accablèrent d'insultes.

A cette époque, M. François Coillard, directeur de la mission de Léribé, reçut l'ordre de reprendre l'expédition manquée. Il partit de Léribé, station voisine de la rivière Calédon, affluent de l'Orange, à l'ouest du Mont-aux-Sources. Accompagné de sa femme, de sa nièce et de sa suite, il se dirigea vers le nord, et, après de nombreux obstacles dont il ne

A la pêche (voy. p. 223). — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après le texte.

vint à bout que grâce à la ténacité de son caractère, il finit par atteindre la région qui lui avait été assignée.

Bien reçu par les Machonas, il s'était voué sans retard à ses travaux apostoliques, lorsqu'une bande de Matébélis vint l'attaquer et le traîna avec tous les siens devant Lo Bengula.

Ce terrible chef des Matébélis, tant que ces pauvres dames et le missionnaire restèrent en son pouvoir, leur fit endurer les traitements les plus pénibles; ensuite il leur donna l'ordre de sortir du pays.

M. Coillard revint alors à Chochon, capitale des Bamangouatas; de là il voulut essayer de pénétrer chez les Barôzés. Nous avons vu comment avait échoué sa tentative.

Telles étaient les circonstances qui avaient conduit la famille Coillard sur le Zambési supérieur et amené notre rencontre.

A cette époque, M. Coillard et sa femme avaient déjà résidé une vingtaine d'années en Afrique.

La bonté humanitaire déborde chez Mme Coillard comme chez son mari.

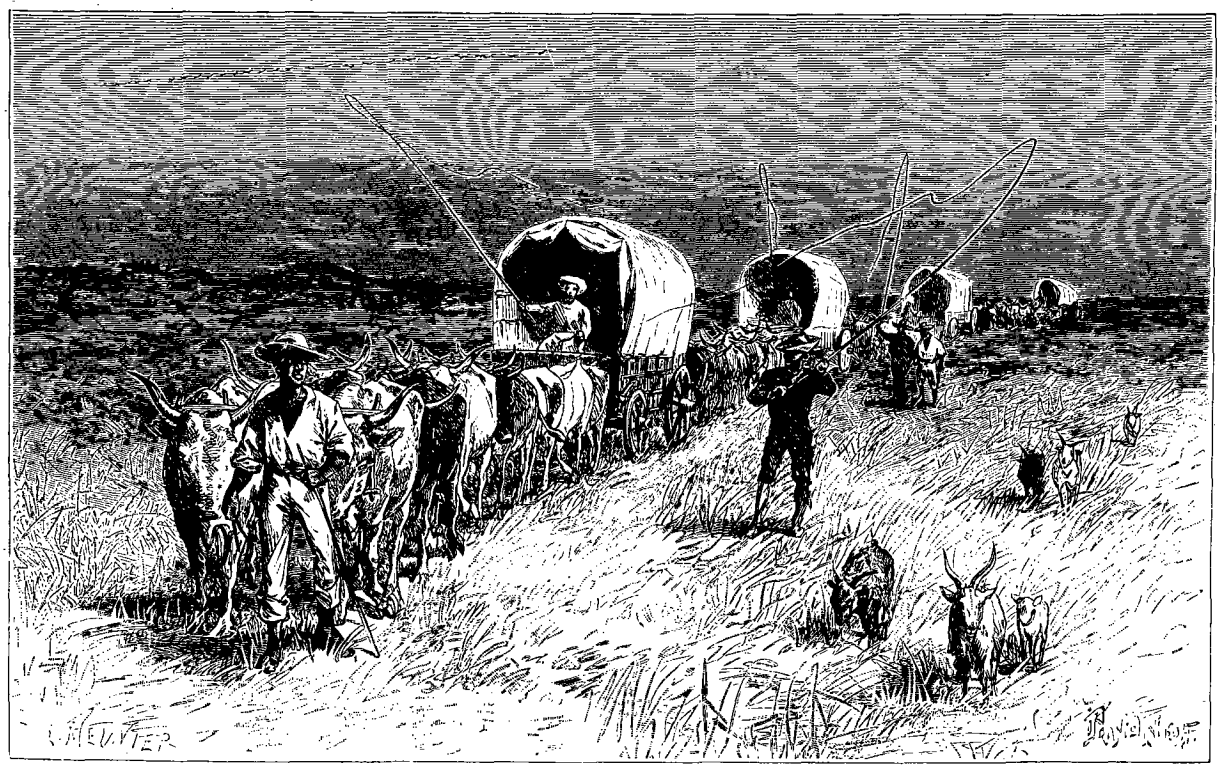
La suite de mon récit mettra mieux en lumière les caractères de ces âmes d'élite. Ils ont été mes compagnons pendant la longue traversée d'un désert inconnu, où, abandonnant la route des caravanes, nous avions résolu de nous en ouvrir une nouvelle.

SERPA PINTO.

Traduit de l'anglais par J. BELIN-DE LAUNAY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Départ de la caravane. — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après le texte.

COMMENT J'AI TRAVERSÉ L'AFRIQUE,

DE L'OCÉAN ATLANTIQUE A L'OCÉAN INDIEN,

PAR LE MAJOR SERPA PINTO[1].

1877-1878. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

III

TRENTE JOURS DANS LE DÉSERT.

Le désert Calahari. — Forêts. — Vœu d'un négociant. — Les Massarouas; leur nourriture, leur langage; claquement de langue. — Les poêles à sel. — La Simoané. — Sauvages timides. — La Liloutéla. — Le grand Macaricari; ses rapports avec le lac Ngami. — Les rivières du désert. — Odieux compagnons de nuit. — Lamentable fin de Cora : son tombeau. — Noël! — Courage de M. Coillard. — Arrivée à Chochon, capitale du Mangouato.

Le 2 décembre, nous nous éloignâmes de Deica vers deux heures de l'après-midi, en nous dirigeant au sud.

La caravane se composait de quatre wagons, dont deux appartenaient à M. Coillard et les deux autres au négociant anglais, M. Frederick Phillips.

Un wagon de voyage dans le sud de l'Afrique est un véhicule incommode, fait de fer et de poutrelles, long de six à sept mètres, large d'un à deux, porté sur quatre grosses roues de bois et traîné par vingt-quatre ou trente bœufs soumis à des jougs vigoureux et attelés à un long cordage fixé au timon du chariot.

Une traite de trois heures et demie nous conduisit à un petit lac que la pluie des jours précédents avait rempli; nous prîmes dans le voisinage nos quartiers pour la nuit.

Le lendemain, nous allâmes au sud-sud-est.

Le 4, désirant laisser le bétail s'abreuver complètement pendant la première moitié du jour, nous ne pûmes partir qu'à quatre heures et demie du soir, et nous avions à peine marché deux heures et demie quand nous arrivâmes à un lac d'eau excellente. Nous y installâmes le camp malgré les nègres de M. Phillips, qui affirmaient que l'endroit était infesté par la

1. Suite. — Voy. t. XLI, p. 193, 209, 225, 241, 257, 273 et 289; t. XLII, p. 177, 193 et 209.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mouche tsé-tsé, ce dont nous n'eûmes aucune preuve.

Toutefois, voulant faire acte de prudence, nous décampâmes le lendemain de grand matin.

Nous nous dirigeâmes durant deux heures vers le sud-est. Cette traite nous conduisit à un lac d'eau permanente; elle est la seule eau potable qu'on puisse, pendant la sécheresse, rencontrer depuis Deica. Le lac s'appelle Tamatsétsé.

On s'y reposa sept heures; puis on repartit à trois heures du soir, et on campa pour la nuit au voisinage d'un autre lac d'eau permanente, que les Massarouas nomment Tamafoupa.

Nous avions traversé ce jour-là de belles forêts, où l'aubépine abondait et où la terre était couverte d'une épaisse couche de sable. Autour du lac s'étendait un tapis de gazon, et le site paraissait d'autant plus charmant qu'il offrait une succession de collines et de vallons.

Malheureusement, au milieu de ce vert gazon, pousse une herbe que les bœufs aiment beaucoup, mais dont il faut les préserver soigneusement, parce qu'elle leur est un poison mortel.

Je me couchai tard pour faire des observations astronomiques.

Le 10 décembre, nous étions campés dans un endroit nommé par les uns Mouacha et par les autres Ngouja. C'est d'ici que part le sentier suivi par les marchands anglais. Nous y prîmes congé de M. Frederick Phillips. Cet homme, fort bon d'ailleurs, affectait une grossièreté de manières, pour ne pas dire une sauvagerie, qui formait un contraste étrange avec son éducation évidemment distinguée. C'était une de ses faiblesses. Il en avait une autre, qui peut-être caractérisée par ces mots que je lui ai entendu dire : « Si mes vœux s'accomplissaient, prétendait-il, tout ce qui pousse, tout ce qui existe, serait de l'ivoire et m'appartiendrait. »

Le lendemain, ayant marché environ trois heures, on fit halte près d'un endroit que les Massarouas appellent Motlamagjanané, nom qui signifie « nombreux objets à la suite l'un de l'autre », à cause d'une série de lagunes où nous eûmes le malheur de ne plus trouver une goutte d'eau.

Dans ce canton, la forêt prenait un nouvel aspect. Les arbres, dont la grandeur avait été jusqu'ici médiocre, faisaient place à de véritables géants, dont les cimes touffues jetaient leur ombre sur un sous-bois épais et emmêlé, et sur des arbrisseaux qui rendaient le passage des plus difficiles.

Nous repartîmes vers quatre heures, et, à six, nous traversâmes une des forêts les plus belles et les plus adorablement primitives que j'eusse encore rencontrées en Afrique.

Vers la nuit, nous dûmes faire halte, parce qu'il n'était vraiment plus possible d'avancer dans la jungle sans risquer de briser tout à fait nos wagons.

Le lendemain, nous avions à peine marché une demi-heure quand nous atteignîmes la lisière de la forêt et un petit étang boueux. Devant nous se développait la plaine nue, aride, désolée. Livingstone l'avait traversée le premier à deux degrés plus à l'ouest que moi; puis, Baines, un degré à l'ouest; Baldwin, Chapman, Ed. Mohr et d'autres l'avaient aussi franchie, mais à un degré plus à l'est. C'était la plaine sablonneuse et inhospitalière, le Sahara du sud, en un mot le terrible Calahari, que nous avions sous les yeux.

Après l'avoir suivie durant une couple d'heures, on s'arrêta pour faire reposer les bœufs, à onze heures et demie, près de quelques aubépines rabougries, misérables, et dont le feuillage grillé par le soleil ne produisait d'autre effet que de rendre plus sensible la nudité du désert.

Depuis le Zambési jusqu'ici le terrain avait été sablonneux avec un sous-sol formé par un dépôt d'argile singulièrement plastique et de couleur châtain foncé. La couche de beau sable fin étendu à la surface variait en épaisseur de dix à cinquante centimètres.

Quant à l'eau, c'est à peine si l'on en voyait la trace. Même pendant la saison des pluies elle ne se rassemble guère dans les creux, et on ne rencontre, en place de la source désirée, qu'une masse de boue épaisse et fétide. La forêt, qui couvrait toute la contrée, était de plus en plus riche en végétation à mesure qu'elle s'éloignait du nord.

En général, cette flore était légumineuse et comptait une grande variété d'acacias. Les fleurs, des tons les plus divers et les plus brillants, des formes les plus délicates et les plus charmantes, réjouissaient la vue, en même temps qu'elles remplissaient l'air de leurs parfums délicieux. L'aspect paraissait enchanteur, mais la marche y était une bien rude affaire.

Parfois il fallait employer la hachette pour s'ouvrir, pied à pied, une route à travers une masse enchevêtrée; d'autres fois, pendant seize kilomètres de suite, le sol avait cinquante centimètres de profondeur, les roues des wagons s'y enterraient littéralement, et l'on pouvait s'estimer heureux si, au bout de quarante minutes des plus grands efforts, on avait réussi à parcourir un kilomètre et demi.

J'ai donné sur ma carte le nom de *Désert de Baines* à cette vaste région qui va du Zambési au Calahari.

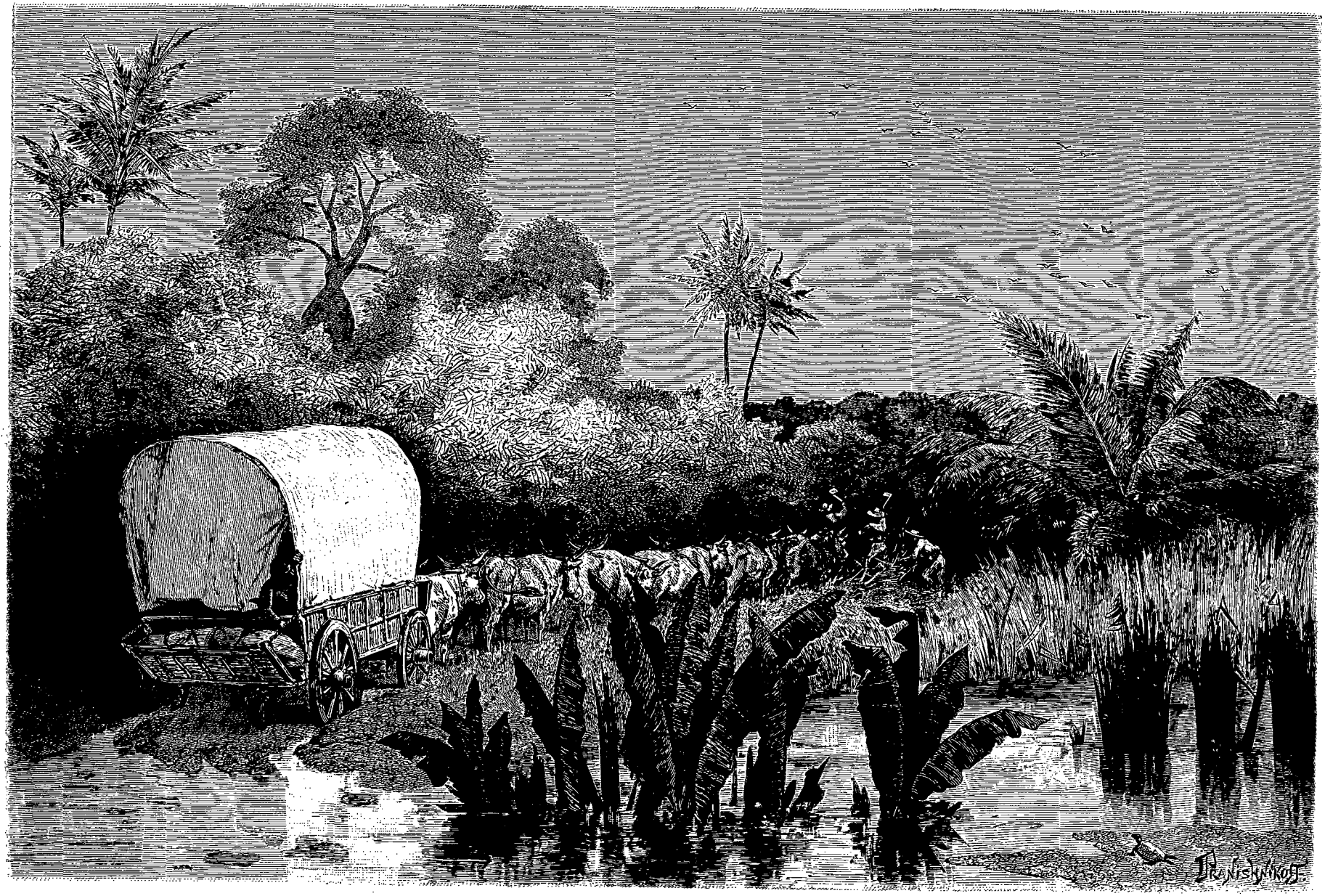
Je rendais ainsi hommage à un voyageur infatigable qui, le premier, a fait connaître ces pays inhospitaliers et dont la vie a été aussi privée de joie et de renommée que cette région est dépourvue d'habitants.

Nous quittâmes à quatre heures de l'après-midi l'endroit où nous nous étions arrêtés le matin. On s'arrêta près d'un buisson d'arbustes épineux et rabougris, et on fit un campement des moins agréables au milieu de broussailles piquantes et tranchantes.

La nuit, tout à l'entour, les chacals et les hyènes firent un concert infernal; et quand, de temps à autre, les feux du camp éclairaient les ténèbres, on apercevait leurs formes fauves.

La pluie tombait le lendemain matin quand on décampa, vers cinq heures et demie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La caravane dans la partie légumineuse de la forêt.— Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après le texte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le soir, je pus faire une bonne observation de la réapparition du premier satellite de Jupiter.

A l'aube, on repartait. Pendant une heure et demie, on s'avança dans ce désert aride et sablonneux.

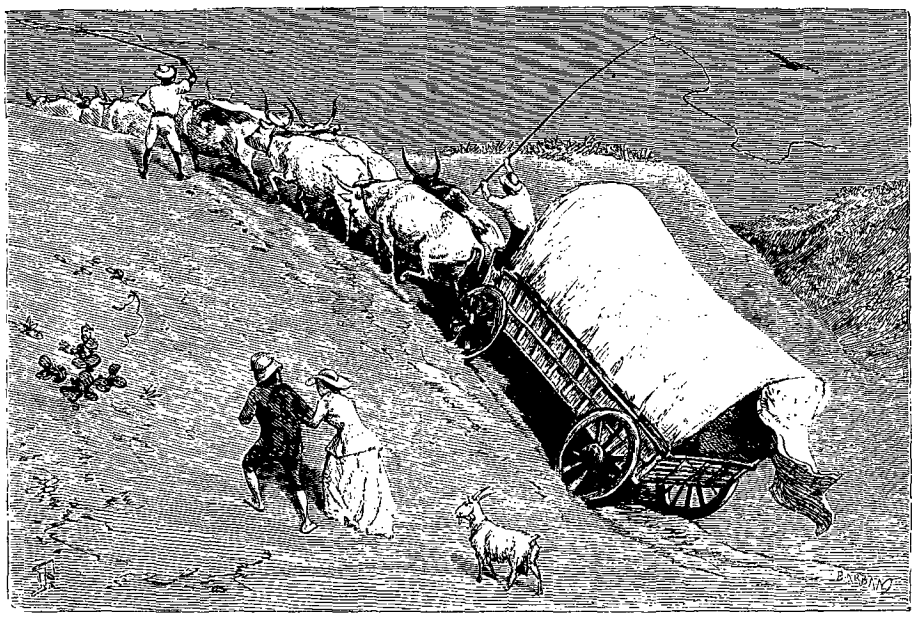
On rencontra ensuite le lit desséché d'une rivière, dont on longea le côté droit pendant une grande heure, puis on le franchit à une place où il tournait au sud-ouest, s'écartant de la direction que nous voulions poursuivre. L'escarpement des rives sablonneuses avait près de trois mètres en profondeur, et sa pente était rapide. Ce ne fut donc pas sans effroi qu'on vit, après que les wagons eurent pour ainsi dire fait le plongeon d'un côté, au risque de se fracasser, les pauvres bœufs fatiguer et peiner pour amener nos lourds véhicules au sommet de l'autre bord. Dès qu'ils en furent venus à bout, on installa le campement.

Le lit de la rivière était émaillé de flaques d'une eau claire comme le cristal et réjouissant nos yeux qu'avaient fatigués l'aridité et la monotonie du désert. Nous nous précipitâmes, impatients de nous désaltérer; mais, aux premières gouttes, notre joie se changea en déception, en chagrin. Ce liquide miroitant était plus que saumâtre; il était salé comme les eaux de la mer!

Heureusement nous eûmes la chance de trouver, à quelque distance de ces flaques décevantes, plusieurs puits creusés à une grande profondeur et contenant de l'eau supportable.

Il fut décidé qu'on s'arrêterait en cet endroit pendant quarante-huit heures, parce que le jour suivant était un dimanche, jour où les Coillard ne se souciaient pas de voyager.

Dans les portions où il a de l'eau, le désert de Calahari est fréquenté par une population nomade com-



Wagon franchissant le lit de la rivière. — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après le texte.

posée de Massarouas et à laquelle les Anglais ont donné le nom générique de *Bushmen*. Ces Massarouas sont des sauvages, mais ils le sont moins que les Moucas-séquérès que j'avais rencontrés sur la Couando vers le quinzième degré sud et le dix-huitième degré est de Paris. Ils sont d'un noir foncé, ont les dents molaires très proéminentes, de petits yeux brillants et une chevelure clairsemée.

Quelques-uns s'étant aventurés près de nous, je leur donnai un peu de tabac et de poudre, ce qui leur fit grand plaisir. Dans l'après-midi, ils revinrent m'apporter un panier de poisson frais, qu'ils avaient pêché dans les lacs à mon intention.

Le lendemain, en me promenant, je visitai leur camp.

Ces gens avaient des pots de terre où ils faisaient cuire leurs vivres, et je remarquai chez eux d'autres indices d'une civilisation rudimentaire.

La grande quantité de tortues de terre qu'ils possédaient m'étonna. C'est une nourriture dont ils paraissent très friands. Leurs femmes se couvrent de peaux exiguës et emploient des perles pour se parer, elles et leurs enfants.

Leurs armes sont des assagaies et de petits boucliers ovales. Ils portent sur la poitrine beaucoup d'amulettes et, sur les poignets et les chevilles, des rondelles de cuir.

Leurs cheveux sont rasés autour des oreilles, ne laissant sur la tête qu'un rond assez pareil à un casque. Ils parlent un langage barbare qui est surtout remarquable par la façon dont il frappe l'oreille, attendu qu'ils séparent les mots par un claquement de langue qu'ils appellent *cliqués*.

Notre départ eut lieu le 16 décembre. Nous suivîmes la gauche de la rivière; la halte eut lieu sur le bord, après cinq heures de marche.

La rivière, à l'endroit où nous avions passé le di-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

manche, était nommée Nata par les Massarouas, qui l'appellent Choua à la place où nous campions ce jour-là. Comme la plupart de celles de l'Afrique, elle porte différents noms, suivant les portions de son cours.

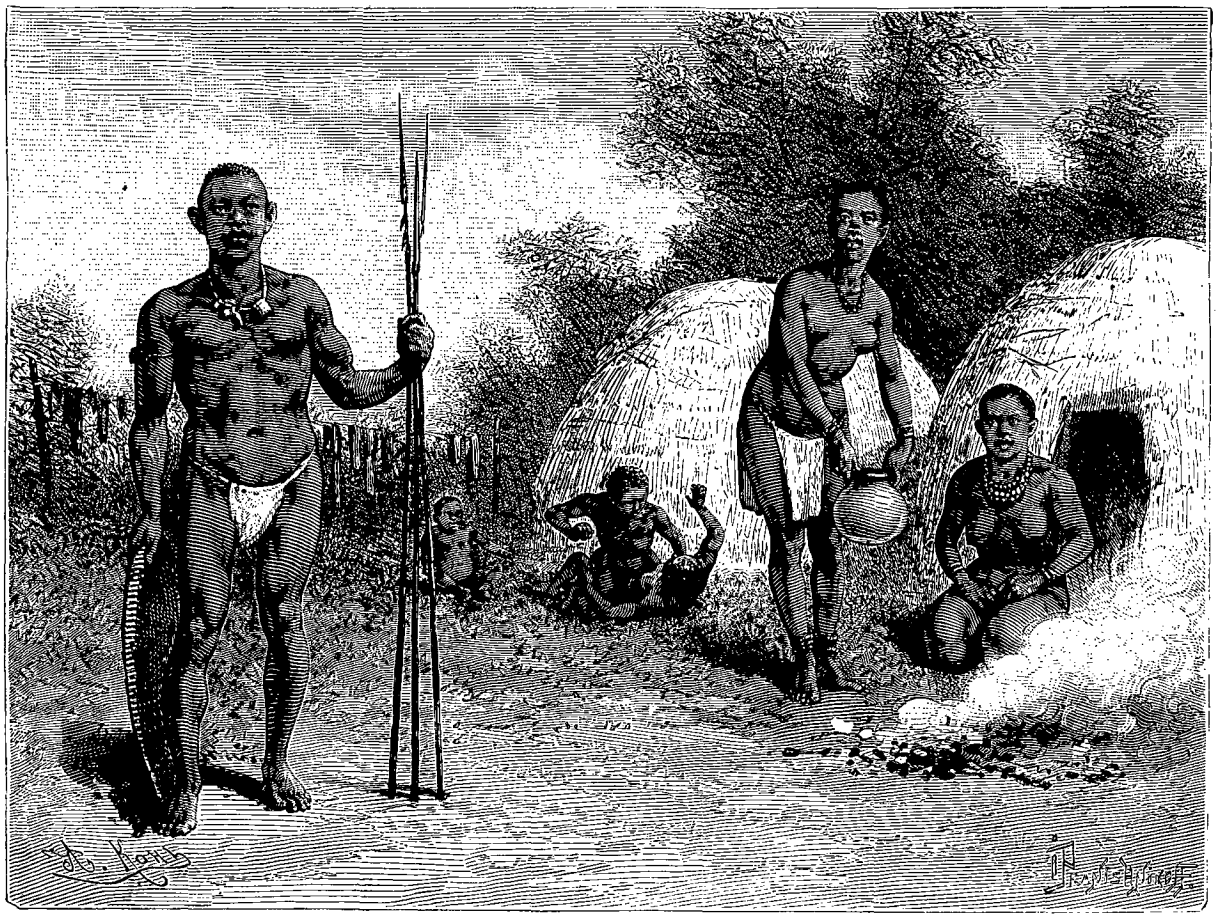
M. Coillard avait jugé prudent de ne partir que dans l'après-midi du lendemain, afin de laisser les bœufs s'abreuver tout leur soûl avant d'aller à la recherche incertaine d'autres fontaines; quant à moi, je me mis en route dès le matin, accompagné seulement du jeune Pépéca. Nous convînmes donc de nous rencontrer sur le bord de la Simoané.

Je me proposais surtout de faire une visite aux lacs que les Massarouas ont nommé *Macaricaris*, ou « poêles à sel ».

Après avoir marché pendant à peu près onze kilomètres, je m'enfonçai dans une forêt où j'en fis cinq de plus, puis j'atteignis un lit de rivière parsemé d'un peu d'eau stagnante. Je pensai que c'était la Simoané.

J'en suivis le lit jusqu'au grand Macaricari; j'examinai les environs au point d'en être fatigué; puis je cherchai un endroit où, selon mes calculs, la caravane devait passer. Là, je me couchai par terre en attendant.

Il était déjà neuf heures du soir et la nuit était fort



Camp de Massarouas. — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après un croquis.

noire quand mon oreille exercée saisit un bruit de wagons qui retentissait dans le lointain. Je me levai pour aller à leur rencontre.

Mon absence pendant toute cette journée, où je n'avais eu pour compagnie qu'un jeune garçon, avait inquiété Mme Coillard. La première chose dont elle s'occupa quand la caravane fit halte, ce fut de me faire du thé. Elle savait que je trouvais cette boisson délicieuse, et, d'après mon journal, j'en absorbai ce soir-là six grandes tasses à la suite.

La Simoané, qui à cette époque ne paraissait guère être qu'une succession de mares larges de deux à trois mètres, coule à l'ouest lors de la saison des pluies et débouche directement dans le grand Macaricari.

Depuis que nous étions arrivés à la Nata, toutes les fois que nous faisions halte, nous étions assaillis par les Massarouas, dont la mendicité nous fatiguait. Cependant, si nous nous fâchions, leurs importunités cessaient immédiatement et ils prenaient la fuite : non pas qu'ils manquent de courage, puisqu'ils s'attaquent avec succès au lion et à l'éléphant; mais ils sont très timides en face d'un homme et surtout d'un Européen.

Le 19, on suivit durant quatre heures, vers le sud-sud-est, le pied d'une rampe qui courait à l'est, puis on atteignit le lit desséché d'une rivière dont les bords étaient couverts d'une végétation luxuriante. Comme

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'habitude les Massarouas furent bientôt assemblés autour de nous. Ils appelaient la rivière Liloutéla, en reconnaissant que d'autres la nommaient Chouani, c'est-à-dire la petite Choua. Ce doit être des naturels méridionaux que vient le nom de Chouani, car dans l'idiome et les dialectes des Basoutos les diminutifs se forment par le suffixe *ani*.

J'ai gardé le mot Liloutéla parce que c'est celui que les tribus nomades du désert donnent à cette rivière. L'eau a creusé son lit à travers une forêt d'arbres gigantesques, où l'on ne voit pas d'arbrisseaux, et que nous avions rencontrée à une quinzaine de kilomètres au nord de la Simoané. Elle paraissait n'être que la lisière d'une forêt très épaisse dont serait couvert un haut pays, courant du nord au sud à quelques kilomètres à l'est du chemin que nous nous ouvrions.

Une quantité de guano recouvrait les rives de la Liloutéla. Au temps où elles contiennent de l'eau, elles doivent être fréquentées par des milliers d'oiseaux.

On repartit le même jour à cinq heures du soir avec la crainte désagréable de ne pas pouvoir rencontrer d'eau pendant tout le lendemain ; les rapports des Massarouas venaient à l'appui de notre appréhension. La marche fut reprise jusqu'à onze heures de la nuit, à travers les splendides percées de la forêt.

Le 20, on se remit en route à huit heures du matin. Une demi-heure plus tard, on rencontrait le lit sec de la Coualiba, qui va se jeter, quand elle a de l'eau, droit à l'ouest dans le grand Macaricari.

Chemin faisant, on trouva dans la forêt une foule de creux profonds, caillouteux, qu'avait formés le tournoiement des eaux et qu'habitaient des quantités de gros colimaçons d'espèces différentes.

On fit halte à huit heures du soir, après avoir traversé une portion du grand Macaricari.

Le Calahari est un désert aussi vaste que remarquable, où la nature semble s'être complue à mettre en juxtaposition les éléments les plus discordants. Ici la forêt luxuriante longe la plaine sèche et stérile; le sable mobile et délié est continué au même niveau que l'argile où rien ne bouge ; l'aride y borne l'eau. Ce désert ressemble tour à tour au Sahara, aux pampas d'Amérique et aux steppes de Russie ; il est élevé d'un millier de mètres au-dessus du niveau de l'Océan; mais un de ses phénomènes les plus remarquables est encore le grand Macaricari ou le grand Étang salé.

C'est un bassin énorme, où le sol s'est enfoncé de trois à cinq mètres, dont l'axe le plus long peut avoir entre cent quatre-vingt-treize à deux cent quarante kilomètres, et le plus court de cent vingt-neuf à cent soixante kilomètres.

Comme tous les macaricaris, il affecte une forme presque elliptique et a son grand axe dirigé de l'est à l'ouest.

J'ai dit que, dans la langue des Massarouas, le mot *macaricari* signifie poêle à sel ou bassin salin; c'est que l'eau de pluie qui y séjourne quelque temps disparaît l'été par évaporation et redépose les sels qu'elle avait dissous. Ces macaricaris sont très nombreux dans la portion du désert que nous traversions, et j'en ai vu beaucoup dont le grand axe, toujours dirigé de l'est à l'ouest, avait en longueur cinq kilomètres et plus.

Les parois de ces bassins sont de sable grossier, que recouvre une couche cristalline de sel, épaisse de un à deux centimètres.

Je ne pense pas que la couche de sel soit exclusivement composée de chlorure de sodium, bien qu'il y entre comme substance prédominante. Les dépôts calcaires laissés par les eaux, en s'évaporant, montrent évidemment que des sels de chaux doivent aussi être comptés parmi les éléments constitutifs de la couche cristalline qui s'y dissout, et même dans des proportions assez considérables.

Le grand Macaricari reçoit dans la saison des pluies un immense volume d'eau, que lui versent la Nata, la Simoané, la Coualiba et d'autres tributaires. De fait, toutes les pluies qui tombent sous ces latitudes, depuis le lac jusqu'aux frontières du pays des Matébélis, doivent se réunir ici, parce que le sol s'élève peu à peu dans l'est jusqu'au méridien 25° 40′ ou 26° E. de Paris.

Ces eaux, descendant en torrents considérables, doivent très rapidement remplir le grand Macaricari.

D'ailleurs le bassin communique par la Botletle ou Zouga avec le lac Ngami, tous deux ayant le même niveau, circonstance d'où résulte un phénomène très remarquable. Comme les deux lacs sont séparés l'un de l'autre par une distance de plusieurs degrés, il arrive fréquemment que les grandes pluies tombent à l'est et font déborder le Macaricari lorsque les sources qui alimentent le Ngami n'ont pas augmenté de volume. Dans ce cas, la Botletle coule à l'ouest du Macaricari dans le Ngami. A d'autres époques, le contraire a lieu, et alors c'est le Ngami qui envoie, par le même conduit, le surplus de ses eaux au Macaricari. D'ailleurs c'est ce courant qui est naturel à la Botletle, puisque le Ngami est alimenté par une rivière permanente et considérable.

Maintenant on peut se demander ce que devient l'eau qui de tout côté s'assemble dans cet étonnant bassin. L'évaporation suffit-elle pour la faire disparaître? Ne doit-il pas y avoir aussi une vaste infiltration? Par des canaux mystérieux et souterrains, elle pourrait donner naissance aux innombrables cours d'eau qui, sur la basse plaine, se rendent à la mer dans des directions opposées.

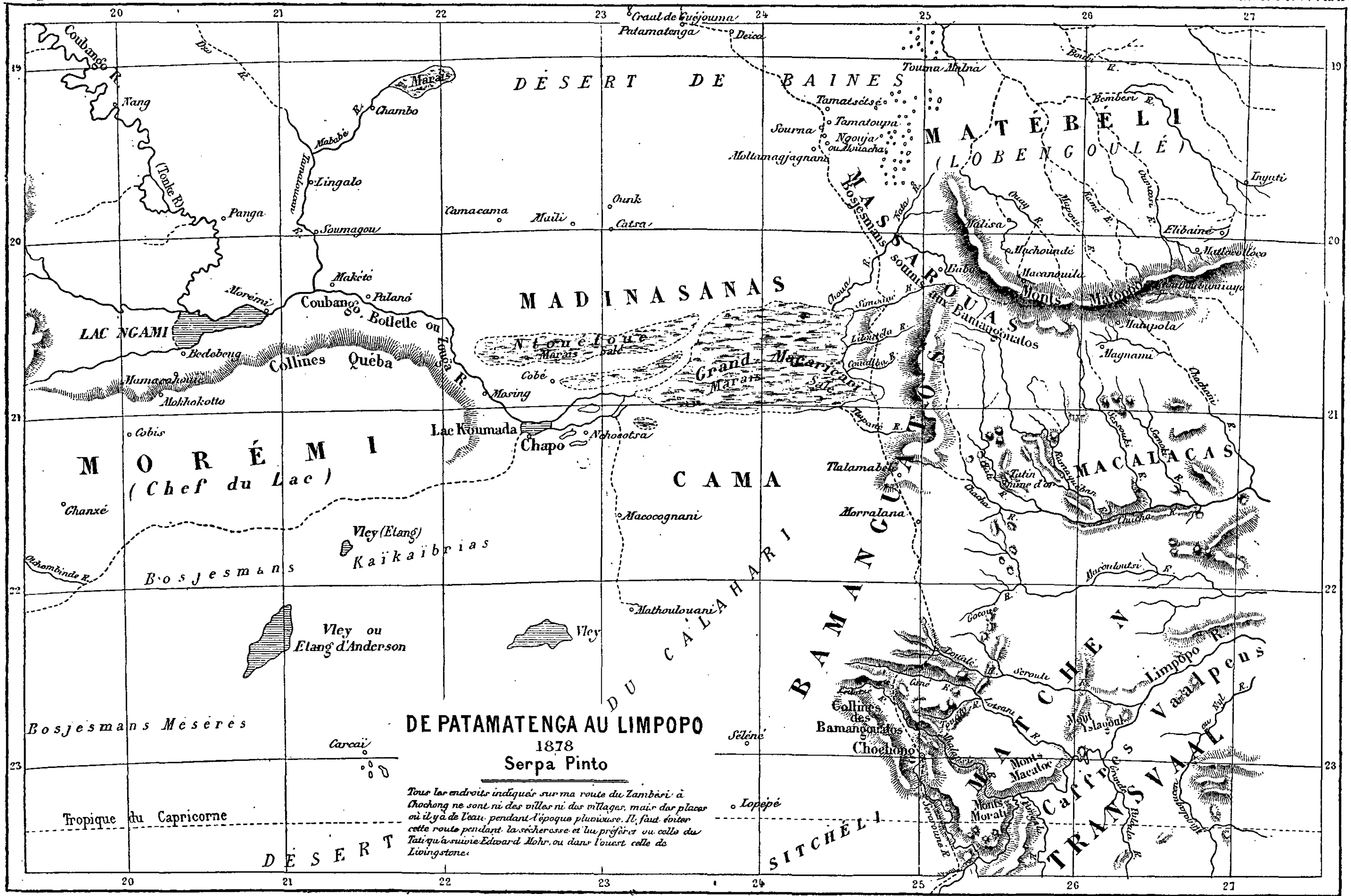
Enfin, que deviennent les eaux de la Coubango, rivière large et permanente, absorbées par ce désert insondable? Je pense qu'elles parviennent au grand Macaricari et y disparaissent.

La Botletle n'est après tout que la Coubango, élargie dans sa course de façon à former le lac Ngami.

Sans le grand Macaricari, les portions de l'Afrique centrale comprises entre le dix-huitième parallèle et le fleuve de l'Orange formeraient une région des plus fertiles ; vu les conditions climatologiques et météoro-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Serpa Pinto. Hachette et Cie Paris



Gravé par Erhard. 12 Rue Duguay-Trouin, Paris. Imp. Dufrénoy

Carte de Patamatenga au Limpopo, d'après le Major Serpa Pinto.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

logiques qui les favorisent, elles auraient un avenir plein de promesses et d'espérances.

La Coubango, à elle seule, aurait fertilisé cette région; mais, de même que toutes les rivières qui coulent vers le Calahari, la Coubango a rencontré sur son chemin une plaine de sable tout à fait horizontale où ses eaux se sont épanchées, n'y trouvant point de passage. La faible quantité qui réussit à s'en frayer un est saisie et engloutie avidement par le grand Macaricari, dont la soif démesurée n'en est pas le moins du monde étanchée.

Quant aux rivières qui prennent leur source au sud du dix-huitième parallèle et à l'ouest du vingt-cinquième méridien oriental, au nord de l'Orange et à l'ouest du Limpopo, elles n'ont pas de cours permanent ; torrents formidables dans la saison des pluies, ce ne sont en été que des fossés sablonneux et secs.

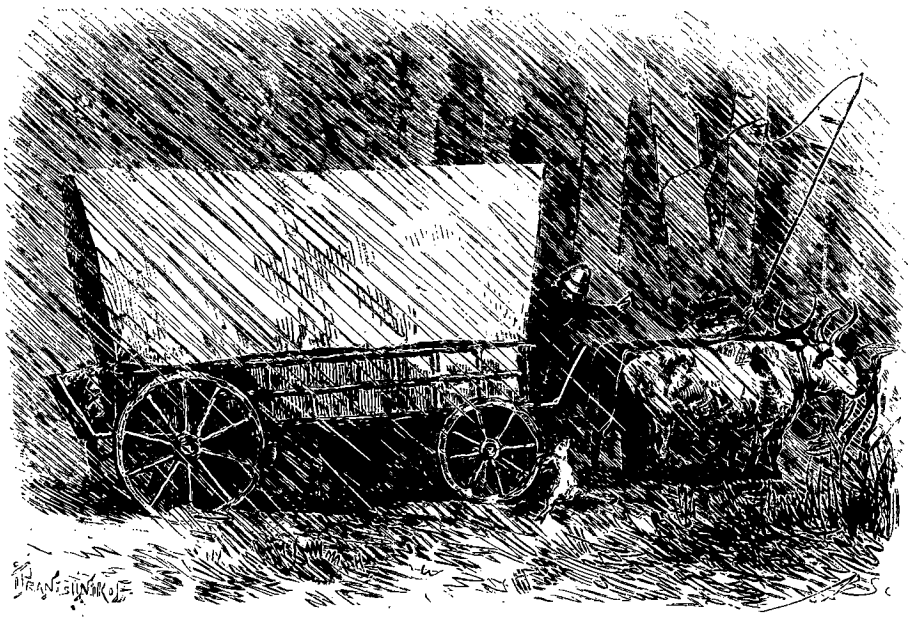
Les eaux de la plupart d'entre elles s'étendent jusqu'à la ligne qui unit le Ngami au grand Macaricari, mais elles s'y perdent momentanément pour renaître à la vie avec une nouvelle période pluvieuse.

Parfois, ainsi que nous le vîmes cette année même, la Botletle ne montre plus à ceux qui habitent près de ses rives qu'un lit blanc et sablonneux.

Cette portion de l'Afrique, cachée sous son voile mystérieux et sombre, serait donc digne d'être étudiée; mais elle est si peu hospitalière qu'elle dérobera sans doute longtemps encore ses secrets aux yeux investigateurs des hommes de science.

Le 21 décembre, partant du grand Macaricari à cinq heures du matin, nous reprîmes notre marche vers le sud.

Ce ne fut pas avant neuf heures du soir qu'on rencontra un petit lac d'eau permanente, nommé *Linocanim*, ou le Ruisselet, par les Massarouas, à cause d'un



Cora écrasée. — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après le texte.

ruisseau qui en sort, coule à l'est et se réunit probablement à la rivière Tati.

Ce soir-là, entre six et huit heures, nous venions d'essuyer une terrible tempête accompagnée d'une pluie abondante; le terrain s'était converti en un marécage où les wagons avaient bien de la peine à avancer.

Plusieurs des chèvres de M. Coillard et ma Cora, voulant s'abriter contre l'orage, se glissèrent sous les wagons pendant qu'ils marchaient; l'une d'elles fut immédiatement écrasée sous les roues.

Ma pauvre Cora le fut ensuite. Une roue lui passa sur les cuisses ; je réussis bien à la porter vivante jusqu'au Linocanim, mais j'avais la douleur de prévoir qu'elle était perdue.

Pendant la nuit, on tua dans le camp un cobra très venimeux.

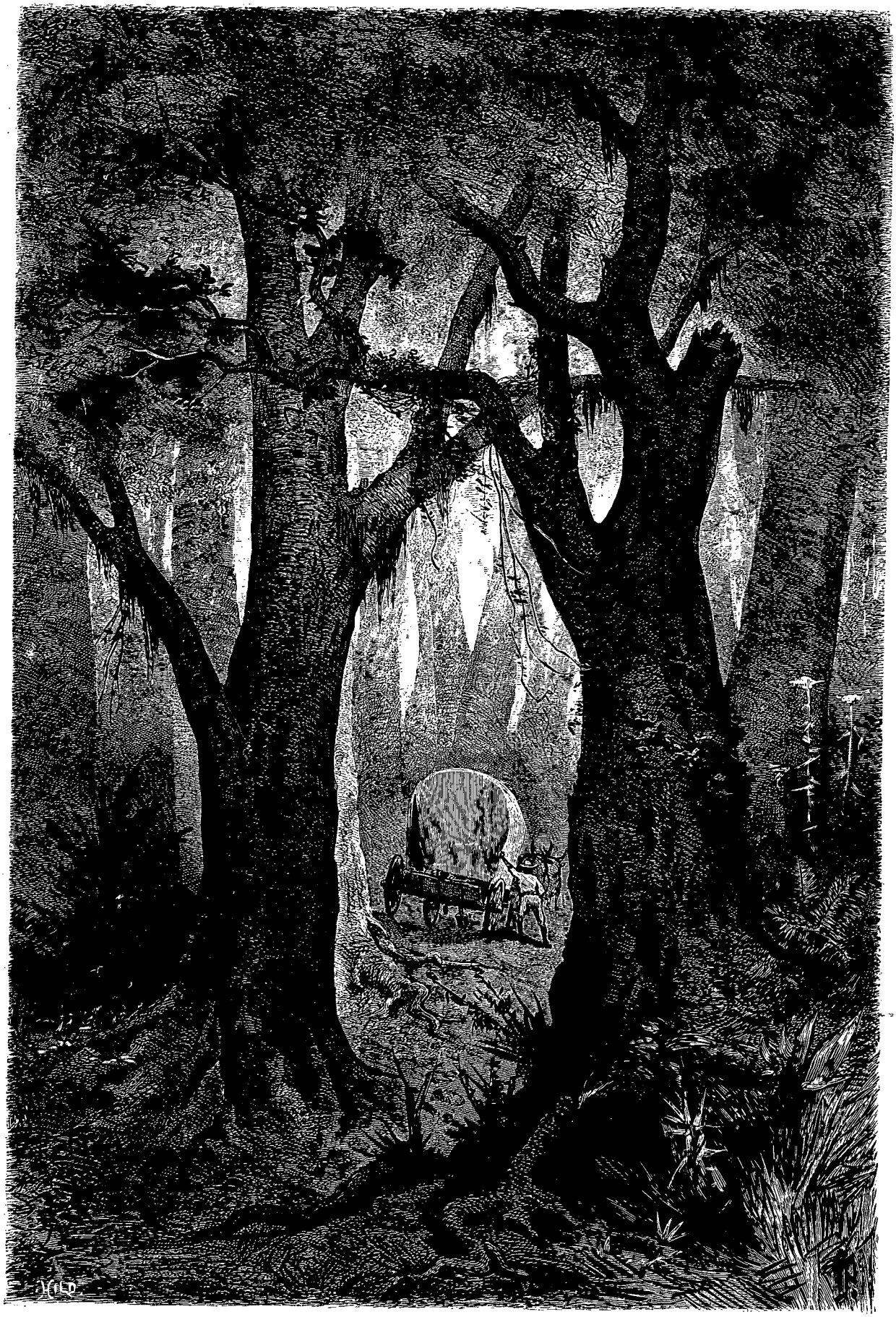
Depuis que nous avions quitté la Nata, ces reptiles redoutables se montraient en plus grand nombre que je n'en avais encore vu dans tout mon voyage. Le soir, un énorme crapaud, des plus dégoûtants, s'était glissé dans les peaux qui composaient ma couche; en me réveillant je me trouvai face à face avec ce compagnon de lit fort peu désirable. Du reste je n'en manquais pas : scorpions, centipèdes, tous les insectes les plus hideux venaient se réfugier le long de mon corps pour y trouver la chaleur si recherchée par les animaux à sang froid.

Ce jour-là je donnai tout mon temps et toutes mes peines à soigner Cora, qui mourut dans la soirée.

Pauvre bête chérie! Je perdais en toi le seul être qui m'eût réellement aimé en Afrique avant que j'eusse fait la connaissance de la famille européenne qui m'admit dans son intimité! Il me fallut dire adieu à cette compagne fidèle de mes jours de tristesse, à l'amie qui avait partagé mes courtes époques de joie.

La tombe que je lui creusai sur les bords du Linoca-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les percées de la forêt (voy. p. 230). — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après le texte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nim restera toujours l'un de mes plus tristes souvenirs.

Cependant la mémoire de Cora n'est pas tout à fait morte : Cora laissait un chevreau, auquel les Basoutos de M. Coillard ont donné le nom de Coragnana.

L'après-midi du 22 fut orageuse, et depuis trois heures jusqu'à six heures et demie du soir il tomba une pluie torrentielle.

Le lendemain, le départ eut lieu à six heures du matin; la première halte fut faite à neuf heures, près d'un puits profond, creusé par les Massarouas dans un endroit qu'ils appelaient Tlalamabelli ou Famine de Mabelli[1]. Malheureusement nous ne trouvâmes dans le fond, au lieu d'eau, qu'une boue fétide.

Il fallut se traîner encore cinq heures et demie en recevant la pluie pendant tout ce temps.

Le 24, on continua le voyage, et, au bout de quatre heures et demie, on arrivait à une station des Massarouas sujets de Cama, roi des Bamangouatos. Le hameau s'appelle Morralana, du nom d'un arbre qui y pousse en abondance.

A onze heures, la pluie recommença de plus belle pour ne cesser qu'à deux heures du soir; on repartit, mais à quatre heures on s'arrêtait près d'un lac rempli d'une eau délicieuse. Les Massarouas nous avaient avertis qu'après ce lieu nous aurions à voyager trois jours entiers avant de rencontrer d'eau potable. On y établit le camp.

C'était la veille de Noël!

Le 25 décembre, jour de Noël, se leva. Noël! Ma fille! C'était l'anniversaire de sa naissance; on devait sans doute la lui fêter, et moi seul je n'y étais pas!

Le 26, à onze heures du soir, on campait à l'entrée d'une vallée dont le sol avait l'air trop accidenté pour qu'il fût prudent de s'y aventurer durant les ténèbres.

Un paysage charmant, au moins pour des yeux fatigués de la monotone stérilité du désert, se déroula devant nous, au réveil.

D'après les Bamangouatos ce site s'appelait Sétléquané.

Pendant la nuit, les bœufs brisèrent leurs attaches et s'enfuirent probablement pour chercher à boire, mais ils ne trouvèrent rien et furent ramenés au camp par les indigènes que nous avions lancés sur leurs traces. On ne put les atteler qu'à onze heures.

Le départ eut lieu immédiatement après. Trois heures plus tard, on arrivait au lit de la Loualé, qui était en partie desséchée.

Quand les bêtes et les hommes eurent apaisé leur soif, on résolut de pousser plus loin.

On se mettait en route lorsqu'on s'aperçut de l'absence de cinq chèvres appartenant à M. Coillard.

Les wagons et les dames partirent en avant, tandis que M. Coillard et moi, avec quelques indigènes, nous nous mîmes à la poursuite des animaux égarés.

Longtemps on put suivre leurs traces, mais on les perdit à la fin. Vers six heures et demie, comme le crépuscule arrivait déjà, nous revînmes en quête des wagons, ne laissant derrière nous que plusieurs nègres pour continuer la recherche le lendemain. Nous suivîmes de notre mieux notre chemin, évidemment fréquenté par des bêtes sauvages; il faisait alors tout à fait noir. M. Coillard, avec sa ferme confiance en la protection de Dieu, marchait sans armes. J'avais autant que lui foi en Dieu, mais je ne pouvais ignorer qu'il y avait des bêtes féroces en Afrique, et je portais toujours ma bonne carabine.

Pendant mes voyages, je me suis vu désarmé quelquefois au milieu d'une forêt, ou, pour parler plus exactement, je m'y suis trouvé sans fusil, car j'avais toujours une arme quelconque sur moi. Dans ces occurrences, j'éprouvais une vague appréhension, un trouble indéfinissable. Aussi ne pouvais-je point comprendre un homme qui se promenait à travers les déserts africains avec une houssine à peine assez forte pour couper les tiges d'herbes qu'il rencontrait. C'est une espèce de courage qui doit être sublime et dont je regrette de ne pas être capable.

Un jour où je faisais remarquer à M. Coillard qu'il avait aussi à redouter les indigènes, il me répondit : « Jamais je ne tuerai un homme pour sauver ma vie ni celle des miens. »

Mme Coillard avait fait arrêter les wagons; de sorte que nous la retrouvâmes après trois heures de marche.

Alors nous refîmes route tous ensemble et allâmes cette nuit camper près du ruisseau Cané.

Au point du jour, Aogousto rentrait, amenant les chèvres égarées qu'il avait rattrapées durant la nuit. A sept heures eut lieu le départ. On traversa un pays montueux, revêtu d'une forte végétation et où chaque détour nous faisait apercevoir quelque beau panorama.

Les montagnes allaient au sud-ouest. Tous les cours d'eau, s'il y en a, doivent descendre à l'est.

Le lendemain, on campa près du lit desséché d'un ruisseau nommé Létlotzé.

Le 30 décembre, nous repartîmes avec l'aube. Il fallait nous enfoncer dans les défilés de la Létlotzé. Avant d'en sortir, nous avions à marcher au moins vingt-cinq kilomètres sans nous arrêter.

On campa définitivement à sept heures et demie dans un lieu aride.

Notre sentier suivait toujours le défilé de la Létlotzé. Nous dûmes traverser sept fois ce lit pierreux, au grand péril des wagons qui se précipitaient au bas de la berge et qu'on remontait ensuite péniblement sur des pentes fort raides. Les monts qui enserrent et couronnent le défilé sont beaux et ont l'aspect très singulier d'une scie.

Le 31 décembre, après une marche de deux heures, nous fîmes notre entrée à Chochon, la grande capitale du Mangouato[1].

1. *Mabelli* est le massambala ou sorgho. (*Note de l'auteur.*)

1. L'orthographe anglaise est *Shoshong*, mot qui ne peut pas être prononcé en français; celle des Portugais est *Xoxom*, que rend exactement *Chochon*. Le Mangouato est le pays qu'habitent les Bamangouatos. — J. B.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ce matin-là, j'avais acheté, dès huit heures, un sac de pommes de terre et un autre d'oignons à un certain M. Stanley, dont j'aurai à reparler, mais qui n'avait assurément rien de commun avec son célèbre homonyme.

A onze heures, j'avais échangé des poignées de main avec le roi Cama, l'indigène le plus remarquable du sud de l'Afrique, et je déjeunais d'un beau plat de pommes de terre et de jambon accompagné d'un succulent bifteck fumant sur la table.

IV

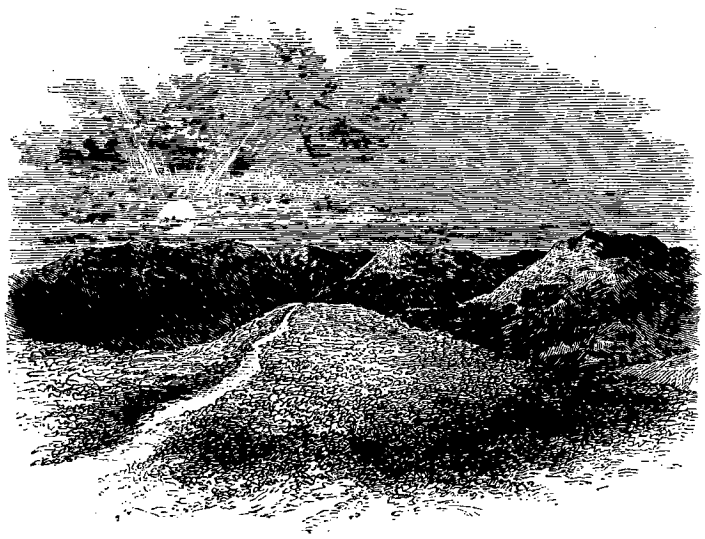
AU MANGOUATO.

Grave maladie. — Un roi africain modèle. — Les missionnaires anglais. — Indigènes qui acceptent la livre sterling et les billets de banque. — M. Taylor. — Les Bamangouatos à cheval. — Chevaux et cavaliers. — Adieux. — Départ pour Prétoria. — Aventures nocturnes. — Retour à Chochon. — Les chronomètres vont-ils être arrêtés?

Avec l'aube du 1er janvier 1879 s'ouvrait pour moi une nouvelle année en Afrique.

Je célébrai la fête avec la famille Coillard, dans une maison à moitié ruinée, appartenant au missionnaire M. Mackenzie. On nous l'avait donnée pour résidence.

Le 2, je me rendis dans la cité, au quartier anglais. Dans une maison, je reçus comme cadeau d'un habitant un magnifique cigare, un pur *londrès*. Y avait-il un siècle que je n'en avais vu? Le parfum de ce havane me parut délicieux.



Défilés de la Létlotzé. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Mais, le jour même, je sentis les premières atteintes d'une fièvre qui menaçait d'être dangereuse. Elle prit rapidement un caractère alarmant, et, pendant cinq journées, je fus suspendu encore une fois entre la vie et la mort. Les soins et les bontés qu'eut pour moi Mme Coillard ne peuvent se décrire; c'est à elle certainement que je dois de n'avoir pas dormi mon dernier sommeil dans ces régions éloignées.

Le 7, je me trouvais pourtant assez bien pour recevoir la visite de Stanley. Ce Stanley-ci était un colon du Transvaal, Anglais de naissance, mais marié à une femme boer à Marico. Il était venu à Chochon vendre des pommes de terre et des oignons. Je voulais lui louer un wagon pour continuer mon voyage.

Ce ne fut qu'au bout d'une longue conversation que nous tombâmes d'accord. Le wagon devait être à mon service ainsi que Stanley lui-même; il en serait le conducteur et exécuterait tous les ordres que je lui donnerais.

Nous convînmes que je me tiendrais prêt au départ pour le 13.

Le Mangouato ou pays des Bamangouatos occupe dans l'Afrique australe une région qu'il est difficile de définir clairement à cause de sa vaste étendue.

Au nord du vingt-quatrième parallèle et au sud du Zambési, le continent, entre les deux océans, est occupé par trois grandes races, supérieures et distinctes.

A l'est sont les Vatouas ou Landins, qui ont pour chef Mouzila; puis viennent les Matébélis ou Zoulous, gouvernés par Lo Bengoula; enfin, à l'ouest, sont les Bamangouatos, dont le roi est Cama. Un nombre assez considérable de groupes, petits ou grands, d'espèces inférieures, sont soumis à ces trois races dominantes, dont la supériorité n'est pas contestable. Ainsi sont soumis aux Matébélis, les Macalacas; aux Bamangouatos, les Massarouas.

En outre, il y a des castes formant en divers endroits de petits groupes distincts. Par exemple, les habitants des rives marécageuses de la Botletle et du Ngami, sujets du roi Cama; les Baniais et quelques tribus orientales, obéissant à Lo Bengoula, ont des origines différentes.

Mouzila, Lo Bengoula et Cama sont des ennemis déclarés qui poursuivent des politiques opposées [1].

La façon de gouverner du roi Cama, fort différente de celle des autres souverains indigènes, n'avait point pour guide l'égoïsme. C'était à son peuple qu'il pensait avant de penser à lui-même.

La population était généralement chrétienne et portait des vêtements européens.

Peut-être n'y avait-il pas un seul Bamangouato qui fût dépourvu d'un fusil; mais rarement ils se montraient armés hors des districts forestiers.

Cama sortait toujours sans armes. Il visitait fré-

1. Pourtant le bruit court que Lo Bengoula vient d'épouser une sœur de Mouzila et qu'une alliance a été conclue entre les deux potentats. Si cette rumeur se confirmait, si l'alliance devenait effective, il pourrait en résulter des conséquences graves pour l'avenir du développement des colonies dans l'Afrique australe. (*Note de l'auteur.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quemment le quartier des missionnaires, situé à plus de deux kilomètres de la ville; il en revenait, la nuit, seul et toujours désarmé.

Pourrait-on citer un autre chef africain qui osât impunément faire preuve d'une pareille confiance?

Cama pouvait avoir quarante ans, bien qu'il parût beaucoup plus jeune. Sa taille était grande et robuste.

Il avait des manières distinguées et était vêtu à l'européenne, simplement et avec un goût parfait. Comme tous ses compatriotes, il était excellent cavalier, bon tireur et ardent à la chasse. Presque tous les jours il déjeunait avec les Coillard, se comportant à table comme un Européen de bonne société.

Sa fortune était considérable, mais en grande partie dépensée dans l'intérêt de son peuple.

Une peste suivie de famine avait, quelques années auparavant, ravagé le pays des Bamangouatos; à Chochon, on ne s'en était guère aperçu. Partout où il en avait pu trouver, le roi avait acheté des céréales. En une semaine seule, ses dépenses s'étaient élevées, disait-on, à cent vingt-cinq mille francs; son peuple avait toujours eu de quoi manger.

La façon respectueuse dont chacun le saluait sur son passage tenait moins de l'hommage rendu au souverain que de l'affection des enfants envers leur père.

Il visitait les demeures du pauvre comme celles du riche, et il encourageait chacun à travailler; aussi les Bamangouatos travaillent-ils, et avec cœur.

Hommes et femmes s'occupent du labourage et emploient des charrues importées d'Angleterre. Beaucoup d'entre eux possèdent de grands troupeaux de bêtes à cornes et de bêtes à laine. A la maison, ils apprêtent les peaux et emploient pour les coudre les nerfs de l'antilope; ils font ainsi d'excellents couvrepieds et d'autres articles qui leur servent l'hiver. Ce sont des chasseurs diligents, et, pendant la saison convenable, ils poursuivent l'autruche et l'éléphant.

Leurs rapports avec les Européens sont fort satisfaisants.

Comment se fait-il que, parmi ces peuples barbares, on en trouve qui soient si différents des autres? C'est à trois missionnaires anglais que l'on croit pouvoir attribuer cette civilisation au moins apparente qui distingue le Mangouato. J'emploie, non sans y avoir réfléchi, le mot *apparente*, parce que je ne suis nullement persuadé que, si le monarque qui succédera au roi Cama prenait la fantaisie d'expulser les missionnaires, toute la population ne suivrait pas son exemple et ne rejetterait pas, sans la moindre hésitation, la doctrine du christianisme.

Le premier de ces missionnaires fut le révérend M. Price. Après lui vint le révérend M. Mackenzie, aujourd'hui missionnaire à Coroumane. Le troisième est celui qui prêche à présent l'évangile aux Bamangouatos, le révérend M. Eburn, que je n'ai pas eu l'honneur de rencontrer, parce que l'exercice de ses fonctions le tenait éloigné de Chochon.

Les missionnaires ont bâti leurs demeures au fond d'un défilé formé par de hautes montagnes, rocheuses et taillées en précipices. Il leur aurait été difficile d'en plus mal choisir la situation, tant elle est humide et malsaine. Vraisemblablement c'est le défaut d'eau, parfois cruellement éprouvé à Chochon, qui a déterminé les missionnaires à s'installer ainsi, non loin du lit de la rivière.

La vallée de la Létlotzé, en se développant vers le midi, atteint à une largeur de cinq kilomètres entre les hautes montagnes qui la bornent. C'est là que, appuyée, pour ainsi dire, aux montagnes septentrionales, s'élève Chochon. La capitale des Bamangouatos compte environ quinze mille habitants; sous le père de Cama elle en a eu trente mille.

Les demeures de Chochon sont bâties en roseaux, et couvertes de chaume, avec la forme cylindrique et des toits en cône. Elles forment plusieurs arrondissements, où l'on n'arrive que par un labyrinthe de rues étroites et tortueuses.

L'arrondissement des missionnaires contient les ruines de la maison du révérend Price, la demeure du révérend M. Mackenzie où nous étions logés, presque aussi ruinée que la première, et une chapelle qu'il a fallu abandonner parce qu'elle ne pouvait plus contenir la multitude accourue pour y entendre le service divin.

Les constructions des missionnaires sont faites de briques et ont des toits en fer galvanisé.

De l'autre côté de la cité, dans la plaine, se développe l'arrondissement des Européens, où les marchands anglais sont installés dans des maisons de briques. Les dépendances de l'une d'elles, qu'habite un M. Francis, possèdent un puits qui souvent fournit d'eau toute la colonie.

Au Mangouato, les Anglais ont réussi, après bien des difficultés, à faire accepter la *livre sterling*.

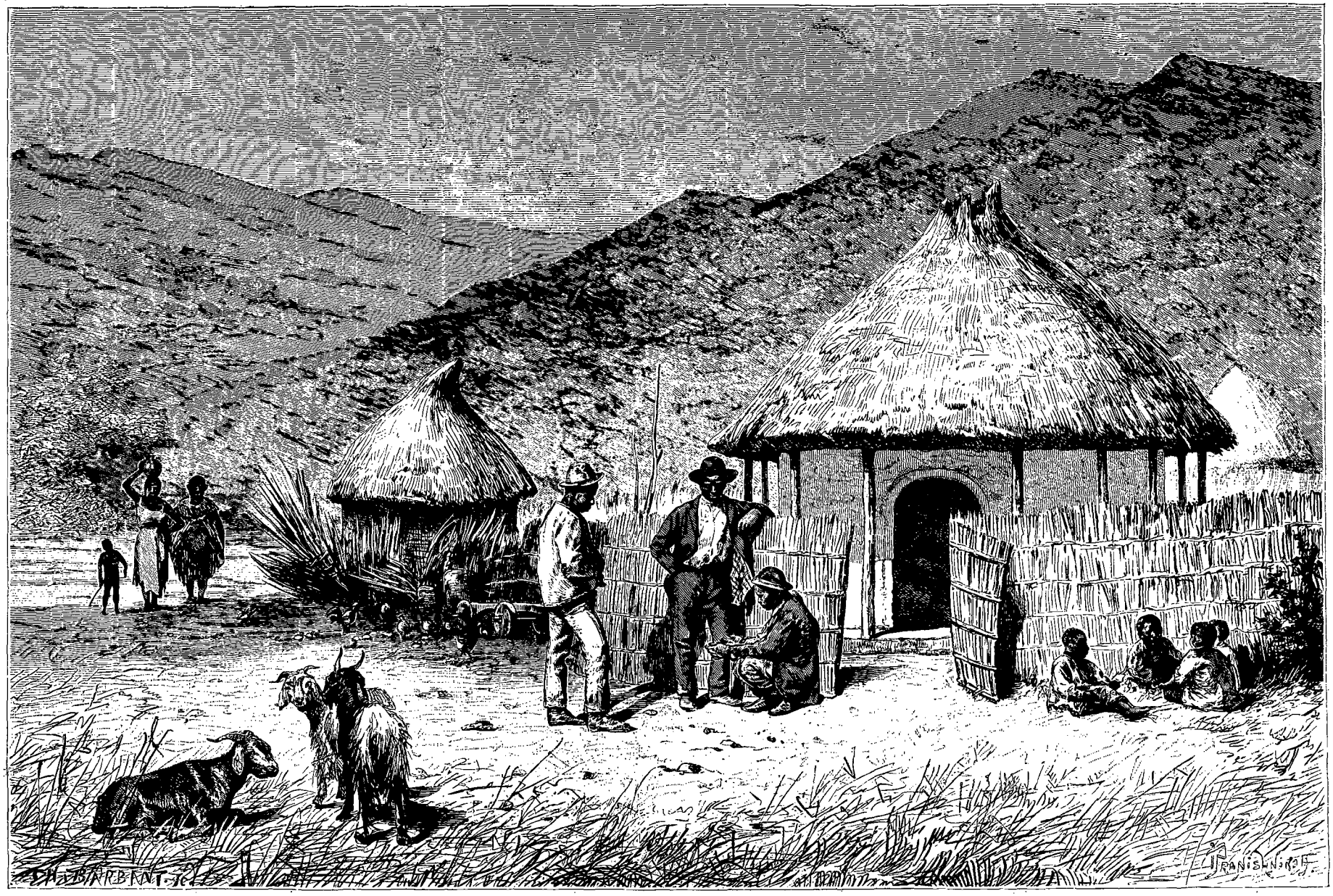
Quand un naturel apporte de l'ivoire, des peaux, des plumes ou toute autre marchandise, qu'il veut échanger contre de la poudre, des armes à feu, etc., il ne faut pas qu'il s'adresse à un Anglais, car celui-ci ne veut point faire le troc. C'est en monnaie courante que l'Anglais payera, quitte à vendre à l'indigène, sur un autre comptoir, les marchandises qu'il désire, mais toujours contre argent comptant.

Il y a même au Mangouato un négociant anglais, M. Taylor, qui a réussi à introduire à Chochon les valeurs fiduciaires. Les billets qu'il crée sont acceptés volontiers par le roi Cama et par beaucoup des indigènes les plus riches.

Revenons maintenant à mes affaires et à la situation assez critique où je me trouvais dans cette capitale.

Une longue distance me séparait encore de Prétoria, la première ville où je pusse espérer me procurer des ressources auprès d'une autorité européenne. Or, je devais payer des dettes déjà contractées pour entretenir mes gens. Ceux-ci n'avaient pour vêtements que

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Maisons à Chochon. — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après un croquis.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des guenilles et me demandaient en vain quelques mètres d'étoffe pour s'habiller décemment : je ne possédais pas la moindre pièce de monnaie à leur donner.

M. Coillard m'offrit sa bourse; mais je savais que les ressources dont il disposait étaient des plus médiocres. Bien plus, j'avais à régler mes comptes avec lui-même, car il était à la veille d'entreprendre un autre grand voyage.

Le 8 janvier, j'allai avec Mme Coillard faire une visite à M. Taylor.

Ce monsieur avait beaucoup voyagé : il avait visité le Zambési et connaissait en détail le Transvaal, la colonie du Cap et tous les pays de l'Afrique australe.

Ayant fini par s'établir dans le Mangouato, il y avait fondé un établissement qui était devenu une des premières maisons de commerce de Chochon. En ivoire seul, la moyenne de ses exportations s'élevait à sept cent cinquante mille francs par an.

Personnellement M. Taylor avait l'air assez grave. Il avait épousé, trois ans auparavant, une jeune et belle Anglaise, aux yeux et aux cheveux noirs.

Mme Taylor, femme bien élevée, aux manières élégantes, faisait sentir, par sa présence, le pouvoir qu'exerce une dame qui a vécu dans la bonne société.

Durant notre conversation il fut naturellement question de mon prochain voyage.

Ruines de la maison du révérend Price à Chochon (voy. p. 236). — Gravure tirée de l'édition anglaise.

On fit observer que je ne pourrais pas voyager dans cette partie du continent sans avoir un cheval; sur ce, M. Taylor m'engagea à venir voir ses écuries; il m'y signala un magnifique cheval de chasse, alezan clair, avec les extrémités noires, et ajouta : « Voici ce qu'il vous faut : l'animal est aussi bon pour la route que pour la chasse. »

Je jugeai immédiatement que c'était une bête de grande valeur. D'après certaines cicatrices, petites et rondes, qu'on voyait vers ses jarrets, il avait évidemment eu la *maladie;* il était donc tout à fait acclimaté ou *salé*, comme on dit ici. Ses jambes fines et nerveuses montraient un développement musculaire extraordinaire, son col long était orné d'une crinière légère, ses yeux brillaient d'intelligence, sa tête était élégante et ramassée, sa queue flottait au loin. Je regardais cette belle créature avec des yeux d'envie et je dus avouer que, par malheur, je manquais d'argent pour l'acheter. « Ha, oui! dit M. Taylor d'un ton distrait; Fly vaut de l'argent. »

Nous rentrâmes au salon, et ce fut en termes admiratifs que je m'exprimai sur le splendide animal que je venais de voir. Peu après, nous prenions congé de nos hôtes.

Les nuits que nous passions dans la masure du révérend M. Mackenzie étaient tout simplement horribles. La maison restée longtemps inhabitée s'était remplie des insectes les plus dégoûtants. Ils suçaient notre sang, nous privaient de sommeil, déformaient nos figures et mettaient notre patience aux plus dures

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

épreuves. Les moustiques y formaient des légions et les punaises tout au moins des régiments.

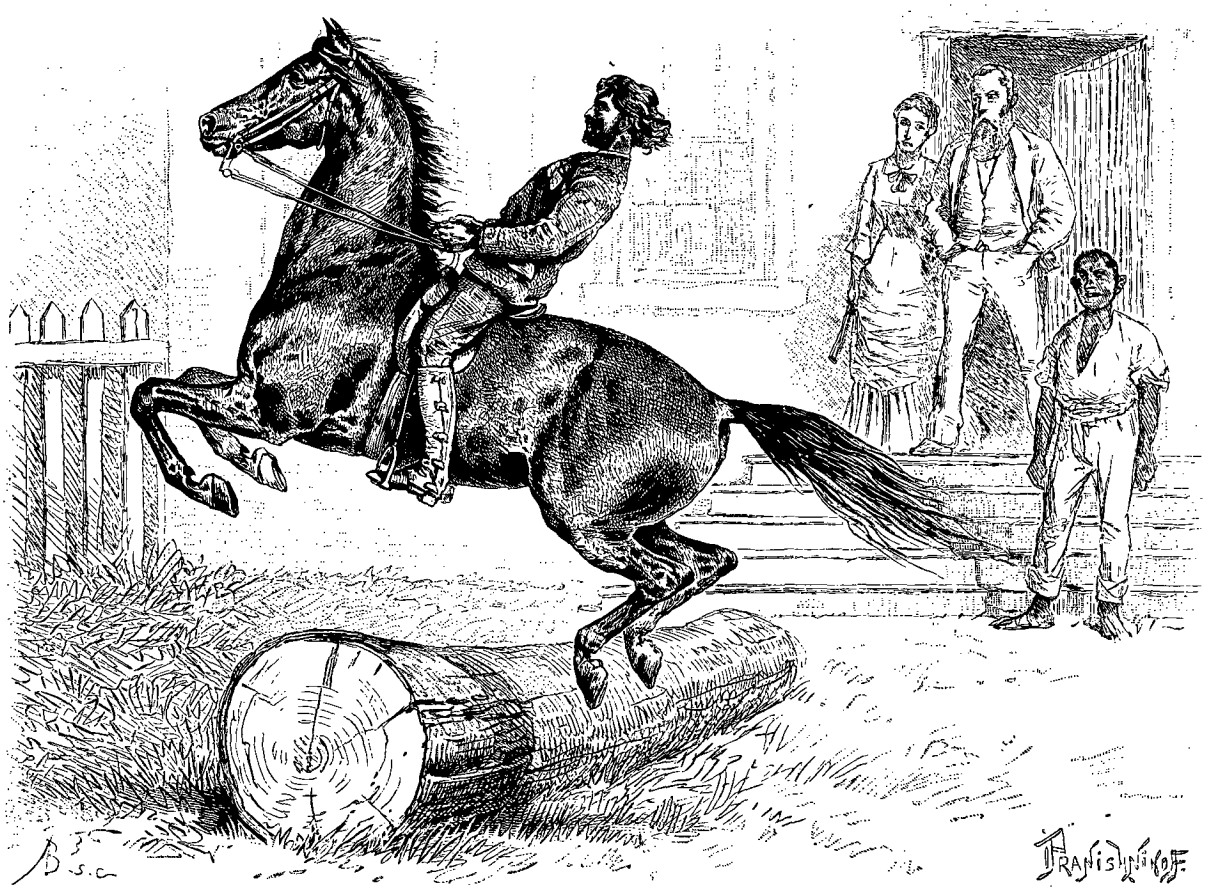
Après une de ces misérables nuits de torture, celle même qui avait suivi la visite dont je viens de parler, on m'avait appelé pour déjeuner quand on annonça M. Taylor.

S'adressant à moi, avec le calme et le sérieux qui distinguent tout Anglais pur sang, il m'apprit qu'il m'avait amené Fly, cet alezan que j'avais si fort admiré la veille, et, de plus, qu'il m'avançait deux cents souverains (cinq mille francs), tout l'or monnayé dont il pût alors disposer. Il ajouta qu'il mettait à ma disposition son crédit chez tous les négociants du Mangouato ou de Prétoria, dans le Transvaal, pour peu que j'eusse besoin d'y recourir.

La libéralité de ces offres si inattendues m'enleva presque la respiration. C'est à peine si je sus trouver des paroles banales de remerciement.

M. Taylor s'en montra parfaitement satisfait. Il resta à déjeuner avec nous, puis, lui et moi, nous nous rendîmes à sa maison.

Là, je montai le superbe animal qui venait de m'être présenté. J'éprouvais cette impression délicieuse que ressent un cavalier quand il se trouve sur le dos d'un



Le Major essaye Fly. — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après une gravure de l'édition anglaise et le texte.

beau cheval, surtout après avoir été privé longtemps d'un pareil plaisir.

J'eus une longue conversation avec M. Taylor sur mes affaires. Je refusai l'argent qu'il m'offrait avec tant de générosité, mais j'acceptai le cheval, qui était un vrai cadeau. Quant à mes dettes, que j'avais contractées pour subvenir aux dépenses de mon voyage et qui dépassaient un peu deux mille cinq cents francs, je le priai de les acquitter et de tirer sur moi pour cette somme à Prétoria, où je me faisais fort d'obtenir de l'argent par l'entremise du gouverneur anglais.

Tout en se rendant à mes observations, M. Taylor persévéra dans sa conduite libérale et ne tira qu'à deux mois de vue sur mon acceptation, qui devait avoir lieu à Prétoria.

Le 10 janvier, toutes mes affaires étant arrangées, je commençai à me préparer pour un départ immédiat.

Je reprends mon récit au 11 janvier. La misérable et vieille demeure où nous habitions était animée par une activité extraordinaire. Mme Coillard et sa nièce allaient deci, delà, partout, préparant des provisions pour mon voyage. On avait fait et cuit du biscuit en telle quantité que j'étais honteux de l'appétit qu'on me supposait.

Mme Taylor m'envoya une grande corbeille de gâteaux et beaucoup d'œufs, chose assez rare à Chochon.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Je réussis à me procurer en outre une ou deux des couvertures de peau que font les Bamangouatos pour leur usage et qu'ils cousent avec des nerfs d'antilope.

Mes observations m'avaient amené à constater une différence énorme entre la vraie position de la ville et celle que lui donnent les cartes de Marenski qu'avait M. Coillard.

Le matin du 14, j'allai prendre congé de M. Taylor. Il était à sa ferme. En conséquence je partis à cheval de bonne heure. Mme Coillard, sa nièce et une autre dame nommée Clark m'avaient précédé dans une carriole attelée de deux chevaux. Du reste, je n'étais pas seul. Le roi Cama et M. Coillard m'honoraient de leur compagnie.

Nous étions escortés par une douzaine de Bamangouatos.

A la ferme on nous servit un goûter excellent présidé par M. Taylor. Après avoir pris congé de lui avec beaucoup de cordialité, nous retournâmes à Chochon.

Stanley se tenait prêt à partir et n'attendait qu'un signal. Ce ne fut pas long. Il fit claquer son long fouet sur les têtes des bœufs, qui s'ébranlèrent de leur pas lent et calme, et le lourd wagon partit à leur suite. Mes nègres s'en allèrent avec lui, excepté Aogousto et Pépéca.

Une vedette du roi Cama. — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après le texte.

Quand je sortis de Chochon, il était tard. Je suivis la route qu'on m'indiqua. Trois heures après, je crus que j'avais atteint le lieu où nous devions camper; mais je n'y trouvai pas la moindre trace du wagon. Il faisait alors une nuit fort noire. J'appelai, je criai, et mes cris ne firent arriver que deux vedettes du roi Cama, postées, par mesure de précaution, à quelques kilomètres à l'entour de la ville, afin d'avertir au cas d'une attaque tentée par les Matébélis. Elles m'affirmèrent qu'il y avait plusieurs jours qu'aucun wagon n'avait passé par là.

J'étais trop habitué à la vie de la forêt pour avoir dépassé un wagon sans m'en apercevoir, même la nuit; et, si cela m'était arrivé, il n'aurait certainement pas pu échapper aux yeux de Pépéca.

Ces deux Bamangouatos m'ayant offert de m'aider à chercher mon wagon, nous revînmes avec eux sur nos pas. Nous parcourûmes une grande partie de la vallée sans découvrir aucune trace du wagon, puis je rentrai en ville, inquiet, ennuyé.

Dès que j'eus frappé à la porte, M. et Mme Coillard se levèrent. Nous causâmes longuement sur la disparition de Stanley, mais sans réussir à nous l'expliquer.

Je ne pus pas dormir. Je songeais surtout à ce que j'aurais voulu faire pour vérifier la longitude attribuée à Chochon sur les cartes de Marenski, et qui m'avait paru être loin de la réalité. Or mes observations étaient chronométriques, et les dernières se rapportaient à celle que j'avais faite récemment de l'éclipse du premier satellite de Jupiter. La nouvelle position ne pouvait donc être confirmée à mon gré qu'en renouvelant la comparaison du chronomètre, à une longitude déterminée; mais comment faire maintenant que les chronomètres étaient emportés, Dieu savait où, dans le wagon, et qu'ils s'arrêteraient certainement le lendemain, si je n'avais pas pu les retrouver à temps pour les monter? C'était assez pour chasser de moi le sommeil.

SERPA PINTO.

Traduit de l'anglais par J. BELIN-DE LAUNAY.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Catraïo remet au major la caisse des chronomètres. — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après le texte.

COMMENT J'AI TRAVERSÉ L'AFRIQUE,

DE L'OCÉAN ATLANTIQUE A L'OCÉAN INDIEN,

PAR LE MAJOR SERPA PINTO[1].

1877-1878. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

V

DE CHOCHON A PRÉTORIA.

Catraïo. — Le wagon retrouvé. — Je me sépare de M. Coillard. — Tempêtes. — Nous versons. — Pluies. — Le Limpopo. — Fly. — Sport. — Sur la Ntouani. — Colère d'Aogousto. — Adieul. — Visites importunes. — Les Boers nomades. — Nouveau wagon. — Soucis. — Maladie sérieuse. — Mme Gonin. — Une tombe. — Magalies Berg. — Prétoria.

Je me suis levé et habillé dès l'aube.

Toute la nuit j'avais rêvé de mes chronomètres et j'y pensais en m'habillant.

M. Coillard, partageant mes inquiétudes, ne voulut pas me laisser partir seul. Il envoya demander au roi Cama de lui prêter un cheval, bien résolu à ne me quitter que quand nous aurions retrouvé mon wagon.

Je fis mes adieux aux dames et je ressentis de nouvelles émotions en me séparant d'elles.

Nous fûmes bientôt sortis de la ville, courant au milieu des cistes qui couvrent la terre au sud de Chochon.

En plein jour les traces du wagon se laissaient voir aisément. Nous les suivions depuis quelque temps lorsque nous aperçûmes en avant de nous un nègre assis sur un côté de la route. Quand nous fûmes plus près, je reconnus, non sans beaucoup d'étonnement, mon serviteur Catraïo. Se levant à notre approche, il vint au-devant de nous, portant dans ses bras un lourd colis; et, le déposant avec soin par terre, il s'écria : « Allons, monsieur, donnez-moi les clefs pour ouvrir la caisse : il est temps de remonter les montres. »

Ma joie fut vive en revoyant la caisse qui contenait

1. Suite. — Voy. t. XLI, p. 193, 209, 225, 241, 257, 273 et 289; t. XLII, p. 177, 193, 209 et 225.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mes chronomètres. Sans perdre de temps à m'informer de ce qu'était devenu le wagon, je sautai à bas de cheval et fus bientôt absorbé par le soin de faire mes observations habituelles du matin. Il était donc écrit que, durant ce voyage prolongé, mes chronomètres ne s'arrêteraient pas. Catraïo, qui avait pour fonction spéciale de veiller sur eux, s'était comme toujours fidèlement acquitté de sa tâche.

Catraïo avait été élevé par un Portugais, qui, ne sachant voir dans cet enfant de dispositions que pour devenir un fieffé coquin, s'était imaginé que le seul moyen de le corriger était l'emploi illimité de la bastonnade.

Un tel procédé avait délivré le négrillon de tout sentiment de honte, supposé qu'il l'eût auparavant, et il était devenu si habitué au bâton qu'il n'en avait plus la moindre crainte ; de cette façon, il avait fini par être ivrogne et voleur.

Il était alors âgé d'une douzaine d'années. Son maître, auquel il avait dérobé plusieurs objets de quelque valeur, résolut de s'en débarrasser n'importe comment et ordonna qu'on le laissât abandonné à Novo Redondo.

Je me trouvais alors à Benguèla, cherchant pour mon service personnel quelque garçon intelligent et dégourdi. Beaucoup de gens me parlèrent de Catraïo, auquel ses hauts faits avaient valu une notoriété peu enviable. J'allai demander des renseignements à son ancien maître et le priai de faire ramener ce garçon de Novo Redondo. Je trouvai le négrillon doué d'une figure si intelligente que je m'applaudis de l'avoir envoyé chercher. Jusqu'à ce moment on n'avait enseigné son devoir à Catraïo qu'à coups de trique; je voulus essayer l'effet qu'aurait sur lui la bonté des traitements et de la parole, et, pour l'aider à se relever, je me promis de ne jamais faire allusion à son passé.

Comme je le trouvai supérieur par l'intelligence, incontestablement, à tous les gens qui m'entouraient, je lui appris à m'aider dans mes travaux scientifiques. Bien qu'il ne sût lire ni écrire, il se familiarisa promptement avec mes instruments. Après que mes premiers compagnons de voyage se furent séparés de moi, me trouvant isolé au milieu de l'Afrique, je pensai avec crainte que, pendant quelque grave attaque de maladie, mes chronomètres pourraient s'arrêter faute d'avoir été remontés. Alors je fis venir Catraïo, et, d'un ton très sérieux, je lui tins ce langage édifiant :

« Rappelez-vous que, à partir d'aujourd'hui, vous devez, tous les jours, dès qu'il fait clair, venir m'apporter les chronomètres, les thermomètres, le baromètre et mon journal, que je sois bien portant ou malade, près ou loin, sans jamais admettre qu'une circonstance quelconque vous en empêche. En outre, souvenez-vous de ce que je vous dis : je ne vous ai jamais battu ni grondé; mais, s'il arrivait que les chronomètres s'arrêtassent faute d'avoir été remontés, je vous ferais embrocher comme une perdrix et rôtir tout vif devant un feu énorme! »

A ces paroles, Catraïo, fort disposé à croire qu'un blanc est capable de toutes les atrocités, et qui, je le crois, avait plus peur de la douceur de ma conduite envers lui qu'il n'en avait jamais eu du bâton de son ancien maître, se mit à trembler de tous ses membres. Il ne pouvait pas supporter l'idée d'être embroché et rôti.

Voilà pourquoi, même dans mes pires accès de fièvre, les chronomètres furent toujours remontés et comparés. Ne m'ayant pas vu arriver la veille au soir, Catraïo s'était levé dès le milieu de la nuit avec l'espoir de me trouver sur la route.

Mon conducteur anglais s'était trompé de chemin; au lieu de suivre la bonne route, il en avait pris une autre; mais il comptait réparer son erreur au point du jour et je le trouverais sans doute m'attendant au rendez-vous antérieurement convenu.

M. Coillard et moi, suivis de nos hommes, nous poussâmes en avant, et, vers neuf heures, nous retrouvions le wagon perdu.

On se mit à déjeuner, et vers midi, pour la seconde fois, je me séparai de l'ami auquel je devais plus, sans doute, que je ne pourrais jamais lui rendre.

Notre petite caravane reprit donc son voyage et l'on marcha jusqu'à quatre heures. Le camp fut établi dans un lieu qui n'avait pas d'eau.

Le lendemain était le 16. Nous partîmes une heure après le lever du jour. Une marche de trois heures nous conduisit à un étang, la seule eau permanente qu'on pût trouver entre Chochon et le Limpopo.

On fit, ce jour-là, deux étapes, l'une de trois et l'autre de quatre heures. Il plut à torrents. Le wagon fut transpercé par l'eau. Sa misérable et vieille bâche ne pouvait rien abriter. Par suite je fis des pertes sérieuses et principalement celle de la totalité du pain et des biscuits que Mme Coillard avait pris tant de mal à me préparer. Ils ne formèrent plus qu'une grosse masse de bouillie, dont il était impossible de tirer aucun usage.

Le lendemain, à la descente d'une colline, les roues d'un côté du wagon s'engagèrent dans une ornière profonde et le wagon se renversa.

De prime abord, j'avais conçu les doutes les plus sérieux sur l'intelligence de mon Stanley et sur les services que j'en pouvais attendre. L'accident qui nous arrivait résolut complètement cette question. En voyant la position du wagon telle que je l'ai décrite, Stanley commença par s'asseoir, s'enfonça la tête entre les mains et prit l'apparence de la statue du Désespoir.

Nous ne pûmes pas nous remettre en route avant trois heures et demie, et ce ne fut pas pour longtemps. La tempête devint si violente que nous fûmes obligés de nous arrêter.

Le 18, on se trouva sur la rive gauche du Limpopo, qu'on appelle ici Rivière des Crocodiles, et j'y fis faire halte.

Le temps s'était amélioré. Je continuai à me pro-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mener tranquillement sur mon cheval, le long de la rivière, en tenant les rênes d'une main négligente.

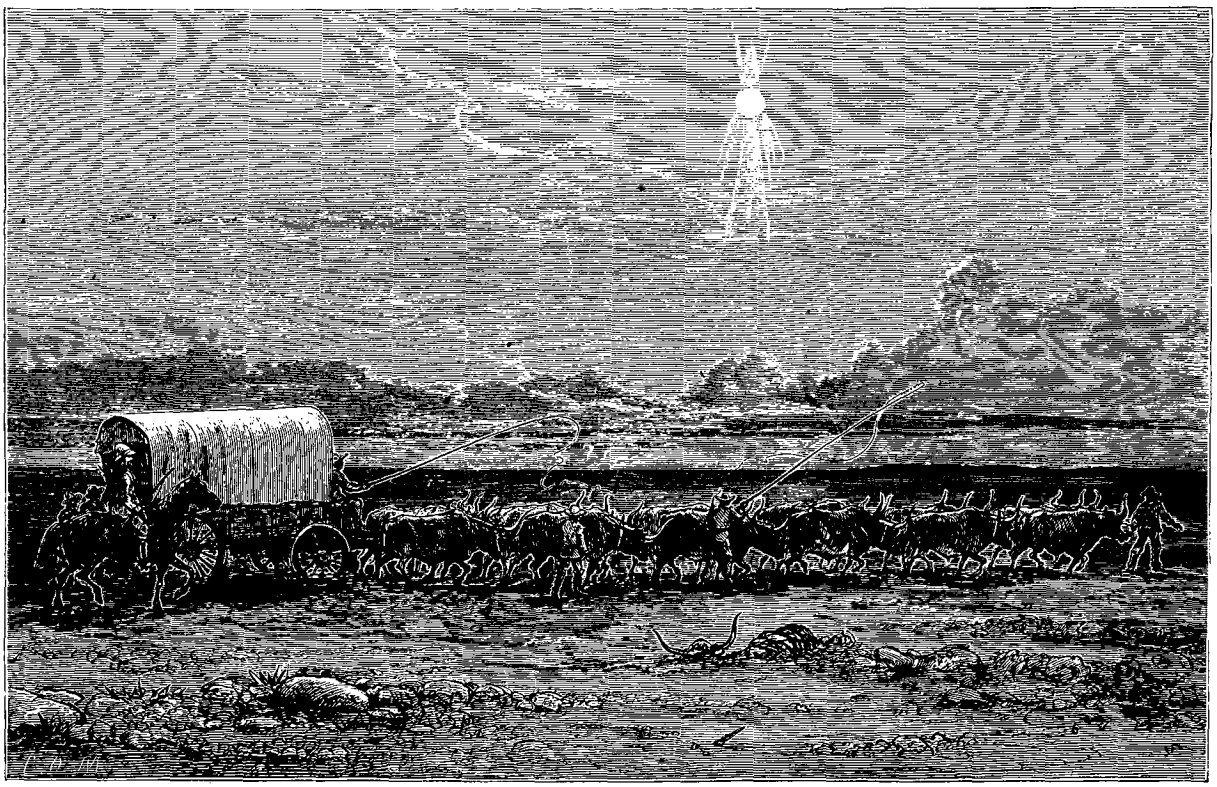
Tout à coup Fly dressa les oreilles, hennit, bondit au milieu de l'herbe et s'élança d'une course impétueuse. Ne pouvant pas m'expliquer la cause de cet élan, je me raffermis en selle et tentai, mais en vain, de le retenir.

J'étais inquiet. Je m'imaginais que mon cheval fuyait quelque danger qui m'était inconnu et je ne savais que faire, lorsque, devant moi, j'aperçus un grand mouvement dans l'herbe, d'où je vis bientôt surgir les cornes de plusieurs *ongiris*.

Le mystère était éclairci. Au lieu de fuir, je poursuivais. Je rendis les rênes au cheval et bientôt je reconnus que nous gagnions du terrain sur les antilopes aux pieds légers.

Combien de temps dura cette course échevelée? Je ne saurais le dire. Je me précipitais à travers les broussailles, où je laissais des morceaux de mes vêtements pourris, et même de ma chair; je franchissais des clairières et des plaines, où les antilopes et mon cheval soulevaient des ondées de boue; quelque temps s'écoula avant que je pusse tirer. Enfin l'antilope fut jetée bas; les autres bondirent d'un élan redoublé, comme si le bruit de la carabine leur eût donné des ailes, et se perdirent dans le lointain.

Fly s'arrêta de lui-même près de la bête couchée à terre, s'en approcha, la flaira, semblant goûter le



Entre Chochon et le Limpopo. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

même plaisir que celui d'un chien de chasse lorsqu'il vient d'attraper sa proie.

Maintenant où étais-je? En quel endroit se trouvait le wagon? Je n'en avais pas la moindre idée, n'ayant point remarqué la direction suivie par mon cheval.

Je fus un peu déconcerté; cependant il me semblait qu'en allant vers l'est je retrouverais la rivière.

Une nouvelle pluie s'abattait sur moi. J'aurais bien désiré hisser l'antilope sur le dos de mon cheval, mais je n'en avais pas la force. La pensée me vint de vider mon gibier.

J'étais assez habile en boucherie pour accomplir aisément cette opération; mais, lorsqu'elle fut achevée, il se trouva que mes forces suffisaient à peine pour arranger ma bête sur l'arçon de ma selle, où je l'attachai.

Ensuite je tournai vers l'est la tête du cheval; mais Fly s'obstinait à marcher au nord. Ne parvenant pas à le convaincre qu'il avait tort, je pris le parti de le laisser aller; en somme, c'était lui qui avait raison. Au bout d'une heure, j'apercevais le wagon et mes gens, qui commençaient à s'alarmer de mon absence prolongée.

Le soir était venu; j'étais épuisé de fatigue et je résolus de camper où nous nous trouvions. Au moment où la nuit tombait, nous reçûmes la visite de plusieurs nègres du chef Séchéli, lesquels se rendaient à Chochon. Je profitai de l'occasion pour écrire à M. Coillard quelques lignes où je lui conseillais de prendre une autre route que la mienne.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous eûmes encore à souffrir d'une tempête cette nuit-là et nous fûmes trempés jusqu'aux os. Néanmoins, par suite des fatigues de la journée, je m'endormis profondément. A mon réveil, je sentis une douleur aiguë dans la chair de mon bras droit, et, en relevant la manche de ma chemise, j'eus l'horreur de trouver un gros scorpion noir qui me piquait juste au-dessus de l'artère brachiale. Je ne pouvais pas cautériser la blessure sans léser l'artère; d'ailleurs, pour opérer, j'aurais dû me servir de ma main gauche, fort peu habile. Ayant peur d'empirer mon état, je pris le parti de ne rien faire du tout; mais, quelques minutes après, l'enflure devenait énorme et la douleur des plus violentes.

Désespéré, j'avalai trois grammes de chloral hydraté; après quoi, je tombai en léthargie.

La puissance de cet anesthésique me plongea dans un si profond sommeil que je ne m'éveillai qu'au grand jour.

La douleur avait un peu diminué; seulement, à l'endroit de la blessure, j'avais une inflammation locale surmontée d'une grosse tumeur. Je conservai cette tumeur pendant plusieurs mois. Les tissus étaient tout engourdis, ce qui gênait mes mouvements de la façon la plus désagréable.

Malgré cet inconvénient, je sortis avec mon fusil et vis tant de gibier que je me résolus à ne pas quitter l'endroit de la journée. J'eus la chance de tuer deux léopards.

La nuit fut encore orageuse et les insectes me mirent à la torture. Nous eûmes aussi la visite de plusieurs lions qui tournaient tout autour du camp et tenaient nos nerfs dans un état de surexcitation singulière par leurs rugissements effroyables.

Le 20, à huit heures du matin, nous décampâmes et partîmes; mais l'argile du terrain, détrempé par des pluies abondantes, retenait les roues du wagon au point de nous forcer presque à chaque pas d'employer la hachette pour couper des amas de terre.

C'était une terrible tâche. Dès dix heures, il fallut nous arrêter; nos hommes étaient éreintés. La pluie tombait à flots. On ne put repartir qu'à deux heures, et à quatre heures et demie on s'arrêtait au bord de la rivière Ntouani.

Un cruel désappointement nous y attendait. La Ntouani, qui d'ordinaire n'est qu'un ruisseau sans importance, ou même presque toujours à sec, se présentait sous la forme d'un torrent large de soixante mètres et profond de sept en sondant près du bord.

Il ne fallait point songer à y passer avant longtemps avec un wagon.

Je résolus de m'installer où je me trouvais et je me fis construire un bon campement avec des huttes recouvertes d'herbe.

Néanmoins notre position devenait très embarrassante, car nous commencions à manquer de tout : pendant les deux dernières journées, nous avions été réduits à ne vivre que des animaux que j'avais tués. Ne se nourrir que de viande rôtie, sans sel ni condiment d'aucune sorte, n'est point un régime favorable à la santé.

Le temps s'étant remis un peu, je pus continuer mes chasses. A Chochon, un Anglais m'avait fait cadeau d'une bonne quantité de cartouches pour les fusils Martini-Henry; elles convenaient parfaitement à la « carabine du roi », et je m'en servais avec succès.

Je fis à cette époque une nouvelle collection de peaux. Comme le wagon pouvait aisément les transporter toutes, je conçus l'espoir de les conserver et de les emmener en Europe [1].

Le matin du 21, j'observai avec plaisir que, durant la nuit, la rivière était descendue de trente centimètres.

Après avoir déjeuné d'une cuisse de ponti (*Cephalophus mergens*), je montai Fly et partis en quête de gibier. A peine avions-nous atteint la lisière d'un bois qui longeait en partie la rive de la Ntouani, que mon cheval partit au grand galop. Sans doute, cette fois encore, il voulait poursuivre quelque animal invisible pour moi.

Après une demi-heure d'une course effrénée, j'aperçus, juste au-dessus des broussailles qui formaient le sous-bois, quelques petits points noirs qui fuyaient avec une rapidité prodigieuse.

Je ne pouvais m'imaginer quel animal je poursuivais, et ce ne fut qu'en débouchant du fourré que je vis quatre autruches qui filaient comme le vent, ayant Fly sur leurs talons. Elles faisaient des feintes et cherchaient à profiter des buissons et des creux; mais Fly ne les perdait pas de vue.

Enfin elles entrèrent sur une plaine ouverte. Il se fit alors une course effrénée.

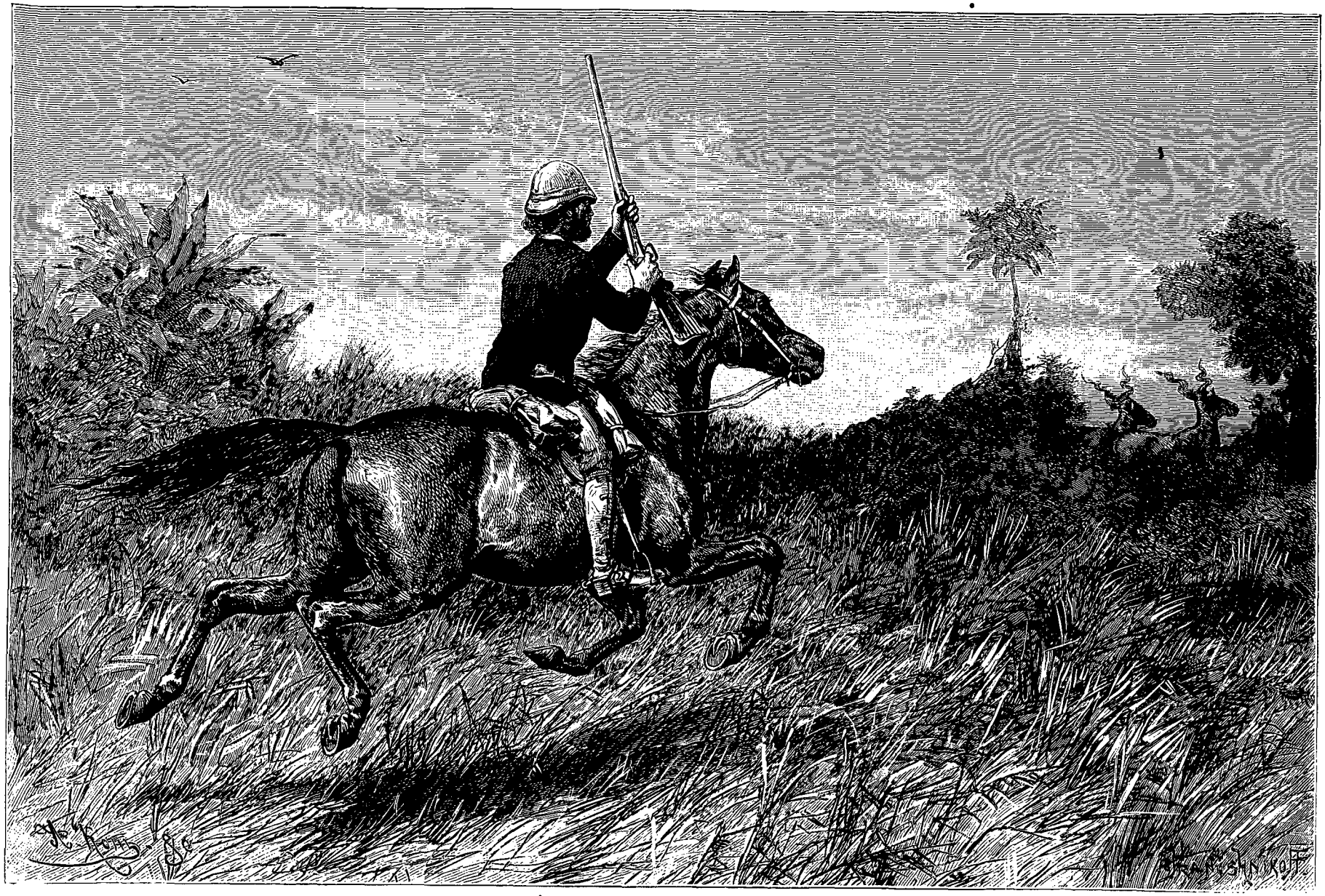
Je laissais Fly tout à fait maître de ses mouvements, et, comme s'il eût été reconnaissant d'aller à bride abattue, il bondissait avec une vigueur toujours nouvelle.

L'autruche, bien que sa vitesse dépasse celle du cheval, ne supporte pas comme lui la fatigue; de sorte qu'à mesure que la course se prolongeait nous nous approchions de ces oiseaux gigantesques. La rapidité de Fly s'affaiblissait à son tour, mais elle suffisait encore pour diminuer d'instant en instant la distance. Les autruches s'arrêtèrent enfin, pour ainsi dire, à une soixantaine de pas, tout à fait hors d'haleine, et, peu après, je tirai les deux coups de la « carabine du roi ».

Quand je mis pied à terre au lieu où gisaient les deux énormes oiseaux, je me trouvai fort embarrassé de savoir ce que j'en ferais. Je fus donc agréablement surpris en voyant apparaître, attirés par mes coups de feu, Aogousto, Vérissimo et Camoutombo qui chassaient aux environs. A ma grande surprise, mes hom-

1. En effet, la plus grande partie des peaux des animaux que j'abattis à cette époque sont arrivées saines et sauves en Portugal; il n'y en eut que fort peu de perdues lors de l'embarquement à Durban. (*Note de l'auteur.*) — Voy. la dernière livraison.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Chasse aux ongiris (voy. p. 243). — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après une gravure de l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mes m'informèrent que le camp était tout près : notre course avait à peu près décrit un cercle. Je leur ordonnai de déplumer les autruches, et, cette besogne achevée, nous retournâmes, chargés de butin, au wagon [1].

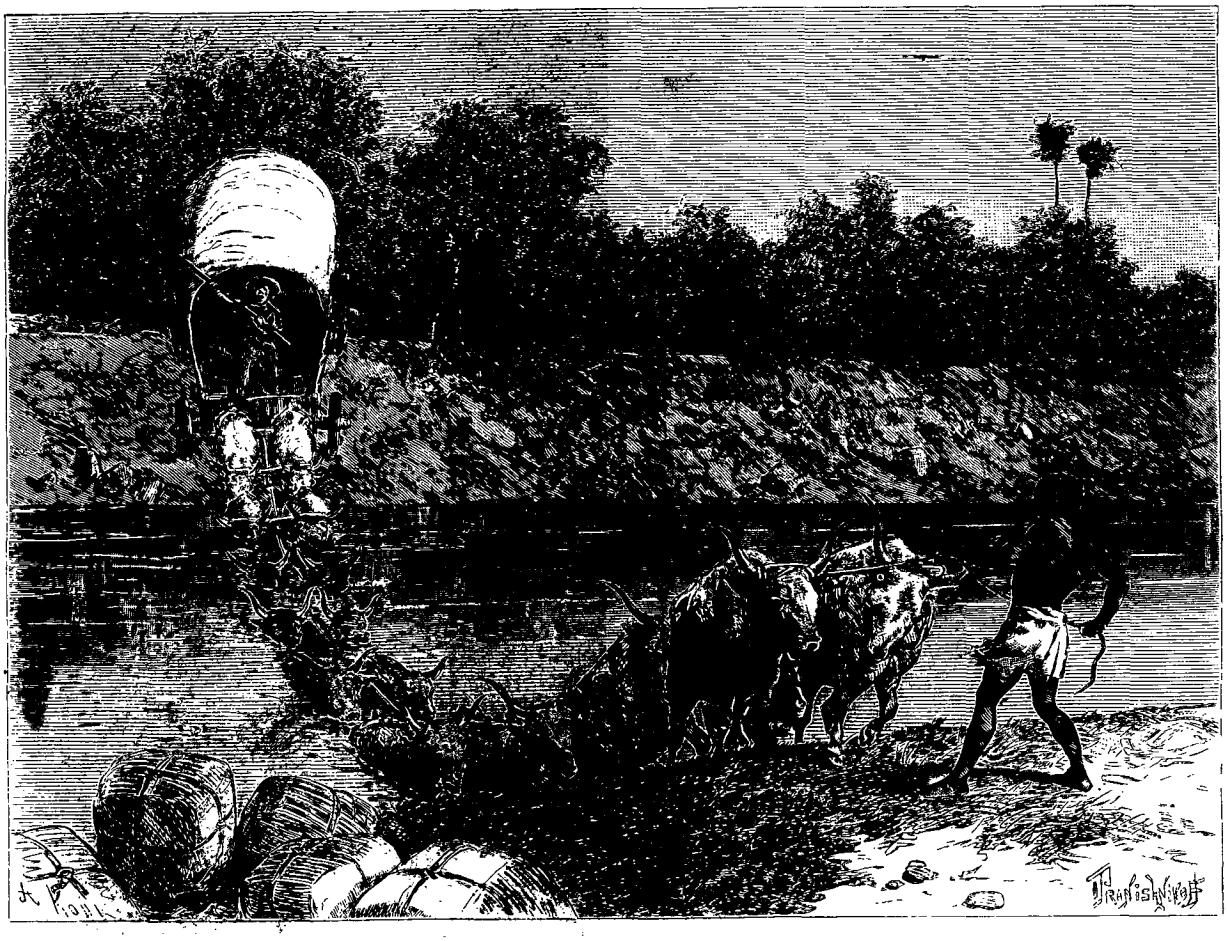
A notre arrivée, je pus constater que la rivière avait encore baissé de soixante et un centimètres.

Pendant le reste de la journée, elle baissa continuellement.

Au matin du 23, le ciel était d'un bleu éclatant et le niveau de l'eau était à un mètre cinquante plus bas que la soirée précédente. A peine étais-je debout que j'entendis un grand cri. C'était Stanley qui avait perdu ses bottes sans que personne pût savoir ce qu'elles étaient devenues. Une fois toutes les conjectures épuisées, il en vint à conclure qu'elles lui avaient été volées et mangées par des chacals. Pour moi la question resta une énigme. Quoi qu'il en fût, ce pauvre homme était désormais obligé de marcher nu-pieds; je n'avais rien qui remplaçât ses bottes.

Je passai le jour à la chasse. Dans la soirée, je pus faire des observations astronomiques et déterminer la situation du confluent de la Ntouani avec le Limpopo.

L'eau descendait toujours, et, le soir, la baisse dépassait un mètre cinquante; mais pendant la nuit l'eau



Passage de la rivière Ntouani. — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après le texte.

resta stationnaire, et, comme la pluie reprit dans la matinée du 24, la rivière recommença à monter.

Après de longues recherches, je découvris en endroit où l'eau n'allait que jusqu'à la poitrine. Je formai le projet de tenter le passage.

Nous déjeunions comme à l'ordinaire de viande rôtie et nous avions à peu près fini, quand de grands cris, un vrai tumulte, s'élevèrent sur la rive opposée. Nous y vîmes arriver plusieurs wagons et deux hommes blancs.

J'examinai avec intérêt ce qu'ils allaient faire. Un nègre passait à gué la rivière; en allant et en revenant, il avait de l'eau jusqu'à la poitrine. Alors on planta des jalons pour marquer le niveau; puis on dételа les bœufs et on installa un camp.

En regardant alors mes marques, je vis qu'elles venaient de se couvrir encore de plus d'un centimètre. La Ntouani grossissait de nouveau.

A l'instant je fis décharger le wagon; puis Aogousto et Camoutombo reçurent l'ordre de porter les colis sur leur tête jusqu'à l'autre rive par le gué que j'avais trouvé.

Au bout d'une heure, tout ce que contenait le wagon

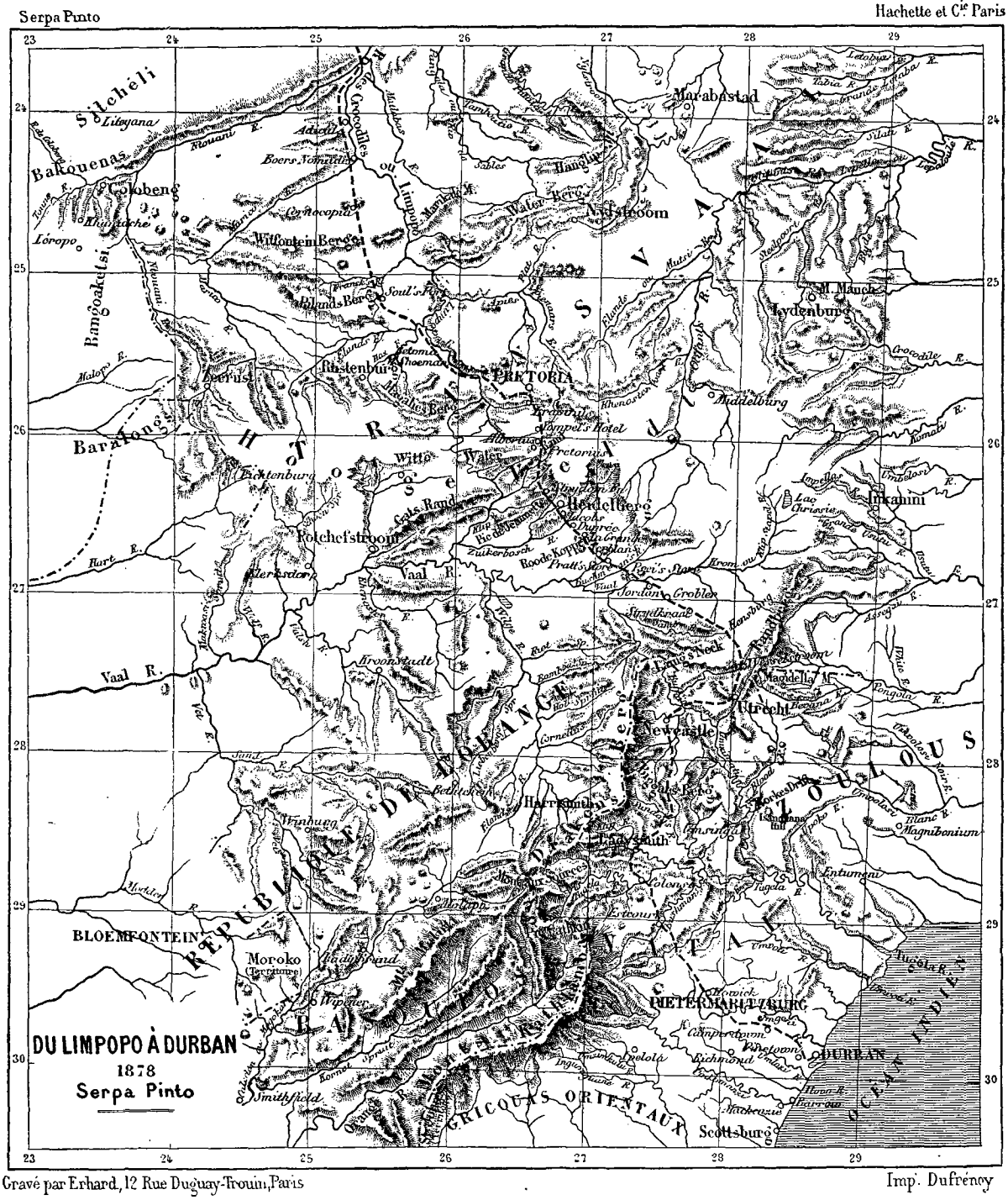
1. Plusieurs plumes de ces autruches furent présentées plus tard par l'auteur à Sa Majesté le roi Don Luis. (*Note de l'auteur.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

était transporté sur la rive droite. Stanley, qui restait là à ne rien faire, reçut l'ordre d'atteler les bœufs et de les pousser en avant.

Quand tout fut prêt, je fis passer la rivière à Aogousto; il emmenait les bœufs de tête, qui nagèrent aisément, suivis par les autres; de sorte qu'il y avait déjà trois paires de bœufs sur l'autre rive avant même que le wagon touchât l'eau.

C'était tout ce qu'il fallait. Je criai alors à Aogousto et à Camoutombo d'avancer. Ils firent marcher les



Gravé par Erhard, 12 Rue Duguay-Trouin, Paris — Imp. Dufrénoy

bœufs, et, un moment après, l'énorme véhicule, glissant sur le talus de la berge, entrait dans la rivière.

Aussitôt que j'eus vu le wagon sain et sauf sur l'autre bord, je me jetai à l'eau et traversai en nageant.

En arrivant à terre, je me fis apporter par Catraïo l'unique chemise et les seuls bas que j'eusse de rechange. Me voyant occupé à cette toilette, les deux Européens qui s'étaient mis en route vers moi s'arrêtèrent, en attendant que j'eusse achevé d'ôter de ma barbe et de ma longue chevelure le limon que l'eau y avait déposé. Ma toilette finie, ils s'approchèrent et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

me saluèrent en anglais d'un cordial « Good morning, sir. »

C'étaient des commerçants anglais, nommés Watley et Davis, se rendant à Chochon et venant de Marico, qu'ils avaient quitté un mois auparavant.

Lorsqu'ils eurent entendu que je m'étais ouvert un passage depuis Benguèla à travers le continent, ils ne purent point cacher leur admiration et me dirent qu'ils n'étaient plus étonnés du tour de force qu'ils venaient de me voir faire.

C'étaient là les premiers compliments que j'eusse reçus, et je ne peux pas me retenir de les consigner ici, à cause de l'effet qu'ils produisirent sur moi, étant exprimés avec un naturel rude et sincère et venant d'hommes qui savaient quelque chose des difficultés d'un voyage en Afrique.

Je leur donnai une partie de mon gibier, en échange duquel j'eus le plaisir de recevoir des biscuits, du thé, du sucre et du sel.

Nous passâmes la journée ensemble de la façon la plus cordiale. Le lendemain matin, qui était le 25, je leur remis une lettre pour M. Coillard, puis je leur fis mes adieux.

Une marche de trois heures me conduisit au bord du Limpopo, où j'ordonnai la halte.

La fatigue et l'envie de mettre un peu d'ordre dans mon travail me décidèrent à ne pas sortir du camp. Un peu plus tard, j'étais assis près de la rive, occupé à faire un croquis du paysage et de deux termitières, quand j'entendis tirer un coup. Un steinbock passa rapidement près de moi et se jeta dans l'eau pour gagner l'autre bord à la nage. Il était grièvement blessé, car l'eau tout à l'entour était teinte de son sang, et il nageait avec une difficulté à chaque instant plus grande. Aogousto accourut peu après, juste à temps pour voir le résultat de son coup. L'antilope avait presque atteint l'autre bord, quand tout un grand mouvement enfla l'eau; une queue noire grisâtre, dentelée comme une scie, surgit des vagues écumantes, et le steinbock disparut avec un crocodile qui l'avait saisi.

Aussi brave que stupide, Aogousto allait se jeter dans la rivière pour tuer le crocodile, qui, disait-il, lui volait sa proie; j'eus beaucoup de peine à le retenir.

On repartit dans l'après-midi, mais on ne marcha guère qu'une heure, parce qu'il y avait une telle abondance de gibier qu'il nous parut utile de rester là jusqu'à la nuit. Je recherchais plutôt alors la peau que la viande, et il nous arrivait souvent d'abandonner celle-ci parce que nous n'en avions pas besoin.

Depuis que Stanley avait perdu ses bottes, il ne quittait plus guère le wagon, où il tuait le temps à dormir quand il ne mangeait pas.

Le lendemain, le départ eut lieu de bonne heure. Pendant cinq heures on longea la gauche du Limpopo. A peine étions-nous arrêtés, qu'Aogousto vint en courant me dire qu'il y avait, à peu de distance, un monstre de choucourro (rhinocéros) qui était en train de paître.

Je n'avais pas encore dessellé mon cheval; je n'eus donc qu'à le remonter, et je partis en chasse avec Aogousto.

L'énorme pachyderme avait entendu le bruit des sabots du cheval et prenait la fuite quand je l'aperçus à cinq cents pas de moi. Fly le suivit avec son élan habituel; mais il me fallut bientôt renoncer à cette chasse, car l'animal se plongea dans une jungle si épaisse qu'on ne pouvait point l'y suivre.

Termitières près de Limpopo. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Il est digne de remarque que, dans ce voyage, depuis Benguèla jusqu'au Limpopo, ce soit ici que j'aie rencontré le premier rhinocéros.

Un autre animal qui abonde au Calahari, et dont j'ai plusieurs fois aperçu des troupeaux, sans jamais avoir réussi à en tuer un seul, c'est la girafe.

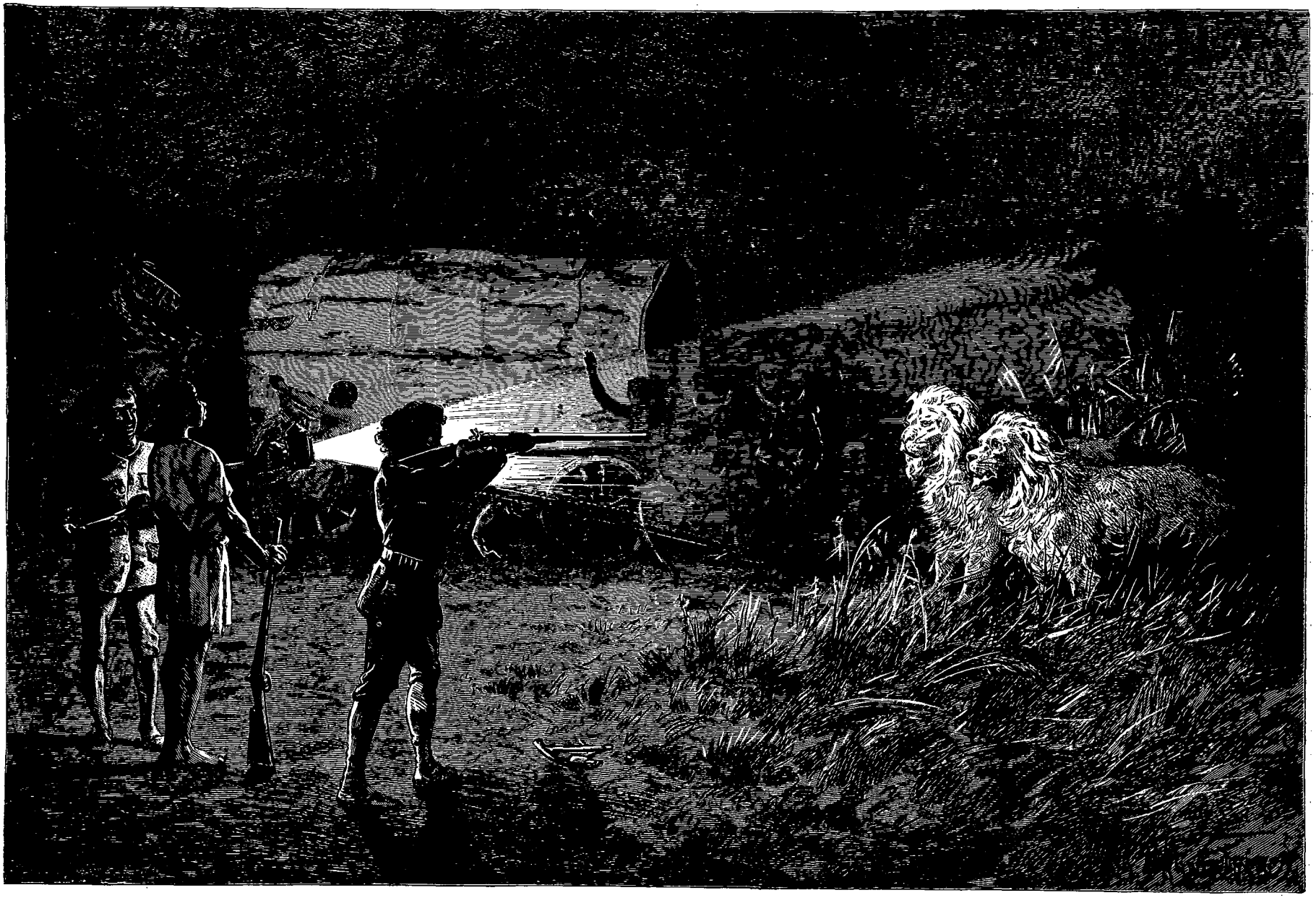
La rapidité de son allure, sa force de résistance, la finesse de ses sens de l'ouïe et de la vue, rendent très difficile de l'approcher à portée.

Après avoir renoncé à la poursuite du rhinocéros, je revins vers le camp et rencontrai Aogousto chemin faisant. Nous causions paisiblement côte à côte, quand je le vis tout à coup mettre son fusil en joue et faire feu dans des broussailles. S'élançant dans la jungle, il en rapporta un léopard, qui s'était tapi à cinq ou six pas de nous.

Dans l'après-midi, en passant sur une colline, j'aperçus Zoupantsberg, dont je marquai la position à l'est.

Le lieu où nous établîmes le camp pour la nuit est appelé Adicul par les Boers. Il n'y avait pas de lune; mais le ciel était clair et je me mis à faire quelques observations pour déterminer la situation de l'endroit.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les lions éblouis par la flamme du magnésium (voy. p. 250). — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après une gravure de l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

C'est vraisemblablement ce qui nous épargna une véritable calamité.

Pendant le séjour que j'avais fait au Mangouato, je m'étais procuré une lampe à mèche de magnésium, qui avait été laissée là par Mohr ou quelque autre voyageur. Je possédais une bonne provision de fil de magnésium, et je la trouvai fort utile. Je venais de lire dans le vernier[1] de mon sextant de Casella la hauteur de *Canopus* (α d'Argo) au moment de son passage au méridien, et je faisais les angles horaires au moyen d'*Aldebaran* (α du Taureau), lorsque je tressaillis en entendant partir un formidable rugissement à environ dix pas de moi.

Fly, attaché à une des roues du wagon, donna une telle secousse à sa corde qu'il fit mouvoir le lourd véhicule, et les bœufs, au paroxysme de la frayeur, s'élancèrent dans l'enceinte où nous étions assis.

Déposant à terre le sextant, je saisis ma carabine, que je gardais toujours à ma portée.

Aogousto dirigea le foyer de la lumière sur le côté d'où était parti l'effroyable son, et l'éclat éblouissant qui en jaillissait tomba en plein sur les faces de deux lions énormes.

Fascinés par la lumière que produisait la flamme du magnésium, ils se tinrent immobiles comme des statues et me donnèrent le temps de les viser avec soin. Les deux coups de ma carabine partirent à un intervalle de quelques secondes et les deux lions tombèrent blessés mortellement.

Je me retournai ensuite vers le wagon près duquel j'entendais un bruit infernal. Camoutombo y faisait d'extrêmes efforts pour contenir Fly, qui, dressé sur ses jambes de derrière, secouait ses liens et employait toutes ses forces à les briser. Quant à mon conducteur Stanley, tapi tout au fond de la voiture, son fusil à la main, il criait tant qu'il le pouvait qu'il allait tuer toutes les bêtes féroces de l'Afrique qui oseraient toucher à ses bœufs.

J'eus beaucoup de peine à rétablir un peu d'ordre.

Il était amusant d'entendre chacun se vanter de sa bravoure. Pas un n'avait ressenti la moindre peur; bien au contraire; et chacun se félicitait avec son voisin de la part qu'il avait prise à écorcher les lions.

En fait, je crois qu'il n'y avait que deux hommes qui eussent conservé tout leur sang-froid : c'étaient Aogousto et Vérissimo. L'un avait tenu d'une main ferme la lanterne du côté où il l'avait d'abord tournée; l'autre disait une minute après : « Je n'ai même pas essayé de faire feu, car, voyant que le *ségnor* allait tirer, je savais que tout serait pour le mieux. »

Déposant à terre ma carabine, je repris le sextant et me mis à terminer mes altitudes d'Aldebaran.

A six heures, nous étions en route, et, jusqu'à neuf, où nous fîmes halte, nous longeâmes constamment le Limpopo.

1. Ou *nonius*. Voy. la note de la page 221.

Après un bon repas de viande rôtie (la viande avait dans notre nourriture pris la même importance qu'avait eue le massango quelques mois auparavant), nous repartîmes vers quatre heures de l'après-midi et allâmes camper, à huit heures et demie, tout près de la rivière Marico.

En me réveillant, le 28, l'aube me fit voir que nous nous étions installés dans un endroit bas et marécageux où la vue pouvait à peine se reposer sur un arbre ou un arbrisseau.

Aogousto, qui depuis le lever du jour avait été à la chasse, m'annonça qu'il avait trouvé un campement de Boers à peu de distance, et que, si je le voulais, il allait m'y conduire.

Je montai de suite à cheval et je partis; un quart d'heure après, j'étais arrivé.

Je vis un assez grand nombre de wagons, disposés parallèlement l'un à l'autre, rangés de façon à former une ligne de défense; dans le centre s'élevaient des huttes de roseaux, couvertes de paille; puis je remarquai des amas de dépouilles de chasse et une espèce de porche sous lequel était un tour pour travailler le bois. Un grand enclos, où paissaient des bœufs et des chevaux, complétait le tableau de ce campement de Boers nomades.

Plusieurs femmes ayant des robes de cotonnade imprimée et des bonnets blancs s'occupaient à tirer de l'eau d'un puits. A la porte d'une cabane, deux autres étaient en train de peler de gros oignons. Enfin un groupe d'enfants, fort malpropres et tout déguenillés, se roulaient sur le terrain boueux.

Mon arrivée fit sensation. Une vieille furie, plus laide encore qu'âgée, s'avança pour me parler. Je ne comprenais pas un mot de ce qu'elle me disait; mais, en la regardant, je constatai que la saleté de ses vêtements dépassait encore sa laideur et sa vieillesse.

Elle m'accompagna quand je m'approchai des jeunes peleuses d'oignons. Celles-ci étaient beaucoup plus propres et moins laides. Je leur parlai anglais, français, portugais et hamboundo, mais sans plus de succès dans l'une que dans l'autre langue. Ces jeunes filles ne faisaient que remuer la tête et rire.

Ayant fini de peler leurs oignons, elles les jetèrent dans un pot énorme, rempli à moitié d'eau et qu'elles mirent sur le feu.

Presque aussitôt après, sept hommes à cheval entrèrent dans le campement.

Parmi eux était un vieillard fort âgé, à longue barbe blanche; les autres, excepté un jeune homme de dix-huit à vingt ans, étaient dans la force de l'âge. A ma vue ils s'approchèrent de suite. Le vieillard parlait aisément l'anglais, que connaissait aussi quelque peu l'un de ses compagnons.

C'était une vraie bonne fortune. Je leur expliquai qui j'étais et d'où je venais, deux choses qu'ils eurent de la peine à comprendre. J'eus bien soin de leur dire que j'étais un Portugais, non un Anglais, car je m'aperçevais qu'ils avaient peu d'affection pour ces der-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

niers. Je leur contai dans quels rapports je me trouvais maintenant avec mon conducteur Stanley. Le vieillard fut d'avis que je ferais bien de le laisser partir avec son wagon : il me fournirait le moyen de continuer ma route.

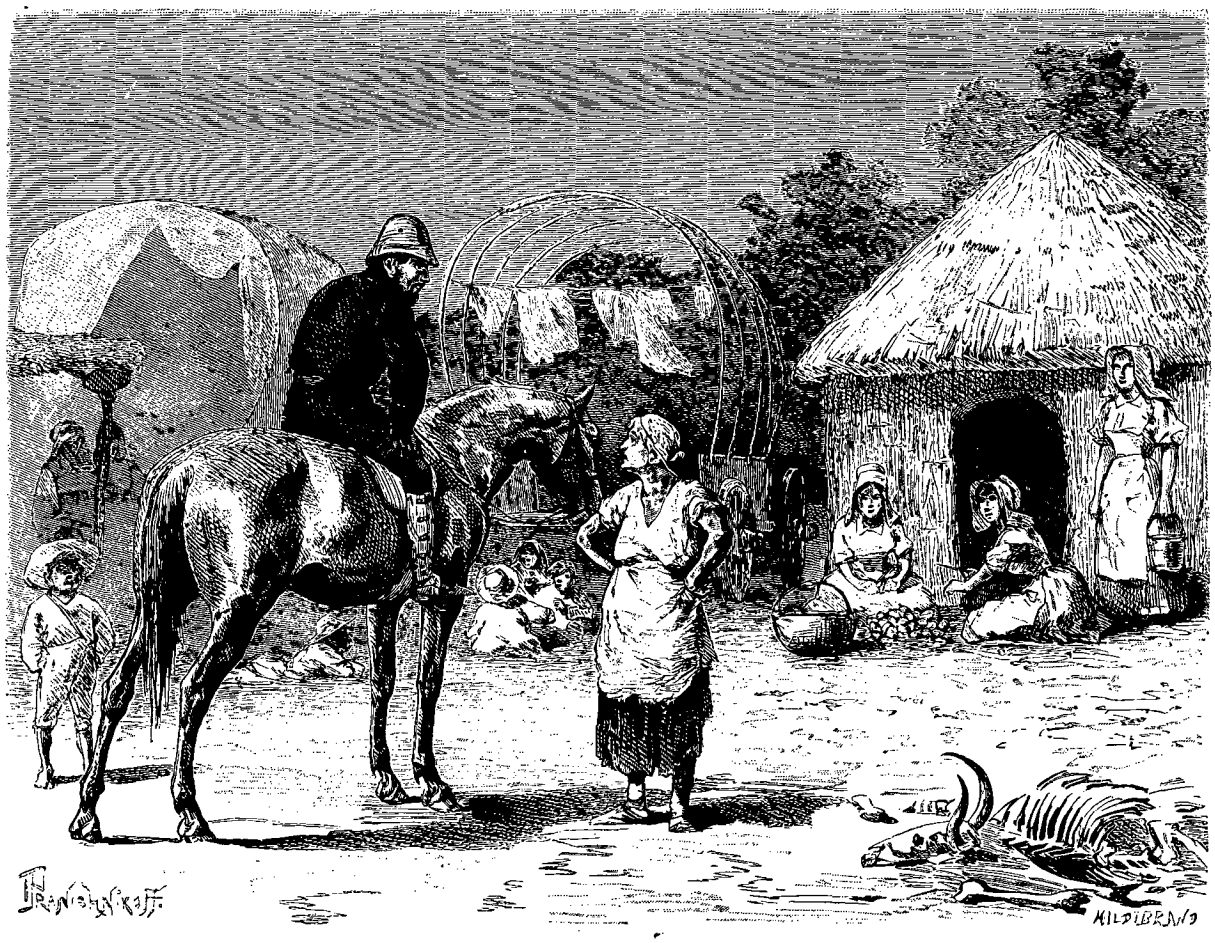
L'arrangement proposé s'accordait si bien avec mes désirs que j'envoyai aussitôt Aogousto chercher le wagon pour l'amener chez les Boers.

Cependant ceux-ci s'efforçaient de me faire bon accueil, et même les traits de la sorcière s'adoucissaient au point de grimacer un sourire approbateur. Bientôt je me trouvai à table, mangeant de la viande rôtie et des oignons ; c'étaient leurs seuls végétaux ; je m'en régalai avec plaisir.

Quand le wagon fut arrivé, on le déchargea rapidement, et je réglai mon compte avec M. Stanley.

Le lendemain matin, tandis que les jeunes filles me servaient un déjeuner composé de viandes, d'oignons et d'un lait délicieux, les hommes apprêtèrent un wagon auquel étaient attelées quatre paires de bœufs.

Le vieillard me dit que son petit-fils, garçon âgé de seize ans et nommé Low, serait chargé de conduire le véhicule, avec l'aide de son frère Christophe, qui pouvait bien avoir douze ans.



Visite au campement des Boers. — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après un croquis.

Toute la population masculine donna son assistance pour faire passer le wagon de l'autre côté de la Marico, l'opération étant difficile à cause de la profondeur de l'eau. Nous prîmes cordialement congé les uns des autres et je commençai ma première journée de voyage dans la direction de Prétoria.

Or, si les Boers savaient qu'il existait une localité portant ce nom, ils n'y avaient jamais été ; en sorte que mon jeune conducteur ignorait complètement le chemin qui pouvait y conduire.

Je pris sur moi de le lui enseigner. Laissant de côté la route ordinaire qui passe par le Marico et Rustemberg, je tirai sur la carte de Marenski une ligne parfaitement droite que je résolus de suivre autant que je le pourrais.

Depuis que nous avions passé la Ntouani, nous étions fort incommodés par les tiques : il suffisait de se reposer un instant sur l'herbe pour être couvert de ces insectes dégoûtants.

Quatre de mes gens, Moéro, Pépéca et les deux femmes, avaient les symptômes d'une fièvre pernicieuse. Je fis donc disposer le wagon de façon que les malades pussent s'y coucher, car ils n'étaient plus en état de marcher.

Le fait est que nous souffrions tous plus ou moins des suites d'un voyage si prolongé, depuis Benguela,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et d'une alimentation insuffisante ou peu régulière. Nous nous ressentions aussi de l'insalubrité des rives du Limpopo, surtout de la Marico, et, malgré ma constitution robuste, je me trouvais moi-même mal à l'aise.

Comme mon jeune conducteur et son frère ne parlaient que le hollandais, il n'y avait pas entre nous de conversation possible; toutefois je parvenais à leur faire comprendre ma volonté et à diriger le wagon comme je le jugeais convenable.

La nuit qui termina le mois de janvier fut des plus orageuses et entremêlée de pluie, d'éclairs et de tonnerre.

Le lendemain, aussitôt que je vis le wagon en route, je me mis à errer, en quête de gibier, et je pus abattre un sebseb.

Nous marchâmes jusqu'à cinq heures et demie du soir, où l'on fit halte jusqu'à neuf heures, afin de donner du repos aux bœufs, de me permettre de soigner les malades et de prendre quelques observations pour déterminer la position. Ensuite on repartit; mais on s'arrêta définitivement peu après dix heures.

Pépéca et Mariana avaient le délire et toutes les apparences de la fièvre typhoïde. Avec de l'eau bouillante, n'ayant rien de mieux à ma disposition, j'établis des espèces de cautères que je tins toujours poudrés de sulfate de quinine. Pendant la nuit je leur fis trois injections hypodermiques d'un gramme de sulfate de chaux.

Chez Moéro et Marcolina (celle-ci était la femme d'Aogousto) les symptômes n'étaient pas aussi alarmants; cependant je crus devoir les soumettre à un traitement semblable.

Le lendemain, mes malades étaient dans le même état. Quand j'eus soigné les cautères, je voulus partir,

Les petits Boers mangeant de l'herbe. — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après le texte.

mais on ne trouva nulle part mes jeunes Boers. Il fallut me mettre en chasse après eux. Près d'un grand marais nommé Cornocopia, je les aperçus qui avaient tout l'air de brouter, c'est-à-dire qu'ils arrachaient de l'herbe et en mangeaient avidement. En me voyant venir vers eux, ils me tendirent une poignée d'une fine espèce de roseau ou de canne, ayant la couleur d'un vert éclatant. Par curiosité, j'en pris et j'y goûtai. Mon étonnement fut grand en lui trouvant une saveur si douce qu'elle approchait beaucoup de celle de la canne à sucre.

Je les ramenai promptement au wagon, qui attendait tout préparé, et nous partîmes sans retard.

Dans la plaine nous vîmes une grande quantité d'araignées fort pareilles à la tarentule et dont la morsure était mortelle, à ce que me firent comprendre les jeunes garçons. Mais, à mon sens, cela mérite confirmation, comme une foule d'autres assertions du même genre. Par exemple, les indigènes de l'Afrique en disent autant de leurs scorpions, et mon expérience personnelle me permet d'affirmer que leur opinion n'est pas exacte.

On voyagea ce jour-là cinq heures entières sans s'arrêter. Aussitôt que nous fûmes campés, après avoir donné mes soins aux malades, qui continuaient à être très faibles, je partis en quête de nourriture pour la caravane.

Je ne rentrai qu'à six heures du soir, rapportant en travers de l'arçon de ma selle une superbe antilope. En revenant, j'avais observé que mon cheval, contrairement à son habitude, était inquiet, parfois emporté, se cabrait et plongeait à chaque douzaine de pas.

Ce ne fut qu'après être entré au camp que je m'en expliquai la cause. Une des cornes pointues de l'antilope (*Cervicapra bohor*) dont la tête était pendante

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avait pénétré et fait une blessure profonde dans le poitrail du pauvre Fly. Je n'avais plus à m'étonner que de sa patience.

Le 3 février, vers neuf heures du matin, nous aperçûmes deux wagons qui s'approchaient sous l'escorte de quelques Boers. J'espérais obtenir d'eux un peu de nourriture, notre garde-manger ne contenant plus que les restes de l'antilope tuée la veille. Malheureusement mon espoir fut déçu. Ces deux familles d'émigrants étaient réduites comme nous à ne vivre que de leur chasse; bien plus, comme elles n'avaient plus rien à manger, je dus partager avec elles le peu de viande qui me restait.

Un de ces Boers parlait anglais. Il me dit que nous entrions dans une région dénuée de gibier, mais qu'en forçant la marche sur les traces de leurs wagons, je pouvais espérer d'arriver ce soir même à la mission voisine du Piland's Berg.

Le pays que nous traversions était une vaste plaine où çà et là se dressaient quelques montagnes abruptes.

Je marquai Piland's Berg à notre sud.

Il fallait gagner à marches forcées la mission dont les Boers m'avaient parlé. Au moment du départ, le petit Christophe avait disparu. Sautant à cheval, je courus les environs, appelant à grands cris et tirant des coups de feu. Enfin j'allais partir, quand Low se jeta à mes genoux, en demandant son frère. Je consentis à demeurer la nuit. Christophe, le soir, se faufila dans le camp. Le polisson avait vu mon manège et, rempli de frayeur, s'était caché dans un trou jusqu'à ce que la crainte des bêtes fauves l'eût emportée sur celle que lui causait ma colère. Pour rattraper le temps perdu, nous partîmes à quatre heures du matin.

J'observai dans l'est un système de hauteurs qui courait au nord-ouest en longeant le Limpopo.

Après être resté là jusqu'à onze heures, on repartit, et, à quatre heures du soir, on arrivait à Soul's Port (le Port de l'Ame), qui est la mission du Piland's Berg.

Nos quartiers furent établis dans des ruines situées à deux cents pas environ de la demeure du missionnaire, auquel j'envoyai ma carte de visite.

Fort peu de temps après, je vis arriver une dame, suivie de sa servante, qui apportait un grand plateau chargé de figues et de pêches. C'était Mme Gonin, la femme du missionnaire; elle m'apprit que son mari était absent et ne reviendrait que le lendemain.

Tout en l'écoutant, j'avalais des pêches et des figues avec un plaisir qu'expliquait non seulement un jeûne de trente-deux heures, mais encore la privation de pareilles friandises depuis plusieurs mois.

Mme Gonin ne tarda pas à se retirer; mais, quelque temps après, elle m'envoyait un souper excellent et des vivres en quantité suffisante pour mes hommes.

La frayeur de Christophe. — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après le texte.

Le lendemain, il était encore de bonne heure lorsque je me rendis, accompagné de Vérissimo, à un campement de Boers, où j'espérais faire des provisions.

Autour de Piland's Berg le pays était bien cultivé; le penchant de la montagne se montrait tout pointillé de maisons blanches.

Je dirigeai mes pas vers l'une d'elles, où l'on me pria d'entrer. On m'introduisit dans une chambre servant à la fois de salle à manger et de salon.

Elle était grande, gaie et assez élevée. Les murs, peints en fresque, représentaient des Cupidons aux yeux bandés tirant des flèches perfides à de gros cœurs enguirlandés de roses; le tout sur un fond bleu de ciel, qu'un long usage avait un peu dégradé.

Le peintre de ces fresques n'était ni Rubens ni Van Dyck; cependant je fus étonné de la décoration artistique de cet appartement; elle était supérieure à celle de la plupart des salles à manger qu'on trouve dans les maisons de la bonne ville de Lisbonne, où l'on voit trop souvent, au premier plan, dans un bateau sans voile, un couple d'amoureux, assez gros pour faire sombrer le frêle esquif, et qui jouent de la mandoline; dans le lointain, un perroquet vermeil est perché sur un arbre bleu et rouge; il doit, si l'on en croit les règles de la perspective, dépasser en grosseur le bateau et les amoureux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Outre de ces peintures, je remarquai une longue table, plusieurs chaises et un ou deux pots de fleurs éclatantes sur la fenêtre. Des rideaux d'étoffe blanche à bordures rouges tombaient des corniches en bois à peine dégrossi.

Dans un coin, sur une petite table, on voyait une énorme Bible aux fermoirs d'argent, reliée en peau jadis rouge.

Les honneurs de la maison me furent faits par deux Transvaaliennes, habillées, comme toutes celles que j'avais rencontrées jusqu'alors, en robes de toile peinte, et coiffées de bonnets. Un groupe de bambins, presque tous de la même taille, s'attachaient à leurs robes ou se cramponnaient à leurs genoux.

J'expliquai ce que j'étais venu faire. J'avais besoin de provisions. Ces excellentes femmes offrirent de me céder immédiatement deux énormes pains, mais m'apprirent qu'elles ne pourraient me vendre ni poule ni canard sans le consentement de leurs maris qui travaillaient alors aux champs; elles m'engageaient à attendre leur retour à l'heure du déjeuner.

J'allai me promener. Le verger m'attira tout d'abord : il était admirablement tenu et je dévorais des yeux les végétaux que j'y voyais pousser.

La tentation finit par l'emporter. Quand un peu plus tard les Boers arrivèrent, ils me surprirent en flagrant délit de cueillir des haricots et de les manger tout crus.

Je rentrai avec eux dans la maison, et toute la famille s'assit sur des sièges le long de la muraille.

Une négresse entra, apportant une petite baignoire. L'aîné des hommes ôta ses bottes et se lava les pieds; l'autre suivit son exemple, puis les femmes et les enfants tour à tour.

Après cette cérémonie, on s'assit à table. La grosse Bible fut apportée et l'aîné des hommes y lut, avec la gravité la plus convenable, un chapitre du livre des nombres. Quand il eut fini, le déjeuner commença; mais, au grand désappointement des dames, je n'y fis pas beaucoup honneur, par suite de mon repas improvisé de haricots crus.

Le déjeuner fini, mes hôtes me firent accepter une douzaine de poules et une paire de canards, sans vouloir en accepter aucun payement. Bien plus, ils me firent cadeau d'une charge de végétaux.

Quand je rentrai à Soul's Port, j'appris, par un billet que me remit Aogousto, que le missionnaire était de retour et m'invitait à dîner.

M. Gonin était un Français, ami de M. Coillard. Le récit que je lui fis de notre voyage et de notre séjour à Chochon l'intéressa vivement.

Quant au dîner, je le considérai comme un banquet splendide. L'agrément en était encore rehaussé par la présence de trois dames, Mme Gonin et deux belles demoiselles anglaises du Cap, qui étaient en visite à la mission.

Je me retirai de bonne heure au milieu des ruines où je campais, pour faire quelques observations et mes préparatifs de départ. Mais le lendemain, quand le wagon fut sorti, mon jeune conducteur Low vint m'apprendre que deux des bœufs avaient disparu et que, malgré tous ses efforts, il n'avait pas pu les retrouver. Il était impossible que les six animaux qui me restaient traînassent le wagon jusqu'à Prétoria.

Je communiquai à M. Gonin l'embarras où je me trouvais. Cet honnête homme m'eut bientôt rassuré en mettant à ma disposition une paire de ses propres bœufs. Bien plus, il décida qu'un de ses serviteurs, un Betjouana nommé Farelan, m'accompagnerait à Prétoria et me servirait de guide et d'interprète, car, outre sa langue natale, il possédait bien le hollandais que parlent les Boers.

Les choses ainsi arrangées à ma satisfaction, je fixai mon départ au 7.

Mes malades Moéro, Mariana et Pépéca se rétablissaient; malheureusement Marcolina, la femme d'Aogousto, me donnait les plus vives inquiétudes : à son état d'atonie s'ajoutait une fièvre qui ne cédait à aucun traitement.

Le lendemain, 8, le mal empirait.

Partis à quatre heures du matin, nous arrivâmes une heure plus tard au bord de la rivière Queteï, près de son confluent avec la Machoucoubiani.

Le passage était difficile. Il nous fallut trois heures d'un rude travail pour parvenir sur l'autre bord.

Nous établîmes notre camp près d'un ruisseau qui allait se perdre dans le Limpopo. L'endroit était couvert de roches, de masses énormes de granit, les premières que j'eusse vues depuis mon départ du Bihé. Les arbres étaient rares, mais la végétation herbacée avait une grande beauté; les graminées surtout y prenaient des proportions gigantesques.

Le 9 février, l'état de Marcolina approchait de sa fin; tout ce que je pus essayer pour la sauver fut inutile; à midi, elle expira.

C'était l'épouse légitime d'Aogousto. Venue avec lui depuis Benguèla, elle lui était restée fidèlement attachée, quoiqu'il la traitât honteusement.

Quand la pauvre créature fut morte, Aogousto se mit à pleurer comme un enfant auprès de son cadavre.

Le lendemain matin, Camoutombo et le Betjouana Farelan, s'aidant de deux pelles qu'ils empruntèrent dans le voisinage, creusèrent une fosse profonde où les restes de Marcolina furent descendus. Moi, gravement ému, je me tenais debout, à côté, la tête découverte.

La triste cérémonie terminée, j'ordonnai de se remettre en route immédiatement, et je poussai en avant pour aller visiter la mission de Bétania.

Bétania est un village qui peut avoir quatre mille habitants, tous Betjouanas de naissance. Les maisons y sont bien bâties et beaucoup ont des fenêtres vitrées.

Le missionnaire que j'allai voir était hollandais ou allemand et s'appelait M. Behrens.

Je le trouvai fumant une énorme pipe de porcelaine. Les premières paroles qu'il m'adressa indi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Enterrement de Marcoliña. — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après une gravure de l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quaient plutôt un esprit d'ordre que de la sensibilité. Il me demandait si j'avais rapporté les pelles que mes hommes lui avaient empruntées pour creuser la fosse de Marcolina.

Vers onze heures, nous arrivâmes à un village de Boers. Les habitants s'empressèrent autour de nous, et bientôt nous eûmes en abondance des pommes de terre, des fruits, des légumes verts et même des poules.

Nous remontâmes ensuite la rive gauche du Limpopo, et après l'avoir suivie durant trois heures nous nous arrêtâmes devant un gué.

Il y avait là un assemblage de wagons appartenant à des Boers qui nous assurèrent qu'une crue d'eau rendait le gué impraticable.

Sur mon ordre, mon guide Farelan se mit de suite à l'eau et traversa la rivière en ayant de l'eau à peu près jusqu'au cou. Je commandai alors à mes hommes de lancer l'attelage, que je conduisis sur mon cheval, et nous arrivâmes sains et saufs à l'autre bord.

Les Boers nous regardaient la bouche béante, mais sans oser nous imiter. Il est fort vraisemblable qu'ils

Chaîne Magalies Berg. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

restèrent longtemps là où ils étaient, car, aussitôt après notre traversée, une pluie torrentielle se mit à tomber et dut élever le niveau du Limpopo.

Nous campâmes sur la rive même.

Notre voyage recommença de grand matin, et vers onze heures et demie nous traversâmes la chaîne appelée Magalies Berg, qui coupe le Transvaal par une barrière allant presque droit de l'ouest à l'est. La descente du côté méridional présenta d'assez grands dangers. Le wagon, qui manquait de frein, s'élançait parfois sur les bœufs et menaçait d'entraîner tout l'attelage à sa ruine.

Au milieu de toutes ces difficultés, Low, mon jeune conducteur, glissa, tomba par terre et eut deux doigts de la main gauche écrasés par une roue du wagon. Je pansai la blessure de mon mieux.

Nous marchâmes presque nuit et jour, et enfin le 12 février, à huit heures du matin, je campai à la distance d'un kilomètre et demi de Prétoria.

SERPA PINTO.

Traduit de l'anglais par J. BELIN-DE LAUNAY.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Cafres et Boers des environs de Prétoria (voy. p. 258). — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après des croquis.

COMMENT J'AI TRAVERSÉ L'AFRIQUE,

DE L'OCÉAN ATLANTIQUE A L'OCÉAN INDIEN,

PAR LE MAJOR SERPA PINTO[1].

1877-1878. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VI

Prétoria, Prétorius, les Boers. — Le Transvaal. — Potschefstrom, Lydenburg. — Réceptions cordiales. — M. Swart. — Un sauvage dans le grand monde. — J'adhère aux doctrines de Brillat-Savarin. — Le 80e régiment, le major Tyler, le capitaine Allan Saunders. — Description de Prétoria. — Une panique générale : vaillante attitude des officiers anglais. — Pas de Zoulous à l'horizon.

C'est le 12 février 1879 que j'entrai à Prétoria.

La ville porte le nom d'un des plus vaillants capitaines des Boers.

Adrien Prétorius, qui fit de grandes choses, succéda, comme chef des Boers, à Peter Retief, tué dans une bataille contre les Cafres, sur le territoire devenu plus tard la colonie anglaise de Natal. Quand les Anglais envahirent la petite république hollandaise de Natal, « parce que l'Angleterre ne pouvait pas permettre à ses sujets, les Boers, de fonder un État indépendant au bord de la mer, » ce fut Adrien Prétorius qui conduisit les pasteurs franco-hollandais vers les grands plateaux du nord-ouest, par delà les Drakensbergs, haute chaîne de montagnes; c'est lui qui fonda en 1843 le bourg de Potschefstrom, dont il fit la capitale du Transvaal, lui qui fut le premier président de cette république.

1. Suite et fin. — Voy. t. XLI, p. 193, 209, 225, 241, 257, 273 et 289; t. XLII, p. 177, 193, 209, 225 et 241.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A mon arrivée à Prétoria, cette ville appartenait depuis quelque temps aux Anglais, qui, comme on sait, venaient d'annexer le Transvaal. Il n'y avait guère alors, et sans doute il n'y a guère encore aujourd'hui que trois villes, trois bourgades plutôt, dans ce vaste pays, encore si maigrement peuplé : Potschefstrom, Prétoria, Lydenburg.

Potschefstrom, parmi ces trois cités, était celle qui renfermait le plus de Boers, mais la majorité des habitants s'y composait d'Anglais et de Hollandais proprement dits, venus des diverses provinces de la Néerlande, car un certain courant d'émigration, plus fort de jour en jour, unit encore la vieille métropole à son ancienne colonie de l'Afrique australe.

Prétoria, élevée au rang de capitale à la place de Potschefstrom, avait surtout pour habitants des Hollandais d'Europe.

Lydenburg, grâce aux mines d'or, renfermait une foule d'aventuriers accourus de tous les coins du monde sublunaire, mais c'est l'élément anglo-australien qui y prédominait.

Quant aux campagnes, elles n'avaient guère d'autres habitants, outre les Boers, que des Cafres, supérieurs par le nombre.

Ma première et immédiate visite fut pour M. Swart, trésorier du gouvernement du Transvaal : il me reçut avec beaucoup de cordialité, mais, faute de la plus petite chambre dans sa maisonnette, il ne put me garder comme son hôte.

Et tous les hôtels étaient pleins, sans un lit, un seul lit disponible.

C'est qu'à ce moment même on organisait à Prétoria un corps de troupes pour combattre les Cafres Zoulous : des volontaires arrivaient de tous les points de l'horizon, attirés par la promesse d'une paye de cinq shillings par jour, soit de six francs vingt-cinq centimes.

Ainsi, moi, venu de Benguèla aux confins du pays civilisé, par tant de contrées de l'Afrique sauvage; moi qui avais presque partout trouvé un coin où reposer ma tête, voilà que j'allais être sans feu ni lieu dans la première ville policée où m'avait conduit mon étoile !

Me faudrait-il donc, bravant les convenances sociales, que j'avais, hélas! presque entièrement oubliées dans ce long voyage, me coucher, *coram populo*, sur la place, enveloppé dans mes peaux de léopard?

C'est à quoi je pensais quand on me promit, pour le lendemain ou le surlendemain, une chambre au *Café de l'Europe*.

Après un souci, en vint un autre.

J'envoyai chercher le jeune Low, dont la main blessée avait besoin de soins particuliers, et, profitant de l'occasion, je fis dire à Vérissimo de rester campé hors de la ville jusqu'à nouvel ordre.

Mon messager me ramena Low, mais en compagnie de Vérissimo. Celui-ci venait me prévenir de nouveau que mes gens avaient faim et qu'il fallait assez d'argent pour leur acheter à manger.

Cette nouvelle me sembla presque renversante.

Mon hôtelier du *Café de l'Europe* voulut bien me tirer de ce mauvais pas en m'avançant la somme nécessaire à mes gens.

Comme je fouillais dans mon portefeuille pour y trouver une ou deux cartes de visite, mes yeux tombèrent sur une lettre que m'avait remise M. Coillard pour un missionnaire anglais de Prétoria, nommé Gruneberger. J'étais en ce moment entouré d'importuns : je m'excusai près d'eux : je fis seller Fly, et je me mis à la recherche du missionnaire.

Le révérend, homme jeune, qui demeurait dans un faubourg, m'accueillit avec une grande politesse. Apprenant l'embarras où j'étais de loger mes gens (après m'être logé si difficilement moi-même), il voulut bien m'offrir son petit jardin pour en faire le dortoir de ma troupe. J'acceptai franchement sa proposition généreuse, et Vérissimo alla aussitôt chercher mes nègres.

Cependant je n'avais consenti à la proposition de M. Gruneberger qu'après lui avoir donné quelques conseils sérieux sur la façon de se conduire avec mes gens, lui demandant, par-dessus tout, de ne pas les traiter sur le pied de l'égalité. Vu qu'ils étaient encore un peu sauvages dans leurs habitudes, un tel traitement pourrait avoir des conséquences graves. Mes observations parurent l'amuser beaucoup, et il me répondit d'un ton très modeste, mais qui laissait entrevoir une teinte d'ironie, que son devoir l'obligeait à avoir affaire avec les indigènes et qu'il croyait le connaître.

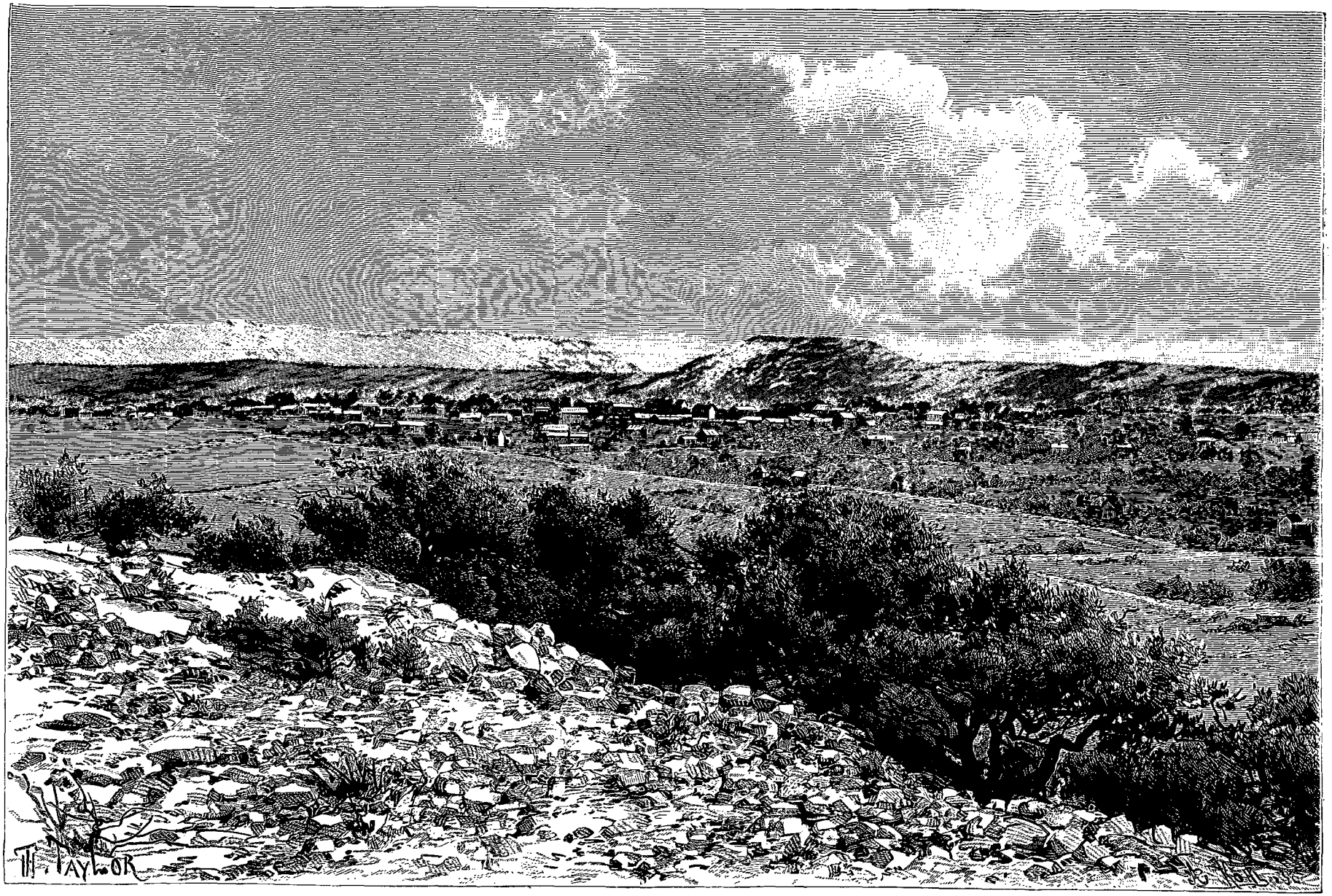
Mes nègres arrivèrent au temps fixé et passèrent leur première nuit dans la salle d'école. Ils déchargèrent le wagon et le préparèrent à partir aussitôt que la main blessée du jeune Low lui permettrait de nous quitter.

Mais, quand je songeai à ma toilette, ce fut une nouvelle inquiétude. Il y fallait penser pourtant, puisqu'on m'avait gracieusement invité à dîner chez M. le trésorier Swart, en compagnie de personnes distinguées.

Or, mon pantalon, si souvent et sans doute si mal raccommodé par moi, n'était plus que l'ombre de lui-même; il portait de son mieux, c'est-à-dire très mal, la poussière et la boue de plusieurs contrées.

J'avais des bas, une paire seulement, reprisée par Mme Coillard; mes bottes à talon de fer, emplette faite à Paris, prirent sous le cirage une tournure assez honorable. Mais, que dirai-je de mon habit, garni de poches de cuir, jadis noires, et maintenant de je ne sais quelle couleur indéfinissable? Avec un encrier et une plume d'oie on fait bien des choses : j'en passai tant bien que mal à l'encre les coutures, non moins que les places les plus râpées, usées et décolorées.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de Prétoria. — Dessin de Taylor, d'après une gravure du *Graphic*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ma longue barbe et ma chevelure inculte furent soigneusement peignées et brossées. Puis, confiant dans la noire nuit qui cache les laideurs et les pauvretés du grand jour, je m'acheminai vers l'hospitalière demeure du trésorier du Transvaal.

Quel éblouissement! Je fus aveuglé par l'éclatant spectacle des splendeurs dont j'avais perdu presque jusqu'au souvenir pendant ma vie de sauvage : femmes en grande toilette, hommes en élégants habits de cérémonie, domestiques en livrée, mobilier de soie, tapis, glaces, couleurs harmonieuses!

Je me fis l'effet d'un pauvre homme auquel le bistouri de l'oculiste aurait subitement ouvert les portes de la lumière.

Mon plus grand embarras, c'étaient mes mains! Qu'en faire, où les mettre? Maintenant qu'elles étaient désarmées et qu'elles pendaient inutiles au bout de mes bras, elles se trouvaient tout à fait « désorientées ».

On annonça le dîner : c'était moi qui conduisais la maîtresse de la maison. La vue de la table préparée réveilla en moi de nouvelles surprises. Les cristaux, la porcelaine, l'argenterie, les vins étincelant dans leurs carafes taillées attiraient tour à tour mes regards, et la vue du menu, écrit sur une carte élégante, eut un instant pour moi tout l'intérêt d'un manuscrit précieux.

On rentra au salon : une dame s'était mise au piano et jouait d'une façon ravissante un nocturne de Chopin.

Ce furent comme des sensations toutes nouvelles pour moi que d'écouter les sons et d'admirer l'agilité des doigts qui couraient sur les touches d'ivoire. L'harmonie me pénétrait jusqu'au cœur, l'émotion me faisait tourner la tête. J'avais la fièvre, j'étais fou quand je rentrai à mon café. On m'y avait dressé dans un coin du salon un lit complet avec draps, couverture et oreillers.

Un lit, un vrai lit! et je n'y pus pas dormir : j'avais l'imagination en route, et les draps, auxquels je n'étais plus habitué, me tracassaient.

Le lendemain, lorsqu'un des garçons de l'hôtel, un Indien, car beaucoup de coulies se sont glissés jusqu'à Prétoria, m'apporta, dans la simplicité de son âme, un beau plat de maïs pour mon déjeuner, je sentis que depuis la veille j'étais devenu un vrai raffiné.

En quoi! du maïs! à moi qui en avais tant mangé que rien qu'à le voir mon estomac s'insurgeait! Non, ce qu'il me fallait, c'est ce que la vie civilisée offre de plus friand : perdrix aux truffes, pâtés de foie gras, gelées, grands crus de Bourgogne. Le sauvage du haut Zambési s'était transformé en un disciple fervent du grand homme[1] qui a dit : « Tous les animaux mangent, l'homme seul sait manger. »

Qu'on me pardonne tant d'enthousiasme après douze mois de maïs, de massango, de viandes rôties sans assaisonnement! Ma conversion soudaine à la gastronomie n'était pas sans circonstances atténuantes.

Déjà j'étais devenu à Prétoria une sorte de curiosité, quelque chose comme une bête sauvage d'une espèce inconnue, et la foule des badauds faisait cercle autour de moi, manifestement étonnée de la petitesse de ma taille et de mes proportions menues. J'ai surpris en Europe l'expression de la même déception, à Lisbonne comme à Paris et à Londres. S'y attendait-on par hasard à trouver en moi un Goliath, un Hercule?

A côté des curieux importuns, j'eus le bonheur de rencontrer des personnes hautement sympathiques : entre autres le major Tyler, aujourd'hui colonel; le capitaine Saunders, du 80e régiment; M. Fred. Jeppe; le docteur Risseck, qui m'invita à un bal; le secrétaire colonial et gouverneur provisoire du Transvaal, M. Osborn, qui m'engagea à dîner, etc.

Le docteur Risseck, médecin hollandais, insista fort gracieusement pour que je devinsse son hôte, et j'aurais été très tenté d'accepter sa franche hospitalité, offerte avec une telle cordialité, si je n'avais pas été retenu par la promesse que m'avait faite M. Turner de me procurer une chambre convenable.

Débarrassé de ce grand souci, je le fus bientôt d'un autre, non moins grand. M. Osborn mit à ma disposition, au nom du gouvernement britannique, les fonds dont je pouvais avoir besoin. Le dîner auquel ce haut fonctionnaire m'avait engagé fut charmant; et de même le bal chez l'éminent docteur Risseck, dont la jeune fille était une merveille de beauté, de grâce et d'esprit.

Trois jours après mon arrivée à Prétoria, c'est-à-dire le 14 février, je pouvais considérer toutes mes difficultés financières comme terminées.

Le télégraphe avait annoncé au loin la nouvelle de mon arrivée et m'avait, en retour, transmis des ordonnancements envoyés par le gouverneur du Cap, sir Bartle Frere, par le gouverneur du Transvaal, sir Théophilus Shepstone, et par le consul du Portugal au Cap, M. Carvalho. Ainsi je recevais toute l'assistance nécessaire de la part du gouvernement britannique et de ma patrie, que son consul représentait avec tant de dignité.

Ma bonne chance ne se borna point là. Mes gens vinrent m'assurer qu'ils se trouvaient parfaitement chez le révérend M. Gruneberger, et M. Turner me donna la chambre qu'il m'avait promise.

Le mot *chambre* pourtant est loin d'exprimer l'étendue de mon logement : c'était toute une maison qu'il me procurait, parfaitement indépendante du café, bien que se trouvant dans son voisinage immédiat.

Alors je commençai à respirer véritablement et à me sentir à mon aise; je le dirais même sans restriction, puisque j'avais autour de moi tout ce que

1. Brillat-Savarin.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

je pouvais désirer, si mes mains n'avaient pas continué d'être trop gênantes.

Elles avaient toujours l'air de chercher ma carabine, cette vieille compagne, et telle était la force de l'habitude que, plus d'une fois, j'ai emporté mon arme pour me promener dans la rue, étonnant, ou plutôt effrayant ceux qui passaient près de moi.

Je récompensai mon jeune conducteur Low et aussi le jeune et ennuyeux gamin Christophe; bien que la main de l'aîné fût loin d'être guérie, ces jeunes Boers désiraient vivement retourner dans leur famille.

Je chargeai Low de mes petits cadeaux pour son grand-père et ses sœurs, les deux bonnes filles qui avaient le grand talent de faire si bien cuire les oignons, et même pour la vieille sorcière du campement des Boers.

Je congédiai aussi mon Betjouana, Farelan, qui m'avait rendu les plus grands services depuis Soul's Port jusqu'à Prétoria, et, par son entremise, j'envoyai une lettre à M. Gonin, le bon missionnaire français de Piland's Berg.

Je me transportai aussi à la banque coloniale du Cap, où je déposai la somme que je devais à M. Taylor de Chochon; il n'avait pas même présenté encore son billet à l'acceptation.

J'écrivis ensuite au gouverneur de Moçambique pour l'informer de mon arrivée à Prétoria et lui demander de faire partir, par la voie d'Aden, un télégramme que je désirais envoyer au gouvernement du Portugal.

Le 16 fut entièrement consacré à M. Fred. Jeppé. C'est chez lui que je fis mes observations pour déterminer les coordonnées de Prétoria. A cette occasion, je m'étais fait construire par M. Turner un gros bloc de glace qui me servit à vérifier les zéros de mes thermomètres et de mes hypsomètres.

Il ne m'est resté de ces observations que les hypsométriques, parce que les astronomiques se sont perdues, je ne sais comment. Ce qu'il y a de sûr, c'est que je ne les ai pas trouvées enregistrées quand j'ai voulu m'en servir à Maritzburg; mais je me suis rappelé que, lorsque j'avais calculé la latitude chez M. Jeppé, je l'avais trouvée correspondante avec le chiffre inséré dans l'almanach de ce savant, celui de 1878, je crois, et tel que l'avait déterminé un officier de la marine anglaise.

J'ai reçu ce jour-là la visite d'un monsieur dont le nom doit être ajouté à la liste déjà longue des personnes qui m'ont, dans la capitale du Transvaal, témoigné l'attention la plus courtoise.

C'était M. Kish, membre de la Société royale de Géographie de Londres.

Mrs Kish, Mrs Imink et la baronne Van Levetzow rivalisaient entre elles de politesse, et je n'oublierai jamais les façons charmantes dont elles la témoignaient.

Le 19, je reçus une invitation à dîner avec les officiers du 80e régiment.

Je ne peux pas m'empêcher de rapporter un petit fait qui se passa pendant ce dîner et qui me toucha profondément.

Je continuais à porter les mêmes vêtements que j'ai décrits un peu plus haut. En effet, je ne m'étais permis d'ajouter à mes habits râpés qu'un peu de linge devenu indispensable. Il faut bien se rappeler que je n'avais pas d'argent à moi. Les sommes que je tirais sur le gouvernement devaient servir, non à mon usage personnel, mais à solder les dépenses afférentes à l'expédition. Je n'avais donc pas essayé de renouveler ma garde-robe, et ce n'a été qu'à Durban, où j'ai rencontré quelqu'un qui m'a prêté de l'argent pour mon compte, que j'ai pu acheter des vêtements. Il fallut jusque-là que mes habits de voyage continuassent leur service, et j'avoue qu'ils faisaient une mine piteuse au milieu des brillants uniformes des officiers et de la toilette des invités.

Je n'en fus pourtant pas plus mal reçu, et le dîner se passa avec toute la franche gaieté qui caractérise les militaires en campagne.

J'étais aussi dans d'excellentes dispositions et je m'amusais beaucoup des anecdotes assez hardies qui couraient parmi les convives, quand le bruit des bouchons qui sautaient en nombre annonça l'entrée du vin de Champagne. On remplit les longs verres du liquide doré, aussi agréable à la vue que délicieux au goût; il écumait étincelant; alors le président de table, le major Tyler, se leva, et, prenant son verre, prononça cette parole qui, en Angleterre, au milieu des banquets les plus bruyants, ne manque pas de causer un silence immédiat :

« Messieurs! »

Tous les yeux se tournèrent vers lui, et il ajouta :

« Messieurs, à la santé de Sa Majesté le roi de Portugal! »

Tous les convives se levèrent pour faire honneur à ce toast, et la musique du régiment exécuta l'hymne de *El Rei Don Luiz*, qui fut écouté avec un religieux silence.

Je ne saurais pas exprimer l'émotion que me causèrent cette musique et cet hymne patriotique joué sur une terre étrangère et lointaine : gracieux hommage rendu à mon pays dans la personne de son souverain!

Ayant reçu l'avis qu'une caravane allait partir pour Durban le 22, je fis marché avec les conducteurs pour qu'ils prissent avec eux mes hommes jusqu'à la côte : c'était un voyage de trente-cinq à quarante jours, qui me donnait tout le loisir de passer encore quelques semaines à Prétoria, six journées devant suffire, d'après mes calculs, pour me mener de la capitale du Transvaal au principal port du Natal.

Mais quelle était donc, en février et en mars 1879, cette ville de Prétoria, cette humble métropole où tant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de gentilshommes distingués me recevaient avec une cordialité charmante ?

A cette époque, Prétoria, qui doit avoir beaucoup changé, avait déjà des rues larges, spacieuses, des maisons élégantes et solides, pour la plupart à un seul étage. Les jardins étaient nombreux, beaucoup étaient charmants et, dans quelques rues, entouraient les maisons.

Prétoria est bâtie en pente. Dans ses quartiers supérieurs jaillissent d'abondantes sources qui, lors de mon séjour, coulaient dans les rues en ruisseaux, où plus d'une fois je suis tombé la nuit. Ces rues, on les pavait alors, et pendant les grandes pluies elles devenaient des fleuves de boue.

La ville avait quelques églises convenables, un tribunal modeste et beaucoup de boutiques où l'on pouvait aisément se procurer toutes les nécessités, et même la plupart des superfluités de la vie ; car le luxe s'est ouvert le chemin de Prétoria, comme il s'ouvrira celui de toutes les villes du monde.

Dans la partie haute, on construisait de grands logements pour les troupes, qui alors habitaient encore généralement des huttes, autour de trois casernes fort loin d'être achevées.

Prétoria offrait aux promeneurs deux ou trois endroits qu'on pouvait appeler charmants. Tel était celui qu'on nommait *les Fontaines;* telle était aussi une éminence ombragée par d'énormes saules pleureurs; ou enfin un moulin très pittoresque.

Les environs, sans arbres, ont quelque monotonie ; les lignes n'en sont animées que par les fermes et les demeures des Boers, parsemées çà et là.

Mais, avant longtemps, Prétoria deviendra certainement une des plus belles cités de l'Afrique australe, et, dès à présent même, à ne regarder que l'ensemble, elle est d'un aspect fort agréable.

Comme il arrive à toutes les places récemment occupées par l'Angleterre, Prétoria s'était remplie d'aventuriers accourus pour y chercher la fortune et qui, ne réussissant pas à la rencontrer, avaient pris le parti, comme je l'ai dit, de s'enrôler dans les régiments de volontaires.

Quant au climat, d'après le docteur Risseck, il est généralement sain; cependant, à de certaines époques de l'année, on y éprouve des fièvres malignes.

Les environs de la petite capitale abondent en fourrage, ce qui facilite l'élève des chevaux, si bien que tous les habitants à leur aise ont un break ou une victoria pour les affaires ou pour la promenade.

Je ne veux pas oublier une particularité qui me frappa. C'est le grand nombre de femmes indigènes qui viennent par troupes en ville, de tous les lieux d'alentour, pour y vendre les produits de leurs champs. Elles vont à peu près nues; les femmes qui ont pour ceinture une peau sont mariées, celles qui portent une frange ne le sont pas.

Le 25, vers quatre heures du soir, comme j'allais vers la maison, si cordialement hospitalière, de la baronne Van Levetzow, je fus surpris du mouvement, de l'aspect inusité des rues. Il y avait quelque chose dans l'air.

« Que se passe-t-il donc? » demandai-je au premier passant venu.

« Les Zoulous, me répondit-on, sont aux portes de Prétoria; avant qu'il soit une heure, ils nous auront fait notre affaire. »

Très intrigué, mais fort peu convaincu, je courus aussitôt au siège du gouvernement.

Là on me confirma cette nouvelle : « Les Zoulous, me dit-on, s'avancent à marche forcée; ils ne sont pas loin; nous les verrons d'ici à quelques heures. Nouvelle officielle. »

Rentré chez moi aussitôt, je dépêchai Vérissimo, Aogousto et Camoutombo dans la direction que les Zoulous étaient censés suivre en marchant sur Prétoria; mais, malgré tout ce que criait la rumeur publique, malgré tout ce que le gouvernement m'avait assuré, je ne pouvais pas croire à la réalité du fait : je soupçonnais une panique.

En attendant le retour de mes trois éclaireurs, j'allai faire des visites; parmi ceux que j'eus l'heur de rencontrer, quelques-uns n'étaient qu'à demi rassurés, d'autres avaient peur, et plusieurs dames avaient déjà demandé un refuge au quartier général.

Mgr Jolivet, l'illustre évêque du Natal, alors à Prétoria pour y surveiller la construction d'une grande école catholique, avait mis en lieu sûr les sœurs de la charité, pour n'avoir rien à se reprocher si les sauvages entraient à Prétoria; mais, tout comme moi, il ne croyait pas le moins du monde à ce danger qu'on disait si pressant.

Mes éclaireurs revinrent le soir, l'un après l'autre, à de courts intervalles : ils n'avaient rien vu, et n'avaient trouvé âme qui vive dans l'endroit où l'on prétendait qu'étaient rassemblés les Zoulous.

Que faisaient pendant ce temps-là mes bons amis du camp anglais, le major Tyler et le capitaine Saunders?

Arrivé près du camp, un sonore « qui vive! » de la sentinelle me prouva que la place était bien gardée contre une surprise.

« Ami! » répondis-je, et on me laissa passer.

Le camp était sens dessus dessous, on fortifiait les points faibles, on rangeait les wagons en lignes de défense.

J'eus bientôt fait de découvrir le major Tyler, commandant de place à Prétoria; je le vis habillé avec sa recherche habituelle, comme lorsqu'il se présentait dans les salons dont il était le favori; il avait des bottes vernies, des gants d'une blancheur irréprochable : ce qui ne l'empêchait pas de mettre, avec le plus grand sang-froid, le camp anglais dans un état de défense formidable.

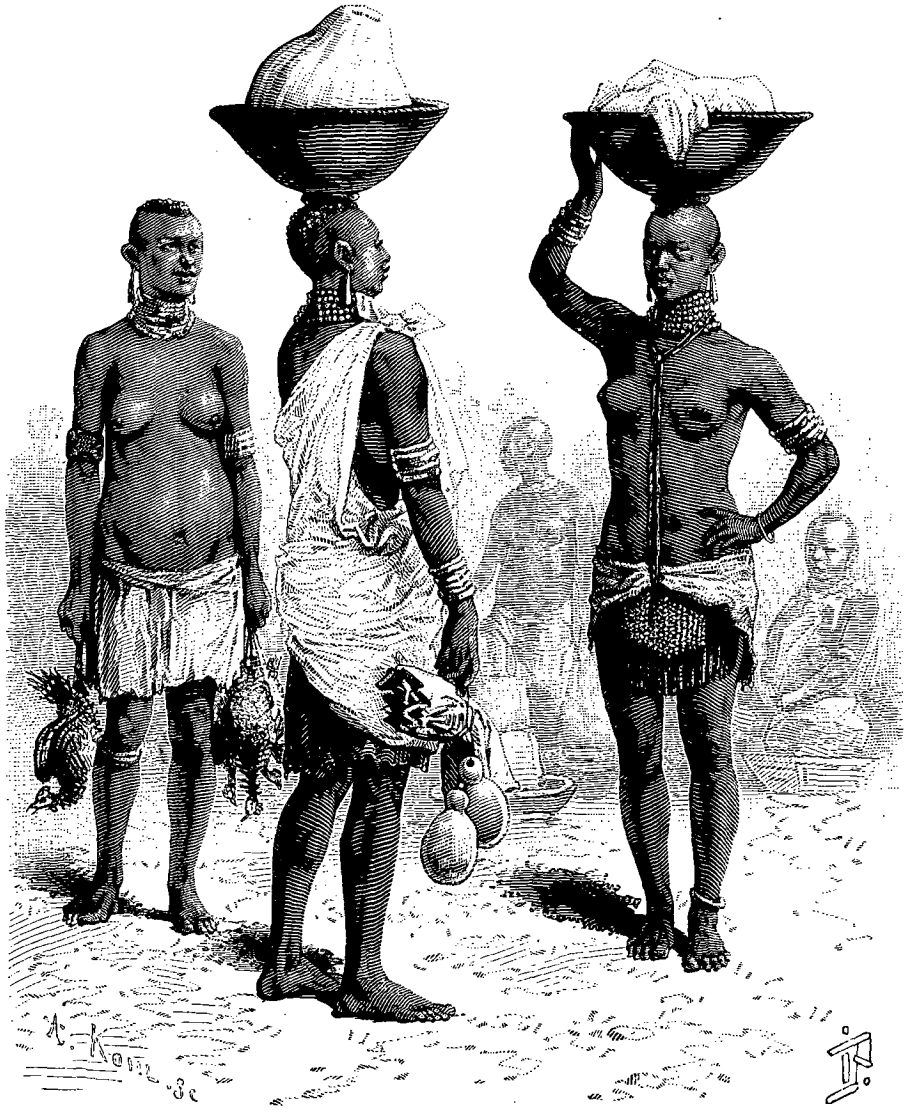
Je lui contai tout bas ce que je savais de la prétendue attaque des Zoulous, et comme quoi il n'y avait qu'une panique sans cause.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Je m'en doutais, répondit-il; mais j'ai reçu des ordres qui ne me laissent pas d'alternative, et, pour tout dire, je suis bien aise de profiter de l'occasion afin de tâter mes hommes : il me tarde de savoir ce que j'en pourrai tirer le cas échéant. »

Son second, l'ami Saunders, comme toujours pétillant d'esprit, croyait, lui, à l'arrivée des Zoulous; mais il n'en était pas de moins belle humeur. Quant au lieutenant Cameron, paisiblement assis dans un fauteuil, il nous dit qu'il attendait les Zoulous en se donnant du bien-être, car, après tout, la vie n'a qu'un temps.

Ces officiers anglais sont vraiment admirables : menés à une guerre qui n'a rien de glorieux, ils vont à la mort le sourire aux lèvres. L'approche du plus grand danger les laisse aussi froids, aussi



Femmes indigènes des environs de Prétoria. — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après des croquis.

calmes que l'attente d'un dîner ou d'une partie de plaisir.

Quittant ensuite le camp par une pluie torrentielle, trébuchant comme des hommes ivres sur un sol inégal et glissant, nous allâmes, par cette nuit profondément noire, jusqu'à la place de l'Église, qui fourmillait de soldats et de volontaires.

Au point du jour, nous nous quittâmes, après ce comique épisode d'une guerre tragique; et, quelques heures après, mes gens partaient avec armes et bagages pour Durban ou Port-Natal, en suivant la route paisible d'Harrismith.

VII

Arrivée du gouverneur sir Owen Lanyon : tout un peuple en liesse. — Lutte contre un Bucéphale indomptable. — Le Wanderboom. — Heidelberg; le Pic de Jeannette. — Le lieutenant Dupuis. — Standerton. — L'État Libre. — Les défilés des Drakensbergs. — Newcastle. — Le Natal. — Ladysmith. — Colenso. — Howick et sa cascade. — Pietermaritzburg. — Durban. — Retour à Pietermaritzburg. — Le prince Louis-Napoléon. — De Durban à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Lisbonne par Lourenço Marquès, Moçambique, Zanzibar, Aden, le Caire, Alexandrie, Naples et Bordeaux.

Avant de quitter Prétoria, j'eus la chance de voir encore la petite capitale présenter une animation extraordinaire, à l'occasion de l'arrivée du gouverneur sir Owen Lanyon.

Toute la ville était en mouvement, et j'imagine que rarement les marchands y ont fait de meilleures affaires, j'entends ceux auxquels on recourt pour le vêtement et pour la parure. Les hommes brossaient leurs uniformes et astiquaient leur fourniment.

Quel est, ou mieux, quel était alors, en ces jours de guerre, dans cette jeune capitale, l'homme de Prétoria qui n'avait pas d'uniforme, ou qui, n'en ayant point, ne trouvait pas à en louer, ni même à en emprunter?

Les dames, comme on peut le croire, ne se laissaient pas distancer par les hommes; elles se creusaient la cervelle, dans leurs jolies têtes blondes, pour imaginer quelle toilette irait le mieux à leur beauté.

On parait et préparait les chevaux, on lavait à fond les voitures. L'enthousiasme débordait, et les Hollandais eux-mêmes, ces flegmatiques, se laissaient emporter par le courant.

Il se pouvait que je fusse alors le seul homme de sang-froid dans cette folie générale.

Le gouverneur si impatiemment attendu, sir Owen Lanyon, était alors un officier de trente-six ans, un colonel qui avait brillé dans la guerre contre les

Le Major et la belle écuyère (voy. p. 266). — Composition de Y. Pranishnikoff, d'après le texte.

Achantis : c'était un K. C. B.[1], portant la croix de Victoria.

Donc, le 3 mars, la population partit à sa rencontre; pour lui faire fête, on devait se porter jusqu'à une quinzaine de kilomètres en avant de la cité qu'il allait honorer de sa présence.

Moins intéressé, naturellement, que les « Prétoriens » pur sang à l'arrivée du gouverneur, et décidé à rester en ville ce jour-là, j'avais cédé mon cheval Fly à une dame désireuse de montrer envers et contre tous sa beauté de femme, son adresse et son intrépidité d'amazone.

Quand je sortis, le 3 mars, à neuf heures, les rues étaient vides.

J'allai déjeuner, le café était vide.

Je courus chez quelques amis, tous étaient partis au-devant du gouverneur.

Puisque tout le monde émigre, pourquoi n'émigrerais-je pas aussi? Mais il me faut un cheval. Je trouve, par hasard, — car tous les chevaux sont allés aussi faire la révérence au gouverneur, — dans les écuries du *Café de l'Europe*, une toute jeune bête, non dressée, pleine d'ardeur et de feu.

1. K. C. B., *Knight Commander of the Bath*, chevalier commandeur du Bain. Ordre anglais de chevalerie fondé en 1399 par le roi Henry IV; converti en 1815 en un ordre pour le mérite militaire, il comprend douze grand-croix, cent trente commandeurs et un nombre illimité de chevaliers. Quant à la croix de Victoria, c'est une décoration instituée par la reine, qui gouverne l'empire Britannique depuis 1837. Elle n'est accordée que pour les hauts faits accomplis sur le champ de bataille. (*Note du traducteur.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Dans les défilés des Drakensbergs (voy. p. 267 et 268). — Composition de Y. Pranishnikoff, d'après le texte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Il me fallut longtemps pour me mettre en selle, ce jeune cheval étant de la dernière indiscipline; plus longtemps encore pour le mener dans la rue : ce qui m'aida le mieux à y décider mon animal, ce fut une paire d'éperons énormes que M. Clark m'avait donnés à Chochon.

Une fois dehors, j'eus la malencontreuse idée de trotter jusqu'au camp avant de galoper à la rencontre du gouverneur.

Justement on passait la revue du 80e. Tout à coup, la musique éclata : à ce bruit, mon Bucéphale, pris de vertigo, inaugura une série de ruades, de gambades, de danses giratoires telles que mon intérêt et ma dignité finirent par exiger que je me sauvasse au plus vite; je le fis, après avoir presque mis en morceaux une tente dont les habitants échappèrent plus morts que vifs aux exercices de haute voltige de mon très vaillant camarade et porteur.

Quand nous fûmes tous deux en plein champ, seul à seul, nous batâillâmes et rebataillâmes longtemps, jusque vers deux heures de l'après-midi; mais notre différend était à peine calmé, lorsque arriva Son Excellence le gouverneur, sir William Owen Lanyon, dans une voiture découverte, escortée par une troupe de volontaires à cheval.

Au milieu des hourras, le cortège s'avançait vers la ville. Mon noble coursier, pris d'un nouvel enthousiasme, recommença ses courbettes; une voiture lui rasa le flanc, il se cabra, s'emporta; mon chapeau, tout neuf, acheté de la veille, s'envola dans les airs pour redescendre bientôt sur le sol, pendant que ma bête endiablée, faisant feu des quatre pieds, m'emportait à fond de train loin du théâtre de nos communs exploits.

Cependant j'étais poursuivi de près, et, si vite que je courusse, on allait m'atteindre : une belle écuyère, galopant à franc étrier, me rapportait mon chapeau, qu'elle avait ramassé en chemin, avec la merveilleuse adresse qui distingue les blondes créoles de la colonie, — ce sont peut-être les meilleures écuyères du monde. Elle riait à gorge déployée en me poursuivant, en m'atteignant, en me présentant mon malheureux couvre-chef.

C'était la belle demoiselle à qui j'avais prêté Fly, mon incomparable cheval.

Je quittai Prétoria le 8 mars, après la visite classique au Wanderboom, — ce nom hollandais veut dire l'*Arbre merveilleux*.

Le Wanderboom, à cinq kilomètres de la capitale du Transvaal, est en effet un arbre magnifique, digne de la renommée que les Boers du pays lui ont faite. Il forme à lui seul un bois considérable; ses branches, retombant vers le sol, y prennent racine, et chacune d'elles ne tarde pas à devenir un arbre robuste, qui pousse à son tour de nombreux rejetons.

Heidelberg, au sud de Prétoria, n'est pas très loin de cette cité : j'y arrivai dans la soirée même du jour de mon départ. C'est une assez jolie petite ville où je résolus de rester quelque temps pour compléter mes travaux et prendre une dernière observation. J'eus la surprise d'y rencontrer M. Goodliffe, avec qui j'avais dîné à Prétoria. Il fut assez complaisant pour mettre sa maison à ma disposition.

Le lendemain de mon arrivée, je gravis quelques-unes des hauteurs qui commandent la campagne de Heidelberg, notamment le Pic de Jeannette, d'où le panorama est fort vaste.

Le Pic de Jeannette est évidemment très élevé, puisqu'il dépasse toutes les cimes de la chaîne du *Zuikerbosch;* mais je n'en fus pas moins surpris, en consultant mon baromètre anéroïde de poche, de lui trouver la respectable altitude de dix-neuf cent onze mètres.

J'y revins pour prendre des observations plus étudiées, dont le résultat fut le même.

De par ses dix-neuf cent onze mètres, le Pic de Jeannette est le plus haut de tous les sommets que j'aie mesurés dans mon voyage à travers l'Afrique australe.

Le 11, à huit heures du matin, je partis de Heidelberg dans un léger break, en compagnie du lieutenant Barker (du 5e régiment de West-York) et de son sous-lieutenant Dupuis. Nous avions pour postillon Joaquim Eliazar, un mulâtre, un Gricoua, je suppose.

Au sortir de Heidelberg, à la traversée sans pont d'une petite rivière close de berges à pic, le break versa; je tombai sur le lieutenant Barker, et le lieutenant Barker sur le sous-lieutenant Dupuis. Et alors, tous de rire, car nous ne nous étions pas fait grand mal.

Dupuis était étincelant d'esprit : malgré ce nom français, il était difficile de deviner au juste la nationalité d'un homme qui parlait plusieurs langues avec une égale pureté, et qui avait visité je ne sais combien de pays, entre autres la France, la Russie, la Chine, l'Amérique, sur lesquelles il ne tarissait pas, étant essentiellement abondant en anecdotes.

Petit, large, trapu, âgé de cinquante ans, peut-être de soixante, il s'était battu en Crimée, en Chine, en Amérique pendant la guerre de la Sécession, en France contre les Allemands en 1871, dans l'Inde, et voilà que, dans l'Afrique australe, il allait courir sus à messieurs les Cafres Zoulous. Son lieutenant était un de ces jeunes Anglais de bonne mine, blonds, aux yeux bleus, qu'on reconnaît du premier coup d'œil au bout du monde.

Il nous fallut une bonne heure pour remettre en état notre véhicule; mais nous eûmes bientôt regagné le temps perdu, nos quatre chevaux étant vites comme le vent. La pluie tombait à verse, pour nous apprendre la patience.

A deux heures, nous arrivâmes au bord de la petite rivière Waterfalls, nom anglais qui signifie les Cascades; la Waterfalls ressemble aux autres cours d'eau

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

du pays en ce qu'elle n'a ni bac, ni pont, ni passerelle; il fallait cependant la passer d'une ou d'autre façon.

Il y avait là des Boers avec leurs wagons, hésitant à traverser, bien que la plus grande profondeur fût à peine de deux mètres.

De ces wagons, l'un était chargé de bois, et le sommet de la pile de bois montait à trois mètres au moins de hauteur. Moyennant cinq shillings, le Boer auquel appartenait ce chariot nous laissa grimper à la cime, et huit paires de bœufs nous transportèrent d'une rive à l'autre pendant que notre postillon mulâtre, debout sur le siège du break, et dans l'eau jusqu'à la ceinture, passait heureusement lui aussi la Waterfalls.

Après être sorti du gué, notre calèche nous mena rapidement à Standerton, où il s'agissait de franchir, dans son cours supérieur, le Vaal, cette branche du fleuve Orange qui a donné son nom au Transvaal. Il sépare ici les deux républiques hollandaises : au nord, le Transvaal, dont on connaît les récentes vicissitudes; au sud, l'État Libre d'Orange, qui ne relève pas de l'Angleterre.

Arrivés à huit heures à Standerton, nous n'eûmes

Culte du soir chez un Boer (voy. p. 268). — Composition de Y. Pranishnikoff, d'après le texte.

guère à nous féliciter de ce séjour : hôtellerie misérable, méchant souper, mauvais gîte, et, le lendemain, triste déjeuner; après quoi, dès sept heures du matin, nous dîmes adieu au Transvaal, qui, de Heidelberg à Standerton, s'était présenté à nous sous la forme d'une immense plaine où rien ne repose la vue. Il n'y croît pas un seul arbre; l'herbe, assez courte, y nourrit des milliers d'antilopes, qui sont des springboks pour la plupart. Nous les avons surtout rencontrés en grand nombre, mais extrêmement sauvages, aux bords de la rivière Waterfalls.

Dans l'après-midi, nous atteignîmes un coin du pays où presque tous les relais avaient été pillés pendant la guerre et abandonnés ensuite : d'où une certaine disette de chevaux. En même temps, le chemin se faisait difficile, car nous approchions des défilés de la haute chaîne des Drakensbergs, et de plus notre route n'était guère qu'une espèce de sentier tournant par monts et par vaux.

Bientôt nous entrâmes dans les gorges, tandis que tombait sur nous la pluie d'un violent orage qui fit du chemin une espèce de chapelet de mares; puis vint la nuit, noire, mais sillonnée d'éclairs éblouissants. Il fallait un cocher comme le nôtre, aussi vigoureux et aussi prompt que la foudre, pour ne pas tomber à chaque tour de roue dans un abîme.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Parfois un éclair lui révélait soudain une profonde ornière, un roc, un versant dur, un précipice; alors, de sa voix retentissante, il nous criait : « Tenez ferme! » Et nous raidissions tous nos muscles. La pluie, le tonnerre grondant, l'éclair fulgurant, ces grandes montagnes, cet équipage à demi barbare, formaient un ensemble sinistre et fatal, mais Dupuis avait toujours le mot pour rire. A chaque soubresaut de la calèche, il lançait une joyeuseté; il nous contait une suite étourdissante d'histoires dont le théâtre était en Russie, ou en Amérique, ou ailleurs. Quand il ne plaisantait pas, il chantait, bien ou mal, je ne sais : la pluie, le break grinçant, les roulements du tonnerre coupaient et couvraient sa voix.

D'ailleurs, il chantait comme il parlait, en toutes sortes de langages, en anglais, en français, en hongrois, en chinois, en yankee, tour à tour, ou mêlés confusément en pot-pourri.

Tout à coup nous vîmes au loin une lumière, dont nous nous approchâmes avec prudence, car nous étions entre deux risques : les précipices sans fond et les Zoulous sans merci.

Cette lueur était celle d'un feu. Je partis en reconnaissance, et, au lieu de Zoulous, je vis trois officiers anglais dans une tente, que protégeait un rempart de wagons.

Nous mourions de faim, mais les braves officiers, qui nous reçurent avec une aimable politesse, étaient aussi dépourvus que nous. Eux aussi criaient famine; il ne leur restait que du thé et un peu de sucre, provisions qu'ils partagèrent avec nous.

A l'aurore, nous nous séparâmes. Toute la journée, il fallait courir sans trouver à calmer les tiraillements de notre estomac. Le soir, dans la ferme d'un Boer, nous eûmes enfin la joie d'un plantureux souper, mais nous le payâmes par une interminable lecture d'édification et de piété : l'excellent fermier, lisant avec componction dans sa vieille Bible hollandaise, ne nous épargna pas un verset de son culte du soir.

De là jusqu'à Newcastle en Natal, aucun incident remarquable, si ce n'est qu'il nous fallut passer à la nage (et sans habit de rechange) la rivière, en ce moment débordée, qui précède la ville et qui en a pris le nom.

Avec chagrin je me séparai de mes compagnons de route. Eux se dirigeaient vers le théâtre de la guerre, et moi je prenais place dans la diligence qui fait le service entre Newcastle et Pietermaritzburg, la capitale du Natal. Nous nous trouvions dix, dont une dame, sur ce véhicule.

Nous dînâmes à la Rivière du Dimanche, la Sonntags Rivier des Hollandais, la Sundays'River des Anglais. C'est un affluent de gauche du fleuve Touguela. A sept heures, nous atteignîmes Ladysmith, où nous passâmes la nuit. Cette petite ville, située sur la Klip Rivier, autre tributaire de gauche de la Touguela, était alors pleine de blessés et de malades, amenés des champs de bataille du pays des Zoulous. Je fus heureux d'y reposer sur un sofa, dans une mauvaise auberge.

Dès trois heures du matin, nous repartîmes; à six heures, nous étions à Colenso, bourg qui tient son nom d'un célèbre évêque protestant du Natal, dont la renommée a été produite par les luttes théologiques. Nous y franchîmes le fleuve Touguela, l'un des plus grands du pays, sur un beau bac.

A trois heures de l'après-midi, nous étions à Howick, joli village dont la cascade est fameuse et mérite de l'être; un arrêt de deux heures nous permit de l'admirer à loisir; le paysage en est ravissant. Près de là, nous rencontrâmes la caravane de mes gens : tout allait bien, les wagons étaient en bon ordre, les vivres abondants. Je leur donnai rendez-vous à Pietermaritzburg, où, nous-mêmes, nous entrâmes vers les dix heures du soir.

Là, j'allai présenter mes devoirs à la femme de mon ami le brave capitaine Saunders, et je devins aussitôt le favori de sa charmante fillette, Mlle Didi, de son petit nom. Il fallut lui promettre de revenir à Pietermaritzburg si, par hasard, je ne trouvais pas à Durban de navire prêt à partir aussitôt pour l'Europe.

Le 19, une trotte de trente-sept kilomètres en break me menait à la gare provisoire d'un des chemins de fer du réseau du Natal, alors peu développé encore — et d'ailleurs ce pays offre de grandes difficultés topographiques. Il est hérissé de montagnes, avec des vallées profondes. Le sifflet de la locomotive, la vue du train, les poteaux et les fils télégraphiques, je ne saurais dire combien tout cela m'impressionna. C'était comme si j'admirais pour la première fois ces merveilles de l'Occident.

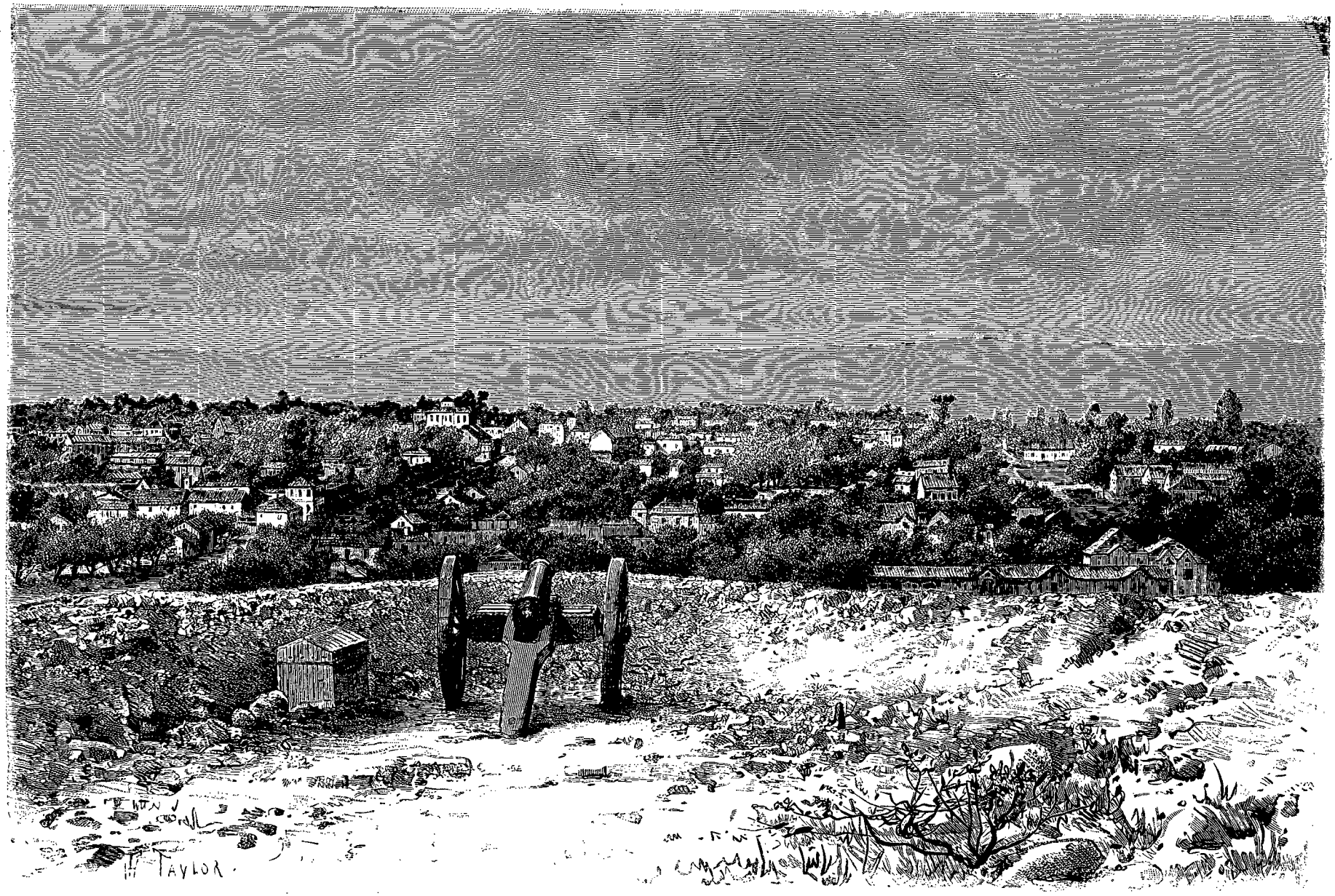
Mon enthousiasme fut plus grand encore quand je contemplai la mer à Durban, où nous arrivâmes sur les six heures du soir. Mes yeux se remplirent de larmes devant ces flots bleus qui se confondaient à l'horizon de l'est avec l'azur des cieux. Je me disais, le cœur gonflé : « Parti de l'Atlantique, tu vois l'Océan des Indes, après avoir, au nom du Portugal, traversé d'outre en outre le continent d'Afrique ! » On me pardonnera cet élan d'orgueil après tant de dangers et de douleurs.

J'avais remarqué qu'il n'est pas de ville plus ou moins anglaise de l'Afrique australe qui n'ait son « Royal Hotel ». Durban ne pouvait point faire exception à la règle. Je demandai bravement le « Royal Hotel », et on me l'indiqua.

Il était plein, le général Strickland, commissaire en chef de l'armée anglaise, l'ayant retenu presque en entier; cependant on put m'y donner une petite chambre, au fond de la cour.

Le général Strickland, homme jeune et affable, eut la gracieuseté de m'inviter à sa table, où je rencontrai

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de Pietermaritzburg. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un vrai régiment de correspondants envoyés d'Angleterre, d'Amérique et de France, pour faire la chronique de la guerre contre les Zoulous.

Le lendemain, le consul du Portugal, M. Lenell, voulut bien se charger de mes bagages; il logea le tout dans sa propre maison.

Il m'apprit une bien fâcheuse nouvelle : le paquebot pour l'Europe avait dérapé le jour même.

Le mal était sans remède.

J'étais prisonnier pour un mois dans une ville qui ne m'offrait aucune espèce d'intérêt : un mois, quand je brûlais de m'élancer à travers les mers vers mon Portugal bien-aimé, vers les êtres chéris qui m'attendaient là-bas !

Que faire? L'installation de mes gens me prit un jour.

Mais ce n'était qu'un jour sur trente. Encore une fois, que faire? Mes notes, mes carnets, mes calculs, tout était emballé.

Je n'avais qu'une distraction, une seule, distraction de vieille femme et de petite ville : compter et recompter les soldats et les civils qui, tous les matins, se rendaient de l'Hôtel Royal aux bains situés de l'autre côté de la rue, et réciproquement. Je fus bientôt rassasié de ce spectacle.

D'abord je m'ennuyai horriblement, puis je m'irritai de me battre ainsi les flancs sans savoir que faire, puis je devins mélancolique, enfin je tombai malade, ni plus ni moins.

Quel vide après tant de mois de soucis, de travaux! Quel poids d'inertie après une vie d'activité extraordinaire, tendue par l'idée fixe d'un grand but à atteindre!

Bref, je me sentais à bout. Même, pour la première fois de ma vie, j'eus peur de mourir, de mourir dans mon lit, loin des miens.

Enfin, un beau jour, malade, sans un ami pour m'aider et me consoler, je me rappelai soudain ma promesse à ma petite amie de Pietermaritzburg, à Didi, la fillette du capitaine Allan Saunders.

La seule idée d'un projet, d'un but, d'une action me tira de mon énervement. Je sautai à bas du lit et courus prendre le chemin de fer de Pietermaritzburg. Je me sentais sauvé.

En frappant à la porte de Mme Saunders, je n'étais déjà plus le même homme. J'embrassai Didi, Didi m'embrassa, et, avec la permission de sa maman, je l'emmenai dîner avec moi au « Royal Hotel », où je repris mon ancienne chambre. Je scellai mon amitié avec elle par le cadeau d'une boîte de bonbons, et d'une immense tortue dont on venait justement de me faire présent.

Chez sa mère ou à l'hôtel, Didi, âgée de neuf ans, finit par devenir ma compagne assidue; son babil, ses caresses, voire ses bouderies et ses taquineries, tout en elle me semblait charmant : elle était comme ma fille.

Ce second séjour dans la capitale du Natal ayant été beaucoup plus long que mon premier passage, c'est ici le lieu de dire quelques mots de Pietermaritzburg, cette ville au nom si purement hollandais.

Pietermaritzburg a de belles maisons, de belles églises, dans l'une desquelles j'ai plus d'une fois suivi les prédications éloquentes de l'évêque Colenso.

Ses jardins admirables sont renommés pour leur luxe de fleurs; l'horticulture est une passion dans cette ville; les dames s'y occupent *con amore* de leurs parterres, et leur grand plaisir est de prendre leur part des expositions horticoles, qui sont fréquentes.

Le parc ou promenade publique est splendide; j'y ai vu, à certaines soirées, un nombre prodigieux de brillants équipages : beaucoup plus qu'on n'en attendrait d'une ville si humble, quoiqu'elle ait rang de capitale.

Je me trouvais tout à mon aise dans ce charmant Pietermaritzburg, quelque rempli qu'il fût alors d'officiers et de soldats, et quelque fâcheusement chère que la vie y fût devenue, le gouvernement anglais faisant l'insigne folie de tout payer sans marchander, au poids de l'or.

Mais le moment était arrivé de faire mes adieux, le consul portugais à Durban, M. Lenell, m'ayant informé de l'arrivée du *Danubio*, vapeur de la Compagnie *l'Union*, lequel *Danubio* devait quitter Durban le 15 avril, pour Moçambique et Zanzibar.

Je trouvai Durban plus encombré que jamais, grâce toujours à la guerre des Zoulous.

Les officiers, dont le nombre augmentait chaque jour, ne trouvaient plus où reposer leur tête; faute de la plus petite chambre, ils se dressaient des huttes dans les cours, dans les rues, bref partout où ils pouvaient.

Mon consul, M. Lenell, réussit pourtant à me procurer, au club, une chambre de bain, où l'on me fit tant bien que mal un lit à terre.

Le paquebot qui allait me transporter en Europe en avait amené le prince Louis-Napoléon, à la veille de sa mort sans gloire dans un guet-apens de sauvages. Je fis sa connaissance; il me plut beaucoup par son intelligence, son instruction, ses qualités sympathiques. Que n'a-t-il suivi le principe fondamental que j'essayai de lui inculquer : « En Afrique, se méfier de tout et de tous, tant qu'on manque d'une preuve irréfutable qui permette de donner sa confiance? »

J'ai déploré sa fin : j'aimais l'ardeur de son caractère, l'inexpérience même de sa jeunesse, son courage, son abandon, et sa puissance indéfinissable de gagner les cœurs.

Je dis cela toute politique à part.

Donc, le 19 avril, avec gens et bagages, je pris passage sur le petit vapeur qui devait nous mener en rade au *Danubio*. Durban, pour l'instant, n'est pas capable de recevoir de grands navires : c'est là son plus grave défaut.

Je partais en même temps que M. et Mme Duval.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

M. Duval allait au Moçambique pour y inspecter les comptoirs de la Compagnie hollandaise de l'Afrique orientale, dont il est le directeur.

Le transbordement des bagages fut long, vu l'agitation de la mer, et j'y perdis une de mes caisses; mais enfin nous partîmes.

A Lourenço Marquès, terre portugaise où je retrouvai quelque chose de la patrie, je revis mon vieux camarade Augusto de Castilho, et mes amis Machado, Maia et Fonseca.

A Moçambique, autre terre du Portugal, je fis visite aux autorités; tous les fonctionnaires étaient au lit avec la fièvre, le gouverneur Cunha, son secrétaire, ses attachés, etc. Mais, malgré ses souffrances, malgré le souci que lui causait sa femme, aussi enfiévrée que lui, le gouverneur ne voulut laisser à personne le soin de donner des ordres précis pour aider à mon rapatriement et à celui de mes hommes.

De la maison de Son Excellence le gouverneur portugais à Moçambique, je passai à celle du colonel Torrezaon, mon ancien compagnon d'armes dans la guerre du Zambési. M. et Mme Duval et moi, nous y passâmes deux bonnes journées.

Puis nous voguâmes vers Zanzibar, où je n'eus pas le bonheur de rencontrer Stanley, comme je l'avais espéré : il venait précisément d'en partir. Le consul anglais, M. Kirk, et sa femme me dédommagèrent par une réception courtoise.

Vue prise à Durban. — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

Le vapeur qui dessert Aden se fit attendre huit jours, que je passai à bord du *Danubio*. J'avais une barque à ma disposition pour me mener à terre toutes les fois que l'envie pouvait m'en prendre.

Avec mes amis Duval, avec M. Draper, capitaine de notre vaisseau, et avec un Suisse, M. Wiedmar, devenu mon bon camarade, la semaine que nous restâmes encore sur le *Danubio* nous fut des plus agréables.

Le petit vapeur qui nous conduisit de Zanzibar à Aden était le *British India*, capitaine Allen. D'Aden à Suez, nous prîmes passage, Wiedmar et moi, sur un bateau du Lloyd autrichien.

Au Caire, je retombai malade. Wiedmar me soigna avec le plus entier dévouement : on eût dit, à le voir si attentif, qu'il était lié à moi par une amitié « immémoriale ».

Convalescent, mais très faible encore, j'allai visiter les Pyramides : avoir vu le Congo, le Zambési, et rentrer en Europe sans avoir salué le vieux Nil, j'en aurais été désolé. Du haut du monument de Chéops, cette tombe monstrueuse élevée il y a quatre mille ans par l'orgueil d'un Pharaon, je contemplai le fleuve sacré qui, dans le silence et la sérénité, baignait les ruines de la magnifique Memphis.

De la ville ardente et superbe, de la cité de la fortune et de la misère, du Caire, nous partîmes pour Alexandrie. Là je trouvai de nouveaux amis et je reçus des faveurs nouvelles.

Par suite d'un malentendu au sujet des ordres du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gouvernement portugais, je m'étais trouvé sans ressources en arrivant en Egypte. Heureusement Wiedmar et le comte de Caprara m'avaient ouvert leur bourse et j'y avais puisé ce qui m'avait été nécessaire, assuré du reste que j'aurais trouvé les mêmes secours chez différentes autres personnes sur ma simple affirmation que j'étais le major Serpa Pinto, membre de l'expédition portugaise envoyée dans l'Afrique centrale, et qui revenait en Europe par la voie de l'océan Indien.

D'Alexandrie je me rendis à Naples. Là je pris le

Les survivants de la mission. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

chemin de fer jusqu'à Bordeaux, où notre consul le baron de Mendonça me fit un accueil chaleureux.

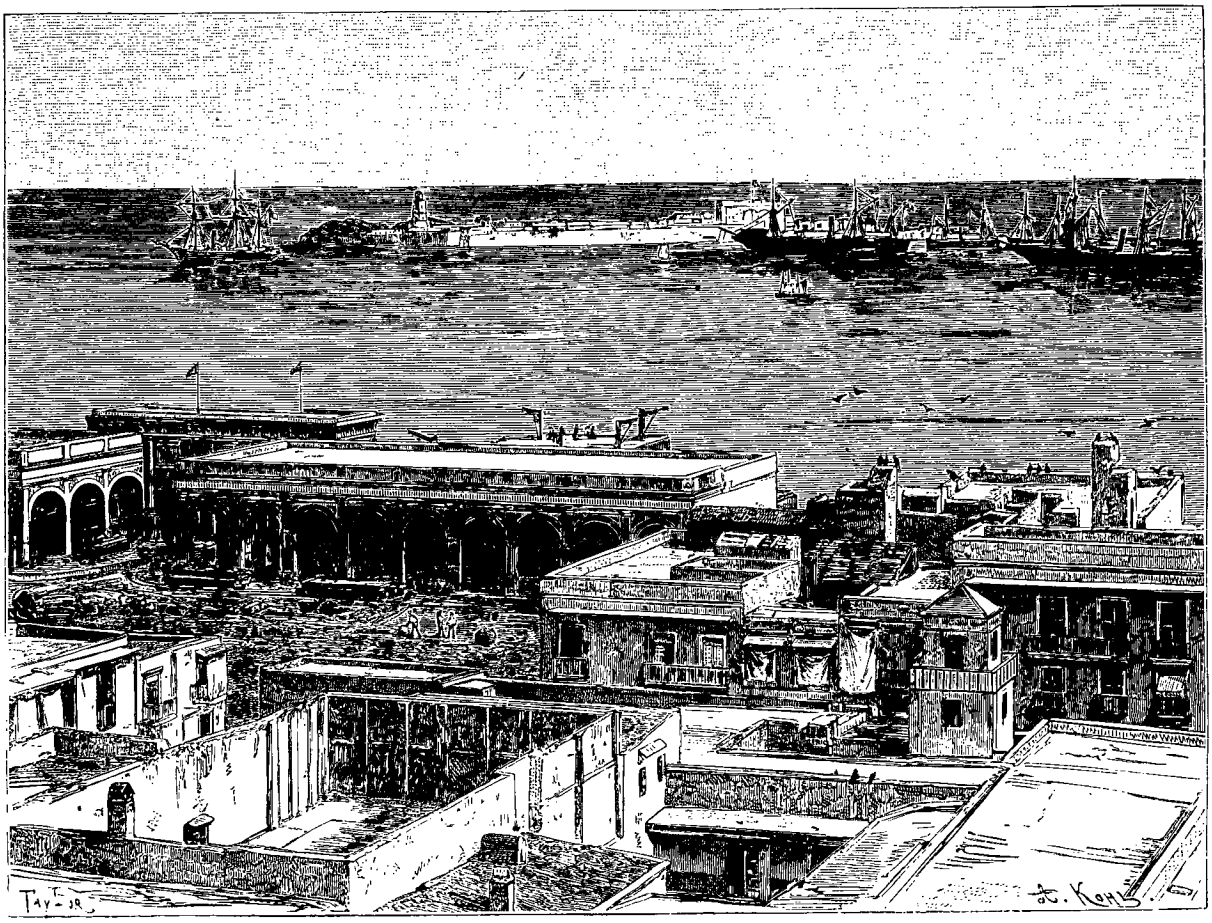
Le 5 juin, je partais de Pauillac, et le 9, j'arrivais à Lisbonne. Sur le sol portugais, je me retrouvais au milieu de tous ces vieux amis que plus d'une fois j'avais désespéré de revoir un jour.

Mes noirs étaient arrivés la veille, en excellente santé, avec mes bagages, mes collections et mes papiers, et aussi avec mon perroquet favori, compagnon de toutes mes épreuves.

SERPA PINTO.

Traduit de l'anglais par J. BELIN-DE LAUNAY.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une vue de Vera-Cruz et du fort de San-Juan de Ulloa (voy. p. 274). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

MES DÉCOUVERTES AU MEXIQUE

ET DANS L'AMÉRIQUE DU CENTRE,

PAR M. DÉSIRÉ CHARNAY, CHARGÉ D'UNE MISSION SCIENTIFIQUE DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE[1].

1880. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

Avertissement au lecteur. — Mon ancienne mission. — La nouvelle. — Pourquoi franco-américaine? — Vera-Cruz. — Le chemin de fer de Vera-Cruz à Mexico. — Terre chaude. — Terre tempérée. — Cordova, Orizaba, Maltrata. — Terre froide. — Esperanza.

Mon exploration a eu cette fois un but particulièrement archéologique; les monuments dont il va être question sont tellement en dehors des choses connues, qu'on peut les appeler nouveaux malgré les nombreux ouvrages qui ont déjà traité le même sujet. Je me garderai toutefois des citations et des notes qui coupent et entravent le récit. Je les réserve pour la publication spéciale que je compte faire plus tard et dont cette narration n'est que le cadre fort écourté. Ces lignes ne sont, à vrai dire, que des notes de voyage.

Je connaissais déjà le Mexique[1]; j'en avais exploré une partie comme envoyé du gouvernement en 1857, riche d'espérances, plein de grands projets, mais pauvre de science et léger d'argent. J'avais alors de grandes prétentions, desquelles il fallut rabattre; je compris que

1. *Voyez les tables.*

1. Voyez la précédente relation d'un voyage de M. Charnay au Mexique dans le tome V du *Tour du Monde*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la tâche comme je l'entendais d'abord était au-dessus de mes forces et de mes ressources, et je me contentai de photographier les monuments que j'allais visiter sans même oser les accompagner de commentaires.

Aujourd'hui, mieux préparé, mieux soutenu, aidé de moyens plus puissants, j'espère avoir amassé d'assez nombreux documents pour apporter quelque lumière sur l'un des coins les plus obscurs de l'histoire du genre humain.

Le hasard voulut qu'au moment même où le Ministère de l'instruction publique, sur l'avis de la Commission des missions et voyages, me chargeait d'explorer de nouveau le Mexique pour en étudier les monuments, un riche Américain, M. Pierre Lorillard, de New-York, s'occupât de monter une expédition scientifique dans le même but. J'étais l'homme qu'il avait choisi pour en prendre la direction; une importante subvention était accordée à l'entreprise : refuser, c'était me créer une concurrence désastreuse dans le même pays et sur les mêmes lieux; accepter, c'était, pour ainsi dire, renoncer à ma qualité de Français et priver mon pays de documents précieux et de collections des plus intéressantes.

J'eus le bonheur de combiner les deux actions en une seule, de faire des deux missions rivales une mission franco-américaine de nom, mais dans laquelle, avec une générosité sans égale, M. Lorillard abandonnait à la France tout le produit de mes travaux, de mes recherches et de mes découvertes.

Je partis donc le 26 mars 1880, et, passant par New-York pour serrer la main de mon généreux commanditaire, j'arrivai à Vera-Cruz à la fin d'avril.

Vu de la mer, l'aspect de Vera-Cruz est des moins flatteurs; c'est une ligne monotone de maisons basses, noircies par les pluies et le vent du nord. Les bâtiments de la douane, d'un style moderne, et la porte monumentale qui les décore, sont en fait d'architecture ce que la ville offre de plus remarquable.

Assise sur les sables de la mer, entourée de dunes arides et de lagunes croupissantes, Vera-Cruz est pour l'étranger le séjour le plus malsain du Mexique. La fièvre jaune y règne en permanence, et, quand un centre d'émigration lui fournit de nouveaux aliments, elle devient alors épidémique et d'une violence extrême.

En fait de port, Vera-Cruz n'a qu'un mauvais mouillage où les bâtiments ne sont point en sûreté; l'abri du fort de San-Juan est leur seule défense, et souvent, dans les tempêtes, ils dérapent et sont jetés à la côte. La tempête ici, c'est le vent du nord, et quand il souffle rien ne peut donner une idée de sa violence. Il accourt par terribles rafales, soulevant des tourbillons de sable qui pénètrent les habitations les mieux closes; aussi, dès les premiers symptômes, tout se ferme, les barques rentrent, on les enchaîne; les navires doublent leurs ancres, le port se vide, tout mouvement est suspendu, la ville paraît déserte et inhabitée. Un froid subit envahit l'atmosphère, le cargador s'enveloppe grelottant dans sa couverture, le paletot de laine remplace la jaquette de toile, on gèle. Le môle disparaît sous les vagues monstrueuses que soulève la tempête, les vaisseaux se heurtent dans le port et les vapeurs se hâtent de prendre le large pour éviter un naufrage.

Ce fut avec bonheur, presque avec émotion, que je débarquai et que je foulai de nouveau le pavé pointu de la ville.

Je la trouve, en parcourant ses rues, plus jeune et plus vivante qu'autrefois. Habitations fraîchement peintes, clochers blancs, coupoles émaillées, maisons et monuments nouveaux, il semble qu'un léger souffle de l'activité parisienne ait traversé la mer. La place, autrefois couverte d'immondices et coupée de ruisseaux fangeux, est aujourd'hui charmante, plantée d'arbres et de palmiers, semée de verdure et pavée de marbre. Une jolie fontaine en occupe le centre; écureuils et ouistitis s'agitent dans son feuillage, et les monuments qui l'entourent, portiques où s'échelonnent de beaux cafés, magasins, cathédrale et palais municipal, se sont à l'envi revêtus de couches blanches et de faïences miroitantes.

A la porte de Mexico, une promenade, aujourd'hui fort belle avec ses ombrages de cocotiers, conduit à un faubourg qui s'est développé en petite ville. C'est là que matelots et gens du port viennent danser le soir en même temps qu'offrir à quelques danseuses des hommages trop vivement disputés.

Si vous sortez de Vera-Cruz, la côte nord ne vous offre qu'une vaste plaine de sable; au sud, vous avez le cimetière, puis les abattoirs; un peu plus loin, vous entrez dans les dunes et vous tombez au milieu de marais couverts de hérons et de canards sauvages. Les îles en sont peuplées d'iguanes et de serpents. La perspective se continue à travers d'affreuses broussailles, et rien n'anime ces solitudes mortelles, sinon les cris de quelques fauves, le passage d'un aigle pêcheur ou le tournoiement du vautour en quête d'une proie facile.

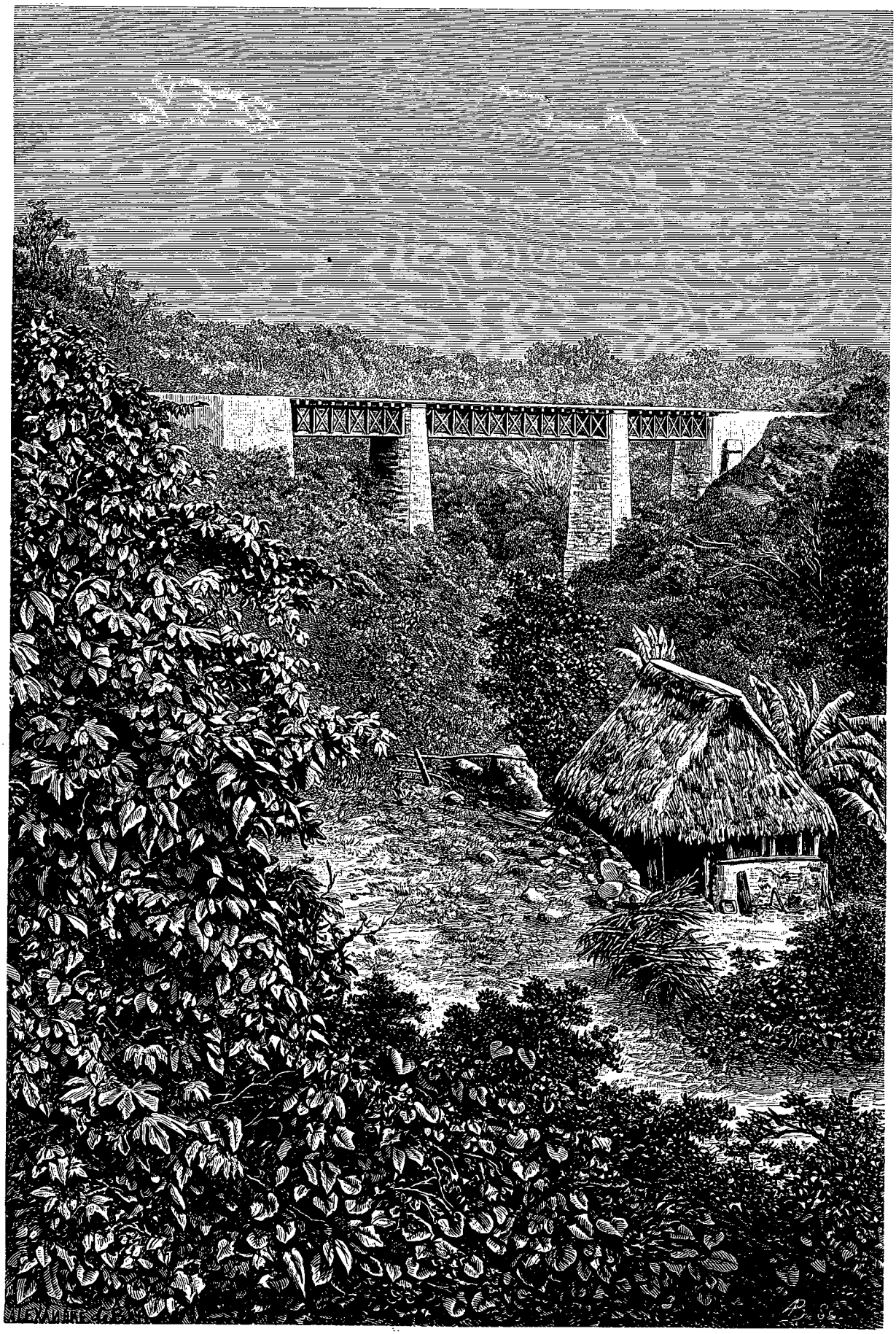
Pour le voyage de Vera-Cruz à Mexico, la lourde et lente diligence a depuis longtemps fait place à la locomotive, et les transactions se sont tellement multipliées que la Compagnie anglaise qui exploite la ligne ne peut plus aujourd'hui suffire au transport des marchandises se dirigeant de la mer vers l'intérieur.

Partons. Le train emmène avec nous une compagnie de chasseurs : c'est notre escorte; elle est nécessaire; vingt-cinq ans n'ont point encore modifié les mœurs, et le voleur, chevalier des grands chemins, fleurit encore au Mexique.

Nous traversons la zone des dunes et des marais, nous dirigeant à l'ouest, et, laissant derrière nous la Tejeria, la Soledad, Paso Ancho et Paso del Macho, nous arrivons au fameux pont du Chiquihuite, où des paysages pittoresques et grandioses succèdent aux terres plates et à la végétation brûlée de la côte.

Nous montons sans cesse, le terrain s'élève, la végétation se développe; sur la gauche, au milieu de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Pont de Chiquihuite. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gorges profondes, se précipite la rivière d'Atoyac, dont le viaduc en fer est considéré comme une des œuvres considérables de la voie.

Nous entrons dès lors en terre tempérée, et voici Cordova; la nature devient splendide; les plaines mouvementées, aux terres rougeâtres, se couvrent de plantations de café étalant leur feuillage vert dentelé dans l'ombre des grands arbres qui leur servent d'abri. Les champs de tabac alternent avec des champs de bananiers, et chaque maisonnette, entourée d'orangers, de grimpants et de fleurs, semble un nid d'oiseau perdu dans la verdure. Les grandes lignes de la sierra nous entourent, des perspectives charmantes s'ouvrent à chaque nouvelle courbe de la route; une lumière éblouissante colore toutes choses des teintes les plus riches, et enfin voici qu'apparaît devant nous dans toute sa grandeur l'Orizaba!

L'Orizaba est avec le Popocatepetl la montagne la plus haute du Mexique; son pic neigeux est visible de plus de trente lieues en mer, c'est-à-dire à près de soixante lieues de distance; à son pied se trouve la ville du même nom. Mais je ne dois pas oublier que ces lieux ont été très souvent décrits; passons[1].

A partir de l'Orizaba la montée s'accentue et devient plus rapide. Nous entrons dans les gorges de l'*Infiernillo*, le petit enfer, et sur les ponts les plus hardis et les chaussées les plus effrayantes nous franchissons ravins et barrancas, longeant des précipices insondables; toutes les têtes sont aux portières pour admirer le paysage. Ces tranchées au milieu des rocs dressés, contournés, mis en pâte par les évolutions volcaniques, feraient la joie d'un géologue.

Nous atteignons Maltrata, où le train, muni de machines faites spécialement pour la ligne, s'apprête à franchir les *cumbres*, c'est-à-dire les hauteurs qui nous mèneront sur le plateau.

Nous sommes en terre tempérée, nous serons tout à l'heure en terre froide.

La route se développe devant nous en longs détours et contourne les pentes les plus rapides; ponts et tunnels se succèdent sans relâche, et l'énorme machine nous promène, suant, soufflant, sifflant, haletante, au milieu des paysages les plus grandioses. En trois heures nous avons gravi l'altitude de douze cents mètres qui nous séparait d'Esperanza, où nous arrivons à onze heures. Là un buffet bien tenu nous offre un excellent déjeuner.

Mais à partir d'Esperanza l'enchantement cesse; nous entrons dans d'immenses plaines poudreuses qui rappellent le désert. Nous laissons à droite l'Orizaba, que nous verrons longtemps encore, et nous filons à l'ouest au milieu d'un tourbillon de poussière. Comme le pays est triste et quel contraste il forme avec la verdure et le brillant coloris de la terre chaude! A peine si de temps à autre paraît une hacienda, légère tache blanche perdue dans l'espace, et les maïs rabougris et les blés pauvres et clairsemés nous disent assez quelle est la sécheresse de la terre. Nulle végétation, pas un arbre, de maigres cactus, quelle nudité!

Cependant les grandes lignes des montagnes qui bornent l'horizon, l'immensité de la plaine, les rares pitons qui en brisent l'uniformité, les trombes de sable qui s'élèvent de toutes parts, composent un paysage d'un aspect étrange et lui impriment un cachet de désolation sévère. Le chemin de fer a encore ajouté à la tristesse de la contrée: machines et wagons y paraissent déplacés et plus que toutes choses l'ont rendue déserte. En effet la vapeur a tué l'arriero; aujourd'hui on ne voit plus de ces longs convois de mules qui s'échelonnaient de Vera-Cruz à Mexico, peuplant la solitude; plus de lourds chariots, plus de mules gémissantes, plus de charretiers ni de muletiers avec leurs costumes pittoresques. Adieu hennissements et jurons retentissants! On n'entend plus les clochettes argentines des *madrinas*, ces juments qui prenaient la tête des convois, conductrices écoutées des troupeaux.

Sur les routes poudreuses s'élevaient des cabanes légères où le claquement de main des tortilleras composait un bruit harmonieux à l'oreille du passant affamé, où venait se désaltérer le muletier distribuant aux Hébés de la plaine des compliments salés; plus de « meson » où dans les cours immenses on enfermait chaque nuit les mules fatiguées. Tout cela a disparu; la cabane n'a laissé nulle trace, les murs du meson sont en ruine et les grandes cours sont désertes.

Nous nous dirigeons maintenant vers le nord-ouest, et la ligne, à partir de Huamantla, contourne la Malinche, laisse Puebla à près de vingt lieues sur la gauche et traverse Apisaco pour atteindre les llanos de Apam.

Nous voici dans le pays du pulque. Apam est le grand centre de production du vin mexicain; il en vient de partout, mais celui-ci est le meilleur; c'est le lafflitte, le corton ou le chambertin du Mexique. De toutes parts s'étendent d'immenses champs d'aloès, et tous les jours un énorme convoi vient charger dans chaque gare les fûts remplis de la liqueur si chère aux Indiens, le pulque. Cette boisson à l'aspect peu flatteur rappelle par sa couleur une forte solution d'orgeat; elle est épaisse, gluante, filamenteuse et puante, mais l'on s'y habitue, et en campagne, au retour d'une course, on la boit avec délice.

De Apam nous passons à la Palma, puis à Otumba, célèbre par la victoire de Cortez; nous pénétrons alors dans la vallée de Mexico; nous laissons à droite Teotihuacan et ses pyramides, et nous arrivons à la gare de San-Cosme.

II

Mexico. — Sa physionomie nouvelle. — Squares et promenades. — Faubourgs. — Chemins de fer. — Plus de chapeaux à la Basile. — Transformation pacifique des ordres religieux. — Les Indiens. — Une légende. — Anecdote. — Le musée de Mexico. — Pièces principales. — La pierre de Tizoc.

La physionomie de Mexico a changé plus encore

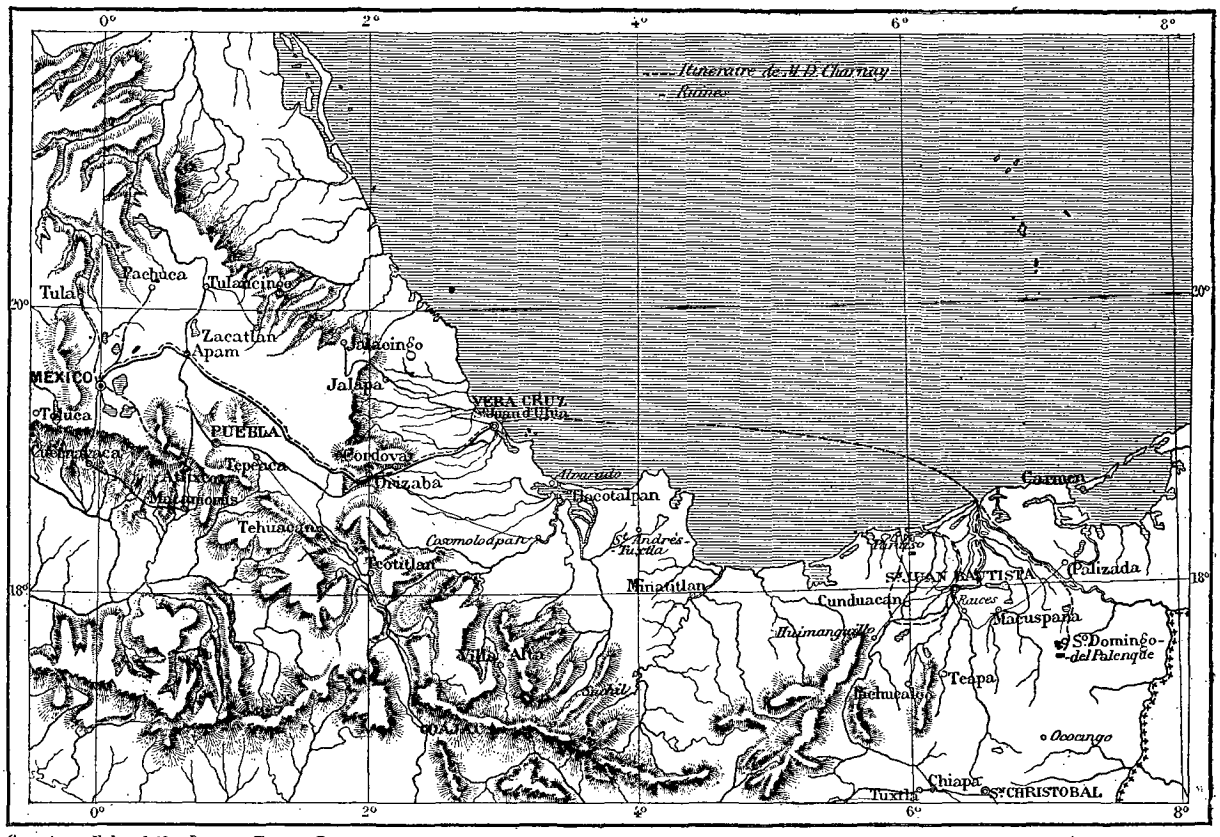
1. Voyez tomes III et V du *Tour du Monde*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que celle de Vera-Cruz; la grande place autrefois nue et mal pavée a été convertie en un beau jardin planté d'eucalyptus qui, en douze ans, ont pris un développement extraordinaire. Quelques-uns atteignent un mètre de diamètre et s'élancent à plus de cent pieds. A l'ombre de ces grands arbres s'étalent de beaux parterres toujours fleuris, entremêlés de gazons toujours verts, et au milieu, un pavillon, le Sokalo, entouré d'une promenade bitumée, s'emplit de musiciens qui chaque soir et le dimanche de onze heures à midi donnent de fort jolis concerts où se rend toute la société choisie de la ville.

De belles maisons d'un style moderne se sont élevées çà et là; de nouveaux quartiers occupent aujourd'hui la place de couvents démolis; de jolies squares surprennent le passant au coin des rues, et le Paseo-Nuevo, la magnifique promenade qu'a bâtie Maximilien et qui doit se prolonger un jour jusqu'à Chapultapes, ferait honneur aux plus fières capitales du monde. Mais la finira-t-on jamais? Pour l'instant elle s'arrête à mi-chemin, là où s'élève le superbe monument construit en l'honneur de Christophe Colomb, et que nous avons d'autant plus de raisons d'admirer qu'il vient de Paris et qu'il est l'œuvre d'un Français.

La création de lignes ferrées et de tramways a également amené la transformation rapide des environs : des maisons de campagne et des jardins s'élèvent là où croupissait une eau fétide au milieu des terres



Gravé par Erhard, 12 r. Duguay-Trouin, Paris

marécageuses, et de l'autre côté du Paseo, à droite et à gauche de San-Cosme, les petits faubourgs prennent chaque jour une extension plus considérable. Viennent les Américains des États-Unis, et ils viennent déjà, et tous ces terrains presque sans valeur décupleront de prix en peu d'années.

Mais ce qui me frappe le plus, c'est l'absence du costume ecclésiastique dans les rues, c'est la disparition des robes de moines et, par-dessus tout, l'évanouissement complet de ce formidable chapeau à la Basile qui m'épouvanta si fort quand je le vis pour la première fois. A Mexico l'église est aujourd'hui séparée de l'État; les ordres monastiques sont abolis et les biens du clergé ont été confisqués.

Quand on voulut démolir les couvents, les protestations devinrent assez vives, mais les *leperos*, ouvriers requis pour ce travail, imaginèrent un biais singulier, une espèce de compromis de conscience au moyen duquel ils crurent échapper à l'excommunication majeure qu'avaient fulminée les dépossédés contre tout individu qui prendrait part aux démolitions; ils se couvrirent de médailles, de chapelets et de scapulaires et renversèrent ainsi en toute conscience murailles et clochers pendant que de pauvres femmes conjuraient le courroux du Ciel par leurs prières.

L'émotion dura huit jours; non seulement le démolisseur faisait sa besogne sans crainte et sans remords, mais il enlevait même les boiseries sacrées pour entretenir le feu de sa ménagère.

Depuis longtemps tout est redevenu calme; les of-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fices religieux suivent leur cours comme devant, les églises sont fréquentées comme autrefois, et tout le monde est content ou paraît l'être.

D'autre part, l'Indien, toujours le même, semble immuable comme le destin; coutumes, nourriture, vêtement, tel il vivait il y a dix siècles passés et au delà, tel je le vis il y a vingt-trois ans et tel je le retrouve aujourd'hui.

On rencontre matin et soir sur la route de San-Cosme à Mexico, mais surtout les jours de marché, les mêmes groupes d'Indiens, hommes et femmes, courbés sous le poids d'un fardeau et trottinant les jambes pliées.

L'Indienne est vêtue d'un jupon de laine sombre à petites raies claires qui lui colle aux hanches comme un vêtement de bain et qui parfois dessine des formes élégantes; son buste est couvert d'une pièce de même étoffe qui masque imparfaitement sa poitrine et son dos; le vêtement est des plus simples; la pièce d'étoffe est percée d'un trou par où passe la tête, et c'est tout; c'est le poncho de l'Amérique du Sud aussi bien que le zarape des hauteurs.

Il y a de ces petites Indiennes qui sont fort jolies, mais malpropres; les bustes bronzés supportent de petites têtes mutines et rieuses dans leur misère, et le lambeau qui les couvre n'enlève rien à leurs sauvages attraits. Propres et bien attifées, elles seraient charmantes. Je parle des jeunes, et même seulement des jeunes filles et non des femmes; les vieilles, couvertes non de lambeaux d'étoffes, mais de guenilles immondes qui dissimulent à peine leurs chairs flétries, sont affreuses et d'autant plus repoussantes que souvent on les rencontre l'œil atone, titubant, ivres mortes de leur affreux pulque.

Donc, même travail, même case, mêmes jeux, même nourriture, même ivresse et mêmes vices : seulement la misère est plus grande, la dégradation plus profonde, et tout ce que la conquête aidée du christianisme a pu faire pour ces malheureux a été de les abrutir davantage.

Voici l'aguador, le porteur d'eau avec un tablier de cuir et ses deux urnes, l'une devant, l'autre derrière; le marchand de batteas, cuvettes en bois; le charbonnier plus chargé que les petits ânes qui l'accompagnent, le marchand de paillassons et la petite otomie, marchande de tortilles. Tout ce monde, sordidement vêtu, s'avance et s'en retourne, isolé ou par groupes, du lointain village à la ville, et de la ville au village.

De nombreuses libations arrêtent ces voyageurs dans le parcours, maintes pulquerias reçoivent leur visite et ce n'est qu'en chancelant qu'ils atteignent le jacal qui les abrite.

Le musée de Mexico proprement dit n'est pas riche, ou du moins ce qu'il laisse voir n'a rien d'extraordinaire. Quand on a lu les auteurs qui s'exclament en termes les plus louangeurs sur les produits de l'industrie aztèque et sur les merveilleux objets d'art qui remplissaient les collections des grands seigneurs, il est naturel que l'on demande à voir les bijoux, les étoffes, les manuscrits et surtout les peintures faites en plumes d'oiseaux qui représentaient les scènes de la vie de l'époque et les portraits des empereurs mexicains; ce fut aussi ma première question, mais il n'y a rien de cela dans les deux grandes salles consacrées aux antiquités aztèques. On me dit à la vérité que le musée n'est pas en ordre, que rien n'est classé, que la place manque et que d'innombrables caisses pleines d'objets précieux livreront plus tard leurs trésors à la curiosité publique. Soit; pour le moment nous ne voyons en fait d'objets rares qu'une collection de masques en obsidienne, en marbre et en porphyre, de grands jougs magnifiquement sculptés et diverses jolies pièces en jade et en cristal de roche. Quant à la longue série de vases dits anciens, plus ou moins bizarres de forme et de couleur et qui remplissent de longues vitrines, ils sont tous faux; je l'ai malheureusement appris à mes dépens.

En effet, ignorant leur histoire et plus naïf qu'il ne faudrait en pareil cas, je n'eus rien de plus pressé que de faire reproduire une trentaine de ces imitations pour le musée du Trocadéro, quand il m'eût été si facile, pour une dépense moindre, d'acheter dans les environs une collection tout entière de véritables originaux.

La chose est des plus singulières. Les Mexicains eux-mêmes et quelques-uns des plus versés dans l'étude des antiquités de leur pays sont, aussi bien que les étrangers, dupes de grossiers falsificateurs d'antiquités qui exploitent la passion des collectionneurs et la crédulité publique. Comment se fait-il qu'on sache en Europe ce que l'on ignore là-bas? Il est certain que, mieux éclairé par les fouilles que j'ai faites, je ne m'y serais point laissé prendre : car ces poteries aux formes modernes plaquées de motifs anciens m'eussent crié bien haut de ne les acheter, ni de les reproduire, en me prouvant, à première vue, qu'elles n'étaient qu'un accouplement bizarre et monstrueux de petits bas-reliefs indiens sur des vases sans originalité quelconque, un méli-mélo informe.

Voici l'histoire : la fabrication de ces pièces factices remonte à 1820 ou 1828. C'est dans le faubourg de Tlatelolco que fut imaginée cette mystification grandiose, et l'heureux inventeur dut y faire sa fortune, si l'on en juge par le nombre immense de vases qu'il écoula. La plupart des musées en sont infestés, sans compter les collections particulières, et l'on en achète encore tous les jours.

On procédait de la manière suivante : on prenait des vases de toutes formes; de ce côté nulle prétention, nulle recherche et nul souci de la part du fabricant, tant il comptait sur l'ignorance ou la bêtise humaine. Un pot à eau vulgaire, des vases à panse étroite ou rebondie, des urnes grossières à goulots fluets comme à large ouverture, tout était bon; on couvrait l'objet d'appliques obtenues au moyen de moules anciens trouvés en nombre immense dans la vallée, masques, idoles, figurines quelconques, sifflets, figures géomé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

triques, palmes, etc. On donnait au vase une anse à torsade, ou deux, ou trois, ou quatre, suivant sa dimension; on lui posait trois pieds selon la circonstance; on le faisait bâiller la gueule ouverte ou on le compliquait d'un couvercle historié; on enterrait ensuite le chef-d'œuvre un an ou plus, pour lui donner la patine du temps, et le tour était joué.

Je ne sais si cette courte notice éclairera les gens et leur évitera la mystification coûteuse dont j'ai été victime; je l'écris dans un but louable tout en demandant aux ingénieux falsificateurs pardon de ma liberté grande, si elle peut nuire, comme je le désire, à leur condamnable industrie.

Mais, après cette digression que m'imposait ma

Marchand de charbon et marchand de batteas à Mexico. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

conscience, je reviens au musée dont la cour est pour moi la partie la plus belle; elle est plantée de quatre grands palmiers, remplie d'arbustes et de fleurs au milieu desquels se trouvent disséminées les pièces les plus importantes de la collection.

Tout d'abord on a devant soi la statue du dieu du vin, le Bacchus indien, couché sur le dos avec la coupe à liqueur placée sur le ventre; plus grande que nature et l'une des plus belles que l'on connaisse, elle a été trouvée par M. Leplongeon à Chichenitza; mais elle lui a été enlevée et transportée à Mexico, en vertu de la loi qui a déclaré toutes les antiquités propriétés nationales.

La pierre du soleil ou pierre de Tizoc occupe le centre.

Plus loin, on voit un autre Bacchus dans la même

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pose que le premier, mais moins beau, sculpté dans une pierre grossière, et trouvé à Tlascala.

Sur le troisième plan, apparaît la déesse Tenanci, la déesse mère, énorme bloc sculpté en forme de serpent emplumé dont le socle est garni de grenouilles.

Dans le fond, à gauche, une superbe tête magnifiquement travaillée dans un bloc de serpentine représente, me dit-on, la lune à son lever.

A gauche encore se trouve un immense bloc figurant une monstrueuse idole qu'on appelle le Teoyamici.

Dans le fond, sous la galerie, s'étage une nombreuse collection de dieux de toutes espèces. La plupart sont effroyables et hideux, et donneraient une triste idée

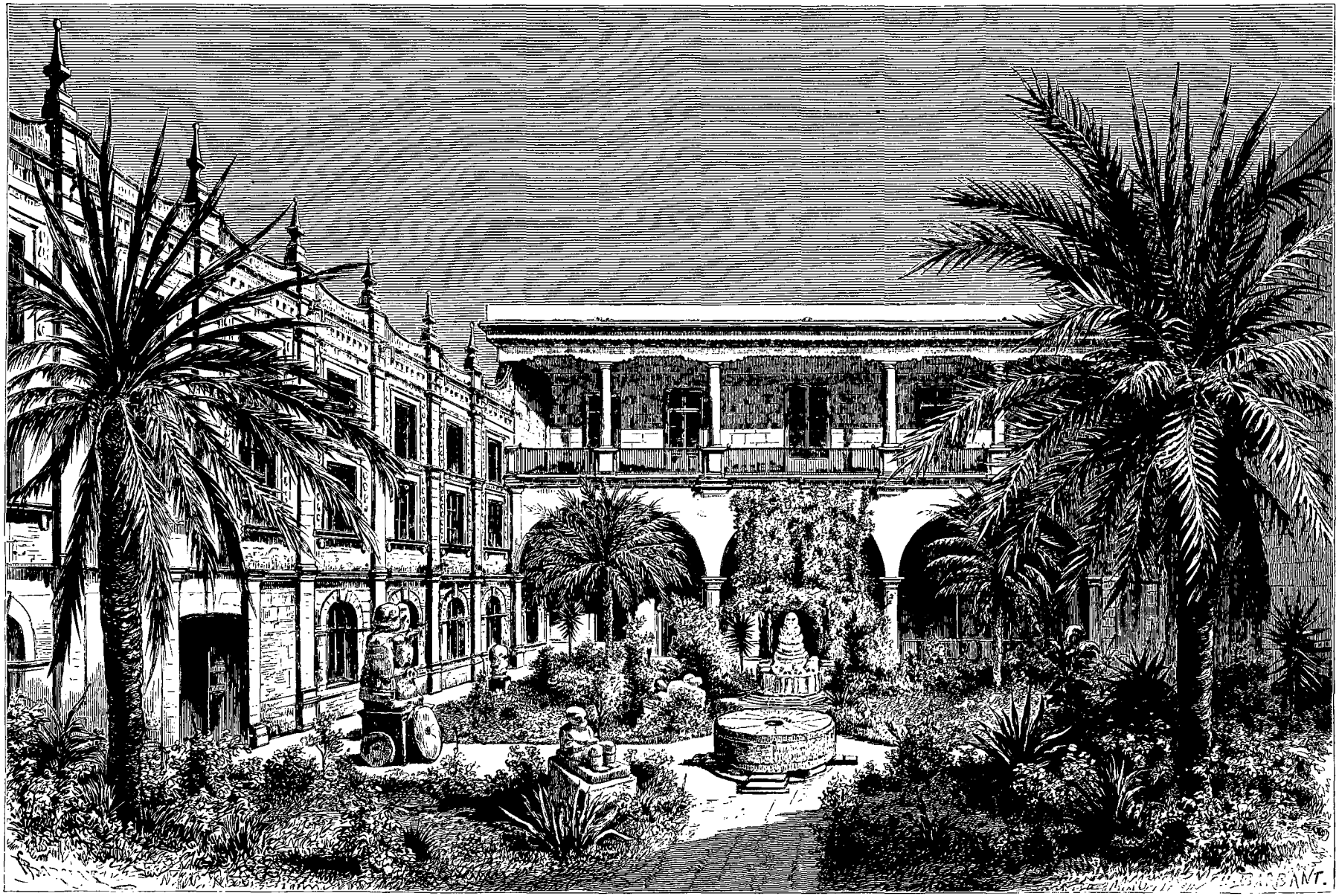
Marchande de tortilles et marchand de paillassons à Mexico (voy. p. 278). — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

des artistes aztèques, si nous ne savions que nous n'avons là sous les yeux que des échantillons d'un art hiératique qui consacra pour jamais les formes les plus burlesques, premiers tâtonnements d'un peuple qui cherchait à se fabriquer un dieu.

En somme, la pierre du soleil, ou de Tizoc, est le monument le plus important du musée; elle rappelle l'épisode le plus sanglant du plus sanglant des peuples.

Cette pierre fut trouvée sur la place de Mexico, devant la cathédrale, la partie sculptée en dessous. Comme tant d'autres monuments de ce genre découverts dans le même lieu et à la même époque, il eût probablement été brisé pour servir à l'empierrement de la place, si heureusement le chanoine Gamboa n'avait arrêté le travail de destruction commencé et fait placer la pierre à l'angle nord-ouest du cimetière de la ca-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Cour du musée de Mexico (voy. p. 279). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

thédrale. Elle y demeura jusqu'en 1824, époque à laquelle elle fut transportée dans la cour de l'Université. Aujourd'hui elle est placée au milieu de la cour du nouveau musée.

On a confondu ce monument avec le *Techcatl*, qui était la pierre des sacrifices, et avec le *Temalacatl*, qui était la pierre des gladiateurs; mais l'erreur est impossible quand on a lu les descriptions de ces deux pierres.

En effet, la pierre du sacrifice était longue de deux mètres sur un mètre de largeur; comme hauteur elle atteignait à la ceinture des prêtres, et elle était renflée de telle sorte, à sa partie supérieure, que lorsque l'on y étendait la victime sur le dos, son corps étant renversé du côté de la tête et des pieds, le sacrificateur n'avait qu'à laisser tomber le couteau sur la poitrine : « un homme s'ouvrait par le milieu comme une grenade » : comparaison trop poétique qui nous vient du père Duran.

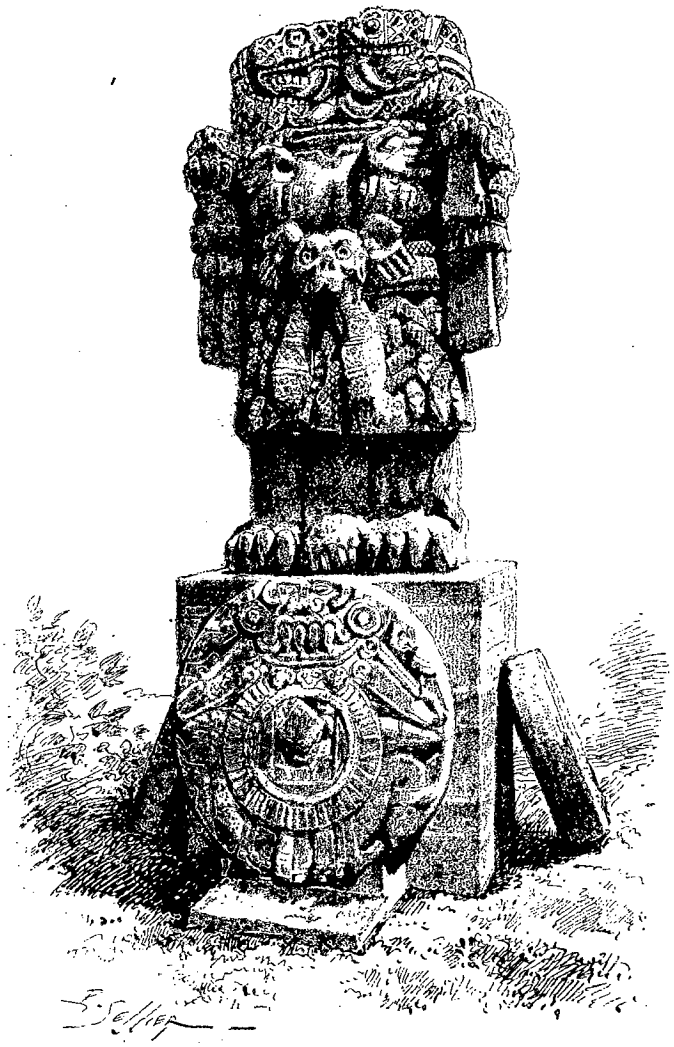
Selon le même auteur, il y avait six prêtres pour chaque victime; quatre tenaient les jambes et les bras, un autre le cou, pendant que le sixième, le grand prêtre, ouvrait la poitrine et arrachait le cœur avec une étrange habileté. Le cœur arraché, il le montrait au soleil en l'élevant dans sa main comme une offrande, se retournait ensuite vers l'idole et lui jetait ce cœur à la figure.

Puis on lançait le cadavre au bas du temple, car la pierre du sacrifice se trouvait si près des gradins qu'il n'y avait pas un espace de deux pieds entre la pierre et la première marche.

Une fois le corps arrivé au bas de la pyramide, les spectateurs s'en emparaient pour s'en partager les morceaux et les dévorer en grande solennité.

Le Temalacatl était rond comme la pierre du soleil, mais il était plus grand. Sahagun le compare à une meule de moulin. Cette pierre est enfouie sous la place, devant le palais. L'indifférence mexicaine la laisse se dégrader, tandis que l'on devrait la transporter au musée, où elle ferait certainement bonne figure.

On nommait ce monument la *pierre des gladiateurs* parce qu'on faisait combattre à sa surface les prisonniers faits à la guerre et destinés au sacrifice. Le prisonnier était attaché par le corps à un anneau placé au milieu de la pierre; la corde qui le retenait était juste assez longue pour lui permettre d'atteindre la circonférence. Il était assisté d'un prêtre, couvert d'une peau d'ours ou de loup, qui lui servait de parrain, le conduisait à la pierre, lui donnait ses armes et gémissait sur son sort. Son arme était un grand sabre de bois à deux mains, tandis que son adversaire avait généralement un sabre garni de lames d'obsidienne.



Teoyamici, dieu de la mort et de la guerre (voy. p. 280). — Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.

D'après le père Duran, le malheureux n'était attaché que par la jambe, ce qui prêtait un peu de liberté à ses mouvements : on lui accordait même parfois l'épée et le bouclier, ce qui établissait quelques chances en sa faveur. S'il pouvait lutter victorieusement contre six adversaires, il avait la vie sauve et retournait en triomphe dans son pays. On ne cite guère qu'un seul exemple d'une telle victoire. Ce genre de combat était un spectacle très fréquent et très couru.

Quant à « la pierre du soleil », M. Orozco y Berra, le grand américaniste que la science vient de perdre, l'appelait, d'après Duran, le *Cuauhxicalli*, « la coupe des chevaliers du soleil ».

Ce monument est un cylindre de trachyte de deux mètres soixante-cinq de diamètre, huit mètres vingt-huit de circonférence et quatre-vingt-quatre centimètres de hauteur. La tranche est ornée de quinze groupes de deux personnages qui rappellent les victoires de l'empereur Tizoc.

Le vainqueur tient par les cheveux le vaincu, qui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

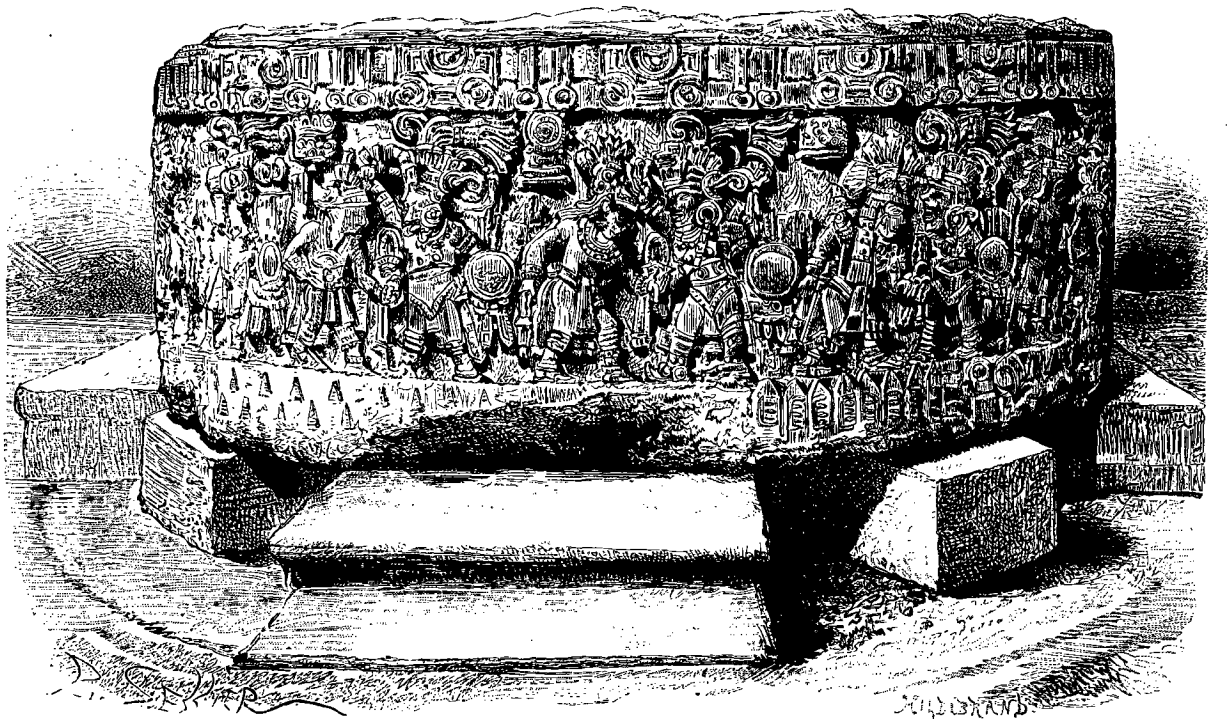
dans une posture suppliante semble demander grâce. Au-dessus de chaque personnage se trouve un hiéroglyphe indiquant le nom du vainqueur et le nom de la ville conquise personnifiée par son chef.

La surface de la pierre représente une image du soleil, et le centre en est occupé par un trou de quinze centimètres de profondeur, communiquant avec un canal qui se termine à la circonférence extérieure. C'était sur cette pierre qu'on sacrifiait les messagers du soleil, en leur coupant la tête; le sang coulait dans la concavité, s'échappait par le canal et se répandait devant la chambre du soleil. Le soleil sculpté sur la surface de la pierre pouvait ainsi se gonfler de sang.

Quelquefois dans le *xicalli* (coupe) on plaçait les cœurs des victimes, qui prenaient alors le nom particulier de *cuauhnochtli*, ce qui voulait dire *figues des aigles*. Aujourd'hui, par un remarquable contraste, le cuauhxicalli, la coupe sanglante, où s'entassaient les cœurs des victimes, sert de baignoire aux petits oiseaux, et c'est là que tout le jour viennent aussi se désaltérer les colombes.

Ce monument commencé par Tizoc fut achevé par son successeur le sanguinaire Ahuizotl, et nous verrons tout à l'heure que l'épithète est bien méritée. Il date de 1482 à 1486 et consacrait non seulement des victoires du septième empereur aztec, mais aussi la construction du grand temple qu'il avait commencé.

La consécration de ce temple fut l'objet de cérémo-



La pierre du soleil ou de Tizoc au musée de Mexico. — Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.

nies barbares, comme on n'en avait point encore vu. Chaque fête chez les Aztecs, on le sait, était accompagnée de sacrifices humains et chaque autel arrosé de sang. Cette fureur de sacrifices ne fit que se développer sous l'impulsion d'une caste sacerdotale fanatique; on ne fit même plus la guerre pour autre chose que pour se procurer des victimes. On en vint même, sous le règne d'Ahuizotl, et pour célébrer l'inauguration du temple, à dépasser la mesure du vraisemblable dans l'horreur; selon certains historiens on immola à cette occasion plus de quatre-vingt mille prisonniers : les moins exagérés ne parlent que de vingt mille.

Le massacre, au dire de Duran, dura quatre jours; le sang coulait en telle quantité le long des terrasses du temple qu'il bondissait en cascades et formait dans le bas de véritables étangs où il se coagulait et d'où se répandait par la ville une odeur insupportable. Pendant ce carnage, les Mexicains et leurs sauvages convives se gorgeaient de chair humaine.

J'ai voulu me rendre compte de la possibilité d'un tel massacre, et j'ai trouvé que même le chiffre de vingt mille hommes, donné comme le plus modéré, était encore exagéré.

On nous dit en effet que les prisonniers avaient été rangés en longues files sur les quatre chaussées qui rayonnaient de Mexico et les garnissaient tout entières. Or la chaussée de Colhuacan avait dix kilomètres, celle de Cuadalupe huit, celle de Tacuba six, et celle de Chapultepec quatre environ : total vingt-huit kilomètres. En mettant deux hommes par mètre carré,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ce qui est beaucoup, cela donnerait cinquante-six mille prisonniers, et nous nous rapprocherions du premier chiffre émis sur leur nombre, quatre-vingt mille. Mais ce n'est pas le nombre, c'est le sacrifice de tant de milliers d'hommes qu'il est difficile d'expliquer.

Le massacre dura quatre jours, supposons quarante-huit heures, en supprimant les nuits. Les historiens ne spécifient pas le nombre des sacrificateurs; ils laissent entendre seulement que les rois de Mexico, de Tezcoco, de Tacuba, et Tlacaelel, le premier ministre, commencèrent l'horrible besogne jusqu'à ce qu'ils fussent fatigués et que les prêtres leur succédèrent. Cela n'indique rien de précis et nous donne au plus quatre personnes sacrifiant à la fois; j'en mettrai seize, et en supposant qu'il fallût de quatre à cinq minutes pour s'emparer du prisonnier, l'étendre sur la pierre, le saisir, lui ouvrir la poitrine et lui arracher le cœur, nous trouverons que les seize massacreurs ne pouvaient sacrifier que deux cents victimes par heure, et nous n'atteindrions alors que le chiffre de neuf mille six cents ou dix mille au plus. Il y a donc exagération.

Cette religion sanglante, ces sacrifices d'autant plus épouvantables qu'ils étaient aggravés par l'anthropophagie, s'étaient étendus des Aztecs à tous les peuples à la ronde, aux alliés d'abord par la contagion de l'exemple, aux ennemis ensuite comme représailles. Les plus sages parmi les chefs, et le grand roi de Tezcoco Netzahualcoyotl le premier, voulurent s'opposer à ce débordement de coutumes barbares, mais ce fut en vain. Le roi philosophe se heurta contre l'ignorance de son peuple fanatisé par les prêtres, et l'on en arriva sur les hauts plateaux à mettre en coupe réglée l'espèce humaine, à rendre ces boucheries périodiques, et même à mettre l'homme en cage pour l'engraisser, afin que la victime fût plus agréable à l'idole et plus savoureuse au palais des gens.

Ce culte sanguinaire finit par si bien s'incorporer aux mœurs indiennes qu'il devint une institution politique véritable et donna lieu à la célébration du traité le plus étrange et le plus singulier dont il soit fait mention dans aucune histoire.

En l'année 1454, le peuple souffrait depuis sept ans d'une horrible famine dont les rois cherchaient en vain par leurs libéralités à atténuer les conséquences. Partout les vivres manquaient et les souffrances étaient arrivées à leur comble. On consulta les prêtres, qui déclarèrent que les dieux étaient indignés contre les peuples, et que pour les apaiser il convenait de sacrifier beaucoup d'hommes et *régulièrement* si l'on voulait les avoir toujours propices.

Quoique le grand roi dont nous parlions tout à l'heure eût toujours été l'ennemi du culte et des dieux mexicains, il ne se sentit point assez fort pour résister aux croyances exaltées de la multitude[1], et il proposa comme moyen terme le sacrifice des prisonniers de guerre. Mais les prêtres refusèrent, en disant :

« Que les guerres étaient incertaines et éloignées, que les captifs seraient rares et qu'ils arriveraient maigres et fatigués pour se présenter au sacrifice; qu'il fallait au contraire que les sacrifices fussent fréquents et réguliers; que les victimes fussent en bon état, comme il était de coutume pour les enfants et les esclaves. »

Cette réponse monstrueuse parut concluante, et en conséquence on passa un traité entre les trois alliés de la vallée, Mexico, Tezcoco et Tlacopan d'une part, et les trois républiques de Tlascala, Huexotzinco et Cholula d'autre part : traité aux termes duquel les deux confédérations devaient se faire périodiquement la guerre afin de se procurer mutuellement des victimes humaines. L'on devait se battre les premiers jours de chaque mois, en nombre égal, sur le territoire qui sépare Quauhtepea et Ocelotepec. Les combattants recevaient du peuple une appellation terriblement significative; on les nommait *les ennemis de la maison*.

Mais il est temps que je me détourne des Aztecs, qui, heureusement pour la réputation du Nouveau-Monde, ne représentaient pas seuls l'ancienne civilisation de l'Amérique.

III

Pourquoi je commence par Amecameca. — Les membres de la mission. — A la gare de San-Lazaro. — La route. — Santa-Marta. — Ayolla. — Tenango del Aire. — Amecameca.

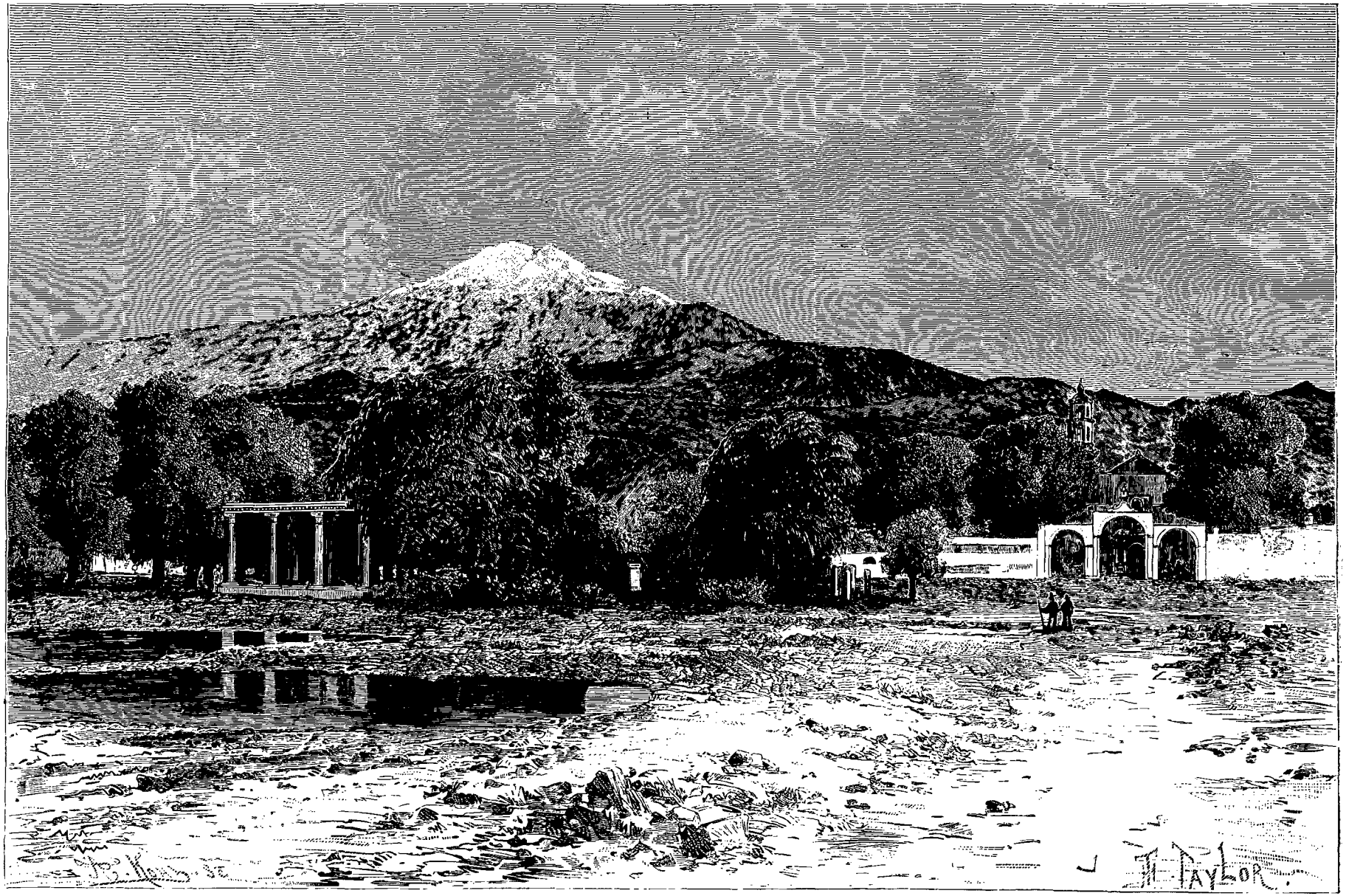
Je me proposai de commencer mes excursions par Amecameca, parce que ce village est au pied du Popocatepetl, où vingt-trois ans auparavant j'avais découvert par hasard certains indices d'une station funéraire.

Nous parcourûmes d'abord les environs du volcan, pour recueillir par la photographie quelques belles vues des hauteurs, attendant avec impatience que le temps nous permît de gravir la montagne. Dans l'une de ces courtes expéditions, nous trouvant au pied du pic du Moine, *pico del Fraile*, ou plutôt de son éperon qu'on appelle son nombril, *ombligo del Fraile*, je m'étais assis, grattant la terre de ma canne pendant que les Indiens installaient la tente, quand à ma grande surprise j'aperçus un fragment de vase, puis un vase tout entier; je me servis alors de mon poignard et j'en exhumai d'autres en même temps que des débris d'ossements. Tout à la photographie, je m'inquiétai peu à ce moment-là de ma découverte, qui de loin et plus tard me parut très importante. J'y revenais donc cette fois, en 1880, avec grand espoir de retrouver le lieu en bon état et d'en extraire des objets intéressants.

Mais avant de me mettre en route, laissez-moi vous présenter mes compagnons de voyage. A tout seigneur tout honneur : voici d'abord don Lorenzo, Perez Castro,

1. C'est à peu près ce qui se passe encore de nos jours au Dahomey (voy. notre tome III). Il n'y dépend pas de la volonté d'un seul homme, si souverain absolu qu'il soit, de mettre fin à ces exécrables coutumes : il serait lui-même massacré et l'on continuerait les massacres. L'un des rois du Dahomey s'en est expliqué très nettement avec un miss ionnaire. (*Note de la Direction.*)

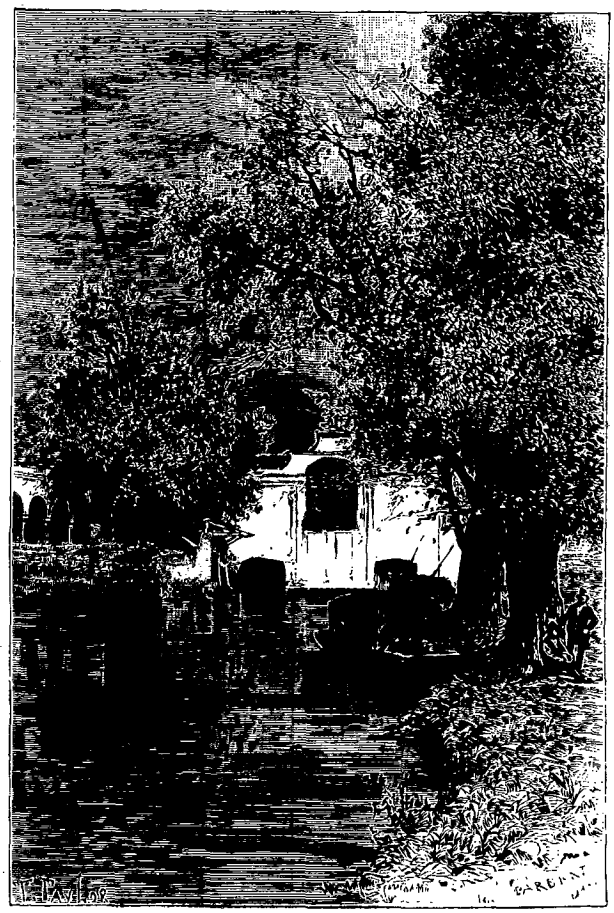
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Place du village d'Amecameca (voy. p. 287). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

colonel du génie, que le gouvernement mexicain avait bien voulu m'adjoindre pour surveiller mes découvertes et s'associer à mes travaux. Je ne pouvais que me louer d'un pareil choix. Le colonel Castro, vétéran des guerres civiles et de l'empire, rompu à tous les climats, prêt à toutes les éventualités, était en même temps un homme du caractère le plus doux et le plus égal, un caballero de vieille roche, et nous nous entendîmes à merveille. Puis vient en second mon secrétaire, M. Albert Lemaire, un jeune topographe d'avenir, dessinateur de talent, plein de la meilleure volonté du monde, appelant de tous ses vœux les difficultés, les privations et les dangers de la campagne. Le troisième est Julien Diaz notre serviteur, un Calino de la meilleure espèce, rempli d'un zèle infatigable, d'un dévouement absolu, mais d'une naïveté à remplir un recueil d'*ana;* il est suivi de d'Artagnan, nom bien trompeur, son inséparable, un chien de belle apparence, trop pacifique pour son emploi futur et d'une paresse rassurante pour les voleurs et le gibier.



Canal de Santa-Anita. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

Au moment de notre départ on venait d'ouvrir une nouvelle ligne de chemin de fer qui doit relier Mexico à Morelos; cette ligne passe par Amecameca; c'est un trajet de cinquante-deux kilomètres qu'on fait en trois ou quatre heures. L'embarcadère se trouve à San-Lazaro, le *barrio*, le faubourg le plus pauvre, le plus misérable et le plus mal famé de Mexico.

Cette désolation de San-Lazaro frappe d'autant plus que, non loin de là, en remontant le canal de Santa-Anita, on rencontre de la verdure, de grands arbres, des maisons à portiques et des pulquerias où s'arrêtent pour se désaltérer les nombreux Indiens qui fréquentent les canaux et la lagune.

La machine siffle. En voiture! Nous partons. Il est trois heures. Le chemin de fer suit la grande chaussée par laquelle Cortez fit autrefois son entrée à Mexico; nous traversons une plaine marécageuse que borde un canal infect. Tout est désert, misérable, d'une tristesse indicible. Au temps des Aztecs, cette chaussée était plantée d'arbres; les eaux qui l'entouraient de toutes parts se sont retirées si loin qu'on les aperçoit à peine; le lac en s'éloignant n'a laissé que des terres à croûte saline ou des flaques empestées. Que de belles villes cependant s'étageaient, selon les historiens, le long de cette grande voie! Villes aux monuments à murailles polies et brillantes comme de l'argent, aux tours élancées, villes reliées entre elles par mille et mille barques légères et par ces belles îles flottantes qu'on appelait Chinampas.

Sur notre droite, des Indiens pataugent dans l'eau bourbeuse et pêchent, armés d'un petit filet, des poissons blancs au goût fangeux. Pas un arbre, des roseaux et une route poudreuse. A gauche, nous laissons le Péñon et ses eaux sulfureuses; puis nous arrivons à Santa-Marta. C'était jadis la tête de la chaussée, et nous allons bientôt quitter le bassin du lac autrefois si verdoyant, si animé, si vivant, aujourd'hui si bien mort qu'il ne ressuscitera jamais.

L'horreur des habitants pour toute verdure a fait de cette admirable vallée le pays le plus misérable. Ah! les malheureux qui n'aiment point les arbres et les détruisent!

Ce travail de vandale se poursuit encore chaque jour, et ces pitons volcaniques qui parsèment la vallée et lui prêtent une physionomie si extraordinaire et si pittoresque, ces pitons abrupts que j'ai connus couverts d'arbres, de pins sombres ou de chênes verts, sont aujourd'hui dénudés. La terre végétale, entraînée par les pluies, laisse à vif le roc volcanique où ne croissent plus que les cactus épineux et les tristes opuntiums. Où s'arrêtera cette dévastation sacrilège? Où s'arrêtera-t-elle tant qu'on pourra donner comme excuse que les locomotives affamées n'ont pour s'alimenter que les bois de la montagne?

Ce n'est qu'à partir d'Ayotla que le paysage prend une physionomie riante; quelques jardins, un bois d'oliviers, des champs d'aloès et de maïs la font ressembler à une oasis au sortir du désert.

Nous arrivons à la Compañia en nous rapprochant des montagnes.

Voici le rio Frio, témoin de tant d'attentats et de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tant de vols. Autrefois j'y fus dévalisé avec mes compagnons de route, une diligence pleine, par deux galopins qu'on eût assommés d'une pichenette; mais c'était alors la mode de se laisser dépouiller sans mot dire : on craignait les compères cachés aux alentours.

Devant nous se dressent de plus en plus hautes les deux cimes neigeuses de l'Iztaccihuatl et du Popocatepetl.

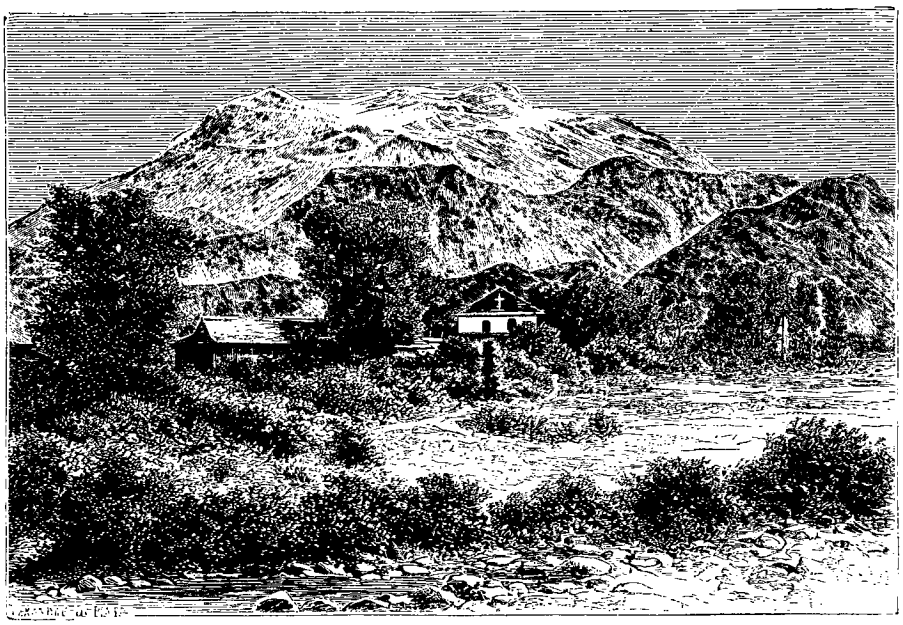
Nous courons au milieu de champs de maïs mêlés de fèves aux jolies fleurs blanches; voilà Temamatla, et la machine, geignante et essoufflée, atteint à Tenango del Aire, ainsi nommé par suite des rudes coups de vent qui désolent parfois le village.

La ligne s'est écartée de l'ancienne route qui passait par Tlalmanalco ; il y avait là-bas de belles ruines modernes que j'aurais aimé revoir, de beaux arceaux sculptés, où se reconnaissait la main naïve de l'Indien brodant un motif espagnol. Le conducteur du train me raconte que, dans les tranchées creusées pour le passage de la voie, on a trouvé une foule d'antiquités, vases, statues, poteries de toutes formes et de toutes grandeurs, qui furent partagés entre les ingénieurs et les employés, et que pas une de ces reliques ne fut portée au musée. N'est-il point regrettable que tant de pièces précieuses soient entièrement perdues pour la science?

Nous arrivons enfin à Amecameca, qu'annonce de loin le Sacro-Monte, belle colline couverte de grands arbres qu'on n'oserait pas abattre. *Sacro!*

Il était sept heures quand nous atteignîmes la gare; nous avions donc mis quatre heures à faire cinquante-deux kilomètres.

La nuit était venue et fort obscure, de sorte que nous enlevâmes nos bagages sans les examiner; mais,



Hacienda de Tomacoco (voy. p. 288). — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

arrivé dans la maison où l'on nous avait offert asile, car il n'y a point d'hôtel, je m'aperçus que les deux serrures de ma malle étaient brisées. Je m'empressai de l'ouvrir; on m'avait enlevé cinq cents francs sur les quinze cents qu'elle contenait, et le tour s'était fait certainement dans le train ou dans les magasins, avant le départ de Mexico. Inutile de dire que je réclamai vainement, et que je dus encore m'estimer heureux qu'on m'eût fait la grâce de ne pas me dévaliser entièrement.

IV

Amecameca. — Un village mal éclairé. — Les rateros. — Départ. Les volcaneros.

Le village d'Amecameca est situé à deux cents mètres d'altitude au-dessus de Mexico ; l'air y est frais, le climat sain ; c'est un refuge où se retirent certains habitants de Mexico pendant les grandes chaleurs de l'été. Il y pleut beaucoup et les moissons sont grandes et belles; des orages fréquents y détonent avec fureur : aussi les maisons ont-elles abandonné le toit plat, l'azotea des pays secs, pour adopter le toit à pentes inclinées avec tuiles en bois, ce qui lui donne l'aspect d'un village alpestre.

Le village est adossé aux deux plus belles montagnes de l'Anahuac qui le bornent à l'orient. Au sud-est, le cône étincelant du Popocatepetl s'élance d'un jet à cinq mille quatre cent dix mètres de hauteur, tandis qu'en face, à l'est, l'Iztaccihuatl étend à cinq mille mètres son long suaire de neige. Moins haute que son brillant et gigantesque rival, cette dernière montagne est plus pittoresque. Entourée de collines aux pentes capricieuses, de pics abrupts, de rocs géants et de profondes barrancas, les sept ou huit plans de hauteurs qui s'échelonnent à sa base lui font une ceinture multicolore d'une richesse de teinte merveilleuse.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

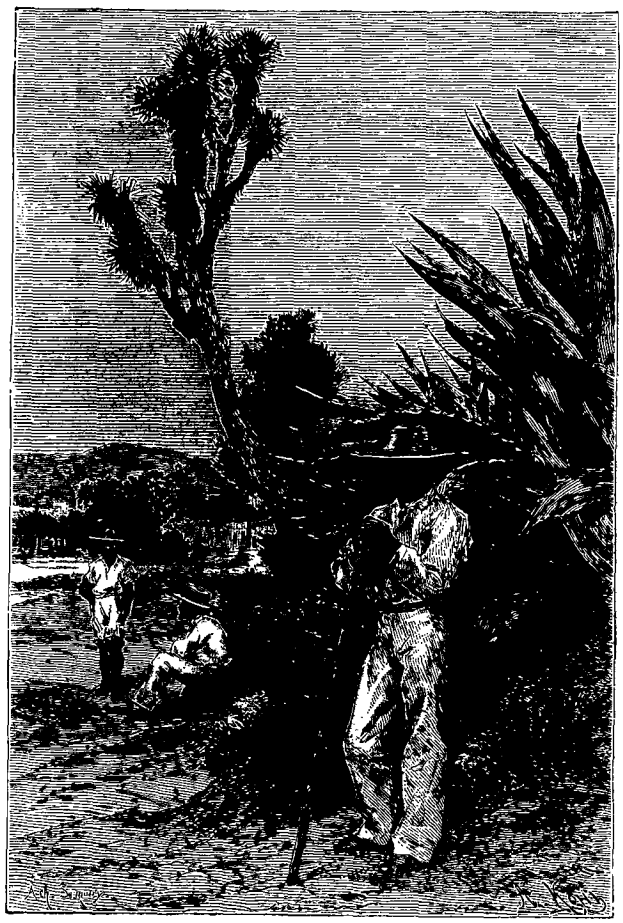
Le matin, au lever du jour, la plaine est couverte de vapeurs blanches et diaphanes comme d'un voile de mariée que percent les tiges élancées des maïs et les masses sombres des grands arbres. Les premières collines se revêtent d'une buée transparente qui les teint en vert bleuâtre; les plans éloignés passent du bleu foncé des barrancas au rose pâle des hauteurs, tandis qu'une épaisse ligne d'or frange la crête neigeuse de la montagne.

Le soir, les couchers de soleil sont splendides. Les taches noires des forêts, entrecoupées des plaines vertes et jaunes des cultures, jettent sur la montagne comme une immense robe de fauve; et quand les orages arrivent, courant à bride abattue sur ses flancs, et que les nuages se choquent, que les éclairs jaillissent, que les grands pics apparaissent par saccades au milieu du déchirement des nuées, on dirait des géants qui se noient et qui en efforts désespérés cherchent à briser le cercle humide qui les enserre.

Le matin, tout est calme, paix, silence, beauté; le soir, tout est bruit, colère, tourmente, lutte des éléments entre eux.

Au village d'Amecameca on compte environ quinze cents âmes. La municipalité, voulant un jour se mettre au niveau des villes bien tenues, eut l'idée d'éclairer les rues. L'éclairage fut voté; non pas au gaz, cela n'appartient qu'aux capitales, mais au pétrole. On éleva des poteaux, les lampes furent hissées, et par une belle nuit sombre les habitants émerveillés purent se visiter sans lanternes.

Mais, hélas! la municipalité avait compté sans ses hôtes ou plutôt sans les *rateros*. Le lendemain, au réveil, les lampes avaient disparu. Chaque *ratero* s'était approvisionné au plus vite, et il n'y en eut pas pour tout le monde. Depuis lors il ne fut plus question d'éclairage et le village retomba dans son obscurité première.



Volcaneros. — Dessin de A. Sirouy, d'après une photographie.

Qu'est-ce qu'un *ratero*? Le ratero est un voleur. Il exploite les foules, et pénètre dans les maisons mal closes, où il se fournit de toutes choses utiles; il a maintes fois dévalisé les wagons du chemin de fer, passementeries, ferrures, tirants de fenêtre, etc. Il enlève chaque nuit une ou deux voies de bois à la station; il fait même disparaître des poutres de fort volume, dont il a probablement besoin pour ses bâtisses.

Le ratero fait également la campagne, où il détourne bœufs et chevaux pour les vendre dans la province voisine; et l'on devine bien que lorsqu'il prévoit un beau coup à faire dans les défilés de la Cordillère, il sait pratiquer l'association, de manière à remporter une victoire facile.

Cependant j'étais dévoré d'impatience; le mauvais temps et les longs préparatifs nous avaient pendant quelques jours retenus au village. Il nous fallait des chevaux de selle et de charge; il nous fallait des hommes expérimentés.

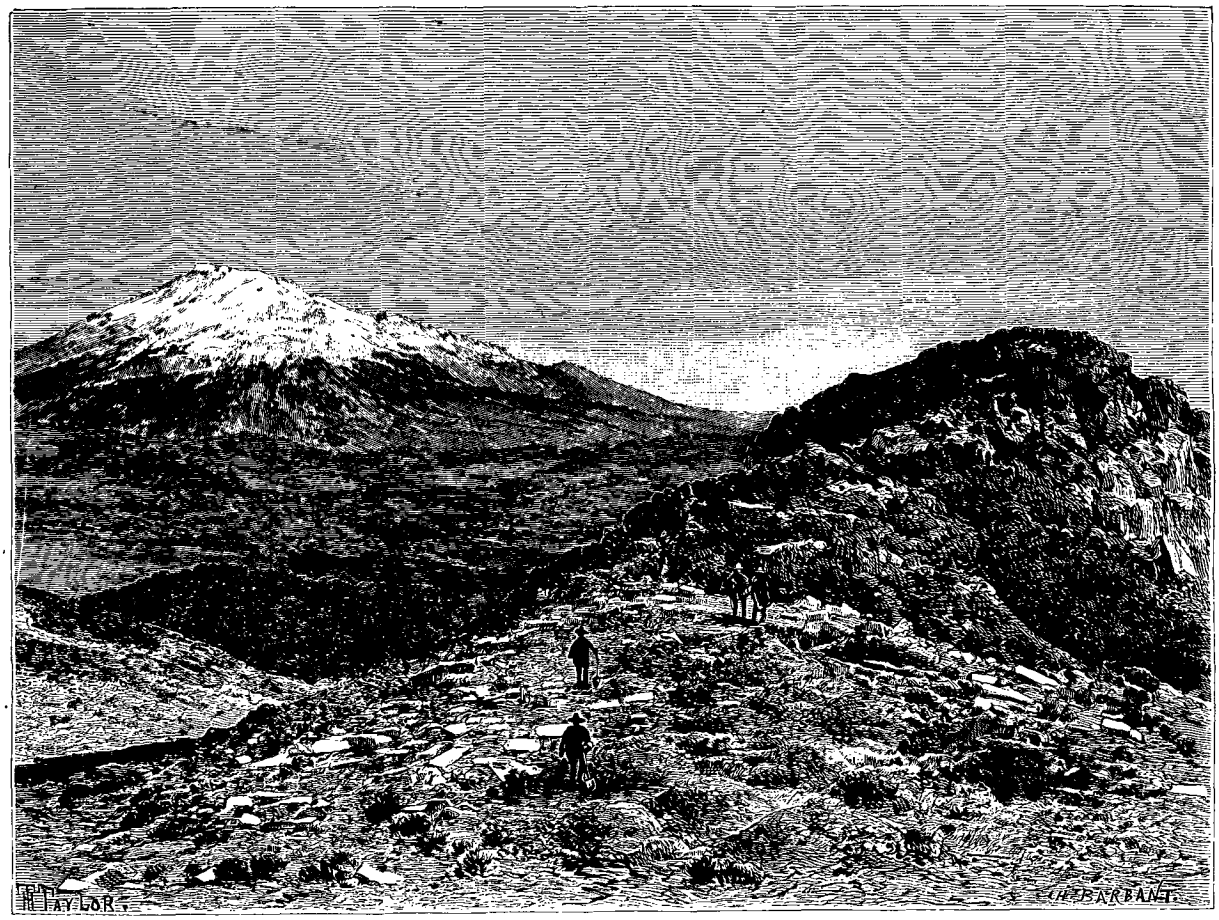
Le 5 juillet enfin nous étions prêts. Nous avions pour capitaine de nos travailleurs un Indien, chef de l'exploitation du soufre dans le cratère du volcan. Il avait pendant vingt-huit ans travaillé dans les hauteurs; son frère était employé depuis trente ans dans la même exploitation, et les cinq autres Indiens, leurs camarades, comme eux *volcaneros*, vivaient également depuis longues années à une altitude variant de quatre mille à cinq mille quatre cents mètres.

Donc nous voici en route, hommes et bêtes chargées. Nous avons pris le chemin de Tomacoco, nous revoyons l'hacienda et nous nous enfonçons bientôt dans les rudes sentiers de la montagne.

Désiré Charnay.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Cimetière de Tenenepanco (voy. p. 290). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

MES DÉCOUVERTES AU MEXIQUE

ET DANS L'AMÉRIQUE DU CENTRE,

PAR M. DÉSIRÉ CHARNAY, CHARGÉ D'UNE MISSION SCIENTIFIQUE DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE[1].

1880. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

V

Le rancho de Tlamacas. — A la recherche d'une station funéraire. — Premières émotions. — La montée. — Tâtonnements. — Tenenepanco. — Déception. — Notre installation à Tlamacas. — Le Tlacualero. — Les fouilles. — Cadavres et reliques. — Une coupe merveilleuse. — Une cervelle bien conservée.

Avec un bon cheval et une bonne selle l'ascension du Popocatepetl est une partie de plaisir. Le chemin s'élève si rapide que le panorama borné d'abord à la jolie vallée d'Ameca embrasse à chaque pas en avant un cercle plus étendu, et finit par enclaver le plateau tout entier.

Trois quarts d'heure plus tard, nous franchissions la ligne de faîte pour descendre au rancho de Tlamacas, où nous devions installer notre quartier général.

Le rancho de Tlamacas, que l'on était en train de réinstaller, ne nous offrait qu'une hospitalité des plus primitives; c'était un vaste hangar ouvert de tous côtés, où pluie, vent et froidure pénétraient tour à tour. Il y avait cependant une cheminée et une table, et cela suffisait pour le moment, car nous avions apporté nos lits de camp.

1. Suite. — Voy. page 273.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

C'est à Tlamacas que l'on épure le soufre tiré du cratère et qu'on le fond en pains pour le livrer à la consommation.

Aussitôt les bagages arrivés, nous partons à la recherche de mon cimetière.

« Où voulez-vous aller? me dit le chef des guides.

— Par là, » lui dis-je en lui désignant à l'ouest le pied du pic du Moine, qui est comme un immense éperon du Popocatepetl.

Nous avons deux cent cinquante mètres à gravir : cela peut paraître à quelques lecteurs une bagatelle que deux cent cinquante mètres. Eh bien! cette montée dans le sable mouvant par quatre mille mètres d'altitude est la chose la plus difficile du monde. Outre que chaque mouvement est une peine dans ces hauteurs, vous ne pouvez vous baisser sans étourdissements; la gorge est sèche, la poitrine haletante, et à chaque vingt mètres il faut se reposer. Quand nous arrivâmes sur la crête, au rocher de *Tenenepanco*[1], nous étions épuisés.

Le spectacle est magnifique et grandiose, mais l'inquiétude et l'impatience qui me dévoraient ne me laissaient point en admirer les beautés.

Mon cimetière! mon cimetière! — Les recherches commencèrent. Le petit plateau de Tenenepanco ne me semblait point étranger; je croyais bien le reconnaître, mais je m'y trouvais dépaysé au milieu d'une foule de dalles jonchant le sol et que je n'avais jamais vues. Je montai donc plus haut, accompagné d'un Indien, et je fis ouvrir la terre en maints endroits; le sol y était dur, compact, graveleux et semblait n'avoir jamais été remué.

Ce fut une vaine tentative que je renouvelai plus bas sans de meilleurs résultats. Je regagnai donc le premier plateau, où le vieil Indien avait assisté sans mot dire à mes expériences. Et voyez combien ces hommes sont peu communicatifs! Le loup de montagne me connaissait; il avait fait partie de mon expédition en 1859, avait été témoin de ma trouvaille et savait parfaitement ce que je cherchais, mais il n'avait soufflé mot, et ce ne fut qu'à mon retour au rocher qu'il me dit :

« C'est là que vous avez autrefois trouvé des vases.

— Mais ces dalles n'étaient pas là; d'où viennent-elles?

— Des fouilles qu'on a pratiquées depuis.

— Alors, je suis berné, volé, dévalisé! m'écriai-je, tant il me semblait que le cimetière m'appartenait.

— Peut-être, fit doucement le volcanero; on a bien enlevé quelques charges de débris, mais il en doit rester encore.

— Ah! les gredins! » pensai-je.

Et en examinant les lieux avec attention je découvris effectivement de nombreux *tepalcates*, fragments de vases, coupes et poteries diverses.

A demain donc! nous verrons ce que les barbares m'ont bien voulu laisser; et ce fut sur cette impression que nous descendîmes la montagne pour regagner Tlamacas.

Disons quelques mots de notre installation dans le rancho. Nos hommes couchaient autour d'un grand feu sous un hangar ouvert; ils avaient pour lits des touffes d'herbe sèche et des paillassons; c'est là que soir et matin ils préparaient leur manger, un peu de viande grillée sur la braise et l'éternelle tortille. Une forte goutte de mezcal terminait leur maigre repas.

Malgré l'apparence, notre intérieur ne valait guère mieux et notre cuisine était pire. Notre hangar, quoique moins ouvert, l'était suffisamment pour laisser pénétrer la froidure. Les vents qui s'engouffraient par des fenêtres sans volets et par les mille fissures des cloisons disjointes nous coupaient la figure et nous causaient des éternuements sans fin. L'immense cheminée sans tuyau où nous brûlions des arbres entiers n'avait aucune action sur l'intérieur de la salle; nous n'en retirions d'autre avantage que d'être asphyxiés par des nuages de fumée qui, planant au-dessus de nous, ne s'échappaient lentement que par les toits. Le matelas était en caoutchouc, et, à ces hauteurs et par le froid des nuits, c'était un glaçon; le moindre contact direct avec lui me réveillait subitement.

Quant à la nourriture, les vivres ne manquaient pas; nous en avions en abondance, et si bien que d'Artagnan se bourrait de victuailles et engraissait à vue d'œil. Nous devions ce bien-être à un Indien, nommé *Tlacualero*, qui faisait deux fois par jour le voyage d'Amecameca, c'est-à-dire quinze lieues en chemin de montagne pour aller chercher nos vivres et ceux de nos hommes. Il revenait toujours à heure fixe.

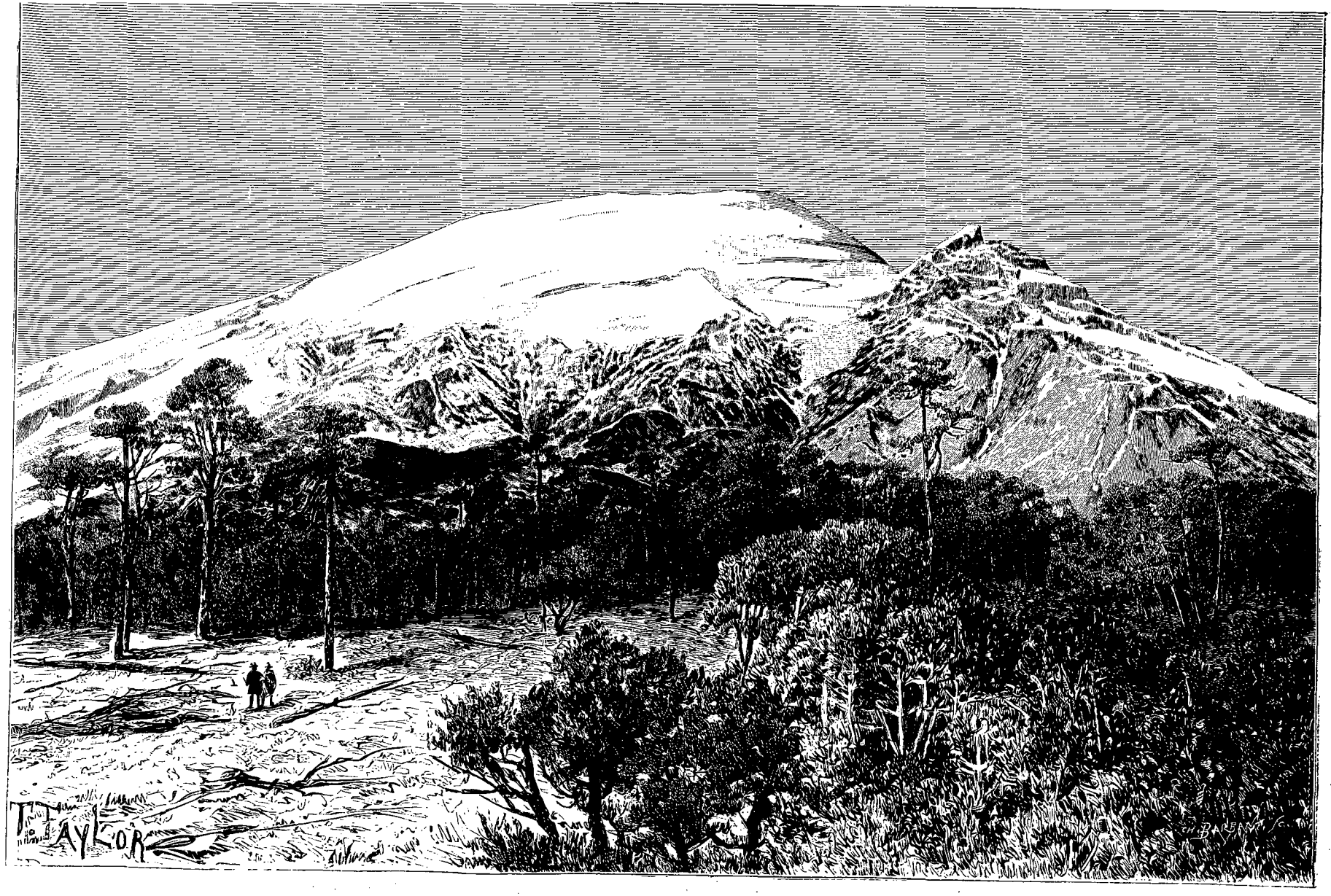
Mais ce n'est pas assez d'avoir des vivres, il faut savoir les préparer, et Julien, que j'avais engagé comme bonne à tout faire, ne savait rien faire du tout. Il avait été sacristain et avait servi la messe de la façon la plus honorable pour son caractère; c'était sur les meilleures recommandations à ce sujet que je l'avais pris à mon service; mais quel triste cuisinier! les côtelettes et les biftecks n'étaient presque jamais que des rondins de charbon; il transformait les haricots en cailloux, et il en était ainsi de tous nos mets. Nous prîmes donc le parti de faire notre cuisine nous-même, et nous réduisîmes notre Calino au simple rôle de laveur de vaisselle.

Les nuits, très froides, étaient dures à supporter, mais les matins étaient resplendissants.

Nous nous levions au petit jour. Le soleil, d'abord invisible pour nous, dorait déjà la cime du volcan d'où s'échappait une légère colonne de vapeur. On voyait le cône de neige passer d'un rose pâle au blanc le plus éblouissant, tandis que le pic du Moine, couvert du grésil de la nuit, se détachait en gris sur le bleu transparent du ciel. Toute la base laissée dans la pénombre s'éclairait progressivement et les têtes des grands sapins noirs perdus dans l'obscurité s'enflammaient de mille feux.

1. *Tenenepanco* vient du mexicain *tenelt*, pierre, et *nenepanco*, qui se superpose. C'est un groupe de rochers du côté de l'est qui fait nommer ainsi cet endroit.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le Popocatepetl et le pic du Moine. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A l'orient, la plaine de Puebla se déroulait devant nous avec tous ses détails; dans le lointain, à trente lieues de là, le cône de l'Orizaba formait une ligne d'horizon grandiose et merveilleuse, tandis que, plus près, la Malinche découpait le ciel de ses lignes austères. La ville des anges étalait dans la lumière ses larges carrés de bâtisses, les aiguilles de ses clochers, les coupoles et les tours de sa cathédrale. A nos pieds se détachait en sombre la haute pyramide de Cholula.

Cependant à Tenenepanco le travail commençait.

L'Indien avait raison, mes prédécesseurs n'avaient pas tout enlevé. Nous ouvrîmes des tranchées qui se croisaient sur tout l'emplacement du plateau et nous découvrîmes des tombes intactes. La première fut celle d'une femme, dont je pus préserver la tête; quant aux membres, humérus, fémur, tibia, ils étaient en pâte et tellement pourris qu'on ne pouvait y toucher.

Les morts étaient ensevelis à une profondeur de soixante centimètres à un mètre cinquante, le corps ramassé sur lui-même, les genoux touchant au menton et les bras également repliés, mais on ne trouvait nulle trace des mains ni des pieds. La tombe contenait au-dessus de la tête une sébile ou assiette creuse en terre cuite, deux cornets en forme de porte-allumettes en terre noire et divers autres vases. Tout cela était humide, les vases étaient pleins de terre et d'eau, et il nous fallut les plus grandes précautions pour retirer de terre ces vases fragiles. Une fois exposés au soleil, ils durcissaient, et l'on pouvait les nettoyer et les emballer.

Dans l'une de ces tombes étaient deux corps, un homme et une femme, autant que j'en pus juger par les ossements, avec accompagnement de poteries diverses.

Dans une autre, la tombe d'un chef probablement, je ne trouvai pas trace d'ossements. Selon les historiens, les Indiens avaient l'habitude de brûler les corps des hauts personnages et des caciques et de les enterrer avec leurs armes et leurs bijoux. Aussi trouvai-je là une foule d'objets en pierre précieuse, de cette pierre verte, dure et d'un si beau poli, espèce de jade, serpentine, etc., que les Indiens estimaient plus que l'émeraude et qu'ils appelaient *chalchihuitl;* j'y trouvai aussi beaucoup de flèches d'obsidienne, un grand nombre de perles en pierre dure pour colliers, en même temps que d'autres en terre cuite et quelques figurines. Chose singulière, pas un vase; et chose plus remarquable, c'est que pas une de ces perles, pas un de ces objets de parure n'était entier. Tous avaient dû être brisés en signe de deuil, à l'époque de l'inhumation. C'est la seule explication probable que l'on puisse donner pour les débris de tant d'objets durs et résistants. De plus, un grand nombre de ces pierres, serpentine, granit, porphyre, soit qu'elles fussent d'une antiquité très reculée, soit qu'elles eussent séjourné dans un terrain qui aurait agi d'une façon violente sur leurs éléments, étaient pour la plupart décomposées et s'effritaient au toucher.

Je rencontrai généralement deux tombes intactes pour une violée. Les morts n'étaient pas orientés; ils semblaient avoir été jetés pêle-mêle.

Cette vie de fouilleur par quatre mille mètres d'altitude est des plus pénibles; nous ne pouvons nous faire à ces terribles ascensions de chaque jour; le vent et la réverbération des neiges nous pèlent la figure, le froid gerce et paralyse nos mains, et nous n'atteignons Tenenepanco qu'exténués et râlant.

Nos richesses, heureusement, s'accroissent chaque jour; ustensiles de ménage, vases de toutes formes représentant le dieu Tlaloc, le dieu toltèque par excellence, le dieu de la pluie; coupes à fruits et à bijoux à pieds en bec de canard ou à tête de sanglier; cornets bizarres teints de couleurs encore vives, tasses à chocolat avec tortues pour anses, perles, bijoux précieux, c'est toute une civilisation qui s'échappe de ces tombes, une vie nouvelle qui jaillit comme une ressuscitée de cette cohue des morts!

Voilà des caricatures de guerriers d'autrefois; un porteur d'eau, avec ses courroies de cuir supportant comme aujourd'hui la grande urne qui pend sur son dos; des jouets d'enfants, un petit chariot en terre cuite, tout neuf, avec ses quatre roues entières et qu'une pauvre mère enterra près du cadavre de son bébé. Trouvaille inattendue, merveilleuse pour moi!

Ce chariot est formé par le corps allongé d'un animal à oreilles droites, à museau effilé, qui se dresse à l'avant; c'est une tête de *coyote*, un renard probablement; à l'arrière se trouve la queue. Les roues s'adaptaient à quatre petits fargments de terre cuite placés sur les côtés. Je rétablis les essieux en bois disparus depuis des siècles et mon char roule.

Les Indiens, Aztèques, Chichimèques ou Toltèques avaient donc des chars? Nous n'en savions rien jusqu'à ce jour et pas un seul des historiens n'en a parlé. Mais cette découverte rend la chose évidente puisque les jouets d'enfants ne sont que la reproduction des outils des hommes. Ce ne pouvaient être en tout cas que des chariots à bras, car les Indiens n'eurent jamais à leur service, que l'on sache, ni animaux de trait, ni bêtes de somme.

La journée du 9 juillet fut une des meilleures. Sur dix tombes ouvertes j'en trouvai cinq inviolées, qui nous donnèrent soixante pièces remarquables, dont l'une est unique et présente un intérêt exceptionnel. C'est une coupe en terre cuite à trois pieds, de dix-huit centimètres de largeur sur huit de hauteur et cinq de creux; elle sort par miracle sans une tache de sa demeure souterraine; elle est couverte intérieurement et extérieurement de jolis dessins peints en couleurs des plus vives. Le blanc, le jaune, le bleu, le vert, le rouge s'y combinent en un ensemble violent et harmonieux. Ces couleurs ressemblent à des émaux et sont en relief. C'était un chef-d'œuvre et je tremblais littéralement d'émotion en recueillant cette pièce merveilleuse. Nous en trouvons une autre, un peu plus petite, presque aussi belle, mais souillée de terre.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Je mis mes deux perles au soleil pour les sécher, quand je m'aperçus avec désespoir que l'une s'écaillait et que les admirables couleurs de l'autre pâlissaient à vue d'œil. Je les enlevai au plus vite et les mis à l'ombre, mais le désastre s'accentuait d'heure en heure, et je n'eus bientôt plus entre les mains que des poteries vulgaires.

Je ramassai également dans ces tombes une multitude de petites clochettes en cuivre qui durent servir ou d'ornement ou de monnaie.

De grands vases à panse arrondie portaient sur fond noir une main peinte en rouge. C'est un souvenir toltèque qui rappelle l'empreinte de la main de *Hueman*, leur législateur, en même temps que les empreintes de cette main mystérieuse qu'on retrouve sur les murailles des palais yucatèques, empreintes qu'on a également remarquées dans les monuments de certaines tribus de l'Amérique du Nord. Mais ce que nous découvrîmes de plus extraordinaire, ce fut une cervelle humaine bien conservée, alors que la boîte crânienne avait totalement disparu. Cette masse cérébrale avait été défendue de toute pression par une large et forte coupe dans laquelle elle était pour ainsi dire enclavée. Il n'y avait pas à s'y tromper : on voyait encore les circonvolutions du cerveau et les petites lignes rouges des vaisseaux sanguins. Explique qui voudra un tel phénomène, pour moi je cite un fait qui nous en rappela un autre semblable que nous avions remarqué sans y attacher assez d'importance.

En somme, nous retirâmes trois cent soixante-dix pièces entières de nos fouilles, et j'estimai la récolte fort belle. Aussi ce fut avec le plus grand soin que nous procédâmes à l'emballage de notre trésor; nous en remplîmes quatre grands *huacales*, caisses indiennes, et le tout arriva sans accident à Amecameca et ensuite à Mexico.

Vases trouvés à Tenenepanco. — Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.

VI

Les grottes de Mispayantla. — Fouille d'un tumulus à Amecameca. — Expéditions à l'Iztaccihuatl. — Nahualac. — Le dieu Tlaloc et son paradis Tlalocan.

Le lendemain de notre retour au village, j'organisai une excursion aux grottes qui se trouvent dans la barranca de Mispayantla. On m'avait autrefois parlé de ces grottes, d'où les Indiens m'avaient apporté des statuettes, des idoles et divers objets en cuivre ; mais il ne faut avoir dans les Indiens qu'une confiance limitée : ils vous trompent et vous égarent à qui mieux mieux. L'argent même ne les rend pas toujours soit plus communicatifs, soit plus véridiques. Néanmoins je tentai l'épreuve.

Une barranca est un écartement de montagnes, une vallée profondément encaissée, creusée par quelque torrent. Il y en a de profondes comme des précipices, il y en a de sauvages, et celle de Mispayantla est une des plus pittoresques. Elle part du pic du Moine, au pied même du Popocatepetl, et court de l'est à l'ouest pour venir déboucher dans la vallée d'Ameca.

Nous partîmes à six heures du matin, avec un guide et trois Indiens munis d'outils. La course est longue : nous n'arrivâmes qu'à onze heures et demie. Dans sa partie supérieure, la barranca est admirablement belle, et les bancs de roches, qui de chaque côté s'élèvent en murailles perpendiculaires, atteignent deux et trois cents mètres de hauteur. La rivière qui en occupe le fond est encombrée d'éboulis et de troncs d'arbres abattus, et le chemin y est si difficile, qu'il nous fallut abandonner nos chevaux pour atteindre l'endroit où se trouvaient les grottes. Là, nous nous trouvâmes en face d'ouvertures situées à soixante-dix mètres au-dessus du sol. Deux Indiens nous taillèrent des gradins dans la muraille. Il nous fallut trois quarts d'heure pour atteindre les caves.

A première vue nous éprouvâmes une désillusion

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

profonde; les caves en question ne sont que d'immenses auvents produits par l'avancement de la roche. Dans la plus grande, qui mesure quarante mètres d'ouverture, on peut pénétrer à quatre pattes jusqu'à une profondeur de quinze mètres, mais le lieu est complètement inhabitable par suite de nombreuses infiltrations qui en font l'endroit le plus humide du monde.

Des trous et des éminences nous prouvèrent immédiatement que nous avions été depuis longtemps précédés par d'autres chercheurs.

Des ossements brisés, débris de crânes, étaient épars çà et là; mais il n'en était pas un seul qu'on pût utiliser. Deux croix de bois sur la droite, dans l'enfoncement, témoignaient de sentiments pieux pour le souvenir des morts.

Malgré l'aspect décourageant de la place, nos hommes se mirent à l'ouvrage, mais chaque coup de pic nous démontrait l'inutilité de nos recherches; partout la terre avait été fouillée. Nous recueillîmes cependant quelques débris; des manches de casseroles de toutes grandeurs, des fragments de vases en terre rouge rayée de noir, une idole incomplète de Tlaloc, un tuyau percé de trous, restant de flûte indienne. Nous étions là en présence d'un asile temporaire où se réfugiaient les Indiens après la conquête pour fuir les persécutions espagnoles et se soustraire au travail des mines. Ils y vivaient misérablement et y enterraient leurs morts.

Ces caves se trouvent à trois mille cent soixante mètres au-dessus du niveau de la mer.

Une tradition plus moderne en a fait un refuge de voleurs; c'était là, dit-on, qu'ils cachaient le fruit de leurs rapines et qu'ils enfermaient les prisonniers dont ils exigeaient une rançon.

Cet échec ne me découragea point et je résolus de prendre une revanche éclatante. Je pensais que l'existence d'une station funéraire dans les hauteurs de la Sierra devait indiquer l'existence d'autres stations du même genre. Déjà plusieurs Indiens m'avaient parlé de divers endroits où l'on rencontrait des *tepalcates*, fragments de poteries; je m'étais rendu aux lieux indiqués sans rien trouver d'important. Je m'informai auprès d'autres Indiens et j'eus le bonheur de trouver chez l'un d'eux quelques vases et des idoles en pierre.

D'où venaient ces reliques? il répondit évasivement qu'elles venaient de l'Iztaccihuatl, mais sans vouloir autrement me désigner l'endroit. Ce ne fut qu'après de longs pourparlers et la promesse d'une récompense de cent francs qu'il consentit à me conduire dans la partie de la montagne où il avait recueilli ces antiquités. La chose convenue, j'organisai immédiatement l'expédition, et nous partîmes.

J'emmenai Huberto l'Indien comme chef, quatre travailleurs et un *Tlacualero*, l'Indien chargé des vivres. Je n'avais pas ma tente de campagne, on me construirait un abri.

J'ai dit que l'Iztaccihuatl est plus pittoresque que le Popocatepetl, mais il faut gravir les nombreuses montagnes qui lui servent de base pour apprécier ses beautés. Le lieu est peu fréquenté, les sentiers sont rares, et, comme nous sommes au temps des pluies, ils sont affreux. Nous montons avec des difficultés inouïes; les chevaux glissent, se cabrent, tombent, et nous risquons cent fois de nous casser le cou. Quant à la malheureuse mule chargée des bagages et des instruments, malgré les deux Indiens qui l'accompagnent et la soutiennent, elle s'arrête, se couche et refuse d'avancer. Il faut lui enlever moitié de sa charge, que l'on divise entre hommes et chevaux.

Les échappées de vue sont superbes; partis d'Ameca, nous allons droit à l'est, gravissant les pentes les plus raides et longeant les précipices; nous nous dirigeons vers le centre de la grande montagne. Mais que de détours!

Arrivés sur les hauteurs, nous sommes accablés de fatigue; il est onze heures, et je demande au guide si nous arriverons bientôt? « C'est là, me dit-il, là, tout près, derrière cette crête. »

En somme, c'est au diable, car nous n'atteignons la crête en question qu'après deux heures de marche continue. Nous avons mis plus de six heures pour arriver au sommet, d'où nous découvrons à nos pieds une vallée oblongue de douze cents mètres de long sur cinq à six cents de large, entièrement fermée par des hauteurs qui du côté de Mexico, à l'ouest, en rendent l'abord impossible.

A l'est, la vallée est bornée par les pics de l'Iztaccihuatl, pics dénudés, couverts d'une neige immaculée qui descend à deux cents mètres de l'endroit où nous sommes.

Le baromètre nous donne au passage de la crête trois mille huit cent cinquante mètres, et dans la vallée où nous descendons trois mille sept cent quatre-vingt-dix mètres. Nous sommes à peu de chose près à la hauteur de Tlamacas.

Cette petite vallée est séparée du monde par ses roches à pic et serait introuvable pour des étrangers. Au dedans, ce sont des pentes douces qui descendent jusqu'au terre-plein; elles sont couvertes de pins maladifs; la végétation s'arrête là; plus haut, ce ne sont que rocs dénudés.

Le fond de la vallée n'a pas un arbre, mais la terre noire est couverte d'une herbe épaisse que viennent paître les bestiaux égarés dans la montagne.

Cette vallée, que l'on nomme Nahualac, du pic le plus voisin, a été habitée, car nous y trouvons des espèces de fondations en pierres taillées qui durent soutenir des édifices, et nous découvrons au nord-ouest de la vallée, en contre-bas, un petit étang de soixante mètres de diamètre creusé de main d'homme. Nulle trace de sépulture; cependant mes Indiens mis à l'ouvrage découvrent, en moins d'une demi-heure, quarante vases, assiettes, coupes, etc.

Ces vases sont de la même forme et du même style qu'à Tenenepanco, mais d'une argile plus grossière. Ils sont moins ornés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La nuit fut longue à passer sous un simple abri de paillassons. Au matin, nous nous réchauffons avec une forte goutte de mezcal et nous nous remettons à l'ouvrage.

Les trouvailles se succèdent semblables, et les idoles, les chariots d'enfant, les urnes et les dieux Tlaloc se répètent sans cesse.

Seulement la station de Nahualac était beaucoup plus étendue que celle de Tenenepanco; elle nous parut aussi plus ancienne, car nous n'y trouvâmes pas un seul fragment d'ossements humains.

Vases du cimetière de Nahualac.
Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.

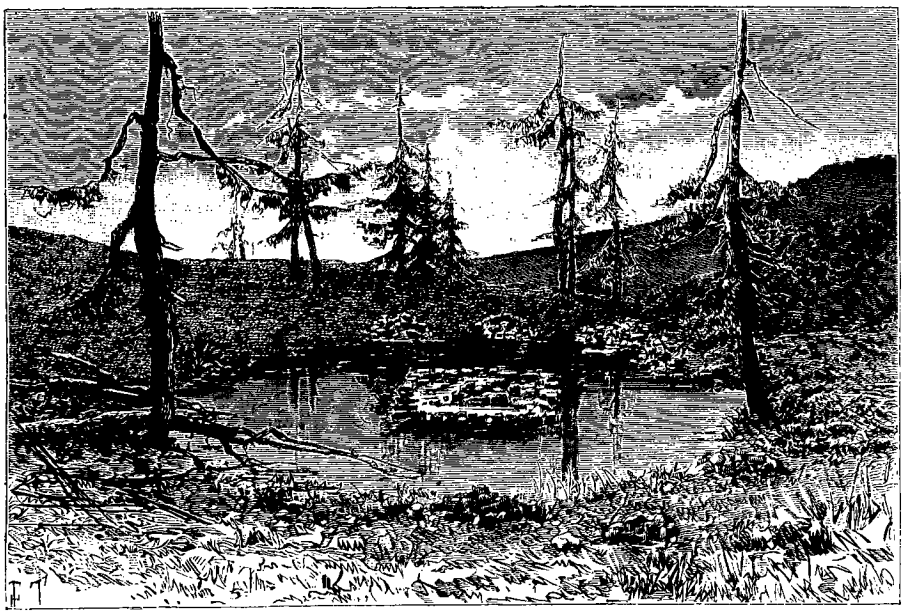
Ici la figure de Tlaloc se rencontre plus fréquemment, et nous en trouvons de complètes, la main droite agitant un serpent, attribut qui symbolisait l'éclair, la foudre et l'orage.

Nous avions recueilli à Nahualac près de huit cents pièces de toutes formes, et, munis de ce riche butin, nous fîmes nos adieux à la montagne.

J'ai parlé de la montée, mais que dire de la descente? Je pars en avant, suivi de l'ingénieur, laissant les Indiens en arrière avec les vases et nos bagages. Privés de nos guides, nous nous égarons et nous déroulons plutôt que nous ne descendons, traînant nos chevaux par la bride, car il est impossible de songer à se mettre en selle. Nous allons en plein bois; nul sentier, et parfois la descente est si rapide que nous glissons vingt mètres et plus sur le dos, tandis que nos montures se précipitent sur nous comme des avalanches. Nous évitons l'écrasement avec peine pour retrouver plus loin les mêmes chemins et les mêmes dangers. Enfin, ce n'est qu'après quatre heures de cette course folle que nous atteignons la plaine, où nous remontons sur nos bêtes épuisées. Quelques instants plus tard, nous arrivions à Ameca.

Quel peut être l'âge et l'origine de ces cimetières?

Tlaloc était une des principales divinités toltèques: c'était le dieu des moissons et de la pluie. Chez les peuples des hauts plateaux si fréquemment affligés de sécheresses cruelles, son culte était des plus honorés; il passa des Toltèques à tous les peuples qui occupèrent successivement la vallée. On supposait que ce dieu résidait sur les hautes montagnes, mais surtout sur les



Le petit étang à Nahualac. — Dessin de Taylor, d'après un croquis de M. A. Lemaire.

deux volcans où se formaient les orages et d'où venaient les pluies. Du temps des Aztecs tous les rois de l'Anahuac, l'empereur de Mexico en tête, célébraient la fête de Tlaloc avec une pompe inusitée.

Le culte ordinaire se pratiquait dans un oratorio faisant partie du grand temple de Mexico; mais pour la grande fête annuelle on se réunissait sur une montagne, entre Coatapec et Huexotzinco, où, selon le père Duran, des cérémonies exceptionnelles duraient plusieurs jours. Le même auteur parle de victimes sacrifiées, mais non d'enterrements qui, selon tous les historiens, se faisaient d'ordinaire dans les environs des villages, dans les jardins et dans les maisons; nul ne parle des volcans.

De plus, la peinture qu'on nous fait du Tlaloc aztèque ne ressemble pas au Tlaloc de Nahualac et de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Tenenepanco; puis, les petits chars trouvés dans les sépultures nous rejettent bien loin en arrière, aux premiers temps de l'installation toltèque probablement, encore qu'il soit bien difficile de comprendre qu'une invention d'une utilité aussi pratique que le char ait pu tomber en désuétude et la tradition s'en perdre.

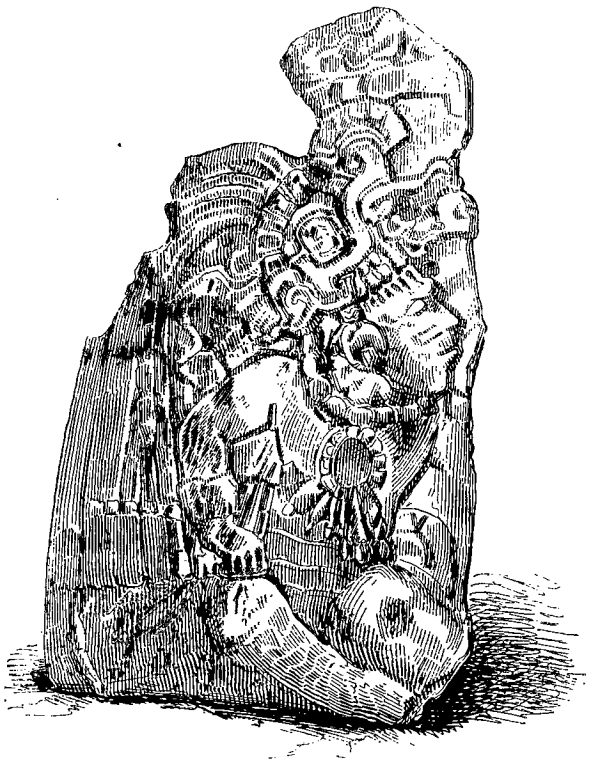
Pour nous ces deux stations sont fort anciennes, et quand nous en aurons les reliques sous les yeux et que nous pourrons les étudier à loisir, mieux éclairés, nous émettrons peut-être une opinion plus précise.

Tlaloc avait son paradis appelé Tlalocan ; un paradis de verdure, aux doux ombrages, aux sources abondantes, où les moissons mûrissaient, où la joie régnait, où la douleur était inconnue.

Ce paradis appartient à un peuple doux, comme on nous représente le Toltèque, et non pas à un peuple aux instincts féroces comme l'Aztec, qui, lui, ne rêvait que guerre et massacre pour aller reposer près de son dieu terrible et sanglant, Huitzilopochtli.

VII

Départ pour Tula. — Itinéraire. — Histoire de Tula. — Antiquités du village. — Le temple de la *Rana*. — La place et l'église. — Le *Cerro del Tesoro* et sa légende.



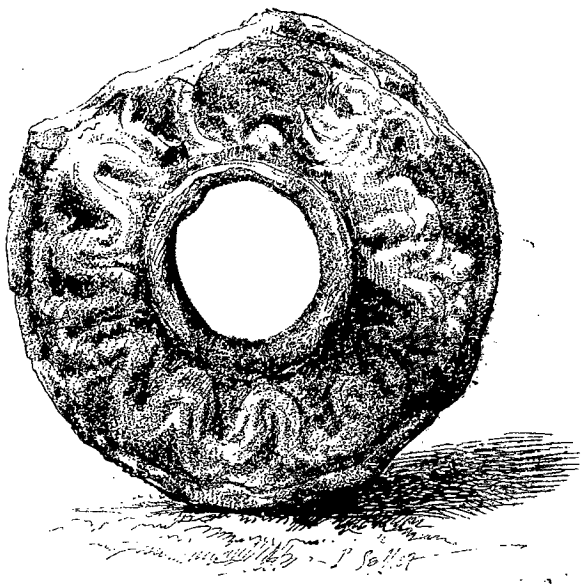
Profil de guerrier sculpté sur nacre trouvé à Tula (voy. p. 298). Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.

Nous venons de l'est, et, après avoir traversé Mexico, le chemin de fer nous conduira jusqu'à Huehuetoca; là nous prendrons la diligence qui nous déposera à Tula, à vingt lieues au nord de Mexico.

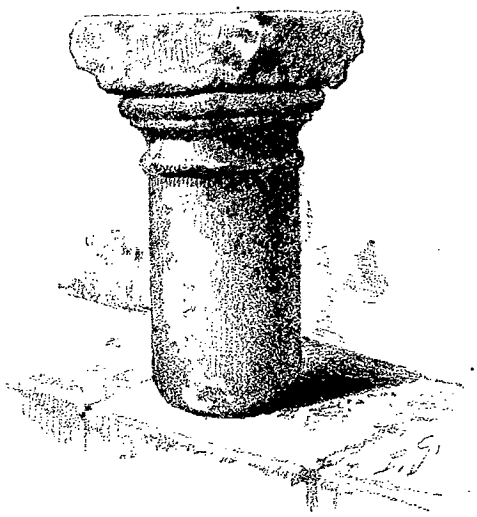
La vallée au mois d'août est dans toute sa beauté; les maïs grands et verts, plumets au vent et la tige garnie d'épis, couvrent à perte de vue des champs et des collines que borne un magnifique horizon de montagnes.

Nous passons devant *Tacuba*, où se meurt à la suite d'un abominable vandalisme (on y a mis le feu) le vieil et fameux arbre sous lequel Cortez vint pleurer sa défaite de « la nuit triste ».

La seconde station nous mène à Atzcapotzalco, qui fut autrefois un royaume indépendant; Tlalnepantla vient ensuite. Ce sont toujours mêmes plaines, mêmes



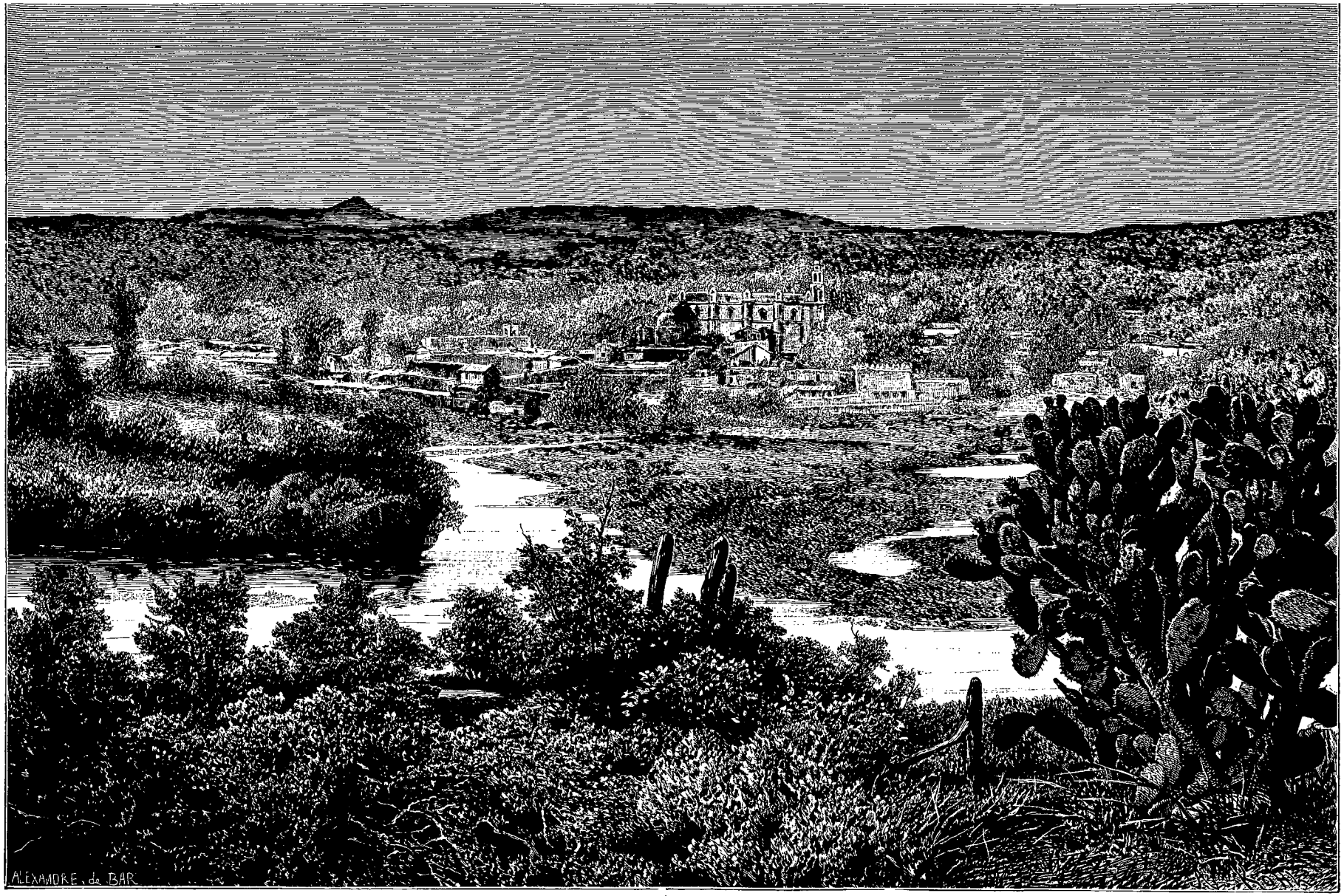
Anneau du jeu de paume à Tula (voy. p. 298). Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.



Fût de colonne à Tula (voy. p. 298). Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.

moissons et des villages de même physionomie. Nous remarquons une grande église semblable à une forteresse, avec embrasures, créneaux, cour fortifiée, dont s'emparaient et dont parfois les *prononcés* s'emparent encore; une place avec petit jardinet et quelques maisons à portiques occupées par les *tiendas* de l'endroit;

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de la vallée de Tula (voy. p. 298). — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plus loin, de pauvres cabanes; et plus loin encore, d'immondes cahutes où des Indiens en guenilles et des enfants nus nous regardent passer ébahis. Comme végétation, voici des peupliers malingres, des saules pleureurs étiolés, emblèmes des habitants; et formant haies, de grands aloès aux feuilles acérées.

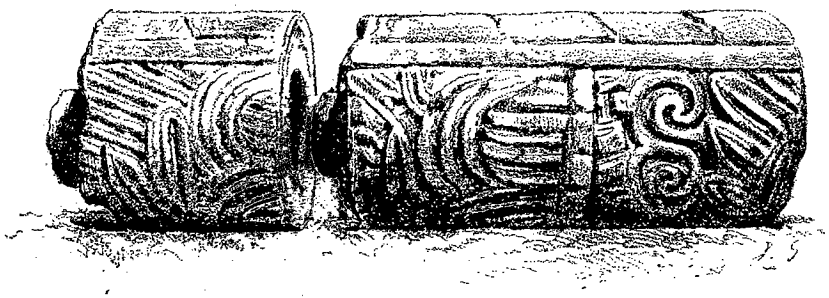
Cette vallée n'est belle que vue dans son ensemble.

Nous franchissons ensuite une chaîne de collines qui ferme la vallée au nord. Après l'hacienda de la *Lecheria*, nous atteignons Cuantitlan et Huehuetoca. C'est le terminus où la diligence nous attend.

Nous déjeunons dans un ancien couvent, dont s'est emparé un gargotier italien. Qu'il soit excommunié en punition des mets atroces qu'il nous fait avaler!

C'est donc fort mal lestés que nous gagnons notre véhicule. La diligence est pleine, et l'arrière et le sommet sont surchargés de bagages. Nous sommes les seuls ayant des armes, et je m'aperçois que la vue de nos escopettes réjouit le cœur de nos compagnons. Nous partons.

J'avais vu de bien vilaines routes au Mexique, mais celle-ci défie toute description; nous n'allons qu'au pas, enfonçant jusqu'aux essieux dans des ornières profondes et tenaces, et nous sommes secoués par de tels cahots que l'un de nos compagnons à l'estomac débile prend le mal de mer et nous offre le triste spectacle de ses nausées. Un autre malheureux de l'impériale l'imite, et, pris entre deux feux, je ne sais bientôt plus à quel saint me vouer.



Fût de colonne à Tula. — Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.

L'aspect du pays a changé; aux plaines vertes chargées de maïs onduleux succèdent d'immenses espaces plantés d'agaves, végétation de fer-blanc, sans verdure comme sans charme : ce ne sont plus que terres rocailleuses, inégales, entrecoupées de monticules, pelées, où s'élèvent blancs de poussière de grands cactus, des opuntium et des mesquites rabougris.

Nous traversons ce triste paysage pour arriver au rancho de Bata, où nous changeons de mules.

La pauvre habitation a cependant sa richesse, et ces maigres terrains nourrissent d'innombrables moutons qui paissent l'herbe rare et les broussailles épineuses.

Ici nous trouvons une route moins défoncée, non pas qu'on l'entretienne, mais le sol est de roc, ce qui permet à l'attelage de prendre une allure plus vive.

Le terrain change de nouveau; mesquites et plantes grasses sont remplacés par de belles cultures; nous traversons une rivière aux eaux limoneuses et nous entrons au galop dans un village ombragé de grands frênes. C'est Tula.

Tula n'est aujourd'hui qu'un petit village de quinze cents âmes; autrefois c'était la capitale toltèque, et d'après les historiens ce fut la ville la plus ancienne de l'Anahuac. J'en veux raconter l'histoire en quelques lignes.

Les Toltèques sont de race *nahua*, et l'on désigne sous ce nom toutes les tribus d'une même race et d'une même langue qui, venues du nord, envahirent successivement, du septième au quatorzième siècle, les plateaux du Mexique et une partie de l'Amérique centrale.

Les historiens nous disent que le Toltèque était théiste; qu'il adorait le soleil, la lune et Tlaloc; que ses mœurs étaient douces et qu'il n'offrait à ses dieux que des sacrifices innocents. Veytia représente l'indigène toltèque comme un homme de haute stature, au nez aquilin, blanc et barbu.

La civilisation toltèque couvrit en moins de quatre siècles le Mexique entier de villes et de monuments; puis elle s'éteignit comme par un coup de foudre. Vers le milieu du onzième siècle, plusieurs années d'inondations, de sécheresses et de gelées intenses amenèrent d'épouvantables famines suivies de peste. Les ennemis du dehors et les grands vassaux profitèrent de ces fatales circonstances pour renverser l'empire; une guerre d'extermination s'ensuivit, dura trois ans, et acheva de décimer ce malheureux peuple.

Nous sommes donc à Tula, sur l'emplacement de l'ancienne ville toltèque. Les antiquités qu'on rencontre à chaque pas dans le village nous offrent assez de témoignages de cette curieuse civilisation.

La plus petite et l'une des plus intéressantes de ces antiquités est une large coquille perlière sculptée, qui représente un chef toltèque avec tous ses attributs et ressemble aux sculptures de la pierre de Tizoc à Mexico, mais plus encore à certains bas-reliefs de Palenque et d'Ocosingo dans l'État de Chiapas. Ce sont là des similitudes très importantes à signaler. Cette pièce, où l'homme est de profil et le corps de face avec de fort jolis détails, est ce que j'ai vu de plus remarquable en ce genre.

En pleine rue, contre une muraille, je trouve un grand anneau de pierre sculpté; il a un mètre quatre-vingt-quinze de diamètre; le trou central a trente-sept centimètres.

C'était, à n'en pas douter, l'un des anneaux enclavés dans les murailles du premier jeu de paume, *tlachtli*, créé sur l'Anahuac, jeu transmis par les Toltèques, non seulement aux Aztecs, car il existait à Mexico, mais transporté par eux dans le Tabasco, à Uxmal, où

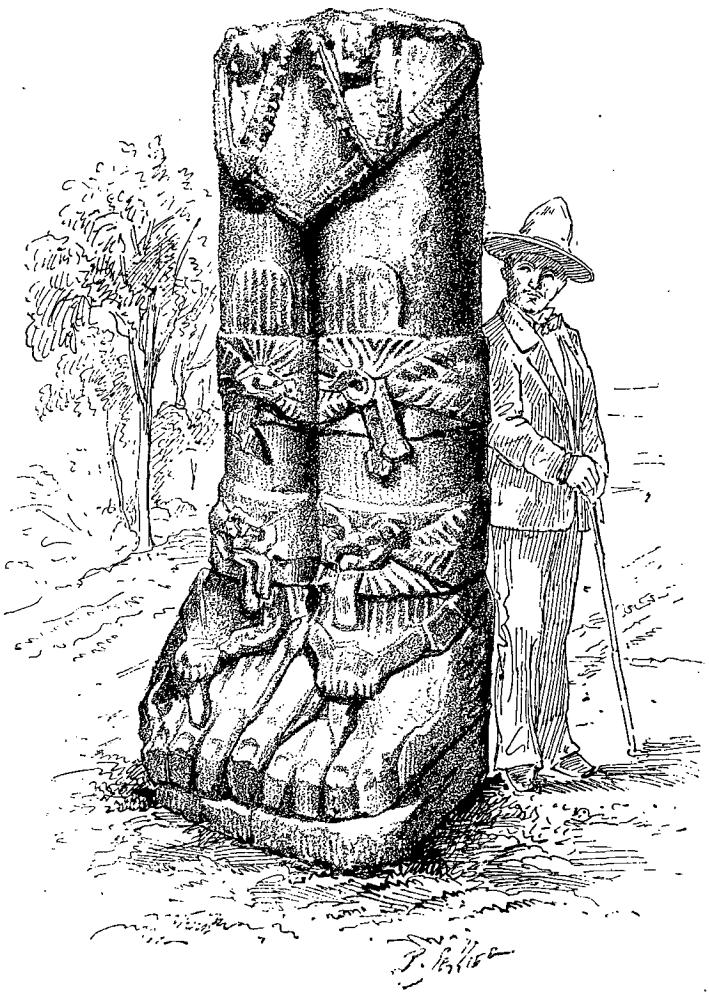
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'on en retrouve l'édifice, et à Chichen-itza, où un autre anneau semblable, quoique de sculptures différentes, est encore en place; il a été dessiné par Catherwood dans l'ouvrage de Stephens.

Les historiens nous parlent de ce jeu national dans tous ses détails et nous racontent que le joueur assez heureux pour faire passer ses paumes au travers de l'anneau central avait le droit de dépouiller les assistants de leurs vêtements et de leurs bijoux; de sorte qu'au moment où la balle passait, c'était une débandade générale, suivie d'une poursuite ardente de la part du vainqueur, aux rires et aux applaudissements de la foule.

Sur la place, nous remarquons un immense fût de colonne couché; il est en deux morceaux, ce qui permet de voir les tenons qui entraient dans les mortaises de chaque pièce. C'est un énorme morceau de basalte fort dur couvert de lignes courbes, de palmes et de sculptures bizarres.

Un autre fût avec son chapiteau, de même matière, ressemble tellement à un chapiteau dorique que l'on n'ose lui attribuer une origine indienne, quoique je ne trouve rien de semblable dans le village qui puisse faire croire à une œuvre espagnole. Si cette colonne est toltèque, elle honore les instincts extraordinaires de ce peuple bâtisseur, instincts dont nous parlerons plus tard.



Cariatide toltèque à Tula. — Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.

Nous voyons également, sur la même place, trois parties de cariatides, dont deux sont debout et l'autre couchée; nous reproduisons l'une d'elles, dont la hauteur est de deux mètres dix-huit, le diamètre des jambes de quatre-vingts centimètres et la longueur des pieds d'un mètre vingt.

C'est la moitié inférieure d'une statue dont la partie supérieure n'a pu être retrouvée. On y distingue le *maxtli* brodé, partie du vêtement indien qui formait la ceinture et dont les deux bouts retombaient par devant et par derrière; chez les pauvres, il était réduit à sa plus simple expression. Plus bas se trouve comme une jambière en lanière de cuir tressé avec gland et rosace. Les *cacles* ou chaussures ont le même ornement au-dessus de la cheville, et l'on reconnaît parfaitement les lanières, qui, de la semelle passant entre les doigts, forment une rosace au-dessus du coude-pied et vont faire le tour du talon.

Toutes ces grandes pièces, fûts de colonnes et cariatides, faisaient, dit-on, partie du temple de la *Rana*, le temple de la Grenouille, dont parle l'historien Veytia. Il aurait été construit sous le règne de Mitl, empereur toltèque, qui, jaloux de la prospérité de Teotihuacan, une de ses villes de province, avait résolu d'attirer à Tula les nombreux pèlerins qui se rendaient en foule à la ville sainte de l'Anahuac.

Ce temple, construit en pierres magnifiquement taillées, avait la forme d'un carré long; à l'intérieur, le toit était formé par des pierres polies et bien ajustées, qui, se rapprochant les unes des autres, arrivaient à se réunir dans le haut et formaïent comme une espèce de voûte. Au dedans se trouvait un piédestal sculpté avec le plus grand soin et sur lequel on plaçait la statue de la déesse; elle était en or massif, couverte d'émeraudes et artistement travaillée.

La place de Tula, avec son jardinet planté de maigres arbustes et ses pauvres fleurs étiolées, est déserte et vide pendant la semaine. C'est cependant le centre de la cité; là se trouvent les bureaux de la préfecture et ceux du juge de district; à l'un des coins s'élèvent l'hôtel des diligences et l'église crénelée qui semble un château fort, et sous les portales s'ouvrent les magasins des potentats de l'endroit. Néanmoins cette place est bien triste; elle ne s'anime que le dimanche. Ce jour-là, les Indiens des environs s'y rendent en foule et les habitants du village s'y promènent comme

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en un petit Longchamps. Le jour du marché, on y voit, graves, lentes et pâles, les mamans suivies de leurs filles curieuses, passer et repasser devant les pauvres éventaires indiens. Les marchands offrent des oranges, des chaiotes, des avocates, des figues, des pêches, des tunas rouges et blanches et des piments (chilli) de toutes formes, de toutes couleurs et de tous les goûts, du piment doux à l'enragé.

D'un côté vous avez en longues files les marchands de fruits, et de l'autre les marchands de poteries, *cayetes*, *ollas* et *molcayetes*, c'est-à-dire, assiettes, coupes, casseroles, urnes aux formes antiques.

Là aussi se trouvent les boucheries ambulantes, les tortilleras et les marchands de coqs de combat.

Indiens et Indiennes, Otomies mêlés de Chichimèques dans des costumes délabrés, représentent tous les types de l'univers, depuis l'Égyptien au profil acéré, jusqu'au Kalmouk aux lignes molles et indécises.

Sous l'un des grands frênes qui ombragent la place, et où sont établies des cuisines primitives, une foule serrée de consommateurs accroupis se régalent à qui mieux mieux, pour la modique somme de quinze et trente centimes, de larges portions de *friyoles*, haricots noirs assaisonnés de piment, d'énormes morceaux de porc ou de cabri grillés, ou d'un luxueux *mole* de *huayoloté*, délicieux ragoût de dinde au piment et à la graine de sésame.

La plupart des marchandes, le sein nu, entourées d'enfants par devant et par derrière, laissent aux petites créatures le soin de trouver le sein maternel sans s'inquiéter de leurs pratiques ou des passants.

Quelques types me frappent par leur pureté. Ce sont des jeunes filles, cambrées, fières, l'œil noir, la

Ruines d'une maison toltèque (voy. p. 302). — Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.

chevelure abondante et le cou garni de colliers de pierres et de verroteries; je crois, en les voyant, me retrouver au milieu de cette grande race d'autrefois, et, me reportant de mille ans en arrière, il me semble vivre au milieu de cette nation si célèbre à juste titre et dont je viens étudier les ruines.

Ces ruines sont situées sur la colline qui abrite au nord le village de Tula; il y en a peut-être aussi dans la plaine, mais tellement rasées par les cultures qu'il n'en doit rester que peu de chose. Cette colline de cent mètres de hauteur, sur une étendue de deux kilomètres environ, s'appelle *Cerro del Tesoro*, la montagne du Trésor.

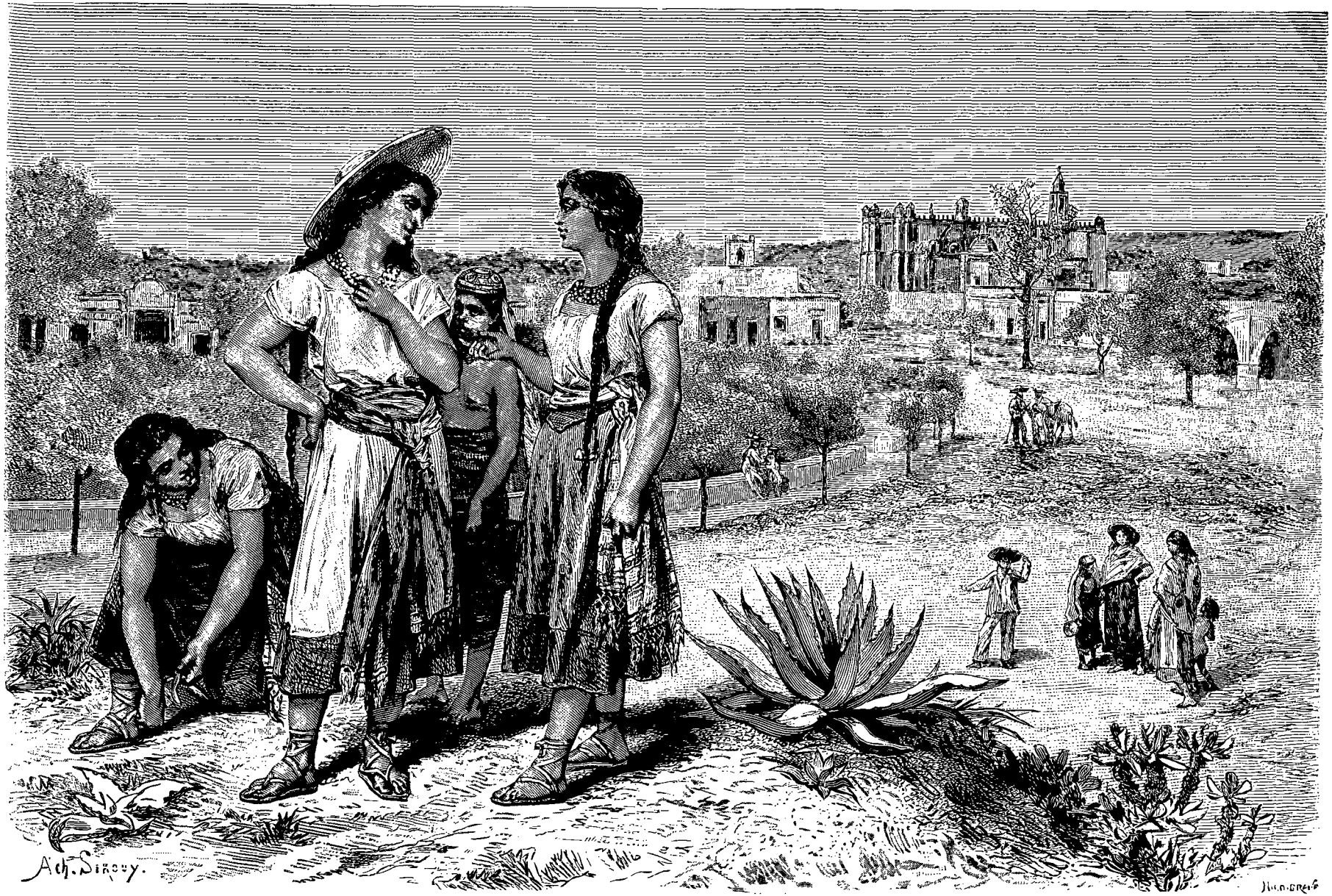
Ce nom lui vient de la découverte qu'y fit un pauvre berger, il y a quinze ou vingt ans. Grattant la terre un jour de pluie, où il s'était abrité sous un arbre, il mit à nu la panse d'un vase qui contenait cinq cents onces d'or, plus de quarante mille francs : une grosse fortune pour le malheureux. Comme il n'avait jamais vu d'or, des amis obligeants lui persuadèrent que ces pièces jaunes n'étaient que des ronds de cuivre sans valeur; ajoutant que, par amitié pour lui, on en donnerait peut-être un *medio*, trente centimes, voire même un réal la pièce. Le naïf les donna toutes à ce prix; et ce ne fut qu'une fois dépouillé que le pauvre garçon apprit la valeur réelle de ce qu'il avait si sottement vendu. Il en devint à moitié fou, et depuis, berger comme devant, il court la colline, fouillant de toutes parts, à la recherche d'un nouveau trésor qu'il ne trouvera très probablement jamais.

C'est là que nous allons commencer nos fouilles.

VIII

Les fouilles. — Les *mogotes*. — Une maison toltèque. — Tendances toltèques et instincts bâtisseurs. — Intérieur toltèque. —

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Jeunes filles de Tula. — Dessin de A. Sirouy, d'après un croquis.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

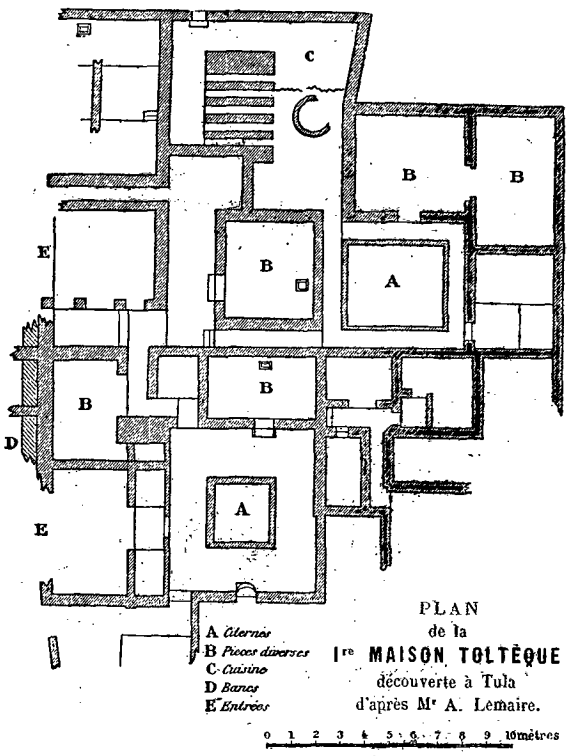
Peintures murales. — Un palais toltèque. — Antiquités. — *Malacates*. — Un bas-relief précieux.

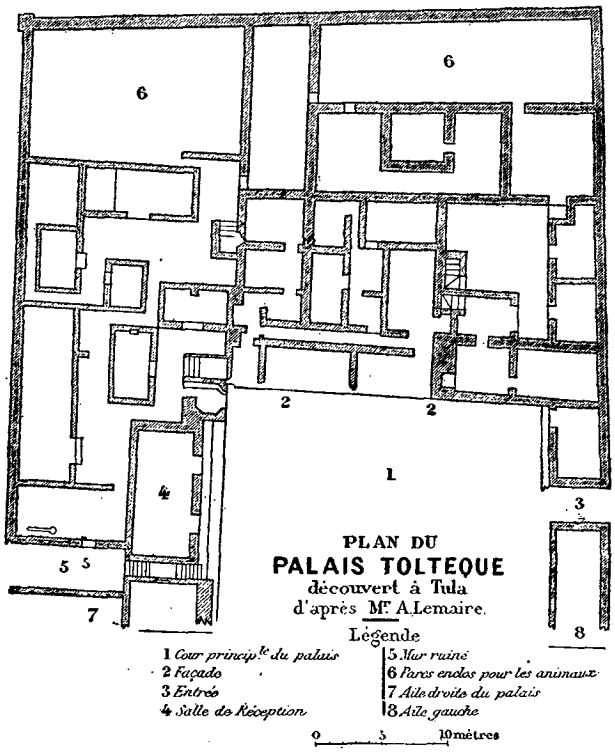
C'est toujours un moment plein d'anxiété que celui où l'on va commencer des fouilles. Où aller? que faire? par où commencer?

Le Cerro del Tesoro est couvert, sur un espace de près de deux kilomètres, de pyramides, de monticules et d'esplanades qui indiquent de grands mouvements de terrain et l'emplacement d'un centre très populeux. Mais est-ce bien ici que se trouvait Tula, ou une partie de Tula? Le tout est recouvert d'une épaisse végétation de grands cactus, nopales et garambullos mélangés d'arbres à gomme, les mesquites. C'était là qu'il nous fallait chercher; mais on ne voyait rien; pas une crête de muraille ne surgissait au dehors : tout était enfoui.

Les pyramides et les monticules, que dans le pays on appelle *mogotes*, indiquent l'emplacement des temples, des palais et des maisons, et c'est là que nous signalerons pour la première fois cette tendance générale de Toltèques qui les portait à placer leurs temples et leurs demeures sur des éminences naturelles ou artificielles; partout nous en retrouverons les traces.

Je ne voulus point m'occuper des deux grandes pyramides qui avaient dû servir de bases aux temples du Soleil et de la Lune; elles étaient à moitié détruites, ayant été exploitées comme carrières pour la construction des maisons et des édifices du village moderne.





Je commençai au hasard par des puits, et j'y trouvai partout la couche de ciment qui formait le pavé de la ville, ou qui reliait les demeures entre elles.

Le lendemain, je m'attaquai aux éminences de terrain, aux *mogotes;* aux premiers coups de pic nous découvrîmes des arêtes de murailles doublées de fortes couches de chaux. Nous continuâmes ce travail jusqu'à ce que nous atteignîmes un plancher de ciment, et dès lors nous n'eûmes plus qu'à fouiller et à déblayer.

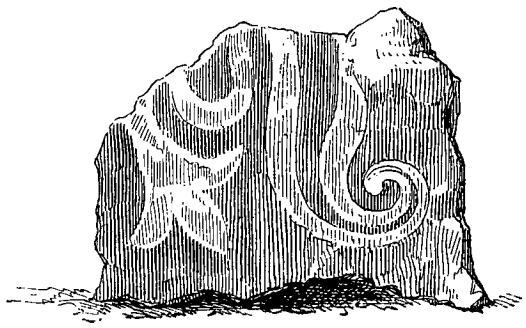
Une fois le pied de la muraille découvert, muraille qui s'élevait de un à deux mètres, on la longeait avec soin, contournant les encoignures, montant ou descendant les escaliers, pénétrant dans de nouvelles pièces petites ou grandes, nettoyant un corridor, dégageant des pilastres, mettant à jour des salles à murailles peintes et polies, des bancs de repos et des citernes. Nous découvrîmes une maison toltèque tout entière, et la première qu'on eut jamais vue. C'était à devenir fou de joie!

Au milieu des gravats et des détritus de toutes sortes, je recueillis aussi mille choses curieuses : des briques cuites énormes de quarante centimètres sur vingt-cinq, et de six, sept et neuf centimètres d'épaisseur; des conduites d'eau droites ou courbes avec cribles pour retenir les matières terreuses; des vases et des fragments de vases; des terres cuites émaillées qui rappellent les belles coupes de Tenenepanco; des cachets, dont l'un à tête d'aigle que j'ai fait graver pour mon usage, des morceaux de porcelaine qui semblent du vieux Japon, et des moules singuliers d'où nous tirâmes une tête ressemblant à celle d'une vieille Anglaise coiffée en bandeaux avec fausse natte

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

énorme, comme on pourrait en voir aujourd'hui. Je ne parlerai pas d'une multitude de têtes de flèches et de couteaux d'obsidienne dont le sol était comblé. Bref, c'était toute une civilisation que nous mettions au jour.

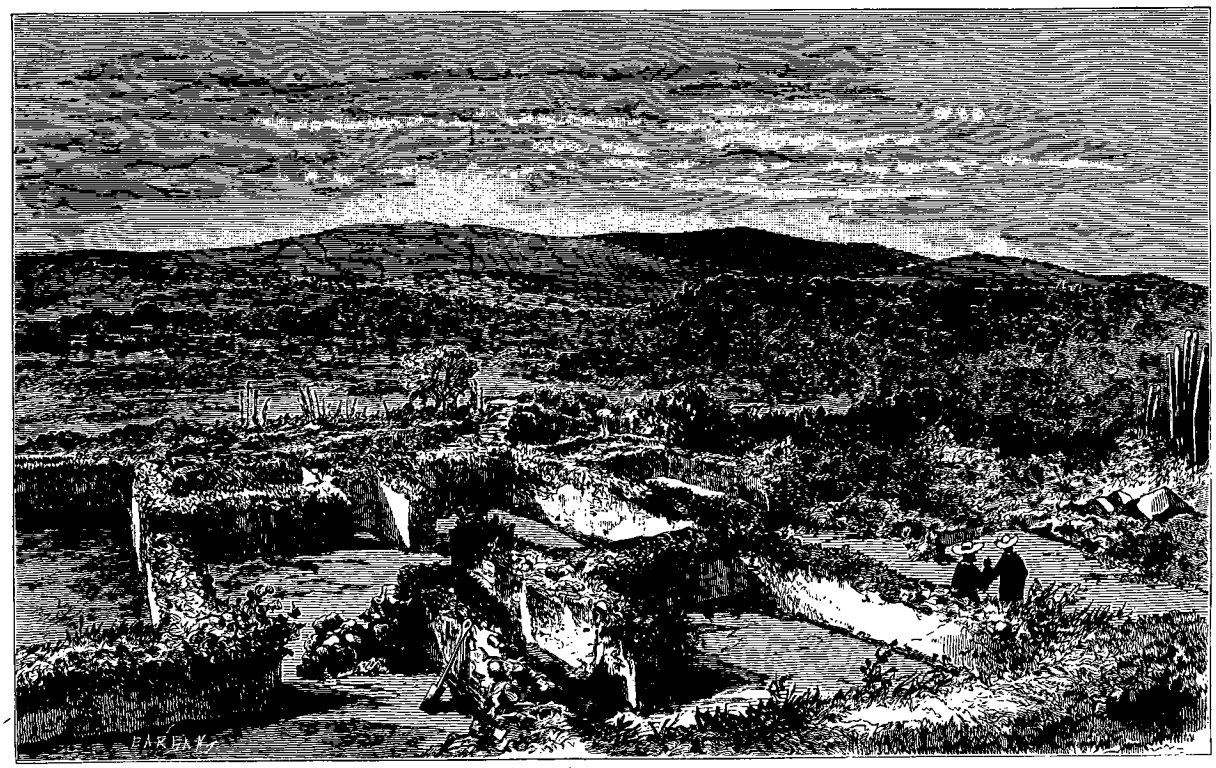
La maison toltèque nous paraît un exemple entièrement neuf et bien curieux de la manière de bâtir chez les anciens habitants. Leur tendance dominante était de placer leurs demeures et leurs temples sur des pyramides. Ces élévations étaient naturelles ou artificielles. La première maison que nous avons eu le bonheur de découvrir a été bâtie sur une éminence naturelle modifiée; les diverses pièces qui composent l'habitation suivent les mouvements du sol, et toutes s'échelonnent à des niveaux différents, partant de zéro pour la plus basse, s'élevant à 2°,555 pour la plus élevée, et communiquant entre elles par de petits escaliers et d'étroits corridors.



Peinture murale de la maison toltèque, à Tula.
Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.

Les murs sont droits et les toits plats; toits, plafonds et planchers sont faits de fortes couches de ciment d'une composition qui est toujours la même et qu'on appliquait aux routes comme aux maisons.

En examinant les matériaux mis en œuvre par le créateur de Tula, nous nous trouvons en face d'un bâtisseur aux instincts les plus extraordinaires et qui le rendra capable des créations les plus diverses. En effet, tandis que presque tous les peuples, dans le principe, suivant leur origine, leurs instincts ou leur génie, n'emploient que tels ou tels matériaux, briques cuites, pierre ou bois, adobes ou ciment, pierres mélangées de mortier ou de boue, le Toltèque se servait de tous ces matériaux à la fois. Il employait la pierre et la boue pour l'intérieur des murailles, la brique cuite et la pierre taillée pour les revêtements extérieurs, la brique et la pierre pour ses escaliers, et le bois pour sa toiture. Il connaissait le



Une vue du palais toltèque (voy. p. 304). — Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.

pilastre; nous en avons trouvé dans ses maisons. Il employait la colonne engagée, la cariatide et la colonne libre. Dans ses monuments on n'imagine guère de motifs architecturaux qu'il ne connût et utilisât.

Voilà donc un homme admirablement préparé à toutes les éventualités et qui, suivant le climat et le milieu, saura utiliser tous les matériaux, changer sa manière et transformer son génie. De plus, il est peintre et décorateur, car nous trouvons dans l'habitation exhumée une foule de fragments provenant du revêtement des murs et qui tous sont couverts de dessins ingénieux, reproduisant des rosaces, des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

palmes et des figures géométriques, blancs et rouges sur fond noir, en même temps que d'autres en grisaille.

J'avais commencé mes fouilles à l'extrémité nord-est de la colline; je résolus de les continuer, après examen, à l'extrémité sud-ouest, et d'attaquer une pyramide considérable couverte d'une épaisse végétation d'arbustes et de plantes grasses. Ce devait être une habitation ancienne, et, comme indice, j'avais un trou creusé par mon fameux berger, trou dans lequel je remarquai une couche de ciment.

On se mit donc à l'ouvrage; j'étais alors à la tête de quarante-cinq hommes, et, malgré l'immensité de la besogne, nous avancions assez rapidement.

Je ne me trouvais plus là en présence d'une habitation de la dimension de la première, qui n'avait guère que vingt-cinq mètres sur vingt et dont la partie sud était totalement ruinée. Ici les vestiges s'étendaient sur un périmètre de près de cinquante mètres de côté; c'était un véritable palais, avec cour intérieure, jardin, et une foule d'appartements, occupant une surface de deux mille cinq cents mètres carrés. Du reste, je remarquai la même curieuse distribution de pièces placées à des niveaux différents et s'étageant de zéro mètre à deux mètres cinquante-cinq.

Bas-relief toltèque. — Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.

Les appartements de maître étaient sans doute placés au centre, sur une terrasse à laquelle on parvenait par quatre petits escaliers placés par deux de chaque côté. Tout autour se trouvaient probablement les logements des serviteurs, et, dans la cour à gauche, une salle de réception.

L'habitation est entière, et le plan que nous reproduisons donne, ainsi que le premier accompagné de vues de détails, un exemple bien précieux des demeures toltèques au septième ou au huitième siècle.

Ce palais était admirablement situé; il occupait la pointe sud-ouest de la colline; il était défendu de deux côtés par une muraille de rochers à pic, et la vue dont jouissaient les habitants était des plus belles; elle embrassait toute la vallée de Tula et s'étendait dans le lointain jusqu'aux montagnes de la vallée de Mexico.

Nous trouvâmes dans ces nouvelles fouilles le même genre d'objets que dans les premières : des fragments de poteries, des émaux et des *malacates*, demi-sphères en terre cuite variant de grosseur, couvertes de dessins en creux et percées d'un trou.

Chez les Indiens le malacate remplace le fuseau de nos jours. A cet effet, on introduit une légère tige de bois dans le trou; l'extrémité inférieure de cette tige ne dépasse que d'un pouce la partie ronde de la demi-sphère dont la partie plane est en dessus, tandis que la partie supérieure s'élève de quinze à vingt-cinq centimètres. La fileuse accroupie donne une impulsion de rotation à son petit appareil, qui, reposant dans une assiette vernie, tourne avec une grande vitesse et tord le fil de laine ou de coton que l'on y a attaché.

Le bas-relief très précieux que l'on voit est peut-être le seul authentique que nous possédions des fondateurs de Tula. Il est fort endommagé par le temps et porte un cachet de haute antiquité. Les deux guerriers qu'il représente sont, l'un de face et l'autre de profil, avec le nez aquilin et la barbe en éventail, et semblables au portrait que Veytia a fait du Toltèque.

Désiré Charnay.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Route à San Martin (voy. p. 308). — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

MES DÉCOUVERTES AU MEXIQUE

ET DANS L'AMÉRIQUE DU CENTRE,

PAR M. DÉSIRÉ CHARNAY, CHARGÉ D'UNE MISSION SCIENTIFIQUE DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE[1].

1880. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XI

Teotihuacan. — Aspect général. — La rivière. — Couches de ciment. — *Tlateles* et pyramides. — Idoles et masques. Torquemada. — San Martin et ses cases indiennes. — San Juan de Teotihuacan.

« Teotihuacan » veut dire « la ville des dieux »; selon la tradition, elle a été la plus importante des villes de l'Anahuac, et son antiquité se perdrait dans la nuit des temps.

On peut admettre qu'il y ait eu au Mexique une civilisation *prétoltèque*, comme il y eut au Pérou une civilisation *préincassique*, mais, outre que les preuves en sont difficiles à établir, il est encore moins facile de distinguer entre les races diverses qui se sont superposées dans l'antiquité sur les hauts plateaux. Le résultat de mes fouilles est venu prouver que Teotihuacan avait bien été habitée par les Toltèques, et nous nous en tiendrons là, sans remonter plus avant dans l'obscurité des systèmes et des hypothèses.

Les ruines de Teotihuacan se trouvent à trente kilomètres environ de Mexico au nord, sur le chemin de fer de Vera-Cruz. On n'a point comme à Tula d'incertitude sur le véritable emplacement de la ville,

1. Suite. — Voy. pages 273 et 289.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et l'immensité des débris l'indique à première vue.

Le voyageur est guidé dans ses recherches par les silhouettes élevées de deux pyramides situées au nord des ruines. C'est de ce côté que nous nous dirigeons.

De la gare du chemin de fer, on aperçoit aussi dans le sud quelques monticules qui prouveraient que la ville s'étendait autrefois jusqu'au pied du Cerro Matlacinga, qui ferme la vallée de ce côté, tandis qu'elle se dirigeait au nord sur une ligne de plus de six kilomètres.

Nous partons sous la conduite d'un Indien et nous enfilons à sa suite des sentiers bordés de débris; nous atteignons bientôt un immense bloc de terre formant un carré de six cents mètres de côté et qu'on désigne sous le nom de citadelle.

C'est un quadrilatère composé de quatre énormes chaussées de six mètres de hauteur, de quatre-vingts mètres d'épaisseur, sur lesquelles s'élèvent quinze pyramides; vers le milieu, une autre chaussée plus étroite, coupée d'une pyramide plus haute que les autres, unit les murailles du nord et du sud. C'est un travail gigantesque. Un peu plus loin, nous traversons une rivière aux bords abrupts, sans eau l'été, torrent à la saison des pluies; dans son lit se trouve une couche d'obsidiennes roulées qui devaient servir de matrices aux millions de rasoirs en usage chez tous les peuples

Têtes et masques en pierre trouvés à Teotihuacan. — Dessin de P. Sellier, d'après des photographies.

de l'Anahuac. Je brise plusieurs de ces cailloux et j'en remarque de trois espèces : les uns sont d'un vert transparent, comme un beau vert de bouteille; les autres opaques, et les autres gris cendré.

En gravissant le bord opposé de la rivière, nous trouvons les couches de ciment qui formaient le pavé de la ville; il y a par endroits trois couches superposées qui sont contemporaines et de même formation malgré les assertions de certains auteurs. Des traces d'édifices, bancs et murailles, s'avancent jusqu'à la rivière et en surplombent la base. On voit que, au temps où la ville était habitée, cette rivière était moins large qu'aujourd'hui, qu'elle devait être canalisée et que des ponts en reliaient les rives.

Plus nous avançons vers le nord, plus les amoncellements se massent et se multiplient. Ce n'est bientôt plus qu'un amas gigantesque sans solution de continuité : amas de débris sans rien qui dénonce un édifice, son usage ou sa forme, pierres taillées gisant au milieu d'un chaos de cailloux et de terre, fragments de poteries émiettés comme des poussières d'homme, et parfois une arête de muraille cimentée s'élevant de quelques pouces comme l'ossement fossile d'un mastodonte. Impossible d'imaginer un tel spectacle de désolation, un effacement aussi complet. Obliquant à droite, nous arrivons au milieu de petits champs cultivés que les Indiens arrachent à la rapacité des ruines, pauvres champs pierreux aux maigres mois-

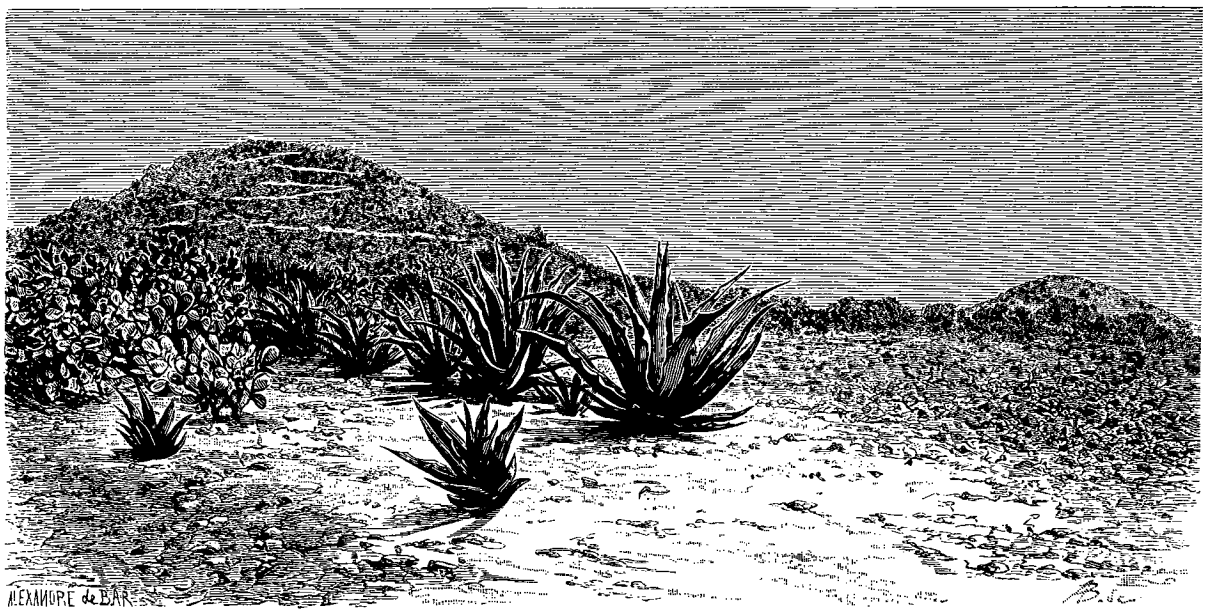
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sons compensant à grand'peine un labeur terrible. Ces champs forment cuvette au milieu des monticules et sont semés de poteries de toutes couleurs, de masques et de figurines de toutes formes ; dieux lares, ex-votos, petites idoles, grains de collier, fragments de coupes, haches de pierre, etc., plus nous approchons de la pyramide du Soleil, plus ces débris abondent; on peut dire que le sol en est formé. Nous recueillons et nous recueillîmes plus tard une collection nombreuse et fort belle de reliques indiennes.

Notre collection de figures est très remarquable; on trouve en effet dans ces masques qui reproduisent avec bonheur et quelquefois avec art les types de diverses races indiennes, des figures étranges qui semblent ne pouvoir appartenir à l'Amérique; parmi les quelques spécimens que reproduit notre gravure, on peut remarquer un nègre pur avec sa bouche lippue, son nez écrasé, sa chevelure laineuse; plus bas on voit une tête chinoise, et je possède des types de race blanche et des masques japonais. On y remarque des têtes à front fuyant comme les profils de Palenque, et d'autres à front droit comme des profils grecs.

Les mâchoires sont orthognathes ou prognathes, les figures glabres ou barbues; c'est un mélange extraordinaire qui prouve combien de races ont dû succéder, puis se fondre, sur ce vieux continent qu'on dit nouveau.

Nous atteignons bientôt la pyramide du Soleil, qui s'élève abruptement de la plaine comme une excroissance volcanique; elle a deux cent trente-deux mètres de base sur soixante-six de hauteur; chacune de ses faces regarde un point cardinal, mais elle est inexactement orientée. On voit encore les quatre esplanades échelonnées sur les hauteurs, mais on ne trouve plus trace d'escalier.



Pyramide à Teotihuacan. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

Le corps de la pyramide se compose de pierres volcaniques reliées par de la terre végétale. La masse était soutenue par d'épais murs de refend plaqués de fortes couches de ciment. Ces murs s'entre-croisent dans l'intérieur.

L'inclinaison de la pyramide est de trente et un à trente-six degrés dans les débris; elle est de quarante-sept degrés sur toutes les couches de ciment qui formaient autrefois le revêtement de la surface entière. Cette couche est très épaisse et parfaitement conservée en maints endroits; elle était recouverte d'un stuc blanc et d'un poli brillant comme devaient l'être les demeures et les palais.

L'ascension de la pyramide est pénible, surtout avec le soleil de plomb qui nous accable; mais quand on arrive sur le plateau qui la surmonte et où se trouvait la statue du soleil plaquée de lames d'or, on a sous les yeux un spectacle grandiose. On peut juger alors de l'immensité des ruines; — au nord, la pyramide de la Lune et la grande voie des Morts, *Mihotli*, bordée de tumuli et semée de tombes, et, sur un diamètre de six kilomètres carrés, la multitude de débris, plateaux et pyramides, *tlateles*, marquant l'emplacement des palais et des demeures; on en comptait, dit-on, plus de vingt mille; — au delà, une ceinture de montagnes volcaniques aux teintes bleuâtres et aux lignes sévères; — à l'est, le village de San Martin, et à l'ouest celui de San Juan; — au sud, la crête blanche de l'Iztaccihuatl se détachant au-dessus des collines de Matlacinga. — Au sud-ouest, le regard embrasse Tezcoco, le lac et la grande vallée de Mexico pour aller se perdre dans les lointains de la Cordillère.

Évoquez par l'imagination cette ville morte de son suaire; reconstruisez ces demeures, ces temples et ces pyramides, avec leur revêtement de stuc blanc resplendissant au soleil; entourez ces édifices de jardins

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

verdoyants reliés entre eux par ces belles routes en ciment rouge, sous le ciel le plus bleu du monde, et vous aurez un heurté de tons violents, une prodigalité de couleurs, un ensemble éblouissant qui vous fera comprendre la description que Torquemada nous a donnée de cette ville étrange :

« Tous ces temples et palais, dit-il, et toutes ces maisons qui les avoisinaient, étaient parfaitement bâtis de chaux blanche et polie; à les voir de loin on éprouvait un immense plaisir à les admirer. Les ruelles, les rues et les places étaient de ciment peint et poli, et elles étaient si belles, si propres et si brillantes, qu'il paraissait impossible que des mains humaines les eussent pu construire et que des pieds humains osassent les fouler!

« Et cela est si vrai, qu'en dehors de toute exagération on peut me croire, parce que, en dehors de ce que d'autres m'ont certifié, j'ai vu moi-même certaines ruines qui étaient la preuve de tout ce que j'ai dit; et il y avait, parmi les temples, des arbres, des fleurs, des jardins et des parterres superbes et parfumés pour le service et l'ornement de ces temples. »

Cela prouve que les ruines ne sont point aussi anciennes qu'on veut bien le dire, et qu'il y avait alors une végétation brillante, de l'eau, de la fécondité.

Mais la journée s'avance; il est midi, la faim nous talonne et nous allons au plus près, à San Martin, au nord, et toujours au travers de ruines, où souvent nous foulons les chaussées anciennes. Ruines sur ruines; nous trouvons d'assez vastes constructions sans toits, aux murailles dégradées, mais solides encore. Ce sont les maisons des premiers Espagnols qui vinrent s'établir dans ce désert après la conquête. Leurs demeures ont moins duré que les monuments qu'ils détruisirent. Les nouveaux venus cependant avaient imité les anciens dans leur manière de bâtir, se servant de pierres et de boue mélangées, recouvertes de ciment. Au milieu des cours et de ces intérieurs ouverts, les Indiens d'aujourd'hui ont installé leurs cases, *jacales*, tanières immondes, bâties de broussailles et de débris, et couvertes de feuilles d'aloès. Ces cabanes ont à peine deux mètres carrés; on n'y pénètre qu'en se couchant et l'on ne pourrait s'y tenir debout. C'est là que gisent amoncelés, brûlés l'été, gelés l'hiver, des groupes de malheureux suant misère, et quelle misère! Pour toute nourriture, ces pauvres gens ont des haricots noirs assaisonnés de piment et la tortille de maïs, et souvent, bien souvent, me disent-ils, cette nourriture même leur manque.

Les Indiens ont généralement beaucoup d'enfants, dont ils perdent plus de la moitié faute de soins, et quel est leur salaire? Ils gagnent deux réaux, un franc vingt-cinq centimes par jour! Comment nourrir cinq, six et huit personnes avec cela? aussi quels vêtements! je n'en parlerai pas; ce sont d'immondes guenilles, les mêmes pour toutes saisons, et qui laissent le corps à la merci des intempéries.

Je pénètre dans l'un de ces jacales et je n'y vois ni meubles ni ustensiles; c'est un simple abri où les malheureux s'étendent sur la terre battue. Dans quelques-uns, les plus riches sans doute, je remarque quelques images de piété d'Épinal, suspendues aux branchages avec des épines d'aloès. Au dehors, en plein air, se trouve le *metate*, pierre à moudre le grain, et devant lequel l'Indienne agenouillée se livre du matin au soir à la confection des *tortillas*.

« Mais, disais-je à ces Indiens, pourquoi ne profitez-vous pas des murailles debout? en les couvrant, vous pourriez en faire une habitation convenable, où vos femmes et vos enfants seraient à l'abri.

— Ah! señor, nous n'avons pas de bois.

— Mais il y a des arbres dans les environs.

— Ah! señor, il faudrait les acheter et nous n'avons pas d'argent. »

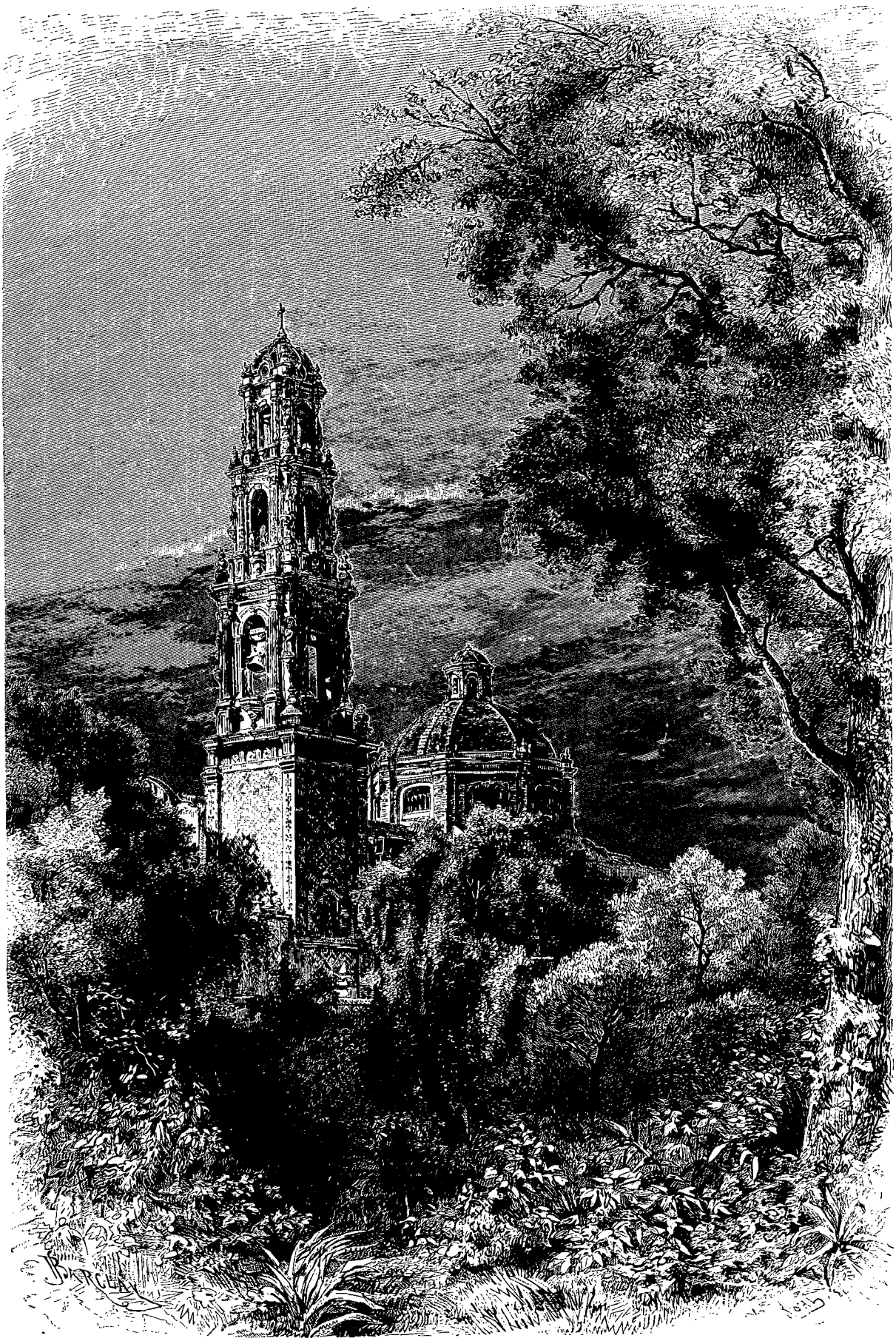
« Unissez-vous, disais-je encore; car vous pourriez vivre trois et quatre familles dans ces grandes maisons. » Mais s'unir! l'association! ils n'ont aucune idée de cette force. Ils croupissent dans l'ignorance et la misère; c'est une tradition qu'ils acceptent de père en fils et qu'ils accepteront longtemps encore, à moins qu'un jour l'un d'eux ne réveille la race de son sommeil séculaire, et alors....

Le village de San Martin, où nous arrivons, est situé dans l'endroit le plus sec de la vallée; on y voit, comme végétation, de maigres poivriers et des figuiers de Barbarie, puis formant haies dans ses chemins poudreux des *Organos*, cactus qui s'élèvent d'un jet de quinze à vingt pieds de haut et poussent en ligne serrée, formant une muraille infranchissable; c'est la seule curiosité du village, et cette végétation singulière donne à San Martin un cachet tout particulier. Encore que dans le même pays chaque village ait ordinairement sa physionomie propre, celui où nous allons nous établir, à cinq kilomètres au delà de l'autre côté des ruines, ne ressemble en rien au village de San Martin.

San Juan de Teotihuacan, ainsi qu'on le nomme, était avant l'établissement du chemin de fer un lieu de repos pour les nombreux convois de mules qui se rendaient à Mexico : il en passait là chaque jour plus de deux mille; aussi le village avait de grands *corales*, d'immenses *mesones* où s'entassaient pêle-mêle bourriquets, mules et chevaux; c'était une vaste auberge où du matin au soir on entendait le claquement de mains des tortilleras, où l'air était saturé de l'âcre senteur des ragoûts pimentés mêlée à l'odeur fadasse du tlachique. Le pulque y coulait à flots, et le chinguerite et l'eau-de-vie de canne éveillaient la galanterie des arrieros, qui s'épandaient en compliments à l'adresse des maritornes ou bien en jurons retentissants adressés à leurs rivaux comme à leurs mules indociles.

La ligne de fer a passé, San Juan a vécu. Rien de plus triste que sa place déserte semée de mauves arborescentes et plantée de quatre eucalyptus mourants; rien de plus lamentable que ses tendas silencieuses

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

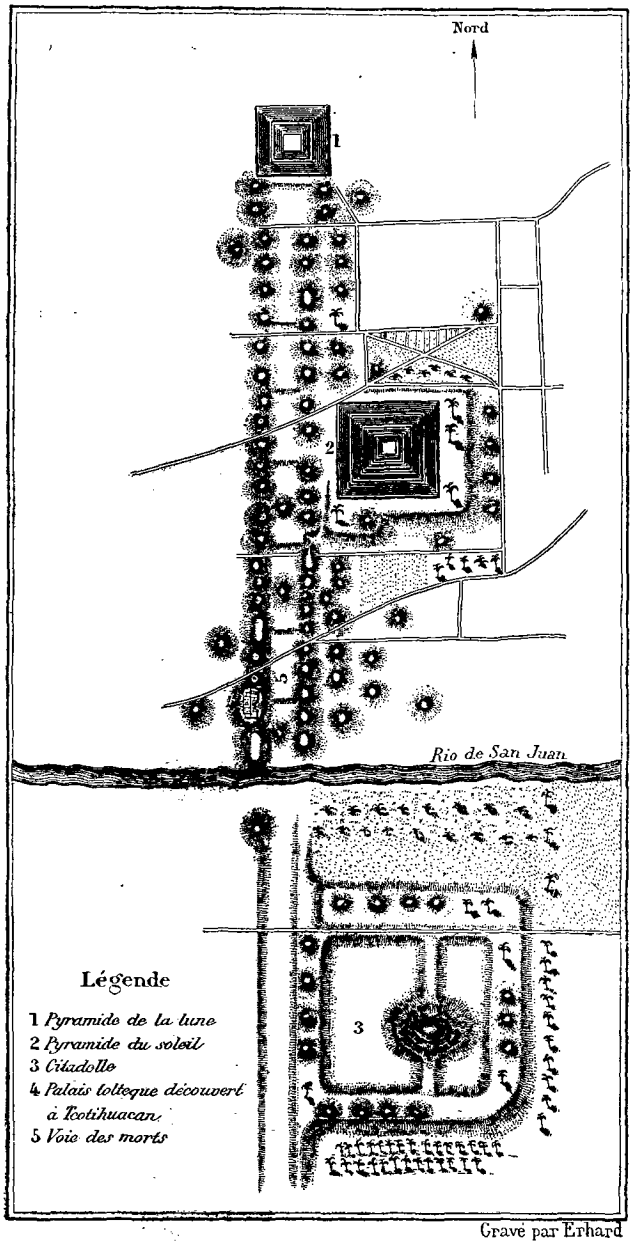


Eglise de San Juan de Teotihuacan (voy. p. 310). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et ses habitations à fenêtres closes qui ne s'entr'ouvrent que rarement au passage d'une troupe d'ânes pelés ou de quelques voyageurs égarés comme nous dans sa solitude. Et cependant, comme contraste à San Martin où tout est sec, l'eau coule à flots à San Juan; des sources abondantes jaillissent de toutes parts, et toute la partie occidentale du village est couverte de vieux cyprès, de grands peupliers et d'une végétation luxuriante. J'y trouve de jolis points de vue le long de la grande allée qui conduit à l'église, et cette église même, au milieu de la verdure qui l'entoure, est une des plus belles qui se puissent voir. Le clocher, avec sa base peinte en treillis et ses trois ordres de colonnes superposées, ferait la gloire d'une ville de province; il est élégant, léger, de proportions harmonieuses, charmant, et je n'en connais point d'aussi remarquable dans le reste de la République.

C'est à San Juan que nous nous installons. Du reste le voyageur ne doit pas y espérer de confort; la forêt, qui n'est pas un bon gîte, est souvent préférable au meson du village. A San Juan, point d'hôtel; une cour bordée de chambres nues, pavées de briques, où chacun a le droit de s'étendre à son aise; pas un meuble, pas une chaise, pas un ustensile quelconque. Vous voulez dormir, la terre est là; vous laver, allez au puits; vous avez faim, il y a une fonda sur la place, et nous y allons.



Plan des principales ruines de San Juan de Teotihuacan.

Mais nous ne cherchons pas nos aises, nous cherchons des ruines. Dès que ma troupe fut engagée, ce qui ne demanda que quelques heures, grâce à l'obligeance de la municipalité, je mis mes trente-cinq hommes au travail.

XII

Un cimetière sur une place de combats de taureaux.— Carrières et souterrains. — Explorations. — Fouilles. — Un palais toltèque à Teotihuacan. — Tombeaux anciens. — Pierre tombale toltèque.

Une partie du village est certainement bâtie sur l'emplacement de l'ancienne ville, témoin les couches de ciment dont je retrouvai les traces; je résolus donc d'y tenter la fortune avant de m'engager dans le cœur même des ruines qu'il fallait d'abord étudier.

J'eus l'idée singulière de m'attaquer à une petite place voisine de la grande et sur laquelle on donnait des combats de taureaux. Pourquoi là plutôt qu'ailleurs? Je ne saurais le dire, mais je réussis.

Les Indiens divisés en escouades ouvrirent quatre tranchées qui devaient se rejoindre au milieu de la place. Les deux au sud ne nous donnèrent que des fragments, mais les deux autres amenèrent les résultats les plus satisfaisants. De ce côté, en effet, nous trouvâmes une douzaine de sépultures d'enfants et cinq ou six d'hommes; j'en juge par les vases et autres objets trouvés, car les ossements qui tombent en poussière ne m'apprennent rien.

Ici les vases diffèrent totalement de ceux de Tenenepanco, mais se rapprochent pour certains d'entre eux de ceux de Tula; ils sont rares et généralement faits d'une terre noire, et quelques-uns avec dessins en creux. Ils sont grands et mesurent de quinze à vingt centimètres dans le fond, sur huit à dix centimètres de hauteur, avec bords évasés.

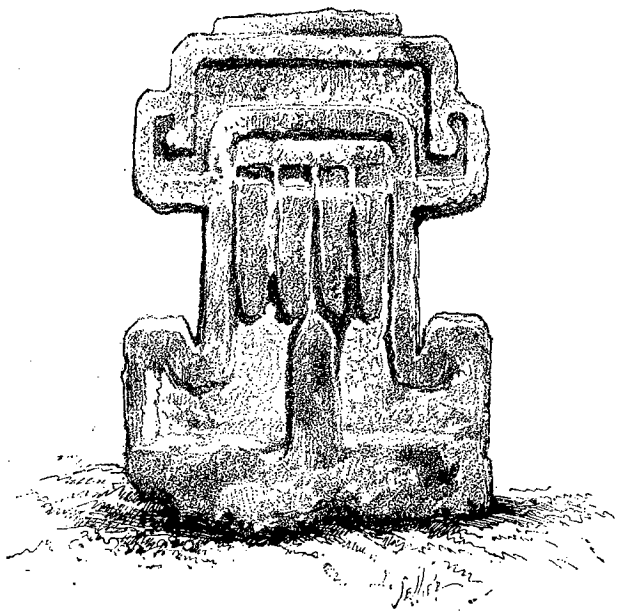
C'est près de ces vases que nous trouvons des traces de squelettes; squelettes et vases nous disent assez que nous sommes en présence de morts vulgaires, puisque les riches et les grands avaient des tombes spéciales et qu'on brûlait leurs cadavres. Le plus souvent les vases sont par couple; malheureusement ils sont si vieux, le sol est si dur qu'il fait corps avec

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le vase même, et que, malgré toutes nos précautions, tous nos soins, creusant la terre en l'enlevant avec des poignards, ils se brisent et tombent en pièces. Je n'en pus conserver que quelques-uns.

Les cadavres étaient en un tel état qu'il était impossible de distinguer la position dans laquelle le mort avait été placé; on le trouvait généralement de trente centimètres à soixante et à un mètre de profondeur.

Pour les enfants, ils étaient ensevelis dans des espèces de vases ronds à bords perpendiculaires. J'en ai trouvé deux presque entiers dont la boîte crânienne mince comme une feuille de papier se mit en poussière quand je la touchai. J'ai déterré ce même jour une assez grande quantité de petites figures en terre cuite, un masque fort beau, très artistique, d'un modèle parfait, une hache, quelques petits pots, dont l'un à côtes et d'une forme heureuse, une foule de petites pierres rondes, espèces de billes, et quantité de couteaux d'obsidienne, les plus beaux, les plus élégants, les plus légers que j'aie jamais vus. J'ai également recueilli des pièces d'ardoises rondes qui servaient peut-être de monnaie, des bezotes, des têtes de flèches et nombre de feuilles de mica qui se trouvent dans toutes les tombes. Mêlés aux ossements humains, on remarquait des os du chien comestible, le *techichi*, comme à Tula, et des restes d'oiseaux, vivres et provisions que l'on enterrait avec le défunt pour son grand voyage dans l'autre monde.



Pierre tombale toltèque à Teotihuacan (voy. p. 312). — Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.

Mais je laisse mes Indiens sous la surveillance d'Albert achever les fouilles du cimetière, et guidé par Marcelino, le chef de nos travailleurs, je vais de nouveau visiter les ruines afin de choisir l'emplacement de la demeure ou du palais que nous devons exhumer.

Marcelino me fait prendre la route de Pachuca afin de me faire visiter d'immenses souterrains qui avoisinent de ce côté le village de San Juan, et qui durent servir aux anciens de carrières pour leurs matériaux et plus tard de catacombes. Ces souterrains, *cuevas*, comme les appellent les indigènes, sont situés à l'ouest et à un kilomètre et demi de la pyramide de la Lune, à mi-chemin du village. Le premier s'ouvre par une assez grande rotonde avec trois embranchements qui se dirigent en sens divers, formant entre eux des angles de quarante à quarante-cinq degrés; ce sont de petits tunnels étroits et bas où souvent il faut se baisser pour pénétrer plus avant. Tout est fait de main d'homme. Les premiers explorateurs y rencontrèrent des ossements humains mêlés à des os de ruminants. Plus loin, à cent mètres au delà, nous nous trouvons à l'entrée d'un autre souterrain beaucoup plus grandiose que le premier, et nous enfilons une des galeries où je marche pendant près de dix minutes sans en apercevoir la fin; mon guide me dit avoir fait plus d'un kilomètre dans cette même galerie et il prétend qu'elle conduit jusqu'à la pyramide du Soleil, à plus de deux kilomètres au delà. Toute la contrée, ajoute-t-il, est remplie de *cuevas* de la même espèce. Le terrain est un conglomérat. Nous visitons également des salles immenses avec pendentifs d'un poids énorme, reposant miraculeusement sur des appuis d'une ténuité incroyable. Les habitants du village ont l'habitude d'y donner deux fois l'an des bals où se rend toute la population.

Dans ce grand souterrain, le conglomérat s'appuie sur une muraille calcaire, de sorte que les deux formations sont juxtaposées sans transition sur une ligne perpendiculaire, ce qui donne l'idée d'un soulèvement des plus curieux.

Aux environs de cette caverne se trouvent d'immenses blocs isolés de ces mêmes conglomérats, qui affectent les formes les plus bizarres et rappellent les terres brisées du Nebraska.

Un peu plus loin, nous arrivons à une autre cave avec rotonde et puits au centre lui donnant jour, cave sur laquelle les légendes s'étendent en mille histoires de voleurs qui précipitaient leurs victimes dans le puits après les avoir dépouillées. Là nous trouvons, en effet, de nombreux ossements humains, qu'on prétend être les restes des malheureux dont on nous conte la lamentable histoire. Ces ossements ne sont en somme que des ossements indiens, comme nous le démontre l'épaisseur des crânes.

De là nous gagnons les ruines, où je vais chercher, dans leur immensité, une demeure qui puisse prouver jusqu'à l'évidence que les Toltèques y vécurent et que Teotihuacan est bien toltèque; c'est là ma théorie qu'il me faut démontrer.

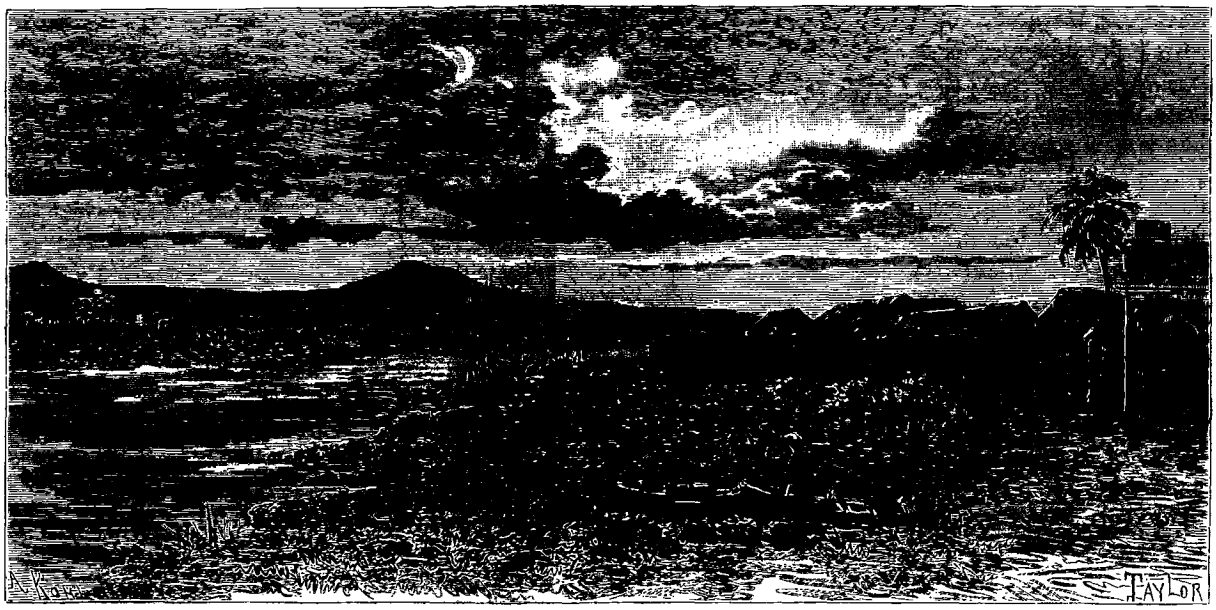
La besogne n'était point facile. Comment choisir dans cette multitude de monticules? Où m'arrêter? Pourquoi là plutôt qu'ailleurs? C'était une question de chance et le hasard me servit; à moins que toutes ces demeures ne soient semblables, ce dont je m'assurerai plus tard.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Après un examen minutieux, je m'arrêtai à la seconde éminence de terrain, au nord de la rivière, sur le bord de la grande voie des Morts. Des crêtes de murailles et de ciment, et certaines esplanades plus visibles là que partout ailleurs, m'avaient frappé; j'y amenai mes hommes sur-le-champ, et mes trente-cinq Indiens, encouragés et bien payés, firent merveille.

Nous procédâmes à Teotihuacan comme à Tula, enlevant les décombres jusqu'à rencontrer le plancher, suivant les murs, contournant les angles et les ouvertures pendant que d'autres travailleurs enlevaient dans le milieu les détritus des appartements une fois découverts. Je tombai si bien, et le hasard me favorisa de telle sorte, que lorsque l'ingénieur M. Perez Castro nous rejoignit trois jours après le commencement des travaux, alors que nous avions déjà mis au jour une dizaine de pièces faisant partie de l'habitation, il s'écria surpris : « Mais c'est notre palais de Tula! »

En effet, c'était la même disposition : cour intérieure, appartements superposés à des niveaux différents, de zéro à deux mètres cinquante-cinq et trois mètres comme à Tula. Seulement, à Teotihuacan les pièces étaient plus vastes et dans la plupart il y avait des piliers. L'une de ces pièces est une immense salle de quinze mètres de côté, ce qui nous donne une superficie de deux cent vingt-cinq. Les murs, de près de deux mètres d'épaisseur, en pierre et terre battue, doublés d'une couche de ciment de seize centimètres, s'élèvent en talus jusqu'à une hauteur de quatre-vingt-quinze centimètres pour se dresser ensuite perpendiculairement. Au milieu se trouvent six piliers également à talus, de cinquante centimètres, sur lesquels s'élevaient les colonnes en bois, pierres ou briques qui soutenaient le toit.



Quai de San Juan Bautista (voy. p. 314). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

C'est évidemment un palais, et ce sont les appartements de réception que nous avons découverts. Les pièces d'habitation devaient se trouver sur les derrières où les ruines se continuent; mais nous sommes obligés de nous arrêter, car nous touchons à des terrains cultivés où les moissons seront bientôt mûres.

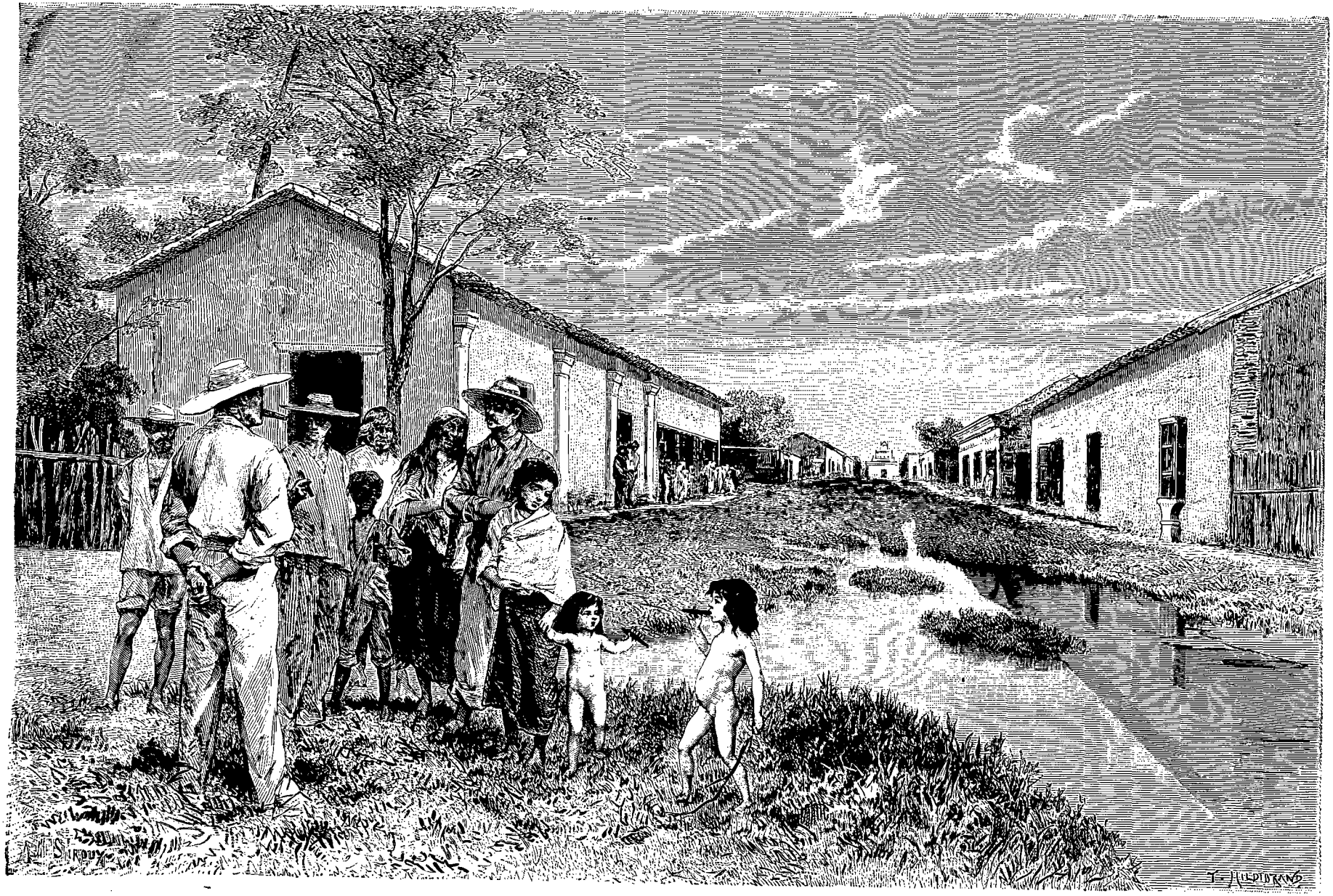
En maints endroits nous trouvons des restants de poutres carbonisées, ce qui ferait supposer que la ville avait été incendiée. Mais notre plus belle trouvaille fut celle de deux tombes surmontées de pierres tumulaires toltèques, les premières découvertes de ce genre qu'on ait faites jusqu'à ce jour.

Ces deux pierres étaient au ras du sol dans l'intérieur du palais même, la face supérieure brute et la face inférieure sculptée. Elles mesurent un mètre trente-cinq de hauteur sur un mètre deux de large, et treize centimètres d'épaisseur. Elles sont taillées en forme de croix. Les sculptures représentent dans le haut une espèce de grecque. Au-dessous sont quatre excavations d'où s'échappent quatre langues pendantes, ou des gouttes d'eau, ou des larmes, tandis qu'un autre ornement en forme de langue pointue part du bas de la dalle pour remonter parallèlement aux autres langues.

Ces pierres devaient évidemment marquer l'entrée de tombes ou de caveaux. Nous trouvons en effet au-dessous de l'une d'elles des marches d'escalier qui nous conduisent dans l'intérieur de la pyramide au-dessous des appartements, et nous y recueillons des débris d'ornements, des perles de collier, des vases funéraires avec des cendres grasses provenant de chairs calcinées et des restants d'étoffes brûlées dont on voit encore le tissu, le tout à trois mètres de profondeur.

Je m'attaque alors à l'esplanade ou plutôt à la cour en gradin qui précède le palais du côté de la voie des Morts, et ce que nous trouvons de constructions et de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Village de Comalcalco. — Fumeurs précoces (voy. p. 316). — Dessin de A. Sirouy, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

substructions dans nos fouilles est incroyable ; ce sont des murs à talus cimentés qui se croisent en tous sens, des escaliers conduisant à des esplanades qui se continuent dans le dessous de la pyramide et où nous trouvons, comme dans les deux premières tombes, des ornements, des poteries et des débris : de sorte que la pyramide pourrait passer pour une véritable nécropole sur laquelle les vivants établissaient leurs demeures. Comme les mêmes ouvrages doivent constituer les soubassements des autres palais, nous nous trouvons en face de travaux gigantesques qui nous donnent une idée grandiose de cette vieille civilisation indienne. A Comalcalco, nous verrons des choses encore plus extraordinaires.

XIII

Le rio Tabasco. — Frontera. — San Juan Bautista. — Le Gonzales. — La canoa. — Les lagunes. — Iles du Bellote. — Le rio Seco. — Paraïso. — Une ville heureuse. — Les crabes dévoués.

Nous avons quitté les terrains secs et dénudés des hauteurs pour les plages inondées et la grande végétation des terres chaudes. Nous sommes dans le golfe du Mexique, à l'embouchure de la grande rivière que les Espagnols appelèrent Grijalva, du nom de l'explorateur qui le découvrit et auquel on a restitué son appellation indienne, le Tabasco.

En quittant notre gros navire pour le petit vapeur qui nous emmène, nous entrons dans le fleuve, laissant à gauche un poste de douane et la maison du pilote; les bords sont plats, marécageux et laids. Plus haut, sur la gauche également, nous longeons les ranchos de Santa Marta et de Cedral; les rives sont à peine élevées de deux ou trois pieds au-dessus des eaux et elles sont bordées sur l'arrière par de grands marais. Des aigrettes, des hérons blancs et bleus, des martins-pêcheurs rayent le fleuve de leur vol lent ou rapide, et de temps à autre un crocodile étendu sur la rive hume l'air au soleil.

Nous arrivons à Frontera, petite ville douanière de l'État; pauvre ville aux maisons basses, au climat humide, brûlant et malsain. C'est près de là qu'on place Ceutla, l'ancienne capitale indienne, mais elle était beaucoup plus à l'ouest, comme nous le verrons plus tard.

Nous partons le soir, la chaleur est suffocante, et nous nous perchons, Albert et moi, sur le haut des cabines : nos moustiquaires, installées tant bien que mal, nous permettent de dormir à l'abri des moustiques. Mais nous avions compté sans les torrents d'étincelles qui s'échappaient de la cheminée de la machine chauffée au bois; nous avons juste le temps de déménager, le feu se met dans les vêtements d'Albert étalés sur le pont, et nous nous empressons de l'éteindre avec d'autant plus d'ardeur que le vapeur est chargé de pétrole.

Nous voilà réduits à l'asphyxie dans les cabines. Nuit triste, nuit déplorable, compensée par un lever de soleil splendide que saluent de cris assourdissants tous les oiseaux de la forêt. Puis paraissent quelques habitations, des essais de culture, des palmiers, des troupeaux, et voilà San Juan Bautista, la capitale, dans toute sa gloire.

Une longue ligne de maisons basses se développe sur la berge du fleuve sans quai de débarquement; puis nous voyons deux églises, grandes halles meublées de clochers postiches.

Nous débarquons. Si la ville paraît pauvre et les maisons tristes, l'apparence est trompeuse : elle est riche; c'est le centre commercial de l'État, où l'on vient s'approvisionner de toutes parts, même de Chiapas; c'est aussi le centre du grand commerce de bois de placage, cèdres et acajous que l'on va récolter maintenant jusque dans le Guatemala. Les gens y sont aimables et l'on nous fait l'accueil le plus obligeant.

Le gouverneur nous donne des lettres de recommandation pour l'intérieur et des hommes pour nous guider et nous servir.

Mais voilà le premier accroc fait à ma bonne fortune : la saison des pluies est dans toute sa force; les routes sont inondées, détruites, infranchissables pour hommes et chevaux. Il nous est impossible de gagner par terre Comalcalco. Nous prendrons donc par les rivières et nous irons en canoas; c'est un immense détour. L'affaire résolue, nos préparatifs sont vite terminés et nous partons pour *Tierra Colorada*, rancho situé à six kilomètres de San Juan, sur la rive du rio Gonzales, où doivent nous attendre les canoas et les *bogas*, c'est-à-dire les rameurs.

La canoa est un tronc d'acajou évidé, à fond plat, sans quille, et que les hommes gouvernent avec des rames à la descente; ils remontent à la gaffe, *palanca*. On peut faire douze lieues par jour avec le courant; on n'en fait que trois quand on le remonte. On juge que les voyages doivent être longs. Nous allons apprendre qu'ils sont des plus pénibles.

Les canoas qui nous attendent sont de moyenne grandeur. On ne peut s'y mettre deux de front, et l'abri de nattes et de toile goudronnée, *toldo*, qu'on installe pour nous garantir de la pluie et du soleil est si bas qu'on est obligé de s'installer à la turque, les jambes croisées : ce qui ne laisse pas au bout de quelques heures de nous procurer des crampes épouvantables; ajoutez-y les moustiques, et vous aurez quelque idée de notre agrément!

En avant! Pas un souffle d'air, on étouffe. Je me hasarde au dehors de ma tanière, mais le soleil me brûle ou bien la pluie m'inonde; je rentre, et nous essayons de nous consoler en fumant de ces bons cigares de Tabasco, les meilleurs du monde.

Du reste rien à voir. La contrée offre un ensemble de forêts rabougries coupées de savanes inondées où le Gonzales déverse le trop-plein de ses eaux. Les bords sont à peine visibles et souvent ils disparaissent des mois entiers.

Cette petite rivière, de cent à cent cinquante mètres

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

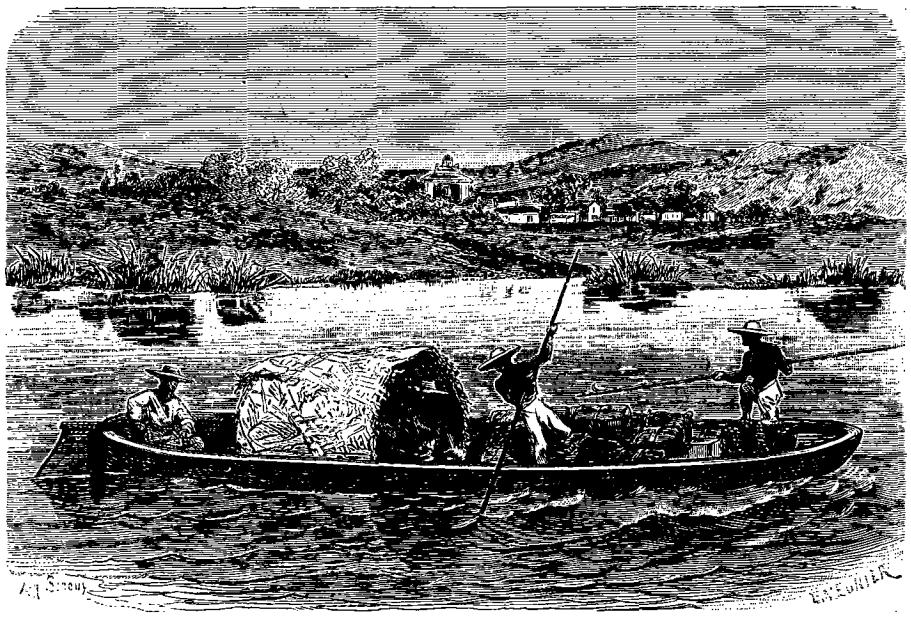
de large, se dirige au nord en décrivant une grande courbe à l'est pour aboutir à la lagune de Mecoacan. Les habitations y sont rares, et ce n'est que vers les dix heures, après avoir fait cinq lieues, que nous trouvons le rancho du Ceiba, où nous débarquons pour déjeuner.

La terre du rivage s'élève en colline, offrant une assise solide aux maisons bâties à deux cents mètres au delà. Un arbre gigantesque étend ses grandes ramures au bord du fleuve; c'est à son ombre que nous étalons nos provisions : moment délicieux où nous pouvons reposer nos membres endoloris!

Nous repartons; notre station du soir est loin, fort loin, nous dit le chef des rameurs ; mais comme ces gens n'ont aucune notion du temps et de la distance, nous ne pouvons que nous en rapporter à la carte, qui nous donne environ douze lieues.

Le soir vient, le soleil tombe et nous abandonnons le maudit toldo pour respirer au dehors la fraîcheur naissante.

A la nuit, nous entrons dans la région des îles boisées qui précèdent l'embouchure du fleuve. La lune s'est levée splendide; autour de nous tout est silence, poésie, mystère, grandeur. Nous naviguons entre deux rangées de palétuviers gigantesques, semblables aux grandes allées d'un parc séculaire. C'est un paysage enchanté; de chaque côté dans les hautes murailles se dessinent en reliefs fantastiques des bosquets, des châteaux à colonnes; des ouvertures s'ouvrent toutes noires dans les massifs comme d'immenses portiques, et l'extérieur en est admirablement ouvragé dans la verdure des arbres par la délicate lumière de la lune. On ne se lasse point d'un pareil spectacle; aussi, malgré nos seize heures de canoa, nous



Canoa à San Juan. — Dessin de A. Sirouy, d'après une photographie.

arrivons sans y songer au *rancho de las islas*, où nous devons passer la nuit.

Le rancho dort. Ce n'est qu'à nos appels répétés que s'ouvre une porte défiante.

Six heures de sommeil, et nous sommes debout pour gagner *Paraïso*.

Du nord, où nous nous dirigions, nous tournons à l'ouest et nous entrons dans les grandes lagunes qui longent la côte. Ces lagunes communiquent entre elles par d'étroits canaux formant des allées ombreuses et d'une beauté sauvage; l'ombre devient obscurité, tant elle est épaisse, et ces eaux noires, cette forêt silencieuse nous font penser au Styx ou à quelque coin ignoré du Purgatoire où les âmes doivent errer en peine dans des solitudes infinies. De grands papillons, aux ailes bleues bordées de velours noir, traversent l'espace à la recherche d'une fleur introuvable, tandis que des multitudes de crabes rouges et poilus, aux pattes d'un jaune clair, perchés sur les hautes racines des palétuviers, semblent nous lancer des regards féroces. Je cherche à saisir l'un d'eux; mais le petit démon me saute bravement à la figure, et, devant une telle audace dans aussi peu de force, je renonce à mon entreprise.

De temps à autre les branches basses des arbres nous fouettent la face et s'enchevêtrent dans les soutiens de la tente que nous sommes obligés d'enlever. Deux heures de cette marche mystérieuse nous conduisent à la lagune de Mecoacan, que nous traversons pour atteindre les îles du Bellote, où nous trouvons des pyramides, des restes d'édifices ruinés, bâtis entièrement de mortier de chaux provenant de coquilles concassées et de briques cuites.

Après quatre heures de courses et d'investigations, nous remontons en pirogue pour aller trouver en face de nous le bras du *Torno largo* qui doit nous conduire

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à la Ceiba. C'est un groupe de maisons où nous arrivons en une heure.

Le paysage devient merveilleux, la végétation gigantesque. De la Ceiba au Paraïso, c'est une suite ininterrompue de points de vue sans pareils et de beautés dont plume, pinceau ou photographie ne sauraient donner une idée. Entre de larges avenues de cocotiers sur ses bords, le rio Seco, sur lequel nous courons à toutes rames, nous ouvre à chaque instant des perspectives nouvelles, motifs délicieux et grands tableaux à faire pâmer un artiste. Le courant rapide entraîne de jolies plantes arrondies semblables à de grosses laitues d'un jaune clair ou d'un vert tendre; on les nomme *lechugas;* elles naviguent seules ou par immenses groupes formant de petits radeaux délicieux qui rappellent les Chinampas des lacs de Mexico.

Mais en remontant le rio Seco nous remarquons que cette rivière, petite aujourd'hui, fut autrefois un grand fleuve, dont la nature ou l'homme durent à une époque indéterminée changer le cours. Ce ruisseau coule en effet dans le fond d'une large barranca à bords très élevés, qui représente le lit d'un cours d'eau puissant, et je n'hésiterai pas à affirmer, suivant la supposition qui m'en fut faite, que le Tabasco coulait autrefois plus à l'ouest et occupait avant la conquête l'emplacement du rio Seco.

Nous arrivons à Paraïso; un tel nom nous faisait espérer mieux que le pauvre village où nous débarquons. Mais on nous dit qu'il fut détruit, il y a sept ans, dans une guerre civile; des ruines l'attestent ainsi que les troncs desséchés des grands arbres et des palmiers qui l'ombrageaient.

On nous prend pour une troupe de comédiens ambulants, méprise flatteuse que fit évanouir du reste l'absence de jeunes premières.

Nous restons deux jours dans ce village de triste apparence, quoique ses habitants le considèrent comme un résumé des perfections terrestres; c'est un véritable paradis pour eux.

Tous y sont riches, quoique marchant pieds nus, tous ont leurs maisons de ville et leurs maisons de campagne. Le bonhomme qui veut bien nous accompagner dans nos excursions est un richissime personnage. Du reste, tous gens aimables, charmants, et s'offrant des premiers à nous rendre service.

Pas d'hôtel assurément, mais une maison qu'on nous abandonne à un prix raisonnable; et quant à la nourriture, on nous l'offre, ne comptant que le liquide, que nous payons. Cela n'est pas tout à fait l'hospitalité écossaise, mais cela en approche, et puis quelle ardeur de patriotisme! Tout est beau et bien, et charmant pour le plus humble citoyen de l'endroit. N'ayant pas de terme de comparaison, tout ce qui les entoure leur paraît pour le mieux; n'ayant pas de besoins, que désirer encore? Point de misère, pas de travail, l'aisance facile, un climat qui permet la chemise flottante, pas de chaussures et le pantalon de toile en toutes saisons. Beaucoup de pluie, il est vrai, mais qu'importe; la terre est féconde et il y a peu de moustiques : grande affaire!

Notre voisin de porte s'étend avec complaisance sur les avantages de son pays; on se croirait en terre promise; il y met tant de feu, que je suis disposé à le croire. Il me conte que, même si la culture était moins facile et les moissons abondantes, la bonne nature se chargerait de nourrir ses enfants.

« Oui, me disait-il, quand nous n'aurions que les crabes, nous pourrions au besoin vivre sans rien faire. Les crabes sont nos amis et nos aides en attendant qu'ils soient nos pères nourriciers. Ils couvrent de leur multitude nos champs qu'ils débarrassent de la vermine, et quand ils doivent changer de cuirasses, quand ils sont gras comme des moines et qu'ils s'enterrent pour reposer, nous n'avons plus qu'à les cueillir pour les manger : c'est un plat délicieux. Puis leur écaille tombée et lorsqu'ils ont déposé leurs œufs dans la terre, leurs nombreuses colonies regagnent la mer, et c'est par bandes innombrables qu'ils traversent le village. Les rues en sont tellement encombrées qu'il faut marcher avec précaution pour ne pas les écraser; de sorte que chaque matin, en ouvrant nos portes, nous en trouvons quelques centaines qui semblent attendre et nous demander qu'on les cuise. »

Merveilleux pays! s'il n'y pleuvait sans cesse.

XIV

Comalcalco. — Fumeurs précoces. — La Cordillera. — Première visite aux ruines. — Traces de ponts. — Voie cimentée. — Les édifices anciens. — Tours et palais. — Ornementation. — Bas-reliefs. — Autres pyramides. — Temples et palais ruinés. — Retour à San Juan Bautista. — Hacienda de don Candido. — Un riche coupeur de bois.

A Comalcalco, situé à sept lieues au delà en remontant le rio Seco, rien de changé; c'est un village plus grand, installé dans une des îles de l'ancien fleuve, avec des maisons mieux bâties, des boutiques plus achalandées, mais avec ce même climat pluvieux qui nous poursuivra jusqu'à la fin de notre expédition. Ici cependant c'est pis qu'à Paraïso, et la vue que nous donnons de la rue de Comalcalco montre que c'est une véritable lagune aux végétations aquatiques.

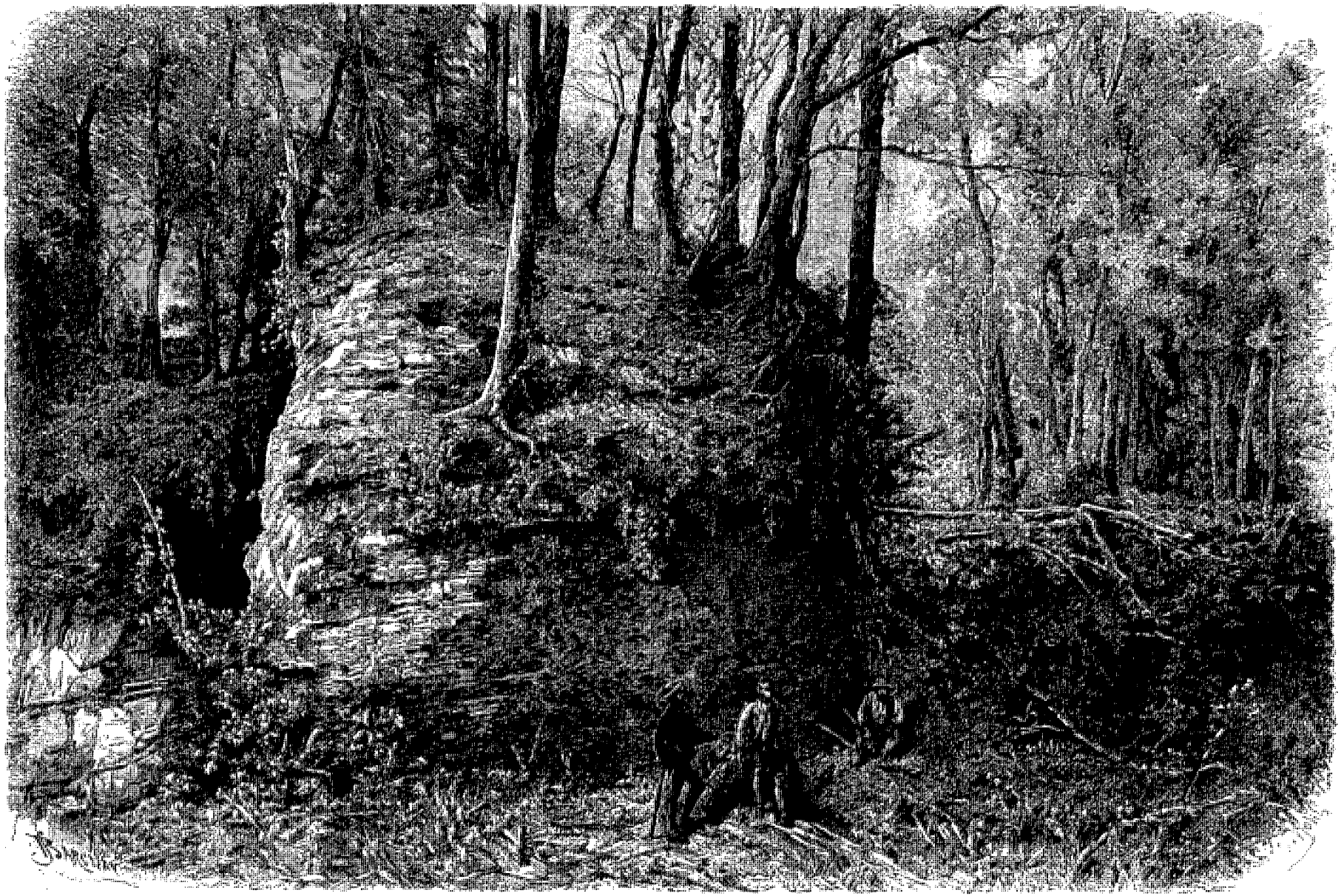
Il y pleut si abondamment que, dans la modeste auberge où nous prenons logis, les canards viennent s'ébattre jusque dans notre chambre; aussi vais-je pieds nus comme tous les habitants.

Nous avons pour hôtes une jolie famille composée du père, de la mère, de cinq enfants et d'une multitude de petits gorets avec lesquels notre chien d'Artagnan s'empresse de faire connaissance.

L'État de Tabasco est un pays de tabac; tout le monde y fume; mais je fus surpris, je l'avoue, en voyant les plus jeunes des enfants de la maison, petites filles de trois à cinq ans, la première pouvant à peine marcher, fumer des cigares aussi gros qu'elles. Le père prétend que le tabac ne peut faire aucun mal.

A notre arrivée, nous sommes accueillis par des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Palais ruiné de Comalcalco (voy. p. 318). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

récits merveilleux au sujet des ruines; les restes en sont immenses, et les pyramides sur lesquelles s'élevaient les palais sont si nombreuses qu'on a désigné sous le nom de *Cordillera* (les Cordillères) l'emplacement qu'elles occupent.

On en compte un millier, me dit-on, de toutes hauteurs, et elles s'étendent dans une direction nord-est à partir de Comalcalco, traversent la lagune vers le Bellote, et arrivent jusqu'à la mer sur une ligne de vingt kilomètres.

Ces on-dit m'enflamment l'imagination. Je propose au chef politique de l'endroit, à qui j'ai remis les lettres du gouverneur, une excursion immédiate aux ruines.

C'est une affaire entendue; quelques habitants, parmi lesquels le docteur du village et le propriétaire du terrain, nous accompagnent.

Les ruines se trouvent à trois kilomètres à l'est, sur la rive droite de la rivière, et nous franchissons la distance en trente-cinq minutes. Le docteur m'apprend que l'on a découvert jadis des restes de ponts sur les ruisseaux qui coupent le sentier, et le chef politique me fait remarquer des fragments de route indienne. Les ponts étaient en encorbellement et les routes cimentées comme celles de Teotihuacan et Yucatan : ressemblances flagrantes qu'il faut constater.

Nous arrivons, et je me trouve en face d'une véritable montagne couverte d'une végétation exubérante, où l'on ne pénètre que la hache à la main.

Descendant de nos montures, nous gravissons avec peine les flancs glissants de la pyramide pour atteindre le large plateau qui la surmonte.

Là, je ne saurai décrire l'étonnement, l'enthousiasme, le saisissement qui s'emparent de moi. Tout

Travees du palais ruiné de Comalcalco. — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

est si en dehors des choses que j'attendais! tout est si neuf, si étrange!

Je me trouve en effet en présence de ruines gigantesques, du même style que celle de Palenque, mais plus grandes.

Cette pyramide a deux cent quatre-vingt-cinq mètres de base sur trente à trente-cinq de hauteur; elle est oblongue, surmontée d'un vaste plateau où s'élevaient les palais indiens; elle est bâtie en briques cuites et en terre. Pensez à des milliers de pyramides composées des mêmes matériaux, et vous jugerez du travail incroyable que nécessita leur construction!

En dehors de masses écroulées, ruines informes qui ne disent rien, le premier édifice ruiné qui frappe mes regards est une tour carrée couronnée d'arbres comme la tour de Palenque, avec des intérieurs semblables. Tout auprès sont d'autres décombres, et plus au sud une partie du grand palais qui occupait l'esplanade. Il n'en reste que peu de chose, un fragment de quinze mètres environ, composé de deux grandes salles parallèles, qui nous fait connaître l'architecture et la disposition de l'édifice entier. Nous retrouvons de plus toute la base des murailles de la façade orientale et nous pouvons rétablir le plan de l'édifice dans son entier. Le mur de l'extrémité sud est complet, et l'on voit encore aussi vive que jadis la peinture rouge jaunâtre dont il était couvert.

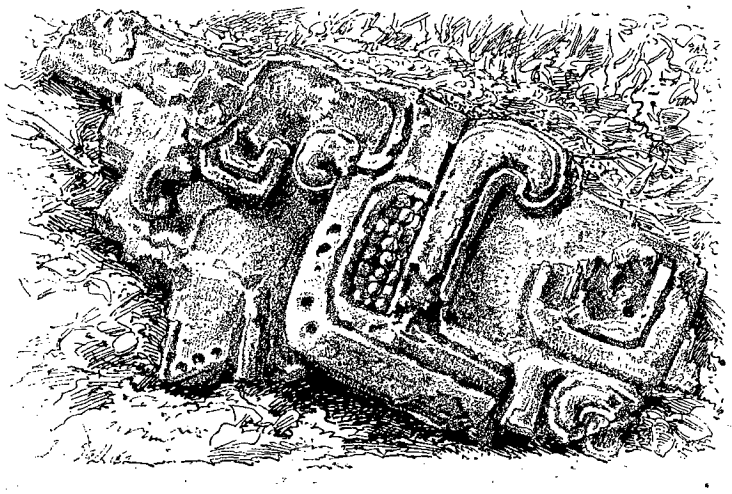
Ce palais, composé, comme le palais du gouverneur à Uxmal, d'une double travée d'appartements, avait une longueur de soixante-onze mètres cinquante-cinq. La muraille s'élevait à une hauteur de trois mètres cinquante-cinq, d'où le toit s'éloignait en oblique, usage absolument identique à celui des monuments de Palenque. A Uxmal, les murailles sont perpendiculaires et le toit plat; le toit oblique de Comalcalco fut construit en vue des pluies perpétuelles et pour faciliter l'écou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lement des eaux, car l'agencement général et les dispositions intérieures sont les mêmes ici que dans tous les édifices si connus de Chiapas et du Yucatan.

Les matériaux doivent naturellement différer suivant le milieu, et dans une plaine d'alluvion le constructeur dut chercher autre chose que la pierre qui manquait. Aussi le palais est-il construit de briques cuites, rouges et minces, et d'un épais mortier de chaux tirée des coquilles des lagunes.

Le bas de la muraille était nu, couvert de stuc poli, et, autant qu'on en peut juger, sans ornement, mais la frise qui constituait le toit était d'une richesse extraordinaire, si l'on s'en rapporte aux fragments disséminés çà et là.

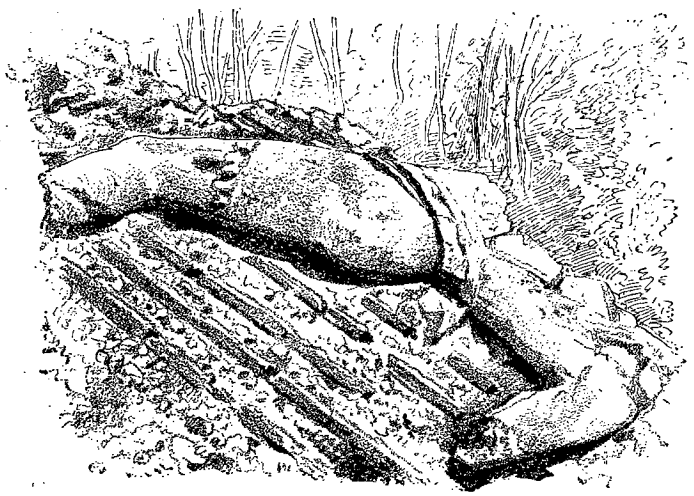


Ornementation de la tour ouest à Comalcalco. — Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.

La largeur de l'édifice, murailles comprises, est de huit mètres trente; l'intérieur de chaque pièce est de deux mètres cinquante-cinq, l'épaisseur des murs de un mètre dix, et la hauteur totale de sept mètres trente. Ce sont, à peu de chose près, les proportions des monuments d'Uxmal et de Palenque.

Nous avons reproduit une partie de la façade et une perspective des travées. Une particularité assez remarquable, mais que l'on retrouve aussi dans le Yucatan, est la légère courbe que décrivent les murailles intérieures en se rapprochant.

Les deux tours qui flanquaient le palais, l'une au nord et l'autre à l'ouest, sont malheureusement dans l'état le plus déplorable. Mais les ornements trouvés dans les éboulis peuvent donner une idée de la richesse extraordinaire de cette architecture. Des espèces de hiéroglyphes énormes, modelés dans le ciment, faisaient si bien corps avec la muraille, que des fragments de toutes grandeurs s'en écroulèrent sans se rompre.



Bas-relief de la tour ouest à Comalcalco. — Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.

C'est à cette solidité que nous devons la conservation d'un bas-relief provenant de la tour occidentale et dont on ne peut qu'admirer le modelé magnifique. Ce bas-relief représente un homme de grandeur nature; le haut du corps et l'avant-bras ont malheureusement disparu, ainsi qu'une partie des vêtements, dont il ne reste que la ceinture et un fragment d'ornement sur la cuisse.

Ces ruines présentent une apparence de vétusté qui frappe le nouvel arrivé; mais si l'on tient compte du climat le plus humide et le plus destructeur, de la végétation la plus féroce, on admettra facilement que nul édifice ne saurait résister longtemps dans un pareil milieu. Des détails, du reste, donnent comme date une époque relativement récente; par exemple, des peintures encore fraîches quoique sans cesse exposées à la pluie, et une foule d'ornements fragiles en bon état de conservation. Je me rappelai, en voyant ces ruines de si vieille apparence, les ruines d'une maison en brique de Paraïso, détruite il y a sept ans, et qui paraissaient remonter à plus d'un siècle.

Cette ville existait au temps de la conquête. Les Espagnols en virent les tours du haut de leurs vaisseaux. Peut-être avons-nous simplement retrouvé les restes de Coutla, la capitale indienne de Tabasco.

Tout près de cette pyramide, nous en visitâmes d'autres moins importantes qui font partie de la même cordillère; sur toutes, comme sur la première, nous trouvâmes des ruines amoncelées, restes de murailles intérieures écroulées, fragments d'ornementation, briques énormes, palais, temples ou demeures des grands.

C'est du haut de la pyramide que nous avons pris

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la vue de la forêt vierge qui ensevelit sous ses profondeurs tant de merveilles et tant de mystères.

Nous restâmes quinze jours à Comalcalco, mais il faudrait des années et beaucoup de monde pour explorer ce champ si vaste : il est tout indiqué aux explorateurs, auxquels je souhaite une saison meilleure et d'autres travailleurs que les miens.

Pour retourner à la capitale, il ne fallait pas songer à reprendre la rivière; en remontant le courant, il nous eût fallu huit jours, et huit jours de canoa nous semblaient un supplice à ne point braver. Nous suivîmes donc les rives de l'ancien fleuve, qui sont très élevées.

Nous eûmes à remonter le rio Seco jusqu'à la digue qui le sépare aujourd'hui du rio Tabasco. C'est une

Forêt vierge près de Comalcalco. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

couche de pita, de citronniers et d'orangers sauvages d'où s'échappent les grandes palmes de cocotiers, feraient de cette route par un beau temps une promenade des plus attrayantes. Mais, hélas! il pleut toujours! A la fin de notre première journée, nous arrivons à une riche habitation, fabrique de sucre et d'alcool; le propriétaire, don Candido Verao, nous offre l'hospitalité, et nous passons chez lui une soirée charmante. Don Candido est archéologue; il a trouvé mille choses dans les champs qui sont couverts de tumuli, idoles, masques, poteries, tombes et débris de monuments qui prouvent qu'autrefois le pays nourrissait une population des plus denses. Je retrouve là bien des ressemblances avec les antiquités des hauteurs, mais la pièce la plus remarquable est un bas-relief venant du Bellote où

des parties les plus riches de l'État et sur tout le parcours. On ne voit que ranchos et grandes habitations. C'est le pays du cacao et du café. Le cacaotier vit à l'ombre, dans les terrains humides et dans une demi-obscurité; les grands *cacaoatales*, plantations de cacao, demandent pour leur création d'immenses travaux. Il faut d'abord nettoyer la forêt vierge, brûler les arbres abattus, puis planter toute une forêt nouvelle d'arbres spéciaux dont le nom scientifique m'échappe, mais qu'on appelle *madrinas* et qui doivent couvrir de leur ombre les tiges délicates des cacaotiers. Ces arbres qui s'élancent droits jusqu'à une grande hauteur, pour s'épanouir en ombelles, font le plus bel effet du monde; et les clôtures des champs composées d'une épaisse

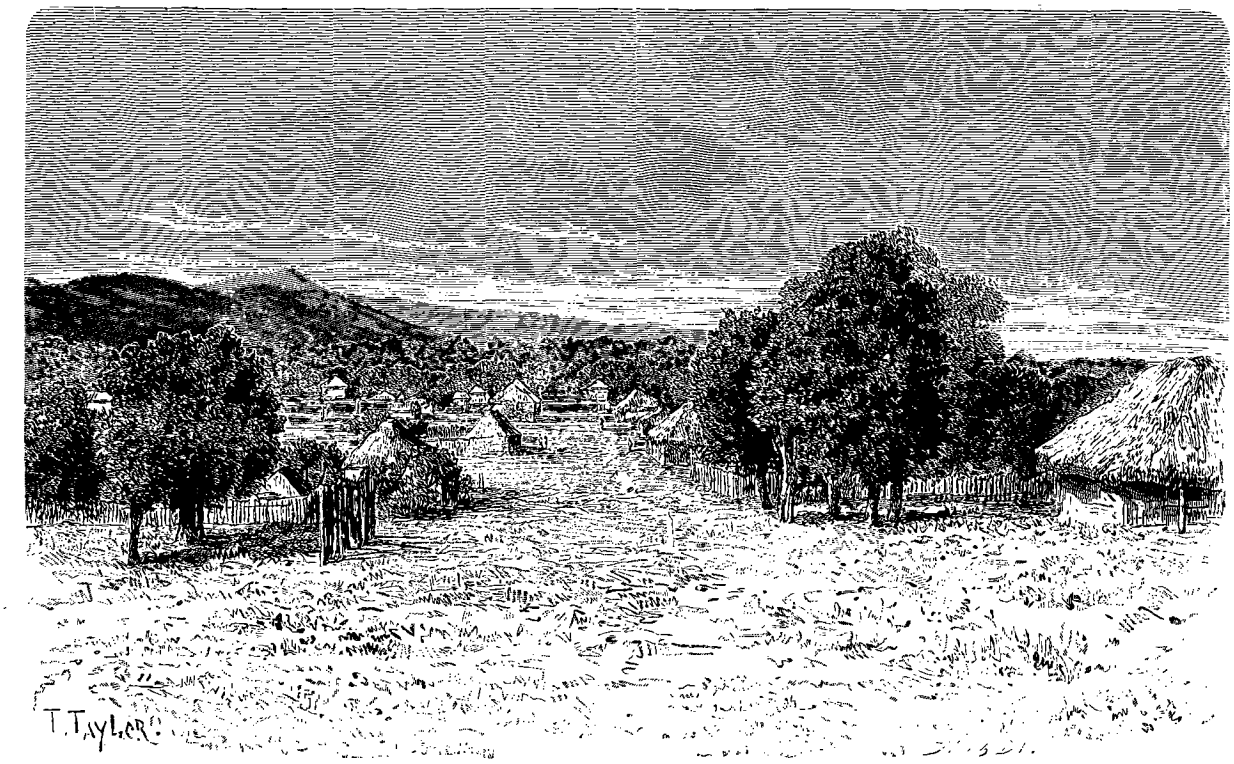
nous avons passé et qui semble être imité de ceux de Palenque.

Le lendemain, partis à six heures, nous atteignons à onze heures le haut du rio Seco et la rive gauche du Tabasco; nous en suivons le cours pendant trois kilomètres et nous arrivons à l'hacienda del Carmen, résidence du plus riche habitant de l'État, don Polycarpo Valenzuela. D'une simplicité antique, ce grand coupeur de bois accueille, dans sa maison patriarcale, l'Indien vagabond comme le voyageur européen. Ce fut grâce à son obligeance que nous pûmes obtenir des canoas pour gagner San Juan.

Désiré CHARNAY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Village de Santo Domingo (voy. p. 323). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

MES DÉCOUVERTES AU MEXIQUE

ET DANS L'AMÉRIQUE DU CENTRE,

PAR M. DÉSIRÉ CHARNAY, CHARGÉ D'UNE MISSION SCIENTIFIQUE DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE[1].

1880. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XV

De San Juan Bautista à Jonuta. — Rivières et marais. — Jonuta. — Chasse dramatique au caïman. — Las Playas. La pierre de la Croix. — Santo Domingo del Palenque. — Premiers moulages.

De San Juan à Palenque, on ne compte en ligne directe que trente ou trente-cinq lieues, mais c'est la route de terre, à laquelle nous ne pouvons songer. Nous avons soixante-dix colis à transporter! combien de mules ou de chevaux nous faudrait-il pour emmener tout ce bagage? C'est assurément un matériel ridicule à traîner par de tels chemins. Je le sais et j'aurais préféré certainement une simple valise qui m'eût permis de me mouvoir à ma guise sans trop m'inquiéter du temps et de la route. Mais.... que de mais dans la vie! Mais nous allions faire des moulages; il nous fallait donc cuvettes, papier, colle, farine, etc.; mais nous sommes photographes, il nous fallait les instruments *ad hoc;* mais il fallait un matériel d'ingénieur pour le lever des plans; mais, et par-dessus tout, il fallait manger dans ces ruines où nous allions vivre deux mois en pleine forêt. Or nous n'avions pas à compter sur la mâne du désert. Songez à ce qu'il faut, à six hommes, pour deux mois, sans parler du liquide, car on ne doit point boire d'eau dans ces pays qui suent la fièvre; c'est ma méthode et je m'en suis bien trouvé.

Le vapeur que j'ai frété arrive et nous partons.

Le dixième jour de notre départ de San Juan on nous débarque sur la rive droite de l'Usumacinta, au village de Jonuta.

1. Suite. — Voy. pages 273, 289 et 305.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nos bagages sont étalés sur la terre nue, la pluie arrive, et c'est avec grand'peine que nous trouvons des bâches pour les abriter.

Il s'agit maintenant de trouver canoas et bogas, car de Jonuta à las Playas nous n'avons pas d'autres moyens de transport.

Jonuta fut un centre indien très peuplé; on le reconnaît aux pyramides qui occupent une partie de l'emplacement du village et dont l'une est considérable; on y a trouvé mille antiquités de toutes sortes, et un savant qui s'occupe avec enthousiasme de ce qui touche au passé en a fait une belle collection. Ce savant, M. Nattes, veut bien me montrer ses trésors, et je reconnais beaucoup de ces objets comme semblables et quelquefois identiques à ceux trouvés dans les hauteurs.

Nous causons; M. Nattes est convaincu que les Toltèques ont passé partout et que partout les monuments ont été leurs œuvres. Je pars enchanté de voir ma théorie admise par un homme de cette expérience.

Nos canoas sont prêtes et nous partons le 20 décembre pour remonter l'Usumacinta; puis, nous l'abandonnons à six heures pour le rio Chico, et nous passons la nuit dans le rancho du Caribe.

Nous atteignons, le lendemain à onze heures, Porto-Cabello, groupe de cabanes habitées par des coupeurs de bois, et nous arrivons à six heures au Potrerillo, rancho de misérable apparence.

Nous nous y entassons dans une cabane basse et puante, après avoir occis un grand singe hurleur; ce sera le plat du souper, car il ne nous reste plus que de la viande salée qui nous altère affreusement.

A partir du Potrerillo, nous remontons le Chico trois heures encore, pour tourner à gauche dans un grand canal appelé le *rumpido* et qui doit nous conduire à la lagune de Catasaja.

Nous laissons à gauche les lagunes de San Carlos, au milieu desquelles vit une race d'Indiens indépendants et de mœurs particulières. Ces gens-là se nourrissent en grande partie de crocodiles et de caïmans dont les lagunes sont infestées, et l'on nous affirme que cette nourriture a fait d'eux les hommes les plus sains et les plus vigoureux de l'État.

J'avais séjourné chez eux lors de ma première expédition et j'y avais été témoin d'une chasse si singulière que je la veux raconter.

Dans la plupart des cases où je pénétrais, je trouvais des crocodiles vivants, le ventre en l'air, la gueule clouée, les pattes amarrées et la queue coupée.

« On leur coupe la queue par précaution, me dit mon hôte don Juan qui m'accompagnait, car ils feraient des sottises et casseraient quelque jambe du moindre coup.

— Mais comment vous emparez-vous de ces affreuses bêtes?

— On les prend de deux manières, me répondit don Juan : ou bien avec un fort crochet garni d'appât (et il me montrait la trace du fer qui avait percé une mâchoire inférieure), ou bien à la main.

— Oh! oh! » fis-je; et comme l'Indien me vit sourire :

« Vous paraissez en douter, señor?

— Non, repris-je, oh! non, dès que vous me l'assurez.... Néanmoins je serais enchanté de voir la chose, et voici même une piastre à l'adresse du héros qui me donnera ce curieux spectacle.

— La piastre était inutile, poursuivit mon homme, cependant cela ne gâte rien. »

Et comme nous traversons le village, nous rapprochant de sa demeure :

« Holà! hé! Cyrilo.... Cyrilo! »

Au troisième appel de don Juan, un grand gaillard noir, maigre et nerveux comme un tigre, l'aborda son chapeau à la main.

« Qu'y a-t-il pour votre service, don Juan?

— Voilà monsieur qui voudrait te voir amener un lagarto.

— C'est facile, reprit l'Indien, et pour vous faire plaisir, don Juan....

— Il y a une piastre pour toi, mon garçon; ainsi tâche de te distinguer. »

Cyrillo demanda cinq minutes pour se préparer, et promit de nous rejoindre au bord d'un bayou, petite rivière étroite et lente de l'autre côté du village. Quant à nous, nous devions prendre une pirogue et nous faire conduire jusque-là.

Lorsque nous arrivâmes, notre homme était sur la berge, nous attendant; il était nu et tenait à la main un fort poignard, dont la lame, longue de huit pouces, semblait un énorme clou carré à la base. Il avait déjà jeté aux alentours un coup d'œil de connaisseur. A vingt pas il nous fit signe d'arrêter, et, nous précédant avec précaution, il nous indiquait un point de la rive encombrée de hautes herbes. Il n'en était plus qu'à dix pas environ quand deux caïmans à courte queue éboulèrent dans l'eau comme des mastodontes.

En moins de temps qu'on ne saurait dire, Cyrilo se précipita le poignard entre les dents, plongea et ne reparut pas.

Nous nous dirigeâmes à toute vitesse vers le lieu du combat. La situation me semblait palpitante; je fouillais la rivière de l'œil, un remou indiquait seul la place où l'Indien avait disparu.

Quelques secondes longues comme des heures passèrent, l'eau s'agita de nouveau comme refoulée par la puissance d'une hélice, et la queue du monstre frappa la surface d'un coup terrible; puis le corps parut dans une évolution rapide : Cyrilo, souillé de fange, adhérait au ventre du caïman.

Ils disparurent encore, laissant une longue traînée de sang.

« Bravo, Cyrilo! bravo! » cria don Juan.

Pour moi, je ne respirais plus; le sang glacé par la terreur, témoin muet de cette effroyable lutte, je regrettais de l'avoir provoquée.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Cependant la rivière s'agitait sous les efforts des deux lutteurs et l'eau remontait à la surface en tourbillons limoneux; quelques secondes passèrent encore et Cyrilo vint à la surface, mais seul, couvert de fange, à demi suffoqué.

Un cri de joie s'échappa de ma gorge comme un cri de délivrance; Cyrilo nageait vers nous et je lui tendis la main pour l'aider; mais il sauta lui-même dans la barque, où il resta un moment sans parler.

« *Este C.... me corto el dedo :* ce.... m'a coupé le doigt, » fit-il, en nous montrant la première phalange de son index mutilé.

Au moment où Cyrilo avait enlacé le monstre corps à corps, son doigt s'était trouvé engagé dans la gueule de l'animal.

« *Pero me lo pago :* mais il me l'a payé, » ajouta-t-il, et nous l'allons bien voir tout à l'heure. Au reste, s'il ne remonte pas, j'irai le chercher.

Don Juan me fit signe de l'œil, je m'inclinai : cet Indien me parut grand comme César. Pour lui, il se débarrassait de la fange dont il était couvert et se préparait véritablement à replonger; je l'arrêtai.

« Et tenez, le voilà! » dit don Juan désignant une surface jaunâtre flottant de l'autre côté du bayou. C'était bien le caïman, le ventre en l'air et la poitrine ouverte de quatre coups de poignard.

Nous le remorquâmes jusqu'au village; il mesurait quatorze pieds trois pouces; j'offris à Cyrilo deux piastres au lieu d'une, et je payai vingt francs son poignard, que je conserve encore.

Poursuivons. Après bien des difficultés nous atteignons enfin la lagune et nous n'arrivons que fort tard au village de las Playas.

Là, nouvel embarras : pas de porteurs. Ce sont les Indiens qui font les transports et nous n'en pouvons avoir qu'à Santo Domingo del Palenque, à huit lieues de là. De plus, comme les Indiens y sont peu nombreux, il faudra deux ou trois voyages pour emporter le tout.

Le chef politique de las Playas se met à notre disposition, et envoie immédiatement un exprès au chef municipal de Palenque, pour nous envoyer tous les hommes qu'il pourra. Chaque Indien ne voulant porter qu'un poids de cent livres, il nous faut préparer le matériel et le diviser en charges égales.

Du reste je ne perds pas tout à fait mon temps, car je trouve au village la fameuse pierre de la Croix, provenant d'un temple de Palenque et bien connue dans le monde savant. Cette célèbre antiquité vient, après des fortunes diverses, d'arriver, brisée en deux morceaux, à destination de Mexico. Nous en prenons un beau moulage, et le lecteur pourra la voir, sur une de nos gravures, remise en place à côté de la dalle appartenant au même temple et occupant encore le fond de l'autel.

Bref, nous perdons six jours à las Playas, d'où nous ne partons que le 30 décembre. Nous sommes huit et il faut organiser une véritable cavalcade pour nous conduire à Palenque.

Santo Domingo, où j'arrivai fourbu, est l'ancien chef-lieu politique de ce district. Il y a quelques années déjà que ce chef-lieu fut transporté à las Playas, et, depuis lors, les blancs abandonnèrent le village, où ils furent remplacés par des Indiens. Cette antipathie de l'Indien pour le blanc s'est perpétuée depuis la conquête. Il émigre du lieu qu'envahit celui-ci; il y revient quand le blanc l'abandonne.

Il ne restait plus à Palenque que deux familles européennes, et c'est chez l'une d'elles que nous pûmes trouver asile.

Dans le mur de l'église inachevée se trouvent deux fort belles dalles enlevées au temple du Soleil; je m'empressai de les mouler pendant les quelques jours qu'il nous fallut attendre nos porteurs. Je pris en même temps une vue du village avec sa grande rue bordée de cabanes à toit de chaume et les manguiers qui les ombragent.

En somme, nous n'atteignîmes les ruines que le 2 janvier, après vingt-deux journées de voyage pour faire les trente-cinq lieues qui nous séparaient en ligne droite de San Juan Bautista. Mais quels détours!

XVI

Les ruines de Palenque. — Première impression. — Aperçu historique. — Installation. — Explorations et coup d'œil général. — Déblaiement. — Le palais. — Description. — La façade d'aujourd'hui. — La véritable façade au nord. — Bâtiments intérieurs. — Ruines nouvelles.

Les ruines de Palenque sont à dix kilomètres environ au sud-ouest du village; le chemin pour y arriver n'est qu'un sentier sous bois, qu'on est obligé de nettoyer à chaque nouvelle exploration, car il disparaîtrait aussitôt sous la puissante végétation des tropiques. Nous le trouvâmes dégagé par les soins de M. Rodriguez, agent du gouvernement mexicain, surveillant des ruines et qui les visite fréquemment. Je fis la route à pied en compagnie d'Alfonso, notre cuisinier.

Le rio Michol, où nous arrivâmes après la traversée d'une plaine ondulée, semble être au nord la limite de la ville ancienne, car de droite et de gauche, à partir de ce point, on commence à trouver des tertres et des monticules et certains vestiges de ruines.

Le sentier s'élève ensuite assez rapidement sur la pente de collines ou de plateaux successifs, qui paraissent travaillés de main d'homme.

Tout à coup les cris des Indiens qui nous précèdent nous annoncent le palais, que nous eussions longé sans le voir, tant la végétation est épaisse.

Si l'on prend ce palais comme centre, on peut dire que la ville était placée sur la pente des premiers contreforts de la Cordillère. Certains voyageurs prétendent avoir aperçu la mer du haut des temples. Je crois qu'ils n'aperçurent guère que la lagune de Catasaya, située à dix lieues au nord; quant à l'Océan,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui se trouve à plus de cent soixante kilomètres, je doute que de la hauteur de deux cents mètres où nous sommes il soit possible d'en rien voir, même par le temps le plus clair.

Nous gravissons la pyramide, nous pénétrons dans le palais, et l'impression que j'éprouve est profonde. Plus jeune, j'avais trouvé l'édifice modeste; j'y retourne presque vieux et je le trouve grandiose.

Une courte promenade aux environs, au milieu de ce qui reste encore de ruines debout, me pénètre d'admiration. Ce palais massif, ces temples ruinés, ces pyramides de toutes hauteurs, sont plus que majestueux, ils semblent effrayants, et l'on se demande si le peuple qui éleva ces monuments profita des éminences naturelles qui parsèment les flancs de la Cordillère, pour y placer ses demeures, ou si ces ouvrages étonnants par leur grandeur sont sortis tout entiers de la main des hommes. Non; nous nous en sommes assurés plus tard. Les constructeurs distribuaient le terrain en esplanades, sur lesquelles ils élevaient de petites pyramides; mais ils doublaient les collines de pierres, et les divisaient en étages comme les Toltèques l'avaient fait pour leurs pyramides de Teotihuacan.

Intérieur d'une galerie dans le palais de Palenque. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

Rien d'étrange comme une promenade au milieu de ces édifices extraordinaires; cet abandon, ce silence, cette solitude, l'ombre épaisse des arbres qui couronnent édifices et pyramides, grandissent encore le mystère qui plane sur les ruines et vous plongent dans une tristesse indicible.

Mais quels changements sont survenus depuis vingt-deux ans! des parties de murailles se sont éboulées, toute la devanture du temple de la Croix s'est effondrée, et, dans le temple du Lion, le beau bas-relief de l'autel a complètement disparu.

Qu'en restera-t-il dans cinquante ans? Probablement des amas de décombres comme on en rencontre à travers bois sur les éminences et dans la plaine.

Pendant que nos hommes déblaient le palais, nous avançons, précédés d'Indiens qui nous ouvrent le passage, au travers de la forêt vierge. Nous reconnaissons les édifices connus; mais partout où nous continuons à marcher, droit devant nous et dans toutes les directions, nous trouvons des amoncellements de ruines informes.

Aujourd'hui il nous reste à voir le palais; au sud-ouest, à deux pas, le temple des Inscriptions; à trois cents mètres au sud, le petit temple du Lion; plus près, au sud-est et disposés en triangle, les trois temples du Soleil, de la Croix n° 1 et de la Croix n° 2.

C'est là que se trouvent les bas-reliefs célèbres et les inscriptions indéchiffrées dont nous sommes venus prendre copie pour les présenter au monde savant. C'est là que nous allons vivre deux mois, et, par le temps qu'il fait, il pleut sans cesse, c'est un vilain séjour.

Il faut nous installer. Nous établissons la cuisine et la salle à manger dans la galerie extérieure de la façade orientale du palais, et notre chambre à coucher dans la galerie orientale de l'aile intérieure. De la salle à manger nous avons vue sur la forêt et notre chambre donne sur la cour du palais.

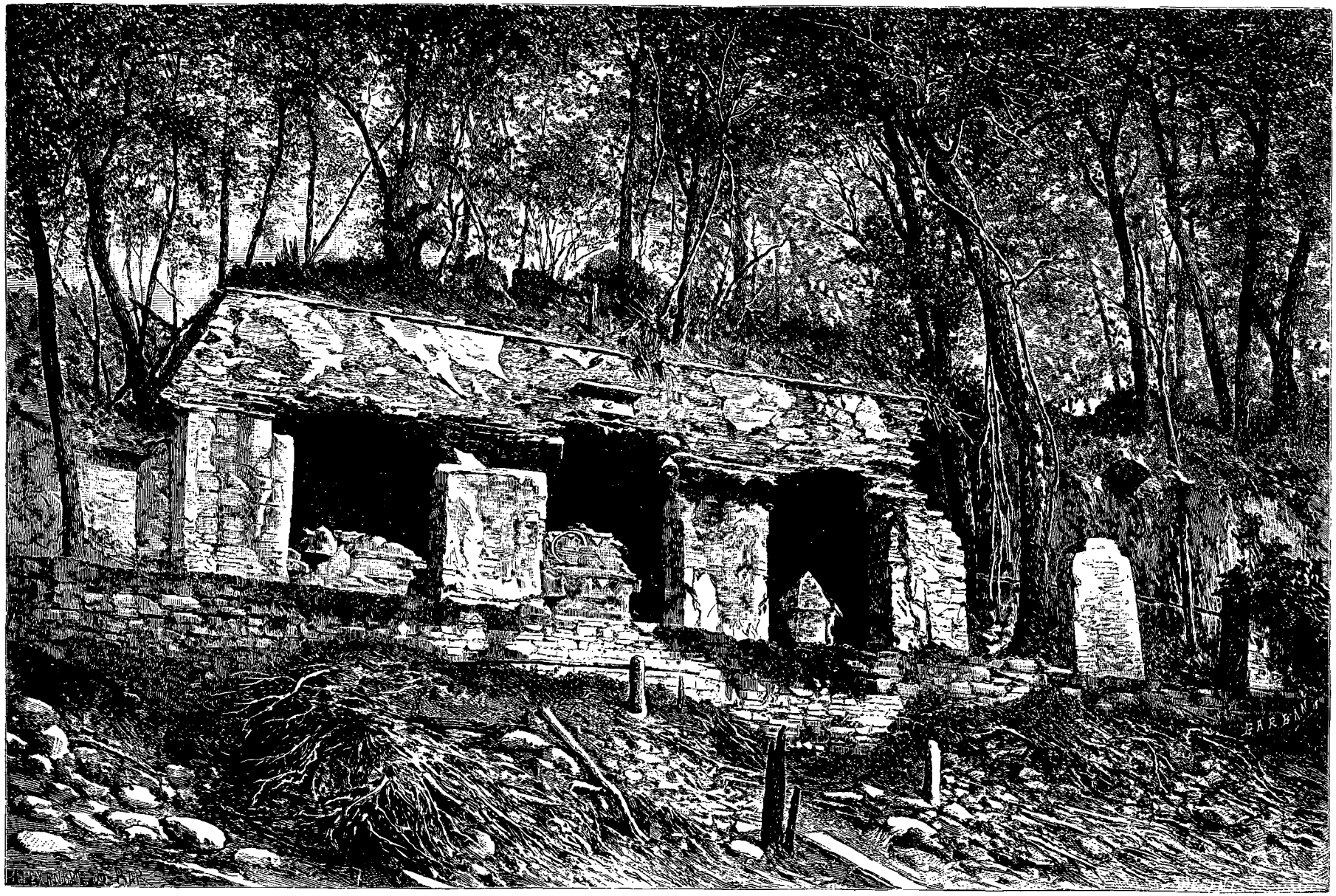
Je mets sous les ordres du cuisinier deux Indiens pour lui fournir l'eau et le bois; j'en garde quatre pour transporter le matériel et nous fournir également d'eau et de bois dans les temples où nous aurions des estampages à prendre; il en restera quinze pour la coupe des arbres et le déblaiement du palais et des temples.

Ces déblaiements se font avec lenteur; pour peu que nos Indiens se sentent livrés à eux-mêmes, ils s'arrêtent, ils fument ou causent entre eux; ce genre de travail leur est antipathique au possible, et ils ne savent se servir ni du pic ni de la pelle; mais donnez-leur un machete ou une hache, et vous les verrez dans toute leur gloire.

Ils savent ouvrir avec le machete une route assez rapidement pour que vous puissiez passer au travers du bois d'un pas égal et sans vous arrêter. Avec la hache ils abattent des arbres énormes aussi facilement que vous feriez d'un arbuste.

C'est ainsi qu'ils me dégagèrent le palais et les temples de l'énorme végétation qui les voilait.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



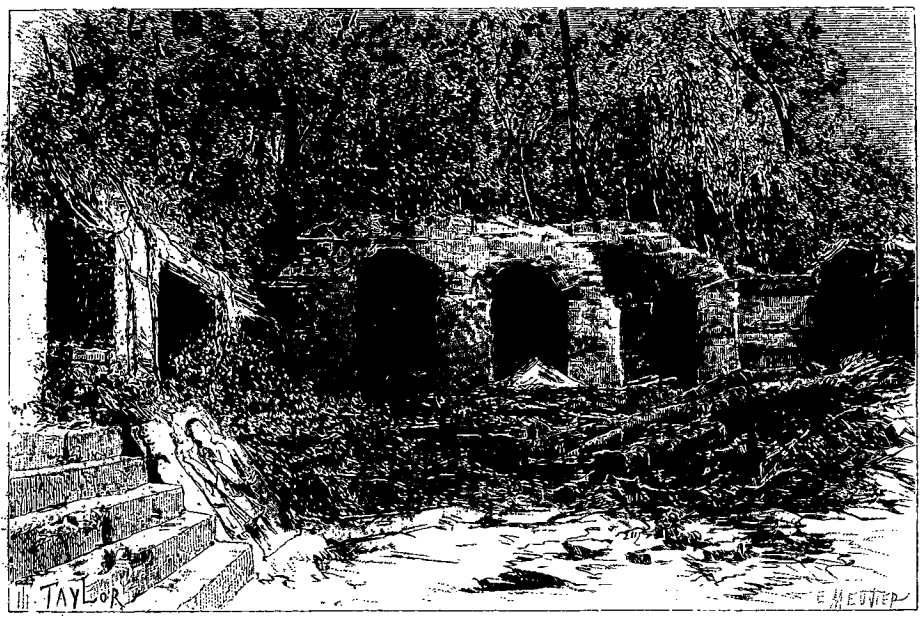
Façade extérieure du palais de Palenque (voy. p. 326). — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le palais se composait (et avant moi je crois qu'on ne l'avait pas encore compris, non plus Waldeck que ses prédécesseurs) de deux parties bien distinctes. Une double galerie s'étendait sur les trois côtés est, nord et ouest; elle enclavait un édifice intérieur également à double galerie et deux cours de dimensions inégales; c'était une espèce de promenoir parfaitement indépendant du reste de l'édifice, qui, placé au sud, devait embrasser l'habitation proprement dite. Le tout cependant constituait un édifice unique placé sur le même plateau et formant un immense rectangle.

En dehors des galeries, rien dans ce palais ne semble avoir été fait avec méthode et sur un plan médité. Les diverses parties qui le composent sont de grandeurs différentes ou de hauteurs inégales. Les cours enclavées dans les galeries sont des rectangles irréguliers, et la première est plus large de deux mètres au nord qu'au sud, de sorte que les constructions ne sont point parallèles.

Dans la partie sud que l'on s'accorde à regarder comme comprenant les appartements, le désordre est plus apparent qu'ailleurs et la discordance plus complète. Là, pas même la plus vague idée de plan; on y trouve de grands édifices et aussi de petits; ils sont bâtis sur des surfaces inégales; ils s'éloignent ou se rapprochent les uns des autres sans qu'on en puisse deviner le motif; leurs toitures sont obliques ou perpendiculaires, et leurs décorations des plus riches ou des plus simples et comme distribuées au hasard; il y en a de souterrains par rapport aux autres et dans lesquels on pénètre d'un côté par des escaliers obscurs et qui prennent jour sur le côté sud de la pyramide, qui, là, se trouve élevée de quelques pieds seulement au-dessus du sol.



Petit édifice dans la cour du palais de Palenque. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

C'est dans ces appartements souterrains que se trouvent trois grandes tables en pierre, à tranches sculptées, et où, parmi les explorateurs, les uns ont vu des pierres de sacrifices et d'autres simplement des tables à manger.

L'indépendance de ces galeries-promenoirs est parfaitement évidente dans la vue de la façade extérieure que nous en donnons. Le pilier de gauche soutient l'extrémité de la frise et du toit qui se terminait là, comme il se terminait du côté occidental, ce qui faisait bien de cette galerie un édifice à part.

Tous les voyageurs, avant nous, enveloppaient le palais entier de cette galerie : ce qui est absolument erroné. Ils entouraient de plus la pyramide sur laquelle repose le palais, d'un escalier continu : ce qui est également inexact, puisque la photographie nous présente sur toute sa longueur un mur perpendiculaire.

La pyramide était donc, sur ses trois faces les plus élevées du moins, est, nord et ouest, divisée en trois ou quatre esplanades, dont nous avons retrouvé les traces dans la partie nord, et nous avons constaté que de semblables esplanades existaient dans toutes les pyramides d'une certaine élévation découvertes par nous à Palenque, ce qui est conforme aux traditions venues des hauts plateaux.

Cette disposition est surtout remarquable, comme je viens de le dire, sur le côté nord de la pyramide, où la façade du palais est totalement détruite : c'est là que se trouvait l'entrée et non pas à l'orient, comme on l'a prétendu, et j'en ai pour preuve le luxe que les constructeurs déployèrent dans cette partie de la pyramide à l'exclusion des autres côtés. La base en effet y est composée d'un revêtement de magnifiques dalles de un mètre cinquante de hauteur, avec piliers en relief à deux mètres de distance les uns des autres et sur-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

montés d'une corniche de quinze centimètres. Au-dessus s'élevait le mur de la première esplanade, et l'on reconnaît les traces de l'escalier qui occupait le centre et conduisait à la galerie.

Du reste, je ne saurais qu'indiquer ici les parties les plus importantes de ce curieux palais : une étude exacte et complète me mènerait trop loin.

Passons dans la cour du palais, où le petit édifice à trois portes nous donnera une idée des bâtiments d'habitation et du désordre apparent qui régnait de ce côté. Nous voyons en effet qu'il est en contre-bas de la galerie de gauche et qu'il est flanqué à droite d'un autre édifice moins élevé, avec un entablement perpendiculaire surmonté d'un toit plat, tandis que son entablement et son toit sont obliques.

Mais ce qui caractérise le mieux cette architecture singulière, c'est la vue de la façade orientale de l'aile intérieure, où nous avions établi notre chambre à coucher. Cette partie du palais est à peu près complète et était, je crois, la plus richement décorée.

L'édifice, placé entre deux cours, est composé de deux galeries avec toit, supporté par six piliers de chaque côté, enclavant cinq larges baies. Celle du milieu, plus large que les autres et servant d'entrée, est

Façade orientale de l'aile intérieure du palais de Palenque. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

précédée d'un escalier à marches couvertes de hiéroglyphes en relief; elle était flanquée de deux grandes figures décoratives dont l'une existe encore.

Le soubassement, très remarquable, est composé de trois petites esplanades soutenues par des piliers sculptés, séparés par de grandes dalles en retrait portant chacune un carré d'inscriptions.

Les piliers étaient couverts à l'extérieur et sur les côtés de grands bas-reliefs modelés en ciment et dont l'on voit encore quelques vestiges. Les linteaux qui surmontaient les ouvertures de la galerie étaient en bois de zapote rouge; ils ont disparu, mais on reconnaît parfaitement leurs empreintes. Il n'y a pas longtemps du reste que ces bois ont disparu, puisque Stephens en trouva des débris dans l'aile sud dont nous venons de parler, et que M. Koller, un habitant de Palenque, me fit voir un mètre et une canne qu'il avait fait faire avec un de ces linteaux trouvé dans les ruines.

A notre avis, ces faits et bien d'autres preuves peuvent démontrer que les édifices de Palenque ne sont pas aussi anciens qu'on veut bien le dire.

La partie supérieure de ce palais est composée d'un toit à pente douce et d'un véritable entablement d'une richesse extraordinaire. Chaque jour j'y découvrais de nouveaux sujets d'admiration.

La frise était ornée de sept têtes énormes. A l'a-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vant-dernière, à droite, on voit encore la bouche, l'arcade sourcilière et le nez.

La plus grande de ces figures était au centre, au-dessus de la porte d'entrée de la galerie, et chacune d'elles était flanquée de chaque côté de statues en haut relief de grandeur nature; on en voit les traces partout : ici c'est une simple empreinte, où le profil du bas-relief tombé est nettement dessiné; là c'est une jambe, ailleurs un fragment du torse. Près de la figure centrale, à gauche, nous avons trouvé toute la partie inférieure de l'une de ces grandes figures.

Surmontez cette frise d'une corniche légère, véritable passementerie composée de losanges obtenus par des rondins de stuc, semés aux points d'intersection de petites sphères aplaties; imaginez un toit également couvert de sculptures et d'ornementations en relief, et vous aurez une idée de cette merveilleuse construction.

La tour de Palenque est une des grandes curiosités du palais; elle est fort pittoresquement couronnée d'arbres dont les racines entouraient et reliaient les murailles comme des cercles un tonneau. Malheureusement chaque explorateur en fait couper une partie pour dessiner ou photographier la vue.

Cette tour est carrée; elle s'élevait de trois étages au-dessus d'un rez-de-chaussée à ouvertures ogivales; son troisième étage a disparu, et les grands arbres de

Bas-reliefs dans la cour du palais de Palenque (voy. p. 330). — Dessin de Ch. Goutzwiller, d'après une photographie.

droite, qui penchent d'une façon inquiétante, la menacent aujourd'hui d'une destruction totale; elle rappelle celles de Comalcalco; la décoration m'en paraît moins riche, car, en dehors des couches de stuc qui recouvrent encore certaines de ses parties, je n'ai rien trouvé dans ses débris qui puisse se comparer aux grandes pièces décoratives de cette première ville.

Quant aux intérieurs des galeries, on pourra se faire une idée exacte de leur curieuse voûte appelée boveda, qui est bien ogivale, mais qui ne peut pas le paraître par la vue que nous en donnons.

Ce grand corridor était orné de médaillons représentant des figures humaines de profil avec un encadrement des plus riches et qui rappelle absolument le style rococo.

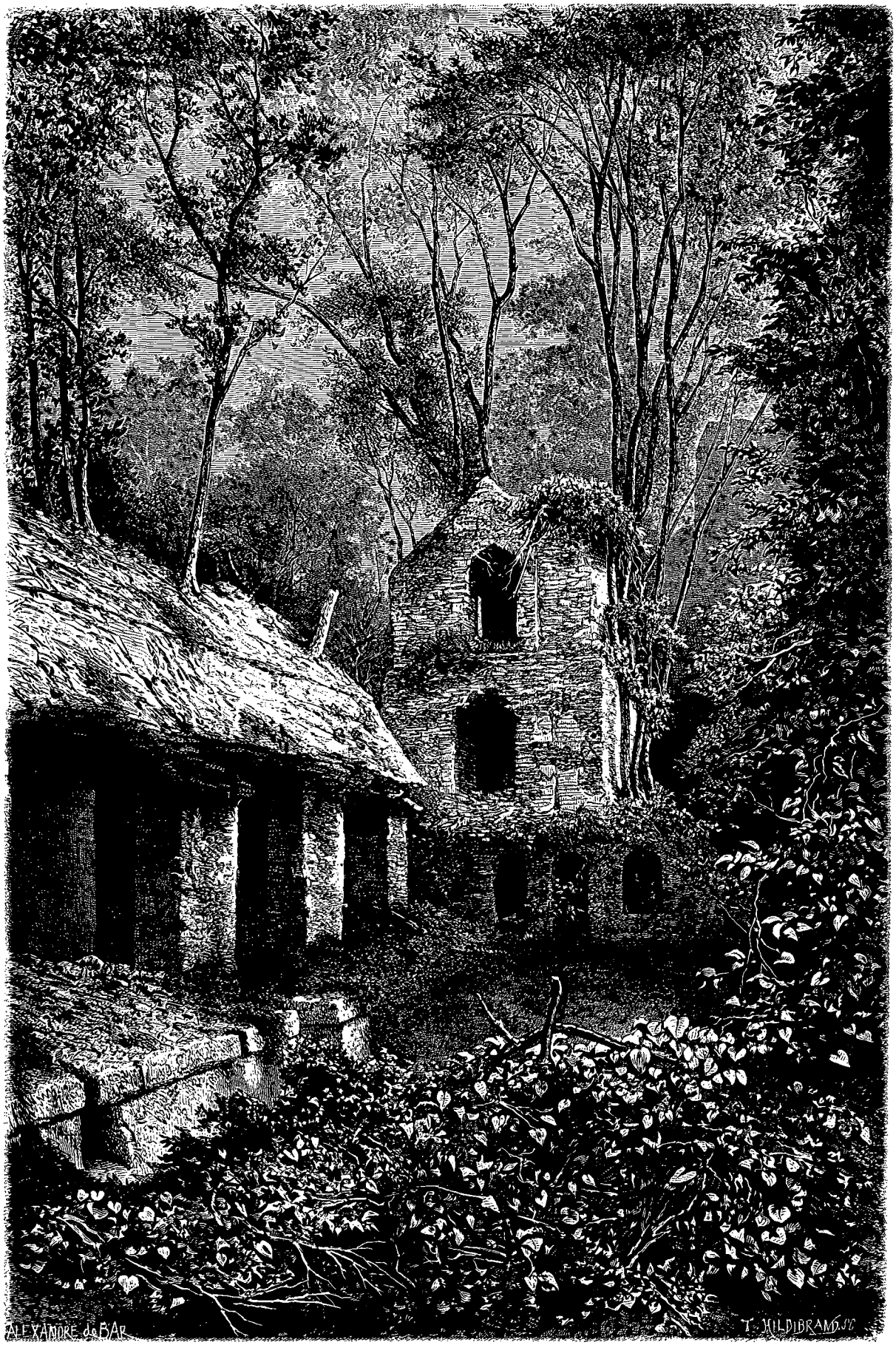
Dans le haut, des ouvertures en forme de trèfle, espèces de niches, contenaient sans doute les statues des dieux.

XVII

Palenque ville religieuse. — Bas-reliefs. — Artistes palenquéens. — Humidité. — Pluie et fièvres. — Un cuisinier reconnaissant. — Temples. — Le temple du Soleil. — Temple de la Croix n° 2. — Temple de la Croix n° 1. — Autels. — Temple des Inscriptions. — Moulages et photographies. — Incendie! — Explorations. — Maisons éboulées. — Une observation sur l'âge des arbres; ce qu'on peut en conclure au sujet de celui des ruines. — Le retour.

Jusqu'à ce jour on a fait de Palenque une capitale,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La tour dans le palais de Palenque. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et du grand édifice qu'on appelle le palais, le palais des rois. C'est une erreur que j'espère redresser. A mon humble avis, Palenque était un lieu saint, un centre religieux considérable, une ville de pèlerinage fourmillant de temples et d'oratoires, une terre consacrée pour les sépultures. Ainsi s'explique, selon moi, le long silence qui s'est fait autour d'une ville aussi importante. Il devait y avoir là une énorme population flottante qui se dispersa au premier bruit de la conquête, retentissant comme un coup de tonnerre au milieu des peuples épouvantés.

Cette prétendue capitale manque d'architecture civile; elle n'a point d'édifices publics comme on en retrouve partout ailleurs. Il n'y avait là que des temples et des tombes.

Le palais était donc, je suppose, non pas un palais de rois, mais une demeure de prêtres, un magnifique monastère habité par les chefs de cette ville religieuse. Les bas-reliefs le disent et on n'a qu'à les traduire.

Si Palenque avait été la capitale d'un empire et que le palais eût été la demeure des rois, nous aurions trouvé dans les milliers de bas-reliefs jetés à profusion sur les édifices toute l'histoire d'un peuple, des pages de sa vie privée, une représentation de cérémonies publiques, des récits de batailles et de conquêtes comme on en trouve à Mexico sur la pierre de Tizoc, à Chichenitza dans la chambre du Gymnase, et dans d'autres villes du Yucatan.

A Palenque, rien de semblable; les bas-reliefs nous présentent toujours le même solennel et pacifique appareil; c'est généralement un personnage debout tenant un sceptre, ou bien c'est un homme à l'aspect calme et majestueux de la bouche duquel s'échappe une flamme, image poétique de la parole et de la prédication.

Les acolytes à genoux qui les accompagnent ne sont ni des esclaves ni des vaincus; je les ai bien examinés; l'expression est douce, sereine et soumise, et leurs attitudes béates ne me représentent que des prosternés, des adorateurs et des croyants.

Du reste pas une arme aux mains de cette foule; pas une lance, pas un arc, pas une flèche, pas une épée; chez eux, pas un geste violent; je ne vois là ni guerriers, ni combattants, ni vainqueurs, mais seulement des prédicateurs et des fidèles. Sur les grands bas-reliefs en pierre, placés de chaque côté de l'escalier, dans l'intérieur de la cour, on peut juger à première vue qu'il ne s'agit pas de rois, mais de prêtres vêtus de l'étole ou de la dalmatique comme chez les prêtres aztèques.

Les bas-reliefs en pierre sont rares. Tous ceux qui ornent les piliers des monuments sont en ciment modelé.

La manière dont les artistes produisaient leurs œuvres est très originale et j'ai pu m'en rendre compte par le plus grand des hasards.

J'attaquai la surface d'un des piliers couverts d'une couche épaisse de carbonate de chaux : au moyen du marteau, et en frappant avec soin, je mis au jour le profil d'une figure admirablement conservée. Je poursuivis, et bientôt je dégageai le personnage entier de son enveloppe calcaire.

Il était au complet et semblait sortir de la main de l'artiste. C'était un personnage accroupi; il avait la tête tournée dans une attitude contemplative vers le prédicateur debout, le désignant de l'index de la main gauche, pendant que la droite reposait sur un genou. Sa parure de tête était de plumes et de banderoles; un beau collier de perles rondes ornait son cou, et son bras était couvert d'anneaux; le vêtement qui couvrait ses épaules ressemblait aux pèlerines de passementerie que portent les dames de nos jours, et jusqu'à ses riches *cacles*, chaussures, rien ne manquait.

Ayant par mégarde enlevé quelques perles du collier ainsi qu'un bracelet, je trouvai dessous le cou et le bras; ma curiosité éveillée ne me permit plus de m'arrêter, et, poursuivant, je déshabillai entièrement mon personnage, dont je mis à nu le corps superbement modelé.

L'artiste modelait donc le corps, puis, au moyen de bandes de ciment appliquées fraîches, le revêtait de sa parure et de son habillement.

Malgré l'intérêt des études qui nous occupent et des travaux qui absorbent notre temps, la vie que nous menons dans les ruines est une vie affreuse. Il pleut sans cesse et l'humidité est telle que nous en sommes pénétrés jusqu'à la moelle; le cuir de nos chapeaux, sur nos têtes, se couvre de végétation qu'il faut nettoyer chaque jour. Nous vivons dans la fange, noirs de boue par suite de nos courses et de nos chutes sur les terres glissantes des pyramides. Nul repos. La nuit, les murailles couvertes de mousses verdâtres laissent tomber sur nous des gouttes d'eau glacées qui nous réveillent; le jour, une nuée d'insectes, rodadores, moustiques et garrapatas, nous tourmentent et nous dévorent; comment résister longtemps dans ce milieu malsain? Albert, puis Alfonso sont saisis d'une fièvre ardente; maux de reins, maux de tête et prostration générale. Julien résiste, mais se sent accablé quelques jours plus tard; à quand mon tour?

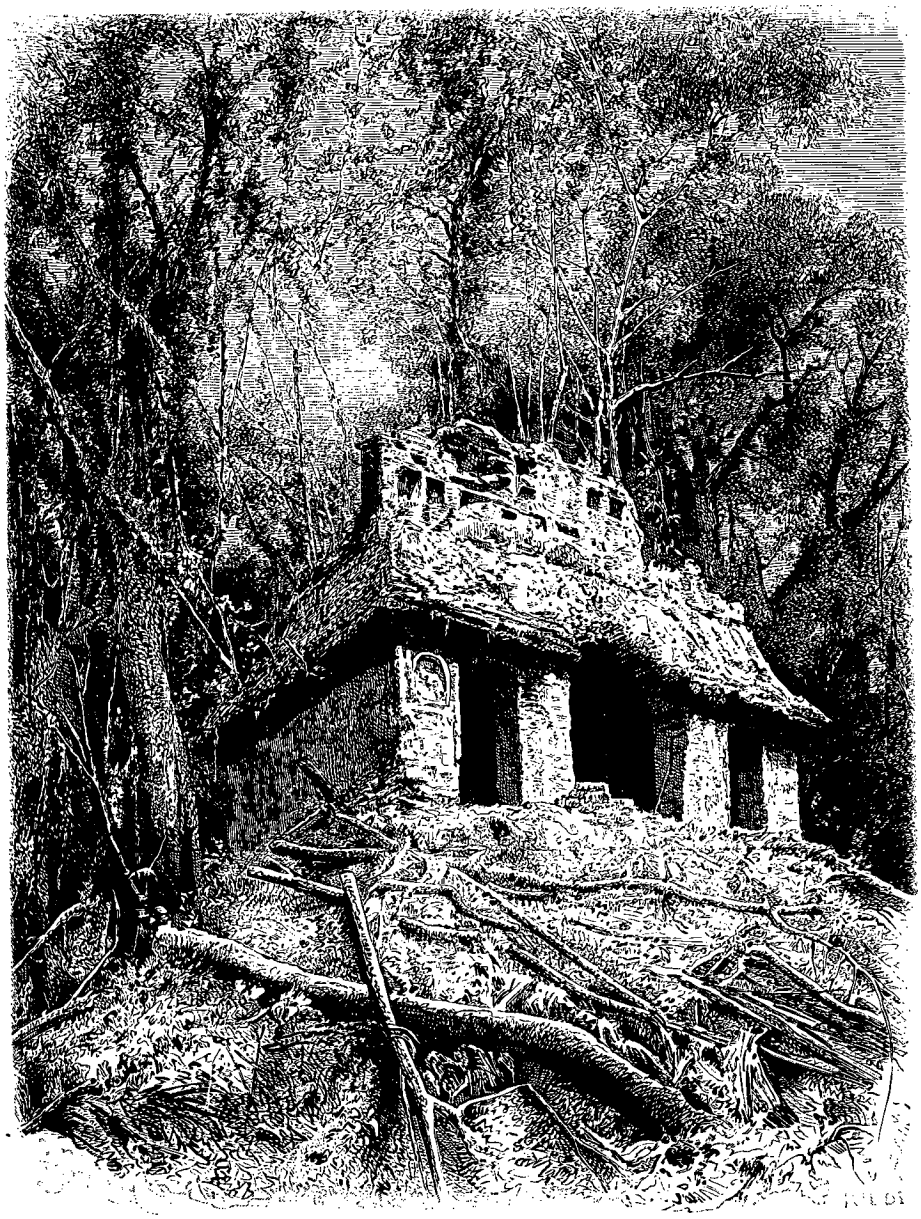
Il est heureusement des compensations à cette existence terrible. Depuis que nos hommes ont ouvert une vaste rotonde devant le palais; depuis que la cour est débarrassée de la végétation qui l'encombrait et que l'air pénètre et circule autour de nous, une foule d'oiseaux viennent nous rendre visite et nous réjouir de leurs chants.

La nuit, ce sont des bruits mystérieux qui nous éveillent, voix d'êtres inconnus qui correspondent entre eux, mêlées aux petits cris des grillons, aux clochettes des cigales et aux coassements des grenouilles. Puis, ce sont les hurlements des grands singes, semblables aux rugissements du lion, ou les rauques gémissements du tigre, ou encore les roucoulements éloi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gnés des colombes, qui leur ressemblent. Tout cela est neuf, plein de sensations étranges. Et puis les grandes joies des découvertes, l'intérêt toujours nouveau des opérations photographiques, et l'immense satisfaction de penser qu'on rapportera, en moulages superbes, ces grandes et mystérieuses inscriptions que ne possède encore nul musée au monde, n'est-ce point assez pour nous faire accepter et oublier les dures épreuves que nous traversons?

La quinine, du reste, fait merveille; voilà nos hommes debout, et, pour nous faire oublier la déplorable diète à laquelle nous dûmes nous soumettre pendant sa maladie, Alfonso se livre à l'inspiration de son génie inventif, et je me hâte de porter à la connais-



Temple du Soleil (voy. p. 332). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

sance du monde savant le menu du célèbre déjeuner qu'il nous servit pour fêter, au milieu de ces ruines étranges, son complet rétablissement :

Soupe purée de haricots noirs au bouillon d'escargots. — Olives de Valence, saucisson d'Arles. — Poulet de grain, sauté à l'ail et au piment rouge. — Morue frite. — Chives, cœurs de petits palmiers en branche d'asperge. — Friyoles ou haricots noirs rissolés. — Crêpes saupoudrées. — Fromage américain. — Vins, bordeaux et aragon. — Café, habanero et cigares de Tabasco. — Les choses ne sont peut-être pas en ordre, mais le compte y est, et le lecteur pourra se convaincre qu'en pleine forêt vierge, à Palenque, avec un beau temps, des provisions et un cuisinier reconnaissant, on peut encore faire bonne chère. Seulement ce n'était pas tous les jours fête.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

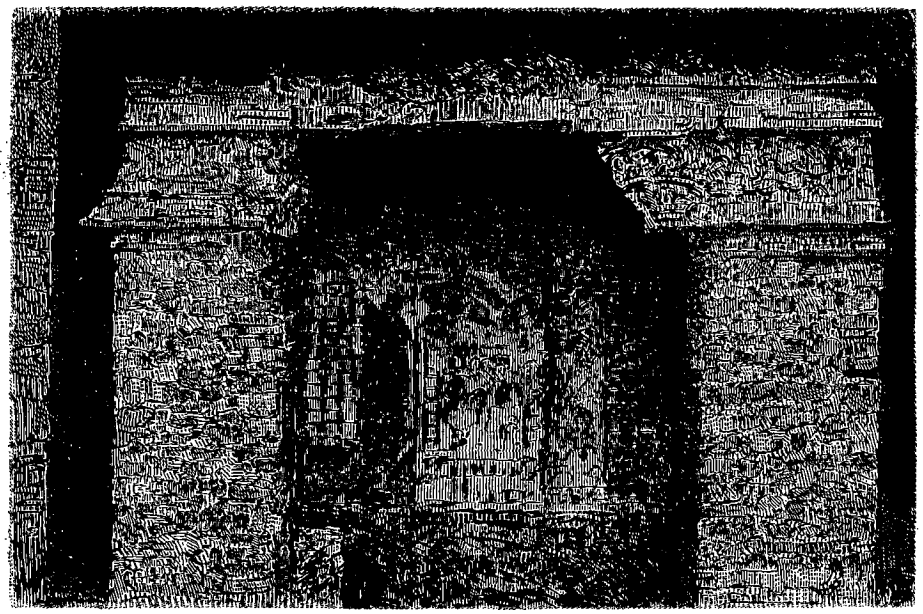
Mais retournons aux choses sérieuses. Voici le temple du Soleil[1]. Ce petit édifice, situé à cent cinquante mètres environ au sud-ouest du palais, est le seul à peu près complet. Il a onze mètres soixante-quinze de face sur huit mètres quarante-cinq de profondeur. Les piliers, le toit et la crête ornementale qui le domine, tout est couvert de sculptures et de décorations.

Ce qui frappe toute personne familière avec l'architecture religieuse japonaise, c'est la ressemblance de ce temple avec les anciens sanctuaires bouddhistes du Japon : elle est saisissante. Comment l'expliquer? On pourrait appuyer une théorie à cet égard sur l'origine asiatique bien vraisemblable des tribus toltèques et sur l'influence certaine de la civilisation japonaise, par le commerce régulier qu'elle entretenait autrefois sur les côtes nord-ouest de l'Amérique en même temps que par une immigration fortuite provenant des naufrages. On sait qu'aujourd'hui encore on compte une moyenne de vingt barques japonaises échouées en dix ans sur les côtes de la Californie.

L'intérieur du temple se composait d'une grande pièce éclairée par les trois ouvertures de la façade, d'un sanctuaire au milieu, dans le fond, et de deux petites chambres obscures sur les côtés.

Ce sanctuaire, que l'on retrouve dans tous les temples, se compose d'une cage oblongue surmontée d'une frise, richement décorée de moulages en ciment. Les deux piliers qui soutiennent le toit étaient primitivement couverts d'inscriptions ou de dalles sculptées représentant divers personnages : ces dalles ont été brisées ou enlevées; pas une n'est aujourd'hui en place.

Le fond du sanctuaire est occupé par trois dalles juxtaposées dont les sculptures offrent le tableau complet d'une cérémonie religieuse. Dans la gravure que nous donnons d'un moulage de ces dalles pris dans le temple de la Croix n° 2, on voit que le sujet se compose de trois motifs; la dalle centrale représente une croix dont les bras sont en palmes et supportent deux figures; le corps de la croix, où se retrouvent sculptées dans le centre et à la partie supérieure deux figures humaines, repose sur une tête monstrueuse, et le tout est couronné par un oiseau symbolique aux pattes d'aigle et à longue queue.



Sanctuaire avec dalles sculptées dans l'intérieur du temple de Palenque. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

Les dalles de côté représentent : celle de gauche, un homme revêtu des ornements les plus riches, collier à médaillon, ceinture et jambières ; celle de droite, une femme, si l'on en juge par la taille, la longue natte de cheveux et la différence de vêtement. Cette femme est portée sur des palmes ou des langues de flammes entourant un profil parfaitement conservé.

Ces deux personnages semblent en adoration devant l'oiseau symbolique de la croix et lui offrent des présents dont il est difficile de spécifier la nature.

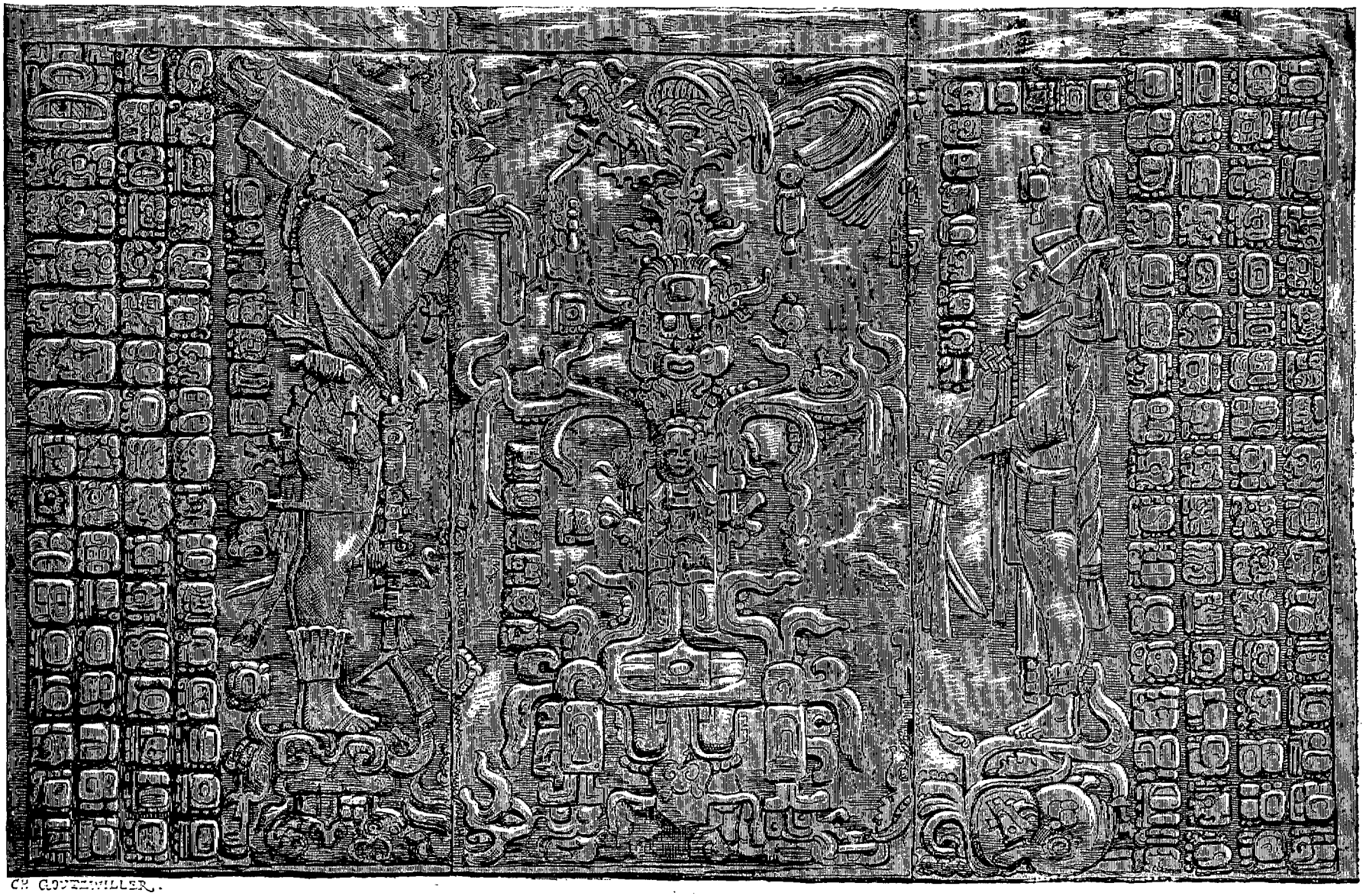
Derrière chaque sujet se trouve une inscription composée de soixante-huit caractères donnant sans doute l'explication de la cérémonie.

Si l'on examine ces caractères avec soin, on les trouvera des plus singuliers; la plus grande partie en est composée de profils humains.

Dans le temple de la Croix n° 1, les personnages ont changé de place; l'homme est à droite, la femme à gauche; les caractères sont plus nombreux parce que les dalles sont plus grandes, et la croix est une véritable croix latine, ce qui a fait mettre en avant les théories les plus hardies au sujet de la religion des Indiens, entre autres la légende de saint Thomas, qui

1. J'ai conservé les noms donnés primitivement par d'autres voyageurs.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Moulage pris dans le temple de la Croix. — Dessin de Ch. Goutzwiller, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

serait venu catéchiser et convertir les peuples de l'Amérique et surtout les habitants de Palenque. De là cette croix, et les fondateurs de Palenque auraient été catholiques : ce qu'il reste à démontrer!

Le temple des Inscriptions, qui s'élève sur une pyramide, près de l'angle sud-ouest du palais, est, avec le temple du Soleil, le seul dont la galerie extérieure ne soit pas écroulée; ce temple est le plus grand de tous, mais il ne contient pas de sanctuaire.

J'oubliais de dire que ni temples ni palais n'avaient de portes. On tendait en dedans des tentures d'étoffe ou des nattes, comme le démontrent les grands et petits anneaux de pierre enchâssés dans les murailles, de chaque côté des ouvertures et tout le long de la corniche intérieure.

Passons maintenant aux estampages, dont j'ai fait à Palenque, dans des circonstances déplorables, plus de cent mètres carrés. Et ici je cède au désir de rendre hommage à M. Lottin de Laval, l'inventeur de ce procédé merveilleux qui permet, avec quelques rames de papier, d'obtenir en des lieux qui seraient inaccessibles au lourd et dispendieux procédé du moulage, les reproductions si précieuses de l'art et de l'industrie humaine.

Inscriptions (voy. p. 332). — Dessin de Ch. Goutzwiller, d'après une photographie

J'ai calculé que les inscriptions et bas-reliefs que j'ai rapportés et qui pesaient à peine deux cent cinquante kilos, en auraient pesé plus de quinze mille si j'avais employé le plâtre; je me serais donc buté à une impossibilité. Non pas que, même avec l'estampage, la tâche soit toujours aussi facile que l'on pense, surtout dans le milieu humide où nous nous agitions. Il fallait de la chaleur pour sécher les moules, et quels soins n'étaient point indispensables pour reproduire dans tous leurs détails les reliefs délicats, faibles et unis de ces vieilles dalles! Qu'on essaye de calculer les millions de coups de brosse qu'il nous fallut frapper pour couvrir une étendue de cent mètres carrés de six feuilles de papier superposées! Que l'on considère aussi que nous ne pouvions atteindre les bas-reliefs qu'au moyen d'échafaudages branlants, formés de branches humides, au milieu desquelles nous glissions sans cesse, et l'on aura une légère idée de nos travaux. Mais le séchage, ah! ce séchage! quels immenses bûchers nous allumions pour combattre les torrents d'eau qui noyaient les moules! et quelle hâte nous mettions à les décrocher avant que l'eau vînt de nouveau les humidifier et les perdre!

Enfin, nous étions sortis vainqueurs de tant d'épreuves, nous avions emmagasiné nos précieux estampages dans les galeries du palais, et nous nous réjouissions de cette victoire si chèrement acquise, lorsque dans la nuit du 26 janvier, nuit que je n'oublierai jamais, une affreuse odeur de brûlé nous réveille en sursaut; puis des flammes jaillissent; un incendie s'était déclaré dans la galerie des estampages, mes moules brûlaient!

Ces moules précieux, fruit de trois semaines de travail ardu, de soins constants, de peines inénarrables, s'en allaient en fumée!

En un clin d'œil nous sommes debout. Les Indiens accourent à nos cris; j'avais déjà saisi les rouleaux enflammés et je les avais lancés dans la cour, où chacun les inonde de l'eau que nous avions sous la main; mais à quoi bon? à quoi nous serviraient les débris qui nous restent? tout était perdu, le désastre irréparable. C'était à recommencer!

Et nous recommençâmes!

Heureux lecteurs, qui laissez couler, dans un milieu tranquille, votre vie paisible, comprendrez-vous notre désespoir?

Je ne recherchai point les causes de l'accident, cela eût été inutile; combustion spontanée ou malveillance, le résultat était le même, et nous n'avions qu'une chose à faire, nous remettre avec cœur à l'ouvrage. Dix jours de travail incessant et d'efforts surhumains nous mirent en possession de copies plus belles que les précédentes, et c'est dans ces derniers creux que furent moulées les épreuves dont j'ai rapporté les photographies.

Cependant ces travaux n'empêchaient pas nos explorations dans la montagne. Nous avions découvert au nord du palais, à deux cent cinquante mètres environ, un groupe de quatre maisons ou petits palais, dont les ruines me parurent assez intéressantes pour mériter une reproduction. Je fis donc déblayer la partie sud dont les façades autrefois regardaient le palais et j'en pris la photographie. L'arrière n'avait ni portes ni façade, c'était une simple muraille, et de ce côté, le côté nord, les édifices dominaient une espèce de précipice d'une grande profondeur.

Ces maisons, comme celles que nous découvrîmes plus tard, sont toutes bâties sur le même modèle et ne se distinguent que par leurs dimensions. L'édifice de gauche cependant a ici sa voûte intérieure formée de boudins au lieu d'être lisse comme partout ailleurs. Les pyramides sur lesquelles s'élevaient les maisons formaient trois gradins soutenus par des murailles perpendiculaires, et nous retrouvons, j'en ai déjà parlé, la même disposition dans tous les édifices importants.

Après avoir visité le temple du Lion, aujourd'hui dans l'état le plus déplorable, nous traversons la rivière et nous en gravissons les pentes abruptes, pour atteindre un plateau situé au pied du Cerro Alto; là, nous foulons un immense massif de demeures, espèce

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de labyrinthe composé de toutes petites chambres qui, à notre avis, devaient servir de tombes.

En poursuivant nos investigations sur le même plateau, nous découvrons ruines sur ruines, et cinq nouveaux temples entre autres, dont l'un, si l'on en juge d'après la hauteur de la pyramide, les belles esplanades qui la coupent en quatre étages et les magnifiques restes qui nous surprennent encore, devait avoir une grande importance.

En descendant au nord-ouest du même côté de la rivière, c'est le même amoncellement de pyramides, d'édifices ruinés et de groupes de maisons basses, disposées en étages, car nous suivons les pentes de la Cordillère, de sorte que maisons, temples et palais paraissent avoir été construits en amphithéâtre depuis le rio Michol jusqu'au sommet de la montagne. Des ponts et des chaussées reliaient entre eux les édifices et facilitaient le passage des uns aux autres.

Au milieu de ces terrains mouvementés, aux pentes abruptes, séparés par de petits cours d'eau, il y a des chaussées de plusieurs centaines de mètres. Je trouve aussi un pont de dix mètres en carré avec une seule ouverture de un mètre dix centimètres sur trois mètres de profondeur, et beaucoup de passerelles. Tout cela est bâti en pierres sèches.

Moulage dans le temple de la Croix. — Dessin de Ch. Goutzwiller, d'après une photographie.

Aujourd'hui que nombre de ponts sont écroulés et que le passage des eaux est bouché, les eaux, profitant de cette disposition en étage, s'écoulent au hasard, soit dans des tranchées creusées par leur cours, soit par-dessus les maisons qui se trouvent en contre-bas; et comme ces eaux sont chargées de carbonate de chaux, elles forment en certains cas, au-dessus des maisons et sur le devant des façades, des rideaux de stalactites qui prêtent aux ruines une apparence extraordinaire. En maints endroits nous constatons ce phénomène.

En réalité, tous ces édifices, ces pyramides petites ou grandes, cette accumulation de monuments, de ruines et de débris, avec leur majesté singulière, inspirent une tristesse profonde; cela est à la fois si grand et si pauvre, si majestueux et si humble, qu'on reste accablé sous le poids d'impressions opposées.

Le délabrement où se trouve cette ancienne ville est si complet, et d'un tel air de vétusté, que l'explorateur surpris se demande, à première vue, si ces monceaux de décombres ne remontent pas à la plus haute antiquité. Il y a là un problème à résoudre dont je ne fais qu'indiquer la solution.

En présence de monuments debout, de temples entiers, de bas-reliefs en ciment et d'une ornementation délicate et fragile en bon état de conservation, l'on est disposé à affirmer, connaissant le climat et ses effets destructeurs, que ces monuments peuvent être relativement modernes. Devant l'écrasement complet d'autres édifices, on est porté à leur attribuer la plus haute antiquité. Voilà une contradiction.

Le mérite du peuple qui éleva les monuments de l'ancienne Amérique est le même, soit qu'il les ait construits il y a quelques siècles seulement, soit qu'ils datent de l'ère chrétienne. Seulement dans le second cas nous nous trouverions en face d'une civilisation avortée, puisqu'elle n'aurait produit autre chose que les édifices en ruine que nous voyons, et qu'elle se serait arrêtée là, ce qui est contraire à la marche suivie par toutes les civilisations connues, chez lesquelles des monuments d'un ordre supérieur succèdent aux monuments primitifs. Dans le premier cas, au contraire, nous assisterions à l'aurore d'une civilisation tardive pour nous, mais neuve en Amérique : civilisation qui ne nous a laissé que des édifices d'une même architecture et du même ordre n'indiquant qu'une même main, un seul et même génie, une seule et même impulsion; civilisation dont nous constatons l'origine dans le nord et dont nous pouvons suivre les étapes dans le sud; civilisation qui aurait été arrêtée dans son premier développement par une suite de guerres civiles dans le Yucatan et par la conquête espagnole dans les autres provinces.

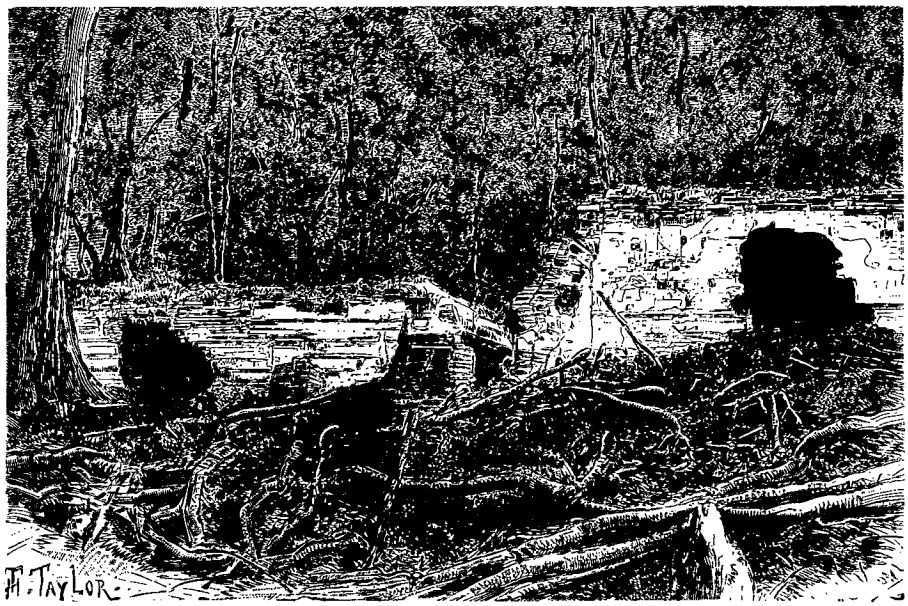
A l'appui de cette dernière théorie, nous citerons

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

une observation qui pourrait infirmer jusqu'à un certain point les assertions des partisans d'une haute antiquité. Je veux parler de l'âge des arbres. La grosseur de ceux qui surplombent les ruines a été donnée comme une preuve concluante de l'antiquité des monuments. Waldeck parlait de deux mille ans, et M. Larainzar, qui visita Palenque, cite une table d'acajou d'un seul morceau, provenant d'un arbre, sur laquelle il compta dix-sept cents cercles concentriques; il calculait donc, se fondant sur ce que chaque cercle constituait une année, que l'arbre ayant dix-sept cent ans, les édifices en comptaient naturellement bien davantage. C'était là une apparence de preuve; mais je crois qu'elle ne prouve rien.

En effet, ayant examiné par hasard un petit arbuste que je venais de couper, arbuste de dix-huit mois au plus, j'y comptai dix-huit cercles concentriques; je crus à une anomalie, et je coupai pour m'en assurer des arbres de toute espèce et de toute grosseur, et je vis la même observation se répéter partout dans les mêmes proportions. Le fait le plus concluant de tous est le suivant.

Lors de ma première expédition à Palenque en 1859, je fis abattre les arbres qui encombraient la pyramide sur le côté oriental du palais; il fallait dégager l'édifice pour en prendre la photographie. Tous les arbres qui ont poussé depuis et que je retrouvai dernièrement dataient donc de cette époque et ne pouvaient avoir plus de vingt-deux ans. Il n'y a pas là d'erreur possible. Or, sur la tranche de l'un d'eux, d'un diamètre de soixante à soixante-cinq centimètres, je comptai plus de deux cent cinquante cercles concentriques : ce qui nous prouve que dans un milieu chaud et humide, où la nature ne se repose jamais, elle peut engendrer dans les grands végétaux un cercle par mois, ou par lune, et cela prouve encore que les dix-sept siècles de M. Larainzar peuvent se réduire à cent cinquante ou deux cents ans.



Ruines au nord du palais de Palenque (voy. p. 334). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

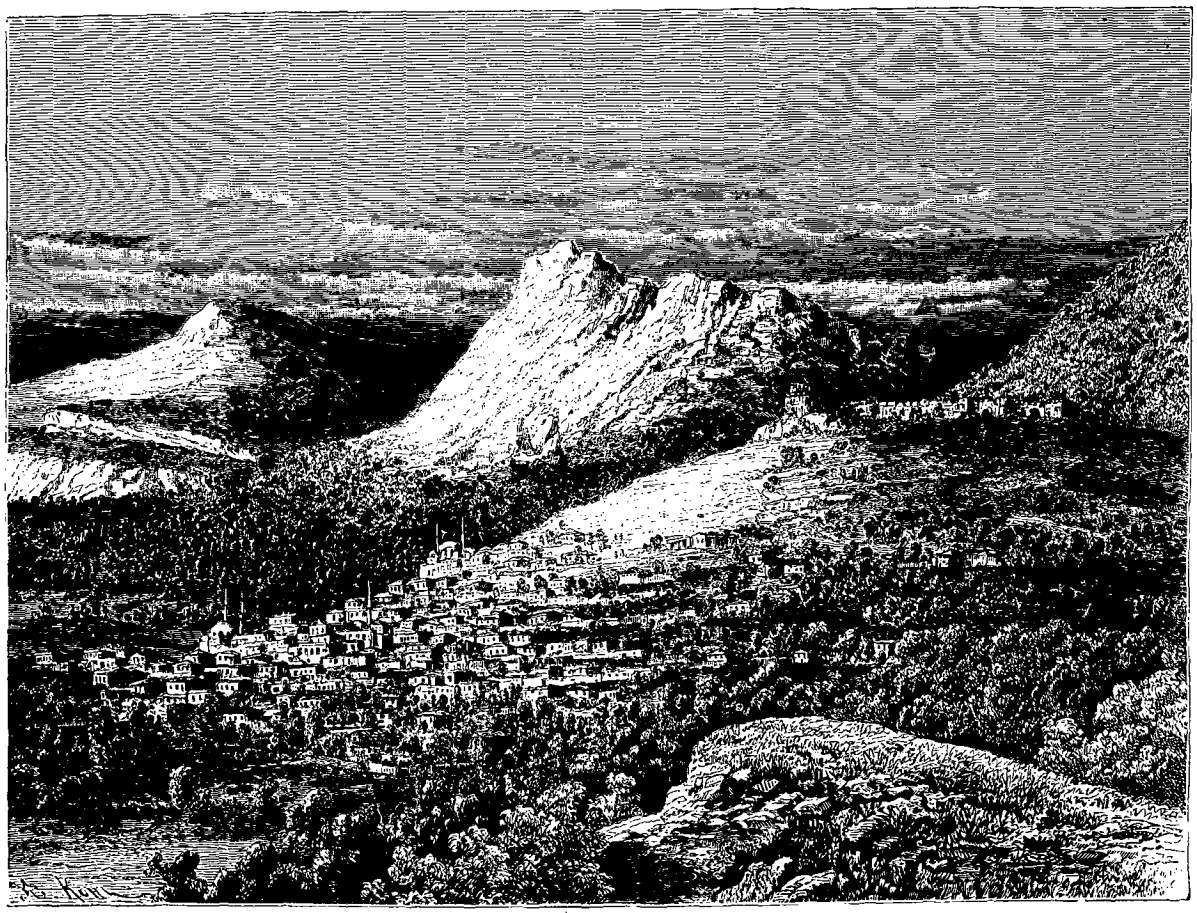
Je m'arrête : nous avions terminé nos travaux, moulages, plans, photographies, explorations. Nos hommes, accablés de fatigue et repris par les fièvres, ne pouvaient plus m'être d'aucun service. Moi-même j'avais maigri de trente livres pendant ce séjour de près de deux mois dans ce milieu insalubre, et je me sentais hors d'état de persister. J'avais besoin de repos, il me fallait de nouveaux aides, mon matériel délabré exigeait une réparation nécessaire, et j'avais hâte de tirer des épreuves de mes précieux estampages.

C'est pourquoi je revins en Europe pour reprendre en octobre 1881, c'est-à-dire à la prochaine saison sèche, le cours de mes expéditions.

Désiré Charnay.

(La suite à une autre livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de Trikkala.

LES MÉTÉORES (MONASTÈRES GRECS),

PAR M. DE DRÉE.

186..... — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Tous les dessins de ce voyage ont été exécutés par l'auteur d'après ses croquis.

I

TURQUIE D'EUROPE.

Mon guide Dimitri. — Trikkala. — L'évêque.

Les couvents du mont Athos, situés à l'extrémité sud-est de la presqu'île de Salonique, l'ancienne *Chalcidique*, ont été fidèlement décrits et représentés dans ce recueil[1]. On connaît beaucoup moins d'autres couvents, construits de même sur des hauteurs, pauvres et presque tous abandonnés, mais également intéressants, au moins par leur origine et leur histoire, et dont les principaux sont désignés sous le nom de *Météores*.

Quelques-uns sont peu éloignés de la petite ville de Trikkala, où je m'étais arrêté, pendant un de mes voyages, en venant de Salonique.

A Salonique, j'avais pris à mon service, comme domestique-interprète, un nommé Dimitri, grec raya, parlant à peu près tous les idiomes de ces pays et le français d'une manière suffisamment compréhensible. Sa physionomie n'avait rien d'engageant; on pouvait même dire qu'elle était ingrate; il y avait eu assurément dans son sang un certain nombre de mélanges;

1. *Le Mont Athos*, par M. Antonin Proust, tome II, p. 113 à 138.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sa généalogie devait admettre entre autres l'élément albanais; il avait bien plus l'air d'un Klephte que d'un descendant pur des sujets d'Alexandre.

C'était un type de bandit comme il s'en trouve beaucoup dans ces pays; figure maigre et affreusement marquée de petite vérole, un nez aquilin et très accentué, une longue moustache noire, de petits yeux de même couleur disparaissant sous de formidables sourcils; enfin des cheveux noirs frisés s'échappant en touffes de dessous un bonnet albanais planté crânement sur le front : telle était la physionomie de l'estimable Dimitri. Il se distinguait aussi par un certain regard étrange auquel j'eus beaucoup de peine à m'habituer et dont je fus longtemps à me rendre compte : mais je reconnus enfin que la cause en était simplement qu'il n'avait qu'un œil, lequel, aussi mobile que son propriétaire était démonstratif, suivait tous ses mouvements tandis que l'autre restait immobile. Cette découverte diminua beaucoup ma méfiance à son égard. J'en tirai même une leçon. Méfiez-vous des antipathies que vous inspire souvent une observation superficielle de certains visages.

En arrivant à Trikkala, Dimitri m'avait logé ainsi que mes trois chevaux dans une maison d'assez bonne apparence. Mes bagages furent portés dans une grande chambre nue, entourée de prétendus divans pour tous meubles et sur lesquels on devait me préparer un lit.

Quelques instants après, je faisais grand honneur à un détestable dîner, que la femme de mon hôte me servit du reste avec beaucoup de grâce. Combien de mauvaises choses ne peut-on pas faire accepter avec des manières aimables! Beaucoup d'hôtesses et de marchandes connaissent ce secret-là.

Le mari, estimable Thessalien de religion grecque, d'environ une quarantaine d'années, grand et d'une corpulence énorme, me parut d'une nonchalance extrême et du nombre de ceux qui, en tout pays, peu accessibles aux soucis de ce monde, ne prennent la vie que par ses côtés agréables.

En fumant quelques cigarettes avec lui après dîner, je pus rassembler quelques renseignements utiles. J'appris tout d'abord que, quoique nanti d'une lettre de l'évêque de Larisse, je ne pouvais me dispenser d'aller rendre une visite à celui de Trikkala, qui se trouvait en communication plus directe avec les moines des Météores. Il m'assura du reste que je serais bien reçu à l'évêché. J'y trouverais, ajouta-t-il, un guide accoutumé à ces excursions, et assez instruit pour être en état d'interpréter d'une manière suffisante les conversations que je pourrais avoir avec les « pères ».

Malgré la dureté de mon lit, je me levai le lendemain frais et dispos. Je sortis, dès l'aurore, accompagné de Dimitri, et je me mis à parcourir la ville, en attendant l'heure à laquelle je pourrais me présenter à l'évêché.

L'origine fabuleuse de Trikkala ou Triccala se perd dans la nuit des temps. On l'attribue à la nymphe Tricca, fille de Pénée. Homère en parle comme de la propriété des fils d'Esculape qui accompagnèrent les Grecs à la guerre de Troie. Son nom était alors Trikka. C'est dans les écrits d'Anne Comnène, au douzième siècle, qu'on voit pour la première fois ce nom s'agrandir d'une syllabe : Trikkala.

La population, qui était autrefois de vingt-cinq mille âmes, est bien diminuée; c'est tout au plus si aujourd'hui elle en contient sept mille. Depuis 1770, époque à laquelle les Turcs, pour punir la ville d'avoir entretenu des intelligences avec les Russes, la saccagèrent entièrement, elle n'a pu reconquérir son ancienne importance.

Je visitai d'abord le château, qui a dû être bâti sur des ruines d'architecture grecque. Il est situé au sommet de la colline sur les flancs de laquelle est construite la ville.

La vue dont l'on jouit à cette hauteur est des plus ravissantes: on embrasse tous les contreforts de la chaîne du Pinde et la vallée fertile au milieu de laquelle coule le Trikkalinos, petit ruisseau affluent du Pénée.

Les maisons s'étendent sur un assez grand espace au milieu de jardins verdoyants d'un aspect fort agréable.

Sous le rapport archéologique, la ville n'a rien de remarquable; on n'y rencontre que de rares vestiges de son antiquité. Les églises grecques n'y offrent pas plus d'intérêt que les mosquées; dans l'évêché seulement on voit quelques spécimens de l'art byzantin; une galerie, entre autres, est assez digne d'attention.

A l'heure convenable je me présentai à l'évêché.

Le dignitaire de l'Église orthodoxe grecque qui occupait le siège de Trikkala m'accueillit avec beaucoup de politesse. C'était un beau vieillard d'environ soixante-dix ans, fort affable; je liai facilement conversation avec lui. Me supposant (à tort) quelque influence sur la politique française à Constantinople, il me parla beaucoup des intérêts de son évêché et de sa situation personnelle vis-à-vis du patriarche de Constantinople, dont je lui avais montré la lettre de recommandation.

Il me donna ensuite une lettre pour l'higoumène ou chef du couvent des Météores.

II

Kalabaka. — Aspect des rochers. — Brigandage. — Origine des couvents. — Quelques renseignements sur leur histoire d'après un manuscrit récemment découvert.

Le lendemain matin, aux premières lueurs du jour, notre troupe montait à cheval. Je désirais arriver de bonne heure à notre destination, c'est-à-dire à la petite ville de Kalabaka, voisine des rochers au sommet desquels sont situés les couvents. Je dis « notre troupe », car, outre moi, Dimitri et l'interprète que m'avait procuré l'évêque, mon hôte m'avait fort engagé à m'adjoindre deux personnages de son choix sur lesquels je pouvais compter, auxiliaires utiles,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

m assurait-il, car le chemin n'était rien moins que sûr, le brigandage florissant à l'aise sur cette route, resserrée entre des montagnes couvertes d'arbres, de ronces, de roches de toute espèce.

Nous étions donc cinq hommes bien armés, bien déterminés à ne pas nous laisser dévaliser. Mais il fallait songer aussi à soutenir nos forces, et, quoique l'on nous eût affirmé que nous pourrions trouver un gîte à Kalabaka, la prudence me fit adjoindre à notre caravane un cheval de bât chargé de quelques provisions de bouche, afin de parer à toutes les éventualités.

La première partie de la route est assez facile; on suit sans peine la vallée du Pénée pendant quelque temps; mais, dès qu'on s'engage entre les monts Khassia et Kadjakas, la marche est plus pénible. Par compensation la perspective est admirable.

Dimitri, mon domestique.

Nous mîmes près de trois heures à parcourir la distance qui sépare Trikkala de Kalabaka. Il est vrai que sans notre cheval de bât, qui nous retardait, nous serions arrivés en moins de deux heures et demie.

Kalabaka se trouve à l'extrémité de la gorge formée par le cours du Pénée, entre les deux montagnes que nous venions de traverser. Dès qu'on approche de ses maisons, le regard est attiré et saisi par le spectacle étrange d'une véritable forêt de rochers, atteignant souvent l'altitude de trois cents mètres, jetés d'une manière irrégulière au milieu de la plaine et se présentant à la vue sous les formes les plus variées : tantôt ce sont d'immenses colonnes perpendiculaires s'élançant dans les airs; tantôt des roches énormes qui, penchées sur le vide, paraissent devoir d'un moment à l'autre s'y précipiter; quelquefois on croit voir une pyramide, et ailleurs un immense menhir; toutes ces roches énormes sont séparées les unes des autres par des ravins et des galeries d'aspect bizarre.

C'est sur les sommets de plusieurs de ces rochers que les moines grecs ont bâti jadis des couvents, pour la plupart aujourd'hui complètement ruinés.

C'étaient des asiles pour quiconque voulait se retirer *absolument de tout contact* avec le monde et ne plus être jamais distrait de la prière et de la contemplation de Dieu. Certainement cette exaltation de la foi doit être considérée comme la raison principale de la fondation de ces monastères aériens; mais peut-être est-il permis d'y ajouter, pour beaucoup de cénobites, un autre motif plus humain, le désir très naturel de pouvoir vivre en paix. En effet, aux époques troublées où se sont élevées ces constructions singulières, il n'est pas étonnant que des religieux aient pris toutes les précautions possibles pour se mettre à l'abri des violences des bandes armées qui se disputaient ces contrées et des attaques du brigandage, qui semble y avoir existé de tout temps. Il est à remarquer qu'aujourd'hui encore ces malheureux moines se croient obligés de prendre d'infinies précautions pour se tenir hors de portée des brigands qui défient toute poursuite et toute répression à l'abri des montagnes et de leurs forêts.

Quant au nom de *météore*, on en donne deux interprétations : selon l'une, *météore*, μετέωρος, signifie haut, élevé dans les airs, ce qui se rapporte parfaitement à la situation matérielle de ces monastères construits sur des points inaccessibles; selon l'autre, *météore* est simplement l'expression d'idées élevées et religieuses : τὰ μετέωρα καὶ τὰ ὑπὸ γῆς, les choses qui sont au-dessus de la terre; μετεώρων φροντιστής, qui s'occupe de choses élevées (Xénophon).

Sur l'origine même de ces couvents on ne saurait mieux faire que de se confier à l'érudition de M. Léon Heuzey. C'est grâce à un document, découvert par ce savant dans la bibliothèque d'un des couvents, il y a peu d'années, que l'on a aujourd'hui quelque lumière sur l'histoire des Météores et surtout du *Météore* proprement dit[1].

Il s'agit d'un manuscrit qui date probablement de la

1. *Revue archéologique* (1864). *Les Couvents des Météores en Thessalie*, par M. Léon Heuzey, membre de l'Institut, conservateur au musée du Louvre. A ce mémoire est jointe une carte, levée par M. Luloy, garde du génie, et faisant connaître pour la première fois la topographie des monastères du Stagi.

Notons que le nom byzantin de Kalabaka était *Stagi* et que l'on appelait « thébaïde de Stagi » le territoire où s'étaient réfugiés et groupés les ascètes et les moines.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

première moitié du seizième siècle, et où les moines rendent compte d'une enquête ayant pour but d'établir que la thébaïde des Météores relevait primitivement de l'évêché de Stagi.

C'était sans doute un évêque de Stagi qui avait demandé ce rapport, ainsi qu'on peut le supposer d'après le préambule de cette pièce officielle :

« Selon l'enseignement de la divine Écriture, qui nous dit : « Demande à ton père, et il te répondra; « interroge tes anciens, et ils t'instruiront, » Nous voulons, nous aussi, nous instruire du sujet de notre thébaïde, connaître son origine, son histoire, l'organisation dont elle a joui, aussi bien que les désastres qu'elle a éprouvés et qui l'ont remplie de toute sorte de ruines. Ayant donc déplié les nombreux et importants diplômes que nous avons reçus des empereurs, des conciles, des évêques; ayant consulté également les détails consignés dans nos registres, ceux qu'on lit aux peintures des églises et sur les saintes images, ainsi que les témoignages dignes de foi des honorables vieillards, nous y avons trouvé clairement énoncées les preuves que nous demandions. »

Il résulte du rapport que les Météores furent à l'origine une confédération d'ascètes, bâtissant, sur la cime des rocs ou dans leurs cavernes, des ermitages, de petits couvents, et ayant pour centre commun le monastère de Doupiani, dont le souvenir est parfaitement conservé.

C'était dans ce monastère, près duquel s'élevait une église dédiée à la Vierge, que résidait le supérieur général higoumène ou cathégoumène des Météores.

Les moines qui dirigeaient les groupes d'anachorètes épars sur les rochers n'étaient désignés que par le simple nom de pères.

L'higoumène Nilos était considéré comme celui qui avait fait construire les premières chapelles, au nombre de quatre, sur les rochers, pour sa propre défense, et pour celle de toute la thébaïde, « car véritablement, dit le manuscrit, il y avait alors une grande terreur causée par les brigands. »

Le souvenir de ce fait fut consacré par l'inscription suivante, rédigée après la construction et l'achèvement des quatre églises :

« Construit de fond en comble et décoré de peintures par le concours des travaux et des dépenses de très honorable moine et prêtre kyr (sieur) Nilos, cathégoumène du vénérable et sacré monastère de la plus que chaste Mère de Dieu, Doupiani, et Premier de la thébaïde de Stagi, à l'époque où régnait à Tricca notre très pieux et très fortuné maître kyros (sieur) Syméon Paléologue Ourésis, et lorsque notre prélat, très ami de Dieu, kyr Bessarion, était évêque de Stagi, l'an 6875 » (an du monde correspondant à l'année 1367 après J. C.).

Les successeurs de Nilos furent les cathégoumènes Néophytos ou Néphon. Puis d'autres vinrent à la suite, se considérant tous comme les seuls supérieurs ou premiers de la thébaïde de Stagi. Ils visitaient, le bâton pastoral à la main, tous les ermitages, celui du *Météore* comme les autres, les administrant et gouvernant selon l'usage[1].

Ce fut, paraît-il, pour la première fois que, dans la première moitié du siècle, un métropolitain de Larisse, kyr Dionysios, honora un père du Météore, kyr Joasaph, du titre d'higoumène, ce qui le faisait presque l'égal de l'évêque de Stagi, et l'abus depuis lors se continua.

Il y avait eu cependant, même avant cette date, un exemple de cette usurpation que le manuscrit rapporte en ces termes :

« Il se trouva un jour un nommé Galactœon, lequel, à force d'argent et par l'influence des chefs séculiers, ayant usurpé à son profit le nom d'higoumène, ruina tout par ses fantaisies, dans le couvent du Météore. Ce n'est qu'à grand'peine et après beaucoup d'efforts que des archevêques métropolitains de Larisse et de Thessalonique parvinrent à l'expulser, en lui infligeant l'excommunication indissoluble, par l'effet de laquelle on peut le voir encore, à Kora-Konésion, dans le pays d'Arta, avec la peau tendue comme celle d'un tambour, spectacle horrible[2] ! »

Ces détails du rapport montrent assez qu'aux mœurs simples et humbles des fondateurs de la thébaïde succédèrent des temps où l'ambition et la cupidité troublèrent de plus en plus ces solitudes et reléguèrent la piété à un rang inférieur. N'est-ce pas, hélas! l'histoire de beaucoup d'ordres monastiques aussi bien en Europe qu'en Asie? Les ermitages devinrent peu à peu de grands monastères. Le père de chaque couvent prétendit au titre d'higoumène. De là s'élevèrent de vifs débats avec les évêques de Stagi.

Une des parties les plus intéressantes du manuscrit est celle qui se rapporte à quelques détails de l'histoire particulière du *Météore* depuis sa fondation.

Des corsaires avaient escaladé et pillé les couvents du mont Athos. Par suite, deux moines, kyr Grégorios et kyr Athanasios, abandonnèrent le mont sacré, et, « ayant ouï parler des exploits des moines de la thébaïde de Stagi, de leur vie vertueuse, et en même temps du charme merveilleux des Roches Météores, ils prirent le parti de s'y transporter ».

Ils s'établirent d'abord sur le rocher voisin de l'église de Doupiani, nommé *Stylos*, la colonne. Mais kyr Grégorios trouva que, si la vue du paysage avait en effet un grand charme, le froid sur cette hauteur était excessif : il se retira à Constantinople.

Kyr Athanasios, plus vigoureux et plus intrépide, obtint de l'évêque de Stagi l'autorisation de faire l'as-

1. Il faut distinguer avec soin, sous peine d'une perpétuelle confusion, le terme général qui désigne l'ensemble des roches et des couvents (*les Météores* ou les *rochers des Météores*), et le terme particulier « Météore », spécialement appliqué au plus considérable et au plus puissant de ces établissements monastiques, bâti sur un haut piédestal qui domine les autres rochers (Heuzey).

2. Cette excommunication entraîne les peines éternelles. La marque visible en est, suivant la superstition du moyen âge, que les chairs et la peau ne peuvent se disjoindre et restent attachées aux os.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cension de la roche qu'on appelait le « large rocher ». Il trouva que le plateau du sommet, de beaucoup plus étendu que ceux des autres rochers, offrait une disposition merveilleuse pour l'établissement d'un monastère, et il y fonda une petite église, qui est devenue le *Météore*.

Un autre moine du mont Athos, kyros Joasaph Paléologue, vint se joindre à lui. Celui-ci avait une sœur riche et puissante qui lui procura les moyens d'agrandir l'église, et lui envoya des brebis et des buffles.

Une anecdote qui se rapporte à ce temps prouve que la hauteur des rochers ne pouvait pas toujours soustraire les monastères, plus que le mont Athos, aux tentatives de pillage : ils y étaient plus exposés à mesure qu'ils s'enrichissaient. Une fois Athanasios et ses moines, du haut de leur « large rocher », défendirent à coups de fronde la caverne de kyr Barlaam (saint Varlaam) qui était attaquée par des brigands.

Cet Athanasios, qui habita le premier le « large rocher », vers l'an 1356, était prophète.

Il avait prédit la mort de César Préalimbe, général d'Étienne Douschan, et, vers 1372, la première prise de Thessalonique par les Turcs. Trois ans avant cet événement, il avait dit : « Je vois toutes les portes de la ville fermées, et une seule, celle du rivage, qui est restée entr'ouverte. »

Dans son testament, il avait écrit ces lignes terribles : « Que les femmes ne dépassent pas la limite marquée, et qu'il ne leur soit rien donné de la nourriture des moines, quand même l'une d'elles serait sur le point de mourir de faim! »

Un ordre semblable eût rempli d'indignation et d'horreur les anachorètes et les cénobites de la première de toutes les thébaïdes, celle d'Égypte. Aucun sentiment dur ou ambitieux ne troublait les cœurs de « ces chrétiens et de ces chrétiennes, qui, surtout au quatrième siècle, fuyant les villes, la richesse ou le bien-être, toutes les habitudes de la vie ordinaire, emportés par l'amour de Dieu, le mépris du monde et l'intérêt de leur salut, se précipitèrent dans les déserts les plus arides, les plus sauvages, et les couvrirent de cellules et de monastères pour s'y consacrer uniquement à la prière et s'y imposer les épreuves et les privations les plus dures[1] ».

M. Heuzey signale une peinture murale de 1484 qui représente Athanasios : il est vêtu d'une longue robe blanche, recouverte d'un manteau brun. Une corde passée dans un anneau de fer lui sert de ceinture.

Ce fondateur du Météore eut un disciple qui est resté célèbre, dans les annales de la thébaïde, sous le nom du roi-ermite Joasaph. C'était le neveu d'Étienne Douschan et le fils de Syméon Ouresy qui, après s'être établi avec une armée de Serbes dans le château de Trikkala, s'était fait de la Thessalie un royaume. S'étant pris de dégoût pour le pouvoir, il vint chercher le repos sur le rocher du Météore, où, au retour d'un voyage en Épire, il avait fait bâtir une chapelle qui sert encore aujourd'hui d'abside à la grande église construite depuis. Quoiqu'il eût embrassé la vie monastique, il ne perdit pas tout le prestige de son ancienne souveraineté : on l'appelle, dans les bulles, « le très saint roi Joasaph, plus que vénérable entre les moines[1] ».

On rencontre, dans le rapport, la révélation de quelques faits scandaleux attribués à des séculiers.

Un certain Michel Moukhtourès, père de deux enfants, s'était mis en possession du monastère d'Hypapanti (la Visitation), situé assez loin du groupe des rochers au nord, et y avait vécu fort à l'aise, comme dans un château, pendant une quarantaine d'années.

Le monastère de Pantocrator, voisin du Stylos et de l'église de Doupiani, fut habité par un certain Thodoris le Fou, sans autre compagnie qu'une femme : il cultivait à son profit les vignobles du couvent déserté.

Des bohémiens campèrent assez longtemps dans le couvent de Callistratos (Kastoki).

Ce qu'il y eut de pire fut la discorde qui mit le feu à toutes ces têtes de moines et les irrita les uns contre les autres jusqu'à les transformer en combattants. Ainsi les pères du rocher de Barlaam, ayant voulu avoir un coin de jardin dans les bois, afin de se procurer un peu de délassement, le défrichèrent et commencèrent à y planter; mais les moines du Météore, un jour du Grand Lundi (le lundi saint), s'armèrent d'une quarantaine de haches, et, ayant à leur tête leur higoumène, coururent, les robes retroussées, vers le jardin, et le hachèrent avec fureur.

Les auteurs du rapport (adversaires de l'higouménat du Météore) se lamentent au souvenir de ces excès, et se plaignent hautement de l'abandon où les laisse le pouvoir séculier.

« Comment, disent-ils, pourrions-nous nous faire entendre, nous qui n'avons ni brebis ni buffles à traire, nous qui ne mettons dans la bouche des gouvernants ni crème ni fromages fins, qui ne pouvons fournir

1. Une gravure, jointe à un article sur les pères de la thébaïde, reproduit, dans le *Magasin pittoresque*, tome XLVIII (1879), p. 377, le tableau très curieux, où Pietro Lorenzetti, peintre du quatorzième siècle, a réuni, d'après les traditions, les traits les plus saillants de la vie des solitaires de la thébaïde d'Égypte au quatrième siècle.

1. On a aussi supposé que Jean Cantacuzène, usurpateur du trône d'Orient pendant la minorité de Jean V, ou Paléologue, vint se réfugier dans un de ces couvents, celui de Saint-Étienne, qu'il avait fait reconstruire. Il avait régné de 1341 à 1355, laps de temps pendant lequel il avait fait la guerre aux Bulgares, aux Turcs et aux Génois qui mirent plusieurs fois le siège devant Constantinople. Enfin, lassé du pouvoir, il rendit le sceptre à Jean V et se fit moine.

Au monastère il se livra entièrement à l'étude ; il est l'auteur de plusieurs ouvrages, entre autres *les Apologies contre l'hérésie des Sarrasins*, livre écrit en grec et plus tard, en 1543, traduit et publié à Bâle; on cite encore de lui quatre livres de mémoires contenant l'histoire de l'empire d'Orient de 1320 à 1360 et dans lesquels il fait son apologie.

Son abdication date de la fin de décembre 1354; lorsqu'il se fit moine il prit le nom de Joasaph pendant que sa femme s'enfermait de son côté dans un autre couvent sous le nom d'Eugénie.

Il vécut dans la retraite jusqu'à un âge avancé; il existait encore en 1375; le pape Grégoire XI lui écrivit à cette date.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

aux juges ni mulets, ni poulains, ni troupeaux de buffles, ainsi que font nos adversaires, et c'est par là qu'ils obscurcissent la justice! »

Quels étaient ces chefs et ces juges séculiers? des Turcs.

Cependant Soliman le Magnifique régnait. La paix renaissait. Les chrétiens n'étaient point opprimés. Le siège métropolitain de Larisse était occupé par Bessarion, et il y eut, vers ce temps, un mouvement de réveil religieux en Thessalie; on vit se rouvrir une ère de prospérité pour les couvents. Peut-être la plainte indirecte portée devant l'évêque ou l'archevêque de Stagi, et inspirée par lui, parvint-elle jusqu'à Saint-Bessarion, et l'on doit croire que l'on ne tarda pas à réprimer les abus dénoncés; mais il restait au fond des sanctuaires une cause profonde de décadence qu'il n'était pas au pouvoir des supérieurs de la thébaïde de détruire : l'affaiblissement de la foi.

III

Visite au *Météore*. — Ascension désagréable. — Vertige. — L'higoumène. — Le réfectoire. — Manuscrits. — Visite à l'église. — Descente encore plus désagréable que l'ascension.

Aujourd'hui, sur les vingt-quatre ou vingt couvents qui existaient autrefois, il en reste sept, dont trois seulement valent la peine qu'on les visite.

A l'époque où j'arrivai aux Météores, ces sept monastères étaient habités par une centaine de moines au plus. Tout était ruine et silence sur les emplacements des autres couvents, abandonnés à des époques plus ou moins éloignées.

Une des causes de la décadence de ces couvents anciens et nouveaux est certainement la perte de leurs propriétés, qui leur furent enlevées pendant les crises politiques, ainsi que la diminution constante des dons nécessaires à leur existence. Les trois monastères les plus importants sont le Météore, Saint-Varlaam (Barlaam) et Saint-Étienne; ils contiennent encore une population relativement importante. Les quatre petits ne renferment plus que quelques pauvres moines, et même l'un d'eux n'en a que trois ou quatre au plus.

Le couvent le plus intéressant à visiter étant le « Météore », ce fut le but vers lequel je me dirigeai.

De Kalabaka au couvent le chemin n'est pas facile; il faut contourner tout le groupe de rochers à côté duquel est situé le village, par des chemins presque impraticables à travers des bois, des ronces et des rochers qui devaient et doivent encore singulièrement faciliter les attaques dont le pays a toujours été infesté. L'interprète que j'avais pris à Trikkala me racontait des histoires de crimes au milieu de ces dangereux maquis, qui, vraies ou non, étaient bien de nature à faire dresser les cheveux sur la tête : après tout, elles étaient fort vraisemblables; aussi franchîmes-nous cette distance avec les plus grandes précautions, rapidement et la main sur nos armes.

Ascension en filet.

Le rocher du *Météore* s'élève perpendiculairement à une hauteur énorme au-dessus du niveau de la plaine. Ordinairement l'arrivée des voyageurs est signalée au couvent par un appel, un cri, une voix ou une sorte de corne. A ce signal, les moines descendent un filet où se trouve un d'entre eux, qui demande l'autorisation dont l'on doit toujours s'être muni et remonte pour la communiquer à son supérieur; ce n'est qu'après la vérification de ce passeport au couvent que le filet redescend pour vous emporter.

Le hasard fit que nous n'eûmes pas besoin de donner avis de notre arrivée au pied du rocher; nous trouvâmes le filet descendu; un moine et deux hommes y chargeaient différents paquets qui contenaient sans doute des provisions. Mon interprète, déjà connu pour avoir accompagné plusieurs fois des visiteurs et pour être attaché à l'évêché de Trikkala, monta avec le moine dans le filet en nous priant de l'attendre pendant le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

temps nécessaire à l'ascension et à la vérification de notre « laissez-passer » officiel.

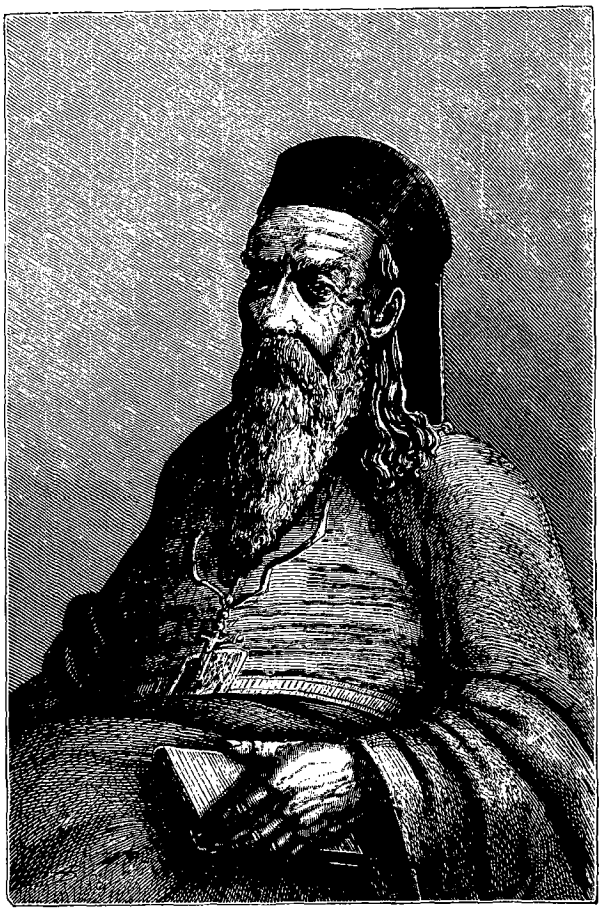
Environ vingt-cinq minutes après, je vis le filet redescendre, et, grâce à Dimitri, qui me donna les instructions nécessaires, je m'y installai aussi solidement que possible, puis on m'éleva dans les airs.

J'avoue très sincèrement et très humblement que ce genre de voyage me fut des plus désagréables. J'ai toujours professé une grande horreur pour le vide; aussi éprouvai-je un malaise général et tous les symptômes du vertige. Cette situation dura quatre ou cinq minutes, temps que je trouvai d'une longueur insupportable; le panier s'arrêta et l'on m'attira sur une plate-forme à l'aide d'un grand crochet. Cette espèce de transbordement est peut-être plus insupportable encore que tout le reste.

J'ajoute même qu'une fois débarrassé des mailles de mon filet, et arrivé sur un sol ferme, je ne fus pas bien loin de m'évanouir tant j'avais éprouvé de malaise.

On m'assura que cette impression pénible n'était pas chose rare et que beaucoup de voyageurs l'éprouvaient comme moi[1]; un verre de raki, qu'un bon moine me présenta pour me raviver, me fit grand plaisir.

Une fois sur pied, je fus conduit par le moine qui m'avait reçu vers l'higoumène, ou chef du couvent, dont j'ai oublié le nom, mais dont la physionomie est restée bien gravée dans ma mémoire. C'était un homme haut de taille, qui devait être âgé de soixante-cinq ou soixante-dix ans, d'une corpulence assez développée sans être pour cela obèse. Il était habillé comme les autres pères qui l'entouraient, c'est-à-dire à peu près comme les moines du mont Athos[2].



Moine grec.

Je crois me rappeler que ce qui distinguait son vêtement de celui des autres moines était simplement un voile entourant sa coiffure; ses pieds étaient chaussés de babouches turques, et il tenait à la main un chapelet, ce qui est du reste la coutume de la plupart des Orientaux. Beaucoup de Turcs portent presque toujours un chapelet d'ambre, naturellement dépourvu de croix, qu'ils égrènent continuellement entre leurs doigts.

La figure de l'higoumène respirait la franchise et l'amabilité. On pouvait facilement reconnaître qu'on avait devant soi un homme dont l'esprit était cultivé. Il se leva, vint au-devant de moi, puis se rassit sur un divan en m'indiquant une place à côté de lui.

Mon interprète se tenait debout et nous transmettait à tour de rôle avec facilité les paroles que nous échangions, en sorte que la conversation fut relativement facile.

Quelques instants après, un moine d'aspect plus commun, et qui me fit l'effet de n'être qu'un frère lai, apporta le café, que nous humâmes à l'orientale tout en fumant une grosse cigarette comme celles dont on use habituellement dans ces contrées, et que le père m'avait offerte après l'avoir confectionnée de ses mains.

Je lui remis la lettre de recommandation de l'évêque de Larisse. Il la reçut et la lut avec un calme respectueux; mais quand je lui eus présenté celle du patriarche de Constantinople, ce fut autre chose : il manifesta une vive satisfaction et témoigna plus d'intérêt encore pour ma personne, qui parut prendre aussitôt à ses yeux une grande importance. Ses questions se multiplièrent sur les événements, sur la politique, sur Constantinople et sur la France, qu'il voulut bien me dire avoir en très grande affection.

Bref, l'entrevue fut très cordiale, et ce fut le plus gracieusement du monde qu'il m'accorda l'autorisation de visiter le couvent dans tous ses détails.

Suivis alors d'un des pères présents à notre entretien, nous nous dirigeâmes à travers les différentes parties des bâtiments.

A vrai dire, ils n'ont rien de bien remarquable, et

1. Je puis, du reste, pour consoler mon amour-propre, citer ces paroles du savant M. Heuzey : « Si quelques étrangers, dit-il, viennent de loin en loin admirer les merveilleux rochers, dessiner même au passage leurs formes bizarres, il en est peu qui, pour voir les bons pères de plus près, risquent, dans un filet accroché au bout d'un long câble, une série d'ascensions aériennes de plusieurs centaines de pieds. »

2. Voy., tome II (1860), p. 420, le portrait d'un higoumène d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ressemblent dans leurs dispositions générales à ceux de tous les couvents grecs que j'ai visités, soit au mont Athos, soit ailleurs; néanmoins le réfectoire n'est pas commun; cette salle est immense et date du milieu du seizième siècle; ses voûtes sont supportées par d'énormes piliers. Mon imagination se reporta là mieux qu'ailleurs au temps où ces murs abritaient des moines vraiment instruits et célèbres dans toute la chrétienté.

De là je fus conduit à la bibliothèque, très riche encore, me dit-on, en livres et en manuscrits; on me cita entre autres œuvres celles de saint Basile et de saint Chrysostome. Je ne pense pas qu'ils soient d'une grande ressource pour les habitants de ces lieux solitaires. On peut dire sans injustice que, à quelques rares exceptions près, les moines de ces monastères paraissent se soucier fort peu d'étude et de science; il en est de même du reste de tous ceux qui vivent dans les autres couvents grecs. Il n'en est pas moins possible que quelqu'un d'eux, un peu plus actif, sous l'impulsion et la direction de voyageurs instruits, arrive à faire dans ces bibliothèques quelques découvertes utiles.

Je terminai ma visite en entrant dans l'église, qui

Le café au couvent (voy. p. 347).

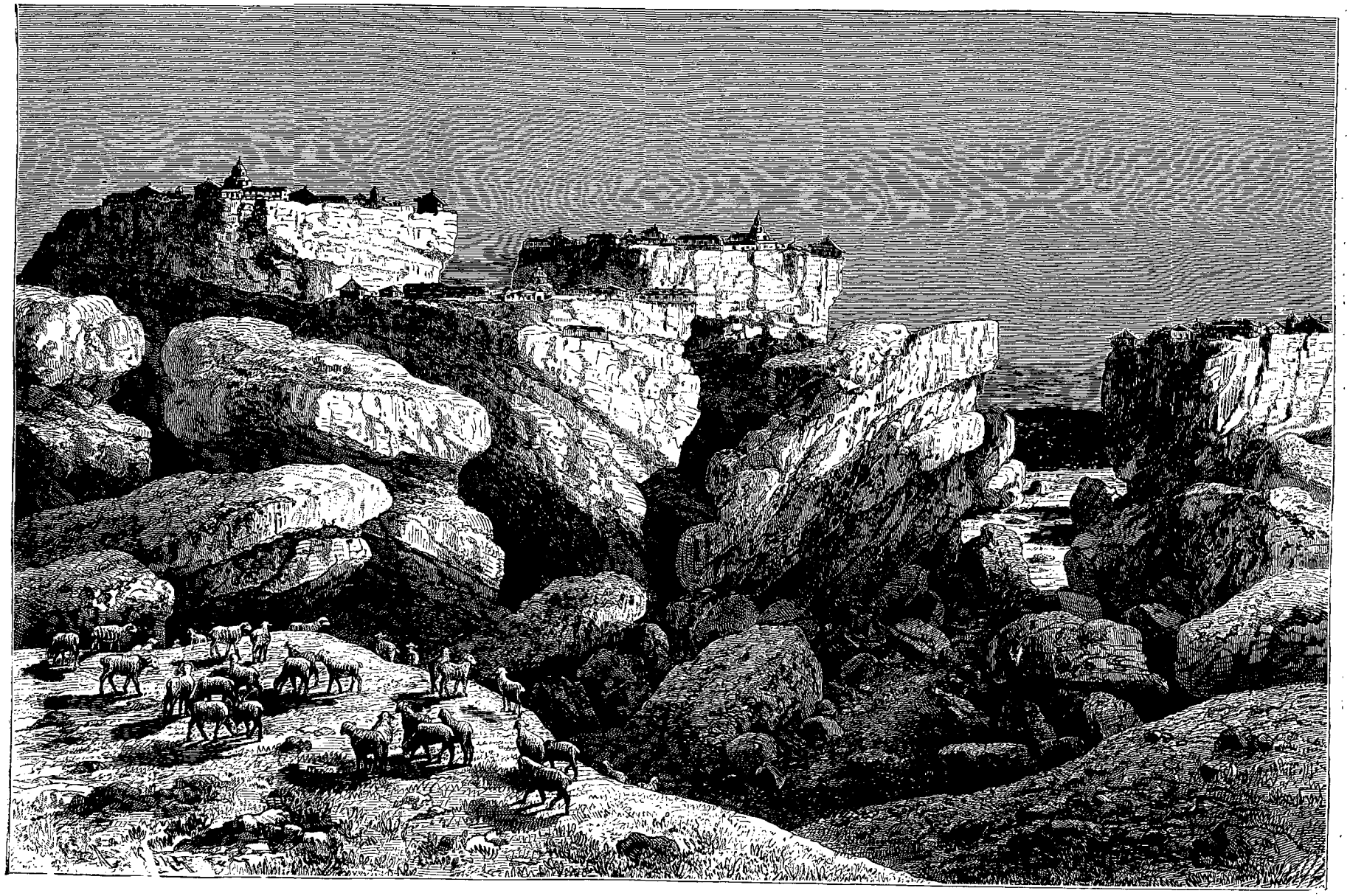
est fort grande et couverte de peintures murales bien conservées. L'abside est l'ancienne chapelle bâtie en l'an 1388 par le roi-moine Joasaph[1].

J'étais resté plus de trois heures dans le monastère; il était temps de me retirer, mais, avant de me livrer encore une fois au fatal filet, je voulus remercier l'higoumène de sa gracieuseté; je m'entretins donc quelque temps avec lui, et il me donna des renseignements utiles sur les autres monastères, entre autres sur Saint-Varlaam et Haghios-Stephanos (Saint-Étienne), qui, me dit-il, offraient seuls quelque intérêt, les autres se trouvant presque délaissés et en pleine décadence.

On devine bien, d'après mes aveux précédents, que je dus éprouver quelque appréhension à l'idée de recommencer à me laisser suspendre dans l'air; mais je n'avais pas d'autre moyen à ma disposition, et, à moins de me résigner à devenir moine, il me fallait bien faire contre fortune bon cœur et m'abandonner à mon sort. Cette fois-ci nous étions deux dans le filet, l'interprète et moi, ce qui est préférable : l'équilibre est mieux maintenu. Le moment le plus fâcheux, à mon gré, est celui où le filet, un peu enlevé à l'aide du treuil ou manivelle, s'élance pour reprendre en se ba-

1. Voy. p. 113.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les Météores (Albanie).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lançant la ligne perpendiculaire. Ce plongeon dans le vide est vraiment douloureux; vous croiriez qu'un cercle de fer serre vos tempes et que votre poitrine est comprimée dans un étau.

Par bonheur ces sensations ne durent pas longtemps, et je les eus vite oubliées quand je me trouvai auprès de mes compagnons, qui s'étaient installés le mieux possible le long des rochers et s'étaient livrés, en bons Orientaux, à une sieste des plus prolongées, et avaient tué le temps en fumant des cigarettes innombrables.

Au moment où j'arrivai, Dimitri pérorait et me paraissait intéresser vivement ses auditeurs par le récit des nombreuses aventures, fort extraordinaires, en effet, dont il avait toujours été le héros et que j'avais déjà moi-même en grande partie entendues sur la route.

Le soleil commençait à descendre, et, quoique le rocher qui supportait le monastère de Saint-Varlaam fût à peu de distance, je n'éprouvais pas le désir d'en faire ce jour-là l'ascension. Je me décidai à revenir à Kalabaka et à y chercher un gîte quelconque afin de me reposer, car j'étais très fatigué de cette excursion en plein soleil par une chaleur excessive.

Nous reprîmes donc le chemin que nous avions suivi le matin.

IV

Nouvelle visite aux Météores. — Saint-Varlaam (Barlaam) et Saint-Étienne. — Accès au moyen d'échelles. — Saint-Nicolas. — Moyen d'y arriver. — Pauvreté.

A Kalabaka, la maison où il me fallut loger n'était pas précisément confortable. On m'introduisit dans une grande chambre aux murs blanchis à la chaux et ornée de divans qui en faisaient tout le tour; mais quels divans, mon Dieu! et est-il vraiment permis de mépriser à ce point la langue française que de donner ce nom à une longue suite de planches supportées par des morceaux de bois et sur lesquelles on voyait çà et là des sacs remplis de paille hachée, recouverts pour la circonstance de tapis tels que je n'osai pas faire la plus petite supposition sur les usages auxquels ils avaient pu servir depuis l'époque lointaine de leur fabrication. Toutefois je ne fus pas beaucoup plus contrarié que surpris : j'avais été souvent obligé de me contenter de moins.

Quant au repas, il se composa d'un poulet étique auquel on ajouta quelques provisions prudemment apportées de Trikkala, et lorsque j'eus ainsi satisfait tant bien que mal mon appétit, après les quelques cigarettes réglementaires, j'allai chercher le sommeil.

Toute réflexion faite, ayant visité consciencieusement le couvent « le Météore » et considérant que c'était de beaucoup le plus intéressant, je résolus de ne pas monter aux deux autres couvents principaux, Saint-Varlaam (Barlaam) et Saint-Étienne, sur lesquels j'avais pris d'ailleurs assez de renseignements pour que ma curiosité dût se tenir satisfaite.

Pour accéder au premier il faut encore se servir du filet, du moins s'il s'agit de visiteurs, car il existe une sorte de sentier dissimulé au travers des anfractuosités des rochers et exclusivement réservé aux moines : ils sont seulement obligés d'intervalle en intervalle de recourir à des échelles qu'ils retirent prudemment après eux.

La vue du haut du rocher de Saint-Varlaam est, dit-on, fort belle, mais ce doit être absolument la même que celle dont j'avais joui la veille au Météore, et où j'avais admiré, du côté de l'occident, le panorama magnifique de la chaîne du Pinde, et au loin le sommet élevé du mont Zybos, sur le versant duquel est située la ville de Metzovo; du côté opposé, vers l'orient, toute la riche vallée du Pénée.

J'ai déjà nommé plus haut l'ermite qui donna son nom au couvent de Saint-Varlaam ou Barlaam, où l'on remarque une belle église ornée de fresques du style byzantin, qui fut construite, d'après M. Heuzey, en 1548, par deux moines du nom de Nectarios et Théophanès. Sur une tuile encastrée dans un mur, on lit ces lignes :

« Nectarios et Théophane de Joannina, de la famille des Apsaras, moines et prêtres fondateurs en l'année 7050 (1542 après J. C.)[1]. »

Le réfectoire, la bibliothèque et les nombreuses cellules montrent assez que le monastère a eu jadis beaucoup d'habitants; il ne compte plus guère qu'une dizaine de religieux.

Le couvent de Saint-Étienne a été célèbre. On se sert aussi pour y monter de cordes et de filet, mais les moines ont de plus, comme à Saint-Varlaam, un autre moyen de communiquer avec le sommet, et plus commode en ce que, au lieu d'avoir à passer par des sentiers et des échelles, ils n'ont qu'à gravir la montagne voisine, dont un des plateaux se trouve très rapproché du sommet où est construit le monastère; de cette façon les religieux franchissent la distance qui les sépare de leur couvent sur un petit pont volant qu'ils peuvent retirer à volonté.

Douze ou quinze moines habitent ce monastère, qui ne se recommande à l'attention que par une église très vaste, mais autrement peu remarquable. Par exception il est entièrement indépendant de l'autorité du patriarche et des évêques. La règle y est beaucoup moins sévère que celle des autres. Peut-être est-ce à ce privilège qu'il doit d'avoir conservé un peu plus de religieux.

Je résolus d'employer ma seconde journée à visiter un des quatre petits monastères.

Le lendemain matin, notre petite troupe sortit donc de nouveau de Kalabaka et s'engagea sur un chemin différent à travers les maquis; puis il fallut nous engouffrer au milieu des rochers par des défilés effrayants.

Dans le sentier tracé au milieu de ce chaos, l'ombre des roches gigantesques était aussi épaisse que la nuit; puis subitement, d'espace en espace, éclatait la clarté du jour tout éblouissant jusqu'à un nouveau passage obscur. Ces contrastes imposaient le silence.

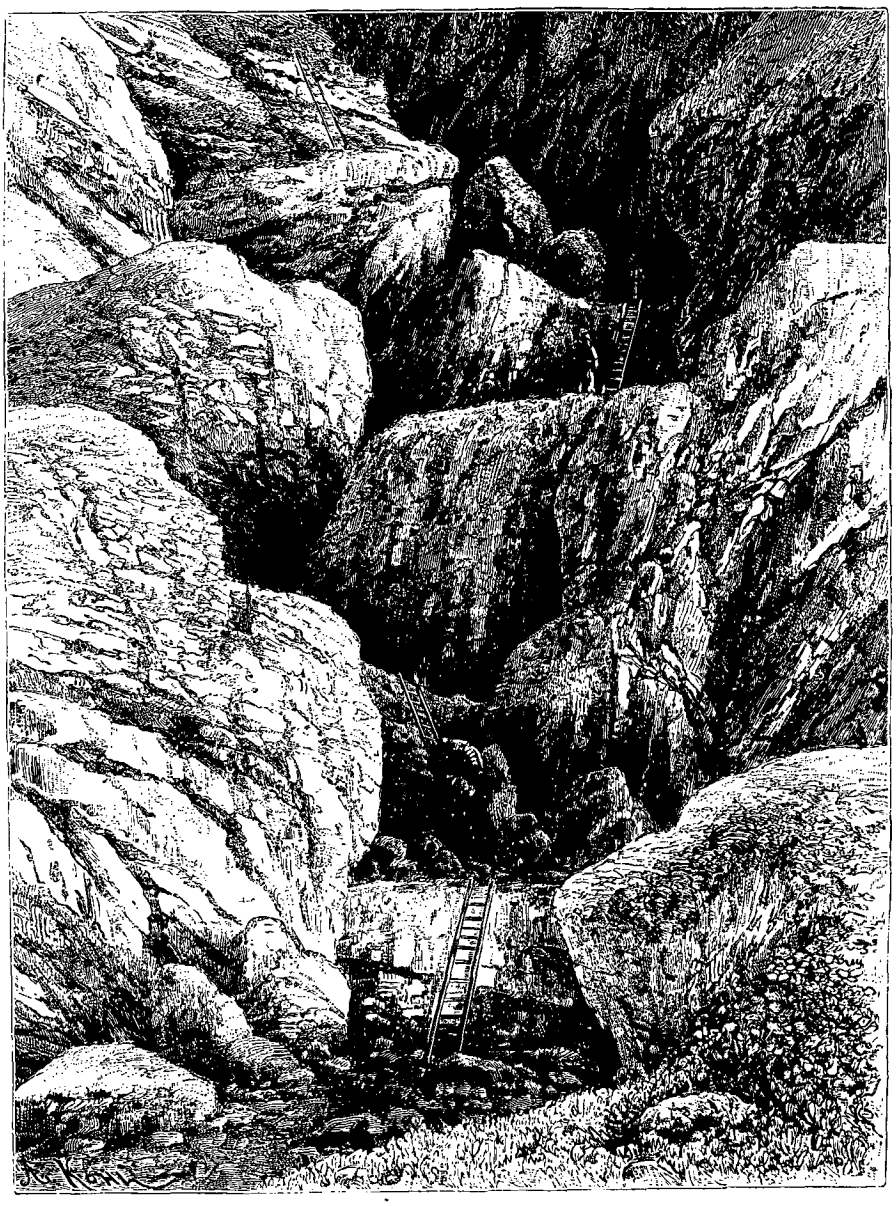
1. On remarque quelquefois le mot *architecte* ajouté au mot *moine*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Au sortir des défilés, nous arrivâmes devant un rocher des plus pittoresques sur lequel est bâti un monastère qui, je crois, porte le nom de Saint-Nicolas Kophinas, au-dessous du « large rocher ».

Cette fois l'ascension fut plus facile, bien qu'il fallût que mon interprète et moi nous prissions à travers les rochers un chemin très raide, souvent entrecoupé de marches grossières, les unes formées par la nature, les autres un peu façonnées par la main de l'homme.

Lorsque nous fûmes parvenus à une certaine hauteur, on nous descendit une échelle d'environ cinq ou six mètres, qui nous permit d'accéder à un plateau où nous trouvâmes un petit tunnel; puis se présenta un petit chemin de chèvres, et encore une échelle, et enfin, après quelques autres marches raides, nous arrivâmes au couvent.



Mode d'accès au couvent de Saint-Varlaam par le moyen d'échelles que les moines se réservent.

Par une longue galerie de bois, où j'aperçus quelques traces de peinture, on me conduisit devant l'higoumène, que je trouvai entouré de quatre religieux: c'était tout ce que contenait le couvent. Ils étaient assis sur des nattes, à l'ombre d'un pan du rocher, et prenaient le café en fumant. C'était l'heure du kief; mais le kief de ces moines n'était-il pas de toutes les heures?

Le vénérable vieillard m'offrit le café et le chibouk, et me proposa de me faire visiter ce qui restait debout de son monastère, en s'excusant de la pauvreté de sa communauté et de l'état de délabrement des murailles qui l'entouraient.

En effet tout y respirait la véritable misère. L'église n'existait plus qu'à peine; une chapelle seule était un peu conservée.

Après avoir déposé mon offrande à la porte de l'é-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

glise, je m'éloignai avec un profond sentiment de pitié.

Il s'est écoulé déjà bien des années depuis cette visite; qu'est devenu le pauvre refuge? n'est-il plus comme d'autres qu'un couronnement de ruines sur le rocher?

En passant devant un de ceux dont on aperçoit les vestiges abandonnés, nous essayâmes d'y monter en escaladant le rocher, mais cela nous fut absolument impossible; les plans verticaux nous arrêtaient à chaque instant.

En définitive, j'avais vu ce qu'étaient ces couvents des Météores. Je n'avais plus aucun motif de séjourner à Trikkala, et je ne tardai pas à en repartir pour continuer mon voyage à travers les deux belles vallées de l'Aspro-Potamo et de l'Arta.

Mais je ne voulais pas sortir de la Turquie d'Europe sans avoir fait quelques autres recherches.

Il ne peut être question ici, bien entendu, de décrire de grands et riches monastères qui fleurissent encore, par exemple, aux environs du mont Olympe.

On me signala celui de Saint-Athanasios, près de la petite ville de Tzaritzéna (en slave, le village royal), et à deux lieues, au milieu des montagnes, un petit monastère bulgare, qui est encore habité, dit-on, par un vieux moine grec. Mais ce n'était pas là un Météore.

Près d'Alassona (Aloossone) s'élève la colline où est construit le grand monastère de la Panaghia, soumis à la seule autorité des patriarches de Constantinople et qui possède environ dix-sept métairies. Il n'est pas précisément suspendu en l'air, mais la colline où il est bâti est à pic et isolée d'un côté par une pente rapide, de l'autre par un ravin profond.

Lorsqu'on entreprend l'ascension du mont Olympe, si l'on part de Malathria, près du golfe de Salonique, on atteint, dans la journée, le monastère très renommé de Saint-Dhyonosios, caché, pour ainsi dire, au fond d'un immense ravin, entre des murailles qui se dressent à perte de vue. Fait notable! ce monastère est très riche. Il possède des vignes, des champs fertiles, des scieries hydrauliques pour la coupe des bois; il a des terres jusqu'en Russie, et cependant sa communauté ne se compose que d'environ dix moines.

Ce couvent, dédié à la sainte Trinité, se relie par une tradition au sujet principal de mes curiosités. Il a été fondé par un moine du *Météore*, au douzième siècle. Ce moine, saint Dhyonosios, est très honoré, aussi bien en Thessalie qu'en Macédoine, et l'on raconte qu'il avait rapporté de la thébaïde du Stagi une puissance merveilleuse. C'est à lui, dit la tradition, que l'on doit l'horreur des ours pour le mont Olympe. Un jour où le saint, montant au monastère, avait laissé son cheval libre sur le sentier, un ours survint et se mit à le dévorer. Saint Dhyonosios accourut un peu trop tard, prit le harnais de son pauvre coursier, le plaça sur le dos de l'ours et se servit tranquillement de l'animal féroce comme de monture. A partir de cet événement, toutes les bêtes malfaisantes se hâtèrent d'émigrer de peur d'être réduites à des services domestiques.

V

TURQUIE D'ASIE.

Monastères misérables. — Les routes. — Un curieux monastère près d'Ak-Chéhr.

L'année suivante, j'avais pris mes dispositions pour visiter la Turquie d'Asie, où se trouvent quelques autres couvents grecs, auxquels on peut encore donner ce même nom de Météores à cause de leur situation; mais il faut reconnaître tout d'abord que les monastères de ce genre disséminés, par exemple, en Anatolie sont loin d'avoir même le peu d'importance ou d'intérêt des couvents que j'avais visités au mont Athos et près de Trikkala. Je suis convaincu qu'à aucune époque ils n'ont eu beaucoup de célébrité et que ceux qui subsistent encore sont peut-être même inconnus de l'autorité ecclésiastique du patriarche de Constantinople.

En général, dans ces petits monastères d'Asie on ne voit même aucun vestige d'une splendeur passée. Les moines qui les habitent ne vivent que des aumônes qu'ils vont souvent chercher fort loin. Pauvrement vêtus, mal nourris, ils supportent leur misère avec une insouciance tout orientale. Du reste il n'est guère question d'eux d'aucune manière, soit dans les traditions, soit dans les récits des voyageurs : si leurs retraites ont quelque apparence extérieure, elle est plus que modeste, et l'on peut passer près d'eux dans les pays accidentés de l'Asie Mineure, dans les chaînes de montagnes de la Cappadoce, de la Caramanie, de la Phrygie, etc., etc., sans soupçonner même leur existence; c'est le plus souvent à l'improviste que je les ai découverts.

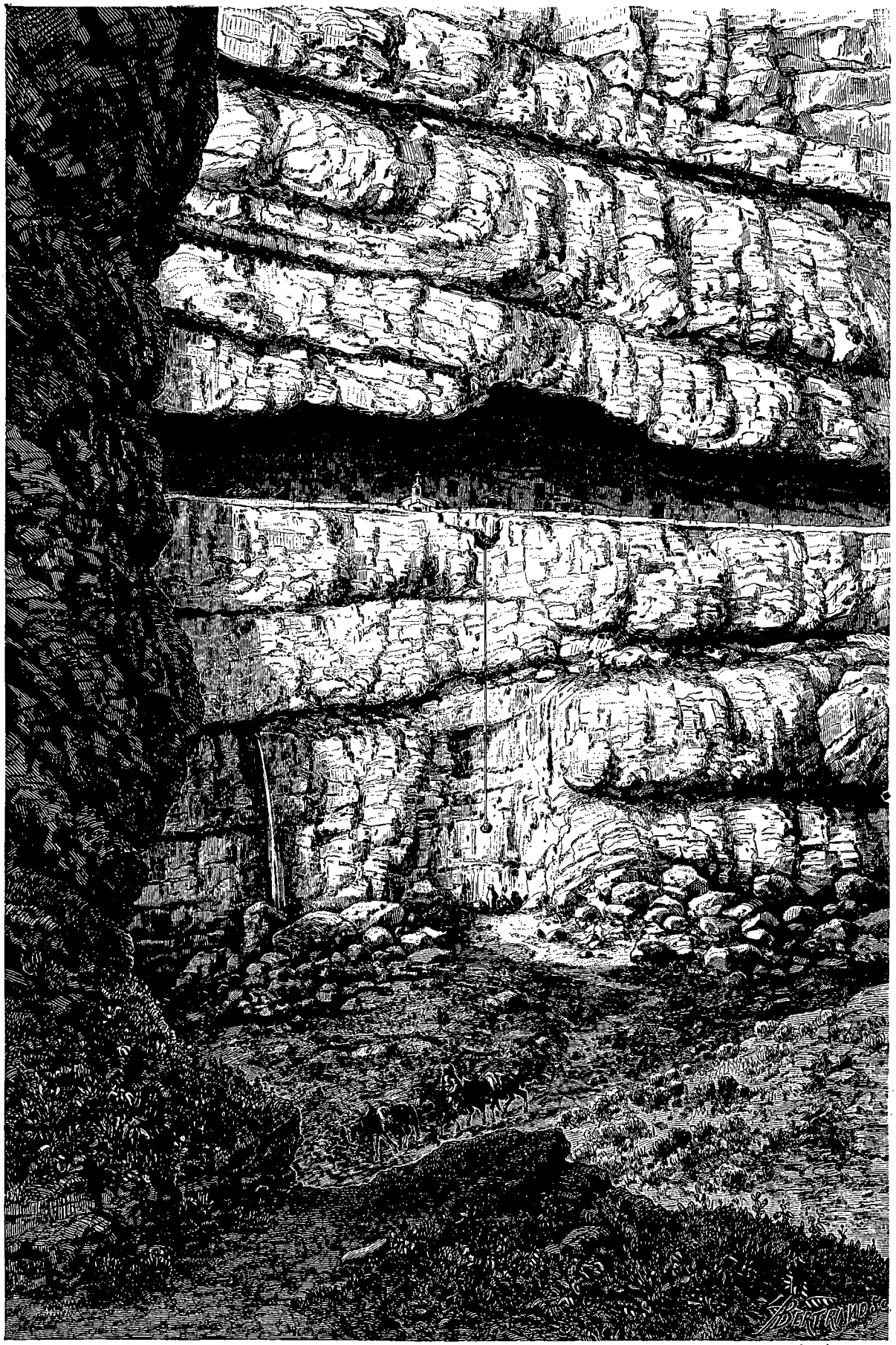
Je fis un assez long séjour à Brousse, retenu par le charme de cette ville dont il semble que l'on ne connaisse pas assez généralement toute l'importance et la beauté.

Je ne manquai pas de gravir une partie de la montagne escarpée qui la domine et qui s'honore aussi du grand nom de celle qui suffirait pour illustrer la Thessalie, l'Olympe.

On sait que l'une des deux cimes de cet autre mont Olympe se nomme la montagne du Moine (Keschich-Dagh). — Vous trouverez là, m'assura-t-on, la ruine d'un couvent grec? — Mais on ajoutait d'autre part, avec plus d'autorité, que cette ruine était tout simplement celle du tombeau d'un anachorète.

« Peut-être, dit le savant M. Vivien de Saint-Martin, y avait-il autrefois un solitaire qui y résidait pendant quelques mois de l'année; peut-être aussi l'imagination orientale aura-t-elle vu dans l'ensemble de l'Olympe un moine ou saint derviche, qui, la tête couverte d'une blanche calotte de neige, les reins ceints d'un rude cordon de rochers, le reste du corps revêtu d'une robe de la couleur favorite du prophète,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Couvent près d'Altuntach, dans le Mourad-Dagh (Anatolie) (voy. p. 350).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et les pieds plongés dans un tapis de verdure, faisait ses prières à la Divinité[1]. »

Je résolus de traverser l'Asie Mineure dans la direction du nord-ouest au sud-est, en me dirigeant vers le golfe d'Alexandrette (Skanderoun), avec l'intention de parcourir le Kozan, dont les beys gouverneurs s'étaient révoltés contre la Porte et avaient conquis de fait une certaine indépendance.

J'avais amené de Constantinople un domestique, nommé Youssef, que l'on m'avait recommandé et que j'avais engagé à mon service quoiqu'il ne valût guère mieux que tous ses pareils; mais il avait l'avantage de parler toutes les langues et tous les idiomes en usage dans l'Asie Mineure : notamment le grec, le turc, l'arabe, l'arménien, le kurde et le persan. Avec un pareil polyglotte je pouvais errer partout presque à l'aventure sans risquer de me trouver dans l'embarras; et en réalité ses services me furent extrêmement utiles.

Parti de Brousse, je me rendis en plusieurs étapes à la ville de Koutaïeh, située à trente-cinq lieues de là dans le sud-est. C'est l'ancienne *Cotyæium*. Elle est très peuplée. Son commerce est prospère. Je la visitai avec intérêt à cause de son importance et de ses souvenirs historiques; j'y vis les restes de son ancien château byzantin aujourd'hui désert.

Dans les temps modernes, il s'est passé à Koutaïeh un fait considérable surtout au point de vue de ses conséquences : ce fut dans ses environs qu'en 1833 Ibrahim-Pacha, à la tête de ses Égyptiens, battit l'armée turque.

J'appris dans la maison grecque où j'étais logé que je trouverais un couvent très pittoresquement situé sur la route que je devais suivre pour arriver à Afioum-Kara-hissar, sur le versant de la chaîne du Mourad-Dagh, près d'Altuntach.

La traversée de cette chaîne est très pittoresque et serait tout à fait attrayante si l'on n'était pas exposé à y rencontrer trop souvent des déclassés de l'empire ottoman qui font ce qu'ils peuvent pour vivre aux dépens des voyageurs.

A Altuntach, je quittai la route qui conduit à Afioum-Kara-hissar pour prendre à droite un chemin qui devait me conduire au monastère.

Il est à peine nécessaire de rappeler que les routes en Asie Mineure sont rarement praticables avec des voitures attelées de buffles; mais c'est bien autre chose s'il s'agit de chemins de petite communication tels que celui que je dus suivre avec Youssef, mon domestique, et où il était souvent difficile à deux chevaux de marcher côte à côte.

A partir d'Altuntach, notre sentier s'élevait continuellement. Après avoir parcouru la distance de quatre ou cinq kilomètres, nous entrâmes dans une espèce de gorge encadrée de rochers à pic s'élevant à notre droite et à notre gauche. Je n'eus pas à me plaindre de la monotonie du voyage : mon attention était continuellement captivée. De temps à autre les rochers se séparaient presque brusquement et laissaient voir dans leurs intervalles une riche végétation qu'entretenaient des sources vives.

A un certain moment, au croisement d'un chemin avec le nôtre, Youssef me fit remarquer le couvent, dont l'aspect était bien fait pour surprendre.

Un immense rocher stratifié s'élevait à une hauteur énorme. De loin on aurait pu le prendre pour un immense mur cyclopéen. A la hauteur de vingt à trente mètres, une dépression s'est formée probablement par la chute de quelques énormes strates qu'a détachées l'action lente des eaux sur une longueur de près de cent mètres.

C'est cet endroit que de pauvres religieux ont choisi de manière à ne communiquer avec la base du rocher que par le filet et le panier traditionnels.

A notre arrivée, un moine causait avec un paysan accompagné de deux ânes. Je parlementai avec lui pour obtenir la faveur de visiter le couvent; je lui fis voir mes lettres de recommandation; il ne me fut pas très facile de le persuader. Il commença par monter avec ses provisions sans me rien promettre et ne redescendit qu'une demi-heure après en m'apportant la permission. Comme il n'y avait place dans le panier que pour une personne, j'y laissai d'abord hisser Youssef afin qu'il préparât ma réception. Il confia la garde de nos chevaux à l'ânier.

Lorsque l'on m'eut monté à mon tour, sans plus d'agrément qu'à mes précédentes ascensions, je me trouvai déposé sur une espèce de corniche en contre-bas du plateau formé par la base de la dépression.

Un escalier d'une vingtaine de marches me conduisit à un petit portique en bois surmonté d'un clocher haut de deux mètres au plus.

Je fus ensuite introduit près d'un gros moine à figure réjouie (de quoi pouvait-il bien se réjouir?) qui me dit être le supérieur et auquel je montrai mes lettres de recommandation et mon firman. Il s'inclina en souriant et voulut me faire lui-même les honneurs de son petit royaume.

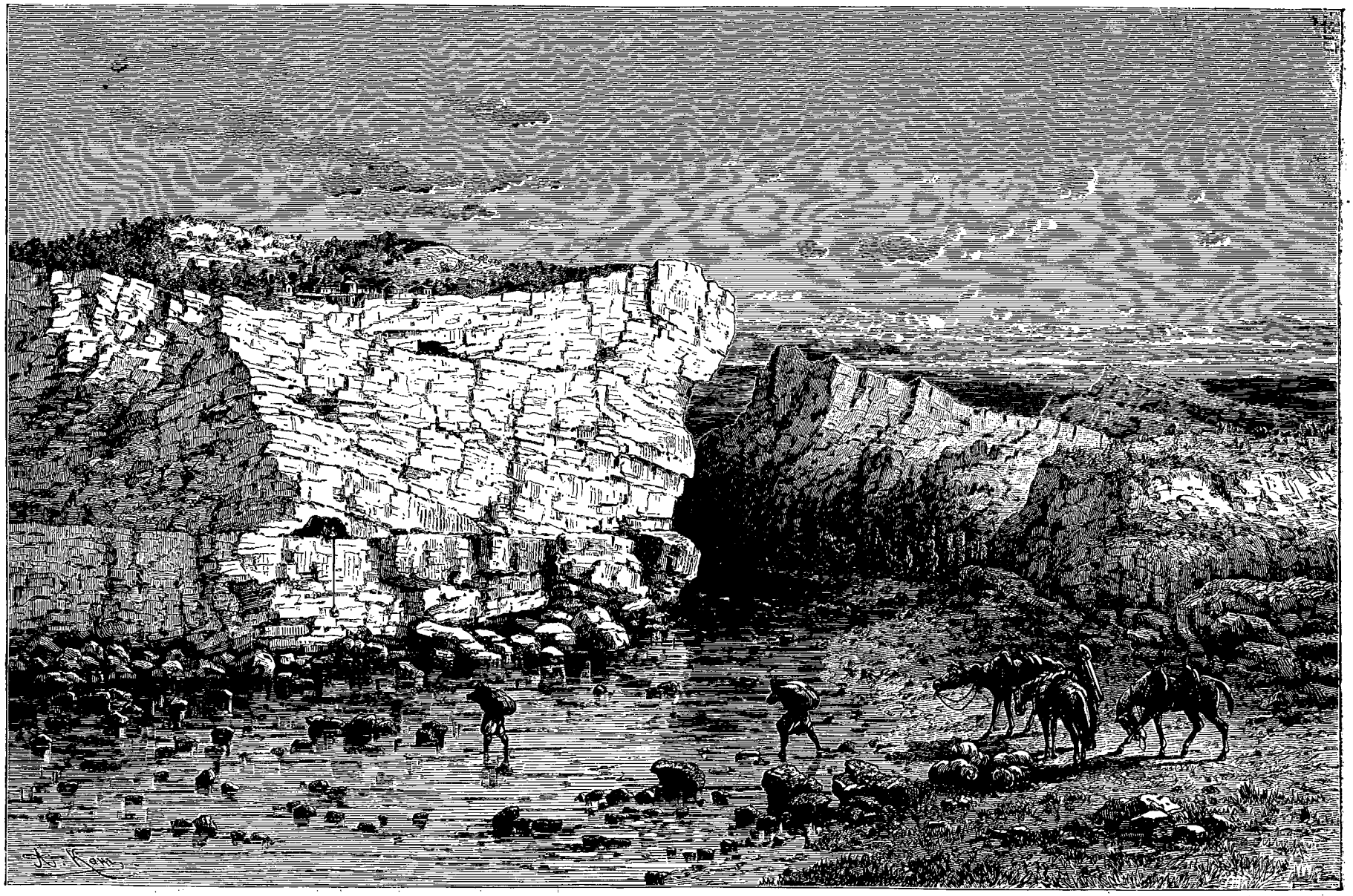
L'ensemble du couvent ne manquait pas d'originalité. La terrasse formée par la dépression du rocher avait quatre-vingts mètres environ de longueur, et sa largeur était seulement de douze à quinze mètres. La hauteur du sol au centre pouvait être de huit à dix mètres et allait en diminuant à chaque extrémité. Quelques légers bâtiments en bois y étaient construits, mais on avait profité des différentes anfractuosités naturelles du rocher pour y bâtir tant bien que mal quelques salles plus grandes.

Au centre, un portail en bois surmonté d'une croix, avec colonnes et faisant saillie, abritait la porte d'une chapelle creusée dans le roc et prenant jour, comme les autres pièces, par des fenêtres pratiquées dans la paroi.

La vie était là, comme au Stagi, réduite à son moindre degré. Les quatre ou cinq hommes qui

1. Description historique et géographique de l'Asie Mineure avec cartes, par M. Vivien de Saint-Martin, deux volumes, 1852. — Arthus Bertrand.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Monastère pres d'Ak-Chéhr, dans le Sultan-Dagh (Asie Mineure (voy. p. 352).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

s'y étaient retirés, loin du monde, n'avaient évidemment d'autre but que celui de passer le temps le plus paisiblement possible. Je vis bien quelques livres d'église, mais rien autre chose qui indiquât le goût d'aucune étude. C'étaient tout au plus des moines jardiniers; ils avaient en effet réussi à faire pousser des légumes et même quelques fleurs dans de petits espaces de terre rapportée; cette espèce de potager donnait quelque gaieté à ce séjour.

Je pris congé du bon père qui s'était montré fort étonné de ma visite, la première que son monastère eût reçue depuis bien longtemps. Il me remercia vivement lorsque je lui laissai mon offrande, quoiqu'elle fût modeste, et il me reconduisit jusqu'à la plateforme, d'où je me laissai descendre plus résolument qu'à l'ordinaire : on s'habitue à tout.

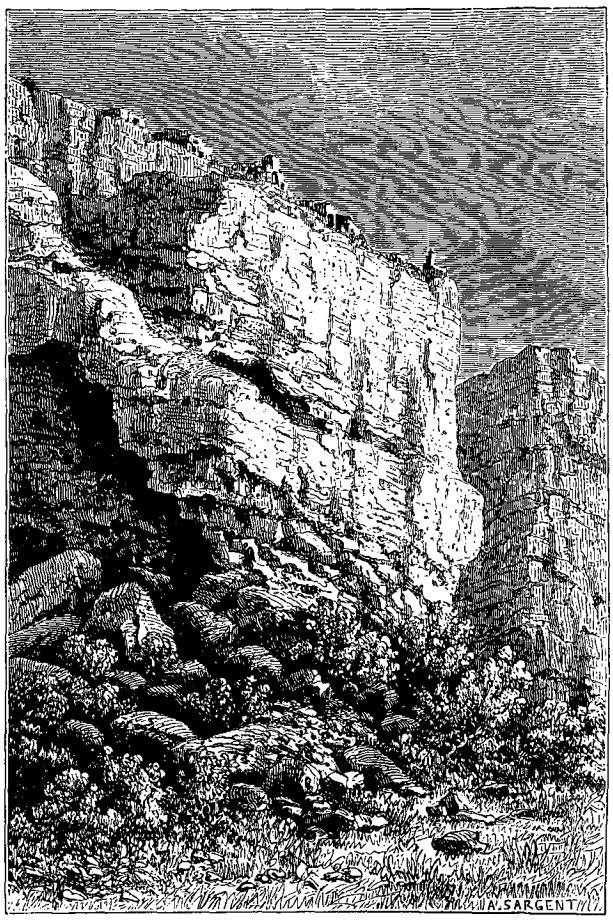
Ma prochaine étape fut Afioum-Kara-hissar, une des villes principales de la Turquie d'Asie : elle est très grande, très peuplée. Ses huit ou dix mille maisons peuvent contenir plus de cinquante mille âmes. Son nom lui vient d'un rocher noir très élevé, dont le sommet portait à l'époque byzantine un château fort, depuis longtemps ruiné. On cultive dans de vastes champs de ses environs l'opium (*Afioum*), et ce narcotique, source de prospérité pour la ville et d'hébétement pour tant de milliers d'hommes, lui a valu un prénom.

Je continuai mon voyage en suivant une vallée marécageuse aboutissant au lac d'Ak-Chéhr, non loin duquel est située, du côté sud, la ville de ce nom.

C'est devant Ak-Chéhr que mourut, en 1403, d'une attaque d'apoplexie, le sultan Bajazet, prisonnier de Tamerlan, qui le gardait alors dans son camp, et se proposait, l'emmenant à sa suite dans un chariot, de le faire servir d'abord d'ornement à son triomphe à Samarcande, sauf à lui rendre ensuite ses États.

Youssef, à force de questionner les uns et les autres, finit par apprendre qu'il existait dans les environs un couvent grec au bord d'un torrent.

Il est bâti au-dessus d'un rocher à peu près vertical, haut d'une soixantaine de mètres, et baigné par un torrent dont les eaux étaient basses lorsque j'arrivai. On peut, sans avoir plus d'eau que jusqu'au-dessus des genoux ou en s'aidant des quartiers de roches qui l'encombrent, approcher de la base; mais pendant les crues le monastère doit être privé de toute communication.



Monastère en ruine aux monts Dipoïras, sur les bords du lac Beï-Chéhr (Caramanie — Asie Mineure).

Le sommet ou plateau du rocher est couvert de terre, et le couvent paraît entouré d'une végétation assez abondante, qui doit en rendre le séjour moins triste que celui de presque tous les Météores.

Le long du rocher on a pratiqué un escalier conduisant à une terrasse naturelle où se trouve l'orifice d'une galerie intérieure qui, par un chemin rapide, puis par un escalier, vient déboucher sur une seconde terrasse assez large et située à une quinzaine de mètres du niveau de l'eau. A partir de là on communique à l'intérieur par le panier et les cordes.

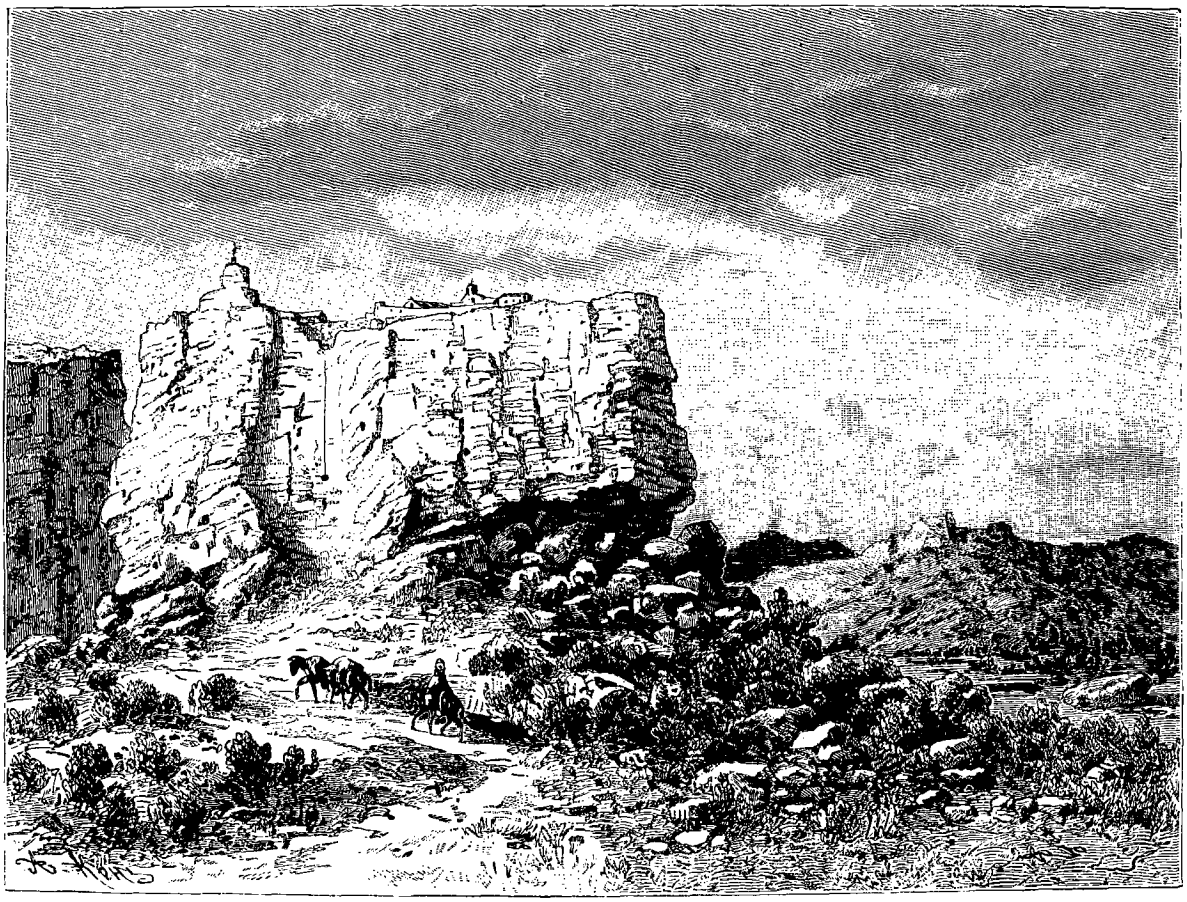
Quelque temps après, j'eus encore l'occasion de voir les ruines d'un autre monastère situé au sommet d'un rocher élevé sur les flancs des monts Dipoïras et dont la base est baignée par les eaux du lac Beï-Chéhr.

Ce couvent a dû être jadis d'une certaine importance, si l'on en juge par ses restes. Il paraît très probable que la dislocation du rocher par le travail des eaux a été la principale cause de son abandon.

DE DRÉE.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Couvent météore près de Kermès (voy. p. 368).

LES MÉTÉORES (MONASTÈRES GRECS),

EXCURSIONS EN ANATOLIE,

PAR M. DE DRÉE[1].

186..... — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Tous les dessins de ce voyage ont été exécutés par l'auteur d'après ses croquis.

VI

Départ de Beï-Chéhr. — Konïeh. — Le Kara-Dagh. — Karaman. — Traversée des monts Taurus. — Adana.

Mon voyage en Asie Mineure n'avait pas pour but la recherche des monastères qui ont quelque rapport avec ceux de la thébaïde de Stagi et peuvent être aussi désignés sous le nom de Météores. J'en ai rencontré quelques-uns, pendant mes pérégrinations, un peu au hasard : leurs sites, presque toujours pittoresques, ont tenté mon crayon. Mais je ne me dissimule pas que les notes extraites de mon journal n'éclairent pas beaucoup leur histoire, s'ils en ont une digne de quelque intérêt, ce qui est douteux.

Après ma visite au monastère ruiné du mont Dipoïras, je passai quelques jours dans la petite ville de Beï-Chéhr, située à l'extrémité du grand lac qui porte son nom et à l'embouchure de la rivière de Seidy-Chéhr. On n'y a découvert aucun vestige d'antiquité et on ne saurait y faire utilement un long séjour.

Une occasion se présenta de me joindre à quelques voyageurs pour continuer mon voyage vers Adana. J'a-

1. Suite et fin. — Voy. p. 337.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chetai deux bons chevaux, l'un pour moi, l'autre pour mon domestique Youssef.

La voie que nous suivîmes est un peu plus longue à vol d'oiseau que celle qui se dirige en droite ligne sur Karaman, mais elle me procurait l'occasion de visiter la ville de Konïeh.

Konïeh ou Konïah, l'ancienne *Iconium*, a été la capitale de l'empire des Turcs Seldjoukides de 1074 à 1294. Barberousse et Gengis-Khan l'ont occupée; elle a été annexée à l'empire turc par Bajazet Ier.

En 1832, elle a été témoin d'une victoire des Égyptiens sur les Turcs.

Le géographe turc Kiatib-Tcheleby[1] donne une charmante description de cette ville, qui de loin apparaît, selon l'expression du voyageur Otter, comme une oasis au milieu du désert.

« Konïah, dit l'auteur turc, est une ville située près du pied occidental d'une montagne qui a deux sommets, et dans une plaine arrosée par plusieurs ruisseaux, remplie de jardins et de vignes. Elle a une bonne muraille du côté du sud, et au bas de cette montagne sont les jardins de Meram; c'est un endroit admirable. Les ruisseaux qui coulent de la montagne arrosent les jardins et coulent dans la ville; après que les eaux de ces ruisseaux ont arrosé les campagnes ensemencées et les jardins, elles se rassemblent dans un seul lit du côté de la plaine, et forment un lac qui entoure la montagne. La forteresse de Konïah a été bâtie par le sultan Kilidj Arslan le Seldjoukide, qui la fit construire en pierre. Konïah étant la capitale de ses États et le lieu de sa résidence, ce prince fit construire dans son palais un divan superbe; et comme dans la suite les murailles de Konïah menaçaient ruine, elles furent rebâties sous le règne d'Ala-Eddin Keï Kobab, de la même famille des Seldjoukides; elles furent aussi rebâties en pierres, de la hauteur de trente coudées depuis le fond du fossé, qui est de vingt coudées de profondeur. On compte à Konïah douze portes, sur chacune desquelles il y a des tours aussi grandes que des châteaux. L'eau entre dans la ville par trois cents tuyaux qui sont dans des conduits voûtés, et elle coule dans tous les quartiers. Le produit du territoire de Konïah consiste en coton, en grains; il produit aussi beaucoup de fruits; les abricots connus sous le nom de kamer-eddin y sont excellents. L'air y est très bon; les vignobles sont du côté de la montagne. Il y a à Konïah une sorte de fleur d'un bleu céleste que les habitants appellent fleur de tanneur; on en sème tous les ans la graine comme les autres graines, et on en fait la moisson. Les tanneurs s'en servent pour teindre des maroquins et autres peaux qu'on transporte dans le reste de la Turquie et en Europe. »

Comme cette description date du milieu du dix-septième siècle, il serait nécessaire de la modifier en plus d'un de ses détails. Ainsi le palais du sultan Seldjoukide n'est plus aujourd'hui qu'une ruine. La population, considérablement réduite, est d'environ trente mille âmes. Le territoire environnant, moins bien cultivé, est loin de produire tout ce qu'on récoltait au temps du géographe turc. Il est remarquable toutefois que les remparts sont bien conservés. Ils ont été construits solidement avec les beaux débris d'*Iconium :* beaucoup d'inscriptions grecques y sont encastrées. Les mosquées sont nombreuses : l'une d'elles est surtout curieuse en ce qu'elle est une lointaine imitation de Sainte-Sophie de Constantinople.

De Konïeh à Karaman la route est d'abord assez plate; elle court à travers des plaines passablement cultivées, où je n'eus pas le plaisir de jouir d'un intéressant spectacle naturel, moins rare qu'on ne le croit, qui s'offrit aux yeux de W. J. Hamilton en 1836.

« Nous étions partis de Konïeh, dit ce voyageur, à six heures du matin. A mesure que nous avancions, et surtout vers les neuf heures, un phénomène de mirage devint de plus en plus prononcé, et l'illusion plus complète.

« A diverses reprises Dimitri s'écria qu'il y avait de l'eau devant nous à moins d'un quart de mille, et, après avoir été dix fois désappointé, il répétait encore : « Bien, bien! mais cette fois-ci, c'est certainement de « l'eau, » désignant du doigt une apparition nouvelle, qui n'était qu'une nouvelle illusion.

« Du côté de Konïeh, l'effet était surtout très remarquable, car on voyait distinctement une image renversée des minarets et des arbres au-dessous des objets mêmes, pareille à la réflexion des rives d'un lac ou d'une rivière à la surface de l'eau.

« L'atmosphère devint de plus en plus vaporeuse, et je remarquai que la moindre inégalité partielle, que la moindre ondulation de la plaine, que même un petit monceau de terre ou de fumier à une faible distance, produisait l'apparence trompeuse d'un amas d'eau. Une maison, ou tout autre objet éloigné d'un mille au plus et s'élevant au-dessus de la ligne de l'horizon, paraissait suspendu dans l'air, à moins que le sommet n'en fût assez élevé pour dépasser l'ondulation perceptible de l'atmosphère : dans ce dernier cas, une portion seulement de la base disparaissait.

« L'effet du mirage était aussi accru par les ondulations des couches chaudes et froides de l'air, et il obéissait au vent comme les vagues à la surface de l'eau, ce qui produisait l'effet d'un mirage mouvant assez semblable aux jets ondoyants d'une aurore boréale. »

A moitié du chemin entre Konïeh et Karaman se dresse le Kara-Dagh, montagne verdoyante dont les deux pics principaux atteignent une assez grande hauteur.

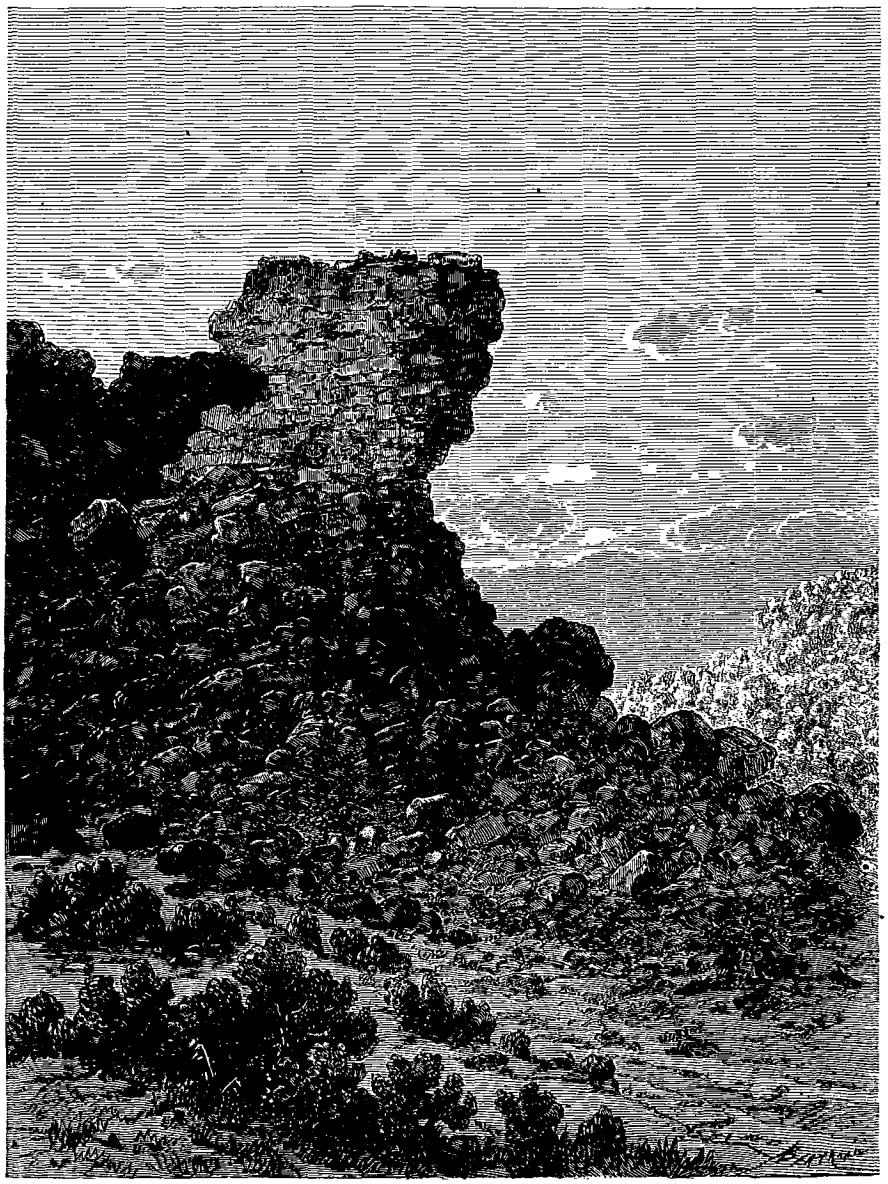
La ville de Karaman m'intéressa beaucoup plus que je ne m'y attendais. Lorsque j'en approchai, la chaleur était extrême : nous passions près de champs de

1. Surnommé Hadji-Kalfa. Ce qu'il a écrit sur l'Asie Mineure, dans son *Miroir du monde*, a été traduit, au dernier siècle, par Armain, et cette traduction a été imprimée à la fin du deuxième volume du savant ouvrage de M. Vivien de Saint-Martin, intitulé : *Description historique et géographique de l'Asie Mineure.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

blé prêts à être moissonnés; en apercevant la ville, j'eus un sentiment de fraîcheur; les maisons me paraissaient comme perdues au milieu de masses de verdure; de côté et d'autre s'alignaient de longues files de peupliers; des minarets rompaient la monotonie des habitations. Au fond, le Kara-Dagh formait, quoique éloigné, une décoration imposante. Tandis que nous avancions, je remarquai que les vergers et les jardins étaient entourés de murs de briques. De petits cours d'eau les arrosaient, et j'en retrouvai d'autres dans les rues de la ville, où ces rivelets pourraient entretenir la propreté si on le voulait bien; mais on ne songe guère à en tirer parti.

On compte à Karaman environ mille maisons, dont une centaine est habitée par des chrétiens; elles occupent un très large espace parce qu'elles sont séparées



Ancien couvent détruit par un éboulement près d'Angora (voy. p. 360).

par des jardins. Ni le bois ni la pierre n'entrent dans leur construction : elles sont en briques.

On peut évaluer à environ cinq mille le nombre des habitants, mais cette population est très mélangée; le commerce y est entre les mains d'Arméniens et de Grecs; les marchands émigrés de Kaïsarieh y sont remarqués pour leur finesse.

Dans un jardin, au milieu de beaux arbres, près d'un ruisseau, s'élèvent la mosquée et la tombe de Karaman Oglou. Le minaret est orné de jolies arabesques et de tuiles peintes. Le mur, du côté où l'on prie, dans la direction de la Mecque, est couvert de belles porcelaines dorées, vertes et bleues, telles qu'on en fabrique encore à Koutaïeh. La grande porte de la mosquée, en bois de noyer, est une œuvre de sculpture exquise.

Plusieurs autres mosquées mériteraient d'être étudiées avec attention. Quelques-unes ont été construites avec des débris de l'antique *Laranda*. On a emprunté

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

aux ruines voisines de la vieille cité des colonnes; on en voit encore dix dans la mosquée de l'Émir Moussa Jamasi, qui, toute détruite qu'elle est aujourd'hui, est un lieu de pèlerinage fréquenté.

La citadelle qui s'élève à plusieurs centaines de pieds au-dessus de la ville se compose de tours de toutes formes, rondes, carrées, polygonales, et de murailles faites de blocs de pierres calcaires, taillées et de couleur jaune et rouge.

Quelque voyageur, pourvu d'appareils qui me manquaient, rapportera sans doute des photographies et des moulages qui permettront d'apprécier ce qu'était l'art des Seldjoukides. Je me rappelle des piliers en bois sculptés très remarquables qui décorent l'entrée de la mosquée Hadji-Bey Oglou Jamassi.

Les Karamaniens ne songent guère à l'art aujourd'hui. Ils n'ont pas même le zèle nécessaire pour se défendre contre les marais voisins et la malpropreté qui nuisent à leur santé, surtout pendant les chaleurs de l'été. En hiver, la ville et la campagne sont ordinairement couvertes de neige pendant trois ou quatre mois.

De Karaman à Adana la route est très montagneuse et difficile; elle traverse la partie de la chaîne des monts Taurus qui porte le nom de Boulghar-Dagh.

Quoiqu'il soit monotone de recommander toujours la prudence aux voyageurs, il n'est pas superflu de les avertir que dans ce passage particulièrement il faut être sans cesse sur ses gardes : on y est très réellement exposé à des rencontres fâcheuses. Heureux qui comme moi s'en tire sain et sauf! Ne comparons jamais l'Asie à l'Europe, où, jusqu'ici, l'ordre nécessaire à la sécurité de la vie humaine est encore plus assuré que dans toute autre partie du monde. Que de beaux sites où l'on serait heureux d'habiter ou tout au moins de séjourner longtemps si l'on y avait la protection d'une justice armée et s'il ne fallait pas toujours être accompagné d'un ou plusieurs gendarmes (zaptieh) et muni d'un passeport (bouyourdi)!

Nous arrivâmes vers la tombée de la nuit à un gros village, où j'allai hardiment demander l'hospitalité dans la maison qui me parut la plus confortable.

En sa qualité de musulman, mon hôte me remercia de l'honneur que je lui faisais d'avoir choisi sa demeure et mit tout ce qu'il avait à ma disposition. Je n'eus pas le temps d'en profiter beaucoup, car j'étais très fatigué; après un léger repas, je tombai dans un profond sommeil.

A cette occasion, je dois noter que je choisissais ordinairement pour logement une maison turque, parce que j'étais toujours certain d'y trouver l'hospitalité la plus parfaite. Ces musulmans d'Asie, qui n'ont pas subi le contact des Européens dans les villes d'Europe, ont conservé les vieilles mœurs patriarcales. Chez eux on est aussi en sûreté que le maître de la maison, et, si l'on a assez de tact pour ne le froisser en rien, on sent à chaque instant qu'il éprouve une sincère satisfaction de la preuve de confiance qu'on lui a donnée.

Le lendemain, après avoir traversé deux rivières, j'arrivai à Adana.

Je n'oublierai jamais mes impressions lors de mon entrée dans cette ville.

C'était un jour de marché. Les rues étaient pleines d'habitants, de villageois, de moissonneurs, venus de Latakia, d'Antioche, de Tripoli, même d'Alep. Les costumes étaient d'une variété inimaginable. Les Adaniennes, chrétiennes ou non, étaient toutes voilées jusqu'aux yeux. Il paraît que les chrétiennes, dont les familles constituent la moitié de toute la population, se sont si bien assimilé les mœurs musulmanes, qu'elles évitent et fuient la société des hommes.

Femmes et hommes sont, à Adana, d'une beauté remarquable.

Des mulets, venant du Taurus, situé à une distance de dix lieues environ, arrivaient chargés de neige glacée[1].

Il y eut tout à coup un mouvement dans la foule. On se précipitait d'un seul côté.

« Qu'arrive-t-il? » demandai-je à Youssef.

Il s'informe. On allait décapiter ou pendre un meurtrier, selon l'autorisation qu'on venait de recevoir de Constantinople; car, dans toute l'étendue de l'empire turc, on ne peut mettre à mort judiciairement personne sans l'assentiment du sultan. D'après ce qu'apprit Youssef, il n'y avait pas de place déterminée pour ces exécutions à Adana. C'était quelquefois dans le bazar même, au devant de quelque grande boutique : cependant c'était presque toujours devant le pont.

Ce pont est le grand attrait d'Adana. Il a vingt arches, de dimensions et de formes différentes, quinze grandes et cinq petites. Il a été originairement construit par l'empereur Adrien, et, plus tard, réparé par Justinien. Il est probable que, sans les Romains, on n'aurait jamais eu l'art et la science nécessaire pour établir ce moyen sûr et puissant de traverser devant la ville le rapide et violent Sarus. On croit qu'il ne reste guère qu'une seule arche du temps d'Adrien. Au milieu du pont, dans une niche, il y a une petite chambre où un pacha venait jouir de la fraîcheur du soir.

J'avais grand plaisir à observer ce pont du haut d'un café voisin, construit en bois, tenu par un Persan qui s'était fait une réputation pour l'excellence de son café; on pouvait y prendre ses repas; sur les cloisons, un prétendu peintre avait badigeonné les aventures dramatiques d'un ancien héros populaire. Du côté du paysage, rien n'arrêtait la vue. Un large auvent, soutenu par des piliers en bois, laissait à découvert le quai, le pont, la campagne. A certaines heures, de nombreux chameaux, chargés de provisions, sortaient de la ville, et barraient le chemin aux cavaliers qui revenaient des villages voisins : or, jamais un chameau n'aura l'instinct de se déranger de la droite ligne; de

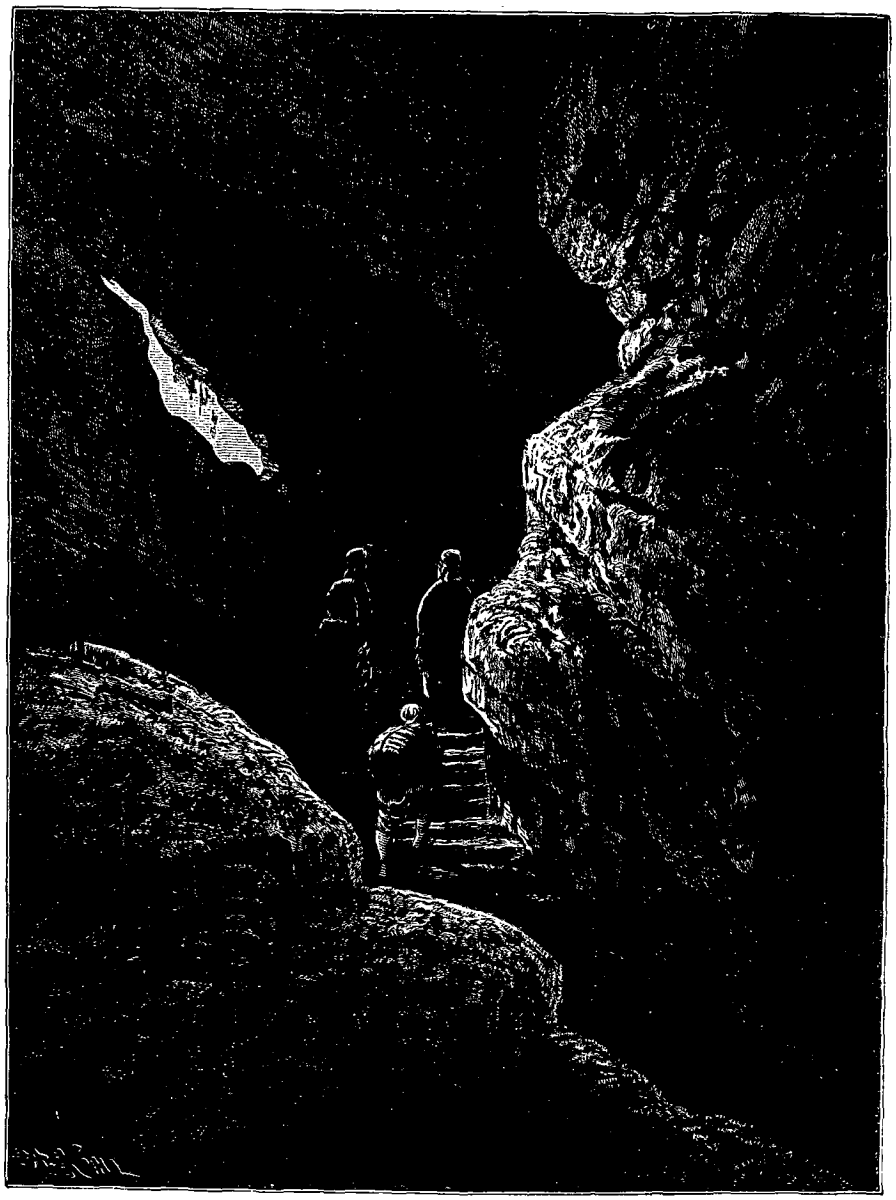
1. Je retrouve toutes mes impressions dans l'excellente relation du Rev. E. J. Davis, *Life in Asiatic Turkey*, London, 1879.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

là des cris, des disputes; des aveugles (ils sont nombreux à Adana) se trouvaient quelquefois mêlés à ces collisions. Parfois des trains de bois se heurtaient contre les arches : grand émoi! Le spectacle était varié; mais ce qui me charmait, c'était la magnificence du ciel et du paysage.

L'administration de la ville aurait mérité une étude spéciale. L'économie politique n'a pas encore pénétré à Adana. Toutes les denrées y sont soumises à un maximum qui varie suivant l'estimation arbitraire de l'autorité; il en résulte quelquefois des grèves, qui, du reste, sont promptement réprimées.

On me montra une prison pour dettes. Il est facile à une personne ayant quelque crédit d'y faire enfermer son débiteur, mais il ne peut l'y retenir plus de trois mois.



Escalier dans l'intérieur du rocher conduisant à un couvent voisin d'Isbarta (voy. p. 363).

Est-il vrai que l'on vende à Adana de belles esclaves circassiennes? Mon hôte ne dit pas non, mais il assure que c'est seulement à ceux qui veulent les épouser. Il n'y aurait pas alors grand'chose à dire. Sauf ce vilain nom d'esclavage, qu'il ne faut employer qu'avec beaucoup de réserve, le sort d'un grand nombre de jeunes filles européennes diffère-t-il beaucoup de celui de ces Circassiennes?

VII

Retour à Constantinople. — Rencontre à bord du *Balbec* d'un Arménien qui me décide à descendre à Sinope. — La ville. — Séjour chez Hassoun-Effendi. — Départ pour Amasia. — Je risque de me noyer. — Arrivée à Angora. — Hassoun-Effendi me fait cadeau d'un cheval. — Visite d'un monastère près du Kyzil Irmák.

Des circonstances imprévues me ramenèrent à Con-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

stantinople, mais j'en repartis peu de temps après. Cette fois je m'embarquai sur un des bateaux de la ligne anglaise « Peninsular and oriental Company » avec l'intention d'aller à Trébizonde.

Une rencontre fortuite changea ce projet. Je trouvai à bord du *Balbec* un riche négociant arménien, M. Hassoun, que j'avais connu à Constantinople et qui s'était toujours montré d'une aimable bienveillance à mon égard. Je lui expliquai tout ce que je comptais faire après avoir visité Trébizonde, qui eût été pour moi le point de départ d'un voyage dont le plan était assez ambitieux. Cet excellent homme m'écouta patiemment, et, avec plus d'indulgence peut-être que de sincérité, déclara mon projet fort bien conçu, mais m'assura qu'un séjour de quelques jours chez lui, près de Sinope, ne pourrait pas me nuire; il mit à son invitation une grande insistance, et, pour vaincre mes dernières hésitations, il me promit des renseignements qui me seraient très utiles, au moins pour les premiers mois de mon grand voyage.

Je me laissai convaincre, et je débarquai avec lui à Sinope, ville fondée, comme on sait, par Autolycos, ami de Jason, et patrie de Diogène le Cynique. Strabon l'a bien décrite.

Nous n'y séjournâmes d'abord qu'une heure ou deux, et, nos bagages ayant pris les devants, de bons chevaux nous portèrent sans fatigue à la maison de campagne de Hassoun, sise à mi-côte d'une petite colline verdoyante.

Je passai là plusieurs jours des plus agréables, ayant des chevaux à ma disposition pour visiter les environs et la ville.

Sinope a, comme toutes les anciennes villes, passé par bien des vicissitudes, selon les différents maîtres auxquels elle a été soumise. Aujourd'hui elle ne contient qu'environ huit mille Turcs qui habitent la ville proprement dite, tandis que quelques centaines de Grecs sont relégués en dehors des remparts.

Sinope est surtout bien déchue depuis 1853, époque à laquelle les Russes, ayant surpris la flotte turque à l'ancre dans son port, détruisirent une partie de la ville. Cependant un assez grand nombre de bâtiments de toute espèce viennent encore chercher les produits du sol qui l'entoure et qui sont abondants, surtout le riz et les fruits.

J'étais assez reposé. Un matin, mon hôte me persuada de l'accompagner jusqu'à Angora en passant par Amasia, où il avait affaire.

Libre de tout engagement, je consentis avec plaisir.

Nous voilà donc en route, montés sur d'excellents chevaux appartenant à mon hôte, et en outre fort bien pourvus de tout ce qui pouvait rendre notre excursion aussi confortable que l'on puisse le désirer en ces pays.

Nous longeâmes quelque temps la côte du golfe compris entre le promontoire où est bâtie la ville de Sinope et celui qu'ont formé les alluvions amenées par le Kyzil Irmák (rivière rouge) depuis des milliers d'années.

Nous quittâmes ensuite la côte pour une altitude plus élevée en remontant les pentes d'une chaîne de hautes collines qui suivent les rives de la mer et que nous traversâmes pour arriver de l'autre côté aux bords du Kyzil Irmák. Nous eûmes la bonne fortune de pouvoir passer ce fleuve à gué malgré sa largeur en cet endroit.

Après avoir entrevu Vezir-Keupru, puis Mersifoûn, nous arrivâmes en quelques journées à Amasia, dans la longue vallée où coule l'Iris.

Nous descendîmes chez un ami de Hassoun-Effendi.

Ancienne ville du royaume de Pont, Amasia ou Amasieh est la patrie de Strabon, qui l'a décrite avec beaucoup de fidélité et d'affection. Son vieux château fort, citadelle colossale dont les tours immenses semblent atteindre le ciel, de nombreuses ruines dont quelques-unes sont les restes de sépultures royales, des cavernes funéraires, des débris curieux, m'attirèrent de tous côtés, et je passai mes journées à faire un grand nombre de croquis. C'était autrefois une ville très renommée pour sa beauté. Kiatib-Tcheleby dit qu'on la surnommait la « Bagdad de Roum ». Il vante ses riches quartiers, ses bains publics, ses collèges et ses conduits d'eau taillés dans le roc. Il signale une mine d'argent dans ses environs.

Nous quittâmes Amasia lorsque Hassoun eut terminé ses affaires, et nous changeâmes de route pour nous diriger vers Angora.

Nous eûmes beaucoup de peine à traverser à gué le Kyzil Irmák, qui avait grossi considérablement; au milieu de la rivière, nos chevaux perdirent pied, et nous fûmes entraînés à la dérive par la rapidité du courant. Après avoir lutté énergiquement, mon brave animal retrouva l'appui du sol et me déposa sur la rive opposée, à deux cents mètres plus bas que mes compagnons, qui avaient été un moment fort inquiets pour moi. Peu s'en était fallu que je n'eusse moi-même regretté, malgré le souvenir de mes vertiges, les cordes et les paniers de météores. Lorsque cette dernière pensée me vint, j'étais fort éloigné de supposer que je ne tarderais pas beaucoup à rencontrer enfin un de ces monastères.

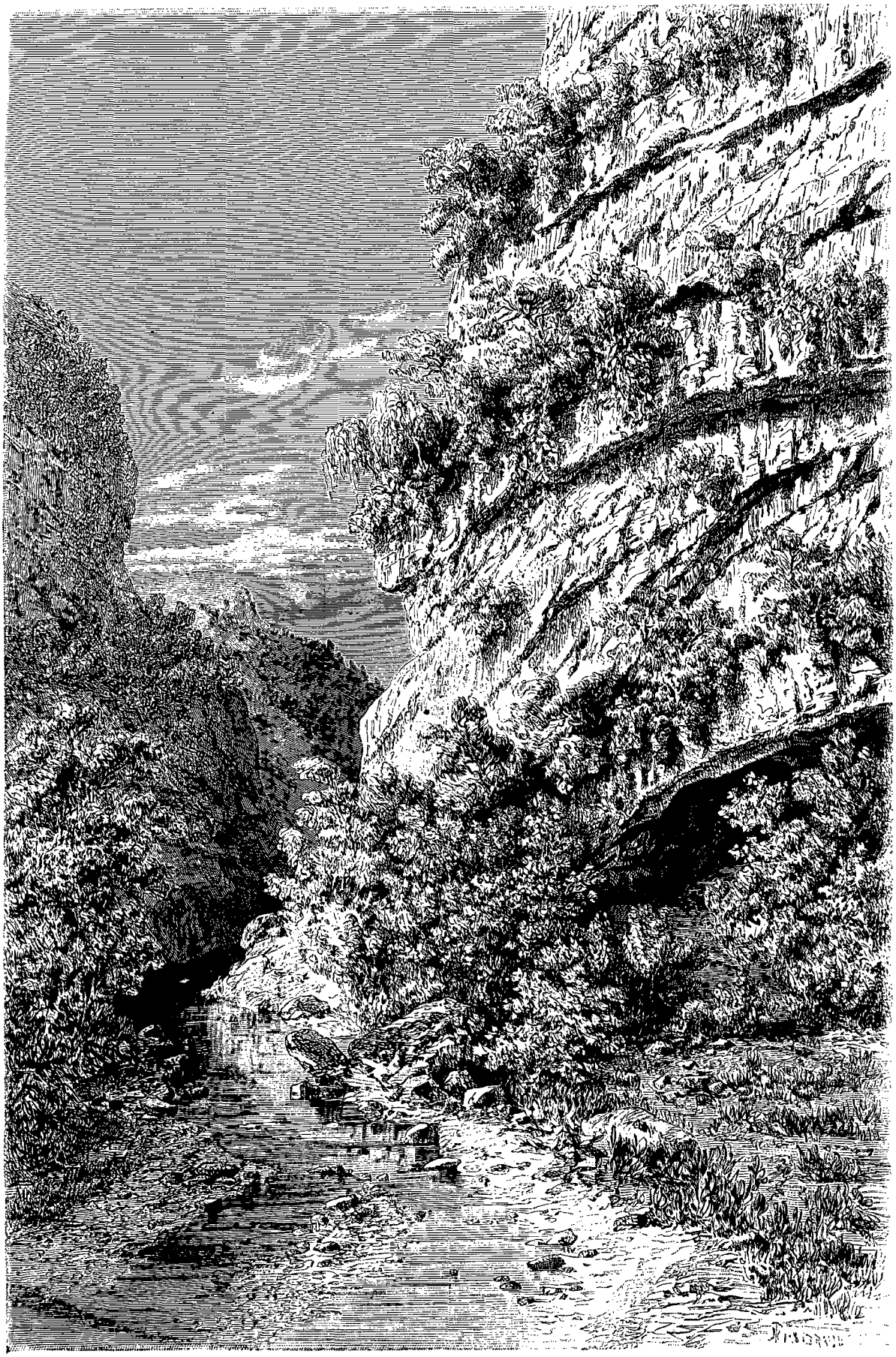
Nous étions fort mouillés : une marche sous un soleil ardent nous eut bientôt séchés.

Une bonne nuit dans un gros village acheva de nous remettre, et le lendemain nous atteignîmes le Kyzil Irmák, qu'il fallut encore traverser, mais que cette fois nous trouvâmes, heureusement, beaucoup plus calme et moins large.

Peu de temps après, dans l'après-midi, nous fîmes notre entrée dans la ville d'Angora, qui devait être le terme du voyage de mon compagnon.

Angora (ancienne Ancyra, aujourd'hui Enguri, etc.) n'a pas moins d'environ soixante-dix mille habitants. C'est une des villes les plus considérables de l'Asie Mineure. Elle était sans doute d'une assez grande importance au temps des Romains, puisque ce fut une des villes où le testament d'Auguste fut, par

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Couvent près d'Isbarta, dans la chaine du Daouras-Dagh, près du lac d'Eyerdi (voy. p. 364).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ordre de cet empereur, gravé sur le marbre en grec et en latin[1]. Elle est du reste moins curieuse à visiter qu'Amasia et ressemble à presque toutes les villes orientales; mais sa prospérité se soutient grâce surtout au commerce des tissus fabriqués avec les laines des chèvres dites d'Angora et qui est étendu. J'y achetai un grand vêtement moitié burnous, moitié caban, qui, à cause de sa presque imperméabilité, me rendit, dans maintes circonstances, de grands services.

On me conseilla d'attendre à Angora le départ d'une caravane qui devait se diriger sur Sivas et Diarbekr.

Avant son départ, Hassoun-Effendi avait voulu me faire accepter le cheval que j'avais monté depuis Sinope et qui était une excellente bête du Kurdistan; devant mon refus formel d'accepter un cadeau de cette importance, il fixa lui-même un prix qui atteignait à peine celui d'un cheval de bât.

J'appris dans la maison où nous étions logés qu'à quelques lieues de la ville, non loin du dernier fleuve que nous avions traversé, on apercevait les restes d'un couvent sur une montagne formée d'un bloc énorme de rochers et surplombant la vallée; il me fut impossible d'obtenir des renseignements plus précis sur ce « météore », ni sur l'époque à laquelle il avait été abandonné. On me raconta seulement qu'un éboulement de la montagne avait entraîné avec ses débris la plus grande partie des bâtiments.

Escalier extérieur creusé sur les flancs d'un rocher, près d'Oloubourlou (lac d'Eyerdir) (voy. p. 364).

Je donnai immédiatement l'ordre à Youssef de seller nos deux chevaux, de manière à faire lestement la route sans être embarrassé par un cheval de bât.

Arrivés dans la vallée du fleuve par une route accidentée, nous aperçûmes la montagne; elle terminait à cet endroit une petite chaîne de collines qui venait mourir sur les bords du fleuve.

En approchant je pus me rendre compte du cataclysme qui avait ruiné le monastère et peut-être enseveli les moines dans ses décombres. La partie préservée était verticale et les restes de bâtiments qui la surmontaient paraissaient suspendus en l'air.

Après que j'en eus fait un croquis, nous reprîmes la même route qui nous ramena à Angora.

VIII

Sivri-Hissar. — Kara-Hissar. — Un hôte grec — Un marchand de chevaux arménien. — Les chevaux d'Orient. — Impossibilité de compter sur le passage d'une caravane pour l'Est. — Conseil de me diriger vers Isbarta.

Il était vraiment écrit que je ne ferais jamais rien de ce que j'avais projeté! A Angora, la caravane que je devais accompagner ne partait pas, le temps s'écoulait; je m'ennuyais de ne pas changer de place. Jusques à quand me faudrait-il l'attendre?

Un jour, il en arriva une venant de Sivas; elle devait continuer sa route vers le sud-ouest.

J'éprouvai alors l'envie de traverser avec ces compagnons inattendus les grands steppes qui occupent la partie centrale de l'Asie Mineure et dans la partie orientale desquels se trouvent de grands lacs salés.

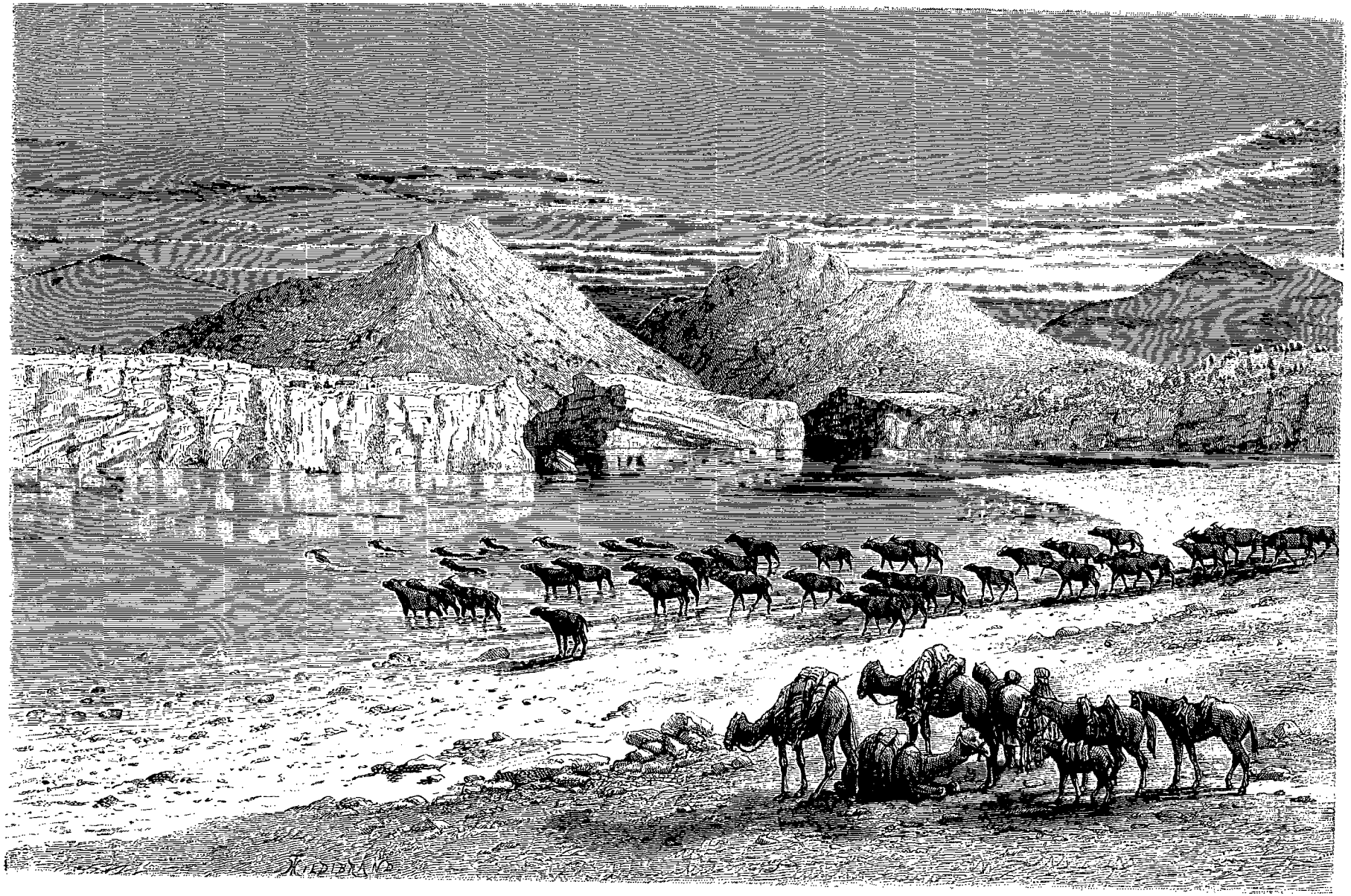
D'Angora la caravane se dirigeait en droite ligne à Sivri-Hissar, qui se trouve au nord du plateau sur lequel nous allions nous engager.

Une fois arrivé à Kara-Hissar, que je devais traverser de nouveau, je verrais à prendre une détermination quelconque selon les circonstances.

La caravane se composait de sept cavaliers, non compris moi et Youssef, et d'une quarantaine de chameaux transportant des marchandises de toutes sortes de provenances. Nous avions en outre une

1. M. Georges Perrot, membre de l'Institut, a publié, en 1869, un fac-similé très exact de ce précieux monument. Voyez son ouvrage intitulé : *Exploration archéologique de la Galatie*, in-folio.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Monastère sur une île au milieu d'un lac près d'Arkut-Khan (voy. p. 366).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quinzaine de chevaux non montés qui étaient la propriété d'un des cavaliers, un maquignon arménien. Ce devaient être des chevaux de la Perse ou du Kurdistan; leurs formes et leur taille élevées indiquaient ces origines. Le marchand se proposait de les embarquer à Smyrne pour Constantinople, où il comptait les bien vendre.

Après Angora, le chemin serpente à travers un pays fertile, au milieu de collines d'un aspect agréable encadrant de jolies vallées assez bien cultivées, surtout aux environs de la ville.

Ces collines décroissent à mesure que l'on s'éloigne, et, quand on est à moitié chemin de Sivri-Hissar, la route que l'on suit se déroule sur un terrain presque plat, qui produirait beaucoup s'il était cultivé, mais on n'y rencontre que fort peu d'habitants.

Avant d'arriver à Sivri-Hissar, nous fûmes obligés de traverser le fleuve Sakaria (*Sangarius*), qui va se jeter dans la mer Noire, sur les côtes de l'ancienne Bithynie, non loin de l'embouchure du Bosphore, après une course de cinq cents kilomètres. Le passage se fit facilement. Le gué était très praticable, les eaux de la rivière étant basses et le lit très large dans cet endroit, en sorte que ces eaux pouvaient s'étendre et n'offraient que peu de profondeur; c'est un avantage appréciable quand on voyage avec des chameaux, car ces braves animaux (navires du désert) n'aiment pas précisément à se mettre à l'eau.

Je ne parle de Sivri-Hissar que pour mémoire; cette ville turque, où l'on compte environ deux mille maisons, ne vit guère que des produits de son agriculture, qu'elle est obligée de consommer elle-même sur place, les exportations n'étant guère possibles : l'absence de voies de communication est certainement une des causes principales du peu de progrès de toutes ces contrées.

Non loin de la ville, au sud-sud-est, notre compatriote Tixier a découvert, en 1835, les ruines de Pessinonte, capitale des rois phrygiens; et c'est avec les débris de la vieille et célèbre cité asiatique qu'a été construite la petite ville que nous traversons.

A partir de Sivri-Hissar nous suivîmes presque constamment le cours du Sakaria, qui prend sa source dans l'Émir-Dagh, sur le flanc opposé duquel est situé Kara-Hissar, dans une vallée marécageuse où se trouvent plusieurs petits lacs, entre autres celui d'Ak-Chéhr.

A notre arrivée, j'abandonnai la caravane, et je me confiai à la perspicacité d'Youssef pour me découvrir un gîte un peu plus passable qu'à l'ordinaire, car je ne savais pas combien je resterais de temps à Kara-Hissar, n'ayant en tête, à vrai dire, aucune idée précise pour rentrer sur le tracé de mon itinéraire que je venais de perdre. C'est pourquoi cette fois je désirais me loger dans un milieu plus actif que la maison d'un musulman. J'avais besoin d'avis et de renseignements : or, les Grecs et les Arméniens sont plus remuants et mieux informés que les observateurs fatalistes du Coran.

Youssef se mit donc en campagne et bientôt me conduisit chez un Grec qui me fit bon accueil. Mon hôte avait séjourné à Constantinople, et, depuis qu'il était revenu dans son pays natal, il avait entretenu des relations commerciales avec plusieurs habitants de villes éloignées de Kara-Hissar.

Le négociant en chevaux, arrivé en même temps que moi, vint me voir. Chemin faisant, il avait souvent recherché ma conversation, et j'avais remarqué que mon cheval avait particulièrement attiré son attention. Ce cheval était en effet très beau et surtout fort bon. Monté comme je l'étais, à moins d'accident, je pouvais parcourir toute l'Asie Mineure sans crainte d'être démonté; sobre, courageux, sans défauts, rien ne l'arrêtait, et je commençais à l'aimer à l'égal d'un compagnon, ce qu'il comprenait, car il me suivait comme un chien.

J'ai toujours été frappé de l'intelligence et de la douceur des chevaux arabes ou de ceux qui s'en rapprochent le plus par leur origine. Je vais m'exposer peut-être à quelque malédiction, et l'on me soupçonnera tout au moins de quelque rancune, mais j'avoue que je trouve ces chevaux incomparablement supérieurs à ceux d'Europe, qui non seulement n'ont pas leurs qualités physiques, mais qui trop souvent sont vicieux, méchants, distinguant à peine leur maître, ou, dans le cas contraire, lui brisant la jambe sous prétexte de le caresser. A mon sentiment, qu'on me pardonne! leur degré d'instinct est de peu supérieur à celui des ruminants, qui sont bien, certes, les animaux les moins intelligents de la création. N'est-il pas vrai qu'en Europe on cite les chevaux doux et de bon caractère, tandis qu'en Orient on citerait à peine un cheval méchant?

Je reviens à mon compagnon de route arménien. Il avait plus d'une fois fait des insinuations que j'avais bien comprises et qui avaient pour but de me persuader de me dessaisir de mon cheval à son profit. Il s'en était ouvert plusieurs fois à Youssef, auquel il avait promis probablement une forte récompense s'il parvenait à me décider à le vendre ou à le changer contre un de ceux qui suivaient la caravane. Youssef essaya naturellement de me convaincre, mais il se heurta à mes refus formels. Le rusé maquignon prit alors le parti de venir lui-même, tout humble et tout souriant, me faire directement l'offre d'une somme très ronde, en ajoutant qu'il me céderait au prix d'achat un autre cheval afin que je n'aie rien à dépenser pour me procurer une autre monture. Cette tentative ne lui réussit pas mieux que les précédentes, et il fut obligé de se retirer, non sans confusion et sans dépit; cependant ces offres avaient été si brillantes que Youssef ne comprenait absolument rien à mon refus.

Mon hôte, à qui je fis part de mon désir de me joindre à quelque caravane qui se dirigerait vers l'est (n'importe où), me déconcerta lorsqu'il me dit que je serais condamné à attendre probablement longtemps si je m'en tenais à cette idée, car il ne connaissait au-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cun groupe de ses concitoyens qui fût disposé à un voyage dans cette direction, et je devais voir que la ville de Kara-Hissar n'était pas un passage habituel de caravanes. Il ajouta que si je ne voulais pas faire un plus long séjour chez lui, ce que j'avais de mieux à faire était d'aller à Isbarta; il m'adresserait, me disait-il, à un de ses amis, habitant cette ville, qui voyageait souvent, et je pourrais sans doute profiter de sa compagnie la première fois qu'il m'en prendrait l'envie.

Que pouvais-je faire de mieux que de suivre ce conseil?

Avant de partir, causant un soir avec cet hôte bienveillant de ce que j'avais vu dans mes différentes excursions, et lui ayant montré mes croquis, dont plusieurs représentaient des monastères aériens, il m'assura que, près d'Isbarta, je trouverais à satisfaire ma curiosité pour ce genre de monuments.

Ce renseignement me fit plaisir.

Le lendemain, je quittai Kara-Hissar muni d'une lettre de mon hôte pour son ami d'Isbarta.

IX

Isbarta. — Je dois attendre le départ de mon hôte pour Kaïsarieh. — Visite d'un monastère dans le Daouras-Dagh. — La rivière d'Alesoa. — Lac d'Eyerdir. — Vue magnifique au milieu du lac. — Couvent près d'Oloubourlou. — Escalier pittoresque sur les flancs d'un rocher.

La route qui sépare Kara-Hissar d'Isbarta n'a rien de pittoresque : elle passe à travers des montagnes où il est très difficile de rencontrer un gîte convenable. Une fois je fus obligé de me contenter du hangar où l'on avait installé nos chevaux, et de me coucher presque sous les pieds du mien; mais ces petits inconvénients et d'autres ne m'empêchèrent pas finalement d'arriver sain et sauf à Isbarta, où je fus bien accueilli par l'ami de mon hôte de Kara-Hissar.

Isbarta[1] se trouve sur la route de ceux qui, partant de Smyrne et renonçant à la voie de mer, préfèrent la route de terre pour se rendre à Chypre, en atteignant soit le port d'Adalia, au fond de l'estuaire formé par les côtes de la Pamphylie, soit celui de Marsin, au sud d'Adana.

Quant aux voyageurs qui veulent se diriger sur le levant, Isbarta leur offre moins de ressources encore que Kara-Hissar. Il me fallait donc abandonner tout espoir de ce côté, à moins de me résoudre à partir absolument seul.

Je fus du reste à demi consolé quand mon hôte m'assura que sous peu il devait partir pour Kaïsarieh, où l'appelait une affaire urgente et où je trouverais certainement beaucoup d'occasions de continuer mon voyage.

Je n'avais plus qu'à employer le mieux possible le temps de mon séjour à Isbarta.

1. Dans le bassin pamphylien du Cestrus.

D'après les indications de mon hôte, le monastère dont m'avait parlé son ami se trouvait à une distance de sept à huit kilomètres d'Isbarta, sur les flancs du Daouras-Dagh, non loin de la petite rivière d'Alesoa.

Ne pouvant m'accompagner, il chargea un jeune Grec employé dans sa maison de me servir de guide. Nous partîmes à pied. La rivière faisant un coude au sortir d'Isbarta, il était beaucoup plus court de prendre les petits chemins de la montagne, peu praticables pour les chevaux. Du reste la course n'était pas longue, et je voyageais si souvent à cheval qu'une petite excursion pédestre devenait un plaisir.

Nous nous engageâmes dans un chemin qui devint bien vite très raide, et nous nous trouvâmes après peu de temps au milieu de gorges très pittoresques. De chaque côté de nous, des montagnes souvent abruptes et formées de roches s'élevaient à une grande hauteur; d'autres fois, c'étaient des montagnes aux flancs couverts d'une épaisse et riche végétation qui donnait au paysage l'aspect le plus grandiose et en même temps le plus riant.

De toute part des eaux vives s'échappaient des versants et formaient de délicieux petits ruisseaux d'eau limpide.

Nous suivions un petit chemin, tantôt caillouteux, tantôt recouvert d'herbes ou de mousse, quand tout à coup, à un détour de notre chemin, nous vîmes se dresser devant nous un immense rocher aux formes les plus curieuses : on eût dit une construction fabuleuse bâtie par des géants. Il avait toute l'apparence d'un monument, étant composé de strates fort régulières, qui, à des intervalles de huit à dix mètres, formaient de larges corniches s'étendant sur presque toute sa longueur.

Ce qui m'étonnait le plus était la végétation extraordinaire qui avait envahi le rocher; dans chaque interstice poussait une plante, une broussaille ou un arbre ; sur toutes ces corniches de véritables plantations naturelles formaient des taillis touffus, presque jusqu'au sommet.

A une faible distance, je ne voyais rien de plus qui pût attirer particulièrement mon attention. Je fus réellement surpris lorsque, m'avançant encore, j'aperçus deux moines sortant d'une grande excavation pratiquée dans le bas du rocher et masquée par la végétation qui encombrait l'orifice.

C'était l'entrée d'un chemin souterrain que la main de l'homme avait aménagée grossièrement et à peu de frais, en profitant des nombreuses fissures et anfractuosités du rocher; il conduisait à la première corniche naturelle et y débouchait par une large ouverture.

Je profitai de l'autorisation qui me fut donnée par un de ces deux religieux qui me fit l'effet d'être supérieur à l'autre, et, accompagné de lui et de Youssef, je m'engouffrai dans la caverne.

Rien de bien particulier à signaler dans ce petit

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

voyage vertical, si ce n'est que le chemin intérieur est loin d'être séduisant, à cause de la difficulté qu'on éprouve à gravir des marches très inégales et souvent très hautes. Il n'est pas, du reste, nécessaire d'y être éclairé par des lampes, car, de temps en temps, des ouvertures que le hasard a pratiquées dans le rocher laissent pénétrer assez de lumière. Cependant on éprouve un bien-être sensible lorsqu'on sort de ce tombeau pour revoir la grande clarté du jour.

Une fois dehors, il me fallut me servir du moyen ordinaire, c'est-à-dire faire l'ascension au moyen de cordes. Par bonheur le trajet n'était pas long.

Je montai ainsi à la hauteur d'une dizaine de mètres; puis, arrivé sur la corniche immédiatement supérieure, je dus, pour arriver au sommet où étaient situés les bâtiments du monastère, faire extérieurement l'ascension du rocher par un petit sentier abrupt, difficile et périlleux pour ceux qui n'ont pas la tête exempte de vertige.

Je fus reçu par l'unique moine qui restait au haut et qui représentait l'autorité de ce saint lieu. Peiné, plus que surpris, à la vue de la misère et de l'état de délabrement de ce malheureux séjour, j'osai à peine prendre la parole. Tout le monastère se composait de deux petites constructions, dont l'une était inhabitée et absolument en ruine, et l'autre consistait en une petite chapelle aussi simple que celles que les premiers chrétiens avaient bâties un peu partout, à l'époque des grandes persécutions.

Ces pauvres gens avaient fait tout leur possible pour décorer ce modeste sanctuaire. On y voyait de grossières images en guise de tableaux, et peut-être les boiseries, d'un travail très modeste, avaient-elles été fabriquées par quelqu'un d'entre eux ayant quelque habileté dans la menuiserie.

Un seul ornement attira mes regards : c'était une peinture, un triptyque très ancien, égaré au milieu de toute cette pauvreté. J'aurais été moins étonné de rencontrer un tableau de grand maître accroché aux murs délabrés d'une pauvre église de quelque hameau des Alpes ou du fond de la basse Bretagne!

Je fis quelques questions sur l'origine de cette œuvre d'art, mais l'explication fut plus qu'obscure et je n'osai pas insister par discrétion. Quelle preuve plus manifeste, non seulement de l'ignorance, mais de l'insouciance de ces pauvres gens! Jamais ils n'avaient eu la curiosité de rechercher d'où était venue cette œuvre d'art, ni quelle pouvait en être la valeur. Elle était trop noircie par le temps et trop haut placée pour qu'il me fût possible d'en apprécier moi-même le mérite.

Je ne pus pas m'éloigner sans avoir accepté le café et sans avoir fumé deux ou trois cigarettes; puis je me retirai en laissant quelques pièces d'argent comme offrande.

Je retournai à Isbarta en suivant un autre chemin, la journée n'étant pas avancée. Il nous était possible, sans grandes fatigues, de remonter la rivière jusqu'à la ville. Grand bien m'en prit, car à chaque pas de ce chemin se succédait quelque belle scène de la nature.

L'Alesoa coule au milieu des plus délicieux paysages que l'on puisse imaginer; tantôt elle est encaissée dans des rochers aux mille formes et très élevés; tantôt ses eaux claires, glissant à l'ombre en silence, entretiennent une fraîcheur qui donne à la végétation de ses rives une admirable exubérance.

Les jours suivants furent employés à visiter le lac d'Eyerdir (Egherdir), que m'avait beaucoup vanté mon hôte de Kara-Hissar et qui mérite ses éloges. Il est au moins aussi étendu que celui de Beï-Chéhr. Sur ses bords on pourrait se croire en Suisse.

Je me livrai à des excursions sans nombre, muni de papier et de crayons, et, par prudence, armé d'un fusil.

La ville d'Eyerdir est située à l'extrémité méridionale du lac. Ses maisons n'y sont pas au nombre de plus de six cents. La situation est ravissante.

Un jour, je côtoyai les rives orientales jusqu'à une grosse bourgade du nom de Koïran.

Pour revenir à Eyerdir, je suivis la côte occidentale, plus pittoresque encore, et où se trouve un promontoire formé par un des contreforts du Daouras-Dagh qui vient mourir brusquement au bord du lac, près d'une assez forte bourgade du nom de Barba.

En montant sur le haut de l'escarpement on peut jouir d'un délicieux coup d'œil. A droite, vers le sud, on aperçoit toute la partie méridionale du lac, et, comme fond du tableau, le Daouras-Dagh et ses sommets élevés, au pied duquel est Isbarta. Si l'on regarde à gauche, la vue embrasse la partie septentrionale du lac bordée par une série de collines verdoyantes du plus gracieux aspect.

On me conseilla d'aller visiter Oloubourlou, grosse bourgade située à peu de distance de l'endroit où je me trouvais et dont les environs sont charmants; on croit qu'elle occupe le site d'une ancienne ville de la Phrygie (*Apollonia Mordiæum*); non loin de là, je pus visiter encore un de ces pauvres refuges de religieux qui, malgré leur monotonie, m'attiraient toujours.

L'accès en était facile : ni cordes ni filets, simplement un escalier.

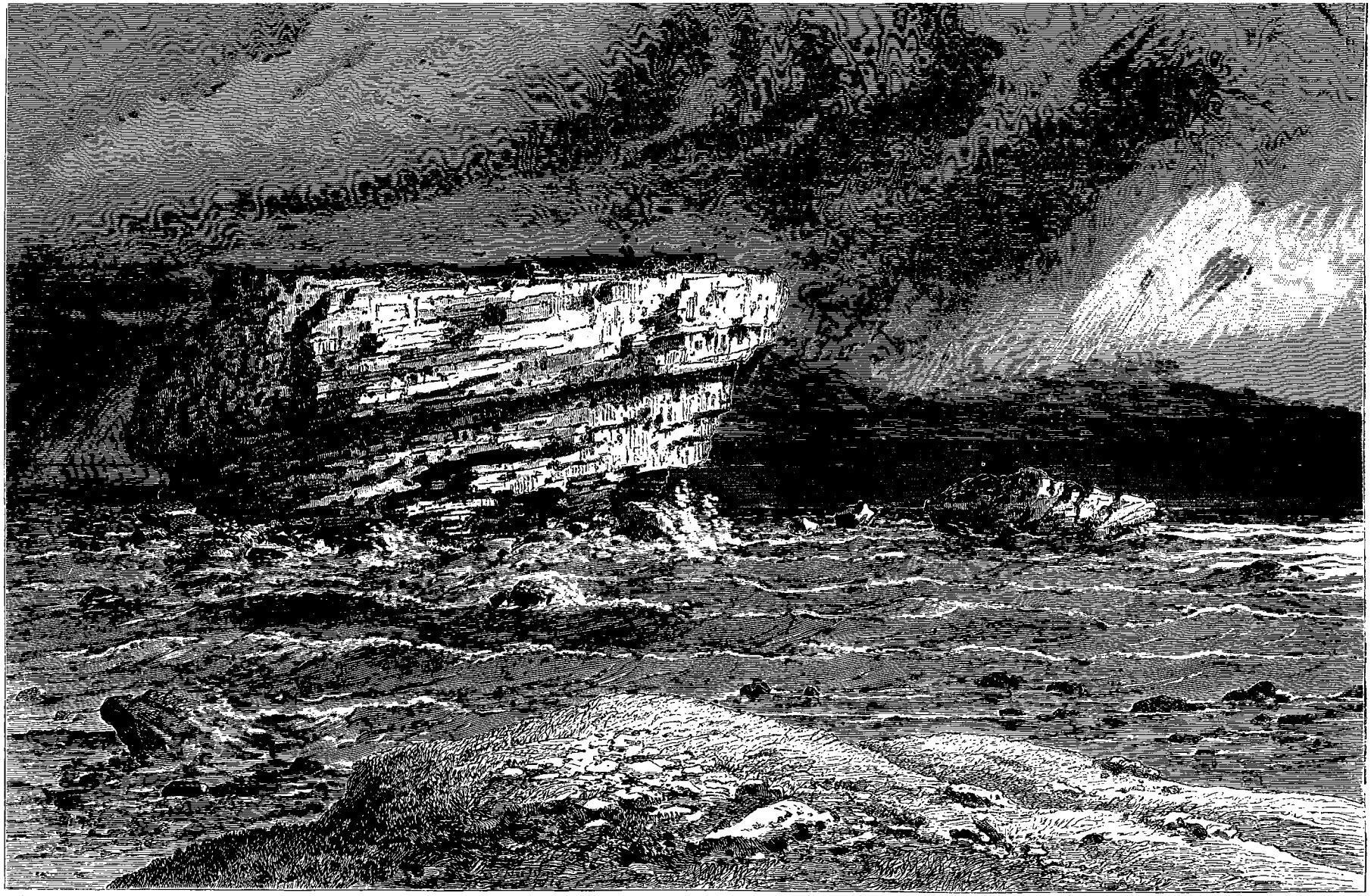
Cet escalier, dont on a taillé grossièrement les marches en profitant de toutes les dépressions, monte en zigzag, tantôt à ciel ouvert, tantôt sous l'ombre d'un fragment du rocher où l'on s'engage comme dans un petit tunnel.

On arrive ainsi jusqu'au sommet. Le misérable couvent, si ce nom n'est pas beaucoup trop ambitieux, est semblable à celui du Daouras-Dagh et.... sans triptyque.

X

Départ d'Isbarta. — Monastère dans une île. — Le steppe. — Le lac Salé. — Ruines d'un monastère. — Autre monastère dans

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Couvent abandonné dans le lac Salé (voy. p. 366.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le Kodja-Dagh. — Kaïsarieh. — Le mont Argée. — Monastère près de Kermès. — Un cénobite musulman.

Lorsque je fus de retour à Isbarta, mon hôte, tout joyeux, m'annonça que nous pourrions partir pour Kaïsarieh deux jours après, un exprès étant arrivé et lui ayant apporté les dépêches qu'il attendait avec impatience.

Ces deux journées passèrent vite, car il fallut nous préparer à cette marche assez longue et emporter des approvisionnements; nous avions à traverser le grand steppe jusqu'au lac Salé de l'ancienne province de Lycaonie, à peine habitée et où l'on pourrait manquer des choses les plus nécessaires.

Dans une ville de peu d'importance, comme l'est Isbarta, le départ d'un habitant notable pour un voyage lointain est un événement; et comme il est difficile ou presque impossible de voyager seul, souvent d'autres personnes veulent profiter de la circonstance. Ce fut ainsi que notre petit groupe devint peu à peu une véritable caravane.

Sans compter une dizaine de cavaliers et autant de chevaux de bât, il y avait en effet à notre suite une vingtaine de chameaux chargés de marchandises de toutes sortes.

Après avoir dépassé Eyerdir, nous longeâmes pendant quelque temps la rive orientale du lac jusqu'à la limite septentrionale des monts Dipoïras; puis, prenant la direction nord-ouest, nous arrivâmes au pied du Sultan-Dagh, que nous traversâmes. Ensuite nous atteignîmes Arkut-Khan, toute petite ville située près d'un petit lac.

Je savais, d'après divers renseignements, que je rencontrerais un monastère au bord de ce lac dont personne ne put me dire le nom. En effet, à son extrémité, sur un rocher entouré d'eau et haut d'environ vingt-cinq mètres, on voit un monastère de peu d'importance. Ses habitants ne communiquent avec la terre qu'au moyen de bateaux. Lorsque je passai en cet endroit, il y avait certainement plus de deux cents mètres d'eau entre la rive et la base du rocher.

Un troupeau de buffles excités par leurs conducteurs vinrent se désaltérer dans le lac.

Le site n'a rien de très austère. Les bâtiments étaient entourés d'arbres assez nombreux. Les moines pouvaient sans doute cultiver leurs jardins de manière à subvenir à leur alimentation.

De là, pour se diriger sur Kaïsarieh, on peut suivre plusieurs routes qui traversent tout le grand steppe du vaste plateau intérieur de l'Asie Mineure; la plus directe est celle qui passe par Ak-Seraï et Nev-Chéhr, au sud du grand lac Salé, dont les abords sont très marécageux.

J'aurais eu regret de passer si près de cette région des lacs sans les visiter. J'étais attiré surtout par ce qu'on m'avait dit du grand lac du côté oriental, bordé par les monts Kodja-Dagh, mais il fallait me séparer de la caravane et j'étais loin de Kaïsarieh.

A Ak-Seraï, je fis part de mon désir à mon hôte. Il ne chercha pas à me dissuader, mais il refusa absolument de me laisser m'éloigner seul; il m'imposa un de ses serviteurs qui, m'affirma-t-il, ne lui était pas indispensable. Je ne me laissai pas trop prier, d'autant plus que cette séparation ne devait pas durer plus de quelques jours. Il fut donc convenu que je rejoindrais mon hôte à Kaïsarieh.

Je pris toutes les informations nécessaires à mes excursions. Au lieu de suivre immédiatement la route qui passe entre le grand lac et le Kodja-Dagh, je retournai sur mes pas, et, traversant la partie marécageuse, je remontai vers le nord-ouest jusqu'à une bourgade voisine du petit lac de Mourad-Sou, qui n'est situé qu'à quelques kilomètres du grand lac.

Nous y passâmes la nuit dans des conditions déplorables. Deux journées de marche avaient extrêmement fatigué bêtes et gens.

Le lendemain matin de bonne heure, malgré les menaces d'un orage, nous étions à cheval, et, comme le terrain était très plat, nous pûmes franchir rapidement la distance qui nous séparait du grand lac.

« Le grand lac Salé, connu des anciens sous le nom de Tatta Palus, dit M. Vivien de Saint-Martin, occupe l'extrémité orientale des plaines de la Lycaonie; sa forme est très régulière; il peut avoir de dix-huit à vingt lieues de longueur du sud au nord, sur cinq environ dans sa plus grande largeur. Un intervalle de moins de six lieues sépare l'extrémité nord du lac du grand coude que le Halys décrit à cette hauteur. Cette vaste nappe d'eau produit naturellement du sel blanc très pur, et une telle quantité de sel en est enlevée par l'évaporation, que les plantes et les menues branches qui se trouvent sur ses bords sont en peu de temps couvertes d'une épaisse incrustation. Le lac n'a pas de profondeur, surtout en été; ce n'est, à bien dire, qu'un grand marais salant; aussi l'analyse de ses eaux y a-t-elle montré une plus forte proportion de salure que dans aucune autre des eaux salées connues du globe. C'est, au surplus, ce qu'exprime le nom de Tovzlah (la saline) que lui donnent les Turcs; mais ils lui attribuent encore plusieurs autres dénominations. La plus commune est celle de Touz-Tcheuli, le désert de sel. »

A peine fûmes-nous arrivés sur les bords du lac Salé que l'orage se déchaîna. Quel orage, grand Dieu! Le ciel était noir; le vent chassait de gros nuages lourds; des éclairs se succédaient de minute en minute; leurs lueurs étaient sinistres au milieu de cette obscurité; les eaux du lac violemment agitées étaient aussi sombres que le ciel et déferlaient avec bruit sur les rochers.

Devant nous un immense roc se dressait à quelques centaines de mètres, et, à la lueur des éclairs, j'entrevis quelques ruines : c'étaient celles d'un monastère abandonné depuis longtemps.

Cette roche se désagrége de toutes parts et s'écroulera quelque jour sous l'action du temps et des eaux.

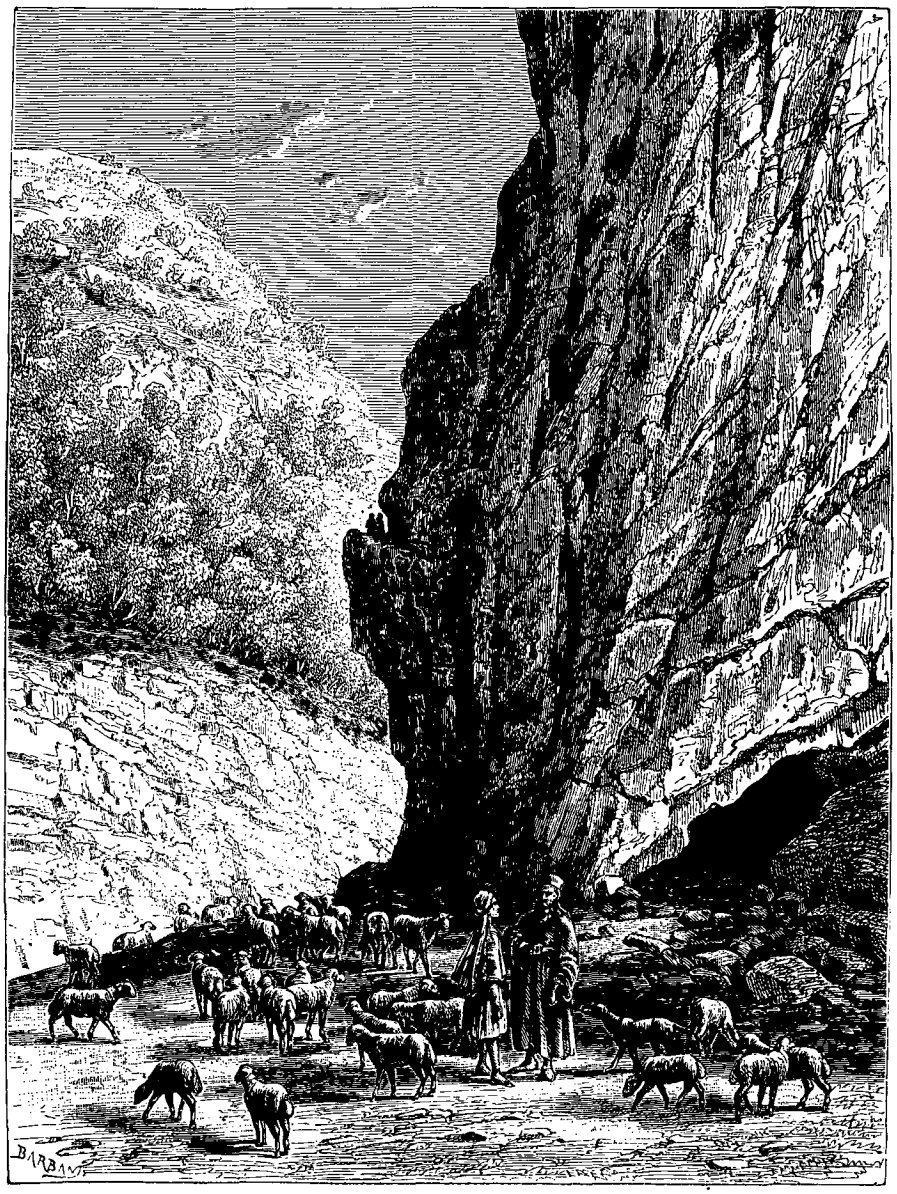
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous fûmes inondés, faute d'abri, par une sorte de trombe qui entraînait tout sur son passage.

Nos chevaux faisaient pauvre mine; ils s'étaient arc-boutés sur leurs pieds, la tête entre les jambes, présentant leurs croupes au vent et à la pluie. Nous-mêmes nous fûmes obligés de nous cramponner après eux pour ne pas être emportés.

Grâce au ciel, la violence même de la tempête fit qu'elle fut de peu de durée. Peu à peu le ciel s'éclaircit et un soleil bienfaisant vint réchauffer nos membres engourdis.

J'aurais volontiers fait le tour entier du lac, mais c'eût été tout un voyage, et je ne me reconnaissais pas le droit de garder longtemps à mon service le compagnon que mon hôte avait mis à ma disposition. Nous retournâmes donc sur nos pas et atteignîmes sans difficulté Ak-Seraï, que nous quittâmes de nouveau le lendemain matin en prenant une route différente, mais beaucoup plus agréable, c'est-à-dire entre la rive orientale du lac et les monts Kodja-Dagh. Je savais qu'après une forte journée de marche nous atteindrions un village et, à peu de distance de là, sur les flancs de la montagne, un monastère encore habité.



Entrée du passage intérieur conduisant à un monastère, dans le Kodja-Dagh, près du lac Salé.

En effet, après avoir suivi des chemins encaissés dans les gorges de la montagne, j'arrivai à un endroit où un rocher s'élevait presque perpendiculairement à une grande hauteur.

Au pied, un moine était en conversation avec un berger conduisant un troupeau de moutons à grosse queue.

Tout auprès, une profonde excavation servait d'entrée à un passage intérieur qui, selon l'explication qu'on me donna, menait à une galerie tournant de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'autre côté du rocher. On avait ensuite devant soi des chemins tantôt extérieurs et tantôt intérieurs.

Le religieux m'avoua que sa communauté se composait seulement de trois personnes, y compris la sienne. D'après ses autres réponses à mes questions, je n'eus que trop la certitude que ces trois malheureux menaient une vie de profonde misère.

Le lendemain matin, je repartis d'Ak-Seraï pour Kaïsarieh.

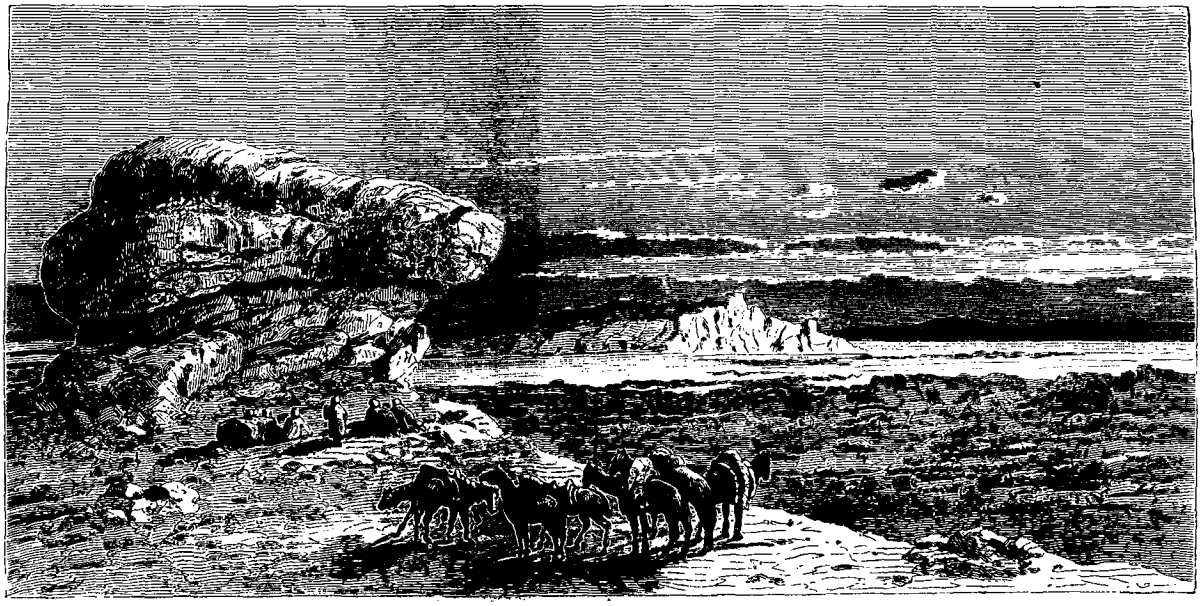
Kaïsarieh, située au pied du mont Argée, est une grande ville, très commerçante, quoique bien déchue de son ancienne importance. C'était l'antique capitale de la Cappadoce. Sous les empereurs elle s'appelait *Cæsarea*. On y compte soixante-quinze à quatre-vingt mille âmes.

Quelques ruines attestent encore son ancienne puissance, entre autres les restes d'un château génois et de fortifications turques.

Je me joignis ensuite à une caravane partant pour le sud, avec l'espoir d'en rencontrer une autre dont la direction serait l'est.

Je voyageai ainsi lentement, au milieu de très belles scènes de la nature, et je passai près du colossal mont Erdjiás, Erdjiz-Dâghi ou Ardjèh-Dagh (mont Argée), dont les flancs sont noirs et la cime toujours couronnée de neige. Je m'arrêtai à Hadjin, petite ville située dans les monts Bin-Bogha-Dagh, où j'abandonnai la caravane, sur l'avis qu'une autre ne tarderait pas à arriver.

Pendant le peu de temps que j'eus à attendre, je visitai encore un couvent situé non loin de Kermès, grosse



Cénobite musulman (Mésopotamie).

bourgade distante d'environ quinze kilomètres d'Hadjin.

Il est bâti, comme la plupart des autres, sur un grand rocher en forme de falaise, au milieu d'un pays très tourmenté. On y accède par des cordes, mais je crois qu'il existe d'autres moyens que ses quatre ou cinq pauvres moines n'aiment pas mettre à la disposition des inconnus. On peut se demander cependant ce que de si pauvres gens ont à craindre. Les brigands, quels qu'ils puissent être, ne sont certainement pas si misérables qu'eux.

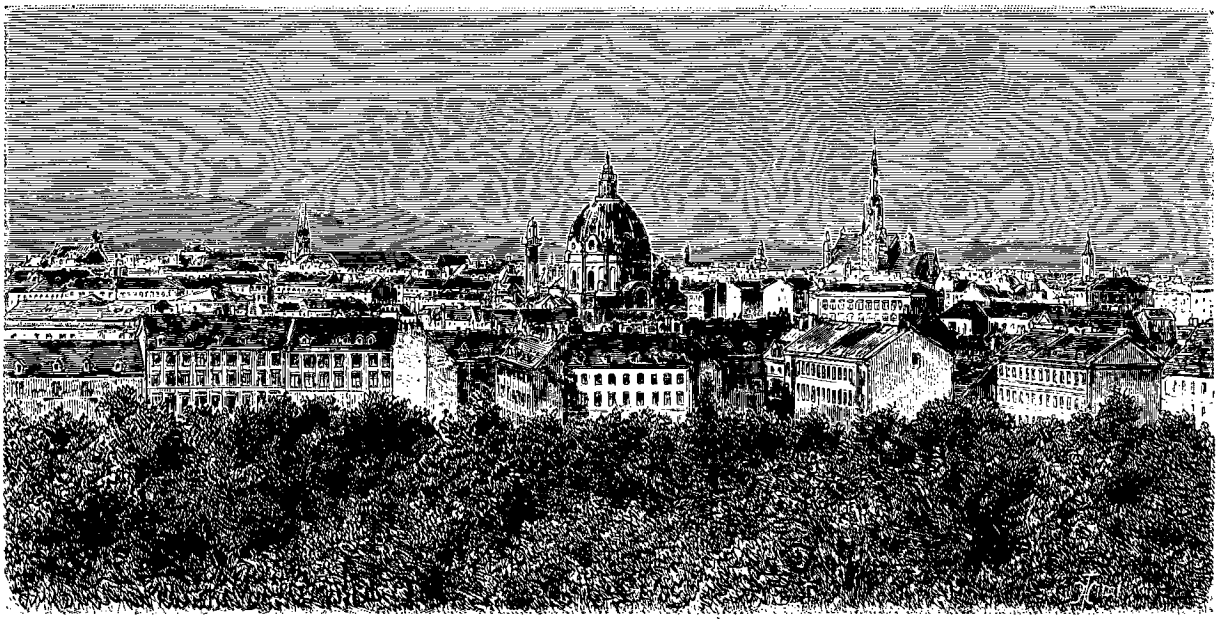
Mon voyage se poursuivant dans la direction de l'est, je n'avais plus aucune chance de voir un seul établissement religieux de cette sorte. Je rencontrai plus tard un cénobite vivant seul, à l'instar des stylites, sur un rocher inaccessible. Peut-être existe-t-il encore. C'est un Hadji musulman dont la sainteté est renommée au loin dans le pays.

Ce rocher a une forme particulière; le sommet en est plus large que la base, et l'on peut apercevoir le pieux personnage dans une anfractuosité qui lui sert de demeure.

C'est en me dirigeant sur Mossoul, en pleine Mésopotamie, au sud de Diarbekr, que je le découvris; les caravanes de musulmans ne manquent jamais, m'a-t-on dit, de s'arrêter là pour déposer des offrandes en nature à la base du rocher. Sans doute ce religieux descend pour les recueillir, la nuit, par quelque chemin intérieur.

De Drée.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une vue de Vienne en 1880. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

VIENNE ET SA BANLIEUE,

PAR M. NEWLINSKI.

1881. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

La capitale de l'Autriche était encore, il y a vingt ans, resserrée dans une étroite enceinte qui lui donnait l'aspect d'une place de guerre, bien plus que d'une résidence impériale. Des bastions et des remparts, entourés de larges fossés, limitaient forcément ses développements et l'empêchaient de s'étendre au dehors.

M. Victor Duruy, l'éminent écrivain, l'homme d'État dont l'Université de France conservera toujours un reconnaissant souvenir, l'a visitée au mois d'août 1860; et dans le récit de son voyage publié par le *Tour du Monde*[1] il s'exprimait ainsi : « Vienne a quatre cent soixante-dix mille habitants, à peine un peu plus que Naples.... La ville est double. La population, étouffant dans le coin de pierre de ses fortifications, a sauté depuis longtemps par-dessus et a formé autour des glacis de nombreux faubourgs où l'on ne trouve à peu près rien à voir[1]. » Et plus loin, M. Duruy, qui a modestement qualifié son récit de *causeries géographiques*, mais qui voyait tout avec l'attention d'un observateur et le coup d'œil de l'historien, ajoute cette réflexion : « La vieille ville est demeurée la résidence de l'aristocratie; mais l'espace lui manque, les maisons ont été forcées de s'accroître perpendiculairement au lieu de gagner en largeur. Aussi sont-elles très hautes; elles sont d'ailleurs très solidement construites. »

Tous ces détails sont rigoureusement exacts.

Vienne, en 1860, se réduisait à ce qui constitue aujourd'hui son quartier central, à ce qu'on nomme spécialement *la Cité* (*Stadt*). Telles étaient, néanmoins, la splendeur de ses édifices et la magnificence de ses palais, qu'on l'admirait assez pour répéter ce dicton populaire : *Es gibt nür eine Kaiserstadt; es gibt nür ein Wien* (il n'y a qu'une seule cité impériale; il n'y a qu'une seule ville comme Vienne).

Que doivent dire aujourd'hui, en présence des prodigieux embellissements qui se sont produits depuis, ceux qui, dès cette époque, chantaient, à si juste titre d'ailleurs, les louanges de la capitale des Habsbourg? Certes, la plupart des grandes cités modernes ont subi, dans notre siècle, des transformations extraordinaires. Partout la pioche des maçons et le marteau des démolisseurs ont fait circuler à flot l'air et la lumière dans des quartiers depuis longtemps condamnés par l'hygiène. Paris a donné l'exemple; et de toutes parts on a suivi les mêmes errements. Mais, en définitive, aucune ville en Europe, aucune capitale surtout, n'a vu

1. *De Paris à Bucharest;* causeries géographiques, par Victor Duruy, tome XVIII du *Tour du Monde*, 167e et 168e livraisons.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sa physionomie aussi radicalement modifiée que la vieille cité danubienne. Les bastions et les remparts sont tombés ; les fossés ont été comblés ; de larges et splendides boulevards ont pris la place des esplanades qui s'étendaient au pied des glacis ; de riches palais se dressent aujourd'hui dans des lieux jadis solitaires ; des rues, où le mouvement et la vie surabondent, relient de toutes parts le centre de la ville aux anciens faubourgs, qui sont devenus partie intégrante de la grande capitale.

C'est une véritable rénovation qui s'est accomplie ; et cependant la ville a toujours conservé fidèlement son centre, où tout vient aboutir. La haute flèche de la cathédrale (Saint-Étienne)[1] est toujours le point de départ d'un immense rayonnement qui se développe dans toutes les directions. Mais que de changements accomplis en vingt années ! Les antiques demeures seigneuriales, qui restent debout au milieu des constructions modernes, semblent elles-mêmes rajeunies au contact du temps présent. Tout en donnant à Vienne un cachet d'originalité tout spécial, elles semblent des témoins du passé, demeurés là pour rendre hommage aux jours nouveaux. Bref, une ville toute moderne, aussi élégante que grandiose, aussi riche qu'étendue, est en quelque sorte éclose brusquement, par l'effet d'une volonté intelligente et d'une direction habile, sous le règne de l'empereur François-Joseph.

A ce point de vue, l'Exposition universelle de 1873 a été, pour la plupart de ses visiteurs, une véritable révélation. Bien peu d'entre eux avaient une idée exacte de ce qu'était devenue la ville impériale, en suivant l'impulsion nouvelle qui lui était donnée. Tous, sans exception, se sont sentis frappés d'étonnement en présence de la rapidité avec laquelle s'était accompli ce grand travail de transformation. Et cependant l'œuvre était encore bien loin d'être achevée. Des monuments, dont les lignes architecturales se dessinent aujourd'hui dans le voisinage du palais du Burg (les musées, le Parlement, l'Hôtel de Ville, l'Université, le Palais de Justice), n'existaient même pas encore à l'état d'ébauche. Des places publiques, au centre desquelles s'élèvent actuellement des statues, et qui présentent un merveilleux coup d'œil, étaient à peine tracées. D'année en année, malgré la catastrophe financière de 1873, le plan rénovateur s'est accentué de plus en plus. Le vieux palais des empereurs, dont les bâtiments disparates datent si visiblement de diverses époques, est lui-même à la veille d'être reconstruit sur un plan absolument nouveau. Vienne, en un mot, tend à devenir, dans toute la force du terme, l'émule, la rivale de Londres et de Paris.

Il n'est donc pas sans intérêt de jeter un rapide coup d'œil sur cette grande cité, qui se recommande d'ailleurs à l'attention par de réelles sympathies à l'égard de la France, et par certaines ressemblances de caractère qu'on aime à retrouver au midi de l'Allemagne, aux portes de l'Orient. A certaines heures, l'Europe entière tourne les yeux de son côté, parce qu'elle sent que là seulement se dénouera un jour où l'autre, de façon définitive, cette éternelle question orientale, si féconde en péripéties de toute nature. La situation géographique de Vienne, entre les nations les plus civilisées de l'Occident européen et cette terre d'Orient toujours pleine de mystère, en fait le trait d'union naturel entre deux civilisations. De même que l'on retrouve dans ses monuments et dans son aspect général les vieux souvenirs féodaux à côté des élégances contemporaines, de même on peut observer aussi dans ses mœurs et dans ses habitudes l'influence déjà visible de l'Orient à côté de l'urbanité, de la politesse et du raffinement de la civilisation moderne.

Ville d'art et ville de plaisirs, capitale du luxe en même temps que cité commerçante et industrielle, rendez-vous des savants, des banquiers et des littérateurs, Vienne a une physionomie changeante et multiple, qu'il est assez difficile de définir, si l'on ne parvient pas à la prendre sur le fait. C'est ce que nous essayerons de tenter, en esquissant à grands traits sa physionomie, ses principaux édifices, et en indiquant les grands côtés artistiques qui sont un de ses principaux titres de gloire.

Mais, tout d'abord, une rapide excursion dans le passé nous semble indispensable pour bien apprécier l'état actuel des choses. Nous y trouverons d'utiles indications pour certaines particularités qui seraient, autrement, difficiles à comprendre. L'histoire de Vienne explique l'aspect qu'elle avait il y a vingt ans et celui qu'elle a pris depuis. Hâtons-nous donc de la résumer en peu de mots. Nous ferons ce résumé d'autant plus succinct que M. Duruy a déjà traité la partie historique avec quelques développements dans les pages intéressantes que nous venons de citer.

Nous nous bornerons donc à compléter sur quelques points un travail fait avec une si haute compétence.

I

Les premiers habitants dont l'histoire ait retrouvé la trace, au sein des collines boisées qui longent le Danube, appartenaient à la race celtique. Ce même peuple qui, après avoir franchi les Alpes, a résidé en France quatre ou cinq siècles avant l'ère chrétienne, avait installé, en passant, quelques-unes de ses tribus dans diverses localités qui font actuellement partie de l'empire d'Autriche. Les *Azaliens* avaient trouvé notamment, sur le territoire viennois, des champs pour la culture, des forêts pour la chasse, et un grand fleuve pour le commerce et la navigation.

Troublés dans leur possession par les Cimbres, qui arrivaient avec femmes et enfants pour tout envahir, les Azaliens appelèrent les Romains à leur aide. C'était ouvrir la porte à la conquête, mais en même temps à la civilisation. Les Romains, que l'on retrouve ainsi à l'origine de toutes les nations modernes, se firent du

1. Voyez aux tables.

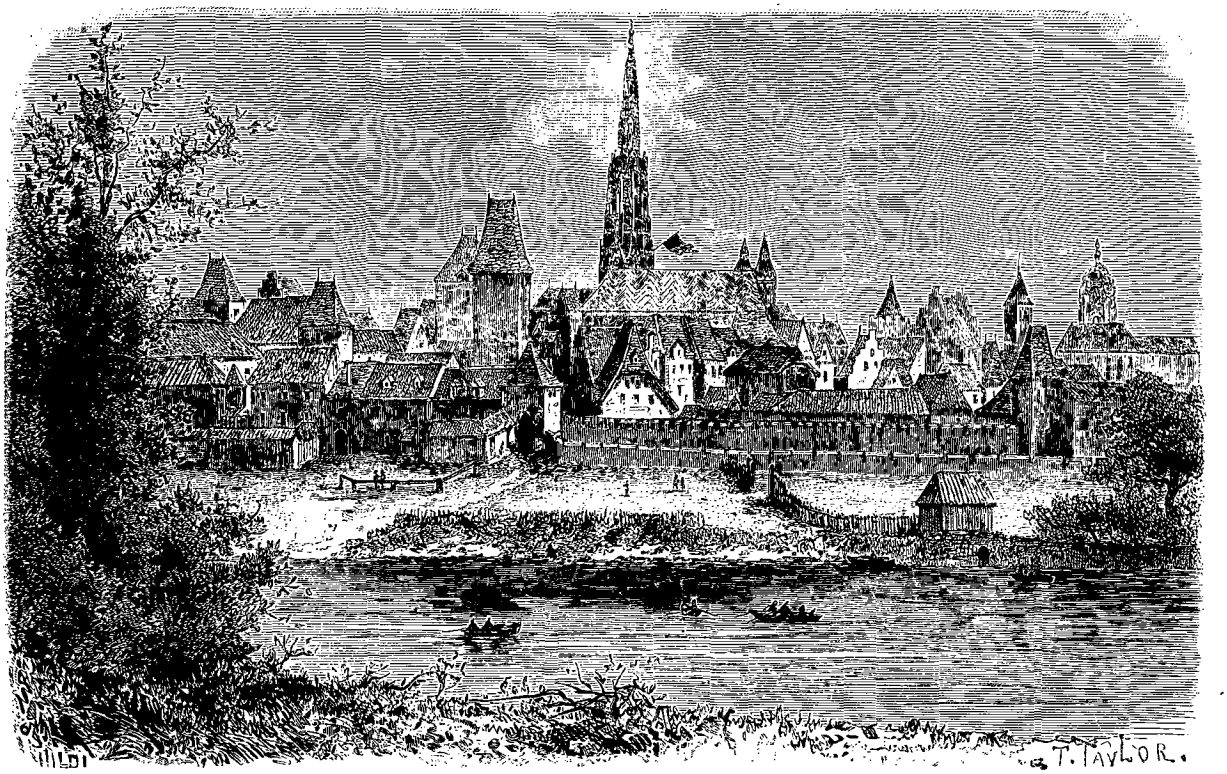
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Danube un rempart contre les Barbares, et construisirent, le long de ses rives, diverses forteresses autour desquelles vinrent tout naturellement se grouper des habitations. Vindobona, avec sa situation si avantageuse au pied des montagnes, ne pouvait manquer d'arrêter leur attention. Ils s'y fixèrent, en effet, jusqu'au cinquième siècle de l'ère chrétienne. C'est dans le voisinage de la forteresse qu'ils avaient construite à cet endroit que mourut l'empereur Marc-Aurèle, empoisonné par son fils Commode, pendant une campagne contre les Germains.

Sous Odoacre et Théodoric, les Goths firent encore régner un certain ordre dans les provinces occupées par eux. Mais ensuite l'histoire se trouve en présence du chaos; et pendant plusieurs siècles les destinées de Vienne sont couvertes d'un voile mystérieux. A la fin du huitième siècle seulement, la lumière commence à se faire, et l'avenir apparaît sous des couleurs un peu plus vives.

De 791 à 798, Charlemagne, refoulant les Avares dans les plaines de la Pannonie (la Hongrie actuelle), s'efforce de tracer une limite précise au vaste empire qu'il avait fondé. C'est alors qu'il eut l'idée d'établir, à l'extrémité du royaume de Bavière, qui devait échoir à l'un de ses fils, un margraviat destiné à protéger les frontières. Ce fut l'origine des Marches de l'Est (*Ost Markt*).

Pendant près de deux siècles, ces Marches de l'Est,



Vienne au quinzième siècle (1483). — Dessin de Taylor, d'après l'arbre généalogique de Babenberg reproduit dans l'*Histoire de Vienne* de M. Charles Weiss.

gouvernées par des seigneurs qui étaient devenus à la longue assez puissants, remplirent leur mission avec des vicissitudes très diverses.

L'empereur Othon en confia l'administration au comte Léopold de Babenberg; et dès lors on put prévoir ce qu'allaient devenir Vienne et l'Autriche. A partir de l'année 976, les Babenberg fondèrent une dynastie à la fois guerrière et artiste, intelligente et lettrée, qui se perpétua jusqu'au douzième siècle, en jetant autour d'elle un grand éclat. C'est sous les Babenberg que les Marches de l'Est commencèrent à prendre l'importance d'un État, et s'appelèrent *Œsterreich* (royaume de l'Est). C'est à eux surtout que Vienne a dû ses premiers développements.

Nous passerons rapidement sur les diverses phases de l'histoire de Vienne et de l'empire, du dixième au quinzième siècle, ne voulant pas refaire plus mal ce qui a été déjà si bien fait dans le *Tour du Monde*.

Mais nous ne pouvons guère nous dispenser de parler un peu de ce quinzième siècle, qui fut, pour l'Autriche comme pour l'Allemagne, une époque de troubles et de guerres civiles. L'incendie, la peste et la famine répandirent successivement leurs fléaux sur la malheureuse capitale; et, chose inouïe jusque-là dans l'histoire, trois de ses bourgmestres (maires élus par la population) périrent de la main du bourreau.

Le premier fut Vorlauf, qui, dans la guerre fratricide soulevée entre Léopold IV et son frère Ernest, père de l'empereur Frédéric III, avait pris parti contre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Léopold. Les deux frères s'étant momentanément réconciliés, Vorlauf fut décapité avec deux autres conseillers (11 juillet 1408).

Quelques années après, la veuve du malheureux bourgmestre fit placer, dans la chapelle de Saint-Éloi, derrière le chœur de la cathédrale, une plaque commémorative en l'honneur de son mari, qu'elle considérait comme un martyr. Ce fut aussi, paraît-il, l'opinion du premier évêque de Vienne, Léopold de Spaur; car, soixante ans après l'événement (1469), il fit placer, lui aussi, dans la nef droite de Saint-Étienne, un bas-relief que l'on voit encore aujourd'hui. Les trois victimes du duc Léopold y sont très reconnaissables.

Quoi qu'il faille penser de ces honneurs posthumes, l'exécution des trois partisans du duc Ernest ralluma la guerre civile. Le sang appelle le sang : c'est une loi fatale. On se battit avec un acharnement sauvage; et, comme conséquence de ces luttes fratricides, la peste s'abattit sur Vienne en 1410. Il mourait en moyenne, disent les annalistes du temps, quatre-vingts personnes par jour. Le jeune duc Albert, l'espoir des Viennois, dut quitter la capitale et s'installer sur le Léopoldsberg, dans le vieux château des Babenberg, pour échapper au fléau.

Enfin, le 6 juin 1411, Albert V fut déclaré majeur, et fit son entrée à Vienne, où le calme des esprits s'était rétabli en même temps que l'état sanitaire. Son règne fut un des plus heureux que l'Autriche ait à enregistrer dans ces temps agités, et le peuple a conservé d'Albert V un sympathique souvenir. « Sous lui, dit un vieil historien, l'on pouvait transporter de l'or, au vu et su de tout le monde, d'un bout à l'autre du pays, sans avoir à craindre les voleurs. »

En 1422, Albert V épousa la princesse Élisabeth, fille de Sigismond, roi de Hongrie et de Bohême; et par suite de ce mariage, il succéda à son beau-père en 1436, réunissant ainsi les trois couronnes sous le nom d'Albert II, roi. Son couronnement eut lieu à Stuhlweissenbourg pour la Hongrie, et à Prague pour la Bohême. La fortune des Habsbourg, un moment obscurcie par l'éclat que projetait la maison de Luxembourg, semblait revivre en lui. En 1438, le roi d'Autriche, de Hongrie et de Bohême fut élu empereur; et l'avenir s'ouvrait devant lui avec toutes ses splendeurs, mais la chrétienté était menacée par les Turcs.

Le nouvel empereur se devait à lui-même de combattre les infidèles; il prit les armes contre eux, et mourut de la peste dès le début de la campagne (1439). L'impératrice Élisabeth, sa femme, était enceinte lorsqu'il mourut. Deux mois après sa mort, elle donna le jour à un fils, Ladislas *le Posthume*. Nouvelle minorité; nouvelle régence, accompagnée, cette fois encore, de toutes les horreurs de la guerre civile.

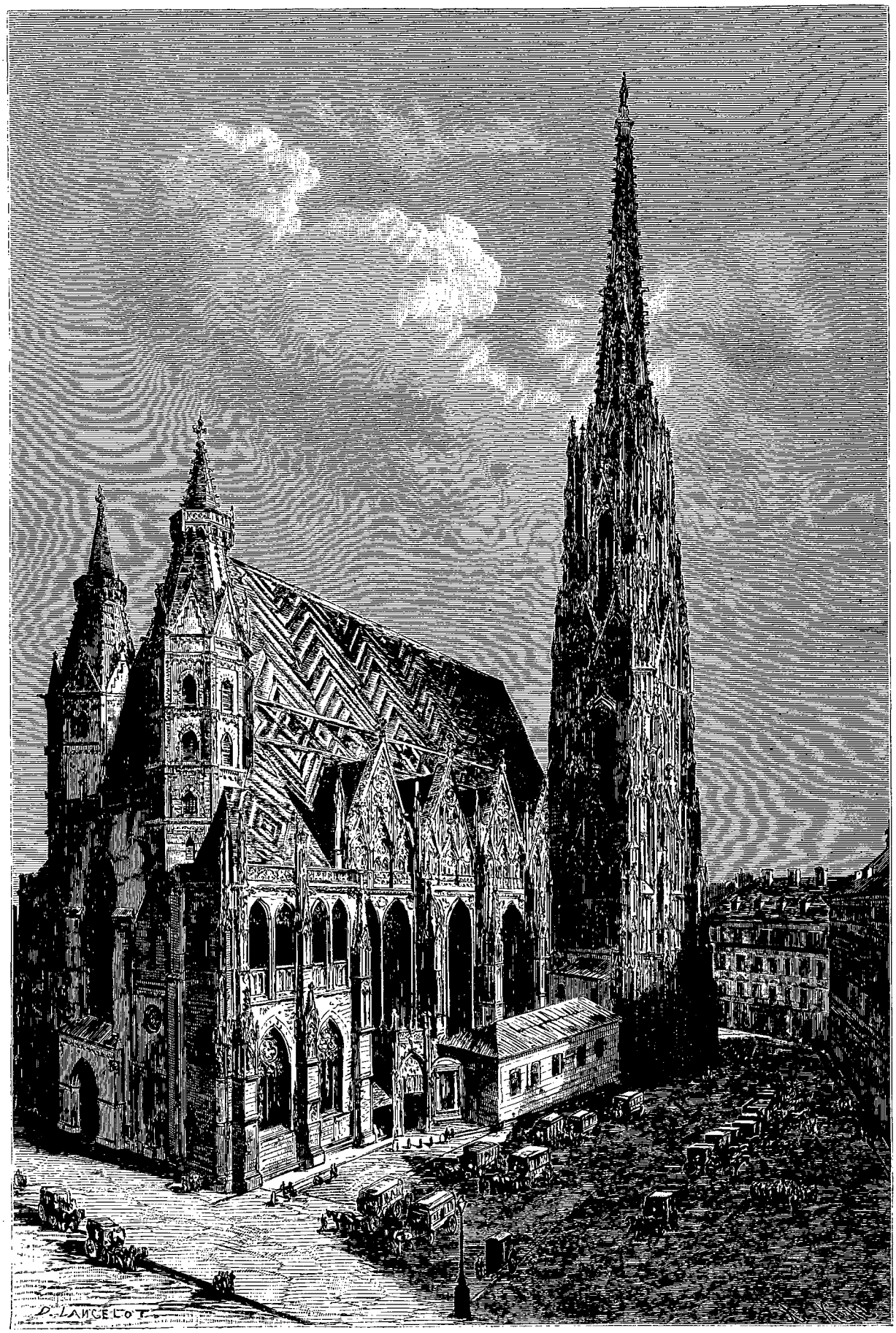
Frédéric III, qui avait revêtu la dignité impériale à la mort d'Albert, réclame la régence en sa qualité d'aîné de la famille de Habsbourg; les deux frères du duc défunt invoquent leur qualité d'oncles du futur souverain de l'Autriche et prennent les armes contre l'empereur. La bourgeoisie de Vienne se déclare en faveur de ce dernier. Quant à Élisabeth, elle prend avec elle le petit prince, âgé de douze semaines, et va le faire couronner à Stuhlweissenbourg, aux acclamations enthousiastes des Hongrois. Les États de la couronne de Saint-Étienne choisissent pour gouverneur, pendant la minorité du prince, le célèbre général Hunyady (Jean Corvin, comte de Hunyade), qui avait déjà infligé de sanglantes défaites aux Turcs et devait plus tard illustrer son nom par la défense de Belgrade. La Bohême, de son côté, avait également trouvé son grand homme dans la personne de Georges Podiebrad, aussi habile guerrier que sage politique, qui n'eut qu'un malheur, celui de se déclarer pour les Hussites et de se faire excommunier par le pape Paul II.

On abrégea le plus possible d'ailleurs le temps de la tutelle. A peine Ladislas avait-il atteint sa treizième année qu'il fut déclaré majeur et fit son entrée solennelle à Vienne, à Presbourg et à Prague (1452). A Vienne son entrée se relie à un souvenir historique qui est parvenu jusqu'à nous. Il pénétra dans la cathédrale par la tour du Saint-Esprit, alors en construction, qui est devenue depuis la tour Ladislas. Comme son père il avait réuni sur sa tête les trois couronnes; comme lui il semblait devoir relever la fortune des Habsbourg, lorsque la mort le surprit brusquement, à dix-huit ans, au moment où il allait épouser la princesse Marguerite de France (1457).

L'empereur Frédéric et le duc Albert VI se disputèrent ses dépouilles, et notamment la capitale de l'Autriche, avec un acharnement sans exemple. Le bourgmestre de Vienne, Wolfgang Holzer, se déclara en faveur de son concurrent, le duc Albert VI. Quels mobiles le firent agir? Est-ce l'intérêt personnel ou le dévouement aux intérêts de la cité? C'est une question que l'histoire a laissée indécise. Toujours est-il qu'en 1462 il assiégea l'empereur dans le *Burg* (ce même palais qu'habitent encore aujourd'hui les souverains d'Autriche). Tous ceux des habitants qui ne partageaient pas ses idées se réfugièrent alors dans l'enceinte fortifiée construite à la hâte autour du palais, emmenant avec eux des amis du bourgmestre comme otages. Celui-ci, à la tête de dix mille ouvriers, compagnons ou gens de service[1] armés de piques, de crochets, de massues et d'arbalètes, mit le *Burg* en état de siège. Son étrange armée s'installa dans le *Kohlmarkt* (aujourd'hui la rue élégante par excellence) et sur les vieux glacis de la *Bellaria*, démolis il y a quinze ans. Le 2 octobre, les pierres lancées par les arbalètes commençaient à tomber jusque dans la chambre où l'impératrice Éléonore s'était retirée avec son fils, le futur empereur Maximilien.

1. Ces détails sont empruntés à une très remarquable publication qui s'achève en ce moment : *l'Histoire de Vienne*, par M. Charles Weiss, archiviste-bibliothécaire de la capitale.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Saint-Étienne (cathédrale de Vienne). — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

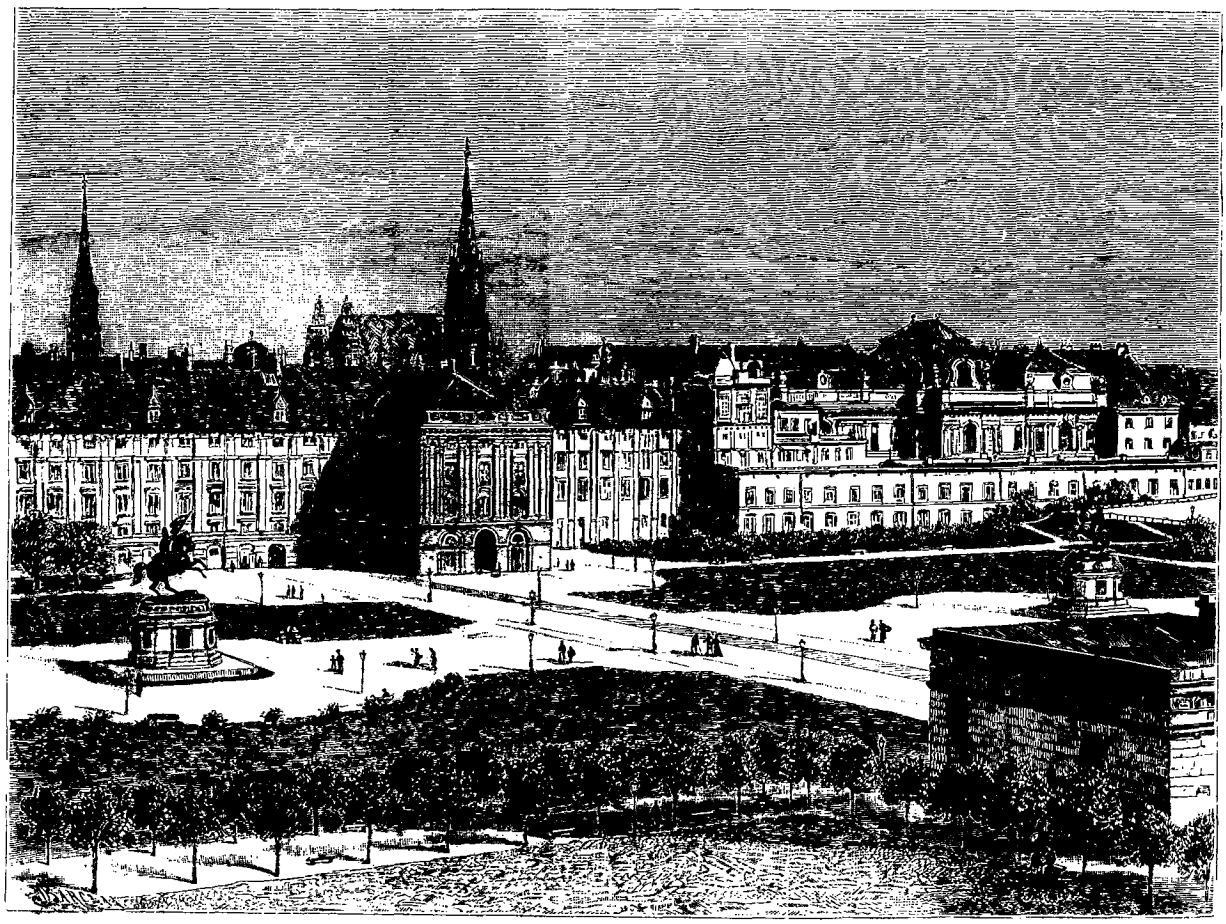
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mais le *Burg* était courageusement défendu par une fidèle noblesse, et, au bout de huit longues semaines, les assiégeants n'étaient pas plus avancés que le premier jour.

Le secours, vaguement espéré par l'empereur, vint de Bohême. Le roi Georges arriva avec une armée devant Vienne, et imposa une transaction aux deux partis adverses. La famille impériale, qui en était déjà réduite à manger du pain noir et à manquer d'eau, fut délivrée par les troupes bohèmes, auxquelles s'était jointe toute la noblesse de Styrie et de Carinthie. Elle put sortir de la ville sans être inquiétée.

Il est temps d'abréger ce long martyrologe de la cité viennoise. Pourtant il est encore un grand fait historique que nous ne pouvons passer sous silence, à savoir le siège de Vienne par le roi de Hongrie Mathias Corvin.

Georges Podiebrad étant mort en 1473, la guerre éclata entre l'empereur et Mathias Corvin. Une première fois, en 1477, ce dernier vint faire le siège de Vienne, mais sans résultat. Obligé de guerroyer contre les Turcs, il revint après les avoir chassés de la Transylvanie; et cette fois il resta deux années devant Vienne. La défense de Paris contre les Allemands se



Le Burg impérial. — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

trouve ainsi avoir dans l'histoire un précédent qui mérite d'être signalé. Les Viennois, quatre siècles avant les Parisiens, firent de la viande de cheval leur nourriture ordinaire; ils furent réduits à manger des chiens, des chats; le peuple, dit le docteur Tichtel, qui a laissé des *Mémoires* sur cette époque, allait dévorer le trèfle au bord des marais, et faisait son régal des écorces d'arbre. Six cents personnes succombèrent à la famine; les maisons des faubourgs devinrent absolument désertes. Enfin, le 24 mai 1495, Vienne, épuisée, après avoir résisté deux ans, se rendit aux Hongrois.

Personnellement Mathias Corvin aurait peut-être réussi à se faire aimer; mais l'antipathie qui a si longtemps existé entre Allemands et Hongrois se traduisit dès cette époque par des querelles fréquentes entre son entourage et les bourgeois de Vienne. Les choses commençaient à prendre un caractère de gravité inquiétant, lorsque le roi, qui fut un des plus grands hommes de son siècle, mourut en 1490. On transporta nuitamment son corps en Hongrie; mais un service solennel fut célébré à Saint-Étienne, et le même jour un incendie considérable détruisit à Vienne un assez grand nombre de maisons (13 avril).

Heureusement ce fut bien définitivement jusqu'au siège de 1683 la fin des souffrances de cette malheu-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

reuse cité. Les empereurs Ferdinand et Maximilien II, malgré les guerres religieuses et les dissensions intestines qui absorbèrent une grande partie de leur temps, firent constamment les plus louables efforts pour donner à leur capitale une splendeur digne de son rang. La situation géographique de Vienne en fit longtemps encore, néanmoins, le but des attaques de la barbarie orientale. L'empire d'Autriche a dû à ses luttes héroïques contre les Turcs, continuées durant tout le cours du seizième et du dix-septième siècle, une notable partie de sa gloire; c'est en sauvant la civilisation européenne, menacée par le cimeterre des Osmanlis, qu'il a mérité ses hautes destinées. Mais aussi Vienne eut plus d'une fois à souffrir de ce rôle difficile de sentinelle avancée. Les remparts qui s'opposèrent si longtemps à son extension lui étaient

Un suisse à la porte d'un palais (voy. p. 376). — Dessin d'Appelvath, d'après nature.

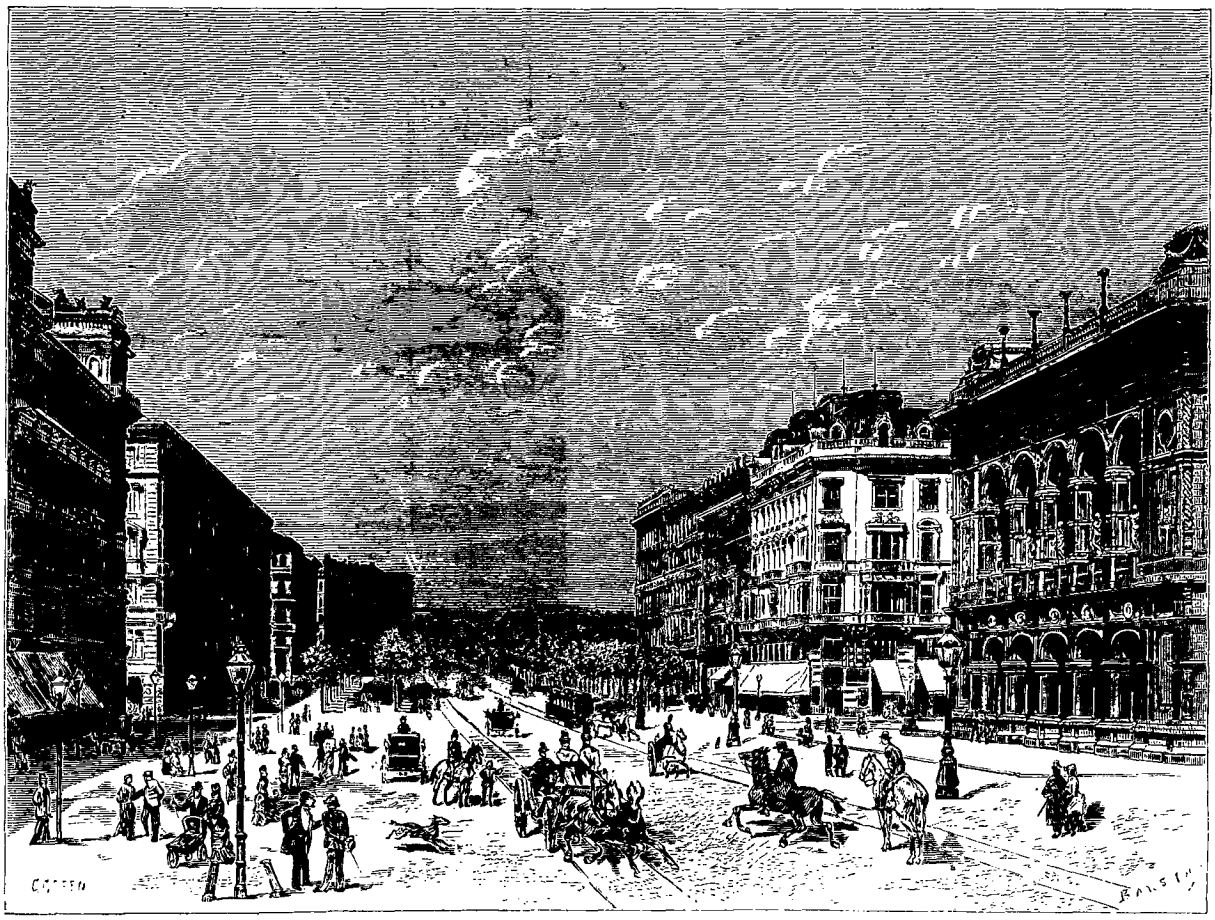
indispensables pour protéger son existence. On le vit bien lorsqu'à deux reprises les Turcs vinrent camper sous ses murs; et le souvenir du dernier siège de Vienne, au mois de septembre 1683, n'est pas encore effacé de la mémoire des hommes.

Des armées venues de tous les points de l'Europe, sous la conduite du prince Charles de Lorraine et du roi de Pologne, Jean Sobieski, vinrent heureusement en aide aux braves défenseurs de la capitale danubienne et contraignirent l'invasion ottomane à se replier jusqu'en Hongrie. Mais il en résulta forcément que l'on crut devoir, tout en agrandissant un peu l'enceinte de Vienne, lui conserver le caractère d'une place de guerre. Les empereurs Joseph Ier, Charles VI et l'impératrice Marie-Thérèse introduisirent, il est vrai, dans cette forteresse le goût du luxe, des arts

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et des plaisirs délicats, en même temps qu'ils donnèrent à l'instruction publique des soins tout particuliers. La population viennoise, au sein de laquelle pénétraient peu à peu les mœurs et les habitudes françaises, n'en fut que plus surprise de voir plus tard les armées de Napoléon entrer chez elle en ennemies. Mais, par la dignité de son attitude et l'humanité dont elle fit preuve à l'égard des blessés des deux nations, elle mérita et obtint les sympathies de la France. Par-dessus les querelles de la politique et les divisions de nationalité, les deux peuples ont constamment tendu, depuis lors, à se donner la main.

Sous les règnes de François Ier et de Ferdinand, Vienne conserva son caractère de ville capitale, élégante et luxueuse, mais fit peu de chose pour s'agrandir et se développer. C'est à l'empereur François-Joseph Ier qu'elle doit sa transformation. A partir de l'année 1859, les bastions, reconnus inutiles en présence de la stratégie moderne et des canons à longue portée, ont commencé à disparaître pour faire place à de larges boulevards, qui réunissent la cité aux faubourgs. Le 1er mai 1863, ces boulevards ont été solennellement inaugurés par l'empereur en présence d'une foule innombrable. Les vieilles portes ont été



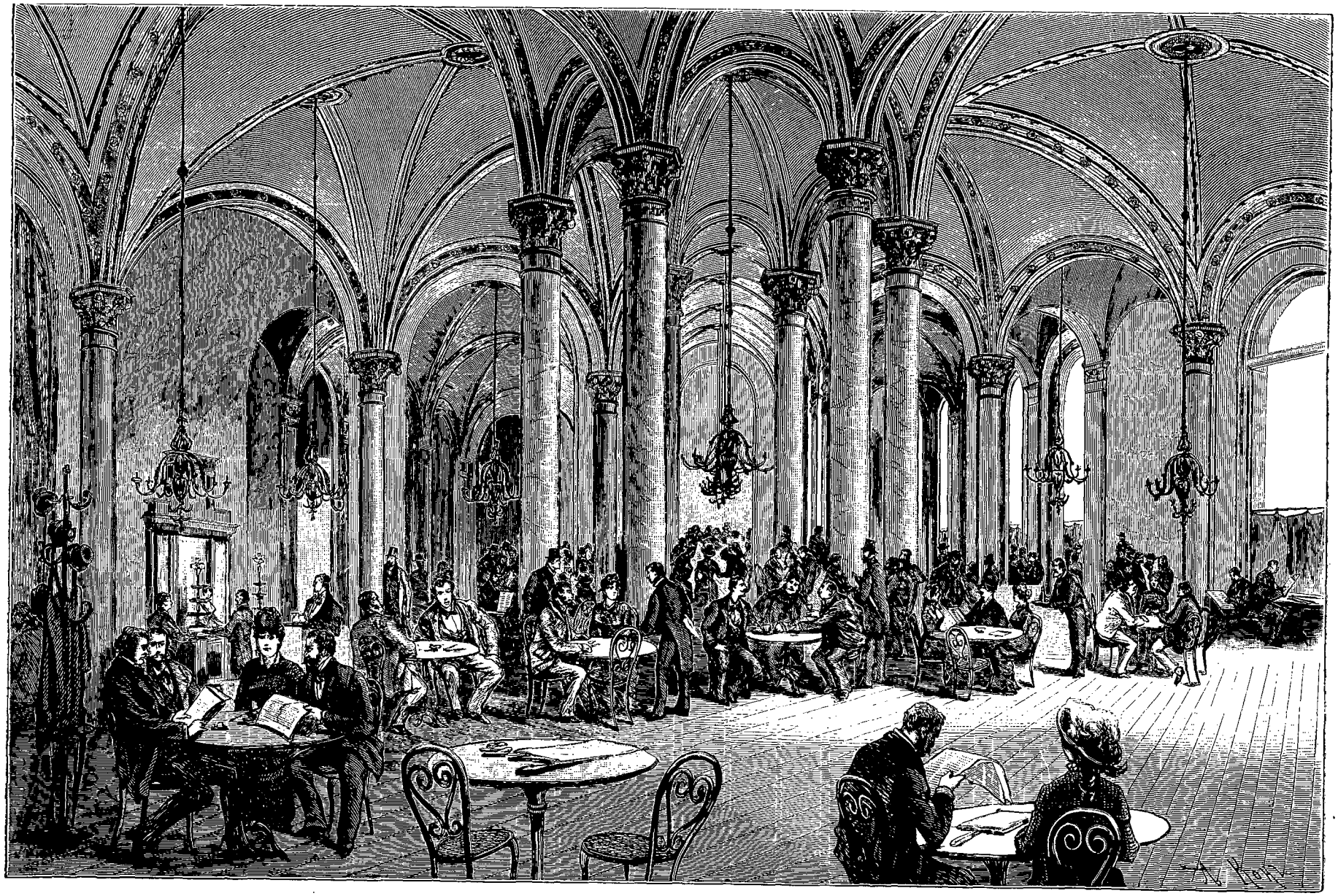
Boulevards de Vienne. — Opéra-Ring. — Dessin de G. Garen, d'après une photographie.

démolies et l'enceinte de Vienne reculée jusqu'aux barrières de l'octroi, à l'extrémité des neuf arrondissements substitués aux anciennes localités de banlieue. Depuis lors, le règne actuel est devenu pour Vienne une période de rénovation complète, d'assainissement et d'immense extension.

II

D'après les détails qui précèdent, il devient, ce nous semble, plus aisé de comprendre le contraste qui frappe tous les étrangers dès leur arrivée à Vienne. Dans le centre de la ville, de vieux palais, richement sculptés, mais noircis par le temps, et dont quelques-uns gardent encore le sombre aspect des siècles féodaux; sur les boulevards et dans les rues adjacentes, de somptueux bâtiments modernes, qui donnent à la ville un cachet grandiose, tout en lui laissant, par leurs dorures et leur richesse extérieures, un style quelque peu oriental. Puis, à la porte des palais anciens ou modernes, et de la plupart des édifices publics, des suisses avec la hallebarde, rappelant, au milieu des mœurs contemporaines, les vieilles traditions d'autrefois. Voilà pour l'aspect extérieur, à première vue.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le café central (voy. p. 378). — Dessin de Kollarz, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Quant au caractère des habitants, il est plus difficile à définir peut-être; cependant il offre, lui aussi, dès le premier jour, des contrastes bien saillants : une grande affabilité de manières, une véritable courtoisie vis-à-vis de l'étranger, et en même temps une sorte de fatalisme oriental qui se traduit par une sorte d'indifférence, parfois au reste plus affectée que réelle. Les Viennois ont montré, à diverses reprises, qu'ils savaient se passionner pour toutes les grandes causes justes et libérales, mais ce sont, s'il est permis de parler de la sorte, des accès momentanés qui font place à de longues années de scepticisme frondeur et de tranquille indifférence. Il y a, dans la langue de Vienne, un mot à peu près intraduisible : *gemütlich*. C'est à la fois la bonne humeur et le goût du *far niente*, le plaisir de se laisser vivre et l'horreur des émotions violentes. On peut s'en rendre compte surtout lorsqu'on voit la population dans les cafés et les brasseries. Un verre de bière et un cigare tiennent lieu de tout autre amusement et parfois même dispensent de toute conversation. On reste là de longues heures silencieux si l'on se trouve seul; on reprend tout son entrain, toute son ardeur, toute son amabilité à l'arrivée d'un ami : *gemütlich*.

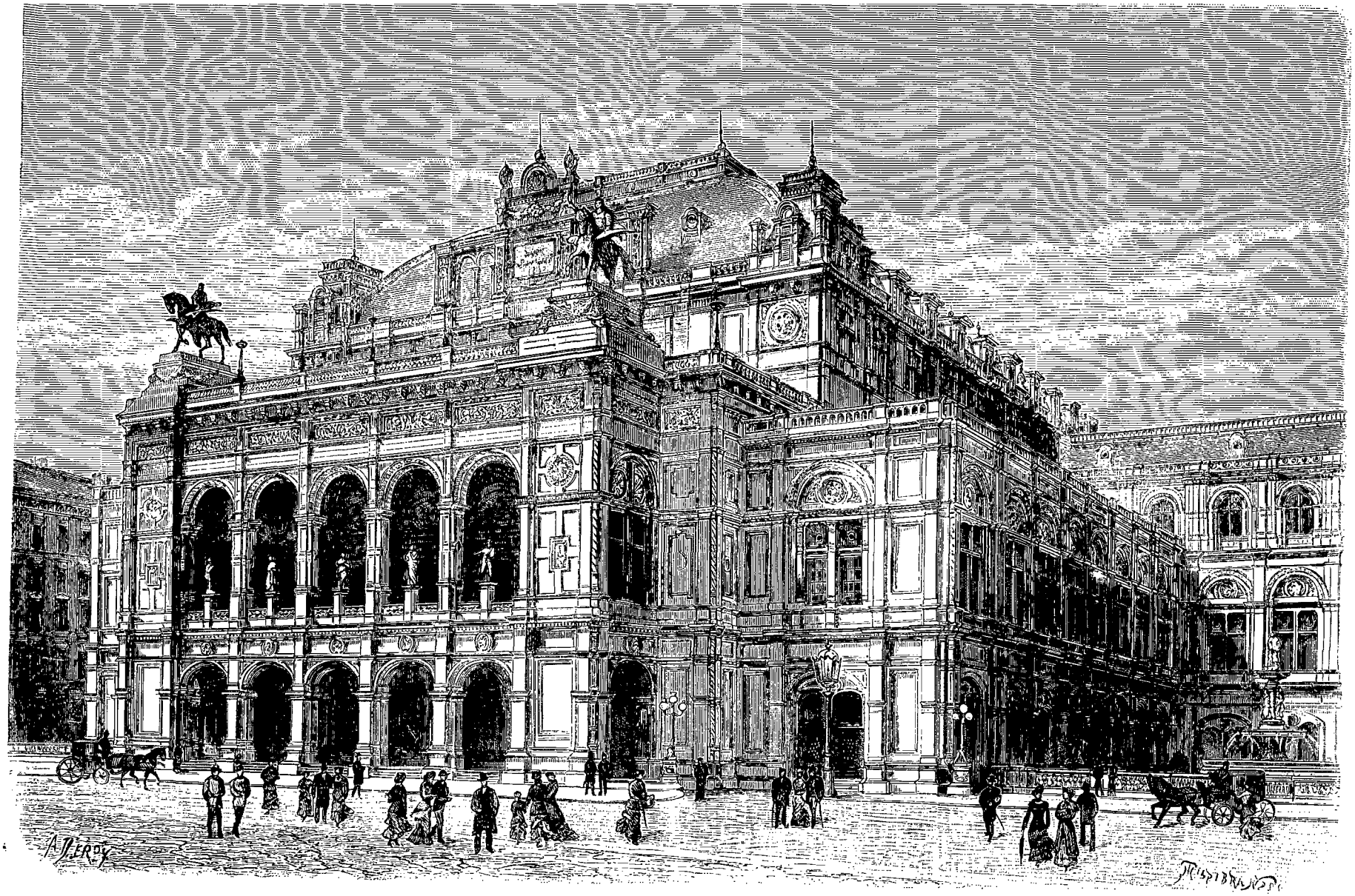
Dans les bibliothèques, dans les salles d'étude des musées, partout où l'on travaille, règne un silence complet, une véritable immobilité que ne trouble aucun bruit. On n'entendrait pas là, comme en France, des chaises remuées par des lecteurs ennuyés de rester tranquilles. On ne se dérange que pour demander un livre nouveau, ou changer la place d'un chevalet, pour un but utile en un mot. Dans certains cafés même (qui sont, soit dit entre parenthèses, de véritables cabinets de lecture où se trouvent tous les journaux du monde entier), il y a des heures consacrées à la causerie, et d'autres à la lecture des *Revues*. On lit la *Revue des Deux Mondes*, la *Revue nouvelle* de Mme Adam, les revues anglaises et allemandes. Or, quiconque a le malheur de causer un peu haut dans ces moments voit aussitôt tous les regards se tourner contre lui avec irritation. Pour peu qu'il ait de tact et d'intelligence, il comprend et se tait ou s'en va : *gemütlich* (amoureux du calme et du bien-être) !

En revanche, nous avons été vingt fois témoin du fait suivant. On prend le train pour aller à la campagne; on descend en pleine forêt, et tout vous invite à vous promener sous les frais ombrages. La moitié des voyageurs cependant s'arrête à la première brasserie qui se rencontre (et parfois elle touche à la gare); elle s'y installe bien commodément, demande un verre de bière, et reste là trois ou quatre heures. Après quoi ces braves gens reprennent le train, et rentrent à Vienne en disant : « Quelle bonne journée! nous nous sommes bien amusés. » *Gemütlich* (amoureux du repos et du *far niente*) !

En politique comme en religion, les Viennois sont d'une extrême tolérance. En général, ils sont acquis au libéralisme moderne et n'aiment pas la domination du clergé : mais cela ne les empêche pas de courir en foule pour assister aux processions du culte catholique, et l'on voit même, les jours de Fête-Dieu, les juifs et les protestants décorer, comme les autres, la façade de leurs maisons. « Il faut, disent-ils, que notre quartier soit le plus brillant de tous. » C'est là le fond de leur caractère. Peuple amoureux des grands spectacles et de la mise en scène, peu lui importe, au fond, à quelle occasion il est appelé à les contempler. Ce goût des cérémonies s'allie d'ailleurs à une grande simplicité de mœurs et à une véritable affectation d'égalité. Personne ne porte de décoration à Vienne. La vue d'un ruban sur un habit bourgeois révèle immédiatement un étranger. Mais personne au monde ne tient plus aux titres et aux qualifications honorifiques. L'idéal de ce peuple, vraiment démocratique cependant d'opinion et d'allures, serait que tout le monde pût mettre un *de* devant son nom. Nous connaissons des épiciers, des charcutiers, de petits marchands de comestibles, qui se laissent appeler par leurs connaissances : *Herr von....* (monsieur *de....*). C'est un moyen qu'emploient volontiers certains mauvais payeurs, espérant ainsi obtenir du crédit ou désarmer tout au moins la mauvaise humeur de leurs créanciers. Il est vrai que ce procédé commence à s'user : il est trop connu et ne produit plus son effet. Mais regardez la physionomie des gens dont nous parlons lorsqu'une personne un peu connue et notoirement solvable leur fait la politesse de les gratifier d'un *de!* De même, les Viennois, parlant à une femme, ne lui diront pas comme nous : « Madame ! » Ils ajoutent une épithète : gracieuse dame (*gnädige Frau*). Il y a plus; lorsqu'ils parlent à un homme du monde de sa femme ou de sa sœur, ils suppriment le mot *Frau* et disent : *die gnädige* (la gracieuse personne). C'est à ces tournures de langage qu'on reconnaît les Viennois véritables et qu'on les distingue immédiatement des personnes étrangères, moins au courant de ces formalités.

Le goût de la toilette est très répandu dans la capitale de l'Autriche. Il n'est pas rare de voir, dès le matin, des femmes aller au marché avec des fleurs dans les cheveux. Dans l'après-midi, pas un homme qui se respecte ne voudrait sortir sans être en toilette de visite, avec des gants irréprochables. Quant aux officiers, on ne les voit qu'en uniforme. L'empereur et les archiducs ne se montrent guère non plus sans être en costume militaire. Ils sont d'ailleurs, eux aussi, d'une véritable simplicité dans la vie ordinaire. Les archiducs se promènent à pied, sur les boulevards ou dans les jardins publics, causent familièrement avec les personnes qui leur ont été présentées. L'empereur sort volontiers dans un petit coupé noir, sans armoiries, qui n'attire aucunement l'attention. Mais vienne une occasion solennelle, comme l'arrivée d'un souverain étranger, un mariage princier, ou tout simplement les cérémonies de la Fête-Dieu, la cour déploie un luxe extraordinaire. Les équipages à six et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Théâtre de l'Opéra (voy. p. 381-382). — Dessin de Deroy, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

huit chevaux richement caparaçonnés sortent des remises. Des laquais galonnés sur toutes les coutures tiennent les chevaux par la bride. Des aides de camp galopent aux portières. Des pages, en bas de soie, en chapeau à la Louis XIV, se tiennent tout prêts à porter la traîne de l'impératrice et des princesses. La garde impériale, avec ses costumes resplendissants, forme au cortège une imposante escorte, et la population, satisfaite de ce déploiement de luxe, ne songe nullement à y trouver à redire.

Un trait saillant du caractère viennois (je dois dire du caractère autrichien en général) c'est un attachement réel, sans arrière-pensée, sans bornes à la dynastie; et cependant cette affection est dégagée de tout enthousiasme ultra-monarchique. Les mœurs publiques sont, au fond, à peu près républicaines; mais il existe, dans la conscience populaire, la conviction que les destinées de la monarchie sont intimement liées à celles de la famille impériale. Si, en 1848, certains excès ont été commis, c'était au milieu d'un soulèvement populaire qui avait surexcité toutes les passions.

Les événements de 1848, en Autriche, se produisirent après la révolution accomplie à Paris et même après les convulsions qui agitèrent une partie de l'Allemagne. L'Europe entière était en feu : les idées modernes (bien ou mal comprises, mais en tout cas mises partout à l'ordre du jour) bouillonnaient dans toutes les têtes. Vienne en ressentit le contre-coup. Le long règne de François Ier avait engourdi les caractères sous un despotisme qui revêtait, il est vrai, des formes douces et patriarcales, mais qui n'en était pas moins le despotisme. François Ier aimait sincèrement les Viennois et voulait les rendre heureux. Mais il prétendait que lui seul avait mission de penser pour tout le monde.

Ferdinand Ier *le Débonnaire* (*der Gütige*), à la première nouvelle des troubles, fut fort étonné, et demanda ce que voulaient ses *chers Viennois*. « Une constitution libérale, lui répondit-on. — Eh bien! qu'ils viennent m'expliquer leurs désirs, et qu'on leur donne une constitution. » Aussitôt dit, aussitôt fait. A la barbe des vieux conseillers auliques qui criaient à tue-tête que c'était la fin du monde, l'empereur donna une constitution aux Viennois et fut porté en triomphe. Étant sorti en voiture découverte, il vit la population s'atteler à sa voiture et le promener au milieu d'acclamations enthousiastes. Malheureusement Ferdinand avait un caractère faible; les affaires l'ennuyaient. Il laissa à de maladroits conseillers le soin d'appliquer la constitution. Ceux-ci lui persuadèrent que le peuple en voulait à sa vie et le firent sortir de Vienne, la nuit, en secret. C'est alors qu'éclata la fureur populaire. Les Viennois sentirent qu'ils étaient joués, et l'indignation les entraîna à commettre des actes de cruauté inutile! Mais ce fut une heure d'égarement qui n'avait pas eu de précédents. Aujourd'hui on trouverait peut-être encore assez aisément, dans certaines circonstances, des insurgés et des révolutionnaires; mais l'attentat contre la vie du souverain et même contre un ministre, si impopulaire qu'il fût, soulèverait certainement, dans toutes les classes, une réelle indignation.

La bourgeoisie, il y a vingt ans, ne jouait presque aucun rôle en Autriche. Actuellement, au contraire, elle y joue à peu près le rôle dominant. Malheureusement il s'est introduit dans les relations d'argent certaines habitudes d'usure qui soulèvent, dans toute une partie de la population, de véritables colères. Non seulement les jeunes gens prodigues, mangeant leur fonds avec leur revenu, mais parfois même les petits commerçants, sont obligés de se procurer des fonds à de gros intérêts. Aussi ai-je entendu dire un jour à Vienne : « S'il y avait ici un soulèvement, ce ne serait pas au palais de l'empereur ni chez les ministres que se rendrait la foule, ce serait d'abord chez les banquiers. »

Parlerons-nous du goût inné des Viennois pour le plaisir? Il est incontestable et l'on s'en aperçoit aisément. Toutefois il faut bien se garder de tomber dans les exagérations auxquelles se livrent certains moralistes. On a dit de Vienne ce qu'on a dit de Paris. On a parlé de Babylone moderne, de centre de corruption, que sais-je encore? Il y a dans tout cela beaucoup d'exagération. Interrogez les Allemands eux-mêmes, pourvu qu'ils soient de bonne foi : ils vous diront qu'à Berlin la corruption s'étale bien plus effrontément encore. C'est malheureusement là un fait qui se reproduit dans toutes les grandes villes. Ce sont plutôt les étrangers, ou les provinciaux, qui sont coupables, que les habitants des capitales. Il existe à Vienne, il est vrai, des cafés où le personnel du demi-monde se donne rendez-vous, et qui restent ouverts toute la nuit; mais ceux qui vont y chercher des distractions plus ou moins licites savent à l'avance ce qu'ils font; et les honnêtes gens qui se promènent dans les rues sont bien rarement troublés par le spectacle du vice balayant le ruisseau.

Il y a, au surplus, à Vienne, des plaisirs délicats, qui sont de tous les mondes, et auxquels la bonne société peut se livrer en toute sûreté de conscience. Or c'est vers ceux-là surtout que les Viennois se sentent attirés d'une façon très ostensible. La danse, les spectacles, les concerts appartiennent à cette catégorie, et sont à Vienne l'objet d'une véritable passion. Il n'y a peut-être pas de pays au monde où l'on danse autant chaque hiver, dans toutes les classes. Indépendamment des fêtes qui sont données dans les ministères, les ambassades et les maisons particulières, il existe dans la capitale de l'Autriche un certain nombre de salles publiques où se donnent presque chaque soir des bals aussi brillants qu'animés. Le *Müsikvereinsaal*, la *Dianasaal*, le *Sofiensaal*, les *Blümensäle*, d'autres encore, sont d'immenses salons où peuvent tenir à l'aise des milliers de personnes, et qui restent rarement vides tant que dure le temps du carnaval.

Pour donner plus d'attrait à ces fêtes, il s'est introduit une habitude qui a pris actuellement toute la valeur d'une tradition. Chacune des nationalités de l'em-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pire et chacune des corporations civiles ou militaires donne son bal spécial. Il y a le bal polonais, le bal hongrois, le bal roumain, le bal croate, etc., de même qu'il y a le bal des députés, le bal des seigneurs, le bal des étudiants, le bal des chemins de fer, le bal des officiers, et chacun de ces bals a à sa tête un comité de dames patronnesses, qui sont choisies parmi les plus belles et les plus riches, — et généralement aussi il est sous le protectorat d'un archiduc ou d'un ministre, qui donne à la fête, par sa présence, un attrait tout spécial. Qu'on joigne à cela les fêtes de charité données au profit des invalides, des orphelins, des pauvres, et les redoutes données dans la salle du Grand-Opéra, — l'on se rendra compte aisément du nombre infini des fêtes qui ont lieu à Vienne chaque hiver. La foule élégante et distinguée qui s'y presse infailliblement s'y amuse avec un tel entrain, une telle ardeur qu'on reconnaît sans peine l'attrait qu'ont pour elle ces sortes de réunion.

N'oublions pas de signaler immédiatement le goût inné des Viennois pour la musique. Le peuple lui-même a l'oreille musicale. Les orchestres de tous les théâtres, de Strauss et de Farbach, ainsi que la plupart des musiques militaires, méritent, sans contredit, une place éminente en Europe sous le rapport de la perfection, de l'ensemble et de l'harmonie. L'hiver, plusieurs salles de concert s'ouvrent chaque dimanche à un public nombreux.

Chacune d'elles a un cachet spécial, qui est tellement typique qu'il convient de le signaler. A la salle du *Müsikverein* (société de musique), Édouard Strauss règne en maître. Ce chef d'orchestre, qui porte un nom devenu célèbre dans l'Europe entière, est le frère du compositeur Jean Strauss, l'auteur du *Prince Méthusalem*, du *Collin-Maillard*, du *Roi Carotte*, du *Fledermaüs*, et de tant d'autres opérettes qui lui ont apporté à la fois la réputation et la fortune d'un millionnaire. Un troisième frère, Joseph Strauss, est mort jeune, après avoir laissé de trop rares compositions, empreintes d'une véritable poésie. Les trois frères Strauss sont les rois de la valse. Certaines personnes n'accordent cette qualification qu'au compositeur Johann Strauss; mais c'est une restriction qui devient injuste lorsque l'on a pu connaître et apprécier les œuvres de Joseph et d'Édouard Strauss. Leur père d'ailleurs, le *vieux Strauss* (comme on dit à Vienne), avait déjà porté l'art d'écrire des valses à ce degré de perfection qui mérite d'illustrer un nom. Il ne faut donc pas s'étonner si les concerts du *Müsikverein* sont parfois consacrés presque tout entiers à jouer du Strauss. C'est là cependant qu'a été inaugurée la série des *Soirées de Verdi*, ou *de Gounod*, ou *de Beethoven*, ou *de Wagner*. Édouard Strauss, avec une véritable intelligence musicale, compose à certains jours tout un programme avec les œuvres d'un seul auteur, qu'il fait ainsi connaître sous toutes ses faces. Il arrive à faire aimer ceux même qu'on n'avait pas appréciés jusque-là. J'avoue, par exemple, que j'ai été longtemps antiwagnérien très déclaré. Après avoir entendu une de ces soirées si habilement composées, j'ai changé d'avis.

La salle du *Müsikverein* est une véritable salle de concert, à la mode française. On y a des loges, un parterre, un amphithéâtre. Le *Volksgarten*, au contraire, est un café. Le propriétaire de cet établissement a obtenu l'autorisation de faire entourer de grillages une partie du jardin public connu sous le nom de *Jardin du peuple*, près du palais impérial, et dans ce jardin il a fait construire un café, très vaste, bien aéré, assez élégamment installé. L'été, les concerts ont lieu tous les soirs dans le jardin; la haute aristocratie, les diplomates, les princes du sang eux-mêmes s'y donnent rendez-vous. J'y ai vu deux fois le roi Humbert, alors qu'il était prince héritier. La reine Marguerite y est venue avec lui; le comte Andrassy, le baron Hoffmann et l'ambassadeur d'Italie accompagnaient les princes. J'y ai vu également les deux frères de l'empereur, les archiducs Charles-Louis et Louis-Victor. Le ministre de la guerre, comte Bylandt, est un habitué fidèle. Lorsqu'il est à Vienne, l'été ou l'automne, on est sûr de le rencontrer là tous les soirs. L'hiver, les concerts ont lieu seulement le dimanche et les jours de fête, de trois à six heures de l'après-midi. Ce sont généralement des musiques militaires qui se font entendre pendant ces concerts d'hiver; mais elles suppriment la grosse caisse et une partie des cuivres pour prendre le violon, la basse, le violoncelle et même la harpe.

Pendant l'été, trois grands cafés et de nombreux restaurants au *Prater* ont un orchestre qui joue chaque jour de trois heures de l'après-midi à dix heures du soir. Il serait matériellement impossible de compter ceux qui se font entendre dans les jardins de certains restaurants ou cafés bien connus de tous les habitants de Vienne. Ce n'est certainement pas exagérer que de les évaluer à vingt ou trente chaque soir. Sans nul doute ils ne sont pas tous composés de musiciens de premier ordre; mais aucun n'est absolument mauvais, et quelques-uns sont vraiment remarquables. Ce goût de la musique est poussé à un tel point que M. Ronacher, propriétaire de l'un des cafés du *Prater*, a eu l'idée de prendre pendant l'hiver la direction d'un grand restaurant près de l'Opéra-Comique, et d'y faire jouer tous les soirs la musique militaire. Cet essai a parfaitement réussi.

Il est superflu d'ajouter que, dans de telles conditions, l'Opéra de Vienne possède un des meilleurs orchestres qui soient au monde, et que les chefs-d'œuvre des grands maîtres y sont exécutés avec un soin pieux. La direction de l'Opéra est d'ailleurs éclectique, de parti pris. La musique allemande y alterne avec la musique italienne; Gounod et Ambroise Thomas y sont en faveur, tout comme Verdi et Wagner. Ces deux maîtres de l'école moderne sont venus, en ces derniers temps, à Vienne, diriger eux-mêmes les répétitions de leurs œuvres; et il est juste d'ajouter

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que si la musique de Wagner avait au début un plus grand nombre d'admirateurs, au sein de la partie allemande de la population, sa personnalité un peu hautaine et cassante en a découragé quelques-uns, tandis que Verdi, au contraire, par la distinction et l'affabilité de ses manières, s'est créé dans la capitale de l'Autriche de chaleureuses et durables sympathies.

Les sociétés chorales sont nombreuses à Vienne. De temps à autre elles se font entendre, elles aussi, dans les concerts, et obtiennent un succès mérité. La plus importante d'entre elles, *Männergesangverein* (société de chanteurs), fait, en quelque sorte de droit, partie de toutes les fêtes publiques. Lors de la fête qui a été donnée au *Prater* à l'occasion du mariage du prince Rodolphe, elle a été couverte d'applaudissements dans des couplets de Johann Strauss, expressément composés pour la circonstance.

Ce ne sont pas seulement, au surplus, des choristes enrégimentés, en quelque sorte, dans une société qui se produisent ainsi en public. Les cérémonies religieuses fournissent aux personnes de la plus haute société l'occasion de développer et de démontrer leur talent musical. A la paroisse de la cour, Saint-Augustin, il y a tous les dimanches, sans exception, une messe en musique. Les solos, les duos, les principaux morceaux sont généralement chantés par des gens du monde, qui sont en même temps des artistes de très haute valeur. Aussi l'église est-elle envahie de bonne heure, non pas toujours par des fidèles d'une piété éprouvée, mais à coup sûr par des amateurs de bonne musique, qui ne veulent manquer aucune occasion d'en entendre. Nous sommes ici, ne l'oublions pas, dans le pays de Mozart, de Beethoven et de Schubert. L'harmonie est un besoin pour les oreilles, non moins que pour l'imagination et pour le cœur.

III

Il est un autre art dans lequel l'Autriche n'a pas tenu, dans les siècles passés, une aussi grande place, mais où elle commence à atteindre aujourd'hui l'un des premiers rangs : je veux parler de la peinture. Chaque province de l'empire, chaque nationalité, pour mieux dire, a fourni dans ce genre des artistes éminents. La Hongrie a Munkaczy, la Pologne Mateiko et Siemiradzki; Vienne a le plus populaire de tous, Hans Makart.

Ce n'est pas ici le lieu d'analyser les œuvres de Makart et de décrire la nature spéciale de son talent. L'Europe entière, au surplus, a retenti de son nom lors du célèbre défilé historique qui a parcouru les boulevards de Vienne au mois d'avril 1879, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire du mariage de l'empereur François-Joseph. C'est lui, comme on sait, qui avait dessiné tous les costumes, choisi et combiné les couleurs, distribué les groupes, classé les chars et les cavaliers.

Le goût, l'éclat et l'heureux choix des couleurs, l'harmonieuse fusion des groupes, ont fait de ce défilé un de ses meilleurs tableaux[1]. C'était en réalité une composition colossale admirablement réussie.

A côté de lui, toute une pléiade de peintres, dont quelques-uns mériteraient d'être nommés avec honneur, illustrent chaque année l'école viennoise. Les expositions, qui ont lieu au *Künstlerhaus* et au *Künstverein*, offrent une collection d'œuvres que le public voit constamment avec plaisir.

L'Autriche est d'ailleurs un pays où les artistes trouvent aisément aide et protection. Les grands seigneurs, les ministres, la famille impériale s'intéressent à leurs progrès et favorisent leurs études par tous les moyens en leur pouvoir. Vienne possède d'ailleurs des collections de tableaux et d'objets d'art admirables.

Le musée du Belvédère surtout est d'une richesse peu commune. Le palais où il est installé constitue, par lui-même, une des curiosités de Vienne. Construit à la fin du dix-huitième siècle (de 1693 à 1724) par le prince Eugène de Savoie, il passa, après la mort du prince, en la possession de la famille impériale. Placé au plus haut point d'un parc qui va sensiblement en pente, ce vaste palais, qui a la forme d'un immense quadrilatère, avec des tours surmontées de coupoles, possède une fort belle chapelle et de nombreuses annexes situées à l'extrémité du parc.

Dans le principal corps de bâtiment, c'est-à-dire dans le palais lui-même, est la *galerie de tableaux;* dans les annexes sont le *musée de sculptures antiques*, le *musée égyptien* et la *collection ambrasienne.*

C'est l'empereur Joseph II qui a fait installer au Belvédère la belle et curieuse galerie de tableaux; mais elle était préparée depuis plusieurs siècles par un grand nombre de ses prédécesseurs. Maximilien Ier et Rodolphe II en avaient jeté les bases; l'empereur Mathias l'avait considérablement augmentée. Mais elle commença surtout à devenir remarquable lorsque l'archiduc Léopold-Guillaume, gouverneur des Pays-Bas, légua à l'empereur Léopold Ier sa propre collection. L'école hollandaise envoya ainsi à Vienne un nombre important de ses chefs-d'œuvre, et le musée viennois se trouva posséder une série de Rubens plus importante qu'aucun autre. Le prince Eugène lui-même avait réuni, durant ses glorieuses campagnes, des ta-

1. Makart, né en 1840 à Salzbourg, semble être venu au monde sur les genoux d'une fée. Tout lui a souri, tout lui a réussi. La famille impériale s'est intéressée à lui; l'aristocratie viennoise a favorisé l'essor de son talent; bref, la vie a été pour lui douce et facile. Après un séjour à l'Académie de Vienne, il est allé à Munich prendre des leçons de Piloty, le célèbre professeur dont les toiles ont été si remarquées à l'Exposition de Vienne, en 1873. A vingt-six ans, il produit ses deux premières œuvres : *Le chevalier endormi enchassé par une nymphe*, puis les *Amourettes modernes;* et voilà du coup sa réputation faite. En 1867, il expose à Paris les *Ruines romaines;* en 1869, il va en Italie et peint la *Peste de Florence*, puis *Vénus retenant le Tanhauser.* Il atteint le sommet de sa renommée dans un tableau historique : *Le serment des Vénitiens à Catherine Cornaro.* En 1878, le tableau qu'il expose à Paris, l'*Entrée de Charles-Quint à Anvers*, tout en soulevant dans la presse européenne de nombreuses discussions sur une question de vérité historique, fut unanimement admiré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bleaux de maître, qu'il avait acquis un peu partout; et après sa mort, en réunissant sa galerie à celle que les empereurs avaient formée depuis des siècles, on eut tous les éléments d'un riche musée.

La *collection ambrasienne* est ainsi nommée parce qu'elle avait été formée au sein du château d'Ambras, en Tyrol, par l'archiduc Ferdinand, et qu'elle en fut rapportée à Vienne, en 1806, alors que Napoléon avait attribué le Tyrol à la Bavière. Elle contient des armes, des tableaux, des objets d'art, des bijoux.

Un second musée public vient d'être installé à Vienne sur la place Schiller (*Akademie der bildenden Künste*). Il est surtout consacré à la sculpture et contient une intéressante collection de marbres et de statues antiques. Pourtant, au premier étage, est aussi une galerie de tableaux où l'école flamande, l'école

Hans Makart, peintre viennois (né à Salzburg en 1840). — Dessin d'Appelvath, d'après une photographie.

italienne et la vieille école allemande sont très convenablement représentées. Des dessins, des gravures sur cuivre et une riche bibliothèque complètent ce nouveau palais élevé aux arts.

Outre ces collections publiques, Vienne possède aussi de très remarquables collections privées qui font l'admiration des amateurs : celle du *prince de Lichtenstein*, ouverte chaque jour au public, celles du *comte Harrach* et du *prince de Schönborn*.

Ce ne sont pas seulement, au surplus, les objets d'art qui aient été recueillis à Vienne dans des galeries spéciales et collectionnés avec goût.

Les *Musées botanique, zoologique, minéralogique* et *géologique* sont très riches en collections de tout genre et reçoivent chaque jour de nombreuses visites. Le *Musée des armures*, à l'Arsenal, offre au point de vue de l'histoire un véritable intérêt. Signalons encore dans le palais même de l'empereur, la *Chambre des trésors* et le *Cabinet minéralogique*.

Au point de vue des cartes géographiques Vienne

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

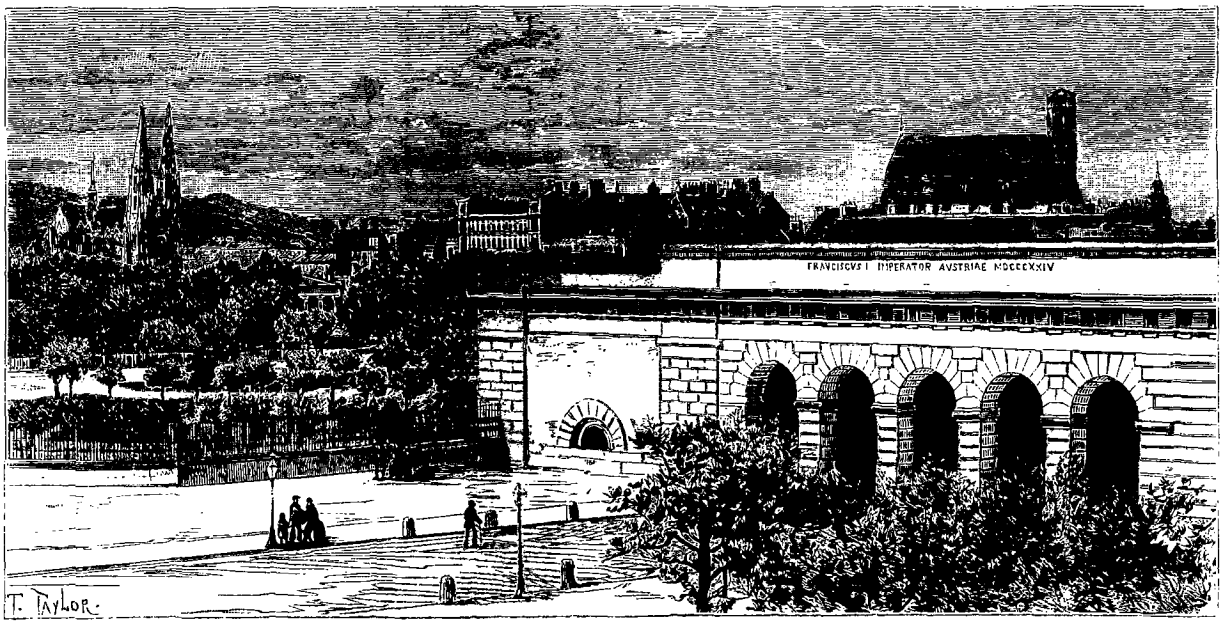
mérite une mention spéciale. Celles qui ont été dressées par l'état-major autrichien sont d'une exactitude et d'une précision remarquables. La *Société géographique* possède une collection de cartes anciennes et modernes des plus curieuses, ainsi que l'*Institut géographique militaire* et les *Archives du ministère de la guerre*. Le goût des études géographiques est très répandu dans la population.

Les archives de la ville, qui ne font qu'une seule et même chose avec la bibliothèque communale, sont utiles à consulter.

Quant aux bibliothèques, il y en a deux qui sont d'une extrême importance, celle *de la Cour* et celle *de l'Université*, l'une et l'autre ouvertes chaque jour au public. La bibliothèque de la Cour, située place Joseph II, et magnifiquement installée dans un bâtiment qui fait suite aux appartements impériaux, ne contient pas moins de cinq cent mille volumes. La grande salle de lecture, avec sa coupole décorée de fresques par Daniel Gross, produit une impression grandiose.

Une seconde bibliothèque, dite *Fideicommis-Bibliothek*, se trouve également dans les bâtiments du palais, au-dessus du cabinet des trésors. Elle a été fondée par l'empereur François Ier et contient environ cent mille volumes.

La *bibliothèque de l'Université*, qui existe déjà depuis quatre siècles, a été considérablement augmentée



Volksgarten (voy. p. 381). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

sous Joseph II. Elle compte deux cent mille volumes et offre aux étudiants les plus grandes facilités.

Le prince de Lichtenstein possède, outre sa galerie de tableaux, une bibliothèque des plus curieuses.

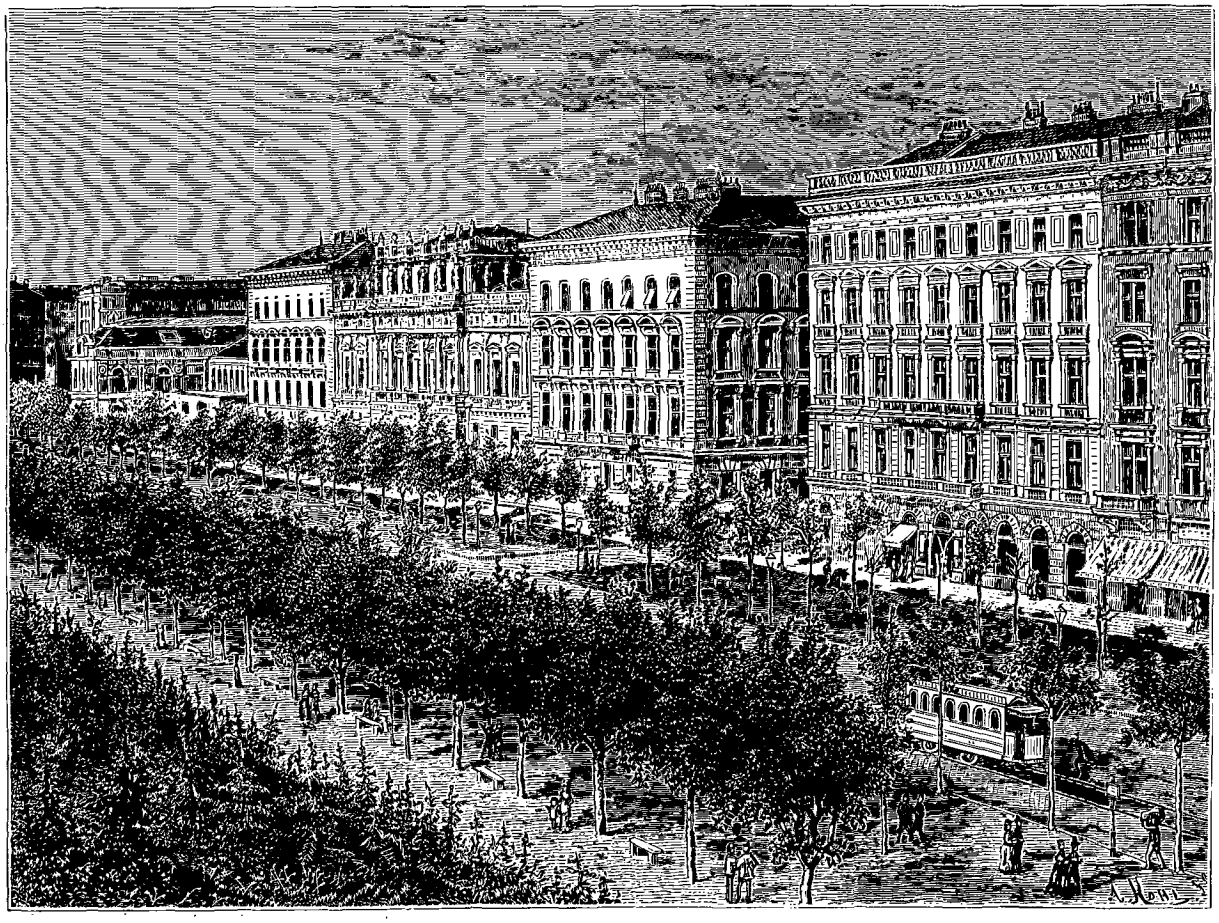
La bibliothèque, ou, pour mieux dire, la *collection* connue sous le nom d'*Albertine*, parce qu'elle appartient à l'archiduc Albert, jouit à juste titre d'une réputation européenne. A côté d'un nombre considérable de volumes, cette collection contient environ vingt-quatre mille dessins (esquisses et croquis originaux émanant pour la plupart de grands maîtres), des gravures sur bois, des médailles. Deux fois par semaine l'archiduc la laisse ouverte au public.

Ce qui précède suffit pour faire comprendre que Vienne, à côté des arts qui font sa gloire, a fait aux sciences et aux lettres une place aussi large qu'il est possible de le désirer. Si nous avons dû signaler le caractère un peu insouciant du peuple viennois, il est juste de dire que cette sorte de fataliste indifférence s'applique principalement aux choses de la politique et se révèle surtout dans les classes commerçantes. Dès qu'il s'agit des sciences ou des arts, le caractère change ; la ténacité allemande vient ici se superposer à l'entrain français; et, grâce à la réunion de ces deux qualités qui se complètent l'une l'autre, on arrive à des résultats remarquables.

NEWLINSKI.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les boulevards de Vienne : Parkring. — Dessin de G. Garen, d'après une photographie.

VIENNE ET SA BANLIEUE,

PAR M. NEWLINSKI.

1881. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

IV

Un simple coup d'œil jeté sur le plan de Vienne suffit pour révéler aux moins expérimentés la façon dont s'est opéré le développement de cette grande capitale. Nulle part, dans aucune autre grande ville, le centre où tout vient aboutir, le foyer autour duquel tout gravite, ne sont aussi nettement indiqués. La ligne, presque circulaire, des boulevards (d'où leur vient leur nom général : *Ringstrasse*, rue en forme d'anneau) entoure d'une façon complète la cité, qui a conservé son cachet et son caractère typique. Çà et là, sur le parcours de ces boulevards, on rencontre encore, au coin des rues adjacentes, des plaques indicatrices qui racontent d'un seul mot l'histoire du passé : *Coburg bastei*, *Schotten bastei* (bastion des Cobourg, bastion des Écossais) ; et de vieux pans de murs, sur lesquels on a suspendu des jardins, de vastes pelouses, restent là, comme de muets témoins d'une époque qui fut grande, mais que le progrès moderne fait rentrer sans pitié dans le domaine nébuleux de l'histoire.

A chaque pas on sent que la riante ceinture de la cité actuelle (le *Stadt*) a été naguère une ceinture de pierres, et qu'à la place des palais dorés s'élevaient des forteresses ; et l'on cherche instinctivement les créneaux que les antiquaires, au surplus, découvrent encore en plus d'un endroit. Puis, après ce coup d'œil jeté d'un côté des boulevards, on est forcément rappelé

1. Suite et fin. — Voy. page 369.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à la réalité par le mouvement, l'animation, la vie, qui surabondent de l'autre côté. Les faubourgs, conduisant aux gares de chemins de fer, sont comme autant de villes nouvelles, qui sont venues successivement se grouper autour de la cité. Ce sont les secteurs d'un immense planisphère, dont la circonférence tend à s'étendre sans cesse, mais dont le centre grandiose demeure, et demeurera toujours, absolument immuable.

Ce centre, c'est la flèche de Saint-Étienne, qui resplendit au loin lorsque les rayons solaires font briller l'étoile d'or placée au-dessus de la croix, et qui domine de sa masse imposante la ville et les campagnes[1]. Autour de ce splendide joyau de l'art gothique viennent aboutir tous les rayonnements qui se répandent de là dans toutes les directions. La place de Saint-Étienne est le point de départ d'une foule d'omnibus et de voitures publiques, non seulement pour les faubourgs, mais pour la banlieue. La ville, en se développant, n'a pas modifié son plan primitif. Le monument élevé par la foi des anciens âges au Dieu des chrétiens conserve toujours le privilège d'être à la fois le centre topographique, le point de ralliement et la plus belle parure de la grande cité. Parlons-en tout à notre aise, comme dit Montesquieu lorsqu'il arrive à Charlemagne, comme a répété Victor Hugo à propos de Notre-Dame de Paris. L'histoire de Vienne ne serait pas écrite là, pierre par pierre, dans ce poème sublime, que les splendeurs architecturales, si frappantes pour les yeux les moins artistes, nous y inviteraient suffisamment. De pareils monuments ne peuvent laisser indifférent aucun de ceux qui les contemplent.

Pour les artistes, c'est un spécimen extrêmement curieux d'un art disparu. De nos jours, où les casernes, les gares de chemins de fer, les préfectures deviennent les édifices essentiels, il est intéressant d'étudier les merveilles de patience, d'imagination et de goût accomplies par les générations qui nous ont précédés. Pour les savants et les mathématiciens, c'est l'occasion d'un très utile calcul. Ils comparent la solidité des monuments verticaux (si l'on peut ainsi parler) à celle des édifices plus bas, plus écrasés, mais reposant peut-être mieux sur leurs bases, que nous construisons de nos jours. Les partisans de l'art gothique (et ils sont encore nombreux, depuis Henri Heine jusqu'à Victor Hugo, depuis l'architecte de Sainte-Clotilde de Paris jusqu'à celui qui vient d'achever à Vienne ce merveilleux bijou qu'on nomme l'Église votive) font observer que les cathédrales, dont les tours s'élèvent si orgueilleusement dans les nues, sont debout depuis sept à huit siècles, et ne font nullement mine de vouloir s'écrouler. Les *modernisants* (qu'on nous passe ce mot) répondent qu'on ne les maintient qu'à force de réparations. Ils font observer que la cathédrale d'Aix-la-Chapelle est depuis quinze ans encombrée d'échafaudages, et qu'on a été bien longtemps sans pouvoir descendre au tombeau de Charlemagne, — que Notre-Dame de Paris n'est, en quelque sorte, jamais achevée, puisque à tout propos on y fait revenir les ouvriers, — et que Saint-Étienne, de son côté, ne parvient pas à être plus de trois ou quatre ans sans échafaudage.

Nous n'avons pas à prendre parti dans ces discussions entre l'art gothique et la science moderne. Éclectiques en matière d'art, nous admirons le beau partout où il se rencontre, sans nous préoccuper outre mesure de son origine. En dehors de ses mérites architecturaux, Saint-Étienne a pour nous celui de résumer toute l'histoire de Vienne, à ses diverses époques. Charles-Quint s'y est agenouillé pour remercier Dieu après avoir défendu Vienne en personne contre Soliman II et avoir repoussé vingt assauts successifs (1529). Mathias Corvin a pris, sous ses voûtes sombres, le refroidissement dont il est mort (1490). Ladislas *le Posthume* y a été couronné, après être entré par la tour Ladislas (1450). Marie-Thérèse y a fait chanter des *Te Deum* lors de la paix d'Aix-la-Chapelle, qui permit à son époux François Ier de devenir empereur d'Allemagne (1748). Elle y est revenue pleurer et se frapper la poitrine (ce sont ses propres expressions) pour avoir consenti au partage de la Pologne qu'elle regardait elle-même comme un crime. Chaque année, de nos jours, l'archevêque de Vienne y célèbre la messe du Saint-Esprit le jour de la rentrée des Chambres, et y fête solennellement l'anniversaire de la naissance de l'empereur.

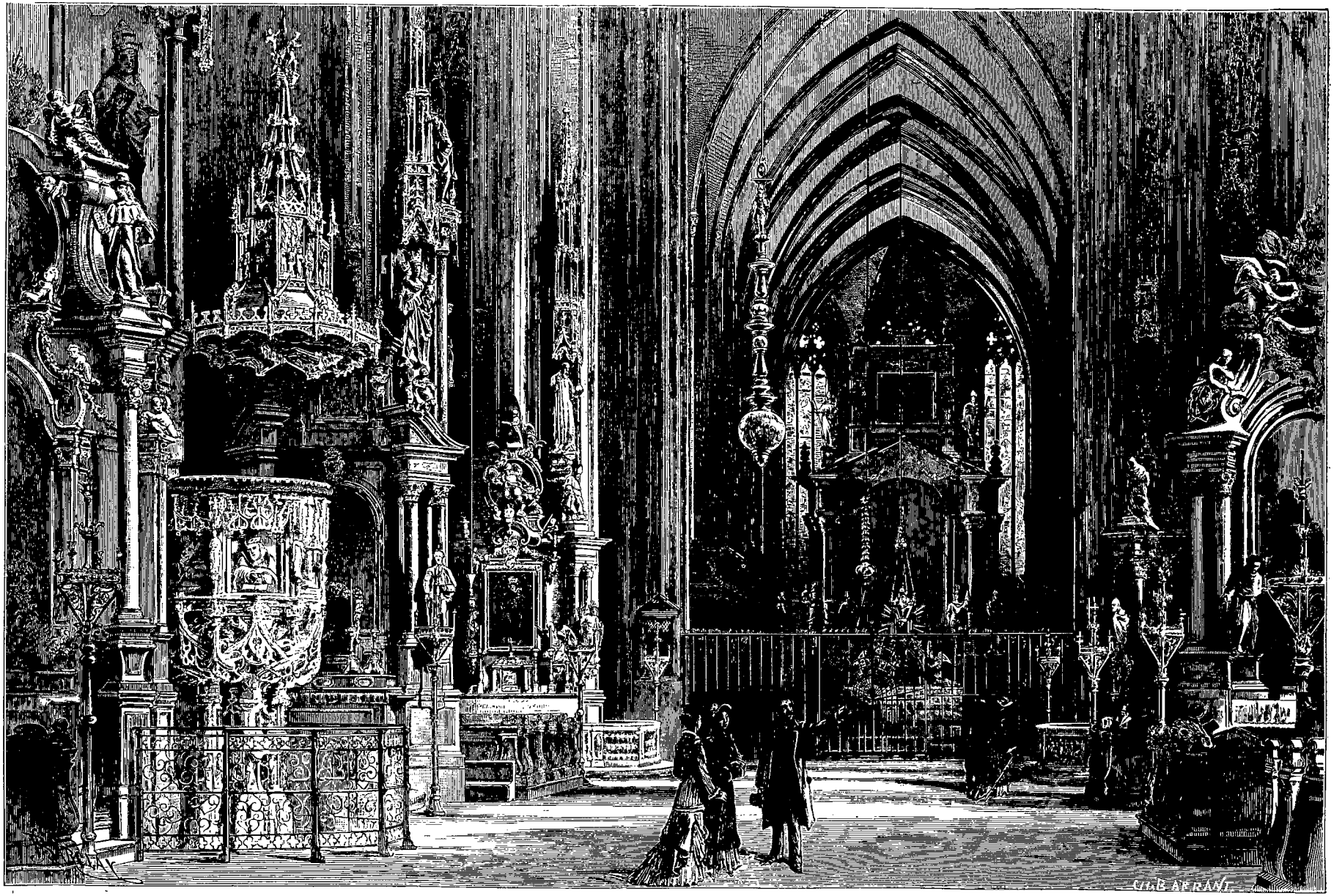
Ce fut, nous l'avons dit plus haut, le duc Rodolphe IV qui posa, en 1354, la première pierre de l'édifice tel qu'il existe aujourd'hui. Deux siècles avant, en 1150, le duc Henri Jasomirgott avait fait élever un temple en l'honneur de saint Étienne; mais deux incendies successifs l'avaient à peu près détruit, en 1258 et 1276.

Le portail ouest fut réédifié le premier. Le chœur fut reconstruit en 1340; et enfin le plan général de la cathédrale actuelle fut dressé en 1354. La haute tour ne vit sa flèche bien installée qu'un siècle plus tard, et l'ensemble de l'édifice ne fut réellement terminé qu'au début du seizième siècle (en 1506). Saint-Étienne est donc, dans le véritable sens du mot, le produit architectural d'une époque de transition. Le portail principal et la façade ouest portent encore des traces du style romain; les rosaces, les arceaux du chœur, les grandes verrières sont du plus pur gothique. La chaire, richement sculptée, est une des plus belles et des plus curieuses que l'on puisse citer. Elle a été construite en 1512 par Pilgrum, dont le portrait est sculpté en relief sur le pilier qui la supporte.

Le chœur, destiné à contenir un nombreux clergé, est de grande dimension. La nef principale est séparée, par douze piliers très élevés, des deux nefs latérales, dont chacune contient de très nombreuses chapelles, toutes décorées avec un goût sévère. C'est, en

1. Voy., t. VII, la vue extérieure de Saint-Étienne.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Intérieur de Saint-Étienne. — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un mot, comme nous venons de le dire, tout un poème en pierres que cet immense édifice où se sont accumulées, depuis des siècles, de véritables merveilles de sculpture, des œuvres d'art, des tombeaux, des statues ; — c'est une vivante épopée où votre grand poète octogénaire, avec son imagination toujours jeune et ses pensées toujours si élevées, retrouverait les impressions qu'il a si splendidement décrites dans *Notre-Dame de Paris*. Extérieurement, les deux monuments n'ont aucun rapport. La flèche de Saint-Étienne est placée entièrement sur le flanc droit de l'église et repose sur une large base qui en fait, en quelque sorte, un monument à part. Sa prodigieuse hauteur la classe également parmi les raretés architecturales. Je ne connais guère que celle de Strasbourg qui puisse rivaliser avec elle. Saint-Étienne, dans son ensemble, n'a pas cette régularité de construction qui frappe à Notre-Dame; mais l'impression, pour être différente, n'en est pas moins grandiose et moins profonde. L'observateur quelque peu attentif se sent ému devant ces deux monuments de l'art chrétien : il reste de longues heures à les contempler, et se prend à rêver des splendeurs du ciel. A l'intérieur, Saint-Étienne est plus mystérieux, plus sombre encore que Notre-Dame. On sent instinctivement qu'on est ici dans un pays où la libre pensée n'a pénétré que tardivement, et n'a même pas encore poussé de bien profondes racines, en dehors de la partie israélite de la population.

Décrire par le détail un tel monument serait chose matériellement impossible dans une rapide esquisse comme celle-ci. Il faut de longues pages, même pour en faire une description sommaire. Un archéologue français fort distingué, M. le comte de Vogué, a écrit la monographie de Saint-Étienne. Après lui il reste peu de chose à dire. Bornons-nous donc à signaler encore les *Catacombes*, qui s'étendent non seulement sous l'église, mais sous la place de Saint-Étienne tout entière, et même un peu au delà. Elles ont été, en 1860, l'objet d'une restauration, qui a eu surtout pour résultat de consolider les murs et de prévenir les éboulements.

Une petite place, dont l'histoire mérite un moment d'attention, rejoint la place de Saint-Étienne au *Graben*, qui était l'endroit le plus fréquenté de Vienne avant la construction des boulevards. Cette place se nomme *Stock im Eisenplatz* (littéralement, place du bâton de fer). Son nom lui vient d'un morceau de bois, de forme assez irrégulière, qui a été entièrement recouvert de clous, et qui reste attaché au mur de l'une des maisons à l'aide d'un anneau de fer et d'un cadenas à peu près impossible à ouvrir. Une foule de légendes se rattachent à ce singulier objet, qui n'a plus aujourd'hui que l'intérêt d'une origine restée mystérieuse. Les gens superstitieux affirment que celui qui a rivé l'anneau et le cadenas a travaillé avec l'aide de Satan, qui l'a ensuite emporté dans le sombre royaume. Les savants prétendent que c'était tout simplement l'extrême limite des forêts au milieu desquelles on a bâti Vienne.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'au douzième et même au treizième siècle la place *Stock im Eisen* n'existait pas. A l'endroit même où a été construite la maison ornée du célèbre arbuste ferré s'élevaient des ouvrages fortifiés, d'une grande importance, derrière lesquels s'abritèrent plus d'une fois les bourgeois de Vienne pendant les guerres civiles. C'est ce qui résulte très clairement d'une carte dressée[1] et publiée de nos jours, avec d'intéressants commentaires, par le baron Albert de Camesine (Vienne, 1877). Au centre de ces fortifications s'ouvrait une grosse porte massive, fermée le soir avec des chaînes de fer, et donnant accès dans la *Kärthnerstrasse* (longue et belle rue qui conduit de Saint-Étienne aux boulevards).

Le plan dressé par le docteur Zappert a été, dans ces derniers temps, l'objet d'assez nombreuses critiques; mais, sur ce point spécial, il paraît avoir été très exact. Le général de Hauslab, après des études approfondies, a dressé, il y a quelques années, un plan de Vienne au moyen âge, et le baron de Camesine, que nous venons de citer plus haut, s'est livré, de son côté, à des études approfondies sur la configuration de l'ancienne cité. Ils sont tous deux d'avis que le marché aux chevaux (*Rossmarkt*), qui est devenu depuis la place *Stock im Eisen*, était encore au treizième siècle (1220) la limite de deux juridictions, savoir : celle des bourgeois, tout-puissants dans la cité, et celle des abbayes nobles situées dans le voisinage. La *Kärthner thor* (porte de Carinthie) fermait le quartier bourgeois. C'est en 1327 seulement qu'apparaît le nom de *Stock im Eisen* et que le marché aux chevaux est transporté ailleurs. C'est donc à cette date que doivent se rapporter les légendes.

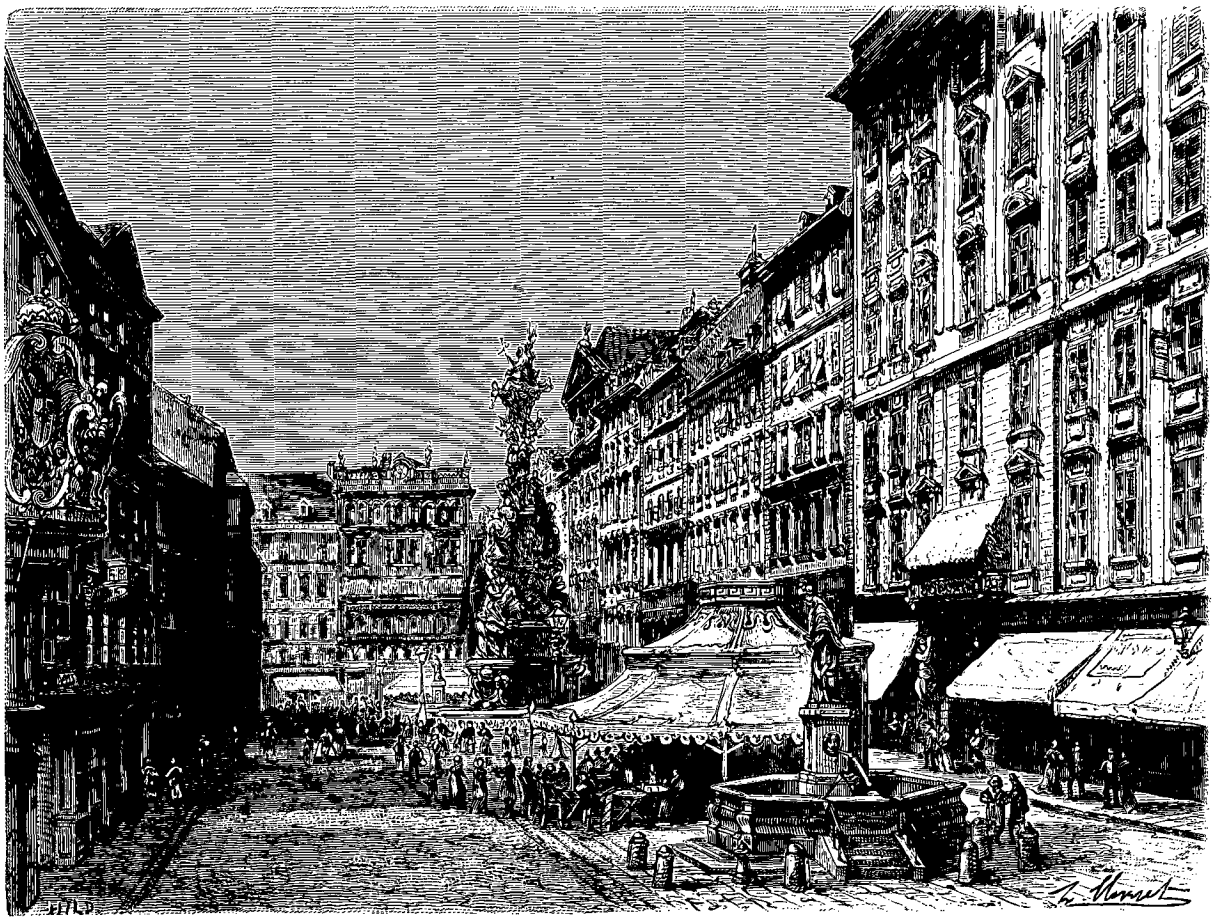
La place *Stock im Eisen*, extrêmement petite, n'est plus guère aujourd'hui, par suite des nouveaux alignements, que la prolongation du *Graben*, la place la plus centrale de la cité, celle où se trouvent les magasins les plus renommés en tout genre, et où se rencontrent, à certaines heures de l'après-midi, de très nombreux flâneurs. Au milieu se dresse un monument qui offre un des plus curieux spécimens de sculpture (on pourrait presque dire de la ciselure en pierre, au dix-septième siècle). C'est une sorte de pyramide couverte du haut en bas de statuettes et de figures qui s'étagent les unes au-dessus des autres. Ce monument, élevé à la *Sainte Trinité*, a été construit en souvenir de la cessation de la peste, en 1682. C'est, au point de vue sculptural, une œuvre curieuse; tous les détails en sont étudiés avec un soin parfait. Deux fontaines, placées l'une à droite, l'autre à gauche de ce monument, complètent la décoration de la place, qui est plus longue que large, et a la forme d'un rectangle.

Le *Graben* a été d'abord un large fossé, une sorte

1. En 1137 par le docteur Zappert, attaché au chapitre diocésain de Passau.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de marais (d'où lui vient son nom, *Graben*, fossé). Les ducs d'Autriche, au temps de la dynastie des Babenberg, avaient songé plus d'une fois à le combler, afin de pouvoir agrandir la ville en la prolongeant du côté de l'ouest. Mais l'argent leur faisait défaut, lorsqu'un incident inattendu vint le leur fournir. En l'année 1192, le roi d'Angleterre, Richard Cœur de Lion, revenant de la Croisade, fut jeté par la tempête sur les côtes de la Dalmatie. Au lieu d'y rester caché jusqu'à ce qu'il pût traverser l'Adriatique et passer en Italie, il crut pouvoir, à l'aide d'un déguisement, parcourir les terres du duc d'Autriche pour gagner l'Allemagne et la France. Malheureusement pour lui, par son caractère entier et violent, il s'était fait, en Palestine, un ennemi juré du duc Léopold VI, alors régnant. Il fut reconnu, arrêté, et retenu dans une étroite prison à Dürenstein, près de Krems. Malgré les efforts de ses amis (parmi lesquels un récit légendaire classe le trouvère Blondel) il y resta un an et n'en put sortir qu'en payant une rançon de deux cent cinquante mille marcs d'argent, somme énorme pour le temps. C'est avec cet argent, s'il faut en croire le chroniqueur Hans de Vienne, contemporain de ces événements, que le duc fit combler le *Graben*, construire



Le Graben. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

des ponts sur le Danube, et commencer les fortifications de Vienne.

Le *Graben* devint plus tard le cimetière de Saint-Étienne. On avait alors la coutume, qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours dans certaines campagnes, d'enterrer auprès des églises. Lors de la peste qui ravagea Vienne au quinzième siècle, on y enterrait encore. Ce ne fut que plus tard qu'on se décida à déplacer le cimetière pour faire du *Graben* un centre d'agréments, un lieu de promenade, et y construire des magasins.

Vers le milieu de cette place, on aperçoit, sur la droite, l'église Saint-Pierre, dont le principal mérite est de dater du treizième siècle, mais qui est assez petite, surtout en raison de sa situation centrale. Cette église est curieuse au point de vue de l'archéologie. Artistiquement parlant, elle me semble médiocre.

A l'une des extrémités du *Graben*, du côté opposé à Saint-Étienne, est le *Kohlmarkt* (ancien marché au charbon), l'une des rues les plus riches en beaux magasins qui soient à Vienne. Elle conduit à l'église *Saint-Michel* et au *Burg* impérial. Entre les deux principaux monuments de Vienne, la cathédrale et le palais de l'empereur, il n'y a donc, comme on le voit, qu'une très petite distance : deux places qui se succèdent et une rue assez large, mais pas très longue.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'église Saint-Michel (*Michaël Kirche*) est surtout remarquable pour les tombeaux qu'elle contient, celui du poète Métastase notamment. Comme architecture intérieure, elle date du quatorzième et du quinzième siècle; mais sa façade, qui n'est pas d'ailleurs d'un goût parfait, a été complètement refaite au dix-huitième. On s'en aperçoit aisément.

Quant au palais impérial (*Burg*), c'est un ensemble assez indigeste de bâtiments construits à diverses époques, et qui, pour la plupart, n'offrent pas un aspect des plus agréables. Il n'y a rien là qui rappelle la richesse architecturale du Louvre; et, du côté des jardins surtout, le palais ne semble vraiment pas digne de sa destination. Aussi est-il question de le réédifier presque entièrement sur un nouveau plan. Les calculs sont faits et les plans sont déjà approuvés; les travaux commenceront, dit-on, en 1883. Dans l'état actuel, il y a certaines parties extrêmement curieuses à signaler : la cour suisse notamment (*Schweizerhof*), dont la porte est des plus originales; la chancellerie impériale aussi, dont la façade, donnant sur la cour intérieure, est d'un très grand style; la chapelle, qui est très richement décorée. Il est à supposer que, dans la reconstruction qui se prépare, on aura soin de conserver ces parties vraiment originales et qui donnent au palais actuel son cachet historique. Le *Schweizerhof* date du treizième siècle. Commencé par le duc Léopold VII, le *Burg* d'alors fut terminé sous Albert Ier, fils de Rodolphe de Habsbourg. Cette cour suisse en est un fragment, parfaitement conservé, avec ses fossés et ses vieux murs. Ce serait un crime architectural que de la faire disparaître.

La bibliothèque de la Cour, qui s'étend sur la place Joseph II, date de Charles VI. Elle faisait partie d'un plan nouveau, d'après lequel, dès cette époque, le palais devait être reconstruit, et qui malheureusement n'a pas été exécuté. Du côté du Kohlmarkt on voit des murs inachevés, qui ont été reliés depuis, tant bien que mal, au reste des bâtiments. C'est l'ensemble qui fait absolument défaut; car, tel quel, le *Burg* occupe en somme un très grand espace et produit, dans certaines parties, un effet assez imposant. Mais on voit trop aisément, dès le premier coup d'œil, qu'on s'est mis au travail à diverses fois pour l'achever, sans avoir un plan bien arrêté. Au milieu de la grande cour, à côté du Schweizerhof, est une statue en pied de François Ier. Sur la place extérieure, du côté des jardins, sont deux statues équestres, l'une du prince Eugène de Savoie, l'autre du célèbre archiduc Charles, qui, au dire de Napoléon Ier, était le seul général digne de se mesurer avec lui. Ces deux statues ont été construites sous le règne actuel. Elles sont entourées de pelouses, derrière lesquelles sont, d'un côté, les jardins privés de l'empereur, de l'autre le Jardin du peuple (*Volksgarten*) dont nous avons déjà parlé.

En face du *Volksgarten* et des jardins impériaux il n'y avait, il y a quelques années, que des terrains vagues et inoccupés. C'était, en effet, l'espace laissé libre par la démolition des anciens remparts et du petit monticule connu sous le nom de *Bellaria*. Ces terrains ont été, depuis lors, merveilleusement utilisés. Toute une série de monuments splendides y a été construite : deux musées, le palais de justice, l'hôtel de ville, la chambre des députés, l'université. La plupart de ces édifices sont aujourd'hui achevés extérieurement. L'on s'occupe de les orner et de les décorer à l'intérieur : ils seront inaugurés en 1883, lors des grandes fêtes qui seront données pour célébrer l'anniversaire séculaire de la délivrance de Vienne assiégée par les Turcs, en 1683.

Tous ces monuments ne sont pas d'ailleurs également bien réussis, il faut avoir le courage de le dire. Peut-être sommes-nous trop sévère dans nos critiques; mais il nous semble, par exemple, que le palais de justice écrase beaucoup trop le palais du parlement qui est placé devant lui. Droit, raide, élancé, comme il convient à l'asile de la magistrature, ce palais de justice a de hauts clochetons qui s'élèvent jusque dans la nue. C'est un édifice régulier, correct et harmonieux, qui produit, en somme, un grand effet. Le palais du parlement, au contraire, est bas, presque sans style. Des colonnades comme à tous les parlements possibles, mais pas d'élévation, pas de grandeur. Le monument semble demander grâce de l'audace qu'il a prise de se trouver au milieu d'une série de palais. Quelques esprits malins ont prétendu que l'architecte l'avait fait avec intention, pour démontrer la décadence du régime parlementaire. N'attribuons pas ainsi aux artistes ce qui est loin de leur pensée. L'architecte du parlement est un homme de grand talent. Les détails sont soignés; l'œuvre, vue dans ses diverses parties, approche de la perfection, mais l'ampleur manque; l'effet est un peu mesquin. Voilà tout.

En revanche, l'hôtel de ville, qui rappelle, dans une certaine mesure, celui de Bruxelles, est un splendide spécimen de l'art gothique. Il est complet du haut en bas : rien n'y jure, rien n'y vient nuire à la beauté de l'ensemble; quelques critiques de détail ont été faites; à notre avis elles sont imméritées, c'est un monument absolument réussi. La grande salle du premier étage est une merveille. Elle va être décorée de façon originale. On y mettra les fresques de tous les groupes qui ont figuré dans le grand défilé historique dont nous avons déjà parlé à diverses reprises. Dans tout son ensemble ce monument sera digne du corps municipal de Vienne et de la proximité des palais impériaux. Un square d'une vaste étendue doit le précéder. D'autres squares le sépareront du palais du parlement à gauche et de l'université à droite.

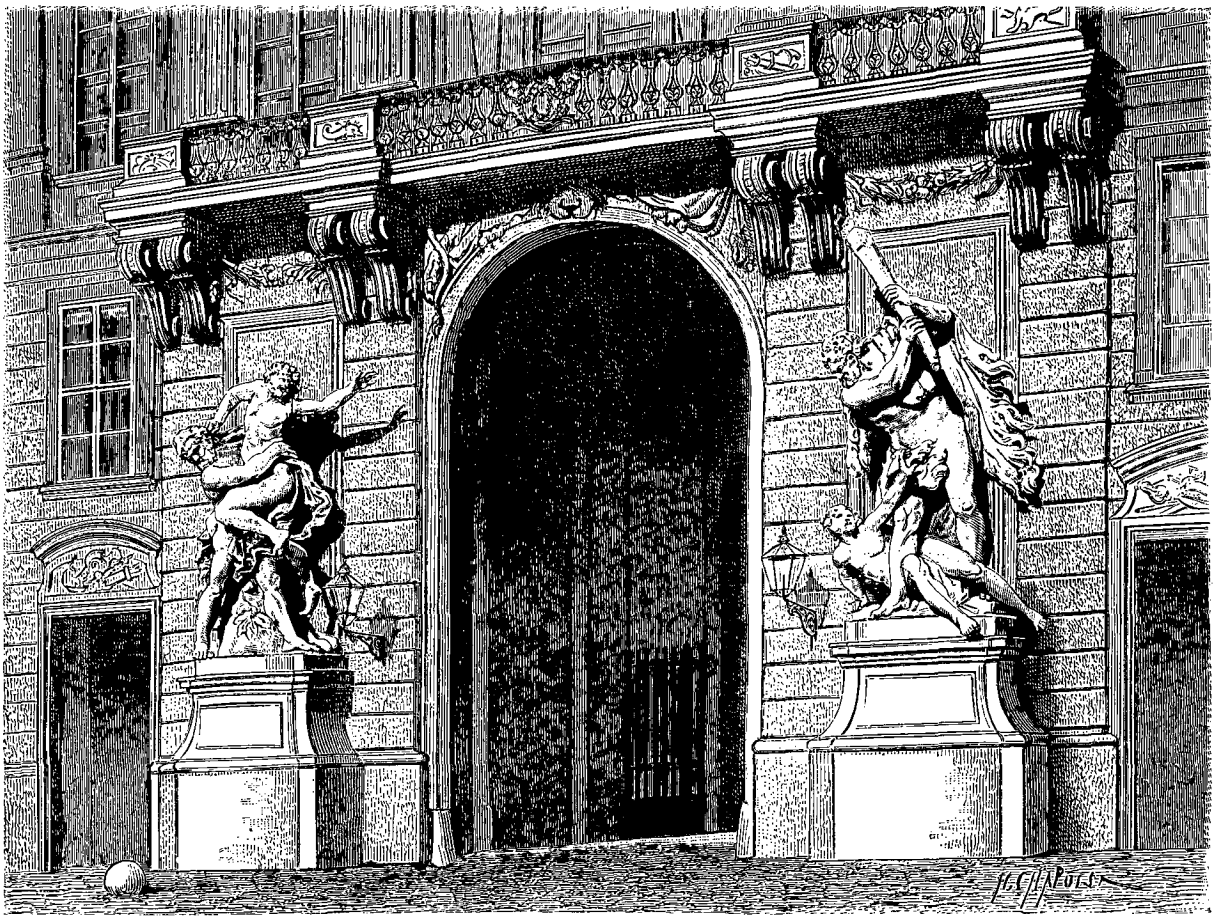
Les nouvelles constructions, espacées depuis l'ancien rempart de la *Bellaria* jusqu'à l'église votive, seront, en effet, placées dans l'ordre suivant : deux musées, le palais de justice, un peu en retrait, le parlement, l'hôtel de ville, l'université, l'église votive.

De l'autre côté du *Ring* s'élèvera le théâtre de la *Burg*, entièrement reconstruit; et le vieux palais des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Habsbourg doit être lui-même soumis à une reconstruction totale. Ce ne sera plus la *Kaiserstadt*, la cité antique dont les Viennois étaient si fiers ; ce sera un second Paris.

Dès à présent on peut se faire une idée de l'animation qu'offrira ce quartier neuf lorsqu'il sera entièrement achevé. Des maisons monumentales, des restaurants, des cafés s'y élèvent comme par enchantement, et le public prend peu à peu l'habitude de venir se promener dans les jardins qui avoisinent les futurs monuments publics. A l'extrémité de cette avenue d'édifices se dressent dans les airs les deux flèches de l'*Église votive*, construite sur l'initiative de l'infortuné Maximilien, à l'aide d'une souscription nationale. Ce fut à la suite d'un attentat auquel l'empereur François-Joseph avait heureusement échappé, dans les premières années de son règne, que la souscription fut ouverte ; et l'église a été inaugurée il y a deux ans, lorsque l'empereur et l'impératrice ont célébré le vingt-cinquième anniversaire de leur mariage. Cet édifice religieux est construit dans un style gothique assez pur. Il fait le plus grand honneur à l'architecte Henri Ferstel, dont les plans ont été adoptés à la suite d'un concours public, en 1856.



Une porte du Burg. — Dessin de Chapuis, d'après une photographie.

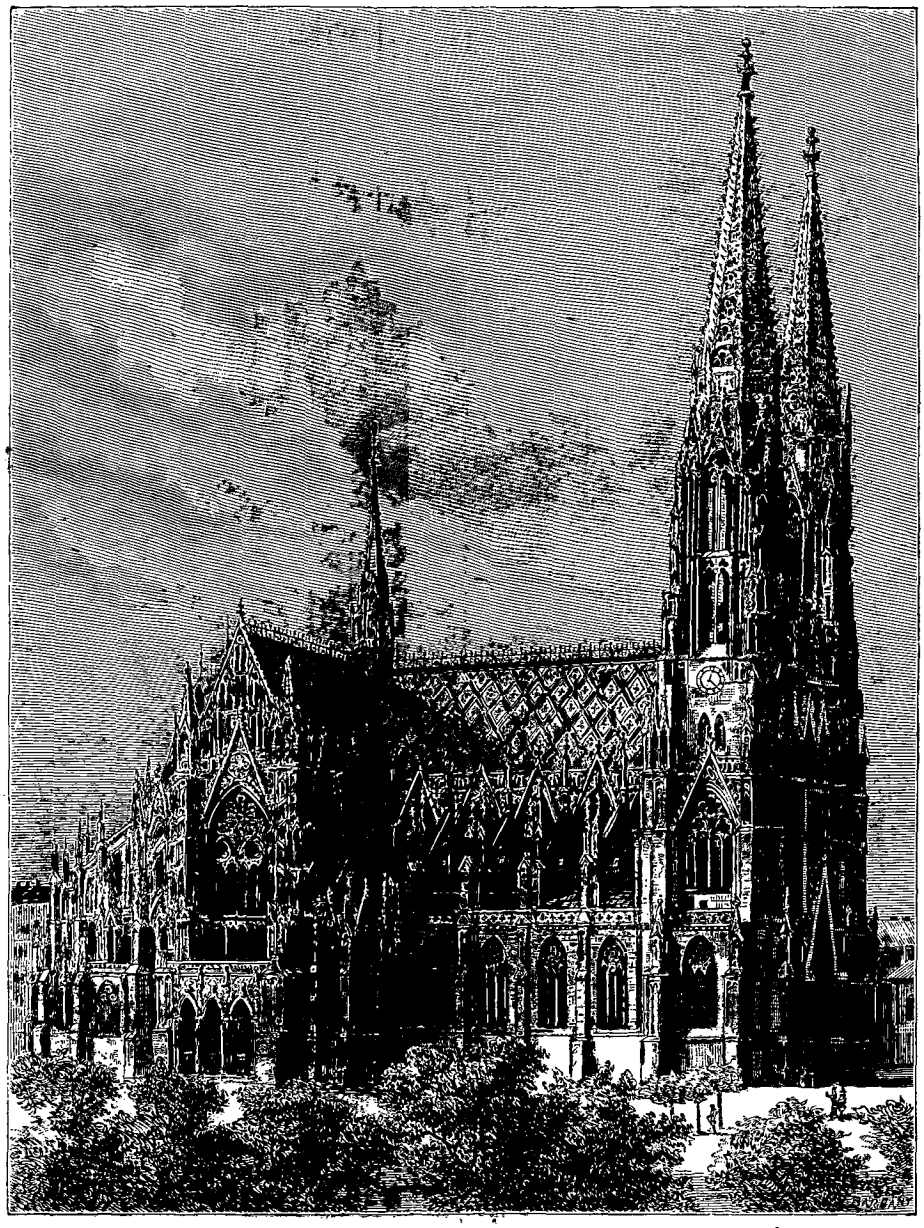
A cet endroit, la ligne des boulevards incline brusquement à droite et va rejoindre les quais qui longent le canal du Danube. La cité est ainsi de toutes parts entourée par une ceinture de quais et de boulevards qui la sépare des faubourgs (ou plutôt des anciens faubourgs, devenus aujourd'hui de riches et spacieux quartiers). Il ne saurait entrer dans notre plan d'énumérer tous les monuments, églises, édifices publics, fontaines, etc., qui font l'ornement de la ville intérieure. Nommons seulement en passant la nouvelle Bourse, l'Opéra-Comique, la caserne Rodolphe, sur le boulevard des Écossais (*Schotten Ring*), — le ministère de la guerre, le palais du gouverneur, la banque, l'église italienne, à l'intérieur. Chacun de ces monuments mériterait une description spéciale, mais c'est l'affaire des *Guides*. Nous ne devons ici que donner une idée de l'ensemble.

Il est une petite église cependant qui doit nous arrêter quelques minutes : c'est celle des *Capucins*, le Saint-Denis de l'Autriche. Dans ses caveaux sont déposées, en effet, les sépultures de cent huit membres de la maison de Habsbourg. L'église même n'a rien de remarquable au dehors. C'est, à vrai dire, une simple chapelle dépendant du couvent des Capucins, auxquels a été confié, depuis l'année 1622, le soin de veiller sur les cendres des empereurs ou des membres

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de leur famille. Les caveaux sont également très simples. Il ne s'y trouve qu'un seul monument de quelque importance : c'est celui dans lequel reposent Marie-Thérèse et son époux François Ier. Les autres tombeaux, recouverts d'une épaisse plaque de métal, sont pour la plupart posés à terre les uns à côté des autres, d'après l'ordre chronologique, c'est-à-dire d'après la date du décès. Le 2 novembre, jour des morts, l'entrée de ces caveaux est permise à tout le monde. Dans le courant de l'année, il faut s'adresser au prieur du couvent pour être autorisé à y pénétrer.

Signalons encore l'*église Saint-Augustin*, la paroisse de la cité, où l'on voit le tombeau de l'archiduchesse Marie-Christine, sculpté en 1805 par Canova.

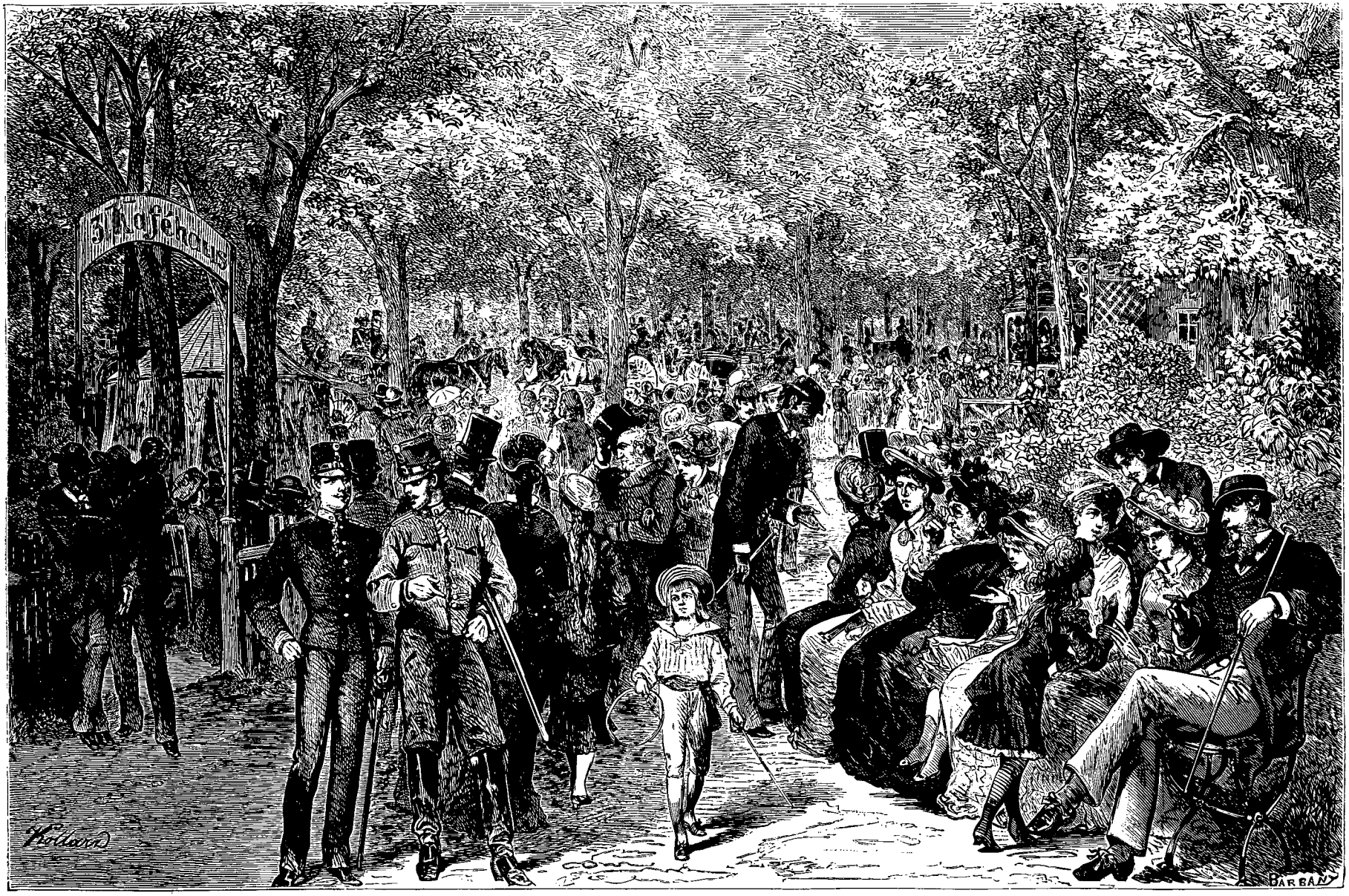


L'Église votive (voy. p. 391). — Dessin de Ch. Goutzwiller, d'après une photographie.

Une copie de cette splendide composition a été faite à Venise pour le tombeau de Canova lui-même. L'église Saint-Augustin est visitée tous les dimanches par les amateurs de musique sérieuse. On y chante, en effet, chaque dimanche, une messe en musique; et les plus grands artistes s'y font entendre à cette occasion.

Nous ne pouvons nous dispenser, avant d'en terminer sur ce point, de parler de l'*Opéra*, qui est vraiment une merveille d'organisation intérieure, d'aménagement, d'acoustique et de sonorité. Quand M. Duruy est passé à Vienne il y a vingt ans, il a voulu entendre le *Don Juan* de Mozart, exécuté par les artistes de l'Opéra viennois. « Mon étonnement fut grand, dit-il, de trouver une salle *petite et pauvrette, mal éclairée, mal ventilée*, et presque déserte. » *Quantum*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le Prater : la grande allée (voy. p. 395). — Dessin de Kollarz, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mutatus ab illo!... Un splendide monument, qui fait l'admiration des étrangers, est venu s'élever sur les boulevards à la place de ce vieux et petit théâtre où furent joués cependant tous les opéras de Beethoven, de Mozart et de tant d'autres. Actuellement la musique de Verdi, de Gounod, d'Ambroise Thomas et de Wagner remplace celle des grands maîtres, qui ont aussi leur tour. C'est en effet la spécialité de l'Opéra viennois de n'être pas exclusif. Il joue tous les genres : il a des soirées classiques et des soirées wagnériennes. Il mélange Gounod à Wagner, Thomas à Verdi, Léo Delibes à Mozart et à Beethoven. Son orchestre est sans contredit l'un des premiers du monde; je n'en connais que deux qui puissent lui être comparés : celui du Conservatoire de Paris, et celui du théâtre de la *Scala*, à Milan. Habilement dirigé par un chef d'orchestre dont la renommée est universelle (M. Hans Richter), il ne laisse absolument rien à désirer.

Mais il est temps de sortir de la cité, qui nous a retenus au delà de nos prévisions. Il est temps également de laisser de côté l'énumération des monuments. Ce que nous avons dit suffit pour montrer à nos lecteurs que Vienne en possède un nombre suffisant pour mériter le titre de grande capitale. Ceux des autres quartiers seront aisément découverts par un visiteur un peu attentif, et leur nomenclature grossirait inutilement ces pages. En suivant la ligne des boulevards, par exemple, on découvre sur la droite l'*église Saint-Charles*, grande et belle construction qui serait une des églises les plus aimées des Viennois si elle ne rappelait le souvenir de la peste, et qui doit sa naissance à un vœu fait en faveur de la cessation du fléau, le *palais Schwarzemberg*, et le *Belvédère*, où se trouve le musée dont nous avons parlé plus haut. Quelques pas plus loin, on rencontre le parc de la ville (*stadt park*), magnifique jardin très bien entretenu, avec lac, petite rivière, salon pour rafraîchissements, etc. Chaque quartier de Vienne a ses curiosités et ses monuments intéressants. L'*Alser graud* a le grand hôpital général, — le *Währinger* a sa colonie de *cottages*, le palais Clam-Gallas, le palais Dietrichstein, — *Mariahilf* a les écoles militaires, — *Wieden* le *Theresianum* et les écoles techniques.

Le *Theresianum* est un collège qui fut fondé par Marie-Thérèse, après la paix d'Aix-la-Chapelle, et destiné à l'éducation des fils d'officiers nobles sans fortune. Actuellement la noblesse n'est plus une condition d'admission indispensable : les fils d'officiers y sont admis, quelques-uns gratuitement, d'autres en payant soit la pension entière, soit la demi-pension. On y admet aussi des élèves libres, qui font leur éducation dans l'établissement, sans être complètement soumis aux règlements. Le jeune roi d'Espagne Alphonse XII, par exemple, y a fait ses études; il en était sorti depuis un an à peine lorsqu'il fut appelé au trône.

Il y a au *Theresianum* de vastes et beaux appartements, qui ont été jadis occupés par Marie-Thérèse, et qui ne servent depuis que dans des circonstances solennelles, comme le mariage des empereurs ou des princes héritiers du trône. Lorsque le prince Rodolphe, il y a quelques mois, a épousé la fille du roi des Belges, la reine Marie-Henriette et la princesse Stéphanie sont venues au *Theresianum* faire leur toilette. C'est là que les fourriers de la cour et les aides de camp de l'empereur, ainsi que les conseillers intimes, les chambellans, les membres de l'aristocratie viennoise, sont venus les chercher pour faire leur entrée solennelle dans la capitale.

Signalons encore, avant de terminer ce chapitre, l'*hôtel des Invalides*, qui est installé avec un soin minutieux quant au service intérieur, — la *Monnaie*, qui est très curieuse, — l'*Arsenal*, près de la gare du chemin de fer de l'État (l'un des plus vastes établissements militaires qui soient au monde, et où l'on fabrique les canons inventés par le savant et à jamais regretté général Uchatius), — la *Douane* et la *Bibliothèque impériale*.

Laissons à chacun le soin de visiter ce qui le séduira le plus, et hâtons-nous de porter nos pas vers la célèbre promenade des Viennois, vers le lieu favori pendant la saison chaude, vers le *Prater*.

V

C'est l'empereur Joseph II qui a ouvert au public viennois les allées du *Prater*. Jusqu'à lui, cette merveilleuse promenade, qui forme aujourd'hui une presqu'île entre le canal et le Danube régularisé, était tout simplement une forêt, aux portes de la ville, et servait aux chasses de la cour. Alors même que l'accès en eût été rendu public, le Prater conserva longtemps ce caractère d'un rendez-vous de chasse, et beaucoup de Viennois se souviennent encore d'y avoir vu des cerfs et des chevreuils. Ces charmants animaux avaient fini par s'apprivoiser : ils ne s'effarouchaient nullement de l'approche des visiteurs et se laissaient admirer sans la moindre sauvagerie. On les détruisit pendant les troubles de 1848.

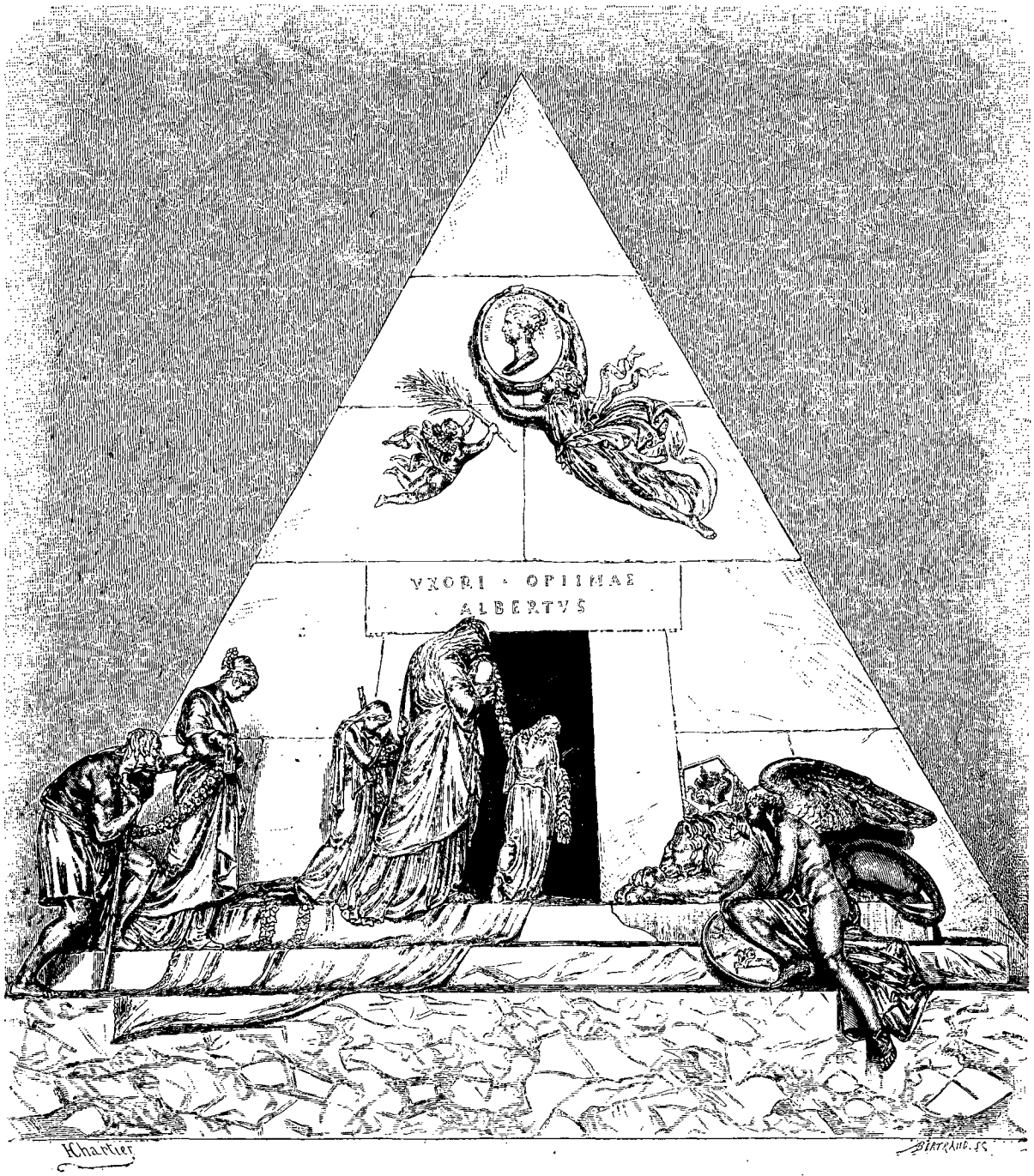
Toutefois, jusqu'à 1873, le Prater demeura une promenade champêtre, plus célèbre par sa beauté naturelle que par les plaisirs quelque peu artificiels recherchés d'ordinaire en de semblables lieux. De frais ombrages, des allées sinueuses, des pelouses, de la verdure à profusion, c'est là ce qu'on y trouvait, et ce qui plaisait aux Viennois des précédentes générations.

L'Exposition universelle de 1873 a singulièrement modifié l'aspect général de la promenade. De vieux arbres séculaires ont dû être abattus pour faire place aux bâtiments dans lesquels se trouvent réunis les produits de l'industrie et des arts; les épais taillis, les parties quelque peu sauvages du bois ont été percés de nouvelles allées, et, de toutes parts, des restaurants, des cafés, des cirques, des orphéons, des théâtres de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

physiciens, des chevaux de bois, que sais-je encore? ont remplacé le calme recueillement de la fraîche solitude. Toute une myriade de constructions, d'aspect assez coquet et assez élégant d'ailleurs, s'est élevée comme par enchantement. On avait cru d'abord, par erreur, que ce serait provisoire, et que tout cela disparaîtrait en même temps que l'Exposition.

Tel qu'il existe aujourd'hui, le Prater est sans contredit, par son étendue et la variété de ses perspectives aussi bien que par la fraîcheur de ses ombrages, l'une



Tombeau de Marie-Christine (voy. p. 392). — Dessin de Chartier, d'après une photographie.

des plus curieuses promenades qui soient au monde. Il est même, on peut le dire, unique en son genre. On peut le comparer, dans une certaine mesure, aux promenades célèbres de Paris, de Londres et de Berlin; mais toujours la comparaison pèche par quelque côté. Ce n'est ni le bois de Boulogne, ni Hyde-Park, ni le Thiergarten. C'est quelque chose de tout cela, avec un côté tout spécial qui ne peut appartenir qu'à une situation aussi typique et aussi distincte.

La *grande allée*, qui a bien près de quatre kilomètres de longueur en droite ligne, commence immédiatement à la sortie de *Leopolstadt*, l'un des fau-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bourgs les plus fréquentés de Vienne, et aboutit au champ de courses de *Freudenau*, en laissant sur sa gauche la *Rotonde*, c'est-à-dire le dernier vestige de l'Exposition universelle, et sur sa droite un petit lac, sur les bords duquel est la petite colline de Constantin. Cette grande allée est la partie aristocratique du Prater. C'est là que circulent, l'après-midi, les brillants équipages. A droite est une contre-allée pour les cavaliers, et de chaque côté une partie ombreuse pour les piétons. Il faut la voir surtout le 1er mai, jour consacré par une tradition immuable pour célébrer l'ouverture de la saison printanière. Une foule énorme s'y presse dès midi et fait la haie avec une patience que rien n'ébranle, jusqu'à quatre ou cinq heures du soir, pour assister au passage de la famille impériale, qui ne manque jamais de venir fêter solennellement le retour du printemps. Cette immense allée, plantée en ligne droite d'arbres séculaires, présente alors l'aspect de l'animation, du mouvement, de la vie; et bien que ce soit par centaines de mille qu'il faille chiffrer les personnes qui s'y trouvent réunies, tout le monde circule à l'aise.

Chaque dimanche, durant la belle saison, la foule se porte également dans cette grande allée. Pendant la semaine, c'est seulement à partir de quatre ou cinq heures de l'après-midi qu'on y trouve du mouvement. Il est vrai que, si la soirée est belle, ce mouvement s'accentue jusqu'à huit heures, et ne finit guère que vers onze heures du soir.

Les piétons se dispersent généralement dans l'un des trois grands cafés situés sur la gauche, pour entendre les orchestres militaires qui jouent à partir de trois heures. Ils restent là de longues heures à écouter en fumant leur cigare et en buvant de la bière. Le soir, ils soupent et rentrent satisfaits. Les voitures dépassent les cafés et la Rotonde, et vont jusqu'au *Lusthaus* (littéralement maison de plaisir), grande construction de forme circulaire, qui sert aussi de restaurant et de café. C'est après cet établissement que l'on entre sur le champ de courses de Freudenau, admirablement placé au bord du Danube, à l'extrémité de cette gigantesque promenade. Les jours de courses, les voitures sont tellement nombreuses que le retour peut, sans exagération aucune, être comparé à celui des courses de Longchamps, à Paris. Le défilé des équipages attire naturellement un public curieux et empressé : c'est toujours fête pour la population chaque fois qu'il lui est donné d'assister à ce spectacle. Les courses de Vienne sont d'ailleurs très suivies par le monde des sportsmen. Il y a en Autriche des chevaux de race d'un très grand prix. Les familles aristocratiques se font une gloire d'avoir des écuries entretenues avec soin. Les courses sont donc vraiment très curieuses et très intéressantes. On se plaint seulement qu'elles soient un peu trop fréquentes. Mais c'est là un reproche que l'on pourrait adresser aussi, avec la même justice, à bien d'autres pays.

Les jours où il n'y a ni courses, ni promenade du 1er mai, ni fête de quelque nature que ce soit, les équipages sont naturellement beaucoup moins nombreux. Cependant il est bien rare que les familles riches ne viennent pas, vers quatre ou cinq heures, faire un tour dans la grande allée, comme on fait à Paris le tour du lac au bois de Boulogne.

Derrière les grands cafés que nous avons signalés plus haut, un peu en côté de la Rotonde, est une *Csarda* hongroise. C'est un établissement qui est resté là depuis l'Exposition. On y entend la musique des Tziganes; on peut s'y faire servir, à son gré, la cuisine viennoise ou la cuisine hongroise.

Le directeur de l'un des cafés (le troisième et le plus grand de tous) a joint à son établissement une sorte d'*Orpheum* (ou *Folies-Bergère*). Dans une immense salle, magnifiquement décorée, on joue l'opérette, on chante en toutes les langues, on fait de la gymnastique.

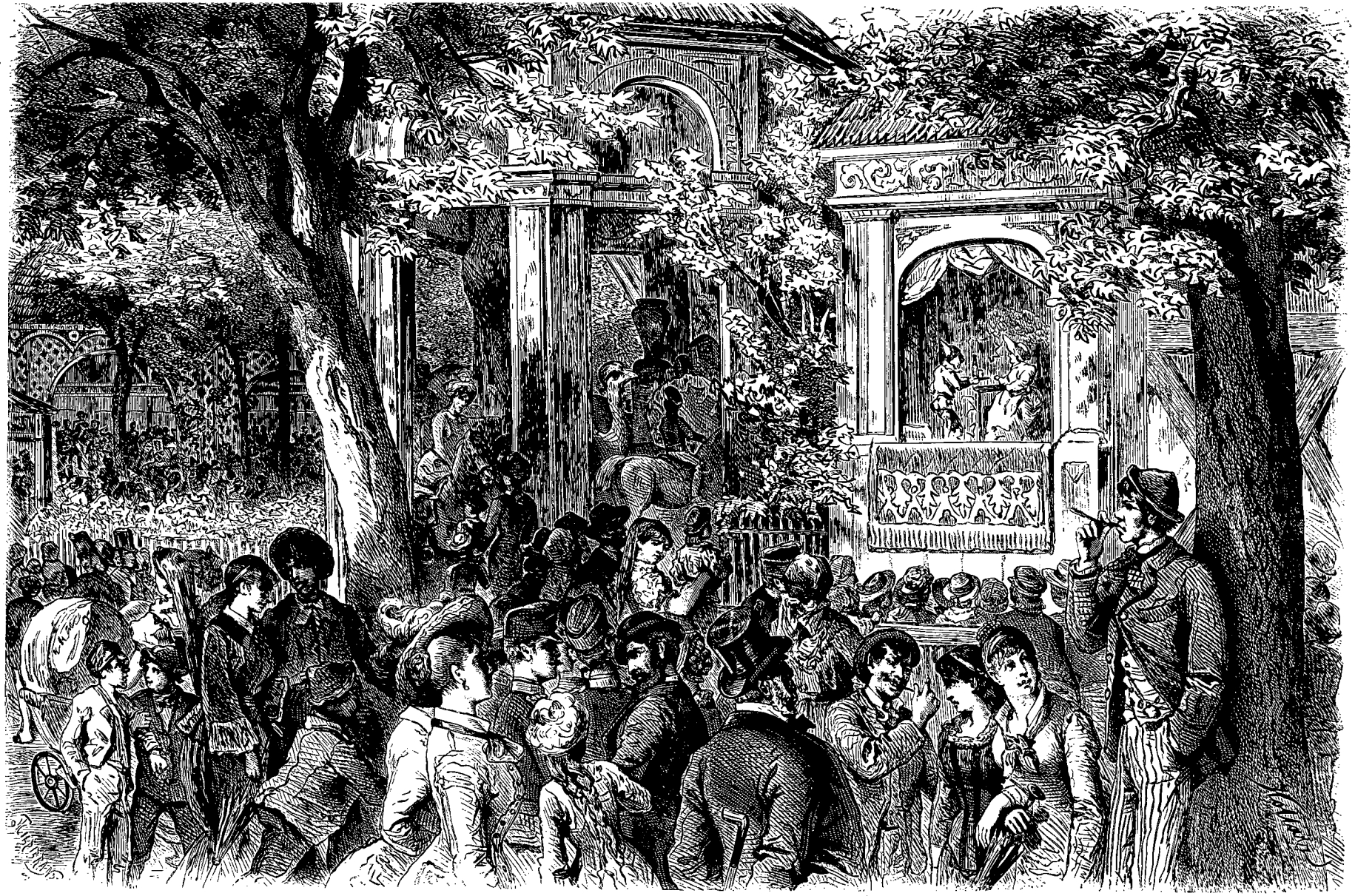
En face, de l'autre côté de la grande allée, la colline de Constantin (*Constantinhügel*), avec un lac, des grottes, des chutes d'eau, est le rendez-vous de la fashion élégante. Le restaurant, construit en forme de chalet, est fréquenté par la diplomatie, la haute finance et les fils de famille. C'est là qu'ont lieu les soupers fins et que le champagne coule à pleins verres. Le propriétaire de ce restaurant est ce même Sacher qui dirige, au centre de la ville, derrière l'Opéra, un restaurant aussi renommé en son genre que les *Frères Provençaux* ou le *Café Anglais* à Paris.

Nous en avons fini avec la partie élégante du Prater (le noble Prater, comme disent les Viennois dans leur langage familier). Sur la gauche est une seconde allée qui porte le nom de *Volks Prater* ou *Wursel Prater*. C'est la partie populaire. Parmi les plaisirs que cette partie offre au public, il y a un cirque, deux hippodromes, quatorze carrousels (chevaux de bois), un skating-ring, des cirques pour vélocipèdes, des tirs mécaniques, des cabinets de cire, des cabinets de physique, des bazars, tout ce qu'il est possible, en un mot, de réunir le long d'une énorme allée aussi fréquentée que bruyante. Là aussi la musique réclame ses droits. De nombreux orchestres jouent dans les divers restaurants; et, dans l'un d'eux, on peut retrouver, à certains jours, ce célèbre orchestre de dames qui a fait l'année dernière le tour de l'Europe.

Le plus intéressant à observer d'ailleurs, c'est l'attitude de la population viennoise, que l'on ne peut nulle part juger aussi bien que là. Tout ce monde s'amuse avec ardeur, avec conviction, mais sans manifester trop d'enthousiasme, et surtout sans le manifester de façon trop bruyante. Doux, tranquilles, et en général de très bonne humeur, les Viennois parlent quelquefois très haut lorsqu'ils sont entre eux, en petit comité; mais, pris en masse, ils font peu de bruit et poussent très peu de cris.

Une troisième allée encore part du rond-point à l'entrée du Prater. Celle-là va rejoindre le Danube régularisé, tout près du pont *Prince-Rodolphe*. Elle con-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

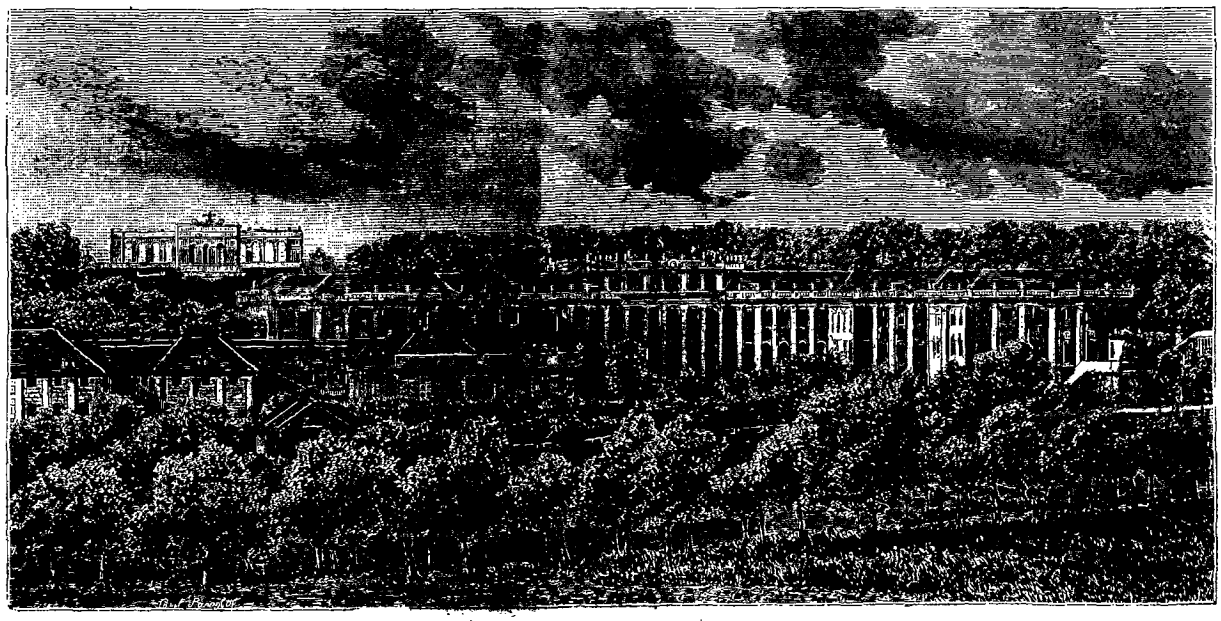


Le Volks Prater. — Dessin de Kollarz, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

duit aux bains de la ville, vaste établissement qui est extrêmement fréquenté pendant la chaleur, et où l'on arrive à l'aide d'une ligne de tramways. Il devait y avoir là, le long du Danube, toute une ville nouvelle, complétant la grande capitale et qui lui aurait donné le caractère d'une métropole commerciale. La *Donaustädt* (la ville du Danube), ainsi devait s'appeler ce nouveau quartier. Les terrains étaient achetés et les plans préparés lorsque le *krach* de 1873 est venu tout remettre en question. Il a fallu résilier les marchés déjà conclus et renoncer aux plans gigantesques qui avaient été tracés. Reviendra-t-on à donner à Vienne un port commercial, des docks, une sorte de cité maritime et industrielle qui lui donnerait un faux aspect de Londres à côté de son caractère typique si spécial? C'est le secret de l'avenir.

Le parc de Schönnbrunn est aussi l'une des promenades favorites de la population viennoise, et où nulle barrière n'a jamais séparé le peuple du souverain. L'empereur, le prince Rodolphe, l'impératrice et les autres membres de la famille y circulent au milieu de la foule sans la moindre préoccupation. Tout au plus, si les rangs sont un peu trop serrés sur leur passage, un ou deux gardiens du palais se mettent en devoir de les faire ouvrir : encore cela n'arrive-t-il que dans de rares circonstances. Par suite d'une tradition invétérée, le peuple se considère comme chez lui à Schönnbrunn tout aussi bien que la famille régnante. Il n'en abuse pas, c'est une justice à lui rendre; mais il trouverait mauvais qu'on lui contestât son droit, ou du moins ce qu'il considère comme tel. Lorsque l'empereur de Russie est venu visiter l'Exposition en 1873, par exemple, il a été logé à Schönnbrunn; et, pendant les quatre ou cinq jours qu'il y a passés, une partie



Schönnbrunn. — Dessin de P. Langlois, d'après une photographie.

du parc a été interdite au public. Cette mesure inusitée a causé de vifs murmures; et il s'est produit partout, en haut comme en bas, un véritable soupir de soulagement lorsque ces mesures de précaution extraordinaires ont pu être enfin levées.

La beauté de Schönnbrunn est surtout dans sa situation au pied des collines, au milieu des forêts et aux portes de Vienne. C'est là ce qui en fait le vrai charme. Quant au palais en lui-même, il produit peu d'impression à première vue, malgré la régularité de sa construction. Un peu bas d'étage, il est surtout remarquable par son développement. Il ne contient pas moins de quatorze cent quarante et une chambres et cent trente-neuf cuisines.

Les salons du premier étage sont d'une richesse et d'un éclat dont l'effet est une véritable originalité. La galerie des glaces, la galerie des tableaux mériteraient une longue description. La pièce qui est en bois de rose est connue du monde entier; c'est dans celle-là que les gardiens du palais montrent encore le clou planté par Napoléon Ier dans ce bois précieux pour y poser sa glace afin de se raser lui-même.

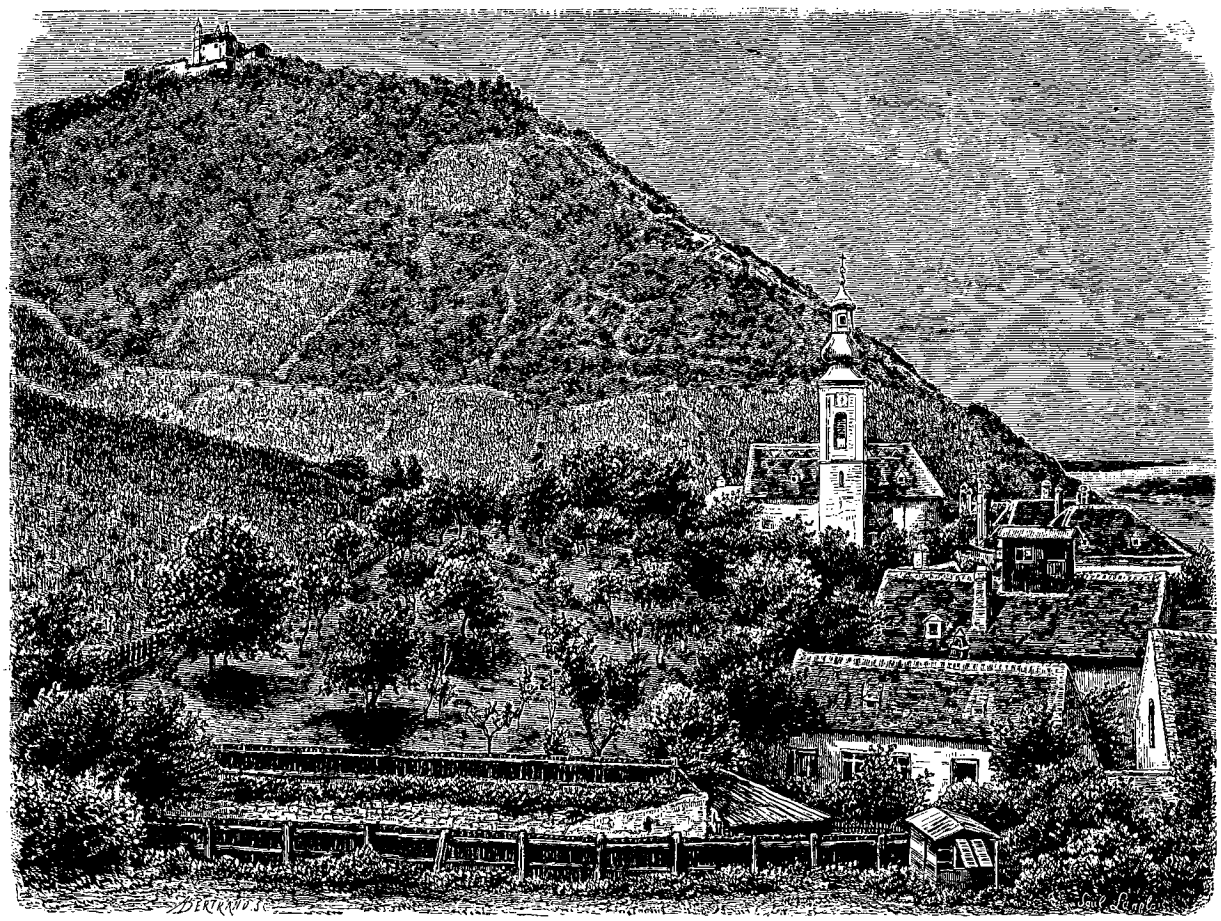
Mais ce qui est surtout curieux au plus haut point, c'est l'aspect dont on jouit en descendant le grand escalier. A peine a-t-on mis le pied dans le vestibule que la vue s'étend sur un panorama des plus agréables, des plus frais qu'on puisse rêver. Les pelouses, soigneusement entretenues, s'élèvent en pente douce jusqu'à un portique en forme d'arc de triomphe qu'on nomme la *Gloriette*, et qui domine toute la campagne d'alentour. Entre le château et la Gloriette l'intervalle est coupé par le *bassin de Neptune*, vaste pièce d'eau faisant face au château, et au-dessous de laquelle les arbres, rangés méthodiquement sur une ligne aussi droite que le front d'un régiment, sont entremêlés de vases de fleurs et de statues. Du haut

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de la Gloriette, comme d'un observatoire placé là-haut tout exprès, le regard s'étend au loin sur cette série de collines boisées, de vallées ombreuses, de forêts entrecoupées de villages et même de petites villes, qu'on a coutume de désigner sous le nom de *Wienerwald*.

C'est, à notre avis, cet entourage immédiat qui donne à la capitale de l'Autriche son cachet le plus caractéristique. Pour aller passer une journée à la campagne, on n'a même pas besoin de courir au chemin de fer. En plein boulevard, au centre de la ville, devant l'Opéra, on monte en tramway. Quand il s'arrête, on est à Dornbach, à Hietzing, à Doebling, au pied du Kahlenberg, en pleine forêt, en pleine montagne, loin du bruit et de la chaleur, loin des agitations de la rue; et l'on respire à pleins poumons l'air de la campagne. Aucune capitale n'a la véritable nature à si grande proximité.

Rien de plus curieux que la topographie de Vienne et de ses environs, au point de vue de l'histoire comme au point de vue de la nature. Le Danube, qui, à son entrée dans le rayon de la banlieue, incline brusquement vers le sud-est, forme ainsi une espèce de delta à l'intérieur duquel se trouvent Vienne et le Wienerwald. En redescendant le cours du fleuve pour aller vers la Hongrie, on a donc Vienne entièrement sur la rive droite; et voici quel est l'aspect qui se présente lorsqu'on examine l'ensemble du panorama, en considérant successivement les deux rives du fleuve. A gauche, le Danube s'égare en mille contours capricieux : il se divise en une infinité de bras, forme des îles, inonde le pays, et justifie de tout point, par son désordre, le choix qui a été fait de l'autre rive pour y placer la ville. Mais c'est là cependant le côté historique; c'est là que sont les champs de bataille demeurés célèbres dans la mémoire des hommes. Au milieu des méandres du fleuve est *Lobau* (ou plutôt *Lob-Au*, prairie de Lob), où Napoléon se fortifia dans une île et ramena sous ses drapeaux la victoire hésitante. A côté de cette île marécageuse est le champ de bataille d'*Essling*, où l'on a élevé un petit monument pour rappeler la date de 1809. Aux deux extrémités de ce champ de bataille sont les deux villages d'*Aspern* et d'*Essling*, qui tous les deux rappellent aux Autrichiens des souvenirs de diverse nature, mais également ineffaçables.



Leopoldsberg (voy. p. 400). — Dessin de P. Langlois, d'après une photographie.

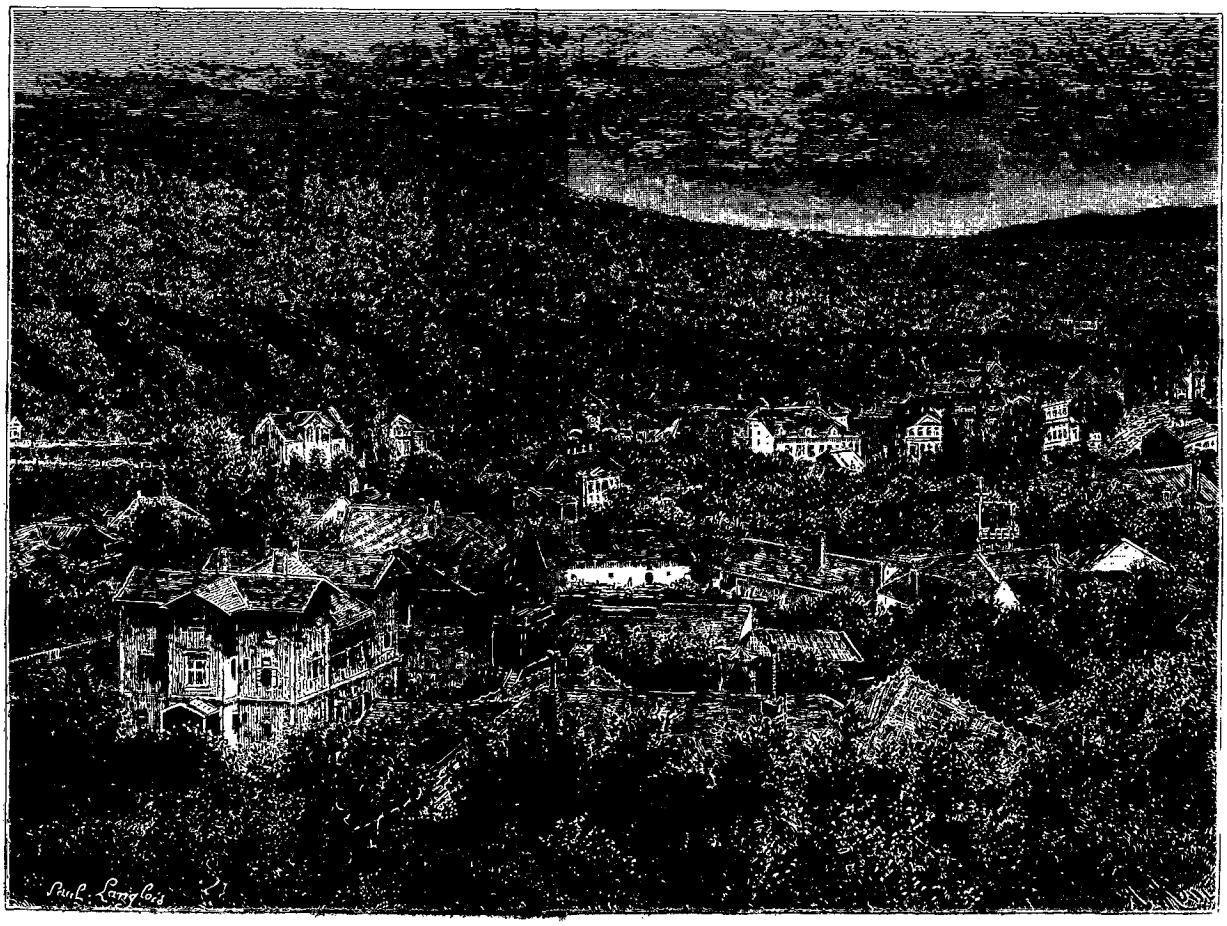
Au delà, en s'éloignant du fleuve, sont des plaines à perte de vue, au milieu desquelles se trouve *Wagram*.

L'historien et le philosophe, en parcourant la rive

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gauche, ont à glaner de toutes parts une ample matière d'étude et de réflexions. L'amateur de la nature, au contraire, y trouve fort peu son compte. C'est la rive droite qui doit l'attirer; c'est là son domaine, vaste, fécond, inépuisable. Immédiatement au bord du fleuve se dressent les deux sommets du *Kahlenberg* et du *Leopoldsberg*, où campa, en 1683, l'armée de Sobieski pour s'élancer de là au secours de Vienne assiégée par les Turcs. C'est au pied de ces deux montagnes jumelles que commence actuellement la régularisation du Danube. On a creusé au fleuve un nouveau lit qui s'étend en ligne droite jusqu'au sortir de Vienne, à l'extrémité du Prater. C'est à leur pied que commence également le cercle de vallées qui contourne Vienne pour venir doucement mourir dans les prairies du *Semmering*.

A gauche, en un mot, les plaines historiques et les méandres sinueux du fleuve. A droite, du nord-ouest au sud-ouest, la *Wienerwald*, que tous les poètes ont décrite, que tous les musiciens ont chantée, et où l'on est toujours assuré de trouver la fraîcheur, le bon air, le calme. A certains endroits on peut lui adresser un

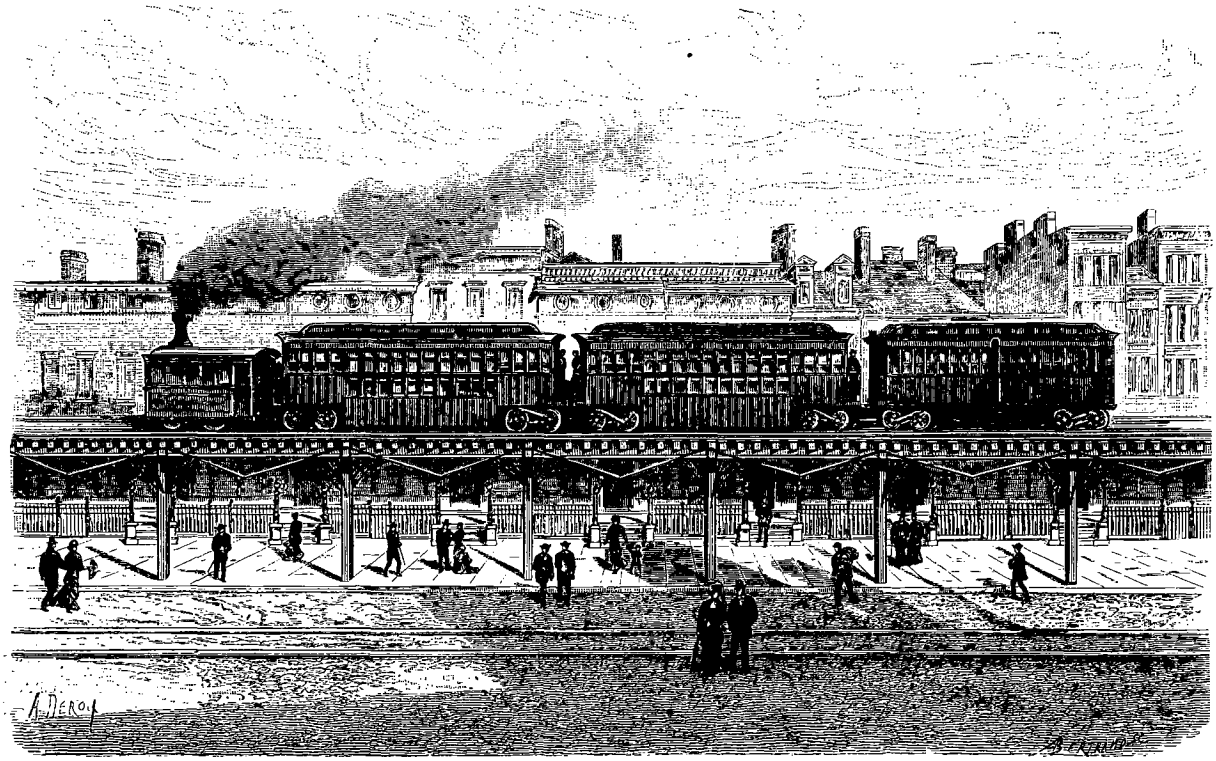


Weidlingau. — Dessin de P. Langlois, d'après une photographie.

reproche. C'est déjà trop construit. Les centres d'habitation s'y comptent déjà par cinquantaines. Sur la ligne de la *Westbahn* on rencontre *Penzing*, *Hütteldorf*, *Weidlingau*, *Purkersdorf;* sur la ligne de la *Südbahn*, les stations se nomment *Meidling*, *Hetzendorf*, *Mauer*, *Liesing*, *Brunn*, *Mödling*. Plus au nord, les tramways ou des omnibus spéciaux conduisent à *Döbling*, *Dornbach*, *Ottakring*, *Neuwaldegg*, *Ober-Sanct-Veit*, *Mariabrunn*. Mais qu'importe? Chacune de ces localités est, quelle que soit son étendue, une simple halte en montagne ou en forêt. On y arrive par la pleine campagne : on n'y a qu'un pas à faire pour être en possession de toutes les jouissances, de tous les agréments que procurent les montagnes boisées. C'est le charme de la solitude et de l'ombre avec la certitude de trouver, à l'heure où l'on veut, un dîner confortable et un gîte élégant. N'est-ce pas ce que peut rêver le plus exigeant? Et n'est-il pas vrai que ce riant entourage suffirait à faire de Vienne l'une des capitales les plus séduisantes du monde?

NEWLINSKI.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



New-York. — Train dans la troisième avenue (voy. p. 403). — Dessin de A. Deroy, d'après une photographie.

LES NOUVEAUTÉS DE NEW-YORK ET LE NIAGARA L'HIVER,

PAR M. ÉDOUARD DE LAVELEYE.

1878-1879. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

NEW-YORK.

Les États-Unis d'Amérique ont été explorés, décrits et étudiés par tant de voyageurs éminents, d'écrivains de talent et de penseurs profonds, qu'il paraît téméraire de se hasarder à parler encore, fût-ce même en passant, de la grande République. New-York, surtout, est la ville la mieux connue des États-Unis, et le Niagara, la merveille de la nature, la plus souvent dépeinte de toutes celles que le créateur a offertes à notre admiration, sur notre planète. Ce qui me donne néanmoins le courage d'aborder un sujet si rebattu, c'est qu'il ne faut aux Américains qu'un petit nombre d'années pour donner à leur métropole commerciale un aspect nouveau, et à la nature que quelques jours, quelques heures seulement pour transformer, comme par un coup de baguette magique, celle de ses œuvres qui paraît le plus immuable.

Laboulaye et Simonin ont parlé du New-York d'il y a quelques années, et Chateaubriand a imaginé plutôt que décrit le Niagara d'il y a près d'un siècle; mais quelques mois ont suffi pour construire les chemins de fer aériens au beau milieu de New-York, et peu de voyageurs, je crois, ont eu la chance de voir la chute géante emprisonnée dans un étau de glace qui étreint ce déploiement d'une des forces naturelles, à la fois la plus gigantesque et la plus incompressible. Le coup d'œil de New-York, couvert de son réseau de fer et dominé par les tours titanesques de son fameux pont suspendu, présente un aspect tout nouveau, et le Niagara, vu l'hiver, par un froid exceptionnel, offre un tableau tout spécial, très passager, mais qui n'en est que plus original.

Visitant l'Amérique comme ingénieur, après quelques journées passées à voir la « Cité impériale », je me hâtai de profiter des dernières semaines que me laissait la fin de l'automne, pour explorer les États du Far-West, et les mines récemment découvertes du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Colorado, dont je parlerai plus loin. Je revins dans les États de l'Est en plein hiver, et c'est au milieu des froids intenses du mois de décembre de 1878 que je visitai les chutes du Niagara.

Ce qui frappe tout d'abord quand on débarque à New-York, c'est la quantité considérable de véhicules publics circulant partout à la fois, et donnant l'impression d'une activité dévorante et d'un mouvement sans repos. Tandis que la voiture de place, le fiacre, est à peu près inconnu, les tramways et les omnibus se croisent, se dépassent, s'accrochent, se succèdent en nombre indéfini, formant un fouillis inextricable dont ni les boulevards de Paris, ni le pont de Londres, ni la rue de Tolède, à Naples, ne peuvent donner une idée. Dans les étroites rues commerçantes de la cité ancienne, il n'est pas rare de voir vingt et trente voitures se suivre pendant plusieurs minutes. Le « yankee » très pressé s'est approprié le proverbe anglais : « Time is money », le temps est de l'argent, pour l'appliquer plus fiévreusement encore que son cousin de la mère patrie. L'Américain n'aime pas à marcher. Il se sert le plus souvent possible de moyens de locomotion plus rapides et plus commodes que ceux que nous a octroyés la nature. Tout excès est un mal, mais le mal conduit à chercher le remède. Cette affluence inouïe de voitures produit l'encombrement et par suite les retards. Alors est née l'idée des chemins de fer aériens, dont l'exécution a été facilitée par la disposition particulière de la ville et par les mœurs de ses habitants.

A New-York comme dans les autres grandes villes des États-Unis et de l'Angleterre, les commerçants, les banquiers, en un mot, tous les hommes occupés, ont leurs bureaux dans le centre, et leur maison, ou tout au moins leur appartement, dans une partie de la ville éloignée du bruit de la rue et de l'agitation des affaires. Il en résulte, à certaines heures du jour, le matin vers neuf heures, le soir vers cinq heures, un mouvement considérable de voyageurs se dirigeant d'un quartier vers l'autre. La configuration de New-York, bâti sur une langue de terre en forme de doigt très étroite et très allongée, entre l'Hudson et la rivière de l'Est, oblige à faire de longs trajets pour se rendre du bout de ce doigt, où se trouve le centre des affaires, jusqu'à l'autre extrémité, où l'on a construit les maisons particulières. C'est pour abréger la durée de la distance à parcourir que l'on a construit les chemins de fer aériens ou « élevés », *elevated railroads*. Pour éviter les retards et pour transporter rapidement les voyageurs, deux projets se trouvaient en présence. L'un consistait à imiter à New-York ce qui s'était fait à Londres et à établir des voies souterraines; l'autre devait élever la voie ferrée sur des colonnes. D'un côté, on prévoyait une dépense plus forte, mais on avait un précédent dont le succès était acquis; de l'autre, on pouvait compter sur des frais moins grands, mais l'entreprise était nouvelle, hardie, et il était certain qu'on serait exposé aux réclamations nombreuses et variées des riverains et des sociétés de tramways et d'omnibus déjà existantes. On préféra le système des chemins de fer sur piliers, d'abord au point de vue de l'économie, ensuite parce que l'on avait confiance dans le bon sens pratique du yankee.

Les villes américaines, découpées en échiquier, n'ont en général que peu à perdre au point de vue du pittoresque; de plus, à New-York même, quelques rues seulement sont réservées aux habitations de luxe. On sacrifiait complètement les autres, mais le mal n'était pas grand ! Elles ne conviendraient plus que pour les grands magasins, les bureaux et les entrepôts; mais, en somme, n'était-ce pas leur destination? Quant aux réclamations des lignes de tramways et des cochers dont on aurait pu effrayer les chevaux, on passa outre.

Il fallait construire la voie dans des rues de largeur inégale, et par conséquent adopter un système différent, d'après les difficultés à vaincre. Avant tout, on devait assurer aux colonnes destinées à soutenir les rails une stabilité à toute épreuve, et là déjà se présentait un premier obstacle. Dans les maisons américaines, les caves s'étendent souvent jusque sous les trottoirs. On fut donc obligé de les acheter pour y établir de puissants massifs de moellons et de pierres de taille, où l'on pût ancrer solidement les colonnes par la base. Cela fait, restait à construire la voie.

Dans la partie ancienne de la cité où les rues sont étroites, le moyen fut vite trouvé. On établit de dix en dix mètres des arceaux en fer forgé allant d'un trottoir à l'autre, et on les relia par des longerons, sur lesquels furent posées les quatre files de rails de la double voie. Les voitures et les piétons circulent ainsi sous une espèce de tunnel, interceptant à peu près complètement la lumière du jour et au-dessus duquel passent à tout instant, avec un grondement semblable à celui de la foudre, les trains lancés à toute vitesse.

Ce système, praticable dans ce cas spécial, devenait impossible dans les voies de communication plus larges. Les arcs de fer soutenant les rails auraient dû avoir une portée trop considérable, et l'on dut avoir recours à d'autres moyens. Les piliers ici ne sont plus placés au bord du trottoir, mais au milieu du pavé, divisé en trois parties. De chaque côté reste un passage pour les véhicules ordinaires, puis au milieu roulent des tramways sous la voie ferrée aérienne. Au lieu de placer les arceaux de fer perpendiculairement à la longueur de la rue, on les plaça dans le même sens, et pour fortifier les deux voies ainsi séparées on les relia par de puissantes traverses également en fer forgé, espacées d'une vingtaine de mètres environ. C'est le moyen que l'on a pris pour construire la ligne de la septième avenue.

Restait le cas d'une artère plus large encore, la troisième avenue, par exemple. Il fallait se résoudre à séparer complètement les deux voies, en plaçant l'une d'un côté de la rue et la seconde de l'autre. Ce problème, qui eût embarrassé plus d'un ingénieur, fut résolu d'une façon neuve, simple et hardie, c'est-à-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Double voie du chemin de fer aérien dans la septième avenue. — Dessin de A. Deroy, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dire à la façon américaine. De légères colonnettes en fer carrées, de vingt centimètres de côté, placées isolément à la file les unes des autres, supportent une voie ferrée avec ses locomotives, ses rails et ses wagons, comme les poteaux qui longent nos chemins de fer supportent leurs fils télégraphiques. Rien de plus extraordinaire que l'aspect de la troisième avenue à New-York.

La rue s'étend à perte de vue, toute droite, bordée de maisons découpées par des raies blanches, pour simuler les briques. Ces habitations ont un air de nouveauté et de fragilité qui fait penser aux jouets d'enfants de Nuremberg. L'air est traversé, dans toutes les directions, par des réseaux entremêlés de fils électriques appuyés sur de grands poteaux blanchis à la chaux comme les épouvantails dans nos moissons mûres. Puis, de chaque côté de la rue, au-dessus de la tête des chevaux, soutenus par des supports si fragiles que de loin ils semblent disparaître, plane cette image de la stabilité et de la puissance : une ligne de chemin de fer, pour laquelle le sol même nous paraît à peine assez ferme.

En bas, la foule circule, le petit marchand offre en glapissant ses crayons et ses allumettes, cinquante voitures roulent à la fois, et du « bout de l'horizon accourt avec furie » et avec un grondement sourd accompagné d'un léger panache de fumée la locomotive, laissant derrière elle un bruit de ferrailles qui ne cesse jamais. Pour pouvoir passer d'une ligne à l'autre en cas d'accident, une sorte de pont reliant les deux voies permet de faire passer les trains de l'une à l'autre.

La pose de la voie est des plus simples. Les supports en fer, carrés à la base, s'évasent vers le haut en forme de champignon jusqu'à la largeur voulue pour constituer une plate-forme où les rails sont adaptés. D'un support à l'autre sont jetés deux longerons, reliés à leur tour par les billes en bois sur lesquelles les rails sont posés.

Pour éviter les déraillements, une file de fortes pièces de bois, solidement fixées, court tout le long de la voie. Elle est destinée à empêcher une voiture ayant quitté les rails de tomber dans la rue. La gravure en donne une idée très exacte. Les stations sont espacées de trois cents mètres environ. Elles se trouvent placées sur une plate-forme au croisement de deux rues. On y arrive par deux escaliers : l'un servant aux voyageurs montant, l'autre aux voyageurs descendant. On évite ainsi toute rencontre.

Le matériel est construit avec le plus grand soin. Pour diminuer autant que possible le poids des locomotives et des wagons, on les fait rouler sur des roues en papier, fabriquées par un procédé relativement nouveau. La pâte à papier est comprimée par la force hydraulique, jusqu'à devenir aussi dure que le bois, tout en gardant par son homogénéité une résistance et une élasticité beaucoup plus grandes. Ce papier, maintenu au moyen de bandages en acier, réunit admirablement les deux qualités indispensables : solidité et légèreté.

Sous la locomotive, un grand réservoir en tôle reçoit les cendres, les eaux d'épuration et tout ce qui pourrait tomber sur les passants. Les trains se composent de la locomotive et d'une ou deux voitures de grande dimension, du système américain, à couloir central. Elles sont confortablement chauffées par des tuyaux d'eau chaude passant sous les banquettes. Les sièges, très commodes, sont cannés ou recouverts de coussins. Inutile d'ajouter qu'il n'y a qu'une seule classe. Les grandes voitures américaines, pivotant à chaque extrémité sur les châssis qui les retiennent, peuvent seules rouler sur les chemins de fer aériens. Pour entrer dans la vieille ville la voie ne peut aller constamment en ligne droite, et, quoique les angles des rues soient de quatre-vingt-dix degrés, elle se voit forcée de les contourner. Aussi arrive-t-il aux tournants les plus courts que la voiture se trouve suspendue à peu près dans le vide formant la corde de l'arc de circonférence décrit par les rails ; ces coudes sont parfois si brusques qu'il a fallu, pour laisser passage à la voiture, couper l'angle des maisons formant le coin sur près de deux mètres de longueur. On comprend que la locomotive, qui file d'ordinaire avec une vitesse de six lieues à l'heure, ne marche plus ici que très lentement.

C'est dans les chemins de fer aériens qu'on peut admirer dans tout son éclat ce genre de littérature spéciale à notre époque et où l'Américain excelle : la réclame. Entre le haut des fenêtres et le commencement du toit, règne, tout le long de la voiture, une bande de quelques centimètres, couverte d'annonces-réclames des plus curieuses. Ici c'est une fabrique de savon, représentée par une femme lavant du linge dans une petite cuvette. La figurine est montée sur un léger ressort que les trépidations mettent en mouvement, ce qui donne à la blanchisseuse le balancement qui lui est particulier. Là une crémerie attire l'attention au moyen d'une laitière occupée à traire activement une belle vache de Durham. Le mouvement des mains se relevant et s'abaissant est encore d'un naturel parfait. Le triomphe du genre est une cavalcade de chevaux lancés au galop et montés en haute-école, ou à cru, par des écuyers en costume de chasse anglais, ou par une écuyère court vêtue, sautillant légèrement sur le dos de son coursier fougueux, qu'agitent les frémissements imprimés à la voiture par le frein à air comprimé qui arrête le train presque instantanément à l'entrée des stations. Plus loin, c'est Hamlet s'adressant à Ophélie : « Va dans un cloître, Ophélie. » Ophélie, américaine jusqu'au bout des ongles, répond : « Certainement, mon ami, j'y vais, mais permets-moi premièrement d'acheter mon trousseau à la maison de blanc du numéro 32 de la quinzième rue. » Plus loin, Paul et Virginie, plongés dans une chaste rêverie, voient se perdre au loin les flots cristallins d'une mer d'azur. « Quelles douces paroles soupire à ton oreille, ô mon bien-aimé, le lointain murmure de l'Océan ? — Il me

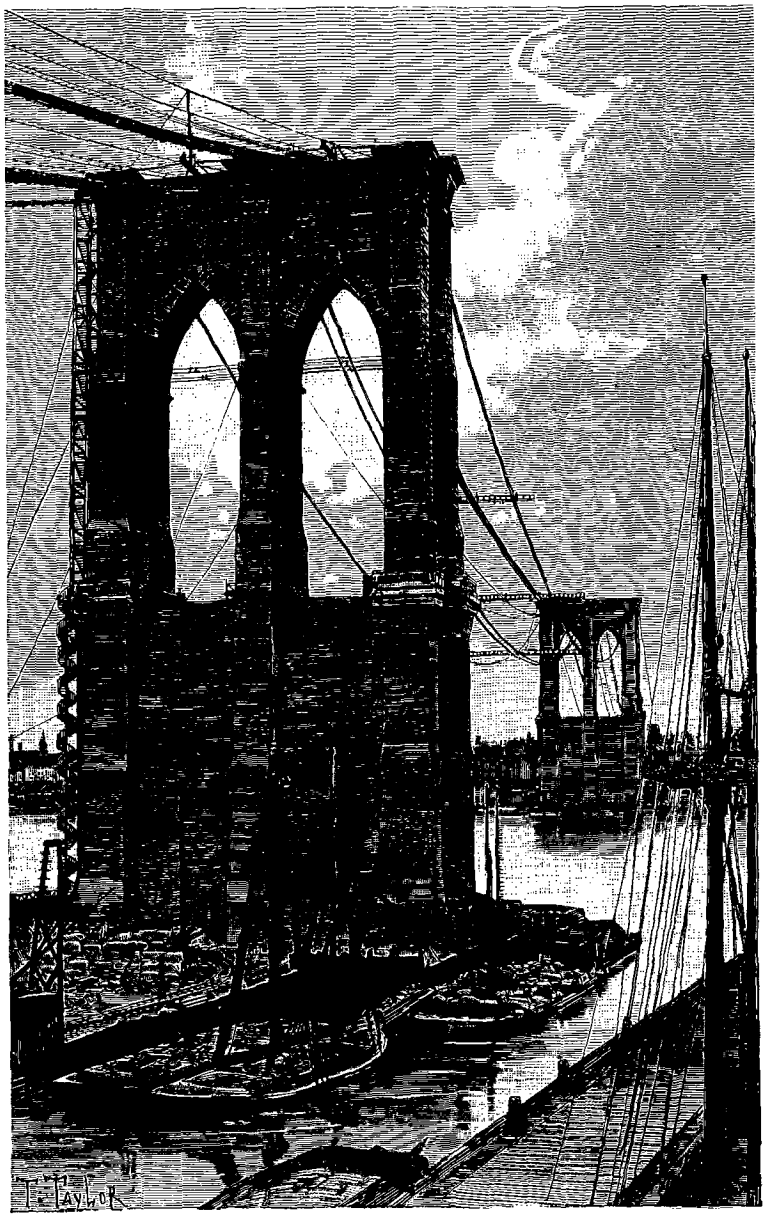
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dit de ne chiquer que le meilleur tabac de la maison Jackson. » Une autre image burlesque représente un personnage désolé d'abord, mais ensuite tout joyeux. Il a goûté le meilleur tabac à chiquer, le *Jackson's best*. Ne sont-ce pas dans leur genre de véritables perles ?

Le prix d'un trajet est de dix sous, quelle qu'en soit la durée, excepté aux heures d'ouverture et de fermeture des bureaux, de neuf à dix heures du matin et de cinq à six heures du soir ; il est alors réduit de moitié. Le contrôle des billets se fait à la sortie des gares, où il faut jeter en passant son *ticket* dans un entonnoir en cristal qui permet à un employé de le vérifier. Les trains n'attendent jamais un voyageur en retard. Au moment où il s'arrête, le guichet où se délivrent les billets est fermé, mais qu'importe ? Un autre train arrive deux minutes après. Dans les longues avenues droites on voit deux et même trois trains se succédant sur la même voie, sans compter ceux qui suivent la direction opposée et qui passent également toutes les deux minutes.

Trois lignes desservent la ville : l'une au bord de l'Hudson ; l'autre au milieu de la presqu'île, dans la septième avenue ; la troisième près de la rivière de l'Est, dans la troisième avenue. Les deux dernières viennent se réunir à Castel-Garden, à la pointe extrême de la ville. Dans les commencements de l'existence des chemins de fer aériens, le public craignait plus ou moins de s'aventurer sur une route en apparence si fragile et si dangereuse ; maintenant personne n'hésite plus à s'engager dans l'étroit escalier montant à la gare, perchée à quatre mètres au-dessus du sol. Aucun accident n'est encore venu ébranler la confiance des voyageurs, et, fait beaucoup plus étrange, lors de mon séjour à New-York on n'avait encore entendu parler d'aucun malheur par suite d'un cheval qui se serait emporté.

Si les chemins de fer aériens sont une preuve de l'esprit d'entreprise du peuple américain, le pont suspendu qui doit relier New-York, la ville mère, à Brooklyn, sa fille aînée, presque sa sœur, montre jusqu'où peut aller sa témérité.



Piles du pont de Brooklyn (voy. p. 406). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

Il a fallu ici encore des conditions topographiques toutes spéciales pour rendre abordable le problème d'un pont jeté sur un bras de mer de neuf cents mètres de largeur, tout en laissant passage aux plus grands navires. La presqu'île de Manhattan, où est bâti New-York, est formée en dos d'âne. De l'arête centrale, une pente douce s'abaisse vers la mer qui l'entoure. Brooklyn est aussi situé sur la déclivité d'une colline bordant la rivière de l'Est. Cette disposition particulière permet d'arriver au niveau du pont, sans rampes trop longues ou trop marquées.

Il devenait indispensable d'établir une communication facile avec Brooklyn, qui, actuellement, compte près de trois cent mille habitants, et qui se trouve être, en fait, un faubourg de New-York. Beaucoup de personnes ayant leurs bureaux à New-York habitent Brooklyn. Il en résulte un mouvement si considérable que soixante lignes de « ferries » ou bateaux à vapeur destinés exclusivement à la traversée du fleuve y suffisent à peine.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ces *ferry-boats* sont constamment en mouvement. Ils n'arrivent à la rive que pour en repartir cinq minutes après. Vienne un jour de brouillard, une tempête ou des glaces, et tout le trafic est interrompu, toute communication impossible ou difficile. Se figure-t-on tous les ponts de la Seine subitement barrés et le Paris de la rive gauche séparé de la Bourse et des boulevards, et cela, dans des conditions que les mœurs américaines rendent doublement insupportables.

Le pont suspendu de Brooklyn n'était pas achevé lorsque j'étais à New-York et il ne le sera que vers la fin de 1882, si les calculs des ingénieurs se vérifient. Il est destiné à recevoir un tablier à double étage. Au-dessus passeront deux voies de chemin de fer; au-dessous les tramways et les voitures, et enfin, un passage latéral est réservé aux piétons. Le tablier du pont sera élevé de vingt-cinq mètres au-dessus du niveau de la marée haute.

Pour supporter ce poids énorme on a établi quatre câbles en fil d'acier presque aussi gros que le corps d'un homme. Quelques chiffres sont nécessaires pour donner une idée de la puissance de résistance offerte par ces soutiens géants. Chaque câble est formé de dix-neuf torons, non tordus comme ceux des cordes ordinaires, mais seulement juxtaposés afin de diminuer les chances de rupture, et se compose de cinq mille deux cent quatre-vingt-seize fils d'acier de quelques millimètres d'épaisseur. Pour protéger le métal contre les atteintes de l'humidité, on roule un autre fil d'acier tout autour du câble et on applique à l'extérieur un enduit imperméable. Deux tours en pierre de cent vingt mètres d'élévation divisent le pont en trois parties. La portée du milieu a une longueur de quatre cent quatre-vingt-neuf mètres, les deux autres de deux cent quatre-vingt-un mètres chacune. La grande travée franchit le fleuve d'un bond; les deux petites viennent se rattacher de chaque côté à l'extrémité d'une série d'arcades en pierre; celles-ci, à leur tour, se prolongent en diminuant graduellement d'élévation, jusqu'à l'arête centrale du dos d'âne où est assis New-York d'une part, de l'autre jusqu'aux collines sur lesquelles s'étage Brooklyn. Tel est le profil du pont le plus gigantesque et le plus hardi que les Américains eux-mêmes aient osé tenter. De chaque côté de la rivière de l'Est se dressent les deux immenses piles destinées à supporter tout le poids du pont, avec leurs moellons bruts et leurs deux arceaux semblables à ceux d'une cathédrale gothique. Sur leurs flancs s'accroche comme une vis sans fin l'escalier minuscule qui permet d'arriver au faîte de l'édifice. Les quatre câbles destinés à soutenir le tablier sont déjà placés et leur coupe gracieuse s'élance au-dessus de l'abîme en se découpant en noir sur l'azur du ciel. Une passerelle, construite pour servir aux ouvriers, permet de traverser le fleuve d'une rive à l'autre. De légers échafaudages mobiles reposent en travers sur les quatre gros câbles porteurs, que des ouvriers sont occupés à entourer de l'enveloppe imperméable destinée à les préserver de l'oxydation. Plusieurs des cordelettes verticales qui doivent supporter le tablier tombent déjà des cordes principales et s'entre-croisent dans l'espace avec les fils qui fixent la passerelle et l'empêchent de subir trop fortement les oscillations causées par le vent. On croit voir une toile d'araignée géante dont les fils les plus éloignés se perdent dans l'infini.

La vue du haut des tours est splendide. D'un côté s'étend New-York avec son océan de toitures, d'où surgit çà et là, comme un récif, un monument plus élevé que les autres. C'est d'abord le bâtiment du journal le *New-York Tribune,* avec ses sept étages et son clocheton pointu; plus loin, la masse imposante du *Post-Office* et ses deux dômes où flottent les drapeaux de l'Union, puis l'édifice du journal le *New-York Herald;* au delà, le clocher en pierre rouge de l'église de la Trinité; plus loin encore, le palais de la *Western union Telegraph Company,* reconnaissable à son dôme surmonté d'une flèche très élevée. L'Hudson entoure la ville de sa ceinture étincelante au soleil; puis viennent les mâtures des vaisseaux ancrés à Jersey-City, et Jersey-City elle-même avec son amphithéâtre de collines perdues dans la brume. Au-dessous s'allongent les quais de New-York sur la rivière de l'Est et leurs *piers* bordés de navires, dont les mâts les plus élevés ne paraissent pas se dresser plus haut que les épis d'un champ de blé.

L'eau scintille à cent mètres en dessous de la tour; de l'autre côté du bras de mer s'élève la sœur jumelle de celle où je me trouve, et les quatre grandes raies noires, épaisses comme un tronc d'arbre, se réduisent vers l'autre extrémité à la grosseur d'une ficelle à peine assez forte pour retenir un cerf-volant.

Les ouvriers, occupés à travailler sur leur échafaudage, ressemblent à des mouches placées en équilibre sur un fil d'araignée. Vers le bord, Brooklyn, avec ses maisons rouges à volets verts, découpées par les stries des arbres de ses rues, se perd dans la couronne de verdure des parcs et du cimetière de Green-Wood, au-dessus de la ville. La passerelle, à claire-voie, est formée de petites lattes en bois, larges de quelques centimètres, laissant entre elles un espace de deux doigts à peu près, fixées sur deux cordes en fil d'acier grosses comme le poignet d'un enfant. Pour toute rampe, une cordelette est soutenue par des tiges en fer espacées de plusieurs mètres. Il faut une grande habitude pour réagir contre la sensation du vertige dont on est assailli, au milieu du pont, lorsqu'on se voit entouré et comme attiré par le vide.

Je vois cependant des ouvriers, aguerris par une longue pratique, se promener tout à leur aise sur le câble auquel ils travaillent, et pour éviter un détour de deux minutes, peut-être aussi par bravade, se lancer, comme des acrobates, sur la corde raide, pour chercher un outil oublié, ou pour prendre une gorgée de whisky avec un camarade travaillant en haut de l'une des tours. Chez nous il est probable qu'un règlement interdirait ces folies, mais aux États-Unis la devise est :

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Chacun pour soi et Dieu pour tous », et le mot d'ordre : « Liberté ». N'est pas Blondin qui veut, et pour moi, je dois avouer que je me cramponnais des deux mains à la barrière presque invisible qui me séparait de l'abîme, lorsque la brise venait imprimer aux câbles des oscillations, que les attaches qui les fixaient ne suffisaient pas à empêcher.

Le montagnard le plus aguerri aux ascensions vertigineuses des Alpes éprouverait peut-être une sensation peu agréable en se sentant balancé à soixante mètres de hauteur au-dessus d'un gouffre, dont les eaux entraînées par la marée montante ajoutent encore au sentiment d'instabilité et de manque de point d'appui produit par ces oscillations. C'est le vide presque absolu. Au-dessous de soi on voit, à une profondeur énorme, passer les ondes scintillantes et mobiles du fleuve, et, sans action directe de la volonté, la main se crispe, par une étreinte fébrile, et le pied cherche à s'incruster dans les planchettes à travers lesquelles on aperçoit l'abîme. C'est lorsqu'on se retrouve sur le terrain ferme qu'on se rend compte de la grandeur de l'œuvre, de la hardiesse téméraire qui a osé l'entreprendre, et de la puissance de volonté, d'intelligence et de génie qui saura l'accomplir.

Une autre nouveauté de New-York, au moment où j'y arrivai, était le téléphone. De toutes parts des sociétés se formaient pour tirer parti de cette merveilleuse invention. Déjà des fils innombrables sillonnaient l'air, passant d'un toit à l'autre et se réunissant en masse serrée aux abords des bureaux de réception. Le lion du moment, ou, pour employer la métaphore américaine qui ne pourrait être mieux justifiée, « l'étoile » dont tout New-York s'occupait à cette époque, c'était Edison. Il venait, disait-on, de résoudre le problème si longtemps et si ardemment étudié de la lumière électrique appliquée à l'éclairage des villes. Naturellement j'éprouvai le désir de voir Edison, mais comment arriver jusqu'à lui? Il ne recevait personne : d'abord pour échapper aux *interviewers* et aux *reporters* des journaux américains, dont on connaît l'insistance; ensuite pour ne pas être complice, même involontairement, des spéculations de bourse, car un mot sorti de sa bouche : « j'ai trouvé », aurait suffi pour abîmer les cours des actions du gaz dans le monde entier. Heureusement j'avais reçu le plus amical accueil de la part de M. George Walker, économiste-financier très connu aujourd'hui, consul général des États-Unis à Paris. Comme administrateur d'une compagnie de téléphones exploitant le brevet d'Edison, il avait précisément un message important à lui faire parvenir et il m'offrit de m'en charger. Je vis en ce moment, pour la première fois, l'application pratique du téléphone. M. Walker se mit en communication avec sa femme, et lui annonça que nous rentrerions dîner le soir. Je partis immédiatement pour Menlo-Park, près de Jersey-City, où habitait Edison.

Ce voyage de trois heures par quinze degrés de froid n'aurait pas été, chez nous, chose très agréable, mais ce fut pour moi une nouvelle occasion d'apprécier le parfait confort des voitures américaines. Le grand poêle-calorifère placé à chaque extrémité du compartiment, les doubles portes et les doubles fenêtres, enfin le tuyau d'eau chaude circulant d'une banquette à l'autre y entretiennent, malgré les froids les plus vifs, une température égale et agréable, et ainsi un trajet même très long, au lieu d'être un supplice, comme chez nous, permet de faire une lecture intéressante, tout en voyant défiler devant soi les aspects sévères des paysages d'hiver. A Jersey-City, comme dans la plupart des villes des États-Unis, la voie ferrée passe tout simplement au milieu des rues. Il en est ainsi non seulement dans les petites localités, mais même dans les villes les plus peuplées et les plus actives, comme Chicago, Saint-Louis, Philadelphie ou la Nouvelle-Orléans. Ceci est encore un contraste frappant entre la civilisation européenne et les habitudes américaines. Chez nous, le danger est moins grand peut-être, mais on vous emprisonne du moment où vous avez pris votre billet à l'entrée d'une gare, jusqu'à celui où l'on vous « lâche », après vous avoir fait attendre souvent près d'une demi-heure l'entrée en voiture ou la remise du bagage. En Amérique, au contraire, liberté complète, absolue, mais aussi facilité très grande pour se faire écraser. Une affiche placée dans toutes les voitures de tramways à New-York prévient les voyageurs qu'il est dangereux de sauter d'une voiture en marche; on y lit que « les personnes qui désirent énormément risquer leur vie (*who wish very much to risk their life*) font mieux de sauter de la voiture de telle ou telle manière ». Ceci est un exemple assez topique de la façon dont l'autorité intervient là-bas dans les affaires particulières.

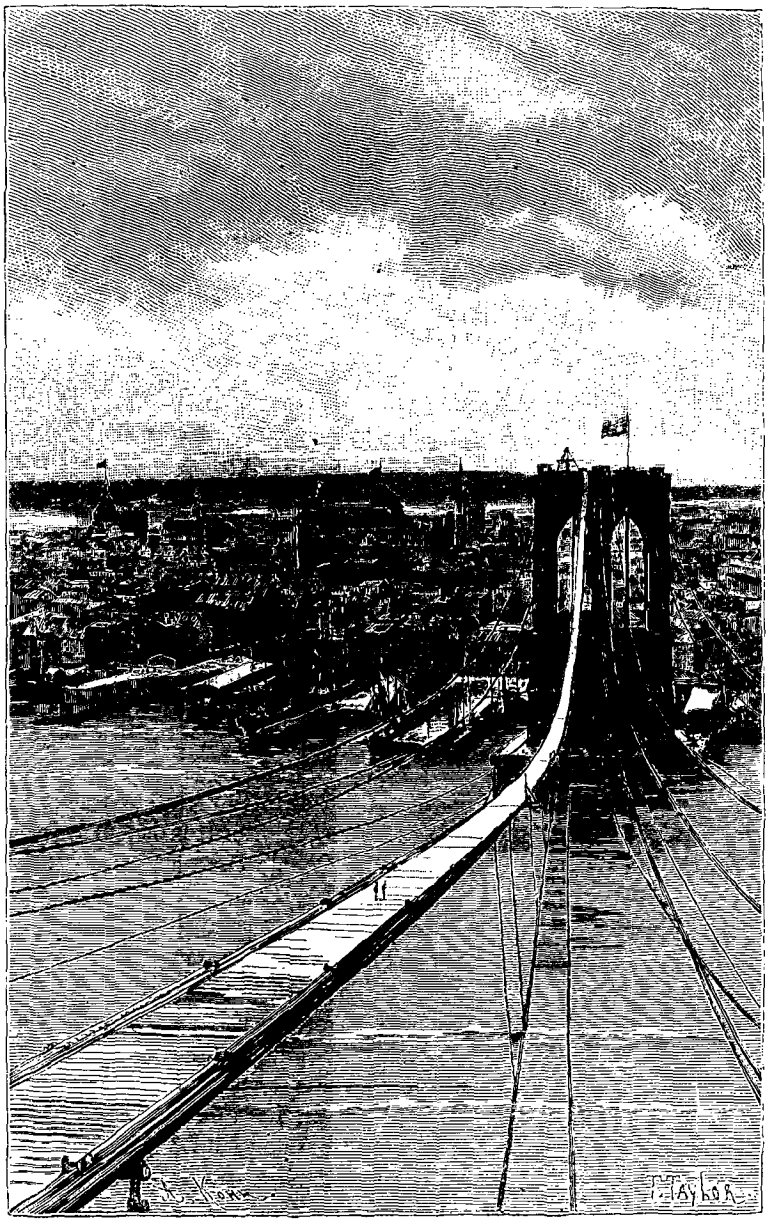
Menlo-Park est un petit village sans importance, où Edison s'est réfugié pour se mettre à l'abri des curieux. Des capitalistes qui le soutiennent l'ont aidé à y construire un laboratoire modèle, où se trouvent au grand complet tous les instruments nécessaires aux expériences de l'inventeur. La station est isolée dans la campagne, au pied d'une côte, que contourne une route menant aux habitations placées un peu plus haut. Rien de plus simple, de moins imposant que le laboratoire d'Edison d'où sont sorties déjà tant de merveilleuses découvertes. C'est un bâtiment de forme rectangulaire, à un étage, construit en bois comme les habitations ordinaires de la campagne ici; l'étage est percé d'une série d'ouvertures régulièrement espacées, mais sans ornement d'aucune espèce. Toute pensée de luxe a évidemment été sacrifiée à l'utilité pratique, car il fallait que la lumière pénétrât partout à larges flots sans rencontrer aucun obstacle. Devant la maison, un petit jardinet, et derrière, une cour, où, sous un hangar, on aperçoit les chaudières à vapeur nécessaires à la production de la force. La maison particulière, où l'inventeur habite avec sa femme et ses enfants, se trouve à quelques minutes de là, et c'est

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

encore un cottage en bois d'une extrême simplicité.

Il travaille à son laboratoire avec deux ou trois aides, qui partagent toutes ses recherches et sont ses disciples les plus fervents. C'est par l'un d'eux que je fus reçu dans un parloir meublé à l'américaine, confortablement, mais sans luxe. Je lui remis la lettre dont j'étais porteur et j'attendis la réponse. Il revint bientôt me dire qu'Edison était occupé en ce moment, mais qu'il se mettait, lui, à ma disposition pour me montrer le laboratoire, jusqu'à l'arrivée du maître.

Un escalier en bois, à l'un des côtés du *hall* d'entrée, conduit directement à la salle d'expériences proprement dite, qui occupe tout l'étage supérieur. Entre les fenêtres, contre le lambris, se dressent de grandes armoires, où sont exposés tous les instruments qui ont servi à Edison pour ses inventions. Ils resteront célèbres comme les premiers essais de Volta, de Galvani ou d'Ampère, tant que se maintiendra dans le monde le culte de la science. Je pus voir le premier phonographe construit tout entier par Edison lui-même, instrument incomplet, presque grossier, et qui n'est, du reste, pas encore arrivé actuellement à une entière perfection. Plus loin, toute une série de plumes électriques, depuis les premières ébauches de l'invention jusqu'à sa forme dernière; puis les dispositions par lesquelles Edison est arrivé à faire passer en même temps quatre dépêches à la fois sur un même fil télégraphique; enfin sa dernière œuvre, le téléphone Edison basé sur un principe complètement différent de celui de Bell. Je ne parle pas des machines électriques de tout genre, des piles de toute espèce disséminées un peu partout, des creusets et des alambics indispensables à tout laboratoire qui se respecte.

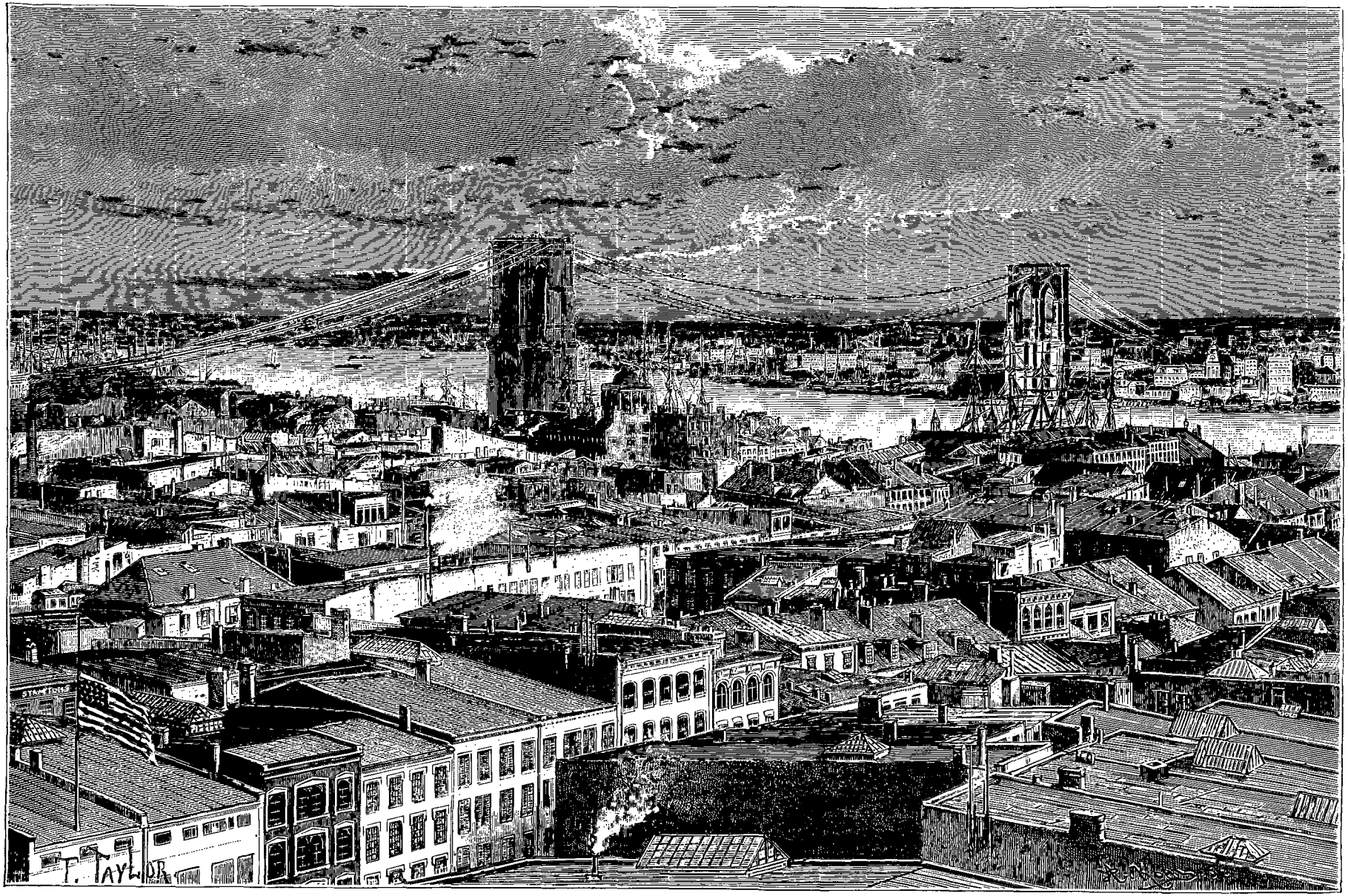


Passerelle provisoire du pont de Brooklyn (voy. p. 406). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

Mon guide me fait l'historique de toutes les découvertes de son maître, mais il montre la plus grande discrétion au sujet de la lumière électrique, dont Edison s'occupait alors, et dont les résultats étaient attendus en ce moment même avec une fiévreuse impatience. J'appris cependant qu'Edison était à la recherche d'un métal assez infusible pour résister à la température extrêmement élevée de toutes les lampes électriques par incandescence. Ses recherches portaient principalement sur le platine et sur les autres métaux du même groupe, l'iridium et le rhodium, dont le degré d'infusibilité est encore supérieur à celui du platine. Quant aux résultats acquis et aux chances de succès, je ne pus obtenir aucun renseignement, et, bien entendu, je n'insistai pas.

Bientôt après, je vis Edison venir à moi, de son pas élastique et léger. Dans ces derniers temps ses portraits ont été reproduits partout, et on connaît plus ou moins sa figure imberbe, son front large et bombé et ses cheveux coupés courts; mais, ce dont on ne peut se rendre compte sans l'avoir vu, et ce qui fait, en réalité, toute l'originalité de sa physionomie, c'est la grande puissance intellectuelle qu'elle révèle. Peu d'hommes m'ont donné à première vue cette impression de génie, si ce n'est

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le pont de Brooklyn (voy. p. 406). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

peut-être M. Gladstone, mais dans un genre tout différent. Edison a l'air extrêmement jeune; son front ne montre aucune ride, aucune trace du travail absorbant auquel il se livre depuis de longues années. Il n'a du reste pas trente-cinq ans, et il paraît à peine en avoir vingt-cinq. La lumière jaillit pour ainsi dire de ses yeux brillants des feux du génie. Il n'a pas ce qu'on est convenu d'appeler l'air distingué; il rappelle peut-être un peu l'ancien ouvrier, mais on sent aussitôt qu'on se trouve en présence d'une force intellectuelle de premier ordre. Et pourtant, rien de plus simple, de plus jeune, de plus enjoué que sa manière d'être.

Il vint à moi en souriant et me reçut par un cordial « shake-hands », puis me demanda des nouvelles de mon voyage aux États-Unis, ce que j'avais vu et ce qui m'avait intéressé. Il me parla d'un voyage qu'il avait fait au Comstock-Lode. Il me raconta ses impressions de la façon la plus vive et la plus charmante. C'était l'*humour* américain, à la fois doux et piquant.

Je lui demandai franchement si ce que l'on disait au sujet de la lumière électrique était vrai et si le problème était résolu? « Théoriquement, me dit-il, oui. Pratiquement, non. J'ai le système complet en tête; ce qui me manque c'est ce qu'il faudrait pour rendre le procédé accessible à l'industrie; mais j'arriverai, j'en suis certain! » Il ne prévoyait certainement pas, en ce moment, à combien de recherches il devrait encore se livrer et il ne savait pas que le succès se rencontrerait dans une voie parallèle à celle qu'il suivait, mais qui le forcerait à changer le point de départ de ses travaux. C'est plus tard seulement qu'il songea à remplacer le métal infusible qu'il cherchait par du carbone porté au rouge ou au blanc dans le vide. Il me montra ensuite un creuset qu'il avait fait venir d'Angleterre, et insista sur le fait que pour toutes les choses spéciales, dans ce genre comme dans bien d'autres, il fallait encore avoir recours au « vieux pays » (*the old country*). Puis, me chargeant de mille amitiés pour M. Walker, il me serra la main en me souhaitant bon voyage.

II

LE NIAGARA.

Je quittai New-York à la fin de décembre et je partis pour le Niagara au milieu des neiges et des frimas. Quelques jours avant mon départ, une tempête de neige d'une violence extraordinaire s'était déchaînée, au point de rendre presque impraticables les rues de New-York, et je pus ainsi me faire une idée de la rigueur d'un véritable hiver en Amérique. Le ciel même prend des teintes étranges et des aspects changeants comme dans les « vues fondantes », *dissolving views*. Par moments il fait très beau, pas un nuage ne tache la voûte d'un bleu profond, sombre et presque noir où brille un soleil éclatant. Tout à coup tombent quelques flocons de neige, sans qu'il soit possible de voir d'où ils viennent. Ils s'entremêlent, se multiplient et s'épaississent; en quelques minutes le soleil disparaît et le ciel se couvre d'un voile grisâtre, uniforme, semblable à un brouillard d'où tombe une neige fine, légère, impalpable, qui semble ne pouvoir se décider à descendre jusque sur le sol. On se trouve transporté en plein mois de novembre. Subitement un rayon de lumière a glissé comme une flèche d'or à travers la nuée; il l'absorbe, la réduit, l'évapore en quelques instants, et, comme dans le changement à vue d'une féerie, le soleil brille de nouveau dans un ciel complètement pur.

La campagne entière, légèrement ondulée, est couverte d'un tapis étincelant, d'où sort par-ci par-là un arbre, dont les branches grêles et amaigries tranchent en noir sur le fond blanc des collines. La neige est tombée par un vent très violent, et partout où elle a pu trouver un abri elle s'est amoncelée en masses incroyables. Dans les tranchées il a fallu tailler à coups de hache une voie pour la locomotive, et nous roulons entre deux murailles aussi élevées que nos voitures. Lorsque nous passons sur un remblai, le côté protégé du vent descend en pente très douce jusqu'au niveau de la plaine, et des arbres plantés au pied du talus on ne voit dépasser que les plus hautes branches. Dans les champs, les chemins ne se reconnaissent que par le sommet des palissades. Partout on a dû creuser les voies de communication. Rien de plus curieux que d'entendre les grelots d'un attelage que l'on cherche en vain sur une plaine en apparence parfaitement unie. Tout à coup apparaissent le haut de la tête du cheval, le bonnet fourré du cocher et le bout de son fouet.

Aux stations, pas un bruit de roues. Traîneaux à un cheval, à deux chevaux, grandes calèches à trois ou à quatre chevaux, tout glisse au lieu de rouler. Les omnibus des hôtels et la plupart des autres voitures sont tout simplement les caisses des véhicules ordinaires dont on a enlevé les roues, en fixant les essieux sur quatre patins. Absence complète de brouhaha, de chocs et de bruits d'aucune espèce. Les traîneaux filent silencieusement comme dans un monde enchanté, au son argentin de clochettes suspendues à une ceinture qui entoure le corps des chevaux. Ce tintement est beaucoup plus agréable que celui des grelots; il rappelle, au coucher du soleil, le léger carillon qui signale les troupeaux dans les Hautes-Alpes.

Des jeunes gens et des jeunes filles profitent des vacances du *Christmas* (Noël) pour se livrer à leur plaisir favori. Ils descendent avec une rapidité vertigineuse les déclivités neigeuses. Le jeune homme assis devant dirige le traîneau avec ses pieds, tandis que la jeune fille s'attache à son cavalier qui se laisse filer comme l'éclair. En voici d'autres qui remontent la pente en traînant leur léger équipage et en devisant gaiement. Le soir, on voit flamboyer des torches comme les fusées lumineuses d'un feu d'artifice. C'est la grande réjouissance de l'hiver.

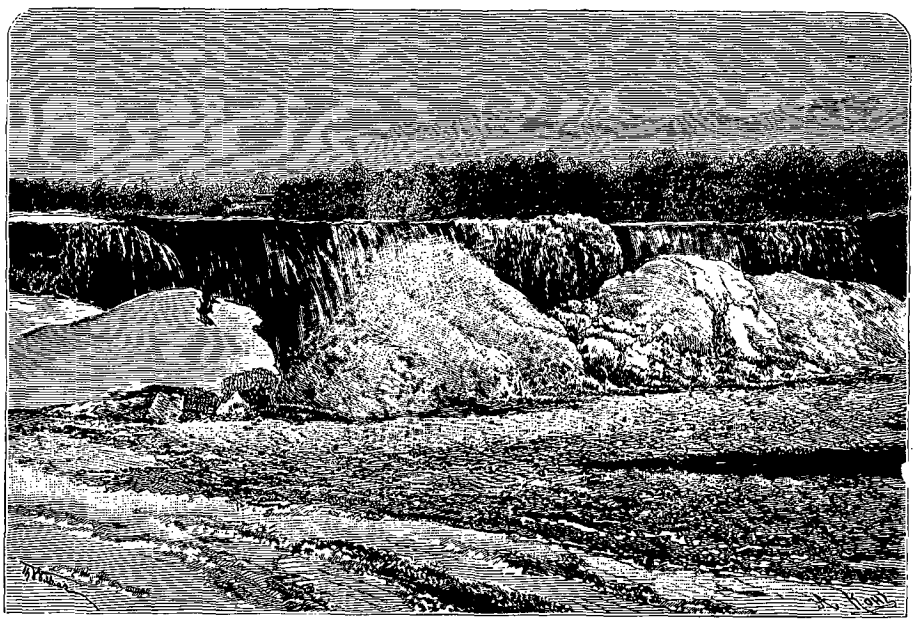
Plus loin, nous retrouvons la civilisation et les affaires. Sur une grande pièce d'eau gelée, des chevaux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sont occupés à découper la surface de la glace. Ils traînent des machines, semblables aux faucheuses mécaniques, qui la scient en longues bandes parallèles. L'eau paraît noire comme de l'encre, entourée de sa bordure épaisse de près d'un mètre, d'un blanc éclatant. Des chariots chargés de blocs énormes se dirigent vers la station voisine. Nous rencontrons un train composé d'au moins cinquante wagons, destinés à transporter dans les grandes villes ce complément indispensable de toute boisson américaine. Sur chaque wagon sont inscrits en grandes lettres les mots *Refrigerator-cars*. Nous croisons au moins une dizaine de trains de ce genre.

L'exploitation de la glace est du reste une industrie florissante aux États-Unis. On a inventé les machines les plus perfectionnées pour la découper. Un homme marche devant un cheval, traînant une petite scie, qui attaque seulement la surface comme un diamant raye le verre. Puis vient la machine qui termine le sciage sur toute l'épaisseur de la couche. D'autres hommes, munis de longs crochets, attirent la bande au bord et la débitent en blocs de grosseur convenable au transport. Une exploitation de ce genre se fait parfois sur plus d'un kilomètre de longueur. L'usage de la glace se répand de plus en plus, et je retrouverai peut-être les mêmes blocs que j'ai vu découper ici, amoncelés dans le garde-manger du steamer qui me ramènera en Europe. Étendues sur leur froide couche, on y voit raidies, mais parfaitement conservées, les différentes pièces de gibier et de poisson qui sont servies toutes fraîches jusqu'à la fin du voyage.

La station où je m'arrêtai, *Suspension-Bridge*, n'est pas à la chute même; elle en est éloignée de trois kilomètres à peu près et se trouve à l'entrée du fameux pont suspendu du Niagara. Les grands hôtels de *Niagara-Falls* sont fermés en hiver et je suis forcé de me loger dans une petite auberge du village de Suspension-Bridge. On n'est pas loin du bord de la gorge au fond de laquelle coule le Saint-Laurent, et, quoique le fleuve ait en cet endroit plus de deux cents mètres de largeur, il est impossible de se rendre compte de la proximité d'un gouffre. L'œil peut suivre la plaine qui paraît s'étendre ininterrompue à l'horizon. On voit seulement se dresser tout près de soi les grands piliers et le réseau de câbles et de cordes en fer qui soutiennent et retiennent le pont, mais on ne peut en comprendre l'usage.



Le Niagara dans les glaces (voy. p. 412). — Chute américaine. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

Toutefois quelques pas suffisent pour m'amener sur le bord même de l'abîme et pour m'expliquer le phénomène. Majestueux et sombre, le Saint-Laurent coule au fond d'un précipice, dont les deux murailles se dressent à pic, à une hauteur de près de quatre-vingts mètres. Les eaux d'un vert foncé, noirâtre, paraissent immobiles et mortes. Elles charrient de nombreux glaçons qui s'avancent lentement, silencieusement et indiquent seuls que le fleuve se meut. La paroi du rocher est absolument verticale sur une hauteur de trente mètres; plus bas, sur un talus extrêmement raide, s'accrochent des sapins, dont la verdure sombre et sévère donne à la rivière le cadre qui lui convient. La pierre grisâtre est découpée de place en place par des écharpes argentées descendant du sommet et allant se perdre dans les sapins. Partout où une fissure ou une fente laisse passer un filet d'eau, une cascade de glace suspend maintenant ses girandoles et ses draperies d'une blancheur éblouissante.

Je prends un petit traîneau pour visiter les chutes et nous commençons par le côté canadien. Je traverse le pont suspendu, d'où l'on ne peut encore voir du Niagara que deux immenses panaches de vapeur d'eau

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ondoyant au-dessus de la chute. Sous l'influence du vent, ils inclinent un peu du côté américain. Je longe la rive canadienne. Mon traîneau glisse doucement sur la neige durcie, en me laissant toute la liberté d'admirer le spectacle magique dont aucune description ne peut donner l'idée.

On se rend très bien compte de la constitution du terrain qui a causé la translation de la cataracte. La paroi en face de moi montre d'abord une tranche de rocher à pic, dur comme du granit, puis, au-dessous, la pente recouverte d'arbres, d'une roche plus tendre, plus friable, que l'eau ronge, émiette et détruit peu à peu : ce qui produit l'éboulement de la partie supérieure restée intacte et faisant saillie. Chaque siècle fait remonter la chute vers le lac Érié. En face de moi le roc est également découpé, en divers endroits, par de petites cascatelles congelées. Dès que l'on a traversé le pont suspendu, le Niagara se révèle, et, à mesure que l'on approche, le spectacle devient plus grandiose et plus saisissant.

Le Saint-Laurent est complètement pris au-dessous des chutes et présente l'aspect d'un glacier à la surface rugueuse, aux facettes étincelantes. La masse liquide, toute bouillonnante, écumante et frissonnante encore du bond gigantesque qu'elle vient de faire, disparaît sous la couche de glace scintillante qui la recouvre comme d'un pont, pour reparaître plus loin, calmée, sombre et presque immobile.

De l'autre côté, la chute américaine, semblable à une masse d'écume complètement blanche, tombe d'un saut sur des rochers, où elle se brise et rejaillit en poussière impalpable, en nuage pulvérulent qui se dépose sur les pointes de roc au-dessus de l'eau. Cette poussière congelée y forme des amoncellements fantastiques qui s'élèvent parfois jusqu'au niveau supérieur du fleuve.

L'île aux Chèvres divise le Saint-Laurent en deux bras différents d'aspect. Près des rives, la masse liquide est moins considérable : elle se partage en plusieurs filets plus petits, séparés par des pointes de rocher. Entre chaque cascatelle se dresse un immense « sérac » de glace. Le bord américain est entièrement recouvert de poussière d'eau solidifiée par le froid; les maisons, les arbres, tout est d'un blanc éclatant et absolu. L'île aux Chèvres est une immense falaise à pic. De ses bords descendent des masses de stalactites qui retombent en draperies à des niveaux différents, et qui vont retrouver le fond de l'abîme. C'est là surtout qu'un fouillis indescriptible, qu'un amas confus de masses glacées s'enchevêtre et s'amoncelle en excroissances monstrueuses, ou se troue en crevasses profondes, laissant voir au fond la face noire de la falaise. Au milieu, les suintements sont moindres, et on dirait seulement un réseau ou une série d'échelles de cordes appliquées sur le flanc du précipice. Dans l'île même la végétation disparaît complètement sous son enveloppe gelée. De loin on dirait une immense frange de dentelles ou, plutôt, les cristallisations charmantes et délicates, ici démesurément grossies, qu'on admire dans un flocon de neige.

La chute canadienne en forme de fer à cheval, *Horse shoe fall*, est encore beaucoup plus écrasante que l'autre. Du côté américain l'épaisseur de la masse liquide n'est que d'un ou deux mètres; ici elle a de six à sept mètres. La différence se remarque très bien. Du côté américain, l'eau, au moment où elle tombe, perd sa couleur sombre et devient blanche; du côté canadien elle reste d'un vert profond pendant près de dix mètres de chute, et le contraste des teintes ajoute la variété au grandiose.

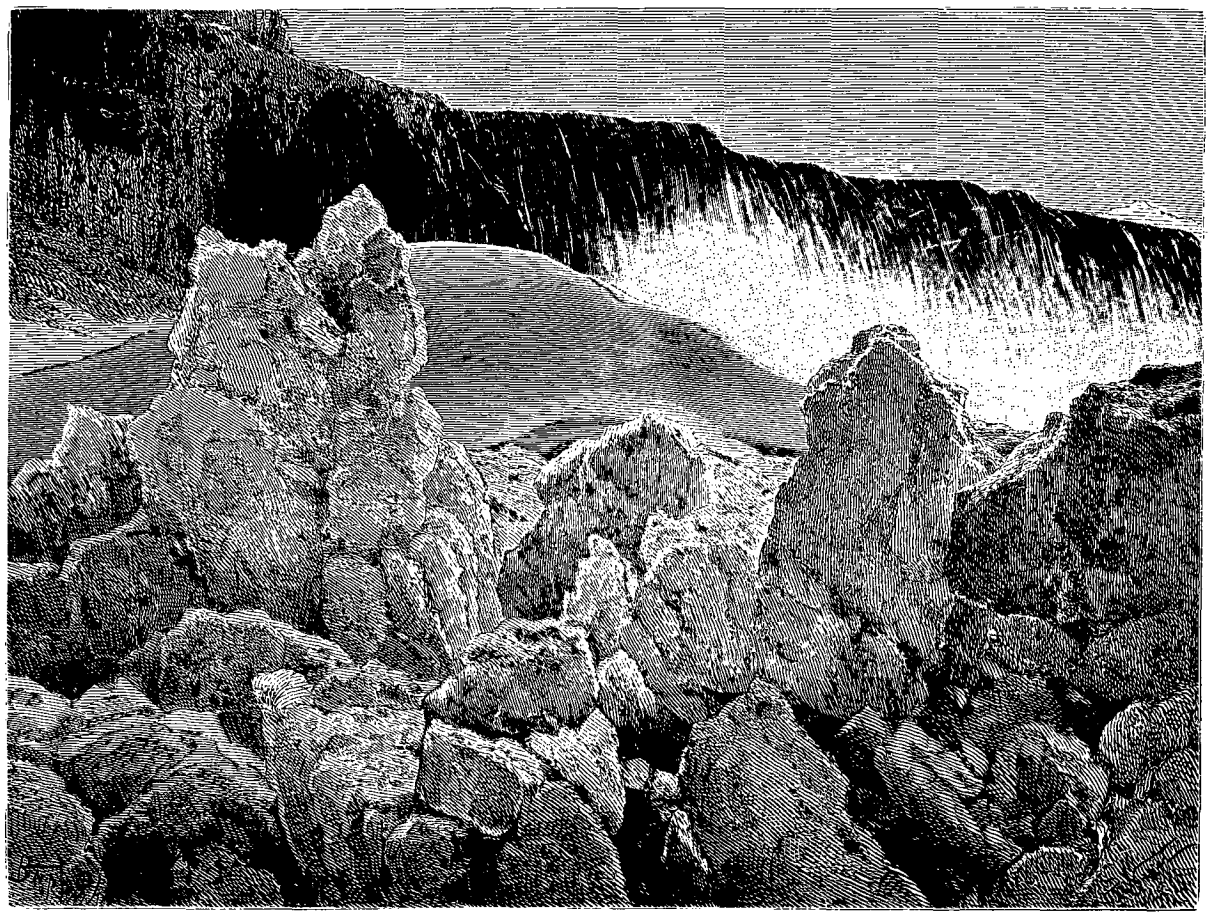
On se trouve à peu près au niveau du lit supérieur de la rivière, et l'on voit le fleuve, immense comme une mer, arriver à la chute par une série de rapides où il bouillonne, emporté par un ouragan furieux. Il coule à pleins bords entre ses berges garnies de sapins noirs dont les masses confuses détachent leur profil sévère sur le fond neigeux. Aussi loin que le regard peut s'étendre, l'eau tourmentée et irritée se soulève et se brise sur des pointes de roc. Par places elle se tord, écumante; ailleurs elle garde sa teinte foncée, surtout là où elle se précipite, comme attirée par le vide. Enfin, le point d'appui manquant, d'un bond immense elle tombe dans l'abîme, d'où jaillit un nuage épais de vapeur d'eau qui empêche de voir le fond. Blanche d'écume, elle reparaît un moment pour s'engouffrer ensuite sous le pont de glace, d'où elle ressort calmée et comme assoupie après tant de chocs et de luttes. Au centre du fer à cheval la nuée s'épaissit et intercepte la vue. Parfois chassée par un coup de vent, elle s'incline et laisse apparaître le milieu de la courbe, où un banc de granit parallèle au rivage produit une déchirure dans la nappe qui se précipite des deux côtés, s'entrechoquant à quelques pieds plus bas en un chaos indescriptible. C'est une vision d'un moment et le nuage se referme.

Je visite la « grotte des Vents », transformée maintenant en une grotte de glace. On descend dans une tour en bois percée d'ouvertures, à différents niveaux, d'où l'on voit la cataracte sous tous ses aspects. Au bas de la tour, on s'attache aux pieds de solides crampons de fer, afin de pouvoir marcher sur la couche de glace qui a recouvert partout le sol naturel. On se trouve au pied de la chute et l'on voit bien ici comment elle se forme. Le rocher surplombe au moins de dix à quinze mètres.

Le spectacle est sublime au delà de toute expression. D'un côté, la paroi rocheuse, qui remonte et se recourbe en volute, semble prête à écraser l'audacieux qui se hasarde sous son toit géant. A mes pieds s'étend un talus ondulé, comme les flots de l'Océan par un grand calme, irisé, chatoyant et étincelant au soleil. Devant moi, la masse effroyable, d'une puissance infinie, semble se jeter jusque sur moi, pour m'emporter dans son tourbillon furieux, avec un bruit de tonnerre grondant sans relâche. En été, on peut pénétrer entre le rocher et la nappe liquide qui tombe; mais en hiver

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

il ne jaillit plus ici qu'un ou deux petits filets d'eau, et la muraille liquide est remplacée par un fouillis de colonnettes, de draperies, de girandoles glacées, aux formes infiniment variées. Tantôt c'est un long manteau, dont les plis ondoyants tombent du toit de la caverne, pour se souder au sol; plus loin, ce sont d'immenses cannelures, des colonnes puissantes, ondulées, arrondies, auxquelles se suspendent des stalactites de toutes grandeurs, depuis le léger fuseau de nos dentelières jusqu'au plus gros tuyau d'orgue de nos cathédrales. Des draperies semblent se mouler sur des troncs d'arbres gigantesques ou déploient les élégances de leurs franges pendantes; et tout est brillant, nacré, aveuglant de blancheur. Le ciel bleu se reflète dans les parois miroitantes et y projette un reflet de son azur, tandis que les rayons du soleil allument des girandoles et font étinceler les plis des draperies comme des cuirasses d'acier poli. Le rejaillissement de la lumière produit des irisements d'opale, des feux de brillants et des chatoiements d'émeraudes. On resterait des heures à contempler ces splendeurs qui vous transportent dans un monde féerique. Mais le froid nous prend et le guide est là qui me presse, pour me montrer la petite source d'eau sulfureuse qui suinte à



Séracs au pied de la chute. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

travers la paroi du rocher, et la place où un homme a traversé le jour même, pour la première fois de l'année, la banquise qui recouvre le fleuve.

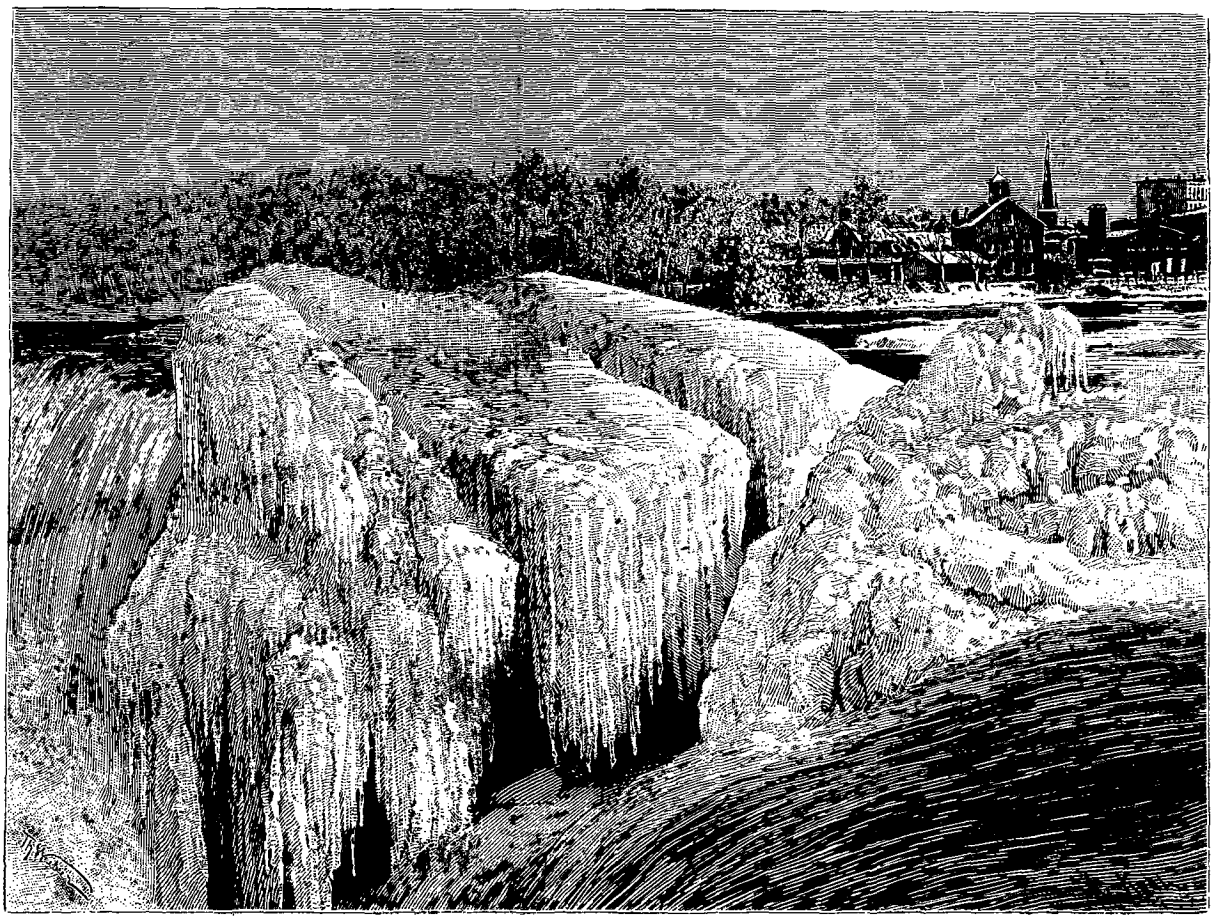
La nuit tombe et je regagne le traîneau qui me ramène rapidement vers mon auberge, où je passe solitairement la dernière nuit de l'année, en songeant, non sans un grain de mélancolie, au gai réveillon et aux fêtes joyeuses de la famille, à mille lieues d'ici.

Le lendemain, je retourne voir en détail la rive américaine. J'avais été, de l'autre côté, le dernier visiteur de l'année 1878; je suis, de ce côté-ci, le premier de l'année 1879. Je pénètre dans un parc et mon traîneau s'arrête devant une cabane où l'on m'invite à entrer. Je trouve un plan incliné descendant au pied de la falaise où s'élève une seconde chambrette en bois. Un guide me reçoit et me conduit dans un petit pavillon construit sur le rocher le plus rapproché du point où l'eau vient s'abattre. En été, tout doit être ruisselant; en ce moment, tout est enseveli sous une couche de glace épaisse de plus d'un mètre. Le vent du nord pousse de ce côté un nuage de poussière liquide, qui se dépose partout. Le froid intense le saisit immédiatement et recouvre tous les objets d'une carapace solide. D'abord je vois la chute par une petite fenêtre disposée spécialement à cet effet. Pour conserver l'ouverture on doit en retailler tous les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jours les bords, comme le font les phoques, dans l'océan Arctique, pour venir respirer à la surface de la banquise. La muraille de glace est épaisse de plusieurs pieds et elle rétrécit le champ visuel, en augmentant encore l'effet du tableau qu'on a sous les yeux. On aperçoit, par l'échancrure réduite à quelques centimètres, l'endroit précis où l'eau quitte le rocher pour commencer sa chute; on voit la dernière vague projetée du bord du précipice comme par une catapulte; on voit le jet énorme bondir, lancé dans l'espace par l'élan, puis s'infléchir et se précipiter dans l'abîme avec la vitesse de l'éclair. L'encadrement de glace bleuâtre laissant voir le flot d'émeraude qui se transforme en écume éblouissante est d'un effet magique.

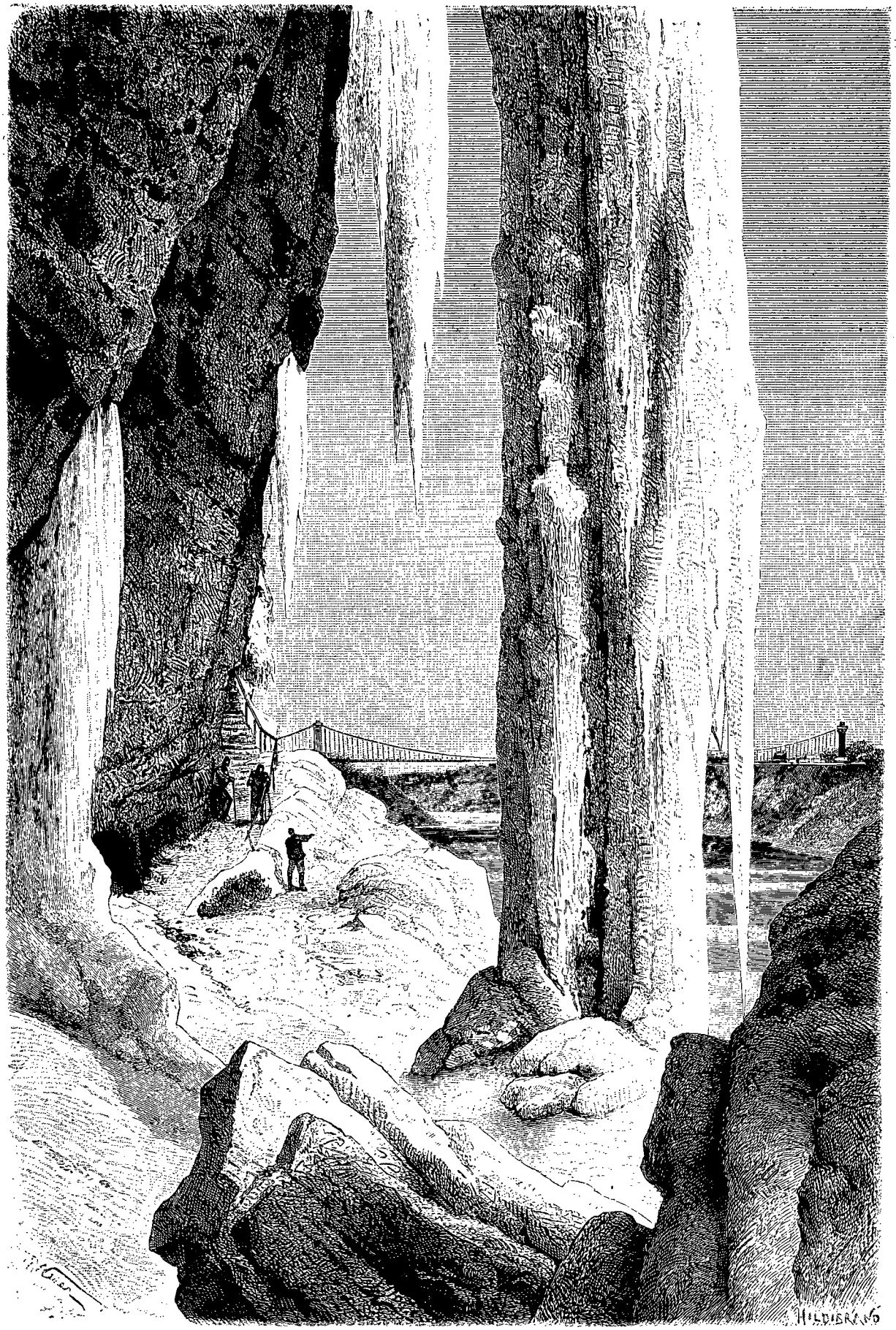
Nous sortons de la maisonnette, non sans nous attacher de nouveau aux pieds des crampons de fer, et nous nous trouvons sur le Saint-Laurent gelé. Le fleuve doit rouler ses flots tout près du réduit, mais maintenant nous devons monter trois ou quatre marches taillées dans la banquise. Nous gravissons, non sans peine, l'un des sérac de glace qui se dressent devant nous, et je me trouve en face du Niagara, que je puis contempler dans toute sa splendeur. La



Iles de glace au milieu de la chute (voy. p. 416). — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

masse géante tombe à quelques mètres devant moi; elle me domine et m'écrase de son incomparable puissance, en venant s'abattre à mes pieds, comme la foudre, à moitié cachée par les nuées de vapeur blanchissante qui s'élèvent jusqu'au niveau supérieur de la chute, où elles se jaspent des couleurs de l'arc-en-ciel au moment où le soleil les frappe de ses rayons. La masse tombe, tombe toujours, éternelle, foudroyante. Elle nous couvre de son haleine humide qui se dépose en cristaux glacés sur la banquise, qu'elle agrandit et élève chaque jour. Mon guide m'offre de traverser le Saint-Laurent sur le pont que l'hiver vient d'y construire, et j'accepte sans hésiter. C'est une expédition semblable à celle des glaciers des Alpes, avec ses crevasses, ses aspérités et ses précipices. Parfois un sourd grondement ou un craquement sinistre annonce un bouleversement intérieur de la croûte qui nous porte, mais j'y pense à peine, tant l'aspect du Niagara m'émeut et me captive. En passant ainsi en revue la cataracte, contemplée de près et face à face, je ne sais ce qu'il faut le plus admirer, la chute américaine qui tonne en tombant à mes pieds, tout contre moi, me touchant presque et m'attirant dans son tourbillon, ou vers le milieu de la rivière, le tableau se déroulant tout entier dans son majestueux ensemble, ou la masse colossale de la chute canadienne, avec ses proportions si

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le Niagara. — La grotte des Vents (voy. p. 412). — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie

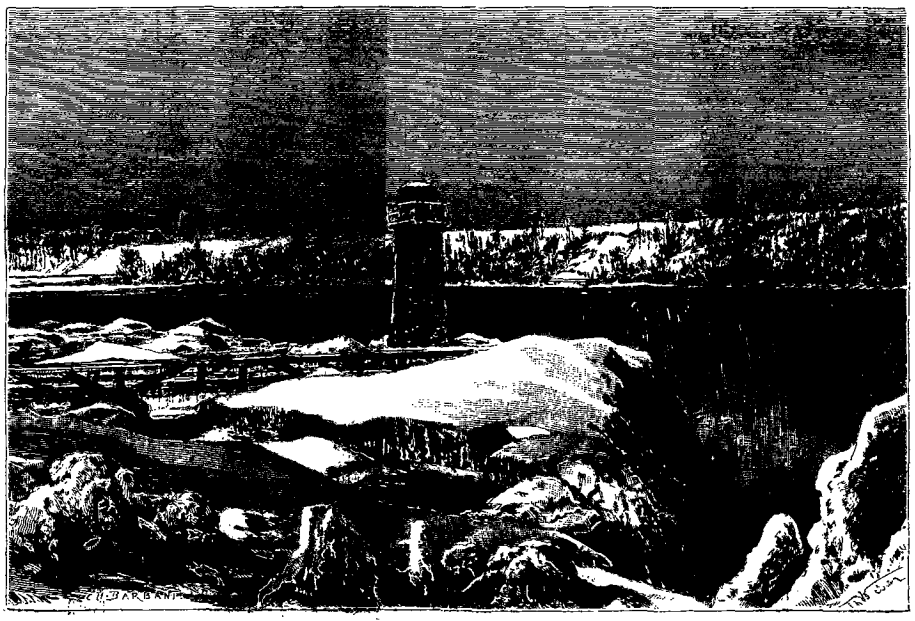
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

grandioses que la chute américaine paraît n'être qu'un rideau de mousseline frangée d'écume.

Revenu au bord, je remontai le plan incliné pour visiter l'île aux Chèvres. Elle est reliée au continent américain par un pont où passent les voitures. Des allées bordées d'arbres et des sentiers y serpentent. Ils doivent être charmants à parcourir en été, mais ils ne peuvent offrir alors un spectacle aussi étrange, aussi magique qu'aujourd'hui, par cette claire matinée d'hiver.

Tous les troncs d'arbres sont revêtus d'une seconde écorce d'humidité coagulée, toutes les branches, depuis la plus forte ramure jusqu'au plus petit rameau, ploient sous le poids d'une carapace de glace qui les enveloppe complètement. Le moindre brin d'herbe a sa robe de givre. On dirait une forêt enchantée, touchée par la baguette magique du dieu de l'hiver.

Ici, c'est un bouquet d'arbres suspendant au-dessus de l'abîme leurs branches surchargées de stalactites; plus loin, un petit arc de verdure artificiel disparaît complètement sous sa tunique étincelante. Les ponts, les rochers, le sol lui-même, tout est couvert d'un manteau d'hermine que relève un scintillement de diamants. Chaque arête, chaque rondeur reflète à l'infini des rayonnements argentés. Le soleil lui-même perd ses teintes dorées dans cette dentelle de glace. Sa lumière a pris des tons froids et bleuâtres, comme ceux d'une lune lumineuse par elle-même. On dirait un soleil électrique et blanc. Les yeux en sont éblouis, et, lorsqu'on les ferme pour un moment, on



Le Niagara. — Vue de l'île aux Chèvres. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

continue à voir un fourmillement d'étincelles d'argent.

On a tiré parti des divers rochers qui subdivisent la chute, pour y poser plusieurs petits ponts que des hommes débarrassent à coups de hache de leur enveloppe de glace. Je puis voir ainsi l'épaisseur de la couche congelée, et par endroits elle atteint plus d'un pied et demi.

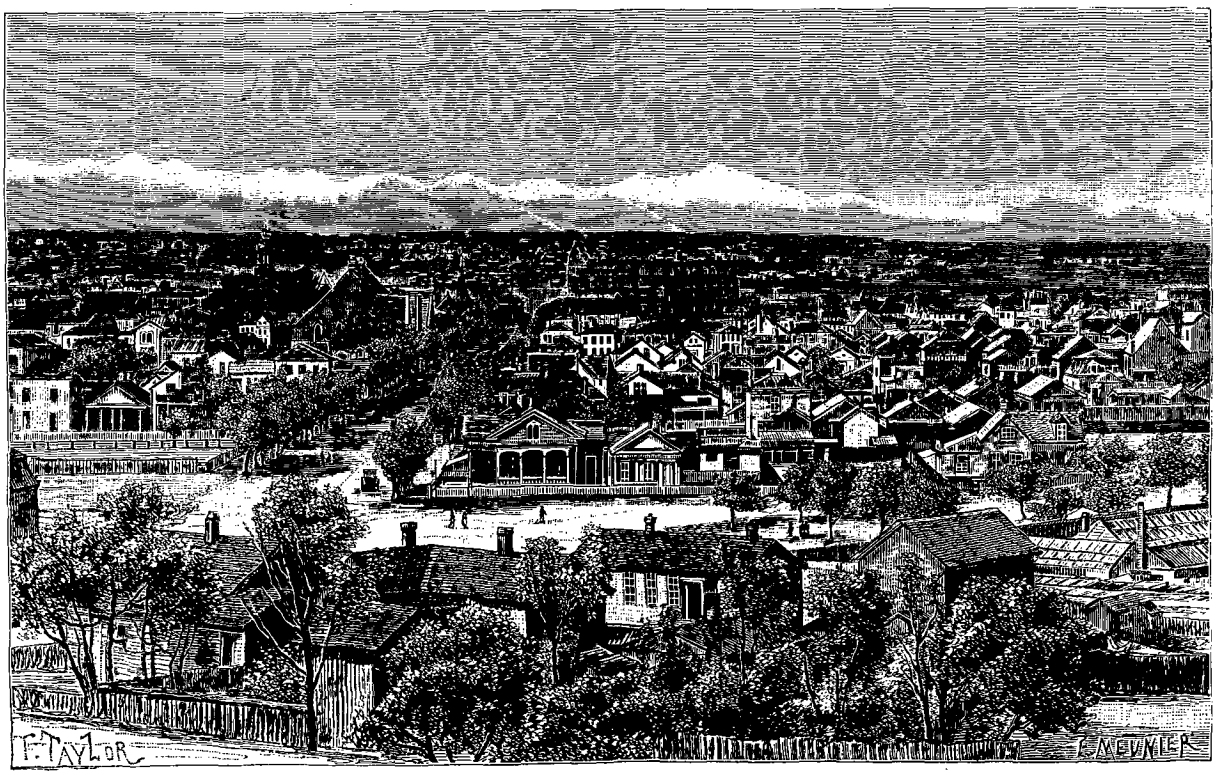
Arrivé sur les petits îlots, je suis complètement entouré par la cataracte. Elle tombe à mes pieds, elle roule devant moi et derrière moi, elle bouillonne au-dessus de ma tête, elle m'enveloppe de ses rugissements assourdissants, je me sens entraîné par l'élan impétueux dont est animé tout ce qui m'entoure. Il me semble que je suis emporté par le tourbillon de la vague bondissante, précipité dans l'abîme et roulé dans la muraille d'eau qui tombe et se brise.

Quelle plume pourrait décrire les splendeurs du Niagara? Trollope l'analyse, le discute et en fait bien ressortir chaque détail. Dickens le peint en quelques mots dans un élan d'enthousiasme. Chateaubriand le voit peut-être un peu trop avec les yeux d'un inspiré, mais les mots et les images ne peuvent rendre ces prodigieux aspects, surtout avec les mille contrastes que la main de l'hiver y a prodigués.

Je ne trouve que le mot anglais *unearthly* qui puisse rendre l'impression qui m'en est restée. Oui, c'est vraiment un spectacle qui n'est pas de ce monde.

Edouard DE LAVELEYE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Denver. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

EXCURSION
AUX NOUVELLES DÉCOUVERTES MINIÈRES DU COLORADO,

PAR M. ÉDOUARD DE LAVELEYE.

1878. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Le but principal de mon voyage aux États-Unis était l'étude des richesses minérales récemment découvertes et des procédés métallurgiques mis en usage pour les exploiter. A New-York on me conseilla vivement de visiter les gîtes de minerais argentifères du Colorado. C'était en même temps une occasion, à peu près unique, de voir, dans son enfance, l'une des cités destinées peut-être, dans la suite, à rivaliser avec les métropoles actuelles de l'Amérique.

Comme la saison était déjà avancée, je me mis en route sans perdre de temps, et, après deux jours passés à Chicago et soixante heures de chemin de fer, je débarquai à Denver, la principale ville du Colorado. Denver est l'une des cités les plus florissantes des États-Unis; elle fut fondée en 1858. Un an plus tard, trois femmes seulement y représentaient « le sexe faible », et le premier enfant naquit en mars 1859. Actuellement Denver compte près de vingt-cinq mille habitants; c'est le point de jonction de plusieurs lignes de chemins de fer. Denver possède plus de banques, d'écoles et de journaux que maintes capitales d'Europe, et partout on rencontre les voies des tramways, tandis que l'air est traversé de toutes parts par un réseau de fils télégraphiques et téléphoniques. Il est certain que peu de nos grandes villes sont aussi bien organisées pour les confort de l'existence que cette cité perdue encore au sein du désert, dont les maisons de bois et les rues, en plus d'un endroit dépourvues de pavés, indiquent l'origine toute récente.

Au premier aspect on se sent transporté dans un monde nouveau. Les blanchisseries avec leurs enseignes chinoises, les mineurs en costume de forte toile brune, les nombreux trappeurs caracolant sur leur « mustang », la carabine en bandoulière et le revolver à la ceinture, donnent à la ville un cachet spécial, par un mélange étrange de la vie du désert et de la civilisation. On n'entend parler que de mines et de minerais :

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

autant d'onces d'argent, autant pour cent de plomb, de zinc ou d'étain à la tonne. On n'échange pas dix paroles avec le premier venu que le hasard vous fait rencontrer, sans qu'il soit question d'actions ou de parts de mines rachetées et revendues.

On m'avait donné à Chicago une lettre de recommandation pour un Français établi à Denver, M. Sheyer, qui unissait la politesse parisienne à la franche camaraderie américaine. Il s'était fait l'intermédiaire entre les propriétaires de mines du pays et les métallurgistes de l'est; aussi, grâce à son obligeance, je fus à même, en très peu de temps, de recueillir tous les renseignements nécessaires à mon voyage.

L'un des personnages auxquels M. Sheyer me présenta avait été colporteur pendant quinze ans, puis il s'était fait mineur. Il venait d'acheter pour cinq cent mille francs un gisement qui valait peut-être vingt-cinq louis. Il est vrai qu'une autre affaire de ce genre lui avait rapporté en 1877 plus de quinze mille dollars et devait lui donner plus encore en 1878.

Un autre exploitant avait dû payer cent mille francs une part de concession qui valait mille francs un mois auparavant, et affirmait estimer sa propriété deux millions cinq cent mille francs au bas mot. J'aurais pu acheter moi-même, en deux jours, une cinquantaine de mines, qui toutes m'auraient, disait-on, rapporté des millions. Bien plus, un habile industriel offrait de me donner, pour rien, la concession d'un gîte de minerai contenant soixante pour cent de plomb et cent onces d'argent à la tonne, une fortune en Europe. Il est vrai qu'il y mettait pour condition la construction d'une route de la mine au chemin de fer.

Quoi qu'il en soit, il me paraît certain que tout homme doué d'une dose de volonté suffisante, et prêt à travailler rudement pendant plusieurs années, peut encore, à l'heure actuelle, faire rapidement fortune dans les États de l'Ouest.

D'où vient que, malgré tant de facilités d'arriver au succès d'une façon à peu près certaine, si peu d'hommes y réussissent? La raison en est simple : presque tout le monde dédaigne la route sûre, mais plus longue, qui conduit doucement au sommet. On préfère le sentier dangereux qui monte tout droit en longeant les abîmes. Tant pis si l'on y tombe. Voici le raisonnement qu'on fait là-bas : « Mon voisin a découvert une « bonanza ». Il s'est enrichi en quelques jours; pourquoi attendrais-je des années? » Pourtant les bonanzas ne se rencontrent pas tous les jours, et ceux mêmes qui les trouvent, gaspillent le plus souvent ce que le hasard leur a donné, s'imaginant que la fortune leur offrira sans cesse des trésors nouveaux. Comstock, qui a découvert le gîte fameux qui porte son nom et qui a produit plus d'un milliard, réduit à la misère, s'est suicidé.

Muni de tous les renseignements nécessaires, je partis de Denver pour me rendre à Leadville, par la route de Fairplay. La première partie du trajet se fait en chemin de fer. La voie suit d'abord un cours d'eau serpentant doucement au milieu de la plaine légèrement ondulée où Denver se trouve assis. Au loin se profilent les pics dentelés des Montagnes-Rocheuses. Leurs sommets, même les plus élevés, n'offrent point trace de neige.

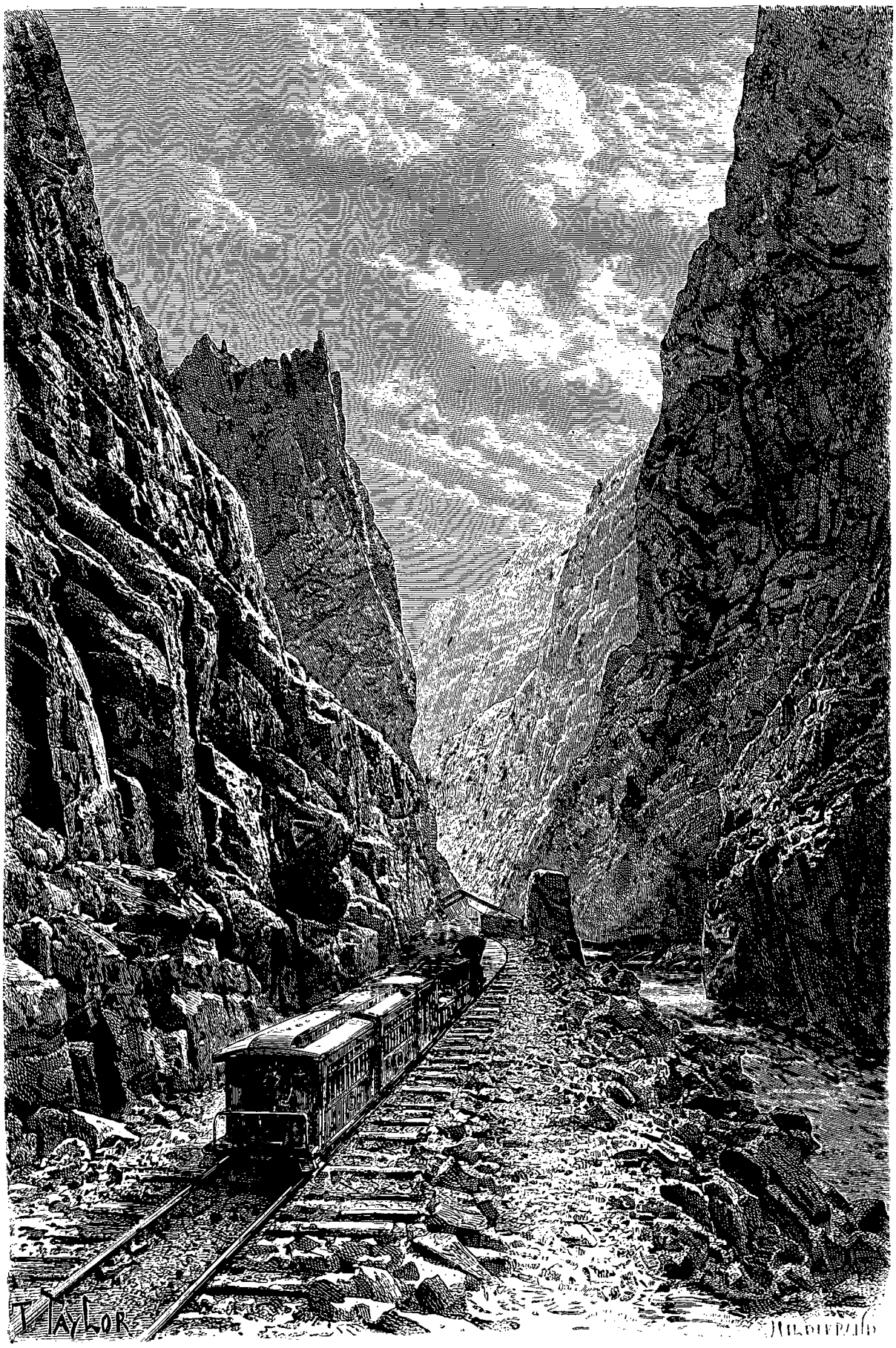
Les Américains appellent le Colorado la Suisse américaine, et, aveuglés par l'enthousiasme du sentiment national, ils prétendent que les Montagnes-Rocheuses l'emportent sur les Alpes. Mais il manque en Amérique ce qui fait la grandeur incomparable des montagnes de la Suisse, la neige et les glaciers. Nulle part on ne voit de sommets étincelants, d'une blancheur immaculée, ni des pics neigeux, comme la Jungfrau, le Silberhorn ou le mont Rose. Le Cervin lui-même, malgré la beauté de ses lignes, doit une grande partie de l'effet qu'il produit à la mer de glace qui l'entoure et sur laquelle se détache sa sombre et menaçante pyramide.

Le chemin de fer aborde tout à coup la chaîne des Rocky Mountains, et pénètre brusquement au cœur des montagnes en remontant un des cours d'eau qui en sortent. Le paysage change très rapidement de caractère et d'aspect. En quelques minutes on se trouve transporté, de la plaine ondulée, dans une gorge profonde et resserrée où l'esprit aventureux du pionnier et l'habileté de l'ingénieur ont dû mettre en œuvre toutes leurs ressources pour trouver la place nécessaire à la voie.

Des roches descendent à pic dans la rivière, dont les brusques détours et les nombreux méandres offrent à chaque instant des aspects différents. Tantôt les deux parois se dressent, presque droites et comme fendues, en une brèche merveilleuse, d'un coup d'épée comme celui de Roland à Roncevaux. La locomotive roule au fond de la gorge, sur une voie à moitié taillée dans la roche vive, à moitié suspendue au-dessus du torrent, sur des pilotis à claire-voie. Les stratifications laissées à nu paraissent avoir été recuites. Elles revêtent des teintes bigarrées, gris-perle, coupées de bandes rosées, ou mouchetées de plaques dorées. Puis la montagne s'élève comme une pyramide immense couverte de pins, dont le feuillage presque noir se détache sur l'azur vif du ciel. Au milieu de la verdure se dressent des rochers crénelés, comme des forteresses du moyen âge, et des pics dont le sommet est couronné de blocs de formes bizarres, aux dentelures fantastiques. Plus loin apparaît une déclivité ravagée par le feu. La pente abrupte est dénudée et encore toute noircie. Du haut en bas se dressent des troncs décharnés, dont les branches calcinées se découpent sur le ciel, comme les doigts crochus de quelque sorcière géante.

D'autres arbres sont étendus sur le sol, recouverts déjà par la mousse et les fougères. Les troncs restés debout ont le pied noirci, et, pendant plusieurs kilomètres, on peut suivre les ravages du feu. La montagne semble avoir été prise d'assaut, mise à sac et incendiée. Puis, subitement, on arrive à une petite plaine

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Gorge dans les Montagnes-Rocheuses. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

où l'homme s'est établi. C'est un champ de blé ou une culture de maïs, qui s'étend de chaque côté de la rivière, coulant à pleins bords, calme et limpide, entre des bordures d'aunelles.

Nous passons de temps à autre une scierie ou une cabane de bûcherons. Ce sont les stations où l'on croise les trains chargés de bois, descendant vers la plaine. Fait caractéristique, partout où le train s'arrête, on distribue des journaux à des gens dont le costume prouve clairement l'humble condition. A chaque hutte de branchages, perdue au milieu du désert, où s'abrite une famille de scieurs de long, le chef-garde jette, en passant, un paquet d'imprimés de tous genres à un enfant, que le sifflet de la locomotive avertit du passage du train. Ceci est le résultat de l'instruction universellement répandue, qui permet au pionnier, perdu dans la solitude, de se tenir au courant des événements de son pays et du monde entier. Il est ainsi mis à même de suivre les questions qui divisent ses concitoyens, et, s'il est intelligent, il peut donner son avis et émettre au besoin un vote en connaissance de cause.

Les sinuosités de la rivière sont si brusques et les tournants d'un rayon si petit, que notre locomotive est obligée, à diverses reprises, de ralentir sa marche afin de ne pas dérailler. Prudence bien nécessaire, car tout à coup quelques secousses plus fortes imprimées à notre compartiment et un arrêt du train annoncent l'accident prévu. Il est de toute évidence que les déraillements sont fréquents, car personne ne s'effraye. Les voyageurs descendent de voiture. On met devant les roues un engin en forme de plan incliné sur lequel le wagon remonte, entraîné par la locomotive, et il se retrouve bientôt sur les rails, prêt à se remettre en marche.

La voie ferrée n'est pas terminée jusqu'à Leadville. Elle s'arrête à une journée et demie de voiture du camp des mineurs. Vers midi, nous arrivons au « terminus », où s'est formé un petit village provisoire habité en grande partie par les ouvriers travaillant à la construction d'un nouveau tronçon de la ligne. C'est ici que commence l'excursion pittoresque.

Le « stage » — les Américains, qui abrègent tout, disent « stage » pour « stage-coach » — est un vieux véhicule de forme antédiluvienne, une large caisse suspendue très haut sur de fortes courroies en cuir cru, précaution indispensable pour franchir les obstacles de la route. Il est traîné par quatre ou six chevaux, suivant les difficultés du chemin.

Je me hisse sur l'impériale du coche avec sept compagnons de route, qui n'ont pas trouvé place à l'intérieur, et nous nous installons au milieu des caisses et des ballots, où chacun de nous cherche à s'établir le plus commodément possible. Le claquement d'un énorme fouet à lanière gigantesque retentit, et nos quatre chevaux enlèvent au galop la lourde voiture, dont les membrures vieillies font entendre un craquement de mauvais augure. Le chemin n'est qu'un large sentier serpentant au milieu de la forêt et coupant droit à travers tous les obstacles.

Nous gravissons des crêtes aiguës, pour dévaler ensuite à fond de train dans un lit de torrent, que nous passons sur un pont grossier formé de quelques troncs d'arbres à peine équarris. Il faut à tout prix enfiler le pont, sinon nous irions nous briser au fond d'une gorge de quelque vingt mètres de profondeur. Le frein, très puissant, consiste en un levier que le cocher manœuvre avec le pied. C'est une pièce en bois qui, en basculant, applique un sabot sur les roues de la voiture.

Aux descentes trop raides notre automédon doit se cambrer de toute sa puissance, pour peser sur le frein, ce qui n'empêche pas la voiture de venir donner contre les chevaux et de les forcer de prendre une allure de plus en plus rapide, jusqu'au bas de la côte. Parfois nous passons entre des troncs d'arbres sciés à un pied du sol; plus loin, nous roulons sur la déclivité d'une colline assez raide pour donner à notre « stage » une inclinaison tout à fait déplaisante. Nous ne nous maintenons sur notre siège élevé que par des miracles d'équilibre. Pour nous rassurer, notre cocher nous montre la place où, la semaine dernière, la voiture a versé, en tuant quatre voyageurs. Il est vrai que le conducteur était absolument gris. Aussi j'avoue que ce n'est pas sans une certaine appréhension que je vois mes voisins, trop complaisants, offrir au nôtre la bouteille de whisky, sans laquelle un vrai pionnier ou un mineur sérieux ne se met jamais en route. Le conducteur est à la fois le capitaine et le pilote de notre embarcation, et chacun le choie à l'envi.

Notre route continue à suivre le fond de la gorge étroite où gronde le torrent que nous sommes forcés plus d'une fois de traverser à gué. Parfois nous passons au pied d'escarpements à pic, ou bien nous traversons des forêts de pins énormes. Plus loin, notre véhicule roule au grand trot, pendant quelques minutes, à travers un fourré d'arbrisseaux, d'où s'envolent de jolis oiseaux, les uns couleur d'azur, les autres noirs comme nos merles, avec une ravissante huppe écarlate.

Mes compagnons profitent du premier relais pour descendre et goûter le whisky de l'endroit. Un vigoureux « Hallooh, Cap » annonce qu'il est temps de partir. En Amérique, et surtout dans les États de l'Ouest, on attribue un grade militaire au premier venu dont on ne connaît pas le nom. Cela paraît d'autant plus étrange qu'aucune nation n'est moins portée au militarisme que les États-Unis. Ici le mot « monsieur » est remplacé, lorsqu'on s'adresse à un inconnu, par le mot « Cap », diminutif de capitaine. C'est le grade le moins élevé que l'on puisse décerner à quiconque n'est pas visiblement un ouvrier ou un « clergyman ». Déjà, à Chicago, j'avais été très étonné de voir que le colonel de Laveleye était descendu à l'hôtel de ***. J'avais oublié d'ajouter à la suite de mon nom ma profession d'ingénieur, et, immédiatement, j'étais

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

transformé en officier supérieur. Dans le Colorado, du reste, tout propriétaire de mine est général et tout maître-ouvrier capitaine.

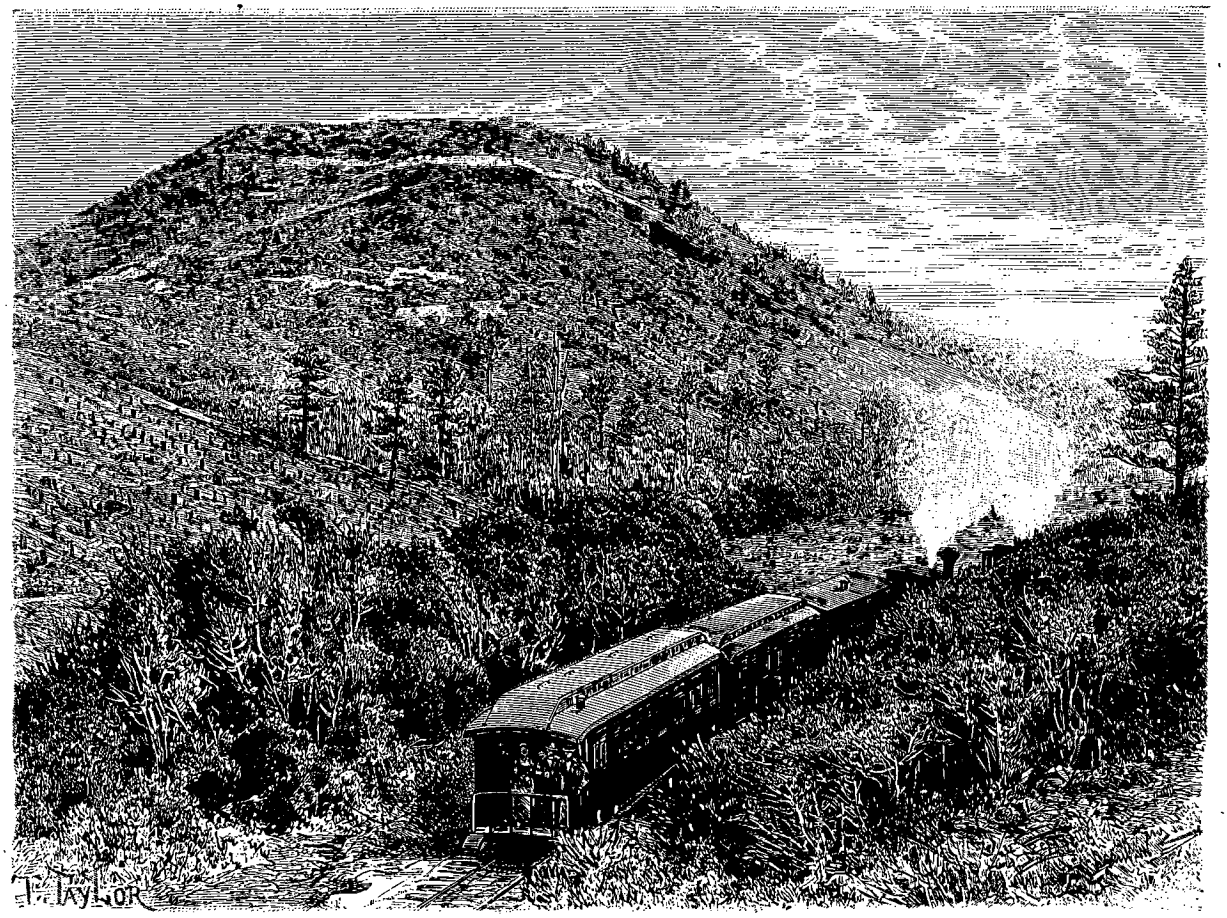
A Denver, M. Sheyer m'avait présenté au moins à dix généraux, dont pas un, certainement, n'avait fait partie de l'armée, même pendant la guerre de la sécession. On raconte à ce sujet l'anecdote suivante.

Un homme causant avec le propriétaire d'un café, celui-ci lui demanda quel grade il occupait dans l'armée des confédérés.

« Moi, dit-il, j'étais simple soldat.

— Simple soldat! s'écrie l'hôte; par ma foi! vous êtes le premier simple soldat que j'aie rencontré. Il faut que je vous paye une bonne bouteille pour la rareté du fait. »

Pendant les trois semaines que j'ai passées dans le Colorado j'ai invariablement été capitaine ou colonel. Si j'avais eu quelques années de plus, j'aurais certainement été général. Cependant l'extrême politesse des voyageurs pour le cocher commence à porter ses fruits et nous sommes assez en retard. Nous devons arriver avant la nuit au commencement du « South Park », après avoir franchi les plus mauvais passages,



Pente dénudée dans les Montagnes-Rocheuses (voy. p. 418). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

mais le crépuscule tombe déjà et nous en sommes encore à une heure de chemin.

Les « parks » ou parcs forment l'un des aspects caractéristiques de cette partie des Montagnes-Rocheuses. Ce sont de grandes plaines situées au cœur des montagnes, à une altitude très élevée et encadrées de toutes parts par les rochers. Le South Park n'a pas moins de cinq mille kilomètres carrés, cent kilomètres de long sur cinquante de large. Leur surface, à peu près plane, semble indiquer l'emplacement d'anciens lacs comblés ou vidés. Il y a dans les environs trois parks importants : le *South Park*, le *Middle Park* et le *North Park*.

Le Middle Park, qui occupe le milieu de la chaîne, est rempli de forêts. Le gros gibier y est très abondant, et un lord anglais y a construit une maison de chasse pour tirer l'élan, l'ours gris et le puma, le petit lion des Montagnes-Rocheuses. Le South Park est couvert d'une herbe épaisse, et les Indiens, qui y passent tout l'été, y ont détruit presque tous les animaux sauvages. Si nous avions profité des dernières clartés du jour pour sortir du « cañon » ou gorge, une fois arrivés dans la plaine, nous aurions pu, même dans l'obscurité, avancer rapidement. Mais notre conducteur avait trop largement fêté la dive bouteille de whisky, et le soleil est déjà couché quand nous partons

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

du dernier relais. Un peu plus loin, nous passons un campement de rouliers établis pour la nuit autour d'un feu. Nous montons une côte assez raide, nos chevaux s'effrayent de la lueur du brasier, un coup de fouet trop vigoureusement cinglé les précipite en avant, un craquement se fait entendre et la lourde caisse s'incline en avant d'une façon effrayante. Tout le monde saute de la voiture, on s'élance à la tête de l'attelage, qui s'est arrêté du reste; on recherche la cause de l'accident, et bientôt on s'aperçoit que la pièce de fer reliant le train de derrière à l'essieu de devant est brisée. Aussitôt chacun se met à l'œuvre : on dételle les chevaux, on emprunte à une clôture voisine quelques troncs d'arbres, au moyen desquels on soulève la lourde machine, et on parvient à remettre l'essieu à sa place. Heureusement nous ne sommes pas loin du dernier relais, où se trouve une forge. On y ressoude la pièce brisée. Au lieu de devoir camper au milieu de la forêt, nous en sommes quittes pour quelques heures de retard. Notre accident n'est plus qu'un incident.

Resté près du « stage coach » en détresse, j'ai tout le loisir d'examiner les aspects extraordinaires des choses qui m'entourent. Nous dominons le campement des voituriers dont le foyer a effrayé notre attelage. La nuit est tout à fait close, et les sapins sombres et serrés rendent l'obscurité complète. Devant nous la route descend comme dans un gouffre sans fond. Une lanterne, tenue devant la tête des chevaux, projette sur ces masses noires quelques lueurs fantastiques. Au-dessous de nous, le campement est vivement éclairé par un immense brasier, où brûlent cinq ou six énormes pins tout entiers. Le rideau de flammes ondoie sur plusieurs mètres de longueur avec des crépitements sonores. Les hommes, que les reflets de ce feu énorme teignent en rouge, ont un aspect sinistre. Ces aventuriers à l'aspect de brigands seront peut-être dans peu d'années des yankees enrichis qui viendront dépenser leurs millions à Paris. Ici tout le monde est ouvrier, travaille de ses mains et couche sur la dure. Quand on pense à cette incurie, on ne s'étonne plus de voir des montagnes entières dévorées par l'incendie, et on se demande comment il reste encore dans tout le pays un seul arbre debout. Notre ferraille réparée, nous pouvons nous remettre en route, au pas et précédés d'un homme portant la lanterne, afin d'indiquer les obstacles à éviter.

Nous arrivons enfin au « Park » vers neuf heures du soir, et alors on peut trotter dans la plaine, malgré l'obscurité. Nous sommes à Fairplay vers deux heures du matin. Fairplay est un ancien camp de mineurs situé au milieu du South Park. Pendant quelque temps on y a exploité de l'or, et alors une petite ville s'y était formée. On n'y compte plus guère maintenant que deux ou trois cents habitants. Dans les régions aurifères on trouve ainsi partout des ruines de villes qui n'ont vécu que quelques années.

Nous passons la nuit ici dans un hôtel assez confortable, et le lendemain, à sept heures, nous repartons pour Leadville. Il faut traverser d'abord la petite rivière, d'où l'on extrayait l'or qui a donné naissance à Fairplay. Elle coule entre deux parois absolument à pic, de vingt mètres de hauteur, et la largeur de son lit dépasse parfois cinquante mètres, quoique l'on n'y voie actuellement qu'un mince filet d'eau qui mouille à peine le sabot des chevaux.

Le fond de la gorge est couvert de gros cailloux roulés. Nous y descendons par un chemin taillé obliquement dans la paroi pour remonter de même de l'autre côté. Après avoir traversé ensuite tout le « Park », nous arrivons au dernier col, au delà duquel se trouve la vallée de l'Arkansas supérieur. C'est sur l'un des ruisseaux tributaires de la grande rivière que Leadville a été fondée. Ce col, le Hamilton-Pass, est à douze mille cinq cents pieds au-dessus du niveau de la mer. Nous voyons cependant des arbres jusque bien près de la dernière montée, qui n'est guère inférieure, comme altitude, au sommet de la Yungfrau.

Dans toute cette région la limite des neiges éternelles est beaucoup plus élevée qu'en Suisse : c'est probablement à cause de la grande sécheresse de l'air. La végétation monte à onze mille six cents pieds. Leadville, à dix mille deux cent trente pieds, est située au milieu d'une forêt de sapins. Les « parks », où pousse une herbe excellente et où l'on cultive même le blé, sont à une altitude moyenne de neuf mille cinq cents pieds. En Suisse, les neiges descendent, on le sait, jusque vers sept mille pieds environ.

La dernière pente est très raide. Je la gravis à pied, sans être aucunement gêné par la rareté de l'air. Les mineurs aiment mieux se faire traîner. Ils ne comprennent pas le plaisir que j'éprouve à dégourdir mes jambes et me demandent si je suis marcheur de profession. Nous dépassons un convoi de bœufs et de mules chargés de provisions et d'outils destinés à Leadville. Ces pesantes caravanes ne mettent pas moins de six jours pour s'y rendre de la station de chemin de fer la plus rapprochée, et il leur en faut autant pour y retourner, chargées de minerais; donc treize à quatorze jours par voyage. On comprend quelle doit être la richesse des mines qui peuvent supporter des frais aussi considérables, mais ces moyens de transport primitifs vont bientôt faire place à la locomotive. Deux ou trois chemins de fer seront terminés avant peu. Ils se feront, au début, une guerre de tarifs; en deux ou trois ans les actionnaires des lignes nouvelles seront tour à tour ruinés et enrichis.

Le long de la route on rencontre à chaque instant des squelettes de bêtes de somme, et, au fond du précipice qu'elle longe, j'aperçois le cadavre d'un bœuf, tombé récemment, qui achève de s'y décomposer.

Nous avons pris à un relais deux jeunes filles se rendant à Leadville : fait assez rare dans une région où les femmes sont dans la proportion de une sur cinq cents habitants. La descente dans la vallée de l'Arkansas est vertigineuse. Le conducteur lance son attelage au grand galop sur une route en pente raide, à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

peine assez large pour notre voiture. Tantôt elle incline d'une façon effrayante vers le précipice, tantôt nous traversons des fondrières couvertes de troncs d'arbres posés les uns à côté des autres, ou bien nous sommes lancés d'une ornière à l'autre, avec des ballottements furieux qui mettent notre vieille caisse à une rude épreuve. Heureusement c'est la dernière étape, et nous arrivons sains et saufs au fond de la vallée de l'Arkansas, que nous remontons pendant trois heures, pour la quitter à l'endroit où s'y jette un cours d'eau peu important, le California Gulch. Après deux jours de secousses à nous rompre les os, nous voici enfin au terme du voyage.

L'approche de Leadville s'annonce, comme celle de tous les nouveaux camps de mineurs, par la destruction complète des arbres. Rien n'est plus triste et plus désolé. L'homme a gâté le paysage. Toute une forêt a été employée à bâtir la ville naissante, et des deux côtés de la route on aperçoit à perte de vue des troncs coupés à deux ou trois pieds du sol. Le taillis trop petit pour être utilisé reste seul debout et cache les habitations nouvellement construites. Nous passons d'abord devant plusieurs huttes faites de branchages et de terre glaise. Elles servent de refuges aux derniers arrivés, aux mineurs ruinés ou aux malheureux que la fortune contraire a réduits à la dernière extrémité. Puis viennent plusieurs « corrals ». Ce sont de grands quadrilatères fermés de deux côtés par des palissades en pieux de sapin, au fond par des écuries, et vers le devant par un abri pour les gens. Les chariots sont au milieu de l'espace resté libre et les animaux errent à leur guise dans l'enceinte. Ceci rappelle le Mexique et l'Amérique du Sud.

Enfin voici la ville même avec ses aspects bien

Vue de South Park. — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie

caractérisés. Ce n'est encore qu'une large rue, longue d'un millier de mètres et bordée de maisons en bois, presque toutes ornées d'une véranda qui recouvre le trottoir et forme des deux côtés une sorte de galerie couverte. Elle préserve à la fois du soleil et de la pluie. De ces balcons pendent des enseignes de tout genre, avec des couleurs criardes et des lettres gigantesques, afin de se disputer l'attention du public. C'est la réclame américaine dans toute sa violence, en rapport avec cet étrange état de la société où de la barbarie primitive surgissent déjà les éléments de la civilisation la plus avancée. Nous faisons notre entrée au grand galop. J'aperçois cependant en passant un magasin de nouveautés, les bureaux d'un journal, deux hôtels et une quantité de « bars » dont plusieurs s'annoncent comme étant des cafés-concerts. Cette « institution » se retrouve aujourd'hui dans le monde *entier.*

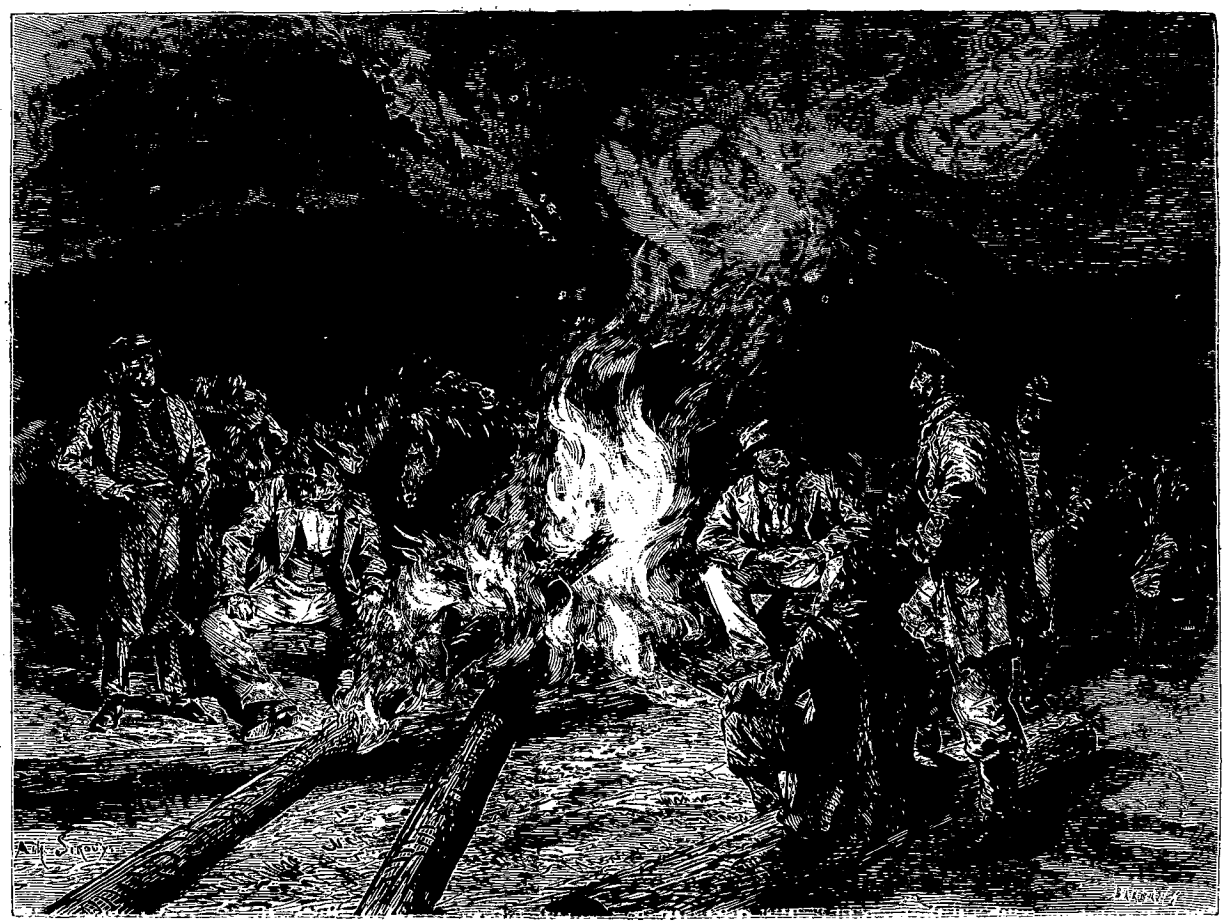
Je descends à l'hôtel où s'arrête le « stage ». Je suis assez curieux de savoir comment j'y serai logé. Dans la chambre, tout comme dans la ville même, à côté d'objets de construction grossière le luxe de l'Europe fait son apparition. Pas de tapis, chose rare en Amérique où l'on en trouve partout; comme lavabo, une table en bois blanc; des couvertures en grosse laine, des draps de couleur étrange, mais un superbe bois de lit en noyer poli et sculpté et une belle armoire à glace digne de figurer dans l'Astor-House à New-York.

Il est trop tard pour visiter Leadville le soir même et je descends pour souper. La salle à manger est encore à l'état le plus primitif. Les parois sont en bois naturel sans rien qui en dissimule la rusticité. La table est sans nappe, et des tabourets à trois pieds servent de sièges. La vaisselle est grossière, mais les verres sont en cristal taillé et les couteaux à manche d'ivoire

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

du modèle le plus élégant. Tous les convives sont des mineurs, comme on pouvait s'y attendre. Les uns, pleins d'espoir, causent à haute voix du succès qu'ils sont sur le point d'atteindre. D'autres mangent rapidement, pressés de prendre du repos, pour recommencer leur dur labeur, qu'ils craignent de voir rester infructueux. Un favori de la fortune régale ses compagnons de champagne mousseux à six dollars la bouteille. Quant à la conversation, c'est celle que j'ai entendue partout depuis mon arrivée dans le Colorado : « Les minerais sont-ils riches ? Combien contiennent-ils d'onces d'argent ou de pour cent de plomb à la tonne? » Après le repas, je cause avec l'hôtelier, homme intelligent, connaissant son affaire et ne voulant à aucun prix se lancer dans les mines. Il gagne plus à exploiter les mineurs. C'est un filon qui donne toujours et dont le rendement ne prépare pas de déceptions. Il a été l'un des premiers à se fixer à Leadville et il me raconte l'histoire de la ville naissante.

Le torrent qui passe ici, le California Gulch, contenait de l'or dans ses alluvions, et une population de dix mille mineurs s'était bientôt trouvée réunie sur ses rives. Elle avait extrait de ses sables plus de quinze millions d'or. Puis le placer s'était épuisé assez rapi-



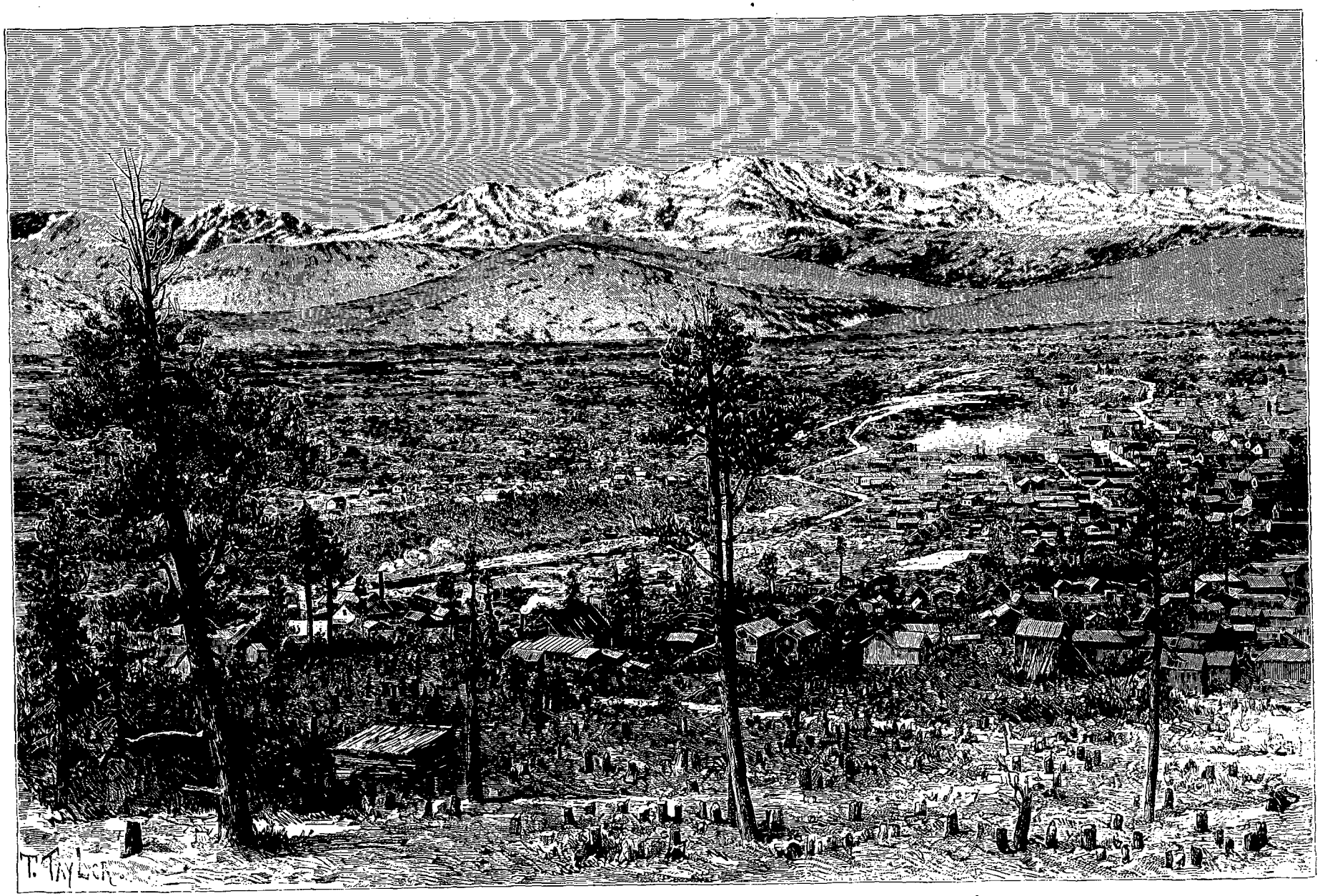
Campement de rouliers (voy. p. 420). — Composition de A. Sirouy, d'après le texte.

dement, et tout le monde était parti chercher fortune ailleurs. A peine née, la nouvelle cité était rentrée dans le néant. Seuls deux pionniers, Stevens et Wood (leurs noms méritent d'être conservés), persistèrent à chercher de nouveaux gîtes du métal précieux, et pendant deux ans ils continuèrent à fouiller le lit du ruisseau. Perdus dans la solitude et forcés d'aller prendre les provisions indispensables à plusieurs journées de marche de là, ils furent plus d'une fois presque réduits à mourir de faim. En travaillant les sables aurifères, ils rencontrèrent souvent des cailloux et des débris de rochers qui les frappèrent par leur poids extraordinaire.

On avait rejeté ces matières comme n'ayant aucune valeur; on les nommait des « porphyres lourds ». Stevens et Wood se décidèrent enfin à les faire analyser. Ils apprirent ainsi que c'était en effet une espèce de porphyre, mais fortement imprégné de métal et constituant un minerai de plomb argentifère d'une extrême richesse.

Sans faire part de leur découverte à personne, ils se mirent à la recherche de l'affleurement du filon, et, l'ayant trouvé, ils achetèrent une concession et commencèrent la première exploitation au printemps de 1876. Bientôt le bruit de leur merveilleuse trouvaille se répandit, et les mineurs se précipitèrent de

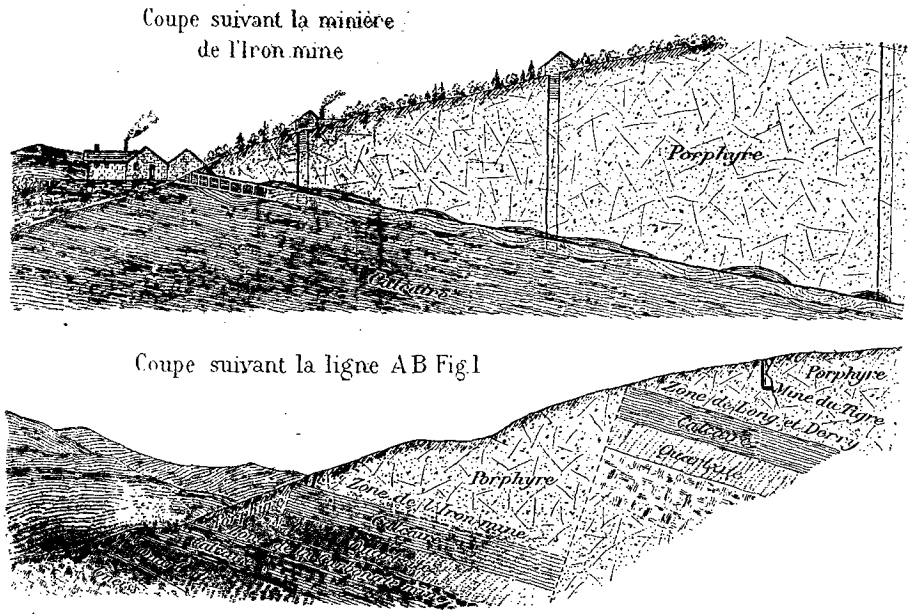
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Leadville, côté du sud. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

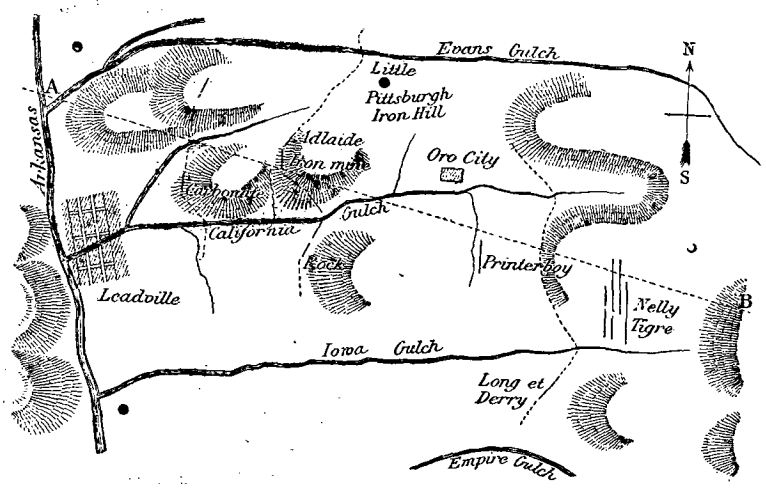
tous les côtés vers cet endroit qu'on nomma Leadville, « la Cité du plomb ». Au mois d'octobre 1878, dix-huit mois après l'achèvement de la première habitation, Leadville avait une population de plus de dix mille habitants, six hôtels, deux églises, deux journaux et deux théâtres, l'un pour la comédie, l'autre pour l'opérette, avec des cafés et des « bars » sans nombre. C'était toute une révolution dans la production du plomb, dont les conséquences se firent sentir partout où l'on exploitait ce métal.



Coupes des terrains de l'Iron-mine.

La grande richesse de Leadville est due à la formation géologique toute spéciale du terrain et à la disposition remarquable du filon plombo-argentifère. La veine trouvée par Stevens et Wood avait une inclinaison de seize degrés environ. Les nouveaux venus, commençant à creuser plus haut, sur les pentes de la montagne qui encadraient la vallée, s'imaginaient devoir descendre à cinq cents pieds au moins, avant d'arriver au minerai. Mais, grâce à une disposition particulière des couches, ils rencontrèrent le filon à dix mètres sous la surface du sol, sans avoir dépensé plus de cent dollars. Encouragés par ce succès inespéré, d'autres mineurs creusèrent plus haut encore, et le même fait se reproduisit. Enfin d'autres mineurs encore foncèrent un puits de recherche au-dessous de l'affleurement primitif, et, contre toutes les règles de la géologie, ils retrouvèrent de nouveau le même filon.

La vallée entière semblait donc formée de minerai contenant en moyenne soixante pour cent de plomb et cinquante onces d'argent à la tonne. C'était une source de richesses à donner le vertige.



Environs de Leadville.

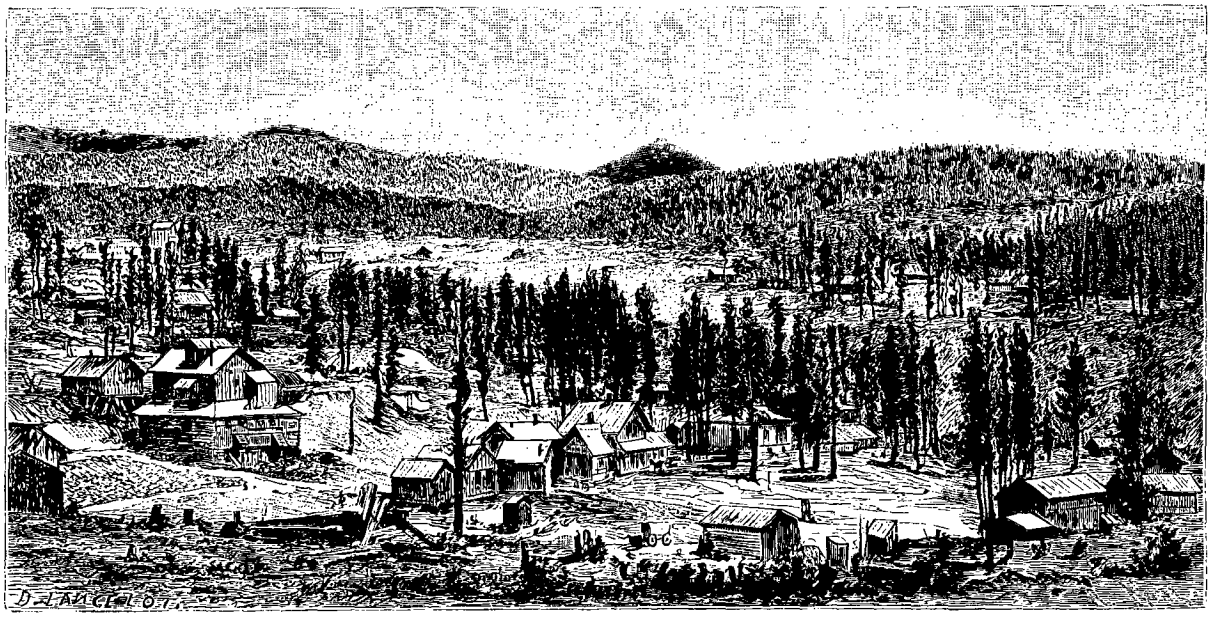
Une coupe du terrain suffit pour donner l'explication du phénomène. Une fissure inclinée de seize degrés en moyenne a dû se remplir de minerai déposé par une eau chargée de matières minérales. Puis est venu un soulèvement postérieur, disloquant le terrain et lui donnant la forme d'un escalier, dont chaque marche serait la couche argentifère brisée en tronçons. Les creux laissés par les marches se sont remplis peu à peu de terrains rapportés, et la végétation, installée dans la terre meuble, a recouvert le tout de son manteau de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

verdure. Jusqu'à présent on a trouvé le filon à cinq niveaux différents, formant cinq étages de mines s'élevant sur les flancs de la vallée. Si le filon n'avait pas été brisé, on aurait eu quelques-unes de ces fortunes colossales estimées à des centaines de millions, comme celles qui sont sorties du Comstock-Lode. A Leadville, les fortunes faites sont plus nombreuses, mais bien moins considérables.

Mon hôte me cite l'exemple d'un simple ouvrier qui avait eu la chance de découvrir le second étage des exploitations. Il venait de vendre sa part dans la concession de *Little Pittsburgh* pour deux cent cinquante mille dollars. Un autre, un chimiste de dixième ordre, gagnait sa vie en faisant l'essai sommaire des minerais découverts. Un mineur à bout de ressources, et ne possédant pas les dix dollars réclamés pour l'analyse, l'avait payé en lui cédant le quart de la mine dont il avait obtenu la concession. Ce quart, qui pouvait ne rien valoir, se trouva en fait représenter vingt mille dollars. C'était une analyse bien payée. L'heureux chimiste venait de rentrer de Paris, où il avait laissé ses dollars si facilement gagnés, mais il espérait bien retrouver une chance encore plus favorable.

Je cause avec un mineur assis auprès de moi. C'est un ancien maître d'école des environs de Chicago. Il a tout abandonné au premier bruit des découvertes, et il travaille déjà, depuis trois mois, sans rien trouver, le pic d'une main, le revolver de l'autre. Son puits reste constamment sous sa garde ou sous celle de son associé, et l'un des deux alternativement vient prendre ses repas à la « ville ». Il s'exprime très élégamment et a une instruction étendue. Étrange contraste avec son grossier costume ! Il est vêtu de grosse toile brune et de fortes bottes en caoutchouc. Sur sa



Le Little Pittsburgh. — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

tête, son feutre roussi et graisseux porte la marque des usages divers auxquels il a servi et des tempêtes qu'il a affrontées.

Ici l'esprit de spéculation règne en maître. Celui qui est pauvre aujourd'hui sera riche demain, soit par la découverte d'un filon, soit parce qu'il a racheté une part dont le prix a monté rapidement. Chacun joue tout en travaillant. Pendant toute la soirée la plus grande animation règne partout. Dans le « bar » de l'hôtel, c'est un va-et-vient continuel. Au dehors, la foule se coudoie sur les trottoirs couverts, et un chariot, sur lequel se trouve un orchestre aux cuivres discordants, descend la grande rue, éclairé par la lumière des torches et suivi d'une foule compacte. C'est la troupe du théâtre qui fait la réclame pour la représentation du soir; puis, tout se tait et la ville s'endort, pour reprendre le lendemain, dès l'aube, sa fiévreuse activité.

Je commence par jeter un coup d'œil dans les rues. C'est bien le commencement d'une cité américaine. La principale artère est coupée à angles droits par plusieurs autres rues, qui, à leur tour, sont recoupées par des voies parallèles à la première. Les maisons sont encore loin de se toucher : aux extrémités de l'agglomération surtout, de grands espaces vides laissent voir le sol primitif avec ses blocs de rocher, ses broussailles et ses troncs d'arbres coupés. Mais les rues sont tracées, partout, avec leurs trottoirs en bois de chaque côté. On paraît ne point douter que bientôt elles seront remplies. Les boutiques et les magasins sont groupés le long de la grande route, et c'est ici que le mélange de civilisation avancée et de sauvagerie primitive se retrouve avec tous ses contrastes.

Voici un magasin de nouveautés, avec des vitrines bien garnies des dernières modes arrivées de New-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

York. Quoique les acheteurs doivent être rares, je remarque à l'étalage de petites bottines à talons Louis XV, des chapeaux de Paris, des machines à coudre, mille objets de fantaisie en nickel, en argent, en or ou en cuir de Russie; tout cela coté à des prix fabuleux; mais le mineur heureux n'y regarde pas de si près. A côté, on voit des costumes de mineur en grosse toile, de grandes bottes en caoutchouc, des haches et des pioches, de la poudre et des balles. Plus loin, un magasin de comestibles où les vins fins, ou soi-disant tels, et les friandises ne manquent pas. Une muraille de boîtes de conserves, artistement dressée, forme la devanture. C'est du reste la grande ressource dans ces pays écartés : fruits de tout genre, reines-claude, cerises, ananas, boîtes de sardines, de homards, de foie gras; puis, à l'entrée, le cadavre d'un ours brun, saignant encore, tué et rapporté la veille par deux chasseurs, les héros du jour. Devant les maisons, une quantité de vieilles caisses hors de service encombrent la voie publique. Les rues ne sont pas pavées, et, du côté de la forêt, elles sont encore semées de grosses pierres. Le soir on ne brûlait partout que des bougies. Un convoi chargé d'huile était attendu, mais pour le moment il n'y avait plus à Leadville une seule goutte de pétrole. Encore deux jours de retard, et la population était forcée de se coucher avec le soleil.

Je visite quelques établissements où l'on traite le minerai. Ordinairement on me reçoit très bien, avec une courtoisie toute parisienne, à l'usine de la Plata, par exemple. Ailleurs, je fais connaissance avec le type bourru; à mes questions on me répond : « Vous êtes ingénieur, dites-vous, alors vous devez connaître le traitement du minerai; donc, il est inutile de vous l'expliquer. Si vous ne le connaissez pas, c'est encore inutile, car vous ne comprendriez rien à mes explications. »

L'après-midi, j'assiste dans l'une des églises à l'enterrement de deux mineurs tués par un éboulement. C'était le premier accident arrivé dans le camp; aussi toutes les exploitations chômaient et le temple regorgeait de monde. Le corbillard est un simple chariot sur lequel est posé le cercueil, qui sert de siège au cocher. La bière est richement garnie d'ornements d'argent et couverte d'une draperie de velours de soie. Derrière le corbillard suivent deux voitures avec les parents des victimes. Deux sœurs de l'un des ouvriers sont vêtues avec beaucoup d'élégance, le crêpe noir est de toute première qualité. Puis vient une longue file de mineurs en redingote noire et en gants blancs. Plusieurs d'entre eux sont à cheval. On se presse dans l'église, où cinq cents personnes seulement peuvent trouver place. Au dehors se masse une foule compacte. Le temple est en planches, très simple, sans aucun ornement et blanchi à la chaux. Un petit harmonium accompagne un chant religieux répété par un quatuor de voix; au fond, une table ornée à chaque extrémité d'un pot de fleurs sert d'autel. Le pasteur parle d'une estrade exhaussée à peine d'un pied ou deux. Il est mis comme tout le monde et ressemble à un ouvrier ordinaire. Le geste est sobre et la parole très simple, sauf parfois quelques éclats de voix plus emphatiques.

Tout le monde est très recueilli, et je vois par une fenêtre un vieux mineur qui écoute en pleurant abondamment. Je ne m'attendais pas à trouver tant de sensibilité dans un endroit où paraît devoir régner l'indifférence la plus absolue aux accidents de la vie, et où la veille encore, à la suite d'une orgie, deux hommes avaient été grièvement blessés à coups de couteau et de revolver.

Même ici, dans un milieu en apparence si grossier, les femmes retrouvent le respect dont elles sont partout l'objet aux États-Unis. Malgré la foule compacte qui remplissait l'église, dès qu'une femme se présentait à la porte, chacun s'écartait pour lui livrer passage. Au reste les femmes, connaissant les droits à la déférence générale qu'on ne leur conteste pas, savent très bien se faire respecter elles-mêmes. Les deux jeunes filles qui avaient pris place dans le « coach » à Fairplay avaient vu les voyageurs assis près du cocher leur céder immédiatement leurs places, considérées comme les meilleures. Le conducteur s'étant permis une galanterie un peu trop vive, l'amazone offensée, sans hésiter un moment, saisit le chapeau galonné de son admirateur et le lança dans le précipice qui longeait la route et d'où il ne fallait pas songer à le retirer. Chacun se moqua de lui, et il accepta la leçon d'assez bonne grâce.

A Leadville je fus conduit dans un café tenu par une femme dont l'histoire est caractéristique. Arrivée de France en Californie à l'âge de seize ans, au moment de la fièvre de l'or, elle revêtit le costume masculin, et, pendant quinze ans, mena la vie d'un mineur, travaillant comme un homme, et supportant sans faiblir toutes les fatigues et toutes les privations qui tuaient souvent les plus entreprenants et les plus robustes.

Elle me raconta d'abord et me montra ensuite, relaté dans un journal de Californie, un trait de sa vie qu'elle m'affirma s'être renouvelé souvent. Elle avait découvert un « placer » très riche dont la possession lui était disputée par trois Canadiens. Refusant toute aide étrangère, elle prit avec elle des vivres pour quelques jours, des munitions et plusieurs revolvers, puis, menaçant de brûler la cervelle au premier qui oserait approcher, elle resta dans le trou qu'elle avait creusé et elle n'en sortit qu'après en avoir retiré la dernière paillette d'or. Avec ses économies elle avait acheté une vigne en Californie, et elle en vendait elle-même les produits dans les différents camps de mineurs nouvellement établis. Elle était, au moment où je la vis, une forte femme de quarante à cinquante ans, solidement charpentée. Son regard ferme et dur révélait l'énergie toute masculine de son caractère. Elle était connue de tous; aussi son établissement était-il sans

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Une rue de Leadville. — Dessin de A. Sirouy, d'après des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

contredit l'un des mieux tenus et des plus fréquentés de la ville.

Je visitai avec soin les mines de plomb argentifère, but spécial de mon voyage, mais le récit de cette partie technique ne peut trouver place ici. Je n'en dirai que quelques mots.

L'emplacement des exploitations présente un aspect très particulier. On s'engage dans les bois de sapins qui s'étendent derrière Leadville. Un sentier serpente à travers leurs masses sombres et aboutit tout à coup à une éclaircie.

Plusieurs arbres ont été abattus et la plupart gisent encore étendus sur le sol. Dans l'espace libre s'élèvent quelques maisonnettes en bois, un hangar pour emmagasiner le minerai, et un grand tambour en bois qu'une mule fait tourner et qui sert à remonter au jour la pierre qu'abat le mineur au fond de son trou. Voilà tout le matériel d'une mine dont on extrait des millions.

L'exploitation que je visitai avec le plus d'intérêt s'appelait l'« Iron-mine ». C'est celle qui a été découverte la première. Elle peut servir de type aux autres. Le directeur, un « général » naturellement, me reçoit à merveille. Il m'invite à partager son dîner et sa chambre, ce que j'accepte avec plaisir. Ici encore on couche sur la dure, mais dans un lit d'acajou, et si la vaisselle est de bois, on y mange du pâté de foie gras de Strasbourg et de la compote d'ananas. Nous dînons avec les chefs mineurs et deux « capitaines » dont la conversation me permet de recueillir quelques renseignements intéressants.

L'exploitation pour le moment est arrêtée en partie à cause des « usurpateurs ». On donne ce nom à des mineurs qui prétendent que le minerai existant à Leadville s'y trouve en couche et non en filon. Dans le second cas, toute concession à la surface est limitée à cent pieds de long, sur trente de large, mais elle peut être exploitée à toute profondeur. Dans le premier cas, le propriétaire ne peut dépasser les limites de la concession de la surface.

Les « usurpateurs » se sont en conséquence établis à cent pieds plus bas que l'affleurement de l'*Iron-mine*, et, ayant recoupé le filon à cette profondeur, ils se sont mis à l'exploiter. Le procès se plaide en ce moment à Denver, mais, en attendant, les propriétaires de l'*Iron-mine* ne peuvent continuer à foncer leurs galeries sans rencontrer les « usurpateurs », et sans engager avec eux une bataille souterraine à coups de fusil. Comme ils ont beaucoup de chances d'avoir gain de cause, ils préfèrent attendre. Mais, jusqu'à ce qu'intervienne le jugement, ils doivent laisser enlever leur précieux minerai sous leurs yeux. Ils emploient en ce moment soixante ouvriers gagnant quinze francs par jour. C'est le prix fixé par les travailleurs eux-mêmes, et nul ne peut offrir ses bras à moins. Celui qui le ferait serait forcé de quitter immédiatement le pays, ou une balle dans le corps le rappellerait bientôt à ses devoirs. Un agent se trouve aux stations de chemins de fer par où l'on arrive à Leadville, et il prévient les mineurs qu'il voit descendre du train des conditions qu'ils doivent imposer aux patrons.

Quant au minerai, il contient parfois jusqu'à six cents onces d'argent à la tonne de minerai et de trente à soixante pour cent de plomb. C'est là, il est vrai, une richesse exceptionnelle, mais on y trouve cependant d'ordinaire une forte proportion de plomb; aussi le prix de ce métal est-il tombé actuellement extrêmement bas. La tonne ne coûtait à Leadville, lors de mon séjour, que cent francs, tandis que le prix moyen était naguère de quatre à cinq cents francs. Il s'ensuit qu'on peut maintenant tuer les gens à meilleur marché.

Accompagné de mon cicerone, je descendis d'abord dans la mine qu'il exploitait et ensuite dans deux ou trois autres, où je fus admis sur sa recommandation. Les travaux sont presque partout encore très près de la surface du sol, à l'affleurement du filon, et l'*Iron-mine* est dans ce cas.

On y pénètre par une galerie bien boisée, où un homme de haute taille circule à l'aise, et dont la pente douce conduit insensiblement à une centaine de mètres dans les entrailles de la terre. Des wagonnets roulant sur des rails, et tirés par des mules, servent à l'extraction du minerai. De chaque côté, à droite et à gauche, se détachent des galeries divisant le champ d'exploitation en longues bandes parallèles, attaquées par deux ou trois chantiers à la fois. Le travail est des plus faciles; la roche, extrêmement poreuse et friable, se détache presque en poussière dans les parties riches, et en blocs pesant quelques livres dans les parties plus pauvres. Le seul danger à redouter provient des éboulements, dont on se gare en soutenant la galerie par des cadres de bois.

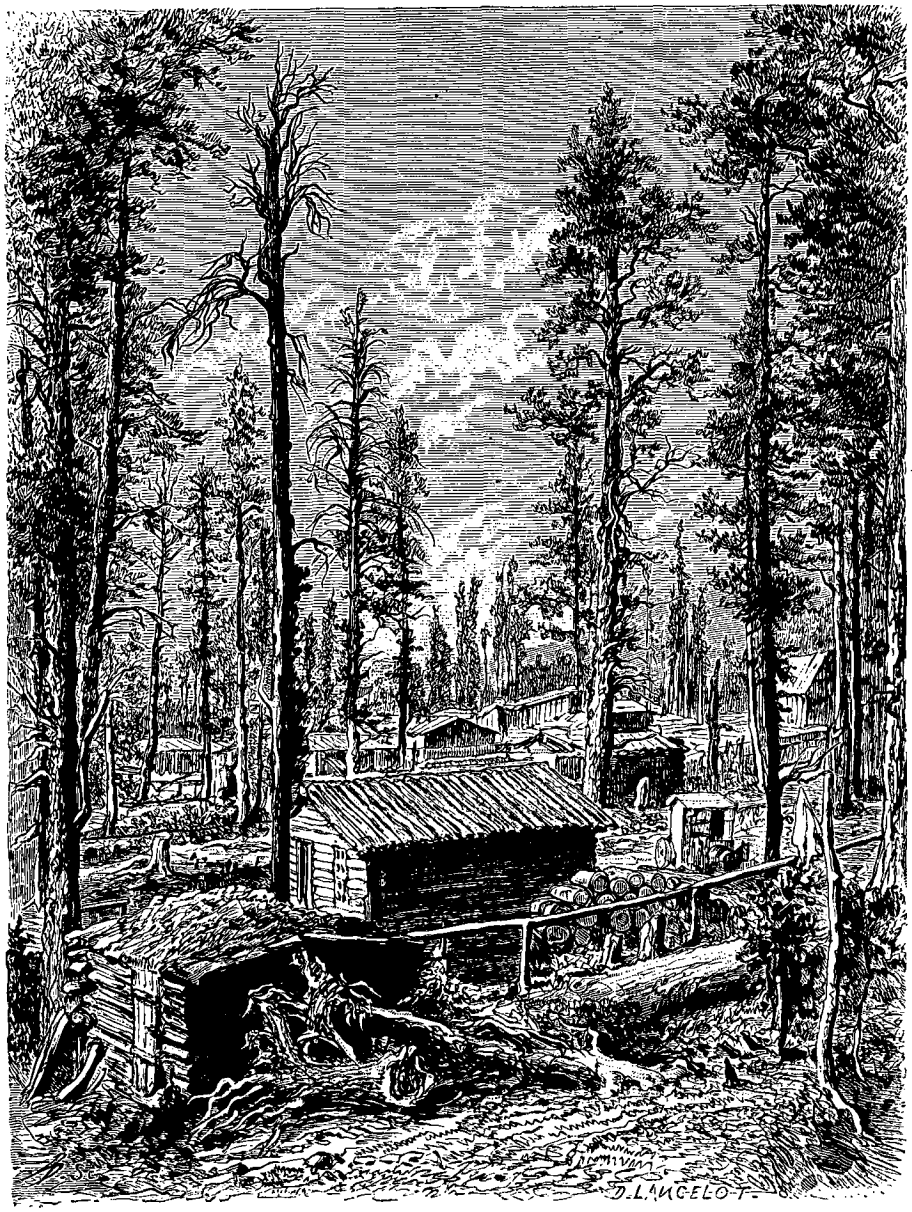
Le minerai se présente sous un aspect très particulier : les parties riches sont des sables de couleur bleuâtre, bien reconnaissables et nommés « blue-sands » (sables bleus) par les mineurs. C'est un mélange de carbonates et de chlorures de plomb, contenant parfois jusqu'à six cents onces d'argent à la tonne de minerai. Une pareille richesse est toutefois exceptionnelle. Une mine a d'autant plus de valeur qu'elle renferme plus de « blue-sands ».

Au-dessous se trouve une croûte de peroxyde de fer, imbibé de carbonate de plomb, et plus bas encore le calcaire; c'est la roche pauvre encaissant le minerai. Au-dessus du filon proprement dit on rencontre un porphyre complètement décomposé, au contact du minerai, en une argile compacte et imperméable protégeant les mines contre les infiltrations de l'eau, mais sans grande consistance et sujette à des éboulements. Cette argile est colorée des nuances les plus diverses par les sels des métaux du filon : toutes les variétés du brun et du jaune, l'ocre, la terre de sienne et le maïs s'y retrouvent et s'y confondent. Parfois la présence d'un peu de cuivre produit une teinte du plus beau bleu.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La rencontre du porphyre décomposé annonce le voisinage du gîte exploitable, et plus d'un mineur, bronzé par des années de labeur et de privations, a bondi de joie à la première découverte d'une pelletée de cette terre azurée.

Je profitai de mon séjour à Leadville pour visiter une mine de plomb argentifère, la « Moose-mine », qui est certainement l'une des choses les plus curieuses de ce pays. C'est, je crois, l'exploitation la plus élevée du monde entier. Elle se trouve située au sommet de l'un des pics des Montagnes-Rocheuses, à l'altitude de treize mille cinq cents pieds. En Europe les neiges éternelles rendraient impossible l'établissement de travaux à de semblables hauteurs.



Une exploitation à Leadville. — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

Le seul danger qui existe ici provient du vent, qui est parfois assez violent pour emporter, dans les précipices s'ouvrant à côté du sentier, les mulets et les petits ânes employés au transport du minerai. Une cinquantaine d'ouvriers vivent isolés sur ce pic dénudé et battu par la tempête. Ils y demeurent dans des habitations à moitié creusées dans le rocher et descendent au plus deux ou trois fois par mois dans la plaine.

En hiver, toutes les communications sont souvent interrompues pendant plusieurs jours, par des ouragans terribles, qui détachent des pierres énormes du flanc des montagnes et qui enlèveraient dans leurs tourbillons furieux quiconque se hasarderait à les affronter.

La mine elle-même présente une particularité remarquable. A cette altitude, le courant d'air circulant dans les galeries est si froid qu'il congèle immédiate-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ment toute humidité; les parois sont revêtues d'une couche épaisse de glace, présentant l'aspect le plus extraordinaire. Cette glace ne recouvre pas le rocher et ne prend pas non plus la forme de stalactites. On aperçoit une infinité de petits feuillets de glace entremêlés, entre-croisés en tous sens et fixés aux parois, ici minces et délicats comme les ailes d'un papillon, là reproduisant les veines et les nervures de la feuille la plus gracieuse. Impossible d'imaginer rien de plus féerique. On se croirait transporté dans le palais de la reine des frimas, tout orné de fleurs, d'étoiles, de guirlandes et d'astragales de neige et de glace. Quand on casse un de ces feuillets ou de ces ornements, cela fond et ne laisse qu'une gouttelette d'eau pure et scintillante.

Les ouvriers, pour travailler à cette élévation, reçoivent un salaire de quatorze francs soixante-dix centimes et payent quatre francs vingt centimes de pension.

Ils m'invitèrent très gracieusement à partager leur dîner, qui ne laissait rien à désirer. Voici le menu :

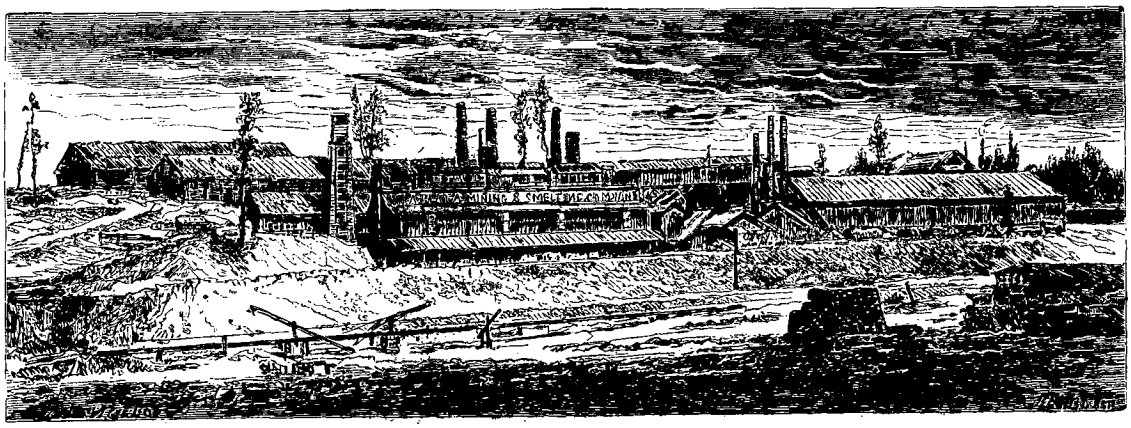
Potage aux huîtres étuvées;

Bœuf braisé;

Mouton rôti;

Trois espèces de légumes; et comme dessert un excellent blanc-manger, et un pudding de cabinet; thé et café à discrétion, mais pas de petit verre. La guerre à l'abus des spiritueux, très générale en Amérique, se poursuit jusque sur ces hauteurs.

L'avenir de Leadville est encore incertain. Le camp de mineurs qui en fait la fortune actuelle disparaîtra-t-il comme s'était évanoui celui qui l'avait précédé? L'*Oro-City*, la « Cité de l'Or », a fait place ici à la « Cité du Plomb ». L'ours et le daim reprendront-ils possession de la solitude succédant à l'activité du tra-



La Plata. — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

vail humain, ou bien les gisements seront-ils assez importants pour donner à une ville définitive le temps de se fonder? Personne ne peut le dire. La prospérité des exploitations est certainement assurée pour quelques années encore. La richesse et la valeur du gîte sont suffisamment démontrées par ce fait, que pendant l'année 1880 il a été expédié de Leadville, outre le plomb, pour soixante-quinze millions cent vingt-cinq mille sept cent soixante-cinq francs d'argent, malgré l'épuisement de deux de ses exploitations, l'incendie d'une autre, et malgré des grèves qui ont souvent une longue durée.

On peut prévoir presque certainement qu'avant un an ou deux Leadville remplacera pour l'argent le Comstock-Lode, dont la production diminue rapidement. Le Colorado dépassera probablement le Névada et prendra place à la tête des États de l'Union comme producteur de métaux précieux. L'achèvement des chemins de fer imprimera une activité nouvelle au travail, car tous les matériaux et les subsistances baisseront énormément de prix; mais plus les moyens d'exploitation se perfectionneront, plus tôt le minerai sera enlevé.

Les Américains attaquent leurs mines avec tant d'énergie qu'ils en tirent bientôt tout ce qu'elles contiennent. Si les filons devaient cesser de produire, Leadville disparaîtrait, car ses habitants ne resteraient pas dans ce coin reculé des Montagnes-Rocheuses, à plus de dix mille pieds de hauteur. Elle ne se repeuplerait que le jour où le flot montant de la population aurait définitivement occupé les pays environnants et colonisé les « parks ».

La génération qui a vu naître la « Reine du plomb » la verra peut-être mourir.

Édouard DE LAVELEYE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

REVUE GÉOGRAPHIQUE,

1881

(SECOND SEMESTRE),

PAR MM. C. MAUNOIR ET H. DUVEYRIER.

TEXTE INÉDIT.

—

I. Troisième Congrès international des sciences géographiques, à Venise. Les résultats du Congrès. Accueil fait aux géographes. — II. Les régions de l'Europe inconnues. M. Charles Rabot au nord de la Norvège. M. Georges Pouchet au lac Enara. — III. Excursion de M. Edmond Cotteau, de Paris à Yokohama, à travers la Sibérie. Longueur du chemin parcouru. — IV. L'ancien lit méridional de l'Oxus, découvert par le lieutenant Kalitine. MM. Bonvalot et Capus traversent le Bokhara. Ils visitent les ruines entre Ak-Kourgâne et l'Oxus. Mission de MM. Chantre et Barry en Arménie et en Transcaucasie. — V. Rapport du commandant Roudaire sur ses nivellements en Tunisie. Sa conclusion sur le projet de mer intérieure saharienne. Deux villes romaines découvertes en Tunisie par MM. Cagnat et Gasselin. Premiers résultats géographiques de l'expédition en Tunisie. — VI. M. Georges Revoil au pays des Çomali. Il s'avance jusqu'aux montagnes de Karkar. Ses découvertes archéologiques, ses collections d'histoire naturelle. — VII. Le capitaine Bloyet à Kondoa. Nouvelles missions dans la région des grands lacs. Mort de trois missionnaires français. — VIII. Une expédition française au Zambézi. Ses informations sur les affluents et le régime du fleuve. — IX. L'expédition du lieutenant-colonel Borgnis-Desbordes sur le haut Sénégal. Levés topographiques dirigés par le commandant Derrien. Mission du capitaine Galliéni à Ségou. Traité avec le souverain de ce pays. Voyage du docteur Bayol au Foûta-Dhiallon. — X. Voyage de M. Henri Dufour au pays des Ovampo. Nouvelle de la mort du voyageur. — XI. Traversée de l'Afrique par MM. Matteucci et Massari. — XII. Massacre de la mission Giulietti chez les Çomali. — XIII. Levés de M. Ernest Marno sur le haut Nil. — XIV. Le docteur Emin-Bey au pays des Niamniam. Le docteur Junker dans la même région. — XV. Nouvelle mission belge dans l'est de l'Afrique équatoriale. Voyage et mort de M. T. P. Wybrants dans le royaume d'Oumzila. — XVI. M. Stanley et les missionnaires anglais sur le Congo. Nouvelle station de M. Stanley à Isandjéla. Missions catholiques et protestantes à Stanley-Pool. Longitude de ce point. — XVII. M. Flegel lève une partie inconnue du cours du Dhiôli-Ba. — XVIII. La mission de M. Gouldsbury à Timbo. — XIX. Mort du docteur Hildebrandt. — XX. Exploration d'affluents du haut Amazone, par M. Charles Wiener. — XXI. Explorations polaires pour la recherche de la *Jeannette* et de deux baleiniers américains. Le *Corwin* aborde à l'île Herald et à la Terre de Wrangel. Informations sur cette terre. Le *Rodgers* effectue le tour de l'île. Autres expéditions américaines. — XXII. Inquiétude sur le sort de l'*Eira*. — XXIII. M. Sibiriakof aux embouchures de l'Obi. Perte de l'*Oscar Dickson*. — XXIV. Un écho du désastre de Franklin. — XXV. Les observatoires circumpolaires de M. C. Weyprecht. — XXVI. Le *Travailleur*. Ses nouvelles études sous-marines dans la Méditerranée et l'Atlantique.

I

L'un des faits importants du semestre a été la réunion, à Venise, du troisième Congrès international des sciences géographiques. Ainsi que les congrès précédents réunis à Anvers (1871), puis à Paris (1875), celui-ci était accompagné d'une exposition où les géographes ont pu mesurer l'espace parcouru depuis cinq ans dans la voie du progrès. Ils ont également pu, grâce aux trésors de l'exposition italienne en portulans et cartes des siècles passés, apprécier d'un regard ce qu'a été la représentation de notre terre et ce qu'elle est devenue. Au seuil de l'exposition apparaissait la majestueuse mappemonde du camaldule Fra Mauro, comme un symbole du passé géographique de l'Italie, dont M. de Lesseps, à l'ouverture du Congrès, a si heureusement rappelé les plus glorieuses phases. A partir de là une série d'œuvres caractéristiques déroulaient l'histoire de la cartographie italienne jusqu'à nos jours, représentée surtout par les belles productions du bureau topographique de l'état-major.

Nous ne saurions ici présenter même un fugitif aperçu de cette manifestation où la science a montré ce qu'elle sait de la terre et sur quelles données elle s'appuie pour la tâche immense de poursuivre ses études. Nous traverserons donc les nombreuses salles de l'exposition sans nous attarder ni aux cartes topographiques, dont les dimensions augmentent sans cesse, ni aux sévères cartes marines, ni aux nuances vives des cartes géologiques, statistiques ou historiques, ni aux belles relations de voyages, aux atlas nombreux, aux plus nombreux ouvrages d'enseignement et de vulgarisation, aux instruments, aux appareils, aux vues photographiques, aux collections de tout genre.

Que de savoir, quels efforts, quels travaux dans cet ensemble auquel chaque nation contribuait par des éléments et comme par des traits particuliers! Notre pays, surtout par la variété des productions de ses grands services publics, ne s'est montré inférieur à aucun autre.

Quant au Congrès même, aura-t-il produit des résultats marquants pour l'avancement de la science? Nous n'oserions l'affirmer. En thèse générale les réunions de ce genre abordent trop de questions pendant leur éphémère durée, pour produire des solutions étudiées et acceptables. Des vœux sont émis, qui demeurent stériles faute de sanction. Il serait préférable, pour les congrès géographiques suivants,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de limiter à quelques questions de premier ordre les sujets de discussion, en faisant à l'avance étudier par les hommes les plus compétents les solutions qu'elles comportent. Il serait surtout à désirer qu'on s'efforçât de maintenir la géographie dans son domaine.

Ces réserves faites pour l'avenir, disons qu'au point de vue de l'avantage principal des congrès, celui de mettre en relation directe des hommes qui se connaissent déjà par leurs travaux, la réunion de Venise a été un véritable succès. L'accueil fait aux géographes par « la Cour et la Ville » n'a rien laissé à désirer, et les assistants conserveront de leur séjour à Venise une impression dont le charme durera certes au delà des cinq années qui nous séparent du congrès prochain.

II

L'Europe même présente encore des contrées à peu près vierges d'explorations ou qui, n'ayant pas été comprises jusqu'ici dans les grandes cartes topographiques, ne se révèlent à nous que par leurs traits les plus généraux. Ainsi, de vastes espaces restent encore à étudier dans le nord de la Norvège, où nous trouvons à l'œuvre un membre de notre club alpin, M. Charles Rabot, qui n'en est pas à ses débuts. Il a parcouru cette année les provinces de Nordland et Tromsö, avec une partie de la Laponie suédoise et norvégienne.

Après avoir fait des sondages dans la Rosvand, gravi et mesuré le pic Kjeringtind que reflète cette belle nappe d'eau, visité de vastes plateaux inexplorés entre le Beierendal et le Dunderlandsdal, étudié une branche du grand glacier Swartisen caractérisé par l'exiguïté de ses moraines, M. Rabot a gagné la région des lacs suédois, Horn Asvan et Tjaggelvas. Là encore il a escaladé le Sarjektjokko, pic ardu comme son nom, puis il a terminé par un examen des glaciers sud du Sulitjelma, dont il avait, l'an dernier, étudié les glaciers nord. M. Rabot a rapporté un bon nombre d'informations sur cette sévère contrée, et le Ministère de l'Instruction publique n'aura qu'à se louer de lui avoir confié une mission.

Avec M. Georges Pouchet, professeur au Muséum, nous ne quittons pas les parties hautes et mal connues de l'Europe. Non loin du triple confin de la Laponie russe, de la Norvège et de la Finlande, s'étend l'Enara, vaste lac situé au milieu d'une région négligée jusqu'à ce jour par les explorateurs. Des eaux poissonneuses du lac sort, comme d'une vasque, le Paswik, qui va terminer au Varangerfiord son cours d'une trentaine de kilomètres. Après avoir opéré des dragages dans le fiord, pour en étudier la température et la faune profonde, M. Pouchet a remonté le Paswik et recueilli des données tout à fait neuves sur ce cours d'eau dont les rives s'écartent parfois jusqu'à former de véritables lacs. Les habitants sont plus que clairsemés et les nouvelles d'Europe ne leur parviennent pas rapidement. L'un d'eux ignorait, bien qu'il fût sujet russe, et la mort du czar et l'avènement de son successeur.

La mission confiée à M. Pouchet par le Ministère de l'Instruction publique était plus spécialement relative à la zoologie et nous savons qu'elle a donné de fort beaux résultats.

III

Il n'est pas sans intérêt de constater ici ce que peut aujourd'hui faire un touriste, à la condition, toutefois, d'être un peu spartiate et de renoncer au confort des hôtels, voire même des auberges. Voici, par exemple, M. Edmond Cotteau qui part de Paris aux premiers jours du mois de mai dernier, avec le dessein de gagner le Japon en traversant la Sibérie dans sa plus grande dimension.

Saint-Pétersbourg, Nijni-Novgorod, Kasan, Perm sont pour lui la banlieue : il est encore en Europe. De Perm à travers l'Oural que franchit un chemin de fer, il arrive à Ekaterinebourg, puis à Tioumen, d'où les eaux de la Toura, du Tobol, de l'Irtich, de l'Obi et du Tom l'amènent à Tomsk, un mois après son départ de Paris. Là commence la partie rude du trajet, avec la *tarantass* qui secoue inexorablement le voyageur. Ce barbare moyen de transport conduit M. Cotteau à Krasnoïarsk, incendié trois mois auparavant, à Irkoutsk, qui sort péniblement de ses cendres, enfin aux rives pittoresques du Baïkal. De l'autre côté du lac, M. Cotteau reprend sa tarantass et, à travers un beau pays, il va terminer à Strietensk la partie la plus longue de son voyage par terre. Il continue sa route par les cours de la Chilka, du majestueux fleuve Amour, de la Sungatcha, et en traversant le lac Khanka. De la rive sud du lac, cinq journées et cinq nuits d'un pénible trajet par terre l'amènent à Ragdolné, sur le Soui-Foun, d'où, en bateau à vapeur, il gagne enfin Wladiwostock, puis le Japon. Pendant ce voyage de trois mois, M. Cotteau avait parcouru 15923 kilomètres, dont 3940 en chemin de fer, 3234 en tarantass, 7498 en bateau à vapeur sur des fleuves ou des lacs, et 1251 par mer.

Cette « promenade » ne surprendra pas ceux qui savent que M. Cotteau occupe ses vacances à parcourir les mers et les terres les plus lointaines, comme d'autres vont à Trouville ou en Suisse.

IV

Nos lecteurs savent qu'à une époque encore mal déterminée, mais qui ne remonte peut-être pas très haut, l'Oxus ou Amou-Daria se déversait dans la mer Caspienne. La partie de son ancien lit, connue sous le nom d'Ousboï, a fait depuis quelques années le sujet d'intéressantes études inspirées par la pensée pratique de ramener l'Oxus à ses embouchures d'autrefois, en ouvrant ainsi une voie navigable de la Russie orientale au centre de l'Asie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

D'après les rapports des Turcomans on soupçonnait que l'ancien lit avait une ramification au sud de Khiva, mais il fallait, pour s'en assurer, pénétrer au cœur du redoutable Kizilkoum, qui s'étend de Khiva au pays des Tékinsks. Un officier de l'armée russe, le lieutenant Kalitine, vient de faire cette constatation.

Parti de Goek-Tépé, nous dit le savant colonel Venukof[1], M. Kalitine a franchi deux cents kilomètres de désert, et, par 40° 10′ de latitude et 56° de longitude est (Paris), il a découvert le Tchardjoui-Daria. Le lit de ce fleuve mort est large de six cents mètres; sa rive septentrionale est élevée en comparaison de l'autre. M. Kalitine l'ayant suivi pendant trente kilomètres, a pu s'assurer qu'il fait un coude vers le nord pour aller ensuite vers l'ouest, rejoindre l'Ousboï. Du point où il l'a traversé, il voyait au loin, dans la direction de l'est, de hautes collines des deux côtés du sillon : le fleuve coupait naguère une chaîne de montagnes inconnue jusqu'à ce jour.

Dans les parties de l'Asie plus spécialement livrées aux explorations russes, nous trouvons, pour cette fois, deux voyageurs français, MM. G. Bonvalot et G. Capus, qui nous rapporteront certainement de leur excursion une étude intéressante. De Samarcande, ils ont été par Karchi jusqu'à Kilif, au bord de l'Oxus. De là, remontant le fleuve, ils ont gagné Shirabad, puis Ak-Kourgâne sur la Sourkhâne. Entre ce point et le cours de l'Oxus, sur une cinquantaine de kilomètres, s'étend une suite ininterrompue de ruines qui n'avaient pas été examinées jusqu'à ce jour. Elles forment trois groupes principaux : celui de Chaar-i-Goul-Goula, tout près d'Ak-Kourgâne, celui de Chaar-i-Samaan, plus au sud, et celui de Termez au bord de l'Oxus. Les habitants n'ont que des notions confuses et embrouillées sur l'histoire de ces ruines. Nos voyageurs, qui les ont visitées, se demandent s'il n'y aurait pas, « comme à Balkh, une ville grecque sous la ville musulmane[2] ».

Plus près de nous, M. Chantre, accompagné du capitaine Barry, accomplissait cette année, pour le Ministère de l'Instruction publique, une mission qui profitera largement soit à l'histoire naturelle, soit à l'archéologie. Beyrouth et la vallée de l'Oronte, Antioche, Diarbékir, Bitlis et le lac de Van, l'Ararat, Erivan, le lac Goktcha, Tiflis, jalonnent la ligne de cet itinéraire au cours duquel les voyageurs n'ont pas cessé de recueillir notes et collections. A Tiflis ils se séparèrent, et, tandis que M. Chantre allait explorer des ruines dans la région avoisinante, M. Barry visitait la grande et la petite Tchetchnia, le cours du Koïsou, ainsi que les derniers ressauts du Caucase, qui forment le Daghestan.

V

Des expéditions, missions et voyages en Afrique, nous ne pouvons citer ici que les plus intéressants, en nous bornant même à en indiquer les principaux résultats. Les travaux des Français réclament tout d'abord notre attention, et il faut, en commençant, signaler, dans les *Archives des Missions scientifiques et littéraires*, le rapport sur les travaux du commandant Roudaire, pendant la mission des Chott en Tunisie. Ce rapport définitif reprend aussi les résultats de la première mission, dont le théâtre avait été la partie orientale du Sahara algérien.

M. Roudaire conclut à la possibilité de créer une mer intérieure qui couvrirait le bassin des Chott algérien et tunisien. Quelque suite que l'avenir réserve au projet, les recherches de M. Roudaire resteront comme un monument qui fait honneur au savoir et à la persévérance de celui qui les a dirigées.

Bien que venus après tant d'autres archéologues-voyageurs éminents, M. Cagnat et M. Gasselin qui l'accompagnait ont découvert dans le nord de la Tunisie les sites de deux villes romaines : Thabarca, près de Bordj-Djedîd, dans le pays des Khoumîr, et Musculula à Henchîr-Guergoûr; ils ont aussi complété la connaissance du tracé des voies romaines qui sillonnaient le pays. Leur moisson d'épigraphes latins a été des plus riches, car elle ajoute deux cent six textes nouveaux au *Corpus inscriptionum latinarum*, publié à Berlin.

Ajoutons que la campagne de Tunisie va notablement accroître nos informations sur cette intéressante contrée. Déjà les colonnes en marche ont levé des itinéraires qui combleront bon nombre de lacunes de la carte, et il faut émettre le vœu qu'au rétablissement de la paix des missions scientifiques soient envoyées pour étudier le pays à tous les points de vue.

VI

Au cours de deux précédents voyages, M. Révoil avait visité la côte nord du pays des Medjourtîn, de Lasgorè à Bender 'Alloûla. Chargé cette fois-ci d'une mission du Ministère de l'Instruction publique, il a, pendant dix mois, parcouru les territoires inconnus des Medjourtîn, des Dolbohanté et des Warsanguéli. Le principal résultat de ce voyage a été une reconnaissance des montagnes de Karkar, le nœud orographique de toute la région. De leur pied nord part le fleuve Darror et de leur pied sud le célèbre Ouâdi Nogâl, deux des plus grands cours d'eau du pays Çomâli. Forcé, en présence de l'hostilité des habitants, de revenir à Aden, M. Révoil s'est arrêté dans quelques ports qu'il avait laissés en dehors de ses premiers itinéraires, entre autres ceux de Galwîn et de Haïs. C'est dans le dernier qu'il a fait une découverte aussi intéressante pour l'histoire que pour la géographie et l'ethnographie; il y a trouvé des tombeaux qui seraient les monuments d'une civilisation gréco-égyptienne.

Il convient d'ajouter que la mission de M. Révoil

1. *Revue de Géographie*, septembre 1881.
2. Lettre au président de la Société de Géographie, 28 juillet 1881.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

aura été également fructueuse pour les sciences naturelles.

VII

Le 13 février 1881, M. Bloyet fondait à Kondoa, dans l'Afrique orientale, la station française scientifique et hospitalière que le comité français de l'Association internationale africaine avait décidé d'établir entre la côte de l'océan Indien et le lac Tanganyka. Peu de temps auparavant, la troisième caravane des missionnaires catholiques d'Alger établissait une station à Mdabourou, entre Bagamoyo et le lac Tanganyka. Une autre station a été installée à Roumoungwé, sur la route qui conduira de la côte orientale à l'empire de Lounda. Nous avons le regret d'annoncer ici que trois des missionnaires, les PP. Deniaud, Augier et d'Hoop, ont été massacrés sur les bords du Tanganyka.

VIII

Après avoir suivi le Zambézi de Kilimané à Tèté, où elle arrivait le 13 juin, une expédition française a remonté la Chiré jusqu'à la hauteur du pic Malawé, au sud duquel elle a visité une source thermale dont l'existence seule était signalée. Les voyageurs ont ensuite découvert un canal latéral, le Ziozio, qui, partant du Zambézi, près de Tèté, rejoint la Chiré au lac Nyandja-Pongono. D'après les observations de M. P. Guyot, membre de l'expédition, le rapide courant du Ziozio allait du Zambézi à la Chiré, et pourtant, s'il est un fait reconnu et admis depuis longtemps, c'est que cette dernière rivière est un tributaire du Zambézi. Un nouveau champ s'ouvre aussi aux projets d'exploitation des contrées de l'Afrique intérieure, par la découverte sur les bords de la Moatisé, affluent nord du Zambézi et de l'Inhacypkondo, d'un bassin houiller que les ingénieurs de l'expédition disent aussi riche que le bassin de Saint-Étienne.

IX

On se préoccupe, non seulement en France, mais encore en Angleterre, d'ouvrir au commerce de l'Europe le bassin du Dhiôli-Ba ou Niger. Profitant d'une situation privilégiée, le gouvernement français a mis à l'étude le tracé d'un chemin de fer destiné à relier le grand fleuve à nos postes avancés sur le Sénégal. En même temps il obtenait un succès diplomatique important.

Le lieutenant-colonel Borgnis-Desbordes jetait, le 25 février 1881, les fondations du poste de Kita, situé dans le Fouladougou, au sud-est de Ba-Foulabé. Il avait auparavant châtié les habitants de Goubanko de leur agression contre la mission du capitaine Galliéni et poussé des reconnaissances dans le sud-est, jusqu'à Mourgoula, ville baignée par un affluent de droite du Ba-Khoï. Le commandant Derrien, chef de la brigade topographique, rapporte les levés des divers itinéraires parcourus ; ils établissent que du cours du Sénégal à Kita le terrain se prête à l'établissement d'un chemin de fer.

Le 21 mars, l'expédition du capitaine Galliéni, longtemps retenue à Nango par le roi Ahmadou, prenait le chemin de Bâkel et de Saint-Louis. Pour parvenir au royaume de Sègou, elle avait marché par Kita et suivi la rivière Ba-Oulé, jusque près de Bamakou, sur le Dhiôli-Ba.

Après bien des hésitations, le roi Ahmadou a enfin consenti à signer un traité[1] par lequel il place sous le protectorat de la France tout le haut Niger, de sa source à Timbouktou ; il accorde de plus aux Français seuls le droit de s'établir dans le royaume de Sègou et d'y faire le commerce. Les chefs des territoires dhiôli (ou mandingues) qui bornent au sud le royaume ont pris les mêmes engagements. Le capitaine Galliéni a donc obtenu tout ce qu'on attendait de sa mission, mais il ne faut pas s'exagérer la valeur de la signature d'Ahmadou; bien réellement le maître à Sègou, ce souverain serait actuellement incapable de se faire obéir dans le royaume de Masina, qui est à cheval sur le fleuve, entre son propre État et le grand marché de Timbouktou.

Au mois de mai, le docteur Bayol, médecin de la marine, partait de l'embouchure du Rio-Nuñez pour aller explorer le Foûta-Dhiallon en suivant d'abord les traces du lieutenant Lambert (1860). Entre le poste français de Boké et Timbo, capitale du Foûta-Dhiallon, se dresse une ligne de faîte qui sépare les fleuves côtiers coulant à l'ouest des eaux du Sénégal, de la Falemé et du Ba-Fing. M. Bayol nous apportera des informations vraiment neuves sur ce terrain.

Le 17 mai, son expédition quittait Boké, et dès le 20 elle sortait du plateau de Pompo-Teli, au sol argileux, parsemé de conglomérats ferrugineux. Après avoir passé le confluent de la Kintao et du Rio-Nuñez, elle se trouvait dans une contrée couverte d'une splendide végétation, où errent les tribus à demi nomades des Foûlbé ou Peuls. Au milieu de cette plaine se dresse isolé le mont Kuua, où M. Bayol vit la source du Rio-Nuñez, non loin de celles du Rio-Pongo, du Kogon et du Kassafara. Échappant heureusement au danger d'une attaque annoncée, il entrait le 27 à Bambaya, chef-lieu d'une province du Foûta-Dhiallon, où abondent le caoutchouc, les cuirs, les arachides, le riz, et, renseignement encore plus intéressant, où des cultures de caféiers couvrent les collines jusqu'à trois journées de marche dans le sud.

X

Sur la limite des territoires que se disputeront un jour le Portugal et l'Angleterre dans l'ouest de l'Afrique australe, M. Erickson avait organisé l'année dernière une expédition cynégétique à laquelle prenait part un

1. Voy. notre Revue géographique, premier semestre 1881, p. 420.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Français, M. Henri Dufour; la géographie lui devra les premiers traits de la carte de plateaux élevés et salubres que traverse le Cunène. Pendant un voyage de plusieurs mois, il a d'abord relevé le cours inconnu de ce grand fleuve, sur un développement de cent kilomètres, et jusqu'à ce qu'il dût renoncer à faire avancer son chariot dans d'impraticables fourrés d'arbres épineux. Au delà, M. Dufour a visité des tribus adonnées à l'élevage de l'espèce bovine, les Evaré, qui comptent cinq ou six mille âmes, et les Ehanda cantonnés par 16° 5′ de latitude sud et 14° 12′ de longitude est de Paris, à une altitude d'environ douze cent cinquante mètres. Notre compatriote espérait revenir dans le courant de 1881 aux établissements des missionnaires suédois du pays des Ovahéréro, mais une nouvelle des plus inquiétantes nous est parvenue en ces temps derniers : M. Dufour aurait été tué par des indigènes en lutte avec les Portugais.

XI

En tête des voyages dus à des étrangers, nous signalerons le plus considérable, effectué par MM. P. Matteucci et A. Massari : c'est la traversée de toute la partie orientale et centrale des pays musulmans de la Nigritie. Ces deux voyageurs, de nationalité italienne, étaient partis de Suez le 24 février 1880, en compagnie du prince G. Borghese. Débarqués à Sawâkin, ils avaient atteint Kartoûm et traversé si rapidement le Kordofân et le Fôr, que le 26 mai ils étaient déjà sur la frontière occidentale de ce dernier État. Las d'attendre l'autorisation demandée au sultan du Ouadaï en vue de pénétrer sur son territoire, le prince Borghese, le promoteur de l'expédition, revint en Europe. Peu de temps après, l'autorisation étant arrivée, MM. Matteucci et Massari purent atteindre Abêché, capitale du Ouadaï, où ils reçurent bon accueil. Le sultan leur accorda même le libre passage vers le Bornou, et, tandis que l'on s'attendait à les voir revenir du côté du Sahara, c'est au golfe de Guinée qu'ils ont abouti. Nous ne faisons qu'enregistrer ce remarquable voyage, dont les résultats seront certainement du plus haut intérêt pour la géographie physique et politique, comme pour l'ethnographie de cette partie du continent noir. Le succès a été chèrement acheté, car le malheureux Matteucci est mort, peu après son retour en Europe, des suites d'une maladie causée ou aggravée par les fatigues. M. Massari, officier distingué de la marine italienne, nous fera sans doute prochainement connaître les détails du voyage dont il a présenté un résumé au Congrès de Venise.

XII

L'Italie conquiert vaillamment sa place dans les explorations en Afrique, mais sa rentrée dans l'arène est marquée par des pertes infiniment regrettables; ainsi M. G.-M. Giulietti, qui venait de faire un voyage de Zeïla' à Hèrèr, dans cette partie de l'Afrique dont le prince Amédée de Savoie visitait la côte il y a peu d'années, est mort assassiné avec tous ses compagnons de route en mai 1881, à quelques jours de marche de Bailui.

XIII

Sur le haut Nil, un voyageur autrichien bien connu, M. Ernest Marno, chargé par le gouvernement égyptien de maintenir un passage libre à travers les détritus végétaux que les inondations arrachent aux rives du fleuve, a profité de sa mission pour lever la carte détaillée du Nil entre les confluents du Bahar El-Djebel et du Bahar Ez-Zerâf, et entre ceux du Bahar Ez-Zerâf et du Bahar El-Ghazâl. Ce travail, qui comprend des milliers d'azimuts, s'appuie sur des latitudes observées. M. Marno a procédé également au levé du Bahar El-Ghazâl jusqu'au confluent du Bahar El-'Arab, et il a trouvé, au confluent du Bahar El-Ghazâl dans le Nil, un nouveau lac qui aurait, comme le lac Nou, disparu pour se reformer en un autre endroit.

XIV

Le docteur Emin Bey a poursuivi, l'année dernière, ses reconnaissances dans le pays des Asandé ou Niamniam, à l'ouest des itinéraires du docteur Schweinfurth, mais à l'est des points extrêmes des voyages du docteur Potagos et de Miani. Sa carte et sa relation sont une nouvelle contribution, peut-être la plus exacte de toutes, à la carte de la région où court la ligne de partage des bassins du Nil et de l'Ouellé.

Citons aussi le voyage que le docteur Junker vient de faire dans ce même pays des Asandé, de Dêm Bekir à la capitale de leur roi N'dorouma, et jusqu'à quelques kilomètres au sud de la capitale de Mounza, roi des Monbouttou. Il est passé, par conséquent, à l'ouest de l'itinéraire du docteur Schweinfurth, et à l'est de celui du docteur Potagos. Sa carte et sa relation seront indispensables à tous ceux qui voudront démêler le réseau fluvial assez compliqué de cette partie de l'Afrique.

XV

Après avoir constaté l'envoi, dans l'est de l'Afrique équatoriale, d'une nouvelle mission belge commandée par le capitaine Hansens, rappelons l'expédition anglaise du capitaine T. Phipson Wybrants. Nous lui devrons la carte du delta du fleuve Sabi, qu'elle a remonté ensuite jusqu'au kraal d'Oumzila; c'est là que le capitaine Phipson Wybrants est mort le 29 novembre 1880. Le capitaine Owen a ramené les survivants à la baie d'Inhambané.

XVI

A l'ouest de la même zone, M. Stanley a fondé, sur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le fleuve Kongo ou Livingstone, la nouvelle station d'Isandjéla, près des chutes de ce nom, et à cinquante-six kilomètres environ plus haut que son établissement central de Vivi ou M'vivi.

Ce dernier établissement a servi de base d'opération à des missionnaires catholiques français et protestants anglais. Le 7 juillet, le R. P. Augouard partait de Vivi à destination de Stanley-Pool. Quant aux missionnaires protestants, ils se groupent autour de la « Livingstone inland Mission ». L'association, dont le nom indique clairement le but, possède des établissements à Banana, situé à l'embouchure du fleuve, à Mataddi-Minkanda, en face de Vivi, puis à Paraballa, à Banza-Montega et à Mayanga, en amont des chutes de Yellala. Pendant les trois premières années de leur existence ces missions ont perdu trois Européens, missionnaires ou autres, mais elles sont encore représentées par seize Européens. On s'occupait cette année-ci à fonder des stations avancées au confluent de la rivière Edwin Arnold, et même au delà de Stanley-Pool.

Deux membres de cette association, MM. Crudgington et Bentley, ont déjà remonté à pied la rive nord du Kongo jusqu'à Stanley-Pool; naturellement ils ont passé par la station française que venait de fonder M. Savorgnan de Brazza.

Ajoutons que, d'après une information adressée à la Société de Géographie, M. Stanley lui-même se serait transporté à Stanley-Pool.

XVII

M. Flegel, négociant allemand, l'un des missionnaires de la Société africaine allemande, se proposait de découvrir la source de la Bénouê, rivière qu'il avait déjà reconnue plus haut que ses devanciers, et d'explorer la ligne séparative des bassins du Châri, de l'Ogôoué et du Kongo. Parti dans l'été de 1880, et n'ayant pas trouvé à Lokodja le vapeur des missionnaires anglais sur lequel il comptait remonter la Bénouê, il se décida à aller à Sokoto demander au sultan de l'empire oriental des Foûlbé son appui pour une exploration de l'Adamawa. Ce voyage a permis d'abord à M. Flegel de réduire dans une certaine mesure la partie encore inconnue du cours inférieur du fleuve. De Gomba il suivit le cours de la Goulbi-n-Guindi, pour atteindre le chef-lieu de la province de Kebbi, alors assiégé par des tribus païennes; de là il gagna Sokoto, pour en revenir, par Dogo-n-Gadji, porteur du firman tant désiré. Aux dernières nouvelles, il allait commencer son voyage dans l'Adamawa.

XVIII

L'Angleterre semble viser à la suprématie commerciale dans tout le bassin du Dhiôli-Ba; après avoir préparé le terrain sur le bas du fleuve, elle entre aujourd'hui en lutte commerciale avec nous dans l'intérieur de la Sénégambie, qui est la voie pour atteindre le haut Dhiôli-Ba. Au commencement de cette année, M. Gouldsbury, ancien gouverneur des établissements anglais de la Gambie, quittait Sainte-Marie de Bathurst avec M. Dumbleton, officier du génie. Remontant la Gambie jusqu'aux chutes de Barakonda, il a suivi le cours de la Diama, affluent de la Gambie, pour pénétrer dans le Foûta-Dhiallon, et le 23 mars il atteignait Timbo, capitale du royaume. Cette ville était presque déserte, l'almamy Ibrahima, souverain du Foûta-Dhiallon, se trouvant à Ninguisory, où il se préparait à entreprendre une guerre. M. Gouldsbury alla le trouver et lui fit signer un traité de commerce avec l'Angleterre. Le souverain du Foûta-Dhiallon aurait déclaré à l'envoyé britannique que lui et ses sujets étaient de grands amis de la France; qu'il avait reçu en 1880 un Français, M. Aimé Olivier, et qu'il attendait incessamment un envoyé du gouvernement français, le docteur Bayol.

XIX

Il nous faut enregistrer, en terminant le chapitre de l'Afrique, une triste nouvelle. M. J.-M. Hildebrandt, ce voyageur qui avait exploré à diverses reprises, aux frais de l'Académie des sciences de Berlin, tant de parties inconnues de l'Afrique orientale et des îles africaines, a succombé à une maladie due au climat, à Antananarivo (Madagascar), le 29 mai 1881. La mort de M. Hildebrandt enlève à la science l'un de ses champions les plus hardis et les plus dévoués.

XX

Nous avons à signaler pour l'Amérique du Sud une exploration de quelques tributaires de l'Amazone et du Marañon. Elle a été effectuée par M. Wiener, consul de France à Guayaquil, qui l'an dernier avait descendu en le relevant tout le cours du Rio Napo.

Cette année M. Wiener s'est avancé dans le continent, afin d'y étudier les meilleures voies fluviales pour le commerce avec la côte du Pacifique. Il a parcouru ainsi le Rio Morona et le Rio Pastazza, qu'il a trouvés dans de mauvaises conditions; puis le Chambira, rivière tortueuse, le Rio Tigre, puissant affluent de gauche du Marañon, et l'Ucayali; ces rivières ne lui ont pas paru davantage répondre aux conditions nécessaires pour devenir les artères commerciales entre le littoral et les régions productrices de l'intérieur. Le tracé du Rio Tigre, qui n'avait point encore été visité, — à notre connaissance du moins, — sera une importante contribution à la géographie de ces contrées dont les cartes sont encore fort défectueuses. M. Wiener signale, dans un rapport au Ministre des Affaires étrangères, les prodigieuses richesses naturelles des pays qu'il a parcourus, et sa relation nous apportera certainement des éléments nouveaux pour la connaissance de l'Amérique du Sud.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

XXI

Les explorations polaires sont entrées, ces derniers mois, dans une phase d'activité due en partie au désastre trop probable de la *Jeannette*. Depuis son passage constaté dans les parages de l'île Herald, on n'a plus eu aucune nouvelle du navire.

Nos lecteurs se rappellent que deux baleiniers américains, le *Mount-Wollaston* et le *Vigilant*, étaient également en perdition dans les mers boréales. Les recherches sur le sort des trois navires ont été poursuivies avec une activité croissante. Au cours de cette année il n'est pas parti des États-Unis moins de cinq expéditions pour explorer les hautes latitudes boréales, et il faut rendre hommage à la libéralité avec laquelle le gouvernement de l'Union s'est associé à cette campagne de l'inquiétude publique.

L'expédition du département de la marine, commandée par le capitaine R. M. Berry, montant le *Rodgers*, est partie de San-Francisco le 16 juin, pour franchir le détroit de Behring et recueillir des informations le long de la côte de Sibérie. Peu après son départ, M. Berry avait appris du commandant d'un navire russe que des indigènes de la pointe Barrow avaient vu quatre hommes blancs remonter péniblement le cours du Mackenzie.

Le *Rodgers* avait été devancé aux côtes sibériennes par le *Corwin*, qui, l'an dernier, s'était si résolument avancé dans la direction de la Terre de Wrangel. Commandé par le capitaine C. L. Hooper, il a fait cette année plusieurs fois le trajet du cap Serzé-Kamen à Saint-Michel, au sud-est du détroit de Behring. Une brigade de terre débarquée à la baie Kolioutschin a pu constater la perte du *Mount Wollaston* et du *Vigilant*. Les deux navires ont été trouvés à la côte de Sibérie. Quant aux équipages, ils n'étaient représentés que par quatre cadavres restés sur le *Vigilant*. Aucune note d'ailleurs, aucun indice ne fournissait la moindre donnée sur les circonstances du naufrage et les destinées des marins.

Vers la fin de juillet, le capitaine Hooper avait réussi à débarquer à l'île Herald, dont il avait escaladé le pic le plus haut. Il s'était avancé ensuite le long de la côte de Sibérie jusqu'au cap Nord. Le 12 août, il débarquait enfin, non sans difficultés, à la Terre de Wrangel, dont il prenait possession pour les États-Unis et qu'il baptisait du nom de Nouvelle-Colombie.

Tout d'abord il a pu s'assurer que la côte de la Terre de Wrangel est à vingt-cinq milles plus au nord que ne l'indiquent les cartes actuelles. Les proportions d'un cours d'eau indiquèrent que l'île est assez étendue. Les roches sont du schiste, du grès et du quartz; le sol est argileux. Des nombreuses épaves qui furent trouvées sur le rivage aucune n'apporta de révélation sur le sort de la *Jeannette*.

M. Hooper, ce qui ne diminue en rien son mérite, n'était pas le premier à débarquer à la Terre de Wrangel, où il avait été précédé, dès 1866, par un capitaine baleinier allemand, M. Dallmann.

Après le départ du *Corwin*, le *Rodgers*, à son tour, put aborder à la Terre de Wrangel, et deux des embarcations du navire avaient réussi, en combinant leurs trajets, à effectuer le tour d'une île dont la pointe sud-est formait la seule partie jusqu'ici connue de la Terre de Wrangel. Les hypothèses sur l'extension de cette île vers le nord tombent devant le fait constaté.

Le département de la guerre, pour sa part, a expédié, avec un but plus spécialement scientifique il est vrai, le lieutenant Greely, qui parvenait en août dernier à la baie Lady Franklin, à l'extrémité nord du Smith Sound. Il a établi là un observatoire météorologique, conformément aux décisions du Congrès polaire international. De cette station des reconnaissances seront expédiées en divers sens, et particulièrement vers le cap Joseph-Henry, terme extrême de l'expédition du commandant Nares au nord du Groenland; on pourra de la sorte recueillir des notions sur la manière dont se termine cette grande terre polaire à son extrémité septentrionale.

Un deuxième navire, placé sous les ordres du lieutenant Ray, du « Signal Service », s'est rendu à la pointe Barrow, territoire d'Alaska, pour y établir une autre station jusqu'à 1884.

Enfin, pour le cas où la *Jeannette*, drossée par les courants qui portent au nord-est du détroit de Behring, aurait été entraînée sur les îles Parry, puis rejetée peut-être sur les mers européennes, l'*Alliance* est allée croiser dans les parages du Groenland oriental, de l'Islande et de la Norvège.

XXII

Vers le milieu de cette année partait pour la Terre François-Joseph, qu'il avait déjà visitée l'an dernier[1], M. B. Leigh Smith, montant son schooner *Eira*. Les dernières informations qu'on ait sur l'*Eira* sont du 18 juillet. Les amis de l'intrépide navigateur, pris d'inquiétude, ont demandé à la Société Royale géographique de Londres de déterminer le gouvernement à envoyer une expédition pour secourir M. Leigh Smith.

XXIII

Le généreux M. Sibiriakof avait lui-même accompagné deux navires, l'*Oscar Dickson* et le *Noorland*, dans un voyage entrepris l'an dernier aux embouchures de l'Obi. Les glaces de la mer de Kara avaient à diverses reprises forcé les navires à revenir sur leurs sillages et à essayer de passer tantôt par le détroit de Jougor, tantôt par le Matotschkin Charr. Ils avaient enfin réussi à traverser dans sa largeur le sud de la mer de Kara. De la profonde baie de Gyda, où il laissa ses navires, M. Sibiriakof, accompagné de deux ingé-

1. Voy. notre précédente Revue géographique, p. 424.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nieurs, avait remonté l'Obi jusqu'à Obdorsk en deux mois de voyage, sur des traîneaux attelés de rennes. Depuis lors on a su que, le 2 août dernier, l'*Oscar Dickson*, brisé par les glaces, avait sombré, et que le capitaine Nielson, commandant du navire, revenait par la Sibérie avec les équipages.

XXIV

Voici encore un triste écho du désastre de sir John Franklin et de son expédition. Au cours d'un aventureux voyage vers le détroit Fury et Hecla, entre la presqu'île Melvill et la terre Cockburn, le capitaine Adams a rencontré un indigène qui, dans sa jeunesse, avait vu trois hommes blancs venus par terre depuis Repulse-Bay, au sud de la presqu'île Melvill. Celui des trois qui paraissait le chef mourut peu après son arrivée. Les deux autres ne tardèrent pas à le suivre, et l'indigène montra au capitaine Adams le lieu de leur sépulture. Plus tard, ajoutait l'Esquimau, dix-sept hommes vinrent de deux navires naufragés au loin dans l'est, mais trois seulement d'entre eux parvinrent au village habité par l'informateur. L'âge de celui-ci et ses notions sur le temps permettent de faire remonter les faits cités à l'époque de la perte de l'expédition de Franklin. Si cette supposition est juste, les tentatives suprêmes des naufragés auraient été pour regagner la baie d'Hudson.

XXV

Un officier de la marine autrichienne, qui fut à la fois explorateur audacieux et homme de science, M. C. Weyprecht, l'un des « découvreurs » de la Terre François-Joseph, est mort prématurément cette année. Ses derniers efforts auront du moins fondé une institution à laquelle son nom restera attaché, celle des observatoires météorologiques circumpolaires. D'après M. Weyprecht, les voyages aux hautes latitudes s'accomplissent dans des conditions trop difficiles, trop dangereuses, et avec trop de rapidité pour comporter des observations scientifiques complètes; si bien qu'au total on achète chèrement des résultats auxquels manque jusqu'à présent l'intérêt pratique immédiat. Au lieu de persister à s'user en assauts contre des obstacles comme l'océan palæocristique, ne vaudrait-il pas mieux en faire pour ainsi dire le siège régulier, étudier le régime des glaces et déduire de là des informations sur les phénomènes qui régissent la région investie? A l'aide de ces renseignements, qui seraient précieux d'ailleurs pour la physique terrestre, on pourrait un jour peut-être tenter l'accès du pôle avec des chances favorables.

L'idée a fait son chemin lentement, mais enfin elle l'a fait. A la suite de trois conférences internationales tenues à Hambourg (1879), à Berne (1880) et à Saint-Pétersbourg (1881), une couronne de stations météorologiques sera établie autour du pôle boréal, et le pôle austral aura également trois observatoires du même genre.

La France était représentée à ces conférences, mais ne fera-t-elle rien de plus?

XXVI

La revue précédente se terminait par l'annonce que le *Travailleur*, sous les ordres du commandant Richard, allait entreprendre dans la Méditerranée une campagne analogue à celle qu'il avait si fructueusement accomplie dans le golfe de Gascogne [1]. Cette mission a produit des résultats plus considérables encore que la première. Elle a exploré, en effet, une aire maritime plus vaste, qui embrasse non seulement la Méditerranée, mais encore les eaux de l'Atlantique en vue du Portugal. L'extension des recherches a permis des comparaisons intéressantes pour la physique des mers.

La Méditerranée est moins peuplée dans ses profondeurs qu'on ne l'avait cru; cependant la Commission y a constaté la présence d'un assez grand nombre d'animaux signalés jusqu'ici seulement dans les grands fonds de l'Océan et dans les mers du Nord. La faune méditerranéenne ne serait donc qu'une émigration de la faune océanique. La température de l'eau de la Méditerranée est variable près de la surface, mais au-dessous de deux cents mètres elle se maintient à treize degrés. Des dragages au large de Setubal ont révélé, par des fonds de quinze cents à dix-huit cents mètres, l'existence d'un grand poisson du genre des requins, qui vit par bandes nombreuses sans jamais s'élever à la surface. En revenant à Rochefort, le *Travailleur* a mesuré la plus grande profondeur qu'on ait encore trouvée dans les mers européennes; la ligne de sonde a accusé cinq mille cent mètres, par 44° 48′ 30″ de latitude nord et 7° 0′ 30″ de longitude ouest.

Il est tout à fait désirable, dans l'intérêt de recherches qui ouvrent à la science un monde nouveau, que le *Travailleur* fasse une longue série de campagnes; le bon vouloir éclairé des Ministères de l'Instruction publique et de la Marine y pourvoira.

1. Voy. notre Revue géographique, second semestre 1880, p. 418. Le personnel scientifique de la mission était à peu près le même que l'an dernier.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

GRAVURES.

	DESSINATEURS.	
LE SAHARA ALGÉRIEN. — Vue générale du nouveau Biskra	G. Vuillier. . .	1
Palmiers de l'oasis de Biskra	A. de Bar. . . .	3
Biskra : village et tentes dans les palmiers	G. Vuillier. . .	7
Femmes des Oulad-Naïl	H. Chapuis . . .	8
Mosquée de Sidi Mohammed	G. Vuillier. . .	9
Mosquée de Sidi ben Ferdha	G. Vuillier. . .	11
La Casba	G. Vuillier. . .	13
Si Mohammed Cerhir ben Gana, caïd actuel du Zab de Biskra	E. Ronjat. . . .	14
Bou Aziz, ancien caïd du Zab de Biskra	E. Ronjat. . . .	15
Oasis de Biskra. — Moulins sous les palmiers	G. Vuillier. . .	16
Quartier indigène à Biskra	A. de Bar. . . .	17
Mirage au chott Melrhir	G. Vuillier. . .	19
Puits artésien d'El Mrhayer (extérieur)	G. Vuillier. . .	20
Puits artésien d'El Mrhayer (intérieur)	G. Vuillier. . .	21
Le bordj et l'oasis d'El Mrhayer	G. Vuillier. . .	22
Source de Cheriâet er Remel	A. de Bar. . . .	24
Nègres et négresses du Sahara	É. Bayard . . .	25
Femme et enfant d'un grand chef arabe du Sahara algérien	R. Lancelot . .	27
Vue de la casba et de l'oasis de Touggourt	Taylor	28
Place du Marché, à Touggourt (au fond de la Grande Mosquée, à droite de la tour de la casba)	Taylor	29
Mehadjeria (Juif musulman)	E. Ronjat. . . .	30
Mehadjeria (jeune Juive musulmane)	E. Ronjat. . . .	31
Mosquée de Sidi Abd er Rahhmann	Taylor	32
Nezla, à Touggourt	A. de Bar . . .	33
Les dunes au sud de Touggourt	G. Vuillier. . .	35
La nezla de mon guide	G. Vuillier. . .	37
Chaîne de dunes de Botthnn	G. Vuillier. . .	39
Chaîne d'oughroud	G. Vuillier. . .	40
Chasseur d'antilopes	Courboin	41
Le fenec	R. Valette . . .	42
Ez-Zemoul-el-Akbar	G. Vuillier. . .	45
Vue de Rhadamès	Taylor	47
Le caïmakan et la djemâa de Rhadamès	Pranishnikoff .	48
Vue d'un village de Touaregs et des tombeaux anciens, près de Rhadamès	Taylor	49
Femme de Rhadamès	Pranishnikoff .	51
Empreintes des pieds de la jument du Prophète	. . . . .	52
Tour ruinée près de Rhadamès	Taylor	53
Ruines de Tekout	Taylor	54
La diffa	Pranishnikoff .	55
La Sebkhat el Malahh	Taylor	56
M. Largeau dans les dunes	G. Vuillier. . .	57
Oughroud sur la route du Souf	G. Vuillier. . .	58

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Un chasseur ramenant les chameaux	G. Vuillier.	59
Vue d'El Oued	Taylor	61
Vue des jardins du Souf	Taylor	64
Mosquée de Sidi Salahh, à Ouargla	G. Vuillier.	65
Panorama d'Ouargla, vue prise des terrasses de la Qaçba, côté gauche	Taylor	66
Panorama d'Ouargla, vue prise des terrasses de la Qaçba, côté droit	Taylor	67
Rue à Ouargla	G. Vuillier.	68
Rue couverte à Ouargla	G. Vuillier.	69
Oasis d'Adjadja	A. de Bar	70
Minaret de la mosquée malékite, à Ouargla	G. Vuillier.	71
Entrée de ma maison, vue de la cour intérieure	Taylor	72
Fête des nègres	Pranishnikoff	73
Ma maison à Ouargla	Taylor	74
Mon voisin et ma voisine d'en face, à Ouargla	E. Ronjat.	75
Femme berbère à Ouargla	G. Vuillier.	77
Qçar de Rouissat	A. de Bar	79
Aspect de la vallée de l'Oued Miyâ	A. de Bar	80
LA SYRIE D'AUJOURD'HUI. — Notre campement sous le pin de Godefroy de Bouillon	Taylor	81
Ancien mur de Jérusalem (côté est)	H. Catenacci	83
Porte Saint-Étienne	H. Catenacci	84
Porte de Sion	Bourmancé	85
Tour d'Hippicus	Taylor	87
Porte Dorée (vue extérieure)	H. Catenacci	88
Maison du mauvais riche	D. Lancelot	89
Porte de Jaffa	H. Catenacci	91
Fellahine aux environs de Jérusalem	E. Ronjat.	93
Chrétiennes, marchandes d'huile, à Jérusalem	H. Chapuis	94
Un musicien dans un café de Jérusalem	A. Ferdinandus.	96
Jérusalem vue du mont Sinaï	Taylor	97
Changeur israélite à Jérusalem	A. Ferdinandus.	98
Famille israélite à Jérusalem	H. Chapuis	99
La Voie douloureuse	D. Lancelot	100
Juifs pleurant contre les murs du Temple	Taylor	101
Porte Judiciaire	D. Lancelot	102
Tour de David	Taylor	103
Maison de Pilate	H. Catenacci	104
Vendeuse de bracelets sur le perron de l'église du Saint-Sépulcre	A. Sirouy.	105
Jérusalem. — Église du Saint-Sépulcre : le calvaire	H. Catenacci	107
Musulman en prière	E. Ronjat.	110
Mosquée d'Omar	Barclay.	111
Musulman en prière	E. Ronjat.	112
Le minber de la mosquée d'Omar	Barclay.	113
Tombeau d'Élie dans l'enceinte du Haram	Barclay.	114
Mosquée d'El-Aksa	D. Lancelot	115
Porche de la mosquée d'El-Aksa	Barclay.	117
Restes de la forteresse Antonia	D. Lancelot	119
Église du Tombeau de la Vierge	Bourmancé	120
Église Sainte-Anne	Taylor	121
Cénacle et prétendu tombeau de David	Taylor	123
Village de Siloam	D. Lancelot	124
Fontaine de Siloé	Taylor	125
Béthanie	Taylor	127
Le cheik des lépreux	A. Ferdinandus.	128
Tombeau de Rachel	Taylor	129
Réservoirs de Salomon	Taylor	131
Bédouines Ta'amirâh	A. Sirouy.	133

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Bédouins Ta'Amirâh	H. Chapuis	135
Hébron. Enceinte du Haram de Macpéla	Taylor	136
Hébron	Taylor	137
Musulman d'Hébron	E. Courboin	139
Le chêne d'Abraham, à Mamré (*Quercus Palæstina*)	A. de Bar.	141
Les puits de Béerseba	G. Vuillier.	143
Orifice de l'un des puits de Béerseba	G. Vuillier.	144
Le Djebel-Fureidis	Taylor	145
Bethléem. — Le couvent	D. Lancelot	147
Bethléem. — Église de la Nativité (extérieur)	Taylor	149
Bethléem. — Église de la Nativité (intérieur)	Barclay	151
Bethléem. — Marchands de chapelets	A. Sirouy	152
Femmes de Bethléem	A. Sirouy	153
Joseph Abufhele, sculpteur d'ivoire	A. Ferdinandus	155
Église de Kariel-el-Enab	D. Lancelot	156
Ain-Kârim	G. Vuillier.	157
Ramléh	G. Vuillier.	159
Tour de Ramléh	D. Lancelot	160
Jaffa, côté du port	Taylor	161
Égyptienne de Jaffa	E. Ronjat.	163
Jaffa. — Marchands de lanternes	Barclay	165
Jaffa. — Galerie des pestiférés dans le couvent arménien	D. Lancelot	167
École arménienne à Jaffa	Barclay	168
Jaffa. — Marchands de perles	E. Ronjat.	169
Jaffa, côté de la terre	A. de Bar	171
Jaffa. — Colons égyptiens	Riou	173
Fontaine d'Ain-Abou-Nabbout, près de Jaffa	G. Vuillier.	174
Lydda	G. Vuillier.	175
Église de Saint-Georges à Lydda	D. Lancelot	176

COMMENT J'AI TRAVERSÉ L'AFRIQUE, DE L'OCÉAN ATLANTIQUE A L'OCÉAN INDIEN. — Troisième entrevue avec le roi Lobossi — Pranishnikoff — 177
Matagja. — Gambèla — . . . . . — 179
Visite de Mounoutoumouéno — Pranishnikoff — 180
Le roi Lobossi — É. Bayard — 181
Visite du docteur — Pranishnikoff — 184
Tentative d'assassinat — É. Bayard — 185
Femmes louinas — Pranishnikoff — 187
Armes des Louinas — . . . . . — 188
L'attaque du camp — Pranishnikoff — 189
Ustensiles des Louinas — . . . . . — 190
Ustensiles des Louinas — . . . . . — 191
La chasse aux canards — Pranishnikoff — 192
Traîtres ! — É. Bayard — 193
Désespoir — É. Bayard — 195
L'épervier — Pranishnikoff — 197
Retour à Catongo — Pranishnikoff — 199
Les hippopotames sur le Liambi — Pranishnikoff — 200
Le camp à Sioma — A. de Bar. — 201
Maison d'Itoufa — Pranishnikoff — 202
Ma nouvelle barque — . . . . . — 203
Cataracte de Calé. — Rapides de Bomboué — . . . . . — 204
La cataracte de Gogna — Th. Weber — 205
Portage des bateaux à Gogna — . . . . . — 206
Dans les rapides — . . . . . — 207
Nous brisons un vieux bateau — Pranishnikoff — 208
Rencontre d'un Européen — Pranishnikoff — 209
Passage de la Couando — . . . . . — 210

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Huttes de MM. Bradshaw et Walsh	A. de Bar	211
Louchouma. — Campement de la famille Coillard	A. de Bar	213
Louchouma. — Intérieur du campement de la famille Coillard		216
M. et Mme Coillard	Pranishnikoff	217
Mosi-oa-Tounia. — Chutes de l'Ouest	Th. Weber	219
Mosi-oa-Tounia. — Le fleuve après la cataracte		220
Manière incommode de prendre des mesures		221
Les cinq tombeaux	A. de Bar	223
A la pêche	Pranishnikoff	224
Départ de la caravane	Pranishnikoff	225
La caravane dans la partie légumineuse de la forêt	Pranishnikoff	227
Wagon franchissant le lit de la rivière	Pranishnikoff	228
Camp des Massarouas	Pranishnikoff	229
Cora écrasée	Pranishnikoff	232
Les percées de la forêt	Pranishnikoff	233
Défilés de la Létlotzé		235
Maisons à Chochon	Pranishnikoff	237
Ruines de la maison du révérend Price à Chochon		238
Le Major essaye Fly	Pranishnikoff	239
Une vedette du roi Cama	Pranishnikoff	240
Catraïo remet au Major la caisse des chronomètres	Pranishnikoff	241
Entre Chochon et Limpopo		243
Chasse aux ongiris	Pranishnikoff	245
Passage de la rivière Ntouani	Pranishnikoff	246
Termitières près de Limpopo		248
Les lions éblouis par la flamme du magnésium	Pranishnikoff	249
Visite au campement des Boers	Pranishnikoff	251
Les petits Boers mangeant de l'herbe	Pranishnikoff	252
La frayeur de Christophe	Pranishnikoff	253
Enterrement de Marcolina	Pranishnikoff	255
Chaîne Magalies Berg		256
Cafres et Boers des environs de Prétoria	Pranishnikoff	257
Vue de Prétoria	Taylor	259
Femmes indigènes des environs de Prétoria	Pranishnikoff	263
Le Major et la belle écuyère	Pranishnikoff	264
Dans les défilés des Drakensbergs	Pranishnikoff	265
Culte du soir chez un Boer	Pranishnikoff	267
Vue de Pietermaritzburg	Taylor	269
Vue prise à Durban	D. Lancelot	271
Les survivants de la mission		272

MES DÉCOUVERTES AU MEXIQUE ET DANS L'AMÉRIQUE DU CENTRE. — Une vue de Vera-Cruz et du fort de San-Juan de Ulloa. Taylor 273

Pont de Chiquihuite	A. de Bar	275
Marchand de charbon et marchand de batteas à Mexico	E. Ronjat	279
Marchande de tortilles et marchand de paillassons à Mexico	E. Ronjat	280
Cour du musée de Mexico	Barclay	281
Teoyamici, dieu de la mort et de la guerre	P. Sellier	282
La pierre du Soleil ou de Tizoc au musée de Mexico	P. Sellier	283
Place du village d'Amecameca	Taylor	285
Canal de Santa-Anita	Taylor	286
Hacienda de Tomacoco	A. de Bar	287
Volcaneros	A. Sirouy	288
Cimetière de Tenenepanco	Taylor	289
Le Popocatepetl et le pic du Moine	Taylor	291
Vases trouvés à Tenenepanco	P. Sellier	293
Vases du cimetière de Nahualac	P. Sellier	295
Le petit étang à Nahualac	Taylor	295

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Profil de guerrier sculpté sur nacre trouvé à Tula	P. Sellier	296
Anneau du jeu de paume à Tula	P. Sellier	296
Fût de colonne à Tula	P. Sellier	296
Vue de la vallée de Tula	A. de Bar	297
Fût de colonne à Tula	P. Sellier	298
Cariatide toltèque à Tula	P. Sellier	299
Ruines d'une maison toltèque	P. Sellier	300
Jeunes filles de Tula	A. Sirouy	301
Peinture murale de la maison toltèque à Tula	P. Sellier	303
Une vue du palais toltèque	P. Sellier	303
Bas-relief toltèque	P. Sellier	304
Route à San Martin	A. de Bar	305
Têtes et masques en pierre trouvés à Teotihuacan	P. Sellier	306
Pyramide à Teotihuacan	A. de Bar	307
Église de San Juan de Teotihuacan	Barclay	309
Pierre tombale toltèque à Teotihuacan	P. Sellier	311
Quai de San Juan Bautista	Taylor	312
Village de Comalcalco. — Fumeurs précoces	A. Sirouy	313
Canoa à San Juan	A. Sirouy	315
Palais ruiné de Comalcalco	Barclay	317
Travées du palais ruiné de Comalcalco	Barclay	318
Ornementation de la tour ouest à Comalcalco	P. Sellier	319
Bas-relief de la tour ouest à Comalcalco	P. Sellier	319
Forêt vierge près de Comalcalco	A. de Bar	320
Village de Santo Domingo	Taylor	321
Intérieur d'une galerie dans le palais de Palenque	Taylor	324
Façade extérieure du palais de Palenque	A. de Bar	325
Petit édifice dans la cour du palais de Palenque	Taylor	326
Façade orientale de l'aile intérieure du palais de Palenque	Taylor	327
Bas-reliefs dans la cour du palais de Palenque	Goutzwiller	328
La tour dans le palais de Palenque	A. de Bar	329
Temple du Soleil	Barclay	331
Sanctuaire avec dalles sculptées dans l'intérieur du temple de Palenque	Taylor	332
Moulage pris dans le temple de la Croix	Goutzwiller	333
Inscriptions	Goutzwiller	334
Moulage dans le temple de la Croix	Goutzwiller	335
Ruines au nord du palais de Palenque	Taylor	336
LES MÉTÉORES (MONASTÈRES GRECS). — Vue de Trikkala	De Drée	337
Dimitri, mon domestique	De Drée	339
Ascension en filet	De Drée	342
Moine grec	De Drée	343
Le café au couvent	De Drée	344
Les Météores (Albanie)	De Drée	345
Mode d'accès au couvent de Saint-Varlaam par le moyen d'échelles que les moines se réservent	De Drée	347
Couvent près d'Altuntach, dans le Mourad-Dagh (Anatolie)	De Drée	349
Monastère près d'Ak-Chéhr, dans le Sultan-Dagh (Asie Mineure)	De Drée	351
Monastère en ruine aux monts Dipoïras, sur les bords du lac Beï-Chéhr (Caramanie. — Asie Mineure)	De Drée	352
Couvent météore près de Kermès	De Drée	353
Ancien couvent détruit par un éboulement près d'Angora	De Drée	355
Escalier dans l'intérieur des roches conduisant à un couvent voisin d'Isbarta	De Drée	357
Couvent près d'Isbarta, dans la chaîne de Daouras-Dagh, près du lac d'Eyerdir	De Drée	359
Escalier extérieur creusé sur les flancs d'un rocher, près d'Oloubourlou (lac d'Eyerdir)	De Drée	360

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Monastère sur une île au milieu d'un lac près d'Arkut-Khan	De Drée	361
Couvent abandonné dans le lac Salé	De Drée	365
Entrée du passage intérieur conduisant à un monastère dans le Kodja-Dagh, près du lac Salé	De Drée	367
Cénobite musulman (Mésopotamie)	De Drée	368
VIENNE ET SA BANLIEUE. — Une vue de Vienne en 1880	Taylor	369
Vienne au quinzième siècle (1483)	Taylor	371
Saint-Étienne (cathédrale de Vienne)	D. Lancelot	373
Le Burg impérial	Barclay	374
Un suisse à la porte d'un palais	Appelvath	375
Boulevards de Vienne. — Opéra-Ring	G. Garen	376
Le café central	Kollarz	377
Théâtre de l'Opéra	Deroy	379
Hans Makart, peintre viennois (né à Salzburg en 1840)	Appelvath	383
Volksgarten	Taylor	384
Les boulevards de Vienne : Parkring	G. Garen	385
Intérieur de Saint-Étienne	Barclay	387
Le Graben	H. Clerget	389
Une porte du Burg	Chapuis	391
L'Église votive	Goutzwiller	392
Le Prater : la grande allée	Kollarz	393
Tombeau de Marie-Christine	Chartier	395
Le Volks Prater	Kollarz	397
Schönnbrunn	P. Langlois	398
Leopoldsberg	P. Langlois	399
Weidlingau	P. Langlois	400
LES NOUVEAUTÉS DE NEW-YORK ET LE NIAGARA L'HIVER. — New-York. — Train dans la troisième avenue	A. Deroy	401
Double voie du chemin de fer aérien dans la septième avenue	A. Deroy	403
Piles du pont de Brooklyn	Taylor	405
Passerelle provisoire du pont de Brooklyn	Taylor	408
Le pont de Brooklyn	Taylor	409
Le Niagara dans les glaces. — Chute américaine	Th. Weber	411
Séracs au pied de la chute	Th. Weber	413
Iles de glace au milieu de la chute	Th. Weber	414
Le Niagara. — La grotte des Vents	Th. Weber	415
Le Niagara. — Vue de l'île aux Chèvres	Th. Weber	416
EXCURSION AUX NOUVELLES DÉCOUVERTES MINIÈRES DU COLORADO. — Denver	Taylor	417
Gorge dans les Montagnes-Rocheuses	Taylor	419
Pente dénudée dans les Montagnes-Rocheuses	Taylor	421
Vue de South Park	D. Lancelot	423
Campement de rouliers	A. Sirouy	424
Leadville, côté du sud	Taylor	425
Le Little Pittsburg	D. Lancelot	427
Une rue de Leadville	A. Sirouy	429
Une exploitation à Leadville	D. Lancelot	431
La Plata	D. Lancelot	432

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

CARTES ET PLANS.

Carte des Zibann de l'Oued Rirh et du Souf 23
Itinéraire de Temacinn au Hhassi Botthinn 43
Itinéraire du Hhassi Botthinn à Rhadamès et El Oued. 63
Plan de Jérusalem. 95
Carte de Cahou-Héo-oué à Patamatenga 215
Carte de Patamatenga au Limpopo 231
Du Limpopo à Durban 247
Carte du Mexique 277
Plan de la première maison toltèque découverte à Tula 302
Plan du palais toltèque découvert à Tula. 302
Plan des principales ruines de San Juan de Teotihuacan 310
Coupes des terrains de l'Iron-mine. 426
Environs de Leadville 426

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

TABLE DES MATIÈRES.

LE SAHARA ALGÉRIEN. — TOUGGOURT, RHADAMÈS, LE SOUF, OUARGLA, BISKRA, par M. V. LARGEAU.

Biskra, la « Reine des Ziban ». 1

L'Oued-Rirh, les Rouarha. 17

L'Igharghar. — Les Déserts de pierre (*Hhamed*) et les Déserts de sable (*Ewrq*). 33

Rhadamès. 49

Retour de Rhadamès. — La vallée du Souf. 54

De Touggourt à Ouargla. 61

Ouargla et ses environs 65

La vallée de l'Oued-Miya. 76

Conclusions. 79

LA SYRIE D'AUJOURD'HUI, par M. LORTET, doyen de la Faculté de médecine de Lyon.

Jérusalem. — Les remparts. — Le cénacle. — Les bazars et les rues. 81

Les Israélites. 97

Église du Saint-Sépulcre. 103

Le Haram es-Chérif. — La mosquée El-Aksa. 109

Mosquée d'Omar. — El-Aksa. — Tombeau d'Hélène. — Siloé. — Les lépreux. — Le mont des Oliviers. — Pèlerinage de Neby-Mousa. 113

Tombeau de Rachel. — Vasques de Salomon. — Hébron. — Béersaba. 129

Grotte de Khareitoun. — Djebel-Fureidis. — Urtas. — Bethléem. 145

Saint-Jean dans le désert. — Kariet-el-Enab. — Ramlèh. — La plaine de Saron. 154

Jaffa. — Lyda. 161

COMMENT J'AI TRAVERSÉ L'AFRIQUE, DE L'OCÉAN ATLANTIQUE A L'OCÉAN INDIEN, par le major SERPA PINTO.

Dans le Barôzé. — Le haut Zambési. — Le roi Lobossi. — Royaume du Barôzé, Loui ou Ouingingé. — Les conseillers du roi. — Grande audience. — Audiences particulières. — Tout semble couleur de rose. — Leçon de géographie faite à Gambéla. — Les choses changent d'aspect. — Intrigues. — Quimboundos et Quimbarès. — Une tentative d'assassinat. — Les Louinas et leurs coutumes. — La jeune négresse Mariana. — Ambassade à Benguèla. — Les Bihénos retournent dans leur pays. — Le camp est attaqué. — Retraite dans les montagnes. 177

Encore une trahison. — Tout semble perdu. — L'étui de cuir : la « carabine du roi ». — Il est question d'un missionnaire anglais. — Nouvelles scènes avec Lobossi. — Départ. — Navigation sur le Zambési. — Les maisons d'Itoufa. — Canots. — Chasse au lion : un moment de peur. — Cataracte de Gogna. — Beauté du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

paysage. — Chasse à l'éléphant. — Région des cataractes supérieures. — Cataractes de Calé et de Bomboué. — Confluent de la rivière Joco. — Les rapides. — Passage vertigineux. — Cascade de Catima-Moriro. — Pygargues. — Quisséqué. — Eliazar. — Rivière Machila. — Mirage singulier. — Embarira. 193

Prisonnier à Embarira. — Le docteur Bradshaw. — Son campement. — Du pain! — Graves embarras. — Catraïo et mes chronomètres. — Arrivée du missionnaire François Coillard. — Sa famille. — Louchouma; Mme Coillard; hospitalité généreuse. — Maladie grave. — Chasse heureuse. — Plan de voyage. — Triste nouvelle. — Départ de Louchouma. 200

Voyage aux cataractes. — Effroyable tempête. — La grande chute du Zambési. — Suspendu au bord du précipice. — Sottises des Macalacas. — Retour. — Patamatenga. — M. Gabriel Mayer. — Tombes de cinq Européens. — Arrivée à Deica. — La famille Coillard et les missions de l'Afrique méridionale. 218

Le désert Calahari. — Forêts. — Vœu d'un négociant. — Les Massarouas; leur nourriture, leur langage; claquement de langue. — Les poêles à sel. — La Simoané. — Sauvages timides. — La Liloutéla. — Le grand Maricari; ses rapports avec le lac Ngami. — Les rivières du désert. — Odieux compagnons de nuit. — Lamentable fin de Cora : son tombeau. — Noël! — Courage de M. Coillard. — Arrivée à Chochon, capitale du Mangouato. 225

Grave maladie. — Un roi africain modèle. — Les missionnaires anglais. — Indigènes qui acceptent la livre sterling et les billets de banque. — M. Taylor. — Les Bamangouatos à cheval. — Chevaux et cavaliers. — Adieux. — Départ pour Prétoria. — Aventures nocturnes. — Retour à Chochon. — Les chronomètres vont-ils être arrêtés?. 235

Catraïo. — Le wagon retrouvé. — Je me sépare de M. Coillard. — Tempêtes. — Nous versons. — Pluies. — Le Limpopo. — Fly. — Sport. — Sur la Ntouani. — Colère d'Aogousto. — Adieu! — Visites importunes. — Les Boers nomades. — Nouveau wagon. — Soucis. — Maladie sérieuse. — Mme Gonin. — Une tombe. — Magalies Berg. — Prétoria. 241

Prétoria, Prétorius, les Boers. — Le Transvaal. — Postchefstrom, Lydenburg. — Réceptions cordiales. — M. Swart. — Un sauvage dans le grand monde. — J'adhère aux doctrines de Brillat-Savarin. — Le 80e régiment, le major Tyler, le capitaine Allan Saunders. — Description de Prétoria. — Une panique générale : vaillante attitude des officiers anglais. — Pas de Zoulous à l'horizon. 257

Arrivée du gouverneur sir Owen Lanyon : tout un peuple en liesse. — Lutte contre un Bucéphale indomptable. — Le Wanderboom. — Heidelberg; le Pic de Jeannette. — Le lieutenant Dupuis. — Standerton. — L'État Libre. — Les défilés des Drakensbergs. — Newcastle. — Le Natal. — Ladysmith. — Colenso. — Howick et sa cascade. — Pietermaritzburg. — Durban. — Retour à Pietermaritzburg. — Le prince Louis-Napoléon. — De Durban à Lisbonne par Lourenço Marquès, Moçambique, Zanzibar, Aden, le Caire, Alexandrie, Naples et Bordeaux. 263

MES DÉCOUVERTES AU MEXIQUE ET DANS L'AMÉRIQUE DU CENTRE, par M. DÉSIRÉ CHARNAY, chargé d'une mission scientifique du Ministère de l'instruction publique.

Avertissement au lecteur. — Mon ancienne mission. — La nouvelle. — Pourquoi franco-américaine? — Vera-Cruz. — Le chemin de fer de Vera-Cruz à Mexico. — Terre chaude. — Terre tempérée. — Cordova, Orizaba, Maltrata. — Terre froide. — Esperanza. 273

Mexico. — Sa physionomie nouvelle. — Squares et promenades. — Faubourgs. — Chemins de fer. — Plus de chapeaux à la Basile. — Transformation pacifique des ordres religieux. — Les Indiens. — Une légende. — Anecdote. — Le musée de Mexico. — Pièces principales. — La pierre de Tizoc. 276

Pourquoi je commence par Amecameca. — Les membres de la mission. — A la gare de San Lazaro. — La route. — Santa-Marta. — Ayotla. — Tenango del Aire. — Amacameca. 284

Le rancho de Tlamacas. — A la recherche d'une station funéraire. — Premières émotions. — La montée. — Tâtonnements. — Tenenepanco. — Déception. — Notre installation à Tlamacas. — Le Tlacualero. — Les fouilles. — Cadavres et reliques. — Une coupe merveilleuse. — Une cervelle bien conservée. 289

Les grottes de Mispayantla. — Fouille d'un tumulus à Amecameca. — Expéditions à l'Iztacuhuatl. — Nahualac. — Le dieu Tlaloc et son paradis Tlalocan. 293

Les fouilles. — Les *mogotes*. — Une maison toltèque. — Tendances toltèques et instincts bâtisseurs. — Intérieur toltèque. — Peintures murales. — Un palais toltèque. — Antiquités. — *Malacates*. — Un bas-relief précieux. 300

Teotihuacan. — Aspect général. — La rivière. — Couches de ciment. — *Tlateles* et pyramides. — Idoles et masques. — Torquemada. — San Martin et ses cases indiennes. — San Juan de Teotihuacan. 305

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Un cimetière sur une place de combats de taureaux. — Carrières et souterrains. — Explorations. — Fouilles. — Un palais toltèque à Teotihuacan. — Tombeaux anciens. — Pierre tombale toltèque. 310

Le rio Tabasco. — Frontera. — San Juan Bautista. — Le Gonzales. — La canoa. — Les lagunes. — Iles du Bellote. — Le rio Seco. — Paraïso. — Une ville heureuse. — Les crabes dévoués. 314

Comalcalco. — Fumeurs précoces. — La Cordillera. — Première visite aux ruines. — Traces de ponts. — Voie cimentée. — Les édifices anciens. — Tours et palais. — Ornementation. — Bas-reliefs. — Autres pyramides. — Temples et palais ruinés. — Retour à San Juan Bautista. — Hacienda de don Candido. — Un riche coupeur de bois. 316

De San Juan Bautista à Jonuta. — Rivières et marais. — Jonuta. — Chasse dramatique au caïman. — Las Playas. — La pierre de la Croix. — Santo Domingo del Palenque. — Premiers moulages. 321

Les ruines de Palenque. — Première impression. — Aperçu historique. — Installation. — Explorations et coup d'œil général. — Déblaiement. — Le palais. — Description. — La façade d'aujourd'hui. — La véritable façade au nord. — Bâtiments intérieurs. — Ruines nouvelles. 323

Palenque ville religieuse. — Bas-reliefs. — Artistes palenquéens. — Humidité. — Pluie et fièvres. — Un cuisinier reconnaissant. — Temple de la Croix n° 2. — Temple de la Croix n° 1. — Autels. — Temple des Inscriptions. — Moulages et photographies. — Incendie! — Explorations. — Maisons éboulées. — Une observation sur l'âge des arbres; ce qu'on peut en conclure au sujet de celui des ruines. — Le retour. . . 323

LES MÉTÉORES (MONASTÈRES GRECS), par M. DE DRÉE.

Mon guide Dimitri. — Trikkala. — L'évêque. 337

Kalabaka. — Aspect des rochers. — Brigandage. — Origine des couvents. — Quelques renseignements sur leur histoire d'après un manuscrit récemment découvert 338

Visite au *Météore*. Ascension désagréable. — Vertige. — L'higoumène. — Le réfectoire. — Manuscrits. — Visite à l'église. — Descente encore plus désagréable que l'ascension. 342

Nouvelle visite aux Météores. Saint-Varlaam (Barlaam) et Saint-Etienne. — Accès au moyen d'échelles. — Saint-Nicolas. — Moyen d'y arriver. — Pauvreté. 346

Monastères misérables. — Les routes. — Un curieux monastère près d'Ak-Chéhr. 348

Départ de Beï-Chéhr. — Konïeh. — Le Kara-Dagh. — Karaman. — Traversée des monts Taurus. — Adana. 353

Retour à Constantinople. — Rencontre à bord du *Balbec* d'un Arménien qui me décide à descendre à Sinope. — La ville. — Séjour chez Hassoun-Effendi. — Départ pour Amasia. — Je risque de me noyer. — Arrivée à Angora. — Hassoun-Effendi me fait cadeau d'un cheval. — Visite d'un monastère près du Kyzil Irmak. . 357

Sivri-Hissar. — Kara-Hissar. — Un hôte grec. — Un marchand de chevaux arménien. — Les chevaux d'Orient. — Impossibilité de compter sur le passage d'une caravane pour l'Est. — Conseil de me diriger vers Isbarta 360

Isbarta. — Je dois attendre le départ de mon hôte pour Kaïsarieh. — Visite d'un monastère dans le Daouras-Dagh. — La rivière d'Alesoa. — Lac d'Eyerdia. — Vue magnifique au milieu du lac. — Couvent près d'Oloubourlou. — Escalier pittoresque sur les flancs d'un rocher 353

VIENNE ET SA BANLIEUE, par M. NEWLINSKI. 369

LES NOUVEAUTÉS DE NEW-YORK ET LE NIAGARA L'HIVER, par M. EDOUARD DE LAVELEYE.

New-York. 401

Le Niagara. 410

EXCURSION AUX NOUVELLES DÉCOUVERTES MINIÈRES DU COLORADO, par M. EDOUARD DE LAVELEYE. 417

REVUE GÉOGRAPHIQUE. 433

TABLE DES GRAVURES. 441

CARTES ET PLANS. 447

TABLE DES MATIÈRES 449

3523. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr